ŒUVRES COMPLETES

D'ARVISENET,

VICAIRE GÉNÉRAL DE TROYES,

Renfermant

SES NOMBREUX OUVRAGES ASCÉTIQUES

SUR LES DEVOIRS DU CHRÉTIEN EN GÉNERAL, ET SUR CEUX PROPRES A QUELQUES ÉTATS EN PARTICULIER;

MAIS SPÉCIALEMENT AUX ECCLÉSIASTIQUES,

AUX VIERGES CHRÉTIENNES, AUX PARENTS, AUX ENFANTS ET A LA JEUNESSE;

RÉUNIS POUR LA PREMIÈRE FOIS EN COLLECTION ET CLASSÉES DANS UN ORDRE LOGIQUE;

PUBLIÉES

PAR M. L'ABBÉ MIGNE,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGE,

OU

DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE RELIGIEUSE.

TOME UNIQUE.

PRIX : 7 FRANCS.

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, ÉDITEUR,
X ATELIERS CATHOLIQUES, RUE D'AMBOISE, AU PETIT-MONTROU
BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.

1856

ŒUVRES COMPLETES

D'ARVISENET.

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ARVISENET,

VICAIRE GÉNÉRAL DE TROYES,

Renfermant

SES NOMBREUX OUVRAGES ASCÉTIQUES

SUR LES DEVOIRS DU CHRÉTIEN EN GÉNERAL, ET SUR CEUX PROPRES A QUELQUES ÉTATS EN PARTICULIER,

MAIS SPÉCIALEMENT AUX ECCLÉSIASTIQUES,

AUX VIERGES CHRÉTIENNES, AUX PARENTS, AUX ENFANTS ET A LA JEUNESSE;

RÉUNIES POUR LA PREMIÈRE FOIS EN COLLECTION ET CLASSÉES DANS UN ORDRE LOGIQUE;

PUBLIÉES

PAR M. L'ABBÉ MIGNE,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGE,

OU

DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE RELIGIEUSE.

TOME UNIQUE.

PRIX : 7 FRANCS.

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, ÉDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE D'AMBOISE, AU PETIT-MONTROUGE,
BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.

1856

SOMMAIRE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME

Notice biographique sur Arvisenet. 9

OEUVRES COMPLÈTES.

PREMIÈRE PARTIE. — INSTRUCTIONS SUR LES DEVOIRS DU CHRÉTIEN.

Mémorial des disciples de Jésus-Christ. 13
Sapientia christiana. 165
La sagesse chrétienne. 369
Quod vult Deus. 553
La volonté de Dieu. 581
Appendice au Livre de la volonté de Dieu. 617
Le froment des élus. 665

DEUXIÈME PARTIE. — DEVOIRS PROPRES A CERTAINS ÉTATS.

DEVOIRS DE L'ÉTAT ECCLÉSIASTIQUE.

Memoriale vitæ sacerdotalis. 771
Preces ante et post Missam. 939

DEVOIRS DES PÈRES ET MÈRES.

Maximes et devoirs des pères et mères. 979

DEVOIRS DES VIERGES.

Mémorial des vierges chrétiennes. 1047
La vertu évangélique. 1151

DEVOIRS DE LA JEUNESSE.

Manuductio juvenum ad sapientiam. 1187
Le guide de la jeunesse dans les voies du salut. 1255
Le bon ange de l'enfance. 1348

Imprimerie MIGNE, au Petit-Montrouge.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR CLAUDE ARVISENET.

Arvisenet, dont nous réunissons les œuvres diverses en un seul volume, est né à Langres, en 1755. Il fit ses études au collége de Molsheim, où le plaça un de ses oncles, lieutenant général du bailliage de Langres et vidame du prince-évêque de Strasbourg. Il vint ensuite faire son cours de théologie dans la communauté de Laon, à Paris. Il se distingua tellement dans ses études par ses talents et sa piété, que les directeurs de cette maison lui confièrent, lorsqu'il eut terminé ses cours, la chaire des conférences de philosophie. A peine avait-il reçu la prêtrise que de la Luzerne, évêque de Langres, le nomma chanoine et archidiacre de son diocèse. Mais l'on touchait alors aux époques de perturbation qui forcèrent les prêtres fidèles à leurs devoirs de s'expatrier. Arvisenet suivit son évêque dans l'exil et se retira dans le canton de Lucerne. Il se consola, sur la terre étrangère, par l'étude et la composition d'ouvrages ascétiques qu'il publia à son retour en France. Le premier qu'il donna au public fut le *Memoriale vitæ sacerdotalis*, en un volume in-24, composé par versets comme l'*Imitation de Jésus-Christ*. Arvisenet adopta ce mode pour plusieurs de ses ouvrages. Celui dont nous parlons fit la réputation de l'auteur, et le Pape Pie VII en fit de grands éloges. Aussi le *Memoriale* se répandit-il partout : il devint le *vade mecum* de presque tous les prêtres. Il obtint un très-grand nombre d'éditions. En 1803, de la Tour du Pin, évêque de Troyes, attira Arvisenet dans son diocèse et le nomma chanoine et vicaire général. Il paraît que sur la fin de sa vie, le vénérable prêtre se retira à Gray (Haute-Saône), où il mourut le 17 février 1831, laissant une haute réputation de sainteté et de savoir

Outre le *Memoriale vitæ sacerdotalis*, Arvisenet a laissé un assez grand nombre d'opuscules pleins de piété et d'onction. Nous les énumérons selon l'ordre qu'ils occupent dans notre édition : 1° Le *Mémorial des disciples de Jésus-Christ*, 1 vol. in-12, Troyes 1823. Dans cet ouvrage, l'auteur a réuni une foule de considérations, de conseils et d'instructions propres à former des Chrétiens en esprit et en vérité. Après un coup d'œil simple et rapide sur la vie de Jésus-Christ, sur sa divinité, sur la foi, et l'union que les Chrétiens doivent avoir avec Jésus-Christ, il présente comme modèles des vertus chrétiennes, la vie et les mœurs des premiers fidèles ; il montre que la prédication de l'Evangile produisit les mêmes effets dans les pays idolâtres qui se convertirent au christianisme pendant les derniers siècles. Viennent ensuite des règles de conduite et des instructions pour la sanctification de tous les instants de la journée, des avis pour toutes les fêtes de l'année, les diverses circonstances de la vie et les différents états.

Arvisenet fit un abrégé de ce *Mémorial des disciples de Jésus-Christ*, qu'il intitula : *Tableau du christianisme*, 1 vol. in-32. Cet opuscule ne contient, sans changement, que les deux premières parties du *Mémorial*.

2° *Sapientia Christiana*, 2 vol. in-12. De même que dans le *Memoriale vitæ sacerdotalis*, Arvisenet présente aux prêtres toutes les considérations les plus propres à nourrir leur foi, leur piété, leur zèle pour le salut des âmes; ainsi, dans le *Sapientia Christiana*, il propose aux Chrétiens en général tous les motifs propres à les affermir dans la foi et la pratique des vertus chrétiennes. Il introduit la Sagesse éternelle, instruisant l'homme dans un colloque plein de tendresse. Le style est sentencieux comme celui de l'*Imitation de Jésus-Christ*. On pourrait regretter que l'auteur eût composé cet ouvrage en latin, s'il n'eût pris le soin de le traduire lui-même en notre langue. Toutefois, l'on doit reconnaître que la langue latine se prête mieux à ce genre de composition que la française ; celle-là étant plus concise, la pensée exprimée en latin se présente plus vivement à l'esprit et fait plus d'impression que lorsqu'elle est rendue en français. Il suffit, pour faire comprendre cette observation, de mettre en regard dans les deux langues le premier verset du *Sapientia Christiana*.

Le voici en latin : « O fili! ad quanta natus es? homo es, non ut orbi, non ut cœlo, non ut angelis servias, creatus, ad sublimiora constitutus es. Dominum Deum tuum adorabis et illi soli servies. O finis omnium nobilissimus. »

Traduction : « O mon fils ! que vous êtes né pour de grandes choses ! Ce n'est pas pour servir le monde, ni les créatures, ni les astres, ni même les anges, que je vous ai tiré du

neant. Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous ne servirez que lui ; telle est votre destinée ; peut-il en être de plus noble et de plus sublime ? »

Il n'est personne qui ne sente l'énorme différence qui se trouve entre ces deux versets, ou plutôt ce même verset exprimé en latin et en français. Les sentences latines saisissent l'âme, la pénètrent d'un vif éclair ; tandis que les mêmes pensées deviennent lourdes et moins frappantes en français.

Voilà sans doute la raison qui a déterminé l'auteur à écrire d'abord son ouvrage en latin ; mais comme en France cette langue n'est pour ainsi dire familière qu'au clergé, il en fit une traduction française pour le public. Il satisfit par là à tous les besoins.

3° *La volonté de Dieu*, 1 vol. in-18, Troyes, 1826. Quoique, dans les ouvrages précédents, l'auteur ait parlé de la soumission à la volonté de Dieu comme principe de la sanctification du Chrétien et du plus haut degré de perfection auquel il puisse arriver ici-bas, il comprit que cet important sujet demandait un ouvrage à part, et il l'a développé dans vingt-quatre chapitres, formant un traité complet et très-solide sur la matière. Le même ouvrage existe en latin sous le titre : *Quod vult Deus*, sive *Libellus de conformitate voluntati divinæ.*

4° *Le froment des élus*, 1 vol. in-24 ; 5° *Préparations et actions de grâces dans la communion*, 1 vol. in-18. Ces deux ouvrages, utiles aux âmes pieuses qui approchent souvent de la sainte communion, n'en font pour ainsi dire qu'un seul et se répètent en certaines parties. C'est pourquoi nous les combinons ensemble dans notre édition. Les ouvrages dont nous venons de parler s'adressent à tous les Chrétiens en général ; mais comme les divers états dans lesquels on peut se trouver engagé imposent des devoirs particuliers, Arvisenet voulut réunir dans de petits volumes les avis et conseils qui sont propres aux vocations les plus communes.

Memoriale vitæ sacerdotalis. Par cet ouvrage dont nous avons déjà parlé, Arvisenet s'adresse à ses confrères dans le sacerdoce. Cet ouvrage est trop connu pour qu'il soit nécessaire de l'analyser. L'on peut dire que l'auteur l'a reproduit dans toutes ses autres productions. Ce sont les mêmes idées appliquées suivant les circonstances et les besoins des personnes pour qui il écrit ; mais toujours revêtues de formes nouvelles qui plaisent et instruisent en se gravant plus profondément dans l'âme.

7° Il recueillit encore, en un petit volume in-24, pour les ecclésiastiques, des prières pour la préparation avant la sainte messe et l'action de grâces. Ce recueil a pour titre : *Preces ante et post missam, ad usum sacerdotum ;* il fut imprimé à Langres, en 1802.

8° *Maximes et devoirs des pères et mères*, 1 vol. in-12. On sait assez l'importance de cet ouvrage ; l'auteur, pour le rendre plus utile et plus attrayant tout à la fois, y a joint des exemples aux préceptes et aux considérations les plus graves.

9° *Mémorial des vierges chrétiennes*, ou *traduction libre du* Memoriale vitæ sacerdotalis ; 1 vol. in-18. Déjà nous avons dit que ce dernier ouvrage avait été comme la source des autres du même auteur. Le *Mémorial des vierges chrétiennes* s'adresse à toutes les personnes du sexe qui vivent dans le célibat et la piété, et particulièrement aux religieuses.

10° *La vertu angélique*, 1 vol. in-32. C'est un recueil de considérations et de conseils pour conserver la belle vertu de chasteté.

11° *Manuductio juvenum ad sapientiam*, 1 vol. in-32. Il est rédigé sous la forme du *Memoriale vitæ sacerdotalis*, et en latin ; il s'adresse spécialement aux jeunes étudiants. Quoique écrit dans une langue qui ne leur est pas encore familière, il peut leur être d'une grande utilité. C'est toujours la Sagesse éternelle qui donne ses leçons dans un style simple, grave et sentencieux.

12° *Le guide de la jeunesse*, 1 vol. in-32 ; c'est la traduction du précédent.

13° *Le bon ange de l'enfance*, 1 vol. in-32. Ce petit livre est destiné au premier âge ; l'auteur sait se mettre à la portée de ces jeunes intelligences, et il leur présente une foule de conseils très-propres à les former à la vie du Chrétien.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

CLAUDE ARVISENET,

CHANOINE ET VICAIRE GÉNÉRAL DE TROYES.

Première partie.

INSTRUCTIONS SUR LES DEVOIRS DU CHRÉTIEN.

MÉMORIAL DES DISCIPLES DE JÉSUS-CHRIST.

PRÉFACE.

Celui qui me suit ne marche point dans les ténèbres; mais il aura la lumière de la vie. (*Joan.* VIII, 12.) Ces paroles sont de Jésus-Christ, et il les a dites pour nous avertir d'imiter sa vie et ses actions, si nous voulons être véritablement éclairés et délivrés de tout aveuglement du cœur. Que notre principale occupation soit donc de méditer et d'étudier la vie de Jésus-Christ. (*Imit.*, lib. I, c. 1.)

Ayons aussi toujours les yeux sur les exemples éclatants des premiers Chrétiens et des saints, en qui la véritable perfection et la vraie religion ont brillé; et nous verrons que ce que nous faisons est peu de chose, ou plutôt que ce n'est presque rien. Hélas! qu'est-ce que notre vie, comparée à la leur!

Les amis de Jésus-Christ ont servi Dieu dans la faim et dans la soif, dans le froid et dans la nudité, dans le travail et dans la fatigue, dans les veilles et dans les prières, dans les jeûnes et dans les saintes méditations, dans beaucoup de persécutions et d'opprobres. Qu'ils ont essuyé de longues et rudes tentations! Qu'ils ont été souvent tourmentés par le démon! Qu'ils ont eu de constance et de ferveur dans la prière! Qu'ils ont pratiqué de rudes abstinences! Qu'ils ont eu de zèle et d'ardeur pour avancer dans la vertu! Quelle rigoureuse guerre ils ont faite à leurs passions! Que l'intention avec laquelle ils ont cherché Dieu était pure et droite! Ils travaillaient le jour, et la nuit ils priaient longtemps : pendant leur travail même, ils ne cessaient point de s'entretenir avec Dieu. Ils employaient utilement tout leur temps. Les heures qu'ils donnaient à la prière semblaient courtes; et la douceur qu'ils trouvaient dans la contemplation leur faisait oublier les nécessités du corps. Ils se regardaient comme des gens de néant, méprisés du monde; mais ils étaient précieux aux yeux de Dieu et ses bien-aimés. Ils se conservaient dans une humilité sincère, ils vivaient dans une obéissance simple, ils marchaient dans la charité et dans la patience : aussi avançaient-ils de jour en jour dans la vie de l'esprit, et obtenaient-ils de Dieu une abondance de grâces et de vertus. Ils nous ont été donnés pour modèles, et leur exemple doit être plus puissant pour nous faire avancer dans le chemin de la vertu, que celui des tièdes pour nous porter au relâchement. (*Imit.*, l. I, c. 18.)

LIVRE PREMIER

DE JÉSUS-CHRIST, FILS DE DIEU, SAUVEUR DU MONDE.

CHAPITRE Ier.

Coup d'œil rapide sur l'histoire sacrée jusqu'à Jésus-Christ, pour montrer la perpétuité de l'Eglise depuis le commencement du monde.

Quand Dieu voulut exécuter dans le temps ce qu'il avait résolu dans ses décrets éternels, il tira l'être du néant, et créa un monde capable de le glorifier; il dit, selon l'expression admirable de Moïse : *et toutes choses furent faites*, les cieux brillèrent d'astres différents, le soleil éclaira tout du centre de l'univers, ou, pour parler le langage de tous les peuples, il commença une course qu'il n'a jamais interrompue ; la terre fut couverte de fleurs, de fruits et d'animaux ; l'air eut des oiseaux, et la mer des poissons, les saisons furent réglées ; enfin l'homme sortit des mains du Créateur tout rempli de perfection et tout resplendissant de gloire. Son innocence ne fut pas de longue durée : il désobéit à son maître, il mangea du fruit défendu, il perdit tous les avantages de sa naissance, et chargea de son crime toute sa malheureuse postérité. Le corps, qui devait être soumis à l'esprit, devint son tyran, et les passions se rendirent maîtresses de la raison; les enfants d'Adam s'abandonnèrent à tous les désirs de leur cœur, et tombèrent par degrés dans toutes sortes d'abominations.

Caïn, après avoir tué son frère Abel, fut maudit de Dieu, et peupla le monde d'enfants de malédiction. Son frère Seth eut pendant plusieurs siècles une postérité plus innocente; Enos, l'un de ses petits-fils, craignit le Seigneur, et marcha dans ses voies; Enoch mérita par sa piété d'être enlevé tout vivant du milieu des hommes; mais enfin les descendants de Seth s'étant alliés avec ceux de Caïn, les fils de Dieu ayant recherché les filles des hommes, tout le genre humain se pervertit, et Dieu, s'il est permis de parler ainsi, se repentit de son ouvrage. Le seul Noé et sa famille trouvèrent grâce devant ses yeux, le déluge universel épargna l'arche, et le monde se repeupla. Il n'en devint guère meilleur, l'idolâtrie se répandit dans tout l'univers, jusqu'à ce que le Seigneur, se souvenant qu'il avait promis à la première des femmes que d'elle naîtrait le Sauveur du monde, songea à se faire un peuple, une nation sainte qui l'adorât de la manière qu'il voulait être adoré, afin que le Saint des saints, le Fils du Tout-Puissant, le Verbe éternel pût naître au milieu de ce peuple bien-aimé.

Abraham, l'un des petits-fils de Sem, fils de Noé, fut choisi pour être le père des croyants; le Dieu invisible lui apparut plusieurs fois, et lui commanda de quitter la Chaldée où sa famille était établie, et d'aller demeurer sur les rives du Jourdain, dans le pays de Chanaan, dont il promit la possession à sa nombreuse postérité. Abraham obéit, et sa foi fut récompensée; il devint plus riche en serviteurs et en troupeaux que les petits rois chananéens; et, sans en porter le titre, il en eut toute la puissance. Son fils Isaac, que Dieu lui donna dans la vieillesse de sa femme Sara, lui fut un grand sujet de tentation; Dieu lui en demanda le sacrifice sanglant; et, sans hésiter, sans faire attention à la postérité innombrable qui lui était promise, Abraham allait donner le coup de la mort à son fils unique, si le Seigneur, content de son obéissance, ne lui eût fait arrêter le bras par son ange. Isaac et son fils Jacob (surnommé Israël, pour avoir lutté contre un ange) augmentèrent encore en pouvoir; leur fidélité envers Dieu était la source de leur bonheur, et en faisait la sûreté.

Enfin Jacob ayant appris que son cher fils Joseph gouvernait l'Egypte, y descendit avec toute sa famille, et s'y établit dans le pays de Jessen, que le roi Pharaon leur donna : là se multiplièrent tellement les enfants d'Israël que les rois d'Egypte, craignant leur grand nombre, commencèrent à les persécuter, jusqu'à faire mourir leurs enfants : alors le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, eut pitié des descendants de ces saints patriarches; il apparut à Moïse dans le buisson ardent et lui commanda d'aller délivrer son peuple ; Dieu l'arma de sa toute-puissance.

Moïse, accompagné de son frère Aaron, fit tant de prodiges au nom du Dieu vivant, et frappa l'Egypte de tant de plaies, que Pharaon, pour s'en délivrer, permit enfin aux enfants d'Israël d'aller sacrifier dans le désert : ils passèrent la mer Rouge à pied sec; Pharaon voulut les poursuivre, et y fut englouti avec son armée.

Ce fut trois mois après que Dieu se montra à Moïse sur le mont Sinaï, au milieu des foudres et des éclairs; le prophète y reçut la loi des mains de Dieu même. On éleva le tabernacle avec une magnificence divine : la majesté du Tout-Puissant y reposait dans toute sa gloire. On y mit l'arche d'alliance, monument éternel de l'amour de Dieu pour son peuple. Aaron fut consacré grand prêtre, les cérémonies furent réglées, et la circoncision, qui avait commencé dès le temps d'Abraham, fut observée exactement. Jusque-là les hommes ne s'étaient conduits que par la loi de nature, et ce fut là le commencement de la loi écrite, à peu près deux mille cinq cent quarante-cinq ans depuis la création du monde.

Après la mort de Moïse, Josué conduisit les Hébreux dans le pays de Chanaan, et en fit la conquête, plus par les miracles du Seigneur que par la force des armes; il en fit le partage entre les douze tribus descendues des douze enfants de Jacob.

Les juges gouvernèrent ensuite jusqu'à Samuel qui, pour contenter un peuple ingrat et indocile, leur donna Saül pour roi. David, l'ami de Dieu, lui succéda, moins célèbre par ses victoires que par sa pénitence. Son fils Salomon, le plus sage des hommes dans le commencement de son règne, se perdit dans les plaisirs. Il eut pourtant la consolation de bâtir le temple du Seigneur. Son royaume fut partagé; son fils Roboam fut roi de Juda, et donna le nom aux Juifs; Jéroboam fut roi d'Israël. Les crimes et l'idolâtrie attirèrent la vengeance du ciel sur ces deux royaumes. Isaïe et les autres prophètes prêchèrent inutilement la pénitence; l'abomination entra jusque dans le sanctuaire, et le Dieu vengeur livra son peuple aux Babyloniens, qui l'emmenèrent en captivité. Cyrus, roi de Perse, qui avait pris Babylone, inspiré du ciel, les renvoya avec tous les vases du Seigneur; ils rebâtirent Jérusalem, ils consacrèrent un nouveau temple; Esdras retrouva la loi de Moïse qui avait été perdue pendant la captivité, et la fit observer au peuple.

Mais Jérémie, Ezéchiel, Daniel et les autres prophètes, exhortèrent en vain les Juifs à la pénitence; ils retombèrent dans leurs péchés, et Dieu les remit sous le joug des rois étrangers. Les Machabées, par leur valeur, rétablirent le culte du vrai Dieu, et méritèrent de commander à leur nation.

Enfin, arrivèrent les temps marqués dans les saintes Ecritures pour la venue du Messie; la prophétie de Jacob s'accomplit, le sceptre est ôté de Juda, les soixante-dix semaines de Daniel sont écoulées depuis le rétablissement du temple, et le Sauveur vient au monde, non dans la pompe, les victoires et les triomphes, ainsi que les Juifs l'attendaient, mais dans la pauvreté, l'humiliation et la pénitence, ainsi que tous les prophètes l'avaient prédit.

Après avoir donné une légère idée de l'Ancien Testament, et marqué en passant la perpétuité de l'Eglise depuis le commencement du monde : Adam, innocent, pécheur et pénitent; Enos, Enoch, Noé, Sem, vivant dans la crainte du Seigneur sous la loi de nature; Abraham commençant le commerce des hommes avec Dieu; Moïse, prophète et législateur, présentant au peuple les tables de la loi écrite du doigt du Très-Haut; le peuple de Dieu puni ou récompensé, selon qu'il était fidèle ou infidèle aux ordres du Seigneur; la succession des oracles prophétiques, du sacerdoce légal et des figures mystérieuses, préparatifs magnifiques de l'avénement du Messie, donnons maintenant un précis de la vie du Fils de Dieu fait homme, qui a fondé l'Eglise par ses prédications, et l'a rachetée par son sang.

CHAPITRE II.

Précis de la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

I. — Il y avait plus de trente ans qu'Auguste, maître paisible de tout l'empire romain, le gouvernait à la satisfaction des peuples, lorsque le Verbe, le Fils de Dieu, égal à son Père dans sa génération éternelle, voulut se faire homme, pour racheter tous les hommes, et naître à Bethléem, petite ville à deux lieues de Jérusalem, quatre mille ans après la création du monde, et sept cent quarante-neuf ans depuis la fondation de Rome. Marie, fille de la famille royale de David, devint sa mère par l'opération miraculeuse du Saint-Esprit, et ne cessa point d'être vierge. Elle avait épousé Joseph par un ordre particulier de Dieu, qui voulait la mettre à couvert de la médisance, et plus encore, selon saint Ignace, martyr, pour cacher au démon le mystère de l'Incarnation. Ils demeuraient ordinairement à Nazareth en Galilée; mais il arriva, dans le temps que la sainte Vierge était prête à donner au monde le Sauveur, qu'Auguste ordonna, ou par vanité, ou par intérêt, un dénombrement de tous les sujets de l'empire dans la Judée. Joseph et Marie furent obligés d'aller se faire inscrire dans les registres publics de Bethléem, et le Fils de Dieu y naquit, selon les prophètes, dans une étable; l'humiliation d'un Dieu devant guérir l'homme de son orgueil. Le huitième jour, l'enfant fut circoncis, se soumettant lui-même à la loi; il reçut en même temps le nom de Jésus, *sous lequel tout genou fléchit dans le ciel, sur la terre et dans les enfers.* (*Philipp.* II, 10.)

Peu de jours après la naissance de Jésus, des mages, qui étaient comme les prêtres, les astronomes et les philosophes de la Perse, arrivèrent à Jérusalem, et dirent qu'une nouvelle étoile leur avait appris en Orient la naissance du roi des Juifs, et qu'ils venaient l'adorer. Hérode, Iduméen, était alors roi des Juifs; c'était l'accomplissement de la prophétie de Jacob, qui marquait qu'à la venue du Messie le sceptre de Juda passerait à des étrangers; aussi Hérode parut-il fort troublé au discours des mages, il eut peur que le Messie ne fût véritablement né; mais, pour s'en assurer davantage, il convoqua les pontifes et les docteurs de la loi qui l'assurèrent que, selon des prophéties, le Messie devait naître à Bethléem. Il envoya aussitôt les mages pour prendre ses précautions à leur retour : *Allez*, leur dit-il, *informez-vous de l'enfant, et lorsque vous l'aurez trouvé, faites-le-moi savoir, afin que j'aille l'adorer.* (*Matth.* II, 8.) Ils y allèrent, trouvèrent l'enfant, et, malgré le spectacle de la pauvreté qui s'offrit à leurs yeux, ils l'adorèrent, et lui firent des présents que les anciens Pères ont jugés mystérieux; de l'or, comme à un roi; de la myrrhe, espèce de baume, comme à un homme qui devait être enseveli; et de l'encens, comme à un Dieu.

Cependant Hérode, n'entendant point parler des mages qui, par l'ordre d'un ange, s'en étaient retournés dans leur pays par un autre chemin, se douta de la vérité, et, transporté de crainte et de fureur, il fit massacrer tous les enfants de Bethléem et des environs, depuis l'âge de deux ans et au-dessous, et en fit des martyrs. « Heureux enfants, » dit saint Irénée, « que Jésus enfant a trouvés dans la maison de David, qu'il a arrachés au démon et au monde, et qu'il a envoyés devant lui dans son royaume. »

II. — Joseph et Marie, par l'ordre de Dieu, s'étaient enfuis en Egypte avec Jésus. Ils y demeurèrent sept ans ; et plusieurs anciens Pères, appuyés de la tradition constante des Egyptiens, assurent qu'à son arrivée les idoles tremblèrent, et que plusieurs même furent renversées. Ils attribuent aussi au voyage du saint enfant les progrès que l'Evangile fit depuis en Egypte, et le grand nombre qu'il y eut de martyrs, de vierges et de solitaires.

Hérode mourut la même année dans la rage des douleurs, et, en punition de son orgueil ainsi que de son impiété, il se vit mangé des vers avant que d'expirer.

Joseph et Marie, après sept ans de retraite en Egypte, revinrent à Nazareth : Joseph gagnait sa vie à la sueur de son visage. Ils allaient tous les ans à Jérusalem célébrer la fête de la Pâque. Un jour qu'ils avaient mené Jésus, qui alors était âgé de douze ans, il se sépara d'eux, et demeura dans le temple, où ils le trouvèrent interrogeant les docteurs et leur faisant des questions pour les instruire. Il retourna humblement à Nazareth, et y demeura jusqu'à l'âge de trente ans, sans que l'Ecriture ait voulu nous apprendre ce qu'il y fit. Il y donna sans doute des exemples continuels d'humilité, vertu qu'il voulait consacrer dans le christianisme.

L'empereur Tibère avait succédé à Auguste. Ce fut la quinzième année de son règne que Jean-Baptiste, fils d'Elisabeth, cousine de la sainte Vierge, commença à prêcher la pénitence : il avait trente ans, et vivait depuis plusieurs années dans le désert ; sa vie austère et sa vertu l'eussent fait passer pour le Messie, s'il l'eût voulu : il avait grand nombre de disciples ; mais il rendit gloire à son maître, et prêchait que la venue du Christ était proche, et que, pour lui, il n'était que la voix qui crie dans le désert. Il s'approchait de temps en temps du Jourdain, et y baptisait tous ceux qu'il avait instruits par ses prédications. Jésus lui-même y vint pour donner l'exemple aux autres : *J'ai besoin*, lui dit Jean-Baptiste, *d'être baptisé par vous, et vous venez à moi ? — Laissez-moi faire*, lui répondit le Sauveur, *car il le faut.* (*Matth.* III, 14, 15.) Jean-Baptiste ne résiste plus, mais, dans le temps que Jésus entre dans le Jourdain, le ciel s'ouvre, l'Esprit-Saint descend sur lui en forme de colombe, les bords du fleuve retentissent de la voix céleste : *C'est ici mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toute mon affection.* (*Ibid.*, 17.)

Jésus se retira aussitôt dans le désert où il passa quarante jours sans manger, pour nous apprendre que c'est dans la retraite et par le jeûne qu'on doit se préparer au ministère de l'Evangile, et pour nous exciter par son exemple à pratiquer la pénitence, sans laquelle nous ne pouvons obtenir la rémission de nos péchés. C'est sur ce divin modèle que l'Eglise a institué le jeûne du carême. Il voulut bien aussi être tenté, pour être en tout semblable à nous ; mais il demeura vainqueur de la tentation ; ce qui doit nous donner la confiance qu'avec sa grâce rien ne nous est impossible. *Si tu es le Fils de Dieu*, lui dit le démon, *commande que ces pierres deviennent des pains.—L'homme*, répondit Jésus, *ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu.* Le démon le transporta ensuite sur le haut du temple de Jérusalem : *Si tu es le Fils de Dieu*, lui dit-il, *jette-toi en bas ; car il est écrit : Il ordonnera à ses anges d'avoir soin de toi, et ils te soutiendront de leurs mains, de peur que tu ne heurtes le pied contre quelque pierre. Jésus lui répondit : Il est aussi écrit : Tu ne tenteras point le Seigneur ton Dieu. Alors le tentateur*, pour dernière épreuve, *le transporta sur une haute montagne. Vois*, lui dit-il, *tous les royaumes de la terre, je te les donne si tu veux m'adorer.—Retire-toi, Satan*, lui dit le Seigneur, pour confondre son audace ; *car il est écrit : Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et ne serviras que lui seul.* (*Matth.* IV, 2 seq.) Aussitôt les anges s'approchèrent de Jésus, et le servirent.

III. — A son retour du désert, Jésus alla voir Jean-Baptiste, qui s'écria en le voyant : *Voilà l'Agneau de Dieu*, et je ne suis venu que pour le faire connaître. (*Joan.* I, 29.) A ces paroles, André, l'un de ses disciples, le quitta pour suivre Jésus, et amena, le lendemain, son frère Simon, à qui Jésus donna le nom de Pierre. Philippe fut appelé quelques jours après, ainsi que Jacques et Jean, tous deux fils de Zébédée ; ils obéirent à la voix d'un Dieu qui les appelait, quoiqu'elle ne parût alors que la voix d'un homme. Trois jours après Jésus fut prié à des noces à Cana en Galilée avec la sainte Vierge. Il y a apparence que saint Joseph était mort avant la prédication de l'Evangile, puisqu'il n'y est fait aucune mention de lui, et que même, au pied de la croix, le Sauveur recommanda sa mère à saint Jean ; ce qui marque assez qu'elle n'avait plus d'époux. Jésus se trouva à ces noces pour sanctifier par sa présence une cérémonie qui devait être un jour un des sacrements de son Eglise ; il contribua même à la joie publique et innocente en changeant l'eau en vin et ne dédaigna pas d'y opérer le premier de ses miracles. Il en fit beaucoup d'autres qui lui donnèrent tant de réputation, que les plus grands docteurs de la loi vinrent à lui pour le prier de lever leurs doutes et pour s'instruire. Nicodème,

un des principaux d'entre eux, eut de la peine à comprendre les merveilles du royaume de Dieu, mais enfin il fut convaincu que Jésus était le Messie, ce qui parut dans la suite par le soin qu'il eut de sa sépulture.

La Samaritaine eut le même bonheur, et reçut la même grâce. Jésus, voyant que les pharisiens, jaloux de ses miracles, commençaient à murmurer, sortit de Jérusalem pour aller en Galilée : il fallait passer par la Samarie. Le Sauveur, qui voulait bien ressentir les besoins de l'humanité, fatigué du chemin, eut soif, et, se trouvant auprès d'un puits, s'y reposa : arrive aussitôt une femme du pays pour puiser de l'eau, et Jésus lui en ayant demandé : « Comment, » lui dit-elle, « un Juif comme vous daignera-t-il parler à une Samaritaine ? » Ils eurent ensemble un long entretien, où le Sauveur faisant connaître à cette femme qu'il savait toutes les particularités de sa vie, et même tous les mauvais mariages où elle s'était engagée, la grâce lui ouvrit les yeux et le cœur : *Je vois bien*, lui dit-elle, *que vous êtes prophète.* (*Joan.* IV, 19.) Ensuite, voulant s'instruire : « Nous adorons, » lui dit-elle, « sur la montagne de Garizim, et vous autres, vous n'adorez que dans votre temple de Jérusalem ; qui a tort ou raison ? — Dieu est esprit, » lui répondit Jésus, « et les vrais adorateurs l'adoreront désormais partout en esprit et en vérité. — Le Messie, » reprit la Samaritaine, « décidera bientôt la question. — Vous le voyez devant vos yeux, dit Jésus. Alors, cette femme, transportée de zèle, courut à la ville prochaine annoncer le Messie, et tous vinrent le voir et le reconnaître : « Ce n'est plus sur votre rapport, » disaient-ils à la Samaritaine, « que nous croyons en lui, c'est sur ce que nous avons vu et ouï nous-mêmes. » (*Ibid.*, 8 seq.)

Il poursuivit son chemin, accompagné de ses disciples ; et comme tous les peuples le suivaient en foule, et le pressaient fort, il s'écria : *Qui est-ce qui m'a touché ; car j'ai senti qu'une vertu est sortie de moi?* Alors une femme se jeta à ses pieds : « Seigneur, » lui dit-elle, « j'avais depuis douze ans une perte de sang, j'ai touché le bord de votre robe, et je me sens guérie. — *Ma fille*, « lui dit le Seigneur, » *votre foi* est grande et *vous a sauvée ; allez en paix.* » (*Luc*, VIII, 43 seq.) » Il fit ensuite un miracle bien plus éclatant. Jaïre, chef d'une synagogue à Capharnaum, alla le prier de guérir sa fille qui se mourait ; mais sur le chemin un serviteur de la maison vint dire qu'elle était morte : « Ne craignez point, » dit Jésus à Jaïre, « croyez seulement. » En effet, il arriva à la maison, entra dans la chambre où était la morte et la ressuscita, n'ayant voulu pour témoins de l'empire qu'il exerçait sur la mort, que Pierre, Jacques et Jean, qu'il honorait d'une confiance toute particulière. Il alla ensuite faire la Pâque à Jérusalem, et y guérit le paralytique de trente-huit ans.

IV. — La réputation de Jésus était si grande qu'il ne pouvait pas demeurer longtemps en un même lieu ; le peuple le suivait, et il était obligé de se retirer sur des montagnes. « Voyez, » disait-il à ses disciples, « voyez ces belles campagnes, *la moisson est abondante : mais le nombre des ouvriers est petit : priez le Maître de la moisson d'y en envoyer.* » Il passa la nuit en prières, et choisit entre ses disciples les douze qu'il nomma apôtres, c'est-à-dire envoyés, parce qu'il voulait les envoyer prêcher par toute la terre, avec pouvoir de guérir les malades et de chasser les démons. Leurs noms étaient Pierre, André, Jacques, Jean, Philippe, Barthélemi, Matthieu, Thomas, Jacques, fils d'Alphée, Jude, Simon et Judas : ils étaient la plupart du commun du peuple et sans aucune science. « Vous êtes, » leur dit Jésus, « la lumière du monde ; que vos bonnes œuvres éclatent devant les hommes, afin qu'ils en rendent gloire à votre Père qui est dans le ciel. Quand vous entrerez dans quelque maison, dites : « Que la paix soit ici ; » ceux qui vous recevront me recevront, et recevront encore celui qui m'a envoyé ; un verre d'eau donné pour l'amour de moi ne sera pas sans récompense. Quand on vous persécutera, ne soyez point en peine de ce que vous direz alors ; il vous sera donné à l'heure même de répondre : ce ne sera pas vous qui parlerez, ce sera l'esprit de mon Père ; je vous donnerai une sagesse et une éloquence qui confondront vos ennemis ; vous publierez à la clarté du soleil ce que je vous enseigne en secret ; vous prêcherez sur les toits ce que je vous dis à l'oreille, et ne craignez point ceux qui ne peuvent tuer que le corps, craignez plutôt celui qui peut précipiter le corps et l'âme dans le lieu des tourments : enfin il faut renoncer à soi-même, si l'on veut me suivre ; je ne reconnaîtrai devant mon Père pour être à moi, que ceux qui m'auront reconnu devant les hommes. » (*Matth.*, *Luc.*, passim.)

Les apôtres, que ce discours tout divin éleva au-dessus d'eux-mêmes, se séparèrent du Fils de Dieu, et allèrent prêcher dans les provinces voisines. « Voici, » dit saint Hilaire, « un miracle non moins admirable, que de faire que les boiteux marchent droit, que d'éclairer les aveugles, que de chasser les démons, que de ressusciter les morts ; car, pour éclaircir des vérités que tous les philosophes n'ont pu connaître, j'ai pour guide un pauvre pêcheur, dont les mains ne savent manier que des filets ; concevez la grandeur de cette merveille ! »

Jésus fit quelque temps après l'admirable sermon de la montagne, qui comprend toutes les maximes de la loi chrétienne. Il commença son discours en disant que le véritable bonheur consiste dans la pauvreté, la douceur, l'humanité, la pureté du cœur, dans les afflictions, dans les persécutions, dans la haine et la malédiction des hommes, que quand ces maux leur ar-

riveraient à cause de lui, c'était alors qu'ils devaient s'abandonner à la joie, parce qu'ils en seraient infiniment récompensés dans le ciel ; et après avoir fait voir qu'on n'est heureux en cette vie qu'autant que, par le mépris des biens, des honneurs et des plaisirs, on se rend digne de la félicité éternelle que Dieu nous réserve dans le ciel, il prononce malheur sur ceux qui sont dans l'abondance et dans la joie, parce qu'ils mettent leur bonheur dans toutes ces choses : ils verront leurs plaisirs, leur gloire, leur consolation et leur abondance faire place à une fin malheureuse, et à des larmes qui seront éternelles.

V. — « Ne pensez pas, » dit ensuite Jésus, « que je sois venu anéantir la loi et les prophètes ; le ciel et la terre périront plutôt que leurs oracles manquent d'être accomplis dans un seul point, et c'est pour les accomplir que je suis venu. Mais ce n'est pas assez de ne point violer la loi ; elle vous défend de tuer, et moi je vous déclare que le moindre mouvement de colère, que la moindre parole de mépris sera punie sévèrement. Si donc vous vous souvenez, étant à l'autel, que votre frère a quelque chose sur le cœur contre vous, laissez là votre offrande et courez vous réconcilier avec lui. La loi ne punit que l'adultère consommé, et moi je vous apprends que c'est un grand crime de regarder seulement une personne dans la pensée de le commettre. Vous garderez votre serment, vous dit-on, et moi je vous défends de jurer ; vous direz seulement oui et non, cela est, cela n'est pas. Œil pour œil, dent pour dent, a dit Moïse ; et moi je vous dit que si on vous donne un soufflet, vous présenterez l'autre joue. Il est écrit enfin : Vous aimerez votre prochain et haïrez votre ennemi ; et moi je vous dis : Vous aimerez vos ennemis, vous bénirez ceux qui vous maudissent ; vous ferez du bien à ceux qui vous persécutent, si vous voulez être enfant de votre Père qui, du ciel où il habite, fait également lever son soleil sur les bons et sur les méchants. Soyez donc miséricordieux comme votre Père céleste, même pour les ingrats ; faites aux autres ce que vous voudriez qu'ils vous fissent : voilà qui comprend la loi et les prophètes. Ne jugez point de leur vie, si vous ne voulez pas qu'on juge de la vôtre ; surtout ne faites pas vos bonnes œuvres pour plaire aux hommes, si vous voulez être récompensés dans le ciel ; ne donnez pas l'aumône à son de trompe, mais plutôt que votre main gauche ne sache pas ce que fait la droite ; quand vous voudrez prier, retirez-vous dans le lieu le plus caché de votre maison, et fermez la porte sur vous, pour n'être vu que de celui que vous prierez ; demandez-lui que son nom soit glorifié, que sa puissance et sa volonté soient aussi absolues sur la terre qu'elles le sont dans le ciel ; qu'il vous donne de jour en jour ce qui vous est nécessaire ; qu'il vous pardonne comme vous pardonnez, et qu'il vous rende vainqueur des tentations, pour vous préserver du plus grand des maux qui est le péché. » (*Matth.* v, vi.) Il conclut enfin tout ce discours en disant que celui qui l'écoute et qui joint la pratique à la science, est semblable à un homme sage qui bâtit sur la pierre ferme ; et que celui, au contraire, qui ne pratique point ce qu'il entend, est semblable à un imprudent qui bâtit sur le sable.

Jésus, de temps en temps, retournait dans les villes pour y prêcher le royaume de Dieu ; il ne dédaignait pas la conversation des pécheurs : « C'est pour eux, » disait-il, « que je suis venu. » Un jour qu'il soupait chez un pharisien, une femme de la ville, fameuse par sa vie mondaine et déréglée, vint se jeter à ses pieds, les arrosa de ses larmes, les essuya de ses cheveux, et mérita d'entendre de la bouche du Sauveur ces paroles consolantes : *Tes péchés te sont pardonnés, va-t-en en paix.* (*Luc.* VII, 48, 50.) Le pharisien qui la connaissait pour une grande pécheresse, fut scandalisé de la bonté de Jésus qui, lisant dans sa pensée, lui dit : « Il est vrai qu'elle a beaucoup péché, mais aussi elle a beaucoup aimé. » (*Ibid.*, 47.)

VI. — Ce fut à peu près à l'époque de la conversion de cette fameuse pécheresse, qu'Hérode-Antipas, prince de Galilée, mit le comble à ses crimes en faisant mourir Jean-Baptiste. Ce saint homme lui avait reproché plusieurs fois la vie scandaleuse qu'il menait avec Hérodiade, femme de son frère ; et ce prince, bien loin d'en faire pénitence, avait fait mettre Jean-Baptiste en prison, pour se délivrer de ses importunes prédications. Il n'y songeait plus, et se contentait d'une lente vengeance, lorsque, dans un festin qu'il donnait à ses courtisans le jour de sa fête, Salomé, fille d'Hérodiade, élevée par sa mère dans tous les agréments du siècle, dansa devant lui avec tant de grâce, qu'emporté par son plaisir, il fit serment de lui accorder tout ce qu'elle lui demanderait, fût-ce la moitié de son royaume. La jeune danseuse, instruite par une mère insolente et vindicative, lui demanda la tête de Jean-Baptiste ; et ce prince, quoiqu'il en fût véritablement affligé, aima mieux, en faisant mourir le prophète, manquer à toutes les lois divines et humaines, qu'à une fille insensée et à un serment téméraire.

Une nouvelle si surprenante, et qui touchait de si près le Fils de Dieu, l'obligea de sortir de la Galilée pour se retirer dans le désert. Il y fut suivi de tous ceux que le bruit de ses miracles attirait auprès de lui ; il guérit tous les malades, et leur prêcha le royaume de Dieu. Mais un jour, comme la nuit approchait, ses disciples, qui ne connaissaient pas encore toute la puissance de leur maître, l'avertirent qu'il n'y avait rien à manger pour cette multitude : « Ils sont plus de cinq mille personnes, » lui dit André, « et il n'y a qu'un jeune enfant qui a cinq pains d'orge et deux poissons. — Apportez-les moi, » dit le

Seigneur, «et faites ranger ce peuple.» (*Matth.* XIV, 17; *Joan.* VI, 9.) Alors il prit ces pains et ces poissons, et, levant les yeux au ciel, les bénit, les rompit et en donna à ses disciples pour distribuer à tous ceux qui en voulurent : il en resta même de quoi remplir douze corbeilles. Alors ce peuple, qu'un si grand miracle avait transporté, cria à haute voix : « Il faut le faire notre roi. » (*Joan.* VI, 15.) Mais Jésus, voulant s'échapper d'eux, fit monter ses disciples dans une barque du lac de Génézareth, leur commanda de l'aller attendre de l'autre côté à Bethsaïde, et leur dit qu'il allait prier sur la montagne.

Cependant la nuit était venue, les disciples voguaient sur le lac, et avaient le vent contraire, lorsqu'ils virent marcher sur les eaux quelque chose de grand et de terrible qui venait à grands pas vers eux, et qui semblait vouloir les devancer : *C'est un fantôme*, s'écrièrent-ils.—*C'est moi*, leur dit le Seigneur, *ne craignez rien.—Si c'est vous*, lui dit Pierre, *commandez que j'aille à vous en marchant sur les eaux. Jésus lui dit : Venez; et Pierre descendit aussitôt de la barque, et marcha sur l'eau; mais un grand vent s'étant élevé, il eut peur, et, commençant déjà à enfoncer, il cria : Seigneur, sauvez-moi. Jésus le prit par la main, en lui disant : Homme de peu de foi, pourquoi avez-vous douté? Ils montèrent dans la barque, le vent cessa*, et ils abordèrent heureusement. (*Matth.* XIV, 26 seq.) Le Sauveur parcourut toute la contrée; on apportait les malades dans des lits partout où il passait; et, dès qu'ils touchaient seulement les bords de sa robe, ils étaient guéris.

VII. — Jésus fut ensuite dans le pays de Tyr et de Sidon, et y confondit l'incrédulité d'Israël, par la foi d'une païenne. *Une femme du pays de Chanaan lui criait sans cesse : Seigneur, fils de David, ayez pitié de moi, ma fille est tourmentée du démon.* Jésus qui voulait éprouver sa foi, fit comme s'il ne l'eût pas entendue; mais elle continuait sa prière avec ferveur : *Seigneur*, lui dirent les apôtres, *accordez-lui sa demande, et la renvoyez.—Non*, reprit le Sauveur, *je n'ai été envoyé qu'aux brebis de la maison d'Israël.—Seigneur*, continuait cette femme, *assistez-moi.—Est-il juste*, lui dit Jésus, *de donner aux chiens le pain des enfants?—Il est vrai*, répliqua-t-elle avec une humilité digne d'être exaucée; *mais les petits chiens mangent au moins les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres. Alors Jésus lui dit : O femme, votre foi est grande! qu'il vous soit fait comme vous le désirez. Et à l'instant sa fille fut guérie.* (*Matth.* XV, 22 seq.)

Il alla aussi aux environs de Césarée; durant le chemin, il demanda à ses disciples ce qu'on disait de lui : *Les uns*, répondirent-ils, *disent que vous êtes Elie; d'autres, Jean-Baptiste; d'autres, Jérémie.— Et vous autres*, reprit-il, *qu'en dites-vous?—Que vous êtes le Christ*, répondit Pierre, *le Fils du Dieu vivant.—Et moi je vous déclare*, lui dit Jésus, *que vous êtes Pierre, et que je bâtirai mon Eglise sur cette pierre : toute la puissance de l'enfer ne pourra la détruire; ce que vous aurez lié ou délié sur la terre, le sera de même dans le ciel.* (*Matth.* XVI, 14 seq.)

Six jours après, il monta sur une montagne fort élevée, et se mit à prier, et tandis que Pierre, Jacques et Jean s'endormaient, son visage devint resplendissant comme le soleil, et sa robe blanche comme la neige; Moïse et Elie parurent à ses côtés, s'entretenant avec lui de sa passion. Les apôtres s'étant éveillés, furent fort surpris de ce spectacle; Jésus et les deux prophètes furent environnés d'une nuée lumineuse, et on entendit une voix céleste qui disait : *Voici mon cher Fils, l'objet de ma complaisance, c'est lui qu'il faut écouter.* (*Matth.* XVII, 5.)

Tant de prodiges entraînaient le peuple, et excitaient en même temps la jalousie des pontifes et des pharisiens; ils ne cherchaient que l'occasion de perdre Jésus, et lui dressaient tous les jours des piéges : « Il fera révolter le peuple, » disaient-ils, « et les Romains s'en vengeront sur nous. » Il ne laissa pas de prendre le chemin de Jérusalem, pour se trouver à la fête des Tabernacles. Mais comme il passait par une ville de Samarie, personne ne le voulut loger : « Seigneur, » lui dirent les fils de Zébédée, « voulez-vous que nous fassions descendre le feu du ciel sur cette ville? — Non, » leur dit-il avec douceur, « le Fils de l'homme n'est pas venu pour faire périr les hommes, mais pour les sauver. » (*Luc.* IX, 54 seq.)

Il arriva à Jérusalem, et commença à instruire le peuple. Les docteurs de la loi, qui ne songeaient qu'à le surprendre, lui amenèrent une femme trouvée en adultère : « Maître, » lui dirent-ils, « selon Moïse, elle doit être lapidée; qu'en dites-vous? — Que celui de vous, » leur répondit-il, « qui ne se sent coupable de rien, lui jette la première pierre. » (*Joan.* VIII, 7). Ils se firent justice à eux-mêmes, et s'en allèrent tous l'un après l'autre. Alors Jésus dit à la femme adultère : « Personne n'a osé vous condamner, je ne vous condamnerai pas non plus; allez, et gardez-vous bien de pécher à l'avenir. » (*Ibid.*, 10, 11.)

De Jérusalem, il alla par toute la Judée annoncer le royaume de Dieu; ses disciples marchaient devant, et disposaient les peuples à écouter leur maître. Il passa à Béthanie, et logea chez Lazare, frère de Marthe et de Marie. Marthe se plaignit amèrement au Sauveur de l'indolence de Marie qui lui laissait tout le soin du ménage : *Marthe, Marthe*, lui répondit Jésus, *vous vous troublez du soin de beaucoup de choses, et il n'y en a qu'une de nécessaire, Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point ôtée.* (*Luc.* X, 41, 42.) Ces saintes femmes suivaient ordinairement Jésus-Christ, et le servaient pendant qu'il prêchait, lui fournissant la nourriture et les autres choses nécessaires à la vie.

VIII. — Le Sauveur passa le Jourdain, et voulut aller dans le même lieu où Jean-Baptiste avait commencé à baptiser; mais trois ou quatre jours après, Marie et Marthe lui mandèrent que leur frère Lazare, qu'il aimait, était malade. « Cette maladie, » dit-il aussitôt, « n'est que pour la gloire de Dieu. » Il demeura encore deux jours au même lieu, et ensuite il dit à ses disciples : *Notre ami Lazare dort, je vais l'éveiller.—S'il dort*, reprirent-ils, *c'est bon signe.—Il est mort*, leur répliqua-t-il, *et je m'en réjouis pour l'amour de vous, votre foi en sera confirmée.* En effet Lazare était mort; quand Jésus arriva à Béthanie, il y avait quatre jours qu'il était dans le tombeau : *Seigneur*, lui dit Marthe en le voyant, *si vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort; mais je sais que Dieu vous accordera tout ce que vous lui demanderez. Jésus lui répondit : Votre frère ressuscitera.—Je sais bien*, répliqua-t-elle, *qu'il ressuscitera au dernier jour. Il lui repartit : Je suis la résurrection et la vie, le croyez-vous?—Oui, je le crois*, répondit Marthe; *je crois que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant.*

En même temps Marie arriva baignée dans ses larmes, et se jeta aux pieds de Jésus; tous les Juifs qui étaient venus de Jérusalem consoler les deux sœurs, étaient présents et pleurèrent aussi : le Fils de Dieu en fut touché, la compassion et la tendresse parurent au dehors : *Où l'avez-vous mis?* leur dit-il. Ils lui répondirent : *Seigneur, venez et voyez.* Alors Jésus pleura, et les Juifs dirent entre eux : *Voyez comme il l'aimait. Ensuite il s'approcha du sépulcre, c'était une grotte dont l'entrée était fermée par une grosse pierre. Il commanda qu'on ôtât la pierre : Il y a quatre jours qu'il est là*, dit Marthe, *il commence à se corrompre.—Ne vous ai-je pas dit*, reprit Jésus, *que si vous croyez, vous verriez la gloire du Seigneur? et, levant les yeux au ciel* en présence de tous les assistants qui étaient en grand nombre, *il dit ces paroles : Mon Père, vous m'exaucez toujours, ce peuple qui m'environne va voir que vous m'avez envoyé. Il cria aussitôt à haute voix : Lazare, sortez dehors.* Alors on vit le mort se lever du tombeau, les pieds et les mains environnés de bandes, et le visage couvert de linge. Tout frémit à ce spectacle si nouveau, on garde un profond silence, les forces de la nature parurent surmontées, tout l'esprit humain s'anéantit, et la toute-puissance de Dieu éclata dans le Fils de l'homme : *Qu'on le délie*, dit Jésus, *et qu'on le laisse aller.* (*Joan.* XI, 1 seq.)

» Il semblait qu'après un miracle si éclatant, tous les Juifs devaient reconnaître le Fils de Dieu. Ce miracle même fut confirmé quelque temps après. Jésus retourna à Béthanie, et y soupa chez Simon le lépreux. Lazare était un des conviés, et les Juifs qui étaient venus de Jérusalem pour voir un homme ressuscité, le virent boire et manger. Quelques-uns se convertirent; mais les docteurs, les pontifes et les pharisiens craignant que le peuple les abandonnât pour suivre Jésus, résistèrent à la grâce, et s'aveuglèrent eux-mêmes sur ce qu'ils avaient vu. Ils songèrent à faire tuer Lazare, qu'on voyait partout dans une santé parfaite, après avoir été quatre jours dans le tombeau, ne pouvant souffrir que la vue d'un pareil témoin déposât continuellement en faveur de Jésus-Christ.

Mais ils songèrent surtout à trouver les moyens de le faire périr lui-même, sous prétexte qu'il voulait soulever le peuple et se faire roi. Leur dessein ne lui était pas inconnu; mais son heure était venue, et il marcha du côté de Jérusalem pour y célébrer la Pâque, sachant bien et le disant à ses disciples, qu'il y souffrirait une mort ignominieuse; mais les assurant en même temps qu'il ressusciterait le troisième jour.

Dès que le peuple sut qu'il approchait de la ville, accompagné de ses disciples, on courut au-devant de lui, des branches de palmier à la main, et en criant : *Hosanna*, c'est-à-dire, *salut et gloire, béni soit le roi d'Israël, qui vient au nom du Seigneur.* (*Matth.* XXI, 15.) Tout le chemin était semé de branches d'arbres et de fleurs, et plusieurs étendaient leurs habits dans les rues par où il devait passer. La résurrection de Lazare, qui était encore toute récente, avait emporté la multitude, et les pontifes n'osèrent d'abord s'opposer à ce torrent. Quelques pharisiens indignés des honneurs qu'on lui rendait, s'adressèrent à lui-même, et lui dirent tout bas : *Maître, faites taire vos disciples. Les pierres*, leur répondit-il, *crieraient, si mes disciples gardaient le silence.* (*Luc.* XIX, 39, 40.) Ce jour était destiné à son triomphe; le temps de son humiliation était assez proche, et il voulait suivre en tout la volonté de son Père. Toute la ville semblait hors d'elle-même, et comme chacun demandait : « D'où vient cette émotion, et que veulent dire les acclamations de ce peuple? » cent voix différentes répondaient en même temps : « *C'est Jésus le prophète*, c'est le Messie, c'est le roi d'Israël. » (*Matth.* XXI, 10, 11.)

§ IX. — Jésus alla droit au temple, et guérit en passant les aveugles et les boiteux. Là se trouvèrent les docteurs de la loi et les anciens; ils lui firent plusieurs questions, qui ne l'embarrassèrent point : il leur en faisait à son tour auxquelles ils ne répondaient pas si aisément. Ils eussent bien voulu se saisir de sa personne; mais ils craignaient le peuple. Ils crurent mettre les Romains dans leur parti, en lui demandant s'il était permis de payer le tribut à César : *De qui est cette figure, leur dit-il, en leur montrant une pièce de monnaie?—C'est de César, répondirent-ils.—Eh bien, dit Jésus, rendez à César ce qui appartient à César, et à Dieu ce qui est à Dieu.* (*Luc.* XX, 22 seq.)

Les jours suivants se passèrent de même; les sadducéens, qui ne croyaient pas à l'immortalité de l'âme, lui dirent pour se moquer : « Une femme a eu sept maris, avec lequel demeurera-t-elle après la résurrec-

tion?—Quand on ressuscitera,» leur dit Jésus,« il n'y aura plus de mariage, et, ne devant non plus mourir que les anges, les hommes n'auront pas besoin de femmes pour se perpétuer. Moïse n'a-t-il pas écrit que Dieu lui dit dans le buisson ardent : « Je suis le « Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ; » or, le Dieu vivant n'est pas le Dieu des morts ; donc ces patriarches ne sont pas morts, ils sont encore vivants. »

« Mais, dites-nous, » reprit un pharisien, «quel est le plus grand des commandements de la loi ?—Le voici,»répondit Jésus :« Le Seigneur ton Dieu n'est qu'un, tu l'aimeras de tout ton cœur ; et voici le second commandement : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » Ils admirèrent cette réponse, et personne n'osa plus l'interroger. (*Matth.* XXII, 25 seq.)

Cependant les pontifes et les docteurs s'assemblèrent chez le grand prêtre Caïphe, pour concerter les moyens de faire périr Jésus-Christ. Ils y étaient assez embarrassés, lorsque Judas, l'un des douze apôtres, demanda à être introduit dans l'assemblée, et leur offrit de leur livrer son maître. Ils lui promirent trente pièces d'argent, convinrent du temps et du lieu où la chose se ferait, et se préparèrent à l'exécution. Le lendemain Jésus célébra sa dernière pâque avec ses apôtres, il leur lava les pieds pour les préparer au sacrement qu'il voulait instituer ; et, prenant du pain, il le bénit en rendant grâces à Dieu, le rompit, et le leur donna, en disant : *Prenez et mangez, ceci est mon corps donné pour vous, faites ceci en mémoire de moi.* Il prit de même le calice, rendit grâces à son Père, et le leur donna, en disant : *Buvez-en tous, car ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance qui sera répandu pour plusieurs pour la rémission des péchés.* (*Luc.* XXII, 19, 20.) Il leur donna ensuite d'excellentes instructions ; et, n'ayant pris avec lui que Pierre, Jacques et Jean, il entra dans le jardin des Olives. Là il voulut bien sentir toutes les horreurs de la mort, et souffrir toutes les faiblesses de la nature humaine. « Il aurait moins fait pour moi, » dit saint Ambroise, « s'il n'avait pris jusqu'aux plus grandes de mes faiblesses. » Un ange le vint consoler, et il s'avança aussitôt au-devant de ceux qui le cherchaient pour le faire mourir. Il donna encore à leur vue quelques marques de sa toute-puissance : une seule parole les renversa, mais il voulut bien recevoir le baiser de Judas ; c'était le signal que le traître avait donné aux Juifs pour reconnaître Jésus, qui se livra enfin entre leurs mains. Ils le menèrent chez Caïphe, grand prêtre, qui le renvoya à Pilate, gouverneur de la Judée pour les Romains. Ce païen reconnut son innocence et le voulait sauver. Il le fit même fouetter et couronner d'épines, pour faire pitié aux Juifs ; mais ils voulaient sa mort, et Pilate le condamna à la croix, se contentant de se laver les mains, et de protester que c'était malgré lui qu'il condamnait un innocent. Ainsi Jésus fut attaché sur la croix entre deux brigands, avec cette inscription : *Jésus de Nazareth, roi des Juifs.* (*Joan.* XIX, 19.) La sainte Vierge était au pied de la croix, avec Madeleine et le disciple bien-aimé. Jésus pria pour ses meurtriers, et rendit l'esprit à l'âge de trente-trois ans et quelques mois, en disant : *Mon père, je remets mon âme entre vos mains.* (*Luc.* XXIII, 46.)

En même temps le soleil s'éclipsa, quoique la lune fût dans son plein, et les ténèbres se répandirent par toute la terre. Origène, Tertullien, Eusèbe, rapportent ce prodige comme une chose constante, appuyée même sur le témoignage de Phlégon, affranchi de l'empereur Adrien, qui en fait mention dans la quatrième année de la 202ᵉ olympiade, qui revient juste au temps de la mort du Fils de Dieu ; et les Pères s'en servent contre les païens, pour prouver la divinité de Jésus-Christ. Le voile du temple se déchira, les pierres se fendirent, la terre trembla, les tombeaux s'ouvrirent d'eux-mêmes, et plusieurs morts ressuscitèrent, *Cet homme,* dirent la plupart des assistants, *était véritablement le Fils de Dieu.* (*Matth.* XXVII, 54 ; *Marc.* XV, 39.)

X. — Cependant le traître Judas eut à peine livré le Sauveur aux Juifs, qu'il s'en repentit. Il avoua son crime publiquement, reporta les trente pièces d'argent qu'il avait reçues, et rendit par là un témoignage authentique à la vérité qu'il avait trahie ; mais au lieu de pleurer, comme saint Pierre, il s'abandonna au désespoir, et se pendit de sa propre main. Les prêtres de la loi, toujours scrupuleux dans les moindres choses, et hardis à commettre les plus grands crimes, n'osèrent remettre dans leur trésor un argent qui était le prix du sang d'un homme, après avoir répandu le sang du Fils de Dieu qu'ils savaient être innocent des crimes dont ils l'accusaient. Ils employèrent cet argent à acheter un champ pour enterrer les étrangers.

Après la mort de Jésus-Christ, Joseph d'Arimathie et Nicodème embaumèrent son corps, et le mirent dans un sépulcre qu'ils fermèrent d'une grosse pierre. Aussitôt les pontifes et les pharisiens, se souvenant que Jésus avait dit qu'il ressusciterait le troisième jour, mirent des gardes autour du sépulcre, pour empêcher qu'on n'enlevât le corps. Mais leur précaution fut inutile contre la puissance d'un Dieu ; les gardes, effrayés par un tremblement de terre, s'enfuirent ; Jésus-Christ ressuscita le troisième jour, et, lorsque Madeleine et deux autres femmes vinrent à son tombeau, elles n'y trouvèrent plus son corps, et n'y virent qu'un ange dont le visage était brillant comme un éclair, et l'habit blanc comme la neige, qui leur dit : *Celui que vous cherchez vit d'une vie qui n'est plus sujette à la mort.* (*Matth.*, XXVIII, 8 seq.) Saint Pierre et saint Jean y allèrent aussi, et furent avertis par l'ange d'aller en Galilée, où le Sauveur serait avec eux. Ils se retirèrent, mais Madeleine demeura auprès du sépulcre ; elle aimait, elle pleura ; sa persévérance lui mérita la grâce de voir la

première Jésus-Christ après sa résurrection; mais il lui défendit de le toucher.

Le Sauveur apparut la première fois à ses apôtres sur le lac de Tibériade; mais ils eurent si grande peur qu'ils n'osèrent lui parler. Une autre fois il parut tout d'un coup au milieu d'eux dans un lieu où les portes étaient bien fermées : « La paix soit avec vous, » leur dit-il, « c'est moi, ne craignez rien; pourquoi vous troublez-vous, un esprit est-il de chair et d'os? » Il mangea devant eux un morceau de poisson et un rayon de miel; il demanda ensuite par trois fois à Pierre s'il l'aimait, et, content de sa réponse tout affectueuse, il le chargea de paître ses brebis, c'est-à-dire de gouverner son Eglise, et l'en déclara le chef. (*Joan.* xxi, 15, 16, 17.)

Thomas ne s'était point trouvé à ces deux apparitions, et n'en voulait rien croire; mais huit jours après, Jésus leur apparut, et obligea Thomas à mettre les doigts dans ses plaies. *Vous êtes mon Seigneur*, s'écria cet apôtre, *vous êtes mon Dieu.—Vous avez cru, Thomas*, lui dit le Seigneur, *parce que vous avez vu: heureux ceux qui croiront sans avoir vu.* (*Joan.* xx, 28 seq.)

Les disciples le virent une autre fois en Galilée sur une montagne : *Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre*, leur dit-il; *allez par tout le monde prêcher l'Evangile, et baptisez au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.* (*Matth.*, xxviii, 19 seq.) *Ceux qui croiront, chasseront les démons en mon nom; ils parleront de nouvelles langues, et ils n'auront qu'à toucher les malades pour les guérir.* (*Marc.* xvi, 17, 18.) Il leur apparaissait tant de fois, pour les assurer par autant de preuves qu'il était vivant, et pour les entretenir du royaume de Dieu. Il leur expliqua tout ce qui avait été dit de lui dans la loi de Moïse, dans les livres des prophètes et dans les psaumes, et il leur ouvrit l'esprit pour entendre le sens des Ecritures : il leur fit voir qu'il fallait que le Christ souffrît la mort, qu'il ressuscitât le troisième jour, et qu'on prêchât partout en son nom la pénitence et la rémission des péchés. Ces apparitions ne se faisaient pas en secret, devant peu de témoins qui eussent pu tromper, ou être trompés. Saint Paul assure qu'en une seule fois Jésus-Christ fut vu de plus de cinq cents frères.

Enfin il leur apparut pour la dernière fois auprès de Jérusalem : *Jean*, leur dit-il, *a baptisé dans l'eau, mais dans peu de jours vous serez baptisés dans le Saint-Esprit, et vous me rendrez témoignage jusqu'aux extrémités de la terre.* (*Act.* i, 5.) Après qu'il leur eut dit ces paroles, ils le virent s'élever vers le ciel par sa propre vertu, et il entra dans une nuée qui le déroba à leurs yeux.

XI. — Jésus-Christ est le modèle comme la source de toute perfection. Il nous a donné l'exemple, afin que nous fassions comme il a fait : et c'est un des grands biens de l'incarnation, que le Verbe s'est rendu visible, pour être non-seulement l'objet de notre admiration, mais la règle sur laquelle il faut redresser nos mœurs. Il est vrai que cette vie si divine n'a pu être écrite dignement que par ceux qui avaient vu de leurs yeux le Verbe de vie, qui l'avaient ouï de leurs oreilles et touché de leurs mains, et qui étaient animés de son esprit, mais du moins chacun peut-il remarquer, selon sa portée, ce qui lui semble le plus propre à être imité par les hommes, laissant aux autres à y en découvrir infiniment davantage, selon qu'ils sont plus avancés dans la piété et dans la pratique des vertus chrétiennes.

D'abord, nous voyons en Jésus-Christ les vertus de l'enfance. Il était docile, soumis à ses parents, il se rendait aimable à tout le monde; car il est dit qu'à mesure qu'il croissait en âge, il croissait aussi en sagesse et en grâce devant Dieu et devant les hommes. De tout le reste de sa jeunesse, jusqu'à l'âge de trente ans, nous n'en savons autre chose, sinon qu'il demeura dans la petite ville de Nazareth, passant pour le fils d'un charpentier, et charpentier lui-même. Ce silence de l'histoire exprime mieux qu'aucun discours l'état de retraite et d'obscurité où Jésus-Christ a voulu passer la plus grande partie de sa vie, lui qui n'était venu que pour être la lumière du monde. Il a donné trente ans à la vie privée, et seulement trois ou quatre ans à la prédication et au ministère public, pour montrer que le devoir général de tous les hommes est de travailler en silence, et qu'il n'y en a qu'un petit nombre qui doivent se donner aux fonctions publiques, seulement pour autant de temps que l'ordre de Dieu et la charité du prochain les y oblige.

Le métier qu'il choisit est digne de réflexion. Vivre du travail de ses mains est un état plus pauvre que d'avoir des terres à cultiver ou des bestiaux à nourrir. Soit qu'il travaillât pour les bâtiments, soit qu'il fît des instruments de labourage, comme porte une ancienne tradition, toujours est-il que son métier était rude et pénible, mais utile, et même nécessaire à la société, et par conséquent plus honnête que ceux qui servent pour le luxe et pour le plaisir. Il passa aussi toute sa jeunesse, attaché à sa famille et au lieu où il avait été élevé; menant une vie libre et honnête, mais sérieuse et occupée, portant la peine imposée à tous les hommes en la personne d'Adam, et donnant continuellement des exemples des deux vertus qu'il a le plus recommandées, la douceur et l'humilité.

Avant que de commencer l'ouvrage de sa mission, il s'y prépare par le baptême, la prière et le jeûne. Il n'avait pas besoin de ces préparations; c'était, comme il le dit lui-même, pour accomplir toute justice, et nous en donner l'exemple : son jeûne de quarante jours et de quarante nuits sans manger, est ordinairement regardé comme un miracle, aussi bien que ceux de Moïse et d'Elie. Mais connaît-on bien les forces de la nature? Saint Augustin dit avoir appris de personnes dignes de foi que quelqu'un était arrivé à quarante jours sans prendre

aucune nourriture; et Théodoret témoigne que saint Siméon Stylite avait déjà passé vingt carêmes de la sorte, après être arrivé par degrés à cette prodigieuse abstinence. On voit encore aujourd'hui des Indiens idolâtres être des vingt jours et plus, sans prendre de nourriture.

Pendant ce jeûne et dans cette affreuse solitude, à quoi s'occupait Jésus-Christ sinon à prier? Il priait la nuit et quelquefois les nuits entières, il priait à découvert dans un jardin, sur les montagnes, dans les déserts, seul à l'écart : il levait les yeux et les mains au ciel, il se mettait à genoux et se prosternait contre terre, marquant en tout son profond respect pour son Père.

Il souffre d'être tenté, pour nous animer par son exemple à combattre contre le démon; et il ne se défend contre ses attaques que par les passages de l'Ecriture, pour nous apprendre, entre autres choses, à la méditer sans cesse, et y chercher les règles de notre conduite, pour nous déterminer en toutes les occasions.

XII. — Jésus, après ces préparatifs, commence à paraître et à mener une vie qui est le modèle de celle des prêtres, des évêques et de toutes les personnes en place. Son occupation principale est d'instruire et de convertir. Il est venu, comme il dit lui-même, chercher et sauver ce qui était perdu. Il attire les yeux et les cœurs de tout le monde, par les guérisons des malades et les autres miracles qui, d'ailleurs étaient nécessaires pour établir sa mission. C'est ce que les saints évêques ont imité, même sans avoir le don des miracles, en s'attirant le respect et l'amour des peuples par les grandes aumônes, par la protection des personnes opprimées, par l'accord des différends et les autres bienfaits sensibles. Mais les miracles mêmes ont donné à Jésus-Christ la matière de bien des vertus imitables, de simplicité, d'humilité, de patience. Il faisait ses miracles sans empressement, sans faste, sans ostentation; sans se faire prier que rarement, pour exercer et faire paraître la foi de ceux qui les demandaient. Il cachait ses miracles avec autant de soin que les autres hommes cachent leurs crimes. Il semble attribuer les guérisons plutôt à la foi des malades qu'à sa puissance. Aussi fit-il très-peu de miracles à Nazareth, à cause de l'incrédulité du peuple. Il rend toute la gloire à son Père : *Je ne puis rien faire de moi même*, dit-il, *mon Père qui demeure en moi est celui qui fait les œuvres.* (*Joan.* v, 30; xiv, 10.)

Quelle patience ne fallait-il point pour supporter cette multitude incroyable de malades, pauvres et misérables pour la plupart, qui le suivaient continuellement, qui s'empressaient pour le toucher, et qui se jetaient sur lui? On le voit lorsqu'il guérit la femme affligée d'une perte de sang, et lorsqu'il dit à ses disciples de se servir d'une barque, de peur qu'il ne fût accablé de la foule. S'il était dans une maison, toute la ville s'amassait à la porte : on l'y assiégeait, on ne lui donnait pas le temps de manger. Il fut réduit à ne pouvoir entrer dans les villes qu'en secret, et à demeurer le plus souvent dehors dans les déserts, où toutefois le peuple ne laissait pas de s'assembler autour de lui en grandes troupes, comme il paraît par les cinq mille hommes qu'il y nourrit. De là vient qu'il se retirait sur les montagnes pour prier, qu'il employait les nuits, qu'il dormait par occasion, lorsqu'il le pouvait, comme dans la barque pendant la tempête.

Sa vie était alors plus pénible que quand il travaillait de ses mains. Car il n'en avait plus le loisir, puisqu'il souffrait que des femmes le suivissent pour le servir de leurs biens, et qu'il gardait quelque argent, dont Judas était le dépositaire, tant Jésus estimait peu l'argent. Du peu qu'il en avait il donnait l'aumône; mais il en manquait, lorsqu'il fut obligé de faire trouver à saint Pierre, par miracle, de quoi payer le tribut des premiers-nés, qui n'était qu'un demi-sicle, c'est-à-dire environ seize sous de notre monnaie.

En effet, il vécut toujours dans une grande pauvreté. Il dit lui-même qu'il n'avait pas où reposer sa tête, c'est-à-dire, qu'il ne logeait que par emprunt chez ceux qui voulaient bien le retirer. A sa mort on ne voit pas qu'il eût d'autres biens que ses habits. Il dit qu'il n'est pas venu pour être servi, mais pour servir. Il voyageait à pied; et quand il monta sur un âne pour entrer à Jérusalem, ce fût une action extraordinaire. Il marchait par la chaleur du jour. Quand il rencontra la Samaritaine, il est dit qu'il était environ midi, et qu'il se reposait sur le puits, étant fatigué du chemin; car, bien qu'il fût le maître de la nature, on ne voit point qu'il ait fait de miracle pour sa commodité particulière, ni pour s'épargner de la peine. Il est dit une seule fois (*Matth.* iv, 11) que les anges vinrent le servir, pour montrer ce qui lui était dû, s'il eût voulu en user.

En cette même rencontre de la Samaritaine, on voit son extrême modestie, puisqu'il est dit que ses disciples s'étonnaient qu'il parlât à une femme. Aussi ses ennemis n'ont jamais osé inventer aucune calomnie qui attaquât sa pureté. Ce n'était point toutefois une modestie contrainte : rien n'était feint ni affecté dans celui qui était l'ennemi déclaré de l'hypocrisie, et la vérité même. Ses manières étaient simples, aisées, naturelles, vives. Il regardait les gens en face, comme ce jeune homme qu'il prit en affection, pour la bonne volonté qu'il témoignait. Il est dit souvent qu'il étendit la main, ou qu'il fit quelque autre geste marqué. Quelquefois, par ses regards et par ses paroles, il faisait paraître de l'étonnement, de l'indignation, de la peine à souffrir l'incrédulité des hommes. D'autres fois il montrait de la tendresse, comme quand il faisait approcher des enfants, leur imposait les mains et les embrassait, pour recommander l'innocence et l'humilité.

XIII. — L'extérieur de Jésus n'avait rien de singulier, rien qui le distinguât en apparence des autres Juifs, des simples parti-

culiers et des hommes du commun, comme il se nomme lui-même ; car c'est ce que veut dire le Fils de l'homme. Sa vie était dure et laborieuse, mais sans laisser paraître aucune austérité particulière. Il mangeait comme les autres, il buvait du vin, et ne faisait point de difficulté de se trouver à de grands repas, comme aux noces de Cana, et au festin de saint Matthieu. Cependant il était si peu touché de la nourriture, que ses disciples l'invitant à manger en une occasion où manifestement il en avait besoin, il leur répondit : *J'ai une autre viande que vous ne connaissez pas ; ma nourriture est de faire la volonté de mon Père.* (*Joan.* IV, 32 seq.)

Avec cet extérieur si simple, Jésus-Christ conservait une merveilleuse dignité. Il était très-sérieux. On le voit pleurer en deux occasions, mais il n'est point dit qu'il ait ri, non pas même qu'il ait souri doucement, comme remarque saint Chrysostome. Il ne demandait rien à personne, puisqu'il aima mieux faire un miracle que d'emprunter le statère qu'il voulait payer : toutefois, quand il envoie quérir l'âne pour son entrée, et retenir le cénacle pour faire la Pâque, il parle comme sachant bien qu'on ne pouvait rien lui refuser. Il agissait suivant sa maxime : « Que c'est un plus grand bonheur de donner que de recevoir ; » puisque, répandant continuellement tant de bienfaits, il recevait si peu de chose. Tout le monde le cherchait et courait après lui, et il ne cherchait personne en particulier. Mais, allant de ville en ville exhorter tout le monde à la pénitence, il était de facile accès aux malades et aux pécheurs qui voulaient se convertir. Il se rendait condescendant pour ceux-ci, jusqu'à manger avec eux et loger chez eux, jusqu'à souffrir qu'une femme le touchât et lui parfumât les pieds ; ce qui semblait une délicatesse fort opposée à sa vie pauvre et mortifiée.

Comme il était venu instruire tout le genre humain, il enseignait continuellement en public et en particulier. Il avait coutume, les jours de sabbat, d'expliquer l'Ecriture sainte dans la synagogue, comme faisaient les docteurs des Juifs ; d'où vient que l'on lui donnait le même nom, l'appelant *Maître* ou *Rabbi ;* mais il avait une autorité qui le distinguait bien d'eux. *Il parlait comme ayant puissance, et on admirait les paroles de grâce qui sortaient de sa bouche.* (*Luc.* IV, 22.) Son discours est simple et clair, sans autre ornement que des figures vives et naturelles qui ne manquent jamais à celui qui est bien persuadé, et qui sont les plus efficaces pour persuader les autres. « Ses discours, » dit saint Justin, « étaient courts et succincts, parce que ce n'était pas un sophiste ; mais la vertu et le Verbe de Dieu. » Quelquefois il répondait plus par les actions que par les paroles, comme quand il dit aux disciples de saint Jean-Baptiste : *Allez dire à Jean ce que vous avez ouï, et ce que vous avez vu.* (*Matth.* XI, 4.) Il établit de grands principes, sans se mettre en peine de les prouver, ni d'en tirer des conséquences. Ces principes ont par eux-mêmes une lumière de vérité à laquelle on ne peut résister que par un aveuglement volontaire ; et c'est pour punir cette mauvaise disposition du cœur, qu'il parle quelquefois par paraboles et par énigmes. S'il emploie des preuves, se sont des raisonnements sensibles et des comparaisons familières. Ses miracles et ses vertus étaient des preuves plus fortes et plus proportionnées à toutes sortes d'esprits, que tous les syllogismes des philosophes ; les savants, comme Nicodème, et les ignorants, comme l'aveugle-né, étaient également frappés de ces preuves. Il y joint souvent les autorités de la loi et des prophètes, montrant que sa doctrine vient de la même sagesse, et ses miracles de la même puissance ; que l'Ancien et le Nouveau Testament sont fondés sur la même autorité divine. C'est pour cela qu'il emploie si souvent les anciennes Ecritures, soit par des citations expresses, soit par des allusions fréquentes que découvrent ceux qui sont versés dans la lecture des livres sacrés.

XIV. — Le Sauveur forme ses disciples dans l'esprit de soumission à l'autorité divine. Bien éloigné de l'esprit de dispute et de contention dans lequel les philosophes nourrissaient leurs sectateurs, sous prétexte de chercher avec eux la vérité, Jésus-Christ ne cherche point, il ne doute point, comme Socrate ; il parle sûrement, et, possédant pleinement la vérité, il la découvre comme il lui plaît. Afin que ses disciples profitassent de tous ses discours et de tous ses exemples, il vivait avec eux en commun, ne faisant qu'une même famille ; ils le suivaient partout, ils mangeaient et logeaient avec lui, ils avaient lieu de l'étudier continuellement. Il leur faisait imiter sa pauvreté ; les envoyant sans argent et sans aucune provision, et même étant avec lui, la faim les réduisait quelquefois à prendre ce qu'ils trouvaient dans la campagne, comme les épis qu'ils arrachèrent le jour du sabbat.

Il prenait grand soin de les instruire. Ce qu'ils n'avaient pas compris dans ses discours publics, il le leur expliquait en particulier, les traitant comme ses amis, et leur disant tout ce qu'il avait appris de son Père, autant qu'ils étaient capables de le porter. Toutefois il ne donne rien à leur curiosité. Tantôt il l'arrête expressément, comme quand ils lui demandaient le temps de la fin du monde, devant et après sa résurrection, et quant saint Pierre voulut savoir ce que saint Jean deviendrait. D'autres fois il se contente de ne rien répondre à leurs questions, comme quand saint Jude lui demandait pourquoi il ne se manifestait point au monde. Il souffrait avec une extrême patience leur grossièreté, leur ignorance, leur vanité et tous leurs défauts, et travaillait sans cesse à les corriger.

Par ses disciples, j'entends ici les douze qu'il avait choisis pour être avec lui ; mais l'Ecriture nomme aussi ses disciples tous

ceux qui suivaient sa doctrine, et qui avaient reçu son baptême. Ils étaient en grand nombre, puisqu'il y en avait six vingts enfermés avec les apôtres à l'élection de saint Mathias, et qu'il y en eut plus de cinq cents qui virent Jésus-Christ tous ensemble après sa résurrection. L'Eglise était donc dès lors composée de deux parties: du peuple fidèle, que l'on nommait simplement disciples, ou les frères; et de ceux que Jésus-Christ avait choisis pour le ministère public; savoir, les douze apôtres et les soixante-douze disciples qu'il envoyait deux à deux devant lui dans les lieux où il devait arriver.

On voit dans ces distinctions divers degrés de charité, bien dignes de réflexion. Jésus-Christ nous apprend que tout le monde est ce prochain que nous devons aimer comme nous-mêmes: et en effet, il a donné sa vie pour tous les hommes. Mais il aimait particulièrement ses disciples, et ses apôtres entre les autres, et entre eux saint Pierre et les deux fils de Zébédée, et surtout Jean.

Nous n'examinons point les raisons que nous pouvons connaître de ces distinctions, et les différentes marques d'affection qu'il a données à saint Pierre et saint Jean. Il suffit d'observer que, par son exemple, il a autorisé et sanctifié les affections naturelles et les liaisons particulières d'inclination et d'amitié qui peuvent se former entre les hommes, sans préjudice de la charité générale. Il avait encore d'autres amis que ses apôtres; il aimait Lazare et ses deux sœurs, il le nomme lui-même son ami; et il témoigne assez sa tendresse en le pleurant mort, lorsqu'il allait le ressusciter.

Qui peut douter qu'il n'aimât tendrement sa sainte Mère, vu le soin particulier qu'il en prit en mourant? et toutefois il semble lui parler durement, quand elle le trouva au milieu des docteurs, et quand elle l'avertit que le vin manquait aux noces. Il reprend la femme qui la louait simplement comme sa mère, et témoigne ne connaître pour mère ni pour parents que ceux qui font la volonté de son Père. C'est qu'il savait comment il fallait traiter cette âme forte, et voulait montrer que la chair et le sang n'avaient aucune part dans ses affections.

XV. — La charité de Jésus s'étendait sur tout le monde : *Venez à moi*, disait-il, *vous tous qui souffrez et qui êtes chargés, et je vous soulagerai.* (*Matth.* XI, 28.) Il avait pitié des troupes qui le suivaient, les voyant affligées et délaissées, comme des brebis sans pasteur. Ce fut la compassion qui l'obligea à ressusciter le fils de la veuve de Naïm. Il aimait sa patrie, le peuple d'Israël et la ville de Jérusalem comme bon citoyen. Il pleura sur elle au milieu de son triomphe, prévoyant les malheurs qu'elle s'attirait par ses crimes. Il enseignait l'obéissance au prince et le respect aux prêtres et aux docteurs de la loi, quelque corrompus qu'ils fussent; et lui-même observait exactement les lois et les cérémonies de la religion, quoiqu'il vînt abolir ces cérémonies, et qu'il fût maître du sabbat et de toutes les lois. Jamais il ne voulut prendre aucune autorité touchant les choses temporelles, non pas même pour être arbitre entre deux frères. Etant interrogé juridiquement, il répondit à ses juges suivant ce qui était de leur compétence; au pontife, sur sa qualité de Christ et Fils de Dieu; à Pilate, sur celle de roi. Il déclara que son royaume n'était point de ce monde; et par conséquent que sa doctrine ne changeait rien à l'ordre des choses humaines. Ce serait une trop grande témérité de prétendre remarquer toutes ses vertus : la considération en est infinie; et les saintes âmes qui méditent attentivement l'Evangile y découvrent toujours plus de merveilles. Ajoutons seulement un mot de sa passion, où il donna les plus grands exemples et les plus utiles, puisqu'il n'y a rien de si ordinaire dans la vie que les souffrances.

L'état pitoyable où Jésus fut réduit au jardin des Olives, montre bien qu'il était sensible, comme les autres hommes, à la crainte et à la tristesse; et par conséquent, que ce fut par effort de vertu qu'il souffrit ensuite de si grands maux. Comme il nous était semblable en tout, hors le péché, il a éprouvé toutes les incommodités de la vie : la faim, la soif, la lassitude, la douleur. Il est vrai que nous ne voyons point qu'il ait été malade; peut-être parce que la maladie est ordinairement l'effet de quelque excès, au moins de travail; et rien ne pouvait être déréglé dans un corps conduit par la sagesse même.

Dans sa passion il souffre avec une constance invincible, sans se défendre, sans résister, sans rien refuser à ceux qui le tourmentent. Il demeure comme un rocher inébranlable aux coups et aux outrages; son silence surtout était admirable : il n'ouvre pas la bouche, lui qui d'une parole pouvait confondre les accusateurs, les faux témoins; les juges mêmes, parce qu'il savait qu'ils n'étaient capables de rien entendre pour sa justification. Enfin, sur la croix et dans les horreurs du supplice, il conserve la liberté d'esprit tout entière, et même la tranquillité. Il prie pour ses bourreaux, il récompense la foi du bon larron, il pourvoit à la consolation de sa mère, il achève d'accomplir les prophéties, il recommande son esprit à Dieu.

Les apôtres ayant reçu le Saint-Esprit furent comme des images vivantes de Jésus-Christ, sur lesquelles tous les fidèles doivent se former. Ils ne craignent point de le dire : *Soyez mes imitateurs*, dit saint Paul, *comme je le suis de Jésus Christ* (*I Cor.* IV, 14); et ailleurs : *Soyez mes imitateurs; et observez ceux qui se conduisent suivant la forme de vie que je vous ai donnée.* (*Philip.* III, 17.)

Aussi, quelque appliqués qu'ils fussent à enseigner, ils le faisaient plus par leurs exemples que par leurs discours. Entre les fidèles ils choisissaient des disciples qu'ils instruisaient plus particulièrement, comme

Jésus-Christ les avait instruits eux-mêmes. Ceux-là étaient attachés à leurs personnes, et vivaient avec eux en famille, mangeant dans la même salle, et couchant en une même chambre ; au moins c'est ainsi qu'un ancien auteur nous décrit saint Pierre vivant avec ses disciples. Ces disciples suivaient les apôtres dans leurs voyages, et demeuraient pour gouverner les Eglises, à mesure qu'elles se formaient.

Ainsi nous voyons auprès de saint Pierre, saint Marc qu'il nomme son fils, saint Clément, si fameux par toute l'Eglise; saint Evode, qui lui succéda à Antioche; saint Lin et saint Clet, qui lui succédèrent à Rome. Auprès de saint Paul, nous voyons saint Luc, saint Tite, saint Timothée, le même saint Clément. Auprès de l'apôtre saint Jean, nous voyons saint Polycarpe et saint Papias. Ces saints s'appliquaient à retenir la doctrine des apôtres dans leur mémoire plutôt que dans des écrits, et l'enseignaient plus par la pratique que par les discours: c'est ainsi qu'en imitant leurs maîtres, ils se rendaient eux-mêmes, comme dit saint Paul (*I Tim.* IV, 12), les exemples des fidèles par la parole et les bonnes œuvres, la foi, la charité, la chasteté, la gravité et toute leur manière de vivre. Ils faisaient plus, ils formaient eux-mêmes des disciples capables d'en instruire et d'en former d'autres ; c'est ce que saint Paul recommande à Timothée: *Ce que vous avez ouï dire devant plusieurs témoins, confiez-le à des hommes fidèles, qui soient capables de l'enseigner à d'autres.* (*II Tim.* II, 2.)

CHAPITRE III.

De la divinité de Jésus-Christ.

I.—Qu'au nom de Jésus-Christ, tout ce qui est dans le ciel, sur la terre, dans les enfers, fléchisse le genou, et que toute créature reconnaisse et confesse que la gloire de Dieu le Père lui est commune, parce qu'il lui est égal en toutes choses. Jésus-Christ est ce Verbe adorable qui, dès le commencement était en Dieu, était Dieu, par qui toutes choses ont été faites. C'est lui que le Père céleste avait, dès les premiers temps, annoncé par les prophètes, en promettant au monde de lui envoyer un messie qui ne serait pas seulement un homme, mais un Dieu fort, mais le père du siècle futur, mais le prince d'une paix éternelle. C'est lui qui a été pendant tant de siècles l'objet de l'attente du peuple d'Israël et de toutes les nations. C'est lui dont Abraham attendait la venue avec tant d'impatience, et dont il se réjouissait de voir un jour la naissance par les yeux de sa postérité. Il est cette source d'eau vive qui, avant de couler, abreuvait déjà les Hébreux nos pères, puisqu'ils ont été sanctifiés par la croyance qu'il viendrait un jour.

II.—C'est lui qui, en naissant d'une vierge, a montré à la nature étonnée qu'il n'était pas une créature, mais le Créateur même. Et peut-on douter qu'il ne soit le Roi même des cieux, quand on le voit célébré dès sa naissance par le chant des anges? Peut-on douter qu'il ne soit le maître des astres, quand on le voit éclairer et conduire les mages à son berceau par une étoile miraculeuse? C'est à lui que Jean-Baptiste, ce grand homme, plus que prophète, a rendu témoignage, en s'écriant : *Voilà l'Agneau de Dieu, voilà celui qui efface les péchés du monde*, qu'un Dieu seul peut effacer. »

III. Jésus-Christ est celui dont le souverain Maître de l'univers s'est déclaré le Père, en faisant retentir du haut du ciel cette voix plus frappante que tous les miracles : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé, l'objet de mes complaisances, écoutez le.* (*Matth.* XVII, 5.) Il est celui à qui les démons mêmes ont rendu témoignage, en s'écriant : *Jésus, Fils de Dieu, qu'y a-t-il de commun entre vous et nous, et pourquoi êtes-vous venu nous tourmenter avant votre terme?* (*Matth.* VIII, 29.) C'est lui qui, ayant annoncé et attesté lui-même qu'il avait été engendré par le Père céleste, et qu'il était un même Dieu avec lui, a prouvé sa divinité et sa parfaite égalité avec ce divin Père, par les miracles les plus étonnants et les plus multipliés, éclairant les aveugles, redressant les boiteux, faisant parler les muets, rendant l'ouïe aux sourds, guérissant les lépreux et ressuscitant les morts. En multipliant les pains, commandant en maître à la mer et aux vents, annonçant l'avenir le plus caché et le plus impénétrable. En obscurcissant, contre toutes les lois de la nature, le soleil et la lune au moment de sa mort, ébranlant la terre dans cette circonstance où il paraissait si faible, fendant les rochers, ouvrant les sépulcres, et en faisant sortir des cadavres vivifiés. En forçant, par le spectacle frappant de ces événements, le centenier et ceux qui le gardaient avec lui, à s'écrier : *Vraiment cet homme était le Fils de Dieu.* Enfin, en faisant le plus inouï et le plus divin de tous les prodiges, se ressuscitant lui-même le troisième jour après sa mort. Prodige que Thomas, l'un de ses apôtres, refusa d'abord avec obstination d'admettre ; que, bientôt après, l'évidence du fait le força de reconnaître et de confesser.

IV. — Combien ne voit-on pas encore aujourd'hui de preuves frappantes de la divinité de Jésus-Christ! Peut-on en douter, quand on considère l'humiliation et l'endurcissement des Juifs, dont les pères l'ont rejeté et crucifié? Les marques de la vengeance divine qu'ils portent si visiblement par toutes les nations, n'annoncent-elles pas clairement que ce n'est pas un homme, mais un Dieu qu'ils ont traité d'une manière si cruelle et si inhumaine? que ce n'est pas d'un simple homicide, mais d'un déicide horrible qu'ils se sont rendus coupables? Peut-on douter de la divinité de Jésus-Christ, quand on voit que ce temple et cette ville de Jérusalem, dont il avait prédit et caractérisé la destruction, n'existent plus, et qu'on n'en a pas laissé pierre sur pierre? On montre et on visite encore aujourd'hui les saints lieux qu'il a illustrés

par tant de miracles et consacrés par tant de prodiges : serait-il possible que depuis sa mort jusqu'à ce jour, on n'eût cessé d'en imposer au monde entier, et que le monde entier, qui ne conteste pas ces faits, fût demeuré constamment dans l'erreur et dans l'illusion?

5. Oui, Jésus-Christ est vraiment le Fils de Dieu qui est venu dans ce monde. Les apôtres ont vécu et conversé avec lui, et ils ont été si persuadés, si convaincus de sa divinité, qu'ils ont tous souffert le martyre en témoignage de cette vérité. Et quand les apôtres ont annoncé qu'il était le vrai Dieu, le monde a cru à leur prédication, parce qu'il a vu clairement que leur témoignage était incontestable.

6. C'est parce que la divinité de Jésus-Christ a paru, dès les premiers siècles, une vérité hors de doute, qu'on a vu des multitudes innombrables d'hommes donner si volontiers leur vie et leur sang pour lui. C'est la certitude de cette divinité qui a forcé tant de rois et tant de princes à se soumettre au joug de sa loi. C'est elle qui a contraint tant de sages et de savants à le prendre pour leur maître et à se faire gloire d'être ses disciples et ses imitateurs. C'est cette certitude qui a déterminé les nations et les peuples à renoncer à leurs erreurs, à briser leurs idoles, à laisser leurs temples déserts, à quitter leurs crimes, pour croire à son Evangile, l'adorer et le servir comme un Dieu, et porter enfin sa croix. C'est parce que le monde a été et demeure convaincu de sa divinité, que, depuis sa mort jusqu'à nos jours, on voit du midi au septentrion, du levant au couchant, des fidèles de tout âge, de tout sexe et de toute condition qui lui rendent un culte divin par la prière, le sacrifice, la pénitence et la pratique de toutes les vertus. Enfin, c'est la croyance de sa divinité qui est la base et le fondement de cette Eglise sainte qu'il a établie, et qui, comme il l'a prédit, n'a cessé jusqu'ici d'exister, et persévérera jusqu'à la fin du monde, malgré tous les efforts et les secousses de l'enfer.

7. Rien certainement de plus juste et de plus raisonnable que le culte qu'on rend à Jésus-Christ quand on l'adore comme le vrai Dieu, quand on s'anéantit devant lui comme devant le souverain Seigneur. Il est sans doute très-juste et très-raisonnable de reconnaître pour un Dieu celui que les astres, la mer, les vents, les anges et la nature entière ont proclamé tel ; celui qu'une multitude innombrable d'hommes, témoins de ses prodiges et guéris par lui-même, les apôtres, les martyrs, les rois, les sages, tous les cœurs droits enfin ont reconnu et adoré comme le vrai Dieu. Oui, il est juste que chacun unisse sa voix à des voix si nombreuses et si éclatantes, et dise avec elles : Oui, Jésus-Christ est vraiment le Dieu trois fois saint, le Dieu fort, le Dieu immortel ; le ciel et la terre sont remplis de sa gloire. Gloire, honneur à Jésus au plus haut des cieux. Qu'il soit mille fois béni ce Fils unique du Père éternel, qui étant Dieu de Dieu, lumière de lumière, est venu visiter les hommes dans sa miséricorde. Gloire, honneur à lui au plus haut des cieux pendant toute l'éternité.

CHAPITRE IV.

Exposition de la foi en Jésus Christ, ou symbole composé par saint Athanase, évêque d'Alexandrie, docteur de l'Eglise, et confesseur de la foi.

Quiconque veut être sauvé doit, avant toutes choses, embrasser et tenir la foi catholique. Et quiconque ne la conservera pas entière et inviolable, périra infailliblement pour l'éternité.

Or la foi catholique consiste à adorer un seul Dieu en trois personnes, et trois personnes en un seul Dieu, sans confondre les personnes ni séparer la substance. Car autre est la personne du Père, autre celle du Fils, autre celle du Saint-Esprit. Mais la divinité du Père, du Fils et du Saint-Esprit est une, la gloire égale, la majesté coéternelle.

Tel qu'est le Père, tel est le Fils, tel est le Saint-Esprit. Le Père est incréé, le Fils est incréé, le Saint-Esprit est incréé. Le Père est immense, le Fils est immense, le Saint-Esprit est immense. Le Père est éternel, le Fils est éternel, le Saint-Esprit est éternel. Et toutefois ce ne sont pas trois éternels, mais un éternel ; comme aussi ce ne sont pas trois incréés et trois immenses, mais un seul incréé et un seul immense.

De même, le Père est tout-puissant, le Fils est tout-puissant, le Saint-Esprit est tout-puissant ; et toutefois, ce ne sont pas trois tout-puissants, mais un seul tout-puissant. Ainsi le Père est Dieu, le Fils est Dieu, le Saint-Esprit est Dieu, et néanmoins ce ne sont pas trois Dieux, mais un seul Dieu. Ainsi le Père est Seigneur, le Fils est Seigneur, le Saint-Esprit est Seigneur, et toutefois ce ne sont pas trois Seigneurs, mais un seul Seigneur. Car, comme la vérité chrétienne nous oblige de confesser que chacune des trois personnes est Dieu et Seigneur, ainsi la religion catholique nous défend de dire trois Dieux ou trois Seigneurs.

Le Père n'est ni fait, ni créé, ni engendré d'aucun autre. Le Fils n'est ni fait, ni créé ; mais engendré du Père seul. Le Saint-Esprit n'est ni fait, ni créé, ni engendré ; mais il procède du Père et du Fils. Il n'y a donc qu'un Père, et non trois Pères ; un Fils, et non trois Fils ; un Saint-Esprit, et non trois Saints-Esprits. En cette Trinité il n'y a ni plus ancien, ni moins ancien, ni plus grand, ni moins grand ; mais les trois personnes sont entièrement coéternelles et égales entre elles. De sorte qu'en tout et partout, comme il a été dit ci-dessus, on doit adorer l'unité dans la Trinité, et la Trinité dans l'unité. Quiconque donc veut être sauvé, doit avoir cette croyance de la Trinité.

Mais il est nécessaire pour le salut éternel qu'il ait encore une fidèle croyance de

l'Incarnation de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Or la pureté de la foi consiste à croire et à confesser que Notre-Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, est Dieu et homme. Il est Dieu, étant engendré avant tous les temps de la substance du Père ; il est homme, étant né dans le temps de la substance de sa mère. Dieu parfait et homme parfait, réunissant dans sa personne une âme raisonnable et une chair humaine. Egal au Père selon la divinité, et inférieur au Père selon l'humanité. Et quoiqu'il soit Dieu et homme, il n'est pas néanmoins deux Christs, mais un seul Christ. Il est un, non que la divinité ait été changée en l'humanité, mais parce qu'il a pris l'humanité et l'a unie à sa divinité. Un enfin, non par confusion de substance, mais par unité de personne.

Car comme l'âme raisonnable et la chair est un seul homme, de même Dieu et l'homme est un seul Jésus-Christ ; qui a souffert la mort pour notre salut, est descendu aux enfers, et le troisième jour est ressuscité d'entre les morts ; qui est monté aux cieux, est assis à la droite de Dieu le Père tout-puissant, d'où il viendra juger les vivants et les morts ; à l'avénement duquel tous les hommes ressusciteront avec leurs corps, et rendront compte de leurs actions ; et ceux qui auront fait le bien recevront la vie éternelle, mais ceux qui auront fait le mal seront précipités dans les flammes éternelles. Telle est la foi catholique ; et quiconque ne la gardera pas fidèlement et constamment ne pourra être sauvé.

CHAPITRE V.

De l'union à Jésus-Christ.

L'union à Jésus-Christ pour louer, bénir et adorer Dieu, peut être appelée avec juste raison la religion pratique du ciel et de la terre.

Elle est la religion pratique du ciel, puisque toute l'Eglise triomphante ne fait autre chose dans le ciel, et que c'est en Jésus-Christ, avec Jésus-Christ, et par Jésus-Christ que les anges et les saints rendent leurs hommages à Dieu. C'est par Jésus-Christ (est-il dit dans la préface de la messe), c'est par Jésus-Christ, ô mon Dieu ! que les anges louent votre majesté ; que les dominations vous adorent ; que les puissances vous révèrent ; que les vertus du ciel, les chérubins et les séraphins d'une commune allégresse exaltent votre gloire.

Elle est la religion pratique de la terre, puisque l'Eglise militante, répandue par toute la terre, l'exerce publiquement à haute voix, tous les jours, en la présence de ses enfants assemblés, afin que tous l'entendent et la remarquent, et que l'ayant entendue et remarquée, tous la pratiquent à son exemple. C'est en la préface de la messe, où l'Eglise, après nous avoir invités d'élever nos cœurs, afin de louer, de bénir et de remercier Dieu, se répand aussitôt en louanges, en bénédictions et en actions de grâces ; mais pour le faire plus dignement, elle joint sa voix avec la voix des anges, et en même temps, avec ces esprits bienheureux, elle s'unit à Jésus-Christ, son époux, afin de rendre par lui à Dieu des louanges dignes de Dieu. C'est pourquoi, dit-elle, pour vous louer, vous bénir et vous remercier dignement, joignant nos voix avec celles des esprits bienheureux, nous vous disons tous ensemble en Jésus-Christ et par Jésus-Christ votre Fils bien-aimé : ***Il est saint, il est saint, il est saint, le Seigneur, le Dieu des armées : le ciel et la terre sont remplis de sa gloire.***

Qu'est-ce que tout cela nous apprend ? Il nous apprend la pratique de piété la plus solide de la religion, la pratique des anges, la pratique des hommes, la pratique de l'Eglise triomphante dans le ciel, la pratique de l'Eglise militante sur la terre.

Quelle est-elle ? C'est de nous unir à Jésus-Christ le centre de la piété et de la religion, quand nous voulons louer, bénir et adorer Dieu. Cela nous apprend que c'est en Jésus-Christ, avec Jésus-Christ, et par Jésus-Christ, le seul digne serviteur et adorateur de Dieu, le médiateur de Dieu et des hommes, l'évêque de nos âmes, notre pontife et le chef de toute l'Eglise, que nous devons rendre tous nos devoirs à Dieu.

Eclaircissement. — Pour bien expliquer cette pratique que nous devons regarder comme une des principales fins de l'Incarnation du Verbe, il est nécessaire d'exposer et d'expliquer quelques vérités fondamentales de la religion chrétienne.

Première vérité. — Avant l'Incarnation du Verbe, Dieu n'a point été loué, servi et adoré dignement, c'est-à-dire, d'une manière proportionnée à sa souveraine grandeur. Pourquoi ? Parce qu'il n'était loué, servi et adoré que par des hommes, par des anges, c'est-à-dire, par de simples créatures qui, n'étant toutes que comme des néants, ne pouvaient rendre à Dieu l'honneur infini qui lui est dû. Mais depuis que, par le mystère ineffable de l'Incarnation du Verbe, un Dieu a été fait homme ; depuis, par conséquent, qu'un Dieu fait homme est devenu le serviteur et l'adorateur de Dieu, pour lors Dieu a commencé d'être dignement servi, aimé, béni et adoré : il a reçu des honneurs véritablement divins, des louanges et des adorations dignes de lui, c'est-à-dire, infinies et proportionnées à sa grandeur ; un Dieu de majesté suprême, aimé et adoré par un Dieu son égal en majesté. Le mystère de l'Incarnation du Verbe a donc été, à proprement parler, le commencement d'une adoration digne de Dieu. Jésus-Christ est donc, à proprement parler, le premier et le digne serviteur et adorateur de Dieu, l'unique qui rend à Dieu un honneur digne de Dieu, c'est-à-dire, un honneur infini et proportionné à la majesté de Dieu. En Jésus-Christ seul un Dieu est adorateur de Dieu.

Seconde vérité, qui explique et confirme la première. — Jésus-Christ, Fils de Dieu, a dignement honoré Dieu son Père durant toute sa vie par toutes ses actions et ses

souffrances, parce que les unes et les autres ont été divinement humaines, et par conséquent d'un mérite infini. Mais il l'a dignement honoré, principalement par le sacrifice de sa mort qu'il a offert et qu'il a souffert pour la rédemption de tous les hommes; sacrifice où un Dieu a été sacrifié à la gloire de Dieu. Sur l'autel de la croix, Jésus-Christ, comme prêtre et souverain pontife, s'est sacrifié; lui-même a été le prêtre de son sacrifice, et lui-même a été la victime de son sacrifice. Un Dieu prêtre; voilà un prêtre digne de Dieu. Un Dieu victime; voilà une hostie digne de Dieu. Un Dieu prêtre se sacrifiant soi-même à la gloire de Dieu; voilà un sacrifice digne de Dieu. Voilà par conséquent Dieu dignement honoré, par un Dieu prêtre, par un Dieu victime, par un Dieu immolé à la gloire de Dieu.

Troisième vérité, suite de la seconde. — Le sacrifice de la mort de Jésus-Christ sur la croix a rendu à Dieu le plus grand honneur qu'il soit possible; mais le Fils de Dieu, non content de lui rendre cet honneur une fois seulement, et dans un seul lieu de la terre, a voulu, comme prêtre éternel et universel, l'honorer en tout lieu, dans le ciel et sur la terre. Dans le ciel, par la représentation de ce sacrifice; sur la terre, par la continuation de ce sacrifice.

1. Pour cet effet, avant sa mort, il a institué la sainte Eucharistie, où par la séparation mystique de son corps et de son sang, le sacrifice de sa mort est et sera représenté et continué par toute la terre, à toutes les heures du jour, jusqu'à la consommation des siècles. Il a, pour cette fin, établi des prêtres qui sont ses ministres et ses substituts pour renouveler ce sacrifice. Il les honore de son sacerdoce, et ils sont véritablement prêtres, puisqu'ils sacrifient Jésus-Christ en renouvelant le sacrifice de sa mort. Ils renouvellent ce sacrifice d'une manière non sanglante; mais ils le renouvellent véritablement, puisque Jésus-Christ, en vertu des paroles sacramentales, y est véritablement immolé. Jésus-Christ y est véritablement prêtre et victime tout à la fois, puisqu'il s'y offre véritablement, et s'y immole à la gloire de son Père sous les espèces du pain et du vin. C'est en ce sens qu'il est prêtre éternel, selon l'ordre de Melchisédech, qui offrit autrefois en sacrifice du pain et du vin.

2. Après sa mort, en ressuscitant, il a conservé son corps immortel et glorieux; en ses mains, en ses pieds et en son côté, les marques de ses plaies et du genre de sa mort; il les a portées dans le ciel, où il les présente continuellement à son Père, comme les marques du sacrifice de la croix. Dans le ciel donc, devant le trône de son Père, il est continuellement comme immolé, dit saint Jean : il y paraît en cet état d'immolation par les sacrés stigmates de son corps qui représentent le genre de sa mort. (*Apoc.* v, 6.)

Sur la terre, et par toute la terre, il est sacrifié sur nos autels, et il est toujours conservé dans un état d'immolation et d'anéantissement dans nos tabernacles.

Toujours donc, et partout, dans le ciel et sur la terre, Jésus-Christ, prêtre éternel, continue d'honorer infiniment son Père par son sacrifice : dans le ciel, en lui représentant les plaies qu'il a reçues sur la croix; sur la terre, en renouvelant sur les autels le sacrifice de sa mort.

Quatrième vérité, suite des précédentes. — Parce que Jésus-Christ a dignement honoré son Père, durant toute sa vie, par ses actions et par ses souffrances, mais particulièrement par son obéissance jusqu'à la mort, et la mort de la croix, son Père *l'a élevé par-dessus toutes choses, et lui a donné un nom qui est au-dessus de tous les noms; afin qu'en son nom tout genou fléchisse dans le ciel, sur la terre et dans les enfers.* (*Philip.* II, 9 seq.) Il l'a établi à sa droite au-dessus de toutes les principautés, des puissances, des dominations et des trônes. (*Ephes.* I, 20, 21) Il a soumis toutes choses à ses pieds, et il l'a établi le chef de toute l'Eglise, qui est son corps mystique qu'il sanctifie, et auquel il communique son esprit de vérité. Ce chef adorable est invisible à nos yeux; mais regardons-le par la foi dans le ciel, où il est toujours assistant devant son Père pour nous. Il est invisible, mais il a établi sur la terre un chef visible de toute son Eglise, et la gouvernera selon sa promesse, par l'esprit de vérité jusqu'à la consommation des siècles.

Réflexion sur toutes ces grandes vérités. — 1° Pourquoi donc Dieu a-t-il voulu que son Fils s'incarnât et se fît homme? Parce que son Fils s'y est offert et l'a voulu, afin de rendre à son Père des honneurs infinis et dignes de Dieu, que les créatures ne lui pouvaient rendre; et afin de racheter tous les hommes, et de satisfaire pour leurs péchés à la justice de Dieu, ce que nulle créature ne pouvait faire. 2° Comment, et par quoi Jésus-Christ a-t-il rendu des honneurs infinis à son Père, et satisfait à sa justice? Par toutes ses actions, par toutes ses souffrances; mais principalement par le sacrifice de sa mort. 3° Pourquoi Jésus-Christ continue-t-il mystiquement le sacrifice de sa mort sur la terre par la sainte Eucharistie? Et pourquoi le représente-t-il éternellement au ciel, devant le trône de son Père, par les marques de sa mort qu'il a conservées en son corps? Afin, comme prêtre éternel, d'honorer partout et toujours infiniment son Père, par la continuation d'un sacrifice qui l'a souverainement honoré. En même temps, pour fournir aux anges et aux hommes, à l'Eglise triomphante et militante le moyen de rendre en lui et par lui un honneur infini à Dieu, en offrant avec lui son divin sacrifice à son Père. 4° Pourquoi, enfin, a-t-il établi Jésus-Christ le chef de toute son Eglise? Afin que toute l'Eglise agisse par l'esprit, par l'union et par l'influence de ce chef adorable. Afin que son Eglise, répandue par toute la terre, qui, pour cette raison est

appelée cathonique ; afin, dis-je, que cette Eglise, éclairée par l'Esprit de vérité qu'elle a reçue de Jésus-Christ, enseigne de sa part et en son nom par des pasteurs toutes les nations de la terre. Afin que toutes les nations apprennent de son Eglise qu'il a établie pour être la colonne de la vérité, à rendre à Dieu un culte et des hommages qui soient dignes de Dieu.

Conclusion.—Que doit donc faire un Chrétien qui veut honorer Dieu dignement et lui rendre un honneur infini?

Il doit, selon l'intention de Dieu, selon l'intention de Jésus-Christ notre chef, à l'exemple des anges et de toute l'Eglise triomphante, et à l'exemple de l'Eglise militante notre mère ; il doit, dis-je, s'unir par la foi et par l'amour à Jésus-Christ, le centre de la religion, le seul digne serviteur de Dieu, le médiateur de Dieu et des hommes, l'évêque de nos âmes, notre souverain pontife éternel et notre chef. Afin qu'en lui, avec lui, et par lui, il rende à Dieu un honneur, un culte, une adoration, un sacrifice dignes de Dieu.

CHAPITRE VI.

De l'attachement tendre et inviolable à Jésus-Christ.

1. Chrétien, qu'êtes-vous? un serviteur, un disciple de Jésus-Christ : voilà sans doute le plus grand et le plus précieux de vos titres. Oh ! de quel ardent amour ne devez-vous pas être pénétré pour celui de qui vous tenez ce titre auguste, pour celui qui a bien voulu vous aimer au point de se livrer pour vous, de répandre son sang pour vous, et de vous recevoir au nombre de ses disciples? Quel profond respect ne devez-vous pas avoir pour les paroles de votre maître, pour les ordres de votre roi? De quel zèle ne devez-vous pas être animé pour les exécuter avec la plus grande fidélité?

2. Disciple de Jésus, quittez toutes les choses de ce monde, et ne pensez qu'à Jésus, n'agissez que pour Jésus, et n'ayez qu'une seule crainte, celle de perdre Jésus et son amitié. Pénétrez-vous de sa divine doctrine, afin de faire, non pas votre propre volonté, mais celle de Jésus votre maître, et qu'ainsi il vive en vous et vous en lui. Oh ! si, par la lecture et la méditation assidue de ses paroles, vous pouviez réussir à l'attirer dans votre cœur, et à le connaître parfaitement, que vous seriez vraiment savant et éclairé ! Certainement sa doctrine surpasse infiniment celle de tous les saints : elle est la seule science vraiment nécessaire à un Chrétien.

3. Votre cœur ne vous a été donné que pour aimer : et qui devez-vous aimer de tout votre cœur, sinon ce Jésus votre Sauveur et votre Dieu? A qui devez-vous être plus sincèrement attaché qu'à Jésus-Christ, qui est la vigne divine dont vous avez l'avantage d'être un cep? Comment pourrez-vous porter du fruit, si vous ne demeurez fermement enraciné par l'amour dans cette vigne sacrée? Et comment pourrez-vous vivre, si vous n'aimez pas celui avec lequel vous ne faites qu'un même corps, et dont vous êtes le membre? O membre fortuné ! aimez votre chef, et ne vous en laissez jamais séparer par aucune espèce de persécution et de séduction, ni par la gloire, ni par la famine, ni par aucune puissance, ni par aucune passion. Aimez votre chef ; et comme il est naturel à un membre de servir fidèlement son corps, et de lui prêter tous les secours qui sont en son pouvoir, ayez soin aussi vous-même de servir Jésus avec tout le zèle et l'exactitude possibles ; faites toutes vos actions pour sa gloire. Aimez votre chef ; et comme les membres se livrent et se laissent même sacrifier pour le salut et la conservation du corps, soyez vous-même toujours prêt à vous immoler, s'il le faut, pour Jésus. Membre heureux, vivez de la vie de votre chef, soyez animé de son esprit. Réjouissez vous de ce dont il se réjouit, soyez affligé de ce dont il s'afflige. Vivez par l'amour en Jésus. Quels progrès vous ferez en lui ! Comme vous vous sanctifierez avec lui !

4. Voulez-vous plaire à Dieu? voulez-vous devenir digne de son amour? appliquez-vous à copier le grand modèle qu'il vous a offert dans son Verbe incarné. Imitez-le dans toutes vos actions. Le Père céleste a prédestiné à la gloire éternelle tous ceux qu'il a prévu qui deviendraient conformes à son Fils. Que la vie sainte de Jésus soit donc toujours devant vos yeux, afin que l'onction si touchante de ses vertus vous excite à marcher sur ses traces. Voyez l'amour parfait dont il m'a aimé : il savait que les offrandes et les victimes des hommes ne me plaisaient pas, et il est descendu sur la terre pour s'offrir soi-même en sacrifice, et satisfaire ainsi à ma justice pour les outrages que j'avais reçus de ces mêmes hommes. Voyez sa charité envers le monde : il s'est chargé des péchés de l'univers, et les a expiés sur la croix. Voyez son humilité : il s'est anéanti jusqu'à prendre la forme et tout l'extérieur d'un esclave. Voyez son obéissance : il a été obéissant jusqu'à la mort ; il s'est toujours appliqué à faire tout ce que je voulais, et ce qui me plaisait. Voyez sa bonté : il n'a cessé de faire du bien et de guérir ceux qui avaient quelque infirmité. Voyez son amour pour la pénitence : il a jeûné quarante jours et quarante nuits. Voyez sa modestie et sa pudeur : elle est si grande, que ses apôtres furent surpris de le voir parler avec une femme de Samarie. Voyez sa tendre sensibilité : il a pleuré auprès du tombeau de Lazare, il a consolé la veuve de Naïm. Voyez sa pauvreté : il n'avait pas où reposer la tête. Voyez les soins paternels qu'il prenait de ceux qui venaient à lui : pour ne pas les renvoyer à jeun, il multiplia les pains et les poissons dans le désert. Voyez son amabilité : elle était si grande, que chacun accourait pour le voir ; la foule qui le suivait se pressait à l'envi ; et pour le voir

Zachée fut contraint de monter sur un arbre, à cause de la multitude. Voyez sa douceur : il absout la femme adultère, il embrasse le traître Judas, et prie pour ses ennemis. Voyez la droiture de son cœur : *Je ne cherche pas ma gloire*, disait-il, *mais la gloire de mon Père qui m'a envoyé.* (*Joan.* VIII, 50.) Voyez sa prodigieuse libéralité : il donne son corps et son sang même : faites-en, dit-il, votre nourriture ; recevez, mangez et buvez. (*Luc.* XXII, 19 seq.) Voyez sa patience dans l'adversité : *Mon Père*, s'écrie-t-il, *que votre volonté soit faite* (*Ibid.*, 42), et il se tait devant ceux qui le condamnent et le mettent à mort, comme l'agneau devant celui qui le tond. C'est là, oui, *c'est là mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances* (*Matth.* XII, 18.), c'est là le modèle et la règle vivante des Chrétiens. Suivez-la cette règle ; imitez et copiez ce modèle, et ma paix sera avec vous. Soyez l'imitateur fidèle de mon Christ, et je mettrai en vous toutes mes complaisances. Suivez toujours cette voix, contemplez sans cesse cette vérité, vivez de cette vie sans interruption.

5. O Jésus ! bon Pasteur, qui avez paru sur la terre, et conversé avec les hommes, faites que, livré sans cesse à la méditation de votre loi, je me remplisse de plus en plus de votre sanctifiante doctrine ; faites que le souvenir perpétuel de vos bienfaits m'embrase de plus en plus de votre amour ; faites que la contemplation continuelle de vos sublimes perfections et de vos admirables exemples, me rende de jour en jour plus conforme à vous. O mon âme ! louez Jésus partout ; partout, aimez Jésus ; partout, adorez Jésus ; partout, offrez-vous à Jésus, jusqu'à ce que vous expiriez dans le sein de Jésus, et que vous régniez éternellement avec Jésus.

CHAPITRE VII.

Pratique pour aider le Chrétien à se rappeler dans la plupart de ses actions le souvenir de Jésus-Christ.

Il n'est presque point de situation dans la vie où vous ne puissiez vous rappeler le souvenir des actions de l'humanité sainte de Jésus-Christ.

1. Dans vos bonnes œuvres : si vous priez, vous pouvez vous représenter Jésus-Christ priant son Père, ou dans le temple ou sur la montagne, où il se retirait si souvent pour prier.

2. Si vous jeûnez, rappelez-vous l'austérité de son jeûne de quarante jours.

3. Si vous faites l'aumône, souvenez-vous de la charité avec laquelle il nourrit quarante mille hommes dans le désert.

4. Si vous servez les malades, souvenez-vous de la bonté avec laquelle il les guérissait.

5. Si vous instruisez vos frères, souvenez-vous de ses prédications.

6. Si vous entreprenez des voyages pour sa gloire, vous pouvez vous le représenter dans ses courses, parcourant la Judée.

7. Si vous êtes tenté, souvenez-vous de sa tentation dans le désert.

8. Si on vous décrie, souvenez-vous des médisances et des calomnies dont les pharisiens le noircirent.

9. Si vous êtes condamné en justice dans vos procès, songez à la condamnation de Jésus-Christ dans tous les tribunaux.

10. Si on vous insulte en public par des paroles désobligeantes, pensez au soufflet qu'il reçut chez Caïphe.

11. Si vos amis vous trahissent ou vous oublient, songez à la perfidie d'un disciple élevé dans son école.

12. Si vous vous trouvez dans les honneurs, rappelez dans votre esprit les dispositions intérieures de Jésus-Christ au milieu des honneurs qu'il reçut dans son entrée solennelle à Jérusalem.

13. Si les peuples s'adressent à vous avec confiance pour vous consulter, souvenez-vous que Jésus se retirait dans le désert après avoir instruit les hommes, pour éviter les honneurs qu'on voulait lui déférer.

14. Si vous dirigez les consciences, souvenez-vous de la sagesse avec laquelle il fit avouer à la Samaritaine les fautes dont elle était coupable, de la bonté avec laquelle il pardonne à la femme adultère, du soin qu'il eut de précautionner les pécheurs contre la rechute.

15. Si vous avez faim, songez à la faim qu'il souffrit avec ses apôtres, lorsqu'ils furent obligés de prendre des épis de blé au milieu des campagnes le jour même du sabbat.

16. Si vous avez soif, pensez à la soif qu'il souffrit sur le Calvaire.

17. Si vous prenez votre repas, songez aux repas qu'il prenait avec Joseph et avec Marie, seulement pour le besoin.

18. Si vous êtes obligé de vous trouver à un festin, songez à celui auquel il fut invité chez Simon le Pharisien, ou chez saint Matthieu, ou aux noces de Cana, et avec quelle modestie et quelle douce gravité il y parut.

19. Si vous rendez visite à vos amis, songez aux visites qu'il rendit à Lazare, Madeleine et Marthe pour leur avantage.

20. Si on interrompt votre sommeil pendant la nuit, songez aux apôtres qui l'éveillèrent pendant la tempête.

21. Si la tristesse vous accable, songez à celle qu'il éprouva dans le jardin des Olives.

22. S'il faut quitter votre patrie, songez à sa fuite en Egypte.

23. S'il faut vous séparer de vos proches et de vos amis, songez à l'adieu qu'il fit à sa sainte mère et à ses amis au temps de sa passion.

24. Si vous êtes malade et affligé, songez à ses souffrances.

25. Si vous êtes au moment de la mort, songez à son agonie.

Voilà les moyens de tracer dans nos personnes l'image d'un homme parfait, parce que nous l'aurons formée sur celle de Jésus-Christ.

LIVRE SECOND.

VIE ET MŒURS DES PREMIERS CHRÉTIENS, ET DES CHRÉTIENS CONVERTIS A LA FOI DANS LES SIÈCLES DERNIERS.

CHAPITRE PREMIER.

Court exposé de l'établissement de la religion chrétienne, bien propre à convaincre de sa vérité.

Jésus Christ naît à Bethléem; il passe pour le fils d'un simple artisan. Rien ne le distingue du commun des hommes, ni la puissance, ni la fortune, ni les honneurs. Après avoir passé une grande partie de sa vie dans l'obscurité, il s'associe quelques disciples, gens grossiers et sans lettres, et il se produit en public. Plusieurs points de la doctrine qu'il prêche sont incompréhensibles, et la morale qu'il enseigne est si pure qu'on est forcé d'en admirer la perfection. Il se donne pour le Messie précisément au moment que les livres des Juifs avaient fixé pour son avénement. Tout ce qu'il y a d'éclairé parmi cette nation s'élève contre la doctrine nouvelle. Jésus n'en continue pas moins ses prédications. Il charge ses disciples de répandre ses dogmes; il fait des choses merveilleuses rendant la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, faisant marcher les boiteux, et guérissant toutes sortes de maladies. Il communique ce pouvoir à ceux qu'il envoie, et ils l'exercent. Les Juifs, témoins de ces miracles, ne les nient point, seulement ils les attribuent aux démons. Pour arrêter les progrès de la nouvelle doctrine, les princes des prêtres ordonnent qu'on saisisse Jésus. Ils le font mourir. Quelques jours après sa mort, on ne trouve plus son corps dans le sépulcre où il avait été déposé. Les disciples publient que leur maître est ressuscité. Fidèles aux ordres qu'ils en ont reçus, ils annoncent partout sa doctrine. Deux d'entre eux montent au temple; ils y guérissent un boiteux de naissance. Ils font des prédictions qui s'accomplissent.

Ces succès effrayent les principaux d'entre les Juifs. Ils défendent aux apôtres d'annoncer Jésus crucifié. Ceux-ci répondent qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, et ils continuent de remplir leur mission. On les fait battre de verges, on les met en prison, rien ne les arrête. Ce n'est pas seulement en Judée que les disciples annonçaient l'Evangile, ils le prêchent aux gentils. Ils en convertissent plusieurs, mais ils éprouvent de la part des autres les mêmes persécutions et les mêmes traitements que chez les Juifs; ils n'en montrent que plus de zèle.

Néron et ses successeurs persécutent les Chrétiens sans pouvoir en diminuer le nombre. Au contraire, le nombre des fidèles augmente, au point que les magistrats sont effrayés d'avoir tant de personnes à punir. Il n'en coûterait aux Chrétiens que de nier qu'ils le sont pour échapper au supplice, ils aiment mieux le subir. Quoique le feu de la persécution se ralentît quelquefois, trois siècles au moins s'écoulent avant qu'il s'éteigne tout à fait. Ce n'est que sous Constantin, après que ce prince, par une protection visible du ciel, eut remporté une insigne victoire, que l'Eglise respire. Encore ce calme ne fut-il pas de longue durée, et la foi trouva dans l'empereur Julien, tout Chrétien qu'il était, un nouveau persécuteur; mais après lui la religion triomphe.

Ainsi donc, quoique avant l'avénement de Jésus-Christ deux religions se partageassent le monde, savoir, le judaïsme, beaucoup moins répandu, et l'idolâtrie, commune au reste de l'univers, un temps assez court a suffi pour qu'une grande partie des Juifs et un nombre infini d'idolâtres soient devenus Chrétiens. Ce n'est pas seulement dans une ville, dans une province, c'est dans le monde entier que s'est opéré ce grand changement. Comment a pu s'exécuter cette inconcevable entreprise? Quel puissant intérêt a pu porter les peuples à quitter le culte de leurs pères, à renoncer à leurs habitudes, je dirai même à leurs mœurs, puisque l'Evangile en commandait non-seulement de nouvelles, mais encore d'entièrement contraires aux anciennes? D'un côté, je vois les païens abandonner un culte qui favorisait les passions, pour en adopter un autre qui les réprime avec sévérité, qui demande le sacrifice de ses goûts, qui impose d'autres devoirs. D'autre part, les Juifs ne devaient pas être plus disposés à renoncer à une religion qui s'était établie par tant de prodiges. Ils attendaient, il est vrai, un Messie, mais ils l'attendaient glorieux, puissant, revêtu de l'éclat et de la pompe qui avaient illustré leurs plus grands rois, et non dans l'état d'humiliation où Jésus se montrait à leurs yeux.

Et par quels moyens s'est opérée cette merveilleuse révolution? Sont-ce des orateurs, des philosophes, des sages qui l'ont entreprise? Est-ce par le pouvoir de l'éloquence, par la force du raisonnement, par adresse, par artifice ou pour la violence et la contrainte qu'on est parvenu à soumettre tant de nations différentes à ce nouveau joug? Les a-t-on gagnées par de magnifiques promesses, séduites par l'attrait du

plaisir, subjuguées par une autorité imposante? Rien de tout cela n'était au pouvoir des apôtres. Ont-ils, dans leur mission, joui d'une entière liberté, et aucun obstacle ne s'est-il opposé à leur prédication? Ils en ont rencontré de toutes sortes. On les a effrayés par des menaces, arrêtés par des supplices, attaqués dans des livres, calomniés dans les discours. Il se trouva parmi eux de faux frères, de faux docteurs qui prêchèrent une doctrine contraire à celle de leur maître. Des divisions déchirèrent le sein de l'Eglise encore au berceau, et, ce qui, dans toute autre association, est un principe infaillible de destruction et de ruine, n'a point empêché qu'elle ne fleurît et se propageât.

Ne se présenta-t-il pas, du moins, des hommes qui défendirent l'ancienne religion contre les dogmes nouveaux? Oui, sans doute, le paganisme eut ses champions, et ils ne manquaient ni de talents ni de pouvoir. Celse et Porphyre, philosophes célèbres, écrivirent en sa faveur. Julien, parvenu à l'empire, essaya de soutenir le paganisme, et par sa plume et par sa puissance. Il nous reste pour cette cause un plaidoyer de Symmaque, homme consulaire. Le prestige de ces écrits périt avec leurs auteurs. Dieu fit prévaloir contre tous les efforts de la puissance humaine l'œuvre d'hommes simples et pauvres, et la folie de la croix l'emporta sur la sagesse du monde et sur l'orgueil de la philosophie.

CHAPITRE II

Mœurs des premiers Chrétiens.

I. Quelles furent la vie et les mœurs des premiers disciples de Jésus-Christ, de ceux qui furent instruits et gouvernés immédiatement par les apôtres, et particulièrement de cette Eglise de Jérusalem que Jésus-Christ avait commencé d'édifier de ses propres mains sur le fondement de la synagogue, et qui a été non-seulement le modèle, mais la tige et la source de toutes les autres? Voyons comment l'Ecriture nous dépeint ces premiers fidèles :

Ils persévéraient dans la doctrine des apôtres, dans la communion de la fraction du pain et dans les prières; et ensuite ceux qui croyaient étaient tous unis ensemble, et tout ce qu'ils avaient était en commun. Ils vendaient leurs possessions et leurs biens et les distribuaient à tous, selon le besoin de chacun. Ils continuaient d'aller tous les jours avec union d'esprit dans le temple, et, rompant le pain dans les maisons, ils prenaient leur nourriture avec joie et simplicité de cœur, louant Dieu, et étant aimés de tout le peuple. (*Act.* II, 42 seq.) Et ailleurs : *Toute la multitude de ceux qui croyaient n'était qu'un cœur et qu'une âme, et aucun d'eux ne s'appropriait rien de tout ce qu'il possédait; mais ils mettaient tout en commun. Il n'y avait point de pauvres parmi eux, parce que tous ceux qui avaient des terres ou des maisons les vendaient et en apportaient le prix. Ils le mettaient aux pieds des apôtres, et on le distribuait à chacun, selon son besoin.* (*Act.* IV, 32 seq.) Et encore ailleurs : *Il se faisait beaucoup de miracles et de prodiges parmi le peuple, par les mains des apôtres, et ils étaient tous d'un même esprit dans la galerie de Salomon. Aucun des autres n'osait se joindre à eux; mais le peuple leur donnait de grandes louanges, et le nombre de ceux qui croyaient au Seigneur, tant des hommes que des femmes, s'augmentait de plus en plus.* (*Act.* V, 12 seq.)

Le sommaire de cette description est l'instruction, la prière, la communion, l'union des cœurs, la communication des biens temporels, la joie en eux-mêmes, et, au dehors, le respect, l'estime, l'amour du peuple. Cette Eglise était composée de gens de tout sexe, de tout âge et de toutes conditions, et fut très-nombreuse en peu de temps. Il se convertit trois mille personnes à la première prédication de saint Pierre, et cinq mille à la seconde. Il est dit plus d'une fois que le nombre des fidèles croissait de jour en jour; et saint Jacques, parlant à saint Paul, vers l'an trente-huit, fait entendre, selon le grec, qu'ils étaient plusieurs fois dix mille. La plupart étaient mariés, car la continence parfaite avait été rare jusqu'alors, et ils logeaient séparément, puisqu'il est dit que l'on allait par les maisons rompre le pain, c'est-à-dire consacrer et distribuer la sainte eucharistie. Toutefois, ils vivaient en commun, réduisant tous les biens en argent, que les apôtres, et ensuite les sept diacres, distribuaient à chacun, selon son besoin, avec tant de fidélité et de prudence, qu'il n'y avait point de pauvres.

Voilà donc un exemple sensible et réel de cette égalité de biens et de cette vie commune que les législateurs et les philosophes de l'antiquité avaient regardée comme le moyen le plus propre à rendre les hommes heureux, mais sans y pouvoir atteindre. C'était pour y parvenir que Minos, dès les premiers temps de la Grèce, avait établi en Crète des tables communes, et que Lycurgue avait pris tant de précautions pour bannir de Lacédémone le luxe et la richesse. Les disciples de Pythagore mettaient leurs biens en commun et contractaient une société inséparable, nommée en grec *coinobion*, d'où sont venus les cénobites. Enfin, Platon avait poussé cette idée de communauté jusqu'à l'excès, voulant ôter même la distinction des familles. Ils voyaient bien que, pour faire une société parfaite, il fallait ôter le tien et le mien, et tous les intérêts particuliers; mais ils n'avaient que des peines pour contraindre les hommes, ou des raisonnements pour les persuader. Il n'y avait que la grâce de Jésus-Christ qui pût changer les cœurs et guérir la corruption de la nature.

Les Juifs, comme mieux instruits par la loi de Dieu, avaient chez eux des exemples plus parfaits de la vie commune. C'étaient les esséniens et les thérapeutes. Il n'y avait des esséniens qu'en Palestine, et au nombre

de quatre mille ou environ. Ils demeuraient à la campagne, s'occupant au labourage et aux métiers innocents, vivant en commun et pauvrement. La plupart renonçaient au mariage ; ils s'appliquaient à la prière et à l'étude de la loi, principalement les jours de sabbat. Mais ils croyaient au destin et à la divination, et étaient les plus superstitieux de tous les Juifs. Les thérapeutes étaient répandus en divers lieux, mais la plupart vivaient en Egypte, vers Alexandrie. Ils étaient plus solitaires et contemplatifs que les esséniens, ne s'occupant que de la prière, de la lecture et de la méditation de la loi. Ordinairement ils ne mangeaient que du pain le soir. Ils s'assemblaient le jour du sabbat et de la Pentecôte pour prier et manger ensemble. On peut voir dans Philon et dans Josèphe un grand détail de la vie des uns et des autres. Que si l'on pouvait vivre ainsi sous l'état de la loi, qui ne menait pas à la perfection, il ne faut pas s'étonner que l'on ait pratiqué les mêmes vertus, et encore plus purement sous l'état de la grâce, et c'est ce que nous voyons dans cette Eglise de Jérusalem, ensuite par toutes les Eglises, dans les monastères et les autres communautés religieuses.

II. La source de cette communication de biens entre les Chrétiens de Jérusalem était la charité qui les rendait tous frères et les unissait comme en une seule famille, où tous les enfants sont nourris des mêmes biens, par les soins du père, qui, les aimant tous également, ne les laisse manquer de rien. Ils avaient toujours devant les yeux le commandement de nous aimer les uns les autres, que Jésus-Christ avait répété tant de fois, particulièrement la veille de sa passion, jusqu'à dire que l'on reconnaîtrait ses disciples à cette marque. Mais ce qui les obligeait à vendre leurs héritages et à réduire tout en argent comptant, était le commandement du Sauveur, de renoncer à tout ce que l'on possède. Ils voulaient le pratiquer, non-seulement dans la disposition du cœur, à quoi se réduit l'obligation de ce précepte, mais encore dans l'exécution, suivant ce conseil : *Si vous voulez être parfait, allez, vendez tout ce que vous avez, et venez me suivre.* (*Matth.* XIX, 21.) Car on est bien plus assuré de ne point être attaché à ce que l'on a quitté effectivement, qu'à ce que l'on garde encore. De plus, ils savaient que le Sauveur avait prédit la ruine de Jérusalem, et qu'il en avait marqué le temps, avant que cette génération fût passée : ainsi ils ne voulaient rien avoir qui les attachât à cette malheureuse ville, ni à cette terre qui devait être désolée.

La vie commune entre tous les fidèles était donc une pratique singulière de cette première Eglise de Jérusalem, convenable aux personnes et aux temps ; car il semble difficile, parlant humainement, qu'une Eglise si nombreuse eût pu subsister longtemps sans fonds et sans revenus assurés ; et nous voyons par les *Actes* et par les *Epîtres* de saint Paul, qu'elle avait besoin du secours des autres Eglises, et que de toutes les provinces on envoyait des secours considérables pour les saints de Jérusalem. Et toutefois saint Chrysostome, si longtemps après, ne feint point encore de proposer cette manière de vie, comme un exemple imitable, et comme un moyen de convertir tous les infidèles. Il est à croire que ces saints de Jérusalem travaillaient de leurs mains à l'exemple de Jésus-Christ et des apôtres ; car nous ne saurions leur attribuer rien de trop parfait, et c'était encore un moyen considérable de suppléer au défaut de revenus.

Il est dit qu'ils persévéraient dans la doctrine des apôtres, et ils sont souvent nommés disciples, c'est à-dire qu'ils s'appliquaient à étudier la doctrine du salut, soit en écoutant les apôtres qui leur parlaient souvent en public et en particulier, et leur enseignaient tout ce qu'ils avaient appris du Seigneur, soit en lisant les saintes Ecritures, et en conférant les uns avec les autres. Il est dit qu'ils persévéraient dans la prière et qu'ils allaient tous les jours au temple s'assembler dans la galerie de Salomon, et y prier d'un même esprit. L'exemple de saint Pierre et de saint Jean qui allèrent au temple à l'heure de none, fait croire qu'ils observaient dès lors les mêmes heures que l'Eglise a toujours gardées depuis. Ils vivaient à l'extérieur comme les autres Juifs, pratiquant toutes les cérémonies de la loi, offrant même les sacrifices ; ce qu'ils continuèrent tant que le temple subsista ; et c'est ce que les Pères ont appelé, enterrer la synagogue avec honneur.

Après la prière, l'Ecriture marque la fraction du pain, qui signifie l'Eucharistie, comme en plusieurs autres passages du Nouveau Testament. On célébrait ce mystère, non pas dans le temple, où l'on n'avait pas assez de liberté, parce que les Chrétiens y étaient mêlés avec les Juifs, mais dans les maisons particulières entre les seuls fidèles ; et il était suivi, comme les sacrifices pacifiques, d'un repas dont l'usage continua longtemps entre les Chrétiens, sous le nom d'*Agape*, qui signifie charité. Il est dit que ces repas étaient accompagnés d'allégresse et de simplicité de cœur. En effet, tous ces fidèles étaient des enfants par l'humilité, la pureté et le désintéressement. En renonçant aux biens et aux espérances du siècle, ils avaient retranché la matière des passions et des chagrins de la vie, et ils n'étaient occupés que de l'espérance du ciel et du règne de Jésus-Christ qu'ils regardaient comme proche. Que si nous ne pouvons lire sans admiration le peu que l'Ecriture nous dit de cette première Eglise, il ne faut pas nous étonner qu'elle fût si aimée et si révérée de ceux qui en étaient les spectateurs. Elle subsista à Jérusalem pendant quarante ans, sous la conduite des apôtres, et particulièrement de saint Jacques, son évêque, jusqu'à ce que les fidèles, voyant approcher la punition de cette malheureuse ville, suivant les prédic-

tions du Sauveur, se séparèrent des Juifs infidèles, et se retirèrent à la petite ville de Pella, où ils se conservèrent pendant le siége.

On peut même pousser plus loin cette sainte tradition, c'est-à-dire, jusqu'à la dernière ruine de Jérusalem, sous l'empereur Adrien, puisque nous voyons jusque-là que cette Eglise, la mère de toutes les autres, eut des évêques circoncis et Juifs d'origine, par où l'on peut juger que la plupart du peuple l'était encore, et gardait les observances légales; mais depuis ce temps nous n'y voyons plus de distinction, parce qu'il ne fut plus permis aux Juifs d'habiter dans la nouvelle ville d'Elia, qu'Adrien bâtit à la place.

III. Cependant il se formait partout d'autres Eglises composées de Juifs et de gentils, qui, bien qu'ils fussent au-dessous de cette souveraine perfection, ne laissaient pas d'être des prodiges de vertu et de sainteté, vu l'état où se trouvaient les gentils avant leur conversion.

Ceux qui ne savent point l'histoire supposent que les hommes qui vivaient il y a seize cents ans étaient plus simples, plus innocents et plus dociles que ceux d'aujourd'hui, parce qu'ils ont ouï dire que le monde va toujours se corrompant, et qu'ils voient encore des marques de la franchise et de la bonne foi de nos pères. Mais ceux qui ont lu avec réflexion les livres qui nous restent des Grecs et des Romains, voient clairement le contraire. La prédication de l'Evangile commença sous l'empire de Claude et de Néron. On voit dans Tacite quelle était la cour de ces empereurs, et quels vices y régnaient. On voit les mœurs de ce même siècle dans Horace, dans Juvénal, dans Martial et dans Pétrone. Les infamies dont ces auteurs sont remplis, se disaient et s'écrivaient publiquement, parce que l'on ne se cachait pas pour les commettre; et il semble que la Providence ait conservé tous ces livres, d'ailleurs si pernicieux, pour nous montrer de quel abîme de corruption Jésus-Christ a tiré le genre humain. On voit les mêmes abominations dans Suétone, dans les auteurs de l'histoire d'Auguste, qui décrivent les deux siècles suivants; dans Lucien, dans Apulée, dans Athénée; en un mot dans tous les auteurs qui entrent dans quelque détail des mœurs. Les Pères mêmes de l'Eglise ont été obligés d'en parler assez ouvertement; entre autres saint Augustin, Tertullien, saint Clément Alexandrin : après quoi, on ne doit pas s'étonner du dénombrement affreux des vices du temps que saint Paul fait au commencement de l'*Epître aux Romains*.

La corruption des mœurs vint à Rome par la Grèce, l'Egypte et l'Orient. Il ne faut que jeter les yeux sur Aristophane, pour voir jusqu'où allait de son temps la dissolution des Grecs; il n'est que trop certain qu'ils n'étaient pas devenus plus sages, et que, depuis la conquête d'Alexandre, le luxe, la mollesse avaient fait chez eux de grands progrès. L'histoire des rois de Macédoine, d'Egypte et de Syrie, fournit des exemples fréquents de toutes sortes de vices et de débauches les plus monstrueuses. On sait en quelle réputation étaient Alexandrie, Antioche et Corinthe. On sait combien étaient fameuses, pour leurs délices et leur mollesse, les villes de l'Ionie et de l'Asie mineure. Ce fut toutefois au milieu de cette corruption que le christianisme prit naissance : ce fut dans ces mêmes villes que se formèrent les Eglises les plus illustres. La dissolution n'était pas seulement universelle dans tout l'empire romain, elle était publique, découverte, autorisée et consacrée par la religion. Les savants connaissent ce que c'était que les cérémonies de Bacchus et celles de Cybèle. On voyait partout Vénus, Adonis, Ganymède et tous les déguisements de Jupiter. Il n'y avait point de jardin qui n'eût l'idole du dieu ridicule qui y présidait, les femmes ne chantaient rien plus communément que les amours des dieux, comme l'on voit dans Virgile et dans Ovide, et la plupart des spectacles étaient infâmes ou cruels.

Les divertissements ordinaires du peuple romain étaient de voir les hommes s'entretuer, ou être déchirés par les bêtes. Tous les jours on mettait à la question des esclaves pour des causes très-légères, et on leur faisait souffrir des tourments horribles. Les gouverneurs des provinces exerçaient souvent de grandes cruautés sur ceux qui n'étaient pas Romains. Les empereurs faisaient mourir qui il leur plaisait, sans forme de procès; d'où vient que les méchants princes répandirent tant de sang, même des Romains les plus nobles. Enfin l'avarice n'était pas moindre que la cruauté; tout était plein de fraudes, de parjures, de faussetés, de calomnies, de violences, d'oppressions. Les seules oraisons de Cicéron en sont une preuve suffisante. Si Verrès, du temps de la république, commit tant de crimes en trois ans dans une seule province, que devaient faire, sous Caligula et sous Néron, des gouverneurs qui ne craignaient plus d'être accusés, et que l'exemple du prince autorisait? Et que ne firent point en effet Albin et Florus en Judée, et Flaccus en Alexandrie? Tels étaient donc ceux dont on faisait les Chrétiens, que nous tâcherons de décrire.

IV. Quelque vicieux qu'eussent été auparavant ceux qui étaient devenus Chrétiens, dès qu'ils étaient une fois baptisés et sanctifiés, on ne s'apercevait plus de ce qu'ils avaient été. Mais il ne faut pas dissimuler les bonnes dispositions de plusieurs d'entre les Grecs et les Romains.

Premièrement, ils étaient fort polis, et la politesse renferme nécessairement plusieurs bonnes qualités que l'on peut appeler des vertus superficielles. La gravité, la patience et la douceur dans la conversation; la complaisance, la gaieté, les expressions vives de respect ou d'affection, le goût de la bienséance en toutes choses, qui était exquis

chez les Grecs. On peut avoir tout cela sans vertu solide, et on ne peut ordinairement en manquer sans être méchant ou vicieux; mais la vertu n'est point parfaite sans cet extérieur qui la rend bien plus aimable et plus insinuante. Il y avait encore parmi les Grecs plusieurs véritables philosophes, c'est-à-dire des hommes qui cherchaient de bonne foi, et par tout l'effort de leur raison, ce qui pourrait les rendre heureux, et qui s'appliquaient sérieusement à chercher la vérité et à pratiquer la vertu, renonçant pour cette étude à toutes sortes d'affaires et de prétentions, et ne craignant ni la dépense, ni le travail, ni les voyages. Les Romains n'étaient pas si généralement corrompus qu'il ne restât de la magnanimité, de la fermeté, et de ces vertus qui avaient tant éclaté dans leurs ancêtres.

La grâce de l'Evangile venant sur ces belles dispositions naturelles, ne pouvait manquer de faire de grands effets. Saint Corneille, le premier des gentils qui reçut cette grâce, était un capitaine romain. On voit la générosité romaine dans plusieurs illustres martyrs, comme saint Laurent, saint Vincent, saint Sébastien; et dans plusieurs grands évêques, comme saint Cyprien, saint Ambroise, saint Léon. Pour la gravité des philosophes grecs, on peut la voir dans les Actes de saint Polycarpe, dans ceux de saint Pionius, prêtre de Smyrne, et dans les écrits de saint Justin et de saint Clément Alexandrin; et dans ces mêmes écrits on voit une érudition profonde et une extrême politesse. L'humilité chrétienne ayant corrigé la fierté des Romains et l'orgueil des philosophes, en fit de véritables sages : ayant une fois compris par la foi le but où ils devaient tendre, ils ne visaient à autre chose. Ces hommes si habiles et si intelligents, étant devenus chastes et désintéressés, devinrent aussi tranquilles et simples, de cette simplicité qui méprise l'artifice.

Aussi la religion chrétienne s'établit au milieu de l'empire romain, et au milieu de Rome même, lorsqu'elle était le plus florissante, dans le siècle le plus éclairé qui fut jamais, et en même temps le plus corrompu. La divinité de l'Evangile ne pouvait mieux éclater, qu'en triomphant des deux dispositions humaines qui lui étaient les plus opposées. La science et l'élévation d'esprit résistaient à la simplicité de la doctrine chrétienne et à l'humilité de la foi; la dépravation du cœur et la corruption des mœurs répugnaient à la pureté et à la sévérité de la morale. Il est nécessaire d'appuyer sur ces réflexions, afin que personne ne s'imagine que les apôtres n'aient eu affaire qu'à des gens grossiers et faciles à persuader. Tertullien a bien su le faire remarquer aux païens. « Jésus-Christ, dit il, n'a pas fait comme Numa, qui apprivoisait des hommes durs et farouches, les embarrassant par la multitude des divinités qu'il leur proposait à se rendre propices; mais trouvant des hommes déjà instruits et séduits par leur politesse, il leur a ouvert les yeux pour connaître la vérité. »

La méthode de prêcher l'Evangile était différente, suivant la disposition des sujets. On convainquait les Juifs par les prophéties, par les autres preuves tirées de l'Ecriture et de leurs traditions. On persuadait les gentils par des raisonnements plus simples, ou plus subtils selon leur capacité, et par l'autorité de leurs poëtes et de leurs philosophes. Les miracles excitaient l'attention des uns et des autres. Les *Actes des apôtres* nous fournissent des exemples de toutes ces différentes manières d'instruire. On ne parlait des choses de Dieu qu'à ceux qui les écoutaient sérieusement et tranquillement. Sitôt que les infidèles commençaient à se fâcher ou à rire, comme il arrivait souvent, le Chrétien se taisait, pour éviter de profaner les choses saintes, et d'exciter des blasphèmes. Avec le temps on publia quelques écrits, pour montrer aux païens le peu de fondement de leur religion, et les désabuser de leurs préjugés. Tels sont l'avis aux gentils de Clément Alexandrin, les trois livres de Théophile à Autolyque, le traité de Tatien contre les Grecs. Mais ce qui en attirait le plus, étaient les miracles encore fréquents, la sainte vie des Chrétiens et leur constance dans le martyre.

V. Quand quelqu'un demandait à être Chrétien, on le menait à l'évêque, ou à quelqu'un des prêtres, qui d'abord examinait si sa vocation était solide et sincère; car on craignait de profaner les mystères en les confiant à des personnes indignes, et de charger l'Eglise de gens faibles et légers, capables de la déshonorer par leur chute à la première persécution. On examinait donc celui qui se présentait, sur les causes de sa conversion, sur son état, s'il était libre, esclave, ou affranchi, sur ses mœurs et sa vie passée. Ceux qui étaient engagés dans une profession criminelle, ou dans quelque autre péché d'habitude, n'étaient point reçus qu'ils n'y eussent effectivement renoncé. Ainsi on rejetait les femmes publiques et ceux qui en faisaient trafic; les gens de théâtre, les gladiateurs, ceux qui couraient dans le cirque, qui dansaient ou chantaient devant le peuple, en un mot, tous ceux qui servaient aux spectacles, et ceux qui y étaient adonnés; les charlatans, les enchanteurs et les devins, ceux qui donnaient des caractères pour guérir ou préserver de certains maux, et qui faisaient métier de quelque autre espèce de superstitions. On ne recevait point toutes ces sortes de gens qu'ils n'eussent auparavant quitté leurs mauvaises habitudes, et on ne s'y fiait qu'après les avoir éprouvés quelque temps. Le zèle de la conversion des âmes ne rendait pas les Chrétiens plus faciles à ceux qui voulaient se joindre à eux.

Celui qui était jugé capable de devenir Chrétien, était fait catéchumène par l'imposition des mains de l'évêque, ou du prêtre commis de sa part, qui le marquait au front

du signe de la croix, en priant Dieu qu'il profitât des instructions qu'il recevrait, et qu'il se rendît digne de parvenir au saint baptême. Il assistait aux sermons publics, où les infidèles même étaient admis; mais de plus, il y avait des catéchistes qui veillaient toujours sur la conduite des catéchumènes, et leur enseignaient en particulier les éléments de la foi, sans leur expliquer à fond les mystères dont ils n'étaient pas encore capables. On les instruisait principalement des règles de la morale, afin qu'ils sussent comment ils devaient vivre après leur baptême. Cette instruction de morale est le sujet du *Pédagogue* de Clément, qui avait succédé au philosophe Panténus dans l'école d'Alexandrie, c'est-à-dire, dans la charge d'instruire ceux qui voulaient être Chrétiens. Origène lui succéda, et se fit ensuite soulager par saint Héraclas, lui donnant d'abord le soin des premières instructions.

Le temps du catéchuménat était ordinairement de deux ans, mais on l'allongeait ou l'abrégeait suivant le progrès du catéchumène. On ne regardait pas seulement s'il apprenait la doctrine, mais s'il corrigeait ses mœurs; et on le laissait en cet état jusqu'à ce qu'il fût entièrement converti. De là vient que plusieurs différaient leur baptême jusqu'à la mort; car on ne le donnajamais qu'à ceux qui le demandaient, quoiqu'on exhortât souvent les autres à le demander. Ceux qui demandaient humblement le baptême et qui en étaient jugés dignes, donnaient leurs noms au commencement du carême, pour être écrits sur la liste des compétents ou illuminés. Ainsi il y avait deux ordres de catéchumènes, les auditeurs et les compétents. Ceux-ci jeûnaient le carême, comme les fidèles, et joignaient au jeûne des prières fréquentes, des génuflexions, des veilles, et la confession de leurs péchés. Cependant on les instruisait plus à fond, leur expliquant le symbole, et particulièrement les mystères de la Trinité et de l'Incarnation; on les faisait venir plusieurs fois à l'église pour les examiner, et faire sur eux des exorcismes et des prières en présence des fidèles. C'est ce qu'on appelait les scrutins, que l'on a continué d'observer pendant plusieurs siècles, même pour les petits enfants: et il en reste encore des vestiges dans l'office de l'Eglise, particulièrement dans la messe du mercredi de la quatrième semaine de carême, où on lit l'évangile de l'aveugle-né.

A la fin du carême, on leur enseignait l'Oraison Dominicale, et on les instruisait succinctement des sacrements qu'ils allaient recevoir, et que l'on devait leur expliquer plus au long ensuite. Cet ordre d'instruction se voit clairement dans les *Catéchèses* de saint Cyrille de Jérusalem, et par la lettre du diacre Ferrand à saint Fulgence, touchant le baptême de l'Ethiopien. Ceux que par toutes ces épreuves on trouvait dignes du baptême, étaient nommés élus, et on les baptisait solennellement la veille de Pâques, afin qu'ils ressuscitassent avec Jésus-Christ; ou la veille de la Pentecôte, afin qu'ils reçussent le Saint-Esprit avec les apôtres: car on leur donnait en même temps la confirmation. Régulièrement on ne baptisait qu'à ces deux fêtes: le Pape saint Léon condamne la pratique des évêques de Sicile qui baptisaient à l'Epiphanie, et cette règle durait encore au xe siècle. Mais on baptisait en tout temps ceux qui se trouvaient en péril, comme lorsque la persécution était ouverte.

VI. Le jour du baptême étant venu, on amenait le catéchumène au baptistère; on le faisait renoncer au démon et à ses pompes; on l'interrogeait sur la foi, et il répondait en récitant le symbole des apôtres. Le baptême se faisait ordinairement par immersion; on plongeait trois fois les baptisés, et à chaque fois on nommait une des personnes divines. Toutefois le baptême par aspersion était jugé suffisant en cas de nécessité, comme pour les malades; mais le peuple nommait cliniques ceux qui avaient été ainsi baptisés dans le lit. On baptisait les enfants des fidèles sitôt qu'ils les présentaient, sans même attendre qu'ils eussent huit jours, et les parrains répondaient pour eux; mais tous les nouveaux baptisés étaient nommés enfants, quelque âge qu'ils eussent. Au baptême on joignait l'onction de l'huile sanctifiée sur l'autel; les baptisés étaient présentés à l'évêque, et par sa prière et l'imposition de ses mains, ils recevaient le Saint-Esprit, c'est-à-dire la confirmation; mais ceux qui mouraient sans ce sacrement, ne laissaient pas d'être tenus pour vrais fidèles. On faisait manger aux nouveaux baptisés du lait et du miel, pour marquer l'entrée de la vraie terre promise et l'enfance spirituelle: car c'était la première nourriture des enfants sevrés. Pendant la première semaine les néophytes portaient la robe blanche, qu'ils avaient reçue au sortir des fonts, pour marque de l'innocence qu'ils devaient garder jusqu'à la mort; et pendant cette même semaine ils s'abstenaient du bain ordinaire que l'on prenait tous les jours dans les pays chauds. Il ne paraît pas que les adultes changeassent de nom, puisque nous voyons plusieurs saints dont les noms venaient des faux dieux, comme Denis, Martin, Démétrius; mais pour les enfants, on leur donnait volontiers les noms des apôtres, ou quelques noms pieux tirés des vertus et de la créance; comme en grec, Eusèbe, Eustache, Hésychius, Grégoire, Athanase; en latin, Pius, Vigilius, Fidus, Sperantius, et les autres qui devinrent si fréquents depuis l'établissement du christianisme. Les nouveaux baptisés étaient aidés par ceux qui les avaient présentés au baptême, et par des prêtres qui les observaient encore longtemps, pour les dresser à la vie chrétienne.

Ils commençaient donc à mener une vie nouvelle, tout intérieure et toute surnaturelle, et à trouver facile ce qui leur paraissait impossible auparavant. La première

et la principale de leurs occupations était la prière, qui est aussi celle que saint Paul recommande en premier lieu, et comme il exhorte à prier sans cesse, suivant le précepte de Jésus-Christ, ils employaient toutes sortes de moyens pour n'interrompre que le moins qu'il était possible l'application de leur esprit à Dieu et aux choses célestes. Ils priaient en commun le plus qu'ils pouvaient, persuadés que plus il y a de personnes qui s'unissent ensemble pour demander à Dieu les mêmes grâces, plus elles ont de force pour les obtenir, suivant la parole du Sauveur: *Si deux de vous s'accordent ensemble sur la terre, quelque chose qu'ils demandent, elle leur sera donnée par mon Père qui est dans les cieux; car, où il y a deux ou trois personnes assemblées en mon nom, je suis au milieu d'elles.* (*Matth.* XVIII, 19, 20.) Saint Ignace recommande à saint Polycarpe que les assemblées soient fréquentes, et l'exhorte à y chercher chacun des fidèles par son nom. De plus, la présence des pasteurs donne plus d'autorité à ces prières, et on s'excite par les exemples réciproques de ferveur et de modestie.

Les prières publiques où ils assistaient le plus étaient celles du matin et du soir, que nous appelons laudes et vêpres. On les exhortait à consacrer ainsi le commencement et la fin de la journée, et à ne point s'en excuser pour les occupations temporelles, qui ne doivent être que l'accessoire des spirituelles. Les prières que nous appelons laudes, à cause des psaumes de louanges que nous y chantons, semblent avoir succédé au sacrifice du matin de l'ancienne loi. C'est encore une des parties les plus solennelles de l'office, comme il paraît par les commémoraisons, le luminaire et l'encens. Les vêpres tiennent la place du sacrifice du soir, et sont instituées pour sanctifier le commencement de la nuit. On les nommait quelquefois *lucernarium*, la prière des lampes, parce que c'était l'heure où l'on commençait à les allumer; et nous y chantons des hymnes qui font mention de la lumière et du souper qui suivait cette prière. Il était ordinaire de se donner le baiser de paix après la prière publique. Ceux qui ne pouvaient s'y trouver, les malades, les prisonniers, les voyageurs, s'assemblaient en particulier le plus qu'il était possible; et s'ils étaient seuls, ils ne laissaient pas de prier aux heures marquées.

VII. Outre les prières publiques du matin et du soir, on priait encore à tierce, à sexte, à none, et pendant la nuit. Clément Alexandrin, Tertullien et saint Cyprien marquent expressément toutes ces prières; ils les établissent par les exemples de l'Ancien et du Nouveau Testament, et en rendent des raisons mystérieuses. Origène veut que l'on prie au moins trois fois le jour, le matin, à midi, le soir, et encore la nuit. On se tournait à l'orient pour prier, et la posture ordinaire était de lever la tête et les mains au ciel. Les heures de la prière se comptaient suivant l'usage des Romains, qui divisaient tout le jour, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, en douze heures égales en chaque jour, mais inégales suivant que les jours étaient plus longs ou plus courts. La nuit était aussi divisée en douze heures et en quatre parties, que l'on nommait veilles ou stations, parce qu'à la guerre on ne relevait les gardes que quatre fois. Ainsi, pour nous régler sur les jours de l'équinoxe, on comptait prime ou la première heure, depuis six heures du matin jusqu'à sept; tierce à neuf heures, sexte à midi, none à trois heures, la douzième heure ou les vêpres à six heures du soir: de sorte qu'on priait pendant le jour de trois heures en trois heures.

On se relevait même pour prier au milieu de la nuit, suivant l'autorité du psaume, et l'exemple de saint Paul, lorsqu'il était en prison, après avoir été fouetté avec Silas. Clément Alexandrin, Tertullien et Origène font mention de cette prière de la nuit, saint Cyprien la recommande; et cette coutume de veiller en prières est louée de tous les Pères, comme très-utile pour mortifier le corps, et pour élever l'esprit à Dieu dans le temps le plus tranquille. On recommandait même de profiter des intervalles du sommeil pour méditer les *Psaumes* et l'Oraison Dominicale. On recommandait de réciter le symbole tous les matins, et dans toutes les occasions de péril.

Enfin, pour renouveler plus souvent l'attention à Dieu, et approcher le plus qu'ils pouvaient de l'oraison continuelle, ils faisaient des prières particulières à chacune de leurs actions, suivant ces paroles de saint Paul: *Que toutes vos actions et toutes vos paroles se fassent au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, rendant grâces par lui à Dieu son Père.* (*Col.* III, 17.) Ainsi tous les travaux, comme la culture de la terre, les semailles, la moisson et la récolte des fruits, commençaient et finissaient par des prières. On priait en commençant de bâtir une maison, ou à l'habiter; à faire une pièce d'étoffe ou un habit, ou à s'en servir, et ainsi toutes autres choses les plus communes. Nous voyons des exemples de ces prières dans plusieurs bénédictions que les rituels contiennent encore. La salutation au commencement d'une lettre et dans les autres rencontres n'était pas seulement un témoignage d'amitié, mais une prière. Pour les moindres actions, ils se servaient du signe de la croix, comme d'une bénédiction plus abrégée; ils le marquaient sur le front, et l'employaient presque à tout moment, c'est-à-dire toutes les fois qu'il fallait entrer, sortir, marcher, s'asseoir, se chauffer, boire et manger, et ainsi du reste. Dans les occasions de tentation, ils y ajoutaient le souffle pour chasser le démon.

Le corps des prières a toujours été les *Psaumes*, qui, étant prononcés gravement et distinctement, étaient d'une grande instruction, puisqu'ils renferment en abrégé tout ce que contiennent les autres livres sacrés, et donnent des modèles des senti-

ments qu'un homme de bien doit avoir dans tous les différents états de la vie. On y joignait toujours quelque lecture des autres livres saints, d'où sont venus les petits chapitres, ou *capitules* des heures. Comme les prières nocturnes étaient les plus longues, elles étaient accompagnées de plus de lectures; et comme la messe est la partie la plus solennelle de tout l'office, c'est aussi celle où il y avait le plus d'instruction. On ne lisait comme Ecritures divines que celles qui étaient dans le canon, c'est-à-dire celles que la tradition constante des Eglises autorisait; et l'on nommait apocryphes, c'est-à-dire cachées ou obscures, celles que quelques particuliers voulaient y ajouter. De peur que les livres ecclésiastiques ne fussent altérés par la témérité des copistes, on y mettait quelquefois une protestation, où l'on conjurait par le jugement de Dieu celui qui transcrirait de le faire fidèlement. Saint Irénée l'a fait dans son épître à Florin, et telle est la menace que nous voyons à la fin de l'*Apocalypse*.

VIII. L'église n'était pas seulement pour les Chrétiens la maison de prière, mais l'école du salut. L'évêque expliquait l'Evangile et les autres livres sacrés, avec l'assiduité d'un professeur, quoique avec plus d'autorité; d'où vient que, dans le style des anciens, le nom de docteur ne s'applique guère qu'aux évêques. Ils instruisaient, et publiquement, dans l'assemblée des fidèles, et par les maisons, comme dit saint Paul; et ils accommodaient leurs instructions à chaque genre de personnes, comme il est marqué dans les *Epîtres à Tite* et *à Timothée*. Ils faisaient profession de ne rien dire d'eux-mêmes, de n'être point curieux, de ne rien chercher après l'Evangile; mais de tout rapporter fidèlement ce qu'ils avaient appris de leurs pères, c'est-à-dire des prêtres et des évêques plus anciens, par une tradition qui remontait sans interruption jusqu'aux apôtres. Ils imprimaient dans l'esprit des fidèles une grande horreur de toute sorte de nouveauté, principalement dans la doctrine, de sorte que, si les particuliers entendaient quelque discours contraire à leur foi, ils ne s'amusaient pas à le contredire, laissant ce soin à leurs pasteurs; mais ils bouchaient leurs oreilles, et s'enfuyaient. De là vient que tant d'hérésies, qui s'élevèrent dans les premiers siècles, furent condamnées la plupart sans conciles et sans jugements en forme dont nous ayons connaissance. Les pasteurs catholiques étaient tous d'accord de la tradition, et les peuples inviolablement attachés à leur doctrine.

Les fidèles étudiaient encore la loi de Dieu chacun en son particulier, et la méditaient jour et nuit. Ils relisaient dans leurs maisons ce qu'ils avaient ouï lire à l'église, et s'imprimaient dans la mémoire les explications du pasteur, s'en entretenant les uns avec les autres; surtout les pères avaient soin de faire ces répétitions dans leurs familles, car chacun dans la sienne était comme un pasteur particulier qui présidait aux prières et aux lectures domestiques, instruisait sa femme, ses enfants et ses serviteurs; les exhortait familièrement, et les entretenait dans l'union de l'Eglise par la soumission parfaite qu'il avait à son pasteur. Ce que nous disons des pères doit aussi s'entendre des mères. Saint Basile et saint Grégoire de Nysse, son frère, faisaient gloire d'avoir conservé la foi qu'ils avaient apprise de leur aïeule sainte Macrine, instruite par saint Grégoire thaumaturge; et là semble se rapporter l'éloge que saint Paul donne à la foi de la mère et de l'aïeule de saint Timothée. Une marque du grand soin qu'avaient les pères et les mères de bien instruire leur famille, est que l'on ne voit dans toute l'antiquité aucun vestige de catéchisme pour les enfants, ni aucune instruction publique pour ceux qui avaient été baptisés avant l'âge de raison. Les maisons particulières étaient alors les églises, dit saint Chrysostome

Plusieurs Chrétiens, même entre les laïques, savaient l'Evangile par cœur, tant ils le lisaient assidument. Ils le portaient d'ordinaire sur eux, et on a trouvé plusieurs saints enterrés avec l'Evangile sur la poitrine. Saint Chrysostome témoigne qu'encore de son temps, plusieurs femmes le portaient pendu à leur cou, qu'on se lavait les mains pour prendre les livres sacrés; que chacun composait son extérieur; que les hommes se tenaient tête nue, et que les femmes se couvraient par respect. On voit des saintes martyres qui, dans la persécution de Dioclétien, ayant été obligées de tout abandonner, et de se retirer dans les cavernes, ne regrettaient que les livres sacrés, qu'elles n'avaient plus la consolation d'étudier jour et nuit comme auparavant.

Les Chrétiens lisaient encore des écrits des évêques et des autres ecclésiastiques; car il y en eut un grand nombre de célèbres dès les premiers siècles. Eusèbe nous en nomme environ quarante, sans ceux qui n'avaient pas mis leurs noms à leurs ouvrages, ou dont il ne parle qu'en général. Il est vrai que nous en avons perdu la plus grande partie. Ce n'est pas que la plupart des évêques ne fussent détournés de faire des livres par leur humilité, par la crainte de divulguer les mystères, par leurs grandes occupations, et par les persécutions qui ne les laissaient pas même vivre longtemps; mais il fallait toujours écrire des lettres pour diverses affaires, et défendre la religion contre les hérétiques et les païens. D'ailleurs il y avait tant de savants, tant de philosophes et d'orateurs par tout l'empire, principalement en Grèce et en Orient, qu'il se trouvait toujours parmi les Chrétiens un grand nombre de bons écrivains.

IX. On recommandait aux fidèles de s'abstenir des livres des païens, comme étant capables de renverser la foi des faibles, et d'ailleurs inutiles : « Car que vous manque-t-il dans la loi de Dieu? disait un ancien auteur. Si vous voulez de l'histoire, vous avez les *Livres des Rois*; si vous voulez

de la philosophie et de la poésie, vous avez les prophètes, *Job* et les *Proverbes*, où vous trouverez plus d'esprit que dans tous les poëtes et les philosophes ; parce que ce sont les paroles de Dieu, qui est le seul sage; si vous aimez les cantiques, vous avez les *Psaumes;* si vous cherchez les antiquités, vous avez la *Genèse ;* enfin la loi du Seigneur vous fournit des préceptes et des avis salutaires. » Les évêques et les prêtres ne laissaient pas de lire des livres profanes, et de les employer utilement, pour combattre les gentils par l'autorité de leurs poëtes et de leurs philosophes. Ils faisaient profession d'embrasser toutes les vérités, quelque part qu'elles se trouvassent écrites, comme leur appartenant, puisqu'ils étaient les disciples de Jésus-Christ qui est le Verbe, *Logos*, c'est-à-dire la souveraine raison. Origène se servait utilement de toutes les sciences humaines pour attirer les gens d'esprit à la religion.

C'était particulièrement aux riches que l'on recommandait de lire assidument l'Ecriture, pour éviter l'oisiveté et la curiosité; les autres faisaient des métiers pour gagner de quoi vivre, payer leurs dettes, et faire l'aumône; mais ils choisissaient les métiers les plus innocents, et qui s'accommodaient le mieux avec la retraite et l'humilité. Plusieurs même d'entre les Juifs se réduisaient à la pauvreté volontaire, en distribuant leurs biens aux pauvres, principalement dans le temps des persécutions, pour se préparer au martyre. Les premiers disciples des apôtres, qui travaillèrent après eux à la propagation de l'Evangile, en usaient de même par un motif encore plus relevé. Ils vendaient leurs biens, et en donnaient le prix aux pauvres, afin d'aller avec plus de liberté prêcher la foi de tous côtés dans les pays les plus éloignés. Plusieurs Chrétiens travaillaient de leurs mains simplement pour éviter l'oisiveté; car il était fort recommandé de fuir ce vice entre les autres, et ceux qui en sont les plus inséparables, savoir, l'inquiétude, la curiosité, la médisance, les visites inutiles, les promenades, l'examen de la conduite d'autrui. Au contraire, on exhortait chacun à demeurer en repos et en silence, occupé à quelque travail utile, principalement aux œuvres de charité envers les malades, envers les pauvres, et tous les autres qui avaient besoin de secours.

La vie chrétienne était donc une suite continuelle de prières, de lecture et de travail, qui se succédaient selon les heures, et n'étaient interrompus que le moins qu'il se pouvait par les nécessités de la vie. Mais quelque occupation qu'ils eussent, ils la regardaient toujours comme l'accessoire de la religion, qu'ils comptaient pour la principale et pour l'unique affaire qui devait les occuper toute leur vie. Leur profession était d'être Chrétiens purement et simplement ; ils ne prenaient point d'autre qualité, et quand les juges les interrogeaient sur leur nom, leur pays, leur condition, ils disaient pour toute réponse : « Je suis Chrétien. »

Ils n'aimaient pas les professions qui occupent ou dissipent trop, le trafic, la poursuite des affaires, les charges publiques; et toutefois ils demeuraient dans les emplois où ils étaient avant leur baptême, quand ils n'avaient rien d'incompatible avec la piété. Ainsi on n'obligeait point les gens de guerre à quitter le service, quand ils se faisaient Chrétiens : on leur faisait seulement observer la règle qui leur est donnée dans l'Evangile : de se contenter de leur paye, et de ne point faire de concussions ni de fraudes. Il y avait grand nombre de soldats chrétiens : témoin la légion fulminante du temps de Marc-Aurèle, et la Thébéenne, qui souffrit le martyre tout entière, avec saint Maurice son tribun, sous Maximien Herculius. La discipline militaire des Romains, qui se maintenait encore, consistait principalement dans la frugalité, dans le travail, dans l'obéissance et la patience : toutes vertus fort à l'usage des Chrétiens. Ils évitaient cependant quelquefois de s'enrôler, ou même quittaient le service pour ne point s'exposer à prendre part aux superstitions des païens; à manger des viandes immolées, à adorer les enseignes où il y avait des idoles, à jurer par le génie de l'empereur, à se couronner de fleurs aux pompes profanes.

X. Les Chrétiens jeûnaient plus souvent que les Juifs; mais la manière de jeûner était à peu près la même, renfermant les marques naturelles d'affliction. L'essentiel était de ne manger qu'une fois par jour, vers le soir, c'est-à-dire ne faire qu'un souper, s'abstenir de vin et des viandes les plus délicates et les plus nourrissantes, et passer la journée dans la retraite et la prière. Le livre des pasteurs, si respecté des anciens, dit que ce jour-là on doit commencer dès le matin à se retirer pour prier, que l'on ne doit prendre que du pain et de l'eau, et donner aux pauvres ce que l'on dépenserait de plus. En effet, on joignait toujours l'aumône au jeûne, et le jeûne même fournissait de quoi la faire, en retranchant une partie de la dépense ordinaire. On croyait rompre le jeûne en buvant hors du repas. Saint Fructueux, évêque de Tarragone, allant au martyre, refusa un breuvage qu'on lui offrait pour le fortifier, en disant qu'il n'était pas encore l'heure de rompre le jeûne : c'était un vendredi à dix heures du matin. Dans les premiers temps on ne comptait pour jeûnes d'obligation dans la loi nouvelle que ceux qui précédaient la Pâque, c'est-à-dire le carême. L'Eglise les observait en mémoire de la passion de Jésus-Christ, appliquant ainsi ce qu'il avait dit, qu'elle jeûnerait quand son époux lui serait ôté. Il y avait d'autres jeûnes qui n'étaient que de dévotion, le mercredi de chaque semaine, les jeûnes commandés par les évêques pour les besoins extraordinaires des Eglises, ceux que chacun s'imposait pour sa dévotion particulière. Le jeûne du mercredi et du vendredi, autrement de la quatrième et de

la sixieme férie, se nommait *station*, nom tiré des factions militaires, et souvent appliqué aux jeûnes de dévotion. Les jeûnes de ces deux jours étaient encore fondés sur la passion de Jésus-Christ, parce que le mercredi on tint conseil contre lui, et que le vendredi il mourut.

Ces jeûnes étaient différents, et on en comptait de trois sortes : les jeûnes de station qui ne duraient que jusqu'à none, en sorte que l'on mangeait à trois heures après midi, on les nomme aussi demi-jeûnes ; le jeûne du carême qui durait jusqu'à vêpres, c'est-à-dire environ six heures du soir et le coucher du soleil ; le jeûne double et renforcé, dans lequel on passait un jour sans manger. On jeûnait aussi le samedi saint, quelques-uns y joignaient le vendredi ; d'autres passaient trois jours, d'autres quatre, d'autres tous les six jours de la semaine sainte sans prendre de nourriture, chacun selon ses forces. On observait ce jeûne double en Espagne tous les samedis, et de plus un jour de chaque mois, excepté juillet et août. La raison de jeûner jusqu'à none était pour honorer l'heure de la mort de Jésus-Christ, et jusqu'à vêpres pour honorer sa sépulture.

Les degrés d'abstinence étaient encore différents : les uns ne mangeaient rien de cuit, d'autres se réduisaient aux viandes sèches, s'abstenant non-seulement de la chair et du vin, mais des fruits vineux et succulents, et ne mangeant avec le pain que des noix, des amandes, et des fruits semblables ; d'autres se contentaient de pain et d'eau ; quelques-uns même, outre la semaine sainte, passaient plusieurs jours sans manger et quelquefois jusqu'à dix soleils, comme parle Lucien, témoin non suspect ; car, dans ces jeûnes continués extraordinairement, on comprenait même les dimanches, dans lesquels régulièrement il n'était pas permis de jeûner.

On est aujourd'hui peu touché de ces exemples, on croit que ces anciennes austérités ne sont plus praticables. La nature, dit-on, est affaiblie depuis tant de siècles, on ne vit plus si longtemps, les corps ne sont plus si robustes ; mais quelles sont les preuves de ce changement ? Il n'est point ici question des temps héroïques de la Grèce, ni de la vie des patriarches, ou des hommes d'avant le déluge ; il s'agit du temps des premiers empereurs romains, et des auteurs grecs et latins les plus connus. Que l'on y cherche tant que l'on voudra, on ne trouvera point que la vie des hommes soit raccourcie depuis dix-sept cents ans. Dès lors, et longtemps devant, elle était bornée à soixante-dix ou quatre-vingts ans. Dans les premiers siècles du christianisme, quoiqu'il y eût encore des païens grecs et quelques Romains qui pratiquassent ces exercices du corps qui contribuent à le fortifier, il y en avait encore plus qui s'affaiblissaient par les débauches, particulièrement par celles qui ruinent le plus la santé, et qui font qu'aujourd'hui plusieurs d'entre les levantins vieillissent de si bonne heure. Cependant de ces débauches, d'Egypte et de Syrie, sont venus les plus grands jeûneurs, et ces grands jeûneurs ont vécu plus longtemps que les autres hommes. Il est vrai que dans les pays chauds le jeûne est moins pénible, mais on ne laisse pas de voir de grands exemples d'abstinence en Gaule et dans des pays plus froids, et cela plus de mille ans après les apôtres ; car l'ancienne règle du jeûne a duré jusqu'au temps de saint Bernard.

XI. Les Chrétiens, aussi bien que les Juifs, regardaient le jeûne comme un état d'affliction. Il est vrai que les Juifs l'appliquaient souvent à satisfaire la tristesse naturelle causée par la perte d'une personne chère, ou par quelque autre malheur purement temporel. Les autres nations en usaient de même, et nous voyons de semblables marques de deuil chez les Grecs et les Romains ; mais les Chrétiens, appliquant tout aux choses spirituelles, employaient ces marques extérieures d'affliction pour exciter la tristesse qui opère le salut, c'est-à-dire la componction des péchés. Saint Cyprien veut qu'un pécheur pleure la mort de son âme, au moins comme la mort d'une personne chère ; et saint Chrysostome se sert de la même comparaison. Ils regardaient encore le jeûne comme utile à prévenir les tentations, en affaiblissant le corps, et le soumettant à l'esprit. C'était une suite du jeûne de s'éloigner de toutes sortes de plaisirs même permis ; les personnes mariées vivaient en continence, on observait plus de retraite et de silence, on était plus assidu à l'église, on priait et on lisait beaucoup plus.

Mais, le jeûne à part, les repas des Chrétiens étaient toujours accompagnés de frugalité et de modestie. On leur recommandait de ne pas vivre pour manger, mais de manger pour vivre, c'est saint Clément Alexandrin qui le dit ; de ne prendre de nourriture que ce qu'il faut pour la santé et la force nécessaire au travail ; de renoncer à toutes les viandes exquises, à l'appareil des grands repas, et à tout ce qui a besoin de l'art des cuisiniers. Ils prenaient à la lettre et comme une règle générale cette parole de saint Paul : *Il est bon de ne point manger de chair et de ne point boire de vin.* (*Rom.* XIV, 21.) C'était principalement aux femmes et aux jeunes gens que l'on recommandait l'abstinence du vin, et ceux qui en buvaient y mettaient toujours beaucoup d'eau ; s'ils mangeaient de la chair de quelques animaux, c'était plutôt du poisson et de la volaille, que de la grosse viande des bêtes à quatre pieds, qu'ils estimaient trop succulente et trop nourrissante ; mais toujours ils s'abstenaient du sang et des viandes suffoquées, suivant la décision du concile des apôtres qui s'est observée pendant plusieurs siècles. Plusieurs donc ne vivaient que de laitage, de fruits et de légumes ; encore trouvaient-ils les légumes, comme les pois, les fèves, les lentilles trop nourrissantes pour ceux qui voulaient dompter leur chair ; ils les réduisaient aux simples herbes avec

le pain et l'eau, prenant encore à la lettre ce passage de saint Paul : *Que celui qui est faible mange des herbes.* (*Rom.* XIV, 2.) On remarque de l'apôtre saint Matthieu qu'il ne vivait que d'herbes, de bourgeons et de graines.

Il est vrai que cette abstinence n'était pas si extraordinaire alors qu'elle le serait aujourd'hui; quoique le luxe des tables fût excessif, comme l'on voit dans les auteurs grecs et latins de ce temps-là, particulièrement dans Athènes, il n'était pas venu au point où il est aujourd'hui parmi nous. Les Egyptiens et plusieurs autres orientaux gardaient encore leurs abstinences superstitieuses : l'abstinence des pythagoriciens était fort estimée, comme il paraît par l'exemple d'Apollonius de Tiane et par les écrits de Porphyre. Horace, tout épicurien qu'il était, compte pour son ordinaire des légumes et des herbes, et ne promet pas autre chose à son ami qu'il prie à souper. L'empereur Auguste vivait le plus souvent de pain bis, de fromage, de figues, de dattes, de raisins et de petits poissons. On trouvera une infinité d'exemples semblables. Il était ordinaire de ne faire par jour qu'un grand repas, le soir, après que toutes les affaires étaient expédiées, et que chacun était retiré chez soi : c'était le souper ou la cène. L'autre repas était plutôt un déjeuner qu'un dîner à notre manière, puisque ce n'était qu'un repas léger pour se soutenir le long de la journée, et plusieurs n'en faisaient point. On compte entre les excès de Vitellius qu'il faisait souvent quatre repas, et toujours trois.

Les Chrétiens vivaient au moins comme les païens les plus sages, et par conséquent n'usaient que de viandes fort simples, plutôt de ce qui se mange sans feu et sans apprêt, que ce qu'il faut cuire, et ne faisaient au plus que deux repas, condamnant absolument, suivant la doctrine des apôtres, ces collations après souper, appelées comessations, qui faisaient passer la nuit en débauche. Le repas, quelque simple et quelque léger qu'il fût, était précédé et suivi de grandes prières, dont nous avons encore une formule entre les prières ecclésiastiques, et Prudence a fait deux hymnes sur ce sujet, où l'esprit de ces premiers siècles est bien marqué.

Il était ordinaire en ce temps-là de faire lire pendant le repas. Pline n'y manquait jamais, et Juvénal invitant un de ses amis à souper avec lui, promet de faire lire Homère et Virgile. Les Chrétiens faisaient lire l'Ecriture sainte, et chantaient des cantiques spirituels et des airs graves, au lieu des chansons profanes et des bouffonneries dont les païens accompagnaient leurs festins; car ils ne condamnaient ni la musique, ni la joie, pourvu qu'elle fût sainte et qu'elle eût Dieu pour objet. Ils ne mangeaient point avec les hérétiques et les autres excommuniés, ni même avec les catéchumènes, mais ils mangeaient quelquefois avec les infidèles, pour ne pas rompre avec eux toute société.

XII. Tout le reste de la vie des Chrétiens était du même air de modestie. Ils ne faisaient cas que de la grandeur et de la noblesse intérieures; ils n'estimaient que les richesses spirituelles; ils condamnaient tout ce que le luxe avait introduit dans cette richesse prodigieuse de l'empire romain, comme la dépense en grands bâtiments ou en meubles précieux, les tables d'ivoire, les lits d'argent garnis d'étoffes de pourpre et d'or, la vaisselle d'or et d'argent ciselée et ornée de pierreries. Voici les meubles que les persécuteurs trouvèrent dans la chambre où sainte Domne, vierge fort riche de Nicomédie, vivait enfermée avec l'eunuque saint Jude : une croix, les *Actes des apôtres*, deux nattes sur le plancher, un ensensoir de terre, une lampe, un petit coffre de bois où ils gardaient le saint sacrement pour se communier.

Les Chrétiens rejetaient les habits de couleur trop éclatante; mais saint Clément d'Alexandrie recommandait le blanc comme symbole de pureté, et c'était la couleur ordinaire chez les Grecs et les Romains. Les Chrétiens rejetaient aussi les étoffes trop fines, surtout la soie, alors encore si rare qu'elle se vendait au poids de l'or; les bagues, les joyaux, la frisure des cheveux, les parfums, l'usage trop fréquent des bains, la trop grande propreté, en un mot, tout ce qui peut exciter l'amour sensuel et la volupté. Prudence compte pour la première marque de la conversion de saint Cyprien le changement de l'extérieur et le mépris de la parure. Apollonius, ancien auteur ecclésiastique, fait ce reproche aux montanistes, en parlant de leurs prétendus prophètes : « Dites-moi, un prophète se teint-il le poil? aime-t-il les ornements? joue-t-il aux dés? prête-t-il à usure? Qu'ils disent si cela est permis ou non; je montrerai qu'ils le font. » Un martyr, pour convaincre d'imposture un faux Chrétien, représentait aux juges que ce trompeur était frisé, et qu'il aimait les barbiers; qu'il regardait les femmes avec trop d'application; qu'il mangeait beaucoup et sentait le vin. Tout l'extérieur des Chrétiens était sévère et négligé, au moins simple et sérieux. Quelques-uns quittaient l'habit ordinaire pour prendre celui des philosophes, comme Tertullien et saint Héraclas, disciple d'Origène.

Il y avait peu de divertissements à leur usage; ils fuyaient tous les spectacles publics, soit du théâtre, soit de l'amphithéâtre, soit du cirque. Au théâtre se jouaient les tragédies et les comédies; à l'amphithéâtre se faisaient les combats des gladiateurs ou des bêtes; le cirque était pour les courses de chariots. Tous ces spectacles faisaient partie du culte des faux dieux et des pompes du démon : c'était assez pour en bannir les Chrétiens; mais ils les regardaient encore comme une grande source de corruption pour les mœurs : on ne doit point

aimer, dit Tertullien, les images de ce qu'on ne doit point faire. Le théâtre était une école d'impudicité, l'amphithéâtre de cruauté; les Chrétiens en étaient si éloignés, qu'ils ne voulaient pas même voir les exécutions de justice. Tous ces jeux fomentaient toutes sortes de passions; ceux même du cirque qui paraissaient les plus innocents, sont détestés par les Pères, à cause des factions qui y régnaient et qui produisaient tous les jours des querelles et des animosités furieuses, souvent même des combats sanglants. Enfin, ils blâmaient la grande dépense de ces spectacles, l'oisiveté qu'ils fomentent, la rencontre des hommes qui s'y trouvent mêlés et disposés à se regarder avec trop de liberté et de curiosité.

XIII. Les Chrétiens condamnaient aussi les dés et les autres jeux sédentaires, dont le moindre mal est d'entretenir la fainéantise. Ils blâmaient les grands éclats de rire et tout ce qui les excite, les actions et les discours ridicules, les contes plaisants, les bouffonneries, et à plus forte raison ils rejetaient toutes sortes de gestes et de discours déshonnêtes; ils ne voulaient pas même qu'il y eût rien dans la vie des Chrétiens d'indécent, de bas, et d'indigne d'honnêtes gens; point de ces discours fades et de ce babil inutile si ordinaire au petit peuple et surtout aux femmes, mais condamné par saint Paul, lorsqu'il dit que nos discours doivent toujours être assaisonnés du sel de la grâce: c'était pour retrancher tous ces maux, que l'on recommandait si fort le silence

Cette discipline paraîtra sans doute aujourd'hui bien sévère; mais on s'en étonnera moins, si l'on considère que les railleurs sont souvent blâmés et maudits dans les saintes Ecritures, que la vie de Jésus-Christ et de ses disciples a été très-sérieuse, et que saint Paul condamne nommément ce que les Grecs appellent eutrapélie, et dont Aristote avait voulu faire une vertu. C'est ce que l'interprète latin a rendu par le mot de scurrilité, qui l'a fait méconnaître aux docteurs modernes. En effet, toute la vie chrétienne consiste à expier les péchés passés par la pénitence, et à se prémunir contre les péchés futurs par la mortification des passions. Le pénitent pour se punir d'avoir abusé des plaisirs, doit commencer par se priver de ceux mêmes qui sont permis; et pour éteindre la concupiscence, ou du moins l'affaiblir, il ne faut lui accorder que le moins qu'il est possible. Ainsi un véritable Chrétien ne doit jamais chercher le plaisir sensible, mais seulement prendre en passant celui qui se trouve attaché aux fonctions nécessaires de la vie, comme de manger et de dormir. S'il prend quelque divertissement, ce doit être un divertissement véritable, c'est-à-dire un repos pour satisfaire à la faiblesse de la nature qui succomberait, si le corps travaillait toujours, et si l'esprit était continuellement appliqué. Mais de chercher le plaisir sensible pour le plaisir, et d'en faire sa fin, rien n'est plus contraire à l'obligation de renoncer à nous-mêmes, qui est l'âme des vertus chrétiennes. Le travail du corps, ou l'exercice modéré, relâchent l'esprit; le simple repos, la nourriture et le sommeil suffisent pour remettre le corps; les jeux ne sont jamais nécessaires; on le voit par l'exemple des pauvres et de tout le peuple qui travaillent continuellement; ce sont les riches et les gens de loisir qui cherchent les divertissements, pour diminuer l'ennui de leur oisiveté.

Cette disposition sérieuse et mortifiée des vrais Chrétiens se voit par le génie des hérésies de ces premiers temps, qui ne venaient la plupart que d'un excès de sévérité et de haine du corps. Les montanistes ajoutaient plusieurs jeûnes d'obligation à ceux de l'Eglise, condamnaient les secondes noces, et ne voulaient point de pénitence, ne croyant pas que l'Eglise eût le pouvoir de relever ceux qui tombaient dans de grands crimes après le baptême.

Mais quelque sévère que nous paraisse la vie des premiers Chrétiens, il ne faut pas nous imaginer qu'elle fut triste. Saint Paul ne leur demandait pas l'impossible, quand il les exhortait à se réjouir. S'ils se privaient des plaisirs violents que cherchent la plupart des hommes, aussi étaient-ils exempts des chagrins et des autres passions qui les tourmentent, puisqu'ils vivaient sans ambition, sans avarice; n'étant point attachés aux biens de la vie présente, ils étaient peu touchés de ces calamités, ils avaient la paix de la bonne conscience, la joie des actions vertueuses par lesquelles ils s'efforçaient de plaire à Dieu; et surtout l'espérance de l'autre vie qu'ils regardaient comme proche: car ils savaient que tout ce monde visible passe promptement, et les persécutions leur paraissaient des préliminaires du jugement universel.

Ainsi le soin de la postérité ne les inquiétait pas; ils souhaitaient à leurs enfants le même bonheur qu'à eux-mêmes, de sortir promptement du monde. S'ils les laissaient orphelins, comme il arrivait souvent aux martyrs, ils savaient que l'Eglise serait leur mère, et qu'ils ne manqueraient de rien. Ils vivaient donc au jour le jour du travail de leurs mains, ou de leur revenu qu'ils partageaient avec les pauvres; sans inquiétude, sans affaires, éloignés non-seulement de tout gain sordide, ou tant soit peut suspect d'injustice, mais encore de tout désir d'amasser et de s'enrichir. Le désordre dont les prélats se plaignaient le plus dans l'intervalle des persécutions, était que les Chrétiens acquéraient des immeubles, et cherchaient des établissements sur la terre. Des hommes si détachés de toutes les choses temporelles, n'avaient pas grand goût pour les plaisirs des sens; et nous ne sommes pas bien Chrétiens, si nous n'avons au moins un désir sincère de leur ressembler, «Quel plaisir plus grand,» dit Tertullien, «que le mépris du monde, la vraie liberté, la pu-

reté de conscience, se contenter de peu, ne point craindre la mort! Vous foulez aux pieds les dieux des gentils, vous chassez les démons, vous guérissez les maladies, vous vivez en Dieu : voilà les plaisirs, voilà les spectacles des Chrétiens. »

CHAPITRE III.

Mœurs des nouveaux Chrétiens convertis à la foi dans les siècles derniers.

Chrétiens du Japon au XVIe siècle.

Le saint apôtre des Indes, François Xavier, ayant porté l'Evangile aux extrémités de l'Asie, jusque dans le Japon, par ses prédications, ses vertus et ses miracles, et l'œuvre qu'il avait commencée ayant été continuée par des ouvriers formés de sa main, elle avait tellement prospéré, malgré tous les efforts de l'enfer, que la religion chrétienne était presque la dominante, au moins parmi les peuples, et qu'on comptait jusqu'à douze à quinze souverains et une foule de princes de leur sang, qui faisaient beaucoup plus d'estime de la croix que du diadème. Toutes les vertus florissaient parmi ces admirables Chrétiens. Leur ferveur était étonnante, et néanmoins, toujours mécontents d'eux-mêmes, ils s'accusaient sans cesse de lâcheté, et se croyaient à peine dignes du nom de Chrétiens; leur délicatesse de conscience était si grande, qu'il n'était presque pas possible de les rassurer après les fautes les plus ordinaires. L'esprit de pénitence les dominait à un tel point, qu'il fallait toute l'autorité des missionnaires pour empêcher les excès de mortification qui ruinaient leur santé. Un Portugais qui avait tout observé sur les lieux, et particulièrement la chrétienté de Tirando, écrivait en Europe que dans toute l'Eglise il n'y avait point de religieux qu'elle ne surpassât dans la pratique des jeûnes et des austérités de toute espèce; qu'à voir ces néophites en oraison, on les prendrait pour des contemplatifs consommés; en un mot, qu'il lui semblait depuis ce spectacle qu'il n'était plus Chrétien lui-même. Tous les Européens qui avaient été au Japon, tenaient le même langage, et ne pouvaient plus parler d'autre chose dans tous les endroits où ils passaient ensuite. On admira surtout dans la ville de Sacai, la plus forte, la plus riche, la plus agréable et la plus débordée du Japon, on admira, dans ce centre de la volupté et de la corruption, un enfant de quatorze ans qui semblait moins un mortel qu'un séraphin, embrasé des plus vives ardeurs de l'amour divin; il avait une sœur qui donna dans le Japon le premier exemple qui porta tant d'autres jeunes personnes à se consacrer au Seigneur par le vœu de chasteté perpétuelle.

Cette mission si florissante du Japon, répandue dans toutes les provinces d'un empire d'environ trois cents lieues de longueur sur une largeur de soixante, n'avait pour ministres sacrés que cinquante missionnaires, tant japonais qu'européens, avec un nombre plus grand, il est vrai, de catéchistes nationaux. Quantité de néophites qui n'avaient pas vu un prêtre depuis plusieurs années, bien loin de profaner leur baptême, croissaient de jour en jour en foi et en ferveur. Des laïques zélés de toute condition suppléaient au défaut d'ouvriers évangéliques, et souvent des princes même devenaient les apôtres de leurs sujets, et ne croyaient jamais remplir plus dignement la charge de père des peuples qu'en les conduisant par les routes de la vertu et de la félicité suprême.

Civandono, l'un des plus puissants souverains du Japon, prince dont la valeur et l'habileté égalaient la prudence, et qui, après avoir balancé longtemps, avait enfin renoncé aux voluptés qui le retenaient dans le paganisme, et s'efforçait de racheter par l'éminence de ses vertus le temps perdu dans le crime, était si ferme dans la foi, qu'il jura publiquement que quand tous les missionnaires, tous les Chrétiens de l'Europe, et le Pape même, viendraient à y renoncer, il n'en serait pas moins disposé à verser son sang Pour en défendre jusqu'au dernier article. Il bâtit une ville toute peuplée de Chrétiens pour s'y retirer, après avoir mis son fils sur son trône, afin de ne vaquer plus qu'à Dieu, et de s'épargner la vue des idolâtres, dont la rencontre lui tirait les larmes des yeux. Quant à l'observation des lois évangéliques, il promit d'abord à Dieu de mourir plutôt que de transgresser aucun précepte; puis il fit un vœu formel de suivre tous les avis que lui donneraient ses confesseurs, non-seulement pour les choses de devoir, mais pour son avancement dans la perfection.

Fermeté héroïque des Chrétiens du Japon dans la foi.

I. Lorsque tout se disposait à une persécution générale dans le Japon, et que déjà elle avait commencé dans quelques provinces, on vit dans les fidèles l'ardeur la plus vive pour le martyre; les entretiens les plus ordinaires dans les familles chrétiennes roulaient sur le bonheur de mourir pour Jésus-Christ. Un enfant, nommé Thomas, reçut une telle impression de ces discours qu'il avait entendu sans cesse répéter, à peine sorti du sein de sa mère, que lorsqu'il pleurait, il ne fallait pour l'apaiser que le menacer qu'il ne serait point martyr. Il avait environ douze ans, lorsqu'il fut condamné à mort; au premier bruit de sa condamnation, sans attendre qu'on le vînt saisir, il se fit mettre ses plus beaux habits, et courut au-devant de ceux qui le cherchaient; il rencontra son père qu'il embrassa avec un transport inexprimable, et fut décapité. Il avait un frère nommé Pierre, qui était resté endormi chez son aïeul; on l'éveilla, on lui dit qu'on venait le chercher pour mourir avec son père à qui on allait couper la tête : Oh! qu'on me fait de plaisir, dit l'enfant, d'un air qui seul annonçait la vivacité de ses désirs. Il attend avec impatience qu'on l'ait revêtu de ses plus beaux habits, prend le soldat par la main, et marche avec empressement au lieu où il doit être immolé, se

met à genoux, abaisse lui-même le collet de sa robe, joint ses mains innocentes, et attend tranquillement le coup de la mort. Le bourreau saisi jette son sabre par terre, et se retire en versant des larmes; deux autres, qui s'approchèrent successivement pour prendre sa place, furent également attendris; il fallut avoir recours à un esclave qui, d'une main tremblante et mal habile, déchargea quantité de coups sur la tête et sur les épaules de cette tendre victime, sans qu'elle jetât un seul cri, et le hacha en pièces, au lieu de lui trancher la tête.

A Osaca, sous les yeux de la cour impériale, et dans l'attente d'une persécution générale, deux enfants au-dessous de douze ans entrèrent dans l'église des Chrétiens, et demandèrent le baptême à un missionnaire avec les plus vives instances. Le Père leur demanda s'ils étaient instruits de nos mystères, ils répondirent qu'ils croyaient l'être suffisamment. Il les interrogea, et trouva qu'ils disaient vrai. Comme il ne se rendait point à leurs désirs, ils se jetèrent à genoux, en protestant les larmes aux yeux qu'ils ne sortiraient point sans être baptisés. Le Père attendri et convaincu que l'Esprit-Saint agissait d'une façon particulière dans ces âmes innocentes, leur administra enfin le baptême. Quelques jours après, le plus jeune de ces deux néophytes se procura une image de dévotion, afin de faire ses prières, et l'exposa dans la chambre où il couchait.

Son père qui était un idolâtre forcené, ne l'eut pas plutôt aperçue, qu'il lui demanda fort surpris et déjà bouillant de colère, s'il était Chrétien; l'enfant confessa sans hésiter qu'il l'était: Quoi! malheureux, reprit le père, tu abandonnes ainsi nos dieux; si tout à l'heure tu ne les adores, je vais te fendre la tête. Mon père, reprit l'enfant avec une assurance tranquille, vous ferez de moi tout ce qu'il vous plaira, mais je suis Chrétien, et je le serai jusqu'au dernier soupir. Le père ne se possédant plus, prend ce saint enfant, lui arrache ses habits par lambeaux, et, l'ayant suspendu tout nu par les bras, il le met tout en sang à coups de fouets, en lui disant de temps en temps: Veux-tu encore adorer le Dieu des Chrétiens? Le petit confesseur ne répondit autre chose que ces paroles: « Je suis Chrétien, je veux vivre et mourir en chrétien. » Enfin ce corps délicat n'étant plus qu'une plaie, le père eut lui-même horreur de sa brutalité, il cessa de frapper, et détacha son fils; mais il ne lui laissa prendre qu'une chemise pour tout habillement par un froid excessif, et le tint exposé en cet état aux insultes de tous ses proches et de ses domestiques même. Le petit martyr n'opposait qu'une douceur angélique à tant d'indignités. Pour y mettre fin, il fallut en instruire le gouverneur de la ville qui, extrêmement attendri, tout païen qu'il était, fit venir le père de l'enfant, et, après lui avoir reproché sa barbarie avec tous les signes de l'indignation, lui déclara que dès ce moment son fils était sous la protection de l'empereur.

II. La persécution contre les Chrétiens fut horrible dans le Japon, et le nombre des martyrs prodigieux. Dans le royaume d'Arima, dix mille hommes bien armés furent chargés de parcourir les provinces, divisés en trois corps; dès qu'ils arrivaient dans une ville, des commissaires royaux faisaient dresser leurs tribunaux dans les places publiques, où l'on citait les Chrétiens; on les appelait par leurs noms, et, à mesure qu'ils se présentaient, on les tourmentait si horriblement, que plusieurs demeurèrent sur la place comme déjà morts; aucun d'eux cependant ne perdit sa constance, ils paraissaient au contraire entièrement insensibles à ce qu'on leur faisait souffrir, et ceux qui n'attendaient que d'être appelés à un traitement pareil, faisaient retentir l'auditoire de leurs chants d'allégresse et des louanges du vrai Dieu. Cette fermeté inspira aux juges un dépit si furieux, qu'ils inventèrent les tortures les plus inouïes pour en ébranler au moins quelques-uns; mais comme ils n'en demeurèrent pas moins constants, on fit tailler barbarement en pièces quelques-uns des principaux pour consoler les tyrans de leur humiliation.

On fit à Arima même une horrible exécution qui cependant n'excita point du tout les sentiments d'effroi qu'on s'était proposé d'imprimer aux fidèles. On attribua son insuffisance à la qualité du supplice qui ne parut point assez rigoureux, et peu après on condamna trois seigneurs à être brûlés vifs avec toute leur famille. A ce coup, il est vrai, on vit quelques apostats, mais ils se convertirent presque aussitôt d'une manière si héroïque et si solide, que leur pénitence et leur persévérance réparèrent avec avantage le scandale d'un moment de faiblesse. Parmi la multitude, l'effroi eut si peu d'accès, qu'à la nouvelle de l'exécution on vit accourir à Arima quinze à vingt mille Chrétiens de la campagne, attirés par l'espérance du martyre. Le gouvernement eut d'abord quelque alarme à la vue d'un attroupement si nombreux; mais ayant reconnu qu'il n'y avait pas une arme parmi eux tous, et qu'ils ne demandaient qu'à mourir, on prit le parti de les laisser en repos. Le jour de l'exécution, ils joignirent les Chrétiens de la ville qui étaient pour le moins en aussi grand nombre qu'eux, et tous ornés de guirlandes; ceux de la campagne tenant de plus un chapelet à la main, et ceux de la ville un cierge, ils accompagnèrent les martyrs, en ordre de procession, jusqu'au lieu du sacrifice.

La fureur était égale dans les autres royaumes, et partout les fidèles du sexe même et de l'âge les plus faibles témoignèrent un courage et une ardeur incroyables; quand ils virent que tout se disposait à un massacre général, les femmes de la première qualité affectaient de paraître en public avec toutes les marques extérieures de la vraie religion; et se rassemblaient par troupes dans les maisons les plus fréquentées, les filles faisaient vœu de virginité,

afin d'obtenir de l'agneau sans tache la faveur d'être ses martyres aussi bien que ses épouses; les enfants couraient au-devant des gardes, après avoir mis des chapelets ou de saintes images à leur cou ; des petites filles de sept à huit ans, voyant dans un père, dans une mère quelque inquiétude à leur sujet, promettaient d'engager les bourreaux à les faire mourir les premières.

Les familles les plus illustres furent reléguées dans les montagnes sauvages ; les princes et les seigneurs les plus en réputation d'habileté et de bravoure furent bannis de tout le Japon. Du nombre de ces bannis étaient entre autres le roi de Tomba et le prince Thomas son fils, âgé d'environ trente ans. Et voici la lettre qu'écrivit aux fidèles de Cumamoto ce prince d'une valeur et d'un mérite extraordinaires :

« J'ai appris avec bien de la douleur, mes très-chers frères, » leur disait-il, « que la persécution a fait quelques apostats ; mais le nombre infiniment plus grand de ceux qui sont demeurés inébranlables, fait ma consolation. Oh ! que j'aurais de joie de me trouver près de ces glorieux prisonniers, s'ils ont le bonheur de mourir martyrs ; je baiserais le sang qu'ils verseraient pour Jésus-Christ, et je les conjurerais de demander pour moi la même grâce à ce divin Sauveur. C'est la prière que je vous fais à tous, mes très-chers frères, et je félicite ces généreux confesseurs d'avoir tout abandonné pour conserver leur foi ; ils font mon admiration, mais ils n'excitent pas ma surprise. Comment se peut-il trouver des hommes assez insensés pour ne pas préférer l'or à la boue, pour mettre les richesses misérables de la terre en comparaison avec les biens éternels? Oh ! qu'on nous rend un grand service en nous dépouillant des choses viles qu'il nous faudra de toute nécessité quitter un jour, et qui cependant mettent le plus grand obstacle à notre éternelle félicité ! Ce n'est point à moi, qui suis plus lâche que personne, à vous donner des avis, mais je vous conjure, comme mes très-chers frères dans la foi, de mettre sous les pieds tout ce qui est périssable. Songez que nous voici au temps de l'épreuve : c'est à coups de ciseaux que d'une pierre brute on a fait la base et le couronnement d'une colonne ; c'est par le moyen du feu et du marteau qu'on donne au fer la forme qui convient au dessein de l'architecte ; c'est de même par le feu des tribulations que Jésus-Christ épure et sanctifie ceux qu'il veut faire entrer dans la construction spirituelle de son Eglise. Montrons-nous dignes, mes chers frères, d'être de ce nombre. Le Seigneur n'aurait pas permis qu'on nous attaquât, s'il n'avait pas dessein de nous couronner. On ne peut guère avoir plus d'assauts à essuyer que je n'en ai eu moi-même jusqu'à ce jour; et le ciel a soutenu si puissamment ma faiblesse, que l'on commence à me laisser en repos dans le désespoir où l'on est de me vaincre. Mais ce n'est point assez d'être sorti victorieux d'un grand nombre de combats, la récompense n'est donnée qu'à celui qui persévère jusqu'à la fin. Ne vous lassez donc pas de demander pour vous et pour moi cette inestimable persévérance. »

III. Toutes les parties de l'empire, jusque dans le Ximo, la plus écartée vers le nord et la plus impraticable, fumaient du feu de la persécution. On ne voyait que des troupes nombreuses de fidèles traînés aux bûchers et aux échafauds. C'était à qui des rois et des gouverneurs ferait mieux sa cour par des raffinements de cruautés qu'ils inventaient à l'envi ; mais on admirait parmi les Chrétiens une émulation pour le moins égale à rechercher la couronne du martyre, et à la procurer aux personnes qu'ils chérissaient davantage. Tous s'empressaient vers les bourreaux avec autant d'attrait qu'on en a communément d'horreur. On vit une petite fille de huit ans courir avec une plume à la main au-devant d'un émissaire de la tyrannie qui prenait le nom des fidèles, et le prier instamment de l'inscrire la première.

On vit à Méaco l'empereur barbare faire brûler vives cinquante personnes sans distinction ni d'état, ni d'âge, ni de sexe, ni de qualité. On vit encore, ce qui excita la plus vive émotion et l'indignation même des idolâtres, on vit au milieu du bûcher des mères qui portaient de petits enfants, les serrer contre leur sein, et, sans faire attention à leurs propres douleurs, les couvrir de leurs bras pour leur faire un rempart contre les flammes ; ici toute une famille était attachée à un même poteau, là le frère se trouvait en face de sa sœur, les plus forts s'oubliaient eux-mêmes pour ne s'occuper qu'à exciter les faibles, tous s'encourageaient mutuellement et bénissaient le Seigneur.

Voici encore une circonstance qu'on ne doit pas omettre au sujet d'une nation que le Prophète semble avoir particulièrement désignée, en disant que le Seigneur tirerait sa gloire de la bouche des jeunes enfants. Avant l'une de ces cruelles exécutions, comme les confesseurs partagés en deux troupes, dont l'une devait passer par le fer et l'autre par le feu, se trouvaient dans la lice, les uns en face des autres, le P. Spinola reconnut Isabelle Fernandès, dont il avait baptisé depuis quatre ans un fils ; cet enfant était derrière sa mère, et le père ne le voyant pas eut quelque inquiétude. « Où est donc votre fils, » cria-t-il à la mère, « qu'en avez-vous fait ? — Le voilà, » répondit-elle, « en l'élevant dans ses bras ; je n'ai eu garde de le priver du plus grand bonheur que je puisse lui procurer. » Puis elle dit à l'enfant, « Mon fils, voilà le père de votre âme, c'est lui qui vous a fait Chrétien, demandez lui sa bénédiction. » A ces mots l'enfant se mit à genoux, et joignit ses petites mains en inclinant la tête. L'attitude, l'air de ce petit innocent, sa docilité, sa sécurité au moment du supplice, jointe à sa beauté naturelle, excitèrent parmi ces nombreux spectateurs un mouvement dont on appréhenda les sui-

tes, et qui fit commencer promptement l'exécution. On vit à l'instant voler deux ou trois têtes qui vinrent tomber aux pieds de cet enfant, et ne le firent pas même changer de couleur. On frappa sa mère, il en vit rouler la tête sans paraître étonné. Enfin il reçut lui-même le coup de la mort avec une intrépidité qui mit le comble à l'admiration de tout le monde.

Son père dans une première exécution avait subi le supplice du feu, et l'on rapporte de ce merveilleux enfant, qui ne faisait alors que bégayer, qu'il s'était mis à dire comme il pouvait, qu'il serait aussi martyr; puis, se tournant vers sa mère : « Oui, » poursuivit-il, « je serai martyr, et vous aussi, ma mère, et non pas ma sœur. L'événement vérifia cette prédiction dans tous ses points. Depuis ce temps-là, il n'avait point cessé de parler à tout propos du martyre, et quand il donnait quelque bagatelle à d'autres enfants : « Gardez bien cela, » leur disait-il, « car je serai martyr, et ce sera une relique. » On ajoute qu'il ne voyait pas un cimeterre sans tressaillir de joie, dans la pensée que cet instrument serait celui de la mort qu'il désirait.

On convient généralement que, comme la persécution du Japon a été une des plus opiniâtres, des plus continues et des plus atroces, elle a été aussi une des plus fécondes en martyrs.

Chrétiens du Mexique au xvie siècle.

Lorsque les Chrétiens d'Europe pénétrèrent dans le Mexique, ils furent saisis d'horreur à la vue des tyrannies exécrables qui y régnaient; ils y trouvèrent la nature humaine dégradée de la manière la plus outrageante, ils y découvrirent en des réduits souterrains d'énormes amas de cadavres d'hommes et de femmes, d'enfants arrachés du sein de leurs mères, de têtes amoncelées jusqu'aux voûtes. Plusieurs présentaient encore, dans leurs traits affreux et la contraction de leurs membres, les convulsions du désespoir avec lesquelles ils avaient expiré. La manière ordinaire de les faire mourir, c'était de les étendre par terre sous de pesantes entraves qui les tenaient à demi suffoqués, tandis qu'on leur ouvrait la poitrine pour en arracher le cœur et le présenter tout palpitant à l'idole placée sur son trône, en face de la victime. Les idolâtres étaient persuadés que rien ne lui était plus agréable que les convulsions de la mort et les hurlements du désespoir. Sans entrer dans de plus grands détails sur ces barbaries idolâtriques, nous dirons seulement que les sacrifices humains y étaient si multipliés, qu'on estime que cette boucherie sacrilége coûtait annuellement la vie à plus de vingt mille personnes, à quoi l'on ajoutait toute la brutalité de l'anthropophagie. Les chairs de ces affreuses victimes se partageaient entre les dévots idolâtres, qui les mangeaient et se croyaient sanctifiés par des excès inconnus aux bêtes féroces.

Telle était la situation de l'empire du Mexique, lorsque le christianisme y fut introduit; et il y prospéra tellement, que non-seulement il fit cesser tous ces abominables sacrifices, mais que l'Eglise qu'il y forma prit bientôt, avec la ferveur des premiers Chrétiens, toute la splendeur des plus augustes Eglises de l'Europe. Le Souverain Pontife, à la prière de l'empereur, érigea le siége du Mexique en archevêché, et lui donna jusqu'à onze évêchés pour suffragants. Le seul archevêché du Mexique avait cent trente lieues d'étendue du nord au midi, et soixante d'orient en occident.

Chrétiens iroquois au xviie siècle.

I. L'Evangile ayant été porté par des missionnaires jusqu'aux terres sauvages du Canada parmi les Iroquois, les plus cruels des anthropophages, et tout à la fois les plus abandonnés aux fougues des honteuses passions animales, plusieurs d'entre eux furent si frappés des paroles de salut qui leur furent annoncées, et la grâce agit sur leur cœur d'une manière si puissante, qu'ils se trouvèrent presque tout à coup changés, et quittèrent leur patrie pour se réunir en un même lieu. Après les épreuves accoutumées, ils reçurent le baptême qu'ils honorèrent aussitôt par des vertus rares entre les plus anciens fidèles. Leur exemple attira plusieurs de leurs compatriotes, et en peu d'années la mission de saint Xavier du Saut (c'est ainsi qu'on nomma cet établissement) devint des plus célèbres par le nombre et la ferveur de ses néophytes. Pour peu qu'un infidèle y fît séjour, n'eût-il d'autre dessein que d'y venir voir un parent ou un ami, la tranquillité, la concorde, la sincère et généreuse tendresse qui régnaient parmi ces nouveaux Chrétiens, lui faisaient perdre toute envie de retourner dans sa peuplade. Leur charité allait jusqu'à partager avec ces nouveaux venus les champs qu'ils n'avaient défrichés qu'avec les plus grands travaux; l'ardeur de leur zèle et de leurs discours animés de l'esprit de Dieu faisaient en même temps de vives impressions sur le cœur de leurs hôtes; ils passaient les jours entiers et bien souvent encore la meilleure partie de la nuit à leur inculquer les vérités du salut.

Peu satisfaits de convertir ceux qui venaient les trouver, ils faisaient des excursions dans les bourgades iroquoises, et toujours ils revenaient accompagnés de quelques nouveaux prosélytes; un seul d'entre eux revint un jour avec trente personnes gagnées à Jésus-Christ.

On voyait surtout universellement régner parmi ces fervents Chrétiens l'esprit de pénitence, la haine de la chair et l'amour de la croix. Les jeûnes rigoureux, les disciplines sanglantes, les ceintures garnies de pointes de fer, toutes les macérations des monastères les plus pénitents, y étaient des observances communes; les femmes ne se distinguaient des hommes qu'en employant leur imagination plus vive à inventer des pratiques plus étranges pour crucifier leur

chair. Les missionnaires, informés de ces ferveurs indiscrètes qui nuisaient à leur santé et auraient pu les faire périr, malgré toute leur autorité, ne les arrêtèrent pas sans peine. Mais la Providence avait ses vues jusque dans ces espèces d'excès : c'était par ces tourments volontaires que les saints néophytes du Saut, à la veille d'une persécution, se disposaient à braver pour la foi les plus affreux supplices. Bientôt en effet on vit les Iroquois demeurés idolâtres venir fondre avec fureur sur les Iroquois chrétiens ; on vit ceux-ci devenir de généreux martyrs ; on les vit au milieu des brasiers prêcher Jésus-Christ à ceux qui les rôtissaient, les exhortant à se dérober par la profession du christianisme à des feux infiniment plus terribles. L'un d'entre eux, nommé Etienne, sous les tisons ardents, s'oubliait lui-même pour encourager sa femme qui souffrait le même supplice. Au moment d'expirer, il recueillit ce qui lui restait de forces, et, à l'exemple de son saint patron, il pria Dieu à voix haute pour ceux qui le tourmentaient avec plus d'acharnement. Sa prière fut efficace : plusieurs de ces barbares gagnés par les témoignages d'une bienveillance si nouvelle parmi eux, abandonnèrent leurs dangereux cantons, et se refugièrent à la mission du Saut, pour y pratiquer en paix les lois de l'Evangile. Et que d'autres traits de ce genre ne pourrions-nous pas citer ici ! mais qu'il nous suffise de dire qu'on vit des femmes délicates, de tendres enfants iroquois donner des exemples d'une patience aussi héroïque et d'un courage aussi surprenant.

II. Pourrions-nous ne pas faire ici mention de la célèbre Catherine Tégacouita, jeune vierge iroquoise, morte, comme elle a vécu, en odeur de sainteté, et que le ciel a pris soin lui même d'illustrer par la voie du miracle. Elle naquit d'un père infidèle et d'une mère chrétienne qui était fort attachée à sa religion, mais qui mourut comme sa fille n'avait que quatre ans, sans avoir pu lui procurer la grâce du baptême : quoique cette orpheline demeurât sous la conduite de tantes infidèles, et au pouvoir d'un oncle plongé dans le même aveuglement, elle conserva toute l'innocence de ses mœurs, et n'eut jamais à se reprocher que l'usage des parures propres de son sexe, qu'elle se permit pour complaire aux personnes qui lui tenaient lieu de père et de mère, mais dont elle se fit un crime quand elle fut Chrétienne ; elle le pleura le reste de ses jours, et fit de rigoureuses pénitences afin de l'expier.

Lorsque les ministres de l'Evangile envoyés aux Iroquois arrivèrent chez eux, ces peuples dissolus, en réjouissance d'un grand événement politique, se plongeaient dans la débauche de telle manière, qu'il ne se trouva personne en état de les recevoir, à l'exception de la jeune Tégacouita qui ne prenait aucune part à ces plaisirs licencieux. Elle avait été chargée de pourvoir au logement et au traitement des missionnaires, ce qu'elle fit avec beaucoup d'honnêteté, de modestie et de douceur. Lorsque cette jeune Iroquoise eut atteint l'âge nubile, ses parents s'empressèrent de lui chercher un époux ; mais elle avait des inclinations bien opposées aux vœux de sa famille : sans connaître encore l'excellence de la virginité, elle avait pour cette vertu un attrait invincible. A la proposition du mariage, elle s'excusa d'abord sous des prétextes tournés avec tant d'esprit qu'on la laissa tranquille pour un temps ; mais on ne manqua pas de revenir à la charge, on la proposa à un jeune Indien, et on le lui amena ; aussitôt la vertueuse Iroquoise rougit, pâlit, et, ne consultant que son effroi, sortit de sa cabane, et n'y voulut jamais rentrer qu'il n'en fût sorti. On prit ce refus pour un outrage ; et la chaste vierge fut traitée comme la dernière des misérables. Elle endura tout avec une patience invincible, sans rien perdre de son égalité d'âme, de son angélique douceur ; elle rendit à ses proches les services d'une esclave avec une soumission, une exactitude, une constance et des manières qui, enfin les adoucirent.

Dans ces entrefaites, un missionnaire fu conduit par la Providence au village de la vertueuse Iroquoise qui ne manqua point d'assister aux prières et aux instructions qui se faisaient chaque jour dans la chapelle, quoiqu'elle n'osât encore s'ouvrir en public sur le dessein qu'elle avait déjà formé de se faire Chrétienne. Mais les instructions particulières qu'elle reçut avec ceux qui étaient restés dans les cabanes, pendant que la plupart des femmes faisaient dans les champs la récolte du maïs, la déterminèrent à s'expliquer ; elle ne balança plus d'ouvrir son cœur en présence même de plusieurs personnes sur l'empressement qu'elle avait de se voir admise au nombre des fidèles, sans toutefois dissimuler les obstacles qu'elle aurait à surmonter de la part d'un oncle ennemi du christianisme, mais en montrant en même temps une résolution qu'on n'attendait point de son air de douceur et de timidité. Cependant on ne la dispensa pas des longues épreuves auxquelles on soumet ces volages barbares. Tout l'hiver fut employé à son instruction et à une formation rigoureuse de ses mœurs et de ses habitudes, et elle reçut enfin le baptême avec le nom de Catherine, le jour de Pâques de l'année 1676.

III. Catherine déjà si vertueuse parut néanmoins depuis une autre personne ; elle s'adonna tellement à la prière, à la pénitence et aux macérations, qu'en peu de temps elle parvint au plus haut degré de perfection. Sa vertu extraordinaire lui attira bientôt des persécutions de la part même de ses admirateurs ; ils regardaient une vie si pure comme un reproche tacite de leurs débordements, ils tendirent mille embûches à son innocence ; mais sa confiance en Dieu et l'humble défiance qu'elle avait d'elle-même la firent triompher de toutes leurs attaques, qui n'aboutirent

tient qu'à lui faire acquérir une patience à toute épreuve.

Son humilité, cependant, la faisait trembler jusque dans ses victoires; il lui vint en pensée de quitter une habitation semée de tant de pierres d'achoppement, et de passer dans une contrée où les maximes de l'Evangile fussent mieux établies. Elle partit en effet pour aller se fixer parmi les Iroquois convertis à la foi, qui s'étaient réunis dans l'établissement appelé Saint-Xavier du Saut. L'oncle de Catherine était alors absent; on lui dépêcha sur-le-champ un courrier pour lui donner avis de cette évasion. Ce vieux capitaine irrité de cette nouvelle, chargea son fusil de trois balles, et courut après elle, mais il ne put la rencontrer et Catherine arriva heureusement à la mission du Saut; là elle fut logée dans la cabane de l'une des plus anciennes et des plus dignes Chrétiennes. Frappée des exemples de vertu et de sainteté qu'elle voyait de toutes parts dans cette terre de bénédiction, et pénétrée de reconnaissance envers le Dieu qui l'y avait conduite, elle prit la résolution invariable de se donner à lui sans réserve, et montra dès lors tant de ferveur que les missionnaires lui permirent peu après de faire sa première communion. Bientôt l'on reconnut dans cette jeune personne non pas simplement une pieuse néophyte, mais l'une de ces âmes privilégiées que le ciel veut élever dans la carrière même de la vie parfaite au-dessus de la classe ordinaire.

Ses propres vertus cependant formèrent un nouvel obstacle au dessein qu'elle avait de demeurer vierge. Des personnes bien intentionnées se persuadant qu'il n'y aurait point de jeune homme dans la mission du Saut qui n'aspirât au bonheur d'épouser une fille si vertueuse, et qu'elle-même pourrait choisir parmi les partis les plus avantageux, lui parlèrent du mariage comme du moyen le plus sûr, tant pour prévenir les occasions du péché, que pour obvier aux extrémités de l'indigence. Catherine d'abord, sans trop marquer sa surprise, répondit que l'affaire étant de la première importance, elle y penserait mûrement. On fit de nouvelles instances, alors elle s'expliqua clairement, et dit que s'étant donnée entièrement à Jésus-Christ, il ne lui était pas possible de se partager entre deux maîtres; que pour la pauvreté dont on voulait lui faire peur, ce danger ne la regardait point, qu'il fallait si peu de chose pour la nourrir, que son travail y suffirait toujours, et que toujours elle trouverait quelque haillon pour se couvrir; qu'enfin elle n'aurait jamais d'autre époux que Jésus-Christ. Dès lors Catherine se consacra entièrement au Seigneur par le vœu de virginité.

IV. La jeune Iroquoise depuis sa consécration sembla ne plus tenir à la terre; elle ne trouvait de plaisir qu'au pied des autels ou dans la solitude, elle n'était occupée que de Dieu, sa prière était continuelle, même au plus fort de son travail et pendant la meilleure partie des nuits. Ses veilles, ses jeûnes, ses austérités redoublèrent à l'égal de sa piété. Elle fut attaquée d'une maladie violente, et si elle s'en releva, il lui en resta une fièvre lente qui la consuma peu à peu. Bien loin cependant que la langueur du corps passât jusqu'à l'âme, plus elle approcha de son terme, plus on vit éclater l'éminence de ses vertus; jamais il ne lui échappa un mot de plainte ni un signe même involontaire d'impatience, quoique ses souffrances fussent excessives, surtout pendant les deux derniers mois de sa vie. Quand ses douleurs étaient les plus aiguës, c'était alors qu'elle paraissait plus contente, se disant et s'estimant très-heureuse de vivre et de mourir sur la croix.

Elle se trouva aux prises avec la mort dans le temps où les sauvages font leur grande chasse de provision, et que leurs femmes sont occupées du matin au soir aux travaux de la campagne; les malades alors restent seuls pendant toute la journée avec un plat de blé d'Inde et un vase d'eau qu'on met le matin auprès de leur natte; ce fut dans cet abandon que Catherine passa tout le temps de sa dernière maladie. Elle tourna sensiblement à la mort au commencement de la semaine sainte. Après avoir reçu les derniers sacrements avec une ferveur d'autant plus étonnante, que sa faiblesse était extrême, elle entra le mercredi soir dans une douce agonie, où elle perdit l'usage de la parole, en conservant néanmoins une connaissance parfaite. Au bout d'une demi-heure, elle rendit le dernier soupir aussi tranquillement que si elle se fût endormie. Elle n'avait pas vingt-quatre ans accomplis; son visage entièrement défiguré peu auparavant par les effets de la maladie, surajoutés à ceux de la pénitence, parut tout à coup si changé et si ravissant, qu'on ne put s'empêcher de s'écrier de toutes parts: La sainte est morte, la sainte est passée au ciel. Deux Français qui venaient des extrémités de la patrie de la Madeleine, frappés de la fraîcheur et de la beauté de sa figure, se jetèrent à ses pieds, se recommandèrent à ses prières, et commandèrent une châsse en forme de cercueil, afin d'honorer son corps comme de saintes reliques.

Le ciel ne tarda point d'honorer lui-même cet ange terrestre, il se fit plusieurs guérisons miraculeuses à son tombeau, qui ont été vérifiées dans les formes les plus rigoureuses et les plus authentiques.

Chrétiens du Labrador au XVIIe siècle.

Sous le ciel glacé du Labrador, l'Evangile fit, vers le milieu du XVIIe siècle, des progrès admirables parmi les sauvages les plus barbares, chez les Esquimaux, les Hurons, les Algakins, les Abnakis, les Illinois, les Miamis, et une infinité d'autres peuples dont les noms sont à peine connus. Et ces hommes, qui, dans l'infidélité et le paganisme, n'en avaient que la figure, qui s'a-

bandonnaient à des excès inconnus même aux bêtes, dès qu'ils eurent reçu la grâce du baptême, parurent des hommes, des citoyens et des Chrétiens accomplis, d'une innocence de vie si soutenue et si générale, que la plupart d'entre eux la portaient communément au tombeau. Avec cette innocence ils avaient pour la foi catholique un attachement éclairé surnaturellement sans doute, et qui doit passer pour un des plus grands prodiges. Quelle merveille en effet que leur constance à rejeter, à peine convertis, les offres avantageuses que leur firent les Anglais, leurs voisins, d'entrer avec eux en société de commerce et de religion! Quel autre maître que l'Esprit-Saint put leur persuader, comme ils le reprochèrent souvent à ces tentateurs importuns, qu'une religion sans virginité, sans sacerdoce, sans sacrifice et presque sans culte, ne valait pas mieux que leur ancienne infidélité.

Avec la vraie foi, ces hommes, réduits peu auparavant à une vie purement animale, prenaient des sentiments et des idées dégagées des sens, un fond même de connaissances religieuses qui n'est pas commun dans nos meilleures paroisses d'Europe. Les Chrétiens illinois en particulier, naturellement spirituels à la vérité, et beaucoup moins barbares que les autres sauvages, n'ignoraient presque aucun trait de l'Ancien ni du Nouveau Testament; ils sont parfaitement instruits de nos mystères et des devoirs du Chrétien. On leur a donné dans leur langue un excellent catéchisme, de bonnes méthodes pour entendre la messe, pour recevoir les sacrements, pour les prières du soir et du matin, pour faire leurs actions d'une manière méritoire; et toujours ils ont ces instructions présentes à l'esprit, et la pratique qu'ils en font les grave de jour en jour plus profondément.

Ces bons sauvages, en persévérant invinciblement dans la foi chrétienne qui leur avait été apportée par des missionnaires français, conservèrent aussi un attachement inviolable pour la nation qui leur avait procuré un aussi inappréciable avantage; ils méprisèrent toutes les sollicitations et toutes les menaces des autres sauvages conjurés dans la suite pour exterminer les colonies françaises de la Louisiane : C'est des Français, répondirent-ils unanimement, sans même délibérer, c'est des Français que nous tenons la connaissance du grand Génie (c'est-à-dire de Dieu) et la pratique de la prière (c'est-à-dire de l'Evangile) qui conduit au vrai bonheur. Toujours nous leur ferons un rempart de nos corps quand on voudra les attaquer; avant de parvenir jusqu'à eux, il faudra nous passer sur le ventre et nous frapper au cœur avant de leur effleurer la peau. Nous écoutons avec respect, dirent-ils dans une autre occasion, les commandements du grand roi, notre père, et plus encore les robes noires, quand elles nous portent la parole du grand Génie, roi de tous les rois; car la meilleure de toutes les paroles, c'est qu'il faut toujours être attaché à la prière comme à l'unique moyen d'être heureux dès ce monde, et de l'être infiniment davantage encore dans l'autre.

Chrétiens du Pérou au XVIIe siècle.

I. La conversion des Canisiens fut l'ouvrage visible de la main seule de Dieu. Ces féroces barbares, enfoncés dans les forêts et dans les montagnes impraticables du Pérou le plus reculé, n'avaient ni religion, ni superstition. Quoiqu'ils eussent des idées même assez particulières de l'Etre suprême, ils ne rendaient d'honneur ni à Dieu ni aux démons, ni à aucun être visible ni invisible. Ils allaient entièrement nus, hommes et femmes indistinctement, et confondus ensemble; ils n'avaient aucune apparence de lois, nulle forme de gouvernement, point de demeure fixe, et point d'autre habitation que leurs forêts, où chaque mère avec ses petits avait à l'écart sa tanière ou son hallier, comme les animaux les plus insociables; leur regard farouche, et vraiment sinistre, annonçait lui seul toute leur férocité; ils se faisaient des guerres affreuses les uns aux autres, et ils mangeaient presque vifs les prisonniers qui tombaient entre leurs mains.

Un missionnaire sans nulle escorte, sans autre suite que le peu de néophytes nécessaires pour lui servir de guides et d'interprètes, osa marcher à ces forêts abhorrées. A l'instant douze à quinze cents sauvages, armés de flèches et de javelots, volèrent à sa rencontre. Heureusement ils n'avaient jamais vus ni chevaux, ni hommes habillés. Au premier aspect du missionnaire, qui n'était pas encore descendu de cheval, l'arc et les flèches leur tombèrent des mains; ils prenaient le cheval et l'homme, avec tout l'équipement, pour un seul et même animal, et la rencontre d'un homme si nouveau dans leurs forêts leur inspira un saisissement qui les rendait immobiles. Un des interprètes dissipa leur terreur en leur faisant comprendre qu'au lieu de monstres malfaisants, c'étaient des hommes comme eux, et de tendres frères, qui venaient de l'autre bout du monde afin de leur apprendre à servir le Maître suprême, et de leur faire part de la félicité qu'il destine à ses serviteurs. Il ajouta quelques instructions des plus à leur portée, touchant l'immortalité de nos âmes, l'éternité des récompenses futures, et les brasiers épouvantables auxquels ils ne pourraient échapper s'ils fermaient les yeux à la lumière qu'on leur apportait de si loin.

C'était le moment de la grâce pour ce malheureux peuple. Cette légère instruction les pénétra jusqu'au fond du cœur, et depuis ce moment des troupes nombreuses ne cessèrent d'accourir au père de leurs âmes; ils le cherchaient, ils le suivaient partout, comme les brebis suivent les pas du pasteur, et ils ne le quittaient que pour aller chercher d'autres ouailles qu'ils lui ramenaient par milliers. Bientôt six nations fort peuplées, ou plutôt les nombreux ha-

bitants de si grandes forêts, envoyèrent leurs députés lui demander son amitié, l'assurer de la leur, et lui promettre de l'accompagner et de se fixer partout où il lui plairait. Il ne tarda point à faire son choix. Cette nouvelle chrétienté fut établie dans un canton fertile, commode et agréable autant que pouvait l'être un désert.

II. Voici dans un seul trait la garantie de la conversion de ces Canisiens si sauvages et si féroces, qui prouve qu'elle fut solide et sincère autant qu'elle avait été prompte. On sait quel obstacle mettent communément à la conversion de ces barbares la pluralité des femmes et les excès de l'incontinence, qui avaient réduit les Canisiens, plus que tous les autres sauvages, à la conditions des brutes et des monstres. Toutefois, au premier discours que le missionnaire leur fit à ce sujet, avec toute la réserve que demandait la délicatesse de la matière, la pleuplade entière, à la réserve de trois familles, se réduisit sur-le-champ au terme de la chasteté conjugale et strictement chrétienne. Il n'en coûta pas davantage pour les corriger de l'ivrognerie, vice également enraciné parmi eux, et facilité par l'abondance des fruits et des racines qu'ils ont sous la main, pour faire, au moyen d'une courte fermentation, une boisson forte et très-capiteuse. Un des premiers soins fut de parer à l'indécence et à l'immodestie. Les femmes apprirent à filer, à faire la toile et les vêtements; mais en attendant le fruit de leur travail, les hommes, aussi bien que les femmes, se servirent, comme ils purent, de feuilles et d'écorces pour se couvrir. Le changement s'opéra dans toutes les parties de leur être, et toujours avec rapidité. En moins d'un an ils prirent de grands sentiments, non-seulement d'humanité, mais de cette bienfaisance généreuse et surhumaine qui mérite le nom de charité. Ils pratiquèrent la civilité même et une manière de politesse; ils s'entre-saluaient affectueusement à chaque rencontre; ils se faisaient les uns aux autres mille offres cordiales de services. Les étrangers qu'ils allaient autrefois guetter à leur passage pour les dévorer, ils les recherchaient et les attiraient dans leur peuplade pour exercer à leur égard une hospitalité aussi libérale que le permettaient leurs petites facultés. Des exemples si touchants ne pouvaient pas manquer d'avoir des imitateurs; aussi la nation particulière des Canisiens ne fut pas la seule qui fit admirer dans ces cantons et la force de la grâce et la célébrité de ces triomphes. Dix ans après que la foi y eut été portée, déjà l'on comptait plus de quarante mille barbares, de naturel à peu près semblable, qui avaient reçu le baptême, et qui l'honoraient généralement par des vertus dont il reste peu d'exemples parmi nous.

Mœurs des Chrétiens du Paraguay au XVIIIe siècle.

I. Quand on voit le portrait que nous a tracé des Chrétiens du Paraguay le célèbre Muratori, qui n'était ni prêtre, ni religieux, mais qui se piquait d'être historien véridique, on se croit reporté au premier siècle du christianisme. Rien en effet ne peut nous offrir une image plus fidèle de la primitive Eglise, que la ferveur, l'innocence et la charité qui règnent parmi ces nouveaux Chrétiens.

Outre la fidélité à tous les mêmes exercices que ceux des paroisses les mieux réglées de l'Europe, tous les matins, dès que le jour commence à paraître, les enfants vont à l'église et y récitent les prières du matin avec un abrégé de la doctrine chrétienne, jusqu'au lever du soleil; alors on dit la messe, à laquelle assistent tous les habitants de la paroisse, à moins qu'ils n'aient des raisons légitimes pour s'en dispenser; après la messe, chacun se rend à son travail; au déclin du jour, on fait le catéchisme aux enfants; la cloche ensuite appelle tous les fidèles à l'église pour y réciter le chapelet et les prières du soir.

Les dimanches, presque toute la journée est consacrée aux exercices de piété; le matin on chante les éléments de la doctrine chrétienne rédigés pour cela, on célèbre les fiançailles et les mariages, on chante une messe solennelle, on explique l'Evangile, on examine ensuite si quelqu'un ne s'est pas absenté de l'office divin sans cause légitime, et s'il ne serait point arrivé quelque désordre au dedans ou au dehors de la réduction (c'est le nom que prirent les habitations chrétiennes); on ne manque pas d'imposer des pénitences à ceux qu'on aurait trouvés en faute; après le dîner, on baptise les enfants et les catéchumènes qui sont presque toujours en grand nombre, l'Evangile faisant toujours de nouveaux progrès dans cette heureuse contrée. A l'administration de ce sacrement, qui se fait avec le plus d'appareil qu'il est possible, succèdent les exercices des congrégations particulières à chaque sexe, qui sont toujours accompagnés d'une exhortation, et suivis des vêpres et du chapelet, après quoi chacun va se reposer dans sa maison, et se disposer au travail du lendemain.

Pour que tout contribue à inspirer la piété, il y a dans chaque église trois sacristains qui sont spécialement chargés de pourvoir à la décoration des autels et à la solennité du saint office. Par leurs soins tout ce qui sert au culte divin, le pavé même des temples, est entretenu avec la plus grande propreté. Aux jours les plus solennels, on l'arrose d'eaux de senteur, on le jonche d'herbes et de fleurs odoriférantes, que le pays fournit abondamment en toutes saisons; on brûle des parfums et on suspend de toutes parts des festons de fleurs arrangées avec goût.

Il serait difficile d'expliquer les sentiments de religion que ces fêtes réveillent dans les néophytes; mais la dévotion se rend surtout sensible dans ceux qui doivent s'approcher de la table sainte, et qui sont toujours en grand nombre, le pain des

anges ayant le plus grand attrait pour ces âmes innocentes. Presque tous communient chaque mois, et quelques-uns plus souvent encore. Comme les missionnaires finissent toujours leurs instructions par un acte de contrition qui présente les motifs les plus capables d'exciter le repentir, l'église retentit alors de soupirs, de gémissements, de sanglots. Remplis d'une sainte colère entre eux, les néophytes se portent souvent à des austérités qui ruineraient leur tempérament, tout robuste qu'il est, si l'on n'était pas attentif à les modérer. C'est surtout au moment de la confession que l'on connaît jusqu'où va la délicatesse de leur conscience; ils versent des torrents de larmes en s'accusant de fautes si légères, qu'on doute souvent si elles peuvent être matière d'absolution; hors même du tribunal ils interrogent souvent leur pasteur pour savoir si telle chose ne serait pas un péché; et s'ils reconnaissent qu'ils en aient commis quelqu'un, même par inadvertance, ils quittent sur-le-champ leurs occupations les plus pressantes, ils courent à l'église, et n'ont point de repos qu'ils n'aient déchargé leur conscience avec des regrets et des larmes auxquels le confesseur ne peut s'empêcher de mêler les siennes.

II. L'innocence des néophytes du Paraguay n'est pas moins admirable que leur ferveur. On ne connaît plus parmi eux ni l'ivrognerie, ni l'incontinence, ni la cruauté; la piété a extirpé de leurs cœurs tous ces vices qui étaient comme inhérents à leur constitution. Les lois sévères qu'on avait portées contre ceux d'entre eux qui s'enivreraient, sont en quelque sorte devenues inutiles. Si on leur offre du vin, quand ils vont dans les villes espagnoles, ils n'en veulent pas même sentir l'odeur, et plus d'une fois ils ont reproché à ceux qui les raillaient ou qui les pressaient d'en boire, que leurs mains convertissaient en poison les dons du Créateur et les choses les meilleures de leur nature.

Le libertinage est également banni des réductions, et l'on a pris toutes les précautions imaginables pour obvier au dérangement des mœurs. Presque tous les Indiens se marient dès qu'ils ont atteint l'âge de puberté. La jeunesse et l'inexpérience de ces chefs de famille ne sont sujettes à aucun inconvénient sous un gouvernement paternel qui, sur des fonds publics, fournit aux besoins des enfants et des pères même. Il n'y a dans chaque maison que le père, la mère et les enfants. Dans les lieux communaux, les hommes et les femmes ne se trouvent jamais ensemble. Les puits, les lavoirs, les fontaines sont toujours exposés à la vue de tout le monde, et quelques vieillards, respectables par leur vertu autant que par leur grand âge, sont chargés d'y veiller depuis le matin jusqu'à la nuit. La vigilance est encore plus grande pour que le lieu saint ne soit pas une occasion de chute. Chaque église est divisée en deux parties, l'une pour les hommes, et l'autre pour les femmes; chaque quartier se divise encore en trois quartiers; le premier est occupé par les enfants, derrière eux sont deux ou trois de ces surveillants qu'on nomme zélateurs; la seconde classe est celle des jeunes gens placés derrière les enfants, et surveillés par d'autres zélateurs d'un âge plus avancé; la troisième comprend les hommes de tout âge, qui ont aussi leurs zélateurs choisis entre les vieillards les plus respectables. Ainsi les pasteurs, soit par eux-mêmes, soit par des lieutenants sûrs, veillent partout sur les mœurs. Cette vigilance, jointe aux exhortations des missionnaires, ont inspiré aux néophytes une horreur extrême du vice. Aussi a-t-on vu souvent les plus jeunes vierges se laisser égorger par des sauvages infidèles, plutôt que de se prêter à la moindre privauté.

Pour ce qui est de la cruauté et de la vengeance, qui faisaient autrefois toute la gloire et pour ainsi dire la première vertu de ces barbares, il n'en reste plus aucun vestige parmi les néophytes. Ils vivent entre eux, comme de véritables frères, et l'on peut dire d'eux, comme des premiers fidèles, qu'ils n'ont tous qu'un cœur et qu'une âme. La charité semble redoubler encore à l'égard des idolâtres qu'ils s'efforcent en toute manière, et au mépris de tout péril, d'attirer à la connaissance du vrai Dieu. Quand il s'en rencontre quelqu'un dans la réduction, fût-il de la nation la plus odieuse et dont on a le plus à se plaindre, il est accueilli avec tous les témoignages d'une amitié sincère, et avec mille acclamations de joie; on s'empresse à le loger, à l'habiller, à le régaler; chacun lui donne ce qu'il a de meilleur, on le retient le plus longtemps qu'il est possible, et s'il prend le parti de se fixer dans la peuplade, et d'embrasser la foi, c'est une fête publique, après laquelle tout le monde à l'envi contribue à lui faire un établissement commode.

Telle est la conduite des néophytes du Paraguay qui, à la fin du XVIIIe siècle, étaient au nombre de plus de trois cent mille. Cependant, en devenant Chrétiens, ils n'ont pas cessé d'être hommes, et ils ne sont pas à l'abri des chutes où entraîne la faiblesse humaine. Mais si dans cette belle et nombreuse chrétienté, on n'a pas pu prévenir toutes les fautes, on en a du moins empêché les suites funestes. Pour maintenir le bon ordre, on a choisi dans chaque réduction ou peuplade quelques anciens néophytes qui, sous le nom de régidors, font à peu près le personnage des censeurs de l'ancienne Rome; mais ils veillent tout autrement sur la conduite et les mœurs : s'ils découvrent quelqu'un qui soit tombé dans une faute scandaleuse, telle qu'une action contraire à la pudeur, ou un transport de colère préjudiciable au prochain, ils arrêtent le coupable, lui font prendre un habit de pénitent, et le mènent d'abord à l'église pour demander publiquement pardon au Seigneur; de là on le conduit sur la place,

publique, où il reçoit en présence de tout le monde un châtiment proportionné à la grièveté de sa faute ; il baise ordinairement avec reconnaissance la main qui le frappe, en disant : « Dieu vous récompense de m'avoir soustrait, par cette légère punition, aux peines éternelles que j'avais méritées. » Il est rare qu'on retombe ensuite, et plus encore, que l'exemple d'une faute ainsi corrigée soit contagieux. Ce qu'il y a de plus admirable et de plus ressemblant à la ferveur de la primitive Eglise, c'est que des Indiens et même des Indiennes qui avaient commis secrètement le même péché qu'on venait de punir à leurs yeux, couraient s'accuser eux-mêmes, et priaient instamment qu'on leur imposât la même pénitence.

Qu'il est glorieux pour la religion d'avoir ainsi transformé des hommes qui n'avaient d'humain que la figure, en des hommes doux, chastes, pieux, charitables, et en des modèles accomplis de toutes les vertus !

III. Quelle que soit en tout temps la piété des nouveaux Chrétiens du Paraguay, elle redouble encore à de certaines fêtes de l'année qu'ils solennisent avec toute la magnificence qui leur est possible, et avec un goût dont on ne les croirait pas capables. A la Fête-Dieu, par exemple, ils ornent extraordinairement non-seulement l'église, mais toutes les places et les rues par où la procession doit passer. La simplicité où ils vivent ne leur permet d'employer que des moyens champêtres ; mais ils les disposent avec un assortiment et une variété qui offrent un spectacle pour le moins aussi majestueux que nos tapisseries, nos peintures et notre argenterie. D'espace en espace on dresse, en bois, dans les rues des arcs de triomphe qui en occupent toute la largeur, on revêt cette charpente de branches de palmiers, de lauriers, de myrtes, d'orangers, entrelacées les unes dans les autres, avec des bordures et des festons formés des fleurs et des fruits les plus agréables à la vue. Les caciques (les gens les plus distingués) sont chargés de fournir quantité de paons, de perroquets et d'autres oiseaux en vie dont le plumage a le plus d'éclat. Il s'en trouve sans nombre aux environs des grands fleuves, et principalement de celui appelé Paraguay, dont le nom signifie *fleuve des plumes*. Ces oiseaux sont attachés par le pied aux arcs de triomphe, avec une corde assez longue pour qu'ils puissent voltiger de branche en branche, et faire ainsi briller leur riche plumage. On place au bas, mais de telle manière qu'il ne puisse en arriver mal à personne, des cerfs, des tigres, des lions et d'autres bêtes sauvages qu'on a prises vivantes dans les piéges. On veut que toutes les espèces de créatures réunies rendent hommage à leur Créateur.

Le devant des maisons est orné à peu près dans le même goût, c'est-à-dire d'herbes odoriférantes, de fleurs, de fruits, d'oiseaux, et de plus, de pains et de gâteaux destinés à l'hospitalité. On y voit aussi quelques pièces de toiles extrêmement blanches et garnies de plumes qui, par la diversité de leurs couleurs et par l'artifice de leur assortiment, plaisent pour le moins autant que nos plus riches tentures ; la terre partout est jonchée de feuillages, de fleurs et d'herbes odoriférantes.

» Après la messe, où presque tout le monde communie, la procession s'arrange à peu près comme en Europe ; quelques compagnies de gens de guerre ouvrent la marche au son des tambours, des fifres, des timbales et de plusieurs autres instruments qui nous sont inconnus ; ils sont armés de fusils dont ils font de temps en temps des décharges ; les hommes et les femmes, séparés ainsi que dans l'église, marchent en ordre, les hommes en avant et les femmes ensuite. Le corrégidor royal, les caciques, les capitaines, les alcades, les procureurs du peuple et les autres officiers se placent autour du dais ; quelques zélateurs des plus vénérables sont répandus de côté et d'autre pour maintenir l'ordre et la modestie ; mais tout le monde est pénétré d'une foi si vive, que ni homme, ni femme, ni grand, ni petit, n'ouvre la bouche, si ce n'est pour chanter les louanges de Jésus-Christ qui leur est aussi présent que s'ils le voyaient des yeux du corps. Les musiciens, partagés en différents chœurs, font retentir l'air de leur pieuse symphonie durant tout le cours de la procession.

Quand elle est rentrée dans l'église, quelques fidèles des plus vertueux vont ramasser toutes les choses comestibles qui ont servi à décorer les maisons et les arcs de triomphe, on les distribue aux malades et aux étrangers ; ceux-ci sont d'ailleurs fêtés avec tous les témoignages de la tendresse fraternelle par les particuliers qui les ont invités et qui les logent chez eux ; on invite même des infidèles que la curiosité ne manque pas d'attirer en grand nombre, et il est rare qu'un spectacle si propre à les édifier n'en gagne plusieurs à l'Evangile. Quelques autres fêtes, et spécialement celle du patron de la peuplade, se célèbrent chacune dans son genre avec autant de célébrité.

La piété et la foi des néophytes du Paraguay éclatent également dans les cimetières, ils n'y oublient rien de ce qui peut inspirer du respect pour les cendres de ceux qui sont morts après avoir été sanctifiés par le baptême, et qui doivent revivre un jour pour ne plus mourir. Ces cimetières sont ordinairement un espace carré fermé de murs à hauteur d'appui, et environné par dehors de palmiers et de cyprès ; au dedans sont plusieurs rangs d'orangers que la température du climat fait monter en pleine terre à la hauteur de nos belles futaies. Près du cimetière est une chapelle où l'on va tous les lundis en procession chanter une messe des morts.

CHAPITRE IV.

Maximes fondamentales de la religion chrétienne.

Dieu nous a créés pour sa gloire, et

nous a destinés à un bonheur éternel ; il n'y a donc pour nous qu'une chose nécessaire, c'est de servir Dieu, et de faire notre salut.

Tout ce que nous avons, tout ce que nous sommes, tout ce que nous pouvons, vient de Dieu; notre corps, notre âme, nos biens, notre santé, notre vie, tout appartient à Dieu. Il est donc juste que nous lui rapportions toutes les pensées de notre esprit, toutes les affections de notre cœur, toutes les actions de notre corps. Nous ne devons donc nous servir de nos forces, de nos biens, de notre santé, que pour glorifier Dieu qui nous a tout donné.

Si Dieu cessait un moment de nous soutenir, nous rentrerions bientôt dans le néant dont nous avons été tirés. Dieu, en nous conservant, nous crée pour ainsi dire de nouveau; nous devons donc dans tous les instants de notre vie lui témoigner notre reconnaissance en agissant pour sa gloire.

Dieu, en exigeant nos services, avait droit de nous dire : Je suis votre créateur, j'ai sur vous un souverain domaine, et par là même vous devez m'obéir. Vous y êtes encore obligés par titre de reconnaissance; les bienfaits dont je vous ai comblés seront la récompense de votre fidélité, n'attendez rien de plus. Mais, si vous résistez à mes ordonnances, je vous punirai rigoureusement. Les législateurs ne disent point: Celui qui gardera la loi sera récompensé; mais celui qui transgressera la loi sera puni.

Dieu nous tient un autre langage. Aussi jaloux de notre félicité que de sa propre gloire, il veut que notre obéissance soit le principe de notre bonheur éternel : *Je serai moi-même*, dit-il, *votre récompense éternelle.* (*Gen.* xv, 1.)

Nous sommes donc destinés à posséder Dieu et à le posséder éternellement. La possession d'un bien créé n'est pas capable de rassasier les désirs de notre cœur; la possession de Dieu même ne nous satisferait pas, si nous pouvions le perdre.

Le Dieu que nous servons est bon et libéral, mais il est juste et saint; et comme il a promis de récompenser la vertu, il a menacé de punir les pécheurs; il a creusé un abîme où les méchants seront à jamais tourmentés.

Nous marchons entre deux éternités ; il faut que nous soyons des saints ou des réprouvés, il n'y a pas de milieu; éternellement heureux, ou éternellement malheureux; le ciel ou l'enfer, voilà où nous irons aboutir, selon que nous aurons bien ou mal vécu.

Le péché est le seul mal que nous devons craindre, puisqu'il n'y a que le péché qui puisse nous détourner de notre fin bienheureuse, ou nous exposer à la perte éternelle

La mort dans le péché, voilà le plus grand des malheurs; la mort dans l'état de grâce, voilà le seul bien désirable. Mais on meurt comme on a vécu : si nous voulons mourir de la mort des saints, il faut que nous vivions en saints.

LIVRE TROISIÈME.

RÈGLES DE CONDUITE ET INSTRUCTIONS.

CHAPITRE PREMIER.

La bonne journée, ou manière de sanctifier la journée.

Le véritable moyen de se sanctifier, c'est de bien faire ses actions ordinaires. La perfection ne consiste pas à faire de grandes choses, mais à bien faire les plus communes, chacun selon sa condition. C'est donc, qui que vous soyez, pour vous conduire à la sanctification qu'on a tâché d'enseigner ici la manière de faire saintement toutes les actions de la journée, depuis le lever jusqu'au coucher. Soyez fidèles à ces pratiques, et vous sanctifierez tous vos instants.

§ I. — Conduite pour le réveil.

Soyez sur vos gardes à votre réveil, éloignez de vous toute mauvaise pensée, et ne vous laissez point aller à des choses indignes d'un Chrétien. En vous éveillant, faites le signe de la croix, consacrez au Seigneur votre première pensée, et faites les réflexions suivantes.

1° *Réflexions à faire en s'éveillant.* — Voici encore un jour que le Seigneur m'a donné... Me voilà plus âgé d'un jour... C'est un pas de plus vers le tombeau... Il en viendra un qui sera le dernier... Peut-être que je vais voir le soleil pour la dernière fois... Vous me donnez ce jour, ô mon Dieu ! pour vous le consacrer tout entier.

Faites souvent ces réflexions salutaires, et vous ne pécherez pas. Ajoutez la prière suivante, qui sanctifiera d'avance toutes les actions de la journée : *Car la racine étant sainte, toutes les branches de vos occupations seront saintes.* (*Rom.* xi, 16.)

2° *Prière en s'éveillant.* — Mon Dieu, je vous consacre toutes les actions de cette journée, accordez-moi la grâce de la passer saintement. Je vous en supplie par les mérites de Jésus Christ mon Sauveur.

3° *Conduite pour le lever.* — Sortez de votre lit promptement et sans balancer. Souvenez-vous que c'est Dieu qui vous appelle par la voix de vos parents, de vos maîtres ou de vos obligations. Dites comme

le jeune Samuel : *Parlez, Seigneur, votre serviteur vous écoute* (*I Reg.* III, 9); et j'obéis sur-le-champ. Ne vous laissez point entraîner par l'indolence qui retient le paresseux dans son lit. *L'ennemi du salut rôde autour de vous, cherchant à vous dévorer.* (*II Petr.* V, 8.) Si vous restez au lit par mollesse, que de tentations, que de péchés, que de misères peuvent être la suite de cette nonchalance! Tout vous invite à vous lever promptement, les intérêts de l'âme et ceux du corps. On ne gagne rien pour cette vie, ni pour l'autre en donnant à la nature au delà du besoin. Levez-vous donc aussitôt qu'on vous appelle, ou que votre heure est venue: pensez alors au grand réveil qui se fera à la fin du monde, lorsque les anges envoyés de Dieu vous diront: levez-vous, morts, et venez au jugement. Sortez de votre lit, comme vous sortirez alors de votre tombeau. Faites les réflexions suivantes.

4° *Réflexions et aspirations vers Dieu en se levant. — Oui, mon Dieu, je me lève et je suis avec vous* (*Psal.* CXXXVIII, 18).... *Je vais paraître devant vous.... Je me lèverai et je vous chercherai* (*Cant.*, VIII, 2) dans toutes mes actions comme mon unique bien..... C'est pour vous obéir, pour vous servir pendant tout le jour, que je me hâte de me lever... C'est pour vous que je fais l'effort de vaincre mon sommeil et ma mollesse.

5° *Conduite pour l'habillement.* — Habillez-vous promptement, modestement et chrétiennement. Promptement : N'employez que le temps absolument nécessaire pour vous habiller. Ne parez pas votre corps avec trop de soin et de complaisance. Souvenez-vous que bientôt il sera revêtu d'un suaire; qu'il retournera dans la poussière dont il est sorti, et qu'il deviendra la pâture des vers. Habillez-vous modestement. Ne faites rien alors qui puisse tant soit peu blesser la modestie, ni offenser les yeux de ceux qui vous voient. Ne paraissez jamais à découvert devant qui que ce soit, pas même à vos yeux. Habillez-vous à l'écart; pensez que Dieu vous regarde, et que vous avez à vos côtés votre ange gardien, qui a horreur de la moindre immodestie. Pères et mères, accoutumez vos enfants, dès l'âge le plus tendre, à ne jamais paraître devant personne sans être decemment couverts. Enfin, habillez-vous chrétiennement, vous occupant de quelques bonnes et saintes pensées, et faisant quelques prières. Filles et femmes chrétiennes, loin de vous la vanité et l'envie de plaire dans vos ajustements. Hélas! la vanité se glisse jusque sous les habits champêtres. Pauvres habitants de nos campagnes, félicitez-vous de ressembler à Jésus-Christ, qui vous a donné l'exemple de la pauvreté, et honorez-vous d'en porter les livrées dans la simplicité de vos habillements, et dans les lambeaux qui vous couvrent. Voici les réflexions et les prières que vous pourrez faire en vous habillant.

6° *Réflexions et prières en s'habillant.* — Si vous êtes tenté de quelques vaines complaisances, dites-vous à vous même : ce visage sera un jour changé en un visage de mort.... Demain, peut-être, ces yeux seront éteints et fermés pour jamais. A travers ce miroir qui me flatte aujourd'hui, je vois dans l'avenir tous mes traits se difformer. Tous les jours mon corps fait un pas vers sa fin.... Ces yeux en seront arrachés... un tombeau sera sa demeure, un simple drap toute sa parure, et il deviendra la pâture des vers. A quoi bon vouloir se parer? La vertu et l'innocence sont les seuls ornements qui conviennent à un Chrétien. *Toute la beauté de la fille du roi des cieux est dans l'intérieur* d'une âme pure et décorée de la sagesse (*Psal.* XLIV, 14)..... C'est la seule beauté durable, et que j'emporterai dans l'éternité.... Hélas! les plus beaux habillements périront; c'est la dépouille des animaux.... Je suis au-dessous d'eux par mes péchés.... La nécessité de nous habiller est une triste suite du péché. Mon Dieu, je vous remercie de ces habits que vous voulez bien me fournir pour me mettre à l'abri des injures de l'air.... Mon Dieu, rendez-moi la robe d'innocence et d'immortalité que j'avais reçue à mon baptême, et que j'ai perdue par mes péchés... Revêtez-moi de Jésus-Christ comme j'en fus revêtu en devenant son frère et son disciple.... Mon Dieu, je vous demande pardon de tous les péchés dont les habillements sont les effets, la cause et l'occasion.... Mon Dieu, donnez-moi de n'aspirer qu'à la gloire dont je serai revêtu dans l'éternité..... Ne permettez pas que je sois assez insensé pour me faire un sujet de vanité de mes habits, tandis que je ne devrais les prendre qu'avec douleur.

Nota. On ne dit pas qu'il faille penser et dire, en s'habillant, tout ce qui est dit ci-dessus; mais choisissez quelques-unes de ces prières et de ces réflexions pour vous en occuper. Dites votre *Pater;* faites un acte de contrition, ou autre chose qui vous détourne des pensées vaines ou mauvaises qui occupent quelquefois lorsqu'on s'habille. Que de fautes on éviterait si on était fidèle à ces pieuses pratiques!

§ II. — Conduite pour la prière du matin.

Aussitôt que vous serez habillé, faites votre prière du matin, ou en famille, ou en particulier; ne la différez jamais, à moins d'une grande nécessité, ou bien vous vous exposeriez à y manquer. Prenez d'abord de l'eau bénite (tout Chrétien doit en avoir auprès de son lit), mettez-vous à genoux devant un crucifix (point de maison chrétienne où l'on ne doive trouver cette consolante image de notre rédemption). Priez toujours avec respect, attention et dévotion. Pour y réussir suivez l'avis de Jésus-Christ : *Retirez-vous à l'écart, fermez la porte sur vous, et votre Père céleste qui voit ce qui se passe dans le secret, vous récompensera en vous exauçant.* (*Matth.* VI, 6.) Eloignez-vous du tracas de votre maison pour n'être point distrait. Mettez-vous en la présence de Dieu;

préparez votre âme à la prière par un moment de silence et de recueillement. Ecartez, autant que vous pourrez, tout ce qui pourrait vous occasionner des distractions : par ce moyen vous les préviendrez; du moins, elle ne vous rendront pas coupable, parce qu'elles seront involontaires, et que vous les aurez désavouées au commencement de la prière. Prenez une posture humble et modeste, les mains jointes, les yeux baissés, sans tourner la tête. Souvenez-vous que vous êtes sous les yeux de Dieu; imaginez que vous êtes dans la compagnie des anges et des saints : cette pensée vous maintiendra dans le plus profond respect.

Priez lentement et posément, faisant attention à ce que vous dites. Entrez dans les sentiments qui sont exprimés dans vos prières; affectionnez-y votre cœur, et qu'il soit embrasé d'un feu tout céleste. Autrement ce n'est plus une prière que vous faites; ce ne sont que des paroles prononcées à la hâte, et qui ne signifient rien. *Vous n'honorez le Seigneur que du bout des lèvres, et votre cœur est loin de lui.* (*Isa.* XXIX, 13.) Les prières mal faites sont plus propres à provoquer la colère de Dieu, qu'à obtenir ses grâces et sa miséricorde.

Vous trouverez des formules de prières du matin et du soir dans le catéchisme de votre diocèse, et dans les heures ordinaires à l'usage des fidèles; choisissez celles qui vous inspireront le plus de dévotion, et qui pourront le plus contribuer à vous faire sanctifier la journée; car c'est là le grand objet des prières du matin; outre l'hommage qu'elles rendent à Dieu, elles obtiennent des grâces pour faire saintement les actions de la journée. C'est ce que nous voyons dans l'office de prime, qui est la prière du matin de l'Eglise. Voici donc en peu de mots quelle doit être votre pratique ordinaire :

1° Faites le signe de la croix; c'est le signe du Chrétien, qui doit être placé à la tête de nos principales actions, surtout de la prière.

2° Invoquez le Saint-Esprit, pour demander la grâce de bien prier.

3° Mettez-vous en la présence de Dieu, comme nous l'avons dit, et faites un acte d'adoration, tel que vous le savez, ou que vous le trouverez dans les bons livres.

4° Faites des actes de foi, d'espérance et d'amour de Dieu. Tout Chrétien est obligé de produire ces actes de temps en temps.

5° Faites un acte de contrition sur les péchés que vous pourriez avoir commis depuis la veille, et dans toute votre vie.

6° Faites un acte de remercîment de ce que le Seigneur vous a conservé pendant la nuit, et de tous les autres bienfaits que vous en avez reçus.

7° Faites un acte d'offrande à Dieu de tout ce que vous ferez pendant la journée, comme nous l'avons dit pour le réveil : « Mon Dieu, je vous consacre toutes les actions de cette journée, » etc.;

8° Demandez à Dieu la grâce de bien passer la journée, de ne pas l'offenser, et qu'il vous préserve de tous fâcheux accidents.

9° Récitez le *Pater*, l'*Ave Maria*, le *Credo*, le *Confiteor*, les commandements de Dieu et de l'Eglise, mais avec attention, et en réfléchissant sur le sens des paroles que vous prononcez.

Le *Pater* est la prière divine que notre Seigneur Jésus-Christ lui-même nous a enseignée, et qui renferme tout ce que nous pouvons demander. Dites-le donc avec la plus vive confiance, et l'amour d'un enfant qui parle à son père.

L'*Ave Maria* est la prière ordinaire à la sainte Vierge; dites cette prière en vous souvenant que vous parlez à votre bonne et tendre mère.

Le *Credo* est votre profession de foi. Nous devons à Dieu cet hommage de notre croyance. Protestez-lui donc que vous croyez tout ce qui est contenu dans le symbole. Récitez-le attentivement, lentement; et pénétrez-vous des grandes vérités qui sont contenues dans chaque article.

Le *Confiteor* est une confession générale de tous nos péchés. Faites-la avec douleur et componction, comme un coupable qui implore les miséricordes de son juge, en faisant l'aveu de ses crimes.

Les commandements de Dieu et de l'Eglise sont l'abrégé de la foi des Chrétiens; on les récite tous les matins pour se rappeler ses obligations, afin de les pratiquer pendant la journée. Récitez donc ces divins préceptes avec attention, et formez la résolution d'y être fidèle. Oui, mon Dieu, pourrez vous dire, j'observerai cette loi sainte, c'est vous qui me l'avez donnée.

10. Enfin, pour obtenir plus sûrement l'effet de vos prières, invoquez les saints, qui sont les amis de Dieu, la sainte Vierge, votre ange gardien, votre saint patron : vous trouverez des formules de toutes ces prières dans les heures et les catéchismes. Finissez votre prière par une pratique essentielle que je vais vous tracer ici. Elle doit contribuer beaucoup à vous faire passer saintement la journée. C'est d'examiner par prévoyance en quoi vous pourriez offenser le Seigneur.

Précautionnez-vous contre vos défauts les plus ordinaires, contre la passion qui vous domine, et contre les occasions que vous auriez de pécher. Pour cela, faites les réflexions suivantes.

§ III. — Examen de prévoyance pour éviter les péchés de la journée.

Nota. Il serait bon de lire cet examen tous les matins, avec beaucoup d'attention sur moi-même.

Voyons, 1° quelle est ma passion dominante, quels sont les défauts auxquels je suis le plus sujet.... N'est-ce pas la colère?... les impatiences?... les jurements?... les désobéissances?... les disputes?... les paroles injurieuses?... les médisances?... les querelles entre frères et sœurs?... les

railleries?... les paroles déshonnêtes?... les pensées?... les désirs?... les regards?... les actions?... les libertés criminelles?... la vanité des ajustements?... la jalousie?... la gourmandise?... l'avarice?... la paresse?... etc. Oui, je tâcherai aujourd'hui de ne tomber dans aucune de ces fautes auxquelles je suis malheureusement trop sujet.

Voyons, en second lieu, quelles sont les occasions que je pourrais avoir aujourd'hui d'offenser mon Dieu.... C'est ordinairement dans telle société, dans telle assemblée, dans tel travail que j'ai le malheur de pécher... C'est à l'occasion de mes enfants,... de mes domestiques,... de mon mari,... de mon épouse,... de mon commerce.... C'est à la charrue,... aux champs,... en conduisant le bétail,... que je m'impatiente, que je me fâche, que je m'emporte, que je jure, etc. C'est en fréquentant telle ou telle personne, telle ou telle maison : c'est dans tel divertissement, à la danse, à la promenade, etc., que ma vertu a fait un triste naufrage, etc. Eh bien, je vais me tenir en garde contre tous ces dangers;... je vais tenir en bride ma passion fougueuse; je vais veiller sur mes sens et sur tout ce qui m'environne;... je fuirai avec horreur toutes les occasions que je pourrai éviter; je n'irai point dans cette maison, dans cette société, dans cette assemblée, si souvent funeste à mon innocence. Si je suis forcé de m'y trouver, je n'écouterai point les mauvais propos; je repousserai avec indignation les attaques dangereuses à ma vertu. Je veillerai sur ma langue, sur mes oreilles, sur mes yeux, sur mon imagination, sur mon cœur, sur toute ma personne.... Je fermerai toutes les portes de mon âme pour que le péché ne puisse y entrer, ni en sortir pour infecter mon prochain.... Je prierai le Seigneur dans la tentation,... je lui dirai : *Seigneur, ne me laissez point succomber à la tentation.* (*Matth.* VI, 13.) Si j'ai le malheur de tomber dans quelque péché, je m'en humilierai devant Dieu; je lui en demanderai pardon sur-le-champ, et je prendrai de plus grandes précautions pour l'avenir; je m'écrierai avec les disciples : *Sauvez-moi, Seigneur, car je suis au moment de périr.* (*Matth.* VIII, 25.)

Ce jour qui commence sera peut-être pour moi un jour de joie, de fête et de divertissements;... gardons-nous de nous livrer à des plaisirs défendus.... Hélas! ce serait le plus malheureux de mes jours si j'abusais du bonheur et des agréments que mon souverain bienfaiteur me prépare. Ce jour de fête se tournerait en jour de deuil, si j'avais le malheur d'y perdre mon innocence. Je dois le redouter plus que les jours de travail, parce qu'il me présente de plus grands dangers.... Mon Dieu, garantissez-moi des périls qui accompagnent la prospérité et les délices de la terre.

Au contraire, si ce jour doit être pour moi un jour de peines et de chagrins, je m'armerai de patience et de résignation. Mon Dieu, j'accepte d'avance la croix que vous me préparez; je l'envisage dès ce matin, comme Jésus-Christ mon Sauveur envisageait la sienne au jardin des Oliviers. « O mon Dieu et mon père! si ce calice d'amertume pouvait s'éloigner de moi!..... mais que votre sainte volonté s'accomplisse. (*Matth.* XXVI, 42.)

Après ces réflexions, proposez-vous Jésus-Christ pour modèle; considérez les vertus dont il vous a donné l'exemple, et formez la résolution de les pratiquer. Finissez votre prière par un ferme propos de passer saintement la journée. Levez-vous ensuite, et marchez au travail, animé de l'esprit de Dieu; espérez qu'il vous accordera les grâces que vous aurez sollicitées, et qu'il vous fortifiera contre tous les dangers.

CHAPITRE II.

Conduite pour le travail et les occupations ordinaires de la campagne.

§ I. — Nécessité du travail.

L'homme est né pour le travail; c'est la punition du péché de notre premier père; ne demeurez donc jamais oisif. L'oisiveté est la mère de tous les vices, et la source de la misère. Les plus grands crimes marchent à la suite de la paresse. Travaillez selon votre état, comme vous y êtes forcé par le besoin et la nécessité; mais sanctifiez votre travail, et pour cela évitez tout ce qui pourrait vous porter à offenser Dieu, comme les professions mauvaises ou dangereuses, les maisons où Dieu est mal servi; ne vous engagez pas avec des maîtres scandaleux, de mauvaise vie, et qui empêchent leurs ouvriers ou leurs domestiques de faire leur salut; fuyez les compagnons ou compagnes de travail qui vous seraient une occasion de péché, les assemblées, les veillées où l'on médit, où l'on parle mal, où il se trouve des libertins, etc. Enfin, tâchez d'observer les avis suivants, avant, pendant et après le travail.

1° *Avant le travail.* — Commencez par le signe de la croix; mais faites-le avec attention et respect, et non pas à la légère et machinalement, sans penser à ce que vous faites. Dirigez votre intention, offrez votre ouvrage à Dieu, et demandez-lui la grâce de ne point l'offenser. Travaillez avec ferveur, pour obéir à Dieu qui nous a tous condamnés au travail après le péché, et qui l'exige de vous par l'état de besoin et de dépendance où il vous a placé. Que ce ne soit ni l'intérêt, ni l'avarice, ni l'orgueil, ni l'ambition qui vous engagent au travail, mais le dessein de plaire à Dieu en tout ce que vous ferez.... En agissant dans cette vue, vous gagnerez le ciel en gagnant votre vie, et vous tirerez de votre travail un double fruit, pour ce monde et pour l'éternité. Si vous offrez à Dieu votre ouvrage, vous ne ferez rien de mauvais et de coupable; car, comment oseriez-vous faire un signe de croix sur une mauvaise action, et l'offrir à Dieu? Comment oseriez-vous dire : Mon Dieu, je vous offre l'action que je vais faire, en prenant sur l'héritage d'autrui, en volant du

bois, en perdant le temps, en trompant dans l'ouvrage ou dans le commerce, en conduisant vos troupeaux et votre bétail dans un champ qui ne vous appartient pas, et où il peut causer du dommage; en allant médire dans une assemblée ou une veillée, etc? Ce signe de croix, cette offrande faite avec attention, vous empêcheront donc de pécher dans vos occupations. En faisant votre signe de croix, dites la prière suivante.

2° *Prière avant le travail.* — Mon Dieu, je vous offre l'ouvrage que je vais faire, donnez-y, s'il vous plaît, votre bénédiction; faites-moi la grâce de ne point vous y offenser.

Seigneur jetez les yeux sur votre serviteur..., et dirigez l'ouvrage de mes mains... (*Psal.* LXXXIX, 16, 17.) Je veux travailler pour votre gloire et pour mon salut.

3° *Pendant le travail.* — Pensez quelquefois à Dieu au milieu de vos occupations. Renouvelez plusieurs fois le jour l'offrande que vous avez faite le matin. Réveillez votre attention sur vous-même, pour attirer de nouvelles bénédictions sur vos ouvrages, et vous empêcher de pécher. Elevez de temps en temps votre cœur à Dieu! en disant: c'est pour vous, ô mon Dieu, que je travaille; c'est pour obéir à vos ordres.... J'unis mon travail à celui que faisait mon Sauveur sur la terre.

Entretenez-vous avec Dieu, comme avec un respectable ami que vous auriez à vos côtés; dites-lui tout ce que vous avez dans l'âme, avec une confiance familière et respectueuse.

Tirez des réflexions salutaires de la nature même de vos occupations. Vous, par exemple, laboureur, quand vous êtes courbé sur votre charrue, dites-vous à vous-même: Cette terre est ma mère, j'en suis sorti; elle me nourrit;.. je dois y rentrer;..bientôt, peut-être, j'y serai couvert; j'y pourrirai comme ce grain que j'y mets;.. j'en sortirai vivant et glorieux comme l'épi qui va y croître; mais si j'anticipe sur mon voisin, j'y creuse mon abîme,... et j'irai me perdre dans les enfers.... Mon Dieu, ne le permettez pas. J'arrose la terre de mes sueurs comme vous m'y avez condamné; je me soumets volontiers à cet arrêt pour mes péchés;... donnez un accroissement favorable à ce grain, pour ma subsistance et celle de ma famille, etc. Imitez saint Isidore, votre patron, qui est devenu un grand saint en labourant la terre comme vous.

Quand vous conduisez votre bétail, dites: Mon Dieu, que vous êtes bon de m'avoir donné ces animaux pour me servir! Ce bœuf laboure mes champs, et me nourrit de sa chair.... Cette innocente brebis m'habille de sa toison.,. Soyez-en béni, Seigneur, et ne permettez pas que je vous offense en usant de vos dons.

Quand vous allez visiter vos héritages bénissez le souverain bienfaiteur qui répand la fertilité et l'abondance. Mon Dieu, que vous êtes libéral et magnifique! la belle moisson que vous nous préparez! Faites-nous la grâce d'en bien user. Si l'année est mauvaise, acceptez avec soumission le peu que Dieu vous donne. Vous êtes le maître de vos dons, Seigneur;... le peu que vous nous accordez est encore trop pour des ingrats qui ont tant de fois abusé de vos bienfaits... Soyez également béni dans la stérilité comme dans l'abondance,... *Recevons les maux comme les biens de la main du Seigneur* (*Job.* II, 10)... *Quand il nous afflige, c'est toujours un bon père qui châtie des enfants qu'il chérit* (*Prov.* III, 12), et qu'il veut perfectionner par les épreuves de l'adversité.

Vous, mère de famille, quand vous êtes occupée de votre ménage, agissez comme sainte Marthe, qui servait le Sauveur avec une pieuse activité.

En s'occupant du soin de sa maison, elle jetait un coup d'œil respectueux sur son divin maître; elle lui parlait; elle s'entretenait avec lui en travaillant pour lui. Faites de même, et au milieu du tracas qui vous agite, adressez vers Dieu quelques tendres apparitions. Mon Dieu, c'est pour votre amour que je prends soin de mon ménage... Il me semble que c'est vous-même que je sers dans la personne de mon époux et des autres personnes de ma maison.... Oui, c'est pour vous que je fais tout, puisque je fais votre volonté en remplissant les devoirs de mère de famille que vous m'avez imposés

Quand vous donnez à vos enfants les soins d'une pieuse et tendre mère, quand vous les instruisez, quand vous leur faites faire leurs prières, quand vous les habillez, etc., dites: « Me voici, Seigneur, et voilà mes enfants que vous m'avez donnés. » (*Isa.* VIII, 18.) Bénissez ces jeunes plantes qui croissent dans ma maison, et qui environnent ma table. (*Psal.* CXXVII, 3.) Faites que je les élève à l'ombre de votre divine protection.

Quand vous faites votre lit, considérez que bientôt vous y serez étendu pour rendre le dernier soupir.... *Puisse mon âme y mourir de la mort des justes.* (*Num.* XXIII, 10.)

Quand vous balayez la maison, rappelez-vous ces humbles paroles de saint Paul: *Nous ressemblons aux balayures de la terre* (*I Cor.* IV, 13) qui sont jetées dans un coin... Je ne suis que terre et cendre comme cette poussière que j'agite... Oh! si j'avais soin de la propreté de mon âme comme de ma maison! etc.

Vous, enfants ou domestiques, quand vous travaillez sous les ordres de vos parents ou de vos maîtres, souvenez-vous de Jésus obéissant à la sainte Vierge et à saint Joseph; figurez-vous que vous êtes avec ce divin enfant; adressez-lui tendrement la parole: ô Jésus soumis et obéissant! c'est avec vous et pour votre amour que j'obéis à mes père et mère, et à tous ceux qui ont droit de me commander. Je le fais avec joie, parce que je reconnais que c'est vous qui me parlez par la voix de mes supérieurs.

Vous, ouvriers, manœuvres, gens de journées; artisans, quelque métier que vous

exerciez, rappelez-vous l'exemple d'un Dieu fait homme, et réduit dans la boutique d'un pauvre charpentier.

Travaillez dans la compagnie de Jésus et de Joseph. Que de péchés vous éviteriez! quelle noblesse, quelle sainteté dans toutes vos occupations, si vous aviez de temps en temps sous les yeux des objets si touchants! pas un coup de marteau, pas un coup de cognée qui ne fructifiât pour le ciel.

Lorsque vous coupez du bois, pauvres bûcherons, rappelez-vous quelquefois ces paroles frappantes de Jésus-Christ : *La cognée est à la racine de l'arbre...* (*Matth.* III, 10.) La mort lève sa faux pour trancher ma vie comme je tranche cet arbre... Là où l'arbre penche, il tombera; je tomberai comme lui où je penche;... en enfer, si je penche vers l'enfer par le péché... Redressez mes voies, ô mon Dieu! que je ne sois pas entraîné dans l'abîme.

En taillant la pierre, dites-vous à vous-même : Hélas! mon cœur est peut-être plus dur que ce rocher... Brisez, taillez, façonnez cette pierre vivante, pour qu'elle entre dans la construction de la Jérusalem céleste.

En battant à la grange, en vannant du grain, rappelez-vous la parabole terrible du bon et du mauvais grain, rapportée dans l'Evangile; telle est la figure de la séparation des bons qui seront placés dans le ciel, et des méchants qui seront jetés dans le feu, ainsi que Jésus-Christ vous l'annonce, et dites : Mon Dieu, faites-moi la grâce de tirer de mon cœur la zizanie qui l'infecte... Que je sois un jour le bon grain placé dans les greniers du Père céleste.

Quand vous travaillez autour d'un feu ardent, d'un four, d'une fournaise embrasée où bouillonne le verre, la fonte ou la chaux, figurez-vous ces cavernes profondes de feu, où seront précipités les méchants, et où il n'y aura que pleurs et grincements de dents; dites-vous à vous-même : Voilà comme je serai plongé dans un étang de soufre, et pénétré de feu, si je vis et si je meurs dans le péché... Mon Dieu, délivrez-moi des supplices de l'enfer, et du péché qui m'y ferait tomber.

En gardant les troupeaux, rappelez-vous l'exemple des patriarches, de l'innocent Abel, de Jacob, etc. Ils étaient bergers, ils bénissaient le Seigneur en gardant leurs troupeaux; ils lui en offraient les prémices : et Dieu, à son tour, bénissait leurs soins, en multipliant leurs brebis. Imitez sainte Geneviève : c'était une simple bergère comme vous, et à cause de ses vertus, elle est révérée comme patronne dans la capitale du royaume; elle voit nos rois même à ses pieds. C'est en faisant ce que vous faites qu'elle est devenue une grande sainte. Au lieu donc de vous livrer à l'oisiveté, au jeu, aux querelles, au désordre, passez en prière, comme sainte Geneviève, les longues journées de votre désœuvrement. Personne n'a plus de temps que vous de prier et de réfléchir. Souvenez-vous que vous devez vivre selon la foi et la raison, et non pas comme ces animaux dont vous êtes les conducteurs. A la vue de ces brebis, de ces moutons, de ces tendres agneaux que vous gardez, dites : Voilà l'image de la douceur et de l'innocence; mon Sauveur s'est peint lui-même sous le symbole d'un agneau immolé pour les péchés du monde, et d'une brebis qui se laisse tondre et égorger sans se plaindre. Que de droits n'a-t-il pas à votre reconnaissance! Célébrez-la par des cantiques d'allégresse, et chantez souvent ces douces paroles :

Paissez, moutons, en assurance,
Et bénissez le bon Pasteur :
Voit-il en moi votre douceur?
Voit-il votre innocence?

Gardiens des troupeaux, que de temps vous pouvez mettre à grand profit pour le ciel! et vous perdez le temps, vous le profanez par le crime, les dommages et les déprédations que vous faites.

Lorsque vous allez puiser de l'eau, rappelez-vous l'histoire de la Samaritaine, qui trouva le Sauveur sur le bord du puits de Jacob. Désirez de le trouver de même, et de puiser avec lui cette eau vive de la grâce qui rejaillit à la vie éternelle. (*Joan.* IV, 14.) Pensez que vous êtes peut-être en plus mauvais état que cette femme pécheresse.

Lorsque vous lavez la vaisselle ou du linge, dites au Seigneur : Lavez-moi, mon Dieu, et purifiez mon cœur de ses iniquités; rendez à mon âme la robe d'innocence qu'elle reçut au baptême.

Lorsque vous faites du pain, pensez que comme un peu de levain corrompt toute la pâte, ainsi l'orgueil, ou toute autre affection vicieuse, corrompt nos meilleures actions... Bénissez Dieu qui vous nourrit tous les jours en multipliant ses dons entre vos mains.

Quand vous êtes à filer ou à coudre, remerciez Dieu qui vous donne de quoi vous habiller.... Dites-vous à vous-même : Hélas! ma vie n'est qu'un fil que Dieu peut trancher à chaque instant.

Quand vous êtes en voyage, marchez en présence du Seigneur, comme les patriarches voyageurs; regardez-vous comme étrangers sur cette terre de pèlerinage : tous les objets que vous rencontrez vous rappellent à Dieu; ce beau ciel, cette terre si variée et si riche des bienfaits du Créateur; en un mot, le spectacle ravissant de la nature doit élever votre âme vers son auteur. Tout vous y invite, le jour comme la nuit. Soupirez donc vers Dieu à chaque pas que vous faites. Entretenez-vous avec lui pour charmer les ennuis du voyage.

4° *Réflexions et aspirations en voyageant.* — Seigneur, je ne suis qu'un voyageur sur la terre. Je marche ici sur cette route parée de vos richesses,.... je les admire, je vous en bénis,.... mais ce n'est pas là mon véritable séjour;.... je ne fais qu'y passer.... Beau ciel, où je vois briller tant d'astres magnifiques,.... voilà ma patrie, ma demeure pour l'éternité;.... voilà où je vais.

O mon Dieu ! dirigez mes pas en votre présence (*Psal.* v, 9) vers ce terme heureux où j'espère jouir avec vous d'une éternelle félicité.

Enfin, quoi que vous fassiez, quelque part que vous alliez, marchez en la présence de Dieu, parlez-lui comme au meilleur de vos amis, avec une respectueuse familiarité. C'est ainsi que vous sanctifierez toutes vos actions et vos démarches.

Laborieux habitants des campagnes, que vous seriez heureux jusque dans vos travaux les plus pénibles, si vous suiviez ces pieuses pratiques ! Pas une action, pas un soupir, pas une larme, pas une goutte de sueur, ainsi répandues pour l'amour de Dieu, qui ne se changeât en une pierre précieuse, pour orner votre couronne éternelle. *Chaque moment de tribulation et de peine opérerait*, comme dit l'Apôtre (*II Cor.* IV, 17), *un poids immense de gloire pour l'éternité.* Tandis que vos peines sont inutiles pour le ciel, vous les rendez même plus accablantes pour la vie présente, par vos impatiences, vos emportements, vos jurements, vos blasphèmes et vos imprécations ; vous perdez le fruit de vos peines par mille défauts qui les avilissent ; et au lieu d'être méritoires devant Dieu, vos travaux sont pour vous une occasion de toutes sortes de péchés, de discours licencieux, de chansons obscènes, de badinages indécents, de médisances, de railleries piquantes, de querelles, de disputes, etc. Ne sont-ce pas là les désordres qui accompagnent trop souvent les travaux de la campagne, surtout pendant les fenaisons, les moissons, les vendanges, et dans les assemblées du jour et de la nuit pendant l'hiver ?

Que vous êtes à plaindre ! les vices qui infectent vos journées laborieuses et pénibles, vous rendent malheureux de toutes manières : malheureux dans ce monde, parce que vous ne savez pas adoucir votre travail par l'onction de la piété et de la religion ; vous serez plus malheureux encore dans l'autre vie, parce que vous n'entrez pas dans les vues de la Providence. Votre travail devrait être pour vous le principe d'une récompense éternelle ; mais il devient une source de vengeance et de réprobation, à cause des péchés sans nombre que vous y commettez.

Au reste, tout ce qu'on vous propose ici n'a rien d'austère et de rebutant. On ne demande pas de vous une gêne et une contention perpétuelles. Ces pratiques n'empêcheront pas une certaine gaieté qui soulage vos travaux. La vraie vertu n'est ni triste, ni sauvage. Soyez gais dans le travail ; la religion ne le défend pas : au contraire saint Paul vous invite à vous réjouir dans le Seigneur par des cantiques sacrés. Qu'il serait édifiant de les entendre retentir dans vos champs et vos maisons, au lieu de ces chansons qui souillent des bouches et des oreilles chrétiennes, et qui répandent autour de vous le scandale et la corruption ! Je vous le répète avec le grand Apôtre, réjouissez-vous, la religion n'est pas ennemie d'une joie pure et innocente. Egayez-vous par des entretiens enjoués qui ne blessent ni la religion, ni la pudeur, ni la charité. Hélas ! pauvres gens qui pleurez si souvent, il vous est bien permis de rire quelquefois, pourvu que Dieu n'en soit point offensé.

5° *Après le travail.* — Dites la prière suivante : Mon Dieu, je vous remercie de la grâce que vous m'avez faite d'achever mon travail ; que ce soit pour votre gloire et pour mon salut. Je vous demande pardon des fautes que j'ai commises ; je vous promets de m'en corriger une autre fois avec le secours de votre grâce.

§ II. — Conduite pour la messe.

Si vous pouvez interrompre vos travaux pour aller à la messe, n'y manquez jamais : c'est le plus saint, le plus auguste et le plus avantageux exercice de votre religion, et par conséquent le plus digne de votre assiduité et de votre dévotion. C'est le renouvellement du sacrifice de la croix. Il est institué pour nous appliquer les mérites du sang de Jésus-Christ. Eh quoi ! laisseriez-vous des merveilles si intéressantes s'opérer près de vous sans y participer ? C'est le sang de votre divin Rédempteur qui coule pour vous, comme autrefois sur le Calvaire. Qu'auriez-vous fait alors ? Vous vous seriez fait un devoir d'en recueillir les gouttes précieuses avec un saint respect. Eh bien ! vous pouvez jouir tous les jours de cet avantage inestimable. Manqueriez-vous des moments si utiles pour votre salut, par paresse, par dissipation, par dégoût des choses de Dieu, pour vos plaisirs, pour un modique intérêt, ou parce que vous craindriez de perdre du temps ? Est-ce donc un temps perdu, qu'une demi-heure si riche en trésors célestes ? Vous savez ce proverbe : L'aumône n'appauvrit pas, et la messe ne retarde pas. D'ailleurs, combien de jours où vous avez peu de chose à faire ! Profitez de ces moments pour assister au saint sacrifice. Apportez-y les sentiments de foi, de confiance, d'amour, de reconnaissance, de respect, de componction, de pénitence, qui doivent pénétrer tout Chrétien dans une action si vénérable et si touchante. Offrez la victime d'un prix infini, par les mains du prêtre, en entrant dans les intentions de l'Eglise, pour honorer Dieu, pour lui demander pardon de vos péchés, pour le remercier de ses bienfaits, et afin d'obtenir ses grâces et ses faveurs pour vous, pour vos parents et vos bienfaiteurs, pour vos amis et vos ennemis, pour les vivants et pour les morts.

On trouve partout d'excellentes pratiques pour la messe. Choisissez les plus propres à nourrir votre dévotion, et à vous faire entrer dans l'esprit de l'Eglise pendant le saint sacrifice. Nous allons seulement tracer une méthode courte et facile, que les personnes instruites auront la charité d'apprendre à ceux qui ne savent pas lire. Ceux-ci pourront d'ailleurs dire leurs prières ordinaires, ou leur chapelet, posément et avec

attention. Toute prière est bonne et agréable à Dieu, quand elle part d'un bon cœur.

1° *Exercice pour bien entendre la sainte messe.* — Quand vous allez à l'église pour entendre la messe, marchez-y comme au Calvaire, au milieu des fidèles amis de Jésus. Ils le suivaient en pleurant, pour mêler leurs larmes au sang qui allait couler sur la croix. Faites comme eux. Ne vous dissipez pas par des entretiens frivoles, mais occupez-vous du bonheur que vous allez avoir, et dites quelques prières en approchant de l'église.

2° *En entrant à l'église.* — Regardez l'autel comme le calvaire où Jésus va s'immoler pour vous. Pensez que vous y arrivez pour y recueillir les fruits de sa mort; dites un *Pater* et un *Ave* pour demander à Dieu la grâce de bien entendre la messe.

En attendant qu'elle commence, ne regardez pas de côté et d'autre pour voir ceux qui entrent; c'est une source de distractions qui vous importuneraient pendant le saint sacrifice, mais occupez-vous seulement de la grande merveille qui va s'opérer.

3° *Quand le prêtre commence la messe au bas de l'autel.* — Le prêtre fait alors la confession des péchés alternativement avec le peuple. Tout le monde la fait pour se purifier avant le saint sacrifice; pendant ce temps-là, dites le *Confiteor* en français, en vous frappant trois fois la poitrine comme le publicain, et en demandant pardon de vos péchés.

Je me confesse à Dieu, etc. Acte de contrition.

4° *Au* Kyrie eleïson. — Cette prière est un cri répété de l'Eglise, et qui signifie : *Seigneur ayez pitié de nous : Jésus-Christ, ayez pitié de nous.* Répétez plusieurs fois ces touchantes paroles : arrêtez-vous un peu à chaque fois, pour y réfléchir et vous en pénétrer.

5° *Au* Gloria in excelsis. — C'est l'hymne des anges. Quand vous l'entendez chanter représentez-vous les anges qui glorifient Dieu dans le ciel, et dites : Mon Dieu, je vous glorifie et vous rends grâces avec les anges; je voudrais être avec eux dans le ciel, pour vous glorifier pendant l'éternité. Soupirez après ce bonheur, et occupez-vous de cette pensée jusqu'aux oraisons.

6° *Aux oraisons ou collectes.* — Ce sont des prières que le prêtre fait au nom des fidèles; alors il réunit les vœux de l'assemblée et de toute l'Eglise. Pendant ce temps-là, dites dans la simplicité de votre cœur : Oui, mon Dieu, je vous dis tout ce que le prêtre dit pour moi, accordez-moi toutes les grâces qu'il sollicite pour votre peuple. Dites cela plusieurs fois avec un saint désir d'être exaucé.

7° *A l'épître.* — L'épître est une lecture de l'Ancien ou du Nouveau Testament : elle est ordinairement tirée des écrits des prophètes ou des apôtres. Faites alors un acte de foi sur les vérités qui vous y sont annoncées, et dites : Mon Dieu, je crois tout ce que vos saintes Ecritures nous enseignent, et tout ce que nous annoncent les apôtres et les prophètes, parce que c'est vous qui les avez inspirées.

8° *A l'évangile.* — L'évangile est le récit des actions et de la doctrine de Jésus-Christ même : voilà pourquoi on se tient debout pour l'écouter avec plus de respect, pour annoncer qu'on en fait profession, et qu'on est prêt à l'accomplir. Répétez donc encore votre acte de foi, ou dites cette prière : Mon Dieu, mon divin Maître, ce sont vos paroles et vos actions qui sont renfermées dans cet évangile. Je vous écoute comme si vous me parliez vous-même. Je crois et j'adore les vérités divines que vous m'annoncez.

9° *Au* Credo.—C'est la profession de la foi solennelle de toute l'Eglise; récitez votre *Credo* en français, comme vous le savez, et dites : *Je crois en Dieu le Père tout-puissant*, etc. Arrêtez-vous un peu, pensez que chaque article est l'objet de votre croyance, et que votre foi doit être ferme et inébranlable.

10° *A l'offertoire.* — C'est le moment où l'on offre le pain et le vin, qui doivent être changés au corps et au sang de Jésus-Christ. Pendant ce temps-là, offrez-vous vous-même à Dieu, en récitant l'acte d'offrande qu'on vous apprit à votre première communion; ou dites celui-ci : Mon Dieu, je vous offre tout ce que j'ai, et tout ce que je suis; mon corps, mon âme, ma volonté et toutes mes actions; j'unis tout à la victime sainte que le prêtre va vous offrir sur cet autel.

11° *A la préface.*— La préface est une prière magnifique dans laquelle on vous invite à élever votre cœur vers Dieu et à le glorifier avec les anges, les chérubins, les séraphins qui environnent le trône de sa gloire dans le ciel. Pendant qu'on chante ce beau cantique, transportez-vous en esprit au milieu de la cour céleste, soupirez après le bonheur d'y chanter les louanges du Seigneur avec les saints, et faites votre acte d'espérance.

Mon Dieu, j'espère, etc.

12° *Au* Sanctus. — Le *Sanctus* est l'acclamation continuelle de tous les anges et des saints autour du trône de Dieu. L'Eglise de la terre s'unit à celle du ciel pour chanter ce beau cantique. Unissez votre voix à ce divin concert, et dites : *Saint, saint, saint est le Seigneur Dieu..... Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur....* Béni soit le Dieu victime qui va paraître sur cet autel.

13° *Au* Memento *des vivants.* — Ce sont ces moments de silence, où vous voyez le prêtre joindre les mains et s'arrêter. C'est pour recommander à Dieu tous les fidèles vivants, et, en particulier, ceux qui sont présents, ceux pour qui le saint sacrifice est offert, et d'autres pour lesquels le prêtre juge à propos de prier. Pendant ce temps-là, dites lentement un *Pater* pour vos parents, pour vos amis et vos ennemis, etc. *Notre Père*, etc.

14° *A la consécration et à l'élévation.* —

Voici le moment de l'arrivée du Sauveur. Tenez-vous dans une frayeur respectueuse, mêlée d'admiration, de confiance et d'amour, et faites vos actes de foi, d'espérance, d'adoration, comme vous les avez appris à votre première communion.

15° *Au* Pater. — C'est la prière que le Seigneur nous a enseignée. Toute l'Eglise l'adresse en ce moment à Dieu le Père avec Jésus-Christ, qui prie pour nous. Alors récitez bien dévotement votre *Pater*. Si vous avez des ennemis, arrêtez-vous à ces mots : *Pardonnez-nous comme nous pardonnons.* Pardonnez de bon cœur à ceux qui vous ont offensé, afin d'obtenir vous-même votre pardon et la paix que le prêtre vous souhaite un moment après.

16° *Au* Pax Domini, etc. — C'est un souhait plein de charité que l'Eglise fait à tous ses enfants par la voie de son ministre : *Que la paix du Seigneur soit toujours avec vous* ; répondez : *Ainsi soit-il.* Mon Dieu, donnez-nous la paix dans notre famille et avec tout le monde.

17° *A l'*Agnus Dei. — Ici l'Eglise s'adresse avec confiance à Jésus-Christ, qui est appelé l'Agneau de Dieu. On répète jusqu'à trois fois ces paroles : *Agneau de Dieu qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous,* pour montrer l'ardeur que nous avons d'être exaucés ; répétez vous-même trois fois ces paroles, lentement et avec affection pour ce divin Agneau plein de douceur.

18° *A la communion.* — Voici encore un des moments les plus saints de la messe ; c'est la consommation du sacrifice. Représentez-vous Jésus-Christ expirant sur la croix, et disant : *Tout est consommé.* Communiez spirituellement, c'est-à-dire, excitez en vous un saint désir de communier, et dites : Mon divin Jésus, je voudrais bien avoir le bonheur de communier comme le prêtre et les autres fidèles ; je prends la résolution de m'y disposer au plus tôt. Faites quelques-uns des actes de la communion, comme vous les savez.

19° *A la fin de la messe.* — Le prêtre prie pour demander à Dieu l'application des grâces du sacrifice sur tous les fidèles ; puis il salue le peuple, et le bénit de la part de Dieu, en le congédiant. Pendant ce temps-là, dites encore le *Pater* : recevez humblement la bénédiction, et dites : Bénissez-moi, mon Dieu ; bénissez ma famille et les occupations que je vais reprendre ; conservez en moi le fruit du saint sacrifice. Sortez de l'église avec respect, tout pénétré des grandes merveilles qui viennent de s'opérer, et retournez dans votre maison plein d'amour et de reconnaissance, en vous rappelant le souvenir de ces âmes touchées et converties qui revenaient du Calvaire en se frappant la poitrine. Pendant la journée, pensez quelquefois au bonheur que vous avez eu le matin. Si vous avez assisté ainsi au saint sacrifice de la messe, il influera beaucoup sur la sanctification de votre journée.

§ III. — Conduite pour l'*Angelus*.

Récitez dévotement l'*Angelus*, quand la cloche vous y invite. Cette prière est anciennement établie dans l'Eglise pour rendre grâce à Dieu du bienfait de l'Incarnation, pour féliciter la sainte Vierge de la part qu'elle a eue à ce grand mystère, et pour obtenir les grâces qui sont les fruits de l'union admirable de la personne du Fils de Dieu avec notre nature. L'Eglise accorde des indulgences à ceux qui récitent cette prière.

§ IV. — Conduite pour la lecture spirituelle.

Au milieu de vos occupations, tâchez de trouver quelques moments pour faire une sainte lecture : on ne vous engage pas à y mettre un temps considérable, et qui porterait préjudice à vos devoirs. Il est peu de personnes tellement occupées, qu'elles ne puissent trouver quelques moments dans la journée pour faire une lecture. Faites-la du moins en hiver, lorsque vous êtes assemblés en commun. Dans une maison, il y a ordinairement quelqu'un qui sait lire. Pères et mères, rassemblez vos familles, surtout les dimanches et fêtes ; faites faire une bonne lecture par vos enfants et vos domestiques. Mais ce n'est pas assez de lire, il faut en profiter : et pour lire avec fruit, voici ce que vous observerez :

1. *Avant la lecture.* — Demandez à Dieu la grâce d'en bien profiter ; en disant : Mon Dieu, c'est vous qui parlez dans les bons livres, faites-moi la grâce de bien profiter de la lecture que je vais faire. Ouvrez votre livre comme si c'était une lettre descendue du ciel, ou comme si Dieu allait vous parler lui-même.

2. *Pendant la lecture.* — Lisez lentement et avec réflexion : lorsque vous trouverez quelque vérité qui vous fera impression, arrêtez-vous pour la goûter et en nourrir votre âme. S'il est question d'un défaut, examinez si vous en êtes coupable, et prenez la résolution de vous en corriger ; s'il s'agit d'une vertu, voyez si elle vous manque, et travaillez à l'acquérir.

Après la lecture. — Remerciez Dieu des bonnes leçons qu'il vous a données, et demandez la grâce de les mettre en pratique, en disant : Mon Dieu, je vous remercie de toutes les lumières et des bons sentiments que vous m'avez donnés dans cette lecture ; faites-moi la grâce de pratiquer ce que vous m'avez inspiré.

N'ayez que de bons livres. Consultez votre pasteur sur ceux qui vous seront les plus convenables. Gardez-vous d'en lire de mauvais, ou d'en retenir chez vous. C'est un poison qui tue l'âme et qui répand la corruption et le désordre dans une paroisse.

§ V. — Conduite pour le repas.

Tout doit être saint pour des Chrétiens, jusqu'aux actions animales qui sont le soutien de notre faible humanité : sanctifiez donc vos repas, selon l'avis de saint Paul :

Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, faites tout pour la plus grande gloire de Dieu. (*I Cor.* x, 31.) Prenez vos repas dans l'intention de réparer vos forces, pour mieux servir le Dieu qui vous nourrit et vous conserve.

Pauvres gens de la campagne, hélas! le pain grossier que vous mangez est souvent détrempé de vos larmes : vous êtes à l'abri des délicatesses et des sensualités auxquelles se portent les gourmands et les mauvais riches. Faites de nécessité vertu ; et puisque vous êtes forcés à une salutaire frugalité, soumettez-vous-y avec résignation.

1. Imitez la pratique d'un grand nombre de familles chrétiennes : le chef, avec tous les assistants, après avoir dit à haute voix le *Benedicite*, récite de même cette belle prière : « Père céleste, notre Seigneur et notre Dieu, répandez votre bénédiction sur nous et sur cette nourriture que nous allons recevoir de votre infinie bonté : accordez-nous votre grâce, afin que l'usage que nous ferons de vos dons soit pour votre gloire et notre avantage. Ne permettez pas que nous nous séparions jamais de votre amour : nous vous en prions par Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ainsi soit-il. » Ce pieux exercice est un témoignage de reconnaissance ; vous le devez à la main bienfaisante qui vous donne la nourriture dont vous avez besoin.

2. *Pendant le repas.* — Gardez la sobriété et la bienséance ; mangez modérément et sans excès ; évitez les entretiens dissolus qui se mêlent quelquefois dans les repas ; pensez aux repas sobres et saints que Jésus-Christ prenait avec ses disciples et ses vertueux amis ; ne provoquez jamais personne à boire, au contraire, empêchez les autres de se livrer à l'intempérance.

3. *Après le repas.* — Remerciez Dieu de la nourriture qu'il vous a donnée. Soyez plus reconnaissant que ces riches ingrats, qui se lèvent de leur table somptueuse, engraissés des dons de Dieu, sans daigner remercier leur bienfaiteur.

Que le chef de la maison récite à haute voix, avec ceux qui la composent, cette prière : « Père céleste, notre Seigneur et notre Dieu, nous rendons grâces à votre infinie bonté de la nourriture qu'elle nous a donnée, et de tous les bienfaits dont elle ne cesse de nous combler, quelque indignes que nous en soyons. Gloire à vous, grand Dieu ! au plus haut des cieux, et paix aux hommes sur la terre. Répandez, Seigneur, vos bénédictions sur tous nos bienfaiteurs, et accordez aux âmes des fidèles trépassés le repos et la lumière éternelle. Nous vous en prions par Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ainsi soit-il. »

Ne buvez et ne mangez pas hors le temps de vos repas ordinaires, surtout dans les cabarets ; vous y perdriez votre temps, votre argent, votre santé, votre âme et la paix du ménage ; vous feriez déshonneur à l'humanité, en sacrifiant à la débauche ce qui est destiné à la subsistance de vos épouses et de vos enfants.

§ VI. — Conduite pour la prière du soir.

Finissez la journée par la prière, comme vous l'avez commencée ; vous devez à Dieu l'hommage du soir, aussi bien que celui du matin. N'y manquez jamais, malgré la fatigue et le sommeil qui vous accablent. L'usage des pieuses familles est de faire la prière en commun. Les chefs la font faire tour à tour à leurs enfants et à leurs domestiques : par ce moyen, on s'assure que tous savent et récitent leurs prières. On s'édifie les uns les autres ; on prie mieux ; on fait au ciel une sainte violence par ces vœux unanimes. Le Seigneur a promis de se trouver au milieu des vertueuses familles qui sont ainsi rassemblées en son nom ; il ne peut manquer à sa promesse : il répand ses bénédictions les plus abondantes sur ces maisons qui sont l'objet de ses complaisances. Prenez votre prière du soir dans le catéchisme du diocèse, ou dans quelque bon livre.

Les bonnes prières du soir sont composées sur le modèle de celles de complies, qui sont les prières du soir de l'Eglise. Cette tendre mère des fidèles y rappelle ses enfants à la sobriété, à la vigilance, à la componction, à la confession des péchés, à la conversion du cœur, à la pensée de la mort, au sommeil éternel, au repos dans le sein de Dieu ; elle recommande notre âme à Dieu comme pour mourir.

Entrez dans ces vues en récitant votre prière du soir ; pénétrez-vous de ces réflexions salutaires : elles devraient naturellement se présenter à votre esprit, surtout lorsque l'image de la mort va se retracer dans vos membres endormis. Hélas! peut-être la mort va vous saisir dans le sommeil, pour vous porter au jugement de Dieu, comme il est arrivé à bien d'autres. Faites donc vos prières du soir avec toute l'attention dont vous êtes capable. Cette dernière action de la journée est peut-être aussi la dernière action de votre vie. Pouvez-vous y penser, et prier avec tiédeur et nonchalance?

Produisez des actes de foi, d'espérance, de charité, d'adoration, de remercîment, comme le matin. Demandez à Dieu la grâce de bien passer la nuit ; dites : *Notre Père*, etc., *Je vous salue*, *Marie*, etc., *Je crois en Dieu*, etc. Surtout ne manquez jamais d'examiner votre conscience ; autrement vous risquez de vous endormir dans le péché, et « plein de l'indignation du Seigneur : » tremblez d'être surpris par la mort dans ce déplorable état. Pour éviter ce malheur, rentrez en vous-même avec componction. Vous trouverez encore un autre avantage dans cet examen journalier, ce sera de faciliter l'examen de vos confessions. Vos comptes seront bientôt prêts, si vous les réglez tous les jours.

Pour cela, 1. Demandez à Dieu la grâce de connaître vos péchés. 2. Passez en revue

toutes les actions de votre journée, vos entretiens, vos devoirs, vos défauts ordinaires, vos pensées, vos désirs, les personnes avec qui vous avez parlé, les occasions du péché que vous avez rencontrées, etc. Voici la méthode et les détails de cet examen.

§ VII. — Examen du soir.

Depuis ma prière et mon examen d'hier, comment me suis-je comporté? Me suis-je endormi dans le Seigneur avec une bonne pensée?... Comment ai-je passé la nuit?... N'ai-je point offensé les regards de Dieu, qui pénètre les plus épaisses ténèbres?

Ce matin, à mon réveil, ai-je élevé mon cœur vers Dieu?... Lui ai-je offert ma journée?... N'ai-je pas été paresseux à me lever?... Me suis-je habillé modestement?... Ai-je fait ma prière du matin avec attention et dévotion?... N'ai-je pas manqué à la messe par ma faute? L'ai-je bien entendue?... N'ai-je pas commis des irrévérences à l'église?... En me mettant à l'ouvrage, l'ai-je offert à Dieu?... Ai-je travaillé comme je le devais, pour Dieu, avec ferveur, sans lâcheté, sans impatience, sans murmure? N'ai-je pas juré?... N'ai-je pas manqué d'obéissance et de respect envers mes père et mère, ou envers mes maîtres?

Si j'ai été occupé pour les autres, en qualité de manœuvre, d'artisan, de journalier, ai-je travaillé avec droiture, probité, fidélité, employant bien le temps qui m'était payé?... Ai-je fait du bon ouvrage? N'ai-je pas cherché à tromper?

En gardant le bétail, ne l'ai-je pas conduit ou laissé aller en dommage? N'ai-je pas juré par colère et par emportement?

Dans le train de ménage, ne me suis-je point livré à la colère..... proférant des jurements, des imprécations, des malédictions contre les personnes de la maison?...

Ai-je eu un soin paternel de mes enfants? Instruction, vigilance, correction, bon exemple? etc.

Dans les sociétés et les conversations, au travail ou autrement, n'ai-je pas mal parlé du prochain, écouté la médisance, fait des rapports capables de semer la division? etc. Querelles, disputes, railleries, injures,.. paroles ou chansons déshonnêtes... pensées, désirs, regards, familiarités indécentes... N'ai-je pas scandalisé mon prochain, surtout les enfants?...

Mes repas, comment les ai-je pris?... N'ai-je pas bu et mangé avec excès, gourmandise?... Ai-je prié devant et après le repas?... Si c'est un jour de fête, ai-je bien entendu la messe?... L'ai-je fait entendre à mes domestiques?... N'ai-je point travaillé sans nécessité, sans permission?... Si c'est un jour de jeûne, ai-je jeûné, pouvant et devant le faire?... Ou, si j'en étais dispensé, n'ai-je pas abusé de ma dispense, en mangeant au delà des repas nécessaires, à tout moment, en passant une longue partie de la journée au cabaret?

Enfin, n'ai-je pas à ce moment quelque grand péché sur ma conscience?... Si je venais à mourir cette nuit,.. en quel état paraîtrais-je devant Dieu? Un moment de réflexion sur tout cela.

Après cet examen, demandez pardon à Dieu des fautes que vous avez reconnues. Faites un bon acte de contrition et un ferme propos de vous comporter mieux le lendemain; et cela sans vous décourager de vos chutes. Si vous aviez à vous reprocher un péché considérable en faisant votre examen, prenez la résolution de vous confesser au plus tôt.

§ VIII. — Conduite pour le coucher.

Déshabillez-vous modestement, vous souvenant que vous êtes en la présence de Dieu. Entrez dans votre lit comme dans votre tombeau, vous rappelant la pensée de la mort et de l'éternité.

1. *Réflexions et prières en se couchant.* — Un jour viendra que je me coucherai pour la dernière fois... C'est peut-être ce soir... C'est peut-être cette nuit que Dieu va me redemander mon âme... Demain, peut-être, on m'arrachera de ce lit pour me mettre dans ma bière... « Seigneur, je remets mon âme entre vos mains... Je m'endormirai dans la paix, et je reposerai dans le sein de mon Dieu... Seigneur, je vous consacre le repos que je vais prendre. »

2. *Du sommeil.* — Tâchez de vous endormir dans une bonne pensée. Si l'ennemi du salut vous suggérait quelque mauvaise pensée avant de vous endormir, ou si, en vous éveillant pendant la nuit, vous étiez exposé à quelque tentation, recourez à Dieu, à la sainte Vierge, au bon ange qui veille à vos côtés. Dites avec une sainte frayeur : « Mon Dieu, ne me laissez point succomber à la tentation, Seigneur, sauvez-moi, je vais périr... » Faites le signe de la croix, joignez les mains, pensez à la mort, au jugement, à l'enfer : si la tentation continue, redoublez votre prière, faites des actes de la plus profonde humilité, et prenez la résolution de consulter votre confesseur; il vous donnera des avis salutaires sur la conduite que vous aurez à tenir. S'il vous arrive de vous éveiller pendant la nuit, entretenez-vous avec Dieu. Faites quelques actes de foi, de confiance, d'amour, ou autres que vous saurez; dites : « Mon Dieu, je dors, mais mon cœur veille pour vous aimer... » Je repose ici en la présence et sous la protection de mon bien-aimé... Mon Dieu, je vous demande pardon de mes péchés... Ne permettez pas que la mort me surprenne dans l'état funeste du péché mortel. Pensez au repos éternel du ciel.... Pensez aux âmes du purgatoire qui souffrent en attendant ce repos; demandez-le pour elles et pour vous... Pensez que vous serez un jour où elles sont,... au sortir du lit où vous êtes... songez à ce lit de feu où les réprouvés sont étendus pour l'éternité.

C'est ainsi que vous surmonterez les tentations et que vous sanctifierez jusqu'au repos de la nuit, aussi bien que les travaux du jour. C'est ainsi que tous vos travaux

produiront, comme dit Tertullien, une éternité tout entière de mérites et de récompenses. Ainsi soit-il.

§ IX. — Conduite pour les dimanches et fêtes.

Le Seigneur vous donne six jours dans la semaine pour votre travail; il ne s'est réservé que le septième et quelques jours de fête dans l'année; vous êtes obligé de les consacrer spécialement à son service. La sanctification de ces jours du Seigneur, consiste, 1° à ne point travailler, 2° à faire des œuvres de religion. Ces journées doivent être plus saintes que les autres; c'est pour cela que je vous trace ici un règlement particulier pour les sanctifier.

Ainsi, 1° ne vous permettez ni travail, ni divertissement, ni débauches qui puissent profaner ces jours sacrés.

2° Profitez du repos que vous laissent vos travaux ordinaires pour vaquer au soin de votre âme; reposez-vous dans le Seigneur, en suivant les pratiques de religion et de charité que je vais indiquer.

Dès la veille, quand les cloches vous annoncent la solennité, réjouissez-vous d'avance; dites avec un doux ravissement: « Je me suis réjoui dans ce qui m'a été annoncé; demain nous irons dans la maison du Seigneur. » C'est demain dimanche... C'est un grand jour de fête; j'aurai le bonheur de me présenter à mon Dieu dans l'assemblée des fidèles. Jour heureux! Je pourrai me livrer tout entier au service de mon Créateur. Vous vous endormez dans cette délicieuse attente. A votre réveil, la même pensée vous saisira, vous vous lèverez avec allégresse pour aller à l'église : c'est là que vous offrirez au Seigneur les premiers vœux du jour saint que vous commencez.

1° Dès le matin donc, vous irez vous prosterner aux pieds du Roi des rois, et passer auprès de lui les premiers instants du repos qu'il vous donne. Faites-y vos prières du matin; récitez l'office de la sainte Vierge, ou quelques autres prières à votre dévotion. Faites une lecture sainte, en méditant, réfléchissant et formant de bonnes résolutions sur ce que vous lirez. Ce sera une excellente méditation.

Les personnes mêmes qui ne savent pas lire, peuvent passer de précieux moments devant le saint sacrement, et s'entretenir tout simplement avec leur bon Maître : il se fait un plaisir de les voir à ses pieds.

Ainsi, âmes pieuses, dites à votre bien-aimé tout ce qui vous viendra dans le cœur et sur les lèvres. Il ne faut ni science ni esprit pour parler à votre Dieu. Parlez-lui bonnement de tout ce qui vous intéresse, comme au meilleur ami et au plus tendre père; il est tout cela pour vous : parlez-lui de vos besoins avec une douce confiance; exposez-lui vos faiblesses, vos misères, vos péchés, vos afflictions, vos chagrins, vos embarras, vos desseins, vos affaires; entretenez-le de votre famille, de vos enfants, de votre époux, de votre épouse, de vos ennemis, de vos persécuteurs, etc. Plaignez-vous à lui; répandez votre âme en sa présence; déchargez votre cœur dans le sein de ce digne ami.

Quand même vous ne lui diriez rien, présentez-vous devant lui avec humilité et anéantissement; tenez-vous à ses pieds comme un pauvre muet qui demande l'aumône. Ah! que votre silence parlera éloquemment à son cœur! Il vaudra une excellente prière. Oui, vous lui parlerez mieux que les savants dont vous enviez les connaissances.

Ecoutez les réponses de ce tendre époux de votre âme; car il vous parlera à son tour : vous êtes ces petits dont il est question dans son Evangile; c'est à vous qu'il se plaît à communiquer des choses qu'il cache aux grands et aux sages orgueilleux du siècle. C'est dans ces moments fortunés que ce Dieu de bonté répandra sur vous ses bénédictions, et qu'il vous fera goûter en sa présence les consolations les plus abondantes : il les refuse aux voluptueux, parce que ceux-ci vont chercher leurs plaisirs dans les fêtes profanes et criminelles du monde.

Voici néanmoins quelques aspirations que vous pourrez faire : arrêtez-vous à chacune pour y réfléchir; fixez tendrement vos regards sur le tabernacle où repose votre bien-aimé.

Me voici devant vous, Seigneur; je ne sais que vous dire, ô mon Dieu! mais apprenez-moi à prier et à vous parler... « Ah! Seigneur, qu'il fait bon ici!... » Qu'on est heureux et tranquille dans votre sainte maison!... « Heureux ceux qui habitent ces demeures délicieuses!..... Un jour passé ici vaut mieux que mille passés dans le séjour des plaisirs coupables du monde, et dans la compagnie des pécheurs... » Pardonnez-moi, mon Dieu, les dégoûts, les ennuis que j'ai éprouvés, les irrévérences dont je me suis quelquefois rendu coupable dans ces lieux tout célestes. Voici l'image et la porte du ciel... Jérusalem céleste, quand habiterai-je dans vos murs sacrés?.... Je suis ici avec mon Dieu, comme j'y serai en paradis... J'en goûte les délices par avance... Mon Dieu, attirez-moi à vous, et faites-moi la grâce d'entrer un jour au ciel, et d'y jouir de votre divine présence, comme j'en jouis dans cette église, etc...

Après cette première visite, retournez chez vous, rempli de Dieu, pour vaquer aux soins du ménage, qui sont journaliers et absolument nécessaires.

2° Quand la messe sonnera, revenez promptement à l'église, pour l'entendre avec la piété et la dévotion qu'exige le saint sacrifice. Manquer à la messe lorsqu'on peut y assister, ou l'entendre mal un jour d'obligation, c'est un péché mortel, parce que c'est transgresser un précepte important. Pour bien entendre la messe, suivez les pratiques que nous vous avons proposées pour les jours ordinaires; ajoutez-y, s'il se peut, une plus grande ferveur et plus d'attention, à cause de la solennité et l'obligation du jour.

Assistez à la messe de paroisse autant qu'il vous sera possible. C'est l'intention de l'Eglise; c'est là proprement votre messe; c'est pour vous qu'elle se dit; c'est spécialement pour les paroissiens qu'on y fait les prières et les instructions. Si vous obéissez à vos pasteurs, en vous réunissant dans le temple qui vous est assigné, alors vous êtes les enfants d'une famille chérie; le Père commun se plaît à répandre sur vous ses bénédictions. Ne vous absentez donc pas de votre paroisse pour faire des voyages inutiles : on regarde comme des vagabonds ceux qui ne sont jamais chez eux les jours de fêtes et de dimanche.

Si vous ne pouvez absolument assister à la messe, parce que vous êtes malade, ou parce que vous êtes obligé de garder des enfants ou le bétail, unissez-vous d'intention au peuple fidèle qui est assemblé dans l'église; portez vos regards et vos pensées vers le lieu saint; faites les prières de la messe comme si vous y étiez; soupirez après le bonheur de ceux qui assistent au sacrifice, et regardez comme une grande peine pour vous d'être privé de cet avantage.

Quand vous entendrez sonner les cloches qui vous annoncent le saint sacrifice, dites avec le Roi Prophète : *Que vos tabernacles sont chers à mon cœur, ô Dieu des vertus! Mon âme soupire vers ces demeures chéries; elle tombe en défaillance dans l'ardeur de ses désirs* (*Psal.* LXXXIII, 2)..... Que j'ai regret de ne pouvoir aujourd'hui me trouver à l'assemblée des fidèles!.... Mais j'y suis d'intention et de désir; j'unis mes vœux à ceux des âmes ferventes qui ont le bonheur d'y assister. O mon Dieu! faites-moi participant des grâces que vous allez répandre sur mes frères, réunis dans votre sainte maison.

Suivez en esprit les différents points de la messe, surtout si vous entendez la cloche en annoncer les moments les plus précieux, comme l'élévation et la communion. Alors redoublez de ferveur et de désir d'être témoin de ces merveilles; prosternez-vous réellement, ou du moins en esprit, pour adorer votre divin Maître qui paraît sur nos autels. En un mot, entendez la messe d'esprit et de volonté, et vous en recueillerez les fruits, lors même qu'il vous sera impossible d'y assister en effet.

3° Le dimanche est tout entier le jour du Seigneur; il faut donc sanctifier la soirée aussi bien que la matinée. Assistez aux vêpres qui sont l'office du soir. C'est manquer en grande partie à la sanctification du jour, que de s'en absenter par sa faute, et de passer toute la soirée des dimanches dans la dissipation et les amusements. Si vous ne pouvez assister aux vêpres, récitez-les en votre particulier; ou si vous ne savez pas lire, dites votre chapelet ou quelque autre prière à la place.

Quand vous assisterez à vêpres, faites-le avec l'attention et la dévotion qu'exige cet acte solennel de notre sainte religion; chantez avec l'Eglise les psaumes et les hymnes qui composent ses offices, ou récitez tout bas les mêmes prières ou d'autres semblables.

Si on donne la bénédiction du Saint-Sacrement, recevez-la avec la reconnaissance qu'exige un si grand bienfait; louez et bénissez le Verbe éternel qui a bien voulu habiter parmi nous; conjurez-le de répandre ses grâces sur vous et sur toute votre famille, en disant : Mon Dieu, bénissez mon corps, mon âme, mes enfants, toute ma famille, mes biens, mon travail et tout ce qui m'appartient. Faites-moi la grâce d'être placé à votre droite au grand jour du jugement, pour m'entendre donner cette consolante bénédiction : *Venez, les bénis de mon Père, posséder le royaume qui vous a été préparé depuis le commencement du monde.* (*Matth.* XXV, 34.)

4° Un point essentiel de la sanctification du dimanche, c'est d'assister aux instructions et surtout au catéchisme. Il est des personnes pour qui c'est une obligation aussi indispensable que l'assistance à la messe. Si vous ne savez pas votre religion, si vous avez oublié votre catéchisme, il ne faut pas rougir de venir vous mêler avec les enfants de la foi, pour être instruits avec eux; vous y êtes obligés, sous peine de péché, parce que tout le monde doit connaître les principaux mystères de la religion. Venez donc au catéchisme; écoutez attentivement et instruisez-vous de ce que vous ne savez pas.

5° Le rosaire ou chapelet, qu'on récite en plusieurs paroisses, est une prière bien respectable, autorisée et recommandée par l'Eglise, pour honorer la sainte Vierge.

Assistez-y, vous qui êtes pénétrés de piété pour l'auguste Mère de Dieu; venez lui témoigner votre amour et vos respects en la félicitant avec l'ange et l'Eglise.

Lorsque vous récitez le chapelet, c'est votre profession de foi; c'est l'Oraison dominicale; c'est la Salutation angélique; ce sont des prières toutes divines que vous répétez plusieurs fois pour mieux exprimer vos sentiments. Récitez donc le chapelet avec attention et dévotion; réfléchissez sur les mystères qu'on vous lit et qu'on vous propose à méditer à chaque dizaine; ne priez pas machinalement, par routine, sans attention, à moitié endormis, comme cela arrive à plusieurs.

6° Retournez encore dans la soirée faire une visite au Saint-Sacrement, et voici l'exercice avantageux que je vous conseille d'y pratiquer.

Examinez devant Dieu comment vous avez passé la semaine qui vient de s'écouler; rendez-vous compte des fautes que vous y avez commises, et demandez-en humblement pardon. Proposez-vous de les éviter pour la semaine suivante; voyez les occasions qui vous auront été funestes les jours précédents; concevez un désir sincère; formez une ferme résolution de vous éloigner de ces occasions et de vous corriger; demandez-en la grâce à Dieu par une fer-

vente prière : servez-vous pour cela des examens du soir et du matin. Faites pour chaque semaine ce que vous faites pour chaque jour ; ce sera un moyen excellent de vous maintenir dans le bien, ou de vous y rappeler.

7° « La vraie religion, dit l'apôtre saint Jacques (I, 27), la religion pure, sainte et sans tache, c'est de visiter les pauvres, les veuves, les orphelins. »

Ce sera donc le plus bel acte de religion et de sanctification des fêtes, si vous exercez des œuvres de charité chrétienne en ces jours consacrés à honorer Dieu ; car il est le protecteur des veuves et le père des orphelins.

Allez donc visiter les pauvres, les affligés, les malades ; soulagez les malheureux selon vos facultés. Si vous n'avez pas le moyen de leur faire l'aumône, secourez-les de vos mains ; travaillez à leurs ouvrages ; faites le lit de ce malade ; donnez-lui les secours, les aliments, les remèdes qui lui sont nécessaires : consolez cette personne affligée par des paroles de paix et de douceur ; vous n'éprouverez jamais autant de charmes dans les plaisirs du monde, que dans ces délicieux exercices de la charité chrétienne.

8° Enfin, le soir, quand toute la famille est rentrée, surtout en hiver, dans ces longues soirées qui vous rassemblent autour de vos foyers, rappelez-vous ce qui a été dit aux instructions ; faites-en la matière de vos entretiens. Pères et mères, faites-le répéter à vos enfants et à vos domestiques ; faites quelques bonnes lectures en commun, et finissez une si belle journée par la prière commune : on ne doit jamais y manquer dans toutes les bonnes familles.

Le doux repos que vous irez prendre après une journée si remplie de bonnes œuvres ! alors point de remords, point de ces regrets cuisants qui suivent ordinairement un dimanche passé dans la débauche et les plaisirs criminels. Que votre examen de conscience sera facile et peu chargé ! quelle paix ! quelle consolation ! le beau jour ! c'est vraiment le *jour du Seigneur, le jour que le Seigneur a fait.* (*Psal.* CXVII, 24.)

Cependant il me semble vous entendre vous plaindre et me demander : Quoi ! nous n'aurons pas un moment de relâche et d'amusement ?... Laborieux habitants de nos campagnes, nous sommes bien éloignés de vous interdire toute espèce de divertissement ; nous savons que vous avez besoin de respirer après les travaux qui vous ont accablés pendant la semaine ; notre sainte religion est douce et compatissante ; elle ne nous défend que les excès, les désordres, les plaisirs dangereux ou coupables.

Prenez donc quelques délassements permis et honnêtes. Rejouissez-vous dans le Seigneur, comme dit l'Apôtre ; bénissez Dieu dans vos familles, à l'exemple des patriarches. Après les offices, récréez-vous avec une société chrétienne et bien choisie ; cela ne vous est pas défendu ; mais fuyez les jeux tumultueux, passionnés, mêlés de querelles et de disputes ; fuyez les cabarets qui sont la ruine de l'âme, du corps, des biens et de la paix ; fuyez les danses et les assemblées des deux sexes qui corrompent les mœurs. Voilà les plaisirs que la religion, l'état, la raison et la décence vous interdisent.

Peuples laborieux, vous passez dans l'innocence les jours de travail : par quel renversement le jour du Seigneur est-il pour vous le jour du démon, le jour du crime, le jour perdu, le jour profané, le jour peut-être de votre réprobation, tandis qu'il devrait être pour vous un jour de mérites et de sanctification ?

Tous les jours pour vous seront des jours de salut, si vous les sanctifiez comme nous avons tâché de vous l'apprendre. A la fin de chaque journée, vous pourrez dire : J'ai tout gagné aujourd'hui. La bonne journée ! j'ai gagné le ciel. Ainsi soit-il.

§ X. — Prières et aspirations vers Dieu pour différentes circonstances de la vie.

Outre les aspirations ou réflexions que nous vous avons suggérées pour le travail et les différentes occupations de la journée, en voici quelques-unes que vous pourrez faire dans les différentes circonstances où vous vous trouverez.

Lorsque vous ferez quelque gain, souvenez-vous de ces paroles du Sauveur : *Que sert à l'homme de gagner tous les biens du monde, s'il vient à perdre son âme?* (*Matth.* XVI, 26.) Ou bien, paradis gagné, tout est gagné ; paradis perdu, tout est perdu.

Lorsque vous ferez quelque perte, dites comme le saint homme Job : *Le Seigneur m'avait donné ce bien, le Seigneur me l'a ôté, que son saint nom soit béni.* (*Job*, I, 21.)

« Lorsqu'il vous arrivera quelque événement fâcheux, ou que les choses n'iront pas comme vous le voudriez, au lieu de vous laisser emporter par la colère, dites : Mon Dieu, donnez-moi la patience ;.... que votre volonté soit faite.... Dieu soit béni....

Lorsque vous serez dans le chagrin, dites : *Lorsque j'étais dans la tribulation, j'ai crié vers le Seigneur, et il m'a exaucé....* (*Psal.* LXXXV, 7.) Seigneur Jésus, j'unis ma tristesse à celle que vous avez éprouvée au jardin des Olives. *Mon âme est triste jusqu'à la mort.* (*Matth.* XXVI, 35.) Console-toi, ô mon âme ! Pourquoi es-tu triste ?.... Espère en Dieu.

Lorsque vous serez dans la joie, ne vous y livrez qu'avec modération, et dites : Mon cœur s'est réjoui dans le Seigneur, qui est ma joie, ma force et mon appui. *Mon âme, bénis le Seigneur, et que tout ce qui est en moi bénisse son saint nom.* (*Psal.* CII, 1.) C'est lui qui me rend la sérénité et l'allégresse. Faites cette belle aspiration de saint Bernard : O Jésus ! l'espoir des pécheurs pénitents, que vous êtes bon et affable envers ceux qui vous invoquent ! que vous êtes doux pour ceux qui vous cherchent ! Que sera-ce donc pour ceux qui vous trouvent ?

Lorsque vous serez malade, dites avec confiance, comme les sœurs de Lazare : *Seigneur, celui que vous aimez est malade* (*Joan.* xi, 3)... *Seigneur, je souffre violence... Répondez pour moi.....* (*Isa.* xxxviii, 14.) Donnez-moi la force de souffrir... Me voilà étendu sur ce lit de douleur, comme vous sur la croix; je souffre avec vous et pour vous.

Lorsque le tonnerre gronde, dites : *Voilà la voix du Seigneur ; cette voix qui brise les cèdres du Liban....* (*Psal.* xxviii, 5.) Pardon, mon Dieu, miséricorde, etc. Faites un bon acte de contrition comme pour mourir; c'est la vraie prière contre le tonnerre.

Lorsque vous vous trouverez dans quelque danger, faites le signe de la croix et un acte de contrition de tout votre cœur. Recommandez-vous à Dieu, en disant comme les apôtres : « Seigneur, sauvez-moi, ou je vais périr. »

Lorsque vous regarderez le ciel, pensez à ce que dit l'Apôtre : *Que l'œil n'a point vu ni l'oreille entendu ; que l'esprit de l'homme n'a jamais bien compris quels sont les biens que Dieu a préparés à ceux qui l'aiment.* (*I Cor.* ii, 9) Dites : Beau ciel, quand serai-je là ?... Mon Dieu, quand est-ce que j'aurai le bonheur de vous voir en paradis ?.... Faites-moi la grâce d'y aller avec vous..... *Cieux des cieux, louez le Seigneur.* (*Psal.* cxlviii, 4)

Lorsque vous recevrez quelque grâce particulière de Dieu, dites : Mon Dieu, je vous remercie de vos grands bienfaits; je ne mérite pas la grâce que vous venez de m'accorder. Anges et saints, remerciez mon Dieu pour moi..... *Mon âme, bénis le Seigneur pour les biens dont il t'a comblée.* (*Psal.* cxv, 12.)

Lorsque quelqu'un vous aura offensé, pardonnez de bon cœur; et dites : Mon Dieu, pardonnez-moi comme je pardonne le mal qu'on m'a fait.... Donnez-moi le courage d'aimer mes ennemis, comme vous m'en avez donné le précepte et l'exemple... Seigneur, pardonnez-leur; ne leur imputez pas le mal qu'ils m'ont fait. C'est vous que j'aime dans la personne de mes ennemis; c'est pour vous que je leur pardonne.

Lorsque vous serez tenté, dites : Mon Dieu, ne m'induisez point en tentation. Seigneur, défendez-moi contre mes mauvais penchants et contre les attaques des ennemis de mon salut.

Lorsque vous entendrez sonner l'horloge, dites : Mon Dieu, voilà une heure de moins que j'ai à vivre.... Tout passe; ma dernière heure approche:.... elle frappera comme celle-ci, peut-être bientôt.... Ma vie passe; la mort approche. O mon Dieu ! faites-moi la grâce de bien vivre et de mourir.... Que ma dernière heure me trouve dans votre grâce.... Je vous offre encore cette heure et tous mes instants.... A cette heure et à toute heure, que le nom de Jésus soit dans mon cœur, etc.

Lorsque vous aurez fait une faute, surtout si elle était considérable, mettez-vous à genoux dans quelque lieu à l'écart, si vous le pouvez : sinon frappez-vous secrètement la poitrine, et faites tout bas un acte de contrition. Relevez-vous de cette chute, et ne vous découragez pas.

Lorsque vous verrez quelqu'un dans la prospérité, les richesses, les honneurs, n'enviez pas son sort. Dites au Seigneur : Je suis content de l'état où vous m'avez placé; je vous remercie de ce que vous ne m'avez pas donné des richesses, des honneurs et des plaisirs qui pourraient me perdre.... Pourvu que j'aie votre crainte et la vertu, je serai toujours assez riche.

Lorsque vous verrez des personnes mondaines bien parées, dites : *Seigneur, détournez mes yeux, afin qu'ils ne voient pas la vanité* (*Psal.* cxviii, 37) ; conservez mon cœur, afin qu'il ne s'y attache pas.... *Vanité des vanités, tout n'est que vanité* (*Eccle.* i, 2), *excepté d'aimer Dieu et de le servir seul.* (*Imit. de J.-C.*)

Lorsque vous passerez devant une église, dites : Loué soit le très-saint sacrement de l'autel.... Je vous adore, ô Dieu caché dans ce temple, sous les voiles de l'adorable eucharistie. O merveille étonnante ! il est donc vrai que Dieu habite parmi les hommes sur la terre. Divin Jésus, vous voilà avec nous jusqu'à la consommation des siècles... *J'entrerai dans votre sainte maison, ô mon Dieu* (*Psal.* v, 9), *je vous adorerai dans votre saint temple, et je louerai votre nom.* (*Psal.* cxxxvii, 2.) Saints et saintes de Dieu, dont les reliques et les images sont ici, je vous salue et vous révère; intercédez pour moi.

Lorsque vous passerez devant une croix, dites : *O Crux, ave, spes unica !* etc. « *O croix ! mon salut et mon espérance, je vous salue.* » Voilà le bois sacré où a été suspendu le Sauveur du monde. Divin Jésus, je vous adore à la vue de cet instrument où vous êtes mort pour moi.... Recevez-moi, Seigneur, entre ces bras que vous avez étendus sur la croix.

Lorsque vous passerez devant un cimetière, dites : Ici mes semblables dorment dans la poussière. Voilà ma place; j'y dormirai bientôt avec ceux qui m'ont précédé. *Requiescant in pace.*

Quand on sonne pour les morts, récitez un *De profundis* ou quelque autre prière pour les morts.... Dites-vous à vous-même : Demain peut-être, ou dans peu, on sonnera pour moi.

Lorsque vous sortez de la maison pour aller quelque part, dites : *Seigneur, dirigez mes pas en votre divine présence.* (*Psal.* cxviii, 133.) *Affermissez-les dans vos sentiers, afin que je ne m'en écarte jamais.* (*Psal.* xvi, 5.) Les pieds du pécheur courent à l'abîme.... Mon Dieu, ne permettez pas que je vous offense, ni pour mon chemin, ni au terme où je vais.

Lorsque vos yeux seront flattés de quelque objet séduisant, rappelez-vous ces paroles de Job (xxxi, 1) : *J'ai fait un pacte avec mes yeux, pour ne pas même penser au mal.* Je veux tellement veiller sur mes regards, que jamais mes yeux ne fassent entrer la mort dans mon âme....

Lorsqu'il fait beau temps, dites : Seigneur, dissipez les nuages des affections terrestres qui obscurcissent à mes yeux votre divine lumière, levez-vous pour moi, soleil de justice, et éclairez-moi de la splendeur de vos saints.... Beau jour : vous êtes l'image de l'éclat qui règne dans les cieux.... Belle journée ! soyez pour moi sans nuages ; que je ne vous ternisse pas par le péché.... Jour serein ! soyez pour moi sans remords.... Mon Dieu, soyez béni du beau temps qui fait prospérer vos dons sur la terre.

Lorsqu'il pleut, dites : Seigneur, arrosez mon âme, qui est aride, afin qu'elle rapporte le fruit de ses bonnes œuvres... C'est vous, mon Dieu, qui ouvrez ces sources fécondes qui rafraîchissent nos vallons : c'est vous qui d'en haut arrosez nos montagnes ; nos terres se rassasient du fruit de vos œuvres ; c'est vous, qui en répandant ces pluies fécondes, faites croître l'herbe des champs, et toutes les productions heureuses qui nourrissent les hommes et les animaux.... (*Psal.* CIII, 10 seq.) O mon âme ! bénis le Seigneur, qui te comble de ses bienfaits.

A la vue des arbres, dites : Arbres fruitiers, et vous, cèdres, louez tous le Seigneur. C'est vous, mon Dieu, qui peuplez nos bois, nos champs et nos vergers ; c'est vous qui chargez nos arbres de fruits délicieux pour le plaisir de l'homme.

Dans ces beaux lieux tout est fertile,
J'y vois des fruits, j'y vois des fleurs ;
Je le dis en versant des pleurs,
Je suis l'arbre stérile.

A la vue des oiseaux, dites avec le prophète : *Oiseaux de l'air, bénissez tous le Seigneur.* (*Dan.* III, 80.) *Qui me donnera des ailes comme à la colombe pour m'envoler et trouver mon repos.* (*Psal.* LIV, 7.) Chantez ce touchant cantique :

Bénissez le Seigneur suprême,
Petits oiseaux, dans nos forêts ;
Dites sous ces ombrages frais :
Dieu mérite qu'on l'aime.

Chantez-le, dis-je, à la vue des différents objets que vous offre le spectacle de la nature. Accoutumez-vous à bénir Dieu sur tous ses ouvrages, comme les trois enfants dans la fournaise de Babylone.

Tout vous rappelle à Dieu, dans ce séjour de l'innocence et de la piété : dans les villes, on voit l'ouvrage des hommes ; à la campagne, vous ne voyez que les ouvrages de Dieu. Au sortir de vos humbles chaumières, dans ces lieux champêtres, toutes les voix de la nature et des éléments s'élèvent pour vous dire : Habitants des campagnes, louez, exaltez et surexaltez le Seigneur en tout et partout, dans toutes vos occupations, depuis le matin jusqu'au soir, le jour comme la nuit ; et, par ce moyen, vous le glorifierez dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

CHAPITRE II *bis*.

Des principales vertus chrétiennes.

Les principales vertus chrétiennes sont la foi, l'espérance et la charité. La foi, nous donne la connaissance de Dieu ; l'espérance nous donne une entière confiance en lui ; la charité nous le fait aimer par-dessus tout, et pour lui-même. C'est ce qui fait dire à saint Augustin. « Que c'est principalement par la foi, par l'espérance et par la charité que nous rendons à Dieu un culte digne de lui. »

Tout Chrétien est obligé de produire souvent des actes de ces vertus, et l'Eglise, pour nous y engager, prodigue en quelque sorte les trésors dont elle est la dispensatrice. Benoît XIII, le 13 janvier 1728, a accordé à perpétuité, 1° une indulgence plénière chaque mois à tous les fidèles qui réciteront tous les jours les actes de foi, d'espérance et de charité. Ils pourront gagner cette indulgence le jour qu'ils choisiront dans le mois pour se confesser, communier et prier, suivant l'intention du Souverain Pontife. Ils pourront dire cinq *Pater* et cinq *Ave* dans cette intention. 2° Une indulgence plénière à l'article de la mort. 3° Benoît XIV, en confirmant ces indulgences le 28 janvier 1756, y a ajouté sept années et sept quarantaines, qu'on peut gagner chaque fois qu'on fera lesdits actes.

Pour gagner les indulgences, il faut prononcer les actes avec attention et piété. On peut les réciter en telle formule qu'on voudra. En voici qui pourront servir de modèles. On exhorte les lecteurs à prendre l'habitude de les réciter chaque jour dans les prières du matin et du soir.

Acte de foi. —Mon Dieu, je crois tout ce que votre Eglise croit et enseigne ; je le crois parce que vous l'avez révélé, et que vous ne pouvez ni vous tromper, ni nous tromper.

Acte d'espérance. — Mon Dieu, j'espère qu'en considération des mérites de Notre-Seigneur Jésus-Christ, vous m'accorderez la vie éternelle, et les secours nécessaires pour y parvenir.

Acte de charité.—Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur parce que vous êtes infiniment parfait et infiniment aimable. J'aime mon prochain comme moi-même par rapport à vous.

CHAPITRE III.

Du sacrement de pénitence.

Le sacrement de pénitence étant le moyen que Jésus-Christ nous a laissé pour obtenir la rémission de nos fautes, il est bien important pour vous de le recevoir dignement. Ce serait une erreur bien funeste de croire que ce sacrement purifie le pécheur, quand il le reçoit mal. Pensez que si on est coupable quand on néglige de se confesser, on n'est pas moins criminel quand on abuse du sacrement de pénitence et qu'on ne se corrige pas.

Choisissez un bon confesseur, ne le changez pas sans de fortes raisons, ne craignez jamais de retourner à lui, lorsque vous serez retombé dans vos anciennes habitudes, ou même que vous aurez commis quelques péchés énormes.

Confessez-vous souvent. Si vous avez votre salut à cœur, vous ne manquerez pas

d'approcher chaque mois du sacrement de pénitence ; et si vous aspirez à la perfection, vous tâcherez de vous confesser plus fréquemment encore, selon l'avis de votre directeur.

Ne vous confessez jamais sans vous dire à vous-même : Voici peut-être la dernière confession que je ferai. A coup sûr, si vous êtes bien pénétré de cette pensée, vous ne négligerez rien pour faire votre confession avec toute la sincérité et la contrition possibles.

Détail de ce qui est indispensable pour faire une bonne confession.

Six choses sont nécessaires pour faire une bonne confession.

1° Il faut demander les lumières au Saint-Esprit. Pour que vous fassiez une bonne confession, il est nécessaire que vous connaissiez vos péchés, que vous vous en repentiez, que vous les accusiez, qu'enfin vous vous convertissiez ; vous ne pouvez faire tout cela sans le secours de Dieu, demandez-lui donc avec instance ses lumières et ses grâces.

2° Il faut examiner avec soin et exactitude sa conscience ; pour cela, rentrez sérieusement en vous-même, ayez la volonté sincère de connaître tous vos péchés, employez un temps convenable à les chercher, parcourez les commandements de Dieu, de l'Eglise, les devoirs de votre état, les personnes et les lieux que vous avez fréquentés.

3° Il faut s'exciter de tout cœur à la contrition. C'est ici le point le plus essentiel. Sans la contrition le péché ne peut pas absolument être remis, sans elle la confession est inutile, l'absolution sans effet : comme sans eau il ne peut y avoir de baptême, de même, sans contrition, il n'y a point de rémission des péchés. N'oubliez jamais, pour que votre contrition soit bonne, qu'il faut nécessairement qu'elle soit, 1. *Intérieure*, c'est-à-dire dans le cœur : ainsi un acte de contrition prononcé de bouche, les larmes mêmes, ne sont rien si le cœur n'est pas touché. 2. *Souveraine*, c'est-à-dire, que la douleur du péché doit surpasser toute autre douleur, non pas sensiblement, mais réellement, de manière que vous ayez plus d'horreur du péché que de tous les autres maux, vu que le péché est l'unique mal qui offense et attaque Dieu, et qu'en conséquence il est infiniment au-dessus de tous les maux des créatures, vu encore que le péché est le seul mal qui nous fait perdre le souverain bien, qui est Dieu, tandis que les autres maux ne nous privent que des biens d'ici-bas qui sont vains et passagers. 3. *Universelle*, c'est-à-dire que vous devez détester au moins tous les péchés mortels sans exception d'aucun ; si vous conservez de l'affection pour un seul péché mortel, vous demeurerez ennemi de Dieu, et ne pouvez rentrer dans sa grâce. 4. *Surnaturelle*, c'est-à-dire, en premier lieu, que votre douleur doit venir de Dieu, et par conséquent vous devez la lui demander avec instance. C'est-à-dire, en second lieu, que vous devez détester vos péchés en vue de Dieu, et non par des vues humaines ; si vous ne vous repentez du péché qu'à cause des maux et des disgrâces qu'il vous a attirés, vous ne détestez pas l'offense de Dieu, et dès lors vos péchés ne peuvent vous être remis.

Pour vous exciter à cette vraie contrition, pensez que par le péché vous avez offensé, outragé votre Dieu, votre Père céleste qui est la bonté et la sainteté même, qui vous aime et ne vous a jamais fait de mal ; pensez que ce sont vos péchés qui ont été la cause de la passion de Jésus-Christ, et que c'est pour eux qu'il l'a soufferte. Pensez que le péché a souillé votre âme, l'a défigurée, l'a réduite à un état de mort, l'a rendue la demeure du démon. Pensez que par le péché vous avez perdu le ciel, et que vous ne pouvez y rentrer que par les larmes et les gémissements d'une vraie contrition. Pensez enfin que vous avez mérité l'enfer, et que si vous mourez sans contrition, vous y serez infailliblement précipité.

4° Il faut avoir un ferme propos de ne plus pécher à l'avenir. Ce bon propos est une volonté sincère de ne plus retomber dans le péché. Sachez que pour que ce bon propos soit suffisant, il doit être 1. *Véritable :* ne vous contentez donc pas d'une idée, d'un désir, d'une imagination de conversion, ayez une volonté réelle de changer de vie ; 2. *Efficace*, c'est-à-dire, que ce propos doit produire de bons fruits, opérer un changement dans votre conduite. Si, malgré tous vos propos, vous ne vous êtes réformé en rien, croyez que vos propos ont été vains et illusoires. 3. *Universel*, c'est-à-dire, que vous devez renoncer à tout péché mortel, et y renoncer pour toute votre vie. S'il y a un péché mortel que vous ne soyez pas résolu de quitter, ou si vous ne renoncez au péché que pour un temps, pour quelques jours, pour quelques semaines, afin d'avoir l'absolution, votre propos est faux, le sacrement est nul, le prêtre qui ne voit pas le fond de votre cœur vous donne l'absolution, mais vos péchés vous restent.

5° Il faut se confesser, c'est-à-dire déclarer avec intégrité et avec simplicité toutes les fautes mortelles qu'on a commises ; les circonstances qui en ont augmenté la malice ou changé la nature ; le nombre de fois qu'on a commis chacun des péchés ; il faut même déclarer ce qu'on a pensé ou fait dans le doute et la crainte qu'il ne fût mauvais.

Dieu vous préserve de cette fausse honte qui fait taire ou déguiser certains péchés et rend ainsi la confession nulle et sacrilége. Ne vous excusez point sans de justes raisons, ne rejetez point la cause de vos chutes sur les autres.

Répondez fidèlement aux interrogations que le confesseur jugera à propos de vous faire. Soyez enfin entièrement soumis au jugement du prêtre : s'il vous diffère l'absolution, acceptez le délai, et croyez qu'il vous est nécessaire.

6° Il faut faire la pénitence imposée, satisfaire à Dieu et au prochain, ainsi que le confesseur l'a réglé, et suivre ponctuellement ses avis. Recevez donc d'abord avec docilité la pénitence qu'on vous impose ; si elle vous paraît rigoureuse, souvenez-vous que le saint concile de Trente déclare qu'un confesseur se rendrait lui-même coupable en imposant des pénitences légères pour des péchés énormes. Pensez que quelque grande que vous paraisse la pénitence prescrite, elle est bien au-dessous de celle qu'on imposait autrefois, et surtout bien moindre que celle que vous méritez.

Accomplissez ensuite cette pénitence avec fidélité dans le temps et le lieu prescrits, avec les sentiments d'une vraie contrition.

CHAPITRE IV.

Des indulgences.

Après que le péché est pardonné et que le fidèle pénitent a obtenu la remise de la peine éternelle, il lui reste encore à satisfaire à la justice de Dieu par des peines temporelles, soit en cette vie, soit en purgatoire. Dieu seul connaît toute l'étendue de la satisfaction qu'il exige du pécheur pénitent : cependant dans les premiers siècles, l'Eglise, qui est toujours dirigée par l'Esprit-Saint, imposait à ceux de ses enfants qui étaient tombés dans certains péchés plus griefs, des pénitences rigoureuses qu'elle prolongeait pendant plusieurs années, pendant lesquelles ils étaient obligés de jeûner, chaque semaine, au pain et à l'eau et de pratiquer de grandes austérités.

Depuis plusieurs siècles, à la vérité, cette tendre mère, par condescendance pour la faiblesse de ses enfants, s'est relâchée de la sévérité de sa discipline et a laissé aux ministres de la pénitence le soin de régler les peines qu'ils infligent à leurs pénitents, sur leurs dispositions aussi bien que sur la grièveté de leurs péchés. Mais la justice de Dieu ne s'est pas relâchée de ses droits, et nous ne pouvons douter qu'après avoir obtenu le pardon de nos fautes par une sincère pénitence, il ne nous reste encore à les expier par des peines satisfactoires, soit en ce monde, soit en l'autre

En vain donc nous flatterions-nous d'avoir accompli la pénitence qui nous a été imposée au tribunal de la réconciliation ; puisqu'en la comparant au nombre et à la grièveté de nos péchés, il nous reste encore à acquitter des dettes immenses envers la justice divine, si nous en jugeons par ces longues et sévères pénitences auxquelles dans les temps de ferveur, étaient assujettis ceux même qui n'étaient tombés qu'une seule fois dans certains péchés.

L'Eglise a reçu de son divin Epoux le pouvoir sans bornes de lier et de délier ; et de même qu'elle absout du péché et de la peine éternelle ceux de ses enfants qui recourent au sacrement de pénitence, elle peut aussi leur remettre la peine à laquelle ils devaient être soumis, conformément aux saints canons, pour acquitter la peine temporelle dont ils demeurent redevables envers la justice divine, après avoir obtenu le pardon de leurs péchés. Dans les siècles de ferveur elle jugeait plus avantageux à ses enfants de les assujettir pour l'ordinaire à la sévérité des règles qu'elle avait prescrites pour l'imposition des pénitences, afin de leur inspirer plus d'horreur pour le crime et de les maintenir dans une salutaire habitude de la pénitence. Mais les fidèles venant à dégénérer de l'ancienne ferveur, et cette tendre mère craignant de les jeter dans le découragement en continuant de leur imposer un joug que leur indolence et leur faiblesse refusaient de porter, a jugé plus utile d'user en leur faveur de la puissance qu'elle a reçue de remettre les peines temporelles qui restent à subir après le pardon du péché.

Dans tous les temps l'Eglise a usé de ce pouvoir ; mais ce n'était que rarement et dans les circonstances particulières qu'elle le faisait dans les jours de ferveur ; au lieu que dans les jours suivants, elle a puisé bien plus fréquemment dans le précieux trésor des mérites de Jésus Christ, de sa sainte Mère et des saints, qui lui est confié, pour en faire part à ses enfants. C'est à cette pieuse libéralité de l'Eglise que l'on donne le nom d'indulgence.

L'Eglise en accorde de plus ou moins considérables. Celles de quarante jours remettent devant Dieu la peine dont l'on se fût acquitté envers sa justice en subissant la pénitence prescrite pour quarante jours par les saints canons. Celles de sept ans remettent une dette égale à celle dont on eût été acquitté en se soumettant à une pénitence de sept ans. Enfin, l'indulgence plénière, lorsqu'on a le bonheur de la gagner dans toute son étendue, produit le même effet devant Dieu que si l'on subissait pour tous ses péchés une pénitence proportionnée aux saints canons de l'Eglise.

O vous qui depuis tant d'années croupissez dans le désordre, et dont les péchés se sont multipliés par-dessus le nombre des cheveux de votre tête ! voyez combien est grande la faveur qui vous est offerte dans les indulgences ; accourez donc avec un saint empressement à ce trésor de grâces, et de miséricorde qui vous est ouvert ; venez y puiser le prix des mérites de votre Sauveur, pour vous acquitter envers la justice divine des dettes immenses que vous avez contractées.

En même temps que l'Eglise dispense à ses enfants des dons aussi précieux, il est bien juste qu'elle leur rappelle qu'ils sont indispensablement tenus, selon l'expression de l'Apôtre, d'accomplir en eux ce qui manque aux souffrances de Jésus-Christ ; c'est pourquoi elle attache toujours le bienfait des indulgences à la récitation de quelques prières ou à la pratique de quelques œuvres méritoires de religion ou de charité ; et ce n'est qu'en remplissant fidèlement ces conditions que l'on peut avoir part aux faveurs qui y sont attachées. Ainsi, lorsque l'on

désire gagner une indulgence, il est nécessaire de s'acquitter de tout ce qui est prescrit pour l'obtenir. Mais il ne suffit pas de remplir extérieurement ces pieuses conditions, il faut aussi y apporter un cœur pénétré d'une vive douleur d'avoir offensé Dieu et animé d'un désir ardent de satisfaire à sa justice.

Ces saintes largesses que l'Eglise fait à ses enfants, ne sont, comme on l'a dit ci-dessus, que pour suppléer à leur faiblesse, et ceux qui en prendraient occasion de se relâcher, s'en rendraient indignes. En se disposant à gagner une indulgence, on ne peut donc trop s'exciter à la douleur de ses péchés, et l'on doit s'acquitter de tout ce qui est prescrit, avec toute la ferveur dont on est capable.

Quoiqu'il soit bien à désirer que l'on soit exempt de péché pour remplir toutes les conditions exigées par la bulle d'indulgence, cependant on peut l'obtenir, pourvu que l'on soit en état de grâce lorsque l'on s'acquitte de la dernière. Mais il ne faut pas oublier que, pour gagner une indulgence plénière dans toute son étendue, il ne suffit pas d'être purifié de tous ses péchés, il faut encore être exempt de toute affection au péché, même véniel. On voit par là de quels sentiments doit être animé le Chrétien fidèle qui désire participer à la précieuse faveur des indulgences, et avec quelle ferveur il doit s'efforcer d'accomplir toutes les conditions auxquelles elles sont attachées. Cependant, personne ne doit désespérer d'en être fait participant, lorsqu'il y apporte un cœur vraiment contrit de ses péchés et qu'il s'acquitte avec ferveur des œuvres prescrites pour les obtenir.

Quelquefois les Souverains Pontifes accordent des indulgences pour les âmes du purgatoire ; d'autres fois ils autorisent les fidèles qui gagneront certaines indulgences, à les appliquer à ces âmes souffrantes. Dans ces cas, il n'est pas douteux qu'en remplissant avec ferveur les conditions prescrites, on ne procure aux fidèles trépassés du soulagement dans leurs peines.

Lorsque la bulle d'indulgence porte seulement que l'on priera dévotement, sans déterminer les prières qu'il faut réciter, on peut dire cinq *Pater* et cinq *Ave Maria*, selon l'intention du Souverain Pontife, en général ; ou l'on peut spécifier son intention en priant : 1° pour l'exaltation de la sainte Eglise catholique, 2° pour l'extirpation des hérésies, 3° pour l'union et la concorde des princes chrétiens. Ce sont là les fins pour lesquelles le Souverain Pontife demande ordinairement que l'on prie.

Il y a des indulgences que peuvent gagner généralement tous les fidèles qui réciteront telles prières, ou pratiqueront certains actes de vertus chrétiennes ; d'autres ne sont accordées qu'à certaines confréries.

On ne peut trop le répéter, il faut être en état de grâce pour gagner quelque indulgence que se soit.

—

CHAPITRE V.

De la sainte communion.

Jésus-Christ caché sous les voiles ou apparences du pain et du vin dans l'eucharistie, nous y offre son corps et son sang ; il nous ordonne de communier, il nous menace même de mort si nous nous éloignons de sa table : *Si vous ne mangez*, dit-il, *la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang vous n'aurez point la vie en vous.* (*Joan.* VI, 54.) L'énormité de vos péchés ne doit donc pas vous éloigner de la communion, pourvu que vous en ayez un repentir souverain, que vous les ayez confessés sincèrement, et que vous ayez tâché d'en réparer le scandale. Il n'est personne qui soit plus favorablement reçu de Jésus-Christ qu'un pécheur qui se convertit dans le désir de s'unir à Dieu.

Communier, c'est recevoir son Sauveur et son Dieu, c'est donc l'action la plus sainte et la plus importante de toutes ; elle demande donc de grandes dispositions. Craignez de profaner une action si auguste, et de rendre inutile un sacrement qui doit vous sanctifier. Le plus grand malheur qui puisse vous arriver, c'est de communier indignement. Si l'on est coupable en s'éloignant de la sainte communion, on est sacrilége en la recevant en péché mortel ; on mange, dit saint Paul, son jugement et sa condamnation.

L'eucharistie est la nourriture de l'âme ; elle lui donne et lui conserve la vie. Jugez de là combien il est important pour vous de communier souvent : l'Eglise vous y exhorte, les premiers Chrétiens vous en ont donné l'exemple, les bons Chrétiens le font encore aujourd'hui, vos besoins et les misères de votre âme le demandent.

Vous ne devez vous approcher de la sainte table qu'avec les dispositions nécessaires de l'âme et du corps.

Par rapport au corps, vous devez, 1° être à jeun, à moins que vous ne communiez par viatique en danger de mort ; 2° vous devez être propre et décent dans vos vêtements, et éviter surtout la vanité et l'affectation des parjures ; 3° vous devez être enfin modeste, de manière que vos yeux, votre posture, tout votre extérieur respire la religieuse frayeur et la tendre piété que doit vous inspirer la présence de votre Juge, de votre Sauveur et de votre Dieu.

Par rapport à l'âme, il faut, 1° que vous soyez suffisamment instruit de votre religion et de ce qui concerne ce grand sacrement ; 2° que vous soyez en état de grâce, c'est-à-dire exempt de tout péché mortel et de toute affection au péché mortel ; 3° que vous ayez fait votre préparation à la communion par les exercices spirituels et les prières convenables.

Ayez donc soin, dès la veille du jour où vous devez avoir le bonheur de communier, de diriger à cette intention tout ce que vous ferez, de vous tenir dans le plus grand recueillement, d'éviter avec le plus grand soin

tout ce qui pourrait vous dissiper et vous distraire de la pensée de la grande action à laquelle vous vous disposez. Pratiquez quelques bonnes œuvres, lisez quelque chose du quatrième livre de l'*Imitation de Jésus-Christ*, ou de quelque autre livre touchant la sainte communion; allez, si vous le pouvez, faire une visite au saint sacrement. Le soir, en prenant votre repos, endormez-vous dans la pensée du bonheur que vous aurez le lendemain de posséder votre Sauveur, reprenez cette pensée à votre réveil jusqu'au temps de votre communion; allez à l'église avec modestie, produisez-y des actes de foi, d'humilité, de douleur de vos fautes, de désir, de joie, d'espérance et d'amour. Approchez enfin de la table sainte dans le désir de glorifier Dieu, de vous unir à Jésus-Christ et d'obtenir ses grâces pour votre sanctification, celle de votre famille, de tous les Chrétiens.

Après la communion, ménagez les moments d'un temps si précieux, employez toutes les forces de votre âme pour vous unir à votre Dieu. Faites surtout trois choses: 1° remerciez ce divin hôte qui daigne vous visiter, quelque misérable que vous soyez; 2° offrez-vous et consacrez-vous à lui en renouvelant vos résolutions de ne le plus offenser et de lui être fidèle; 3° demandez-lui ses grâces, et exposez-lui vos besoins. Que n'avez-vous pas droit d'attendre d'un Dieu que vous possédez en vous-même?

Passez le reste de la journée dans la piété, pensez souvent au bonheur que vous avez eu le matin, évitez toute dissipation, gardez-vous surtout, dans un jour si heureux, d'offenser Dieu. Nourri de Jésus-Christ, efforcez-vous de ne plus vivre que pour lui et par son esprit.

CHAPITRE VI

De la communion spirituelle.

La communion spirituelle est une pratique excellente que le saint concile de Trente conseille à tous les fidèles. Cette espèce de communion n'est autre chose qu'un désir ardent et sincère de participer réellement au corps et au sang de Jésus-Christ, lorsqu'on ne s'approche pas effectivement de la sainte table. Elle est d'autant plus facile qu'on la peut pratiquer tous les jours et à toutes les heures, mais plus particulièrement au temps du saint sacrifice de la messe, et surtout dans le moment de la communion du prêtre. Quoique dans la communion spirituelle on ne reçoive pas le sacrement, on participe néanmoins à ses effets, à ses fruits, aux grâces dont il est une source infiniment féconde, et on y participe d'autant plus qu'on fait un acte de religion avec plus de piété, plus d'amour, plus d'ardeur et plus de désir.

CHAPITRE VII.

De la visite au très-saint-sacrement.

Jésus-Christ, votre Seigneur et votre Dieu, votre maître et votre sauveur, est dans l'église du lieu où vous habitez. S'il n'était que dans une seule église du monde, fût-elle même bien éloignée de vous, vous vous empresseriez sans doute de lui aller rendre vos hommages. L'abandonneriez-vous donc parce qu'il est si près de vous? Ah! si vous l'aimez, vous comprenez sans doute jusqu'où devrait aller votre zèle et votre assiduité pour cet adorable Sauveur. Vous concevez qu'il mérite bien que vous fassiez pour lui ce que font les courtisans pour les princes de la terre. Rendez donc, aussi fréquemment que vous pourrez, visite à Jésus-Christ présent dans le saint-sacrement de l'autel, faites-le tous les jours si vous en avez le temps, faites-le du moins les dimanches et fêtes, faites-le dans l'intention de reconnaître l'amour infini qu'il a pour vous, de réparer les outrages qu'on lui fait et qu'il souffre pour l'amour de vous.

Quand vous serez devant lui, 1. adorez-le avec le plus profond respect. 2. Demandez-lui pardon de vos péchés. 3. Demandez-lui les grâces dont vous avez besoin, en lui exposant les plaies de votre âme, vos tentations, vos peines. 4. Remerciez-le des grâces qu'il vous a faites, des dangers dont il vous a préservé, du temps qu'il vous donne pour faire votre salut, et même des croix qu'il vous envoie pour vous purifier.

Si vos occupations ne vous permettent pas de l'aller adorer devant ses autels, adorez-le du moins souvent, en esprit, chez vous, pendant votre travail. Pensez que vous êtes auprès de son saint tabernacle, et offrez-lui votre cœur.

Quand on porte le très-saint sacrement aux malades, accompagnez-le avec des sentiments de foi et d'amour; si vous pouvez contribuer à l'ornement de ses autels, surtout dans votre paroisse, faites-le avec joie selon vos moyens: on ne perd jamais ce qu'on donne à Dieu.

On peut, dans la visite au très-saint-sacrement, se servir de toutes sortes de prières, pourvu qu'on les récite avec beaucoup d'attention; par exemple, on pourra réciter l'*Amende honorable*, le *Notre Père*, en réfléchissant bien à chaque article, la *Salutation angélique*, le *Symbole des apôtres*, *Je crois en Dieu*, le *Confiteor*, *Je me confesse à Dieu*, les actes des vertus théologales, celui de contrition, ceux des autres vertus, les actes d'avant et d'après la communion, les litanies du saint nom de Jésus, celles du très-saint sacrement, les psaumes de la pénitence, les litanies de la sainte Vierge, l'acte du renouvellement des promesses du baptême. On pourra aussi lire utilement un chapitre de l'*Imitation*, surtout du quatrième livre. Il serait encore bon de réciter les commandements de Dieu et de l'Eglise, en pensant que c'est Jésus-Christ même, qui, du fond du tabernacle, vous les prononce, vous enjoint de les observer et vous offre ses grâces pour les accomplir. Figurez-vous donc qu'il vous dit: Si vous m'aimez gardez mes commandements; répondez-lui que vous voulez les garder toute votre vie avec toute la fidé-

lité dont vous êtes capable, et demandez-lui avec la plus vive instance, les grâces nécessaires pour les observer.

CHAPITRE VIII.

De la dévotion à la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Jésus crucifié est un livre que le Père éternel a donné aux hommes pour leur enseigner la science du salut. Les vrais Chrétiens ne devraient jamais détourner les yeux de dessus ce livre sacré. Il est tellement proportionné à la capacité de tout le monde, qu'il n'y a personne qui n'en puisse retirer de très-grands avantages. La passion du Sauveur est l'abrégé de toutes les leçons de ce Dieu fait homme, et la source de toutes les grâces.

Jésus-Christ a été crucifié, disait saint François, et personne n'y pense. Cela est-il moins vrai aujourd'hui qu'il ne l'était dans le siècle où vivait ce grand saint? Hélas! à chaque instant on rencontre des crucifix, à chaque instant on fait le signe de la croix, et cependant on ne pense presque jamais à celui qui y a été attaché et qui y est mort pour nous.

Les premiers Chrétiens, à l'exemple de saint Paul (*I Cor.* II, 2), se glorifiaient de ne savoir autre chose que Jésus crucifié, et la connaissance qu'ils en avaient était le principe fécond de leurs vertus et de leur sainteté. Imitez vos pères, imitez ces vrais Chrétiens, étudiez comme eux Jésus crucifié.

C'est pour engager les fidèles à cette étude et la leur faciliter, que les Souverains Pontifes ont accordé de si grandes indulgences à ceux qui font les stations du chemin de la croix dans les églises où ce saint exercice est établi; ou devant des crucifix bénis à cet effet en vertu de l'autorité apostolique. Ces stations sont au nombre de quatorze. Il y a indulgences plénières qu'on peut gagner soi-même, ou appliquer aux fidèles défunts, toutes les fois qu'on les fait en état de grâce. Il n'est pas d'indulgences plus étendues que celles-ci. Ce sont les mêmes que celles du saint-sépulcre et de tous les saints-lieux. On peut à chaque station réciter un *Pater*, un *Ave* et un *Gloria Patri*, ou quelques autres prières à son choix, l'Eglise ne les ayant pas déterminées.

CHAPITRE IX.

De la dévotion à la sainte Vierge.

La sainte Vierge est après Jésus-Christ le plus digne objet de votre dévotion; elle est la Mère de Dieu, la plus sainte, la plus parfaite, la plus élevée de toutes les créatures; respectez-la, elle est votre mère et votre avocate; pleine de tendresse pour vous, et toute-puissante auprès de Jésus-Christ son fils, invoquez-la avec confiance. Enfin elle est votre modèle, imitez-la. Votre dévotion ne lui serait point agréable, si vous aimiez le péché qui a fait mourir son fils, et si vous ne tâchiez pas d'imiter les exemples admirables qu'elle vous a donnés.

Voici ce que saint Ambroise nous dit de ses vertus: Elle était vierge de corps et d'esprit, humble de cœur, grave dans ses paroles, prudente dans ses conseils, appliquée au travail, retenue dans ses discours, aimant la lecture, la retraite et le silence. Elle était toujours unie à Dieu par la prière et par la contemplation; sa foi a été la plus vive et la plus soumise; sa pureté a été incomparable; sa patience invincible; sa piété sincère et profonde; son humilité a été jusqu'à l'anéantissement, sa charité sans bornes; jamais elle n'a offensé ses parents, ni méprisé personne, ni raillé qui que ce soit, ni rebuté le pauvre. Elle avait pour maxime de ne chercher que Dieu, de ne faire de peine à personne, de faire du bien à tous, de respecter les personnes âgées, de ne point porter envie à ses égaux; de fuir la vanité et les compagnies du monde, d'aimer la tempérance, l'équité et la droiture; il n'y avait rien d'irrégulier, rien d'immodeste et de rebutant, rien d'affecté dans ses démarches, dans son air, dans ses paroles, dans son entretien, dans ses regards, dans ses actions, ni dans toute sa conduite.

Imitez ces grandes vertus de la Mère de Dieu, et vous la servirez dignement. Donnez-lui tous les jours quelques marques de votre piété en récitant quelques prières en son honneur. Il y a un grand nombre de bons Chrétiens qui sont dans l'usage de dire tous les jours le chapelet; qu'il serait à souhaiter que vous fissiez de même! Récitez-le au moins le dimanche et le samedi. Ayez soin de célébrer, avec une ferveur particulière, les fêtes de la très-sainte Vierge, révérez ces images, et ne manquez pas d'en avoir une dans une place distinguée de votre maison.

CHAPITRE X.

De la dévotion aux anges et aux saints.

Les saints anges sont encore un digne objet de votre dévotion; ils sont les premiers ministres de Dieu et ses plus parfaites créatures. Ayez surtout une singulière dévotion à votre ange gardien. Respectez-le comme un prince du ciel, comme votre témoin, votre guide, aux soins duquel Dieu vous a confié. Aimez-le comme votre meilleur ami; soyez pénétré de reconnaissance pour les services qu'il vous rend. Il prie pour vous, il offre vos prières à Dieu, il veille à votre garde, il vous défend sans cesse contre le démon, il vous préserve d'une infinité de dangers et d'accidents, soit pour l'âme, soit pour le corps. Imitez son amour pour Dieu et sa fidélité à faire la volonté de ce souverain Seigneur de toutes choses. Invoquez-le souvent, et dites-lui à toute heure: « Mon saint ange, priez pour moi, défendez-moi, conduisez-moi, ne m'abandonnez-pas. » Remerciez Dieu de vous avoir donné un conducteur si éclairé, si puissant et si rempli de charité.

Les saints doivent être aussi l'objet de

votre vénération; ils sont les amis de Dieu, vos protecteurs et vos modèles. Rappelez-vous souvent leurs exemples, et efforcez-vous de les suivre. Imitez surtout et invoquez votre saint patron, auquel vous devez avoir une dévotion plus particulière. Adressez-lui tous les jours quelque prière.

CHAPITRE XI.

Des confréries.

Les confréries sont de pieuses associations que forment entre eux les fidèles, avec l'autorisation de l'Eglise, pour honorer quelques mystères de notre sainte religion, ou la Mère de Dieu, ou quelque autre saint. Ainsi la confrérie du Sacré-Cœur a pour objet de rendre au cœur adorable de notre divin Sauveur, embrasé d'amour pour les hommes, le tribut d'amour et de reconnaissance qui lui est dû. Le but de la confrérie du Rosaire est d'honorer la sainte Vierge, etc. On ne peut douter de l'utilité qui revient aux fidèles de ces saintes réunions, puisque, outre le nouveau degré de mérite que tirent leurs prières du lien de la charité qui les unit, ils s'édifient mutuellement par les bons exemples et les avis fraternels qu'ils se donnent en esprit de charité.

Tels sont les précieux avantages que procurent les confréries; aussi les souverains pontifes se sont-ils empressés de les protéger en les favorisant d'amples indulgences. Il n'est donc pas douteux que ce ne soit une chose très-conforme à l'esprit de la religion d'entrer dans ces saintes associations. Cependant il n'arrive que trop souvent que l'on s'abuse à ce sujet. Combien n'en est-il pas qui croient avoir fait quelque chose de très-avantageux pour leur salut, de s'être fait inscrire sur le catalogue d'une confrérie, et de réciter quelques formules de prières qui y sont prescrites, mais qui ne se mettent point en peine de se pénétrer des sentiments de religion et de piété qui doivent faire le caractère de ces pieuses réunions!

Sans vouloir blâmer ceux qui s'associent à un grand nombre de confréries, l'on peut dire en général qu'il est plus sage, pour le commun des fidèles, de se borner à deux ou trois au plus, et d'en remplir fidèlement les obligations. Par exemple, on peut entrer dans la confrérie du Sacré-Cœur pour honorer Notre-Seigneur, et dans celle du Rosaire pour honorer la sainte Vierge et mériter sa protection auprès de son fils.

Avoir son nom inscrit au catalogue d'une confrérie, assister à certaines assemblées, porter sur soi quelque chose de consacré à une confrérie, un scapulaire, etc., voilà l'extérieur de la dévotion; mais être pénétré des sentiments de piété pour l'objet de la confrérie dont on est membre, réciter avec ferveur les prières prescrites aux confrères, purifier son cœur de plus en plus, sanctifier les jours consacrés à la confrérie, en fréquentant dévotement les divins offices, et participant avec fruit aux sacrements, voilà l'esprit et l'âme de ces saintes associations.

Une observation que l'on doit faire par rapport à toutes les confréries, c'est que les diverses prières ou pratiques qui sont prescrites aux associés ne les obligent pas sous peine de péché. En y manquant, ils perdent seulement le droit qu'ils avaient aux prières des confrères et aux grâces attachées à la confrérie.

CHAPITRE XII.

De la préparation à la mort.

Si vous faites une bonne mort, vous serez infailliblement sauvé. Il est donc de la plus grande importance de vous préparer à la mort, et de prendre toutes les précautions possibles pour bien mourir. Vous savez que l'heure de la mort est incertaine, et qu'elle vous frappera, comme le dit Jésus-Christ, au moment que vous ne vous y attendrez pas (*Luc.* XII, 40); il faut donc, ajoute ce Dieu sauveur, que vous soyez toujours prêt. L'êtes-vous? Si vous ne l'êtes pas encore, mettez la main à l'œuvre et préparez-vous sans délai. La première et la plus nécessaire de toutes les préparations est de vous mettre en état de grâce. Rentrez donc en vous-même; voyez si votre conscience n'est pas chargée de quelque péché grief, si vous ne vivez pas dans quelque habitude mortelle, si vous ne portez pas dans votre cœur quelque crime que la honte vous ait jusqu'ici empêché d'accuser. Si telle est votre situation, mettez promptement ordre à votre conscience; examinez-vous sérieusement, détestez vos péchés, quittez-les, renoncez-y bien sincèrement et pour toujours; faites une confession générale ou une revue, selon que votre confesseur le jugera convenable; commencez une vie sainte, et persévérez-y constamment.

Mais pour vous disposer plus prochainement à la mort, choisissez chaque mois un jour où vous vous en occuperez sérieusement et très-particulièrement; en ce jour, dès votre réveil, pénétrez-vous bien de la pensée de la mort, et, comme si vous deviez le lendemain sortir de ce monde, dites-vous à vous-même: Il faut mettre ordre à mes affaires, car demain je mourrai. Faites tous vos exercices de piété comme s'ils devaient être les derniers de votre vie. Si vous n'avez pas la commodité de vous confesser, efforcez-vous de faire un acte de contrition aussi parfait que vous voudriez l'avoir fait si vous étiez près de mourir; communiez, ou réellement, si on vous le permet, ou spirituellement en forme de viatique, comme si c'était pour la dernière fois; recevez en esprit l'extrême-onction, et, vous rappelant les péchés que vous avez commis par chacun des sens, faites à chaque onction des actes de contrition; récitez les prières des agonisants; faites avec beaucoup de ferveur les actes des vertus théologales, de résignation à la volonté de Dieu, d'offrande de vous-même et de sacrifice de votre vie; enfin recommandez votre âme à Dieu, à la

sainte Vierge, aux anges, surtout à votre ange gardien, à votre saint patron et à tous les saints.

CHAPITRE XIII.

Instructions sur les principales fêtes de l'année.

I. *Du dimanche.* — Le dimanche est un monument éternel et authentique de la résurrection de Jésus-Christ; c'est la plus ancienne et la plus universelle de toutes les solennités de l'Eglise. Il fut substitué au jour du sabbat des Juifs dès le temps des apôtres. Les premiers Chrétiens célébraient le dimanche avec la plus grande piété : ils commençaient cette solennité dès les premières vêpres qui se disaient le samedi sur le soir; pendant la nuit, ils veillaient et se réunissaient pour l'office que nous appelons matines; ils passaient une grande partie du jour à l'église. Tous les fidèles communiaient chaque dimanche. Tout vrai Chrétien ne pourra sans doute considérer sans douleur combien la piété des fidèles s'est ralentie, combien il nous reste peu du zèle et de la ferveur de nos pères; il faut donc au moins que vous vous astreigniez à observer, avec toute l'exactitude possible, ce qui reste de l'ancien usage, et ce que l'Eglise exige de votre part pour la sanctification du dimanche. Ainsi il faut : 1° que vous vous absteniez soigneusement de toute œuvre servile depuis minuit du samedi jusqu'à minuit du dimanche, et que, lorsque des circonstances extraordinaires et une vraie nécessité vous forcent de travailler, vous ne le fassiez jamais sans avoir demandé et obtenu la permission de votre pasteur, à moins que la nécessité ne soit si urgente qu'elle ne vous permette pas d'avoir recours à lui.

2° Il faut que vous évitiez, surtout le dimanche et les fêtes, les spectacles, les jeux, les danses et la fréquentation des cabarets, vu que ces choses sont toujours à fuir, et sont spécialement opposées à la sanctification des jours consacrés à Dieu.

3° Il faut que vous assistiez dévotement à la messe de paroisse, au prône, à vêpres, au catéchisme et à tous les exercices de piété qui se font en commun; qu'enfin vous ayez soin que tous ceux qui dépendent de vous et vous sont soumis satisfassent à ces saints devoirs.

II. *De l'Avent.* — L'Avent est un temps de prières et de pénitence établi par l'Eglise, dès les premiers siècles, pour préparer les Chrétiens à la naissance de Jésus-Christ. Il renferme les quatre semaines qui précèdent la fête de Noël; on les passait autrefois dans l'abstinence et le jeûne. Le relâchement a prévalu sur ce saint usage que l'Eglise n'a vu cesser qu'avec douleur. Tout ce qui reste maintenant de ce premier Carême est l'interdit des noces, le retranchement du *Gloria in excelsis* et du *Te Deum* dans l'office divin, la couleur violette dans les ornements de l'église, enfin les instructions plus fréquentes, d'où vous devez conclure que, si vous êtes aujourd'hui dispensé de jeûner pendant l'Avent, vous devez néanmoins toujours passer ce saint temps dans le recueillement de la pénitence, et en profiter pour purifier votre âme, la renouveler et la préparer ainsi à la grande solennité de Noël.

Une pratique excellente pendant l'Avent est d'adorer chaque jour Jésus-Christ dans le sein de Marie, sa très-sainte Mère; de le remercier de ce qu'il s'est incarné, et de lui demander d'avoir part à sa rédemption.

III. *De la Conception de la très-sainte Vierge.* — Puisque aucun des enfants des hommes, à l'exception de Marie seule, n'a été conçu sans péché, la fête de l'Immaculée Conception de la très-sainte Vierge est donc, de toutes les fêtes établies en son honneur, celle qui la distingue le plus entre tous les saints. Oui, tous les hommes, par une suite funeste du péché d'Adam, naissent enfants de colère et coupables aux yeux de Dieu. C'est une loi générale portée contre tous les descendants de ce premier homme en qui tous ont péché. Mais la sainte Vierge seule a été préservée de cette odieuse tache, parce qu'elle devait être mère de Jésus-Christ. Saint Augustin ne veut point que, quand il s'agit du péché, on parle de Marie, à cause de l'honneur même du Seigneur; et telle est la commune opinion de l'Eglise. Plusieurs souverains pontifes ont donné des constitutions en faveur de cette fête, et, dans une de ces constitutions, Sixte IV accorde à ceux qui assistent aux offices de l'Immaculée Conception, les mêmes indulgences qu'Urbain IV avait accordées pour la fête du Saint-Sacrement. Le saint concile de Trente a lui-même renouvelé et confirmé ces constitutions. Comme les vrais Chrétiens ne peuvent prendre trop de part à ce qui intéresse l'honneur et la gloire de la Mère de Dieu, ils ne sauraient trop s'empresser de célébrer le premier et si heureux moment où Marie, distinguée de toutes les créatures, est déjà la bien-aimée de Dieu et l'objet de ses complaisances. Remerciez donc en ce jour le Seigneur d'avoir préservé la sainte Vierge du péché originel, et félicitez Marie d'avoir été conçue sans péché; ayez vous-même de plus en plus le péché en horreur; priez Jésus-Christ d'effacer ceux dont vous auriez eu le malheur de vous rendre coupable, et, en demandant cette grâce par l'intercession de Marie avec une piété toute particulière, renouvelez votre amour, votre dévotion et votre confiance envers cette sainte Mère de Dieu.

IV. *De la fête de Noël.* — La fête de la naissance du Sauveur du monde, c'est-à-dire du Fils éternel de Dieu fait homme dans le temps, remonte à la plus haute antiquité, elle a toujours été une des fêtes les plus solennelles de l'Eglise. Il était défendu par les anciens conciles de s'abstenir de l'office de Noël, sous peine, pour les laïques mêmes, d'être privés pendant trois ans de la communion, s'ils manquaient à ce devoir de religion.

L'usage immémorial de l'office de la nuit de Noël et des trois messes qui se disent en ce jour, montre bien clairement le respect profond que l'Eglise et les fidèles ont toujours eu pour cette fête à laquelle la communion générale était prescrite comme à Pâques.

Faites donc tous vos efforts pour sanctifier dignement un jour aussi grand ; ranimez votre foi en voyant Jésus-Christ naître d'une Vierge, dans la petite ville de Bethléem, ainsi que les prophètes l'avaient annoncé, en voyant sa naissance célébrée par les cantiques des anges. Ranimez votre espérance, en pensant qu'il vient vous tendre la main pour vous délivrer de l'enfer et vous conduire au ciel. Ranimez votre amour en contemplant la bonté qu'il a de descendre du ciel pour vous visiter, pour devenir semblable à vous, être votre frère et demeurer avec vous. Apprenez à vous détacher des faux biens de ce monde, en considérant qu'un Dieu fait homme, le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, naît dans l'état le plus obscur et dans la plus grande pauvreté. Que la vue des bergers qui vont, avec autant de simplicité que de sincérité, rendre à Jésus enfant leurs hommages et leurs adorations, excite votre ferveur et vous engage à vous dévouer entièrement à son service.

Quoique vous ne soyez pas obligé d'entendre les trois messes qui se célèbrent en ce saint jour, ayez néanmoins le zèle d'y assister. Pourrez-vous faire trop pour un Dieu qui fait tout pour vous !

Confessez-vous en cette grande fête, et communiez, si on vous le permet, avec une piété aussi vive que le mystère de la fête est grand et distingué. Soyez confus de recevoir Jésus dans un cœur plus vil sans doute que l'étable de Bethléem, puisque votre cœur a servi, trop souvent hélas! de retraite au péché, le plus horrible des monstres, tandis que l'étable n'avait renfermé que d'innocents animaux. Adorez Jésus naissant, remerciez-le de ce qu'il est né pour vous racheter, appliquez-vous à la pratique des vertus dont il vous donne l'exemple.

V. *De la fête de l'Epiphanie.* — L'Epiphanie est une des cinq fêtes principales de la religion, une des plus anciennes et des plus solennelles. Elle a été généralement célébrée dès les premiers siècles avec la plus grande magnificence.

L'Eglise a trois objets dans ce grand jour, 1° le mystère de l'adoration des mages qui, appelés de l'Orient par une étoile miraculeuse, vinrent offrir des présents à Jésus-Christ et l'adorer; 2° le baptême de l'Homme-Dieu par saint Jean-Baptiste; 3° le premier miracle que fit le Sauveur aux noces de Cana en y changeant l'eau en vin.

Entrez dans l'esprit de l'Eglise, et honorez avec une sincère piété ces trois grands mystères. Que la vue des mages appelés miraculeusement au berceau de Jésus ranime votre foi, qu'elle la rende vive et agissante, qu'elle vous fasse reconnaître que votre vocation à la religion chrétienne est une faveur inappréciable que Dieu vous a faite gratuitement et sans aucun mérite de votre part. Témoignez-lui votre reconnaissance, et resserrez les nœuds qui vous attachent à la religion, en renouvelant les promesses de votre baptême. Enfin, comme les mages offrirent à Jésus-Christ ce qu'il y avait de plus rare et de plus riche dans leur pays, offrez à ce Dieu Sauveur ce que vous avez vous-même de plus précieux, c'est-à-dire votre cœur, le lui consacrant sans réserve.

Honorez le baptême de Jésus-Christ, adorez la profonde humilité qu'il fit éclater en demandant et recevant ce baptême comme s'il en eût eu besoin, comme s'il eût été un pécheur semblable à ceux que saint Jean baptisait.

Honorez le miracle des noces de Cana, reconnaissez la toute-puissance de Jésus-Christ qui y changea l'eau en vin. Priez-le de faire de vous un homme nouveau et de changer votre cœur.

VI. *De la fête de la Purification de la très-sainte Vierge.* — La fête de la Purification, la plus ancienne des fêtes de la sainte Vierge, est et a toujours été célébrée avec beaucoup de solennité. L'esprit de l'Eglise est d'honorer en ce jour la présentation de Jésus au temple de Jérusalem, et la purification de Marie, sa très-sainte Mère. A peine le Dieu sauveur fut-il entré dans le monde, qu'il s'offrit lui-même à Dieu son Père, comme étant la seule victime capable de satisfaire sa justice ; et, dans cette circonstance, il fut reconnu pour le Messie par le saint vieillard Siméon et par Anne la prophétesse. Siméon, voyant ce divin enfant que ses pieux parents offraient au Seigneur, le prit entre ses bras, et plein de joie il chanta ce cantique admirable que l'Eglise a consacré dans son office de complies; il annonça en même temps à Marie que le fils qu'elle présentait à Dieu deviendrait un sujet de contradiction, qu'il serait le salut de plusieurs, et que plusieurs aussi se perdraient en abusant de ses bienfaits et de ses grâces. La sainte Vierge, n'ayant jamais contracté aucune souillure, n'était certainement point obligée d'observer la loi de la purification ; elle voulut cependant s'y soumettre pour donner l'exemple de la plus profonde humilité, en cachant ainsi aux yeux des hommes le privilége que Dieu lui avait accordé d'être mère sans rien perdre de sa pureté. On ne saurait trop exhorter les pères et mères chrétiens à offrir en cette fête leurs enfants à Jésus-Christ, en les mettant sous la protection de sa sainte Mère; et les enfants qui ont atteint l'usage de raison, à s'offrir eux-mêmes à Dieu pour le servir pendant toute leur vie. Les fidèles qui assisteront à la procession avec des cierges bénits et allumés (cérémonie qui a fait appeler cette fête la Chandeleur) auront soin de se rappeler que ces cierges allumés représentent Jésus-

Christ la lumière du monde, et qu'en les portant ils doivent entrer dans les sentiments de joie et de piété que fit éclater le saint vieillard Siméon, lorsqu'il reçut dans ses bras notre divin Sauveur.

VII. *De la Septuagésime et des dimanches suivants.* — L'Eglise commence au dimanche de la Septuagésime d'entrer dans le deuil, pour préparer ses enfants à la pénitence, et les détourner des folles joies qui ont coutume de précéder le Carême. C'est pour cela qu'elle prend la couleur violette, qu'elle supprime le *Te Deum*, le *Gloria in excelsis* et l'*Alleluia* dans ses offices dès ce jour.

Suivez l'esprit de l'Eglise, votre sainte mère, commencez dès le dimanche de la Septuagésime d'entrer dans le recueillement qui dispose à la vraie pénitence. Abstenez-vous surtout de ce que les divertissements du carnaval ont de dangereux et de mauvais. Souvenez-vous que vous êtes Chrétien, et que les divertissements du carnaval sont un reste des excès et des débauches auxquels se livraient les païens en l'honneur de leurs fausses divinités : ils promenaient en public une idole, et c'était toujours avec des mascarades, des déguisements ridicules, et en se livrant aux plus honteuses débauches. Ces excès passèrent chez les Chrétiens, et furent vivement condamnés par les saints Pères. C'est pour obvier à ces abus si contraires à l'esprit du christianisme, qu'on a établi en 1556 la salutaire pratique des quarante heures. Le Pape Clément XIII l'a autorisée et a accordé à toutes les églises où les quarante heures seront établies, une indulgence plénière en faveur de ceux qui visiteront le très-saint Sacrement, se confesseront, communieront et prieront pour la conversion des pécheurs et des infidèles, la paix entre les princes chrétiens, etc.

VIII. *Du jour des Cendres.* — L'imposition des cendres est un reste de l'ancienne discipline. On imposait autrefois des cendres sur la tête des pénitents publics, qui les recevaient pour marques de leur douleur. L'Eglise met aujourd'hui les cendres sur la tête des Chrétiens pour les exciter à la pénitence, en leur rappelant la pensée de la mort par ces paroles : Souviens-toi, ô homme! que tu es poussière et que tu retourneras en poussière. (*Gen.* III, 19.) Recevez ces cendres en esprit de componction et de douleur, et formez la résolution de faire pénitence pendant le Carême. Soumettez-vous à la mort comme étant pécheurs, et acceptez-en l'arrêt en expiation de vos péchés.

IX. *Du Carême.* — Ce sont les apôtres qui ont institué le Carême, c'est-à-dire les quarante jours de jeûne et de pénitence, qui, à compter du mercredi des Cendres, précèdent la fête de Pâques. Ils l'ont établi en mémoire du jeûne rigoureux que Jésus-Christ observa dans le désert pendant quarante jours, et pour disposer les Chrétiens par la pénitence à la grande fête de Pâques.

Pendant les douze premiers siècles de l'Eglise, le jeûne du Carême s'observait avec une grande rigueur; on ne faisait qu'un seul repas vers le soir; on s'abstenait non-seulement de viande, mais de vin et de tous les mets délicats et nourrissants. La journée se passait à l'église dans la retraite et la prière; on s'y assemblait dès la pointe du jour, on y communiait tous les jours de jeûne. Il y avait des Chrétiens qui ne vivaient pendant le Carême que de pain et d'eau, d'autres ne prenaient rien de cuit; d'autres ne mangeaient que des choses sèches, des noix, des amandes ou d'autres fruits. Quelques-uns même passaient la semaine sainte sans rien prendre ; d'autres observaient cette pratique rigoureuse pendant deux, trois ou quatre jours de cette semaine, selon leurs forces. On ne rompait le jeûne qu'après l'heure de vêpres, c'est-à-dire environ vers les six heures du soir, vers le coucher du soleil. Au VIIIe siècle on avança les vêpres et on les dit à trois heures, afin de pouvoir manger plus tôt, ce qui dura jusqu'au XIIIe siècle. On les avança encore plus dans les siècles suivants, afin de pouvoir manger à midi : du reste, la collation du soir, qui est aujourd'hui d'usage, était inconnue à toute l'antiquité.

Personne n'était dispensé du jeûne, ni les rois, ni les princes, ni les seigneurs, ni les magistrats, ni les soldats, ni les laboureurs, ni les artisans, etc. ; on n'exemptait que les infirmes, les petits enfants et les vieillards; et encore n'était-ce qu'avec des précautions infinies qu'on faisait des exceptions en leur faveur : on obligeait même les enfants de dix ans à jeûner, tant l'ancienne discipline était sévère à cet égard. Les offices du Carême étaient beaucoup plus longs que ceux du reste de l'année; on faisait beaucoup de processions, d'instructions, de lectures pieuses, on distribuait de grandes aumônes, on était presque uniquement employé à la pratique des bonnes œuvres.

Les divertissements, comme la chasse, la pêche, les spectacles, ainsi que les plaidoiries et les autres actes de justice, étaient défendus pendant le Carême; la guerre même était ordinairement suspendue.

Vous voyez qu'aujourd'hui nous ne connaissons presque plus le Carême et le jeûne du carême, que par son nom. Mais au moins observez avec la plus grande exactitude ce que l'Eglise exige encore de ses enfants pendant ce saint temps. Abstenez-vous de viandes, et si vos infirmités vous en rendent l'usage nécessaire, n'en mangez qu'après en avoir demandé et obtenu la permission. Jeûnez fidèlement, et ne passez pas, à la collation qui n'est que tolérée, les bornes étroites que lui donne la loi de l'Eglise. Si vos infirmités ou vos travaux trop pénibles ne vous permettent pas de jeûner, prenez l'avis de votre confesseur pour en être dispensé, et efforcez-vous de suppléer par une plus grande ferveur et une plus grande patience dans vos travaux et vos infirmités.

Soyez assidus à la sainte messe et aux prières publiques, autant que vos exercices journaliers vous le permettent. Priez en particulier, faites des lectures pieuses qui réveillent votre foi et raniment votre ferveur. Confessez-vous, approchez de la sainte table, au moins disposez-vous à votre confession pascale, et commencez-la. Donnez l'aumône, pratiquez quelques mortifications, faites tous les jours quelques réflexions sur les souffrances et la mort de Jésus-Christ, votre Dieu et votre Sauveur ; surtout appliquez-vous à vous corriger de vos péchés et à réformer vos mauvaises habitudes; en un mot, faites pénitence, et sanctifiez votre Carême, vous ressouvenant de la parole du Seigneur : *Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous.* (*Luc.* XIII, 3.)

X. *De la fête de l'Annonciation de la très-sainte Vierge.* — La fête de l'Annonciation de la sainte Vierge, ou plutôt de l'Incarnation du Fils de Dieu annoncée à sa très-sainte Mère, est une fête aussi ancienne que distinguée, mise au rang des fêtes les plus solennelles, parce qu'elle est en même temps la fête de la conception de Jésus-Christ et de la maternité divine de la sainte Vierge. Ce fut, en effet, en ce jour que l'archange Gabriel annonça à Marie qu'elle serait mère de Dieu, et aussitôt le mystère de l'Incarnation s'accomplit en elle par l'opération du Saint-Esprit, c'est-à-dire que le Fils de Dieu, par l'amour infini qu'il a pour nous, se fit homme pour nous délivrer du péché, de l'enfer, et pour nous sauver. Pourrons-nous assez remercier le Père céleste de nous avoir aimés jusqu'à nous donner son Fils unique? Pourrons-nous assez bénir ce Fils adorable égal à son Père, d'avoir consenti, pour nous sauver, à s'unir à notre chair ? Pourrons-nous enfin assez admirer l'opération toute-puissante de l'Esprit-Saint qui a formé lui-même le corps dans lequel Jésus a souffert pour expier nos péchés ? Dieu seul peut comprendre l'immensité d'un pareil amour. Sentons au moins ce qu'une bonté si inconcevable exige de retour de notre part.

Mais n'omettons pas dans cette grande fête de considérer avec une religieuse attention les exemples de vertu que nous donne Marie dans le mystère de l'Incarnation ; elle y fait éclater le plus parfait amour pour la pureté, en renonçant à la dignité de Mère de Dieu, si, pour le devenir, il eût fallu qu'elle cessât d'être vierge ; la plus profonde humilité, en disant qu'elle est l'humble servante du Seigneur au moment même où elle est déclarée Mère de Jé-Jésus-Christ ; enfin la foi la plus vive en croyant sur la parole de l'ange une merveille qu'aucune intelligence créée ne comprendra jamais.

XI. *De la semaine sainte.* — Cette semaine est appelée la semaine sainte, ou la grande semaine, à cause des grands mystères dont l'Eglise y célèbre la mémoire, peut-être aussi à raison des grands jeûnes et des longues veilles qui s'y observaient. Car c'était une coutume universelle de passer à l'église une grande partie des nuits de cette semaine, pendant laquelle les jeûnes redoublaient au point qu'on n'y mangeait que des fruits secs, jeûne qu'on appelait *xérophagie*. Plusieurs fidèles, comme nous l'avons déjà observé, allaient encore plus loin, et ils ne prenaient rien du tout pendant deux, trois ou quatre jours, quelques-uns même pendant toute la semaine qui était entièrement fêtée.

Si vous vous pénétrez bien des opprobres, des douleurs et de la mort de Jésus-Christ, de la cause que vous avez donnée à sa passion par vos péchés personnels, vous vous efforcerez sans doute d'imiter en quelque chose la piété et l'austérité des premiers Chrétiens pendant cette semaine sacrée, au moins vous assisterez avec assiduité aux offices de l'Eglise, et vous observerez, avec le plus d'exactitude et de ponctualité possibles, les lois du jeûne et de l'abstinence.

XII. *Du dimanche des Rameaux.* — Ce dimanche est le premier jour de la quinzaine fixée par l'Eglise pour la communion pascale à laquelle tout Chrétien est obligé sous peine de péché mortel. On l'appelle dimanche des Rameaux ou des Palmes, à cause des rameaux dont on se sert à la procession solennelle; il se nomme aussi *Pâque fleurie*, à raison des bouquets de fleurs qu'on portait autrefois à cette même procession, qui remonte à la plus haute antiquité, et se fait en mémoire de l'entrée triomphante de Jésus-Christ dans Jérusalem. Assistez à cette procession dans le même esprit que les apôtres et les enfants des Juifs. Imaginez-vous que vous avez l'honneur d'accompagner Jésus-Christ même dans son entrée triomphante ; chantez, plus encore de cœur que de bouche, les louanges de ce divin Sauveur, et quand le prêtre frappera à la porte de l'église, pensez que Jésus-Christ frappe à la porte de votre cœur pour entrer par la communion pascale et y faire sa demeure ; ouvrez-le lui avec empressement, humiliez-vous de ce qu'il est si peu digne, peut-être même si indigne de la visite de ce divin hôte. Priez Jésus, avec la même foi que le centenier, de vous purifier et de vous rendre digne de le recevoir. Conjurez-le de prendre tellement possession de votre cœur que jamais il n'en sorte.

Faites, avec toute l'attention et tout le recueillement possibles, la lecture de la passion pendant la messe solennelle. L'histoire que les apôtres nous ont laissée des opprobres, des douleurs et de la mort du Sauveur du monde, est sans doute le plus magnifique et le plus touchant de tous les sermons.

Pourriez-vous ne pas aimer un Dieu qui a tant fait et tant souffert pour vous? Pourriez-vous ne pas détester le péché qui l'a rassasié de tant de peines? Pourriez-vous enfin refuser de pratiquer les vertus dont

il vous a donné des exemples aussi frappants.

XIII. *Du jeudi saint.* — Ce saint jour est l'anniversaire de celui auquel Jésus-Christ institua l'adorable sacrement de l'autel, il a été par cette raison, de tout temps, un des jours les plus solennels.

L'office du jeudi saint commence par les matines qui se chantent le mercredi au soir, et que l'on appelle, ainsi que celles des deux jours suivants, *ténèbres*, parce qu'autrefois on les chantait pendant la nuit et qu'on en disait une partie sans lumière. On n'y dit point le *Gloria Patri*, parce que c'est un office de tristesse.

Pour marquer son deuil des souffrances et de la mort de Jésus-Christ, l'Eglise cesse au jeudi saint de sonner les cloches pour appeler le peuple à l'office, elle se sert, comme anciennement, de la cresselle qui était d'usage avant l'invention des cloches.

C'est à la messe du jeudi saint que l'évêque fait la bénédiction des saintes huiles. Anciennement tout le monde communiait le jour du jeudi saint. Assistez aujourd'hui à la messe solennelle avec une piété particulière ; imaginez-vous être dans le cénacle, y voir Jésus-Christ instituer le sacrement de l'adorable Eucharistie, et laisser ainsi aux hommes, avant de les quitter, le gage le plus précieux de son amour. Si vous communiez, comme on ne saurait trop vous y inviter, recevez le corps du Sauveur comme de la main du Sauveur même, redoublez de ferveur dans votre action de grâces, remerciez Dieu de l'institution du grand sacrement que vous venez de recevoir, et redoublez votre dévotion envers l'adorable Eucharistie.

Allez, dans l'après-midi, visiter le très-saint Sacrement, et assistez aux exercices de religion qui se font dans la soirée. Faites amende honorable à Jésus-Christ de tout ce qu'il a souffert pour vous.

XIV. *Du vendredi saint.* — Le vendredi saint est le jour anniversaire de la mort de Jésus-Christ. Cette fête de deuil est, selon plusieurs saints Pères, plus ancienne que toutes les autres fêtes, et il n'est sans doute pas étonnant que les apôtres aient établi d'abord la mémoire annuelle du plus grand événement de la religion. Ce jour a toujours été un jour de deuil, de pleurs, de pénitence, de mortification, de jeûne plus rigoureux, un jour de la plus profonde tristesse. C'est pour cette raison que le vendredi saint on ne dit point la messe ; c'est un usage universel, et de la plus haute antiquité.

L'Eglise fait en ce jour des prières solennelles pour tous les hommes, pour les païens et même pour les Juifs ; elle reconnaît que Jésus-Christ est mort pour tous les hommes, et elle prie le Père céleste d'appliquer aussi à tous les hommes les mérites de la passion de son Fils.

Une des plus belles et des plus touchantes cérémonies de l'Eglise, est sans contredit l'adoration de la croix ; ce n'est point le bois de la croix que l'Eglise propose à votre culte, c'est Jésus-Christ attaché sur la croix par son amour pour vous. Faites l'adoration de la croix avec le respect et toute la religion qu'inspire le grand mystère de l'Homme-Dieu crucifié. Figurez-vous que vous êtes sur le Calvaire, que vous y voyez Jésus souffrant, repandant son sang, expirant, mourant. Demandez-lui, avec les sentiments de la contrition la plus profonde, pardon des péchés que vous avez commis, et qui ont été la cause de ses souffrances et de sa mort. Frappez, comme le centenier, votre poitrine en reconnaissant Jésus pour le vrai Fils de Dieu, demandez-lui, comme le bon larron, la grâce d'être admis un jour dans son saint paradis.

Il serait bien convenable que vous réitérassiez cet acte de religion vers les trois heures après midi, puisque c'est à cette heure que le Sauveur est mort. Quel temps plus précieux et plus propre à pleurer vos péchés que celui-là !

XV. *Le samedi saint.* — Le samedi saint est la vigile de Pâques ; cette vigile a toujours été la plus célèbre de toutes celles de l'année : elle se continuait jusqu'au point du jour du dimanche par tous les fidèles sans exception. On ne disait point la messe pendant le jour, mais seulement dans la nuit du samedi saint au dimanche de Pâque, un peu avant l'heure de la résurrection ; cet usage a subsisté jusqu'au xve siècle. Aussi les prières de cette messe ne parlent-elles que de la nuit.

Avant l'office, on bénit le feu nouveau. Priez Dieu de vous donner un cœur nouveau et de l'embraser du feu de son amour, afin que vous célébriez dignement la fête de Pâques. On allume le cierge triangulaire ou à trois branches. Remerciez Dieu de vous avoir éclairé du flambeau de la foi par l'Evangile de Jésus-Christ ; et renouvelez votre foi sur le mystère de la très-sainte Trinité dont ce cierge vous rappelle le mystère.

On bénit le cierge pascal qui est comme l'image de Jésus-Christ ressuscité. Réjouissez-vous d'être le disciple de ce Dieu Sauveur, mourez au péché, ressuscitez à la vie de la grâce, et proposez-vous fermement de régler toute votre conduite d'après les leçons et les principes de votre divin Maître.

On bénit l'eau pour le baptême qu'on conférait autrefois très-solennellement en cet office. Remerciez Dieu de vous avoir purifié et adopté au nombre de ses enfants par ce sacrement ; demandez-lui pardon d'en avoir perdu les fruits en vous livrant au péché ; renouvelez les promesses de votre baptême.

Emportez de l'eau bénite dans votre maison, servez-vous-en fréquemment pour vous prémunir contre les attaques du démon. Ayez soin, lorsque vous en ferez usage, de vous rappeler que vous avez été consacré à Dieu par le baptême, et que c'est pour Jésus-Christ que vous devez vivre et mourir.

XVI. *De la fête de Pâques.* — La fête

de Pâques est la fête des fêtes, la plus grande de toutes les solennités. Ce mot de Pâque signifie *passage*, c'était le nom de la Pâque des Juifs, c'est-à-dire de la fête qu'ils célébraient en mémoire du passage de l'ange qui extermina les premiers-nés de l'Egypte, et épargna ceux des Hébreux; en mémoire aussi du passage des mêmes Juifs, de l'Egypte où ils étaient en captivité, à la terre promise. Ce même mot de Pâque est, chez les Chrétiens, le nom de la fête de la résurrection de Jésus-Christ, Sauveur du monde. Il ne convient pas moins à cette grande solennité des Chrétiens qu'à celle des Juifs, puisque la résurrection de Jésus-Christ est son passage de la mort et du tombeau à une vie nouvelle; passage dans lequel le Sauveur triomphe de la mort, nous délivre de l'enfer et nous ouvre le ciel.

La cessation du travail était autrefois ordonnée, non-seulement au saint jour de Pâques, mais pendant la semaine entière; l'usage de la chômer a duré jusqu'au XIIIe siècle.

Les processions qui se font aux fonts baptismaux pendant les fêtes de Paques sont un reste de celles que l'on faisait lorsqu'il était d'usage de conférer le baptême solennel de la nuit de Pâques. On conduisait en triomphe les nouveaux baptisés, revêtus de robes blanches, aux fonts sacrés, pour remercier Dieu de la grâce qui leur avait été accordée, et pour y renouveler la sainteté de leurs engagements.

Redoublez aujourd'hui vos efforts pour ressusciter avec Jésus-Christ, c'est-à-dire pour quitter le péché et vivre dans la grâce. On reconnaîtra que vous êtes ressuscité avec le Sauveur, si vous évitez avec soin le mal, si vous en quittez les occasions, et si vous servez Dieu avec courage, fidélité et constance.

Jésus-Christ ressuscité ne meurt plus: gravez cette vérité dans votre cœur, et qu'elle vous prémunisse contre toute rechute dans le péché.

Pendant la procession aux fonts baptismaux, occupez-vous à remercier Dieu de la grâce que vous avez reçue au baptême, qui a été pour vous une vraie résurrection.

XVII. *Des processions.* — Les processions se font pour honorer les voyages du Sauveur du monde, ses mystères, sa sainte Mère, ses saints; pour demander à Dieu la conservation des biens de la terre; enfin pour apaiser sa colère dans les temps de calamités. Ces motis seuls doivent assez vous faire sentir le recueillement et la modestie que vous devez avoir dans les processions, et vous concevez que la dissipation ne servirait qu'à irriter le Seigneur, et à changer en péché un acte de religion aussi saint.

Pour ranimer et soutenir votre piété, regardez et fixez souvent la croix qui vous précède, pensez que vous êtes à la suite de Jésus-Christ même, et comportez-vous comme s'il marchait visiblement devant vous.

Pensez qu'en chantant ses louanges avec les autres fidèles, vous faites sur la terre ce que les saints font dans le ciel: efforcez-vous d'imiter la ferveur et l'amour avec lesquels ils l'adorent et le bénissent.

Entrez surtout dans des sentiments de pénitence et de conversion quand on fait des processions et des prières publiques pour apaiser la colère de Dieu dans les temps de calamités. Imitez la contrition de David en chantant les psaumes de ce saint roi.

XVIII. *De la procession de Saint-Marc.* — Cette procession fut instituée, en 590, par saint Grégoire le Grand, à l'occasion d'une peste violente qui causa la désolation la plus grande dans Rome. Le saint Pape ordonna une procession générale, et on la réitéra pendant trois jours, pendant lesquels les rues et les places retentissaient du chant *Kyrie eleïson.* La peste cessa au bout de ces trois jours. Saint Grégoire ordonna que cette procession se réitérerait chaque année. Elle s'établit aussi en France, et au IXe siècle elle s'y faisait déjà généralement.

Cette procession est un exercice de pénitence, assistez-y avec des sentiments de componction.

XIX. *De l'Invention de la sainte croix.* — Cette fête se fait en mémoire de l'invention de la croix du Sauveur qui fut trouvée sur le Calvaire par sainte Hélène, mère de l'empereur Constantin.

Aujourd'hui on bénit des croix pour les placer dans les héritages. Si vous placez avec foi et avec piété ces croix bénites dans vos champs, et si vous avez soin de ne rien faire qui attire sur vous la colère de Dieu, vous devez avoir la confiance que ces croix feront descendre la bénédiction du ciel sur vos possessions. Rien, en effet, n'est plus capable de rendre Dieu propice que le signe sacré qui lui représente la mort et les mérites de son Fils. C'est par cette même raison qu'on récite la passion dès ce jour jusqu'à l'Exaltation de la sainte croix.

XX. — *Des Rogations.* — Les Rogations ont été instituées en France en l'an 470 par saint Mamert, évêque de Vienne en Dauphiné, à l'occasion des calamités qui affligeaient son peuple; elles s'établirent bientôt après dans toutes les Gaules. Ce sont des processions de pénitence: on les faisait autrefois avec de grandes austérités: on jeûnait, on portait le cilice et la cendre, on marchait pieds nus; l'empereur Charlemagne lui-même y assistait ainsi. On passait le jour entier dans la prière et de saintes lectures, on faisait des aumônes. Au VIIIe siècle, les rogations furent établies à Rome par le Pape Léon III.

Ces processions se font pour apaiser la colère de Dieu, et pour le prier de répandre ses bénédictions sur les fruits de la terre. Assistez-y donc avec ordre et recueillement, dans un esprit de pénitence, et priez-y avec ferveur.

XXI. *De l'Ascension.* — La fête de l'Ascension est le jour où Jésus-Christ est monté au ciel; elle a été instituée par les

apôtres mêmes : elle a toujours été regardée comme une des plus grandes fêtes. La procession qui se fait en ce jour est très-ancienne.

Adorez Jésus-Christ assis dans le ciel à la droite de Dieu son Père. Souvenez-vous que c'est par ses souffrances qu'il a mérité la gloire dont il est en possession. Réjouissez-vous dans la pensée que vous avez un Dieu-Homme pour avocat auprès de Dieu son Père; adressez-lui avec confiance vos vœux et vos prières. Que la vue de Jésus-Christ, qui vous ouvre la porte du ciel, ranime en vous le désir du bonheur qu'il vous y prépare, et auquel il vous invite. Méprisez tout ce qui passe, et ne cherchez que ce qui est éternel.

XXII. — *De la fête de la Pentecôte.* — La Pentecôte des Chrétiens, qui a succédé à la Pentecôte des Juifs, est la fête anniversaire du jour auquel le Saint-Esprit descendit sur les apôtres. Cette fête a été établie aussitôt que l'Eglise même, elle a toujours été de pair avec la fête de Pâques.

La veille de la Pentecôte on bénit les fonts baptismaux, comme à Pâques, et autrefois on administrait en ce jour le baptême solennel aux catéchumènes; aussi fait-on encore des processions aux fonts baptismaux pendant les fêtes de la Pentecôte. C'était l'ancien usage de communier à la Pentecôte, et l'obligation de le faire était aussi rigoureuse que celle de la communion pascale.

Le Saint-Esprit, en descendant sur les apôtres, les changea en hommes nouveaux, les remplit de zèle et de courage, et les confirma dans la grâce. Conjurez cet Esprit divin de descendre aussi en vous, d'embraser votre cœur de son amour, et de vous rendre fidèle à ses inspirations. Souvenez-vous que l'Esprit de Dieu n'habite point avec les pécheurs, qu'il n'aime point ceux dont la vie n'est qu'une continuelle dissipation, qu'il est un Dieu de paix, qui fait ses délices d'être avec les humbles.

XXIII. — *Des Quatre-Temps.* — Les Quatre-Temps sont des jours consacrés au jeûne et à la prière dans les quatre saisons de l'année, pour expier les fautes qui nous échappent sans cesse, pour attirer les bénédictions de Dieu sur les biens de la terre, et le remercier de ceux qu'il nous a déjà accordés, enfin pour obtenir de Dieu de dignes ministres des saints autels.

Renouvelez-vous donc en ces jours dans l'esprit de pénitence, remerciez Dieu des biens temporels qu'il vous a accordés, et formez la résolution d'en faire un saint usage; enfin, offrez votre jeûne, vos prières et vos aumônes pour ceux qui recevront les saints ordres le samedi des Quatre-Temps.

XXIV. *De la fête de la très-sainte Trinité.* — C'est la fête d'un seul Dieu en trois personnes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, mystère principal, auquel se terminent toutes les autres solennités, puisque tout le culte que prescrit la religion se rapporte essentiellement à la très-sainte Trinité. L'Eglise a établi cette fête pour nous rappeler l'obligation de rendre à la très-sainte Trinité les hommages continuels que nous lui devons.

Renouvelez aujourd'hui votre foi sur le mystère d'un seul Dieu en trois personnes, adorez profondément la très-sainte Trinité, glorifiez-la en répétant fréquemment ces belles paroles de l'Eglise : Gloire au Père, au Fils, au Saint-Esprit, et en faisant avec respect le signe de la croix; enfin, remerciez-la de toutes les grâces qu'elle vous accorde.

XXV. *De la Fête-Dieu.* — La Fête-Dieu est la fête du très-saint Sacrement de l'autel. Quoique l'Eglise renouvelle tous les jours à la messe la mémoire de l'institution de cet adorable Sacrement, elle a cru néanmoins devoir la célébrer plus particulièrement une fois l'année; et le jeudi saint, qui est le jour anniversaire de cette institution, étant occupé à la consécration du saint chrême et à d'autres exercices de religion, elle a fixé la grande solennité de l'Eucharistie, ou du corps de Jésus-Christ présent dans le très-saint Sacrement de l'autel, au jeudi qui suit la fête de la très-sainte Trinité. C'est le Pape Urbain IV qui a établi cette fête par une bulle de 1264, il enjoint, dans cette bulle, de la célébrer avec toute la pompe et l'éclat possibles, pour faire éclater davantage la foi des fidèles envers cet auguste mystère, et pour rendre au corps du Sauveur, en qui la divinité réside, tout l'honneur qu'il mérite; il invite les peuples à se préparer à cette fête par de bonnes œuvres, et surtout par une sainte communion; il accorde des indulgences à ceux qui assisteront aux offices de ce jour. Les Papes Martin V et Eugène IV ont aussi accordé des indulgences pour cette fête.

La procession de ce jour est la plus solennelle de toute l'année; elle est, dit le saint concile de Trente, la victoire ou le triomphe du Sauveur, qui couvre de confusion les ennemis de l'Eglise, lorsqu'ils voient la joie des fidèles triompher de l'erreur et du mensonge en présence de Jésus-Christ.

Assistez à cette procession, aux offices de ce jour et à ceux de l'octave, avec les sentiments d'une foi vive et d'une adoration profonde. Remerciez Jésus-Christ d'avoir institué l'adorable sacrement de l'autel, et de nous y avoir laissé son corps et son sang. Rendez-lui dans le sacrement les honneurs qui lui sont dus. Faites-lui amende honorable pour réparer les outrages qu'il reçoit dans l'Eucharistie. Priez-le pendant la procession de sanctifier les places, les rues et les maisons par sa présence.

XXVI. *De la fête de la Nativité de saint Jean-Baptiste.* — C'est avec juste raison que l'Eglise chrétienne a célébré de tout temps avec une pompe et une piété toutes particulières la fête de la naissance de saint Jean-Baptiste. Il a été le précurseur de Jésus-Christ; il est né en grâce, ayant été sanctifié dès le sein de sa mère, selon le témoignage du Sauveur du monde. Il n'y a point

eu de plus grand que Jean-Baptiste parmi les enfants des femmes. Il avait en effet été prédit par les prophètes, sa naissance avait été annoncée par un ange. Il est né d'une mère stérile et d'un père avancé en âge, il a été rempli du Saint-Esprit avant de naître, il a vécu dans le désert, y pratiquant des austérités étonnantes; ses vêtements étaient de poils de chameau, et sa nourriture des sauterelles et du miel sauvage. Ce fut ainsi que prêchant la pénitence par ses exemples si frappants, aussi bien que par ses exhortations si touchantes, il prépara les peuples à recevoir le Sauveur du monde, qu'il eut l'honneur de baptiser lui-même. Enfin il couronna sa vie par le martyre, et eut la tête tranchée pour la défense de la chasteté.

Célébrez avec toute la ferveur dont vous êtes capable une si grande solennité, renouvelez votre foi en Jésus-Christ, imaginez-vous entendre saint Jean vous dire en ce jour, comme il le disait aux peuples qui venaient l'écouter dans le désert : *Voilà l'Agneau de Dieu, voilà celui qui efface les péchés du monde* (*Joan.* I. 29); mais bientôt viendra le jour que ce Dieu fait homme reparaîtra et séparera le grain d'avec la paille, c'est-à-dire les justes des pécheurs, et qu'il brûlera ceux-ci dans un feu qui ne s'éteindra jamais. Faites donc pénitence, parce que le royaume des cieux est proche, parce que la mort arrive à grands pas.

XXVII. *De la fête des apôtres saint Pierre et saint Paul.* — Tout vous invite à célébrer cette solennité avec éclat. C'est à ces deux grands apôtres que l'Eglise doit la propagation de la foi et ses plus riches conquêtes.

Saint Pierre a été le premier chef visible de l'Eglise de Jésus-Christ, établi par le Sauveur lui-même. Il est le premier patron de l'Eglise romaine. Si vous êtes un véritable enfant de cette sainte Eglise, vous célébrerez sans doute avec autant de joie que de religion cette fête.

N'oubliez jamais les grands biens que vous avez reçus par tous les saints apôtres, mais spécialement par saint Pierre et saint Paul. Célébrez leurs triomphes sur la terre, et rendez grâces à Dieu de les avoir glorifiés dans le ciel. Priez avec la plus grande ferveur pour la paix et l'exaltation de la sainte Eglise qu'ils ont fondée par leurs prédications et l'effusion de leur sang.

XXVIII. *De l'Assomption de la très sainte Vierge.* — L'Assomption est depuis plus de mille ans une des fêtes les plus solennelles de l'Eglise; c'est la première et la plus considérable des fêtes établies en l'honneur de la Mère de Dieu. En ce jour, l'Eglise célèbre l'anniversaire de la mort précieuse de la sainte Vierge et son entrée glorieuse dans le ciel. On ne sait ni le temps précis, ni les circonstances de sa mort, mais une tradition assez ancienne la fait mourir à l'âge de soixante-douze ans, et c'est la croyance commune des fidèles qu'elle est en corps et en âme dans le ciel, où elle est placée au-dessus des anges et des saints, à cause de son éminente dignité de Mère de Dieu et de sa sainteté parfaite.

Remerciez Dieu en ce jour des grandes faveurs qu'il a accordées à la très-sainte Vierge. Réjouissez-vous de la gloire immense à laquelle elle est élevée dans le ciel. Renouvelez votre confiance en elle à la vue de la grande puissance dont elle y jouit. Implorez sa protection, et promettez enfin de la servir et de l'imiter.

XXIX. *De la fête de la Nativité de la très-sainte Vierge.* — L'Eglise, dans la solennité de ce jour, honore la naissance de la très-sainte Vierge Marie, venue au monde pleine de grâces et sans péché, parce qu'elle devait être la Mère du Fils de Dieu. Le père de marie était saint Joachim, sa mère était sainte Anne; elle sortait de la famille de David, et descendait des patriarches et des rois; elle naquit toutefois dans la pauvreté, et Nazareth, ville de Galilée, fut le lieu de sa naissance; dès lors elle pratiqua les vertus les plus éminentes, et se consacra tout entière au service de Dieu. Si vous aimez Jésus-Christ, si vous êtes ses vrais disciples, pourriez-vous ne pas célébrer avec une vive joie et une piété sincère la Nativité de sa très-sainte Mère? Pourriez-vous ne pas saisir avec empressement cette heureuse occasion de vous renouveler sous sa puissante protection? Pensez qu'en ce saint jour Dieu vous propose cette Vierge incomparable comme un modèle accompli de toutes les vertus que vous devez pratiquer, et qu'il vous dit de l'imiter. Femmes et filles, Marie est l'honneur de votre sexe et votre modèle particulier, c'est vous surtout qui devez vous efforcer d'aimer sa modestie, sa chasteté, son humilité, sa retenue, sa fidélité à écouter et à garder la parole de Dieu. Qui que vous soyez, souvenez-vous que Marie est pour vous une source de grâces, et que par son intercession vous pouvez obtenir toutes celles qui vous sont nécessaires. Marie est la Mère de Dieu, la reine du ciel et de la terre, et l'avocate des hommes, honorez-la donc, et invoquez-la.

XXX. *De la fête de tous les Saints.* — La fête de tous les Saints, qu'on nomme vulgairement la Toussaint, a été instituée au IXe siècle en l'honneur de tous les saints qui sont dans le ciel; tant parce qu'il n'est pas possible de faire des fêtes particulières de tous les saints qui sont connus, que parce qu'il y en a un grand nombre qui ne le sont pas, et que cependant tous les saints méritent notre culte

Il n'est aucun Chrétien que cette grande fête n'intéresse en particulier, parce qu'il n'en est aucun qui n'ait quelques parents, quelques amis, quelques enfants dans le ciel.

Remerciez Dieu en cette solennité de la gloire qu'il a accordée aux saints; pensez que vous êtes créés pour le bonheur suprême dont ils sont déjà en possession, et que Dieu vous y appelle; désirez ardemment y parvenir. Admirez les grands exemples de vertus que les saints nous ont donnés, et imitez-les. Que la vue des victoires qu'ils ont

remportées, quoiqu'ils fussent hommes comme vous, et faibles comme vous, vous excite à marcher sur leurs traces et à surmonter les répugnances de votre nature; enfin invoquez tous les saints avec la confiance que, se réunissant en si grand nombre pour s'intéresser pour vous, vous obtiendrez plus facilement de Dieu les grâces que vous demanderez par leur entremise.

XXXI. *De la Commémoration des morts et de la dévotion envers eux.* — L'existence du purgatoire est un article de foi. Vous devez donc croire que les âmes des justes, qui sortent de ce monde sans avoir entièrement satisfait à la justice de Dieu, sont envoyées dans un lieu de tourments et de feux, et y demeurent jusqu'à ce qu'elles soient entièrement purifiées et qu'elles aient expié toutes leurs fautes. Il est sans doute de la charité de tout vrai fidèle de s'intéresser au triste sort de ces âmes, et de s'efforcer de les soulager par de bonnes œuvres. Nous voyons que l'Eglise judaïque priait pour les morts; nous lisons dans l'Ecriture sainte que Judas Machabée envoya une somme d'argent à Jérusalem pour faire prier pour ses soldats morts dans un combat. La prière pour les morts a toujours été d'usage dans l'Eglise chrétienne. Nous remarquons que, dans les temps les plus reculés on offrait le saint sacrifice pour les défunts, on faisait des prières et des aumônes pour leur soulagement au troisième, au septième, au trentième jour, enfin au jour anniversaire de leur mort.

Quoique l'Eglise ait toujours prié pour les morts, elle n'avait cependant déterminé aucun jour particulier, pour en faire une mémoire générale, parce que chaque jour elle offrait ses prières et son sacrifice pour eux.

Ce fut saint Odilon, abbé de Cluny, qui l'institua dans tous les monastères de son ordre en l'an 998, voulant que, comme l'on faisait la solennité de tous les saints, le 1er novembre, selon la règle de l'Eglise universelle, on célébrât aussi, le jour suivant, la mémoire de tous ceux qui reposent en Jésus-Christ, par des prières, par des aumônes, et surtout par le saint sacrifice de la messe.

Entrez dans l'esprit de l'Eglise, priez aujourd'hui, et faites de bonnes œuvres pour procurer un soulagement à tous les morts en général, surtout aux âmes les plus abandonnées. Mais ne vous bornez pas à les secourir en ce jour, prenez la résolution de faire chaque jour quelques prières pour les fidèles défunts. Faites attention que si par vos bonnes œuvres vous accélérez leur salut, vous procurerez la gloire de Dieu, que ces âmes délivrées du purgatoire loueront plus parfaitement dans le ciel. Pensez que les défunts que vous aurez soulagés seront vos amis et s'intéresseront spécialement pour vous auprès du Seigneur. Souvenez-vous que les morts sont vos frères, et que la charité chrétienne doit s'étendre à tous les hommes. Soulagez-les donc par la prière, par l'aumône, par toutes sortes de bonnes œuvres et principalement par le saint sacrifice de la messe.

XXXII. *De la fête de la Dédicace des églises.* — La fête de la Dédicace est la solennité anniversaire du jour auquel une église a été consacrée à Dieu et destinée à ne servir qu'à son culte.

Cette fête se célèbre dans toutes les églises de France, le dimanche qui suit immédiatement l'octave de la Toussaint, conformément à l'indult du 9 avril 1802.

L'Eglise a institué la fête de la Dédicace pour remercier Dieu de la grâce qu'il nous a faite en se choisissant un temple au milieu de nous, pour nous rappeler le respect profond que nous devons au lieu saint, pour nous engager à réparer les irrévérences que nous avons commises à l'église pendant l'année, enfin pour renouveler notre consécration au culte du Seigneur.

Demandez donc aujourd'hui pardon à Dieu du peu de respect que vous avez eu à l'église, formez la résolution de vous y comporter avec toute la modestie que la religion demande, et consacrez-vous de nouveau au service de Dieu.

XXXIII. *De la fête du saint patron.* — Le saint sous l'invocation duquel une église a été consacrée à Dieu, se nomme patron, c'est-à-dire protecteur et intercesseur. La fête du saint patron était déjà mise au rang des fêtes principales au VIIIe siècle.

Vous devez célébrer cette solennité avec une grande dévotion. Pour cela, disposez-vous à faire en ce jour une bonne communion, et passez cette fête dans la pratique des bonnes œuvres. Evitez surtout les danses, les jeux publics, et l'excès dans le boire et le manger. Invoquez fréquemment et avec confiance votre saint patron, il vous protégera contre les ennemis de votre salut, et priera pour vos besoins spirituels et temporels; rappelez-vous souvent le souvenir de ses grandes vertus, et efforcez-vous de les imiter. Croyez que c'est là le meilleur moyen d'honorer le saint qui vous a été donné pour protecteur et pour modèle.

CHAPITRE XIV.

Instructions sur les différents états.

§ I. — Devoirs des personnes mariées.

Vous qui êtes engagés dans les liens du mariage, souvenez-vous que votre état est consacré par la religion et par Jésus-Christ même. Regardez-le donc comme un état de sainteté, et travaillez à votre mutuelle sanctification. Instruisez-vous de vos devoirs, afin de pas profaner votre union; rendez-vous l'un à l'autre ce que vous vous devez; craignez Dieu, vivez en sa présence. Aimez-vous l'un et l'autre, mais d'un amour pur et chaste, aimez-vous en vue de Dieu, évitez toute espèce de discorde, supportez mutuellement vos défauts, aidez-vous l'un et l'autre, agissez de concert en tout

Si vous avez des enfants, pensez que c'est Dieu qui vous les a donnés, et ne craignez point d'avoir une nombreuse famille. La Providence divine, qui est infinie, pourvoit à tout. Malheur à ceux que la défiance entraîne dans le crime !

Epoux, aimez votre femme; elle n'est pas parfaite, vous ne l'êtes pas vous-même, et il n'est personne qui le soit en ce monde. Supportez donc avec patience les faiblesses de votre épouse, soignez-la avec tendresse dans ses maladies et ses infirmités, ménagez-la surtout dans ses grossesses, aimez ses parents, et soulagez-les s'ils ont besoin. Ayez soin que vos enfants et vos domestiques respectent votre femme, et soyez très-réservé avec elle quand vous êtes en leur présence. Dieu vous préserve de la maltraiter par des injures, des jurements, des malédictions et des coups.

Conservez avec soin la dot et les biens de votre femme : il ne vous est point permis de les dissiper. Donnez à votre épouse connaissance de vos affaires, prenez son avis dans l'occasion, laissez-lui une honnête liberté dans l'usage des biens de la famille, et le pouvoir de faire des aumônes et quelques libéralités.

Femme, soyez soumise à votre mari, respectez-le, et ne cherchez pas à dominer sur lui. Aimez-le chrétiennement, excusez, cachez et supportez ses défauts; ne l'irritez pas par l'indocilité, les caprices, la mauvaise humeur. S'il vous fait de la peine, soyez patiente, souvenez-vous de Jésus-Christ crucifié, et portez votre croix à sa suite en expiation de vos fautes. Si votre mari est vicieux, priez pour lui, et travaillez à le gagner et à le rendre meilleur par votre patience et vos vertus, plutôt que par des reproches importuns. Trouvez bon que votre époux voie ses amis, quand ils sont bons Chrétiens, priez-le même, pour le retirer des jeux et des compagnies, de les inviter à la maison, et recevez-les avec affabilité. Ne faites pas de dépenses sans l'agrément de votre mari.

Epoux et épouse, travaillez et occupez-vous, ayez soin que la religion et l'ordre règnent dans votre maison, entretenez la paix avec vos parents et vos voisins, aimez les pauvres et assistez-les.

Devoirs des pères et mères envers leurs enfants.

Dieu vous a donné des enfants pour en faire des saints, il vous ordonne d'avoir soin de leur corps et de leur âme.

1° *Soins du corps.* — Mère chrétienne, évitez soigneusement pendant votre grossesse tout ce qui pourrait nuire à votre fruit. Evitez les ouvrages fatigants, les excès de colère et d'emportement, les mouvements extraordinaires du corps, en un mot, tout ce qui pourrait être dangereux dans la circonstance où vous êtes.

Père, ménagez attentivement votre épouse dans sa grossesse, détournez-la des ouvrages trop pénibles, ne la chagrinez pas, ne l'irritez pas, ne faites rien qui puisse nuire à la mère ou à l'enfant.

Mère, allaitez vous-même, si vous le pouvez, votre enfant, et ne partagez pas la qualité de mère avec une étrangère.

Pères et mères, travaillez de concert à procurer la subsistance à vos enfants. Nourrissez-les avec ordre, et non pas selon votre fantaisie. Ne leur donnez du vin qu'avec beaucoup de modération, de peur qu'ils ne s'y adonnent dans la suite. Habillez vos enfants selon la bienséance de votre condition et de votre fortune. Ne donnez rien à la vanité et à l'affectation, tenez-vous-en à la propreté et à la décence. N'habillez pas un enfant mieux que l'autre, ce serait donner occasion à des envies qui ont souvent les suites les plus funestes.

Pères et mères, ayez soin de procurer un état à vos enfants, quand ils seront en âge. Cherchez à connaître celui auquel le Seigneur les appelle, et gardez-vous bien de les contraindre à un état pour lequel ils auraient de la répugnance. Dieu vous préserve de refuser, par une avarice sordide, de marier un enfant qui veut s'établir selon sa condition et une sage convenance, vous seriez responsables des déréglements auxquels votre refus donnerait lieu. Néanmoins, si le parti était mauvais, non-seulement vous pourriez, mais vous devriez vous y opposer, et faire votre possible pour l'empêcher.

Pères et mères, n'ayez point de préférence pour certains de vos enfants qui vous plairaient davantage; soyez justes, traitez tous vos enfants avec la même tendresse, et ne mettez point le trouble dans la famille par des répartitions inégales.

2° *Soins de l'âme.* — Pères et mères, procurez à vos enfants les moyens de salut, c'est ici le plus indispensable de vos devoirs. Ne différez pas de les faire baptiser, donnez-leur des parrains et des marraines vertueux, inspirez-leur dès le plus bas âge la crainte du Seigneur, parlez-leur souvent de Dieu, apprenez-leur les prières, les commandements de Dieu et de l'Eglise, le catéchisme; envoyez-les aux instructions des pasteurs et à l'école; ayez soin qu'ils n'y manquent pas, informez-vous du progrès qu'ils y font et de la manière dont ils s'y conduisent; assistez vous-mêmes avec eux au catéchisme pour pouvoir leur répéter ce qu'on y aura dit. Portez-les à la vertu, exhortez-les au bien, détournez-les du mal, inspirez-leur la piété envers Dieu, la charité envers le prochain, la vigilance sur eux-mêmes.

Donnez-leur bon exemple, évitez tout ce qui pourrait leur devenir une occasion de péché, prenez garde qu'il ne se passe rien en leur présence qui puisse leur donner idée du mal. Faites leur observer les règles de la plus exacte modestie dès la plus tendre enfance; ne mettez point dans un même lit, ni avec votre servante, les enfants de différent sexe, et ne les couchez pas non plus avec vous, dès que vous pensez qu'ils

peuvent être susceptibles de quelques mauvaises idées.

Reprenez et corrigez vos enfants, lorsque cela est nécessaire, et surtout lorsqu'ils offensent Dieu ; mais reprenez et corrigez avec discrétion et prudence, de manière à ce que vos enfants voient que c'est pour leur bien, et non par humeur, par caprice, par emportement que vous agissez.

Veillez attentivement sur vos enfants, éloignez-les de toute mauvaise compagnie, ceci est de la plus grande conséquence ; ne leur permettez d'aller que dans des maisons sûres, honnêtes et bien chrétiennes ; ne souffrez pas que des enfants peu réglés viennent lier société avec eux chez vous ; et lors même qu'ils sont avec des enfants bien élevés, ne les perdez pas de vue, mais veillez toujours. Redoublez de vigilance à mesure que vos enfants avancent en âge, usez de toute votre autorité pour les empêcher de fréquenter les personnes de différent sexe, la jeunesse dissipée, débauchée, libertine.

Pensez qu'au jugement de Dieu vous répondrez de ce qui sera arrivé par votre négligence en ce point. Veillez et ayez soin que vos enfants s'acquittent de tous leurs devoirs de religion, qu'ils assistent aux offices de l'église, mais ne les gênez pas pour la communion, de crainte de leur donner occasion de commettre des sacriléges.

§ II. — Devoirs des enfants.

Enfants, obéissez à vos parents, Dieu vous l'ordonne, obéissez-leur promptement, obéissez-leur en toutes choses, à moins que vous ne voyiez très-clairement que ce qu'ils vous ordonnent est contre la loi de Dieu.

Aimez vos parents, honorez-les, et servez, comme vos maîtres, ceux qui vous ont mis au monde. Honorez-les par vos actions et par vos paroles ; supportez leurs faiblesses et leurs infirmités avec la plus grande patience, prenez soin d'eux dans leur vieillesse, et ne les attristez jamais. Si leur raison s'affaiblit, ne les méprisez pas, et ne révélez à qui que ce soit leurs défauts ; gardez-vous de les offenser par vos paroles et par vos manières ; loin de vous les murmures, les reproches, les paroles audacieuses, les mépris. Assistez-les selon votre pouvoir dans leurs nécessités. Priez et faites prier pour eux après leur mort. Croyez que jamais vous ne pourrez leur rendre autant que vous avez reçu d'eux.

§ III. — Devoirs des maîtres

Choisissez vos domestiques, et n'en prenez que de vertueux ; accordez-leur tout ce qui est juste et raisonnable ; soyez bon à leur égard ; occupez-les utilement, afin qu'ils ne restent pas dans l'oisiveté qui est la mère de tous les vices, mais ne les accablez pas de travaux au delà de leurs forces et de leur âge ; ménagez leur santé et laissez-leur un temps suffisant pour le repos. Dieu vous préserve de les occuper jamais à des choses défendues ou mauvaises. Ayez soin qu'ils soient instruits de leur religion, qu'ils sanctifient les dimanches et les fêtes, qu'ils s'acquittent de leurs devoirs de Chrétien, qu'ils assistent aux offices, qu'ils fréquentent les sacrements.

Traitez vos domestiques non pas comme vos esclaves, mais comme vos frères selon la chair, et surtout comme vos frères en Jésus-Christ ; nourrissez-les convenablement, ne les abandonnez pas dans leurs maladies ; payez-leur fidèlement et exactement leurs gages. Lorsque vous leur commandez, ne le faites pas avec hauteur, mépris et dureté ; pensez que s'ils vous sont assujettis par leur condition, ils vous sont égaux par nature. Soyez indulgent à leur égard, comme vous voulez que Dieu le soit envers vous ; ne découvrez pas leurs défauts, mais veillez sur leur conduite. Ne souffrez pas qu'ils s'adonnent au vin, au libertinage, aux jeux défendus, qu'ils sortent de nuit, qu'ils fréquentent les cabarets, les compagnies suspectes ; dans ces cas, reprenez-les d'abord avec charité, ensuite avec vigueur et menaces, et enfin, s'ils ne se corrigent pas, renvoyez-les sans vous laisser fléchir, ils pervertiraient vos autres domestiques, et gâteraient vos enfants mêmes.

§ IV. — Devoirs des domestiques.

Soyez prudent et ne vous engagez jamais au service des maîtres qui ne craignent point le Seigneur, dussiez-vous faire votre fortune chez eux. Que serait-ce en comparaison de votre âme que vous vous exposeriez à perdre en les servant ? Si vos maîtres vous sont une occasion de péché, si votre salut est en danger dans leur maison, sortez-en sans hésiter, et méprisez avec fermeté tous les avantages qui pourraient vous y retenir.

Obéissez en tout à vos maîtres avec promptitude et simplicité de cœur, à moins qu'ils ne vous commandent quelque chose de mauvais et de défendu. Occupez votre temps, et travaillez aussi bien en l'absence de vos maîtres qu'en leur présence ; craignez Dieu qui vous voit toujours lorsque vos maîtres ne vous observent pas, c'est lui qui sera votre juge. Ayez soin du bien de vos maîtres, gardez-vous de leur faire aucun tort, empêchez au contraire qu'on leur en fasse, avertissez-les lorsque vous voyez qu'on leur porte dommage et qu'on les vole, vous y êtes obligé à titre de justice ; mais soyez prudent dans les avertissements que vous leur donnerez à ce sujet. Respectez vos maîtres, ne leur répondez jamais avec audace, insolence, mépris, aigreur ; supportez avec patience leurs vivacités ; ne découvrez point leurs défauts, ne révélez pas les secrets de la famille. Prenez bien garde de ne jamais donner mauvais exemple aux enfants de la maison par des jurements, des propos dissolus, des manières indécentes ; édifiez-les au contraire par votre retenue et votre religion. Vivez en paix et en union chrétienne avec les autres domestiques, ne

faites pas de rapports indiscrets contre eux, vous bornant à avertir les maîtres de ce qu'il est important qu'ils sachent. Si les autres sont au-dessous de vous, ne les traitez pas avec dureté et hauteur. Vivez en toute pudeur avec les autres domestiques de différent sexe. Supportez avec patience les peines de votre condition, vous souvenant de ces paroles de saint Paul : Chacun recevra du Seigneur la récompense de ce qu'il aura fait, soit qu'il soit domestique, soit qu'il soit maître. (*Ephes.* VI, 8.)

§ V. — Devoirs des vieillards.

Dieu, qui ne fait rien en vain, a ses vues et ses desseins en vous laissant longtemps sur la terre : qu'attend-il de vous? hélas! vous n'en pouvez douter. Si vous êtes pécheur, il veut que vous profitiez du reste de votre vie pour faire une pénitence que vous auriez dû faire depuis longtemps; si vous êtes juste, il veut que vous multipliez vos vertus et vos mérites, afin d'obtenir une plus ample récompense et une couronne plus précieuse. Convertissez-vous donc, si vous ne l'êtes pas, l'heure de votre mort va sonner, préparez-vous sans délai, quittez toutes vos mauvaises habitudes, réparez tous les scandales que vous avez donnés; consacrez entièrement à Dieu et à son service les restes d'une vie qui lui a fait horreur, et qu'il a eu la bonté de supporter sans vous punir et vous frapper comme il le pouvait. Et vous qui êtes juste, sanctifiez-vous de plus en plus, bientôt vous allez paraître devant le Dieu qui juge les justices mêmes, et aux yeux duquel il n'est rien d'absolument pur; mais soyez plein de confiance en sa miséricorde, et croyez qu'il ne vous laisse sur la terre avec les incommodités, les infirmités et les misères de la vieillesse, qu'afin que votre patience s'exerce et que votre vertu se purifie comme l'or dans le creuset. Profitez donc du moyen de votre sanctification qui est entre vos mains. Souffrez avec résignation à la volonté du Seigneur, supportez vos langueurs par amour pour Dieu, multipliez vos bonnes œuvres, puisque vous êtes à la veille d'en recevoir la récompense; soupirez, comme le saint vieillard Siméon, après votre réunion à votre Sauveur; priez sans cesse, vivez en Dieu, afin de mourir en Dieu.

§ VI. — Devoirs des garçons.

Vous êtes créé pour servir Dieu, consacrez-lui donc vos plus belles années, celles de votre jeunesse, et ne les donnez pas au démon. Si vous marchez dès l'enfance dans le chemin de la vertu, vous le suivrez pendant toute votre vie; mais si vous vous en écartez pendant votre jeunesse, vous serez vicieux dans votre vieillesse même. Vous voyez combien il est intéressant pour vous de prendre un bon pli et d'être sage dès le bas âge. Remplissez donc exactement tous vos devoirs de religion, confessez-vous, instruisez-vous des vérités de la foi, pensez sérieusement à votre salut. Craignez le péché plus que la mort, fuyez avec le plus grand soin les mauvaises compagnies, ce sont elles qui corrompent presque toujours les jeunes gens. Soyez extrêmement réservé à l'égard des personnes de différent sexe, n'allez ni aux danses, ni aux assemblées, ou veillées d'hiver, qui sont d'usage à la campagne; loin de vous les propos dissolus, les chansons indécentes, les manières peu honnêtes. Rejetez toutes les mauvaises pensées que le démon suggère; résistez à ses tentations, et pour y réussir, priez fréquemment. Invoquez sans cesse le secours de Dieu et la protection de la sainte Vierge, pensez que Dieu vous voit et qu'il vous punira terriblement, si vous péchez.

Evitez la paresse, l'oisiveté qui exposent aux plus grands vices; ne soyez ni colère, ni jureur, ne vous adonnez pas au vin, fuyez les cabarets et la compagnie de ceux qui s'enivrent, ne faites aucun tort au prochain, ni dans sa personne, ni dans ses biens. Si vous êtes chargé de garder le bétail, veillez attentivement, afin qu'il ne porte pas de dommage, vous répondrez devant Dieu de celui qui serait fait par votre faute, et vous seriez tenu de le réparer. Occupez-vous à quelque ouvrage des mains en gardant votre bétail, faites quelques prières, lisez votre catéchisme, afin d'employer le temps et de prévenir les attaques que le démon ne manque pas de livrer à ceux qui sont sans occupation. Jouez peu, ne jouez pas d'argent, ou n'en jouez que très-peu. Ne liez amitié qu'avec des jeunes gens vertueux. Si après avoir choisi un ami, vous voyez qu'il soit vicieux, quittez-le sans hésiter, il vous perdrait par l'exemple de ses déréglements.

Respectez les personnes consacrées à Dieu, et surtout votre pasteur; écoutez-le, suivez ses avis, c'est de la part de Dieu qu'il vous les donne. Enfin n'oubliez jamais que vous avez un Dieu à servir, une âme à sauver, un ciel à gagner et un enfer à éviter.

§ VII. — Devoirs des filles.

Le monde est rempli d'écueils et de dangers, veillez donc, et soyez sur vos gardes. Rien de plus beau que la vertu, pratiquez-la dès le bas âge, et affectionnez-vous-y, afin que vous ne la quittiez jamais. Rien de plus horrible que le vice, fuyez-le dès la plus tendre jeunesse, détestez-le, afin de ne jamais vous y livrer. Instruisez-vous, apprenez à vivre chrétiennement, aimez l'église, aimez votre maison, fuyez l'oisiveté et la dissipation des rues, soyez sobre, ne prenez rien en secret pour satisfaire la sensualité. Soyez humble et modeste. La vanité est un des écueils que vous avez le plus à craindre, et c'est celui dont vous vous défiez peut-être le moins. Souvenez-vous que vous êtes poussière, et que vous retournerez en poussière, et pensez qu'il vous suffit d'être propre dans votre extérieur. Aux yeux de qui prétendriez-vous briller par vos habits? Ce n'est pas sans

doute aux yeux de Dieu qui méprise et déteste les orgueilleux ; serait-ce donc aux yeux des hommes ? Mais, si vous voulez leur plaire, vous déplairez à Dieu ; vous devez fuir leurs regards, loin de chercher à les attirer sur vous. Si on vous charge de garder le bétail, évitez de vous trouver avec les jeunes gens de l'autre sexe, surtout pendant la nuit.

Ne demeurez pas oisive, mais travaillez, priez, lisez dans votre catéchisme ou dans quelque autre bon livre, ne perdez pas le temps à folâtrer. Veillez attentivement, afin que le bétail ne porte aucun dommage, et gardez-vous bien de prendre vous-même ce qui ne vous appartient pas dans l'héritage d'autrui. N'oubliez jamais que vous êtes obligée de restituer, soit que vous fassiez tort vous-même, soit que vous le laissiez faire par votre bétail, faute de veiller sur lui.

Ne faites pas indifféremment société avec toutes sortes de filles, ne vous liez qu'avec les plus vertueuses. Tout est à craindre pour vous, si vous fréquentez des personnes vicieuses, dissipées et mondaines. Que vos conversations et vos discours soient toujours sages, chastes et modestes. Qu'on n'entende jamais sortir de votre bouche la médisance, la calomnie, les faux rapports, les paroles libres, les chansons passionnées. S'il arrive qu'on tienne en votre présence des propos de cette espèce, élevez votre cœur à Dieu, rappelez-vous sa présence.

Soyez chaste en toute circonstance, que la plus légère idée du mal vous fasse horreur. Rejetez fidèlement et promptement toutes les mauvaises pensées que suggère le démon. Soyez extrêmement circonspecte dans vos regards, vos manières et vos démarches ; que jamais il n'y ait l'ombre même d'indécence dans vos habillements. Efforcez-vous d'avoir, surtout à l'église, la modestie des anges, et ne permettez jamais à vos yeux de s'égarer dans le lieu saint.

Comme il n'est que trop vrai que les danses et les spectacles sont l'école du libertinage, faites-vous une loi de ne jamais y paraître. Si vous étiez assez légère pour y aller, qu'en rapporteriez-vous ? Hélas ! au moins un esprit dissipé et peut-être un cœur gâté. Fuyez encore avec un grand soin les promenades et veillées où se trouvent des jeunes gens de l'autre sexe, et évitez, autant qu'il vous sera possible, d'être seule avec eux. Souvenez-vous que la sainte Vierge fut troublée et saisie de crainte à la vue d'un ange qui venait la saluer de la part de Dieu. N'oubliez jamais que les plus légères familiarités conduisent souvent aux plus grands désordres.

§ VIII. — Devoirs des chefs de famille.

C'est Dieu qui vous a placé à la tête de votre famille, et il prétend que vous la régliez selon lui. Ce n'est point assez pour vous d'être sage et vertueux, il faut que vous vous efforciez de rendre tels ceux qui composent votre maison. Pour cela, vous devez leur donner l'exemple, être le premier à faire le bien, et vivre de manière que les autres puissent se régler sur votre conduite. Il faut qu'ils observent en vous plus de désir de vous sauver que de vous enrichir, plus de crainte et d'horreur du péché que de tout autre mal. Ah ! mettez tout en œuvre pour bannir le péché de votre maison ; c'est là le vrai moyen de la rendre heureuse.

Qu'on vous voie exact à rendre chaque jour vos devoirs à Dieu par la prière du matin et du soir, et veillez à ce que ceux qui sont à votre charge n'y manquent pas. Rassemblez au moins le soir votre famille et vos domestiques, pour faire la prière en commun ; assistez régulièrement les jours de dimanches et de fêtes aux offices de votre paroisse, et ayez soin que tous ceux qui sont à votre charge y soient assidus. Craignez de leur donner mauvais exemple en vous absentant en ses saints jours pour des affaires qui peuvent se remettre en un autre temps. Allez, autant qu'il sera possible, tous les jours à la messe, et faites-y assister vos enfants et vos domestiques ; fréquentez les sacrements, et veillez à ce que tous ceux qui composent votre maison se confessent. Ne souffrez chez vous ni ouvrier, ni domestique, ni pensionnaire vicieux, jureur, débauché, libertin dans ses propos ou dans ses manières. N'y souffrez ni chansons dissolues, ni mauvais livres, ni jeux défendus, ni veillées dangereuses, ni intrigues de galanterie, et ayez soin qu'aucun des vôtres ne fréquente les maisons où ces désordres ont lieu. Procurez-vous de bons livres ; propres à instruire et à édifier. Faites-y, autant qu'il sera possible, une lecture chaque soir, quand votre famille sera assemblée. Aimez et respectez votre pasteur, consultez-le et prenez ses avis pour la conduite de votre maison. Soyez l'ami des pauvres, leur consolation et leur ressource. Vivez en paix avec vos parents et vos voisins. Fuyez les procès. Ayez de l'ordre dans vos affaires, mais montrez-vous-y plutôt généreux et désintéressé, que dur et tenace. Si vous êtes chargé des affaires d'autrui, conduisez-vous selon toutes les règles de la probité, et rendez fidèlement compte des deniers que vous avez touchés.

Voyez vos amis et invitez-les, mais ne passez jamais avec eux les bornes de la modération et de la bienséance chrétienne. Soyez persuadé que si vous réglez ainsi votre maison, la paix de Dieu y habitera, le ciel y répandra en abondance la rosée de ses bénédictions, et vous jouirez avec tous les vôtres du bonheur promis dès cette vie à ceux qui craignent le Seigneur et marchent dans la voie de ses commandements. Mais si, au contraire, vous ne veillez pas sur ceux qui vous sont confiés, si vous souffrez des désordes dans votre maison, si surtout vous les favorisez par votre inconduite, votre peu de religion, si vous donnez de mauvais exemples, si vous scan-

dalisez par de mauvais propos, des jurements, des blasphèmes, des emportements, des injustices, des haines, par la débauche et le libertinage, croyez que le juste juge, le Dieu vengeur vous demandera un compte terrible des âmes qui étaient à votre charge, et qui se seront égarées par votre faute; et que, vous trouvant coupable de leur perte, il vous condamnera sans miséricorde aux feux destinés à brûler éternellement les scandales, et ceux qui les auront donnés.

§ IX. — Portrait du véritable Chrétien.

Savoir sa religion, la respecter, l'aimer, éviter avec soin ce qu'elle défend, s'acquitter exactement de ce qu'elle ordonne.

Croire en Dieu, espérer en lui, l'aimer, le prier souvent, le remercier, le louer, l'adorer, le craindre et se soumettre parfaitement à lui.

Observer la subordination, la piété, la justice, la bonté et la charité envers nos supérieurs, nos égaux et nos inférieurs.

Etre humble, doux, patient, modeste, chaste, tempérant, détaché du monde et de soi-même, occupé de son salut et des moyens de l'obtenir.

Tout cela dans la vue de glorifier Dieu par une imitation fidèle de Jésus-Christ son Fils, Notre-Seigneur, notre chef et notre modèle. C'est le portrait du véritable Chrétien; est-ce le vôtre?

SAPIENTIA CHRISTIANA.

Nos Christiani philosophi non verbis, sed facti sumus; nec vestitu sapientiam, sed veritate præferimus. Virtutum conscientiam magis quam jactantiam novimus : non loquimur magna, sed vivimus quasi servi et cultores Dei.
(S. Cyprianus episcopus et martyr, *De bono patientiæ*, serm. 5.)

PROLOQUIUM AD CHRISTI FIDELES.

Audi, populе Dei; audi alter Israel, quem Dominus in furore suo arguit, et in ira sua corripuit, non parcens virgæ; quia te dilexit. Audi et apprehende disciplinam, nequando plus adhuc irascatur Dominus, et tu tandem de via justa pereas, despiciente et repellente te Deo.

Audite, filii hominum, quos Dominus sibi in filios adoptaverat : Quare apprehenderunt vos hæc grandia, quæ annis istis vidimus mala? Quare? Propter transgressionem mandatorum, propter multitudinem iniquitatum. Scitis enim, quia sic per os Davidis prædictum erat : Si autem filii Christi mei dereliquerint legem meam, et in judiciis meis non ambulaverint, si justitias meas profanaverint, et mandata mea non custodierint; visitabo in virga iniquitates eorum, et in verberibus peccata eorum.

Si quemadmodum vobis præceptum erat, quæsivissetis primum regnum Dei et justitiam ejus, omnia vobis adjecta fuissent, et in abundantia ac pace prospere processissetis; sed quia a Domino recesseratis, gladius devoravit vos; et videtis nunc, quam malum et amarum sit dereliquisse Dominum, creantem pacem et facientem bellum.

Vos, qui divites eratis, et depauperati modo estis; vos, qui sublimes fuistis et humiliati, dejectique modo gemitis, agnoscite jam, quod omnia vanitas sint, præter servire Deo. Ecce, neque divitiæ, neque potentia potuerunt vos a vultu iræ Dei abscondere.

Vos qui vitam sanctorum æstimabatis insaniam, et inanem philosophiam summam putabatis esse sapientiam, videte, quomodo inter labentis orbis ruinas soli veri Christiani impavidi manserint, pace, quam mundus, nec dare, nec auferre potest, in corde ipsorum, media inter pericula, flagella et bella perseverante. Agnoscite nullam pseudophilosophia nequiorem et generi humano nociviorem esse pestem; cum ipsa hac pseudophilosophia Dominus iratus usus sit, ut homines corruptos et insipientes corriperet ac puniret, per hanc omnia commovendo, dividendo, vastando, subvertendo et sanguinis torrentibus faciem terræ operiendo.

Venite, venite omnes, qui a Domino recesseratis, fidem et fidei opera contempseratis; clamate tandem : Vani, vanissimi sunt omnes homines, in quibus non subest scientia Dei. Soli sapientes illi sunt et beati, qui timent Dominum, et credentes ei mandata ejus scrutantur, præcepta custodiunt, eique toto corde serviunt.

Utinam hoc tandem confiteamini! utinam libellus iste ad hoc vos inducat! utinam eo pervoluto, agnoscatis veram sapientiam in sola Christiana religione et cultu ejus inveniri!

Legite, fratres dilectissimi, hoc, quantumlibet mediocre et infimum sit, opusculum. Scitis Deum quandoque ignobilia eligere ut fortia confundat, nec latet vos quod potens sit

efficere ut sinapis granulum magnam in arborem crescat.

Legite : Si Dominus, qui solus incrementum dare valet, libello benedicere dignetur, non dubium quin lectio ejus vos e semitis tenebrarum et umbra mortis educat, ac in viam veritatis, sanctitatis et pacis inducat. Fiat, fiat.

SAPIENTIA CHRISTIANA.

CAPUT PRIMUM.

De fine hominis.

1. O fili! ad quanta natus es? homo es, non ut orbi, non ut cœlo, non ut angelis servias, creatus. Ad sublimiora constitutus es. Dominum Deum tuum adorabis, et illi soli servies. O finis omnium nobilissimus!

2. Ne obliviscaris illius, dilectissime. Quæ sursum sunt sapias, non quæ super terram. Quid tibi videretur, si potentissimi cujusdam regis filius, relicto patris palatio, in regionem longinquam abiret, ut pasceret porcos?

Certe obstupesceres, et phantasma esse, non rem veram putares.

Quid ergo? Nonne stupendum magis adhuc esset portentum, si tu, oblitus supremi omnium Domini, cui servire debes, terræ et terrenis rebus adhæreres, eisque tanquam fini ultimo te mancipares?

Relicto Deo, terram amplecti, quid insanum magis? fili!

Perpende hæc, et dices procul dubio: Homo, cum in honore esset, non intellexit; comparatus est jumentis insipientibus, et similis factus est illis. O portentum in ultimas terras deportandum!

3. Vere, dilectissime, grande portentum esset, si ignis, non calorem, sed frigus daret.

Et quare? Quia ignis ad calefaciendum conditus est.

Verum, fili, nonne homo ad serviendum Deo creatus fuit? Nonne ad hoc rationabili anima donatus? Utique ad aliud nihil.

Maximum igitur portentum est, hominem, relicto Creatore, creaturis deservire.

4. Idcirco, fili, quando Deus judex justus et fortis apparebit, armabitur cum illo orbis universus contra insensatos, qui debitum Conditori non præstiterint servitium.

Accusabit illos sol, dicens: Ego lucem quotidie, ut debebam, fideliter emisi; tu autem creatura nequissima, Deo non servivisti, Deum non adorasti.

Accusabit terra, accusabit mare, accusabit cœlum, accusabunt omnia, et justam vindictam, terribilemque ultionem de infideli homine requirent.

Et fiet: et projicietur homo iste a furore Dei in ignem æternum, qui paratus est diabolo et angelis ejus.

Justum est utique, eum qui Deo suo servire noluit in terris, nunquam cum illo partem habere in cœlis.

5. Noli igitur, dilectissime, fieri sicut equus et mulus, quibus non est intellectus.

Tales enim sunt qui temporalia lucra, terrenos honores, mundi delicias acriter sectantes, vix cogitant de supremo Domino, cui soli deberent cor suum præbere.

Nonne et tu ex illis es? Ubi thesaurus tuus, ibi est et cor tuum: ibi est cor tuum, ubi cogitatio tua frequentior.

Ubi autem est ista frequentius? O si terrenis infixa maneret! Si Deo et anima neglectis quæ carnis sunt sapere soleret! Quid tibi dicerem? Audi, dilectissime:

Spatiosa est via, quæ ducit in perditionem: et tu per eam incedis, et ad infernum properas.

Redi prævaricator, redi ad eum qui te fecit: relinque terram quæ teipsum aliquando dimittet.

Satage ut deinceps debitum Deo tuo servitium et adorationem exhibeas, nomen ejus sanctificans, regnum ejus in corde tuo suscitans, voluntatem ejus fideliter exsequens.

Sit ipse desideriorum tuorum, actuumque omnium finis et terminus.

Ab omni specie mala, quæ ei displicet, abstine te: omne bonum quod a te exposcit operare.

6. O optime Conditor! o benignissime hominum Pater! dixi nunc cœpi: juravi, statui, et faciam: serviam tibi omnibus diebus vitæ meæ in sanctitate et justitia.

Gratias tibi qui me, licet indignissimum, in servum tamen tuum dignatus es assumere.

O magnus honor, magna gloria servire tibi! Quam cæcus, quam insipiens, qui tantam spernens, aut minoris æquo faciens vocationem, secundum carnem vivere non erubescit!

Quærant hujus mundi bellatores, vanam victoriarum gloriam: quærant qui mundum diligunt, sæculi honores, divitias et delicias: Dominus pars hæreditatis meæ est.

Ille solus Dominus, ille solus Altissimus, huic soli omnis honor et gloria debentur; huic uni adhærebo, huic uni serviam.

O Deus! o summum bonum! tu solus deinceps eris omnia mea, et ego ero totus tuus.

CAPUT II.

De salute.

1. Unum est necessarium, et præter illud omnia vanitas et afflictio spiritus.

Unum hoc quid sit, fili, non ignoras;

Salva animam tuam. Hoc unum scito, hoc unum meditare, hoc unum fac, et sufficit.

Istud si feceris, finem tuum assequeris : si non feceris, quidquid aliunde egeris aut possederis, nihil tibi proderit.

Quinimo nec nasci tibi profuit, si te non salvari contingat.

2. O grande salutis, præ cæteris omnibus, negotium ! pro quo Deus proprio Filio suo non pepercit, pro quo Filius Dei unigenitus, et dirissimæ passioni, et cruentissimæ morti semetipsum tradere non dubitavit.

Grande negotium ! quo omisso nihil nisi æternos lacrymarum fletus, infernalis morsus vermis, et sævissimos horrendi ignis ardores invenire poteris !

Grande negotium ! quo peracto in æternum coronatus triumphabis, et Dei ipsius gaudium sine fine possidebis !

3. Ita est, fili, tale est salutis peractæ lucrum, tale salutis amissæ damnum, et quidem pro tota æternitate. Cœlum illinc, hinc infernus.

Ergone sapientem dices eum qui minus est de salutis negotio sollicitus, quam de terrenis rebus ?

Certe stultus tibi videretur ille, qui magni momenti litem habens, cujus exitus vel faustissimam, vel miserrimam sibi promereri deberet sortem, interea tamen non de felici litis exitu promovendo sollicitus esset, sed vel choræis, vel conviviis, vel lusibus, vel aliis vanis totum se manciparet delectationibus.

Tu esses ille vir, dilectissime, si salutis tuæ maneres immemor ; si omissa illius cura, totum tempus terrenis in lucris, honoribus, deliciis aucupandis tereres.

O miserrime, dicerem tibi, miserrime ! vacat tibi ut dives, magnus, felix pro brevi vitæ spatio fias, et non vacat ut in æternum beatus fieri studeas !

Vacat ut per remedia te a morbo temporali liberes : et non vacat ut te ab inferno immunem facias æterno !

Vacat ut domos aliquot ad summum annis occupandas ædifices, ædificatas perficias et ornes : et non vacat ut domum non manufactam, æternam in cœlis tibi præpares !

Vacat, ut perituri corporis vires, pulchritudinem foveas ; eidem de alimentis, vestibus provideas : et non vacat, ut de immortali anima tua cures !

Dic, amice : quam insanus ille foret qui sui ipsius cura prætermissa, totum se vilissimo cani fovendo impenderet !

Num sapientior esses si salutis animæ tuæ oblitus, de solo tuo animali corpore esses sollicitus ? Non sane.

4. Eia, dilectissime ! non fortuito perficitur salus ; non sine sollicitudine, non sine nisu, nec sine violentia.

Salus, fili, salus vim patitur ; et soli violenti operantur illam.

Hæc in arcta via invenitur : ad hanc per angustam portam datur introitus.

Si ergo per spatiosam viam a majori hominum numero tritam procedis, certe non salvaberis : si per latam portam intras, certe salutem non consequeris.

Mirum esset, fili, si, dum diabolus sciens salutis tuæ pretium, semper vigilat, laborat, nititur quocunque potest modo hanc impedire, tu interea manus consereres.

Euge : vigila, satage, labora. Noli esse tibi minus amicus, quam Satan ipse est tibi inimicus.

5. Vigila, amen dico tibi, vigila. Dormiebat olim Samson, et ecce a Philistæis fuit captus.

Sic te languentem et tepescentem ad spiritualia cupiditates tuæ facile vincent, et ad crimina perpetranda inducent ; et in ictu oculi de gratiæ statu in mortalem animæ morbum, in ipsam peccati mortem incides.

Dormiebant olim homines : et dum dormirent venit inimicus, et superseminavit zizania in medio tritici.

Sic, si non vigilaveris, si dormieris, veniet inimicus et in agrum cordis tui pessima mittet semina quæ crescent, et bonum semen suffocabunt, tandemque una tecum in fasciculos alligabuntur ad comburendum.

Vigila, et salutis tuæ curam curis omnibus antepone.

Vigila, et quodcunque ad electionem tuam certam efficiendam potest manus tua, instanter operare : quatenus aliquando meritis plenus mercedem accipias.

CAPUT III.

Cum metu et tremore salus perficienda

1. Fili, qui se existimat stare, videat ne cadat. Quantum ergo de salutis suæ periculo anxius esse debet ille qui utrum stet, merito dubitare potest.

Esto, fili ; credas te stare ; esto, stes : tamen nescit homo utrum amore an odio dignus sit.

Verum non ignoras, spiritum tuum ad malum valde promptum esse carnemque, et infirmam et in vitia facile labilem.

Unum te potest verbum commovere ; una seductricis lacryma emollire ; unus aspectus perdere.

Vide Adamum, Davidem, Salomonem, Petrum ipsum tam subito cadentes, et expavesce.

O fili ! si sic ceciderunt cedri, quid te arundo vento agitabilis facies ? Si justus vix salvabitur, quid de te fiet ?

2. Vide, vide quid contra te moliantur mundus, caro, diabolus ; vide quot retia ad capiendos homines undique parata.

Hic superbiæ, illic avaritiæ ; hic voluptati, illic invidiæ ; hic gulæ, illic iræ ansa datur.

Crimina ubique te exspectant. Num effugies ? Num usque ad mortem illæsus permanebis ?

O dilectissime ! multi ad cœlum vocati sicut tu, præoccupati sunt a Satana et deliquerunt : pauci invicti perstiterunt.

Sic usque ad consummationem sæculi pauci perseverabunt, multi cadent et peribunt. Nonne et tu ex illis eris ?

Certe, fili, si unicus tantum ex his, cum

quibus vivis, periturus esset; merito formidare deberes, dicens : Nunquid ego sum? Quanto plus igitur, cum multi perituri sint, debes metuere.

Pauci electi. Time igitur, fili; si non timeres, profecto jam e numero pereuntium unus esses.

3. Initium sapientiæ, dilectissime, est timor : et si isto metu carnes tuæ sint confixæ, facile videbis hominem non posse de salute sua esse nimis sollicitum.

Quid igitur dices de incautis istis, qui, nedum animæ suæ salvandæ incumbant, in iis econtra quæ conscientiam maculant, gravant, animamque perdunt, toti versantur?

Clamabis, procul dubio : obstupescite cœli super hoc, et portæ ejus desolamini vehementer!

Sed quid de istis qui salutis suæ non quidem absolute immemores, temporalibus tamen imprimis et ardentius vacant?

Clamabis iterum : O insensati! quis eos fascinavit? Quid prodest eis si mundum universum lucrentur, animæ vero suæ detrimentum faciant!

4. Verumtamen, dilecte mi, quot et quanti hanc periculosam vivendi normam tenent!

Ecquis enim ita strenue saluti procurandæ et perficiendæ incumbit, sicut terrenis negotiis peragendis?

Curæ hujus mortalis vitæ, corporisque brevi dissolvendi dies integri impenduntur: curæ vero immortalis animæ momenta quædam vix conceduntur.

Ægrotat corpus, et ecce turbatio. Medicum peritiorem quærunt, amarissima remedia exhaurire non renuunt, vel ipsa corporis membra amputari permittunt, ut dilectum corpus servetur.

Si autem infirmetur anima, si peccaverit et lethalem in morbum inciderit, non attendunt, quieti manent; nec mortem, nec judicium, nec infernum formidant.

Vix ad spiritualem medicum accedunt, et quæ ab ipso proponuntur remedia amariora et duriora esse conqueruntur.

O anima! o misera ovis, quæ a lupo capta sine auxilio derelinqueris! Tu quæ tanti vales, quomodo tam parvi æstimaris? Tu quæ domina es, quomodo ut ancilla contemptibilis tractaris?

5. Absit a me, benigne Domine, ut sic vestimentum pluris faciam quam corpus, et corpus pluris quam inhabitantem animam!

Deus meus, non tantum libentissime impendam, sed et superimpendar ipse pro animæ meæ salute.

Scio enim quia vocare eam, tuum fuit; electam autem illam facere, meum est gratia tua juvante negotium.

Scio quia quæ seminavero, hæc et metam; et nisi seminavero, nihil colligam.

Scio quia opera mea me sequentur; et secundum justitiam meam retribues mihi.

Juste Deus! tu utique fecisti me sine me, sed non salvabis me sine me.

Satagam igitur, et ex toto corde, totisque viribus meis satagam, ut certam animæ meæ electionem faciam.

CAPUT IV.

Quanti vocationem suam facere debeat Christianus.

1. Fili, si scires donum Dei; si bene caperes quantam tibi Dominus, te ad veram religionem suam vocando, suorumque numero fidelium ascribendo, gratiam contulerit!

Si diligenter attenderes, quanta sit Christiani dignitas, certissime eminenti motus gratitudine, Dominum Deum tuum ex toto corde magnificares.

Misericordiam ejus erga te obstupescendo demirans, clamares : Quid retribuam Domino? Non enim video quomodo tali beneficio per aliquid rependere potero.

Sed eheu! forsan jamdudum Christianus es : et quasi nihil plus in hoc accepisses, quam cæteri orbis hujus incolæ, ne manum quidem, quæ te adeo benigne exaltavit, osculatus es; neque beneficii hujus magnitudinem considerasti.

2. Fili, fili! non tu me elegisti : sed ego elegi te. Nemo potest venire ad me, nisi Pater meus, qui misit me, traxerit eum.

Ego igitur elegi te : et Pater traxit te Ad quid vero? Audi.

Est una natio grandis in terris, quæ habet Deum appropinquantem sibi : et tu huic genti annumeratus es.

Est unus populus, qui populus Dei est : et tu huic ascriptus es.

Est unum ovile, quod dedit mihi Pater meus : et tu una ex ovibus illius effectus es.

Unica est via, quæ ducit ad vitam : et tu in illa collocatus es.

Una est veritas, quæ hominem illuminat, et pedes ejus ad supremam felicitatem dirigit, et tu ea illuminatus es.

Una est vita, quæ ad immortalitatem ducit, et tu vitam illam accepisti.

3. Christianus effectus es. Exhinc Deus specialissime tibi Pater est, tuque specialissime ei filius.

Jesus tibi plus quam aliis innumerabilibus hominibus Salvator : et tu præ aliis innumerabilibus hominibus salvandus.

Evangelium, sacramenta, gratiæ, bona tua sunt, hæreditas tua in terris; et tandem gloria æterna merces tibi reposita in cœlis.

O fili! quam durus esses, si charitatem nostram erga te nondum mirareris!

4. Quando tu homo natus es in mundum, multi quoque ubique terrarum homines de mulieribus nati sunt, et justo judicio meo in tenebris et umbra mortis, in qua parentes eorum vel infideles, vel Judæi, vel hæretici jacebant, relicti sunt, a diaboli servitute non liberati.

Tu autem, dilectissime, non sic. Vix natus eras, cum statim et absque mora ego te liberavi et assumpsi, sponsæque meæ Ecclesiæ, ut filium charissimum, informandum et sanctificandum commisi.

Quinimo corpori meo insertus es, et membrum de membro in meipso effectus es.

5. Satis est, Domine, satis est. Video et confiteor, quia tu qui potens es, magna et maxima mihi indigno et minime merito fecisti.

Confundor et erubesco, me hucusque hoc singulare beneficium, non ut par erat fecisse.

Sed ex hoc nunc et usque in sæculum benedicam tibi : semper laus tua in ore meo erit ; quia misericordia tua magna fuit super me.

Superest nunc ut sanctæ vocationi tuæ fideliter et congrue respondeam. Hoc volo, et te juvante faciam.

Tuus sum ego, et tuus permanere satagam. Liberasti me Deus de ore leonis infernalis : vigilabo, ne unquam per aliquod peccatum in servitutem ejus redeam.

Luce tua illuminatus, mundi hujus tenebras deinceps fugiam ; tibi dicatus et consecratus, tibi quoque fideliter serviam : doctrina tua eruditus, mandata tua accurate servabo.

6. O fili ! quod spondes, fideliter observa. Multa quippe flagella tibi imminent, si vocationis meæ superexcellentis oblitus, vitam Christiano indignam duceres.

Misericordiæ meæ fuit, te neque volentem, neque currentem eligere : sed justitiæ meæ tunc esset, te meis præceptis inobedientem punire.

Ecce prædictum est tibi. Si Filii Christi mei legem meam dereliquerint, et in justitiis meis non ambulaverint.

Si justitias meas profanaverint, et mandata mea non custodierint ; visitabo in virga iniquitates eorum, et in verberibus peccata eorum.

Quinimo auferetur ab eis regnum Dei, et dabitur genti facienti fructum ejus.

7. Domine, Domine, audivi auditum tuum et timui.

Consideravi quot gentes christianas ob iniquitates suas jam reprobaveris excæcando illas, et ex sanctæ religionis ovili, sponsæque tuæ Ecclesiæ sinu rejiciendo.

Ad hæc expavi in corde meo dicens : Justus est Dominus, et rectum judicium ejus. Nunquid et ego ab illo repellar ?

O juste judex ! id quidem multæ iniquitates meæ merentur : verumtamen non secundum peccata mea facias mihi, neque secundum iniquitates meas retribuas mihi.

Rogo te, Deus misericors, visita me potius, corripe me quo volueris modo : ure, seca, dummodo me non projicias, nec nomen meum de Christianorum libro deleas.

O Domine ! hoc rogo et obsecro a te præ omnibus, ut Christianus vivam, et Christianus moriar.

Tua me misericordia Christianum effecit : tua me potentissima bonitas Christianum servet usque in finem.

CAPUT V.

Quod pauci sint veri Christiani.

1. Olim per angelum vocavi fidelem Abraham, servum meum, illique per memetipsum juravi, dicens : Benedicam tibi, et multiplicabo semen tuum super stellas cœli, et velut arenam quæ est in littore maris.

Ex hoc Abraham credentium pater factus est ; et semen ejus populus meus, societas servorum meorum.

Vide, fili, quomodo fidelis sum in omnibus verbis meis. Vide quomodo populus iste diffusus est ; quomodo societas servorum meorum dilatata.

Ecce ab ortu solis usque ad occasum magnum est nomen meum in gentibus, et in omni loco sacrificatur et offertur nomini meo oblatio munda.

2. Manifestum est profecto, fili, esse in orbe terrarum turbam magnam Christianorum, quam dinumerare nemo potest, ex omnibus gentibus.

Multi utique vocati sunt, multi fidem susceperunt, multi baptizati sunt, multi in ovili meo coadunati sunt.

Sed eheu ! charissime, non in pluribus eorum beneplacitum est mihi : pauci electi, pauci Abrahæ filii, pauci veri Christiani !

Olim Judæi de Abraham nati, se filios ejus esse jactabant.

Quid autem aiebat Filius meus Jesus ad ipsos ? Si filii Abrahæ estis, opera Abrahæ facite.

Facitis quod Abraham non fecit ; facitis desideria diaboli et opera ejus : vos ergo ex patre diabolo estis.

3. Vere, fili, littera occidit, et caro non prodest quidquam : vere qui semen Abrahæ sunt, non omnes filii ; neque omnes qui filii carnis ejus, filii Dei sunt.

Sed qui servant mandata, qui ex fide vivunt, et per fidei opera ad promissam mercedem anhelant ; hi filii sunt, hi æstimantur in semine, hi veri Christiani sunt.

Judica nunc, charissime, omnes Ecclesiæ meæ tribus : vide quam modicus sit verorum Christianorum numerus.

4. Omnes quidem ab initio suæ sanctæ vocationis diabolo renuntiaverunt : omnes juraverunt et statuerunt mihi soli servire, et judicia justitiæ meæ custodire.

Omnes profitentur se credere : at factis hæc omnia plerique negant, opera diaboli facientes, mandata mea spernentes, leviora servantes, graviora relinquentes, malum, non bonum operantes, in peccatis viventes.

Sciunt quidem pro opportunitate ecclesiam frequentare, sacris interesse mysteriis, nonnullas preces fundere, ad sacramenta passim accedere, quasdam etiam eleemosynas elargiri.

Sed inimicis nolunt condonare ; linguam non frenant, carnem non domant, iram non moderantur.

Justitiam non servant, jejunia non custodiunt, et juxta concupiscentias suas ambulantes, in impudicitiis, in odiis, in blasphemiis, in turpi sermone, in furtis, usuris et fraudibus, in crapulis et ebrietatibus, in otiositatis malitia, in injuriis et detractionibus vivunt ; quasi neque judicium meum, neque æternam damnationem formidarent.

Dic, fili : quid prodest ipsis, veram habere fidem, dum talia patrant opera ?

Quid prodest ? Non plus utique, quam dæmonibus qui tremunt et contremiscunt.

5. O fili ! memento quoniam qui vult venire post me, et verus Christianus esse, debet abnegare semetipsum, et servare omnia quæcunque ego discipulis meis mandavi.

Et cum hoc sine vi et labore magno fieri nequeat, iterum dixi : Qui vult venire post me et verus Christianus esse, tollat crucem suam, et sequatur me.

Sic fecerunt patres tui, charissime ; sinceri, inquam, illi discipuli qui sub apostolis meis et successoribus eorum in uno corde et in anima una christianam professi sunt religionem.

6. O quanta fuit eorum vitæ integritas ! Tanta, fili, ut tyranni qui eos perdere volebant, lustratis cautissime eorum moribus et agendi norma, nihil omnino in iis carpere potuerint, nisi ipsam quam persequebantur religionem. Hoc unice exprobrabant, hoc unice puniebant.

Quanta eorum sanctitas ! ipsis paganis admirationi erat.

7. Quantus peccati horror ! Malebant omnia sæva ipsamque mortem sufferre, quam in aliquod crimen consentire.

Quam viva fides ! Quam immobilis christianæ confessionis constantia ! Nedum erubuerint me coram hominibus ipsos suos persecutores audacter adibant, clamantes : Christiani sumus.

Ecce parati sumus, non soium alligari, sed et mori pro nomine Domini Jesu Christi.

Qualis inter eos unio ! qualis proximi dilectio ! erant eis omnia communia.

Qualis pietas ! erant perseverantes in orationibus et fractione panis.

Qualis humilitas et modestia ! Tanquam purgamenta hujus mundi se habebant, et omnium peripsema.

Qualis castitas ! Unicum immunditiæ delictum, quasi portentum et inauditum quid inter eos visum est : quique illud commiserat, velut tam immaculata fratrum societate indignissimus, ab ipsa fuit separatus.

Et quid adhuc dicam, fili ? Deficiet me tempus de eorum virtutibus enarrantem.

8. Hi, dilecte, hi veri Christiani fuere, Quot autem tales nunc numerare poteris ?

Nonne omnibus circumspectis, cum gemitu clamabis : Salvum me fac, Domine, quoniam defecit sanctus ; vix est nunc aliquis qui faciat bonum, vix est usque ad unum.

O charissime ! merito luges, merito ingemiscis : verumtamen noli tantum flere super alios. Eheu ! illos immutare non potes.

Fleas vero super temetipsum, eo quod, cum posses sanctos patres tuos imitari, et sicut illi veris Christianis annumerari, tamen quasi in immensum ab illis mutatus es.

At noli fletus inanes effundere : conatus et nisus lacrymis adjice.

Habens præ oculis eorum exempla, satage, fili, ut ea in te exprimas, et per patientiam eorum vestigia sequaris.

Deinceps sicut illi declina ab omni malo, omne bonum cole, omnia religionis præcepta sollicite adimple, et fidei confessionem ita indeclinabilem tene, ut neque mors, neque vita, neque persecutio, neque gladius possit te a charitate et fide Jesu Christi separare.

9. Sic, fili, sic fies est tu verus Christianus, tanto nomine non indignus, imo cum sanctis Patribus coronandus.

Si vero hæc neglexeris, scito tibi imminere quod prædictum est : omnis arbor quæ non facit fructum bonum, excidetur, et in ignem mittetur.

Melius certe esset viam justitiæ non cognovisse, quam post ejus agnitionem per eam non procedere.

CAPUT VI.

De fide.

1. Sine fide impossibile est placere Deo. Ideo dixi : Qui crediderit et baptizatus fuerit, salvus erit : qui vero non crediderit, condemnabitur ; imo jam judicatus est.

Virtutes igitur quaslibet absque fide congregare, est ædificium sine fundamento construere.

Laudate, sæculi sapientes et pseudophilosophi, laudate benignitatem, humanitatem, probitatem ; in omnibus his vanitas, si non subest in Deum fides.

Et si omnia dederitis, ab omnibus abstinueritis, omnia passi fueritis, et vos per hæc viros divitiarum in conspectu meo factos fuisse putaveritis ; nihil tamen in fine in manibus vestris invenietis.

Et eo ipso quod Evangelio non credideritis, pœnas quasi nequissimi in interitu æternas dabitis.

Sed incrassatum est cor vestrum, aures vestras obturatis, et oculos vestros comprimitis ; ne forte videatis oculis, et auribus audiatis, et corde intelligatis, et convertamini, et sanem vos.

In profundum venistis, et contemnitis. Dormite ergo increduli et requiescite : non enim expedit mittere margaritas ante porcos.

2. Verum ad te verbum, fili, qui Christianum te dicis et profiteris. Credis ? credis ex toto corde ? Habesne hanc adeo absolute necessariam fidem ?

Utique, inquis, sicut olim Martha ; utique Domine, ego credidi et credo quia tu es

Christus Filius Dei vivi, qui in hunc mundum venisti.

Utique addis cum Thoma : Dominus meus es, et Deus meus.

Utique sermo tuus veritas est : ex toto corde credo omnia quæ, cum absconderis a sapientibus et prudentibus, parvulis tamen dignatus es revelare.

3. Recte, fili; at unde scis ea quæ tibi credenda, proponuntur, fuisse a Deo revelata ?

Rationabile sit obsequium tuum necesse est : secus quippe fides tua cauta non esset.

Ecce et pagani, et idololatræ suas traditones habuerunt, quas etiam esse divinas credebant. Hæc tamen fides, utpote erronea, ipsos salvos non fecit

Putasne, fili, fidem tuam esse solidam, et in veritate fundatam?

4. Vere, Domine, bene fundata est, et quidem supra firmissam petram

Profecto nec te vidi, bone Domine, nec audivi unquam. Scio tamen quod, si ea quæ tanquam a teipso revelata mihi credenda proponuntur, falsa essent, a teipso error esset; a teipso, quod impossibile est, Deus verax, decepti essemus.

Scio quippe, te Christe, vere ea docuisse et egisse quæ tuum mihi enarrat Evangelium.

Scio te verum Deum esse de Deo vero : quoniam et ab initio nuntiaverunt prophetæ Deum venturum de virgine et in Bethleem nasciturum, a regibus adorandum, multa miracula patraturum, sanctissiman doctrinam prædicaturum; deinde dato tempore, passurum, moriturum, tandemque resurrecturum.

5. Hæc autem certissime teneo in te fuisse completa. Adhuc enim incunabula tua in Bethleem ostenduntur, et extra Jerusalem locus in quo crucifixus es, sepulcrumque in quo fuisti conditus, et unde victor resurrexisti.

Scio quod dixeris te unum esse cum Deo Patre.

Scio, Judæis tibi exprobrantibus quod te Deum faceres, te in divinitatis tuæ testimonium stupendissima miracula fuisse operatum, ægros sanando, mortuos suscitando, panes multiplicando.

Scio et ventos et mare tibi obedivisse.

Scio te Jerosolymæ et templi ejus ruinam, aliaque plura prænuntiasse, quæ postea accurate contigerunt.

Profecto nisi tu a Deo esses, non potuisses quidquam horum facere : vires quippe humanas prorsus excedunt.

Tu ergo, Jesu Christe, Deus verus es : et ego tibi credens, secure et prudentissime credo.

6. Beatus es, dilecte, quia non vidisti, et credis. Verumtamen in iis quæ credis, multa incomprehensibilia sunt, multa quæ captum tuum superant.

Num ergo rationabile est ea credere quæ non capiuntur?

7. Cæcus sum, fateor, optime Magister : nec in spiritualibus aut cœlestibus tantum, sed et in corporalibus et terrenis multa sunt quæ non intelligo.

Quinimo vel ipsi homines peritissimi non omnia capiunt : nec quomodo anima corpus moveat, nec quomodo caro in spiritum influat, nec causam ventorum, nec alia multa naturæ mysteria apprehendunt. Credunt tamen, qui vident.

Et quidem cæci a nativitate colores nunquam perspexerunt : varios tamen, et tales, talesque colores esse minime dubitant, prompter testimonium referentium.

Quanto magis ego, optime Domine, ea quæ in spiritualibus non concipio, propter testimonium tuum credam !

Si multitudini hominum aliquid asserenti credere imprudens non est, sed rationabile et æquum : quanto rationabilius et æquius est tibi, o summa veritas, fidem adhibere!

8. Immensas tibi gratias ago, o lux æterna, lux splendissima, quæ tenebras meas dignata es illuminare !

Maximum certe donum fides est : et absque ullo meo merito mihi illud præ multis aliis voluisti conferre.

Sed istud, misericordissime Deus, servare non possum, nisi tu dederis.

Ecce humana curiositas ad malum semper prona, multos ad scrutandam majestatem tuam excitat : et ipsi, hoc faciendo, a gloria tua oppressa, fidem perdunt.

Præserva me, Domine, a tam scelesta curiositate. Dixisti, Deus meus : satis est, et mihi sufficit.

Dixisti : errare non possum, Deo ipsi credendo. Credo igitur, et donante te ad mortem usque credam.

Vivam in fide, moriar in fide : hoc est, Domine, unicum desiderium meum. Rogo te, obsecro te : adauge mihi fidem.

CAPUT VII.

De integritate fidei.

1. Tene, fili, fidei tuæ confessionem indeclinabilem. Qui enim hæsitat, similis est fluctui maris, qui a vento movetur et circumfertur.

Non æstimet homo ille, quod per fidem suam accipiat aliquid a Domino.

Neque si aliquis omnia, paucissimis exceptis, crederet, iota unum, vel unum apicem doctrinæ meæ rejiceret, fidem servaret : in hac quippe qui in uno peccat, factus est omnium reus.

Scriptum est enim : Si quis diminuerit de verbis libri, auferet Deus partem ejus de libro vitæ, et de civitate sancta.

2. Vides, dilecte, tibi circa fidem duo præscribi : nempe ut dubium quodcunque prorsus excludas, et ne vel unum quidem levissimum doctrinæ christianæ punctum a fide tua excipias.

Certe tentari humanum est. Olim Adamo et Evæ dixeram : Si de ligno scientiæ boni et mali comederitis, moriemini.

Serpens autem antiquus ait ad mulierem : Nequaquam morte moriemini. Comederunt ergo, et innocentiam perdiderunt et mortui sunt.

Sic et hodie, venit adhuc Satan inter filios meos, ut dubia varia circa ea quæ revelavi, eis suggerat, fidemque de corde eorum auferat.

Et si tu, charissime, sicut Eva tentatorem audieris, et ut curiositati satisfacias, examinare volueris, dogmatumque veritatem, per modicum rationis tuæ lumen probare, certe brevi pessimum incredulitatis fructum gustabis, et fides in te morietur.

3. O fili! firmiter igitur et fortiter Satanæ resistendum est, ipsique respondendum : scio Deum fuisse locutum, Deum hoc et istud revelasse, fideique meæ proposuisse.

Ipse supremum lumen, summa veritas est : errare nequit, decipere non potest.

Scio cui credidi, et certus sum. Recede a me, seductor pessime.

Etiamsi angelus de cœlo aliud mihi evangelizaret, præterquam quod Deus per Ecclesiam suam evangelizat, huic anathema dicerem.

Tace, obmutesce, tenebrarum spiritus. Verbum Dei nec examine, nec ratiocinio, nec probatione, nec judicio indiget.

4. Non dubium, fili, quin tu hoc modo te geras, quando tibi dubia circa præcipua fidei puncta ab inimico suggeruntur.

Sed majus certe periculum imminet, ubi tentatio minora respicit.

Sunt multi qui priora firmissime credentes, non verentur de posterioribus ambigere, examinantes, ratiocinantes.

Quinimo ea negligunt, et simplici plebi credenda relinquunt, specialem illorum articulorum, quos præ cæteris certissimos esse censent, symbolum præfingentes.

Putasne, fili, tales divinam fidem habere? Neutiquam, charissime. Audi me, et intelliges.

5. Ubi aliquis inter ea puncta, quæ ab Ecclesia de fide credenda proponuntur, ista et ista admittit, hæc vero rejicit, manifeste ostendit se priora non credere, nisi quia hæc vera esse videt; posteriora vero respuere quia eorum veritatem non percipit.

Non igitur propter Dei revelantis veracitatem, aut Ecclesiæ docentis auctoritatem credit : sed unice propter proprium rationis suæ judicium.

Ergo non divinam, sed humanam fidem habet ille. Tota igitur fides ejus vana est, nec ad justitiam reputari potest.

En, fili, quomodo qui in minori infidelis est, in majori, in maximo quoque infidelis fit.

6. Vide, dilecte, æs sonans. Si hoc vel levissimam habeat in una parte scissuram, totam soni regularitatem et suavitatem amittit : neque sonum edit congruum, nisi integrum sit.

Sic et fides ex quocunque defectu tota deficit, et nullius est pretii, nisi sit integerrima.

Cave igitur, fili, cautissime cave ab ulla exceptione in iis quæ ab Ecclesia tibi credenda proponuntur.

CAPUT VIII.

De fidei jactura.

1. Fili, cum sine fide mihi placere impossibile sit, quanta sit fidei jactura facile potes intelligere.

Nihil ergo plus reformidare debes, et magis cavere, quam pretiosissimum istud donum amittere.

A me descendit donum hoc, dilecte : et quemadmodum illud gratis confero, sic etiam ab indignis juste aufero.

Id utique te non latet. Scriptum enim esse scis : omnem palmitem in me non ferentem fructum, tollet eum Pater meus.

Et terra venientem super se bibens imbrem, et non referens fructum, reproba est et maledicto proxima.

Iterumque : Auferetur a vobis regnum Dei, et dabitur genti facienti fructum ejus.

Et tandem : Auferte a servo pigro mnam, et date illi qui decem mnas habet: quia omni habenti dabitur, et ille qui non habet, etiam id quod habet, auferetur ab eo.

2. Jam ergo, fili mi, mirari non debes, quomodo hi et illi quos scis fuisse olim in fide optime educatos, in incredulitatis abyssum tandem ceciderint.

Profecto enim, sicut Propheta dixit: Hæc est gens quæ non audivit vocem Domini; periit in eis fides et ablata est de corde eorum.

Et revera si volueris eorum vitam agendique rationem investigare, videbis eos nonnisi propter mala opera præcedentia in horrendam hanc abyssum descendisse.

Audi me, dilecte : credebant ab initio sicut tu : sed noluerunt ea servare quæ fides eos docebat; imo quæ hæc vetabat, non veriti sunt operari.

Tunc autem ego misericors, antequam ulciscerer, monui eos et per conscientiæ stimulos exprobravi illis scelera.

Ipsi perturbati ad sacerdotem iverunt, ut reconciliarentur : et revera reconciliati sunt.

Postea iterum lapsi, iterumque a fide sua moniti et territi, adhuc confessi sunt.

3. Post multos autem lapsus, ut in malo quod amabant, tranquillius obdormirent, et cupiditatibus se totos traderent, angores conscientiæ præfocaverunt, auresque criminanti fidei ultra aperire noluerunt, dicentes intra se.

Num ergo verum est existere infernum puniendis criminibus destinatum? Et quis unquam illuc ivit? Et quis inde rediit?

Forsan et ipsa religio, quæ tormentum hoc peccatoribus minatur, illusio est. Inquiramus, videamus, judicemus.

Ex hoc jam a christianæ veritatis sectatoribus declinare incœperunt, et libros sapientiam redolentes a se projicere.

Quinimo super sermonibus eorum, qui Dei verbum prædicant, nauseantes, quasi hi fabulas narrarent, audire concionatores dedignati sunt.

4. Modo homines, quos corruptissimos esse sciebant, sibi magistros eligere non horruerunt, libros eorum sollicite perquirentes, curiose legentes; sermones eorum quasi veram sapientiam auscultantes.

Brevi ipsorum impietate pleni, et quasi ebrii, fidem et religionem, quam olim summe venerabantur, cum eis audacter deriserunt.

Et quia corrupti erant et abominabiles in studiis suis, dixerunt tandem in corde suo: Non est Deus.

Umbræ transitus est tempus nostrum, et non est reversio finis nostri: ergo fruamur bonis quæ sunt, et utamur creatura tanquam in juventute celeriter.

Vino pretioso et unguentis nos impleamus, et non prætereat nos flos temporis.

Coronemus nos rosis, antequam marcescant: nullum pratum sit quod non pertranseat luxuria nostra.

Ubique relinquamus signa lætitiæ: quia hæc est pars nostra, et hæc est sors.

5. Nec satis adhuc, fili. Non sufficit ipsis fidem rejecisse: eam in omnibus credentibus exstinguerent, si in eorum potestate esset.

Circumveniamus, inquiunt, justum; quoniam contrarius est operibus nostris.

Tanquam nugaces æstimati sumus ab illo, et abstinet se a vitiis nostris, tanquam ab immunditiis.

Improperat nobis delicta legis, et diffamat in eos peccata disciplinæ nostræ.

Pereat ille: gravis est nobis ad videndum. Utinam morte turpissima condemnetur, et de libro viventium deleatur!

En quomodo excæcat impios malitia eorum: en quomodo scelera mysterium iniquitatis operantur: en ad quos usque excessus impium perducunt.

6. Percurre mundum universum, charissime; et procul dubio nullum invenies christianum virum justum, castum, sobrium, humilem, qui sit, non dico incredulus, sed vel etiam in fide sua anceps et hæsitans.

Ego quippe tales in fide custodio quasi pupillam oculi, et sub umbra alarum mearum protego

Isti nedum dubitent, econtra secure lætantur, scientes opera sua mihi placere et certo remuneranda fore.

7. Vive sicut isti, fili mi: et in fide tua nunquam vacillabis, sed securissime exsultabis.

Cum vero impios, de quibus dixi tibi, videris, noli scandalum de ipsis sumere, dicens: forsan peritiores me sunt, sciunt quod non scio, viderunt quod non vidi: forsan quæ credo, non adeo inconcussa sunt.

Absit a te, dilectissime, talis impietas. Sed attendens quomodo ego peccatorem, cum in profundum venerit, excæcare soleo, contremisce, ad terribilem ultionem meam.

Noli habere cum talibus societatem aut familiaritatem ullam: ne particeps fias et tu delictorum eorum, et de plagis eorum accipias.

Ne Deus hujus sæculi excæcet mentem tuam: sicut illorum infidelium, et non fulgeat amplius tibi illuminatio Evangelii gloriæ Christi.

Elonga igitur ab iis, fili: ab illorum libris abhorre, et sollicite aures tuas ab eorum sermonibus averte.

Cum metu satage, ut per bona opera tua certam tuam in fide perseverantiam facias.

CAPUT IX.

De christianæ religionis institutione.

1. Recogita, dilecte, illos dies antiquos, quibus homines in tenebris et umbra mortis sedentes, sine Christo, quinetiam sine Deo in hoc mundo ad simulacra muta ducebantur euntes.

Viliores creaturas, animalia, lignum, lapidem, imo vitia quæque vel immundiora, incommunicabili Dei nomine imposito, adorabant; per infanda quæque crimina honorem se illis deferre arbitrantes.

In hoc utique errorum et abominationum cœno omnes orbis gentes, uno tantum modico Dei populo excepto, sepultæ olim jacebant.

2. Finge tibi, fili, hoc quod tunc erat, hodie adhuc persistere.

Puta omnes adhuc gentes in idololatria degere, scelera omnia pro cultu sacro habere; subitoque hominem quemdam de plebe, fabri cujusdam ignobilis et vix noti filium dictum, prodire et dicere:

En hæc omnia subvertam, hos omnes errores auferam, hunc falsum cultum supprimam: per me omnia idola cadent; per me cuncta claudentur templa.

Me dicente, homines Spiritum, quem nunquam viderunt, sed nec videre possunt, adorabunt: crimina ad quæ naturali concupiscentia adeo potenter ducuntur, ultro relinquent, et virtutes cupiditatibus quibuslibet repugnantes sectabuntur.

Plus adhuc. En quos idololatriæ et voluptatibus addictissimos vides, faciam illos austerioris regulas perfectionis sequi, et religionem quam ego statuam, adeo zelanter æmulari, ut pro illa libenter, imo cum gaudio et mirabili fortitudine quæcunque possident bona tradituri sint, vitamque ipsam daturi;

Quæcunque dura, sæva, immania propter me ferentes, et omnia hujus mundi tormenta pro nihilo ducentes.

3. Quid, inquies, charissime! Quid ergo faciet homo ille, quibusque utetur mediis, ut tale operetur portentum?

Quid faciet? Audi, fili. Ad hoc duodecim socios de plebis fæce sibi assumet, præcipiens eis ut in nomine suo loquentes, novam evangelizent religionem.

En, dilecte, en vires, en media quibus opus hoc grande complebitur. Et fiet et complebitur sicut dictum est.

4. Sed ais : chimera est, impossibile est. Si fiat, certe non ab homine fiet, sed a Deo ipso factum erit.

Solus profecto supremus et potentissimus rerum omnium Dominus per media adeo levia et infirma tam grande opus perficere valet.

Sic est utique, charissime. Ergo digitum Dei in institutione christianæ religionis, in qua, me dante, natus es, agnosce. Sic, fili, sic instituta, sic stabilita fuit.

5. Cum enim mundus in iis, quæ modo dixi, vitiis et erroribus sepultus jaceret, duodecim homines ignobiles, rudes, plerique piscatores, sine litteris, sine divitiis, sine armis, ab illo homine qui putabatur filius fabri Joseph missi, sublata idololatria et erroribus, orbem christianum effecerunt.

Et hoc quidem non argento, non auro, non eloquentiæ arte, non prælii potentia, non belli violentia, sed sola Evangelii prædicatione operati sunt.

6. Per solam utique prædicationis stultitiam gentes illuminaverunt; diabolique, qui universum seducebat orbem, oraculis silentium imposuerunt.

Per hanc solam idola contriverunt et abstulerunt, templa clauserunt et subverterunt, Cæsares et reges jugo Jesu Christi subdiderunt, oratores et philosophos confuderunt, Græcos barbarosque vicerunt.

Hi et illi fidem priscis præjudiciis et usibus adeo adversam ultro susceperunt, antiquas abnegantes superstitiones, omnemque sapientiam, curiositatem et intellectum in captivitatem redigentes, in obsequium incomprehensibilium fidei mysteriorum.

7. Per solam apostolorum prædicationis stultitiam indomitæ prius hominum cupiditates domitæ sunt.

Per hanc solam divitiarum contemptui cessit avaritia : charitas, pax et misericordia odiorum et vindictarum locum tenuerunt.

Pro gula et ebrietate sobrietas, pro impudicitia castitas, pro superbia humilitas, pro ira mansuetudo apparuit.

Per hanc solam universus orbis immutatus, se ligno crucis regi et gubernari miratus est.

Quinimo tam potenter, tam absolute prædicata religio sibi corda subjecit et occupavit, ut iis qui illam susceperant, satis non fuerit dogmata credere, mandataque servare, sed summæ ejusdem perfectionis colendæ avidi, visi sunt austerioribus jejuniis, vigiliis aliisque rigoribus se ultro devoventes.

Nec adhuc satis istud. Ardenti quippe religionis hujus amore capti fideles, pro ejus confessione, defensione et conservatione æstuanti animo æmulati sunt sanguinem suum vitamque per medios ignes sævioraque tormenta tradere.

Et hæc quidem non unus, aut alter fecit, sed innumerabilis et prope immensa credentium turba.

8. O fili! Salomon cum omni sapientia sua limites regni sui ultra Dan et Bersabee protendere non potuit.

Sed et Pharao et Nabuchodonosor, cum tota sua potentia nonnisi quasdam terræ regiones imperio suo subdere, subditasque servare valuerunt.

En Gallia, Germania, cæteraque orbis imperia suos habent limites, etiamsi principes eorum tot bellis conati fuerint omnibus dominari.

Sola autem duodecim apostolorum prædicatio orbem absque limite christianæ religioni subjecit.

Exhinc, charissime, regnum Jesu Christi in omnem terram, et usque ad fines orbis terræ dominatur.

Ubique credentes et subditos habet Jesus, qui eum Regem, Judicem, Dominum, Deum vocant et confitentur, colunt et adorant : possessio ejus termini terræ sunt.

9. Video, Domine : Manifeste divina est religionis christianæ institutio, quæ, cum omnibus præjudiciis et cupiditatibus adversa sit, per paucos tamen rudes viros hominibus prædicata, sic credita est in mundo.

Tu solus, Altissime, potuisti per tantilla tanta operari, et per ea quæ contemptibilia et stulta sunt, mundi fortia sic confundere.

Exsulta et lætare, anima mea, cui hujus divinæ religionis fides a Deo tam liberaliter concessa fuit.

Exsulta, videns quoniam in via quæ ducit ad cœlum, certe posita es; et veritatis lucem quæ hominem illuminat, ac extra quam nihil nisi tenebræ sunt, sine dubio possides; et viam gratiæ ad gloriæ vitam dirigit, certissime tenes.

10. Credo, Jesu Domine, et confiteor : credo quoniam tu Dominus Deus noster es, nos autem populus tuus, et oves pascuæ tuæ.

O Pastor optime, qui me indignissimum tuam tamen ovem efficere dignatus es! conserva me in ovili tuo, in tua sancta religione.

Obsecro ne unquam ab ea me deficere permittas. Rogo, adhæreat potius lingua mea faucibus meis. Supplico : fac me potius millies mori.

Quomodo enim effugerem, si tantam negligerem salutem, quæ, cum initium accepisset enarrari per te, Domine, ab eis qui audierunt te, in nos confirmata est.

Contestante Deo signis et portentis, et variis virtutibus, et Spiritus sancti distributionibus?

CAPUT X.

De Deo optimo maximo.

1. O Deus invisibilis! o Ens infinite perfectum! o incomprehensa Trinitas! Fas mihi qui pulvis et cinis sum, debita tibi obsequia in animo profunde humiliato reddere.

Fas mihi qui ad serviendum tibi destinatus sum, coram te majestatis hujus summæ, cui servire debeo, altitudinem aliquantulum contemplari.

2. Credo, Domine, et confiteor, quoniam tu, et tu quidem solus æternus es qui fuisti semper, qui es, et eris semper.

Tu es qui fecisti cœlum, terram et omnia quæ in eis sunt : qui omnia creasti, cum a nemine factus sis ipse.

Tu es qui, cum in infinita sapientia tua mundum hunc visibilem disposueris et ordinaveris, opera alia millies pulchriora et mirabiliora efficere potes.

Tu es qui, cum in omnipotentia tua dixeris, fiant, et subito omnia facta sunt, vales adhuc multitudinem orbium et majorum et meliorum eadem facilitate condere.

Tu es qui sidera sustines, solem luce donas, lunæ cursum dirigis, terram digito portas, fluctus maris continues, omnibusque existentibus rebus ortum et incrementum impertiris.

3. Tu es qui vitæ et mortis habes potestatem, omnia pro nutu vivificans et mortificans ; qui ventos producis, qui per fulgura tonas.

Qui imbres effundis, qui rorem spargis, qui nivem disseminas, qui per gelu corripis et rigescere facis, qui per calorem foves et fecundas.

Tu es ille cujus nomen, Dominus exercituum, faciens bellum et creans pacem, sicut tibi placuerit.

Tu es Rex regum, et Dominus dominantium, in cujus manibus omnium sortes sunt ; in cujus voluntate universa sunt posita ; cuique resistere nemo potest.

4. Tu es qui specialiter in cœlis sedem tuam statuis, thronum igneum occupans, ineffabilibus circumdatus quos emittis splendoribus, innumerabili stipatus exercitu cherubim, seraphim, et aliorum spirituum incessabili voce proclamantium :

Sanctus, sanctus, sanctus Dominus Deus sabaoth : pleni sunt cœli et terra gloria tua ; hosanna in excelsis.

Tu es qui venturus es judicare vivos et mortuos cum infinita virtute, cum incomprehensibili majestate.

Tu es qui fideles servos tuos in æternum summe beabis ; et inimicos tuos, scabellum pedum tuorum positos, in æternum terribiliter punies.

5. O altitudo ! o Dei sublimitas ! credo et confiteor : immensus es tu, et absque termino : nec est ullus locus adeo secretus, absconditus et tenebrosus, quem præsentia tua non occupes.

In te omnia et moventur, et vivunt, et sunt : omnia intueris, omnem scientiam possides : oculis tuis nuda et aperta sunt omnia.

Providentia tua suaviter omnia disponit, vilioris vermiculi sicut et nobilioris animalis vitales motus ordinans ; unius arenæ sicut et totius orbis statum disponens.

Summa justitia tua nec levissimum malum absque pœna, nec modicissimum bonum absque mercede relinquit.

Misericordia tua cujus non est numerus, nihil nobis vult, nisi bonum, salutem et felicitatem ; nolens aliquos perire, sed omnes ad pœnitentiam reverti.

Et idcirco eum qui erravit patienter exspectat, sollicite requirit, inventum amanter complexatur, benignissime parcens illi quem peccasse pœnitet.

Natura tua bonitas illa immensa quæ filios hominum tot bonis, gratiisque cumulat in terris, illisque æternam beatitudinem et gloriam preparat in cœlis.

6. O Ens summe perfectum ! en ego coram te in faciem profundissime prostratus, ex corde confiteor, quoniam te satis laudare, benedicere, glorificare et adorare nequeo.

Quantum autem in me est laudo te, superexalto et benedico.

O Ens potentissimum et altissimum ! confiteor quoniam in manibus tuis totus sum : et in hoc gaudeo, rogans ut de me juxta beneplacitum tuum absolute disponas.

O summum bonum ! sentio et confiteor quoniam immensæ bonitati tuæ congruas agere nequeo gratias, nec, ut æquum esset, tantum amantem redamare.

Da mihi, obsecro, ut saltem te Dominum meum diligam ex toto corde meo, ex tota mente mea, ex tota fortitudine mea.

7. O suprema justitia ! confiteor cum tremore quoniam tu justitias ipsas judicabis.

Dimitte, quæso, mihi delicta mea, antequam ex hoc mundo abeam ; quatenus judicante non confundar. Non intres, Domine, in judicium cum servo tuo : quia non justificabitur in conspectu tuo omnis vivens.

O Dei immensitas ! confiteor quoniam, cum omnia impleas, nullus est locus ubi possim a conspectu tuo secure peccare.

O providentia summa, quæ omnibus tam paterne prospicis ! omnem sollicitudinem meam in sinum tuum fiducialiter projicio, me totaliter tibi committens.

O infinita misericordia ! confiteor quoniam neminem ad te revertentem repellis.

Idcirco sincere dolens quod te tam sæpe, tamque enormiter offenderim : veniam, gratiam, et gloriam firmiter sperans, a te exspecto.

8. Quam æquum, quam justum est, o magne Deus ! o supreme Domine ! ut serviam tibi et diligam te !

Quam honorificum mihi est, quod vili adeo et abjectæ creaturæ servitium, amoremque tuum permittas, imo et præcipias ! O me ingratum, si hæc tibi denegarem !

O Pater noster ! o patrum optime ! Utinam omnes creaturæ tuæ, utinam cuncti filii tui in confessione magnitudinis tuæ coadunati et prostrati, debitas honoris, benedictionis et adorationis laudes ex intimo corde tibi persolvant, atque incessanter rependant !

O supreme Domine ! Dominare super universum quem condidisti orbem : nihil in eo nisi tua voluntas fiat.

Hæc sanctissima voluntas sit, quæso, co-

gitationum, desideriorum actionumque nostrarum finis unus, una regula.

CAPUT XI.

De sanctissimæ Trinitatis mysterio.

1. In nomine Patris, et Filii et Spiritus sancti baptizatus es, charissime : in nomine unius et trini Dei renatus es ex aqua et Spiritu sancto :

Nec poteris intrare in regnum Dei, nisi corde credideris, et ore confessus fueris grande illud et supereminens Trinitatis summæ mysterium.

Utique, tibi non sufficeret credere indistincte ea quæ ego per Ecclesiam meam credenda propono.

Plura specialiter ac distincte tibi credenda sunt : inprimis vero illud primum omnium dogma.

Vere quidem supra rationis tuæ captum est, nec mirum : Deus enim infinitus est; et quæ in eo sunt, infinita sunt. Tu vero finitus, angustiatus et cæcus.

Cæcus colores non videt : credit tamen propter proborum videntium et referentium testimonium. Tu autem inanis et animalis homo non valens videre nec percipere ea quæ Dei sunt, tamen propter veracissimi illius numinis veracitatem, propter stupendissima Filii Dei miracula quæ in hujus veritatis confirmationem edita sunt, crede et firmissime crede.

In hoc ipso fides tua tibi reputabitur ad justitiam, quia non capis. Beatus ideo eris, quia, cum non videris, credis.

Non enim fides tua ibi meritum habet, ubi humana ratio tibi experimentum præbet.

2. Quid autem de hac sanctissima Trinitate credere te oportet, fili mi?

Quid? hoc præcise quod ab Ecclesia de verbo Dei per auditum percipis : non autem quod tu ipse tibi quantumlibet ingeniose et religiose fingere potes.

Tene ergo sacram quam Ecclesia tradit sanctissimæ Trinitatis doctrinam : scito et crede, quod Deus unus et trinus sit, unus in natura, quam dividere non licet, trinus in personis, quas confundere nefas est.

Scito et crede, quod qualis est Pater, talis est Filius, talis Spiritus sanctus; et quod sicut increatus est Pater, increatus quoque est Filius, increatus etiam Spiritus sanctus.

Scito et crede, eamdem esse Patris, Filii, et Spiritus sancti divinitatem, omnipotentiam, supremam auctoritatem, summam perfectionem.

Nec tamen esse tres Deos omnipotentes, omnium Dominos, summe perfectos, tres increatos, æternos ac immensos, sed unicum talem Deum.

Scito et crede Patrem nec creatum, nec factum, nec genitum esse, sed genitorem : Filium vero nec creatum, nec factum, sed ex Patre ab æterno genitum : sanctum tandem Spiritum nec factum, nec creatum, nec genitum; sed ex Patre, Filioque ab æterno procedentem.

Scito et crede, unicam Trinitatis personam esse quæ Pater sit, unicam quæ Filius, unicam quæ Spiritus sanctus.

Et cum Pater Filium genuerit, et Spiritus sanctus ex Patre Filioque procedat, non tamen Pater ante Filium, nec Pater et Filius ante Spiritum sanctum fuere.

Pater ab æterno seipsum vidit; et ut se vidit, coæva proles ex ipso nata est, imago nempe ipsa Patris et figura substantiæ ejus, Deus de Deo : hoc Verbum, hic Filius. Pater autem ab æterno amat hunc Filium, Filius ab æterno diligit Patrem : ille vero æternus ac mutuus amor et ipse procedit Deus, iste Spiritus sanctus.

3. Hæc Unitas, hæc Trinitas est quam credere et confiteri debes. Hoc est quod de meipso revelavi, quod mundo per apostolos annuntiavi, quod hominibus per ecclesiam meam credendum jussi.

Hæc est fides Trinitatis catholica, quam nisi quisque fideliter firmiterque crediderit, salvus esse non poterit, et absque dubio in æternum peribit.

Hoc istud sanctissimum lumen est quo, sicut promiseram, illuminavi eos qui in tenebris et umbra mortis sedebant, ad dirigendos pedes eorum in viam pacis.

4. Gaude, dilecte, quia filius lucis hujus effectus es : gaude quia non in priscis tenebris, sed sub hoc sancto lumine natus es.

Gaude, et fidem Trinitatis, quæ ipsa hæc lux est, in te ressuscita : frequenter et firmiter Patrem, Filium et Spiritum sanctum, Deum unum in Trinitate, et trinum in unitate confitens et laudans.

O quantus fuit majorum tuorum, priorum Christianorum in hac suæ fidei confessione zelus! Vix erat aliquod diei punctum, vix unus corporis gressus aut motus qui hujus fidei signo non sacraretur.

Tu quoque sæpius hoc, sacræ scilicet crucis, signo uteris, fili mi : applica igitur sicut patres tui animum ad verba quæ tunc profers, ut sanctissimam Trinitatem confitearis et laudes.

Sic in te vivam, quæ justos facit, fidem enutries, sic in Trinitate baptizatus, et Trinitatem vere credens, salvus tandem fies.

CAPUT XII.

De Filii Dei incarnatione et hominum redemptione.

1. Propter te, dilecte mi, propter te hominem, et propter tuam salutem descendi de cœlis, et incarnatus sum de Spiritu sancto, ex Maria virgine, et homo factus sum.

Propter te, dilecte mi, hanc meam profundissimam humiliationem permisit, imo voluit Pater meus : proprio Filio non pepercit, sed pro omnibus tradidit illum.

In hoc certe cognoscere debes charitatem nostram erga te; quoniam et ille misit me, et ego veni in mundum, ut tu per me viveres.

2. Fili, fili! responde mihi. Audistine unquam, quod aliquis rex videns populum suum a barbaris vexari et vastari, ipsis

proprium filium necandum obtulerit, ut populum liberaret?

Audistine unquam quod aliquis tanta arserit charitate, ut omnia quæ habebat, pro solvendis pessimi sui inimici debitis, sponte tradiderit?

Audistine unquam, quod aliquis adeo bonus fuerit, ut volens inimicum suum a merita mortis pœna liberare, seipsum ad pœnam hanc in se suscipiendam judicibus obtulerit?

Charissime, non sic profecto amant homines : non enim norunt nisi ad mensuram, ad certum usque gradum amare.

3. Ego autem et Pater meus, cum unus Deus simus, supra omnem modum et mensuram amare novimus.

Vidimus te per peccatum in diaboli servitutem fuisse delapsum, diximusque : Eheu! si miser ille in hac permaneat servitute, actum est de illo : peribit creatura hæc quam fecimus; in æternum erit miserrima.

Super his omnia viscera misericordiæ Patris mei commota sunt. Dixit : unicum habeo Filium; ipse succurret, ipse ibit, ipse liberabit.

Sciebat utique quod Filius ille dilectissimus nonnisi humanam naturam assumendo, sanguinem suum profundendo, vitam dando, hominem liberaret : nihilominus consensit, voluit.

Ut servum redimeret, Filium tradidit : ut inimici peccatoris debita solveret, quod charius et pretiosius habebat, dedit.

Ut summæ justitiæ pro hominis iniquitate satisfieret, pœnam delictorum a proprio Filio subiri passus est. O quantus Patris amor!

4. Sed vide etiam, dilecte, quanta fuerit, in eodem mysterio Filii Dei, Salvatoris tui charitas.

Cogita quid fuerit, Filium amantissimum ab optimo Patre exire, ut veniret in hunc mundum, in hanc lacrymarum vallem.

Quid fuerit, Deum verum de Deo vero propter te humanam assumere naturam, fieri carnem : carnem, inquam, præ Adami peccato adeo vilem et infirmam effectam.

Quid fuerit, Deum immensum et altissimum in sinu virginis, purissimæ quidem et immaculatæ, sed tamen Adami filiæ, per novem menses quasi captivum latitare.

Quid fuerit, Deum æternum et immortalem morti subjectum fieri : Deum beatissimum omnibus hominum miseriis, solo peccato excepto, subditum nasci.

Quid fuerit, Deum hominem vocari, Creatorem creaturam dici; Regem regum in præsepio reclinari, pro filio fabri Joseph haberi, in paupertate vivere.

Quid fuerit, Deum sanctissimum cum sceleratis reputari; opprobriis doloribusque satiatum, in cruce mori.

5. Quid ergo, charissime, et ego qui hæc pertuli, et Pater meus qui ut hæc ferrem consensit, et me ferentem vidit ac sustinuit, quid pro te ultra facere potuimus?

Num potuimus te ardentius amare? num potuimus efficaciora dilectionis nostræ signa tibi præstare?

Ergone nimium erit, charissime, si tu cor tuum nobis dones, si nobis amanter deservias, si mandata nostra fideliter custodias?

Certe si hæc omnia facias, par pari non referes. Fac tamen, charissime, et sufficit nobis, nec aliquid ultra a te poscimus.

6. Mandata nostra profecto gravia non sunt. Sed si tibi aliquando gravia viderentur, recordare quid pro te fecerimus, et die intra te :

Si vim pro Deo meo patior nondum tamen pro eo, sicut ille pro me fecit, usque ad sanguinem sustineo.

O anima mea! qui sunt hi labores, istæ humiliationes, illi dolores tui, si cum iis quæ pro me sustinuit Deus et passus est, conferantur? Nequidem modicum sunt : vix umbra sunt.

Euge, euge, anima mea! utinam aliquid posses retribuere Domino pro omnibus quæ retribuit tibi!

Utinam calicem tribulationis pro Deo bibere posses, atque ita gratitudinem tuam et amorem illi testificari!

CAPUT XIII.

De divinitate Jesu Christi Domini et Salvatoris nostri.

1. In nomine tuo, Jesu Domine omne genu flectatur, cœlestium, terrestrium et infernorum : et omnis lingua confiteatur, quia tu es in gloria Dei Patris.

Tu enim Verbum es, quod in principio erat apud Deum, et quod Deus erat, per quem omnia facta sunt.

Tu es illo quem Pater a sæculo per os prophetarum orbi prænuntiaverat, et promiserat esse mittendum; non utique hominem tantum, sed Deum fortem, patrem futuri sæculi, principem æternæ pacis.

Tu es qui per tot sæcula exspectati populi tui Israel, quinimo gentium omnium fuisti.

Tu es cujus ut diem videret, Abraham exsultavit; de quo omnes patres nostri potum spiritualem biberunt, per fidem adventus tui sanctificati.

2. Tu es qui nascens ex Virgine, te creatorem esse, non creaturam stupenti naturæ demonstrasti.

Tu es qui cantibus angelorum in ortu tuo celebratus, te cœlorum regem esse manifestati.

Tu es qui stella nova magos illuminando, te siderum conditorem ostendisti.

Tu es cui ille qui plusquam propheta fuit, Joannes testimonium reddidit, clamans : Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi.

3. Tu es ille quem Pater cœlestis, voce e nube delapsa, charissimam suam progeniem esse declaravit, intonans : Hic est Filius meus dilectus in quo mihi bene complacui; ipsum audite.

Tu es ille cui princeps ipse mundi Satanas et angeli ejus testimonium reddidere dicentes : Quid nobis et tibi, Jesu Fili Dei?

Venisti huc ante tempus torquere nos.

Tu es qui cum de teipso testimonium perhibuisses, inquiens : ego a Patre cœli terræque Domino exivi, ego et Pater ille unum sumus; divinitatem tuam et perfectam cum Patre æqualitatem per omne signum et prodigium contestatus es, cæcos illuminans, claudis gressum restituens, leprosos mundans, mortuos resuscitans.

Panes multiplicans, ventis et mari obedientibus imperans, futura prænuntians.

Solem, lunamque præter solitum naturæ cursum in morte tua obscurans, terram commovens, rupes scindens, monumenta defunctus aperiens.

Ac per hæc centurionem et eos qui cum ipso erant custodientes te, intus movens et rogens ad confitendum : Vere Filius Dei erat iste.

Tandemque, quod omnium divinissimum est, te ipsum mortuum resuscitans.

4. Clamant adhuc hodie divinitatem tuam dispersio, humiliatio et induratio populi Judaici, cujus patres te negaverunt et crucifixerunt, divinæ ultionis et reprobationis signacula per omnes gentes circumferentes.

Clamant illam templi urbisque Jerusalem, quorum subversionem prædixeras, constantes ruinæ.

Clamant illam loca hæc sacra, ubi tot mirabilia operatus es, quæ a fidelibus tuis undique visitantur et coluntur.

5. Utique, Domine Jesu, tu es Christus Filius Dei vivi, qui in hunc mundum venisti.

Tecum conversati sunt in terris patres apostoli : omnesque illi in divinitatis tuæ testimonium, martyrium passi sunt.

Totus mundus apostolis te Deum esse evangelizantibus credidit, quia vidit verum esse testimonium illorum.

6. Propter veritatem istam, innumerabilis hominum multitudo sanguinem vitamque tradere non dubitavit, imo æmulata est.

Propter hanc reges et principes se novæ legis jugo ultro submiserunt.

Propter hanc philosophi et sapientes te Jesum Magistrum amplexi sunt et secuti.

Propter hanc gentes, relictis erroribus, confractis idolis, subversis templis, dimissis vitiis, crucem, Evangeliumque susceperunt.

Propter hanc a solis ortu usque ad occasum, ab aquilone et mari, a morte tua, Domine, usque nunc cujuslibet ætatis et conditionis homines tibi, Christe Jesu, serviunt in adoratione, in laude, in sacrificio, in pœnitentia, in omni virtutum cultu.

Propter hanc tandem veritatem Ecclesia tua, sicut prædixisti, tibi militat, et usque ad consummationem sæculi militabit, a portis inferi nunquam subvertenda; sicut hucusque licet potenter impetita, illæsa tamen perseveravit.

7. Domine Jesu, vere rationabile est obsequium meum, cum te Deum meum laudo, cum te supremum Dominum meum confiteor.

Æquum est certe et justum, ut cum natura ipsa, cum sideribus, cum angelis tibi testimonium perhibentibus, cum tot hominibus a te in terris conversante sanatis, cum apostolis tuis, cum tot martyribus, tot regibus, tot sapientibus, cum omnibus rectis corde proclamem et dicam :

Sanctus Deus, sanctus fortis, sanctus et immortalis est Salvator noster Jesus : pleni sunt cœli et terra gloria ejus : hosanna in excelsis.

Benedictus Jesus Filius Patris æterni qui in nomine ejus, Deus de Deo, lumen de lumine, ad nos venit, hosanna in excelsis.

CAPUT XIV.

De passione Domini nostri Jesu Christi.

1. Loquere cordi meo, crux sancta; loquere, crux amabilis. Dic mihi nimiam, qua discipulum Magister bonus dilexit charitatem.

Quæ te, ô piissime Jesus! clementia vicit, ut tam impia pro me patereris?

Ecce tu auctor vitæ, quasi ovis ad occisionem ductus es, usque ad mortem obediens factus.

Tu Deus de Deo genitus, mea indutus natura, crucis patibulum ascendisti, et in assumpta carne crudele tulisti supplicium!

2. O dulcis nate, qui pro me immaniter extensus es! O manus innoxiæ, quæ tanto manastis sanguine!

O inerme latus, diro perfossum cuspide! o pedes sacri sævis confixi clavis!

O decora lumina quæ mortis tenebræ clauserunt! o regium os quod pallor exterminavit!

O procera brachia quæ riguistis! o membra sanctissima cruore rigata!

O Agnus innocens, propter peccata populi percusse! o Dei dilecte, qui cum in te non esset dolus, inter iniquos tamen deputatus es!

3. Heu mihi, quia videre non potui Dominum angelorum ad hominum conversationem humiliatum, ut homines ad angelorum conversationem extolleret!

Heu mihi, quia aspicere non potui Deum offensum morientem, ut peccator viveret!

Heu mihi, quod tam admirabili, tam inæstimabili pietati præsens obstupescere non merui!

Ejulasses, anima mea : largos procul dubio effudisses fletus, tale spectaculum ferre non sustinens.

4. Veruntamen et si non videris, luge, plora, rugi quod tu causa horum fueris.

Tu quippe, anima mea, tu ipsa Christi doloris fuisti plaga : tu mortis ejus meritum, et vindictæ flagitium : tu passionis ejus livor, et cruciatus labor.

Tu iniqua peccasti, et pro te justus punitus est : tu rea deliquisti, et vapulavit pro te innocens.

Quod tu nequam meruisti, bonus ille passus est : quæ tu ancilla perpetrasti, ille

Dominus exsolvit : quod tu creatura commisisti, ille sustinuit.

Tu superbiisti, et ille humiliatus est : tu intumuisti, et ille attenuatus est : tu inobediens fuisti, et ille obediens scelus inobedientiæ tuæ luit.

5. O anima mea ! quid Deo tuo pro tanta charitate, pro tali pietate, pro tam mira benignitate retribues?

Certe in corde tuo nihil invenies, quod istis condigne referatur donis.

Certe tota sagacitas tua nihil excogitare poterit, quod huic divinæ misericordiæ comparetur

Est tamen, anima mea, aliquid in quo mediocritas tua Salvatori tuo gratitudinem protestari potest et exhibere.

Si nempe per sanctam compunctionem, tuam exsecreris crudelitatem ; si plores amare, quod per peccata tua passionis causa fueris ; si peccatum deinceps quasi a facie colubri fugias.

Si labores crucifixi compatiendo imiteris; si carnem tuam cum vitiis et concupiscentiis crucifigas ; si hæc summa Salvatoris beneficia non obliviscaris, sed recolas ea et rumines semper.

Hoc fac, anima mea : et charitati Dei, ut par es, respondebis.

CAPUT XV.

De sancto Spiritu.

1. Tu scis, fili, quoniam ego charitate perpetua dilexi te. Non mihi te creavisse, multaque bona tibi contulisse satis fuit: etiam pro te proprio Filio non peperci.

Sed misi illum, ut tibi viam quæ ad cœlum ducit, indicaret, et forma vitæ in æternum coronandæ tibi esset.

Sed tradidi illum, ut sordes tuas sanguine suo lavaret, opusque redemptionis tuæ moriendo perficeret.

2. Hæc profecto tibi ultra modum manifestarunt bonitatem meam : nec tamen adhuc ista mihi fuere satis. Tantus amor meus erga te, dilectissime !

Utique volui plus adhuc facere. Volui ut in me nihil absolute esset, quod pro te non impenderetur, et ad tuam felicitatem non conduceret ac inserviret.

Volui ut Spiritus meus Paracletus, qui a me et Filio meo procedit, nobiscumque unus Deus est, ad te etiam mitteretur : ut te intus illuminans, movens et ascendens, duceret et dirigeret per sanctam quam Filius meus tibi ostenderat, viam.

Ut te media inter mundi pericula tueretur, et ab inimici Satanæ jaculis conatibusque tutaretur.

3. In tenebris natus es, charissime : neque per teipsum ad veritatis cognitionem potes pervenire.

Natura infirmus es et impotens ad supernaturale bonum; nihil cœlo dignum vales operari : imo nec per te quidem par es dicere, Dominus Jesus.

Sed cum Spiritus mei gratia omnia potes. Illo te confortante, nulla est virtus adeo ardua, quam colere non valeas; nulla tentatio tam gravis quam nequeas superare.

Ipse enim Spiritus omnium bonorum fons uberrimus est. Ipse est, qui per prophetas locutus est, eis futura manifestans.

Ipse est, qui zelum apostolis, martyribus fortitudinem, virginibus castitatem, omnibus electis meis sanctitatem dedit et justitiam.

Ab illo Salomon sapientiam, Beseleel scientiam, Moyses prudentiam et mansuetudinem, Josue animi robur, Tobias pietatem, Job patientiam, timorem Simeon sunt mutuati.

4. Accepisti Spiritum hunc, fili. Ubi te vidi ex utero in me projectum, et Ecclesiæ meæ præsentatum, volui ut ille esset Deus tuus.

Præcepi immundo spiritui ut a te recederet, et locum daret Spiritui sancto, qui deinceps tibi in Dominum et rectorem foret, tuque illi vicissim in servum et discipulum.

5. Iterum, dilecte : ubi vidi te ætate proficientem, et tentationum periculis obnoxium fieri, ne malitia denuo mutaret intellectum tuum, Spiritum illum per confirmationis signaculum super te effudi :

Ut militis christiani fortitudinem tibi communicaret, præstantissimaque auxilia ad omne bonum, et contra omne malum suppeditaret.

O si inspirationis ejus monita fideliter audivisses et custodiisses ! o si gratiam ejus quæ extunc in te fuit, non neglexisses; quanto esses hodie sanctitate in oculis meis conspicuus !

Non minus utique quam electi mei, qui nunc in cœlo mecum sunt, nec alio, quam illo quem tu accepisti Spiritu, justificati sunt.

Sed eheu, dilectissime ! quantum forsan mutatus es a minimo illorum !

Fortassis donum hoc magnum quod alios sanctificavit, tibi hucusque non profuit : imo forsan in judicium et condemnationem tibi factum est.

6. Tu scis, charissime, quoniam Spiritus meus sanctissimus est, nec permanet in homine qui caro est, qui immundus est, qui superbus est, qui peccator est.

O si per aliquod crimen ipsi contumeliam fecisses : si illum e corde tuo repulisses, quid dicerem tibi !

Quid ? o ingrate ! irritam quis faciens legem Moysi, sine ulla miseratione moritur : quanto putas te, qui Spiritui gratiæ contumeliam fecisti, deteriora mereri supplicia !

Hæc est, fili, Spiritus sancti te adhuc amantis et requirentis, et ad conversionem sollicitantis comminatio.

Ille ipse est, qui se e corde tuo exsulem impatienter ferens, huic sanctos incutit terrores : ut pœnitentia mundari satagas,

et ille iterum queat in te facere mansionem.

7. O fili mi! cum vocem ejus audieris, noli obdurare cor tuum.

Convertere, convertere : relinque crimina, disrumpe consuetudines nefandas : confitere, dole, emendare.

Roga, insta, obsecra ut ad te absolutum et mundatum, sed nihilominus indignissimum Spiritus Dei tui redeat.

Fac hoc, fili, et profecto flectetur, et redibit, et cordi tuo pacem dabit, et animæ tuæ sanctum infundet gaudium ; ac sicut antea illuminabit te, incitabit te, movebit te, diriget te per justitiæ semitas.

Tu tantum, charissime, esto ipsi docilis, attente audiens, strenueque exsequens quæ tibi suggesserit.

8. O Domine! quam bonus, quam suavis, quam præ omnibus necessarius est Spiritus tuus!

Cor mundum crea in me, Deus meus : ut Spiritus ille innovetur in visceribus meis.

Innovetur, quæso, et confirmetur, et ita principaliter in me regnet, ut nunquam ultra ipsi fiam inobediens, et ille nunquam abstrahat misericordiam suam a me.

CAPUT XVI.

De Ecclesia Christi.

Tui sunt cœli, Domine, et tua est terra : orbis terrarum et plenitudo ejus ad te pertinet.

Verumtamen non omnes populi populus tuus ; neque omnes homines oves pascuæ tuæ sunt.

Scio quod olim semen Abrahæ elegeras : aliæ vero gentes, gentes tuæ non erant. Sic adhuc est hodie, Domine.

Lego quidem in Scripturis tuis, quod pro omnibus mortuus sit Jesus ; et credo.

Verum lego etiam ibidem, quod unicam tantum hominum societatem sanguine suo acquisiverit ; unicam nempe illam Ecclesiam quam sanctificavit lavacro aquæ, in verbo vitæ eam mundans ; quam exhibuit tibi gloriosam, non habentem maculam aut rugam, aut aliquid ejusmodi.

2. Vanæ sunt ergo, Domine Jesu, omnes, unica dempta, orbis terrarum Ecclesiæ ; vanæ sunt hominum qui se credere dicunt et tibi servire, societates, sola illa societate excepta quæ a te primitus constituta, hucusque perseveravit, et usque ad consummationem sæculi perseverabit, a portis inferi nunquam vincenda.

Hæc sola immaculata Ecclesia ovile tuum est : hujus solius tu Pastor es, Jesu Domine : tandemque in illa sola invenitur vita, et salus a te hauritur.

Ecquis enim putabit se vivere posse extra corpus illud, cui soli vitam donasti ; aut ad cœlum pervenire extra viam illam quam in sola Ecclesia tua ante faciem omnium populorum parasti.

3. Gratias tibi, optime Domine, qui me, absque ullo præcedenti merito, in hac vera tua Ecclesia constituere et conservare dignatus es.

Scio enim, et luce solis clarius video quod Ecclesia nostra catholica illa ipsa sit quam tu instituisti.

Hæc enim, quæ tu ab initio revelans tradidisti, quæ te auctore apostoli tui docuerunt, quæ sancti Patres accepta fideliter tenuerunt et transmiserunt, credit adhuc hodie, profitetur et servat absque illa transmutatione aut vicissitudinis obumbratione.

Unitatem fidei tuæ in omnibus mundi regionibus custodiens ; eadem sacramenta ubique tenens ; sub unius summi, pastorum et ovium tuarum, principis, et episcoporum quos Spiritus sanctus posuit regimine coadunata ; quoscunque vel in unico fidei puncto dissentientes, vel auctoritati summi Pastoris se substrahere nitentes a se separans et repellens.

Non sic est, Domine, in aliis vanis terrarum Ecclesiis.

Ibi enim fidei diversitas et inconstantia : ibi sacramentorum varius numerus : ibi ministrorum multiplex principatus.

Ibi non unum corpus, non una fides, non unum ovile, non unus pastor est, sicut in Ecclesia tua constituisti, et perseveraturum esse testificatus es, et voluisti.

4. Iterum nostram catholicam Ecclesiam a te, Jesu Domine, fundatam fuisse, nemo diffitetur.

Sanctitatis etiam characterem, quem exhibere debet Ecclesia a Deo sanctissimo instituta, omnium oculis exhibet catholica hæc societas.

Nihil enim hæc credendum et faciendum proponit, nisi sanctum aut ad sanctitatem inducens.

Nullum elapsum est ævum, quo illa mille et mille sanctos cœlo non parturiverit : et qui regulas ejus sequuntur, mercede æterna, nemine contradicente digni fiunt.

Non sic autem in aliis vanis mundi Ecclesiis. Nec enim ulla ex illis est, quæ diversum a te sibi non vindicet institutorem : illa Photium, hæc Lutherum, ista Calvinum.

Quinam autem fuere et isti, et aliarum pseudo-Ecclesiarum fundatores? vere plerique perditissimi et scelestissimi homines.

Qualescunque autem fuerint, saltem manifestum est nullum ex istis pro sancto, nemine reclamante, celebrari et coli.

Et pariter quæcunque sunt ab illis fundatæ Ecclesiæ, hucusque steriles manserunt : nec ullus noscitur sanctus quem cœlo se dedisse merito gloriari possint.

5. Adhuc, Domine. Video catholicam nostram Ecclesiam ad omnes orbis gentes, de quibus edocendis apostolis tuis mandaveras, extendi.

In omni terra auditur sonus ejus, et in finibus orbis terræ verba ejus.

In qualibet mundi parte membra habet : ubique fideles et credentes sibi vindicat.

Quocunque enim pergam, mihi catholici fratres occurrunt, idipsum mecum credentes et confitentes.

Non sic autem in cæteris alienis Ecclesiis. Illæ enim non in universum orbem dilatantur : suam habet unaquæque determinatam regionem, extra quam vix noscitur, vix quæstio de illa est.

6. Rursus ; nostra catholica societas, sicut de tua Ecclesia prædixisti, Domine, omnibus diebus perduravit : per te quippe fundata, stabilis hucusque permansit.

Extraneæ vero Ecclesiæ tunc primum natæ sunt, ubi a nostra catholica recesserunt : et plures ex illis jam evanuere.

O vanæ Ecclesiæ ! quid estis nisi rami a bona oliva præcisi et arefacti ?

7. Tandem catholica nostra Ecclesia a Petro, per continuos ejus successores, sicut præceperas, Domine, semper gubernata fuit, et hodie adhuc gubernatur.

Video enim etiam nunc in Romana sede Pastorem unum universalem, ad quem oves Christi ex omni populo et natione recurrunt, et qui se, nullo contradicente, Petri dicit successorem.

Prædecessorum ejus qui eodem titulo gaudebant, et ovili Christi principabantur, ordo et nomina noscuntur : et per illorum seriem ad Petrum, et ad te, Domine, Petri ordinatorem ascenditur.

Non sic autem in alienis ecclesiis. Illæ enim, contempto Petro et successoribus ejus, sedem sanctam, quæ fons est aquæ vitæ, quam Ecclesiæ tuæ dedisti quisti, dereliquerunt.

Foderunt deinde sibi cisternas proprias, quæ aquas non habuere : novos sibi dedere pastores, quos illi qui a te missi fuerant, non agnoverunt, nec confirmaverunt ; sed rejecerunt.

8. Beatum me, Deus meus, qui in vera tua Ecclesia vivo ; qui in vero tuo ovili subsisto ; qui veram fidem tuam teneo ; qui sancti tui corporis vere sum membrum ; qui in via vera quæ ad vitam ducit vere incedo !

O unica, o verissima Dei Ecclesia, in qua vita, extra quam mors est ! quis me separabit a te ?

Per Jesu Christi fundatoris tui gratiam certus sum quia neque mors, neque vita, neque angeli, neque principatus, neque virtutes, neque instantia, neque futura, neque fortitudo, neque altitudo, neque profundum, neque creatura alia poterit me a te separare.

CAPUT XVII.

De summo romano Pontifice capite visibili Ecclesiæ, Christi Domini in terris vicario.

1. Unus Deus, fili mi : una vera fides, unum efficax baptisma, unum Christi ovile, unus super omnes ejus pastores Pastor, una sancta Ecclesia, unus super omnes rectores ejus Rector, unum corpus visibile, unum visibile caput.

Ecce duodecim apostolos constitueram, et uni tantum ex eis dixi : Pasce oves meas, pasce agnos meos, pasce totum ovile meum.

Ad duodecim dicebam : Ecce ego mitto vos, ite, docete omnes gentes, baptizantes eos ; uni autem tantum dixi : Tu es Petrus et super hanc petram ædificabo ecclesiam meam.

Magnam ergo Petrus et successores ejus sortiti sunt prærogativam, præclarum præ omnibus et super omnes habent principatum.

2. Idcirco, fili, oves meæ quæ vocem meam ab initio hucusque audierunt, Petrum et successores ejus, tanquam omnium filiorum meorum patres, semper venerati sunt, tanquam supremos omnium pontifices coluerunt ; ipsisque tanquam vero et solidissimo Ecclesiæ fundamento indeclinabiliter addicti perstiterunt.

Credentes illum Deum ipsum relinquere, qui vicarium ejus relinquit, illum non esse divinæ redemptionis participem, qui a summo Pontifice discedit.

Illum ab Ecclesia ipsa separari, ab ipso Christi corpore dividi, qui a Petro et successoribus ejus, qui Ecclesiæ caput et fundamentum sunt dividitur.

Illum tandem non pertinere ad ovile Christi, qui a Pastoris omnium regimine se subducit.

3. Et revera, dilecte mi ! Ecclesiæ meæ historiam pervolve, et videbis illos omnes a vera fide et religione sine qua salvari impossibile est defecisse, qui a Petro et successoribus ejus segregaverunt se.

Ex quo enim Græcia, Anglia, totque aliæ regiones principatum Petri contempserunt, vocem ejus in successoribus illius non audientes, jussa eorum spernentes, correptionem eorum contemnentes :

Ex tunc plebi catholicæ ascribi cessaverunt ; imo vides ipse quod isti fateantur se ultra Catholicos non esse.

Ideoque jam non sunt in unica via quæ ducit ad vitam, in unica arca in qua salus, et extra quam perditio.

Exhinc, fili mi, profecto capis, quam addictus debeas esse Petro et successoribus ejus, quam constanter et integre ipsorum fidem retinere, quam devote, quam fideliter ipsorum præcepta custodire, quantum tandem timere debeas ne ab ipsis dividaris.

4. O fili mi ! quando venient tempora periculosa, quando erunt hæreses et schismata, quando dicetur tibi : Ecce hic est Christus, ecce illic ibi vera doctrina, illic vera doctrina, quid facies ut veram fidem retineas ?

Hoc, dilecte : Petrum et successores ejus sequere, ipsis unitus mane ; quod credunt crede, quod dicunt fac. Sic procul dubio in Christi veritate manebis, quoniam ego Deus rogavi pro eis ut fides eorum non deficiat.

Quæcunque ergo superveverint in hoc mundo tempestates, dic constanter : Sum cum Petro, in navi Petri persisto, et sic poteris securus adjicere : scio et certus sum quia non deficio.

5. Fili mi : fur diabolus qui incessanter venit ut furetur oves meas et mactet illas et perdat, scit quod nullum habeat efficacius

medium eas devorandi quam si illas a pastorum Principe retrahat.

Non mirum ergo si tanta quolibet ævo contra Petri successores fuerit molitus, tam nefanda per impiorum ora et scripta debacchatus.

Si festucam in oculis eorum viderit, continuo trabem esse clamat, ut oves in pastore minus confidentes, discedant et dispergantur, et sic fiant, sicut scriptum est, in devorationem.

Sed ego dico tibi: quidquid suggesserit aut dixerit pater mendacii Satanas, vel impii ejus asseclæ; venerare Petri successores, fili mi: confide in illis, illis addictissimus persiste, mori paratus, potius quam ab ipsis, quacunque de causa, discedere aut debitam obedientiam non reddere.

Iterum: de ipsis, nonnisi cum intima reverentia loquaris; libros qui male aut irreverenter de ipsis dicunt detestare, et a te projice; homines, qui maligne de ipsis loquuntur, fuge, et quantum in te est reprime et cohibe.

Tandem eos Deo piissime et frequenter commenda; quoniam onus maximum, cui nullum aliud par, onus nempe omnium Christi ovium portant, omnium curam habentes.

CAPUT XVIII.

De sanctorum communione.

1. Non tu me elegisti, fili: sed ego elegi te, et in Ecclesia mea posui.

Utique quia misericordia mea magna fuit super te, tenui manum dexteram tuam, et in voluntate mea ad ovile meum te deduxi.

O si caperes doni hujus magnitudinem, diceres profecto: Quid retribuam Domino? o anima mea! magnificare satis non potes Dominum, qui tantum tibi contulit beneficium.

2. Audi, dilecte, audi quanta tibi feci, ubi te Ecclesiæ meæ aggregavi.

Ecclesia mea, sacrum corpus est, cujus ego sum caput, cujus fideles mei sunt membra.

Qualis honor tibi, fili, quod Christi corpus sis et membrum de membro; quod Christo tu sis, sicut manus capiti est; quod Christus tibi sit, sicut caput membro!

3. Ecclesia mea filiorum meorum familia est; omnium qui ad sanctitatem vocati sunt, felix societas.

Hæc quidem peccatores, qui credunt et baptizati sunt, non excludit: sed omnes, qui in cœlo, qui in terra, qui in flammis purgantibus versantur, nullo quidem excepto, sanctos complectitur.

Eo igitur ipso quod ad Ecclesiam meam pertines, electorum meorum cognationi aggregaris: suntque fratres tui, innumeri illi benedicti Patris mei, qui in glorioso apostolorum choro, in laudabili prophetarum cœtu, in candidato martyrum exercitu, in omnium concilio justorum lætantur et exsultant lætabuntur et exsultabunt in æternum.

O dilectissime! quam gloriosa est dignitas tua! quam nobile decus!

Superbiant, quantum voluerint, filii hujus sæculi, se principibus aut regibus propinquos sanguine jactantes. Quam ignobiles sunt, si tecum conferantur!

O Christiane! tu omnium qui regnum cœlorum cum Jesu possident, cognatus, imo frater es, ad eamdem gloriam vocatus.

Noli, noli dignitatis tantæ unquam oblivisci, et in mundanam vilitatem degeneri conversatione redire.

4. Ecclesia mea sacra quædam societas est, cujus membra per unum baptismum renata, una fide vivunt, una spe confortantur, una charitate vinciuntur, uno spiritu animantur, una gratia sanantur ac sanctificantur, et de uno pane ac de uno calice participant.

Inter hæc membra non tantum cor unum et anima una; sed præclara omnium bonorum hæreditas quam toti familiæ huic contuli, omnesque divitiæ spirituales quæ a cunctis familiæ membris congregantur, sicut ad universam familiam pertinent, ita uniuscujusque membri propria res, propriæ divitiæ sunt.

Nec potest aliquod membrum quidquam boni spiritualis sibi thesaurizare, quin toti familiæ et unicuique membro illud thesaurizet.

Cogita, dilecte, quam bonum, quam jucundum tibi sit, quod dicere possis: en immensus gratiarum thesaurus quem Ecclesia possidet, meus est.

Membrum sum corporis: et idcirco mea sunt quæ totum corpus habet.

Sacramenta ejus mea sunt: mea sunt virtutum ejus quælibet charismata: sanguis quem ejus martyres fudere, meus est: meæ sunt austeritates quas sancti pœnitentes subivere, mea omnium sanctorum merita.

Mea sunt omnium sacerdotum sacrificia; meæ omnium preces, communiones, jejunia, eleemosynæ: mea sunt omnium corporis Ecclesiæ membrorum bona opera.

5. At dico, fili: num tu otiosus remanebis, dum tantus fratrum numerus pro teipso adeo strenue laborat?

Num servus inutilis eris, dum alii pro tuo emolumento sudant et superimpendunt se?

Euge, charissime: satage, conare, ut ex parte tua communes corporis divitias pro posse tuo augeas et dilates.

Quotidie aliquid boni in gazophylacium totius societatis mitte; modo per orationem aliquam, modo per certam mortificationis praxim, modo per aliquod misericordiæ opus, modo per sacramentorum frequentationem.

Redde, fili, fratribus tuis quod ipsi tibi quotidie adeo libenter erogant.

6. Sed cave inprimis, dilectissime, ne nimium in fratrum et totius Ecclesiæ meritis confidens, putes te per hæc, cum tua sint, etsi non de te, fore salvandum.

Memento enim quoniam qui creavit te sine te, et Ecclesiæ suæ sine meritis tuis aggregavit, non tamen salvabit sine te.

O! si in peccato vivis, possunt quidem aliorum bona opera tuam conversionem promovere : at quandiu in iniquitate perseverabis, impossibile est ut per hæc cœlum tibi aperiatur, et propter hæc tibi in illud introitus detur.

Exsurge igitur, si dormis ; disrumpe vincula criminum, si in ipsis jaces.

Scito, scito, charissime, quod quandiu in ipsis remanebis, membrum mortuum eris de corporis vita et bonis non participans.

Noli ultra permittere ut præ iniquitate tua communium bonorum merito priveris.

7. Verum est, fili : sine violentia iniquitati non valedices, et pravam consuetudinem non dimittes.

At macte animo, dilectissime ; en sanctorum fratrum multitudo pro te orat : en universa Ecclesia pro te obsecrat : en totum corpus pro membro ad mortem infirmante intercedit.

Euge! fac quod in te est, et gratia propter fratrum et totius Ecclesiæ preces tibi dabitur : et si rite cooperatus fueris, prosperum procul dubio successum habebis.

8. Ubi autem conversus, mundatus et reconciliatus fueris, si postmodum sollicitus intra te timeas ne congruam pro tantis tuis pristinis sceleribus pœnitentiam exsequi non valeas ; confide et gaude, sciens quoniam sanctorum fratrum tuorum et totius Ecclesiæ merita expiationum tuarum insufficientiæ supplebunt.

Si tandem in pleno gratiæ statu positus ingemiscis, videns quod juxta desiderium tuum, Deum, uti æquum esset, perfectissimo omnis boni operis cultu honorare non possis ; gaude iterum, sciens quoniam totius Ecclesiæ fervor et pietas tuæ paupertatis et infirmitatis defectus abunde compensabit.

Gaude, quia tanta corporis totius sanctitas tuæ modicæ justitiæ unita, te ignobile membrum æternis splendoribus dignum efficiet.

CAPUT XIX.

De signo Christianorum.

1. Sine, dilecte, filios hujus sæculi in titulis et insignibus vanis gloriari.

Ecce, si inter eos aliquis ex nobili ortus est stirpe, omnibus id notum esse oportet.

Portæ domus, supellex, currus, imo servi ipsi signis gravantur, quæ omnibus clamant : amplissimus est, illustris est, excellens est loci istius dominus.

Cum tamen sit mortalis homo similis omnibus, communem accipiens aerem, nec aliam ac cæteri habitans terram, unus quidem cum aliis in introitu, unus futurus cum eisdem in exitu.

2. Tu autem, charissime, qui non magnatis hujus mundi, aut principis, aut regis, sed ipsius Dei deorum servus, imo filius adoptivus es ; hæres Dei, cohæres Christi.

Tu qui non mortalis alicujus fortitudine et factis, sed Domini dominantium, qui mortem et infernum devicit, glorioso triumpho nobilitatus es.

Tu qui non procerum avorum sanguinem in te habes, sed de Dei ipsius cruore pro te effuso vivis et roboraris.

Tu, inquam, tam insignis, tantaque dignitate sublimi, gloriare. In quo autem ? in signo crucis Domini tui Jesu Christi.

Per hanc quippe totus es, quantus es. Ex hac christianam tuam ducis originem, vitam, fidem, gratiam, jus demum ad futuram gloriam.

3. Sit igitur, dilectissime, crucis signum titulus tuus pretiosus, et insigne præ omnibus charum.

Signum istud non tantum parietibus tuis impone, sed illo frontem tuam palam decorare ama.

Per hoc testificaberis qualis sis, quid credas, cui servias, quid in futurum exspectes.

Oportet utique ut Christum coram hominibus confitearis : et si timens eorum irrisiones, erubesceres te, quando id expedit, signo crucis aperte signare, Jesum profecto coram hominibus erubesceres, ipseque etiam coram Patre suo te tandem erubesceret.

4. Scito, fili, quoniam signum illud pereuntibus quidem stultitia est, sed sapientibus Dei virtus est.

Virtus quidem fidei, personarum Trinitatem, incarnationem Filii passionemque ejus confitens.

Virtus pietatis, spem renovans, et illius qui pro te mortuus est, amorem in te accendens.

Virtus fortitudinis, diabolum vincens, tentationes declinans, pravas cupiditates cohibens.

Virtus sanctificationis, Christiani actiones Deo dicans et consecrans. Talis est, dilecte, signi hujus sacri efficacia.

5. Hoc sciverunt et crediderunt sancti illi viri, qui ab initio mihi cum tanto fervore in christiana religione famulati sunt.

Testes sunt vitæ eorum, quam pie, quam frequenter sacrum signum usurpabant, exeuntes et redeuntes, surgentes et recumbentes, manducantes et bibentes, laborantes aut quid aliud facientes.

Utique, nonnisi crucis signo prius muniti, omnia faciebant. Hic tunc mos, normaque communis erat.

O fili! ubi jam nunc eorum fidem et pietatem invenire datur ? Non certe in mundo, qui cum a Deo factus sit, Deum tamen non cognoscit.

Vides enim, charissime, quomodo filii hujus sæculi absque crucis signaculo omnia opera sua peragant, quasi essent sine Christo in hoc mundo.

6. Serve bone et fidelis! ne timueris per hoc signum illorum irrisionem incurrere ; alias enim de te merito diceretur : In propria venit Jesus, et suus eum non re-

cepit propter metum inimicorum crucis ejus.

Dole e contra, dilectissime, quando vides homines a Deo enutritos, et exaltatos, ipsum data occasione per debiti signaculi prætermissionem et contemptum spernere.

Tuncque præsertim diligentius et religiosius te signa : ut exemplo tuo impios confundas, et contra scandalum tibi ab ipsis datum te robores.

Sic, fili, sic fac, præcipue quando ad mundanorum mensas accedes.

CAPUT XX.

De fidei Symbolo.

1. Dixi tibi, dilecte : qui non crediderit condemnabitur.

Corde igitur ad justitiam credas absque dubio et tergiversatione, quæcunque ego tibi per Ecclesiam credenda propono, necessarium est.

Sed nec hoc adhuc sufficit. Oportet præterea ut eorum quæ in mente credis, confessionem ore ad salutem facias, fidem tuam hominibus manifestans, et ostendens te de numero credentium esse.

Vere, fili, non confitebor ego coram Patre meo qui in cœlis est, nisi illum qui me coram hominibus confessus fuerit.

2. Scis, charissime, eunuchum quemdam fuisse olim a Philippo conversum.

Hunc autem Philippus ad sacrum baptismi lavacrum non admisit priusquam fidem susceptam ore fuisset confessus, firmiter asserens quod crederet.

Vides quanta sit confessionis hujus necessitas. Profecto de præcipuis christianorum obligationibus una hæc est, vix non omnium prima.

3. Mirum igitur non debet esse tibi, dilecte, quod apostoli mei, cum Christianam religionem prædicarent, brevem quamdam fidei formulam adeo sollicite ediderint, et credentibus frequenter usurpandam tradiderint.

Iterum nec mirum tibi esse debet quod formula hæc, quam Symbolum vocarunt, ab omnibus cujuscunque ævi Christianis cognita et scita, ad te usque, usu plus adhuc quam scripto, integra pervenerit.

O pretiosam tibi, dilectissime, a patribus relictam hæreditatem ! O venerandum tot sæculorum fidei testimonium !

4. En, dicere potes, en sancta verba, quæ primi fidei nostræ prædicatores edidere !

En ea quæ sancti Patres cum firmissima fide et intima pietate toties recitaverunt !

En ea quæ tot martyrum millia coram tyrannis ac persecutoribus adeo fortiter confessi sunt ! en fidei eorum symbolum.

5. O fili ! si christianæ religionis verus sis amator, quam dulce tibi debet esse, breve hoc præcipuorum fidei dogmatum compendium habere !

Quam jucundum scire et videre, quod eadem credas quæ ab initio credita sunt : quod sis beatæ illius societatis membrum. quæ hæc adeo fideliter credidit !

Quod ad corpus Ecclesiæ, sicut antiquissimæ, ita et usque ad consummationem sæculi permansuræ pertineas ;

Quod familiæ tot fidelium justorum sis annumeratus ; quod sis tot sanctorum frater.

Ergone stimulandus eris, fili, ut frequenter et pie sacram formulam, fidei Symbolum recites ?

Utique saltem mane et vespere, juxta laudabilem verorum Christianorum praxim recitabis illud.

Sed attente et devote illud profer. Concordent cor et labia : ita ut dum quemlibet articulum pronuntias, illius fidem in te renoves.

6. Fili, credas, speres, ames oportet, si vis venire post me, et aliquando regnum meum possidere.

Sit ergo symbolum frequens animi tui meditatio, orisque delectatio.

Quid enim fidem plus augere valet, quam firmissima ejusdem fundamenta, quæ Symbolum exhibet, frequenter memorari ?

Quid spem magis confirmare, quam gratiam et gloriam quam Symbolum promittit, in mentem sæpissime revocare ?

Quid charitatem potest efficacius accendere, quam mirabilia a me pro salute hominum facta, quæ in Symbolo enarrantur, devote recogitare ?

7. Thesaurus vere magnus est Symbolum fidei nostræ. Gratias igitur tibi, optime Domine, qui per tot sæculorum generationes illud mihi transmittere dignatus es.

Tantas divitias habebam, et ego nesciebam : verum cognito talento hoc, idem tibi cum usuris reddere satagam.

O Deus meus ! dulcia deinceps erunt eloquia hæc faucibus meis super mel ori meo.

CAPUT XXI.

De episcopis Ecclesiæ Christi rectoribus et infallibilitate corporis episcopalis.

1. Fili, antequam relinquerem mundum, et ad Patrem meum cœlestem ascenderem, ne ovile meum absque pastore derelictum dispergeretur, potestatem quam ego acceperam, apostolis meis commisi.

Ideo ipsis dixi : *Sicut misit me Pater, ego mitto vos ; ite, docete.*

Sed et Spiritus Paracletus, quem Ecclesiæ meæ, ne orphana remaneret, a me fore mittendum promiseram, illabens in apostolos, et hos et episcopos eorum successores posuit regere Ecclesiam meam.

Illorum igitur est docere. Et revera qui illos audit, me audit.

Illorum est fidelibus quæ facienda sunt præscribere, et procul dubio, qui ipsorum jussa spernit, me spernit.

2. Non utique, fili, grex a seipso, sed a pastore regitur. Sic neque fidelium societas a seipsa sed ab episcopis gubernatur.

Non ab ovibus pascua discernuntur et eliguntur : sed a pastore indicantur et determinantur.

Sic neque fidelium est doctrinam examinare et judicare, talemque pro nutu vel rejicere, vel admittere : sed episcoporum

tantum est credenda determinare et statuere, errores judicare et condemnare.

Credas igitur, dilecte, necesse est quod episcoporum meorum corpus docet : ac quod eorum societas damnat, tu debes pariter, sine exceptione quidem aut reservatione, damnare. Et nisi hæc feceris, sicut ethnicus et publicanus eris.

Hoc scriptum esse, profecto non ignoras : verbum autem meum manet in æternum.

3. *Oportet*, fili mi, *hæreses, esse, ut et qui probati sunt manifesti fiant.*

Fuerunt quolibet ævo, eruntque usque ad finem homines elati, superbi, habentes quidem speciem pietatis, virtutem autem ejus abnegantes, resistentes veritati, vel nova dogmata spargentes, vel vetera impugnantes.

Ubi autem de doctrina eorum audiveris, quid tibi faciendum erit, charissime ?

Num per te examinabis ? Num discutes ? Num judicabis ? Num pro nutu assenties, aut dissenties ?

Non utique, fili ; sed memento quoniam dedi tibi pastores et doctores, ut non sis sicut parvulus fluctuans omni vento doctrinæ, et dic : Quid sentiunt episcopi ? quid de hoc definiunt ? quid credunt ? quid docent ? et hoc ipsum cum eis tene et crede.

Hæc sit, dilectissime, constans tua et indeclinabilis regula ac confessio : et certissime a veritate nunquam aberrabis.

4. Equidem non angelos, sed homines in episcopos Ecclesiæ meæ elegi : et illi sicut cæteri mortales, et peccatis, et ignorantiæ aliisque naturæ humanæ miseriis obnoxii sunt.

Verumtamen si illos cæcos, et quasi sine intellectu videres, sicut olim Petrus et cæteri mei apostoli aliquoties visi sunt, audi nihilominus eos ; excipe verba eorum, doctrinam eorum, et crede.

Non enim ex se loquuntur, ubi aliquid circa fidem definiunt : sed Spiritus Patris mei in ipsis loquitur.

Per hunc Spiritum, sicut promisi, cum ipsis sum, et ero usque ad consummationem sæculi.

5. Iterum, fili ; si scires quosdam ex illis peccatis contaminatos esse ; imo si nosceres quosdam ex illis non minus scelestos esse ipso Juda apostolo proditore meo : noli propterea corporis episcoporum doctrinam aut præcepta negligere.

Illi enim super cathedram meam sedent, in nomine meo loquuntur, in virtute mea docent et jubent.

Omnia ergo quæcunque dixerint, serva et fac : sed secundum opera aliquorum, si mala essent, noli facere.

Ne unquam obliviscaris, fili, veritatis hujus : Non propria episcoporum scientia aut sapientia aut sanctitas corpus episcopale erroneæ doctrinæ incapax reddit : sed promissi Spiritus sancti speciale et nunquam defuturum auxilium.

6. Sicut præcepisti, Domine, sic faciam. Illos quos Ecclesiæ tuæ sanctæ dedisti pastores fideliter sequar.

Confiteor enim, quia isti sunt ostiarii, qui nobis ovibus tuis debent aperire, et quorum vocem, juxta præceptum tuum, debemus audire.

Gratias tibi, o pastorum omnium princeps, Christe Jesu ! qui nobis episcoporum corpus providere dignatus es, ut inter tenebras et mortis umbram pedes nostros in viam pacis et veritatis dirigat.

CAPUT XXII.

De tempore.

1. Ambula, fili, dum lucem habes, ne tenebræ te comprehendant.

Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis : sed modicum. et videbis me judicantem.

Vellem, dilecte mi, ut hæc serio perpenderes : nempe quam pretiosum sit tempus, quam cito transeat, quantum dolebis, si in morte perspicias illud a te fuisse inaniter consumptum.

Si quippe hæc nunc bene caperes, non dubium quin cum omni fervore curreres ad propositum tibi certamen.

2. Audi me igitur, fili : tempus præsens vere thesaurus est, quo qui bene utuntur, participes fiunt amicitiæ meæ, et mecum in sæcula sæculorum regnabunt.

Quodlibet momentaneum et leve hujus temporis minutum, æternum in sublimitate gloriæ pondus tibi, si volueris, poterit operari.

Vide sanctos meos : non aliter cœlestem consecuti sunt hæreditatem, quam per bonum temporis sibi concessi usum.

Et quo melius eo usi sunt, eo fulgentiorem consecuti sunt coronam.

Vide eos qui reprobi facti sunt : non aliter, fili, hac lugenda sorte digni effecti sunt, quam per temporis jacturam aut abusum.

3. Vere in bono temporis usu stat omnium hominum summa sanctitatis.

Quantum igitur sibi ipsis inimici et noxii sunt insipientes ! qui tam pretiosum donum contemnentes, dicunt : Tempus longum est ; quid faciemus ut celerius currat ? Manducemus, bibamus, delectemur.

Dic mihi, fili : quis unquam dixit : Superabundat nobis aurum, pondus ejus nimium est. Venite : exoneremus nos, et in mare thesaurum projiciamus ?

Non sic certe loquuntur filii hujus sæculi. Abscondamus, inquiunt, aurum : certe non nimium habemus.

Afferte, afferte adhuc, colligamus, coacervemus, diligenter custodiamus, vigilemus, ne fur intret : caveamus ne ipsi nos illud inaniter consumamus.

Venient forsan tempora misera ; tuncque exsultabimus, dicentes : Sapienter egimus, necessitati providimus.

4. Vide, dilecte, quomodo filii tenebrarum prudentiores sint filiis lucis.

Et tu, exemplo eorum informatus, dic quoque : Auro pretiosius est tempus. Tem-

pore enim, non auro, cœlum emi potest.

Tempus igitur cautissime impendam : curabo diligenter ut tanti doni nulla me particula prætereat.

Per hoc thesaurizabo mihi thesaurum in cœlo quem in novissimo iræ, tenebrarum, caliginis et miseriarum die jucundus inveniam.

Prudens esto, anima mea. Si tempus perdideris, Deus judex erit, et rationem de eo reddes usque ad novissimum quadrantem.

5. Verumtamen, fili, modicum est et breve illud quod filiis hujus sæculi adeo longum videtur tempus : hodie est, et cras non comparet. Fugit, fugit celeriter.

Dic mihi, dilecte : ecce jam a pluribus mundum hunc inhabitas annis. Quale autem tibi nunc videtur totum illud quod ab incunabulis tuis hucusque effluxit spatium? Ais utique : Vapor fuit ad modicum parens.

Si vero anni tui fuerint, ut in potentatibus, octoginta anni, tu quando ad terminum deveneris, dices similiter : Dies mei sicut umbra declinaverunt.

O fili ! quam sapiens esses, si de hac vitæ tuæ brevitate convictus, diceres cum Paulo : *Tempus breve est.*

Reliquum est ut fleam tanquam non flens, ut gaudeam tanquam non gaudens, ut emam tanquam non possidens, ut utar hoc mundo tanquam non utens : quia prælerit figura hujus mundi.

Id est, dilectissime : ille festinus et celer temporis cursus debet te ad terrena contemnenda maxime movere, ad bona opera elicienda potenter allicere, et ad subeundos pro lucrando cœlo quoscunque labores valde accendere.

6. Quomodo, fili mi, quomodo potest amari mundus qui cum tanta celeritate transit?

Esto, fili, quod heri omnibus divitiis, honoribus et deliciis terræ potitus fueris : quid tibi hodie superesset de istis omnibus, nisi afflictio et mœror quod eadem hodie non possideas?

Sic in vitæ tuæ termino nihil de temporalibus bonis te sequetur.

Vanitas igitur sunt vanitatum, et omnia vanitas vere contemnenda.

At; fili, non est sic de bonis operibus quæ heri fecisti. Certe si heri cum sudore et violentia ea operatus es, hodie nihil de pœna quam habuisti superest tibi, sed bonum opus remanet.

Jam factum est : in thesauris cœlestibus reconditum est, et tu mercedem habebis.

Vide, quale debeat esse gaudium hominis qui tempore bene usus est, quando ad finem ejus devenit, et dicit : Bonum certamen certavi, cursum consummavi, in reliquo reposita est mihi corona justitiæ.

O ! si gaudium hoc bene caperes, diceres utique : Si labor hinc terret, merces illinc potenter invitat. Bonum igitur faciens non deficiam.

Vim quidem patiar operando, sufferendo : sed post horam nihil de labore remanebit : bonum solum, quod egero supererit.

Euge, euge, anima mea : modicum est et breve omne quod transit cum tempore.

7. Hodie tempus habes, dilectissime : sed brevi non habebis. Si illud nunc inaniter consumis, jacturam irreparabilem facis.

Si quod dico, nunc non intelligis, intelliges in die visitationis, quando ego animam tuam a te repetam.

Tunc certe, omnia quæ possides, libentissime dares, ut unicum minutum emeres : sed obtinere non poteris.

Clamabis : inducias usque mane. Sed frustra : dies formabuntur, sed non pro te ; et tu non eris in eis.

8. Verum, fili, quid diceres in inferno, si contingeret te propter tempus male vel inaniter impensum, in eum mitti?

Irascereris, dilecte, dentibus fremeres et tabesceres, recogitans quod tot et tot annis in potestate tua fuerit animam tuam salvam facere.

Quod unico temporis a te perditi momento potueris per unicum perfectæ dilectionis actum sanctificari.

Quis mihi dabit, diceres, videre annos pristinos, annos misericordiarum, quibus poteram per pœnitentiam Deum placare, per jugem orationem veniam obtinere, et per virtutum praxim copiosam mercedem promereri?

Sed, eheu ! transiit messis, finita est æstas : et ego vir divitiarum nihil invenio in manibus meis.

Flete, flete, oculi mei : ejulate, rugite, fauces. Per tempus modicum potui beatissimam æternitatem lucrari, et ecce per omnia miserrimæ æternitatis tormenta non potero modicissimum tempus obtinere. Væ mihi, væ ! tempus non erit amplius.

Hæc meditare, fili : et dum tempus habes, certe operaberis bonum, divitiasque immortales tibi congregabis.

O charissime ! non diu hic laborabis, non diu doloribus gravaberis.

Macte ergo animo, labora fideliter, labora patienter.

CAPUT XXIII.

De tempore redimendo.

1. Forsan, fili, dies peregrinationis tuæ fuerunt usque huc mali, vel saltem non fuerunt sancti et pleni sicut dies patrum tuorum, quibus fideliter peregrinati sunt.

Forsan multis jam annis tibi vixisti : mihi autem nequidem uno.

Eheu ! dilecte, anni isti perditi sunt, neque ultra tibi proderunt nisi ad vindictam.

Quid igitur facies? Dies isti ultra redire nequeunt, ut eos sancte impendas ; verumtamen redimi possunt

Et si sincere velis, si diligenter præsenti tempore utaris, non minus ad cœlestem beatitudinem pertinges, quam si omnibus vitæ tuæ diebus debitum mihi præstitisses servitium.

Qualem tibi debet ingerere veritas ista fiduciam! Qualem illa spes in te debet accendere animum et fervorem!

2. Si quis thesaurum perdidisset, diceretque ipsi : Veni, indicabo tibi quomodo illum recuperare poteris, et certo recuperabis.

Aut si alius in morbum mortalem incidisset, eique jam in agonia constituto diceretur: En efficacissimum remedium; sume et cito sanaberis : quale esset utriusque gaudium!

Tale sit tuum, dilectissime. Audi, indicabo tibi quomodo tempus certo redimere poteris.

Primo dole vehementer quod tot annos hucusque perdideris.

Si perfectus fuerit in te iste dolor, certo scias, quinimo crede, et de fide crede quod etsi annos istos tu nefandissimis et innumeris maculasses criminibus, ego nec scelerum istorum, nec ipsius temporis jacturæ recordabor amplius.

Dole igitur, fili, confitere, et omnia hæc munda erunt tibi.

3. At, inquis, etsi remiserit mihi Dominus omnes iniquitates meas, totiusque temporis perditi peccatum, vacui nihilominus erunt anni mei pristini; nihilque ex istis præmio dignum Deo judicanti præsentare potero.

Utique, fili, dudum mansisti otiosus. Hora nona, vel undecima ad vineam accedis; nec aliquid hucusque lucratus es.

Sed fideliter labora nunc, et diligenter impende tempus præsens : deinde non minorem in fine diei denarium accipies, quam illi qui totum diei et æstus pondus portaverunt.

Crede hoc; certo sciens quia ego bonus sum, et licet mihi quod volo facere.

Et si quidem aliquis oculus nequam tibi voluerit invidere, ego, ego ipse corripiam eum.

4. Verumtamen, fili, justum est ut ex parte tua eo diligentius labores, quo diutius in damnabili otio permansisti.

Vide viatorem qui moram fecit, lentius processit: cernit solem ad occasum festinantem, gressus suos accelerat, currit ut ante noctem ad terminum perveniat.

Vide opificem, qui certis circumstantiis fuit a labore abstractus : urget deinde opus, celerius festinat, ut perditas horas suppleat.

Fac similiter, fili. Nondum in agrum tuum falcem misisti : festina secare, collige cito manipulos, ut possis cum exsultatione veniens plures portare.

Amen dico tibi: plures fuerunt peccatores tardius conversi, qui tamen præ fervore et alacritate tempus ita deinceps impenderunt, ut multos, de cætero fideles et strenuos, in regnum cœlorum præcesserint.

5. At, fili, in primis summopere cave, ne gratiam præsentem negligas, ne tempus, tibi et carni vivendo, ultra perdas.

Patiens sum equidem : exspectavi te usque huc, et tempus hoc præsens tibi adhuc concessi.

Sed scito quod si patientia mea abutaris, certo tibi thesaurizas iram meam; et in die qua non putas, audies me clamantem : Succide illum, *ut quid etiam terram occupat?*

CAPUT XXIV.

De morte.

1. *Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus.* Non tamen dixit : Non videbo mortem.

Etsi enim fide careat, saltem negare nequit id quod carnalibus suis oculis intuetur : scilicet neminem in mundo esse, qui semper vivat.

Sed cum corruptus sit et abominabilis factus in desideriis suis, cum in impio sordium suarum cœno pacem habere velit, amaram mortis cogitationem longe a se facere conatur.

Dormiat, fili, dormiat scelestus ille, dicat, pax : sed brevi veniet, quam reformidat, turbatio, veniet finis ejus; et ego in interitu ejus disperdam illum, et scabellum pedum meorum ponam.

Et cum iniqua ejus desideria morte resecta perierint, vermem hæreditabit non moriturum, ignemque inexstinguibilem sortietur.

2. Tu autem, dilectissime, sapiens esto : et cum scias statutum esse omnibus hominibus semel mori, cum videas omnes homines per mortis januam hucusque transivisse, et quotidie transire, dic intra te :

Certissime moriar, ineluctabiliter moriar : ergo domui meæ disponere debeo. Hoc vere necessarium, hoc unum necessarium.

3. Fili mi, si, sicut absque ullo dubio scis te esse moriturum, ita absque dubio famem horrendam brevi superventuram nosceres, quid faceres?

Nonne adeo stultus fores, ut repellens a te, tanquam amaram et tristem, calamitatis imminentis cogitationem, de colligendis et reservandis fructibus nequidem curares : sed dissipares eos, sed venderes; ut usque ad prædictum famis tempus luxuriose et hilariter viveres?

Iterum : si te videres morbo quodam lento correptum, et tam certo scires te ab illo perimendum fore, nisi congruis remediis utereris, quam certo scis te aliquando a morte esse præoccupandum;

Nonne adeo insanus esses, ut ne attentione quidem ad morbum data, remedia necessaria et nocivorum ciborum abstinentiam prætermitteres?

Certe e contra maxima cura ac sollicitudine et famis calamitatem, et funestum morbi effectum prævenires, dicens :

O! qualis dolor mihi erit, ubi fames advenerit, si necessariam frugum copiam non seposuero! Qualis desolatio, ubi videro

morbum præ negligentia mea incurabilem et mortalem fuisse effectum!

4. At crede mihi, charissime : longe amarior erit dolor tuus, longe profundior desolatio tua cum mors adveniet, si domui tuæ, id est animæ tuæ, non disposueris

Audi, audi quas tunc eructabis lamentationes. Heu mihi! inquies : non ambulavi dum lucem habebam, et ecce jam venit nox in qua non possum amplius operari.

Væ mihi! tot annis converti et agere pœnitentiam potui; et ecce scelera mea adhuc cuncta mecum sunt ac mecum in pulvere dormient.

Heu mihi! toties vocavit me Dominus, toties me ad salutem operandam provocavit; et ecce non amplius misericordia ejus præveniet me, quinimo jam in interitu meo ridet et subsannat me justus judex.

Væ mihi! non declinavi a malo, non feci bonum; et ecce jam appendar in statera, et inveniar minus habens.

Heu mihi! mortalem vitam unice dilexi, et ecce deficit : de æterna non curavi, et ecce incipit.

Væ mihi! in terrenis totam spem, totum affectum posui, et ecce fugiunt : de inferno et cœlo cogitare nolui; istud autem mihi clauditur, ille ineluctabiliter mihi patet.

Valete res, valete spes, valete amici, vale terra et omnia ejus, vale corpus : tibi solum superest sepulcrum, usque dum resurgens mecum tandem in inferno sepeliaris, ubi fletus, ubi stridor dentium æternus erit.

O si sapuissem! o si novissima hæc prævidissem! Audite cœli, audi terra, flectite Deum. Audi Domine, et adhuc miserere : sine me adhuc paululum ut plangam, ut confitear, ut pœnitentiam agam, ut veniam consequar.

5. Sed aures Domini non fient amplius intendentes in vocem deprecationis tuæ.

Sero nimis de profundis miseriæ tuæ clamabis, in iniquitate tua corrues et descendes in profundum abyssi.

Deus enim qui ultionum Dominus est, Deus ultionum dicet : Finis super te, finis super te : veni et judicabo te juxta vias tuas, et reddam tibi juxta opera tua.

Vide, fili mi, vide quantus in te tremor sit futurus quando mortis hora tibi superveniet, si tu prius domui tuæ non disposueris.

O si nondum disposuisti, quid adhuc moraris? Hodie vivis, at nescis si diem crastinum habebis.

Forsan, forsan hac nocte animam tuam Deus a te repetet : quid moraris, charissime, quid moraris?

6. Dic mihi : si angelus e cœlo missus tibi appareret, diceretque : Adhuc quadraginta dies, et morieris; et quidem nisi pœnitentiam egeris, morte peccatorum pessima morieris.

En sanus es, en tempus adhuc habes : gratia tibi a Deo offertur : noli ergo ultimos istos dies quos immensa Dei clementia tibi concedit, per negligentiam perdere.

Quid tunc faceres, charissime? Nonne terribili nuntio commotus, statim et absque mora crimen relinqueres, ad luctum convertereris, ad sacerdotem procederes, et in cilicio, in jejunio, in castigatione pœnitentiam ageres?

Prudenter quidem, fili; sed audi me : si quod dixi tibi contingeret; si angelus tibi mortem tuam post quadraginta dies eventuram nuntiaret; saltem certus fores istos dies tibi superesse : sicque conversionem tuam adhuc posses procrastinare.

Certe tamen, non procrastinares, fili. Quanto minus igitur differre debes, cum nullum diem habeas securum, sed scias econtra scriptum esse, et quidem videas quotidie contingere quod hora qua non putatur, Filius hominis veniat.

7. Vide, dilecte, quam merito dictum sit : Semper estote parati.

Attende, fili, ad verba. Non dicitur, præparate vos; sed, estote parati : quia neque cras, neque hodie tibi certo conceditur; et ne de momento quidem quo ista legis securus eris, nisi cum illud effluxerit.

Conclude ergo, quam stultum, quam insanum sit tardare ad Dominum converti, et differre de die in diem.

Dilecte mi! tu mihi charissimus es, salutem tuam vehementer sitio, perditionem tuam supramodum reformido.

Absit ut imparatus moriaris : absit ut in pessimam peccatorum mortem incidas.

Eheu me, fili mi! si hoc tibi contingeret, lugerem quidem super te, at inaniter. Nulla enim redemptio ultra tibi superesset.

Fac igitur nunc, fac sine ulla dilatione ea quæ moriens facta fuisse voles.

CAPUT XXV.

De vano mortis metu.

1. Quandiu eris in corpore, fili, peregrinaberis a Domino.

Quid proderit tibi diutius vivere, qui tam parum forsan emendaris? Quid proderit tibi longior vita, quæ culpam magis augebit?

O dilecte! si formidolosum tibi videtur mori, forsan periculosius tibi erit diutius vivere.

2. Revera mortem horret non opinio, sed natura : at, fili, naturam ratione vince.

Tu qui times ne in medio dierum tuorum rapiaris; tu, qui cum fratribus tuis in terra hac usque ad tertiam et quartam generationem ipsorum manere cuperes : discute desiderium tuum, et vide utrum rectum sit, utrum prudens, utrum sapiens.

Mundus iste lacrymarum vallis est, omni miseriarum genere redundans.

Omnia, quæ in eo sunt, concupiscentia carnis, concupiscentia oculorum et superbia vitæ sunt.

Quæ inter tales amaritudines beatitudo? Quæ inter tot pericula securitas?

Hoc in mundo, fili, nunquam satiaberis, etsi usque ad consummationem sæculi vixeris : sed semper sities, semper esuries et affligeris, nec pacem invenies.

Hic quantumlibet fidelis sis et fortis, nescis tamen utrum a diabolo, carne et

mundo contra te continuo armatis et bellantibus, aliquando non vinceris.

Quare igitur optas diu vivere? Quare velles sero, serius mori?

3. Multa bona forsan possides, et dicis : Nollem adhuc exspoliari.

Sed, fili, quid sunt hæc si conferantur cum illis quæ ego diligentibus me præparavi, et quæ post mortem habebis?

Thesauri tui ab ærugine et tinea consumuntur : quanticunque sint, non dicis, satis est : certe ampliores tibi cupis.

Sollicitus es, ne jam acquisitos perdas, ne fur veniat et auferat.

Si uteris ipsis, minuuntur, et doles : si non uteris non prosunt. Et si hodie ab eis separari formidas in senectute plus adhuc reformidabis.

Stultitia igitur est divitias istas, quæ falsæ sunt, nolle citius relinquere; et propter illas cœlestes thesauros qui post mortem dantur, renuere.

4. In bonis duco dies meos, inquis : Tempus est, ut modo sanus et robustus pinguedinem arridentis terræ ad modicum gustem.

Cum autem venerint anni illi de quibus scriptum est : amplius eorum labor et dolor, libenter mundum relinquam.

Fili, ad quid venisti in mundum? Procul dubio ut Deo servias, non ut de terra luxurieris.

Et tu similis esse vis jumentis insipientibus, quæ nihil nisi terrena sapiunt?

Nonne peregrinus es in mundo, ad patriam cœlestem vocatus? Et tu libenter in exsilio velles manere, et in æternum, si fieri posset, a cœlo exsulare?

O animalis homo qui tuam præclaram hæreditatem dedignaris! non permanebit Spiritus meus in te, quia caro es.

Dicis enim in corde tuo : Manducemus et bibamus, delectemur. Hæc vera beatitudo est.

Verumtamen nec divitiæ, nec honores, nec deliciæ hujus mundi te felicem efficient. Et si experimento illud nondum scis, scies in posterum, et dices : Vere omnia hæc vanitas.

Non enim satiabitur homo nisi cum apparuerit ei gloria Dei.

5. Sed addis : De iis non sum, qui terrena amant. Temporalibus sobrie utor, et libenter ea relinquerem.

Verum peccavi nimis in vita mea : vellem Deo satisfacere, vellem peccata mea in hac vita punire ut a Deo non puniantur in altera.

Dixit enim Dominus : *Nisi pœnitentiam egeritis, omnes similiter peribitis.*

Utique, fili, necesse est peccata tua per veræ contritionis et confessionis pœnitentiam in hac vita deleri cures : alioquin in futuro sæculo tibi non remittentur.

Hoc autem longas temporis moras non requirit. Compungere, vade ad Ananiam; et statim mundaberis.

Iterum : revera necesse est ut, si tibi tempus a Deo concedatur, etiam per pœnitentiæ opera justitiæ divinæ satisfacere studeas.

Verum si te Dominus voluerit assumere, si placuerit ipsi ut vitam hanc relinquas : scito, fili, quod nullum pœnitentiæ opus præstantius facere poteris, quam ejus voluntatem exsequi, ipsiusque beneplacitum libenter amplecti.

Si hanc erga Deum charitatem habueris et resignationem, certe multitudinem pœnarum quæ tua peccata merentur, operient; vel saltem magnæ pœnitentiæ æquivalebunt.

Deinde, fili, non ignoras, quod præparationem cordis tui ad jejunia et castigationes audivit auris Dei.

Ne igitur sis sollicitus : sed confide, quod sic moriendo, multo acceptior in conspectu Domini apparebis, quam si in hac vita per longas adhuc tribulationes et mortificationes pertransiisses.

6. Fili, ardes ad pœnitentiæ expiationes. In hoc te laudo.

Verumtamen si adhuc diutius viveres, sicque per multa pœnitentiæ opera Deo plus satisfacere, te magis sanctificare, meritaque nova congregare posses :

Nonne novis etiam peccatis Deum offenderes, teipsum magis gravares; quinimo forsan aliquando per peccatum mortale Dei amicitiam, animæque tuæ salutem omnino perderes?

Omnibus ergo perspectis, sit hæc conclusio finalis : bonum, imo melius; quin etiam optimum est dissolvi et esse cum Christo.

Dic igitur : *Heu mihi quia incolatus meus prolongatus est! Mihi vivere Christus est et mori lucrum.*

CAPUT XXVI.

De judicio extremo.

1. Prædixeram, fili, destruendam esse Jerusalem ac templum ejus, nec lapidem super lapidem fore relinquendum. Et non ignoras hoc accuratissime completum fuisse.

Ubi autem hanc urbis pessimæ sortem prænuntiabam, simul quoque futurum orbis universi excidium annuntiavi : et eveniet sicut ruina Jerusalem contigit.

Fiet utique, fiet, charissime. Vere cœlum et terra transibunt : vere veniet dies et hora una quam nemo scit, neque angeli cœlorum, nisi solus Pater.

Dies magna et amara valde, qua sol suam tandem criminibus recusans lucem, in tenebras convertetur;

Qua terra hominum iniquitatibus gravata corruet, lata deglutiendis peccatoribus aperiens ora;

Mare quasi ferventi æstuans zelo contra impios, tumescet, et fluctus suos ad vindictam impetuose movebit.

Ignis sordes orbis purgandi æmulus, cunctas ejus partes apprehendet, accendet et consumet.

O dies vere magna, vere amara, valde, qua creatura omnis a me armabitur ad ultionem inimicorum meorum!

Væ tunc, væ inimicis meis! væ tibi ipsi, fili, væ, si in eorum numero inveniaris!

2. Expavescis, o homo, ubi me tonantem audis, ubi me aliquando terram leviter commoventem sentis.

Quid ergo in die iræfacies? Quid dices? quid cogitabis? quo fugies?

Tu quippe in carne tua universam hanc desolationem videbis : tu eam propriis oculis conspicies.

3. Scis enim, fili,angelos meos primo mittendos esse, ipsosque per tubæ sonum vitam mortuorum cineribus reddituros, qui apertis tumulis incorrupti exsilient, et promptissimo volatu currentes,ad locum ubi sedebo ut omnes judicem, congregabuntur.

Tu de redivivis, de currentibus, de congregatis ibi unus eris: tuncque apprime capies quanta fuerit illorum stultitia, qui in peccatis vivere et in peccatis mori veriti non fuerint.

Videbis enim eos stupentes, trementes, et præ exspectatione Judicis arescentes.

Videbis eos præ indelebilibus, quas in carne sua ferent, peccatorum maculis desperatos.

Audies illos rugientes,cum viderint signum meum, crucem meam in cœlo parentem.

Audies eos clamantes: O crux terribilis, quam contempsimus, cujus per vitam carnalem hostes fuimus, cujus merita et sanguinem conculcavimus!

O statera justitiæ, in qua modo appendemur et inveniemur minus habentes! Quis demonstrabit nobis fugere ab ira illius, qui in te pro nobis crucifixus est, et quem adeo multipliciter offendimus? Montes, cadite super nos: colles, operite nos; actum est, perditi sumus!

4. Beatum te, fili, vere beatum, si hac die ab illis fueris sequestratus.

Cogita quanto tunc perfundetur gaudio cor tuum, si cum Dei electis resurgere merueris.

Gloriosus et exsultans, e sepulcri tenebris ut fulgur splendidissimum prodibis, intuens cum fiducia crucem, quam mecum patienter portaveris.

Velox ut aquila, in occursum munificentissimi remuneratoris advolabis.

Torrente voluptatis te jam potari credes ubi regem cœlestem in decore suo pro prima vice conspicies; ubi te angeli ad dexteram ejus statuent, dum econtra iniquos ad lævam detrudent.

5. Capies tunc, dilectissime, quam sapienter egeris, quod a lata criminum via in vita tua admodum strenue declinaveris, arctamque virtutum semitam secutus fueris.

Exsultabis, jubilabis, de culta castitate, humilitate, pœnitentia, dicens: O felices anni quibus fui humiliatus! felices dies quibus mala vidi!

Lætare, anima mea! Propter hæc in domum Domini modo ibimus.

O insensati peccatores, qui vitam meam dicebatis insaniam, et finem meum sine honore! Quid de voluptatibus, in quibus immergi amabatis, vobis hodie superest?

Erubescite nunc et confundimini: audite pudenda vestra in facie vestra: portate coram omnibus gentibus et populis ignominiam vestram.

Ego autem in Domino gaudebo, et in æternum exsultabit anima mea in Deo Jesu meo.

6. O utinam,charissime, sors hæc aliquando tua sit! Erit utique si bene laboraveris, si fortiter bellaveris.

At certe, fili, nisi viceris nunc, non triumphabis tunc; nisi operatus fueris nunc, non remuneraberis tunc; nisi patienter tuleris nunc, certe non gaudebis tunc.

Vis autem ad certamen, laborem et patientiam te potenter excitare? Memorare frequenter hæc novissima tua.

Profecto si serio cogites quod omnia hominis crimina congregato orbi nuda in judicio manifestabuntur, non ea perpetrabis quæ tibi tunc confusionis et ruboris causa forent:

Aut si quid ejusmodi commisisti, cito citius confiteberis sacerdoti, ne in delictis tuis moriaris, et a summo Judice, non coram unico sacerdote, sed coram omnibus terrarum populis arguaris ac confundaris.

Certe si attente mediteris, quibus ego laudibus electos meos tunc commendabo et extollam, quomodo centuplum accipient, quali gloria illustrabuntur; magno tu zelo accenderis ut idem bravium comprehendere merearis.

O potens incentivum, charissime! si fidelis servus fuero, amicus Dei vocabor; benedictus Patris cœlestis ero, regnum cum Jesu possidebo.

7. Vere, fili, non sunt condignæ passiones omnis virtutis et laboris ad hanc futuram gloriam.

Semina ergo patienter in lacrymis, sciens quia olim in exsultatione metes.

Disperge, da pauperibus, credens quia vel poculum unum aquæ frigidæ datum non perdet mercedem suam.

Humiliare libenter, dum hic vivis, attendens ad coronam auro purissimo splendidiorem, quam in judicio recipies.

Contemne ex corde vanas hujus sæculi divitias, honores et delicias respiciens et salutans gaudium Domini tui in quod intrabis, thronum quem conscendes, et in æternum occupabis.

Pœnitentiam constanter age, intuens quod secundum multitudinem dolorum tuorum, consolationes Dei lætificabunt animam tuam.

8. O charissime! si hæc omnia te non movent, si his prospectis, non dicis: Actum est, non amplius hæsitabo, non amplius manus conseram; utique pergo, crucem assumo, Jesum sequor, volo compati ut possim conregnare: si, inquam, spes mercedis te non trahit, saltem timor te vincat et domet.

Memento quoniam, nisi a malo recesseris, pravas consuetudines dimiseris, et mandata observaveris, thesaurizas tibi iram in horrenda judicii die

Tunc enim peccatorum capita absque

misericordia conquassabo; vultum indignatione et furore accensum ad eos vertam; verba terroris et vindictæ ad eos dirigam; illos longe a me projiciam.

Dicam eis: *Discedite a me, maledicti, in ignem æternum qui paratus est diabolo et angelis ejus.*

9. Juste judex ultionis! qui ad eos qui Evangelio tuo non obediverint et in peccatis suis mortui fuerint, terribilem hanc et justissimam sententiam diriges.

Tu qui novisti finem meum et resurrectionem meam, Deus judicii Domine! nunquid ego unus de condemnatis istis ero?

O Deus terribilis, qui hodie pro me adhuc es Deus miserator et misericors, longanimis et multum misericors.

Emitte, quæso, in cor meum sagittas terroris tui; confige, confige, obsecro, timore tuo carnes meas.

Fac ut a judiciis tuis nunc timeam, quatenus sic deinceps vivam ut iram tuam in novissimo die effugiam

CAPUT XXVII.

De inferno.

1. Non utique semper congruam accipit virtus in hoc mundo mercedem, imo non raro quandoque sub impiorum jugo gemunt servi mei.

Tu autem, fili, cum scias quoniam ego justus sum, et reddo unicuique secundum opera ejus; non propterea extendis ad iniquitatem manus tuas.

Dicis enim, et merito quidem: certissime non semper relinquet Dominus virgam peccatorum super sortem justorum; veniet una dies in qua isti humiliati exaltabuntur, fugiet aliquando dolor et gemitus, gaudium, lætitiam et coronam obtinebunt recti.

Sic, fili, cum videris impium exaltatum, meritam pœnam in hoc sæculo non sortiri, noli putare quod Altissimus non videat, aut non curet.

Sed econtra dicito: Patiens est Deus, quia æternus; dissimulat justus judex peccata propter pœnitentiam; at terribilis est in consiliis super peccatores; ejus est ultio et procul dubio retribuet, Deus in æternitate vindicabit.

2. At vide, dilecte, quomodo mendaces sunt impii filii hominum in stateris suis. Ubi annuntiatur ipsis promissa justis remuneratio, æternum cœlorum gaudium, non reclamant, nec dicunt prodigum esse Deum, qui pro modico bono immensam retribuit mercedem.

Parum enim curant utrum hanc beatitudinem aliquando possessuri sint necne, dummodo desideria carnis suæ in præsenti vita perficiant.

Sed ubi aliquem ad ipsos mitto qui ignem æternum, vermemque non moriturum prædicat, dicitque: Nisi pœnitentiam egeritis, omnes in infernum tandem descendetis: tunc insurgunt nequissimi illi.

Et ne per fidem tremendorum novissimorum ab iniquitatibus suis discedere cogantur, reponunt: Infernus fabula est, et quis unquam ivit ad inferos et rediit?

Ignis æternus vanus terror est, et quis rapiet quod pro levi et brevi peccati delectatione Deus judex justus æternæ ac tantæ pœnæ creaturam suam devoveat?

O impii iniquitatis judices! Ergone habetis brachium sicut Deus, aut simili voce tonatis ut stateram ejus tenere et dirigere contendatis?

Non vos utique, sed ego omnipotens appendam hominem et opera ejus in statera: ego judicabo, ego remunerabo, ego ipse puniam.

Et quantumlibet conemini de judiciorum meorum rigore dubitare, ut in sceleribus vestris quieti et pacifici permaneatis, iota unum aut unus apex non præteribit de hac quam contra iniquos jam pronuntiavi sententia, dicens: ibunt hi in ignem æternum.

Credere Evangelio non vultis; ex hoc ipso pœnas in interitu æternas dabitis, jam judicati estis.

3. Fili, nonne ego descendi de cœlis, homo factus sum, passus sum, crucifixus fui, mortuus sum? utique hoc feci ut te a merita peccati pœna liberarem.

At profecto vides quod ego te a pœna temporali non exemerim; neque enim minus post mortem meam quam antea, genus humanum variis mundi ærumnis subjacet et gravatur.

Te igitur a futura non a præsenti miseria volui liberare; vere ergo superest peccatori pœna sceleris post mortem subeunda. Sentis autem, dilecte, quod nisi hæc maxima foret, tot et tanta pati ut te ab illa eximerem, sapientiæ meæ non fuisset.

4. Revera, Domine, ubi opprobria, doloresque tuos considero, ubi crucem tuam conspicio conturbor et contremisco dicens intra me: O si in viridi ligno hæc facta sunt, in arido quid fiet?

Cum Deus tanta passus fuerit ut me redimeret, quanta sunt ea quibus a me redemit! Quanta flagella me manent si redemptione data usus non fuero!

O crux sancta! vere tu es inconcussum prorsus ignis æterni testimonium, et qui illum negat, iste procul dubio nec in Salvatorem, nec in crucem ejus credit.

5. Recte dicis, fili: qui infernum negat, ipsum Deum sceleris justissimum vindicem negat, et tu experientia propria jam forsan agnovisti quod homines corrupti qui æternam peccatorum reprobationem non credunt, nullam omnino fidem habeant.

Tibi autem, credere non sufficiat, charissime; en dæmones credunt et contremiscunt; quid autem illis prodest credere? nihil utique: uruntur quippe nihilominus in inferno.

Vis autem, ut fides inferni tibi prosit? Eam frequenter meditare, quatenus a malo caute recedas et per semitam mandatorum meorum alacriter curras: sic fiet ut, dum descenderis in infernum vivens, in eumdem non descendas moriens.

Profecto, fili, nullum est remedium effi-

cacius contra peccatum, nullus potentior ad pœnitentiam et virtutis cultum stimulus, ignis æterni, vermisque non morituri cogitatione.

Scis certe quod ego qui volo omnes homines salvos fieri, quolibet ævo inferni comminatione usus fuerim, ut prævaricatores ad cor redire cogerem. Vides minas istas in Scripturis meis frequentissime spargi.

Scis, me inspirante et præcipiente, Moysem et Judith et Jobum et Davidem et Salomonem et Isaiam et Jeremiam, cæterosque prophetas, evangelistas, apostolosque meos, de igne peccatoribus præparato, creberrime locutos fuisse, et horrendos cruciatus ejus dinumerasse.

Ministri et dispensatores verbi mei ab initio usque nunc, hanc terrificam indesinenter annuntiaverunt veritatem, quam fideles mei quolibet ævo firmiter crediderunt.

Multi quidem vocem eorum audientes, obduraverunt corda sua; at perierunt, et jam flammarum quas spreverunt præda effecti sunt.

Tu vero, charissime, sapientior esto, et in corde tuo absconde quæ ego de lugenda postmodum impiorum sorte tibi dico. Audi, et memorare, et noli unquam oblivisci.

6. Certissime, sicut ego Filius Dei dixi, iniqui a me discedent et ibunt in ignem æternum.

Vere igitur in inferno peccatores a Deo separati erunt, vere ergo igni traditi erunt, vere in eo per totam æternitatem cruciabuntur.

En utique pars illorum; pars amarissima, pars sævissima, pars supramodum horrenda, en infernus.

Pauca verba, fili; satage autem ut ea bene capias.

Scis quid sit, qualis dolor sit, a Deo, qui summum bonum est, hominem separari? Non, fili mi: quia Deum nunquam vidisti, sed nec videbis quandiu in hoc mundo vives.

At ubi mortuus fueris, illum conspicies et cognosces. Scies tunc nihil esse sævius quam ejus conspectu privari.

Non dirior fames, non ardentior sitis, non jactura omnium bonorum, tibi potest hujus jacturæ acerbitatem adumbrare.

Neque enim cor tuum aliquid unquam tam vehementer desideravit aut amavit, vel desiderare aut amare poterit sicuti tunc Deum optimum concupisces et amabis.

O si si de reprobis unus esses (absit autem), quam amare ejulares! clamares, sed inaniter: Summa felicitas, Deus meus, ostende mihi faciem tuam, et salvus ero. Deus, ne elongeris a me, deficit anima mea in te.

O pulchritudo vera! o jucunditas unica! o bonum supremum! novi te, et sine te jam esse nequeo, sine te crucior, sine te morior, redde te mihi, sim ego tecum, et tu esto mecum.

Et hæc dicens enitereris et anhelares tendens ad Deum ut lapis ad terram, ut sagitta ad terminum.

Dominus autem tibi mutatus in crudelem, terribili et efficacissima voce clamaret: Recede, invincibili manu te a se repelleret.

Et tu semper in idipsum inaniter tendens semperque rejectus, per æterna sæcula desperatus, fleres te per culpam tuam perdidisse, non hujus mundi quemdam amantissimum patrem, non unum dilectissimum filium, non quamdam charissimam sponsam, sed illum qui Deus et omnia est, sed Deum qui sola unica vera beatitudo est.

O amarissimæ lacrymæ! o horrenda desperatio! o clamores, o rugitus perpetui!

7. At, fili, si non bene capis quantum sit malum, quantus cruciatus, Dei optimi et desideratissimi jactura; scis utique quale sit ignis vehementissimi tormentum, ignis dico terreni.

Nullum sane noscis majorem cruciatum, et velles omnia alia potius subire supplicia quam igne etiam temperato cremari.

Ubi fornaces in quibus metalla liquefiunt conspicis, ad illorum solum aspectum infremiscis.

Sed nec ardenti quidem prunæ velles digitum tuum per aliquod temporis spatium applicare.

O dilectissime! ignis qui in inferno succensus est, non est ignis temperatus ad instar hujus quem in creaturarum mearum utilitatem in terra posui.

At horribilis est utpote ab ira furoris mei creatus, in pœnam, in vindictam, in ultionem inimicorum meorum.

Non destruit ignis ille, non consumit, sed cum vehementissimus sit custodit et conservat nihilominus illos quos cruciat, sicut scriptum est: omnis enim igne salietur, igne utique quasi sale.

Tantus est, tam stupendus ut, sicut per os apostoli mei dixi, flammæ quæ Sodomam et Gomorrham consumpserunt, nonnisi exemplum fuerint stagni ardentis ignis et sulphuris in quo peccatores punientur.

Fili, fili, si te aliqua premat tentatio, si te Satan in aliquod scelus pertrahere conetur, revoca ignis æterni cogitationem, et dic tibi sapienter: O anima mea, o caro mea, poteritisne habitare cum igne devorante, poteritis tolerare ardores sempiternos?

8. Vere sempiternos ardores. Scriptum est enim: Discedite, maledicti, in ignem æternum, et ego qui hoc dixi veritas incommutabilis sum.

Ignis igitur illius non erit finis: post mille et mille sæcula non exstinguetur, nec ex illo peccator poterit evadere, nec in illo mori, nec unquam aliquod refrigerium percipere.

Semper uri, semper flere, semper dentibus stridere, semper desolari et desperare, semper et post millia sæculorum millia semper et in æternum semper, hæc pars, hæc sors unica reprobi peccatoris. O terribilis totius æternitatis pondus! væ illis qui te sustinent!

9. Dilectissime, nonne jam multoties hanc pessimam meruisti sortem? O si te tunc et tunc ubi hoc et illud crimen perpetrabas interemissem! jam esses in istis sepultus

flammis! jam clamares : Crucior! jam vermis tuus non moreretur!

Si autem ibi esses, et ego per stupendissimum miraculum ad te quemdam bonum mitterem angelum qui tibi diceret : Miserrime! Deus tibi parcit, ipse te ab æterno igne liberare paratus est, modo velis in mundum redire, ibique congruam pro delictis tuis agere pœnitentiam.

Quid responderes, charissime? Certe exsultares, dicens : Gratias Deo super inenarrabili dono ejus. En eo sine mora; et usque ad mortem pœnitentiam in favilla et cinere, et jejunio, et fletu, et planctu, et omni austeritatis cultu libentissime faciam.

O gratissima pœnitentia quæ cruciatuum meorum aculeos rosis mutas! O non amare sed dulcissime sed præclarissime pœnarum temporalium calix! non durum sed jucundum mihi erit de te inebriari.

At, charissime, hoc merum est imaginationis figmentum, in inferno nulla est redemptio. Gratia hæc reprobo peccatori nunquam concedetur.

Sed tibi adhuc viventi et damnationem forsan merenti, misericordiarum Dominus hodie indulget et offert quod nulli reprobo annuet, nimirum ut per pœnitentiam te ab æterna inferni pœna liberes.

O si in peccatis es, si ad ripam usque inferni properasti, festina gratia tibi oblata uti : accinge te velociter ad pœnitentiam. Hodie adhuc tempus habes, cras est dies incerta, et nescis utrum illam habebis.

Convertere, convertere, ut non descendas in terram tenebrosam et opertam mortis caligine, ubi ignis, ubi vermis, ubi omnis dolor, ubi nullus ordo sed sempiternus horror inhabitat.

CAPUT XXVIII.

De cœlo.

1. Ego, fili, ego Deus tuus, terræ cœlique Dominus, volo ut tu beatus fias, et quidem in æternum beatus.

Ecce tu servus meus es : volo autem ut experimento noscas quoniam ego optimus Dominus sum.

Esto fidelis usque ad mortem, et de manu mea dignam Deo coronam recipies; volo ut postquam mihi et pro me in terra vixeris, mecum deinde sis et vivas in cœlis, felicitatis et gloriæ meæ cum Filio meo unigenito in æternum cohæres.

Forsan, charissime, quæ tibi dico non bene intelligis, nec verbis meis plene confidis, nec de promissis meis magnis delectaris.

Fortassis tibi plus placerem si tibi perennem in terra vitam offerrem, diesque ibidem perpetuos et pacificos in omnium bonorum, honorum deliciarumque mundi hujus abundantia promitterem.

Quid, dilecte? adeo insanus esses, ut tenebras luci, mendacium veritati anteponeres? absit.

O! si scires quid sit cœlum et quanta bona in illo præparaverim diligentibus me; profecto confitereris omnia hujus mundi concupiscibilia nihil aliud nisi vanitatem esse; diceres : Vere omnia stercora et lutum sunt in comparatione magnæ nimis, quæ sanctis datur, in cœlo mercedis.

Etsi ditior, honorabilior feliciorque terræ incola fores, enixe rogares me, ut, relictis omnibus temporalibus, tibi concederetur in cœlum volare, ibique vel etiam novissimum locum tenere.

2. Leva, charissime, leva animæ tuæ oculos ad paradisi montes : contemplare et intellige quantum, præ humana imbecillitate potes, oblatam tibi supereminentem beatitudinem.

Confer terram cum cœlo, et disce terrena contemnere; cœlestia vero amare et tota mente desiderare.

Præstat procul dubio esse principis potentissimi amicum intimum, ab eoque donis munificentissimæ liberalitati paribus cumulari, potiusquam esse ejusdem principis servum, et congruum ab eo recipere stipendium.

Tu, fili, in terra servus quidem meus es, et ego omnia hujus mundi quasi stipendium tibi pro tua necessitate, utilitate, imo non modica felicitate subjeci.

Ubi autem in cœlum perveneris, non jam dicam te servum, sed te vocabo amicum meum, benedictum meum, et tu muneribus meis impleberis, ab ubertate domus meæ inebriaberis, torrente voluptatis meæ potaberis.

Præstat iterum esse magni cujusdam regis filium, ab eoque sceptrum, coronam, thronum et imperium suscipere, potiusquam esse commendatum vel etiam dilectum eidem regi pauperem, et ab eo copiosissimarum eleemosynarum favore juvari.

Tu, fili, quandiu in hoc mundo es, egenus quidem et pauper meus es, orphanus, mihi derelictus; et ego revera necessitatibus tuis amanter et paterne provideo.

Verumtamen non satiaris, et etiamsi copiosa bona de manu mea recipias, non sufficiunt ea tibi, tuque alia præter illa cupis.

Ubi autem ad cœlum transieris, non jam pauper eris, sed dives; non jam aliquid ultra sortem tuam concupisces, sed plenissime felix eris et vere beatus; non jam egenus meus eris, sed dilectus filius, sceptri mei, coronæ, throni, regni, ut filium decet, consors.

Quantumlibet se beatum dicat aliquis in sua paupere casa mendicus, profecto multo felicior est vir qui magnificum inhabitans palatium, in eo omnibus terræ bonis abundantissime perfruitur.

Tantum, imo in immensum præstat, dilecte, sors cœligenarum super sortem terrigenarum.

Quidquid pulchrius, splendidius et melius tibi in terra videtur, nequidem umbra est gloriæ, splendoris, deliciarum quæ in mansione superna tibi præparata inveniuntur.

Nec oculus ullus vidit, nec auris ulla audivit, nec in cor alicujus ascendit aliquid simile.

Meditare, imaginare pulcherrima, suavissima, felicissima : nunquam, fili, excogitabis aliquid tam bonum, tam jucundum, tam delectabile, adeo completum in omni boni genere, ut possit cœlorum felicitati adæquari.

Homo es, fili, nec nisi humana potes excogitare : ego autem Deus sum, et prout Deus in cœlo dito, clarifico et gaudio impleo.

Terra exsilii vallis est servis meis et justis et iniquis æqualiter concessa, cœlum vero palatium est amicis meis solis aperiendum. In terra quidem mirabilis sum, in cœlo autem magnificus ; imo ibi, ibi solummodo magnificus sum.

3. Intellige, charissime, quantum exsultabis et jucundaberis, ubi in illam sanctam Jerusalem ingressus fueris.

Scis quantum gaudeant homines ubi post longos et duros labores profunda quiete frui ipsis datur ; quantum ubi post diuturnam sævamque ægrotationem plenam et solidam sanitatem recuperant.

Quantum ubi post diram famem abundantia redit, quantum ubi in ardentissima siti potus amœnus offertur, quantum ubi post opprobria maxima, extremas humiliationes, teterrimos carceres, ad honorum fastigium aliquis subito evehitur ; quantum ubi de summa paupertate ad copiosissimas divitias transit.

O fortunatos nimium tales homines ! dicit mundus. Proh vanitas ! fili, proh vanitatum vanitas ! non imago, non umbra hæc sunt supernæ felicitatis.

Nullibi enim nisi in cœlo datur plena et absque ullo defectu aut vicissitudine beatitudo.

Quiescant in terra defatigati homines : brevi ad novos labores recurrendum erit. In cœlo autem nullus labor erit ultra.

Sanentur ægroti ; brevi nova vel corporis recurret infirmitas vel animi turbatio. In cœlo autem nullus dolor erit ultra.

Fruantur abundantia qui famem et egestatem passi sunt ; propter hoc tamen non satiabuntur, nec ab ulteriori carentia erunt immunes.

In cœlo autem, nec fames, nec sitis, nec nuditas unquam anget. Nullum imo desiderium erit aut poterit esse quod non absolute impleatur. Vere satiabitur homo cum apparuerit ei gloria mea.

Verbo, dilectissime ; nulla in cœlo miseria, nulla tristitia, nullus gemitus, nullus fletus ; sed splendor, sed divitiæ, sed gloria, sed thesauri quos nec ærugo consumet nec tinea corrumpet, nec fures furabuntur.

Et hæc omnia in sæcula sæculorum, in interminabilem æternitatem.

4. Charissime, tu me nunquam vidisti ; scis vero quod ego omne et summum bonum sim : ubi autem ad cœlum perveneris me videbis, me possidebis.

Videndo autem et possidendo me, illud supremum gaudium gustabis, quod homo naturaliter concupiscit, quod inaniter in terrenis reperire nititur, quod extra me invenire nusquam poterit.

O dilecte mi ! quando tu e lacrymarum valle discedes ut ad regnum meum voles et transeas, quando tu ad me venies et videbis me in occursum tui festinare.

Quando conspicies me tibi sinum meum amanter aperientem et in amplexus tuos ruentem, quando me audies dicentem : Veni, benedicte mi ; quando loquar ad te clamans : Intra in gaudium Domini tui quod tandiu desiderasti.

Tunc, fili, tunc capies ea quæ tibi modo enarravi, et nondum bene intelligis. Tunc profecto non dolebis quod per multa certamina durosque labores, te tanta mercede dignum præstiteris.

Tunc procul dubio gaudebis quod concupiscentias tuas frenaveris, et per humiliationes et per tribulationes patienter processeris.

Tunc miraberis quomodo per momentaneas pugnas tam amplam victoriam, tam immensa spolia fueris consecutus, æternumque regnum obtinueris.

5. Memento, memento, charissime, quoniam tibi hæc summa beatitudo destinatur ; aspice incessanter illud admirabile gloriæ pondus, quod tibi offertur ; et a longe illud salutans, concupiscens, quære, anhelans curre, ut tandem illud comprehendas.

Istud autem solis sanctis dabitur, fili : sanctus igitur esto. Peccatoribus vero non concedetur ; nec superbis, nec avaris, nec immundis, nec maledicis, nec detractoribus regnum cœli patebit.

Scrutare ergo, dilectissime, cor tuum, et si illud aliqua ejusmodi iniquitate infectum esse observes, expurga illud cautissime, ut coinquinatis qui intrare non poterunt, in die judicii non accensearis.

Emendare, peccatum fuge, bonum operare, satage, labora ; digna est omnibus conatibus vita æterna. Attende : merces est beatitudo hæc ; pigro non datur, sine operibus non confertur.

O fili ! en pro vili emolumento, et quidem valde incerto, negotiatores mare transvolant : en pro inani gloria milites bellorum pericula subeunt ; et isti quidem ut corruptibilem coronam accipiant. Tu autem incorruptam.

O ! si labor te terret, merces magna nimis invitet. Quidquid pro terra feceris, non dabit illa tibi manentem civitatem ; futuram igitur sollicite inquire et obtinebis.

Ego enim qui tibi illam promisi, fidelis sum in omnibus verbis meis.

CAPUT XXIX.

De purgatorio.

1. Justitia plena est dextera mea, fili mi : non præcipitabo in infernum servum de cætero bonum et fidelem, qui tamen levibus maculis coinquinatus ex hoc sæculo migraverit.

Neque etiam æternis condemnabo supplicii illum, qui cum antea grandium se delictorum exhibuerit reum, postea tamen con-

versus ab iniquitate sua veram pœnitentiam egerit.

At, dilecte, ego Dominus sanctus sum, imo ter sanctus; nec patiar aliquid coinquinatum intrare in regnum meum; non admittetur in illo quisquam, nisi mundus sit totus, nisi pœnitentia criminibus jam remissis non minore mihi satisfecerit.

Si quis autem ante mortem debita sua integre non solverit, si peccata rite non expiaverit, solvet et expiabit usque ad novissimum quadrantem. Post hoc, nec antea in gaudium Domini sui intrabit.

2. Idcirco ignem purgantem præparavi, in quo fidelium animæ quæ ex hac vita cum peccatorum reliquiis discesserint, tanquam aurum mihi offerendum, probentur et purificentur.

Non ignoras, fili, quoniam sacramenta mea pro solis viatoribus instituta, illis tantummodo prosunt qui terram habitant: non utique possunt mortuos emundare.

Iterum, te non latet quod homo post mortem, neque satisfacere per bona opera, neque mereri ultra possit.

Hi igitur qui, antequam dormierint, non sufficienter peccata luxerunt, nec congruam pœnarum temporalium in hoc mundo copiam subiverunt, hi, inquam, ardeant necesse est.

Nec enim nisi per multas tribulationes priscas peccati delectationes compensare ultra possunt.

3. Sic est, fili mi: multum profecto in purgatorio fidelium animæ patiuntur.

Utinam, dilecte, tormenta illarum serio appenderes! exhinc certe multo minus a pœnitentiæ operibus abhorreres; sciens quoniam ista te a purgantibus flammis aliquando immunem facerent.

Utinam cruciatus animarum bene meditareris! procul dubio misereris illarum, et quantum in te foret per bona opera eisdem succurrere conareris, sciens quia per hæc alleviantur, aut etiam non raro totaliter liberantur.

Audi ergo, charissime, audi, quid in purgatorio patientur illi qui nondum satis justi ibidem adhuc justificantur.

4. O miserrimæ animæ illæ! en a Deo summe bono separatæ lugent! en in stagno ardenti uruntur.

O sors amarissima! reproborum spirituum damnationi, desperatione ac æternitate exceptis, vix non similis.

Cogita, charissime, quanta sit desolatio animæ Deum suum vehementer amantis, et ardentissime concupiscentis, ubi videt se ab eo ad tempus repelli, nec posse nisi post multa forsan sæcula Domino suo optimo uniri.

Tu, fili, ubi lassus es, nec requiescere tibi datur; ubi ardenter sitis, nec potum invenis; ubi ingenti fame torqueris, nec potes cibos obtinere; ubi vehementer aliquid desideras, nec vales istud consequi.

Tu, inquam, tunc te hominum esse miserrimum clamas.

Et certe, si quis tibi tunc dicat: Exspecta, reexspecta: veniet tempus, fiet tibi sicut vis: consolaris utique admodum in spe tibi ingesta, at nihilominus clamas, torqueris, ingemiscis.

Judica igitur, quanti sint fidelium spirituum dolores, ubi illi plus ad Deum fontem vivum sitientes quam cervus ad fontes aquarum, vincti remanent, separati a Domino persistunt usque ad præfinitum tempus. O mora! o tristis incolatus prolongatio!

5. At flammas in quibus detinentur etiam considera, charissime. Ignis ardentissime! cui comparabo te? cui assimilabo te?

Quid ad te pœnitentiæ amarioris lacrymæ? Quid profundissimæ compunctionis mœrores, gemitus, et rugitus? Quid austeritatis jejunia, vigiliæ, cilicia, castigationes, quibus peccatores sincerius conversi delicta sua expiare æmulantur?

Quid? umbra; nequidem umbra: in istis velut in balneo lavantur pœnitentes, in igne autem uruntur fideles defuncti. Quod ad ignem vehementem aqua tepida est, hoc ad purgatorium pœnitentia sævissima.

6. Charissime: en illi, de quibus loquor defuncti, fratres tui sunt, membra sunt ejusdem de quo tu ipse membrum es corporis. Quam durus esses si non compatereris, si illis succurrere non satageres!

Ecquis unquam vidit manum unam alteri manui patienti non compati, non subvenire? O utique dicis: si viderem, misericordia moverer et pro viribus succurrerem.

Num igitur non credis nisi videris? Absit, dilecte: credis quia scriptum est, quia sic docet Ecclesia, credis etsi non videris: quare igitur ipsis succurrere negligis? certe quia non recogitas, quia non attendis.

Attende igitur et recogita: puta te passim audire fidelium defunctorum gemitus. O tristes! o acutissimi gemitus! non pauper aliquis in extrema necessitate positus, non ægrotus quidam acerbissimis doloribus vexatus, adeo instanter auxilium petit sicut illi.

Inclina aurem, ausculta: ecce clamant, ecce supplices obsecrant: miseremini nostri, miseremini nostri, saltem tu frater, tu amice noster, quia Judex justus et fortis manu sua terribili tetigit nos.

Gladium suum vibravit et vibrat, arcum suum tetendit et tendit, sagittas suas ardentes in nos immittit. Flecte, frater, flecte Judicem, mitiga iram ejus. Ora, disperge, da pauperibus, jejuna, perge ad sacerdotes, fac offerri sacrificium pro peccatis mortuorum.

Talibus hostiis promeretur misericordia Judicis nostri, talibus ipse placatur, pro talibus relaxat, remittit, indulget.

O fortunate nimium frater! qui in terra meriti adhuc versaris, noli nobis id quod adeo facile impertiri potes, denegare.

7. Et tu quidem, exemplo nostro eruditus, disce purgatorii tormenta formidare, disce per salutarem pœnitentiam ab illis

te immunem reddere; disce quam sanus, quam sapiens sit ille, qui sibi in terra non parcit, ut Deus post mortem parcat.

O si nobis daretur in hac, quam adhuc habitas, terra iterum commorari; si in illa quæ omisimus pœnitentiæ opera, concederetur hodie peragere! O utinam... Sed transiit messis, finita est æstas.

Noli, frater, negligere quod nos adeo dolemus omisisse. Dolemus utique, et usque ad metam præfixi termini amarissime dolebimus.

Obsecra, insta, ut cito fausta termini illius affulgeat nobis dies, ut tandem requiem æternam det nobis Dominus, et lux perpetua nobis luceat.

Frater! si per preces tuas nostram conatus fueris accelerare liberationem, scito nos in æternum tui memores fore; amicos optimos habebis in regno Dei, qui vicissim pro te enixe orabunt, ut gratiam et gloriam consequaris.

Postulabimus utique, nec cessabimus donec tu ipse in æterna tabernacula receptus fueris.

8. Annue, fili mi, languentibus fratribus, id quod a te adeo instanter petunt. Et cum te fides doceat nec superfluum nec vanum esse orare pro mortuis, frequenter eorum memento, frequenter pro eis pissimas supplicationes aliaque bona opera perage.

CAPUT XXX.

De paucitate electorum.

1. Volo, charissime, omnes homines salvos fieri, ideoque pro omnibus mortuus sum. Verumtamen pauci salvantur: multi quidem vocati, pauci vero electi.

Contende, contende intrare per angustam portam, quia multi quærent intrare et non poterunt:

Et cum clausero ostium, foris stabunt, et pulsabunt dicentes: Domine, aperi nobis, manducavimus et bibimus coram te, et in plateis nostris docuisti:

Et respondebo ipsis: Nescio vos unde sitis; discedite a me, operarii iniquitatis, et ibunt hi in ignem æternum; ibi erit fletus et stridor dentium.

2. Vides, fili mi: hæc sunt verba quæ locutus sum quando cum hominibus visibiliter conversabar. Perpende illa attente: et contremisce ad terribilem illam prophetiam quæ, cum a Deo ipso sit, certissime in vacuum non ibit.

Vere pauci sunt qui salvantur; vere multi sunt Christiani, et vere multi ex ipsis peribunt.

Vere multi sunt qui doctrinam veræ fidei audiunt et suscipiunt, qui sacramenta sanctæ Ecclesiæ frequentant; et vere multi qui nihilominus in ignem æternum ibunt.

Non quod aliquid ex parte mea ipsis defuerit, cum et fidem et gratiam eis dederim, sed quod ipsi noluerint opere vias meas cognoscere ut introirent in requiem meam.

3. Fili mi, *regnum cœlorum vim patitur, et* nonnisi *violenti rapiunt illud*. Ego ipse Deus tuus, Salvator tuus, regnum istud rapui violentus, patiendo enim in gloriam meam intravi.

Profecto non est discipulus super magistrum, nec lata discipulo via erit quando Domino arcta fuit, nec ampla tibi porta quando mihi fuit angusta. Utique nemo nisi per multas tribulationes potest in regnum Dei introire.

4. Domine, verum est, sic scriptum est! At scriptum quoque est quod qui crediderit et baptizatus fuerit, salvus erit. Ecce autem multi credunt et baptizati sunt.

Ita est, fili mi: sed fides hæc de qua tibi dictum est quod cum baptismo salutem operetur, non est simplex cognitio mysteriorum, aut adhæsio ipsorum veritati. Hoc quippe modo dæmones ipsi credunt et tamen damnati, cruciatique persistunt.

Sola hæc fides salvat, quæ opera per doctrinam creditam præcepta sollicite exsequitur. Solis quippe istis beatitudinem cœlestem promisi, qui fecerint quæ præcepta sunt: illi soli qui mandata servaverit dictum est: Vives.

Vere, Domine; sic iterum scriptum est: Verumtamen adhuc loquar ad te, cum sim pulvis et cinis. Si sola mandatorum observatio sufficit, quomodo dictum est quod nonnisi per multas tribulationes oporteat nos intrare in regnum Dei?

Fili mi, hoc recte dictum est. Natura quippe hominum, per Adami peccatum vitiata et corrupta, ad omnia quæ mandatis meis prohibentur, inducit et potenter trahit: ad superbiam puta, ad avaritiam, ad immunditiam, invidiam, odia, crapulas, intemperantiam, iram, ad quæcunque mala.

Nec potest prava hæc natura cohiberi, et a vetitis retrahi nisi per violentos nisus; unde quidam sapiens dixit: Fortissimum habet certamen qui nititur vincere seipsum; quapropter ego ipse dico, qui vicerit dabo ei edere de ligno vitæ.

Hoc magnum contra naturam certamen est ipsa angusta via quæ ducit ad vitam. O dilecte mi! quam pauci sunt qui inveniunt eam!

Quam multi econtra, quam innumerabiles intrant per viam spatiosam quæ carni et cupiditatibus indulget! O viam pessimam! quæ filiis hujus sæculi videtur recta, sed cujus novissima ducunt ad mortem et perditionem.

Ex his profecto mysterium paucitatis electorum tibi potest clare satis illucescere.

5. Non, fili mi, non ideo quia pauci martyres sunt, pauci qui relictis omnibus Deum in solitudine unice quærunt, pauci qui heroica ducti charitate se jejuniis et vigiliis enecant ut Deo fruantur, non ideo, inquam, pauci electi.

Sed ideo, quia pauci Deum super omnia amant, carnem Deo servire facientes; pauci diligunt proximum sicut seipsos, invidiam et nequitiam carnis suæ reprimentes.

Pauci superbiam, avaritiam, injustitiam, intemperantiam, libidinem, iracundiam,

aliasque vitiosas propensiones cohibent ut præceptas virtutes colant et prohibita devitent crimina.

Pauci ita strenue contra carnem militant ut innocentiam servent, pauci post perditam innocentiam vim carni faciunt ut emendent se, et veram pœnitentiam agant.

Pauci igitur digni sunt cœlo, in quod nihil coinquinatum intrabit, in quod soli innocentes aut veri pœnitentes introibunt.

Pauci utique : et si bene consideraveris, non dico omnes totius orbis homines, sed ipsos catholicos, forsan attenta verorum Dei servorum paucitate obstupescens, cum Davide clamabis :

Salvum me fac, Domine, quoniam defecit sanctus : fere omnes declinaverunt, fere omnes simul inutiles facti sunt, non est qui faciat bonum, vix est usque ad unum.

O Deus! quando veneris judicare terram, quot invenies justos in medio populorum?

Erunt vere quasi paucæ olivæ, quas propheta tuus Isaias dicebat, collectione facta remansisse; quomodo racemi cum finita fuerat vindemia.

Salvum me fac, Deus, justum me fac, Deus, ut tunc non absorbeat me profundum, neque urgeat super me, sicut et super multitudinem, puteus os suum.

Exaudi me, quoniam benigna est misericordia tua, intende animæ meæ et libera eam, ut cum innumerabilibus operantibus iniquitatem, illam in die iræ non perdas.

6. Merito pavere debes, charissime, cogitando quam pauci salvabuntur. Noli tamen desperare, sciens quoniam ego optimus ac omnipotens sum, et ad adjuvandum te pronus, et ad salvandum te paratus.

Verum, labora sicut bonus miles Christi Jesu; legitime certa et satage, ut per bona opera tua certam tuam electionem facias.

Vides quod omnes qui in stadio currunt, omnes quidem currunt, sed unus accipit bravium : sic curre ut comprehendas.

Vides quod omnes qui in agone contendunt ab omnibus se abstinent, et quidem ut corruptibilem accipiant coronam : sic tu ab omnibus vetitis abstine, ut coronam incorruptam consequaris.

Certe, si bene petieris nihil ex parte mea tibi deerit; esto ergo fidelis usque ad mortem, et coronam vitæ sine dubio obtinebis.

CAPUT XXXI.

De sancta spe.

1. Ego Deus deorum, ego excelsus super omnes deos Dominus tuus sum, fili : nullus ex terræ regibus tantis pollet in subditos suos juribus quantis ego in te.

Cum igitur totus meus sis et te totum mihi debeas, potuissem certe servitium tuum absque ulla post mortem tibi rependenda mercede requirere.

Vita præsens, bonaque temporalia, quæ a me recepisti, amplum, imo superabundans servitii tui stipendium fuissent.

Hæc quidem justitiæ meæ satisfecisset retributio. Verum amori et charitati meæ erga te fuisset nimis impar.

Cum tu dilecta mea creatura sis et filius meus charissimus, ego servitium tuum requirendo, volui ut per hoc ipsum felicitatem æternam tibi comparares.

Cœlum beatitudinis ac gloriæ habitationem condidi; statuique ut tu mihi serviendo in illud introire merereris.

Hanc sublimissimam remunerationem tibi promisi, dilecte, et volui ut tu in verbis meis firmiter confidens illam fiducialiter exspectares.

Volui, ut firma tanti boni exspectatio tua foret in miseriarum valle consolatio atque potentissimus servitutis meæ amorisque mei stimulus.

Ideoque tibi spei hujus præceptum imposui : præceptum quidem e gravissimis et præcipuis unum. Ita ut, si in spe deficias, maximi peccati reus fias.

2. Nec vero tantummodo cœlum fidelitatis tuæ futuram remunerationem sperare te oportet, fili. Ea quoque tibi spopondi, quæ ad hoc præcelsum munus consequendum sunt necessaria.

Vide, dilecte : *regnum cœlorum vim patitur ;* nonnisi *violenti rapiunt illud.*

Tu autem infirmus et inanis homo es, ad malum quod a cœlo avertit proclivis, ad bonum quod cœlum promeretur, tardus et impotens. Et etiamsi mandata mea gravia non sint, hæc tamen sine gratia mea servare prorsus nequis.

Propter hoc, dilecte; præter cœlum ipsum, gratias quoque omnes, quibus indiges ut illud lucrari possis, tibi promisi; quatenus illarum ope omnia salutis obstacula vinceres, et quæcunque in lege mea difficilia sunt, superares.

Iterumque præcepi ut gratias illas tibi promissas firmiter sperares, volens ut gratiarum istarum exspectatio tibi animum ac robur ad pugnam conferret.

Nec minus certe, fili, peccatum committeres, si de gratia obtinenda diffideres, quam si de ipso cœlo consequendo desperares.

3. Ne unquam obliviscaris, charissime, spei virtutem unam esse e tribus istis quæ tibi præ cæteris omnibus commendantur.

Vere sine hac salvari te omnino impossibile est, cum hac autem nunquam confunderis, in æternum non confunderis.

Per hanc mutabis fortitudinem, assumes pennas ut aquilæ, curres et non laborabis, ambulabis et non deficies, ibis de virtute in virtutem usquedum videas Deum deorum in superna Sion.

Meretur utique, qui in me rite sperat et confidit, ut a me sicut pupilla oculi custodiatur, et sub umbra alarum mearum protegatur.

Etenim ille qui in me firmiter sperat et confidit, per hoc ipsum me multum glorificat, confitetur quia bonus sum, me ut optimum Patrem colit, in sinu meo sine sollicitudine requiescit, ad cor meum fiducialiter pulsat, et quasi parvulus ad matris ubera, sic ille ad misericordiæ meæ viscera convolat.

O filii hominum! quoties volui vos sic

congregare quemadmodum gallina pullos sub alas, et noluistis? Sperate in me et misericordia mea circumdabit vos.

4. En, dilecte mi, en qui timent Dominum, præ timore ejus a malo declinant, et sic justitiam meam glorificant.

At, qui sperant in Domino, omnem boni speciem aggrediuntur, in corde dicentes: Bonus est Dominus; certe adjuvabit infirmitatem nostram. Optimus est Dominus; dabit utique retributionem, vel unum aquæ frigidæ poculum pro ipso concessum non perdet mercedem suam.

Vide quomodo bonitatem Dei honorant, quomodo eam magnificant sperantes in Domino.

Beati servi illi qui sic in sancta spe ambulant! Quo plus confidunt, eo plus eos diligo, eo plus mercedem ipsis præparatam augeo et amplifico.

5. O fili, quam viva deberet esse in corde tuo sanctæ spei virtus! quanta enim tibi firmissime sperandi suppetunt motiva!

Audi me: si vir aliquis bonus et potens tibi spopondisset te a se in hæredem fore assumendum;

Aut si unus ex terræ regibus, sicut ditissimus ita et liberalissimus, tibi immensas promisisset divitias:

Non dubium, charissime, quin firmiter sperares te promissa ab illis esse consecuturum; etsi tamen isti, sicut cæteri homines, mendacio, infidelitati, inconstantiæ et morti obnoxii essent; etsi mille varii eventus possent promissionum istarum exsecutionem impedire.

Quanto igitur firmius gratiam et gloriam sperare te oportet, fili! Ego enim, qui hæc promisi, Dominus Deus sum, et non mutor; non sum similis hominibus mendax, sed fidelis et verax in omnibus verbis meis, quæ promisi fideliter adimplens.

Nec sicut terræ reges morior, aut coronam et sceptrum possum perdere sicut illi. Sed thronus meus in sæculum sæculi est, regnum meum nunquam corrumpetur; potestas mea potestas æterna, nec unquam auferetur.

O spei Christianæ firmissima anchora! Quod Deus promisit, illud implebit; nec voluntas, nec facultas ei unquam deerit, nec deesse poterit.

6. Quomodo igitur fit, fili mi, ut cum tanta a me promissa fuerint, et tam secure exspectari debeant, quomodo, inquam, fit ut spes temporalis, quæ fluxa prorsus et caduca est, homines potius moveat quam cœlestium secura exspectatio?

Et tu quidem, nonne propter vanam vilis lucri spem, laboribus summe arduis te mancipas? Nonne propter valde dubiam sanitatis recuperationem, quam quandoque in periculosa infirmitate adhuc speras, amarissima sorbes remedia?

Dum propter certam retributionem æternam, mandata servare vix consentis, nullam vim pati vis, nequidem aliquando pedem movere placet:

Nec inimico veniam dare aut reconciliari, nec pravæ societati valedicere, nec malam consuetudinem dimittere, nec vel ad confessionis tribunal accedere, vel aliquid eleemosynæ erogare, aut quamlibet præceptæ austeritatis et pœnitentiæ praxim vel levissimam subire.

Quid hoc, fili? Magnam mihi injuriam certe facis. Apparet enim quod pluris bona temporalia facias, quam cœlestia quæ ego tibi offero.

Ex hoc videtur quod in hominum promissis, aut humanis experimentis plus confidas, quam in Dei tui bonitate, potestate et fidelitate.

Noli, charissime, Deum patrem tuum optimum tam nequiter contemnere;

Sed magnifica illum in corde tuo dicens. O Domine Deus! tu me in immensum plus amas, quam melior pater, quam fidissimus amicus posset amare. Tu optimus, tu potentissimus es, tu in verbis tuis veracissimus;

Tu mihi gratiam et gloriam promisisti: scio igitur et certus sum, quoniam si voluero, et quod in me est fecero, tu mihi erogabis bona quæ hujus mundi divitiis, honoribus deliciisque infinite prævalent.

Vere quidem bona hæc absque congruo labore non comprehendam: sed quia certus sum, fortiter conabor, et generose omnia obstacula vincere satagam.

O filii hominum gravi corde! diligite vanitatem, quærite mendacium; forsan, forsan quod speratis et quæritis post multos sudores consequemini; sed tandem aliquando omnia perdetis:

Dum ego per momentaneos et leves labores in sublimitate felicitatis et gloriæ immarcessibile pondus acquiram, et semel obtentum nusquam perdam, sed in æternum possidebo.

7. O fili mi, si hæc in animo et corde frequenter haberes; si hæc præsertim recogitares ubi animus tuus deficit aut tepescit, quanto fervore accenderetis, et quam ardenter ad omne bonum anhelares!

Fac igitur ita: dic incessanter: Maxima et certissima me manet apud Deum merces, euge anima mea, declina a malo, fac bonum, inquire cœlum, persequere illud, et comprehendes. Procul dubio comprehendes.

CAPUT XXXII.

De desperatione.

1. Quemadmodum de maxime necessariis et præstantissimis virtutibus spes sancta una est, sic etiam, fili, de gravissimis criminibus desperatio quæ spem destruit unum est.

Dixi tibi: Qui sperat in Deo, Deum glorificat, in bonitate ejus confidens, et veracitati ipsius credens:

Qui vero desperat, inhonorat me, et supra modum offendit me: quippe de me non in bonitate sentit sed in malitia; quasi ego unus essem de istis iracundis hominibus, qui non sciunt injurias dimittere:

Quasi unus de istis carnalibus essem, qui erga illos tantum quos norunt sibi esse

amore devotissimos, boni sunt et benefici:

Quasi tandem essem unus de istis mendacibus, qui dicunt et non faciunt.

Verum est, charissime: justus judex sum, terribilis in ultione sum: sed etiam miserator et misericors, longanimis et multum misericors sum.

Ego utique Deus, cui misereri semper et parcere proprium est, et cujus misericordiæ non est numerus. Nulla est tanta iniquitas, quam non possim delere; nullum tantum crimen, quod non velim dimittere.

2. Audi, fili, audi desperantis peccatoris clamores, et vide quantam mihi faciat injuriam.

Certe quidem, inquit: Deus bonus est; at major est iniquitas mea, nimis gravia et multiplicata sunt delicta mea.

Quid ergo? Putat igitur ille bonitatem meam sua esse iniquitate minorem, et delictis suis minus latam. Quid? judicat ergo clementiam meam sua malitia esse infirmiorem, et me non posse tantum illi benefacere quantum ipse me potuit delinquendo offendere. O injuria! o facinus!

Audi adhuc: Vere, addit, vere dixit Dominus: *Nolo mortem impii sed ut convertatur et vivat.* Si converterit se, iniquitatum ejus non recordabor amplius. At major est iniquitas mea, delicta mea multiplicata sunt nimis.

Quid? Putat igitur ille nequissimus quod ego possim in verbis meis fidelis non esse, et promissa mea non implere. O injuria! o facinus! cogitare quod velim mortem ejus, aut nolim vitam ejus dum juravi me salutem ejus velle.

Audi iterum: Scio, inquit, pro omnibus mortuus est Christus Deus. Sed major est iniquitas mea.

Quis igitur ille, ut immensos passionis meæ fructus sic coarctet et pretium sanguinis quem pro universo mundo effundi sic restringat? Quis ille homuncio ut dicat passioni meæ, non satisfacies; et sanguini meo, usque huc non venies? O injuria! o facinus!

3. Charissime, absit a te tantum crimen. Quantacunque sit iniquitas tua, noli desperare. Sed econtra recogitans in corde tuo quoniam Dominus prope te est, et in ipso vivis, moveris et es, puta illum mansuete et clementer hæc optima, totiesque in Scripturis iterata verba ad te dirigere:

O prævaricator! o prodige fili! sed tamen adhuc filius, imo filius mihi charissimus, redi ad cor, rogo, volo, præcipio, convertere et vive.

Confide, fili: dole, luge, avertere ab iniquitate tua, amplectere justitiam, et si fuerint peccata tua rubra sicut vermiculus, quasi nix dealbabuntur.

O prodige fili! si tu tantum a me recessisti, quantum olim ille prodigus, de quo tibi in Evangelio dixi, ab optimo patre recesserat, cogita quod ego optimo illo patre in immensum melior sum, nec minus impatienter quam ille exspectans, exspecto te.

Utique: statim ut videro te surgentem et redire ad me incipientem, curram ad te et in amplexus bonus ruam, et complectar te brachiis quasi nutrix, et lavabo te lacrymis, et donis meis te cumulabo.

O si hæc præstitit filio prodigo, homo pater, quid non tibi ego pater Deus præstabo?

Etsi me etiam cum Petro negasses, memento quoniam illum misericorditer respexi; puta quod teipsum, sicut hunc, benigne respicio. Confide, fili: ex corde volo ut tu sicut Petrus bonitate mea et mansuetudine tactus intrinsecus, amare fleas, quatenus cum illo absolvaris.

Et si me quoque cum Judæis crucifixisses, recordare quod ego pro ipsis crucifigentibus me oraverim, et quidem tunc, ubi mihi mortem inferebant: confide igitur, fili; non minus tuam quam illorum salutem concupisco.

Et si me sicut Saulus, qui et Paulus, fuisses persecutus; finge tibi quod ego super te, sicut olim super istum, misericorditer intonans, clamo: Quid me persequeris? cessa peccare, noli perire, perge ad Ananiam, ad sacerdotem, fac quod dicet, et vas electionis fies.

Et si hucusque in omnium iniquitatum cœno te volutasses, recogita peccatricem, cui ego in domo Simonis leprosi crimina remisi; veni sicut illa, luge, ama: et etiam dimittentur tibi omnia peccata tua.

Et si tandem adeo scelestus fuisses ut usque ad mortis horam in omnibus perseveravisses criminibus: etiam jam moribundus noli desperare: memento latronis; puta te cum illo juxta crucem meam stare, cum vera contritione quam ego nunquam despicio veniam postula; scito me posse et velle tibi facere misericordiam sicut et illi feci, dummodo similiter illam petas.

4. O fili mi! tu scis quia ego te propter gloriam meam creavi: si quidem ex culpa tua, me invito et reluctante pereas, justeque damnatus pœnas des in interitu æternas, in hoc certe gloria justitiæ meæ erit;

Si vero conversus mecum reconcilieris et vivas, gloriam misericordiæ meæ dabis.

Ista autem mihi præplacet, charissime: alias enim non venissem quærere et salvum facere quod perierat: alias tot opprobriis, doloribus et morti pro te me non tradidissem:

Sed tibi, sicut angelis, non parcens, subito te in infernum post peccatum detrusissem.

Vides quoniam misericordiam amo plus quam sacrificium. Ergo misericordiam meam honora, veniam firmiter sperans, ardenter petens, sollicite quærens.

Forsan quidem hucusque scelestissimus fuisti; sed propter hoc plane si convertaris, misericordiam meam plus glorificabis. Tibi quippe parcendo ostendam et manifestum faciam quia in immensum clemens sum et infinite misericors.

Sciens igitur, quia non lætor in perditione vivorum, sed gaudio impleor super uno

peccatore pœnitentiam agente, age eam fideliter.

Quomodo, fili, quomodo ultra desperare posses cum in venia et reconciliatione tua sit major gloria mea? Dic ergo: propter nomen tuum, Domine, proiitiaberis peccato meo, multum est enim.

CAPUT XXXIII.

De præsumptione.

1. Scriptum est: Misericors et miserator et justus Dominus. Ita est, charissime: non minus justitia a me abesse potest, quam ipsa misericordia quæ mihi propria est.

Certissime igiter terribiliter ulciscar de inimicis meis, qui divitias bonitatis et longanimitatis meæ contemnentes, in via iniquitatis pergere ausi fuerint dicentes: Bonus est Dominus; quando voluerimus ignoscet.

O nefandissima iniquitas! o crimen iræ meæ et indignationis meæ summe incentivum!

2. Scrutare, fili, profundam istam nequitiam, et judica qualem illa mereatur vindictam.

Bonus est Dominus, inquiunt: quare igitur vim nobis faceremus? Utique quod nunc attinet, juxta desideria cordis nostri maligni vivamus, tempore autem opportuno Deum optimum accersemus et propitius erit nobis.

Juravit ille bonus Pater dicens: In quacunque die averterit se impius ab impietate sua, iniquitatum ejus non recordabor amplius.

Pax, pax, anima mea: manducemus, bibamus, sequamur concupiscentias nostras, et cum venerit hora, flebimus, pectus percutiemus clamantes: Peccavimus!

Juravit Dominus, juravit: misericordia flectetur et parcet.

Vide, quomodo isti pessimi sunt præcise quia bonus sum. Vide quomodo me crucifigunt profecto quia patiens sum.

Vide quomodo in immensum peccant, profecto quia in immensum misericors sum; quomodo semper fugiunt et errant profecto quia semper exspecto et quæro.

Quomodo offendere non desistunt profecto quia semper misereor et parco.

Hoc, fili, hoc procul dubio est spiritui gratiæ summam contumeliam facere, hoc est sanguinem testamenti scelestissime pollutum ducere.

3. Perfidi præsumptores! animæ detestabiles! filii nequissimi parentis optimi et amantissimi! scitote quia ideo quia patiens sum, in hoc ipso pœnitere debetis, et indulgentiam meam fusis lacrymis postulare.

Væ vobis progenies viperarum! Mementote illius Antiochi qui orabat olim Dominum a quo non erat misericordiam consecuturus. Subito super vos sicut super illum veniet ira mea.

Quoniam dum eram proximus vobis semper voluistis errare corde, ego juravi in ira mea: non introibitis in requiem meam.

Et cum nolueritis converti dum exspectabam, non exspectabo ultra, sed eligens illusiones vestras, gladium subito vibrabo, arcum meum tendam, et in eo parabo vasa mortis, sagittas meas ardentibus efficiam et in vobis eas complebo.

4. Dicite, dicite: Fortes sumus, juvenes sumus, procrastinare possumus.

Sed ego dico: Qua hora non putatis veniam, tanquam fur in nocte apparebo et clamabo: Stulti, qui cogitatis vos diu victuros, hac nocte animam a vobis repeto.

Fiat vobis sicut Her, fiat vobis sicut Onam, fiat vobis sicut Amnon, fiat vobis sicut Absalon. Dixi et facta sunt, dicam et fiet.

Dicite, dicite: Bonus est Dominus. Et ego dico: Terribilis est Dominus; *videbit peccator et irascetur, dentibus suis fremet et tabescet.*

Dicite: Patiens est Dominus. Et ego dico: Dum patientia ejus abutimini, thesaurizatis vobis iram et furorem ejus.

Dicite: Cognovit Dominus figmentum nostrum, recordabitur quoniam inanis pulvis sumus. Et ego dico: Regnum cœlorum vim patitur, et violenti rapiunt illud.

Dicite: Jugum Domini suave est et onus ejus leve. Et ego dico: Qui non bajulat crucem suam et venit post me, non potest meus esse discipulus.

Dicite: Vult Dominus omnes salvos fieri. Et ego dico: Reddam unicuique secundum opera ejus.

Verumtamen additis: Latro moriens conversus est, veniam consecutus est, salvatus est. Utique unus ille latro vobis offertur ne desperetis, sed unicus ut præsumere cessetis.

5. Audite, duri corde: Grandis præ omnibus illa gratia est quæ inveterati peccatoris conversionem operatur, majusque miraculum est quam mortui quatriduani et fetentis resuscitatio.

Qua fronte autem tam speciale donum sperare poteritis, ubi peccata peccatis addideritis et superaddideritis, et sic mensuram iniquitatum vestrarum impleveritis?

Ubi non una vice, sed tot dierum et annorum vicibus, scientes et pertinaces, Filium illius, a quo bona cuncta procedunt, Patris crucifixeritis et ostentui habueritis.

Ergone in fine vos ut amicos habebit Filii illius dilectissimi amantissimus Pater? Ergone vobis præstantissimum donorum suorum elargietur?

Nolite præsumere: malos male perdet, sicut olim impium Jerusalem subvertit.

Et cum triumphare de vestra impietate voluerit, non parcet ultra et pœnitudine non flectetur; neque enim homo est, ut agat pœnitentiam comminationum suarum.

6. O charissime! audisti quæ peccatori-

bus de Dei misericordia præsumentibus imminent mala ; vidisti quoniam in momento, in ictu oculi sicut Sodoma et Gomorrha punientur.

Tu igitur cum justo Lot discede e medio illorum, ut non pereas in illorum scelere.

Sperans in Domino quoniam bonus est, sed timens Dominum quoniam justus est, convertere statim et ne differas de die in diem.

Bonum operare, certa viriliter dum tempus habes, sciens quia nemo coronabitur nisi qui legitime certaverit.

CAPUT XXXIV.

De Dei amore.

1. Si vis, fili mi, vitam æternam possidere, absolute necesse est ut Dominum Deum tuum diligas. Utique charitas omnium præcipuarum virtutum major est, et absque illa nulla alia cœlo digna est.

Nec summa misericordia, quæ in cibos pauperum omnes facultates distribueret, nec rigorosissima austeritas, quæ corpus exinaniret et destrueret, sine charitate prodesse possunt.

Propter hoc, ego qui volo te salvum fieri et ad agnitionem vultus mei in qua summa beatitudo tua est pervenire, tibi præ omnibus mandatis, primum et maximum de amore Dei tui dedi mandatum, dicens : Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, et ex tota anima tua, et ex tota fortitudine tua.

2. Fili mi, quantum de hoc uno necessario deberes esse sollicitus ! Forsitan tamen jam ætate provectus es, et vix hucusque de Deo tuo diligendo curasti.

Fortassis quidem quædam bona opera fecisti, et idcirco te justum ac securum de salute tua credis, fortassis etiam justus diceris, et nomen habes quod vivas ; si tamen Deum non amas, in rei veritate miserabilis es, et pauper, et cæcus, et nudus, servus vere inutilis, in tenebras exteriores ejiciendus.

Suadeo igitur tibi, ut probes spiritum tuum et videas utrum tibi non desit aurum amoris ignitum et probatum.

Suadeo et præcipio, ut si deprehenderis te illud non habere, omni qua potes diligentia satagas hoc a me emere, ut vere locuples fias.

Quære, quære hanc pretiosissimam margaritam ; digna est profecto ut vendas omnia quæ possides ad comparandam illam.

3. Vide, dilecte mi, quomodo sis affectus erga ea quæ tibi chara sunt : vide quomodo de amico, de optimo parente sentias, quomodo de talibus temporalibus bonis, de talibus honoribus, de specialibus deliciis, vide quomodo erga hæc te geras.

Amas illa ex corde ; cæteris rebus hæc anteponis, nolles ea perdere, et alia quæcunque potiusquam is a. Si cætera perderes, parum curares ; si hæc autem, valde desolareris.

Amas illa ex anima, libentissime de his cogitas, exsultas quod hæc possideas, cum jucunditate illa contemplaris.

Amas illa ex viribus tuis ; mentis et corporis facultates impendis, ut vel bona hæc compares, vel comparata augeas, vel aucta conserves.

Sic utique amat avarus aurum, sic superbus honores, sic voluptuosus delicias, sic optimus filius dilectum parentem, sic parens charissimum filium, sic quilibet affectus est erga illud quod in veritate amat.

4. Tu, qui Deum tuum super omnia amare debuisti, vide et judica nunc utrum hucusque illum vere amaveris : respondeat cor tuum.

Num Deum omnibus prætulisti, omnibus pluris amasti, nihil adeo reformidans quam ipsius amicitiam per peccatum amittere, paratus ad omnia dimittenda potius quam eum offendere ?

Sic est omnis qui vere ex corde Deum amat. Non persecutio, non gladius, non fames, non prospera quæque mundi, non adversa, non quilibet charissimus potest eum a Domini charitate separare.

Aut si præ humana fragilitate contigerit eum peccare et sic offenderit dilectissimum Dominum, dolore vehementi torquetur, non potest consolari donec deleta iniquitate in gratiam et amicitiam Dei redierit.

Iterum, fili mi ; num Deum ex tota mente dilexisti ? Pro deliciis habens ejus esse memor, de eo cogitare, cum ipso per orationem conversari.

Sic est omnis qui diligit Dominum : exsultat utique ille attendens ad ejus mirabilia, præsentiam ipsius memorans, in conspectu ejus ambulans, visionem illius sperans et eam, sicut cervus fontes aquarum, anhelans.

Num tandem Deum ex totis viribus amasti ? Animam et corpus ipsius voluntati submittendo, te totum in mandatorum ejus observatione impendendo.

Sic est omnis qui vere diligit Deum. Ille enim sciens quoniam qui dicit se amasse Deum et mandata ejus non custodit mendax est, studet ea quæ Deo placita sunt semper facere, nec permittit ut mentis suæ facultates aut corporis sensus a Dei servitio et cultu declinantes ad ea quæ Deus prohibet aut odit divertant.

5. Quam pauci sunt, fili mi, qui hæc faciunt ! Quam multi, econtra, nihil minus timent quam a Deo per peccatum separari ; nihil minus lugent quam quod Dei amicitiam per crimina sua perdiderint !

Igniti sunt et ardent ad quælibet terrena, frigescunt vero et torpescunt ad omnia quæ Dei sunt.

Dicunt quidem se Deum amare : at mendaces sunt ; de Deo quippe cogitare, aut

Deum orare onus ipsis est et fastidium, de terrenis meditari et disserere beatitudo; mundus ipsis omnia, Deus nihil, aut saltem pro minimo est.

Terrena tantum anhelant, pro terrenis laborant, sudant, vires exerunt, mentem sollicitudinibus gravant : pro Deo autem nihil plusquam jumenta insipientia, quibus similes facti sunt operantur.

6. O insensati ! quis vos fascinavit sic averti a veritate et falsitatem vanitatis sequi ? Erratis certe sicut oves quæ perierunt; venite, convertimini ad Dominum, diligite eum et vivite.

Audite me : diligitis creaturas, quia bonæ, quia pulchræ vobis videntur ; sed quanto earum Creator et dominator his speciosior est et melior ! Justa judicate, filii hominum. Dominus Deus solus optimus est; amate eum super omnia : hoc dignum, æquum et justum est.

Diligitis eos qui vos diligunt, qui vobis benefaciunt. Deus autem vos creavit, ipse vos conservat, vobis providet. Quid, quæso, omnia benefactorum vestrorum dona sunt, si cum his conferantur ? Umbra, nihil. Amate ergo super omnes Dominum, qui maximis vos implevit et implet quotidie bonis.

Diligitis eos qui in necessitatibus vestris rogati vos adjuvant; ecquis autem sicut Deus vobis succurrit ? Ipse est qui respiciens de cœlo super filios hominum, videnque ipsos multis obcæcatos tenebris, multis fatiscentes infirmitatibus misertus est vestri.

Et prævenions petitiones vestras misit Filium suum de cœlis ut subveniret vobis.

Imo sic dilexit vos ut Filium hunc unigenitum pro vobis traderet opprobriis et doloribus saturandum, morte afficiendum, cujus doctrina illuminaremini, gratia sanaremini, morte viveretis.

Amate ergo super omnia Dominum, cujus summa misericordia ita prævenit vos, cujus charitas erga vos sic apparuit.

Diligitis eos qui de divitiis suis aliquid vobis erogant aut partem hæreditatis quam morientes relinquent, vobis assignant.

Ecce autem Deus non argentum, non aurum suum tantum vobis dedit : sed sic dilexit vos Filius Dei, Deus verus de Deo vero, ut seipsum pro vobis tradiderit, ut ipsum sanguinem suum pro vobis effuderit.

Aspicite nascentem, nudum, derelictum; sic egenus factus est, ut vos divites essetis.

Aspicite pendentem et morientem; sic oblatus est quia ipse voluit ut vos per hoc regni cœlestis hæredes constituemini.

7. O altitudo divitiarum bonitatis Dei, in quo omnia mirabilia et desiderabilia sunt, et ex quo et per quem proveniunt nobis omnia !

Nihil certe, optime Deus, habent creaturæ tuæ bonitatis, si tecum conferantur, nihil pretii aurum, nihil splendoris pretiosissimi lapides, nihil jucundi terræ totius pulchritudo, nihil magni mare.

Nihil mirandi cœlum, nihil sol, nihil astra, nihil majestatis principis aut regis dignitas, nihil suavitatis omnium instrumentorum sonus, nihil saporis omnium conviviorum deliciæ, nihil bonitatis optimi parentes, nihil amabilitatis selectissimi amici, nihil boni prorsus totus mundus habet in conspectu tuo.

Abstrahe ergo, optime Domine, qui potentissimus es, abstrahe, quæso, cor meum a cæteris omnibus extra te, et fac ut tam plene tibi sim quam tu mihi.

Scis, Deus meus, quoniam positus sum contrarius tibi, scis quoniam sicut spiritus meus vellet esse totus ad te sursum, sic caro mea semper quærit recedere a te deorsum. O Domine ! factus sum mihimetipsi nimium gravis.

Succurre mihi, æterna bonitas, ut nulla me amplius moveat vanitas; fac ut terrenis contemptis, te unum super omnia amem ; fac ut nihil diligam nisi propter te.

O Deus meus ! En unicum desiderium meum. Hoc est, Domine, quod jubes, da quæso quod jubes : da ut sic amem te.

Absque hoc vivere mihi fastidium et dolor est, et potius mori lucrum.

Domine, Domine, cupio dissolvi et esse tecum, nec enim unquam te perfecte amabo, nisi in cœlo.

CAPUT XXXV.

De dilectione proximi.

1. Tu scis, fili, quanta Pater meus te dilexerit charitate : ipse me Filium suum unigenitum misit in mundum, ut tu per me viveres.

Non autem tibi Pater istud contulit beneficium, quia dilexeras eum : at ipse prior dilexit te.

Sed et ego, fili, te summopere dilexi. Non ignoras certe quam libenter, quam amanter me pro te tradiderim.

O charissime ! si sic te dileximus, tu quoque debes fratres diligere.

2. Utique debes. Dixi enim : ***Mandatum novum do vobis, ut diligatis invicem, sicut dilexi vos.***

Utique debes. Hoc est enim potissimum præceptum meum, ut sic faciatis.

Et si feceritis, in hoc cognoscent omnes quia discipuli mei estis : si autem non feceritis, in morte manebitis.

Dilige, fili, dilige, et sufficit. Et ego in te manebo, et charitas mea in te perfecta erit.

Et quomodo me, quem non vides, diligere poteris, si fratrem tuum quem vides, non amaveris ?

3. Tu scis, dilecte, quoniam homo ad similitudinem factus est sui conditoris.

Si ergo bonus es Dei filius, ama fratres qui tibi ejus exhibent imaginem.

Tu scis quoniam tu et fratres tui empti estis magno sanguinis mei pretio : per hunc

homines abluti sunt, reconciliati sunt, sanctificati sunt.

O! si tibi Redemptor omnium dilectus est, quomodo redemptos posses non amare? Redemptos, inquam, et Jesu purpuratos sanguine.

Tu scis quoniam Spiritus sanctus habitat in fratribus : per hunc Dei ipsius templum effecti sunt.

O! si vere concupiscit et deficit anima tua in atria Domini, ostende dilectionem, amando eos qui Dei optimi viva templa sunt.

Tu scis quoniam tu cum fratribus tuis unum corpus es, corpus quidem sanctissimum, corpus Christi et membra de membro.

O fili! si tu verum es membrum, dilige fratres tuos, qui ejusdem corporis membra sunt.

4. Dilige fratres, gaudio gaudens de omni eorum bono, sincere dolens de quocunque eorum malo.

Dilige eos, omnia ipsis fausta ex corde optando, cunctorumque adversorum liberationem ipsis vovendo.

Dilige, sed audi, et cave ne unquam obliviscaris : dilige eos sicut ego vos dilexi.

Attende ergo, fili, quomodo ego inter homines pertransiverim, et quomodo omnibus benefecerim, ut tu similiter facias.

5. Ubi caro factus fui, et cum hominibus conversatus, videns vidi afflictionem eorum et misertus sum.

Cæcis visum, claudis gressum, surdis auditum, infirmis sanitatem, famelicis panem, possessis a dæmone liberationem, mortuis vitam, in tenebris sedentibus lucem paterne offerebam.

Oves errabundas revocavi : peccatores ad pœnitentiam stimulavi.

Modo flebam, modo clamabam, modo anhelans fatigabar, modo comprehendebam, modo complectebar. Sic dilexi.

6. Dilexi flens cum vidua Naim; dilexi infremens præ turbatione cum Lazari sororibus; dilexi miserans super infirmo prope piscinam.

Dilexi providens sponsis vinum non habentibus, dilexi capturam conferens piscantibus.

Dilexi super futura desolatione Jerusalem ejulando, dilexi meipsum hominibus in sacramento manducandum dando.

Dilexi proditorem osculando, Petrum me negantem respiciendo; dilexi pro crucifigentibus me in ipsa cruce orando, dilexi salutem hominum morte mea consummando. Sic dilexi.

7. O Jesu charitas vera! Jesu in quo omnis amoris plenitudo inhabitat! O quam potenter me ad amandos fratres allicis, quando mihi cordis tui amantis detegis incendium!

Absit, benignissime, absit ut unquam fratribus faciam quod mihi fieri nollem! Absit ut iis denegare audeam quod mihi fieri vellem!

Verum, Domine, charismata adhuc meliora deinceps æmulabor. Proximo meo facere conabor sicut tu eidem fecisses : curabo ut ei nunquam faciam, quod tu ipsi nunquam fecisses.

Satagam ut omnibus benefaciam : quatenus non verbo tantum neque lingua, sed opere et veritate diligens inveniar.

Congaudebo gaudenti, compatiar afflicto: in omni necessitate, secundum virtutem et facultatem meam, quemlibet juvabo.

8. Bene, dilecte, si hoc feceris, vere amicus meus eris.

Verum attende tibi a callida et decipiente natura : multorum quippe solet illaqueare charitatem.

Dilige, inquit illa : at diligentes te dilige. Sed ego dico tibi : Si tu dilexeris tantum eos qui te diligunt, ethnicis melior non eris.

Dilige omnes, dilige ipsos qui te odio prosequuntur : sciens quia ego te, cum inimicus meus esses, Patri meo reconciliavi.

Benefac, ait natura : sed benefac illi qui tibi aliquando reddet. Ego autem dico : Benefac omnibus, benefac gratis, nihil inde sperans.

Ego, dilecte, filios enutrivi : ipsi autem spreverunt me. Si ergo ille cui benefeceris, tibi postea quid mali faciat, non idcirco te pœniteat benefecisse : propter me enim ipsi benefecisti, ego vidi, et reddam tibi.

Dicit tandem natura : Talis inimicus pervicax est, saltem ipsi ultra ne benefacias; non enim a malefaciendo tibi desistet.

Et ego dico tibi : Si esurierit inimicus tuus, ciba illum, si sitit, potum da illi. Benefac ei, non usque septies, sed usque septuagies septies.

Sic vince in bono malum : sic imitare Patrem tuum cœlestem, qui solem suum oriri facit super bonos et malos.

CAPUT XXXVI

De orationis necessitate

1. Vere infirmus es et pauper, fili mi : et nisi ego adjuvero te, peribis certe in infirmitate tua.

Non igitur quasi ego tui indigerem, sed quia tu mei indiges, dixi tibi : Pete et accipies, quære et invenies, pulsa et aperietur tibi.

Quis est, charissime, quis est rex in terra qui ad subditos suos tale mittat eloquium?

O! si princeps unus tam bonus quam dives et potens tibi diceret : Veni, amice, aurum mihi multum est, honores in manu mea sunt, deliciæ domum meam implent.

Tantummodo accede ad me ; postula, et dabitur tibi mensura auri supereffluens, et accipies secundum locum in regno meo, et in palatio meo mecum habitabis, et in omnium bonorum abundantia vives.

Dic, fili mi, num abires retro? Num discederes tristis? Num a petitione abstineres?

Curreres profecto gaudens, et os tuum dilatans clamares : Fiat, princeps, secundum verbum tuum ; da divitias, da honores, da delicias.

Et si iterum gravissimo ægrotares morbo, sciresque quemdam esse peritissimum et

optimum medicum; qui omnes rogantes se sanat,

Num rogare eum omitteres? Non, procul dubio, non : sed obsecrares, sed supplicares, ut te sanaret.

2. Fili mi : ergone in verbis meis minus confidis quam in mortalis alicujus hominis promissis, potentia, bonitate, peritia confideres?

Absit, inquis. Quid, charissime? Quare dicis, absit, cum tamen in rei veritate hoc ipsum facis?

Audi me : nonne dixi tibi : Amen, amen, quidquid orans petieris, crede quia accipies, et fiet tibi; utique, pete : et dabitur tibi?

Et tu hoc verbum meum non ignoras; et tamen ad orandum tardus es, imo tibi oratio onus est, et vix ad illam recurris, nisi aut necessitate aut præcepto urgente.

Et quando debitæ orationi vacas, quasi operosius et tædiosius omnium negotium perficeres, ad finem festinas, tempus nimis longum tibi videtur.

Ubi fides tua? dilecte mi, ubi fiducia tua in me? ubi desiderium bonorum quæ ego tibi offero?

Verte te ad pauperes : vide quomodo obsecrant, quomodo instant, quomodo per petitiones suas fiunt importuni.

Isti utique te condemnant qui minutum unum aut duo tam enixe postulant, nescientes tamen utrum consecuturi sint; dum tu tot et tanta tam pigritanter, tam tepide, tam oscitanter petis, sciens tamen quod, si rite postulaveris, certissime obtinebis.

Unde sic, charissime? Unde? nisi quia superna bona non ut æquum est facis, nisi quia terrena tantum amas et cœlestia non sapis.

Convertere, convertere, amice, et ratione, religioneque ductus dic intra te : En filii tenebrarum me lucis filio prudentiores in generatione sua sunt!

O quam ardenter vanitatem quærunt! quam ferventer falsa terræ bona postulant!

Erudire, erudire, anima mea : pudor sit tibi quod vani vanitatem pluris faciant quam tu solida gratiæ et gloriæ bona.

Pudor sit quod dum isti, de consecutione incerti, adeo tamen enixe petunt, tu de precum tuarum successu securissima, vix tamen petas.

Pudor sit quod dum mundani peritura, transeuntia adeo sollicite quærunt, tu æterna postulare adeo fastidias.

3. Si autem pudor iste te ad orationem nondum movet, fili mi, audi, audi Deum tuum præcipientem, et obedi.

Ego sum Dominus Deus tuus, inquit; et tu creatura mea; Dominum Deum tuum adorabis et illi soli servies, illumque diliges ex toto corde tuo, ex tota mente tua et ex totis viribus tuis.

Ora ergo et non deficias, orationi insta, omni tempore orans; nisi quippe oraveris, Dominum non adorabis, Domino non servies, Dominum non amabis.

Nulla est, fili, gens tam fera, tam barbara, quæ non sciat Deum absque oratione coli omnino impossibile esse.

Transi, dilecte, ad insulas Cethim, et hoc experimento comprobabis; transi ad loca quæ in tenebris idololatriæ adhuc sepulta jacent, et conspicies, vel ibi supremum numen precibus adorari et flecti.

Ubique profecto templa, ubique dies et horæ ad orationem indictæ.

Et tu, charissime, qui veram Dei scientiam habes, qui Dei filius adoptivus es, qui ejus sanguine es redemptus, innumerisque ab ipso gratiis cumulatus; tu minus eidem redderes quam ethnicus aliquis, quam idololatra cæcutiens!

Et dum isti orant, tu sileres! nec vel mane, nec vel vespere cor ad Deum levares, benedicens, rogans, gratias agens, veniam petens!

O ingrate! o omnium ingratissime! qui luce solis uteris, quin illum, qui solem oriri facit et dirigit, adoraveris.

O incaute! qui tenebris noctis te committis, quin placare curaveris illum qui tibi potest tenebras noctis in mortis ipsius tenebras convertere.

O insensate! qui cum tot indigeas adjutoriis, nequidem oculos levas in montes ut inde veniat auxilium tibi.

4. Nosce te ipsum, charissime. Quis es tu? Miserabilis homo natus de muliere, brevi vivens tempore, multis repletus miseriis, ad quodlibet malum pronus, boni per te incapax,

In multa forsan hucusque prolapsus crimina, fortassis etiam nunc gehenna ignis dignus, et in illam detrudendus si subito moriaris.

Et tu in talibus constitutus angustiis nequidem clamas, nequidem ingemiscis, nequidem sentis, nequidem attendis.

Evigila qui dormis : aperi oculos tuos et vide infirmitatem tuam, et miseriam tuam, et omnia peccata tua, et cuncta pericula in quibus versaris.

Hisque perterritus disce invocare Dominum ut in adjutorium tuum intendat, et ad adjuvandum te festinet, sciens quia sine ipso nil potes, sed omnia in eo te confortante valebis.

Disce peccata tua coram eo lugere, deprecans, obsecrans ut in judicium tecum non intret, sed dimittat tibi tantas, quibus gravaris, iniquitates, sciens quia apud ipsum misericordia et copiosa apud eum redemptio.

Disce semper et omni tempore orare, quia continuæ miseriæ tuæ sunt, et continua pericula, quia de propitiato peccato sine metu esse non debes.

5. Qualiscunque autem et quantacunque sit miseria tua, scito te in oratione efficacissimum habere remedium.

Hæc enim adeo potens est, ut ipsius omnipotentis Dei iram valeat sistere, manusque quasi ligare.

Et si de hoc ambigis, memento Moysis, qui, cum olim Dominum iratum deprecaretur, audivit eum dicentem : *Dimitte me ut*

irascatur furor meus. Et perseverante Moyse, victus oratione ejus placatus est Dominus.

Sic et Aaron et aliorum multorum precibus manifeste indulgens Deus, tibi spem firmissimam in orationis efficacia præstitit.

O! si importunis hominum petitionibus ipsi pessimi homines, ipsi iniquitatis judices, sicut scriptum est, vincuntur, quanto magis, Pater, qui in cœlis est, exaudiet orationes servorum suorum, et dabit bona petentibus se!

6. Inexcusabilis ergo eris, o homo! si peribis, quia gratia ad quamcunque pravitatem corrigendam, ad quemcunque passionis impetum mitigandum et coercendum necessaria, rite oranti nunquam denegatur.

Ora igitur, ora indesinenter. Ora si malus es, ut bonus fias; ora si bonus es, ut in bonitate perseveres.

O fili mi! si in oratione perseveraveris, certissime usque in finem in sanctitate quoque perseverabis, tandemque salvaberis.

Memento istorum, et ea frequenter in corde tuo recole.

CAPUT XXXVII.

Quomodo orandum sit.

1. Usquequo, inquis, fili, usquequo, Domine, clamabo et non exaudies? Vociferabor ad te et non salvabis?

Peto, et non accipio : ergone verbum tuum revertetur ad te vacuum? verbum hoc, Deus meus, quod toties dixisti : Amen, amen, quidquid orantes petitis, credite quia accipietis, et fiet vobis.

2. O charissime! verbum quidem hoc meum est, et ego implebo illud; certissime implebo; dummodo tu recte postulaveris.

Petis, fili mi, et non accipis, eo quod male petas : utique male : malus quippe quandoque petis, mala nonnunquam postulas, male sæpius precaris, et quomodo possem ego tales exaudire orationes?

Inclina aurem tuam, dilecte, et intellige. Quantumcunque tu bonus sis et liberalis, si tuus infensissimus hostis ad te veniret, et ira furoreque contra te tumens a te postularet dona quæ nonnisi amicis dares; quid responderes illi?

Quid? Certe hoc : Vir nequam! cessa odisse me, cessa me persequi, reconciliare, te amicitia mea prius dignum exhibe : tunc pete, et accipies.

Justum hoc, inquis, fili mi. Ergo judica teipsum.

Quando tu in peccatum grave lapsus es, quando præsertim in peccati consuetudine et amore vivis, inimicus meus es, abominabilis quidem inimicus; odio enim sunt mihi impius et impietas ejus.

Ubi ergo tunc absque prævio dolore, absque præmissis lacrymis, et quin illa quæ contra me geris arma deposueris, accedis ad me ut dona amicis meis parata postules, non mirum si non exaudiaris.

Peccata tua dividunt inter me et te, nubes sunt quæ impedit ne oratio transeat et ad me perveniat.

Vis petere et accipere? Dole de peccato, depone arma, dimitte consuetudinem, cessa peccare et inimicari, luge, propone meliora.

Cum hoc feceris, veni et clama : Abba Pater; redibis exsultans et cantans cum David : *Audivit Dominus, et misertus est mei, Dominus factus est adjutor meus.*

Sed ais : Ergone ille solus qui justus est, petet et accipiet? Neutiquam, fili mi : peccator certe erat ille publicanus qui percutiebat pectus suum clamans : Deus propitius esto mihi peccatori, et tamen exauditus est; descendit quippe in domum suam justificatus.

Peccator, inquam, erat, sed attende : jam in intimo corde contritus, humiliatus, meliora æmulabatur. Si tu quoque in peccatis es, fac similiter : et deinde fiducialiter ora.

3. Vide etiam quid velis a Domino petere. Sæpius quippe exauditus non es, quia non bona sed mala postulasti, quæ ego bonus nolui tibi impertiri et quæ nonnisi iratus tibi concessissem.

Scis quia pater ego sum. Ergone tibi serpentem darem? Ergone scorpionem porrigerem?

Absit, inquis, quod talia petam a te, Domine. Quid, fili? nonne hæc ipsa postulasti ubi toties et tam suppliciter pro bonis temporalibus consequendis deprecatus es?

Petebas divitias : et ego sciebam quoniam si tibi concederentur, tu accepta hac desiderata substantia abires in regionem vitiorum longinquam, et viveres luxuriose, sicut ille prodigus qui olim portionem a patre obtinuerat.

Deposcebas terrenos honores : et ego prævidebam quoniam si fieret tibi sicut volebas, tu superbia intumesceres et ostenderes te, tanquam si fores Deus.

Postulabas firmam sanitatem : et ego videbam, quod si robustus fiores et absque ulla viveres infirmitate, brevi obliviscereris sancti timoris Domini, imo Dei ipsius creatoris tui, nec amplius novissima tua memorareris.

Vide quomodo hæc postulando serpentem et scorpionem petebas. Necessaria utique tibi erat illa in qua degebas et a qua liberari volebas mediocritas, paupertas, humiliatio, morbus aut alia miseria, pro qua te exaudire nolui.

O si primum regnum Dei et justitiam ejus petiisses, dedissem utique, prætereaque cætera necessaria adjecissem tibi.

4. Verumtamen, ais, temporalia etiam postulare illicitum non est. Non, fili : sed ante omnia, quæ sursum sunt sapienda et petenda sunt; postea autem terrena necessaria etiam postulare fas est; sed juxta voluntatem Patris qui in cœlis est.

Ipse enim Pater melius scit quam tu quid tibi expediat, majorque est ejus pro te sollicitudo quam omnis cura quam tu ipse pro te gerere potes.

Jam vides quid rogare debeas : talia pete,

et mala non petes, et exaudieris dummodo religiose poscas.

5. Tu scis, charissime, quia ego olim discipulos meos increpabam dicens : Usquemodo non petistis quidquam ; petite : nonne et teipsum merito increpare possem, adjiciens : Usquemodo sæpius male petiisti, male orasti?

Fili mi, nonne multoties similis effectus es istis qui orant quidem voce, sed non orant spiritu, non orant mente, imo qui incomposito corpore, vagis oculis, velocissima edunt verba, ad alia attendentes, quandoque cum aliis confabulantes et ridentes, mala forsan crimina meditantes, idola vanitatis et voluptatis aspectibus fortassis colentes, et scandalum plebi meæ præbentes?

Quid hoc, fili ? hoc non orare sed insultare est. O ! si ad aliquem ex terræ regibus sic supplex accederes, putas, exaudiret te ? Non sane, sed quasi læsæ majestatis reum juberet te a satellitibus suis comprehendi et torqueri, saltem a conspectu suo amoveri.

Et tu sic loqui audes ad Dominum Deum tuum, cum sis pulvis et cinis ! profecto oratio talis tibi fit in peccatum, nec mirum quod non exaudiaris.

Noli, dilecte, noli sic orare ; alias avertam faciem meam a te. Quinimo quia zelus domus meæ comedit me, exsurgam contra te, et in ira et in furore te arguam, atque corripiam.

Memento, memento, quomodo vendentes et ementes in templo olim corripuerim et flagellis exceperim ; quanto magis peccantes in eo percutiam ! Væ, væ eis qui domum orationis sic polluunt !

Cum igitur orare volueris, compone corpus tuum, compone mentem, compone cor ; et præsentiæ omnipotentis Dei, optimique Patris cœlestis memor, pie, attente ac devote vota precesque effunde : sic exaudieris.

6. O Christiane ! o fili lucis ! si necdum sat percipis quomodo debeas orare et petere, ut accipias, audi filiam tenebrarum orantem et disce rite orare.

Audi, inquam, Chananæam illam, quæ olim a finibus Tyri et Sydonis egressa ad me properavit. Clamabat, præ desiderio utique. Sic tu cum oraveris, primum vehementer desidera exaudiri, quoniam viris desideriorum libenter intendo.

Et quid clamabat mulier? Miserere mei, quia filia mea male a dæmonio vexatur. Attende quomodo potentiam meam confitetur, quomodo in bonitate mea confidit, quomodo liberationem a dæmonio præ omnibus postulat beneficiis.

Sic et tu, cum firmissima fide, cum intima fiducia precare ; ante omnia petens quæ saluti tuæ necessaria sunt, ut libereris a malo, ut in tentationem non inducaris, ut convertaris.

Clamanti autem mulieri non respondebam verbum. Et illa perseverabat clamans.

Disce ergo et tu, ubi non statim exaudiris, in oratione perseverare ; scriptum quippe est : Petite, quærite, pulsate, sine intermissione orate.

Perseverantem vero mulierem quasi dure allocutus sum, hanc canibus assimilando. Illa autem se magis adhuc indignam et vilem existimans, ipsis canum catellis se parem faciebat.

Vide, vide humilitatem ejus, et disce humiliter petere, quoniam scriptum est : *Oratio humiliantis se nubes penetrabit.*

Charissime, si secundum hoc exemplar feceris, si sicut illa Chananæa oraveris, audies Dominum respondentem : O fili ! magna est fides tua, fiat tibi sicut vis. Videbis utique, quia qui sic petit, accipit ; qui sic quærit, invenit ; et sic pulsanti aperitur

CAPUT XXXVIII.

De Oratione Dominica Pater noster.

1. Fili mi, si omnium hujus mundi regum maximus, potentissimus, locupletissimus et beneficentissimus statuisset te in conspectu suo admittere, ut petere ab eo posses quæcunque necessaria, quæcunque bona, quæcunque utilia :

Tu autem puer esses, nesciens quid peteres, nec quomodo peteres. Et veniret ad te, non unus de familiaribus regis hujus, sed ipse filius ejus, qui esset sapientissimus, diceretque tibi :

Amice, scio quia pater meus optime erga te dispositus est ; scio quia tibi hanc gratiam fecit, ut in conspectu ejus apparere possis et ab eo bona petas.

En, dilecte, venio ut indicem tibi ea quæ ab ipso præ cæteris postulare debeas, quoniam tibi præ aliis necessaria, bona et utilia sunt.

Te quoque edocere volo quo eloquio ad postulandum uti oporteat. Novi quippe perfectissime patrem meum, scioque quibus præsertim verbis flectatur, quibus efficacius ad impertiendum moveatur.

2. Dic, charissime, si istud ita contingeret, quam diligenter auscultares sermones hujus benignissimi principis, quam diligenter in sinu memoriæ tuæ absconderes ea quæ petenda esse indicaret, et verba regi patri placentia quæ tibi traderet !

Thesaurum maximum te crederes possidere, et ardentissime anhelares diem in qua apparere ante faciem regis posses, tantaque bona tam efficacibus verbis postulare.

3. Fili mi, dilata cor tuum et exsulta plus adhuc. Non rex terrenus aliquis, sed cœlorum Dominus, Deus altissimus paratus est ut te in conspectu suo admittat, quatenus omnia quibus indiges ab eo postules.

Ut vero tu qui cæcus es a natura, et sine intellectu in iis quæ Dei sunt, scias quid petas et quomodo petere debeas, ipse unigenitus æterni Patris Filius venit, qui te erudivit indicans ea quæ optima et præ omnibus postulanda sint, tradensque ipsa efficacissima verba quibus illa peti debeant.

Ipse Dei sapientia Jesus, qui solus Patrem cœlestem optime novit, dixit tibi : Sic orabis illum :

Pater noster, qui es in cœlis : sanctificetur

nomen tuum. Adveniat regnum tuum. Fiat voluntas tua, sicut in cœlo et in terra. Panem nostrum supersubstantialem da nobis hodie : et dimitte nobis debita nostra, sicut et nos dimittimus debitoribus nostris. Et ne nos inducas in tentationem. Sed libera nos a malo. Amen.

4. Quanta fide, quanta religione, quanto affectu, quanta fiducia debes, fili mi, sacram hanc orare formulam!

Certus enim es quia nihil Deo acceptius, nihil tibi melius et salubrius potes petere, quam illa quæ per eam postulantur.

Certus es quia nullam precem Deo placentiorem fundere vales, quam eam quæ a dilectissimo ejus Filio edita est.

Certus es quia ubi illam pronuntias, Pater cœlestis Jesum ipsum per os tuum loquentem audit.

O felix nimium homo! qui per ipsam Jesu orationem accessum ad Patrem tam facile potest habere.

Felix nimium anima! quæ ipsa Jesu verba sicut pretiosissimum incensum potest in conspectu Altissimi dirigere.

Felix nimium lingua! felicia labia! quæ ipsos Jesu sermones proferre queunt.

5. Sit tibi, fili mi, pretiosa oratio hæc super aurum et topazion. Per hanc pete, per hanc quære, per hanc pulsa; et accipies, et invenies, et aperietur tibi.

Per hanc lauda Deum, per hanc benedic, per hanc gratias age, per hanc veniam precare; et gloriam Deo dabis, et tibi pacem promereberis.

Memento autem, charissime, quia scriptum est : *Maledictus qui facit opus Dei negligenter.* Num ergo benedicetur ille, qui orationem Dominicam tepide, perfunctorie, cursim, summis labris, absque pietate recitat? Certe non, fili mi.

Time, time, et cum omni qua potes religione hanc orationem recita. Sunt enim de quibus dicitur : *Fiat oratio eorum in peccatum.*

Cave ne sis unus de istis : et ideo quando orabis prout te Dominus docuit, satage ut ores in spiritu et veritate sicut ipse præcepit.)

CAPUT XXXIX.

De sacrosancto missæ sacrificio.

1. Laudate, filii mei, jubilate, servi mei, lætamini et exsultate in omni corde, electi mei : quoniam non jam inanes vitulos, aut infimas aliorum animalium hostias, Deo minus dignas super altare ejus imponere vobis datum est.

Sed hostiam, sed oblationem, sed holocaustum divinum, Deum ipsum verum Deo vero offerre penes vestros est sacerdotes.

Ecce non jam semel in anno pontifex in sancta intrat, nec jam in sola Jerusalem, soloque templo ejus sacrificium offertur, sed in omni loco sacrificatur et offertur oblatio munda.

Quæ longe melius quam Abel sacrificium loquens, Deum perfecta adoratione honorat et glorificat.

Quæ Cherubim et Seraphim gratiarum actiones transcendens, universa Patris cœlestis beneficia superexcellenti munere compensat.

Quæ holocaustum est omnibus antiquis holocaustis longe efficacius Deo placando, delendisque peccatis multo aptius.

Quæ penetrandis supernis nubibus, et deducendis e cœlo quibuslibet gratiis potentiorem vim habet quam omnis oratio, omniaque vota.

2. Talis est utique virtus hujus sacrosancti sacrificii, quod in novissima cœna ego ipse institui, monens, ut hoc faceretis in meam commemorationem.

Hoc igitur facite, filii mei : congregamini et venite hoc pascha celebrare mecum.

Venite et reddite Domino vota vestra, ipse enim in missa ipsa oblatio est, ibi præsentissimus est.

Iste Deus magnus Dominus, Creator vester; venite, creaturæ ejus, et exsultate ei. Iste Deus bonus, Salvator vester; venite redempti ejus, et jubilate ipsi.

Iste Deus terribilis, judex vester; venite, peccatores, præoccupare faciem ejus in confessione. Iste Deus benignus, pastor vester; venite, oves ejus, populus ejus, et colite eum.

Iste Rex regum, a quo bona cuncta procedunt, medicus summus, qui sanat omnes infirmitates et ipsos mortuos vivificat; venite, omnes qui laboratis et onerati estis, et ipse reficiet vos.

Venite : per hoc sacrificium confertur spiritualis gratia, reparatur in anima virtus amissa, et per peccatum deformata redit pulchritudo. Venite : et non tantum mentes vestræ, sed et corpora vestra vires mutuabuntur ampliores, si vobis utile Pater cœlestis judicaverit.

3. O quam dolendum, quam miserandum super tepiditate et negligentia tot Christianorum, quod non majori affectione trahantur ad missæ sacrificium, quod tot et tantorum fons est auxiliorum!

Quam dolendum, quod tam multi adeo parum advertant hoc salutare mysterium quod cœlum lætificat et mundum conservat universum!

Heu! cæcitas et duritia cordis humani, tam ineffabilem oblationem non magis attendere et ex quotidiana facilitate ad inadvertentiam defluere.

Quotidie enim offertur; et quot sunt qui adesse non curant? Qualibet hora sacrificatur, qualibet hora descendit Christus ad homines et propter homines; et quot sunt qui remanentes tota die otiosi nequidem pedem volunt movere ut ad Jesum accedant?

Vacat semper eis ut temporalibus incumbant negotiis, non vacat ut saltem per dimidiam horam Deum sui prodigum honorent.

O si hoc sanctissimum sacrificium in uno

tantum celebraretur loco, et ab uno tantum offerretur sacerdote in mundo, quanto putatis desiderio ad illum locum et ad talem Dei sacerdotem homines agerentur ut divina mysteria celebrari viderent ?

Nunc autem multi facti sunt sacerdotes et in multis locis offertur Christus, ut tanto major appareat gratia et dilectio Dei ad homines, quanto latius est sacra missa diffusa per orbem.

4. Nolite, filii Dei, nolite ultra despicere bonitatem ejus, nolite negligere gratiam ipsius. Satagite econtra ut quotidie quantum fieri poterit sanctissimis mysteriis intersitis, et hostiam immaculatissimam ac sanctissimam per manus sacerdotis Deo offeratis.

Accedite, accedite : et firma fide credentes juxta verbum Jesu, illum sub speciebus oblationis sanctæ vere adesse, cum omni religione ei capita vestra humilitate.

Et oculis mentis vestræ contemplantes eum qui æterna sanctorum beatitudo est, ac vestra olim etiam erit, si digni fueritis, cum ferventi pietate illum colite.

Et mirantes quomodo summus pastor, sicut nutrix filios suos, in missa vos fovere dignatur, cum ardenti charitate illum benedicite.

Petentes cum omni fiducia ea quibus indigetis, scientes quoniam ea petentibus se erogaturum promisit. Accedite quotidie, ut petatis quotidie, quoniam quotidie indigetis.

CAPUT XL.

De beatissima Dei Genitrice Virgine Maria.

1. Non te latet, charissime, quod, ubi venit plenitudo temporis, et Pater meus voluit me mittere ut fierem ex muliere, foremque sub lege ut eos qui sub lege erant redimerem ; ex omnibus terræ virginibus illam quæ præ cæteris perfecta, pura et sancta erat, mihi elegit in matrem.

Ut autem tanto honore digna foret, eam antequam conciperetur et nasceretur, misericordia sua jam prævenerat, efficiendo ut communis, quam omnes qui de Adami semine nascuntur ineluctabiliter hæreditant, peccati ejus macula in ea non esset.

Iterum conceptam et natam vas pretiosissimum et gratia prorsus plenum effecit.

Tandemque e terra migrantem, ad summum, qui puræ creaturæ concedi potest, sublimitatis et gloriæ gradum in cœlos evexit,

Supra omnes sanctos et virtutes et potestates illam omnium beatorum, imo cœli ipsius reginam constituens.

Quid tibi videtur, charissime ? Nonne æquum est ut ea tibi in terra prima post Deum in cultu sit, quæ in cœlo prima a Deo glorificatur? Utique æquum est.

Judica igitur quid religionis, quid devotionis, quid amoris, quid pietatis Mariæ matri meæ debeas.

2. Quoniam scriptum est : *Gloria hominis ex honore patris, et dedecus filii pater sine honore,* jam intelligere potes, dilecte, quod si Mariam honores meipsum filium ejus honoras, si autem inhonores eam, meipsum inhonoras.

Et cum iterum scriptum sit : *Quod uni ex minimis meis fecistis, mihi fecistis ;* iterum capere potes quantum me glorificabis, si illam quæ inter majores meos a Patre meo sine exceptione prima est, digne coluerís, quantæ impietatis contra meipsum fieres reus, si erga eam esses irreligiosus.

O si in judicio illi vocabuntur benedicti, qui in pauperes meos fuerint pii, quibus laudibus excipientur qui Matri meæ fuerint devoti ?

Si maledicti dicentur, qui erga pauperes meos fuerint duri, quali sententia ferientur qui erga Matrem meam fuerint impii ?

3. Vere, fili, rationabile omnino est obsequium illorum qui Mariam post Deum præ omnibus et super omnia colunt.

Perlustra cœlum : considera sanctorum omnium agmina, angelorum choros, apostolorum cœtum, martyrum exercitus.

Non invenies in ullo beatorum tantam meritorum copiam, quæ possit Mariæ meritis ac virtutibus coæquari.

Videbis utique innumeros Dei filios ; solam hanc invenies quæ Dei mater esse meruerit.

Videbis alios zelo, alios fortitudine, alios pudicitia, alios misericordia, alios austeritate pœnitentiæ fuisse insignes ; solam hanc observabis quæ omnibus omnino virtutibus superexcellenter claruerí

Et quid justius, charissime, quam quod filius optimam ex corde colat matrem ? scis autem Mariam, Matrem meam, tuam quoque matrem esse.

Utique ego Deus, a quo omnis paternitas est, hanc expressis verbis tuam matrem effeci, dicens : Ecce mater tua.

Nec hoc soli dilecto discipulo Joanni, sed et tibi et cæteris Adami filiis, quos redempturus veneram, ad Joannem loquens, effatus sum.

Et quid æquius quam ut verum et fidele Ecclesiæ membrum id operetur diligenter quod Ecclesia tota vult et præcipit ? Certe errare nequit qui votis Ecclesiæ annuit, ejusque jussa exsequitur.

Scis autem, charissime, quantum cupiat Ecclesia ut Maria Mater mea singulari religionis cultu colatur.

Vides enim quot in ejus honorem festa instituerit, quot societates et sodalitates sub ejus tutela fundaverit, quot templa Deo in ejus gloriam consecraverit, quot altaria sub illius invocatione erexerit, quoties quolibet die, fideles meos ad laudem ejus invitet.

O si Ecclesiam te ad Mariæ cultum adeo strenue sollicitantem non audires, vere sicut ethnicus et publicanus habendus esses.

Et quid rationabilius quam speciali religione illam colere, cujus cultum Deus ipse tot prodigiis et miraculis commendat ? Quis enim ignorat quot et quanta mirabilia soleat per Mariam operari ?

Nonne per hanc terræ sterili fertilitatem

annuit Dominus? Nonne per hanc tempestatibus, et ventis, et mari imperat? Nonne per hanc exercitibus dat victoriam, pestibus finem, regnis prosperitatem, hæresibus terminum præbet?

Totus orbis hoc agnoscit, hoc clamat: ubique signa in publicum testimonium adsunt.

Num digne satis in terra honorari potest illa quam cœlum sic honorat? Non satis profecto.

Et quid proficuum et utile magis, quam illam intima et præferventi devotione colere quam totus mundus cantat esse misericordiæ Matrem, post Deum spem hominum, præcipuam apud Deum advocatam, refugium peccatorum, salutem infirmorum, auxilium Christianorum;

Patronam adeo piam ut a sæculo auditum non fuerit quemquam sub ejus præsidium confugientem fuisse derelictum;

Protectricem adeo potentem quæ, cum caput draconis infernalis contriverit, potest quemcunque voluerit ab ejus furore et insidiis liberare, et liberat reipsa, cum nullus verus Matris Dei servus unquam perierit, sed nec ullus unquam periturus?

In his omnibus titulis laudes quas Mariæ dicit magistra veritatis Ecclesia, profecto adhuc agnoscis, charissime.

Et quid iterum sanius, sapientiusque, quam sequi innumerabilium sanctorum exempla et vestigia?

Quis vero ignorat quot et quanti in omnibus sæculis sancti erga Mariam fuerint devotissimi?

A Joanne dilecto discipulo meo, aliisque apostolis incipe, fili: et videbis turbam magnam, quam dinumerare nemo potest, ex omnibus tribubus et linguis cultui Mariæ deditam.

Imitator esto illorum, charissime: et sicut illi, sub sacro Mariæ præsidio sanctificaberis.

4. Vere, Domine, vere dignum, vere rationabile, vere æquum est magna religione tuam sanctissimam colere Matrem.

Vere post illud quod tibi exhibetur servitium nullum sanctius et utilius illo quod Mariæ redditur; nullum tibi gratius et a te magis probatum.

Ergo ut ea quæ tibi sunt placita faciam, me corde et animo sanctissimæ Virginis hujus cultui pro vita et ad mortem usque devoveo ac dico.

At, Domine, dirige me tu ipse in hac quam ostendisti mihi veritate; indicare mihi dignare quæ me oporteat facere, ut secundum voluntatem tuam in Mariæ cultu me geram.

5. Audi me, fili: Dominum Deum tuum solum adorabis, et illi soli cultu latriæ servies.

Noli ergo dare Mariæ, creaturarum quidem perfectissimæ sed tamen creaturæ, gloriam quæ soli Deo debetur.

Verum reddens quæ Dei sunt Deo soli, scito quod post illum nullum ens tibi deheat esse in tali æstimatione, honore, cæterisque religionis affectibus sicut Mater mea.

En, fili: illam in cœlis super omnes beatorum ordines in throno sedere feci, volens ut omnes ejus gloriam mirentur, merita laudent, potentiam revereantur.

Tu ergo, dilecte, ejus magnitudinem meditans obstupesce, virtutes considerans mirare, merita dinumerans lauda.

Superexcellentem gloriam, qua in cœlo fulget intuens, in terra etiam cultum ejus dilatare satage, cæteros ad illum verbis et exemplis tuis inducens, ac alliciens.

O fili! necdum ad ejus splendoris conspectum admissus es; hunc autem ex corde anhelans, interim Mariam quasi præsentem in imaginibus suis piissime saluta.

Necdum eam ore ad os in cœlis laudibus celebrare tibi datum est; interim illam per sancta desideria et vota in terris cole.

Cum noscas illam tuas non latere miserias, cum scias illam velle et posse secundum datam sibi a Deo eminentem potestatem tibi in omni necessitate succurrere, vellem ut cum intima fiducia sub hujus piissimæ Matris præsidium crebro confugeres.

Cum experimento noscas multa tibi per eam e cœlo supervenire auxilia, vellem ut benignitatis ejus memor ipsi gratiarum actiones ex intimo corde frequenter persolveres, crebrasque iterum ad illam commendationes dirigeres, huic te in omnibus angustiis et periculis committere non cessares.

At præsertim cuperem, dilecte, ut vitam et mores Mariæ semper præ oculis habens, hæc imitari diligenter satageres.

In hoc præsertim, charissime, noscam quod fidelis servus ejus eris: in hoc agnoscet Maria quod verus ejus filius sis.

Beatus, millies beatus, qui hanc sanctissimam Matrem sic imitando colit.

6. O fili! merito quidam sapiens et sanctus dicebat, nescire se quibus Mariam laudibus efferret quia quem cœli capere non poterant illa suo gremio contulit.

Tu ergo non valens, ut par esset, illam colere, saltem te ad pietatem erga eam omni modo exerce.

Ornent domum tuam imagines ejus, quæ tibi sint amoris et venerationis erga eam continua incitamenta.

Sodalitatibus quæ in ipsius honorem institutæ sunt aggregare, ut de numero specialium servorum ejus sis, munia sodalium accurate et fideliter adimplens.

Quotidie per selectas preces cultum tuum Mariæ redde, signacula ejus tecum retine, festos ejus dies piissime celebra, loca in quibus magis honoratur, devotissime visita et donis tuis dita.

Quoties tandem aliquid boni operaris ad gloriam meam, etiam honorem Matris meæ in mente habe, et cum me in adjutorium invocas etiam Mariam in patrocinium voca.

Sic rite honorabis illam quam ego tot modis honoravi et quotidie honoro Matrem.

Fili mi, si cor tuum pietate in Mariam arserit, idipsum profecto tibi mille diversa

Mariam colendi media suggeret, et tu vicissim mille per eam benedictionibus cumulatus, animam tuam salvam facies.

CAPUT XLI.

De peccato mortali.

1. Fili mi! quasi a facie colubri fuge peccatum.

Formidant filii hujus sæculi famem, pestem et bellum : miseros dicunt illos qui talibus afficiuntur flagellis. Profecto miseri et compassione digni.

Verumtamen dico tibi, fili : time, time multo plus peccatum.

Væ! væ! multo plus væ peccatoribus, quam iis qui in summa terrenarum miseriarum angustia languent!

2. Et quare? ais, fili. Multi peccaverunt, et quid illis accidit triste?

Utique, charissime : ego pro patientia mea et longanimitate sæpius a correptione peccantium abstineo, ultionemque differens non semper immitto super peccatores calamitates hujus temporis, quæ vel corpora tantum occidunt, vel corpus animamque tantum affligunt.

Nescis autem, quia aliquando peccata eorum non corpus solum, sed et animam et corpus simul mittent in gehennam?

Confer, fili, æternitatem cum tempore : et jam intelliges quantum sit peccati malum; quantum istud sæculi hujus miseriis et ærumnis præponderet.

3. Sed adhuc, fili, quid fames? quid pestis? quid bellum? quid omnes hujus ævi tribulationes? Malum hominum sunt : homines solos afficiunt.

Quid vero peccatum? Audi, fili, et obstupesce. Dei ipsius malum est : Deum ipsum impiissime offendit.

Inclina aurem tuam, fili, et audies abominationis illius horrores.

4. Tu scis, dilecte, quia ego sum Deus, et non est alius præter me : sum supremus hominis Dominus, habens sortes ejus in manibus meis.

Rex ejus sum, et ipse servus meus. Ego præcepta dedi ei : ipseque debet ea servare.

Ille vero peccare volens, mandata mea spernit, prohibitiones meas contemnit : quasi staret contra me, et diceret : Jubes, sed non faciam; vetas, sed perpetrabo; Rex meus es, sed non serviam.

Utique superbiæ, avaritiæ, luxuriæ, aliisque quæ tu detestaris et vetas iniquitatibus me mancipabo.

5. At ego ad illum : O homo! ego sum summum bonum : et tu scis quia si a peccato abstinueris, ero hæreditas tua.

Servus meus es : et si peccatum facis, jam servitutem Dei tui abdicas, ut Satanæ mancipium te constituas.

Perdis innocentiam, perdis cœlum, perdis Deum : diabolum eligis, ejusque præda efficeris.

Ille vero : Tu quidem summum bonum es : at præplacet mihi iniquitas hæc. Cessabo revera servus tuus esse : Satanæ mancipium efficiar : at volo, quidquid sit peccabo.

Vide, dilecte, vide, quomodo iste nequissimus iniquitatem Deo ipsi præponat : vide quomodo Satanam, relicto Deo, eligere non vereatur.

6. At ego iterum ad illum : Sed, fili, ego sum Creator tuus, et tu plasma meum. nihil habes quod a me non acceperis.

A me habes et animam et corpus et mentis facultates et carnis tuæ sensus : num ergo, his acceptis beneficiis, contra Conditorem tuum armaberis, cogitationes tuas peccatis impendendo, membra tua iniquitati tradendo?

Ergone jam audisti, quod aliquis filius donis optimi patris aliquando ad necem ipsi inferendam abusus fuerit?

Ille vero : Scio quidem : quæcunque habeo et possideo, dona tua sunt, Domine.

Revera non possum hoc peccatum facere, quin contra teipsum beneficiis tuis abutar : sed nihilominus faciam; et quod proposui, perpetrabo. O cœli! obstupescite super hoc.

7. At ego adhuc ad illum : Charissime, parce saltem Unigenito meo. Scis certe quod qui talia agunt, ipsum rursum crucifigunt et ostentui habent.

Ergone passionem ejus iterabis? Ergone denuo conspues illum? Ergone flagellabis, spinis coronabis, clavis crucifiges? Ergone Salvatorem tuum iterum necabis?

Ille vero : Christianus quidem sum, et ista non ignoro. Revera peccando, quantum in me erit, hæc omnia perpetrabo : verumtamen volo; peccabo.

O portæ cœli! quæ Jesum a Judæis semel passum et nunquam ultra moriturum in gloriam introduxistis, desolamini vehementer, quia ipse a peccatoribus adhuc impetitur.

8. At ego iterum : Sed homo es, et ego Deus. Oblivisceris igitur magnitudinis Dei tui, et nihileitatis tuæ? Ergone tantillus homo tam infinito Domino audebit resistere?

Et quis poterit delictum tuum commensurare? Tantum illud erit, quantum ego supra te sum.

Dixi, et faciam, reponit ille scelestissimus, quidquid sit, faciam. O malum malorum omnium nequissimum!

9. Certe, si terra, si cœlum, si universus orbis in lacrymas simul dissolverentur, non possent tantam iniquitatem satis lugere.

Certe si omnia mundi tormenta in nefandum illum hominem irruerent, non possent illum sufficienter punire.

Certe quando infernus per totam æternitatem scelestum hunc cruciabit, vindictam tamen sceleri parem non retribuet.

Certe si omnes mundi homines Deo se per martyrium immolarent, tantam ei non possent per hoc dare gloriam, quantam peccator per unicum mortale crimen destruit.

Quod enim inter subditos regis minimus ipsum honorificet, parvum eidem decus

est : quod autem vilissimus de plebe regi injuriam faciat, maximum delictum est.

10. O dilectissime ! si omnia hæc bene perpendisti, quantum peccati horrorem tibi debuerunt incutere !

Si mortalia peccata aliquando committere non formidasti, quam anxius et confusus esse debes !

Et si, quod absit, in peccato adhuc vivere, quomodo posses ultra in eodem pertinaciter perseverare ?

Eheu ! forsitan tanta tibi nunc videtur iniquitas tua, ut omnia jam perdita existimes, et desperatus inclames : O cœlum ! major est iniquitas mea, quam ut veniam merear. Juste Deus, nunquam dimittes.

11. Fili ! fili ! erubesce, contremisce, compungere, ingemisce, luge : palpebræ tuæ defluant aquis, et plorent die ac nocte ; quia peccasti peccatum grande.

Verumtamen noli per desperationem criminum tuorum mensuram implere : quantacunque sit iniquitas tua, major est in immensum misericordia mea.

Si te, quamvis jam dolentem, ad reconciliationis gratiam perventurum esse desperares, maximam Deo optimo faceres injuriam.

Quasi diceres : Dimittere non potest, dimittere non vult. Procul a te, fili, talis impietas.

Convertere ad Dominum : coerce te a malo, fac bonum ; et certe tui miserebor.

Ego enim Pater tuus et Deus tuus juravi dicens : *Vivo ego, si averterit se impius ab impietate sua, et fecerit justitiam, omnium iniquitatum ejus non recordabor amplius.*

Hoc est verbum meum, fili, quod non revertetur ad me vacuum.

12. Crede ergo, dilectissime, confide, convertere sincere : et videbis quod mihi proprium sit misereri semper et parcere.

Sed moneo te : noli differre. Si enim divitias patientiæ et longanimitatis meæ contemnis, certe iram meam tibi thesaurizabis.

CAPUT XLII.

De summa peccatoris miseria.

1. Lacrymarum vallis est terra quam inhabitas, fili ; undique tibi lugentes occurrunt. Verumtamen quam pauci sunt, qui sapienter flent !

Filii hominum, gravi corde, qui lugetis super vanitate, et ejulatis super mendacio ! Discite tandem super vera miseria ingemiscere et plorare.

Infirmitas venit, et contristamini : egestas accidit et desolamini : fames premit et clamatis.

Grassatur pestis et conturbamini : litem perditis, et præ dolore marcescitis : Pater, filius, sponsus mortui sunt, et quasi torrentem lacrymas deducitis.

Peccastis autem : et quasi in hoc nihil triste vobis accidisset, in pace manetis quieti ; bibitis, manducatis, dormitis ; quinimo gaudetis, ridetis, saltatis, jucundamini.

2. O cæci ! quis vos fascinavit non videre profundum, in quo jacetis, et miseriarum torrentem, qui super vos irruit, non intueri ?

Attendite et videte si deberet esse dolor sicut dolor vester.

3. Pauperes facti estis, non quidem ea paupertate quæ corpus denudat, et præ cibi defectu marcescere facit, nec tamen pretiosum vitæ bonum ab homine aufert ;

Sed ea egestate egeni estis per quam summum bonum, et cum eo omnia bona sunt amissa. Deum enim perdidistis.

Non utique brevi desituræ famis premit vos calamitas : sed semper duraturis siti et esuriei, nisi convertamini, jam estis devoti, et cum reprobo divite aquæ guttam ad linguæ refrigerium incassum postulabitis.

4. Peste infecti estis ; non ea quidem quæ corpus interimere solet, sed ea dira peste quæ animæ ipsi mortem dat sempiternam.

Causam perdidistis, quæ non agros, censusque vestros ad alienos transtulit, sed quæ cœlesti vestra hæreditate vos exspoliavit.

Non pater vester mortuus est ; non filius, non sponsus : sed ipsa anima vestra manet in morte.

Non potentis cujusdam tantum odium et inimicitiam incurristis ; sed Deus ipse, Dominus omnipotens factus est vobis infensus ; mutastis eum vobis in crudelem.

Tali desolatione desolatæ sunt animæ vestræ : et tamen nullus est inter vos, qui recogitet corde.

5. O membra mortua ! attendite tandem quoniam arida estis, et omni operi meritorio imparia, quandiu in peccatis vestris eritis.

Lugete, convertimini : ut accipiatis spiritum, et vivatis, et laboretis, et fructum afferatis.

Cogitate, quia Deo odiosi estis ; videte tandem quoniam inimici ejus facti estis.

Lugete, reconciliamini Deo ; ut inter mercenarios ejus, imo inter filios iterum collocemini.

6. Attendite, quia omnium bonorum operum vestrorum jacturam fecistis ; videte, quia hucusque in vanum laborastis, nihilque ampius remuneratione dignum habetis, patrifamilias in judicio offerendum.

Compungimini tandem, et rogate ut vobis detur esse juxta dies vestros pristinos, et pretiosa virtutum vestrarum merita per peccatum mortificata reviviscant.

O qui serpentis antiqui, nequissimi Satanæ, servi facti estis ! attendite, quia vos, qui olim filii Dei eratis, ex patre diabolo modo estis.

Lugete, convertimini, surgite et ite ad Patrem vestrum cœlestem, ut ille vos de manu et servitute dæmonis liberet.

7. O qui cœlum perdidistis ! respicite, quoniam nihil ultra, nisi fletus et stridor dentium superest vobis.

Lugete, pœnitentiam agite : ut vobis præclara vestra hæreditas restituatur.

O qui pacifici Dei olim vocabamini ! videte

quoniam non amplius Dei pacem habetis, sed stimulis et angoribus incessanter pungimini.

Lugete, pœnitemini : ut hanc denuo habeatis quam mundus dare non potest pacem.

8. *Redite, prævaricatores, ad cor :* lugete, et sol non amplius occidat super peccatum vestrum.

Et quid proderit vobis omnia terræ bona habere, totum mundum lucrari, si animæ vestræ detrimentum patiamini ?

Si terrena perdatis, redimere potestis : quam autem dabitis commutationem pro animabus vestris?

CAPUT XLIII.

De pœna peccati.

1. Natura mea bonitas est, fili : et cum sim Deus, omnipotens, æternus, in omni majestate, gloria, et sublimitate infinitus, tamen Pater sum et vocari amo. Utique Pater, et tam pater nemo.

Cum autem supremus sim vindex, dolore cordis intrinsecus tangor, ubi justitiæ meæ juribus satisfacere debeo. O fili ! eos me pœnitet fecisse, quos me punire oportet.

Ne ergo reputes supra delictum esse quas inflixi et infligo peccato pœnas.

Verum, econtra, peccati gravitas quanta sit agnosce ex grandi, quam Dominus clementissimus, sed justus sumpsit et sumit de peccato, vindicta.

2. Peccavit Lucifer, mente superbivit cum suis : et ego absque mora, præ odio iniquitatis sublimiorum illorum spirituum iratus, maledixi illis, projeci illos.

Infernum paravi, et in illum eos detrusi, vinculisque insolubilibus in æternum cruciandos et urendos alligavi.

Disce, dilectissime, quanta sit vel unius cogitationis aut desiderii mali nequitia. Noli, noli te talibus mancipare malignitatibus.

O ! si angelis ipsis peccantibus non pepercit justitia mea, quomodo fidere posses, fili, te fore impunitum?

3 Peccavit Adamus ad imaginem meam creatus. Dilectus mihi erat, in innocentia natus, in bonis omnibus dies suos ducturus, tandem absque dolore e terra in cœlum migraturus, ibique gaudio Domini sui in æternum fruiturus.

Peccavit : et ego præ odio inobedientiæ ipsius, eum e deliciarum paradiso ejeci, unaque cum posteris ad infirmitates, ad labores arduos, ad vultus sudores, ad omnes mundi ærumnas, mortemque diram damnavi.

Quot, fili, quot ab hoc protoparentis casu, in hominum genus irruere flagella ! quot adhuc irruent !

Quot miseriarum genera ! quot tempestatum adversitates ! quot bellorum cædes ! quot incendiorum vastationes !

Quæ mentis in hominibus cæcitas ! qui errores ! quæ mali concupiscentia ! quæ cupiditates ! quæ corporis ægritudinum et afflictionum varietas ! Quot tandem ineluctabilis et diræ mortis genera !

4. En, fili, primi hominis peccati stipendium. Sic vindicor, et sic usque ad consummationem sæculi vindicabor.

Disce igitur quanta sit peccati malitia ; quanta iniquitas non obedire supremæ Dei potestatis imperio.

Statue firmiter in corde tuo, dicens : Servabo mandata tua et testimonia tua, Domine : ne tu aliquando me in inobedientia comprehendens, in furore justitiæ arguas, et in ira tua justissime perdas.

5. Non peccavit certe, charissime, omnis delicti absolute incapax Jesus ; sed peccata mundi tulit.

Et ubi delictorum mundi sarcina gravatus, coram sanctissimo Patre factus pro hominibus peccatum apparuit, huic proprio, huic dilectissimo Filio non pepercit ipse optimus Pater : sed tradidit eum illudendum, conspuendum, flagellandum, crucifigendum, interficiendum.

Tantum est peccati malum, tantaque eidem debita pœna, ut propter aliena peccata quæ diluenda susceperat, Jesus ipse mors mortis, ipse morsus inferni Deus, diaboli præda factus et quasi a Patre derelictus, omnis doloris calicem debuerit ebibere.

Disce igitur, dilectissime, disce annos tuos in amaritudine animæ tuæ recogitare.

Disce nunc commissorum pœnitentiam agere delictorum : ne ego tandem terribilis in consiliis meis super filios hominum, horrendis te puniam flagellis.

Si enim in viridi ligno hæc facta sunt, in te arido quid putas fiet?

6. Quid, charissime? Audi et contremisce : audi quæ mea futura sit ultio, et quomodo retribuam.

Ignis succensus est in furore meo, et ardebit : stagnum ignis et sulphuris paratum est : in illud omnis arbor mala projicietur, et semel projecta, ibi erit in æternum, in sæcula sæculorum erit.

Peccator, fili, arbor illa mala est : et cum sepultus in inferno fuerit, videbit et irascetur, dentibus suis fremet et tabescet, cruciatus in flamma quæ non exstinguetur, dilaceratus a verme qui non morietur.

Clamabit et flebit : at in vanum. Erit enim in domo æternalis suæ ubi nulla redemptio sperari potest.

7. Obstupescis fortasse, fili, et dicis : Pro momentaneis delictis, æterna pœna ! Ergone æqua est via Domini? Utique æqua est, et justificata in semetipsa.

Pœna enim hæc, quantacunque sit in se, mensurabilis est, infinita non est, utpote a finito homine toleranda.

Culpa vero quam admisit, infinita est, incommensurabilis est, utpote infinitæ Dei majestatis offensa.

Ut igitur infinitum infinito compensetur, pœna, quæ in se finita est, infinita sit in duratione, æterna sit oportet.

8. Justus es, Domine, et rectum judicium tuum. O Deus, qui omnium misereris, et nihil odisti eorum quæ fecisti ! demonstra mihi fugere a tua ventura ira.

Summum crea in me, Deus, summi mali

horrorem : da ut peccatum deinceps super omnia mala timeam.

Væ vobis, cæcissimi homines, qui cum tali monstro, quasi cum arena, luditis. Væ tibi, terra, quæ tanta peccatorum multitudine gravaris!

O peccatores! si sciretis, si novissima prævideretis! At incrassatum est cor vestrum : auribus graviter auditis peccati pœnas.

Oculos vestros comprimitis, ne prominentem vobis videatis ultionem, et intelligatis corde.

Sed scitote quoniam, si Spiritui sancto resistentes in iniquitatibus vestris pertinaciter perseveraveritis, Deus quoque in interitu vestro ridebit et subsannabit vos, cum id quod minatur vobis contigerit.

CAPUT XLIV.

Quam periculosum sit peccatori conversionem suam differre.

1. Tu qui in peccatis es, audi clamantem Patrem : O prodige fili! convertere : non tardes, nec differas de die in diem.

Hodie homo es ; cras forsitan non comparebis. Provide tibi sine mora : ne pereas tu pro quo ego mortuus sum.

O errabunda ovis! audi optimi pastoris tui clamores. Siste fugam : forsan, eheu! post horam lupi infernalis jam eris præda.

O cæci homines! aliquando tandem sapite. Quid fiet de vobis, si in statu in quo manetis moriamini? Scitis utique : ibitis in supplicium æternum.

2. Dicite : si ea in qua habitatis domus flammis succenderetur, num tranquilli laborem pergeretis, aut inchoatum prandium continuaretis, aut in lecto permaneretis?

Neutiquam certe : sed festinanter omne negotium abrumpentes, periculum effugere satageretis

Quale tamen ibi periculum? Mortis equidem dirissimæ, at brevi consummandæ ; et post horam, nihil amplius vobis patiendum remaneret.

Insensati! quanto majus per peccata vestra periculum incurritis!

Mors ad januam vestram stat et pulsat. Quæ vero mors? mors immortalis quæ in sæcula sæculorum truncat, urit, nec tamen interimit.

Agite ergo, surgite : relinquite ea quæ vos tanto periculo exponunt peccata.

Expediret procul dubio vobis, ut in accensa domo persisteretis, corporaliter consumendi, potius quam in statu peccati permanere, æternis obnoxii cruciatibus.

3. O si dicerem hic et nunc : Finis super vos, nequissimi! si absque mora modo vobis moriendum esset, quæ vestra desperatio foret! quis dolor, non fecisse hucusque id quod nunc quidem potestis, sed brevi forsan non amplius poteritis!

Sapite, sapite : et dum tempus habetis, conversionis vestræ bonum absque dilatione facite. Subito enim veniet ira mea.

Videte tot temerarios peccatores qui, sicut vos, in delictis dormientes, promptissima morte fuerunt præoccupati.

Unus gladio cecidit ; alter submersus est : alius manducando obriguit ; ille ludendo finem fecit : hic ferro, iste peste, ille latrocinio interiit.

Sic ego contra eos qui converti nolunt gladium meum sæpius vibro. Arcus meus jam quoque tensus est contra vos, et paratus : et in eo paravi vasa mortis, sagittas meas ardentibus effeci.

Sapite, sapite et convertimini. Nolletis in peccato mori : nolite ergo in peccato vivere. Convertimini, peccatores ; quid moramini?

4. Audio vos : Forsan, utique dicit.s, subita morte corripi nos continget ; verumtamen frequentius accidit homines morbo consummari.

Et si quidem infirmitas ad mortem nos ante senectutem præoccuparet, tunc adhuc tempus, tunc saltem hora esset ut domui nostræ disponeremus.

Insensati, qui perire vultis! exspectate ergo donec flamma quæ domum vestram jam invadit usque ad lectum, in quo jacetis, pervenerit.

Et vos tunc fumo quasi suffocati, et præ flammarum æstu jam viribus destituti, quomodo surgetis? quomodo super ardentes prunas procedetis? quomodo per accensas portas transibitis, et demum illæsi evadetis?

Auditis me? intelligitis? sic erit quando vos morbus ille in quo confiditis apprehenderit.

Tunc enim debilitato corpore, ipse animus infirmus erit, et omnis fere operis boni incapax, tota mens oppressæ carnis gravata doloribus, quasi absorpta jacebit.

5. Cum vobis hodie proponitur ut ad cor redeatis, annos vestros in amaritudine animæ vestræ recogitetis, respondetis : Arduum nimis opus est ; meditatio talis carnis afflictio est.

Tot et tot crimina, multiplices adeo peccatorum circumstantias in mentem revocare, cor per novissimorum considerationem ad sinceram conversionem movere, et ad veræ contritionis fletus excitare : grandis labor est, par certe sanissimo capiti perturbando!

Negotia habemus ; non vacat ut morosis adeo exercitiis hodie nos impendamus.

6. Ergo nunc judices vestri estote. Nunc, dum bene valetis, spiritusque vester sui compos et liber est, conversionem et pœnitentiam vobis nimis operosam dicitis.

Quomodo igitur ista perficietis, quando animus vester languore sopitus, metu mortis perturbatus erit?

Quomodo tunc futura mala ad contritionem excitandam meditabimini, quando mens præ corporis doloribus penitus absorpta erit?

Quomodo tunc Dei necessarium amorem

in corde vestro suscitabitis, quando eum vindicem sentire incipietis?

Nunc præ negotiis facile omittendis aut remittendis tempus ad pœnitentiam non habetis: quomodo tunc præ necessaria ægritudinis cura, dolorumque levamine, spatium invenietis?

7. O imprudentes! conserite ergo nunc manus: tunc vero veniet vobis quasi fur egestas et fames: et cum venerit, non erit certe tempus fructus congregandi.

Audite, audite quid ipsi sanctiores viri, qui cum in mortis periculo fuerant, posteaque iterum convaluerant, confessi sunt.

O si usque ad horam hanc, inquiebant, sanctificationem nostram distulissemus, nihil nobis amplius nisi desperatio superfuisset.

Si sic de piis, quid de impiis? quid de vobis erit? quid? qualis vita talis mors: male vivitis, male moriemini.

8. At dicitis: Multi tamen in periculo confitentur, absolvuntur, nos quoque confitebimur et absolvemur et absoluti in pace moriemur.

Confitebimini, absolvemini: esto quod hæc fiant, at scitote quod si tunc pax vobis dabitur, securitas certe non dabitur.

Et quæ posset esse pro peccatoribus adeo ficte conversis securitas?

Hodie peccatum relinquere non vultis: putatis autem quod tunc illi ex corde renuntiabitis?

Renuntiabitis utique, quia committere ultra non poteritis. Peccatum relinquet vos, non autem vos relinquetis peccatum.

9. Videte nequissimos vestros socios, quos dicitis in mortis periculo pœnitentiam egisse: considerate eos qui periculum evaserunt, et nunc sani vobiscum adhuc vivunt.

Quid faciunt nunc? id quod olim fecerunt. In iisdem odiis, luxuriis, blasphemiis, ebrietatibus, injustitiis quas olim perpetrarunt, ambulant.

Ergone dicetis illos in mortis periculo securitatem cum pace, veniam cum absolutione suscepisse? Non audetis procul dubio.

Sed ego dico: Videtis quomodo in iniquitate perseverant: scitote igitur quia pœnitentia sera, pœnitentia rara.

10. Captus fuit aliquis inimicus ab adversario suo, tentus fuit, et jam fere suffocatus, clamavit: Veniam, veniam! reconciliemur, et alter annuit

Libertati autem restitutus, hostem iterum solitis afficit contumeliis et injuriis. Quid putatis de reconciliatione?

Ficta fuit, dicitis, falsa, et absque sinceritate. Talis est fere omnium ægrotantium conversio.

Ergo convertat se nunc, et sine mora unusquisque a nequitia sua, nec differat de die in diem.

Quia qua hora non putatur, Filius hominis veniet: tunc autem væ illis qui non invententur parati

CAPUT XLV.

De pœnitentia.

1. Ante te vita et mors, fili: hic cœlum, illic infernus. In hanc vel istam æternitatem cadas necesse est.

Vis autem infernum vitare? vis cœlum lucrari? Pœnitentiam agas oportet. Sine hac salvari te impossibile est.

Scriptum est enim: Nisi pœnitentiam egeritis, omnes similiter peribitis. Vide: nullus excipitur.

Cave ergo ne tibi illudas, dicens: Mundus sum, nihil mihi conscius sum: pœnitentia non indigeo, lex ista me non attingit.

Certe, fili, si dicis quia peccatum non habes, ipse te seducis.

2. At video, dilecte, contristaris de verbo hoc: jugum istud tibi durum videtur, non suave.

O charissime! cogitas sicut homo. Procul dubio si spiritualis esses, lubenti animo et cum integra submissione, imo cum gaudio et gratiarum actione præceptum hoc susciperes, dicens: Certe bonum est; quia non potest esse nisi bonum quod a Deo summe bono procedit.

Certe optimum est. Scio enim salvatorem meum nihil præcepisse, nisi pro mea sanctificatione et salute.

Remedium hoc a summo medico propinatum, naturæ amarum videtur, sed sanitatem nunquam deficiendam confert.

Negotiatio hæc paulisper operosa est: sed immensum, sed æternum lucrum confert.

Molestum est abstinere et sustinere; sed jucundum erit postea æterno convivio satiari.

3. Fili, nonne mercatores quotidie mare transcurrunt, multa pericula subeunt pro levi emolumento?

Tamen non conqueruntur: quinimo cum gaudio hoc faciunt, ad spem, ad lucrum, non ad pericula attendentes.

Si tu quoque Deum et cœlum præ oculis haberes, non dubium quinetiam pœnitentiæ laborem non reformidares. Ubi amor est, labor non est.

4. Nonne homines in agris, in vineis, in officinis pondus diei et æstus portant, et quidem cum hilaritate; non pœnam, sed denarium respicientes?

Tu quoque, charissime, si aspiceres in remunerationem, procul dubio per patientiam curreres in regia pœnitentiæ via.

5. Nonne qui in agone contendunt, ab omnibus se abstinent? Nonne ægroti dura solent servare jejunia?

Illi quidem ut corruptibilem coronam accipiant; isti ut momentaneam recuperent valetudinem.

Tu quoque, dilecte, si ad gloriæ coronam, si ad futuram incorruptionem attenderes, sine mœrore pœnitentiam ageres.

6. Nonne sapientes hujus sæculi noctes diesque in pervolvendis libris et arduis studiis consumunt?

Nonne milites per medios gladios, per

medium sanguinem, per mortem currentes, omnia sæva hujus mundi fortiter contemnunt?

Illi quidem et isti, ut levem famam, inanem laudem, vel gradum aliquem in militia consequantur.

O serve piger! erubesce quod pro Deo, pro cœlo, pro summo bono facere non satagas, quod filii hujus sæculi pro vilissimo fumo adeo generose aggrediuntur.

7. At quid sunt, dilectissime, pœnitentiæ labores; in comparatione eorum quæ modo dixi tibi?

Quid emendatio? quid contritio? quid confessio? quid satisfactio ad quam teneris, si comparentur cum laboribus, sudoribus, studiis, itineribus filiorum hujus sæculi?

Quid in comparatione abstinentiæ, remediorum, amputationum quibus ægroti se devovere non hæsitant, ut sanentur? Quid? utique onus leve, jugum suave.

8. Et tamen dicis: Durum est. Revera dura esset, et quidem durissima pœnitentia, imo intolerabilis, si ea quam a te exigo, tanta esset, quanta est peccatorum iniquitas.

Illa quippe, fili, immensa est; quia infinitum Deum offendit. At mihi proprium est misereri semper et parcere.

Unum peto, ubi possem millia exposcere: et si hoc unum solvas, totum dimitto debitum.

9. Et dicis: Nimis est. O ingrate! nimis est? Ergone jam oblitus es dirissimæ quam ego pro te egi, pœnitentiæ?

Jejunavi, sanguinem sudavi, flagellatus fui, spinis coronatus, cruci affixus, mortuus. Hæc, proposito mihi gaudio, pro te sustinui.

Tu autem vel unam lacrymulam profundere vereris! Tu ad ipsum pœnitentiæ nomen expavescis! cujus spiritus es?

Amen, amen, dico tibi: Si vis discipulus meus esse, si vis post me venire, tolle pœnitentiæ crucem et sequere me.

10. O fili! num meliorem te æstimas patribus tuis, sanctis meis, qui, cum scirent regnum cœlorum vim pati, et nonnisi a violentis rapi, ad deserta quasi ad nuptias convolabant;

Ad jejunia, sicut ad epularum delicias procedebant; ad carnis austeras castigationes, quasi ad gratissimum balneum?

O si ii, qui tot præcellebant virtutibus, crediderunt se per tales tribulationes in regnum Dei ingredi debere, quomodo tu pauper et miserabilis et cæcus et nudus, per aliam portam, introire contendes?

11. Gratias tibi, Deus optime, qui sanctam quæ ad te ducit viam mihi dignatus es aperire. Video quam misericorditer agis mecum.

Certe potuisses me per durissima martyrii tormenta ad te vocare: et ecce per leves afflictiones purgatum me vis in cœlum admittere.

En patres mei, martyres beati multos cruciatus pro te jucundissime tulerunt; per ludibria, per verbera, per vincula, per carceres ambulaverunt; lapidati sunt, secti sunt, in occisione gladii mortui sunt: et ego miserrimus ne pedem quidem vellem movere?

12. Absit, Domine, absit. Saltem peccare cessabo; saltem occasiones dimittam; saltem gemam; saltem flebo saltem; confitebor;

Saltem juxta præceptum abstinentias et jejunia servabo; saltem per patientiam et juges mortificationes meum peccati corpus castigabo.

Da mihi, misericordiarum Pater, ut meliora adhuc æmuler charismata.

Da ut tot amicorum tuorum vestigia sequens, mihi non parcam; sed studeam adeo ferventer me pœnitentiæ operibus sanctificare, ut purus et mundus merear coram te judicandus apparere.

CAPUT XLVI.

De gemitu et dolore pœnitentis.

1. Tu scis, fili, quoniam si linguis hominum loquereris et angelorum; si haberes prophetiam, et nosceres mysteria omnia et omnem scientiam, et haberes omnem fidem, ita ut montes transferres;

Si quoque distribueres in cibos pauperum omnes facultates tuas, et traderes corpus tuum, ita ut arderes, charitatem autem non haberes: scis, inquam, quod omnia hæc tibi nihil prodessent.

Sic et ego dico tibi, quoniam si per diem carnem tuam afflixeris, caput tuum quasi circulum contorseris, saccum et cinerem assumpseris; cor autem contritum et humiliatum non habueris, pœnitentia tua vana est, nulla est.

Intra igitur, fili, intra in cordis tui cubiculum; et clauso ostio, excita te ad compunctionis lacrymas.

2. Aperi oculos, dilectissime; respice et serio considera, quanta sit peccati abominatio.

Si eam bene nosceres, procul dubio usque ad ultimum vitæ tuæ halitum copiosissimos fletus effunderes, cum gemitu clamans: Eheu me! semel peccasse satis est ad fletus æternos.

Quis igitur dabit capiti meo aquam et oculis meis fontem lacrymarum, ut tot et tanta lugeam delicta?

3. Recordare, fili, me bonum tuum Salvatorem in Olivarum horto prostratum, tanto fuisse affectum mœrore, ut sanguineo sudore tuas piaverim iniquitates.

Non ignoras, charissime, quare tunc adeo tristis fuerit anima mea, quid tam vehementer conturbaverit me.

Ego peccata mundi in me susceperam: ea a meipso expianda esse statueram.

Tunc autem eorum gravitatem considerans, quantam Patri meo injuriam fecissent; quantam hominibus ultionem, quæ flagella meruissent; quot et quanta mihi opprobria et supplicia pro expiandis hisce criminibus imminerent: dolui, horrui, et vix non defecit spiritus meus.

In hoc exemplum tibi dare volui, fili, ut

scires te quoque debere cordis dolore intrinsecus tangi, si velis cum Deo per pœnitentiam vere reconciliari.

4. Procide igitur coram me, et pedes meos complectens et osculans, clama : Deus summe, Deus juste, in quo iniquitas non est!

Deus, quem nemo potuit de peccato arguere! Ecce tu fles, tu compungeris, tu desolaris super alienis criminibus, coram Patre tuo prostratus; tristis est anima tua usque ad mortem.

Quid ergo, ego reus, quid faciam pro propriis iniquitatibus? Ingredere, amaritudo, cor meum : occupa, dolor, animam meam.

Pone me, Salvator bone, totum desolatum : da me die et nocte mœrore confectum esse. Deus! propitius esto mihi peccatori.

5. Sed ais : Jam flevi, jam dolui, jam confessus sum, jam absolutus; jam dimissa est iniquitas mea.

Utinam, fili! Sed nescit homo utrum amore an odio dignus sit, et nullus de propitiato peccato debet esse sine metu. Hoc utique tibi sufficere deberet, ut in compunctione perseverares.

Esto autem, dilecte, quod veniam acceperis : ne ideo credas te esse a fletu et gemitu immunem.

Si hodie justus es, nonne semper verum est, quod peccator fueris; quod Deum optimum tu miserabilis homo offenderis, tu creatura Creatorem?

Si Deus tibi dimisit, ergo charitatem suam et bonitatem speciali modo tibi ostendit.

Ergo nova et major flendi ratio tibi est : nempe te clementem adeo et misericordem Patrem offendisse.

O si, dimissa iniquitate, dolorem statim dimitteres; signum esset profecto quod tui amator esses, non mei : quod de te securus, parum de Deo, quem offendisti curares.

6. Non sic fecit David puer meus. Peccaverat : ego autem transtuleram peccatum ejus; imo de venia per prophetam fuerat edoctus.

Attamen peccatum ejus contra eum erat semper : lavabat per singulas noctes lectum suum, et lacrymis stratum suum rigabat.

Cinerem tanquam panem manducabat, potum suum cum fletu miscebat, clamans : Miserere mei, Deus, secundum magnam misericordiam tuam.

Tibi peccavi, et malum coram te feci : amplius lava me ab iniquitate mea, et a peccato meo munda me.

Vide Petrum. Similiter egit. Negavit me; brevi veniam accepit : postea autem flere non cessavit.

7. Noli vero arbitrari, dilecte, hæc fuisse singularia exempla, quæ sequi nemo tenetur.

Nullum quippe sanctum invenies, prius peccatorem, qui compunctionis lacrymas, dimissa etiam iniquitate sua, non putaverit usque ad mortem esse deducendas.

In amore pœnitenti omnes vixerunt; in amore pœnitenti omnes mortui sunt.

Moneo igitur te, fili, dole et luge; nec cesses dolere, nisi quando vivere cessabis.

Beatum te, dilectissime, si sic continuo fleveris, procul dubio in æternum ridebis.

CAPUT XLVII.

De bonis veri pœnitentis operibus.

1. Consepultus es, dilecte, cum Christo per baptismum pœnitentiæ in mortem; ut, quomodo Christus surrexit a mortuis, ita et tu in novitate vitæ ambules.

Incende ergo quod adorasti : adora quod incendisti.

Intelligis me, fili? carni tuæ indulsisti, eam per vitia et concupiscentias in deliciis fovisti : justum est, ut nunc ei tormentum et luctum dare studeas, ut hanc castiges et crucifigas.

Hæc est inimica pessima, quæ animam tuam vulneravit : hæc ancilla rebellis, quæ animam dominam sibi servire fecit : hæc peccati instrumentum, iniquitatum tuarum mater.

Noli amplius desideriis ejus malis aut etiam inanibus acquiescere. Quia olim acquievisti, contumax fuit : si iterum acquiescas, similiter erit.

2. Fac, fili, fac pactum cum ea, et dic illi : *Cupio dissolvi a te et esse cum Christo.*

Scio equidem quoniam usque ad diem et horam qua mors veniet, debeo tecum permanere, necessitatibusque tuis providere.

Faciam igitur : sed cum austera veri pœnitentis sobrietate.

Quo plus tibi darem, eo plus peteres : nolo, nolo amplius vivere ut manducem et bibam, sed ita manducare et bibere, ut in pœnitentia vivam.

Experientia te novi, caro infensa : melius est ut fame domeris et puniaris, quam ut delicate nutrita iterum rebelles.

3. Jejunavit Jesus innocens quadraginta diebus et quadraginta noctibus, non manducans, neque bibens.

Justum est ergo ut tu peccatrix, præscripta jejunia et abstinentias accurate serves.

Sed præterea etiam ego tibi arctius adhuc frenum imponam. Curabo, ut passim a multis concupiscibilibus priveris et abstineas : ut insipidis et repugnantibus quandoque reficiaris.

Epulata es olim voluptuose cum peccatoribus : manet nunc ut cum sanctis jejunes et abstineas.

Quod autem tibi per mortificationem subtraxero, indigentibus dabo : nec mittam in corbonam, quia pretium peccatorum est, non avaritiæ, sed eleemosynæ impendendum.

4. Jejunio et eleemosynæ orationem adjice, fili.

Si justum orare semper, et nunquam desistere oportet, quanto magis peccatorem, cujus reconciliatio absque magnis fletibus et gemitibus fieri nequit.

Hæc sunt, dilectissime, sacræ pœnitentiæ opera satisfactoria, quibus intentus poteris debita peccatorum tuorum, etsi non ex æquo solvere, saltem ut par es exstinguere.

5. Forsan, fili, hæc omnia in primo pœnitentiæ fervore corde magno et animo volenti facies, quantumlibet nature repugnent.

Sed audi me : sic cœpisse multorum est; perseverasse autem paucorum.

Et quare? Quia pœnitentes operibus externis toti primum dediti, de spiritu pœnitentiæ servando non satagunt.

Ubi autem spiritus ille evanescit, brevi etiam animus deficit, et opera satisfactoria relinquuntur.

Summopere ergo tibi studendum est, ut spiritum hunc in te enutrias ac foveas, et quæ ad hoc conducere possunt opera, ea tanquam insigniora pœnitentiæ exercitia, accuratissime colas.

6. Quæ autem hæc, inquies? Ista, fili. Dolens de peccato, quasi a facie colubri illud fuge.

Ideo sensus tuos, per quos in animam tuam mors peccati olim intrare solebat, frena et cohibe.

Fac pactum cum oculis tuis; ne videant vanitatem, ne figantur in ullam aut creaturæ aut picturæ speciem, quæ te seducere posset. Averte oculos tuos cum quid ejusmodi tibi occurrerit.

Pone custodiam ori tuo, ut nulla amplius vel turpiloquii, vel blasphemiæ, vel detractionis verba proferat.

Sepi aures tuas spinis; ut nihil male sonans per eas ingrediatur, aut saltem a te voluntarie excipiatur.

Vinculis manus tuas constringe; ut nulli injustitiæ, violentiæ, nulli immunditiæ se impendant.

Coerce pedes; ut extra mandatorum viam nunquam divagentur, nec ad malignantium conciliabula declinent, nec ad peccati occasiones accedant.

Tandem omni custodia mentem tuam et cor tuum serva, ut pravas cogitationes et vitiosos affectus sine mora reprimas.

Hæc utique prima et præcipua sunt veri pœnitentis officia, quæ sedulo te exsequi oportet : ne per recidiva peccata, et pœnitentiæ spiritum amittas, et totius jam peractæ pœnitentiæ detrimentum facias.

7. Iterum, fili, tu scis quia olim, propter mentis dissipationem, animique evagationem, timoris Dei obliviscebaris; et novissima tua non memorans, a Domino recedebas. Per aliam viam procedas, nunc oportet.

Quantum olim fuisti vagus et vanus, imo continuo vigilans, ut amplius non incidas in laqueos diaboli.

8. Hæc tibi forsan dura videntur. Si tamen feceris ea, dilectissime, sine dubio postea miraberis et dices : Erravi. Jugum hoc suave est, et onus illud leve.

Multo melius est in his operibus Deo servire, quam in tabernaculis peccatorum, in quibus olim vivebam, habitare.

O pax Dei, quæ omnem sensum exsuperas! Pax beata quam mundus nec cognoscit, nec dare potest!

Inveniris utique, o pax dilecta! ab iis qui ad Deum sincere conversi, sanctis pœnitentiæ operibus studiose incumbunt.

CAPUT XLVIII.

Quod Christianus vir facile possit in quolibet statu pœnitentiæ opera facere.

1. Tu, fili, ad Dominum conversus, et jam de necessitate pœnitentiam agendi convictus, anxius forsan es, et dicis : Quid faciam? quem statum assumam ut pœnitentiæ operibus vacare possim?

Quem statum, dilecte! illum quem tenes. Certo nisi sit de se malus, aut proximam peccandi occasionem tibi præbeat, illum pœnitentiæ causa mutare non debes.

Nullus quippe status est in hac lacrymarum valle qui copiosam pœnitentiæ materiam non offerat iis qui voluerint attendere.

2. Profecto, charissime, nulla est conditio, nullum officium, nullum munus, quod suas non habeat curas, sollicitudines, labores, pœnas.

Nullus est in quocunque statu, qui non habeat frequenter mœrores, angustias, adversitates, tentationes, infirmitates.

Utique nullus, qui non debeat semper aliquid pati, aut sponte, aut invite; vel in corpore dolorem, vel in anima spiritus tribulationem sustinere.

Utique; ubique crux parata est, et ubique nominem exspectat. En opus pœnitentiæ; en ampla materia, certe nec generoso animo impar.

3. Sed ais : Hæc necessario toleranda sunt. Quomodo ergo in istis pœnitentiæ meritum invenietur?

Quomodo, charissime? per bonam voluntatem et sanctam patientiam, quæ opus perfectum habet.

Ego, fili, debui passionis meæ calicem ebibere : et quidem quasi ex necessitate id feci, quia sic erat voluntas Patris mei, quam adimplere statueram.

Verumtamen hunc calicem suscipiendo et exhauriendo, pro universo orbe plenissimam egi pœnitentiam.

Et quomodo? Quia patienter, imo libenter sustinui et bibi.

4. Vide martyres meos. Isti procul dubio in necessitate vitam ponendi versabantur : neque enim illis fas erat idolis libando, se

gna pœnitentia fuit, quæ omnia eorum præcedentia peccata plene delevit, et securissimum iisdem in regnum cœlorum dedit ingressum.

Vides, fili, quomodo necessitas meritum non impediat : sed e contra meriti occasionem præstet.

5. Nunc igitur, charissime, jam erudire et disce in statu quem tenes, omnem pœnam occurrentem in opus pœnitentiæ, per bonam voluntatem et patientiam transmutare.

Modo affligeris, modo derelinqueris : tunc libenter sustine, dicens : *Pater, fiat voluntas tua. Justus es, et rectum judicium tuum : Ita Pater quoniam sic fuit placitum ante te.*

Nunc amicum perdis, dilecto parente orbaris, aliquid de bonis temporalibus amittis, injustitiam pateris aut injuriam.

Tunc, fili, mansuete tolera, cum Job fideli servo meo clamans : *Dominus dedit, Dominus abstulit : sit nomen Domini benedictum.*

Hoc sane, dilecte, grave non est, nec pœnam auget : optimæ tamen pœnitentiæ meritum habet. O dulcis! o facilis pœnitentia!

6. Iterum, charissime. Quot aliæ in quocunque statu res occurrunt, quarum voluntaria abstinentia uberrimum tibi conferret pœnitentiæ meritum, absque tamen gravi labore et conatu.

Ad lautam divitis mensam sedes : vides escam quæ tibi præ cæteris placet. Num adeo difficile erit hanc non gustare, dum per tot alios cibos appetitui sufficienter et sobrie indulgebis? Est tamen hoc pœnitentia.

Jam sat manducasti, sat bibisti, sed adhuc posses, et quidem libenter aliquid ultra sumeres. Num nimis arduum erit sistere, et de cætero abstinere? Est tamen hoc pœnitentia.

Mensæ communi assides. Num durissimum erit paulo minus manducare, buccellam unam relinquere? Hoc tamen pœnitentia est.

7. Et quis gravissimum dicet, si aliquis minus eleganter, sed simplicius et cum modestia majori se ornet?

Si quis loquelam passim temperet? Si quis uti, necesse est, a spectaculis abstineat, et sanctorum societates frequentet?

Si quis a perversi libri lectione, sicut debet, abstineat, et pii sapientisque operis lectioni incumbat?

Hæc omnia sane prorsus levia sunt : in his tamen, si cum bona voluntate et sancta intentione fiant, pœnitentia agitur, et quidem multum pretiosa.

8. Et adhuc, dilectissime : Grave non est, modo corpori modicum levamen renuere; modo etiam situm aliquantisper molestum tenere :

Modo levem puncturam sine querimonia tolerare; modo fratris, aut familiaris alicujus molestam indolem et defectus sustinere :

Verbum durius, parvam exprobrationem, levem humiliationem in silentio portare; vel aliquid caloris, aut frigoris, aut famis, aut sitis ad modicum pati, nec subito ad contraria currere.

Et si aliquod officium proximo præstiteris, aut solamen dederis, aut auxilium tuleris : hæc certe nec magna, nec difficilia sunt.

Verumtamen, fili, dico tibi, quod si talia pro Deo feceris, et in pœnitentiæ spiritu compleveris, vera pœnitentia in his erit, nec perdes mercedem tuam.

9. Vide, dilectissime, vide, quanta, in quocunque statu, pateat pœnitentiam agendi facilitas.

Vide, quam bonus Dominus, qui tam parva dignatur in satisfactionem suscipere : quam reprehensibilis fores, si tanta facilitate non utereris.

Vide quam tibi ipsi esses inimicus, si per passiones adeo modicas, adeo parum condignas, ad futuram gloriam, quam per peccata tua perdidisti, recurrere non festinares.

CAPUT XLIX.

De tentationibus.

1. Fili mi : non coronaberis nisi legitime certaveris. Ego descendi de cœlo, non ut pacem tibi absolutam afferrem, et tu in hoc mundo beatus ac quietus fores, sed ut gladium gratiæ meæ tibi darem quo armatus bellares et vinceres, sicque cœlo dignus efficereris.

Vere, charissime : militia est vita servorum meorum super terram, vere oportet, ut filii Dei tententur, quatenus Deo digni inveniantur.

Sic dilectus ejus Abraham, sic charissimus ejus Job, sic placens ipsi Tobias, sic vas electionis Paulus, sic omnes sancti per multas tentationes transierunt et profecerunt.

Imo, ego Jesus Deus salvator tuus, ego ipse ductus sum a Spiritu in desertum, ut a diabolo tentarer.

2. Tu ergo, fili mi, accedens ad servitutem Dei, præpara animam tuam ad tentationem.

Accinge te, charissime, sicut vir : etenim nequissimi sunt et multum potentes inimici tui.

Modo mundus, modo caro, modo diabolus aggredientur te, unoque recedente alter superveniet : sicque nunquam eris securus et quietus in hac vita.

Nunc per perversorum scandala et consilia, nunc per concupiscentiæ stimulos, nunc per Satanæ suggestiones turbaberis.

3. Ipse præsertim diabolus, serpens antiquus, qui universum orbem seducit, acrius contra te bellabit.

Contra hunc inprimis debes fortiter armari; iste est potentior et nequior hostium tuorum, fili mi.

Non homo est, sed angelus, tenebrarum quidem, sed tamen angelus, et ideo majori ex natura gaudens intellectu grandiorique robore.

Iste est, qui mundum retibus et laqueis implet; qui ministros ubique habet impios

et scelestos homines, per quos malum suadet;

Qui objecta aptans et sensibus exhibens concupiscentiam excitat; qui facultates animæ occupans malum suggerit et desideria accendit; qui carnem et sanguinem irritans ad crimina sollicitat.

Iste est qui mane evigilantem præveniens, mentem ejus a Deo avertit, eamque phantasmatibus vitiorum implet.

Iste est qui, cum surrexeris et orare volueris, tibi teporem, nauseam et distractiones ingerit;

Qui, cum e domo exieris, oculos tuos trahit ad vanitatem videndam, et aures tuas perversis concutit sermonibus, ut sic per animæ tuæ fenestras in eam intret;

Qui cum ad alios diverteris, te ad detractiones provocat et ad jurgia; qui linguam tuam ad jurationem movet et ad maledicta, cor tuum ad iram et ad turpia.

Iste est qui laboris tui aut negotiationis comes, te ad impatientias, fraudes atque injustitias excitat; et in refectione te ad crapulam et ebrietatem impellit.

Iste est qui te ad amicitiam cum stultis et perversis ineundam movet; qui ad familiaritates noxias cum alieno sexu aut corruptis hominibus habendas sollicitat.

Iste est qui cum te ad crimen induxerit, a remedio confessionis te retrahit, aut in tribunali sacro jam humiliatum videns, os tuum cohibet, ne peccatum accuses;

Teque subinde ad mensam Domini indignum cogit, ut sacrilege communices et sic tibi judicium manduces.

Iste est qui te timidum per præsumptionem audacem facit ad peccandum, qui te, commisso peccato, confusum et dolentem ad desperationem inducit, ut in profundum abyssi descendas.

Iste est qui, ut conscientiæ tuæ angores comprimat, impietatem et incredulitatem tibi suadet.

Iste est qui, cujusque propriam scrutans indolem, mediaque seductionis efficaciora noscens, securissime ac efficacissime omnium operaretur perditionem, nisi ego Dominus in adjutorium intenderem eorum quos aggreditur, et omnipotentem manum meam supponerem, ne caderent et colliderentur.

Non est, fili mi, virtus a qua diabolus servos meos non conetur retrahere, non est crimen ad quod illos non nitatur excitare.

Evam primum et per ipsam Adamum seduxit; sic omnes filios et filias eorum, tentavit et tentat, atque usque ad consummationem sæculi tentabit.

4. Vide, fili mi, quam bonum hominibus dederim præceptum, dicens : *Vigilate et orate, ut non intretis in tentationem.*

O vere necessarium mandatum, quod si servaveris, vinces Satanam, charissime, et quod si neglexeris, ab illo victus peribis.

Igitur, custodi illud diligenter. In his certe duobus verbis tota triumphandi scientia continetur.

Vigila : hoc primum. Si paterfamilias sciret, qua hora fur venturus esset, vigilaret utique et non sineret perfodi domum suam.

Cum ergo fur pessimus, diabolus semper circumeat, ut in domum tuam intret, tu semper vigilare debes.

Tentatio, ut quidam sapiens dixit, tribus perficitur : suggestione, delectatione et consensu. Si bene vigilaveris, suggestionem advertes, ei resistes; et a delectatione et consensu, sine quibus peccatum fieri nequit, immunis eris.

Dum parvus est serpens facile interficitur, at nisi per vigilantiam principiis obstiteris sero medicinam difficillime parabis.

Vigila omni tempore : amen dico : Vigila.

5. Ora quoque. Hic, fili mi, sane capies quam necesse sit, ut sicut dixi tibi, orationi instes, et omni quidem tempore ores.

Modo vidisti, charissime, quam potens inimicus sit Satan qui te incessanter impetit; vere multo fortior te est, et omnino impossibile est ut tu humanis viribus eum vincas.

Solus Deus dominari ipsi valet, eumque ligare : non ergo ipsi resistere poteris, nisi per auxilium, quod ab Altissimo tibi dabitur.

Leva igitur, leva oculos tuos in cœlorum montes, ad eum qui habitat in excelsis, ut tibi robur præstare dignetur.

Præstabit tibi certissime, si recte postulaveris; scriptum quippe est : Petite et accipietis; et siquid petieritis Patrem in nomine Jesu, dabit vobis.

Fidelis profecto Dominus in omnibus verbis suis; fidelis qui te orantem non patietur tentari supra id quod potes, sed faciet cum tentatione proventum ut possis sustinere.

6. Quantumlibet igitur mali et potentes sint inimici tui, fili mi, si vigilaveris et oraveris, spem habe firmissimam et fiduciam integerrimam te victurum et triumphaturum.

Perge, pugna : ne formides a facie eorum; bellabunt adversum te, sed non prævalebunt, quia ego tecum sum ut liberem te, et eruam te de manu pessimorum istorum, et redimam te de manu fortium.

Perge, pugna : Sed quomodo, inquies? Audi, fili mi.

Si tentator te per externa quædam impetat, si per rem aut personas quæ sensus tuos solent commovere et tibi proxima peccandi occasio sunt conetur te ad malum sollicitare;

Necesse est ut rem hanc aut personam quasi a facie colubri fugias, illam derelinquas, teque prorsus ab ea segreges.

In hac fuga salus tua, charissime, ad hanc tibi auxilium meum dabitur. At si non fugeris, sed de ulteriori gratia præsumens in occasione proxima permanseris, tibi relinqueris et peribis.

Quod si re cum sacerdote mature perpensa judicetur occasionem hanc necessariam esse, ita ut absolute nequeas ab illa separari; tunc fortiter belles necesse est, ut saltem violentus coronam accipias.

Ergo ante omnia firmissimum statue pro-

positum resistendi, juvante Dei, qui tibi non deerit, gratia. Quoties autem ex necessitate tibi recurret objecti præsentia, Jesum suppliciter invoca, Mariam ferventer exora, mortem, judicium et infernum recogita.

Oculos corporis averte, imaginationem cohibe, recede quam primum vacabit, et præsertim satage, ut nunquam solus in præsentia occasionis moreris.

7. Si vero per solas tuas internas facultates te inimicus tentaverit; sic procedes.

Ubi primum aliquid pravum in mente tua vagari videris, statim memorata Dei renes et corda scrutantis præsentia malo renuntiabis, et tranquille animum tuum ad alia transferes.

Cogitatione autem iterum recurrente, iterum cum multa patientia et absque perturbatione similiter facies.

Si hoc diligenter servaveris, inimicus te ad nequiora non adducet, sed tu victor et meritis plenus e tentatione procedes.

Scias enim oportet, fili mi, quod tentatio ipsa peccatum non sit, sed probatio, meritique mera occasio, si superaveris et patienter sustinueris, vel peccati, si consenseris.

Si millies recurrat tentatio et millies displiceat, et millies ei mente resistas, mille opera bona operaris pro quibus magnam mercedem habebis.

Ne igitur turberis, ne anxieris, ne desolieris, si perseveraverit tentatio; sed repugnando et mansuete sustinendo gaude, sciens quia Dominus te certantem attente conspicit ut vincentem benigne coronet.

Quod si ex fragilitate aliquando consenseris, aut etiam ad aliquem actum vetitum deveneris, noli ideo animum despondere :

Sed subito dolens et infirmitatem tuam humiliter agnoscens, exsurge, resume vires fortiores prioribus, cautiusque procede.

O charissime! certe multum gauderet inimicus, si tu propter lapsum hunc desperares. Errare humanum est, fili mi, perseverare autem in malo pessimum, at emendari optimum.

Iterum igitur dico : Sine mora resurge post casum, vel confessionem illico faciens, vel quamdam, si confiteri non vacat, pœnitentiam agens.

8. Expedit autem contraria contrariis expugnare; ita ut si ad superbiam traharis, humiliationem, data occasione, exerceas :

Aut si ad avaritiam; eleemosynas largiores facias, vel alia beneficia præbeas :

Aut si ad voluptates carnis illicitas; corpus per aliquam torqueas castigationem, et contumacem servum hunc per cibi parcimoniam frenes :

Aut si ad invidiam; tu illi cui invides benefacias, de illo bene loquaris, et ex corde orans quæcunque optima a Deo pro eo efflagites :

Aut si ad gulam; jejunes vel communioribus sobrie vescaris cibis, modiciorique vino utaris; a potatorumque consortio quasi a facie colubri fugias :

Aut si ad iracundiam; mansuetudinem et patientiam exerceas, bonitatem Jesu pie recolendo;

Aut si ad pigritiam; opus tibi præscribas, et huic strenue ac constanter incumbas.

9. Sed quisque uno præsertim præ cæteris morbo laborat, ad unumque speciale vitium pronior est.

Caute investiga, charissime, hunc dominantem cordis tui affectum : at semel detectum patienter quidem, sed fortiter et fiducialiter vincere studeas.

Memento quia quod impossibile est apud homines, non est impossibile apud Deum. Utique vigilantia et oratione rite adhibitis sicut bonus miles labora, et vinces.

CAPUT L.

Quod servus Dei homines timere non debeat.

1. Noli eos timere, fili mi, qui non possunt nisi corpus occidere.

Noli esse similis tot meticulosis hominibus, qui aliorum judicia et dicteria pusillanimiter formidantes, non audent, vel malæ vitæ cursum abrumpere, ab assuetis criminibus abstinere, vel salutis et sanctitatis viam ingredi, virtutisque praxim patenter amplecti.

Quot eheu! gratia mea vocati et excitati, noluerunt, præ hominum metu, post me venire, sed per viam spatiosam etiam aliquo modo inviti processerunt, ne irriderentur, et tandem in perditionem devenerunt. O lugenda insania!

2. Si times hominem, dilecte, cito corrues. Time Deum : ille solus potest et animam et corpus tuum mittere in gehennam.

Quid possunt in te homines? Num per censuras suas te aut meliorem aut pejorem reddent? certe non.

Non major es, si ab eis lauderis : non minor, si vitupereris. Quod es in intimo corde, hoc es in oculis meis : nec plus nec minus.

Attende igitur quid tua clamet conscientia; non quid hominum fauces et linguæ spargant.

Ego per conscientiam tuam ad te loquor : et si conscientia tua te in tali facto dicat insontem, si tibi plaudat; scito me tibi quoque applaudere.

3. Dic ergo ad deridentes te : *Qui judicat me, Dominus est.* Voluntatem ejus facio, beneplacitum illius exsequor.

Qui estis vos, ut condemnetis, quod Domino cœli placitum est?

Num contendetis cum illo? Num habetis brachium sicut ille? Num simili modo tonatis? Vos nihilum ante ipsum.

Loquimini vermes, condemnate falsi judices : mihi pro minimo est, ut a vobis judicer.

Mihi adhærere Deo bonum est. Ipsi serviendo, vilis quidem factus sum in oculis vestris : sed dico vobis : vilior fiat adhuc plusquam factus sum, et gaudebo propter Jesum contumeliam vestram pati.

Præservet me Deus a laude vestra : dicitis enim malum bonum, et bonum malum. Si vobis placerem, Christi servus non essem.

4. Utique, dilecte, mendaces sunt filii hominum in stateris.

Audi quid dicant isti judices iniquitatis. Aliquis potentis cujusdam principis minister effectus est ; magnus est, inquiunt ; venerantur, honorant, laudant eum.

Iste piissimus Dei servus est : mediocris ingenii vir est, aiunt : homuncio est, muliercula est : contemnunt eum quasi novissimum hominum.

Peritus est aliquis in populorum historiis enarrandis, in naturæ portentis explicandis ; voces Dei dicunt esse, et non hominis.

Alter vero spiritu Dei plenus de spiritualibus et cœlestibus disserit : quid vult, inquiunt, séminiverbius hic dicere ?

De inimico vindictam repetat ille, rem habeat cum ipso, quinimo confodiat et interficiat eum : vir fortis est, aiunt, animum habet.

Si autem vir vere Christianus offendentem osculetur, nec vindicari velit : pusillanimis est, reponunt, ignarus, inglorius, contemptibilis.

5. Appareat virgo fatua monilibus et eleganti vestimento circumdata, in magnifico et minus pudico, imo procaci ornatus cultu ; celebrant eam, psallunt, adorant.

Videant vero mulierem innuptam, et virginem quæ non cogitat quæ mundi sunt, sed quæ Domini, ut sit sancta corpore et spiritu : hypocrita est, inquiunt, aut insana.

Veniat filius prodigus, qui reliquit Dominum ut luxuriose viveret : optime, dicunt : homo natus est ad societatem : juventus est tempus gaudendi : et quid iste in via religionis et virtutis invenisset, nisi tædium et tristitiam ?

Discedat vero stultus quidam a stultitia sua ; convertatur peccator, et occasiones relinquat, mundi tumultus fugiat, ut Deo vacet : melancholia est, respondent, læsi capitis delirium.

Divitiis aliquis abundet, præstantioribus honoribus cumuletur, ducat in magnificis ædibus, in sumptuosa supellectili, in lautis conviviis jucundos dies : o ter quaterque beatum ! dicunt : o fortunatum hominem !

Si vero quis sermonem faciat de quodam, qui est apud Deum dives in humilitate, in mortificatione, in omnium virtutum charismatibus : vix aurem præbent, non mirantur ; sed miserentur, sed contemnunt.

6. Vide, dilecte, quomodo, quod altum est apud homines, abominatio sit apud me, et quomodo, quod altum est apud me, abominatio sit apud ipsos.

Et tu, fili, timeres a talibus judicibus condemnari ! et tu velles ab ipsis laudari !

Amen dico tibi : Confitere me coram illis. Te utique condemnabunt : sed ego confitebor te coram Patre meo qui in cœlis est.

Iterum dico tibi : Cave ne erubescas me coram illis. Te utique laudarent : sed ego erubescerem te coram Patre meo qui in cœlis est.

Igitur quidquid dixerint, non cura : sed abnega teipsum, tolle crucem tuam et sequere me

CAPUT LI.

De scandalo

1. A Domino terribili et potente, ab ipso Deo cœli et terræ dictum fuit : *Væ homini illi per quem scandalum venit !*

Agite ergo nunc magnates, agite divites, agite perversi parentes, agite viri iniqui ; plorate ululantes in miseriis vestris, quæ advenient vobis.

Vos potentes, qui Deum spernitis, qui sacra ejus et mandata ipsius contemnitis, qui gloriam supremo Domino non datis, sed quasi ipsi dii et quidem soli dii essetis, ut cedri Libani vultis exaltari ;

Vos, qui per fas et nefas in viis gloriæ hujus mundi curritis, et per superbiam ac impietatem vestram plebem Domini a cultu ipsius abducitis ;

Exspectate : patiens est Dominus. Sed veniet dies, in qua dignitates et honores potentiæ vestræ putrefient, et vestimenta decoris vestri a tineis comedentur.

Et vos ad sepulcra ibitis, et in infernum descendetis ; et cum potentes fueritis, potenter tormenta patiemini.

2. Et vos divites, qui facultates vobis a Domino concessas, contra Dominum expenditis, ut in luxuriis vivatis :

Vos, qui scenas lubricas Dei cultui præfertis, convivia et choreas sacramentis anteponitis, lusus et delectationes profanas necessaria pœnitentia et recollectione pluris facitis ;

Qui in vanitates et excessus profunditis quod præceptæ eleemosynæ deberet impendi : qui jussas abstinentias, jejunia que aperte violatis, ut ventri deo vestro serviatis :

Qui servos, ancillasque vestras per hæc pravitatis vestræ exempla corrumpitis, et facitis quandoque illos filios gehennæ duplo quam vos ipsi, per prava colloquia vestra, per turpissimas licentias vestras, per libros perditissimos quos legitis et communicatis.

Væ, væ vobis ! Veniet dies iræ, dies illa terribilis, in qua luxus vester elevabitur contra vos ; et in testimonium vobis erunt scandala vestra, et devorabunt carnes vestras sicut ignis.

Videbitis tunc, quomodo per abusum divitiarum vestrarum quo tot animas perditis, iram vobis thesaurizaveritis.

3. Et vos parentes iniqui, qui dum omnes conatus impenditis ut filiis vestris hujus mundi divitias congregetis, eos exemplis vestris ad impietatem, blasphemias, libidines et omnia crimina inducitis :

Vos qui non exemplis tantum, sed et verbis docetis illos iniquitatem, et detrahere, et jurare, et luxuriari, et in fide vacillare, et

religionem et ministros Dei contemnere, et mundo et Satanæ servire :

Exspectate adhuc modicum aliquantulum : veniet dies in qua auferentur a vobis filii illi quos dæmonio immolatis, et sanguis eorum de manu vestra requiretur, et solvetis illum, et in æternum solvetis.

4. Et vos viri nequam, qui pusillos scandalizatis, fidem irridentes, contra religionem vociferantes, pietatem subsannantes, libros impios edentes, spargentes, vendentes :

Libellos obscenos conficientes et commodantes, voluptatis incentiva artibus vestris ubique constituentes ; hic per picturas ; illic per cantus, hic illic per mille modos.

Exspectate : patiens est Dominus ; sed veniet dies iræ, in qua vos inimicos suos, filiorum suorum necatores scabellum pedum suorum ponet ; ut in æternum conteramini, comburamini, et ululantes cruciemini.

5. Et vos, juvenes sine jugo, qui oculis vestris non negatis quæ ipsi contra fas desiderant, qui non prohibetis corda vestra, quin omni voluptate fruantur, seducentes per ornatus inverecundos, allicientes per lascivos aspectus, per verba libidinosa stimulantes, per quæcunque probrosa cogentes.

Exspectate, et vibebitis quoniam non solum mola asinaria collo vestro suspendetur, eo quod animas scandalizaveritis, sed et pondus ipsum luctuosæ æternitatis super vos irruet.

6. Tu autem, dilecte mi, fuge, fuge scandali crimen, et ab ejus ultione sollicite declina ; ideoque omnem curam et sollicitudinem adhibe, ut nemini, ne pusillo quidem, lapis offensionis fias.

Tanta est hominum fragilitas, ut unum verbum, unus aspectus, unus cantus, unum consilium, una adulatio, una susurratio possit quandoque magnorum esse causa scelerum.

Utique, modicus ignis non raro magnas silvas incendit.

Tu ergo non tantum ab iis, quæ mala sunt et directam peccandi occasionem præberent, te abstine ; sed etiam omnem speciem et umbram mali, omnem rem de se indifferentem devita, quando prospicis quod per hanc aliquis e fratribus tuis scandalizaretur.

Imitator esto Pauli, sicut et ille Christi ; et statue tecum : si esca ipsa scandalizet fratrem meum, non manducabo eam in æternum.

Vere, fili mi, multo plures homines in perditionem et in infernum mala exempla deduxerunt, quam bona exempla, imo ipsi apostolorum labores salvaverunt et sanctos effecerunt.

Vere si in infernum ipse descenderes, et cruciatorum querelas auscultares, hinc, inde audires : Væ, væ homini illi per cujus scandalum perii. Videres certe omnes fere per scandalum reprobos esse factos.

7. Dilige, fili mi, proximum tuum sicut te ipsum. Nolles profecto ut aliquis tibi infernum optaret, multo minus ut quisquam te in illum detruderet ; cave igitur ne quemquam in eum per exempla tua inducas.

O horrenda inferni abyssus ! Si videres, charissime, aliquem in littore maris stantem, et modo casurum in illud, certe curreres ut hunc deduceres, nedum ad lapsum urgeres.

Similiter, satage ut nedum per mala exempla aliquem perdas, imo per bona exempla multos a perditione retrahas et eripias.

8. Verumtamen, fili, scito te in libertate filiorum Dei vivere ; noli ergo turbari et anxius esse, si, cum bene feceris et officio tuo recte functus fueris, inde scandali ansam perversi sumant. Ipsorum culpa est, non tua.

Olim quidem pharisæi de vita Jesu ipsius scandalizabantur : non ergo mirum erit si mundus scandalizetur eo quod tu vanitates ipsius contemnas, pericula fugias, vitia damnes : eo quod cum zelo et valida virtute iniquitatem in domo tua et subditis tuis irrumpas.

Sine illos qui talibus scandalizantur ; cæci sunt, et duces cæcorum. Perge, fac quod debes, non illis, sed mihi rationem olim redditurus es.

CAPUT LII.

De libris perversis.

1. Væ tibi, fili mi, quia diabolus venit ad te habens iram magnam. Ego volo omnes homines salvos fieri, ille autem omnes perdere et reprobos facere nititur.

Videns, quia ex fide et bonis operibus securissime justificatur homo ; utrumque, fidem nempe et opera a te auferendi propositum habet.

Venite, inquit ad ministros suos, non utique ad angelos tenebrarum solos, sed ad homines perditissimos in terra viventes et operibus ejus malignis communicantes, venite, circumveniamus justum, persequamur et comprehendamus eum, pugnemus fortiter, si quomodo decipiatur et prævaleamus adversus eum.

Credit ille ; venite, auferamus verbum de corde ejus, ne credens salvus fiat :

Ex fide vivit, ab omnibus illicitis se abstinet ; venite, lactemus eum, insidiemur ipsi, abscondamus tendiculas contra hunc insontem, ne incorruptam perseverando lucretur coronam.

Venite, diripiamus omnem pretiosam substantiam ejus ; incitemus, urgeamus eum, ut sortem mittat nobiscum, deglutiamus eum sicut infernus viventem, ut tandem aliquando nobiscum in æterno ardentis picis et sulphuris lacu habitet.

2. En terribile mysterium dixi tibi, charissime. Capis illud ? Intelligis quæ dixi ?

Miraris forsan, et ais : Ubi ergo ministri

illi Satanæ? Ubi illæ insidiæ et tendiculæ contra me instructæ?

Ubi, dilecte? Audi me : nescis quia sunt impii in hoc mundo, qui dixerunt in corde suo : Non est Deus : nescis quia sunt viri pessimi qui corrupti sunt et abominabiles facti sunt in studiis suis?

Nescis quia quas habent in corde impietates et immunditias, ore proferunt, manu scribunt, arte spargunt? En ministri Satanæ, qui fidei tuæ et justitiæ tuæ insidiantur.

Nescis quia mundus, qui totus in maligno positus est, libris impiis et obscenis redundat? En insidiæ, en tendiculæ contra te paratæ.

Fuge, charissime, fuge ergo filios istos iniquitatis; fuge quasi a facie colubri libros eorum.

3. Utique, apposite dixi, quasi a facie colubri. Ecquid enim colubri similius quam libri isti, eorumque auctores?

Vide, fili mi; jacet quidem in terra coluber quasi imbelle quoddam et quietissimum animal, imo latet in herba et vix putares aliquid subesse :.

Vel si respexeris; nitidam quidem solis fulgoribus irradiatus anguis exhibebit speciem :

Sed si colore captus tetigeris bestiam, si apprehenderis mordebit, et venenum in effectum vulnus injiciet et injectum venenum serpet, et intumescet caro, et mors deinde nisi promptum succurrat remedium, sequetur.

Nonne tales sunt, charissime, isti pseudophilosophi qui quasi austeriora sectantes, commercium aliorum videntur fugere, in cubiculo latent, studio diu noctuque incumbunt?

Dici et credi volunt peritissimi, veri sapientes, generis humani amicissimi. Et si accesseris ad eos, voluerisque colloqui, audies primum verba mollita super oleum, ratione et eruditione quasi plenos sermones.

Miraberis, et dices fortasse : Nunquam sic audivi, vere isti invenerunt sapientiam, vere affluunt prudentia.

O incaute! quomodo istis fidis serpentibus? Modo te devorare conabuntur isti illusores, in quibus putas dolum non esse.

Ubi per astutias suas in cor tuum intraverint, venenum mortiferum, quo madent, eructabunt ut inficiaris tu, ut inebrieris ipse et pereas.

Utique, brevi te ad impietatem et incredulitatem movere satagent. Dicent : Vir bone! quam pie credulus es! putasne verum esse quod aiunt, nempe Deum ad homines venisse, et cum eis esse conversatum, dogmata eis tradidisse, mandata dedisse, judicium manere post mortem, infernum superesse peccatoribus? Proh terrificæ fabulæ!

Si Deus sit, bonus est et sibi sufficiens, parum curat utrum hæc vel ista homines faciant. Delectare, juxta concupiscentias tuas vive, fac quod tibi placuerit, dum tempus habes; post mortem quippe nihil ultra felicitatis nec pœnæ supererit.

Cæca plebe esto sapientior; sine illam vane sperare, stulte formidare. Vide, fili, vide venenum, vide abominationes, vide Satanæ ministros.

4. Quod autem pseudophilosophi sunt, hoc et ipsorum libri. Ovinam pellem exhibent, decipientisque eloquentiæ fucum.

Et si tu, specie captus, curiose volumina hæc percurrere volueris, eamdem doctrinam et idem venenum invenies; venenum quidem subtile, in cor quasi insensibiliter intrans, sed mortifere inficiens.

O quot per istud venenum periere! loquere inferne : et dinumera nobis turbam hanc magnam quam libri impiorum in tua detrusere tartara.

Sed eheu! multo facilius esset ipsas cœli stellas dinumerare, quam miserrimas illas flammarum victimas quas libri perversi in perditionem ire fecerunt.

5. At inquis : Eruditus sum et in religione firmissimus. Quid mihi est periculi? Utile mihi est libros istos legere, quippe eloquentia eminere dicuntur, imo bonum mihi erit delirantium impiorum errores insaniasque noscere, et perspectum habere, quantum absint a solidis quibus Christiana religio fulcitur argumentis :

Exhinc in fide firmior, nedum debilior evadam.

Quid, fili mi! Vis ergo miserrimam Evam imitari? Et quia lignum vetitum delectabile videtur, ex eo gustare.

Procul dubio serpens antiquus tibi hoc suadet; certe Satanas vult te sicut Evam decipere, ut malum cognoscas et moriaris.

Crede mihi : quo elegantius opus scriptum est, eo majus periculum.

Væ, væ incauto, cui serpentis sibilus placet, certe cum declinaverit ad illum devorabitur.

6. Profecto libri de quibus tibi dico suggerente diabolo scripti sunt. Vis autem talem habere eloquentiæ et scientiæ magistrum? Quid boni a tam nequissimo præceptore discere posse putas?

Memento, quia diabolo et omnibus operibus ejus in baptismo abrenuntiasti

Omnibus dico operibus ejus. Utique, fili mi; nec enim impiis tantum libris, sed et obcenis operibus insidiatur Satanas animabus; et per lascivias plures adhuc quam per impietates perdere scit ille nequitiæ princeps.

Novit quippe ipsos sanctos habere in membris suis legem concupiscentiæ quæ eos ad malum potenter sollicitat.

Scit se, in vase electionis Paulo, stimulum carnis movere per pravas suggestiones valuisse.

Scit quoniam ubi ignis immundus succensus est, nonnisi potentior gratia continentiam custodire queat.

Idcirco incentiva libidinis spargit, ut homines, vel etiam boni, capiantur velut pisces hamo.

Ad hoc poetarum calamos stringit, ad hoc fabulas pessimas perditis auctoribus suggerit, ad hoc scenas amatorias per ipsos edit.

Væ tibi, væ! si tuleris ista et legeris. Væ tibi! sermo iste ut cancer serpit, ut ignis accendit.

7. Ne dixeris : Hucusque castus fui ; legam ad modicam recreationem, et si quid pudendi occurrerit despiciam ac pertransibo.

O insipiens! hucusque castus fuisti : quare? Quia tibi Deus hoc donum concessit. Putas autem quod hoc dare perseverabit, et te castum custodiet, quando tu temere et contra fas ad periculum accedes?

Stulta prorsus præsumptio hæc, qualis utique esset præsumptio illius qui diceret : Ambulabo super prunas, et non comburentur plantæ meæ.

Vis, inquis, ad modicum recreari : Quid, fili mi? Nemo recreatur et delectatur de his quæ odit, sed de his quæ amat.

Ergone tu, servus meus, voluptuosas carnalesque fœditates quæ in his libellis concinuntur et enarrantur amares?

Apage, dilecte, a pudendis istis. Qui amat hæc me odit ; et qui amat me, hæc odit.

Nec hisce delectatur et recreatur ; sed tribulatur et desolatur, velletque, si posset, omnes hujus generis libros coacervare, non ad legendum certe, sed ad comburendum.

O, fili mi! si me diligis, si animam tuam salvam facere vis, tolle, tolle quos habes aut impios, aut obscenos libros, et pio castoque succensus zelo, eos meritis trade flammis.

Combure, combure eos, ne tu aliquando ipse uraris.

Sic fortis in fide diabolo resistes, sic infensissimum animæ tuæ hostem Satanam superabis. Hæc profecto optima et maxima animæ sapientis consolatio.

CAPUT LIII.

Quod Christianus vir debeat lectioni intendere.

1. Israeli præceperam, ego Dominus Deus ejus, ut verba mea in corde suo servaret, ut meditaretur in eis sedens in domo, ambulans in itinere, dormiens atque consurgens, ut ligaret ea in signum in manu sua, essentque et moverentur ante oculos ejus.

Quod si, ubi in terram promissam fuisset introductus et satiatus, oblitus fuisset Domini, et ivisset post deos alienos cunctarum gentium, quæ in circuitu ejus fuissent; æmulatoris Domini iram furoremque experturus esset, qui auferret ipsum de superficie terræ.

Vides, fili mi, quomodo patribus tuis qui sub lege erant præscriptum fuerat, ut in lege Domini meditarentur; vides quomodo væ eis dicebatur, si legis Domini obliviscerentur. Nihil tamen in perfectum adduxit lex.

Tu igitur, qui in introductione melioris spei, per quam proximas ad Deum, natus es, tu, qui in Jesu Filio ejus dilectissimo ablutus es, justificatus es, sanctificatus es.

Tu, qui non umbram, sed promissa patribus bona possides, tu, qui non ultra servus tantum, sed amicus Domini vocaris, concipe quam addictus novæ legi Dei tui debeas esse, quantum eam diligere debeas, quam diligenter in ea meditari.

2. O charissime! idcirco desolatione desolata est terra quia non est qui legem Domini diligenter recogitet corde :

Creaturæ, quæ sine anima sunt, sol, luna, stellæ, terra non possunt a motu sibi a Conditore indito desistere, usque dum supremus jubeat artifex.

Tu autem anima libera donatus, ut verum et volitum Deo tuo obsequium exhibeas, legem ejus servare vales et non servare. Si ejus autem obliviscaris, illam non custodies.

Hæc vero lex, non est in membris tuis scripta, neque visibiliter in cœlo aut terra exarata, ut illam continuo præ oculis habeas, et memor ejus sis semper;

Sed in libris est : in his igitur illam inquirere debes, ut lucerna sit pedibus tuis et lumen semitis tuis.

Quod si eam in libris non frequenter legeris, quid fiet, fili mi? Tunc certe animus tuus per sensibilia inter quæ versaris, a Deo et mandatis ejus distractus, non secus ac jumenta insipientia, nihil nisi terrenum cogitabit et operabitur.

Certe lex membrorum tuorum, quæ legi Dei repugnat, te ducet quo tu non debes ire, ad malum nempe quod Dominus prohibet.

Certe tua naturalis inclinatio tibi sola ducatum præbebit, tandemque tu cum illa in foveam cades.

3. Sed nec legis sanctæ sola memoria tibi sufficit, ut declines a malo et facias bonum. Stimuli præterea tibi necessarii sunt, qui pigram tuam moveant animam, et potentes quidem stimuli, qui te ad edomandam carnem, in omne malum trahentem, fortem efficiant.

Mortis, judicii, cœli et inferni consideratio frequens, tibi tales suppeditabit stimulos; exempla sanctorum te etiam fortiter incitabunt. Ergo hæc omnia in sapientum libris quære.

Lege, charissime, lege scripta hæc, versa et reversa vitas beatorum, qui cum olim mortales et tentati fuerunt sicut tu, vicerunt tamen, et bravium supernæ consecuti sunt gloriæ.

4. Fili mi, tu corpus tuum quotidie reficis; nonne autem anima tua plus est quam hæc corruptibilis caro, quæ domus ejus est?

Sine dubio, corpus plus est quam vestimentum. Anima igitur tua, corpore tuo multo pretiosior est.

O qui corpus quotidie tam sollicite foves, tam provide nutris! ciba quoque animam tuam; noli negligere hanc immortalem, hanc ad similitudinem Dei conditam, hanc pretiosissimam tui substantiam,

Sed quotidie diligenter eam per quamdam piam lectionem restaura, vivifica, robora.

5. Vide, charissime, quomodo sapientes hujus sæculi, diebus noctibusque libros versant et evolvunt, ut humanas scientias addiscant, aut jam acquisitas amplificent.

Iste legum codices, ille medicinæ, alter historiæ volumina, alius de firmamento, astris, terra, mari, animantibus, plantis, elucubrationes indesinenter scrutatur.

Et illi quidem, ut aut artem exerceant, munus obeant, aut saltem peritiæ et scientiæ famam acquirant.

Nonne, fili mi, scientia salutis omnibus prævalet scientiis? Profecto prævalet cum scriptum sit: Vani sunt omnes homines, in quibus non subest scientia Dei, quæ proprie scientia salutis est.

Sapiens itaque ille est, qui omnes scientias arbitratur ut stercora, ut Dei salutisque scientiam lucrifaciat.

Acquiritur autem per sacras lectiones et meditationes; sapiens igitur ille vere est qui talibus diligentissime incumbit.

Sufficiat hoc tibi, ut propositum firmum elicias lectioni piæ quotidie ad modicum vacandi.

6. Sed audio te: Multis sum, inquis, præoccupatus negotiis; tempus breve est, opus autem superabundat.

Utique, charissime: verumtamen vacat ut comedas, vacat ut dormias, et forsan, ut multa non tantum inutilia sed et mala facias vacat.

Verum esto, moram tibi ad inutilia non dari, saltem ad negotia necessaria non deest; ecquid autem necessarium magis quam salvari? Hoc profecto unicum est necessarium.

Noli ergo dicere sicut isti de Evangelio: Non possum, villam emi, et illam debeo visitare; juga boum acquisivi, et necesse est ut hæc probem; uxorem duxi, filios habeo, labore panem lucror.

Fac hæc: Oportet quidem illa facere, sed curam salutis non licet omittere. Quidquid dixeris, fili mi, saltem aliquot minuta de solita somni quiete detrahere potes, ut animam tuam per aliquam piam reficias lectionem.

Saltem jubere potes ut aliquis e filiis tuis coram te familiaque tua quidquam de religioso quodam legat libro.

Sic faciendo, non tu solus, sed etiam tota domus tua absque ullo tuo incommodo instruetur, et ad pietatem informabitur.

Quinimo; sic fiet ut omnes tui filii et servi in nomine Jesus ad bonum opus congregati, eumdem, juxta verbum ejus, in medio sui habituri sint.

O felix nimium domus, quæ sic meretur Deo ipso hospite frui!

CAPUT LIV.

De pœnitentiæ sacramento.

1. Non potest Æthiops pellem suam mutare, nec pardus varietates suas: neque tu, dilecte, iniquitates tuas per te delere vales, nec perditam innocentiam recuperare.

Et si quidem per annos integros lacrymas effunderes, orares, jejunares, pectus percuteres; bonum quidem opus operareris;

At nihilominus in peccatis tuis totus adhuc maneres; quia mundatio tua nonnisi per dexteram Excelsi fieri potest.

Quæ ergo tua deberet esse desolatio, quæ desperatio, si nullum tibi suppeteret medium, quo gratiæ meæ justificantis et reconciliantis operationem tibi vindicare posses!

Quis dolor, si nullos constituissem qui te in piscinam projicerent, ut sanitatem recuperares!

2. Sed vide, fili, quantum te dilexerim. Ut nulla esset macula, a qua non posses mundari, nulla iniquitas a qua non posses absolvi, nullum peccatum cujus remissionem consequi non posses, dedi ministris meis Spiritum sanctum.

Misi eos sicut missus fueram. Commisi eis plenissimam quam habeo potestatem, dicens: Quorum remiseritis peccata, remittuntur eis; et quorum retinueritis, retenta sunt:

Quantas mihi debes, dilectissime, pro tanta benignitate gratias!

Quam ingratus, et quam damnandus fores, si hoc tibi parato efficacissimo pœnitentiæ sacræ remedio, uti aut detrectareris, aut non satageres!

3. Ecquis unquam ægrotus potionem certo profuturam, etsi aliunde amaram sorbere renuit? Quis captivus per portas ultro apertas evadere recusavit?

Quis pauper oblatam gratuito pecuniam repellere visus est? Quis ad mortem damnatus concessam gratiam non libenter accepit?

O! si confiteri hæsitares, signum profecto esset te modicissimæ fidei hominem esse, nec remissionem peccatorum firmissime credere.

Perge, perge, fili: reconciliare, sanare, mundare, vive.

4. O Deum tui prodigum! o misericordia mea! Ego te ad iram provocavi: et tu me ad osculum invitas!

Te offendi; inimicus tuus factus sum: et tu me ad veniam suscipiendam vocas, et quasi amicissimum compellis. Ego bellando contra te vulneratus sum, et tu plagas meas vis sanare.

Ego autem durus fugerem! ego obstinatus declinarem! Absit, benignissime Domine! Surgam, et ibo, et confitebor universa delicta mea.

Nullum abscondam; sciens quia tu scrutator renum et cordis es, cui mentiri quidem possem, quem autem decipere non possem.

Confitebor candide ac simpliciter, iniquitates prout sunt manifestans, numerum declarans, circumstantias aperiens.

Confitebor cum humili confusione, cognoscens quia ego pulvis et cinis Deo summo, optimo, omnipotenti et in judiciis terribili peccavi.

Confitebor cum fiducia et amore, videns quia miserator et misericors es, Domine, errantem ovem requirens, inventam mansuete complexans, gementem benigne super humeros attollens, gaudium dans in cœlo super uno peccatore pœnitentiam agente.

5. Audivi, Deus meus, de tot servis tuis qui ab initio Ecclesiæ hucusque in hoc mundo vixerunt, quam sancte et ferventer sancta confessione usi sint.

Audivi de tot sanctis præsulibus, de tot fidelibus, regibus et principibus, qui fide firmissima credentes per absolutionem ministrorum tuorum remissionem dari, ostendebant se sacerdotibus, confitentes actus suos.

Testes sunt eorum historiæ, quam frequenter, quam pie, quam humiliter genua coram eis flectebant, et intima cordis pandebant.

Pro nihilo ducebant modicam accusationis confusionem, per quam pristinam recuperabant innocentiam, animæque pulchritudinem.

Igitur non erubescam sequi tantam doctorum, illustrium et sanctorum exemplarium superimpositam mihi nubem.

6. Sequar eos, Domine, confitebor cum illis; ut quemadmodum et illi super nivem dealber.

Isti, cum justi essent et sancti, crebro tamen ad remedium hoc accedebant, ut adhuc plus justificarentur et sanctificarentur.

Ego autem, qui peccator sum, et confessione me adeo indigere sentio, quanto frequentius me ad tribunal accedere expediret! at saltem circa principalia festa accedam.

Et si mihi aliquid grave conscientia exprobraverit, tempus fixum non exspectabo: sed quam citius potero, ad sacerdotem pergam, ne contingat me in peccato meo mori.

Dictum est enim: *Estote parati; quia qua hora non putatis Filius hominis veniet.*

CAPUT LV.

Quam periculosum sit et malum peccata in confessione velare.

1. Dicebam olim per prophetam meum Isaiam ad habitatores Jerusalem et ad viros Juda: Judicate inter me et vineam meam.

Quid est quod debui ultra facere vineæ meæ, et non feci? Exspectavi ut faceret uvas et fecit labruscas.

Hæc autem vinea, domus Israel erat: et vir Juda germen ejus delectabile. Exspectaveram ut faceret judicium, et ecce iniquitas prodierat, et injustitia.

Nunc vero, non ad Israel neque ad Judam parabolam hanc dirigo; sed ad gentes quas Filio meo in hæreditatem dedi.

2. Audite, Christiani, audite vos, novissima vinea mea, quam dilecto Filio meo dedi: scitis quæ ego et dilectus ille Filius pro vobis fecerimus.

Scitis, quanta auxilia in pœnitentiæ sacramento vobis præparaverimus. Exspectabamus inde uvas, et ecce labruscas: judicium et justitiam, et ecce iniquitas et injustitia.

Quot, charissime, quot sunt Christiani qui ad tribunal sanctæ confessionis accedunt, ut mori satisfaciant; ut pœnitentes appareant, et ab aliis non notentur: quomodo vero rem faciant, parum alias curantes!

Erubescunt se quales sunt manifestare: peccata quædam ultro accusant, alia vero graviora, aut magis pudenda retinent.

3. O hypocritæ, qui fingentes se cum sinceritate humiliare, non erubescunt Spiritui sancto mentiri!

O nequissimi, qui inter patris brachia misericorditer extensa projicere se simulantes, et interim per nefandum silentium, pectus ejus amantissimum armata manu confodiunt!

O sacrilegi, qui dum videntur dorsum incurvare, ut sanguine Agni dealbentur, divinum hunc sanguinem pedibus conculcant!

4. Populo meus! quid feci tibi? Aut in quo molestus fui? Hæccine reddis Domino tuo, populo stulte et insipiens?

Utique, insipiens. Audite, miseri, imprudentiam vestram. Si vulnera habetis, ea ultro chirurgo ostenditis, nescientes tamen utrum ea certo curare possit.

Si morbo quodam interno laboratis, medico omnes ægritudinis circumstantias accurate dinumeratis, ignorantes tamen utrum remedia quæ vobis ille præscribet efficacia sint futura.

Quinimo pudendas quandoque infirmitatis causas ei enarrare non erubescitis: scientes quoniam nisi omnia candide detexeritis, incerta consilia dabit, et forsan nociva errando præscribet remedia.

5. Nunc igitur vosmetipsos dijudicate: efficax est procul dubio pœnitentiæ sacramentalis remedium: certumque est, quod, etiamsi imperitus foret illius minister, vos tamen perfecte sanaret, si cum sinceritate et rito dispositi confiteremini.

Non ignoratis iterum, quod, quantumlibet peritus foret ille, vos curare non poterit, nisi omnia, quorum conscii estis, sincere et absque simulatione accusaveritis.

Nihilominus tamen vulnera interna celatis: speciem et circumstantias morborum spiritualium, imo morbum ipsum quandoque absconditis. Profecto liquet quod sanari non vultis.

6. Ite ergo et agite sic: verba pacis accipietis, o deceptores, sed peccata vestra vobis supererunt, et præterea grandis sacrilegii crimine gravabimini.

Sepulcra vestra apparenter dealbabuntur: sed ossibus mortuorum impleta manebunt.

Apparebitis hominibus pœnitentes: sed intus dolo, fallacia et iniquitate pleni eritis.

Ad mensam sanctorum accedetis, sed indigne manducantes, judicium vestrum manducabitis.

Ad domos vestras quasi pacificati redibitis: sed in corde conscientiæ stimulis dilacerabimini.

Et tandem attendentes quod sanctissima remedia per nequitiam vestram in venenum

vobis mutáveritis, intra vos cum desperatione dicetis : Major est iniquitas mea, quam ut veniam merear.

7. Veniet deinde amara mors. Tunc clamabitis, et ego non exaudiam vos : sed in interitu vestro ridebo, et subsannabo, cum id quod meremini, vobis advenerit.

Demum aliquando judicii tubam audietis sonantem : Surgite mortui, properate ad judicium.

Tunc vero revelabuntur in facie vestra, et ad aures hominum publicabuntur pudenda illa, quæ uni homini aperire noluistis.

Vos autem juste confusi, montibus inaniter dicetis : Cadite super nos ; et collibus ; Operite nos. Portabitis ignominiam vestram.

8. Præoccupate ergo diem illum, peccatores, sapite tandem, et rite confitemini, dum tempus habetis.

Melius est certe coram uno aliquantulum ruboris subire, quam in die judicii coram tot milibus hominum gravi repulsa denotatum tabescere.

CAPUT LVI.

De vana confessionis formidine.

1. Tu scis, fili, quoniam adversarius tuus est diabolus. Nihil omittit ille, ut filios hominum in eam trahat quam juste consecutus est, perditionem.

Quæcunque ego Salvator suadeo eis bona opera, ut salventur, ab iis avertere eos conatur Satanas.

Quæcunque dico vitanda mala, ad ea inimicus ille compellere nititur.

Hoc certe experientia noscis, dilecte : et si attendere voluisti, profecto vidisti, eo majores esse diaboli conatus, ut ab aliquo bono retrahat, quo bonum illud cæteris aliis præstantius et efficacius est.

2. In virtutibus nihil utique melius est charitate, humilitate, pudicitia et temporalium contemptu.

Ex parte autem Satanæ, nullæ tentationes graviores et frequentiores iis quas contra virtutes illas immittit.

Sic, cum ex mediis ad sanctitatem consequendam idoneis, nulla sint oratione, confessione et communione efficaciora ; inimicus omni modo fideles meos ab eisdem avertere nititur.

Quinimo cum omnes fere homines, præ humana fragilitate, in peccatum mortale aliquando incidant, et illo mortem animæ miserrimam incurrant ;

Qua perdurante, nec mihi placere possunt, nec in via quæ ad cœlum ducit, ullum facere progressum ; nec æternam damnationem effugere, si in hoc statu ex hac vita migraverint :

Ideo confessionem sacram, quæ peccati remissionem confert, gratiam perditam reddit, summe exhorret Satan ; et si posset, eam ex hoc mundo absolute auferri efficeret.

3. Cum autem id præstare nequeat, molimina saltem multiplicat ; ut multos, si non omnes, ab illa retrahat.

Equidem, inquit, si peccata tua rite sacerdoti confessus fueris et ille dimiserit, dimissa erunt :

Sed quam grave est, quam durum ignominiam suam patefacere, pudenda sua revelare ! Ecce sacerdos te rectum existimat, et modo te scelestissimum esse videbit. Proh pudor !

Verum scis etiam quantæ sint dispositiones ad confessionem requisitæ, et quam difficile sit pœnitenti eas omnes præsto habere.

Exspecta saltem, donec illas omnes habere te sentias : ut in vanum accusationem non facias. Exspecta, differ : postmodum melius et securius facies.

4. Deinde nosti confessionem nihil tibi profuturam, nisi pravas consuetudines tuas dimiseris, et peccatis quibus assuetus es, ex corde renuntiaveris. Ergone ad hæc jam paratus es ?

Vincula hæc non ita facile solvuntur. Occasionibus valedicere aut resistere, leve non est : ablata restituere, damna resarcire, inimico reconciliari, non est ludus parvulorum. Num tibi vim istam facies ?

Crede mihi : differ ad aliud festum. Quod nunc attinet, vade : tempore opportuno melius rem facies.

Per has inimici suggestiones multi seducuntur ; fitque, ut alii ob damnabilem verecundiam, alii ob inordinatum metum, isti ob funestam in delictis suis, quibus renuntiare nolunt, complacentiam, aut confiteri recusent, aut de die in diem differant :

Sicque in peccatis suis toti remaneant, in diaboli servitute perseverent, æternæ damnationi, si mors supervenerit, sine misericordia devovendi.

O hominum cæcitatem ! Quomodo se a Satana fascinari sinunt !

5. Tu autem, charissime, fortis esto in fide, et ei resiste. Ubi tali modo te angariare voluerit, obtura aures tuas ad clamores ejus.

Et si importune vociferari perseveraverit, responde : Vade retro Satana ; recede suasor malorum.

Non pudor est confiteri, sed pudor est peccare. Non grave est peccati onus deponere, sed grave est hoc onus super humeros portare.

Pax multa datur confitentibus : eos vero qui a tribunali declinant, tribulatio et angustia cordis manent.

6. Quid prodest mihi a sacerdote rectum reputari, cum sim nequam et peccator in oculis Dei ?

Si erubescendum mihi est coram sacerdote, levior certe erit mihi pudor coram unico homine, quam si in ultimi die judicii, Deo judicante, universo orbi scelera mea manifestarentur.

Si sacerdos a peccatis meis abhorreat, etiam confitentis sinceritatem et pœnitentiam mirabitur, gaudebit super peccatore pœnitentiam agente.

7. Verum quidem est, magnas ex parte

confitentis dispositiones requiri, ut rite absolvatur: num ideo differam? minime.

Si hodie non satagam esse paratus, quomodo cras ero? cras est dies incerta, et nescio utrum crastinum habiturus sim.

Hinc statim et sine mora has sacras dispositiones in me concitare volo.

3. Tu tandem, scelestissime, meas mihi objicis consuetudines, solita peccata occasionum vincula; nec mirum, vehementer enim cupis ut in illis ad mortem usque perseverem.

Revera sine violentia hæc omnia abrumpere et relinquere nequeo. At si hoc hodie durum est, cras durius erit.

Scio quippe consuetudinem per moram in dies firmiorem evadere, et vincula antiqua quasi ferrea fieri, et vulnera inveterata pene incurabilia.

Propter hoc ipsum non exspectabo, non differam: sed dixi, nunc cœpi; dimitto hæc omnia: surgo et eo ad Patrem.

Eo ferventius, et eo frequentius sacra confessione utar, quo illa infensissimo Dei et hominum inimico magis ac magis exosa et intolerabilis est.

CAPUT LVII

De contritione.

1. Quemadmodum absque aqua naturali baptismus inanis est, ita absque contritione confessio vana prorsus et inefficax.

Tu ergo, fili, qui baptismalem innocentiam per peccatum perdidisti, illam recuperare non poteris nisi verum peccati dolorem confessionis tuæ comitem habeas.

Hoc profecto non ignoras, dilecte; sed forsan temetipsum seducens, sicut alii multi, putas qualemcunque gemitum sufficere, satisque esse dicere: Peccavi, utinam non peccassem.

Utique bonum esset, satis esset, si verba hæc ex corde vere contrito procederent: sed eheu! sunt sæpe verba et voces, prætereaque nihil.

Ad cor, fili, ad cor. In hoc debet esse contritio, in hoc humiliatio; ut pœnitentia tua a Deo non despiciatur.

Secutus es prava cordis tui desideria per peccatum: tangi modo debes dolore cordis intrinsecus per contritionem.

2. Sed ais: Et quomodo potero me ad compunctionem interius movere? Audi, dilecte, et docebo te quid facere debeas.

Tu scis, fili, quoniam omne donum descendit a Patre luminum.

Ante omnia igitur roga et obsecra, dicens: Da mihi, Pater bone, quem ego tam nefarie offendi, da fontem mœroris et lacrymarum: ut in spiritu vere contrito coram te apparere possim, et sic vere tibi reconciliari.

Postquam autem ferventer et instanter hoc postulaveris, de auxilio confide, sciens quia qui petit accipit.

3. At deinde, recollectis caute sensibus, recogita, dilecte, et meditare.

Recogita quantus, quam potens, quam sanctus, quam excelsus ille sit, quem per peccatum læsisti, Dominus.

Meditare quam vilis, quam exiguus et contemptibilis servus sis tu, qui talem Dominum offendere ausus es.

O fili! si majestatem Dei bene considerares, profecto præ confusione ultra vivere non posses.

4. Recogita quam bonus, quam benignus, quam clemens, quam amans sit ille, contra quem deliquisti, Pater.

Meditare quam ingratus, quam degener, quam perditus filius sis tu, qui cum talem Patrem ex toto corde amare debuisses, eum e contra tam turpiter inhonorasti, tam nequiter exacerbasti.

Recogita, fili, dolores et opprobria quæ in passione sua optimus Salvator pro te ferre dignatus est.

Meditare quomodo per scelera tua hæc omnia renovaveris, eum rursus tibimetipsi crucifigens et ostentui habens.

5. Recogita adhuc, dilectissime, quantum delicta tua animam tuam nobiliorem tui substantiam fœdaverint.

Lepram ejus horribilem, vulnera ejus corruptissima considera, intra te dicens: O quomodo erubescerem, si talis esset in conspectu hominum caro mea, qualis est in oculis Dei conscientia mea!

O quantas habeo iniquitates! Exi a me, Domine: confundor et erubesco levare faciem meam ad te.

Respice etiam cœlum, fili; et recolens quales effunderes lacrymas, si litem, si bona, si amicum, si dilectum patrem perdidisses; luge quod cœlum, bonorum omnium majus, Deum, summam animæ tuæ felicitatem peccando perdideris.

6. O si, per hasce considerationes, cor tuum non fiat sicut cera liquescens in medio tui, si ne quidem ad pectus cum sinceritate tundendum movearis: quid dicam tibi?

Quid? o duro animo! o lapideo corde! Veni ergo: et saltem per tremendorum novissimorum memoriam carnes tuæ timore configantur.

Vide hunc, cujus dignus factus es, horrendum infernum. Nonne nunc saltem pavebis? Nonne saltem tali digna supplicio crimina te perpetrasse dolebis?

Si ratione furti vel homicidii, ferro et igni vivus tradendus esses, certe cum vehementissimo dolore clamares: O utinam hæc crimina nunquam commisissem! væ mihi, quod ea fecerim!

7. Clama ergo et rugi nunc præ terrore: non unum eheu! sed omnia tormenta meruisti. Non ignis brevi exstinguendus, sed æternæ flammæ tibi paratæ sunt.

Clama ergo et rugi, dicens: Parce mihi, Domine: libera me ab iniquitatibus meis, Deus meus; ut non absorbeat me profundum, neque urgeat super me puteus inferni os suum.

Doleo, Domine; parce mihi, dimitte mihi; ut laqueis igneis non vinciar, ut fletus æternos et inanes in æternum non effun-

dam : ut a verme nunquam morituro non dilacerer, ut cum diabolo et angelis ejus in sæcula sæculorum non crucier.

8. Utinam, charissimo : tali stimulo ad compunctionem non indigeres ? utinam amore solo ad eam trahereris !

Sed vide quam bonus sit Deus, qui tibi necdum plene amanti, sed timenti et amare incipienti, plenam per sacramentum remissionem offert.

Quam durus esses, si hæc Dei misericordia te ad aliquantulum saltem amoris genitum non induceret !

Dole, luge, dilectissime; sed in intimo corde dole, quoniam Dominus non faciem, sed cor intuetur.

Dole, luge; peccata tua super omnia detestando : super infamiam, super omnem temporalem jacturam, super omnem calamitatem, super omnem aut amici aut parentis mortem.

Quoniam omnia mala hujus mundi nihil sunt in comparatione vel unius gravis peccati, quod summum Dei ipsius malum est.

Dole, luge : crimina tua cuncta exsecrando, nullo excepto : quoniam nullum ex illis est, quod supremo odio dignum non sit, nec unum absque alio tibi potest dimitti.

Dole, luge; non quia ob delicta tua apud alios forsan diffamatus es, aut propter ipsa aliquod temporale damnum vel flagellum pateris :

Sed quia peccatum abominatio est, Deo exsecrabile est, animæ tuæ mors est, infernum meretur, cœlum claudit tibi, et super omnia Dei optimi et maximi offensa est.

9. Verum iterum dico, dilecte : tu scis te ne quidem dicere posse, Dominus Jesus, nisi in Spiritu sancto.

Ne ergo putes te supernaturalem hunc contritionis dolorem aliunde quam a Deo ipso recipere posse.

Hæc idcirco tibi sit præ omnibus cura, quærere, pulsare, petere; ut tibi cœlestis Pater verum hunc dolorem concedere dignetur.

CAPUT LVIII.

Quam necessarium sit firmum emendationis propositum.

1. Si vis, fili, ut tua apud me rata sit pœnitentia, necesse est ut a te projicias omnes prævaricationes tuas, in quibus prævaricatus es, et facias tibi cor novum et spiritum novum.

Procul dubio Deo appropinquare non poteris, quin a peccato discedas; neque placere Deo, nisi iniquitati renunties; neque cum eo reconciliari, nisi arma nequitiæ deponas.

Oportet ergo, dilectissime, et absolute oportet, ut firmum veræ emendationis propositum confessioni adjicias.

Si desit, pro certo tene pœnitentiam tuam non minus inanem futuram, quam fidem sine operibus, quæ ut scis, mortua est :

Et sicut arborem fructum bonum non facientem, quæ nihil aliud meretur quam excidi et in ignem mitti.

2. Ubi ergo volueris confiteri, caute et firmiter statue, dicens : Nolo ultra peccare; et, Dei juvante gratia, non amplius peccabo.

Sed cave, dilecte, ne his vocibus tibi ipsi illudas.

Non os sed cor debet hoc statuere : et quidem, non ex mero desiderio aut levi velleitate; sed ex intima et sincerissima voluntate, plenaque determinatione.

O quam multi, charissime, præ propositi insufficientia, in delictis suis manent, quamvis a Domini ministro absoluti !

Dixerant quidem sacerdoti : Vere nolo amplius hæc mala facere : sed vix reconciliati, ad priora redierunt; eaque nec minori facilitate, nec minus frequenter ac antea perpetrarunt.

Et iterum confessi, et iterum post nova promissa reconciliati, iterum eadem peregerunt.

O fili ! profecto signum est manifestum, quod in ore tantum, non vero in corde fuerit ipsorum promissio.

3. Non sic certe facit, qui inimico cuidam ex odio renuntiat, dicens : Istum nunquam amplius frequentabo, neque cum illo loquar.

Exhinc quippe fugit illum : et si prope eum transire contigerit, oculos caute avertit, ne videat.

Quod si vero ille, nedum inimicum fugiat, ad eum e contra libenter accedit; aut transeuntem benigno conspiciens oculo, mansuete et affabiliter alloquitur : signum profecto est, odium ejus non esse verum, sed meras oris fuisse nugas, dum dixit : Hunc abominor, nec unquam frequentabo.

Similiter igitur est de illo qui, postquam dixit : Peccatum detestor, peccato renuntio; ejus tamen occasiones sicut antea quærit aut frequentat, nedum fugiat, nec vim sibi facit ut in crimen non relabatur.

O dilectissime ! iste revera peccatum adhuc amabat etsi ore damnaverit, non habuit sicut oportebat verum peccati odium.

4. Renuntia, fili, renuntia ex corde peccato; et non uni aut pluribus, nec pro quodam tantum temporis intervallo, sed omnibus, sed pro semper : quia quodlibet peccatum semper malum erit, semper Deo odiosum, semper animæ tuæ nocivum, semper inferno dignum.

Absit, absit, ut per certam tantum moram abstinere a peccato velis, ut absolutionem consequaris.

Si quippe non ultra determinatum tempus peccato renunties, sacerdotem quidem decipies, sed Deum non falles, qui, cum cor intuatur, videbit te odium peccati non habere, sed verum in peccatum servare affectum; et ideo dimittente etiam sacerdote tibi veniam non daret.

Præterea oportet, ut prompto sis animo

ad ea facienda quæ tibi pro tua emendatione medicus spiritualis præscripserit.

Si quippe verum hæc servandi propositum non habueris, non plus per confessionem proficies, quam per medici consilia sanaretur ægrotus, qui remediis ab eo indicatis uti renueret.

5. Tandem, dilecte, ut efficacius adhuc eam, sine qua pœnitentia nulla est, emendationem promoveas, optimum erit, si tu serio recollectus ante confessionem, postquam peccata tua lustraveris, propositum tuum contra præcipua peccata tua, et præsertim contra illam, qua plus laboras cupiditatem specialiter direxeris.

Dicens intra te : Sic et sic agam, ut non recidam in hoc vel illud delictum : aut si aliquando me relabi contigerit, sic et sic meipsum puniam.

Si hoc diligenter feceris, fili, certe emendaberis et emendatus gaudebis, videns propositum tuum sincerum fuisse et firmum, tuamque confessionem apud Deum ratam et bonam.

6. Domine, qui in misericordia tua me jam toties ad te vocasti, dicens : Redi prævaricator ad cor.

Deus meus, confiteri debeo me multoties etiam subdole tibi respondisse : Eo, Domine. Non enim ibam.

Scio plures fratres meos tibi pluries respondisse : Nolo, sed tandem pœnitentia motos, ivisse. Isti utique voluntatem tuam fecerunt ; ego autem non.

Sed statutum est, Domine. Nolo amplius dicere, eo, et non ire : ne publicani et meretrices sincere conversi, me in regnum tuum præveniant.

En juro et statuo custodire deinceps justificationes tuas, et quidem omni tempore custodire.

En juro et statuo ab omni via mala prohibere pedes meos, et quidem omni tempore prohibere.

7. Da, Domine, da indigno servo tuo tuam, sine qua propositum meum servare non possum, gratiam.

Ut non tantum de multis qui incipiunt unus sim ; sed de paucis perseverantibus unus inveniar et coroner.

CAPUT LIX.

De sanctissimo Eucharistiæ sacramento.

1. Quænam, dilecte, quænam mater propria unquam carne filium cibavit ?

Quis pastor proprio pavit oves cruore ? Hoc profecto inauditum.

Vide igitur, fili, quantum te dilexerim ! Quod nulla mater pro filio charissimo, quod nullus pastor pro dilectissimis ovibus fecit, ego pro te operatus sum.

Me totum tibi tradidi, dicens : Accipe et bibe : ecce corpus meum, ecce sanguis meus.

Caro mea vere est cibus : sanguis meus vere est potus. Veni, et accipe.

Quinimo, ne tu a sacra hac refectione declinares, videndo carnem tibi apponi tuæ similem, sanguinemque ejusdem ac tuus naturæ ; grandi miraculo et fercnum, et poculum obnubilavi, in illo sub panis, in hoc sub vini specie cibum, potumque divinum attemperans : ut familiarius mea carne vescereris.

2. Nec mihi quidem satis adhuc fuit, me in tuos usus sumendum adeo amanter relinquere, Deum ab homine, quoties volueris recipiendum.

Sed ne donum tantum possidens, illo uti negligeres, invitavi te, dicens : Feci cœnam magnam : parata sunt omnia ; veni, reficiam te.

Excitavi te, addens : Si manducaveris ex hoc pane, vives in æternum.

Veni, in domo tua oportet me manere : apud te, dilecte, facio pascha.

Et cum desiderio vehementi hoc desiderarem, præceptum et minas invitationi adjeci, dicens : Nisi manducaveris carnem Filii hominis, et biberis ejus sanguinem, non habebis vitam in te.

3. O Deum tui prodigum ! fas mihi sit miserrimo homuncioni, quem donis tam stupendis cumulas, mysterii tui secreta investigare : ut debitas tibi persolvam gratias, et in amore Salvatoris adeo diligentis accendar.

Quis non obstupescat, amantissime Domine, quod tu Deus, summus omnium creator, potentissimus, altissimus, sub humanitatis nostræ velis latere dignatus sis, ut nobiscum conversareris ?

Quid igitur dicam, quando cogito quod, ut te in cibum dares et potum, ipsam tuam humanitatem sub panis et vini apparentiis abscondisti ?

Quid dicam, quando recolo quod, sacro hoc instituto convivio, jam non tantummodo homini præcipis ut ad te veniat et ascendat ; sed etiam ut te venientem et descendentem suscipiat hortaris, rogas, et nisi fecerit, minaris ?

4. O vos, benigni homines, qui substantiam vestram egentibus fratribus tam liberaliter distribuitis ! venite et videte longitudinem, latitudinem, altitudinem et profundum supereminentis charitatis Dei nostri.

A sæculo non est auditum, regem aliquem ad pauperes suos descendentem rogavisse eos, et sub gravibus pœnis præcepisse, ut largam sibi oblatam eleemosynam reciperent.

Et ecce Dominus, qui vestimenta, panem, argentum, aurum et omnia quæ habemus nobis dedit, præter hæc beneficia ad nos miseros homines descendit, ut semetipsum nobis donet, nostrosque in usus totus expendatur : et nisi susceperimus eum, nisi ejus divinitatem ac humanitatem in cibum et potum sumpserimus, iram minatur.

5. Quid est, optime Domine ? ergone felicitatem quamdam majorem poterit nostra in communione susceptio tibi conferre ?

Certe beatissimus es : nec ultra crescere potest tua beatitudo. Verumtamen dicis : Desiderio desideravi sic uniri vobis.

Quæ igitur, benignissime Domine, sitis tuæ, quæ vehementis hujus desiderii ratio ?

6. Video, Deus meus, amas nos : nec amor tuus satiatur, donec in nobis sis, et mansionem tuam in nobis facias.

Amas nos : nec satis est tibi quod animas nostras generali tua providentia conserves, et corpora nostra per communia alimenta sustentes; nisi etiam per unionem divinitatis tuæ animas nostras vivifices, et per carnem, sanguinemque tuum nos enutrias, robores et sanctifices.

Nec satis est tibi quod nos susceperis in servos et filios; nisi etiam nos per communionem in te transmutes ut amicissimos.

Nec satis est tibi quod per susceptam humanitatem frater noster effectus sis; nisi etiam nos, qua possibile est, deos efficias.

Nec satis est tibi quod in te moveamur et simus; nisi tu etiam, benignissime Christe, in nobis vixeris.

O mira erga nos tuæ pietatis dignatio! Ut homunciones vitam habeant, et abundantius habeant, temetipsum absolute expendis.

7. En, filii hominum, en multitudo viscerum charitatis Dei nostri in quibus visitat nos! Ubi autem vestra gratitudo? et quas tantæ dilectioni redditis vices?

Quid dicam vobis, miserrimi homines, qui super ineffabili Christi convivio, quasi super levissimo cibo nauseantes, ad sacram mensam accedere renuitis?

Invitamini, obsecramini, præcipitur vobis : et tamen per annos abstinetis!

Videte, videte, quomodo Deum tam amanter vocantem inhonoratis; quomodo tam absolute præcipientem contemnitis.

8. Rogatis forsan ut excuset vos. Dicitis : Negotia nostra non permittunt, indignitas nostra non sinit.

Hypocritæ! nonne hæc negotia pro mundanis conviviis nostis relinquere? Utique relinquitis, et quidem nonnunquam negligitis.

Et ego dico vobis : Nisi hæc quoque passim reliqueritis, ut ad sacram mensam accedatis, neque etiam ad cœlorum convivium admittemini.

Hypocritæ, qui vos indignos dicitis! Quando ad mensam regis aut potentis invitamini, non recusatis, nec ob vilem corporis speciem vos excusatis : sed mundare vos et ornare nostis, ut decenter appareatis.

Et ego dico vobis, quod si sordes animæ vestræ non ablueritis, et per veram pœnitentiam vos sacro convivio dignos non feceritis, vitam in vobis non habebitis, nec in novissimo die ad æternam gloriam resuscitabimini.

CAPUT LX.

Quanta bona præstantur digne communicantibus.

1. Quam dulce est, fili, quam jucundum dicere : *Dilectus meus mihi, et ego illi. Vivo ego, jam non ego, vivit vero in me Christus.*

Non mirum si veri sapientes sacram communionem adeo vehementer anhelent, clamantes : *Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum, ita desiderat anima mea ad te Deus.*

Sitivit anima mea ad Deum fortem, vivum; quando veniam? quando apparebo ante mensam ejus?

2. Deum nemo vidit unquam, charissime : sed quæ ille de se revelavit, animæ sapienti sufficiunt, ut concupiscat eum in sacramento suscipere, et concupiscendo deficiat.

Et si tu eadem bene meditareris, non dubium quin eodem desiderio accensus, exclamares : Cor meum et caro mea exsultaverunt in te, Domine.

Non dubium quin, si etiam in remotissimis infidelium plagis habitares, sumeros tibi pennas sicut columbæ, et volares ad tabernacula Domini virtutum, ad atria sancta ubi Christus sumitur :

Pluris æstimans sacramentum ejus, quam totius orbis bona, pro quibus tamen consequendis, negotiatores pericula maris, sudores itinerum, multosque alios perarduos subeunt labores.

3. Recole igitur, dilectissime, recole ejus quem in sacramento accipis titulos.

Ascende in cœlum, percurre totum mundum : nihil certo invenies melius, pretiosius, jucundius Domino Deo tuo.

Nec enim angeli, nec beati in paradiso aliquid præter illum habent; et satiantur plenissime ab ubertate ejus, a torrente voluptatis ejus. Vide quomodo jam possis esse gaudii illorum particeps.

Nosce, o creatura! quam gloriosum sit tuum possidere Creatorem. Intellige, fili, quam suave sit optimum amplecti Patrem.

Cape, o homo! quam dulce sit mansuetissimum habere regem. Cogita, Christiane, quam jucundum sit amantissimum suscipere Salvatorem.

Intellige, o ovis! quam bonum sit benignissimum tenere pastorem. Percipe, o mortalis! quam opportunum sit eum præsentem habere et familiarem, qui olim te judicare venturus est.

O plenum gaudium! Deum, et omnia in Deo possidere. Hæc digne communicantium sors pretiosissima, charissime.

Pretiosissima utique et transcendens omnis pulchritudinis, gloriæ, honoris, divitiarum, lætitiæ, famæ, suavitatis, omniumque donorum plenitudinem et fruitionem.

Quoniam Deus super omnia visibilia et invisibilia solus optimus, altissimus, potentissimus, sufficientissimus, plenissimus, suavissimus, pulcherrimus, amantissimus, gloriosissimus est, in quo cuncta bona simul et perfecte sunt, et semper fuerunt et erunt.

4. At quanta et quam exquisita ex hac sacra participatione, velut uberrimo fonte, dimanant charismata!

Quantum inde provenit animæ robur! Nulla profecto esca ita corpus confortat, sicut illud ineffabile sacramentum animam vivificat.

Ejus quippe tenebras expellit, lumen auget, virtutem firmat, ipsique diabolo eam terribilem efficit.

5. Quid adhuc, fili. Sacrum hoc convivium concupiscentiam cohibet, mali appetitum minuit, virtutis amorem infundit et auget.

Est quoque cœleste pharmacum, quo Christianus a levibus peccatis emundatur, a graviorum reliquiis liberatur, a futuris præservatur.

Est panis charitatem accendens, humilitatem suggerens, ab amore mundi abstrahens.

Est vinum virgines germinans, castitatem ingerens, animumque martyrio parem conferens.

6. Quid ultra? Sacrum hoc ferculum futuræ gloriæ pignus est : et qui illud digne accipit, jure sibi dato, de cœlorum ingressu jam securus est; nisi se postea per peccatum æterna indignum mercede reddiderit.

En, charissime, en quanta bona in sacra communione tibi proponuntur, et quidem absque argento, absque ulla commutatione.

Num tot congestis carbonibus, ad sacram mensam adhuc frigesceres?

Absit, dilecte, absit. Miraculum profecto quasi diabolicum esset, si eam non desiderares.

CAPUT LXI.

Quanta cura debeat se Christianus ad communicandum disponere.

1. Ego mundi Salvator, cum venissem quærere quod erraverat, et salvum facere quod perierat; ut omnibus et ubique evangelizarem, cum iniquis non minus quam cum rectis conversatus sum.

Publicanorum et peccatorum non secus ac Lazari mensæ adfui, omnes ad me venientes absque personarum acceptione admisi, imo perversos quandoque benignius, quoniam istis male habentibus medico plus opus erat.

Sic feci doctrinæ meæ solem super bonos et malos oriri.

At ubi volui sacrum dare corporis et sanguinis mei convivium, domum specialem elegi, cœnaculum grande stratum requisivi, nullumque alium præter discipulos meos admisi.

Disce igitur, dilecte, ad sacram communionis mensam aliter quam ad cœnam communem accedere.

Disce te antea probare, et nonnisi diligenter probatus, de pane meo edere : quoniam qui manducat indigne, judicium sibi manducat.

Disce dijudicare corpus Domini, et teipsum judicare, ut non judiceris.

2. Bonus procul dubio et optimus, misericors et miserator est Dominus, qui se manducandum præbet : sed altissimus est, sed sanctissimus, sed potentissimus, sed terribilis super omnes deos.

O quantum requirit a te bonitas ejus amorem! Quantam misericordia fiduciam! Quantam altitudo reverentiam!

Quantam exigit sanctitas ejus munditiam! Quantum potentia honorem! Quantum justitia tremorem!

3. Juste olim dictum fuit ad Judæos : *Pavete ad sanctuarium meum; ego Dominus.*

Ibi autem non caro, non sanguis meus adhuc fuit : sed umbra ejus et figura, sed lex, sed manna, sed arca tantum.

Dictum iterum ad veteris legis ministros : Mundamini qui fertis vasa Domini.

Si hoc, fili, pro vasis portandis statutum, quid pro ipso Domino suscipiendo decet?

Et si Oza, arcam fœderis indebito tangens modo, percussus est, si filii Aaron ignem alienum in thuribulis impendentes, consumpti sunt : quid putas imminet Christiano ad sanctam indigne mensam accedenti?

4. Terreris hic fortassis, charissime, et dicis : Eheu! quomodo præcepto satisfaciam? quomodo potero ad Dominum meum digne accedere, ego in iniquitatibus conceptus?

Quomodo? Nullus certe tanto honore dignus esset, nullus sat mundus, si solius dignitatis meæ haberetur ratio.

Verumtamen quæ exiguntur, fili, ut digne accedas, tibi impossibilia non sunt. Quæ autem? Audi, charissime.

5. In primis ego cor purum volo : hoc absolute requiro.

Ut autem hanc cordis munditiam habeas, necesse est te, vel cum baptismali innocentia accedere, vel ab omni gravi peccato per pœnitentiam purgatum apparere.

Memento, fili : odio sunt Deo impius, et impietas ejus; peccator et peccatum ejus.

Qualis horror! quale facinus! si tu Deum cum diabolo, summam sanctitatem cum vitiorum cœno in corde tuo sociare attentares!

Discute ergo spiritum tuum, vitam tuam perlustra, et totum vetus fermentum sollicite expurga; omnia peccata sincere deponendo, amaris lacrymis deflendo, et ex animo eis fortiter renuntiando.

6. Cave, o dilecte! ne hæc omnia specietenus exsequaris ut mori externe satisfacias.

Cave. Non sanat confessio et absolutio nisi illos qui veram contritionem, verumque emendationis propositum habent.

Quam multi eheu! e tribunali sancto ad sacram mensam procedunt, hic autem et illic sacrilegium faciunt!

Væ illis! Me osculo produnt ut Judas. Melius profecto eis foret, si nati non fuissent.

Tu autem, cum mundatus fueris a mortalibus inquinamentis, jam confidere poteris quod saltem non indigne accedes. Hoc tamen tibi non sufficiat : æmulare meliora.

7. Vide amicos hujus sæculi. Ubi dilectos suos exspectant, num satis est ipsis quod domum a crassioribus purgaverint sordibus?

Neutiquam sane. Sed leviores etiam caute abstergi curant : ita ut nihil sit quod dilecti, quem honorare volunt, oculos possit offendere.

Tu quoque, fili, e corde tuo peccata, etiam quæ levia sunt, projice; ea præsertim quibus plus assuetus es.

Scis quippe quoniam illa semper me offendunt et contristant : quanto plus, quando essem apud te, tibi conjunctus et unus tecum!

8. Iterum, fili, satis non est amicis hujus mundi, domos suas bene mundasse, pro dilectis quos exspectant suscipiendis : sed ornant eas, et quamcunque pretiosiorem habent, aut splendidiorem supellectilem, in aperto ordinant, ut amicis suis, quantum pares sunt, dilectionis et honoris signa præbeant.

Tu similiter, charissime, cordis tui domum præcipuarum virtutum decore exornare satage; viva nimirum fide, filiali fiducia, ardenti charitate, profunda humilitate.

Tu scis quantum mihi placuerit confessio Petri dicentis : *Tu es Christus Filius Dei vivi* : cum in me tamen nihil nisi faciem hominis videret.

Sic et tu, licet tuis carnalibus oculis nihil in sacramento præter panis et vini speciem perspicias, ex corde tamen confitere esse corpus, esse sanguinem, esse Christum, esse Deum : et confitens adora, humiliare, confundere, te indignum confitere.

9. Scis quoque quantum mihi placuerit humilis centurionis fiducia, ubi aiebat : *Domine, non sum dignus ut intres sub tectum meum, sed tantum dic verbo et sanabitur puer meus.*

Sic et tu de mea præsentia certus, tuæ indignitatis conscius, de mea potentia et bonitate convictus, confide quod per meam visitationem tibi salus fiet; quod ego tuæ infirmitatis miserebor, et te esurientem omnibus implebo bonis.

Scis adhuc quantum me mulier peccatrix multum diligendo honoraverit, quanta ipsi dimiserim, quantis eam laudibus celebraverim; quomodo voluerim, ut ubicunque prædicaretur Evangelium meum, amor ejus erga me laudaretur.

Tu quoque cum amoris lacrymis ad Salvatorem accede, effundens super me cordis tui affectus, sicut olim peccatrix super pedes meos unguentum fundit.

O! si Jesu Domini tui amabilitatem bene cognosceres, profecto jam non eum tantummodo exspectares venientem; sed quasi moram nimiam facientem sollicite vocares, sitiens, esuriens et clamans :

Veni, dilecte mi, veni, noli tardare : anima mea corpus tuum concupiscit; cor meum tecum uniri desiderat. Veni, veni, concupiscit et deficit anima mea.

10. Tandem, charissime, quando te ad communicandum disponis, noli oblivisci verborum meorum, quibus dixi : Hæc quotiescunque feceritis in mei memoriam facietis.

Vide qua pietate filii bene nati dilectorum parentum suorum, qui e vita migraverint, annuam mortis recolant diem.

Sic refricant eorum memoriam, ut eos, quasi adhuc viventes, ægrotantes, agonizantes, modo morientes et in sepulcrum delatos videant.

Tu similiter, fili, dum communicas, quasi annuam mortis et passionis meæ diem celebrares, memoriam dolorum meorum et mortis meæ refrica, et in hanc commemorationem, ultimum quod moriturus ego hominibus reliqui donum, corpus meum suscipe.

Si hæc fideliter facias, charissime, confide quod sacra mysteria digne frequentabis, et quod ego libenter ad te veniam ac amanter apud te mansionem faciam.

CAPUT LXII.

De festorum dierum sanctificatione.

1. Memento, fili mi, ut diem septimum sanctifices, et præscriptas tibi solemnitates religiosissime custodias.

Ego, ego ipse diei septimo benedixi, illumque sanctificavi, cessans ab omni opere quod patraram.

Ego ipse diem hunc elegi statuens in illo pactum sempiternum inter me et populum meum, signumque perpetuum.

Ego ipse jussi ut dies septimus sanctus foret et requies Domini; omne opus servile in eo fieri prohibens, et facientes mortis supplicio condemnans.

Scisque, fili mi, juxta legem hanc, Judæum quemdam, qui in die sancto ligna collegerat, extra castra ab omni multitudine plebis meæ fuisse lapidibus obrutum.

Ego ipse signis et portentis diei septimi sanctitatem et sanctificationem firmavi, duplicans pridie manna quod pluebat in deserto, illudque incorruptum præter solitum ordinem conservans, ut pro die septimo cibus adesset :

Et prohibens cœlum ne manna in die sancto daret, quatenus servi mei ab omni opere vacantes ne quidem escis colligendis laborarent.

Nec diem septimum solum sanctificandum constitueram, sed et solemnitates et festa et neomenias præscripseram simili religione colendas.

2. Scis autem, fili mi, quanta fuerit apud patres tuos Judæos dierum istorum observatio : nec arabant, nec metebant, nec congregabant in horrea.

Requiescebant boves eorum et asini, refrigerabantur filii et ancillæ eorum, nec onus portabant, nec iter ultra determinatum a lege spatium faciebant, et ne quidem cibos coquebant;

Sed in sacrificiorum oblatione, sanctis precibus et pia quiete perseverabant.

Ubi vero a sacris defecerunt institutis, ubi sanctos Domino dies violaverunt; adduxi, sicut prædixeram, mala super eos et super eorum civitatem regiam Jerusalem.

Hæc omnia in figura facta sunt tibi, Christiane, ut tu esses religiosus festorum cultor, sicut olim Judæi erant : et non efficereris violator eorum, sicut novissimi Judæi fuere.

3. Fili mi, vetera quidem transierunt; sabbata antiqua, solemnitatesque Hebræorum non vult amplius anima mea; solutus es a lege mortis in qua detinebatur Israel.

Sed sub sanctiori lege natus es, melioris testamenti particeps factus, meliores habens repromissiones, nec dubium proinde quin majori diligentia, fervore, et religione debeas hujus novæ legis dies sacros observare.

Ego Deus omnium conditor, dignatus fueram vocare Israel populum meum, ductorque ejus esse. Ecce autem jam non tantum rex tuus sum et ductor, sed salvator, sed redemptor : quantum ergo æquius est ut dicatos mihi dies sanctifices!

Tu totus meus es, fili mi; et cum te ad hoc præcise creaverim ut Dominum Deum tuum adorares et illi soli servires, profecto tibi præscribere potuissem ut omnes et integros vitæ tuæ dies cultui meo impenderes.

Si me nosceres et amore mei arderes, nedum aut nimis morosos, aut nimis frequentes esse dies mihi festos conquereris, econtra, procul dubio terram in cœlum mutare cuperes, ut cum angelis et sanctis Omnipotentem incessanter adorare, laudare et benedicere posses.

Clamares utique : *Quis me liberabit de corpore mortis hujus?* Utinam non indigerem comedere, bibere, et dormire! Utinam mihi nulla esset corporalis necessitas, et totum tempus possem Dei servitio impendere!

4. Sed vide, fili mi, Dei optimi erga homines indulgentiam, et hominum pessimorum erga illum duritiam.

Ecce dum hujus mundi principes et domini quotidianum et continuum a famulis suis requirunt servitium, vix noctem ad necessarium quietem ipsis permittentes,

Ego supremus omnium Dominus, septimum tantum diem, sex aliis propriæ hominum utilitati concessis, requiro.

Quasi vero hoc modicum tributum nimium esset, multos video qui ne quidem hunc septimum diem mihi sanctificare annuunt.

O! si quis herus unicum servitii diem in hebdomada a suis exigeret servis, et si servi illi hunc unum diem in benigni domini famulatu impendere renuerent, quid de servis istis putares, dilecte mi? et quomodo puniri mererentur? rigorose utique.

Juste igitur eos qui dies mihi sacros aut violaverint, aut sanctificare noluerint, in futuro sæculo ad sævissima condemnabo supplicia.

Time, fili mi, time mortem hanc secundam, multo sane horrendiorem illa quæ sub veteri lege sabbati violatores manebat.

5. Memento, memento ut diem Dominicam sanctifices, ut sanctam diem; quæ non tantum nunc quietis Dei post creationem, aut transitus patrum per mare Rubrum, sed resurrectionis Filii Dei, sed effusi in apostolos Spiritus sancti, sed revelatæ hominibus Trinitatis summæ, memoriale perpetuum est.

O sanctam diem! merito a successore apostolorum Ignatio magnam, primam, nobilissimam dierum dictam.

Nec minori religione, varia quæ sancti Patres et Ecclesiæ pastores præscripsere festa, a te servanda sunt, charissime.

Scias enim oportet hæc a me ipso per os illorum loquente fuisse statuta. Scriptum quippe est de pastoribus his : *Qui vos audit, me audit; qui vos spernit, me spernit.*

Procul dubio igitur, si jussa illorum contemnens Ecclesiæ festa non servaveris, ethnicis et publicanis adscribendus eris.

CAPUT LXIII.

Quomodo Christianus debeat Dominicos et festos dies sanctificare.

1. Adonai Domine! magnus es tu, et præclarus in virtute tua, et quem superare nemo potest.

Vere dignum est, vere æquum, vere justum ut tibi unice sacris diebus serviat creatura tua; dixisti enim, jussisti, præcepisti : et quis est qui resistat voci tuæ?

Servus tuus sum ego et inclino cor meum ad faciendas quascunque mandasti justificationes.

Da mihi igitur intellectum, optime Domine, et doce me quid faciendo, dies tibi dicatos rite sanctificabo.

2. Beatus es, fili mi, quia quæ mihi placita sunt vis facere : audi ergo verba mea, et custodi ea diligenter.

Sex diebus facies opus, septimus vero erit tibi sanctus et requies Domini : omne opus servile non facies in eo. Festa quoque in simili quiete perages.

Ideo autem, fili mi, quies ista tibi præcipitur, ut a terrenis abstractus divinis possis liberius et plenius intendere. In his duobus universa dierum festorum sanctificatio pendet.

Sed priusquam, charissime, te fusius erudiam, jam ex his perspicere potes quam multi sint qui sanctos violant dies, aut vetita opera faciendo, aut religiosis exercitiis non vacando : multi utique.

3. Vide enim primum, fili mi, tot mundanos, mundanasque nihil aliud nisi vanam gloriam sapientes, qui inanem suam speciem pro Deo habentes, totos fere festos dies in vanitatis suæ cultu consumunt.

Vix eis quædam supersunt temporis minuta, ut cœtus Christianorum adeant, non quidem ut orent et Deum colant; sed ut appareant, videantur, a vanis observentur et notentur, imo forsan placeant, in amoresque illicitos mittant.

O impiissima idola! quæ splendore vestro fidelium meorum recollectas distrahitis mentes;

Quæ oculos eorum a sanctuario ad vos retrahitis, enitentes etiam honorem et gloriam mihi soli debitam vobis vindicare : videte quomodo mihi efficimini in Satan, sicut Lucifer.

Væ vobis! ego quippe cum furore mittam vos in ignem, qui paratus est illi et angelis ejus.

Væ vobis qui scandala plebis meæ estis! Scitote quoniam angeli mei olim scandala colligent et in caminum ardentem mittent.

4. Iterum vide, dilecte, tot potentes et opulentos homines, quibus ego terræ pinguedinem in abundantia concessi, qui in bonis ducunt dies suos, dum cæteri labore consumuntur.

Quot inter ipsos reperies qui, sacris mihi diebus nihil minus quam servitium meum in mente habentes, mille inanibus mancipant se negotiis, et in his servos suos impendentes, eos quoque a cultu meo abducunt!

O pessimi et perfidi! qui cum in loco sublimi positi sint et ab omnibus observentur, suis exemplis quiescere faciunt dies festos meos a terra.

Exspectent, exspectent: adhuc modicum aliquantulum, veniam et deponentur potentes illi de sede, inanes dimittentur divites illi qui, cum a me fuerint impinguati et dilatati, ita insolenter recalcitraverint.

5. Sed et quot alii sabbata mea violant, fili mi! Quot negotiatores, lucris suis unice inhiantes, Dei sui etiam diebus ipsi sacris prorsus immemores manent!

Quibus non satis est, majorem diei festi partem in computis et venditionibus consumere; sed ne quidem, dum solemnis mysteriorum celebratio in fidelium conventu fit, a negotiatione cessant.

Quot opifices et plebei vetitis incumbunt operibus, vel saltem absque gravi necessitate ea in festivam noctem serius protrahunt? Quot, qui alias a labore solito quiescunt, non verentur festorum sanctitatem crapula, ebrietate, rixis, ira, blasphemiis et detractionibus horribiliter contaminare!

Quot juvenes absque freno, sacrum Dominicæ otium, immundis colloquiis, turpibus desideriis, amoribus, aspectibus, cantibus, verbis, imo actibus, in lascivis choreis, in fatuarum mulierecularum consortio, violare non erubescunt!

Sic me spernunt, charissime, filii illi quos tam sollicite enutrivi, et exaltavi; sic color ab illis quos ablui, sanctificavi, quos magno sanguinis mei emi pretio.

Audite, filii nequam, qui Sabbata mea sic contaminare præsumitis: Ego, ego sum Dominus, ego vidi; mea est ultio et ego retribuam. Veniet, veniet dies iræ meæ, dies magna et amara valde, dies tenebrarum et caliginis; videbitis et pœnas dabitis in interitu æternas.

6. Tu autem, fili mi, qui mihi vis, ut debes, fideliter deservire, quid de prævaricationibus istis multimodis censes? Profecto doles, infremiscis, zelo zelaris, cupisque ex corde ut cesset hæc tam grandis iniquitas.

Ergo saltem summopere cura, ne ullus de tuis aut de iis qui tibi subditi sunt vel commissi, talibus se mancipet iniquitatibus; et si aliquem ex his delinquere observaveris, reprimere ac corripere ne omittas.

Satage præsertim ut, quanto alii Sabbata mea irreligiosius violant, tanto tu ferventius ea custodias et sanctifices.

Audi igitur nunc, serve bone et fidelis, quomodo istud recte et plene perficere possis.

7. Non sufficiat tibi, dilecte, sanctam cautissime custodire quietem, et ab omni servili opere abstinere: nec satis tibi sit solemni parochiæ tuæ cœtui ad sacra mysteria, verbi divini prædicationem et officia vespertina cum omni religione interesse.

Hoc quidem, charissime, litteram servare est; ego vero te discipulum in spiritu perfectum esse volo.

Considera igitur in spiritu, quod pro cultu speciali Dei tui dies festus constitutus sit, et quod ille summus Dominus adoratione, amore, gratiarum actione, contritione, oblatione et invocatione colatur.

Redde hæc Patri tuo cœlesti obsequia: recogita magnitudinem et mirabilia ejus; lauda eum et benedic. Coram eo tuam nihilcitatem agnoscens et confitens, te humilia.

Memento bonitatis ejus, et ama eum; memento beneficiorum ejus et pro donis quibus te ab ultimo festo die cumulavit ei gratias age.

Perpende quibus pro te et tuis indigeas gratiæ auxiliis, et ea fiducialiter pete; quibus crucibus graveris, et voluntati divinæ te submittens, patientiamque postulans cruces tuas et temetipsum totum Deo offer.

8. Recogita dies a præcedenti elapsas Dominica, vide quid in his deliqueris, quid peccaveris et geme. O fili mi! en unum e præcipuis sanctorum dierum exercitiis. Dies quippe isti etiam instituti fuere ut in eis grande salutis tuæ negotio, neglectis aliis curis, sollicite provideres.

Vide igitur et sedulo examina animæ tuæ statum; num declines a malo, num facias bonum, num paratus sis ad mortem, si forsan illa te in sequenti præoccuparet hebdomada.

Et si observaveris te alicujus mortalis delicti reum, o charissime! sine mora, hac ipsa die sancta, die acceptabili, die salutis, ad tribunal pœnitentiæ festina accedere, sacerdoti confitere.

Quod si confiteri absolute non potueris, ne omittas saltem perfectæ contritionis actum ex toto corde elicere; peccato, præsertimque pravæ consuetudini per firmissimum propositum abrenuntia.

Observatisque occasionibus quæ te in peccatum solent inducere, fugam earumdem in corde tuo sincere statue; et perpensis mediis quæ te a recidivo præservare poterunt, ea adhibendi pactum cum anima et corpore tuo ini.

Vere, dilecte mi, ter sanctus est Deus, cui dies festivi dicati sunt, nec aliquid ejus oculos offendit sicut peccatum.

Nihil ergo sanctius et opportunius diebus istis operari potes, quam si omnia quæ in to sunt feceris, ut auferatur a te peccatum et destruatur in te corpus ejus.

9. Utinam, fili mi, taliter viveres ut posses sicut patres tui, primi Christiani, qualibet Dominica aut festa die corpus Domini tui accipere!

Quantum placeret hoc Salvatori tuo, qui desiderio desiderat sic uniri tecum! quam proficuum tibi foret quod sic die sancto maneres tu in Deo et Deus in te!

Saltem cura, charissime, ut passim Domino hoc gaudium præbeas, ibique tam grande beneficium præstes.

Et si id frequentissime non potes, saltem hoc quolibet festo die vehementer exopta: ut sic non omnino fructu sacramenti careas.

10. Etiam optimum erit, fili, quædam bona opera die sancto exercere puta, misericordiæ spiritualis aut corporalis; de libro aliquo pio quidquam legere ut animam tuam enutrias, illumines et ad virtutem excites.

Tandem, amice, si filios aut servos habueris, tibi præcipue die festo observandum est, num sint doctrina christiana sufficienter imbuti, num fidei rudimenta calleant, preces quotidianas memoria teneant: num juxta præcepta Domini vivant, num religiosa sua debita persolvant.

Si videris illos necessaria dogmata ignorare, teneris illos erudire, vel si ipse non vales, ut per alios edoceantur curare debes.

Scito, fili, quod si isti præ incuria tua vel ignari vel perversi fuerint, ego rationem de animabus eorum a te in novissimo die requiram.

Sancto igitur festorum otio diligenter utere, ut illos instruas et ad pietatem informes.

Si hæc fideliter feceris, charissime, si dies mihi dicatos ita sanctificaveris, ego dabo tibi in domo mea et in muris meis locum: nomenque sempiternum dabo tibi, quod non peribit.

CAPUT LXIV.

Quod Christianus diebus Dominicis et festivis parochiæ suæ officiis interesse debeat.

1. Quod tempore legis prædixeram, sub gratia impletum esse cernis, charissime: vides nimirum ab ortu solis usque ad occasum magnum esse nomen meum in gentibus, et in omni loco sacrificari et offerri nomini meo oblationem mundam.

Vides non in Jerusalem tantum, sed in templis innumeris ad gloriam meam ædificatis quotidie et qualibet ferme hora sacrificium offerri sanctissimum.

O fortunatos nimium Christianos qui quotidie sacrosanctis interesse possunt mysteriis! Fortunatum te qui, et in proximo et ab aurora usque ad meridiem, semper invenis sanctuarium meum apertum, sacerdotesque ad offerendum et immolandum paratos!

Ubique, ubique, dilecte mi, vacat tibi ut tuæ erga me pietati quotidie facias satis.

Verum quod devotioni tuæ quolibet die sufficit, religioni tuæ diebus Dominicis et festivis non sit satis.

Videlicet; non ubique, non in omni loco cultum tuum diebus istis reddere mihi debes, sed in sacris propriæ tuæ parochiæ cœtibus.

2. Tu, fili mi, de dilectissimis meis ovibus una es, una quidem non errabunda, non vaga, non sibi relicta; sed ad specialem gregem, ad determinatum ovile, ad distinctum spectans pastorem.

Oportet igitur ut gregi tuo uniaris, ad ovile tuum accedas, sub oculis pastoris tui appareas, ut ab eo auxilia quorum eum dispensatorem pro te constitui recipias, et per eum quem intra te et me mediatorem posui vota tua mihi offeras.

3. Hoc tibi commendat Ecclesia mea, quam, ut scis, qui spernit me spernit; ad hoc te sancta hæc mater sub gravissimis spiritualibus pœnis obligat.

Sed si verus Christi servus es, nec jussu, nec pœnæ comminatione indigebis, ut huic christianæ disciplinæ puncto fidelissimum te exhibeas.

Ecquid enimvero discipulo dulcius, quam Dei filiis coadunari, tanquam unus ex illis?

Quid jucundius quam adesse in aula nuptiarum Agni, dum janua tot hominum millibus clausa est?

Quid honorificentius quam coaptari corpori huic sanctissimo cujus caput Christus est, et profiteri palam se esse ejusdem corporis membrum?

Quid suavius quam in pascuis Domini cum ejus dilectis ovibus collocari et pasci? Quid amabilius, quam cum servis meis thronum meum circumdare, et cum ipsis ter sanctum Dominum benedicere, laudare, adorare?

4. O quantum colendi parochiales cœtus, charissime! merito fons hortorum Domini dici debent, ac puteus aquarum viventium, quæ fluunt impetu de cœlesti Libano.

Ibi omnia discipulis communia sunt, una fides, unum corpus, unus panis, unum ovile, unus pastor.

Ibi una omnium vox psallentium, una mens adorantium, unum cor amantium, ibi una omnium pietas, religio et cultus quasi fluminis impetus civitatem Dei lætificat.

Inde orationes sanctorum, sicut incensum in conspectu Domini directæ, vim ipsi inferunt, ut descendat miseratio; inde erumpentes ovium mearum clamores viscera cordis mei penetrant, et ego effundo super illas pretiosissimum omnium gratiarum manna.

Ibi servorum meorum cœtum tanquam filiorum familiam sub alis meis congregatam videns, ipsis libentissime optimum monstro me esse Patrem, his dimittens, illis parcens, his blandiens, illos amanter increpans, omnibusque omnis generis auxilia præbens.

Inde peccatores conversionem mutuantur, justi perseverantiam, inde afflicti solamen, oppressi juvamen, ægroti medelam, regna ordinem et pacem, imo detenti in purgatorio liberationem consequuntur.

Ibi aquæ benedictæ aspersio munditiam

auget, et contra insidias inimici roborat; ibi prædicatio verbi erudit, aut jam eruditos illuminat; ibi christianus miles commilitonum aspectu animatur, et jam triumphantium fratrum commemoratione et laudibus accenditur ad pugnam.

Ibi sacrosancta pro adstante populo specialius offertur victima, fructusque uberiores unusquisque recipit.

Vide, fili mi, quomodo parochia tua terra sit lac et mel tibi fluens.

5. Scis, charissime, quam dilecti fuerint patribus tuis, primis Christianis, cœtus isti parochiales : nulla gravior peccatoribus pœna poterat imponi ea quæ ipsos ab istis cœtibus excommunicando segregabat :

Et ubi segregatos se videbant, in fletu et planctu dies noctesque ducebant, cum gemitu et rugitu obsecrantes ut in filiorum Dei libertate, sibi juste erepta, restituerentur.

Verum, o tempora! o mores! o modica fides! Quot sunt hodie qui ab hisce conventibus se sponte separant, errantque sicut oves pastorem non habentes!

Tu quoque, fili mi, segregabis te, et sanctos parochiales cœtus negliges, nisi fortis in fide diabolo firmiter resistas, ejusque suggestiones spernas.

Antiquus enim ille hostis omni modo nititur fideles meos a parochiali cœtu retrahere, ne ibi, aut mali convertantur, aut infirmi roborentur, aut cæci illuminentur, aut claudi rectum recipiant gressum, aut ægroti sanentur.

Negotia multa habetis, inquit : officia morosa sunt, multumque temporis insumunt; tempestas dura est, humiditas, frigus, calor nocebunt, et morbos aut infirmitates contrahetis.

Ite : quacunque hora sacrificium offertur, nonne idem in missa privata Dominus, nonne eadem oblatio?

Verum est : commendatur ut parochiales cœtus frequentetis; sed una vice deesse, grave non est delictum, novissime adfuistis, proxime adibitis.

Vide, dilecte mi, quomodo angelus tenebrarum se in angelum lucis transformare conetur. Sed perpende ea quæ tibi objicit aut suadet, et videbis certe quod omnia hæc sint serpentis antiqui veræ illusiones.

6. Sit, fili mi, quod multis temporalibus graveris negotiis : at nonne maximum omnium negotium est Deo reddere quod ipsi debes, quod ille a te exposcit?

Nonne verus Christianus ea quæ super terram sunt spernit, ut quæ sursum sunt sapiat? et tibi suadetur econtra, ut cœlestia et divina pro temporalibus derelinquas. Profecto vides non alium quam Satan hoc tibi suggerere.

Certissime, fili mi, Deus infinite pretiosior terra est, et anima multo pluris valet quam corpus. Graviora ergo negotia habere non potes quam Dei cultui et saluti animæ tuæ diebus festivis in parochia tua, sicut tibi mandatur, vacare.

Utique, charissime, quando de divinis officiis agitur, Satan scit tibi negotia tua objicere. Ubi autem de recreatione, convivio, lusu quæstio est, prorsus silet inimicus.

Imo si tu ipse sollicitus de negotiis tuis nolueris statim invitantibus annuere, ille adversarius animæ tuæ statim hortatur et stimulat : Alia vice, inquit, hæc perages; vade, jucundare.

7. At addit : officia longa sunt. O serpens pessime, qui Evam decepisti! Vide, amice : non dicit ille tibi, somnus tuus, prandium tuum, ambulatio, lusus nimis protrahitur, tempus perdis.

Nec mirum, quo plus enim temporis perdis, eo minus proficis, eo minus sanctificaris, imo eo plus deficis, eo plus per viam latam et spatiosam curris.

Officia nimis morosa sunt. Quid, fili mi, una aut altera hora impensa cultui Dei qui te quotidie, quacunque hora, pascit, vestit, juvat et protegit nimium esset? Absit, fili mi.

Laudare Deum prout dignum esset et justum, nullus homo, nullo temporis spatio, nequidem per totam æternitatem sufficeret.

O quam parum Dominum Deum tuum amares, si etiam per unam aut alteram horam cum eo conversari tibi amaritudo foret, aut per tam breve tempus convivere tædium!

8. Sed pergit Satan : Tempestas nimis dura est. Vide, vide, fili mi, serpentis nequitiam. Si peccare volueris, non dicit ille tibi : Infernus horrendus est; ignis ejus æternus est; poterisne habitare cum illo?

Imo, si hæc in tentatione recogitare volueris statim adjicit : Pœnitentiam ages, confiteberis, absolveris.

Sic semper cum male facere volueris pericula celat, cum autem benefacere disposueris labores exaggerat.

Sed ego dico tibi, dilecte : Quid frigus, quid calor, quid quarumlibet tempestatum rigores, ad dolores quos ego pro te sustinui? quid ad austeritates, castigationes, jejunia tot sanctorum? Vix umbra, fili.

Verumtamen, humanum dico propter infirmitatem carnis tuæ; si insolitum frigus, aut alia aeris intemperies tibi notabile damnum esset illatura, adire parochiam, pro tunc, certe non teneris.

Sed attende ne sub meo spinis coronato capite membrum sis delicatum : non esses, fili mi, dignus discipulus ejus qui pro te in præsepio algidus bruma jacuit, et in cruce doloribus saturatus est.

9. Necdum finis, urget Satan : Una vice a cœtu parochiali abesse grave peccatum non est.

Quid, amice? Ergone ob solum gravis peccati metum fidelis eris? Profecto, si rectus corde sis, satis tibi erit scire, in parochiæ tuæ cœtu magistrum tuum Christum specialiter adesse, et vocare te, et præcipere ut venias.

Non peccabis graviter, si una vice absis :

verum est : sed etiam, si absque legitima causa abfueris, multis gratiæ auxiliis privaberis quæ ibi recepisses.

Igitur, debilior eris tu, hostisque tuus fortior; facilius in peccatum cades, et difficilius resurges.

10. Tandem absolvit inimicus tentationem dicens : Proxima Dominica aut festo parochiam adibis et præcepto satisfacies.

Observa, fili, serpentis astutiam. Ille tibi hodierna impedimenta objicit, multiplicat, exaggerat; quasi sequenti Dominica aut festo non eadem et forsan majora adhuc occurrere possent obstacula.

Imo suadere tibi videtur nulla tunc adfutura; dum tamen et nova negotia supervenire queunt, et major adhuc aeris intemperies dari potest:

Non sic, dilecte, non sic loquitur Satan ubi de lucro temporali aut aliqua delectatione agitur. Hodie, ait, nunc, hac hora, hoc momento, perge et fac; cras forsan aliquid obviabit, impedietque quominus lucrum hoc possis facere, aut hac frui voluptate.

Sit ergo hæc conclusio finalis : sperne, fili mi, suggestiones inimici, et percalcatis omnibus solitis impedimentis debitum tuum imple.

Perge ad parochiam tuam ut bona Domini, de quibus tibi dixi, in hac terra viventium videas, percipias, gustes et inde enutrieris, et creseas, et proficias, et sanctificeris.

CAPUT LXV.

De religiosa reverentia in templo Dei tenenda.

1. Terribilis Dominus est et magnus vehementer; terribilis est locus in quo sedet, pavendum sanctuarium ejus, adorandum ipsum scabellum pedum illius, cujus gloria cœli et terra pleni sunt.

Ipsi, charissime, omnis honor debetur, omnis virtus, quia ipse creavit omnia et solus altissimus est super omnem terram.

2. O si daretur tibi in templum ejus non manufactum intrare, si concederetur tibi videre quali cultu in cœlo adoratur, quomodo laudant eum angeli atque archangeli, quomodo concinunt dominationes, tremunt potestates!

Quomodo quatuor animalia ei dant honorem et benedictionem, quomodo viginti quatuor seniores coram eo procidunt, coronas suas ante thronum ejus mittentes.

Quomodo toti cœli, cœlorumque virtutes ac beata seraphim socia exsultatione concelebrant eum incessabili voce dicentes : *Sanctus, sanctus, sanctus Dominus qui erat, qui est et qui venturus est.*

Profecto et tu super immensitate majestatis ejus obstupescens caderes ad pedes ejus tanquam mortuus.

3. Habe, fili mi, fidem Dei vivam : et cum in templa manufacta intraveris, respice mentis tuæ oculis eumdem ter sanctum Dominum vere præsentem.

Non quidem e throno ejus procedunt voces et fulgura et tonitrua; quia ibi non adest ut terreat, judicet, puniat.

Sed quasi sine sensu aut potentia silet; ut audiat, videat, benedicat et salvet obsecrantes in hac orationis domo.

Audiat igitur te ibi laudantem et adorantem, videat te humiliatum, reverentem, confidentem et amantem.

Petitionibus tuis ad benedicendum tibi moveatur, gemitibus et obsecrationibus tuis ad salvandum te compellatur.

4. Cave, cave, fili mi, ne inhonores Dominum in loco sancto ejus, cave ne despicias bonitatem ejus qui, ut facilius ad eum accedas, majestatem suam tibi amanter occultat, et aperte tibi non loquitur, ne moriaris.

Ipse videt quæ in templo suo fiunt, corda ac renes adstantium scrutatur, et si quis sanctitatem templi sui violaverit, disperdet illum.

Memento quomodo olim zelo succensus vendentes et ementes e templo ejecerit.

Ipse Jesus mitis corde, ipse qui tanta cum mansuetudine peccatores recipiebat, qui cum tanta benignitate omnibus benefaciebat, iratus est.

Et mensas negotiatorum subvertit, et apprehensis funibus, flagella ex illis conficiens, irruit super homines istos, clamans : *Domus* Patris mei, *domus orationis est, vos autem fecistis eam speluncam latronum.*

5. O si adhuc visibiliter cum hominibus conversaretur, si de tabernaculo suo cum virtute et majestate prodiret, velletque agere secundum justitiam suam, quot, fili mi, in furore argueret, quot in ira corriperet in templo sancto suo!

Quam vehementer illos qui, non spiritu sed solo corpore præsentes, non orant, reprehenderet! dicens sicut in prophetis scriptum est : *Filios enutrivi et exaltavi, ipsi autem spreverunt me; populus hic labiis me honorat, cor autem eorum longe est a me : si Pater ego sum, ubi est honor meus?*

Quantum eos qui alienis aut malis se cogitationibus mancipant increparet, clamans : *Expandi manus meas ad populum incredulum qui graditur via non bona post cogitationes suas!*

Quomodo in illos qui varia miscent colloquia inveheretur, intonans : *Populus hic ad iracundiam provocat me ante faciem meam semper!*

Ridentes, huc illuc respicientes, aliarumque irreverentiarum reos quomodo corriperet, addens : *Hæccine reddis Domino, populo stulte et insipiens? Si Dominus ego sum, ubi est timor meus?*

Sed quid diceret ad superbos istos qui accedunt, non ut adorent, sed ut videant et videantur?

Qui cum pompatico ornatu, se tanquam idola in templo veri Dei statuentes, debitam ei soli gloriam videntur sibi velle vindicare.

Quid ad scelestas feminas quæ non verentur cum inverecunda vestitus arte adesse ?

Quid ad tot nequissimos juvenes qui etiam in loco sancto oculos fornicatione plenos habent, et per incompositionem corporis toti christianæ plebi scandalum præstant.

Foris, clamaret, *foris, canes, et venefici et impudici, et idolis servientes. Non tacebo amplius : sed reddam et retribuam in sinum, vestrum.*

Numerabo vos in gladio, et omnes in cæde corruetis, pro eo quod vocavi, et non respondistis; locutus sum, et non audistis; et faciebatis malum in oculis meis.

Recedite a me quia sicut Sodoma et Gomorrha mihi facti estis.

6. Sed silet, sed patiens est Dominus : in hoc ipso pœniteatis, peccatores ; et quiescentes agere perverse in templo Dei, indulgentiam ejus in illo fusis lacrymis postulate.

CAPUT LXVI.

De zelo pro decore domus Dei.

1. Zelus domus Patris mei comedit me, charissime. Pater meus zelo eodem ardens præceperat ut gloria et divitiæ essent in domo sua veteri quæ umbra tantum futurarum erat.

Quid non auri, quid non argenti, quid non æris, quid non lapidum pretiosorum, quid non lignorum electorum, quid non byssi et pellium et colorum rariorum præscripserat Deus servo suo Moysi pro tabernaculo et sanctuario, et arca quæ jusserat, et quorum formam ac mensuram ipse determinaverat ?

Quid non magnificentiæ contulit templo hierosolymitano sapientissimus Salomon a Deo ipso electus ad ejus ædificationem ?

Quomodo ergo templa novæ legis ornari, nitere, splendere decet quæ non umbram sed veritatem continent !

Magna profecto gloria domorum illarum novissimarum plusquam priorum, cum in hodiernis templis inhabitet omnis plenitudo Divinitatis corporaliter. Magnus igitur sit splendor et decor illorum oportet.

2. Ecce reges gentium, cum dominentur earum, in amplis et sublimibus habitant palatiis, toto populo census ad illorum ædificationem et magnificentiam conferente.

Quanto æquius est ut Regis regum et Domini dominantium atria magnifica sint ? Quanto justius ut ad eorum decorem et ornatum populus Dei facultates suas expendat ?

Afferte, afferte, filii Dei, afferte Domino gloriam et honorem, afferte gloriam templo ejus ; ut sciant gentes quoniam ibi est Deus vester, et mirantes adorent ipsæ eum in atrio sancto ejus.

Afferte, afferte : nunquam satis, nedum nimis, gloriæ et divitiarum templo dabitis ; non enim hominis est habitatio, sed Dei quem nemo magnificare poterit sicut est ab initio.

Afferte Deo vivo et videnti munera ; oculi ejus aperti sunt, observantes eos qui in ejus gazophylacium mittunt, et reddet unicuique secundum dona ejus.

Afferte, ædificate, magnificate domum Domini. Nunquid habitabitis vos creaturæ in domibus laqueatis, et Creatorem in vili, ruente, nuda et misera relinquetis spelunca ?

3. Timete Dominum, et cum pavore curate sanctuarium ejus. Scitote quia, si de vobis et domibus vestris unice solliciti, atria Dei vestri neglexeritis, ipse Deus omnipotens *prohibebit cælos ne dent rorem :*

Et terram prohibebit ne det germen suum; ipse vocabit siccitatem super terram et super montes et super triticum et super vinum et super oleum et super quæcunque profert humus :

Et super homines et super jumenta et super omnem laborem manuum. Sic enim scriptum est, et sic fiet a Deo justo hominum ingratitudinem nefandissimam puniente.

4. Zelus igitur domus Dei tui comedat te, dilecte mi. Da, confer templo juxta facultates tuas ; da, confer, et per exemplum tuum alios ad contribuendum provoca.

Superflua aureorum et argenteorum et pannorum pretiosorum et byssi et monilium habes ; da, confer : recogitans quam liberaliter olim mulieres hebreæ et inaures et armillas, multaque alia pretiosa pro tabernaculo antiquo obtulerint.

Da, confer Domino, dum ille in templo suo apud te manet ; Dominum enim forsan non semper habebis.

Ipse enim præ multitudine iniquitatis et præ despectione jam a pluribus gentibus discessit, auferens ab eis fidem et religionem et templum.

Time ne similiter populo in medio cujus vivis contingat, si domum Dei negligendo, Deum ipsum inhonoraverit.

CAPUT LXVII.

De abstinentia et jejunio.

1. Tu scis, fili mi, quod olim jactantes se Judæi dicebant : *Patrem habemus Abraham.*

Quasi vero hoc unum satis eis fuisset, et idcirco mercede ipsi Abrahæ concessa digni fuissent.

Neutiquam, dilecte ; opera Abrahæ non faciebant. Idcirco ego miserans super cæcitate ipsorum clamabam : Facite dignos fructus pœnitentiæ ? opera Abrahæ facite.

Tu, charissime, gloriaris te Patrem habere Deum, et magistrum tuum esse Christum ejus Filium. Verumtamen noli putare te ideo vita æterna dignum fore, nisi pœnitentiam egeris, et opera Salvatoris tui feceris.

2. Quisquis sis, fili mi, homo es ; ad omnes autem homines divinitus dictum fuit :

Nisi pœnitentiam habueritis, omnes similiter peribitis.

Religio christiana, cujus te participem esse merito gloriaris, pœnitentiæ religio est. Non aliud quippe prædicare missi sunt apostoli quam pœnitentiam et remissionem peccatorum in nomine Jesu.

Non aliud Petrus intonuit, quam : Pœnitentiam agite : non aliud Paulus Judæis atque gentilibus testificatus est quam pœnitentiam in Deum.

Imo non alia via quam via pœnitentiæ ipsi magistro tuo Christo Deo patuit. Oportuit enim, ut scis, Christum pati, et ita intrare in gloriam suam.

Attende; scriptum est : Oportuit Christum pati. Ne igitur tibi illudas dicens : Utique sine pœnitentia qua peccatum relinquitur et defletur nemo potest salvari : hæc vera pœnitentia est, et sufficit.

Erras profecto, fili mi : vides quippe quoniam ipse Dominus tuus mortificationem carnis mentali pœnitentiæ adjecit, vides quoniam passus est, relinquens tibi exemplum ut tu vestigia ejus sequereris.

Quod iterum Apostolus tibi enixe commendans superaddidit : *Mortificate membra vestra quæ sunt super terram, mortificationem Christi in corpore vestro circumferentes.*

3. Tanta est pœnitentiæ carnem affligentis necessitas, ut vera Dei religio et sub lege et sub gratia multiplices præscripserit abstinentias, et fixa constituerit jejunia.

Sub lege quidem jejunium quarti, et jejunium quinti mensis, et jejunium septimi et jejunium decimi, aliasque abstinentiæ observationes indixerat Dominus Deus Israel.

Sub gratia vero, Spiritui sancto et illis quos posuit regere Ecclesiam Dei visum est præcipere discipulis, ut certis diebus et temporibus abstinerent et jejunarent.

Noti tibi sunt illi dies pœnitentiæ ab apostolis et senioribus præscripti; scito autem quod si non servaveris abstinentias istas et jejunia, ipsi Dei ordinationi resistes et tibi damnationem acquires.

4. Grave fortassis tibi videtur jugum istud, charissime : verum attende quod ego multo gravius portavi jugum, non dico crucis, non dico passionis, sed jejunii ipsius.

Ego, ego, quem de peccato nemo potuit arguere, jejunavi in deserto quadraginta diebus, non manducans neque bibens.

Huic ego me pœnitentiæ subjeci, ut exemplo meo te ad jejuniorum observantiam allicerem.

Recordare hoc, fili mi, et dic intra te : Si Deus magister sic jejunavit, quid ego homo discipulus possum conqueri? Si innocens Salvator sic abstinuit, quid ego nocens peccator possum contradicere? Si tam duram pœnitentiam egit Jesus, quomodo ego tam levem et humanam facere renuerem?

5. Humana certe et perlevis est jejuniorum pœnitentia tibi imposita, fili mi; tibi inquam, qui forsan tot et tantorum criminum reus es.

Non jam præcipitur tibi ut neque manduces neque bibas, sed tantum prohibetur ne pluries in die reficiaris, ne certis cibis utaris.

Imo indulgetur tibi, ut sumpta una sufficienti quotidie refectione, adhuc sub vesperam aliquantulum cibi et potus sumas.

Quid hoc, fili mi, ad jejunium meum? Quid hoc ad antiqua jejunia patrum? Non ignoras profecto illos veros Christianos hodiernis certe multo fideliores et sanctiores, longe majorem jejunii et abstinentiæ rigorem observasse.

Nemo, exceptis infirmis aut absolute imparibus, a sanctæ expiationis lege subtrahebat se; unica erat cœna ad solis occasum, panis et olus tota refectio, quam in longam noctem productæ vigiliæ sequebantur.

Quot autem et quanti ultra sanctam regulam sapiebant, quandoque pane et aqua contenti, quandoque per biduum aut triduum ab omni prorsus cibo et potu abstinentes!

6. O quantum refriguit charitas, dilecte mi! utique charitas : quomodo enim possunt dici Jesum amare, illi qui pro ipso ne quidem a solitis prandiis aliquid subtrahere, ne quidem ab aliqua ciborum specie abstinere?

O quam parum amatur, is qui tantum amavit! En se ipsum totum pro hominibus tradidit; et ingrati illi homines ne quidem carnis aut panis buccellam absque querimonia pro eo volunt dimittere.

Et quis præsertim adversus salutarem pœnitentiæ legem reclamat? quis illam durius jugum vocat? quis causatur illam immitem et intolerabilem esse? imo quis audacter rebellans per fas et nefas jejunii diebus ventri indulget?

Quis? num simplex rusticus, qui minus peccat, qui multum laborans paupere ac parce vivit et carnium usum vix novit? num pauper qui arcto pane et aqua brevi reficitur?

Neutiquam : sed illi præ cæteris murmurant et rebellant qui plus peccantes majori indigent pœnitentia, qui pinguedinem terræ possidentes, in omnium bonorum abundantia fere absque labore vivunt, quotidie laute epulantes, non parcentes expensis ut quidquid ori suo delectabile videtur possint acquirere.

Isti sunt præsertim, qui stomacho pleno vociferantur : Fame pereo, non possum abstinere; qui pecuniis abundantes obtendunt cibos quadragesimales nimio pretio vendi; qui in molli otio degentes opponunt, cibos istos sat substantiæ et virtutis non habere ad vires reparandas.

Isti sunt qui non raro præ crapula et excessu ciborum ægrogantes, dicunt se impares esse jejunio, quod optimum ipsis remedium foret.

En ii qui turmatim testimonia medicorum subripere satagunt, ut sibi illudentes pos-

sint deinde coram pastore quasi legitimo titulo muniti adstare dicentes : Rogo te : habe me excusatum. Sed Deus judex erit.

En illi qui pontificibus vim faciunt ut salutarem pœnitentiæ legem emolliant ; en illi qui totius pœnitentiæ ruinam meditantur.

En qui aperta fronte rebelles, quacunque hora cibos jejunii diebus non verentur sumere, et apud quos mensa vetitis gravatur escis.

En qui jejunantium fidelitatem deridenl, qui amant illud Evangelii consilium, manducate quæ apponuntur vobis, modo quæ apponuntur optima sint : et istud præceptum, pœnitentiam agite, nolunt audire.

En quomodo optimates magis cæteris confringunt jugum, et rumpunt vincula.

Fili mi, dicebam olim tibi : Facilius est camelum per foramen acus transire, quam divitem intrare in regnum cœlorum. Et quomodo intrarent divites, qui, cum non servaverint innocentiam, pœnitentiam agere renuunt ?

7. Tu autem, charissime, satage, satage ut per dierum pœnitentiæ accuratam observantiam peccata tua expies. Memento jejunii aut abstinentiæ austerioris pœnam, prope nullam esse relative ad futura quæ ipsa avertit supplicia.

Cogita, quod si reprobis et damnatis indulgeretur sicut et tibi, ut per tam leves austeritates a pœnis inferni possent redimi, isti se beatissimos putantes, cum omni gaudio et fervore salutare hoc susciperent remedium.

Jejuna, et abstine juxta mandatum ; orationem et eleemosynam carnis mortificatioLi adjice.

Videbis certe moriens quod bonum sit viro cum portaverit hoc jugum ; invenies tunc, fili, misericordiam ; dum illi qui pœnitentiæ jugum projecerint, cum divite illo qui quotidie epulabatur splendide, in inferno sepelientur.

Ibi ardebit lingua eorum, sed ne quidem digitum in aqua intinget Lazarus ut illam refrigeret.

CAPUT LXVIII.

De peccato veniali.

1. Fili, qui habet amicum, quem sincero cordis affectu prosequitur, is procul dubio non tantum abstinet ab omni injuria quæ posset illum exacerbare, et a se amovere ; sed etiam sedulo curat ut nullo modo mœroris et tristitiæ ansam ipsi præbeat.

Bonus filius certe non tantum reformidat ea quæ patri suo iræ occasionem darent, verum etiam ea fugit quæ ipsi vel leviter displicerent.

Intellige igitur, charissime, quam cautus esse debeas, ne me Deum tuum, non dico gravi quodam peccato exasperes, verum ne leviore quidem delicto offendas.

2. Nullus sane in universo mundo est qui debeat tibi esse dilectus, sicut ego ; nullus qui tanta tibi contulerit beneficia, nullus qui tantam tibi ostenderit charitatem.

Nullus est qui in prosperis plus me congaudeat, nullus qui in adversis plus contristetur, et magis assiduus tecum perseveret.

Ecquis unquam amicus amicum proprio cibavit corpore, potavit sanguine ? Ecquis unquam propria liberavit morte ? Sic feci tibi, charissime.

Mihi satis non fuit te creasse, te enutrivisse, te vestivisse, te conservasse, te a tot malis præservasse : redemi te in cruce. Sic amavi te.

3. Hæc serio perpende, fili : et vide quomodo me redamare debeas.

Vide utrum tibi satis esset ea tantum peccata vitare quæ tam optimo Patri et amico adeo colendo summe exosa sunt : parum curans utrum per venialia eumdem contristares.

Amans esto, charissime ; et senties quod dico. Amans esto ; et certe inquies : Malo mori, quam dilecto Salvatori meo quolibet modo displicere.

4. Verum, fili, si mei amore nondum captus es ; si adhuc servilis plus a flagellis judicis tui quam ab amantissimi Patris offensa abhorres, audi quomodo venialia peccata aliquando puniverim ; et disce eadem, etsi levia videantur, tamen magna esse, et multum tibi cavenda.

Levem dicis fuisse uxoris Lot curiositatem : verumtamen hæc mulier idcirco subita morte fuit correpta, et in statuam salis conversa.

Exigua tibi videtur Moysis rupem percutientis diffidentia : propter illam tamen in terram promissionis non intravit.

Modicam putas Davidis populum enumerantis extollentiam : idcirco tamen, septuaginta subditorum ejus millia pestilentia interiere.

Quid plura, dilecte ? Scis ignem purgativum in altera vita esse præparatum, ut venialia puniat delicta : et non ignoras gravissimum esse hunc purgantis flammæ cruciatum.

5. At, inquis, quidquid sit, veniale tamen peccatum modicum est : hominem reprobum non facit.

Revera : sed nihilominus, fili, Deum summum offendit, Deum optimum contristat, peccatum est, Dei ipsius malum est ; ergo malum est omnibus mundi malis pejus.

Cætera quippe mala mala creaturarum sunt : nec odio Deo sunt, nec ipsi ullam faciunt injuriam.

Conclude igitur cum quodam sapiente : Unica duntaxat res pertimescenda, peccatum scilicet : reliqua vero omnia, mera fabula.

6. Sed addis, fili : Misericors et miserator est Dominus : parcet, parcet usque septuagies septies et ultra.

Verum est, dilectissime : sed justus est etiam Dominus : et si te de venialibus non curantem, aut eisdem assuetum viderit, te minus amabit.

Benignam manum suam super te non amplius aperiet, sed retrahet : teque specialibus non juvabit gratiis.

Et tu debilitatus, paulatim decides : et cum a minimis incœperis, in maxima prorues ; ac tandem dormies, quinimo in morte manebis.

Mortem itaque non inferunt animæ culpæ veniales : sed ipsam tamen certe ad moriendum disponunt et urgent. Fuge ergo, fili, fuge summopere ipsa leviora peccata.

CAPUT LXIX.

De voluntate Dei fideliter facienda.

1. Ego, fili, de cœlo descendi, non ut facerem voluntatem meam, sed voluntatem Patris mei : quandiu in terris mansi, quæ placita sunt ei feci semper.

In hoc volui tibi exemplum dare, ut similiter faceres.

Tu scis quoniam in mundum venisti ut Deo servires : procul dubio autem non servies, nisi voluntatem ejus fideliter facere studeas

Dic, fili : si tu terrenus princeps esses, et haberes servos, subditosque plurimos : num tibi placerent illi qui, aut voluntatem tuam contemnerent, aut quæ tu præscriberes exsequi non curarent?

Certe dicis : Illos qui mihi obedirent, et voluntates meas facerent, servos fideles reputarem.

Eos vero qui nec jussa, nec placita mea exsequi vellent, pro infidelibus, imo pro inimicis haberem.

2. Recte dicis, fili. Vides igitur quod ille solus Deo suo bene serviat, qui voluntatem ejus facit.

Utique, quantumcunque alias homo se Deo fidelem et addictum jactaverit, quantumcunque etiam per orationem, confessionem, communionem, aliaque religionis exercitia voluerit se ut Dei servum exhibere :

Si præterea non studeat voluntatem ejus facere, mendax est, et in hoc veritas non est.

Idcirco dixi : *Non omnis qui dicit mihi Domine, Domine, intrabit in regnum cœlorum : sed qui facit voluntatem Patris mei qui in cœlis est, ipse intrabit in regnum cœlorum.*

Absolute igitur necesse est, ut studeas Patris cœlestis voluntatem fidelissime exsequi.

3. Scito autem, fili mi, non in his quæ tibi a Deo præcepta sunt, voluntatem ejus erga te terminari, sed ad ea, quæ tibi contingunt sive prospera, sive adversa extendi.

Non igitur tibi sufficiat mandata ejus custodire ; at satage ut etiam ad omnia quæ tibi ab eo immittuntur, paratus sis, et de his quæ ipso suaviter disponente tibi accidunt, contentus.

Ita ut in manibus suis te semper videat sicut lutum in manu figuli, et sis æque lætus, si ipsi placuerit te vas in contumeliam facere, vel vas in honorem.

Si recogitares, fili mi, quod Deus sit optimus et sapientissimus, non hæsitares illi te perfecte resignare et absolute committere.

Diceres enim : Cum Dominus optimus sit, non potest esse nisi bonum quidquid ipse mihi immittet ; cum sit sapientissimus, ipse scit etiam malum quod mihi continget in bonum vertere.

Faciat ergo mecum sicut scit et vult. Ecce in manibus ejus volo semper esse.

Si sic te resignares, dilecte, qualem mentis pacem haberes! Sine ulla sollicitudine viveres, nihil omnino nisi peccatum in hoc mundo timeres, et liber ab omni impedimento fores.

In omnibus paternam Dei manum videres et osculareris, modo blandientem, modo probantem, modo castigantem ; sed per omnia benedicentem.

Neque vita amaritudinem, neque ipsi mors tristitiam tibi afferret ; sed in omnibus sicut sanctus Job pacatus diceres : *Sicut Domino placuit ita factum est, sit nomen Domini benedictum.* Esses vere homo secundum cor Dei.

4. Si vero non Dei beneplacitum volueris sequi, sed tuam propriam voluntatem facere ; quid fiet, fili mi?

Putas te beatum fore? Neutiquam ; sed miserabilis omnino. Et quare? quia sæpissime quæ volueris non fient, et quæ nolueris contingent.

Tu quippe omnipotens non es ; neque prospera pro nutu tibi dare vales, neque adversa pro libitu a te arcere.

Frustraberis ergo frequentissime desideratis et volitis. Desiderare autem, velle, et non consequi, miseria est et cruciatus.

Deinde cum voluntas tua propria a concupiscentia fere semper procedat et dirigatur, hæc crebro in vetitum nitetur.

Vel igitur hoc vetitum facies, vel non : si facias, peccabis, et conscientia tua angoribus vexabitur ; si non facias, non habebis quod placet, non satiaberis in desideriis tuis ; et sic semper miser eris.

Relinque ergo, fili mi, voluntatem tuam, et voluntati meæ te ex integro committe.

Imo abnegata tua voluntate, beneplacitum meum pro propria tua voluntate elige, ita ut velis deinceps unice quod volo, et non velis quod nolo.

Exhinc beatus procul dubio eris ; tua quippe voluntas semper fiet, cum mea absoluta voluntas effectu nunquam careat, neque ei resistere quisquam possit.

5. Ecce, Domine, cognovi quoniam ego non potero perfecte esse tuus, neque tu, Deus bone, esse meus, nisi fuero ab omni propria voluntate intus et foris spoliatus, tuæque voluntati integre subditus et resignatus.

Cognovi quoniam quanto celerius hoc egero, tanto melius habebo : et quo plenius et sincerius, eo tibi amplius placebo et amplius lucrabor.

Ecce, Domine, me totum omnesque sortes meas in manibus tuis plene et fiducialiter repono : quod tibi placitum fuerit, hoc deinceps fiat.

Fac mecum sicut scis, et pone me ubi

vis : libere age mecum in omnibus, gyra et reversa me per circuitum.

Si me volueris tribulari, sis benedictus ; et si me volueris consolari, sis iterum benedictus ;

Si me volueris esse in tenebris, sis benedictus : et si me volueris esse in luce, sis iterum æque benedictus.

Tu scis quid expedit mihi, majorque est sollicitudo tua pro me, quam omnis cura quam ego gerere possum pro me : unde non potest esse nisi bonum, quidquid de me feceris.

Paratum, Domine, cor meum ad patiendum, sicut ad gaudendum ; paratum ad morbos, sicut ad sanitatem ; paratum ad inopiam et paupertatem, sicut ad plenitudinem et divitias.

Indifferenter volo de manu tua bonum et malum, dulce et amarum, lætum et triste suscipere, et pro omnibus contingentibus tibi gratias agere : quoniam non mihi, sed tibi vivere desidero.

6. Verum, velle adjacet mihi, Deus meus, perficere autem non invenio, nisi tu gratiam tuam mihi concedas, quæ mecum sit, mecumque usque in finem perseveret.

Obsecro, Domine, panem hunc adeo necessarium servo tuo præsta.

Fac per gratiam tuam, ut, sicut mihi in voto est, ita in opere et veritate voluntas tua mea sit, et mea voluntas tuam semper sequatur, optimeque ei concordet.

CAPUT LXX.

De divitiis hujus mundi.

1. Fili, quando circumspicis omnia regna mundi et divitias eorum, forsitan in corde tuo clamas : O si quis mihi diceret : Hæc omnia tibi dabo : quam felix essem!

O quam beati illi, quibus hæc in hæreditatem data sunt!

Erras, dilecte, erras : omnia hæc vanitas. Et divites qui ista possident aliis hominibus feliciores non sunt ; imo ipsis pauperibus quandoque miserabiliores.

Pauper quippe vel fame, vel frigore pressus facile contentatur.

Da ei panem, da pannos quibus tegatur, permitte ut ad ignem tuum accedat : felicem se reputabit. Bene mihi est, inquiet. Deo gratias : quod desiderabam accepi.

Non ita de divitibus. Hi enim multis jam fruentes bonis majora adhuc in corde gerunt desideria, quibus nec facile, nec cito potest satisfieri.

Iste agrum habet, vellet habere vallem ; ille villam possidet, vellet regionem possidere ; alius mille auri pondera cumulavit, vellet centena millia superaddere.

Nusquam satis habent : sed quo plus obtinuerunt, eo magis indigent. Unde dixi tibi : *Divites eguerunt et esurierunt. Avarus non implebitur pecuniis.*

Quis autem miserior est, fili? Utique qui plus eget. Si ergo cupis dives fieri, desideras certe miserior fieri.

Noli itaque mirari, si sapientissimus Salomon sic oraverit : Domine *neque paupertatem, neque divitias dederis mihi ; sed tribue tantum victui meo necessaria.*

2. Sed inquis, dilecte : Si mihi divitiæ affluant pretiosis potero indui pannis.

Revera : at putasne homines esse sub purpura feliciores, quam sub rusticana veste? Certe divites de frigore, de calore, de aeris intemperie plus rusticis conqueruntur.

Sed epulabor quotidie splendide. Utique : verum num idcirco eris cæteris sanior? Non, fili, sed pluribus obnoxius infirmitatibus quam hi qui communibus reficiuntur cibis. Scriptum est enim : *Saturitas divitis non sinit eum dormire ;* et certe plures occidit gula, quam gladius.

Attamen per divitias honorabilior in mundo fiam. Vere : divitias tuas honorabunt ; sed quia tu de eis superbies, te irridebunt, contemnent, tibique invidebunt.

Quidquid sit, habebo multa bona posita in annos plurimos et famem non formidabo. Esto : sed a morte non eris immunis

Memento istius divitis de quo in Evangelio dixi, qui abundabat, et dum majora volebat horrea construere, vocem hanc terrificam audivit : *Stulte! hac nocte animam tuam repetent a te.* Tunc vero quid ipsi sua profuit abundantia?

Quid profuit huic alteri diviti qui induebatur purpura et bysso, et epulabatur quotidie splendide? Quid? mortuus est, et sepultus est in inferno ; nunc autem cruciatur in flamma.

Fili mi, vere insaniunt qui conantur divites fieri ; in vanum omnino laborant : postquam enim per totam vitam impenderunt se ac superimpenderunt in pecuniis congregandis et coacervandis, vel moriuntur antequam eis frui possint ; vel si supervivant, auro suo non utuntur, sed econtra toti solliciti sunt ne fur effodiat et thesaurum furetur, ne expensæ fiant et sic thesaurus minuatur.

Sicut ergo non sibi mellificant apes, sic non sibi, sed hæredibus opes congregat homo pecuniæ cupidus.

Multo sanior et felicior procul dubio est, qui habens alimenta et quibus tegatur his contentus est.

3. Hucusque humana dixi tibi, fili mi. Audi nunc divina, et disce abhorrere ab auri fame.

Qui volunt divites fieri incidunt in laqueum diaboli, in desideria multa nociva, quæ mergunt homines in perditionem ; radix enim omnium malorum est cupiditas, et avaritia idolorum servitus est.

Sic scriptum est charissime : et verum est. Audi mysterium iniquitatis : audi quomodo qui amant pecunias idololatræ sint.

Ubi thesaurus eorum, ibi et cor eorum est.

Christiani est primas mentis cogitationes Deo consecrare ; amantis vero pecunias ante omnia de auro meditari.

Christiani est primo diluculo coram Deo procidere, ipsi debitum cultum per orationem reddere ; sed amantis pecunias est,

statim ac surrexit, pro fovendis, augendisve opibus operari.

Christiani est sobrium esse ne diabolus vincat; amantis pecunias est abstinere ne marsupium decrescat.

Christiani est satagere ut per bona opera certam suam electionem faciat : amantis pecunias est multiplicare census ut thesaurus intumescat.

Christiani est pœnitere et lugere quando peccavit; amantis pecunias est gemere et tabescere quando denarium perdidit.

Christiani est in egestate fiduciam in Deo habere; amantis pecunias est etiam in abundantia diffidere.

Christiani est diebus Dominicis et festis quiescere a temporalibus, sacro fidelium cœtui, sacris mysteriis, officiis, concionibus interesse; eorum autem qui pecunias amant et quærunt est, nunquam quiescere sed sacris etiam diebus negotiari, prædia visitare, recipere, computare, locare, et propter hæc a Dei servitio se excusare.

Vide quomodo non Deo, sed mammonæ serviant, quomodo veri sint idololatræ.

Sed deinde quot crimina ex hac auri fame prodeunt! Quot usuræ, quot injustitiæ, quot fraudes, quot lites, quot violentiæ, quot pauperum oppressiones!

Vidi pupillos et viduas sub torculari, et hominem auri cupidum torcular calcantem, et sanguinem, sudoresque calcatorum colligentem ac vendentem, pretiumque sanguinis et sudorum in corbonam mittentem; et dixi : Vere, homine auri cupido nihil est scelestius.

4. At inquis, fili mi; verum est, qui festinat ditari non erit innocens : verum est, cupiditas pecuniæ in multa pertrahit crimina.

Sed saltem quando congregatæ sunt divitiæ bonæ sunt, melius est eas habere quam eis carere.

Erras adhuc, fili mi : melior certe est mediocritas, melius est modicum justo super divitias peccatorum multas.

Hæc fuit iniquitas Sodomæ, saturitas panis et abundantia. Hæc quoque est iniquitas multorum, abundantia divitiarum.

Aurum copiosum bene expendere, res est apud Deum quidem possibilis; sed apud homines impossibilis.

Propterea dixi : O quam difficile est ut qui pecunias habent intrent in regnum cœlorum! *Facilius est camelum per foramen acus transire quam divitem introire in regnum cœlorum.*

Paucissimi sunt, fili mi, qui non abutantur divitiis, et sic sibi damnationem non acquirant.

Fere omnes divites, vel servant aurum, et tunc avari sunt, idololatræ, pauperum necatores; vel stulte expendunt aurum, et per hoc in omnia crimina proruunt, multosque alios secum in perditionem trahunt.

Apud divites utique auro suo abutentes dominantur otiositas, superbia, luxuria, gula, crapula, impœnitentia, scandalum, mandatorum Dei et Ecclesiæ præceptorum inobservatio, non raro autem impietas et incredulitas.

Et tu velles fieri dives, fili mi! Time, time ne de te aliquando dicatur : *Mortuus est dives et sepultus est in inferno.*

5. Ego tamen divitias non damno, charissime; sed cor appositum condemno. Et cum difficillimum sit divitem salvari, hoc tamen, ut dixi, apud me possibile est.

Nosti enim sanctum Abraham, sanctum Job et alios tot potentes, sic per bona temporalia transivisse, ut non amiserint, quinimo lucrati sint æterna.

Tu quoque, fili, si tibi affluxerint divitiæ poteris salvus fieri. Verum, dilecte, hæc caute observare debes.

6. Noli possidere et retinere nisi quæ a parentibus juste acceperis, aut ipse legitime comparaveris : iis autem quæ habes noli cor apponere; sed metuens ac tremens, ob periculum auri, expende illud religiose; ad decorem domus Dei, libenter da et liberaliter egeno ac pauperi inde communica.

Sic per terrenas divitias tibi thesauros in cœlo thesaurizabis.

Si quid autem pereat, vel si omnia aliquando perdas, resigna te, et dic : *Dominus dedit, Dominus abstulit, sit nomen Domini benedictum.*

Nedum tunc ultra modum contristeris, gaude econtra quod sic fias conformior Christo egeno, qui non habuit ubi caput reclinaret.

Si sic feceris, fili, divitiæ tuæ non te in perditionem ducent; sed econtra regnum cœli tibi aperient.

CAPUT LXXI.

De furto et injustitia.

1. Ego scrutans corda et renes Deus : omnia nuda sunt et aperta oculis meis.

Tu, fili, forsan nomen habes quod probus sis et rectus : verumtamen quid es in oculis meis? Furtum et injustitia inundaverunt : propter quod, puniente Deo, lugebit terra.

Esne, fili, ab istis criminibus prorsus immunis?

Dicebat olim Tobias pauper uxori suæ : *Vide ne* hœdus caprarum quem defers *forte furtivus sit : redde eum dominis suis, quia non licet nobis edere ex furto aliquid aut contingere.*

Ego autem dico tibi : Lustra quæ possides, et diligenter observa, utrum injustitiæ ærugo a rebus tuis prorsus absit.

Certe si pecunias amasti, vix ac ne vix quidem arctam justitiæ semitam tenuisti.

2. Audi, dilecte; multi potentes credunt sibi omnia licere. Non quidem violenter et aperte vellent vineam Naboth rapere, sed palliata fraude norunt eam occupare.

Multi judices nollent innocentem expresse condemnare; sed nonnunquam turpis questus stateram eorum determinat.

Datur quandoque apud negotiatores pondus et pondus, mensura et mensura, dolus et usura. Hæc autem omnia abominatio sunt apud me.

Quid frequentius auditur inter homines, quam querimoniæ de variis quæ quotidie interveniunt injustitiis?

Modo limites prædiorum dicuntur prætergressi et sublati; agri, vineæ, silvæ, prata depasta; modo publici census dissipati conclamantur.

Iste, inquiunt, administrationis suæ rationem reddere recusat : ille mancam præsentat et deceptricem.

Alius falsum testimonium coram judice emisit, et damnum intulit; alius injustam litis causam arte et fraudibus lucratus est.

Hic vectigalia et census dominis injuste denegantur; illic injusta onera plebe imponuntur.

Modo parentes filiorum suorum jura lædunt; modo filii parentes suos furantur et spoliant.

Hic servi et opifices dominos decipiunt, tempus inaniter terunt; illic domini servis et opificibus nec alimenta congrua concedunt, nec mercedem æquam tempore debito solvunt.

3. Tu forsan, fili, de multorum erga te injustitia ipse conqueris : sed fortassis quoque de te nonnulli conqueruntur.

Et si forte potens es, non audent palam clamare; formidant te in foro aggredi, reverentes tuam apud judices auctoritatem.

Sed olim, sed in ultimo judicio, libero ore te accusabunt : et tu nullum ibidem invenies patronum.

Juste ergo judicaberis, quinimo condemnaberis, si cum injustitiam feceris, nec pœnitentiam egeris, nec ablatum restitueris.

Vide igitur, fili, quid debeas : et quod debes redde sine mora, ut animæ tuæ provideas.

4. Jam forsan te cor tuum in aliquo reprehendit, et dicis : Revera agnosco me in hac et ista circumstantia aliena jura læsisse; quod meum non erat abstulisse.

Putabam quidem hoc injustum non esse : at video nunc, illusio fuit, vera illusio.

Necesse est ut ad sacerdotem recurram, et legem requiram ex ore ejus, ut sciam quid facere debeam.

Bene, dilectissime : verumtamen audi me. Adversarius tuus diabolus qui te in injustitiam traxit, suadendo tibi eam contra legem non esse, iterum te usque ad sacerdotis pedes sequetur, ut te denuo decipiat, teque a reparatione et restitutione facienda impediat.

Dicet tibi : Ille cujus rem abstulisti, tuam quoque abstulit : compensatione uti licitum est.

Aut si fortassis huic illusioni non detur locus, saltem, inquiet Satan, restitutio te nimium gravaret, depauperaret.

Vide : filios et filias habes, ipsis est providendum. Conditio tua, status tuus tales et tales expensas requirit : et si reddas, impar eris ipsis, necessarioque aliquid de status tui honore perdes.

Tandem debita habes quæ in foro repeti possunt : his primum est satisfaciendum. Restituendi facultas tibi nunc non suppetit.

5. Sic, fili, sic a Satana instructus, ad sacerdotem procedes : et quasi causidicus versutus, tot perversis argumentis, tuam restituendi obligationem obscurare conaberis, ut ipsum etiam sacerdotem erroribus tuis connivere facias.

Fortassis credet ille tibi, dicetque : Non teneris; sed non idcirco immunis eris. Illum decepisti : sed me, qui cor intueor, decipere non potuisti.

Debes : redde quod debes. Difficile est divitem intrare in regnum cœlorum : at impossibile est aliena retinentem in hoc introire!

Certe si id quod retinetur notabile est, omnino impossibile est salvari.

Quidquid ergo suggerat diabolus, rem candide sacerdoti expone, judiciumque ejus humiliter excipe.

Non contendas ultra, sed fideliter obedi : totum ablatum reddere, totum damnum resarcire ne omittas.

Quod si sacerdos sciens te non posse omnia quamprimum restituere, statuerit quid hic et nunc solvere debeas, id sólve sine mora. Et quoties ad sacerdotem accedes mone illum te adhuc debitorem esse, et dic quantum debeas ut iterum ordinem tibi præscribat.

De cætero, in usibus et expensis tuis esto parcior; quædam vende ut tandem restitutionem compleas.

Melius erit tibi minus commode vivere, et etiam bona quædam temporalia perdere, quam in æternum perire.

Noli, noli retinere quod tuum non est : alteri ne feceris quod tibi fieri nolles.

6. Si autem, quod absit, esses in injustitiæ consuetudine positus, habens adhuc in usu certas fraudes usurasve; moneo te, fili, ut omni modo satagas pessimam hanc statim consuetudinem abrumpere.

Violentia certe magna ad hoc opus est; quoniam perversi difficile corriguntur, et rapaces difficilius adhuc.

Scis, dilecte, quod uno verbo aut aspectu meo et Petrus, et peccatrix mulier, conversi sunt : Judas autem et pharisæi non sic, quia erant fures et latrones.

Hac motus consideratione, insta, et viriliter age : ut tua ferrea vincula rumpas, nec amplius te peccare contingat.

O injustitia! quam acriter pungis conscientiam in morte! quam crudeliter crucias in æternitate! Vermis ejus, fili, non moritur; et ignis non exstinguitur.

CAPUT LXXII.

De eleemosyna.

1. Fili, cum jejunassem quadraginta diebus et quadraginta noctibus in deserto, postea esurii.

O si prope Jesum tunc fuissem! inquis forsan, fili; si habuissem substantiam hujus mundi, et vidissem Jesum fame et necessitate pressum; certe non clausissem viscera mea ab eo; sed libentissime omnia quæ in

potestate mea fuissent, subministrassem!

Si ex sinceritate loqueris, dilecte; si revera cupis me esurientem cibare, me sitientem potare, me nudum vestire, non deest tibi omnia hæc faciendi occasio.

Ego enim Salvator tuus in paupere pauper, in egeno egenus, in mendico mendicus sum : et quoties uni de istis minimis meis aliquid boni præstas, mihi ipsi præstas.

Idcirco dixi tibi, quod si pauperem in necessitate non adjuveris, charitas mea in te non manebit.

Idcirco addidi, quod si egeno auxilia quæ in tua potestate sunt, negaveris, ego te in novissimo die reprobabo.

Qui pauperes sine misericordia repellit, Deum ipsum repellit : quomodo ergo posset salvari?

2. O Fili, si talis esses; si egenos in necessitate positos non juvares, sed a te dure arceres, quid dicerem tibi? Audi cor lapideum, intellige cor ferreum :

Tu bona habes quibus carent, quia sic volui : non tuis meritis ea obtinuisti. Si voluissem isti divites essent, tu vero pauper.

Quidquid sit, fratres tui sunt, caro tua, imago mea : non pascis illos, ergo occidis; et sanguis eorum ad me clamabit aliquando de terra dicens : Vindica, Domine, sanguinem nostrum qui effusus est.

Et ego ulciscar, et tu in æternum sities, et non potaberis; in æternum esuries, et non cibaberis; in æternum nudus eris, et non vestieris; in æternum patieris, flebis, et non juvaberis, nec ullo solatio juvaberis.

Sic diviti epuloni qui Lazarum contempserat jamdudum contigit : a longo jam tempore sic cruciatur.

3. O vir sine misericordia! dignus esses ut omnes miseriæ et paupertatis fluctus in te nunc irruerent.

Et si ego sic juberem fieri, si ad extremas usque egestatis angustias te urgerem, sicuti possum : in manibus quippe meis sunt sortes tuæ :

Tunc clamares, opem cum gemitu postulans; et scires tandem quid sit egestas, et quam inhumanum sit egeno necessitatem patienti substantiam hujus mundi recusare. Tot et tanta flagella time, fili.

4. Disperge, da pauperibus : et sicut aqua exstinguit ignem, ita eleemosyna exstinguet peccata tua.

Et ego, fili, non patiar animam tuam ire in tenebras : sed faciam tibi misericordiam, eo quod tu quoque misericordiam feceris.

Et etiam in hoc mundo providebo ut non indigeas; disponamque omnia suaviter, ut nihil tibi desit, et non minuaris omni bono. Feneratur enim mihi qui miseretur pauperis.

Et si dies mala advenerit, liberabo te, ego Dominus, eo quod super egenum et pauperem intellexeris.

5. Disperge, et da quantum potes. Si multa possides, multa largire : si pauca, etiam de paucis tuis aliquid eroga :

Sciens quia plus mihi placet vidua pauper unum præbens minutum, quam dives de abundantia sua aureum elargiens :

Sciens quia minimum etiam donum magnum fit in oculis meis, ubi video magnam esse charitatem dantis.

Disperge et da, non tuba canens ante te ut honorificeris ab hominibus, sed in abscondito, sed nesciente sinistra tua quid faciat dextera tua :

Pater tuus, qui videt in abscondito, tibi certissime reddet, charissime.

CAPUT LXXIII.

De castitate.

1. Emi te, fili, pretio magno : meus es tu. Postulavi Patrem meum : et ipse te mihi dedit in hæreditatem.

In me projectus fuisti ex utero, et de ventre matris tuæ ego sum Deus tuus.

Ego te ablui et sanctificavi : et tu me in partem tuam et hæreditatem assumpsisti.

Utique, dilecte, hæc facta sunt, quando renatus es ex aqua et Spiritu : quando ego tibi per baptismum primam reddidi innocentiam.

Vide dignitatem tuam. Deus cœli Deus tuus est, et tu servus ejus : ipse Pater tuus, et tu filius ejus.

Ipsi dicatus es, et consecratus : ipsi vivere debes in terra, et tandem in æternum sociari in gloria.

O fili! absit a te ut tam præclaram sortem parvi faciens, a Deo tuo discedas sicut prodigus, et luxuriose vivas.

2. Quid, dilecte! tu homo Dei, ad imaginem ejus creatus; tu te in immunditiæ cœno volutares, nec abhorreres similis fieri jumentis insipientibus!

Tu cui omnia terrena subjeci, tu vilissimum carnis tuæ mancipium fieres!

Tu in cujus corde habitare et requiescere pro deliciis habeo; tu me optimum tuum Dominum expelleres, ut immundo spiritui thronum in anima tua erigeres!

Vere, fili, templum Dei tui es : et non horreres fieri habitatio nequissimi spiritus!

Vere tu es corpus meum et membrum de membro : membra corporis tui tua non sunt, sed mea : et tolleres membra Christi tui, et faceres membra meretricis!

3. O fili, si hoc faceres, qualem flagellorum tempestatem super caput tuum coacervares!

Memento nihil coinquinatum introire in regnum cœlorum.

Memento propter impudicitiam totum genus humanum, sola Noemi familia excepta, fuisse diluvio interemptum.

Memento propter hoc crimen Sodomam et Gomorrham fuisse igne consumptas.

Memento propter hoc Onam fuisse subita morte præoccupatum.

Memento propter hoc ultra viginti Israelitarum millia in ense et gladio miserabiliter periisse.

Memento, et dic : Grande sane crimen illud est, quod iram Dei sic concitat.

Si patribus, sub natura aut lege viventi-

bus, Deus ultionum non pepercit; quanto minus mihi sub gratia delinquenti parceret!

Periistis, Deo vindicante, immundi parentes! verumtamen nec baptismo sanctificati eratis, sicut ego : nec Spiritus sanctus in vos descenderat, sicut in me :

Nec carne Christi enutriti fueratis, sicut ego; nec sanguine Agni saginati, sicut ego; nec corpus Domini contaminaveratis, nec sanguinem ejus pollutum duxeratis.

4. Bene dicis, fili. Procul dubio si luxuriareris, major esset iniquitas tua peccato urbis Sodomorum, quæ subversa est in momento.

Sed etiam flammæ quæ Sodomam consumpserunt figura tantum et exemplum sunt stagni ardentis, ignis et sulphuris quod Christianis, qui se impudicitiæ mancipaverint, reservatur.

5. Cautus igitur esto, charissime, ut in omni castitate vivas.

Satage ne ulla immunditia, aut turpitudo, aut scurrilitas candidissimam baptismalis innocentiæ vestem maculet.

Satage ut ab omni opere, desiderio, cogitatione, aspectu, verbo obsceno te abstineas : et quasi a facie colubri fuge omne peccati hujus incentivum.

6. Circuit, fili, spiritus immundus, quærens intrare in domum tuam.

Modo conspectui tuo exponit creaturarum quarumdam pulchritudinem, ut in oculis tuis capiaris, et aspicias ad concupiscendum.

Vide ne mors per fenestras animæ tuæ intret : averte oculos tuos, ne videant vanitatem; et virginem ne conspicias, ne forte scandalizeris in decore ejus.

Attende ne etiam ubi pro necessitate aut convenientia personas respicis, in illicitos aspectus rapiaris.

Pericula et retia ubique objicit Satan. Hic lascivas et pudendas præsentat picturas : illic libros obscenitatibus scatentes :

Hic socios in verbis liberiores, et forsan ad malum sollicitantes : illic cantus molles : hic vani decoris ornatus : illic comœdias et choreas.

En, dilecte, tela nequissimi ignea, a quibus certe non præservaberis, nisi cum metu et tremore ambulaveris, et sensus omnes cohibueris.

7. Sed etiam prætermissis sensibus, te pessimus hostis conabitur interius, et quasi sine armis depravare; nunc fœdas in mente tua efformando imagines, nunc oculos animæ tuæ in easdem inclinando :

Nunc complacentiam sollicitando, nunc desideria excitando, nunc voluntatem inclinando, nunc carnem commovendo.

Et si vel una vice te in crimen induxerit, audi, dilecte, quomodo te de crimine in crimen sit præcipitaturus.

Quod antea exsecrabaris, jam amare incipies : quod fugiebas, ipse quæres. Jam non erubesces male agere, sed erubesces accusare.

Forsan angore conscientiæ pressus ad pœnitentiam recurres. Beatum te, si contrito corde confessus fueris, et rite absolutus!

8. Verum si ab hoste iterum atque iterum te vinci tuleris, tunc de abysso in abyssum descendes.

Angores conscientiæ præfocabis, ad sacerdotem forsan adhuc perges : sed de relapsu erubescens, vel secretum tuum revelare non audebis, vel saltem ex parte celabis, aut absque veræ emendationis proposito accusabis, sicque inaniter absolveris, sacrilegus communicabis, judicium tibi manducabis.

Modo dormies, et eris sicut homo non audiens, et non habens amplius in corde suo redargutiones.

Quinimo ut carnalibus tuis desideriis pacatius indulgeas, jam dices intra te : infernus fabula est.

Et quomodo posset unius momenti peccatum per æterna tormenta puniri? Forsan nec ipse Deus qui judicet et puniat exsistit.

Ecce, fili, quomodo qui corrupti sunt et abominabiles facti sunt in desideriis suis, tandem, sicut scriptum est, dicunt in corde suo : Non est Deus. Ecce quomodo impudicitia universitas est iniquitatis.

9. Moneo te, igitur, dilecte, et iterum moneo ut vigiles et ores, quatenus in tentationem non intres. Cave, etiam a minimis; qui enim ab his incipiunt, in maxima brevi proruunt.

Tentaberis certe, et quandiu fragile corpus geres, non eris a carnis stimulo immunis : sed esto viriliter ad certamen dispositus, sciens quod sufficiat tibi gratia mea : et illa tibi non deerit, si eam suppliciter postulaveris.

Verumtamen noli sperare victoriam, nisi occasiones proximas devites.

Quantumlibet igitur tibi placuerint, relinque eas : imo quo plus tibi arriserint eo diligentius eas fuge : et cum fugeris, noli retro respicere, recordatus uxoris Loth, et sciens quia nemo mittens manum ad aratrum et respiciens retro, aptus est regno Dei.

10. Occasione dimissa, ne credas te securum : sed pugna, cogitationes malas repellens, desideria cohibens sine hæsitatione et cum multa patientia.

Ad Jesum recurrens, intra vulnera ejus te abscondens cum fiducia; corpus etiam pro opportunitate affligens, ne contumaciter prævalere contendat.

Mariam, matrem castissimam in patronam et advocatam tibi specialiter elige : scis, fili mi, neminem ad ipsius recurrentem præsidia, ejus implorantem suffragia fuisse derelictum.

Ad sanctam quoque confessionem frequenter accede, et si sacerdos annuerit communione sacra te passim robora.

Si his usus fueris remediis, fili, certe vinces, certe perseverabis, quantumcunque alias fueris olim malo deditus.

Quod Augustino per gratiam possibile

fuit, tibi profecto cum eadem non minus facile erit.

11. Tandem dico tibi, dilecte, ut quantumcunque hucusque peccaveris, non desperes, nisi tu ipse converti et abstinere nolueris. Cessa, cessa, et brevi sanus eris.

Variis quidem adhuc cogitationibus et tentationibus incursaberis : at si invitus sis, scito et crede eas non esse tibi imputandas in peccatum ; sed in pœnitentiam, sed in virtutem, imo etiam in castitatem.

12. At video, fili ; hic Satanas tecum contendit, dicitque : et quomodo continens esse poteris? quomodo castus?

Rem difficilem postulat a te Dominus. Quis potest facere mundum de immundo conceptum semine? Conare quantum poteris, non vinces.

O fili! tentatio vera est, quæ te vexat ; formido vana, que te exterret. Ne credas infensissimo animæ tuæ inimico.

Ego præcepi tibi continentiam : et tu scis quia impossibilia non jubeo.

Tolle, dilecte, tolle super te jugum hoc quod tibi grave nimis esse suadet inimicus : et videbis econtra, jugum meum suave esse, et onus meum leve.

13. Num ignoras innumerabilem sanctorum copiam, voluptate devicta, thronum meum cœlestem jam circumdare?

Dic ergo : et ego possum per te, Domine, quod isti potuerunt : sequar, sequar eos, et comprehendam cum ipsis sanctæ castitatis bravium.

Utique comprehendes, dilecte : fiducialiter age, et non timeas.

Tantummodo vigila, sobrius esto, in ornatu verecundus, in verbo cautus, fervens in oratione ; et dices : vere quæ dura sunt laborantibus, eadem ipsis mitescunt amantibus.

Certe non omnes capiunt verbum istud : sed ego, Deo juvante, capere potui, et reipsa capio ; gustans et videns quam suave sit castitatem tenere, et in castitate perseverare.

CAPUT LXXIV

De sobrietate.

1. Fili, si secundum carnem vixeris, morieris. Sobrius igitur esto, attendens ne unquam gravetur cor tuum crapula et ebrietate.

Homo es, dilecte, non equus, non mulus quibus non est intellectus : homo es, hic peregrinus, et ad æternam vitam vocatus.

Necesse quidem est ut in loco peregrinationis tuæ vivas : et ideo omnia hujus mundi tibi tradidi.

Manduca igitur et bibe ut vivas : sed absit a te ut hic vivas, quasi ad manducandum et bibendum destinatus esses.

2. Responde mihi, fili ; si servum haberes, illumque ad regionem longinquam mitteres, pecunia ad iter copiose data :

Ille vero iter jam aggressus, non festinaret ad terminum pervenire ; sed de caupona ad cauponam secedens, in commessationibus et compotationibus tempus tereret :

Certe irascereris, et diceres : o inutilem, o infidelem servum, qui substantiam meam bibendo et manducando dissipat, et negotia mea negligit! cum redierit, correptum eum sine misericordia ejiciam.

Nonne ergo tu ipse, fili, eodem modo a Creatore tuo, a supremo Domino corripieris et punieris, si in tua terrena peregrinatione, ad superna tendere non curans, cibis et potibus intemperanter delectari volueris, et de convivio in convivium, de compotatione in compotationem, non de virtute in virtutem ire conatus fueris?

3. Responde iterum, dilectissime : si tu equum, mutum quidem animal et irrationale, emisses, ut agris tuis arandis, rebus vehendis impenderetur ; et observares illum egregie manducare, sed ad opus ne quidem verberibus posse cogi.

Diceres utique : jumentum non emi, ut in primis manducet et bibat, sed ut inserviat. Vendatur igitur aut occidatur.

Juste, quidem, fili : judica ergo teipsum, si escæ et potui deditum te agnoscas : non enim ad hoc in mundum venisti.

4. Tandem responde adhuc, fili : si tu austere viveres, et interea servus tuus vellet epulari quotidie splendide

Si ille, quæcunque meliora et exquisita in domo tua essent, sibi ipsi præpararet, dum tu simplicibus et communibus contentareris : non dubium certe quin talem servum absque misericordia dimitteres.

At, fili, nonne ego Salvator tuus sum, Dominus tuus, et tu servus meus? Tu vero scis, quoniam ego in terra habitans et sobrie vixi, et sæpius jejunavi, et felle et aceto potatus fui.

Vide ergo quantum dedeceret te talis Domini servum velle delicate, laute, copiose nimis cibari et potari.

5. Sed audi, fili, quomodo intemperantia et gula hominem ad omnia mala inducant, quæ Christianus vir procul a se arcere debet.

Inducit ad turpia. Luxuriosa enim res est vinum : et ubicunque saturitas et ebrietas, ibi libido dominatur.

Inducit ad iram. Cui enim rixæ? Nonne his qui student calicibus epotandis? Vinum nimie sumptum certo irritationem, iram et multas ruinas facit.

Inducit ad impietatem. Vinum enim apostatare facit sapientes.

Inducit ad novissimorum oblivionem. Scis enim, dilecte, quia quando venit diluvium quod omnes perdidit, homines prænoniti non attendebant : edebant quippe et bibebant.

Inducit ad idololatriam. Ventrem enim gula deum facit.

Inducit ad sanguinem et internecionem. Quot enim hoc vitio laborantes, videntur esse necatores sine misericordia et uxoris et filiorum suorum quorum substantiam dissipant!

Quot per singularia certamina suos etiam amicos ense confodiunt! quot per ictus et vulnera sanguinem aliorum in rixis profundunt.

Inducit ad secreti proditionem. Nullum enim secretum ubi regnat ebrietas.

Inducit ad impœnitentiam finalem. Ebriosi enim fere nunquam corriguntur.

Morborum causa est. In multis enim escis erit infirmitas.

Sic passim de gula et ebrietate in sacris scriptum est paginis.

Verbo dixerim : hæc confundunt naturam : per hæc amittitur gratia, perditur cœli gloria, et damnatio æterna invenitur.

Memento, memento, quoniam hæc fuit iniquitas Sodomæ, nempe saturitas panis et abundantia.

6. O dilecte ! væ tibi ! si in hoc mundo saturatus fueris, quia in æternum esuries.

Statue igitur firmiter tecum, dicens : utar sobrie substantia hujus mundi, epulabor sicut justus in conspectu Dei. Declinabo a potatoribus ; a viris commessationum ; ne cum ipsis peream.

Pone, Domine, custodiam ori meo, et ostium circumstantiæ faucibus meis : ut non delinquam et concupiscentia mea perdat me.

O inimica caro, quæ me toties ad peccatum induxisti ! o inimica pessima quæ contra animam meam continuo bellas quærens eam perdere ! absit a me ut tibi blandiar, te delicatius aut immoderate enutriendo.

Justum est ut potius per jugem abstinentiæ mortificationem insolentiam tuam cohibere et punire satagam ; justum est ut tu mihi subjiciaris, non ego tibi.

Imo hoc tibi ipsi melius est : quoniam, si in hac vita per abstinentiam fueris domita, resurges in altera : et quidem in incorruptione, in subtilitate, in gloria, in jucunditate : et sic semper et ego et tu simul cum Domino erimus.

CAPUT LXXV.

Quod servus Dei mundum fugere debeat.

1. Fili, scriptum est : Væ mundo a scandalis. Revera totus mundus in maligno positus est : et omnia quæ in eo sunt concupiscentia sunt carnis, concupiscentia oculorum et superbia vitæ.

Propterea dixi discipulis meis : Vos de mundo non estis ; nolite diligere mundum, neque ea quæ in mundo sunt.

Et tibi dico, dilectissime : Si mundo vis placere, si secundum mundum velis vivere, servus meus non eris, amicus meus esse non poteris.

O fili ! si mundum amas, si de mundo es, ambulas certe in via lata et spatiosa quæ ducit ad perditionem.

Recede, recede inde : exi festinanter de medio Babylonis hujus : alioquin salvari non poteris.

2. Sed inquis : de mundo exire nequeo, nisi tu, Domine, me ex hac vita migrare facias.

O dilecte ! non dico tibi ut tollaris de mundo, sed ut serves te a mundi malo : sed ut spiritum hujus mundi non habeas, at spiritum qui ex Deo est in te manere cures.

Oportet utique te inter homines manere, et cum eis ex necessitate et charitate communicare. Hoc autem facere potes, quin de mundo sis, et mundi nequitiis te immisceas.

3. Non dico tibi : Segrega te ab hominibus ; sed segrega te ab otiosis. Certe non sine multa malitia transeunt conciliabula eorum : isti de terra sunt, et de terra loquuntur.

Si aliquando inter tales adfuisti, quid audisti, fili ? De Deo nihil : de salute nihil.

At divitiarum perituraram, vanæ gloriæ, inanium hujus ævi deliciarum, quas tu contemnere debes, laudes et encomia audisti, quæ te forsan eheu ! ad illarum rerum amorem jam moverunt : et cum antea spiritualis esses, forsan jam mente carnalis effectus es.

Quid audisti inter illos ? Quid ? de virtute nihil, de charitate nihil. Sed de vitio forsitan multa : mendacia, turpiloquia, scurrilitates, detractiones, susurrationes, blasphemias, imo forsan incredulæ et sacrilegæ philosophiæ impia et nefanda dicteria. O mundi scandala !

4. Non dico tibi, charissime : Segrega te ab hominibus : sed dico segrega te ab immundis. Quot, fili, quot societates sicut Sodoma et Gomorrha in oculis meis sunt !

Ibi lasciverum juvenum seducens ornatus, ibi inverecundarum feminarum cultus procax et probrosæ vestitus artes, ibi mœchantes aspectus, ibi effeminatæ locutiones, ibi obscenæ familiaritates, ibi venenosi cantus, ibi omnia tela nequissimi ignea bellum animis et cordibus lethale, et vix per maximos conatus superabile faciunt.

O fili ! si tales coluisti cœtus, jam agnoscis et confiteris, dicens : Revera ita est : experientia scio ; quoties inter tales homines fui, non sine damno redii. O mundi scandala !

5. Clamat Deus : Sancti estote, pœnitemini, vigilate, sine intermissione orate, humiliamini, sobrii estote, laborate, bona opera facite.

Mundus autem : Jubilemus, exsultemus, manducemus, bibamus, ludamus.

Clamat Dominus : Memorare novissima tua : quasi a facie colubri fuge peccatum.

Mundus vero : Procul, procul tristis memoria mortis ; procul judicii cogitatio ; procul æternitatis prospectus.

Sinite nos in jucunditate dies nostros absque pavore et tristitia ducere. In hoc culpa, in isto peccatum est : equidem ; at quid ad nos ? felices hic et beati simus.

Ecce, dilecte, quomodo affectibus nocivis et carnalibus cupiditatibus in mundo deservitur : tot autem et tam magna mala pacem appellant cultores mundi.

6. O mundus ! o concupiscentia ejus ! quot filios hominum dæmoniis sacrificatis ! quot per insaniæ plenas vigilias perdidistis !

O mundus ! væ tibi : neque vitam, neque nuptias mundas custodiunt sectatores tui : omnia mala inter eos commista reperiuntur,

sanguis, homicidium, furtum et fictio, corruptio et infidelitas, turbatio et perjurium, tumultus bonorum, Dei immemoratio, animarum inquinatio, nuptiarum inconstantia, inordinatio, impudicitiæ. O mundus qui Deum non cognoscis, væ tibi !

Fuge, charissime, fuge hanc hominum supervacuitatem. Inimici Christi sunt qui de hoc mundo sunt, quantumlibet se Christianos esse jactent : Dei hostes sunt, etsi servos ejus se esse proclament.

Vide sanctos meos : sciverunt utique quod qui vult esse amicus hujus sæculi, inimicus Dei constituitur.

Et ideo de medio mundi tanquam de nequissima Babylone exierunt ne participes fierent delictorum ejus, et de plagis ejus non acciperent.

Elonga et tu, dilecte, fuge mundum et mane in solitudine cum Deo qui solus suavis et vere bonus est.

CAPUT LXXVI.

De superbia.

1. Memento, homo, quia pulvis es et in pulverem reverteris. Scis quia ubi superbivit Lucifer, de cœlo cecidit.

O fili ! si tanto angelo non peperci, sed rudentibus inferni detractum in tartarum tradidi cruciandum, quanto minus tibi, qui terra et cinis es, si superbires, parcerem !

Utique si te exaltaveris, humiliaberis. Hoc dixi : et tu scis quia verba mea non præteribunt.

Noli igitur te pluris facere quam vales ; noli te cæteris præferre, noli desiderare ut ipsis præponaris. Certe qua proportione intumesces, a te recedam.

2. Ut autem tibi superbiæ, quæ mihi summe odibilis est, horror ingeratur, audi, dilecte, quam impium sit inani et misero homini extolli

Ego naturæ et gratiæ auctor sum. Nihil boni habet, sed nec habere potest ulla creatura, nisi a me id acceperit.

A me corporis sanitas, robur et pulchritudo, divitiæ et gloria : a me ingenii facundia et profunditas judicii.

A me omnis cordis virtus, omnia fidei, spei, charitatis, mansuetudinis, abstinentiæ, puritatis, misericordiæ, pœnitentiæ, mortificationis, fervoris charismata.

Quantæ igitur, dilectissime, injustitiæ reus est, qui se de istis, quasi de non acceptis, exaltare præsumit.

3. Responde, fili : si tibi occurrisset aliquis in summis nuditatis et egestatis angustiis positus ; tuque, misericordia motus, et vestes et cibos et pecunias liberaliter ei præstitisses :

Et si ille donorum tuorum statim oblitus, coram te gloriari præsumeret, quasi hæc a se, non a te haberet ; quid sentires ? o ingratum ! diceres : O fatuum ! o miseratione indignum hominem !

Sic, fili, sic est omnis superbus in conspectu meo. Ingratus est, sicut illi leprosi qui non redierunt ut darent gloriam Deo.

Fatuus est sicut fatuæ illæ virgines ad quam sponsus dixit : Nescio vos.

Misericordia indignus est, sicut ille pharisæus qui propter superbiam e templo non justificatus discessit.

4. Intelligite reges ; audite principes : erudimini qui judicatis terram.

In manu mea potestas terræ : meum est regnum, meum est omne imperium, et cui volo do illud.

Nolite ergo gloriari eo quod regnetis et imperetis, scientes quia si voluissem, ipsi servorum vestrorum vilissimo potestatem super vos dedissem.

5. Audite divites. Meum est argentum, meum est aurum, mea est terra et plenitudo ejus.

Nolite de divitiis vestris extolli, scientes quia ego qui feci Job divitem, eum quoque pauperem fieri permisi.

Abundantiam Job gustatis. Verumtamen quando voluero, ad paupertatis et miseriarum ejus angustias vos descendere faciam.

6. Audite sapientes in populo. Habetis equidem consilium et prudentiam : propter hoc autem nolite oculos extollere, scientes quia, quando ego volo, fortia confunduntur, et eliguntur ignobilia.

Vere, quando voluero, fugiet a vobis spiritus sapientiæ : et vos sicut jumenta, quibus non est intellectus, efficiemini.

Ne obliviscamini illius Nabuchodonosor, qui, me castigante, fenum quasi bos comedit.

7. Audite, omnes qui primi estis. Nolite exaltari, scientes quia multi primi aliquando novissimi erunt, et novissimi primi. Tunc incipietis forsitan cum rubore novissimum locum tenere.

8. Audite justi, et timete. Lucifer Satan effectus est : et tamen angelus fuit, imo angelorum princeps.

Quid igitur efficiemini, vos etiam meliores in æstimatione hominum, si avertero faciem meam a vobis, si dereliquero vos ?

Cadetis utique : quinimo in majorum criminum abyssum præcipites ruetis.

O quot insignes viri sic lapsi sunt ! referunt vobis populorum historiæ et eorum pristinam sanctitatem et posteriora eorum scelera, infelicemque exitum.

9. Quisquis sis igitur, fili, noli gloriari. Si aliquid boni habes, noli altum sapere, sed time potius ne aut abutaris, aut quod habes a te auferam.

Qui te existimas stare, vide ne cadas, et ne cum operantibus iniquitatem perdaris.

CAPUT LXXVII.

De humilitate.

1. Fili, discipulos suos humana docuerunt homines magistri. Ego autem Deus, caro factus, divina meis enarravi.

Quantum tenebræ luci, et veritati error cedit ; tantum hujus mundi sapientium philosophia meæ sapientiæ cedit.

Pretiosa igitur tibi sint, fili, super aurum

et topazion eloquia mea : absconde ea in corde tuo, sciens, quia per ea certe habebis vitam, et dies videbis bonos.

2. Non ignoras, dilecte, quæ fuerit lectionum mearum summa, et meorum quasi compendium sermonum.

Tu scis quia dixi : Discite a me, quia mitis sum et humilis corde : nisi efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cœlorum.

Tu scis quia non dictis tantum hanc præ cæteris sublimem doctrinam tradidi; sed factis etiam et exemplis confirmavi.

3. Memento, fili : non mihi placui, sed memetipsum exinanivi : et cum essem Filius Dei, habitu inventus sum ut homo.

Et cum essem rex regum, sicut fabri filius apparui : et cum essem sanctissimus, in forma peccatoris visus sum.

Et cum essem potentissimus, in specie debilis agni coram tondente, obmutui; tandemque cum essem omnium judex, cum sceleratis reputatus sum opprobriis et suppliciis saturatus, cursumque lectionum mearum per crucem meam consummavi.

O fili! certe nihil potes melius scire, quam quæ Deus docuit; nec aliquid melius facere quam idipsum quod Deus fecit. Humilis igitur esto.

4. At video, fili; humiliari repugnas. Exaltari amares, non exinaniri.

Verum attende, charissime, ad tuam nihileitatem, perpende tuas multiplices miserias; et jam non audebis caput extollere :

Sed confusus intra te erubesces, et desiderabis latere.

Nescis, dilecte, quia de limo formatus es; quia terra es inanis et vacua?

Quia caro tua iniquitatibus primo concepta, ad omne malorum genus prona, mille infirmitatibus et periculis obnoxia, morte tandem corrumpenda est, et in terram reversura.

Nescis quanta sit animæ tuæ cæcitas et ignorantia naturalis, et quam absolute ad omne bonum absque gratia mea sit impotens.

Nescis quia peccator es, et forsan eheu! supramodum peccans peccator, cujus iniquitates super capillos capitis sunt multiplicatæ?

O si te bene nosceres, certe mirareris quod ego te a superbia avertere, et ad humilitatem cogere necessarium judicaverim.

Diceres : O me conculcandum lutum! quæ in me homuncione jactantiæ ratio! quæ non vituperii et despectionis materia! purgamentum hujus mundi sum, omnium peripsema.

5. A forsan, fili, hoc ipsum multoties jam dixisti, et tamen humilitatem nondum adeptus es.

Multi quippe talia libenter dicunt, coram hominibus, ut humiles videantur.

Ubi vero accidit, eos in aliquo vituperari, vel leviter lædi, jam manifestum fit per impatientiam eorum et iracundiam, quam fucata sit, imo falsa eorum humilitas.

Non sic, fili, non sic : non verbo tantum, aut lingua, sed opere et veritate humilis esto.

6. Vide parvulos. Isti non ficte, sed sincere de sua mediocritate convicti, sciunt se vere servos inutiles esse.

Mirantur aliorum fortitudinem, industriam, ingenium : putant omnes homines cedros esse, se vero inane fenum.

Si quis eos reprehenderit, non recalcitrant, non irascuntur : si quis offenderit, non murmurant.

Si quis in faciem eos ceciderit, sciunt flere; sed injuriam vi aut contumeliis repellere nesciunt.

Si tandem in novissimo loco ponantur, non mirantur : sed eum tanquam sibi debitum cum modestia tenent.

7. O fili! quando in tales innocuos infantulos oculum conjicis, dic intra te : en exemplar quod mihi Jesus ipse digito monstravit, dicens : *Qui se humiliaverit sicut parvulus iste, hic major est in regno cælorum.*

Et revera, dilecte mi, si tales imitatus fueris, divino Magistro tuo fies conformis : exinanivit quippe semetipsum formam illorum accipiens.

Hos autem prædestinavit Pater cœlestis, quos præscivit imagini Filii sui fore conformes.

CAPUT LXXVIII.

Quod servus Christi debeat inimicis condonare, eosque diligere.

1. Audi, fili, magnum quod ego hominibus dedi mandatum; audi et serva. Quoniam nisi illud impleveris, certe verus non eris Patris tui, qui in cœlis est, filius, nec possidebis regnum quod præparavit ille servis suis a constitutione mundi.

Dimitte, charissime, inimicis tuis, dilige inimicos tuos, benefac his qui te oderunt : benedic maledicentibus tibi, ora pro calumniantibus te.

Durum est, inquis, fili, hoc verbum : illud natura mea vix potest audire.

Revera, dilecte, lex membrorum tuorum legi huic sanctissimæ repugnat : sed tu, ratione et fide eruditus, disce insolentem naturam cohibere.

2. Tu quis es, fili? Certe peccator, qui me multoties offendisti, et frequenter adhuc offendis.

Ubinam esses, si tibi secundum justitiam meam fecissem? Nonne in infernum jam descendisses, imo in profundum inferni?

Sed ego misericors et miserator tui misertus sum, patienter exspectans, clementer dimittens, et ne quidem prohibui solem meum ne super te, sicut super bonos, oriretur.

3. Injuriam tibi fecit inimicus! equidem : sed hæc quantacunque fuerit, nonne comparata peccatis tuis arena est exigua?

Dic ergo : Si Deus tanta mihi dimisit, quomodo tantilla dimittere renuerem?

O si minora condonare noluero, quomo-

do Deum, ut majora mihi dimittat rogare audebo?

Procul dubio, dilecte, si non dimiseris tu, nec ego tibi dimittam. Certe judicium erit tibi sine misericordia, si misericordiam non feceris.

4. Verumtamen, addis: Injuria gravis est, nec possum eam portare.

Esto iterum, fili, quod magna, et quidem maxima sit : sed appende illam in statera contra omnes quas ego pro teipso suscepi despectiones, contumelias et dolores. Quid hæc ad passionem meam? Quid ad mortem meam?

Dic ergo : Si Deus tanta pro me tulit, quomodo ego tantilla pro ipsius amore tolerare recusarem?

Mihi certe bonum est patiendo adimplere in me ea quæ desunt passionum Christi Domini mei. Tolerabo igitur et dimittam.

5. Res peracta est, charissime : quidquid egeris, efficere non poteris ut hæc tibi facta non sit injuria.

Si autem vindictam sumpseris, adhuc præter illius injuriæ pœnam, ultio te manebit divina. Vide quam stultum esset ulcisci et non parcere.

Læsus es a fratre tuo : et ideo velles tu ipse lethale vulnus, per ultionis peccatum, animæ tuæ inferre.

Absit, fili, absit. Parce, dimitte : et sic non nocebit tibi injuria ab inimico illata, e contra autem tibi æternum patientiæ præmium merebitur.

6. Verumtamen, dilecte, si tolerasse et pepercisse patientiæ satis est, charitati tamen id non sufficit.

Audisti : *Diligite inimicos vestros.* Nondum igitur præceptum adimplevisti, cum inimici injuriam oblivioni absolute mandaveris : eumdem præterea ex corde amare necesse est.

Oportet ergo ut hunc eodem ac alios homines oculo conspicias, nec minus de ejus bono et felicitate quam aliorum gaudeas, non minus de ejus infortuniis, ac aliorum doleas :

Nec minus fausta illi quam aliis exoptes ; nec minus eidem quam aliis benefacias ; nec minus ferventer pro ipso quam pro cæteris Patrem cœlestem exores.

Quinimo si in animum tuum recurrat injuriæ memoria, et te ad odium incitet ; tu debes, fili, hanc tentationem per specialem erga offendentem charitatis actum elidere.

Et si per agendi rationem tuam inimico odium ostenderis, illeque credat te iratum esse, aut minus bene dispositum ; tu debes per specialia signa dilectionem tuam eidem exhibere.

7. O fili ! impossibile est ut homines qui adeo infirmi sunt et imperfecti, ad tot mala proni, tot cupiditatibus obnoxii, se invicem aliquando non lædant.

Tu, dilecte, quandiu inter homines manebis, varia ab ipsis molesta sustinebis, et multos certe aut verbis, aut factis ipse passim lædes etiam absque voluntate.

Inter tot autem et tanta injuriarum pericula, quis pacem habebit? Ille solus qui sanctum dilectionis inimicorum servaverit præceptum.

Per hoc utique solum datur illa beata pax quam mundus per lites, ultiones, correptiones dare nunquam poterit.

8. Sed eheu, dilecte, quam pauci inveniuntur, qui illud suave jugum portare velint ! Quot sunt qui nisi injurias pro injuriis, vulnera pro vulneribus, injustitias pro injustitiis reddiderint, non quiescunt ! Quot qui mala vovent et precantur !

Quot, qui in omni occasione, pro qualibet opportunitate inimicos calumniantur, et verbis dilacerant ! O miseri ! non parcent ; certe nec ipsis dimittetur.

Quot quoque sibi illudunt, dicentes : inimicum odio non habeo, nihil contra ipsum in corde meo est.

Si vero dicatur : en inimicus tuus in hoc incidit infortunium, non curant, non dolent : en hoc faustum inimico tuo contigit, non curant, non gaudent.

Dicentes in corde : Malum illi non opto, sed quid ipsi eveniat parum curo. Hoc certe amoris non est, verum tecti odii manifestissimum signum.

9. Fili, cave ne sic facias : sed inimico tuo ex sinceritate dimitte, sicut vis ut Pater cœlestis dimittat tibi. Et hoc fac non dico usque septies, sed usque septuagies septies.

Et ama ex corde inimicum, sicut tu diligis teipsum et ab aliis vis amari. Si esurierit, ciba illum ; si sitit, potum da illi.

Cura ut cum omnibus, quantum fieri potest, pacem habeas : et si obtuleris munus tuum ad altare, et ibi recordatus fueris quia quidam de fratribus tuis habet aliquid adversum te, vade prius reconciliari fratri tuo, et tunc veniens, cum hilaritate offer munus tuum.

Certo sciens quod propter charitatem tuam, illud erit Patri cœlesti acceptissimum.

10. O Jesu, Salvator optime, qui docuisti me præceptum hoc ! O charitas summa, Deus meus ! Quomodo non inclinaretur cor meum ad inimicorum meorum dilectionem, quando te contemplor in cruce pendentem, et spiritum vix trahentem, ultima tua suspiria pro inimicis tuis qui te crucifixerant, emittentem ?

Pater, aiebas, dimitte illis. Quibus, optime Domine? mihi ipsi : ego quippe peccator te per manus illorum a sceleribus meis armatas crucifixeram.

Orabas pro me inimico ; dimittebas mihi inimico. Dimitto et ego, Domine, dimitto. Dimitte tu ipse inimicis meis omnia peccata eorum, et benedic ipsis in omni benedictione.

CAPUT LXXIX.

De blasphemiis et juratione.

1. Sanctum et terribile nomen Domini Dei tui, charissime ; et juste olim lege statutum fuerat ut qui illud blasphemavisset, lapidibus a multitudine obrutus, morte moreretur.

Juste inquam : si quippe æquum est ut puniatur subditus qui contra principem suum aut ministros ejus murmurare ausus fuerit, vel convicia edere;

Quanto majora meretur supplicia is qui veritus non fuerit in Deum immensæ majestatis aut sanctos ejus blasphemare, vel Deum veritatis in testem falsitatis assumere, vel numen optimum, in iracundiæ, minarum, et violentiæ adjutorium invocare ; aut cœli terræque Dominum in nugarum et vanitatum confirmationem audacter impendere?

Non obedire altissimæ Dei potestatis imperio, grande procul dubio crimen est : quanto majus per blasphemias et illicita juramenta majestatem ejus contemptibiliter tractare?

O scelus vere dignum morte! morte quidem pessima et impii Nicanoris, cujus olim linguam tot blasphemiarum ream aves cœli dilacerarunt, et Sennacherib, et Antiochi, quos in ira mea tanquam potens crapulatus a vino exsurgens, terribiliter percussi, opprobrium dans illis sempiternum.

2. Time, fili mi, time Dominum, quoniam vehementer magnus est. Noli de tersancto, terque potente Deo, aut de iis quæ ad ipsum spectant, de mysteriis nempe, dogmatibus, sacramentis, cultu, sanctis, nisi cum religiosissimo tremore loqui.

Noli omnino jurare, neque per cœlum, quia thronus Dei est, neque per terram, quia scabellum est pedum ejus, neque per caput tuum juraveris, quia non potes unum capillum album facere, aut nigrum.

Sit sermo tuus : est, est ; non, non ; extra veram necessitatem aut gravem causam quod his abundantius est a malo est.

Si autem juraveris ne perjures ; sed redde Domino juramenta tua.

Cave, cave ne sequaris morem perversorum, ne simul traharis cum peccatoribus, qui iniquitatem blasphemiæ et jurationis familiarem habent.

O quomodo inhonorant me! quomodo me peccatis suis faciunt inservire! O si justitiæ meæ obaudirem, si immensæ misericordiæ meæ non recordarer, si temerarios istos impiissimos percuterem ut merentur!

Quot quotidie vicibus aperiretur terra, eosque deglutiret! quot vicibus caderent fulgura et consumerentur! quot qualibet hora homines perirent!

Tunc profecto paveret orbis ad nomen sanctum meum, tunc cum metu et tremore de Deo et iis quæ Dei sunt, loquerentur mortales.

Quid ergo? Suntne homines ideo mali, quia ego bonus sum? Quid? Eone audaciores sunt quo ego clementior sum?

Nefandissimi homines! scitote quod patiens sum, quia æternus sum : pœnas certe dabitis in interitu æternas cum venero judicare.

3. Sed aiunt : Nisi juravero quis credet? O miseros et miserabiles viros! qui juramento semper egent ut eis credatur! Profecto signum est quod sint mendaces, et habeantur ut mendaces. Sint veraces, et juramento ultra non indigebunt ut fidem faciant.

Plus utique creditur veraci una vice asserenti, quam mendaci millies juranti.

At addunt : Moris est verbis his et istis uti. Sunt verba et voces prætereaque nihil. Si autem ab iis me abstinuero, pusillanimis et meticulosus videbor.

Fili mi, quam stulta excusatio hæc! Moris est, inquiunt ; moris est revera peccare ; mundus quippe totus in maligno positus est, paucique justi et electi sunt. Nunquid propterea justificabitur peccator? Minime sane. Sed væ mundo a scandalis!

Sunt verba et voces ; certe : at verba irreligiosa, impia, prohibita ; ergo non nihil : sed verum malum.

Pusillanimes et meticulosi dicentur, si ab his abstinuerint. Quasi vero impie et sacrilege debacchari, Deum audaci lædere insolentia quid forte esset, quid generosum.

Ille, dilecte mi, revera fortis est et generosus, qui justus et religiosus est in verbis suis, qui veritatis constantissime tenax est, odium quod veritas parit contemnens et vincens.

Sed quæ fortitudo, quæso, in juratione est? Nulla sane præter clamoris violentiam et tonantis oris impetum. Feralis prorsus furor, prætereaque nihil.

Si meticulosi sunt in oculis hominum qui a juramento abstinent, sunt in oculis Dei viri timorati, timore illo Domini sancto qui est initium sapientiæ.

Bonum certe illis est sic esse, bene erit eis in extremis, et in die defunctionis suæ a Domino benedicentur.

Dum viri qui multum jurant implebuntur maledictis, non discedente a domo illorum plaga.

O vos qui, præ hominum reverentia et ne meticulosi vocemini, pravam jurandi consuetudinem deponere non vultis, vos qui graviter prohibenti Domino obedire coram mortalibus erubescitis, scitote quoniam ipse vicissim in judicio coram Patre suo cœlesti vos erubescet.

4. Sed adjiciunt : Juratio malum est inveteratum apud me. Vellem sincere custodiam ori meo ponere, at nequeo : lingua mentem præcurrit et juro invitus.

Sit, fili mi, quod lingua quandoque mentem præcurrat, et contra velle juramenta ex mala consuetudine proferat.

At si hoc velle consuetudinem jurandi non reprimat, imo ne quidem minuat ; signum certe est, quod istud velle non sit vera emendationis voluntas, sed levissima tantum velleitas quæ ipsos nullatenus justificat.

Audi me, dilecte, et rem clare percipies. Putasne, quod quantacunque foret vis priscæ consuetudinis, homines illi jurationi assueti, non integre et absolute se emendarent, si contingeret ut jurando aliquam pecuniam perderent, aut quoddam aliud temporale damnum incurrerent?

Sine dubio cautissimi fierent ; et si una

aut altera vice erraret lingua, mentemque præcurreret, tertia saltem vice optime et stricte frenaretur.

Quid ergo jam de prædictis concludendum hominibus? Hoc unum quod Deum et salutis suæ periculum multo minus timeant quam temporale damnum; quod vellent quidem aliqua velleitate, non autem sincera voluntate emendare se.

O incircumcisi corde et ore! incipite tandem timere illum qui potest et animam et corpus perdere in gehennam; cogitate vos sub oculis Dei semper esse, et coram supremo Judice loqui.

Linguam ex mala consuetudine delinquentem corripite et punite, aut prece quadam, aut rigore, aut eleemosyna: brevi emendabimini; brevi iniquissima cessabit consuetudo.

CAPUT LXXX.

De luxus superbia.

1. Dic mihi, charissime, quid sentires si quis e vermibus illis, qui de sordidissimo cœno prodeunt intelligentiam quam habet homo acciperet, eaque uteretur ut sibi regium decorem daret, caput monilibus adornans, corpus deaurato vestitu operiens? Et oblitus vilissimæ originis suæ contemnendæque propriæ naturæ, vellet videri, laudari, honorari, quasi unus de humanis principibus esset.

Quid sentires? Diceres profecto: Absurdissimum animal! memento quia vermis es et non homo; quid superbis abjectio pedibus meis conculcanda.

Noli te extollere supra id quod es; mane, mane demissum in tuis sordibus.

Sed ais: Profecto si vermis aliquis intelligentia rationabili donaretur, non eo stultitiæ deveniret ut se tanti jactaret.

Bene, fili mi: sed veni, et ego ostendam tibi stultitiam certe non minorem

2. Scis, dilecte, quod omnis caro fenum sit, quod homines de luto formati pulvis sint et in pulverem reversuri.

Isti autem in iniquitatibus concepti, sicut lac coagulati, de matre putredine nati, sorores habentes vermes, multis miseriis repleti, tandemque a fœda corruptione consumendi dixerunt intra se:

Venite: operiamur bysso et purpura, ornemur monilibus, auro et argento insigniamur, gemmis et lapidibus pretiosis circumdemus nos.

Quod terra subtilius et pretiosius profert colligamus, quod ars elegantius ordinavit congregemus.

A solis ortu et occasu, ab aquilone et mari veniat nobis pulchritudo et decor ornamentum; ut celebretur nomen nostrum, et adorent nos tribus et incurventur ante nos filii hominum.

Magnificas ædificemus domos, et pertingant usque ad cœlos, et cum solis ipsius splendore certet illarum nitor.

Dilatemus hortos nostros, vineam Naboth unde amplificentur occupemus; voluptatis paradisos instruamus; sitque sermo de nobis quasi soli essemus in terra.

Stupeant omnes ad transitum curruum et equorum nostrorum, ad multitudinem servorum et ancillarum, ad mensarum nostrarum apparatus, ad ciborum vinorumque varietates et delicias; celebremus nos et simus sicut dii.

Talia dixerunt intra se et fecerunt homines, qui hodie sunt et cras non comparent; sic superbit terra et cinis. Quæ stultitia, fili mi, quæ insipientia!

3. Sed putas forsan luxus superbiam non inveniri nisi in potentibus et divitibus, qui limites decentis, statuique suo congrui decoris insolenter prætergrediuntur.

Neutiquam, fili mi: in quolibet statu, in quacunque conditione grassatur ista lues; in qualibet enim vocatione multi sunt qui se supra id quod sunt extollere nituntur.

Multi qui insanas expensas, nefariosque conatus faciunt ut emineant; non a Deo, sed ab hominibus honorem et laudem requirentes, et sic sibi creaturæ servientes potius quam Creatori qui est benedictus in sæcula.

Et proh pudor! multi, multæque non ob alium finem quidquid pretiosum et pulchrum est sibi coemere, jejuno sæpius ventre, insolutisque mercatoribus, enituntur, quam ut oculos lascivientium in se pertrahant.

Et voluptatem, quæ animæ mors est, per ejus fenestras in cor respicientium intrare faciant, seducentes et in amores illicitos mittentes.

Et proh inverecundia! ipsa etiam industriose parata vestitus indecentia ad hæc abuti non erubescunt.

O tempora! o mores! o Christianos nomine, sed re inimicos crucis Christi! Quorum non Dominus altissimus sed inanis gloria et turpissima libido Deus est, quorum gloria in confusione ipsorum, quorum finis interitus erit æternus.

4. Si vis gloriari, dilecte, in Domino solo gloriare: si vis placere, stude Deo placere; memento quoniam si volueris hominibus placere, Christi servus non eris; non utique quem homines mirantur, laudant et commendant ille probatus est, sed quem Deus commendat, approbat et laudat.

Memorare humilitatem et modestiam Jesu Dei et magistri tui, de quo dixit Pater cœlestis: In te complacui mihi. Sufficit profecto tibi discipulo si sis sicut magister tuus. Cura igitur illius exemplo, ut modestia tua et Deo et hominibus nota sit.

5. Adhuc verbum, charissime: Audi me, et rationabile mihi obsequium præbe.

Gloriam esse putant filii tenebrarum, vani luxus decorem; ego autem abiectionem vilissimam hunc esse dico.

Et quare? Quia cum Deus omnia sub pedibus hominis subjecerit, illumque omnium terrenorum regem constituerit, ipse per luxum creaturarum mancipium fit, quærens gloriam suam, non a nobilitate animæ, corporisve sui, sed ab extraneis, mutisque materiis et formis illam mendicans.

O vane! quam vilis es! vilior quidem auro, argento et gemmis quæ nisi in te fulgerent quæstio de te non esset; sed vilior ipsa animalium lana et vermium exuviis quæ nisi te ornarent non advertereris.

Vilior terræ feno, palea, lino, gossipii lanugine quæ, nisi arte præparata splendorem speciei tuæ darent, contemnereris, vilior vermiculo aut pulveribus pigmentariis quibus indiges ut hominum oculos in te attrahas, alias forsan a te avertendos.

6. O vane! locutus sum ad cor tuum: sed non sanaris, imo sanari times.

Perge, igitur, perge in tui idoli servitute; cole teipsum, horas et dies et facultates tuas in operosa cultus tui ædificatione consume. Exaltare, exaltare modo, ut cedrus Libani, pertransibo et jam non eris.

Detrahetur quippe ad inferos superbia tua, concidet cadaver tuum, subter te sternetur tinea et operimentum tuum erunt vermes.

Tandemque illudentes tibi clamabunt illi quorum aucuparis nunc aspectus: Quomodo cecidisti de cœlo, Lucifer, qui quasi sol in gloria tua oriebaris?

Corruisti qui oculos viventium vulnerabas; tu qui altum sapiebas, quomodo in profundum laci devenisti?

Ecce nunc in sepulcro jaces quasi stirps ignobilis et pollutus, ecce nunc obvolutus es cum favilla et cinere omnium quos despexisti novissimorum. Porta meritam ignominiam tuam.

Hæc meditare, charissime, et cor tuum ad luxus vanitates non inclinabis.

CAPUT LXXXI.

De comœdiis et choreis.

1. Vanitas vanitatum, fili mi, et omnia vanitas præter amare Deum et illi soli servire. Ad hoc unum natus es, et hoc unum tibi proderit.

Si istud hodie non intelligis, intelliges profecto in die mortis, et in die judicii clarius adhuc capies.

Quam bonum esset tibi, dilecte mi, si cogitatione frequenter te transferres ad istum duplicem terminum, mortis nempe et judicii, ut sana mente de omnibus terrenis judicares.

Certe omnia videres, non prout levibus apparent mundanis, sed prout in se sunt; intime convictus exclamares: O quam sordet tellus cœlum aspicienti!

Vere vanitas est divitias quærere et in illis sperare; vere vanitas est honores ambire et ad illos cor apponere; vere stultitia est vanas concupiscere delicias et illud amare quod postmodum gravibus suppliciis erit expiandum.

Video quippe quod divites in regnum cœlorum difficillime intrent, quod qui se exsaltaverunt humilientur, et quod quantum aliquis in deliciis fuit, tantum detur ei tormentum, tantus luctus.

Sed si hæc de quibuscunque temporalibus bonis sentires, quanto specialius ea de comœdiis et choreis diceres!

2. At eheu! quis ita sapiens, ut de rebus sic judicet quasi moriturus esset? Vix unus est qui ita recogitet corde.

Omnes fere vivunt quasi nunquam essent morituri; et sapere non incipiunt, nisi quando sapere jam non prodest.

3. Vellem, fili mi, ut unum audires ae istis mundanis qui postquam per fas et nefas voluptatem sectatus est, tandem mortis imminentis face illuminatus incipit, sed sero nimis, exclamare: Video nunc; vanitas vanitatum omnia præter unum. Erravi, peccavi.

Quid non ille contra choreas et comœdias tibi diceret? O me, fateretur, infelicem! multam me quidem malitiam otiositas edocuerat, sed eheu! quanto majorem chorearum et comœdiarum frequentatio!

Sciebam me habere in carne mea legem repugnantem legi mentis meæ, concupiscentiam; me multoties monuerat religio, ut adversus eam militarem, et occasiones, quæ legem istam irritare possunt præsertim fugerem.

Ego autem incauta curiositate ductus, mundi delectamenta volui gustare; et video, et confiteor quod per choreas et comœdias omne malum quod vix suspicabar plene didici, omne a quo abhorrebam absque rubore perpetrare edoctus sum.

4. Ibi feminas procaces vidi, et oculi mei per speciem illarum capti sunt, inverecundi earum ornatus, incompositique gestus scandalizaverunt me.

Cantus sirenum cor meum emollivit, sermocinationes de rebus, quæ nec nominari debent inter sanctos, spiritum meum scurrilitatibus repleverunt.

Flamma immunda in me succensa est, et salatio cum muliere totum corpus meum ad libidinem ardere fecit; amor carnalis cor meum occupavit.

Modo siliquis delectatus sum porcorum, et quæ prius nolebat tangere anima mea, cibi mei fuere.

Exinde tot in animo meo cogitationes pravæ, tot in corde nequissima desideria, tot in lingua turpitudines, tot in oculis fornicationes et adulteria, tot in vita crimina.

Cruciabar quidem in mea pudenda flamma per remordentem conscientiam et comminantem Deum; at iterum chorearum et comœdiarum commotionem, in qua Dominus non est, adiens, brevi fiebam sicut homo non audiens, et non habens in corde suo redargutiones.

Sacramenta quæ me ad emendationem coegissent et juvassent fugiebam, aut si quandoque, ut mori satisfacerem et ne notarer suscipiebam; levia confitens, graviora occultans, absque dolore et emendationis proposito e sacro tribunali nequior et scelestior, ad tremendam Dei mensam sacrilegus accedebam, judicium mihi manducaturus.

Tunc autem audiebam supremum ultorem in corde meo tonantem, sicut olim in corde proditoris: Inique, perdite, peccasti

polluens sanguinem justum; manducasti indigne.

At ego nolens recedere ab iniquitate mea peccata peccatis addebam, spernendo et deridendo sacram, quæ me reprehendebat, religionem, ipsique falsa mundi gaudia, imo scelera mea præferendo.

Deum ipsum qui me arguebat, non amplius timui, et audacter ei dixi: *Non serviam.*

5. Audisti, fili mi, seram confessionem moribundi istius qui comœdias et choreas fuerat sectatus.

Non quidem omnes, qui hæc frequentant, ad ista nequitiæ extrema deveniunt.

Sed certissimum tene quod plures ad hunc iniquitatis apicem per choreas et comœdias perducti sunt. Num tu fortior illis es? Homo utique et sicut illi: O fili mi, quanta est carnis fragilitas!

Cautus esto, et cave tibi: nolles profecto te committere periculo in quo multos jam periisse scires; noli ergo te chorearum et comœdiarum periculo exponere; memento quoniam qui amat periculum, in illo peribit.

Si choreæ et comœdiæ non omnes qui intersunt corrumpunt et perdunt, saltem omnes, nullo excepto, in tentationes inducunt.

Num autem licet, dilecte, Christi servum ultro tentationibus se exponere, qui debet peccatum quasi a facie colubri fugere?

Christo consecratus in baptismo fuisti, Satanæ et omnibus operibus ejus abrenuntiasti. Non dubium autem quin sicut canis ad vomitum reversurus sis ubi comœdias et choreas frequentabis.

CAPUT LXXXII.

De patientia in adversis.

1. Fili, qui non bajulat crucem suam, et venit post me, non potest meus esse discipulus.

Ille igitur, qui pati non vult, nomen christiani non meretur: et qui per multas tribulationes procedere noluerit, in regnum meum certe non intrabit.

O quam arcta via est quæ ducit ad vitam! et quam pauci sunt qui inveniunt eam!

Quam multi sunt qui sibi illudunt, dicentes: Domine, amo te ex toto corde, ex tota mente, ex totis viribus; et putant hoc esse verum: sed cum venerit hora probationis, nullam dant exhibitionem operis.

Mittunt manum ad aratrum, cum omnia prospere procedunt: sed si modica supervenerit tribulatio, jam respiciunt retro. Non gemunt tantum, sed murmurant, sed irascuntur.

2. Quomodo dicere possunt isti? Domine, amo te. Num vere amat me qui voluntatem meam aut facere renuit, aut ægre tantum facit?

Et tu scis, fili, nullam esse tribulationem quam ego non miserim.

Quomodo dicere possunt, amo te? Num vere amat qui patrem et magistrum suum non vult imitari?

Et tu scis, fili, quia ego fui vir dolorum, et sciens infirmitatem.

Quomodo dicere possunt, amo te? Num vere diligit amicum ille qui, cum sit in via cum eo, et videat iter fieri asperum, discedit et relinquit illum solum?

Et tu scis, fili, quia ego per arduam crucis viam cum discipulis meis procedo.

Quomodo possunt dicere, amo te? Num vere diligit ille qui a me vocatus, ut crucem meam bajulet, renuit, et pondus totum humeris meis relinquit? Isti vero sic faciunt.

Ita est, fili. Quando dico: *Venite ad me omnes, qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos;* video omnes festinare.

Sed ubi addo: Tollite crucem, et sequimini me, abeunt tristes.

Nunquid et tu, dilecte, velles abire? Absit, inquis. Bene, amice.

Nam si aliquid melius et expeditius fuisset ad vitam æternam quam pati; ego, qui te in veritate diligo, tibi istud et verbis et exemplis certe ostendissem.

3. O Domine! oportuit ipsum Salvatorem meum, Deum meum pati: quanto plus oportet me miserrimum peccatorem tribulari!

Scio quia tu spinas mihi non porrigis, nisi ut postea pretiosissimas accipiam rosas.

Scio quia tu remedia admodum amara mihi non propinas, nisi ut incorruptibilem deinde recipiam sanitatem.

Scio quia quos amas, arguis et castigas. Exemplo mihi sunt tot dilecti tui, quos per ignes, ferrum, bestias, carceres, infirmitates, tentationes ad te vocasti.

Tu certe, optime Domine, amabas eos: at quia tibi accepti erant, necesse fuit ut eos tentatio probaret.

Deus meus, qui me diligis, qui me quærens sedisti lassus, qui me redemisti crucem passus, fac mecum secundum bonam voluntatem tuam.

Si volueris, ure, seca; fiat hoc ita. Tantummodo rogo te, da mihi patientiam; ita ut non verbo tantum, sed vero opere, quando venerit tribulatio, maneam tibi perfecte subditus:

Non murmurans, sed obediens; non recalcitrans, sed sustinens; non gemens, sed silens; non cupiens liberari, sed gaudens pro amore tuo affligi.

4. Beatus eris, fili, si sic sustuleris tentationem: quia accipies certe coronam vitæ.

Sed audi me, dilecte: Crux tibi ubique parata est, ubique te exspectat:

Nec existimare debes tunc tantum fore patientiæ exercendæ tempus, cum repentina supervenerit tribulatio, persecutio, morbus, opprobrium, injuria, aut alia quælibet specialis afflictio vel miseria.

Ecce habes in membris tuis legem peccati, repugnantem legi meæ; caro tua adversus spiritum concupiscens, usque ad mortem tecum bellabit.

Nec sola hæc caro, sed et mundus et diabolus contra te indesinenter pugnabunt.

Et si tu istis infensissimis inimicis constanter, sicuti debes, resistere satageris, ut a lege mea non declines; vita tua erit certe continua crux et perpetuum martyrium.

Hic patientia sanctorum, fili : in his præsertim patientiam exhibere debes.

5. Igitur modo resistendum erit avaritiæ : nec tantum injustitia fugienda aut reparanda tibi erit; sed etiam dispergenda et danda erunt pauperibus superflua tua.

Violentia certe ad hoc opus erit. Fac hoc, fili, cum hilaritate; et patientiam vere exercebis.

Modo resistendum erit superbiæ : nec tantum jactantia aut ambitio erit reprimenda; sed humilitas colenda, sed humiliatio sufferenda.

Violentia ad hoc certe opus erit. Fac hoc, fili, cum suavitate, et patientiam vere exercebis.

Modo contra voluptatem erit bellum : nec tantum occasio erit fugienda, libri turpes projiciendi et comburendi, sensus cohibendi, ipsa desideria et cogitationes comprimenda; sed corpus quandoque castigandum et affligendum.

Violentia ad hoc certe opus erit. Fac hoc, fili, cum fortitudine; et vere patiens eris.

Tandem cum bene cœperis, usque in finem perseverare debebis. In hoc major adhuc labor erit, fili mi. Fac hoc, et in patientia perfecte ambulabis.

6. Nihil ultra dicam, dilecte. Jam enim vides, quod in hoc mundo sine cruce et tribulatione nunquam eris.

Vides quod patientia tibi necessaria sit ut, voluntatem Dei faciens, reportes promissionem.

Verumtamen propterea noli contristari : non sunt enim condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam, quam tibi paravi, promerendam.

Hæc quippe æterna et summa est; præsens autem tribulatio momentanea et levis.

CAPUT LXXXIII.

Quod Christianus debeat Christi patientiam imitari.

1. Cum essem ego Filius Dei, docui te, charissime, ex iis quæ passus sum, veram patientiæ obedientiam, tibi relinquens exemplum, ut mea sequaris vestigia.

Aspice ergo in me auctorem fidei tuæ et consummatorem, ut scias quomodo in tribulatione gerere te debeas.

Ego fui præ cæteris omnibus vir dolorum, et sciens infirmitatem : non fuit dolor sicut dolor meus.

Tristis quidem erat anima mea usque ad mortem. Rogabam Patrem ut hunc a me calicem transferret :

Verumtamen in corde sicut agnus coram tondente obmutui : cupiens ut voluntas Patris, non vero mea fieret.

Quinimo, proposito mihi gaudio, libentissime crucem sustinui, confusione contempta.

Fac similiter, fili. Quantumlibet renuat natura, quantumlibet gemat et clamet, dic. Ecce adsum ut faciam, Deus, voluntatem tuam.

Non recalcitrabo, quoniam tu fecisti : quinimo, libenter sustinebo; quoniam sic est placitum ante te.

2. Durum tibi videtur contumelias et adversitates sufferre, præsertim si tibi nihil conscius sis, teque credas innocentem.

Sed memento, fili, quoniam Jesus, qui peccatum non fecit, nec inventus est dolus in ore ejus; Jesus, Deus tuus, ipsa justitia, ipsa sanctitas, fuerit in passione sua opprobrium hominum et abjectio plebis. Memento pendentis, memento in cruce morientis.

Dic ergo : Quare supramodum tristis es, anima mea? et quare conturbas me?

En Jesus innocens totum exhausit calicem; et tu peccatrix guttulam renueres?

Nihil tibi conscia es : sed non ideo justificata es. Bibe post Jesum, anima mea; bibe cum Jesu.

Credis te injuriam non meruisse. Num ergo eam Jesus meruit?

Tribulationem nimiam esse putas. Quid autem ista ad vincula Jesu, ad flagella Jesu, ad crucem Jesu?

Magna fuit sicut mare contritio ejus : et tu levem offensam, modicam contumeliam non sustinebis! murmurabis! irasceris! vindicaberis! rebellabis! cujus igitur spiritus es?

Sile, sile sicut Christus : quinimo cum illo Judam amplectere, ora pro offendente. Justum est ut Magistrum sic imitemur.

3. O fili! tu qui pati renuis, audi adhuc verbum, et erubesce.

Quando dicitur tibi quod Simon Cyrenæus olim me adjuverit ad portandam gravissimam, quam ego pro te susceperam crucem, tu respondes in corde :

O si ibidem fuissem! o si me Jesus vel in subsidium admisisset; quam cito, quam festinanter properassem! Quam libenter lignum Salvatoris humeris meis imposuissem!

Beatum me, si pondus crucis, si verbera, si contumelias cum Jesu potuissem partiri!

Quid est quod loqueris, dilecte? et quomodo hoc fecisses, tu qui minimam etiam tribulationem pro me ferre recusas?

Confundere, fili : certe retro abiisses, quinimo forsan sicut Petrus optimum Salvatorem tuum negasses.

Tribulationem et dolorem horrere, flere tunc, gemere, clamare naturæ est; sed recalcitrare, murmurare, irasci, pati nolle, non nisi inimicorum crucis Christi proprium est.

CAPUT LXXXIV.

Quantum cavere debeat Christi servus, ne proximum verbo aut cogitatione lædat.

1. Scriptum est : Unum corpus multi estis vos, singuli autem alter alterius membra.

Certe hoc si serio perpendas, dilecte, jam

agnosces quam cautus esse debeas, ne fratres quocunque modo lædas.

Num, fili, aliquem vidisti odio habentem carnem suam : modo oculum sponte eruentem; modo manum abscindentem; modo crus frangentem, modo pellem propriam dilacerantem ? Procul dubio non.

Hæc profecto contra naturam sunt, nec nisi a furiosis et mentis incompotibus fieri queunt : sed quisque carnem suam nutrit ac materne fovet.

Imo etiam quodlibet membrum alteri auxilium tutelamque præbet : et quæ putant ignobiliora esse corporis membra, ea homines abundantiore honore circumdant. Sic pro invicem sollicita sunt membra.

2. Intelligis sane, fili, parabolam : jamque vides quod si carnalium membrorum talem curam facis, spiritualium multo majorem habere debeas.

Corpus enim tuum carnale nihil aliud nisi homo animalis est : corpus autem spirituale ipse Christus est, cujus et tu et fratres tui sunt membra.

Si igitur tu, dum carnalis corporis et membrorum ejus curam anxiam habes, fratres tuos qui corporis tui spiritualis membra sunt non honoras, sed eos econtra verbis aut cogitationibus dilacerare non vereris : audi correptionem meam et erudire.

3. Quid tibi videretur, si quis ense carnes tuas perfoderet, sanguinemque tuum profunderet? Homicidii esset, inquis, particeps, maximi criminis reus.

Quid es ergo tu, fili, qui exacuens linguam tuam sicut serpentis, membra corporis Christi confodis ?

Quid tu, qui non sanguinem fratrum, sed famam sanguine multo pretiosiorem profundis et perdis ? Certe particeps homicidii es.

Et si tu propria truncares corporis carnalis membra; quid esses? Particeps suicidii, inquis.

Num autem, fili, corpori tuo spirituali minus noces, quando aut verbo, aut cogitatione fratres, qui ejus membra sunt, dilaceras ?

Non minus utique. Temetipsum igitur judica, fili : et qualis criminis incurristi notam, agnosce

4. Fuge ergo, fuge in posterum, dilectissime, quasi a facie colubri hoc grande peccatum.

Cave ne unquam per calumniam proximo tuo falsa imputes crimina; cave ne delicta proximi certa, sed abscondita reveles; cave ne ejus defectus amplifices, festucas mutans in trabes.

Cave ne actus illius indifferentes, vel etiam bonos in malam partem interpretari præsumas.

Cave ne laudans proximum, etiam laude tua retractiori merita ejus attenuare conaris.

Cave ne inter laudantes aut vituperantes positus, laudato per affectatum silentium dedecus afferas, aut vituperati condemnationem firmes. Cave ab omni contumelioso aut injurioso verbo.

5. Cave tandem, fili, ne vel interna cogitatione fratribus detrahas.

Absit a te, dilecte, ut proximum absque manifesto indicio noxium judices : aut absque causa et ratione sufficiente culpabilem susciperis.

Absit, ut detrahentibus, vituperantibus, aliisque de proximo male loquentibus aurem consentientem præbeas.

Peccant quippe non ii tantum, qui tales proferunt sermones, sed et ipsi, qui proferentibus consentiunt.

Cohibe, fili, per faciem tristem maledicentium linguas : procul dubio pauci essent detractores, si nulli forent libenter audientes.

6. Verum ut in charitate verborum et cogitationum firmeris, et a lingua dolosa ac mordaci amplius abhorreas et abstineas, quædam adhuc mecum perpende.

Homo quilibet imperfectus est : et tu etiam, fili, multis laboras defectibus. Si alii vituperandi tibi videntur, cogita te quoque cæteris vituperandum apparere.

Vis ergo ut alii tibi parcant ? Parce illis. Memorare quia sine peccato non es : et idcirco non decet te lapidem in alium mittere.

Non de aliis rationem reddes, sed de teipso. Habe ergo primum zelum super teipsum : corrige te antequam præsumas quemquam condemnare.

7. Et adhuc. Unde tibi iste detrahendi et male loquendi appetitus ? Audi, fili, quam abjecta et pudenda sit ejus origo.

Hinc provenit, dilecte, quod alios non ames, sed te solum : invidia te obcæcat et dirigit.

Iste frater vel sapientiæ, vel ingenii, vel alterius dotis ratione laudatur : propria tua gloria tibi exhinc videtur minui ; id sustinere nequis :

Et idcirco quæ facit et dicit frater, tu conaris male interpretari : et si aliquem carpere potes in eo defectum, quasi victor, hunc in triumphum prodis et profers.

O nequissima zelotypiæ æmulatio ! quæ cum scintilla ab initio vix appareat, deinde ignis fit sylvas incendens !

8. Et iterum, fili. Tu actum proximi vituperas et condemnas : verumtamen, ut scis, intentio judicat omnes.

Unde autem percepisti intentionem fratris tui fuisse malam ? et si ignoras, quare condemnas ?

Certe, quando tibi aliquid exprobratur, statim respondes : *Habe me excusatum*, bonam intentionem habebam, aut saltem malam non habui.

Vide, quomodo judicans fratrem tuum, teipsum condemnes. Excusa, excusa, si vis excusari.

Statue ergo tecum firmiter, dicens : Frenabo linguam meam, frenabo mentem meam; ut nec cogitatione ulli fratrum unquam detraham.

CAPUT LXXXV.

Monita ad conjuges christianos.

1. Time Dominum, fili mi, qui uxori alligatus es; time Dominum, filia mea, quæ viro alligata es.

Filii sanctorum estis : nolite conjungi sicut gentes quæ ignorant Deum.

Sed illum in mente semper habentes, et in conspectu ejus incessanter manentes, orate illum instanter, ut benedicat vobis, sanos vos servet et salvos faciat.

Nolite luxuriæ causa sociari, sed sola dilectione posteritatis, in qua benedicatur nomen Dei in sæcula sæculorum.

Videte ne contingat vobis sicut tot aliis quorum animas dæmonium occidit, quia conjugium ita suscipiunt, sicut equus et mulus, quibus non est intellectus.

Si vos similiter egeritis, habebit quoque dæmonium potestatem super vos, et ad scelera inducet et peribitis.

2. Fili mi, qui uxori alligatus es, dilige uxorem tuam, sicut ego Salvator Ecclesiam meam dilexi.

Tu quidem caput mulieris tuæ es; noli autem propter hoc in illam quasi in ancillam dominari, rudioribus imperans verbis, durioribus illam gravans jussis.

Ecce ego, cum caput Ecclesiæ sim, meipsum Deum pro illa tradidi, ut eam sanctificarem, et gloriosam mihi exhiberem.

Hinc disce qualem charitatem erga uxorem tuam te habere oporteat.

Uxor tua soror tua est, ipsa caro tua est : ecquis autem unquam carnem suam odio habuit ? Quis carnem suam- non dilexit ?

Ergo dilige uxorem tuam, ergo in omni mansuetudine cum illa conversare, et nutri et fove eam, sicut ego meam fovi Ecclesiam.

3. Tu filia mea, tu mulier Christiana, esto subdita viro tuo sicut Domino : sic obediebat Sara Abrahæ, dominum eum vocans.

Sicut Ecclesia Christo subjecta est, sic tu mulier viro tuo in omnibus.

Cave, cave ne altum sapias, ne dominari præsumas viro qui caput tuum est.

Non Ecclesia Christo, sed Christus Ecclesiæ imperat, non Ecclesia Christum, sed Christus Ecclesiam gubernat. Time uxor, time virum tuum.

4. O vir! o uxor! vos filii Adam et Evæ estis, non angeli, sed homines, miserabiles homines, multis erroribus, infirmitatibus et defectibus obnoxii.

Sustinete, tolerate invicem, parcite invicem, miseremini invicem.

Tibi viro molesta sæpius erit mulier, tibi uxori importunus quandoque erit vir; sustinete, parcite, miseremini.

Scitis quia errare humanum est : sed scitote etiam quia ille in humana societate melius se habet qui patientius omnia sustinet.

Et nolite oblivisci quod cruces quas in conjugio invenietis, vos cœlo dignos efficient, si eas religiose portaveritis.

Tu fili, tu vir, tu tunc præserum debes omnem patientiam habere, omnem impetum cohibere, quando uxorem tuam conjugii fructu de cœlo benedictam noveris.

Tunc inprimis ab omni verbo iracundo et sævo abstinere debes, ne mulierem infirmiorem perturbes et affligas.

Tunc nedum ad immoderatum laborem eam stimules aut cogas, vigila econtra et satage ut a gravi abstineat.

O quoties præ virorum furore et violentia, quoties præ mulieris in opere nimiis conatibus, imo quoties etiam præ incautæ recreationis intempestivis motibus contigit, ut proles vitam prius amiserit, quam in lucem emissa fuisset!

Et cum vita præsenti æternam quoque, quæ absque baptismo obtineri nequit, perdiderit.

Absit, ut tanto infortunio per imprudentiam, injurias, aut verbera ansam præbeatis, conjuges Christiani.

Quantæ inhumanitatis, quantæ impietatis rei essetis ! Cauti igitur estote.

Rogate, obsecrate Deum ut proli vestræ speciali protectione faveat, et partum felicem præstet.

Ubi autem hunc, fili mi, superna providentia dederit, præcipua tua sit sollicitudo ut homo, qui natus fuerit in mundum, ex aqua et spiritu per baptismum renascatur.

Et cura ut pii et boni, potius quam potentes et divites illi sint qui puerum e sacro fonte levabunt, quatenus, si ex hac vita defeceritis, securi esse queatis quod pie et sancte ab istis proles vestra educabitur.

5. Tu vero, filia mea, tu mater, scito muneris tui esse ut natum proprio lacte enutrias, nec alienæ curæ committas. O filia ! in hoc ipsa muta animalia tibi exemplum præbent !

Num vides illa aliis hoc mandare officium? Neutiquam certe : sed unumquodque suam fovet progeniem.

Quantumlibet magna, quantum præcellens sis, mater es : nec major es nec dignior Sara aut Rebecca, quæ proles suas propria, non aliena cibarunt substantia, propriis non alienis educaverunt curis.

Si vis ut infans vero filiali erga te affectu impleatur, tu veræ matris officium ipsa imple.

Videbis : tibi multo addictior erit infans, et teneriori in te pietate fervescet.

Quod si, præ infirmitate, nequiveris hoc erga natum munus per te implere : elige probam, elige sanctam, elige sanam mulierem cui dilectam prolem cum fiducia committere possis.

Absit a te ut lascivam, vanam, aut iracundam, aut vinolentam, aut aliis deditam vitiis assumas.

Periculum magnum esset ne filius tuus

etiam vitia cum lacte sugeret, et eorum quibus recens fuisset imbutus diu servaret odorem.

6. Unum pater, unum mater, vobis imprimis cavendum est.

Quid hoc? Audite et præcavete summopere: personarum acceptio est. Amor nimius istius filii, et naturalis quædam aversio alterius.

Scitis quod olim patriarcha Jacob justum Joseph plus cæteris amaverit filiis.

Scitis quod fratres ejus hoc videntes, oderint eum, nec potuerint ei quidquam pacifice loqui.

Scitis quod voluerint illum occidere, et quod tandem exutum tunica polymita, eum viatoribus Ismaelitis vendiderint.

Scitote etiam quod si signa amoris vestri, blanditiasque paternas ad unum e filiis vestris præ cæteris direxeritis, invidia in cordibus fratrum ejus exsurget.

Odio habebunt vestrum dilectissimum, malum ipsi machinabuntur, discordiæ et rixæ inter illos et hunc perpetuæ erunt; sicque fiet ut miserior nullus futurus sit illo quem præ cæteris beatum esse voluissetis.

Sed adhuc plus cavete ne amor ille vos obcæcet, efficiatque ut defectus et excessus dilectissimi hujus filii nec videatis, nec notetis, nec reprehendere aut punire audeatis.

Væ vobis, væ tunc, quia ille amantissimus olim vobis in crudelem mutabitur, fietque fera pessima quæ devorabit vos.

De crimine in crimen procedet, vos mœrore conficiet, flentes et ejulantes irridebit, subsannabitque; morientes denique spernet ac oblivioni mandabit.

Ergo falsum amorem deponite; observate vitia dilecti vestri, corripite, punite eum, curvate illum a pueritia. Sic vere amabitis.

Et si quadam erga alium aversione laboratis, vincite, vincite iterum pessimum hunc corruptæ naturæ vestræ errorem.

Cogitate quia infans iste opus Dei est sicut alii, filius vester sicut cæteri.

Si aliquis defectus naturalis, aut quædam corporis difformitas eum vobis minus amabilem effecerit, putate quoniam ideo præcise majori vestra miseratione dignus est, imo et consolatione.

Non sua enim culpa defectum vel difformitatem habet, sed eheu! forsan ipsi culpa aut incuria vestra contigit, id quod in eo vobis displicet.

Nolite, nolite hunc acrius aliis reprehendere, nolite sævius punire; mementote vobis dictum esse: Et vos patres nolite ad iracundiam provocare filios vestros, ne pusillo animo fiant.

Imitamini Patrem cœlestem, qui solem suum oriri facit super omnes. Blandimini, benefacite omnibus æqualiter, aut si plus uni, non dilectiori, sed sapientiori et melius merito.

Corripite, punite omnes qui delinquunt, non minus placentem magis, sed nequiorem. Juste judicate, filii hominum.

7. Dicebat olim Paulus dilecto Timotheo: Exemplum esto fidelium, in verbo, in conversatione, in charitate, in fide, in castitate.

Sic dico vobis, o parentes Christiani! Exemplum estote vestrorum; ambulabunt filii vestri sicut habuerint formam vestram. Quantumlibet bona dederitis eis documenta, nihil proficietis, si mala eis præbueritis exempla.

Utique, si viderint vos blasphemiis, rixis, injuriis, mendaciis, maledictionibus, violentiis, detractionibus, crapulæ, impudicitiæ, injustitiæ deditos, et si observaverint vos irreligiosos esse, nec orationi incumbere, nec christianis satisfacere muneribus, scitote quia et ipsi in eadem vitia proruent.

Vigilate igitur ac perfecti estote, et in verbis et in operibus. Videant vos filii vestri religiosos, pios, in officiis sacris assiduos, sobrietatis, charitatis, justitiæ, pudicitiæ, legum Dei et Ecclesiæ cultores. Æmulabuntur tales esse quales vos.

8. Cavete ab omni diffidentia. Si videritis multiplicari filios vestros, nolite solliciti esse dicentes: Quid manducabunt aut quo operientur? scit enim Pater vester cœlestis quia his istis indigent.

Videte volatilia cœli, respicite lilia agri. Scitote quia si Dominus fenum sic vestit, et animalia sic pascit, multo magis filiis vestris, qui homines sunt et filii sui, providebit, et omnia necessaria adjiciet.

Confidite: Pater cœlestis, apud quem omnia possibilia sunt, amat eos, et dat escam omnibus timentibus se.

Rem quidem familiarem prudenter gerite, ne culpa aut negligentia vestra desint vobis et filiis vestris necessaria.

Verum mementote verborum sapientis Tobiæ dicentis ad filium suum: Noli timere; pauperem quidem vitam gerimus; sed multa bona habebimus, si timuerimus Deum, et recesserimus ab omni peccato, et fecerimus bene.

Si multam substantiam reliqueritis, fortasse filii vestri in divitiis suis confidentes otiabuntur, et per semitas prodigi filii ambulantes, dissipabunt omnia vivendo luxuriose, ac deinde depauperati clamabunt: Fame pereo.

Dixit Apostolus: *Est quæstus magnus pietas cum sufficientia*; relinquite filiis vestris hæc

9. Ubi congruam filii vestri et filiæ vestræ ætatem attigerint, expendite quod necessarium erit et quod facultates vestræ tulerint, ut statum vel officium, vel artificium quod ipsos decebit obtineant.

Si honeste velint nubere, attendite ne

præ parcimonia et avaritia voluntati eorum obsistatis; sicque fiat ut vitam peccaminosam ineuntes, damnationem incurrant, et scandalo toti plebi sint.

Exempla talia multa nostis; cavete ne idem in domo vestra contingat. Ne obliviscamini quia scriptum est: *Melius est nubere quam uri.*

Scitis quia Dei est, et non vestri, vocare filios vestros et filias vestras ad statum quem voluerit ipse; nolite igitur ipsis vim facere.

Sed rogate Dominum qui disponit omnia suaviter, ut eis suam notam faciat voluntatem; et, cum prudenter agnoveritis divinæ vocationis signa, nullum obicem opponite, ne Dei ordinationi resistatis.

Attendite vobis et gregi vestro: satagite ut omnia honeste et secundum ordinem fiant.

CAPUT LXXXVI

De christiana filiorum educatione.

1. Memento, fili, parabolæ hujus quam ego olim discipulis meis enarravi dicens:

Homo quidam peregre proficiscens vocavit servos suos, et tradidit illis bona sua: et uni quidem dedit quinque talenta, alii autem duo, alii vero unum, unicuique secundum propriam virtutem; et profectus est.

Memento quomodo homo iste rediens rationem cum servis suis posuerit, eos qui lucrati fuerant remunerans, eum vero qui talentum in terra absconderat condemnans.

Recordare iterum istius divitis de quo dicebam quod villicus ejus diffamatus fuerat apud eum, quasi dissipasset bona ipsius.

Recordare quomodo villicum hunc increpaverit dominus, et villicationem ab eo abstulerit.

O charissime! si filii tibi sunt, hæc omnia certe ad specialem tuam doctrinam scripta sunt, et potenter te stimulare debent ut natos erudias, illos a pueritia curves; quatenus sapientia simul cum ætate proficientes, in viros perfectos crescant.

2. Audi me, dilecte; non ignoras profecto quoniam tu filiis tuis neque spiritum neque animam donasti et vitam, neque singulorum membra tu ipse compegisti:

Sed mundi Creator qui formavit hominis nativitatem, quique omnium invenit originem, hæc omnia ipsis dedit, ipsosque tibi commisit; talenta utique pretiosa.

Ad quid autem? Ut tu bona hæc possidens negotiareris donec veniret Dominus, ut tu villicationem hanc gerens cum usuris rationem ei aliquando redderes.

Quod si autem filiorum educationem neglexeris, si ipsos ad sapientiam informare non curaveris, procul dubio cum servo pigro, qui talentum absconderat; cum infideli villico qui bona dissipaverat, condemnaberis.

Et merito quidem. Quid enim, putas, ultionis non meretur ille qui Dei ipsius pignus ac depositum dissipavit, qui sanguinis Christi pretium profudit, qui pusillos ejus scandalizavit?

Hæc autem facit qui filiorum, quos a Deo accepit, quos pretioso Deus sanguine redemit, quosque vocavit et adoptavit, curam non habet.

Præ negligentia enim ejus, pueri etiam tenelli concupiscentias sequuntur, in adolescentia viam iniquitatis sectantur, cum senuerint ab illa non recedunt, moriuntur tandem morte peccatorum pessima.

Sicque reprobi fiunt illi qui ad cœnam nuptiarum Agni vocati erant, ut aliquando sicut novellæ olivarum in circuitu mensæ ejus sederent.

O miserrimum parentem, per cujus incuriam id contigerit! Expediisset profecto illi ut suspensa fuisset mola asinaria in collo ejus et in profundum maris fuisset demersus.

Audiet infelix ille, audiet in æternum perditorum filiorum gemitus et ululatus; videbit creaturas illas ex se ipso natas, ad ultionem contra patrem armatas, quia culpa ipsius periere.

Isti horribiles facti super ipsum torquentes transibunt; Altissimo per illos vindicante.

3. Quæ autem tibi, e contra, dilecte mi, quæ lætitia, si tu pater bonus et fidelis familiam super quam constitutus a Deo fueris salvare curaveris!

Si in hora mortis cum ipso Jesu Domino, Patri viventium dicere potueris: Pater ecce quos dedisti mihi custodivi, et nemo ex illis periit nisi filius perditionis qui curam meam contempsit, mandata mea sprevit, jugum meum projecit et a me prodigus discessit.

Quæ tibi exsultatio, si coram supremo Judice apparens filios sanctos, ejusque benedictione dignos obtuleris! gaudium certe tuum tunc erunt et corona tua.

Sed ais: Quid faciendo gaudium hoc et coronam hanc possidebo? Quid? Attende et intellige.

4. Ante omnia statue hoc firmissimum in corde tuo propositum dicens: Volo te juvante, Domine, ut quos dedisti mihi, et custodiæ meæ commisisti, veri servi tui fiant.

Corpus quidem corruptibile habent, et hoc diligenter servabo: at animam sortiti sunt immortalem, et omnes conatus impendam ut beatitudinem adipiscantur æternam.

Quid eis, Domine, quid eis prodesset in fine, si bonis temporalibus abundavissent, divitiis, honoribus, scientiis, deliciis redundavissent, animæ vero suæ detrimentum fecissent?

Satagam igitur ante omnia ut, per sanctam educationem, certam eorum vocationem et electionem faciam.

At scis, fili, quia sine me nihil potes facere, et quod nisi ipse ædificavero tu ædificando in vanum laborabis. Ergo leva oculos tuos in montes cœlorum, ut inde veniat auxilium tibi.

Offer tenellos filios tuos Deo, et roga et

obsecra illum ut in eos respiciat, illos a malo præservet, tibi sapienter plantandi per documenta, prudenter rigandi per exempla gratiam tribuat, et deinde ipse incrementum dare velit.

Oportet, dilecte, sic semper orare pro filiis et nunquam deficere. Pete, pete et dabitur tibi.

Bona autem voluntate ductus, et gratia speciali per orationem obtenta adjutus, vigila, opus fac evangelistæ, ministerium tuum imple.

5. Vigila, inquam. Hoc in officio tuo primum. Te non latet, charissime, quod sensus et cogitatio humani cordis ad malum prona sint ab adolescentia sua.

Nec ignoras quod mundus totus in maligno positus sit, et scandalis redundet.

Quantis igitur filiorum tuorum juventus pateat periculis vides, et nisi caute attenderis, certe mors per oculorum et aurium fenestras brevi in illorum animos introibit.

Modo per lascivæ ancillæ procacitatem, modo per servi inverecundi aut blasphemi audaciam, modo per societatem infantium in quibus malitia ætatem prævenit, modo per eorum qui tecum conversantur imprudentiam.

Crede mihi : vel ipsi tenelli infantes qui adhuc sine intellectu esse videntur, jam quod malum est sciunt intelligere, et memoria tenere, et auditum dicere, et visum facere.

Tene ergo filios tuos sub oculis tuis aut sub oculis uxoris tuæ, quemadmodum gallina pullos suos sub alas. Hæc utique ut corpus illorum custodiat, tu autem ut eorum animam et innocentiam serves.

Pia sit, modesta, pudica et bene morata ancilla quæ illos, absente matre, curat ; religiosus sit, timens Deum et probus servus quem apud te vident ; innocentes sint et bene disciplinati pueri quibuscum ludunt.

Honesti sint et in verbis et in gestis cauti qui coram eis tecum conversantur, bene morati sint illi ad quos ducuntur aut ire permittuntur.

Vigila, vigila : si ancilla mala sit, si servus improbus, expelle, ejice illos sine mora, sine misericordia : si petulantes nimis et malitiosi pueri extranei qui ad tuos accedunt, arce illos et longe fac : si viri vitiosi aut impii ad te invisendum veniant, filios tuos charissimos in tutiora dimitte, ne videant, ne audiant, ne pervertantur.

Nulla satis magna securitas, ubi infantium innocentia periclitatur.

6. Quid autem, esset charissime, si tu ipse pater, tu ipse innocentiæ filiorum custos, istis scandalum ipse præberes ?

Aut scurriles nugas, aut lascivos sermones, aut obscenos cantus, aut immundarum fabularum narrationes, aut iræ, aut detractionis, aut blasphemiæ verba coram eis edendo ?

Quid si turpes imagines aut statuas oculis eorum expositas, quid si libros perversos, ipsorum manibus obvios relinqueres ?

Absit, dilecte ; hæc in domo christiana, vel adesse, vel servari malum est, quanto magis infantibus permitti ? Destrue, combure talia si habueris.

Sub clavi habebo, inquis : charissime, tu Christianus es, istud tibi non licet ; et si per nefas vis talia retinere, nequidem per clavis custodiam scandalum tolles. Multas enim suggerit pueris industrias talia videndi et legendi concupiscentia.

Pueri, te inscio, noscent hæc omnia et invenire, et occupare, et pervolvere. Sic forsan olim tu ipse fecisti, sic et tui facient.

7. At vigilare non sufficit, dilecte ; vide servum hunc qui talentum in terra absconderat ne a fure diriperetur ; ille non laudatus, sed vituperatus, sed damnatus a Domino fuit, quia cum usuris talentum istud non reddidit.

Igitur ut filii tui cum ætate in fide et virtute crescant efficere debes, et ad hoc opus evangelistæ erga illos te facere oportet.

Tui est edocere eos, vel si tibi præ labore non vacat, curare ut mater illos signa et symbola christiana edoceat, Dei scientiam ingerat, primas precatiunculas addiscere faciat, fidei rudimenta juxta captum tradat.

Tui est a matre edoctos passim interrogare, probare, et in doctrina tradita confirmare.

Nec enim pastor de istis oviculis specialem, quam in tenella ætate exigunt, curam habere potest.

Tu igitur, primus eorum pastor esse debes. Et si tua culpa in precum ignorantia, aut fidei essentialis inscitia vivant, tu ipse rationem supremo Domino reddes.

Tui iterum muneris est curare ut cum pueri ætatem habuerint, conventus sacros, ubi filii Christianorum edocentur, diligenter adeant, modeste ac reverenter adsint, attente audiant.

Tui est redeuntes interrogare de doctrina, ut probes num attenti fuerint, ut audita in mentem revocent, et eadem tibi narrando memoriæ tenacius mandent.

Tui est adhuc providere ut orationes quotidianas nunquam omittant, christiana exercitia accurate peragant, officiis ecclesiasticis juxta ætatem cum religiosa devotione intersint ; et ut ad sacramenta Ecclesiæ debito tempore accedant.

Tui est de pietate et sapientia cum eis conversari, ipsos ad virtutem hortari, bonorum exempla imitanda proponere, malorum perversitatem fugiendam demonstrare, boni amorem, mali horrorem inspirare. Sic opus evangelistæ facies.

Sed necdum per hoc ministerium tuum totum implebis. Superest aliud certe necessarium valde. Et quid ? ut per jugem et congruam correctionem filios tuos a pueritia curves.

8. Amen dico tibi, charissime, qui parcit virgæ odit filium. Et quomodo hoc ? dicis : O dilecte ! audi me.

Si quis pater videret filium a sicario ap-

prehensum, et non curreret, nec eripere satageret, amaretne illum? et si videret puerum ad abyssi littus stantem, modoque in hanc casurum, nec subveniret, amaretne illum?

Iterum si puerum videret quodam febris violento correptum furore, jam cultrum gutturi admoventem ut se interficeret, nec cultrum auferret, diligeretne hunc? Procul dubio eum non amasse, sed odisse dicendus foret.

Putas autem vitia et peccata minus filiis tuis nocere posse quam sicarium, quam casum in abyssum, quam gladium ex utraque parte acutum.

Certe multo plus nocerent. Sicarius quippe, abyssus et gladius corpori tantum mortem parant; at peccatum ipsam animam occidit.

Quid ergo? Dum omni conatu pueros a dictis periculis eripere niteris, illos e dæmonis manibus liberare non satageres?

Satagam utique, ais, si videro eos aliquid mali perpetrantes monebo, reprehendam; at corripere virga, percutere non possum : hoc amor meus non patitur.

O crudelis ignavi parentis amor, qui filios suos dæmoniis permittit! Scis, pater cæce, mater stulta, scis amaram ægrotantibus filiis propinare medicinam, scis ulcera eorum discutere et mundare quantumlibet recalcitrent, fleant et clament, malefacientes autem et peccantes castigare non scis.

Amas, amas utique corpus eorum; animam vero illorum pretiosissimam vere odisse dicendus es.

Parcis virgæ, parcis correctioni, sicut olim ignavus Heli pepercit; sed etiam filii tui sicut filii ejus in malo derelicti, in malitia crescent, roborabuntur, et in perditionem vadent.

Parcis virgæ, parcis correctioni, sicut olim pater Augustini faciebat; sed etiam pueri tui sicut Augustinus per viam iniquitatis incedent, et in profundum iniquitatis descendent.

Videbis olim et desolaberis, eo quod tempore opportuno non correxeris : sed tempus aptum amplius non erit.

Arbor recens facile flectitur, antiqua autem flecti nequit quin frangatur.

9. Curva, curva filios tuos a pueritia, corripe delinquentes, sed corripe juste, corripe sapienter : mendaces, blasphemantes, inverecundos, lascivos, inobedientes, irreverentes, audaces, irreligiosos præsertim castiga.

Pueriles vero nugas, quæ nec Deum nec proximum lædunt, etsi quandoque tibi aliquod afferant damnum, facile dimitte.

Ad indolem attende, ut hunc leniter, illum acriter, ut oportet arguas, primas culpas minori, iteratos et pertinaces præsertim, majori correctione puniens.

Puniendo autem non ex ira et furore agas, ne illos ad iracundiam provoces, aut pusillo animo fiant, nec blasphemiis, nec maledictis, aut probrosis afficias eos injuriis. Sed graviter et religiose et paterne age.

Ita ut filii tui videant te non ex iracundia sed ex necessitate hoc facere. Sic fiet ut timentes te, amare tamen non cessabunt.

Sic caute custoditi, diligenter eruditi et sollicite correcti proficient sicut ætate ita et sapientia apud Deum et homines.

Tandemque viri perfecti erunt Deo et hominibus dilecti, qui memoriam tuam usque ad canos in benedictione servabunt.

CAPUT LXXXVII.

De officiis filiorum erga parentes.

1. Audisti, charissime, quia dictum est in lege : *Honora patrem tuum et matrem tuam, ut sis longævus super terram quam Dominus Deus tuus dabit tibi.*

Et iterum : *Qui maledixerit patri suo, vel matri suæ morte moriatur.*

Sic erat utique sub priore testamento temporalibus repromissionibus sancito; longa vita filium bonum, mors violenta filium nequam manebat.

Testamentum autem melius quod sortitus es, dilecte mi, quod sanctius est, melioribus repromissionibus majorique ultione sancitum, illud idem præceptum tibi statuit.

Tu proinde majus peccatum habebis, si istud violaveris.

Honora, igitur, honora piissime patrem tuum et matrem tuam, non jam ut sis longævus super terram, sed ut fias in æternum beatus; nec jam ne violenter moriaris, sed ne in æternum pereas.

Non minor, charissime, filium nequam indocilem et rebellem ultio manet, quam adulterum, aut homicidum, aut latronem, aut falsum testem.

Honora, honora patrem tuum et matrem tuam, hoc vere placitum est Domino.

2. O sapientia quæ ex ore Altissimi prodiisti, Christe Deus meus, Jesu magister optime, cui in regione vivorum placere in votis unice habeo! Scio quia præceptum istud unum de præceptis tuis est.

Unum, inquam, ex istis quæ ego servus tuus et filius ancillæ tuæ juravi et statui custodire.

Dirige me igitur in veritate tua, et doce me quomodo patrem meum et matrem meam digne et secundum te potero honorare.

3. Fili mi, qui cor docile habes, et quæ placita sunt mihi facere vis, audi et intellige honorem quem volo ut patri tuo et matri tuæ exhibeas.

Venerare eos, ama eos, obedi eis, juva eos, nec quidem postquam obierint eos derelinquas : ecce quæ ipsis reddere debes.

Ausculta, dilecte mi, et erudire. Venerare parentes tuos, domini enim tui sunt qui te genuerunt, quibus te commisi ut curam tui gererent, quibus potestatem super te dedi ut te regerent.

In his ergo meipsum omnium rectorem supremum, cujus erga te vicarii sunt intuere.

O qualem erga eos intuitus ille tibi debet ingerere reverentiam! Quale crimen committeres, si eis per quos te Deus creavit, enutrit et gubernat, auderes maledicere, aut insolenter loqui, si illos auderes contemnere, deridere! Crimen profecto æterna dignum morte!

Noli unquam eos vel etiam leviter despicere, vel iracundiæ ansam ullam ipsis præbere, sed ne quidem affligere aut contristare.

Homines sunt, fili mi, parentes qui te genuerunt, et omnibus cæterorum mortalium subjacent infirmitatibus et miseriis.

Si eos videris aliquo corporali defectu aut mentali vitio laborare, cave ne propterea quidquam de debita ipsis reverentia remittas.

Tolera patientissime eorum defectus, et divinam in humana infirmitate auctoritatem venerare.

Memento oculum qui patrem subsannat dignum esse quem corvi effodiant et quem filii aquilæ comedant.

Memento pessimi Cham, et time ne super te tuosque veniat et firmetur maledictio quam ille merito consecutus est.

Memento rectorum Sem et Japhet; et tu, imitator eorum, averte oculos tuos a parentum defectibus aut vitiis.

Sique aliquid mali in eis videris, noli ulli hominum revelare. Et, si detrahentes parentibus tuis audiveris, fac quod in te est ut honori eorum provideas, famamque ipsorum quantum in te erit tueaeris.

4. Fili mi, reverentiam tibi ingerat, non solus parentum seniorum te, fortiorum te, et corripientium te timor, sed ex amore procedat, et amore vigeat.

En præcipuum tuum erga parentes officium, en totius filialis pietatis fons verissimus et uberrimus, amor. Diligo igitur eos.

Ecquis, fili mi, plus tibi dedit quam isti? Nisi per illos natus non fuisses, nec corpus, nec animam, nec vitam haberes.

Ecquis curam tui gessit sicut illi? Te nascentem foverunt, vestiverunt, cibarunt, lacrymas et gemitus promentem consolati sunt, a periculis tutaverunt.

O quales sollicitudines, quam arduas, quam continuas curas præstiterunt!

Ecquis te dilexit sicut illi? Quis pro te tanta passus est quanta illi?

Fili mi, gemitus matris tuæ ne obliviscaris, et laborum patris tui ut necessitatibus tuis provideret ne sis immemor.

Quot, charissime, quot oscula tibi dederunt! quoties amanter te complexati sunt! quoties super te infirmante luxerunt! quot noctibus vigiles ad cunas tuas perstiterunt!

Quid non in juvenilibus tuis annis pro te conati sunt efficere? Et gressum et loquelam edocentes, et monita dantes, et defectus corrigentes, et ad tuum præcipuum finem, Dei servitium, informantes.

Fili mi, quam durus corde fores, si tot et tantorum beneficiorum immemor, parentes non diligeres!

Dilige eos, dilige ex corde, dilige non verbo tantum aut lingua, sed opere et veritate: exsultans, jubilans, si bene valeant, si prospere procedant; dolens, si infirmentur, affligantur, si quid adversi patiantur.

Dic eis verba bona et consolatoria, conversare amanter et mansuete cum eis; si quid tibi præceperint, diligenter obedire satage.

5. En aliud magnum filiorum erga parentes officium, en solidus quem eis debent honor, obedientia.

En honor quem rectus corde Jacob parentibus reddebat; en quem exhibebat piissimus Joseph patri Jacob dicens: Præsto sum; en quem justus Tobias dilecto patri pendebat.

En quem vas electionis Paulus toties filiis Christianorum commendabat dicens: Obedite parentibus vestris in Domino, hoc enim justum est. Obedite parentibus vestris per omnia, hoc enim placitum est Domino.

Quod tibi adeo expresse præscriptum est, cum omni cura exsequere, dilecte mi

Si dixerit pater, materve: veni, venias; si perge, pergas; si fac hoc, facias; si lege, legas; si stude, studeas; si labora, labores; si abstine, abstineas; si ora, ores.

Si talium societatem vel domum devita: devites; si emenda te ab hoc aut isto vitio, emendes.

Et ista quidem absque mora fac, absque ulla murmuratione; nec eorum quæ tibi præcipiuntur exsecutionem fratris aut sororis curæ mandes dicens: Fac tu, frater, perge tu, soror: tibi quippe præcipitur, non illis; tu ipse obedire debes.

O charissime! si tibi quandoque grave videbitur id quod tibi præscripserint, si natura tua per peccatum vitiata repugnet quandoque et ægre ferat,

Tunc memento mei, mei, inquam, Salvatoris tui, qui cum essem Filius Dei, fui Mariæ et Joseph subditus, teque per ea quæ passus sum perfectam obedientiam docui.

Voluit Pater meus ut homo fierem, exinanirem memetipsum, et traderem corpus meum ad crucifigendum; et ego quasi agnus mansuetus os non aperiens, usque ad mortem crucis factus sum obediens, voluntatem Patris plenissime consummans.

Num resistes, num recalcitrabis, fili hominis, videns Deum ipsum Patri suo ita subditum? Num conquereris durum esse

jugum parentum crucem Jesu respiciendo?

Fili mi, si hæc bene meditatus fueris, non dubium quin ad omnia dicturus eris: Præsto sum, jugum hoc contra crucem Salvatoris appensum jugum vere suave est, onus prorsus leve.

Ecce ego ut faciam, pater, ut faciam, mater, voluntatem vestram.

Verumtamen cum parentes tui de semine Adam oriundi capaces mali sint, imo ad malum proni, et idcirco contingere queat ut tibi etiam mala et a me vetita quandoque præcipiant;

Scire debes, fili mi, quod si clare videres eos tibi quædam contra religionem, mandatave mea, aut bonos mores jubere; tu non obtemperare, sed firmiter et constanter resistere deberes, minas eorum, iram, verbera et maledictiones contemnendo.

Oportet quippe magis obedire Deo vetanti, quam homini præcipienti, et mori satius est, quam malum facere.

Quoties vero non evidenter mala esse vides quæ tibi a parentibus præcipiuntur, ea fideliter perfice.

6. Tandem, fili mi, juves in necessitate parentes, ac ores pro eis, aliud adhuc est tui erga eos officium.

Ne efficiaris, dilecte mi, similis istis nequam filiis qui non subveniunt parentibus, sed econtra subtrahunt modo hæc, modo ista a patre et a matre, dicentes hoc non esse peccatum: certe participes homicidæ sunt, quemadmodum scriptum est.

Neque illis assimileris qui, cum nupserint aut majorem attigerint ætatem, obliviscuntur eorum de quibus nati sunt, parum curantes utrum bene valeant, utrumve infirmi sint, utrum nihil ipsis desit, utrumve in egestate sint, dummodo sibi omnia abundent et prospera sint.

Certe isti mutis animalibus, quæ possessores suos cognoscunt, quæ enutrientibus se addicta sunt, minus humani sunt.

En de quodam leone narratur quod se erga eum qui spinam e pede ejus traxerat fuerit gratissimus.

Tu ergo, fili mi, gratus per totam vitam tuam maneas de tot acceptis a patre et matre beneficiis.

Nec in ipsa senectute tua, si adhuc vixerint', omittas infirmitatibus et necessitatibus eorum amanter ac sollicite providere.

Dico tibi: Nunquam tot ac tanta istis præstabis, quanta illi tibi præstiterunt.

Sed non temporalibus tantum auxiliis eos juva: at piissimis præsertim orationibus eos Deo commenda, rogans ut sanctificentur, salutem consequantur, vivant justi, vivant sani.

Et cum obierint, obsecrationes pro ipsis funde, eleemosynas largire, sacrificia sancta pro animabus dilectorum istorum offerri cura.

Ut requiem æternam, bonum omnium maximum, donet eis Dominus, et lux perpetua, quæ gaudium supremum est, luceat eis.

CAPUT LXXXVIII.

De recte sancteque vivendi regula.

1. Ambula, fili mi, dum lucem habes, dum tempus habes operare bonum.

Satage ut per bona opera tua certam tuam electionem facias. Ego certissime reddam tibi secundum opera tua.

Vis proficere, fili mi? Vis abundare in omni opere bono? Vis thesaurizare tibi thesauros in cœlo, ubi neque ærugo neque tinea demolitur, ubi fures non effodiunt nec furantur? Ordinem tibi præscribe, regulam actionum tuarum dispone, et secundum illam vive.

Scis quia a sapientibus dicitur: Ordo ducit ad Deum. Sic est, charissime: qui bonum sibi præscripsit ordinem, illumque diligenter sequitur, iste omne tempus utiliter impendit, dies suos plenos facit, bona opera multiplicat, fidelisque manet usque ad mortem.

Dum ille qui absque regula et ordine vivit, modo Deo, modo carni servit, modò sapiens, modo insipiens est.

Claudicat in duas partes, incipit sæpissime et nusquam perficit; sicque præmium salutis, quod illi soli qui usque in finem perseveraverit promissum est, perdit.

2. Sit tibi, charissime, ipsa filiorum hujus sæculi prudentia in exemplum.

Vide quam regulariter et ordinate opifices aut negotiatores suis vacant laboribus et muneribus, scientes quoniam si absque ordine et regula se gesserint, non lucrum sed damnum habebunt.

Hinc omnes fixis horis surgunt, laborant, manducant, quiescunt, cæteraque perficiunt.

Tu pro Deo et pro anima tua, pro cœlo et æternitate facere non recuses quod illi pro nummo, pro vili lucro, pro tempore et vita præsenti tam regulariter observant.

3. Fixam habe, fili mi, surgendi horam. Septem aut ad summum octo quietis horæ tibi sufficiant; quod amplius est non prodest, sed nocet; non restaurat vires, sed corpus enerve reddit.

Vivis, dilecte mi; at non diu vives: vita tua pretiosa est, quo plus dormis, eo plus de hac vita perdis.

Hora igitur surgendi cum adfuerit, noli pigræ carnis desideriis indulgere. Sed statim adorato Domino qui te ad servitium suum vocat, surge.

Decenter indutus, orationi, flexis genibus, incumbe: noli, noli unquam huic præstantissimo deesse officio.

Audisti quia dictum est: Orationi insta te, sine intermissione orate.

Et quomodo Dei servus vocari poteris, si ne quidem per orationem diei cursum in-

cœperis? si ne quidem male debitum laudis servitium Deo tuo reddideris?

En cœli a solis ortu gloriam Dei enarrant : et tu Dei cultui destinatus, Deo neglecto ad terrena pergeres, et Domino creatore ac conservatore tuo non laudato ejus donis utereris! Absit, fili mi, absit.

Ora igitur : ora in spiritu humilitatis, in animo contrito, in mentis pietate, corpore composito, cohibitis sensibus, Deum præsentem per fidem intuens.

4. O utinam, fili mi, absolutis precibus quas ore promere mos est, aliquid præterea temporis mentali recollectioni impenderes,

Unum e novissimis tuis in memoriam revocares, Deum nempe finem tuum ultimum, vel mortem, vel judicium, cœlumve aut infernum, aut formidandam æternitatem ;

Et hoc vel illud per quamdam contemplaveris moram, sumeresque deinde melioris vitæ firmissimum propositum, quod per diem sæpius tibi in mentem revocares.

Certe, dilecte mi, exercitium istud te a peccato per diem perpetrando potenter abstraheret.

Scis quippe scriptum esse : *Memorare novissima tua, et in æternum non peccabis.*

Hoc igitur fac, fili mi, et multo facilius sanctificaberis.

Quotidie quoque, si tibi vacat, cura ut fixa hora ad ecclesiam accedens sanctissimo missæ sacrificio cum omni pietate intersis, quatenus Deum divina oblatione honores, tibique et tuis per hanc oblationem optima quæque gratiarum lucreris charismata.

5. Audita missa, negotiis laboribusque tuis incumbe.

Charissime : forsan dives es, forsan panibus abundas, nec opus habes labore diurno ut commode vivas.

Verumtamen noli putare te propterea liberum esse a laboris lege.

Memento enim quod homo nascatur ad laborem, sicut avis ad volatum ; recordare quod filius sis Adæ cui dictum est : *In sudore vultus tui vesceris pane.*

Tandemque noli oblivisci quod multam malitiam doceat otiositas, et tu in judicio rationem reddes temporis tibi a Deo concessi, et quidem usque ad novissimum quadrantem.

Ergo si negotia non habeas, aliquid operis statui tuo convenientis tibi præscribe : utinam proximo et præsertim pauperibus utile istud esset!

Qualicunque autem labori incumbas, illum pro gloria Dei exsequere et proficiet tibi ad vitam æternam.

6. Mensa tua frugalis sit nec unquam cibos vetitos admittat, nisi propter infirmitatem licentiam acceperis.

Ad refectionem nonnisi præmissa benedictione accede. Comede et bibe ut Dei decet servum qui non vivit ut edat, sed edit ut vivat.

Optime facies, fili mi, si passim a quibusdam vel cibis, vel buccellis pro Dei amore aut in spiritu pœnitentiæ abstineas. Certe Dominus videbit, gratum habebit, tibique mercedem rependet.

Tibi præsertim curæ sit, ut a mensa discedens Deo pro donis gratias agere nunquam omittas, sciens quod ingratitudo detestabilis sit et hominem Dei beneficiis indignissimum reddat.

7. Omni vero tempore, sive labori, sive refectioni, sive recreationi incumbas, linguam tuam religiosa contine custodia.

Ne quid aut impietatis, aut jurationis, aut detractionis, aut scurrilitatis, aut malignitatis, aut mendacii ex ore tuo procedat.

Si luseris, nunquam illicitis te mancipes lusibus, nunquam illis in quibus fortuna totum, industria nihil facit.

Nunquam notabilis summa pro lusus tui pretio exponatur, nunquam lucri cupido te trahat, sed sola modicæ recreationis utilitas.

Absit igitur ut lusum in horas et horas in noctem protrahas ; absit ut stulto ductus impetu de lucro in lucrum, de jactura in jacturam curras.

Hoc sanum hominem non decet, quanto minus Dei servum!

Quos autem videris lusui deditos, hos ut nequissimam pestem fuge, secus enim cum istis perversis brevi perverteris, tempusque, et fortunam, et animæ pacem salutemque cum illis perdes.

Labora potius, fili mi, et bona opera fac : tempus enim breve est ; semina non zizaniam sed bonum semen ; ut in die messis venias cum exsultatione manipulos portans.

8. Satis te hortari nequeo, charissime, ut quotidie aliquid de pio quodam libro legas, quatenus animam pascas.

Tu cibum corpori tuo quotidie præbes ; cibum igitur animæ tuæ multo nobiliori ac pretiosiori dare nunquam negligas.

Ubi hora recumbendi institerit, vespertinum orationis cultum in communi cum tuis, si possibile sit, Deo religiose persolve, conscientiam tuam diligenter examina ; et si videris te peccasse, dole, melioraque propone. Time ne amara mors te in peccato dormientem præoccupet.

Tandem aqua benedicta aspersus, cruce signatus, Deo, et Mariæ, et angelis, et sanctis commendatus in Domino quiesce.

Sique intra noctem te expergisci contigerit, memento quia Dominus prope est ; hunc adora et aliquantulum ora.

9. Quoniam vero scriptum est : Semper estote parati, quia qua hora non putatis Filius hominis veniet : moneo te, charissime, ut quam frequentius potueris ad salutare pœnitentiæ tribunal et sacram Domini tui mensam accedas.

Quatenus a maculis, quas humana fragilitas adeo facile contrahit, emunderis et contra inimici insidias roboreris.

Non dubium quin si rite crebro confitearis et sancte communices, quacunque

hora mors tibi superveniat, te dispositum inventura sit.

Statue igitur tibi frequentes confessionis et communionis periodos, illisque recurrentibus sine cunctatione accede.

Semper autem peccatum quasi a facie colubri fuge, et ut securius retia diaboli, qui semper circuit, evadas, sub potentis Mariæ Dei sanctæ matris præsidium confuge.

Hanc ideo quotidie per devotas preces cole ut monstret tibi se esse matrem et protegat te tanquam dilectum filium.

Peccati occasiones cautissime devita, et cum tentatio venerit, ad Deum patrem optimum cum intima recurre fiducia.

Fidelis ille est, nec patietur te tentari supra id quod poteris sustinere.

Procul dubio si eum recte invocaveris, ad adjuvandum te festinabit, tibique victoriam dabit.

Si autem eo quod non satis vigilaveris aut oraveris, infeliciter cecideris, et peccatum aliquod commiseris, noli idcirco desperare; sed illico econtra fortiter resurgens humiliare, actum contritionis elice, sponde te quam primum ad confessionem accessurum, declina diligentius a malo, et bonum ferventer operare.

Interim vero si ex habitu aut affectu peccasti, puni teipsum, charissime, per aliquam aut orationis, aut mortificationis, aut eleemosynæ pœnam.

Sic pravam consuetudinem facilius emendabis.

Fili mi, ambula coram me, memento quoniam ego te ubique video, et tu in me vivis, moveris et es semper.

Si hoc jugiter in mente habueris, immaculatum te custodies; imo perfectus fies.

LA SAGESSE CHRÉTIENNE,

OU

TRADUCTION LIBRE ET ABRÉGÉE

DU

SAPIENTIA CHRISTIANA.

—

Nous, Chrétiens, nous sommes philosophes, non en paroles, mais en œuvres; nous faisons profession de sagesse, non en apparence, mais en vérité; nous connaissons mieux la pratique de la vertu que sa vaine ostentation; nous ne nous répandons pas en de pompeux discours, mais nous vivons en serviteurs et adorateurs de Dieu.
(Saint Cyprien, évêque et martyr, *Traité de la Patience*, serm. 3.)

—

PREFACE

—

Ecoutez, peuple de Dieu, écoutez, nouvel Israël que le Seigneur a repris dans sa fureur, et qu'il a corrigé dans sa colère, ne vous épargnant pas le châtiment, parce qu'il vous aime: écoutez et réformez-vous, de peur que votre Dieu ne s'irrite encore davantage contre vous, qu'il ne vous rejette enfin comme des objets de sa haine, et ne vous prive sans retour de ses lumières et de ses grâces.

Ecoutez, enfants des hommes, que le Seigneur avait adoptés au nombre de ses propres enfants: pourquoi les grands maux, sous lesquels vous avez gémi tant de temps, ont-ils fondu sur vous? Pourquoi? Parce que vos iniquités étaient à leur comble, et que vous aviez violé avec audace les lois de votre Dieu. Oui, ce sont là les vengeances dont le Seigneur vous a menacés, en disant par l'organe de David, son prophète: Si les enfants de mon Christ et les disciples de mon Fils abandonnent ses commandements, s'ils cessent de marcher dans les sentiers de sa justice, s'ils négligent mon culte, s'ils violent mes lois, je m'armerai d'une verge de fer contre eux; je frapperai à coups redoublés, pour punir leurs iniquités et me venger de leurs outrages.

Ah! si, comme le Seigneur votre Dieu vous l'avait commandé, vous eussiez avant tout cherché le royaume du ciel, et vous fussiez appliqués à pratiquer la vertu qui y conduit, ce Dieu de bonté eût continué de vous protéger, et de vous faire jouir de l'a-

bonnance et de la paix : mais parce que vous vous êtes éloignés de lui, son glaive vous a percés et vous a dévorés. Voyez donc combien il est malheureux, combien il est affligeant d'avoir abandonné le Dieu qui crée la paix, et qui envoie la guerre !

O vous ! qui, riches autrefois, êtes aujourd'hui réduits aux extrémités de l'indigence; vous qui, du faîte de l'élévation et de la gloire, avez été précipités dans l'abîme de l'opprobre et de la confusion, reconnaissez enfin combien il est vrai que tout est vanité sur la terre ; que servir le Seigneur est la seule chose importante. Vous le voyez, toutes vos richesses, tout votre crédit, toute votre puissance n'ont pu vous mettre à l'abri des coups d'un Dieu irrité.

Et vous qui regardiez la vie des saints comme une folie, vous qui pensiez que la vaine philosophie était la vraie sagesse, voyez comment, au milieu des ruines de l'univers bouleversé, les seuls vrais Chrétiens sont demeurés fermes et constants, conservant dans leurs cœurs, parmi tant de dangers, de fléaux et de guerres, la paix céleste que le monde ne peut donner ; reconnaissez qu'il n'est pas de contagion plus funeste et plus nuisible au genre humain que la fausse philosophie, puisqu'elle est la verge terrible dont le Seigneur s'est servi dans sa fureur pour sévir contre les hommes corrompus, et par laquelle il a semé partout la guerre, le sang, les ruines, les maux les plus affreux.

Venez donc, venez, ô vous qui aviez abandonné le Seigneur, venez, vous qui aviez eu l'audace de mépriser sa religion, ses mystères et son culte ; venez et écriez-vous enfin avec le prophète : Rien de plus vain et de plus insensé que les hommes qui n'ont pas la science de Dieu ! ceux-là seuls sont vraiment sages et heureux qui craignent le Seigneur, s'appliquent à se pénétrer de sa loi, observent ses commandements et le servent de tout leur cœur.

Plût au ciel que ce cri fût général ! Plût au ciel que la lecture de cet ouvrage contribuât à le faire retentir de toutes parts ! Dieu veuille au moins que ceux qui le liront reconnaissent que la vraie sagesse ne se trouve que dans la religion catholique, dans sa morale et dans son culte.

Lisez, mes très-chers frères, ce livre, quelque simple et médiocre qu'il soit ; vous savez que Dieu se sert quelquefois des choses les plus viles pour opérer les plus grandes merveilles : il est tout-puissant, et il ne tient qu'à lui de faire qu'un grain de sénevé produise les plus grands arbres.

Lisez : si le Seigneur, qui seul peut donner l'accroissement, daigne répandre ses bénédictions sur ce livre, il n'est pas douteux que sa lecture ne vous retire des ténèbres et des ombres de la mort, et ne vous fasse rentrer dans les voies de la paix, de la vérité et de la sainteté.

LA SAGESSE CHRETIENNE.

CHAPITRE PREMIER.

De la fin de l'homme.

1. O mon fils ! que vous êtes né pour de grandes choses ! ce n'est pas pour servir le monde, ni les créatures, ni les astres, ni même les anges, que je vous ai tiré du néant : vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous ne servirez que lui : telle est votre destinée, peut-il en être de plus noble et de plus sublime ?

2. Souvenez-vous-en, mon bien-aimé ; et, plein de mépris pour les choses de la terre, vous ne goûterez que les choses du ciel. Dites-moi, que penseriez-vous du fils d'un grand roi, qui abandonnerait le palais de son père, pour aller dans une contrée étrangère se livrer à la conduite des pourceaux ? Vous le regarderiez sans doute comme le plus insensé des hommes. Eh bien, mon fils, votre folie ne serait-elle pas mille fois pire, si vous abandonniez le service de votre Dieu, le Roi par excellence, et le suprême Seigneur de tous les hommes, pour vous attacher uniquement aux choses de la terre, et y placer vos affections et votre dernière fin ? Frappé de cette considération, vous vous écrierez avec le prophète : L'homme n'a pas compris à quel degré d'honneur il avait été élevé ; il s'est ravalé au niveau des bêtes sans raison, et leur est devenu semblable : étrange renversement des choses !

3. Vous seriez bien étonné de voir le feu produire le froid, parce que vous savez que la chaleur est essentielle à sa nature. Mais l'homme n'a-t-il pas été créé pour servir Dieu ? N'est-ce pas pour cela qu'il a reçu une âme raisonnable ? Oui, sans doute. L'homme serait donc un monstre dans l'univers, s'il s'attachait aux créatures, au mépris du Créateur.

4. C'est pourquoi, mon fils, lorsque le souverain juge viendra armé de sa justice et de sa puissance, tout l'univers combattra avec lui contre les insensés qui auront refusé au Créateur le culte et les honneurs qui lui sont dus. Le soleil, qui a donné constamment sa lumière ; la terre, qui a toujours prodigué ses fruits ; la mer, le ciel,

tous les éléments s'élèveront contre l'homme infidèle, et demanderont vengeance contre lui; et alors Dieu, dans sa juste colère, précipitera l'homme prévaricateur dans les flammes éternelles, qui ont été préparées au démon et à ses anges. N'est-il pas juste, après tout, que celui qui a refusé de servir son Dieu sur la terre, soit exclu à jamais de son royaume céleste?

5. N'imitez donc pas le cheval et le mulet, qui sont sans intelligence, comme sont tous ceux qui, poursuivant avec ardeur les biens fragiles de la terre, les vains honneurs et les frivoles plaisirs du monde, ne pensent jamais au bien suprême, qui seul mérite toutes les affections de leur cœur. Mon fils, seriez-vous de ce nombre? Prenez-y garde: votre cœur est là où est votre trésor; et votre cœur est partout où se portent plus ordinairement vos pensées. Or quel en est l'objet le plus ordinaire? O mon fils! si vous ne pensez qu'aux choses terrestres et charnelles; si vous ne goûtez qu'elles, au point d'oublier le service de Dieu et le soin de votre âme, que vous dirai-je? il y a une voie large qui mène à la perdition, et c'est celle que vous suivez. Infidèle, revenez donc à celui qui vous a fait; détachez-vous de la terre, qui vous échappera bientôt; appliquez-vous désormais à rendre à votre Dieu le culte et les honneurs qui lui sont dus; sanctifiez son nom, faites-le régner dans votre cœur, et que sa volonté soit votre unique règle; qu'il soit lui seul le terme et la fin de vos pensées, de vos affections et de vos œuvres; évitez tout ce qui lui déplaît, et même ce qui a l'apparence du mal, et faites constamment tout le bien qu'il demande de vous.

6. Oui, ô mon créateur! ô mon Père! c'en est fait, je l'ai résolu, je l'ai juré, je veux vous servir tous les jours de ma vie dans la sainteté et dans la justice; je vous rends grâces de ce que, malgré mon indignité, vous avez daigné me recevoir au rang de vos serviteurs. Est-il rien de plus honorable et de plus glorieux que de vous servir? Oh! qu'il est aveugle, qu'il est insensé celui qui, dédaignant une telle vocation, ou ne l'estimant pas comme il doit, ne rougit pas de vivre selon la chair! Que les soldats de la terre soupirent après la gloire frivole des combats et de la victoire; que les partisans du monde courent après les honneurs, les richesses et les plaisirs du siècle: pour moi, je ne veux point d'autre partage que le Seigneur mon Dieu. Lui seul est le Roi immortel des siècles; à lui seul appartiennent l'honneur et la gloire; je ne veux m'attacher qu'à lui et ne servir que lui. O Dieu! vous êtes mon souverain bien, mon bonheur suprême, soyez désormais toutes choses pour moi; je veux être à vous tout entier: c'est le besoin de mon âme, c'est le vœu de mon cœur.

CHAPITRE II.

Du salut.

1. Mon fils, il n'y a qu'une chose de nécessaire, hors de laquelle tout est vanité et affliction d'esprit; c'est le salut de votre âme. N'en connaissez point d'autre: méditez-la sans cesse, livrez-vous-y tout entier, et cela suffit. Si vous le faites, vous arriverez sûrement à votre fin; mais si vous ne le faites pas, quelques choses que vous fassiez d'ailleurs, quelque grandes que soient vos richesses, tout vous deviendra inutile; de sorte qu'il eût mieux valu pour vous que vous ne fussiez jamais né.

2. Le salut est donc de toutes les affaires la plus nécessaire et la plus importante; c'est pour elle que Dieu lui-même n'a pas épargné son propre Fils; c'est pour elle encore que le Fils du Dieu vivant s'est livré à la passion la plus cruelle, et à la mort la plus ignominieuse. Affaire importante, mon fils, sans laquelle vous seriez condamné à des larmes éternelles, et livré en proie au ver dévorant de l'enfer, et aux ardeurs d'un feu qui ne s'éteindra jamais; affaire importante, avec laquelle vous obtiendrez une couronne incorruptible et un bonheur éternel, et vous entrerez pour toujours dans la joie et la félicité de votre Seigneur.

3. Pensez-y bien, ô mon fils! le ciel ou l'enfer: voilà la terrible alternative qui vous attend dans l'éternité. Regarderiez-vous donc comme prudent et sage celui qui, sans sollicitude pour l'affaire de son salut, ne s'occuperait que des choses de la terre? Ne traiteriez-vous pas d'insensé un homme qui, ayant un procès de la plus haute importance, dont l'issue aboutirait ou au plus grand bonheur ou à la dernière misère, en abandonnerait le soin pour se livrer au jeu, à la bonne chère et à tous les plaisirs? Eh bien, mon fils, vous seriez vous-même cet homme, si, oubliant votre salut et tous les soins qu'il exige, vous employiez tout votre temps à la poursuite des biens, des honneurs et des plaisirs de la vie. Infortuné, vous dirais-je, quoi! vous travaillez à devenir grand, riche, heureux pour le moment rapide que vous avez à passer sur la terre, et vous ne pensez point à vous rendre heureux dans l'éternité? Vous cherchez dans les remèdes la guérison de vos maladies, et vous ne faites rien pour vous garantir d'un enfer éternel? Vous employez votre temps et vos soins à bâtir et à orner des maisons dont vous devez jouir si peu, et vous ne pensez point à vous préparer une demeure permanente et éternelle dans le ciel? Vous êtes singulièrement attentif à conserver les formes et la beauté d'un corps périssable, et à lui procurer les habillements et la nourriture dont il a besoin, et vous refusez à votre âme les soins que réclament son excellence et son immortalité? Dites-moi, mon ami, n'est-ce pas là le comble de l'aveuglement et de la folie?

4. Armez-vous donc de courage, mon bien-aimé; le salut ne s'opère pas sans sollicitudes sans efforts, ni sans violences. Oui, le salut souffre violence, et il n'y a

que ceux qui se la font, qui puissent se flatter de l'obtenir : la voie qui y mène est étroite comme la porte qui en ouvre l'entrée. Si donc vous marchez dans la voie large et spacieuse, avec le grand nombre, si vous entrez par la porte de la multitude, vous n'y parviendrez assurément pas. Ne serait-il pas bien étonnant que vous restassiez dans une criminelle indolence à l'égard du salut, tandis que le démon, qui en connaît tout le prix, veille, s'agite, fait tous ses efforts, emploie tous les moyens afin de vous le ravir? Veillez donc sans cesse, priez avec ardeur, combattez avec courage, si vous voulez triompher efficacement de sa jalousie et de ses efforts.

5. Veillez donc, je vous le répète, et tenez-vous sur vos gardes. Vous ne l'ignorez pas : Samson s'endormit un jour, et il fut pris par les Philistins; les disciples de mon Fils bien-aimé s'endormirent de même, et ils tombèrent dans la défection. Si donc vous vous laissez aller vous-même à un sommeil d'illusion et de paresse, vos passions ne manqueront pas de se réveiller, et vous entraîneront dans la mort du péché. Les serviteurs du père de famille s'endormirent aussi, et, pendant qu'ils dormaient, l'ennemi vint semer de la zizanie parmi le bon grain. De même, si vous vous abandonnez à un sommeil d'indolence et de lâcheté, votre ennemi surviendra pour jeter de funestes semences dans le champ de votre âme, elles y étoufferont le bon grain; mais à la fin, liées en faisceaux, on les jettera au feu avec vous. Veillez donc, encore une fois, et que le soin de votre salut l'emporte sur tous les autres ; veillez et efforcez vous d'assurer votre élection par toutes sortes de bonnes œuvres, afin que vous receviez un jour la récompense qui n'est donnée qu'aux mérites et à la persévérance.

CHAPITRE III.

De la crainte et du tremblement avec lesquels il faut opérer son salut.

1. Mon fils, que celui qui se croit debout prenne garde de ne pas tomber; mais que vous soyez debout, ou que vous croyiez l'être, tremblez : l'homme ignorera toujours s'il est digne d'amour ou de haine. Vous savez que votre esprit est prompt au mal, et que la chair est faible et portée à tous les vices. Il ne faut qu'un mot pour vous ébranler, qu'une larme séductrice pour vous amollir, qu'un seul regard pour vous perdre. Voyez la chute si soudaine d'Adam, de David, de Salomon, de Pierre lui-même, et tremblez pour vous : quand on voit les cèdres renversés, que ne doivent pas craindre les faibles roseaux? Et si le juste est à peine sauvé, qu'en sera-t-il de vous, mon fils?

2. Voyez le démon, le monde et la chair conjurés contre vous; voyez que de piéges sont semés sous vos pas! L'orgueil, la vanité, l'amour-propre, la sensualité, la colère, la jalousie, toutes les passions, tous les vices sont en sentinelle pour vous surprendre : comment résister? comment se soutenir jusqu'à la fin? Hélas! mon fils, parmi ce grand nombre d'appelés comme vous, il en est bien peu qui résistent aux séductions de Satan; il en est bien peu qui persévèrent jusqu'à la fin : le plus grand nombre se perd. Certes, mon fils, si un seul de vos contemporains devait périr, ne devriez-vous pas demander en tremblant : Serait-ce moi? Combien plus devez-vous trembler et craindre, lorsqu'on vous dit que c'est le plus grand nombre qui périt! Beaucoup d'appelés, mais peu d'élus : conséquence terrible. Craignez donc, mon fils, et craignez beaucoup; car si vous étiez sans crainte, ce serait une marque de réprobation.

3. La crainte est le commencement de la sagesse. Cette crainte salutaire vous fera sentir aisément que l'homme ne saurait avoir trop de sollicitude pour son salut. Que direz-vous donc de ces insensés, qui, bien loin de s'occuper du salut de leur âme, s'abandonnent à tous les vices, qui les souillent et les damnent misérablement? O ciel! vous écrieriez-vous, ô portes du ciel! soyez dans l'étonnement et dans la désolation! Que penserez-vous encore de tous ceux qui, sans oublier absolument leur salut, n'en sont pas moins ardents dans la recherche des biens temporels? O les insensés! direz-vous sans doute, qui leur a donc ainsi fasciné l'esprit? que leur servira-t-il de gagner le monde entier, s'ils viennent à perdre leur âme?

4. Qu'il est grand néanmoins le nombre des Chrétiens qui vivent de la sorte! Qui sont ceux en effet qui travaillent à leur salut avec la même ardeur qu'ils le font pour les affaires de la terre? Prodigues de leur temps pour les soins de cette vie passagère, de ce corps qui va bientôt se dissoudre, à peine trouvent-ils quelques moments pour la sanctification d'une âme qui est immortelle. Leur corps tombe-t-il dans la langueur? les voilà dans le trouble et l'inquiétude : ils appellent le médecin le plus habile; ils avalent les remèdes les plus dégoûtants et les plus amers; ils vont même jusqu'à sacrifier quelqu'un de leurs membres pour sauver un corps qu'ils aiment uniquement. Mais leur âme est-elle en proie à la fièvre brûlante de quelques passions, ou même plongée dans la mort du péché, ils n'y font pas la moindre attention; ils vivent tranquilles; ils ne craignent ni la mort, ni le jugement, ni l'enfer. A peine daignent-ils recourir au médecin spirituel; et les remèdes salutaires qu'il leur prescrit pour leur guérison, ils les rejettent et les dédaignent comme trop insipides et trop amers. Pauvres aveugles! que vous connaissez peu l'excellence et la nature de votre âme, puisque vous la dépouillez de sa royauté pour la précipiter dans l'esclavage

5. Dieu de bonté, ne permettez pas que j'estime le vêtement plus que le corps qui en est revêtu, ni le corps lui-même plus que l'âme qui y réside et qui l'anime. Oui, je veux me livrer, quoi qu'il m'en coûte, et me sacrifier tout entier au salut de mon âme; je sais que ma vocation est l'ouvrage de votre miséricorde; mais c'est à moi à la rendre certaine et efficace, avec le secours de votre grâce. Je sais que je ne dois recueillir que ce que j'aurai semé, et que si je ne sème point, je n'aurai rien à recueillir; je sais que je n'emporterai avec moi que mes œuvres, et que vous me traiterez selon leur mérite et leur justice. Vous m'avez fait sans moi, il est vrai, Seigneur, mais vous ne me sauverez pas sans moi. Désormais je ferai tous mes efforts pour assurer le salut de mon âme; mon cœur le désire et le veut absolument

CHAPITRE IV.

Combien le Chrétien doit estimer sa vocation.

1. O mon fils, si vous connaissiez le don de Dieu; si vous compreniez bien l'excellence de la grâce dont le Seigneur vous a favorisé, en vous appelant à la connaissance de sa religion sainte, et en vous recevant au nombre de ses disciples et de ses enfants; si vous sentiez vivement toute la dignité du Chrétien, à laquelle vous a élevé le Seigneur votre Dieu, rien ne pourrait égaler les transports de votre juste reconnaissance, et, plein d'admiration pour cet excès de miséricorde, vous vous écrieriez avec le prophète : *Que rendrai-je au Seigneur pour le bien qu'il m'a fait? Je prendrai le calice du salut, et je glorifierai son saint nom*, en le servant avec fidélité tous les jours de ma vie : tout mon regret est de l'avoir négligé jusqu'à ce jour.

2. Faites-y bien attention, mon fils; ce n'est pas vous qui m'avez choisi, c'est moi qui vous ai appelé et choisi. Personne ne peut venir à moi, si le Père, qui m'a envoyé, ne l'attire. C'est donc moi qui vous ai choisi, c'est donc mon Père qui vous a attiré. Et pourquoi? le voici. Il y a sur la terre une grande nation qui a son Dieu au milieu d'elle, et vous lui avez été associé; il n'y a qu'un peuple qui soit le peuple de Dieu, et vous en faites partie; il n'y a qu'une bergerie, qui est celle que m'a donnée mon Père, et vous y avez été reçu; il n'y a qu'une voie qui mène à la vie, et l'on vous y a fait entrer; il n'y a qu'une vérité dont la lumière éclaire l'homme et dirige ses pas vers la suprême félicité, et vous en avez été éclairé; enfin, il n'y a qu'une vie qui mène à l'immortalité, et vous avez eu le bonheur de la recevoir.

3. Vous avez été fait Chrétien; dès lors vous avez eu un Dieu pour père, et il vous a adopté pour son fils : Jésus-Christ est devenu votre Sauveur, préférablement à tant d'autres, et préférablement à tant d'autres, vous avez droit au salut. L'Evangile, les divines Ecritures, les sacrements, toutes les grâces sont devenues votre propriété, votre héritage sur la terre; enfin, une récompense, une gloire éternelle vous est réservée dans le ciel. O mon fils! rien n'égalerait la dureté de votre cœur, si vous étiez insensible à l'excès de notre amour!

4. Quand vous êtes venu au monde, combien d'autres sont nés en même temps par toute la terre de parents infidèles, ou juifs ou hérétiques, et que, par un juste jugement j'ai laissés dans les ténèbres, dans les ombres de la mort et sous la tyrannie du démon! Non, ce n'est pas ainsi, mon bien-aimé, que j'en ai agi avec vous. Dès le jour de votre naissance, je me suis hâté de vous arracher au malheur de votre origine et de vous confier aux soins et à la tendresse de mon Eglise, pour vous former à la vertu et à la sainteté; je me suis étroitement uni avec vous, et je vous ai fait membre de mon propre corps.

5. J'admire, Seigneur, les richesses de votre bonté, et je confesse que j'étais bien indigne de tant de faveurs. Je rougis de ne les avoir pas appréciées comme je le devais; mais je vous en bénirai dès aujourd'hui et dans tous les siècles; ma bouche publiera toujours vos louanges, parce que votre miséricorde a été grande sur moi. Il ne me reste plus qu'à répondre à ma vocation : j'en ai le désir, Seigneur, et votre grâce le rendra efficace. Vous m'avez délivré de la gueule du lion infernal; je veillerai sans cesse pour éviter le péché, qui pourrait me faire retomber sous son esclavage; éclairé de votre lumière, je fuirai avec soin les illusions du siècle; instruit de votre doctrine, je garderai vos saints commandements : parce que je suis tout à vous, mon premier devoir comme mon bonheur et ma gloire seront de vous servir constamment.

6. Soyez fidèle, mon fils, à vos résolutions et à vos promesses; car votre infidélité serait suivie des plus terribles châtiments. Comme c'est par miséricorde que je vous ai choisi sans mérite ni désir de votre part, ma justice n'en sera que plus terrible dans la poursuite de vos infractions à mes lois. On vous l'a dit : Si les disciples de mon Christ abandonnent ma loi, violent mes ordonnances, profanent mes justices et transgressent mes commandements, je visiterai leurs iniquités avec la verge de ma fureur, et je les accablerai de maux, à cause de leurs péchés. Bien plus, le royaume de Dieu leur sera ôté pour être donné à d'autres peuples qui en produiront les fruits.

7. Seigneur mon Dieu, j'ai entendu vos menaces et votre voix, et j'ai été saisi de frayeur. J'ai considéré tous les peuples chrétiens que vous avez réprouvés à cause de leurs iniquités; après les avoir frappés d'aveuglement, vous les avez chassés de votre bergerie et retranchés impitoyablement du sein de votre Eglise; ce terrible spectacle a rempli mon cœur d'effroi, et je me suis écrié : Vous êtes juste, Seigneur,

et vos jugements sont remplis d'équité. Mais, quelque digne que je sois d'un pareil sort, ne me traitez pas comme je le mérite; Dieu de miséricorde, châtiez-moi de la manière qu'il vous plaira, employez-y le fer et le feu; mais ne me rejetez pas, et n'effacez pas mon nom du livre des vivants; je vous en conjure, Seigneur mon Dieu, donnez-moi la grâce de vivre et de mourir en Chrétien; si votre grande miséricorde a daigné m'appeler au christianisme, que votre bonté toute-puissante m'y fasse persévérer jusqu'à la fin.

CHAPITRE V

Qu'il y a bien peu de véritables Chrétiens.

1. J'appelai autrefois le fidèle Abraham, et je lui promis avec serment de le bénir et de multiplier ses descendants comme les étoiles du ciel, comme les grains de sable qui couvrent les rivages de la mer. Dès lors il est devenu le père des croyants, et sa race mon peuple privilégié. Vous voyez, mon fils, l'accomplissement de ma promesse; j'ai multiplié ce peuple à l'infini: vous voyez que, depuis le lever du soleil jusqu'à son couchant, mon nom est grand parmi les nations, et que partout on m'offre le seul sacrifice qui soit digne de moi.

2. Il est évident, mon fils, qu'il y a dans tout l'univers une multitude innombrable de Chrétiens de toutes les nations. Mais parmi ce grand nombre qui ont été appelés, qui ont reçu la grâce de la foi et du baptême, et qui sont réunis en société dans ma bergerie, hélas! mon fils, qu'il en est peu qui soient dignes de mon affection, peu d'élus, peu d'enfants d'Abraham, peu de véritables Chrétiens! Autrefois les Juifs, qui descendaient d'Abraham, se vantaient d'être ses enfants. Mais que leur disait alors mon Fils bien-aimé? Si vous êtes les enfants d'Abraham, faites-en donc les œuvres. Vous faites ce que n'a point fait Abraham: vous avez les pensées du démon; vous faites les œuvres du démon; vous avez donc le démon pour père?

3. Sur ce principe: que la lettre tue et que la chair ne sert de rien, il est vrai, mon fils, que ceux qui sont nés d'Abraham, selon la chair, ne sont pas tous ses enfants, ni les enfants de Dieu; mais ceux qui observent les commandements, qui vivent de la foi, et qui aspirent à l'effet des promesses par les œuvres de la foi: voilà les vrais enfants, voilà les véritables Chrétiens. Concluez de là que, parmi cette foule de Chrétiens qui vivent dans le sein de mon Eglise, il en est bien peu de véritables.

4. Tous, à la vérité, ont renoncé au démon dès le principe de leur vocation; tous ont promis avec serment de ne servir que moi et de garder mes commandements; tous font également profession de croire: mais le plus grand nombre combattent leur foi par leurs œuvres, sacrifient au démon, méprisent mes ordonnances, se font un scrupule de mille choses indifférentes, tandis qu'ils violent les points les plus essentiels de la loi, négligent le bien, ne font que le mal, et passent leur vie dans toutes sortes de désordres. On les voit quelquefois venir dans les temples, assister au divin sacrifice, réciter quelques prières, s'approcher des sacrements et faire l'aumône aux pauvres; mais ils refusent de pardonner à un ennemi, mais ils ne veulent pas contenir leur langue, dompter leur chair, ni réprimer leurs humeurs; ils ne gardent ni les règles de la vérité et de la justice, ni les lois de l'abstinence et du jeûne; mais, entraînés par la force des passions, ils vivent dans l'impiété, dans les haines, les vengeances, les impuretés, les fraudes, les usures; dans la licence, les festins, la débauche, et dans tous les vices de l'oisiveté; comme s'ils n'avaient à craindre ni jugement, ni condamnation dans l'éternité. Avec de telles œuvres, la vraie foi qu'ils professent leur est-elle plus utile qu'aux démons eux-mêmes qui frémissent et qui tremblent?

5. Souvenez-vous donc, mon fils, qu'on ne peut venir après moi, ni être un véritable Chrétien, qu'en se renonçant soi-même, et qu'en observant avec fidélité tout ce que j'ai prescrit à mes disciples; et comme tout cela ne peut se faire sans violence et sans effort, j'ai dit encore: Que celui qui veut me suivre et vivre en bon Chrétien, doit porter sa croix et marcher à ma suite. Ainsi vécurent vos pères dans la foi, ces généreux disciples qui, au temps des apôtres et de leurs successeurs, ne formaient qu'un cœur et qu'une âme dans la profession du christianisme.

6. O mon fils! que leurs mœurs étaient pures! Elles étaient telles, que les païens, qui avaient conjuré leur ruine, n'ont jamais pu leur reprocher d'autres crimes que leur attachement à la religion qu'ils professaient. Que vous dirai-je de leur sainteté? elle faisait l'admiration des païens eux-mêmes. Dans tous, quelle horreur du péché! Ils amaient mieux souffrir les tourments les plus affreux et la mort la plus cruelle, que de commettre le moindre crime. Dans tous, quelle vivacité de foi! quelle constance! quelle fermeté dans sa profession! Loin de rougir de moi devant les hommes, ils se présentaient hardiment devant leurs persécuteurs, et leur criaient: Nous sommes Chrétiens, nous sommes prêts à souffrir non-seulement les chaînes, mais la mort même pour le saint nom de Jésus-Christ. Quelle union entre eux! quel amour pour le prochain! Tout était commun parmi eux. Quelle tendre piété! ils persévéraient dans la prière et dans la fraction du pain. Quelle humilité! quelle modestie! ils se regardaient comme les balayures du monde, comme les derniers des hommes. Quel amour de la chasteté! le vice qui lui est opposé était absolument inconnu parmi eux, et si quelqu'un avait eu le malheur de s'y livrer, il était retranché à l'instant de leur société. Mais qui pourrait vous peindre ici toutes leurs vertus? ils les possédaient toutes dans la plus grande perfection.

7. C'étaient là, mon fils, de véritables Chrétiens. Mais, dites-moi, en comptez-vous beaucoup de ce genre aujourd'hui ? En examinant de près les mœurs de ceux qui vous entourent, ne serez-vous pas forcé de dire en gémissant : Sauvez-moi, Seigneur, parce qu'il n'y a plus de saint; parce que tous sont tombés dans la défection. Il n'y a presque plus personne qui fasse le bien ? Hélas ! mon ami, que vous avez bien raison de pleurer et de gémir ! Mais ne vous contentez pas de pleurer sur les autres, vous ne sauriez les changer : pleurez plutôt sur vous-même, parce que vous avez bien dégénéré de la vertu de vos pères, que vous deviez retracer dans vos mœurs. Justifiez du moins vos gémissements et vos larmes par votre courage et vos efforts. Vous avez leurs admirables exemples devant les yeux; empressez-vous de les imiter. Comme eux évitez le mal, et faites le bien : accomplissez avec zèle tous les commandements de la religion; soyez invariable et ferme dans la profession de votre foi, et que rien au monde, ni la mort, ni la vie, ni le glaive, ni la persécution, ne soit capable de vous séparer jamais de la foi et de la charité de Jésus-Christ.

8. En vivant ainsi, mon bien-aimé, vous serez un véritable Chrétien, vous soutiendrez la dignité de ce nom, et vous recueillerez la récompense qu'ont méritée vos pères. Mais si jamais vous aviez le malheur de violer ces devoirs, apprenez ici que vous n'échapperiez pas à l'effet des menaces les plus terribles : *Tout arbre qui ne produit pas de bon fruit, sera coupé et jeté au feu.* Il eût bien mieux valu n'avoir jamais connu les voies de la justice, que de l'abandonner après l'avoir connue.

CHAPITRE VI.

De la foi.

1. Sans la foi il est impossible de plaire à Dieu. C'est pourquoi j'ai dit : *Celui qui croira et sera baptisé sera sauvé, mais celui qui ne croira pas sera condamné :* il est même déjà jugé. Ainsi, prétendre réunir les autres vertus, sans la foi, c'est vouloir élever un édifice sans fondement. Philosophes du jour, vous avez beau nous vanter la probité, l'humanité, toutes les idées libérales; sans la foi, toutes vos belles vertus ne sont que des chimères. Vous auriez beau donner tous vos biens, vous condamner à toutes les privations, endurer tous les tourments, et vous croire pour tout cela devenus riches à mes yeux; je vous déclare qu'à la fin vous vous trouverez les mains vides, de cela seul que vous n'auriez pas cru à l'Evangile; votre partage dès lors serait dans l'enfer avec les méchants. Mais vous appesantissez vos cœurs, vous fermez vos oreilles, vous vous bouchez les yeux, de peur qu'en voyant, en entendant et en comprenant, je ne vous convertisse et ne vous guérisse. Vous êtes tombés au fond de l'abîme, et vous n'y pensez pas. Continuez donc, incrédules, à vous bercer dans vos illusions : il n'est pas juste de jeter les pierres précieuses devant les pourceaux.

2. Mais c'est à vous que je m'adresse, mon fils, à vous qui vous dites Chrétien, et qui faites profession de l'être. Croyez-vous et de tout votre cœur? Avez-vous cette foi, qui est absolument nécessaire pour le salut ? *Oui, Seigneur*, répondrez-vous avec Marthe, *je crois que vous êtes le Christ Fils du Dieu vivant, qui êtes venu en ce monde;* et avec Thomas : *Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu.* La vérité est dans toutes vos paroles, et je crois de tout mon cœur tout ce que vous avez caché aux orgueilleux et aux sages du siècle, mais que vous avez daigné révéler aux humbles et aux petits.

3. Mais, mon fils, comment savez-vous que c'est Dieu même qui a révélé tout ce que vous devez croire? La foi, pour être sûre, doit être raisonnable. Les païens eux-mêmes n'avaient-ils pas aussi leurs traditions qu'ils croyaient divines ? Et cependant leur foi n'a pu les sauver, parce qu'elle n'était fondée que sur l'erreur. Croyez-vous donc votre foi plus certaine et plus assurée ?

4. Oui, Seigneur, je le crois, parce qu'elle est fondée sur l'évidence même et sur le plus inébranlable fondement. Je n'ai pas eu, il est vrai, le bonheur de vous voir, ni de vous entendre; mais je suis persuadé que si les vérités qu'on me propose à croire, comme émanées de votre bouche, étaient fausses, ce serait une erreur qui rejaillirait sur vous-même, et que vous nous auriez trompé, ce qui serait un blasphème, puisque vous êtes essentiellement le Dieu de vérité. Je suis certain, je suis assuré que votre Evangile ne contient que ce que vous avez fait et enseigné vous-même; que vous êtes vrai Dieu et vrai homme, parce que les prophètes avaient annoncé dès le commencement qu'un Dieu naîtrait d'une vierge à Bethléem; qu'il serait adoré des rois; qu'il ferait de grands miracles; qu'il enseignerait la plus sainte doctrine; ensuite qu'au temps marqué il souffrirait, il mourrait sur la croix, et ressusciterait le troisième jour après sa mort.

5. Or je sais et je suis assuré que toutes ces prédictions se sont accomplies à la lettre dans votre personne. Car on voit encore les vestiges de votre berceau à Bethléem, comme hors de Jérusalem le Calvaire où vous fûtes crucifié; le sépulcre où vous fûtes renfermé, et du sein duquel vous sortîtes victorieux de la mort. Je sais que vous avez dit que vous n'étiez qu'une même chose avec votre Père. Je sais que, lorsque les Juifs vous faisaient un crime de vous nommer le Fils de Dieu, vous leur aviez démontré votre divinité en faisant les plus grands prodiges: guérissant les malades, ressuscitant les morts, et multipliant les pains dans le désert. Je sais que les vents et la mer vous obéissaient, et qu'à votre parole les démons sortaient des corps qu'ils possédaient. Je sais enfin que vous

aviez prédit la ruine de Jérusalem et du temple, et fait d'autres prédictions qui se sont vérifiées à la lettre. Assurément, si vous n'étiez pas sorti de Dieu, vous n'auriez pu faire aucune de ces grandes choses, qui surpassent évidemment les forces humaines. Vous êtes donc le vrai Dieu, Seigneur Jésus; je crois en vous, et ma foi est raisonnable, assurée, certaine.

6. Vous êtes bienheureux, mon fils, de croire, quoique vous n'ayez pas vu; cependant parmi les objets de votre foi, il en est plusieurs qui sont incompréhensibles et au-dessus de votre raison. Est-il donc raisonnable de croire ce qu'on ne saurait comprendre?

7. J'avoue, Seigneur, que je ne suis qu'un pauvre aveugle; mais il y a dans la nature, comme dans la religion, mille choses que je ne saurais comprendre. Les hommes, même les plus habiles, rencontrent des mystères à chaque pas; ils ne peuvent concevoir ni l'union de l'âme avec le corps, ni l'influence de la chair sur l'esprit, ni l'origine des vents, ni mille autres phénomènes de la nature; et cependant ils les croient, parce qu'ils les voient. Les aveugles de naissance n'ont jamais vu de couleurs; cependant ils croient à leur existence et à leur variété sur le témoignage des autres hommes. Combien plus, Seigneur, dois-je croire sur votre parole les mystères de la religion! S'il est conforme à l'équité et à la raison de m'en rapporter au témoignage d'une foule de mes semblables qui m'attestent le même fait, n'est-il donc pas infiniment plus raisonnable et plus juste de croire à la parole et à la révélation d'un Dieu, qui est la vérité même?

8. Je vous rends grâces, ô lumière éternelle! de ce que vous avez bien voulu éclairer mes ténèbres. La foi est assurément le plus grand de vos dons, et vous avez daigné me l'accorder préférablement à tant d'autres; mais je ne puis la conserver sans une grâce spéciale de votre miséricorde. S'il y a eu des hommes qui, poussés par une funeste curiosité, ont osé sonder l'abîme de votre majesté et de votre grandeur, ils ont été accablés sous le poids de votre gloire, et ils ont perdu la foi. Préservez-moi, Seigneur, d'une curiosité aussi funeste. Mon Dieu, vous avez parlé, cela me suffit. Je ne puis me tromper en croyant un Dieu sur sa parole. Je veux vivre et mourir dans la foi; daignez l'augmenter, Seigneur, et la rendre en moi plus vive et plus active.

CHAPITRE VII.

De l'intégrité de la foi.

1. Mon fils, soyez invariable et ferme dans votre foi; car celui qui hésite est semblable aux vagues de la mer, qui deviennent le jouet des vents. Avec une pareille foi on n'obtient rien du Seigneur; celui encore qui retrancherait quelques articles, ou même un seul iota de la foi, et qui rejetterait un seul point de ma doctrine, ferait naufrage dans la foi. Se rendre coupable en un point, c'est l'être dans tous; car il est écrit: *Si quelqu'un retranche un mot du livre de la foi, Dieu le retranchera du livre de vie et de la sainte cité.*

2. Ainsi, mon fils, c'est un devoir rigoureux pour vous de rejeter toute espèce de doute, et de recevoir sans aucune exception tous les articles de ma doctrine. Il est de l'homme, sans doute, d'être tenté; j'avais dit à vos premiers parents: *Si vous mangez du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, vous mourrez.* Mais l'ancien serpent dit à la femme: *Vous ne mourrez point.* Ils en mangèrent donc, mais ils perdirent leur innocence et devinrent sujets à la mort. De même aujourd'hui, Satan se glisse encore parmi mes disciples, afin de leur suggérer des doutes, et de leur ravir le précieux trésor de la foi. Ainsi, mon fils, si, comme Eve, vous écoutez le tentateur; si, cédant à la curiosité, vous essayez d'examiner la vérité des dogmes, et de les soumettre aux faibles lumières de votre raison, vous ne tarderez pas de manger le fruit de l'incrédulité, et la foi s'éteindra dans votre cœur.

3. Repoussez donc avec force toutes les suggestions de Satan, et dites-lui: Je sais que Dieu a parlé, et qu'il a révélé lui-même tout ce que je dois croire; il est la véritable lumière, la suprême vérité; il ne saurait ni tromper ni se tromper. Ainsi retire-toi, Satan; et même si un ange du ciel venait m'annoncer un autre Evangile que celui que me propose l'Eglise de la part de Dieu, je lui dirais anathème.

4. Je ne doute point, mon fils, que vous n'agissiez de la sorte, lorsque le démon s'efforcera d'ébranler dans votre esprit les articles fondamentaux de la foi; mais ses suggestions deviendront plus dangereuses, lorsqu'elles ne rouleront que sur les moindres articles. Il en est plusieurs parmi les Chrétiens qui, fortement attachés aux articles principaux de la foi, ne se font pas scrupule d'en examiner les accessoires et de les discuter; ils en viennent même jusqu'à les négliger, ou à les regarder comme indifférents, et, les abandonnant à la crédulité du simple peuple, ils ne s'attachent absolument qu'à ce qu'ils croient être l'essentiel de la foi. Pensez-vous qu'ils aient une foi divine? non assurément. Ecoutez-moi, mon fils, et raisonnons.

5. Quand un homme, entre les articles que l'Eglise propose à sa foi, admet les principaux, et rejette les moindres, il est évident qu'il ne reçoit les premiers que parce qu'il les croit vrais, et qu'il ne rejette les autres que parce qu'il n'en découvre pas la vérité; ce n'est donc pas à la véracité de Dieu qui les révèle, ni à l'autorité de l'Eglise qui les enseigne, qu'il s'en rapporte, mais uniquement aux faibles lumières de sa raison. Il n'a donc plus qu'une foi humaine, qui, étant vaine par elle-même, ne saurait lui être imputée à justice: et voilà, mon fils, comment on devient infidèle dans le

articles principaux, par la raison qu'on l'est dans les moindres.

6. Faites plus, mon fils; prenez une pièce de monnaie : se trouve-t-elle fêlée en un coin, elle ne rend plus qu'un son désagréable qui a perdu tout son éclat : elle ne sonne parfaitement que lorsqu'elle est saine et entière. Il en est de même de la foi : le moindre défaut l'anéantit, et elle est sans vertu dès qu'elle n'est plus entière. Gardez-vous donc bien, mon fils, de faire aucune exception dans les articles que l'Eglise vous propose à croire : votre foi, pour être sincère et entière, doit les embrasser tous

CHAPITRE VIII.

De la perte de la foi

1. De ce qu'il est impossible de plaire à Dieu sans la foi, il vous est facile de concevoir toute la grandeur de sa perte : il n'en est point que vous deviez plus redouter, ni éviter avec plus de soin. Vous le savez, mon fils, ce don parfait vient de moi : comme je le donne gratuitement, je l'ôte aussi dans ma justice à ceux qui en abusent, car il est écrit : Tout arbre qui ne porte pas son fruit, mon Père l'arrachera impitoyablement; il frappe de malédiction toute terre qui refuse de produire malgré les pluies et les rosées qu'elle reçoit du ciel; et encore : *Le royaume de Dieu vous sera ôté, pour être donné à un peuple qui en produira les fruits ;* et enfin : *Otez* au serviteur paresseux *son talent, et donnez-le à celui qui en a dix ; car on donnera à celui qui a, et celui qui n'a pas, on lui ôtera même ce qu'il a.*

2. Vous ne devez donc pas être surpris, mon fils, de voir que grand nombre de Chrétiens, qui avaient été élevés et nourris dans les principes de la foi, soient tombés dans l'abîme de l'incrédulité; ils ont vérifié la prédiction du prophète : Cette nation n'a pas voulu écouter la parole du Seigneur, et la foi lui a été enlevée. En effet, si vous examinez de près leur conduite et leur vie, vous verrez que leur chute a été le fruit de leurs crimes. Ils croyaient d'abord comme vous, mon fils; mais ils n'ont pas observé les maximes de la foi, ni rougi de faire tout ce qu'elle défendait. Alors même, avant de les punir, je n'ai cessé de les avertir, dans ma miséricorde, de l'énormité de leurs crimes, par la violence de leurs remords; pleins d'agitation et de troubles, ils ont eu recours au prêtre, qui les a réconciliés. Ont-ils eu le malheur de retomber? ils se sont confessés de nouveau pour purifier leur conscience.

3. Mais, après des rechutes multipliées, voulant se livrer à leurs passions, et vivre plus tranquilles dans le crime, ils ont fini par étouffer les remords de leur conscience, par mépriser les menaces de la foi, et se sont dit à eux-mêmes : Est-il donc vrai qu'il existe un enfer pour les méchants? Qui est-ce qui y est allé? Qui est-ce qui en est revenu pour nous le dire? La religion elle-même, qui nous en menace, ne serait-elle point une chimère? Voyons, examinons, jugeons par nous-mêmes. Dès lors ils commencèrent à se séparer des véritables Chrétiens et à rejeter les meilleurs ouvrages; et, pleins de mépris pour la parole de Dieu qu'ils regardaient comme un tissu de fables, ils ont fui et tourné en dérision les prédicateurs de l'Evangile, et, ne rougissant plus de prendre pour maîtres les hommes les plus impies et les plus pervers; ils ont étudié leurs ouvrages avec passion, et se sont pénétrés de leurs faux principes et de leurs funestes maximes; bientôt enivrés du poison de leur impiété, ils ont, comme eux, tourné en dérision cette même religion, cette même foi qu'ils avaient d'abord si fort respectées, et une fois devenus pervers et abominables dans leurs pensées, ils ont fini par dire dans leur cœur : Il n'y a point de Dieu; notre vie passe comme une ombre et ne revient plus; hâtons-nous donc de jouir des créatures et de tous les biens de la vie; livrons-nous à toutes les douceurs de la chair; ne refusons rien à nos sens de tout ce qui peut les flatter; couronnons-nous de roses avant qu'elles ne se flétrissent, et laissons partout les marques de notre joie : c'est là notre partage et notre destinée.

4. Ce n'est pas tout, mon fils; peu contents d'avoir ainsi étouffé et perdu la foi, ils voudraient encore, s'il était possible, tâcher de l'éteindre dans tous les esprits. Circonvenons le juste, disent-ils, parce qu'il forme un contraste avec nos mœurs : il nous regarde comme des insensés; il s'abstient de nos voies comme impures; il fait retomber sur nous la honte de nos infractions et l'infamie de nos crimes; qu'il périsse, parce que sa vue nous est à charge, et qu'une mort honteuse le retranche du nombre des vivants. Voilà à quel point les aveugle leur malice; voilà comment leurs crimes opèrent en eux le mystère d'iniquité; voilà à quels excès ils conduisent l'impie.

5. Parcourez tout l'univers, et vous ne trouverez pas un seul Chrétien juste, chaste, sobre et humble, qui soit, je ne dis pas incrédule, mais tant soit peu vacillant dans sa foi. Ces fidèles Chrétiens, je les garde comme la prunelle de mon œil, je les protége à l'ombre de mes ailes; loin de former le moindre doute, ils goûtent dans la plénitude de leur foi une joie sûre et paisible, parce qu'ils savent que leurs œuvres me plaisent et que leur récompense est assurée.

6. Vivez comme eux, mon fils, et vous partagerez les avantages de leur foi. En voyant les impies tels que je viens de vous les peindre, gardez-vous bien d'en prendre occasion de scandale, et ne dites pas : Ils sont plus instruits peut-être, plus habiles que moi; peut-être que ce que je crois n'est pas aussi certain que je le pense. Loin de vous, mon fils, une telle impiété; et considérant comment j'ai coutume d'aveugler le pécheur lorsqu'il est tombé dans tel abîme, tremblez à la vue de mes terribles ven-

geances. Fuyez comme une peste la société des incrédules et des impies, si vous ne voulez pas partager leur crime ni leur châtiment, si vous ne voulez pas que le Dieu de ce siècle vous fasse tomber dans leur aveuglement, ni que la glorieuse lumière de l'Evangile du Christ vienne à s'éteindre pour vous. Fuyez-les donc, mon fils, avec le plus grand soin ; ayez leurs ouvrages en horreur, et fermez absolument vos oreilles à leurs discours.

CHAPITRE IX.

De l'établissement de la religion chrétienne.

1. Rappelez-vous, mon fils, ces anciens jours où les hommes, ensevelis dans les ténèbres et les ombres de la mort, sans Sauveur et même sans Dieu en ce monde, se laissaient conduire aux pieds des idoles muettes : ils adoraient les créatures les plus viles, les animaux, le bois, la pierre, et même les vices les plus honteux, auxquels ils ne rougissaient pas de donner le nom incommunicable de Dieu; ils croyaient ne pouvoir les honorer que par des crimes et des abominations. Toutes les nations étaient livrées à ces déplorables excès, à l'exception du seul peuple que Dieu s'était choisi.

2. Eh bien! mon fils, supposez ici que cet état de choses soit encore le même aujourd'hui ; représentez-vous tous les peuples encore plongés dans les horreurs de l'idolâtrie, et que tout à coup un homme du peuple, qu'on dirait être le simple fils d'un artisan, paraisse et vienne vous dire : Je veux changer la face des choses, dissiper toutes les erreurs, abolir toutes les superstitions et détruire toutes les idoles, avec leurs temples; à ma voix, et sur ma parole les hommes adoreront un Dieu tout spirituel qu'ils n'ont jamais vu; ils abjureront tous les crimes auxquels ils se sentaient poussés par la corruption de leur nature, et pratiqueront les vertus qui leur paraissaient les plus étrangères. Ce n'est pas tout ; et ces peuples que vous voyez les plus enclins à l'idolâtrie, je veux les amener dans les voies de la plus haute perfection ; je veux leur inspirer un si grand zèle pour la religion que je leur donnerai, qu'ils sacrifieront généreusement pour elle leur liberté, leur fortune et leur vie, et qu'ils compteront pour rien les privations les plus amères et les plus cruels tourments.

3. Comment donc s'y prendra cet homme? diriez-vous. Quels moyens emploiera-t-il pour opérer un tel prodige ? Le voici : il choisira douze disciples dans la dernière classe du peuple, et leur commandera de prêcher en son nom une religion nouvelle. Voilà les moyens qu'il prendra pour exécuter ce grand ouvrage, et il y réussira, n'en doutez pas.

4. Cela paraît absurde, impossible, dites-vous; mais s'il réussit, assurément ce ne sera pas l'ouvrage de l'homme, mais de Dieu même. Il n'y a qu'un Dieu tout-puissant qui soit capable d'opérer un tel prodige par des moyens aussi faibles; mon fils, cela est évident. Concluez-en donc que l'établissement de la religion chrétienne, dans laquelle ma grâce vous a fait naître, est évidemment l'ouvrage de Dieu. Tel est le principe de sa merveilleuse institution et de son invariable stabilité.

5. Lors donc que le monde était plongé, comme je vous l'ai dit, dans la fange des erreurs, des passions et des vices, douze pauvres pêcheurs obscurs, grossiers, sans talents, sans science, sans ressources et sans armes, sont envoyés par cet homme, qu'on croyait être le fils d'un artisan nommé Joseph, renversent l'idolâtrie, et rendent tout l'univers chrétien par la seule vertu de leur prédication.

6. Oui, mon fils, c'est par la folie apparente de leurs prédications qu'ils éclairent les peuples, qu'ils font taire les oracles des démons qui avaient séduit tout l'univers, qu'ils mettent en poudre les idoles avec leurs temples, rangent sous le joug de Jésus-Christ les empereurs et les rois, confondent les philosophes et les orateurs, et triomphent également des Grecs et des barbares ; tous, abjurant leurs anciens usages, leurs préjugés et leurs superstitions, ont captivé leur raison sous le joug de la foi, et ont cru aveuglément des mystères incompréhensibles.

7. Oui, à la seule prédication des apôtres, qui paraissait une folie, on a vu tomber et s'éteindre les passions les plus frémissantes des hommes ; on a vu l'avare cupidité faire place au désintéressement et au mépris des richesses ; on a vu la charité, la paix et la miséricorde, triompher des haines et des vengeances ; on a vu l'austère sobriété mettre fin à tous les excès de l'intempérance ; l'angélique chasteté, aux emportements de la plus honteuse passion ; l'humilité modeste, à l'enflure et aux prétentions de l'orgueil, et la douceur la plus aimable, aux agitations de la colère ; on a vu enfin tout l'univers changé, s'étonner d'être chrétien et soumis à l'empire de la croix. Bien plus, la religion qu'ils prêchaient avait tellement gagné tous les cœurs, que ceux qui l'avaient embrassée ne se contentaient pas d'en croire les dogmes, et d'en observer les commandements ; ils aspiraient encore avec un zèle incroyable à la plus sublime perfection, et se dévouaient aux jeûnes les plus austères, aux veilles les plus pénibles et à toutes les autres rigueurs de la pénitence. Enfin, l'amour des fidèles pour leur religion était si grand, qu'ils se piquaient entr'eux de la noble émulation de souffrir le fer, le feu, tous les tourments, et de verser jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour la propager et la défendre ; et ces admirables sentiments étaient communs à tous les fidèles, dont le nombre était prodigieux.

8. O mon fils! Salomon, avec toute sa sagesse, ne put étendre les limites de son royaume au delà de Dan et de Bersabée ; Pharaon et Nabuchodonosor, avec toute leur puissance, mirent des bornes à leurs conquêtes, et ne purent même les conserver. Tous les royaumes de la terre se trou-

vent circonscrits dans leurs limites, quels que soient le courage et les exploits des princes qui les gouvernent; mais les douze apôtres ont subjugué tout l'univers par la seule force de leur prédication, et porté le royaume de Jésus-Christ jusqu'aux extrémités du monde; partout Jésus-Christ compte des disciples et des sujets, qui le reconnaissent et l'adorent comme leur Dieu, leur Maître, leur Seigneur et leur Juge ; toute la terre est devenue son héritage.

9. J'en suis convaincu, Seigneur, l'établissement du christianisme est marqué par des caractères si évidents, si miraculeux, si divins, qu'il n'y a que des aveugles volontaires qui puissent y méconnaître la droite du Très-Haut. Non, ô mon Dieu! il n'appartenait qu'à vous de l'établir par les moyens les plus faibles et les plus méprisables. Ainsi, ô mon âme! livrez-vous à la joie et à la reconnaissance envers ce Dieu de miséricorde, qui a daigné vous appeler à la connaissance et à la foi d'une religion qui est évidemment son ouvrage; d'une religion confirmée par la résurrection glorieuse de son divin fondateur, par la descente visible de son Saint-Esprit, par la foi de tous les peuples, par la tradition de tous les siècles, par le sang de tous les martyrs, par les écrits de tous les Pères, par la vie de tous les saints et par les merveilles innombrables de plus de dix-huit siècles; d'une religion qui est la seule voie qui mène sûrement au ciel, et par l'admirable lumière dont elle éclaire l'homme, et par les puissants secours qu'elle lui prodigue depuis le berceau jusqu'à son dernier soupir.

10. Oui, je crois et je confesse, ô divin Jésus! que vous êtes notre Seigneur et notre Dieu, que nous sommes votre peuple et les brebis de votre bergerie. Souverain pasteur, qui, malgré mon indignité, m'avez associé à votre troupeau, conservez-moi dans l'amour et la pratique de votre sainte religion et dans le sein de votre Eglise; ne souffrez pas, je vous en conjure, que je m'en sépare jamais; que ma langue s'attache à mon palais, que je meure mille fois plutôt que de tomber dans une pareille infidélité. Comment échapperais-je à votre vengeance, si je négligeais jamais un si puissant moyen de salut, qui a d'abord commencé par vous, nous a été ensuite annoncé par vos apôtres, et que Dieu a confirmé par toutes sortes de signes et de prodiges, et par la plus abondante effusion des dons du Saint-Esprit?

CHAPITRE X.

De la grandeur et de la bonté de Dieu.

1. O Dieu invisible! ô être infiniment parfait! ô Trinité incompréhensible! permettez-moi, quoique je ne sois que cendre et poussière, de vous rendre avec une profonde humilité les hommages qui vous sont dus; fait uniquement pour vous servir, permettez-moi de contempler un moment votre grandeur.

2. Je crois, Seigneur, et je confesse que vous êtes le seul éternel, que vous avez toujours été, que vous êtes aujourd'hui, et que vous serez toujours. C'est vous qui avez créé le ciel et la terre, et tout ce qu'ils renferment; mais vous ne tenez l'être que de vous-même; c'est vous qui gouvernez les astres, qui donnez au soleil son éclat et sa lumière, qui réglez les phases de la lune, qui soutenez la terre de votre doigt, qui enchaînez les flots de la mer, et qui donnez l'être et l'accroissement à tout ce qui existe.

3. C'est vous qui disposez à votre gré de la vie et de la mort, qui enfantez les vents, les éclairs et les tonnerres; c'est vous qui faites tomber la pluie et la rosée, qui répandez la neige comme de la poussière, qui resserrez la terre par les rigueurs du froid et la fécondez par des chaleurs salutaires et vivifiantes; vous prenez le nom du Dieu des armées, et c'est vous qui faites à votre gré la paix et la guerre; vous êtes le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs : le sort de tous les hommes est dans vos mains, et personne ne peut résister à votre volonté.

4. C'est dans les cieux que vous avez plus spécialement fixé votre demeure; assis sur un trône de feu, d'où rejaillissent des splendeurs ineffables, vous êtes environné d'une armée innombrable d'esprits célestes, qui répètent sans cesse : Saint, saint, saint, est le Dieu des armées; le ciel et la terre sont remplis de votre gloire : gloire au plus haut des cieux. C'est vous qui viendrez juger les vivants et les morts, avec une puissanee et une majesté terribles; vous ouvrirez à vos serviteurs fidèles le sein d'un bonheur infini, et vous précipiterez vos ennemis dans un malheur éternel : ainsi je le crois.

5. O Dieu! que vous êtes grand! Par votre immensité vous embrassez tous les temps, tous les êtres, tous les lieux ; toutes les créatures ont eu vous l'être, le mouvement et la vie; rien n'échappe à votre connaissance, ni à la pénétration de vos regards; tout est nu et à découvert à vos yeux; votre providence dispose et règle tout avec une sagesse merveilleuse, et ses soins embrassent constamment les plus petits objets comme les plus grands; votre souveraine justice ne laisse aucun mal sans punition, ni aucun bien sans récompense. Votre miséricorde infinie ne veut que notre bien, notre salut et notre bonheur; elle veut que personne ne périsse, mais que tous reviennent à vous par la pénitence ; c'est pourquoi elle attend le pécheur patiemment, le recherche avec empressement et le reçoit avec une bonté indicible, toutes les fois que le repentir le ramène à vos pieds. Votre essence est la bonté même; c'est elle qui répand avec profusion ses grâces et ses bienfaits sur les hommes de la terre, et qui leur prépare dans le ciel un bonheur et une gloire éternels.

6. O Etre infiniment parfait! humblement prosterné aux pieds de votre grandeur, je

confesse que je ne puis assez vous bénir, vous louer, vous adorer et vous glorifier; je dévoue toute mon existence à ces glorieux devoirs. O Etre tout-puissant! je confesse que je suis tout entier dans vos mains; c'est là aussi tout ce qui fait ma joie et mon bonheur: disposez absolument de moi selon votre bon plaisir. O souverain bien! je reconnais et je confesse que je ne saurais vous offrir des sentiments ni des actions de grâces qui égalent l'excès de vos bontés et de votre amour; faites du moins, je vous en conjure, que je vous aime de tout mon cœur, de toute mon âme, de toutes mes forces.

7. O suprême justice! je confesse en tremblant que vous jugerez les justices mêmes; pardonnez-moi tous mes péchés, je vous en conjure, avant que je quitte la terre, afin que je ne sois pas confondu à votre tribunal. Seigneur, mon Dieu, n'entrez pas en jugement avec votre serviteur; car nul homme vivant ne peut être justifié en votre présence. O immensité de Dieu! je confesse que vous remplissez tout de votre présence, et qu'il n'y a point d'endroit où je puisse vous offenser impunément. O Providence admirable! qui gouvernez tout avec sagesse, je dépose avec confiance toutes mes sollicitudes dans votre sein, et je m'abandonne entièrement à vous. O miséricorde infinie! je crois et je confesse que vous ne rejetez jamais aucun de ceux qui reviennent sincèrement à vous; c'est pourquoi, profondément affligé de vous avoir si souvent et si grièvement offensé, j'attends néanmoins de vous avec confiance le pardon, la grâce et la gloire.

8. Il est bien juste, ô mon Dieu! que je vous serve et que je vous aime. N'est-il pas infiniment glorieux pour moi, qui ne suis que cendre et poussière, que vous me permettiez, et même que vous me commandiez de vous servir et de vous aimer? Si je vous le refusais, ne serais-je pas la plus ingrate de toutes les créatures? O mon Père! ô le plus tendre des pères! puissent toutes les créatures, tous les hommes, tous vos enfants, vous louer, vous bénir, vous adorer en esprit et en vérité, comme ils le doivent! Souverain Seigneur, puisse tout l'univers se ranger sous votre aimable empire, et faire en toutes choses votre sainte volonté!

CHAPITRE XI.

Du mystère de la très-sainte Trinité.

1. C'est au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit que vous avez été baptisé, mon fils; c'est au nom d'un seul Dieu en trois personnes que vous avez été régénéré de l'eau et du Saint-Esprit. Si vous ne croyez de cœur, et si vous ne confessez de bouche ce grand et ineffable mystère de la sainte Trinité, vous n'entrerez jamais dans le royaume des cieux; et même, il ne suffit pas de croire en général tout ce que vous propose mon Eglise, il faut croire encore, d'une foi spéciale et distincte, les principaux mystères, et surtout le mystère de la sainte Trinité, qui est le premier et le fondement de tous les autres. Il est, à la vérité, bien au-dessus de votre intelligence; mais n'en soyez pas surpris. Dieu est infini en lui même, et dans toutes ses perfections; et vous, mon fils, vous n'avez qu'une raison bien faible et bien bornée. Un aveugle ne voit pas les couleurs; cependant il croit à leur existence, sur le témoignage de ceux qui les voient. Ainsi vous, mon fils, quoique vous ne puissiez pas comprendre les choses de Dieu, vous devez néanmoins les croire d'une foi ferme, à cause de la véracité de sa révélation, et d'après les miracles étonnants qu'a opérés le Fils de Dieu pour les confirmer; c'est parce que vous ne les comprenez pas, que votre foi vous sera imputée à justice, et vous serez bien heureux de croire, quoique vous n'ayez pas vu; votre foi serait sans mérite, si votre raison pouvait en comprendre l'objet.

2. Mais que devez-vous croire, mon fils, au sujet de la sainte Trinité? Tout ce que vous enseigne l'Eglise, fidèle interprète des livres saints, et non vos faibles conceptions. Oui, croyez fermement tout ce qu'elle vous enseigne sur ce grand mystère; croyez qu'il n'y a qu'un Dieu en trois personnes; un dans sa nature, qui est indivisible; un en trois personnes, qu'il ne faut pas confondre. Croyez que tel est le Père, tel le Fils, tel le Saint-Esprit; que comme le Père est incréé, le Fils l'est aussi, et le Saint-Esprit. Croyez que le Père, le Fils et le Saint-Esprit ont la même puissance, les mêmes perfections, la même divinité; que le Fils est engendré du Père de toute éternité, et que de toute éternité le Saint-Esprit procède du Père et du Fils; que ces trois personnes sont égales en toutes choses. Le Père s'est connu de toute éternité, et, en se connaissant, il a engendré son Fils, qui est son image, sa parole, son Verbe, Dieu comme lui, éternel comme lui; le Père et le Fils s'aiment de toute éternité, et cet amour éternel est le Saint-Esprit qui procède de l'un et de l'autre.

3. Unité de Dieu, trinité de personnes: voilà ce que vous devez croire et confesser invariablement; voilà ce que je vous ai révélé de moi-même, ce que mes apôtres ont annoncé au monde, et ce que mon Eglise enseigne à tous les hommes; voilà la foi catholique touchant la Trinité; on ne peut être absolument sauvé que par elle, comme sans elle on se perd infailliblement. Voilà l'admirable lumière dont j'ai éclairé, selon ma promesse, ceux qui étaient assis dans les ténèbres et les ombres de la mort, pour diriger leurs pas dans les voies de la paix.

4. Réjouissez-vous, mon fils, de l'avoir reçue dès votre naissance, et d'être devenu un enfant de lumière; et puisque la foi de la Trinité est cette admirable lumière, nourrissez-vous-en sans cesse, et ne vous lassez pas d'en produire les actes. Oh! qu'il

était grand ! qu'il était ardent le zèle des premiers Chrétiens vos pères dans la profession de cette même foi ! Ils marquaient de cet auguste sceau tous les instants de leur vie, toutes leurs actions, toutes leurs démarches. Faites-le donc souvent aussi vous-même ce signe de la croix avec la même attention et la même ferveur, afin de confesser et de glorifier comme eux la très-sainte Trinité : par ce moyen, vous nourrirez en vous la foi qui forme les justes, et vous parviendrez au salut.

CHAPITRE XII.

De l'incarnation du Fils de Dieu et de la rédemption des hommes.

1. C'est pour vous, mon fils, c'est pour votre salut que je me suis fait homme, et que je me suis incarné dans le sein de la Vierge Marie, par l'opération du Saint-Esprit ; c'est pour vous que mon Père a exigé de moi cette profonde humiliation : il n'a pas épargné son propre Fils, mais il l'a livré pour le salut de tous. Reconnaissez ici la grandeur de notre amour pour vous : mon Père m'a envoyé, je suis venu au monde pour vous donner la vie.

2. Dites-moi, avez-vous jamais ouï dire qu'un roi, voulant délivrer son peuple de la fureur des barbares, leur ait livré son fils unique pour être mis à mort ? Avez-vous vu quelqu'un aimer son plus grand ennemi, jusqu'à donner tout son bien pour acquitter ses dettes, jusqu'à se sacrifier lui-même pour lui sauver la vie ? Mon ami, ce n'est pas ainsi qu'aiment les hommes ; ils sont toujours bornés dans leurs affections.

3. Mon Père et moi, qui ne sommes qu'un même Dieu, nous savons aimer au delà de toute mesure et de toute expression. En vous voyant asservi par le péché à l'empire du démon, nous avons dit : Elle est perdue pour toujours, cette misérable créature que nous avions formée, si nous ne nous hâtons de briser ses chaînes. Touché de son malheur, mon Père a dit dans sa miséricorde : Je n'ai qu'un Fils, et c'est lui qui volera à son secours et qui opérera sa délivrance. Il n'ignorait pas, ce Fils chéri, qu'il ne pouvait l'opérer que par son incarnation et par sa mort ; et cependant il s'y est dévoué tout entier avec une générosité toute divine. Le Père a livré son Fils pour racheter un esclave, et il a donné tout ce qu'il avait de plus cher pour acquitter les dettes de l'homme pécheur. Quel amour ! un Dieu pouvait-il aimer davantage ?

4. Admirez aussi l'excès d'amour que le Fils de Dieu a fait paraître dans ce grand mystère. Quitter le sein de son Père, descendre sur la terre, dans cette vallée de larmes, se revêtir de la nature humaine, que le péché d'Adam avait si fort avilie ; se renfermer pendant neuf mois dans le sein d'une vierge, bien pure à la vérité, mais pourtant simple créature ; se dévouer aux horreurs de la mort et à toutes les misères de l'homme, à l'exception du péché ; devenir fils de l'homme ; naître dans une étable ; avoir une crèche pour berceau ; passer pour le fils d'un artisan ; vivre dans la pauvreté et le dénûment de toutes choses ; être confondu avec des scélérats, et rassasié d'opprobres et de douleurs ; enfin, mourir sur une croix ! Quelle humiliation pour un Dieu ! mais aussi quel excès d'amour !

5. Je vous le demande, mon fils, que pouvions-nous faire de plus pour vous, mon Père et moi ? Pouvions-nous vous manifester notre amour par des témoignages plus éclatants ? Croyez-vous donc trop faire pour nous que de nous donner votre cœur, que de nous servir par affection, et d'observer nos commandements avec fidélité ? et quand vous feriez tout cela parfaitement, vous n'égaleriez jamais notre amour ; faites-le néanmoins, et nous serons satisfaits.

6. Nos commandements ne sont pas, à beaucoup près, onéreux et pénibles ; mais si jamais ils vous paraissaient tels, rappelez alors tout ce que j'ai fait pour vous, et dites-vous à vous-même : Si je souffre pour mon Dieu quelques violences, elles ne vont pas encore jusqu'à l'effusion de mon sang, comme mon Dieu l'a fait pour moi. O mon âme ! que sont vos peines, vos humiliations et vos douleurs, comparées à celles de mon Dieu ? Prenez donc courage, mon âme, et montrez-vous jalouse de boire à son calice, et de partager ses souffrances, si vous voulez lui témoigner votre reconnaissance et votre amour.

CHAPITRE XIII.

De la divinité de Jésus-Christ Notre-Seigneur et notre Sauveur.

1. A votre auguste nom, Seigneur Jésus, que tout genou fléchisse dans le ciel, sur la terre et dans les enfers ; et que toute langue confesse que vous êtes dans la gloire du Père, car vous êtes le Verbe qui était Dieu dès le commencement, et qui a fait toutes choses. Vous êtes celui que le Père avait promis dès l'origine du monde, et qu'il avait fait annoncer de siècle en siècle par la bouche de ses prophètes. Vous n'êtes pas seulement homme, mais encore le Dieu fort, le Père du siècle futur, et le Prince de la paix éternelle. C'est vous qui avez fait l'attente d'Israël, et même de toutes les nations ; c'est vous dont Abraham a vu le jour avec les transports de la joie la plus vive ; c'est après vous qu'ont soupiré nos pères, qui ont trouvé leur salut dans la confiance qu'ils avaient mise en vous.

2. C'est vous qui, en naissant d'une vierge, avez convaincu l'univers étonné que vous étiez, non une simple créature, mais le Créateur lui-même ; c'est vous dont les anges ont célébré la naissance dans leurs cantiques, et publié la gloire de la royauté éternelle ; c'est vous qui, en attirant les mages par l'éclat d'une étoile nouvelle, avez démontré que vous étiez le Créateur des astres ; c'est vous qu'a montré [illegible] Baptiste, le plus grand des prophètes,

lorsqu'il a dit : *Voici l'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde.*

3. C'est vous que le Père céleste a reconnu pour son Fils bien-aimé, lorsqu'il a dit du milieu de la nuée : *C'est ici mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances ; écoutez-le.* C'est à vous que le démon lui-même, avec ses anges, a rendu témoignage en s'écriant : Jésus, Fils de Dieu, qu'y a-t-il de commun entre vous et nous ? Pourquoi venez-vous nous tourmenter avant le temps ? C'est vous qui, vous rendant témoignage à vous-même, disiez aux Juifs : Je suis sorti de Dieu ; mon Père et moi ne sommes qu'un ; et avez ainsi manifesté votre divinité et votre parfaite égalité avec le Père, en opérant les plus étonnantes merveilles ; en éclairant les aveugles, redressant les boiteux, purifiant les lépreux, ressuscitant les morts, multipliant les pains dans le désert, commandant en maître aux vents et à la mer, prédisant l'avenir, couvrant de ténèbres au moment de votre mort le soleil et la lune, contre les lois ordinaires de la nature ; agitant la terre par des tremblements, brisant les rochers, faisant sortir les morts de leurs tombeaux ; obligeant, par tous ces prodiges, le centenier et ceux qui vous gardaient de s'écrier hautement : Cet homme était véritablement le Fils de Dieu ; et enfin, par le plus grand de tous les prodiges, en vous ressuscitant vous-même.

4. Aujourd'hui encore, votre divinité n'est-elle pas clairement attestée par la dispersion, l'humiliation et l'endurcissement du peuple juif, dont les pères vous avaient méconnu et crucifié, offrant ainsi, aux yeux de toutes les nations, le signe et la preuve de leur châtiment et de leur réprobation ? Enfin, il n'est pas jusqu'aux ruines de Jérusalem et de son temple, dont vous aviez si clairement prédit la subversion ; jusqu'aux saints lieux qui furent le théâtre et les témoins de vos prodiges, et que vos fidèles disciples ne cessent de visiter et de révérer tous les jours, qui ne rendent ainsi un témoignage éclatant à votre divinité.

5. Il est donc évident, Seigneur Jésus, que vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant, qui êtes venu en ce monde. Les apôtres, nos pères dans la foi, ont vécu et conversé avec vous sur la terre, et ont tous souffert le martyre en témoignage de votre divinité. Tout l'univers a cru votre divinité sur la parole de vos apôtres, parce qu'il a été convaincu de la vérité de leur témoignage. Pouvait-il en être autrement ? On croit des témoins qui se font égorger.

6. C'est pour cette même vérité qu'on a vu une multitude innombrable de Chrétiens monter sur les échafauds et voler à la mort avec une sainte émulation ; c'est à cause de cette même vérité qu'on a vu les princes et les rois de la terre courber leurs têtes sous le joug de l'Evangile ; les philosophes et les savants passer à l'école de Jésus-Christ et le prendre pour leur maître et leur modèle ; les nations abjurer leurs erreurs et leurs passions, abattre leurs temples et briser leurs idoles, pour obéir à la doctrine de la croix et de l'Evangile. C'est à cause de cette même vérité, Seigneur Jésus, que, depuis le moment de votre mort jusqu'à ce jour, à l'orient et à l'occident, au midi et au nord, des Chrétiens de tous les sexes, de tous les âges et de toutes les conditions, vous louent, vous servent et vous adorent par les œuvres de la pénitence, et par la pratique de toutes les vertus. Enfin, c'est à cause de cette même vérité que votre Eglise, selon vos promesses, a combattu pour vous jusqu'ici, et combattra jusqu'à la fin des siècles, toujours victorieuse des portes de l'enfer.

7. Ma foi est donc bien raisonnable, bien assurée, Seigneur Jésus, lorsque je vous confesse et vous adore comme mon Seigneur et mon Dieu. Il est donc souverainement juste que je vous proclame mon Seigneur et mon Dieu, avec la nature elle-même, avec les astres et les anges, qui vous rendent témoignage ; avec tous les malades que vous avez guéris dans les jours de votre vie mortelle ; avec vos apôtres ; avec tant de martyrs, tant de rois, tant de savants ; avec tous les justes de tous les siècles ; et que je m'écrie dans tous les transports de mon âme : Oui, Jésus, notre Sauveur, est le Dieu saint, le Dieu fort, le Dieu immortel ; le ciel et la terre sont remplis de sa gloire ; béni soit à jamais le Fils du Père éternel, vrai Dieu de vrai Dieu, lumière de lumière, qui est venu en son nom nous visiter sur la terre : gloire au plus haut des cieux !

CHAPITRE XIV.

De la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

1. O croix salutaire ! aimable croix, parlez ici vous-même à mon cœur ; dites-moi jusqu'à quel excès le meilleur des maîtres a aimé son disciple ; quelle bonté, quelle charité vous a porté, ô divin Jésus, à souffrir pour moi de si grandes douleurs ! Vous êtes l'auteur de la vie, et néanmoins vous avez voulu être conduit comme un agneau à la boucherie, et vous rendre obéissant jusqu'à la mort de la croix. Vous êtes Dieu, Fils de Dieu, et après vous être revêtu de notre nature, vous êtes monté sur l'autel de la croix pour y endurer d'horribles tourments.

2. Vous êtes le Fils bien-aimé du Père, et vous avez voulu être immolé pour moi sur la croix de la manière la plus cruelle. Vos mains étaient pures et innocentes, et elles ont été attachées à la croix avec de gros clous. Votre côté était nu et sans armes, et il a été percé d'une lance meurtrière. Vos yeux étaient beaux, ravissants, et la mort les a couverts de ses ténèbres. Votre bouche et vos lèvres étaient si persuasives, si douces, et une affreuse pâleur les a défigurées. Vos bras étaient tout-puissants, et la mort les a paralysés. Tous vos membres étaient sacrés, sanctifiants, et le sang les a inondés : vous étiez l'agneau sans tache, et vous avez été égorgé pour

les péchés du peuple. Vous étiez la sainteté et l'innocence même, et vous avez été confondu avec des scélérats. Quel abîme d'humiliations ! mais aussi quel excès d'amour !

3. Que ne m'a-t-il été donné, tout misérable que je suis, de voir le Seigneur et le Dieu des anges abaissé jusqu'à la nature de l'homme, afin d'élever les hommes jusqu'à la dignité des anges ; de voir un Dieu offensé se dévouer à la mort, pour rendre la vie au pécheur ; d'admirer de près et d'approfondir le plus étonnant et le plus ineffable des amours ? Alors, ô mon âme ! vous eussiez, sans doute, à la vue d'un tel spectacle, poussé les plus douloureux soupirs et versé les larmes les plus amères.

4. Cependant, ô mon âme ! quoique vous n'ayez pas été admise à ce lamentable spectacle, livrez-vous aux gémissements et aux larmes, parce que vous en avez été la cause vous-même ; parce que vous avez été l'artisan de ses humiliations, de ses douleurs et de sa mort. Vous étiez coupable, vous aviez péché, et c'est l'innocent et le juste qui en a porté la peine. Il a expié votre orgueil par ses humiliations, l'enflure de votre cœur par ses abaissements, vos sensualités par ses douleurs, et vos révoltes par son obéissance.

5. Comment reconnaître, ô mon âme ! cette bonté infinie, cette immense charité d'un Dieu ? Ici vous demeurez confondue à la vue de votre impuissance. Cependant, quelque misérable que vous soyez, vous pouvez encore, ô mon âme ! témoigner à votre divin Sauveur une juste reconnaissance : détestez vos crimes avec la componction la plus vive ; pleurez amèrement vos péchés, qui sont la cause de ses souffrances ; fuyez désormais le péché avec une sainte horreur : voilà ce qu'il vous demande.

HAPITRE XV.

Du Saint-Esprit.

1. Vous savez, mon fils, que je vous ai aimé d'un amour éternel ; il ne m'a pas suffi de vous créer et de vous combler de mes dons : je n'ai pas même épargné mon propre Fils ; mais je l'ai envoyé sur la terre pour vous montrer la voie qui mène au ciel, et pour vous former au genre de vie qui fait mériter la gloire éternelle ; mais je l'ai livré, afin qu'il lavât dans son sang toutes vos souillures, et qu'il consommât par sa mort le grand ouvrage de votre rédemption.

2. Voilà, mon fils, ce que j'ai fait pour vous manifester les excès de ma bonté ; et encore je ne m'en suis pas tenu là, tant est grand l'amour que j'ai pour vous ! J'ai voulu qu'il n'y eût absolument rien en moi qui ne fût employé à vous conduire au souverain bonheur. C'est pourquoi je vous ai envoyé mon Esprit, l'Esprit consolateur, qui procède de mon Fils et de moi, et qui est un même Dieu avec nous ; afin que, par ses lumières, sa force et son onction, il vous fît marcher dans la voie que mon Fils vous avait montrée ; qu'il vous prémunît contre les dangers du monde, et vous fît triompher des tentations et des efforts du démon, votre ennemi.

3. Vous êtes né dans les ténèbres, et vous ne pouviez parvenir par vous-même à la connaissance de la vérité : de vous-même vous ne pouviez rien faire de bien, rien de méritoire pour le ciel, pas même prononcer l'auguste nom du Seigneur Jésus. Mais vous pouvez tout par la vertu et avec la grâce de mon Esprit : oui, avec son assistance, il n'y a point de vertu éminente que vous ne puissiez pratiquer, point de tentation violente que vous ne puissiez surmonter ; car le Saint-Esprit est le principe et la source de tout bien : c'est lui qui a parlé par les prophètes et prédit les choses futures ; c'est lui qui a inspiré le zèle aux apôtres, la constance aux martyrs, la chasteté aux vierges, la sainteté et la justice à tous mes élus ; c'est de lui seul que Salomon a reçu la sagesse, Beseléel l'intelligence et l'adresse, Moïse la douceur et la prudence, Josué le courage et la force, Tobie la piété, Job la patience, et Siméon la crainte de Dieu.

4. Vous l'avez reçu vous-même, mon fils, ce divin Esprit ; j'ai voulu qu'il fût votre Dieu ; du moment que je vous fis passer du sein de votre mère dans celui de mon Eglise, je commandai à l'esprit immonde de sortir de votre âme, et de céder la place à l'Esprit-Saint, qui devint alors votre maître et votre Seigneur, et dont vous êtes devenu vous-même le serviteur et le disciple.

5. Bien plus, mon fils, lorsque je vous vis croître en âge, exposé aux dangers des tentations, voulant vous soustraire aux séductions et à la perversité, je répandis sur vous les dons de mon Esprit dans le sacrement de Confirmation, afin qu'il vous inspirât le courage d'un soldat chrétien, et vous donnât la force d'éviter toute espèce de mal, et de faire toute sorte de bien. O mon fils, si vous aviez toujours suivi ses mouvements et ses inspirations, si vous n'aviez jamais négligé la grâce et les dons que vous en aviez reçus, que vous seriez saint et parfait aujourd'hui à mes yeux ! C'est ainsi qu'en ont agi mes élus qui sont maintenant avec moi dans le ciel : ils ont tous été justifiés par le même Esprit que vous avez reçu. Mais, hélas ! mon fils, que vous leur ressemblez peu ! Peut-être que vous avez rendu inutile ce grand don que vous aviez reçu ; peut-être même est-il devenu le sujet de votre jugement et de votre condamnation.

6. Vous savez, mon fils, que mon Esprit est la sainteté même, et qu'il ne peut demeurer dans l'homme charnel, impur, orgueilleux, pécheur ; si vous aviez eu le malheur de l'outrager et de le bannir de votre cœur, que vous dirais-je, mon fils ? Quoi ! ingrat, vous ne considérez pas que, si un infracteur de la loi de Moïse était

condamné à mort sans miséricorde, celui qui aura fait outrage à l'Esprit de grâce sera puni bien plus sévèrement. Telles sont les menaces de l'Esprit-Saint, menaces qu'il ne vous fait, pendant qu'il est encore présent, que pour pénétrer votre cœur coupable d'une crainte salutaire et le purifier par la pénitence ; indigné de s'en voir chassé, il n'aspire qu'à y perpétuer sa présence.

7. Lors donc, mon fils, que vous entendrez sa voix, n'endurcissez pas votre cœur ; revenez à lui, quittez vos péchés, surmontez vos mauvaises habitudes ; confessez-vous avec la douleur et le bon propos de la pénitence, et conjurez l'Esprit de votre Dieu de revenir dans votre cœur, après l'avoir purifié par la vertu de l'absolution ; en agissant ainsi, vous le fléchirez, il reviendra en vous, rendra la paix à votre cœur, et remplira votre âme d'une sainte joie ; enfin il vous conduira, par l'éclat de sa lumière et par l'impulsion de ses mouvements, dans les voies de la justice. Alors soyez docile à sa voix et à ses inspirations, et faites exactement tout ce qu'il vous suggérera.

8. O Seigneur ! que votre Esprit est nécessaire ! qu'il est admirable par sa bonté et par sa douceur ! Créez en moi un cœur pur, afin que ce divin Esprit y habite avec complaisance, le remplisse de ses dons et de son amour, et que jamais il ne me retire sa miséricorde.

CHAPITRE XVI

De l'Eglise de Jésus-Christ.

1. Le ciel et la terre, Seigneur, vous appartiennent avec toute leur plénitude ; tous les peuples cependant ne font pas partie de votre peuple ; tous les hommes ne sont pas du nombre de vos brebis. Je sais que vous aviez choisi autrefois les descendants d'Abraham, et abandonné les autres nations à elles-mêmes. Il en est encore de même aujourd'hui ; je vois à la vérité, dans vos divines Ecritures, que Jésus-Christ est mort pour tous les hommes, et je le crois. Mais j'y vois aussi qu'il s'est plus spécialement acquis au prix de sang, cette société d'hommes qui forme cette Eglise unique qu'il a sanctifiée dans les eaux du baptême, et purifiée par la parole de vie, et qu'il a rendue pure, sans tache, et glorieuse à vos yeux.

2. Elles sont donc vaines et fausses, Seigneur Jésus, toutes ces Eglises de la terre, qui ne font pas partie de cette Eglise unique ; elles sont donc vaines et fausses, toutes ces sociétés d'hommes qui se disent vos disciples et vos adorateurs ; par cela seul qu'elles n'appartiennent pas à cette société unique, que vous avez établie vous-même, qui a duré jusqu'à ce jour, et qui durera jusqu'à la fin des siècles, sans que les portes de l'enfer puissent jamais prévaloir contre elle ; il n'y a que cette sainte Eglise qui forme votre bergerie ; c'est d'elle seule que vous êtes le pasteur, Seigneur Jésus, et ce n'est que dans son sein qu'on peut trouver le salut et la vie. Eh ! qui oserait donc se flatter de pouvoir vivre hors de ce corps, auquel seul vous communiquez la vie, et de parvenir au ciel par une autre voie que celle que vous avez préparée dans votre seule Eglise à la face de tous les peuples ?

3. Je vous rends grâces, Seigneur, de ce que, sans aucun mérite de ma part, vous avez daigné me recevoir et me conserver dans votre unique et véritable Eglise ; car je suis assuré, et il est de la dernière évidence pour moi, que l'Eglise catholique est la seule que vous ayez établie. Elle est la seule qui croit encore aujourd'hui, qui enseigne, et qui conserve invariablement tout ce que vous avez révélé vous-même dès le commencement ; ce que vos apôtres ont enseigné en votre nom ; ce que les saints Pères ont gardé et transmis avec la plus scrupuleuse fidélité ; elle est la seule qui conserve dans tous les lieux du monde l'unité de la foi, l'administration des mêmes sacrements, toujours réunie sous la conduite d'un chef suprême des agneaux et des brebis, et d'un corps de pasteurs, que le Saint-Esprit a établi pour la gouverner sous lui et avec lui ; toujours retranchant de son sein les téméraires qui osent rejeter quelque article de sa foi ou se séparer de son chef. Il n'en est pas de même des autres Eglises de la terre ; elles offrent partout le triste spectacle de leurs variations dans les principes de la foi, dans le nombre des sacrements, et dans l'exercice de leurs ministères : on n'y voit ni unité de corps, ni unité de foi, ni unité de bergerie, ni unité de pastorat, ainsi que vous l'avez établie et maintenue dans votre Eglise, selon votre promesse.

4. Tous conviennent et sont forcés de convenir que c'est vous, Seigneur Jésus, qui avez établi et fondé notre Eglise catholique. Elle seule produit aux yeux de toutes les nations ce caractère de sainteté qui est essentiel à une Eglise, qui est l'ouvrage du Dieu trois fois saint ; car tout est saint et sanctifiant dans sa foi et dans sa morale : aussi a-t-elle enfanté pour le ciel des milliers de saints dans tous les siècles ; aussi tous ceux qui vivent de sa foi et pratiquent ses ordonnances, aspirent-ils à un bonheur éternel, dont la possession leur est assurée. Mais ils n'en est pas ainsi des autres Eglises du monde ; il n'y en a pas une qui ne reconnaisse tout autre fondateur que vous : l'une remonte à Photius, l'autre à Henri VIII, celle-ci à Luther, celle-là à Calvin. Or qu'étaient-ils, eux et les autres fondateurs de tant de fausses Eglises, que des hommes pervers et abominables ? Mais quels qu'ils aient été, il est manifeste qu'aucun d'entre eux n'a jamais donné, ni pu donner aucune marque de sainteté ; il est manifeste que leurs Eglises sont restées stériles jusqu'à ce jour, et n'ont jamais rien enfanté pour le ciel.

5. Je vois encore, Seigneur, que l'Eglise catholique s'étend à toutes les nations de l'univers, selon l'ordre que vous en aviez

donné à vos apôtres; leur voix s'est fait entendre par toute la terre jusqu'au bout du monde : partout elle compte des enfants et des disciples fidèles, et de quelque côté que je tourne mes pas, je trouve partout des frères qui professent la foi catholique. Mais il n'en est pas ainsi des autres Eglises : loin d'embrasser l'univers, on les voit toutes concentrées dans des régions particulières, hors desquelles on ne les connaît même pas.

6. De plus, Seigneur, l'Eglise catholique s'est invariablement maintenue jusqu'à ce jour selon votre promesse, parce que vous l'avez fondée sur la pierre ferme; mais les autres Eglises n'ont pris naissance que du jour qu'elles se sont séparées de l'Eglise catholique, et la plupart d'entre elles n'existent déjà plus. Misérables Eglises, vous n'êtes que des branches retranchées de l'olivier franc!

7. Enfin Pierre et ses successeurs ont toujours gouverné l'Eglise catholique, et la gouvernent encore aujourd'hui, parce que vous l'avez ainsi ordonné, Seigneur; je vois en effet encore aujourd'hui, sur le siége que Pierre a fondé à Rome, un pasteur universel, qui se dit hautement le successeur de Pierre, et auquel les brebis de Jésus-Christ s'empressent de recourir de chez toutes les nations, de chez tous les peuples. On connaît l'ordre, les descendants et les noms de tous les successeurs de Pierre, qui ont gouverné après lui le troupeau de Jésus-Christ; et par eux on remonte sans aucune interruption jusqu'à Pierre; et par lui, jusqu'à vous, Seigneur, qui l'aviez établi, et qui lui aviez conféré votre suprême puissance. Mais il n'en est pas ainsi dans les autres Eglises; car en se séparant de Pierre et de ses successeurs, elles ont abandonné le Saint-Siége, qui est le centre et la source de cette eau vive que vous avez donnée à votre Eglise; elles se sont creusé des citernes particulières, qui sont sans eaux; elles se sont choisi de nouveaux pasteurs, que les successeurs de Pierre, envoyés par vous, ont toujours méconnus et rejetés.

8. O mon Dieu! quel bonheur pour moi de vivre dans le sein de votre véritable Eglise, de votre propre bergerie; de voir de mes yeux ce que les prophètes et les justes de l'Ancien Testament ont souhaité de voir, sans pouvoir y parvenir; d'entendre de mes oreilles ce qu'ils ont désiré d'entendre et n'ont point entendu! Quel bonheur pour moi d'avoir votre vraie foi, d'être membre de votre corps, et de marcher dans la véritable voie qui mène à la vie! O unique, ô véritable Eglise de Dieu! où tout est vie, et hors de laquelle tout est mort, qui pourra me séparer jamais de vous? Non, absolument rien : j'en suis assuré par la grâce de Jésus-Christ votre fondateur; non, rien ne pourra me séparer jamais de vous, ni la vie, ni la mort, ni les créatures, ni les anges, ni les principautés, ni les puissances, ni les persécutions, ni les maux; j'ai eu le bonheur de naître dans votre sein, et je veux y mourir : tendre et chaste épouse de Jésus-Christ, les yeux constamment fixés sur vous, je ne cesserai d'admirer votre ineffable beauté, de vous aimer, et de m'attacher inséparablement à vous pour le temps et pour l'éternité. Je ne veux écouter que votre voix, l'écouter avec docilité; recevoir tous les dogmes que vous enseignez, et pratiquer toutes les leçons que vous me donnez; c'est en cela que consistent tout mon bonheur et toute ma gloire.

CHAPITRE XVII

Du Souverain Pontife de Rome, chef visible de l'Eglise, et vicaire de Jésus-Christ sur la terre.

1. Il n'y a qu'un Dieu, mon fils, qu'une foi, qu'un baptême, qu'une bergerie du Christ, qu'un seul pasteur universel, qu'une véritable Eglise, qu'un seul corps visible, et un seul chef visible. J'avais choisi douze apôtres, et je n'ai dit qu'à l'un d'entre eux : Paissez tout mon troupeau, les agneaux et les brebis. Je disais aux douze : Je vous envoie; allez, prêchez l'Evangile à toutes les nations, et baptisez-les au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit; mais je n'ai dit qu'à l'un d'entre eux : *Vous êtes Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise.* Pierre et ses successeurs, par la plus insigne prérogative, ont été établis les premiers et les princes des pasteurs.

2. C'est pourquoi, mon fils, toutes les brebis de mon troupeau qui ont écouté ma voix jusqu'à ce jour, ont constamment honoré Pierre et ses successeurs, comme les pères de tous mes enfants, comme les Souverains Pontifes de tous, et se sont invariablement attachés à eux comme au plus solide fondement de l'Eglise; ils ont toujours été persuadés que c'est abandonner Dieu lui-même que d'abandonner son vicaire et ses successeurs; que c'est renoncer aux bienfaits de la rédemption que de s'en séparer; que c'est se retrancher de l'Eglise et du corps de Jésus-Christ; et enfin, que ce n'est plus appartenir à la bergerie de Jésus-Christ que de se soustraire au gouvernement des souverains pasteurs.

3. Et en effet, mon fils, parcourez l'histoire de mon Eglise, et vous verrez que tous ceux qui se sont séparés de Pierre et de ses successeurs ont perdu la vraie foi, la vraie religion, hors de laquelle il ne peut y avoir de salut. Car du moment que l'Asie, la Grèce, l'Angleterre et tant d'autres régions ont méconnu la principauté de Pierre et de ses successeurs, ont méprisé leur voix, leurs ordres et leurs avertissements; dès ce moment ils ont cessé de faire partie du peuple catholique; et vous voyez qu'ils sont forcés d'en convenir eux-mêmes; et c'est pour cela même qu'ils ne sont plus dans cette voie unique qui mène à la vie, ni dans cette arche unique qui sauve du naufrage, et hors de laquelle tout périt. En conséquence, mon fils, vous devez com-

prendre combien il est important pour vous de vous attacher invariablement à Pierre et à ses successeurs, de conserver la pureté et l'intégrité de leur foi, de recevoir leurs ordres avec respect et avec docilité, et de redouter toute séparation de leur communion comme le plus grand des malheurs.

4. O mon fils! quand vous verrez s'élever des tempêtes, des hérésies et des schismes, et qu'alors on vous dira : Le Christ est ici : ici est la véritable doctrine; que faire dans ces circonstances pour conserver la véritable foi? Le voici : écoutez Simon Pierre et ses successeurs ; demeurez-leur toujours uni; croyez ce qu'ils enseignent et ce qu'ils croient, et faites ce qu'ils vous disent. Par ce moyen, vous persévérerez infailliblement dans la vérité du Christ, parce que j'ai prié pour eux dans la personne de Pierre, afin que leur foi ne manque jamais. Ainsi, dans les temps les plus orageux, dites toujours : Je suis avec Pierre et dans la barque de Pierre : je suis assuré de ne pouvoir périr.

5. Mon fils, le démon, qui rôde sans cesse autour de mes brebis pour les dévorer, sait qu'il n'a pas de moyen plus efficace de les perdre, que de les soustraire à la conduite du prince des pasteurs. Vous ne devez donc pas être surpris de le voir se déchaîner contre les successeurs de Pierre avec tant de fureur, et diriger contre eux la langue et les écrits des impies. Découvre-t-il le moindre défaut dans leur personne, une paille légère dans leurs yeux; le voilà aussitôt qui crie au scandale, afin que les brebis venant à manquer de confiance dans leur pasteur, il les disperse et les dévore plus aisément. Mais je vous le dis, mon fils, quelles que soient les suggestions du père du mensonge, quelles que soient les vociférations et les blasphèmes des impies, qui sont ses suppôts, révérez les successeurs de Pierre, honorez-les de votre confiance; demeurez-leur invariablement attaché, et préférez la mort à la plus légère séparation et à la moindre désobéissance; et encore n'en parlez jamais qu'avec un souverain respect; ayez en horreur et brûlez les ouvrages qui les décrieraient ou leur seraient injurieux ; fuyez les hommes du siècle qui déclament contre eux avec tant de malignité; faites-les-en rougir, si vous le pouvez, et réduisez-les à un honteux silence. Ne cessez de prier Dieu pour eux avec ferveur, parce qu'ils sont chargés du fardeau le plus pesant, et qu'ils ont la sollicitude de toutes les brebis de Jésus-Christ.

CHAPITRE XVIII.

De la communion des saints.

1. Mon fils, ce n'est pas vous qui m'avez choisi, mais c'est moi qui vous ai choisi, et placé dans mon Eglise; parce que ma grande miséricorde a été sur vous, je vous ai pris par la main, et fait entrer dans ma bergerie. Oh! si vous compreniez bien toute la grandeur de ce bienfait, vous ne sauriez trop m'en remercier!

2. Considérez avec attention ce que j'ai fait pour vous, lorsque je vous ai associé à mon Eglise; mon Eglise est un corps sacré, dont je suis moi-même le chef, et dont mes disciples sont les membres; quel honneur pour vous, mon fils, d'appartenir à ce corps auguste et d'en être membre!

3. Mon Eglise est la société de mes enfants; heureuse société, qui comprend tous ceux qui sont appelés à la sainteté! Elle n'exclut pas, à la vérité, les pécheurs qui, ayant été baptisés, ont conservé la foi; mais elle comprend sans exception tous les saints qui sont dans le ciel, sur la terre et dans le purgatoire. Or, de cela seul que vous faites partie de mon Eglise, vous êtes associé à mes élus; et vous avez pour frères tous les bénis de mon Père, qui jouissent d'une joie éternelle dans le glorieux chœur des apôtres et des prophètes, dans la brillante armée des martyrs, et dans l'auguste assemblée de tous les justes. O mon fils! que votre dignité est sublime! que sont près de vous les grands du siècle, les alliés des princes et des rois avec tout leur éclat et toute leur gloire? Par votre dignité de Chrétien, vous êtes l'allié et le frère de tous ceux qui partagent avec Jésus le royaume des cieux, et vous êtes appelé à la même gloire; n'oubliez donc jamais l'excellence de votre vocation, et gardez-vous bien de l'avilir jamais par la bassesse de votre conduite.

4. Mon Eglise est une sainte société dont tous les membres, régénérés dans un même baptême, vivent unis dans les liens d'une même foi, d'une même espérance et d'une même charité; animés du même esprit, guéris et sanctifiés par la même grâce, nourris du même pain et enivrés du même calice : et tous ces membres qui n'ont qu'un cœur et qu'une âme, jouissent en commun et en particulier de tous les biens que j'ai dispensés si libéralement à toute la société, et de tous les trésors spirituels dont ses membres l'enrichissent par toutes leurs bonnes œuvres; car chaque membre, en thésaurisant pour lui-même, thésaurise aussi pour toute la société. Voyez donc combien il est avantageux et agréable pour vous de pouvoir dire : L'immense trésor des grâces que possède l'Eglise est à moi, parce que je suis un de ses membres; ses sacrements, ses livres saints, tous ses biens, le sang de ses martyrs, les austérités de ses pénitents, et les mérites de tous ses saints, tout est à moi; et je participe aux sacrifices offerts par tous ses ministres, aux prières, aux communions, aux jeûnes et aux aumônes; en un mot, à toutes les bonnes œuvres de ses membres et de ses enfants.

5. Or, mon fils, dites-moi, croupiriez-vous dans l'indolence et l'oisiveté, tandis que tous vos frères travaillent pour vous avec tant d'activité et d'ardeur? Montrez-vous donc jaloux d'augmenter vous-même les richesses de tout le corps, par toutes les bonnes œuvres que vous pourrez faire. Ap-

pliquez-vous à mettre tous les jours quelque chose de bien dans ce trésor de l'Eglise, soit prières, soit mortifications, soit communions, soit œuvres de miséricorde; empressez-vous de rendre à vos frères, avec une sainte usure, tout ce qu'ils font pour vous avec tant de générosité.

6. Mais aussi, gardez-vous bien, en vous reposant trop sur les mérites de vos frères, de vous imaginer qu'ils puissent assurer votre propre salut, sous prétexte qu'ils vous sont communs. Souvenez-vous que celui qui vous a créé sans vous, et qui vous a fait membre de son Eglise sans aucun mérite de votre part, ne vous sauvera pas aussi sans vous. O mon fils! si vous aviez le malheur de vivre dans le péché mortel, les bonnes œuvres de vos frères peuvent, il est vrai, vous obtenir la grâce de la conversion, mais non vous ouvrir le ciel et vous en assurer l'entrée, si vous veniez à y persévérer. Si donc vous dormiez encore d'un sommeil de mort, hâtez-vous de vous réveiller, et de briser les chaînes qui vous y retiennent; sachant bien que vous n'êtes qu'un membre mort, et privé de la vie et des biens de tout le corps, craignez souverainement une telle privation.

7. Il vous en coûtera sans doute, mon fils, et vous aurez de grands efforts à faire pour renoncer au péché, et surmonter vos mauvaises habitudes : mais ayez du courage et de la confiance; la multitude de vos frères prie pour vous, toute l'Eglise s'intéresse en votre faveur; tout le corps, qui est sain, intercède pour un de ses membres qui est malade à mort. Faites donc tout ce qui dépend de vous, et les vœux de toute l'Eglise vous ramèneront la grâce perdue; et si vous y coopérez fidèlement, vous recouvrerez une parfaite guérison.

8. Mais si, après votre rétablissement et votre sincère conversion, vous désespériez de pouvoir faire une pénitence proportionnée à vos péchés, ranimez votre confiance, en pensant que vous avez une puissante ressource dans les mérites de vos frères et de toute l'Eglise. Craindriez-vous encore de ne pouvoir faire toutes les bonnes œuvres que vous voudriez, eh bien soyez plein de joie et de confiance en pensant que la piété et la ferveur de toute l'Eglise deviennent le riche supplément de votre faiblesse et de votre indigence. Oui, encore une fois, réjouissez-vous dans la ferme confiance que la sainteté de tout le corps, unie à votre faible justice, vous rendra digne, tout misérable que vous êtes, de la gloire éternelle.

CHAPITRE XIX.

Du signe du Chrétien.

1. Laissez, mon fils, les enfants du siècle se glorifier de leurs vains titres de noblesse, laissez-les étaler aux yeux du public leurs vaines grandeurs, et dans la magnificence de leurs bâtiments, de leurs ameublements, de leurs équipages, et dans la multitude de leurs serviteurs et de leurs laquais; ils ne sont après tout que des hommes mortels comme les autres hommes, respirent le même air qu'eux, et ont tous la même origine et la même fin.

2. Mais vous, mon fils, qui êtes le serviteur, non des grands et des princes de la terre, mais de Dieu même; vous qui êtes son fils adoptif, son héritier légitime et le cohéritier de Jésus-Christ; vous qui avez été ennobli, non par la valeur et les exploits d'un homme mortel, mais par le triomphe même du Seigneur Jésus, qui a vaincu la mort et l'enfer; vous enfin qui devez votre illustration et votre gloire, non à des aïeux distingués, mais au sang même qu'un Dieu-Homme a versé pour vous; glorifiez-vous d'une pareille grandeur ; mais glorifiez-vous-en dans le signe de la croix de Jésus-Christ votre Seigneur ; c'est elle qui fait toute votre noblesse, toute votre grandeur : c'est d'elle que vous tirez votre origine, c'est d'elle que vous avez reçu la vie, la foi, la grâce et le droit à la vie éternelle.

3. Que le signe de la croix soit donc pour vous, mon fils, le titre le plus précieux et la distinction la plus honorable; ne vous contentez pas d'en orner l'intérieur de votre maison, montrez-vous surtout jaloux de l'imprimer sur votre front et sur votre personne. C'est par ce signe que vous montrerez qui vous êtes, ce que vous croyez, quel est le Dieu que vous servez, et ce que vous attendez pour la vie future. C'est un devoir pour vous de confesser Jésus-Christ devant les hommes; si jamais vous rougissiez de sa croix devant eux, il rougirait de vous, à son tour, devant son Père et devant ses anges.

4. Vous le savez, mon fils, ce signe paraît une folie aux insensés qui périssent; mais il est la vertu de Dieu pour les sages qui se sauvent; c'est la vertu de la foi, puisqu'il renferme la Trinité des personnes, l'Incarnation et la mort du Fils de Dieu; c'est la vertu de la piété, puisqu'il renouvelle votre espérance et votre amour pour celui qui est mort pour votre salut. C'est la vertu puissante, qui fait triompher du démon, du monde et de la chair ; c'est le principe de la sanctification, qui consacre à Dieu toutes les actions du Chrétien. Telle est la vertu et l'efficace de ce signe sacré.

5. Ainsi le croyaient fermement tous ces saints personnages, tous ces Chrétiens fidèles, qui m'ont servi sur la terre avec tant de ferveur; ils mettaient ce signe sacré à la tête de toutes leurs actions, de tous leurs desseins, de toutes leurs démarches; c'était là leur pratique de tous les jours. Mais où trouve-t-on aujourd'hui leur foi et leur piété? Ce n'est pas dans le monde, qui ne connaît pas même le Dieu qui l'a fait: vous voyez, en effet, que les enfants du siècle font toutes leurs actions comme s'ils étaient sans Christ en ce monde.

6. Bon et fidèle serviteur, ne craignez point d'essuyer leurs railleries et leurs dé-

risions, en faisant devant eux le signe de la croix ; affectez même de le faire avec plus de recueillement et de respect, pour confondre les impies par votre exemple, et pour vous prémunir vous-même contre le scandale qu'ils vous donnent. Mon fils, soyez toujours fidèle à cette pratique dans toutes vos actions, et surtout quand vous asseyez à la table des gens du monde.

CHAPITRE XX.

Du symbole de la foi.

1. Je vous l'ai dit, mon fils, celui qui n'aura pas cru sera condamné. Il est donc nécessaire pour être justifié, de croire de cœur et sans hésitation tout ce que l'Eglise propose à votre foi : il faut encore que vous le confessiez de bouche pour obtenir le salut : il faut que vous manifestiez votre foi devant les hommes, et que vous prouviez ainsi que vous êtes du nombre des vrais fidèles. Je vous dis en vérité que je ne reconnaîtrai devant mon Père céleste que celui qui m'aura confessé devant les hommes.

2. Vous savez que le diacre Philippe n'admit autrefois l'eunuque à la grâce du baptême, que lorsqu'il eut confessé la foi qu'il venait de recevoir, et protesté qu'il croyait fermement. Vous voyez par là de quelle nécessité est la profession de la foi; c'est le plus essentiel de tous les devoirs du Chrétien.

3. Vous ne devez donc pas être surpris, mon fils, que mes apôtres, dans la prédication de l'Evangile, aient mis tant de soin à composer une formule abrégée de foi, et en aient recommandé l'usage le plus fréquent à tous les fidèles ; vous ne devez pas être surpris non plus que cette formule, qu'ils ont appelée Symbole, et qui a toujours été connue des Chrétiens de tous les siècles, soit parvenue tout entière jusqu'à vous, moins par l'écriture que par l'usage. O mon fils ! que vous devez estimer ce précieux héritage, que vous avez reçu de vos pères ! qu'il doit vous paraître vénérable, ce témoignage de tous les siècles !

4. Voilà, devez-vous dire, les saintes paroles qui sont sorties de la bouche des premiers prédicateurs de notre foi ; voilà ce que les SS. Pères ont si souvent répété avec tant de foi et d'affection ; voilà ce que des millions de martyrs ont si généreusement confessé devant les tyrans et les persécuteurs : voilà le symbole de leur foi.

5. Etes-vous donc, mon fils, sincèrement attaché à la religion chrétienne ? Que vous devez vous estimer heureux de posséder cet abrégé des principaux dogmes de la foi ; de voir que vous croyez tout ce qui a été cru dès le commencement, et que vous appartenez à cette société de vrais croyants, à cette Eglise qui est la plus ancienne, et qui doit durer jusqu'à la fin des siècles ; et enfin que vous êtes de la famille de tant de justes, et le frère de tant de saints ! En faut-il davantage pour vous animer à dire fréquemment et avec piété cette formule sacrée, cet antique symbole de la foi ? Vous le réciterez du moins tous les jours le matin et le soir, à l'exemple des véritables Chrétiens ; et vous le réciterez attentivement et avec dévotion, de manière que votre cœur soit d'accord avec votre bouche, et qu'à chaque article vous renouveliez votre foi

6. Il faut croire, mon fils, il faut espérer et aimer, pour obtenir le salut. Faites donc vos délices de la fréquente méditation du symbole. Y a-t-il rien de plus propre à augmenter votre foi et à confirmer votre espérance, que de penser souvent à la grâce et à la gloire que promet le Symbole ? Y a-t-il rien de plus efficace pour enflammer votre amour, que de méditer avec soin toutes les merveilles que j'ai opérées pour votre salut, et dont le Symbole vous rappelle le souvenir ?

7. Le symbole de la foi est donc pour nous le plus précieux de tous les trésors : je vous rends grâces, Seigneur, de ce que vous me l'avez conservé et transmis à travers tant de siècles et de générations ; j'étais le plus riche et le plus heureux des hommes, et je n'y pensais pas : mais à présent que je connais tout le prix d'un pareil trésor, je m'efforcerai de vous le rendre avec usure ; désormais, ô mon Dieu ! il fera les délices de ma vie.

CHAPITRE XXI.

Des évêques, qui sont les pasteurs de l'Eglise de Jésus-Christ, et de l'infaillibilité du corps épiscopal.

1. Mon fils, avant que de quitter le monde, et de remonter vers mon Père, j'ai laissé à mes apôtres la puissance que j'en avais reçue, de peur que mon troupeau se trouvant sans pasteurs ne vînt à se disperser. C'est pourquoi je leur ai dit : *Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie de même : allez, enseignez toutes les nations.* En conséquence, l'Esprit de force et de vérité que j'avais promis de leur envoyer pour les consoler de mon absence, est descendu sur eux, et les a établis eux et leurs successeurs pour gouverner mon Eglise. Il n'appartient donc qu'à eux d'enseigner, et celui qui les écoute m'écoute moi-même : il n'appartient qu'à eux de prescrire aux fidèles tout ce qu'ils doivent faire, et celui qui méprise leurs ordres me méprise moi-même.

2. Un troupeau ne se conduit pas de lui-même, c'est le pasteur qui le conduit ; de même, ce n'est pas par elle-même, mais par les évêques que se gouverne la société des fidèles. Les brebis ne choisissent pas, ne discernent pas elles-mêmes leurs pâturages ; c'est le pasteur qui les indique et les détermine ; de même, il n'appartient pas aux fidèles d'examiner ou de juger la doctrine, de rejeter certains articles ou d'en admettre d'autres : mais c'est aux évêques seuls de fixer et de statuer ce qu'il faut croire, de signaler et de condamner les erreurs. Vous êtes donc obligé de croire, mon fils, tout ce qu'enseigne le corps des pasteurs, et de

condamner sans exception et sans réserve tout ce qu'il condamne ; en agir autrement, c'est être païen et publicain.

3. Il faut, mon fils, qu'il y ait des hérésies, pour manifester les vrais fidèles ; il y a eu dans tous les siècles, et il y aura jusqu'à la fin du monde des hommes vains et superbes qui, sous une apparence de piété qu'ils renient par leurs œuvres, résistent à la vérité, rejettent les anciens dogmes, et en établissent de nouveaux. Que faire, mon fils, lorsque vous entendrez parler de leur doctrine? Au lieu d'examiner et de juger par vous-même, souvenez-vous que je vous ai donné des pasteurs et des maîtres, afin que vous ne soyez pas comme un enfant qui flotte à tout vent de doctrine ; dites alors : Que pensent les évêques? qu'ont-ils décidé? que croient-ils ? qu'enseignent-ils? Voilà la règle, mon fils, suivez-la ; elle est infaillible; et vous ne vous écarterez jamais de la vérité.

4. Je n'ai pas choisi des anges, il est vrai, mais des hommes pour être les évêques de mon Eglise ; et ils sont sujets, comme les autres hommes, au péché, à l'ignorance et aux autres misères humaines. Si donc, vous en trouviez parmi eux qui fussent sans intelligence et sans lumières, tels que furent pendant un temps Pierre et les autres apôtres, écoutez-les néanmoins ; recevez leurs instructions, et croyez à leur doctrine ; car ils ne parlent pas d'eux-mêmes, lorsqu'ils définissent quelque point de foi ; mais c'est l'Esprit de mon Père qui parle par leur organe ; j'ai promis d'être avec eux tous les jours jusqu'à la fin des siècles.

5. Bien plus, mon fils, si jamais vous découvriez parmi eux quelques coupables, quelques nouveaux Judas, gardez-vous bien d'en prendre occasion de mépriser la doctrine du corps des pasteurs. Quelque mauvais qu'ils soient, ils n'en sont pas moins assis sur ma chaire ; ils parlent en mon nom, et c'est par mon autorité qu'ils commandent ; faites donc exactement tout ce qu'ils vous disent, mais n'imitez pas leurs œuvres. Voici, mon fils, une vérité qu'il ne faut jamais perdre de vue : c'est que ce ne sont point les lumières, ni la sagesse, ni la sainteté, qui garantissent le corps épiscopal de toute erreur dans la doctrine, mais uniquement l'assistance permanente et assurée du Saint-Esprit.

6. Pour me conformer à vos ordres, Seigneur, j'obéirai avec fidélité aux pasteurs que vous avez donnés à votre Eglise ; car je sais qu'ils sont les sentinelles et les portiers qui font entrer les brebis dans votre bergerie ; et que nous devons écouter leur voix, comme vous l'avez ordonné. Soyez béni à jamais, ô Jésus, prince des pasteurs ! de nous avoir donné le corps des évêques pour nous conduire infailliblement au milieu des illusions et des erreurs du siècle, et pour assurer nos pas dans les voies de la vérité, de la paix et du salut.

CHAPITRE XXII.

Du temps.

1. Mon fils, marchez pendant que vous avez la lumière, et craignez que les ténèbres ne viennent vous surprendre. Voici maintenant le temps favorable, voici les jours de salut : mais dans peu vous me verrez revenir pour juger la terre ; je voudrais bien, mon fils, que vous pensassiez sérieusement au prix du temps, à la brièveté du temps, à la douleur et au désespoir que vous éprouverez à la mort, d'en avoir abusé. Car si vous en étiez bien convaincu aujourd'hui, vous iriez sans doute avec la plus vive ardeur au combat qui vous est proposé.

2. Ecoutez-moi, mon fils, le temps présent est un véritable trésor : tous ceux qui en usent bien ont droit à mon royaume éternel. Chaque minute, chaque moment bien employé, peut vous mériter un poids immense de gloire. Voyez mes saints : ils ne sont tous parvenus au souverain bonheur que par le bon usage qu'ils ont fait de leur temps ; plus ils l'ont mis à profit, plus ils ont rendu leur couronne brillante. Voyez les réprouvés eux-mêmes, c'est l'abus qu'ils ont fait de leur temps qui les a jetés dans l'abîme de tous les maux.

3. Il est donc vrai qu'on ne peut se sanctifier que par le bon usage du temps. Que les insensés sont donc ennemis d'eux-mêmes, lorsque, méprisant un bien si précieux, ils disent : Le temps est bien long ; que ferons-nous pour l'abréger? Livrons-nous à la bonne chère et à tous les plaisirs ! Je vous le demande, mon fils, quelqu'un a-t-il jamais dit : Nous avons de l'or en abondance; pour en diminuer le poids, et nous en décharger, hâtons-nous de le jeter à la mer? Loin d'en agir ainsi, les enfants du siècle ont grand soin de le cacher et de l'entasser ; ils ne croient pas en avoir jamais assez ; ils le serrent avec précaution, afin de s'en servir, au besoin, dans les jours mauvais.

4. Vous voyez, mon fils, que les enfants du siècle sont bien plus prudents que les enfants de lumière. Dites donc, à leur exemple : Le temps est bien plus précieux que l'or ; car c'est avec le temps et non avec de l'or qu'on peut acquérir le royaume des cieux. Je l'emploierai donc à l'avenir avec le plus grand soin et la plus sévère économie, afin de m'assurer un trésor dans le ciel pour le jour mauvais. Soyez donc sage et prudente, ô mon âme ! dans l'emploi de votre temps ; et souvenez-vous que le souverain juge vous en demandera compte jusqu'à la dernière minute.

5. Mais ce temps, qui paraît si long aux enfants du siècle, est pourtant bien court en lui-même : le temps d'aujourd'hui ne sera plus demain ; il passe avec la rapidité de l'éclair. Voilà déjà bien des années que vous êtes au monde, dites-moi ? Que vous semble de tout le temps qui s'est écoulé depuis le jour de votre naissance jusqu'à présent? c'est une vapeur légère, un songe : vous rêvez que vous avez vécu ; et quand même

vous vivriez quatre-vingts ans, comme les puissants du siècle, vous diriez encore au bout de votre carrière : Mes jours ont passé comme une ombre. Soyez donc sage, mon fils, et dites avec Paul : Le temps est court; je dois donc pleurer comme ne pleurant pas; me réjouir comme ne me réjouissant pas; acheter comme ne possédant pas; user de ce monde comme n'en usant pas ; parce que la figure du monde passe et s'évanouit : c'est-à-dire, que cette brièveté du temps doit vous détacher des biens de la terre, vous animer puissamment à pratiquer toutes sortes de bonnes œuvres, à tout entreprendre et à tout souffrir pour gagner le ciel.

6. Comment, en effet, peut-on aimer un monde qui passe avec tant de rapidité? Je veux que vous ayez joui, par le passé, de tous les biens, de tous les honneurs et de tous les plaisirs de la terre : que vous en resterait-il aujourd'hui ? Rien autre que le regret et la douleur de les avoir perdus. Or c'est ce qui vous arrivera certainement à la fin de votre carrière. Tout est donc vanité, et vanité des vanités. Mais, mon fils, il n'en est pas ainsi des bonnes œuvres que vous fîtes hier. La peine que vous avez eue à les faire est passée aujourd'hui ; mais le bien vous reste, et vous l'avez fait pour le ciel, qui vous est réservé à titre de récompense. Quelle consolation pour un Chrétien de pouvoir dire à la fin de sa carrière : J'ai conservé la foi ; j'ai fidèlement combattu; j'ai achevé ma course; il ne me reste plus qu'à recevoir la couronne de justice ! Si la peine vous effraye, que la récompense vous anime. Ne vous lassez donc jamais de faire le bien. Courage, mon ami ; le travail et la peine passent avec le temps, mais le bien leur survit.

7. Aujourd'hui, mon fils, vous avez le temps à votre disposition; mais bientôt vous ne l'aurez plus : en le perdant maintenant, c'est une perte irréparable que vous faites; vous le comprendrez au jour de ma visite, lorsque je viendrai vous redemander votre âme. Alors vous donneriez volontiers tout ce que vous possédez, pour acheter une seule minute ; mais elle vous sera refusée, parce qu'il n'y aura plus de temps pour vous.

8. Mais, mon fils, que diriez-vous dans les enfers, si l'abus du temps vous y avait conduit? Vous grinceriez les dents, vous frémiriez, en pensant que vous aviez reçu bien des années pour travailler au salut de votre âme, en pensant que, dans tous les instants de votre vie que vous avez perdus, vous auriez pu vous sanctifier par un seul acte du parfait amour. Oh ! qui me donnera, diriez-vous, de revoir ces années de miséricorde, ces anciens jours où je pouvais fléchir mon Dieu par la pénitence, obtenir mon pardon par la ferveur de mes prières, et m'assurer la plus grande récompense par la pratique des vertus? Mais, hélas ! le temps de la moisson est fini, l'été est passé ; et, avec toutes mes richesses, je me trouve les mains vides. Pleurez, mes yeux, versez des torrents de larmes; avec un peu de temps je pouvais me procurer une éternité bienheureuse ; et avec une éternité de supplices, je ne pourrai jamais me procurer une seule minute de bonheur. Malheureux que je suis ! il n'y aura plus de temps pour moi. Pénétrez-vous bien, mon fils, de cette effrayante vérité, et vous vous appliquerez à faire le bien pendant que vous en avez le temps, et à thésauriser pour le ciel. Ici-bas le travail et la peine ne sont pas de longue durée; souffrez donc avec patience et travaillez constamment.

CHAPITRE XXIII.

Du rachat du temps.

1. Peut-être, mon fils, que les jours de votre pèlerinage ont été mauvais jusqu'à présent, et qu'ils n'ont pas été des jours pleins comme ceux de vos pères. Peut-être que vous n'avez vécu que pour vous depuis bien des années, sans rien faire pour moi : hélas ! mon fils, ce sont autant d'années de perdues, dont je vous demanderai compte. Ces années, il est vrai, ne peuvent plus revenir ; vous pouvez cependant les racheter. Oui, si vous le voulez sincèrement, et si vous employez avec soin le temps présent, vous pouvez encore gagner le ciel, comme si vous m'aviez servi avec fidélité tous les jours de votre vie. Que cette vérité doit vous inspirer de confiance ! De quel courage et de quelle ardeur elle doit vous remplir !

2. Si l'on disait à quelqu'un qui aurait perdu un trésor : Venez, et je vous indiquerai le moyen sûr de le retrouver. Et encore si on venait dire à un homme frappé d'une maladie mortelle : Prenez ce remède, et vous serez guéri : quelle serait la joie de l'un et de l'autre ! Afin que vous en jouissiez vous-même, mon fils, je veux vous apprendre le moyen de racheter le temps que vous avez perdu, et de guérir les maux que cette perte a causés à votre âme. Déplorez-les avec amertume; si votre douleur est sincère, véritable, tenez pour certain que j'oublierai l'abus de votre temps, et les péchés sans nombre dont vous l'avez rempli. En les confessant avec componction, vous serez pardonné, et tout deviendra pur pour vous.

3. Mais, direz-vous peut-être, quand même le Seigneur me pardonnerait tous mes péchés et l'abus que j'ai fait des années de ma vie, elles n'en seraient pas moins vides de bonnes œuvres et sans mérite pour le ciel. Il est vrai que depuis longtemps vous croupissez dans l'oisiveté; ce n'est qu'à la neuvième ou même à l'onzième heure que vous avez commencé à travailler à ma vigne, et que jusqu'ici vous n'avez rien gagné; mais au moins employez bien le temps présent, travaillez avec courage, et vous recevrez à la fin de la journée le même denier que ceux qui ont porté le poids du jour et de la chaleur; tenez-vous-en assuré : vous savez que je suis bon, et qu'il m'est libre de faire ce que je veux; et si quel-

qu'un ose vous regarder d'un œil jaloux, je saurai bien l'en reprendre.

4. Cependant, mon fils, il est bien juste que vous répariez par l'ardeur de votre travail le crime d'une longue oisiveté. Que fait le voyageur qui s'est amusé dans sa route? Voyant le soleil sur son déclin, il double le pas et se hâte d'arriver avant la nuit. Que fait l'ouvrier qui, par amusement, s'est détourné de son travail? Il se remet au travail avec plus d'ardeur, afin de réparer le temps perdu. Eh bien! mon fils, faites de même : vous n'avez pas encore mis la faux dans votre champ; hâtez-vous de couper la moisson, de la lier en gerbes, et d'en remplir vos mains avec joie. En vérité, je vous dis qu'il y aura bien des pécheurs qui, après une conversion tardive, auront employé le reste de leur vie aux bonnes œuvres avec tant d'ardeur, qu'ils précéderont dans le royaume des cieux grand nombre de justes qui auront été fidèles, mais moins ardents.

5. Du reste, mon fils, tenez-vous sur vos gardes; ne négligez point la grâce présente; ne perdez plus votre temps en vivant pour le siècle. Je suis bien patient, je l'avoue; je vous ai attendu jusqu'à présent, et vous ai donné le temps dont vous jouissez; mais sachez qu'en abusant de ma longue patience, vous amasserez un trésor de colère, et vous m'entendrez dire au moment que vous n'y penserez pas : Coupez cet arbre, qui occupe inutilement la terre.

CHAPITRE XXIV.

De la mort

1. L'impie a dit dans son cœur : Il n'y a point de Dieu; mais il n'a pas dit : Je ne verrai pas la mort. Car, quoiqu'il soit sans foi, il ne peut se refuser à l'évidence, qui lui crie que tous les hommes sont sujets à la mort. Mais comme il est abominable dans ses pensées, comme il voudrait vivre en paix dans la carrière de ses passions et de ses crimes, il fait tous ses efforts pour éloigner de son esprit la pensée de la mort. Insensé! il aura beau s'étourdir, sa fin arrivera bientôt, et il ne peut manquer de tomber entre mes mains; et lorsque la mort aura mis fin à ses criminels désirs, il aura pour héritage un ver qui ne mourra point, et un feu dévorant qui ne s'éteindra jamais.

2. Pour vous, mon fils, soyez prudent et sage : comme vous savez qu'il est arrêté que tout homme doit mourir, et quand vous voyez que tous vos semblables sont morts, ou meurent tous les jours sous vos yeux, dites-vous alors à vous-même : Je mourrai certainement et infailliblement; il faut donc que je mette ordre aux affaires de ma maison : il n'y a pour moi que cela de nécessaire.

3. Assuré de mourir, comme vous l'êtes, mon fils, que feriez-vous si vous étiez menacé d'une famine horrible et inévitable? Ne seriez-vous pas le plus insensé des hommes, si, repoussant cette affreuse pensée, vous négligiez d'amasser des provisions, ou même si vous les vendiez, si vous les prodiguiez misérablement, pour vivre dans la joie et les plaisirs jusqu'au jour de la famine? Ou bien, si vous étiez atteint d'une maladie de consomption qui vous conduirait à la mort, et que vous négligeassiez de prendre les remèdes convenables, seriez-vous sage de ne pas vous en inquiéter, et de vous soustraire à un régime et à des remèdes nécessaires? Ne mettriez-vous pas, au contraire, tous vos soins à prévenir les suites de cette famine ou de cette maladie? et ne diriez-vous pas : Oh! quel serait mon désespoir, si cette famine venait à me prendre au dépourvu; ou si, par ma négligence, je rendais cette maladie incurable et mortelle!

4. Croyez-moi, mon fils, votre désolation et votre désespoir seraient bien plus affreux encore aux approches de la mort, si vous négligiez de mettre ordre aux affaires de votre conscience. Malheur à moi! diriez-vous alors, parce que je n'ai pas voulu marcher pendant que j'avais la lumière; la nuit vient où je ne pourrai plus agir. Malheur à moi! parce que j'aurais pu me convertir et faire pénitence; et voilà que mes péchés subsistent et vont descendre avec moi dans le tombeau. Malheur à moi! parce que j'ai été sourd à la voix du Seigneur, qui m'a invité et sollicité mille fois au salut de mon âme; et voilà que le temps de la miséricorde est passé, et que sa justice va se moquer de moi, et m'insulter au moment de ma mort. Malheur à moi! parce que je n'ai voulu ni éviter le mal, ni faire le bien; et voilà que je vais être mis dans la balance, et que je ne serai pas trouvé de poids. Malheur à moi! parce que je n'ai aimé que cette vie mortelle, et la voilà passée; que je n'ai jamais pensé à l'éternité, et la voilà qui commence. Malheur à moi! parce que j'ai mis ma confiance et mes affections dans les choses de la terre, et les voilà qui s'évanouissent; parce que je n'ai voulu penser ni au ciel ni à l'enfer, et voilà que le ciel m'est fermé, et que l'enfer s'ouvre sous mes pieds pour m'engloutir. Adieu, terre, avec tous vos biens; adieu, plaisirs du monde; adieu, mes amis; adieu, mon corps! hélas! il ne vous reste plus qu'un triste sépulcre, jusqu'au jour de la résurrection, où vous serez enfin jeté avec moi dans les enfers, où il y aura des pleurs et des grincements qui seront éternels. Oh! que n'ai-je été plus sage? que n'ai-je prévu ces affreuses extrémités? Ciel et terre, réunissez-vous pour fléchir le Seigneur; et vous, Seigneur mon Dieu, ayez pitié de moi. Laissez-moi encore un peu de temps, pour pleurer mes péchés, les confesser, en faire pénitence, et assurer mon pardon.

5. Mais le Seigneur n'écoutera plus vos prières; vous mourrez dans votre péché, et l'enfer va devenir votre héritage. Le Dieu des vengeances a parlé : Tout est fini pour vous, a-t-il dit; me voici pour juger vos voies, et pour vous rendre selon vos œuvres. Voyez, mon fils, quelles seront vos

frayeurs à l'heure de la mort, si vous négligez le soin de vous y préparer ! Hâtez-vous donc de mettre la main à l'œuvre et ne différez plus. Vous vivez aujourd'hui, que savez-vous si vous verrez le lendemain ? Peut-être cette nuit même on va vous redemander votre âme : que tardez-vous ?

6. Dites-moi, si un ange descendu du ciel venait vous dire : Encore quarante jours, et vous mourrez ; et si vous ne faites pénitence, vous mourrez de la mort des pécheurs, qui est si affreuse. Dieu vous donne encore les quarante jours ; il vous offre sa grâce, ne perdez donc pas des jours si précieux. Sans doute, mon fils, que vous renonceriez de suite au péché, que vous iriez vous jeter aux pieds du prêtre, et que vous feriez pénitence dans les jeûnes, la cendre et le cilice. Or si, dans cette supposition, vous ne croyiez pas pouvoir différer, combien moins devez-vous le faire, quand vous ne pouvez compter sur un jour seulement ; quand vous pensez à ce qui est écrit, et qui se vérifie tous les jours sous vos yeux, savoir que le Fils de l'homme vient au moment qu'on n'y pense pas !

7. Ici, mon fils, vous sentez toute l'importance de cet avertissement : Tenez-vous toujours prêt ; remarquez qu'on ne vous dit pas : Préparez-vous, mais soyez prêt, parce que vous ne pouvez compter, ni sur le jour présent, ni sur le lendemain, et que vous n'êtes assuré même du moment que vous employez à lire ceci, que lorsqu'il sera passé. Concluez donc que c'est le comble de la folie de différer sa conversion de jour en jour. Mon fils, parce que je vous aime tendrement, parce que je désire votre salut avec ardeur, parce que je redoute souverainement votre damnation, je ne veux pas que la mort vous prenne au dépourvu, encore moins que vous mouriez de la mort des pécheurs. Hélas ! mon fils, si un pareil malheur vous arrivait, je pleurerais en vain sur vous ; car il n'y aurait plus pour vous ni ressource, ni rédemption. Faites donc, dès aujourd'hui, dès ce moment, ce que vous voudriez avoir fait à l'heure de la mort.

CHAPITRE XXV

Des vaines frayeurs de la mort.

1. Tant que vous habiterez ce corps mortel, mon fils, vous serez éloigné du Seigneur. Que vous servirait-il de vivre plus longtemps, si vous n'en deveniez meilleur, et si vous n'employiez vos jours qu'à augmenter le nombre de vos péchés ? S'il vous paraît si terrible de mourir, il vous serait peut-être bien plus dangereux de vivre plus longtemps.

2. En effet, ce n'est pas l'opinion, mais la nature, qui a horreur de la mort ; mais ici, mon fils, la raison doit redresser la nature. Vous qui craignez d'être arrêté au milieu de votre carrière, vous qui voudriez demeurer ici-bas avec vos frères jusqu'à la troisième et quatrième génération, approfondissez votre désir, et voyez s'il est raisonnable, prudent et sage. Ce monde n'est qu'une vallée de larmes et de misères ; tout y est concupiscence de la chair, concupiscence des yeux, et orgueil de la vie. Quel bonheur peut-il y avoir au milieu de tant d'amertumes ? quelle sécurité au milieu de tant de périls ? Jamais en ce monde vos désirs ne seront satisfaits, quand même vous vivriez jusqu'à la fin des siècles. Toujours en proie à la faim, à la soif, aux afflictions et aux douleurs, vous n'y aurez jamais de paix ; et quelque fidèle, quelqu'affermi que vous soyez dans la vertu, vous n'êtes pourtant pas sûr de triompher des assauts du démon, du monde et de la chair. Pourquoi donc désirer de vivre plus longtemps ?

3. Vous avez peut-être quelques biens, et vous dites : Je ne voudrais pas en être dépouillé si tôt. Mais, mon fils, que sont-ils ces biens près de ceux que j'ai préparés à ceux qui m'aiment, et dont la mort doit vous mettre en possession ? Vos trésors sont sujets aux vers et à la rouille ; plus vous en avez, plus vous désirez d'en avoir ; que de peines et de soucis pour les amasser ! quelles frayeurs de les perdre ! Vous séchez de les voir diminuer par l'usage ; et vous en sentez l'inutilité, quand vous n'y touchez pas. Si vous craignez tant de vous en séparer aujourd'hui, votre crainte sera bien autrement plus vive dans la vieillesse. Il y a donc de la folie à ne vouloir pas se détacher dès aujourd'hui de ces faux biens, et à sacrifier pour eux les trésors éternels, dont la mort vous assure la possession.

4. Je passe mes jours dans les jouissances, dites-vous, et je suis d'un âge à goûter les délices de la terre. Quand elles seront venues ces années dont il est écrit qu'elles enfantent les infirmités et la douleur, alors je quitterai le monde avec plaisir. Fort bien, mon fils ; mais êtes-vous au monde pour vous amuser ou pour me servir ? Voudriez-vous ressembler aux animaux sans raison, qui n'ont de goût que pour les choses de la terre ? N'êtes-vous pas un voyageur ici-bas, qui soupire après la céleste patrie ? Consentiriez-vous à fixer votre demeure dans le lieu de votre pèlerinage, et à vous exiler du ciel pour toujours ? O insensé ! qui méprisez votre plus bel héritage, parce que vous n'êtes que chair, mon esprit ne demeurera pas en vous, car vous dites en vous-même : Buvons, mangeons, divertissons-nous ; telle est notre destinée. Cependant rien de ce qui est dans le monde, ni ses biens, ni ses honneurs, ni ses plaisirs ne sauraient vous rendre heureux ; et si l'expérience ne vous l'a pas encore appris, vous le saurez un jour, et vous serez forcé de dire : Il est donc vrai qu'ici-bas tout n'est que vanité ; car l'homme ne sera parfaitement heureux que quand il verra la gloire de son Dieu.

5. Mais, dites-vous encore, je ne suis pas du nombre de ceux qui aiment les choses de la terre, j'en use avec modération, et je les quitterais sans peine : mais

j'ai commis tant de péchés dans ma vie ; je voudrais pourtant satisfaire à la justice de Dieu, je voudrais les expier dans cette vie, afin qu'il ne m'en punisse pas dans l'autre, car il a dit : *Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous.* Oui, sans doute, mon fils, il faut que vous ayez à cœur d'effacer vos péchés sur la terre par les larmes de la componction et par les œuvres de la pénitence ; ce n'est qu'à cette condition qu'ils peuvent vous être remis dans le siècle futur ; mais en cela même il ne faut point de retard : excitez-vous à la douleur ; allez trouver votre Ananie, et vous reviendrez purifié et guéri. Il est nécessaire, à la vérité, de satisfaire à la justice divine par les œuvres de la pénitence, si elle vous en donne le temps ; mais si le Seigneur veut vous retirer de ce monde et vous rappeler à lui, sachez, mon fils, qu'il n'y a pas de pénitence plus parfaite que de faire sa volonté et de vous soumettre à ses ordres. Par cette amoureuse résignation, vous suppléerez abondamment toute la peine que méritent vos péchés ; elle sera du moins l'équivalent d'une grande pénitence. D'ailleurs, mon fils, vous n'ignorez pas que l'oreille de Dieu est attentive à la préparation de votre cœur pour le jeûne et la pénitence : ne vous inquiétez donc pas, mais assurez-vous qu'en mourant dans ces dispositions, vous paraîtrez devant Dieu avec plus de confiance que si vous aviez encore prolongé votre mortification et vos jeûnes avec votre vie.

6. Vous avez de l'ardeur pour la pénitence, mon fils ; je vous en félicite. En vivant plus longtemps, vous pourriez, j'en conviens, satisfaire à la justice divine, vous sanctifier davantage, et acquérir de nouveaux mérites ; mais ne courriez-vous pas le risque d'offenser Dieu de nouveau, et même de perdre encore, par quelque péché mortel, son amitié, sa grâce et la gloire du ciel ? Tout bien examiné, mon fils, concluez donc qu'il vous est bien plus avantageux de tomber en dissolution, et d'être réuni avec Jésus-Christ. Dites donc avec le Prophète : Hélas ! que mon exil est long ! et avec l'Apôtre : *Le Christ est ma vie, et la mort m'est un gain.*

CHAPITRE XXVI.

Du jugement dernier.

1. Mon fils, vous le savez, j'avais prédit la ruine de Jérusalem et de son temple, et annoncé qu'il n'y resterait pas pierre sur pierre ; et vous savez que ma prédiction s'est accomplie à la lettre. Mais, en annonçant la ruine de cette ville ingrate, j'ai annoncé aussi la ruine de tout l'univers ; cette seconde prédiction s'accomplira comme la première. Oui, mon fils, elle s'accomplira infailliblement : *Le ciel et la terre passeront, mais ma parole ne passera pas* ; il viendra le jour qui n'est connu que de mon Père, le grand jour, le jour terrible, où le soleil, las d'éclairer les crimes de la terre, perdra sa lumière ; où la terre, s'écroulant sous le poids des iniquités des hommes, ouvrira ses abîmes pour engloutir les pécheurs ; où la mer, bouillonnant dans sa fureur, vomira sur les impies ses flots vengeurs ; où enfin un feu, jaloux de purger la terre de ses abominations, la dévorera tout entière, et n'en fera plus qu'un monceau de cendres. O jour d'amertume et de désolation ! jour affreux, où s'armeront toutes les créatures pour me venger de mes ennemis ! Alors, malheur à eux ! malheur à vous-même, mon fils, si vous êtes de ce nombre !

2. O homme ! si la voix de mon tonnerre, si les moindres tremblements de terre vous font frémir, que ferez-vous donc au jour de ma colère ? Quelles seront alors vos pensées ? et où fuirez-vous ? car vous verrez de vos yeux, et dans votre propre chair, cette désolation universelle.

3. Car vous savez, mon fils, qu'au son de la trompette, que mes anges feront retentir dans tout l'univers, tous les morts sortiront de leurs tombeaux, et se rassembleront, avec la rapidité de l'aigle, dans le lieu où je dois les juger, et vous y serez vous-même. Alors vous comprendrez toute la folie de ceux qui sont morts dans le péché où ils avaient vécu : vous les verrez trembler et sécher de frayeur dans l'attente du souverain juge ; vous les verrez saisis du plus affreux désespoir, à la vue de leurs crimes imprimés sur leur front en caractères ineffaçables ; vous les entendrez rugir dès qu'ils verront briller dans les airs l'étendard de ma croix ; vous les entendrez s'écrier : O croix redoutable ! que nous avons méprisée, dont nous avons été les ennemis par la corruption de nos mœurs, et dont nous avons foulé aux pieds les mérites et la rédemption ! O balance de la justice divine, où nous allons être mis sans être trouvés de poids ! qui pourra nous soustraire à la colère de l'Agneau qui s'est immolé sur cette croix, et que nous avons si souvent offensé ? Montagnes, tombez sur nous ; et vous, collines, écrasez-nous : c'en est fait, nous sommes perdus pour toujours.

4. Heureux, mon fils, et mille fois heureux, si vous n'êtes pas rejeté avec eux dans ce jour, et si vous ressuscitez avec les élus de Dieu ; en sortant du tombeau plein de gloire, et brillant comme l'éclair, vous contemplerez avec une sainte joie cette croix que vous aurez constamment portée avec moi ; vous volerez avec la vitesse de l'aigle au-devant de votre magnifique rémunérateur ; votre cœur sera inondé de délices, en voyant pour la première fois le Roi des cieux avec toute sa gloire, en vous voyant rangé à sa droite par les anges, tandis que les méchants seront mis à sa gauche.

5. Vous comprendrez alors, mon bien-aimé, tout le prix de cette sagesse qui, vous tenant éloigné de la voie large des passions, vous a fait marcher constamment dans la voie étroite des vertus : la pratique de la

chasteté, de l'humilité et de la pénitence vous comblera de joie, et vous vous écrierez dans de saints transports : Heureuses les années, heureux les jours que j'ai passés dans les humiliations et les souffrances ! O mon âme ! livrez-vous à la joie ! nous irons bientôt à la maison du Seigneur. O pécheurs insensés ! qui traitiez ma vie de folie, et qui croyiez ma fin sans honneur, que vous reste-t-il maintenant des plaisirs dont vous vous êtes enivrés ? Vous voilà couverts de confusion et d'ignominie aux yeux de toutes les nations, de tous les hommes ; pour moi, je serai comblé d'une joie éternelle dans Jésus-Christ mon Sauveur.

6. Mais, mon fils, un pareil bonheur doit être le prix de vos travaux et de vos combats : pour triompher alors, il faut remporter aujourd'hui la victoire ; la récompense n'est donnée qu'au travail, et la joie n'est réservée qu'à celui qui aura souffert patiemment les peines de la vie. Voulez-vous donc vous animer au combat et à la patience, ne perdez jamais de vue vos fins dernières. Quand vous penserez que tous les crimes, même les plus secrets, seront manifestés aux yeux de tout l'univers, vous ne vous permettrez jamais ce qui vous couvrirait alors d'une confusion publique ; et si la conscience vous fait de justes reproches, allez vous jeter aux pieds du prêtre, confessez-vous avec douleur : c'est le moyen de vous soustraire à la condamnation du souverain juge. Quand vous aurez soin de réfléchir aux louanges que je donnerai à mes élus, et à la grandeur de la récompense et de la gloire que je leur destine, pourriez-vous alors ne pas vous sentir brûler de zèle et d'ardeur pour une telle destinée ? Peut-il être pour vous, mon fils, un motif plus puissant ? Si je suis fidèle à mon Dieu, il me recevra au nombre de ses amis, je partagerai les bénédictions du Père céleste, et je régnerai dans le ciel avec Jésus.

7. Non, mon fils, il n'y a pas de proportion entre les peines que coûte la vertu, et cette gloire future. Semez donc maintenant dans les larmes, afin de recueillir un jour avec joie ; multipliez vos aumônes, et soyez assuré qu'un verre d'eau froide donné en mon nom ne restera pas sans récompense. Ne craignez pas les humiliations de la terre, elles vous rendront digne d'une couronne plus brillante et plus précieuse que l'or ; méprisez sincèrement les biens, les honneurs et les plaisirs du siècle, et n'ayez de goût et d'attrait que pour la joie de votre Seigneur, et pour le trône brillant où il vous fera asseoir pour l'éternité. Ne vous lassez pas de faire pénitence, bien persuadé que les consolations du Seigneur surabonderont dans votre âme, à mesure des douleurs qu'elle aura éprouvées.

8. O mon fils ! si ces considérations ne vous touchent pas, si la récompense est pour vous sans attraits, que la crainte du moins fasse sur votre âme de salutaires impressions. Souvenez-vous que si vous ne vous éloignez du mal, si vous ne quittez vos mauvaises habitudes, pour pratiquer les commandements et faire le bien, vous amasserez un trésor de colère pour le jour des vengeances ; car alors je frapperai les pécheurs, et je leur dirai dans ma fureur et mon indignation : *Retirez-vous de moi, maudits ; allez au feu éternel qui a été préparé au demon et à ses anges.*

9. Voilà, ô Dieu juste, mais terrible dans vos jugements ! voilà le formidable arrêt que vous prononcerez alors contre tous ceux qui auront refusé d'obéir à l'Evangile, et qui seront morts dans leurs péchés. Seigneur mon Dieu, qui connaissez ma résurrection et ma fin, dites-moi, serai-je du nombre de ces malheureux proscrits ? Pendant que je suis encore dans les jours de votre miséricorde, ah ! je vous en conjure, percez mon âme de la crainte de vos jugements ; faites que je vive désormais de manière à éviter votre colère au dernier jour.

CHAPITRE XXVII.

De l'enfer.

1. La vertu ne reçoit pas toujours ici-bas sa récompense, et mes serviteurs les plus fidèles se voient souvent opprimés par les méchants. Mais vous, mon fils, parce que vous savez que je suis juste, et que je rends à chacun selon ses œuvres, vous ne tremperez pas vos mains dans l'iniquité. Non, dites-vous, le Seigneur ne laissera pas toujours les justes sous la verge des pécheurs ; il viendra un jour où leurs humiliations seront changées en gloire, et où leurs gémissements et leurs douleurs feront place à la joie et aux délices. Lors donc que vous verrez l'impie en honneur et sans punition en ce monde, gardez-vous bien de penser que le Très-Haut ne les voit pas, et ne s'en met pas en peine. Dites, au contraire : Dieu est patient, parce qu'il est éternel ; il dissimule les péchés des hommes, parce qu'il les attend à pénitence ; mais il est terrible dans ses desseins sur les pécheurs ; la vengeance lui appartient et il les punira certainement dans l'éternité.

2. Voyez, mon fils, combien les enfants des hommes impies sont faux dans leurs jugements. Leur parle-t-on d'une récompense infinie, d'une joie éternelle qui est promise aux justes dans le ciel, ils ne se récrient point, ils ne disent pas que Dieu se montre trop prodigue, lorsqu'il paye le moindre bien d'une récompense si magnifique ; car ils se mettent peu en peine d'une telle béatitude, pourvu qu'ils vivent ici-bas au gré de leurs désirs. Mais quelqu'un de mes ministres vient-il leur parler de ma part d'un feu qui ne s'éteindra jamais, et d'un ver rongeur qui ne mourra point ? leur annonce-t-il que s'ils ne font pénitence, cet enfer deviendra leur partage ? alors ils se récrieront dans leur perversité,

et de peur que la foi de cette terrible vérité ne vienne troubler le cours de leurs passions, ils ne rougissent pas de dire : Cet enfer dont on nous menace est une fable; qui en est jamais revenu pour nous le dire? Ce feu éternel n'est qu'un préjugé de l'enfance. Peut-on concevoir que Dieu punisse dans sa justice, un plaisir d'un moment par un supplice éternel et sans fin? Juges iniques et impies! qui êtes-vous pour tenir dans vos mains et conduire à votre gré la balance du Seigneur? Il n'appartient qu'à moi d'y peser les hommes, de les juger et de les punir. Vous aurez beau douter de la rigueur de mes jugements, pour vous tranquilliser dans vos désordres, il ne tombera pas le moindre iota de la sentence que j'ai prononcée contre les impies : ils iront au feu éternel. Vous refusez de croire à l'Evangile, et c'est pour cela même que vous subirez des peines éternelles : vous êtes déjà jugés.

3. Mon fils, si je suis descendu du ciel pour me faire homme, pour souffrir et mourir sur une croix, n'est-ce pas uniquement pour vous délivrer de la peine due au péché? Mais je n'ai pas prétendu vous exempter de toute peine temporelle; vous voyez, en effet, qu'après ma mort le genre humain n'est pas moins sujet qu'auparavant à toutes les misères de la terre : je n'ai donc pas voulu vous délivrer des peines temporelles, mais éternelles. Il reste donc au pécheur une peine à subir après sa mort; vous comprenez bien, mon fils, que si cette peine n'était pas très grande, infinie même, il n'aurait pas été de ma sagesse de souffrir de si grandes choses pour vous en délivrer.

4. En effet, Seigneur, je ne puis considérer sans effroi vos souffrances, vos douleurs et votre croix, et sans m'écrier en tremblant : Oh! si le bois vert a été traité de la sorte, que sera-ce donc du bois sec? Puisqu'un Dieu a tant souffert pour me racheter et pour me soustraire à la plus affreuse condamnation, à quels tourments ne dois-je pas m'attendre, si je viens à abuser de sa rédemption? O croix salutaire! vous êtes vous-même la preuve la plus infaillible d'un enfer éternel; en nier l'existence, c'est ne croire ni au Sauveur, ni à sa croix.

5. Vous savez, en effet, d'après l'expérience, que les hommes pervers qui nient l'existence d'un enfer éternel ont totalement perdu la foi. Pour vous, mon fils, ne vous contentez pas de croire, car les démons croient aussi et n'en souffrent pas moins dans les enfers. Voulez-vous donc être conséquent dans votre foi, méditez sans cesse cette terrible vérité : vous éviterez le mal avec soin, et vous ne vous lasserez jamais de faire le bien et d'accomplir les saints commandements. Descendez souvent en esprit, pendant votre vie, dans les enfers; c'est le vrai moyen de ne pas y tomber après votre mort. Mon fils, il n'y a pas de préservatif plus efficace contre le péché, ni d'aiguillon plus puissant pour vous exciter à la pratique de la pénitence et de la vertu, que cette pensée de l'enfer. Vous savez que c'est parce que je désire que tous les hommes soient sauvés, que j'ai fait retentir dans tous les temps les menaces de l'enfer, afin de ramener les pécheurs à leurs devoirs; elles sont consignées à chaque page des livres saints; Moïse et tous les prophètes ne cessent d'en parler; tous les ministres de ma parole, depuis les premiers temps jusqu'à ce jour, ont annoncé cette terrible vérité, et les fidèles de tous les âges l'ont toujours crue d'une foi ferme et invariable. Plusieurs, en entendant leur voix, ont endurci leurs cœurs, mais ils ont péri et sont devenus la proie des flammes qu'ils avaient méprisées. Pour vous, mon fils, soyez plus conséquent et plus sage, et ne perdez pas de vue le triste sort des impies dont je viens de vous parler.

6. En vérité, en vérité, je l'ai dit, mon fils : les pécheurs s'éloigneront de moi, et ils iront au feu éternel qui les tourmentera sans jamais les consumer. Méditez bien ce peu de paroles. Vous savez combien il est affreux pour l'homme de se voir séparé de son Dieu, qui est le souverain bien. Non, mon fils, vous ne le savez pas, parce que vous n'avez jamais vu Dieu, et que vous ne le verrez jamais tant que vous serez en ce monde; mais, après votre mort, vous le verrez, vous le connaîtrez tel qu'il est, et vous comprendrez quel malheur c'est d'en être séparé. Ni la faim la plus cruelle, ni la soif la plus ardente, ni la perte de tous les biens ne sauraient vous en donner la plus légère idée, et votre cœur n'a jamais rien goûté ici-bas qui approche de ce qu'il sentira alors pour son Dieu. O mon fils! si vous étiez jamais du nombre des réprouvés, ce qu'à Dieu ne plaise! quels seraient alors vos cris et vos hurlements! Mon Dieu! diriez-vous en vain, vous qui êtes mon bien suprême, montrez-moi votre visage, et il suffit. Je reconnais maintenant que hors de vous tout est tourment, tout est mort! Ah! je vous en conjure, ne me séparez jamais de vous. Et, en parlant ainsi, vous vous élanceriez vers lui avec la vitesse d'une pierre qui retombe vers son centre, ou d'un trait lancé vers son but par une main vigoureuse; mais le Dieu bon, devenu inexorable, vous repousserait loin de lui sans miséricorde. Alors, livré au plus affreux désespoir, vous frémiriez d'avoir perdu pour toujours celui qui était votre suprême félicité. O rugissements, ô cris de désespoir, vous serez éternels!

7. Mon fils, si le feu de la terre vous fait trembler, quoiqu'il ne soit que l'ombre de celui de l'enfer; si vous frémissez à la vue d'une fournaise embrasée; si votre doigt ne pourrait en soutenir l'ardeur un instant, ô mon fils! le feu de l'enfer est bien autre chose. Je l'ai allumé dans ma colère, pour me venger de mes ennemis. Loin de

consumer ceux qu'il tourmente, il a la vertu de les conserver, selon qu'il est écrit: Toute victime sera salée par le feu. Le feu qui dévora Sodome et Gomorrhe n'était qu'une faible image de cette mer de soufre et de feu qui engloutira les pécheurs. Lors donc, mon fils, que vous éprouverez quelque tentation et que le démon vous sollicitera au péché, pensez à l'enfer, et vous vous écrierez sans doute : O mon corps! ô mon âme! comment pourrez-vous habiter au milieu de ce feu dévorant et en soutenir les ardeurs éternelles?

8. Oui, je l'ai dit, et ma parole est immuable : Allez, maudits, au feu éternel. Ce feu ne s'éteindra donc jamais; après des millions de siècles il subsistera toujours dans toute sa force. Jamais le pécheur ne pourra s'y soustraire; jamais il ne pourra y mourir; jamais il ne pourra y recevoir le moindre rafraîchissement. Toujours pleurer, toujours grincer des dents, toujours brûler, toujours se lamenter, toujours se désespérer, voilà le sort du pécheur réprouvé. Malheur, et mille fois malheur à ceux qui auront à soutenir le poids d'une si effroyable éternité!

9. Ne l'avez-vous pas déjà méritée plus d'une fois, mon fils, cette affreuse destinée? Oh! si je vous avais frappé dans le temps même que vous commettiez certains crimes que vous connaissez bien, vous seriez maintenant enseveli au milieu de ces flammes, et vous crieriez avec le mauvais riche : Je souffre cruellement dans ce feu; je me sens dévoré par ce ver qui ne mourra jamais. Mais, si vous y étiez, et si, par un miracle unique, je vous faisais dire par un ange : Misérable, Dieu vous pardonne; il a résolu de vous délivrer de ce feu éternel, à condition que vous retournerez sur la terre pour y faire une pénitence proportionnée à vos péchés, sans doute, mon fils, que vous béniriez le Seigneur de son infinie miséricorde, et que, sans aucun délai, vous retourneriez sur la terre, pour y faire pénitence, avec la plus vive ardeur, jusqu'à la mort, dans la cendre et le cilice, dans le jeûne, les gémissements et les larmes, dans les macérations et les austérités les plus rigoureuses. Que cette pénitence vous paraîtrait douce et légère! Ce n'est ici, mon fils, qu'une simple supposition, puisqu'il ne peut y avoir de rédemption dans les enfers, et que jamais une pareille grâce ne sera accordée au pécheur réprouvé; mais, tandis que vous vivez encore sur la terre, quoique vous méritiez la même condamnation, le Dieu des miséricordes vous accorde et vous offre aujourd'hui ce qu'il n'accordera jamais à aucun réprouvé, je veux dire le temps et les moyens de vous garantir, par la pénitence, de cet horrible enfer. Etes-vous dans le péché mortel, et, par conséquent, sur le bord de l'enfer? hâtez-vous de profiter de la grâce qui vous est offerte; embrassez la pénitence avec une sainte ardeur; le jour présent est à votre disposition, mais vous ne pouvez compter sur le lendemain. Convertissez-vous donc dès aujourd'hui; dès aujourd'hui faites pénitence, si vous voulez ne pas tomber dans ce lieu d'une éternelle horreur.

CHAPITRE XXVIII.

Du ciel.

1. C'est moi qui suis votre Dieu, mon fils, et le Seigneur du ciel et de la terre. Je vous ai fait pour vous rendre heureux dans l'éternité; soyez-moi fidèle jusqu'à la mort, et je vous récompenserai en Dieu. Je veux qu'après avoir vécu pour moi sur la terre, vous viviez et vous régniez éternellement avec moi dans le ciel. Peut-être, mon fils, que vous ne comprenez pas bien ce que je vous dis, et que vous ne vous fiez pas pleinement à ma parole et à mes promesses; peut-être que je vous comblerais de joie si je vous promettais de vous laisser vivre pour toujours sur la terre, au milieu des biens, des honneurs et des plaisirs de ce monde. Quoi donc, mon fils! seriez-vous assez insensé pour préférer ainsi les ténèbres à la lumière, et le mensonge à la vérité? Ah! si vous saviez ce que c'est que le ciel, et quels biens j'ai préparés à ceux qui m'aiment, vous conviendriez, sans doute, que les choses de la terre les plus désirables ne sont que vanité, que de la boue et de l'ordure, en comparaison de la récompense magnifique dont jouissent les saints dans le ciel; vous renonceriez à toutes les félicités de la terre, pour me demander avec instance la dernière place dans mon royaume.

2. Levez les yeux, mon fils, vers les montagnes éternelles, et considérez avec la plus grande attention l'ineffable béatitude qui vous est proposée; parce que vous êtes mon serviteur sur la terre, je vous en donne les fruits, et je pourvois à tous vos besoins et même à vos plaisirs; mais, une fois que vous serez dans le ciel, je vous traiterai, non comme mon serviteur, mais comme mon ami, mon bien-aimé; je vous comblerai des biens de ma maison, et je vous enivrerai dans le torrent de mes divines voluptés. Tant que vous êtes en ce monde, vous y vivez comme un pauvre et un orphelin; quels que soient les bienfaits de ma providence, vous n'y êtes pas content, et vous désirez toujours de nouvelles choses; mais, dans le ciel, tous vos désirs seront satisfaits; associé à ma propre félicité, vous serez souverainement heureux. Rassemblez toutes les beautés, toutes les amabilités, toutes les douceurs de la terre, tout cela n'est rien en comparaison des délices qui vous sont réservées dans le ciel. L'œil de l'homme n'a jamais vu, ni son oreille entendu, ni son cœur rien compris qui puisse leur être comparé. La terre est un lieu d'exil, une vallée de larmes, où les justes vivent confondus avec les pécheurs; mais le ciel est un royaume qui ne sera ouvert qu'à mes serviteurs, qu'à mes amis. Si

je parais admirable sur la terre, je suis magnifique dans le ciel.

3. Pensez, mon fils, quels seront les transports de votre joie, lorsque vous entrerez dans la céleste Jérusalem. Vous savez quelle est la joie des hommes, lorsqu'ils se reposent après de grands travaux, lorsqu'ils recouvrent la santé après de longues et cruelles maladies, ou lorsqu'ils voient l'abondance succéder à la famine, la liberté, les honneurs et la gloire, aux humiliations, aux chaînes et aux cachots. Les mondains, alors, vantent leur bonheur; cependant, mon fils, tout cela n'est qu'une ombre de la suprême félicité. Sur la terre, les hommes ont beau se délasser de leurs fatigues, ils ne tardent pas de les voir se renouveler; mais dans le ciel, il n'y a plus ni travail, ni fatigues, ni peines. Sur la terre, les malades guéris ne sont pas exempts d'infirmités nouvelles; mais dans le ciel, il n'y a plus ni souffrances ni douleurs; il n'y a plus ni faim, ni soif, ni pauvreté à craindre : le cœur de l'homme est parfaitement heureux dès qu'il jouit de ma gloire.

4. Mon fils, vous ne m'avez jamais vu, et vous savez que je suis le souverain bien; mais dans le ciel vous me verrez et me posséderez. Mais, en me voyant et en me possédant, vous goûterez cette joie parfaite après laquelle soupire naturellement le cœur de l'homme, et qu'il ne peut trouver hors de moi nulle part. O mon fils! quand vous quitterez cette vallée de larmes pour entrer dans le ciel; quand vous me verrez accourir au-devant de vous, et que vous m'entendrez dire : Venez, le béni de mon Père, venez, mon bien-aimé, entrez dans la joie de votre Seigneur, après laquelle vous avez tant soupiré; alors vous comprendrez tout ce que je vous avais annoncé; alors vous ne regretterez pas les travaux et les combats que vous aurez soutenus pour mériter une telle récompense; alors vous vous féliciterez d'avoir réprimé vos passions, et d'avoir marché avec courage dans la carrière des humiliations et des souffrances; alors vous admirerez comment, par des combats qui ont si peu duré, vous avez remporté la plus glorieuse victoire, et conquis un royaume éternel.

5. Souvenez-vous, mon bien-aimé, que ce bonheur suprême vous est réservé; considérez sans cesse ce poids immense de gloire qui vous est offert : en le saluant de loin, efforcez-vous de le saisir par tous les moyens possibles; mais il ne sera donné qu'à mes saints. Soyez donc saint vous-même, jamais il ne sera accordé aux pécheurs, ni aux orgueilleux, ni aux avares, ni aux impudiques, ni aux médisants, ni aux calomniateurs. Examinez donc votre conscience, et si elle vous reproche quelques-uns de ces crimes, hâtez-vous de vous en purifier par la pénitence, si vous ne voulez pas être confondu, au jour du jugement, avec les immondes qui seront exclus du ciel. Corrigez vous, évitez le péché, faites le bien, travaillez sans relâche, la vie éternelle est digne de tous les sacrifices et de tous les efforts; elle est une récompense, faites-y bien attention : dès lors, elle sera refusée au serviteur paresseux et inutile. Tous les jours, mon fils, vous le voyez, les négociants traversent les mers pour obtenir des avantages misérables et incertains; les militaires bravent les périls des combats pour une gloire frivole; les uns et les autres n'ont en vue qu'une couronne périssable; mais vous, mon fils, vous aspirez à une couronne immortelle : si donc la peine vous effraye, que la grandeur de la récompense vous encourage! Quoi que vous fassiez pour la terre, vous n'y obtiendrez jamais une demeure permanente; cherchez-en donc une avec soin dans la vie future, et vous l'obtiendrez infailliblement; c'est moi-même qui vous l'ai promise, et vous savez que je suis fidèle dans mes promesses.

CHAPITRE XXIX.

Du purgatoire.

1. Ma main droite est pleine de justice, mon fils; je ne condamnerai pas à l'enfer un serviteur, d'ailleurs bon et fidèle, quoiqu'il soit mort avec quelques fautes légères; je n'y condamnerai pas non plus celui qui, après s'être rendu coupable de grands crimes, se sera ensuite converti, et aura fait une véritable pénitence. Mais, mon fils, je suis le Dieu trois fois saint; je ne souffrirai pas que rien d'impur entre jamais dans le ciel; je n'y admettrai jamais personne qu'il ne soit auparavant purifié par la pénitence; mais si quelqu'un, avant de mourir, n'a pas achevé de payer ses dettes, ni expié ses péchés, comme il le devait, j'exigerai de lui jusqu'à la dernière obole : ce n'est qu'à cette condition qu'il pourra entrer dans la joie de son Seigneur.

2. C'est pourquoi j'ai préparé dans l'autre vie le feu du purgatoire, afin de purifier de leurs moindres souillures les fidèles qui seraient morts dans la grâce. Vous savez, mon fils, que mes sacrements n'ayant été établis que pour les vivants, ils sont inutiles aux morts; vous savez aussi que l'homme, après sa mort, ne peut plus rien faire de méritoire pour le ciel. Il est donc nécessaire que tous ceux qui, avant de mourir, n'ont pas suffisamment pleuré leurs péchés, ni entièrement satisfait à ma justice, descendent dans le feu du purgatoire.

3. C'est ainsi, mon fils, que je l'ai arrêté dans ma justice; les âmes des fidèles souffrent beaucoup dans ce purgatoire : pensez-y sérieusement, et vous ferez vos délices de la pénitence, et vous vous empresserez de les secourir par vos bonnes œuvres; vous savez qu'elles peuvent contribuer à leur soulagement ou à leur délivrance; soyez sensible aux tourments qu'elles endurent jusqu'à leur entière purification

4. O mon fils! que le sort de ces âmes est à plaindre, puisqu'elles souffrent, tout à la fois les ardeurs d'un feu dévorant, et la douleur de se voir séparées de leur Dieu! Leur sort égalerait celui des réprouvés dans les enfers, s'il n'était adouci par l'espérance de le voir finir : être séparé d'un Dieu qu'on aime, et après lequel on soupire avec la plus vive ardeur, quel supplice! Pour vous, mon fils, vous vous croyez bien malheureux, lorsque vous souffrez la faim, la soif, la lassitude, et que vous ne pouvez vous satisfaire. Alors si quelqu'un venait vous dire : Ayez patience, le moment vient où vos désirs seront satisfaits ; cet espoir sans doute serait pour vous une consolation, mais vous n'en souffririez pas moins. Jugez donc par là de ce que souffrent les âmes du purgatoire, lorsque, soupirant avec bien plus d'ardeur après le Dieu vivant, que le cerf altéré après les eaux des fontaines, elles se voient retenues loin de lui par des chaînes de flammes, jusqu'au temps marqué par sa justice. Oh! que cette prorogation de leur exil est dure et amère!

5. Considérez encore de près les flammes qui les dévorent, ô mon fils! leur activité est telle, que les larmes les plus amères de la pénitence, les déchirements de la componction, les austérités et les macérations des vrais pénitents n'en sont qu'une ombre légère.

6. De plus, mon fils, ces âmes souffrantes sont vos frères, et membres du même corps que vous; seriez-vous assez dur pour n'avoir ni compassion pour leurs maux, ni intérêt pour leur délivrance? Vit-on jamais un membre du même corps insensible aux douleurs d'un autre membre? Si je les voyais, dites-vous, je serais touché de compassion, et je m'empresserais de les secourir. Mais ne croyez-vous donc que ce que vous voyez? mais les livres saints, et l'Eglise elle-même, ne vous parlent-ils pas assez clairement et assez haut? Ecoutez donc les plaintes qu'elles vous adressent; elles vous crient d'une voix lamentable: Ayez pitié de nous, vous qui êtes notre frère, parce que la main du Seigneur nous a frappées. O mon fils! ô ma fille! vous crie ce bon père, qui n'existait que pour votre bonheur, voyez ce cœur qui vous aimait si tendrement, le Seigneur l'a rempli d'amertume; voyez ces mains qui vous prodiguèrent tant de caresses, tant de bienfaits, qui se sont épuisées et lassées à cause de vous, elles sont maintenant liées par des chaînes de flammes: soyez touchés des maux que j'endure maintenant dans ce lieu; ils sont extrêmes, et vous pouvez les adoucir. O mes enfants! vous crie la plus tendre des mères, considérez ce sein qui vous porta avec tant de douleurs, ces entrailles qui s'émurent tant de fois sur vos moindres souffrances, le feu les dévore maintenant; ayez pitié de moi, et soyez sensibles aux maux affreux que j'endure, depuis que la main du Seigneur s'est appesantie sur moi. O vous! s'écrie cet époux chéri, dont la mort vous a coûté tant de larmes, épouse fidèle, qui partagiez sur la terre mes peines et mes plaisirs, m'auriez-vous oublié au point de ne prendre aucune part aux maux que j'endure; et la tendresse que vous m'aviez jurée au pied des autels vous trouverait-elle insensible aux maux que j'endure sous la main du Seigneur qui m'a frappé? Vous tous, qui êtes nos frères, fléchissez notre juge, implorez sa miséricorde par tous les moyens qui sont en votre pouvoir; multipliez vos aumônes, vos mortifications, vos jeûnes; redoublez la ferveur de vos prières; allez trouver les ministres des autels, et conjurez-les d'offrir le divin sacrifice pour les péchés des morts: c'est par de tels moyens qu'on fléchit notre juge et qu'on obtient grâce et miséricorde : de grâce, ne nous refusez pas ce qu'il vous est si facile de nous accorder!

7. Instruit vous-même par notre exemple, apprenez à craindre les tourments du purgatoire, apprenez à vous en garantir par une véritable pénitence. Oh! s'il nous était donné de revenir sur la terre que vous habitez encore, et de pratiquer les œuvres de pénitence que nous avons si malheureusement négligées! Mais, hélas! vains désirs! c'en est fait, le temps de la moisson est passé, et l'été est fini pour nous. Faites donc, mon frère, ce que nous avons tant de regret de n'avoir pas fait; nos souffrances et nos regrets ne finiront qu'avec le temps marqué par la divine justice; redoublez vos prières, vos supplications et toutes vos bonnes œuvres, afin que nous voyions bientôt cet heureux jour qui doit nous ouvrir le sein de notre Dieu, et nous faire jouir de son éternelle lumière. En accélérant ainsi notre bonheur, souvenez-vous, mon frère, que vous n'obligerez pas des ingrats, et que vous vous ferez dans le ciel des protecteurs et des amis qui solliciteront pour vous la grâce et la gloire.

8. Ne refusez donc pas, mon fils, à des parents, à des amis, à des frères, ce qu'ils vous demandent avec tant d'instance; et puisque la foi vous enseigne que c'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés, multipliez désormais, en leur faveur, vos prières, vos aumônes, vos jeûnes, vos communions, et toutes les œuvres de miséricorde.

CHAPITRE XXX.

Du petit nombre des élus

1. Oui, mon fils, je veux que tous les hommes soient sauvés; c'est pourquoi je suis mort pour eux tous sur la croix. Cependant il y en aura peu de sauvés : *il y en a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus.* Efforcez-vous donc d'entrer par la porte étroite : beaucoup chercheront à y entrer et ne le pourront; la porte une fois fermée, ils me crieront en frappant au dehors: Ouvrez-nous. N'avons-nous pas bu et mangé

avec vous? n'avons-nous pas entendu votre voix dans nos places? Alors je leur dirai: Je ne vous connais pas, vous n'êtes que des ouvriers d'iniquité. Retirez-vous, et allez au feu éternel; c'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents.

2. Telles sont, mon fils, les terribles paroles que j'ai adressées aux hommes, lorsque je conversais avec eux sur la terre: méditez-les avec soin; tremblez à cette effrayante prédiction qui est sortie de la bouche de Dieu même, et qui s'accomplira infailliblement. Il y a, à la vérité, beaucoup de Chrétiens, mais il y en a peu qui se sauvent. Parmi le grand nombre de ceux qui reçoivent la doctrine de la foi et les sacrements de mon Eglise, il y en a certainement beaucoup qui se damneront: ce n'est pas qu'il leur ait rien manqué de ma part, lorsque je leur ai dispensé le don de la foi et de la grâce; mais c'est parce qu'ils n'ont pas voulu pratiquer les vertus et les œuvres qui mènent à la gloire.

3. Mon fils, *le royaume des cieux souffre violence*, et il n'y a que ceux qui se la font qui puissent se flatter de le ravir. Je l'ai ravi moi-même par la violence, moi votre Sauveur et votre Dieu; ce n'est que par les souffrances que je suis entré dans ma gloire. Assurément *le disciple n'est pas plus que le maître*: aussi personne ne peut-il entrer dans le royaume des cieux que par la voie des tribulations; la voie du disciple ne saurait être différente de celle du maître.

4. Tout cela est écrit, Seigneur, il est vrai; mais il est écrit aussi que celui qui aura cru et reçu le baptême, sera sauvé. Or, mon fils, il y en a beaucoup, j'en conviens, qui croient et qui ont reçu le baptême; mais cette foi, qui, unie au baptême, opère le salut, n'est pas une simple connaissance des mystères, ni une simple adhésion de l'esprit; car les démons croient de cette manière, et n'en sont pas moins dans les enfers. La seule foi qui sauve est donc celle qui fait croire la doctrine et accomplir les préceptes; je n'ai promis le ciel qu'à ceux qui observent ma loi; ce n'est qu'à eux que j'ai dit: Vous vivrez. Je continuerai à vous parler, Seigneur, quoique je ne sois que cendre et poussière. Si la seule observance des commandements suffit pour le salut, pourquoi donc est-il écrit qu'on ne peut entrer dans le royaume des cieux que par de grandes tribulations? Cela est encore très-vrai, mon fils; car la nature de l'homme, qui a été viciée par le péché d'Adam, le porte vivement à faire tout ce qui est défendu par ma loi, le pousse à tous les désordres et à tous les vices, et l'asservit misérablement à l'orgueil, à l'avarice, à l'impureté, à l'envie, à la haine, à la sensualité et à tous les excès. Il ne peut s'en garantir que par de grands efforts, selon cette parole d'un sage: « Pour se vaincre soi-même, il faut soutenir de grands combats. » C'est pourquoi j'ai dit moi-même que je donnerai du fruit de vie à manger à celui qui aura remporté la victoire; or ce grand combat n'est autre chose que la voie étroite qui mène à la vie. O mon fils, qu'il en est peu qui y entrent! qu'il est grand, au contraire, le nombre de ceux qui suivent la voie large, qui favorise la chair et les passions! Affreuse voie, qui paraît droite aux enfants du siècle, mais qui aboutit à la mort et à la damnation: vous concevez par là clairement le mystère du petit nombre des élus.

5. Non, mon fils, ce n'est pas parce qu'on compte le nombre des martyrs, des saints anachorètes et des véritables pénitents que le nombre des élus est petit, mais parce qu'il y en a peu parmi les Chrétiens qui aiment Dieu par-dessus tout, jusqu'à lui sacrifier leur propre vie; peu qui aiment le prochain, jusqu'à étouffer tous les mouvements de la malignité et de l'envie; peu qui répriment l'orgueil, l'avarice, l'injustice, la colère, la sensualité, la luxure; qui évitent les crimes qu'ils enfantent, et pratiquent les vertus qui leur sont opposées; peu qui châtient leur corps pour conserver l'innocence; peu qui, après l'avoir perdue, aient le courage de la recouvrer par les larmes et par les travaux de la pénitence. Il y en a donc bien peu pour le ciel, qui n'admet rien d'impur, puisqu'il n'y a que les innocents ou les vrais pénitents qui puissent y entrer. Et laissant à part tous les autres habitants de l'univers, et à ne considérer que les seuls catholiques, vous seriez étonné du petit nombre des véritables serviteurs de Dieu, et vous diriez avec David: *Sauvez-moi Seigneur, parce qu'il n'y a plus de saints*; presque tous se sont égarés; il n'y en a presque plus qui fassent le bien. O Dieu! quand vous viendrez juger la terre, trouverez-vous encore des justes parmi les peuples qui l'habitent? Hélas! ils seront alors aussi rares, au rapport d'Isaïe, que ces olives qui restent sur l'arbre après la récolte; que les épis de blé qui restent après la moisson; que ces raisins qui ont échappé à la diligence du vendangeur. Sauvez-moi, Seigneur mon Dieu; exaucez-moi, Dieu de miséricorde; veillez sur mon âme, et ne la perdez pas, au jour de votre colère, avec la foule des pécheurs.

6. Vous devez être saisi d'effroi, mon fils, quand vous pensez au petit nombre des élus. Gardez-vous néanmoins de vous livrer au désespoir; vous savez que je suis plein de puissance et de bonne volonté pour votre salut. Mais aussi, combattez comme un généreux soldat du Christ, et montrez-vous jaloux d'assurer votre élection par toutes sortes de bonnes œuvres. Vous voyez que, parmi tous ceux qui courent dans la carrière, un seul remporte le prix. Courez donc de telle sorte que vous le remportiez vous-même: vous savez que tous ceux qui combattent dans la lice s'abstiennent de tout, afin d'obtenir une couronne corruptible. Faites de même pour en obtenir une qui soit incorruptible. Soyez assuré que

rien ne vous manquera de ma part, si vous priez comme il faut. *Soyez* donc *fidèle jusqu'à la mort, et je vous donnerai* certainement *la couronne de vie.*

CHAPITRE XXXI.

De l'espérance.

1. Comme souverain Maître de toutes les créatures, j'aurais pu me contenter de payer vos services en vous accordant les biens de la terre, et j'aurais accompli ainsi toute justice : mais mon amour pour vous n'aurait pas été satisfait ; comme vous êtes une créature privilégiée, mon fils bien-aimé, j'ai voulu qu'en me servant vous pussiez mériter un bonheur éternel. Je vous l'ai promis ce bonheur, mon fils, et j'ai voulu que, vous fiant à ma promesse, vous l'attendissiez avec la confiance la plus parfaite. J'ai voulu que l'espérance d'un si grand bien fît votre consolation dans cette vallée de larmes, et vous servît d'aiguillon pour vous animer puissamment à mon service et à mon amour. C'est pourquoi je vous ai fait de cette vertu un de mes préceptes les plus rigoureux et les plus importants, de sorte qu'en perdant l'espérance, vous vous rendriez coupable du plus grand des péchés.

2. Mais, mon fils, ce n'est pas seulement le ciel que vous devez espérer en récompense de votre fidélité ; je vous ai promis encore tous les moyens nécessaires pour y parvenir. Faites-y bien attention, mon fils : on n'emporte le ciel que par la violence. Mais vous êtes un homme faible et fragile, enclin au mal qui peut vous le faire perdre ; un homme paresseux et lâche pour le bien qui le ravit ; et quoique mes commandements ne soient pas difficiles et pénibles, vous ne pouvez cependant pas les observer sans ma grâce. C'est pourquoi, mon fils, je vous ai promis, avec le ciel, toutes les grâces dont vous avez besoin pour l'obtenir. Avec elles, vous surmonterez tous les obstacles du salut, et vous pratiquerez tout ce qu'il y a de plus difficile dans ma loi. Je vous ai ordonné, en conséquence, d'attendre ces grâces avec la plus ferme confiance, pour vous animer au combat ; et vous ne commettriez pas un moindre péché en désespérant d'obtenir ces grâces, que si vous désespériez d'obtenir le ciel même.

3. N'oubliez jamais que l'espérance est une des trois vertus qui vous sont le plus recommandées. Sans elle, il vous est impossible d'être sauvé, comme avec elle vous ne serez jamais confondu ; elle vous donnera le courage et les ailes de l'aigle ; vous volerez sans jamais vous lasser ; vous marcherez de vertus en vertus jusqu'à la montagne de Dieu. Je vous garde comme la prunelle de l'œil, et je couvre de mes ailes celui qui met en moi toute sa confiance, parce qu'il me glorifie, rend hommage à ma bonté, m'honore comme le meilleur des pères, dépose dans mon sein toutes ses inquiétudes, parle à mon cœur, et pénètre jusqu'aux entrailles de ma miséricorde. O enfants des hommes ! *combien de fois ai-je voulu vous réunir sous mes ailes comme la poule rassemble ses petits ; et vous ne l'avez pas voulu !* Espérez du moins en moi, et ma miséricorde vous environnera encore comme un rempart.

4. Ceux qui craignent le Seigneur évitent le mal par la vertu de cette crainte salutaire, et glorifient ainsi ma justice. Mais ceux qui espèrent au Seigneur se dévouent à toutes sortes de biens. Dieu est tout-puissant, disent-ils ; il aidera notre faiblesse ; il est la bonté même, il ne laissera rien, pas même un verre d'eau froide, sans récompense. Qu'ils sont heureux, les Chrétiens qui sont animés de cette douce confiance ! plus elle est entière, parfaite, plus je les aime ; plus la récompense que je leur prépare sera grande.

5. Quels puissants motifs vous avez, mon fils, d'espérer en moi ! écoutez une comparaison. Si un homme bon, riche et puissant, vous avait promis de vous faire son héritier ; ou si quelque grand roi de la terre vous avait promis de grandes richesses, vous attendriez sans doute avec confiance l'effet de leurs promesses, quoiqu'ils soient, comme les autres hommes, sujets à l'inconstance, au mensonge et à la mort, ou que divers événements puissent en empêcher l'exécution. Vous devez donc attendre avec bien plus de confiance la grâce et la gloire que je vous ai promises, moi qui suis le Seigneur magnifique ; qui, loin de changer comme les hommes, suis invariable dans mes promesses ; moi dont le royaume et la puissance sont éternels. Tel est, mon fils, l'inébranlable fondement de l'espérance chrétienne. Le Seigneur tiendra ce qu'il a promis ; sa volonté et sa puissance sont ses garants.

6. Pourquoi donc, mon fils, les hommes sont-ils plus touchés de l'espérance incertaine des biens de la terre, que de l'espérance si assurée des biens célestes ? Vous-même, mon fils, ne vous livrez-vous pas avec ardeur aux travaux les plus pénibles, par le vain espoir d'un gain frivole ? Ne vous déterminez-vous pas à prendre les remèdes les plus amers dans l'espérance d'une guérison fort incertaine ? tandis que, pour une récompense assurée et éternelle, vous avez peine à observer les commandements ; vous ne voulez rien entreprendre, ni rien souffrir ; tandis que vous refusez de vous réconcilier avec un ennemi, de rompre avec une mauvaise compagnie, de recourir au tribunal de la confession, de faire quelque aumône, et d'accomplir la moindre partie de cette pénitence si rigoureuse que demandent vos péchés. Cette conduite, mon fils, ne m'est-elle pas injurieuse ? Il est évident que vous préférez les biens de la terre aux biens célestes que je vous ai promis ; il est évident que vous donnez plus de confiance aux vaines promesses des hommes qu'à la bonté toute-puissante et à la fidélité de votre Dieu. Loin d'agir ainsi avec le meilleur des pères, glorifiez-le au contraire, en di-

sant au dedans de vous-même : O Seigneur, mon Dieu ! vous m'aimez bien plus que le meilleur des pères, que l'ami le plus fidèle : vous m'avez fait des promesses magnifiques ; je suis assuré que, si je le veux bien, et si je fais tout ce qui est en moi, vous me donnerez des biens qui surpassent infiniment tous les biens de la terre. Il est vrai que je ne saurais les obtenir sans travail et sans peine ; mais parce que j'en suis assuré, je dois faire tous mes efforts, et surmonter tous les obstacles. Courez donc, ô enfants des hommes, dont le cœur est si pesant, continuez à courir après la vanité et le mensonge ; vous obtiendrez peut-être ce que vous recherchez avec tant de peine : mais enfin vous le perdrez un jour, et la mort va vous dépouiller incessamment. Pour moi, je ne veux courir, à travers les peines si légères et si courtes de la vie, qu'à un bonheur infini, qu'à une gloire éternelle ; je suis certain de ne les perdre jamais, une fois que j'en aurai été mis en possession.

7. O mon fils ! si cette consolante vérité vous était toujours présente, si vous aviez soin de la méditer dans vos moments de négligence et de tiédeur, que vous deviendriez fervent ! que vous seriez ardent pour toute espèce de bien ! Faites-le donc, mon fils, et dites-vous sans cesse à vous-même : La plus magnifique récompense m'est assurée auprès de mon Dieu ; courage, mon âme ; fuyez le mal avec soin ; ne vous lassez pas de faire le bien ; cherchez le ciel avec ardeur, et vous l'obtiendrez infailliblement. Cette douce espérance repose dans mon sein.

CHAPITRE XXXII.

Du désespoir.

1. Si la douce espérance est une des vertus les plus nécessaires et les plus parfaites, le désespoir, qui l'anéantit, est aussi le plus grand des crimes. Je vous l'ai dit, mon fils, celui qui met en moi toute sa confiance m'honore et rend hommage à ma bonté et à ma fidélité ; mais celui qui s'abandonne au désespoir me déshonore et m'outrage infiniment ; car il pense mal de moi, et me regarde comme un de ces hommes colères et emportés qui sont incapables d'oublier une injure ; il me regarde comme un de ces hommes charnels qui ne savent faire du bien qu'à leurs amis ; comme un de ces hommes trompeurs qui disent et ne font pas. Il est vrai, mon fils, que je suis le juste Juge, qui est bien terrible dans ses vengeances ; mais je suis aussi le Dieu de bonté et de miséricorde ; il est de mon essence de faire grâce, de pardonner, et ma miséricorde ne connaît point de bornes : il n'y a point d'iniquité, quelque grande qu'elle soit, que je ne puisse effacer, ni de crime, quelque énorme qu'il soit, que je ne veuille pardonner.

2. Connaissez, mon fils, les pensées d'un homme qui se livre au désespoir, et vous sentirez toute l'étendue de l'injure qu'il me fait. Je sais à la vérité, dit-il, que Dieu est bon ; mais mon iniquité est trop grande, mes péchés sont trop multipliés, trop énormes, pour qu'il les pardonne. Quoi donc ! pense-t-il que ma bonté soit moindre que ses crimes, que ma clémence soit inférieure à sa malice, et que je ne puisse lui faire autant de bien qu'il a fait de mal en m'offensant ? Quelle horreur ! quel blasphème ! Ce n'est pas tout. Il est vrai, ajoute-t-il, que le Seigneur a dit : *Je ne veux pas la mort de l'impie, mais sa conversion et sa vie* ; s'il change, s'il se convertit, je ne me souviendrai plus de ses iniquités. Mais mon iniquité est trop grande, reprend-il, et mes péchés trop multipliés, pour qu'il me pardonne jamais. Quoi donc ! croit-il, dans sa perversité, que je puisse manquer à ma parole, à mes promesses, que je veuille sa mort et non sa vie, tandis que j'ai juré que je voulais son salut ? Quel outrage ! quel blasphème ! Oui, je sais, dit-il encore, que Jésus-Christ est mort pour tous les hommes ; mais mon iniquité est trop grande pour qu'elle soit jamais pardonnée. Quel est donc cet homme, qui ose ainsi atténuer les mérites infinis de ma passion, et le prix du sang que j'ai répandu pour le salut du monde ? Quel est ce misérable qui ose dire à mes souffrances : Vous êtes incapables de satisfaire ; et à mon sang répandu : Vous ne viendrez pas jusque-là ? Quelle impiété ! quel blasphème !

3. Loin de vous, mon fils, une telle impiété ! Quelque grande que soit votre iniquité, gardez-vous bien de désespérer jamais de votre pardon, et souvenez-vous que le Seigneur qui est si près de vous, et en qui vous avez l'être, le mouvement et la vie, vous adresse lui-même ces admirables paroles mille fois répétées dans les livres saints : Vous êtes devenu, il est vrai, ô mon fils, un prévaricateur, un prodigue ; mais vous êtes encore mon fils, je vous aime toujours ; *convertissez-vous* comme je le désire, *et vous vivrez*. Quittez le péché, pleurez-le avec amertume ; revenez à la justice ; et quand vos péchés seraient rouges comme l'écarlate, ils deviendront blancs comme la neige. O mon fils, si vous vous étiez éloigné de moi comme le prodigue de l'Evangile l'avait fait de son père, pensez que ma tendresse surpasse infiniment celle de ce bon père, et que je vous attends avec bien plus d'impatience que lui. Oui, du plus loin que je vous verrai revenir à moi, je volerai à votre rencontre, je vous serrerai dans mes bras, je vous arroserai de mes larmes, et vous comblerai de mes dons. Si un père de la terre en a agi ainsi envers un fils prodigue, que ne ferai-je pas, moi qui suis votre père et votre Dieu ? Quand même vous m'auriez renié avec Pierre, souvenez-vous que, comme lui, je vous regarde encore dans ma miséricorde. Ayez confiance, mon fils : je désire sincèrement que, pénétré comme Pierre de ma bonté, vous pleuriez amèrement et que vous soyez pardonné comme lui. Quand même vous

m'auriez crucifié avec les Juifs, souvenez-vous que j'ai prié pour eux dans le temps même qu'ils me donnaient la mort. Croyez, mon fils, que je ne désire pas moins votre salut que le leur. Quand même vous m'auriez persécuté comme Saul, figurez-vous que je vous dis comme à lui dans ma miséricorde : *Pourquoi me persécutez-vous ?* Renoncez à vos mauvais desseins ; ne vous obstinez pas à votre perte ; recourez à un autre Ananie, faites ce qu'il vous dira, et vous deviendrez comme lui un vase d'élection. Quand même vous auriez vécu jusqu'ici dans la boue de tous les crimes, pensez à la pécheresse, à qui j'accordai le pardon dans la maison de Simon le lépreux ; venez comme elle vous jeter à mes pieds ; pleurez, aimez comme elle, et je vous remettrai aussi tous vos péchés. Enfin, mon fils, quand même vous auriez été assez misérable et assez pervers que de persévérer dans vos abominations jusqu'à l'heure de la mort, alors même gardez-vous bien de vous livrer au désespoir : souvenez-vous du bon larron ; tenez-vous à la droite de ma croix avec lui ; implorez votre pardon avec cette véritable douleur que je ne rejette jamais, et je vous dirai encore comme à lui : *Vous serez aujourd'hui avec moi dans le paradis.*

4. O mon fils ! vous savez que je ne vous ai créé que pour ma gloire ; mais si, par votre faute et malgré tout ce que j'ai fait pour vous, vous veniez à périr pour l'éternité, alors sans doute vous feriez éclater la grandeur de ma justice : mais en vous convertissant, vous manifesterez la gloire de ma miséricorde ; c'est elle dont je suis le plus jaloux, car autrement je ne serais pas venu chercher avec tant de peine ce qui était perdu, et je ne me serais pas livré pour vous ni aux humiliations, ni aux souffrances, ni à la mort ; mais sitôt après votre péché, je vous aurais précipité, comme les anges rebelles, au fond des enfers. Vous voyez que j'aime bien plus la miséricorde que le sacrifice ; honorez-la donc cette miséricorde ; espérez fermement votre pardon ; demandez-le avec instance et avec ardeur ; dites avec confiance et du fond du cœur : Oui, Seigneur, vous me pardonnerez mon péché, tout grand qu'il est, à cause de la gloire de votre saint nom.

CHAPITRE XXXIII.

De la présomption.

1. Il est écrit : *Le Seigneur est juste et miséricordieux ;* ces deux attributs lui sont également propres et forment son essence. Je dois en conséquence me venger de mes ennemis, qui méprisent les richesses de ma bonté et de ma patience, et s'enhardissent à commettre l'iniquité en disant : Dieu est bon, il nous pardonnera, quand nous le voudrons. Langage affreux et bien propre à provoquer ma colère et ma vengeance !

2. Approfondissez, mon fils, la noirceur de cette malice, et vous comprendrez tout le châtiment qu'elle mérite. Dieu est bon, disent-ils : pourquoi nous faire violence ? vivons au gré de nos désirs, et quand le temps en sera venu, nous rechercherons le Seigneur, et il nous sera propice. Ce bon Père l'a promis avec serment : *Du jour que l'impie se convertira, je ne me souviendrai plus de ses iniquités.* Vivons en paix, mon âme, buvons, mangeons, suivons tous nos penchants, et lorsque le moment sera venu, nous nous livrerons aux larmes et à la douleur de la pénitence : le Seigneur nous fera miséricorde, il s'y est engagé par serment. Voyez-vous, mon fils, comme ces hommes sont méchants, parce que je suis bon ; comme ils m'outragent, parce que je suis patient ; comme ils refusent de mettre des bornes à leurs iniquités, parce que je n'en mets point à ma miséricorde ; comme ils persévèrent à m'offenser, parce que je suis toujours prêt à pardonner ? Or, mon fils, n'est-ce pas là faire le plus grand outrage à l'esprit de grâce ? n'est-ce pas fouler aux pieds le sang de la nouvelle alliance par le plus horrible sacrilége ?

3. Présomptueux, enfants les plus pervers du meilleur des pères ! apprenez ici que c'est parce que je suis patient que vous devez faire pénitence et implorer ma miséricorde par des larmes amères. *Malheur à vous, race de vipères !* Souvenez-vous de cet Antiochus, qui demandait au Seigneur une miséricorde qu'il ne devait pas obtenir. Le poids de ma colère tombera tout à coup sur vous comme sur lui, je l'ai juré dans ma colère ; vous n'entrerez point dans mon repos, parce que vous vous êtes obstiné dans les égarements de votre cœur, lors même que j'étais près de vous ; et parce que vous n'avez pas voulu vous convertir pendant que je vous attendais avec tant de patience. Mais c'en est fait, je ne vous attendrai plus, je banderai mon arc, et je lancerai sur vous des traits de mort.

4. Vous dites : Nous sommes jeunes et robustes, nous pouvons différer notre conversion. Et moi, je dis : *Je viendrai à vous comme un voleur,* pendant la nuit et à l'heure que vous ne m'attendrez pas : *Insensés,* vous dirai-je alors, vous vous flattez de vivre longtemps, et *cette nuit même je viens vous redemander votre âme :* vous serez traités comme l'infâme Onan, comme l'incestueux Amnon, et comme le rebelle Absalom. Vous dites : *Le Seigneur est bon.* Et moi, je dis : Le Seigneur est terrible ; le pécheur ouvrira les yeux et *il frémira, il grincera des dents, et il séchera de frayeur.* Vous dites : *Le Seigneur est patient.* Et moi, je dis qu'en abusant de sa patience, vous amassez sur votre tête les trésors de sa colère et de sa fureur. Vous dites : Le Seigneur connaît toute la faiblesse du limon dont nous sommes pétris ; il se souviendra que nous ne sommes que poussière. Et moi, je dis que *le royaume des cieux souffre violence,* et qu'il n'y a que ceux qui se la font qui puissent le ravir. Vous dites : *Le joug du Seigneur est*

doux et léger. Et moi, je dis que *celui qui ne veut pas porter ma croix et me suivre, ne saurait être mon disciple*. Vous dites : Le Seigneur veut sauver tous les hommes. Et moi, je dis que je rendrai à chacun selon ses œuvres. Enfin, vous ajoutez que le bon larron s'est converti à la mort, et a obtenu le pardon et le salut. L'exemple de ce larron vous est proposé afin que vous ne désespériez pas ; mais il est unique, afin que vous ne présumiez pas.

5. Apprenez, cœurs ingrats et endurcis, que la grâce qui change un pécheur obstiné est la plus grande de toutes les grâces, et un miracle plus étonnant que la résurrection d'un mort de quatre jours. Or pourriez-vous vous promettre une pareille grâce, si, ajoutant toujours péchés sur péchés, vous veniez à remplir la mesure de vos crimes ? Si vous ne laissez passer aucun jour sans outrager, sans crucifier de nouveau le Fils bien-aimé du Père, qui est la source de toutes les grâces, pourrait-il encore vous traiter en ami, et vous accorder le plus grand de ses bienfaits ? Ne vous abusez pas dans votre présomption; il vous traitera sans retour comme l'infidèle Jérusalem. Il n'est pas, comme l'homme, sujet au repentir. Vous savez, ô mon fils, quels maux affreux menacent les pécheurs qui présument de la miséricorde divine; vous savez qu'ils seront punis subitement comme les habitants de Sodome et de Gomorrhe : hâtez-vous donc de vous séparer d'eux, comme Lot, si vous ne voulez pas être enveloppé dans une même condamnation. *Espérez dans le Seigneur, parce qu'il est bon ;* mais aussi craignez-le, parce qu'il est juste. Convertissez-vous sans délai, et dès aujourd'hui. Combattez avec courage; faites le bien pendant que vous en avez le temps ; et souvenez-vous qu'*il n'y aura de couronne que pour celui qui aura légitimement combattu.*

CHAPITRE XXXIV.

De l'amour de Dieu.

1. Mon fils, voulez-vous avoir la vie éternelle? aimez uniquement votre Dieu. La charité est la première et la plus essentielle des vertus. Sans elle, les aumônes les plus abondantes, les plus grandes austérités, le martyre lui-même, ne vous serviraient de rien. Aussi, par le désir de votre salut qui me presse, vous ai-je ordonné d'aimer votre Dieu par un commandement qui est le premier et le plus grand de tous, et vous ai-je dit : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de toutes vos forces.

2. O mon fils ! quel zèle ne devriez-vous pas avoir pour remplir un devoir si indispensable et si glorieux ? Cependant vous ne vous en êtes guère occupé jusqu'à ce jour. Vous avez fait, à la vérité, quelques bonnes œuvres, et vous regardez, en conséquence, votre salut comme bien avancé; on vous croit juste, et vous avez la réputation d'être vivant : mais si vous n'aimez pas votre Dieu, vous êtes pauvre, misérable, nu et aveugle ; vous êtes un serviteur inutile, qui n'est bon qu'à être jeté dans les ténèbres. Je vous conseille donc d'examiner et de voir si vous êtes dépourvu de l'or de la divine charité : si cela est, hâtez-vous de l'acquérir; cherchez cette pierre précieuse avec soin, et achetez-la à tout prix.

3. Voyez, mon fils, quelle est votre affection pour les choses qui vous sont chères : pour un parent, pour un ami, pour les biens, les honneurs et les plaisirs de la terre ! Vous les aimez de tout votre cœur, c'est pourquoi vous les préférez à tout; vous craignez de les perdre, et tous les autres sacrifices ne vous paraîtraient rien près de celui-là. Vous les aimez de toute votre âme, vous vous en occupez volontiers, vous vous y reposez avec complaisance, et vous en jouissez avec plaisir. Vous les aimez de toutes vos forces : vous n'épargnez ni soins, ni peines, ni efforts pour les acquérir, les augmenter et les conserver. C'est ainsi que l'avare aime son trésor, l'ambitieux les honneurs, et le voluptueux ses plaisirs : telle est l'affection de chacun pour les choses qu'il aime.

4. Jugez à présent si vous avez ainsi aimé votre Dieu par-dessus tout. C'est votre cœur que j'interroge : Avez-vous aimé Dieu par-dessus tout, au mépris de tout? N'avez-vous rien tant craint au monde que de perdre son amitié par le péché ? Avez-vous toujours été disposé à tout perdre plutôt que de l'offenser? Ainsi en agit toute personne qui aime Dieu de tout son cœur; il n'y a ni persécution, ni glaive, ni famine, ni prospérité, ni adversité qui puisse le séparer de l'amour de son Dieu; et si, par une suite de la fragilité humaine, il lui arrive de commettre quelque péché, il en ressent la plus vive douleur, et rien ne peut le consoler que le pardon de sa faute et sa réconciliation avec Dieu. Et encore avez-vous aimé Dieu de toute votre âme? Vous occupez-vous de lui uniquement? Aimez-vous à rappeler ses bienfaits, et à vous entretenir avec lui dans la prière? Ainsi en agit toute personne qui aime Dieu de toute son âme : elle ne se plaît qu'à méditer ses merveilles, qu'à rappeler sa présence, qu'à marcher sous ses yeux; elle soupire après lui comme le cerf altéré après les eaux des fontaines; examinez enfin si vous aimez Dieu de toutes vos forces : dans tout ce qui regarde l'âme et le corps, vous êtes-vous uniquement dévoué à sa volonté? Vous êtes-vous consacré tout entier à l'observance de ses commandements? Ainsi en agit toute personne qui aime Dieu; car il sait que dire qu'on aime Dieu et violer ses commandements, c'est être menteur; il n'a de goût et d'ardeur que pour les choses qui lui plaisent; il ne souffre pas que rien en soi, ni les pensées de son esprit, ni les affections de son cœur, ni l'empire de ses sens le détournent jamais de son service et de son culte; il a en horreur tout ce qui lui déplaît.

5. O mon fils! qu'il en est peu qui agissent de la sorte! qu'il est grand, au contraire, le nombre de ceux qui ne craignent rien moins que de se séparer de Dieu par le péché, et qui ne sont nullement touchés d'avoir perdu son amitié par leurs crimes! Ils sont pleins de feu pour les choses de la terre, mais insensibles et glacés pour toutes les choses de Dieu. Ils disent qu'ils aiment Dieu, et ils en imposent; car c'est un poids et un ennui pour eux que de penser à lui et de le prier, tandis qu'ils font leurs délices de s'occuper et de parler des choses de la terre : le monde est tout pour eux, et Dieu n'est rien ou presque rien.

6. *O insensés! qui vous a donc ainsi fasciné les yeux* en haine de la vérité et au profit de la vanité et du mensonge? Vous êtes comme des brebis égarées qui courent à leur perte : revenez, convertissez-vous au Seigneur, aimez-le, et vous aurez la vie. Ecoutez-moi : vous aimez les créatures parce qu'elles vous paraissent bonnes et agréables; mais le Créateur ne l'emporte-t-il pas infiniment sur elles en bonté et en beauté, et n'est-il pas souverainement juste de l'aimer par-dessus tout? Vous aimez ceux qui vous aiment et qui vous font du bien; mais c'est Dieu qui vous a faits, qui vous conserve, et qui pourvoit à tous vos besoins. Que sont, je vous prie, tous les dons de vos bienfaiteurs, près des biens infinis que vous tenez de Dieu? Rien. Aimez donc par-dessus tout le Seigneur qui vous comble de ses bienfaits. Vous aimez ceux qui vous assistent dans vos besoins; mais qui le fait avec plus de magnificence que votre Dieu? N'est-ce pas lui qui, considérant du haut du ciel les enfants des hommes, dissipe les ténèbres des uns, soulage les infirmités des autres avec une bonté admirable? n'est-ce pas lui qui, prévenant même nos demandes, a envoyé son Fils sur la terre pour nous secourir, pour nous éclairer par sa doctrine, nous guérir par sa grâce, et nous rendre la vie en mourant sur une croix? Aimez donc souverainement un Dieu qui vous a aimés jusqu'à l'excès; qui s'est fait pauvre lui-même afin de vous enrichir, et qui vous a acquis, au prix de son sang, un royaume éternel.

7. O profondeur des richesses de la bonté divine! d'où nous viennent tous les biens avec la plus admirable profusion. Non, ô mon Dieu! tout ce que le monde admire et offre de plus beau, de plus brillant, de plus aimable et de plus merveilleux, n'est rien près de vous. Séparez donc mon cœur de tout ce qui est hors de vous, pour ne l'attacher qu'à vous seul. Vous savez, mon Dieu, que je suis né avec des penchants qui vous sont opposés : l'esprit m'élève vers le ciel, et la chair m'abaisse vers la terre; ce contraste me rend à charge à moi-même. Soutenez-moi, Seigneur, et ne permettez pas que je sois asservi à la vanité; que je n'aime que vous par-dessus tout, et rien que par rapport à vous : voilà ce que vous me commandez; mais donnez-le-moi vous-même, Seigneur. Sans votre amour la vie m'est insupportable, mais avec lui la mort m'est un gain; je désire ma dissolution, afin d'être avec vous : car ce n'est que dans le ciel que je vous aimerai parfaitement.

CHAPITRE XXXV.

De l'amour du prochain.

1. Vous savez, mon fils, avec quel excès mon Père vous a aimé; il m'a envoyé dans ce monde afin que vous eussiez la vie en moi; et moi aussi je vous ai souverainement aimé, jusqu'à me sacrifier pour vous : mais c'est parce que nous vous avons aimé de la sorte, mon Père et moi, que vous devez aussi aimer vos frères.

2. Oui, mon fils, vous le devez; car je vous ai fait un commandement nouveau : c'est que vous vous aimiez les uns les autres, comme je vous ai aimé. Si vous observez mon commandement, tous reconnaîtront que vous êtes du nombre de mes disciples; et si vous ne l'observez pas, vous demeurerez dans la mort : aimez donc vos frères, et cela suffit. Alors je demeurerai en vous, et dans vous ma charité sera parfaite. Pourriez-vous en effet m'aimer, moi que vous ne voyez pas, si vous n'aimiez pas votre frère que vous voyez?

3. Vous savez, mon fils, que l'homme a été fait à l'image de Dieu : enfant de Dieu vous-même, aimez donc vos frères, qui vous retracent son image. Vous savez que vous avez été tous rachetés au prix de mon sang; or, si vous aimez le Rédempteur de tous les hommes, pourriez-vous n'aimer pas ceux qu'il a rachetés, et qui sont encore teints de son sang? Vous savez que le Saint-Esprit habite dans vos frères; si donc votre cœur soupire après la maison du Seigneur, manifestez votre amour en aimant aussi ceux qui sont devenus ses temples vivants; vous savez enfin que vous ne formez avec vos frères qu'un seul et même corps, dont le Christ est le chef : aimez donc vos frères, qui sont membres du même corps que vous.

4. Aimez vos frères, partagez leurs afflictions comme leurs joies : formez des vœux pour leur bonheur ou pour leur délivrance : aimez-les tous comme je vous ai aimé moi-même. Rappelez-vous comme j'ai vécu parmi les hommes; comme je leur ai fait du bien à tous, et faites de même.

5. Lorsque j'ai vécu parmi les hommes, je me suis attendri sur leurs misères, et j'en ai eu pitié. J'ai éclairé les aveugles, redressé les boiteux, fait entendre les sourds, guéri les malades, rassasié ceux qui avaient faim, délivré les possédés, rendu la vie aux morts, et la lumière à ceux qui étaient assis dans les ténèbres; j'ai ramené les brebis égarées, et les pécheurs à la pénitence; j'ai versé des larmes, j'ai parlé avec force, je me suis excédé de fatigues, j'ai accueilli tout le monde avec empressement et avec bonté : c'est ainsi que j'aimais.

6. L'amour m'a fait pleurer avec la veuve de Naïm, frémir avec les sœurs de Lazare, et m'a attendri sur le paralytique de la pis-

cine; c'est mon amour qui changea l'eau en vin aux noces de Cana, et qui opéra la pêche miraculeuse sur la mer de Tibériade; c'est par amour que je versai des larmes amères sur les malheurs de Jérusalem, et que j'ai institué le sacrement de mon corps pour la nourriture des hommes; c'est par amour que je donnai le baiser au traître Judas, et que je regardai Pierre au moment de sa chute; c'est par amour que je priai sur la croix pour mes propres bourreaux; enfin, c'est par amour que j'ai consommé mon sacrifice pour le salut des hommes : c'est ainsi que j'ai aimé.

7. O Jésus! qui êtes la charité même, et qui en avez toute la plénitude, que vous m'inspirez puissamment l'amour de mes frères, quand vous développez à mes yeux la fournaise de votre cœur! A Dieu ne plaise, mon bon Jésus, que je fasse jamais à aucun de mes frères ce que je ne voudrais pas qu'on me fît à moi-même, ni que je lui refuse jamais ce que je désire pour moi-même; mais j'aspire encore, Seigneur, à une plus grande perfection. Je tâcherai de faire pour le prochain ce que vous auriez fait vous-même, et de lui accorder ce que vous ne lui auriez pas refusé. Je m'appliquerai à faire du bien à tous, et je veux les aimer non en paroles, mais par les œuvres. Je prendrai une part très-active à leurs afflictions comme à leurs joies, et je les assisterai de tous mes moyens.

8. Faites ainsi, mon fils, et vous serez de mes amis; mais défiez-vous des ruses et des illusions de l'amour-propre, il paralyse d'ordinaire la charité dans plusieurs. Aimez, dit-il, mais seulement ceux qui vous aiment; et moi, je vous dis qu'en n'aimant que ceux qui vous aiment, vous n'êtes pas meilleur qu'un païen. Aimez tous les hommes, même ceux qui vous haïssent; et, souvenez-vous que je vous ai réconcilié avec mon Père dans le temps même que vous étiez mon ennemi. Faites, dit l'amour-propre, faites du bien à ceux de qui vous pouvez en attendre; et moi, je vous dis : Faites du bien à tous généreusement et sans espoir de retour. Pour moi, j'ai nourri et élevé des enfants, et ils m'ont méprisé. Si donc celui à qui vous aurez fait du bien vient à vous manquer dans la suite, n'ayez pas regret pour cela de l'avoir obligé; c'est à cause de moi que vous l'avez fait, je l'ai vu, et je vous le rendrai avec usure. Enfin, l'amour-propre dit : Cet ennemi est obstiné, cessez de lui faire du bien; car vous ne surmonterez pas son obstination à vous nuire. Et moi, je vous dis : *Si votre ennemi a faim, donnez-lui à manger; s'il a soif, donnez-lui à boire;* et faites-lui du bien, non pas sept fois, mais septante fois sept fois. Surmontez ainsi le mal par le bien, et vous imiterez mon Père céleste *qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants.*

CHAPITRE XXXVI.

De la nécessité de la prière.

1 Mon fils, vous êtes pauvre et malade, et si je ne viens à votre secours, vous périrez infailliblement; c'est donc parce que vous avez besoin de moi, que je vous ai dit : *Demandez et vous recevrez; cherchez et vous trouverez; frappez et l'on vous ouvrira.* Quel est le roi de la terre qui tienne un pareil langage à ses sujets? Oh! si un prince bon, riche et puissant vous disait : Venez, mon ami, j'ai de l'or en abondance; je dispense à mon gré les honneurs et les plaisirs : demandez seulement, et je vous comblerai de richesses; je vous donnerai la seconde place dans mon royaume; vous habiterez mon palais, et vous y vivrez au milieu de toutes les jouissances : sans doute que vous accourriez avec empressement et avec joie : Prince, lui diriez-vous, qu'il me soit fait selon votre parole; me voici prêt à recevoir les richesses, les honneurs et les plaisirs que vous dispensez avec tant de générosité. Et encore, si vous étiez frappé de quelque maladie grave, et que vous vinssiez à découvrir un médecin sage et habile, qui se chargeât de guérir tous ceux qui l'en prient, vous l'iriez trouver sans doute, et vous le conjureriez de vous rendre la santé.

2. Auriez-vous donc moins de confiance dans mes paroles que dans celles d'un homme, quels que soient d'ailleurs sa bonté, son pouvoir et son habileté? Non assurément, répondriez-vous, quoique dans le vrai vous fassiez le contraire. Ecoutez-moi, mon fils, et raisonnons : ne vous ai-je pas dit : En vérité, en vérité, *tout ce que vous demanderez* dans la prière de la foi, *vous l'obtiendrez;* oui, *demandez et vous recevrez?* Vous connaissez ma promesse, et cependant vous êtes sans activité et sans goût pour la prière; elle vous est à charge, et vous n'y recourez que lorsque la nécessité ou le précepte vous y oblige; et quand vous faites une prière d'obligation, l'ennui vous gagne, vous la précipitez, et il vous tarde d'en voir la fin. Où est donc votre foi, mon fils? où est donc votre confiance en moi, et le désir des biens que je vous offre? Regardez les pauvres : voyez comme ils demandent, comme ils supplient, comme ils obsèdent par leurs importunités : voilà votre condamnation; ils ne demandent pourtant avec tant d'instance qu'un misérable denier, et encore ne sont-ils pas sûrs de l'obtenir. Et vous qui demandez les plus grands biens, vous le faites avec un ennui, une lâcheté et une tiédeur inconcevables, quoique vous sachiez bien néanmoins, qu'en les demandant comme il faut, vous soyez sûr de les obtenir. D'où vient cela, mon fils? C'est que vous n'estimez pas les biens célestes ce qu'ils valent; c'est que vous n'avez de goût que pour les biens de la terre. Rougissez, mon fils, d'une pareille conduite aux yeux de la raison et de la foi. Quoi donc! les enfants de ténèbres seront-ils plus prudents que les enfants de lumière? Avec quelle ardeur ils courent après la vanité, après les biens frivoles de la terre! Instruisez-vous à leur exemple, mon fils, et rougissez de faire moins de cas des biens

solides de la grâce et de la gloire, qu'ils n'en font de la vanité ; rougissez de les demander si mollement, quelque assuré que vous soyez du succès de vos prières, tandis qu'ils poursuivent avec tant de chaleur ce qu'ils ne sont pourtant pas sûrs d'obtenir ; rougissez enfin de les voir rechercher avec tant de constance et de sollicitude des biens périssables, tandis que vous demandez si lâchement ceux qui sont solides et éternels.

3. Si cette humiliante considération n'est pas capable de réveiller votre goût pour la prière, soyez du moins sensible à la voix puissante de votre Dieu. Je suis le Seigneur votre Dieu, et vous êtes ma créature ; *vous adorerez votre Dieu, et vous ne servirez que lui ; vous l'aimerez de tout votre cœur, de toute votre âme et de toutes vos forces.* Vous devez donc le prier sans cesse et ne jamais vous lasser ; car sans la prière vous ne pouvez adorer le Seigneur, ni le servir, ni l'aimer. Il n'y a point de nation, tant barbare soit-elle, qui ne sache que sans la prière il est impossible d'adorer Dieu. *Passez aux îles de Céthim*, et vous vous en convaincrez par vous-même : allez dans les pays qui sont encore ensevelis dans les ténèbres de l'idolâtrie, et vous y apprendrez qu'on n'adore et qu'on ne fléchit le Dieu de l'univers que par la prière. Partout vous verrez des temples, des jours et des heures assignés à la prière. Et vous, mon fils, qui avez le bonheur de connaître le vrai Dieu, d'être du nombre de ses enfants, qui avez été racheté au prix de son sang, et qui êtes couvert de ses bienfaits, vous l'honoreriez moins que d'aveugles païens ; et pendant qu'ils prient, vous resteriez dans l'inaction ? Et vous ne daigneriez pas même, ni le matin ni le soir, élever votre cœur vers lui pour le prier, le bénir, le remercier et lui demander le pardon ? O ingrat ! et le plus ingrat des hommes ! vous jouissez de la lumière du soleil, et vous refusez d'adorer celui qui l'a fait et qui règle son lever tous les jours ? O imprudent ! qui vous confiez aux ténèbres de la nuit sans vous mettre en peine d'apaiser celui qui peut convertir pour vous ces ténèbres de la nuit en des ténèbres éternelles ! O insensé ! qui, avec tant de besoins, ne pensez pas à élever les yeux vers les montagnes d'où peut vous venir tant de secours !

4. Rentrez en vous-même, mon fils : qu'êtes-vous ? Un misérable homme, né d'une femme, dont la vie si courte est remplie de misères ; enchaîné à toutes sortes de maux, et incapable d'aucun bien, souillé peut-être d'une infinité de crimes, qui le rendent digne de l'enfer, s'il venait à mourir ; environné de tant de faiblesses et de dangers, vous ne criez pas, vous ne gémissez pas dans la prière ; vous vous endormez dans une insouciance stupide. Réveillez-vous de ce funeste sommeil ; ouvrez les yeux, et considérez votre faiblesse, votre misère, vos péchés et tous les périls qui vous environnent ; et justement effrayé, apprenez à invoquer le Seigneur, afin qu'il vienne incessamment à votre secours. Vous savez bien que vous ne pouvez rien sans lui, et que vous pouvez tout en celui qui vous fortifie : apprenez à pleurer vos péchés à ses pieds, et conjurez-le de ne pas entrer en jugement avec vous ; conjurez-le d'oublier vos iniquités si nombreuses : il est riche en bonté et en miséricorde. Apprenez à prier sans cesse, parce que vos misères et vos dangers sont sans interruption ; parce que vous ne devez pas être sans crainte, même pour les péchés pardonnés.

5. Mais si vos misères sont grandes, vous avez aussi un puissant remède dans la prière ; car telle est l'efficace de la prière, qu'elle peut triompher de la colère de Dieu et désarmer son bras tout-puissant ; et si vous en doutez, rappelez-vous l'exemple de Moïse qui, par la force de la prière, arrêta la fureur du Seigneur prête à éclater sur son peuple ; rappelez-vous l'exemple d'Aaron et de tant d'autres qui forcèrent l'indulgence du Seigneur par leurs prières, et vous puiserez la plus ferme confiance dans l'efficace de la prière. Certes, mon fils, si les hommes les plus pervers, si des juges d'iniquité ne peuvent résister à l'importunité des suppliants, combien plus votre Père céleste se montrera-t-il favorable à la prière de ses serviteurs, et leur accordera-t-il les biens qu'ils demandent ?

6. O hommes ! que vous seriez donc inexcusables, si vous veniez à périr ! Puisque la grâce, dont vous avez besoin pour rompre vos plus mauvaises habitudes, et surmonter vos passions les plus violentes, n'est jamais refusée à la prière, priez donc, et priez sans cesse. Etes-vous mauvais ? priez, et vous deviendrez bon. Etes-vous juste ? priez encore, afin de persévérer dans la justice. Oui, mon fils, en persévérant dans la prière, vous vous sanctifierez et vous obtiendrez le salut. Souvenez-vous-en, mon fils, et la prière fera vos délices.

CHAPITRE XXXVII.

De la manière de prier.

1. Combien de temps, dites-vous, mon fils, dois-je gémir et crier dans la prière, pour être exaucé ? Je demande et je ne reçois rien : votre parole serait-elle donc vaine ? Car vous l'avez dit même avec serment : En vérité, en vérité, tout ce que vous demanderez dans la prière de la foi, vous sera accordé.

2. Oui, mon fils, cette parole est sortie de ma bouche, et je l'accomplirai très-certainement, si toutefois vous priez comme il faut. Vous demandez, mon fils, et vous ne recevez rien, parce que vous demandez mal. Oui, vous demandez mal ; car vous demandez parfois sans cesser d'être mauvais ; vous demandez souvent de mauvaises choses, et le plus souvent vous priez mal. Comment, après cela, pourrais-je vous exaucer ? Ecoutez, mon fils, et comprenez-moi bien : vous-même, quelque bon et généreux que vous soyez, si votre plus grand ennemi

venait à vous plein de colère et de fureur vous demander des choses que vous n'accorderiez qu'à des amis, que lui répondriez-vous ? Méchant, pervers, lui diriez-vous sans doute, cessez de me haïr et de me persécuter; et par une sincère réconciliation, montrez-vous d'abord digne de mon amitié; venez ensuite, et je ferai droit à votre demande. Par ce trait de justice jugez-vous vous-même : quand vous avez commis quelque péché mortel, quand vous persévérez dans l'habitude et dans l'affection de ce péché, vous-êtes mon ennemi; et mon ennemi le plus odieux, car l'impie m'est en horreur avec son impiété. Lors donc que, sans une conversion préalable, vous venez me demander des grâces que je ne donne qu'à des amis, vous êtes étonné que je vous refuse ? Vos péchés ont élevé un mur de séparation entre vous et moi, et formé un nuage qui intercepte vos prières. Voulez-vous donc être exaucé ? détestez votre péché, quittez vos mauvaises habitudes, cessez de me faire la guerre; pleurez, gémissez, formez de meilleurs desseins. Alors venez et dites-moi : Mon père, mon père; et vous vous en retournez plein de joie, disant avec David : *Le Seigneur a eu pitié de moi; il m'a exaucé; il est devenu mon protecteur et mon appui.* Mais, dites-vous, n'y a-t-il donc que le juste qui soit exaucé ? Mon fils, désabusez-vous : il était pécheur sans doute ce publicain de l'Evangile qui disait, en se frappant la poitrine : *Seigneur soyez moi propice.* Il fut pourtant exaucé; car il s'en retourna justifié dans sa maison. Oui, il était pécheur; mais faites-y bien attention, humilié et contrit au fond du cœur, il aspirait à une meilleure vie. Etes-vous dans le péché comme lui ? priez dans le même esprit, et vous obtiendrez la même justification.

3. Faites encore attention à ce que vous voulez demander au Seigneur; car le plus souvent je ne vous exauce pas, parce que ce que vous demandez est mauvais, et que c'est par bonté que je vous refuse ce que je n'aurais pu vous accorder que dans ma colère; si je suis votre Père, pourrais-je vous accorder un serpent ou un scorpion ? Ce n'est pas là aussi, dites-vous, ce que je demande ! Quoi donc, mon fils, n'en est-il pas ainsi toutes les fois que vous ne me demandez avec tant d'instance que des biens temporels ? Vous demandiez les richesses, et je savais qu'en vous les accordant, vous auriez fait comme le prodigue qui, ayant obtenu de son père la portion de son héritage, s'en alla dans un pays étranger pour y vivre au gré de ses passions. Vous demandiez les honneurs de la terre, et je prévoyais qu'en vous les accordant, ils causeraient à votre cœur une enflure d'orgueil qui vous serait funeste; vous demandiez la santé, et je prévoyais qu'en vous garantissant de toute infirmité, vous auriez bientôt perdu toute crainte de Dieu, et oublié vos fins dernières. Vous voyez donc qu'en demandant toutes ces choses, c'était demander véritablement un serpent ou un scorpion. Elle vous était nécessaire, mon fils, cette précieuse médiocrité dans laquelle vous viviez; cette pauvreté, cette humiliation, cette maladie, dont je n'ai pas jugé à propos de vous délivrer, ô mon fils ! Si vous m'aviez demandé avant tout le royaume de Dieu et sa justice, je vous les aurais accordés, et par surcroît tout ce qui pouvait vous être nécessaire.

4. Cependant, dites-vous, il n'est pas défendu de demander aussi les biens temporels. Non, mon fils; mais il faut demander avant tout les choses célestes : les choses de la terre ne doivent venir qu'après. Mais il faut consulter la volonté du Père qui est dans le ciel; car il sait mieux ce qui vous convient que vous-même, et sa sollicitude surpasse toutes les vôtres. Vous voyez à présent ce qu'il vous faut demander; en vous y bornant vous serez exaucé, pourvu que vous demandiez avec foi.

5. Vous connaissez, mon fils, les reproches que je faisais autrefois à mes disciples : *Jusqu'ici*, leur disais-je, *vous n'avez rien demandé*. Ne pourrais-je pas vous dire aussi : Jusqu'à présent vous n'avez rien mandé, mal prié ? N'avez-vous pas fait le plus souvent comme ceux qui prient de bouche et jamais de cœur ? qui même sans contenance et avec des yeux distraits, prononcent rapidement quelques formules de prières, l'esprit occupé de tout autre chose, causant, riant, nourrissant en eux-mêmes des pensées criminelles, promenant peut-être leurs regards sur des idoles de l'indécence et de la vanité, au grand scandale de mon peuple ? Dites-moi, mon fils, est-ce là prier ? n'est-ce pas m'insulter ? Si vous vous comportiez ainsi à l'égard d'un roi de la terre, pensez-vous qu'il vous exaucerait ? Sans doute qu'il punirait sur-le-champ vos outrages, et vous chasserait honteusement de sa présence : et vous osez parler ainsi au Seigneur votre Dieu, vous qui n'êtes que cendre et poussière ! Votre prière est un crime, et vous êtes surpris de ne pas être exaucé ! Gardez-vous bien de prier jamais de la sorte, si vous voulez que je ne détourne pas les yeux de dessus vous; ni que, poussé par le zèle qui me dévore pour la sainteté de ma maison, je ne vous repousse pas dans ma juste colère. Rappelez-vous comment, le fouet à la main, je chassai autrefois les profanateurs de mon temple : pourrais-je épargner les pécheurs qui viendront m'y outrager ? Malheur à ceux qui profaneraient ainsi la maison de la prière ! Lors donc que vous voudrez prier, recueillez votre esprit, votre cœur et tous vos sens; prosternez vos prières devant la sainte majesté de Dieu, aux pieds du meilleur des pères : c'est le moyen d'être exaucé.

6. O mon fils ! si vous méconnaissiez encore la véritable manière de prier, écoutez la Chananéenne qui vint à moi des confins de Tyr et de Sidon. Elle criait après moi dans la violence de ses désirs; que le désir, mon fils, soit donc l'âme de votre prière. *Fils de David*, s'écriait-elle, *ayez pitié de*

moi, parce ma fille est horriblement tourmentée du démon. Voyez comme elle confesse ma puissance; comme elle se confie en ma bonté; comme elle demande pour toute grâce la délivrance de sa fille. Priez de même avec une foi vive, avec une confiance ferme: demandez avant tout les grâces nécessaires à votre salut: la conversion, la délivrance du mal, et la victoire dans les tentations. J'avais beau garder le silence à l'égard de cette femme, elle n'en redoublait pas moins ses cris. Persévérez ainsi dans la prière, lorsque vous n'obtenez pas d'abord ce que vous demandez; car il est écrit: Demandez, cherchez, frappez, priez sans interruption. Il est vrai que je traitai cette femme de chienne, malgré sa persévérance; mais elle, se mettant encore au-dessous, se comparait aux petits chiens qui ne sont bons qu'à ramasser les miettes qui tombent de la table de leur maître. Priez aussi vous-même avec une pareille humilité, car il est écrit: *L'humble prière traverse les nuages.* Enfin, mon fils, si vous priez comme la Chananéenne, le Seigneur vous dira comme à elle: O mon fils, *votre foi est grande, qu'il vous soit fait selon votre désir;* et vous comprendrez alors que celui qui demande ainsi reçoit; que celui qui cherche ainsi trouve, et qu'on ouvre à celui qui frappe de la sorte.

CHAPITRE XXXVIII.

De l'Oraison Dominicale.

1. Si quelque grand roi de la terre daignait vous admettre en sa présence et vous permettre de lui demander tout ce que vous voudriez; et si, parce que vous êtes un enfant qui ne sait pas s'exprimer, son propre fils venait vous dire dans sa sagesse: Mon ami, je sais que mon père est bien disposé à votre égard, et qu'il vous accorde la faveur de paraître en sa présence pour lui demander tous les biens que vous désirez; me voici pour vous indiquer les choses que vous devez demander avant tout, comme les plus utiles et les plus nécessaires, et même pour vous suggérer les paroles dont vous devez vous servir, afin de n'être pas refusé; car je connais parfaitement mon père, et je sais par quelles expressions on peut le toucher et tout obtenir de sa bonté.

2. Dans ce cas, mon fils, avec quelle attention vous écouteriez ce bon prince! avec quel soin vous graveriez dans votre mémoire, et les biens que vous avez à demander au roi, et les paroles qu'il vous aurait suggérées pour les obtenir plus efficacement! Vous croiriez avoir le plus grand trésor, et vous soupireriez avec la plus vive ardeur après le jour où vous devriez être admis en sa présence.

3. Livrez-vous, mon fils, à une joie bien plus grande encore; car ce n'est pas un roi de la terre, mais le Dieu même du ciel, qui est prêt à vous recevoir en sa présence, pour lui demander tout ce dont vous avez besoin; et parce que vous êtes naturellement aveugle et sans discernement pour les choses de Dieu, et que vous ne savez ni ce que vous devez demander, ni la manière de le demander, le Fils de Dieu lui-même vous a appris ce que vous devez demander avant tout, et vous a tracé la formule de prière, la requête que vous devez présenter au Père, pour assurer le succès de vos demandes. Et voici l'admirable prière que vous a enseignée Jésus-Christ le Fils de Dieu, la Sagesse éternelle, lorsqu'il a dit: Voici comme vous prierez: *Notre Père, qui êtes aux cieux,* etc.

4. Avec quelle foi, mon fils, avec quelle piété, quelle affection, quelle confiance, vous devez prononcer cette sainte prière! Car vous êtes bien assuré que vous ne pouvez demander rien de plus agréable, ni de plus parfait, ni de plus salutaire que ce qu'elle contient; vous êtes bien assuré que vous ne pouvez adresser à Dieu une prière qui lui plaise davantage que celle que vous tenez de son Fils bien-aimé; vous êtes bien assuré que toutes les fois que vous la prononcerez, le Père céleste entend Jésus lui-même parler par votre bouche. Heureux mille fois le Chrétien qui, la prière de Jésus à la bouche, peut avoir le plus facile accès auprès du Père! Heureuse l'âme qui peut faire monter jusqu'au trône de Dieu les paroles mêmes de Jésus comme le plus pur encens! Heureuse la langue qui peut articuler les paroles de Jésus même!

5. Que cette divine prière, mon fils, soit donc mille fois plus précieuse à vos yeux que l'or et la topaze! Avec elle demandez et vous recevrez; avec elle cherchez et vous trouverez; avec elle frappez et l'on vous ouvrira; avec elle et par elle louez, bénissez Dieu, rendez-lui grâces, demandez-lui pardon: et vous rendrez gloire à Dieu; et vous vous procurerez la paix à vous-même. Mais souvenez-vous, mon fils, qu'il est écrit: *Maudit est celui qui fait l'œuvre de Dieu négligemment.* Sera-t-il donc béni celui qui récite la prière du Seigneur avec froideur, par manière d'acquit, avec précipitation, du bout des lèvres et sans piété? Il ne peut recueillir que la malédiction. Craignez-la, mon fils, pour vous-même; et appliquez-vous à réciter désormais cette divine prière avec les plus grands sentiments de religion; car il y en a beaucoup dont la prière devient un péché. Ne soyez pas de ce nombre vous-même; mais toutes les fois que vous redirez la prière du Seigneur, ayez soin de la dire d'esprit et de cœur comme il l'a ordonné.

CHAPITRE XXXIX.

Du très-saint sacrifice de la messe.

1. Livrez-vous à la joie et à l'action de grâces, vous tous qui êtes du nombre de mes élus; parce qu'à la place des agneaux et des taureaux, il vous est donné d'offrir à Dieu, par le ministère des prêtres, un sacrifice tout divin, un Dieu même fait homme. Ce n'est pas une fois tous les ans que ce grand Pontife entre en son sanctuaire; ce

n'est plus dans le seul temple de Jérusalem, mais dans tous les lieux de la terre qu'il offre à mon nom son auguste sacrifice. Plus efficace que celui d'Abel, il honore Dieu et le glorifie par une adoration parfaite; infiniment supérieur aux saintes ardeurs des chérubins et des séraphins, il offre au Père céleste des actions de grâces qui égalent ses bienfaits; bien plus efficace que tous les anciens holocaustes, il rend Dieu favorable et propice, et en obtient le pardon de tous les péchés; infiniment plus parfait que les vœux et les prières de tous les justes, il traverse les nuages, pénètre jusque dans les cieux, et en fait descendre sur la terre les grâces les plus abondantes.

2. Telle est l'efficace et la vertu de ce divin sacrifice que j'instituai dans la dernière cène, avec ordre de la renouveler en mémoire de moi. Faites-le donc, mes enfants; rassemblez-vous, et venez avec empressement célébrer cette pâque avec moi. Venez et rendez au Seigneur tous vos vœux dans ce divin sacrifice : il est votre Créateur, votre Seigneur; venez lui présenter les hommages de votre cœur. Il est votre Dieu, votre Sauveur; venez lui offrir le tribut de votre rédemption. Il est votre juge; venez l'apaiser et vous le rendre propice pour vos péchés. Il est votre pasteur; venez pour écouter sa voix, et l'honorer par votre docilité à le suivre. Il est le Roi des rois, qui dispense tous les biens; il est le souverain médecin, qui guérit toutes les maladies, et rend la vie aux morts; accourez auprès de lui, vous tous qui êtes dans l'affliction et dans la peine, et il vous consolera. Accourez avec une sainte ardeur : par ce divin sacrifice, il confère la grâce, et rend à l'âme la vertu et la beauté que le péché lui avait fait perdre : vos corps eux-mêmes y puiseront de nouvelles forces, si le Père céleste les juge nécessaires à votre salut.

3. Oh! qu'il est déplorable de voir tous les jours une foule de Chrétiens tièdes et lâches, qui sont sans ardeur et sans goût pour l'auguste sacrifice de la messe, source féconde de toutes les grâces; qui se montrent si indifférents pour ce grand mystère qui procure au ciel tant de joie, et à la terre sa propre conservation! O funeste endurcissement du cœur humain, qui rend insensible à cet ineffable sacrifice, par la facilité même qu'on a d'y assister! On l'offre tous les jours, et le plus grand nombre n'y pense pas; on l'offre à toutes les heures du jour, et le Christ s'y rend présent pour le bonheur des hommes; et cependant qu'il en est, parmi les Chrétiens, qui ne feraient pas un pas pour aller à Jésus-Christ qui s'immole pour eux! Ils trouvent du temps pour leurs affaires temporelles, et ils n'en trouvent point, pas même une demi-heure, pour honorer un Dieu si prodigue de lui-même. Oh! mon fils, si ce divin sacrifice n'était offert que par un seul prêtre, et dans un seul endroit de la terre, il n'est personne au monde qui ne voulût y assister au moins une fois! Aujourd'hui il est offert par une infinité de prêtres, et dans une infinité d'endroits, pour manifester en tous lieux la bonté infinie et l'amour prodigieux d'un Dieu envers les hommes; et les hommes n'y répondent que par la plus criminelle indifférence! Fut-il jamais d'ingratitude plus monstrueuse?

4. Enfants de Dieu, rougissez de mépriser ainsi sa bonté infinie et ses inestimables bienfaits; empressez-vous d'assister tous les jours, s'il est possible, à la célébration de ses divins mystères, et d'offrir à Dieu, par les mains du prêtre, la plus pure et la plus sainte des victimes. Accourez-y avec l'ardeur la plus religieuse, et, plein de foi à la présence réelle de Jésus-Christ sous les apparences du pain et du vin, humiliez-vous aux pieds du saint autel où il s'immole pour vous; et considérant des yeux de l'esprit celui qui fait le bonheur des saints dans le ciel, et qui fera le vôtre un jour, adorez-le avec un cœur attendri par la piété; bénissez-le par les effusions les plus brûlantes de votre amour. Demandez-lui tout ce qui vous est nécessaire avec la plus grande confiance; vous savez qu'il a tout promis : assistez-y tous les jours, offrez-lui vos prières tous les jours, parce que tous les jours vos besoins sont sans nombre.

CHAPITRE XL.

De la bienheureuse Vierge Marie, mere de Dieu.

1. Vous savez, mon fils, que quand mon Père m'envoya sur la terre dans la plénitude des temps, et qu'il voulut que je prisse naissance dans une femme, et que je m'assujettisse à la loi, pour racheter ceux qui étaient sous la loi, il me choisit pour mère la plus parfaite, la plus sainte et la plus pure des vierges; et pour la rendre digne d'un si grand honneur, sa grâce l'avait prévenue même avant sa conception et sa naissance, en la préservant du péché originel, qui est commun à tous les enfants d'Adam. Après sa conception et sa naissance, il en fit un vase infiniment précieux, qu'il remplit de ses grâces et de son esprit; et enfin, lorsqu'elle quitta la terre, il l'éleva dans le ciel au plus haut point de gloire et de grandeur où puisse jamais parvenir une simple créature, et la plaça au-dessus de tous les anges et de tous les saints, et la proclama reine du ciel. Que vous en semble, mon fils? n'est-il pas juste que celle que Dieu a le plus glorifiée dans le ciel, soit aussi la première honorée après lui sur la terre? Oui, sans doute; voyez donc quels sentiments de vénération, de respect et d'amour, vous devez avoir pour Marie, ma mère.

2. Il est écrit : Comme la gloire du père rejaillit sur son fils, son deshonneur fait aussi son opprobre. C'est par ce principe, mon fils, que vous devez comprendre qu'honorer ou mépriser Marie, c'est m'ho-

norer ou me mépriser moi-même qui suis son propre Fils. Parce qu'il est écrit encore : *Tout ce que vous aurez fait au dernier des miens, je le tiendrai comme fait à moi-même*, vous devez concevoir combien vous me glorifierez, en honorant celle que mon Père a le plus glorifiée entre toutes les créatures; et de quelle impiété vous vous rendriez coupable envers moi, si vous manquiez de vénération pour elle. Certes, mon fils, si au jour du jugement je dois combler de bénédictions les bienfaiteurs des pauvres, quelles louanges ne recevront pas alors les vrais serviteurs de ma mère? Et si la malédiction est réservée aux cœurs durs et inhumains, à quelle condamnation ne doivent donc pas s'attendre alors ceux qui auront attaqué ma mère par leurs blasphèmes?

3. Il n'y a donc rien de plus raisonnable, mon fils, que le culte de vénération qu'on s'empresse de rendre à Marie. Parcourez le ciel, considérez la réunion de tous les saints, les chœurs des anges, le collége des apôtres, et l'armée des martyrs, et vous verrez que Marie les surpasse tous en mérite et en sainteté; vous verrez que parmi la troupe innombrable des enfants de Dieu, Marie est la seule qui ait été jugée digne de devenir la mère de son Dieu. Vous verrez que les uns se sont signalés par le zèle le plus ardent, les autres par leur courageuse fermeté; ceux-ci par la plus inviolable pureté, ceux-là par les austérités de la pénitence; et que Marie est la seule qui ait réuni éminemment toutes les vertus. N'est-il pas juste encore qu'un fils honore sincèrement sa mère? Or vous savez que Marie, ma mère, est aussi la vôtre; je vous l'ai expressément donnée, quand je vous ai dit dans la personne de saint Jean : *Voilà votre mère*, voilà la mère de tous les enfants de Dieu. Quoi de plus juste que d'observer ce que l'Eglise vous ordonne? Vous savez bien qu'en lui obéissant vous ne pouvez tomber dans l'erreur; or vous savez combien elle désire que Marie soit spécialement honorée. Voyez en effet combien de fêtes elle a établies en son honneur; que de saintes sociétés elle a mises sous sa protection; que de temples elle a dédiés à sa gloire; que d'autels elle a consacrés à son culte; et combien de fois chaque jour elle invite les fidèles à publier ses louanges. Refuser d'écouter l'Eglise, c'est se mettre au rang des païens et des publicains. Est-il rien de plus raisonnable que d'honorer d'un culte spécial celle dont Dieu lui-même a signalé le culte par tant de miracles? Qui ne connaît cette foule de prodiges qu'il a opérés et qu'il opère tous les jours par elle? Rendre à la terre stérile sa fécondité, le calme à la mer agitée par les tempêtes, arrêter les fléaux de la peste et de la guerre, mettre fin aux hérésies, accorder la paix et la stabilité aux empires : voilà ce que tout l'univers voit et admire. Peut-on assez honorer sur la terre celle que le ciel honore ainsi avec tant d'éclat? Est-il rien de plus avantageux que d'honorer constamment celle que tout l'univers reconnaît pour une mère de miséricorde, pour l'appui des Chrétiens, le refuge des pécheurs, le salut des malades, et la consolatrice des affligés? Telle est sa bonté, mon fils, qu'il est inouï qu'aucun de ceux qui y ont eu recours en ait jamais été abandonné; sa protection est si puissante, qu'après avoir écrasé la tête du serpent infernal, elle peut soustraire, et soustrait en effet à sa fureur tous ceux qui l'implorent, et qu'un vrai serviteur de Marie ne saurait jamais périr sous ses auspices. Tel est le glorieux témoignage que rend à Marie l'Eglise, qui est la colonne de la vérité. Enfin est-il rien de plus raisonnable et de plus sage que de suivre l'exemple d'une multitude innombrable de saints? Qui ne sait combien ils furent dévoués à Marie dans tous les siècles? A remonter jusqu'à Jean, mon disciple favori, vous trouverez, de siècle en siècle, que Marie fut toujours honorée dans toutes les tribus et dans toutes les langues. Imitez-les, mon fils, et comme eux vous assurerez votre salut sous la protection de Marie.

4. Frappé de ces motifs et de ces exemples, je veux honorer Marie tous les jours de ma vie jusqu'à mon dernier soupir; dès aujourd'hui, Seigneur, je me consacre tout entier à son culte. Seulement indiquez-moi la manière de l'honorer qui est la plus conforme à vos intentions et à votre esprit.

5. Ecoutez, mon fils : *Vous n'adorerez que le Seigneur votre Dieu;* à lui seul appartient le culte d'adoration proprement dit. Vous ne pouvez donc rendre à Marie, quoique la plus parfaite des créatures, une gloire qui n'est due qu'à Dieu; mais en rendant à Dieu ce qui est à Dieu, il n'est rien aussi que vous deviez plus honorer, plus estimer, plus chérir que ma mère; j'ai placé son trône au-dessus de toute la cour céleste, et je veux que tous admirent sa gloire, publient ses louanges et révèrent sa puissance. Faites-le donc vous-même, mon fils, et appliquez-vous à étendre son culte sur la terre, et à lui former de véritables serviteurs par vos exhortations et vos exemples. O mon fils! vous n'avez pas encore été admis à contempler sa gloire; mais en soupirant après ce bonheur, révérez-la dans ses images, qui la retracent à vos yeux, par de saints désirs et par les vœux les plus ardents; et puisque vous savez qu'elle connaît vos misères et vos besoins, et qu'elle a aussi la volonté et le pouvoir de vous assister, je voudrais que vous recourussiez au trône de sa protection avec la plus grande confiance, puisque vous savez, par votre propre expérience, combien de grâces elle vous ménage du haut du ciel; je voudrais aussi que vous fussiez plein de reconnaissance pour ses bienfaits; que vous lui demandassiez tous les jours avec instance des faveurs nouvelles, et que vous ne cessassiez jamais de recourir à elle dans tous vos dangers; mais

je voudrais par-dessus tout que vous ne perdissiez pas de vue ses admirables exemples et ses grandes vertus, afin de vous animer à les retracer dans vos mœurs. C'est à quoi je vous reconnaîtrai pour un fidèle serviteur de Marie; heureux mille fois celui qui l'honore par l'imitation de ses vertus!

6. Un grand serviteur de Marie avouait qu'il ne connaissait pas de louanges dignes de celle que le ciel ne saurait contenir. Pour vous, mon fils, exercez-vous à la plus tendre dévotion envers elle; ornez votre maison de ses images qui vous rappellent sans cesse ses mystères et son culte; entrez dans les saintes confréries que la piété a formées en son honneur, et remplissez-en les devoirs avec fidélité; adressez-lui tous les jours quelques prières ferventes. Célébrez ses fêtes avec la plus grande dévotion; visitez avec zèle les lieux qu'elle a favorisés d'une manière plus spéciale, et portez-y le tribut de vos prières et de vos vœux; associez-la dans toutes les bonnes œuvres que vous entreprendrez pour ma gloire. C'est ainsi que vous honorerez dignement celle que je ne cesse d'honorer moi-même; vous assurerez ainsi votre salut sous sa protection et par ses bienfaits

CHAPITRE XLI.

Du péché mortel.

1. Mon fils, fuyez le péché comme le serpent. Les enfants du siècle redoutent la peste, la famine et la guerre, et ils regardent comme bien malheureux ceux qui en sont frappés; ils sont, en effet, bien à plaindre et bien dignes de compassion. Eh bien! mon fils, craignez encore plus le péché. Malheur aux pécheurs! ils sont mille fois plus à plaindre que ceux qui sont dans la dernière misère.

2. Mon fils, ne dites pas : Plusieurs ont péché, et que leur en est-il arrivé de fâcheux? Il est vrai que dans ma longue patience je diffère souvent la punition des pécheurs, et que je suspens contre eux mes vengeances temporelles. Mais ne savez-vous pas que je les abîmerai quelque jour au fond des enfers? Comparez un moment l'éternité avec le temps, et vous comprendrez tout le mal du péché, et combien il est au-dessus de toutes les misères de la vie.

3. Que sont en effet la peste, la famine, la guerre, et tous les autres maux de la vie, que le mal des hommes? Mais qu'est-ce que le péché? Ecoutez, mon fils, et frémissez : c'est le mal de Dieu même, et dont il est souverainement offensé. Connaissez-en les horreurs.

4. Vous savez que je suis le seul vrai Dieu, le seul Seigneur de l'homme, et que je tiens son sort dans mes mains. Je suis son souverain, son roi, et il est mon sujet et mon serviteur. Je lui ai donné mes ordres, il doit les observer. Mais par le péché, il méprise mes ordres, et se joue de ma défense. Quand il s'élève contre moi, c'est comme s'il disait: Vous commandez, mais je ne veux pas obéir; vous défendez, mais il me plaît de faire le contraire. Vous êtes mon roi, il est vrai, mais je ne veux pas vous servir : tout mon plaisir est de me livrer à l'orgueil, à la luxure, à la cupidité et à tous les autres vices que vous défendez et que vous avez en horreur.

5. Cependant, ô hommes! vous savez qu'en perdant l'innocence vous perdez le ciel, votre âme et Dieu; vous choisissez le démon pour maître et vous devenez son esclave. Je le sais, répond-il, et malgré cela, je veux me livrer au péché. Voyez, mon fils, comme ce misérable préfère l'iniquité à la justice, et le service du démon à celui de son Dieu.

6. Mais, encore une fois, je suis votre Créateur, et c'est moi qui vous ai fait; c'est moi qui ai formé votre âme avec toutes ses facultés, et votre corps avec tous ses sens. Je vous ai comblé de toutes sortes de biens; et tout ce que vous avez, vous le tenez de ma bonté. Oui, je le sais, dit-il, et j'en conviens; mais l'excès de vos bienfaits ne m'arrête pas, je veux absolument m'abandonner au péché. *O cieux! soyez dans l'étonnement* à la vue d'une telle perversité!

7. Mais néanmoins ayez quelques égards pour mon Fils unique, l'objet de mes complaisances. Vous savez que ceux qui pèchent mortellement, renouvellent ses humiliations et le crucifient de nouveau. Vous déterminerez-vous donc à renouveler sa passion, à le couvrir de crachats, à le déchirer par la flagellation, à le couronner d'épines, à le clouer sur une croix et à l'y faire mourir de nouveau? Oui, je sais tout cela comme Chrétien; mais je n'en suis pas moins résolu de m'abandonner au péché. O portes du ciel! qui vous ouvrîtes pour recevoir ce même Jésus que les Juifs avaient immolé, soyez dans la plus extrême désolation, parce que d'indignes pécheurs osent encore l'attaquer jusque dans le sein de sa gloire!

8. O hommes! jugez de l'énormité de votre péché par la grandeur du Dieu qu'il offense! Or Dieu est infini dans ses perfections, votre péché l'est donc aussi. Quand même le ciel, la terre, tout l'univers se confondraient en larmes, ils ne pourraient jamais pleurer assez une telle iniquité; quand même le pécheur verrait fondre sur lui tous les maux à la fois, il ne serait jamais assez puni; l'enfer lui-même avec son éternité n'en tirera pas une vengeance qui égale la grandeur de son crime; quand même tous les hommes s'immoleraient à Dieu par le martyre, ils ne pourraient jamais rendre à Dieu autant de gloire que ce pécheur lui en ravit par un seul péché mortel.

9. O mon fils! quelle horreur du péché ne doivent pas vous inspirer toutes ces considérations bien approfondies! quelle confusion, quel trouble, quelle désolation pour votre cœur, si vous aviez eu le malheur de le commettre! et si vous y viviez

encore, ce qu'à Dieu ne plaise ! comment pouvez-vous y persévérer ? Hélas ! peut-être vous paraît-il maintenant si grand, si affreux, que vous désespérez d'en obtenir jamais le pardon.

10. Livrez-vous, mon fils, à la confusion, aux gémissements, à la douleur et aux larmes ; que vos yeux se fondent en pleurs le jour et la nuit, parce que vous avez grandement péché ; gardez-vous néanmoins de combler la mesure de vos crimes par le désespoir : votre iniquité est grande sans doute, mais ma miséricorde est encore au-dessus ; et si, dans l'excès de votre douleur, vous veniez à désespérer de votre pardon, vous feriez à la bonté de votre Dieu le plus grand des outrages ; c'est comme si vous disiez : Dieu ne peut ni ne veut me pardonner. Loin de vous, mon fils, une pareille impiété ! Convertissez-vous sincèrement ; éloignez-vous du mal et faites le bien, alors j'aurai pitié de vous : je l'ai promis, mon fils, et ma parole ne demeurera pas sans effet. Oui, convertissez-vous, et ne différez pas, parce qu'en abusant de ma patience, vous provoqueriez les trésors de ma colère.

CHAPITRE XLII.

De l'affreuse misère du pécheur.

1. La terre que vous habitez, mon fils, n'est qu'une vallée de larmes ; vous n'y trouverez partout que des pleurs. Mais qu'il en est peu qui s'y conduisent avec sagesse ! Enfants des hommes dont le cœur est si pesant, vous n'êtes touchés que de la vanité et du mensonge. Connaissez votre véritable misère, et apprenez à en gémir. La maladie vient, et vous vous affligez ; l'indigence arrive, et vous êtes dans la désolation ; la famine se fait sentir, et vous poussez des cris de désespoir ; la peste vous glace d'effroi ; la perte d'un procès vous fait sécher de douleur ; la mort d'un père, d'un fils, d'un époux vous arrachent des larmes qui ne finissent plus. Mais avez-vous eu le malheur de pécher, vous vous tranquillisez comme s'il ne vous était rien arrivé de fâcheux ; vous n'en rabattez rien de votre repos, ni de votre sommeil, ni de vos plaisirs.

2. Aveugles et insensés ! qui vous a donc ainsi fasciné les yeux jusqu'à ne pas voir la profondeur de l'abîme où vous êtes tombés, l'affreuse misère ou vous êtes réduits ? dites-moi, peut-il y en avoir de plus extrême ?

3. Vous êtes pauvres, dépouillés, non peut-être des biens de la terre, mais du souverain bien, et de tous les véritables biens dont il est la source. Vous avez perdu votre Dieu, sa grâce et son amitié ; et si vous ne vous convertissez, vous êtes déjà condamnés ; et vous demanderez en vain, comme le mauvais riche, une goutte d'eau pour vous rafraîchir la langue. Il n'est pas question ici, comme vous voyez, d'une simple famine qui vous accable pour un temps.

4. Ce n'est pas non plus de la peste qui fait périr les corps que vous êtes atteints, mais de cette peste bien plus affreuse qui cause à l'âme une mort éternelle. Ce ne sont pas simplement des fonds et des revenus que vous avez perdus, en perdant votre procès, mais votre héritage céleste et éternel. Ce n'est pas simplement un père, un fils ou un époux qui vous est mort, mais votre âme elle-même. Enfin, ce n'est pas simplement de quelque grand de la terre, mais d'un Dieu tout-puissant, que vous avez encouru la haine et l'inimitié. Voilà à quelle affreuse misère le péché vous a réduits, et vous n'y pensez pas.

5. Pensez que vous n'êtes que des membres secs et arides, que des membres morts, incapables de faire rien de méritoire pour le ciel, tant que vous serez dans le péché. Réveillez-vous de ce sommeil de mort, où vous êtes plongés depuis si longtemps ; levez vous et revenez par la pénitence à celui qui est la résurrection et la vie.

6. Pensez que vous avez perdu le fruit de toutes vos bonnes œuvres, que jusqu'ici vous avez travaillé en vain, et que vous n'avez plus rien à offrir au Père de famille qui soit digne de ses récompenses. Livrez-vous au repentir et à la douleur de la pénitence, qui peut encore ramener les beaux jours de votre innocence et faire revivre le mérite des vertus dont le péché vous a dépouillé. Tout enfant de Dieu que vous étiez, vous êtes devenu le vil esclave du démon ; mais revenez à votre Père, à votre Dieu, par la pénitence, et il vous affranchira d'un si honteux esclavage. Que le soleil ne se couche plus sur votre péché. De quoi vous servirait-il de posséder tous les biens du monde, si vous veniez à perdre votre âme ? En perdant les biens de la terre, vous pouvez encore les racheter ; mais que donnerez-vous en échange pour votre âme ?

CHAPITRE XLIII.

De la peine du péché.

1. La bonté forme mon essence ; et quoique je sois le Dieu tout-puissant, infini, éternel, j'aime néanmoins à être appelé votre Père. Et quel Père, mon fils ! Mais comme je suis le vengeur suprême, il m'en coûte toutes les fois que je me vois forcé d'exercer les droits de ma justice. Oui, mon fils, je me repens alors d'avoir fait ceux que je suis obligé de punir. Ne croyez pas que les peines que j'inflige excèdent jamais le délit. Mais reconnaissez l'énormité du péché par la vengeance terrible qu'exerce le Dieu juste, tout miséricordieux qu'il est.

2. Lucifer a péché par orgueil avec ses anges ; et à l'instant je les ai précipités, pour toujours, au fond des enfers. Jugez par là du crime d'une mauvaise pensée ou d'un mauvais désir, auquel on a le malheur de se livrer. Si ma justice n'a pas épargné les anges rebelles, pensez-vous que votre péché restera impuni ?

3. Adam, que j'avais fait à mon image, que j'avais créé dans l'innocence, et que j'aimais ; Adam qui, après avoir passé sa

vie dans la jouissance des biens de la terre, devait monter au ciel sans souffrir ni mourir, pour y partager la joie éternelle de son Dieu; Adam a péché, et en punition de sa désobéissance, je l'ai chassé du paradis terrestre, et l'ai condamné, avec tous ses descendants au travail, aux souffrances et à la mort. Hélas! mon fils! que de maux a versés et verse encore sur le genre humain ce péché du premier homme! C'est de là que sont venus tous les différents genres de maux, les calamités, les fléaux, les guerres sanglantes, les incendies funestes, l'aveuglement et les erreurs de l'esprit humain, les fureurs de la concupiscence, les recherches de l'amour-propre, les tourments de la vanité, les bassesses de l'égoïsme, toutes les passions, les maladies cruelles, les pâles infirmités, et enfin tous les différents genres de mort.

4. Tels sont les fruits amers du péché du premier homme. C'est ainsi que je l'ai puni, et que je le punirai jusqu'à la fin des siècles. Connaissez par là toute la malice du péché, et voyez quel crime c'est que la désobéissance aux ordres d'un Dieu tout-puissant. Dites donc avec le Prophète : Je garderai, Seigneur, les ordonnances de votre justice avec la plus exacte fidélité. C'est le moyen de me mettre à l'abri de votre colère.

5. Jésus était le salut, le Juste par excellence, incapable du moindre péché; mais, parce qu'il s'était chargé des péchés du monde, le plus tendre des Pères ne l'a pas épargné, il l'a livré aux humiliations, aux souffrances et à la mort la plus cruelle. Ce calice d'amertume et de douleur qu'il lui a fallu boire jusqu'à la lie, ne montre-t-il pas, avec la dernière évidence, l'énormité du péché, et l'étendue de la peine qu'il mérite? Repassez donc les années criminelles de votre vie dans l'amertume de votre âme; expiez donc vos péchés par les œuvres de la pénitence, si vous ne voulez pas que je les punisse un jour moi-même d'une manière bien terrible. Car si le bois vert n'a pas été épargné, que sera-ce donc du bois sec?

6. Connaissez, mon fils, toute l'étendue de ma vengeance, et tremblez: j'ai allumé, dans ma colère, un feu qui ne s'éteindra jamais, c'est là qu'on jettera tout arbre mauvais pour y brûler éternellement. Tout pécheur est ce mauvais arbre; une fois enseveli dans les enfers, il grincera des dents, il frémira dans son désespoir, en proie aux ardeurs d'un feu qui ne s'éteindra point, et aux déchirements d'un ver qui ne mourra jamais; il pleurera, il se lamentera en vain, parce qu'il sera alors dans la maison de son éternité, où il n'y a plus aucun espoir de rédemption.

7. Peut-être, mon fils, dites-vous dans votre étonnement : Quoi! une peine éternelle pour des plaisirs d'un moment! le Seigneur est-il juste dans ses jugements? Oui, mon fils, ses jugements sont justes et remplis d'équité. Raisonnons un moment : cette peine de l'enfer, toute grande qu'elle est, peut se mesurer et n'est pas infinie, puisqu'elle ne tombe que sur un homme faible qui est fini de sa nature; mais son péché est infini et ne saurait se mesurer, parce qu'il outrage la majesté d'un Dieu infini, il faut donc que, par une juste compensation de l'infini avec l'infini, la peine du péché soit infinie dans sa durée, et qu'elle soit éternelle. D'ailleurs le pécheur, en mourant dans son péché, demeure invariablement fixé dans la volonté de le commettre toujours, la justice divine se doit donc à elle-même de le poursuivre, de le haïr et de le punir éternellement.

8. Oui, Seigneur, je le confesse, vous êtes juste, et vos jugements sont remplis d'équité. O Dieu! qui étendez votre miséricorde sur tous, et qui ne haïssez rien de ce que vous avez fait, apprenez-moi à me soustraire à votre redoutable colère dans l'avenir; inspirez-moi la plus vive horreur du péché, donnez-moi la grâce de le craindre plus que tous les maux du monde. Malheur à vous, homme aveugle qui faites un jeu du péché! Malheur à vous, terre qui êtes souillée de tant de crimes! O pécheurs! si vous pensiez à vos fins dernières! Mais parce que votre cœur est endurci, vous ne sentez pas toute l'étendue de la peine qui est réservée au péché. Vous vous bouchez les yeux, pour ne pas voir la vengeance qui vous menace. Mais sachez que, si vous continuez à résister à l'Esprit-Saint, et à vous obstiner dans vos iniquités, Dieu lui-même se rira aussi de vous, et vous insultera au moment de votre mort, lorsque vous éprouverez l'effet de ses menaces.

CHAPITRE XLIV.

Du danger que court le pécheur en différant sa conversion.

1. O vous, mon fils, qui vivez dans le péché, écoutez la voix de votre père : convertissez vous, et ne différez pas votre conversion de jour en jour, comme vous faites. Vous existez aujourd'hui, et demain peut-être vous ne serez plus. Pensez à vous sérieusement, si vous ne voulez pas vous rendre ma rédemption inutile. Brebis infidèles, écoutez la voix du bon Pasteur : Finissez vos égarements, si vous ne voulez pas devenir la proie du loup infernal. Hommes aveugles! ouvrez les yeux et voyez le sort qui vous attend si vous venez à mourir dans l'état où vous êtes. L'enfer deviendrait votre partage.

2. Dites-moi, si le feu prenait à la maison que vous habitez, vous y livreriez-vous tranquillement à vos affaires? Sans doute que vous vous hâteriez de vous soustraire au danger. Et encore, qu'est-ce que ce danger? Celui d'une mort cruelle, mais prompte. Insensé! le danger que vous courez en péchant est bien autrement terrible. La mort est à votre porte : et quelle mort! une mort dévorante, affreuse, éternelle. Quittez donc le péché, qui vous a exposé à

un tel malheur. Est-il rien qui mérite plus vos soins et vos efforts?

3. Si je vous disais : Mon fils, voici votre dernier jour; il vous faut mourir tout à l'heure. Quel serait votre désespoir! quel regret de n'avoir pas fait jusqu'ici, ce qui est encore à votre pouvoir, et ce qui n'y sera peut-être bientôt plus! Etes-vous sage! hâtez-vous de donner à votre conversion le moment qui vous reste, car ma colère ne tardera pas d'éclater contre vous. Voyez combien de pécheurs téméraires qui s'étaient endormis comme vous dans le péché, ont été frappés d'une mort soudaine. L'un a péri par le glaive, l'autre a été englouti dans les eaux, celui-ci a expiré à table, celui-là dans le jeu, les voleurs ont frappé les uns, la guerre a dévoré les autres. Ainsi périssent ceux qui diffèrent de se convertir. Déjà mon arc est bandé contre vous, il est prêt à vous lancer le trait de la mort. Ne différez donc plus de vous convertir.

4. Mais, dites-vous, je ne mourrai peut-être pas subitement, mais d'une maladie ordinaire, comme la plupart des hommes. Et quand même cette maladie préviendrait ma vieillesse, j'aurais alors toujours assez de temps pour mettre ordre aux affaires de ma conscience. Malheureux, qui vous obstinez à votre perte, attendez donc aussi que la flamme qui brûle votre maison gagne le toit où vous reposez. Comment sortirez-vous du milieu des flammes et de la fumée qui vous suffoquent? Comment échapperez-vous à travers les appartements et les portes embrasés? Eh bien! telle sera votre position, lorsque cette maladie sur laquelle vous comptez, viendra fondre sur vous; votre âme alors sera accablée, absorbée sous le poids des douleurs qui vous feront gémir, et la rendront incapable de la moindre application.

5. Quand on vous exhorte maintenant à rentrer en vous-mêmes, et à pleurer avec amertume les années criminelles de votre vie, et à vous convertir sérieusement; vous dites que c'est une entreprise trop difficile, et capable de troubler la tête la plus saine : d'ailleurs, les affaires qui pressent ne vous permettent pas de vous en occuper.

6. Mais, soyez ici votre propre juge, à présent que vous jouissez de la meilleure santé, et de toute la force de votre raison, vous trouvez que votre conversion est trop difficile. Que sera-ce donc, lorsque votre âme déjà accablée par la violence de la maladie, sera en proie aux terreurs de la mort? Comment vous exciterez-vous alors à la contrition de vos péchés, quand les souffrances du corps absorberont toute votre raison? Comment éprouverez-vous dans votre cœur cet amour de Dieu si nécessaire, quand vous commencerez à sentir ses vengeances? Les affaires, dites-vous ne vous laissent pas à présent le temps de penser à votre conversion, mais les inquiétudes de la maladie, mais la violence de vos douleurs, vous en laisseront-elles plus au lit de la mort? Imprudent! vous vous croisez maintenant les bras en demeurant dans l'inaction : mais alors vous verrez fondre sur vous l'indigence et la famine, et vous n'aurez plus le temps de faire vos provisions.

7. Ecoutez le langage qu'ont tenu les plus saints personnages, lorsqu'ils sont revenus des portes de la mort : Hélas! disent-ils, si nous avions renvoyé jusqu'à cette heure le grand ouvrage de notre sanctification, nous n'aurions éprouvé alors que le plus affreux désespoir. Mais s'il en est ainsi des personnes vertueuses, que sera-ce donc des pécheurs et des impies? Que sera-ce de vous-même? C'est une vérité certaine : on meurt comme l'on a vécu : vous vivez mal, vous mourrez de même.

8. Mais, ajoutez-vous, la plupart reçoivent les sacrements à la mort, et meurent dans la paix : nous les recevrons aussi, et nous mourrons de même. On vous donnera la paix, je le veux : mais vous donnera-t-on aussi la sécurité? Ah! mon ami, quelle sécurité pourrait-il y avoir pour des pécheurs qui n'offrent alors qu'un vain simulacre de conversion? Vous refusez aujourd'hui de quitter le péché : croyez-vous que votre cœur y renoncera alors? Vous y renoncerez sans doute, parce que vous ne pourrez plus pécher : mais alors ce ne sera pas vous qui quitterez le péché, c'est le péché qui vous quittera.

9. Voyez ceux de vos complices, que vous dites avoir fait pénitence à l'article de la mort, et qui en sont revenus. Que font-ils à présent? Tout ce qu'ils faisaient auparavant; mêmes animosités, mêmes injustices, mêmes excès, même libertinage, mêmes impiétés. Ont-ils changé en rien? Direz-vous encore, qu'à l'article de la mort ils avaient reçu la sécurité avec la paix, le pardon de leurs péchés avec l'absolution? Vous n'oseriez; et moi, je vous dis : Voyez comme ils persévèrent dans leurs iniquités, et sachez qu'une pénitence tardive est nulle pour l'ordinaire.

10. Un ennemi vient-il à tomber entre les mains de son adversaire qui fait mine de l'étouffer : Grâce, lui crie-t-il, grâce, et il l'obtient. Mais il n'est pas plutôt rendu à sa liberté, qu'il reprend le cours de ses injures et de ses outrages. Que pensez-vous d'une telle réconciliation? vous l'estimez fausse et hypocrite, et vous avez raison. Eh bien! mon fils, telle est la conversion de presque tous les malades. Que chacun de vous se convertisse donc dès aujourd'hui, sans plus différer, parce que le Fils de l'homme viendra au moment qu'on ne l'attend pas. Malheur à tous ceux qui ne seront pas prêts!

CHAPITRE XLV.

De la pénitence.

1. La vie et la mort, le ciel et l'enfer, sont devant vous, mon fils. Cette alternative est terrible, mais inévitable. Voulez-vous gagner le ciel et éviter l'enfer? faites péni-

tence; on ne peut se sauver sans elle; car il est écrit : Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous. Cette loi n'admet pas d'exception. Ne vous faites donc pas illusion, et ne dites pas : Je suis pur, la conscience ne me reproche rien; je n'ai pas besoin de pénitence; cette loi ne me regarde pas. Certes, mon fils, vous vous trompez grossièrement, quand vous croyez être exempt de péché.

2. Cette parole vous afflige, mon fils, et cette loi vous paraît dure. Mais si vous aviez une piété sincère et une foi vive, vous vous y soumettriez avec joie, ou du moins avec résignation; vous la regarderiez comme bien salutaire, puisqu'elle vient de Dieu qui est souverainement bon. Je sais, diriez-vous, que mon Sauveur n'a rien ordonné que pour ma sanctification et mon salut; c'est un remède qu'a prescrit le souverain médecin. Il est vrai qu'il est amer à la nature; mais il rend la santé. C'est une affaire qui paraît pénible; mais le gain qu'elle produit est immense et éternel. Les privations coûtent sans doute; mais elles seront suivies d'une joie qui ne finira point.

3. Dites-moi, ne voit-on pas tous les jours des marchands traverser les mers et courir les plus grands dangers pour un gain frivole? L'espoir du gain aplanit tout à leurs yeux. Si donc vous aviez toujours présents Dieu et le ciel, vous ne redouteriez pas la peine de la pénitence; ce que l'on aime n'est jamais pénible.

4. Ne voyez-vous pas tous les jours vos semblables porter avec joie le poids du jour et de la chaleur sur les coteaux, dans les champs et dans les ateliers, et cela pour un misérable denier? Et vous aussi, vous marcheriez avec joie dans la carrière de la pénitence, si vous envisagiez la récompense.

5. Ceux qui combattent dans la lice ne s'abstiennent-ils pas de tout? Tous les jours les malades ne se condamnent-ils pas à un régime et à des privations pénibles, les uns pour gagner une couronne corruptible, les autres pour recouvrer une santé passagère? Et vous aussi, mon fils, vous vous livreriez sans peine aux exercices de la pénitence, si vous considériez avec attention la couronne de gloire et le bonheur incorruptible qui vous sont réservés.

6. Les sages du siècle ne passent-ils pas les jours et les nuits à pâlir sur les livres et dans l'étude des sciences les plus abstraites? Les soldats de la terre ne bravent-ils pas tous les jours les fatigues, les périls, le carnage et la mort? Les uns et les autres pour une vaine fumée de gloire et de louanges. Et vous, serviteur lâche et paresseux, rougiriez-vous de faire pour Dieu, pour le ciel et pour un bonheur infini, ce qu'ils font avec tant d'ardeur pour les plus misérables avantages?

7. Que sont, je vous prie, les travaux de la pénitence, en comparaison de tout ce que je viens de dire? Quel rapport de l'amendement, de la contrition, de la confession et de la satisfaction que j'exige, avec les études, les sueurs, les travaux et les fatigues des enfants du siècle? Et le joug salutaire de la pénitence ne vous paraît-il pas doux et léger auprès des abstinences, des remèdes et des opérations douloureuses auxquelles se dévouent tous les jours les malades, pour conserver un reste de vie qui doit bientôt s'éteindre?

8. Et cependant vous vous récriez contre le joug de la pénitence; mais elle serait bien autrement dure, si je voulais qu'elle fût proportionnée au nombre et à l'énormité de vos péchés : elle devrait être sans bornes, puisqu'il est infini le Dieu qui est offensé. Mais il est de mon essence de pardonner et de faire miséricorde; je ne vous demande qu'un pour mille, et à cette condition je vous remets toute votre dette.

9. Diriez-vous encore que j'exige trop? Ingrat! vous ne pensez donc pas à la pénitence que j'ai faite moi-même pour vous? J'ai souffert, vous le savez, les privations, les jeûnes, une sueur de sang, la flagellation, la couronne d'épines et la mort de la croix : voilà ce que j'ai enduré pour vous, en vue de la joie que je m'étais proposée; et vous refuseriez de verser même une larme? Vous frémiriez au seul nom de la pénitence? Où serait donc votre justice, votre raison? Voulez-vous être mon disciple et marcher sur mes traces? Portez la croix de la pénitence et suivez-moi

10. Mon fils, vous croiriez-vous meilleur que vos pères et tous mes saints? Ils savaient qu'on ne peut ravir le ciel que par la violence; ils couraient aux déserts comme à des noces; ils préféraient les jeûnes aux délices de la table, et les austérités réprimantes de la chair à la douceur des bains. Or, si tous ces personnages qui étaient si riches de vertus, n'ont cru pouvoir entrer dans le royaume de Dieu que par les tribulations, comment vous flatteriez-vous de pouvoir y entrer par une autre porte, vous qui êtes pauvre, misérable, nu et aveugle?

11. Je vous remercie, Dieu de bonté, de m'avoir fait connaître l'heureuse voie qui mène à vous; c'est un effet de votre miséricorde, vous auriez pu exiger de moi le plus cruel martyre, et vous vous contentez des moindres afflictions; et si je ne suis pas assez généreux pour marcher sur les traces de vos saints, qui ont passé par les plus rudes épreuves, du moins, j'éviterai le péché, je fuirai les occasions, je me livrerai aux gémissements et aux larmes; du moins, j'observerai avec fidélité les lois de l'abstinence et du jeûne; du moins, j'affligerai ce corps de péché par des privations et des mortifications continuelles. Dieu des miséricordes, donnez-moi de pratiquer des œuvres de pénitence encore plus parfaites; faites que je ne m'épargne pas, à l'exemple de vos saints, mais que je me sanctifie par la ferveur de la pénitence, afin que, parfaitement purifié, je puisse paraître devant vous avec une sainte confiance.

CHAPITRE XLVI.

Des gémissements et de la douleur du pénitent.

1. Vous savez, mon fils, qu un langage et une science tout angéliques, une foi à miracles, les plus abondantes aumônes et le plus cruel martyre, ne servent de rien et ne sont rien sans la charité. De même, je vous dis que vous auriez beau châtier votre corps par les macérations, et le couvrir de cendres et de cilices, si vous n'aviez pas un cœur contrit et humilié, votre pénitence serait vaine et illusoire. Rentrez donc dans votre cœur, et fermant la porte à tous vos sens, excitez-vous aux larmes de la componction.

2. Ouvrez les yeux, mon fils, et voyez toute la grandeur du mal que vous avez fait; si vous la connaissiez bien, vous ne cesseriez de pleurer jusqu'à votre dernier soupir : un seul péché mortel demanderait des larmes éternelles. Qui donnera donc à mes yeux, Seigneur, des torrents de larmes pour tous les péchés que j'ai commis.

3. Souvenez-vous, mon fils, que, pour expier vos iniquités, je me prosternai au jardin des Oliviers, le visage dans la poussière; que mon âme y fut saisie d'une douleur si vive, qu'elle me causa une sueur de sang. Vous en connaissez le motif; je m'étais chargé des péchés de tous les hommes et de leur expiation : considérant alors l'injure qu'ils avaient faite à mon Père, la vengeance et les châtiments qui allaient tomber sur les coupables, les tourments affreux qu'il me fallait endurer pour l'expiation de tant de crimes, je tombai dans une agonie mortelle; c'est ainsi que je vous ai appris de quelle douleur vous devez être pénétré au fond du cœur, si vous voulez vous réconcilier avec mon Père par la pénitence.

4. Et en effet, si vous, mon Sauveur, qui êtes l'innocence même, avez été en proie à la douleur, aux larmes les plus amères, et à la plus cruelle agonie, parce que vous vous étiez chargé des péchés d'autrui, que ne dois-je pas souffrir pour mes propres iniquités qui me rendent si coupable? Faites donc passer dans mon âme votre douleur et votre désolation, et soyez-moi favorable et propice.

5. Mais, dites-vous, je me suis confessé avec larmes et avec douleur, et l'absolution a effacé mon iniquité. Plaise à Dieu! mon fils, qu'il en soit ainsi; mais l'homme ne sait jamais s'il est digne d'amour ou de haine, et il ne doit pas être sans crainte pour les péchés même pardonnés. En faut-il davantage pour vous engager à persévérer dans la componction? Ne vous croyez donc pas dispensé de pleurer et de gémir, quoique vous ayez reçu votre pardon; car si vous êtes maintenant justifié, il n'en est pas moins vrai que vous avez été pécheur. Dieu, en vous pardonnant, a signalé sa bonté et son amour envers vous; ce doit donc être pour vous un nouveau motif de douleur, de penser que vous avez eu le malheur d'offenser un Dieu si clément et si bon; et si, après le pardon reçu, vous cessiez aussitôt de gémir, ce serait une preuve que vous n'aimeriez que vous-même.

6. Ce n'est pas ainsi qu'agissait mon serviteur David. Il avait péché, et je lui avais fait dire par mon prophète qu'il était pardonné; cependant il avait toujours son péché devant les yeux; il arrosait toutes les nuits son lit de ses larmes; il mêlait la cendre avec son pain, et ses larmes avec son breuvage; il ne cessait de dire : Seigneur, ayez pitié de moi selon votre grande miséricorde; j'ai péché contre vous; j'ai fait le mal sous vos yeux; lavez-moi de plus en plus de mon iniquité, et purifiez-moi de mon péché. Pierre ne vous a-t-il pas donné le même exemple? Il eut le malheur de me renier, je lui pardonnai aussitôt son péché; cependant il n'a pas cessé de pleurer toute sa vie.

7. Mon fils, ne vous croyez pas dispensé de suivre ces exemples sous prétexte qu'ils sont rares et singuliers. Vous ne trouverez jamais de saint qui, ayant d'abord été pécheur, n'ait pleuré ses péchés jusqu'à la mort, quoiqu'il en eût obtenu le pardon. Tous ont vécu et sont morts dans un amour pénitent; et vous aussi, mon fils, ne cessez de pleurer que lorsque vous cesserez de vivre. Heureux ceux qui pleurent de la sorte, parce qu'ils seront éternellement consolés!

CHAPITRE XLVII.

Des bonnes œuvres du vrai pénitent.

1. Vous avez été enseveli avec le Christ dans la mort par le baptême de pénitence; afin que, comme le Christ est ressuscité d'entre les morts, vous marchiez aussi dans une vie nouvelle. Mon fils, comprenez-moi bien : Vous avez flatté votre chair et favorisé ses penchants et ses vices; il est juste que vous l'affligiez maintenant et que vous la crucifiiez. C'est elle qui a blessé, défiguré votre âme, et qui a été l'instrument de vos péchés; vous devez maintenant réprimer avec force ses funestes penchants et ses mauvais désirs; car si vous la ménagiez encore, elle deviendrait plus impérieuse que jamais.

2. Faites un pacte avec elle, et dites-lui : Tout mon désir est de vous voir tomber en dissolution afin d'être réuni avec Jésus-Christ. Je sais que je dois rester avec vous jusqu'à la mort et pourvoir à tous vos besoins; mais je ne le ferai qu'avec la sobriété d'un pénitent; car plus on vous accorde, plus vous désirez. L'expérience m'a appris que les privations vous rendaient plus docile et plus soumise.

3. Jésus-Christ, tout innocent qu'il était, a jeûné quarante jours et quarante nuits sans boire ni manger. N'est-il pas juste que pécheresse comme vous êtes, vous observiez les abstinences et les jeûnes commandés? J'irai même plus loin : je veux vous priver des

choses qui vous plaisent le plus, et ne vous donner que la nourriture la plus grossière. Vous aviez vécu autrefois dans les délices avec les pécheurs; il faut maintenant que vous jeûniez avec les justes : et tout ce que je vous retrancherai par la mortification, je le donnerai aux pauvres comme le prix de vos péchés.

4. Au jeûne et à l'aumône ajoutez encore la prière, mon fils; car si l'on doit toujours prier, sans jamais se lasser, combien plus le doit faire un pécheur, dont la réconciliation tient aux gémissements et aux larmes! Et voilà, mon fils, les œuvres satisfactoires de la pénitence, par lesquelles vous devez travailler à acquitter vos dettes.

5. Mais, mon fils, s'il en est beaucoup qui pratiquent d'abord ces œuvres avec ferveur, c'est le petit nombre qui persévère; parce que la plupart des pénitents, tout occupés des œuvres extérieures, ne s'appliquent pas assez à nourrir l'esprit de pénitence : bientôt il s'évanouit; alors ils perdent courage, et abandonnent leurs exercices de pénitence. Il est donc bien important pour vous de l'entretenir par les moyens les plus efficaces.

6. Mais quels sont ces moyens, dites-vous? Les voici : D'abord, ayez en horreur le péché, et fuyez-le comme le serpent; mettez ensuite un frein à tous vos sens, par lesquels la mort du péché entre d'ordinaire dans votre âme. Faites un pacte avec vos yeux, afin qu'ils se ferment à la vanité, et ne s'arrêtent jamais sur des objets dangereux, capables de les séduire; mettez une garde de circonspection sur vos lèvres, afin de les garantir de toutes paroles malignes, licencieuses ou impies; entourez vos oreilles d'épines et fermez-les à toute conversation d'impureté ou de médisance; enchaînez vos mains et qu'elles ne se prêtent jamais ni à l'infamie, ni à la violence, ni à l'injustice; enchaînez aussi vos pieds, pour qu'ils ne s'écartent pas de la voie des saints commandements, et qu'ils ne vous conduisent jamais à des assemblées de pestilence, ni aux occasions de péché; veillez enfin à la garde de votre cœur, afin d'étouffer dès le principe toute pensée, toute affection criminelle. Tels sont les principaux devoirs d'un vrai pénitent; remplissez-les avec soin, de peur qu'en retombant dans le péché, l'esprit de pénitence ne vienne à s'éteindre dans votre âme, et que vous ne perdiez tout le mérite de vos premières œuvres satisfactoires.

7. D'ailleurs, comme vous savez que la dissipation d'esprit, l'oubli de Dieu et de vos fins dernières vous avaient autrefois détourné de son service, il vous faut maintenant suivre un autre plan : il faut remplacer la dissipation et l'indévotion par le recueillement et la ferveur de la piété; marcher toujours en la présence de Dieu et veiller sans cesse pour ne pas retomber dans les piéges du démon.

8. Tout cela vous paraîtra bien gênant, peut-être, mon fils; mais si vous le pratiquez constamment, vous serez surpris des douceurs que vous y éprouverez. Je vous l'ai dit : mon joug est doux et ma charge légère; votre fidélité à le porter vous y fera trouver la paix. O paix de Dieu, qui surpassez tout sentiment, divine paix, que le monde ne connaît pas, ni ne peut donner, vous serez le partage de tout pécheur véritablement converti qui se livre avec constance et avec ardeur aux œuvres salutaires de la pénitence!

CHAPITRE XLVIII.

De la facilité qu'ont les Chrétiens de pratiquer les œuvres de la pénitence dans tous les états.

1. Que ferai-je? demandez-vous après votre conversion, déjà bien convaincu de la nécessité de la pénitence; que ferai-je, et quel état dois-je choisir pour en faire plus facilement les œuvres? Quel état, mon fils? Celui que vous avez; vous ne devez pas en changer pour cause de pénitence, à moins qu'il ne soit mauvais de sa nature, et ne vous porte par lui même au péché : car il n'y a point d'état dans cette vallée de larmes, qui ne fournisse, à ceux qui veulent bien y faire attention, une ample matière de pénitence.

2. Non, mon fils, il n'y a point de condition, point d'état, qui n'ait ses inquiétudes, ses embarras et ses peines. Il n'y a personne au monde, dans quelque état qu'il soit, qui n'éprouve souvent des chagrins, des amertumes, des maladies et des afflictions; personne qui n'ait toujours à souffrir ou des maux corporels, ou des troubles et des inquiétudes d'esprit; non, absolument personne : la croix est partout, partout elle atteint l'homme. Voilà une ample matière de pénitence, qui n'est pourtant pas au-dessus d'une âme généreuse.

3. Mais, dites-vous, toutes ces peines étant nécessaires et inévitables, comment pouvoir y trouver le mérite de la pénitence? Comment, mon fils? Par la bonne volonté et par l'inaltérable patience qui produit des œuvres parfaites. Moi-même, mon fils, j'ai dû boire le calice de ma passion, et je l'ai fait par une sorte de nécessité, parce que telle était la volonté de mon Père, que j'étais résolu d'accomplir; je n'en ai pas moins satisfait d'une manière surabondante pour tout l'univers, parce que j'ai tout enduré avec patience et soumission.

4. Voyez mes martyrs : il étaient bien, sans doute, dans la nécessité de perdre la vie; car il ne leur était pas permis de la conserver en sacrifiant aux idoles. Or, ce qu'ils ont fait par nécessité, est devenu une pénitence parfaite qui a effacé tous leurs péchés, et leur a assuré l'entrée dans le royaume des cieux. Vous voyez donc, mon fils, que la nécessité, loin d'ôter le mérite de la pénitence, en devient l'occasion.

5. C'est ainsi, mon fils, que, dans l'état où vous êtes, vous pouvez convertir toutes vos peines en œuvres de pénitence par le

moyen de la patience et de la bonne volonté. Etes-vous affligé, délaissé? Souffrez tout avec résignation, en disant : Mon père, que votre volonté soit faite; elle est juste et pleine d'équité, je l'adore et je m'y soumets. Avez-vous perdu un ami, un parent, votre fortune? vous a-t-on fait quelque injustice? quelque injure? Supportez tout cela avec patience, et dites avec Job, mon serviteur : Le Seigneur me l'avait donné, le Seigneur me l'a ôté; que son saint nom soit béni. Cela n'est ni difficile, ni pénible; il renferme néanmoins le mérite d'une excellente pénitence.

6. Et encore, mon fils, dans toutes les situations de la vie, que de choses dont la privation volontaire peut vous procurer le mérite de la pénitence, sans beaucoup de peine ni d'effort! Etes-vous assis à la table du riche? vous sert-on certains mets qui flattent la sensualité? privez-vous-en pour n'user que des plus communs. Voilà une manière de pénitence. Dans vos repas les plus ordinaires, privez-vous toujours de quelque chose : ce sera encore une pénitence.

7. S'habiller avec plus de simplicité et de modestie; éviter les plaisirs les plus innocents; rechercher la compagnie des personnes vertueuses; s'interdire la lecture de certains ouvrages de pure curiosité, et se borner uniquement à ceux qui nourrissent la piété. Tout cela paraît peu de chose; cependant si vous le faites à bonne intention, vous ferez, n'en doutez pas, une pénitence agréable aux yeux de Dieu. L'esprit de religion donne du prix aux moindres actions.

8. Ce n'est pas tout : refuser à son corps les moindres soulagements, le tenir un peu à la gêne; souffrir une piqûre sans se plaindre; supporter l'humeur fâcheuse d'un parent, d'un ami, d'un domestique; endurer dans le silence une parole dure, un petit reproche, une légère humiliation; endurer parfois le froid, le chaud, la faim et la soif, sans recourir à un prompt soulagement; rendre au prochain quelque service, lui procurer quelque assistance ou quelque consolation : tout cela n'est ni difficile, ni important; cependant en le faisant pour Dieu et dans un esprit de pénitence, c'est une véritable pénitence dont vous ne perdrez pas le mérite et la récompense.

9. Vous voyez, mon fils, que dans tous les états on trouve facilement le moyen de faire pénitence. Admirez la bonté du Seigneur, qui veut bien se contenter de si peu de chose pour l'acquit de vos dettes. Vous seriez bien répréhensible, si vous négligiez des moyens si faciles, dont la fidèle pratique peut vous conduire à la gloire éternelle que vos péchés vous avaient fait perdre.

CHAPITRE XLIX.

Des tentations.

1. Mon fils, la couronne n'est réservée qu'à celui qui aura légitimement combattu : je suis venu sur la terre, non pour y donner une paix et une félicité passagères, mais pour vous armer du glaive de ma grâce, avec lequel vous puissiez combattre efficacement vos ennemis, et conquérir le ciel même. Aussi, mon fils, la vie de mes serviteurs est-elle une milice sur la terre; il faut que les enfants de Dieu soient éprouvés, s'ils veulent se rendre dignes de lui. Abraham, Job, Tobie, Paul, ce vase d'élection, tous mes saints ont passé par les tribulations qui ont perfectionné leurs vertus. Votre Sauveur lui-même a été conduit par l'esprit dans le désert, pour y être tenté par le démon.

2. Vous donc, mon fils, qui voulez servir Dieu, préparez votre âme à la tentation. Armez-vous de courage; car vous avez affaire à des ennemis nombreux et puissants : le démon, le monde et la chair vous attaqueront tous ensemble ou tour à tour, et ne vous laisseront ni paix ni trêve; vous y serez en proie aux insinuations et à la perversité des méchants, aux fureurs de la concupiscence et à toutes les suggestions de Satan.

3. L'ancien serpent surtout, qui a séduit l'univers, vous poursuivra avec plus d'acharnement; c'est le plus puissant et le plus méchant de vos ennemis, c'est lui surtout qu'il faut combattre avec toute la force de la foi. Ce n'est pas un homme, mais un ange de ténèbres, plein de malice, de force et d'adresse; c'est lui qui remplit le monde de piéges et de filets. Il a partout des hommes impies et pervers, dont il se sert pour faire le mal; il enflamme la concupiscence par les images et les objets qu'il offre à tous les sens; il suggère les mauvaises pensées et les coupables désirs, et porte à tous les crimes; c'est lui qui, s'emparant de l'âme à son réveil, la détourne de la pensée de Dieu, et la remplit de tous les fantômes du vice; c'est lui qui, à votre lever, vous inspire du dégoût pour la prière, ou la trouble par des distractions importunes. Sortez-vous de votre maison? il ouvre vos yeux à la vanité, et vos oreilles aux mauvais discours, afin d'entrer dans votre âme par la porte de vos sens. Vous trouvez-vous dans la société de vos frères? il provoque votre langue aux querelles et à la détraction, aux malédictions et aux jurements, votre cœur à la malignité et aux mauvais désirs; c'est lui qui, dans vos travaux et votre négoce, vous porte à l'impatience, à la tromperie et à l'injustice, et dans vos repas à la sensualité et aux excès; c'est lui qui forme vos liaisons avec des amis insensés et pervers, et qui vous porte à des familiarités coupables avec les personnes du sexe ou avec des hommes corrompus et abominables; c'est lui qui, après vous avoir fait tomber dans le péché, vous éloigne de la confession, ou vous inspire une fausse honte qui vous lie la langue et vous empêche de le confesser; vous pousse ensuite à la sainte table, afin que, dans une communion sacrilége, vous mangiez votre propre jugement.

Veut-il vous conduire au péché? il surmonte votre timidité naturelle par la présomption et l'audace. A-t-il réussi à vous le faire commettre? il vous inspire la confusion et le désespoir, afin de vous entraîner au fond de l'abîme; c'est lui qui, voulant étouffer les remords de la conscience, vous porte à l'impiété et à l'incrédulité. Par la connaissance qu'il a du caractère de chacun, et de tous les moyens de séduction les plus efficaces, il opérerait infailliblement la perte de tous mes disciples, si je ne venais à leur secours, et si ma main toute-puissante, en les soutenant, ne les empêchait de tomber et de se briser dans leur chute. Non, mon fils, il n'y a pas de vertu dont il ne s'efforce de les détourner, ni de crime auquel il ne les sollicite. Il a d'abord séduit Eve et Adam : toujours il a tenté, toujours il tentera leurs descendants jusqu'à la fin des siècles

4. Voyez donc, mon fils, de quelle importance est le commandement que j'ai fait aux hommes, lorsque je leur ai dit : Veillez et priez, afin que vous ne succombiez pas à la tentation. Si vous l'observez, vous serez vainqueur de Satan; et si vous le négligez, vous deviendrez son esclave. Tout l'art de vaincre est renfermé dans ces deux mots : Veillez et priez. Veillez d'abord, c'est votre premier devoir. Si le père de famille savait l'heure où le voleur doit venir, il veillerait sans doute, et ne laisserait pas percer sa maison. Vous devez donc veiller sans cesse, parce que sans cesse Satan épie l'occasion et le moyen d'entrer dans votre âme. La tentation, dit un sage, renferme trois degrés : la pensée, la délectation et le consentement. Si vous veillez avec soin, vous repousserez promptement la pensée; et vous préviendrez ainsi la délectation et le consentement, sans lesquels il n'y a pas de péché. On écrase aisément le serpent, lorsqu'il est encore petit; or, si vous ne résistez pas à la tentation dès le principe, vous essayeriez en vain d'y porter remède. Ainsi, je vous le répète : Veillez donc sans cesse.

5. Priez encore; c'est ici surtout, mon fils, que vous sentirez la nécessité de prier en tout temps et sans interruption. Vous venez de voir combien le démon est redoutable et acharné contre vous; il est bien plus fort que vous, et les forces humaines ne peuvent rien contre lui. Il n'appartient qu'à Dieu de l'enchaîner; et ce n'est que par sa grâce que vous pourrez lui résister. Levez donc les yeux et les mains vers le ciel, pour en faire descendre le secours dont vous avez besoin. Vous êtes sûr de l'obtenir, si vous le demandez comme il faut; il est écrit : Demandez et vous recevrez; tout ce que vous demanderez au Père, au nom du Fils, il vous l'accordera. Dieu est fidèle à sa parole; tant que vous le prierez, il ne permettra pas que vous soyez tenté au-dessus de vos forces, et même il vous fera sortir de la tentation avec avantage.

6. Ainsi, quelque puissants et rusés que soient vos ennemis, vous êtes assuré de les vaincre avec les armes de la vigilance et de la prière : combattez avec courage, et ne les craignez point; ils vous attaqueront, mais ils ne prévaudront pas, parce que je suis avec vous pour vous défendre et vous délivrer. Mais comment dois-je m'y prendre pour les combattre avec succès? Le voici, mon fils : Si le tentateur veut vous porter au péché par le moyen des personnes et des objets qui affectent vos sens, et vous sont une occasion prochaine de péché, votre premier devoir est de vous éloigner sur-le-champ de ces personnes et de ces objets. Votre salut est dans la fuite : ma grâce vous aidera à l'effectuer; mais si vous négligez de fuir, en présumant d'une nouvelle grâce qui vous soutienne dans l'occasion, vous serez laissé à vous-même, et vous périrez; que si la réflexion, après un mûr examen, juge que l'occasion soit nécessaire et inévitable, alors résistez avec courage, et vous ravirez la couronne par la violence. Formez donc, avant tout, la ferme résolution de combattre et de résister, avec le secours de la grâce, qui ne vous manquera pas; et toutes les fois que la présence de l'objet fera renaître l'occasion, recourez à Jésus-Christ avec confiance; invoquez Marie avec ferveur, et pensez à vos dernières fins. Détournez les yeux, réprimez l'imagination; séparez-vous, le plus tôt que vous pourrez, de l'objet qui vous travaille; ayez soin surtout de ne jamais rester seul avec lui.

7. Mais si le tentateur n'attaque que l'intérieur de votre âme, voici la conduite que vous tiendrez : Sitôt que vous sentirez naître quelque mauvaise pensée dans votre esprit, vous vous rappellerez la présence du Dieu qui sonde les reins et les cœurs, et vous vous appliquerez sans trouble à d'autres choses; et si la mauvaise pensée vous revient encore, vous la rejetterez de même avec tranquillité et avec mépris. En agissant ainsi, vous déjouerez votre ennemi, et la tentation tournera à votre gloire et à votre mérite; car il faut, mon fils, que vous sachiez que la tentation n'est pas un péché, mais une épreuve et une occasion de mérite, quand vous en triomphez. Il n'y a que le consentement qui en fasse un péché. Si elle revient mille fois, et que mille fois vous la repoussiez, vos efforts vous rendront alors digne d'une grande récompense. La persévérance de la tentation ne doit donc pas vous troubler ni vous inquiéter; mais en la combattant constamment, souvenez-vous que le Seigneur, qui est témoin de votre combat, couronnera votre fidélité, et si parfois une déplorable fragilité vous arrache votre consentement, ne vous laissez point aller au découragement; mais, humilié à la vue de votre faiblesse, et pénétré de douleur, relevez-vous, prenez de nouvelles forces, et conduisez-vous avec plus de précaution. O mon fils! votre ennemi serait au comble de la joie, si, à cause de votre faute, il vous voyait livré au désespoir.

Hélas! mon fils, s'il est de l'homme de faillir; c'est d'un démon de persévérer dans le mal. Ainsi, je vous le répète, relevez-vous de votre chute sans délai; allez vous confesser sur-le-champ, et si vous ne le pouvez pas encore, imposez-vous quelque pénitence.

8. Le meilleur expédient est de combattre les contraires par les contraires. Combattez donc l'orgueil par les humiliations; les révoltes de la chair par le jeûne et les mortifications; l'envie par la bienveillance, priant pour celui qui en est l'objet, et en parlant toujours avantageusement; la gourmandise par la sobriété et par les privations; la colère et les humeurs par la douceur et la patience; la paresse par la fidélité au travail et à votre règlement de vie.

9. Mais il n'est personne qui n'ait un défaut particulier, un penchant favori: examinez donc avec soin quelle est l'affection de votre cœur; une fois que vous l'aurez bien connue, travaillez sans relâche à la détruire et à l'extirper jusqu'à la racine. Souvenez-vous que ce qui est impossible à l'homme, ne l'est pas à Dieu. Veillez, priez, combattez en vrai soldat de Jésus-Christ, et vous remporterez la victoire.

CHAPITRE L.

Un vrai serviteur de Dieu ne doit pas craindre les hommes.

1. Mon fils, ne craignez point ceux qui n'ont de pouvoir que sur le corps; et gardez-vous bien de ressembler à ces personnes faibles et lâches qui, par une vaine crainte des jugements et des railleries des hommes, n'osent ni pratiquer la piété et la vertu, ni rentrer dans les voies du salut par une conversion sincère. Hélas! mon fils, qu'il en est qui, malgré les sollicitations de ma grâce, ont refusé de venir après moi par la vaine appréhension du mépris et des plaisanteries des hommes; et qui se sont misérablement perdus en suivant, quoique à regret, la voie large et spacieuse! Peut-il être une plus déplorable folie?

2. Si vous craignez les hommes, mon fils, vous tomberez bientôt. Ne craignez que Dieu, car il n'y a que lui qui puisse jeter l'âme et le corps dans l'enfer. Que peuvent les hommes contre vous? Leurs jugements et leurs censures ne sauraient vous rendre meilleur ni plus mauvais; vous n'êtes devant moi que ce que vous êtes par le cœur: faites donc attention à la voix de votre conscience, et non aux vains discours des hommes. C'est moi qui vous parle par la conscience; quand elle vous justifie dans vos actions, c'est moi qui vous justifie avec elle.

3. Dites donc à ceux qui vous censurent et se moquent de vous: C'est le Seigneur qui me juge; je fais sa volonté et je ne veux plaire qu'à lui. Qui êtes-vous pour condamner ce que le Seigneur approuve? Cendre et poussière, vers de terre, je me mets fort peu en peine d'être jugé par vous; tout mon bonheur est de m'attacher à Dieu; parce que je le sers, je parais méprisable à vos yeux. Eh bien! sachez que je me fais gloire de paraître encore plus méprisable, et de souffrir vos outrages pour le saint nom de Jésus-Christ. Dieu me préserve de vos louanges: vous appelez le mal un bien, et le bien un mal. Si je cherchais à plaire aux hommes, je ne serais pas le serviteur de Jésus-Christ.

4. Voyez, mon fils, combien les hommes sont faux dans leurs jugements: ils appellent grand, ils honorent, ils encensent tout homme élevé en dignité auprès des rois de la terre; tandis qu'ils regardent avec mépris un humble serviteur de Dieu. Quelqu'un a-t-il l'art de parler des mœurs et des usages des peuples, ou d'expliquer les phénomènes de la nature? ils vantent son savoir, et l'appellent divin. Un Chrétien, plein de l'esprit de Dieu, parle-t-il avec zèle des choses spirituelles et célestes? ils traitent ses discours de fable et de verbiage. Quelqu'un s'est-il vengé d'un ennemi? l'a-t-il blessé à mort? Voilà, disent-ils, un homme d'honneur, un homme courageux. Mais qu'un véritable Chrétien embrasse un ennemi, et lui pardonne au lieu de se venger, c'est un homme sans honneur et qui ne mérite que le mépris.

5. Qu'une jeune personne du sexe paraisse à leurs yeux avec les grâces de la jeunesse, avec les livrées du luxe et toutes les parures de la vanité, ils la vantent, l'admirent et l'adorent, tandis qu'ils traitent d'hypocrite et de folle une vierge pure, simple et modeste, qui méprise les vanités du monde et ne s'occupe que du soin de plaire à Jésus-Christ. Ce jeune prodigue a-t-il abandonné le service de Dieu pour vivre dans la dissipation et les plaisirs? Oh! qu'il a bien fait! s'écrient-ils? L'homme n'est-il pas fait pour la société? La jeunesse n'est-elle pas la saison des plaisirs? Qu'aurait-il gagné à la pratique de la religion et de la vertu, que la tristesse et l'ennui? Mais qu'un insensé renonce à ses folies, qu'un pécheur se convertisse, qu'il s'éloigne des occasions et des sociétés du monde, pour se livrer tout entier au service de Dieu; ce n'est plus qu'un grossier, un sauvage: il a perdu la tête. Enfin, un homme est-il riche? coule-t-il ses jours dans toutes les jouissances de la terre? Qu'il est heureux, disent-ils! que son sort est digne d'envie! Mais leur parle-t-on de quelque homme de bien, qui est riche aux yeux de Dieu par son humilité, sa mortification et ses vertus? Au lieu de l'admirer, ils le regardent en pitié et avec mépris.

6. Vous voyez, mon fils, que ce qui paraît grand aux yeux des hommes, est une abomination à mes yeux; et que ce qui est véritablement grand devant moi, n'est qu'une abomination pour eux. Et vous craindriez leurs jugements, mon fils? et vous rechercheriez leurs louanges? A Dieu ne plaise! mais glorifiez-moi devant eux; ils vous condamneront sans doute, mais je vous reconnaîtrai moi-même au grand jour de la manifestation. Gardez-vous bien de

rougir jamais de moi devant eux ; ils vous applaudiraient sans doute, mais je rougirais de vous devant mon Père et devant ses anges : méprisez donc absolument la folie de leurs jugements et de leurs discours ; renoncez-vous vous-même, portez votre croix et suivez-moi.

CHAPITRE LI.

Du scandale.

1. Le Dieu de vérité l'a dit : Malheur à l'homme par qui le scandale arrive ! Hommes puissants, riches du siècle, mauvais parents, pécheurs malheureux, pleurez, gémissez, poussez des hurlements à la vue des maux qui vous menacent. Grands du monde, qui méprisez le service de Dieu, qui violez ses commandements et profanez ses solennités, qui refusez au Seigneur la gloire qui lui est due ; vous qui, dans votre orgueil vous élevez comme le cèdre du Liban, et qui, par le spectacle de votre impiété et de vos crimes, détournez le peuple de Dieu de son service et de son culte, attendez un peu, le Seigneur est patient : il arrivera bientôt le jour où vos honneurs et vos dignités se changeront en deuil, où le faste de vos ornements deviendra la proie des vers. Vous mourrez et vous serez ensevelis dans les enfers : c'est là que les puissants seront tourmentés puissamment.

2. Et vous riches du siècle, qui faites servir à vos passions et à vos plaisirs les biens que vous teniez de la libéralité du Seigneur ; vous qui préférez la corruption des spectacles à la pureté de l'Evangile ; les danses et les festins au culte de Dieu et à ses sacrements ; les plaisirs et les jeux profanes au recueillement et à la pénitence ; qui dissipez en vanités et en excès ce que vous étiez obligés de distribuer aux pauvres ; qui transgressez les préceptes de l'abstinence et du jeûne, pour sacrifier au dieu de votre ventre ; qui pervertissez vos serviteurs et vos servantes par la contagion de vos exemples, et les rendez peut-être encore plus dignes que vous de la peine éternelle, par la corruption et l'impiété de vos discours, par l'infamie de vos désordres, et par les livres pestilentiels que vous leur mettez entre les mains. Malheur à vous ! et mille fois malheur ! Il viendra bientôt le jour de colère et de vengeance, où votre luxe et vos scandales s'élèveront avec force contre vous, et vous dévoreront comme le feu le plus actif ; vous sentirez alors tous les trésors de colère que vous aurez amassés sur vos têtes, par l'abus que vous faites de vos richesses, pour le malheur d tant d'âmes.

3. Et vous, parents insensés et aveugles, vous amassez à grands frais, pour vos enfants, les richesses du siècle ; vous les formez à l'impiété, à la corruption, et à tous les vices par vos funestes exemples ; vous leur apprenez par vos leçons la pratique de l'iniquité, du jurement, de la détraction et de l'impureté ; vous leur faites perdre la foi et le respect qu'ils doivent à la religion et à ses ministres, et les rendez ainsi esclaves du monde et du démon. Attendez encore un peu, il arrivera bientôt le jour où ces mêmes enfants s'élèveront contre vous, où leur sang, qui vous sera redemandé, fera tomber sur vous une vengeance éternelle.

4. Et vous, hommes corrompus et pervers, vous passez votre vie à scandaliser les petits et les faibles ; à déclamer contre les vérités de la foi et les pratiques de la religion ; à verser le ridicule sur la piété et sur les gens de bien ; à faire des livres impies, des romans corrupteurs, que vous semez avec profusion dans le public ; à souffler le feu de la volupté dans tous les cœurs, par les estampes les plus obscènes, par les chansons les plus impures, et par tous les moyens que l'enfer vous inspire. Attendez un peu, le Seigneur est patient ; mais il viendra bientôt le jour de sa colère, où il vous réduira sous ses pieds, comme ses plus grands ennemis, comme les meurtriers de ses propres enfants, pour vous écraser pendant l'éternité tout entière

5. Vous, enfin, jeunes gens, qui vivez sans retenue et sans frein, vous ne refusez à vos sens rien de ce qui peut les flatter, ni à votre cœur rien de ce qu'il désire ; vous vous permettez les parures et les manières les plus séduisantes, les regards les plus criminels, les paroles les plus indécentes, et tout ce qui peut engager à la volupté. Attendez encore un peu, et vous verrez qu'on ne se contentera pas d'attacher une pierre de moulin à votre cou, à cause de vos scandales ; mais qu'on vous accablera sous le poids de la plus lamentable éternité.

6. Pour vous, mon fils, évitez avec le plus grand soin le péché de scandale et sa punition. Telle est la faiblesse de l'homme, qu'il ne faut qu'une parole, qu'un regard, une chanson, un mauvais conseil, une louange, une flatterie pour le porter d'ordinaire aux plus grands crimes ; vous savez qu'il suffit d'une faible étincelle pour allumer le plus terrible incendie. Vous ne devez donc pas seulement vous abstenir des choses mauvaises, et qui portent au péché par elles-mêmes, mais encore de tout ce qui a l'apparence du mal, d'une action même indifférente en soi, quand vous prévoyez qu'elle peut être un sujet de scandale pour le dernier de vos frères. Soyez imitateur de Paul, qui l'était lui-même du Christ : Si je savais, disait-il, qu'en mangeant de la viande, je pusse scandaliser mon frère, je n'en mangerais jamais. Tant il est vrai, mon fils, que les mauvais exemples damnent plus de personnes, que les bons exemples et les travaux mêmes des apôtres n'en ont sauvé ; et si vous pouviez descendre dans les enfers, et entendre les plaintes des réprouvés, vous verriez que c'est le scandale qui les a presque tous perdus.

7. Si vous aimez le prochain comme vous-même, mon fils, vous ne voudriez pas assurément qu'il vous souhaitât l'enfer,

encore moins qu'il vous y fît tomber. Prenez donc bien garde d'y faire tomber personne par vos exemples. Oh! l'affreux abîme que l'enfer! Si vous voyiez quelqu'un sur le bord de la mer et prêt à y tomber, bien loin de l'y pousser, vous voleriez sans doute pour le retenir. De même, mon fils, loin de causer la perte de qui que ce soit par vos scandales, empressez-vous de sauver tout le monde par la force de vos bons exemples.

8. Souvenez-vous néanmoins que vous jouissez de la liberté des enfants de Dieu; n'allez donc pas vous inquiéter, ni vous troubler, si, en faisant le bien et en remplissant fidèlement vos devoirs, les esprits faibles en prenaient occasion de scandale; ce ne serait pas votre faute, mais la leur. Vous savez qu'autrefois les pharisiens se scandalisaient de la vie de Jésus. Vous ne devez donc pas être surpris de voir le monde se scandaliser, parce que vous regardez ses vanités avec mépris, parce que vous condamnez ses vices et que vous fuyez ses dangers, parce que vous bannissez de votre maison l'iniquité et le désordre par les soins de votre zèle et de votre surveillance. Laissez-les se scandaliser : ce sont de pauvres aveugles, de mauvaises plantes que mon Père n'a point plantées. Faites votre devoir avec fermeté; c'est à moi que vous rendrez compte, et non à eux.

CHAPITRE LII.

Des mauvais livres.

1. Tremblez, mon fils, parce que le démon menace de vous cribler. Je veux sauver tous les hommes; et Satan fait tous ses efforts pour les perdre. Comme il sait que l'homme est justifié par la foi et les bonnes œuvres, il se montre jaloux de vous les ravir. Venez, dit-il, aux anges de ténèbres, ses ministres, et aux hommes qui sont animés de son esprit sur la terre comme ses suppôts; venez, assiégeons le juste; n'oublions rien pour le renverser. Il a de la foi; éteignons-en le flambeau dans son esprit; il vit de la foi, et s'abstient de tout ce qu'elle défend; à force de ruses et d'adresse, enlevons-lui la couronne de gloire qu'il ambitionne, dépouillons-le de ses richesses et de ses vertus; poursuivons-le sans relâche; combattons-le à outrance, tant qu'à la fin il devienne le compagnon de notre brûlante destinée.

2. Voilà, mon fils, la plus terrible conjuration qu'on puisse former contre vous. Mais où sont, dites-vous dans votre surprise, ces ministres de Satan? où sont leurs piéges et leurs embûches? Ecoutez, mon fils, et comprenez-moi bien. Ne savez-vous pas qu'il y a au monde des impies, qui ont dit dans leurs cœurs : Il n'y a point de Dieu? des hommes pervers, corrompus et abominables dans leurs pensées? Ne savez-vous pas que les impiétés et la corruption qu'ils ont dans le cœur, ils les sèment partout avec adresse dans leurs discours et dans leurs livres. Et voilà les suppôts de Satan qui en veulent à votre foi et à votre justice. Ne savez-vous pas que le monde, qui est plongé tout entier dans la malignité, est plein de leurs ouvrages licencieux ou impies? Voilà les piéges et les embûches qui vous sont préparés de toutes parts. Fuyez donc avec soin ces hommes pervers, et ayez leurs livres en horreur.

3. Je vous le répète, mon fils, fuyez-les comme le serpent, dont ils ont toute la souplesse, tout le venin, eux et leurs ouvrages. Le serpent, vous le savez, qui rampe sur la terre, paraît un animal doux et tranquille; il se cache même sous l'herbe pour se dérober aux regards. Mais venez-vous à le découvrir, à la faveur des rayons du soleil, vous le prendriez d'abord pour une anguille; et si, trompé à la couleur, vous essayez de le prendre, il vous mordra sur-le-champ, et vous insinuera son venin subtil, qui, venant à se répandre rapidement par tout le corps, y cause d'abord de l'enflure, puis la mort, si on n'y apporte un prompt remède. Voilà au naturel une image de ces philosophes, de ces faux sages qui, sous un air grave et austère, paraissent fuir la société des autres hommes, se cachent dans l'ombre de leur cabinet, pour se livrer à l'étude nuit et jour. Ils se disent, et veulent qu'on les regarde comme les seuls savants, les véritables sages et les amis du genre humain. Si vous les abordez pour lier conversation avec eux, ils vous parleront d'abord un langage mielleux et scientifique. Vous en serez émerveillé, et vous vous écrierez peut-être : Non, jamais je n'ai rien vu de semblable; ils ont véritablement trouvé la sagesse, ils réunissent toutes les lumières. Insensé! pouvez-vous bien vous laisser séduire de la sorte par ces serpents? Ces hypocrites dont vous ne vous défiez pas, ne tarderont pas à vous pervertir; dès qu'ils se seront insinués dans votre cœur, ils vous feront avaler le funeste poison dont ils sont remplis, et vous enlèveront le précieux don de la foi; bientôt en effet ils vous inoculeront le poison de l'impiété. Bon homme, vous diront-ils, que vous êtes simple et crédule; croyez-vous, comme on le débite, que Dieu soit descendu parmi les hommes, qu'il ait conversé avec eux, qu'il leur ait donné des préceptes et des dogmes; qu'il y a un jugement à subir après la mort, et un enfer destiné aux pécheurs? Tout cela n'est qu'une fable inventée pour effrayer les hommes. S'il y a un Dieu, il est bon et se suffit à lui-même; il ne s'embarrasse pas de ce que font les hommes : vivez au gré de vos désirs, faites ce qu'il vous plaît pendant la vie; après la mort, il n'existe plus rien; laissez à la populace ces vaines espérances, ces folles terreurs. Reconnaissez, mon fils, à ces traits le venin funeste et les impiétés désolantes que distillent dans leurs discours et dans leurs ouvrages ces faux sages, ces ministres de Satan.

4. Faites-y bien attention, mon fils; leurs ouvrages sont les fidèles expressions de leurs sentiments; ils les couvrent de la peau

de brebis, et des attraits les plus séduisants du style et de l'éloquence. Si jamais la curiosité vous porte à les parcourir, vous y trouverez partout la même doctrine, le même poison; poison subtil, mais funeste, qui, s'insinuant peu à peu dans le cœur, finit toujours par lui donner la mort. O mon fils, que ce poison en a fait périr pour l'éternité! O enfer! faites-nous entendre ici votre voix, et dites le nombre infini de ceux que les ouvrages des impies ont fait tomber au fond de vos abîmes. Hélas! il serait plus facile de compter les étoiles du ciel, que de dire le nombre de ces malheureuses victimes.

5. Mais je suis instruit, dites-vous, et très-affermi dans ma religion. Quel danger y aurait-il pour moi à les lire? Il m'est avantageux de connaître ces ouvrages dont on vante le goût, le style et l'éloquence. Il est bon de connaître les erreurs et les sophismes des impies, et de se convaincre de leur opposition aux preuves inébranlables de la vérité du christianisme. Une pareille lecture ne peut servir qu'à m'y affermir davantage. Quoi donc, mon fils, voulez-vous imiter la trop malheureuse Eve, et goûter le fruit défendu, parce qu'il vous paraît agréable? C'est une ruse de l'ancien serpent, n'en doutez pas : Satan ne vous sollicite à connaître le mal, comme Eve, que pour vous donner la mort. Croyez-moi, mon fils, mieux un ouvrage est écrit, plus il est dangereux. Malheur à l'imprudent qui se laisse prendre à la voix de la sirène; elle n'attire que pour dévorer.

6. Satan est le plus grand auteur du monde, et c'est lui qui a inspiré tous ces ouvrages. Voulez-vous donc l'avoir pour maître? Quel bien pourriez-vous en attendre? Souvenez-vous qu'au baptême vous avez renoncé au démon et à tous ses ouvrages. Oui, mon fils, je dis à tous ses ouvrages : car outre les livres impies, il emploie encore à séduire les âmes les ouvrages les plus obscènes, parce qu'il sait que la volupté fait encore plus de victimes que l'impiété : il sait que les saints eux-mêmes portent dans leurs membres la loi de la concupiscence, qui les sollicite puissamment au mal; il sait que lorsque le feu de l'impureté s'est une fois allumé, il n'y a qu'une grâce puissante qui puisse sauver l'innocence. C'est pourquoi il prépare partout des amorces à la passion, afin que les hommes, même les plus sages, s'y laissent prendre comme le poisson à l'hameçon. C'est pour cela qu'il allume l'imagination des poëtes, leur suggère les fables, les intrigues et les situations les plus séduisantes, et leur enseigne l'art funeste de chanter l'amour profane dans les pièces que le monde admire comme des chefs-d'œuvre, et embellit leurs théâtres comme les temples de la volupté. Malheur à vous, mon fils, si vous les fréquentez, ou si vous lisez jamais de pareils ouvrages!

7. Et ne dites pas : J'ai conservé la chasteté jusqu'à ce jour, je puis bien les lire pour me délasser un peu; si je rencontre quelque chose de mauvais, je l'omettrai et je passerai outre. Imprudent! vous dites : J'ai conservé la chasteté jusqu'à ce jour; mais ne la tenez-vous pas de Dieu? Croyez-vous qu'il vous y maintiendra, si vous vous exposez témérairement au danger de la perdre? Avec cette folle présomption, vous ressembleriez à celui qui se vanterait de marcher nu-pieds sur des charbons ardents sans se brûler. Vous voulez, dites-vous, vous amuser un moment? Quoi! mon fils, vous mettriez votre amusement et votre plaisir à lire des ouvrages licencieux et obscènes? Loin de vous, mon fils, une pareille horreur! Quiconque les aime a de la haine pour moi, comme celui qui m'aime les a en horreur; il en est contristé, scandalisé, et il voudrait, s'il était possible, les réunir tous pour les jeter au feu. O mon fils! si vous m'aimez, et que vous ayez à cœur votre salut, brûlez dès aujourd'hui, sans aucune exception, tous les livres impies ou obscènes que vous avez; renvoyez-les ainsi à l'enfer qui les a vomis sur la terre; c'est le vrai moyen de vous en garantir vous-même; c'est ainsi que vous résisterez au démon par la force de votre foi, et que vous triompherez du plus grand ennemi de votre salut. Voilà la plus grande gloire et la plus douce consolation d'une ame sage et chrétienne.

CHAPITRE LIII.

Un bon Chrétien fait ses délices des saintes lectures.

1. J'avais ordonné aux enfants d'Israël de graver les paroles de ma loi dans leur cœur, afin de les méditer sans cesse le jour et la nuit, dans leurs maisons, dans leurs voyages, au milieu de leurs travaux, partout; et si, après leur entrée dans la terre promise, ils venaient à oublier le Seigneur pour servir les dieux des nations qui les environnaient, je leur avais prédit que la colère du Seigneur, justement provoquée, les effacerait alors de dessus la terre. Vous voyez, mon fils, comment vos pères, qui étaient sous la loi, devaient, pour se conformer à l'ordre de Dieu, méditer ses ordonnances; vous voyez aussi qu'ils étaient menacés des plus grands maux, s'ils venaient à les oublier. Cependant cette loi n'était que pour un temps, et n'a rien conduit à la perfection. Vous donc, mon fils, qui êtes associé à une bien meilleure espérance, qui vous rapproche de Dieu; vous qui avez été lavé, sanctifié dans le sang de son Fils bien-aimé; vous qui possédez, non la figure, mais la réalité des biens promis à vos pères; vous enfin qui êtes appelé, non l'esclave, mais le fils et l'ami du Seigneur; voyez combien tous ces titres doivent vous attacher à la nouvelle loi de votre Dieu; combien vous devez l'aimer, et avec quelle application vous devez la méditer sans cesse

2. Aussi, mon fils, toute la terre est-elle dans la désolation, parce qu'il n'y a pres-

que plus personne qui médite dans son cœur la loi du Seigneur. Les créatures, la terre, le soleil, la lune et les astres ne s'écartent jamais de l'ordre que leur a prescrit le Créateur, à moins qu'il n'en ordonne autrement. Mais vous, qui avez reçu une âme raisonnable et capable de le servir, vous pouvez garder sa loi ou la violer; mais si vous l'oubliez, vous la transgresserez bientôt : cette loi est consignée dans les livres saints; c'est là que vous devez l'étudier, afin qu'elle soit la lumière qui éclaire vos pas. Mais si vous venez à la négliger, votre esprit perdra de vue le service de Dieu et ses divins commandements; il ne pensera plus qu'aux choses de la terre, comme les animaux sans raison. La loi de vos membres, qui est si opposée à la loi de Dieu, vous poussera aux mauvaises actions qu'elle défend, et vous n'écouterez plus que le penchant de la nature qui mène toujours au mal.

3. Encore le simple souvenir de la loi de Dieu ne suffit pas pour vous faire opérer le bien et éviter le mal : vous avez besoin de grands motifs qui aiguillonnent votre paresse, et vous excitent puissamment à dompter une chair de péché. Or, vous les trouverez, ces puissants motifs, dans la méditation continuelle de la mort, du jugement, du ciel, de l'enfer, et dans les exemples des saints. Ce n'est que dans les bons livres que vous les trouverez. Lisez donc et relisez sans cesse les meilleurs ouvrages de piété; feuilletez jour et nuit l'*Imitation de Jésus-Christ*, le *Combat spirituel*, la *Morale chrétienne* et les *Vies des saints*, qui étaient des hommes comme vous, sujets aux mêmes tentations que vous; mais ils en ont triomphé, et ont ravi la couronne de gloire.

4. Mon fils, vous donnez tous les jours à votre corps la nourriture dont il a besoin; mais votre âme ne vaut-elle pas infiniment plus que ce corps de boue où elle réside, infiniment plus que le vêtement dont vous le couvrez ! Donnez-lui donc aussi la nourriture qui lui convient. Négligeriez-vous cette âme immortelle, qui est faite à l'image de Dieu, et qui est la plus noble portion de vous-même? Ayez donc soin de la nourrir et de la fortifier par de fréquentes et saintes lectures. Je vous l'ai dit, mon fils : l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu.

5. Voyez comme les sages du siècle se livrent à l'étude le jour et la nuit pour acquérir les sciences humaines, ou pour augmenter celles qu'ils possèdent déjà. Voyez-les pâlir sur les codes des lois, sur les livres de médecine, sur les histoires des peuples ou sur les ouvrages de la nature : les uns pour exceller dans leur profession, les autres pour acquérir la réputation de savants. Mais la science du salut n'est-elle pas au-dessus de toutes les autres? N'est-il pas écrit : Qu'il n'y a rien de plus vain ni de plus méprisable que les hommes, même les plus savants, dès qu'ils ne possèdent pas la connaissance de Dieu et la science du salut? Il n'y a de vraiment sage que celui qui, regardant comme de la boue toutes les autres sciences, ne se montre jaloux que d'acquérir celle de Dieu et du salut. Or elle s'acquiert, cette science sublime, par les saintes lectures et par la méditation. Heureux donc le Chrétien qui s'y applique de toute son âme ! En faut-il davantage, mon fils, pour vous engager à donner tous les jours au moins quelques moments à ces lectures sanctifiantes.

6. Mais, je suis surchargé d'affaires, dites-vous; l'ouvrage me talonne et le temps est court, le moyen d'en trouver encore pour la lecture. Fort bien; mais vous en trouvez toujours assez pour vos repas, pour votre sommeil, pour des inutilités, et peut-être même pour faire le mal. Mais je veux qu'il vous manque pour les choses inutiles, il ne vous manquera pas assurément pour vos affaires qui sont nécessaires. Or, est-il rien de plus nécessaire que le salut? n'est-il pas le seul nécessaire de la vie? Ne dites donc pas comme ces personnages de l'Evangile : Je n'ai pas le temps, je ne puis : j'ai acheté une maison de campagne, il faut que j'aille la voir; j'ai acheté des paires de bœufs, il faut que je les éprouve; j'ai épousé une femme, je lui dois des soins. Faites tout cela, je le veux; mais ne négligez pas l'affaire de votre salut. Quoi qu'il en soit, mon fils, vous pouvez toujours prendre quelques moments sur votre sommeil pour les donner à une bonne lecture; vous pouvez du moins ordonner à quelqu'un de vos enfants ou de vos domestiques de vous faire une lecture pendant votre travail : tous en profiteront, et je me trouverai moi-même au milieu de vous. O mon fils ! heureuse la maison qui méritera par ce moyen d'avoir toujours le Seigneur au milieu d'elle.

CHAPITRE LIV.

Du sacrement de pénitence.

1. Comme l'Ethiopien ne peut changer la noirceur de sa peau, ni le léopard la variété de ses couleurs, de même, mon fils, vous ne sauriez par vous-même effacer vos iniquités, ni recouvrer l'innocence que vous avez perdue. Et si vous passiez les années entières à vous frapper la poitrine, à pleurer, à prier, à jeûner, vous feriez une bonne œuvre sans doute; mais vous n'en resteriez pas moins tout entier dans votre péché; parce que votre justification ne peut venir que de Dieu. Quelle ne serait donc pas votre désolation et votre désespoir, si vous n'aviez aucun moyen d'obtenir la grâce de votre réconciliation. Quelle serait votre destinée, si je n'avais pas établi des ministres toujours prêts à vous jeter dans la piscine, qui seule peut vous rendre la santé !

2. Mais voyez, mon fils, jusqu'à quel point je vous ai aimé. J'ai donné mon esprit à mes ministres, afin que par sa vertu il n'y ait pas de faute, ni de péché, ni même

ne crime, dont vous ne puissiez obtenir le pardon et la rémission. Je les ai envoyés, comme j'avais été envoyé moi-même; je leur ai donné la plénitude de puissance que j'avais reçue de mon père, et je leur ait dit : Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez; et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. Quelles actions de grâces vous devez me rendre pour un pareil bienfait? Que vous seriez ingrat, que vous seriez coupable, si, par mépris ou par négligence, vous refusiez de recourir à cet admirable remède qui vous est préparé dans le sacrement de pénitence!

3. Un malade refusa-t-il jamais une potion salutaire, quelque amère qu'elle soit d'ailleurs; ni un captif de sortir d'une prison, dont on lui ouvre les portes; ni un pauvre de prendre la pièce de monnaie qu'on lui offre; ni un criminel condamné à la mort, de recevoir sa grâce! Si donc vous hésitiez, ce serait une marque certaine que vous n'avez point de foi, et que vous ne croyez pas la rémission des péchés. Recourez-y, mon fils, avec foi et avec confiance, et vous y trouverez la réconciliation, la guérison, la santé et la vie.

4. O Dieu prodigue de vous-même! Dieu de miséricorde! j'ai provoqué votre colère, et vous m'invitez à la réconciliation! En vous offensant, je suis devenu votre ennemi, et vous me pressez comme un ami d'aller recevoir mon pardon! En vous faisant la guerre, j'ai fait à mon âme des blessures mortelles, et vous ne désirez rien tant que de les guérir! Serais-je donc assez insensible et assez aveugle pour m'y refuser? Non, mon Dieu, non; je me lèverai, j'irai confesser tous mes péchés, je n'en cacherai aucun, parce que je sais que vous sondez les reins et les cœurs, et que rien n'est caché à vos yeux. Je les confesserai tout simplement et avec sincérité, tels qu'ils sont, tels que je les connais, avec leur nombre, leurs espèces et leurs circonstances; je les confesserai avec une vive douleur et humble confusion, parce que, cendre et poussière, j'ai offensé le meilleur des pères et le plus terrible des juges; je les confesserai avec confiance et avec un amour pénitent, parce que vous êtes le bon Pasteur, qui remplit le ciel de joie, en ramenant au bercail la brebis égarée.

5. Je sais, mon Dieu, que tous vos serviteurs qui ont vécu sur la terre, depuis vos apôtres jusqu'à nous, ont toujours eu recours au tribunal de la confession avec les plus saintes dispositions. Je sais que la foule des saints évêques, des fidèles les plus fervents, des princes et des rois, qui ont toujours cru fermement que la rémission de leurs péchés leur était accordée par l'absolution de vos ministres, allaient se montrer aux prêtres, et leur confessaient leurs fautes les plus secrètes. L'histoire de leur vie m'apprend avec quelle assiduité, avec quelle religion, avec quelle humilité ils se prosternaient à leurs pieds, et leur ouvraient leur cœur tout entier. Ils comptaient pour rien une confusion passagère, qui leur rendait leur première innocence, leur ancienne beauté. Je ne rougirai donc jamais de suivre leur exemple et de marcher sur leurs traces.

6. Oui, Seigneur, je les imiterai; je me confesserai comme eux; et comme eux je m'en retournerai justifié. Tout justes qu'ils étaient, ils recouraient néanmoins fréquemment au remède de la pénitence, afin d'acquérir une sainteté plus parfaite, et une justice plus abondante. Mais moi, qui suis pécheur et grand pécheur, et qui sens tout le besoin du remède, ne dois-je pas recourir au sacré tribunal encore plus souvent qu'eux? Je veux du moins m'en approcher tous les mois et toutes les fêtes principales; et si la conscience me fait quelques reproches, je n'attendrai pas même le temps fixé; j'irai promptement me montrer au prêtre, pour ne pas mourir dans mon péché. Car il est écrit : *Tenez-vous prêts, parce que le Fils de l'homme viendra à l'heure que vous n'y pensez pas.*

CHAPITRE LV.

Combien il est dangereux et funeste de cacher ses péchés en confession.

1. Je disais autrefois, par l'organe d'Isaïe, aux habitants de Jérusalem et aux hommes de Juda : Soyez juges entre moi et ma vigne. Qu'ai-je dû faire pour elle, et que je n'aie pas fait? J'ai attendu qu'elle portât de bons raisins, et elle n'en a produit que de mauvais. Or, cette vigne était la maison d'Israël; et ces hommes de Juda un plant choisi; j'en attendais des fruits de justice, et il n'en est sorti que l'iniquité. Maintenant ce n'est plus à Israël ni à Juda que je m'adresse, mais aux nations que j'ai données à mon Fils pour héritage.

2. Ecoutez donc, vous tous Chrétiens, qui formez cette nouvelle vigne que j'ai donnée à mon Fils. Vous savez tout ce que nous avons fait pour vous, lui et moi. Vous savez quels puissants moyens nous vous avons préparés dans le sacrement de la pénitence; nous attendions de vous tous les meilleurs fruits, et vous n'en avez produit que de mauvais; au lieu des œuvres de justice, vous n'avez enfanté que la corruption et l'iniquité; qu'il en est parmi vous, mon fils, qui ne s'approchent du tribunal sacré que par coutume, ou par respect humain, ne voulant pas se faire remarquer. Peu leur importe d'ailleurs, de quelque manière qu'ils le fassent; ils rougissent de se montrer tels qu'ils sont; ils s'accusent bien de certains péchés; mais ils dissimulent, ils cachent les plus graves et les plus honteux.

3. Oh! les hypocrites! ils font semblant de s'humilier, et ne rougissent pas de mentir à l'Esprit-Saint. Oh! les pervers! ils font semblant de se jeter dans les bras de la miséricorde divine; et, par la plus criminelle dissimulation, ils enfoncent le poignard dans le cœur du plus tendre des pères. Oh! les sacriléges! ils ont l'air de

s'incliner avec respect dans le sang de l'Agneau, comme pour en être purifiés, et ils le foulent indignement sous leurs pieds.

4. Mon peuple, que vous ai-je donc fait? en quoi vous ai-je molesté? Peuple aveugle et insensé, voilà donc toute la reconnaissance que le Seigneur avait droit d'attendre de vous? Considérez ici toute votre folie. Quand vous avez quelques plaies, vous les montrez au médecin, quoique vous ne soyez pas assurés qu'il puisse les guérir. Quand vous êtes affligés de quelque maladie intérieure et secrète, vous en découvrez au médecin la nature et les causes, quoique vous ne soyez pas certains de l'efficace de ses remèdes; vous ne rougissez pas de lui manifester les causes, même les plus honteuses de la maladie, parce que vous savez, qu'en lui refusant tous les renseignements nécessaires, il ne pourrait vous donner que des conseils vagues, ni vous prescrire que des remèdes contraires ou inutiles.

5. Par cette comparaison, jugez-vous à présent vous-même. Le remède du sacrement de pénitence est assurément très-efficace; et il est de foi, il est certain que, quand même le ministre manquerait de lumières et d'expérience, il ne guérirait pas moins votre âme, si vous y apportez les dispositions requises. Vous n'ignorez pas, non plus, que le ministre le plus habile ne saurait vous guérir, si vous ne confessez pas avec sincérité et avec douleur tous les péchés qui vous sont connus. Cependant vous déguisez les plaies intérieures de votre âme; vous dissimulez, par un coupable silence, la maladie elle-même, sa nature et ses circonstances; il est évident que vous ne voulez pas être guéri.

6. En agissant ainsi, malheureux que vous êtes, vous recevrez, il est vrai, des paroles de paix, mais vos péchés resteront dans leur entier; vous en augmenterez même le nombre par un horrible sacrilége. Le sépulcre de votre conscience paraîtra blanc au dehors, mais il demeurera rempli de pourriture et de corruption; vous paraîtrez pénitent aux yeux des hommes, tandis que votre cœur sera rempli de fourberie et d'iniquité. Vous irez vous asseoir à la table sainte, mais en y mangeant le pain des anges, vous mangerez aussi votre condamnation et votre jugement: vous aurez l'air de retourner en paix dans votre maison, mais votre conscience y sera déchirée par les plus cruels remords, et enfin, parce que votre perversité aura changé en poison le remède le plus salutaire, vous direz, dans votre désespoir: Mon péché est trop grand pour que je puisse en espérer le pardon.

7. L'affreuse mort surviendra: alors vous m'invoquerez et je ne vous exaucerai pas; je me moquerai de vous, je vous insulterai lorsque vous éprouverez ce que vous aurez si justement mérité. Enfin, vous entendrez un jour le son de la trompette, qui appellera tous les morts au jugement; alors seront manifestés à la face de tous les hommes ces péchés honteux que vous aurez cachés au ministre de la pénitence; et couverts d'une juste confusion, vous inviterez en vain les collines et les montagnes à vous ensevelir sous leurs ruines. Voilà le sort qui vous attend.

8. Pécheurs, prévenez donc ce terrible jour: rentrez en vous-mêmes, et réparez, pendant que vous en avez le temps, le crime et la nullité de vos confessions par une bonne confession générale qui les rectifie. N'est-il pas plus sage de prévenir par une confusion passagère l'affreuse confusion de ce terrible jugement?

CHAPITRE LVI.

Des vaines frayeurs de la confession.

1. Vous savez, mon fils, que le démon est votre plus grand ennemi; il n'omet rien de tout ce qui peut conduire les hommes à la damnation; il tâche de les détourner de la pratique des bonnes œuvres qui assurent le salut; il les pousse à tous les vices que je vous ai si souvent défendus. Vous ne l'avez que trop appris par votre propre expérience, et vous savez que plus une œuvre est parfaite, plus il fait d'effort pour en détourner.

2. Parmi les vertus il n'y a certainement rien de mieux que la charité, l'humilité, la pureté et le mépris des choses de la terre; aussi le démon les attaque-t-il par les tentations les plus fortes et les plus fréquentes. Ainsi, parce que de tous les moyens qui opèrent la sainteté il n'en est pas de plus efficace que la prière, la confession et la communion, l'ennemi de tout bien fait tous ses efforts pour en détourner mes disciples. Bien plus, comme les hommes tombent presque tous dans le péché par fragilité, et que dès lors perdant la vie de l'âme, ils ne peuvent plus me plaire, ni s'avancer dans la voie qui mène au ciel, ni éviter la damnation éternelle, s'ils viennent à mourir dans cet état; c'est pourquoi le démon a en horreur la confession qui remet les péchés, rend la grâce perdue, et voudrait, s'il était possible, l'anéantir absolument parmi les hommes.

3. Mais comme il ne peut y réussir, il invente du moins mille prétextes pour en détourner la plus grande partie des hommes. Il est vrai, leur dit-il, qu'en confessant vos péchés au prêtre avec les dispositions requises, vous en obtenez la rémission. Mais qu'il est humiliant, qu'il est pénible de manifester son ignominie et de découvrir ses péchés les plus honteux! Le prêtre vous croit juste, il a bonne opinion de vous, et vous vous faites connaître à lui comme un infâme! quelle confusion! D'ailleurs, vous n'ignorez pas l'importance et la difficulté des dispositions que la confession exige des pénitents. Attendez au moins que vous les ayez acquises, si vous voulez ne pas vous confesser en vain. Attendez donc, différez encore pour la mieux faire dans un autre temps.

4. D'ailleurs, vous savez que la confession devient inutile si vous ne quittez auparavant vos mauvaises habitudes, et si vous ne renoncez de cœur à tous vos péchés, ainsi qu'aux occasions qui y mènent. Etes-vous prêt à faire ce sacrifice? On ne rompt pas aisément des liens qui plaisent; ce n'est pas une petite affaire que de renoncer à des occasions qui enchantent; il n'est pas aisé de réparer des dommages, de restituer des biens mal acquis, ou de se réconcilier avec un ennemi. Etes-vous homme à vous faire une pareille violence? Croyez-moi : renvoyez à une autre fête, et tenez-vous tranquille; vous prendrez mieux votre temps une autre fois. Qu'il en est, mon fils, qui se laissent aller à ces funestes suggestions! Si bien que les uns par honte ou par crainte, les autres par affection pour des péchés qu'ils ne veulent pas quitter, ou refusent d'aller à confesse, ou diffèrent de jour en jour, en sorte que persévérant dans leurs péchés, ils s'exposent à une éternelle damnation si la mort vient à les y surprendre. O déplorable aveuglement des hommes! Comment peuvent-ils se laisser fasciner les yeux à ce point?

5. Pour vous, mon fils, soyez ferme dans la foi et résistez fortement au démon. Méprisez ses suggestions, et dites-lui : Malheureux, retire-toi. S'il est honteux de pécher, il est glorieux aussi de réparer son péché dans la confession. Le poids du péché est insupportable, il est bien doux de s'en décharger : la confession du péché est suivie de la paix, et ceux qui la fuient sont en proie au trouble et aux angoisses de la conscience.

6. Que me sert-il de passer pour juste aux yeux du prêtre, tandis que je demeure pécheur devant Dieu. Qu'est-ce que la confusion légère qu'on essuie aux pieds d'un seul homme, qui garde un silence impénétrable, près de cette confusion éternelle dont on sera couvert au jour du jugement, à la face de tout l'univers? Je veux que mes péchés fassent horreur au prêtre ; il sera touché du moins de ma sincérité et de mon repentir, et il se réjouira de voir faire pénitence à un pécheur.

7. Je conviens, à la vérité, que le pécheur doit être bien disposé pour recevoir l'absolution; mais faut-il pour cela différer la confession? Si je ne pense pas à m'y préparer aujourd'hui, y penserai-je mieux demain? D'ailleurs, puis-je compter sur ce lendemain? Dès aujourd'hui je ferai tous mes efforts pour acquérir ces dispositions.

8. Enfin, je ne suis pas surpris, misérable que tu es, de voir que tu me remettes devant les yeux mes mauvaises habitudes, mes fautes ordinaires, et l'attrait des occasions; tu ne souhaites rien tant que de m'y voir persévérer jusqu'à la mort. J'avoue que je ne saurais renoncer à tout cela sans effort; mais s'il m'en coûte aujourd'hui, m'en coûtera-t-il moins demain? Car je sais que le temps rend l'habitude plus tenace, les liens plus forts, et les plaies plus incurables. C'est pourquoi je ne veux pas différer : la résolution en est prise, et je vais me jeter aux pieds de mon père. Ainsi, la haine que porte à la confession le plus grand ennemi de Dieu et des hommes, est un puissant motif pour moi d'y recourir plus souvent et avec plus de ferveur.

CHAPITRE LVII.

De la contrition.

1. Comme le baptême est nul sans eau naturelle, la confession l'est aussi sans une véritable contrition. Si donc, mon fils, vous avez perdu l'innocence du baptême par le péché, vous ne pouvez la recouvrer que par une véritable douleur, qui doit toujours accompagner la confession. Vous ne l'ignorez pas, mon fils; mais peut-être que, vous faisant illusion comme tant d'autres, vous vous imaginez que toute douleur est suffisante, et qu'il suffit de dire : J'ai péché, et je voudrais bien ne l'avoir pas fait. Ce sentiment serait louable, sans doute, s'il partait d'un cœur véritablement touché; mais il n'est le plus souvent qu'en paroles. Que votre cœur, mon fils, soit donc humilié, contrit, si vous voulez que Dieu ne rejette pas votre pénitence : comme c'est le cœur qui a péché par ses désirs, il faut aussi qu'il sente le brisement de la contrition.

2. Mais comment pourrai-je m'exciter à cette componction du cœur? Le voici, mon fils : Vous savez que tout don, toute grâce vient du Père des lumières : recourez d'abord à la prière, et dites-lui : Donnez-moi, Seigneur, de pleurer et de détester les péchés que j'ai eu le malheur de commettre contre vous, afin que me présentant devant vous comme le publicain, j'obtienne comme lui mon pardon. En le demandant ainsi avec instance et avec ferveur, ayez confiance qu'il vous sera accordé, car il est écrit : Demandez et vous recevrez.

3. En second lieu, rentrez en vous-même, et pénétrez-vous bien de la grandeur et de la sainteté du Dieu que vous avez offensé; pensez que n'étant qu'un serviteur vil et méprisable, vous avez pourtant osé offenser un tel Seigneur. O mon fils, si vous connaissiez bien toute la majesté de Dieu, vous mourriez de honte et de douleur.

4. Pensez à la bonté, à la clémence et à l'amour du tendre Père que vous avez offensé. Voyez quelle a été votre ingratitude, votre malignité, en offensant un tel Père, que vous auriez dû aimer de tout votre cœur. Rappelez, mon fils, à votre esprit tout ce que le Sauveur a souffert pour vous dans sa passion de douleurs, d'humiliations et d'opprobres, et soyez confondu de les avoir renouvelés, de l'avoir crucifié de nouveau, toutes les fois que vous avez commis le péché mortel.

5. Pensez encore combien le péché a souillé, défiguré votre âme : pensez à l'affreuse lèpre et aux plaies hideuses dont le

péché l'a couverte. Quelle serait ma confusion, diriez-vous alors, si ma chair paraissait aussi hideuse aux yeux des hommes que mon âme l'est à ceux de Dieu! Eloignez-vous de moi, Seigneur mon Dieu, parce que je suis un trop grand pécheur; je n'ose plus lever les yeux vers vous. Considérez encore le ciel, mon fils : si la perte de votre fortune, d'un bon père, d'un ami, vous arrache des larmes amères, combien plus devez-vous être inconsolable d'avoir perdu par le péché, et le ciel qui réunit tous les biens, et votre Dieu qui est la suprême félicité de votre âme.

6. Mais si ces considérations ne vous touchent pas, le souvenir de vos fins dernières pourrait-il ne pas pénétrer vos chairs d'une crainte salutaire? Pourriez-vous ne pas frémir à la vue de cet horrible enfer que vous avez mérité? Si, pour cause de vol ou d'homicide, vous aviez été condamné à être brûlé vif: Oh! que je suis malheureux, diriez-vous, pénétré de douleur, d'avoir fait de tels crimes! plût à Dieu que je ne les eusse jamais commis!

7. Dites donc maintenant avec les plus vives frayeurs : Hélas! je confesse que j'ai mérité tous les supplices : ce n'est pas un feu passager, mais un feu éternel qui m'est préparé; ayez pitié de moi, mon Dieu; délivrez-moi de mes iniquités; ne permettez pas, Seigneur, que l'enfer devienne mon partage, ni qu'il referme sur moi ses abîmes. Délivrez-moi de mes iniquités; je les déteste, je les ai en horreur : délivrez-moi, Seigneur, je vous en conjure, de ces chaînes de feu, de ce ver rongeur qui ne meurt point, de ces larmes éternelles, et des tourments affreux qui sont réservés au démon et à ses anges.

8. Plût à Dieu que votre contrition eût tout à la fois pour principe une crainte respectueuse et le saint amour! Mais admirez ici la bonté de Dieu, qui veut bien vous accorder une parfaite justification dans le sacrement, quoique vous ne joigniez à cette crainte qu'un commencement d'amour. Que la dureté de votre cœur serait grande, si cette miséricorde de Dieu n'y excitait pas au moins quelques sentiments d'amour. Pleurez donc mon fils, gémissez, et que votre douleur soit intérieure; parce que Dieu ne regarde que le cœur. Soyez plus affligé d'avoir offensé Dieu, que des pertes les plus sensibles, que de tous les maux du monde, parce que tous les maux du monde ne sont rien en comparaison d'un seul péché mortel, qui est le souverain mal de Dieu. Pleurez, détestez vos péchés sans exception; parce qu'il n'en est aucun qui ne mérite d'être haï souverainement, et qu'ils ne peuvent absolument être remis les uns sans les autres. Pleurez, détestez vos péchés, non par des motifs humains, mais parce qu'ils sont en abomination aux yeux de Dieu, parce qu'ils donnent la mort à votre âme, parce qu'ils vous rendent digne de l'enfer, parce qu'ils vous ferment le ciel, et enfin parce qu'ils offensent souverainement un Dieu d'une bonté et d'une majesté infinie.

9. Mais, je vous le répète, mon fils, souvenez-vous que vous ne pouvez prononcer le nom du Seigneur Jésus que dans le Saint-Esprit, ni obtenir, par conséquent, que de Dieu cette contrition si nécessaire. Vous devez donc conjurer le Père des miséricordes de vous l'accorder, au nom de Jésus-Christ dans le Saint-Esprit.

CHAPITRE LVIII.

De la nécessité et de la fermeté du bon propos.

1. Si vous voulez, mon Fils, que votre pénitence me soit agréable, il faut que vous rejetiez loin de vous toutes vos iniquités, et que vous vous fassiez un esprit et un cœur nouveaux. Soyez assuré que vous ne pouvez vous rapprocher de Dieu qu'en vous éloignant du péché; que vous ne sauriez lui plaire sans y renoncer de cœur et d'affection, ni vous réconcilier avec lui qu'en quittant les armes du péché. Votre confession doit donc être accompagnée de la ferme résolution de vous corriger. Tenez pour certain que votre pénitence est vaine sans elle, comme la foi elle-même est morte sans les œuvres, et qu'elle ressemble à cet arbre stérile de l'Evangile, qui n'est bon que pour être coupé et jeté au feu.

2. Lorsque vous irez à confesse, ayez donc soin de former ce bon propos, cette forte résolution, et dites en vous-même : C'en est fait la détermination en est prise, je ne veux plus pécher, et avec la grâce de Dieu je ne pécherai plus à l'avenir, du moins volontairement. Mais en parlant ainsi mon fils, ne vous faites pas illusion : c'est ici l'affaire non de la langue, mais du cœur. Oh! qu'il en est, mon fils, qui, faute de bon propos, restent dans leurs péchés, malgré l'absolution du prêtre. Il est vrai qu'ils avaient dit au prêtre qu'ils ne voulaient plus retomber dans les mêmes péchés; mais ils n'ont pas plutôt reçu le sacrement, qu'ils y retombent aussi souvent et avec la même facilité qu'auparavant. A chaque confession qu'ils font, mêmes promesses, et mêmes rechutes après; il est évident, mon fils, que leurs promesses était fausses, parce que le cœur n'y avait point de part.

3. Ce n'est pas ainsi qu'en agit tout homme qui, par haine, rompant avec un ennemi, s'écrie : Je ne le fréquenterai plus, je ne lui parlerai plus; et il le fuit en conséquence : s'il le rencontre, il détourne les yeux pour ne pas le voir. Mais si ce même homme, loin de fuir son ennemi, l'aborde volontiers lorsqu'il le rencontre, le voit de bon œil, et lui parle amicalement, avec douceur, c'est une preuve certaine qu'il ne le hait plus, et qu'il ne faut pas prendre au sérieux ce qu'il avait dit : Je ne veux plus ni lui parler ni le voir. Il en est de même de celui qui, après avoir dit : Je renonce au péché, je le déteste, en recherche néanmoins les occasions comme auparavant, au lieu de les fuir, et ne

fait aucun effort pour éviter le péché. Pourquoi cela, mon fils? C'est qu'au lieu de haïr sincèrement le péché dans son cœur, il en conservait une secrète affection, quoique sa bouche dît le contraire.

4. Renoncez donc de cœur à tous les péchés, sans exception et pour toujours; parce que tout péché est toujours un mal, toujours haï de Dieu, toujours funeste à votre âme, toujours digne de l'enfer; car en vous abstenant du péché seulement pour un temps, et dans la vue d'obtenir l'absolution, vous pourriez bien en imposer au prêtre; mais vous ne tromperez jamais Dieu qui, connaissant le fond des cœurs, lirait dans le vôtre l'affection du péché, et ne ratifierait pas en conséquence l'absolution du prêtre. Il faut encore que vous soyez résolu de faire tout ce que vous a prescrit le médecin spirituel pour votre amendement; sans cela votre confession ne vous servirait pas plus que l'ordonnance du médecin à un malade qui refuserait de prendre ses remèdes.

5. Enfin, mon fils, pour assurer votre amendement et le fruit de la pénitence, prenez encore dans votre examen la ferme résolution de combattre vos péchés d'habitude, votre penchant favori. Dites en vous-même : Je prendrai certaines mesures pour éviter tel ou tel péché; et si jamais j'avais le malheur d'y retomber, je m'imposerai telle pénitence. En vous conduisant ainsi, mon fils, vous êtes sûr de vous corriger, et vous reconnaîtrez avec une douce satisfaction que votre bon propos a été ferme et sincère, et que le Seigneur a ratifié votre pardon.

6. Seigneur mon Dieu, dont la miséricorde m'a rappelé tant de fois à mon propre cœur, j'avoue, à ma confusion, que je vous ai mille fois promis de me corriger, et je ne me corrigeais pas; je sais que plusieurs de mes frères vous ont dit souvent qu'ils ne le voulaient pas : mais enfin, touchés de repentir, ils se sont montrés dociles. C'est ainsi qu'ils ont fait votre volonté, et non pas moi. Mais c'en est fait, Seigneur, je tiendrai désormais mes résolutions et mes promesses, de peur que les publicains et les pécheresses ne me précèdent dans votre royaume. Oui, je l'ai juré, je l'ai résolu; je veux garder vos commandements jusqu'à la fin, et détourner dans tous les temps mes pas des voies de l'iniquité.

7. Tout indigne que je suis, Seigneur, ne me refusez pas votre grâce, sans laquelle je ne saurais tenir mes résolutions; afin que je ne sois pas seulement du grand nombre de ceux qui commencent, mais surtout du petit nombre de ceux qui persévèrent jusqu'à la fin, et qui obtiennent la couronne.

CHAPITRE LIX.

Du très-saint sacrement de l'Eucharistie.

1. Dites-moi, mon fils, a-t-on jamais vu une mère nourrir son fils de sa propre chair, ni un pasteur ses brebis de son propre sang? Ce qui est inouï qu'ils aient jamais fait, je vous ai aimé jusqu'à le faire moi-même pour vous; je me suis donné à vous sans réserve, quand je vous ai dit : Voici mon corps et mon sang, prenez, buvez et mangez : ma chair est véritablement nourriture, et mon sang véritablement breuvage : buvez et mangez. J'ai plus fait encore : par le miracle le plus étonnant j'ai voilé ma chair et mon sang sous l'image du pain et du vin, afin de vaincre votre répugnance naturelle, et de vous attirer à ce divin banquet plus efficacement et avec plus de confiance.

2. Ce n'est pas tout : j'ai voulu encore, pour prévenir votre négligence, vous y inviter par ces paroles : J'ai préparé un grand soupé, tout est prêt; venez et je vous nourrirai. J'ai réveillé votre désir en ajoutant : Que si vous mangiez de ce pain, vous vivriez éternellement. Venez, il faut que je loge dans votre maison; je veux y faire la Pâque avec vous; et parce que je le désirais avec la plus vive ardeur, j'ai joint les menaces au commandement, et je vous ai dit : *Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous.*

3. O Dieu si prodigue de vous-même, permettez-moi, tout misérable que je suis, d'approfondir l'excellence d'un si grand mystère, afin de me pénétrer de reconnaissance et d'amour pour un Sauveur si libéral et si magnifique : s'il n'est personne qui ne voie avec le dernier étonnement un Dieu tout-puissant, créateur et souverain maître de toutes choses, se revêtir de notre faible humanité, afin de pouvoir converser avec nous; que dirai-je donc moi, quand je vois que, pour devenir notre nourriture et notre boisson, vous avez caché votre humanité même sous les apparences du pain et du vin? Que dirai-je, quand je pense que vous n'invitez pas seulement les hommes à venir à un si admirable festin, mais que vous les en priez; et que vous leur faites les plus terribles menaces, s'ils se refusent à votre invitation?

4. Ames bienfaisantes, qui exercez avec tant de générosité les œuvres de miséricorde envers vos frères, venez considérer avec moi toutes les profondeurs de la charité infinie de notre Dieu. On n'a jamais vu de roi rechercher les pauvres jusque dans leurs chaumières, les presser, et leur commander, sous les peines les plus graves, de recevoir ses faveurs et ses dons; et voici un Dieu qui, après nous avoir enrichis de tous les biens temporels dont nous jouissons, a daigné se faire homme pour nous, se donner à nous avec tout ce qu'il est pour être la vie de nos âmes; et qui nous menace de toute sa colère, si nous refusons de nous nourrir de son humanité et de sa divinité réunies dans sa personne.

5. Quoi donc! Dieu de bonté, attendriez-vous un accroissement de bonheur de nos communions? Votre félicité n'est-elle pas infinie? Et cependant vous désirez avec la plus vive ardeur de vous unir à nous. Quel est donc le vrai motif de ce désir?

6. Je le comprends, Seigneur; c'est que vous aimez en Dieu, et que votre amour n'est satisfait qu'autant que vous êtes avec nous et que vous demeurez en nous. Non, ce n'est pas assez pour votre amour de conserver nos âmes et nos corps par les soins de votre admirable providence, vous voulez encore vivifier notre âme par l'union de votre divinité, et la nourrir, la fortifier et la sanctifier par la vertu de votre chair sacrée et de votre sang adorable. Non, ce n'est pas assez de nous avoir reçus au rang de vos serviteurs et de vos enfants, vous voulez encore nous transformer en vous-même par la sainte communion. Ce n'est pas assez d'être devenu notre frère par le mystère de votre incarnation, vous voulez, en quelque sorte, faire de nous des dieux. Ce n'est pas assez que nous ayons en vous l'être, le mouvement et la vie, vous voulez encore vivre en nous vous-même d'une manière ineffable. O amour incompréhensible! qui vous porte à vous donner ainsi sans réserve à de faibles hommes, afin qu'ils aient la vie en eux-mêmes, et qu'ils l'aient plus abondamment?

7. Tel est, ô enfants des hommes! l'amour d'un Dieu pour vous! Mais où est la reconnaissance et l'amour que vous lui devez? Que vous dirai-je, malheureux Chrétiens, vous qui, dégoûtés de cette nourriture céleste, refusez de venir vous asseoir à la table sainte; on vous invite, on vous prie, on vous presse par un commandement rigoureux; et cependant vous passez des années entières sans vous en approcher; et vous osez ainsi mépriser les empressements de son amour, et braver les menaces de sa puissance: quel crime! quelle horreur!

8. Vous alléguerez peut-être vos affaires et votre indignité. Hypocrites! quelles que soient vos affaires, ne trouvez-vous pas toujours assez de temps pour vos festins, vos théâtres et vos plaisirs? Et moi je vous dis que, si vous n'interrompez pas vos affaires, pour vous approcher de la table sainte, vous ne serez jamais admis au banquet du royaume des cieux. Vous vous excusez sur votre indignité, hypocrites! Lorsque vous êtes invités à la table d'un roi ou de quelque grand du siècle, vous n'alléguez pas, pour vous en dispenser, l'inconvenance de vos habillements; vous savez bien prendre vos mesures pour paraître avec décence. Et moi je vous dis que, si vous n'avez pas soin de purifier votre âme de ses souillures, et de vous préparer à la communion par une véritable pénitence, vous n'aurez jamais la vie en vous, et vous ne participerez point à la résurrection glorieuse au dernier jour.

CHAPITRE LX.

Des avantages inestimables d'une bonne communion.

1. Qu'il est doux, mon fils, qu'il est agréable de pouvoir dire: Mon bien-aimé est à moi, et moi je suis tout à lui. Non, ce n'est plus moi qui vis, mais c'est Jésus-Christ qui vit en moi. Ne soyez plus surpris de voir tous les Chrétiens fervents, tous les vrais sages désirer la communion avec tant d'ardeur. Mon âme, disent-ils à Dieu, soupire après vous comme le cerf altéré après les eaux des fontaines: mon âme brûle pour vous, ô mon Dieu! de la soif la plus ardente: quand aurai-je le bonheur de paraître devant vous, et de m'asseoir à votre table!

2. Jamais personne n'a vu Dieu, mon fils; mais tout ce qu'il a révélé de lui-même suffit à l'âme fidèle pour lui inspirer le plus grand désir de le recevoir dans son divin sacrement, et lui faire éprouver les plus saints ravissements. Comme elle vous éprouverez les mêmes sentiments et le même désir, quand vous aurez soin d'en méditer l'excellence et les avantages.

3. Rappelez ici, mon fils, les grandeurs de celui que vous recevez dans cet auguste sacrement. Montez au ciel, parcourez tout l'univers, et vous ne trouverez rien de comparable au Seigneur votre Dieu. Les anges et les saints du paradis tiennent tout de lui, et c'est lui qui les enivre dans le torrent de ses délices; songez au moyen de partager leur joie et leur félicité. Sentez quelle gloire c'est pour une simple créature de posséder son Créateur; quelle douceur pour un fils d'embrasser le meilleur des pères, quelle satisfaction pour une âme fidèle de recevoir son Sauveur et son roi avec toute sa bonté, toute sa tendresse; pour une brebis fidèle d'entendre la voix du bon pasteur; pour un faible mortel de se rendre favorable celui qui doit le juger un jour. Peut-il être une destinée plus heureuse pour ceux qui ont le bonheur de communier dignement? Un pareil sort ne réunit-il pas toutes les jouissances, tous les avantages, tous les biens! En recevant votre Dieu, vous recevez tout avec lui Non, mon fils, il n'est pas plus accordé au cœur de l'homme de sentir toute l'étendue du bienfait, qu'à son esprit de comprendre toute la profondeur du mystère.

4. Que de grâces, que de dons excellents découlent de ce divin sacrement comme de leur source! Quelle force admirable n'y puise pas une âme fidèle! quel accroissement de vie et de justice! Il dissipe ses ténèbres, augmente ses lumières, affermit sa vertu, et la rend terrible au démon même.

5. Que vous dirai-je encore, mon fils? ce divin sacrement tempère les ardeurs de la concupiscence, affaiblit le penchant au mal, et fait croître le goût de la piété et de l'amour de la vertu; c'est un remède, un antidote souverain, qui purifie une âme de ses moindres souillures, qui efface les restes des plus grands péchés, et la garantit de toute rechute; c'est un pain merveilleux qui enflamme la charité, enfante l'humilité et le mépris des choses du monde; c'est un vin mystérieux qui fait germer les vierges, forme les élus à la chasteté, et les rend habiles au martyre.

6. Que vous dirai je enfin? cette nourriture céleste renferme le gage de la gloire future; et celui qui la mange dignement, par le droit qu'il en reçoit, se tient comme assuré de la vie éternelle, tant qu'il ne s'en rend pas indigne par quelque nouveau péché. Voilà, mon fils, les biens immenses, ineffables, que confère l'admirable sacrement de l'Eucharistie; biens qui vous sont offerts à vous-même. Que votre cœur serait monstrueux, s'il n'avait que du dégoût et de la froideur pour cette table sacrée, où brûle toujours un feu qui ne s'éteint jamais; que vous seriez ingrat, si, recevant votre Sauveur tout entier, son corps, son sang, son âme et sa divinité, vous ne vous donniez pas de même à lui entièrement et sans réserve: votre corps, pour lui servir de temple; votre sang, pour le répandre à son service au premier besoin; votre âme avec toutes ses facultés; votre mémoire, afin qu'elle vous rappelle sans cesse sa loi et ses bienfaits; votre intelligence, pour qu'elle médite continuellement ses maximes et vos devoirs; votre volonté, pour la conformer entièrement à la sienne; votre cœur, enfin, pour n'aimer que lui, ou en vue de lui.

CHAPITRE LXI.

Avec quels soins un Chrétien doit se préparer à la communion.

1. Lorsque je suis venu sur la terre pour chercher ce qui était égaré, et sauver ce qui était perdu, j'ai annoncé l'Evangile à tous sans distinction; j'ai conversé avec les pécheurs comme avec les justes; j'ai mangé avec les publicains et les pécheurs, comme avec Lazare et ses sœurs; j'ai accueilli tout le monde sans faire acception de personnes; et même j'ai témoigné plus de bonté aux pécheurs, parce qu'ils avaient plus besoin de médecin que les autres. C'est ainsi que j'ai fait lever le soleil de ma doctrine sur les méchants et sur les bons. Mais quand j'ai voulu instituer le sacrement de mon corps et de mon sang, j'ai choisi une maison particulière, une grande salle ornée avec soin, et je n'y ai admis que mes disciples. J'en ai agi ainsi, mon fils, pour vous apprendre à discerner la table de la communion d'une table ordinaire. Vous devez donc vous éprouver vous-même avant de manger ce pain sacré; parce que celui qui le mange indignement, mange son propre jugement. Vous devez donc discerner le corps du Seigneur, et vous juger vous-même, pour éviter le jugement et la condamnation.

2. Le Seigneur, en se donnant ainsi à nous pour être notre nourriture, fait éclater, il est vrai, sa bonté et sa miséricorde; mais il n'en est pas moins le Dieu de majesté, le Dieu trois fois saint, le Dieu terrible. O mon fils! que sa bonté sollicite puissamment votre amour, sa miséricorde votre confiance, sa majesté votre respect, sa sainteté votre pureté, votre innocence, sa puissance vos hommages, et sa redoutable justice vos plus vives frayeurs!

3. Si je disais autrefois aux Juifs: Tremblez à l'approche de mon sanctuaire, je suis le Seigneur: il ne renfermait pourtant ni mon corps ni mon sang, mais seulement le livre de la loi, un vase de manne et l'arche d'alliance, qui n'en étaient que la figure. Si je disais encore aux ministres de l'ancienne loi: Soyez purs, vous qui portez les vases du Seigneur; quelle ne doit donc pas être la pureté de ceux qui portent et qui reçoivent le Seigneur lui-même? Et si Oza fut frappé de mort pour avoir porté sur l'arche une main téméraire, si les enfants d'Aaron furent exterminés pour avoir mis dans leurs encensoirs un feu étranger? quel châtiment est donc réservé à celui qui ose s'asseoir indignement à la table sainte?

4. Hélas! dites-vous peut être, mon fils, saisi de frayeur: Comment répondre à une pareille invitation? comment oser recevoir un tel Seigneur, après avoir été conçu dans l'iniquité? J'avoue, mon fils, que ma grandeur et ma sainteté sont infiniment au-dessus de tous les hommages de la terre; cependant, pour me recevoir dignement, je ne demande pas des choses impossibles. Ecoutez-moi bien, mon fils.

5. Je demande surtout un cœur pur, et je le demande absolument. Or, pour avoir cette pureté de cœur, il faut que vous ayez conservé l'innocence de votre baptême, ou que vous l'ayez recouvrée par une véritable pénitence. Souvenez-vous, mon fils, que Dieu a en horreur l'impie avec son impiété, et le pécheur avec son péché. Quel crime! quelle horreur! si vous osiez associer dans votre cœur Dieu avec le démon, la sainteté même avec le centre de tous les vices! Approfondissez donc votre cœur, examinez votre vie, et purifiez-vous avec soin de tout péché, de tout vieux levain du péché, et de toute affection au péché, par une confession sincère et entière, par des larmes amères et par un ferme propos.

6. Faites tout cela, mon fils, d'esprit et de cœur, et non par coutume. Prenez-y garde: la confession et l'absolution qui la suit, ne guérissent que ceux qui ont une véritable douleur de leurs péchés, et la ferme résolution de s'en corriger et de les expier. Hélas! mon fils, qu'il en est qui ne passent du tribunal sacré à la table sainte que pour se rendre coupables d'un double sacrilége! Malheureux, qui renouvellent la perfidie de Judas! il eût bien mieux valu pour eux qu'ils ne fussent jamais nés. Vous donc, mon fils, après vous être sincèrement purifié de tout péché mortel et de toute affection à ce péché, vous pourrez vous approcher avec confiance de la table sainte. Encore ne vous en tenez pas là, mais aspirez à des dispositions plus parfaites.

7. Que font les grands du monde, quand ils s'empressent de recevoir un ami? D'abord ils purifient avec soin leur maison des moindres ordures; ensuite ils l'embellissent de tout ce qu'ils ont de plus riche et de plus précieux. Faites de même, mon fils; ayez soin de purger votre cœur des moindres pé-

chés, vous savez qu'ils me déplaisent toujours; et que s'ils ne sont pas un obstacle à la communion, ils en diminuent les grâces et les fruits. Puis, appliquez-vous à orner votre âme des plus belles vertus, d'une foi vive, d'une confiance parfaite, d'une charité ardente et d'une profonde humilité. Vous savez combien je louai la confession de Pierre, lorsqu'il dit : Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant, quoiqu'il ne vît dans moi que le visage d'un homme; de même, quoique vous ne voyez des yeux du corps dans la sainte Eucharistie que l'espèce du pain et du vin, croyez et confessez aussi de tout votre cœur que c'est le corps et le sang du Christ, vrai Dieu et vrai homme : adorez-le avec un souverain respect et une profonde humilité, reconnaissant que vous êtes indigne de le recevoir.

8. Vous savez encore combien j'admirai la foi et l'humble confiance du centenier, lorsqu'il disait : Seigneur, je ne suis pas digne de vous recevoir dans ma maison; mais dites seulement une parole, et mon serviteur sera guéri. Vous-même, mon fils, assuré que vous êtes de ma présence dans l'Eucharistie, convaincu de votre indignité, ainsi que de ma bonté et de ma puissance, croyez, avec la même confiance, que ma visite vous procurera le salut; que j'aurai pitié de vos misères, et que je vous comblerai de tous les biens que vous désirez. Vous savez, enfin, combien je fus touché des honneurs que me rendit la pécheresse par les effusions de son amour; combien je lui remis de dettes; quelles louanges je lui donnai alors, annonçant qu'on publierait son amour pour moi, dans tous les lieux où l'on prêcherait mon Evangile. Et vous aussi, mon fils, abordez votre Sauveur avec les larmes de l'amour, répandez sur moi les affections de votre cœur, comme la pécheresse répandit ses parfums sur mes pieds. O mon fils! si vous connaissiez bien toutes les amabilités du Seigneur Jésus, vous vous écrieriez dans l'ardeur de vos désirs : Venez, mon bien-aimé, venez et ne tardez pas : mon âme soupire après vous avec l'ardeur la plus vive.

9. Enfin, mon fils, toutes les fois que vous vous préparerez à la communion, ne manquez pas de vous rappeler ces paroles : Lorsque vous célébrerez ces augustes mystères, faites-le en mémoire de moi. Voyez, mon fils, avec quelle religieuse tendresse les enfants bien nés célèbrent le jour anniversaire de la mort de leurs bons parents; avec quelle sainte tristesse ils se rappellent l'image de leur vie, de leur maladie, de leur agonie, de leur mort et de leur sépulture. Et vous aussi, mon fils, ayez soin d'honorer dans chacune de vos communions, les jours de ma passion et de ma mort; rappelez le souvenir de mes souffrances et de mes douleurs; et, plein de ces souvenirs, recevez mon corps qui est le dernier don que j'ai laissé aux hommes avant de quitter la terre. Par ce moyen, mon fils, vous recevrez ces grands mystères fréquemment et dignement; alors je viendrai en vous pour y faire ma demeure.

CHAPITRE LXII.

De la sanctification des jours de fête.

1. Souvenez-vous, mon fils, de sanctifier le septième jour de la semaine, et les autres solennités qui vous sont prescrites. J'ai béni le septième jour, et je l'ai sanctifié en cessant les œuvres de la création. J'ai choisi ce jour pour être à jamais un monument de l'alliance que j'ai faite avec mon peuple. J'ai voulu que ce septième jour fût saint et consacré au repos du Seigneur : j'en ai proscrit toute œuvre servile, sous peine de mort; et vous savez que c'est en vertu de cette loi qu'un Juif fut lapidé par tout le peuple, pour avoir ramassé quelques bûches de bois ce jour-là. J'ai confirmé la sainteté et la sanctification de ce jour par des prodiges, en doublant la quantité de la manne qui devait servir de nourriture le septième jour, et qui ne se corrompait point selon la coutume; ne voulant pas qu'elle tombât ce même jour, afin que mon peuple ne fût point détourné de sa sanctification par le soin de ramasser sa nourriture. Outre le septième jour, j'avais encore ordonné la sanctification de plusieurs autres fêtes.

2. Vous savez combien les Juifs furent religieux observateurs de ces saints jours; ils n'y faisaient aucune œuvre servile; et leurs bêtes de charge leurs servantes partageaient leur repos. Ils ne pouvaient ni voyager au delà du terme prescrit, ni même préparer leur nourriture et leur repas; ils consacraient ce jour tout entier à un saint repos, à la prière et aux sacrifices; et toutes les fois qu'ils ont violé la sainteté de ce jour, je les ai frappés eux et leurs villes des maux dont je les avais menacés : or, toutes ces choses étaient une figure de ce qui devait arriver au peuple chrétien, afin qu'il apprît ainsi à sanctifier les saints jours, et à en éviter avec soin la profanation.

3. L'ancienne alliance n'existe plus, mon fils, et vous avez été affranchi de ses lois de mort. Vous avez eu le bonheur de naître sous une loi plus sainte, et dans une alliance plus parfaite; et vous avez reçu de bien meilleures espérances. Aussi devez-vous observer ses fêtes avec plus de fidélité et de ferveur. Je ne suis pas seulement votre Maître, votre Seigneur, comme je l'étais des Juifs; je suis encore votre Sauveur, votre Rédempteur : vous devez donc observer avec plus d'exactitude et de ferveur les jours qui me sont consacrés. Je ne vous ai créé que pour ma gloire, et j'aurais pu exiger que vous employassiez à mon culte tous les jours de votre vie. Si vous me connaissiez bien, et si votre cœur brûlait d'amour pour moi, loin de vous plaindre de la multiplicité des fêtes, vous désireriez faire de la terre un autre ciel, où vous ne fussiez occupé, avec les anges et les saints, que d'adorations, de prières et de louanges; et vous diriez sans doute : Oh! qui me délivrera de ce corps de mort? qui m'affran-

chira de tous les besoins et de toutes les nécessités de la vie, afin de me consacrer uniquement au service de mon Dieu?

4. Mais, admirez ici, mon fils, l'indulgence et la bonté de Dieu, et en même temps l'ingratitude et la perversité des hommes. Tandis que les grands et les maîtres de la terre exigent tous les jours de leurs serviteurs des soins continuels et les services les plus assidus, ils leurs laissent à peine le loisir de prendre leurs repas et leur sommeil. Et moi, qui suis le souverain Maître et Seigneur de tous les hommes, je leur abandonne les six jours de la semaine pour vaquer à leurs affaires temporelles, et je ne me réserve que le septième jour; et encore, comme si j'exigeais trop, la plupart d'entre eux refusent d'employer ce jour à mon service. Dites-moi, si un maître n'exigeait de ses domestiques qu'un seul jour de service par semaine, et si ces domestiques le refusaient à un si bon maître, qu'en penseriez-vous? Ne les jugeriez-vous pas dignes du plus rigoureux châtiment? Aussi, mon fils, punirai-je moi-même, dans le siècle à venir, du plus grand supplice tous ceux qui auront profané les saints jours, ou qui auront négligé de les sanctifier.

5. Souvenez-vous donc bien, mon fils, de sanctifier le jour du Seigneur. Oh! qu'il est saint ce jour! Outre le repos de la création et le passage de la mer Rouge, il rappelle encore l'heureux souvenir de la résurrection du Sauveur, de la descente du Saint-Esprit, et de la manifestation de la sainte Trinité. Oh! qu'il est grand, qu'il est saint ce jour! Ignace, le successeur des apôtres, l'appelait le premier, le plus grand et le plus glorieux des jours. Vous devez encore observer, avec le même esprit de religion, les autres fêtes qu'ont établies les Pères et les pasteurs de mon Eglise; ils ne les ont établies que par mon autorité. Vous savez qu'il est écrit des pasteurs: Celui qui vous écoute, m'écoute; celui qui vous méprise, me méprise. Si donc, foulant aux pieds leur commandement, vous profanez les fêtes de l'Eglise, vous serez traité comme les païens et les publicains.

CHAPITRE LXIII.

Comment un Chrétien doit sanctifier les saints jours de dimanche et de fête.

1. Vous êtes grand, Seigneur, vous êtes tout-puissant, et personne ne peut vous résister. Je suis votre serviteur, et je dispose mon cœur à l'accomplissement de vos saintes ordonnances; donnez-moi l'intelligence, Seigneur, et apprenez-moi ce que je dois faire pour sanctifier dignement les jours qui vous sont consacrés.

2. Vous êtes heureux, mon fils, parce que vous avez à cœur de faire ce qui m'est agréable. Ecoutez-moi donc avec attention: Vous travaillerez six jours de la semaine, mais le septième sera saint pour vous, et vous y honorerez le repos du Seigneur; vous n'y ferez point d'œuvre servile; vous célébrerez les autres fêtes de la même manière. Je vous ai prescrit ce repos, et la cessation de toute œuvre servile, afin que vous puissiez vous livrer uniquement au culte divin avec plus de liberté. C'est dans ce double devoir que consiste toute la sanctification des jours de fête. Jugez, par cela même, combien est grand le nombre de ceux qui profanent les saints jours, soit en faisant des choses défendues, soit en omettant les œuvres de religion.

3. Voyez, mon fils, combien il est grand le nombre des personnes qui, n'aimant que la gloire et les vanités du monde, et préférant à Dieu les soins d'une vaine beauté, emploient les saints jours à se parer comme des idoles, ou à étaler avec complaisance le scandale de leurs parures dans les sociétés et dans les promenades publiques; à peine trouvent-elles le loisir de se rendre aux assemblées de religion; moins encore pour prier, que pour se produire et attirer les regards et les hommages des assistants. Malheur à vous, idoles de chair et de sang! vous détournez l'attention des fidèles par l'éclat de vos ornements, et jusque dans mon temple vous osez me disputer l'honneur et la gloire qui m'appartiennent; malheur à vous! car je vous punirai quelque jour dans ma fureur; vous êtes le scandale de mon peuple. Sachez que mes anges ramasseront un jour tous les scandales, pour les jeter au fond des enfers.

4. Voyez encore la foule des grands et des riches du siècle, qui coulent leurs jours dans le sein des jouissances et des plaisirs, tandis que les autres se consument de travaux et de privations. En compte-t-on beaucoup parmi eux qui s'empressent de sanctifier les jours qui me sont consacrés? La plupart, indifférents pour tout ce qui regarde mon culte, ne s'occupent que de mille affaires inutiles, auxquelles ils emploient leurs domestiques, qu'ils détournent ainsi de mon service. Malheureux qui, par leurs coupables exemples, font cesser mes solennités sur la terre! mais qu'ils attendent un moment, et je viendrai à eux pour les précipiter de leur siége et les dépouiller de leurs richesses; parce qu'après les avoir engraissés et comblés de toutes sortes de biens, ils se sont insolemment révoltés contre moi.

5. Mais qu'il en est d'autres encore, mon fils, qui violent les saints jours! Que de marchands qui, entraînés par l'amour du gain, ne pensent pas même à Dieu les jours de fête, et qui emploient aux affaires de leur négoce non-seulement la plus grande partie des saints jours, mais encore le temps qui est destiné aux saints offices! Que d'artisans, que d'ouvriers dans toutes les professions qui se livrent à des travaux défendus, ou les prolongent, sans une grande nécessité, jusqu'après minuit, où commence le saint jour! Qu'il en est parmi le peuple qui interrompent à la vérité leurs occupations ordinaires, moins pour obéir à la loi que pour se livrer à l'ivrognerie, à la crapule, au jeu, aux disputes, aux emportements, à

la médisance et à tous les excès! Que de jeunes personnes, des deux sexes, passent les saints jours de dimanche et de fête dans les jeux, les fréquentations et les conversations les plus dangereuses; dans la lecture des romans et des brochures les plus funestes, et dans la licence du théâtre et des danses. Voilà les honneurs que je reçois aujourd'hui de ces mêmes enfants que j'ai élevés, nourris et lavés dans mon sang, qui a été le prix de leur rédemption. Malheureux! j'ai vu les abominations dont vous avez souillé le jour de mon repos, oui, je les ai vues et je m'en vengerai. Le voilà qui vient le jour de ma colère, le jour terrible, où je vous condamnerai à des peines éternelles.

6. Pour vous, mon fils, qui êtes tout dévoué à mon service, que pensez-vous de toutes ces prévarications? Vous en gémissez sans doute amèrement, et vous en souhaitez vivement la fin. Ne souffrez pas qu'aucun de ceux qui sont sous votre surveillance, y prenne jamais part; mais appliquez-vous à sanctifier les saints jours avec d'autant plus de soins, qu'ils sont plus indignement profanés. En voici les moyens.

7. Ne vous contentez pas de garder avec soin le repos des saints jours, et de cesser toute œuvre servile, ni même d'assister exactement et avec toute la piété possible à la messe, aux instructions de la paroisse, et aux offices du soir; vous n'accompliriez en cela que la lettre de la loi; mais je demande de vous plus de perfection. Connaissez bien l'esprit de la loi, et le véritable motif de son institution, et vous serez convaincu que le Seigneur, qui est le maître des saints jours, ne peut être honoré que par un culte d'adoration, d'amour, de reconnaissance, de componction, de prière et de sacrifice. Tels sont les devoirs que le Père exige de vous: admirez sa grandeur et ses merveilles, chantez ses louanges et bénissez-le. Humiliez-vous aux pieds de sa majesté, et confessez votre bassesse et votre néant; considérez sa bonté, et excitez-vous à l'aimer; rappelez ses bienfaits, et offrez-lui vos actions de grâces. Reconnaissez le besoin que vous avez de ses grâces pour vous et pour les vôtres, et demandez-les avec confiance. Rappelez enfin vos afflictions et vos peines; demandez-lui la patience et la soumission à sa volonté; offrez-les-lui avec le sacrifice de vous-même.

8. Repassez dans l'amertume de votre âme les fautes de la semaine; voilà, mon fils, un des principaux exercices propres à la sanctification des saints jours; car le second motif, pour lequel ils ont été établis, c'est que vous y travailliez avec soin à la grande affaire de votre salut. Examinez donc sérieusement la véritable situation de votre âme; voyez si vous évitez le mal avec soin, si vous faites le bien avec fidélité, si vous êtes tellement prêt à mourir, que la mort ne puisse pas vous surprendre. Et si la conscience vous reprochait quelque péché mortel, ô mon fils! allez de suite vous montrer aux prêtres dans ce saint jour qui est un jour favorable, un jour de salut; et s'il arrivait que vous ne puissiez vous confesser, faites du moins un acte de contrition de tout votre cœur, et prenez la ferme résolution de ne pas y retomber, et d'éviter les occasions qui vous y portent d'ordinaire; attachez-vous fortement à tous les moyens qui peuvent vous garantir de la rechute. Vous le savez, le maître du dimanche est un Dieu trois fois saint, et rien ne l'offense comme le péché; vous ne pouvez donc rien faire de plus sanctifiant ce jour-là, que de travailler à détruire en vous et le péché et le corps du péché.

9. Plût à Dieu, mon fils, qu'à l'exemple des premiers Chrétiens, vos pères, votre vie fût telle que vous puissiez communier tous les jours de dimanche et de fête! Que vous combleriez de joie votre Sauveur qui désire ardemment de s'unir à vous, afin d'y établir sa demeure! Faites du moins tous vos efforts pour parvenir à un but si désirable; et pratiquez du moins la communion spirituelle par l'ardeur de vos désirs, afin de n'être pas tout à fait privé des fruits du sacrement.

10. Il vous sera encore très-avantageux, mon fils, d'exercer ces jours-là les œuvres de miséricorde; de lire avec attention les meilleurs livres de piété pour éclairer votre esprit et animer votre cœur à la vertu; enfin, mon bien-aimé, si vous avez des enfants et des domestiques, vous devez employer les saints jours à examiner s'ils sont suffisamment instruits de la doctrine chrétienne, des principaux mystères de la foi; s'ils savent leurs prières du matin et du soir; s'ils observent les commandements, et s'ils remplissent exactement tous leurs devoirs. Ayez soin de les instruire par vous-même ou par d'autres; et souvenez-vous que vous me rendrez compte du salut de leur âme; employez donc les saints jours à les instruire et à les former à la vertu: c'est ainsi que vous mériterez une place dans mon royaume.

CHAPITRE LXIV.

Un Chrétien doit assister les jours de dimanche et de fête aux offices de la paroisse.

1. Ce que j'avais prédit au temps de l'ancienne loi, mon fils, vous le voyez accompli sous l'Evangile; vous voyez en effet que, depuis le lever du soleil jusqu'à son couchant, mon nom est grand parmi les nations, et qu'une victime pure est offerte à mon nom dans tous les lieux de la terre. Ce n'est plus un sacrifice renfermé dans le temple de Jérusalem, mais un sacrifice universel. Heureux les Chrétiens qui peuvent y assister tous les jours! Heureux, vous-même, mon fils, qui trouvez tous les jours le sanctuaire ouvert, et des prêtres toujours prêts à offrir ce divin sacrifice, depuis le lever de l'aurore jusqu'à midi! Mais ce qui suffit à votre piété les jours d'œuvre, n'est pas suffisant les jours de fête et de dimanche: car ce n'est que dans les saintes as-

semblées de votre paroisse que vous pouvez me rendre ces jours-là les honneurs qui me sont dus.

2. Vous êtes, mon fils, une de mes brebis chéries; mais vous appartenez à un troupeau, à une bergerie particulière, et vous êtes sous la conduite d'un pasteur spécial. Il ne vous est pas libre de courir çà et là au gré de vos désirs. Il faut donc que vous restiez uni à votre troupeau, que vous soyez dans votre église, et sous les yeux de votre pasteur, pour recevoir de lui les grâces dont je l'ai établi le dispensateur; et que vous m'offriez vos vœux par les mains de celui que j'ai établi médiateur entre vous et moi.

3. Voilà ce que vous ordonne mon Eglise, sous les peines les plus graves; mais si vous êtes un véritable Chrétien, vous vous acquitterez de ce devoir moins par crainte que par amour. Est-il, en effet, rien de plus doux, que de se trouver réuni avec les enfants de Dieu? rien de plus agréable que d'être admis au festin des noces de l'Agneau, dont l'entrée est fermée à tant d'autres? rien de plus honorable que de faire partie de ce même corps dont Jésus-Christ est le chef? rien de plus désirable que de partager les pâturages du Seigneur avec ses plus chères brebis? enfin, rien de plus aimable et de plus flatteur que d'environner mon trône avec mes serviteurs les plus fidèles; que de bénir, louer, adorer avec eux le Dieu trois fois saint?

4. O mon fils! qu'elles sont avantageuses, qu'elles sont désirables les saintes assemblées des paroisses! Elles sont comme la fontaine des jardins du Seigneur, comme la source des eaux vives qui se précipitent comme un torrent du céleste Liban; là tout est commun entre mes disciples, même foi, même pain, même bercail, même pasteur; là, même concert de voix dans la psalmodie, même esprit dans l'adoration et la prière, même cœur dans les effusions de la reconnaissance et de l'amour; là, tous les assistants, par la profession de la même piété, de la même religion et du même culte, remplissent de joie la cité de Dieu; c'est de là que les prières des saints s'élèvent comme un encens pur jusqu'au trône de Dieu, lui font une douce violence, et en font descendre les dons de sa miséricorde; c'est de là que partent des cris puissants de mes brebis qui pénètrent jusqu'au fond de mon cœur, et m'arrachent les grâces les plus précieuses et les plus abondantes. Là, réunissant tous mes enfants, tous mes élus sous mes ailes, je me plais à leur prodiguer les plus grands témoignages de ma tendresse; accordant aux uns le pardon, la grâce aux autres; à ceux-ci les douceurs et les consolations; à ceux-là les reproches les plus tendres, et à tous mille sortes de bienfaits. C'est de là que viennent, comme de leur source, la conversion des pécheurs, la persévérance des justes, la consolation des affligés, l'assistance des faibles, la guérison des malades, la paix et la prospérité des empires, et enfin la délivrance ou le soulagement des âmes du purgatoire; là, se fait l'aspersion de l'eau bénite qui purifie des moindres fautes, et fortifie puissamment contre les embûches de l'ennemi du salut; là, se rompt le pain de la parole de Dieu, qui éclaire, nourrit et fortifie les âmes; là, le soldat de Jésus-Christ est encouragé, animé au combat par l'exemple et le courage de ses frères; là enfin le divin sacrifice qui est offert pour tout le peuple, répand les grâces et les bénédictions les plus abondantes sur tous les assistants; et et c'est ainsi, mon fils, que votre paroisse est cette terre promise où coulent le lait et le miel en abondance.

5. Voilà pourquoi, mon fils, les premiers Chrétiens, vos pères, montraient tant d'ardeur pour ces saintes assemblées; voilà pourquoi leur plus grande peine était de s'en voir séparés. Alors ils passaient les jours et les nuits à pleurer, demandant avec instance d'être rétablis dans la société de leurs frères, dont ils avaient eu le malheur de se voir retranchés. Hélas! mon fils, que le temps et les mœurs sont changés! que la foi est devenue rare! On ne voit plus aujourd'hui que des Chrétiens qui se séparent eux-mêmes des assemblées religieuses, et qui errent misérablement, comme des brebis sans pasteur. Vous-même, mon fils, vous ne tarderez pas de suivre un si pernicieux exemple, si vous prêtez l'oreille aux suggestions de Satan. Cet ancien ennemi fait tous ses efforts pour éloigner les fidèles des assemblées de leur paroisse, de peur qu'en les fréquentant les pécheurs ne se convertissent, que les faibles ne se fortifient, que les aveugles ne soient éclairés, les boiteux redressés et les malades guéris. Vous avez bien des affaires, leur dit-il; les offices sont longs et emportent beaucoup de temps; le temps est mauvais; l'humidité, le froid, le chaud peuvent nuire à votre santé. Allez où il vous plaira; on offre le même sacrifice à toute heure. N'est-ce pas partout la même victime, le même Dieu? Il vous est ordonné, il est vrai, d'aller à votre paroisse : ce n'est pas un crime d'y manquer une fois; vous pourrez vous y rendre un autre dimanche. Voilà, mon fils, comme l'ange des ténèbres se change en ange de lumière. Examinez de près ses conseils perfides, et vous en découvrirez bientôt l'illusion.

6. D'abord, mon fils, je veux que vous ayez beaucoup d'affaires; mais la plus essentielle n'est-elle pas de rendre à Dieu le culte qui lui est dû? Un véritable Chrétien ne méprise-t-il pas les choses de la terre, pour se livrer aux choses du ciel? Et Satan vous conseille le contraire.

7. Les offices sont longs, vous dit-il encore : voyez ici la ruse du serpent qui trompa la première femme. Il ne vous reproche pas de donner trop de temps au sommeil, à vos repas, à vos promenades et à vos amusements, parce que plus vous en perdez, moins vous avancez l'affaire de vo-

tre salut. Les offices sont trop longs ! mais que sont une heure ou deux employées au culte du Seigneur ? Le temps le plus long, l'éternité elle-même pourrait-elle suffire à le louer dignement. Oh ! mon fils, que votre cœur serait froid pour Dieu, si quelques heures données à son service vous causaient du dégoût et de l'ennui !

8. Le temps est mauvais, ajoute Satan. Voyez sa malice : si vous vouliez faire le mal, il ne vous dirait pas : Craignez l'enfer, son feu est éternel ; pourrez-vous habiter au milieu de ses ardeurs ? Et si, dans le cours de la tentation, cette pensée vient frapper votre esprit : Ne soyez pas en peine, dit-il, vous avez toujours à votre disposition la pénitence, la confession et l'absolution. C'est ainsi qu'il vous cache le danger quand vous pensez à faire le mal, et qu'il grossit les inconvénients quand vous voulez faire le bien. Mais, moi, je vous demande : Quels rapports y a-t-il entre le froid, le chaud et les autres inconvénients du temps, et les souffrances que j'ai endurées pour vous, et les mortifications, les jeûnes, les austérités de tant de saints ? Cependant je vous parle humainement, à cause de la faiblesse de votre chair : si la rigueur du froid ou d'autres inconvénients graves pouvaient causer un préjudice notable à votre santé, pour lors vous seriez dans le cas de la dispense ; mais aussi ne vous flattez pas et ne soyez pas un membre délicat sous un chef couronné d'épines ; vous ne seriez pas un vrai disciple de celui qui a enduré le froid dans la crèche et les plus vives douleurs sur la croix.

9. D'ailleurs, vous dit encore Satan, ce n'est pas un grand péché de vous absenter de votre paroisse une fois en passant. Quoi donc ! mon fils, n'y aurait-il que la crainte du péché mortel qui pût vous rendre fidèle ? Certes, mon fils, si vous avez le cœur droit, ne doit-il pas vous suffire de savoir que Jésus-Christ se trouve présent dans l'assemblée de votre paroisse, qu'il vous appelle et vous ordonne d'y venir ? Je conviens que ce n'est pas un grand péché d'y manquer une fois ; mais si vous le faites sans un motif légitime, vous vous privez des grâces que vous y auriez reçues. Dès lors vous en deviendrez plus faible, et votre ennemi plus fort ; vous tomberez plus facilement dans le péché, et vous aurez plus de peine à vous en relever.

10. Vous irez un autre dimanche à votre paroisse, vous dit enfin le tentateur, et vous accomplirez ainsi le précepte. Remarquez ici la ruse du serpent : il vous grossit aujourd'hui les difficultés et les inconvénients, comme s'il ne pouvait pas s'en trouver de plus graves encore le dimanche suivant. Mais est-il question de vos plaisirs ? Il veut alors que vous passiez par-dessus toutes les affaires et tous les inconvénients. Nous avons raisonné, mon fils, concluons à présent. Etes-vous sage ? Méprisez toutes les suggestions de votre ennemi, et que jamais les inconvénients ne vous empêchent de remplir votre devoir ; allez à votre paroisse, afin que vous voyiez les biens du Seigneur dans cette terre des vivants, et que vous y puisiez un accroissement de vie, de force et de salut.

CHAPITRE LXV.

Du respect dans le temple de Dieu, et du zèle pour sa décoration.

1. Si le Seigneur est grand et terrible, le temple où il réside ne l'est pas moins. Oh ! qui ne serait saisi de frayeur à la vue du sanctuaire et du trône de celui qui remplit de sa gloire le ciel et la terre ! A lui seul appartiennent tout honneur, toute vertu et tout hommage, parce qu'il a tout créé et qu'il est le souverain maître de toutes les créatures.

2. O mon fils ! s'il vous était donné d'entrer dans son temple, qui n'a point été fait de la main des hommes, et de voir le culte qu'on lui rend dans le ciel ; comment le louent les anges et les archanges ; comment les Dominations le célèbrent dans leurs cantiques ; comment les puissances tremblent devant lui ; comment les quatre animaux l'honorent et le bénissent ; comment les vingt-quatre vieillards se prosternent à ses pieds et y déposent leurs couronnes ; comment enfin toute la cour céleste, toutes les vertus des cieux et les brûlants séraphins disent sans cesse : Saint, saint, saint est le Seigneur, qui était, qui est et qui doit venir ! Sans doute que, frappé de l'éclat de sa majesté, vous tomberiez demi-mort à ses pieds.

3. Ayez de la foi, mon fils, et, lorsque vous entrerez dans les temples de la terre, vous y verrez des yeux du cœur le même Dieu qui y réside avec toute sa gloire. Il est bien vrai que son trône n'y est pas environné de voix terribles, d'éclairs et de tonnerre, parce qu'il n'est pas là pour effrayer ni pour exercer ses jugements et ses vengeances ; mais il y garde le silence, comme s'il était sans sentiment et sans pouvoir, afin d'écouter, de bénir et de sauver tous ceux qui viennent lui offrir leurs vœux dans cette maison de prière. Venez-y donc plein d'humilité, de respect, de confiance et d'amour, et, par la vertu de vos gémissements et de vos supplications, vous le forcerez de vous bénir et de vous accorder le salut.

4. Prenez-y bien garde, mon fils, ne déshonorez pas le Seigneur dans son temple ; ne méprisez pas la bonté de celui qui, pour vous faciliter l'accès auprès de son trône, se plaît à voiler sa majesté, et qui ne vous parle pas ouvertement par lui-même, de peur que vous ne mouriez. Il voit tout ce qui se passe dans son temple ; il sonde les reins et les cœurs des assistants, et il ne manquera pas de punir quiconque oserait le profaner. Rappelez-vous comment, dans les ardeurs de son zèle, il chassa autrefois de son temple les vendeurs et les acheteurs. Ce bon Jésus, la douceur même, qui recevait les pécheurs avec tant de

bonté, et qui ne faisait que du bien à tout le monde, entra néanmoins dans une grande colère, renversa les tables des changeurs, et un fouet de corde à la main, il les chassa tous, en leur disant : *La maison de mon Père est une maison de prière, et vous en avez fait une caverne de voleurs!*

5. O mon fils! s'il conversait encore visiblement parmi les hommes, et s'il sortait du secret de son tabernacle avec sa majesté et sa puissance, pour exercer sa justice, comme il punirait, dans sa trop juste colère, le grand nombre de ceux qui viennent dans son temple! Ne dirait-il pas encore, dans son indignation, à ceux qui n'y sont présents que de corps, selon qu'il est écrit dans les prophètes : *J'ai nourri, j'ai élevé des enfants, et ils m'ont méprisé; ce peuple m'honore du bout des lèvres, et son cœur est loin de moi.* Que ne dirait-il pas à ceux qui s'y livrent à des conversations toutes profanes, à des sourires ou à des regards scandaleux? Peuple insensé, c'est ainsi que vous honorez le Seigneur, votre Dieu? Que ne dirait-il pas à ces hommes superbes, qui n'y viennent que pour voir et pour se montrer? et à ces femmes du monde, qui n'y paraissent, avec toutes les parures de la vanité, que pour me disputer la gloire qui m'appartient? Enfin, que ne dirait-il pas à tant de jeunes libertins, qui y promènent çà et là des regards pleins de fornications et de péchés, et qui, par l'indécence de leur posture, scandalisent les véritables Chrétiens? Loin d'ici! leur crierait-il, loin d'ici les animaux immondes, les impudiques, les scandaleux et tous les esclaves du vice! Vous ne rougissez pas de venir faire le mal jusque sous mes yeux; vous ressemblez aux habitants de Sodome et de Gomorrhe; je vous traiterai avec la même rigueur!

6. Mais le Seigneur se tait, parce qu'il est patient. Soyez du moins touchés de sa bonté, pécheurs; rentrez en vous-mêmes; et, renonçant à toutes les profanations de son temple, implorez sa miséricorde par votre douleur et vos larmes.

7. Si Salomon bâtit à la gloire de mon nom un temple superbe et l'embellit avec la plus grande magnificence, que ne devez-vous pas faire vous-même, mon fils, pour la décoration des temples chrétiens, dont celui de Jérusalem n'était que l'ombre et la figure? La gloire de ces nouveaux temples est bien plus grande que celle du premier, et si le peuple juif prodigua avec un zèle admirable l'or, l'argent, les pierres précieuses et les étoffes les plus riches pour l'embellissement de son temple, que ne doit pas faire le peuple chrétien pour les églises que je remplis de ma présence et de ma gloire!

8. Soyez donc aussi dévorés de zèle pour la maison de Dieu; employez une partie de vos biens à son entretien et à sa décoration, et que votre exemple serve d'encouragement à vos frères; le Seigneur a les yeux ouverts sur vos offrandes et sur vos dons, et il ne se laissera pas vaincre en générosité; il bénira vos champs, vos travaux et tout ce qui vous appartient.

9. Signalez donc votre zèle envers le Seigneur, pendant qu'il est au milieu de vous; vous ne l'aurez peut-être pas toujours. Voyez que de peuples il a abandonnés, parce qu'ils ont profané ses temples, ou les ont laissés sans honneurs. Craignez, mon fils, que vos impiétés ou vos négligences ne vous attirent le même sort.

CHAPITRE LXVI.

De l'abstinence et du jeûne.

1. Qui que vous soyez, mon fils, vous êtes homme : or, le Seigneur a dit à tous les hommes, sans distinction de sexe, ni d'état : Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous. La religion chrétienne, à laquelle vous vous faites gloire d'appartenir, est une religion de mortification et de pénitence. Les apôtres n'ont été envoyés que pour prêcher la pénitence et la rémission des péchés, au nom du Seigneur Jésus. Pierre et Paul l'ont annoncée de concert; et Jésus-Christ, votre maître, n'a pas tenu d'autre voie; il fallait qu'il souffrît pour entrer dans sa gloire. Ne vous faites donc pas illusion, mon fils, et ne dites pas : Pour obtenir le salut, il suffit de quitter le péché et de le pleurer. Vous vous trompez assurément; car votre Sauveur a joint à la pénitence du cœur la mortification des sens; et vous voyez qu'il a souffert, vous donnant l'exemple, afin que vous marchiez sur ses traces. Et c'est aussi ce que vous a particulièrement enjoint son Apôtre, lorsqu'il a dit : *Mortifiez vos membres qui sont sur la terre, portant partout dans votre corps la mortification de Jésus-Christ.*

2. Telle est la nécessité de la pénitence, que la vraie religion a prescrit des abstinences et des jeûnes, sous la loi et sous la grâce. Sous la loi, le Dieu d'Israël avait ordonné le jeûne des quatrième, cinquième, septième et dixième mois, ainsi que les autres abstinences. Sous la grâce, il a plu au Saint-Esprit et à ceux qu'il avait établis pour gouverner l'Eglise de Dieu, d'imposer aux fidèles certains jours d'abstinence et de jeûne. Vous connaissez les jours de pénitence que prescrivirent les apôtres et les prêtres. Or, sachez qu'en ne les observant pas, vous résistez à l'ordre de Dieu, et que vous encourez la damnation.

3. Peut-être, mon fils, ce joug vous paraît pesant; mais rappelez-vous que j'en ai porté moi-même un plus pesant, je ne dis pas dans ma passion et sur la croix, mais dans le jeûne que j'ai fait. Quoiqu'on n'ait jamais pu me reprendre d'aucun péché, j'ai pourtant jeûné pendant quarante jours et quarante nuits, sans boire ni manger; je me suis soumis à la pénitence du jeûne, afin de vous en faciliter l'observance. Si le Sauveur, qui est l'innocence et la sainteté même, devez-vous dire, a jeûné de la sorte et pratiqué une si dure pénitence, me conviendrait-il, à moi qui ne suis qu'un pé-

cheur, de me plaindre des pénitences si légères qui me sont imposées?

4. Elle est bien légère, en effet, mon fils, la pénitence qui vous est prescrite, à vous qui êtes coupable de tant et de si grands péchés. On ne vous défend pas de boire et de manger; mais on veut que vous ne fassiez qu'un repas, et que vous n'usiez que de certains mets. On tolère même que vous fassiez une légère collation vers le soir. Un tel jeûne ressemble-t-il au mien et à ceux de vos pères? Vous n'ignorez pas que ces premiers Chrétiens, qui étaient bien plus parfaits que ceux d'aujourd'hui, observaient la loi du jeûne et de l'abstinence avec la plus grande rigueur. Il n'y avait que les malades et les enfants qui fussent dispensés de la loi : ils ne rompaient le jeûne que sur le soir; du pain et quelques légumes faisaient tous leurs repas; et souvent ils prolongeaient encore leurs veilles bien avant dans la nuit; il s'en trouvait même un grand nombre qui enchérissaient encore sur la loi; ils ne vivaient que de pain et d'eau; ils passaient même plusieurs jours sans boire ni manger.

5. O mon fils! que la charité s'est refroidie? Comment, en effet, peut-on dire qu'ils aiment Jésus-Christ, tous ceux qui ne veulent ni endurer la moindre faim pour lui, ni retrancher rien de leurs repas ordinaires, ni même s'abstenir de certains aliments? Quel amour pour celui qui a tant aimé! Il a donné sa vie pour les hommes, et ces ingrats ne veulent pas faire le moindre sacrifice dans leurs repas. Mais qui sont ceux qui se récrient contre la loi salutaire de la pénitence, comme dure et insupportable, et qui, se révoltant ouvertement contre elle, veulent satisfaire leur ventre à quelque prix que ce soit? Est-ce le simple habitant des campagnes, qui pêche moins, qui travaille beaucoup, vit sobrement, et connaît à peine l'usage des viandes? Est-ce le pauvre, qui n'a que du pain et de l'eau pour toute nourriture? Non, mon fils, non; mais ce sont ceux qui, étant plus grands pécheurs, ont plus besoin de pénitence; qui possèdent la graisse de la terre, vivent dans l'abondance de toutes choses et recherchent les mets les plus délicats. Ce sont ceux qui, gorgés de nourriture, disent qu'ils ne peuvent s'abstenir; qui, au milieu de leurs richesses, se plaignent que le maigre est trop cher, et qui, vivant dans une molle oisiveté, ne rougissent pas de dire que les viandes de carême sont incapables de réparer leurs forces; enfin, ce sont ceux qui, incommodés de leurs excès, disent qu'ils ne peuvent soutenir le jeûne, qui serait néanmoins pour eux le meilleur des remèdes. Voilà ceux qui s'empressent auprès des médecins pour avoir leurs témoignages, et qui, dans leur illusion, s'en prévalent pour dire aux pasteurs: Excusez-moi, je vous prie. Mais le Seigneur sera leur juge. Voilà ceux qui, méprisant ouvertement la loi, prennent à toute heure leurs repas les jours de jeûne, et ne rougissent pas de couvrir leurs tables de mets défendus; voilà ceux qui tournent en dérision les fidèles observateurs du jeûne, qui écoutent avec plaisir ce conseil de l'Evangile : *Mangez de tous les mets qu'on vous sert;* tandis qu'ils se montrent sourds à ce précepte : *Faites pénitence.* C'est ainsi que les riches deviennent plus prévaricateurs de la loi que les autres. Je vous l'ai déjà dit : *Il est plus facile à un cable de passer par le trou d'une aiguille, qu'à un riche d'entrer dans le royaume des cieux.* Eh! comment pourrait-il y entrer, puisque, après avoir perdu la grâce et l'innocence, il réfuse de faire pénitence?

6. Pour vous, mon fils, ayez à cœur d'expier vos péchés par la plus exacte observance des saints jours de pénitence, et pensez que la peine qui y est attachée n'a point de proportion avec les supplices éternels, dont elle garantit : pensez que s'il était donné aux réprouvés de se soustraire aux tourments de l'enfer par des pénitences si légères, ils se soumettraient avec la plus grande joie à une pareille compensation. Observez donc avec fidélité les préceptes salutaires de l'abstinence et du jeûne, et joignez encore à la mortification de la chair la prière et l'aumône. A la mort, vous comprendrez combien il est avantageux à l'homme d'avoir porté ce joug salutaire; alors, mon fils, vous paraîtrez avec confiance devant le Dieu de miséricorde; tandis que ceux qui l'auront méprisé et foulé aux pieds seront ensevelis dans les enfers avec le mauvais riche de l'Evangile, qui faisait tous les jours bonne chère; leur langue sentira toute l'ardeur de ces flammes dévorantes; et Lazare ne trempera pas même le bout de son doigt dans l'eau pour la rafraîchir.

CHAPITRE LXVII.

Du péché véniel.

1. Mon fils, quand on a un ami qu'on aime avec tendresse, bien loin de lui faire aucune injure capable de l'aliéner, on ne se permet pas même la moindre chose qui puisse le contrister. Un enfant bien né ne craint pas seulement de provoquer en rien la colère de son père, il évite encore avec le plus grand soin tout ce qui peut lui déplaire. Voyez donc, mon fils, combien vous devez être soigneux d'éviter, je ne dis pas le péché mortel, mais l'offense même la plus légère.

2 Il n'y a sans doute personne au monde, mon fils, que vous deviez plus aimer que moi; personne qui vous ait fait tant de bien, ni qui vous ait tant aimé; personne qui soit avec vous plus constamment dans l'adversité comme dans la prospérité. Où est l'ami, je vous prie, qui nourrisse son ami de son corps et de son sang, et qui le sauve de la mort en mourant pour lui? Voilà néanmoins ce que j'ai fait pour vous. Peu content de vous avoir tiré du néant et d'avoir pourvu à votre conservation et à vos besoins, je vous ai racheté en mourant pour vous

sur la croix. Voilà, mon fils, à quel point je vous ai aimé.

3. Pensez-y bien, mon fils, et voyez de quel amour votre cœur doit brûler pour moi. Voyez si vous croiriez faire assez que d'éviter seulement les offenses graves qui révoltent un tendre père et un ami généreux, sans vous mettre en peine des moindres offenses qui pourraient le contrister. Aimez, mon fils, et vous comprendrez ce que je dis ; aimez, et vous préférerez de mourir mille fois plutôt que de déplaire en rien à votre aimable Sauveur.

4. Mais, mon fils, si votre cœur ne sent rien pour moi, et si vous évitez le péché, moins par l'amour du plus tendre des pères que par la crainte de votre juge, sachez de quelle manière je punissais autrefois des fautes légères, et apprenez que, toutes légères qu'elles vous paraissent, elles sont grandes néanmoins, et que vous devez les éviter avec soin. Vous trouvez la curiosité de la femme de Lot bien pardonnable ; elle fut pourtant frappée d'une mort soudaine, et changée en une statue de sel. La défiance de Moïse, lorsqu'il frappa deux fois le rocher, vous paraît peu de chose ; cependant il n'en fut pas moins exclu de la terre promise. Vous traitez de minutie la complaisance que fit paraître David dans le récensement qu'il fit de ses sujets ; elle fut pourtant suivie de la mort de soixante-dix mille d'entre eux. Enfin, mon fils, vous savez que le feu du purgatoire est préparé dans l'autre vie à la punition des fautes légères, et que ce feu est bien terrible.

5. Quoi qu'il en soit, dites-vous, le péché véniel, après tout, n'est qu'une faute légère qui ne damne pas. Cela est vrai, mon fils ; mais en offense-t-il moins le Dieu suprême ? en contriste-t-il moins la bonté de son cœur ? comme péché, en est-il moins le mal de Dieu ? c'est donc un mal qui est au-dessus de tous les maux du monde, qui ne sont que ceux des créatures ; Dieu ne les hait pas, et ils ne lui sont pas injurieux. Dites donc avec un sage : La seule chose qui soit à craindre, c'est le péché ; tout le reste n'est rien.

6. Mais le Seigneur, dites-vous encore, est plein de bonté et de miséricorde ; il pardonne jusqu'à septante fois, sept fois, et au delà. Oui, mon fils, cela est vrai ; mais il est juste aussi, et il aime moins, parce qu'on fait peu de cas des fautes légères, et qu'on se les permet avec tant de facilité ; il resserrera sa main, et répandra moins de grâces sur vous ; vous en deviendrez plus faible ; vous tomberez peu à peu, et bientôt les fautes légères vous mèneront aux grandes ; et d'un sommeil d'assoupissement vous passerez à la mort. Il est bien vrai que les fautes légères ne donnent pas la mort à l'âme, mais elles y disposent d'une manière assurée et prochaine. Evitez donc, mon fils, avec le plus grand soin les fautes les plus légères.

—

CHAPITRE LXVIII.

De la soumission à la volonté de Dieu.

1. Je suis descendu du ciel pour faire la volonté de mon Père, et non la mienne, et tout le temps que je suis resté sur la terre j'en ai fait ma nourriture de chaque jour. J'ai voulu vous en donner l'exemple, afin que vous fissiez de même. Vous savez que vous n'êtes au monde que pour servir Dieu ; or, vous ne pouvez le servir dignement, qu'en faisant sa volonté. Dites-moi, mon fils, si vous étiez un des princes de la terre et que vous eussiez un grand nombre de serviteurs et de sujets, seriez-vous fort content de ceux qui, sans égard pour vos volontés, ne se mettraient point en peine d'exécuter vos ordres ? Assurément vous n'estimeriez fidèles que ceux qui vous obéiraient en tout, et vous traiteriez d'infidèles et même d'ennemis tous ceux qui mépriseraient votre volonté et vos ordres.

2. Et vous auriez raison. Vous voyez donc, mon fils, qu'on ne sert le Seigneur qu'autant qu'on fait sa volonté. Ainsi un Chrétien aurait beau se dire un fidèle serviteur de Dieu, et s'adonner à la prière, à la fréquentation des sacrements, et à tous les exercices de la piété ; s'il ne fait pas la volonté de Dieu, c'est un menteur, et la vérité n'est point en lui. C'est pourquoi j'ai dit : Ce ne sont pas ceux qui disent : Seigneur, Seigneur, qui entreront dans le royaume des cieux, mais seulement celui qui fait la volonté de mon Père céleste. Il faut donc, mon fils que vous vous y consacriez tout entier.

3. Sachez, mon fils, que la volonté de Dieu n'est pas tellement renfermée dans ses commandements, qu'elle ne s'étende aussi à tout ce qui peut vous arriver d'agréable ou de fâcheux ; vous devez par conséquent vous soumettre à toutes les dispositions de sa providence, quelles qu'elles soient. Comme le Seigneur est la bonté même, devez-vous dire, il ne peut rien faire qui ne me soit avantageux ; comme il est la sagesse même, il sait aussi tourner en bien le mal qu'il lui plaît de m'envoyer. Qu'il fasse de moi tout ce qu'il voudra, je veux être toujours sous sa main. Que cette résignation, mon fils, vous ferait goûter de paix au dedans de vous-même ! vous vivriez sans trouble et sans inquiétude ; vous ne craindriez au monde que le péché ; vous apercevriez sa main paternelle dans tous les événements de la vie ; vous l'adoreriez, vous le béniriez dans les épreuves comme au milieu des consolations, et vous diriez avec Job : *Il ne m'arrive que ce qu'il a plu à Dieu : que son saint nom soit béni.*

4. Si, au contraire, vous vivez esclave de votre volonté propre, faible et impuissant que vous êtes, vous ne pouvez manquer d'être misérable ; vous formerez souvent des désirs qui ne se réaliseront pas. D'ailleurs, votre volonté étant poussée vers le mal par la concupiscence ; ou vous lui obéirez, et dans ce cas votre conscience

vous désolera par ses remords; ou vous lui résisterez, et alors vous n'aurez pas ce que vous désirez : ainsi, vous serez toujours misérable. Renoncez donc, mon fils, à votre volonté propre, pour ne faire que la mienne; dès lors vous serez vraiment heureux; parce que ma volonté, qui devient ainsi la vôtre, étant absolue, ne peut jamais manquer de son effet, et que rien ne peut lui résister.

5. Seigneur, mon cœur est tout prêt; je remets mon sort entre vos mains, faites de moi tout ce qu'il vous plaira : voulez-vous que je sois dans la tribulation ou dans la paix, dans les ténèbres ou dans la lumière, soyez-en béni. Vous savez ce qui m'est le plus avantageux. Je suis disposé aux souffrances comme à la joie, à la maladie comme à la santé, à la pauvreté comme à l'abondance de toutes choses. Je veux tout recevoir de votre main, quel qu'il soit, et je vous en rendrai grâces, parce que je ne désire de vivre que pour vous.

6. Je trouve bien en moi la bonne volonté, mais je n'y trouve pas la force de l'accomplir, à moins que vous ne me donniez votre grâce pour être avec moi jusqu'à la fin. Je vous en conjure, Seigneur, donnez-moi toujours ce pain qui m'est si nécessaire, et faites que ma nourriture de tous les jours soit de faire, comme vous, la volonté du Père céleste.

CHAPITRE LXIX.

Des richesses de ce siècle.

1. Mon fils, lorsque vous envisagez les royaumes du monde avec toutes leurs richesses, vous dites peut-être au dedans de vous-même : Oh ! que je serais heureux, si quelqu'un me disait : Je vous donne toutes ces choses. Oh ! qu'ils sont heureux ceux qui les ont reçues en héritage ! Désabusez-vous, mon fils, tout cela n'est que vanité; les riches qui les possèdent, n'en sont pas pour cela plus heureux que les autres hommes : ils sont même bien plus à plaindre que les pauvres. Car le pauvre, qui est sujet au froid et à la faim, se contente de peu. Donnez-lui du pain, des habits, et permettez-lui de s'approcher de votre feu; alors il se croit heureux, et vous remercie de lui avoir donné ce qu'il désirait. Il n'en est pas de même des riches; car ils ont beau posséder de grands biens, leur cœur forme encore de plus vastes désirs, qu'ils ne peuvent satisfaire; l'un voudrait doubler ses possessions, et l'autre ses revenus; ils trouvent qu'ils n'ont jamais assez; leurs désirs croissent avec les richesses : l'avare n'est jamais content. Or le plus misérable, n'est-ce pas celui qui éprouve le plus de besoins ? Ne soyez donc pas surpris que le plus sage des rois ne m'ait demandé que cette honnête médiocrité qui tient le milieu entre la pauvreté et les richesses.

2. Ne dites pas, mon fils : Si j'étais riche, je porterais de beaux habits. Soit : mais croyez-vous que les hommes soient plus heureux sous la pourpre qu'avec les habits les plus grossiers ? Il est de fait que les riches se plaignent bien plus que les habitants des campagnes, du froid, de la chaleur, et des autres inconvénients des saisons. Mais je ferais bonne chère tous les jours. Soit encore : Mais vous en porteriez-vous mieux que les autres ? Au contraire, vous seriez sujet à toutes les infirmités qu'ils n'éprouvent pas. Car il est écrit : La satiété du riche lui ôte le sommeil; et la gourmandise en a fait plus périr que l'épée. Mais, ajoutez-vous, plus on est riche, plus on est honoré dans le monde. On y honore les richesses, je le veux; mais le faste et l'orgueil qu'elles inspirent, provoquent toujours sa jalousie et ses dérisions. Quoi qu'il en soit, en amassant de grands biens, je me précautionne contre les besoins de l'avenir. Mon ami, souvenez-vous de ce riche de l'Evangile qui songeait à construire de plus vastes greniers : *Insensé*, lui dit-on, *cette nuit même on va vous redemander votre âme. De quoi lui a servi son abondance ?* Que servit-elle à cet autre riche de l'Evangile qui était vêtu magnifiquement et faisait tous les jours bonne chère ? Vous le savez : il mourut, et fut enseveli dans les enfers, où il est en proie aux plus cruels tourments. Qu'ils sont donc insensés, ceux qui s'empressent d'acquérir des richesses ! après s'être épuisés d'inquiétude et de fatigue pour pouvoir grossir leurs trésors; ou ils meurent avant que d'en pouvoir jouir, ou, s'ils y survivent, loin d'en jouir, ils sont tourmentés par la crainte de les perdre, ou de les voir diminuer par l'usage. Comme l'abeille qui ne recueille pas son miel pour elle, l'avare ne ramasse de même que pour ses héritiers. N'est-il pas mille fois plus raisonnable et plus heureux celui qui se contente de ce qui suffit à sa nourriture et à ses habillements ?

3. Jusqu'ici, mon fils, je ne vous ai parlé qu'humainement : écoutez maintenant le langage de l'Evangile, et vous aurez en horreur la soif de l'or. Ceux qui veulent s'enrichir, tombent dans les piéges du démon, et sont dévorés de mille désirs funestes qui entraînent les hommes à leur perte; car la cupidité est la racine de tous les maux, et l'avarice une véritable idolâtrie. Comprenez bien ce mystère d'iniquité, et voyez comment ceux qui aiment l'argent, deviennent idolâtres; leur cœur est là où est leur trésor. Un bon Chrétien donne ses premières pensées à Dieu, un partisan des richesses ne pense qu'à son argent; un bon Chrétien s'empresse de se prosterner tous les matins devant la majesté de Dieu, et de lui offrir l'encens de ses prières, un partisan des richesses ne songe qu'au moyen de les acquérir; un bon Chrétien vit sobrement afin de résister au démon, et l'avare pour économiser ses trésors, un bon Chrétien s'efforce d'assurer son salut par toutes sortes de bonnes œuvres, et un avare de multiplier ses revenus pour accroître sa fortune; un

bon Chrétien, quand il pèche, s'abandonne aux larmes et à la douleur, un avare, pour la moindre perte, sèche de dépit; un bon Chrétien met toute sa confiance en Dieu dans le besoin, un avare tremble même au milieu de l'abondance; un bon Chrétien interrompt ses occupations temporelles les jours de dimanche et de fête, se rend à l'assemblée des fidèles, assiste aux saints mystères, aux offices de l'Eglise et aux instructions publiques, les partisans des richesses comptent pour rien les jours de fête, abandonnent le service de Dieu, se livrent à leurs spéculations, à leurs affaires, et à tous les moyens de gagner. Voilà comme ils servent le dieu des richesses: voilà comme ils sont idolâtres. Et encore, que de crimes n'enfante pas cette soif de l'or! que d'usures, que d'injustices, que de fraudes, que de violences, que de vexations, que de procès! J'ai vu les veuves et les orphelins sous le pressoir; j'ai vu l'avare fouler aux pieds leurs larmes et leur sang, et grossir ses trésors de leurs dépouilles; et j'ai dit, qu'il n'y avait rien de plus impie, rien de plus cruel que l'avare.

4. Je conviens, dites-vous, que pour l'ordinaire l'innocence ne saurait s'allier avec la soif de l'or, et que la cupidité enfante bien des crimes. Mais les richesses, quand on les a, n'en sont pas moins bonnes en elles-mêmes; et il vaut mieux les avoir que d'en être privé. Erreur, mon fils, erreur; la médiocrité est mille fois préférable; le peu du juste est bien au-dessus de toutes les richesses des pécheurs. L'iniquité de Sodome vint de son abondance; et c'est elle qui fait encore le crime de la plupart des riches; il est presque impossible aux hommes d'en faire un bon usage. C'est pourquoi je me suis écrié: Oh! qu'il est difficile aux riches d'entrer dans le ciel! il est plus facile à un câble de passer par le trou d'une aiguille, qu'à un riche d'entrer dans le royaume des cieux. Il en est bien peu qui ne se perdent pas par l'abus qu'ils font des richesses. Presque tous les riches ou gardent leur or, et deviennent alors idolâtres et meurtriers des pauvres; ou ils le prodiguent à de folles dépenses, et alors ils tombent dans une infinité de crimes, et deviennent la cause de la perte de plusieurs; l'oisiveté, le faste, l'orgueil, la bonne chère, l'impureté, l'impénitence, le scandale, le mépris des commandements de Dieu et de l'Eglise, et trop souvent l'impiété et la perte de la foi. Et vous désireriez encore les richesses, mon fils! Ah! tremblez qu'on ne dise de vous un jour: Le riche est mort, et il a été enseveli dans les enfers.

5. Cependant, mon fils, je ne condamne pas les richesses en elles-mêmes; mais je ne veux pas qu'on y mette son affection et qu'on y attache son cœur. Quoiqu'il soit très-difficile à un riche de se sauver, il n'est pourtant pas impossible avec le secours de ma grâce. Abraham, Job et tant d'autres, par le bon usage qu'ils ont fait des biens de la terre, sont parvenus aux biens éternels. Et vous aussi mon fils, vous pouvez aussi vous sauver au milieu des richesses; mais voici à quelles conditions:

6. D'abord ne possédez, ne gardez que les biens que vous aurez justement reçus de vos parents, ou que vous aurez légitimement acquis. En second lieu, loin d'y mettre votre affection, appliquez-vous à en user sagement pour la gloire de la religion et pour le soulagement des pauvres. C'est ainsi que vous amasserez des trésors pour le ciel. Et enfin, si jamais vous venez à les perdre, en tout ou en partie, dites alors comme Job: *Le Seigneur me les avait donnés, le Seigneur me les a ôtés; que son saint nom soit béni.* Pour lors vos richesses, loin de vous nuire, seront pour vous un puissant moyen de salut.

CHAPITRE LXX.

Du vol et de l'injustice.

1. Je suis le Dieu qui sonde les reins et les cœurs, et rien n'échappe à la pénétration de mes regards. Vous avez peut-être, mon fils, la réputation d'un homme de probité; mais qu'êtes-vous à mes yeux? Le vol et l'injustice ont inondé la terre; et de là les calamités qui l'affligent. Etes-vous, mon fils, innocent de ces crimes? Tobie devenu pauvre, disait à sa femme: Prenez garde que ce chevreau que j'entends crier n'ait été dérobé; rendez-le à son maître: il ne nous est pas permis de vivre aux dépens d'autrui. Je vous dis de même, mon fils, examinez avec soin les biens que vous avez, et voyez s'ils sont exempts de la rouille de l'injustice. Si vous avez aimé les richesses, il est bien difficile que vous n'ayez quelques reproches à vous faire.

2. Ecoutez, mon fils: Qu'il y a de grands dans le monde qui se croient tout permis! Ils n'enlèvent pas de violence la vigne de Naboth, mais ils savent s'en assurer par ruse et par adresse. Que de juges ne voudraient pas condamner ouvertement l'innocent, mais qui, par intérêt, font adroitement pencher la balance en faveur du coupable! Que de marchands qui ont deux poids et deux mesures; ce que le Seigneur réprouve comme une abomination! Que d'injustices dont on entend parler tous les jours! Les limites des champs enlevées ou reculées; les vignes, les prairies, les bois dévastés, les fonds publics dilapidés. L'un ruine son prochain par un faux témoignage, ou par une odieuse calomnie; l'autre, par un procès injuste, qu'il gagne par fraude et par artifice. Celui-ci frustre ses maîtres des biens qui lui reviennent: celui-là fait retomber sur le peuple les charges les plus injustes. Ici les parents se jouent des droits de leurs enfants: là, les enfants eux-mêmes dépouillent leurs propres parents: ici, les domestiques et les ouvriers font tort à leurs maîtres, et ne tra-

vaillent pas comme ils le doivent : là, les maîtres injustes privent de leurs salaires les domestiques et les ouvriers.

3. Vous-même, mon fils, qui vous plaignez des injustices des autres, dites-moi, n'a-t-on pas à se plaindre de vous? peut-être qu'on n'ose pas vous citer devant les juges, parce qu'on redoute votre autorité, votre crédit. Mais on ne manquera pas de s'élever contre vous au jour du jugement, où vous serez seul et sans appui. Quelle condamnation vous attend, si vous n'avez ni fait pénitence, ni réparé vos injustices! Voyez donc, mon fils, ce que vous devez, et acquittez-vous dès aujourd'hui, si vous voulez sauver votre âme.

4. La conscience vous fait peut-être de justes reproches, et vous dites : Je reconnais que j'ai blessé les droits des autres dans certaines occasions. J'irai trouver mon confesseur, et je lui demanderai ce que je dois faire. Fort bien, mon fils, mais le démon qui vous a fait tomber dans l'injustice, vous suivra jusqu'aux pieds du prêtre, pour vous détourner de la réparation. On vous avait fait tort, vous dira-t-il, vous avez usé de représailles; c'est une juste compensation; d'ailleurs, la restitution vous serait trop à charge; elle vous ruinerait. Vous êtes père de famille, il faut penser à vos enfants; votre état exige certaines dépenses; en restituant, vous ne pourriez les soutenir : enfin, vous avez des dettes, il est juste de les acquitter. Dans tous ces cas, la restitution est-elle possible?

5. Aveuglé par ces illusions, vous peindrez vos obligations aux yeux du prêtre, avec de fausses couleurs, et vous n'oublierez rien de ce qui pourra lui faire sanctionner votre injustice; en le trompant, vous pourrez bien lui arracher une décision favorable; mais vous ne m'en imposerez pas. Rendez donc ce qui n'est pas à vous; il est difficile à un riche d'entrer dans le royaume des cieux; mais il est impossible d'y entrer avec le bien d'autrui. Montrez-vous donc au prêtre tel que vous êtes, et soumettez-vous à son jugement; et réparez tous les dommages que vous avez pu causer par le délai de la restitution. Mais si le prêtre, convaincu de votre impuissance à restituer tout de suite, fixe des époques où vous puissiez vous exécuter, obéissez sans délai; et la première fois, que vous retournerez auprès de lui, faites-lui connaître ce qui vous restera à payer, afin qu'il puisse vous prescrire l'ordre que vous devez suivre. Du reste, ayez soin de diminuer vos dépenses; vendez même quelque chose, s'il le faut, afin de consommer la restitution. Il vaut mieux faire des sacrifices dans le temps que de périr pour l'éternité. Gardez-vous bien de retenir ce qui n'est pas à vous; et ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît à vous-même.

6. Mais enfin, si vous étiez dans l'habitude de l'usure, de la fraude et de l'injustice, faites les plus grands efforts pour la surmonter. Il vous en coûtera sans doute; car les hommes injustes et pervers se corrigent difficilement. Vous savez qu'il ne fallut qu'une parole, qu'un regard pour convertir Pierre et la pécheresse; mais il n'en fut pas de même de Judas ni des pharisiens, parce qu'ils étaient injustes et voleurs. Frappé de cette considération, agissez avec courage, et vous triompherez de la force de votre habitude. O injustice! que vous déchirez cruellement la conscience au lit de la mort! quelles tortures vous causez dans l'éternité! C'est un ver, mon fils, qui ne meurt point; c'est un feu qui ne s'éteindra jamais.

CHAPITRE LXXI.

De l'aumône.

1. Je vous ai dit la vérité, mon fils, et je sais que vous croyez à ma parole : oui, c'est moi-même qui me cache sous les haillons du pauvre, sous les douleurs du malade : c'est moi qui demande avec l'indigent, et qui gémis avec celui qui est dans l'affliction. Toutes les fois que vous faites du bien au dernier des miens, c'est à moi-même que vous le faites; et toutes les fois que vous lui refusez, c'est à moi-même que vous refusez. Si vous me voyiez dans la pauvreté solliciter votre assistance, vous vous hâteriez sans doute de me secourir. Ayez donc de la foi comme un grain de sénevé; et lorsque vous verrez votre frère implorer votre secours dans le besoin, dites-vous à vous-même : Voici Jésus qui frappe à ma porte; que je suis heureux d'assister mon Dieu lui-même! O mon âme, serait-ce l'aimer, que de lui fermer vos entrailles? Courage, mon âme, donnons à pleines mains; c'est prêter à gros intérêts au Seigneur. Avons-nous beaucoup? donnons abondamment. Avons-nous peu? donnons ce peu promptement et avec joie. Jésus a faim, partageons notre pain avec lui : Jésus est sans asile, recevons-le dans notre maison : Jésus est nu, habillons-le.

2. Vous avez fait bien des fautes, mon fils; voulez-vous en être purifié? donnez votre superflu aux pauvres, mon oreille vous sera favorable; vous recevrez l'esprit de componction, et tout deviendra pur pour vous. Je l'ai dit, et ma parole ne demeurera pas sans effet. Ah! si vous la compreniez bien, que vous seriez généreux envers les pauvres! Voulez-vous vous réconcilier avec le Dieu que vous avez offensé? faites l'aumône, et elle vous délivrera de vos péchés, et vous conciliera ma miséricorde. Les jours sont-ils devenus mauvais? êtes-vous en proie aux tentations, aux persécutions, aux calamités? faites l'aumône, et le Seigneur vous délivrera de ces jours mauvais. Voulez-vous obtenir des grâces particulières, et des faveurs privilégiées? donnez et vous recevrez; donnez libéralement, et le Seigneur comblera vos souhaits, ira même au delà de vos vœux. Voulez vous être sauvé? faites

l'aumône, elle attire la miséricorde, et ouvre le ciel. C'est ainsi que vous mériterez d'entendre ces paroles consolantes : Venez, le béni de mon père, posséder le royaume que je vous ai préparé dès le commencement du monde, parce que vous m'avez donné à manger et à boire quand j'ai eu faim et soif.

3. Votre ennemi sait tout cela, mon fils, et n'ignore pas non plus, qu'en refusant l'aumône, vous vous privez de mes grâces en ce monde, et vous préparez la plus terrible condamnation en l'autre. Il sait que je dirai dans ma colère aux âmes dures et impitoyables : Retirez-vous de moi, maudites, et allez au feu éternel. Aussi fait-il tous ses efforts pour détourner vos yeux de la personne des pauvres. Vous avez peu de moyens, dit-il; si vous donnez, que vous restera-t-il ? il vaut bien mieux recevoir que donner. Quoi ! s'il vous arrive quelque malheur, s'il vous survient quelque infirmité, si vous parvenez à une stérile vieillesse ! .. Soyez prévoyant pour l'avenir; au surplus, ce mendiant qui vous importune, ne l'est peut-être qu'en apparence; c'est un paresseux; qu'il travaille comme bien d'autres pour fournir à ses besoins; ne vaut-il pas mieux secourir des ouvriers indigents ? Telles sont, mon fils, les suggestions de l'ennemi; si vous les écoutez, vous négligerez le précepte de l'aumône.

4. Mais écoutez-moi, mon fils : Vous avez peu de moyens, il est vrai; mais vous laisserez tout en mourant. Je veux que l'aumône vous appauvrisse; souvenez-vous du moins que, tout riche que j'étais, je me suis fait pauvre pour vous. Ne savez-vous pas qu'en donnant sur la terre, vous amassez pour le ciel ? Satan vous dit, qu'il vaut mieux recevoir que donner : et moi je vous dis que votre bonheur consiste bien plus à donner qu'à recevoir. Celui qui reçoit pendant la vie, perdra à la mort ce qu'il aura reçu : et celui qui donne pendant la vie, trouvera à la mort ce qu'il aura donné. Amassez, vous dit-il encore, pour le temps du besoin, de la nécessité, de la vieillesse : et moi, je vous dis : Amassez pour votre âme, pour votre salut, pour l'éternité. Vous aurez beau faire des provisions pour la terre, vous ne pourrez jamais ajouter un seul jour à votre vie; mais vous pouvez, mon fils, vous assurer une éternité de bonheur par l'abondance de vos aumônes. Ne vous inquiétez pas, en disant : Que mangerai-je ? de quoi m'habillerai-je ? Je sais que vous avez besoin de toutes ces choses. Avez-vous jamais vu un juste, aumônier et sensible, abandonné, ou mendier son pain sur ses vieux jours ? Homme de peu de foi, pourquoi vous inquiétez-vous ? Ce pauvre vous trompe, ajoute Satan; il n'est pas dans le besoin. Eh bien, je veux qu'il vous trompe, mais vous n'êtes jamais trompé en lui faisant du bien à cause de moi. Après tout, mon fils, ce pauvre que vous suspectez, est peut-être dans un pressant besoin : et ce doute fermerait votre cœur à ce bon Lazare, et à moi-même qui suis caché en lui. Dans le doute, prenez toujours le parti le plus sûr : donnez autant que vous pouvez.

5. Mais enfin, dites-vous, ne dois-je pas préférer les pauvres laborieux à ceux qui ne le sont pas ? Quand on ne travaille pas, mérite-t-on de vivre ? Cela est vrai, mon fils; et si vous ne pouvez pas assister les uns et les autres, il vaut mieux secourir de préférence les ouvriers indigents, les malades étendus sur le lit de leurs douleurs, et les pauvres honteux qui n'osent pas faire connaître leur misère. Soyez économe pour vous-même, et vous aurez le secret de multiplier vos aumônes.

6. Quand vous faites l'aumône, que ce soit toujours avec bonté et avec joie; car j'aime celui qui la fait avec ces dispositions. Faites-la surtout aux disciples de la foi, et encore aux plus justes d'entre eux. Ceux qui font leurs aumônes et leurs bonnes œuvres pour être vus des hommes, ont déjà reçu leur récompense, mais une récompense aussi vaine que leur motif. Pour vous, mon fils, faites vos aumônes dans le secret et sous mes yeux; et mon Père, qui voit dans le secret, vous récompensera; et mon peuple, qui pénétrera votre charité, vous honorera, vous chérira, vous ouvrira son cœur avec confiance, et suivra vos conseils. A la fin, lorsque la mort vous aura fermé les yeux, vous entrerez dans le lieu de repos, et votre justice sera abondante et demeurera éternellement. *Celui qui sème peu, recueillera peu; mais celui qui sème dans la bénédiction, moissonnera la bénédiction* et la vie éternelle.

CHAPITRE LXXII.

De la chasteté.

1. Mon fils, je vous ai racheté d'un grand prix; vous êtes à moi. J'ai prié mon Père, et il vous a donné à moi pour héritage; c'est pourquoi je vous ai lavé, sanctifié, et rendu votre première innocence, lorsque vous fûtes régénéré dans l'eau et le Saint-Esprit. Voyez, mon fils, quelle est votre excellence, votre dignité. Le Dieu du ciel est votre Dieu, et vous êtes son serviteur; il est votre père, et vous êtes son fils. Parce que vous lui avez été consacré, vous devez vivre pour lui sur la terre, et partager sa gloire dans l'éternité. O mon fils, que votre destinée est sublime ! ne l'oubliez jamais; et gardez-vous bien de vous éloigner jamais du meilleur des pères, comme le prodigue, pour vivre dans le libertinage.

2. Quoi ! mon fils, vous êtes l'homme de Dieu, formé à son image ! et vous pourriez vous livrer au désordre, et vivre comme les animaux sans raison ? vous que j'ai établi le roi des créatures, vous deviendriez le vil esclave de votre chair ? Je fais mes délices d'habiter avec vous; et vous me banniriez de votre cœur pour y faire régner le démon, mon ennemi ! Vous êtes véritablement le temple vivant de votre Dieu, et vous n'auriez pas horreur d'en faire la demeure de l'esprit impur ! Vous faites partie de mon corps, vous êtes un de mes mem-

bres, et vous oseriez en faire le membre d'une prostituée ?

3. O mon fils, que cette conduite vous serait funeste ! que de maux vous amasseriez sur votre tête ? Souvenez-vous que rien d'impur n'entrera jamais dans le ciel : que pour avoir corrompu sa voie, tout l'univers périt dans le déluge, à l'exception de Noé et de sa famille ; que le feu du ciel dévora Sodome et Gomorrhe, à cause de son impureté et de sa corruption ; que l'infame Onan fut frappé d'une mort soudaine, pour avoir outragé la nature, et anéanti la fin primitive du mariage ; et que plus de vingt mille Israélites périrent misérablement par l'épée, pour avoir péché avec les filles de Madian. Oui, souvenez-vous-en, et vous comprendrez quelle est l'énormité d'un crime qui provoque ainsi la colère du ciel. Certes, mon fils, si le Dieu des vengeances n'a pas épargné vos pères qui ont vécu avant la loi et sous la loi, vous épargnerait-il, vous qui avez le bonheur de vivre sous la loi de grâce et d'amour ; vous qui avez été régénéré dans les eaux du baptême, et qui vous nourrissez tous les jours de la parole, et du corps et du sang de Jésus-Christ.

4. Ainsi, mon fils, en vous abandonnant à la passion de l'impureté, vous seriez bien plus coupable que les habitants de Sodome et de Gomorrhe ; et la pluie de soufre qui dévora ces villes infâmes, ne serait que l'ombre et la figure de cet étang de feu qui est réservé aux Chrétiens impudiques.

5. Appliquez-vous, mon fils, à conserver en vous la plus belle des vertus ; évitez avec le plus grand soin tout ce qui pourrait en altérer l'éclat et la blancheur ; ayez en horreur toute pensée, tout désir, tout regard, toute parole, toute action, qui lui serait contraire ; et fuyez, sans hésiter, toute occasion qui en prépare la perte d'une manière plus éloignée ou plus prochaine.

6. Souvenez-vous que l'esprit impur rôde sans cesse autour de vous, et qu'il épie le moment favorable pour se glisser dans votre âme. Tantôt il expose à vos yeux les objets les plus séduisants, afin d'allumer en vous le feu de la concupiscence. Fermez les yeux à la vanité, et ne les arrêtez jamais sur une vierge, de peur que ses grâces, ses attraits et sa beauté ne vous séduisent ; et lorsque la nécessité ou la bienséance vous oblige de vous trouver avec certaines personnes du sexe, voyez-les, mais ne les regardez pas ; surtout bannissez de votre cœur tout mauvais désir. Tantôt il vous prépare mille piéges, mille dangers ; ici, il fait tomber sous vos yeux les peintures les plus indécentes, et dans vos mains les livres, les brochures et les romans les plus funestes ; ici, il vous attire dans des sociétés où l'on outrage la pudeur par la licence des paroles, par l'indécence des manières, par la mollesse du chant, par les attraits du luxe et des parures ; là, il vous ouvre la corruption des théâtres, et la dissolution des bals et des danses. Comment résister à tous les traits de feu qu'il lance sur vous de toutes parts, si vous n'avez pas soin de veiller sur vos sens, et de marcher avec beaucoup de crainte et de circonspection ?

7. Ce n'est pas tout : cet esprit impur vous attaquera jusque dans l'intérieur de votre âme, tantôt par les images les plus honteuses, dont il souillera votre imagination ; tantôt par les pensées et les désirs les plus impurs, par lesquels il tentera d'ébranler votre volonté, et d'enflammer vos sens. Et si une fois étant venu à bout de vous faire tomber dans le mal, il met toute son adresse à multiplier vos chutes, par là, ce que vous aviez en horreur autrefois, vous commencerez à l'aimer ; vous rechercherez avec ardeur ce que vous fuyiez auparavant ; vous ne rougirez plus de faire le mal, mais vous aurez honte de le confesser. Heureux encore, mon fils, si, revenant au tribunal de la pénitence, vous le confessez avec une véritable douleur, et vous en retournez justifié dans votre maison.

8. Mais si, cédant aux sollicitations de l'ennemi, vous multipliez vos rechutes, alors il vous entraînera d'abîme en abîme, vous étoufferez les remords de la conscience ; et si vous osez encore vous montrer au prêtre, dominé par une fausse honte, ou vous cacherez et déguiserez votre péché, ou vous le confesserez sans un véritable désir de vous corriger : votre confession sera nulle, et votre communion un sacrilége, où vous mangerez votre jugement et votre condamnation ; bientôt vous tomberez dans un sommeil de mort qui vous rendra insensible à tout avertissement et à tous remords. Et même pour vous abandonner plus tranquillement à vos sales désirs, vous perdrez la foi, et vous révoquerez en doute les menaces de l'Evangile et les terreurs de l'avenir ; il n'y aura plus à vos yeux ni jugement ni enfer. Et voilà, mon fils, comment les hommes, devenus corrompus et abominables dans leurs désirs, ont fini par dire dans leur cœur : *Il n'y a point de Dieu.*

9. Veillez donc, mon fils, et priez sans cesse, afin que vous ne succombiez pas à la tentation ; évitez aussi avec soin les petites fautes, qui mènent toujours à de plus grandes. Attendez-vous à être tenté ; et tant que vous habiterez ce corps fragile, vous ressentirez les aiguillons de la concupiscence : résistez-lui fortement ; vous savez que ma grâce vous suffit ; elle ne vous manquera pas si vous la demandez comme il faut. Cependant, vous ne pouvez compter sur la victoire, qu'autant que vous serez exact à fuir les occasions prochaines, quelque attrait qu'elles puissent avoir pour vous. Quand vous les fuirez, gardez-vous bien de regarder en arrière : souvenez-vous de la femme de Lot, et soyez convaincu que celui qui, après avoir mis la main à la charrue, regarde derrière lui, n'est pas propre au royaume de Dieu.

10. Encore, mon fils, ne vous croyez pas en sûreté, pour avoir fui l'occasion ; mais soyez prompt à combattre et à repousser les mauvaises pensées : réprimez les mauvais désirs; étouffez tout reste d'affection. Invoquez avec foi le Seigneur Jésus ; retirez-vous dans ses plaies comme dans le plus sûr asile; réprimez les révoltes de la chair par la mortification ; et souvenez-vous qu'on ne chasse l'esprit impur que par le jeûne et la prière. Recourez surtout à la protection de Marie ; on ne l'implore jamais en vain. Confessez-vous souvent, et puisez de nouvelles forces dans les communions que vous permettra un guide éclairé. Avec de tels moyens, vous triompherez de l'ennemi, et vous persévérerez dans l'innocence, malgré la force de vos habitudes. Ce que fit Augustin avec le secours de ma grâce, vous pouvez le faire aussi comme lui.

11. Enfin, mon fils, quelque nombreux que soient vos péchés, ne désespérez jamais de votre conversion. Quittez le péché et vous serez guéri. Attendez-vous néanmoins à être assailli de mille tentations et de mille pensées; mais ne vous troublez pas : repoussez-les par le mépris; et loin de vous être imputées à péché, elles contribueront à votre pénitence et à vos mérites; elles ne serviront qu'à vous affermir davantage dans la chasteté et dans la vertu.

12. Ne voyez-vous pas, vous dira encore le démon, que le Seigneur vous commande une chose bien difficile? Pourrez-vous jamais vous contenir? N'avez-vous pas été conçu dans l'iniquité? Vous aurez beau faire tous vos efforts, vous n'en succomberez pas moins. Défiez-vous, mon fils, de cette dernière illusion, et méprisez cette vaine frayeur. Je vous ai ordonné la continence; vous savez que je ne commande rien d'impossible. Portez courageusement ce joug que votre ennemi vous exagère, et vous le trouverez doux et léger.

13. Enfin, mon fils, voyez mon trône environné d'une multitude innombrable de saints qui ont foulé aux pieds la volupté avec tous ses attraits; et dites, à la vue de ce spectacle : Oui, Seigneur, je puis faire, avec votre secours, ce qu'ont fait tous vos saints : je veux marcher dans leurs voies, et j'obtiendrai comme eux la palme de la chasteté. Voulez-vous, mon fils, la rendre certaine pour vous? Veillez, soyez sobre, modeste dans vos habits, simple dans vos manières, circonspect dans vos paroles et fervent dans la prière. Le saint amour adoucit le travail et la peine : tous ne comprennent pas cette vérité ; mais vous m'en avez convaincu, Seigneur, et je sens qu'il n'est rien de plus glorieux ni de plus flatteur que de vivre et de mourir dans la pratique de la chasteté.

CHAPITRE LXXIII.

De la sobriété.

1. Si vous vivez selon la chair, mon fils, vous mourrez. Soyez donc sobre, et ne laissez pas appesantir votre cœur par l'intempérance et la débauche. Vous êtes homme et vous ne ressemblez pas au cheval et au mulet qui sont sans intelligence. Vous êtes étranger et voyageur sur la terre, et vous marchez vers la céleste patrie ; mais, parce qu'il faut que vous existiez pendant le cours de votre pèlerinage, je vous ai donné les choses de la terre pour votre usage ; usez-en pour soutenir votre existence ; mais n'en abusez pas, et ne vivez pas pour en jouir, comme si vous n'étiez fait que pour boire et pour manger.

2. Dites-moi, mon fils, si vous envoyiez un de vos serviteurs dans un pays étranger, après avoir pourvu abondamment aux frais de son voyage, et si, au lieu d'aller promptement à sa destination et de faire vos affaires, il s'arrêtait dans les hôtelleries pour y dissiper en bonne chère l'argent que vous lui auriez donné, ne lui feriez-vous pas sentir le poids de votre juste colère? et ne le chasseriez-vous pas de votre maison? Eh bien! mon fils, vous devez vous attendre à un pareil traitement de la part de votre Créateur, si, au lieu d'employer le temps de votre pèlerinage à marcher de vertu en vertu vers la céleste patrie, vous ne vous occupez que de festins, de bonne chère et de plaisirs : ce n'est assurément pas pour cela qu'il vous a mis au monde.

3. Et encore, si, pendant que vous vivez sobrement des choses même les plus communes, votre serviteur recherchait les mets les plus exquis et faisait tous les jours bonne chère à vos dépens, ne le renverriez-vous pas honteusement? Or, mon fils, ne suis-je pas votre Sauveur et votre Maître? et vous, n'êtes-vous pas mon serviteur? Vous savez que, tout le temps que j'ai été sur la terre, j'ai vécu dans la sobriété, les privations et les jeûnes; et que j'ai été abreuvé de fiel et de vinaigre. Conviendrait-il au serviteur d'un tel maître de vivre dans la bonne chère et les délices?

4. Connaissez, mon fils, les maux qu'entraîne l'intempérance, et qu'un Chrétien doit éviter avec le plus grand soin : elle conduit aux vices les plus honteux ; le vin est un principe de luxure, et l'impureté est le fruit de l'ivrognerie et de la bonne chère ; elle donne lieu à la colère, aux emportements et aux scènes les plus tragiques; elle porte à l'impiété et aux blasphèmes, et fait oublier les dernières fins. Les hommes, vous le savez, buvaient, mangeaient et se divertissaient, lorsque le déluge vint les surprendre malgré les avertissements de Noé. Elle rend idolâtre le voluptueux qui se fait un dieu de son ventre ; elle porte à l'effusion du sang et à l'assassinat ; est-il rare de voir des homme ivres tremper leurs mains dans le sang d'une femme et des enfants; de voir les amis immoler leurs propres amis dans des duels

barbares? Est-il rare de voir couler le sang dans les querelles et les rixes? Enfin, elle mène à l'impénitence finale : les ivrognes se corrigent-ils jamais? De là aussi la perte de la grâce et de la gloire, et la damnation éternelle.

5. Malheur à vous, mon fils, si vous passez votre vie dans les délices, vous serez condamné à une faim éternelle! Prenez donc la ferme résolution d'user sobrement des biens de ce monde, de prendre tous les jours vos repas sous les yeux de Dieu, et de fuir avec soin les hommes de bonne chère. Seigneur, mettez un frein salutaire à ma bouche, afin qu'elle ne donne rien à la sensualité. O corps de péché! ô chair ennemie! continuellement je vous ferai la guerre, et je vous combattrai sans relâche avec les armes de la mortification. Votre bonheur est attaché à votre obéissance : en vous châtiant, en vous crucifiant dans cette vie, je vous assurerai la gloire de la résurrection, et vous régnerez avec moi dans le ciel.

CHAPITRE LXXIV.

De la fuite du monde.

1. Il est écrit, mon fils : Malheur au monde à cause de ses scandales! Le monde est, en effet, plongé tout entier dans la malignité : tout y est concupiscence de la chair, concupiscence des yeux et orgueil de la vie. C'est pourquoi j'ai dit à mes disciples : Vous n'êtes pas du monde; n'aimez ni le monde, ni rien de ce qui est dans le monde; vous même, mon fils, vous ne serez pas du nombre de mes disciples et de mes amis, si vous voulez plaire au monde, et suivre les usages du monde. O mon mon fils! quand on aime le monde, quand on vit selon son esprit et ses maximes, on marche dans cette voie large qui mène à la perdition. Sortez promptement du milieu de cette Babylone, si vous ne voulez pas périr avec elle; et quand je vous parle de sortir du monde, mon fils, j'entends que vous ayez soin de vous garantir de sa malignité, et de ne jamais vous conformer ni à son esprit, ni à ses usages, ni à ses maximes : c'est le seul moyen de fixer en vous l'esprit de Dieu. Vous êtes destiné à vivre au milieu des hommes; le besoin et la charité vous font un devoir de communiquer avec eux; vous le pouvez sans être pour cela du monde, sans prendre part à ses vices et à sa perversité.

2. Je ne vous dis pas : Séparez-vous des hommes, mais des gens oisifs et désœuvrés; on ne voit, on ne respire que le mal dans leurs assemblées; on ne s'y entretient pas de Dieu ni des choses du salut; on n'y parle que des choses de la terre, des richesses périssables, de la vaine gloire et des plaisirs de la vie. Prenez-y garde, de pareils entretiens vous en inspireraient bientôt le goût et l'amour. On n'y parle pas de la piété, de la charité, ni de la vertu; mais des vices qui leur sont opposés. On n'y entend que des paroles de mensonge, des plaisanteries indécentes, des détractions cruelles, des sarcasmes et des blasphèmes d'une philosophie impie.

3. Je ne vous dis pas : Séparez-vous des hommes, mais des jeunes gens corrompus et pervers, des impudiques et des libertins. C'est dans leurs sociétés qu'on trouve, et que se réunissent des jeunes gens sans retenue et sans frein, des femmes mondaines sans modestie et sans pudeur, qui ne respirent que la mollesse et la volupté, dont les regards sont pleins d'adultères, et de péchés qui ne cessent jamais, les entretiens d'obscénités, les chants de mollesse, dont les familiarités font rougir la vertu; dont les traits de feu qu'elles lancent sur tous les cœurs, y allument l'amour profanes. O mon fils! quels scandales! peut-on les voir sans périr?

4. D'un côté, le Seigneur vous dit : Sanctifiez-vous, faites pénitence; veillez et priez sans cesse, humiliez-vous, soyez sobres, travaillez et faites toutes sortes de bonnes œuvres. D'un autre côté, le monde vous dit : Livrons-nous à la joie, buvons, mangeons, divertissons-nous. D'un côté, le Seigneur vous crie : Souvenez-vous de vos dernières fins : fuyez le péché comme le serpent. D'un autre côté, le monde vous dit : Loin de nous la pensée de la mort, du jugement et de l'éternité : vivons tranquilles dans le sein de la joie et des plaisirs! Si c'est un crime, que nous importe? nous aurons du moins passé des jours heureux sur la terre. Voilà, mon fils, comment on pense, comment on vit dans le monde; voi à comment on y donne aux plus affreux désordres les noms de paix et de félicité.

5. O monde! ô concupiscence du monde! que vous avez fait périr d'enfants d'Adam! O monde, malheur à toi! parce que tu ne connais pas Dieu! parce que tes partisans sont plongés dans la plus affreuse corruption, et livrés à tous les vices. Fuyez, mon fils, ce monde pervers, et ses aveugles partisans qui sont les ennemis de Jésus-Christ. Voyez tous mes saints : ils étaient pleinement convaincus qu'on ne peut aimer ce monde, sans être l'ennemi de Dieu. Aussi l'ont-ils fui dans tous les temps. Fuyez donc ce monde, mon bien-aimé, et vivez comme eux dans la retraite avec votre Dieu.

CHAPITRE LXXV.

De l'orgueil.

1. Souvenez-vous, ô homme! que vous n'êtes que poussière, et que vous retournerez en poussière. Vous savez que l'orgueil précipita Lucifer du haut du ciel au fond des enfers. O mon fils! si je n'ai pas épargné les anges, malgré leur excellence, pourrais-je vous épargner vous-même, qui n'êtes que poussière, si comme eux vous vous livrez à l'orgueil? Je l'ai dit, et ma parole ne passera pas : *Celui qui s'élève, sera abaissé.* Reconnaissez donc votre misère et votre néant. Humiliez-vous à vos yeux et sous ma main puissante; ne vous préférez jamais à personne, et n'ambition-

nez pas les vaines considérations des hommes. Je réglerai ma conduite sur vos sentiments.

2. Voulez-vous avoir en horreur l'orgueil que je hais souverainement? Connaissez-en bien le crime et l'impiété. Je suis l'auteur de la grâce et de la nature ; tout ce que les créatures peuvent avoir de bon, elles le tiennent de moi. C'est moi qui donne la santé, la force, la beauté, l'industrie, les richesses et la gloire, l'esprit, l'intelligence et le jugement ; c'est de moi que viennent toutes les qualités du cœur, comme les dons inestimables de la foi, de l'espérance, de la charité, de la douceur, de la chasteté, de la pénitence, de la mortification et de la ferveur. Quelle n'est donc pas l'injustice de celui qui ose s'en prévaloir comme s'il ne les avait pas reçus !

3. Dites-moi, mon fils, si par compassion vous aviez donné à un pauvre, dénué de tout, des vivres, des habits et de l'argent en abondance ; et si ce pauvre, oubliant tous les biens dont vous l'avez enrichi, osait s'en glorifier devant vous comme s'il ne les tenait pas de votre générosité : Quelle ingratitude, diriez-vous ! quelle indignité ! Eh bien ! mon fils, l'orgueilleux est tel à mes yeux : c'est un ingrat, comme ces lépreux de l'Evangile qui ne revinrent pas pour rendre gloire à Dieu ; c'est un insensé, comme ces vierges folles, à qui l'époux dit : Je ne vous connais pas. Il est indigne de miséricorde, comme ce pharisien superbe qui sortit du temple justement condamné.

4. Comprenez-le bien, rois de la terre, c'est par moi que vous régnez. Ecoutez, riches du monde : L'or et l'argent sont à moi ; toute la terre m'appartient : ne vous glorifiez pas de vos richesses ; j'ai pu vous enrichir comme Job ; je puis encore vous réduire à la pauvreté comme lui. Ecoutez, ô hommes ! qui vous distinguez dans le monde par votre sagesse et vos lumières ; gardez-vous bien de l'enflure qu'elles causent ; je puis, quand je le veux, confondre les puissants par tout ce qu'il y a de plus faible ; je puis vous ôter l'intelligence, et vous rendre semblables à des animaux sans raison. Pensez à Nabuchodonosor, que je réduisis à manger du foin comme les bêtes de la terre. Ecoutez, vous tous qui êtes les premiers parmi les hommes : Ne vous élevez pas, parce que les premiers seront un jour les derniers, et que les derniers deviendront aussi les premiers. Ecoutez enfin, vous justes, et tremblez : Lucifer est devenu un démon, quoiqu'il fût ange, et chef des anges. Que deviendrez-vous donc vous-mêmes, avec cette réputation de justice, dont vous jouissez parmi les hommes, si je viens à vous abandonner? Hélas ! vous tomberez au fond de l'abîme. Que d'hommes illustres sont ainsi tombés misérablement ! ils avaient bien commencé, et ils ont fini mal.

5. Qui que vous soyez, mon fils, ne vous glorifiez jamais en rien. Si vous jouissez de quelques avantages, ne vous en prévalez pas, mais tremblez, craignez de les perdre ou d'en abuser ; vous, qui croyez être debout, prenez garde de ne pas tomber, ni de vous perdre avec les ouvriers de l'iniquité.

CHAPITRE LXXVI.

De l'humilité.

1. L'orgueil est un vice également odieux aux yeux de Dieu, des anges et des hommes. En vérité, je vous dis que vous n'entrerez point dans le royaume des cieux, si vous ne devenez semblable à un petit enfant. Soyez humble, mon fils : l'humilité est la première, la seconde, la troisième et la dernière vertu de ma religion, le capital de mon Evangile. L'essentiel de la sagesse chrétienne consiste en effet dans une humilité réelle et volontaire. L'humilité est le fondement de la foi ; c'est elle qui captive l'esprit sous son joug salutaire et vivifiant. L'humilité est la racine des autres vertus, comme l'orgueil est le principe de tous les péchés ; l'humilité est aussi la maîtresse, la colonne, et l'ancre de la véritable piété, de la sincère dévotion. Vouloir acquérir toutes les vertus sans l'humilité, c'est battre l'air, c'est jeter de la poussière au vent. Toutes vos bonnes œuvres ne sont absolument rien, si l'humilité ne leur donne du prix et de la réalité ; sans elle, l'austérité de votre vie ne serait qu'une pure hypocrisie ; la contemplation la plus sublime, une illusion ; la pauvreté même, une déplorable vanité. Aussi un pécheur contrit et humilié me plairait-il plus que vous-même avec toutes les autres vertus, sans l'humilité. Ce pécheur, mon fils, s'en retournerait justifié dans sa maison.

2. Vous serez parfait, mon fils, si vous ressemblez à votre maître : voulez-vous donc m'imiter comme un fils bien-aimé ? apprenez de moi à être doux et humble de cœur. Vous savez qu'étant le Fils de Dieu, je me suis humilié jusqu'à me faire homme, jusqu'à prendre la forme de l'esclave ; et même, dans le cours de ma passion, j'ai été mis au-dessous de l'homme, et traité comme un ver de terre ; je suis devenu l'opprobre des hommes et le rebut de la populace. Voyez combien il vous est facile de m'imiter. Si j'eusse commandé à tous les hommes, comme je le pouvais ; si j'eusse réuni tous les honneurs du monde, comme j'en avais le droit ; si j'eusse voulu être le premier et le prince de tous, comme il était juste ; alors vous auriez pu dire avec raison : Comment pourrais-je imiter mon Sauveur ? Il n'est pas en mon pouvoir de dominer, de régner et de surpasser tous les autres en vertu et en puissance ; toujours je rencontrerai des envieux qui s'opposeront à mes désirs : il n'y en a qu'un qui remporte le prix, comment courir de telle sorte, que je devance tous les autres, et que je l'emporte.

3. Mais si vous voulez, mon fils, comme il est de votre devoir, me suivre dans les

voies de l'humilité, où je vous ai précédé, il n'est rien de plus facile, rien qui soit plus à votre portée. Descendez, personne ne s'y opposera ; continuez à descendre, il ne se trouvera personne qui vous envie le prix que vous ambitionnez, ni qui veuille vous le ravir, lorsque vous l'aurez atteint. Bien plus, tous vous aideront à descendre encore plus bas, et vous pousseront même au delà du but ; car vous savez bien, mon Fils, que tous aiment l'élévation, et voient avec plaisir les autres sous leurs pieds. Si donc vous êtes à la première place, celui qui occupe la seconde, vous la cédera volontiers pour monter à la vôtre ; et successivement, celui qui est à la troisième, aspirera à la seconde ; et celui qui est à la dernière, enviera l'avant-dernière ; mais lorsque vous serez descendu à cette dernière place, assurément personne ne vous la disputera. Et voilà pourquoi la dernière place du monde est le premier siége de l'humilité. Donc il vous est d'autant plus facile d'atteindre au faîte de l'humilité, qu'il est plus difficile aux autres de parvenir au comble de la grandeur et de la gloire. Courez donc, mon fils, à la dernière place ; tenez-vous aux pieds de tous ; choisissez pour vous tout ce qu'il y a de plus méprisable : occupez-vous de vos fautes et de vos défauts, personne ne s'y opposera, personne ne vous le disputera. Plus vous vous humilierez, plus vous êtes assuré de plaire à Dieu et aux hommes. Prenez donc le joug de l'humilité sur vous-même, et vous trouverez le repos de votre âme ; vous goûterez cette paix qui surpasse tout sentiment. Ecoutez-moi, mon fils : Si vous en êtes venu au point de mépriser et de fuir l'estime et la considération des hommes, au lieu de les rechercher ; au point d'ambitionner le mépris et les humiliations, alors qui pourrait vous troubler ? Que vous importeront l'indifférence et le mépris, lorsque les injures feront vos délices ; les mauvais traitements et les outrages, lorsque vous vous réjouirez d'être trouvé digne de souffrir pour mon nom ? Que vous importeront l'élévation et la jactance des autres, lorsque vous n'aimerez que les humiliations ? De cette sorte, vous trouverez vraiment le bonheur dans les voies de l'humilité.

4. Mais en ce point surtout votre joie sera pleine et parfaite, parce qu'avec l'humilité vous posséderez mon amour ; car il n'y a point de cœur vraiment humble qui ne soit plein d'amour ; point d'âme qui, fuyant la vanité, ne me soit plus intimement unie. Livrez-vous donc aux attraits de l'humilité, et vous verrez, mon fils, combien je suis favorable aux humbles ; que je m'abaisse vers eux, que je leur communique mes secrets, et que je les attire à moi par les douceurs de mon amour : goûtez et voyez.

5. Mais aussi, mon fils, gardez-vous bien de prendre l'ombre de l'humilité pour l'humilité même. Ne vous croyez pas humble, par cela seul que vous n'étiez qu'un néant devant moi, si vous n'aimez aussi à être réputé tel. C'est un grand point, il est vrai, que de connaître votre néant ; cette connaissance prépare les voies à l'humilité ; mais elle n'est pas elle. Soyez donc humble, non-seulement en pensée, mais du fond du cœur ; désirant, en effet, comme je l'ai dit, d'être méprisé, et de souffrir avec moi, s'il le faut, les mauvais traitements. Voilà le point difficile, mais essentiel ; il n'y a que ceux qui se font violence qui y parviennent. Car l'homme ne se dépouille pas aisément de lui-même ; mais ayez soin de mettre en moi toute votre confiance, et souvenez-vous que vous pouvez tout en celui qui vous fortifie. Courage, mon fils, et vous acquerrez l'humilité qui a fait tous mes saints, pourvu que vous employiez les mêmes moyens qu'eux. Pensez donc souvent comme eux aux motifs que vous avez de vous humilier, à vos péchés, à vos défauts, à vos faiblesses, à votre penchant pour le mal, et à votre lenteur pour le bien. Comme eux, faites souvent des actes d'humilité ; aimez à être oublié ; ne vous permettez jamais ni paroles, ni pensées qui soient à votre avantage ; aimez à vous croire le dernier de tous, et à vous traiter vous-même comme ceux que vous mépriseriez véritablement ; et lorsque les autres vous couvriront d'humiliations et de mépris, conservez la patience, aimez-les comme Thérèse avec plus de tendresse. Faites plus encore, réjouissez-vous-en, et bénissez le Seigneur. Humiliez-vous de la sorte, mon fils, et vous opérerez des merveilles pendant votre vie, vous mourrez dans une sainte confiance ; et vous triompherez avec gloire dans l'éternité.

CHAPITRE LXXVII

Du pardon et de l'amour des ennemis.

1. Ecoutez, mon fils, le grand commandement que j'ai donné aux hommes ; si vous ne l'observez pas, vous n'aurez jamais Dieu pour père, et vous ne posséderez jamais le royaume qu'il a préparé à ses serviteurs depuis le commencement du monde. Pardonnez donc à vos ennemis ; aimez vos ennemis ; faites du bien à ceux qui vous haïssent ; bénissez ceux qui vous maudissent, et priez pour vos calomniateurs. Ce commandement paraît dur à la nature ; mais faites-la taire devant les lumières de la raison et de la foi.

2. D'abord, mon fils, n'êtes-vous pas un pécheur ? ne m'avez-vous pas souvent offensé, et ne m'offensez-vous pas encore tous les jours ? Où en seriez-vous maintenant, si je vous avais traité selon ma justice ? Ne seriez-vous pas depuis longtemps au fond des enfers ? Mais j'ai eu pitié de vous ; j'ai usé de clémence envers vous : je vous ai attendu patiemment, et j'ai fait lever mon soleil sur vous comme sur les justes.

3. Votre ennemi vous a fait une injure ; mais qu'est-elle en comparaison de vos péchés ? Dites donc en vous-même : Si Dieu

m'a pardonné les plus grands péchés, pourrais-je refuser de pardonner une faible injure? Comment oserais-je implorer sa miséricorde, et lui demander mon pardon? Oui, mon fils, tenez pour certain que, si vous ne pardonnez pas, je ne vous pardonnerai jamais moi-même, et qu'un jugement sans miséricorde vous est réservé, si vous ne faites pas miséricorde.

4. Mais, ajoutez-vous, l'injure est atroce; on ne saurait l'excuser. Eh bien! je le veux. Mais mettez-la dans la même balance avec les humiliations, les souffrances et les douleurs que j'ai endurées pour vous. Qu'est-elle auprès de ce que j'ai souffert? Si mon Sauveur, devez-vous dire, a enduré pour moi de si grands maux, pourrais-je ne pas souffrir une légère injure? Il m'est avantageux de souffrir, et d'accomplir en moi ce qui manque à la passion de mon Sauveur; je souffrirai donc et je pardonnerai; c'est le vrai moyen de m'assurer une récompense éternelle.

5. Vous avez souffert l'injure avec patience, mon fils; vous avez pardonné: c'est fort bien; mais cela ne suffit pas à la charité. On vous l'a dit: Aimez vos ennemis; vous auriez pardonné en vain, si vous n'aimiez pas sincèrement. Il faut donc que vous regardiez votre ennemi du même œil que les autres hommes; que vous partagiez sa joie et ses afflictions comme celles des autres hommes; que vous lui souhaitiez les mêmes biens, que vous ayez pour lui la même obligeance, et que vous priiez pour lui avec la même sincérité. Et même quand le souvenir de l'injure se présentera à votre esprit, vous conseillant la haine, vous devez le repousser avec force par un acte de charité; et si, par votre conduite, vous veniez à inspirer quelques inquiétudes, quelque défiance à votre ennemi, vous devez les dissiper promptement par des témoignages d'amour.

6. O mon fils! il est impossible que des hommes faibles et imparfaits, enclins au mal, et sujets à tant de passions, ne se heurtent pas les uns les autres. Tant que vous vivrez parmi eux, vous aurez bien des choses à souffrir de leur part, et vous les blesserez souvent vous-même sans le vouloir par vos paroles et par vos manières. Qui pourra donc conserver la paix au milieu de ce froissement perpétuel? Ce sera celui seulement qui observera le grand commandement de l'amour des ennemis; lui seul jouira de cette heureuse paix que le monde ne saurait jamais donner par les procès, par les vengeances et les mauvais traitements.

7. Hélas! mon fils, qu'il en est peu qui se soumettent franchement à ce joug salutaire! Qu'il est grand au contraire le nombre de ceux qui se montrent ardents à rendre injure pour injure, malédiction pour malédiction! Qu'il en est qui se déchaînent dans les occasions contre leurs ennemis, qui les déchirent et les calomnient! Malheureux! ils seront traités, comme ils traitent les autres. Qu'il en est enfin qui se font illusion, en disant: Je ne hais point mon ennemi, mais peu m'importe qu'il soit dans le malheur ou la prospérité; je ne lui veux point de mal. Cela me suffit. Ce langage est une preuve de leur haine secrète et non de leur amour.

8. N'imitez pas cette conduite, mon fils, mais pardonnez sincèrement à votre ennemi, comme vous désirez que le Père céleste vous pardonne; et faites-le, non pas sept fois, mais septante fois sept fois: aimez-le comme vous vous aimez vous-même, comme vous désirez d'être aimé; s'il a faim et soif, donnez-lui à boire et à manger. Tâchez, s'il est possible, de vivre en paix avec tout le monde: et si, vous trouvant sur le point de présenter votre offrande à l'autel, il vous revient que quelqu'un de vos frères a quelque chose contre vous, allez d'abord vous réconcilier avec lui, puis revenez avec joie présenter votre offrande: c'est le vrai moyen de plaire au Père céleste. O mon Sauveur! ô mon Dieu! qui m'avez fait ce commandement, comment mon cœur se refuserait-il à l'amour de mes ennemis, quand je vous vois sur le point d'expirer dans les bras de la croix, consacrer votre dernier soupir à vos propres bourreaux; quand je vous entends dire alors: Mon Père, pardonnez-leur? A qui, Seigneur? à tous vos ennemis; à moi-même qui, à cause de mes péchés, vous ai crucifié par leurs mains. Vous priiez pour moi; vous me pardonniez alors. Je veux pardonner aussi, Seigneur, et je pardonne à votre exemple; pardonnez vous-même à mes ennemis tous leurs péchés, et comblez-les de vos bénédictions.

CHAPITRE LXXVIII.

Du blasphème et du jurement.

1. Le nom du Seigneur est saint et terrible; et, dans l'ancienne loi, celui qui l'avait blasphémé était justement condamné à être lapidé par tout le peuple. Je dis justement, mon fils; car, si un sujet mérite d'être puni pour avoir mal parlé de son roi, de sa famille ou de ses ministres, quel châtiment ne mérite pas celui qui ne craint pas de blasphémer le Dieu de majesté, ou de prendre à témoin d'un faux le Dieu de vérité, ou d'interpeller le Dieu de bonté, au milieu des imprécations et dans les excès de colère; ou enfin, d'invoquer pour des bagatelles, pour des riens le témoignage du souverain Maître du ciel et de la terre? C'est un grand crime, sans doute, de refuser l'obéissance aux ordres du Dieu tout-puissant; mais se jouer insolemment de son infinie majesté par des blasphèmes et des jurements criminels, c'est un crime bien plus énorme encore et que je punirai d'une manière affreuse, comme je l'ai fait dans l'impie Nicanor, dont la langue blasphématoire fut mangée des oiseaux; dans Sennachérib et dans Antiochus, que je frappai dans ma grande colère et que je dévouai à un opprobre éternel

2. Craignez le Seigneur, mon fils, parce qu'il est infiniment grand ; ne parlez jamais qu'avec un souverain respect de sa sainteté, de sa puissance, de sa providence et de tout ce qui lui appartient ; comme de ses mystères, de ses dogmes; de ses sacrements, de son culte et de ses saints. Ne jurez jamais ni par le ciel qui est le trône de Dieu ; ni par la terre qui est l'escabeau de ses pieds; ni par votre tête, parce que vous ne pouvez changer la couleur d'un seul de vos cheveux ; que votre règle soit de dire : Oui, cela est ; non, cela n'est pas ; tout ce que vous diriez de plus sans un motif grave et nécessaire, est mauvais, et part d'un mauvais principe. Quand vous êtes obligé de faire un serment, faites-le dans le Seigneur ; et ne vous parjurez jamais; n'imitez pas ces mauvais Chrétiens qui ont toujours à la bouche le jurement et le blasphème. Oh ! combien ils me déshonorent et m'outragent ! Si je n'écoutais que ma justice, je les exterminerais tous de dessus la terre. Alors tout l'univers serait saisi de frayeur, et on ne prononcerait mon saint nom qu'avec un souverain respect. Mais quoi ! les hommes ne seraient-ils donc méchants que parce que je suis bon? Ne deviendraient-ils plus insolents que parce que je suis plus miséricordieux? Hommes pervers, sachez que je suis patient, parce que je suis éternel ; je saurai bien vous punir quand le jour du jugement sera venu.

3. Mais, dit-on, qui me croira, si je ne jure pas? Misérables hommes, qui croyez le serment nécessaire pour vous en faire accroire, c'est une preuve que vous n'êtes que des menteurs, ou qu'on vous croit tels ; la sincérité, la franchise n'ont pas besoin de serment : on croit un homme franc sur sa parole, tandis qu'on refuse de croire un menteur avec tous ses serments. Mais, dit-on, c'est une manière de parler qui ne signifie rien ; on passerait pour minutieux si l'on voulait parler autrement. Pitoyable excuse, mon fils. C'est une coutume, soit ; mais en est-elle moins mauvaise? N'est-elle pas celle d'un monde maudit? Le juste ne la connaît pas, parce qu'il a horreur du scandale.

4. Mais, ajoute-t-on, j'ai tellement l'habitude de jurer, que je jure malgré moi et sans y penser ; je voudrais bien pouvoir m'en corriger. Votre volonté, mon fils, n'est qu'une simple velléité. Dites-moi, si, à chaque jurement vous étiez condamné à payer une certaine somme d'argent, vous vous corrigeriez sans doute, parce que vous faites bien plus de cas d'un bien frivole que du salut de votre âme. Quel aveuglement ! Hommes incirconcis de cœur et de bouche, jusqu'à quand braverez-vous celui qui peut jeter votre âme et votre corps dans la géhenne? Pensez que vous êtes toujours sous les yeux du Dieu qui sera votre juge. Chaque fois que vous retomberez, imposez-vous quelque pénitence, une prière, une aumône, et vous serez bientôt corrigé de votre mauvaise habitude.

CHAPITRE LXXIX.

De l'orgueil, du luxe.

1. Dites-moi, mon fils, que penseriez-vous d'un insecte sorti de la fange, qui, usurpant l'intelligence et la raison de l'homme, s'en servirait pour parer sa tête de l'éclat de l'or et des plus beaux ornements ; et qui, oubliant le fumier dont il est sorti, aspirerait à se faire honorer comme un prince de la terre? Vil animal, diriez-vous, sans doute, souviens-toi que tu n'es qu'un insecte méprisable. D'où te vient cet orgueil, toi qui n'es bon qu'à être foulé aux pieds? Rentre dans la fange d'où tu es sorti. Et vous auriez raison de réprimer ainsi son orgueil et sa folie. Mais, écoutez-moi, mon fils, et je vous convaincrai d'une semblable folie.

2. Vous savez que toute chair ressemble à l'herbe des champs ; que les hommes ne sont que poussière. Eh bien ! quoiqu'ils aient été conçus dans l'iniquité, qu'ils soient nés de la corruption d'une femme, qu'ils soient remplis de misères et destinés à une prompte et honteuse dissolution, ils ont dit néanmoins : Couvrons-nous de bure et de pourpre, d'or et de pierreries ; rassemblons sur nos personnes tout ce que la terre a de plus précieux, tout ce que l'art fournit de plus élégant, afin de nous distinguer parmi nos semblables et de nous attirer les regards et les hommages des enfants des hommes ; bâtissons-nous des maisons élégantes et superbes; formons des enclos et des jardins magnifiques ; que tout le monde admire la beauté de nos équipages, le nombre de nos serviteurs, la délicatesse de nos tables et la somptuosité de nos festins. Ainsi ont parlé, ainsi ont agi des hommes qui passent du matin au soir comme la fleur des champs ; ainsi s'enorgueillit ce qui n'est que cendre et poussière. Dites-moi, mon fils, est-il une folie pareille à celle-là?

3. Mais vous croyez peut-être, mon fils, qu'on ne voit cet orgueil du luxe que dans les grands de la terre et les riches du siècle? Désabusez-vous ; cette maladie de l'orgueil, cette contagion du luxe infectent aujourd'hui tous les états ; il n'en est aucun où l'on ne s'efforce de s'élever au-dessus de ce que l'on est ; tous veulent briller et plaire, non pas à Dieu, non pas au Créateur, mais aux hommes. Quel désordre ! Que de personnes du sexe s'efforcent, par leurs privations et aux dépens des marchands qu'elles ne payent pas, de se parer de tout ce qu'il y a de plus élégant et de plus beau dans le monde pour s'attirer les regards des libertins et allumer dans leur cœur le feu de la passion la plus honteuse ! O infamie ! elles ne rougissent pas d'employer à cette fin les parures les plus séduisantes. Hélas ! mon fils, elles ne sont plus chrétiennes que de nom ; ce sont autant d'ennemis de la croix de Jésus-Christ ; elles ne connaissent plus d'autre Dieu que la vaine gloire et la passion la plus flétrissante ; elles mettent leur gloire dans leur confusion même, et n'ont pour fin que la damnation.

4. Mon fils, ne vous glorifiez que dans le Seigneur ; ne désirez de plaire qu'à Dieu, et souvenez-vous que si vous cherchiez à plaire aux hommes, vous ne seriez pas le serviteur de Jésus-Christ : car, mon fils, il n'y a de vraiment estimable que celui qui est approuvé, non des hommes, mais de Dieu même. Rappelez-vous ici l'humble modestie de Jésus votre maître, à qui le Père céleste a dit : J'ai mis en vous toutes mes complaisances ; il suffit au disciple d'être comme son maître : que votre modestie éclate donc comme la sienne aux yeux de Dieu et des hommes !

5. Ecoutez-moi encore, et soyez docile : ce vain éclat du luxe que les enfants du siècle appelle *gloire*, est le dernier avilissement à mes yeux. Et pourquoi ? Parce que Dieu ayant mis toutes choses sous les pieds de l'homme, et l'ayant fait roi de l'univers, il se rend, par le luxe, esclave des créatures, et cherche sa gloire, non dans la modestie de son corps et la beauté de son âme, mais dans le faux éclat des choses extérieures et frivoles. O homme vain ! que vous êtes vil et méprisable ! Oui, vous êtes plus vil enfin que l'or et les pierreries dont vous vous parez, puisque sans leur éclat vous seriez compté pour rien ; plus vil que la toison des animaux et la dépouille des vers, puisque sans elles on ne vous discernerait pas ; plus vil que le foin, la paille et le lin, qui vous laisseraient dans le mépris, si les préparations de l'art ne les faisaient servir à votre ornement ; plus vil enfin que le vermisseau et le fard que vous employez pour vous attirer les regards des hommes, et sans lesquels vous n'obtiendriez pas la moindre attention.

6. O homme vain ! j'ai parlé à votre cœur, mais vous n'êtes ni désabusé, ni guéri ; vous craignez même de l'être. Eh bien ! continuez à vous parer comme une idole ! donnez tous vos soins, consacrez toute votre vie à vos vains ornements ; élevez-vous comme les cèdres du Liban ; je ne ferai que passer et vous ne serez déjà plus : car bientôt vous serez humilié jusqu'au fond des enfers, et votre corps avec tous ses ornements ne sera plus qu'un cadavre abandonné à la merci des vers. Alors ceux qui vous avaient vu briller avec tant d'éclat, s'écrieront avec dérision : Comment est donc tombé cet homme superbe, cette femme brillante, qui fatiguait les regards des vivants par le faste de son luxe et par l'orgueil de ses ornements ! Les voilà maintenant dans le tombeau comme les derniers des hommes, et couverts de la poussière même de ceux qu'ils avaient méprisés. Voilà la fin de votre vanité et de votre orgueil. Méditez bien, mon fils, ces puissantes considérations, et vous mépriserez la vanité et toutes les folies du luxe, et la simple modestie fera désormais votre plus bel ornement.

CHAPITRE LXXX.

De la comédie et des danses.

1. Vanité des vanités, mon fils, tout n'est que vanité hors le service et l'amour de Dieu ; c'est pour cela que vous êtes né et telle est votre destinée. Si vous ne le comprenez pas aujourd'hui, vous le comprendrez certainement à l'heure de votre mort et au grand jour du jugement. Qu'il vous serait avantageux, mon fils, de vous en occuper sans cesse ! Que vous jugeriez sainement des choses de la terre ! Vous les verriez, non comme les amateurs du monde, mais telles qu'elles sont en elles-mêmes et vous diriez, dans la conviction de votre âme : Que la terre est méprisable pour celui qui regarde le ciel ! C'est une vanité de rechercher les honneurs, les richesses, les plaisirs, et d'y mettre son cœur et ses affections. C'est une vanité d'aimer tout ce qu'il faudra expier un jour par d'affreux supplices : car je sais que les riches entrent difficilement dans le royaume des cieux ; que les orgueilleux seront humiliés, et que les tourments seront proportionnés aux plaisirs qu'on aura goûtés. Mais s'il en est ainsi de toutes les jouissances de la terre, que devez-vous donc penser de la comédie et des danses ? Mais, hélas ! où est l'homme, où est le sage qui juge ainsi des choses comme s'il devait mourir ? Où le trouver aujourd'hui ? Presque tous vivent comme s'ils ne devaient jamais mourir ; ils ne pensent à devenir sages que lorsqu'il n'en est plus temps.

2. Je voudrais, mon fils, que vous puissiez entendre un de ces mondains qui ne respirent que les plaisirs, s'écrier aux approches de la mort qui leur ouvre enfin les yeux : Je vois maintenant qu'il n'y a qu'une seule chose de nécessaire, et que tout le reste n'est que vanité des vanités. Malheureux que je suis, je reconnais que si l'oisiveté m'a été si funeste, la comédie et les danses l'ont été bien davantage. Je savais que je portais dans mes membres la loi de la concupiscence qui est contraire à la loi de l'esprit ; la religion m'avait souvent averti de les combattre et de fuir les occasions qui la favorisent ; mais entraîné par une malheureuse curiosité, j'ai voulu connaître et goûter les divertissements du monde ; je confesse que la comédie et les danses m'ont été très-funestes, en m'apprenant le mal que je soupçonnais à peine, et en me portant, sans rougir à des actions dont j'avais le plus d'horreur.

3. C'est là que j'ai trouvé des femmes sans pudeur, dont les funestes attraits ont séduit mes yeux, dont les parures et les manières indécentes me corrompirent le cœur. Le chant de ces sirènes m'amollit, et leurs déclamations sur des choses dont des Chrétiens ne doivent pas même connaître le nom, remplirent mon imagination d'images impures ; une passion honteuse s'alluma dans mon cœur, et la danse avec une femme sans pudeur mit en feu tous mes sens ; dès lors je n'eus plus de goût que pour la nourriture des animaux immondes, dont j'avais tant d'horreur auparavant. De là les sales pensées qui occupaient mon esprit, les désirs honteux qui déchiraient mon cœur, la li-

cence de mes propos, la fornication et l'adultère de mes regards, et tous les crimes de ma vie. Les menaces de l'Evangile et les cris de la conscience troublaient par fois ma honteuse passion: mais alors je reparaissais à la comédie et dans les danses, et je n'écoutais plus ni avertissements, ni remords. Je fuyais la confession et les confesseurs qui auraient pu me ramener: et si parfois j'y avais recours, je dissimulais les péchés les plus honteux, et dans cette affreuse disposition j'allais manger à la table sainte mon jugement et ma condamnation. En vain les reproches du Dieu des vengeances se faisaient-ils entendre au fond de mon cœur: Malheureux, tu as trahi, tu as profané le sang du Juste, en le recevant indignement: mais insensible à tout, j'entassais péchés sur péchés, j'étouffais la voix de la religion, et je m'abandonnais avec fureur à ma passion et aux plaisirs. Enfin, abjurant toute idée, toute crainte de Dieu, j'avais fini par dire avec insolence: Je ne veux plus le servir.

4. Voilà, mon fils, les terribles aveux que fait au lit de la mort ce malheureux partisan de la comédie et des danses. Il est bien vrai que tous ceux qui les fréquentent n'en viennent pas toujours à ce degré de perversité; mais croyez qu'il n'en est que trop qui y parviennent. Mon fils, ne vous croyez pas plus fort qu'eux, et défiez-vous de la faiblesse de votre chair. Soyez prudent: vous ne voudriez pas vous exposer à un danger où vous en auriez vu périr un grand nombre. Fuyez donc avec soin les théâtres et les bals: souvenez-vous que celui qui aime le danger y périra: et si tous ceux qui les fréquentent ne périssent pas, ils y sont du moins exposés à bien des tentations. Or, mon fils, un disciple de Jésus-Christ, qui doit avoir le péché en horreur, peut-il s'y exposer impunément? Vous lui avez été consacré dans le baptême, et vous avez renoncé formellement à toutes les œuvres du démon; aller à la comédie, aux bals et aux danses, ce serait ressembler à un chien qui retourne à son vomissement.

CHAPITRE LXXXI.

De la patience dans les maux.

1. Mon fils, celui qui ne porte pas sa croix et ne marche pas après moi, ne peut être mon disciple; celui qui ne veut rien souffrir, ne mérite pas le nom de Chrétien: ce n'est que par les tribulations qu'on peut entrer dans mon royaume. Oh! que la voie qui mène à la vie est étroite! Qu'il y en a peu qui y marchent! Qu'il y en a au contraire qui se font illusion, en disant: Seigneur, je vous aime de tout mon cœur, et qui, dans les occasions, ne le montrent pas par leurs œuvres. Ils mettent bien la main à la charrue quand tout leur réussit; mais au moindre revers, ils regardent en arrière: peu contents de gémir, ils se livrent encore aux murmures et à l'impatience.

2. Comment de tels Chrétiens peuvent-ils dire: Seigneur, je vous aime? Est-ce m'aimer véritablement quand on refuse de faire ma volonté, ou qu'on la fait de mauvaise grâce? Vous savez, mon fils, que toute tribulation vient de moi. Comment peuvent-ils dire: Seigneur, je vous aime? Aime-t-on véritablement un père, un maître, quand on refuse de l'imiter? Vous savez que je fus un homme de souffrances et de douleurs. Comment peuvent-ils dire: Seigneur, je vous aime? Aime-t-on véritablement un ami, lorsque se trouvant avec lui dans un chemin scabreux et difficile, on le quitte, on l'abandonne? Vous savez que je marche avec mes disciples par la voie douloureuse de la croix. Comment peuvent-ils dire: Seigneur, je vous aime? Mais aime-t-il véritablement celui qui, appelé à porter ma croix, s'y refuse et me la laisse porter tout seul? Voilà, mon fils, ce qu'ils font. Lorsque je dis: Venez à moi, vous tous qui êtes dans l'affliction, et je vous soulagerai; alors je les vois accourir tous; mais quand je dis: Prenez ma croix, et suivez-moi; alors ils s'éloignent et s'en vont tristement. Voulez-vous aussi vous retirer, mon fils? A Dieu ne plaise, Seigneur! car si vous aviez connu quelque chose de mieux que la croix, pour nous assurer la vie éternelle, vous nous l'auriez fait connaître dans vos instructions et par vos exemples, vous qui nous aimez avec tant de tendresse.

3. Il fallait que vous souffrissiez, vous, mon Seigneur et mon Dieu! N'est-il pas plus juste que je souffre, moi qui suis pécheur? Je sais que vous ne semez ma vie d'épines que pour me faire recueillir un jour des roses. Je sais que c'est par les remèdes les plus amers que vous me rendez la santé. Je sais que vous n'éprouvez, que vous n'affligez que ceux que vous aimez: j'en ai la preuve dans l'exemple de tous vos saints; parce qu'ils vous étaient agréables, il fallait que la tentation les éprouvât. Ainsi, mon Dieu, qui m'aimez, qui avez tout souffert, la mort même de la croix pour me racheter, traitez-moi comme il vous plaira: employez le fer, le feu, tout ce que vous voudrez; seulement donnez-moi la résignation et la patience: et lorsque vous me visiterez par les afflictions, loin de vous en demander la délivrance, je veux les supporter avec une sainte joie.

4. Vous serez heureux, mon fils, quand vous souffrirez de la sorte; parce que la couronne de vie vous est assurée. Partout vous trouverez la croix; elle vous attend partout; dans les mépris, dans les injures, dans les persécutions. Votre propre chair vous fera une guerre continuelle; le monde et le démon vous poursuivront sans relâche, et si vous me restez fidèle au milieu de tant de traverses, de tant d'ennemis, la vie sera pour vous une croix et un martyre continuel: c'est ici la pénitence des saints.

5. Tantôt vous aurez à combattre l'avarice et la cupidité; à fuir l'injustice, ou à la réparer, et à faire d'abondantes aumônes. Tout cela demande des efforts; mais faites-les avec courage, et vous pratiquerez la patience; tantôt il faudra réprimer l'orgueil

avec les recherches de la vanité, et les prétentions de l'ambition et de l'amour-propre. Pratiquez l'humilité, et souffrez les humiliations. Tout cela demande des efforts; mais faites-les avec plaisir, et vous pratiquerez la patience. Tantôt vous serez aux prises avec la volupté, avec les sollicitations de la concupiscence; et alors vous n'aurez pas seulement à fuir les occasions, à rejeter les mauvais livres ou à les brûler; à contenir vos sens, à repousser les mauvaises pensées, les mauvais désirs; mais il vous faudra encore châtier votre corps par le jeûne, les veilles et la mortification: tout cela exige de grands efforts; mais faites-les avec courage, et vous pratiquerez une patience bien méritoire. Enfin, mon fils, après avoir bien commencé, il vous faudra encore persévérer jusqu'à la fin. Cela demande les plus grands efforts; mais faites-les constamment, et votre patience sera parfaite.

6. Que vous dirais-je de plus, mon fils? vous voyez à présent que vous ne serez nulle part dans le monde sans croix et sans afflictions: vous voyez que la patience vous est bien nécessaire: avec elle vous ferez la volonté de Dieu, et vous obtiendrez l'effet des promesses. Ne vous affligez pas: c'est par les souffrances de ce monde qu'on se rend digne de la gloire que je vous ai préparée; elle est infinie et éternelle, quoique les peines de la vie soient courtes et légères.

CHAPITRE LXXXII.

Un bon Chrétien ne doit blesser personne, ni dans ses jugements, ni dans ses paroles.

1. Il est écrit, mon fils: Vous ne formez tous qu'un même corps, et vous êtes membres les uns des autres: si vous étiez bien convaincu de cette vérité, vous ne blesseriez jamais vos frères. Avez-vous jamais vu quelqu'un haïr sa propre chair, s'arracher un œil, se couper une main, et mutiler son propre corps? Tout cela est contre nature, et il n'y a que des furieux qui se portent à de tels excès. Chacun soigne sa propre chair; chaque membre favorise naturellement les autres membres, et même les parties du corps les plus honteuses, sont celles que les hommes couvrent avec plus de soin, et honorent davantage; c'est ainsi que les membres d'un même corps s'intéressent les uns pour les autres.

2. Vous comprenez, mon fils, tout le sens de cette parabole; et vous voyez quelle préférence vous devez donner aux membres spirituels, sur les membres de la chair. Car votre corps terrestre n'est que l'homme animal; au lieu que votre corps spirituel est le Christ lui-même, dont vous êtes membres, vous et vos frères. Si donc, bornant vos soins aux membres corporels, vous laissiez sans honneurs vos membres spirituels; et même si vous veniez à les déchirer par la malignité de vos paroles et de vos pensées, écoutez mes justes reproches, et instruisez-vous.

3. Que penseriez-vous d'un homme qui vous percerait de son épée pour vous ôter la vie? Vous le traiteriez d'homicide. Qu'êtes-vous donc vous-même, mon fils, lorsque, respectant la vie de vos frères, vous leur enlevez l'honneur et la réputation qui leur sont bien plus précieux que la vie? N'est-ce pas un crime égal à l'homicide? Voyez donc combien vous êtes coupable, lorsque vous vous permettez des jugements et des discours injurieux à vos frères?

4. Mon fils, ayez ces crimes en horreur, et prenez garde de ne jamais calomnier votre prochain, en lui imputant de faux crimes. Prenez garde de ne point manifester ses fautes secrètes, quoique réelles. Prenez garde de ne pas exagérer ses défauts, ni de prendre en mauvaise part ses actions bonnes ou indifférentes. Prenez garde qu'en louant son mérite, vous ne cherchiez pas à l'affaiblir par des réticences. Ce serait une preuve que vous n'aimeriez que vous-même, et que vous seriez esclave d'une basse jalousie. Prenez garde, enfin, de ne jamais vous permettre des paroles piquantes ou injurieuses.

5. Ne blessez jamais vos frères par vos jugements ni par vos soupçons. Ne les jugez jamais coupables sans une preuve manifeste; ne les soupçonnez pas même sans une raison suffisante. N'écoutez jamais avec curiosité ni avec complaisance ceux qui disent du mal d'eux: approuver le mal, c'est s'en rendre coupable avec celui qui le fait. Faites taire le médisant, en lui montrant un visage triste et mécontent. On trouverait peu de médisants, s'il y avait moins de complaisants à les écouter.

6. Voici encore, mon fils, des considérations propres à vous inspirer l'horreur de la médisance. Tout homme a ses défauts, et vous n'en êtes pas exempt vous-même. Voulez-vous qu'on vous passe les vôtres, soyez indulgent pour ceux des autres. Souvenez-vous que vous n'êtes pas sans péchés; qu'ainsi ce n'est pas à vous à jeter la première pierre: vous rendrez compte de votre conduite, et non de celle des autres. En vous corrigeant le premier, vous servirez d'exemple aux autres.

7. D'où vous vient, mon fils, cette misérable coutume de médire? N'est-ce pas d'un fond d'orgueil et de jalousie? En rabaissant votre frère, en publiant ses défauts, vous faites indirectement votre apologie, et vous insinuez que vous êtes exempt des vices que vous lui reprochez; il est évident que vous n'aimez que vous-même: la vue de l'esprit, des talents, des bonnes qualités et des vertus de votre frère vous humilie. Une basse jalousie vous aveugle, dirige votre langue contre lui, et vous n'oubliez rien pour lui ravir des avantages que vous n'avez pas. Quel orgueil! quelle bassesse de sentiments! Serez-vous étonné après cela que la médisance et la calomnie excluent du royaume des cieux leurs coupables partisans?

8. Et encore, mon fils, vous blâmez, vous

condamnez l'action de votre prochain; et cependant vous n'ignorez pas que l'intention peut la justifier. Or, d'où savez-vous que l'intention de votre frère soit mauvaise? Et pourquoi, ne la connaissant pas, la supposez-vous telle? Vous fait-on à vous-même quelque reproche avec justice? Excusez-moi, dites-vous aussitôt; mon intention était bonne, ou du moins je n'en avais pas de mauvaises. C'est ainsi que vous vous condamnez vous-même en jugeant votre frère: prenez donc la ferme résolution de respecter désormais tous vos frères dans vos jugements et dans vos paroles; c'est le moyen de parvenir à ces jours heureux, qui sont éternels

CHAPITRE LXXXIII.

Avis aux époux chrétiens.

1. Craignez le Seigneur, vous, mon fils, qui êtes lié à une femme; et vous, ma fille, qui êtes liée à un mari. Vous êtes les enfants des saints; ne vous mariez pas comme les païens qui ne connaissent pas Dieu; mais pensez toujours à lui, tenez-vous en sa présence, et priez-le avec ferveur de vous bénir et de vous conserver sains et saufs dans votre union. N'usez jamais de vos droits par un motif de volupté, mais par le seul désir d'avoir des enfants qui puissent glorifier le Seigneur dans les siècles des siècles. Ne soyez pas comme tant d'autres, dont le démon a fait périr les âmes, parce qu'ils étaient entrés dans le mariage comme des animaux sans raison. Si vous les imitez, le démon exercera sur vous sa puissance, et vous conduira comme eux par des crimes à la damnation.

2. Mon fils, êtes-vous lié avec une femme? aimez-la comme le Sauveur a aimé son Eglise. Vous êtes, il est vrai, le chef de votre femme; mais gardez-vous bien de la traiter jamais comme une servante ou comme une esclave. Vous le savez, quoique je sois le chef de mon Eglise, j'ai pourtant donné ma vie pour elle, afin de la rendre glorieuse et de la sanctifier. Apprenez de là comment vous devez aimer votre épouse. Elle est devenue votre sœur, votre propre chair. Quel est l'homme qui ne la soigne et ne l'aime pas? Ayez donc pour elle la même tendresse, la même douceur et les mêmes soins que j'ai eus pour mon Eglise.

3. Et vous, épouse chrétienne, vous êtes ma fille; soyez soumise à votre mari comme au Seigneur lui-même. Ainsi en agissait Sara envers Abraham, qu'elle appelait son Seigneur. Comme l'Eglise est soumise en tout à son chef, qui est le Christ, soyez de même soumise à votre mari. Ne vous élevez pas, et ne cherchez jamais à dominer sur celui qui est votre chef. Ce n'est pas l'Eglise qui commande au Christ, mais le Christ à l'Eglise; ce n'est pas l'Eglise qui gouverne le Christ, mais le Christ qui gouverne l'Eglise. Epouse chrétienne, ayez donc pour votre mari une crainte respectueuse; époux chrétiens, souvenez-vous que Dieu voulut tirer la femme de la substance de l'homme, pour former entre eux l'union la plus intime et la plus indissoluble, afin que la femme fût la chair de sa chair et l'os de ses os. Mais si la femme doit être aimante, respectueuse et soumise, le mari doit en agir envers elle, non avec empire, dureté, hauteur; mais avec une autorité tempérée par la douceur, la discrétion et la tendresse. Souvenez-vous que la femme n'a pas été tirée de la tête de l'homme, comme si elle devait dominer à son égard; ni de ses pieds, pour être sa servante et son esclave; mais de son côté et du voisinage de son cœur, pour être sa compagne et une aide semblable à lui; et pour marquer l'égalité qui doit régner entre l'homme et la femme. N'oubliez jamais ces précieuses leçons de votre origine.

4. Epoux chrétiens, descendants d'Adam et d'Eve, vous n'êtes pas des anges, mais des hommes, et des hommes pleins d'illusions, de faiblesses et de défauts. Vous devez donc avoir l'un pour l'autre la compassion, l'indulgence et le support. Vous savez qu'il est de l'homme de faillir; mais sachez aussi que le plus parfait, dans la société, est celui qui montre le plus de patience; et n'oubliez pas que les croix, qui sont inséparables du mariage, vous rendront dignes du ciel, si vous les sanctifiez par la religion. Si vous devez, mon fils, conserver la patience, et réprimer les saillies de votre humeur, c'est surtout quand vous voyez votre épouse porter dans son sein le fruit de la bénédiction céleste. Gardez-vous bien alors de la contrister en rien; ne souffrez pas qu'elle fasse rien de pénible. Hélas! que d'enfants sacrifiés avant de voir le jour, et par les emportements d'un mari colère, et par l'imprudence d'une femme qui se livre à des travaux forcés ou à des divertissements dangereux! Que d'enfants privés ainsi de la grâce du baptême, ont misérablement perdu le ciel! Soyez donc prudents l'un et l'autre; et priez le Seigneur de conserver votre enfant, et de favoriser sa naissance. Que votre premier soin, dès qu'il aura vu le jour, soit de lui procurer la grâce du baptême; et cherchez-lui, non parmi les grands et les riches du siècle, mais parmi les fidèles vertueux et instruits, des parrains et des marraines qui puissent, en cas de mort, élever vos enfants d'une manière chrétienne.

5. Pour vous, ma fille, sitôt que vous serez devenue mère, sachez que votre premier devoir est de nourrir vous-même votre enfant; les animaux vous en donnent eux-mêmes l'exemple. De quelque condition que vous soyez, il vous suffit d'être mère, pour remplir un devoir si cher à la nature et à la religion. Sara, Rébecca et tant d'autres femmes illustres nourrirent leurs enfants de leur lait, et les élevèrent par leurs soins. Les enfants que vous aurez nourris, auront pour vous plus de respect et de tendresse; ils puiseront dans votre lait la douceur de votre caractère et la noblesse de vos senti-

ments. Cependant, ma fille, si des infirmités ou des incommodités graves ne vous permettent pas de remplir ce premier devoir de la nature, choisissez du moins une nourrice sage, saine et recommandable par la bonté de son caractère, et par la pureté de ses mœurs. En confiant votre enfant à une femme vicieuse, elle lui inoculera ses vices avec son lait : vous aurez peine à reconnaître votre ouvrage. Un vase neuf, vous le savez, conserve longtemps le goût de la liqueur qu'on y a versée.

6. Epoux chrétiens, ayez pour tous vos enfants une égale tendresse, et gardez-vous bien de faire acception d'aucun d'entre eux. Ce point est de la plus grande importance : vous savez que le patriarche Jacob aima le sage Joseph plus que ses autres enfants, et de là la haine qu'ils conçurent pour lui ; haine qui les porta d'abord à le faire mourir, puis enfin à le vendre à des marchands ismaélites. Vous connaissez sa touchante histoire. C'est ainsi qu'en montrant une prédilection marquée pour quelqu'un de vos enfants, vous allumerez dans les autres le feu de la jalousie. Ils ne manqueront pas de haïr votre favori, et de lui faire essuyer les plus mauvais traitements : il sera constamment au milieu d'eux un sujet de discorde ; et par votre tendresse déplacée, vous le rendrez le plus misérable de tous. Prenez garde encore que votre amour pour lui ne vous aveugle au point de ne pas voir ses défauts, ni de le corriger de ses vices. Malheur à vous ! parce que cet enfant gâté ne manquera pas de faire un jour votre déshonneur et votre tourment : il ira d'un vice à un autre, se rira de vos avertissements et vous fera mourir de chagrin. Etouffez donc cet amour injuste ; étudiez les défauts de cet enfant chéri, réprimez-les avec soin ; n'épargnez ni la correction, ni le châtiment ; et formez-le ainsi dès sa plus tendre enfance. Voilà la véritable tendresse. Si jamais vous éprouvez une sorte d'antipathie pour quelqu'un de vos enfants, étouffez bien vite ce sentiment injuste de la nature : pensez que cet enfant est l'ouvrage de Dieu, et qu'il vous appartient comme les autres. S'en trouve-t-il parmi eux quelqu'un qui ait quelque défaut, quelque difformité naturelle ; efforcez-vous de le dédommager et de le consoler par une tendresse plus attentive et plus compatissante. Peut-être que ce qui vous déplaît en lui, n'est pas sa faute, mais la vôtre ; dans les corrections, comme dans les récompenses, traitez-le à l'égal des autres. Souvenez-vous qu'il vous a été dit : Pères et mères, ne provoquez jamais vos enfants à la colère, de peur qu'ils ne tombent dans le découragement. Imitez le Père céleste qui fait, sans distinction, lever son soleil sur tous ; que vos caresses et vos bienfaits soient également pour tous ; et que vos distinctions ne tombent jamais que sur le plus sage, c'est le moyen qu'elles tournent au profit de la vertu.

7. Paul écrivait autrefois à son cher Timothée : Soyez l'exemple des fidèles dans vos conversations, par votre charité, votre foi et votre chasteté. Je vous dis de même, ô époux chrétiens ! Soyez l'exemple de vos enfants ; ils se modèleront en tout sur votre conduite. Vous donneriez en vain les meilleures instructions, si vous en détruisiez l'efficace par vos mauvais exemples. S'ils vous voient esclaves de l'impiété, du mensonge, de l'impureté, de la colère et de l'injustice ; s'ils vous voient sans piété, sans religion, sans goût pour les choses de Dieu, ils vous imiteront, n'en doutez pas, et donneront dans tous vos excès et dans tous vos vices. Veillez donc, et soyez parfaits dans vos paroles et dans vos œuvres. Mais aussi, quand vos enfants vous trouveront sages, vertueux, zélés observateurs des saintes lois de Dieu et de l'Eglise, et de tous les devoirs de la religion, soyez assurés qu'ils seront vos imitateurs les plus fidèles.

8. Epoux chrétiens, ne vous livrez jamais aux inquiétudes ni à la défiance : ne perdez jamais de vue le crime de l'infâme Onan, ni son horrible punition ; et lorsque vous verrez vos enfants se multiplier dans votre maison, ne dites pas : Comment les nourrirons-nous, comment les habillerons-nous ? car votre Père céleste connaît tous vos besoins. Considérez les oiseaux du ciel et les lis des champs, et sachez que si le Seigneur nourrit les uns avec tant de soin, et pare les autres avec tant de magnificence, combien, à plus forte raison, prodiguera-t-il toutes les choses nécessaires à vos enfants, qui sont devenus les siens ? Soyez pleins de confiance ; le Père céleste ne laisse jamais manquer de rien ceux qui le craignent et qui l'aiment. Soignez vos affaires domestiques ; c'est par l'ordre, l'application et le travail que vous vous mettrez en état de pourvoir aux besoins de vos enfants ; surtout n'oubliez pas les paroles de Tobie à son fils : Ne craignez point, mon fils, lui disait-il ; nous sommes pauvres, à la vérité, mais nous serons toujours assez riches, si nous craignons Dieu, si nous évitons le péché, et si nous faisons le bien. Si vous laissiez de grands biens à vos enfants, peut-être que, se confiant dans leurs richesses, ils vivraient dans l'oisiveté, et marchant sur les traces de l'enfant prodigue, ils les auraient bientôt dissipés, en vivant comme lui dans le libertinage, et tomberaient dans la dernière misère. L'Apôtre l'a dit : C'est une grande richesse que la piété et la modération d'un esprit qui se contente de ce qui suffit aux besoins de la vie présente. Voilà ce que vous devez avoir principalement à cœur de laisser à vos enfants.

9. Lorsque vos enfants seront d'âge, donnez-leur, suivant vos moyens, et après un sérieux examen, un état ou une profession qui leur convienne. Pensent-ils à un établissement honnête, ne contrariez point leur volonté par une économie sordide ou mal entendue : ce serait leur fournir l'occasion de bien des crimes qui scandaliseraient le public, et les perdraient pour l'éternité. Ces exemples ne sont pas rares : évitez-les. Souvenez-

vous qu'il est écrit qu'il vaut mieux se marier que de brûler. Vous savez que c'est à Dieu et non à vous à choisir pour vos enfants l'état qu'il leur destine. Ne les y forcez donc pas. Mais priez le Seigneur, qui dispose tout avec sagesse, de leur faire connaître sa volonté ; et lorsque vous aurez acquis des preuves raisonnables de la vocation divine, ne vous y opposez pas, dans la crainte de résister à l'ordre de Dieu. Veillez donc sur le petit troupeau qui vous est confié ; et que tout s'y fasse dans l'ordre.

CHAPITRE LXXXIV.

De l'éducation chrétienne des enfants

1. Souvenez-vous, mon fils, de la parabole que je proposais à mes disciples, lorsque je leur disais : Un certain maître voulant partir pour un long voyage, appela ses serviteurs, et leur confia le soin de ses biens : il donna cinq talents à l'un, deux à l'autre, et au troisième un seul : suivant leur intelligence ; après quoi il partit. A son retour, il fit rendre compte à chacun d'eux ; récompensa les deux premiers qui avaient fait valoir leurs talents, et condamna le troisième qui l'avait enfoui dans la terre. Souvenez-vous encore de cet homme riche, dont je disais que le fermier avait été accusé devant lui d'avoir dissipé ses biens, et comment il le condamne en lui ôtant sa ferme. Toutes ces choses, mon fils, ont été spécialement écrites pour votre instruction, au sujet de vos enfants. Elles vous apprennent avec quels soins vous devez les instruire et les former dès leur bas âge, afin que, croissant en sagesse et en âge, ils deviennent un jour des hommes parfaits.

2. Ecoutez-moi : vous savez assurément que vos enfants ne tiennent de vous ni l'âme, ni l'esprit, ni la vie, et que ce n'est pas vous qui avez formé les membres de leur corps ; mais le Créateur du monde qui a formé la naissance de l'homme, et qui connaît l'origine de toutes choses : c'est lui-même qui leur a donné cela ; c'est lui encore qui vous les a confiés comme des talents bien précieux, avec ordre de les faire valoir par une sage administration, et de lui en rendre un jour les fruits avec usure. Or, mon fils, si, négligeant l'éducation de vos enfants, vous n'avez pas soin de les former de bonne heure à la sagesse, vous ne manquerez pas d'être condamné comme le serviteur paresseux qui avait enfoui son talent, et comme l'administrateur infidèle qui avait dissipé les biens de son maître. Quelle punition ne mérite pas, en effet, celui qui a dissipé le dépôt de Dieu même, rendu inutile le sang du Christ, et scandalisé ses petits enfants ? Car, voilà le crime de celui qui néglige l'éducation des enfants que Dieu lui a donnés, que le Christ a rachetés au prix de son sang, et qu'il a adoptés pour ses enfants. Ainsi, négligés et abandonnés à eux-mêmes, ces malheureux enfants, suivant les penchants de la concupiscence, passent leur jeunesse dans les voies de l'iniquité, portent leurs habitudes jusqu'à la vieillesse, et meurent enfin de la mort des pécheurs. Et c'est ainsi que sont réprouvés ceux mêmes qui avaient été appelés aux noces de l'Agneau, pour s'asseoir un jour à sa table, comme de jeunes plants d'oliviers. Malheur, et mille fois malheur aux pères et mères, dont la coupable négligence a eu de si terribles suites ! il eût bien mieux valu pour eux qu'ils se fussent attachés une pierre de moulin au cou, et se fussent précipités au fond de la mer. Malheureux ! éternellement ils entendront les cris et les hurlements de leurs enfants perdus par leur faute ; éternellement ils les verront s'élever contre eux et demander la plus terrible vengeance ; placés sur leur tête, ils seront eux-mêmes les instruments de la vengeance divine.

3. Mais aussi quelle joie pour vous, mon fils, si, par la vigilance et les soins d'un bon père, vous avez procuré le salut de vos enfants ! et si, à l'heure de la mort, vous pouviez dire comme le Sauveur au Père céleste : Me voici avec tous ceux que vous m'aviez donnés ; je les ai tous conservés, excepté l'enfant de perdition qui, méprisant ma voix et mes conseils, s'est éloigné de moi comme le prodigue. Quelle joie pour vous, lorsque vous paraîtrez devant le souverain juge, entouré de vos enfants sanctifiés par vos soins ; ils seront alors votre gloire et votre couronne. Mais, mon Dieu, que dois-je faire pour mériter un tel bonheur ? Le voici, mon fils, écoutez-moi.

4. D'abord prenez, avant tout, la ferme résolution de faire, avec le secours de ma grâce, de vrais serviteurs de Dieu de tous les enfants que je vous ai donnés ; dites en vous-même : Je donnerai sans doute des soins à leur corps, tout périssable qu'il est ; mais leur âme, qui est immortelle, je ferai tous mes efforts pour la rendre digne de la vie éternelle. De quoi leur servirait-il, en effet, Seigneur, d'avoir été honorés, riches, savants et heureux sur la terre, s'ils venaient à perdre leur âme ? Je m'appliquerai donc, par-dessus tout, à rendre leur vocation certaine par une éducation vraiment chrétienne. Fort bien, mon fils ; mais vous savez que sans moi vous ne pouvez rien faire, et que si je ne mets la main à l'œuvre, vous travaillerez en vain. Elevez donc sans cesse les yeux et les mains vers le ciel, pour en faire descendre les secours dont vous avez besoin. Offrez vos enfants à Dieu dès leur bas âge, et conjurez-le de les prendre sous sa puissante protection, de les préserver du mal, et de répandre ses bénédictions sur les exemples et les instructions que vous leur donnerez, afin qu'ils croissent pour le salut. Plein de bonne volonté, et soutenu de la grâce que vous aurez reçue, veillez, instruisez comme un évêque, et remplissez-en toutes les fonctions.

5. Veillez sur tout, c'est votre premier devoir. Vous savez, mon fils, que la pensée et les affections du cœur humain se por-

tent vers le mal dès l'enfance. Vous savez aussi que le monde est plongé tout entier dans la malignité, et qu'il est rempli de piéges et de scandales. Vous voyez donc combien de dangers environnent la jeunesse de vos enfants; et si vous n'y prenez garde, la mort ne peut manquer d'entrer dans leur âme par la porte de leurs sens : une servante sans pudeur, un domestique insolent, la fréquentation de certains enfants déjà vicieux, la conversation indiscrète des amis qui fréquentent votre maison; il n'en faut pas davantage pour les perdre. Je vous en préviens : les enfants les plus jeunes et les moins raisonnables saisissent le mal vivement, se montrent habiles à répéter ce qu'ils ont entendu, et à faire ce qu'ils ont vu. Tenez-les constamment sous vos yeux, de concert avec votre épouse, comme la poule tient ses petits sous ses ailes; elle soignera leur corps, et vous, leur âme et leur innocence. Qu'elle soit simple, modeste et de bonnes mœurs, la servante à laquelle vous les confierez en l'absence de leur mère. Qu'il soit fidèle et vertueux, le domestique qui vous sert; qu'ils soient innocents et bien élevés, les enfants que vous associerez à leurs jeux; qu'ils soient honnêtes et réservés dans leurs conversations et leurs manières, les amis qui fréquentent votre maison; ne les laissez jamais aller que chez des personnes recommandables par leurs bonnes mœurs. Exercez donc la vigilance la plus sévère; renvoyez sans miséricorde et sans délai des domestiques vicieux et méchants; éloignez de votre maison les enfants pleins de malice et de défauts; et quand les amis qui vous fréquentent sont libres ou impies dans leurs propos, ne laissez jamais paraître vos enfants devant eux. En un mot, soyez attentif à écarter de leurs oreilles et de leurs yeux tout ce qui pourrait leur donner l'idée du mal. Vous ne sauriez jamais prendre trop de précautions, quand il s'agit de garantir leur innocence.

6. Que serait-ce donc, mon fils, si vous, qui êtes le père de vos enfants et le gardien de leur innocence, vous veniez à les scandaliser vous-même, ou par de basses plaisanteries, ou par des paroles licencieuses, ou par des chansons profanes, ou par des contes impurs, ou enfin par des paroles de colère, de médisance et de blasphème? Que serait-ce, si vous mettiez sous leurs yeux des tableaux indécents, et dans leurs mains des livres corrupteurs! Loin de vous de tels excès. Si c'est un crime pour une famille chrétienne d'avoir des peintures et des ouvrages de ce genre, que serait-ce donc d'en permettre l'usage à des enfants? Hâtez-vous de les jeter au feu; ne dites pas que vous les tenez fermés sous la clef; cela est indigne d'un Chrétien. Le désir du mal suggérera à vos enfants les moyens d'en jouir, et ils ne manqueront pas d'adresse pour faire ce que vous avez peut-être fait vous-même.

7. La vigilance est votre premier devoir, mais elle n'est pas le seul. Voyez le serviteur paresseux qui avait enfoui son talent dans la terre; le Seigneur ne l'a-t-il pas condamné, parce qu'il ne l'avait pas fait valoir? Vous devez donc employer tous vos soins à l'égard de vos enfants, afin qu'avec l'âge ils croissent dans la foi et dans la vertu. Il est de votre devoir de les instruire; et si vos occupations ne vous le permettent pas, veillez du moins à ce que leur mère leur inculque les premiers éléments de la foi, la science du salut, le symbole du Chrétien, avec les petites prières qu'ils doivent faire. Vous devez vous en assurer par les interrogations et l'examen que vous leur ferez vous-même. Imitez en cela le bon pasteur qui donne plus particulièrement ses soins aux plus tendres agneaux; leur ignorance vous rendrait bien coupable, et vous en répondrez. Dès qu'ils seront d'âge à fréquenter les assemblées saintes, vous aurez soin de les y conduire, et de leur inspirer le recueillement et la modestie qui doivent les y accompagner : à leur retour, vous leur ferez rendre compte de ce qu'ils y auront vu et entendu. Soyez attentif à leur faire dire la prière du matin et du soir, à leur faire remplir tous leurs devoirs de Chrétiens, et à les préparer aux sacrements de l'Eglise, dès qu'ils auront atteint l'âge de discrétion. Vous devez encore les entretenir des avantages de la piété et de la vertu, des exemples des saints, des figures de la bible, et leur inspirer l horreur du mal et l'amour du bien. A tous ces devoirs d'un bon pasteur, vous en ajouterez encore un autre qui n'est pas moins nécessaire; je veux dire celui de la correction.

8. Je vous le dis, en vérité, mon fils : ce n'est pas aimer que d'épargner la verge; la raison en est sensible. Dirait-on qu'un père aimerait son enfant, s'il ne faisait pas le moindre effort pour l'arracher d'entre les mains d'un meurtrier; ou, s'il le voyait prêt à tomber dans un abîme, sans se mettre en peine de le secourir; ou enfin, s'il le voyait un poignard à la main sur le point de s'en frapper dans un accès de fureur, sans faire le moindre effort pour le lui arracher? Un tel père, loin d'aimer son fils, le haïrait évidemment. Or, croyez-vous que les péchés et les vices soient moins funestes à vos enfants que les accidents dont je viens de parler! quelle différence! Ceux-ci ne peuvent ôter que la vie du corps, tandis que ceux-là font mourir l'âme elle-même. Quoi donc! vous feriez tous vos efforts pour sauver la vie à vos enfants, et vous n'en feriez aucun pour les préserver de l'esclavage du démon? Mais, dites-vous, sitôt que je leur verrai faire le mal, j'aurai soin de les avertir et de les reprendre : quant à la verge, je n'aurais pas la force de l'employer. Fausse tendresse, mon fils, qui va les livrer aux démons. Père insensé, mère aveugle, vous avez le courage de faire avaler à vos enfants le remède le plus amer, et de sonder une plaie douloureuse, malgré leur répugnance et leurs cris; et lorsqu'ils font le mal, vous craignez de les punir? Il est évi-

dent que vous préférez la vie de leur corps à celle de leur âme, qui est bien autrement plus précieuse. Vous imitez la coupable mollesse du grand prêtre Héli ; eh bien, vous aurez aussi la douleur, comme lui, de voir vos enfants donner dans tous les vices, et faire la fin la plus déplorable. Vous épargnez la verge, comme faisait autrefois le père d'Augustin, et vous verrez vos enfants tomber, comme lui, dans les plus grands désordres. Vous éprouverez un jour les regrets les plus amers ; mais il ne sera plus temps d'y remédier. On plie facilement l'arbre pendant qu'il est jeune ; mais une fois devenu fort, on ne peut plus le plier sans le rompre.

9. Pliez donc vos enfants dès l'âge le plus tendre ; corrigez leurs fautes à propos et avec douceur : mais le mensonge, mais la désobéissance, mais l'opiniâtreté, mais l'immodestie, l'indévotion et l'impiété, punissez-les avec la plus grande rigueur. Pardonnez avec indulgence les sottises d'enfants qui n'intéressent ni Dieu, ni le prochain, quelque préjudice qu'elles puissent vous causer à vous-même. Etudiez le caractère de vos enfants ; corrigez l'un avec douceur, l'autre avec sévérité, et toujours à propos. Punissez légèrement les premières fautes ; mais soyez sans miséricorde pour les rechutes, l'obstination et l'entêtement. Ne les corrigez jamais avec colère ni avec humeur, de peur de les aigrir ou de les hébéter. Gardez-vous bien d'employer jamais les malédictions, ni les injures ; montrez toujours la gravité et la tendresse d'un père. Que vos enfants soient convaincus que vous les punissez moins par humeur que par devoir. C'est ainsi que vous vous en ferez craindre et aimer. En élevant vos enfants de la sorte, vous aurez la satisfaction de les voir croître en âge et en sagesse devant Dieu et devant les hommes ; et ils s'en feront également aimer par la pureté de leurs mœurs et par la régularité de leur conduite ; et ils béniront votre mémoire jusque dans leur plus grande vieillesse

CHAPITRE LXXXV.

Des devoirs des enfants envers leurs parents.

1. Vous savez, mon fils, qu'il a été dit dans l'ancienne loi : *Honorez votre père et votre mère afin que vous viviez longtemps sur la terre que le Seigneur votre Dieu doit vous donner.* Et encore : *Que celui qui aura maudit son père et sa mère, soit puni de mort.* Ainsi en avait-il été ordonné sous l'Ancien Testament : le bon fils avait une longue vie pour récompense, tandis qu'une mort violente était réservée au mauvais. Le Testament Nouveau, sous lequel vous avez eu le bonheur de naître, attache au même précepte de plus magnifiques promesses, et une vengeance bien plus terrible. C'est pourquoi, mon fils, en la violant, vous commettriez un bien plus grand crime. Honorez donc votre père et votre mère tous les jours de votre vie, non pour vivre longtemps sur la terre, mais pour jouir d'un bonheur éternel ; non pour éviter une mort violente, mais la damnation éternelle. O Jésus, mon bon maître, sagesse éternelle, qui êtes sorti du sein du Père, apprenez-moi de quelle manière je dois honorer mes parents pour vous plaire.

2. La voici, mon fils : Les respecter, les aimer, leur obéir, les assister dans leurs maladies et leur vieillesse, et prier pour eux après leur mort ; tels sont vos devoirs les plus indispensables. Et d'abord honorer, respecter vos père et mère ; ils sont vos maîtres, et vous ont donné le jour. Je vous ai confié à leurs soins, et leur ai donné tout pouvoir pour vous conduire ; vous devez donc reconnaître en eux mon autorité et ma puissance que j'ai déposée entre leurs mains. De là l'extrême vénération que vous devez avoir pour eux ; de là l'énormité du crime dont vous vous rendriez coupable, si jamais vous osiez maudire ceux que Dieu vous a donnés pour père, pour maîtres et pour gardiens, ou leur parler avec insolence, ou en faire les objets de votre dérision et de vos mépris : vous encourriez certainement la damnation éternelle. Gardez-vous donc bien de les mépriser, ni de les provoquer à la colère, ni de les affliger et de les contrister en rien. Vos parents sont hommes, mon fils, et sujets aux faiblesses humaines ; leurs défauts ne doivent diminuer en rien le respect qui leur est dû : supportez-les patiemment, et ne méconnaissez jamais en eux la majesté divine, dont ils sont, malgré leurs défauts, des images vivantes. Souvenez-vous que l'œil qui regarde un père avec mépris, mérite de devenir la proie du corbeau et de l'aigle. Souvenez-vous de Cham, qui attira sur lui la malédiction de Noé, ainsi que de Sem et de Japhet, qui méritèrent ses bénédictions : détournez, à leur exemple, vos yeux des vices et des défauts de vos parents ; gardez-vous bien de les faire connaître à qui que ce soit ; et si de mauvaises langues osent les attaquer devant vous, prenez leur défense, et justifiez leur honneur.

3. Ce n'est pas la crainte, mon fils, mais l'amour, qui doit vous inspirer du respect pour vos parents. Voici votre principal devoir ; l'amour est le véritable principe de la piété filiale. Aimez donc vos père et mère. Qui vous fit jamais plus de bien ? N'est-ce pas d'eux que vous tenez la naissance, le corps, l'âme et la vie. Qui vous prodigua jamais tant de soins ? Sollicitudes, caresses, nourriture, habillements, consolations et surveillance pour écarter les moindres dangers ; ils ont tout mis en œuvre pour vous. Qui vous aima jamais plus tendrement ? qui a jamais tant souffert à votre sujet ! Mon fils, n'oubliez jamais les gémissements de votre mère, ni les travaux de votre père pour fournir à vos besoins : ne perdez pas de vue les baisers de leur tendresse, ni les larmes que vos souffrances leur ont fait répandre, ni les nuits qu'ils ont passées auprès de votre berceau, ni les soins qu'ils ont prodi-

gnés à votre enfance; pour vous apprendre à marcher et à parler, pour vous avertir, vous corriger de vos défauts, et vous former au service de Dieu qui est la fin de votre existence. O mon fils, que vous auriez le cœur dur, monstrueux, si, oubliant tant de bienfaits, vous pouviez ne les aimer pas! Aimez-les donc, non de langue et en paroles, mais dans la vérité et par les œuvres. Réjouissez-vous de leur contentement et de leur satisfaction; affligez-vous avec eux dans leurs maladies et leurs afflictions. Adoucissez leurs peines par vos prévenances et vos assiduités; et quoi qu'ils vous commandent, faites-le toujours de bonne grâce et promptement.

4. L'obéissance est en effet un de vos premiers devoirs; c'est par elle surtout que vous les honorez véritablement; c'est aussi par elle que le vertueux Joseph honorait Jacob, et le sage Tobie son tendre père; et voilà aussi ce que ne cessait de recommander Paul lui-même aux enfants chrétiens : Obéissez à vos parents dans le Seigneur, leur disait-il; il n'y a rien de plus juste : obéissez-leur en toutes choses; rien n'est plus agréable au Seigneur. Appliquez-vous donc, mon fils, à vous acquitter d'un devoir qui vous est si expressément recommandé. Si votre père ou votre mère vous commande quelque chose, et vous dit : Allez ici, allez là; faites ceci, faites cela, quittez tout, même la prière, pour leur obéir. S'ils vous défendent la société de certaines personnes, fuyez-les. S'ils vous reprennent de quelques défauts, soyez prompt à vous corriger; et faites tout cela sans délai, sans murmure et de bonne grâce; ne vous en déchargez jamais sur votre frère, ni sur votre sœur : c'est vous qui avez reçu l'ordre, c'est à vous à l'exécuter. Si parfois la corruption de la nature vous inspire quelque répugnance, quelque prétexte, alors, mon fils, souvenez-vous de moi qui suis votre Sauveur : tout Dieu que j'étais, j'ai voulu être soumis à Marie et à Joseph : et dans tout ce que j'ai souffert, je vous ai donné l'exemple de la plus parfaite obéissance. Mon Père a voulu que je me fisse homme, et que je me dévouasse aux humiliations et à la mort : et, comme un agneau qui se tait, je me suis rendu obéissant jusqu'à la mort de la croix pour faire la volonté de mon Père : d'après mon exemple, oseriez-vous résister? et à la vue de ma croix, le joug de l'obéissance pourrait-il vous paraître dur et pesant? Je ne le présume pas, mon fils; et je vous entends dire à votre père et à votre mère : Me voici pour faire votre volonté; je suis tout prêt. Cependant, mon fils, comme vos parents tirent leur origine d'hommes pécheurs, il peut se faire qu'ils vous donnent parfois des ordres injustes, et vous commandent des choses mauvaises et contraires à ma loi; alors vous leur refuserez l'obéissance, en leur disant qu'il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes; mais vous adoucirez ce refus par les formes les plus respectueuses; hors de là, faites promptement tout ce qu'ils vous diront.

5. Enfin, mon fils, il est encore un devoir pour vous, c'est d'assister vos parents dans leurs besoins et de prier pour eux. N'imitez pas ceux qui, loin d'assister leurs parents, les dépouillent peu à peu, et ne rougissent pas de dire qu'il n'y a pas de mal à le faire. Il est écrit néanmoins, et ils savent, que celui qui dérobe à son père et à sa mère, se rend coupable d'homicide. Ne ressemblez pas non plus à ceux qui, une fois établis, ne se mettent point en peine de leurs père et mère; peu leur importe qu'ils soient bien ou mal, dans la maladie ou en santé, pourvu qu'ils soient eux-mêmes dans la prospérité. Par cette conduite, ils se mettent bien au-dessous des animaux sans raison qui connaissent l'étable de leur maître et la main qui les nourrit; et surtout de ce lion, dont parle l'histoire, qui sauva la vie à son bienfaiteur, en mémoire du service qu'il lui avait rendu. Pour vous, mon fils, n'oubliez jamais les services et les bontés de vos père et mère; et dans leur vieillesse, prodiguez-leur tous vos soins; consolez leurs infirmités par les sollicitudes de votre tendresse; vous ne leur rendrez jamais tout ce qu'ils ont fait pour vous. Priez enfin pour eux, et demandez au Seigneur leur persévérance dans la justice; et dès qu'ils auront quitté la terre, redoublez vos prières, multipliez vos aumônes, et faites offrir le divin sacrifice pour le repos de leurs âmes, afin qu'ils soient admis dans le ciel parmi les saints.

CHAPITRE LXXXVI.

De la manière de vivre saintement.

1. Marchez, mon fils, pendant que vous avez la lumière; faites le bien pendant que vous en avez le temps; assurez votre élection par toutes sortes de bonnes œuvres. Voulez-vous faire des progrès dans la vertu et thésauriser pour le ciel? Prescrivez-vous un ordre et une règle dont vous ne vous écartiez pas; c'est le vrai moyen d'aller à Dieu, d'employer son temps utilement, de passer des jours pleins pour l'éternité. Au lieu que le Chrétien qui vit sans règle, vit au hasard : aujourd'hui pour Dieu, demain pour le monde; aujourd'hui dans le recueillement, et demain dans la dissipation et les plaisirs; il boite des deux côtés; il entreprend et n'achève rien, et perd ainsi le prix de son salut, qui est le fruit de la persévérance.

2. Prenez ici pour modèle, mon fils, la prudence des enfants du siècle. Voyez avec quelle exactitude et quelle régularité les marchands et les artisans se livrent à leurs emplois et à leurs travaux; ils n'ignorent pas que la négligence et le désordre leur seraient préjudiciables. Tous leurs moments sont marqués pour leur lever, leur travail et leurs repas. Faites donc, pour le service de Dieu et pour le salut de votre âme, ce qu'ils font avec tant d'ordre et

de soins pour les biens périssables de la terre.

3. Fixez d'abord l'heure de votre lever ; sept heures de sommeil, ou huit heures au plus, doivent suffire. Tout ce qu'on s'accorde au delà énerve le corps et nuit à l'âme. Votre vie, mon fils, est précieuse, mais courte ; c'est encore l'abréger, c'est la perdre, que de donner trop au sommeil. Dès que sonne l'heure de votre lever, faites taire les sollicitations de la chair ; et, après avoir donné votre première pensée à Dieu qui vous appelle à son service, levez-vous promptement. Après vous être habillé décemment, mettez-vous à genoux, et faites votre prière ; ne manquez jamais à un devoir si important. Seriez-vous un vrai serviteur de Dieu, si vous ne commenciez la journée par la prière, et si, dès le matin, vous refusiez à votre Dieu l'hommage qui lui est dû. Les cieux publient la gloire de Dieu, sitôt que le soleil se lève : et vous, mon fils, qui êtes destiné au service de Dieu, vous pourriez l'oublier pour ne vous occuper que des choses de la terre? Priez donc dès le matin, et priez avec tout le recueillement, toute l'attention, toute la ferveur de la foi.

4. Plût à Dieu, mon fils, qu'après la prière, vous donnassiez quelque temps à la réflexion et à l'oraison mentale, vous occupant surtout de vos dernières fins, de la mort, du jugement, du ciel, de l'enfer, et de la formidable éternité qui s'avance ; en réfléchissant dès le matin, et parfois dans le courant du jour, vous prendriez sans doute la forte résolution de mieux vivre! Cette pratique salutaire vous détournerait efficacement du péché, et vous animerait puissamment à la vertu. Car il est écrit : *Souvenez-vous de vos fins dernières, et vous ne pécherez jamais ;* vous puiserez dans ce saint exercice d'excellents moyens de salut. Tous les jours encore, si vos occupations vous le permettent, assistez au saint sacrifice de la Messe, avec cette confiance et cette frayeur religieuses qui honorent Dieu, et attirent sur vous et sur tous les vôtres les grâces les plus abondantes.

5. Après la messe, livrez-vous à votre travail et à vos affaires ; et, quelque riche que vous soyez, ne vous dispensez jamais de la loi commune ; souvenez-vous que l'homme est né pour le travail, comme l'oiseau pour voler, et qu'il vous a été dit, dans la personne d'Adam, votre premier père : *Vous mangerez votre pain à la sueur de votre visage.* Souvenez-vous encore que l'oisiveté est la mère de tous les vices, et qu'au jour du jugement, vous rendrez compte de votre temps jusqu'à une minute : si donc vous n'avez pas des affaires nécessaires, tâchez de vous en prescrire, surtout qui soient utiles au prochain, et encore plus aux pauvres. Mais de quelque genre que soient vos occupations, ne vous y livrez que pour la gloire de Dieu et en vue de votre salut.

6. Que votre table soit frugale ; écartez-en toutes viandes défendues, à moins que vos infirmités ne vous mettent dans le cas de la dispense : avant de vous y asseoir, bénissez les mets que l'on vous sert : la vertu de la prière chasse le venin que le péché a répandu sur toutes les créatures. En prenant votre réfection, n'oubliez pas qu'un vrai serviteur de Dieu ne vit pas pour manger, mais qu'il mange pour vivre. Donnez tout au besoin et rien à la sensualité : ménagez toujours quelques privations par un esprit de pénitence ; et le Père céleste qui voit tout dans le secret, ne laissera rien sans récompense. Après avoir pris ainsi votre réfection, sous mes yeux, avec une sobriété vraiment chrétienne, livrez-vous ensuite à la reconnaissance par l'action de grâces, et ne rougissez jamais de remplir ces devoirs sacrés par la vaine crainte des hommes. Récréez ensuite votre esprit par des entretiens honnêtes, et par quelques amusements permis et innocents ; évitez la trop grande dissipation, les plaisanteries malignes, les railleries piquantes et les jeux défendus.

7. Ne jouez jamais à des jeux de hasard, où l'industrie n'entre presque pour rien. Ne jouez jamais gros jeu ; quand vous jouez faites-le par manière de délassement, et jamais par intérêt ; faites du jeu un délassement et non une occupation : ne le poussez point jusqu'à passer la nuit ; un gain attire un autre gain et une perte en attire souvent mille autres. Cela ne convient pas à un honnête homme, encore moins à un Chrétien. Fuyez les amateurs du jeu, ils sont des pestes publiques. Si vous les fréquentez, vous perdrez tout à la fois votre temps, votre fortune et le salut de votre âme : il vaut bien mieux s'occuper de quelque chose d'utile : le temps est court : ne semez que de bonnes semences, et vous recueillerez un jour avec joie.

8. Je ne saurais trop vous exhorter à faire tous les jours quelques lectures de piété, pour nourrir votre âme : elle a encore plus besoin de nourriture que le corps. Lorsque l'heure de votre coucher sera venue, faites, s'il est possible, votre prière en commun avec vos enfants et vos domestiques, avec le plus grand recueillement. Examinez soigneusement votre conscience, et si elle vous reproche quelque péché, demandez-en humblement pardon, et formez la résolution de vous corriger, afin que la mort ne vous y surprenne pas. Enfin, après avoir pris de l'eau bénite, et fait le signe de la croix, recommandez votre âme à Dieu, à la divine Marie et aux saints anges gardiens, puis endormez-vous dans le Seigneur. Pendant les intervalles du sommeil, pensez à Dieu, adorez-le et faites quelques courtes aspirations.

9. Mais comme il est écrit : *Soyez toujours prêt, parce que le Fils de l'homme viendra au moment que vous ne l'attendez pas*, je vous exhorte, mon bien-aimé, à vous approcher, le plus souvent que vous

pourrez, du tribunal de la pénitence et de la table sacrée, afin de vous purifier des fautes qui échappent à la fragilité humaine et de vous fortifier contre les embûches de l'ennemi. Si vous avez soin de vous confesser et de communier souvent avec les dispositions requises, à quelque heure que la mort arrive, elle ne pourra jamais vous surprendre. Fixez donc le temps de vos confessions et de vos communions, de concert avec votre directeur, et soyez-y fidèle. Evitez toujours le péché avec une sainte horreur ; et pour vous garantir plus efficacement des piéges du démon, mettez-vous sous la puissante protection de Marie, et invoquez-la comme un fils qui lui est dévoué. Fuyez avec soin toutes les occasions du péché, et, lorsque la tentation se fera sentir, recourez à Dieu avec confiance, il est toujours fidèle dans ses promesses, toujours prêt à vous secourir ; et si, faute de vigilance et de prière, vous veniez à succomber, gardez-vous bien de vous abandonner à un malheureux désespoir : mais relevez-vous avec courage et avec humilité; faites un acte de contrition, et proposez-vous d'aller à confesse le plus tôt que vous pourrez. Puis évitez le mal avec plus de soin, et faites le bien avec plus d'ardeur. Mais si vous êtes tombé dans le péché, par habitude ou par quelque affection secrète, punissez-vous sévèrement vous-même par la prière, la mortification et l'aumône. C'est le moyen de vous défaire d'une mauvaise habitude. Mon fils, marchez toujours devant moi : souvenez-vous que mes yeux sont toujours ouverts sur vous, et que c'est en moi que vous avez l'être, le mouvement et la vie. Si vous vivez de la sorte, vous vous conserverez sans tache ; vous deviendrez parfait. Un bonheur éternel sera votre récompense.

QUOD VULT DEUS,

SIVE

LIBELLUS DE CONFORMITATE VOLUNTATI DIVINÆ.

CAPUT PRIMUM.

De necessitate conformitatis voluntati divinæ.

1: Tu scis, fili mi, quoniam ego in agone factus sic orabam : *Pater, non sicut ego volo, sed sicut tu.*

Exemplum dabam tibi ut quemadmodum faciebam, tu similiter faceres.

Descenderam quippe de cœlo, et servi formam, humanitatem nempe tuam, indueram, non ut redimerem te tantum pretioso quem fudi sanguine,

Sed ut edocerem te viam quæ ad cœlum ducit, et exemplo meo te informarem.

Neque enim tibi profuisset redimi et e carcere iniquitatis educi, nisi viam qua ambulares, ut ad æternam beatitudinem pervenires, notam tibi fecissem.

2. Utique, fili, ut invisibilem Deum posses imitari, et fieri perfectus sicut ille perfectus est, volui tibi visibilis fieri, tuaque natura vestiri.

Et sicut copiosa mea fuit redemptio, sic et copiosa sanctitatis doctrina quam non tantum verbis, sed et exemplis tradidi.

Feci et docui : ecquid vero in primis et feci et docui ? Feci voluntatem Patris mei ; docui te facere voluntatem Patris mei.

Modo enim dicebam tibi : Sic orabis : Pater, fiat voluntas tua.

Modo addebam : *Qui facit voluntatem Patris mei qui in cœlis est, ipse intrabit in regnum cœlorum.*

Modo exemplo meo te alliciebam, adjiciens : *Descendi de cœlo, non ut faciam voluntatem meam, sed voluntatem ejus qui misit me.*

Modo pugna et certamine vehementi te accendebam, clamans : *Pater, si possibile est, transeat a me calix iste : verumtamen non mea, sed tua voluntas fiat.*

3. Ut autem bene capias quantum necesse sit, quantumque expediat tibi divinæ voluntati conformari, opus est ut duo fundamentalia serio mediteris.

Primum quidem fundamentale est tuam perfectionem in conformitate voluntatis tuæ cum divina esse positam.

Ita ut quo magis eris voluntati Patris cœlestis conformis, eo plus proficies, eo plus lucraberis.

Scis profecto quod in charitate et amore universa lex pendeat et prophetæ,

Et quod quo plus Deum diliges, eo plus perfectus eris.

Porro altior et sublimior charitatis et amoris gradus est dilecti voluntati omnino conformari, unumque cum eo velle et nolle habere.

Scis quoque nil esse voluntate Dei optimi perfectius :

Quo igitur magis huic sanctæ voluntati conformis eris, eo Deo ipsi similior fies, et eo plus sicut Pater tuus qui in cœlis est eris perfectus.

4. Alterum fundamentale est, fili mi, nihil prorsus, solo excepto peccato, posse nisi per voluntatem Dei contingere, et quæcunque eveniunt vel bona, vel pœnæ, vel mala per Dei jussum aut voluntatem fieri.

Scriptum est enim : *Bona et mala, vita et mors, paupertas et honestas a Deo sunt.*

Ita ut sine illius voluntate, ne quidem capillus de capite hominis pereat, ne quidem passer cadat super terram sine Patre cœlesti.

5. Cum igitur omnia de manu Dei veniant, et tota hominis perfectio in ejus cum divina voluntate conformitate consistat, oportet, charissime, ut omnia suscipias prout ab ipso missa, non vero a fortuito casu, vel hominum industria aut inventione procedentia.

Non erit quietum cor tuum nisi sic omnia, tam grandia quam infima et levissima, tanquam a Deo ipso tibi immissa respexeris; in hoc uno, pax vera quæ omnem sensum exsuperat invenitur.

CAPUT II.

De consideranda Dei voluntate etiam in malis quæ ex peccato procedunt.

1. Non raro, fili mi, angelus tenebrarum, hostis infensissimus hominum, diabolus, qui seducit universum orbem, in angelum lucis se transformare conatur ut decipiat.

Vide ne in retia ejus impingas, vide ne capiaris.

Venit, et ut a perfecta voluntati Dei conformitate homines avertat, cathedram pestilentiæ scandit, sedet in ea et ait :

Verum profecto est omnia mala naturæ ab irrationali creatura procedentia a Deo ipso immissa esse.

Morbi, fames, sterilitas a Deo sunt, quia in his nullum peccatum invenitur. Hoc vult Deus.

Quæ vero procedunt ab homine peccante, percutiente, spoliante, injuriam faciente, peccati effectus sunt; nec a Deo esse possunt, nec per ejus jussum fiunt, neque a providentia ejus diriguntur.

Bene vero ab hominis malitia et mala voluntate causantur. Ista Deus non vult.

2. Error est, fili mi, mendacium est, quod tibi serpens nequissimus suggerit.

Suadens tibi ut canes imiteris, qui si quis in eos lapidem jecerit, projiciente prætermisso, lapidem mordent.

Et sic tu oblitus Dei qui tibi tribulationem mittit ad delicta tua purganda, hominem peccatorem, quo velut instrumento ad puniendum te utitur, solum respicias.

Apage ab errore, charissime, veritatem attende, in quolibet hominis peccato duo concurrunt :

Hic, motus et actus exterior, illic vero delictum voluntatis quæ a mandato Dei recedit.

Hic, in homicida, brachii gladium arripientis et percutientis motus, qui seorsum a voluntate mala consideratus a Deo causatur, sicut quilibet alii effectus a causis irrationabilibus procedentes.

Nec malus profecto foret, si eo homo uteretur, vel in bello justo vel in justitiæ humanæ ministerio, sive in justa sui defensione.

Hujus brachii motus, sicut et omnium pœnæ malorum, Deus, qui nec est neque potest esse peccati auctor, causa est.

Non est enim, ait Propheta, malum in civitate, quod non fecerit Dominus.

3. Ipse est, Deus, qui suscitat malum super homines et domus eorum.

Ipse est qui tollit uxores eorum in oculis eorum et dat eas proximo.

Ipse est qui facit Assur virgam furoris sui; ipse est qui facit impios securim suam et instrumentum iræ suæ.

Sic Deus facit plerumque quod facit et homo.

Aliquando iratus homo apprehendit virgam jacentem in medio, forsasse qualecunque sarmentum :

Cædit inde filium suum, ac deinde projicit sarmentum in ignem, et filio servat hæreditatem.

Sic aliquando Deus per malos erudit bonos.

4. Tuum igitur, fili, semper ad Deum prorsus refer flagellum, quia nec diabolus tibi aliquid facit nisi ille permittat qui desuper habet potestatem.

Si quis iniquus te male tractet, puta quod eum, sicut Saulem, exagitet spiritus nequam a Domino.

Si quis te percutiat aut exspoliet, clama sicut sanctus Job : Dominus ipse percussit, ipse abstulit; sit nomen Domini benedictum.

CAPUT III.

De bonis e conformitate voluntati Dei oriundis.

1. Sancti et perfecti viri est, charissime, Deum tanquam rerum omnium causam inspicere,

Et in omnibus omnino divinæ voluntati atque beneplácito se conformare.

Multa vero bona ex hac conformitate derivantur. Est enim illa juxta beatos Patres radix et initium veræ æternæ pacis et omnimodæ quietis.

Vir quippe Deo perfecte resignatus, sicut lutum in manu figuli, in Dei manibus constituitur, ut de ipso faciat quod ei placuerit;

Nolens ultra esse suus, nec sibi vivere, nec pro se manducare, aut dormire, vel laborare, sed hæc omnia agens pro Deo solo, et solius Dei servitio.

Unice cupiens ut voluntas Dei perfecte adimpleatur in omni negotio et quolibet eventu;

In prosperitate, sicut in adversitate; in consolatione sicut in desolatione.

2. Beatus, vere beatus qui sic intrinsecus dispositus est. Ille sicut David vir secundum cor Dei est faciens cunctas ejus voluntates, et cor habens semper paratum ad omnia.

Et adhuc, charissime, qui sic integre resignatus est, et voluntati Dei absolute conformatur, perfectam et adeo necessariam omnium passionum et cupiditatum suarum mortificationem acquisivisse dicendus est.

Non enim potuit ille ad hanc conformitatem nisi per propriæ voluntatis abnegationem, nisi per appetituum suorum carnalium edomationem pervenire.

Et quanto plus divinæ voluntati conformatur, tanto plus abnegavit seipsum, tanto plus mortificatus est.

3. Præterea, charissime, resignatio et conformitas Dei voluntati maximum et præ omnibus acceptabile sacrificium est quod Deo offerre possit homo.

In aliis quippe sacrificiis ea quæ possidet offert; in isto seipsum;

In aliis mortificatur ex parte, per temperantiam puta, per modestiam, silentium, patientiam;

In isto vero se integre et totum offert Deo, ut de se toto faciat quidquid voluerit, quando voluerit, sicut voluerit, nihil prorsus excipiendo.

Sicut igitur pars a toto differt, sic alia sacrificia a conformitatis et resignationis sacrificio differunt.

4. Tandem, fili mi, pretiosissimus conformitatis fructus est perfecta in Deum charitas, perfectus Dei amor, ita ut quo plus conformis Dei voluntati fies, eo plus in amore ejus cresces, eo plus evades perfectus in charitate quæ omnium charismatum majus est.

Perfecta enim conformitas grandis exhibitio est operis, proindeque grandis probatio dilectionis.

Granditer dilexi mundum, Filium meum unigenitum dando;

Granditer dilexit me Jesus, se totum juxta mandatum meum offerendo.

Et tu, fili, granditer me diliges, cor tuum per perfectam conformitatem mihi immolando.

CAPUT IV.

De felicitate et beatitudine qua in præsenti vita fruitur ille qui Dei voluntati conformis est.

1. Scito, fili, quod si ad hunc apicem perveneris, ut plene et integre te mihi resignaveris, meæque voluntati te perfecte conformaveris,

Omnia tibi supervenientia tanquam de manu mea provenientia suscipiendo, vere felix et beatus in terra eris.

2. Non est, charissime, regnum meum esca et potus, sed justitia, pax et gaudium in Spiritu sancto.

His bonis sancti mei in cœlo fruuntur, et ideo beati sunt.

His quoque bonis in terra quantum possibile est fruuntur illi qui Dei voluntati se perfecte conformant.

Sicut enim sancti in cœlis nullis vicissitudinibus et perturbationibus sunt obnoxii, in quiete perpetua et Dei fruitione immutabiliter perseverantes;

Ita et illi qui adeo integre resignantur et conformantur ut voluntas Dei voluntas eorum sit et beneplacitum Dei beneplacitum illorum, nullam sollicitudinem vel turbationem experiuntur inter hujus vitæ varietates et eventus diversos.

Recogitant enim labores quoscunque, sive adversitates, aut ignominias, vel opprobria quæque de manu Dei procedere.

Ideoque cum gaudio ea suscipiunt; et cum in his voluntatem Dei quem toto corde diligunt videant, immoti, quieti et pacifici inter illa perseverant.

3. Unde, fili, pax illa continua qua superabundasse scribuntur Antonius Dominicus, Franciscus, et alii sancti, dum in terris degebant?

Num crux et afflictio ipsis defuit? Neutiquam profecto.

Sed tentati fuerunt, ægroti fuerunt passim, varias adversitates et opprobria sustinuerunt.

Imo quoniam accepti erant Deo, per plures et majores tribulationes oportuit eos intrare in regnum cœlorum.

Unde igitur illorum pax, et quies, et gaudium?

Ex resignatione, charissime, ex conformitate per quam diligentibus Deum omnia vertuntur in bonum.

Omnia ergo tibi unum sint sicut illis fuerunt, omnia ad unum trahe sicut illi.

Omnia cum eis in uno vide, et stabilis corde eris, et in Deo pacificus permanebis.

CAPUT V.

Quod verum solatium in sola Dei voluntate inveniatur, et extra illam inaniter quæratur.

1. Pone, fili, solatium tuum in Domino, atque voluntate ejus; et gaudens gaudebis in ævum.

Qui enim in voluntate ejus quasi supra firmam nituntur columnam, sicut ipsa hæc divina voluntas immutabiles et inconcussi manent.

Qui vero fluxis et caducis hujus mundi rebus nituntur et inhærent, solatium nec verum neque durabile obtinent.

Sed fluxum et caducum sicut ipsæ res quæ continuis vicissitudinibus sunt obnoxiæ.

2. Hoc pro certo tene, charissime, quod nisi omne desiderium tuum posueris in hoc quod a te contra voluntatem tuam auferri non poterit, semper in angustiis eris.

Miser eris si creaturæ adhæseris; veniet enim hora ubi a te abstrahetur, et dolebis.

Et quanto plus adhæseris, tanto amplius dolebis.

Miser eris, si tuæ propriæ voluntati inhæseris; quoniam voluntas tua mutationi obnoxia est;

Et quod hodie placet, cras displicebit, et tædium dabit.

Hodie amabis manna, cras cibos Ægypti desiderabis.

Si autem de Deo solo velis delectari, semper delectaberis, quia Deus sempiternus est et immutabilis.

3. Adhære igitur illi, si gaudium sempiternum vis habere.

Dilige Dominum Deum tuum quem a te nemo auferre potest.

Relinque omnia quæ transeunt, quia his anima occupari quidem potest, repleri autem non potest, cum non sint naturales ejus cibi.

Bonis hujus mundi inflari potes, satiari non potes; panis namque animæ justitia est,

et soli beati sunt qui esuriunt illam, quoniam ipsi saturabuntur.

Omnis homo gaudere desiderat; hoc quærit avarus in auro, luxuriosus in voluptate, superbus in exaltatione; non inveniunt autem, et ubi finis advenerit clamabunt : *Per totam noctem laborantes nihil cepimus.*

4. Quære igitur verum gaudium in Domino, et replebit in bonis desiderium tuum.

Tene, et noli unquam oblivisci effatum istud viri valde sapientis, verbum utique consummatum :

Qui adhæret creaturæ, cadet cum ea bili; qui amplectitur Jesum, firmabitur in ævum.

Illum dilige, et amicum tibi retine, qui omnibus recedentibus te non relinquet, nec patietur in fine perire.

CAPUT VI.

Quod propria voluntas non sit sequenda.

1. Quare aiebat fidelis servus Dei Job : *Quare*, Domine, *posuisti me contrarium tibi, et factus sum mihimetipsi gravis?*

Addebat vero vas electionis Paulus : *Sentio in membris meis legem repugnantem legi mentis meæ; infelix ego homo! quis me liberabit de corpore mortis hujus?*

Vides, fili mi, quomodo natura hominis per peccatum vitiata sit, et quomodo voluntates veræ beatitudini contrarias homini ingerat.

Ita ut ipsa suadente mala velit, et non velit bona.

2. Hæc recolens in corde tuo conclude sapientiæ esse propriam tuam voluntatem non sequi; et roga cum Salvatore tuo Patrem cœlestem, ut non tua sed ipsius voluntas fiat.

Time ne ira Dei descendat super te, et occidat te, si tu nauseans super manna velut filii Israel, escas alias concupiveris.

Id est, si tu declinans a voluntate Dei, propriam voluntatem secutus fueris.

3. Vide ægrotos qui spreto medici consilio, et vetito ejus contempto, appetitui incaute indulgent, pereunt tandem.

Sic tu si, prætermissa Dei voluntate, juxta propriam voluntatem vivere volueris, in perditionem per viam latam eundi periculum incurris.

Tuam ergo, charissime, relinque voluntatem, et Patris cœlestis beneplacitum amplectere.

Et ita quidem arcte et sincere amplectere, ut unum habeas cum illo velle et nolle.

Sic fiet ut semper voluntas tua impleatur, quoniam voluntas Dei semper fit; sic tu pace et quiete continua perfrueris.

4. Respice, charissime, filios tenebrarum, homines sæculi hujus; vide quomodo, spreta propria voluntate, aliorum beneplacito se conformant, ut vile vel gloriæ vel lucri pretium consequantur.

Vide quomodo in principum aulis, a primis ministris ad infimos usque servos, omnes vel regis, vel aulicorum ipsorum voluntati, beneplacito, imo vel soli desiderio studiosissime et cautissime se conformant.

Ita ut etiam impransi et vigiles per longas sæpius moras maneant, usquedum ipsis per principem, aut ducem, aut alium superiorem fiat discedendi fas.

Et hoc non una tantum die, sed quotidie, primum quidem anxie, sed præ consuetudine et assiduitate tandem æquo animo sustinent.

Et illi ut corruptibilem et levem coronam accipiant.

Tu vero non faceres similiter voluntatem Patris tui cœlestis pro incorrupta quam tibi promittit corona!

Vere omnino dignum et justum est, vere prorsus æquum est et salutare te Dei creaturam et servum in cunctis, ejus perfectissimæ voluntati, tua spreta, subditum et obsequentem esse cum plena resignatione.

CAPUT VII.

De pluribus emolumentis e conformitate voluntati divinæ provenientibus.

1. Si vis, charissime, impleri bonis et a Patre cœlesti pretiosa quæque gratiarum dona obtinere, resigna te illi perfecte; mancipa te prorsus voluntati ejus.

Vide Paulum, perversus erat, persecutor erat; quomodo autem de peccatore rebelli vas electionis effectus est, ut portaret nomen Dei coram gentibus et regibus et filiis Israel?

Quomodo? per integram sui resignationem; clamavit : *Domine, quid me vis facere?*

Similem in spiritu et veritate cordis vocem emitte, et gratus Deo fies, et donis ejus ditaberis.

Veniet ipse ad te, et mansionem apud te faciet, si tua propria voluntate abdicata, immutabiliter in ejus voluntatis cultu permanseris.

2. Ergo te totum sine exceptione Domino offer, nil amans, nil desiderans, nil quærens, nil volens præter ejus beneplacitum.

Et cum integra fiducia omnem sollicitudinem tuam in ipsum projiciens.

Profecto Deus qui dives est in misericordia, de te cogitabit, et tibi in omnibus tam amanter quam abundanter providebit.

3. Vis quoque, charissime, in omni virtute confortari et crescere, resigna te perfecte, mancipa te prorsus voluntati divinæ.

Modo enim per hanc voluntatem tibi dabitur humilitatis exercendæ occasio;

Modo obedientiæ, modo abstinentiæ, modo patientiæ, modo aliarum virtutum, in quarum continua praxi vives per unicum voluntatis Dei famulatum.

4. Demum, charissime, fortis fies in bello, et feliciter pugnabis cum antiquo serpente, si æmulatione et conformitate divinæ voluntatis fueris semper armatus.

Victus est Satan a Michaele clamante : Quis ut Deus? Vincetur a te dicente : Quis vult Deus?

Si enim sic responderis ad omnia quæ tibi suggeret, reprobabis omne malum quod Deo non placet, et non nisi bonum quod Deus vult eliges.

Sicque consummata tentatione recedet Satan confusus, et angeli de triumpho tuo gaudebunt.

CAPUT VIII.

Quantum Deo placeat, et perfectus sit qui ipsius voluntati conformis est.

1. Vis a Deo amari, charissime, et illi placere? esto Patris qui in cœlis est, voluntatis fervidus æmulator et cultor.

Dixit Jesus unigenitus Filius ejus : *Qui facit voluntatem Patris mei, ille meus frater et soror, et mater est.*

Diligit ergo Jesus ut fratrem, ut sororem, ut matrem eos qui tales sunt; qui autem diliguntur a Filio, a Patre similiter cum quo unus est Deus diliguntur.

Quare autem diliguntur, nisi quia ipsi placent? et quare placent? profecto quia per voluntatis unionem quantum homini possibile est, cum Deo unum sunt, et quantum possibile est perfecti sunt, sicut Pater cœlestis perfectus est.

Perfecti utique, cum nec in ulla prosperitate extollantur, nec in ulla adversitate animo deficiant;

Sed semper quieti et pacifici inter hujus vitæ varietates persistant, id omne semper volentes quod Deus vult : si famem, famem; si frigus, frigus; si morbum, morbum; semper et in omnibus gratias agentes et benedicentes.

2. Non mirum certe, si illis qui ad hunc resignationis perfectæ apicem pervenerunt aliquando Deus daret, præ complacentia et dilectione, maxima signa faciendi potestatem.

Non mirum, si dæmonia ejicerent, si serpentes tollerent, et si cum mortiferum quid biberent non eis noceret;

Si super ægros manus imponerent et bene se haberent, quoniam illi præ omnibus credentibus credentes sunt, et fidem suam ex operibus continuo ostendunt, qui voluntatem Patris cœlestis studiose et indesinenter faciunt.

Taliter timentium et amantium se voluntatem facere pronus est Dominus, et deprecationem eorum exaudire.

Velis igitur quod Deus vult, et placens Deo eris, et perfectus fies, et ipse Deus volet quod tu voles.

CAPUT IX.

De quibusdam ad conformitatem et resignationem suaviter conducentibus.

1. Ut expedite, hilariter et feliciter curras in conformitatis et resignationis via, necesse est, charissime, ut præ oculis semper habeas jam tibi sæpius commendatam veritatem.

Nempe nullam adversitatem aut pœnam esse quæ de manu et voluntate Patris cœlestis non procedat.

Nullam quam non præbeat Pater ille crucem, quantumlibet aliunde videatur vel a Juda, sive a scribis et pharisæis, aut aliis malignantibus imponi.

Non enim haberent isti potestatem, nisi illis datum fuisset desuper, nisi ex divina dispositione et ordinatione id factum esset.

2. Quandoque videbis fremere gentes et populos mala meditari; cernes forsan reges et principes convenire in unum adversus ipsum Dominum et adversus Christum ejus.

Stupebis et clamabis : Manhu? Quid est hoc? Memento tunc, fili, quod sic olim convenerunt in sancta civitate Jerusalem adversus Patris cœlestis puerum Jesum quem unxerat, Herodes et Pontius Pilatus, cum gentibus et populis Israel.

Noli putare quod talia præter voluntatem Dei fiant, sed crede hos sicut illos, quemadmodum scriptum est, convenisse facere quæ manus Dei et consilium ejus decreverunt fieri.

Quid ergo facient? Id unum quod Deus volet; id autem quod non volet, minime perficient.

3. Potens profecto erat Herodes rex, Jesum infantem requisivit ut trucidaret : Deus noluit, Herodes non valuit, inania meditatus est.

Sic Judæi et pharisæi sæpius in Jesum voluerunt irruere ut interficerent eum.

Imo duxerunt eum supra montem ut præcipitarent eum; et Patre cœlesti nolente, Jesus transiens per medium illorum securus ibat.

Sic et alia vice volentibus Judæis lapidare Jesum, ipse liberatus est, quia necdum venerat hora ejus.

Facta vero hora ista, fuit etiam hora inimicorum Salvatoris et potestatis tenebrarum.

Et quem quotidie in medio eorum conversantem et in templo orantem non tenuerant, capiunt, quia Pater tradiderat illum in manus eorum.

4. Vide, charissime, quomodo omnia a Deo dirigantur; vide quomodo Deum solum timere debeas; vide quomodo ad Deum solum in omni tribulatione recurrendum sit,

Cum nec Satanas, nec alia quælibet adversa potestas poterit tibi nocere nisi datum ei fuerit desuper.

5. Multum quoque juvaberis, charissime, ad conformandum te divinæ voluntati, si sciens et credens omnia de manu Dei procedere, existimes etiam, omnia quæ tibi a Patre cœlesti immittuntur, pro bono tuo et profectu spirituali immitti, sive justus sis, sive peccator.

Quoniam bonus est Dominus, quoniam miserator et misericors, et mullæ quidem misericordiæ, æquum est certe ut in omni adversitate cum sancta muliere Judith credas illam ad emendationem, non ad perditionem tuam evenisse.

Cum itaque tibi crux aliqua tribulationis supervenit, cogita Jesum visibiliter adesse, tibique crucem hanc porrigere,

Imo te sic alloqui : Suscipe crucem hanc,

fili mi; volo ut illam portes pro me, volo ut istud pro me patiaris.

Ego præcessi te bajulans mihi crucem, ut et tu istam portes; veni, sequere me.

Procul dubio respondebis, charissime: Ecce ego, Domine, quia vocasti me; paratum cor meum, Deus, paratum cor meum; eamus, anima mea, eamus, et cum Jesu crucifigamur, et cum Jesu, si oportuerit, moriamur.

CAPUT X.

De paterna et speciali Dei providentia erga homines, et filiali fiducia in Deo habenda.

1. Deus qui fecit cœlum et terram, Deus in cujus manu universa sunt posita, Deus magnus Dominus super omnes deos, sicut potentissimus ita et optimus est, Pater est, et tam Pater nemo.

Quam bonum et quam jucundum tibi debet esse, charissime, scire et credere sortes tuas in manibus tam boni Patris esse,

Teque ab ejus providentia tam specialiter regi, ut nil tibi contingat, sed neque contingere possit, quin ille voluerit et admiserit;

Et sic te scuto bonæ voluntatis ejus coronari, ut contra illam voluntatem nil tibi queat fieri!

2. Ne timeas igitur, charissime, sed firmiter confide quod non patietur ad te accedere aliquid nocivum, imo aliquid quod tibi proficuum non foret.

Sub umbra alarum suarum protegit te, quasi pupillam oculi custodit te; et qui tangit te, pupillam oculorum ejus tangit.

Si hoc bene sentires et meditareris, quam beatum et tutum te existimares!

Quantum in adversitate consolareris, dicens: Deus meus, protector meus est, potentissimus est, nec unquam illi potestas ad adjuvandum me deerit; optimus est, et voluntate me juvandi nusquam carebit.

Proprio Filio non pepercit, sed pro me tradidit illum; procul dubio mihi omnia cum illo donabit.

Et si pater meus et mater mea derelinquerent me, ipse assumeret me; Dominus regit me, et nihil mihi deerit.

Et si mendicus et pauper fuero, ipse sollicitus erit mei, confido, non obliviscetur mei.

In manibus ejus descriptus sum, et maneo coram oculis ejus semper, portor ab ejus utero, gestor a vulva ejus; in pace in idipsum dormiam et requiescam.

Gaude, anima mea, in Domino semper; iterum dico, gaude.

3. Sed nec inimicum diabolum timebis, charissime, si fueris filiali hac in Deum patrem optimum fiducia repletus.

Et si accesserit ad te sicut olim ad Antonium stridens dentibus, rugiens cum furore, mille stipatus monstris; tu sicut Antonius respondebis:

O serpens antique! si tibi Deus licentiam mihi nocendi, aut me interficiendi dedit, ecce ego præsto sum.

Si autem tibi nullam contra me potestatem aut licentiam contulit, in vanum rugis, frustra laboras. Dominus protector vitæ et animæ meæ, non trepidabo a te.

4. Certus mane, fili, quod neque homines, neque dæmones, nec aliæ creaturæ poterunt tibi plus mali inferre quam Deus volet.

Quod si hoc aut illud malum tibi fieri permiserit, fiat quidem voluntas ejus; sed Deus juvabit ut feras patienter, et mercedem accipias pro tua resignatione.

O fili mi! si fiduciam firmam habueris, per Dei providentiam omnia tibi in bonum cooperabuntur.

Neque pericula, neque tribulationes, neque jacturæ, neque ipsa peccata tua, aut proprii tui defectus, poterunt tuam frangere constantiam.

5. Hac insuper filiali fiducia cor Patris misericordiarum ita commovetur, et ad compassionem flectitur, ut sic plene confidentem absque donorum specialium concessione dimittere aut relinquere nequeat.

Confide igitur, charissime, et benedicet tibi Deus in hac vita, et in altera te ultra meritum tuum remunerabit.

Confide, et quo plus confideris, eo plura gratiarum beneficia a Patre cœlesti obtinebis.

Ille utique post mortem tuam te quasi dilectissimum filium recipiet, et omnium bonorum suorum participem te faciet.

CAPUT XI.

De quibusdam incitamentis ad familiarem et filialem fiduciam in Deo.

1. Intuere, charissime, sanctorum Patrum religiosa exempla, et videbis eos omnia, quocunque modo contingant, Deo tribuisse.

Sic fratres Joseph cum in patriam redirent, et conspexissent in summitate onerum frumenti quod emerant, pretium quod solverant; rem non casu, non incuria, neque etiam bono ministri qui frumenta vendiderat consilio sic dispositam arbitrati sunt; sed Dei ipsius voluntate factam.

Dixerunt enim: *Quodnam est quod fecit nobis Deus?*

Et merito quidem. Si enim nec arboris folium sine Dei voluntate movetur, neque istud absque Dei voluntate acciderat.

2. Iterum cum patriarcha Jacob in Ægyptum descendisset, et visitatus a Joseph, interrogasset illum quinam hi essent qui eum comitabantur?

Respondit Joseph: *Filii mei hi sunt, quos donavit mihi Dominus in loco isto.*

Et offerens idem Joseph patri suo munus, dixit: *Suscipe benedictionem quam attuli tibi, et quam donavit mihi Deus, tribuens omnia.*

3. Similiter, cum David rex iratus pergeret contra Nabal, ut domum ejus exterminaret, obviam sibi venientem Abigail uxorem ejus cum muneribus, sic allocutus est:

Benedictus Dominus Deus Israel qui misit te hodie in occursum meum ne irem ad sanguinem. Sic Deo omnia tribuebant sinceri illi ejus cultores et servi

4. Verum erudire præsertim, charissime, per verba et sententias modo dicti patriarchæ Joseph, qui, cum ab invidis fratribus fuerat mercatoribus venditus, dominus totius Ægypti constitutus est.

Et tandem se eisdem fratribus manifestans, stupentes illos sic effatus est : . . .

Nolite pavere nec vobis durum videatur quod vendidistis me in istis regionibus ; pro salute enim vestra misit me Deus ante vos in Ægyptum ; præmisit me Deus ut reservemini super terram, et escas ad vivendum habere possitis ;

Non vestro consilio, sed Dei voluntate huc missus sum. Num Dei possumus resistere voluntati? Cogitastis de me malum, sed Deus vertit illud in bonum, ut exaltaret me, sicut in præsentiarum cernitis, et salvos faceret populos multos.

5. Quomodo jam, fili, non confideres omnino in Domino? quomodo adhuc timeres insidias hominum et adversa mundi hujus ; cum videas omnia hæc a Domino ipso disponi et dirigi ; cum manifestum sit ea quæ homines impendunt media, ut tibi noceant, ea a Domino pro tuo bono, tua salute, tua sanctificatione et proventu spirituali adhiberi?

Consilium profecto Dei stabit, et omnis voluntas ejus fiet.

6. Vide adhuc, charissime, quomodo cum pincerna socius Joseph e carcere fuisset eductus, oblivioni traditus est ipse Joseph, et per biennium adhuc captivus remansit ; Deo sic volente, ut cum gloria et splendore postea e carcere educeretur, dominusque totius terræ Ægypti fieret.

Vide etiam quomodo dum pater Saulis filium mittebat asinas suas inquirere, Deus mittebat eumdem Saulem ad Samuelem ; ut in regem ungeretur, Domino Samueli ipsi revelante : *Hac ipsa hora quæ nunc est, cras mittam virum ad te de terra Benjamin, et unges eum ducem super populum meum Israel.*

Vide adhuc quomodo Esther Judæa per Dei providentiam regina facta est in loco Vasti, ut Judæos liberaret a crudeli sententia Assueri.

Talibus abundant sacræ Scripturæ eventibus et exemplis, ut his eruditus discas omnia Patri cœlesti tribuere, et fiducialiter credas omnia ab ipso pro tua salute et majori bono tuo ordinari et disponi.

7. Habe igitur familiarem et filialem fiduciam in Deo, et scito quod eo majori pace et quiete frueris, quo magis integre omnem sollicitudinem tuam projeceris in eum cui cura est de te.

Bonus est utique Dominus sperantibus in eum, animæ quærenti illum.

Jacta super eum curam tuam, et ipse te enutriet ; cogita de eo, et ille indesinenter cogitabit de te.

CAPUT XII.

De diversis gradibus conformitatis et resignationis.

1. Cum quædam anima multum sollicita et desolata quæreret in quo vera consistat religio atque perfectio, audivit hoc, non sine cœlesti influxu, responsum :

In abnegatione, in contemptu sui ipsius, in integra resignatione divinæ voluntati, tam in prosperis quam in adversis, totum jacet.

Unire igitur firmiter Deo per amorem, confide totaliter in Deo in omnibus, et Deo vere placebis.

2. Ad hanc pietatem exerce teipsum indesinenter, charissime, sed tunc præsertim quando tibi adversa superveniunt, aut repugnantia naturæ occurrunt.

Tunc enim per resignationem melius probabis te Deum vere diligere et sincerum esse ejus servum.

Omnes quidem solent in prosperitate et consolatione gratias Patri cœlesti peragere.

Sed proprium bonorum atque perfectorum est in tribulatione et adversitate Deo benedicere.

Præstat profecto una in desolatione benedictio, super mille benedictionibus in consolatione et gaudio.

3. Propterea juste laudatur sanctus vir Tobias, qui cum post tot labores et infortunia, cæcus factus esset, nec contristatus est, nec conquestus est, nec ullatenus a fidelitate obedientiaque quam Domino exhibebat declinavit ;

Sed stabilis et constans in gratiarum actione pro cæcitate, sicut antea pro oculorum usu, omnibus diebus vitæ suæ permansit.

4. Verum non sit tibi satis, charissime, per generale propositum velle divinæ voluntati esse in omnibus conformis, nisi etiam specialiter velis in hoc vel illo particulari casu esse resignatus.

Generale propositum formare facile est. Ecquis enim rectus corde non cupiet in omnibus voluntatem Dei facere?

Hoc boni et mali pariter petunt, dicentes : Pater, fiat voluntas tua, sicut in cœlo et in terra.

Oportet te, fili, ad particularia descendere et fingere occurrere tibi ea quæ magis naturæ repugnant, ut gladium, persecutionem, famem, nuditatem, morbum, mortem ;

Et his conspectis, virili sumpto proposito, dicere cum Paulo : Nec gladius, nec persecutio, neque fames, neque nuditas poterit me separare a conformitate voluntati Dei mei ;

Et cum David viro secundum cor Dei : *Paratum cor meum, Deus paratum cor meum.*

5. Æmulare, fili, adhuc meliora et perfectiora ; conare ista omnia adversa lætanter suscipere, cum vero gaudio, quod per ista voluntas Dei in te adimpleatur, licet cum dolore tuo, quamvis cum confusione tua.

6. Sunt enim, charissime, in conformitate et resignatione diversi gradus, alii aliis excellentiores.

Primus est, si quis adversa non cupiens, nec amans, sed econtra fugiens, velit tamen ea subire, potius quam illa a se aver-

tere per quodcunque peccatum. Hic primus gradus, sed minimus de præcepto est.

Secundus gradus est si quis, etsi adversa non cupiat, nec sponte eligat, tamen ubi contingunt, ea libenter suscipit et tolerat, quoniam voluntas Dei est et beneplacitum ejus, non patienter tantum, sed prompte ac faciliter.

Tertius est si quis ob magnan suam in Deum charitatem, non tantum patienter toleret, nec tantum libenter patiatur adversa, sed ea vere cupiat, et cum gaudio magno ea portet, præcise quia sic vult Deus.

Sic ibant apostoli gaudentes a conspectu consilii, quoniam digni habiti fuerant pro nomine Jesu contumeliam pati.

Sic Paulus replebatur consolatione, et superabundabat gaudio in omni tribulatione sua.

Sic primi Christiani rapinam bonorum suorum cum gaudio suscipiebant.

Sic et tu, fili, omne gaudium existima quando in varias tentationes incideris.

O charissime! si voluntas Dei et beneplacitum ejus tibi sic pretiosa sint, omnis adversitatis amaritudo tibi dulcis fiet, et omnis labor et repugnantia tibi deinceps sapiet.

CAPUT XIII.

De conformitate voluntati Dei in sacro ministerio, et obedientia prælatis exhibenda.

1. Promisisti, charissime, prælato tuo obedientiam, quando recepisti gratiam et gradum sacerdotii per impositionem manuum ejus.

Et profecto sic fieri juste præceptum fuit; impossibile enim esset episcopo providere necessitatibus ovium, si non haberet jus disponendi de presbyteris quibus illarum curam committi necesse est.

Oportet igitur ut indifferens maneas, et paratus sis ire huc vel illuc, prout ille tibi jubere voluerit, ad majorem Dei gloriam et animarum salutem.

2. Prælatus tuus vices Dei erga te gerit; qui illum audit, Deum audit.

Tu, fili, esto in manibus ejus sicut lutum in manu figuli, ut de te faciat vel vas in honorem, vel vas in contumeliam, prout ipsi placuerit.

In contumeliam dico, juxta imprudentium hominum æstimationem. Etenim apud Dominum gloria magna est ex humilitate et resignatione in novissimo recumbere loco.

Et illi qui sic amaverit humiliari dicetur profecto a supremo et justo judice : *Amice, ascende superius.*

Dilexisti partem novissimorum in terris; vade, jam requiesce, et gaude, et exaltare inter primos in cœlis.

3. Cave, charissime, ne illusus et seductus a Satana, sub zeli specie tale potius quam tale ministerium, hoc potius quam istud munus, talem potius quam talem locum concupiscens occupare nitaris, contra prælati voluntatem.

Melior omnibus est obedientia; vir obediens gratiis innumeris cumulatur; hujus ministerio Deus incrementum dat, iste loquetur victorias.

4. Manifestatis igitur humiliter superiori tuo votis tuis et desideriis, aut repugnantiis, committe illi causam tuam; sine illum agere tecum sicut voluerit, resigna te, et esto contentus, prout fecerit, sive in novissimo, sive in primo te collocaverit loco

Pro certo tene quod si volueris esse ibi vel ibi propter tuum commodum et beneplacitum magis habendum, nunquam eris in quietudine, vel liber a sollicitudine.

Et si tibi talis locus, vel ministerium tale displicuerit; si pavor et formido ob pericula, ob nimios labores, super te ceciderint, macte animo, et dic intra te :

Vide quomodo mercatores, vide quomodo milites, spretis omnibus laboribus et periculis, et morte ipsa, mare transmeant, remotissimas insulas adeunt, pœnas multas subeunt.

Et illi quidem ut corruptibilem coronam accipiant; ego autem incorruptam.

Euge, anima mea, et perge; Dominus vocat, Dominus aderit, adjuvabit, confirmabit opus bonum, solidabitque.

Euge, faciamus Dei voluntatem corde magno et animo volenti.

CAPUT XIV.

De indifferentia et resignatione relative ad humiliora ministeria.

1. Beatus est, charissime, qui eligit abjectus esse in domo Dei; hunc humilem exaltabit Deus, quoniam non seipsum, sed Dei gloriam, non suam satisfactionem, sed Dei regnum et justitiam vere quæsivit.

Audi me, fili; si tu rex potens fores, et videres subditos quosdam ad te accedere ut tibi deservirent, sed alii in insignibus tantum et pinguioribus ministeriis, alii vero in infimo minus honorifico, minusque pingui ministerio, parum curantes de sorte dum modo prope te essent tibique famularentur; quid sentires?

Procul dubio judicares priores quæ sua sunt tantum quærere, posteriores vero contempta gloria et emolumentis, te et quæ tua sunt vere inquirere.

Priores sui, posteriores autem tui amatores esse existimares.

2. Vides quoniam, si humiliora obsequia elegeris, aut cum gaudio, vel saltem cum resignatione susceperis, Regem cœli honorificabis.

3. Sic Patrem æternum honorificavit Jesus hominum Salvator, qui cum esset Filius Dei, semetipsum exinanivit, formam servi accepit, et habitu inventus est ut homo.

Qui cum esset Rex regum et Dominus dominantium, subditus Mariæ et Joseph mansit, ipsisque per tot annos, in omnibus, etiam in infimis inservivit obsequiis.

Qui cum tantus esset, et tam potens ut mare et venti ei obedirent, pedes discipulorum suorum lavare non erubuit.

4. Ne detrectes, charissime, id facere quod Christus Dominus fecit.

Ne humilia et infima ministeria despicias; ne illa abjecta esse reputes, ubi per prælatum ad ea vocaris.

Illa quippe tunc per Dei voluntatem nobilitantur et excellentissima fiunt; Dei enim voluntate nil excellentius fingi potest.

5. O sanctissima Dei voluntas! tu vere es plenum sancti sacerdotis gaudium.

Per te cor ejus summa fruitur pace; per te omnia ejus desideria satiantur et complentur.

Per te ab omni vana sollicitudine liberatur; per te mutat ille fortitudinem : assumit pennas ut aquilæ, ambulat, et non deficit.

O sanctissima Dei voluntas! beatus ille sacerdos qui non magis cupit hoc a te audire quod ipse voluerit, a te accipere gradum quem desideraverit;

Sed potius hoc vult quod a te audierit, hoc suscipit ministerium quod tu indicaveris.

Beatus ille sacerdos qui non orat ut fiant quæ fieri vult, sed potius orat ut fiat voluntas Dei in se, contentus de novissimo loco sicut de primo.

O sanctissima Dei voluntas! beatus ille sacerdos qui ita perfecte in te confidit, ut nullo prorsus modo sollicitus sit quid de se Deus faciet,

Gaudens quod in manibus ejus sortes suæ sint, hic in veritate dicere potest : *Dilectus meus mihi, et ego illi.*

CAPUT XV.

De conformitate voluntati Dei in donorum et dotum distributione.

1. Deus omnium donorum auctor est, et dividit ea singulis prout vult.

Mensuram tuam ab illo accepisti, charissime, tolle quod tuum est, et gratias agens vade, non invidens illis qui plura et pretiosiora donorum charismata acceperunt.

Oculus tuus non sit nequam, quia Dominus bonus est.

Memento, fili, quia cui multum datum est, multum quæretur ab eo, et cui plura talenta commissa sunt, plus lucri ab eo exigetur.

Noli itaque ægre ferre si minus acceperis. Memento quia non multi potentes, non multi nobiles, non multi sapientes Deo acceptabiles sunt.

Sed sæpe infirma mundi præplacent ei, et illa quandoque eligit, ut fortia confundat.

Noli igitur contristari, si inter infimos computeris, si cum parvulis annumereris; at stude fieri verus parvulus corde, sciens quia tales complexari et benedicere amat Dominus.

2. Esto rectus et simplex, et timens Deum, et eris illi dilectus.

Quid ad te quod alii sint magni in ore hominum, dum tu ad nihilum utilis judicaberis? satage tantum ut super pauca quæ accepisti sis fidelis.

Quid ad te quod de aliis fama volet et insignia dicantur de illis, dum de te tacebitur? Cura solum ut Deo placeas, verusque illius adorator in spiritu sis.

Humilis permane et esto contentus : mercedem aliquando accipies, dum divites qui in terra mercedem acceperint, dimittentur inanes.

3. Profecto, fili, verus humilis non esses, si tristis esset anima tua, et spiritus tuus te conturbaret, cum videres alios ob animi et corporis dotes honorari, dum tu in oculis hominum tanquam purgamenta hujus mundi et omnium peripsema habereris.

De hoc Paulus non dolebat, sed gloriabatur; de hoc non mœrebat, sed lætabatur, recogitans illum qui, cum esset Filius Dei, cum sceleratis reputatus est, recolens Jesum qui dixit : *Nisi efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cœlorum.*

4. Tandem, charissime, te oportet attendere servos Dei, præsertimque ministros Christi, unum corpus multos esse qui de uno pane et uno calice participant.

Corporis autem hujus membra omnia non eumdem actum habent, non omnia oculus, sive os, vel auris, sive manus, vel pes sunt.

Et si conditor hujus corporis qui omnia in eo suaviter et mirabiliter disponit, te voluerit esse non manum, sed pedem, non os vel oculum, sed aurem; omnino dedeceret te id impatienter ferre.

Si non velles libenter ad voluntatem dilecti Conditoris stare, non esses dignus amator ejus appellari.

CAPUT XVI.

De conformitate voluntati Dei in morbo et ægritudine.

1. *Infelix ego homo!* clamabat gentium Apostolus, vas electionis, Paulus, *quis me liberabit de corpore mortis hujus?*

Quorsum ita, charissime? Quia domestici corporis sunt hominis inimici;

Quia corpus ad concupiscentiam carnis, ad concupiscentiam oculorum, ad superbiam vitæ fortiter inclinatur.

Quia caro concupiscit adversus spiritum ipsique adversatur.

Si ergo Pater cœlestis corpus tuum, quod forsan delicatius enutrivisti, cui fortasse nimium indulsisti et peccatis tuis servire fecesti, voluerit per morbum castigare, ne forte reprobus fias;

Si voluerit illud in servitutem redigere per ægritudinem, ut ab amore terrenorum retrahatur, ut ab appetitibus sensualibus sanetur,

Ut tu ipse mortalem te esse recogitans, memineris te non habere hic manentem civitatem, sed futuram inquirere domum non manufactam, æternam in cœlis;

Benedicat, fili, anima tua Domino, et omnia quæ intra te sunt nomini sancto ejus.

Benedic, recolens quod gravis infirmitas sobriam facit animam; benedic, credens, quod si ferrum es, per ignem morbi ab ærugine purgaberis, et si aurum es, in fornace ægritudinis probaberis.

2. Grande opus est, certe, in infirmitate et morbo Deo gratias agere, sed ais;

In ægritudine familiæ et sociis molestus ero, expensas causat morbus, hinc gravatur familia.

Curas vigiliasque, servitia difficilia requirit morbus, hinc cognati, servi, socii gravantur; mallem sanus manere.

Utique, charissime : expensas morbus causat; sed Deus providebit

Noli nimium sollicitus esse, dicens : Quid manducabo? quid bibam? unde ementur medicamenta et fomenta?

Scit Pater cœlestis quia his indiges; confide, providebit; providet volatilibus cœli, bestiis terræ, piscibus maris non petentibus, quanto magis tibi fiducialiter petenti dabit necessaria?

Per curas, vigilias, servitia gravantur cognati, servi, socii. Equidem, sed si boni, si pii sunt, sciunt etiam ipsi voluntatem Dei esse faciendam, et facient illam, et conformabunt se Dei beneplacito, et quidem libenter, te juvando, curando, fovendo.

Quemadmodum tu patiendo crucem tuam portabis, ita illi suam in servitio tuo portabunt.

3. Verum addis : Si ægrotem, nec studere, nec laborare, nec alios docere, vel utilis esse potero.

Utique, charissime, sed si Deus velit ut ægrotes et patiaris, melius tibi certe erit pati quam studere, ægrotare quam laborare, aut docere, vel alios juvare.

Sine Deum tecum agere quod vult, ille scit quid expedit tibi.

Pro certo tene quod nemo melius ordinet quid agat, nisi qui paratior est non agere quod divina potestate prohibetur, quam cupidior agere quod humana cogitatione meditatur.

Deus bonorum tuorum non indiget, charissime, et multo minus gloriæ ejus inservire vales quam Paulus qui, cum esset apostolus et gentium prædicator, eo ipso tempore quo Ecclesia fundabatur per prædicationem, toto biennio in captivitate remansit.

Num te illo vase electionis utiliorem proximo et Ecclesiæ crederes? Non profecto.

Sape igitur ad sobrietatem, et crede perfectius esse adversa tolerare patienter, quam bonis operibus insudare.

CAPUT XVII.

Quod in Deo, non in medico, neque medicinis sit fidendum; et tam morbi quam repugnantia quæcunque cum resignatione sint toleranda.

1. Non immerito reprehenditur rex Osa quod in infirmitate sua non quæsiverit Dominum, sed magis in medicorum arte confisus sit.

Ne igitur, charissime, cum ægrotas plene confidas in medico et medicinis, et si tibi ille et istæ defuerint, ne ideo de recuperanda sanitate despores.

2. Vivit enim Dominus, et, si vult, potest te curare, et si dixerit : Volo, sanaberis.

Et quidem quandoque absque remedio, quandoque autem mediantibus medicinis id faciet. Sicut olim mediante luto et saliva, aut balneo fontis Siloe operatus est.

Quandoque etiam conantibus medicis et propinatis medicinis sanitatem recuperari non sinit, ut discas non in medico, neque in medicinis plene sperandum, sed in Deo solo,

Ut agnoscas neque herbam, neque malagma sanare, sed virtutem Domini quæ sanat omnia.

3. Et si contigerit medicum errasse circa naturam morbi, aut remediorum applicationem,

Vel eos qui tibi assistunt omisisse ea quæ necessario facienda erant ut curareris, non debes conqueri, quasi isti in causa essent quod morbus invaluerit;

Verum hoc a Domino factum esse reputa, et de ejus manu accipe, dicens :

Deus voluit ut res sic contingeret et morbus invalesceret.

4. Et certe, fili, non casu fortuito accidit ut de nido hirundinum calida stercora inciderent in oculos sancti viri Tobiæ;

Sed hanc tentationem ideo permisit Dominus evenire illi ut posteris daretur exemplum patientiæ ejus sicut et sancti Job.

Quia acceptus erat Deo, necesse fuit ut tentatio illum probaret.

5. Si his permotus veritatibus, tu, charissime, omnia in ægrotatione incommoda tanquam a Deo missa, cum animi tranquillitate et gaudio spirituali susceperis,

Et te ab aliis duci, reversari et gyrari, quasi tui oblitus et nihil curans permiseris, magnam profecto ædificationem dabis,

Ostendens, quod verus discipulus sis Christi Jesu, qui factus est obediens usque ad mortem.

6. Quod si econtra nimium sollicitus sis ut sic et sic tibi ministretur, et conqueraris impatienter, et murmures cum impetu,

Quando res non fient ut tibi placeret, vel etiam ut expediret;

Te hominem modicæ virtutis esse ostendes.

7. Certa igitur bonum certamen, dilecte, si vis coronari.

Certa, ægrotus sicut et sanus; morbi enim tempore maxime, pugnæ tempus est.

Quando dolores undique conturbant animam, quando tristitiæ obsident, quando diabolus adest incitans, sustine patienter, certa viriliter, et coronaberis.

CAPUT XVIII.

De conformitate voluntati Dei in morte sicut in vita.

1. Oblatus est Christus quia ipse voluit, sicut agnus ad occisionem ductus est, et non aperuit os suum.

Obediens factus est usque ad mortem, mortem autem crucis. Eamus, fili mi, et moriamur cum eo.

Omnium quidem terribilium terribilissimum est mors; sed illi qui abnegavit semetipsum ut Jesum sequeretur, multo certe minus terribilis est.

Ille enim divitias, honores et delectamenta mundi contempsit, quæ super terram sunt non sapuit.

Facilius igitur hæc relinquit ut ad ea quæ sursum sunt convolet.

Ille dixit patri suo, et matri suæ, et fratribus suis : Nescio vos, et odio habuit vel ipsam animam suam, id est vitam suam, ideoque his facilius valedicit.

2. Esto igitur verus Christi servus, et quo ferventior fueris ejus cultor, eo minus laborabis ut in fine mortem sicut ille contemnens, cum resignatione integra illam accipias.

Abnega, et de die in diem abnega magis temetipsum, et in fine a temetipso et ab omnibus multo levius separaberis.

Quo magis carnes a dente evellenda divisæ sunt, eo minor in extractione dolor est.

Quod si econtra terrena sapueris, si divitias, honores et mundi blandimenta amaveris;

Si pacem in substantiis tuis habueris; si abundaveris bonis, et in his thesaurum tuum constitueris, o fili! quam amara tibi erit mors! quam crudelis tibi videbitur!

Quomodo clamabis desolatus : O mors! siccine separas? Montes, cadite super me, a facie iræ justi judicis.

3. En, fili, maximus et sævissimus mortis stimulus, justi judicis timor; sed quantum mitescit vero Dei servo stimulus ille!

Vel enim innocentiam feliciter servavit, vel amissam per pœnitentiam recuperatus est; ablutus est, justificatus est in sanguine Christi.

Præparavit se, lumbos habet præcinctos, lucernam ardentem in manibus portat, bonorum operum manipulos cum exsultatione defert.

Similis est hominibus exspectantibus dominum suum donec revertatur a nuptiis; similis est captivis innocentibus qui modo e carcere sunt liberandi.

4. Ergo justificare, ergo sanctificare, charissime, et gaudebis quando anima tua e custodia educetur, et initium retributionis tibi erit ipsa in obitu fiducia.

Forsan imo et securitas, quam Deus quandoque servis suis tunc largitur; sicque plene resignatus, imo lætus obdormies in Domino.

CAPUT XIX.

De sancto et pio mortis desiderio quo anima adjuvatur ad plenam resignationem in morte.

1. *Melior est*, ait Sapiens, *mors quam vita;* et ideo non illicite quandoque homines mortem cupiunt, et a Deo petunt.

Tot enim et tanti labores in hac vita, tot et tantæ tribulationes et adversitates occurrunt, ut liberari ab eis per mortem cupere nefas non sit.

Et hoc quidem consentaneum divinæ providentiæ intentis esse facile percipies, charissime.

Ideo enim Deus tibi tot cruces et amaritudines paravit in hoc mundo, ut a terrenorum nimio amore abstraherēris, ut desideria cordis tui ad supernam et æternam transferres mansionem, ubi neque luctus, neque dolor erit ultra.

Voluit misericorditer Dominus, ut vita præsens brevis esset, et celeriter transiret, quia ærumnosa est et miseriis plena; dum futura vita sicut beatissima ita et perpetua est.

Sicque momentaneum et leve tribulationis certamen, quiete et fruitione perenni remuneraretur.

Vere, charissime, tantis malis hæc præsens vita repleta est ut in comparatione ejus mors remedium putetur esse non pœna.

2. Equidem sæpe peccant homines impatienter ferendo labores et adversitates, peccant murmurando et ex intempestivo impetu mortem petendo.

Non peccarent vero, si divinæ voluntati resignati, si subditi, si quieti sic orarent :

Pater optime, Deus miserator et misericors, si tibi gratum sit quod liberer a pœnis hujus vitæ, sufficit mihi, sat vixi, tolle animam meam.

3. Iterum, fili, licite et perfectius adhuc mortem potes petere; nempe ut cesses videre Deum offensum, Ecclesiam perturbatam et persecutione desolatam.

Sic Elias propheta, ob persecutionem Achab et Jezabel, ob subversionem altarium, ob mortem prophetarum, ob sua propria pericula, zelo Dei et gloriæ ejus succensus, cum videret se tantis malis mederi non posse, fugit in desertum, ibique sub arbore sedens, petivit animæ suæ ut moreretur.

Sic et Judas Machabæus, dux populi Dei, ingemiscebat, dicens : *Melius est nos mori in bello, quam videre mala gentis nostræ et sanctorum.*

Sic et Augustinus qui, cum videret civitates a barbaris vastatas, Ecclesiam clericis orbatam, dicebat : Deum exoravi ut liberaret populum suum, vel patientiam impertiretur afflictis, vel saltem me ex hac vita faceret migrare, ut tot et tanta mala non videam. Hoc tertium, ait, mihi indulsit Deus.

4. Optima adhuc causa mortem cupiendi et petendi est ut non possis ultra Deum offendere.

Quandiu vivit homo, sine peccato esse nequit; et tu, charissime, quantumlibet Deum diligas, et ipsi huc usque fidelis fueris, certus esse nequis te non peccaturum mortaliter, sicut pluribus et insignibus con-

tigit sanctis Dei servis qui ceciderunt postea et perversi facti sunt.

O quam terribilis incertitudo ista, fili! Propter hanc justo clamat sapiens : *Laudavi magis mortuos quam viventes et feliciorem utroque judicavi qui necdum natus est.*

Propter hanc et tu ipse sapienter orabis Deum, dicens : Domine, ne permittas me separari a te, Deus meus, rogo te, si prævides me in peccatum lapsurum et te offensurum, tolle, tolle animam meam.

Educ illam de periculosa custodia corporis mortis hujus, de vita hac miserrima ubi laqueis et hostibus plena sunt omnia; de vita hac quæ quanto est longior, tanto culpa numerosior.

Domine, vivere erubesco, quia parum proficio; mori timeo, quia paratus non sum; malo tamen mori et misericordiæ tuæ me committere et commendare, quia benignus es et misericors, quam de mea mala conversatione scandalum facere.

5. Tandem super omnia motiva mortem cupiendi et petendi, eminet desiderium esse cum Christo.

Hoc desiderio ardebat Paulus, cupiens dissolvi, non quidem ut a tribulationibus liberaretur, in his enim gloriabatur, nec ut a peccato præservaretur, certus quippe erat quia neque mors, neque vita poterat eum a charitate separare;

Sed ut Christum lucraretur, cujus amore languebat, tanto affectu ad ipsum æstuans ut sine ipso quasi vivere non posset.

6. His omnibus bene perpensis, charissime, non erit tibi amara consideratio mortis; sed potius lætificabit te.

Ecquis enim non gaudeat de fine exsilii, de liberatione ab omni malo et dolore, de occupatione hæreditatis, de consecutione finis ad quem creatus est, de possessione et fruitione bonorum Domini quæ nec auris audivit, nec oculus vidit, nec in cor hominis præ sua immensitate ascenderunt?

Ad hæc omnia perducit mors justorum, pretiosissima utique in conspectu Domini.

CAPUT XX.

De conformitate voluntati Dei in publicis calamitatibus.

1. Deus omnibus in eum sperantibus et ei plene resignatis refugium est et virtus, charissime.

Adjutor est in tribulationibus quæ inveniunt illos nimis, propterea non timent, si etiam turbetur terra, vel mare, et si transferantur montes in cor maris;

Et si commoveantur gentes, et si inclinentur regna, et si orbis universus fractus illabi videatur.

In istis grandibus adversitatibus, qui sperant in Domino, et ipsius voluntatis sunt cultores, nil aliud vident nisi Dominum virtutum et ultionum, et opera ejus, et prodigia ejus, et judicia ejus.

Recogitantes quod quando ei placuerit, auferet bella, arcum conteret, confringet arma, et scuta comburet igni;

Scientes quod, quando voluerit, imperabit ventis, et mari, et terræ, et fiet tranquillitas magna.

Gaudentes quod per hæc stupenda et tremenda ostendat quoniam est Deus, et sic exaltetur in gentibus et in terra clarificetur Dominus.

Jubilantes quod sic subjiciat populos sibi et gentes sub pedibus suis.

2. Si igitur, fili, videris fremere gentes et populos meditari certamina, si conspexeris reges terræ et principes convenire in unum adversus Dominum et adversus Christum ejus, et adversus religionem ipsius, dicentes : Dirumpamus vincula eorum, et projiciamus a nobis jugum ipsorum,

Ne terrearis, ne conturberis; memento hæc vana molimina a Deo permissa esse, et quando ei placuerit, cito dissipanda fore.

Crede quod qui habitat in cœlis deridebit eos qui hæc faciunt, et Dominus subsannabit eos.

Non dubites quia aliquando loquetur ad eos in ira sua, et in furore suo conturbabit eos.

3. Et si supervenerint gladius, pestilentia, fames, maximæ calamitates, ne animo concidas, ne deficias.

Scito quia licet Deus in furore et in ira homines arguens terribilis sit, tamen cum iratus fuerit, misericordiæ recordabitur, quia Pater est et Deus totius consolationis.

Scito quia urit et secat quidem in præsenti vita Dominus, sed ut parcat postea et in æternum parcat.

Scito quia arguit quidem et castigat, sed quos amat, sed ut animas eorum a malo, vel ad meliora convertat.

4. Si hæc sedulo recogitaveris, calix tribulationis quo inebriaberis præclarus tibi fiet, virga et baculus Patris cœlestis te consolabuntur.

Et Dominus te videns resignatum et in se sperantem reget te inter media pericula, fovebitque te, ita ut nihil tibi defuturum sit.

5. Obsecro te igitur, charissime, ne abhorrescas propter adversos casus, sed reputa ea quæ accidunt mala non ad interitum hominum esse, sed ad eorum correctionem.

Adora castigantem Patrem, et dic : Sit nomen tuum benedictum, Domine, qui voluisti hanc tentationem cadere super me.

Non possum eam effugere, sed necesse habeo ad te confugere ut me adjuves, et in bonum mihi convertas.

Ne derelinquas me, Domine Deus meus, ne discesseris a me; inclina cor meum, ut ponatur fixe in te, cum sincera voluntate cuncta patiendi propter te.

Fac me ardorem istum ita patienter sustinere ut ad palmam beatorum tandem perveniam.

CAPUT XXI.

Quod cognitio et recogitatio peccatorum cum compunctione multum juvet ad perfectam in quacunque tribulatione resignationem.

1. Protector est plebis suæ Deus noster, charissime, quandiu Deo fideles sunt filii ejus; pro eis pugnat et vincunt; et non est qui insultet eis, nisi quando recedunt a cultu Domini.

Quotiescunque autem recesserunt ab illo, dati sunt in prædam, et in gladium, et in opprobrium.

Hanc veritatem experientia fultus filiorum Israel edocebat olim Achior, dux filiorum Ammon, Holophernem, principem militiæ Assyriorum.

Dicebatque ei : *Nunc ergo, mi domine, perquire, si est aliqua iniquitas eorum in conspectu Dei eorum; ascendamus ad illos, quoniam tradens tradet illos Deus eorum tibi, et subjugati erunt sub jugo potentiæ tuæ.*

2. Merito igitur magnus Daniel propheta Altissimi, ad conspectum malorum quibus gens sua premebatur, confitebatur Domino, dicens :

Induxisti omnia hæc propter peccata nostra, peccavimus enim et inique egimus recedentes a te, et deliquimus in omnibus.

Et præcepta tua non audivimus, nec observavimus, nec fecimus sicut præceperas nobis ut nobis bene esset :

Omnia ergo quæ induxisti super nos et universa quæ fecisti nobis, in vero judicio fecisti. Sic consolabatur celebris ille Dei servus.

Exterior utique pœna parum aut nihil sentitur, si culpa ipsa intus perfecte sentitur, sique bene intelligatur quod multo minora exigantur a Deo quam meretur iniquitas.

3. O fili mi! si ulcus habeas sævum, et caro jam corrupta possit adhuc per ferrum et ignem sanari, membrum languidum chirurgo patienter secandum urendumve permittis ut sanetur.

Sic quoque ad iniquitates tuas attendens, dic Domino cum David : *Ego in flagella paratus sum.*

Aut cum sancto viro Job : *Quis det ut veniat petitio mea, et qui cœpit ipse me conterat, solvat manum suam, et succidat me; et hæc mihi sit consolatio ut affligens me dolore non parcat?*

Et cum multa passus fueris, subjice : Peccavi, et vere deliqui, et, ut eram dignus, non accepi.

O charissime! si delicta tua bene consideraveris et ponderaveris, ea causam esse existimabis non solum malorum quæ tu sustines, sed et omnium flagellorum quæ in universum irruunt mundum :

Sicut pro unius Davidis peccato pestis in totum populum Israel incidit, et propter unius Acham furtum totus populus fuit punitus;

Non quidem quod peccatum Davidis aut Acham totum populum maculaverit, sed quod pœna illius in totum populum ceciderit :

Non dubium, fili, quod si sic in omni flagello et calamitate voluntatem Dei et tuæ iniquitatis meritum bene perpenderis, plene resignaberis, et dices : *Dominus est; quod bonum est in oculis suis faciat;*

Non dubium quin saltem obmutescas et non aperias os tuum, videns quoniam Deus ipse fecit;

4. Et quis scit, dilecte, utrum propter tuam plenam resignationem non convertatur, et ignoscet tandem Deus? et dicet angelo percutienti : Cesset jam manus tua.

Nonne olim ob insignis pontificis Lupi resignationem, Attila, orbis metus et flagellum Dei, urbi Trecensi pepercit?

Pepercit autem ille quia ipse parcebat Deus qui bonus est sperantibus in eum, animæ quærenti illum.

Humiliare igitur, resigna te, et confide

CAPUT XXII

Quod anima fidelis debeat se conformare voluntati divinæ, quando ariditatem et desolationem in oratione experitur.

1. Beatus homo qui in oratione gustat quoniam suavis est Dominus; beata anima quæ Deum in se loquentem audit, et de ore ejus consolationis verbum accipit.

Lætaris et exsultas, charissime, quando talibus perfrueris bonis, sanctum tibi videtur esse, amplius et amplius desiderare sic spiritualiter refici.

Verumtamen in hoc propria voluntas et proprius amor tibi præcavenda sunt.

Ideoque sobrie appetenda sunt et gustanda hæc spiritualia gaudia, licet sint cum magna gratiarum actione suscipienda, et multum prosint iis qui illis sapienter utuntur.

2. Non profecto in his sensibilibus suavitatibus stat vera oratio aut pietas.

Sed si quis inter orandum se quasi lapideum sentiat, et tanta gravetur ariditate, ut nesciat quid faciat, aut quomodo oret; Deum fugisse et se abscondisse existimans, magna certe virtute opus est ad talem desolationem sustinendam.

3. Non raro autem contingit Dei servis hanc ariditatem et sterilitatem experiri; imo tantis distractionibus, alienis cogitationibus et pessimis impurisque imaginationis figmentis laborare ut oratio videatur ipsis omnis generis tentationum origo et fons.

Status ille tristissimus, status est desolationis, ariditatis et derelictionis; et si in illum incideris, oportet te in illo, fili mi, voluntati Patris cœlestis manere omnino conformem.

Sed hic opus magnum, hic improbus et arduus certe labor est; quam difficile erit tibi pacificus manere, si crediderit te nihil

omnino proficere, dum videris alios ut gigantes currere.

Si timueris ne a Deo derelictus sis et oblitus, dum alii blanditias ejus experiuntur.

Si existimaveris te a Deo non amari, sed odio haberi, dum cæteri ab eo trahuntur et bonis cumulantur.

4. O charissime! dura quidem est sicut infernus æmulatio hæc et sine dolore sustineri nequit.

Verum in talibus angustiis aspice in auctorem fidei et consummatorem Jesum qui desolatus clamabat : *Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me?*

Memento quod talis derelictionis experimento non raro probantur a Deo electi ejus; et resigna te fiducialiter, dicens: Domine, si me volueris esse in tenebris; sis benedictus; et si me volueris esse in luce, sis iterum benedictus.

Et si me volueris consolari, sis benedictus; et si me volueris affligi et tribulari, sis iterum benedictus.

Sic gratias age in omnibus; hæc est enim voluntas Dei in Christo Jesu.

5. Sed ais: Utinam ariditas mea mera probatio foret! Sed heu! punitio est. Peccavi: memor est Deus iniquitatum mearum; ideo posuit me aridum et desolatum.

Vere scio et confiteor quod propter peccata mea aruit cor meum et coagulatum est sicut lac.

Propter culpas meas factus sum sicut terra sine aqua, et compungi ad lacrymas nequeo.

Idcirco serenitas mentis abiit, et pax, et gaudium in Spiritu sancto recesserunt a me.

Si res ita contigit, charissime, humiliare et dic: Justus es, Domine, et rectum judicium tuum. Gratias age quod, cum majora flagella, imo infernum meruerim, adeo modicam tibi Pater cœlestis castigationem immittat.

Si infernum meruisti, parum certe est quod Deus tibi ad tempus blanditias suas subtrahat.

Et multum sane est quod Deus offensus te in domo sua adhuc retineat, et in conspectu suo sustineat.

6. Si vere humilis fores, nec os quidem aperires ad conquerendum quocunque modo Deus tecum ageret.

Plene igitur et perfecte resignatus, dic candide: Domine, in quantum ariditas hæc vel desolatio ex mea culpa procedit, doleo et vehementer quidem doleo.

In quantum vero ex voluntate tua fit ut sic juste puniar, hanc ariditatis crucem et pro nunc, et pro omnibus diebus vitæ meæ libenter accipio, et cum gratiarum actione portabo.

Ne dubites quoniam sic agendo placebis Deo qui cor contritum et humiliatum nunquam despicit.

CAPUT XXIII.

De conformitate voluntati divinæ in distributione donorum et virtutum

1. Bonum est viro charismata virtutum meliora semper æmulari; bonum est ad summitatem virtutum tendere, et perfectiora semper inquirere.

Verumtamen in hoc cum pace et quiete procedere te oportet, charissime, et ita concupiscere quod bonum, quod melius, quod optimum est, ut, si ad istud non perveneris quod desideras, conformis divino velle maneas et contentus.

2. Si itaque angelicam desideraveris habere castitatem, et sic Deus tecum disposuerit ut tentationibus magnis in prosecutione pudicitiæ proberis, expedit ut patienter istas tentationes sustineas, et non turberis propter illas, nec de certamine conqueraris, ægre ferens quod angelicam puritatem sine tentatione non habeas.

Et si Deus tibi noluerit impertiri ut tanta gaudeas humilitate quanta Franciscus, nec tanta mansuetudine quanta Moyses et David, nec tanta patientia quanta sanctus vir Job;

Sed econtra permiserit ut motibus contrariis graveris, expedit quidem ut propterea confundaris, humilieris et parvi teipsum facias, sed noli idcirco turbari aut desolari nimium.

3. Verum ais: Si de profectu in virtute non sim sollicitus, et omnia quiete sic in manu Domini relinquam, ero servus tepidus et piger.

Absit, charissime! non dico quod non debeas desiderare meliora et æmulari, et eniti, et laborare, ut justificeris magis, ut sanctificeris amplius: in hoc certe vocatus es, fili.

Nolo te ab hac sollicitudine immunem esse, sed a querelis, a perturbatione et aliis immoderatæ sollicitudinis excessibus qui pacem animæ et plenam resignationem divinæ voluntati evertunt.

Fac quod in te est, fac diligenter; sed si interdum ob fragilitatem et forsan ob aliquem teporem non proficis, ne irascaris contra teipsum.

Memento quia caro es, non angelus, et confide in Deo qui tuum cognovit figmentum; sume vires majores prioribus et conare magis ac magis.

4. Tandem non ignoras, fili, quod omnia membra eumdem actum non habeant; quod stella differat in claritate a stella, quod profectus non sit ad nutum volentis et currentis, sed donum sit Dei miserantis; quod non omnes in regno cœlorum sint meritis æquales.

Ne igitur desperes eo quod non sis melior aliis, neque optimus; sed fortassis infimus inter justos, et mediocris inter bonos.

Gratias age Deo, quod tibi spem salutis per misericordiam suam consequendæ dederit;

Et gaude quod si non curris, ut aliqui qui per summas virtutes cœlum merentur,

saltem sicut multi alii per pœnitentiam peccatorum ad beatitudinem æternam progrediaris.

CAPUT XXIV.

De conformitate voluntati divinæ in ordine ad beatitudinem et gloriam æternam.

1. Beatus vir qui sibi perfecte mortuus est, et Deo soli vivit. Beatus qui in nullo quæ sua sunt quærit, neque in parvo, neque in magno; neque in tempore, neque in æternitate.

Beatus qui ita dispositus est, ut ei voluntas Dei et amor nominis atque gloriæ ejus præ omnibus placeat.

2. Hæc, fili, est beatitudo sanctorum in cœlo; taliter sunt in Deum transformati, et taliter voluntati ipsius uniti ut in gloria æterna et suprema felicitate qua fruuntur, minus gaudeant ob suum commodum quam propter Dei beneplacitum.

Hinc fit ut quilibet ex illis plene contentus et satiatus sit, neque plus gloriæ aut beatitudinis appetat, neque invideat ei qui plures gloriæ et beatitudinis gradus accepit.

Ibi unusquisque plene contentatur sciens quia Deus sic voluit et sic disposuit, et nihil aliud volens quam quod Deus voluit, et in hoc unice gaudens quod sicut Deus voluit, sic factum sit, et in æternum fiat.

3. Hæc, charissime, est perfecte amantium dispositio : vellent pro gloria Domini sui et adimpletione voluntatis ejus, etiam si necesse foret vel deleri de libro vitæ, ut Moyses; vel anathema esse, ut Paulus; vel mercedem differri et labores ampliari, ut Martinus;

Plus gaudentes de Dei voluntatis aut beneplaciti adimpletione quam de quocunque suo commodo, cujus totaliter obliviscuntur;

Plene confidentes in Dei bonitate, qui profecto retribuet eis secundum grandem quam exhibent erga ipsum dilectionem, et erit eorum merces magnanimis.

4. Disce igitur, charissime, te totum Deo offerre, te totum oblivisci pro ipsius amore; et te ita voluntati ejus conformare, ut paratus sis, non tantum omnia terrena pro eo despicere commoda,

Sed majoribus etiam æternæ gloriæ gradibus, si voluntas ejus fuerit, privari, et in ultimo loco cœli sedere.

—

PRAXIS BREVISSIMA

ORATIONIS MENTALIS.

Præludium.

1. Actus fidei de Dei præsentia.
2. Brevis rei meditandæ recordatio.
3. (Si res sit localis) fictio loci ubi res hæc peracta est.
4. Petitio fructum ex meditatione eruendi.

Meditatio.

1. Quid credendum vel sciendum circa rem?
2. Quid relative ad hanc faciendum?
3. Quid feci hactenus?
4. Quid faciam?
5. Quomodo, ubi, quando, quibus mediis faciam?

Affectus.

1. Dolor de ignavia aut omissione.
2. Propositum de emendatione.
3. Roborandum propositum.
4. Diffidendum de nostra fragilitate.
5. Sperandum et petendum auxilium a Deo Patre, Filio, Spiritu sancto, beata Virgine, sanctis, angelis.
6. Erumpendum in amorem Dei, et præ amore difficultates superandæ.

In omni oratione mentali.

1. Per memoriam veritas perpendenda.
2. Per intellectum fructus eruendus.
3. Per voluntatem affectus eliciendus.
4. Tessera sæpe per diem repetenda.
5. Examen de nævis et fructibus orationis.

LA VOLONTÉ DE DIEU.

—

CHAPITRE PREMIER.

De la nécessité de se conformer à la volonté de Dieu.

1. Vous connaissez, mon fils, la prière que j'adressais à mon Père dans ma douloureuse agonie : Mon Père, lui disais-je, qu'il ne me soit pas fait selon ma volonté, mais selon la vôtre.

Je vous donnais l'exemple en cela, afin que vous fissiez comme j'ai fait moi-même.

Car j'étais descendu du ciel et m'étais revêtu de la forme d'esclave en prenant votre humanité, non-seulement pour vous racheter par le sang précieux que j'ai répandu pour vous, mais encore pour vous enseigner la voie qui conduit au ciel, et vous instruire par mon exemple.

Et de quoi vous eût-il servi d'être racheté et d'être tiré du cachot de l'iniquité, si je ne vous eusse en même temps fait connaître le chemin qui conduit au bonheur éternel?

2. Oui, mon fils, afin que vous puissiez imiter le Dieu invisible, et devenir parfait comme votre Père céleste est parfait, j'ai voulu me rendre visible à vous, en me revêtant de votre nature.

Et comme la grâce de rédemption que je vous ai apportée en m'incarnant a été su-

rabondante, la doctrine de sainteté que je vous ai enseignée par mes paroles et mes exemples ne lui a cédé ni en excellence, ni en perfection.

J'ai fait et enseigné ; et qu'ai-je particulièrement fait et enseigné ? J'ai fait la volonté de mon Père, je vous ai enseigné de faire la volonté de mon Père.

Car tantôt je vous disais : Voici comme vous prierez : Notre Père, que votre volonté soit faite.

Tantôt j'ajoutais : *Celui qui fait la volonté de mon Père qui est aux cieux, celui-là entrera dans le royaume éternel.*

Tantôt je vous excitais par mon exemple, ajoutant : *Je suis descendu ciel, non pour faire ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé.*

Tantôt enfin je vous animais en combattant moi-même avec violence, et m'écriant : *Mon Père, si cela est possible, que ce calice passe loin de moi; cependant ô mon Père, que ma volonté ne soit pas faite, mais la vôtre.*

3. Or, pour que vous compreniez clairement combien il est nécessaire et combien il est important de vous conformer à la volonté divine, il faut, mon fils, que vous méditiez avec la plus sérieuse attention deux vérités fondamentales.

La première de ces vérités est que toute votre perfection consiste dans la conformité de votre volonté avec celle de Dieu ;

De manière que plus elle lui sera conforme, plus aussi vous profiterez, plus vous acquerrez de mérites.

Vous savez bien que tous les préceptes de la loi et les documents des prophètes sont renfermés dans la charité et l'amour, et que plus vous aimerez Dieu, plus vous serez parfait.

Or le plus haut et le plus sublime degré de la charité et de l'amour est de se conformer en tout à la volonté de celui qu'on aime et de n'avoir d'autre vouloir que le sien.

Vous savez aussi qu'il n'y a rien de plus parfait que la volonté de Dieu, qui est le seul être infiniment parfait.

Plus donc vous vous conformerez à sa sainte volonté, plus vous deviendrez semblable à lui, plus vous serez parfait, comme votre Père céleste est parfait.

4. Une autre vérité fondamentale est, mon fils, que rien, absolument rien, à l'exception du péché seul, ne peut arriver que par la volonté de Dieu, et que tout ce qui arrive, soit de bien, soit de mal, soit de peine, soit de consolant, soit d'affligeant, n'arrive que par l'ordre ou la volonté de Dieu.

Car il est écrit : *Les biens et les maux, la mort et la vie, la pauvreté et l'aisance, sont envoyés par le Seigneur.*

De manière que pas même un seul cheveu ne quitte la tête de l'homme, pas même un passereau ne tombe sur la terre sans la volonté du Père céleste.

5. Puisque toutes choses viennent ainsi de la main de Dieu, puisque toute la perfection de l'homme consiste dans la conformité de sa volonté avec celle de Dieu, il faut donc, mon bien-aimé, que vous acceptiez tout comme envoyé par lui, et que vous ne pensiez pas que rien arrive par hasard, ou par l'industrie et la disposition des hommes.

Non, votre cœur ne sera point tranquille, à moins que vous ne regardiez ainsi tout ce qui arrive, soit d'important, soit de peu de conséquence, comme vous étant envoyé par Dieu même. Croyez-moi, mon fils, c'est dans cette seule disposition de votre esprit et de votre cœur que vous trouverez la paix de Dieu, qui surpasse tout bonheur et toute félicité.

CHAPITRE II.

Qu'il faut reconnaître la volonté de Dieu dans les maux mêmes qui proviennent du péché.

1. Il n'est pas rare, mon fils, que l'ange de ténèbres, ce redoutable ennemi des hommes, le démon, qui séduit l'univers, se transforme en ange de lumière pour tromper et surprendre plus efficacement les enfants des hommes.

Prenez garde de tomber dans ses piéges ; prenez garde d'être victime de sa perfidie.

Il vient, et, pour empêcher les mortels de se conformer à la volonté de Dieu, il monte dans la chaire de pestilence, il s'y assied, et dit :

Oui, il est bien vrai que tous les maux naturels dont les créatures dépourvues de raison sont la cause, sont envoyés par Dieu. Les maladies, la famine, la stérilité, n'étant pas l'effet immédiat du péché, et en étant exempts, viennent de Dieu : il les veut, ils partent de sa main toute-puissante.

Mais les maux qui procèdent de l'homme qui pèche, qui frappe, qui dépouille, qui maltraite, qui fait quelque espèce d'injure ou d'injustice, sont les effets immédiats du péché ; ils ne peuvent venir de Dieu, ils ne peuvent arriver par son ordre et être dirigés par sa providence.

2. C'est ici une erreur, mon fils, c'est une fausseté que vous inspire le père du mensonge.

Il veut vous faire imiter les chiens qui se jettent sur la pierre qu'on lance sur eux, et la mordent sans faire attention à celui qui la jette.

Il veut que, sans remonter au Dieu qui vous envoie la tribulation pour vous purifier de vos crimes, vous ne considériez que l'homme pécheur dont il se sert comme d'instrument pour vous punir.

Loin de vous, mon bien-aimé, une erreur si dangereuse. Ne perdez pas de vue la vérité. Observez deux choses dans le péché :

D'une part, le mouvement et l'acte extérieur ; d'autre part, la prévarication de la volonté de l'homme qui viole les commandements du Seigneur.

Considérez dans l'homicide le mouvement du bras qui prend le glaive et le plonge. Ce

mouvement, abstraction faite de la mauvaise volonté du meurtrier, est produite par Dieu même, comme tous les autres effets qui proviennent des créatures dépourvues de raison.

Ce mouvement ne serait ni mauvais, ni criminel, si l'homme s'en servait dans une guerre juste, dans une exécution commandée par la justice humaine, ou dans la juste défense de sa propre personne.

Dieu est certainement la cause de ce mouvement du bras, comme il l'est de tous les maux de peine, lui qui n'est jamais et ne peut jamais être l'auteur du péché.

Car, comme le dit le prophète : *Il n'y a pas de mal dans la cité que le Seigneur n'ait fait lui-même.*

3. C'est, en effet, Dieu qui envoie le mal sur les hommes et sur leurs maisons.

C'est lui qui leur enlève leurs femmes, et les livre, sous leurs yeux, à leurs proches et à leurs voisins.

C'est lui qui fait d'Assur la verge de sa fureur, c'est lui qui fait des impies la hache de sa colère et l'instrument de ses vengeances.

C'est ainsi qu'il arrive souvent que Dieu lui-même fait ce que fait l'homme.

On voit, en effet, quelquefois l'homme irrité saisir une verge qui se trouve à sa portée, une baguette qu'il rencontre.

Il en frappe son fils, jette ensuite cette baguette au feu, et réserve à son fils l'héritage dont il voulait le frustrer.

C'est ainsi que Dieu se plaît quelquefois à instruire et réformer les bons par les méchants.

4. Rapportez donc toujours, mon bien-aimé, à Dieu même les fléaux qui tombent sur vous ; car le démon lui-même ne peut vous faire aucun mal, si celui qui habite les cieux et a la toute-puissance ne le lui permet.

Si un méchant vous maltraite, pensez que, comme Saül, c'est par la permission de Dieu que le mauvais esprit l'agite.

Si quelqu'un vous frappe ou vous dépouille, dites avec le saint homme Job : C'est le Seigneur lui-même qui me frappe, c'est lui qui me dépouille ; que son saint nom soit béni.

CHAPITRE III.

Des avantages que produit la conformité à la volonté de Dieu

1. C'est le propre, mon bien-aimé, d'un homme saint et parfait, de regarder Dieu comme la cause de toutes choses, et de se conformer en tout à sa volonté et à son bon plaisir.

Et que d'avantages ne résultent pas de cette conformité ? Elle est, en effet, selon les saints Pères, la racine et le principe de la vraie paix, de la paix éternelle, de la paix universelle.

Car celui qui est parfaitement résigné est, entre les mains de Dieu, comme l'argile entre les mains du potier, pour que Dieu fasse de lui tout ce qu'il lui plaira.

Ne voulant point être à soi, ni vivre pour soi, ni manger, ni dormir, ni travailler pour son propre intérêt, ou pour son plaisir, mais faisant tout cela pour Dieu seul et pour son service, ne désirant autre chose, sinon que la volonté de Dieu s'accomplisse entièrement en toute œuvre et tout événement.

2. Dans la prospérité comme dans l'adversité ; dans la consolation, heureux ! comme dans la désolation, vraiment heureux celui qui est ainsi disposé ! Il est, comme Dieu, un homme qui fait toutes les volontés de Dieu, et dont le cœur est toujours prêt à tout.

Et de plus, mon bien-aimé, celui qui est si parfaitement résigné, et conforme en tout à la volonté de Dieu, doit être regardé comme ayant acquis cette entière mortification de toutes les passions, si nécessaire au Chrétien.

Car il n'a pu parvenir à cette entière conformité qu'en renonçant absolument à sa propre volonté, et en domptant tous ses appétits et ses inclinations charnels.

De sorte que, plus on se conforme à la volonté de Dieu, plus on se renonce soi-même, plus on est mortifié.

3. Je vous dirai encore, mon bien-aimé, que la résignation entière et la conformité parfaite à la volonté de Dieu sont les plus grands et les plus agréables sacrifices que l'homme puisse offrir à Dieu

Car dans tous les autres sacrifices l'homme n'offre que ce qu'il possède, et dans celui-ci s'offre lui-même.

Dans les autres sacrifices, l'homme ne se mortifie qu'en partie, par exemple, par la tempérance, par la modestie, le silence, la patience ; mais dans celui-ci il s'offre tout entier et sans réserve à Dieu pour qu'il fasse de lui ce qu'il voudra, sans rien excepter.

De même donc que la partie diffère essentiellement du tout, de même tous les autres sacrifices diffèrent essentiellement de la résignation et de la conformité.

4. Enfin, mon fils, le plus précieux fruit de la conformité est la parfaite charité, le parfait amour de Dieu, de manière que plus vous avancerez dans la conformité à la volonté de Dieu, plus vous croîtrez dans son amour, plus vous croîtrez dans la parfaite charité, qui est le plus grand de tous les dons, comme la plus excellente de toutes les vertus.

Car la parfaite conformité étant le fruit du combat le plus soutenu contre les inclinations naturelles et la propre volonté, elle est une preuve d'un grand amour de Dieu.

J'ai donné au monde la preuve la plus éclatante de mon amour, en sacrifiant mon Fils unique pour lui.

Ce Fils unique m'a donné lui-même la plus grande marque de son amour, en se sacrifiant sans réserve pour exécuter ma volonté.

Et vous, mon bien-aimé, vous me donnerez la preuve la plus grande de votre amour, en m'immolant votre cœur par une parfaite conformité à ma volonté.

CHAPITRE IV.

Du bonheur et de la félicité dont jouit dans cette vie celui qui se conforme à la volonté de Dieu.

1. Sachez, mon fils, qui si vous parvenez à une résignation pleine et absolue à ma volonté, à une résignation parfaite, de manière que vous receviez tout comme venant de ma main, vous serez vraiment heureux sur la terre que vous habitez.

2. Mon royaume, mon bien-aimé, ne se trouve pas dans le boire et dans le manger, ni dans la possession et l'usage des choses de ce monde, mais dans la justice, dans la paix, dans la joie du Saint-Esprit.

Ce sont là les biens dont jouissent mes saints dans le ciel, et c'est pour cela qu'ils sont heureux.

Ce sont aussi là les biens dont jouissent autant qu'il est possible sur la terre, ceux qui se conforment parfaitement à la volonté de Dieu.

Car de même que les saints du ciel, n'étant sujets à aucunes vicissitudes, ni à aucuns troubles, persévèrent invariablement dans le repos perpétuel et la jouissance de Dieu.

De même ceux qui sont si parfaitement résignés et tellement conformes à la volonté de Dieu qu'ils n'ont d'autre vouloir ni d'autre bon plaisir que le vouloir et le bon plaisir de Dieu, n'éprouvent ni inquiétude, ni trouble au milieu de toutes les variétés et les divers événements de la vie.

Ils pensent en effet que toutes les peines, toutes les adversités, toutes les ignominies, tous les opprobres viennent de Dieu.

Par cette raison, ils les reçoivent avec joie. Et comme en tout cela ils ne voient que la volonté du Père céleste, qu'ils aiment de tout leur cœur, ils demeurent tranquilles, calmes et paisibles au milieu de tous ces maux.

3. Et d'où venait, mon fils, cette paix inaltérable qu'on admirait dans les Antoine, les Dominique, les François, et tant d'autres saints, tandis qu'ils étaient dans ce monde?

Etaient-ils exempts de croix et d'afflictions? non, sans doute; mais ils ont été tentés, ils ont éprouvé de temps en temps des maladies, des adversités; ils ont supporté des opprobres.

Bien plus, comme ils étaient agréables aux yeux de Dieu, il a fallu qu'ils passassent par de plus nombreuses et de plus rigoureuses tribulations pour entrer dans le royaume des cieux.

D'où leur venait donc, au milieu de tous ces maux, la paix, le calme et la joie?

C'était, mon bien-aimé, de leur résignation, de cette précieuse conformité qui tourne tout à l'avantage de ceux qui aiment Dieu.

N'envisagez donc, comme eux, que Dieu seul dans tout ce qui vous arrive, et rapportez, comme eux, tout à Dieu.

Par ce moyen votre cœur sera calme, à l'abri de toute agitation, et vous reposerez paisiblement dans le sein de Dieu.

CHAPITRE V.

Qu'on ne trouve de vraie consolation que dans la conformité à la volonté de Dieu, et que ce serait en vain qu'on la chercherait ailleurs

1. Si vous mettez, mon fils, tout votre bonheur à aimer le Seigneur et à faire sa volonté, soyez persuadé que votre joie sera inaltérable

Car ceux qui s'appuient sur la volonté de Dieu comme sur une colonne ferme et solide, sont aussi inébranlables que cette sainte volonté.

Tandis que ceux qui aiment à s'appuyer sur les choses fragiles et périssables de ce monde, ne peuvent y trouver une vraie et durable consolation.

Et si la jouissance de ces choses leur donnait quelque satisfaction, elle serait aussi vaine que ces faux biens eux-mêmes qui sont sujets à toutes sortes de vicissitudes et de changements.

2. Regardez, mon bien-aimé, comme une vérité bien certaine, que si vous n'avez pas soin de borner tous vos désirs aux objets qui ne pourront vous être enlevés contre votre gré, vous serez toujours dans le trouble et la douleur.

Vous serez vraiment misérable, si vous vous attachez à la créature; car le moment viendra où elle vous sera enlevée, et alors sa perte vous affligera.

Et plus vous vous y serez attaché, plus vous souffrirez de sa perte.

Vous serez misérable, si vous mettez votre bonheur à faire votre propre volonté; car cette volonté est inconstante et sujette à mille changements.

Ce qui vous plaît aujourd'hui vous déplaira demain et vous causera de l'ennui; aujourd'hui vous désirerez la manne, demain les aliments des Egyptiens.

Mais si vous ne voulez chercher votre satisfaction qu'en Dieu seul, elle sera continuelle, parce que Dieu est éternel aussi bien qu'immuable.

3. Attachez-vous donc à lui, si vous désirez jouir d'un bonheur constant et sans fin.

Aimez le Seigneur votre Dieu, que personne ne peut vous ravir.

Quittez toutes les choses passagères qui peuvent à la vérité occuper votre âme, mais ne peuvent la rassasier, n'étant pas ses aliments naturels.

Usez tant qu'il vous plaira des biens de ce monde, jamais ils ne rempliront les vastes désirs de votre cœur. Son vrai pain est la justice, et il n'y a d'heureux que ceux qui la recherchent, parce qu'ils seront rassasiés.

Tout homme soupire après la joie et le bonheur : l'avare le recherche dans l'or, le

voluptueux dans ses plaisirs, l'orgueilleux dans l'élévation. Mais ils ont beau faire, ils ne le rencontrent pas ; et à la fin ils s'écrieront : Nous avons travaillé toute la nuit, et nous n'avons rien gagné.

4. Cherchez donc le vrai bonheur dans le Seigneur votre Dieu, et il comblera vos désirs.

Retenez bien, et n'oubliez jamais cette maxime d'un homme vraiment sage ; maxime excellente et parfaite :

Celui qui s'attache à la créature tombera et périra avec elle ; mais celui qui s'attache à Jésus-Christ demeurera ferme et inébranlable pour toujours.

Aimez et ayez soin de conserver ce fidèle ami, qui ne vous abandonnera pas même lorsque tous les autres vous quitteront, et ne vous laissera pas périr à la fin.

CHAPITRE VI.

Qu'il ne faut pas suivre sa propre volonté.

1. Pourquoi, disait Job, ce fidèle serviteur de Dieu, pourquoi, Seigneur, m'avez-vous mis dans un état contraire à vous, et ennuyeux à moi-même ?

Paul, ce vase d'élection, s'écriait aussi : Je sens dans les membres de mon corps une autre loi qui combat contre celle de mon esprit. Malheureux homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort ?

Vous voyez, mon bien-aimé, combien la nature de l'homme a été viciée par le péché. Vous voyez qu'elle lui inspire des volontés contraires à son bonheur.

De manière que, s'il l'écoute, il veut le mal et non pas le bien.

2. Pesez attentivement cette vérité, et concluez-en qu'il est de la sagesse de ne pas faire votre propre volonté. Priez donc avec votre Sauveur, son Père céleste, qui est aussi le vôtre, que sa volonté soit faite, et non pas la vôtre.

Craignez que la colère de Dieu ne tombe sur vous, si, n'ayant que du dégoût pour la manne, vous désirez d'autres aliments.

C'est-à-dire, si, vous écartant de la volonté de Dieu, vous suivez votre propre volonté.

3. Voyez les malades qui, faisant peu de cas des conseils du médecin, et méprisant ses défenses, ont la témérité de satisfaire leur appétit, ils périssent enfin.

Et vous, mon fils, sachez que si vous négligez de faire la volonté de Dieu, vous vous exposez au péril de vous perdre en suivant la voie large qui conduit à la mort éternelle.

Renoncez donc, mon bien-aimé, à votre propre volonté, et appliquez-vous à faire celle du Père céleste.

Attachez vous si étroitement et si sincèrement à cette divine volonté, que vous ne vouliez que ce que Dieu veut, et que vous ne vouliez jamais ce qu'il ne veut pas.

Et qu'arrivera-t-il de là, sinon que votre volonté sera toujours accomplie, parce que la volonté de Dieu, qui sera aussi la vôtre, se fait toujours ? Vous jouirez donc ainsi d'une paix constante et profonde.

4. Voyez, mon bien-aimé, les enfants de ténèbres, les hommes du siècle ; voyez comme ils laissent leur propre volonté pour se conformer à celle des autres, lorsqu'il s'agit de parvenir à un poste honorable, ou de faire un gain qu'ils jugent important.

Voyez dans les palais des princes avec quel soin et quelle exactitude tous ceux qui sont à leur service, depuis les premiers ministres jusqu'au dernier des serviteurs, se conforment à leurs volontés, à leur bon plaisir, à leurs désirs même, et à ceux de leurs courtisans.

Voyez avec quelle patience ils continuent auprès d'eux les fonctions de leur service, quoique souvent accablés de sommeil et pressés par la faim, jusqu'à ce que le prince ou ceux qui commandent en son nom leur permettent de se retirer.

Et cela, non pas une fois, mais tous les jours. Et si l'habitude d'un service aussi pénible le leur a rendu facile, il n'en est pas moins vrai que, dans le principe, ils l'ont trouvé dur et rigoureux.

Toutefois ils y sont dévoués, et cela pour une récompense terrestre, pour un gain méprisable et passager.

Et vous, vous ne vous appliqueriez pas à faire la volonté de votre Père céleste pour obtenir la couronne incorruptible et éternelle qu'il vous promet ?

En vérité, il est bien juste et bien raisonnable, et il est bien équitable et bien salutaire que vous, qui êtes la créature et le serviteur de Dieu, vous vous conformiez en toute circonstance à sa très-parfaite volonté, et que, méprisant la vôtre propre, vous obéissiez et soyez soumis à votre souverain Seigneur avec une entière résignation.

CHAPITRE VII.

De plusieurs avantages qui résultent de la conformité à la volonté de Dieu.

1. Si vous voulez, mon bien-aimé, être comblé des faveurs du Père céleste, et obtenir de sa bonté infinie les grâces les plus précieuses, ayez soin de vous résigner parfaitement à sa volonté, et appliquez-vous à l'exécuter sans réserve.

Voyez Paul ; il était méchant, il persécutait Jésus-Christ et ses disciples ; et comment, de pécheur qu'il était auparavant, est-il devenu un vase d'élection envoyé pour porter le nom du Seigneur et son Evangile aux nations, aux rois et aux enfants d'Israël ?

Comment ?.... Par une parfaite résignation, par un abandon total à son Dieu, il s'écria : Seigneur, que voulez-vous que je fasse ?

Que votre cœur pousse le même cri, mais avec toute la sincérité et le dévouement dont vous êtes capable ; et soyez assuré que par là vous deviendrez agréable

aux yeux de Dieu, et qu'il vous comblera de ses dons.

Oui, il viendra lui-même vous visiter et fixer sa demeure en vous, si, renonçant à votre propre volonté, vous vous dévouez sans retour à la sienne.

2. Offrez-vous donc entièrement et sans réserve au Seigneur, ne voulant désormais aimer, désirer, chercher autre chose que sa volonté et son bon plaisir, jetant avec une entière confiance toutes vos sollicitudes dans le sein de sa bonté paternelle.

Soyez bien persuadé que Dieu, qui est riche en miséricorde, pensera à vous et pourvoira avec autant d'amour que de générosité à tous vos besoins.

3. Voulez-vous aussi, mon bien-aimé, être affermi dans la sainteté, et croître en toutes espèces de vertus? Résignez-vous parfaitement, abandonnez-vous entièrement à la volonté divine.

Si vous y êtes entièrement dévoué, elle vous procurera, tantôt l'occasion de pratiquer l'humilité, tantôt de vous exercer dans l'obéissance, tantôt de faire des actes d'abstinence et de mortification, tantôt de cultiver la patience, tantôt d'autres vertus dans la pratique desquelles votre seul dévouement à la volonté divine vous maintiendra constamment.

4. Enfin, mon bien-aimé, si vous avez soin toujours d'être armé du bouclier de la volonté de Dieu, et de l'union parfaite de votre volonté à la sienne, vous serez fort et invincible dans le combat, et vous triompherez heureusement de l'ancien serpent.

Vous savez que l'archange saint Michel le terrassa en s'écriant : Qui est semblable à Dieu? et vous, mon fils, vous le terrasserez en vous écriant : Je ne veux que ce que Dieu veut!

Si en effet vous opposez ces paroles à ses attaques et à ses suggestions, par elles vous rejetterez toute espèce de mal que Dieu désapprouve et ne veut pas, et vous n'adopterez que le bien qu'il agrée et qu'il veut.

La tentation de l'ennemi étant ainsi terminée, Satan se retirera confondu, et les anges se réjouiront de votre triomphe.

CHAPITRE VIII

Combien celui qui se conforme en tout à la volonté de Dieu, est parfait et plaît à Dieu.

1. Voulez-vous plaire à Dieu, mon bien-aimé? Voulez-vous qu'il vous chérisse? soyez plein de zèle pour faire en tout la volonté du Père céleste.

Souvenez-vous de ce que disait Jésus son Fils unique : *Celui qui fait la volonté de mon Père, est mon frère, il est ma sœur, il est ma mère.*

Jésus aime donc comme un frère, comme une sœur, comme une mère, ceux qui font la volonté de son Père; or, ceux que le Fils de Dieu aime, le Père céleste, qui est un même Dieu avec lui, les aime également.

Et pourquoi sont-ils ses bien-aimés? sinon parce qu'ils lui plaisent; et pourquoi lui plaisent-ils? sinon parce que l'union de leur volonté à celle de Dieu les unit eux-mêmes à Dieu, et fait, autant qu'il est possible, un seul tout de leur être avec celui de Dieu, et les rend, autant qu'il est possible, parfaits comme le Père céleste est parfait.

Oui, ils sont parfaits, parce qu'aucune prospérité ne les enfle et qu'aucune adversité ne les abat.

Ils demeurent toujours calmes et paisibles au milieu des vicissitudes de cette vie, voulant constamment ce que Dieu veut; la faim, s'il veut la faim; le froid, s'il veut le froid; la maladie, s'il veut la maladie; bénissant et rendant grâces à Dieu en tout événement, en toute circonstance.

2. Et il ne serait pas étonnant que quand une âme est parvenue à ce degré sublime de résignation parfaite, Dieu ne lui accordât, par amour et à raison de sa complaisance en elle, le pouvoir d'opérer les plus grands prodiges;

Il ne serait pas étonnant qu'un homme si résigné chassât les démons, qu'il maniât les serpents, qu'il bût le poison sans en recevoir aucun dommage.

Il ne serait pas étonnant qu'il imposât les mains aux malades et que ceux-ci fussent guéris. Et pourquoi? parce que faisant avec zèle et assiduité la volonté du Père céleste, il surpasse en foi les autres croyants, et montre sans cesse sa foi par ses œuvres.

Dieu se plaît assurément à faire la volonté de ceux qui lui donnent des preuves aussi certaines de leur crainte et de leur amour, et il aime à exaucer leurs prières.

Veuillez donc ce que Dieu veut, et vous deviendrez parfait, et Dieu lui-même voudra ce que vous voudrez.

CHAPITRE IX.

De quelques considérations qui aident puissamment l'âme fidèle à se résigner et à se conformer à la volonté de Dieu.

1. Afin de courir librement et avec joie dans l'excellente voie de la conformité et de la résignation, il faut, mon bien-aimé, que vous ayez toujours devant les yeux une vérité que je vous ai déjà tant de fois répétée,

Savoir : qu'il n'y a aucune adversite, aucune espèce de peine qui ne vienne de la main du Père céleste;

Qu'il n'y a aucune croix qui ne vous soit présentée et imposée par cette adorable Père, quoique d'ailleurs elle vous semble venir de la part des Judas, des scribes et des pharisiens, c'est-à-dire des méchants.

Car vos ennemis n'auraient pas le pouvoir de vous affliger, de vous outrager, de vous vexer, s'il ne l'avaient reçu d'en haut; et rien de fâcheux ne pourrait vous arriver de leur part sans l'ordre et la disposition de la divine Providence.

2. Vous verrez quelquefois les nations s'agiter et entrer en fureur, vous verrez les peuples former des projets sinistres, vous verrez peut-être les rois et les princes s'as-

sembler et se réunir contre le Seigneur lui-même et contre son Christ ;

Vous en serez dans l'étonnement, et vous vous écrirez peut-être comme les Juifs à la vue de la manne : Qu'est-ce que tout cela ? Souvenez-vous alors, qu'on vit autrefois Hérode, Ponce Pilate, les Juifs et les gentils, se réunir à Jérusalem contre Jésus, le Fils unique du Père céleste.

Ne pensez pas que de telles choses arrivent sans la volonté de Dieu ; mais croyez que tous ceux que vous voyez se disposer à faire le mal aujourd'hui, ne se réunissent, comme Pilate, Hérode et leurs associés, que pour exécuter ce que Dieu lui-même a arrêté dans sa sagesse.

Que feront-ils donc? Rien absolument que ce que Dieu voudra ; et ce qu'il ne voudra pas, ils ne viendront pas à bout de l'exécuter.

3. Certainement le roi Hérode était bien puissant, il prit les moyens les plus violents pour trouver Jésus et le faire massacrer ; Dieu ne le voulant pas, Hérode ne réussit pas ; tous ses projets et ses efforts furent vains et sans effet.

De même, les Juifs et les pharisiens voulurent plusieurs fois se jeter sur Jésus pour le faire périr :

Ils le conduisirent même sur la montagne sur laquelle leur ville était bâtie pour l'en précipiter ; mais le Père céleste ne le voulant pas, Jésus passait librement et avec sûreté au milieu d'eux ;

De même encore dans une autre circonstance, Jésus échappa aux Juifs qui voulaient le lapider, parce que son heure n'était pas encore venue.

Mais lorsque cette heure fut arrivée, elle fut aussi celle des ennemis de ce divin Sauveur, ainsi que celle de la puissance des ténèbres

Alors ils se saisirent de celui dont ils ne s'étaient pas emparés, lorsque chaque jour il conversait avec eux et priait en leur présence dans le temple, le Père céleste ne le leur ayant pas livré.

4. Voyez, mon bien-aimé, comme tout est dirigé par la divine Providence ; voyez combien il est vrai que vous ne devez craindre que Dieu seul, et que c'est à Dieu seul qu'il faut que vous ayez recours dans toute espèce de tribulation, puisque ni le démon, ni aucune puissance ennemie ne peut vous nuire, si elle n'en a reçu le pouvoir d'en haut.

5. Un autre motif bien puissant pour vous exciter à vous conformer à la volonté de Dieu, est que, sachant et croyant que tout vient de la main de Dieu, vous pensiez aussi que tout ce qui vous est envoyé par le Père céleste est pour votre bien et votre avantage spirituel, soit que vous soyez juste, soit que vous soyez pécheur.

Le Seigneur étant en effet très-bon et très-miséricordieux, il est juste et raisonnable qu'en toute adversité vous croyiez, avec la vertueuse et célèbre Judith, que c'est pour votre amendement et non pas pour votre perte que ces maux vous surviennent.

Lors donc qu'il vous arrive quelque croix, quelque tribulation, pensez que Jésus-Christ est auprès de vous, que vous le voyez vous présenter lui-même cette croix.

Pensez qu'il vous adresse ces paroles : Recevez, mon fils, cette croix ; je veux que vous la portiez pour l'amour de moi, que vous souffriez cela pour moi.

J'ai marché devant vous portant ma croix, afin que vous portassiez celle-ci à ma suite. Venez donc, et suivez-moi.

Sans doute, mon bien-aimé, vous vous empresserez de lui répondre : Seigneur, puisque vous m'appelez à porter la croix à votre suite, mon cœur y est disposé. Oui, je la porterai : allons, soyons, s'il le faut, crucifié avec Jésus ; allons, et, s'il le faut, mourons avec lui.

CHAPITRE X.

De la providence spéciale et paternelle de Dieu envers les hommes, et de la confiance filiale que nous devons avoir en lui

1. Le Dieu qui a fait le ciel et la terre, le Dieu dans les mains duquel reposent toutes les destinées et de qui tout dépend ; le Dieu qui est le Dieu des dieux, le Seigneur des seigneurs, est aussi bon que puissant ; il est tout-puissant et infiniment bon. C'est un père, et il n'est pas de père aussi bon et aussi tendre que lui.

Qu'il doit être doux et satisfaisant pour vous, mon bien-aimé, de savoir et de croire que vos destinées sont entre les mains d'un si bon père, et que vous êtes si particulièrement gouverné par sa providence qu'il ne vous arrive et qu'il ne peut même vous arriver rien qu'il le veuille et y consente.

Qu'il doit être consolant pour vous de savoir que vous êtes tellement environné et protégé par les ailes de sa bonne volonté qu'il ne peut rien vous arriver qui lui soit contraire !

2. Ne craignez donc pas, mon bien-aimé, mais ayez une ferme confiance qu'il ne permettra pas qu'il vous survienne quelque chose de nuisible, ni même quelque chose qui ne soit pas avantageux pour vous.

Oui, il vous garde soigneusement à l'ombre de ses ailes, il vous conserve comme la prunelle de l'œil, et celui qui vous offenserait l'offenserait lui-même.

Si vous étiez bien pénétré de cette vérité, que vous vous trouveriez heureux et en sûreté.

Combien vous seriez consolé au milieu des adversités ! vous diriez : Mon Dieu est mon protecteur, il est tout-puissant, et jamais il ne manquera de force pour me secourir. Il est infiniment bon, et jamais il ne manquera de bonne volonté pour le faire.

Si je devenais pauvre et misérable, il prendrait soin de moi ; oui, j'en ai la plus ferme confiance, il ne m'oubliera jamais.

Il porte, ainsi qu'il est écrit, mon nom

gravé dans ses mains, et il a toujours les yeux fixés sur moi; il me porte dans son sein, j'y dormirai, je me reposerai paisiblement et sans crainte.

Réjouis-toi, mon âme, dans le Seigneur ton Dieu et ton père; encore une fois, réjouis-toi.

3. Bien plus, mon bien-aimé, si vous êtes rempli d'une confiance filiale en votre père céleste, ce père infiniment bon, vous n'aurez rien à redouter de la part de Satan, votre implacable ennemi.

Et s'il osait s'approcher de vous, comme il s'approcha autrefois d'Antoine, grinçant des dents, rugissant de fureur, accompagné de mille monstres, vous lui répondriez avec calme, comme Antoine :

O ancien serpent! si Dieu t'a permis de me nuire, ou de me donner la mort, me voici tout prêt; frappe, déchire-moi!

Mais si le Seigneur ne t'a donné aucun pouvoir contre moi, s'il ne t'a pas permis de me nuire, c'est en vain que tu rugis, c'est en vain que tu te fatigues. Le Seigneur est le protecteur de ma vie et de mon âme, je ne te crains pas; et toutes tes menaces ne m'intimident et ne m'épouvantent pas.

4. Croyez fermement, mon fils, que ni les hommes, ni les démons, ni aucunes créatures ne pourront vous faire plus de mal que Dieu le voudra.

Que s'il veut, ou s'il permet que tel mal vous arrive, sa volonté soit faite; mais il vous aidera à le supporter patiemment, et il récompensera magnifiquement votre résignation.

O mon fils! si vous avez une ferme confiance en votre Dieu, soyez assuré que sa providence fera tourner toutes choses à votre avantage.

Ni les dangers, ni les tribulations, ni les pertes quelconques, ni même vos péchés, pourvu qu'ils vous déplaisent et que vous y renonciez, ni vos propres défauts, pourvu que vous en gémissiez, ne pourront abattre votre courage

5. Enfin cette confiance filiale a tellement d'empire sur le cœur du Père des miséricordes et l'excite tellement à la compassion, qu'il ne peut rejeter ni abandonner celui qui se confie pleinement en lui, et qu'il est au contraire tout disposé à lui accorder des faveurs et des grâces très-particulières.

Ayez donc, mon bien-aimé, confiance en Dieu, et il vous comblera de ses bénédictions dans la vie présente, et il vous récompensera bien au delà de vos mérites dans la vie future.

CHAPITRE XI.

Des divers motifs bien propres à exciter l'âme fidèle à avoir une confiance filiale et familière en Dieu.

1. Considérez, mon bien-aimé, les exemples que vous ont donnés vos pères dans la foi; rappelez-vous leur conduite, et vous verrez combien ils étaient exacts à rapporter à Dieu tous les événements.

C'est ainsi que les frères de Joseph, en retournant dans leur patrie, ayant observé que le prix du froment qu'ils avaient acheté et payé se retrouvait dans le haut de leurs sacs, furent persuadés que cela n'était arrivé ni par hasard, ni par la négligence, ni même par une généreuse disposition du ministre qui leur avait vendu ce froment, mais bien par la volonté de Dieu même.

Ils dirent en effet dans leur étonnement : Qu'est-ce que Dieu nous a fait là?

Et ils le disaient avec juste raison; car si même une feuille d'arbre n'est pas agitée sans la volonté du Seigneur, cet argent n'avait été certainement placé au haut des sacs que par la volonté de Dieu

2. De même, lorsque le patriarche Jacob fut descendu en Egypte, et qu'il eut demandé à Joseph, lorsqu'il vint le visiter, quels étaient ceux qui l'accompagnaient, Joseph lui répondit : Ce sont les enfants que Dieu m'a donnés dans cette région.

Et ce même Joseph offrant un présent à son père, lui adressa ces paroles : Recevez le don que je vous ai apporté, et dont Dieu m'a favorisé ainsi que de tout ce que je possède.

3. De même encore, lorsque David irrité contre Nabal courait pour l'exterminer et détruire sa maison, voici les paroles qu'il adressa à Abigail, sa femme qui venait au-devant de lui avec des présents :

Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël qui vous a envoyé aujourd'hui à ma rencontre, afin que je m'abstinsse de répandre le sang. C'était ainsi que ces vrais serviteurs de Dieu lui rapportaient toute espèce d'événements.

4. Mais voici un trait plus capable encore de faire impression sur votre cœur, et de le toucher, ce sont les paroles de ce saint patriarche Joseph, dont je viens de vous parler, lorsque, étant vendu par ses frères, brûlant d'envie contre lui, à des marchands ismaélites, et étant devenu ensuite maître et seigneur de toute l'Egypte, il se fit enfin reconnaître par ses frères.

Au milieu du grand étonnement dont ils furent saisis, il leur dit :

Ne vous affligez pas, et ne croyez pas que ce soit un malheur que j'aie été vendu par vous aux habitants de ces régions; c'est pour votre avantage que Dieu m'a envoyé devant vous en Egypte; il a voulu que j'y passasse afin que vous fussiez conservés sur la terre, et que vous eussiez les aliments nécessaires pour votre subsistance

Non, ce n'est pas par votre disposition, mais par la volonté de Dieu même que j'ai été envoyé ici. Pouvons-nous, ô mes frères! résister à la volonté du Seigneur? vous avez pensé me faire du mal, mais Dieu l'a changé en bien. Il a voulu m'élever, comme vous le voyez, pour sauver bien des peuples.

5. Comment donc, mon fils, pourriez-vous ne pas mettre votre confiance entière dans le Seigneur? Comment pourriez-vous donc encore craindre les intrigues des méchants, et les adversités de ce monde, puisque, comme

vous le voyez, tout cela est disposé et dirigé par la providence de Dieu ; puisqu'il est manifeste que les moyens que les hommes prennent pour vous nuire, Dieu les emploie pour procurer votre salut, votre sanctification et votre avancement spirituel ?

Assurément les dispositions de Dieu s'exécuteront, et toutes ses volontés seront accomplies.

6. Voyez encore, mon bien-aimé, comme cet admirable Joseph fut oublié dans la prison et y demeura pendant l'espace de deux ans après que l'échanson, qui était son compagnon de malheur, en eut été délivré, Dieu le voulant ainsi pour que Joseph en fût ensuite retiré d'une manière glorieuse et triomphante, et devînt maître de l'Egypte.

Voyez comme, lorsque le père de Saül envoyait ce fils chercher ses ânesses, le Seigneur envoya le même Saül à Samuel pour qu'il lui donnât l'onction royale, Dieu ayant lui-même averti Samuel que le jour suivant et à l'heure à laquelle il lui parlait, il lui enverrait un homme de la terre de Benjamin pour l'établir chef du peuple d'Israël et lui donner l'onction royale.

Voyez comme la juive Esther fut par la disposition de la divine Providence substituée à Vasthus, et devint reine en sa place, afin de délivrer les Juifs de la cruelle sentence d'Assuérus.

Les saintes Ecritures sont remplies de traits et d'exemples semblables, afin que de là vous appreniez à tout rapporter au Père céleste, et à croire avec une ferme confiance que tout ce qui arrive est disposé par lui pour votre salut et votre plus grand avantage.

7. Ayez donc une confiance familière et filiale dans le Seigneur votre Dieu, et sachez que plus votre résignation à sa volonté sera pleine et entière, plus vous serez exact à jeter toutes vos inquiétudes dans le sein paternel de celui qui prend soin de vous, plus aussi vous goûterez de paix et de tranquillité.

Bien certainement le Seigneur se plaît à combler de ses faveurs ceux qui espèrent en lui, et qui le cherchent dans la sincérité de leur cœur.

Remettez-vous absolument entre ses mains, et il pourvoira à tous vos besoins ; ne le perdez pas de vue, et il s'occupera de vous.

CHAPITRE XII.

Des divers degrés de conformité et de résignation.

1. Lorsqu'une âme fort inquiète et fort, désolée recherchait avec de profondes réflexions en quoi consistent la vertu et la perfection, elle entendit la réponse suivante qui, sans doute, lui fut faite par une grâce particulière du ciel :

C'est dans l'abnégation, dans le mépris de soi-même, dans l'entière résignation à la volonté de Dieu, dans l'adversité comme dans la prospérité, que consiste toute perfection.

Unissez-vous donc fermement à Dieu par l'amour, confiez-vous absolument en lui en toutes choses, et vous lui plairez certainement.

2. Exercez-vous sans cesse, mon bien-aimé, dans cette pratique de la vraie piété ; mais surtout lorsqu'il vous arrivera quelque chose d'affligeant, ou de répugnant à la nature.

C'est dans ces circonstances surtout que vous prouverez plus clairement que vous aimez vraiment votre Dieu, et que vous êtes un de ses fidèles serviteurs.

On trouve aisément des personnes qui rendent grâces au Père céleste, lorsqu'il leur survient des choses favorables et des consolations.

Mais le propre des bons et des parfaits, est de bénir Dieu dans la tribulation et l'adversité.

Bénir une seule fois le Seigneur dans la désolation, est, sans contredit, un plus grand mérite que de le bénir mille fois dans la consolation et dans la joie.

3. Ainsi c'est avec juste raison que l'Ecriture sainte donne des louanges au saint homme Tobie, qui, étant devenu aveugle à la suite de tant de malheurs qu'il avait éprouvés, et de tant de travaux auxquels il s'était livré, ne s'en attrista point, et ne s'en plaignit aucunement, demeurant toujours parfaitement soumis à la volonté et à la loi du Seigneur.

N'étant pas moins exact à remercier Dieu de son aveuglement, qu'il l'avait été à lui témoigner sa reconnaissance lorsqu'il jouissait de la vue.

4. Mais ne vous bornez pas, mon bien-aimé, à former un propos général d'être soumis à la volonté divine, et de vous y conformer en tout. Entrez dans le détail, et formez une ferme résolution de vous conformer et d'être résigné en tel et tel cas particulier.

Il n'est pas difficile de prendre en général la résolution d'être soumis à la volonté de Dieu. Et quel est l'homme, pour peu qu'il ait le cœur droit, qui ne désire faire en tout temps la volonté du Seigneur ?

Les méchants aussi bien que les bons ne demandent-ils pas à Dieu que sa volonté soit faite sur la terre comme au ciel ?

Il faut donc, mon fils, que vous descendiez en esprit aux cas particuliers, et que vous vous imaginiez vous trouver dans les circonstances qui répugnent le plus à la nature, comme seraient une guerre, une persécution, la famine, la pauvreté, la maladie, la mort.

Il faut que, prévenant ces maux par la pensée, et les regardant comme présents, vous preniez courageusement votre parti, et que vous disiez avec saint Paul : Non, ni le glaive, ni la persécution, ni la famine, ni la pauvreté la plus extrême, ne pourront me détourner de la conformité à la volonté de Dieu.

Et avec David : Mon cœur est prêt, Seigneur, oui, il est disposé à supporter

toutes ces adversités avec une entière résignation.

5. Allez même plus loin, mon fils, et entrez dans des dispositions encore meilleures et plus parfaites. Efforcez-vous de recevoir avec plaisir toute espèce de tribulation, vous réjouissant de voir la volonté de Dieu s'accomplir en vous par ces épreuves, quelque affligeantes qu'elles soient pour vous, et quelle que soit la confusion qui pourrait vous en revenir.

Car il y a, mon bien-aimé, divers degrés de conformité et de résignation, les uns plus parfaits que les autres.

Le premier est la disposition dans laquelle sont ceux qui, ne désirant et n'aimant pas l'adversité, mais la fuyant au contraire, sont toutefois déterminés à la supporter avec soumission plutôt que de commettre quelque péché que ce soit pour s'y soustraire, ou s'en délivrer. C'est là le premier degré de résignation; il est d'obligation pour tout Chrétien, mais il est le moins parfait de tous.

Le second degré est la disposition dans laquelle sont ceux qui, ne désirant pas l'adversité, et ne la choisissant pas de leur propre mouvement, la reçoivent cependant et la souffrent volontiers, non-seulement avec patience, mais avec promptitude et facilité, parce que telle est la volonté de Dieu, et son bon plaisir.

Le troisième degré est enfin la disposition de ceux qui, à raison de leur grand amour pour Dieu, souffrent non-seulement avec patience, non-seulement volontiers les adversités que Dieu leur envoie, mais les désirent véritablement, les reçoivent avec une grande joie, et précisément parce que Dieu le veut.

C'était ainsi que les apôtres sortaient avec joie de la présence des tribunaux, s'estimant heureux d'y avoir été couverts de confusion pour le nom de Jésus-Christ.

C'était ainsi que Paul était rempli de consolation, et goûtait une joie surabondante dans toutes ses tribulations.

C'était ainsi que les premiers Chrétiens se réjouissaient d'être dépouillés de leurs biens pour la cause de la religion.

Efforcez-vous, mon fils, à leur imitation, de concevoir une joie pleine et entière quand vous serez éprouvé par l'adversité, la persécution.

O mon bien-aimé! si la volonté de Dieu et son bon plaisir vous sont devenus chers à ce point, croyez que toute l'amertume de l'adversité se tournera pour vous en joie, en délices, et que tout ce qu'il y a de plus pénible et de plus répugnant à la nature deviendra pour votre âme un mets agréable et délicieux.

CHAPITRE XIII.

De la conformité à la volonté de Dieu dans les différents emplois, et de l'obéissance aux supérieurs.

1. Dieu vous a donné des supérieurs, et vous êtes tenu de leur obéir, regardant leurs ordres comme ceux de Dieu même, dont ils tiennent la place à votre égard.

C'est la Providence divine qui dispose de tous les états et de toutes les conditions, appelant chacun à la place qu'elle lui destine; elle élève les uns et abaisse les autres, selon qu'il lui plaît.

2. Il faut, mon fils, que vous soyez entre les mains de Dieu et celles des maîtres qu'il vous a donnés, comme l'argile est dans les mains du potier, également content et soumis, soit qu'on fasse de vous un vase d'honneur, soit qu'on en fasse un vase d'ignominie.

Ici, mon bien-aimé, je parle humainement et selon la façon de penser des enfants du siècle, qui sont vains et insensés dans leurs jugements.

Car c'est une grande gloire aux yeux de Dieu de se plaire, par humilité et résignation, dans la dernière place.

Et il n'est pas douteux que le souverain juge adressera un jour à celui qui aura aimé cette humiliation, ces consolantes paroles : Mon ami, montez à un grade d'honneur, et occupez-le pendant toute l'éternité.

Vous avez occupé avec joie la dernière place sur la terre; allez, et occupez une des premières places dans le royaume de mon Père.

3. Prenez bien garde, mon fils, aux illusions de Satan; il vous suggérera, sous de spécieux prétextes, sous une apparence de zèle, de préférer tel et tel emploi à celui qui vous est proposé de la part de Dieu par vos supérieurs. Gardez-vous bien de le rechercher contre leur volonté.

L'obéissance vaut mieux que toute autre pratique de vertu. Celui qui est soumis et obéissant sera comblé de toutes sortes de faveurs célestes, Dieu l'aidera à s'acquitter des charges de son emploi, tous ses efforts seront bénis, et il amassera des trésors de mérites.

4. Vous pouvez sans doute, mon bien-aimé, représenter humblement à votre supérieur vos désirs et vos répugnances; mais, après l'avoir fait, il faut que vous laissiez votre sort entre ses mains, et qu'il fasse de vous ce qu'il voudra. Il faut vous résigner, et être content de ses dispositions à votre égard, soit qu'il vous place dans le poste le plus distingué, soit qu'il vous mette dans le dernier de tous.

Soyez bien persuadé que si vous voulez choisir, et être placé dans tel ou tel lieu, dans tel ou tel poste pour y être plus à votre aise, vous ne serez jamais en repos, ni à l'abri de mille soucis.

Et s'il arrive que tel ou tel poste, tel ou tel emploi vous déplaise, s'il arrive que vous soyez effrayé des travaux et des dangers de la place ou de l'emploi qu'on vous donne, prenez courage, et dites en vous-même :

Voyez, mon âme, les négociants et les militaires, voyez comme ils affrontent les travaux et les périls, la mort même; voyez comme ils traversent les mers et pénètrent

jusque dans les régions les plus éloignées.

Et tout cela pour un vil intérêt, pour une vaine gloire. Et vous ne voudriez faire aucun sacrifice pour obtenir une couronne incorruptible, une félicité, une gloire éternelle que personne ne pourra vous ravir!

Allons, mon âme, allons où Dieu nous appelle; il sera avec nous, il nous aidera, il nous fortifiera, il fera lui-même le bien par nos mains.

Faisons, mon âme, faisons la volonté de ce grand maître, faisons-la avec courage, faisons-la avec joie et de tout notre cœur.

CHAPITRE XIV.

De l'indifférence et de la résignation qu'il faut avoir relativement aux emplois les moins honorables et même les plus vils

1. Bienheureux, mon bien-aimé, celui qui a choisi de préférence la place la plus obscure dans la maison du Seigneur. Dieu se plaira à élever cet humble serviteur, parce qu'il ne s'est pas recherché lui-même, et qu'il n'a eu en vue que la gloire du Père céleste; parce qu'il n'a pas recherché sa propre satisfaction, mais uniquement le royaume de Dieu et sa justice.

Ecoutez-moi, mon fils, si vous étiez un roi puissant et que vous vissiez quelques-uns de vos sujets se présenter à vous pour être employés à votre service, et que vous sussiez que les uns n'aspirassent qu'aux emplois les plus lucratifs et les plus distingués de votre cour, tandis que les autres se contenteraient des emplois les moins estimés et les moins profitables, s'inquiétant fort peu des honneurs et des émoluments, pourvu qu'ils eussent la satisfaction d'être auprès de vous et de vous servir; que penseriez-vous?

Sans doute vous jugeriez que les premiers ne cherchent que leurs intérêts, et que les autres ne cherchent que vous et votre avantage.

Vous jugeriez que les premiers n'ont d'amour que pour eux-mêmes, et que les autres sont vraiment pleins d'attachement pour vous.

Vous voyez donc que si vous choisissez de préférence, ou si au moins vous acceptez avec résignation les emplois les moins distingués dans la maison de Dieu, vous honorerez le roi du ciel, qui est le chef suprême de toutes les sociétés et de tous les établissements.

2. C'est ainsi, mon fils, que Jésus-Christ, le Sauveur des hommes, a honoré son Père éternel. Quoiqu'il fût le vrai Fils de Dieu, il s'est anéanti, il a pris la forme d'un esclave et a voulu paraître comme un homme semblable en tout, le péché seul excepté, aux autres hommes.

Quoiqu'il fût le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, il a voulu être soumis à Marie et à Joseph, et leur rendre pendant la plus grande partie de sa vie les services même les plus abjects.

Quoiqu'il fût si grand et si puissant, que la mer et les vents lui obéissaient, il n'a pas dédaigné de laver les pieds de ses apôtres.

Ne dédaignez pas, mon bien-aimé, de faire ce que votre divin maître a fait.

Ne méprisez pas les emplois que les hommes regardent comme vils, et ne regardez pas comme abjects ceux que vos supérieurs vous confient.

Car dès qu'ils vous sont proposés par vos supérieurs, ils sont ennoblis par la volonté de Dieu, et deviennent pour vous des emplois distingués et fort honorables. Et peut-il donc y avoir quelque chose de plus excellent que la volonté du Seigneur?

3. O très-sainte volonté de Dieu! vous êtes vraiment la joie parfaite et les vraies délices de l'âme fidèle.

C'est vous qui la faites jouir de la paix ineffable que le monde ne peut donner; c'est vous qui comblez ses désirs et rassasiez ses appétits; c'est vous qui la délivrez de toute vaine sollicitude; c'est vous qui lui donnez la force et l'agilité nécessaires pour marcher, sans se fatiguer et sans s'arrêter, dans la voie de la perfection.

O très-sainte volonté de Dieu! heureuse l'âme qui ne désire pas recevoir de votre part ce que son cœur voudrait, ou la place et l'emploi que son cœur affectionne, mais qui veut plutôt ce que vous lui proposez, et la place ou l'emploi que vous lui désignez!

Heureuse l'âme qui ne prie pas pour que ce qu'elle voudrait soit fait, mais plutôt pour que la volonté de Dieu se fasse; demeurant également contente de la dernière place comme de la première.

O très-sainte volonté de Dieu! heureuse l'âme qui a une si parfaite confiance en vous, qu'elle n'a aucune inquiétude de ce que le Seigneur fera d'elle!

Se réjouissant de voir son sort entre les mains de ce bon Père, cette âme vraiment heureuse peut bien dire en toute vérité qu'elle est à son bien-aimé, et que son bien-aimé est à elle.

CHAPITRE XV.

De la conformité à la volonté de Dieu dans la distribution des grâces et des talents.

1. Dieu est la source et le maître de toute espèce de dons, et il les distribue à chacun de ses enfants comme il le veut et comme il lui plaît

Vous avez reçu de sa part, mon bien-aimé, la mesure de grâces et de talents qu'il a jugé à propos de vous donner. Conservez précieusement ce que vous avez reçu, rendez-lui-en grâces, et mettez-le à profit. Mais gardez-vous bien de porter envie à ceux qui ont reçu plus de grâces et de talents que vous.

Que votre œil ne soit pas méchant, parce que le Seigneur est bon.

Souvenez-vous, mon fils, qu'on demandera beaucoup à celui qui aura reçu beaucoup, et que celui qui aura reçu plus de ta-

lents, devra rendre beaucoup plus que celui qui en aura moins reçu.

Gardez-vous donc bien de voir avec peine que vous en ayez moins reçu que d'autres. Souvenez-vous qu'il n'y a pas beaucoup de riches, de puissants, de savants qui soient agréables à Dieu.

Et que souvent ceux qui paraissent vils et abjects aux yeux du monde, lui plaisent davantage, que même il s'en sert quelquefois pour confondre ceux que les hommes regardent comme forts et puissants, comme vraiment grands et dignes de tout honneur.

Ne vous attristez donc pas d'être du nombre des petits et de ceux que le monde considère le moins; mais efforcez-vous d'être pauvre et petit de cœur, sachant que c'est à ceux qui sont de ce caractère que le Seigneur s'est plu à donner des marques spéciales de sa tendresse, en les bénissant ou les embrassant.

2. Ayez le cœur droit et simple. Craignez Dieu, et vous lui plairez, et il vous chérira.

Que vous importe que les autres passent pour grands et habiles aux yeux des hommes, tandis qu'on ne fait aucun cas de vous, et qu'on pense que vous n'êtes propre à rien, ayez seulement soin de bien faire valoir le peu de talents que vous avez reçus.

Que vous importe que les autres aient une brillante réputation et qu'on ne cesse de faire leur éloge, tandis qu'on garde un profond silence sur votre personne; ayez seulement soin de plaire à Dieu, et d'être du nombre de ses vrais adorateurs.

Demeurez humblement dans l'oubli, et soyez content. Pensez que Dieu ne manquera pas de vous récompenser un jour, tandis que ceux qui auront reçu leur récompense en ce monde, auront la confusion de n'en recevoir aucune de la part du souverain juge.

3. Vous ne seriez certainement pas, mon fils, un véritable humble de cœur, si votre âme se livrait à l'affliction et au trouble en voyant qu'on estime et honore les autres à raison de leurs bonnes qualités spirituelles ou corporelles, tandis qu'on vous méprise, et qu'on ne fait pas plus de cas de vous que des balayures les plus abjectes.

Paul ne s'attristait pas d'un tel traitement, il s'en glorifiait, au contraire, et s'en réjouissait; il avait toujours devant les yeux celui qui, étant le vrai Fils de Dieu, s'est laissé placer au rang des scélérats; celui qui a dit: Si vous ne devenez semblables à de petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux.

4. Enfin, mon bien-aimé, il faut que vous fassiez attention que les serviteurs de Dieu ne forment qu'un même corps, qu'ils se nourrissent du même pain, et participent au même calice, que les membres de ce corps ne peuvent pas avoir tous les mêmes fonctions, que tous ne sont pas l'œil, l'oreille, la bouche, la main, le pied de ce corps.

Et si celui qui a formé ce corps, et qui en a si admirablement disposé toutes les parties, veut que vous n'en soyez pas la main, mais le pied; non pas la bouche ni l'œil, mais l'oreille, il serait fort déplacé que vous n'en fussiez pas content, et que vous en conçussiez de l'impatience.

Vous sentez bien que si vous ne vous soumettez pas de bon cœur à la volonté de votre Père céleste, qui a formé ce corps, vous ne seriez pas digne d'être appelé son serviteur et son ami

CHAPITRE XVI.

De la conformité à la volonté de Dieu dans les maladies et les infirmités.

1. Malheureux que je suis! s'écriait l'Apôtre des nations, Paul, ce vase d'élection, qui me délivrera de ce corps de mort?

Et pourquoi gémissait-il ainsi? parce que les plus grands ennemis de l'homme sont ses passions et ses désirs déréglés, parce que le corps de l'homme, dégradé par le péché, est violemment porté à la concupiscence de la chair et des yeux; fortement incliné à l'orgueil de la vie, parce que la chair a des désirs tout contraires à ceux de l'esprit, et lui est opposée en tout.

Si donc le Père céleste veut châtier par quelque infirmité ou par quelque maladie ce corps que vous avez peut-être nourri avec trop de délicatesse, dont vous avez peut-être trop satisfait les désirs, que peut-être même vous avez fait servir au péché; si Dieu veut affliger ce corps, afin que vous ne soyez pas réprouvé.

S'il veut le réduire en servitude par la maladie, afin de le détacher de la terre, et le guérir de ses appétits sensuels; s'il vous envoie quelque mal dangereux pour vous faire souvenir que vous n'êtes point ici-bas pour toujours, et qu'il faut que vous cherchiez une autre patrie, une habitation non pas passagère et faite de la main des hommes, mais éternelle et faite de la main de Dieu même, bénissez, mon fils, bénissez le Seigneur, et que tout ce qui est en vous concoure à chanter ses louanges, bénissez-le, et pensez qu'une infirmité grave rend l'âme sobre et tempérante; bénissez-le, et croyez fermement que si votre cœur est de fer, le feu de la maladie le dégagera de la rouille, et que, s'il est d'or, la fournaise de la tribulation l'éprouvera et le purifiera.

2. C'est certainement une œuvre bien méritoire que de rendre grâces à Dieu dans l'infirmité.

Peut-être me direz-vous ici, mon fils, que si cette infirmité ne pesait que sur vous seul vous vous y soumettriez volontiers, mais qu'elle est à charge à votre famille, qu'elle cause des dépenses, qu'elle fatigue ceux avec qui vous vivez; qu'elle exige des soins, des veilles, des services difficiles et pénibles, qu'ainsi vous préféreriez jouir d'une bonne santé.

Sans doute, mon bien-aimé, une maladie occasionne des dépenses, mais Dieu y pourvoira.

Ne savez-vous pas qu'il est écrit que vous ne devez avoir aucune inquiétude sur ce

qui concerne les besoins de votre corps, que vous ne devez pas dire : Où trouverai-je de quoi manger, de quoi payer les médicaments ?

Votre Père céleste sait bien ce dont vous avez besoin ; ayez confiance en lui, et il pourvoira à toutes vos nécessités. Vous savez qu'il prend soin des oiseaux du ciel, des bêtes de la terre, des poissons de la mer, qui ne peuvent pas lui demander ce dont ils ont besoin : combien ne sera-t-il pas plus disposé à vous accorder le nécessaire, quand vous le lui demanderez avec une confiance filiale ?

Les soins, les veilles, le service nécessaire à votre maladie surchargent et fatiguent, dites-vous, vos parents, vos amis, vos serviteurs, cela est vrai ; mais s'ils ont de la vertu et de la piété, ils savent bien qu'il faut faire la volonté de Dieu, ils sauront donc aussi se conformer aux dispositions de sa providence, et se feront un plaisir de vous soulager, de vous soigner, de vous assister.

Comme vous porterez votre croix en souffrant, ils porteront la leur en vous servant.

3. Mais, direz-vous peut-être encore : tant que je serai malade je ne pourrai ni m'appliquer, ni travailler, ni être utile à personne.

Cela est encore vrai, mon bien-aimé ; mais si Dieu veut que vous soyez malade et que vous souffriez, il vous sera certainement plus utile de souffrir que de rendre service à votre prochain.

Laissez le Seigneur faire de vous ce qu'il veut, il sait bien ce qui vous est avantageux.

Tenez pour certain que le parti le plus sage est, non pas de désirer faire ce que les dispositions de la Providence empêchent de faire, mais d'être toujours prêt à ne pas faire ce qu'elles empêchent de faire.

Dieu n'a pas besoin de votre secours, mon bien-aimé, et assurément vous êtes bien moins propre à procurer sa gloire que Paul qui, étant apôtre et le plus grand prédicateur parmi les nations, demeura emprisonné pendant deux années entières, dans le temps même où Dieu fondait et établissait son Eglise par le moyen de la prédication.

Croiriez-vous donc pouvoir être plus utile à votre prochain et à l'Eglise entière que ce vase d'élection ?

Soyez sobre, même dans votre zèle, et demeurez assuré que le plus parfait est de souffrir patiemment l'adversité.

CHAPITRE XVII.

Que c est de Dieu seul qu'il faut attendre avec confiance la guérison, et non pas de l'habileté du médecin ou de la vertu des médicaments. Qu'il faut supporter avec résignation, et les maladies, et ce qu'elles entraînent de répugnant à la nature.

1. C'est avec justice, mon bien-aimé, que l'Ecriture sainte reproche au roi Oza de ne pas avoir eu recours à Dieu dans son infirmité, et d'avoir eu plus de confiance dans l'art des médecins qu'en la puissance et en la bonté du Seigneur.

Lors donc que vous êtes affligé, de quelque maladie, n'ayez pas une entière confiance aux médecins et à leurs médicaments ; et si les uns et les autres vous manquent, ne désespérez pas pour cela de recouvrer votre santé.

Le Seigneur ne vit-il pas et ne peut-il pas vous guérir ? s'il dit : Je le veux, soyez guéri, vous le serez certainement.

Tantôt il vous guérira sans le secours des médicaments, tantôt il vous rendra la santé par leurs moyens, comme autrefois il guérit l'aveugle avec de la boue et de la salive, et un autre infirme par le bain de la fontaine de Siloé.

Quelquefois il ne permet pas qu'un malade recouvre la santé, quelques efforts que fassent d'ailleurs les médecins, et quelques médicaments qu'ils emploient pour guérir. Il veut, par là, vous apprendre qu'il ne faut pas avoir une entière confiance dans l'art des médecins, mais en Dieu seul.

Que ce ne sont pas les simples et les autres remèdes, mais le secours de Dieu qui opère toute guérison.

2. Et s'il arrivait que le médecin se fût trompé sur le genre de votre maladie et l'application des remèdes ; ou que ceux qui vous soignent eussent omis des choses nécessaires pour votre guérison, il ne faudrait pas vous en plaindre, comme si ces erreurs, ces négligences eussent été cause de l'augmentation de votre mal.

Mais il faudrait croire que cela serait arrivé par la permission de Dieu, le recevoir comme de sa main, et dire :

Dieu a voulu qu'il en fût ainsi, et que la maladie devînt plus grave

3. Et vraiment, mon fils, ce ne fut pas l'effet du hasard, si ce qui tomba d'un nid d'hirondelles dans les yeux du saint homme Tobie lui fit perdre la vue.

Mais Dieu permit que cette épreuve lui arrivât, afin que sa patience fût un exemple pour sa postérité, comme celle du saint homme Job l'avait été.

Parce qu'il était agréable à Dieu, il fallut qu'il fût ainsi éprouvé de sa part.

4. Si cédant, mon bien-aimé, aux impressions que doivent faire ces divers motifs sur votre cœur, vous avez soin de recevoir avec résignation toutes espèces d'incommodités ou de maladies, comme vous étant envoyées par Dieu même, et de les supporter avec tranquillité et même avec une joie spirituelle ; si vous vous laissez traiter et retourner par ceux qui vous assistent comme si vous vous oubliiez vous-même et que vous ne fissiez aucune attention à votre corps, vous édifieriez grandement ceux qui en seraient témoins.

Car vous leur prouveriez d'une manière bien touchante que vous êtes un vrai disciple de Jésus-Christ, qui a été obéissant jusqu'à la mort.

5. Si au contraire vous êtes trop inquiet et trop exigeant, si vous insistez trop pour

qu'on vous traite de telle ou telle manière, si vous vous plaignez trop amèrement, si vous vous impatientez, si vous murmurez avec éclat, lorsque les choses ne se font pas comme vous le désireriez, ou même comme il serait expédient qu'elles se fissent, vous ferez voir que vous avez peu de vertu.

6. Combattez donc comme il faut et avec courage, mon bien-aimé, si vous voulez obtenir la couronne.

Combattez dans la maladie, comme dans la santé, vous souvenant que le temps de la maladie est plus que tout autre le temps de la guerre et du combat.

Puisqu'alors les douleurs tourmentent l'âme de toutes parts, la tristesse l'accable, le démon la fatigue par ces attaques, souffrez patiemment tous ces maux, combattez courageusement, et vous serez couronné.

CHAPITRE XVIII.

De la conformité à la volonté de Dieu par rapport à la mort comme par rapport à la vie.

1. Jésus-Christ, Fils de Dieu, a été immolé parce qu'il l'a bien voulu; il a été conduit à la mort comme un agneau à la boucherie, et n'a pas ouvert la bouche pour se plaindre.

Il a été obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix. Allons, mon fils, à sa suite, et mourons avec lui.

Rien, sans doute, n'est plus terrible que la mort; mais elle est bien moins terrible pour celui qui s'est renoncé soi-même, afin de suivre Jésus-Christ, que pour tout autre.

Car celui qui s'est renoncé soi-même, méprise les richesses, les honneurs, les plaisirs, et n'est point attaché aux choses d'ici-bas.

Il les quitte donc aisément pour aller jouir des choses d'en haut.

Il a dit à son père, à sa mère, à ses frères : Je ne vous connais pas, il hait même son âme, c'est-à-dire sa vie; il laisse donc volontiers ce que les autres ont tant de peine de quitter.

2. Soyez donc un vrai serviteur de Jésus-Christ. Plus vous serez rempli de son amour, moins vous aurez de peine de mépriser la mort, et de l'accepter comme lui avec une entière résignation.

Renoncez-vous vous-même pour Jésus-Christ; efforcez-vous de rendre de jour en jour ce renoncement plus entier et plus parfait, et soyez persuadé qu'à l'heure de votre mort la séparation de votre corps ainsi que de toutes les choses de ce monde vous sera beaucoup moins pénible.

Plus les chairs sont détachées d'une dent, moins on éprouve de douleur en l'arrachant.

Mais si vous étiez attaché aux choses de la terre, si vous aimiez les richesses, les honneurs et les plaisirs flatteurs de ce monde; si, étant dans l'aisance, si nageant dans l'abondance, vous faisiez votre trésor des biens d'ici-bas, ô mon fils! que vous trouveriez la mort amère!

Avec quelle désolation vous vous écrieriez : Mort impitoyable! est-ce donc ainsi que tu me sépares de tout? Montagnes, tombez sur moi, et cachez-moi aux yeux du juste juge!

3. C'est la crainte de ce juge, terrible vengeur des crimes, qui est le plus terrible aiguillon de la mort. Mais cet aiguillon fait peu d'impression à un vrai serviteur de Dieu.

Car, ou il a heureusement conservé son innocence, ou il l'a recouvrée par la pénitence; il est lavé de ses souillures, il est justifié par le sang de Jésus-Christ.

Il s'est préparé, ses reins sont ceints, il tient en main sa lampe allumée, il porte un trésor de bonnes œuvres.

C'est un homme semblable à celui qui attend son maître au retour d'une noce, ou à un captif innocent qui se voit sur le point d'être tiré de prison et mis en liberté.

4. Efforcez-vous donc, mon bien-aimé, de devenir juste et saint, et vous verrez avec une sainte joie arriver le moment qui vous tirera de la prison de votre corps; la confiance en Dieu dans laquelle vous mourrez sera le commencement de la récompense que vous accordera le souverain maître.

Peut-être même Dieu vous fera-t-il la grâce dont il favorise quelquefois ses vrais serviteurs, celle de mourir, non-seulement dans la confiance, mais dans l'assurance de jouir du bonheur éternel; et vous vous endormirez avec une entière résignation et une allégresse délicieuse dans le Seigneur.

CHAPITRE XIX

Du pieux et saint désir de la mort qui aide l'âme fidèle à s'y résigner pleinement.

1. La mort, dit le Sage, est meilleure que la vie; il est des circonstances où on peut la désirer et même la demander sans offenser Dieu.

Il y a en effet tant de peines dans ce monde, il arrive tant et de si grandes tribulations, il s'y rencontre tant d'adversités, que ce n'est pas un crime de désirer d'en être délivré par la mort.

Et il vous est aisé, mon bien-aimé, de voir que ce désir n'est point contraire aux vues et aux dispositions de la Providence.

Car pourquoi le Seigneur a-t-il planté tant de croix sur la terre et placé tant de calices d'amertume sur les voies de ce monde? sinon pour détacher les hommes des choses d'ici-bas, et les empêcher de s'y affectionner comme à un trésor. Pourquoi? sinon pour que tous les désirs de leur cœur se portassent aux biens éternels, à l'heureuse patrie où la tristesse, le deuil et la douleur n'ont point d'accès.

Le Dieu des miséricordes a voulu que la vie présente fût courte, et qu'elle passât avec vitesse, parce qu'elle est remplie de peines et de misères, tandis que l'apanage de la vie future est le bonheur et la perpétuité.

Il a voulu que, par un moment de tribulations et de combats, nous méritassions un repos et une joie éternels.

En vérité, mon bien-aimé, la vie présente est remplie de tant de maux que, quand on la compare à la mort, cette mort paraît être plutôt un remède qu'une peine.

2. Il est bien vrai que les hommes pèchent souvent en supportant impatiemment les adversités de la vie, ils pèchent en murmurant et en demandant la mort avec une espèce de fureur.

Mais ils ne pécheraient pas, si, résignés à la volonté de Dieu, et soumis à toutes les dispositions de sa providence, ils lui adressaient avec calme et tranquillité cette prière :

Père infiniment bon, Dieu des miséricordes, s'il vous plaisait de me délivrer des peines de cette vie, j'en serais fort satisfait; j'ai assez vécu, Seigneur, appelez mon âme à vous.

3. On peut encore demander la mort sans déplaire à Dieu, et d'une manière plus parfaite, quand on la désire pour ne plus voir Dieu offensé, son Eglise troublée ou désolée par la persécution.

C'était ainsi que le prophète Elie la désirait voyant la persécution d'Achab et de Jézabel, le renversement des autels, la mort des prophètes, les dangers auxquels il se trouvait lui-même exposé. Animé d'un saint zèle pour la gloire de Dieu, et voyant qu'il ne pouvait remédier à de si grands maux, il fuit dans le désert, se couche sous un arbre, et demande avec instance la mort.

C'était ainsi que Judas Machabée, chef du peuple de Dieu, s'écriait: Il vaut mieux mourir à la guerre que de voir plus longtemps les maux de notre nation et de notre sanctuaire.

C'était ainsi que Augustin voyant les villes ravagées et dévastées par les barbares, l'Eglise sans ministres, disait : J'ai prié le Seigneur de délivrer son peuple de tant de maux, de donner la patience aux affligés, ou du moins de me retirer de ce monde, afin que je ne sois plus témoin de si grandes calamités. Et c'est cette troisième grâce que Dieu a daigné m'accorder.

4. Une excellente raison encore de désirer et de demander la mort, est de la désirer pour ne pouvoir plus offenser le Seigneur.

Hélas ! tant que l'homme vit en ce monde, il ne peut se préserver de tout péché; et vous, mon bien-aimé, quel que soit votre amour pour Dieu et votre fidélité à son service, vous ne pouvez être certain qu'il ne vous arrivera pas de pécher mortellement. N'a-t-on pas vu, en effet, des personnages de la sainteté la plus éminente faire de grandes chutes, et devenir très-méchants?

Oh! que cette incertitude est terrible! mon fils. Voilà pourquoi le Sage s'écriait avec juste raison : L'état des morts est préférable à celui des vivants, et celui qui n'est pas né est plus heureux que ceux qui ont disparu, et que ceux qui demeurent encore ici-bas.

Justement effrayé de cette incertitude, vous ferez donc sagement de prier ainsi le Seigneur: Mon Dieu, ne permettez pas que je sois jamais séparé de vous. Mon Dieu, je vous en conjure, si vous prévoyez que je tombe dans quelque crime et que je vous offense, prenez, prenez mon âme; retirez-la de la dangereuse prison de ce corps de mort; retirez-la de cette misérable vie où tout est rempli de piéges et d'ennemis; retirez-la de cette vie, qui, plus elle est prolongée, plus aussi elle est chargée de péchés.

Seigneur, je rougis de vivre, parce que je profite peu de la vie; je crains de mourir, parce que je n'y suis pas préparé; je préfère toutefois de mourir en me recommandant avec confiance à votre miséricorde, sachant que vous êtes bon, infiniment bon, plutôt que de continuer à scandaliser par ma mauvaise conduite.

5. Enfin le motif le plus excellent et le plus parfait de souhaiter la mort est le désir d'être avec Jésus-Christ.

C'est de ce désir que brûlait saint Paul, lorsqu'il priait le Seigneur de le retirer de ce monde. En demandant cette grâce, son intention n'était pas d'être délivré de ses tribulations, car elles faisaient sa joie, et il s'en glorifiait. Son intention n'était pas non plus d'être préservé du péché, car il était assuré que ni la mort, ni la vie ne pourraient éteindre l'amour ardent qu'il avait pour Jésus-Christ, mais il voulait posséder Jésus-Christ, après lequel il soupirait sans cesse avec un si violent désir d'être avec lui, qu'il ne pouvait plus vivre sans lui.

6. Si vous êtes, mon fils, bien pénétré de tout ce que je viens de vous dire, la pensée et la considération de la mort n'aura pas d'amertume pour vous, mais elle fera au contraire votre joie et vos délices.

Quel est en effet celui qui ne se réjouirait pas de voir approcher le terme d'un long exil, de se voir sur le point d'être délivré de tous maux et de toutes douleurs, de se voir à la veille d'obtenir le plus riche héritage, d'atteindre la fin pour laquelle il est créé, de posséder enfin les biens et le bonheur de Dieu même, ces biens si grands et ce bonheur si complet, que l'oreille n'a rien ouï, l'œil n'a rien vu, l'esprit n'a rien conçu, le cœur rien goûté de semblable, puisqu'ils sont indéfinis.

Voilà le terme où conduit la mort des justes, mort sans doute la plus précieuse aux yeux de Dieu.

CHAPITRE XX

De la conformité à la volonté de Dieu dans les calamités publiques.

1. Dieu est le refuge et la force de tous ceux qui espèrent en lui, et se résignent entièrement à sa volonté.

Il est, mon bien-aimé, toujours prêt à venir à leur secours dans toutes les tribulations qui viennent fondre sur eux. C'est pourquoi ils ne craignent pas, lors même qu'ils voient la terre bouleversée, la mer en fureur, les montagnes changer de places.

Lorsqu'ils voient les nations s'agiter, les royaumes et les empires se dissoudre, l'univers entier s'écrouler, prêt à tomber en ruines.

Dans toutes ces grandes et terribles adversités, ceux qui espèrent dans le Seigneur et s'appliquent de tout leur cœur à faire sa volonté, n'envisagent uniquement que le Dieu tout-puissant, le Dieu des vengeances, le Dieu fort, et ses œuvres, ses prodiges et ses jugements.

Ils savent et ils pensent que quand il lui plaira, il fera cesser les guerres, il brisera et détruira les armes, il exterminera et réduira en poussière ceux qui les portent; ils savent et ils pensent que, quand il voudra, il commandera aux vents, à la mer, à la terre, et fera succéder aux plus violentes tempêtes un calme et une tranquillité parfaites. Ils se réjouissent de voir que Dieu fait connaître sa majesté par ces épouvantables événements, qui apprennent aux nations à lui rendre le respect et les hommages qui lui sont dus. Ils voient avec une espèce de ravissement que le Seigneur dompte ainsi l'orgueil des peuples et met les nations rebelles sous ses pieds.

2. Si donc vous voyez les nations s'agiter, les peuples former des projets de guerre et entrer en fureur; si vous voyez les puissances de ce monde se réunir pour se soulever contre Dieu même et contre son Christ, pour attaquer sa religion; si vous les entendez s'écrier: Brisons les liens et secouons le joug, ne vous en effrayez pas, ne vous troublez pas de ces vaines tentatives. Souvenez-vous que le Seigneur, qui permet que tous ces maux arrivent, saura bien les arrêter quand il lui plaira.

Croyez que celui qui habite les cieux se rira de ces inutiles efforts des méchants qui en sont les auteurs, et qu'il se moquera d'eux.

Ne doutez pas qu'il ne le fasse, et que dans sa fureur il ne les couvre d'opprobre et de confusion, et ne les fasse sécher de crainte et de frayeur.

3. Si vous voyez arriver le glaive de la guerre, la peste, la famine, les plus grandes calamités, ne vous laissez point abattre.

Sachez que si Dieu est terrible lorsqu'il frappe les hommes dans sa colère, cependant, lorsqu'il a puni, il reprend des sentiments de miséricorde, et montre qu'il est le meilleur des pères et le Dieu de toute consolation; sachez que s'il brûle et s'il coupe dans cette vie, c'est pour pardonner ensuite, et pardonner éternellement; sachez que s'il reprend et s'il châtie, c'est parce qu'il aime et qu'il veut sauver les âmes en les ramenant à de meilleures dispositions.

Si vous vous pénétrez bien de ces vérités le calice des tribulations vous paraîtra bien précieux, et la verge dont le Père céleste vous frappera vous consolera grandement.

Et le Seigneur vous voyant plein de résignation à sa volonté et de confiance en lui au milieu de toutes les adversités, s'empressera de vous protéger si efficacement que rien ne vous manquera.

Je vous en conjure donc, mon bien-aimé, ne vous laissez point abattre quand vous verrez les maux et les calamités fondre sur vous, mais pensez que Dieu les envoie pour corriger les hommes, et non pas pour les perdre.

Adorez votre Père qui vous châtie, et dites-lui: Que votre nom, Seigneur, soit béni; c'est vous qui avez voulu que cette adversité me survînt.

Je ne puis m'y soustraire, et ma seule ressource est de recourir à vous pour que vous m'aidiez et que vous fassiez tourner cette tribulation à mon avantage

Ne m'abandonnez pas, Seigneur mon Dieu, ne vous éloignez pas de moi, faites que mon cœur se fixe entièrement en vous avec une volonté sincère de tout souffrir pour vous. Faites que je supporte cette épreuve avec tant de patience que je mérite enfin la palme destinée à vos bienheureux élus.

CHAPITRE XXI.

Que la connaissance, le souvenir et la componction de nos fautes nous aident puissamment à nous conformer entièrement à la volonté de Dieu dans toute espèce d'adversité et de tribulation.

1. Notre Dieu est le protecteur de son peuple, mon bien-aimé; tant que ce peuple lui demeure fidèle, il combat pour lui et lui fait remporter la victoire. Non, personne ne peut nuire aux enfants de Dieu et les opprimer, que lorsqu'ils s'écartent de la fidélité et du culte qu'ils doivent au Seigneur.

S'ils deviennent la proie de leurs ennemis, la victime du glaive; s'ils sont livrés à l'opprobre, c'est parce qu'ils ont offensé le Tout-Puissant.

Achior, chef des enfants d'Ammon, s'était convaincu de cette vérité en observant les succès et les revers du peuple d'Israël.

C'est pourquoi il tenait ce langage à Holopherne, général des armées des Assyriens: Prince, lui disait-il, informez-vous soigneusement si les Israélites se sont livrés à quelque iniquité contre les lois de leur Dieu. S'ils ont péché contre lui, attaquez-les, car certainement ce Dieu vengeur vous les livrera, et ils seront subjugués.

2 C'était donc avec raison que le célèbre Daniel, prophète du Très-Haut, s'écriait, en considérant les grands maux qui pesaient sur sa nation:

Seigneur, c'est à cause de nos iniquités que vous nous avez envoyé toutes ces calamités: nous avons péché et nous nous sommes rendus très-coupables en nous éloignant de vous et en secouant votre joug.

Nous n'avons fait aucun cas de vos saintes lois, nous n'avons point observé les préceptes que vous nous aviez donnés pour que nous fussions heureux.

C'est donc avec justice que vous nous avez envoyé tous ces maux. C'était ainsi que

ce grand serviteur de Dieu se consolait dans la tribulation.

Oui, on ne ressent que faiblement, et même point du tout, la peine extérieure, quand on est intérieurement et vivement pénétré de ses fautes, et qu'on est convaincu que Dieu punit beaucoup moins qu'on ne le mérite.

3. O mon fils, si vous aviez un ulcère invétéré, et que votre chair déjà gangrenée pût encore être guérie par le fer ou le feu, vous consentiriez sans doute à ce que l'artiste brûlât, coupât même le membre malade pour sauver le reste du corps.

Dites donc avec David, en faisant une sérieuse attention à vos péchés, qui mériteraient les plus grands châtiments : Seigneur, me voici prêt à recevoir les coups de votre justice ; je les accepte avec une entière soumission

Dites avec le saint homme Job: Qui pourra faire exaucer ma prière et obtenir de mon Dieu qu'il me punisse jusqu'à me faire mourir s'il le faut ? Oui, que sa main me frappe avec toute liberté ; qu'elle coupe, qu'elle brûle, et que ma consolation soit de voir qu'elle ne m'épargne pas, en me châtiant ici-bas comme je le mérite.

Et après avoir souffert toute la peine que Dieu vous aura envoyée, ajoutez : J'ai grandement péché, et je n'ai pas encore été puni comme je méritais de l'être.

Ah ! mon bien-aimé, si vous considérez attentivement la grandeur et le nombre de vos péchés, vous n'aurez pas de peine de vous persuader qu'ils sont non-seulement la cause des maux qui vous surviennent, mais de tous les maux et de toutes les calamités qui pèsent sur tout l'univers.

Et n'est-ce pas pour le péché du seul David que la peste désola tout le peuple d'Israël ? N'est-ce pas pour le seul vol d'Acham que tout le peuple fut puni ?

Non pas, sans doute, que le péché de David eût rendu tout le peuple coupable ; mais néanmoins la peine de ce péché tomba sur tout le peuple.

Si donc dans toute espèce d'adversité et de calamité vous avez soin de bien considérer, et la volonté de Dieu qui l'envoie, et la grandeur des châtiments que méritent vos iniquités, vous vous résignerez entièrement, et vous direz : C'est le Seigneur qui me frappe, qu'il fasse ce qu'il lui plaît.

Au moins vous garderez un profond silence, et vous n'ouvrirez pas même la bouche, reconnaissant que c'est Dieu lui-même qui fait toutes ces choses.

4. Et qui sait, mon fils, si le Seigneur, touché de votre résignation, ne prendra pas des dispositions différentes à votre égard, si même il n'en viendra pas jusqu'à vous pardonner entièrement ? S'il ne dira pas à l'ange qu'il a chargé de vous punir : C'en est assez, cessez de frapper.

N'a-t-on pas vu autrefois le Dieu des armées, touché de l'entière résignation du célèbre Loup, évêque de Troyes, comprimer en un instant la fureur de cet Attila, qui était le fléau de Dieu et la terreur de l'univers.

Attila épargna la ville de Troyes, parce que Dieu l'épargnait lui-même, ce même, Dieu qui est si bon envers ceux qui se confient en lui.

Humiliez-vous donc, mon bien-aimé, résignez-vous et mettez votre confiance dans le Seigneur.

CHAPITRE XXII.

Que l'âme fidèle doit se conformer à la volonté de Dieu dans les aridités et les désolations qu'elle éprouve dans l'oraison.

1. Bienheureux celui qui goûte dans l'oraison combien le Seigneur est doux ! Bienheureuse l'âme qui entend son Dieu lui parler, et qui reçoit de sa bouche des paroles de consolation !

Vous vous réjouissez, mon bien-aimé, vous entrez dans un saint ravissement, quand vous êtes favorisé d'un si grand avantage ; et vous pensez qu'il est d'une âme sainte de désirer de plus en plus ces délices spirituelles.

Cependant il faut que dans ce désir, qui paraît si juste et si sage, vous soyez en garde contre votre propre volonté et contre l'amour de vous-même.

C'est pourquoi il faut que vous soyez sobre dans le désir et la recherche de ces faveurs, quoique toutefois vous deviez les recevoir avec une vive reconnaissance, et qu'elles soient fort utiles à ceux qui en usent sagement.

2. Ce n'est point, mon fils, ce n'est point dans ces douceurs sensibles que consistent la véritable oraison et la vraie piété.

Mais si dans l'oraison on se trouve insensible comme la pierre, si on y est fatigué par une aridité si grande qu'on ne sait quoi faire et comment prier, de manière qu'on ait tout lieu de croire que Dieu s'est retiré, s'est caché, alors il faut une grande vertu pour supporter une telle désolation.

3. Il n'est pas rare que les serviteurs de Dieu éprouvent une telle aridité et une telle sécheresse, il n'est pas même rare qu'ils soient fatigués par tant de distractions, de pensées étrangères, même d'imaginations mauvaises et impures, que l'oraison leur paraît être une source de toutes sortes de tentations.

Cet état si triste est celui de la désolation, de l'aridité et de l'abandon. Et, si c'est là votre partage, il faut, mon fils, vous conformer entièrement à la volonté du Père céleste.

Mais, sans doute, c'est ici une chose fort pénible, c'est un travail bien rebutant. Oh ! qu'il est difficile de demeurer en paix quand on croit qu'on ne fait aucun progrès, tandis qu'on voit les autres avancer à pas de géants, quand on craint d'être abandonné ou oublié de Dieu, tandis qu'on voit les autres favorisés de ses caresses, quand on est frappé de la pensée qu'on n'est plus aimé de Dieu, qu'on est l'objet de sa haine, tandis qu'on

voit qu'il attire les autres et les comble de ses grâces.

O bon bien-aimé, c'est là, sans doute, une grande épreuve, et les douleurs qu'elle cause sont une espèce d'enfer.

Quand cette terrible désolation sera votre partage, ayez soin de jeter les yeux sur Jésus, l'auteur et le consommateur de votre foi; rappelez-vous la profonde désolation dans laquelle il était plongé sur la croix, rappelez-vous comme il s'écriait alors : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné?*

4. Sachez qu'il n'est pas rare que les élus même soient éprouvés par cette espèce d'abandon; et résignez-vous avec une entière confiance en la bonté du Seigneur. Dites-lui: Mon Dieu, si vous voulez que je sois dans les ténèbres, soyez-en béni; si vous voulez que je sois dans la lumière, soyez-en de même béni; si vous voulez que je sois affligé et désolé, soyez-en également béni.

Rendez ainsi grâces à Dieu en toutes choses. Telle est la volonté du Seigneur, tel est l'exemple que vous a donné Jésus-Christ.

5. Ah! dites-vous, plût à Dieu que mes sécheresses fussent une pure épreuve. Mais, hélas! elles sont une punition. J'ai péché contre le Seigneur, il se souvient de mes iniquités; et c'est pour cela qu'il s'éloigne de moi et qu'il me livre à l'aridité et à la désolation.

Oui, je le sais, j'en suis convaincu et je l'avoue; oui, c'est à cause de mes péchés que mon cœur est sec et insensible; c'est à cause de mes fautes que je suis devenu comme une terre sans eau, et que je ne suis plus susceptible de cette componction qui fait verser des larmes; c'est pour cela que le calme fuit loin de moi, et que la paix et la joie spirituelle se sont retirées.

S'il en est ainsi, mon bien-aimé, humiliez-vous, et dites : Vous êtes juste, Seigneur, et vos jugements sont l'équité même. Rendez grâces à Dieu de ce que, ayant mérité les plus grands châtiments, l'enfer même, il ne vous envoie, ce bon père, qu'une aussi légère punition.

C'est certainement vous punir bien légèrement que de vous retirer pour quelque temps ses caresses.

Et c'est beaucoup que le Dieu que vous avez offensé veuille bien encore ne pas vous rejeter de sa maison, et qu'il vous supporte en sa présence.

6. Si vous étiez bien humble, mon fils, vous n'ouvririez pas même la bouche pour vous plaindre, quelle que fût la conduite de Dieu à votre égard.

Résignez-vous donc entièrement et parfaitement, et dites dans la sincérité et la simplicité du cœur : Seigneur, en tant que cette aridité et cette désolation vient de ma faute, je la déteste et j'en suis souverainement affligé.

Mais en tant qu'elle vient de votre volonté, qui me punit justement de cette manière, ah! je l'accepte volontiers cette croix d'aridité, et pour le présent et pour tous les moments de ma vie, et je la porterai avec reconnaissance.

Ne doutez pas qu'en vous conduisant ainsi vous ne plaisiez à Dieu, qui ne rejette jamais un cœur contrit et humilié.

CHAPITRE XXIII.

De la conformité à la volonté de Dieu dans la distribution des dons et des vertus.

1. Il est bon, mon bien-aimé, de tendre à la pratique des vertus les plus excellentes, il est bon d'aspirer au comble de la perfection et de la sainteté. Cependant il faut, dans la recherche même des vertus les plus sublimes et de la sainteté la plus éminente, procéder avec calme et avec paix; il faut que le désir de ce qui est bon, de ce qui est meilleur, de ce qui est excellent, soit en vous si sage et si modéré, que si vous n'aviez pas l'avantage de parvenir au point de vertu et de perfection que vous désirez, vous demeuriez résigné à la volonté de Dieu, et content des dispositions de sa providence à votre égard.

2. Si donc, ayant conçu le désir de pratiquer une pureté angélique, le Seigneur permettait que vous fussiez éprouvé par de fortes tentations contre la pudeur, il serait expédient pour vous de supporter avec patience ces tentations sans en être troublé, sans vous plaindre des combats que vous auriez à soutenir, sans vous affliger de ce que votre pureté ne serait pas, comme celle des anges, à l'abri de toute attaque

Et si Dieu ne jugeait pas à propos de vous faire la grâce d'avoir autant d'humilité qu'un François d'Assise, autant de douceur qu'un Moïse et un David, autant de patience que le saint homme Job; s'il permettait, au contraire, que vous fussiez tourmenté par des mouvements contraires à ces vertus, il serait, à la vérité, alors expédient pour vous d'en avoir de la confusion, de vous en humilier et d'en concevoir un juste mépris de vous-même; mais il ne faudrait pas que vous vous en affligeassiez à l'excès.

Mais, dites-vous, si je ne m'efforce pas d'avancer dans la voie de la vertu et de la perfection, et que j'abandonne ainsi paisiblement toutes choses aux dispositions de la Providence, je serai un serviteur tiède et paresseux.

A Dieu ne plaise, mon bien-aimé! je ne dis point que vous ne deviez pas désirer ce qui est meilleur, y tendre, vous efforcer d'y parvenir et travailler pour devenir plus juste et plus saint : c'est là votre vocation, mon fils.

Je ne veux pas que vous vous absteniez de cette sainte sollicitude; mais je veux que vous vous absteniez des plaintes, du trouble et des autres excès d'une sollicitude déréglée, qui fait perdre la paix de l'âme et empêche la parfaite résignation à la volonté de Dieu.

Faites ce que vous pourrez, et faites-le avec ferveur; mais s'il arrive que, par faiblesse ou par une espèce de tiédeur, vous

ne fassiez pas tous les progrès que vous voudriez faire, ne vous en irritez pas contre vous-même.

Souvenez-vous que vous êtes chair, et que vous n'êtes pas un ange, ayez confiance en Dieu, qui sait de quel limon vous êtes pétri : prenez courage, et, sans vous rebuter, faites de nouveaux efforts.

4. Enfin, mon fils, vous n'ignorez pas que tous les membres du corps n'ont pas la même fonction ; que l'éclat d'une étoile est différent de celui d'une autre étoile ; que les progrès et les succès ne dépendent pas de celui qui les veut et qui court pour les obtenir, mais du Dieu de miséricorde qui les accorde à qui il lui plaît, et que les mérites des heureux habitants du ciel ne sont pas égaux.

Ne vous livrez donc pas au désespoir, en voyant que vous n'êtes pas meilleur que les autres, que vous n'êtes pas parfait, que, peut-être, vous n'êtes que le dernier des justes, le plus médiocre des bons.

Rendez grâces à Dieu de ce qu'il vous a donné l'espérance d'être sauvé par sa miséricorde, et réjouissez-vous dans la pensée que si vous ne courez pas, comme quelques-uns, au royaume des cieux par la pratique des plus éminentes vertus, au moins, comme beaucoup d'autres, vous vous efforcez d'y parvenir par la pénitence de vos péchés.

CHAPITRE XXIV.

De la conformité à la volonté de Dieu à l'égard de la béatitude et de la gloire éternelle.

1. Heureux celui qui est parfaitement mort à lui-même et qui ne vit que pour Dieu seul ! Heureux celui qui ne se recherche ni dans les grandes, ni dans les petites choses, ni dans le temps, ni pour l'éternité !

Heureux celui qui est tellement uni à Dieu, que son seul plaisir, son unique satisfaction est dans la volonté de Dieu, dans l'amour de son saint nom et de sa gloire !

2. Tel est, mon fils, le bonheur des saints dans le ciel. Ils sont tellement absorbés en Dieu tellement unis à sa volonté, qu'ils se réjouissent moins de la gloire éternelle et de la suprême félicité dont ils jouissent, à raison des délices qu'elles leur procurent, qu'à raison du bon plaisir de Dieu qui le veut ainsi.

De là vient que chacun d'eux est parfaitement content, pleinement rassasié, et qu'aucun d'entre eux ne désire un plus haut degré de béatitude que celui qu'il possède : qu'aucun ne porte envie à celui qui jouit d'une plus grande gloire et d'un plus grand bonheur.

Là, tous sont entièrement satisfaits, parce qu'ils savent que Dieu l'a voulu ainsi, et que tel est son bon plaisir. Ils ne veulent autre chose que ce que Dieu veut. Ils se réjouissent de voir que la volonté de Dieu est accomplie, et qu'elle le sera éternellement.

3. Telle est, mon bien-aimé, la disposition de ceux qui aiment parfaitement. Ils voudraient, si cela était nécessaire pour la gloire de Dieu et l'accomplissement de sa volonté, ou être effacés du livre de vie, comme Moïse, ou être anathèmes, comme Paul, ou voir leur récompense différée et leurs travaux prolongés, comme Martin.

Se réjouissant beaucoup plus de l'accomplissement de la volonté et du bon plaisir de Dieu, que de leur propre avantage qu'ils mettent totalement en oubli, se confiant entièrement en la bonté de Dieu qui, bien certainement, leur donnera une récompense proportionnée au sublime degré d'amour qu'ils manifestent à son égard : oui, il sera lui-même leur ineffable récompense.

4. Apprenez donc, mon bien-aimé, apprenez à vous offrir tout entier et sans réserve à votre Dieu ; apprenez à vous oublier entièrement pour son amour ; apprenez à vous confirmer tellement à sa volonté, que vous soyez disposé à sacrifier pour lui, non-seulement tout avantage temporel, mais même les degrés de gloire plus éminents que ceux qu'il vous destine, si sa volonté est que vous en soyez privé, et que vous n'occupiez que la dernière place dans son royaume.

APPENDICE

AU LIVRE DE LA VOLONTÉ DE DIEU.

LECTURES TIRÉES DES OUVRAGES DE SAINT CYPRIEN, ÉVÊQUE ET MARTYR,

POUR AIDER L'AME FIDÈLE A SE CONFORMER A LA VOLONTÉ DE DIEU DANS LES TEMPS DE TRIBULATION.

PREMIÈRE LECTURE.

Traité de la patience (1).

Ayant dessein de parler de la patience, et d'en montrer tous les avantages, par où puis-je commencer plus à propos, mes très-chers frères, que par ce que je vois que vous avez besoin de patience pour m'écouter, si bien que vous n'en sauriez

(1) V. *Patrolog.*, tom. IV, col. 621, edit. MIGNE.

même entendre parler sans en avoir ; car nous ne pouvons profiter de ce qu'on nous dit, si nous ne l'écoutons patiemment. Aussi, de tous les moyens que notre religion nous fournit pour acquérir les biens qui nous sont promis, je n'en vois point de meilleur ni de plus utile que la patience. Les philosophes font profession de cette vertu aussi bien que nous, mais leur patience est aussi fausse que leur sagesse. Car comment ceux-là pourraient-ils être sages ou patients, qui ne connaissent ni la sagesse ni la patience de Dieu ? C'est ce qui lui fait dire de ceux qui se croient sages dans le monde : *Je détruirai la sagesse des sages, et j'anéantirai la prudence des prudents.* (*I Cor.* I, 19; *Isa.* XXIX, 14.) Le bienheureux apôtre saint Paul, rempli du Saint-Esprit, et envoyé pour appeler et convertir les gentils, enseigne la même chose quand il dit : *Prenez garde que personne ne vous trompe par la philosophie et par de vaines subtilités, qui ne sont appuyées que sur les traditions des hommes et sur les principes d'une science mondaine, et non sur la doctrine de Jésus-Christ; car en lui habite toute la plénitude de la Divinité.* (*Col.* II, 8 seq.) Et en un autre endroit : *Que personne ne s'y trompe; si quelqu'un parmi vous pense être sage, qu'il devienne insensé selon le monde, afin d'être sage; car la sagesse du monde est une folie devant Dieu, puisqu'il est écrit : Je surprendrai les sages par leurs propres finesses. Et ailleurs : Le Seigneur sait que les pensées des sages sont folles.* (*I Cor.* III, 18 seq.) S'ils n'ont donc point de véritable sagesse, ils n'ont point non plus de véritable patience. Car si, pour être patient, il faut être humble et doux, et que tant s'en faut que les philosophes soient doux et humbles, nous voyons, au contraire, qu'ils se complaisent en eux-mêmes, ce qui fait qu'ils déplaisent à Dieu : il est manifeste que la vraie patience ne se trouve pas où règne une liberté effrénée et une vanité sans mesure et sans retenue. Mais pour nous, mes très-chers frères, qui sommes philosophes, non de paroles, mais d'actions, qui ne mettons pas la sagesse dans l'habit, mais dans les effets, qui aimons mieux être vertueux que de le paraître, qui ne disons pas de grandes choses, mais qui tâchons de les faire, pratiquons comme de véritables serviteurs de Dieu la patience que lui-même nous enseigne par son exemple. Car cette vertu nous est commune avec Dieu, c'est du ciel qu'elle vient et qu'elle tire son éclat et sa gloire. Les hommes doivent aimer une vertu qui est aimée de Dieu. Ce qu'une si haute majesté chérit ne peut être que grand et recommandable. Si Dieu est notre maître et notre père, imitons sa patience, puisque des serviteurs doivent obéir à leur maître, et qu'il ne faut pas que des enfants dégénèrent de la vertu de leur père. Or, quelle patience n'a-t-il point de souffrir que les hommes lui fassent mille injures par les crimes les plus énormes, et de ne pas laisser de faire lever son soleil sur les bons et sur les méchants, et d'arroser également de ses pluies la terre des uns et des autres ? C'est par un effet de cette même patience que nous voyons les saisons et les éléments servir indifféremment, par son ordre, aux coupables et aux innocents, aux hommes religieux et aux impies, aux reconnaissants et aux ingrats. C'est pour les uns et pour les autres que soufflent les vents, que coulent les fontaines, que croissent les blés, que mûrissent les raisins, que les arbres se couvrent de fruits, les forêts de feuilles, les prés de fleurs. On l'irrite tous les jours par de continuelles offenses, et il arrête sa colère et attend en patience que le temps qu'il a prescrit pour se venger arrive. Il a la vengeance en main ; mais il est si bon qu'il la diffère pour donner lieu aux hommes de se reconnaître et de se retirer de leurs crimes ; car, dit-il lui-même : *Je ne veux pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive.* (*Ezech.* XXXIII, 11.) Et par la bouche d'un autre prophète : *Retournez au Seigneur votre Dieu, car il est bon et miséricordieux, plein de patience et de douceur, et il révoque quelquefois les arrêts de sa justice et suspend ses fléaux.* (*Joel.* II, 13.) Et de même l'apôtre saint Paul rappelant le pécheur à la pénitence, lui dit : *Est-ce que vous méprisez la bonté, la douceur et la patience infinie de Dieu ? ne savez-vous pas qu'il n'use de cette patience et de cette bonté que pour vous appeler à la pénitence ? Et vous, par votre endurcissement et votre impénitence, vous vous amassez des vengeances pour le jour de la colère et du juste jugement de Dieu qui rendra à chacun selon ses œuvres.* (*Rom.* II, 4 seq.) Il appelle juste le jugement de Dieu, parce qu'il vient tard, parce qu'il le diffère longtemps, afin de donner moyen à l'homme de rentrer dans le chemin de la vie ; car il ne punit les pécheurs que lorsqu'il voit qu'ils ne feront pas pénitence.

IIe LECTURE.

Suite du Traité de la patience

Mais pour vous faire encore mieux comprendre, mes très-chers frères, que la patience est une vertu divine, et que quiconque la pratique imite Dieu, Notre-Seigneur, nous donnant dans l'Evangile des préceptes pour notre salut et des conseils de perfection, s'exprime ainsi : *Vous savez qu'il est écrit : Vous aimerez votre prochain et haïrez votre ennemi ; mais moi je vous dis : Aimez vos ennemis et priez pour ceux qui vous persécutent, afin que vous soyez les vrais enfants de votre Père qui est aux cieux, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, et pleuvoir sur les justes et sur les injustes. Car si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, qu'elle récompense mériterez-vous ? Les publicains ne le font-ils pas aussi ? Et si vous ne saluez que vos frères, que ferez-vous au delà des autres ? Les païens ne le font-ils pas aussi ? Soyez donc*

parfaits comme l'est votre Père céleste. (*Matth.* v, 44 seq.)

Par où il nous apprend que les enfants de Dieu, qui ont reçu une naissance céleste au baptême, sont parfaits lorqu'ils ont la la patience de leur père, lorsqu'ils font éclater dans leurs actions cette ressemblance divine qu'Adam avait perdue par son péché.

Quelle gloire n'est-ce pas de devenir semblable à Dieu! Quel bonheur de posséder une vertu qu'il possède! Et Notre-Seigneur Jésus-Christ, mes très-chers frères, n'a pas seulement enseigné la patience par ses paroles mais par ses actions. Car comme il était descendu du ciel pour faire la volonté de son Père, ainsi qu'il le témoigne lui-même, parmi les autres vertus éclatantes par lesquelles il a donné des marques de sa divinité, il n'y en a point où il l'ait fait paraître davantage qu'en celle-là. Aussi toutes ses actions, à commencer dès son avénement au monde, portent l'empreinte du caractère auguste de la patience. Premièrement, il se dépouille de la gloire qu'il possédait dans le ciel, et descend sur la terre; et lui qui, est le Fils de Dieu, ne fait point de difficulté de se revêtir de la chair de l'homme et de porter les péchés d'autrui, quoiqu'il fût exempt de tout péché. Il quitte l'immortalité pour devenir mortel, et mourir innocent pour sauver les coupables. Après, il veut bien être baptisé par un serviteur; et lui qui devait remettre les péchés par l'eau, ne dédaigne pas d'y entrer, comme s'il eût eu des péchés à effacer; il jeûne quarante jours, et celui qui apaise la faim des autres, la souffre; afin que ceux qui étaient affamés de la grâce de Dieu fussent rassasiés de ce pain céleste; il entre en lice avec le démon, et se contente de le vaincre par ses paroles, sans lui faire d'autre mal. Il n'a pas commandé à ses disciples comme à ses serviteurs, mais il les a aimés comme ses frères. Il a même daigné laver les pieds à ses apôtres, afin qu'en en usant ainsi envers ses inférieurs, nous apprissions comment nous en devons user envers nos égaux. Et nous ne serons pas surpris qu'il ait été si bon à l'égard de ses fidèles disciples, si nous considérons avec quelle patience il a souffert Judas jusqu'à la fin. Il a bien voulu manger avec cet ennemi domestique; il ne l'a pas découvert, quoiqu'il le connût à fond; il a même souffert que ce traître lui donnât le baiser. Mais de quelle patience n'a-t-il pas eu besoin pour supporter les Juifs? Il n'a rien omis pour vaincre leur crédulité et leur ingratitude: il leur a répondu avec douceur, lorsqu'ils le contredisaient; il a supporté leur orgueil, cédé à leurs persécutions, et employé jusqu'aux dernières heures de sa vie pour tâcher de convertir ces meurtriers des prophètes, ces opiniâtres et ces rebelles. Avant même que d'en venir à la scène sanglante de sa passion, combien n'a-t-il pas enduré d'opprobres et d'ignominies? combien de crachats, lui qui, peu de temps auparavant, avait rendu la vue à un aveugle avec sa salive? Celui au nom de qui ses serviteurs flagellent maintenant le démon et ses anges, a été flagellé par ses serviteurs. Il a été couronné d'épines, lui qui couronne les martyrs de fleurs immortelles; on l'a frappé au visage avec des branches de palmes, lui qui donne des palmes véritables à ceux qui sont véritablement victorieux. Il a été dépouillé de ses habits, lui qui revêt les autres de l'immortalité. On lui a présenté du fiel à manger, lui qui nous a donné une viande céleste; on l'a abreuvé de vinaigre, lui qui nous a procuré un breuvage salutaire. Le juste et l'innocent, ou plutôt la justice et l'innocence même sont mises au nombre des criminels; la vérité est opprimée par de faux témoignages. On juge celui qui doit juger le monde, et la parole éternelle de Dieu est menée au supplice sans proférer une seule parole. Les astres s'éclipsent à sa mort, les éléments se confondent, la terre tremble, la nuit ravit le jour, le soleil se cache pour n'être point obligé de voir le crime des Juifs, et lui ne dit mot; il ne s'émeut point, il ne découvre point sa majesté, au moins au temps de sa passion. Il souffre constamment jusqu'à la fin, pour que sa patience soit parfaite et consommée. Et, après tout cela, il reçoit encore ses meurtriers lorsqu'ils retournent à lui et se convertissent, et ne ferme l'entrée de son Eglise à personne. Et non-seulement il pardonne à ses adversaires, aux ennemis implacables de son nom, quand ils reconnaissent leur crime et en font pénitence; mais il les récompense même et les admet au royaume du ciel. La patience peut-elle aller plus loin? Le Juif qui a répandu son sang est vivifié par son sang. Et certes il était bien nécessaire que le Sauveur du monde eût beaucoup de patience, puisque, sans cela, l'Eglise de Dieu n'aurait point saint Paul pour apôtre.

IIIe LECTURE.

Suite du Traité de la patience.

Si donc, mes très-chers frères, nous sommes membres de Jésus-Christ; si nous en avons été revêtus au baptême; s'il est lui-même la voie qui nous mène au salut, marchons sur ses pas et suivons son exemple.

Celui, dit l'apôtre saint Jean, *qui dit qu'il demeure en Jésus Christ doit marcher comme il a marché lui-même.* (*I Joan.* II, 6.) Saint Pierre aussi, sur qui Notre-Seigneur a eu la bonté de fonder son Eglise, dit dans sa *Ire Epître* (II, 21 seq.) : *Jésus-Christ a souffert pour nous, vous laissant l'exemple, afin que vous marchiez sur ses pas; car il n'a point commis de péché, et jamais aucun mensonge n'est sorti de sa bouche. Lorsqu'on lui disait des injures, il ne les a point repoussées par d'autres injures; et quand on le maltraitait, il n'a point usé de menaces; mais il s'est livré lui-même entre les mains d'un juge inique.* Aussi nous voyons que les patriarches et les prophètes, et généralement tous les

justes de l'ancienne loi, qui étaient la figure de Jésus-Christ, n'ont point eu de vertu plus en recommandation que la patience. C'est ainsi qu'Abel, les prémices des martyrs, ne résista point à son frère parricide, mais se laissa égorger comme un paisible agneau. C'est ainsi qu'Abraham, le père des croyants, tenté au sujet de son fils, ne délibéra point, mais obéit à Dieu avec une soumission entière. Isaac, également, qui était la figure de Jésus-Christ victime, souffrit patiemment que son père l'immolât. Jacob, chassé par son frère, quitta tranquillement son pays, et témoigna encore davantage sa douceur, lorsque étant de retour, il l'apaisa par ses présents. Joseph, vendu par ses frères, non-seulement leur pardonna cette injure, mais leur donna libéralement le blé dont ils avaient besoin. Moïse, méprisé et presque lapidé par un peuple ingrat et infidèle, ne laissa pas de prier Dieu pour lui. Mais quelle a été la patience de David, de qui Jésus-Christ a pris naissance selon la chair? Quelle grande, quelle admirable et chrétienne patience d'avoir eu si souvent en son pouvoir Saül qui le persécutait et le voulait faire mourir, et néanmoins de l'avoir épargné; et non-seulement de ne s'être point vengé de son ennemi, mais d'avoir même vengé sa mort! Enfin, tant de prophètes tués et tant de martyrs massacrés ont-ils acquis des couronnes autrement que par la patience? Car les douleurs et la mort ne sont couronnées que parce qu'on a la patience de les endurer. Mais pour connaître encore mieux, mes très-chers frères, l'utilité et la nécessité de cette vertu, considérons l'arrêt prononcé contre Adam dès le commencement du monde, pour avoir désobéi à Dieu et violé son commandement. Car cela nous apprendra combien nous devons avoir de patience ici-bas, puisque nous ne naissons que pour y être affligés et tourmentés. *Parce que*, lui dit le Seigneur, *vous avez écouté votre femme et mangé du fruit que je vous avais défendu, la terre sera maudite pour vous. Vous vous nourrirez avec peine et travail, pendant toute votre vie, de ce qu'elle vous donnera; elle vous produira des ronces et des épines, et vous mangerez l'herbe des champs. Vous mangerez votre pain à la sueur de votre visage, jusqu'à ce que vous retourniez en la terre d'où vous avez été pris; car vous êtes terre et vous retournerez en terre.* (*Gen.* III, 17 seq.) Cet arrêt est pour tous les hommes et nous lie tous tant que nous sommes ici-bas. Il faut, de nécessité, que nous passions tous les jours de notre vie dans la douleur et dans la tristesse; il faut que nous mangions notre pain avec peine et travail. De là vient que chacun de nous fait son entrée en ce monde par les larmes; et quoique, dans un âge si tendre, nous soyons encore ignorants de toutes choses, nous savons bien pourtant qu'il faut pleurer. Notre âme, par une prévoyance naturelle, déplore les misères qu'elle doit souffrir en cette vie mortelle, et témoigne déjà, par ses cris et ses gémissements, à quelle tempête elle sera exposée. Car, tant que nous sommes ici-bas, nous suons et peinons beaucoup, et le plus grand soulagement de nos travaux, c'est la patience.

IVe LECTURE.

Suite du Traité de la patience.

Mais, si la patience est nécessaire en ce monde à tous les hommes, elle nous l'est bien davantage à nous qui avons à soutenir les plus violents assauts du démon; qui avons à combattre tous les jours un ennemi ancien et expérimenté; qui, outre les différentes tentations dont il nous attaque, sommes encore obligés, pendant la persécution, d'abandonner nos biens, de souffrir les rigueurs de la prison et la pesanteur des chaînes, d'endurer les épées et les bêtes, les feux, les croix, et enfin toutes sortes de tourments. C'est aussi de quoi Notre-Seigneur nous avertit par ces paroles: *Je vous ai dit ceci afin que vous trouviez votre paix en moi. Vous aurez des afflictions dans le monde; mais prenez courage, j'ai vaincu le monde.* (*Joan.* XVI, 33.) Si donc ayant renoncé au démon et au monde nous en sommes davantage persécutés, combien ne devons-nous pas nous armer de patience, puisque avec elle il n'y a point de maux qui ne nous soient point supportables? C'est un avis salutaire de Notre-Seigneur et de notre Maître: *Celui-là sera sauvé qui persévérera jusqu'à la fin.* (*Matth.* X, 22.) Et encore: *Si vous gardez mes paroles, vous serez véritablement mes disciples, vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous délivrera.* (*Joan.* VIII, 32.) Il faut souffrir et persévérer, mes très-chers frères, afin de pouvoir parvenir à la vérité et à la liberté. Car nous ne sommes Chrétiens que par la foi et par l'espérance; or, la patience est nécessaire pour recueillir les fruits de notre espérance et de notre foi, parce que c'est à la gloire du ciel et non à celle d'ici-bas que nous aspirons.

Nous sommes sauvés par l'espérance, dit l'apôtre saint Paul; *mais quand on voit ce qu'on avait espéré, ce n'est plus espérance, puisque personne n'espère voir ce qu'il voit déjà. Que si nous espérons ce que nous ne voyons pas encore, c'est par la patience que nous l'attendons.* (*Rom.* VIII, 24 seq.) La patience est donc nécessaire pour arriver à la perfection de notre état et recevoir de la bonté de Dieu les biens que nous avons crus et espérés. Aussi le même apôtre avertit, en un autre endroit, les gens de bien qui font des bonnes œuvres et s'amassent des trésors dans le ciel, d'être patients, lorsqu'il dit: *Pendant que nous en avons le temps, faisons du bien à tous; mais surtout à ceux qui ont la foi en partage. Et ne nous lassons point d'en faire, car nous en recueillerons le fruit en son temps.* (*Galat.* VI, 10, 9.) Il nous avertit de ne nous point lasser de bien faire par impatience, de peur que, détournés ou vaincus par les tentations, nous ne nous arrêtions au milieu de la carrière, et que ce que nous avons commencé ne soit

perdu, faute de l'achever, suivant cette parole de l'Ecriture : *La justice du juste ne lui servira de rien dès qu'il s'égarera.* (*Ezech.* XXXIII, 12.) Et ailleurs : *Gardez bien ce que vous avez, de peur qu'un autre ne prenne votre couronne.* (*Apoc.* III, 11.) Par là il nous exhorte à persévérer constamment et généreusement, afin de ne pas perdre la couronne que nous sommes sur le point de remporter. Mais, mes très-chers frères, la patience ne conserve pas seulement les biens que nous avons acquis, elle nous défend encore contre les maux ; car celui qui suit les mouvements du Saint-Esprit, et qui soupire après les choses célestes, résiste par la force de cette vertu aux œuvres de la chair qui font la guerre à l'âme. Parcourons quelques-uns de ces vices, cela nous suffira pour nous faire comprendre comment elle préserve des autres. L'adultère, la fraude, l'homicide, sont des crimes mortels : que la patience soit fortement enracinée dans notre cœur ; un corps qui est le temple de Dieu ne se souillera point par l'adultère ; une âme innocente et dévouée à la justice ne sera point capable de fraude ; et une main qui a eu l'honneur de porter l'Eucharistie ne sera point trempée dans le sang. La charité est le lien qui unit les fidèles ensemble, le fondement de la paix, le ciment de l'unité ; elle est plus grande que l'espérance et que la foi, elle surpasse toutes les bonnes œuvres et le martyre même, et elle demeurera toujours avec nous dans le ciel. Cependant, ôtez-lui la patience, et vous la verrez tomber par terre ; ôtez-lui ce fondement sur lequel elle s'appuie, et elle demeurera sans force et sans vigueur. Aussi, lorsque l'Apôtre parle de la charité il y joint la patience. *La charité, dit-il, est généreuse, la charité est douce, elle n'est point jalouse, point orgueilleuse, point méfiante ; elle aime tout, elle croit tout, elle espère tout, elle souffre tout.* (*I Cor.* XIII, 4 seq.) Par où il montre que la charité ne subsiste que parce qu'elle supporte toutes choses. Et en un autre endroit : *Supportez-vous*, dit-il, *l'un et l'autre avec charité, et travaillez à conserver l'union de l'esprit par le lien de la paix.* (*Ephes.* IV, 2 seq.) Ce qui fait voir que l'union et la paix ne peuvent être conservées parmi les Chrétiens, s'ils ne se supportent réciproquement l'un l'autre, et si la patience n'intervient comme le lien de la concorde. D'ailleurs, comment pourrez-vous ne point jurer, ne point dire d'injures, ne point redemander ce qu'on vous emporte, tendre l'autre joue à celui qui vous a donné un soufflet, ne pas seulement pardonner septante fois sept fois à votre frère lorsqu'il vous a offensé, mais toutes les fois qu'il vous offense, aimer vos ennemis et prier pour vos persécuteurs, si vous n'avez une patience à l'épreuve ? Saint Etienne en avait une semblable, lorsque, lapidé cruellement par les Juifs, il ne demanda pas vengeance, mais pardon pour ses ennemis, et dit : *Seigneur, ne leur imputez pas ce péché.* (*Act.* VII, 59.) Tel devait être le premier martyr de Jésus-Christ qui, devançant par une mort glorieuse les autres martyrs, ne leur a pas seulement appris à imiter les souffrances de leur Maître, mais aussi sa patience et sa douceur. Que dirai-je de la colère, de la discorde, des inimitiés dont un Chrétien doit être exempt ? Que la patience soit dans son cœur, toutes ces passions n'y auront point de place ; ou si elles font effort pour y entrer, elles en sortiront bientôt comme d'une demeure où le Dieu de paix prend plaisir à habiter. C'est pourquoi l'Apôtre nous donne cette instruction : *Prenez garde de ne point contrister l'Esprit-Saint de Dieu, dont vous avez été marqué pour le jour de la rédemption. Que toute aigreur, tout emportement, toute colère, toute clameur, tout murmure soit banni d'entre vous.* (*Ephes.* IV, 30 seq.) Car, si un Chrétien a commencé de sortir de ces passions furieuses et turbulentes comme d'une mer orageuse, et est arrivé au port tranquille de Jésus-Christ, il doit absolument exclure de son cœur la colère et la discorde, puisqu'il ne lui est pas permis de rendre le mal pour le mal.

Ve LECTURE.

Suite du Traité de la patience.

La patience est encore extrêmement nécessaire pour supporter les diverses et fâcheuses maladies qui nous affligent tous les jours. Car le péché du premier homme nous ayant fait perdre la vigueur avec l'immortalité, nous avons sans cesse à combattre contre la faiblesse de notre corps, et nous ne saurions soutenir ce combat que par la patience. De plus, pour nous éprouver, Dieu permet que plusieurs disgrâces nous arrivent, comme des pertes de biens ou d'amis, des fièvres, des plaies douloureuses ; or, en tous ces accidents, ce qui distingue les méchants des gens de bien, c'est que ceux-là se plaignent, blasphèment, s'impatientent, au lieu que les autres les regardent comme une épreuve, suivant cette parole de l'Ecriture : *Soyez constants dans la douleur, et souffrez patiemment d'être humiliés ; car l'or et l'argent sont éprouvés dans le feu.* (*Eccli.* II, 4 seq.) C'est ainsi que Job fut éprouvé, et que sa patience l'éleva au comble de la gloire. Combien le démon ne lança-t-il pas de flèches contre lui ? combien n'employa-t-il pas de moyens pour le renverser ? il lui ôte ses biens et ses enfants, et le frappe d'une plaie infecte et maligne qui lui couvre tout le corps ; et, pour ne rien omettre de ce qui peut lui faire de la peine, il arme sa femme contre lui, se servant en cela de ses anciennes ruses et de l'artifice dont il usa dès le commencement du monde. Mais Job ne se laissa point abattre par tant de malheurs, et au milieu de toutes ces afflictions sa patience victorieuse ne laissa pas de bénir Dieu. Tobie de même, après tant d'œuvres éclatantes de miséricorde, ayant perdu la vue, souffrit cette perte si patiemment, qu'il mérita que Dieu lui fît des grâces extraordinaires.

Mais, pour voir encore mieux, mes très-chers frères, les avantages de la patience, considérons-la, s'il vous plaît, par opposition avec le vice qui lui est contraire. Car, comme la patience est une grâce de Jésus-Christ, l'impatience est un vice du démon; et comme celui en qui Jésus-Christ demeure est patient, celui au contraire dont l'esprit est possédé de la malice de Satan, est toujours impatient. Reprenons les choses dès le commencement. Le démon supportant impatiemment de voir l'homme créé à l'image de Dieu, se perdit par là même le premier, et perdit l'homme ensuite. Adam, impatient de manger du fruit de l'arbre de vie, contre la défense de Dieu, tomba dans la mort, et fut privé de la grâce qu'il avait reçue. Caïn ne tua son frère que parce qu'il ne put souffrir que Dieu regardât favorablement ses sacrifices. Esaü perdit son droit d'aînesse pour n'avoir pu endurer la faim. N'est-ce pas l'impatience qui a été cause que le peuple juif, ingrat envers le Seigneur, qui l'avait comblé de faveurs, se retira premièrement de Dieu, lorsque, ne pouvant souffrir que Moïse, qui parlait avec lui, tardât tant à revenir, il osa demander des dieux profanes, et appeler un veau d'or son guide et son conducteur? Et ce fut encore cette même impatience et rébellion contre Dieu, qui le porta à tuer ses prophètes et à attacher son Seigneur à un croix. C'est l'impatience qui fait aussi les hérétiques dans l'Eglise, et qui les pousse, à l'exemple des Juifs, à violer la paix et la charité de Jésus-Christ, et à commettre des actes de fureur et d'hostilité. Et, parce qu'il serait trop long de parcourir toutes choses en particulier, il suffira de dire que généralement tout ce que la patience édifie, l'impatience le détruit. C'est pourquoi, mes très-chers frères, conservons avec grand soin la patience qui nous fait demeurer en Jésus-Christ, afin que nous puissions arriver avec lui à Dieu. Cette divine vertu n'est pas réservée dans des bornes étroites; elle s'étend bien loin, et est comme un grand fleuve qui arrose beaucoup de pays et se répand en plusieurs canaux. Aussi peut-on dire très-véritablement que toutes nos bonnes œuvres sont comme défectueuses sans elle, et que c'est elle qui les achève et les consomme. C'est la patience qui nous rend dignes de jouir de Dieu, qui calme la colère, qui arrête la langue, qui gouverne l'esprit, qui conserve la paix, qui entretient la discipline, qui rompt l'impétuosité des passions déshonnêtes, réprime les emportements de l'orgueil, éteint le feu des divisions, retient la puissance des riches dans les bornes légitimes et console l'indigence des pauvres. Elle conserve la bienheureuse intégrité des vierges, la chasteté laborieuse des veuves, l'union sainte et indissoluble des personnes mariées. Elle fait qu'on est humble dans la prospérité, constant dans l'adversité, peu sensible aux injures et aux affronts; elle nous apprend à pardonner bientôt à ceux qui nous offensent, et à demander longtemps pardon à ceux que nous offensons.

VIe LECTURE.

Suite du Traité de la patience.

La patience surmonte les tentations, souffre les persécutions, consomme les souffrances. C'est elle qui établit solidement les fondements de la foi, qui élève bien haut l'édifice de notre espérance, qui nous fait marcher sur les traces de Jésus-Christ, et garder inviolablement la qualité d'enfants de Dieu. Mais parce que je sais, mes très-chers frères, qu'il y en a plusieurs qui, irrités de l'atrocité des injures qu'ils ont reçues, seraient bien aises d'en être promptement vengés, sans attendre jusqu'au jour du jugement, nous les exhortons d'embrasser avec nous la patience; et, parmi les tempêtes de ce monde où nous sommes exposés aux insultes des Juifs, des païens et des hérétiques, d'attendre en repos le jour de la vengeance, et de ne point se hâter mal à propos de la prendre eux-mêmes. Car il est écrit : *Attendez-moi*, dit le Seigneur, *jusqu'au jour de ma résurrection glorieuse, car j'ai résolu d'assembler les peuples et les rois, et de décharger ma colère sur eux.* (*Sophon.* III, 8.) Et dans l'*Apocalypse* (XXII, 9) : *Ne scellez point les paroles de prophétie que contient ce livre; car le temps approche que ceux qui font du mal aux autres leur en feront encore davantage; que ceux qui sont souillés d'impureté le seront encore plus; que celui qui est juste deviendra plus juste, et que celui qui est saint acquerra une plus grande sainteté. Je m'en vais venir bientôt, et j'ai ma récompense avec moi pour rendre à chacun selon ses œuvres.* C'est pour cela qu'on commande aux martyrs, qui crient et demandent qu'on les venge bientôt, d'attendre encore et d'avoir patience jusqu'à ce que le temps soit venu, et le nombre des martyrs accompli. *Comme l'ange*, est-il dit, *eut ouvert le cinquième sceau, je vis sous l'autel de Dieu les âmes de ceux qui avaient été tués pour sa parole et la confession de son nom. Et ils se mirent à crier à haute voix : Seigneur, qui êtes saint et véritable, jusqu'à quand différerez-vous à nous faire justice, et à venger notre sang sur ceux qui habitent sur la terre? Alors on leur donna à chacun une robe blanche, et on leur dit de se tenir en repos encore un peu de temps, jusqu'à ce que le nombre des serviteurs de Dieu, leurs frères, qui devaient souffrir la mort comme eux, fût accompli.* (*Apoc.* VI, 9 seq.) Or quand viendra le jour de la vengeance divine du sang innocent? Le Saint-Esprit le déclare par le prophète Malachie, (IV, 1) lorsqu'il dit : *Voici le jour du Seigneur qui vient allumé comme une fournaise ardente, et tous les étrangers et les méchants seront comme de la paille qu'il consumera, dit le Seigneur.* Nous lisons la même chose dans les psaumes, où Dieu nous est représenté venant juger le monde avec une éclatante majesté. *Dieu*, dit le Prophète, *viendra visiblement, notre Dieu ne demeurera plus dans*

le silence, le feu brûlera tout devant sa face, et l'on entendra autour de lui une effroyable tempête. Il appellera devant lui le ciel et la terre pour faire la séparation de son peuple. Assemblez-lui tous ses saints, tous ceux qui gardent son alliance et ses sacrifices, et les cieux publieront sa justice, en annonçant que c'est lui qui est le véritable et souverain juge. (*Psal.* XLIX, 3-6.) Et le prophète Isaïe (LXVI, 15) s'exprime ainsi : *Le Seigneur viendra comme un feu, et son char sera comme un tourbillon de vent, afin d'exercer ses vengeances; car ils seront jugés par le feu et frappés de l'épée.* Il dit encore (XLII, 13) : *Le Seigneur et le Dieu des armées s'avancera et terminera la guerre. Il commencera le choc, et criera d'une voix puissante à ses ennemis. Je me suis tu jusqu'ici, mais me tairai-je toujours?* Qui est celui qui dit qu'il s'est tu et qu'il ne se taira pas toujours? C'est celui qui a été mené comme une brebis à la boucherie et qui n'a point ouvert la bouche, non plus qu'un agneau qui demeure muet devant celui qui le tond; c'est celui qui n'a point crié et dont la voix n'a point été entendue dans les places publiques; qui n'a point résisté lorsqu'on le flagellait et le soufflетait, ni détourné la tête lorsqu'on lui crachait au visage. Enfin, c'est celui qui ne répondit rien aux accusations des prêtres et des anciens, jusqu'à étonner Pilate par son silence. C'est lui qui, s'étant tu au temps de la passion, ne se taira pas au temps de la vengeance; c'est lui qui est notre Dieu, c'est-à-dire le Dieu de ceux qui croient, et non le Dieu de tous, qui, lorsqu'il paraîtra publiquement, ne gardera plus le silence, mais se fera autant connaître par sa puissance qu'il était auparavant demeuré inconnu par son humilité. Attendons-le, mes très-chers frères, lui qui doit être notre juge, et qui vengera avec lui son peuple et tous les justes depuis le commencement du monde. Que celui qui court à la vengeance considère que celui qui vengera les autres, n'est pas encore vengé lui-même. Dieu le Père a commandé qu'on adorât son Fils; et l'Apôtre, dans la vue de ce commandement, dit : *Dieu l'a élevé et lui a donné un nom qui est au-dessus de tous les noms, afin qu'au nom de Jésus tous fléchissent le genou au ciel, sur la terre et dans les enfers.* (*Philip.* II, 9, 10.) Et dans l'*Apocalypse* (XXII, 9), l'ange empêche saint Jean qui le voulait adorer, et lui dit : *Gardez vous-en bien, car je suis serviteur aussi bien que vous, et l'un de vos frères; adorez le Seigneur Jésus.* Quelle est donc la patience du Seigneur Jésus, qui, tandis qu'on l'adore dans le ciel, n'est pas encore vengé sur la terre? Pensons à sa patience, mes très-chers frères, lorsque nous sommes dans les persécutions et dans les souffrances. Rendons un hommage entier à son avénement et que des serviteurs ne soient pas si hardis que de se vouloir venger avant leur maître. Travaillons plutôt à conserver une patience invincible, afin que, lorsque le jour de la colère et de la vengeance viendra, nous ne soyons pas punis avec les pécheurs, mais glorifiés avec ceux qui craignent Dieu.

VIIe LECTURE.

Lettre de saint Cyprien aux Thibaritains (2).

Cyprien au peuple de Thibaris.

Je pensais vous aller voir moi-même, mes très-chers frères, et je le souhaitais extrêmement, si le temps et l'état des choses me l'eussent permis, tant pour satisfaire votre désir, que pour vous fortifier, selon que j'en suis capable, par ma présence et mes exhortations; mais, parce que nous sommes tellement accablés d'affaires que nous ne saurions nous éloigner beaucoup, ni quitter pour long-temps le peuple que la bonté de Dieu a mis sous notre conduite, je vous envoie cette lettre au lieu de moi. Car, puisque Notre-Seigneur nous fait la grâce de nous encourager souvent et nous avertir, il est juste que nous vous fassions part des avertissements qu'il nous donne.

Vous saurez donc, mes très-chers frères, et vous le devez tenir pour très-assuré, que l'orage est déjà formé sur nos têtes, et que la fin du monde et le temps de l'Antechrist approche, afin que nous nous disposions tous au combat, et que nous ne pensions plus qu'à la gloire de la vie éternelle et à la couronne du martyre. Et ne vous imaginez pas que la persécution qui est prête de s'élever soit semblable aux précédentes. Nous sommes ménacés d'une guerre bien plus grande et plus cruelle, il faut que les soldats de Jésus-Christ s'y préparent par une foi incorruptible et un courage inébranlable, considérant que c'est pour cela qu'ils boivent tous les jours le calice du sang de Jésus-Christ, afin qu'ils puissent eux-mêmes répandre leur sang pour Jésus-Christ. Car le véritable moyen d'être joint à Jésus-Christ, c'est de faire ce qu'il a fait et enseigné, suivant cette parole de l'apôtre saint Jean : *Celui qui dit qu'il demeure en Jésus-Christ doit vivre comme il a vécu.* (*I Joan.* II, 6.) Et cette autre de saint Paul : *Nous sommes les enfants de Dieu. Que si nous sommes ses enfants, nous sommes aussi ses héritiers et les cohéritiers de Jésus-Christ, pourvu toutefois que nous ayons part à ses souffrances, afin d'avoir part aussi à sa gloire.* (*Rom.* VIII, 16, 17.) Il faut que nous fassions réflexion sur toutes ces choses, afin de ne désirer plus rien de ce monde qui va finir, mais de suivre Jésus-Christ qui vit éternellement, et fait vivre ses serviteurs qui sont établis dans la foi de son nom. Car voici le temps, mes très-chers frères, que Notre-Seigneur a prédit devoir arriver, quand il a dit : *Le temps viendra où quiconque vous fera mourir croira rendre en cela service à Dieu. Mais ils vous traiteront de la sorte, parce qu'ils ne connaissent ni mon Père, ni moi : or je vous dis ces choses, afin que, lorsqu'elles arriveront, vous vous souveniez que*

(2) V. *Patrolog.*, tom. IV, col. 349, edit. MIGNE.

je vous les ai dites. (*Joan.* XVI, 2-4.) Que personne donc ne soit surpris de ce que nous sommes si souvent affligés et persécutés, puisque Notre-Seigneur a prédit que cela devait être ainsi dans les derniers temps, et nous a exhortés à avoir bon courage. Son apôtre saint Pierre nous a aussi appris que les persécutions arrivent, afin que nous soyons éprouvés et unis à Dieu par la mort et par les souffrances, à l'exemple des justes qui nous ont précédés. Car voici ce qu'il dit dans l'une de ses Epîtres : *Mes très-chers frères, ne soyez point surpris lorsqu'il vous arrive quelque grande affliction, car cela se fait pour vous éprouver. Ne vous laissez donc point abattre comme si c'était quelque chose d'imprévu ; mais toutes les fois que vous participez aux souffrances de Jésus-Christ, soyez pleins de joie, afin que vous en soyez comblés lorsqu'il vous découvrira la gloire. Vous êtes bien heureux si vous souffrez des injures pour le nom de Jésus-Christ ; parce que c'est un témoignage que la gloire de la majesté et de la puissance du Seigneur repose en vous, cette majesté qu'ils blasphèment et que nous adorons.* (*I Petr.* IV, 12-14.) En cela les apôtres ne nous ont enseigné que ce qu'ils avaient eux-mêmes appris de Notre-Seigneur, qui nous dit, pour nous fortifier : *Personne ne quittera sa maison, ou son champ, ou son père et sa mère, ou ses frères, ou ses sœurs ou sa femme, ou ses enfants, pour le royaume de Dieu, qu'il n'en reçoive sept fois autant dès ce monde, et la vie éternelle dans le siècle à venir* (*Marc.* X, 29 ; *Luc* XVIII, 29, 30.) Et encore : *Vous serez bienheureux lorsque les hommes vous haïront, et qu'ils vous sépareront et vous chasseront, et vous diront des injures comme à des méchants, à cause du Fils de l'homme. Réjouissez-vous alors et soyez dans l'allégresse, parce qu'une grande récompense vous attend dans le ciel.* (*Luc.* VI, 22, 23.)

VIIIe LECTURE.

Suite de la lettre de saint Cyprien aux Thibaritains.

Notre-Seigneur veut que nous nous réjouissions dans les persécutions, parce que c'est alors que la foi reçoit des couronnes, que les soldats de Dieu sont éprouvés, que les cieux sont ouverts aux martyrs. Car nous ne nous sommes pas enrôlés pour demeurer en repos et refuser le combat, puisque Notre-Seigneur, le premier, comme le maître de l'humilité, de la patience et de la souffrance, a vécu dans la guerre, ayant bien voulu faire avant nous ce qu'il nous a enseigné, et souffrir pour nous, avant de nous exhorter à souffrir pour lui. Remettons-nous devant les yeux, mes très-chers frères, que celui qui seul a reçu du Père céleste tout pouvoir de juger, et qui doit venir pour l'exercer, a déjà prononcé la sentence de son jugement, lorsqu'il a protesté qu'il reconnaîtrait et confesserait devant son père ceux qui l'auraient connu et confessé devant les hommes, et qu'il méconnaîtrait et rejetterait ceux qui l'auraient méconnu et renoncé. Si nous pouvions éviter la mort, nous aurions sujet de l'appréhender ; mais puisqu'il faut mourir une fois, embrassons l'occasion que la bonté de Dieu nous va bientôt offrir. Mourons pour devenir immortels, et ne craignons point de perdre la vie pour acquérir des couronnes. Et que personne ne soit troublé, mes chers frères, lorsqu'il verra notre peuple s'enfuir çà et là pendant la persécution ; et qu'il n'entendra plus les évêques instruire tous les frères rassemblés. Car ceux à qui il n'est pas permis de tuer les autres, et qui sont obligés de souffrir qu'on les tue eux-mêmes, ne peuvent pas alors être tous ensemble. Partout où chacun des fidèles se trouvera en ce temps-là séparé de corps, et non du reste, du troupeau, qu'il ne soit point épouvanté de l'horreur de la solitude où il sera contraint de se retirer. Celui-là n'est pas seul que Jésus-Christ accompagne ; celui-là n'est pas seul qui, conservant en soi le temple de Dieu, n'est point sans Dieu, quelque part où il soit. Et quand, s'enfuyant dans les montagnes, il serait tué par des voleurs, ou déchiré par des bêtes farouches, ou mourrait de faim, de soif ou de froid, ou que montant sur mer il serait submergé par une tempête, Jésus-Christ regarde partout combattre son soldat, et lui donne après sa mort la même récompense qu'il a promise à ceux qui meurent pour la défense de son nom. La gloire du martyre n'est pas moindre pour ne pas mourir publiquement, lorsque c'est pour Jésus-Christ qu'on meurt. Un martyr n'a besoin d'autre témoin que celui qui éprouve et couronne les martyrs. Imitons le juste Abel, mes très-chers frères, qui a donné commencement au martyre en mourant le premier pour la justice. Imitons Abraham, l'ami de Dieu, qui, pour lui témoigner sa foi et son obéissance, n'hésita point de lui immoler son fils de ses propres mains. Imitons les trois enfants de Babylone qui, par la grandeur de leur foi, surmontant la faiblesse de leur âge, et ne se laissant point abattre dans la captivité, vainquirent, au milieu de son royaume, un roi victorieux qui venait de subjuguer la Judée, et de prendre la ville de Jérusalem. Car, ayant reçu ordre d'adorer la statue que Nabuchodonosor avait fait faire, ils triomphèrent des menaces de ce prince et des flammes même, criant à haute voix pour rendre témoignage de leur foi : *Nabuchodonosor, nous n'avons que faire de répondre à ce que vous nous proposez ; car le Dieu que nous servons peut nous retirer de la fournaise ardente, et il nous délivrera de vos mains. Mais, quand il ne le ferait pas, sachez que nous ne voulons pas servir vos dieux, ni adorer la statue d'or que vous avez fait ériger.* (*Dan.* III, 16, 18.) Ils croyaient que Dieu les pouvait garantir de ce danger ; mais ils ajoutèrent : *Et quand il ne le ferait pas,* afin que le roi sût qu'ils étaient prêts de mourir pour le Dieu qu'ils adoraient : car c'est en cela que consiste la fermeté de la foi, de croire que Dieu nous peut préserver

de la mort qui nous menace, et toutefois de ne la point appréhender, pour donner encore une plus grande preuve de sa foi. Ces paroles généreuses et dignes du Saint-Esprit qui les animait, sortirent alors de leur bouche pour confirmer la vérité de celles que Notre-Seigneur a dites dans son Evangile : *Lorsqu'ils vous prendront ne vous mettez point en peine de ce que vous direz; ce que vous devez dire vous sera donné à l'heure même ; car ce n'est pas vous qui parlez, mais c'est l'Esprit de votre Père qui parle en vous.* (*Matth.* x, 19, 20.) Il dit que ce que nous devons répondre nous sera inspiré alors d'en haut, et que ce n'est pas nous qui parlons, mais l'Esprit de Dieu le Père, qui, n'abandonnant point ceux qui le confessent, parle lui-même en nous, et y est couronné. C'est ainsi que, comme on voulait contraindre Daniel d'adorer l'idole de Bel, que le roi et tout le peuple adorait, il parla avec toute la liberté qu'une foi généreuse lui donnait pour maintenir l'honneur de son Dieu, et dit : *Je n'adore que le Seigneur mon Dieu, qui a créé le ciel et la terre.* (*Dan.* xiv, 4.)

IXe LECTURE.

Suite de la lettre de saint Cyprien aux Thibaritains.

Que dirai je des tourments horribles des bienheureux martyrs Machabées; de ces supplices si divers et si cruels des sept frères, et de cette admirable mère qui encourageait ses enfants au milieu de leurs tortures, et qui souffrit la mort avec eux? Ne nous ont-ils pas donné de grands exemples de foi et de courage? et ne nous exhortent-ils pas encore par leurs souffrances à remporter la gloire du martyre? Que dirai-je des prophètes que le Saint-Esprit a animés pour prédire l'avenir, ou des apôtres que Notre-Seigneur a choisis? En mourant pour la justice, ne nous ont-ils pas appris à mourir? La naissance de Jésus-Christ a commencé par le martyre des innocents, et une infinité d'enfants depuis deux ans et au-dessous furent mis à mort pour son nom. Un âge qui n'était pas encore propre pour le combat a été propre pour recevoir la couronne, et afin qu'il parût que ceux qu'on fait mourir pour Jésus-Christ sont innocents, des enfants ont été tués pour l'amour de lui. Cela fait voir que personne n'est exempt du péril de la persécution, puisque ceux-là ont été martyrisés. Ne serait-ce donc pas une honte que le serviteur ne voulût pas souffrir ce que le maître a souffert le premier, et endurer pour ses propres péchés, ce que le Sauveur du monde a enduré pour ceux d'autrui! Le Fils de Dieu a souffert pour nous rendre enfants de Dieu, et l'enfant de l'homme ne veut pas souffrir pour conserver la qualité d'enfant de Dieu. Si le monde nous hait, il hait aussi Jésus-Christ avant nous; si nous endurons des affronts, l'exil, les tourments, le Maître et le Créateur du monde a enduré bien d'autres choses, et lui-même nous dit : *Si le monde vous hait, souvenez-vous qu'il m'a haï le premier. Si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui est à lui; mais parce que vous n'êtes pas du monde, et que je vous ai choisis pour vous en tirer, c'est pour cela que le monde vous hait. Souvenez-vous de la parole que je vous ai dite : Un serviteur n'est pas plus grand que son maître; s'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi.* (*Joan.* xv, 18-20.) Notre-Seigneur et notre Dieu a fait tout ce qu'il a enseigné, afin que le disciple n'ait point d'excuse, s'il ne fait pas ce qu'il a appris. Que personne de vous, mes très-chers frères, ne s'effraye donc de la persécution qui va s'élever, ni de l'avénement de l'Antechrist qui s'approche; mais que l'Evangile et l'Ecriture nous fournissent des armes contre tous les dangers. L'Antechrist vient, mais Jésus-Christ vient aussi après lui. L'ennemi exerce contre nous sa rage et sa fureur, mais le Seigneur suit aussitôt pour nous venger. Notre adversaire est en colère et nous menace, mais il y a quelqu'un qui peut nous délivrer de ses mains. Celui-là est à craindre dont personne ne pourra éviter la colère, comme lui-même nous le dit : *Ne craignez point ceux qui tuent le corps et ne peuvent tuer l'âme; mais craignez plutôt celui qui peut tuer le corps et l'âme en l'envoyant dans l'enfer.* (*Matth.* x, 28.) Et encore. *Celui qui aime sa vie la perdra; mais celui qui hait sa vie en ce monde la conservera pour la vie éternelle.* (*Matth.* x, 39; *Joan.* xii, 25.) Et il nous donne ces avertissements dans l'*Apocalyse* (xiv, 9, 11) : *Si quelqu'un adore la bête et son image, et qu'il en reçoive le caractère sur son front ou dans sa main, il boira aussi du vin de la fureur de Dieu, préparé dans le calice de sa vengeance, et il sera puni par le feu et par le souffre à la vue des saints anges et de l'Agneau. La fumée de leurs tourments s'élèvera dans les siècles des siècles, et tous ceux qui adorent la bête et son image n'auront de repos ni jour ni nuit.*

Xe LECTURE.

Suite de la lettre de saint Cyprien aux Thibaritains.

On exerce les athlètes pour le combat, et ils tiennent à grand honneur d'être couronnés en présence du prince et de tout le peuple. Voici un combat illustre et glorieux dont la récompense est une couronne immortelle qui se fait en la présence de Dieu, qui voit avec plaisir ceux qu'il a daigné rendre ses enfants y donner des preuves de leur courage. Dieu nous regarde lorsque nous combattons pour notre foi; les anges nous regardent, Jésus-Christ nous regarde. Quelle gloire et quel bonheur de combattre sous les yeux de Dieu, et d'être couronné de la main de Jésus-Christ! Armons-nous de tout notre pouvoir, mes très-chers frères, disposons-nous à cette guerre par notre pureté, notre foi et notre zèle; que l'armée de Dieu s'avance pour entrer dans le champ de bataille; que ceux qui sont demeurés debout se tiennent

prêts, de peur qu'ils ne perdent ce qu'ils ont conservé entier jusqu'à cette heure; que ceux qui sont tombés se préparent aussi, afin qu'ils recouvrent ce qu'ils ont perdu; que l'honneur pique les premiers et que la douleur anime les autres. L'apôtre saint Paul nous donne des armes, lorsqu'il dit: *Nous n'avons pas seulement à combattre contre la chair et le sang, mais contre les principautés et les puissances, contre les princes de ce monde et de ses ténèbres, et contre les esprits malins qui sont dans l'air. Prenez donc toutes les armes de Dieu, afin qu'au jour mauvais vous puissiez résister à ces ennemis, et qu'étant parfaitement munis, vous souteniez le combat contre eux. Tenez-vous debout, portant sur vos reins la ceinture de vérité, et vous revêtant de la cuirasse de la justice. Ayez les pieds chaussés pour être prêts à aller annoncer l'Evangile de la paix. En toute rencontre, prenez le bouclier de la foi, par lequel vous pourrez éteindre tous les traits enflammés du démon. Que l'espérance du salut vous serve de casque et la parole de Dieu d'épée de l'esprit.* (*Ephes.* VI, 12-17.)

Prenons donc ces armes célestes, et nous en couvrons pour pouvoir dans le mauvais temps résister aux attaques du démon; revêtons-nous de la cuirasse de la justice, afin de mettre notre cœur à couvert contre les flèches de l'ennemi; que les enseignements de l'Evangile nous servent d'une forte chaussure, afin que, lorsque nous marcherons sur la tête du serpent, il ne puisse nous mordre; portons hardiment le bouclier de la foi, qui arrête et repousse tous les traits que notre adversaire lancera contre nous; prenons pour habillement de tête un casque salutaire qui nous couvre les oreilles, pour ne point entendre les édits sacriléges; les yeux, pour ne point voir les idoles détestables; le front, pour conserver entier le signe sacré du Sauveur: et la bouche, pour confesser Jésus-Christ d'une langue victorieuse. Armons aussi notre main d'une épée spirituelle, afin qu'elle rejette courageusement des sacrifices funestes, et que, se souvenant de l'Eucharistie (les fidèles la recevaient autrefois dans la main), celle qui a reçu le corps de Notre-Seigneur l'embrasse lui-même pour recevoir ensuite de lui des couronnes. O grand et illustre jour, mes très-chers frères, où le Seigneur fera la revue de son peuple, et jugera des mérites de chacun! où il enverra dans l'enfer les coupables et ceux qui nous persécutent, pour y brûler dans les flammes éternelles, et nous rendra les récompenses de notre foi et de notre zèle! Quelle gloire et quelle joie sera-ce alors d'être admis à voir Dieu et à jouir avec Notre-Seigneur Jésus-Christ d'une félicité immortelle! De saluer Abraham, Isaac, Jacob, tous les patriarches et les prophètes, tous les apôtres, tous les martyrs! D'être en la compagnie bienheureuse des justes et des amis de Dieu, et de goûter là *ce que l'œil n'a point vu, ce que l'oreille n'a point ouï, et ce qui n'est jamais venu dans l'esprit de personne!* (*I Cor.* II, 9.) Car l'apôtre nous assure que nous recevrons de plus grandes récompenses que nous ne pouvons en mériter ici-bas par nos travaux et par nos souffrances, lorsqu'il dit: Que *les souffrances de cette vie n'ont point de proportion avec cette gloire qui sera un jour manifestée en nous.* (*Rom.* VIII, 18.) Lorsque le temps de cette révélation sera venu, lorsque la lumière de Dieu se répandra sur nous, nous serons aussi heureux et aussi contents que ceux-là seront tristes et misérables, qui se sont révoltés contre Dieu et ont obéi au démon, quand ils se verront tourmentés avec lui d'un feu qui ne s'éteindra jamais. Que toutes ces choses, mes très-chers frères, demeurent gravées dans vos cœurs, que ce soit là vos préparatifs de guerre, que ce soit votre méditation pendant le jour et pendant la nuit, d'avoir toujours présents devant les yeux les supplices des méchants et les récompenses des bons; les peines dont Notre-Seigneur menace ceux qui le renieront, et la gloire qu'il promet à ceux qui le confesseront. Si la persécution nous surprend dans ces saintes pensées, les soldats de Jésus-Christ n'appréhenderont point le combat, mais remporteront des couronnes. Je souhaite, mes très-chers frères, que vous vous portiez toujours bien.

XIe LECTURE.

Lettre septième de saint Cyprien, adressée à son clergé et à son peuple, pour les engager à prier Dieu pour leurs péchés, et à être bien unis (3).

Cyprien aux prêtres et aux diacres ses frères.

Quoique je sache, mes très-chers frères, que la crainte de Dieu que nous devons tous avoir devant les yeux, vous porte à le prier sans cesse avec ferveur, je suis bien aise néanmoins de vous avertir moi-même qu'il ne suffit pas de lui adresser des prières, mais qu'il faut tâcher de l'apaiser par des jeûnes, des larmes et des gémissements, et par tous les moyens propres pour le fléchir. Car il faut que nous croyions et que nous confessions que ce sont nos péchés qui ont attiré sur nous une si horrible tempête.... Nous ne marchons point dans la voie du Seigneur et n'observons point ses commandements. Notre-Seigneur a obéi à son Père, et nous ne voulons pas obéir à Notre-Seigneur. Nous ne songeons qu'à amasser du bien; nous sommes superbes, querelleurs, pointilleux, nous ne nous soucions point de nous affermir dans la foi et de vivre avec simplicité; nous renonçons au monde de bouche, et non pas par actions; et enfin nous n'avons que de la complaisance pour nous-mêmes et du rebut pour les autres. C'est donc justement que Dieu nous châtie, puisqu'il est écrit: Que

(3) V. *Patrolog.*, tom. IV, col. 240, edit. MIGNE.

le serviteur qui sait ce que son maître demande de lui et ne le fait pas, sera bien battu.... (*Luc*, XII, 47.) Oui, nous endurons ces choses en punition de nos crimes, et nous les avons bien méritées, puisque nous en avions été avertis auparavant par ces paroles du Seigneur : *S'ils abandonnent ma loi et ne marchent pas selon mes préceptes ; s'ils profanent mes ordonnances et qu'ils ne gardent pas mes commandements, je les châtierai de verges et de fléaux.* (*Psal.* LXXXVIII, 31-33.) Nous sentons donc ces fléaux et ces verges, parce que nous ne tâchons point de plaire à Dieu par des bonnes œuvres, ni de le satisfaire pour nos péchés. Demandons-lui miséricorde du plus profond de notre cœur et de tout notre pouvoir ; car il ajoute lui-même : *Mais je ne retirerai point ma miséricorde de dessus eux.* (*Ibid.*) Demandons-la lui, et, s'il diffère quelque temps à nous l'accorder à cause que nous sommes extrêmement coupables, frappons à la porte, *car on ouvrira à celui qui y frappera.* (*Matth.* VII, 8.) Pourvu que nous y frappions par des soupirs et des larmes continuelles, et que la charité unisse nos prières ; car ce qui m'a porté principalement à vous écrire, c'est une vision que j'ai eue, où j'ai entendu : Demandez et vous obtiendrez ; ensuite on commanda au peuple qui était présent de prier pour quelques personnes qu'on leur marqua en particulier ; mais ils ne s'accordèrent pas dans leurs prières, ce qui déplut extrêmement à celui qui avait dit ce que je viens de rapporter, et il ne fut pas content de voir les volontés des frères ainsi divisées : et qu'il y eût si peu d'union parmi eux. Aussi est-il écrit : Que *c'est Dieu qui fait demeurer dans une même maison ceux qui sont bien d'accord ensemble.* (*Psal.* LXXVII, 7.) Et nous lisons dans les *Actes des apôtres* : Que *toute la multitude de ceux qui croyaient, agissait par une âme et un même esprit.* (*Act.* IV, 32.) Le Seigneur lui-même nous dit : *Le commandement que je vous fais, c'est de vous aimer l'un l'autre.* (*Joan.* XV, 17.) Et encore : *Je vous assure que si deux de vous êtes bien d'accord ensemble, quelque chose que vous demandiez, mon Père, qui est dans les cieux, vous l'accordera.* (*Matth.* XVIII, 19.) Si deux personnes qui sont bien unies ont tant de pouvoir, que serait-ce si tous l'étaient? Que serait-ce si tous les frères conspiraient ensemble dans la paix que Notre-Seigneur nous a donnée avant d'aller à son Père ? Certes, il y a longtemps que nous aurions obtenu de la bonté de Dieu ce que nous lui demandons, et nous ne demeurerions pas tant de temps exposés au danger de perdre notre salut et notre foi. Je puis dire même que tous ces maux ne seraient point arrivés à nos frères, s'ils avaient tous été bien unis. Car j'ai vu dans une autre vision le père de famille assis avec un jeune homme à sa main droite, qui avait la tête appuyée sur sa main, et faisait paraître sur son visage quelque tristesse mêlée d'indignation. Il y en avait un autre de l'autre côté qui portait un filet qu'il menaçait de jeter pour prendre le peuple qui était à l'entour. Et comme celui qui vit cela en parut surpris, il lui fut dit que le jeune homme qui était ainsi assis à la main droite s'affligeait de ce qu'on n'observait pas les commandements, et que l'autre au contraire qui était à la gauche se réjouissait de ce qu'on lui donnait occasion d'exercer sa cruauté, et d'en obtenir le pouvoir du père de famille. Cela nous a été montré beaucoup devant que la tempête de cette persécution-ci se fût élevée. Nous en voyons maintenant l'accomplissement, et que, pendant que nous méprisons les préceptes du Seigneur, et n'observons pas les commandements salutaires de sa loi, l'ennemi a reçu le pouvoir de nous nuire, et nous a enveloppés dans son filet lorsque nous ne nous tenions pas assez sur nos gardes.

XIIe LECTURE.

Suite de la lettre de saint Cyprien à son clergé et à son peuple.

Prions ardemment et gémissons, mes frères; car je suis bien aise que vous sachiez qu'il n'y a pas longtemps que j'ai encore entendu, dans une vision, qu'on nous reprochait que nous sommes endormis dans nos prières, et que nous n'y apportons pas assez d'attention et de vigilance; et *Dieu* qui *aime celui qu'il châtie* (*Prov.* III, 12), lorsqu'il châtie ne le fait que pour nous amender, et ne nous amende que pour nous sauver. Sortons donc de notre assoupissement, et prions sans cesse avec attention, suivant ce commandement de l'apôtre saint Paul : *Persévérez dans la prière, et priez avec attention.* (*Col.* IV, 2.) Car les apôtres ne cessaient de prier jour et nuit ; et Notre-Seigneur lui-même, qui est notre exemplaire et notre modèle, priait souvent et avec ferveur. Comme nous le voyons dans l'Evangile : il s'en alla sur une montagne pour prier, et passa toute la nuit en oraison. Et quand il priait, c'était pour nous; car il n'était point lui-même pécheur, mais portait seulement les péchés des autres. Or, il est si vrai qu'il priait pour nous, que nous lisons en un autre endroit : *Le Seigneur dit à Pierre : Satan vous a demandé pour vous cribler comme on crible le blé; mais j'ai prié pour vous afin que votre foi ne défaille point.* (*Luc.* XXII, 31.) Et s'il se donnait tant de peine, veillant et priant pour nous et pour nos péchés, combien plus devons-nous vaquer à la prière, et nous adresser premièrement à Notre-Seigneur même, et puis satisfaire à Dieu le Père par son entremise? Car nous avons pour avocat et pour intercesseur pour nos péchés Jésus-Christ Notre-Seigneur et notre Dieu, au moins si nous nous repentons de nos offenses passées, et si, les lui confessant humblement, nous lui promettons de marcher à l'avenir dans ses voies et d'accomplir ses préceptes. Il nous châtie, mais il nous protége, pourvu que nous demeurions fermes dans la foi au milieu de l'oppression et de la persécution, ainsi qu'il

est écrit : *Qui pourra nous faire perdre l'amour que nous avons pour Jésus-Christ? sera-ce les afflictions, ou les déplaisirs, ou la persécution, ou la faim, ou la nudité, ou les périls, ou le fer?* (*Rom.* VIII, 35.) Rien de tout cela ne peut séparer les fidèles d'avec lui, rien n'en peut arracher ceux qui sont inviolablement attachés à son corps et à son sang. Cette persécution-ci est une épreuve de notre courage. Dieu nous a voulu éprouver comme il a toujours éprouvé les siens; et toutefois, dans ces épreuves mêmes, il n'a jamais abandonné ceux qui ont cru en lui. Car quoique je sois le moindre de ses serviteurs, coupable de beaucoup de péchés, et indigne de sa bonté, il n'a pas laissé, par un effet particulier de sa miséricorde envers nous, de me faire dire ceci : Dites-lui qu'il soit assuré que la paix va bientôt venir; mais si elle tarde un peu, c'est qu'il y en a encore quelques-uns qui doivent être éprouvés. Dieu daigne aussi nous avertir d'être sobres dans le boire et dans le manger, de peur que les attraits de la concupiscence ne relâchent la vigueur de notre courage, ou que notre esprit, étant appesanti par les fumées des viandes, nous n'en soyons moins vigilants pour la prière. J'ai cru que je ne devais pas dissimuler ces choses, ni les retenir seulement pour moi, puisqu'elles peuvent être utiles à chacun de nous. C'est pourquoi ne tenez pas cette lettre secrète entre vous, mais montrez-la à nos frères; car de garder pour soi des choses par lesquelles Notre-Seigneur daigne nous avertir et nous instruire, cela ne serait bon qu'à celui qui envierait à son frère ces avertissements et ces instructions. Qu'ils sachent donc que Notre-Seigneur nous éprouve, et que les plus violentes secousses de la persécution ne les fassent jamais déchoir de la foi qui nous a fait croire une fois en lui. Que chacun, reconnaissant humblement ses crimes, se dépouille au moins à cette heure des actions du vieil homme : *Car quiconque regarde derrière soi, après avoir mis la main à la charrue, n'est point propre pour le royaume de Dieu.* (*Luc.* IX, 62.) Et nous savons que la femme de Lot, qui avait été sauvée de l'embrasement de Sodome, perdit le fruit de cette grâce pour avoir regardé derrière elle contre la défense qui lui en avait été faite. Ne nous arrêtons donc point à regarder ce qui est passé, ainsi que le démon nous le suggère, mais ce qui est devant nous, ainsi que Jésus-Christ nous y engage. Levons les yeux au ciel, de peur que les charmes et les attraits du monde ne nous séduisent. Que chacun prie, non-seulement pour soi, mais pour tous les frères, ainsi que Notre-Seigneur nous l'apprit en ne nous donnant pas une prière particulière à chacun de nous, mais nous commandant de nous servir d'une qui est commune à tous, afin de prier pour tous. Si Notre-Seigneur voit que nous soyons humbles et paisibles, s'il voit que nous vivions en grande union les uns avec les autres, que nous redoutions sa colère, que la persécution présente serve à nous corriger et nous amender, il nous protégera contre les insultes de l'ennemi. Le châtiment a précédé, et le pardon suivra. Ayons seulement soin de prier avec grande simplicité et beaucoup d'union, ne cessant de lui demander, et ayant grande confiance d'obtenir ce que nous lui demandons. Prions avec larmes et gémissements, comme doivent prier ceux qui se trouvent au milieu des ruines de ceux qui pleurent leur chute, et des débris de ceux qui craignent de tomber parmi le grand nombre des apostats et la petite troupe des fidèles. Demandons à Dieu qu'il nous rende bientôt la paix, qu'il nous fasse sortir des lieux où nous sommes cachés, et nous délivre des périls qui nous environnent; que les choses qu'il a plu à Notre-Seigneur de montrer à ses serviteurs s'accomplissent, le rétablissement de l'Eglise, l'assurance de notre repos, le beau temps après la pluie, la lumière après les ténèbres, le calme et la tranquillité après la tempête. Enfin, demandons lui la protection favorable de son amour paternel, et qu'il fasse éclater les miracles ordinaires de sa puissance, afin d'arrêter les blasphèmes de nos persécuteurs : que ceux qui sont tombés puissent faire une pénitence légitime, et que la constance de ceux qui ont persévéré dans la foi demeure ferme et assurée. Je souhaite, mes très chers frères, que vous soyez toujours en bonne santé.

XIIIe LECTURE.

Tirée de la vingt-cinquième lettre écrite à saint Cyprien par les prêtres Moïse et Maxime, et les diacres Nicostrate et Rufin, avec les autres confesseurs.

La bonté de Dieu peut-elle accorder à l'homme quelque chose de plus honorable et de plus heureux que de confesser hardiment le nom du Seigneur au milieu de ses bourreaux même? Peut-elle leur faire une plus grande grâce que celle de reconnaître Jésus-Christ, Fils de Dieu, avec un esprit libre et généreux, quoique souffrant, parmi les divers tourments que la rage ou la malice des hommes est capable d'inventer, ayant le corps meurtri, bourrelé, déchiré; que de quitter la compagnie des hommes pour aller dans celle des anges; que de se présenter devant Dieu libre et dégagé; après avoir rompu tous les liens de la terre; que d'entrer sans délai dans le royaume céleste; que d'être associé à la passion de Jésus-Christ; de devenir le juge de son juge; de conserver sa conscience pure par une confession généreuse; de ne point obéir contre la foi à des édits sacriléges; de rendre un témoignage public à la vérité; de surmonter en mourant la mort même qui est redoutable à tout le monde; d'acquérir l'immortalité par la mort; de vaincre les tourments par les tourments même; de résister à la douleur; de regarder d'un œil sec son sang couler à flots; et enfin d'aimer même les supplices, et mettre au nombre de ses malheurs de ne pas mourir dans les tourments? C'est à

sans doute la grâce la plus insigne et le plus haut degré de gloire. Et c'est à ce combat que Notre-Seigneur nous anime par son Evangile, comme par une trompette divine, lorsqu'il dit : *Celui qui aime plus son père ou sa mère que moi, n'est pas digne de moi, et celui qui ne porte pas sa croix pour me suivre, n'est pas non plus digne de moi.* (*Matth.* x, 37.) Et : *Bienheureux ceux qui auront souffert la persécution pour la justice; car le royaume des cieux leur appartient. Vous serez bienheureux lorsque les hommes vous persécuteront et vous haïront; réjouissez-vous alors, et soyez au comble de l'allégresse; car c'est ainsi que leurs pères ont persécuté les prophètes qui ont été avant vous.* (*Matth.* v, 10, 12.) Et encore : *Vous comparaîtrez devant les rois et les puissances, et le frère livrera son frère à la mort, et le père son fils, mais celui là sera sauvé qui persévérera jusqu'à la fin.* (*Matth.* x, 18, 21, 22.) Et : *Je ferai asseoir avec moi sur mon trône celui qui sera victorieux, comme moi-même, après avoir vaincu, je me suis assis sur le trône de mon Père.* (*Apoc.* III, 21.) Et l'Apôtre : *Qui nous fera perdre l'amour que nous avons pour Jésus-Christ? sera-ce les afflictions, ou les misères, ou la persécution, la faim, ou la nudité, ou les périls, ou le fer? ainsi qu'il est écrit : On nous égorge tous les jours pour l'amour de vous, on nous regarde comme des brebis destinées à la boucherie. Mais nous surmontons tous ces maux pour l'amour de celui qui nous a aimés.* (*Rom.* VIII, 35, 37.) Lorsque nous lisons dans l'Evangile ces choses-là, et autres semblables paroles de Notre-Seigneur, qui sont comme autant de feux allumés pour embraser notre foi, non-seulement nous n'appréhendons point les adversaires de la vérité, mais nous les provoquons même au combat. Nous avons vaincu les ennemis de Dieu, en cela même que nous ne leur avons point cédé; nous avons foulé aux pieds des lois impies; et si nous n'avons pas encore répandu notre sang, nous sommes prêts de le répandre. Que personne n'appelle douceur ce retardement qui nous fait tant de tort, qui sert d'obstacle à notre gloire, qui diffère notre entrée dans le ciel, qui nous empêche de jouir de la vue bienheureuse de Dieu ; car, dans ces sortes de combats pour la foi, c'est une clémence de ne faire point languir des martyrs. Demandez donc à Notre-Seigneur, mon très-cher frère, qu'il nous fortifie de jour en jour par sa grâce, et nous arme puissamment; et que, comme un bon capitaine, après avoir exercé et éprouvé ses soldats, dans la prison comme dans le camp, il nous mène au champ de bataille, et nous couvre de ses armes divines qui sont à l'épreuve de la cuirasse de la justice, qui ne souffre jamais d'atteinte, du bouclier de la foi, que l'on ne saurait percer, et du glaive du Saint-Esprit, qui ne s'émousse point.

—

XIVe LECTURE.

Traité de la contagion, par saint Cyprien (4).

Quoiqu'il y en ait plusieurs parmi vous, mes très-chers frères, qui ont tant de foi et de courage qu'ils ne sont point troublés de la calamité présente, mais qui, étant fermes comme des rochers, soutiennent vigoureusement le choc de cette tempête, et ne la considèrent que comme une épreuve de leur vertu; toutefois, comme j'en vois quelques-uns qui, par un manque de foi, ou par l'amour de la vie, ou par la faiblesse de leur sexe, ou, ce qui est encore pis, par l'ignorance de la vérité, paraissent ébranlés, et ne se servent pas en cette rencontre de toute la force de leur esprit, j'ai cru que je ne devais rien omettre pour tâcher de les animer par les paroles et par les exemples de l'Ecriture, afin que ceux qui ont déjà commencé d'appartenir à Dieu et à Jésus-Christ se rendent dignes d'un si grand honneur; car un véritable soldat de Jésus-Christ doit être armé contre toutes sortes d'accidents, surtout Notre-Seigneur nous en ayant avertis auparavant pour nous y préparer. Car il a prédit qu'il y aurait partout des guerres et des famines, des pestes et des tremblements de terre; et, pour empêcher que nous ne fussions surpris et abattus par tant de malheurs, il a eu soin de nous dire qu'il en arriverait davantage dans les derniers temps. Ce qu'il a prédit s'accomplit maintenant, et puisque nous voyons l'accomplissement de ses menaces, cela nous doit nous assurer de celui de ses promesses; car il a dit aussi : *Lorsque vous verrez toutes ces choses arriver, sachez que le royaume de Dieu est proche.* (*Luc.* XXI, 31.) Le royaume de Dieu approche, mes très-chers frères ; le monde va passer, et voici le temps de la joie, du salut, des récompenses et de la possession du paradis que nous avions perdu; les choses du ciel succèdent à celles de la terre, les grandes aux petites, les éternelles aux périssables. Qui peut donc s'abattre et s'affliger parmi tant de sujets de joie, si ce n'est celui qui n'a ni foi ni espérance? Car il n'y a que celui qui ne veut pas aller à Jésus-Christ qui puisse craindre la mort, et il n'y a que celui qui ne croit point régner avec Jésus-Christ, qui ne veuille pas aller à Jésus-Christ. Il est écrit que *le juste vit de la foi.* (*Rom.* I, 17.) Si donc vous êtes justes, si vous vivez de la foi, si vous croyez véritablement en Dieu, pourquoi, devant être avec Jésus-Christ et étant assurés de ses promesses, ne vous réjouissez-vous pas de ce qu'il vous appelle à lui et vous délivre des embûches du démon? Siméon, cet homme juste et si plein de foi, qui observait si exactement les commandements de Dieu, ayant eu révélation qu'il ne mourrait pas qu'il n'eût vu le Christ, et voyant entrer dans le temple l'enfant Jésus avec sa mère, connut que c'était le Christ, et, tout joyeux de ce

(4) V. *Patrolog.*, tom. IV, col. 532, edit. Migne.

qu'il allait bientôt mourir, le prit entre ses bras, et dit, en bénissant Dieu : *Seigneur, laissez maintenant aller votre serviteur en paix, selon votre parole, puisque mes yeux ont vu le Sauveur que vous avez envoyé.* (*Luc.* II, 29, 30.) Par où il fait voir que les serviteurs de Dieu ne jouiront d'une tranquillité parfaite que, lorsque étant délivrés des tempêtes et des agitations du monde, ils arriveront au port de l'éternité, et passeront de la mort à une immortalité bienheureuse. Mais maintenant qu'y a-t-il autre chose dans ce monde qu'une guerre continuelle avec le démon pour repousser ses attaques et nous garantir de ses embûches ? Il nous faut tous les jours combattre l'avarice, l'impudicité, la colère, l'ambition ; nous avons bien de la peine à être présents partout pour résister à un ennemi qui nous attaque de tous côtés. Avons-nous surmonté l'avarice, la volupté nous tente. A la volupté succède l'ambition, ou la colère, ou l'orgueil, ou la bonne chère, ou l'envie, ou la jalousie ; sans parler des violences qu'on nous fait pour nous obliger à renoncer à notre religion. Nous sommes tous les jours exposés à tous ces malheurs, et nous prendrons plaisir à demeurer ainsi parmi des épées nues, et nous ne souhaiterons pas d'aller bientôt à Jésus-Christ ? *En vérité, je vous le dis*, dit le Seigneur, *que vous pleurerez et vous vous affligerez ; tandis que le monde se réjouira, vous serez tristes, mais votre tristesse se changera en joie.* (*Joan.* XVI, 20.) Qui ne désire d'être exempt de tristesse, et ne se hâte d'arriver à la joie ? Or le même Sauveur déclare ensuite quand notre tristesse se changera en joie, lorsqu'il dit : *Je vous reverrai, et votre cœur se réjouira, sans que personne vous puisse ôter votre joie* (*Ibid.*, 22.) Puis donc que notre joie consiste à voir Jésus-Christ, et qu'elle ne saurait être véritable sans cela, quel aveuglement et quelle folie est-ce d'aimer les misères et les afflictions de ce monde, au lieu de nous hâter de posséder une joie qui ne pourra plus nous être ravie ! La cause de cela, mes chers frères, c'est qu'on manque de foi, c'est que personne ne croit véritables les promesses de Dieu qui est la vérité même, et dont toutes les paroles sont fermes et invariables pour ceux qui croient. Si un homme d'honneur vous promettait quelque chose, vous le croiriez, et vous ne vous imagineriez pas qu'il voulût vous tromper, et maintenant que Dieu vous parle, vous êtes si incrédule que d'hésiter sur ce qu'il vous dit ? Il vous promet l'immortalité et l'éternité au sortir de ce monde, et vous en doutez ? C'est ne connaître point Dieu du tout ; c'est offenser Jésus-Christ, qui est le maître et le Seigneur de ceux qui croient ; c'est n'avoir pas la foi dans la maison de la foi. Jésus-Christ, l'auteur de notre salut, nous apprend lui-même combien il nous est avantageux de sortir du monde ; lorsque ses disciples s'affligeant de ce qu'il les devait bientôt quitter, il leur dit : *Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je m'en vais à mon Père.* (*Joan.* XIV, 23.) Pour nous montrer que lorsque ceux que nous aimons sortent du monde, nous avons plus sujet de nous réjouir que de nous affliger. C'était la pensée du bienheureux Apôtre, lorsqu'il dit : *C'est vivre, pour moi, que d'être avec Jésus-Christ, et la mort m'est un gain* (*Philip.* I, 21) ; considérant comme un grand avantage d'être dégagé des liens du siècle, de n'être plus sujet aux passions de la chair, et d'être échappé des piéges du démon, pour jouir avec Jésus-Christ d'une félicité éternelle.

XVe LECTURE.

Suite du Traité de la contagion.

Mais quelques-uns sont surpris de ce que la contagion attaque aussi bien les Chrétiens que les païens ; comme si un Chrétien n'avait embrassé la foi que pour s'exempter du mal et vivre content ici-bas, et qu'il ne fallût pas au contraire qu'il souffrît en ce monde pour être heureux dans l'autre : ils s'étonnent de ce que cette mortalité nous est commune avec le reste des hommes. Mais qu'y a-t-il au monde qui ne nous soit commun avec tous, tandis que nous sommes revêtus d'une chair qui est commune à tous ? Tant que nous sommes sur la terre nous sommes unis aux autres hommes par le corps, et n'en sommes séparés que par l'esprit. C'est pourquoi, jusqu'à ce que ce qu'il y a de corruptible et de mortel en nous devienne immortel et incorruptible, et que l'esprit nous conduise à Dieu, nous sommes sujets à toutes les mêmes incommodités que les autres. Ainsi nous avons part comme eux aux famines, aux irruptions des ennemis, aux maladies et aux autres accidents de cette vie. Bien plus, si un Chrétien connaît bien sa condition, il doit savoir qu'il lui faut plus souffrir ici que les autres, parce qu'il a davantage à combattre contre le démon. C'est ce que nous enseigne l'Ecriture, quand elle dit : *Mon fils, lorsque vous entrez au service de Dieu, demeurez ferme dans la justice et dans la crainte, et préparez-vous à la tentation.* Et ensuite : *Portez humblement et patiemment les afflictions : car on éprouve l'or et l'argent dans le feu, et les humiliations éprouvent les hommes et les rendent agréables à Dieu.* (*Eccli.* II, 1, 4, 5.) C'est ainsi que Job, après la perte de ses biens et la mort de ses enfants, couvert de plaies et de pourriture, ne fut pas vaincu mais exercé, puisque, au plus fort de ses souffrances, il témoigna une patience religieuse, quand il dit : *Je suis sorti tout nu du sein de ma mère, et je retournerai tout nu en terre. Le Seigneur me l'a donné, le Seigneur me l'a ôté ; il fait ce qu'il lui a plu, que son nom soit béni.* (*Job* I, 21.) Et sa femme, qui le voyait tant souffrir, le voulut porter à faire des plaintes contre Dieu, et à blasphémer : *Vous parlez*, dit-il, *comme une folle ; si nous avons reçu des biens de la main de Dieu, pourquoi n'en souffririons-nous pas les maux ?* Et l'Ecriture ajoute : *En tout cela, Job ne dit rien qui offensât Dieu.* (*Job* II, 10.) C'est donc avec grande raison qu'il rend ce témoignage : *As-tu considéré mon serviteur Job ? car il n'a point son semblable sur la terre. C'est un*

homme en qui il n'y a rien à redire, et un vrai serviteur de Dieu. (*Job* I, 8.) Tobie, de même ayant perdu la vue après tant d'actions éclatantes de vertu, bénit Dieu, et cette affliction ne lui servit qu'à relever sa gloire. Et comme sa femme s'efforçait de l'ébranler, et lui disait : *Où sont maintenant vos bonnes œuvres? vous voyez ce que vous souffrez* (*Tob.* II, 14) ; il ne se laissa point aller à la tentation, mais la grandeur de sa piété et de sa foi lui faisant supporter constamment son affliction, il demeura toujours ferme dans la crainte de Dieu, et mérita par ce moyen d'en recevoir plus de grâces et d'entendre ses louanges de la bouche d'un ange même. Car voici comme l'ange Raphaël lui parla : *Il est glorieux de publier les ouvrages de Dieu; car lorsque vous étiez en prière avec Sara, votre belle-fille, j'offrais vos oraisons à Dieu. Et parce que vous avez enseveli charitablement les morts, et n'avez point fait de difficulté de sortir de table et de quitter votre dîner pour en enterrer un, j'ai été envoyé pour vous tenter; et Dieu m'envoie maintenant pour vous guérir avec Sara, votre belle-fille; car je suis Raphaël, l'un des sept bons anges qui sommes toujours présents devant le trône de Dieu.* (*Tob.* XII, 11-15.) C'est cette patience que les justes ont toujours conservée; c'est la règle que Notre-Seigneur a donnée à ses apôtres, et qu'ils ont aussi pratiquée très-exactement, de ne point murmurer dans l'adversité, mais de souffrir avec courage et patience tous les maux de cette vie. Ç'a toujours été au contraire une pierre d'achoppement pour les Juifs qui ont presque sans cesse murmuré contre Dieu; comme Dieu même le témoigne au *Livre des Nombres* (XVIII, 25), lorsqu'il dit : *Qu'ils cessent de murmurer contre moi, et ils ne mourront pas.* Il ne faut point murmurer dans l'adversité, mes très-chers frères, mais souffrir patiemment tout ce qui arrive, puisqu'il est écrit *que le sacrifice agréable à Dieu est un esprit affligé et abattu, et qu'il ne méprise point un cœur contrit et humilié.* (*Psal.* L, 19.) Le Saint-Esprit dit aussi au *Deutéronome*, par la bouche de Moïse : *Le Seigneur votre Dieu vous affligera et vous enverra la famine, et l'on connaîtra ce que vous avez dans le cœur, et si vous avez bien ou mal observé ses commandements.* (*Deut.* VIII, 2.) Et encore : *Le Seigneur votre Dieu vous tente, pour voir si vous l'aimez de tout votre cœur et de toute votre âme.* (*Deut.* XIII, 4.) C'est ainsi qu'Abraham plut à Dieu, parce que, pour lui plaire, il ne craignit point de perdre son fils et de l'immoler. Mais vous, qui ne pouvez vous résoudre à perdre votre fils par la loi commune de cette mortalité, que feriez-vous si on vous commandait de le faire mourir?

XVIe LECTURE.

Suite du Traité de la contagion.

La foi et la crainte de Dieu vous doivent préparer contre toutes sortes d'événements.

Avez-vous perdu votre bien, votre femme, vos enfants, vos proches? Etes-vous tourmenté de maladies longues et fâcheuses? tout cela ne vous doit point être un sujet de scandale, mais une matière de triomphe; tout cela ne doit servir qu'à faire éclater davantage le courage d'un véritable Chrétien, à qui la certitude des biens à venir doit faire mépriser tous les maux présents. Il ne peut y avoir de victoire sans combat, ni de couronne sans victoire. La tempête fait connaître un pilote, et la guerre un soldat. Il est aisé de se vanter quand il n'y a point de péril; mais c'est l'adversité qui met la vertu à l'épreuve. Un arbre profondément enraciné n'est point ébranlé par les secousses des vents; un vaisseau bien fait et bien construit est poussé par les flots, mais n'est point submergé, et quand on bat le blé dans la grange, le bon grain méprise le vent, et il n'y a que la paille qu'il emporte. Ainsi l'apôtre saint Paul, après plusieurs naufrages, après avoir été battu de verges, après avoir souffert une infinité de maux et de misères, n'appelle pas cela des peines, mais des exercices, et dit que cela n'a servi qu'à l'éprouver davantage. *On m'a donné un aiguillon de la chair, un ange de Satan pour me souffleter, de crainte que je ne m'élève. C'est pourquoi j'ai prié trois fois le Seigneur de me délivrer; mais il m'a répondu : Ma grâce vous suffit, car la faiblesse perfectionne la vertu.* (*II Cor.* XII, 7-9.) Lors donc qu'il nous arrive quelque infirmité ou quelque disgrâce, c'est alors que notre vertu se perfectionne, c'est alors que notre foi est couronnée, pourvu que nous la conservions inviolablement au milieu de ces épreuves, suivant ces paroles de l'Ecriture : *La fournaise éprouve les vases du potier, et les afflictions éprouvent les justes.* (*Eccli.* XXVII, 5.) Car il y a cette différence entre nous et ceux qui ne connaissent point Dieu, qu'ils se plaignent et murmurent dans l'adversité, au lieu que nous, bien loin de nous plaindre, et d'en rien diminuer de notre courage et de notre foi, nous en tirons de nouvelles forces. Ces grandes évacuations qui nous abattent, ces cruelles inflammations de gorge qui nous altèrent, ces fréquents vomissements, ces yeux étincelants et pleins de feu, ces membres pourris qu'il faut couper, ce venin froid de la maladie qui nous fait perdre l'usage des jambes, de l'ouïe ou de la vue, tout cela ne sert qu'à exercer notre foi. Quelle grandeur de courage de soutenir sans s'ébranler tant de violentes attaques de la maladie et de la mort! Quelle hauteur d'âme de demeurer debout au milieu de ces ruines du genre humain, et de n'être point abattu avec ceux qui ne mettent point leur espérance en Dieu! Nous devons donc nous réjouir et embrasser une si belle occasion de faire paraître la fermeté de notre foi, et de recevoir des récompenses de la main de Jésus-Christ, après avoir marché vers lui par la voie étroite des peines et des souffrances. Que celui-là appréhende de mourir qui, n'ayant point été régénéré par l'eau et par l'esprit, n'a, au sortir de ce monde,

d'autre partage à attendre que les flammes éternelles. Que celui-là appréhende de mourir qui n'est point marqué du signe de la croix et de la passion de Jésus-Christ ; qui passera de cette première mort à une seconde, et à qui il est avantageux que ses supplices soient différés. Plusieurs de nous, dit-on, meurent de la peste ; c'est que plusieurs de nous sont délivrés du siècle. Cette mortalité est une peste pour les Juifs et les gentils, mais c'est une heureuse sortie de ce monde pour les serviteurs de Dieu. De ce que les gens de bien meurent indifféremment avec les méchants, ce n'est pas à dire que leur mort soit semblable. Les gens de bien meurent pour être mis dans un lieu de rafraîchissement, et les méchants pour être tourmentés ; les premiers, pour être plutôt en sûreté, les autres, plutôt punis. Certes, mes très-chers frères, nous sommes des ingrats, et nous ne comprenons pas assez les grâces que Dieu nous faites. Les vierges sortent de ce monde pendant la paix avec toute la gloire de leur virginité, sans appréhender les menaces et les brutalités des persécuteurs. Les enfants évitent les périls où les exposent la faiblesse de leur âge, et vont recevoir le prix de leur pureté et de leur innocence. Une dame délicate rachète par une prompte mort la cruauté des supplices et l'insolence des bourreaux. L'appréhension de la peste échauffe les tièdes, anime les faibles, excite les lâches, fait revenir les déserteurs de la foi, et convertit les païens. Elle appelle au repos les anciens fidèles, et fortifie pour le combat les nouveaux baptisés. Car ceux qui se sont enrôlés dans la milice chrétienne dans un temps si fâcheux, n'ont garde de redouter celui de la persécution. D'ailleurs, mes très-chers frères, quel bien est-ce de ce que cette peste qui paraît si horrible, fasse connaître la vertu de chacun et découvre les cœurs, fait voir si on est charitable, si on aime ses proches, si on a de la compassion pour ses serviteurs, si un médecin assiste les malades, si on profite de la calamité présente pour être ou moins colère, ou moins avare, ou moins superbe ; et si les riches qui voient mourir leurs héritiers, en deviennent plus libéraux envers les pauvres? Mais n'est-ce pas encore un grand avantage pour nous de ce que cette peste nous prépare au martyre en nous apprenant à ne point craindre la mort? Ce n'est pas un fléau pour nous, mais un exercice qui nous fait remporter la gloire de la constance, et nous dispose à recevoir des couronnes.

XVIIe LECTURE.

Suite du Traité de la contagion.

Mais quelqu'un dira peut-être : Ce qui m'afflige dans ce temps de contagion, c'est que, m'étant préparé à confesser le nom de Jésus-Christ, et pleinement dévoué à souffrir pour lui, je me vois privé de mon martyre et prévenu par la mort. Je réponds premièrement que le martyre ne dépend pas de vous, mais que c'est une grâce de Dieu, et que vous ne pouvez pas dire avoir perdu une chose, ne sachant pas si vous méritez de la recevoir. De plus, Dieu sonde les cœurs et les désirs, et découvre les choses les plus cachées ; il voit votre disposition, la loue et l'approuve, et il vous récompensera de votre résolution et de votre courage. Lorsque Caïn faisait son offrande à Dieu, avait-il déjà tué son frère? cependant Dieu le rejeta comme un parricide, parce qu'il connaissait sa mauvaise intention. Comme donc Dieu prévit et condamna son dessein, quoiqu'il ne l'eût pas encore exécuté, de même il couronne dans ses serviteurs la volonté qu'ils ont d'endurer le martyre, bien qu'ils ne l'endurent pas en effet. Car autre chose est de manquer au martyre, et autre chose que le martyre nous manque. Dieu vous juge tel qu'il vous trouve quand il vous appelle, comme il le témoigne lui-même, lorsqu'il dit : *Toutes les Eglises sauront que c'est moi qui sonde les reins et les cœurs.* (*Apoc.* II, 23.) Car Dieu ne demande pas notre sang, mais notre foi. Abraham, Isaac et Jacob ne furent point tués, et ils n'ont pas laissé de mériter par leur foi et par leur vertu d'être mis au rang des premiers patriarches, en sorte que tous ceux qui les imiteront auront place avec eux dans leur banquet. Il nous faut souvenir que nous ne devons pas faire notre volonté, mais celle de Dieu, ainsi que Notre-Seigneur nous a commandé de le dire tous les jours. Combien est-il donc déraisonnable de demander que la volonté de Dieu se fasse, et de ne lui pas obéir sans contradiction, lorsqu'il nous veut tirer de ce monde? Nous nous roidissons, nous faisons résistance, et comme de mauvais serviteurs, nous sommes conduits malgré nous en la présence de notre maître, ne quittant la vie qu'à regret et parce qu'il le faut ; et après cela nous prétendons que celui que nous allons ainsi trouver par force nous doive récompenser? Pourquoi donc demander que le royaume des cieux arrive, si la captivité où nous sommes nous plaît ; si nous aimons mieux servir ici au démon que régner avec Jésus-Christ? Mais pour faire voir plus clairement que Dieu, qui prévoit l'avenir, ne regarde en cette rencontre que le bien de ses serviteurs, c'est qu'un évêque de nos collègues, étant fort malade, et demandant à Dieu qu'il lui plût encore de le laisser en ce monde, il se présenta à lui un jeune homme si plein de majesté et de lumière qu'il eût été difficile de le voir à tout autre qu'à une personne qui allait quitter la vie, et il lui dit d'un ton qui témoignait assez son indignation : Vous appréhendez la persécution, et vous ne voulez pas néanmoins sortir de ce monde ; que voulez-vous que je fasse? C'est ainsi que Notre-Seigneur, voyant que nous craignons plutôt de souffrir, que nous ne nous soucions d'aller à lui, ne consent pas à nos désirs pour notre avantage. C'est tout ensemble un reproche qu'il nous fait, et un avertissement qu'il nous a donné

par la bouche de notre collègue qui se mourait ; car il ne lui dit pas cela pour lui qui était sur le point de sortir de ce monde; mais pour nous qui devions y demeurer, afin que, voyant un évêque qui demandait sa guérison en être si sévèrement repris, nous apprissions ce qui nous est vraiment utile. Moi-même qui suis le moindre de tous, combien de fois ai-je reçu ordre de la part de Dieu de prêcher publiquement qu'il ne faut point pleurer nos frères que Dieu délivre du siècle et tire à lui, puisque nous ne les avons pas perdus, mais qu'ils sont seulement allés devant nous, et que nous ne les devons considérer que comme des personnes qui sont allées en voyage; qu'il ne faut pas nous habiller de noir à cause d'eux, puisqu'ils ont déjà reçu des robes blanches, ni donner sujet aux païens de nous reprocher que nous pleurons comme perdus et anéantis ceux que nous disons vivants avec Dieu, et que nous démentons nos paroles et nos sentiments par nos actions. En effet, c'est être des prévaricateurs de notre foi et de notre espérance; c'est faire croire que tout ce que nous disons n'est point sincère; c'est témoigner que notre vertu n'est qu'en apparence, puisque nous la détruisons en effet. Aussi l'apôtre saint Paul reprend et condamne ceux qui s'affligent de la mort de leurs proches, quand il dit : *Je suis bien aise de vous avertir, mes frères, touchant ceux qui dorment, de ne vous en point attrister comme les autres hommes qui n'ont pas d'espérance; car si nous croyons que Jésus est mort et est ressuscité, nous devons croire aussi que Dieu amènera avec Jésus ceux qui se sont endormis avec lui.* (*I Thess.* IV, 13, 14.) Il dit que ceux qui n'ont point d'espérance s'attristent de la mort de leurs amis; mais nous qui vivons d'espérance, qui croyons en Dieu, qui sommes assurés que Jésus-Christ a souffert pour nous et est ressuscité, qui demeurons et ressuscitons en lui et par lui, pourquoi ne voulons-nous pas sortir du monde, ou pourquoi pleurons-nous comme perdus nos amis quand ils en sortent? Jésus-Christ lui-même ne nous dit-il pas : *Je suis la résurrection et la vie; celui qui croit en moi est vivant, tout mort qu'il est. Quiconque croit en moi ne mourra jamais?* (*Joan.* XI, 25, 26.) Si nous croyons en Jésus-Christ ajoutons foi à ses promesses; et puisque nous ne devons point mourir, allons gaiement trouver ce Seigneur avec qui nous vivrons et régnerons éternellement.

XVIIIe LECTURE.

Suite du Traité de la contagion.

S'il faut que nous mourions avant d'aller à Jésus-Christ, ce n'est que pour passer de la mort à l'immortalité, parce que nous ne saurions posséder la vie éternelle que nous ne quittions la temporelle. Ainsi ce n'est pas tant une sortie de ce monde qu'un passage à l'autre, et la fin d'un voyage de peu de durée qui nous mettra dans un repos qui ne finira jamais. Qui ne se hâterait d'arriver à une meilleure vie? Qui ne désirerait d'être bientôt transformé comme Jésus-Christ, et d'avoir part aux grâces du ciel? *Notre conversation*, dit saint Paul (*Philip.* III, 20, 21), *est dans le ciel, d'où nous attendons Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui transformera notre corps, tout vil et abject qu'il est, pour le rendre conforme à son corps glorieux.* Notre-Seigneur nous promet aussi que nous serons tels, quand, demandant pour nous à son Père que nous vivions et nous réjouissions avec lui dans les demeures éternelles, il dit : *Mon Père, je désire que ceux que vous m'avez donnés soient où je serai, et qu'ils contemplent la gloire que vous m'avez donnée avant la création du monde.* (*Joan.* XVII, 24.) Celui qui doit aller demeurer avec Jésus-Christ et entrer dans un palais de lumière, ne doit point pleurer et s'affliger, il doit au contraire se réjouir de son départ, assuré par la foi de la vérité des promesses de Notre-Seigneur. C'est ainsi qu'Enoch fut transporté hors de ce monde, parce qu'il se rendit agréable à Dieu : *Enoch*, dit l'Ecriture, *fut agréable à Dieu, et on ne le trouva plus, parce que Dieu le transporta.* (*Gen.* V, 24.) C'est donc une marque que l'on plaît à Dieu d'être enlevé de ce siècle corrompu. Le Saint-Esprit nous enseigne aussi par Salomon que ceux que Dieu aime sont plutôt délivrés de ce monde, de crainte que, s'ils y demeuraient plus longtemps, ils ne fussent corrompus : *Il fut ravi*, dit-il, *de peur que la malice ne le pervertît; car Dieu le chérissait, c'est pourquoi il se hâta de le tirer du milieu de l'iniquité.* (*Sap.* XI, 14.) C'est ainsi que, dans les *Psaumes*, l'âme fidèle, embrasée d'amour pour son Dieu, se hâte d'aller à lui, et dit : *Que vos demeures sont aimables, Dieu des vertus! Mon âme brûle d'entrer dans la maison du Seigneur.* (*Psal.* LXXXIII, 2, 3.) Il n'y a que ceux qui sont enchantés des plaisirs du monde qui veulent y demeurer longtemps. Mais puisque le monde hait les Chrétiens, pourquoi, vous qui êtes Chrétien, aimez-vous celui qui vous hait, et ne suivez-vous pas plutôt Jésus-Christ qui vous a racheté et qui vous aime? L'apôtre saint Jean vous crie dans son *Epître*, de ne point seconder les mouvements de la chair et de n'aimer point le monde. *N'aimez point le monde*, dit-il, *ni les choses du monde. Celui qui aime le monde n'aime point Dieu; car tout ce qui est au monde n'est que convoitise de la chair, ou convoitise des yeux, ou ambition; ce qui ne vient point de Dieu, mais du monde. Or le monde passera avec toutes ses convoitises, au lieu que celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement comme Dieu même.* (*I Joan* II, 15-17.) C'est pourquoi, mes très-chers frères, soyons toujours prêts à tout ce qu'il plaira à Dieu d'ordonner de nous, et, sans craindre la mort, ne pensons qu'à l'immortalité qui la suit. Confirmons notre foi par nos actions, en ne pleurant point la mort de nos amis, et allant trouver le Seigneur avec allégresse, quand il nous appellera à lui. C'est ce que

doivent toujours faire les serviteurs de Dieu, mais encore beaucoup plus maintenant que le monde est prêt à se détruire, et que tant de malheurs l'accablent; car puisque la misère est déjà si grande, et que nous savons qu'il y en aura encore plus à l'avenir, ne devons-nous pas considérer comme un extrême avantage d'en être promptement délivrés? Si les murs de votre maison penchaient de vétusté, si le comble tremblait au-dessus, et que tout le reste semblât menacer d'une ruine prochaine, ne vous hâteriez-vous pas d'en sortir au plus tôt? Si, étant sur mer, vous vous trouviez surpris d'une tempête furieuse, en danger de faire naufrage, ne tâcheriez-vous pas de gagner promptement le port? Le monde est ébranlé de toutes parts et va finir, et vous ne remerciez pas Dieu, ni ne vous savez bon gré de ce qu'une mort un peu plus prompte vous met à couvert des plaies horribles qui le menacent? Nous devons considérer, mes très-chers frères, que nous avons renoncé au monde, et que nous n'y demeurons que comme des étrangers et des voyageurs. Embrassons donc le jour bienheureux qui assigne à chacun une demeure tranquille, qui nous rétablit dans le paradis, qui nous donne entrée dans le royaume des cieux. Quel est l'étranger qui ne se hâte de retourner dans sa patrie? Quel est le passager qui ne désire un bon vent pour revoir plus tôt ses parents et ses amis? Notre patrie, c'est le paradis; nos parents sont les patriarches; pourquoi donc ne courons-nous point voir notre patrie et embrasser nos parents? Grand nombre de nos amis, de nos frères, de nos enfants nous y attendent, assurés de leur salut, et encore en peine pour le nôtre. Quelle joie pour eux et pour nous de nous embrasser! Quel plaisir de jouir d'une vie éternelle sans être traversés de la crainte de la mort, d'être toujours et souverainement bienheureux! C'est là qu'est le chœur glorieux des apôtres, l'auguste assemblée des patriarches, la multitude innombrable des martyrs, la troupe triomphante des vierges, et la bande sacrée des personnes charitables qui ont soulagé la misère des pauvres et envoyé leurs trésors dans le ciel. Hâtons-nous donc de les aller trouver, mes très-chers frères, et souhaitons avec passion d'être bientôt avec eux, d'être bientôt avec Jésus-Christ. Que Notre-Seigneur voie dans notre cœur ces pensées et ces désirs; car plus nous désirerons de le voir, plus notre récompense sera grande.

XIXe LECTURE.

Traité de l'exhortation au martyre, adressé à Fortunat par saint Cyprien (5).

Préface.

Vous avez désiré de moi, mon cher Fortunat, que, comme nous sommes menacés d'une grande persécution, et que le temps de l'Antechrist approche, je tirasse des saintes Ecritures quelques exhortations puissantes pour fortifier l'esprit de nos frères et animer au combat les soldats de Jésus-Christ. J'obéis à votre désir d'autant plus volontiers que je trouve la chose extrêmement juste et nécessaire. Ainsi je vous renvoie des armes pour nos frères qui doivent combattre, prises des livres saints comme d'un arsenal divin. Car c'est peu d'avoir excité le peuple de Dieu par nos discours, comme par une trompette spirituelle, si nous n'employons encore les paroles sacrées de l'Ecriture pour affermir leur foi et leur courage. En effet, qu'y a-t-il de plus important pour nous et de plus digne de nos soins que de préparer, par de continuelles exhortations, le peuple que Dieu nous a commis, et l'armée qui est dans le camp céleste, à soutenir vaillamment les assauts du démon? Car un soldat ne saurait être propre pour la guerre s'il n'a été auparavant exercé et aguerri; comme un athlète ne peut remporter le prix dans la carrière qu'il n'ait fait épreuve de ses forces. Celui à qui nous avons affaire est un ennemi aussi expérimenté qu'il est ancien; il y a déjà près de six mille ans qu'il fait la guerre à l'homme. Il a appris, dans un si long espace de temps, toutes les ruses et les artifices dont il doit se servir pour l'attaquer. S'il trouve quelque soldat de Jésus-Christ qui ne soit pas prêt, ou qui soit apprenti dans son métier, ou qui ne se tienne pas assez sur ses gardes, il ne manque pas de le surprendre et de le faire tomber dans le piége. Mais lorsqu'il a affaire à quelqu'un qui observe les préceptes de Notre-Seigneur, et qui marche invariablement dans la voie qu'il nous a tracée, il faut de nécessité qu'il soit vaincu, parce que Jésus-Christ, que nous confessons, est invincible. Mais afin d'être plus court et de ne point fatiguer le lecteur par un discours trop étendu, j'ai proposé par titres les sujets dont je voulais parler, et les ai appuyés ensuite par l'autorité de l'Ecriture; en sorte que ce que je vous envoie n'est pas tant un traité que la matière pour en faire un, ce qui sera plus utile de cette façon qu'autrement. Car si je vous envoyais une robe toute faite, peut-être ne serait-elle pas propre à tout le monde; au lieu que maintenant je vous envoie de la laine et de la pourpre de l'Agneau qui nous a rachetés et vivifiés, dont vous vous en ferez une à votre volonté, et que vous aimerez d'autant mieux qu'elle sera pour vous. Je vous supplie aussi d'en faire part à nos autres frères, afin qu'ils s'en puissent servir à couvrir leur ancienne nudité, et que nous portions tous les mêmes habillements de Jésus-Christ, c'est-à-dire que nous soyons tous remplis de sa sainte grâce. J'ai encore considéré en cela, mon très-cher frère, que lorsqu'il est question d'exhortations aussi nécessaires que celle-ci, et qui vont à faire des martyrs, il est bon de retrancher les longs circuits des discours hu-

(5) V. *Patrolog.*, tom. IV, col. 651, edit. Migne.

mains; pour ne proposer que les seules paroles dont Jésus-Christ lui-même s'est servi pour encourager ses serviteurs à la mort. Ses préceptes divins sont comme des armes promptes et aisées qu'on met entre les mains des combattants. Qu'ils les considèrent donc comme les trompettes et les clairons de l'armée de Dieu; qu'ils s'en servent pour s'animer et se préparer le corps et l'esprit aux souffrances. Et pour nous qui, par la permission de Dieu, avons donné aux fidèles le premier baptême, tâchons de les disposer à en recevoir un second qui est encore bien plus grand, bien plus puissant et bien plus illustre que l'autre, car c'est le baptême que confèrent les anges, que Dieu et Jésus-Christ voient avec joie, après lequel on ne pèche plus, qui consomme notre foi, et qui nous unit à Dieu au sortir de ce monde. Au baptême d'eau on reçoit le pardon de ses péchés, et au baptême de sang la couronne des vertus. Enfin c'est une chose qui mérite bien de faire le sujet de tous nos vœux et de toutes nos prières, puisque par là de serviteurs de Dieu que nous étions, nous devenons ses amis.

XXe LECTURE.

Suite du Traité de l'exhortation au martyre.

Chapitre II. — *Sur la fidélité que l'on doit à Dieu.*

Il est écrit au Deutéronome (VI, 13) : *Vous adorerez le Seigneur votre Dieu et ne servirez que lui seul.* Dans l'*Exode* (XX, 3) : *Vous n'aurez point d'autres dieux que moi.* Et encore au *Deutéronome* (XXXII, 39) : *Reconnaissez, reconnaissez que je suis Dieu et qu'il n'y en a point d'autre que moi. C'est moi qui ferai mourir et qui rendrai la vie, qui frapperai et qui guérirai, sans que personne se puisse sauver de mes mains.* Dans l'*Apocalypse* (XIV, 6, 7) : *Je vis un autre ange voler par le milieu du ciel, qui portait l'Evangile éternel pour l'annoncer sur la terre à toutes les nations, les tribus, les langues et les peuples, et qui criait à haute voix : Craignez-le et donnez-lui gloire, parce que le temps de son jugement est venu; adorez celui qui a fait le ciel, la terre, la mer et tout ce qu'ils contiennent.* Notre-Seigneur, dans l'Evangile, faisant mention des deux premiers commandements : *Ecoutez*, dit-il, *Israël, le Seigneur votre Dieu est le seul Dieu. Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de toutes vos forces. C'est là le premier commandement. Le second lui est semblable : Vous aimerez votre prochain comme vous-même. Toute la loi et les prophètes sont renfermés dans ces deux commandements.* (*Matth.* XXII, 39, 40.) Et encore : *La vie éternelle consiste à vous reconnaître pour le seul et vrai Dieu, vous, et Jésus-Christ que vous avez envoyé.* (*Joan.* XVII, 3.)

Chapitre III. — *Sur les menaces que Dieu fait à ceux qui lui sont infidèles.*

Il est écrit dans l'*Apocalypse* (XV, 9-11) : *Si quelqu'un adore la bête et son image, et qu'il en reçoive le caractère sur son front ou dans sa main, il boira du vin de la colère de Dieu, préparé dans le calice de son indignation, et sera puni par le feu et par le soufre à la vue des saints anges et de l'Agneau. La fumée de leurs supplices s'élèvera dans les siècles des siècles; et quiconque adorera la bête et son image n'aura repos ni jour ni nuit.*

Chapitre IV. — *Dieu ne pardonne pas aisément l'infidélité ou l'apostasie.*

Ezéchiel (XIV, 12) annonce la colère de Dieu à ceux qui pèchent contre lui : *Le Seigneur m'a parlé et m'a dit : Enfant de l'homme, quelque terre que ce soit qui pèche contre moi, j'étendrai ma main sur elle et consumerai sa subsistance, et lui enverrai la famine, et en exterminerai les hommes et les bêtes. Et quand il y aurait au milieu d'elle trois hommes comme Noé, Daniel et Jacob, ils ne sauveront personne; mais eux seuls seront sauvés.* Au *Ier livre des Rois* (II, 25) : *Si un homme offense un homme, on peut apaiser pour lui le Seigneur; mais si un homme offense Dieu, qui priera pour lui?*

Chapitre V. — *Sur l'aversion que Dieu a de l'infidélité ou apostasie.*

Si les préceptes relatifs à la fidélité que nous devons à Dieu ont été observés avant l'avénement de Jésus-Christ, combien le doivent-ils être maintenant qu'il est venu, et qu'il ne nous a pas seulement exhortés par des paroles, mais par des actions, ayant souffert toutes sortes d'affronts et d'indignités, et a été même crucifié pour nous apprendre à souffrir et à mourir à son exemple? Si bien que nous serons sans excuse si nous n'endurons pas pour celui qui a tant enduré pour nous, et si nous refusons de souffrir pour nos propres péchés ce qu'il a souffert pour ceux d'autrui. C'est ce qui lui fait dire dans l'Evangile : *Quiconque me confessera devant les hommes, je le confesserai devant mon Père qui est aux cieux; et quiconque me renoncra devant les hommes, je le renoncerai aussi devant mon Père qui est aux cieux.* (*Matth.* X, 32, 33.) Et l'apôtre saint Paul (*II Tim.* II, 11, 12) : *Si nous mourons avec Jésus-Christ, nous vivrons avec lui; si nous souffrons avec lui, nous régnerons avec lui; si nous le renonçons, il nous renoncera.* Et saint Jean (*I*, II, 23) : *Qui nie le Fils, ne reconnaît point le Père; mais qui confesse le Fils, reconnaît et le Fils et le Père.* Et Notre-Seigneur, nous exhortant au mépris de la mort : *Ne craignez point*, dit-il, *ceux qui tuent le corps et qui ne peuvent tuer l'âme, mais craignez plutôt celui qui peut perdre dans l'enfer et l'âme et le corps.* (*Luc.* II, 4, 5.) Et encore : *Celui qui aime son âme ici-bas la perdra; mais celui qui hait son âme en ce monde, la conservera pour la vie éternelle.* (*Joan.* XII, 25.)

Chapitre VI. — *Après avoir été rachetés et vivifiés par le sang de Jésus-Christ, nous ne lui devons plus rien préférer.*

Notre Seigneur dit dans l'Evangile : *Celui qui aime son père et sa mère plus que moi,*

n'est pas digne de moi; et celui qui ne prend pas sa croix pour me suivre, n'est pas non plus digne de moi. (*Matth.* x, 37.) Au *Deutéronome* (xxxiii, 9) : *Ceux qui disent à leur père et à leur mère : Je ne vous connais point, et à leurs enfants: Je ne sais qui vous êtes, gardent vos préceptes et votre alliance.* L'apôtre saint Paul : *Qui nous pourra faire perdre l'amour que nous avons pour Jésus-Christ? sera-ce les afflictions, ou les calamités, ou la persécution, ou la faim, ou la nudité, ou les périls, ou le fer? selon qu'il est écrit : On nous égorge tous les jours pour l'amour de vous, et on nous regarde comme des brebis destinées à la boucherie. Mais parmi tous ces maux nous demeurerons victorieux pour l'amour de celui qui nous a aimés.* (*Rom.* viii, 35 seq.) Et encore : *Vous n'êtes plus à vous, car vous avez été achetés bien chèrement. Glorifiez et portez Dieu dans votre corps.* (*I Cor.* vi, 20.) Et ailleurs : *Jésus-Christ est mort pour tous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort et ressuscité pour eux.* (*II Cor.* v, 15.)

XXIe LECTURE.

Suite du Traité de l'exhortation au martyre.

Chapitre VII. — *Etant une fois échappés des piéges du démon et des filets du monde, il faut prendre garde de n'y plus retomber et de ne pas perdre ce que nous avons acquis.*

Nous lisons dans l'*Exode* que le peuple juif, qui était la figure des Chrétiens, après avoir été délivré par une protection visible de Dieu de la cruelle servitude de Pharaon et de l'Egypte, c'est-à-dire du démon et du siècle, ingrat et infidèle envers Dieu, murmure contre Moïse, et ne pensant qu'aux incommodités qu'il souffrait dans le désert, sans se souvenir du bienfait de sa délivrance, demande de retourner en Egypte; c'est-à-dire de rentrer dans la servitude du siècle d'où il avait été tiré, au lieu de mettre sa confiance en Dieu, et de croire que celui qui avait pu le sauver de la fureur du démon et des piéges du monde était assez puissant pour le protéger et le conserver. *Pourquoi*, disent-ils, *nous avez-vous fait sortir d'Egypte? il nous valait mieux servir les Egyptiens que de mourir dans ce désert. Et Moïse dit au peuple : Espérez bien et prenez courage, et voyez ce que le Seigneur va faire aujourd'hui pour vous sauver. Le Seigneur lui-même combattra pour vous, et vous n'aurez plus rien à dire.* (*Exod.* xiv, 11 seq.) Notre-Seigneur de même nous avertissant de ne plus retourner au service du démon, ni au siècle auquel nous avons renoncé et d'où nous sommes sortis, dit dans son Evangile : *Quiconque après avoir mis la main à la charrue regarde derriere soi, n'est point propre pour le royaume de Dieu.* (*Luc.* ix, 62.) Et encore : *Que celui qui se trouvera dans le champ ne retourne point en arrière. Souvenez-vous de la femme de Lot.* (*Luc.* xvii, 31.) Et afin que personne ne soit empêché de le suivre par l'amour des biens ou de ses proches, il ajoute : *Qui ne renonce pas à tout ce qu'il a, ne peut être mon disciple.* (*Luc.* xiv, 33.)

Chapitre VIII. — *Il faut persévérer dans la foi et dans la vertu pour attirer la plénitude des grâces de Dieu et remporter la couronne.*

Il est écrit aux *Paralipomènes* (*II*, xv, 2) : *Le Seigneur sera avec vous tant que vous serez avec lui; mais si vous l'abandonnez il vous abandonnera aussi.* Dans Ezéchiel (xxxiii, 12) : *La justice du juste ne lui servira de rien le jour qu'il viendra à s'égarer.* Notre-Seigneur dit dans l'Evangile : *Celui-là seul sera sauvé qui persévérera jusqu'à la fin.* (*Matth.* x, 22.) Et encore : *Si vous observez fidèlement mes paroles vous serez véritablement mes disciples, et vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous délivrera.* (*Joan.* viii, 31.) Et, nous avertissant de nous tenir toujours prêts, il dit encore : *Que vos reins soient ceints et vos lampes allumées, et soyez comme des serviteurs qui attendent que leur maître retourne de la noce, afin que, lorsqu'il viendra et frappera à la porte, ils lui ouvrent aussitôt. Heureux les serviteurs que leur maître à son retour trouvera veillant.* (*Luc.* xii, 35 seq.) Le bienheureux apôtre saint Paul nous exhorte de même par ces paroles à faire croître notre foi de jour en jour pour la porter à son comble : *Ne savez-vous pas que quand on court dans la carrière, tous courent, mais un seul remporte le prix? Courez donc en sorte que vous le remportiez. Or tous les athlètes gardent une exacte tempérance, et ce n'est que pour gagner une couronne corruptible, au lieu que vous en attendez une incorruptible.* (*I Cor* ix, 24, 25.) Et encore : *Celui qui s'est enrôlé au service de Dieu ne se doit point embarrasser des affaires séculières, afin de plaire à celui à qui il s'est donné. De plus, quand on combat dans les lieux des exercices, l'on n'est point couronné si l'on ne combat comme il faut.* (*II Tim.* ii, 4, 5.) *Je vous conjure, mes frères, par la miséricorde de Dieu, de lui offrir vos corps comme une hostie vivante, sainte et agréable à ses yeux, et de ne vous point conformer au siècle, mais de vous transformer par un renouvellement d'esprit pour connaître la volonté de Dieu, et ce qu'il faut faire pour lui plaire et être parfait.* (*Rom.* xii, 1, 2.) Et ailleurs : *Nous sommes les enfants de Dieu, et si nous sommes ses enfants, nous sommes par conséquent ses héritiers, et les cohéritiers de Jésus-Christ, pourvu toutefois que nous ayons part à ses souffrances, afin d'avoir part à sa gloire.* (*Rom.* viii, 17.) Dans l'*Apocalypse* (iii, 11) : *Gardez bien ce que vous avez, de crainte qu'un autre ne prenne votre couronne.* Nous avons un exemple de persévérance dans l'*Exode*, lorsque Moïse, pour vaincre Amalec, qui était la figure du démon, tenait ses mains élevées en haut, et ne le put surmonter que lorsqu'il demeura ferme dans cette position, continuant à les tenir toujours élevées : *Lorsque Moïse élevait les mains en haut*, dit l'Ecriture, *Israël avait l'avantage; mais lorsqu'il les abaissait, Amalec était victorieux. Prenant donc une pierre, ils la mirent sous*

lui, et il s'assit dessus; et Aaron et Ur lui soutenaient les mains de part et d'autre, si bien qu'elles demeurèrent en même état jusqu'au coucher du soleil. Ainsi Josué défit Amalec et tous ses gens. Et le Seigneur dit à Moïse : Ecrivez ceci afin que le souvenir s'en conserve dans ce livre, et le dites à Josué; car j'effacerai la mémoire d'Amalec de dessous le ciel. (*Exod.* XVII, 11 seq.)

Chapitre IX. — *Les afflictions et les persécutions ne sont que pour nous éprouver.*

Il est écrit au *Deutéronome* (XIII, 3) : *Le Seigneur votre Dieu vous tente pour voir si vous l'aimez de tout votre cœur, de toute votre âme et de toute vos forces.* Dans Salomon, au *Livre de l'Ecclésiastique* (II, 5) : *La fournaise éprouve les vases du potier, et la tribulation les gens de bien.* Saint Paul témoigne la même chose, lorsqu'il dit (*Rom.* V, 3 seq.) : *Nous nous glorifions des afflictions, parce que nous savons que l'affliction produit la patience, la patience l'épreuve, et l'épreuve l'espérance. Or l'espérance ne nous trompe point, parce que l'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné* Saint Pierre, dans son *Epître Ire* (IV, 12 seq.) : *Mes très-chers frères, ne soyez point surpris des afflictions qui vous arrivent et qui ne sont que pour vous éprouver, et ne vous en abattez point comme d'une chose bien extraordinaire; mais toutes les fois que vous avez part aux souffrances de Jésus-Christ, réjouissez-vous, afin que vous soyez aussi comblés de joie, lorsqu'il découvrira sa gloire. Vous êtes bienheureux si vous souffrez des affronts pour le nom de Jésus-Christ, car c'est une marque que sa puissance et sa majesté qu'ils blasphèment, et que nous honorons, réside en vous.*

XXIIe LECTURE.

Suite du Traité de l'exhortation au martyre.

Chapitre X.—*Il ne faut point appréhender les persécutions, parce que Dieu est plus puissant pour nous protéger que le démon pour nous vaincre.*

Saint Jean prouve cette vérité dans sa *Ire Epître* (IV, 4), quand il dit : *Celui qui est en vous est plus grand que celui qui est dans le monde.* Au psaume CXVII, 6 : *Je ne craindrai rien de tout ce que les hommes me peuvent faire; car Dieu est mon aide et mon support.* Et encore : *Les uns mettent leur confiance dans leurs chariots, et les autres dans leurs chevaux; mais pour nous, nous la mettons au nom du Seigneur notre Dieu, que nous invoquons. Aussi ils se sont embarrassés et sont tombés, au lieu que nous nous sommes relevés et demeurons debout.* (*Psal.* XIX, 8 seq.) Le Saint-Esprit montrant encore en termes plus forts qu'il ne faut point appréhender les armées du démon, et que lorsqu'il nous fait une plus rude guerre nous en devons d'autant mieux espérer, parce que c'est cela même qui ouvre aux gens de bien l'entrée du ciel et du salut, dit au psaume XXVI (3 seq.) : *Quand une armée viendrait camper auprès de moi, cela ne me ferait pas peur; quand la guerre s'allumerait contre moi de toutes parts, cela ne servirait qu'à me remplir d'espérance. Tout ce que je demande au Seigneur, et que je lui demanderai toujours, c'est que je puisse demeurer toute ma vie dans sa maison.* L'Ecriture déclare encore dans l'*Exode* que notre vertu et notre force augmentent par les afflictions, quand elle dit (I, 12) : *Plus ils les opprimaient, plus ils croissaient en nombre et en force.* La protection divine nous est aussi promise dans l'*Apocalypse* (I, 10) au milieu de nos souffrances : *Ne craignez rien de ce que vous avez à souffrir.* Et celui qui nous promet cette protection n'est autre que celui même qui dit par le prophète Isaïe (LXIII, 11 seq.) : *Ne craignez point, car je vous ai racheté et rappelé par votre nom; vous êtes à moi. Quand vous passeriez au milieu de l'eau, je suis avec vous, l'eau ne vous submergera point. Et quand vous passeriez au travers du feu, la flamme ne vous brûlera point, parce que je suis le Seigneur votre Dieu, le Saint d'Israël qui vous protége.* Notre-Seigneur promet de même dans l'Evangile que l'assistance de Dieu ne manquera point à ses serviteurs dans les persécutions : *Lorsqu'ils vous livreront,* dit-il, *ne vous mettez point en peine de ce que vous direz, ce que vous devrez dire vous sera donné à cette heure; car ce n'est pas vous qui parlez, mais c'est l'esprit de votre Père qui parle en vous.* (*Matth.* X, 10 seq.) Et encore : *Souvenez-vous donc bien de ne pas préméditer ce que vous direz pour votre défense; car je vous donnerai moi-même une bouche et une sagesse à laquelle vos ennemis ne pourront résister.* (*Luc.* XII, 11.) C'est ainsi que, dans l'*Exode* (IV, 11 seq.), Moïse hésitant et craignant d'aller trouver le peuple, Dieu lui dit : *Qui a donné une bouche à l'homme, ou qui a fait le muet et le sourd, celui qui voit et l'aveugle? N'est-ce pas moi? Allez donc, j'ouvrirai votre bouche et vous apprendrai ce que vous devez dire.* Et certainement il n'est pas difficile à Dieu d'ouvrir la bouche d'un homme qui est à lui, et d'inspirer à ses confesseurs l'assurance de parler, lui qui, au livre des *Nombres* (XXII, 30), fait parler une ânesse contre le prophète Balaam. Que personne donc, pendant la persécution, ne pense aux efforts que fait le démon pour le vaincre, mais qu'il songe plutôt à l'assistance que Dieu lui donne; et qu'il ne se laisse point ébranler par la violence des hommes, mais qu'il se fortifie dans la foi par la vue de la protection divine, puisque cette protection sera plus grande à proportion que la foi sera plus forte, et qu'il n'y a que notre incrédulité qui nous empêche de recevoir ce qu'un Dieu tout-puissant nous peut donner.

Chapitre XI.—*Il a été prédit que le monde nous haïrait et exciterait des persécutions contre nous, et cela ne doit pas paraître étrange à des Chrétiens, puisque dès le commencement du monde les gens de bien ont souffert et ont été opprimés et tués par les méchants.*

Notre-Seigneur nous en avertit dans l'Evangile en ces termes : *Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï le premier. Si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui*

serait à lui ; mais parce que vous n'êtes pas du monde et que je vous en ai séparés, c'est pour cela que le monde vous hait. Souvenez-vous de cette parole que je vous ai dite : le serviteur n'est pas plus grand que le maître. S'ils m'ont persécuté ils vous persécuteront aussi. (*Joan.* xv, 18 seq.) Et encore : *Le temps viendra que quiconque vous fera mourir croira rendre service à Dieu. Mais ils vous traiteront de la sorte, parce qu'ils ne connaissent ni mon Père ni moi. Or je vous dis ceci afin que, lorsque ce temps-là sera venu, vous vous souveniez que je vous l'ai dit.* (*Joan.* xvi, 4.) Et : *En vérité, en vérité, je vous dis que vous pleurerez et vous affligerez, et que le monde se réjouira. Vous serez tristes, mais votre tristesse se changera en joie.* (*Ibid.*, 26.) Et encore : *Je vous ai dit ceci afin que vous trouviez la paix en moi ; car vous aurez des afflictions dans le monde ; mais prenez courage, j'ai vaincu le monde.* (*Ibid.*, 38.) Et comme ses disciples lui demandaient les signes qui précéderaient son avénement et la fin du monde, il leur répondit : *Prenez garde que personne ne vous trompe, car plusieurs viendront en mon nom, disant : Je suis le Christ, et ils en surprendront beaucoup.* (*Matth.* xxiv, 4.) *Vous entendrez aussi parler de guerres et de tumultes ; mais que cela ne vous trouble point, car il faut que cela arrive, et ce n'est pas encore la fin. On verra se soulever peuple contre peuple, et royaume contre royaume, et il y aura des pestes, des famines et des tremblements de terre en divers lieux ; et tout cela ne sera encore que le commencement des douleurs : alors on vous livrera aux magistrats pour être tourmentés, et on vous fera mourir ; et vous serez en haine à toutes les nations à cause de mon nom. Alors aussi plusieurs seront scandalisés, et se haïront et se trahiront l'un l'autre. Il s'élèvera un grand nombre de faux prophètes qui séduiront beaucoup de gens. Et parce que l'iniquité se sera augmentée, la charité de plusieurs se refroidira ; mais celui-là sera sauvé qui persévérera jusqu'à la fin...* (*Ibid.*, 6-13.) De plus, les choses qui arrivent maintenant aux Chrétiens ne les doivent point surprendre, ni leur sembler nouvelles, puisque les gens de bien et ceux qui tâchent de plaire à Dieu par la pureté et l'innocence de leurs mœurs, marchent toujours par le sentier étroit et difficile des peines et des afflictions. C'est ainsi que, dès la naissance du monde, le juste Abel fut tué par son frère, Jacob obligé de s'enfuir, Joseph vendu, David persécuté par Saül, et Elie par Achab, à cause qu'il soutenait courageusement l'honneur de Dieu. Le grand prêtre Zacharie fut tué au milieu du temple proche l'autel, et immolé comme une victime au lieu même où il offrait des victimes à Dieu. Enfin combien de martyrs dont on célèbre la mémoire et qui sont autant d'exemples illustres de foi et de courage ? Les trois enfants de Babylone, Ananias, Asarias et Misaël, tous trois de même âge, tous trois extrêmement unis, tous trois pleins de foi et de courage, plus forts que les flammes et les tourments dont on les menaçait, crient qu'ils ne connaissent que lui. *Roi*, disent-ils à Nabuchodonosor, *nous n'avons rien à vous dire là-dessus, car le Dieu que nous servons nous peut aisément retirer de la fournaise ardente, et il nous délivrera de vos mains. Mais quand il ne le ferait pas, sachez que nous ne servirons point vos dieux, ni n'adorerons la statue d'or que vous avez fait dresser.* (*Dan.* iii, 16 seq.) Et Daniel, consacré à Dieu et rempli du Saint-Esprit, s'écrie de même : *Je n'adore que le Seigneur mon Dieu, qui a créé le ciel et la terre.* (*Dan.* xiv, 4.) Tobie aussi, conservant toujours un cœur libre et généreux au milieu de sa captivité, confesse Dieu hautement et publie sa grandeur et sa puissance. *Je le confesse*, dit-il, *dans le pays où je suis captif, et je prêche son pouvoir à une nation perverse et méchante.* (*Tob.* xiii, 6.)

XXIIIe LECTURE.

Suite de l'Exhortation au martyre.

Que dirai-je des sept frères Machabées, beaux en courage aussi bien qu'en naissance, et accomplissant le nombre de sept comme la figure de la perfection ? Ils sont sept frères unis dans la gloire d'un même martyre, comme les sept premiers jours auxquels Dieu a créé le monde, qui contiennent les sept mille ans (peut-être de sa durée), comme les sept esprits bienheureux qui se tiennent toujours en la présence de Dieu, comme les sept lampes dans le tabernacle de Moïse, comme les sept chandeliers d'or de l'*Apocalypse* (i, 12), comme les sept colonnes de Salomon, sur lesquelles la sagesse a élevé une maison (*Prov.* ix, 1), comme les sept enfants au *Ier livre des Rois* (ii, 5), dont la femme stérile accoucha, comme les sept femmes dans Isaïe (iv, 1), qui ne prennent qu'un mari, et qui en veulent toutes porter le nom, comme les sept Eglises auxquelles écrit saint Paul, et les sept auxquelles Notre-Seigneur s'adresse dans l'*Apocalypse* (i, 19-21) aussi bien qu'à leurs anges. A ces sept enfants généreux se joint leur mère, qui en était la source et l'origine, laquelle a ensuite enfanté sept Eglises, comme elle qui a été premièrement et uniquement fondée sur la pierre, par la parole même de Jésus-Christ. Et ce n'est pas sans mystère que ces martyrs n'ont que leur mère pour compagne de leurs souffrances, et non pas leur père ; car cela nous apprend que les martyrs n'ont point d'autre père que Dieu même, selon cet avertissement que Notre-Seigneur nous donne dans l'Evangile : *N'appelez personne sur la terre votre père, car vous n'avez qu'un père, qui est au ciel.* (*Matth.* xxiii, 9.) Mais quelle a été la gloire de leur confession, et la grandeur de leur foi et de leur générosité ! Le roi Antiochus, ce tyran, ou plutôt cet Antechrist, voulant les obliger à souiller leur bouche en mangeant de la chair de pourceau, les fit battre cruellement de verges ; mais comme il vit que cela ne servait de rien, il commanda qu'on mît le feu à des chaudières, et, quand

elles furent toutes rouges, y fit jeter le premier des Machabées qui avait parlé le plus hardiment, après lui avoir fait couper la langue, ce qui fut d'autant plus glorieux au martyr, qu'il était raisonnable qu'une langue qui avait confessé le nom de Dieu fût envoyée la première à Dieu. Il inventa encore de plus cruels supplices contre le second; car, avant de le tourmenter dans ses autres membres, il lui fit arracher la peau de la tête avec les cheveux; en quoi il fit paraître qu'il en voulait à Dieu même, puisque Jésus Christ étant la tête de l'homme, et Dieu la tête de Jésus-Christ, il persécutait Dieu et Jésus-Christ dans la tête du martyr qu'il faisait écorcher. Mais lui, se confiant en ses souffrances et plein de l'espérance de la résurrection future, s'écria : *Malheureux que tu es, tu nous ôtes la vie présente, mais le Maître du monde nous ressuscitera dans la vie éternelle, suivant l'ordre immuable de ses lois.* (*II Mach.* VII, 9.) On demanda la langue au troisième pour la lui couper, et il la donna aussitôt, ayant déjà appris de son frère à mépriser ce supplice. Il présenta les mains avec une pareille constance, heureux d'imiter par là Notre-Seigneur, qui étendit les siennes sur la croix. Le quatrième, méprisant les tourments avec un semblable courage, pour rabattre l'orgueil du roi, lui dit : *Il vaut mieux que les hommes nous fassent mourir et mettre notre confiance en Dieu, qui nous doit ressusciter pour la vie éternelle; car, pour toi, tu ne ressusciteras point pour la vie.* (*Ibid.*, 14.) Le cinquième, ne foulant pas seulement aux pieds les divers supplices dont on le tourmentait, mais prévoyant encore par l'esprit de Dieu ce qui devait arriver, prédit au roi qu'il verrait bientôt les effets de sa colère et de sa vengeance : *Parce que vous êtes puissant parmi les hommes*, dit-il, *quoique vous soyez mortel comme eux, vous faites ce que vous voulez; mais ne pensez pas pour cela que Dieu nous ait abandonnés. Attendez un peu, et vous verrez les terribles fléaux qu'il va envoyer sur vous et sur votre race.* (*Ibid.*, 16.) Quelle consolation pour ce martyr et quel soulagement au milieu de ses supplices, de ne pas tant songer aux maux qu'il souffrait qu'à ceux que devait bientôt souffrir son bourreau! Le sixième ne mérite pas seulement d'être loué pour son courage, mais encore pour son humilité, car il ne tira point vanité de ses souffrances et de la gloire de sa confession, mais attribua à ses péchés la persécution du roi, et à la justice de Dieu la vengeance qui la devait suivre. Il fit voir que les véritables martyrs sont modestes, et bien qu'ils espèrent que Dieu les vengera, ils ne s'enorgueillissent jamais de leur martyre. *Ne vous y trompez pas*, lui dit-il, *nous sommes cause de ce que nous endurons, parce que nous avons péché contre notre Dieu; mais ne vous imaginez pas pourtant que cet attentat que vous commettez contre sa majesté demeure impuni.* (*Ibid.*, 18, 19.)

XXIVe LECTURE.

Suite de l'Exhortation au martyre.

Aussi courageuse que ses fils, l'admirable mère des Machabées, sans être ébranlée ni par la faiblesse de son sexe, ni par la perte de tant d'enfants, les regarda mourir d'un visage assuré, et considéra leurs supplices non comme des peines, mais comme un honneur; si bien qu'on peut dire que cette constance qu'elle témoigna à voir ainsi ses enfants tourmentés fut une espèce de martyre qui égala en quelque sorte le leur. Mais son courage n'en demeura pas là; car, après la mort de ces six frères, comme il en restait encore un plus jeune, le roi, lui promettant des richesses et des honneurs, pour tâcher de le fléchir, et se consoler au moins, par la victoire d'un seul, de la honte qu'il avait d'avoir été vaincu par les autres, et voulant engager sa mère à l'y exhorter, elle l'y exhorta en effet, mais comme une mère de martyrs, comme une mère qui se souvenait de la loi de son Dieu, comme une mère qui n'aimait pas ses enfants mollement, mais d'une affection mâle et généreuse; car elle l'exhorta à confesser le nom de Dieu et à ne point se séparer de ses frères dans la gloire de leur martyre, ne s'estimant véritablement leur mère qu'en tant qu'elle les avait engendrés pour Dieu. L'armant donc et le fortifiant, et l'enfantant plus heureusement que la première fois, *Mon fils*, lui dit-elle, *ayez pitié de moi, qui vous ai porté neuf mois dans mon sein, qui vous ai nourri et allaité pendant trois ans, et vous ai conduit à l'âge où vous êtes. Je vous prie, mon fils, regardez le ciel et la terre, et tout ce qu'ils contiennent, et considérez que Dieu les a créés de rien, aussi bien que les hommes. Ne craignez donc point ce bourreau, mais rendez-vous digne de vos frères, et souffrez généreusement la mort, afin que j'aie la joie de vous voir avec eux.* (*II Mach.* VII, 28, 29.) Cette mère mérite de grandes louanges d'avoir ainsi encouragé son fils à la vertu; mais elle en mérite encore de plus grandes de ne s'être point prévalue de la gloire de six martyrs, ni cru que les prières de ses autres enfants pussent servir à celui-ci, s'il venait à renoncer à sa religion, et de lui avoir persuadé plutôt de souffrir avec eux, afin de se trouver avec eux au jour du jugement. Enfin, cette généreuse mère meurt aussi avec ses enfants; car il n'était pas à propos que celle qui avait engendré tant de martyrs ne prît point de part à l'honneur de leurs triomphes, et qu'elle ne suivît pas ceux qu'elle avait envoyés devant elle à Dieu. Mais, afin que personne ne trompe et ne se laisse tromper par quelque artifice, il ne faut pas passer sous silence Eléazar, qui, comme les ministres du prince lui eurent offert de lui apporter des viandes dont il lui était permis de manger, pour faire croire qu'il avait mangé de celles offertes aux idoles, selon le commandement du roi, ne voulut point consentir à cette supercherie, et dit qu'il

était indigne de son âge et de sa noblesse d'user d'une feinte comme celle-là, qui scandaliserait les autres et les induirait en erreur, s'imaginant qu'Eléazar, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, aurait trahi lâchement la loi de son Dieu, pour suivre des coutumes étrangères, et que le peu de temps qui lui restait à vivre n'était pas si considérable qu'il voulût, pour le ménager, offenser Dieu et s'exposer à des supplices éternels. Après donc avoir été longtemps cruellement tourmenté, sur le point de rendre l'âme, au milieu des fouets et des tortures, il dit en soupirant : *Seigneur, dont la science est sainte et admirable, vous savez que, me pouvant garantir de la mort, je souffre d'horribles douleurs dans mon corps, mais que mon esprit les souffre avec joie, à cause que j'ai votre crainte.* (*II Mach.* VI, 30.) Merveilleuse foi ! d'avoir plutôt songé à Dieu, qui le devait juger, qu'au roi Antiochus, qui le tourmentait, et d'avoir compris qu'il ne lui eût servi de rien pour son salut de tromper les hommes, puisque Dieu, qui est le juge de notre conscience, et qui est le seul à craindre, ne peut être trompé, et qu'on ne se moque pas impunément de lui. Si donc nous nous sommes véritablement donnés à Dieu, si nous marchons sur les anciennes et saintes traces des justes, ne faisons point difficulté de passer par les mêmes épreuves et les mêmes souffrances, nous estimant heureux de nous rencontrer en un temps où la foi et la vertu sont si florissantes, qu'on ne peut plus compter, comme autrefois, le nombre de ceux qui signalent leur valeur par le martyre, suivant ce témoignage de l'*Apocalypse* (VII, 9 seq.) : *Après cela je vis une grande multitude que personne ne pouvait compter, de toute nation, de toute tribu, de toute langue, qui étaient debout devant le trône et devant l'Agneau. Ils avaient des robes blanches, avec des palmes en leurs mains, et chantaient à haute voix : Grâces soient rendues à notre Dieu, qui est assis sur le trône, et à l'Agneau, qui nous ont sauvés. Alors un des vieillards, s'adressant à moi, me dit : Qui sont ceux qui sont vêtus de robes blanches, et d'où sont-ils venus? Je lui répondis : Seigneur, vous le savez. Et il me dit : Ce sont ceux qui ont passé par de grandes afflictions et qui ont lavé et blanchi leurs robes dans le sang de l'Agneau. C'est pourquoi ils sont devant le trône de Dieu, et le servent jour et nuit dans son temple.* Que personne donc ne croie qu'il soit difficile d'être martyr, puisque le nombre des martyrs est innombrable.

XXVe LECTURE.

Suite de l'Exhortation au martyre.

Chapitre XII. — *Des récompenses qu'attendent les justes et les martyrs après les travaux et les souffrances de cette vie.*

Le Saint-Esprit le déclare par Salomon, lorsqu'il dit : *Quoiqu'ils soient tourmentés devant les hommes, ils ne laissent pas d'être remplis de l'espérance de l'immortalité. Pour quelques légères peines, ils recevront de grandes récompenses, parce que Dieu les a éprouvés et trouvés dignes de lui. Il les a éprouvés comme l'or dans la fournaise, et reçus comme un holocauste, et il songera à eux quand le temps sera venu. Ils jugeront les nations et domineront sur les peuples, et le Seigneur régnera éternellement en eux.* (*Sap.* III, 4 seq.) Le même Salomon décrit la vengeance qui sera faite de ceux qui nous persécutent, et leur repentir, en ces termes : *Alors les justes paraîtront hardiment devant ceux qui les ont tourmentés, et qui leur ont ravi le fruit de leurs travaux. Ceux-ci, les voyant, seront saisis d'une horrible frayeur, et dans l'étonnement d'une félicité si subite et si imprévue, ils diront en eux-mêmes avec larmes et avec douleur : Voilà ceux que nous méprisions autrefois, et qui étaient le sujet de nos railleries. Insensés que nous sommes, nous pensions que leur vie fût une folie, et que leur fin dût être sans honneur ; et maintenant les voilà parmi les enfants de Dieu et au nombre des saints : c'est donc ainsi que nous nous sommes égarés du chemin de la vérité ! La lumière de la justice ne nous a point éclairés, et le soleil ne s'est point levé pour nous. Nous nous sommes lassés dans la voie d'iniquité et de perdition ; nous avons marché dans des chemins rudes et difficiles, et avons ignoré celui du Seigneur. Que nous a servi notre orgueil, et quel avantage retirons-nous de cette vaine montre de nos richesses ? Toutes ces choses ont passé comme une ombre.* (*Ibid.*, 1 seq.) Au psaume CXV (vers. 3), il est parlé aussi de la récompense du martyre : *La mort des saints du Seigneur*, dit David, *lui est précieuse ;* et au psaume CXXV (vers. 8), de la peine du combat, et de la joie de la récompense : *Ceux qui sèment avec larmes recueilleront avec joie. Ils pleuraient quand ils jetaient leur semence sur terre : mais ils viendront avec allégresse chargés de leurs gerbes.* Et au psaume CXVIII (vers. 1) : *Heureux ceux dont les mœurs sont pures, qui se conduisent selon la loi de Dieu ! Heureux ceux qui imitent ses souffrances, et qui le cherchent de tout leur cœur !* Dans l'Evangile aussi, Notre-Seigneur, qui nous vengera et nous récompensera, dit : *Heureux ceux qui auront souffert persécution pour la justice, car le royaume du ciel est à eux.* (*Matth.* V, 10.) Et encore : *Vous serez bienheureux lorsque les hommes vous haïront, vous sépareront, vous chasseront et vous décrieront comme des méchants, à cause du Fils de l'homme. Réjouissez-vous alors et soyez bien aises, car une grande récompense vous attend dans le ciel.* (*Luc.* VI, 22 seq.) Et en un autre endroit : *Celui qui perdra sa vie pour l'amour de moi, la sauvera.* (*Luc.* XI, 22.) Et Dieu ne promet pas seulement des récompenses à ceux qui souffrent le martyre, mais aussi à ceux qui conservent une foi pure et entière. Car tout Chrétien qui abandonnera tout ce qu'il possède pour suivre Jésus-Christ, sera mis au rang des martyrs, suivant cette parole : *Personne ne quittera sa maison, ou sa terre, ou son père et sa mère,*

ou ses frères, ou sa femme, ou ses enfants, pour le royaume de Dieu, qu'il n'en reçoive sept fois autant dès ce monde, et en l'autre la vie éternelle. (*Luc.* XVIII, 29.) Il est dit la même chose dans l'*Apocalypse* (XX, 4) : *Je vis*, dit-il, *les âmes de ceux qui avaient été mis à mort pour le nom de Jésus et pour la parole de Dieu.* Et il ajoute : *Et qui n'avaient point adoré la bête ni son image, ni reçu son caractère sur leur front, ou dans leur main, qui devaient vivre et régner avec Jésus-Christ.* Il dit que non-seulement ceux qui ont souffert la mort vivront et régneront avec Jésus-Christ, mais aussi tous ceux qui, demeurant fermes dans leur foi et conservant toujours la crainte de Dieu, n'adoreront point l'image de la bête, ni n'obéiront à ses édits détestables et sacriléges.

XXVIe LECTURE.

Suite du même chapitre de l'Exhortation au martyre.

Que la récompense doive être plus grande que les souffrances, saint Paul le montre, lui qui fut ravi jusqu'au troisième ciel, où il ouït des paroles ineffables ; lui qui se glorifie d'avoir vu le Seigneur Jésus par la lumière de la foi, et qui est d'autant plus croyable, qu'il parle de ce qu'il a appris et de ce qu'il a vu. *Les souffrances de cette vie*, dit-il, *n'ont point de proportion avec la gloire qui sera un jour découverte en nous.* (*Rom.* VIII, 18.) Qui ne travaillerait donc de tout son pouvoir pour arriver à une gloire si éclatante, pour devenir l'ami de Dieu, pour se réjouir avec Jésus-Christ au sortir de cette vie, pour passer des supplices d'ici-bas aux récompenses célestes ? S'il est glorieux aux soldats du siècle, après avoir vaincu l'ennemi, de retourner triomphants dans leur patrie, quel plus grand honneur n'est-ce point de retourner dans le paradis après avoir surmonté le démon, et de reporter des trophées dans un lieu d'où Adam avait été chassé pour son crime, après avoir terrassé celui qui l'en avait chassé ? d'offrir à Dieu une foi incorruptible, une vertu sans tache, un zèle plein de vigueur ? de l'accompagner lorsqu'il viendra faire la vengeance de ses ennemis ? d'être à côté de lui lorsqu'il s'assiéra sur son trône pour juger le monde ? d'être fait le cohéritier de Jésus-Christ ? d'être rendu égal aux anges ? d'entrer en partage du royaume des cieux avec les patriarches, les apôtres et les prophètes ? Y a-t-il persécution assez grande, quelques tourments assez terribles pour renverser un cœur qui est plein de ces pensées ? Une âme demeure inébranlable à toutes les terreurs du démon et aux menaces du monde, quand elle est appuyée sur ces fondements, et sur la base solide et immobile de la foi. Dans la persécution, il est vrai, les yeux des martyrs sont fermés pour la terre, mais ils sont ouverts pour le ciel. L'Antechrist les menace, mais Jésus-Christ les protége. On leur donne la mort, mais cette mort est suivie de l'immortalité ; on leur ôte le monde, mais le paradis leur est rendu ; on les prive de la vie temporelle, mais ils recouvrent l'éternelle. Quelle joie de sortir d'ici au milieu des gênes et des tortures, qui sont le gage le plus assuré de notre espérance ! de fermer en un moment les yeux aux hommes et au monde, et de les ouvrir aussitôt pour voir Dieu et Jésus-Christ ! Quel bonheur d'être retiré si promptement de cette vie, pour être mis à l'heure même dans le royaume des cieux ! Voilà de quoi nous nous devons entretenir l'esprit ; voilà ce qu'il faut méditer nuit et jour. Si la persécution trouve un soldat de Jésus-Christ disposé de la sorte, un cœur ainsi armé pour le combat ne sera jamais vaincu ; et si Dieu le tire du monde auparavant, une foi si bien préparée pour le martyre ne demeurera pas sans récompense : car Dieu, qui est un juge équitable, n'a point égard au temps. Durant la persécution il couronne le courage, et durant la paix, la vertu et la bonne volonté.

LE FROMENT DES ÉLUS,

OU

PRÉPARATIONS ET ACTIONS DE GRACES,

A L'USAGE DES AMES PIEUSES QUI FONT LEURS DÉLICES DE LA FRÉQUENTE COMMUNION, ET DONT ELLES PEUVENT AUSSI SE SERVIR DANS LES VISITES QU'ELLES FONT AU TRÈS-SAINT SACREMENT.

PRÉFACE.

Louez votre Sauveur, ô Sion, louez votre chef et votre pasteur par vos hymnes et vos cantiques. Faites pour le louer tous les efforts dont vous êtes capable, car il est au-dessus

de toute louange, et vous ne le louerez jamais assez Que le pain vivant et qui donne la vie soit l'objet particulier de votre culte. C'est le même pain que Jésus donna à ses apôtres dans la dernière cène qu'il fit avec eux. Ne mettez donc point de bornes à vos louanges. Que des cantiques mélodieux, que des transports de joie répondent à la grandeur de ce sacrement. Il est le festin sacré où Dieu lui-même devient notre nourriture. C'est dans ce banquet que Jésus, roi d'un peuple nouveau, fait succéder à l'ancienne pâque la pâque de la nouvelle alliance, et il nous a ordonné de le faire en mémoire de lui. C'est un dogme de foi pour les Chrétiens que le pain est changé au corps de Jésus Christ, et le vin en son sang. Ce mystère opéré contre l'ordre de la nature passe nos sens et notre intelligence, mais une foi vive et animée nous affermit dans cette croyance. Sous les apparences du pain et du vin qui ne subsistent plus, la foi nous fait apercevoir de précieuses réalités, la chair de Jésus-Christ qui est notre nourriture et son sang qui est notre breuvage; en sorte néanmoins que Jésus-Christ est tout entier sous chaque espèce. Les bons et les méchants le reçoivent, mais avec un sort bien différent, puisqu'il est la vie pour les uns et la mort pour les autres, il est la vie des bons et la mort des méchants. Quelle différence pour les effets dans une communion qui est la même à l'extérieur ! O pain des anges qui êtes devenu la nourriture des hommes, vous êtes vraiment le pain des enfants, qu'il ne faut pas jeter aux chiens. Pain trois fois saint, mystère adorable figuré par l'immolation d'Isaac, par le sacrifice de l'agneau pascal et par la manne donnée aux Juifs dans le désert. O bon pasteur, pain véritable, Jésus, ayez pitié de nous ! soyez notre nourriture et notre soutien, et donnez-nous les véritables biens dans la terre des vivants. Vous dont la science et le pouvoir n'ont point de bornes, Seigneur, qui nous nourrissez de votre propre chair dans cette vie, faites-nous asseoir dans l'autre à votre table, et rendez-nous les compagnons et les cohéritiers des citoyens de la céleste patrie.

Ainsi soit-il.

S. Thomas d'Aquin.

LE FROMENT DES ÉLUS.

PREMIERE PARTIE.

PRÉPARATIONS PRÉLIMINAIRES, OU LECTURES SUR LA SAINTE EUCHARISTIE POUR SE PRÉPARER A LA RECEVOIR DIGNEMENT.

PREMIÈRE LECTURE.

Du très saint sacrement de l'Eucharistie.

1. A-t-on jamais vu, mon fils, une mère nourrir son enfant de sa propre chair, ni un pasteur ses brebis de son propre sang ? Ce qui est inouï qu'ils aient jamais fait, je vous ai aimé jusqu'à le faire moi-même pour vous ; je me suis donné à vous sans réserve, quand je vous ai dit : Voici mon corps et mon sang, prenez, buvez et mangez : *Ma chair est véritablement nourriture, et mon sang véritablement breuvage* (*Joan.* VI, 56) : buvez et mangez. J'ai plus fait encore : par le miracle le plus étonnant, j'ai voilé ma chair et mon sang sous l'image du pain et du vin, afin de vaincre votre répugnance naturelle, et de vous attirer à ce divin banquet plus efficacement et avec plus de confiance.

2. Ce n'est pas tout : j'ai voulu encore, pour prévenir votre négligence, vous y inviter par ces paroles : J'ai préparé un grand souper, tout est prêt ; venez et je vous nourrirai. J'ai réveillé votre désir en ajoutant que si vous mangiez de ce pain, vous vivriez éternellement. (*Ibid.*, 52.) Venez, il faut que je loge dans votre maison ; je veux y faire la pâque avec vous : et parce que je le désirais avec la plus vive ardeur, j'ai joint les menaces au commandement, et je vous ai dit : *Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous.* (*Ibid.*, 54.)

3. O Dieu, si prodigue de vous-même, permettez-moi, tout misérable que je suis, d'approfondir l'excellence d'un si grand mystère, afin de me pénétrer de reconnaissance et d'amour pour un Sauveur si libéral et si magnifique : s'il n'est personne qui ne voie avec le dernier étonnement un Dieu tout-puissant, créateur et souverain maître de toutes choses, se revêtir de notre faible humanité, afin de pouvoir converser avec nous ; que dirai-je donc, moi, quand je vois que, pour devenir notre nourriture et notre boisson, vous avez caché votre humanité même sous les apparences du pain et du vin? Que dirai-je quand je pense que vous n'invitez pas seulement les hommes à venir à un si admirable festin, mais que vous les en priez, et que vous leur faites les plus terribles menaces, s'ils se refusent à votre invitation ?

4. Ames bienfaisantes, qui exercez avec tant de générosité les œuvres de miséricorde envers vos frères, venez considérer avec moi toutes les profondeurs de la charité infinie de notre Dieu. On n'a jamais vu de roi rechercher les pauvres jusque dans leurs

chaumières, les presser, et leur commander, sous les peines les plus graves, de recevoir ses faveurs et ses dons; et voici un Dieu qui, après nous avoir enrichis de tous les biens temporels dont nous jouissons, a daigné se faire homme pour nous, se donner à nous avec tout ce qu'il est pour être la vie de nos âmes, et qui nous menace de toute sa colère si nous refusons de nous nourrir de son humanité et de sa divinité réunies dans sa personne.

5. Quoi donc, Dieu de bonté, attendriez-vous un accroissement de bonheur de nos communions? Votre félicité n'est-elle pas infinie? Et cependant vous désirez avec la plus vive ardeur de vous unir à nous. Quel est donc le vrai motif de ce désir?

6. Je le comprends, Seigneur; c'est que vous aimez en Dieu, et que votre amour n'est satisfait qu'autant que vous êtes avec nous et que vous demeurez en nous. Non, ce n'est pas assez pour votre amour de conserver nos âmes et nos corps par les soins de votre admirable providence, vous voulez encore vivifier notre âme par l'union de votre divinité, et la nourrir, la fortifier et la sanctifier par la vertu de votre chair sacrée et de votre sang adorable. Non, ce n'est pas assez de nous avoir reçus au rang de vos serviteurs et de vos enfants; vous voulez encore nous transformer en vous-même par la sainte communion. Ce n'est pas assez d'être devenu notre frère par le mystère de votre incarnation, vous voulez, en quelque sorte, faire de nous des dieux. Ce n'est pas assez que nous ayons en vous l'être, le mouvement et la vie, vous voulez encore vivre en nous vous-même d'une manière ineffable. O amour incompréhensible! qui vous porte à vous donner ainsi sans réserve à de faibles hommes, afin qu'ils aient la vie en eux-mêmes, et qu'ils l'aient plus abondamment.

7. Tel est, ô enfants des hommes, l'amour d'un Dieu pour vous! Mais où est la reconnaissance et l'amour que vous lui devez? Que vous dirai-je, malheureux Chrétiens, vous qui, dégoûtés de cette nourriture céleste, refusez de venir vous asseoir à la table sainte; on vous invite, on vous prie, on vous presse par un commandement rigoureux, et cependant vous passez des années entières sans vous en approcher; et vous osez ainsi mépriser les empressements de son amour, et braver les menaces de sa puissance: quel crime! quelle horreur!

8. Vous alléguerez peut-être vos affaires et votre indignité. Hypocrites! quelles que soient vos affaires, ne trouvez-vous pas toujours assez de temps pour vos festins, vos théâtres et vos plaisirs? Et moi je vous dis que, si vous n'interrompez pas vos affaires pour vous approcher de la table sainte, vous ne serez jamais admis au banquet du royaume des cieux. Vous vous excusez sur votre indignité, hypocrites! Lorsque vous êtes invités à la table d'un roi ou de quelque grand du siècle, vous n'alléguez pas, pour vous en dispenser, l'inconvenance de vos habillements; vous savez bien prendre vos mesures pour paraître avec décence. Et moi je vous dis que, si vous n'avez pas soin de purifier votre âme de ses souillures, et de vous préparer à la communion par une véritable pénitence, vous n'aurez jamais la vie en vous, et vous ne participerez point à la résurrection glorieuse au dernier jour.

IIe LECTURE.

Du très-saint sacrifice de la messe.

1. Livrez-vous à la joie et à l'action de grâces, vous tous qui êtes du nombre de mes élus; parce qu'à la place des agneaux et des taureaux, il vous est donné d'offrir à Dieu, par le ministère des prêtres, un sacrifice tout divin, un Dieu même fait homme. Ce n'est pas une fois tous les ans que ce grand pontife entre en son sanctuaire; ce n'est plus dans le seul temple de Jérusalem, mais dans tous les lieux de la terre qu'il offre à mon nom son auguste sacrifice. Plus efficace que celui d'Abel, il honore Dieu et le glorifie par une adoration parfaite; infiniment supérieur aux saintes ardeurs des chérubins et des séraphins, il offre au Père céleste des actions de grâces qui égalent ses bienfaits; bien plus efficace que tous les anciens holocaustes, il rend Dieu favorable et propice, et en obient le pardon de tous les péchés; infiniment plus parfait que les vœux et les prières de tous les justes, il traverse les nuages, pénètre jusque dans les cieux, et en fait descendre sur la terre les grâces les plus abondantes.

2. Tel est l'efficace et la vertu de ce divin sacrifice que j'instituai dans la dernière cène, avec ordre de la renouveler en mémoire de moi. Faites-le donc, mes enfants; rassemblez-vous, et venez avec empressement célébrer cette pâque avec moi. Venez et rendez au Seigneur tous vos vœux dans ce divin sacrifice : il est votre Créateur, votre Seigneur; venez lui présenter les hommages de votre cœur. Il est votre Dieu, votre Sauveur; venez lui offrir le tribut de votre rédemption. Il est votre juge; venez l'apaiser et vous le rendre propice pour vos péchés. Il est votre pasteur; venez pour écouter sa voix, et l'honorer par votre docilité à le suivre. Il est le Roi des rois, qui dispense tous les biens; il est le souverain médecin, qui guérit toutes les maladies, et rend la vie aux morts : accourez auprès de lui, vous tous qui êtes dans l'affliction et dans la peine et il vous consolera. Accourez avec une sainte ardeur : par ce divin sacrifice, il confère la grâce, et rend à l'âme la vertu et la beauté que le péché lui avait fait perdre : vos corps eux-mêmes y puiseront de nouvelles forces, si le Père céleste les juge nécessaires à votre salut.

3. Oh! qu'il est déplorable de voir tous les jours une foule de Chrétiens tièdes et lâches, qui sont sans ardeur et sans goût pour l'auguste sacrifice de la messe, source féconde de toutes les grâces; qui se montrent si indifférents pour ce grand

mystère qui procure au ciel tant de joie, et à la terre sa propre conservation! O funeste endurcissement du cœur humain! qui rend insensible à cet ineffable sacrifice, par la facilité même qu'on a d'y assister! On l'offre tous les jours, et le plus grand nombre n'y pense pas; on l'offre à toutes les heures du jour, et le Christ s'y rend présent pour le bonheur des hommes; et cependant qu'il en est parmi les Chrétiens qui ne feraient pas un pas pour aller à Jésus-Christ qui s'immole pour eux! Ils trouvent du temps pour leurs affaires temporelles, et ils n'en trouvent point, pas même une demi-heure, pour honorer un Dieu si prodigue de lui-même. Oh! mon fils, si ce divin sacrifice n'était offert que par un seul prêtre, et dans un seul endroit de la terre, il n'est personne au monde qui ne voulût y assister au moins une fois; aujourd'hui il est offert par une infinité de prêtres, et dans une infinité d'endroits, pour manifester en tous lieux la bonté infinie et l'amour prodigieux d'un Dieu envers les hommes, et les hommes n'y répondent que par la plus criminelle indifférence! Fut-il jamais d'ingratitude plus monstrueuse?

4. Enfants de Dieu, rougissez de mépriser ainsi sa bonté infinie et ses inestimables bienfaits; empressez-vous d'assister tous les jours, s'il est possible, à la célébration de ses divins mystères; et d'offrir à Dieu, par les mains du prêtre, la plus pure et la plus sainte des victimes. Accourez-y avec l'ardeur la plus religieuse, et, pleins de foi à la présence réelle de Jésus-Christ sous les apparences du pain et du vin, humiliez-vous au pied du saint autel où il s'immole pour vous; et considérant des yeux de l'esprit celui qui fait le bonheur des saints dans le ciel, et qui fera le vôtre un jour, adorez-le avec un cœur attendri par la piété; bénissez-le par les effusions les plus brûlantes de votre amour, demandez-lui tout ce qui vous est nécessaire avec la plus grande confiance; vous savez qu'il a tout promis : assistez-y tous les jours; offrez-lui vos prières tous les jours parce que tous les jours vos besoins sont sans nombre.

IIIe LECTURE.

Des avantages inestimables d'une bonne communion.

1. Qu'il est doux, mon fils, qu'il est agréable de pouvoir dire : *Mon bien-aimé est à moi, et moi je suis tout à lui.* (*Cant.* II, 16.) *Non, ce n'est plus moi qui vis, mais c'est Jésus-Christ qui vit en moi.* (*Galat.* II, 20) Ne soyez plus surpris de voir tous les Chrétiens fervents, tous les vrais sages désirer la communion avec tant d'ardeur. Mon âme, disent-ils à Dieu, soupire après vous comme le cerf altéré après les eaux des fontaines : mon âme brûle pour vous, ô mon Dieu, de la soif la plus ardente : quand aurai-je le bonheur de paraître devant vous et de m'asseoir à votre table?

2. Jamais personne n'a vu Dieu, mon fils; mais tout ce qu'il a révélé de lui-même suffit à l'âme fidèle pour lui inspirer le plus grand désir de le recevoir dans son divin sacrement, et lui faire éprouver les plus saints ravissements. Comme elle vous éprouverez les mêmes sentiments et le même désir, quand vous aurez soin d'en méditer l'excellence et les avantages.

3. Rappelez ici, mon fils, les grandeurs de celui que vous recevez dans cet auguste sacrement. Montez au ciel, parcourez tout l'univers, et vous ne trouverez rien de comparable au Seigneur votre Dieu. Les anges et les saints du paradis tiennent tout de lui, et c'est lui qui les enivre dans le torrent de ses délices; songez au moyen de partager leur joie et leur félicité. Sentez quelle gloire c'est pour une simple créature de posséder son Créateur; quelle douceur pour un fils d'embrasser le meilleur des pères; quelle satisfaction pour une âme fidèle de recevoir son Sauveur et son roi avec toute sa bonté, toute sa tendresse; pour une brebis fidèle d'entendre la voix du bon pasteur; pour un faible mortel de se rendre favorable celui qui doit le juger un jour! Peut-il être une destinée plus heureuse pour ceux qui ont le bonheur de communier dignement? Un pareil sort ne réunit-il pas toutes les jouissances, tous les avantages, tous les biens? En recevant votre Dieu, vous recevez tout avec lui. Non, mon fils, il n'est pas plus accordé au cœur de l'homme de sentir toute l'étendue du bienfait, qu'à son esprit de comprendre toute la profondeur du mystère.

4. Que de grâces, que de dons excellents découlent de ce divin sacrement comme de leur source! Quelle force admirable n'y puise pas une âme fidèle! quel accroissement de vie et de justice! Il dissipe ses ténèbres, augmente ses lumières, affermit sa vertu, et la rend terrible au démon même.

5. Que vous dirai-je encore, mon fils? Ce divin sacrement tempère les ardeurs de la concupiscence, affaiblit le penchant au mal, et fait croître le goût de la piété et l'amour de la vertu; c'est un remède, un antidote souverain, qui purifie une âme de ses moindres souillures, qui efface les restes des plus grands péchés, et la garantit de toute rechute; c'est un pain merveilleux qui enflamme la charité, enfante l'humilité et le mépris des choses du monde; c'est un vin mystérieux qui fait germer les vierges, forme les élus à la chasteté, et les rend habiles au martyre.

6. Que vous dirai-je enfin? Cette nourriture céleste renferme le gage de la gloire future, et celui qui la mange dignement, par le droit qu'il en reçoit, se tient comme assuré de la vie éternelle, tant qu'il ne s'en rend pas indigne par quelque nouveau péché. Voilà, mon fils, les biens immenses et ineffables que confère l'admirable sacrement de l'Eucharistie; biens qui vous

sont offerts à vous-même. Que votre cœur serait monstrueux, s'il n'avait que du dégoût et de la froideur pour cette table sacrée, où brûle toujours un feu qui ne s'éteint jamais ! que vous seriez ingrat, si, recevant votre Sauveur tout entier, son corps, son âme et sa divinité, vous ne vous donniez pas de même à lui entièrement et sans réserve : votre corps, pour lui servir de temple ; votre sang, pour le répandre à son service au premier besoin ; votre âme avec toutes ses facultés ; votre mémoire, afin qu'elle vous rappelle sans cesse sa loi et ses bienfaits ; votre intelligence, pour qu'elle médite continuellement ses maximes et vos devoirs ; votre volonté, pour la conformer entièrement à la sienne ; votre cœur, enfin, pour n'aimer que lui, ou en vue de lui !

IVe LECTURE.

Avec quels soins un Chrétien doit se préparer à la communion.

1. Lorsque je suis venu sur la terre pour chercher ce qui était égaré, et sauver ce qui était perdu, j'ai annoncé l'Evangile à tous sans distinction ; j'ai conversé avec les pécheurs comme avec les justes : j'ai mangé avec les publicains et les pécheurs, comme avec Lazare et ses sœurs ; j'ai accueilli tout le monde sans faire acception de personne, et même j'ai témoigné plus de bonté aux pécheurs, parce qu'ils avaient plus besoin de médecin que les autres. C'est ainsi que j'ai fait lever le soleil de ma doctrine sur les méchants et sur les bons. Mais quand j'ai voulu instituer le sacrement de mon corps et de mon sang, j'ai choisi une maison particulière, une grande salle ornée avec soin, et je n'y ai admis que mes disciples. J'en ai agi ainsi, mon fils, pour vous apprendre à discerner la table de la communion d'une table ordinaire. Vous devez donc vous éprouver vous-même avant de manger ce pain sacré ; parce que celui qui le mange indignement mange son propre jugement. Vous devez donc discerner le corps du Seigneur, et vous juger vous-même, pour éviter le jugement et la condamnation.

2. Le Seigneur, en se donnant ainsi à nous pour être notre nourriture, fait éclater, il est vrai, sa bonté et sa miséricorde ; mais il n'en est pas moins le Dieu de majesté, le Dieu trois fois saint, le Dieu terrible. O mon fils ! que sa bonté sollicite puissamment votre amour, sa miséricorde votre confiance, sa majesté votre respect, sa sainteté votre pureté, votre innocence, sa puissance, vos hommages, et sa redoutable justice, vos plus vives frayeurs.

3. Si je disais autrefois aux Juifs : *Tremblez à l'approche de mon sanctuaire, je suis le Seigneur* (*Levit.* XXVI, 2), il ne renfermait pourtant ni mon corps ni mon sang, mais seulement le livre de la loi, un vase de manne et l'arche d'alliance, qui n'en étaient que la figure. Si je disais encore aux ministres de l'ancienne loi : *Soyez purs, vous qui portez les vases du Seigneur* (*Isa.* LII, 11), quelle ne doit donc pas être la pureté de ceux qui portent et qui reçoivent le Seigneur lui-même ? Et si Osa fut frappé de mort pour avoir porté sur l'arche une main téméraire, si les enfants d'Aaron furent exterminés pour avoir mis dans leurs encensoirs un feu étranger, quel châtiment est donc réservé à celui qui ose s'asseoir indignement à la table sainte ?

4. Hélas ! dites-vous peut-être, mon fils, saisi de frayeur : Comment répondre à une pareille invitation ? comment oser recevoir un tel Seigneur, après avoir été conçu dans l'iniquité ? J'avoue, mon fils, que ma grandeur et ma sainteté sont infiniment au-dessus de tous les hommages de la terre ; cependant, pour me recevoir dignement, je ne demande pas des choses impossibles. Ecoutez-moi bien, mon fils.

5. Je demande surtout un cœur pur, et je le demande absolument. Or, pour avoir cette pureté de cœur, il faut que vous ayez conservé l'innocence de votre baptême, ou que vous l'ayez recouvrée par une véritable pénitence. Souvenez-vous, mon fils, que Dieu a en horreur l'impie avec son impiété, et le pécheur avec son péché. Quel crime ! quelle horreur ! si vous osiez associer dans votre cœur Dieu avec le démon, la sainteté même avec le centre de tous les vices ! Approfondissez donc votre cœur, examinez votre vie, et purifiez-vous avec soin de tout péché, de tout vieux levain du péché, et de toute affection au péché, par une confession sincère et entière, par des larmes amères et par un ferme propos.

6. Faites tout cela, mon fils, d'esprit et de cœur, et non par coutume. Prenez-y garde : la confession et l'absolution qui la suit, ne guérissent que ceux qui ont une véritable douleur de leurs péchés, et la ferme résolution de s'en corriger et de les expier. Hélas ! mon fils, qu'il en est qui ne passent du tribunal sacré à la table sainte que pour se rendre coupables d'un double sacrilége ! Malheureux, qui renouvellent la perfidie de Judas ! il eût bien mieux valu pour eux qu'ils ne fussent jamais nés. Vous donc, mon fils, après vous être sincèrement purifié de tout péché mortel et de toute affection à ce péché, vous pourrez vous approcher avec confiance de la table sainte. Encore ne vous en tenez pas là, mais aspirez à des dispositions plus parfaites.

7. Que font les grands du monde quand ils s'empressent de recevoir un ami ? D'abord ils purifient avec soin leur maison des moindres ordures, ensuite ils l'embellissent de tout ce qu'ils ont de plus riche et de plus précieux. Faites de même, mon fils ; ayez soin de purger votre cœur des moindres péchés, vous savez qu'ils me déplaisent toujours, et que s'ils ne sont pas un obstacle à la communion, ils en diminuent les grâces et les fruits. Puis, appliquez-vous à orner votre âme des plus belles vertus, d'une foi vive, d'une confiance parfaite, d'une charité ardente et d'une profonde humilité. Vous savez combien je louai la confession de Pierre, lorsqu'il dit (*Matth.* XVI, 16) ; *Vous*

êtes le Christ, Fils du Dieu vivant, quoiqu'il ne vît dans moi que le visage d'un homme; de même, quoique vous ne voyiez des yeux du corps dans la sainte Eucharistie que l'espèce du pain et du vin, croyez et confessez aussi de tout votre cœur que c'est le corps et le sang du Christ, vrai Dieu et vrai homme : adorez-le avec un souverain respect et une profonde humilité, reconnaissant que vous êtes indigne de le recevoir.

8. Vous savez encore combien j'admirai la foi et l'humble confiance du centenier, lorsqu'il disait : *Seigneur, je ne suis pas digne de vous recevoir dans ma maison; mais dites seulement une parole, et mon serviteur sera guéri.* (*Matth.* VIII, 8.) Vous même, mon fils, assuré que vous êtes en ma présence dans l'Eucharistie, convaincu de votre indignité, ainsi que de ma bonté et de ma puissance; croyez avec la même confiance que ma visite vous procurera le salut, que j'aurai pitié de vos misères et que je vous comblerai de tous les biens que vous désirez. Vous savez enfin combien je fus touché des honneurs que me rendit la pécheresse par les effusions de son amour, combien je lui remis de dettes, quelles louanges je lui donnai alors, annonçant qu'on publierait son amour pour moi dans tous les lieux où l'on prêcherait mon Evangile. Et vous aussi, mon fils, abordez votre Sauveur avec les larmes de l'amour, répandez sur moi les affections de votre cœur, comme la pécheresse répandit ses parfums sur mes pieds. O mon fils! si vous connaissiez bien toutes les amabilités du Seigneur Jésus, vous vous écrieriez dans l'ardeur de vos désirs : Venez, mon bien-aimé, venez et ne tardez pas : mon âme soupire après vous avec l'ardeur la plus vive.

9. Enfin, mon fils, toutes les fois que vous vous préparez à la communion, ne manquez pas de vous rappeler ces paroles : Lorsque vous célébrerez ces augustes mystères, faites-le en mémoire de moi. Voyez, mon fils, avec quelle religieuse tendresse les enfants bien nés célèbrent le jour anniversaire de la mort de leurs bons parents; avec quelle sainte tristesse ils se rappellent l'image de leur vie, de leur maladie, de leur agonie, de leur mort et de leur sépulture. Et vous aussi, mon fils, ayez soin d'honorer, dans chacune de vos communions, les jours de ma passion et de ma mort, rappelez le souvenir de mes souffrances et de mes douleurs : et, plein de ces souvenirs, recevez mon corps qui est le dernier don que j'ai laissé aux hommes avant de quitter la terre. Par ce moyen, mon fils, vous recevrez ces grands mystères fréquemment et dignement, alors je viendrai en vous pour y faire ma demeure.

Ve LECTURE.

De la fréquente communion.

1. Voici mon fils, que je suis avec vous tous les jours, afin que vous puissiez m'offrir sans cesse vous-même à la gloire de mon Père et pour le salut des hommes. Vous faites partie du sacerdoce royal et de la nation sainte (*I Petr.* II, 7), et vous êtes spécialement choisi pour perpétuer cette offrande que j'instituai dans le cénacle, et que je consommai sur le Calvaire. Ayez donc soin de vous conserver tellement pur de tout péché et de toute affection au péché, que vous puissiez la réitérer fréquemment, et même tous les jours, s'il est possible, dans la sainte communion. Vous devez honorer mon Père, et contribuer à l'avancement de sa gloire. Or que pouvez-vous lui offrir de plus honorable et de plus glorieux que le don que vous recevez à ma table? N'est-il donc pas le don le plus parfait, le don par excellence? L'or, l'argent, les pierres précieuses, le ciel, la terre, l'univers entier, ne sont qu'un grain de sable en comparaison de ce don tout divin. Mon Père a rejeté les anciennes victimes, il m'a donné un corps, et c'est l'offrande de ce corps qui lui plaît et qu'il aime; il regarde avec complaisance la face de son Christ. Communiez donc souvent, mon fils, afin que vous offriez souvent au Père céleste son Fils bien-aimé, l'Homme-Dieu à votre Dieu, la lumière à la lumière : de quelle gloire, de quelle joie vous comblerez alors mon Père!

2. Vous devez encore offrir des sacrifices pour les péchés des hommes : or, mon fils, la communion vous met entre les mains la plus puissante et la plus sainte des victimes. Il n'est point de dettes que vous ne puissiez acquitter par elle; point de grâces que vous ne puissiez obtenir, point d'infirmités que vous ne puissiez guérir. Communiez donc souvent, mon fils, et vous attirerez sur mon peuple les dons les plus précieux, la conversion des âmes, la rémission des péchés, l'affermissement des justes, le goût et l'onction de toutes les vertus.

3. *C'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés.* (*II Mach.* XII, 46.) Si les prières sont pour eux si efficaces et si salutaires, que ne doivent-ils pas attendre d'une communion fervente, de l'offrande de la sainte messe, qui surpasse infiniment toutes les prières et tous les sacrifices? L'aumône éteint le feu qui les purifie, combien plus le fera mon propre sang? Voyez, mon fils, combien il vous est facile d'adoucir leurs peines et même de les finir, de leur ouvrir le ciel après lequel ils soupirent, de combler les anges de joie par leur délivrance et d'augmenter la société des saints qui chantent les louanges de Dieu. Voyez donc, mon fils, combien vous seriez dur et inhumain, si, négligeant la fréquente communion, vous priviez les morts de pareils secours. Et quels morts! mon fils : un père chéri, une mère tendre, peut-être des parents et des amis qui vous aimaient si tendrement, et dont le souvenir doit vous être si cher encore! Ayez-en pitié, mon fils, ils souffrent de grandes peines, secourez-les par des offrandes et des communions fréquentes : assurément ils ne seront pas ingrats, et ne vous oublieront pas lorsqu'ils

seront entrés dans mon royaume, et qu'ils jouiront des vrais biens dans la terre des vivants.

4. Et vous, mon fils, de combien de grâces n'avez-vous pas besoin tous les jours pour vous acquitter dignement de tous les devoirs de votre état et pour opérer votre salut efficacement? Recourez donc fréquemment à ma table, vous y trouverez un antidote céleste, qui vous préservera du péché et amortira le feu de vos passions. Vous y trouverez un collyre souverain qui éclaircira les yeux de votre âme, un baume merveilleux qui vous affermira dans la pratique des vertus, et vous fortifiera jusqu'à vous rendre terrible au démon même comme un lion rugissant. Recourez-y donc fréquemment, puisqu'il vous est si avantageux de le faire; que votre âme ne se dégoûte jamais de ce pain vivifiant. Hâtez-vous de descendre, *car je désire ardemment de faire cette pâque avec vous.* (*Luc.* XXII, 15.) Recevez-moi avec empressement et avec joie dans votre maison, afin que j'y apporte le salut et la paix. Faites cela fréquemment, mon fils, et faites-le en mémoire de moi. Mais si parfois une humilité respectueuse et tremblante, ou quelque nécessité interrompt le cours de vos communions, alors même communiant toujours spirituellement, que votre unique douleur soit de vous voir ainsi privé de cette nourriture sacramentelle. Revenez au plus tôt avec plus d'ardeur et avec de plus saintes dispositions, à la table du Seigneur, pour y recueillir la manne du ciel.

5. Rappelez-vous, mon fils, les exemples des premiers fidèles, vos pères dans la foi, qui furent tous des saints, et dont la religion était si solide, la piété si tendre et l'amour si ardent; ils faisaient tous les jours la fraction du pain. Aussi que de grâces, que de puissants secours ils y puisaient sans cesse, qui les faisaient monter de vertus en vertus jusqu'à ma sainte montagne!

6. Mais, mon fils, pour suivre leurs usages, il faut aussi imiter leur piété. Communiez fréquemment, mais aussi faites-le saintement. Lavez sans cesse vos mains parmi les âmes pures et innocentes, que votre âme et votre corps soient exempts de toutes souillures, que votre cœur ne conserve aucune affection pour le moindre péché. Approchez-vous de ma table, toujours humilié sous le poids de votre indignité, toujours affamé de la justice, toujours brûlant d'amour, toujours rempli de foi et de confiance; recevez et mangez : je demeurerai en vous, et vous en moi.

VIe LECTURE.

De l'indigne communion.

1. Venez à moi, mon fils, et je vous comblerai de biens et de consolations; mais, en y venant, ayez soin de préparer votre âme, et de vous préparer vous-même. Je suis un Dieu grand, saint et terrible; j'ai en horreur l'impie et son impiété. Je juge et je condamne celui qui s'approche indignement de ma table, et je grave sur lui, par la vertu même de ma chair et de mon sang qu'il profane, la malédiction de ma colère toute-puissante. Eprouvez-vous donc, mon fils, avant que de manger ce pain, de peur que vous ne mangiez votre jugement et votre condamnation. Eprouvez-vous avec soin, interrogez votre cœur, examinez vos voies, et si vous découvrez en vous quelques traces d'iniquité, gardez-vous bien, souillé que vous êtes, de franchir les barrières de mon sanctuaire. Mais abandonnez-vous sous mes yeux à tous les sentiments de l'indignité la plus pleine de confusion; et, quelque pénétré de douleur que vous puissiez être, n'approchez point de ma table, qu'auparavant vous ne vous soyez lavé dans le bain de la pénitence.

2. Je suis votre roi plein de douceur, mon fils, et c'est moi qui vous ai comblé de tant de bienfaits, et vous oseriez me donner le baiser perfide! Je suis votre Dieu, mon fils, et vous pourriez me livrer à Satan qui possède votre cœur! Je suis votre Sauveur, et vous me crucifieriez de nouveau! Je suis le Saint des saints, et vous ne rougiriez pas de me placer dans le tombeau infect d'une conscience criminelle! O mon ami, mon bien-aimé! à quels desseins viendriez-vous ainsi à moi? ne vaudrait-il pas mieux que vous ne fussiez jamais né?

3. Loin de moi, Seigneur, un si monstrueux attentat! Ah! que ma langue s'attache à mon palais, que ma droite se sèche et soit mise en oubli, et que je meure mille fois plutôt que de me rendre jamais coupable d'un si grand crime! Il vaut bien mieux mille fois, qu'une créature aussi vile que moi périsse et soit anéantie, que de fouler ainsi avec mépris sous mes pieds mon Créateur et mon Dieu. O Dieu! qui êtes la bonté même, suprême dominateur du ciel et de la terre, qui est-ce qui serait capable de vous trahir si indignement? Qui est-ce, mon fils? Oh! s'il ne s'en trouvait qu'un seul et même un petit nombre! mais hélas! qu'il y en a qui me trahissent et me crucifient de la sorte, non pas une fois mais tous les jours! Tous les jours je vois à ma table des âmes ennemies de ma croix, toutes pétries d'orgueil, d'amour-propre et de vanité; des âmes asservies à la mollesse, aux plaisirs, et souillées de mille autres crimes. Toutes ces personnes, mon fils, en me recevant sur une langue impure et dans un cœur souillé, me foulent aux pieds, et profanent le sang de mon alliance. Je pourrais, à la vérité, me délivrer de leurs mains, je pourrais lancer ma foudre sur leurs têtes coupables, et les anéantir; mais ils périraient, et je ne veux pas la mort de l'impie. Oh! s'ils se convertissaient à moi, faisaient pénitence, et vivaient saintement!... Génération perverse! jusqu'à quand serai-je près de vous? Jusqu'à quand vos cœurs appesantis seront-ils le jouet de l'erreur et du mensonge? Jusqu'à quand ajouterez-vous encore à mes humiliations et à mes souffrances? Malheureux! ce que vous faites, faites-le promptement; mais je vous déclare que ma misé-

ricorde va se tourner en jugement contre vous, je l'ai juré dans ma colère : vous n'entrerez pas dans le lieu de mon repos.

VIIe LECTURE.

De la préparation à la communion.

1. Préparez-moi une salle, mon fils, parce que je veux faire la pâque avec vous et fixer ma demeure dans votre maison. Quand on attend un grand roi, on lui prépare l'appartement le plus honorable, et lorsqu'on reçoit un ami, on lui destine la plus belle pièce de la maison; et moi, mon fils, je suis votre Roi qui vient à vous plein de douceur; je suis votre bien-aimé qui se plaît parmi les lis; je suis votre Dieu que les cieux des cieux ne sont pas dignes de posséder. Ainsi plus je m'humilie par amour pour vous, en m'abaissant jusqu'à votre néant, plus vous devez vous pénétrer de sentiments élevés et brûlants. Ne vous contentez pas de purifier, par le don de l'absolution, le tabernacle de votre cœur; mais ayez soin d'y réunir, par le plus profond recueillement, l'or de la charité la plus pure et l'encens de la piété la plus sincère et la plus tendre. L'affection d'un hôte se manifeste par le soin qu'il prend de préparer à son ami le meilleur et le plus bel appartement de sa maison.

2. O vous qui, sans être froids, n'êtes cependant pas chauds ! âmes tièdes et indifférentes, qui vous occupez à peine de ma visite, qui passez, sans un intervalle au moins décent, de votre maison et de vos affaires domestiques à ma table, que vous dirai-je? Vous dressez vos tables dès le matin pour recevoir vos convives; vous mettez des jours entiers à préparer les mets; et moi, lorsque je viens à vous, vous n'employez pas même un léger quart-d'heure à préparer la salle qui doit me recevoir? Ceux cependant que vous rassemblez à vos festins n'ont peut-être pour vous ni affection ni estime, et moi je vous aime avec sincérité. Vos convives viennent chez vous se régaler à vos dépens, et moi je viens à vous pour vous nourrir de ma propre substance. Vos convives viennent chez vous pour dévorer votre bien, et moi je viens à vous pour augmenter vos richesses et pour y en ajouter de plus grandes encore. Vous les comblez d'honneur cependant, et moi vous me déshonorez. Enfants des hommes, jusqu'à quand aimerez-vous la vanité et le mensonge? Jusqu'à quand vos cœurs appesantis mépriseront-ils ma bonté? Votre cœur se soulève sur moi comme sur le mets le plus dégoûtant. Insensés ! qui vous a donc ainsi fasciné les yeux? Ames tièdes que je ne supporte qu'avec peine, incessamment je vous vomirai de ma bouche.

3. Levez-vous, mon fils, levez-vous promptement, et ne soyez point tiède comme ces âmes; mais hâtez-vous de venir au-devant de moi. Venez, et, considérant ma grandeur et votre bassesse, reconnaissez-vous avec le centurion indigne de me recevoir. Venez, et brûlant d'amour comme Zachée, recevez-moi avec joie dans votre maison, plein de confiance que ma visite vous apportera le salut et la paix. Venez, et à l'exemple du juste Abel, préparez votre offrande, votre sacrifice avec l'intention la plus pure. Alors, votre communion me sera agréable, et deviendra infiniment salutaire pour vous. Par elle, vous glorifierez mon Père, vous honorerez mes saints, et vous remplirez le ciel de joie. Par elle, vous procurerez mille avantages à l'Eglise, le salut à votre âme, la persévérance aux justes, la conversion aux pécheurs, des secours aux faibles, et le repos aux morts. Par elle, vous recevrez vous-même un antidote céleste, qui affaiblira vos passions et vous préservera du péché; un collyre souverain, qui éclaircira les yeux de votre âme; un baume parfait, qui consolidera vos vertus et vous fortifiera contre le démon même, à qui vous deviendrez terrible comme un lion rugissant. Ainsi, mon fils, que toute votre vie soit une préparation continuelle; vous multiplierez mes visites de paix et de salut, en multipliant vos communions, et vous renouvellerez sans cesse les prodiges de ma bonté et de mon amour.

VIIIe LECTURE

Suite de la préparation à la communion.

1. Seigneur, qui avez été engendré dans le sein de votre Père avant l'aurore; vous que les cieux ne peuvent contenir, et qui êtes si saint, que l'Eglise s'étonne que vous n'ayez pas eu horreur du sein de la plus pure des vierges; vous dont Jean Baptiste ne se crut pas digne de dénouer les cordons des souliers, vous daignez me convier souvent à votre table pour m'y nourrir de votre corps et de votre sang ! Malheureux et indigne que je suis : où fuirai-je pour me soustraire aux regards de votre visage? Eloignez-vous de moi, Seigneur, parce que je suis un pécheur. Quel rapport peut-il y avoir entre vous et Bélial, entre votre temple et les idoles, entre votre lumière et mes ténèbres, entre votre sainteté et ma corruption? Eh ! comment ma bouche et mon cœur pourraient-ils être assez purs pour recevoir un hôte tel que vous?

2. Vous ne devez pas, mon fils, vous livrer ainsi au découragement ni au trouble à la vue de ma sainteté et de ma grandeur. Je suis à la vérité le Dieu trois fois saint, et vous n'êtes, vous, qu'un amas de poussière et de boue : mais je connais la boue dont vous êtes pétri; je sais que j'ai dans vous un fils faible et mortel, et non un ange. Je n'exige pas de vous une pureté consommée et parfaite; mais je demande que vous ayez soin de vous purifier de plus en plus. Faites donc ce qui est en votre pouvoir, et faites-le avec diligence : s'il vous manque ensuite quelque chose, je dirai une parole, et je suppléerai à tout.

3. Malheur à vous, mon fils, si vous ne faisiez pas tout ce qui est en votre pou-

voir? Si vous approchiez de ma table avec une âme souillée, vous la profaneriez et vous mangeriez votre propre jugement. En vérité, je vous le dis : apportez le plus grand soin à purifier votre conscience, soyez attentif à rendre votre cœur pur et vos mains innocentes, lorsque vous voudrez recueillir la bénédiction et la miséricorde de mon sanctuaire. Portez toujours votre âme dans vos mains, pour ne pas la souiller par de mauvais désirs et par de mauvaises pensées, ni par des paroles criminelles, ni par des actions vicieuses. Jugez-vous vous-même pour ne pas être jugé, et si vous voyez l'or de votre âme obscurci, et son éclat diminué par la soustraction de ma grâce, mon fils, que le soleil ne se couche point sur votre péché, recourez promptement au bain de Siloé, pour vous laver dans le sang de l'Agneau. Allez, montrez-vous au prêtre et offrez le sacrifice des larmes et de la componction. Ainsi, lorsque vous tomberez, vous ne vous briserez pas, parce que je mettrai ma main sous vous, pour parer le coup de votre chute.

4. Tenez-moi par la main, Seigneur mon Dieu, et conduisez-moi comme vous voulez, afin que je ne tombe pas. J'ai dit, à la vérité, au milieu de mon abondance : je ne serai jamais ébranlé, *j'ai juré de garder les ordonnances de votre justice.* (*Psal.* CXVIII, 106.) Cependant, si vous détournez de dessus moi votre visage, je retombe à l'instant dans le trouble, dans le péché, et me voilà tout souillé de nouveau. Voyez donc, Seigneur, voyez ma faiblesse, et soyez attentif à me secourir. Tenez-vous donc toujours à ma droite, afin que je ne devienne point comme un vase perdu, mais que je porte toujours à votre table la pureté et l'innocence.

IXe LECTURE.

De l'action de grâces après la communion.

1. J'ai fixé ma demeure au dedans de vous, mon fils, moi qui suis le Verbe éternel fait chair, le pain de vie; moi qui suis plein de grâce et de vérité, de force et de puissance; moi dont la miséricorde ne connaît point de bornes : moi-même je suis avec vous, et ma récompense est avec moi. Je suis avec vous, mon fils, pour vous sauver, pour vous délivrer de la main des méchants et des puissants. Oh! si vous connaissiez le don de Dieu, et quel est celui qui repose dans votre cœur, assurément ce même cœur fondrait en ma présence comme la cire devant le soleil; assurément, toutes les puissances de votre âme seraient ravies hors d'elles-mêmes dans une sainte extase, et vos yeux se fondraient en larmes de reconnaissance et d'amour; sans doute que, enivré de mon sang, de ce vin mystique qui enfante les saints, et nourri de ce froment des élus, vous diriez un éternel adieu à toutes les choses de ce monde méprisable; sans doute que, ravi hors de vous-même, sans voix et sans sentiment, vous demeureriez enseveli dans un silence d'admiration et d'amour : sans doute que vous embrasseriez votre bien-aimé de tout votre cœur, et que, dans de saints transports de joie, vous vous donneriez tout entier à lui, sans aucune réserve. Assurément, vous demanderiez à un si bon Père l'onction et le baume de toutes les vertus; assurément vous demanderiez à un roi si puissant tous les secours de sa grâce contre vos ennemis; assurément, vous offririez au Père céleste, avec un souverain respect et une confiance parfaite, ce même Jésus qui réside en vous et qui est devenu votre héritage, et vous le lui offririez comme le don le plus excellent et le plus parfait; assurément, vous inviteriez tous les habitants de la cité à redire sans cesse avec vous en l'honneur de votre bien-aimé : Gloire au plus haut des cieux; assurément, ce serait avec la plus vive douleur que vous vous verriez séparé par la consommation des saintes espèces, de la présence corporelle de votre Sauveur.

2. Est-il, mon fils, une autre nation qui ait des dieux aussi proches, aussi présents que je le suis pour vous et pour toutes les âmes fidèles! Comment se fait-il donc que la plupart d'entre elles, méprisant, pour ainsi dire, mon amour, ou du moins ne l'appréciant pas comme elles le devraient, ne daignent pas pendant un court espace de temps m'honorer dans leur cœur des louanges sacrées de la reconnaissance? Sorties à peine de ma table, elles courent précipitamment de mon temple aux affaires du siècle. Leurs lèvres sont encore teintes de mon sang, qu'elles oublient le Dieu de bonté qui les a nourries. O ingrats, ô enfants de lumière, bien moins prudents que les enfants de ténèbres! Car les enfants du siècle, lorsqu'ils reçoivent la visite d'un roi ou d'un homme puissant, le retiennent le plus de temps qu'ils peuvent; compliments, félicitations, présents, prières, supplications, ils mettent tout en usage pour manifester la joie qu'ils ont de parler avec le prince lui-même, de lui témoigner leur respect et leur amour, et de lui découvrir leurs besoins; et cependant, le prince qu'ils honorent ainsi n'est qu'un homme mortel, et ils n'en reçoivent que des faveurs périssables. O enfants de lumière, que vous êtes insensés, et que vos cœurs sont tardifs à croire! Les habitants de Ninive s'élèveront contre vous au dernier jour, parce qu'ils furent touchés de componction à la prédication de Jonas, et il y a ici plus que Jonas. La reine du midi s'élèvera contre vous et vous condamnera, parce qu'elle vint des extrémités de la terre pour entendre la sagesse de Salomon, et il y a ici plus que Salomon. Les habitants de la Judée s'élèveront contre vous, parce qu'ils voulurent me faire roi lorsque je vivais parmi eux, et voici que vous m'abandonnez et que vous me laissez sans honneur, moi qui suis le Roi des rois, votre Dieu qui réside au milieu de vous.

3. Et vous, mon fils, voudriez-vous aussi m'abandonner? Ah! loin de vous ce malheur! Quand vous aurez quitté ma table sainte, revenez à moi pour m'écouter; c'est moi qui ai les paroles de la vie éternelle, afin que vous voyiez et que vous goûtiez combien je suis doux, et que votre cœur s'échauffe et devienne brûlant à mesure que je vous parle. Adorez-moi avec toute la dévotion dont vous êtes capable, moi qui suis le Seigneur votre Dieu, qui fais mes délices d'être avec vous. Joignez-vous aux anges et aux archanges pour célébrer ma gloire dans vos cantiques, et ne me quittez jamais, qu'à force de me bénir vous n'ayez mérité de recevoir ma bénédiction.

Xe LECTURE.

De la visite au très-saint Sacrement.

1. Je suis votre Dieu, mon fils, et toutes choses pour vous. Moi qui ai ma demeure dans le ciel, j'habite pourtant dans mon temple sur la terre, tout près de vous, afin que, quand vous le voudrez, vous trouviez la vie en moi et que vous receviez le salut de votre Seigneur. O mon fils! ce n'est pas ainsi que j'en ai agi avec toutes les nations. Si vous habitiez les contrées les plus éloignées des infidèles, et qu'on vous annonçât qu'il y a un peuple auprès duquel le vrai Dieu daigne habiter, de manière que chacun peut librement et à toute heure s'approcher de lui et converser particulièrement avec lui, vous vous écrieriez sans doute : O heureux et mille fois heureux le peuple qui a pour Dieu un tel Seigneur! Vous diriez, dans le ravissement de votre esprit : J'irai moi-même vers ce peuple, et je verrai cette grande merveille. Oh! que les tabernacles de ce Dieu sont aimables! Mon âme tombe en défaillance à force de soupirer vers ses sacrés parvis; je me lèverai, et j'irai à lui. Sortez, mon âme, de votre famille et de votre patrie: venez, et que nous voyons ce Verbe qui s'est fait chair; venez, et portons-lui pour présents de l'or, de l'encens et de la myrrhe.

2. Voici, mon fils, que je suis à votre porte, tout près de vous; et pour vous procurer le bonheur de me voir, de me parler et de m'adorer, vous n'avez ni montagnes à franchir, ni mers à traverser : il n'est pas même nécessaire que vous quittiez ni votre famille ni votre patrie. Je suis tout proche de vous, ma porte vous est ouverte à toute heure : mes yeux, mes oreilles et mon cœur vous sont ouverts. Venez, je vous le permets, venez, je désire de vous voir; car je fais mes délices d'être avec vous. Venez, je vous attends sans cesse pour vous donner mes soins, pour exaucer vos prières. Venez à votre Seigneur, et rendez-lui vos vœux et vos hommages. Venez à la fontaine dont les eaux rejaillissent jusqu'à la vie éternelle, et l'on vous donnera gratuitement et sans retour le vin et le lait. Venez à celui qui multiplie les pains dans le désert, et votre âme sera comblée de biens et engraissée. Venez, je vous remplirai de mes dons, et je verserai dans votre sein une mesure pleine et surabondamment comble.

3. O mon fils, si vous n'étiez pour moi qu'une personne ordinaire, je vous dirais : Venez et adorez, car il est écrit : *Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous ne servirez que lui.* (*Matth.* IV, 10.) Mais vous êtes mon bien-aimé, vous devez pleurer entre le vestibule et l'autel, vous devez vous tenir devant moi et apaiser ma colère, vous devez me fléchir par vos supplications, pour vos péchés et pour ceux de mon peuple. Vous devez faire au ciel une sainte violence, et en faire descendre sur mon peuple des rosées fécondes et des pluies salutaires : vous devez enfin louer le Seigneur votre Dieu. Vous êtes l'ami de votre Sauveur, sa présence et ses entretiens seraient-ils pour vous un sujet d'amertume et d'ennui? Disciple d'un si bon maître, le fuiriez-vous?

4. O Dieu! si prodigue de lui-même, si je puis parler ainsi, oh! que je serais malheureux si je refusais de m'approcher, et si je demeurais froid et glacé devant un feu qui brûle toujours et ne s'éteint jamais! oh! qui a jamais ouï rien de semblable! Moi qui ne suis pas digne d'entrer dans votre maison, vous me permettez de pénétrer jusque dans votre sanctuaire : que dis-je! vous me commandez, vous me forcez d'y venir! Je vous obéirai, Seigneur, et je ferai selon votre volonté. J'irai, et je visiterai le lieu que vous habitez, vous, mon roi et mon Dieu. Quand vous conversiez, Seigneur, visiblement avec les hommes, tous accouraient en foule auprès de vous de Jérusalem et des bourgades de la Judée et de la Galilée; et la foule était si grande, qu'on fut obligé de découvrir le toit de la maison où vous étiez, pour vous présenter un paralytique. Oui, Seigneur, je viendrai tous les soirs, avec Marie-Madeleine, pour voir le sépulcre où repose si humblement et si amoureusement votre divine humanité. Là, je vous adorerai, la face prosternée contre terre; je m'accuserai et je confesserai mon iniquité; je louerai votre saint nom, je vous glorifierai dans mes cantiques de louanges; je demanderai, et vous me donnerez; je frapperai, et vous m'ouvrirez. Là, vous me conduirez, mon bon Pasteur, dans le lieu de vos pâturages, et rien ne me manquera. Là, j'étudierai les sentiers de votre justice; là, j'apprendrai à ne pas craindre les maux; là, votre bâton et votre houlette me rempliront de consolation; là, je m'affermirai contre tous ceux qui me persécutent : là, enfin, votre miséricorde formera comme un rempart autour de moi, et sera avec moi tous les jours de ma vie, jusqu'à ce que vous me receviez dans vos tabernacles éternels, où vous vous montrerez à moi sans voile et sans nuage.

DEUXIEME PARTIE.

PRÉPARATIONS ET ACTIONS DE GRACES POUR TOUS LES JOURS DE LA SEMAINE.

PREMIÈRE PRÉPARATION.

LE DIMANCHE, AVANT LA COMMUNION.

Vues dans la communion. — O Dieu souverain et tout-puissant! c'est pour adorer, louer et glorifier votre majesté suprême, et pour vous offrir les hommages de mon esprit, de mon cœur, de mon corps et de tout mon être; c'est pour honorer la mémoire de la vie toute divine, de la passion cruelle et de la mort sanglante de Jésus-Christ, mon Sauveur; c'est pour vous remercier de toutes les grâces et de tous les bienfaits que vous avez daigné répandre sur votre Église, et en particulier sur moi, tout pécheur que je suis; c'est pour solliciter le pardon de mes péchés sans nombre; le salut de mon âme, et celui de mes proches, de mes amis et de mes frères; c'est aussi pour le soulagement et la délivrance de mon père, de ma mère, et de tous mes parents qui sont morts, que je veux vous offrir par les mains de votre ministre, et recevoir les augustes mystères du corps et du sang de votre divin Fils Jésus-Christ, mon Sauveur. Il n'y a que vous, Seigneur mon Dieu, qui puissiez satisfaire les désirs de mon cœur. Pourrais-je en effet désirer, rechercher dans le ciel et sur la terre autre chose que vous? N'êtes-vous pas, vous seul, notre bien suprême, notre magnifique récompense?

Acte de contrition. — Ma confusion et mon repentir se renouvellent, ô mon Dieu, toutes les fois que j'entre dans votre sainte maison pour vous y adorer. Mais quand je viens recevoir le pain des enfants, toute la douleur que j'ai jamais ressentie d'avoir offensé un si bon père, redouble à l'instant; et je m'écrie avec tous les sentiments du regret et de l'humilité: Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous, je ne suis pas digne d'être appelé votre fils; je ne mérite pas d'être traité comme votre enfant: réservez votre festin pour ceux qui ne sont jamais sortis de votre maison, et n'ont jamais violé votre sainte loi. Cependant, mon Dieu, j'ai confiance, tout misérable que je suis, que vous ne rejetterez pas un cœur contrit et humilié; vous qui nous avez aimés jusqu'à nous donner votre Fils unique pour nous laver de nos péchés dans son sang.

Acte de foi. — Je crois fermement, mon aimable Jésus, et je confesse avec la conviction la plus intime, que vous êtes le Christ Fils du Dieu vivant, égal à votre Père en gloire et en puissance, vrai Dieu et vrai homme. Je crois que le sacrifice de nos autels est le même sacrifice que vous avez institué dans la cène, et que vous consommâtes sur la croix. Je crois qu'après la consécration vous êtes vraiment, réellement et substantiellement présent sous les espèces sensibles du pain et du vin. Je crois que le pain est changé en votre corps, et le vin en votre sang, en sorte qu'il n'y reste plus que les espèces ou apparences, parce que vous avez dit: Ceci est mon corps, ceci est mon sang; et parce que vous êtes vivant dans la divine Eucharistie, je crois que vous êtes tout entier sous l'une et l'autre espèce avec votre corps, votre sang, votre âme et votre divinité. Enfin parce que, après avoir rompu le pain, vous avez dit: Ceci est mon corps; je crois aussi que vous êtes également tout entier sous chaque partie de l'espèce rompue ou divisée. Ainsi je le crois de tout mon cœur avec votre sainte Eglise universelle, parce que vous l'avez dit, et que vous êtes la vérité même; mais augmentez ma foi.

Acte d'espérance. — Je ne suis, il est vrai, Seigneur Jésus, que cendre et poussière; mais vous êtes le père des miséricordes et le Dieu de toute consolation. Qui a jamais connu toute l'étendue de votre bonté et de votre miséricorde? ne pressez-vous pas de recourir à vous tous ceux qui sont dans l'affliction et dans la peine, afin de les soulager? N'êtes-vous pas mon refuge et ma ressource? A qui donc pourrais-je m'adresser? Vous seul avez les paroles de la vie éternelle; il n'y a que vous qui puissiez me consoler dans les tribulations dont mon âme est remplie: elle est bien languissante, bien misérable, bien malade, je l'avoue; mais vous êtes mon salut et ma vie: ce sont les malades, et non ceux qui se portent bien, qui ont besoin de médecin. Si vous guérissiez autrefois tous les malades lors même que vous ne faisiez que de passer; si l'ombre même de Pierre les guérissait aussi, ne dois-je pas avoir la confiance, qu'en venant dans mon âme pour y habiter avec la plénitude de votre divinité, vous me guérirez de toutes mes langueurs, de toutes mes infirmités; aussi, plein de confiance en votre bonté, je me lève pour aller à vous, qui êtes mon père, mon refuge et mon médecin, bien convaincu que cette communion augmentera en moi la foi, l'espérance et la charité; me protégera efficacement contre les embûches de mes ennemis, dissipera la foule des mauvaises pensées qui m'assiégent; me délivrera enfin de ce défaut, de ce vice secret que vous connaissez et qui m'afflige depuis si longtemps; m'animera à

la pratique de toutes les bonnes œuvres qui vous plaisent, et surtout de certaines vertus qui me manquent; et sera enfin pour moi un gage certain de la gloire future? Cette douce espérance repose dans mon sein, parce que vous êtes plein de miséricorde et de fidélité dans vos promesses.

Acte d'amour. — Vous seul, mon Dieu, savez si je vous aime, mais il me semble, ô Jésus mon Sauveur, que je veux vous aimer, que je voudrais vous aimer beaucoup, que je désirerais vous aimer uniquement, vous aimer parfaitement, vous aimer toujours. Il me semble que si je désire si ardemment de vous recevoir dans la sainte Eucharistie, c'est que dans ce sacrement de votre amour pour les hommes, l'homme puise son amour pour vous; c'est que par ce sacrement l'homme s'unit à vous par les liens du plus parfait amour; c'est que j'espère qu'après vous avoir reçu en moi dans la sainte communion, rien ne me séparera de vous.

Acte d'humilité. — Tout homme vivant, fût-il un ange dans un corps mortel, doit dire en s'approchant de vous : O mon Seigneur, je ne suis pas digne que vous veniez en moi. Mais combien cette parole sied-elle mieux dans ma bouche! combien ce sentiment convient-il mieux à celui qui vous a tant offensé autrefois, à qui son péché a laissé tant de faiblesse, que tant de tentations agitent encore, à celui qui par une suite malheureuse de son ancienne vie est si lâche et si infidèle dans votre service! Non, mon Dieu, non, je ne suis pas digne de vous recevoir; mais vous m'y invitez, et on me l'ordonne. Mais la prodigieuse humiliation à laquelle vous êtes descendu sur le Calvaire me rassure et me fait croire que vous ne me mépriserez pas, tout vil et abject que je suis. Venez donc à moi plein de clémence, et recevez-moi avec bonté lorsque je me présente devant vous.

Acte de demande. — Je sens une partie de mes besoins, ô mon Dieu, je vois une partie de mes misères. Mais qu'est-ce que tout ce que je sens auprès de ce que je suis? Qu'est-ce que je vois en moi auprès de ce que vous y connaissez? Je ne mettrai donc point des bornes à vos grâces, ô mon Dieu, en en mettant à mes demandes! Mais ces grâces, Seigneur, dont la source est dans le divin sacrement que je vais recevoir, donnez-les moi selon la grandeur de mes besoins et selon la multitude de vos miséricordes.

Qui est-ce qui d'un être corrompu et souillé dès le moment de sa conception, en peut faire un être pur et saint? Qui est-ce qui des plus grands pécheurs en peut former les plus grands saints, si ce n'est vous seul, ô mon Dieu, qui êtes le Saint des saints, le sanctificateur de nos âmes, la source de toute sanctification? Seigneur Jésus, si vous le voulez, vous pouvez me guérir : dites seulement une parole, et mon âme sera guérie.

Mon Dieu, pour la gloire de ce divin sacrement, faites-moi la grâce de le recevoir aussi dignement que je le désire; de le recevoir avec tout le respect et tout l'esprit de piété que demande un mystère si auguste; de le recevoir avec toute la ferveur et tout l'amour dont mon cœur est capable. Par votre bonté toute divine, Seigneur, par votre miséricorde sans bornes, daignez suppléer à tant d'infirmités et d'indignités que vous voyez en moi.

Pain qui êtes descendu du ciel pour être la vie des hommes, donnez-moi la vie, et une vie plus abondante. Pain céleste, soutenez-moi dans les peines de cette vie voyagère. Fortifiez-moi dans les dégoûts et les tristesses de mon exil. Faites-moi marcher d'un pas ferme dans les voies de Dieu jusqu'à ce que je sois arrivé à cette sainte montagne, où l'on verra le Dieu des dieux, où on le louera, où on l'aimera, où on le possédera pour l'éternité. Venez, Seigneur Jésus, doux hôte de mon âme, doux rafraîchissement, douce consolation de mon cœur, venez.

Que le corps de Jésus-Christ préserve mon âme de toute corruption jusqu'au dernier de mes jours. Ainsi soit-il.

Acte de désir. — Deux sentiments contraires combattent en moi, Seigneur mon Dieu; l'un me porte à m'éloigner de vous, parce que je suis un grand pécheur; l'autre m'entraîne doucement à la table sacrée. Que ferai-je dans cette contradiction, ô mon Dieu? Céderai-je à la crainte? Obéirai-je à l'amour? Je vous écouterai, ô Jésus mon Sauveur; et si vous me dites cette parole au fond de l'âme : Venez à moi malgré vos péchés passés, si vous en êtes vraiment touché. » J'y viendrai, ô Jésus, selon le désir que j'en ai au fond du cœur; j'y viendrai, mon Dieu, par la raison même que je suis pauvre, misérable, malade, languissant; à qui irais-je en effet dans cet état, si ce n'est à celui qui est la source de toute grâce?

PREMIÈRE ACTION DE GRACES

LE DIMANCHE, APRÈS LA COMMUNION.

Gloire au Seigneur. — C'est à présent que je vous possède, et que vous êtes avec moi, aimable Jésus; je vous adore sur l'autel de mon cœur. Quelle bonté! quelle faveur! pour daigner visiter ainsi le plus humble et le plus pauvre de vos serviteurs, et entrer avec tous vos dons dans une maison si étroite et si vile! Soyez béni et glorifié mille fois de ce que vous êtes descendu du ciel dans mon âme. O roi de paix, bannissez de mon esprit et de mon cœur le tourbillon des pensées vaines et inutiles, afin que mon âme ne puisse contempler et goûter que vous, qui êtes la source et le principe de la paix. O douce paix! ô ravissante paix! mon âme vous chercherait en vain partout ailleurs. O source intarissable du divin amour! ô divin Jésus, pourrais-je vous oublier jamais, vous qui avez daigné vous souvenir de moi, et vous donner à moi avec tout ce que vous êtes! Vous avez

signalé votre miséricorde envers votre serviteur au delà de toute espérance, et vous m'avez prodigué vos faveurs et votre amitié sans aucun mérite de ma part. Que vous rendrai-je pour tant de bienfaits? Que ne puis-je vous servir dignement tous les jours de ma vie, et vous offrir sans cesse le sacrifice de louanges! Je le désire, Seigneur, bien sincèrement, et c'est le vœu de mon cœur; daignez rendre ma résolution ferme et invariable: donnez-moi votre grâce, et faites qu'elle soit, qu'elle agisse et qu'elle persévère avec moi jusqu'à la fin. Faites que je n'aie en toutes choses d'autre volontés que la vôtre; que je meure à tout ce qui est dans le monde, et que je mette mon bonheur à être ignoré et méprisé dans le siècle présent. Donnez-moi de me reposer en vous au mépris de toutes les choses de la terre, et de ne m'attacher qu'à vous, qui êtes ma vie, ma paix, mon souverain bien dans le temps et dans l'éternité. Ainsi soit-il.

Louanges. — Que vous rendrai-je, Seigneur, pour le bien inestimable que vous venez de m'accorder? par une bonté qui est au-dessus de toute expression, vous m'avez donné votre corps et votre sang adorable pour être la nourriture de mon âme et le gage de la gloire future. Qui a jamais rien ouï ni vu de semblable! Que mes lèvres s'ouvrent donc et ne se lassent jamais de chanter vos louanges et de publier votre gloire; que je passe mes jours à raconter vos merveilles et à célébrer votre grandeur! Que mon âme glorifie le Seigneur avec toutes ses puissances; que mon esprit se réjouisse en Dieu mon sauveur, parce qu'il a daigné regarder favorablement la bassesse de son serviteur; que par sa puissance il a opéré en moi de grandes choses, et qu'il m'a comblé de biens dans mon extrême misère; nations, louez le Seigneur; peuples de la terre, bénissez son saint nom, parce qu'il a signalé sa miséricorde envers moi. Louez aussi le Seigneur avec moi, anges du ciel, et vous, rois, princes, habitants de la terre, vous enfin vierges pures et fidèles, avec les enfants et les vieillards. Ma langue elle-même, ô aimable Jésus, méditera votre justice et publiera vos louanges tout le long du jour: tous mes os diront à leur manière: Qui est semblable à vous, Seigneur! Vous êtes tout-puissant; la vérité forme votre ceinture: vous êtes magnifique dans vos dons et saint dans toutes vos œuvres. Puissent mes louanges vous honorer et vous plaire! vous serez désormais l'unique objet de ma joie et de mes cantiques: je mettrai tout mon bonheur à pratiquer les saintes maximes de votre Evangile. Tenez-moi par la main, et ne me quittez plus que vous ne m'ayez introduit dans le royaume de votre gloire. Ainsi soit-il.

Offrande de Jésus-Christ à son Père. — Père tendre et miséricordieux, qui m'avez aimé jusqu'à me donner votre Fils unique, pour être le prix et la nourriture de mon âme, et qui en conséquence m'avez tout donné avec lui, regardez la face de votre Christ, en qui vous avez mis toutes vos complaisances; je vous l'offre ce Fils bien-aimé; je vous offre aussi mon cœur avec lui et par lui, en reconnaissance de tout ce que vous avez fait aujourd'hui pour moi. Père saint, regardez-le maintenant avec complaisance, afin qu'il détourne votre colère de dessus moi. Voici le médiateur entre Dieu et les hommes; voici l'avocat et le pontife qui intercède pour moi. Je vous l'offre ce même Jésus, qui n'a jamais commis de péché, mais qui a effacé les péchés du monde et guéri nos langueurs par ses meurtrissures; recevez donc, Père saint, cette hostie pure et sans tache, pour la louange et la gloire de votre nom, pour la rémission de tous mes péchés, le supplément de tous mes défauts, et en reconnaissance de tous les bienfaits que je viens de recevoir de votre bonté infinie.

Offrande de soi-même à Jésus-Christ. — Oui, aimable Jésus, c'est parce que je suis votre serviteur et le fils de votre serviteur que je renonce au démon, votre ennemi et le mien, à toutes ses œuvres et à toutes ses pompes, qui sont les maximes et les vanités du monde. Vous êtes seul, mon bon maître, le Dieu de mon cœur, et mon partage pour l'éternité. C'est vous qui me mettrez un jour en possession du royaume que j'attends, et que vous m'avez promis: j'en trouve le gage et l'assurance dans votre adorable sacrement. Vous vous y êtes donné à moi sans réserve; je m'offre de même à vous sans partage; je vous offre mon corps pour être votre tabernacle vivant, que ne souille rien qui vous déplaise; mon sang pour le répandre à votre service, si ce sacrifice vous devient agréable; mon âme avec toutes ses facultés; ma mémoire, afin qu'elle me rappelle sans cesse vos bienfaits, vos préceptes et mes obligations; mon intelligence pour méditer continuellement vos mystères, votre doctrine et mes devoirs; ma volonté pour la conformer entièrement à la vôtre; mon cœur pour n'aimer jamais que vous, et que par rapport à vous; en un mot tout ce qui est de moi, tout ce que j'ai, je vous l'offre et vous l'abandonne absolument: je ne retiens et ne vous demande que votre grâce et votre amour: avec cela je suis riche, et n'ai plus rien à désirer.

Demandes. — Dieu Tout-Puissant et éternel, Rédempteur du monde, Sauveur et gardien des âmes, je me jette aux pieds de votre infinie majesté: regardez favorablement votre serviteur; recevez avec complaisance et avec bonté le divin sacrifice auquel j'ai eu le bonheur d'assister, et la sainte communion que je viens de faire, pour la gloire de votre saint nom, pour le salut des fidèles vivants ou morts, et pour l'expiation de tous mes péchés; délivrez-moi de votre colère; faites-moi grâce et miséricorde, ouvrez-moi les portes du ciel; délivrez-moi de tous les maux présents et à venir, et pardonnez-moi toutes les fautes que j'ai pu

commettre jusqu'ici; faites-moi marcher avec persévérance dans la voie de vos commandements, afin que je mérite d'être incorporé un jour dans la société de vos élus. J'attends toutes ces faveurs de votre bonté, ô mon Dieu, dont le nom est trois fois saint et béni à jamais, et à qui l'honneur et la gloire appartiennent dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Seigneur, qui bénissez ceux qui vous bénissent, et qui sanctifiez ceux qui mettent en vous toute leur confiance, sauvez votre peuple; bénissez votre héritage, et conservez la plénitude de votre sainte Eglise. Sanctifiez ceux qui chérissent la beauté de votre maison, et comblez-les de vos grâces et de vos dons. Accordez aux malades l'assistance, les remèdes et les consolations dont ils ont besoin. Conduisez les voyageurs en paix; accordez-nous des saisons favorables, et faites prospérer les fruits de la terre. Conservez dans la paix le monde, les églises, les rois, les sujets, les prêtres et tout votre peuple. Accordez le repos aux morts, et souvenez-vous de ceux qui vous honorent par des dons pieux et volontaires, ainsi que de tous ceux en vue desquels ils les ont faits. Visitez, consolez, sauvez ceux qui sont dans le trouble et l'affliction; et donnez-nous votre grâce à tous. Ainsi soit-il.

Prière à la sainte Vierge. — Vierge pure, sainte et glorieuse, mère de Dieu, reine du monde, qui avez mérité de concevoir et de porter dans votre sein chaste et virginal le Créateur et le Sauveur du monde, dont je viens de recevoir moi-même le corps et le sang adorables, daignez vous intéresser auprès de lui pour un pauvre pécheur, afin qu'il daigne me pardonner mon indignité et toutes les fautes que j'aurais pu commettre dans son divin sacrement, par ignorance, par distractions ou par indévotion: lui qui vit et règne dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Prière à tous les saints. — O vous tous, saints et saintes de Dieu qui, pendant votre vie sur la terre, avez servi le Seigneur avec tant de ferveur et de fidélité, que vous avez mérité de régner éternellement avec lui dans le ciel, obtenez-moi, je vous prie, par vos puissantes intercessions, que ce pain céleste, ce viatique divin, que je viens de recevoir, me protége et me fortifie contre ma faiblesse et ma corruption, contre les périls et les embûches de mes ennemis, afin que par la vertu de cette divine nourriture je marche à travers le désert de ce monde jusqu'à la montagne de Dieu; que je jouisse éternellement de la joie de sa douce présence, et que je le loue et le bénisse avec vous dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Conclusion. — Ame de Jésus-Christ, sanctifiez-moi; corps sacré de Jésus-Christ, sauvez-moi; sang de Jésus-Christ, enivrez-moi; eau sortie de l'ouverture de son côté, lavez-moi; passion de Jésus-Christ, fortifiez-moi; ô bon Jésus, exaucez-moi, cachez-moi dans l'intérieur de vos plaies, ne souffrez pas que je me sépare jamais de vous, garantissez-moi du malin esprit, appelez-moi à l'heure de la mort, et commandez-moi d'aller à vous, afin que je vous loue avec tous vos saints dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il. Je vous en conjure, aimable Jésus, que cette hostie immortelle, dont vous venez de me nourrir, vous rende grâces pour moi, commue toutes mes fautes, me réconcilie avec vous, m'attache à vous, et me conduise à la vie éternelle. *Amen.*

DEUXIÈME PRÉPARATION,

LE LUNDI, AVANT LA COMMUNION

Invocation. — Descendez, ô Esprit-Saint, venez remplir les cœurs de vos fidèles, et allumez-y le feu de votre amour. Seigneur, envoyez-leur votre esprit, ils seront changés, et vous renouvellerez la face de la terre. O Dieu, qui avez enseigné les cœurs des fidèles, par la lumière du Saint-Esprit, donnez-moi cet Esprit-Saint, qui me fasse goûter et aimer le bien, et qui répande toujours en moi ses divines consolations. Ainsi soit-il.

Acte de contrition. — Seigneur mon Dieu, soyez-moi favorable et propice, parce que je suis souillé et pécheur devant vous. J'ai un véritable regret, et je suis tout confus de vous avoir offensé. Je désire de réparer le mal que j'ai fait. Pardonnez-moi, je vous prie, toutes mes iniquités: lavez mon cœur et mes sens de toutes leurs souillures, afin que je puisse m'asseoir à votre table sainte avec une juste confiance.

Acte de Foi. — Seigneur Jésus, qui êtes le souverain Prêtre éternel, et qui avez dit: Ma chair est véritablement nourriture, et mon sang véritablement breuvage; j'ai toujours cru et je crois que vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant, qui êtes venu en ce monde pour nous sauver, et qui vous rendez présent dans cet auguste sacrement: oui, je le crois; mais augmentez ma foi de telle sorte qu'elle perce le nuage qui vous cache à mes yeux; qu'elle me pénètre d'une religieuse frayeur à la vue de votre majesté et de votre sainteté infinie, d'une piété tendre, sincère et pleine de confiance, et d'un désir ardent d'aller à vous. Votre extrême bonté, qu'elle me découvre, dilate mon cœur, m'attire, et me fasse oublier toute mon indignité et ma misère: je ne sens plus que le besoin de vous recevoir dans la sainte communion, et de m'y nourrir de vous-même.

Acte d'espérance. — Oui, c'est en vous seul que je fonde toute mon espérance, aimable Jésus, parce que vous seul êtes mon salut, ma force, ma vie, mon refuge et mon appui: vous avez la plénitude, et vous êtes la source de tous les biens. Ayez pitié de moi, et sauvez-moi, vous qui n'abandonnez jamais ceux qui vous craignent et qui espèrent en vous.

Acte d'amour. — Qu'elle est admirable, ô mon Sauveur! qu'elle est incompréhensible la force de l'amour qui embrase votre

cœur divin ! Sur le point de passer de ce monde à votre Père, vous nous avez préparé une table magnifique où l'on mange une manne toute céleste, un pain délicieux, plein de suavités et d'attraits. Or, c'est pour répondre à cet amour ineffable, que mon cœur brûle d'amour pour vous, ô mon Sauveur ! Voulez-vous qu'il aille toujours croissant et qu'il ne s'éteigne jamais ? visitez-moi souvent dans la sainte communion, vous qui en êtes la source et l'aliment : c'est la grâce que je ne cesserai de vous demander.

Acte de désir. — Comme le cerf altéré, qui soupire après les eaux des fontaines, mon âme soupire après vous, Seigneur Jésus : le sentiment de ma misère et de mes besoins me presse vivement et redouble mon ardeur. Donnez-vous à moi dans la sainte communion, et cela me suffit. Car point de bonheur, point de consolation hors de vous ; je ne puis exister sans vous, ni vivre sans vos visites. Renouvelez-les sans cesse dans votre divin sacrement pour la sanctification et le bonheur de mon âme.

Acte d'humilité. — O Dieu saint, tout-puissant, terrible, qui êtes-vous ? Et qui suis-je moi, pour que vous daigniez ainsi me visiter dans la communion, me nourrir de vous-même, et fixer en moi votre demeure ? Non, Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans la maison de mon âme ; mais dites seulement une parole, et elle sera guérie, purifiée, et en état de vous recevoir.

Vues dans la communion. — C'est pour le salut du monde, ô divin Jésus ! que vous avez institué dans la cène et consommé sur le Calvaire l'auguste sacrifice de votre corps et de votre sang ; sur le point d'y communier, je m'unis à votre intention, et vous conjure de nous en appliquer à tous les mérites et les fruits. Je vous offre mes supplications pour tous ceux pour qui j'ai résolu de prier, et qui s'unissent à moi par la participation à la même victime, par la ferveur de leur dévotion, et par l'abondance de leurs aumônes et de leurs bonnes œuvres ; et en particulier pour ceux qui me sont unis par les liens du sang, de l'amitié et de la confiance ; pour ceux encore qui veulent bien prier pour moi, qui m'ont obligé, et qui se sont spécialement recommandés à mes prières. Enfin je vous les offre, ces mêmes supplications, devenues puissantes par leur union avec les vôtres, pour tout le peuple chrétien, pour ce diocèse, pour cette ville, pour cette paroisse ; pour tous les évêques de la sainte Eglise romaine, pour tous les pasteurs, et généralement pour tout le clergé ; donnez-nous à tous la persévérance dans votre service et dans votre amour. Accordez enfin votre assistance et votre miséricorde aux vivants et aux morts, dans quelque affliction et détresse qu'ils se trouvent. Ainsi soit-il.

Supplication. — Quoique je sois plein de confiance en votre miséricorde et votre bonté infinie ô mon divin Jésus, ce n'est pourtant qu'en tremblant que j'ose m'approcher de votre table sainte, parce que je sens tout le poids de mes péchés, et que je connais toute ma misère, tout mon néant. Car je me suis souillé de péchés sans nombre, parce que je n'ai pas veillé avec soin sur mon intérieur, ni sur ma langue, ni sur mes sens, C'est pourquoi j'ai recours, ô Dieu de bonté et de majesté, à la source de votre divine miséricorde, pour y puiser, la guérison et le salut ; et je me réfugie sous les ailes de votre protection, parce qu'ayant à redouter mon propre juge, je viens me jeter entre les bras de mon Sauveur ! Quelque nombreux que soient mes péchés, quelque grande que soit ma confusion, je n'en mettrai pas moins toute ma confiance dans votre miséricorde qui est sans bornes. Regardez-moi donc avec les yeux de cette miséricorde, divin Jésus, de cette même miséricorde qui vous a fait expirer sur une croix pour le salut des hommes. Soyez touché de la confiance que j'ai mise en vous ; ayez pitié de moi qui suis rempli de misères et de péchés, et ne consultez que votre miséricorde qui est infinie. Je vous salue et vous adore, victime salutaire, qui avez été immolée sur l'autel de la croix pour moi et pour tous les hommes ; je vous salue et vous adore, sang précieux, qui avez coulé des plaies de Jésus-Christ mon Sauveur pour laver les péchés du monde. Souvenez-vous, Seigneur, d'une créature que vous avez rachetée au prix de votre sang. J'ai le plus mortel regret de vous avoir offensé ; je désire sincèrement de réparer le mal que j'ai fait ; pardonnez-moi, Père saint, Père très-clément, toutes les iniquités qui ont souillé mon âme et mon corps, afin que je puisse me présenter décemment à votre table sacrée ; et faites-moi trouver dans la communion de votre corps et de votre sang adorables, que je suis sur le point de recevoir malgré mon indignité, et le pardon de mes fautes, et la purification des taches dont elles ont défiguré mon âme ; et la délivrance des imaginations et des pensées qui me troublent ; et le renouvellement de tous mes sens ; et le zèle de toutes les vertus, de toutes les bonnes œuvres ; et enfin la protection assurée pour mon corps et mon âme, contre les piéges et les embûches de mes ennemis. Ainsi soit-il. (S. Ambr.)

Prière à la sainte Vierge. — Ménagez-nous un accès favorable auprès de Jésus-Christ votre divin Fils, ô Vierge Marie, qui êtes bénie entre toutes les femmes, et qui avez enfanté le salut et la vie. Présentez nous à celui qui nous a été donné par vous. Que votre admirable pureté couvre notre corruption ; que votre profonde humilité, qui a été si agréable à Dieu, nous obtienne la guérison de notre vanité et de notre orgueil ; que la grandeur de votre amour couvre la multitude de nos péchés ; enfin, que votre glorieuse fécondité multiplie nos propres mérites. O Vierge puissante, qui êtes notre avocate et notre médiatrice, réconci-

liez-nous avec votre divin Fils; recommandez-nous et présentez-nous à lui. Faites, ô Vierge de bénédiction, nous vous en conjurons, par la grâce que vous avez trouvée, par l'insigne prérogative que vous avez méritée, et par la miséricorde que vous avez enfantée, faites, dis-je, que celui qui, par votre médiation, s'est rendu participant de nos infirmités et de nos misères, nous rende aussi, par votre intercession, participant de son bonheur et de sa gloire; Jésus-Christ, votre divin Fils, Notre-Seigneur, qui, étant Dieu, est béni par-dessus tout dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Prière à tous les saints. — Saints et saintes de Dieu, bienheureux habitants de la céleste patrie, soutenez ma faiblesse, fortifiez ma foi, agrandissez mon espérance, allumez en moi une étincelle de votre amour, revêtez-moi de la robe nuptiale, mettez dans mes mains la lampe ardente et luisante de l'Evangile, enrichissez mon âme des dons qui vous remplissent, afin que je puisse me présenter avec confiance et sans rougir dans l'enceinte du tabernacle admirable, et au céleste banquet de l'Epoux. Ainsi soit-il.

DEUXIÈME ACTION DE GRACES.

LE LUNDI, APRÈS LA COMMUNION.

Sentiments de piété. — C'est maintenant, Seigneur, que je vous possède avec tous les biens, dont vous avez la plénitude. Ainsi, ô mon Dieu! séparez mon cœur de tous les objets qui sont hors de vous, et où il n'y a que vanité et affliction d'esprit. Que mon cœur ne s'attache qu'à vous, ne cherche son repos que dans vous, qui êtes la source féconde de tous les biens, de toutes les lumières, et de toutes les vérités, la véritable félicité et la bienheureuse éternité. Que mon âme, ô Jésus, soit pénétrée des douceurs de votre présence; qu'elle goûte combien le Seigneur est doux, afin que, embrasée d'amour pour vous, elle ne cherche point sa joie dans tout ce qui n'est pas vous; parce que vous êtes seul la joie de mon cœur et mon partage pour l'éternité.

Vous êtes le médecin de mon âme, et c'est vous qui avez guéri nos langueurs par vos meurtrissures. Je suis ce pauvre malade que vous êtes venu guérir sur la terre. Guérissez donc mon âme, qui s'est blessée en vous offensant.

Vous êtes mon bon pasteur, qui avez donné votre vie pour vos brebis. Hélas! je ne suis qu'une pauvre brebis égarée, et cependant vous avez bien voulu me nourrir de votre corps et de votre sang. Chargez-moi maintenant sur vos épaules, ou conduisez-moi par la main; me refuseriez-vous quelque chose, après vous être donné à moi dans la sainte communion? Conduisez-moi; et rien ne me manquera dans le lieu de vos pâturages où vous m'avez placée, jusqu'à ce que vous me fassiez entrer dans les pâturages de la vie éternelle.

O véritable lumière, qui éclairez tout homme venant au monde, éclairez les yeux de mon cœur! et ne permettez pas qu'ils s'endorment jamais d'un sommeil de mort.

O feu! qui brûlez toujours sans jamais vous éteindre, voyez combien je suis lâche, tiède et froid; brûlez mes reins et mon cœur, afin qu'ils soient embrasés du feu de votre amour. Car vous êtes venu apporter ce feu divin sur la terre, hé! n'est-ce pas pour qu'il porte partout son ardeur et ses flammes?

O roi du ciel et de la terre, qui êtes infiniment riche en miséricorde, vous voyez devant vous la misère et la pauvreté même; vous connaissez mes besoins, et il n'y a que vous qui puissiez m'assister et m'enrichir. Dieu de bonté, secourez-moi, et faites couler sur mon âme indigente les richesses de votre miséricorde

O mon Seigneur et mon Dieu! vous voyez à vos pieds votre humble serviteur. Donnez-moi l'intelligence et l'affection du cœur afin que je connaisse et que je fasse votre sainte volonté.

Vous êtes l'Agneau de Dieu sans tache, qui ôtez les péchés du monde; ôtez, extirpez de mon âme tout ce qui m'est nuisible et tout ce qui vous déplaît; n'y mettez que ce qui vous plaît, que ce qui m'est avantageux.

Mon Dieu, vous êtes ma joie et mon amour; vous êtes toutes choses pour moi; vous êtes la portion de mon héritage, rendez-le-moi pour toujours. Inondez mon âme des feux de votre amour, afin que l'amour dont elle brûlera pour vous, me fasse mourir au monde, comme l'amour que vous avez eu pour moi, vous a fait mourir sur l'autel de la croix pour mon salut. Ainsi soit-il.

Remercîment et offrande. — Que suis-je, ô bonté infinie! pour que vous m'ordonniez de vous offrir par les mains du prêtre le sacrifice par excellence, et d'y communier à l'hostie pure et sans tache? Qui m'a fait trouver grâce devant vous, au point de verser sur moi les trésors de votre miséricorde? Venez anges du ciel et saints de Dieu; écoutez-moi tous, et je vous raconterai les grandes choses que le Seigneur a faites pour mon âme. Quoique je fusse le dernier de ma famille et de mes frères, il m'a mis au rang des saints, sages et prudents, dont la lampe est toujours garnie de l'huile de la charité; il m'a reçu avec eux dans la salle du festin, et m'a fait asseoir à sa table, pour me nourrir de son pain et de son vin dans les jours de mon pèlerinage et de mon exil. Quelle doit être ma reconnaissance, aimable Jésus, et que vous rendrai-je à la place de tout ce que vous avez fait pour moi? Quand même, dit l'épouse des cantiques, l'homme donnerait tout ce qu'il a dans sa maison, hélas! ne resterait-il pas infiniment au-dessous de tout ce qu'il vous doit! Or, vous m'avez donné tout ce qui est en votre pouvoir, votre corps, votre sang, votre âme, votre divinité; et quand même

je vous donnerais tout ce que j'ai ou que je puis avoir, tout cela ne serait rien, absolument rien, près de votre inestimable don. Je vous dois tout ce que vous valez, et vous êtes infini : aussi, ce que je vous dois surpasse-t-il infiniment toutes mes facultés, tous mes moyens. J'ose néanmoins vous prier de ne pas rejeter l'offrande légère que je vous fais dans la simplicité de mon cœur, en vous disant avec votre tendre épouse : *Mon bien-aimé est à moi et je suis tout à lui.* (*Cant.* II, 16.) Mais parce que vous vous êtes donné tout entier à moi pour être la nourriture de mon âme, je veux aussi me consacrer tout entier à votre service. Je vous offre sans réserve et sans partage tout ce que j'ai, tout ce que je suis, afin que vous me possédiez tout entier, et que vous ne souffriez pas que je me réserve rien.

Demandes pour soi-même. — Donnez-moi, je vous prie, Dieu puissant et miséricordieux, de souhaiter avec ardeur, de rechercher avec sagesse, de connaître avec certitude, et d'accomplir avec perfection tout ce qui vous est agréable et vous plaît ; réglez mon état et ma position, pour la louange et la gloire de votre saint nom ; et tout ce que vous voulez que je fasse, donnez-m'en la connaissance, le vouloir et l'action ; accordez-moi de le faire toujours comme il faut, et comme il est expédient pour le salut de mon âme. Faites-moi marcher dans la voie qui mène à vous ; et rendez-la droite, sûre, constante et indépendante de la mauvaise comme de la bonne fortune ; en sorte que la prospérité ne m'enfle pas le cœur, et que l'adversité ne l'abatte jamais ; que dans l'une je vous honore toujours par l'action de grâces, et dans l'autre par la patience et la résignation ; que je ne me réjouisse que de ce qui mène à vous, et que je ne m'afflige que de ce qui en éloigne ; que tout mon désir soit de vous plaire en tout, et toute ma crainte de ne vous déplaire en rien. Faites-moi la grâce de tout faire par un motif de religion et d'amour ; que tout ce qui se passe me paraisse vil à cause de vous, et que je n'estime que ce qui est éternel comme vous ; que je fasse mes délices de tout travail, de toute application, dont vous êtes l'objet et la fin ; et que tout repos, qui ne serait pas en vous, me soit en horreur. Faites-moi la grâce d'élever mon cœur vers vous fréquemment et avec ferveur, et de couvrir mon relâchement et mes omissions par la sincérité de ma douleur et de ma bonne volonté. Seigneur mon Dieu, rendez-moi humble sans hypocrisie, gai sans dissipation, triste sans abattement, sérieux sans âpreté, actif sans légèreté, vrai sans dissimulation, timide sans défiance, confiant sans présomption, chaste sans tache, doux sans humeur, gracieux et édifiant sans orgueil, docile et enfin patient sans murmure. Divin Jésus, donnez-moi un cœur vigilant, ennemi de toutes les illusions de la vanité, un cœur solide et constant, qui soit à l'abri de toutes variations ; un cœur invincible, supérieur à toutes les tribulations ; un cœur libre et indépendant de toute affection humaine et sensuelle ; enfin un cœur droit, ennemi de toute intention mauvaise et vicieuse. Accordez-moi, divin Jésus, cette intelligence qui vous connaît, cette ardeur qui vous cherche, cette sagesse qui vous trouve, cette manière de vivre qui vous honore et vous plaît ; cette persévérance qui vous attend avec amour, et cette confiance qui attire vos divins embrassements. Donnez-moi de participer à vos souffrances par la pénitence ; de bien user, pendant la vie, de vos mystères, de votre doctrine, de vos exemples, de vos sacrements et de tous vos bienfaits, afin d'avoir part un jour à vos joies et à votre gloire dans la céleste patrie. Vous qui, étant Dieu, vivez et régnez avec le Père et le Saint-Esprit dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Demandes pour les autres.—Seigneur, qui bénissez ceux qui vous bénissent, et qui sauvez ceux qui espèrent en vous, sauvez votre peuple, bénissez votre héritage, et conservez votre Eglise dans sa plénitude ; sanctifiez ceux qui brûlent d'un saint zèle pour la gloire de votre maison, et répandez sur eux vos dons les plus abondants. Assistez, consolez, guérissez les malades, protégez les femmes enceintes ; préservez les vierges de la corruption du monde ; signalez surtout votre bienveillance envers celles qui se sont réunies sous les ailes de l'illustre Catherine, leur auguste patronne, pour rivaliser entre elles de modestie, de simplicité et de pudeur ; conduisez les voyageurs, et ménagez des temps favorables aux fruits de la terre : maintenez dans la paix les églises, les rois, les pasteurs, et tout votre peuple. Accordez le repos aux morts, mais surtout à ceux qui ont signalé leur pieuse générosité pour eux-mêmes et pour les autres : visitez ceux qui sont dans le trouble et l'affliction, et donnez-nous votre grâce à tous. Nous vous le demandons par les prières et l'intercession de la bienheureuse vierge Marie, notre puissante patronne ; en considération des archanges saints Michel, Gabriel et Raphaël, et de tous les saints anges ; par les prières et les mérites des patriarches et des prophètes, des apôtres et des martyrs, des vierges, des justes et de tous les saints. Que leurs vœux, leur charité, leur patience et leurs secours, descendent sur nous ! Que la grâce et la bénédiction de Notre-Seigneur Jésus-Christ soient pour toujours avec nous ! Ainsi soit-il.

Conclusion.— Ame de Jésus-Christ, sanctifiez-moi ; corps sacré de Jésus-Christ, sauvez-moi ; sang de Jésus-Christ, enivrez-moi ; eau mystérieuse sortie de l'ouverture de son côté, lavez-moi : passion et souffrances de Jésus-Christ, fortifiez-moi. O bon Jésus ! exaucez-moi ; mettez-moi en sûreté dans l'intérieur de vos plaies ; ne souffrez pas que rien me sépare jamais de vous ; garantissez-moi du malin esprit ; appelez-moi à l'heure de la mort, et commandez-moi d'aller à vous, afin que je vous loue avec

tous vos saints dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Je vous en conjure, aimable Jésus, que cette hostie immortelle, dont vous venez de me nourrir, vous rende grâces pour moi, couvre toutes mes fautes, me réconcilie avec vous, m'attache invariablement à vous, et me conduise à la vie éternelle. Ainsi soit-il.

TROISIÈME PRÉPARATION.

LE MARDI, AVANT LA COMMUNION.

Adoration et remercîment.—Je vous adore de tout mon cœur, ô divin Jésus! et je vous remercie, dans toute la sincérité de mon âme, de ce que, par une charité infinie, vous nous avez rachetés au prix de tout votre sang, lorsque nous ne méritions que la plus effroyable condamnation; de ce que, par un effet incompréhensible de votre puissance, de votre sagesse et de votre bonté, vous nous avez donné votre corps et votre sang adorable, pour être la nourriture de nos âmes, le mémorial de votre amour infini, et le gage de la gloire future; et enfin de ce que, par une miséricorde toute gratuite, vous avez bien voulu m'associer, malgré mes péchés et ma misère, à vos saints et à vos élus, pour participer à ces grands mystères.

Acte d'humilité.—Mais hélas! malheureux que je suis, j'ai si mal répondu jusqu'ici aux desseins de votre miséricorde, je vous ai si souvent offensé par mes péchés, et surtout par tels et tels péchés qui me sont habituels, que j'aurais mérité d'être rejeté pour toujours comme tant d'autres moins coupables que moi. Cette pensée m'accable et me confond. Ah! je les déteste de tout mon cœur; je prends l'engagement de vous aimer par-dessus tout, de ne servir que vous désormais, de ne plaire et de ne m'attacher qu'à vous.

Vues dans la communion. — Admis dans votre saint temple, où vos anges ne paraissent qu'en tremblant, prosterné au pied de vos saints autels, et uni d'intention avec vous, mon Sauveur, je me propose d'offrir avec l'Eglise, par les mains du prêtre, l'auguste sacrifice de votre corps et de votre sang, que vous avez offert une fois vous-même pour nous sur l'autel de la croix, et de vous l'offrir en mémoire de votre incarnation, de votre passion et de votre mort, pour vous remercier de toutes les grâces que vous avez répandues jusqu'ici sur tous vos élus, et sur moi en particulier, malgré mon indignité, et de toutes celles que vous nous préparez encore pour l'avenir, pour la rémission de nos péchés, pour le salut des vivants, et pour le repos des morts. Que ne puis-je assister à cet auguste sacrifice, à ce grands mystère de la piété, avec le plus profond recueillement et avec un cœur attendri par la religion! Que ne puis-je surtout y participer, dans la sainte communion, avec tout l'amour et toute la ferveur de vos amis qui sont déjà dans le ciel, et de tous ceux qui vivent encore sur la terre!

Acte de foi. — Oui, mon Sauveur, je crois de cœur, et je confesse de bouche, que le Père céleste et tout-puissant a tellement aimé le monde dans son infinie miséricorde, qu'il vous a donné à nous pour Sauveur; que vous êtes son Fils unique et bien-aimé, que vous lui êtes consubstantiel, et Dieu comme lui; que c'est par un amour infini, prodigieux, que vous êtes descendu du sein de votre Père dans le sein d'une Vierge, pour y prendre notre humanité; je crois aussi que c'est pour nourrir nos âmes, et nous laisser une preuve toujours vivante de votre excessive charité, que vous avez institué, dans la dernière cène que vous fîtes avec vos chers disciples, la veille de votre mort, l'admirable sacrement de votre corps et de votre sang; je crois enfin qu'en vous rendant obéissant à votre Père jusqu'à la mort de la croix, vous vous êtes offert pour nous tous comme une victime sur l'autel du Calvaire, et que vous continuez d'offrir tous les jours le même sacrifice sur nos autels, afin de nous appliquer les mérites et les fruits de votre immolation. Ainsi je le crois.

Acte d'espérance. — C'est pourquoi j'espère en vous, et je viens à vous avec la plus grande confiance; à vous, Seigneur Jésus, qui avez bien voulu opérer en notre faveur les plus grandes merveilles, et endurer pour nous les plus cruelles douleurs. Que pourriez-vous nous refuser, après nous avoir aimés jusqu'à vous donner à nous sans aucune réserve?

Acte de charité. — Et voilà aussi pourquoi je vous aime, ô bon Jésus! de tout mon cœur, et vous aimerai désormais sans mesure et sans fin, avec le secours de votre grâce.

Acte d'offrande. — Mais que vous rendrai-je, Seigneur, pour tous les bienfaits que vous ne cessez de me prodiguer? Voici que je me renonce entièrement moi-même, et que je vous consacre mon corps, mon âme, ma vie, tout ce que j'ai, et tout ce que je suis. Mais qu'y a-t-il en moi que je ne tienne de vous? Qu'est-ce que l'homme, en comparaison de celui qui l'a fait? Que peut offrir à son Créateur, à son Sauveur, à son Dieu, une vile créature, un ver de terre, un indigne pécheur? Je reconnais et je confesse que je suis la misère et la pauvreté mêmes. C'est pourquoi je ne cesserai de m'humilier sous votre main toute-puissante; mais vous, divin Jésus, mon médiateur et mon avocat, qui êtes riche en miséricorde et en mérites, chargez-vous de ma cause, et comblez ma misère et mon néant par les immenses richesses de votre amour. Offrez pour moi à votre Père le prix de votre sang adorable, avec tous vos mérites qui sont infinis. Suppléez ainsi à tout ce qui me manque dans ma préparation et mes dispositions à la sainte communion; et faites-lui agréer, par ce moyen, les faibles hommages de ma servitude.

Acte de demande. — Faites-moi la grâce, ô Jésus! je vous en prie par votre miséricorde infinie, de n'assister jamais à vos redoutables mystères qu'avec une ferveur

vraiment religieuse; de ne participer jamais à votre admirable sacrement qu'avec une foi vive, une grande pureté de conscience, et un cœur attendri par la reconnaissance et par l'amour. Tous les jours de ma vie, je veux honorer, respecter, écouter les ministres que vous avez établis pour perpétuer, parmi nous et pour nous, votre divin sacrifice, et pour nous dispenser vos augustes mystères; multipliez-les, divin Jésus, pour les besoins de votre Eglise, et rendez-les puissants en œuvres et en paroles; que la foi me montre toujours en eux la prééminence du sacerdoce dont vous les avez revêtus, et qui les élève si fort au-dessus des autres hommes; que je ne voie que vous dans leurs personnes en chaire, au confessionnal et à l'autel; alors ils seront toujours pour moi le canal de vos grâces, et les instruments de mon salut et de ma résurrection. Sur le point de recevoir de leur main le pain céleste, le pain des enfants, dépouillez-moi, ô divin Jésus, de toute affection humaine, de toute habitude et de tout défaut, qui seraient un obstacle aux doux fruits de votre admirable sacrement; que je ne la reçoive jamais que pour vous être intimement uni, que pour que vous demeuriez en moi, et que je demeure en vous; en sorte que rien au monde ne soit plus capable de me séparer de vous; car tout mon bonheur consiste à m'attacher à vous, et à ne désirer que vous dans le ciel et sur la terre; parce que vous seul, ô mon Dieu! êtes ma portion et mon héritage pour l'éternité. Ainsi soit-il.

Invocation des saints. — C'est aussi à vous que je m'adresse avec confiance, saints, amis de mon Dieu, mais principalement à vous, Vierge pleine de grâces, très-sainte Mère de Dieu, qui avez été jugée digne de concevoir, de porter dans votre sein, et d'enfanter le Sauveur du monde, l'Homme-Dieu; et à vous tous, mes protecteurs et mes patrons, que j'ai toujours honorés d'un culte spécial. O vous, qui voyez maintenant face à face celui que nous n'entrevoyons ici-bas que dans un miroir et à travers une énigme, et que nous ne recevons que caché sous des voiles impénétrables; ô vous, qui buvez à longs traits dans le torrent de ses divines voluptés, obtenez-moi, par la force de vos prières, de manger si souvent, et avec de si saintes dispositions, ce pain céleste, ce viatique de notre pèlerinage, que je mérite enfin d'être rassasié avec vous dans la céleste patrie. Amen.

TROISIÈME ACTION DE GRACES.

LE MARDI, APRÈS LA COMMUNION.

Saints transports de l'âme. — J'ai trouvé celui après lequel mon âme soupire, je le tiens pour ne plus le quitter. C'est vous que je possède, mon Sauveur, ma joie et mon bonheur, vous êtes le trésor de mon cœur, et je possède tout avec vous; donnez-moi d'être aussi parfaitement à vous, que vous êtes à moi. Vous êtes mon Créateur, divin Jésus! créez en moi un cœur pur, et donnez-moi un esprit nouveau; vous êtes mon Seigneur et mon roi, régnez vous seul dans mon cœur, et captivez toutes les puissances de mon âme; vous êtes mon docteur et mon maître, enseignez-moi toutes vérités, et surtout l'art de vivre saintement: vous êtes mon avocat auprès du Père, réconciliez-moi parfaitement avec lui, pour me soustraire à sa trop juste colère; vous êtes le juge des vivants et des morts, n'entrez pas en jugement avec votre serviteur; vous êtes l'époux de mon âme, faites-en une épouse tendre et fidèle; vous êtes mon guide et mon défenseur, qu'aurais-je à craindre de la part de mes ennemis? vous vous êtes fait victime pour moi, rien ne sera capable d'affaiblir ma confiance en vous; vous êtes mon Sauveur, mon Rédempteur, ne le soyez pas en vain, et consommez en moi votre ouvrage; vous êtes mon héritage et ma portion dans la terre des vivants, hâtez-vous de m'en faire jouir incessamment; vous êtes ma joie, ma couronne et notre récompense magnifique: mettez-moi en possession des biens du Seigneur que vous avez préparés à ceux qui vous aiment. O bon Jésus! embellissez mon âme de toutes les vertus, afin que je puisse vous aimer, vous servir, vous louer dignement, me reposer, me glorifier en vous, maintenant et dans l'éternité. Amen.

Louanges. — Que vous êtes bon, que vous êtes aimable, ô Jésus! Vous faites tout le bonheur, toute la joie, toutes les délices de mon âme. Mes désirs, mes affections, mes vœux, tout se porte vers vous; je m'unis à vous et vous aime de tout mon cœur; vous êtes, mon Dieu, la bonté même, l'amour éternel, la souveraine sagesse, la suprême puissance; vous réunissez toutes perfections. Qui serait capable de me séparer de votre amour? Des plaisirs passagers, des richesses incertaines, les chimères et les vanités du monde? Non, Seigneur, non. Est-il rien de plus avantageux pour moi que de m'attacher à vous, que de mettre toute mon espérance dans le Seigneur mon Dieu? Affermissez-moi, divin Jésus, dans cette sainte résolution, et ne permettez pas que j'oublie jamais mes promesses. Que la vertu de votre admirable sacrement guérisse toutes les plaies que le péché a faites dans mon âme et y fasse germer toutes les vertus; qu'il soit pour moi le plus ferme appui au milieu de tous les maux et de tous les dangers, et le gage le plus assuré de la béatitude éternelle. Ainsi soit-il.

Remercîment. — Quelles douceurs, ô Jésus! quelles bontés vous prodiguez à tous ceux qui vous invoquent! Lorsque nous n'existions pas, vous nous avez tirés du néant par votre puissance; lorsque nous étions devenus vos ennemis par le péché, vous avez quitté le ciel pour venir à notre secours et pour nous racheter; et parce que nous sommes incapables de nous soutenir dans la grâce et l'innocence, votre bonté infinie a pourvu à tous nos besoins par vos admirables sacrements: et par la sainte communion, vous devenez vous-même

notre justice, notre nourriture et notre vie. O prodige de bonté ! ô mystère d'amour ! qui pourrait vous comprendre ? Je ne suis qu'une vile créature, qu'un misérable pécheur ; et vous, qui êtes mon Créateur, mon Seigneur et mon Dieu, vous ne dédaignez pas de vous abaisser jusqu'à moi. D'où me vient un bonheur si inespéré ? Que votre nom, ô mon Dieu, est grand dans tout l'univers ! Qui pourrait raconter toutes les merveilles de votre puissance, et publier toutes les louanges qui vous sont dues ? Pour moi, je resterai toujours infiniment au-dessous des prodiges de votre miséricorde ; quand même tous mes membres seraient autant de langues éloquentes ; quand même toutes les aspirations de ma vie n'exprimeraient que louanges et qu'actions de grâces. Du moins, je désire que toutes les créatures s'unissent à moi, pour louer et bénir à jamais votre saint nom.

Offrande. — O Père des miséricordes ! ô Dieu de toute consolation, qui, par un excès d'amour, m'avez donné votre Fils unique ! puisque, malgré mon indignité et ma misère, je viens de recevoir son corps adorable et son sang précieux, je vous l'offre en union de l'amour infini qui l'a immolé pour moi sur la croix. Père juste, Père saint, voici le riche trésor qui fait toute ma ressource ; voici les immenses richesses que je vous offre pour l'acquit de mes dettes : regardez la face de votre Christ ; et, comme c'est ici votre Fils bien-aimé, l'objet de vos complaisances, qui a bien voulu s'unir à moi de la manière la plus intime, je vous supplie très-humblement de me regarder aussi moi-même des yeux de votre miséricorde. C'est sous sa protection et ses auspices, c'est couvert de son sang et de ses mérites que j'ose me présenter devant vous, afin que les regards de complaisance que vous avez pour lui, tombent aussi sur moi, qui suis devenu son temple, son époux et sa chair même. Ne souffrez pas, je vous en conjure, qu'une âme qui a eu le bonheur de recevoir si souvent ce Dieu fait homme, que vous aviez envoyé en ce monde pour chercher et sauver ce qui était perdu, que cette âme périsse jamais. J'attends cette grâce de votre miséricorde et de votre amour. Ainsi soit-il.

Invocation. — Faites, Seigneur, je vous en conjure, que cette auguste victime, que je viens de vous offrir par les mains du prêtre, et de recevoir dans la sainte communion, opère en moi un renouvellement parfait, ainsi que l'expiation et la satisfaction la plus entière de mes fautes, de mes omissions, de mes négligences, et des péchés du monde entier. Réparez, par son efficace et sa vertu, toutes les ruines de mon âme, et comblez l'abîme de mon indigence et de ma misère. Par elle, détruisez en moi tout ce qui vous déplaît, et faites de moi un époux selon votre cœur ; par elle, rendez-moi conforme en tout à son humanité sainte, et pénétrez-moi des lumières de sa divinité ; par elle, enfin, faites-moi vivre et mourir dans votre service et dans votre amour, pour la gloire de votre nom que nous venons d'invoquer, et que nous invoquerons sans cesse.

Seigneur mon Dieu, convertissez tant de pécheurs qui se damnent misérablement ; ramenez à la foi et à l'unité les hérétiques, les schismatiques et les incrédules de nos malheureux jours ; éclairez les infidèles qui ne vous connaissent pas ; visitez ceux de nos frères qui gémissent dans l'affliction et la misère ; regardez favorablement ceux ou celles qui sont en communion de prières avec moi. Secourez mes parents, mes amis, mes bienfaiteurs, qui vivent encore, ou qui sont morts ; souvenez-vous de tous ceux ou celles pour qui je dois prier selon vos désirs ; accordez aux vivants la grâce et le pardon, et aux morts le repos et la lumière éternelle. Gloire et louanges à Jésus-Christ dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

Prière à la sainte Vierge. — O Vierge par excellence, glorieuse Marie, très-sainte Mère de Dieu ! je viens de recevoir votre Fils bien-aimé, ce Dieu fait homme, que vous avez conçu dans votre sein virginal ; que vous avez enfanté et nourri de votre lait, au milieu des plus saints embrassements ; c'est ce même Fils, dont la vue comblait votre âme de joie et de délices, que je remets entre vos mains, et que j'offre par vous et avec vous à l'auguste Trinité, pour l'adorer d'une manière digne d'elle ; pour vous honorer et vous glorifier vous-même, ainsi que pour mes besoins et pour ceux du monde entier. Votre divine maternité vous rend toute-puissante auprès de notre Dieu, et vous en êtes toujours exaucée. Daignez faire connaître aux hommes la faveur dont vous jouissez auprès de lui, en obtenant, par votre puissante intercession, la conversion et le pardon aux pécheurs, la santé aux malades, la force aux faibles, la consolation aux affligés, le secours et la délivrance à tous ceux qui sont exposés aux tentations et aux dangers. Ainsi soit-il.

Prière à tous les saints. — Saints et saintes de Dieu, et vous, surtout, mes bienheureux patrons, qui êtes la consolation et la ressource de ma pauvre âme, considérez l'auteur, le modèle et le rémunérateur de votre sainteté, qui fait votre souverain bonheur, et que je viens de recevoir sous les voiles eucharistiques ; employez vos bons offices auprès de ce même Dieu, que vous avez si fidèlement et si constamment copié pendant votre vie sur la terre, afin qu'il m'ordonne de marcher toujours sur vos traces, d'imiter vos vertus, d'arriver à la perfection dont vous m'avez donné l'exemple, et de parvenir, à force de mérites, au bonheur dont vous jouissez. *Amen.*

Conclusion. — Quoique je m'éloigne un moment de vous, Seigneur Jésus, je ne

veux pourtant pas être sans vous, qui êtes toute la consolation, toute la joie, tout le bonheur de mon âme; et je me recommande à votre divin cœur tout brûlant d'amour, avec tous mes parents, mes frères, mes amis et mes ennemis. Aimez-nous, divin Jésus, et changez-nous en d'autres vous-mêmes. Que je ne vive que de vous, qu'en vous et que pour vous. Soyez l'unique objet de mes pensées, de mes paroles et de mes œuvres. Vous qui vivez et régnez dans les siècles des siècles. *Amen.*

QUATRIÈME PRÉPARATION.

LE MERCREDI, AVANT LA COMMUNION.

Pureté d'intention. — Seigneur mon Dieu, quoique je ne sois que le plus indigne de vos serviteurs, je me propose néanmoins d'assister au très-saint sacrifice de la messe avec tout l'amour, le respect et la dévotion dont je suis capable, et de l'offrir par les mains du prêtre à votre souveraine majesté, dans l'esprit et l'intention de la sainte Eglise romaine; et je vous l'offre, dès ce moment, avec tous les sacrifices qui vous ont été les plus agréables; je vous offre en même temps, avec le prix infini du sang de Jésus-Christ, les mérites de la bienheureuse Vierge Marie, et de tous les saints, les louanges et les supplications de toute l'Eglise; et je vous l'offre enfin en union avec le même Jésus-Christ Notre Sauveur, lorsqu'il l'institua dans la dernière cène, et qu'il le consomma sur la croix comme prêtre et victime; je vous l'offre enfin avec tout l'amour et au nom de Jésus-Christ mon Sauveur, et de l'Eglise son épouse, avec un cœur droit et pur, et avec le désir sincère et ardent d'y participer par la communion, d'après vos ordres et votre volonté expresse.

Je vous l'offre encore en reconnaissance de votre grandeur suprême, de votre souverain domaine sur toutes les créatures, de notre propre dépendance et de notre glorieuse servitude; en actions de grâces pour tous vos bienfaits passés, présents et à venir; pour l'entière rémission des outrages qu'on vous a faits, et qu'on pourrait vous faire encore; pour vous rendre les hommages et l'adoration qui ne sont dus qu'à vous, et que nous unissons aux adorations de l'Homme-Dieu, de la bienheureuse vierge Marie, de tous les anges et de tous les saints. Je vous l'offre en mémoire de l'incarnation, des travaux, des souffrances et de la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et en l'honneur de la Vierge immaculée, de tous les anges et de tous les saints; je vous l'offre en reconnaissance de tous vos bienfaits, en satisfaction pour tous mes péchés que je déteste souverainement, et pour tous mes besoins spirituels et temporels; enfin, je vous l'offre pour tous les vivants et pour tous les morts, selon votre intention et vos désirs, pour tous mes parents, alliés, amis, bienfaiteurs; pour tous les ordres de l'Eglise, pour l'union et la paix entre les princes chrétiens, pour l'extinction des hérésies et des schismes, pour la conversion des infidèles, pour la délivrance des âmes qui souffrent en purgatoire, et particulièrement de mon père, de ma mère et de tous ceux pour qui je suis obligé de prier. C'est aussi pour tous ces motifs, et dans cette intention, que je désire ardemment d'y prendre part dans la sainte communion.

Actes des principales vertus. — Mon Dieu, je crois en vous à cause de votre véracité infaillible, et de votre suprême autorité; j'adore votre grandeur éternelle et vos perfections infinies; j'espère en vous, parce que vous êtes la bonté même et la miséricorde par essence; je vous aime, parce que vous êtes souverainement aimable. Je rougis d'avoir négligé votre service et votre amour, pour courir après les biens faux et transitoires de la terre. Je déteste tous mes péchés à cause de vous et pour votre amour, et je suis bien résolu de les éviter à l'avenir, et d'en faire pénitence avec le secours de votre grâce; je vous remercie de toutes les grâces dont vous ne cessez de me favoriser, je vous offre tout ce qui est en moi et tout ce que je possède, et je le soumets à la direction de votre sainte volonté. Je pardonne de tout mon cœur, et pour l'amour de vous, à tous ceux qui auraient pu m'offenser. Je vous conjure, par la douloureuse passion de Jésus-Christ mon Sauveur, d'avoir pitié de mon âme au sortir de ce monde, de l'accueillir avec bonté, et de l'initier à la vie éternelle, après l'avoir rendue digne de vous par la réception de vos admirables sacrements. Ainsi soit-il.

Invocation. — Dieu tout-puissant et éternel, me voici sur le point de m'asseoir avec vos disciples et vos enfants à votre table sacrée, pour y recevoir l'adorable sacrement du corps et du sang de votre divin Fils Jésus-Christ mon Sauveur. J'ai recours à lui comme un malade au souverain médecin, comme un homme impur et tout couvert de lèpre à la source de la miséricorde; comme un aveugle au principe de la lumière, comme un pauvre dénué de tout au souverain maître du ciel et de la terre: daignez donc, je vous en supplie, me faire part de vos immenses richesses, guérir les faiblesses et les langueurs de mon âme, la purifier de ses taches et de ses souillures, éclairer ses ténèbres, et l'enrichir dans son indigence et sa misère, afin que je reçoive le pain des anges, le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, avec tant de respect et d'humilité, avec tant de componction et de piété, avec tant de foi et de ferveur, que le demande le salut de mon âme; et qu'en recevant ainsi cet auguste sacrement, j'en reçoive aussi les grâces et les fruits. Dieu de bonté, donnez-moi de communier au corps et au sang adorable que votre divin Fils a pris dans le sein de la glorieuse vierge Marie avec de si saintes dispositions, que je fasse partie de son corps mystique, et que je devienne un de ses membres. O mon tendre Père, donnez-moi de voir éternellement

face à face dans sa gloire ce Fils bien-aimé, que je vais recevoir ici-bas sous les voiles du sacrement; et qui étant Dieu, vit et règne avec vous, dans l'unité du Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il. (S. Thom. d'Aq.)

Prière à la sainte Vierge. — Mère de miséricorde, bienheureuse Vierge Marie, je m'adresse à vous avec la plus tendre confiance; obtenez-moi la grâce d'assister au sacrifice de votre divin Fils comme vous y assistâtes vous-même sur le Calvaire, et d'y participer par une communion si sainte, qu'elle tourne au salut de mon âme, à l'utilité de l'Eglise et à la gloire de la très-sainte Trinité. *Amen.*

Prière à tous les saints. — Saints et saintes de Dieu, vous, surtout, dont nous honorons aujourd'hui la mémoire sur la terre, je vous supplie, par la confiance que j'ai dans vos mérites, de m'obtenir la grâce de participer dignement au corps et au sang de Jésus-Christ, dont nous allons offrir l'auguste sacrifice en votre honneur, par les mains du prêtre, au grand Dieu qui nous est commun; afin que je mérite de chanter ses louanges avec ses élus dans la bienheureuse éternité. Ainsi soit-il.

QUATRIÈME ACTION DE GRACES.

LE MERCREDI, APRÈS LA COMMUNION.

Adoration. — Je vous adore humblement prosterné à vos pieds, ô Dieu véritablement caché sous ces ombres! mon cœur s'anéantit devant vous; c'est ici que j'impose silence à mes sens pour n'écouter que ma foi, et ma foi est fondée sur la parole du Fils de Dieu qui est la vérité même. Il n'y eut de caché sur la croix que sa divinité; mais ici le voile du sacrement nous dérobe également sa nature divine et humaine; mais je n'en crois pas moins, et je n'en confesse pas moins sa présence réelle, et ne lui adresse pas avec moins de confiance la prière du larron pénitent.

Quoique je ne voie ni ne touche ses plaies sacrées, comme Thomas, je ne le proclame pas moins mon Seigneur et mon Dieu; et je le conjure avec plus d'instance encore d'augmenter ma foi, m'estimant bien plus heureux d'avoir cru sans avoir rien vu. O mémorial éternel! ô monument toujours vivant de la mort du Seigneur! ô pain céleste, qui donnez la vie aux hommes! faites que mon âme ne goûte que vous, ne vive que de vous sur la terre! Divin solitaire dans le sacrement de votre amour, lavez-moi dans votre sang, dont une seule goutte suffirait pour laver toute la terre. Divin Jésus, que je ne vois maintenant qu'à travers un nuage, accordez à mes désirs de vous voir un jour face à face dans le sein de votre gloire; alors seulement mon bonheur sera parfait. *Amen.* (S. Thom. d'Aq.)

Remercîments. — Je vous rends grâces, Dieu de bonté, bienfaiteur de mon âme, de m'avoir admis à l'offrande et à la participation de vos redoutables mystères. Mais que vous rendrai-je pour un tel bienfait? Hélas! Seigneur, vous le savez, je n'ai pour moi que la plus grande misère; et ma voix, mes sentiments, mon cœur, tout est infiniment au-dessous de vos dons. Recevez donc, ô Dieu souverainement bon, les louanges et les actions de grâces que Jésus-Christ mon Sauveur n'a cessé de vous offrir pendant tout le cours de sa vie mortelle, et surtout celles dont il accompagna l'institution de ce grand sacrement, prévoyant dès lors notre insuffisance pour vous remercier d'un si grand bienfait, lorsque levant les yeux au ciel, il vous offrit ses divines actions de grâces au nom de tous. Recevez encore, Père saint, toutes les actions de grâces que vous offrit la bienheureuse Vierge Marie, Mère de votre Fils unique, quand elle conçut dans son sein virginal, et qu'elle enfanta celui que je possède au dedans de moi; toutes celles qu'elle vous offrit tous les jours de sa vie avec tant de ferveur, mais surtout toutes les fois qu'après votre glorieuse ascension dans le ciel, elle vous reçut dans son cœur par la sainte communion. Recevez enfin les louanges et les actions de grâces de tous les esprits célestes qui environnent le trône de votre majesté, et qui disent sans cesse : *Saint, saint, saint est le Dieu des armées* (*Apoc.* IV, 8.) Je désire aussi de tout mon cœur que tous vos amis, tous vos saints, qui règnent avec vous dans le ciel et avec qui nous sommes en communion sur la terre, suppléent à mon insuffisance, par les louanges et les actions de grâces qu'ils vous offrirent, pendant leur vie, dans leurs brûlantes communions; et par celles qu'ils ne cessent de vous offrir, depuis qu'ils mangent le pain de vie à découvert et sans nuage, et qu'ils boivent dans le torrent de vos divines voluptés. Que ne puis-je, enfin, pour vous témoigner toute l'étendue de ma reconnaissance, réunir en moi toutes les saintes ardeurs, toutes les affections brûlantes des âmes fidèles, tous les saints désirs, tous les vœux, tous les mérites des justes de la terre? Que ne puis-je vous louer, vous bénir et vous remercier ainsi dans toute l'effusion de mon âme, en reconnaissance de la faveur insigne dont vous avez daigné m'honorer dans ce divin sacrement.

Demandes. — Je crois, Seigneur, mais rendez ma foi encore plus vive et plus active; j'espère en vous, mais faites que mon espérance soit plus invariable et plus ferme; je vous aime, mais ordonnez que mon amour aille toujours croissant; je déteste mes péchés, mais faites, Seigneur, que je les pleure avec plus d'amertume encore. Je vous adore comme mon premier principe, et je tends à vous comme à ma dernière fin; je vous glorifie et vous loue comme mon bienfaiteur de tous les jours; je vous implore comme mon plus sûr défenseur : conduisez-moi par votre sagesse, contenez-moi dans la pratique de mes devoirs par les terreurs de votre justice; consolez-moi par les effusions de votre bonté, et protégez-moi par votre puissance. Je vous offre, Seigneur,

toutes mes pensées, afin qu'elles se portent toujours vers vous; tout ce que je dois dire, afin que je ne parle que de vous; tout ce que je dois faire, afin que toutes mes actions vous soient agréables; tout ce que j'aurai à souffrir, afin que je le souffre pour vous et à cause de vous. Je ne veux que ce que vous voulez, que comme vous le voulez et que tant que vous le voudrez. Seigneur mon Dieu, éclairez mon intelligence, et dirigez ma volonté par les lumières et les ardeurs de votre amour. Purifiez tous mes sens et sanctifiez mon âme. Préservez-moi des enflures de l'orgueil, du poison des louanges et de la flatterie, des illusions d'un monde faux et pervers, et de toutes les séductions de l'enfer. Délivrez ma mémoire et mon imagination de tous les souvenirs et de tous les fantômes qui pourraient les souiller; mettez un frein à ma langue, et une garde de circonspection sur tous mes sens; faites-moi la grâce de pleurer mes fautes passées, de résister à toutes les tentations, de surmonter tous mes mauvais penchants, et de pratiquer toutes les vertus. Donnez-moi, Seigneur, de vous aimer pardessus tout, de me haïr moi-même, et de mépriser le monde votre ennemi. Rendez-moi docile à la voix de mes supérieurs, bon envers mes inférieurs, utile à mes amis, supérieur à toute espèce de jalousie à l'égard de mes frères. Que je ne perde jamais de vue, ô Jésus, ni vos mystères, ni vos préceptes, ni vos exemples, en aimant mes ennemis, en souffrant patiemment les injures, en faisant du bien à mes persécuteurs, et en priant pour ceux qui parlent mal de moi. Faites-moi triompher des attraits de la volupté par les saintes rigueurs de la pénitence; de l'avarice, par d'abondantes aumônes; des emportements de la colère, par la modération et la douceur, et des dangers de la tiédeur, par l'onction et la ferveur de la piété. Donnez-moi la prudence dans les conseils, la force dans les périls, la patience dans les maux, l'humilité dans le sein de la prospérité, l'attention et le recueillement dans la prière, la tempérance dans les repas, la fidélité dans tous mes devoirs, et la fermeté dans mes résolutions. Faites que je sois saint dans tout mon intérieur, modeste dans mes regards, dans mes manières et dans mes habillements; sage et réglé dans toutes mes actions, mes démarches et ma conduite; que je sois singulièrement attentif à réprimer les sentiments corrompus de la nature, à seconder les mouvements de la grâce, à garder tous les points de la loi, et à avancer la grande affaire de mon salut. Sanctifiez-moi par la sincérité de mes confessions, par la ferveur de mes communions, par le recueillement de mon esprit, par la pureté de mon cœur et par la droiture de mes intentions. Apprenez-moi à regarder avec mépris tout ce qui se passe, et à n'estimer que ce qui est éternel; faites-moi la grâce de me préparer si bien à la mort que je n'en sois jamais surpris, de craindre vos jugements, d'éviter l'enfer, et de gagner le ciel; par Notre-Seigneur Jésus-Christ. *Amen.* (Clément XI, Pape.)

Prière pour le prochain. — Mon Seigneur et mon Dieu, qui ouvrez à tous le sein de vos miséricordes, qui voulez que personne ne périsse et que tous les hommes soient sauvés, et qui avez en conséquence souffert pour tous la mort de la croix, et institué en faveur de tous cet admirable sacrement que je viens de recevoir, accordez, je vous en conjure, la concorde, l'innocence, la ferveur et le zèle à tous les prêtres; l'union et la paix aux princes et aux rois, la modestie et la pureté aux vierges, la continence aux veuves, la chasteté conjugale aux époux chrétiens, la sainteté à tous ceux qui vous sont consacrés, la réconciliation aux pénitents, la conversion et le pardon aux pécheurs, la ferveur et la persévérance aux justes, les soins de votre providence aux orphelins et aux veuves, une heureuse délivrance aux femmes enceintes, un heureux retour aux voyageurs, la consolation aux malades et aux affligés, et enfin à tous les fidèles vivants ou morts, la grâce et la vie éternelle. Ainsi soit-il. (S. Aug.)

Prière à la sainte Vierge. — O divine Marie! mon auguste patronne, c'est aujourd'hui, c'est tous les jours que je me retranche sous les ailes de votre foi, qui nous a valu tant de bénédictions, à l'abri de votre puissante protection, et dans le sein de votre miséricorde; comme c'est à l'heure de ma mort, et au sortir de ce monde, que je vous recommande mon âme : enfin, c'est en vous que je mets toute ma confiance, tout mon espoir; c'est dans votre sein que je dépose toutes mes peines, toutes mes sollicitudes, pour le cours et la fin de ma vie; afin que, par vos mérites et votre intercession, mes pensées, mes affections et mes œuvres se règlent sur vos admirables vertus et soient toujours conformes au bon plaisir et à la volonté de votre auguste Fils Jésus-Christ Notre-Seigneur. Ainsi soit-il.

Prière aux saints. — O saints et saintes de Dieu, et vous tous, bienheureux esprits, anges du ciel, qui jouissez sans cesse de la vue si ravissante de notre Dieu, daignez tous prier pour moi. Agréez ma confiance, mes hommages et mes saluts. Je bénis mon Dieu de vous avoir choisis et prévenus de ses bénédictions; obtenez-moi le pardon de mes péchés, la grâce de ma réconciliation et de mon union la plus parfaite avec mon Dieu, pour le temps et pour l'éternité. Ainsi soit-il.

Conclusion. — O Dieu! dont la miséricorde est sans bornes, et dont les richesses sont inépuisables, nous rendons mille actions de grâces à votre souveraine majesté pour tous les bienfaits dont vous ne cessez de nous combler; nous conjurons votre bonté d'exaucer nos prières, d'être favorable à nos vœux, et de nous conduire à la vie éternelle; par Jésus-Christ Notre-Seigneur. Ainsi soit-il.

CINQUIÈME PRÉPARATION.

LE JEUDI, AVANT LA COMMUNION.

Demandes. — J'ai entendu votre voix, Seigneur, car vous avez dit : Venez à moi, vous tous qui êtes accablés sous le poids de la fatigue et de la peine, et je vous soulagerai. Et voici, ô Dieu infiniment saint! que vous vous abaissez jusqu'à mon néant pour être avec moi; vous m'appelez à votre festin pour m'y nourrir du pain des anges, et c'est vous-même qui êtes ce pain descendu du ciel pour donner la vie au monde. Que vous êtes bon, ô mon Dieu, que vous êtes admirable!

Louanges. — O Dieu! créateur et conservateur de toutes choses, avec quelle magnificence vous agissez envers nous! Avec quelle bonté, quelle douceur vous traitez vos élus, lorsque vous vous donnez vous-même à eux dans votre admirable sacrement! Abandonnez-vous, mon âme, à tous les transports d'une joie sainte, et rendez grâces au Seigneur pour le don ineffable qu'il vous a préparé pour votre consolation dans cette vallée de larmes.

Crainte religieuse. — Je tremble, Seigneur, à la vue de mes péchés; et ma conscience, qui en est toute souillée, me repousse par ses cris loin de la communion à ces redoutables mystères. La douceur de vos paroles est un charme qui m'attire; mais le poids de mes iniquités m'arrête. Qui suis-je, en effet, Seigneur, pour oser m'approcher de vous? Comment pourrais-je me présenter à votre table, quand je ne vois rien en moi qui justifie ma confiance? Comment puis-je vous recevoir dans la maison de mon âme, après avoir si souvent offensé celui dont les archanges et les anges révèrent la face en tremblant, et devant qui les justes et les saints sont saisis de frayeur?

Douleur. — C'est contre vous, Seigneur, c'est sous vos yeux que j'ai péché; ayez pitié de moi, et faites-moi grâce et miséricorde. Hélas! Seigneur, que puis-je faire autre chose à la vue de mes péchés que de les confesser avec confusion et avec douleur, pour en obtenir le pardon de votre grande miséricorde! soyez-moi donc propice, Seigneur; je vous en conjure les larmes aux yeux. Ils me déplaisent souverainement ces funestes péchés, et j'y renonce pour toujours : pardonnez-les-moi, Seigneur, à cause de votre saint nom; je me jette entre vos bras, et m'abandonne entièrement à votre miséricorde; anéantissez et consumez, par le feu de votre amour, toutes les fautes que j'ai pu commettre depuis le premier usage de ma liberté jusqu'à ce jour; purifiez-moi de toutes les taches dont elles ont souillé mon âme; rétablissez-moi dans la grâce et l'innocence, dont elles m'ont fait déchoir, en me les remettant toutes sans réserve, en me donnant le baiser de paix et de réconciliation, comme au prodigue de l'Evangile. Ainsi soit-il.

Foi. — Je crois et je confesse que vous êtes réellement présent dans le très-saint sacrement de l'autel, vous-même, mon Seigneur et mon Dieu, qui remplissez de votre gloire le ciel et la terre. Tout ce que je ne saurais comprendre dans ce grand mystère, je le soumets aveuglément à votre souveraine puissance, qui peut faire infiniment plus que je ne saurais comprendre, et qui est incapable de nous tromper; car, si vos œuvres étaient telles que la raison humaine pût les concevoir aisément, elles cesseraient, par cela même, d'être admirables et ineffables. Aussi, mon Dieu, que vos œuvres sont grandes, étonnantes, incompréhensibles! Que votre vérité est impénétrable! Car vous avez parlé; et, à votre parole, tout est sorti du néant, et le néant a obéi à vos ordres

Espérance. — C'est en m'appuyant uniquement sur votre miséricorde, que je viens à vous comme un malade à son sauveur, comme affamé et altéré à la fontaine de vie, comme un serviteur à son maître, comme une faible créature à son Créateur, comme affligé et désolé, à mon divin consolateur. J'ai confiance que ce grand sacrement me donnera la grâce, rendra à mon âme la force qu'elle a perdue, sa beauté primitive que le péché a défigurée, et qu'il conservera mon âme et mon corps dans la plus inviolable pureté.

Charité. — O mon bien-aimé! donnez-moi de quitter tous mes péchés à cause de vous, de n'aimer que vous par-dessus tout, et de conserver votre amitié pendant la vie et à la mort. C'est un enfer que de vivre sans vous, comme c'est un paradis de délices que d'être avec vous. O trésor infiniment précieux! ô bien suprême! ô Dieu, qui êtes toutes choses pour moi! que ce langage est doux à celui qui aime! Purifiez, éclairez, vivifiez mon âme avec toutes ses puissances, afin qu'elle goûte sans cesse les saints transports de la joie et de l'amour.

Désirs. — Seigneur, vous avez seul tout ce que je puis et dois désirer. Vous êtes ma rédemption et mon salut, mon espérance et ma force, mon honneur et ma gloire. Je désire de vous recevoir en ce moment avec la dévotion la plus tendre et la plus respectueuse. Je désire de vous loger dans ma maison comme Zachée, afin d'avoir part à votre bénédiction, et d'être mis au rang des enfants d'Abraham. Mon âme soupire après votre chair sacrée, et mon cœur souhaite ardemment de s'unir à vous. Ne détournez pas de moi votre visage; ne différez pas votre visite et vos consolations. Venez, Seigneur Jésus, venez combler de joie votre serviteur par votre visite; venez m'enrichir de vos dons : en m'accordant ce bonheur, ma joie sera parfaite.

Invocation. — O grâce souverainement précieuse, qui enrichissez de vertus le pauvre d'esprit! venez, descendez dans mon âme, et remplissez-la de vos divines consolations; prévenez ainsi ses goûts, ses sécheresses et ses défaillances. Seigneur mon Dieu, prévenez votre serviteur de vos douces bénédictions, pour me disposer à recevoir votre admirable sacrement avec la

plus tendre dévotion. Réchauffez mon cœur, et guérissez toutes ses langueurs; aimable Jésus, daignez suppléer à tout ce qui me manque ; donnez à votre humble serviteur de sentir dans la communion quelques étincelles de votre amour, afin que ma foi aille toujours croissant, que mon espérance en votre bonté s'affermisse, et que la charité de mon cœur, nourrie et entretenue par la vertu de cette manne céleste, brûle toujours et ne s'éteigne jamais.

Prière à la sainte Vierge. — Glorieuse Marie, vierge incomparable, Mère de mon Dieu, temple auguste où le Seigneur habite avec complaisance, sanctuaire de l'esprit saint, porte du ciel, qui, après Dieu, ouvrez les sources de la vie à tous les hommes! Mère de la miséricorde, daignez écouter favorablement mes très-humbles supplications; soyez propice à un pauvre pécheur, et ne me refusez pas votre assistance, surtout dans le moment où je dois recevoir votre fils bien-aimé Jésus-Christ Notre-Seigneur, afin que je le reçoive dignement dans la sainte communion. Ainsi soit-il.

Prière aux anges et aux saints. — Anges du ciel, Archanges, Trônes, Dominations, Principautés, Chérubins et Séraphins, et vous tous, saints et saintes de Dieu, vous, surtout, mes augustes patrons et patronnes, daignez intercéder pour votre humble serviteur, afin que je puisse assister et participer avec ferveur à ce grand sacrifice, pour la gloire de mon Dieu, pour mon avantage et pour celui de toute l'Eglise. Ainsi soit-il.

Pureté d'intention. — Humblement prosterné aux pieds du saint autel, je m'unis au prêtre pour offrir avec lui et avec tous les assistants au très-saint sacrifice de la messe; et je me propose de communier avec lui au corps et au sang de Jésus-Christ Notre-Seigneur, pour glorifier le Dieu qui nous est commun, et honorer l'Eglise triomphante ; pour mes besoins particuliers, pour ceux de l'Eglise qui combat sur la terre, ainsi que de celle qui souffre dans le purgatoire; pour tous ceux enfin qui prient pour moi et me veulent du bien.

Que le Seigneur tout-puissant et miséricordieux daigne m'accorder la grâce de la pénitence, la joie et la paix du cœur, les consolations du Saint-Esprit, la persévérance dans les bonnes œuvres, et une mort sainte et chrétienne. Ainsi soit-il. (Tiré de l'*Imit. de Jésus Christ.*)

CINQUIÈME ACTION DE GRACES.

LE JEUDI, APRÈS LA COMMUNION.

Sentiments d'admiration. — O mon bien-aimé, que j'ai choisi entre mille, et en qui mon âme fait ses délices d'habiter tous les jours de ma vie! ô prince du repos et de la paix! ô Dieu caché, qui vous plaisez avec les humbles et les petits! ô grâce incompréhensible! ô bonté ineffable! ô amour infini, qui vous faites sentir au fond de mon âme! Que votre divin sacrement, ô Jésus, renferme de douceurs et de suavité! Oh! qu'il serait doux à mon cœur de verser des larmes d'amour en votre présence, et d'en arroser vos pieds avec la tendre Madeleine! Tout mon cœur ne devrait-il pas se fondre de joie et d'amour devant vos saints anges et devant vous? Oh! qu'il est grand le Seigneur et le maître que j'ai reçu! Qu'il est aimable le divin hôte que je loge dans mon âme! Qu'il est généreux et fidèle l'ami qui me rend visite! Qu'il est beau, qu'il est aimable l'époux qui se prête à mes embrassements, et qu'il mérite d'être aimé! Que le ciel et la terre se taisent et disparaissent avec tout leur éclat devant vous, ô bon et bien-aimé Jésus! O mon âme, concentrez-vous en vous-même, pour jouir de votre Dieu! car vous possédez celui que le monde entier ne saurait vous ôter.

Louanges.—Mon doux Sauveur, que tous les peuples, toutes les tribus, toutes les langues, se réunissent pour célébrer votre saint nom par des cantiques de joie et d'amour. Je vous offre les jubilations de tous les cœurs religieux, leurs vives ardeurs, leurs saints ravissements, avec les vertus et les louanges de toutes les créatures. Agréez, Seigneur mon Dieu, tous les sentiments, tous les vœux de mon cœur, avec le désir sincère de vous louer et de vous bénir sans mesure et sans fin tous les jours de ma vie, pour l'excellence du don que vous m'avez fait de vous-même.

Reconnaissance.—O bon Jésus! quelles actions de grâces ne dois-je pas vous rendre pour la faveur inestimable que vous venez de me faire? Je vous remercie, souverain pasteur, de m'avoir nourri de votre corps et de votre sang, pour me soutenir dans ma faiblesse et dans mon exil. Que vous rendrai-je pour un si grand bienfait? Mais puis-je vous offrir rien de plus agréable que le sacrifice entier de mon cœur, et son union intime avec vous? Daignez, Seigneur, demeurer toujours avec moi; vous savez que tout mon désir est de demeurer avec vous, et de vous être invariablement uni pour toujours de cœur et d'affection.

Offrande. —Ainsi, Seigneur, comme vous vous êtes volontairement offert tout entier à votre Père sur la croix pour l'expiation de mes péchés, je m'offre de même à vous avec toutes les puissances de mon âme et toutes les affections de mon cœur; recevez-moi, je vous prie, au rang de vos serviteurs fidèles, comme un sacrifice perpétuel d'obéissance et de louange; que vous en trouviez l'assurance et le gage dans ma communion au très-saint sacrifice de votre corps et de votre sang, que je viens de vous offrir avec le prêtre, en présence de vos saints anges, pour le salut de mon âme, et pour celui de tout votre peuple.

Demandes particulières. — Faites, mon Sauveur et mon Dieu, que ma dévotion s'accroisse à mesure que je participe plus souvent à vos saints mystères par la communion. Sauvez mon âme, que vous avez rachetée au prix de votre sang; traitez-moi selon votre bonté, et non selon mes iniqui-

tés et ma corruption. Voyez combien ce qu'il y a de bon en moi est faible et imparfait : purifiez-le, sanctifiez-le, afin qu'il vous soit agréable; rendez-moi plus pur et plus fervent de jour en jour, et conduisez-moi, malgré ma faiblesse et ma lâcheté, à une fin glorieuse. Me voici à vos pieds, divin Jésus, avec toute ma pauvreté et toute ma misère; signalez votre miséricorde envers moi ; fondez la glace de mon cœur par la chaleur de votre amour; inspirez-moi du mépris pour toutes les choses de la terre, afin que je ne goûte plus que vous désormais : puisse votre divine présence me pénétrer et me transformer en vous, en sorte que je ne fasse plus qu'un même esprit avec vous. Soyez aussi miséricordieux envers moi, que vous avez été magnifique envers tous vos saints. O feu divin, qui brûlez toujours et ne vous éteignez jamais! dissipez la froideur et la glace de mon cœur; ô amour, qui éclairez les esprits et purifiez les cœurs! ne vous cachez jamais de moi,

Demandes générales. — Regardez aussi avec bonté, divin Sauveur, tous les bons désirs des âmes fidèles; tous les besoins de mes parents, de mes amis, de mes frères, de tous ceux qui me sont chers, qui m'ont fait du bien, ou qui en ont fait aux autres pour l'amour de vous. Faites-leur sentir à tous l'assistance de votre grâce, la douceur de vos consolations, votre protection dans les périls, et la délivrance de leurs peines, afin que, délivrés de tous les maux, ils vous offrent leurs actions de grâces avec toute la joie de leur cœur.

Je vous offre encore mes prières, unies à cette hostie de propitiation, pour ceux qui m'ont offensé, contristé, scandalisé; pour ceux à qui j'ai causé quelque peine, quelque chagrin, quelque tort, quelque scandale par mes paroles ou par mes actions, avec connaissance ou sans le savoir. Pardonnez-nous à tous les péchés que nous avons pu commettre contre vous, et les offenses dont nous nous sommes rendus coupables les uns envers les autres. Otez, Seigneur, du fond de nos cœurs tout ce qui serait contraire à la charité fraternelle que nous devons avoir les uns pour les autres. Faites miséricorde, Seigneur, à tous ceux qui vous le demandent; ne refusez pas votre grâce à nos besoins, et rendez-nous tels que nous attirions sur nous des grâces plus abondantes, et que nous parvenions à la vie éternelle. Ainsi soit-il.

Prières à la sainte Vierge. — J'ai recours à vous, glorieuse vierge Marie, reine du ciel et de la terre, qui avez conçu par l'opération du Saint-Esprit, et porté dans vos chastes entrailles le même Jésus-Christ Dieu et homme, que je viens de recevoir; je vous prie, très-sainte Mère de mon Dieu, d'intercéder pour moi auprès de lui, et de m'obtenir de sa miséricorde le pardon de toutes les fautes, de toutes les négligences, et de toutes les omissions dont j'aurais pu me rendre coupable dans la sainte communion. Toujours Vierge, toujours pure et immaculée, vous êtes devenue plus pure encore par votre divin enfantement : que ne puis-je de même puiser, dans le fréquent usage de cet auguste sacrement, un tel degré de sainteté, que je préserve mon âme et mon corps des moindres souillures du péché! Vierge sainte, après avoir conçu votre divin fils par la vertu du Saint-Esprit, vous glorifiâtes le Seigneur par les louanges les plus magnifiques, et vous vous abandonnâtes aux transports de la plus sainte joie en Dieu votre Sauveur : obtenez-moi, par vos prières et vos mérites, d'apporter à la sainte communion un recueillement parfait, une ferveur toujours nouvelle, et de me répandre après en de vives actions de grâces envers mon divin bienfaiteur. Amen.

Prière à tous les saints. — O vous tous, saints et saintes de Dieu, qui avez si heureusement traversé la mer orageuse de ce monde périssable, et qui maintenant jouissez sans crainte d'une gloire immortelle, soyez pleins de sollicitude pour moi au milieu des périls qui m'environnent de toutes parts. Citoyens de la céleste patrie, soutenez ma faiblesse, relevez-moi dans mes chutes, et remplissez-moi de force et de courage pour le combat. Heureux habitants de la céleste cité, regardez-moi favorablement du haut du ciel, et envoyez-moi les consolations et les secours dont j'ai besoin dans cette terre d'exil. Secondez les transports de joie que m'inspire le spectacle de votre bonheur, obtenez-moi la grâce de retracer en moi toutes vos vertus, afin qu'aidé de vos suffrages je mérite de partager un jour votre gloire et votre couronne. Amen.

Conclusion. — C'est maintenant, Seigneur, que vous laisserez mourir en paix votre serviteur : je ne vous ai pas reçu seulement dans mes bras comme le saint vieillard Siméon, mais dans le plus intime de mon âme. Ne me quittez plus, ô mon Sauveur! assistez-moi toujours, parce que je serai toujours inquiété de mille pensées importunes pendant le jour qui me reste, et en proie à des tentations qui se renouvellent sans cesse pour mon tourment : faites-moi la grâce de mépriser les unes et de surmonter les autres. Combattez toujours avec moi et pour moi, et mes ennemis seront dispersés. Commandez aux vents et à la mer, et je verrai renaître le calme et la paix; sanctifiez-moi par l'abondance de vos célestes bénédictions; couvrez des ailes de votre protection l'âme de votre serviteur au milieu des dangers de cette misérable vie, et conduisez-moi, par l'assistance continuelle de votre grâce, dans le chemin de la paix jusqu'à la céleste patrie, dont vous êtes vous-même l'éternelle clarté. Ainsi soit-il.

SIXIÈME PRÉPARATION.

LE VENDREDI, AVANT LA COMMUNION.

Invocation. — O Dieu qui, pour opérer la

rédemption du monde, avez bien voulu naître d'une femme, vous soumettre à la circoncision, être rejeté des Juifs votre peuple, trahi par l'infâme baiser du perfide Judas, chargé de chaînes, conduit à la mort comme un agneau, traité indignement en présence d'Anne, de Caïphe, d'Hérode et de Pilate, accusé par de faux témoins, déchiré à coups de fouet, couvert d'opprobres et de crachats, couronné d'épines, meurtri de soufflets, frappé de coups de roseau, couvert d'un voile d'ignominie, dépouillé de vos habillements, cloué sur une croix avec de gros clous, élevé en croix entre deux larrons, abreuvé de fiel et de vinaigre, et percé d'une lance, je vous en conjure par tous ces tourments, par votre croix salutaire et par votre sainte mort, dont je rappelle le douloureux souvenir, dans cette communion, à votre auguste sacrifice, délivrez-moi de mes péchés, afin que je puisse m'asseoir à votre table sacrée d'une manière digne de vous et sanctifiante pour mon âme, vous, qui étant Dieu, vivez et régnez avec le Père et le Saint-Esprit dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Acte de contrition. — Dieu de bonté, mon Créateur et mon Sauveur, je déteste de tout mon cœur toutes les fautes que j'ai eu le malheur de commettre contre vous dans tout le cours de ma vie; j'en suis bien touché, parce que je voudrais vous aimer par-dessus tout, parce que vous êtes souverainement et infiniment libéral envers moi. Mais hélas! malheureux et ingrat que je suis, je ne vous ai rendu jusqu'ici que le mal pour le bien! Soyez-moi néanmoins propice, Seigneur, car j'ai formé la résolution de ne plus vous offenser à l'avenir, et d'éviter avec soin toutes les occasions du péché. C'est pourquoi je désire avec ardeur de recevoir aujourd'hui votre adorable sacrement, afin que, par sa vertu, il m'affermisse dans votre amour, et me prémunisse si efficacement contre le péché, que vous demeuriez toujours en moi et moi en vous.

Actes des autres vertus. — O sagesse infinie! ô vérité éternelle! ô bonté suprême! je crois aveuglément, et je crois avec la soumission la plus parfaite, tout ce que vous nous avez révélé vous-même, et tout ce que votre sainte Eglise croit et me propose à croire. Mais je crois surtout que vous résidez en personne avec votre corps, votre âme, votre divinité dans ce divin sacrement, comme vous nous en avez assurés vous-même, par les expressions les plus simples, les plus claires et les plus évidentes, auxquelles je me fie bien plus qu'à ma faible raison et à mes sens; et je suis prêt, moyennant votre grâce, à donner mon sang et ma vie en témoignage de ma foi.

Je mets en vous toute ma confiance, ô bonté infinie! et j'espère fermement que, par un effet de votre inépuisable miséricorde, vous m'accorderez le pardon, la grâce et la gloire que vous m'avez promis.

Je vous aime, et je veux vous aimer avec tout ce qui vous plaît, parce qu'étant la source de tout bien, vous êtes souverainement aimable. Je me réjouis de vos perfections infinies, de votre félicité suprême, de votre amabilité ineffable, des louanges, des hommages et de la gloire que n'ont cessé de vous rendre toutes vos créatures, tous vos élus, et qu'ils vous rendront pendant toute l'éternité. Je ne veux chercher en toute chose que vous et votre bon plaisir, et je mets à vos pieds mon respect, ma confiance, mon amour et tous les sentiments de piété et de religion dont je puis être capable par votre grâce. Toutes les affections que je pourrais avoir pour les créatures, je les concentre en vous seul. Je désire que toutes mes souffrances, toutes mes privations, tous mes sacrifices n'aboutissent qu'à votre gloire; je me consacre à vous tout entier. Disposez de moi comme il vous plaira maintenant et à jamais.

Ainsi soit-il.

Pureté d'intention. — Je veux offrir par les mains du prêtre, à la louange et à la gloire de la très-sainte Trinité, en mémoire de la vie, de la passion, de la mort, de la résurrection, et de tous les autres mystères de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en union avec tous les saints du ciel, et tous les justes de la terre, en honneur de la bienheureuse Vierge Marie, des anges du ciel, de tous les saints et saintes, particulièrement de ceux que nous honorons aujourd'hui avec l'Eglise de Dieu, je veux offrir, dis-je, aujourd'hui ce divin sacrifice, et la communion que je me propose d'y faire, avec tous les sacrifices, toutes les communions, toutes les prières et toutes les bonnes œuvres du monde chrétien, pour le salut de mon âme et pour tous mes besoins particuliers; pour le bonheur et la sanctification de mes parents, de mes amis, de mes bienfaiteurs et de tous mes frères; pour l'accroissement de l'Eglise catholique, pour la restauration et la conservation de tous les ordres du clergé, pour l'union entre les princes chrétiens, pour l'extirpation des hérésies, pour la conservation du Souverain Pontife et de tous les pasteurs; pour la conversion des pécheurs et des infidèles, enfin pour tous ceux des vivants et des morts pour lesquels je me crois obligé de prier.

Invocation. — Esprit de lumières, de grâce et de miséricorde, esprit sanctificateur, qui êtes mon Dieu, je vais m'asseoir bientôt à la table sainte, pressé que je suis par le désir et le besoin de mon cœur; mais comme je ne puis, sans vous, participer dignement à ces redoutables mystères, daignez m'y disposer vous-même par votre assistance et votre divine opération; descendez dans mon cœur, et répandez-y votre lumière, votre amour et tous vos dons; éloignez de moi tout ce qui pourrait vous déplaire, afin que, tout pénétré de vos lumières et de votre amour, je puisse communier dignement au corps et au sang de Jésus-Christ mon Sauveur, et puiser, dans sa plénitude, un ac

croissement de vie, de grâce et de justice. Ainsi soit-il.

Prière à la sainte Vierge. — Glorieuse mère de mon Dieu, divine Marie, qui êtes toute ma ressource, toute ma consolation dans mes peines intérieures, assistez-moi, je vous prie, et donnez-moi d'assister au très-saint sacrifice de l'autel, comme vous assistâtes vous-même au sacrifice sanglant du Calvaire avec une âme transpercée d'un glaive de douleur ; et ne me rejetez pas, dans votre miséricorde, à cause de mes péchés, et ne détournez pas votre visage de celui que votre divin fils a aimé jusqu'à mourir pour lui.

Prière à tous les saints. — Saints et saintes de Dieu, qui voyez à découvert, et qui louez et adorez sans cesse dans le ciel celui que nous ne voyons ici-bas que par la foi à travers le mystère des ombres, intercédez pour moi comme ses amis auprès du trône de sa miséricorde, afin que, par le fréquent et saint usage de son divin sacrement, je mérite de vous être associé un jour dans le sein du bonheur et de la gloire dont vous jouissez. Ainsi soit-il.

SIXIÈME ACTION DE GRACES.

LE VENDREDI, APRÈS LA COMMUNION.

Sentiments de piété. — Aimable Jésus, que puis-je désirer maintenant dans le ciel et sur la terre? La joie et les vœux de mon cœur sont pleinement satisfaits depuis que je vous possède, vous qui êtes la source de toutes les jouissances et de tous les biens. Seigneur, rassasiez la faim de mon âme, dissipez ma froideur par le feu de votre amour, éclairez mes ténèbres par l'éclat de votre présence, inspirez-moi du mépris pour toutes les choses de la terre, et dirigez mes affections et mon cœur vers les biens célestes; que la vertu de votre divin sacrement pénètre toutes les puissances de mon âme, et y fasse mourir tout ce qui est contraire à votre esprit : divin Jésus, tenez-moi lieu de tous les plaisirs, et rendez-moi insipide toute joie qui ne viendrait pas de vous, tout repos qui ne serait pas en vous. Répandez dans mon âme quelques étincelles de votre amour, pour embraser mon cœur, et pour y consumer tout ce qu'il y a encore de terrestre et d'humain, afin qu'il ne reste plus rien en moi du vieil homme; qu'il me transforme tellement en vous, que je ne forme plus qu'une même chose avec vous. Ainsi soit-il.

Acte d'amour. — Je veux, ô mon Sauveur! vous aimer, et je vous aime uniquement à cause de vous et pour vous. Vous m'avez reçu dans vos bras sur la croix, lorsque je périssais pour l'éternité. C'est pour moi, misérable pécheur, que vous avez enduré les déchirements des clous et de la lance, qui percèrent vos pieds, vos mains et votre côté, les humiliations les plus profondes, les douleurs les plus vives et la mort la plus cruelle. Pourrais-je donc ne pas vous aimer, divin Jésus? Ce n'est ni par l'espoir de la récompense, ni par la crainte de la damnation que je vous aime : ah! je vous aime comme vous m'avez aimé, uniquement parce que vous êtes mon roi et mon Dieu. Il me semble que je vous aimerais ainsi jusqu'au fond des enfers. (Saint FRANÇOIS XAVIER.)

Remercîments. — Je vous rends grâces, père saint, Dieu tout-puissant, d'avoir nourri et engraissé mon âme du corps même et du sang de votre divin Fils, Jésus-Christ Notre-Seigneur, malgré mon indignité, et sans autre mérite de ma part que la grandeur de votre miséricorde. Faites que cette communion tourne au profit de mon âme, rende ma foi plus vive et ma bonne volonté plus parfaite; faites qu'elle me purifie de tous les vices, qu'elle serve de frein à la concupiscence, et qu'elle perfectionne en moi la charité, la patience, l'humilité, l'obéissance, et toutes les vertus; qu'elle me protége contre les sollicitations de mes ennemis intérieurs et extérieurs, réprime tous mes funestes penchants, et m'attache invariablement à vous, qui êtes mon bonheur et ma fin. Je vous conjure de m'admettre toujours, malgré mon indignité, à cet admirable festin, où vous êtes vous-même avec votre Fils et le Saint-Esprit, pour toutes les âmes fidèles, une source inépuisable de lumières, de richesse, de joie, de douceurs et de félicité : par le même Jésus-Christ Notre-Seigneur. Amen. (S. THOMAS.)

Offrande. — Regardez, père saint, la face de votre Christ, il vient de se donner à moi, dans la sainte communion, d'une manière si intime, que je ne forme plus avec lui qu'une même chose; je vous l'offre en sacrifice pour votre honneur et gloire, en reconnaissance de tous vos bienfaits, en expiation de tous mes péchés, et de ceux du monde entier. Je vous l'offre, afin d'obtenir pour moi et pour tous ceux qui m'intéressent, tous les biens de l'âme et du corps, et pour la délivrance de toutes les âmes du purgatoire. Recevez aussi, Seigneur, avec cette sainte victime, mon âme et mon corps, tous les sentiments et toutes les affections de mon cœur, afin d'être un holocauste perpétuel qui se consume en présence de votre suprême majesté, en sorte que je n'existe absolument plus que pour vous servir et vous aimer.

Préparation. — O divin Jésus! dont la patience est inépuisable, vous recevez tous les jours mille outrages dans votre auguste sacrifice et dans le sacrement de votre amour. J'en suis touché jusqu'au fond du cœur; et, les larmes aux yeux, je vous fais ici une amende honorable pour tous les manquements et toutes les irrévérences dont je me suis rendu coupable, et pour tous les outrages que vous recevez de la part des mauvais Chrétiens et de tous les pécheurs. Je vous en conjure par tout l'amour de votre sacré cœur, soyez pour eux et pour moi une victime de propitiation auprès du Père céleste. Allumez dans mon cœur un saint zèle pour l'honneur et la gloire de votre divin sacrifice, de votre auguste sacrement, et de votre sainte maison.

Invocation. — Allumez, divin Jésus, et faites-moi sentir jusqu'au fond de mes entrailles, jusque dans la moelle de mes os, les brûlantes ardeurs de votre amour; afin que mon âme embrasée tout entière ne soupire qu'après vos sacrés parvis, ne désire plus que la dissolution de cette prison de boue qui la retient captive, afin d'être toujours avec vous. Faites que mon âme ne soit plus affamée que de vous, qui êtes la nourriture des anges, le pain des enfants, notre pain quotidien, qui nous attire par sa douceur et ses attraits, que mon âme ne soit plus altérée que de votre sang précieux, qui nous purifie et nous lave de nos souillures, et nous fait puiser dans leur source, la vie, la sagesse, les lumières et toutes les richesses de la maison de Dieu, de sorte qu'elle ne désire que vous, ne recherche que vous, ne trouve que vous, ne parle que de vous, et n'agisse en toutes choses que pour la louange et la gloire de votre saint nom, avec un goût, une joie et une affection qui persévèrent jusqu'à la fin, et que vous soyez vous seul mon espérance, ma joie, ma paix, mon héritage et mon bonheur pour l'éternité. Ainsi soit-il. (S. Bonav.)

Demandes générales. — Dieu tout-puissant, Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est béni dans tous les siècles, qui exaucez les prières de ceux qui vous invoquent, et qui connaissez les vœux les plus secrets de ceux même qui se taisent, nous vous rendons grâces de nous avoir admis à la participation de vos saints mystères, pour nous affermir dans la foi des merveilles qu'ils renferment, pour nourrir notre piété, notre ferveur, et nous animer à la pratique de toutes les bonnes œuvres. Père saint, qui nous avez séparés du commerce des pécheurs et de la masse de perdition, unissez-nous d'esprit et de cœur à vos élus et à toutes les âmes fidèles qui ne sont jalouses que de la gloire de vous servir. Enseignez-nous toutes vérités, et rendez-nous dociles par la vertu de votre Esprit-Saint. Suppléez à tout ce qui nous manque pour vous plaire; multipliez les saints prêtres envoyez des ministres selon votre cœur, et remplissez-les d'un véritable zèle pour le salut de nos âmes. Maintenez les rois dans la paix, les magistrats dans la justice, les sujets dans l'obéissance et la fidélité; accordez-nous, par les soins de votre providence, des saisons favorables et des récoltes abondantes, avec la grâce qui nous apprend à en bien user. Pacifiez les esprits, les sujets et les peuples, ramenez ceux qui s'égarent, enchaînez le torrent de la corruption, captivez les impies sous le joug de la foi, protégez votre Eglise, bénissez votre héritage, conservez les vierges dans l'innocence, faites vivre les époux dans l'union et la fidélité, et leurs enfants dans le respect et l'obéissance; affermissez les faibles, éclairez les aveugles, consolez les affligés, et réunissez-nous tous dans le royaume des cieux, en Jésus-Christ et par Jésus-Christ Notre Seigneur. Ainsi soit-il.

Prière à la sainte Vierge. — Sainte Vierge, Mère de Dieu, pleine de confiance dans votre bonté et votre miséricorde, quelque indigne que j'en sois, je vous choisis aujourd'hui pour ma patronne et ma mère, en présence de mes anges gardiens et de toute la cour céleste : je me propose et suis bien résolu de servir désormais votre divin Fils Jésus-Christ mon Sauveur avec plus de fidélité, et d'avoir pour vous la plus tendre dévotion, et de vous honorer tous les jours de ma vie par l'imitation de vos vertus. Je vous conjure, très-sainte Mère de Dieu, par l'amour qui porta votre divin Fils, avant d'expirer sur la croix, à s'offrir à son Père, à vous confier aux soins du disciple bien-aimé, en vous le donnant pour fils, et en vous nommant sa mère, de me recevoir sous votre protection, et de me soutenir dans tous les dangers et les détresses de la vie, mais surtout à l'heure de la mort.

Ainsi soit-il.

Conclusion. — Maintenant que je vous possède, aimable Jésus, demeurez avec moi, et ne me quittez plus. Conservez mon âme et mon corps dans l'innocence, au milieu des scandales et de la corruption publique, comme autrefois les trois Hébreux dans la fournaise de Babylone, et faites-moi arriver sain et sauf à la céleste patrie. Ainsi soit-il.

SEPTIÈME PREPARATION.

LE SAMEDI, AVANT LA COMMUNION.

Adoration. — Mon Dieu, je vous adore de tout mon cœur dans l'unité de votre nature, et dans la trinité de vos personnes; je vous adore, Seigneur Jésus mon Sauveur, vrai Dieu et vrai homme; je confesse que vous êtes mon Créateur, mon Rédempteur et ma dernière fin; mais, comme mes hommages sont si peu de chose, je vous offre, en conséquence, toutes les adorations de votre sainte humanité, de la glorieuse vierge Marie votre tendre Mère, de toute la cour céleste, et de la sainte Eglise catholique votre épouse bien-aimée.

Acte d'amour. — De plus, Seigneur, je vous aime de tout mon cœur, de toute mon âme, de toutes mes forces; et je désire de vous aimer par-dessus tout; je voudrais, s'il était possible, vous aimer aussi parfaitement que vous vous aimez vous-même, comme vous aime votre sainte humanité, votre auguste Mère, toute la cour céleste, et la sainte Eglise catholique.

Acte de contrition. — Parce que vous êtes infiniment bon, Seigneur, infiniment sage, puissant, juste et miséricordieux; je déteste de tout mon cœur et par-dessus tout les péchés mortels et véniels que j'ai jamais pu commettre en pensées, en paroles, en actions et en omission, depuis le premier usage de ma raison jusqu'à ce jour; et, pour suppléer à l'insuffisance et à la faiblesse de ma douleur, je vous offre la douleur vive et amère du saint roi David, de saint Pierre, de sainte Madeleine, et de tous les vrais pénitents, depuis l'origine du monde jusqu'à présent, avec la ferme résolution de

ne jamais plus vous offenser, moyennant le secours de votre grâce.

Satisfaction. — Et comme il n'est pas en mon pouvoir, Seigneur, de payer toutes les dettes que j'ai contractées envers votre divine justice par tous les péchés de ma vie, je vous offre, en conséquence, toutes mes œuvres, tous mes travaux, toutes mes peines intérieures et extérieures, toutes mes souffrances passées et à venir, avec les mérites infinis de la vie, de la passion et de la mort de votre Fils unique Jésus-Christ mon sauveur, vous demandant humblement le pardon de toutes mes fautes, et la grâce d'en faire, avant ma mort, une véritable pénitence. Ainsi soit-il.

Offrande. — De plus, Seigneur, je m'offre et me consacre à vous tout entier dans cet auguste sacrifice, en votre honheur et gloire, m'unissant à l'amour infini et à l'intention si pure, avec lesquels vous vous êtes donné à nous pour nourriture dans la dernière cène, et immolé sur la croix pour notre salut; et, à la place de mes faibles satisfactions et de ma dévotion si imparfaite, je vous offre la profonde humilité, l'amour, la pureté, avec lesquels votre très-sainte Mère, tous vos serviteurs et servantes fidèles se sont approchés de cet auguste sacrement, et toutes les saintes dispositions avec lesquelles vos glorieux apôtres et tous les saints prêtres vous ont offert cet adorable sacrifice depuis son institution jusqu'à présent, et avec lesquelles votre sainte Eglise catholique vous l'offre encore tous les jours dans tous les lieux de la terre.

Pureté d'intention. — Père céleste, Dieu des miséricordes, recevez aujourd'hui, par les mains de votre fidèle ministre, l'auguste sacrifice du corps et du sang de votre divin Fils Jésus-Christ Notre-Seigneur; agréez aussi la communion par laquelle je me propose d'y participer, pour l'expiation et la rémission de tous mes péchés; pour le salut de mon âme, et de tous ceux qui ont des droits à ma reconnaissance; pour la sanctification de tous les pasteurs de votre Eglise, vous priant de leur accorder la grâce du Saint Esprit, afin qu'ils se sanctifient eux-mêmes avec tous les fidèles qu'ils sont chargés de conduire dans les voies de la justice; pour la conversion de tous les pécheurs, afin qu'ils ouvrent les yeux à la lumière, et reviennent à vous par la pénitence; pour la consolation de tous les affligés, afin que vous les visitiez dans votre miséricorde; pour le soulagement et la délivrance de toutes les âmes du purgatoire, et principalement de celles qui ont droit à mes prières; pour la conversion des peuples infidèles, des hérétiques et des schismatiques, afin qu'éclairés de vos divines lumières, ils vous connaissent, vous servent et vous aiment, souveraine vérité, Père tout-puissant, qui méritez toutes louanges avec le Fils et le Saint-Esprit, et qui êtes béni dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

Prières à Jésus-Christ Notre Seigneur. — Embrasez, divin Jésus, du feu de votre amour, le cœur que je vous offre en holocauste, et consumez-y tout ce qu'il y aurait d'affection pour les créatures, afin que je ne goûte que vous dans le monde. Je veux vivre et mourir dans votre amour. Vous l'avez dit, ô Jésus: Venez à moi, vous tous qui êtes dans l'affliction et dans la peine, et je vous soulagerai: vous ne tenez vos bras ouverts sur la croix que pour me recevoir: me voici, ô Jésus! prêt à recevoir vos divins embrassements. Il m'est défendu de paraître devant vous les mains vides; mais que vous offrir, divin Jésus? Hélas! je n'ai que les dons de votre libéralité; je vous les offre donc avec toutes les facultés de mon âme, ma mémoire, mon entendement, et ma volonté. Que je ne pense qu'à vous, que je ne connaisse que vous, que je n'aime que vous, et que je fasse en tout et toujours votre volonté, et non la mienne. Amen.

Prière à la sainte Vierge. — Divine Marie, Vierge des vierges, je vous conjure, par cette inaltérable pureté qui a attiré le Fils de Dieu dans votre sein virginal, de m'obtenir, par vos prières, la grâce d'être purifié de toutes souillures. O Marie! la plus humble des vierges, je vous supplie, par la profondeur de votre humilité, qui vous a élevée au-dessus de tous les anges et de tous les saints, de suppléer à toutes mes négligences, et d'étouffer en moi tout sentiment de vanité, d'amour-propre et de complaisance. Vierge très-aimable, je vous en conjure par l'amour si tendre et si parfait qui a uni si étroitement votre âme avec Dieu; obtenez-moi, par vos prières, les saintes dispositions qui doivent m'unir pour toujours à Jésus-Christ dans la sainte communion, et la grâce d'en retirer sans cesse les fruits les plus abondants. Ainsi soit-il.

Prière aux saints. — Anges, Archanges, Trônes, Dominations, Principautés, Puissances, Vertus des cieux, Chérubins et Séraphins, saints et saintes de Dieu, vous, surtout, dont nous honorons aujourd'hui la mémoire, assistez-moi, je vous prie, du secours de vos prières, afin que je puisse assister au divin sacrifice, et y participer par la communion avec une foi vive, une charité ardente et une dévotion parfaite; afin que le saint et fréquent usage que je désire et que je me propose d'en faire à l'avenir, me rende digne de vous être associé un jour dans le ciel. Ainsi soit-il. (S. François de Sales.)

SEPTIÈME ACTION DE GRACES.

LE SAMEDI, APRÈS LA COMMUNION.

Adoration. — Recevez mes saluts, mes hommages et mes adorations, ô corps sacré du Sauveur, qui êtes né de la Vierge Marie, qui avez souffert les humiliations les plus profondes, les douleurs les plus cruelles, et avez été immolé sur la croix pour le salut du monde, dont le côté percé d'une lance répandit du sang et de l'eau, et qui m'avez été si souvent donné dans la communion pour être la nourriture de mon âme, pendant la vie, soyez mon soutien à l'heure

de la mort, le principe et le gage de ma résurrection; c'est la dernière grâce que je vous demande, ô Jésus! par votre douceur et par votre amour.

Sentiments de piété. — Toutes les créatures s'étonnent, ô Jésus! de vous voir descendre dans le sein d'une femme, quoiqu'elle fût la plus pure des vierges, et remplie de grâces et de vertus. Eh! ne dois-je pas être bien plus étonné moi-même de vous recevoir et de vous posséder dans une âme impure, misérable et pauvre de vertus? Vous, Seigneur, qui êtes le Saint des saints, ne daignez-vous pas venir et demeurer en moi, qui suis souillé de tant de péchés? N'avez-vous pas voulu m'honorer, tout pécheur que je suis, jusqu'à faire de moi le tabernacle, le sanctuaire et le temple de votre corps adorable et de votre sang infiniment précieux. Que tous vos anges vous bénissent, Seigneur, pour cette faveur insigne, pour cette gloire étonnante. Apprenez-moi donc à posséder toujours le vase de mon corps avec honneur et dans la pureté la plus parfaite.

Faites-moi sentir, aimable Jésus, les saintes douceurs et les heureux effets de votre divine présence. Je n'ai pas oublié les précieuses bénédictions dont vous favorisâtes autrefois ceux qui eurent le bonheur de vous recevoir dans leur maison. Marie, votre tendre Mère, en vous recevant dans son chaste sein, fut remplie de toutes les richesses de la grâce; en logeant chez Zachée, vous lui conférâtes le salut et la paix; en conversant avec les deux sœurs Marthe et Marie, qui vous logeaient souvent dans leur maison, vous les comblâtes des dons de votre amour, et vous leur rendîtes leur frère Lazare, qui était mort et enseveli depuis quatre jours. A peine fûtes-vous expiré sur la croix pour notre salut, que vous descendîtes aux limbes, pour en faire une sorte de paradis pour tous ceux qui étaient détenus. Vous répandîtes autrefois les plus abondantes bénédictions sur la maison d'Obédédon, et sur tout ce qui lui appartenait, à cause qu'il avait retiré chez lui l'arche d'alliance, qui n'était que la figure de votre auguste sacrement. Bénissez donc aussi la maison de mon âme, où vous êtes entré, où vous logez si souvent; faites-en un paradis pour moi, où vous habitiez avec complaisance, et remplissez-moi des dons de votre esprit et des richesses de votre amour. J'ai lu, charitable Jésus, dans vos divines Ecritures, que la foule qui vous suivait partout s'empressait de vous toucher, parce que la vertu qui sortait de vous, les guérissait tous. Pour moi, qui vous ai non-seulement touché, mais reçu dans l'intérieur de mon âme, faites-moi sentir aussi cette divine vertu qui sort de vous, afin qu'elle guérisse toutes mes langueurs, et me donne une force et une vie nouvelles; afin que je vous serve tous les jours, sans interruption, dans la sainteté et la justice. Ainsi soit-il.

Remercîments. — O doux Jésus! qui êtes la joie de mon cœur, le repos de mon esprit et la vie de mon âme, je vous rends grâces de tous vos bienfaits, et surtout de ce que vous m'avez donné d'assister au redoutable sacrifice de votre corps et de votre sang, et d'y participer dans la sainte communion, et de vous l'offrir par les mains du prêtre, en mémoire de toutes vos merveilles, pour la gloire de votre saint nom, pour la rémission de mes péchés, et des péchés de tous ceux qui me sont unis par les liens du sang et de la charité; enfin, pour la consolation et le salut de mon âme, qui a eu le bonheur de s'en nourrir. Aussi, puis-je dire avec vérité: Le Christ est devenu ma nourriture et ma vie; pourrais-je n'être pas à lui tout entier, par reconnaissance et par amour? C'est pourquoi je ne veux vivre et respirer que pour vos louanges et votre gloire; et je prie la bienheureuse Vierge Marie, les anges, les saints et saintes, avec toutes les créatures, de vous remercier pour moi et avec moi; et encore, parce que tout cela ne saurait égaler l'excellence et la grandeur de votre don; soyez vous-même mon action de grâce auprès de vous; et, parce que vous avez daigné établir votre demeure en moi, malgré mon indignité, rendez-la, je vous prie, permanente, invariable, éternelle; faites de mon âme une épouse selon votre cœur, et changez-moi tout à fait en vous, par l'union la plus intime. Prémunissez-moi contre les illusions de l'amour-propre, contre les attraits et les sollicitations de la concupiscence, contre les piéges et la malice du démon mon ennemi. Je vous supplie enfin de m'accorder, ainsi qu'à tous mes frères, vivants ou morts, qui sont compris dans mes intentions, toutes les grâces, toutes les indulgences que j'ai eues en vue dans ce sacrifice et dans cette communion, remplissant avec fidélité les conditions prescrites par le vénérable chef de notre sainte Eglise. Ainsi soit-il.

Pater, Ave.

Offrande et demande. — Je vous adore, ô Jésus, et vous rends grâces de ce que, malgré mes péchés et ma misère, vous avez eu la bonté de m'admettre à votre magnifique festin. Hélas! que j'étais indigne de m'asseoir à votre table avec les enfants! Pardonnez mon indignité. Je conjure votre cœur sacré et brûlant de réparer tout ce qu'il y a en moi de défectueux. Agréez les augustes mystères que je viens de vous offrir avec votre Eglise, pour la gloire de votre saint nom, et en l'honneur de la glorieuse vierge Marie, de tous les bienheureux anges et de tous les saints, pour le salut de mon âme et de tous les fidèles vivants ou morts. Recevez ce sacrifice de propitiation pour l'expiation de mes négligences, de mes distractions, de tous mes péchés et de ceux du monde entier. Sanctifiez votre Eglise, Père juste, Père saint, par les mérites et la vertu de ce divin sacrifice; retranchez de son sein tous les scandales, toutes les divisions, tous les schismes, afin qu'il n'y ait plus qu'une seule bergerie, qu'un seul pasteur; exercez votre miséri-

corde sur les nations qui ne vous connaissent pas ; répandez sur elles les lumières de votre Evangile, afin qu'elles apprennent à vous connaître et à vous servir. Dissipez la ligue et les complots qu'ont formés les philosophes impies contre votre royaume et votre héritage. Répandez votre sagesse et votre amour sur le Souverain Pontife, sur les pasteurs, sur les prêtres et sur tous les ordres du clergé, afin qu'ils remplissent les fonctions de leur ministère d'une manière digne de vous. Accordez aussi la prudence et les lumières aux rois, aux princes, à tous les magistrats, afin qu'ils gardent avec soin la concorde et la paix, et administrent la justice avec fidélité. Accordez aux agonisants la douleur de leurs péchés, jointe à un amour pénitent, le pardon et la grâce à mes ennemis. Regardez favorablement mes proches, mes amis, mes bienfaiteurs. Conduisez-nous tous par votre esprit, afin que toutes nos œuvres portent les hommes à vous glorifier. Accordez enfin le repos et la vie éternelle aux âmes du purgatoire, principalement à celles qui réclament nos suffrages, et pour lesquelles j'ai eu l'intention de communier aujourd'hui. Ainsi soit-il.

Prière pour les pécheurs. — O Dieu tout-puissant ! auteur et conservateur de tout ce qui existe, souvenez-vous que les âmes des pécheurs ont été formées à votre image ; voyez comme l'enfer les dévore et s'en remplit au préjudice de votre gloire ; souvenez-vous que Jésus-Christ, votre Fils bien-aimé, a enduré, pour leur rédemption et leur salut, les tourments et la mort de la croix ; ne souffrez pas, nous vous en conjurons par le même Jésus-Christ, qu'ils persévèrent et meurent dans leurs iniquités et méprisent ainsi les immenses bienfaits de la rédemption. Mais, sensible aux prières de tous les justes et de votre sainte Eglise, souvenez-vous de vos anciennes miséricordes, et, oubliant leur ingratitude et leur prévarication, faites qu'ils se convertissent sincèrement et reviennent de tout leur cœur à celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ notre Sauveur, à qui appartient la gloire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Prière à la Sainte-Vierge. — O bienheureuse Marie ! quelle langue serait capable de vous louer et de vous remercier, vous qui avez coopéré au salut du monde par votre consentement au grand mystère de l'incarnation, et lui avez ainsi rouvert le ciel, que le péché lui avait fermé ? Agréez néanmoins mes faibles actions de grâces, et faites agréer dans le ciel nos prières et nos vœux ; obtenez-nous la grâce de la réconciliation, vous qui êtes le refuge et la ressource des pécheurs. Nous espérons par vous la rémission de nos péchés, comme nous attendons par vous notre éternelle récompense, notre bonheur suprême. Sainte Mère de Dieu, visitez les malheureux, secourez les faibles, consolez les affligés, priez pour tout le peuple, pour le clergé, pour le sexe dévot, et faites éprouver les salutaires effets de votre protection à tous ceux qui vous invoquent et vous honorent. Ainsi soit-il. (S. Aug.)

Prière à tous les saints. — O vous tous, saints élus de Dieu ! daignez vous intéresser pour moi, à présent que je suis devenu le digne objet de vos complaisances et de vos regards. Parlez en ma faveur à celui qui vient de me nourrir de son corps et de son sang même dans la sainte communion ; offrez-lui tous vos mérites pour suppléer à ce qui me manque ; remerciez-le pour moi, et priez-le de ne pas me retirer sa présence sacramentelle, qu'il ne m'ait auparavant comblé de ses bénédictions.

Conclusion. — Assistez-nous de votre grâce, ô Dieu tout-puissant ! afin qu'étant élevés à la sublime dignité du Chrétien par la grâce du baptême, et invités à manger fréquemment le pain des enfants à votre table sacrée, nous puissions vous servir avec la piété, la ferveur, la pureté et la bonne conscience que demande notre glorieuse vocation ; et, si nous ne pouvons pas vivre ni nous conduire aussi saintement que nous le devrions, faites-nous du moins la grâce de pleurer sincèrement nos péchés et de vous servir désormais avec plus de constance et de ferveur.

Ainsi soit-il.

TROISIÈME PARTIE.

EFFUSIONS DU CŒUR TIRÉES DE L'ECRITURE SAINTE ET DES SAINTS PERES, POUR TOUS LES JOURS DE LA SEMAINE.

—

LE DIMANCHE, AVANT LA COMMUNION.

Contrition.—Exaucez-moi, exaucez-moi, ô mon Dieu ! vous qui êtes mon souverain maître, mon roi, mon père, mon créateur, mon espérance, mon honneur, mon refuge, ma patrie, mon salut, ma lumière, ma vie.

Exaucez-moi, exaucez-moi, comme vous exaucez quelques-uns de vos plus chers amis. O mon Dieu ! vous êtes le seul que je veux aimer, le seul que je veux suivre, le seul que je cherche. Je suis entièrement disposé à ne servir que vous seul, et, parce que vous êtes le seul qui ayez un juste et souverain domaine sur moi, je veux être tout à votre disposition.

Commandez, je vous en supplie, et ordonnez tout ce que vous voudrez ; mais

guérissez et ouvrez les oreilles de mon cœur et faites qu'il aperçoive et qu'il voie les signes de vos volontés et de vos désirs.

Eloignez de moi les ténèbres qui m'environnent et faites que je vous connaisse ; dites-moi de quel côté je dois porter mes regards pour vous rencontrer et vous voir, et j'espère que je serai fidèle à faire tout ce que vous me prescrirez. Recevez, je vous en conjure, ô Père très-clément ! cette misérable brebis fugitive, qui s'est éloignée de vous.

Il y a déjà trop de temps, ô mon Dieu ! que je souffre dans l'esclavage du péché, que je sers des ennemis que vous foulez aux pieds, et que je suis le jouet de leurs séduisantes et trompeuses suggestions ; je les quitte et j'y renonce pour revenir à vous. Recevez-moi, de grâce, ô mon Dieu !

Quand je me suis écarté de vous, ils m'ont reçu, moi qui leur étais étranger. Ah ! je sens maintenant qu'il faut que je retourne à vous. Je frappe à votre porte, Seigneur, qu'elle me soit ouverte, ainsi que vous l'avez promis. Enseignez-moi comment je pourrai parvenir à vous.

Je n'ai autre chose à ma disposition que ma volonté, et la seule chose que je sache est que je dois mépriser tout ce qui est vain et passager, pour ne rechercher que ce qui est certain et éternel. Voilà, ô Père des miséricordes ! ce que je viens faire, parce que je ne sais que cela.

Mais quel est le vrai moyen de parvenir à vous ? Je l'ignore, ô mon Dieu ! Faites-le moi connaître, je vous en conjure. Montrez-le-moi, de grâce, et secourez-moi, pour que j'en fasse usage.

Si c'est par la foi que vous trouvent ceux qui se réfugient auprès de vous, donnez-la-moi, cette foi ; si c'est par la vertu, donnez-moi la vertu ; si c'est par la science, donnez-moi la science. Augmentez en moi la foi, l'espérance et la charité.

O admirable et toute singulière bonté de mon Dieu ! toute mon ambition est d'être entièrement à vous. Faites-moi donc connaître comment je pourrai satisfaire mon désir ; si vous m'abandonnez, je périrai certainement. Mais, non, vous ne m'abandonnerez pas, parce que vous êtes le souverain bien, qu'aucun homme n'a manqué de trouver quand il l'a bien cherché. (S. Aug., *Soliloq.*)

Désir et amour. — O Dieu ! mon Seigneur et mon roi, permettez, je vous conjure, à votre serviteur, de vous adresser la parole, et ne vous irritez pas contre lui. Vous avez immolé vos victimes, disposé votre vin, préparé votre table ; vous avez envoyé vos ministres pour inviter à votre festin et y appeler les petits et les humbles.

Vous avez fait dire aux filles de Sion de venir considérer la majesté du nouveau Salomon et admirer le brillant diadème dont il est couronné le jour de ses noces.

Vous avez dit à votre serviteur : Allez promptement dans les places et dans les rues de la ville, et amenez les pauvres, les infirmes, les aveugles et les boiteux dans la salle de festin ; forcez-les d'y entrer, afin qu'elle soit remplie.

Ah ! ne détournez donc pas vos yeux de mon âme ! ne lui dites pas : Vous ne verrez pas ma face. Montrez-vous, au contraire, à moi, vous qui êtes toute ma consolation. Que je vous voie ! ô lumière de mes yeux ! venez, ô joie de mon esprit ! que je vous voie, ô félicité de mon cœur ! que je vous aime, ô la vie de mon âme ! que je vous trouve, ô le désir de mon cœur ! que je vous possède, ô l'amour de mon âme ! que je vous aime, vous qui êtes toute ma force, mon appui, mon refuge et mon libérateur !

Que je vous aime, mon Dieu ! vous qui êtes mon aide, mon protecteur, mon espérance la plus douce dans toutes mes tribulations. Que je vous embrasse, vous qui êtes le souverain bien, hors duquel il n'est pas de vrai bien.

Que je jouisse de vous, qui êtes mon Dieu et mon tout. Ouvrez mes oreilles en les frappant par votre parole qui est plus pénétrante que le glaive le mieux affilé, afin que j'entende votre voix. Faites-la tonner, cette voix toute-puissante qui brise les cèdres, et que la terre aride de mon cœur soit enfin ébranlée. (*Gen.*, *Psal.*, *Prov.*, *Cant.* S. Aug., *Solil.*)

LE DIMANCHE, APRÈS LA COMMUNION.

Action de grâces. — Je vous louerai, mon Dieu et mon Roi ; je bénirai de tout mon cœur votre saint nom pendant les siècles des siècles : oui, je vous bénirai tous les jours de ma vie, et je louerai votre nom pendant toute l'éternité.

Que vous êtes grand et digne de louanges, mon Seigneur et mon Dieu ! la grandeur de votre majesté est véritablement sans bornes ! Les générations et les générations s'écrieront à la vue de vos œuvres, qu'elles ne peuvent assez louer votre toute-puissance, bénir votre sainteté et préconiser vos merveilles.

Elles diront quelle est la charité de votre cœur, elles attesteront l'abondance de votre douceur, et elles tressailleront de joie en chantant votre justice.

Vous êtes vraiment, Seigneur, le Dieu clément, le Dieu des miséricordes, le Dieu patient, le Dieu de toute bonté envers vos créatures. Que toutes vos œuvres vous louent, Seigneur, et que vos saints vous bénissent ; qu'ils publient la gloire de votre règne et la hauteur de votre puissance.

Car vous êtes, mon Dieu, le Dieu vivant, le vrai Dieu ; vous êtes mon grand roi, mon guide pour me conduire à la céleste patrie, ma lumière la plus pure, mes plus saintes délices, ma voie la plus droite.

Vous êtes la plus admirable sagesse, la plus belle simplicité, la paix de mon âme, ma garde la plus sûre, ma meilleure part, mon salut éternel, ma miséricorde la plus rassurante, ma patience la plus forte, ma victime la plus précieuse, ma rédemption

la plus efficace, mon espérance la plus ferme, ma charité la plus parfaite, ma résurrection la plus vraie, ma vie éternelle, ma joie la plus complète, ma vision la plus ravissante et qui ne cessera jamais.

Je vous en prie, je vous en conjure, Dieu infiniment bon, faites-moi la grâce de marcher dans vos sentiers, dans les sentiers de vos commandements, afin de parvenir à vous et de me reposer enfin en vous qui êtes la vérité et la vie, sans laquelle aucun homme ne peut parvenir à votre Père céleste. (*Psal.* S. Aug., *Medit.*)

O heureux le sein qui vous a porté, Seigneur Jésus! heureuses les mamelles qui vous ont nourri! heureuses les entrailles de la très-sainte Vierge Marie qui vous ont enfanté, vous qui êtes notre Sauveur et notre Dieu. (*Luc.* xi, 27.)

Offrande. — Mais que vous rendrai-je, Seigneur, pour tous les biens dont vous m'avez comblé? Je sens, mon Dieu et mon roi, que, puisque c'est vous qui m'avez créé, je me dois tout entier à vous; et que, puisque c'est vous qui m'avez racheté et qui vous êtes fait homme pour l'amour de moi, je vous devrais plus que mon corps et mon âme, plus que mon être tout entier, si j'avais quelque chose au delà; puisque vous, qui vous êtes donné et sacrifié pour moi, êtes infiniment au-dessus de moi.

Hélas! Seigneur, je n'ai rien de plus que moi-même, et encore ne puis-je me donner moi-même à vous sans le secours de votre grâce. Daignez, je vous en prie, me recevoir; attirez-moi tout à vous, afin que je sois à vous par l'imitation de vos vertus, et l'amour de votre personne sacrée, comme je suis à vous et vous appartiens entièrement par ma condition et par la création.

Oui, mon Dieu! que je sois réellement tout à vous comme je m'offre tout à vous, tout mon esprit, tout mon cœur, tout mon corps. Que toute ma vie ne soit que pour vous, pour vous qui êtes ma vie pleine de douceur. Oui, que je sois tout à vous, parce que vous m'avez entièrement délivré, afin de me posséder tout entier; parce que vous m'avez comblé de vos dons et de vos grâces, afin que, par un juste retour, je me rendisse entièrement à vous.

Je vous aimerai donc, Seigneur, vous qui êtes ma force; je vous aimerai, ô vous qui êtes l'ineffable et délicieuse joie de mon cœur, et mon âme ne vivra plus pour elle-même, mais pour vous seul. Sa misère l'avait entraînée dans la perdition, et votre miséricorde l'a ressuscitée. O mon Seigneur! vous êtes vraiment le Dieu des miséricordes, et vous vous plaisez à les faire éclater en mille manières à l'égard de ceux qui aiment votre saint nom. (S. Aug., *Medit.*)

Demande. — O Dieu! père de la vérité, père de la sagesse, père de la vie éternelle, père de la céleste béatitude, père de tout ce qui est bon, de tout ce qui est beau, père de la vraie lumière, père de tout bon sentiment qui réveille nos âmes, qui les éclaire, qui les engage à revenir à vous.

Je vous invoque, ô Dieu de vérité! en qui, de qui et par qui tout ce qui est vrai l'est réellement; ô Dieu! la sagesse éternelle, en qui, de qui et par qui tout ce qui est sage l'est véritablement; ô Dieu! la vie par excellence, en qui, de qui et par qui vit tout ce qui vit réellement; ô Dieu, la béatitude suprême, en qui, de qui et par qui tout ce qui est heureux jouit de la félicité.

Dieu, le vrai bien et le vrai beau, en qui, de qui et par qui est bon et beau tout ce qui est effectivement bon et beau; Dieu, lumière suprême, en qui, de qui et par qui est lumineux tout ce qui l'est réellement; Dieu, dont le royaume est tout ce vaste univers; Dieu, duquel tous ceux qui s'éloignent et se séparent tombent et périssent, et auquel tous ceux qui se convertissent ressuscitent, et dans lequel tous ceux qui demeurent restent debout et ne tombent pas.!

Dieu, duquel se retirer c'est mourir, auquel retourner c'est revivre, dans lequel demeurer c'est vivre; Dieu, que personne ne perd sans s'être laissé tromper, que personne ne cherche sans avoir été averti par vous de le faire, que personne ne trouve sans avoir été purifié; Dieu, qu'on n'abandonne pas sans périr, qu'on ne considère pas sans l'aimer, qu'on ne voit pas sans le posséder;

Dieu, vers qui la foi nous porte, devant qui l'espérance nous relève, auquel la charité nous unit; Dieu, qui nous donnez le pain de la vie; Dieu, qui nous faites avoir soif de ce breuvage qui éteint la soif;

Dieu, que servent toutes les créatures, à qui toute âme droite obéit, dont les lois régissent l'univers et dirigent le cours des astres; Dieu, duquel découlent tous les biens, et par qui tous les maux sont arrêtés, exaucez la prière que vous m'avez appris à vous adresser; que votre règne m'arrive, et que le règne du démon s'éloigne de moi.

Détournez de moi la vanité, l'inconstance de l'esprit, la dissipation du cœur, la légèreté de la langue, l'orgueil des regards, la sensualité et les excès de l'appétit; préservez-moi de nuire à mon prochain, fermez ma bouche à la médisance et à la calomnie, mes oreilles à la vaine curiosité, mon cœur au désir des richesses, à la soif des honneurs et à l'amour de la vaine gloire; fermez-le au mal de l'hypocrisie, au venin de la flatterie, au mépris des pauvres, à l'oppression des faibles, à l'ardeur de l'avarice, à la rouille de l'envie, à l'horreur des blasphèmes.

Retranchez de moi, vous qui m'avez créé, la témérité, l'obstination, les vaines inquiétudes, l'oisiveté, l'engourdissement dans la prière, la paresse, les ténèbres de l'esprit, l'aveuglement du cœur, la vie selon la chair, les mauvaises mœurs, l'omission du bien prescrit, le mépris des bons conseils, la langue sans frein, l'oppression des pauvres, la violence à l'égard des faibles, la calomnie contre les innocents, la négligence envers ceux qui nous sont soumis, la sévérité envers les domestiques, le peu de com-

plaisance et d'égards envers ceux qui ont des rapports assidus avec nous, la dureté envers nos proches, afin que nous vous plaisions, ô mon Dieu et mon Roi, dans la vérité, dans un cœur parfait, et qu'enfin nous ayons le bonheur de vous louer et de vous glorifier dans l'éternité. (S. Aug., *Solil.* et *Medit.*)

LE LUNDI, AVANT LA COMMUNION.

Contrition. — Dieu tout-puissant, qui êtes si rempli de miséricorde envers les pécheurs qui reviennent à vous, je sais que vous viendrez me juger, et que vous ne garderez pas toujours le silence, mais que vous le romprez lorsque vous viendrez au milieu des éclairs d'une horrible tempête, et que vous appellerez le ciel et la terre pour juger en leur présence les enfants des hommes.

Alors toutes mes iniquités seront mises à découvert, et mes crimes, sans exception d'un seul, seront manifestés aux yeux des anges. Oui, ils verront non-seulement mes actions, mais mes pensées, mais mes paroles.

J'aurai alors autant de juges qu'il y aura de personnes qui m'auront surpassé dans la pratique du bien. Alors tous ceux qui m'auront donné de bons exemples me confondront par leurs reproches, alors tous ceux qui m'auront porté au bien par leurs sages conseils m'accuseront et rendront témoignage contre moi. Ah! Seigneur, que leur dirai-je pour m'excuser? et qu'aurai-je à leur répondre?

O mon Dieu! qui êtes toute ma force, je sais qu'alors à peine le juste sera trouvé sans tache; je sais que si vous nous jugiez sans pitié, vous ne trouveriez en nous que des coupables à condamner; mais je sais aussi que Jésus-Christ, votre adorable Fils, est notre Sauveur; je sais qu'il s'est immolé pour nos péchés. Je vous en conjure donc, ô mon Dieu! délivrez-moi, par les mérites de ce Fils unique qui vous est co-éternel, de tous les liens de mes péchés.

Hélas! j'ai tout lieu de craindre qu'ils ne m'attirent de votre part une sentence de mort; c'est pourquoi je vous supplie d'écouter la voix de votre très-cher Fils, qui sollicite mon pardon, et de me rendre, en vue de lui, la vie de la grâce qui conduit à la vie éternelle.

Et quel autre intercesseur prendrai-je auprès de vous que celui qui s'est lui-même rendu une victime de propitiation pour nos péchés, et qui, étant assis à votre droite, ne cesse de prier pour nous! Voilà mon avocat auprès de vous, Dieu tout-puissant, qui êtes notre père; voilà le pontife souverain qui n'a pas besoin d'être purifié par un sang étranger, parce qu'il est tout éclatant de celui qu'il a lui-même répandu.

Voilà la victime sacrée qui vous est agréable, victime infiniment parfaite, d'une odeur délicieuse et que vous ne refusez jamais d'accepter. Voilà cet agneau sans tâche qui s'est tu et a gardé le silence pendant qu'on le tondait, et qui n'a pas ouvert la bouche tandis qu'on le couvrait de soufflets, de crachats et d'opprobres. Voilà celui qui, n'ayant pas fait de péché, a porté et nos iniquités et les peines qu'elles ont méritées. (S. Aug., *Medit.*)

Désir et amour. — O mon Seigneur! qui êtes l'espérance et l'attente de votre peuple, ô mon Dieu! le désiré de mon cœur, après lequel il soupire sans cesse, hâtez-vous de venir et ne différez pas; levez-vous, venez et tirez-moi de l'obscure prison où je suis réduit, afin que je chante vos louanges, et que je jouisse de l'ineffable avantage de voir votre lumière.

Ouvrez vos oreilles à la voix de votre serviteur et de votre enfant qui s'écrie : ô mon père, donnez-moi donc aujourd'hui mon pain de chaque jour, ce pain précieux qui me donnera toutes les forces nécessaires pour marcher nuit et jour jusqu'à ce que je parvienne à votre sainte montagne.

Je suis, ô Seigneur, le plus faible et le plus misérable de vos enfants. Mon Dieu, qui êtes mon père et toute ma force, quand arrivera donc l'heureux moment où je me réunirai à vous, où je paraîtrai devant vous, où, après avoir chanté vos louanges ici-bas, je les chanterai enfin pendant l'éternité?

O que je serai donc heureux quand je serai admis à jouir de la vue de votre gloire! O qui me donnera de jouir de ce parfait bonheur! Aidez-moi, ô Dieu, qui êtes ma force; venez à mon secours, ô Dieu qui m'avez soutenu jusqu'ici; venez à mon secours, vous qui êtes la vraie lumière; montrez-moi votre gloire, vous qui êtes la joie de mon cœur, ô vie par laquelle je vis, mon Seigneur et mon Dieu, montrez-moi votre face. (S. Aug., *Solil.*)

LE LUNDI, APRÈS LA COMMUNION.

Action de grâces.— Dieu, qui êtes le salut de mon âme, donnez-moi des paroles dignes de vous, afin que je vous remercie de tout mon cœur des immenses bienfaits dont vous m'avez comblé dès mes plus tendres années jusqu'à la vieillesse et l'âge le plus avancé.

Mais qui suis-je, pour entreprendre de chanter vos louanges? hélas! je ne suis que cendre et poussière, un vil animal, un méprisable ver de terre, la pourriture et le néant. Que suis-je pour vous louer, vous, le Dieu très-fort, qui êtes la vie de tout esprit et de toute chair, qui habitez l'éternité?

Quoi donc! les ténèbres loueront-elles la lumière, et la mort louera-t-elle la vie? Vous êtes la lumière, et moi les ténèbres, vous la vie, et moi la mort. Quoi! la vanité louera-t-elle la vérité? vous êtes la vérité et moi je suis aussi vain que la vanité même. A quel titre pourrai-je donc, Seigneur, entreprendre de chanter vos louanges? sera-ce ma misère qui vous louera? l'infection louera-t-elle la bonne odeur? cet homme mortel, qui existe aujourd'hui et demain ne paraît plus, osera-t-il entreprendre de vous louer? vous louera-t-il cet homme qui n'est

que corruption, ce ver de terre si abject? vous louera-t-il cet homme conçu, né et nourri dans le péché?

Ah! Seigneur, la louange peut-elle donc avoir quelque mérite dans la bouche d'un pécheur? Que votre incompréhensible puissance vous loue, ô mon Dieu! Soyez loué par votre infinie sagesse, par votre ineffable bonté, par votre extrême clémence, par votre surabondante miséricorde, par votre éternelle vertu, par la majesté de votre divinité. Oui, que votre force toute-puissante, que votre infinie charité qui nous a relevés lorsque nous étions tombés, vous louent, ô mon Seigneur et mon Dieu! la vie de mon âme. (*Ibid.*)

Offrande. — Vous voilà dans mon cœur ô Seigneur mon Dieu! et où prendrai-je un don pour vous l'offrir et me présenter à vous de manière à être agréable aux yeux de votre majesté? où prendrai-je, sinon dans vos dons mêmes?

Père très-clément, je viens donc vous offrir toutes les peines, les douleurs, les opprobres, les coups, les injures, en un mot toutes les souffrances de votre Fils unique, mon Sauveur Jésus-Christ; tout ce que cet Agneau sans tache a supporté dans son corps pour l'amour de moi; tous ses membres, toute sa chair qui a été affligée pour l'amour de moi, tout son sang répandu et foulé aux pieds pour moi.

Je vous offre aussi sa très-sainte âme, cette âme divine si pleine de miséricorde qui, pour moi, a été violemment séparée de son adorable corps; je vous offre toutes les forces de son corps et de son âme, toute sa vie qui a été sacrifiée pour moi; je vous offre toute son humanité livrée à la mort pour moi, et cependant toujours unie à la divinité.

Je vous offre Jésus-Christ tout entier, votre chéri, Dieu et homme tout ensemble, tout-puissant et infirme, méprisé et glorieux, faisant les plus grands miracles et attaché à la croix. (LANSPERG.)

Demande. — Seigneur Jésus, étendez sur moi votre main miséricordieuse et arrachez de mon cœur tout ce qui choque les yeux de votre sainteté. Vous voyez quelle est la santé de mon âme et quelle est son infirmité. Conservez-la cette santé, guérissez-la cette infirmité. Ah! guérissez-moi et je serai guéri; sauvez-moi et je serai sauvé, vous qui guérissez ce qui est infirme et conservez ce qui est guéri, vous qui, par le moindre effort, rétablissez ce qui est renversé et détruit.

Dieu de bonté, daignez répandre de la bonne semence dans mon cœur qui est votre champ, arrachez en préalablement dans votre miséricorde les épines de mes vices.

O très-bon, très-doux, très-aimable, très-cher, très-aimant, très-admirable Jésus, versez, je vous en conjure, le baume de votre douceur et de votre charité dans mon âme, afin que je ne désire désormais rien de terrestre, rien de charnel, afin que je ne pense plus aux faux biens de ce monde, mais que je n'aime que vous seul, et que je n'aie que vous seul dans mon cœur et dans ma bouche. Ecrivez sur ce cœur avec votre doigt divin votre nom sacré, afin que votre délicieux souvenir ne me quitte jamais, et que jamais il ne soit éteint par l'oubli.

Gravez sur les replis de mon cœur l'expression de votre volonté sainte et tous vos divins commandements, afin que j'aie toujours devant les yeux, et vous le Dieu de mon amour, et tous vos sacrés préceptes. O Jésus! je vous en supplie, embrasez mon âme de ce feu que vous avez apporté sur la terre et que vous voulez y voir de plus en plus augmenté. (S. AUG., *Medit.*)

LE MARDI, AVANT LA COMMUNION.

Contrition. — Je me lèverai et j'irai à mon père, et je lui dirai: Mon père, j'ai péché à la vue du ciel et devant vous. Ah! je ne suis pas digne d'être appelé votre fils; mettez-moi au nombre de vos mercenaires. Oui, Seigneur, je reconnais ma pauvreté et ma misère, et, pressé par la faim violente de mon cœur, je viens me jeter dans les entrailles de votre miséricorde paternelle.

Ayez donc pitié d'une âme qui revient à vous en toute sincérité, et daignez jeter sur elle des regards de compassion. Veuillez bien venir avec joie au-devant d'elle en la prévenant des lumières de votre grâce, et ne lui refusez pas le baiser de paix qu'elle désire avec la plus vive ardeur.

Ah! je reconnais bien que j'ai péché contre le ciel et même contre toutes les créatures en méprisant vos commandements. Oui, j'ai péché contre vous et votre puissance: dès lors je ne suis pas digne d'être appelé votre fils, ni même votre mercenaire et votre serviteur.

Que dis-je? je ne suis pas même digne d'être traité comme la plus vile des créatures que vous avez faites. Mais ayez pitié de moi et effacez mes iniquités, faites voir que vous êtes fidèle à vos promesses et que vos miséricordes sont infiniment au-dessus de tous les crimes du pécheur.

Mes ennemis ont beau dire à mon âme, quelle n'a plus de salut à attendre de la part de son Dieu, Quelque déplorable que soit la situation de mon cœur, j'espère en vous, Seigneur, et mon espérance ne sera pas confondue.

Je vous en conjure, ô mon Dieu! rendez-moi la robe d'innocence que je reçus à mon baptême, rendez-moi le précieux anneau de la foi, les chaussures de l'espérance qui relève et fortifie les cœurs abattus, et qu'enfin toutes mes affections soient excitées et animées par le sang du divin Agneau qui s'est immolé pour nous. (S. LUC., S. BONAV.)

Désir et amour. — Daignez écouter, ô mon Dieu! daignez écouter, ô vous qui êtes la lumière de mes yeux! ce que j'ai à vous demander, et faites-moi la grâce de demander de manière à être écouté; Dieu de bonté, qui vous laissez si aisément fléchir, ne me

soyez pas inexorable à cause de mes péchés.

Mais que votre charité vous fasse agréer les prières de votre pauvre serviteur; exaucez-les en vue des prières et des mérites de la glorieuse Vierge ma mère et ma reine, et de tous les saints. Recevez-moi, ô le meilleur des pères! quoique je ne sois qu'un misérable enfant prodigue, et admettez-moi au festin où on mange ce veau gras préparé et cuit sur la croix.

O mon bon maître! faites-moi connaître les riches trésors de sagesse renfermés dans votre mort ignominieuse. Daignez, Seigneur Jésus, ouvrir de nouveau, à votre mauvais et très-coupable serviteur, votre sacré côté, afin que mes yeux, qui ont dépouillé mon âme de tout ce qu'elle possédait de grâces et de mérites, trouvent dans ce côté si saint une proie qui remplisse tous mes désirs.

O bon Jésus! mon cœur serait véritablement bien plus dur qu'un rocher s'il n'était pas amolli par votre sang; il serait bien volage et bien dissipé s'il ne pouvait se recueillir dans l'asile divin de votre adorable cœur. O bon pasteur! je suis assurément cette malheureuse brebis qui s'est égarée, qui a péri, et pour laquelle vous avez donné votre vie sur la croix. Oui, je suis cette infortunée brebis, reconnaissez-la, ô bon pasteur! et introduisez-la dans l'asile de vos saintes plaies.

Seigneur Jésus, faites-moi la grâce de ne jamais perdre le souvenir de votre passion, car sans votre mort, je meurs, sans vos plaies je suis blessé, et sans vos opprobres, je suis couvert d'ignominie, et sans votre flagellation, je suis frappé, non par la verge de la justice, mais par celle de l'iniquité. (S. Aug., *Medit.*)

LE MARDI, APRÈS LA COMMUNION.

Action de grâces. — Père des lumières, de qui descend tout don parfait, faites-moi connaître combien je suis obligé de vous aimer; montrez-moi avec quelle ferveur je dois vous louer. Que votre voix puissante frappe avec force l'oreille de mon cœur; enseignez-moi et sauvez-moi, et je vous louerai, parce que vous m'avez créé lorsque je n'étais qu'un misérable néant, parce que vous m'avez éclairé lorsque j'étais dans les ténèbres, parce que vous m'avez ressuscité lorsque j'étais mort, parce que vous m'avez comblé dès ma jeunesse de tous vos biens.

Je ne suis qu'un ver inutile infecté par tant de péchés que j'ai commis, et cependant vous me nourrissiez et me rassasiiez constamment de tous vos dons.

O clef de David! qui ouvrez, et personne ne peut fermer à celui à qui vous ouvrez; ouvrez-moi, vous qui fermez, et personne ne peut ouvrir à celui à qui vous fermez; ouvrez-moi la porte de votre lumière, que j'entre, que je voie, que je connaisse et que je publie de tout mon cœur que votre miséricorde est immense à mon égard.

Et d'où me vient, ô Créateur du ciel, de la terre et des abîmes, qui n'avez aucun besoin de moi ni de mes biens; d'où me vient que vous m'avez aimé? O sagesse qui ouvrez la bouche des muets! ô verbe par qui tout a été fait! ouvrez ma bouche, donnez-moi des paroles de louanges, pour que je raconte tous les bienfaits dont vous m'avez comblé, Seigneur, dès le commencement. (S. Aug., *Solil.*)

Offrande. — Je sais, ô Père céleste, le plus tendre des pères, que vous n'avez aucun besoin de mes biens; mais vous avez dit: Si je suis votre père, où est mon honneur? je sais que vous avez encore dit: Mon fils, donnez-moi votre cœur.

Vous voyez, Seigneur, qui êtes ma lumière, vous voyez ma conscience, vous voyez les désirs de mon cœur, et si cette conscience et ce cœur veulent quelque chose de bon, c'est vous qui leur en faites la grâce; et si ce que vous inspirez, Seigneur, est bon, comme très-certainement il est bon que je veuille vous aimer, donnez-moi donc ce que vous me faites vouloir.

Faites-moi la grâce de mériter de vous aimer autant que vous le commandez et l'attendez de moi. Je vous offre des louanges et des actions de grâces afin que votre don ne me soit pas infructueux, ce don précieux que vous m'avez accordé gratuitement et par votre bonne volonté pour moi.

Achevez ce que vous avez commencé, et donnez-moi ce que vous m'avez fait désirer en me prévenant par votre grâce, sans aucun mérite de ma part. Changez, Seigneur, avec cette bonté dont vous m'avez donné tant de preuves, ma lâcheté, ma tiédeur, en amour le plus fervent de mon Dieu. O Père le plus clément des pères, voilà tout le but de ma prière, voilà tout ce que je me propose en me rappelant et en méditant tous vos bienfaits, c'est que vous alliez en moi votre saint amour. (*Psal.*, *Malach.*, *Prov.*; S. Aug., *Medit.*)

Demande. — Seigneur mon Dieu qui m'avez créé et qui m'avez formé dans le sein de ma mère, ah! ne permettez pas davantage que mon esprit, qui devrait être fixe en vous seul, s'écarte de vous pour se porter vers les créatures; ne souffrez pas qu'il soit distrait par mille objets étrangers, mais retirez-le au contraire de tout ce qui est extérieur pour qu'il se recueille entièrement en moi, et que de moi il se reporte entièrement à vous, afin que mon cœur vous dise sans cesse: Mon Dieu, je vous recherche de tout mon cœur.

Ah! je vous en conjure, faites-moi voir votre face, la face du Dieu des vertus, cette face dans la vue de laquelle consiste toute la gloire éternelle des bienheureux. Oui, mon Dieu, vous voir c'est la vie éternelle des saints, vous voir c'est la gloire éternelle des élus.

Mon cœur, réjouissez-vous. Vous qui cherchez le Seigneur, que vos cœurs se réjouissent; vous surtout qui avez trouvé le Seigneur, livrez-vous aux transports d'une sainte joie.

Car si on ressent de la joie en cherchant

le Seigneur, combien n'en éprouve-t-on pas davantage quand on le trouve? Je chercherai donc sans cesse et avec la plus vive ardeur votre face, mon Seigneur et mon Dieu. Heureux, mille fois heureux, si enfin la porte m'est ouverte, et si je puis, par la porte de la justice, être admis à la participation de votre joie et de votre suprême bonheur!

O porte du Seigneur, qui ne sera ouverte qu'aux âmes justes et pures; Dieu qui m'avez enseigné dès ma plus tendre enfance, je ne cesserai de publier vos merveilles. Ah! ne cessez pas de me conduire tous les jours de ma vie jusqu'à la vieillesse et la vieillesse la plus reculée; je vous en conjure, ne m'abandonnez pas. (S. Aug., *Solil.*; *Ps.*)

LE MERCREDI, AVANT LA COMMUNION.

Contrition. — O Dieu qui aimez les hommes! vous qui avez dit à mon âme : Je vous rendrai mon épouse pour jamais; je vous rendrai mon épouse par une alliance de justice et de jugement, de compassion et de miséricorde; je vous rendrai mon épouse par une inviolable fidélité, et vous saurez que c'est moi qui suis le Seigneur.

Reconnaissez, ô mon Dieu! cette parole de vérité, et remplissez la promesse que vous avez faite, car vous avez encore dit : Mais pour vous, fille d'Israël, vous vous êtes corrompue avec plusieurs qui vous aimaient, et néanmoins revenez à moi et je vous recevrai.

D'après ces paroles sorties de votre bouche, je viens, Seigneur, vous faire l'aveu de mon injustice, à vous qui êtes mon souverain maître et mon époux. Oui, je m'étais éloigné de vous par une fuite bien criminelle, et vous ayant quitté, j'avais couru après les vanités de ce monde qui m'avaient séduit par leur éclat trompeur.

A peine ai-je goûté de ce miel empoisonné que toutes mes vertus et les grâces dont vous m'aviez enrichi m'ont abandonné; mes ennemis m'ont terrassé et foulé aux pieds, le chagrin et la désolation se sont emparés de mon cœur.

Maintenant donc, Seigneur, vous qui êtes si bon et si indulgent, ne livrez pas, n'abandonnez pas à ces barbares une âme qui reconnaît et confesse sa témérité et ses iniquités; tirez-la des ténèbres, et faites luire à ses yeux votre admirable lumière.

Dites un mot, Seigneur, dites que la lumière soit faite, que je la voie et que j'évite les ténèbres; que j'aperçoive la voie et que j'évite la région où il n'y a pas de sentiers; que je voie la vérité et que j'évite la vanité : que je voie la vie et que j'évite la mort.

Eclairez-moi, mon Dieu, vous qui êtes ma lumière, mon flambeau et mon salut; Guidé et conduit par vous, je ne craindrai pas les ennemis les plus redoutables : vous êtes mon Seigneur que je louerai, mon Dieu que j'honorerai, mon père que j'aimerai, mon époux auquel je serai fidèle.

Ah! je le répète! éclairez-moi. Oui, éclairez ce pauvre aveugle qui est dans les ténèbres, assis dans l'ombre de la mort, dirigez ses pas dans la voie de la paix, et faites-le entrer par cette voie dans le lieu admirable où est votre habitation, et jusque dans la magnifique maison que vous occupez et qui retentit des cantiques de la joie la plus parfaite et des louanges dignes de vous.

O mon Dieu! l'humble aveu des crimes, la profonde douleur du péché a toujours été et sera jusqu'à la fin des siècles le moyen le plus assuré de parvenir à vous. Oui, c'est là le chemin par lequel on sort du désert pour rentrer dans la vraie voie qui est vous-même, Seigneur, puisque vous êtes vraiment la voie de la vie. (*Osee*, *Jerem.* S. Aug, *Solil.*)

Désir et amour. — O mon Dieu! que le feu de votre amour et son attrait vainqueur absorbe mon âme et la détache de tout ce qui est sous le ciel, afin que je ne sois désormais attaché qu'à vous seul, et que je ne me plaise que dans le souvenir de votre infiniment bonne et infiniment aimable majesté.

Je vous en supplie, faites descendre dans mon cœur l'odeur délicieuse des parfums de votre charité, et le miel si excellent de votre saint amour; qu'il excite en moi un ardent désir d'en être entièrement rassasié, qu'il produise en moi cette fontaine d'eau vive qui abreuvera vos élus pendant l'éternité.

Vous êtes immense, Seigneur, et vous devez être aimé sans mesure. Et quelles louanges ne vous doivent pas ceux que vous avez rachetés par votre précieux sang? Ah! si une épouse est tellement attachée à son époux, qu'à raison de son grand amour pour lui elle ne peut prendre de repos en l'absence de son bien-aimé, dont elle ne peut supporter la privation sans grande douleur, de quel amour ne doit pas brûler pour vous, ô mon Dieu! une âme que vous avez épousée avec tant de bonté et de miséricorde?

Combien cette âme ne doit-elle pas vous aimer, vous qui êtes en même temps son époux et le vrai Dieu dont la bonté et la beauté sont au-dessus de toute expression; vous qui l'avez aimée le premier et qui l'avez sauvée, vous qui avez fait pour elle tant et de si grandes choses!

O très-doux, très-aimable, très-cher, très-précieux, très-désirable Jésus, attirez-moi à vous; faites que je coure après l'odeur de vos parfums, que je coure et que je ne me lasse pas, et que je ne m'arrête pas, étant toujours entraîné et conduit par vous.

Oui, entraînez la bouche de mon âme qui brûle de la soif de son Sauveur, vers les eaux des fontaines éternelles de la céleste patrie; ou plutôt entraînez-moi tout entier vers vous qui êtes la fontaine d'eau vive, afin que j'y boive de manière à assouvir toute ma soif, et que, rempli de cette eau sacrée, je vive éternellement.

O mon Dieu, ô ma vie! vous l'avez dit : Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive. Fontaine de la vie, faites à l'âme qui a soif de vous, la grâce de boire

aussi toujours de vous; afin que, selon la sainte et vraie promesse que vous nous avez faite, il sorte de mon cœur un fleuve de vertus et d'eau vive.

O fontaine et source de la vie! remplissez mon âme du torrent de votre charité, enivrez mon cœur de la sainte et sobre ivresse de votre amour. Faites que j'oublie toutes les vanités de ce monde, et que mon esprit ne soit occupé que de vous seul; car il est écrit que celui qui vit dans le souvenir de son Dieu est vraiment heureux. (S. Aug., *Medit. Psal.*)

LE MERCREDI, APRÈS LA COMMUNION.

Action de grâces. — O admirable, ô divin époux de mon âme! où trouverai-je des louanges pour vous remercier dignement? ma louange est devant vous, et c'est vous-même qui serez ma louange. O Jésus! que toutes vos œuvres et vos créatures vous louent selon la grandeur de votre majesté.

Filles de Jérusalem, dites à mon bien-aimé que mon âme s'épuiserait en vain pour trouver des louanges dignes de lui. O mon bien-aimé! que vous êtes admirable, que vous êtes beau, que vous êtes resplendissant! Le plus majestueux des arbres ne surpasse pas autant l'herbe la plus vile, le plus délicieux des fruits ne surpasse pas autant le fruit le plus médiocre et le plus insipide, que mon bien-aimé surpasse en beauté et en bonté tous les enfants des hommes.

O que votre seule ombre m'est douce, ô divin Jésus! et que les fruits que vous m'offrez à manger sont délicieux! que vous êtes brillant! que vous êtes éclatant! Toute la beauté des couleurs que la terre nous présente, toute la douceur des parfums qu'elle nous offre, toute l'harmonie des sons les plus mélodieux d'ici-bas, ne sont rien en comparaison de votre infinie beauté. Vous êtes vraiment digne de tout honneur, de toute louange et de tout amour, ô Jésus le bien-aimé de mon cœur! (S. Aug., *Solil. Cant.*

Offrande. — Dans ma profonde misère je ne vois rien que je puisse vous présenter, mon Seigneur et mon Dieu! souffrez cependant qu'au moins je vous offre ma pauvre vie et le désir que j'ai de vous plaire. Daignez agréer, ô Jésus! toutes mes actions, toutes mes forces, tout mon amour.

O mon Sauveur! tous les désirs de mon cœur, tous ses soupirs se portent vers vous. Ah! que je voudrais qu'il me fût possible de vous louer, et de vous aimer, et de vous servir, et de vous plaire pour votre gloire, moi seul autant que tous les anges et tous les hommes vous louent et vous aiment!

C'est pourquoi je veux, en union de tous les anges et de tous les hommes qui vous louent et vous aiment, m'offrir à vous et me résigner entièrement par votre sacré cœur si charitable, si bon, si doux, si compatissant à votre volonté et à votre bon plaisir; et cela pour votre gloire.

O mon Dieu! faites par votre grâce que je sois tellement préservé de toute révolte contre vous, que votre très-sainte et très-louable volonté soit exécutée en moi, par moi, et de moi en toutes choses, et en toute circonstance. (*Cant.* Lansperg.)

Demande.—O très-clément Seigneur Jésus, vous qui vivifiez nos âmes par l'amour, veuillez bien étendre jusqu'à moi, misérable pécheur, votre ineffable et inépuisable charité, afin que je vous aime à mon tour, en reconnaissance de vos dons, à proportion de vos dons, quoique je ne puisse le faire autant qu'il serait juste de le faire; mais au moins autant que j'en suis capable.

Car si je ne puis vous aimer autant que je le devrais, je ne puis toutefois le faire au delà de mon pouvoir; mais je pourrai davantage, Seigneur, lorsque vous m'aurez donné plus de pouvoir. Jamais cependant je ne pourrai vous aimer autant que vous en êtes digne.

Donnez-moi donc votre très-ardent amour par lequel, en vertu de votre don, je vous aime, je vous chérisse, je vous plaise, je vous serve, j'observe vos commandements; par lequel je ne sois jamais séparé de vous, ni dans le temps ni dans l'éternité; par lequel enfin je vous demeure attaché dans tous les siècles des siècles

O amour qui brûlez toujours et ne vous éteignez jamais; ô bon Jésus qui êtes la charité même, mon Seigneur et mon Dieu, embrasez-moi tout entier de vos flammes sacrées, que je sois tout rempli de votre amour, du désir d'être à vous, de toutes vos saintes joies, de toute votre piété, de toute votre bonté.

Que je sois entraîné vers vous par une forte et vive inclination, inclination sainte et bonne, chaste et pure, afin que tout rempli de la douceur de votre amour, tout brûlant du feu de votre charité, je vous aime, ô mon bon maître, ô le plus beau des époux, de tout mon cœur, de toute mon âme, de toutes mes forces, de toute mon intention!

Que je vous aime, ô mon Jésus! avec une vive contrition et une grande abondance de larmes, avec un profond respect et une sainte frayeur. Que je vous porte toujours dans mon cœur, que votre nom soit toujours sur mes lèvres, que votre personne sacrée soit toujours devant mes yeux, de manière qu'il n'y ait jamais de place en moi pour y admettre des amours étrangers au vôtre.

Ne permettez pas, je vous en conjure, Seigneur, qu'aucune chose de ce monde, quelques charmes qu'elle ait, me soit agréable, me plaise, me paraisse précieuse, si elle est sans vous. Oui, que tout, sans vous, soit vil et méprisable à mes yeux, que tout ce qui vous est opposé me soit odieux, et que votre bon plaisir soit mon unique désir.

Que toute joie qui est sans vous soit pour moi une vraie tristesse, et que je regarde comme un bonheur d'être affligé pour l'amour de vous; que votre saint nom soit mon soulagement, et votre souvenir ma consolation; que la méditation de vos commandements soit mon pain de chaque jour, et que le souvenir de mes transgressions et

de mes infidélités fasse couler de mes yeux des larmes abondantes.

Que votre loi, Seigneur, soit tout mon bien; que j'en fasse plus de cas que des plus riches trésors. Faites, ô mon Dieu! que vous obéir soit pour moi la félicité la plus complète, et que vous résister soit à mes yeux le comble de l'exécration. (IDIOT., S. AUG., *Man.*, *Medit.*)

LE JEUDI, AVANT LA COMMUNION.

Contrition. — O mon Dieu! beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, que j'ai tardé de vous aimer! vous étiez en moi, et j'errais hors de vous, vous cherchant en vain, et me jetant, pécheur et insensé que j'étais, avec une avidité qui tenait de la fureur, sur les faux mais séduisants biens de ce monde que vous avez créés.

Vous étiez avec moi et je n'étais point avec vous: ces viles créatures me retenaient loin de vous, elles qui étaient toutefois en vous, puisque si elles n'y eussent pas été, elles n'auraient point existé. Vous avez, Seigneur, élevé la voix, vous m'avez appelé, vous avez crié, vous avez rompu ma surdité, vous m'avez éclairé, vous avez fait briller à mes yeux le flambeau de votre divine lumière, et elle a dissipé mes ténèbres, et j'ai vu.

Vous m'avez présenté la coupe de vos parfums: ils m'ont ranimé et fortifié, et je me suis empressé de me porter vers vous. J'ai goûté de vos délices, et la soif et la faim de mon Dieu se sont emparées de mon cœur; vous m'avez touché, et j'ai brûlé du désir de faire ma paix avec vous.

Ah! Seigneur, si j'avais le bonheur de m'attacher entièrement à vous, je n'éprouverais plus ni douleur, ni fatigue; mon âme serait pleine de vie, parce qu'elle serait remplie de vous; mais sentant qu'elle n'en est pas remplie, je suis à charge à moi-même.

J'éprouve dans mon cœur un combat continuel; le souvenir des fausses joies de ce monde, auxquelles je me suis livré et que je déplore, lutte sans cesse contre le juste regret que j'ai de m'y être livré : je ne sais de quel côté est la victoire.

O mon Dieu! ayez pitié de moi; je ne vous cache point mes plaies; vous êtes le médecin et je suis le malade; vous êtes infiniment miséricordieux, et je suis la misère même : toute mon espérance est dans votre grande miséricorde. Donnez-moi, Seigneur, la grâce de faire ce que vous commandez, et commandez ce qu'il vous plaira, ô amour qui brûlez toujours et ne vous éteignez jamais! ô charité! ô mon Dieu! embrasez-moi. (S. AUG., *Confess.*)

Désir et amour. — Pourquoi, ô mon Dieu, ne me montrez-vous pas votre face? vous qui êtes toute la joie de mon cœur et qui faites tout son bonheur. Où êtes-vous caché, vous qui êtes la beauté infinie, vous que je désire uniquement?

La seule odeur de vos parfums me ravit et me comble de joie; mais je n'ai pas le bonheur de vous voir; quand j'entends votre voix, elle me rend la vie, et pourquoi donc, Seigneur, me cachez-vous votre face? Peut-être me direz-vous qu'il est écrit: L'homme qui me verra ne vivra plus. O mon Dieu! que je meure donc pour que je vous voie; que je vous voie donc pour que je meure ici-bas.

Je ne veux pas vivre, je veux mourir, je désire sortir de ce corps de mort, et être avec Jésus-Christ. Je désire mourir pour voir Jésus-Christ; je désire quitter cette vie pour vivre avec Jésus-Christ. O Seigneur Jésus! recevez mon esprit; ô vous qui êtes ma vie, recevez mon âme; ô vous qui êtes ma joie, attirez mon cœur à vous.

O aliment délicieux! que je vous mange, que je vous savoure; ô vous qui êtes mon chef! dirigez-moi en toutes choses; ô lumière de mes yeux! éclairez-moi; harmonie des sons les plus doux, enchantez mes oreilles; ô Verbe de Dieu! créez en moi un cœur nouveau; ô ma louange! réjouissez l'âme de votre pauvre serviteur.

Entrez dans mon âme, suprême douceur pour l'enivrer de vos délices; lumière éternelle, brillez aux yeux de mon âme et éclairez-la pour qu'elle comprenne combien vous êtes aimable, pour qu'elle vous connaisse et qu'elle vous aime; car, Seigneur, si elle ne vous aime pas, c'est parce qu'elle ne vous connaît pas; et si elle ne vous connaît pas, c'est parce qu'elle ne comprend pas combien vous êtes digne d'être aimé. Ah! qu'il est vrai de dire que la lumière a lui dans les ténèbres et que les ténèbres ne l'ont pas comprise! (S. AUG., *Solil.*)

LE JEUDI, APRÈS LA COMMUNION.

Action de grâces. — O Jésus! ô mon bon maître! maître le plus doux, le plus bienfaisant, le plus aimant, le plus cher, le plus puissant, le plus désirable, le plus précieux, le plus aimable, le plus beau, vous êtes véritablement plus doux que le miel, plus blanc que le lait et la neige, plus délicieux que le nectar, plus précieux que l'or et les pierreries, plus estimable que toutes les richesses de la terre et tous les honneurs de ce monde.

Et que dis-je, ô mon Dieu! mon unique espérance, ma grande, mon immense miséricorde, que dis-je, ô bienheureuse et inaltérable douceur! quand je dis toutes ces choses? Hélas! je dis ce que je puis dire; mais je ne dis pas ce que je devrais dire.

Ah! que ne puis-je parler le langage des chœurs des anges qui sont sans cesse occupés à chanter votre gloire! Oh! avec quel plaisir je me repandrais tout entier en louanges et en bénédictions! Oh! avec quelle dévotion je chanterais au milieu de votre église les cantiques dont les anges font retentir les voûtes célestes à votre louange et à la gloire de votre saint nom, sans jamais me fatiguer ni me lasser!

Mais étant dans l'impossibilité de le faire, garderai-je le silence? Ah! malheur à ceux qui ne vous louent pas, vous qui ouvrez la bouche et déliez la langue des muets; vous

qui savez rendre éloquentes les langues des enfants même les plus petits. Malheur à ceux qui ne vous louent pas, car ceux même qui parlent beaucoup doivent être regardés comme muets tant qu'ils ne prononcent pas vos louanges!

Oh! qui pourra vous louer dignement, vous qui êtes l'ineffable vertu et la sagesse du Père céleste? Et puisque je ne puis trouver des termes propres à exprimer suffisamment la toute-puissance et la science infinie du Verbe divin, je dirai du moins ce que je puis en attendant que vous m'ordonniez de venir à vous, et qu'y étant parvenu je puisse chanter vos louanges comme il conviendrait de le faire et comme il faudrait que je le fisse.

Vous voyez donc, ô mon Dieu! vous qui connaissez les choses les plus cachées, que vous êtes plus aimable à mes yeux et plus cher à mon cœur que le ciel et la terre et tout ce qu'ils contiennent; vous voyez que je vous aime plus que toutes choses, et véritablement si toutes ces choses passagères peuvent être aimées, ce n'est que pour l'amour de vous qu'on doit les aimer. (S. Aug., *Medit.*)

Offrande. — O mon bien-aimé et l'objet de toutes les affections de mon cœur! je sais que je suis infiniment au-dessous de tous vos dons, et qu'il n'est pas en mon pouvoir de les reconnaître dignement. Cependant comme vous avez dit: Vous ne paraîtrez pas en ma présence les mains vides, j'oserai vous demander ce que vous voulez que je vous rende pour les bienfaits dont vous m'avez comblé.

Je sais et je suis assuré que l'amour seul est de tous les mouvements de l'âme, de tous ses sentiments et de toutes ses affections, ce que la créature a de plus propre pour reconnaître, sinon avec une juste proportion, au moins plus dignement les bienfaits de son Créateur, et pour user de retour envers lui.

Faites donc à mon cœur, ô très-aimable Jésus! la grâce de vous aimer, vous qui êtes la force, le soutien et l'appui de ceux qui vous aiment; que je sois, ô mon Dieu! fort et constant dans votre amour; que je ne cède jamais aux terreurs, et que je ne succombe jamais sous le poids des peines et des travaux.

Que je vous aime, Seigneur, vous qui êtes ma force, parce que vous êtes mon appui, mon libérateur et mon aide. O amour éternel, amour suréminent, amour sans borne et sans fin, amour dont la sagesse ne peut être mesurée, amour dont la paix surpasse tout sentiment! que je vous aime non-seulement en paroles et par le mouvement de ma langue, mais en œuvres et en vérité, afin que, soutenu ici-bas par votre grâce, je puisse enfin, par votre miséricorde, parvenir à la gloire éternelle de ceux qui vous auront aimé. Ainsi soit-il. (*Prov.*, *Psal.*; S. Aug., *Man.*; Raimond Jordan, dit l'*Idiot*, *Contempl.*)

Demande. — O très-bon Jésus! ô amour immense! brisez et attendrissez mon cœur, ce cœur si dur, afin que, s'il ne peut s'élever jusqu'au parfait amour, il s'ouvre au moins à l'amour pur et sensible de votre sainte humanité, et de tout ce que vous avez fait pour nous dans votre chair divine; de manière que j'entende volontiers, que je lise avec empressement, que je fasse mes délices de méditer tous les détails de votre très-sainte vie, et que je contemple dévotement les mystères de votre annonciation, de votre naissance, de votre enfance, de votre enseignement dans le temple, de votre jeûne dans le désert, de vos prédications aux peuples, de vos miracles, de votre mort, de votre résurrection, de votre ascension, et enfin de votre retour pour juger les hommes.

O mon Sauveur! que mon âme soit tellement captivée par votre saint amour, qu'elle évite avec soin toute espèce de vice; qu'elle fuie toutes les occasions dangereuses, séduisantes et trompeuses; qu'elle arrache de mon cœur tous les mauvais désirs; qu'elle se recueille assidûment en vous pour y trouver le vrai repos, pour s'y récréer saintement et s'y nourrir de votre très-doux amour.

Oh! je sais, Seigneur, que si ce saint amour s'empare de mon âme, il en bannira toute inclination charnelle et lui fera mépriser le monde, ce monde si pervers et si plein de dangers; je sais que ce saint amour me donnera et perfectionnera en moi la vie spirituelle, de manière qu'en toute occasion mon âme affermie dans la foi n'aura d'autre désir que de penser comme vous, d'agir comme vous, et de se conformer en tout à vos divins exemples.

Je sais que votre saint amour conservera en moi la pureté, éloignera de moi les tentations du démon, me donnera le courage nécessaire pour pratiquer toutes les vertus que vous recommandez. Ah! que ce saint amour vienne donc s'emparer de mon cœur, et domine tellement en lui, qu'il ne se sépare jamais de vous; qu'il me gouverne, ce divin amour, qu'il me conserve, qu'il me fasse vivre si saintement dans ce monde, qu'il devienne enfin, par votre miséricorde infinie, ma jouissance et mon bonheur éternel dans l'autre. (S. Aug., *Medit.*)

LE VENDREDI, AVANT LA COMMUNION.

Contrition. — O Dieu de bonté! ô père très-saint! combien vous nous avez aimés! vous qui n'avez pas épargné votre propre fils, mais l'avez livré pour nous tous. Combien vous nous avez aimés, nous pour qui ce Fils unique, qui est en tout semblable et égal à vous, n'a pas dédaigné se rendre obéissant et soumis jusqu'à la mort de la croix!

Il était parfaitement libre de donner son âme ou de la conserver, de la sacrifier et de la reprendre; et il l'a sacrifiée et il l'a reprise, devenant par là vainqueur et victime pour nous; et vainqueur, parce qu'il s'était rendu victime: devenant encore par

là prêtre et sacrifice pour nous, et faisant de nous, qui sommes vos serviteurs, des enfants d'adoption, et cela, en nous servant lui-même, lui qui était né de vous.

Après cela, ô mon Seigneur et mon Dieu! n'ai-je pas lieu d'avoir l'espérance la plus ferme que, par ce divin Fils, et en vue de ses mérites, vous guérirez toutes les langueurs de mon âme? d'autant plus qu'il est assis à votre droite et qu'il ne cesse d'intercéder pour nous auprès de vous.

Voilà le grand sujet de mon espérance, et sans cela, Seigneur, n'aurais-je pas eu tout lieu de désespérer? car, ô mon Dieu! vous savez combien mes langueurs et mes infirmités sont grandes et multipliées; mais je sais aussi que votre miséricorde est bien plus grande encore et plus ample. Ah! si votre adorable Fils n'eût pas été dans la disposition de s'incarner, de se revêtir de notre humanité et d'habiter parmi nous, qui aurait osé espérer le salut?

Effrayé à la vue de mes péchés et de leur énorme poids, ma profonde misère avait porté le trouble dans mon cœur, et je projetais de fuir loin dans une solitude; mais vous m'avez retenu, vous m'en avez empêché, et vous m'avez rassuré en me disant: Mon fils est mort pour tous les hommes, afin que ceux qui vivent, ne vivent plus pour eux, mais pour celui qui est mort pour eux.

O mon Dieu! je jette dans votre sein paternel toutes mes inquiétudes dans la confiance la plus entière que vous me ferez la grâce de vivre pour vous, en observant vos saints commandements : vous connaissez toute mon ignorance et mon incapacité, et toutes les maladies de mon âme, enseignez-moi, et guérissez-moi.

Votre Fils unique, dans lequel sont réunis et cachés tous les trésors de la sagesse et de la science, m'a racheté par son sang; si donc vous me méprisez comme je le mérite, à cause de mes iniquités, jetez au moins sur moi des regards de miséricorde en vue de la charité qu'a eue pour moi votre Fils unique, l'objet de vos complaisances et de votre amour.

Regardez-le ce cher Fils, afin d'être propice à l'esclavage qu'il a racheté. Sans doute mon impiété mérite de grands châtiments; mais l'infinie piété de mon Rédempteur mérite et réclame un bien plus grand poids de récompenses et de faveurs.

Mon injustice est, à la vérité, grande, mais la justice et la sainteté de mon Rédempteur est bien plus grande encore; car, autant Dieu est élevé au-dessus de l'homme, autant ma perversité est inférieure à sa bonté, et en qualité et en quantité.

Quels péchés a commis l'homme, que le Fils de Dieu fait homme n'ait pas racheté et expié? Y a-t-il orgueil si grand, que la profonde humilité de Jésus ne puisse consumer et anéantir? Y a-t-il flèches de la mort, si terribles qu'elles soient, qui ne puissent être brisées par la croix sur laquelle le Fils de Dieu a subi le dernier supplice?

Ah! mon Seigneur et mon Dieu, si on met sur une balance, d'un côté tous les crimes, toutes les iniquités des hommes, et de l'autre la grâce de celui qui les a rachetés, on verra que l'orient est bien moins éloigné de l'occident, et le plus haut des cieux du fond des enfers que l'iniquité de la terre n'est éloignée de la grâce de la rédemption.

O tout puissant créateur de la lumière! veuillez donc bien me pardonner mes fautes en vue des travaux immenses de votre Fils bien-aimé. Oui, pardonnez mon impiété, en vue de sa piété; ma perversité, en vue de sa modestie; ma férocité, en vue de sa douceur.

Que son humilité rachète mon orgueil, sa patience mon impatience, sa bonté ma dureté, son obéissance ma désobéissance, sa tranquillité mon inquiétude, sa douceur mon amertume, sa charité ma cruauté! (S. Aug., *Confess.* et *Medit.*)

Désir et amour. — O Dieu de bonté qui m'avez reçu avec tant de clémence, et m'avez délivré avec tant d'empressement, ne détournez pas vos regards de votre misérable enfant! Vous avez dit, Seigneur, que lorsque vous seriez élevé en croix, vous attireriez tout à vous; vous avez ajouté que si nous avions soif, nous n'aurions qu'à venir à vous et boire de l'eau vive qui sort de votre adorable cœur.

Ouvrez-moi donc la fontaine de ce cœur sacré, pour que je boive de cette eau vive, et que l'aridité de mon cœur en soit tout imbibée. Transpercez, ô très-doux Jésus! la moelle et les entrailles de mon âme par les flèches de votre saint amour, qui est si doux et si salutaire.

Pénétrez-la de la vraie charité, afin qu'elle languisse de tendresse pour vous, et qu'elle brûle du désir d'être tout à vous seul et de mourir à tout ce qui n'est pas vous.

Qu'elle n'ait faim que de vous, ô délicieux pain des anges, nourriture des âmes saintes, notre pain de chaque jour, pain d'un goût exquis et d'une douceur incomparable!

Vous dont les anges désirent ardemment contempler le visage, accordez à mon misérable cœur la grâce d'avoir toujours faim de vous, et de toujours se nourrir de vous. Faites que les entrailles de mon âme soient toujours remplies de votre douceur. O vous qui êtes la source de la vie! faites que mon âme ait toujours soif de vos eaux délicieuses. O fontaine de la vraie sagesse et la lumière éternelle, fontaine de la sainte volupté des cieux et de l'abondance de la maison de Dieu! qu'elle ne cesse de soupirer après vous.

Qu'elle vous cherche, qu'elle vous trouve, qu'elle parvienne à vous; qu'elle contemple vos infinies perfections, qu'elle chante vos louanges et qu'elle fasse tout en l'honneur et à la gloire de votre saint nom, avec humilité, avec discrétion, avec plaisir, avec facilité, avec affection, enfin avec une constante persévérance jusqu'à la fin.

Et vous, Seigneur, soyez seul et toujours mon espérance, ma confiance, mes richesses, ma satisfaction, ma joie, mon bonheur, mon repos, ma tranquillité, ma paix, mes délices, mon parfum, ma douceur, mon aliment, ma nourriture, mon refuge, ma sagessse, mon partage, ma propriété, mon trésor auquel mon cœur soit fortement et toujours attaché, et dans lequel il soit tellement enraciné, que rien ne puisse l'en arracher. (*Joan.*; S. BONAV.)

LE VENDREDI, APRÈS LA COMMUNION.

Action de grâces. — Ouvrez-moi, Seigneur, le paradis où réside votre infinie majesté, afin que je vous y rende les hommages que je vous dois, et que j'y chante vos louanges. O mon Dieu ! sauvez-moi ; ô Seigneur ! que tout célèbre votre gloire. Soyez éternellement béni.

Vous êtes mon Dieu, et tout honneur, tout respect vous est dû. Vous avez exaucé les cris de mon cœur, et vous avez daigné venir à mon secours, pour me faire remporter la victoire sur mes ennemis.

Oui, mon Dieu, vous avez bien voulu devenir mon Sauveur. J'agirai donc avec confiance et je ne craindrai point, parce que vous êtes ma force et mon appui. Que toute la terre vous adore et vous bénisse, et que tous les peuples sachent les moyens admirables que vous avez pris pour nous montrer votre amour.

O Dieu de toute bonté et de toute puissance ! que toutes les créatures célèbrent la magnificence de la charité que vous avez exercée à notre égard. Et voilà que vous venez encore de vous donner à moi et de faire votre demeure dans mon cœur. O cœur trop fortuné ! chantez et célébrez ce nouveau bienfait, ce don si prodigieux et si ineffable. Dites au Seigneur : vous êtes mon Dieu, je vous adore de toute mon âme ; vous êtes le Dieu de mes pères et je ne cesserai de vous bénir.

Régnez, régnez en moi, mon souverain maître, régnez en moi pendant toute ma vie, et dans l'éternité. (*Psal., Isai., Exod.*)

Offrande. — Que vous offrirai-je ? ô mon Rédempteur ! vous qui êtes mon espérance, mon refuge, mon attente, que vous offrirai-je pour tous vos bienfaits ? Votre apôtre nous dit : Vous n'êtes pas à vous, car vous avez été achetés à grand prix ; que me reste-t-il donc à vous offrir de tous mes biens, si je ne suis pas moi-même à moi ?

Je sais qu'il est écrit qu'un esprit affligé est un sacrifice agréable à vos yeux ; je vous offre donc toutes mes croix et toutes mes peines, et si vous voulez, ô très-miséricordieux Jésus ! si vous voulez que pour l'amour de vous j'endure des peines plus grandes et que je porte des croix plus pesantes, je les reçois d'avance de la main de votre divine providence et de la volonté de votre cœur adorable, si aimant et si paternel, et je vous rends grâces, ô Jésus ! de votre immense amour pour moi, par lequel vous avez, de toute éternité, arrêté que je subirais ces peines et que je porterais ces croix pour mon salut.

Et qu'aurai-je en effet à dire, sinon que j'ai mérité de plus grands châtiments et que je suis indigne de toute consolation et de tout bienfait. Ainsi donc, je m'offre avec une entière soumission à supporter ces croix et ces adversités, en l'honneur de votre très-douloureuse passion et de votre mort que vous avez volontairement soufferte pour moi, et je me propose de ne chercher aucune consolation, aucune délivrance dans ces pénibles circonstances qu'en vous, par vous, selon votre bon plaisir.

O très-bon Jésus ! faites-moi la grâce de me conformer en tout, dans toutes mes actions et toutes mes peines, à votre volonté : unissez ma volonté à la vôtre, que je ne puisse vouloir autre chose que ce que vous voulez.

Que les démons me tendent donc des piéges, qu'ils me préparent des tentations, que les jeûnes exténuent mon corps, que de durs vêtements fatiguent et abattent ma chair, que les travaux l'accablent, que les veilles l'épuisent, que l'un me tourmente par ses cris, qu'un autre trouble mon repos, que le froid engourdisse mes membres, que ma conscience éprouve des chagrins et des tristesses, que la chaleur me brûle, que ma tête souffre, que ma poitrine s'enflamme, que mon estomac se soulève et s'enfle, que la pâleur couvre mon visage, que l'infirmité s'empare de tous mes membres, que ma vie se passe et se termine dans la douleur, et mes années dans les gémissements, que la pourriture gagne jusqu'à mes os, et, qu'étant tout couvert de plaies, je devienne, si vous le voulez, Seigneur, un objet d'horreur, pourvu qu'à la fin de mes tribulations, je trouve le repos éternel, et que je sois enfin admis à partager avec les saints la récompense et la couronne de l'immortalité bienheureuse. (*Psal.*; LANSPERG. ; S. AUG., *Man.; Habac.*)

Demandes. — Que votre très-cruelle et très-ignominieuse passion devienne, Seigneur, le trésor de mon cœur et qu'il y soit attaché par les liens les plus indissolubles ; qu'elle me soit plus chère que toutes les délices et toutes les consolations temporelles.

Je l'avoue, ô mon Dieu ! à ma confusion, je l'ai souvent oubliée, cette sainte passion, pour me livrer aux faux plaisirs de ce monde ; mais aujourd'hui je viens la rechercher pour ne plus en perdre le souvenir. Ah ! ne me traitez pas selon votre justice rigoureuse, mais selon votre adorable clémence.

Plantez de grâce votre croix dans mon cœur, elle est l'objet de mon amour et de mes affections, elle me suffit pour me soutenir et m'encourager au milieu des peines de cette vie, elle est ma joie et ma consolation, mes délices, ma lumière, ma sagesse, elle me conduit, elle me ramène ; sans elle je m'égare et suis errant ; sans elle je m'éloigne du port.

O bon Jésus ! je ne vous demande qu'une

chose en cette vie, c'est d'être parfaitement crucifié avec vous. O le bien-aimé de mon cœur ! je ne veux pas vivre ici-bas, si je ne meurs avec vous ; ou faites-moi, ou imprimez fortement votre croix et votre passion dans mon cœur ; et que me servirait-il donc d'être né dans ce monde, si je n'y étais pas étroitement attaché à Jésus crucifié, et si je ne reposais pas dans ses plaies ?

Oui, mon Dieu, je préfère d'être crucifié dans ce monde avec vous, plutôt que d'y vivre même avec vous dans l'abondance et les délices. Oui, c'est votre ignominieuse passion que je veux ; je la désire de tout mon cœur, je renonce à tout pour elle, je veux m'oublier moi-même pour elle : elle me servira d'âme, elle me tiendra lieu de corps, elle sera toute ma consolation. (S. Bonav.)

LE SAMEDI, AVANT LA COMMUNION.

Contrition. — Oserai-je, Seigneur, vous adresser la parole, n'étant que cendre et poussière ? et me permettrai-je d'élever ma voix vers vous qui êtes le Dieu trois fois saint, moi qui ne suis qu'un misérable pécheur ?

J'ai mérité l'enfer, ô mon Dieu ! et si vous m'y laissiez descendre, quel fruit pourriez-vous tirer de mon châtiment et de ma damnation ? Ah ! je vous en conjure, oubliez mes iniquités, et regardez la face de votre adorable Fils. Si vous rejetez un serviteur fugitif et infidèle, recevez un serviteur dont votre Fils unique a fait, par son sang et sa mort, un enfant d'adoption.

Le disciple que Jésus aimait nous a dit : Vous avez un avocat auprès du Père céleste, et cet avocat est Jésus-Christ, le juste par excellence. Et quel autre intercesseur pourrais-je prendre auprès de vous, ô mon Dieu ! que celui qui s'est sacrifié pour nos péchés, qui s'est chargé d'apaiser votre juste colère, et qui, assis à votre droite et jouissant de votre gloire, sollicite votre piété et votre miséricorde en notre faveur ?

Oui, voilà mon avocat auprès de mon Dieu, auprès de mon Père céleste ; voilà ce Pontife suprême qui n'a pas besoin d'être purifié par un sang étranger, parce qu'il est tout teint et tout éclatant du sang divin qu'il a répandu.

Voilà la victime vraiment sainte, vraiment agréable, vraiment parfaite, qui vous a été offerte, Seigneur, et que vous avez acceptée comme une victime d'agréable odeur, comme une victime digne de vous. Voilà l'agneau sans tache qui a gardé le silence, tandis qu'on le tondait, et qui, tout couvert de plaies et de crachats, qui, tout chargé d'opprobres, n'a pas ouvert la bouche.

Voilà celui qui n'a pas commis de péchés, qui s'est chargé du poids de nos iniquités, et qui a guéri nos blessures et nos maladies par ses meurtrissures et ses humiliations. Regardez, ô Père des miséricordes ! ce Fils unique qui, étant si bon, a tant souffert pour moi, qui suis si méchant et si criminel.

Regardez, Père très-clément, celui qui souffre, et souvenez-vous, avec cette bénignité qui vous est propre, pour qui il souffre. N'est-il pas ce Fils innocent que vous avez livré pour racheter le serviteur et l'esclave ? n'est-il pas cet auteur de la vie, qui, ayant été conduit comme une brebis à la boucherie, et vous demeurant obéissant jusqu'à la mort, n'a pas craint de subir une mort cruelle ?

Rappelez-vous, vous qui êtes le maître et le gouverneur suprême de notre salut, que ce divin Fils est celui qui, quoique vous l'eussiez engendré dans votre toute-puissance, s'est rendu, parce que vous l'avez voulu, participant de mes misères et de mes infirmités ; c'est en ce Fils unique que votre divinité s'est revêtue de ma nature, et est montée sur l'infâme gibet de la croix.

C'est en lui que votre divinité, ayant pris ma chair, a subi un horrible supplice. Jetez, ô mon Dieu ! les yeux de votre majesté sur cette œuvre ineffable de votre bonté ; regardez le corps de votre cher Fils étendu sur la croix ; voyez le sang qui coule de ses mains innocentes, et pardonnez les crimes qu'ont commis mes propres mains ; considérez son côté ouvert par une cruelle lance, et renouvelez-moi, par les eaux de la fontaine sacrée, que je crois en être sortie.

Voyez ses pieds sans tache qui n'ont jamais marché dans la voie des pécheurs, mais qui ont toujours suivi la voie de vos commandements ; voyez comme ils sont percés par d'horribles clous, et dirigez mes pas dans vos sentiers. Faites que je déteste toute voie d'iniquité et que j'en demeure toujours éloigné ; faites que, par votre grâce, je suive constamment la voie de la vérité et de la vertu. (*Psal.* ; *Joan.* ; S. Aug., *Medit.*)

Désir et amour. — Où habitez-vous, Seigneur, vous qui êtes le bien-aimé de mon cœur et ma caution ? O douceur de l'amour et amour de la douceur ! que je me nourrisse de vous, que je me désaltère en buvant à longs traits le nectar de votre amour jusqu'à la satiété, jusqu'à une sainte ivresse, et que mon cœur, animé par ses sacrées délices, éclate en s'écriant dans sa joie et son ravissement : O charité ! ô mon Dieu ! ô miel le plus doux ! ô aliment céleste ! ô ma félicité ! faites-moi croître en vous, afin que je puisse me nourrir de vous avec les dispositions les plus saintes.

Vous êtes ma vie, oui, je vis par vous ; vous êtes mon espérance et je m'appuie sur vous ; vous êtes ma gloire que je désire ardemment posséder. Prenez mon cœur, ô Jésus ! gouvernez mon âme, dirigez mon intelligence, excitez mon amour, ravissez mon esprit, et attirez auprès des fleuves de paix qui coulent dans les cieux, la bouche d'une âme qui n'a soif que de vous.

Que je sois donc insensible aux tumultes et aux agitations de ce monde ; que les fantômes de la terre et des eaux, de l'air et de l'univers entier, ne me fassent aucune impression ; que les songes et les révéla-

tions imaginaires ne me frappent point ; que les discours magnifiques et les signes merveilleux, qui passent comme toutes les choses d'ici-bas, ne me charment point ; que mon âme elle-même s'oublie et s'élève au-dessus d'elle-même en ne pensant plus à elle, mais à vous seul, mon Seigneur et mon Dieu, parce que vous êtes en effet toute mon espérance, et que je mets en vous et en vous seul toute ma confiance.

Que je meure enfin à tout, pour ne plus vivre qu'en vous. Et déjà j'y vis, ô mon Dieu ! car, en vous, et en votre adorable Fils Jésus-Christ, le très-doux, le très-bon, le très-clément époux de mon âme, je trouve et mon sang et ma chair qu'il s'est unis en se revêtant de mon humanité. Et ne puis-je pas, après cela, dire avec juste raison : Je vis en Jésus, puisque ma chair vit en Jésus ; je règne en Jésus, puisque ma chair règne en Jésus ; je domine en Jésus, puisque mon sang domine en Jésus ; je suis glorifié en Jésus, puisque ma chair est glorifiée en Jésus. Oui, quoique je sois pécheur, et très-indigne d'une telle faveur, j'ai le bonheur d'être uni à Jésus, puisqu'il est mon chef, et que je suis son membre ; et si mes péchés s'y opposent, ma nature cependant et ma substance réclament cette union. (S. Aug., *Manual.*)

LE SAMEDI, APRÈS LA COMMUNION.

Action de grâces. — Mon âme, bénissez le Seigneur, et que tout ce qui est au dedans de moi bénisse son saint nom. Bénissez, mon âme, le Seigneur, et gardez-vous bien d'oublier jamais tous ses bienfaits. Puisque c'est lui qui vous pardonne toutes vos iniquités et qui guérit toutes vos infirmités, qui rachète votre vie de la mort, qui vous environne de sa miséricorde et de ses grâces, qui remplit votre désir en vous comblant de ses biens.

Oui, je bénirai le Seigneur en tout temps ; je consacre pour jamais ma bouche à célébrer ses louanges ; je lui dirai : Vous êtes mon protecteur et mon refuge : je mettrai toute mon espérance en lui, parce qu'il est mon Dieu.

O Jésus ! fils unique de ce grand Dieu, c'est vous qui vous présentez devant lui, pour intercéder pour nous ; c'est vous qui établissez la paix dans le ciel et sur la terre, par le sang que vous avez répandu, c'est vous qui fermez, et personne n'ouvre ; c'est vous qui ouvrez, et personne ne ferme. A vous, Seigneur, à vous seul, appartient la gloire et l'empire sur tout ce qui existe ; c'est en vous seul que nous trouvons notre rédemption et que nous obtenons la rémission de nos péchés en vertu de votre sang précieux.

C'est vous qui êtes la véritable image du Dieu invisible ; c'est vous qui êtes le premier-né avant toute créature ; c'est en vous qu'ont été faites toutes les choses qui existent dans le ciel et sur la terre, toutes les choses visibles et invisibles, les trônes, les dominations, les principautés, les puissances : tout a été fait par vous et en vous.

Vous êtes avant toutes choses, et tout ne subsiste qu'en vous. Vous êtes le chef du corps de l'Eglise, le principe de tout, le premier-né d'entre les morts, ayant la souveraine puissance sur tous les êtres.

Vous êtes la gloire de Jérusalem, la joie d'Israël, l'honneur de notre peuple. Que vos anges vous bénissent, que vos saints vous louent et vous glorifient dans tous les siècles. Que le ciel, la terre, la mer et tout ce qu'ils contiennent, vous louent et vous glorifient dans tous les siècles. (*Psal.*, *Hebr.*, *Apoc.*, *Col.*, *Jud.*, *Luc.*)

Offrande. — Dieu de bonté, père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, je vous en prie, je vous en conjure, je vous en supplie, jetez, du haut de votre sublime sanctuaire, les yeux sur votre cher Fils Jésus, qui a été vendu et livré pour ses ennemis. Voyez si ses vêtements sont ou ne sont pas ceux de votre Fils ! Hélas ! une bête féroce l'a dévoré, et le sang de nos péchés a jailli sur ses vêtemens, et ils en sont tout souillés.

C'est du trésor de sa cruelle passion que j'emprunte le prix de mes dettes, et je vous compte tous ses mérites pour les acquitter. Tout ce qu'il a fait, il l'a fait pour moi, et dès lors il m'appartient.

O Père très-clément ! si vous mettiez dans une balance, d'un côté tous mes péchés, de l'autre la passion de votre Fils, celle-ci l'emporterait absolument. Et quel est donc le crime si grand que n'ait pas effacé le sang innocent de votre Fils ? Quel orgueil si effréné et si outré, quelle désobéissance si révoltante, quelle passion si furieuse, que n'ait pas détruit l'humilité, l'obéissance et la pauvreté de Jésus ? Voilà ma réconciliation complète.

O père infiniment bon ! recevez donc ce qu'a fait votre Fils bien-aimé, et accordez à votre méchant serviteur le pardon de tous ses crimes et de toutes ses erreurs. Car le sang innocent du nouvel Abel, notre frère, crie sur la croix et vous demande, non pas vengeance, mais grâce, mais miséricorde, en vous disant : *Mon père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.* (Thauler.)

Demande. — Père des miséricordes, et Dieu de toute consolation, c'est au nom de votre adorable Fils que je viens vous adresser ma prière, au nom de ce Fils qui a dit à ses chers disciples : *Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous l'accordera.*

Oui, c'est au nom de ce souverain Pontife, de ce bon Pasteur, qui s'est offert à vous en sacrifice, donnant sa vie pour son troupeau, que je vous prie. C'est par celui qui est assis à votre droite, et intercède pour nous auprès de vous en qualité de notre rédempteur et de notre avocat, que je supplie votre bonté, ô Dieu très-clément ! ô très-tendre amateur des hommes !

Excusez-moi, et faites que mon cœur s'échauffe au milieu de moi, et que, par une profonde méditation de vos bienfaits, le feu

de votre saint amour s'allume enfin dans mon âme. Et puisque votre Fils unique nous a dit : Personne ne peut venir à moi, sans qu'il y soit conduit et entraîné par mon Père, qui m'a envoyé ; et encore : Personne ne peut venir à mon Père que par moi, je vous en prie, je vous en conjure, je vous en supplie, attirez-moi toujours à lui, pour qu'enfin il me conduise et me fasse parvenir à vous, là où il est assis à votre droite ; là où est la vie éternelle, la vie éternellement heureuse ; là où est l'amour parfait et où la crainte n'a plus de part ; là où est le jour éternel et où tous n'ont qu'un même esprit ; là où est la suprême et vraie sécurité, la parfaite tranquillité, la félicité complète, l'heureuse éternité, l'éternelle béatitude, la vie délicieuse et la louange sans fin de votre adorable majesté, ô Père céleste ! qui, avec votre cher Fils et le Saint-Esprit, vivez et régnez dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il. (S. Aug., *Medit.; Joan.*)

QUATRIÈME PARTIE.

PIEUSES AFFECTIONS AVANT ET APRÈS LA COMMUNION, TIRÉES DE L'*IMITATION DE JESUS-CHRIST*, POUR TOUS LES JOURS DE LA SEMAINE.

LE DIMANCHE, AVANT LA COMMUNION.

I. Mon Seigneur et mon Dieu, prévenez votre serviteur de vos plus douces bénédictions afin que je mérite de m'approcher dignement et dévotement de votre auguste sacrement. Elevez mon cœur vers vous, et tirez-moi de mon profond assoupissement. Visitez-moi par votre grâce salutaire, afin que je goûte en esprit votre divine douceur, qui est renfermée en sa plénitude dans ce sacrement, comme dans sa source.

Eclairez aussi mes yeux pour contempler un si grand mystère, et fortifiez-moi, pour le croire, d'une foi ferme et assurée. Car c'est ici votre ouvrage, et non celui d'aucune puissance humaine. C'est une institution sacrée qui vient de vous, et non une invention des hommes. Aussi nul homme par lui-même n'est capable de comprendre ces mystères qui passent même la pénétration des anges. Que pourrais-je donc découvrir et comprendre d'un secret si profond et si sacré, moi pécheur indigne, qui ne suis que terre et poussière ?

Seigneur, je m'approche de vous dans la simplicité de mon cœur avec une foi ferme et sincère pour vous obéir, j'y viens avec espérance et avec respect, et je crois véritablement que vous êtes présent dans ce sacrement comme Dieu et comme homme.

II. Vous nous avez dit, divin Jésus : Venez à moi ; prenez et mangez : ceci est mon corps. Oh ! que ces paroles sont tendres et pleines de douceur et d'amour ! Elles m'attirent, Seigneur, et m'entraînent, mais mes propres péchés m'épouvantent, et l'impureté de ma conscience me détourne d'approcher d'un si grand mystère. La douceur de vos paroles m'y invite ; mais la multitude de mes péchés me retient.

Vous appelez le pauvre et l'indigent à la communion de votre sacré corps ; mais qui suis-je, Seigneur, pour oser m'approcher de vous ? Comment oserai-je venir à vous, moi qui ne sens en moi aucun bien qui m'en puisse donner la hardiesse ? Comment vous introduirai-je chez moi après avoir si souvent blessé vos yeux pleins de bonté ?

Les anges, les archanges révèrent votre présence, les saints et les justes la redoutent ; et vous dites : Venez tous à moi. Qui pourrait croire, Seigneur, que cela fût véritable, si vous ne le disiez vous-même, et qui oserait approcher de vous, si vous ne le commandiez ? Ah ! que ne puis-je me préparer dignement pour recevoir avec révérence celui qui a construit l'univers !

LE DIMANCHE, APRES LA COMMUNION.

I. O sacrement sublime et adorable, qui êtes le salut de l'âme et du corps et le remède à toutes les maladies spirituelles, guérissez mes vices, réprimez mes passions, vainquez ou affaiblissez mes tentations, répandez en moi les grâces du ciel en plus grande abondance, augmentez en moi le peu de vertu que vous y voyez, affermissez ma foi, fortifiez mon espérance, enflammez et dilatez ma charité. Vous, avez, ô Jésus ! par votre sacrement adorable, accordé tant de grâces à vos bien-aimés, qui communient avec dévotion ; ô mon Dieu ! le protecteur de mon âme, le réparateur de l'infirmité humaine, daignez aussi enrichir mon âme de vos ineffables consolations.

Elevez, ô mon Dieu ! ma pauvre âme de son profond abattement à l'espérance de votre protection ; éclairez-la, attirez-la à vous. O sacrement divin ! combien d'âmes qui s'étaient senties dans le trouble et sans dévotion se sont trouvées changées en mieux après avoir été repues de la viande et du breuvage céleste que vous renfermez.

Vous en usez ainsi, Seigneur, avec vos élus, dispensant vos grâces, afin qu'ils reconnaissent vraiment et par une expérience sensible, combien, d'eux-mêmes, ils ont de faiblesse, et quelles sont les vertus et les faveurs qu'ils reçoivent de vous ? c'est vous qui les rendez pleins de ferveur, de zèle et de dévotion.

II. Me voilà, Seigneur, devenu votre temple, et comment pourrai-je répondre à un si grand bienfait ? Je sais que Salomon, le plus sage des rois d'Israël, ayant fait bâtir un temple magnifique en l'honneur de votre

nom, célébra la fête de sa dédicace durant huit jours par l'offrande de mille hosties pacifiques; qu'il plaça solennellement l'arche d'alliance au son des trompettes et parmi les cris de joie dans le lieu qui lui était préparé. Et moi, misérable, le plus pauvre des hommes, que ferai-je donc pour honorer votre présence dans la maison de mon cœur, moi qui puis à peine employer dévotement une demi-heure? et plût à Dieu que je passasse une seule fois dignement un moindre temps que celui-là dans les louanges et les saintes affections qui vous sont dues.

O Seigneur! quels ont été les soins de ce grand roi pour vous honorer? Hélas! que ce que je fais est peu de chose, et que je mets peu de temps à reconnaître l'ineffable bienfait de votre sainte présence! il est rare que je me recueille entièrement, et plus rare encore que je sois libre de toute distraction.

Et certainement il serait juste qu'en la salutaire présence de votre divinité, nulle pensée indécente ne se présentât à moi, et qu'aucune créature ne m'occupât, puisque ce n'est pas un ange, mais le Seigneur des anges que j'ai reçu pour hôte. Et pourquoi donc ne suis-je pas échauffé d'une plus vive ardeur en votre présence?

LE LUNDI, AVANT LA COMMUNION.

I. M'appuyant, Seigneur, sur votre bonté et votre grande miséricorde, je viens à vous, comme malade à mon Sauveur, comme affamé et altéré à la fontaine de vie, comme pauvre au Roi du ciel, comme serviteur à mon maître, comme créature à mon Créateur, comme désolé à mon doux consolateur.

Mais d'où me vient ce bonheur que vous me visitiez? Qui suis-je pour que vous vous donniez tout à moi? Comment un pécheur ose-t-il paraître devant vous, et comment daignez-vous approcher d'un pécheur? vous connaissez votre serviteur, et vous savez qu'il n'y a aucun bien en lui qui mérite que vous lui fassiez cette grâce.

Je confesse donc ma bassesse, et je reconnais votre bonté, je loue votre miséricorde, je vous rends grâce de votre extrême charité; car vous en usez ainsi pour vous-même et non pour mes mérites, afin que votre bonté éclate davantage, que votre amour fasse plus d'impression, et que votre humilité soit plus recommandable.

Puis donc qu'il vous a plu et que vous avez ordonné que cela fût ainsi, je reçois avec joie la faveur que vous daignez me faire, et plaise à votre bonté que mes péchés n'y mettent point d'obstacles.

Vous êtes le Saint des saints, et je ne suis qu'ordure et péché. Vous voulez vous abaisser jusqu'à moi, vous voulez être avec moi, vous m'invitez à votre banquet, vous voulez me donner à manger la viande céleste, le pain des anges qui n'est autre chose que vous-même, le pain vivant descendu du ciel et qui donne la vie au monde: voilà la source de votre amour, et ce qui fait éclater votre bonté.

II. Dieu de bonté qui, n'ayant besoin de personne, avez voulu habiter en nous par votre sacrement, purifiez de plus en plus mon âme et mon corps, afin que je puisse m'approcher de votre sainte table avec joie et pureté de conscience, et recevoir, pour mon salut éternel, ce que vous avez ordonné et institué principalement pour votre gloire et pour l'éternelle mémoire de vos bienfaits.

Et vous, ô mon âme! réjouissez-vous; remerciez Dieu de vous avoir laissé dans cette vallée de larmes un présent si magnifique et une consolation si singulière. O Jésus! que votre charité est grande et que votre miséricorde est inépuisable! Divin Sauveur, renouvelez mon esprit, et faites-moi la grâce de considérer avec attention ce grand mystère de notre salut. Faites-moi la grâce de bien comprendre que, lorsque j'ai le bonheur de communier, ce doit être pour moi une chose aussi grande, aussi nouvelle et aussi agréable que si Jésus-Christ, descendant pour la première fois dans le sein de Marie, se faisait homme, ou, qu'attaché à la croix, il souffrît et mourût pour le salut des hommes.

O grandeur infinie! ô majesté souveraine! ô immensité d'un Dieu, renfermée, cachée et anéantie dans l'hostie que je vais recevoir, je vous rends toute la gloire qui vous est due, et à moi tout le mépris que je mérite. Venez, mon Jésus, venez remplir de la plénitude de votre amour, mon cœur qui en est si vide et si dépourvu.

LE LUNDI, APRÈS LA COMMUNION.

I. O très-doux et très-bon Jésus! quel respect, quelles actions de grâces et quelles louanges dois-je vous rendre sans cesse pour la réception de votre sacré corps, dont nul homme n'est capable d'exprimer l'excellence!

Mais que penserai-je de cette communion, en possédant mon Seigneur que je ne puis révérer comme je le dois, et que je souhaite cependant traiter avec dévotion? que penserai-je de meilleur et de plus salutaire que de m'humilier entièrement devant vous, et d'exalter votre bonté qui est infiniment au-dessus de moi? Je vous loue, ô mon Dieu! et je vous exalterai sans cesse: je me méprise moi-même et me soumets à vous dans la profondeur de ma bassesse.

O amour! ô excès de bonté! vous voulez bien habiter au milieu de mon néant et de ma misère! quelles insignes actions de grâces et quelles louanges ne vous dois-je pas pour une telle faveur! Oh! que ce festin est doux et agréable dans lequel vous vous donnez vous-même pour viande! Oh! que vos œuvres sont admirables, Seigneur! que votre vertu est puissante et que votre vérité est ineffable!

C'est maintenant une merveille digne de la foi, et qui passe l'esprit des hommes, que

vous, mon Seigneur et mon Dieu, vrai Dieu et vrai homme, soyez contenu tout entier sous les espèces du pain et du vin, et que, sans être consumé, vous soyez mangé par celui qui vous reçoit.

II. Je viens de vous recevoir, Seigneur; me voilà donc en vous et vous êtes en moi. O banquet ineffable et céleste que vous avez préparé pour le pauvre dans l'esprit de votre douceur. En vous je trouve tout ce que je puis et dois désirer : vous êtes mon salut et ma rédemption, mon espérance et ma force, mon honneur et ma gloire.

Comblez donc aujourd'hui de joie l'âme de votre serviteur, parce que j'ai élevé mon âme vers vous, ô Seigneur Jésus! Soyez béni d'être entré dans ma maison. Bénissez-moi vous-même comme Zachée, et mettez-moi au nombre des enfants d'Abraham. Emparez-vous de mon âme, embrasez-la, brûlez-la de votre amour, et unissez à vous mon pauvre cœur. Vous êtes en moi, c'en est assez, hors de vous toute consolation ne m'est rien. Demeurez avec moi, car, sans vous, je tomberai en défaillance dans le chemin.

O très-miséricordieux Jésus! je sais que lorsque vous prêchiez les peuples et que vous les guérissiez de diverses maladies, vous disiez : Je ne veux pas les renvoyer à jeun chez eux, de peur que les forces ne leur manquent en chemin. Usez-en de même avec moi, vous qui, pour la consolation des fidèles, avez consenti de demeurer dans ce sacrement. Car vous êtes la douce nourriture de l'âme, et celui qui vous mangera dignement sera participant et héritier de la gloire éternelle.

LE MARDI, AVANT LA COMMUNION.

I. Quand j'aurais, ô mon Dieu! la pureté des anges et la sainteté de Jean-Baptiste, je ne serais pas digne de recevoir ce sacrement; car il n'est point dû au mérite des hommes de prendre en nourriture le pain des anges. Sublime mystère et grande dignité des Chrétiens qui ont reçu un pouvoir qui n'a pas été accordé aux anges : inspirez moi, Seigneur, la crainte et le respect qu'exige cette sainte action.

C'est vous, ô divin Jésus! vrai Dieu et vrai homme, qu'on y reçoit. Ah! quand je considère votre grandeur et ma bassesse, je suis saisi de frayeur et je demeure confus en moi-même; car si je ne me rapproche pas de vous, je fuis la vie, et si je m'en approche indignement, je me rends coupable. Que ferai-je donc, ô mon Dieu! qui êtes mon secours et mon conseil dans mes besoins?

Il me semble, Seigneur, vous entendre me répondre du fond de votre tabernacle: Approchez avec une parfaite humilité de cœur, avec un profond respect, avec une foi pleine, avec une intention pure d'honorer Dieu. J'ai tâché, mon divin Maître, de rendre ma conscience pure et nette par une contrition véritable et une humble confession. de manière que je ne connais rien qui me pèse et me cause des remords. J'ai regret de tous mes péchés; mais, Seigneur, combien n'ai-je pas à m'affliger et à gémir des fautes où je tombe; hélas! tous les jours, je les déplore avec douleur et avec un vif regret de ma propre faiblesse; je prends une ferme résolution de corriger ma vie, et de me perfectionner de plus en plus.

II. Que puis-je faire de mieux, Seigneur, pour me disposer à recevoir votre corps et votre sang, votre âme et votre divinité, que de vous offrir, sur votre autel de propitiation, tous les péchés et tous les défauts où je suis tombé devant vous et devant vos saints anges, depuis le jour que j'ai commencé à vous offenser jusqu'à cette heure, afin que vous les brûliez et les consumiez tous par le feu de votre charité; que vous effaciez toutes les taches de mes iniquités, que vous purgiez ma conscience de toutes ses fautes, et que vous me rétablissiez dans votre grâce que j'ai perdue en péchant, et qu'en m'accordant un pardon entier, vous me receviez par miséricorde au baiser de paix?

Que puis-je faire pour mes péchés, sinon de les confesser humblement, de gémir et d'implorer sans cesse votre miséricorde? Je vous prie, ô mon Dieu! exaucez-moi, s'il vous plaît, maintenant que je suis en votre sainte présence. J'ai un extrême regret de tous mes péchés. Je ne veux jamais plus les commettre, j'en ai regret, et je l'aurai toute ma vie, prêt à en faire pénitence et à y satisfaire selon mon pouvoir.

Pardonnez-moi, mon Dieu, pardonnez-moi mes péchés pour la gloire de votre saint nom; sauvez mon âme que vous avez rachetée de votre précieux sang: voici que je me remets à votre miséricorde, que je m'abandonne entre vos mains : traitez-moi selon votre bonté, et non selon mon iniquité et ma malice.

LE MARDI, APRÈS LA COMMUNION.

I. O merveilleux effet de votre tendresse envers nous, que vous, mon Seigneur et mon Dieu, qui donnez l'être et la vie à tous les esprits, ayez daigné venir dans ma pauvre âme et rassasier pleinement sa faim de toute votre divinité et de toute votre humanité. O heureux! mon cœur, ô heureuse! mon âme, qui a reçu son Seigneur et Dieu; oh! de quelle joie spirituelle elle est inondée!

Que le ciel et la terre, avec tous leurs ornements, se taisent devant vous, ô mon très-doux et bien-aimé Jésus! parce que tout ce qu'ils ont de mérite et de lustre est un bienfait de votre libéralité, et qu'ils n'approcheront jamais de l'éclat de votre nom, vous dont la sagesse est infinie.

O céleste et charitable médecin, qui êtes venu visiter mon âme, ne vous retirez pas sans l'avoir guérie! Appliquez, je vous en conjure, le remède sur mes plaies; imprimez votre humilité sur l'orgueil de mon esprit pour le guérir, et votre amour sur mon amour-propre pour le détruire. Revê-

tez-moi de votre force pour vaincre mes passions, m'animer de votre esprit, afin que je n'agisse plus que dans le dessein de vous plaire, et que je vive enfin de cette vie surnaturelle et divine qui est le caractère de la vie dont vous vivez, et que vous m'apportez vous-même dans votre adorable sacrement.

II. Comme vous vous êtes, ô mon Jésus, offert volontairement à Dieu votre Père, pour mes péchés, les mains étendues et le corps nu sur la croix, en sorte qu'il n'est rien demeuré en vous qui n'ait été offert dans ce sacrifice de notre réconciliation avec Dieu, je viens de même m'offrir volontairement à vous en oblation pure et sainte de moi-même, de toute mes puissances, de toutes les affections de mon cœur, et aussi intimement que je puis le faire.

Oui, je viens me résigner à vous sans réserve; je sens bien que tout ce que je vous donnerai sans me donner moi-même ne serait rien à vos yeux, car ce ne sont pas mes dons, mais moi-même que vous cherchez.

Divin Sauveur, vous êtes maintenant le Dieu de mon cœur, car vous venez d'en prendre possession, et vous faites reposer votre cœur sur le mien. Soyez-le en tout et pour toujours, soyez le seul Dieu de mon âme, pour être mon partage dans l'éternité; unissez les sentiments de mon cœur aux inclinations du vôtre, rendez-le humble, doux, patient, charitable comme vous l'êtes, et ne permettez pas que l'union que j'ai l'honneur de contracter avec vous soit stérile et languissante, mais faites que ce soit une union vive, vivifiante et perpétuelle. Ainsi soit-il.

LE MERCREDI, AVANT LA COMMUNION.

I. Seigneur, il est bien vrai que je ne mérite pas d'être reçu à votre table, comme le sont les enfants à la table de leur père, parce que je me suis rendu, par mes péchés et par mes infidélités, indigne de cet honneur; mais puisque vous invitez de venir à vous tous ceux qui sont travaillés et chargés du poids de leurs misères, leur promettant de les soulager et de les consoler, j'ai la confiance que vous aurez plus d'égard à votre miséricorde qu'à mon indignité.

Vous dites dans votre Evangile, ô mon Jésus, que ceux qui sont malades ont besoin de médecin; je veux donc approcher de vous, parce que j'ai besoin de l'abondance de vos grâces et de la multitude de vos miséricordes, pour me conserver dans votre amour, pour me préserver du péché, et pour me défendre contre les ennemis de mon salut.

Je suis confus d'apporter si peu de dévotion à votre table sainte; mais je sais qu'il n'est point nécessaire de sentir vos consolations et vos grâces; je sais qu'il suffit d'y être fidèle pour participer dignement au grand sacrement qu'on y reçoit. Je sais que la communion est propre à m'inspirer cette fidélité, puisque le fruit d'une bonne communion n'est pas toujours le goût de la communion, mais la force de se vaincre et la fidélité à ses devoirs.

Je suis sujet à beaucoup de défauts, faible, lâche, inconstant à vous servir; mais, qui peut mieux me corriger de mes faiblesses, remédier à mes misères, que vous, ô mon Jésus! qui êtes un Dieu de miséricorde et le pain qui fait les forts? Je vous prie donc, ô mon aimable Sauveur! de me donner les dispositions nécessaires pour communier souvent, et pour le bien faire. Venez, mon Jésus, venez souvent dans mon cœur qui ne peut vivre sans vous, et qui ne peut vivre que pour vous et de vous. Ainsi soit-il.

II. Vous êtes, Seigneur, l'ami de la pureté, vous êtes celui qui donnez toute la sainteté: vous cherchez un cœur pur, et vous en faites le lieu de votre repos. Je sens que si je veux que vous veniez à moi, et que vous demeuriez en moi, il faut que je vous prépare un logement meublé dans mon cœur, et que je le purifie du vieux levain du péché: oui, il faut que je me recueille profondément et que je pense aux excès de ma vie dans l'amertume de mon âme.

Je sais toutefois, ô mon Dieu! que je ne puis m'acquitter de cette préparation par le mérite de mes œuvres, quand même j'y emploierais une année entière et que je n'aurais autre chose dans l'esprit, mais que c'est par votre seule bonté et votre grâce qu'il m'est permis de m'approcher de votre table comme un pauvre qui serait appelé à la table d'un riche, et qui n'a autre chose à lui rendre, pour son bienfait, que de s'humilier profondément et de l'en remercier.

Faites-moi la grâce, ô mon Sauveur! de faire ce qui est en moi, de le faire avec soin, et de recevoir, non par coutume, non par contrainte, mais avec crainte, avec respect, avec amour, votre corps adorable. O Jésus! qui daignez venir à moi, c'est vous qui m'invitez et me demandez d'approcher: j'espère que vous voudrez bien suppléer à ce qui me manque. Dans cette confiance, je vais à votre sainte table pour vous y recevoir.

LE MERCREDI, APRÈS LA COMMUNION.

I. O très-doux Seigneur Jésus! quelle consolation pour mon âme de manger avec vous à votre table, où vous ne lui présentez d'autre viande à manger que vous-même, qui êtes son bien-aimé et le plus cher objet de ses désirs!

Ah! qu'il me serait doux de faire sortir du fond de mon cœur, en votre présence, des larmes d'amour, et d'arroser vos pieds de mes pleurs, avec la pieuse Madeleine! Mais, où cette dévotion se trouve-t-elle? où est l'effusion abondante de ces saintes larmes?

Certes, tout mon cœur devrait être enflammé et pleurer de joie en votre présence et en celle de vos saints anges, car je vous

ai véritablement présent dans ce mystère, quoique vous y soyez caché sous une forme étrangère.

Aussi mes yeux ne pourraient pas vous voir dans la clarté divine qui vous est propre, et le monde entier ne pourrait pas subsister devant la gloire éclatante de votre majesté. En cela vous avez égard à ma faiblesse, quand vous vous cachez dans le sacrement.

Je possède véritablement dans mon cœur et j'y adore celui que les anges adorent dans le ciel, mais je ne l'ai encore que par la foi, au lieu qu'ils le voient face à face et sans voile. Je vous rends grâce, ô Créateur et Rédempteur des hommes, de ce que, pour faire connaître votre charité à tout le monde, vous nous avez préparé ce grand festin où vous présentez à manger votre très-saint corps et votre sang, comblant de joie tous les fidèles par cette nourriture sacrée.

II. Quel excès de charité, divin Jésus, vous a fait descendre dans mon cœur! Ah! je le sens, ce n'est point votre avantage, mais le mien, que vous cherchez : vous n'avez en aucune manière besoin de moi ; c'est moi, Seigneur, c'est moi qui ai grand besoin de vous. Vous venez pour me sanctifier, ô Dieu, prodigue de vous-même! faites-moi la grâce de bien sentir la grandeur de ce bienfait; donnez-moi une dévotion qui réponde à votre don.

Je vous prierai, ô Jésus! je gémirai, je frapperai à la porte de votre cœur, et je ne cesserai point jusqu'à ce que je mérite de recevoir une miette ou une goutte de cette salutaire dévotion. Sanctifiez-moi, ô Jésus! unissez-moi à vous, faites que je brûle d'un nouveau zèle pour mon amendement; faites que, dégagé de tous soins, je vive non plus en moi, mais en vous.

Demeurez en moi, divin Sauveur, je ne puis me passer de vous et vivre sans vous; vous seul pouvez contenter mon cœur et me rendre heureux. O séraphins! qui désirez ardemment de vous unir à Jésus-Christ, et qui ne pouvez le faire sacramentellement, je me joins à l'ardeur et à la pureté de vos désirs pour m'unir au même Dieu que vous adorez avec moi dans mon cœur. O Dieu adorable! ô Dieu aimant! ô Dieu amour, peut-on vous connaître sans vous aimer, et vous aimer sans brûler du désir de vous recevoir sur la terre, de vous être uni et de vous posséder dans le ciel.

LE JEUDI, AVANT LA COMMUNION.

I. Quand je rappelle en ma mémoire, ô mon Dieu! avec quelle dévotion et quelle ardeur certaines personnes pieuses s'approchent de votre sacrement, je me confonds en moi-même, et je rougis de m'approcher de votre autel et de votre sainte table, si froidement et avec tant de tiédeur.

J'ai honte d'être si sec et sans aucune affection pour vous dans le cœur, de n'être pas tout enflammé devant vous, qui êtes mon Dieu, et de ne pas ressentir en moi ces attraits et ces mouvements affectueux qu'ont eus tant de personnes dévotes, qui, pressées d'un désir extrême de la communion et du sentiment d'un amour tendre, n'ont pu retenir leurs larmes, mais qui, vous ouvrant en même temps la bouche de leur cœur et de leur corps, comme à la source des eaux vivifiantes, aspiraient à vous de toutes leurs forces, ne pouvant autrement apaiser leur faim et se rassasier que par la réception de votre corps qu'elles recevaient avec un transport de joie et avec une avidité spirituelle. Oh! que leur foi était véritable et vive!

O Jésus! qui êtes la bonté et la douceur mêmes, soyez-moi propice ; accordez à votre serviteur pauvre et mendiant de ressentir dans la communion quelque étincelle de votre amour. Il est au pouvoir de votre miséricorde de m'accorder cette grâce que je désire, et de me visiter par bonté dans votre esprit d'ardeur.

Venez, mon Jésus, prendre possession de ce cœur ingrat et infidèle qui est peu à vous, beaucoup au monde et tout à soi-même; vengez-vous, Seigneur, vengez-vous de lui en l'obligeant de vous aimer, de se haïr et de se céder à vous : il est à vous, ô mon Dieu! non-seulement comme l'ouvrage de vos mains et comme le prix de votre sang, mais encore comme un héritage qui vous est acquis et dont vous venez vous-même prendre possession.

II. Seigneur Jésus, je désire vous recevoir avec une grande dévotion et un ardent amour, avec tout le zèle et toute l'affection de mon cœur, ainsi que plusieurs saints et plusieurs personnes pieuses ont désiré de la faire dans la sainte communion, lesquels vous ont été si agréables par la sainteté de leur vie, et ont eu une dévotion si fervente.

O mon Dieu! amour éternel, mon unique bien et ma félicité sans bornes, je souhaite vous recevoir avec autant de zèle et de respect qu'ait jamais pu avoir et sentir aucun de vos saints ; et quoique je sois indigne d'avoir tous ces sentiments de dévotion, je vous offre néanmoins toute l'affection de mon cœur, comme si j'avais moi seul tous ces désirs ardents qui vous sont si agréables.

Je vous présente encore et vous offre, avec un profond respect et une extrême ardeur, tout le bien qu'une âme pieuse peut concevoir et désirer. Je ne veux rien me réserver, mais vous faire volontiers et du meilleur de mon cœur le sacrifice de moi-même et de tout ce qui m'appartient.

Je vous offre aussi les transports de joie, les affections ardentes, les ravissements d'esprit, les lumières surnaturelles et les visions célestes de toutes les âmes ferventes, et je vous les présente avec toutes les vertus et avec toutes les louanges que vous rendent et que vous rendront toutes les créatures dans le ciel et sur la terre. Je vous les présente pour moi et pour tous ceux qui se sont recommandés à mes prières, afin que vous soyez dignement loué de tous et glorifié à jamais.

LE JEUDI, APRÈS LA COMMUNION.

I. Oh ! que votre esprit est doux, Seigneur, qui, pour témoigner votre tendresse à vos enfants, daignez les nourrir d'un pain très-délicieux que vous faites descendre du ciel. Certainement il n'y a aucune autre nation, quelque puissante qu'elle soit, qui ait des dieux qui approchent d'elle d'aussi près que vous, ô mon Dieu ! qui daignez approcher de tous vos fidèles auxquels vous vous donnez en nourriture et en possession, afin de les consoler chaque jour et de tenir leur cœur élevé vers le ciel.

O grâce ineffable ! ô bonté merveilleuse ! ô amour sans mesure dont je suis dans ce moment si particulièrement favorisé ! mais que vous rendrai-je ? que ferai-je, Seigneur, pour reconnaître cette grâce, cette charité si extraordinaire, sinon de me confondre en votre sainte présence comme le publicain qui n'ose lever les yeux devant son Dieu, pénétré qu'il est de la douleur de ses péchés, comme l'enfant prodigue qui retourne à son père après ses égarements, et de prier comme eux votre bonté de me remettre en grâce auprès de vous ? que ferai-je sinon de dire à mon cœur : Soyez devant Jésus comme la lampe qui brûle devant lui, et consumez-vous comme elle en sa présence.

O grandeur infinie ! ô majesté souveraine ! ô immensité d'un Dieu, renfermée, cachée et anéantie dans l'hostie que je viens de recevoir, je vous rends toute la gloire qui vous est due, et à moi tout le mépris que je mérite. Remplissez, je vous en conjure, de la plénitude de votre amour, mon cœur qui en est si vide et si dépourvu.

II. Mon Seigneur et mon Dieu, mon Créateur et mon Rédempteur, je désire vous adorer aujourd'hui dans mon cœur où vous avez daigné descendre, avec la même ferveur, le même respect, les mêmes désirs, de vous louer et de vous honorer ; la même reconnaissance, la même dignité, le même amour, la même foi, la même espérance, la même pureté, que votre très-sainte Mère, la glorieuse Vierge Marie, lorsque l'ange lui annonçant le mystère de l'Incarnation, elle vous reçut dans ses chastes entrailles, et répondit avec dévotion et humilité : *Voilà la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole.*

Et de même que votre bienheureux précurseur Jean-Baptiste, le plus excellent des saints, tressaillit de joie en votre présence par un mouvement du Saint-Esprit lorsqu'il était encore enfermé dans les entrailles de sa mère, et que depuis, vous voyant marcher parmi les hommes, il disait, en s'humiliant profondément et avec le sentiment de l'amour le plus tendre : L'ami de l'époux qui se tient debout et qui l'écoute est ravi de joie, parce qu'il entend la voie de l'époux ; je souhaite pareillement d'être embrasé d'amour pour vous et de vous faire une offrande de moi-même et de toute l'étendue de mon cœur.

Seigneur mon Dieu, recevez les vœux et les désirs que je forme de pouvoir vous donner des louanges infinies et des bénédictions immenses qui vous sont justement dues à cause de votre grandeur ineffable. C'est ce que je vous rends et désire vous rendre chaque jour et à chaque moment, et j'invite et conjure de tout mon cœur tous les esprits célestes et tous vos fidèles serviteurs de se joindre à moi pour vous rendre ensemble des actions de grâces et de louanges.

LE VENDREDI, AVANT LA COMMUNION.

I. Qui suis-je, mon Dieu, pour oser vous parler ? qui suis-je, surtout pour me présenter à votre table sainte, et y recevoir l'adorable sacrement qui contient en vérité et réellement le corps, le sang, l'âme et la divinité de votre cher Fils ? Je suis, hélas ! le plus pauvre de vos serviteurs, un misérable vermisseau, plus pauvre mille fois et plus misérable que je ne puis le penser et que je n'ose le dire.

Mais, Seigneur, c'est précisément parce que je ne suis rien, que je n'ai rien et que je ne puis rien, qu'il m'est nécessaire de m'approcher de vous, qui êtes tout mon bien ; de vous qui êtes le seul bon, le seul juste, le seul saint ; de vous qui donnez tout, qui remplissez tout, qui ne laissez vide que le pécheur. Ah ! souvenez-vous de vos miséricordes, remplissez mon cœur de votre grâce, vous qui ne voulez point souffrir de vide dans vos ouvrages.

Comment pourrais-je me soutenir au milieu des dangers de cette misérable vie, si je n'étais fortifié par votre divin sacrement, par votre miséricorde et votre grâce ? Ne détournez pas, je vous en conjure, votre visage de moi, et ne différez pas de descendre dans mon pauvre cœur. Ne me privez pas de cette ineffable consolation, de peur que mon âme ne devienne devant vous comme une terre sans eau.

Seigneur, enseignez-moi à vous recevoir dans l'humilité et d'une manière digne de vous, vous qui êtes ma sagesse, vous qui me connaissez tel que je suis, vous qui m'avez connu avant que le monde fût créé, et avant que je fusse né dans le monde.

II. O Jésus-Christ ! très-pur et très-aimable époux de mon âme, souverain maître de l'univers, qui me dégagera de tous mes liens ? qui me donnera des ailes pour que je vole jusqu'à vous et que je me repose en vous ; pour que je goûte à loisir combien vous êtes doux ; pour que, perdant tout sentiment de moi-même, je ne sente plus que vous ; de cette manière, élevée au-dessus des sens, et qui est connue de si peu de personnes, parce qu'il en est peu qui s'unissent étroitement à vous ?

O Jésus ! splendeur de la gloire éternelle, l'unique consolation de l'âme pendant son exil, ma bouche est sans parole devant vous, mais mon silence vous en dit assez. Jusqu'à quand mon Seigneur tardera-t-il à venir ?

Venez, mon Sauveur, venez à votre petit serviteur et remplissez-le de joie. Etendez

la main et délivrez un misérable de tous ses maux. Venez, Seigneur, venez, sans vous je ne puis avoir un jour ni une heure de contentement, parce que vous êtes ma joie, et que sans vous rien ne peut me satisfaire?

Je suis réduit dans la misère, je suis en quelque manière un prisonnier chargé de chaînes, jusqu'à ce que vous me consoliez par la lumière de votre présence, et que vous me fassiez voir un visage plein de bonté. Que les autres cherchent au lieu de vous tout ce qui leur plaira; pour moi rien ne me plaît, et ne me plaira jamais que vous, ô mon Dieu! mon espérance et mon salut éternel.

LE VENDREDI, APRÈS LA COMMUNION.

I. Je vous bénis, Père céleste, Père de mon Seigneur Jésus-Christ, parce que vous avez daigné m'admettre à son divin banquet, tout pauvre et misérable que je suis. O Père des miséricordes et Dieu de toute consolation! je vous rends grâces de ce que vous avez bien voulu, quoique je fusse indigne de toute consolation, me fortifier par une telle faveur.

Je vous bénirai toujours et vous glorifierai dans tous les siècles avec votre Fils unique qui vient de me visiter et de descendre dans mon cœur, et avec le Saint-Esprit consolateur. O mon Seigneur et mon Dieu! qui me donnez une si grande preuve de votre amour, faites que j'en sente tout le prix. Mes entrailles tressaillent de joie, vous êtes ma gloire, vous êtes mon espérance et mon refuge dans mon affliction.

Divin Sauveur, donnez-moi vos saintes leçons tandis que vous êtes avec moi et que je suis avec vous. Vous êtes la sagesse même, instruisez-moi; vous êtes le médecin suprême délivrez-moi de mes passions, guérissez mon cœur de toutes ses affections déréglées, afin que étant bien guéri et purifié au dedans, je devienne assez libre pour vous aimer, assez fort pour souffrir, assez ferme pour persévérer. Embrasez-moi de votre amour, ô Jésus! faites que par un transport de ferveur et de ravissement, je m'élève au-dessus de moi-même, que je chante le cantique de l'amour: O mon bien aimé! je vous suivrai jusqu'au ciel; que mon âme, transportée de joie et d'amour, chante vos louanges jusqu'à la défaillance, que je vous aime plus que moi-même, que je n'aime que pour vous, et que j'aime en vous tous ceux qui vous aiment véritablement.

II. Repose-toi maintenant, mon âme, repose-toi par-dessus toutes choses dans le Seigneur: c'est lui qui est le repos éternel des saints. O très-doux et très-aimable Jésus! faites que je trouve plus de repos en vous que dans toutes les créatures; plus que dans la santé et la beauté, plus que dans la gloire et l'honneur, plus que dans les richesses et les arts, plus que dans la puissance et les dignités, plus que dans la joie et les divertissements, plus que dans la réputation et les louanges, plus que dans les plaisirs et les consolations, plus que dans tous les biens que nous espérons et que vous promettez, plus que dans tous ce que nous pouvons désirer et mériter, plus que dans les faveurs dont vous pouvez nous combler, plus que dans toutes les joies et les douceurs que mon âme peut goûter, enfin plus que dans les anges et les archanges et toute l'armée céleste, plus que dans toutes les choses visibles et invisibles, et plus que dans tout ce qui n'est pas vous-même, ô mon Dieu!

Car vous êtes bon par-dessus toutes choses, ô Seigneur mon Dieu! vous êtes le seul très-haut, le seul tout-puissant; le seul dont la suffisance et la plénitude soient infinies, la seule souveraine source des douceurs et des consolations. Vous seul êtes souverainement beau, souverainement aimable, souverainement notable, souverainement glorieux. Tous les biens dans leur souveraine perfection ont été, sont et seront éternellement en vous.

LE SAMEDI, AVANT LA COMMUNION.

I. Je sais, ô mon Dieu! que la grâce que vous faites aux âmes ferventes dans votre adorable sacrement est quelquefois si grande que, dans la plénitude de la dévotion qu'elle produit, non-seulement leur esprit, mais leur corps même y trouve, dans sa faiblesse, un renouvellement de force. Mais moi, misérable, combien n'ai-je pas à gémir de ma tiédeur et de ma négligence! combien n'ai-je pas à déplorer mon peu d'empressement à vous recevoir, ô mon Jésus! qui êtes toute l'espérance et qui faites tout le mérite de ceux qui doivent être sauvés! car vous êtes notre sanctification et notre rédemption, vous êtes la consolation de ceux qui sont encore en cette vie, et le bonheur des saints.

Oh! quelles actions de grâces ne vous devons-nous pas de ce que, tout misérables que nous sommes, vous avez bien voulu nous nourrir de votre corps et de votre sang, et nous inviter vous-même à la participation des saints mystères, en nous disant: Venez tous à moi, vous qui êtes dans la peine et qui êtes chargés, et je vous soulagerai.

Qui pourrait concevoir ou exprimer quelle est l'excellence du don tout divin que vous nous faites en nous donnant, avec votre corps et votre sang, toute la grandeur de votre divine majesté, toutes les perfections et la plénitude de votre divinité, toutes les vertus et les grâces de votre humanité, tous les mérites d'un Dieu fait homme. Tout-puissant que vous êtes, ô mon Dieu! vous ne pouvez rien nous donner davantage qu'en vous donnant ainsi à nous. Quelque riche et libéral que vous puissiez être, ce seul don que vous nous faites de votre corps et de votre sang, et de tout vous-même, épuise tous les trésors de votre libéralité; et quoique vous soyez la sagesse incréée du Père céleste, vous n'avez pu

trouver un moyen plus efficace pour gagner nos cœurs, que d'y entrer par la sainte communion pour nous unir à votre cœur, et nous transformer en vous.

II. O mon Seigneur Jésus-Christ ! que je vais avoir le bonheur de recevoir, faites-moi la grâce de soupirer après vous avec toute l'ardeur d'une âme pressée par la soif la plus brûlante. Faites-moi la grâce, puisque vous êtes mon souverain bien, de ne me complaire qu'en vous, de n'aimer que vous, et de mépriser toute créature pour l'amour de vous. Doux Jésus, percez et embrasez mon cœur du feu de votre charité, attirez à vous tous les désirs de mon âme, qu'elle n'ait soif que de vous, qu'elle coure sans cesse après vous.

Quand vous trouverai-je donc, ô mon bien-aimé ! quand vous serrerai-je entre les bras de mon âme ? quand vous embrasserai-je, ô vous qui êtes tout le désir de mon cœur ? ô Jésus ! rendez-moi riche en amour pour vous, et que je devienne pauvre en toute autre chose. Quand donc, ô céleste, ô très-aimable, ô très-aimant époux de mon âme ! quand vous rendrai-je amour pour amour ? quand sortirai-je donc entièrement de moi-même, et quand entrerai-je entièrement en vous ? Aidez-moi, Seigneur, et attirez-moi à vous, afin que je me repose en vous, et que j'oublie tout ce qui n'est pas vous.

O Jésus mon Sauveur et mon bon maître ! faites-moi la grâce de bien connaître mon néant et ma profonde misère, afin que je m'approche de vous avec cette profonde humilité que vous ne rejetez jamais. Faites que je connaisse bien votre majesté et votre bonté, afin que le feu de votre charité s'allume dans mon cœur. O Jésus très-clément ! vous ne me commandez qu'une chose et je n'en désire qu'une seule, c'est que je vous aime de tout mon cœur, c'est que je cherche à vous plaire en tout. Ah ! pourquoi donc vos vœux et les miens ne sont-ils pas accomplis ? Ah ! de grâce, donnez-moi ce que vous désirez de ma part et ce que je désire uniquement. Oui, ô Dieu des miséricordes, remplissez mon cœur de la plus parfaite, de la plus ardente et de la plus constante charité.

LE SAMEDI, APRÈS LA COMMUNION.

I. Que vous rendrai-je, Seigneur, pour tous les biens que j'ai reçus de vous ? mais que dois-je vous rendre pour vous-même, vous qui venez de vous donner tout entier à mon âme, pour être en elle un principe de vie vraiment chrétienne et la grâce de mon salut ? Je viens d'avoir l'honneur de vous recevoir, ô mon aimable Sauveur ! je puis donc dire que vous êtes tout à moi. Mais hélas ! je ne puis pas dire que je suis tout à vous, O mon Jésus ! prenez, je vous en supplie, prenez possession de ce cœur ingrat et infidèle qui est si peu à vous, et beaucoup au monde, et tout à soi-même. Vengez-vous, Seigneur, vengez-vous de lui en l'obligeant de vous aimer, de se haïr, et de se céder à vous dans toutes les occasions qu'il aura de se reprendre.

Il est à vous, ô mon Dieu ! ce misérable cœur, non-seulement comme l'ouvrage de vos mains et comme le prix de votre sang, mais encore comme un héritage qui vous est acquis et dont vous venez de prendre vous-même possession. Ne permettez pas qu'il vous échappe pour s'assujettir à ses passions, puisque vous êtes venu chez moi pour y régner surtout moi-même.

Agréez, ô mon Jésus ! que je vous rende ici mes très-humbles actions de grâces pour l'institution de ce sacrement adorable où votre amour triomphe de vous-même, pour me nourrir de votre corps et de votre sang : et qu'en reconnaissance d'un bienfait si grand, si merveilleux et si divin, je vous prie d'accepter le don sincère, parfait et irrévocable que je vous fais de tout moi-même, pour le temps et l'éternité. Ainsi soit-il.

II. Vous êtes dans mon cœur, Seigneur Jésus, faites donc éclater votre puissance et votre bonté envers ce pauvre et très-misérable pécheur que vous honorez de votre visite. Montrez-lui que votre bonté est bien plus grande que sa malice ; faites que celui qui jusqu'ici a toujours été éloigné de vous, et qui a toujours été si froid à votre égard, se convertisse enfin entièrement à vous, et soit embrasé de la plus ardente charité. O mon Dieu et mon Créateur, jusques à quand donc ne vous connaîtrai-je pas ? jusques à quand cacherez-vous votre face à mes regards ? jusques à quand ne rechercherai-je pas la vue de mon Dieu ? jusques à quand serez-vous devant moi sans que je vous trouve ! jusques à quand ne rechercherai-je pas mon salut et ma vie ? O le meilleur et le plus fidèle ami de mon âme ! vous qui m'avez aimé, avant même que j'existasse, et qui m'avez donné l'être pour que vous fussiez aimé de moi, achevez ce que vous avez commencé ; faites que je vous cherche, que je vous trouve et que je vous aime.

O Jésus ! qui avez été crucifié pour moi, attachez-moi à votre croix par les clous de l'amour, et faites que je vous plaise en tout et toujours ; ô très bon Jésus ! faites que je sois rempli de votre amour, jusqu'à une sainte ivresse ; faites que je sois absorbé par le feu de la charité ; faites que cette sainte charité m'unisse entièrement à vous, de manière que vous viviez toujours en moi et que je vive toujours en vous.

Je vous adore, ô mon Jésus ! comme un Dieu avec respect, comme mon Sauveur avec confiance, comme mon père avec amour et comme mon juge avec une humble frayeur. Lorsque vous viendrez me juger, ne me condamnez pas, vous qui venez d'entrer dans mon âme pour la sanctifier et la sauver. Je vous offre la communion que je viens de faire pour obtenir le pardon de tous mes péchés, pour la conversion de tous les pécheurs et pour la sanctification de tous les justes.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

CLAUDE ARVISENET,

CHANOINE ET VICAIRE GÉNÉRAL DE TROYES.

Deuxième partie.

DEVOIRS PROPRES A CERTAINS ÉTATS.

I. DEVOIRS DE L'ÉTAT ECCLÉSIASTIQUE.

MEMORIALE VITÆ SACERDOTALIS.

AD SACERDOTES GALLICANOS.

O vos qui fortes fuistis in bello, et pugnastis cum antiquo serpente ! o gloriosi Dei nostri et Christi ejus confessores quibus datum fuit, non solum ut in eum credere tis, sed ut etiam pro illo pateremini ! Vos qui tot opprobria subiistis ! vos qui regiam et arctam crucis viam, plaudente cœlo, mirante terra, exsules seculi estis ! Ecce ego ad pedes vestros provolutus, sinite me in osculo sancto vos salutare. O quam speciosi pedes eorum qui Domino testes fuerunt usque ad ultimum terræ !

Et vos qui horrendam tempestatem tumentesque fluctus contemmentes, impavidi retia mittere non cessastis ! vos qui quasi in camino ignis positi, benedicere Domino, benefacere hominibus, providere ovibus non quievistis ! vos lucernæ ardentes et lucentes quæ, cum super candelabrum ultra non staretis ut luceretis omnibus qui in domo sunt, quoscunque potuistis sub modio quo operiebamini congregare quasi gallina sub alas conati estis ! vos sacrum fermentum quod massam a pessima corruptione præservavit ! vos beatissimi sacerdotes quibus Dominus spiritum heroici roboris ad commorandum inter maxima pericula dedit ! salvete, veri Christi milites, salvete, sancti presbyteri duplici honore digni. Deo immortali gratias qui dedit vobis hanc victoriam, per Dominum nostrum Jesum Christum.

Vos quoque qui ad hæresim et schisma declinaveratis ! vos qui cæcos duces secuti eratis, et cum ipsis in foveam misere ceciderati s ! vos qui erraveratis et multos forsan in errorem miseratis ! vos qui recesseratis longe ab ovium supremo Pastore ; sed tandem rediistis et facti estis prope ! vobis quoque salus, gratia et pax. Benedictus Deus qui secundum misericordiam suam magnam vos requisivit ; benedicti vos qui requirentem non contempsistis. Gaudete jam et exsultate, charissimi fratres, quia ad ovile estis reduces ; quia jam non estis advenæ, sed, sicut nos, domestici Dei. Agite nunc, agamus in unum : sapiamus, sanctificemus nos, et oves Christi concordibus conatibus requiramus, doceamus, erudiamus, hortemur, salvemus.

Fas etiam mihi sit ad vos verbum facere, ad vos qui olim nobiscum cor unum et anima una eratis, sed vosmetipsos segregastis et adhuc segregati perseveratis. Heu ! oportet quidem hæreses et schismata esse. Quare autem per vos hæc ? Quare non permansistis in unum nobiscum consummati ? Quare recessistis a nobis ? Ecce nos tantum Petrum novimus, sed ipse Petrus novit nos : vos autem non sic ; repellit enim vos. Nos intravimus per ostium, nobis ostiarius aperuit : vos autem per ostium non introivistis, nec vobis aperuit ille, qui aperit et nemo claudit, claudit et nemo aperit. Ecce in orbem terrarum exsules ivimus : ubique catholicos unanimes in uno ovili, sub uno vidimus Pastore. Qui de ovili sunt, ubi-

que dixerunt nobis : Fratres sumus; et cum illis in oratione et communicatione fractionis panis fuimus ac perseveravimus. De vobis autem dicebant : Non fratres sunt; at extranei qui ex ovili quidem prodierunt, sed de ovili jam non sunt. Interrogate vos ipsi ab ortu solis et occasu, quærite ab aquilone et mari; respondebitur undique vobis : Nescimus vos; non omnis qui dicit : Domine, Domine de, ovili est; sed illi soli quos supremus Ecclesiæ pastor Petri successor, episcoporum corpore non contradicente, pro veris habet ovibus. Redite igitur tandem, convertimini ad verum animarum vestrarum pastorem et episcopum : nolite ultra juxta vias vestras ambulare. Venite : benignissimus est Dominus qui vos vocat. Dicite : Erravimus, et continuo vos suscipiet, et eritis ex ovibus ejus. Venite : errare humanum fuit : non indecorum erit, sed gloriosum errorem fateri. Eia : eruite oculum tenebrosum qui totum corpus vestrum in tenebras mittit et gehennam. Venite : concupiscit ovile Christi reditum vestrum. Exsultantibus angelis super pœnitentia vestra, jubilabit et totus Christi grex. Deinde nos cum vobis, vosque nobiscum invicem perfecte uniti, sicut Pater et Filius unum sunt, una ambulabimus indesinenter in semitis Domini; et campi Ecclesiæ replebuntur ubertate : et pinguescent speciosa deserti, et exsultatione colles accingentur, et valles abundabunt frumento. Clamabimus simul et hymnum dicemus in via quæ ducit ad vitam ; tandemque una coronabimur, fulgebimusque quasi stellæ in perpetuas æternitates.

Nunc iterum sermo ad vos, o venerandi catholico-romani sacerdotes ! Multa quidem passi estis, sed nondum accessistis ad civitatem Dei viventis, Jerusalem cœlestem, et multorum millium angelorum frequentiam; ubi Pater Domini nostri Jesu Christi glorificavit quos in persecutione vocavit, et in effusione sanguinis pro fide justificavit. Liceat hic, optimi et venerandi admodum fratres, flores aliquot super martyrum nostrorum tumulos et cineres conjicere. O beati ! o felices nimis sacerdotes illi quos misericordiarum Dominus sic in momento, in ictu oculi, et quasi pro nihilo, salvos fecit ! Felix tribulatio persecutionis, quæ contulit illis tantam palmam remunerationis ! Beatæ contumeliæ quæ fuerunt illis causa gloriæ ! Beati carceres per quos superna palatia ingressi sunt ! Beata mors quæ vitam ipsis donavit æternam ! O Patres sancti ! O fratres gloriosissimi, qui nunc Agni thronum læti circuitis ! Respicite de cœlo, et opem vestris confratribus, vestris ovibus, vestris concivibus mittite. Ecce adhuc inter pugnas et prælia sumus, dum vos in jucunditate quiescitis. Nos precibus juvate.

O vere necessaria nobis sanctorum martyrum nostrorum suffragia ! Cursus enim noster nondum consummatus est, optimi et venerandi fratres. Vos scitis quid dixerit Deus noster et æternus Rex Jesus : Ille solus qui perseveraverit usque in finem salvus erit. *Quid prodesset igitur nobis cœpisse, si ad culmen non perveniremus? Misimus manum ad aratrum, ne respiciamus retro; sed Deo gratias agentes, qui eripuit nos de potestate tenebrarum, et transtulit in regnum Filii dilectionis suæ, oremus, ut qui cœpit in nobis opus bonum, perficiat usque in diem Christi Jesu; et ejus qui erga nos adeo dives est in misericordia, gratiæ cooperantes, cum metu et tremore salutem nostram perficiamus. Justi, adhuc justificemur, ne cum aliis prædicaverimus ipsi reprobi efficiamur.*

Videamus ergo et caveamus, ne aurum templi obscuretur, ne color optimus mutetur, ne lapides sanctuarii dispersi, virtutis formam amittant : imo perfectiorem adhuc acquirere satagamus.

Idcirco, liceat mediocritati meæ, fratres optimi et venerandi, leve hoc exsilii mei opus vobis offerre, in quo præcipua regularum sacerdotalium capita memorantur. Sentio quidem, et candide fateor, opus esse scopo nimis impar, et viris adeo apud Deum et homines gloriosis minus dignum, minus eruditionis habens, minus pietatis spirans. Verum animo benevolo parcet certius vestra benignitas. O si scirem loqui ! O si verba mea, quasi facula arderent, et possent esse virtutis incentiva, sanctitatisque stimuli !.... sed quod inanis non potuit homo, efficiat potentissimus luminum Pater, qui facit ministros suos ignem urentem.

MEMORIALE VITÆ SACERDOTALIS.

CAPUT PRIMUM.

De vocatione ad statum sacerdotalem et sacrum ministerium.

1. Domine virtutum, quam dilecta tabernacula tua ! Deus meus, concupiscit et deficit anima mea in atria tua.

O quam bonum et quam jucundum est hostiam sanctam tibi in tabernaculo tuo immolare, cantare et psallere tibi !

Quam bonum est enarrare justitias tuas, et prædicare pœnitentiam in remissionem peccatorum !

Quam bonum est docere gentes et baptizare, dæmones ejicere, infirmos curare, servos tuos et ancillas tuas multiplicare, erudire, perficere, sanctificare !

Quis mihi det, Deus meus, ut sic possim tibi universum mundum subjicere, et efficere ut omnis terra adoret te, et psallat tibi; ut omnis caro nomini sancto tuo benedicat, ut omnis creatura tibi serviat?

2. Verum est, fili : si sacerdotium, si munus pastorale desideres, bonum opus desideras : grandem dignitatem ambis.

Sed diligenter attende; grandis hæc dignitas, grandi etiam exponit ruinæ.

Idcirco, quantumcunque ardenter ad ipsam animus tuus anhelet, noli præsumere tibi hunc honorem, nisi a me voceris tanquam Aaron.

Nec iste, nec apostoli mei me elegerunt : sed ego elegi eos et posui, ut fructum afferrent in patientia.

Meæ sunt oves, meum est ovile. Ego ipse sum ostiarius : mei est aperire.

Ille solus cui aperuero, recte ingredietur, secure egredietur, et pascua inveniet.

Qui vero aliunde quam per me introierit, ille fur et latro erit : et sibi, et ovibus meis nocebit.

Utique, fili, qui post me vult venire, ut piscator hominum fiat, sciat hoc non esse in potestate volentis, neque currentis; sed in arbitrio mei miserentis et eligentis.

Pave, pave ad sanctuarium meum, fili. Quantumlibet mundus sis, si non vocatus accedas, temere accedis : Oziæ crimen incurris, ejusque punitioni te exponis.

3. Et vere, fili : nonne sacerdotii, nonne curæ pastoralis onus, onus est angelicis humeris formidandum ?

Et quomodo illud portare poteris, nisi ego manum meam supposuerim; nisi gratiis meis specialibus te confortaverim?

Nescis, fili, quod ego nonnisi iis qui a me vocati sunt, talia auxilia promitto?

Noli igitur eos imitari, qui non a me sed a semetipsis exaltantur.

Nescio eos, fili : ego cum eis non ædifico; et idcirco in vanum laborant ædificantes.

Ego ovile eorum non custodio : idcirco frustra vigilant custodientes illud.

Ego ut rete jaciant non jubeo : idcirco per totam hujus sæculi noctem laborantes, nihil capiunt.

Ego eos contra bellantes non protego : idcirco infirmi sunt et cadunt : idcirco peccant et pereunt.

4. Satage ergo, fili, ut certam tuam vocationem et electionem facias.

Si de hoc non cautissime curaveris, per totam vitam tuam in anxietate eris :

Nesciens utrum per ostium introieris; utrum juxta Dei voluntatem progrediaris :

Utrum a Deo tuo in arte artium adjuvandus sis; utrum a Deo tuo non repellaris, ne sacerdotio ipsi fungaris.

Si vero de vocatione tua securus, ad sacerdotium accesseris, et pastoris officium susceperis; quietus et tranquillus inter media pericula ambulabis : sciens quia ego eos quos vocavi, dirigo, duco et defendo.

Lætus et fidelis munera tua adimplebis : credens quia hæc faciendo, quæ mihi placita sunt semper facies.

5. Verum est, bone Domine. Velle tibi in sacerdotio deservire, adjacet quidem mihi : perficere autem non inveniam, nisi tu dixeris, invitaveris et præceperis.

Dignare ergo mihi voluntatem tuam notam facere : Deus meus, ostende mihi, utrum me elegeris.

6. His, fili, mediis meam voluntatem cognoscere, tuamque vocationem discernere poteris.

Ante omnia quære, pete, pulsa : id est me Patrem luminum suppliciter, ardenter et perseveranter invoca : ut intellectui tuo detur sensus.

Secede paulisper in solitudinem : ut ibi serio recollectus, et a terrenis segregatus, devotius me interroges, et attentius responsa mea audias.

Et quia ego homines per homines ducere soleo, tu a sapiente sanctoque viro consilium perquire.

Huic vero sapienti, ut securius judicare et definire possit, tuæ conscientiæ latebras omnes, actus, passiones, desideria, intentiones candide expande.

Nihil omnino, fili, præ oculis habe, nisi gloriam meam et salutem tuam. Hæc purissima gressus tuos dirigat stella.

Perpende quem statum coluisse voluisses, si jam modo moriturus esses.

Diligenter observa omnes mentis tuæ dotes, omnes cordis tui inclinationes :

Vide utrum tales sint, quales sanctus et sublimis sacerdotii status exposcit, quales periculosum pastoris animarum munus requirit.

Cave præsertim ne te Satanas decipiat, tibi ex industria suadendo ut presbyteratus bonum quidem opus ambias; sed turpis lucri gratia, otii cupidine, dignitatis et sublimitatis appetitu.

Propter hoc enim multi sanctuarium ingrediuntur, sed ad suam perniciem.

7. Si autem, re sic mature perpensa, cognoveris te a gravibus criminibus esse immunem; vel ob asservatam feliciter innocentiam, vel ob peractam rite pœnitentiam ;

Si videris te a prudentibus et sanctis viris judicari ad ecclesiastica munia aptum et idoneum ;

Si ad ea obeunda te agnoveris dispositum, et interiori inclinatione ductum ;

Si perspexeris te ad sacerdotium et animarum curam pura, non vitiosa aut terrena trahi intentione ;

Si te præsertim prælatus tuus vocaverit, et in ministerium assumere voluerit; aut saltem tibi ad sanctuarium trepidanti dixerit, ut fiducialiter ingrediaris ;

Tunc, fili, scito tibi voluntatem meam manifestam esse; tunc prompte, et sine ulteriori consultatione aut dilatione vocationi tuæ te redde.

Humiliter quidem; sed quantumlibet præ sancto timore invitus sis, noli pertinaciter recusare.

Accede, fili, accede confidenter : sciens quia ego qui te vocavi, ad tuam tenuitatem et exiguitatem respiciam.

Ne desperes, neque deficias : at præsume, non de te, sed de me, qui operabor in te.

8. Si vero, fili, jam sancti sacerdotii honorem sumpsisti, si jam pastorale munus

suscepisti; et intra te recogitans, observes te temere sanctuarium meum fuisse ingressum;

Vel quia puritatem et sanctitatem congruam non habebas; vel quia requisitis dotibus carebas; vel quia temporalium appetitu, non gloriæ meæ siti trahebaris :

O fili ! dole, ingemisce. Vere errasti sicut ovis quæ periit; vere peccatum grande peccasti.

Fac, dilectissime, fac dignos pœnitentiæ fructus.

Quod ex parte tua defuit, accepto viri sapientis consilio, supplere satage : cuncta deinceps ad gloriam meam dirige, et in timore, et cum amore exsequere.

Et sic confide : sciens quia non est impossibile apud Deum, ut tandem vas electionis fias.

Utique, fili; ego qui neminem volo perire, faciam tecum misericordiam.

CAPUT II.

De statu sacerdotali.

1. Quid est homo, fili, et ad quid conditus est? Utique ut Deum timeat, mandata ejus observet, illum adoret, illi soli serviat.

Quid es tu, fili? ad quid sacerdos fuisti constitutus? Ad hoc certe, ut in illo præcelsissimo opere hominibus præesses, me ab illis timeri, adorari, coli faceres. O grandis dignitas ! O sublime ministerium !

Ego in cœlo, fili, homines super terram; et tu medius inter me et eos, ut illos in nomine meo dirigas, et ipsi tibi tanquam mihi obediant.

Ego Deus creator, homines creaturæ meæ, et tu super eos positus, ut satagas eos mihi reddere quod mihi debent.

Ego luminum Pater, homines in tenebris, et tu medium candelabrum, ut per te eis lux vera luceat.

Ego donorum cœlestium largitor, illi egentes, et tu dispensator, ut unicuique per te gratia detur.

Ego Dominus sanctissimus, isti peccatores, et tu mediator, ut per te mecum reconcilientur.

Ego Pater unigeniti Filii in æternitate, homines filii adoptandi in tempore, tu pater in terris, ut per te adoptentur in cœlis.

Ego sacrificiis honorandus, homines victimam holocausti non habentes, tu medius victimam sanctissimam in promptu habens, Filii mei corpus, ut juribus meis hominumque debitis satisfacias.

Ego ignis urens, homines in terra accendendi, et tu medius per quem accendantur.

Ego summus medicus, homines infirmi, et tu medius minister, fomenta mea possidens, ut ea unicuique distribuas.

Ego tandem Dominus gregis in cœlis, grex in terris, tu pastor super illum, ut per te proficiat et multiplicetur.

2. Non est, fili, non est sub cœlo sublimitas, aut potestas, quæ tuæ possit comparari. De diis es, de filiis Excelsi.

Humana est dignitas regis, divina sacerdotis. Decus et potentia regem morientem relinquunt; morientem sacerdotem sacerdotium in æternum manet.

Imperat rex hominibus, Deo ipsi sacerdos. Vincit hostes rex fortis, vincit mundum sacerdos verus.

Potest rex corpus in carcerem mittere vel alias punire; potest sacerdos ipsam animam ligare.

Potest rex captivos a corporis vinculis solvere; potest sacerdos ab ipsa diabolica tyrannide, a peccatorum laqueis animas expedire.

Nihil potest rex, nisi in terra; potest sacerdos vel in ipso cœlo. Thesauros mundi rex possidet, thesauros cœli sacerdos tenet.

Mittit rex ad reges munera, extollit ad Deum cœli sacerdos sacrificia. Aurum rex offert, Deum offert sacerdos.

Cœlum vox ejus penetrat, inde gratias deducit; ibi Deum placat et flectit, ibi jus super homines dicit.

Præcedit quinimo sententia ejus sententiam Dei : quod remiserit, vel retinuerit in terra, remissum vel retentum erit in cœlo.

O fili ! agnosce dignitatem tuam; et divinæ consors factus naturæ, noli in pristinam vilitatem degeneri conversatione redire.

3. Domine, quis sum ego, ut memor fueris mei, et tanta mihi contuleris?

Ecce ego, cum sim pulvis et cinis, factus sum homo Dei, minister tuus, secundum dispensationem gratiæ tuæ.

Pater amantissime, quantum tibi amorem debeo pro amore isto quo me sic prior dilexisti, sic elegisti, sic consignasti !

Quantum humiliare me debeo pro tanta dignatione qua me egenum de pulvere suscitasti, ut solio gloriæ tuæ assisterem, vices tuas gererem, loco tui judicarem, solverem et ligarem !

Ego vilis, ego impurus, ignarus, imperfectus, cæcus, semper ad malum pronus; ego miserrimus debeo vices gerere infinitæ majestatis tuæ !

O Deus meus, ipsa sanctitas, sapientia, bonitas, gloria et immensitas ! Cum sim taliter exaltatus a te, quomodo non essem summe confusus et conturbatus?

Conforta me, Domine, gratia tua, ut possim tantum onus digne ferre.

Dignare, Deus meus, sic animum meum interius componere, sic mores meos exterius dirigere, ut verus fiam sanctissimi Filii tui imitator, repræsentemque vere fidelibus illum qui misit me, sicut tu miseras eum.

4. Eris imitator illius, fili, si sicut ille voluit et conatus est, tu velis quoque et coneris invenire, et salvum facere quod perierat.

Veni itaque, fili, veni, et sequere eum; veni, et esto post eum piscator hominum.

Evangeliza pauperibus; surdos fac audire verbum; cæcos fac videre lucem veram; mutos fac loqui Dei laudem; claudos fac currere mandatorum viam; errantes reduc in

semitas justitiæ ; fac detur gloria Deo, et salus hominibus.

Filius meus sanguinem pro eis fudit ; tu, pro ipsis te totum impende.

5. Dilata, fili, cor tuum. Omnes ad cognitionem veritatis et salutis convoca ; omnes compelle intrare in domum meam, ut impleatur.

Inopem et divitem, nobilem et ignobilem, sapientem et idiotam, servum et dominum, masculum et feminam, ad me sine distinctione trahere studeas.

CAPUT III.

De necessitate perfectionis in sacerdotibus.

1. Tu, fili mi, qui sacerdos effectus es, procul dubio, onus tuum non alleviasti ; sed econtra supra sarcinam communem, onus angelicis humeris formidandum suscepisti, arctiorique alligatus es vinculo disciplinæ.

Sacerdos es, novorum credentium pater es, per quem homines ad fidem oportet adduci ; scito igitur ad te magis quam ad priscorum credentium patrem Abraham, dictum fuisse : *Ambula coram me et esto perfectus.* (*Gen.* XVII, 1.)

Sacerdos es, forma gregis esse debes : et ideo plus cæteris omnibus sanctum te esse oportet quatenus cum Paulo dicere queas : *Imitatores mei estote, sicut ego Christi.* (*I Cor.* IV, 16.)

Sacerdos es, sal terræ es : si perfectionem non sapis, evanescis, jamque ad nihilum vales ultra, nisi ut mittaris foras et conculceris ab hominibus.

Sacerdos es, lux mundi es : non debes lucere tantum, quod vanum est, neque ardere tantum, quod parum est, sed lucere et ardere, quod perfectum est.

Sacerdos es, homo Dei es : plus cæteris omnibus debes esse perfectus, sicut Pater tuus cœlestis perfectus est.

Sacerdos es, minister Christi es ; oportetque ut talem te exhibeas in omnium virtutum cultu.

Sacerdos es, dispensator mysteriorum Dei es sub meliori testamento : tibi itaque multo magis quam Aaroni jubetur ut sanctus sis ; quia Dominus Deus qui te sanctificavit, sanctus est.

Sacerdos es, templum es, sanctuarium es in quo quotidie plenitudo Divinitatis corporaliter inhabitat : quomodo autem complacebit Domino in te ? Quomodo gaudebit super te Deus tuus qui ter sanctus est, nisi vere sanctus fueris ?

Sacerdos es, mediator inter Deum et homines es : o qualis te decet sanctitudo, ut in cœlo exaudiaris, et in terra tanquam legatus Dei honoreris !

Fili mi, sacerdos meus, sanctus meus, ambula coram me, et esto perfectus.

2. Non utique tibi satis esset quasi a facie colubri peccata gravia fugere, aut præcipua bona præscripta facere ; sed oportet te ab omni specie mala declinare, et ad summitatem virtutum omnium anhelare.

Oportet te quotidie eniti, non tantum ut non deficias, sed ut etiam proficias.

Oportet te de virtute in virtutem ire, et in dies humilior, purior, magis sobrius, mansuetior, ferventior fieri.

Oportet te de die in diem, in terrenorum contemptu, in charitatis operibus, in zeli conatibus, in orationis ardore crescere.

Oportet te jam justum, magis adhuc justificari, et sanctum plus sanctificari.

Fili mi, fili mi ; jam non panes propositionis tibi dispensandi committuntur, sed caro, sed sanguis Christi.

Non amplius littera tantum quæ occidit tibi concredita est, sed gratia Spiritus qui vivificat : non amplius umbræ, sed veritatis debes esse apostolus.

Utique, utique quanto melioris testamenti minister es, quam Aaron et levitæ antiqui, tanto sanctiorem et perfectiorem te esse oportet.

3. At audi, charissime, quale ego vidi malum in domo mea. Multi de iis qui comedunt panem angelorum, siliquis delectantur porcorum. Multi qui enarrant justitias meas et assumunt testamentum meum per os suum, oderunt disciplinam, et projiciunt sermones meos retrorsum : currunt cum furibus et portionem suam cum adulteris ponunt.

Quid hoc, fili ? capis istud ? Illi sunt qui in sacerdotio constituti, non quæ sursum sunt sapiunt, sed quæ super terram ;

Qui animales sunt, carnales sunt, quietem, convivia, mundanorum consortia, vana delectamenta amant et sectantur ; dum ad orationem, studium, sacrum ministerium frigescunt.

De incremento temporalium solliciti sunt : de progressu in virtutibus nequidem cogitant. Nedum proficiant, quotidie deficiunt, et sic tandem ipsis filiis hujus sæculi pejores fiunt.

4. O Domine ! grandis, pergrandis sane est dignitas sacerdotalis : grandem et pergrandem certe perfectionem requirit.

Grandis, pergrandis utique ruina sacerdotum, si ad perfectionem non anhelantes, non vereantur de die in diem deficere, sicque in profundum tandem descendere.

Deus meus, Deus meus, adjutor meus, quid faciam ? Debeo sanctus et perfectus esse : homo autem sum, impotens homo, cæcus homo, ad omnia mala pronus, ad omnia bona tardus. Quid faciam ? Hoc unum, Domine, mihi superest, ut levem oculos meos ad te, ut de profundis clamem ad te, Deus, rogans ut veniat auxilium mihi.

Domine, ædifica ; secus in vanum ædificabo. Domine, custodi me ; secus in vanum custodiam. Domine, eripe me de inimicis meis ; secus frustra bellabo. Domine, deduc me de virtute in virtutem ; secus frustra conabor.

Domine, custodi me ut pupillam oculi : ut me Satan nunquam vincat, caro nunquam seducat, mundus nunquam decipiat.

Domine, in adjutorium meum intende, ad adjuvandum me festina ; ut ambulem

recte coram te, et sim perfectus; ut sim sanctus et perfectus, sicut tu sanctus et perfectus es.

CAPUT IV

De possibilitate perfectionis in sæculo.

1. Domine, audivi auditum tuum, et timui; attendi ad eloquia tua, et expavi.

Tu dixisti per Filium tuum: *Esto perfectus sicut et Pater tuus cœlestis perfectus est.* (*Matth.* v, 48.) O altitudo! et quomodo potero ad eam pertingere?

Da mihi, Domine, pennas sicut columbæ, et volabo. Sed si mihi relinquar, humiliata manebit anima mea, et conglutinatus in terra venter meus.

Quomodo, Domine, tot passiones adversus animam meam continuo militantes perfringam? quomodo tot vitia mihi undique parata et occurrentia superabo? quomodo tot virtutes legi membrorum meorum repugnantes colam?

Ecce jubes ut in medio corruptionis sim purus, in medio bonorum humilis, in medio divitiarum pauper, in mediis peccatis sanctus, in mediis hostibus invictus.

Jubes ut in mundo vivens de mundo non sim; ut in terra degens de cœlis sim.

Domine, audivi auditum tuum et timui: attendi ad eloquia tua et expavi.

2. Fili, ne terrearis. Verum est: *Regnum cœlorum vim patitur, et violenti rapiunt illud.* (*Matth.* xi, 12.)

Magnum quidem est onus sacerdotis, sed magna gratia imponentis. Ego Omnipotens imposui tibi onus, ego Omnipotens juvabo te, ut ipsum facilius feras.

Nunquid quidquam est mihi difficile? aut similis ero dicenti, et non facienti?

Hostes times? ego sum Dominus exercituum. Pericula formidas? ego eruo sperantes in me.

Abraham in Chaldea protexi, Josephum in Ægypto, Lot in Sodomis, Job inter infideles, Danielem in Babylone.

Borromæum, Salesium, Vincentium, innumerosque alios, qui nunc exsultant in gloria mea, medios inter peccatores sanctificavi.

Vide, fili: volui ut illi omnes, in medio nationis pravæ, perfecti essent, ut tu disceres neminem debere, in quacunque vocatione, animum despondere.

Euge ergo, fili, fac quod in te est: ego supplebo, ego dirigam, ego perficiam.

3. Ecce venio, Domine, ut faciam voluntatem tuam: volo perfectus esse. Verum ad hoc magna requiritur gratia.

Illam quidem amicis tuis promittis: sed ego indignus, qui toties iram tuam merui, quomodo potero securus exspectare donum quod amicis tuis præstas?

Ego, qui toties in minoribus periculis perii, quomodo potero maxima pericula evadere?

O Domine! melius forte mihi foret et tutius, si fugiens mundi scandala quibus væ dixisti, in solitudinem discedens, ibi amplecterer statum religiosi famulatus in quo homo securius fit sanctus et perfectus.

4. Quid? fili, nunquid venit lucerna ut sub modio ponatur, aut sub lecto? nonne ut super candelabrum ponatur?

Fili, non tu me elegisti, sed ego elegi te et posui te, ut eas et fructum afferas in patientia: gratiam tibi promitto.

Indignum te dicis: scito, fili, quod gratia mea non detur propter merita, alioquin jam non esset gratia.

Amas me? pasce oves meas. Pascendo, amorem exhibebis: et diligentibus me omnia cooperantur in bonum, ipsa pericula ipsique hostes.

Pasce oves meas. Pascendo amabis, amando proficies, et fies perfectus.

Pasce oves meas. Pascendo imitaberis Pastorem bonum, Jesum Filium meum.

Illi vero sunt perfecti et prædestinati, quos præscivi conformes fieri imaginis ejus.

CAPUT V.

De mediis ad perfectionem assequendam.

1. Fili, vis perfectus esse? dilata os tuum, et implebo illud; esuri et siti justitiam, et saturaberis; opta, et dabitur tibi sensus; vir desideriorum esto, et veniet in te spiritus sapientiæ.

Si ardenter desideras perfectionem, hoc vehementi desiderio, quasi stimulo perurgente excitatus, de virtute in virtutem ibis; usquedum perveneris ad fastigium montis Sion, ubi cum Deo tuo intima frueris unione.

Desidera ergo vehementer; propone firmiter: et desiderium illud et propositum, de die in diem, de hora in horam, renova. Sic brevi accenderis, brevi flammesces.

2. Si vis perfectus esse, in omni opere tuo stude mihi soli placere. Actus ergo tuos præcedat semper pura intentio beneplaciti mei et amoris mei.

Si ita ex affectu mihi placendi semper operari cures, sciam quod ames me ex toto corde, ex tota anima, ex tota mente, ex totis viribus.

Tunc vives et perfecte vives. Qui enim diligit, legem implevit.

Cave, fili, attende ne justitiam tuam facias coram hominibus, ut videaris et habeas gloriam: acciperes quidem apud eos, sed perfectionem abjiceres.

Cave, fili, attende ne negligenter in servitio meo te geras. Non perfectus, sed maledictus qui facit opus Dei negligenter.

3. Si vis perfectus esse, cura, fili, ut me semper intuearis præsentem, et te sub oculis meis constitutum.

Recordare et recordare semper me esse Deum cuncta prospicientem, scrutantem corda et renes.

Si ergo loquaris, si cogites, si aliquid desideres, aliquid velis aut agas, id coram me loquere, cogita, propone et age.

Sic coram me sicut Abraham, Enoch, Noe, Ezechias, in veritate et corde perfecto ambulabis.

4. Si vis perfectus esse, cura, fili, ut in omni opere te geras quasi statim esses moriturus, quasi esset ultimus actus vitæ tuæ.

O! si hoc faceres, fili, quanto fervore missam celebrares! Quanto fletu peccata tua plangeres! Quanta cum attentione orares!

O fili! grandia et impossibilia a te non exposco, ut perfectus fias.

Sacerdos es; debes orare, conscientiam examinare, sacramenta ministrare, horas legere, sacrificium offerre, studere, laborare. Hæc perfecte facias, et perfectus eris.

5. Si vis perfectus esse, cogita frequenter, fili, ad quid venisti, et cur sacerdos factus es. Nonne ut mihi placeres, et certus salutem tuam operareris?

Hac cogitatione te excita; continuo excitatus age; semper incipe; teporem excute; passiones vince; appetitus inordinatos frena.

Sic jugis conatus ad perfectionem, perfectio tibi reputabitur.

Si tamen labaris, fili, si minus proficias quam optares, animo ne concidas.

Humiliare tantum et ingemisce. Gradus ad perfectionem tibi erit, non invenisse te perfectum.

6. Si vis perfectus esse, descende, fili, ad ima animæ tuæ; et ibi coram me in sinceritate secretiora cordis tui scrutare.

Vide et diligenter considera obices qui te impediunt ne curras, ne progressus facias: hos remove.

Vide quæ tuorum sit origo vitiorum, quæ imperfectionum. Habent enim semper radicale quoddam caput.

Ecce Goliath; interime eum, et vicisti: id est curam omnem impende ut hoc capitale vitium eradices.

7. Vide, fili, mercatores lucro intentos; vide quomodo, de die in diem, pecuniis suis aliquid adjiciant. Sic et tu thesauris quos tibi in cœlo thesaurizas, quotidie aliquid addas.

Vide pictores quomodo imagines quas pinxerunt, quotidie perficiant. Ita et tu vitia corrigas, virtutes augeas.

Fili, illi quidem ut corruptibilem coronam accipiant, tu autem incorruptam.

8. Domine, da ut sicut jubes proficiam: da ut me sine dolo, sine adulatione discutiam.

Domine, da ut mihi semper displiceat quod sum, ut perveniam ad quod nondum sum. Da ut non retro redeam, ne deviem, ne in via remaneam. Scio enim quia si dixero, sufficit, perii.

CAPUT VI.

De paucitate electorum

1. O fili! quam pauci sunt sacerdotes qui arctam viam sequuntur! Quam pauci qui per angustam portam intrant! O! quam multi declinaverunt a semitis meis!

Veni et vide: profecto extra viam arctam sunt superbi qui inani scientia sua tumidi et inflati, cæteros despiciunt, et in clero amant dominari.

Modo exaltantur sicut cedri Libani, sed postmodum cum Lucifero in inferuum cadent.

Sed nec per angustam portam intrant ambitiosi qui se ipsos, non me nec animas amantes, beneficia et honores mendicant, quasi venantur et cumulant; cæterum de idoneitate sua parum solliciti, de obligationibus et muneribus vix curantes.

Certe quemadmodum temere ad dignitatum cœlos ascendere festinarunt, descendent confusi usque ad abyssos tormentorum.

Extra viam quoque sunt qui mammonæ, non mihi servientes, nil nisi turpe lucrum in clero sectantur.

Certe loculos cum Juda habentes, etiam cum illo proditore peribunt.

2. Profecto per angustam portam non intrant qui se negotiis sæcularibus nimis implicantes, non orationi, non studio, non suæ nec aliorum saluti sollicite vacant; sed litibus, sed bonis temporalibus, sed negotiationibus, de mane ad vesperam sunt intenti.

Certe terram quam toto corde diligunt in morte amittentes, cœlum quod non quæsiverunt, non suscipient.

Sunt etiam extra viam qui confabulationibus inanibus vel lusibus dediti, tota die remanent otiosi.

Certe, quando veniet Dominus vineæ, non dabit illis mercedem.

Nec intrant per angustam portam qui, cum castitatem voverint, se immunditiæ vel cogitatione, vel verbo, vel opere mancipare non formidant.

Certe isti sacrilegiis et sordibus repleti non recipientur in regno meo, ubi nil coinquinatum admittitur.

3. Non dubium, fili, quin extra viam sint qui de mundo sunt, mundum amant, de mundo loquuntur, de mundi vanitatibus gloriantur, de mundi deliciis inebriantur, de mundi gaudiis recreantur.

Certe, cum lætati fuerint cum mundo, non poterunt postea regnare cum Christo.

Profecto, nec per angustam portam intrant qui tepidi sunt, nunquam ad cor redeunt, non nisi gravissima crimina fugiunt.

Certe, non admittentur in æterno convivio qui provocant vomitum ori meo.

Nec recipientur illi qui bona patrimonii mei in sumptuositates, vanitates, delicias dissipantes, erga pauperes meos fuerint parci, et minus misericordes.

Certe dicam illis in furore meo: *Discedite a me, maledicti, in ignem æternum.* (*Matth.* xxv, 41.)

4. Extra viam quoque sunt, qui, cum ad populi mei correctionem sint positi, ovibus meis dant exempla pravitatis.

Certe, tanquam necatores animarum peribunt illi per quos scandalum venit.

Nec per angustam portam intrant qui non regulas sanctas, sed consuetudines corruptas sequentes, non desiderant nec conantur esse laxis sanctiores.

Certe non coronabuntur nisi qui legitime certaverint.

Extra viam pariter sunt, qui prælatis non obedientes et de mandatis ipsorum non curantes, Ecclesiam per illos præcipientem non audiunt.

Certe isti meipsum sperhunt, et idcirco a Patre meo in judicio condemnabuntur.

Nec per angustam portam intrant qui plebem meam non instruunt, de peccato non arguunt; confessiones non nisi ægre, cursim et sine cura audiunt; indignos absolvunt, ecclesiastica munera sine pietate obeunt missam imparati et festini celebrant.

Certe maledicti sunt illi qui opus meum, vel non peragunt, vel negligenter faciunt.

Sunt similiter extra viam, qui templa mea sordibus et pannis dedecorari patiuntur, et nullo domus meæ zelo moventur.

Certe illi me non diligunt, neque partem habebunt in regno quod Pater diligentibus præparavit.

O fili! quot sacerdotes nomine! quam pauci opere! jam magnus censetur, si quis transgressor non fuerit.

O quot sacerdotes externa veste! quam pauci interna perfectione! quam paucæ lucernæ ardentes et lucentes!

Quam rara vera innocentia! quam rara perfecta pœnitentia! quam rara pura charitas! quam rara sincera humilitas!

Quam rarus indefessus labor! quam rara assidua oratio! quam rara vera sanctitas!

Contende, fili, *intrare per angustam portam.* (*Luc.* XIII, 24.) *Satage ut per bona opera certam tuam electionem facias.* (*II Petr.* I, 10.)

5. Pauci electi. Configat, fili, timor veritatis hujus carnes tuas.

Time ne, si pauci sint salvandi inter oves, pauciores sint adhuc inter sacerdotes.

Time: pertransiit enim sacerdos, pertransiit levita, dum Samaritanus laude dignus fuit.

Time, fili; quia multi erunt novissimi primi, et primi novissimi.

Time, quia multi de longe venient, et recumbent cum Abraham, Isaac et Jacob, in regno cœlorum; dum filii regni ejicientur in tenebras exteriores.

O! si veritas hæc ad cor tuum transiret, non dubium quod non peccares, sed cum metu et tremore salutem tuam operareris.

CAPUT VII.

De gravitate peccatorum in sacerdotibus.

1. Fili, quodnam est peccatum grande nimis coram me? Est certe peccatum sacerdotum meorum.

Propter hoc compleo ego furorem meum, effundo iram indignationis meæ: propter hoc succendo ignem in Sion.

2. O Domine! loquar ad te, cum sim pulvis et cinis.

Scio, Domine, quod non sis personarum acceptor; quod non sit barbarus, neque advena, neque Græcus, neque Arabs, neque masculus, neque femina in conspectu tuo.

Scio quod omnes unum sint in Christo Jesu. Quomodo ergo plus irasceris in delinquentem sacerdotem? quomodo minus parcis?

3. Fili, utique non est apud me personarum acceptio, neque dives plus paupere, neque princeps plus subdito, neque sapiens plus idiota in oculis meis est:

Verum justus sum, et pondus iniquitatis scio appendere, judicare et punire.

Justum est ut plus in delinquentem sacerdotem irascar, quia major est ejus iniquitas.

4. Audi, fili, quale sit malum ejus. Grande sane crimen est, si unus de plebe audeat optimi regis mandata spernere, insolenter contra ipsum insurgere, armatisque manibus rebellare.

Sed gravius est certe facinus si minister ipse regis, si negotiorum ejus administrator id faciat.

Intellige, fili, parabolam: quando sacerdos peccat, mandata mea spernit, obedire renuit; tunc audacter insurgens dicit: Non serviam.

Et quid est, fili, ille sacerdos qui sic recalcitrat et rebellat? Minister meus est, dispensator mysteriorum meorum est. O iniquitas grandis nimis coram me!

5. Grande crimen est, cum filius optimi patris imperio se subducens in regionem longinquam abit, ut ibi luxuriose vivat.

At grandius sane crimen, si sponsa legitimum spernens sponsum, alteri viro adhæreat.

Intellige, fili, parabolam. Anima sacerdotis se mihi in ordinatione voto desponsavit; illa vero, peccatum perpetrando, a me discedit, ut mundo, aut carni, aut diabolo infensissimis meis hostibus se tradat.

O infidelissima! o adultera sponsa quæ divino sponso peccatum, diabolum ipsum præponit! o iniquitas grandis coram me!

6. Grande crimen fuit Judæis, me ad mortem postulare et violentas in me manus injicere.

At certe grandius fuit crimen Judæ qui, cum esset apostolus meus, ipsis consentiens me vendidit et prodidit.

Hoc, fili, parabola non est; verum ipsa de qua tibi loquor, veritas.

Sane scis quanta sit iniquitas Christianorum, quando per peccatum me rursus crucifigunt, et ostentui habent.

Intellige ergo quantum sit sacerdotis scelus, cum ipse per peccatum violentas in me injicit manus. O iniquitas grandis nimis coram me!

7. Amen, amen dico tibi: multa sustineo a certis peccatoribus et impiis, nullum tamen majus præjudicium quam a sacerdotibus peccantibus, patior.

Non ergo mireris si contra eos plus accendatur ira justitiæ meæ; si cum furore clamet: Veniat mors super illos, et descendant in infernum viventes.

Inimicos maledicentes sustineo, notos adversantes non fero.

8. Contremiscant ergo iniqui sacerdotes, quia eos districtius et inexorabilius judicabo quam cæteros.

In terra sanctorum iniqua gerunt, non videbunt gloriam meam; sed potenter tormenta patientur.

Meminerint Nadab et Abiu. Erant ministri mei : vidi illos ignem alienum in thuribulis suis imponentes ; statimque ignem de cœlo misi super eos, et consumpti sunt.

Meminerint Ozæ levitæ. Vidi eum indebito modo arcam fœderis mei tangentem ; et subito eum percussi, dum Philistæis temere tangentibus peperci.

Meminerint filiorum Heli. Vidi eos prævaricantes, et interemi.

O fili ! memento tu ipse et time judicia mea, expavesce iram meam. Vigila, fuge peccatum.

9. Aperi, Domine, aperi cor meum, ipsique horrorem peccati et odium iniquitatis magis ac magis infunde. Confige timore tuo carnes meas, ut non peccem tibi.

Verumtamen vide, Domine, infirmitatem meam ad malum adeo proclivem. Sacerdos quidem sum, sed et homo sum in iniquitate conceptus.

Adjuva me, dirige me, tene manum dexteram meam, et in voluntate tua deduc me.

Vide, Domine, furorem Satanæ inimici mei. Ecce continuo rugiens ut leo, circuit quærens quem devoret. Eripe me de inimico illo.

Deus meus, ad te confugio : nisi tu me custodieris, frustra vigilabo, frustra me custodire conabor.

In te confido; protege me, defende me, et non peribo in infirmitate mea.

CAPUT VIII.

De malis oriundis ex improba sacerdotum vita.

1. Fili, plorans ploravi, et lacrymæ meæ in maxillis meis; quia amicus meus, quem super omnia bona mea constitueram, mutatus est mihi in crudelem.

Attende, fili, et vide si est dolor sicut dolor meus.

Emi oves a Patre meo, pretio sanguinis mei. Illas perpetua charitate diligo : et idcirco servo commisi, ut eas in nomine meo, et in charitate mea regat, servet et salvet.

Dixi illi : Amice, tibi commendo oves meas, educ eas, ante eas vade, cognosce eas ; animam tuam da pro eis.

Alias oves habeo, quæ nondum sunt ex hoc ovili quod tibi committo : amice, adduc eas, ut fiat unum ovile et unus pastor.

Dixi ovibus meis : Sequimini pastorem hunc, noscite vocem ejus ; alienum autem ne sequamini, sed fugite ab eo.

2. Quid factum est, fili? Ille servus cui adeo amanter oves meas commiseram, factus est quasi mercenarius, ad quem non pertinet de ovibus.

Vidit lupum venientem, et dimisit oves, et fugit ; et lupus venit, rapuit, et dispersit oves meas.

Quinimo, fili, servus ille nequam factus est fur et latro ; et mactavit ipse, perdidit oves meas pro quibus veneram ego ut vitam haberent, et abundantius haberent.

3. Audi, fili, audi quomodo servus ille pessimus factus sit in grege meo singularis ferus depascens eum.

Debebat oves meas ducere in uberrima fidei pascua ; instruere debebat, catechizare, prædicare.

Neglexit vero : inde fames. Brevi vidi macidum meum esse pecus, et vix vultum ejus agnovi.

Visitare debebat oves meas, uniuscujusque speciem attendere per assiduam confessionum auditionem.

Non fecit : brevi morbi et vulnera, et creverunt, et multiplicata sunt ; et multæ oves interierunt, quia non fuit qui curaret.

Vigilare debebat super oves meas, ne dispergerentur, et abeuntes requirere : et non respexit, et non intendit, et dispersæ sunt.

Oves illæ animæ sunt, fili : in ignorantia, in peccatis, in erroribus ab improbo sacerdote relictæ sunt.

O pastor infidelis ! o serve nequam, o pastor et idolum, derelinquens gregem meum !

4. Initium doloris mei hoc, fili. Audi adhuc et plange mecum : malus sacerdos devoravit oves meas, interfecit eas. Peccavit ipse et delinquere fecit animas.

Viderunt enim eum peccantem et dixerunt : Iste angelus Domini est, sciens bonum et malum : non plus Deum timere debemus quam ille, non plus mandata servare, non plus peccata fugere.

Quid ergo? nobis non liceret quod ipsi licet? Quid? non faceremus quod ipse fecit? sequamur eum, et per vias ejus progrediamur.

Sic per ejus exemplum tractæ sunt in malum animæ, sic in vitiis et sceleribus corroboratæ.

5. Quid adhuc, fili? fæx calicis crudelitatis ejus nondum est exinanita.

Audi, audi ; et obstupescant cœli super hoc, et portæ ejus desolentur vehementer.

Vident oves meæ mores ejus non esse cum doctrina conformes : modo dubitant utrum ipse vera esse putet dogmata quæ docet, utrum ipse ea credat, utrum vera sint. Modo dicunt intra se : Doctor ipse, pastor ipse, apostolus ipse non credit ; cur crederem? infernum non timet, cur timerem? hinc incredulitas, hinc impietas.

Sic, fili, sic a malo propheta egreditur pollutio super terram.

O sacerdos, non pastor, sed seductor gregis mei ! Oculum pro oculo, dentem pro dente restituet ille nequissimus ; erit anima ejus pro animabus illorum.

6. O improbi sacerdotes ! quot et quantorum estis causa malorum !

Quid non passus sum a principe vestro

Juda, qui me Judæis tradidit ad crucifigendum?

Quid non ab Ario qui totam meam desolavit Ecclesiam?

Quid non a Luthero qui tantam gregis mei partem in errorem duxit et perditionem?

Quid non a tot aliis sacerdotibus schismatum et hæreseum patronis?

O scelestissimi sacerdotes per quos venerunt tot scandala, per quos tot populi, tot gentes a fide et unitate Ecclesiæ meæ recesserunt, sponsæ meæ castissimæ crimina vestra injuste imputantes;

Propter vos, propter scelera vestra, mundus feritur; propter vos, percussionibus perit; propter vos, catholici superantur exercitus.

Væ vobis, progenies viperarum! absorbebit vos, præ cæteris iniquis, profundum inferni; urgebit super vos, cum furore, puteus tormentorum os suum.

CAPUT IX.

De bonis oriundis ex sancta sacerdotum vita.

1. Beata gens, beatus populus, cui Dominus dedit pastorem juxta cor suum!

Sub ipsius regimine, fiunt prava in directa, aspera in vias planas, videt omnis caro salutare Dei.

Campi replentur ubertate, pinguescunt speciosa deserti, exsultatione colles accinguntur.

2. Beatus mundus qui a misericordissimo Domino duodecim apostolos accepit!

Vide, fili, quanta sit sancti sacerdotis vis, energia et efficacitas. Vide: duodecim fuerunt, et in omnem terram exivit sonus eorum, et in fines orbis terræ verba eorum.

Cum essent agni, mundum lupis plenum vicerunt; cum essent piscatores, mundum tenebris opertum doctrina illuminaverunt.

Cum essent sine baculo et sine armis, idola et templa subverterunt; cum essent ignobiles, a mundo ipso honorati sunt.

Sed erant sancti; sed erant immaculati, castitate pleni, in oratione assidui, ministerio dediti, imitatores Christi, spiritu ejus zeloque repleti.

O beata tellus quæ hos duodecim habuit apostolos! Heu! misera hodie terra quæ sub tot millium sacerdotum ministerio perit.

3. Beata urbs Mediolanensis quæ, cum vitiis et ignorantia scateret, Carolum pastorem adepta est!

Carolus curavit clerum: et multi sacerdotes de fæce vitiorum ad sanctitatis apicem, quasi de morte ad vitam translati sunt.

Curavit populum: et populus qui prius in tenebris et umbra mortis sedebat, in via veritatis et virtutis ambulavit.

Urbs ipsa quasi totaliter immutata et innovata fuit. Quin et in regionibus multis Carolus Satanæ regnum destruxit, Christique imperium mire propagavit.

Demum vita discessit, universum mundum suæ famæ sanctitatis replens; et quasi hodiedum per æmulationis incitamentum sanctificans.

Tanta est sancti sacerdotis virtus, ut non sit fere qui se abscondat a calore ejus.

4. Beati Chaballicenses qui Salesium susceperunt! Quot ab hæresi reduxit ipse! quot in viam pietatis induxit! quot in ipsum cœlum per lenitatem suam intrare compulit!

Beatæ Indiarum gentes quæ Xaverium habuerunt apostolum! Quot regna, quot reges, quot populos ad Christi fidem adduxit! vix lingua sufficit enarrare.

Beata Gallia quæ Vincentium obtinuit! Quot per ipsum pauperes fuerunt evangelizati! quot impii conversi! quot cæci illuminati! quot infirmi in fide sanati! quot pueri eruditi! quot sacerdotes sanctificati.

5. Fili, ecce quanta potest verus et sanctus sacerdos, orationi, verbo et exemplo intentus.

Isti dati sunt tibi in exemplum, et plus te provocare debent ad proficiendum, quam tepidorum numerus ad relaxandum.

Vide ergo quomodo impleverint ministerium quod tu ipse accepisti, et cura ut illud similiter impleas.

Vide quomodo per sanctitatem suam oculos omnium ad se traxerint; vide qualiter verbum Dei prædicaverint, vide quomodo et quantum oraverint.

Vide quales fuerint in habitu, gestu, sermone; quam graves et moderati in moribus; quam mansueti et humiles in conversationibus; quam mortificati et misericordes; quam parum solliciti de temporalibus; quam ardentes ad spiritualia.

Vide quantum fuit in ipsis odium vitii, quanta æmulatio virtutis.

Vide, et fac similiter. Fac, et doce cum illis, et cum illis magnus eris in regno cœlorum.

CAPUT X.

De differentia inter spiritualem et terrenum sacerdotem.

1. Fili, si spiritus ejus qui suscitavit me a mortuis, habitat in te, qui suscitavit me a mortuis, vivificabit et mortale corpus tuum propter inhabitantem spiritum ejus in te.

Quicunque enim sacerdotes spiritu Dei aguntur, filii Dei sunt, et repromissionem accipient æternæ hæreditatis ejus.

Qui vero spiritu Dei non ducuntur, sed post concupiscentias suas eunt, quæ sunt carnis sapiunt.

Isti utique in sacerdotio quæ sua sunt quærentes, eadem inveniunt, sed ad suam perniciem: recipiunt nunc mercedem suam, sed æternam remunerationem amittunt.

Vide igitur, fili, et considera quo spiritu ducaris. Num spiritualis es? num terrenus? Vide et attende diligenter.

Etenim valde contrarie et subtiliter movent spiritus et terra, vixque observabis a quo ex his duobus ducibus dirigaris, nisi plene te recollegeris.

2. Omnes enim sacerdotes bonum appetunt, et aliquid boni in sacro ministerio

prætendunt : verum sub specie boni multi falluntur.

Natura quæ callida est, multos trahit, illaqueat et decipit.

Audi, fili, et erudire : ut non præoccuperis ab ea, et fallaris.

Terrenus sacerdos se pro fine habet, et quasi vacuum putat ministerium, si ex eo aut honor, aut lucrum, aut aliud temporale bonum sibi non proveniat.

Spiritualis autem recto corde præditus, nil terrenum prætendit : sed omnia pure propter Deum et animas agit.

3. Terrenus ad pinguiora beneficia anhelat : de defectu et mediocritate crebro conqueritur.

Spiritualis divino beneplacito se committit : habens alimenta et quibus tegatur, his contentus est.

4. Terrenus invite onus portat ; laborem timet ; ad studium torpet ; ad cathedram et tribunal nonnisi coactus accedit ; disciplinam regularem ægre fert ;

Melioribus, sapientioribus, doctioribus, dignioribus, ditioribus invidet ; superiorum monita et reprehensiones sustinere nequit.

Spiritualis vero libenter in labore et fatigatione vivit ; sudores non reputat ; prælatis libenter obedit, libertatem suam piis regularum vinculis constringit.

Nulli dominari cupit : sed propter Deum, ultimum et humillimum locum tenere paratus est ; quinimo novissimo se adhuc indignum judicat.

5. Terrenus sacerdos desiderat agnosci, et id agere unde laus et admiratio procedit :

Pro opinata sua pietate, doctrina, fama, libenter honorem et reverentiam accipit.

Spiritualis vero, cum omnia fecerit, omnem gloriam et honorem Deo fideliter attribuit ; seque de cætero servum inutilem credit.

6. Terrenus confusionem timet et contemptum ; obscura officia dedignatur.

Infantulos catechizare, rudes per simplicitatem sermonis erudire, et ad pietatem informare erubescit.

Crimina potentum reprehendere, ne irrideant aut inimici fiant, reformidat.

Spiritualis vero omnibus omnia fit : et si ex humili ministerio aut iniquorum correptione contumelia sibi proveniat, gaudet eam pro nomine Jesu pati.

7. Terrenus sacerdos quietem corporalem amat.

Spiritualis vero vacuus esse nequit : semper in partu est, donec formetur Christus in ovibus suis.

8. Terrenus in domo, suppellectili, vestibus curiosa et pulchra quærit ; vilia et communia abhorret.

Spiritualis vero simplicibus et humilibus delectatur ; pretiosiora et exquisitiora refugit.

9. Terrenus sacerdos ardet ad stipendia ; gaudet ad ovium dona.

Tristatur, si abest retributio, si lucrum cessat, si damnum aliquod temporale emergit.

Irritatur vel exigua contradictione, vel levi injuriæ verbo.

Sed spiritualis sola æterna respicit : non inhæret temporalibus : mundum ipsum contemnit.

Non nisi pro Deo offenso aut animabus perditis turbatur : nullis verbis durioribus acerbatur.

10. Terrenus parcus est ad dandum, tenax ad retinendum.

Spiritualis vero libenti animo egenus fit, ut pauperes vivant : disperdit, dat libenter, hilariter, abundanter.

11. Terrenus sacerdos amat currere, videre, videri, delectari, vane loqui, ludere, delicate potari et enutriri.

Sed spiritualis ad Deum et virtutes unice tendit : fugit eos qui de mundo sunt ; concupiscentias carnis spiritu mortificat.

Erubescit in publico vel otiosus, vel vagus apparere : solitudinem et silentium diligit.

12. Terreno sacerdoti cœlestium meditatio afflictio est ; piæ exercitationes, tædium ; officii recitatio, onus.

Illas leviter omittit, hoc festinanter et perfunctorie persolvit.

Spiritualis vero, quia in solo Deo delectatur, cum ipso per varia devotionis exercitia conversari, delicias reputat.

13. Terrenus multum ponderari sua gesta concupiscit

Si bene se præfuisse credat, remunerationem in tempore vult habere.

Et si prælatus aut majoris dignitatis, aut pinguioris beneficii coronam ei non conferat, intra se murmurat et conqueritur.

Spiritualis vero nil temporale quærit ; nec aliud præmium quam Deum solum pro mercede postulat.

14. Terrenus sacerdos divitibus et potentibus hujus sæculi præesse amat : de eorum laude, reverentia, dilectione, familiaritate, protectione delectatur.

Spiritualis autem de magnatum turba sibi subjecta aut devota non extollitur : nec locum reputat, nisi virtus ibi major fuerit.

Personas non accipit : divitem et inopem, potentem et ignobilem æquali intuetur oculo.

Quinimo favet magis inopi quam diviti : plus compatitur innocenti quam potenti. Amat pauperibus evangelizare.

O ter quaterque beatus, fili, ille sacerdos qui talis est ! Iste utique accepit a Deo suo speciale donum.

Non enim vocationis tantum, sed et electionis proprium habet signaculum.

15. O fili ! confitere sincere : si te in hoc tibi modo objecto speculo considerasti, fuisti certe profunde humiliatus.

Procul dubio cum rubore clamasti : Heu mihi ! quam terrenus sum ! quam parum spiritualis !

Bene, fili. Et si aliter sentires, temetipsum certe non nosceres.

Reformare igitur, dilectissime, in novitate spiritus : exue veterem hominem :

conare, et ardenter conare ut fias vere spiritualis.

Sed cum ad hoc sine speciali gratia pervenire nequeas, roga et obsecra Deum tuum ut spiritum rectum innovet in visceribus tuis, et spiritu suo principali te confirmet :

Quatenus terrena contemnas, et quæ sursum sunt unice sapias. Sic bene ministrabis.

CAPUT XI.

De morte.

1. *Quis est homo qui vivet et non videbit mortem?* (*Psal.* LXXXVIII, 49.) Nullus sane, fili ; et experientia nosti neminem esse qui semper vivat.

Tu igitur, tu, etsi sacerdos, etsi de diis, de filiis Excelsi, sicut cæteri homines morieris; et quidem in die qua non putas, et hora qua nescis, et modo quo ignoras.

Appropinquat velociter ad te, fili, ille qui super equum pallidum sedet; ille cui nomen Mors; et brevi eris inter interfectos.

Forsan non vides illum, non attendis ; illum adhuc elongatum credis; uno tamen gradu tu ab illo dividerís.

Modo conculcabit te : et tunc quid proderit tibi, si mundum universum lucratus fueris, animam vero tuam salvare non curaveris ?

2. O ! qualiter aperientur oculi tui, quando audies ascensorem equi, terribili voce clamantem : Finis super te, finis super te!

Tunc longissimæ vitæ dies videbuntur tibi sicut umbra velocissima declinasse.

Tunc divitiæ et opes, honores et dignitates, deliciæ et voluptates apparebunt tibi vacuæ omnino et inanes.

Tunc confiteberis insaniam esse in illis bonis spem suam ponere, quæ mors post horam venit ab invito tollere.

Tunc agnosces sapientiam esse in cœlo tantum thesauros sibi thesaurizare.

Tunc lugebis super tot gratiarum jacturam, super tot sanctis inspirationibus resistentiam.

Tunc dolebis te per bona opera certam non fecisse tuam electionem : vel non anhelasse ad majoris perfectionis culmen.

Tunc surgent peccata tua, et fient in conspectu oculorum tuorum exercitus grandis nimis : et irruent super te formido et pavor.

Tunc super justitias quoque tuas turbaberis, et expavesces multum, nesciens utrum amore an odio dignus sis.

Tunc non de tua tantum vita anxiaberis, sed de cura ovium tuarum, præ ratione reddenda sollicitus eris.

Tunc multi actus tui videbuntur tibi noxii, qui alias, præ inconsideratione apparebant tibi recti et boni.

In multis concupiscentiam carnis, concupiscentiam oculorum, superbiam vitæ, vel solam naturæ inclinationem perspicies : in paucis perfectionem invenies.

3. Tunc videbis, fili, excessum comessationum, vanitatem indumentorum, luxum supellectilium, otium dierum ;

Defectus orationum, parcimoniam eleemosynarum, nimiam curam facultatum, delicta conversationum;

Ambitionem desideriorum, invidias et odia aversionum, tepores piorum exercitiorum, defectus confessionum, negligentias in celebratione missarum.

Venient tibi in mentem tot oves ignaræ, non edoctæ; tot errantes, non requisitæ; tot peccatrices, non reprehensæ, tot pusillanimes, non confortatæ ;

Tot lapsæ, non erectæ; tot infirmæ, non curatæ; tot bona inter eas omissa, tot mala permissa

Quid eris miser tunc dicturus? dic hodie, fili, et eris securus.

4. Dic : O mors! bonum est judicium tuum. Sicuti tunc sentirem, volo nunc sentire : sicuti tunc agerem, volo nunc agere : disponam domui meæ vivens, ne non possim disponere moriens.

Ab omni specie mala deinceps abstinebo me ; nilque perpetrabo, quod possit me in hac terribili hora remordere.

Dum tempus habeo, operabor bonum, seminabo, metam, congregabo, ut, cum venerit Dominus ad poscendam rationem villicationis meæ, servus fidelis cum gaudio appaream, portans manipulos meos.

5. Verum ne sis, fili, similis homini consideranti vultum nativitatis suæ in speculo, qui considerat se et abit, et statim obliviscitur qualis sit.

Id est, non sufficiat tibi, una vel altera vice, hanc salutarem mortis ruminare cogitationem, votumque sanctificationis consequenter elicere, posteaque statim oblivisci.

Rumina semper mortem, et elice semper novam voluntatem mortem præveniendi, non in futurum, sed nunc, sed actu.

Beatus, vere beatus, qui horam mortis suæ semper ante oculos habet !

Hoc sancti mei sciverunt, et idcirco omni modo mortis memoriam sibi in mentem revocare curabant ; alius ossa mortuorum contemplando, alius sepulcra aspiciendo, alius in feretro recumbendo.

6. Tu vero, sacerdos, extraordinario signo non indiges, ut tibi frequentissime mortis cogitatio in mentem veniat.

Vix enim est aliquod diei intervallum, in quo non detur tibi speciale mortis monitum.

Modo enim vocaris ad ægrotum sacramentis muniendum ; modo ad agonizantem juvandum ; modo ad mortuum sepeliendum ; modo ad obitus testimonium describendum; modo ad officium pro defunctis persolvendum.

Si campana pulsatur, annuntiat funus : si intras in ecclesiam, sepulcra et tumulos calcas : si librum pro horis sacris persolvendis aperis, exhibet tibi orationes pro mortuis ; si missam celebras, defunctorum tibi facienda est commemoratio.

Uno verbo, ubique tibi se mors offert; sic statui : et quare?

Quia cum sis præ status tui celsitudine et periculis plus cæteris expositus, et ideo necesse sit ut ad novissima tua attendas frequentius, volui ut ferme continui essent tibi in sacro ministerio, ad saluberrimam mortis cogitationem et memoriam stimuli.

7. Ne itaque mentis oculos claudas, aut avertas, cum hæc tristis quidem, sed necessaria mortis se tibi offert imago.

Ne aures cordis indures ad vocem ejus; sed econtra attente audi, excipe, et absconde in sinu tuo eloquia ejus, ut carnes tuæ maneant timore meo confixæ.

Nonne, fili, stulti sunt et insipientes illi sacerdotes qui inter mortuos semper ambulantes, de morte tamen vix cogitant, et ad ejus frequentes minas facti sunt, præ consuetudine omnino insensibiles?

Mortem ubique comitantur et vivunt, quasi nunquam essent morituri; caduca mundi possident, quasi nunquam essent peritura; et jam ægroti, jam moribundi, vix credunt fratri dicenti : Dispone domui tuæ quia morieris tu.

O! qualis vita illorum, fili, qualis mors : vita utique secundum carnem, et mors fere semper, præ defectu præparationis, subita.

Absit a te, fili, absit hæc finis tui oblivio ejusque lugendi fructus! Quotidie morere per cogitationem, ut Paulus; et gaudebis cum illo, quando liberaberis de corpore mortis hujus.

CAPUT XII.

De judicio extremo.

1. Post mortem, fili, dormies in terræ pulvere: sed evigilabis, consurges, venies in vallem Josaphat, quando ibi sedebo ut judicem omnes gentes.

Ibi me videbis in carne tua, et ego renes tuos et cor tuum scrutabor.

Illuminabo abscondita tenebrarum tuarum; manifestabo consilia cordis tui; appenderis in statera, et reddam tibi justa opera tua.

2. Finis omnis rei tunc erit, fili, remuneratio omnis justitiæ, et vindicta omnis culpæ.

Intellige quæ dico, et sapienter tibi provide, ut in illa die iræ securus sis et beatus.

3. Dixi tibi sæpius, fili : Contemne terrena : *Transit enim mundus et concupiscentia ejus.* (*I Joan.* II, 17.)

Noli diligere mundum neque ea quæ in mundo sunt (*I Joan.* II, 15); *præterit enim figura hujus mundi.* (*I Cor.* VII, 31.)

Vis servare, fili, mandatum hoc quod tibi toties iteravi? vis vincere pessimam naturam tuam ad hæc sensibilia te fortiter allicientem?

Habe sæpius in mente hanc horam extremam, in qua elementa et orbis universus calore soluta ruent.

4. Finge tibi sæpe in animo intimo te videre jam signa horrenda in sole, in luna et in stellis; motus magnos in terra quam habitas; confusionem sonitus in mari; audire novissimam tubam.

Certe tunc vetus homo tuus, arescens præ exspectatione judicii quod superveniet tibi, jam non audebit adeo fortiter concupiscere adversus spiritum.

Certe non dices : Bonum est nos in hoc mundo esse; faciamus hic dulcissimam nostram mansionem, quando attendes mundum hunc non esse mansuram civitatem.

Certe omnia regna mundi et gloriam eorum quasi vera bona non æstimabis, quando cogitabis illa in interitum itura.

Certe ab honorum ambitu non vinceris, quando considerabis diem illum, in quo omnis vir humiliabitur.

Certe non desiderabis thezaurizare super terram, quando attendes quod omnes divitiæ in momento, in ictu oculi evanescent.

Certe non indulgebis carni, quando cogitabis carnem delicatius nutritam, fore in die judicii inimicam pessimam.

Respice finem, fili; et omnia terrena arbitraberis ut stercora; et de solo cœlo lucrando sollicitus eris.

Respice finem, et dices : Utique, Domine, cognovi quia omnia vanitas, præter amare te, tibi servire, me et alios sanctificare.

Beatus ille solus quem inveneris in illa hora sic facientem.

5. Finge tibi sæpe in animo tuo, fili, te videre a latere tuo sacerdotes e monumentis resurgentes; hos in gaudio, gloria, subtilitate, claritate, agilitate, incorruptione, quia sancti sunt; hos autem in squalore, in opprobrio, in luctu, in furore, in dentium stridore, quia perversi fuere.

Sine te ab istis terreri; ab his vero ad virtutem stimulari; et tanto spectaculo commotus, dic sapienter tibi : O anima mea! vide quam bonum sit sacerdoti, cum portaverit jugum.

Vide quam bonum sit presbytero, cum fecerit et docuerit.

Vide quanta gloria maneat eos quorum vita apud iniquos æstimatur insania.

Vide quomodo computantur inter filios Dei, et inter sanctos sors illorum est.

O beati presbyteri, duplici honore decorati! Curramus, anima mea, post ipsos sicut cervus ad fontes aquarum.

Curramus post ipsos in patientia, in tribulationibus, in necessitatibus, in plagis, in carceribus, in seditionibus, in laboribus, in vigiliis, in jejuniis, in castitate, in scientia, in longanimitate, in suavitate, in Spiritu sancto, in charitate non ficta.

Curramus per gloriam et ignorabilitatem, per infamiam et bonam famam.

O anima mea! verbum veritatis quod tenuerunt, tenemus; arma justitiæ, cum quibus pugnaverunt a dextris et a sinistris, possidemus; pugnemus, curramus, anima mea, curramus.

Si renuit adhuc anima, si sanctum laborem recusat; perge, et dic : Vide, anima, quo ducat iniqui sacerdotis ignavia et perversitas.

Vide quam horrendum sit post vitam peccaminosam resurgere, et postea in manus Dei viventis incidere.

Vide quomodo scelera sacerdotis cum ipso sint, quomodo iniquitates suas et iniquitates cæterorum portet.

Fuit in vita aries in capite gregis ; est in resurrectione hædus in capite damnandorum.

O anima mea ! declinemus a malignis istis, scrutemur mandata Dei nostri, et ejus faciamus voluntatem, corde magno et animo volenti.

Caveamus a diaboli laqueis, a desideriis nocivis, quæ nos cum istis mergerent in perditionem.

6. Finge quoque tibi sæpius in animo, fili, te videre jam signum meum parens in cœlo ; crucem meam, desuper coruscantem, et dic : Ecce statera in qua tunc appendar ! O me beatum si in ipsa Christo meo confixus inveniar !

Me beatum, si crucem post Jesum portaverim ! erit mihi tunc amica et propitia.

Me beatum, si per illam factus fuerim conformis imagini Filii Dei ! Tunc certe accedam ad Christum judicem cum magna fiducia.

Me vero miserum, si per peccata mea Jesum rursus crucifixerim !

Me miserum, si sanguinem in cruce pro me effusum pollutum duxerim !

Me miserum, si per vitam carnalem inimicus crucis fuerim !

O anima mea ! abnegemus nos ; tollamus crucem nostram et sequamur Jesum ; patiamur nunc cum illo ; et in resurrectione conglorificabimur.

7. Finge tibi adhuc sæpe in animo, fili, quod videas me Filium hominis venientem in nubibus cœli, cum virtute multa et majestate ;

Et considera sacerdotes coram me stantes, alios quidem a dextris super thronos, judicantes tribus populi mei ; alios autem a sinistris, cum diabolo et angelis ejus.

Respice libros apertos, ut judicentur mortui, ex his quæ in illis scripta sunt.

Audi quomodo nil sit opertum, quod non reveletur, nil absconditum, quod non sciatur.

Audi Judicis ad sanctos presbyteros dulcissima verba : O benedicti Patris mei ! amici mei, qui fecistis omnia quæ præcepi vobis.

Servi fideles, qui pondus diei et æstus portavistis ; qui me in membris meis, in minimis meis esurientem, sitientem, infirmum, nudum, in carcere detentum, per tot labores, sudores, verba, exempla, orationes, sacramenta cibastis, potastis, juvistis, operuistis, liberastis ;

Venite, dilecti filii, possidete paratum vobis regnum a constitutione mundi.

Nunquid non dices hic, fili : Vale tellus, valete omnia mundi : absit a me, ut me ultra sæcularibus negotiis implicem ! Soli Deo, per veram pietatem et fidele ministerium militabo ?

Euge, anima mea ! Si labor terret, quanto plus merces invitat !

8. Verum audi adhuc, fili, quid ad perversos sacerdotes dicatur :

O maledicti filii perditionis, qui nomen habebatis quod viveretis, et mortui eratis ! erubescite nunc, et confundimini.

Audite pudenda vestra in facie vestra : sciat plebs quam vobis commiseram, sciat universa domus mea quantum fueritis pleni dolo et fallacia.

Noscat sacrilegia, scelera vestra ; sciat quod mea sit vindicta, et ego retribuam.

Ite, perditissimi et præ omnibus maledictis maledicti ; ite, discedite a me in ignem æternum.

O fili ! ad multos certe sacerdotes dirigetur hæc terribilis sententia ; nunquid et tu ex illis eris ?

Time, fili, time ; vix enim justus in illa die salvabitur.

Time : et si cor tuum te in aliquo reprehendat, statim, et sine mora, dum lucem habes, præoccupa faciem meam in confessione, in pœnitentia et in omni opere bono.

CAPUT XIII.

De inferno.

1. Tu scis, fili, quod peccatores in ignem æternum ituri sint, ut ibi urantur et sentiant, usque in sempiternum, cum diabolo et angelis ejus.

Tu scis, tu credis hoc ; tu annuntias ovibus meis, ex mandato meo, terrificam hanc veritatem.

Verum tu scis etiam, fili, non pro solis ovibus iniquis puniendis constitutum fuisse istum tormentorum locum, sed pro perversis sacerdotibus, sed pro pravis pastoribus illum fuisse in primis conditum.

Etenim pro Lucifero et sociis ejus fuit creatus, et statutum est ut ibi potentiores potentius tormenta patiantur.

O Lucifer nove, qui per status tui sublimitatem es de cœlo cœlestis ! time ne cum primo Lucifero cadas, et in stagnum ardens cum ipso tandem detrudaris.

O tu qui dives es de cœli thesauris ! time ne, abutens illis, cum divite moriens in inferno sepeliaris.

O tu cui commissa sunt pretiosissima sacerdotii mei talenta ! time ne cum servo inutili projiciaris in tenebras exteriores, ubi erit fletus et stridor dentium.

2. Ubi est, fili, ubi Judas ? ubi cæteri qui ipsum imitati sunt sacerdotes, et sicut ille, in peccatis suis mortui sunt ?

Ubi ? Sepulti sunt in inferno, et ibi jacent eo profundius, quo in cœlis collocari debuissent excelsius.

Ibi eo majori confusione replentur, quo in terris majori honorum culmine decorabantur.

Ibi eo magis a Satana contemnuntur, illuduntur, conteruntur, quo plus in terra fuerant ab angelis et hominibus honorati.

Ibi eo amplius draconum fel, aspidumque

venenum bibunt, quo plus de sanguine meo in altari indigne sumpserunt.

Ibi eo acrius ab antiquo serpente punguntur et devorantur, quo plus in terris debuissent ei esse, per sacrum ministerium, infensi et nocivi.

Ibi eo pauperiores et nudiores sunt, quo plus ab ovibus meis, sine labore, necessaria et superflua receperunt.

Ibi eo magis uruntur, quo plus a curis consuetis, præ status sui sanctitate, liberi tranquilliorem in mundo vitam duxere.

Ibi eo ardentioribus stimulis perurgentur, quo plures per ignaviam et acediam suam permiserunt oves perire.

Ibi eo majori fame et siti cruciantur, quo magis in bonis duxerunt dies suos.

Ibi eo fetidiori pice et sulphure perfunduntur, quo plus secundum carnem in statu summe spirituali et sanctissimo vixerunt.

Ibi eo plus ut furiosi canes ululant, quo plus in Evangelii cathedra siluerunt.

Ibi eo horrendioribus tumultibus et clamoribus aures eorum fatigantur, quo minus eas in tribunali voluerunt pœnitentibus præbere.

Ibi eo horribiliora monstra intuentur, quo minus oculos super gregem meum tenuerunt apertos; quo minus vultum pecoris sui attenderunt.

Ibi eo abundantior est eorum fletus, quo minus peccatores ad conversionis lacrymas conati sunt movere.

Ibi eo major eorum desolatio, quo minus desolatas oves in terris consolati sunt.

Ibi eo sævior illorum cruciatus, quo minus patientibus ovibus compassi sunt, et auxiliati.

Ibi eo plus dilacerantur carnes eorum, quo plurium, per scandala sua, fuerunt necatores animarum.

Ibi eo minus exaudiuntur eorum gemitus, quo minus in terris voluerunt necessariæ orationi instare, quo negligentius opus meum perfecere.

Ibi tandem eo rigorosius justitiæ meæ flagella sustinent, quo minus mandata mea quæ populis annuntiabant, servaverunt, et quo sic plus cæteris Spiritui sancto restiterunt.

3. Ita est, fili: fuerunt homines mei, amici mei, ministri mei; impinguati, dilatati de bonis meis; et recalcitraverunt contra me, et prodiderunt me, et Spiritui meo contumeliam fecerunt, et meipsum conculcaverunt.

Plus vindicor de ipsis quam de cæteris iniquis, et plus vindicabor: fæx calicis iræ meæ super eos non exinanietur.

Omnia excelsa et fluctus furoris mei super ipsos transeunt, et transibunt, et manebunt in æternum.

4. O fili! time me, qui possum animam et corpus perdere in hanc gehennam.

Vide: ante te vita et mors, cœlum et infernus. Elige.

Fili, num poteris habitare cum igne devorante, tu qui non potes vermis infestationem, ignis scintillam, acus punctura sustinere?

Habitabis tamen, si velis in bonis ducere dies tuos. Hæc est enim via lata, quæ ducit ad perditionem.

Habitabis, si nolis naturæ vim facere: nam soli violenti regnum cœlorum rapientes, infernum vitabunt.

Habitabis, si remaneas otiosus; nam sine labore non datur merces: servus inutilis ejicietur in tenebras exteriores.

Habitabis, si non sis sanctus: soli quippe sancti ibunt in vitam æternam, et ab igne æterno præservabuntur.

5. Fili, cave tibi, attende tibi: quid mereris? Qua nescis hora, ego Filius hominis veniam.

Si cras venirem, si cras moriendum tibi esset, quo ires? Respondeat cor tuum.

Si hodie dignus es inferno, quomodo cras eris dignus cœlo?

Fili, cras est dies incerta, et quid scis si crastinum habebis?

CAPUT XIV.

De gemitu sacerdotis in inferno.

1. Audi, fili, perditum fratrem tuum sacerdotem, sed non dico miserere ejus: neque enim compassio tua posset illum juvare; quoniam in inferno nulla est redemptio.

Audi: *Crucior in hac flamma.* (*Luc.* XVI, 24.) Quid est, fili? quare non dicit, de hac flamma? sane, quia, præter ardorem ignis, alium doloris cruciatum in flamma patitur.

Et revera, inclina aurem tuam, et audi eum. Me insensatum! lassatus sum in via iniquitatis et perditionis.

Me miserum! ambulavi vias difficiles; viam autem Domini quam cæteris indicabam, non sum secutus.

Me miserum! quid mihi profuit superbia? et divitiarum jactantia quid contulit mihi?

Me stultum! transierunt tanquam umbra fallacia bona quæ amavi.

Me infelicissimum! nunquam videbo faciem optimi Patris mei qui in cœlis est. Hæc requies mea, et nunquam ad illam pertingam. Sitio, et nunquam bibam: esurio, et nunquam manducabo.

Mihi in æternum nihil aliud superest, nisi luctus, nisi clamor, nisi dolor.

Væ mihi! væ mihi! perditio mea opus meum est; fructus est iniquitatum mearum.

O anima mea! quis te fascinavit, non obedire mandatis Dei mei, quæ cæteros edocebam; non obtemperare gratiæ quæ me indesinenter incitabat?

Ecce peccata cæterorum toties dimisi, et mea in æternum retenta sunt.

Ecce Agnum Dei benignum toties accepi, toties cæteris dispensavi, et mihi in æternum in crudelem eum mutavi!

Ecce animas defunctorum toties e purgantibus flammis per sacra sacrificia eduxi, et per hæc sacrificia meipsum in æternis flammis sepelivi!

Ecce per damnatorum pœnas toties Dei plebem ex officio terrui, et me pœnis illis per incuriam et scelera mea devovi!

O si sapuissem ! o si intellexissem ! o si novissima prævidissem ! Væ mihi ! væ mihi !

Justus es, Domine, et rectum judicium tuum ! (*Psal.* CXVIII, 137.) Nihil est quod debueris facere pro salute mea, et non feceris. Perditio mea, opus meum.

2. Attende, fili, et audi adhuc : *Pater Abraham, miserere mei, et mitte Lazarum, ut intingat extremum digiti sui in aquam, et refrigeret linguam meam.* (*Luc.* XVI, 24.)

Vos apostoli, vos sacerdotes sancti, quorum fui successor ! mittite tot oves meas, quæ per ministerium meum ad societatem vestram pervenerunt, ut auxilientur mihi.

Quid respondetur, fili ? Audi : *Recordare quia recepisti bona in vita tua* (*Ibid.*, 25), isti autem cruces et mala. Justum est ut hi nunc consolentur, tu vero crucieris. Chaos impenetrabile inter te et nos firmatum est.

O dolor ! o cumulus doloris ! non datur amplius auxilii spes, non consolationis exspectatio, non pœnitentiæ locus, non redemptionis prospectus : sed miserrimæ æternitatis superest solum terribile pondus.

O vermis sæve ! ecce quos salvavi, et in æternum erunt beati ! Culpa mea perii, et in æternum torquebor !

3. Attende, fili, et audi tandem. Pater Abraham, vos gloriosi cœlorum incolæ, sancti sacerdotes, rogo vos, mittite saltem quemdam ad fratres meos presbyteros in terra adhuc viventes, ut testentur illis, ne et ipsi veniant in hunc locum tormentorum. Si quis enim ex mortuis ierit ad eos, pœnitentiam agent.

Quid respondetur ? Audi : *Si Moysen et prophetas non audiunt, neque, si quis ex mortuis resurrexerit, credent.* (*Ibid.*, 31.)

O fili ! ecce terribile mysterium audisti. Talis est pravi sacerdotis perversitas, ut nequidem per resurrectionem mortui ad pœnitentiam et conversionem sit adducendus.

Et revera, fili, nonne principes sacerdotum et scribæ viderunt Lazarum a me ex mortuis suscitatum ? Certe.

Tamen cum nec verbis, nec operibus meis crediderant, neque etiam ad visum mortui illius suscitati in me crediderunt : sed facti sunt econtra mihi magis infensi.

Fidem certe noscit pravus sacerdos, et comminanti fidei resistit : gratiis cumulatur et gratiæ trahenti obedire renuit.

Obcæcatur, induratur, et in obcæcatione sua ac induratione moritur ; itque tandem in locum tormentorum.

Time ergo, fili, iterum dico, time ne unquam similis ei efficiaris.

Hodie si vocem Domini audieris, noli obdurare cor tuum : sed vide si via iniquitatis in te est ; et, si sit, eam continuo amove a te.

Exsurge, et arctam viam ingredere quæ sola ducit ad vitam.

CAPUT XV.

De cœlesti gloria.

1. Fili, ascendi in cœlum, et in sempiternum ad dexteram Patris mei sedeo.

Fili, ascende et tu : sume tibi pennas sicut columbæ ; vola

In domo Patris mei mansiones multæ sunt. Una signata est pro te : præcessi te, ut præpararem tibi hunc locum.

Hæc requies tua in sæculum sæculi : elige eam, ut tandem ibi inhabites, et simul mecum requiescas.

Veni, dilecte mi, in hortum meum, veni : ego ero merces tua magna nimis.

2. O fili ! si haberes oculos cordis tui illuminatos ; si scires quæ sit spes vocationis meæ, et quæ divitiæ gloriæ hæreditatis meæ in sanctis !

Si nosceres cœlum ad quod voco te, in quod compello te intrare ; tu sane me prævenires, et ex nunc usque ad ultimum vitæ tuæ halitum clamares, et indesinenter et cum vehementissimo desiderio clamares :

O Pater bone ! adveniat mihi regnum tuum ; o Domine ! da mihi aquam ejus, ut non sitiam amplius.

Domine, aperi mihi portas regni tui : concupiscit enim, et deficit anima mea in atria tua valde.

3. Scis, fili, quam dulce sit homini diuturnis laboribus fesso, quiescere.

Scis quam jucundum sit ægroto ab acutissimis doloribus liberari.

Quantumcunque tamen tibi grata et jucunda videatur talis requies, non est figura quietis quam ego militibus meis paravi.

Quies mundi hujus brevis est, et vix ad perditas vires pro novis laboribus reparandas sufficit.

Mea autem æterna est, nec aliis ultra turbanda motibus.

Quies hujus mundi imperfecta est, et ab humanis miseriis non liberat.

Mea vero absoluta est, et ab omni dolore, luctu, clamore, angore sanctos meos facit immunes.

Quies hujus mundi leve est hominis peregrinantis solatium.

Mea vero est exsultantis animæ perpetuum otium : est mei ipsius summe beati gaudium.

O fili ! quando venerit hora hæc felix ubi in illam sanctam quietem intrabis, ab omni necessitate, timore et pœna vere et perfecte liber eris !

Non erit tibi amplius colluctatio adversus carnem et sanguinem, adversus principes tenebrarum : non amplius per multas tribulationes erit procedendum.

Non amplius peccatum, pericula, angustias, famem, persecutionem, gladium timebis.

Non amplius habebis Ecclesiarum sollicitudinem ; non amplius clamabis : *Quis infirmatur et ego non infirmor ? quis scandalizatur, et ego non uror ?* (*II Cor.* XI, 29.) Tunc enim videbis priora abiisse.

Nonne, fili, digna est hæc tuis laboribus quies ? Ergo tolle, in spe quietis hujus, jugum meum super te : et suave, et leve tibi videbitur.

4. Scis, fili, quid sit in ardentissimis desideriis plene satiari.

Non sane, fili : quia hæc in terris satietas dari non potest; et, primis exstinctis desideriis, novis continuo succedentibus cor hominis cruciatur.

Verum, fili, noscis saltem quid sit in fame saturari; quid sit in siti potari; quid sit homini cupido ditari; quid sit homini superbo exaltari; quid sit voluptuoso jucundari. Istud apud homines stultos felicitas vocatur.

Verumtamen si aliquis omnibus desideratis abundantissime sic fruatur, nonne ipsius felicitas poterit tibi sanctorum felicitatem adumbrare?

Non, fili, certe non; neque enim oculus vidit, neque auris audivit, neque in cor hominis ascendit, quæ præparavi ego diligentibus me.

Ibi anima sitiens inebriatur ab ubertate domus meæ, ibi torrente voluptatis meæ potatur.

Ibi edit de dulcissimo vitæ ligno, ibi audit vocem citharœdorum citharizantium et canticum novum ante sedem Dei.

Ibi fulgent justi sicut sol; ibi exsultant sicut victores capta præda quando dividunt spolia.

Ibi jam non per speculum et in ænigmate, sed facie ad faciem, me omne bonum eis ostendo.

O fili! si cognosceres ea quæ nunc sunt abscondita ab oculis tuis, sed quæ palam tibi fient, quando in lumine meo lumen videbis! si scires....

Adhuc multa haberem tibi dicere; sed non posses portare modo; quia adhuc es sine intellectu.

Sufficiat tibi igitur, fili, quod credis : satis sit tibi scire vitam æternam tibi reservari; in vita æterna hominem vere beatum fieri; et in hac vita sanctos sacerdotes cæteris aliis multo gloriosius coronari.

5. Gaude, fili, gaude; quia complacuit mihi dare tibi regnum istud.

Gaude, si pauper sis spiritu : beatus es, quia ad te pertinet regnum meum.

Gaude, si sis mitis : beatus es, quoniam possidebis terram cœli.

Gaude, si luges peccata tua, et peccata tua, et peccata fratrum : beatus es, quoniam in æternum consolaberis.

Gaude, si per zelum tuum esuris et sitis justitiam : beatus es, quoniam saturaberis.

Gaude, si misericordiæ meæ sacramentum erga pœnitentes diligenter administras : beatus es, quia tu ipse misericordiam consequeris.

Gaude, si mundo corde suscipis, et recto corde nihil nisi gloriam meam quæris : beatus es, quoniam me videbis.

Gaude, si pacem charitatis inter oves meas firmare niteris : beatus es, quoniam inter filios meos in cœlo lætaberis.

Gaude, si persecutionem propter fidem aut zelum pateris : beatus es, quoniam tuum est regnum meum.

Gaude, si maledixerint tibi homines, et si dixerint omne malum adversum te, mentientes propter me : beatus es, exsulta, fili, quoniam merces tua copiosa est in cœlis.

Euge, serve bone, converte peccatores; fideliter labora in vinea mea; et ego Dominus vineæ, et ego Princeps pastorum veniam tibi obviam, et imponam capiti tuo immarcessibilem gloriæ coronam.

6. O fili! frequenter cogita de hac jucundissima hora in qua cœli porta tibi aperietur.

Exspecta eam, saluta eam, concupisce eam : clama præ desiderio : *Heu mihi, quia incolatus meus prolongatus est!* (*Psal.* CXIX, 5.)

Inclina cor tuum ad faciendas justificationes meas, propter hanc pretiosissimam retributionem.

Multo certe plus lætaberis, quando venies et coronaberis, quam lætaretur ille qui ad regnum suscipiendum de teterrimo educeretur carcere.

CAPUT XVI.

De devota consideratione divinæ majestatis.

1. O Deus invisibilis! O ens infinite perfectum! O incomprehensa Trinitas! Fas mihi qui pulvis et cinis sum, debita tibi obsequia in animo profunde humiliato reddere.

Fas mihi qui ad serviendum tibi in ministerio Christi tui et dispensatione mysteriorum ejus destinatus sum, coram te summæ tuæ majestatis altitudinem aliquantulum contemplari.

2. Credo, Domine, et confiteor, quoniam tu, et tu quidem solus æternus es qui fuisti semper, qui es, et eris semper.

Tu es qui fecisti cœlum, terram et omnia quæ in eis sunt : qui omnia creasti, cum a nemine factus sis ipse.

Tu es qui, cum in infinita sapientia tua mundum hunc visibilem disposueris et ordinaveris, opera alia millies pulchriora et mirabiliora efficere potes.

Tu es qui, cum in omnipotentia tua dixeris, fiant, et subito omnia facta sunt, vales adhuc multitudinem orbium et majorum et meliorum eadem facilitate condere.

Tu es qui sidera sustines, solem luce donas, lunæ cursum dirigis, terram digito portas, fluctus maris contines, omnibusque exsistentibus rebus ortum et incrementum impertiris.

3. Tu es qui vitæ et mortis habes potestatem, omnia pro nutu vivificans et mortificans : qui ventos producis de thesauris tuis, qui per fulgura tonas.

Qui imbres effundis, qui rorem spargis, qui nivem disseminas, qui per gelu corripis, et rigescere facis, qui per calorem foves et fecundas.

Tu es ille cujus nomen, Dominus exercituum, faciens bellum et creans pacem, sicut tibi placuerit.

Tu es Rex regum, et Dominus dominantium, in cujus manibus omnium sortes sunt; in cujus voluntate universa sunt posita, cuique resistere nemo potest.

4. Tu es qui specialiter in cœlis sedem tuam statuis, thronum igneum occupans, ineffabilibus circumdatus quos emittis splendoribus, innumerabili stipatus exercitu che-

rubim, seraphim et aliorum spirituum incessabili voce proclamantium :

Sanctus, sanctus, sanctus Dominus Deus Sabaoth : pleni sunt cœli et terra majestatis gloriæ tuæ.

Tu es qui venturus es judicare vivos et mortuos cum infinita virtute, cum incomprehensibili majestate.

Tu es qui fideles servos tuos in æternum summe beabis; et inimicos tuos, scabellum pedum tuorum positos, in æternum terribiliter punies.

5. O altitudo! o Dei sublimitas! Credo et confiteor : immensus es tu et absque termino, nec est ullus locus adeo secretus, absconditus et tenebrosus, quem præsentia tua non occupes.

In te omnia et moventur, et vivunt, et sunt : omnia intueris, omnem scientiam possides : oculis tuis nuda et aperta sunt omnia.

Providentia tua suaviter omnia disponit, vilioris vermiculi sicut et nobilioris animalis vitales motus ordinans; unius arenæ sicut et totius orbis statum disponens.

Summa justitia tua nec levissimum delictum absque pœna, nec modicissimum bonum opus absque mercede relinquit.

Misericordia tua cujus non est numerus, nihil nobis vult, nisi bonum, salutem et felicitatem; nolens aliquos perire, sed omnes ad pœnitentiam reverti.

Et idcirco eum qui erravit patienter exspectat, sollicite requirit, inventum amanter complexatur, benignissime parcens illi quem peccasse pœnitet.

Natura tua bonitas illa immensa quæ filios hominum tot bonis, gratiisque cumulat in terris, illisque æternam beatitudinem et gloriam præparat in cœlis.

6. O Ens summe perfectum! en ego in faciem profundissime prostratus, ex corde confiteor, quoniam te satis laudare, benedicere, glorificare et adorare nequeo.

Quantum autem in me est laudo te, superexalto et benedico.

O Ens potentissimum et altissimum! confiteor quoniam in manibus tuis totus sum : et in hoc gaudeo, rogans ut de me juxta beneplacitum tuum absolute disponas.

O summum bonum! sentio et confiteor quoniam immensæ bonitati tuæ congruas agere nequeo gratias, nec ut æquum esset, tantum amantem redamare.

Da mihi, obsecro, ut saltem te Dominum meum diligam ex toto corde meo, ex tota mente mea, ex tota fortitudine mea.

7. O suprema justitia! confiteor cum tremore quoniam tu justitias ipsas judicabis.

Dimitte, quæso, delicta mea mihi, antequam ex hoc mundo abeam : quatenus judicante te non confundar. *Non intres in judicium cum servo tuo, Domine; quia non justificabitur in conspectu tuo omnis vivens.* (*Psal.* CXLII, 2.)

O Dei immensitas! confiteor quoniam, cum omnia impleas, nullus est locus ubi possim a conspectu tuo secure peccare.

O Providentia summa quæ omnibus tam paterne prospicis! omnem sollicitudinem meam in sinum tuum fiducialiter projicio, me totaliter tibi committens.

O infinita misericordia! confiteor quoniam neminem ad te revertentem repellis : idcirco sincere dolens quod te tam sæpe, tamque enormiter offenderim, veniam, gratiam et gloriam firmiter sperans a te exspecto.

8. Quam æquum, quam justum est, o magne Deus! o supreme Domine! ut serviam tibi et diligam te!

Quam honorificum mihi est, quod vili adeo et abjectæ creaturæ servitium, amoremque tuum permittas, imo et præcipias! O me ingratum si hæc tibi denegarem!

O Pater noster! o Patrum optime! utinam omnes creaturæ tuæ, utinam cuncti filii tui in confessione magnitudinis tuæ coadunati et prostrati, debitas honoris, benedictionis et adorationis laudes ex intimo corde tibi persolvant, atque incessanter rependant!

O supreme Domine! dominare super universum quem condidisti orbem : nihil in eo nisi tua voluntas fiat.

Hæc sanctissima voluntas sit, quæso, cogitationum, desideriorum, actionumque nostrarum finis unus, una regula.

CAPUT XVII.

De confessione divinitatis Jesu Christi Salvatoris nostri.

1. In nomine tuo, Jesu Domine, omne genu flectatur, cœlestium, terrestrium et infernorum : et omnis lingua confiteatur quia tu es in gloria Dei Patris.

Tu enim Verbum es, quod in principio erat apud Deum, et quod Deus erat, per quem omnia facta sunt.

Tu es ille quem Pater a sæculo per os prophetarum orbi prænuntiaverat, et promiserat esse mittendum; non utique hominem tantum, sed Deum fortem, patrem futuri sæculi, principem æternæ pacis.

Tu es qui per tot sæcula exspectatio populi Israel, quinimo gentium omnium fuisti.

Tu es cujus ut diem videret Abraham exsultavit, de quo omnes patres nostri potum spiritualem biberunt, per fidem adventus tui sanctificati.

2. Tu es qui nascens ex Virgine, te Creatorem esse, non creaturam stupenti naturæ demonstrasti.

Tu es qui cantibus angelorum in ortu tuo celebratus, te cœlorum regem esse manifestasti.

Tu es qui stella nova Magos illuminando, te siderum conditorem ostendisti.

Tu es cui ille qui plusquam propheta fuit, Joannes testimonium reddidit, clamans : *Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi.* (*Joan.* I, 29.)

3. Tu es ille quem Pater cœlesti voce e nube delapsa, charissimam suam progeniem esse declaravit, intonans : *Hic est Filius meus dilectus in quo mihi bene complacui, ipsum audite.* (*Matth.* XVII, 5.)

Tu es ille cui Satanas ipse et angeli ejus testimonium reddidere, dicentes : *Quid nobis et tibi, Jesu Fili Dei? Veniisti ante tempus torquere nos?* (*Matth.* VIII, 29.)

Tu es qui cum de te ipso testimonium perhibuisses, inquiens : *Ego a Patre cœli terræque Domino exivi* (*Joan.* XVI, 28), *ego et Pater* ille *unum sumus* (*Joan.* X, 30) ; divinitatem tuam et perfectam cum Patre æqualitatem per omne signum et prodigium testificatus es, cæcos illuminans, claudis gressum restituens, leprosos mundans, mortuos resuscitans ;

Panes multiplicans, ventis et mari obedientibus imperans, futura prænuntians.

Solem lunamque præter solitum naturæ cursum in morte tua obscurans, terram commovens, rupes scindens, monumenta defunctus aperiens.

Ac per hæc centurionem et eos qui cum ipso erant custodientes te, intus movens et cogens ad confitendum : *Vere Filius Dei erat iste.* (*Matth.* XXVII, 54.)

Tandemque, quod omnium divinissimum est, teipsum mortuum resuscitans.

4. Clamant adhuc hodie divinitatem tuam dispersio, humiliatio et induratio populi Judaici, cujus patres te negaverunt et crucifixerunt, divinæ ultionis et reprobationis signacula per omnes gentes circumferentes.

Clamant illam templi urbisque Jerusalem, quorum subversionem prædixeras, constantes ruinæ.

Clamant illam loca hæc sacra, ubi tot mirabilia operatus es, quæ a fidelibus tuis religiose visitantur et coluntur.

5. Utique, Domine Jesu : *Tu es Christus Filius Dei vivi, qui in hunc mundum venisti.* (*Joan.* XI, 27.)

Tecum conversati sunt in terris patres apostoli : omnesque illi in divinitatis tuæ testimonium martyrium passi sunt.

Totus mundus apostolis te Deum esse evangelizantibus credidit, quia vidit verum esse testimonium illorum.

6. Propter veritatem istam, innumerabilis hominum multitudo sanguinem vitamque tradere non dubitavit, imo æmulata est.

Propter hanc reges et principes se novæ legis jugo ultro submiserunt.

Propter hanc philosophi et sapientes te Jesum magistrum amplexi sunt et secuti.

Propter hanc gentes, relictis erroribus, confractis idolis, subversis templis, dimissis vitiis, crucem Evangeliumque susceperunt.

Propter hanc a solis ortu usque ad occasum, ab aquilone et mari, a morte tua, Domine, usque nunc cujuslibet ætatis et conditionis homines tibi, Christe Jesu, serviunt in adoratione, in laude, in sacrificio, in pœnitentia, in omni virtutum cultu.

Propter hanc tandem veritatem, Ecclesia tua, sicut prædixisti, tibi militat, et usque ad consummationem sæculi militabit, a portis inferi nunquam subvertenda, sicut huc usque licet potenter impetita, illæsa tamen perseveravit.

7. Domine Jesu, vere rationabile est obsequium meum, cum te Deum meum laudo, cum te supremum Dominum meum confiteor.

Æquum est certe et justum, cum natura ipsa, cum sideribus, cum angelis tibi testimonium perhibentibus, cum tot hominibus a te in terris conversante sanatis, cum apostolis tuis, cum tot martyribus, tot regibus, tot sapientibus, cum omnibus rectis corde proclamem et dicam :

Sanctus Deus, Sanctus fortis, Sanctus et immortalis est Salvator noster Jesus : pleni sunt cœli et terra gloria ejus : hosanna in excelsis.

Benedictus Jesus Filius Patris æterni qui in nomine ejus, Deus de Deo, lumen de lumine, ad nos venit : hosanna in excelsis.

8. Domine ! ecce a te constitutus sum super montem sanctum tuum, ut fidem in Jesum Deum prædicem, ipsique servos et adoratores in veritate congregem. Præsta, Domine, præsta ut verbo, exemplo et oratione in hoc me impendam totum et superimpendam.

CAPUT XVIII.

De religiosissima devotione erga Dominum Jesum Christum.

1. Tu quis es, fili ? Non aliud certe quam minister Christi mei et dispensator mysteriorum ejus.

O quanto amore debes redamare eum qui talem in te ordinavit charitatem !

O quanta cura debes ad verba et mandata tui Regis attendere, ut ea exsequaris et ab omnibus perfici provideas !

O quanto studio debes laborare, ut illi in omnibus complaceas !

2. O homo Christi mei ! dimitte omnia ; et Jesum solum, in animo, in corde, in opere semper gesta, semper retine.

Animum tibi dedi, fili, ut te in omni verbo et actu dirigeret. Et ad quid debet animus tuus verba et actus tuos dirigere nisi ad cultum Jesu et ministerium ejus ?

Et quis est, qui tuam mentem poterit ad hoc illuminare, nisi ille qui ipsissima sapientia mea est, lux vera, Filius meus dilectissimus in quo mihi bene complacui ?

O fili ! ipsum consule, ipsum audi ; id est ejus sacram doctrinam indesinenter scrutare, quatenus lucerna fiat pedibus tuis verbum ejus, et lumen semitis tuis ;

Quatenus, in nomine ejus evangelizans, non tuum, sed ejus Evangelium annunties ; quatenus ipse, non tu, per os tuum loquatur.

O ! si per lectionem et meditationem dictorum ejus posses illum in cor tuum attrahere et vere scire Jesum Christum ; quam sufficienter pro te et pro cæteris esses edoctus !

Certe doctrina ejus omnes sanctorum doctrinas præcellit. Hæc est scientia quam labia sacerdotis custodient.

3. Fili, cor dedi tibi ut ames : et quem

ex toto corde debes diligere, nisi illum qui tibi tanta fecit, in ministerium suum te assumendo?

Et cui arctius debes adhærere, quam Filio meo, viti veræ cujus es palmes?

Et quomodo fructum afferes, nisi per amorem manseris in illa vite?

Et quomodo vives, si non diligas illum cum quo unum corpus es, et membrum de membro?

O felix membrum! ama caput tuum, nec unquam alio quam ejus spiritu animeris.

Ama caput tuum, neque te unquam patiaris ab ipso separari, non persecutione, non gladio, non fame, non qualibet potestate, non quacunque passione.

Ama caput tuum : et sicut membrum, ex naturali inclinatione, corpori in omnibus fideliter servit, ita et tu, Jesu, in omnibus, ex omni affectu servias, cuncta in gloriam ejus faciendo.

Ama caput tuum : et sicut membrum se tradit, et amputari se pro salute corporis sinit, sic et tu pro Jesu immolari sis semper paratus.

Vive membrum de vita capitis tui; respira de ejus spiritu; gaude de ejus gaudio; dole de doloribus ejus.

Vive per amorem in Jesu, et Jesus in te. O qualiter cum illo proficies! qualiter cum illo sanctificaberis! qualiter per illum alios sanctificabis! qualiter ministerium tuum honorificabis!

4. Vis mihi placere, fili, et fieri mihi dilectus? *Fac secundum exemplar quod tibi in monte monstratum est.* (*Exod.* XXV, 40.)

Imitare in omnibus actibus tuis Filium meum dilectissimum in quo mihi bene complacui. Hos prædestinavi quos præscivi fore conformes imagini ejus.

Sit itaque ante oculos tuos semper vita ejus; ut funiculis amoris ejus traharis et curras in odorem unguentorum ejus.

Vide charitatem qua me dilexit. Cognovit quod hostiæ et oblationes hominum non mihi placerent; et descendit in terras, ut per semetipsum, pro injuriis quas ab hominibus sustinui, mihi satisfaceret.

Vide charitatem ejus erga homines : ipsorum peccata tulit super lignum. Vide humilitatem ejus : *Exinanivit semetipsum formam servi accipiens.* (*Philip.* II, 7.)

Vide obedientiam : *Factus est obediens usque ad mortem* (*Philip.* II, 8); quæ placuerunt mihi fecit semper. Vide misericordiam : *Pertransiit benefaciendo et sanando omnes.* (*Act.* X, 38.)

Vide pœnitentiam : *Jejunavit quadraginta diebus et quadraginta noctibus.* (*Matth.* IV, 2.) Vide pudicitiam : tanta fuit, ut *mirarentur apostoli quod cum muliere Samaritana loqueretur.* (*Joan.* IV, 27.)

Vide humanitatem : ad Lazari tumulum lacrymatus est; viduam Naim consolatus est. Vide paupertatem : non habuit ubi caput reclinaret.

Vide zelum : Quomodo coarctor, usque-dum perficiatur opus quod incœpi pro gloria Patris et salute hominum! Vide devotionem : *Erat pernoctans in oratione Dei.* (*Luc.* VI, 12.)

Vide paternam providentiam : ne dimitteret jejunos in domum suam, multiplicavit panes et pisces in deserto

Vide amabilitatem : talis erat, ut omnes cuperent eum videre. Turbæ sequentes eum, se invicem conculcabant. Zachæus ascendit præ turba in arborem, ut videret eum.

Vide mansuetudinem : Adulteram absolvit, Judam proditorem osculatur, pro inimicis orat. Vide cordis rectitudinem : *Non quæro gloriam meam, sed ejus qui misit me Patris.* (*Joan.* VIII, 50.)

Vide stupendam liberalitatem : *Accipite et manducate corpus meum; bibite sanguinem.* (*Matth.* XXVI, 26, 27.) Vide patientiam in adversis : *Pater, fiat voluntas tua* (*Luc.* XXII, 42); *sicut agnus coram tondente se obmutuit.* (*Isa.* LIII, 7.)

Hic est Filius meus dilectus in quo mihi bene complacui (*Matth.* XVII, 5); hic est sacerdos magnus, sacerdotum exemplar et regula. Sequere, fili, hanc regulam, et pax mea erit super te.

Imitator esto Christi mei, et complacebit mihi in te. Hanc semper tene viam, hanc perpetuo contemplare veritatem, hac vita indesinenter vive.

5. O Jesu, pastor bone, qui in terris visus es, et cum hominibus conversatus es, da ut continuo meditans in mandatis tuis, sanctissima doctrina tua replear.

Da ut semper memor beneficiorum tuorum, amore tuo magis ac magis accendar. Da ut jugiter considerans perfectiones tuas, tibi fiam in dies conformior.

O anima mea! lauda ubique Jesum, ama ubique Jesum, adora ubique Jesum, offer te ubique Jesu, suspira indesinenter ad Jesum, quoadusque exspires in Jesu, et regnes in æternum cum Jesu.

Amen.

CAPUT XIX.

De passione Domini nostri Jesu Christi jugiter memoranda.

1. Ego, fili, auctor fidei et consummator sustinui crucem, confusione contempta : ut tu in me aspiceres, et de ligno vitæ in quo pependi, Spiritum sanctificantem tibi indesinenter attraheres.

Amen dico tibi, si intente et devote in passione mea te exercere cures, ibi omnia utilia et necessaria tibi abundanter invenies.

Aperi ergo cor tuum mihi, et sine me crucifixum in illud intrare : brevi mire edoceberis.

Fige oculos cordis tui in crucem meam, et brevi traheris.

2. Rabboni, magister optime, loquere, quia audit servus tuus.

Veni ad pauperculum tuum, et accende

cor ejus; illumina oculos ejus, et fac ut videat.

3. Fili, ecce venio : inclina aurem tuam, audi, homo bonæ voluntatis : dilexi te, et tradidi memetipsum pro te.

O si caperes verbum istud, brevi certe responderes : Domine, tu scis quia amo te.

Intellige igitur, fili : dilexi te et tradidi memetipsum pro te: me Creatorem, pro te creatura; me Patrem, pro te prodigo filio; me Deum, pro te homuncione;

Me offensum, pro te offendente; me benefactorem, pro te ingrato; me summe beatum, pro te miserrimo.

4. Domine, quid fecisti mihi sic? Scio quia Pater tuus semper te audit. Si dixisses verbo, profecto statim sanavisset animam meam, et remisisset iniquitatem peccatorum meorum.

Quare igitur tot laboribus requisisti me? tali morte redemisti me?

5. Fili, per hoc clarificatus sum; et per hoc clarificatus est Pater meus in me.

Vide et cognosce quæ sit latitudo, longitudo, sublimitas et profundum supereminentis charitatis meæ erga te.

Poteram utique verbo, poteram lingua te liberare : et volui opere, volui manifestissima voluntate te salvum facere.

Volui ponere pro te animam meam; ut tu scires mea erga te dilectione majorem esse nullam.

Volui te in cruce sanguine meo rigare; ut tu bonitate mea tactus, jam erubesceres tantum Redemptorem non amare.

Volui, vulneratus propter iniquitates tuas, coram te stare; ut tu intelligeres qualem dolorem mihi pariant peccata tua in intimo corde.

Volui delictorum tuorum plagas in carne mea ferre; ut tu compassione motus, desineres peccata peccatis, plagas plagis addere.

Volui tandem, ô sacerdos! sic pro te pati; ut tibi relinquerem exemplum, et tu vestigia mea sequereris.

6. Hos, fili, prædestinavit Pater meus, quos præscivit imagini Filii sui fore conformes.

Respice ergo in faciem meam; ut eam deinde in te exprimas, et sic salvus fias.

Vide me in agone prolixius orantem : et disce orationi indefessus, et sine tædio instare.

Vide me calicem amarissimum de manu Patris suscipientem : et disce labores, contradictiones, et omnia sæva sacri ministerii patienter et cum submissione portare.

Vide me ab apostolis meis dormientibus derelictum in profundo mœrore : et disce in adversitatibus, etiam sine consolatione, constanter te gerere.

Vide me a Juda proditum : et disce falsos fratres tolerare.

Vide me Judam amplectentem : et disce inimicis pacis osculum non denegare.

Vide me ligatum in Jerusalem duci : et disce vincula et opprobria pro me sustinere.

Vide me injuste ligantibus et ducentibus non resistentem, sed instar agni mansueti os non aperientis cedentem : et disce a litibus et contentionibus abstinere.

7. Perge mecum, fili, in Jerusalem; sequere me : ibi quoque docebo te.

Ecce principes sacerdotum Annas et Caiphas me ad mortem postulant : time tu, fili, ne, cum sacerdos sis, peccando plus etiam cæteris me offendas, gloriæ meæ plus cæteris noceas.

Ecce coram persecutoribus meis constanter sto : noli ergo timere eos qui occidunt corpus, animam autem non possunt occidere.

Ecce a servo sacerdotis alapa cæsus, patiens sum : da tu patienter percutienti te maxillam; et diligenter attende, ne qui tibi ministrant sint filii iniquitatis, scandalis suis me cædentes.

Ecce inter falsos testes accusantes me taceo : tu, fili, in injuriantes, exprobrantes, deridentes, detrahentes ne irascaris.

Ecce tanta passus somnum non capio; sed tota nocte inter subsannantes et verberantes me vigilo; tu saltem, fili, in quiete corpori tuo danda, sobrius esto.

Ecce Petrus, alias generosissimus et firmissimus, me in atrio principis sacerdotum trina vice negat : tu, fili, quanto major es, quanto firmius te stare credis, tanto plus time, ne in occasione etiam cadas.

Ecce Petrum pœnitentem, sine dilatione misericors respicio : tu, fili, erga eos qui erraverunt et revertuntur, esto suavis et benignus.

Ecce pusillanimis Pilatus me innocentem non audet liberare, sed metu fractus tradit : tu, fili, noli fieri judex, nisi valeas virtute irrumpere iniquitates.

Non consideres vultum potentis, et cave ne, præ timore, aut culpabili indulgentia, in tribunali, me sanctissimum canibus tradas.

Ecce veste alba indutus, quasi insanus ab Herode dimissus sum : tu, fili, ne timeas stultus haberi propter me et conclamari.

Ecce Barabbæ sum postpositus : tu, fili, ama nesciri et pro nihilo reputari; patere te sub omnium pedibus conculcari.

Ecce flagellis dirissime pro te cæsus sum : tu, fili, mortifica membra tua quæ sunt super terram, ut spiritus salvus fiat; luge, et pœnitentiam age pro peccatoribus.

Ecce spinis crudeliter et probrose sum coronatus; ecce homo sum, non habens speciem, neque decorem : tu saltem, fili, vano decore speciem tuam non exornes.

Ecce ego spiritum, præ vulneribus et plagis, vix trahens, crucem pro te ferre non recuso : tu saltem, fili, jugum meum quod suave est et leve, amanter tolle super te.

8. Veni adhuc, fili, et ascende mecum in Calvariam; attende iterum, et erudire.

Quid dicit tibi via sudore meo et cruore rigata, nisi quod tu, pro animabus quærendis et lucrandis, debeas libenter per vias et sepes in sudore et fatigatione currere?

Quid flentes mulieres, nisi quod passioni meæ meditandæ debeas incumbere, doloribus meis compati, et peccata tua, quæ illorum causa fuerunt, in primis lugere?

Quid mearum vestium spoliatio, nisi quod paupertatem debeas æquanimiter ferre?

Quid mea in cruce extensio et confixio, nisi quod carnem tuam, cum vitiis et concupiscentiis, debeas crucifigere?

Quid meæ crucis elevatio, nisi quod per multas tribulationes oporteat te ad regnum cœli elevari?

Quid mea de aceto et felle potatio, nisi quod sobrie vivas, et splendide epulari non cupias?

Quid latro ad dexteram meam salvatus, nisi quod de misericordia mea nunquam debeas desperare?

Quid peccator ad latus bonitatis meæ periens, nisi quod de clementia mea non debeas præsumere?

Quid mea pro crucifigentibus me oratio, nisi quod debeas pro nequissimis peccatoribus exorare et infensissimis inimicis tuis libenter veniam dare?

Quid meæ matris commendatio, nisi quod debeas illam piissime venerari, et fiduciaiter colere?

Quid mea pro te mors, nisi quod debeas etiam pro fratribus animam tuam ponere?

Quid sol, luna, saxa, terra, super me mortuo lugentia, nisi quod saxo ipso durior sis, si super morte mea tu ipse non afficiaris?

Quid inimici mei pectus percutientes, nisi quod crux mea sit fons contritionis et gratiarum uberrimus?

Quid latus meum per militis lanceam apertum, nisi quod debeas in illud per amorem intrare, et in illo vivere?

Quid Nicodemus me de cruce deponens, aromatibus condiens, et in sepulcro novo reponens, nisi quod debeas sacramenta mea cum summa cordis munditia suscipere et ministrare, de gloria domus meæ, altarisque mei sollicite curare?

9. Hæc meditare, fili; in his esto: et fiet tibi in cruce mea salus, vita, protectio ab hostibus, infusio supernæ suavitatis.

CAPUT XX.

De compunctione cordis ad pedes crucifixi Domini nostri Jesu Christi.

1. Loquere cordi meo, crux sancta; loquere, crux amabilis. Dic mihi nimiam qua discipulum magister bonus dilexit charitatem.

Quæ te, o piissime Jesu! clementia vicit, ut tam impia pro me patereris?

Ecce tu, auctor vitæ, quasi ovis ad occisionem ductus es, usque ad mortem obediens factus.

Tu, Deus de Deo genitus, mea indutus natura, crucis patibulum ascendisti, et in assumpta carne crudele tulisti supplicium!

2. O dulcis nate, qui pro me immaniter extensus es! O manus innoxiæ, quæ tanto manastis sanguine!

O inerme latus diro perfossum cuspide! O pedes sacri sævis confixi clavis!

O decora lumina quæ mortis tenebræ clauserunt! O regium os quod pallor exterminavit!

O procera brachia quæ riguistis! O membra sacratissima cruore rigata!

O Agnus innocens, propter peccata populi percusse! O Dei dilecte, qui, cum in te non esset dolus, inter iniquos tamen deputatus es!

3. Heu mihi, quia videre non potui Dominum angelorum ad hominum conversationem humiliatum, ut homines ad angelorum conversationem extolleret!

Heu mihi, quia aspicere non potui Deum offensum morientem ut peccator viveret!

Heu mihi, quod tam admirabili, tam inæstimabili pietati præsens obstupescere non merui!

Ejulasses, anima mea: largos procul dubio effundisses fletus, tale spectaculum ferre non sustinens.

4. Verumtamen, etsi non videris, luge, plora, rugi quod tu causa horum fueris.

Tu quippe, anima mea, tu ipsa Christi doloris fuisti plaga: tu mortis ejus meritum, et vindictæ flagitium: tu passionis ejus livor, et cruciatus labor.

Tu iniqua peccasti, et pro te justus punitus est: tu rea deliquisti, et vapulavit pro te innocens.

Quod tu nequam meruisti, bonus ille passus est; quæ tu ancilla perpetrasti, ille Dominus exsolvit: quod tu creatura commisisti, ille sustinuit.

Tu superbiisti, et ille humiliatus est; tu intumuisti, et ille attenuatus est; tu inobediens fuisti et ille obediens scelus inobedientiæ tuæ luit.

5. O anima mea! quid Deo tuo pro tanta charitate, pro tali pietate, pro tam mira benignitate retribues?

Certe in corde tuo nihil invenies, quod istis condigne referatur donis.

Certe tota sagacitas tua nihil excogitare poterit, quod huic divinæ misericordiæ comparetur.

Est tamen, anima mea, aliquid in quo mediocritas tua Salvatori tuo gratitudinem protestari potest et exhibere.

Si nempe per compunctionem tuam exsecreris crudelitatem; si plores amare quod per peccata tua passionis causa fueris; si peccatum deinceps quasi a facie colubri fugias;

Si labores Crucifixi compatiendo imiteris; si carnem tuam cum vitiis et concupiscentiis crucifigas; si hæc summa Salvatoris beneficia non obliviscaris, sed recolas ea et rumines semper;

Si tandem omnes sacri ministerii labores subire, si ipsam animam tuam dare paratus sis pro salute ovium quas princeps pastorum Christus Dominus proprio sanguine adeo amanter redemit.

Hoc fac, anima mea: et charitati illius, ut par est, resoondebis.

CAPUT XXI.

De sincera devotione erga beatissimam Virginem Mariam.

1. Ego Sapientia æterna quæ in altissimis habito, descendens in terras, volui in mundum intrare per Mariam. Per ipsam salutem hominum operatus sum : per ipsam quoque, fili, statui dare tibi sapientiam et sanctitatem.

Filius meus es : ego ero tibi in patrem, Maria in matrem. Infirmus es : ego sum Dominus confortans ; Maria advocata tua, ut mea auxilia pro te petat.

Peccator es : ego miserator et misericors ; Maria refugium peccatorum, per quam possis impetrare misericordiam.

Ad cœlum tendis : Deus cœlorum sum, et illa regina cœli, ut in regnum meum possit tibi aditum obtinere.

Sacerdos es, sanctus esse debes : ego supremus virtutum et omnis sanctitatis largitor, Maria dispensatrix.

Vis ergo, fili, gratiam consequi et gloriam ? Clama ad Matrem, cole Mariam : per ipsam preces tuas exaudiam ; monstrabo illi me esse filium, et ipsa tibi monstrabit se esse matrem.

2. Janua est cœli Mater mea. Per ipsam dona mea descendunt ad terras, et per ipsam de terra sancti ascendunt ad me.

Numera, fili, si potes, quot per ipsam peccatores converterim, quot conversos perfecerim et sanctificaverim ; quot per ipsam acceperint continentiæ donum, quot passionum victoriam, quot cœlestis gloriæ coronam.

Vide Augustinum, Joannem Damascenum, Germanum, Anselmum, Bonaventuram, Bernardum, Dominicum, Vincentium Ferrerium, Xaverium, et tot alios sacerdotes Mariæ servos, sanctitate adeo conspicuos.

Nonne per Mariam illos sanctificavi ? Num per aliam portam ingressi sunt in regnum meum quam per Mariam ?

Numera, si potes, quot mortuos protectio ipsius suscitaverit, quot ægrotos sanaverit, quot a periculis liberaverit, quot in mari, quot in igne, quot in bello, quot in fame, quot in peste.

Numera quot regna stabiliverit, quot imperia servaverit, quot invocantibus exercitibus dederit victoriam, quot hæresibus finem....

Tantam Matri potestatem contuli ego Dominus : sic Matrem volui honorare.

3. Et tu, fili, debes meam sincero corde colere Matrem ; non tantum protectionis desiderio, sed et veræ dilectionis affectu.

Mater tua est : ergo debetur ipsi honor tuus. Mater mea est, templum meum, sanctuarium meum ; ergo ipsi veneratio tua debetur.

Gratia plena est ; ergo debetur ipsi laus benedictionis tuæ. Misericors est ; ergo debetur ipsi fiducia tua. Regina sanctorum est, et Domina tua ; ergo debetur ipsi servitus tua.

Placet Patri, qui diligit filiam ; placet Filio, qui diligit Matrem ; placet Sponso, qui diligit sponsam. Cole ergo Mariam ; et Patri, et Filio, et Spiritui sancto placebis.

4. O fili, Maria mater mea est utique formosa mea, speciosa mea, amica mea.

Ego volui, ego præcepi, ut beatam dicerent eam omnes generationes, eamque piissime colerent : quia ego qui potens sum ipsi magna feci ; ego volui, ego præcepi, et sicut præcepi sic factum est.

Laus ipsius et cultus ejus in Ecclesia mea nunquam defecerunt. Vide festos ipsi dies, quam sint crebri et solemnes : hymnos in illius honorem, quam frequentes.

Hanc ubique exaltant concionatores : hanc ubique colunt populi ; ipsi devoti sunt omnes qui recto sunt corde. Sic volui, sic præcepi.

Sacerdos es : voluntatem meam imple, honorem Mariæ matris meæ ubique promove ; hanc ubique exalta, ubique lauda ; ejus cultum, quantum potes, commenda.

Beatus ille sacerdos qui servus est Mariæ, ipsique servos congregat ! Beatus populus qui illam colit ! Hi accipient benedictionem a Domino, de rore cœli et de pinguedine terræ ; gratiam in hoc sæculo et gloriam in futuro. Servus Mariæ non peribit.

5. O Virgo ter beata ! suscipe me in servum, quæ sub cruce jam suscepisti me in filium. Monstra te esse matrem, me reddendo erga te piissimum.

O Virgo potens ! quæ draconem contrivisti ; contere passiones meas, solve vincla vitiorum meorum.

O Virgo ! ad cujus nutum cœlorum thesauri dispensantur, impetra gratias quas mihi scis expedire ; obtine fidem firmam, spem securam, charitatem igneam, orationis donum ; impetra castitatem, humilitatem, contemptum sæculi, zelum animarum.

O Virgo, auxilium Christianorum ! in omni angustia adjuva me, ab omni periculo libera me, et in vita, et in morte. Hæc quotidie laudans rogabo te : et in te inimicos meos ventilabo cornu, spernamque insurgentes in me.

6. O Maria ! serviant tibi populi, honorent te tribus, incurventur ante te omnes gentes.

Det mihi Dominus ut cultum tuum quacunque dilatare possim, et hostes tuos debellare. Amen.

CAPUT XXII.

De ardore animi ad divina.

1. Pater meus ministros suos ignem urentem facit : et tu, si vis mihi digne in sacro ministerio deservire, debes spiritu fervere.

Sequere me, fili mi : ego ad implendam voluntatem Patris mei indesinenter anhelabam, clamabam : quomodo coarctor usquedum perficiatur ! Erat in corde meo quasi ignis exæstuans, et deficiebam, ferre non sustinens.

Similis in te dominetur ardor, charissime : esto totus ignitus ad divina.

Quemadmodum miles victoriam, sicut mercator lucrum desiderat et concupiscit,

sic tu, Dei gloriam animarumque salutem desidera et concupisce.

Quæcunque ad hæc conducunt, non necessitate cogente, sed charitate trahente diligenter facito.

2. Ego quæsivi gloriam Patris mei; ego qui nullius indigeo, exivi a Patre et veni in mundum quærere et salvum facere quod perierat. Vide et attende : quæsivi, exivi, veni. Exspectare opus tepidi est, inquirere zelantis.

Verus piscator non otiatur usquedum pisces se capiendos offerant; sed mittit hamum, mittit rete ut inveniat.

Si tu igitur sacerdos secundum cor meum esse vis, oportet te de gloria Dei et animarum salute semper esse sollicitum; nil plus quam hæc duo desiderare, occasiones ad utrumque conducentes sedulo inquirere, media ad hæc procuranda excogitare.

Oportet te in omni opportunitate ferventi animo laborare, eniti, insudare; ut per orationem, sacrificium, verbi Dei prædicationem, pœnitentiæ ministerium, sacramentorum dispensationem, bona exempla, exhortando, monendo, stimulando, benefaciendo, per correptionem, per omnem modum, regnum Dei dilates, servosque Domini multiplices.

3. Sic fecerunt sancti mei : sic præsertim apostoli mei qui omnem terram percurrentes, conati sunt omnes gentes mihi subdere, et omnes homines compellere ut crederent, baptizarentur, viverent recte et sanctificarentur.

Beatissimi servi illi qui nil aliud in mente habebant nisi ut per ministerium suum omne genu in nomine Jesu flecteretur, et omnis lingua divinitatem ejus confiteretur.

Beatissimi servi illi qui verbo et orationi unice instantes, omnia arbitrabantur ut stercora, quatenus gloriam Dei et animarum salutem lucrifacerent.

4. Vos autem, servi otiosi, servi inutiles, erubescite et confundimini. Ecce opus fugitis, nedum simili modo zeletis.

Placent vobis pingues redditus, displicent ministerii labores; placet mensa, displicet altare; placet lectum, displicet tribunal; placet confabulatio, displicet oratio; placet ambulatio, displicet studium; placet lusus, displicet cura gregis.

Ad omne sæculi negotium parati semper estis : ad omnem ecclesiasticum laborem tepescitis et pigritamini.

Fodio parietem cordis vestri, et invenio in eo scriptum : O utinam nunquam orandum! utinam nunquam catechizandum! utinam nunquam prædicandum! utinam nulli accederent ad confitendum!

Miserrimi! et quomodo sacerdotes vocamini? quomodo ministri Dei dicimini? Non ædificatis, sed destruitis : non sanatis, sed occiditis : non salvatis, sed perditis oves meas.

5. Domine, Domine, ex quo omnia et per quem omnia sunt; Domine, qui me in sacerdotem tuum elegisti, ne permittas, quæso, ut sic fiam in gloriæ tuæ et animarum ruinam, sed fac ut sim in resurrectionem et sanctificationem.

Confirma, rogo, id quod in me operatus es : fac me dignum ministrum tuum; fac me in sanctissimo sacerdotii munere cum omni zelo tibi deservire.

Obsecro, Domine, obsecro suppliciter: da mihi aurum ignitum sancti ardoris, ut cum fervore tibi possim ministrare.

O Jesu! o cor divini amoris incendium! mitte in cor meum scintillam vel unam ignis illius qui in te exæstuat : suscita in me spiritum flammeum et urentem : imprime mihi charitatem tuam, ut opus tuum digne perficiam.

O amor, qui semper ardes et nunquam exstingueris! accende me.

CAPUT XXIII.

De tepore.

1. Væ tibi, fili, si tepescas in servitio meo! Væ tibi! *Incipiam te evomere ex ore meo.* (*Apoc.* III, 16.)

O! si sentires quale malum sit cordi meo displicere, ipsi horrorem movere, ab ipsoque tandem, tanquam aliquid exsecrabile rejici, profecto nihil magis timeres quam tepescere, et de tuo primo ardore sensim per negligentias cadere.

2. O insensati illi qui a vigore gratiæ, sua culpa, sic deficiunt, et paulatim ruentes mihi denique fiunt abominabiles!

O miseri! se credunt divites, nullius egentes : et nesciunt quia sunt miserabiles, pauperes, cæci et nudi.

3. Verumtamen, fili, quam multi tales inter sacerdotes meos! Quam multi qui, dum statum tenent perfectum, nihil minus curant quam perfectionis studium!

Ventri indulgent : moribus sæcularium se conformant; convivia appetunt, et sine refrenatione sectantur; congerendis pecuniis student; inter mulierum consortia amant ridere.

Colloquiis inanibus, imo et detractoriis tempus terunt; vanitati interius exteriusque dediti cernuntur; lectioni et meditationi rerum sacrarum vix quidquam temporis impendunt.

Mundani sunt, animales, terreni, liberiores, scioli et inani scientia tumidi, dominatum ambientes : et tamen nihil sibi timent, ad cor non ingrediuntur, ut miseriam suam et egestatem cognoscant.

4. Sufficit eis quod horas canonicas non omittant; quod rogati sacramenta administrent; quod missas obligationis tempore celebrent; quod scandalum publicum non exhibeant; quod peccatis mortalibus conscientiam oneratam non sentiant.

Dicunt se ad perfectionem majorem non teneri. Altioris pietatis studium, vel hypocrisim vocant, vel ad monialium claustra spectare proclamant. Rectam aliorum conscientiam sua timoratiorem, scrupulosam vocant.

Sic in vitiis ordinariis totum vitæ tempus transigunt : puritati cordis non student; languide et perfunctorie, sine spiritu

interiore. sine zelo, divina obeunt ministeria.

O status periculosus ! et eo periculosior, quo non attenditur periculum ejus.

5. O fili ! si taliter vivis, contremisce. Appensus es in statera, et inventus es minus habens. Time iram Omnipotentis : *Maledictus qui facit opus ipsius negligenter.* (*Jer.* XLVIII, 10.)

Festina igitur, et sine dilatione festina resuscitare gratiam quam per manuum impositionem accepisti.

Clama ad charitatis fontem, ad Jesum cui proprium est misereri. Clama et dic : *Erravi sicut ovis quæ perit : quære servum tuum, Domine.* (*Psal.* CXVIII, 176.)

Clama et dic : *Salvum me fac, Deus, quoniam intraverunt aquæ usque ad animam meam.* (*Psal.* LXVIII, 2.) *Eripe me de luto, ut non infigar, neque absorbeat me profundum, neque urgeat super me puteus os suum.* (*Ibid.*, 15, 16)

Deus, qui mortificas et vivificas, miserere mei, et resuscita me. Intona super me judicia tua : concute tremore omnia ossa mea ; ut saltem ad vocem terrificæ tuæ tubæ, e gravi somno meo resurgam.

CAPUT XXIV.

De pura intentione.

1. Scis, charissime, quia olim dicebam : *Lucerna corporis tui est oculus tuus ; si oculus tuus fuerit simplex, totum corpus tuum lucidum erit.* (*Luc.* XI, 34.)

Capis hoc, fili mi ? oculus tuus intentio tua est : corpus autem tuum, actionum tuarum series, ministerii tui officia.

Vis igitur ut actiones tuæ vero sacerdote dignæ sint ? vis ut ministerium tuum mihi placeat ? habe finem sanctum, habe intentionem rectam.

2. Gloriam Patris mei animarumque salutem unice quæsivi ego Salvator tuus. Fac similiter : hoc quoque unum intende, hoc unum præ oculis habe.

Propter hoc sanctuarium ingredere ; propter hoc ad altare accede ; propter hoc celebra ; propter hoc ora, doce, evangeliza, labora.

Qui non ob hunc finem currunt aut laborant, in vanum prorsus currunt et laborant.

3. O fili mi ! quot sunt inter sacerdotes, qui opera sua et justitias suas non faciunt nisi ob terrenos fines, vel lucrum temporale, vel vanam gloriam in omnibus quærentes !

Celebrant, sed ob stipendium ; psallunt, sed ob nummum ; concionantur, sed ob retributionem ; docent, sed ut docti dicantur ; pascunt oves, sed ut lac et lanam colligant.

Horum utique corpus totum tenebrosum est ; recipiunt nunc quam optant terræ mercedem.

At ego certe in fine dicam eis : *Recordamini quia recepistis bona in vita vestra* (*Luc.* XVI, 25) : jam soluti estis, nil amplius superest vobis nisi ut inter servos inutiles collocemini.

Collegistis, sed non mecum : dispersistis.

4. At, inquis, fili mi : Ego ad talia non veni. Tu scis, Domine, quia propter te ingressus sum sanctuarium, et impositionem manuum suscepi.

Bene, charissime. Sed ego dico tibi : Sic cœpisse multorum est, perseverasse autem paucorum.

Serpens antiquus astutissimus est, et illos quos rectos esse corde videt, multimodis impetit insidiis quatenus eorum bonam intentionem sensim corrumpat et ad vana detorqueat.

Cumque hoc effecerit, excæcat eos : ut ne quidem attendant se esse a Satana deceptos, seque a recto fine jam aberrasse.

Audi quomodo fiat istud. Absit, ait sacerdos, ut propter stipendium celebrem ! At ubi stipendium deesse videt Satan, venit, molestiam et tædium inspirat, movetque ut præsbyter qui prius celebrare, gravissimis licet occupatus negotiis, nunquam omittebat, cessante stipendio pro levissima causa abstineat. Abstinet igitur facilius quando deest retributio. Vide, fili ; jam fascinatus est, jam se plus quærit, Deum minus quærit.

Absit, ait sacerdos, ut aliud in prædicatione verbi Dei quam id ad quod missus sum, quæram ! Sed venit diabolus, concitat sapientes hujus sæculi ut laudent prædicatorem. Gaudet ille, intumescit ; jam pauperibus simpliciter evangelizare erubescit ; jam in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis docet ut eruditis placeat, se commendabilem faciat ; jam fascinatus est ; jam se plus quærit, fructum minus quærit ; jam a recto fine deviavit.

Absit, ait presbyter, ut aliud in tribunali quæram quam peccatorum conversionem et animarum salutem ! Sed venit Satan, congregat divites et potentes hujus mundi circa tribunal. Jam lætatur sacerdos quod magnates dirigat : illis semper præsto est, dum pro ignobilibus et pauperibus audiendis tempus sibi deesse obtendit. Jam deflexit ad personarum acceptionem, jam se quærit, jam fascinatus est.

Impendam et superimpendam me, ait sacerdos, ut destruatur corpus peccati. Ast ubi potens aliquis aut magnus delinquit, venit diabolus, timorem pastori incutit. Si reprehendis eum, inquit, ulciscetur. Tacet ergo, forsan imo adulatur : sicque fit pastor ille canis mutus non valens latrare contra potentes, dum contra infirmos intonat. Jam se quærit, jam fascinatus est.

O quot miseros mille aliis modis sic decipit et illaqueat tenebrarum angelus ! nunquam dormit ille nequitiæ princeps. Subtilis est, semper circuit quærens, ut furtim irrepat et sacris se etiam actionibus immisceat.

5. Tu ergo, charissime, vigila ; ut in ejus tentationem non intres. Nihil aliud quam Dei beneplacitum et proximi utilitatem intende et quære, sicque interna libertate perfrueris.

Æmulator esto gloriæ Patris cœlestis sicut filius optimus : lucrum ipsius semper intende sicut fidelis servus. Memento quia

qui seipsum in ministerio quærit, fur est, gloriam Deo debitam usurpat sicut Lucifer.

Pugna, fili mi, pugna viriliter cum antiquo serpente : pugna ut ille te nunquam a recta intentione faciat declinare. Pugna mane : de luce vigilans ad Deum, ipsi omnia cogitanda, dicenda et operanda offer in gloriam ; omnem finem perversum qui posset irrepere expresse abdicans.

Hoc erit tibi scutum fortissimum contra inimici insidias.

Et si deinde venerit ille, ac per vanam gloriam tentaverit opera tua sibi vindicare, respondebis : Sero nimium venis ; omnia jam divinæ gloriæ oblata sunt, omnia in illius sunt possessione : nulla tibi pars remanet.

6. Pugna per diem : actualiter, quantum poteris, Deo omne opus offer.

Dic ei : Domine, volo hoc facere ut tibi placeam et gloriam tuam procurem ; ut beneplacitum tuum exsequar ; et idcirco quantum perfectius potero, illud peragere volo.

Vigila intra actionem : et si videris vanitatis aut cupiditatis serpentem dolose appropinquantem, appropinqua et tu, caputque ejus contere.

Inclama : Neque per te, maligne spiritus, opus hoc inchoavi ; nec propter te peragam illud. Ad majorem Dei gloriam incœptum est, ad majorem Dei gloriam perficiam illud. Recede a me, seductor pessime.

7. Post actionem vero examina teipsum ; et si te a serpente læsum inveneris, cura statim vulnus superbiæ per remedium humiliationis. Exsurge et sume vires fortiores prioribus.

Demum omnia opera tua sub oculis meis fac, quasi me videres præsentem ; me frequenter in adjutorium tuum invoca. Ego, fili, veniam et confortabo te.

Sic, fili, sic pugna : et brevi oculus tuus fiet simplex, totumque corpus tuum lucidum erit.

CAPUT XXV.

De studio fundamentalium virtutum.

1. Non folia, sed fructus in ficulnea quæsivi ; et non inveniens, maledixi ficui, et arefacta est.

Hoc ad doctrinam tuam, fili, factum fuit et scriptum ; ut scias me non speciem virtutum, sed medullam et realitatem a te exposcere.

Nunquid placere mihi potest paries dealbatus, si fodiens parietem, inveniam sub ipso ossa mortuorum ?

O fili ! ne emundes tantum exteriora calicis tui. Non sufficiat tibi magnificare fimbriam tuam.

Scito quod ego sim spiritus, et eos qui me adorant, oporteat in spiritu et veritate adorare. Homines enim vident faciem ; ego autem cor intueor.

2. Audi, fili : humilis esse debes. Sed non sufficiat tibi oculos demittere, communibus indui vestibus, simplicem et modestam gerere formam. Si in his ambulans, despectionem etiam ferre non vis, humilitas tua vana est, superbia facta est

Patiens esse debes. Sed non sufficiat tibi esse agnum in pascuis : debes etiam esse in occisione. Si tribulationem ferre recusas, patientia tua vana est, impatientia facta est.

Debes esse obediens. Sed non sufficiat tibi mansuetis obtemperare magistris, obsequium discolis recusando ; aut obedire in aliquibus, et in aliis reluctari.

Si coarctationem ferre refugis, obedientia tua vana est, rebellio facta est.

Amare paupertatem debes. Verum non sufficiat tibi mediocritatem ferre, sed et penuriam. Si indigere renuis, paupertas tua vana est, cupiditas facta est

Debes pro peccatis tuis pœnitentiam agere. Sed non sufficiat tibi, quod confitearis et dorsum incurves ; debes corde dolere, spiritu compungi, vitia emendare, corpus affligere. Sine emendatione pœnitentia tua vana est ; sine afflictione mortificatio nulla.

Demum debes virtutibus pollere. Sed non sufficiat tibi curare de specie ; debes et de labore virtutum curare. Nemo potest esse victor sine pugna ; sic nec virtutem colere sine violentia.

3. Vide Mariam matrem meam. Astitit quidem a dextris meis in vestitu deaurato, circumdata varietate : verumtamen omnis gloria ejus ab intus fuit.

Vide Carolum servum meum. Non folia tantum, sed et fructus sanctitatis tulit.

Castus dicebatur : sed et castum se probavit, seductricem puellam, in juventute labili, fortiter vincendo.

Patiens appellabatur : sed et se mansuetum demonstravit, percussorem suavissime tolerando.

Firmus dictus est : sed et firmum se exhibuit, jurisdictionem ecclesiasticam contra minas et potestates tuendo.

Zelo et pietate repletus credebatur : sed se zelo et pietate plenum ostendit, vitam suam in media peste exponens, ut ægrotis sacramenta et solatia prætenderet.

4. Tu vero quis es, fili ? Tu qui nomen habes quod vivas, nonne quotidie moreris ? Nonne forsan levissimus flatus inanem tuam virtutem facile evertit et dejicit ?

Nonne labitur tua, in minimis occasionibus, castitas ? Tua, in minimis dicteriis, humilitas ?

Nonne ruit tua, in levioribus puncturis, patientia ? Tua, in minimis laudibus, modestia ?

Nonne evertitur tua, in conviviis, sobrietas ? Tua, in egestatibus, charitas ?

Nonne perit tuus, in lucri occasionibus, divitiarum contemptus ? Tua, in favore conferentium, honorum aversio ?

Nonne zelus tuus confunditur in conspectu potentium ? Nonne labiis me honoras, et cor tuum longe est a me ? Esto vigilans : vide an opera tua plena sint coram me.

5. O Domine ! spiritum rectum innova in visceribus meis ; spiritu tuo principali confirma me, ut in solida virtute cor meum stabiliam, et in sanctitate veritatis, salutis

meæ ædificium construam : ne, cum apparuero coram te judicante, dicas mihi :

Non omnis qui dicit mihi : Domine, Domine, intrabit in regnum meum : nescio te, nunquam novi te, recede a me ; pars tua sit cum hypocritis ; ibi erit fletus et stridor dentium.

CAPUT XXVI.

De humilitate.

1. Fili, aliis prælatus es : cave ne susceptæ benedictionis beneficium vertas ad ambitionis argumentum. Cave ne domineris in cleris.

Odibilis coram Deo, et angelis, et hominibus superbia. Ipsa tamen mentes illorum qui ad statum sublimem a Patre meo evecti sunt, facile invadit, nisi accuratius vigilent.

Vide quomodo Luciferum angelorum principem vicerit, et de alto cœlo ad ima inferi detruserit.

Vide quomodo in mea societate humilitatis meæ discipulos tentaverit.

Contentionem inter se habuerunt, quis eorum videretur esse major : et duo ex ipsis, alter dexteram, alter sinistram meam in regno Patris mei ambierunt.

Ergone, fili, a superbiæ tentatione te securum credes? O! quanto major es, humilia te in omnibus. Noli altum sapere, sed time.

2. Amen, amen dico tibi : nisi efficiaris sicut parvulus, non intrabis in regnum meum.

Esto humilis, fili : hoc in religione et disciplina mea primum, hoc secundum, hoc tertium.

Utique tota et vera christianæ sapientiæ disciplina in vera et voluntaria humilitate consistit.

Hæc fundamentum est fidei, redigens omnem intellectum in captivitatem.

Hæc cæterarum virtutum radix, sicut omnis peccati initium superbia est.

Hæc veræ pietatis et devotionis mater, nutrix, columna et anchora est.

Et tu, fili, si sine ipsa virtutes congregas, in ventum pulverem portas.

Vere omnia tua bona opera nulla erunt, nisi humilitate solidentur.

Sine hac, vitæ tuæ asperitas erit mera hypocrisis; alta contemplatio, illusio; ipsa paupertas, inanis vanitas.

Quinimo peccator humiliatus plus mihi placeret, quam tu multis alias virtutibus insignis, si humilitate careas.

Iste, fili, descenderet in domum suam justificatus a te.

3. Tu scis, fili, quia perfectus eris, si sis sicut ego magister tuus.

Vis igitur imitator mei esse, sicut filius charissimus? Esto humilis, et imitaberis. Ego enim mitis sum et humilis corde.

Scis quia, cum essem Filius Dei, exinanivi memetipsum, formam servi accipiens, et habitu inventus ut homo.

Quinimo et in passione mea fui quasi vermis, et non homo : opprobrium hominum, et abjectio plebis.

Vide, vide quanta tibi sit me imitandi facilitas.

Etenim si omnibus, uti poteram, imperassem; si mundi honores, uti mei juris erat, mihi vindicassem; si in omnibus primus et princeps, uti æquum erat, esse voluissem :

Tunc merito dixisses, fili : Et quomodo Salvatorem meum sequar ?

Dominari, præesse, regnare, potentia et virtute præcellere, in mea potestate non est: æmulatores semper inveniam, qui obstabunt.

Unus est qui accipit bravium. Quomodo potero ita festinanter currere, ut præveniam et comprehendam ?

4. At, fili, si vis, uti debes, in via humilitatis, in qua te præcessi, me sequi; res profecto tibi pervia et plana est.

Descende : nullus obstabit quin excelsa declines et descendas.

Perge : nullus tibi itineris bravium, aut invidebit assequendum, aut jam assecutum a te auferet.

Quinimo omnes te ad descendendum amplius et amplius in profundum juvabunt: omnes te ultra terminum adhuc pergere compellent.

Tu scis enim, fili, quia omnes exaltari amant : omnes libenter alios sub se vident.

Si igitur in primo loco recumbis, secundus tibi libenter suum pro primo, cedet : tertius, suum pro secundo : novissimus, suum pro penultimo

Et cum illum novissimum occupaveris, nullus certe conqueretur, nullus æmulabitur.

Verum locus hujus mundi novissimus, est eo ipso primus humilitatis locus.

Tibi igitur eo facilius est ad apicem humilitatis pertingere, quo aliis difficilius est gloriæ culmen obtinere.

Ergo, fili, curre ad novissimum locum, et nemo te impediet; ergo omnibus te inferiorem exhibe, et nullus conqueretur.

Ergo viliora pro te sume, et nullus disputabit : ergo deteriora de te crede, et nullus invidebit.

Et quanto plus te sincere humiliaveris, tanto plus non solum mihi, sed et ipsis hominibus placebis.

O quanta tibi patet tuum magistrum sequendi facilitas!

5. Tolle, fili, tolle jugum humilitatis super te, et invenies pacatissimam requiem animæ tuæ.

Utique dabitur tibi pax mea quæ omnem sensum exsuperat.

Audi me, fili. Si ad hoc perveneris, ut nullatenus honorari et æstimari ambias, sed econtra, fugias; quinimo contemni, vilipendi appetas : quid te ultra perturbare poterit ?

Quid ad te despectus, quando tibi injuriæ deliciæ erunt?

Quid colaphi, quando gaudebis te dignum habitum esse contumeliam pati?

Quid ad te cæterorum exaltatio et jactantia, quando tu nihil nisi humiliationem amabis?

Beatus, fili, beatus vere eris, cum viam sanctæ humilitatis ambulaveris.

6. Verum in hoc præsertim gaudium tuum erit plenum, quia nempe eo ipso quod humilitatis perfectionem habueris, amorem quoque meum possidebis.

Nunquam enim invenitur cor plenum humilitate, quin sit plenum amore; nec anima vanitatem fugiens, quæ mihi non approximet et uniatur.

Gusta, fili, gusta humilitatem : et videbis quoniam humilibus suavis sum, humiles diligo et consolor.

Illis me inclino, illis gratiam meam largior, illis secreta mea revelo, illos ad me dulciter traho et invito. Gusta, et videbis.

7. At, fili, diligenter cave ne umbram humilitatis pro ipsa humilitate amplectaris.

Ne arbitreris te esse humilem, eo ipso quo didiceris te esse tanquam nihilum ante me, nisi etiam volueris pro nihilo reputari.

Bonum quidem et optimum est ut nihileitatem tuam agnoscas. Agnitio hæc via ad humilitatem est, prævique animi comparatio : non autem ipsa humilitas.

Cura ergo ut non intellectu solum, sed etiam intimo corde humilis sis, volens revera vilipendi, et, si oportuerit, mecum etiam indigna pati.

Hic opus, fili, hic certe labor est, et nonnisi violenti rapiunt istud : non enim facile homo seipso exuitur.

Verum, fili, noli amittere confidentiam tuam. Memento quia omnia potes in eo qui te confortat.

8. Macte animo, dilectissime : crede te humilitatem, quam sancti mei assecuti sunt, fore etiam assecuturum; dummodo iisdem mediis, quibus ad hoc usi sunt, tu ipse uti volueris.

Igitur tu, sicut illi, considera frequenter eas quas habes te demittendi causas : peccata tua, defectus tuos, infirmitates tuas, tuam ad malum proclivitatem, tuam ad bonum tarditatem.

Tu, sicut illi, varios humiliationis actus crebro exerce.

Conare, sicut illi, ut velis nesciri; ut nihil magni de te sentias et loquaris, ut omnium te ultimum judices;

Ut teipsum non aliter tractes, quam eos quos vere et serio contemneres.

Conare ut, si ab aliis contemnaris, id patiens et silens sustineas : quinimo gaudens, Deo ex hoc gratias agas.

9. Humiliare voluntarie : sciens quoniam latrones invite humiliati non ideo humiles sunt.

Humiliare sincere : cognoscens quia ficta humilitas superbia est et hypocrisis.

Humiliare prudenter : ne te plus quam decet abjiciens, ovium tuarum vitam sub reverentiæ ac disciplinæ vinculo continere non possis.

Humiliare, o sacerdos! et cave præsertim ne quisquam te dominationis amatorem inveniat.

Nam ad principes gentium pertinet ut earum dominentur : vos autem non sic.

Sed qui major est inter vos, erit minister aliorum : ita ut non recuset etiam illorum pedes lavare.

Humiliare, sacerdos : sciens quia quo plus humiliatur presbyter in animo, eo plus exaltatur in ministerio :

Et quo plus se abjectum et infirmum agnoscit in conspectu meo, eo plus per ignobilitatem ejus fortia quæque confundere gestio

Humiliare sicut Joannes Baptista : et ponam os tuum sicut gladium acutum, et parabis mihi plebem perfectam.

Humiliare sicut Petrus : et homines eris capiens.

Humiliare : et in vita tua facies mirabilia, et in morte tua securus eris et in æternum coronatus triumphabis.

CAPUT XXVII.

De humiliatione sui ipsius.

1. Scio, Domine, et confiteor quoniam, si voluero superbire et gloriari, tu stabis contra me.

Scio quoque quod, si me vilificavero, et ab omni reputatione defecero, et ad nihilum redegero, et sicut sum, pulverizavero; erit mihi propitia gratia tua, et vicina cordi meo lux tua.

Da itaque ut cognoscam nihilum meum, et nomini tuo, non mihi, dem gloriam.

Da ut intelligam miserias meas et in spiritu humilitatis clamem : Deus meus, confundor et erubesco levare faciem meam ad te.

Da ut videam inopiam meam, et in nuditate mea suspirem, dicens : Deus meus, respice in me, quia egenus et pauper sum ego!

2. *O Domine! quid est homo, quod memor es ejus?* (*Psal.* VIII, 5.) Homo sum, miserabilis homo, natus de muliere, sicut lutum factus, sicut caseus coagulatus, brevi vivens tempore, multis repletus miseriis.

Homo sum, patrem et matrem habens putredinem, sororem habens vermes.

Homo sum, qui sicut fenum hodie est et cras in clibanum mittitur; qui quasi flos egreditur et conteritur; vapor ad modicum parens, et deinceps exterminandus.

Homo sum circumdatus infirmitate; ignorantia et tenebris circumvolutus; ad malum proclivis; ad bonum tardus et impotens; quasi folium quod vento rapitur inconstans; imperfectionibus repletus; cupiditatibus ita continuo vexatus, ut continuo bellans, et sub onere gemens, cogar exclamare : Quare, Domine, quare posuisti me contrarium tibi, et factus sum mihimetipsi gravis?

Ecce qualis homo sum, Domine : ecce qualis hæreditas mea! Quomodo ergo ducis super hujuscemodi aperire oculos tuos?

3. Sed ecce, Domine, quod me nunc magis in conspectu tuo dejicit et humiliat :

In iniquitatibus conceptus sum, et in peccatis concepit me mater mea.

Hominem in innocentia condideras, et ego, antequam nascerer, innocentiam perdidi.

Tu tamen mei misertus, non abscondisti faciem tuam a me, expandisti manus tuas ad me. In te projectus sum ex utero, et non renuisti esse Deus meus, de ventre matris meæ. Tunc tibi factus sum placens et dilectus.

O! si in hac recuperata per baptismum innocentia permansissem! Sed eheu! vix cogitare potui, et nefanda cogitavi : vix desiderare valui, et vetita desideravi : vix operari potui, et crimina perpetravi.

Exhinc multiplicatæ sunt iniquitates meæ, super capillos capitis mei. Peccavi : quid faciam tibi, o custos hominum! Ubi me abscondam a vultu iræ tuæ?

Omnis creatura tua legibus tuis fideliter obedivit. Sol luxit, astra fulserunt, terra produxit, aqua fluxit, plantæ creverunt, bos possessorem suum cognovit, sicut jussisti : ego autem te non cognovi; declinavi a mandatis tuis; tibi peccavi, et malum coram te feci.

4. Confusus quidem sum et erubui : prostravi me ad pedes tuos, o misericordiarum Pater! veniam a te postulans et remissionem.

Forsitan hyssopo tuo aspersus sum, et mundatus. Verumtamen non possum dicere : Scio, et certus sum; nescio enim utrum amore an odio dignus sim. Et quomodo possem, in tali anxietate et dubio, superbire et gloriari?

O Domine! amplius lava me ab iniquitate mea, et a peccato meo munda me.

5. Equidem in te confido, Deus meus, qui Chananæam exaudisti, qui publicanum convertisti, qui peccatricem absolvisti, Petrum misericors respexisti, latroni pepercisti.

In te speravi : et in spe mea gaudens, arbitror te mei fuisse misertum, te delevisse ut nubem iniquitates meas.

Sed et si sic foret, quæ mihi esset adhuc causa gloriandi? Nonne a te est, et a te solo venia? Non ego, sed tu me mundasti : et quantumlibet forem mundatus, nonne semper verum esset quod fuerim immundus et sordidus peccator?

Nonne semper certum esset, quod de novo in priora, et in pejora adhuc crimina continuo ruerem præceps, nisi me tua gratia retineret? Humiliatio mea utique est in medio mei, Domine.

Da, Domine, da ut eam magis ac magis cognoscam; et recogitans annos meos in amaritudine animæ meæ, et timens pro mea maxima fragilitate, maneam semper humiliatus ante te.

6. Sed ecce, Domine, ecce Satanas expetit me ut me cribret. Mihi ante oculos ponit bona quæ peregi, dona quæ a te accepi.

Quare humiliaris? Quare conturbaris? Quare confunderis? inquit. Bene præes, o presbyter; duplici honore dignus es. Ad justitiam erudis multos; fulgebis quasi stellæ in perpetuas æternitates.

Facis quæ præcepit tibi Dominus : ergo amicus ejus es. Fidem servasti, opus jam fere consummasti : reposita est jam tibi corona justitiæ.

Ecce, Domine, angelus tenebrarum in angelum lucis mihi est transformatus : anathema sit; non audiam illum.

Scio, Domine, quod si, remota pietate tua, discutiar; opus meum pœna dignum erit, dum illud præmio remunerandum cogitabo

Scio quod, ubi augentur dona, rationes etiam crescunt donorum; et quod idcirco tanto ego humilior, et ad serviendum promptior debeo esse ex munere, quanto me obligatiorem conspicio in reddenda ratione.

O! utinam, Domine, non essem tot ac tantis gratiæ tuæ donis et abusus, et non usus! Utinam multas inspirationes tuas non neglexissem! Non gloriationis, sed humiliationis rationes, dona tua sunt.

Mihi absit igitur gloriari de me, nisi in infirmitatibus meis, ut inhabitet in me virtus tua!

Da, Domine, ut me semper despiciam semperque amem nesciri, et pro nihilo reputari.

CAPUT XXVIII.

De odio sui ipsius.

1. Amen, amen dico tibi, fili : *Qui amat animam suam, perdet eam : et qui odit animam suam in hoc mundo, in vitam æternam custodit eam.* (*Joan.* XII, 25.) Et quare? inquis, fili. Audi et intellige.

Anima hæc de qua tibi loquor, non est spiritus tuus; sed vita tua temporalis, sed caro tua animata.

Utique, fili, si hanc diligis, perdis : si hanc odisti, salvas.

Si enim hanc amas, secundum ipsam vives : at si secundum ipsam vixeris, morieris.

Si autem eam oderis, spiritu facta ejus mortificabis : et si spiritu facta carnis mortificaveris, vives.

2. Forsan, fili, mysterium hoc nondum capis. Attende igitur, et audi adhuc.

Tu scis quoniam desideria carnis tuæ legi meæ et mandatis meis omnino contraria sunt.

Tu scis quod natura tua tibi superbiam, avaritiam, voluptatem, invidiam, intemperantiam, otium suadet :

Dum ego tibi humilitatem, justitiam, divitiarum contemptum, charitatem, castitatem, sobrietatem, laborem præscribo.

Tu scis quod caro tua commoda temporalia concupiscit : dum ego tibi abnegationem, pœnitentiam præcipio.

Amando igitur carnem tuam, desideria ejus complebis, mala vetita perpetrabis, bona præscripta non facies; et sic carnem tuam cum anima tua perdes.

3. Sed inquies, fili : Utique necesse est ut in carnis amore sobrius sim, et ipsius de-

sideria ultra sacras regulas efferri non patiar : necesse est ut excessum concupiscentiarum ejus reprimam.

Verumtamen hæc præstare potero, quin eam odio prosequar.

Erras, fili. *Nemo quippe potest duobus dominis servire : aut enim unum odio habebit, et alterum diliget ; aut unum sustinebit, et alterum contemnet.* (*Matth.* VI, 24.)

Cum igitur concupiscat spiritus adversus carnem, et caro adversus spiritum, necesse est ut hunc vel illam diligas ; ut hunc vel illam odio habeas. Et si rationem adhuc quæris, audi quare :

Si vis, fili, spiritui obedire, necesse est ut contra carnem insidiantem armeris, insurgas et pugnes ;

Necesse est ut vita tua militia sit continua adversus carnem, quandiu in terra hac manebis.

Sed si caro tibi sit amica, quomodo adversus eam armaberis, insurges et pugnabis ?

Certe nemo est qui contra dilectum sibi amicum velit bellare.

Aut si ad id aliquis cogatur, nonnisi simulando agit : nec victoriam quærit, nec obtinet.

Si vero contra eum quem odio prosequitur, et ut infensum inimicum habet, arma sumit ; ardet, urget, confodit, vincit.

Vide igitur, fili, quoniam nulla alia tibi ad carnem vincendam via est, nisi odium ejus.

4. Sed inquies iterum, fili : Quis est qui carnem suam sic odisse valebit ? Et quis igitur poterit salvus fieri ?

O fili ! verum est : hoc non est opus unius diei, nec ludus parvulorum.

Hoc quidem apud homines impossibile est : sed apud me omnia possibilia sunt.

Vis, fili, hoc pretiosum odii carnis tuæ donum consequi ? Expande manus tuas ad me,

Leva manus tuas ad Deum tuum qui in cœlis habitat : dirige orationem tuam sicut incensum in conspectu meo.

Dic, fili, cum vehementi desiderio : Domine, scio quia voluntas tua est sanctificatio mea.

Concede igitur mihi hanc gratiam quam ostendisti mihi tam necessariam, ut odio habeam carnem meam, me ad peccata et in perditionem trahentem.

Inclina, bone Domine, aurem tuam, et exaudi me : quoniam ad hoc vere infirmus ego sum et impotens.

Exaudi me : quoniam opus est mihi gratia tua, et magna quidem gratia.

Da mihi, obsecro, ut omnem affectum erga corpus mortis hujus deponam. Da ut mente dissolvar ab eo.

Da ut huic propter te non parcam, sicut tu propter me proprio Filio non pepercisti ; quatenus tibi deinceps soli vivam. Pete, fili, et accipies

5. Verum ut ea carnem contemnendam fortius alliciaris, meditare sæpius ejusdem carnis miserias et pravitates.

Recogita quam abjectam habeat originem, quam infirmam substantiam, quam brevem durationem, quam vilem exitum ;

Quot necessitatibus et morbis subjaceat ; quot periculis sit obnoxia ; quam prona ad malum, quam tarda ad bonum.

Recordare nullum fere fuisse et esse facinus, cujus illa non fuerit aut causa aut instrumentum.

Nullum esse criminis genus, ad quod illa te non ducat, si illi obsequaris :

Et demum te in perditionem æternam cum illa iturum, nisi ipsam domes et crucifigas.

O fili ! quomodo potest amari caro tot generans pestes ?

6. Sume, fili, sume potius gladium spiritus, et pugna contra hanc pessimam inimicam.

Alliga eam cruci, confige eam Christo : non desistas donec fuerit crucifixo commortua.

Sic efficies ut infirmitatibus et concupiscentiis suis exuta, aliquando resurgat Christi splendidis dotibus decora.

Utique orationi et meditationi miseriarum carnis tuæ necesse est ut addas ejusdem mortificationem.

Panis, disciplina et opus servo, dixit Spiritus sanctus. Sic, fili, sic mortifica membra tua, ut spiritus salvus fiat.

Da panem. Si esurierit caro tua, ciba illam : si sitierit, pota, sed tanquam inimicam, necessaria præbens, placentia denegans : utinam amara et displicentia porrigens.

Da disciplinam : os, aures, oculos, cæterosque carnis sensus arctis cohibendo frenis : utinam et delicta castigando verberibus, aut aliis afflictationibus corrigendo.

Da opus, et continuum quidem opus : ut, quando diabolus voluerit carnem tuam ad aliquod malum commovere, illam semper inveniat occupatam.

Vere, fili, si otiositatem a te amoveris, a multa malitia te immunem servabis.

Sic in servitutem carnem tuam redige : ne, cum aliis prædicaveris, et plurimos salvaveris, ipse reprobus efficiaris.

Euge, dilectissime : nonne omnes qui in agone contendunt, ab omnibus se abstinent ?

Et illi quidem ut corruptibilem coronam accipiant, tu autem incorruptam.

7. Demum, fili, ut hæc quæ tibi dedi pretiosa documenta exsecutioni facilius mandes, respice sæpius in me salvatorem tuum.

Vide me vix natam in præsepio dure recumbentem ; post octo dies sub circumcisionis cultro patientem ; brevi in Ægyptum fugientem.

Vide me in materna domo pauperrime enutritum, non habentem ubi caput reclinem ; per quadraginta dies in deserto jejunantem.

Vide me vinculis in passione ligatum, flagellis cæsum, spinis coronatum, percussum, attritum, sub cruce oppressum.

Vide me cruci affixum, aceto et felle potatum, spiritum tandem cum clamore valide

emittentem. Vide quomodo carnem meam odio habui.

8. O fili! si ego carni meæ non peperci, sed illam pro salute tua taliter mortificari volui; si adeo amanter peccatorum tuorum pœnas in ea tuli : tu saltem adimple ea quæ desunt passionum mearum in carne tua.

Si non vales temetipsum affligere : saltem patienter sustine, quando ego misericorditer castigo te.

Sustine morbos, sustine dolores, sustine incommoda, sustine bonorum temporalium jacturas.

Sustine calumnias et opprobria, sustine persecutiones, sustine sancti ministerii labores.

Si non vales tanto carnem tuam odio prosequi, ut eam mecum in mortem perfecte consepelias : saltem tali eam odio habe, ut eam semper legi meæ, mandatis meis, voluntati meæ, rationi, religioni et ministerio subditam absolute teneas.

Macte animo, fili : *Regnum cœlorum vim patitur, et violenti rapiunt illud.* (*Matth.* xi, 12.)

CAPUT XXIX.

De puritate conscientiæ.

Domine, qui ex utero Patris æterni ante luciferum genitus es ; Domine, quem cœli cœlorum capere non possunt ; Domine, qui ita sanctus es ut Ecclesia miretur te non horruisse immaculatissimæ Viginis uterum; Domine, cujus Joannes solvere corrigiam calceamenti dignus non fuit :

Tu me elegisti in dispensatorem mysteriorum tuorum, ut quotidie, propriis manibus, in altari tuo deserviam; ut quotidie ad me venias, et mansionem apud me facias, ut accipiam et manducem corpus tuum, cæteterisque distribuam.

O me immundum! o me indignissimum! *Quo ibo a spiritu tuo? Et quo a facie tua fugiam?* (*Psal.* cxxxviii, 7.)

Exi a me, quia homo peccator sum, Domine. (*Luc.* v, 8.) Non enim est conventio tui ad Belial ; non est consensus templo tuo cum idolis ; non est societas lucis tuæ ad tenebras meas.

Et quomodo sat purum esse posset os meum, sat mundæ manus, sat immaculatum cor, ad tam divinum servitium ?

2. Fili, non debes statim dejici et turbari, ad meam dignitatem attendendo.

Ego quidem ter sanctus sum, tu vero lutum. Sed scio figmentum tuum; scio me in te, non angelum, sed hominem habere ministrum.

Ego consummatam munditiem a te non exigo, sed munditiæ assequendæ maximam curam. Fac quod in te est, et diligenter facito : si deinde aliquid desit, dicam verbo et cuncta supplebo.

3. Væ tibi, fili, si quod in te est non faceres, si, habens maculam, ad ministerium meum accederes, et mihi panes offerres. Nomen meum pollueres, mensam meam despiceres, judicium tibi manducares et biberes.

Amen dico tibi, puritati conscientiæ diligentissime stude. Cura ut, semper innocens manibus et mundo corde, accedas ad benedictionem et misericordiam sanctuarii mei.

Anima tua sit in manibus tuis semper; ne pravis desideriis et cogitationibus squaleat, ne dictis perversis maculetur, ne vitiosis actibus corrumpatur.

Dijudica te, ut non judiceris : et si aurum animæ tuæ videris aliqua sorde obscuratum ; si ipsius colorem optimum videris, præ gratiæ meæ recessu, mutatum : fili, non occidat sol super peccatum tuum ; transi cito ad fontem Siloe, ut laveris in sanguine Agni.

Vade, ostende te sacerdoti ; et munus lacrymarum contritique cordis, quod nunquam despicio, humillime offer : sic, cum ceciderit, non collideris ; quia ego supponam manum meam.

4. Tene, Domine, tene manum dexteram meam, et in voluntate tua deduc me, ut non cadam.

Ego quidem *dixi in abundantia mea, Non movebor in æternum* (*Psal.* xxix, 7) : *juravi et statui custodire judicia justitiæ tuæ.* (*Psal.* cxviii, 106.) Verumtamen si averteris faciem tuam a me, subito fiam conturbatus, et peccabo, et totus immundus ero.

Vide, Domine, infirmitatem meam : in adjutorium meum intende. Esto semper a dextris meis, ut non fiam tanquam vas perditum, sed in innocentia semper circumdem altare tuum.

CAPUT XXX.

De frequenti confessione.

1. O fili, qui fers vasa mea, qui panes meos edis, et distribuis : mundare sæpius a peccatis tuis, et ab iniquitate tua amplius et amplius lavare.

Sensus et cogitatio cordis tui in malum prona sunt ; et nisi sæpius recurras ad fontem gratiæ et misericordiæ, vix poteris immaculatus esse in via mea :

Vix poteris sine macula mihi sacrificium offerre, et cætera sancti ministerii officia complere.

Tu scis hoc, fili, tu doces hoc oves tuas : scilicet, quod frequens confessio iniquitatem magis ac magis deleat, a peccato avertat, a malo præservet, in bono confortet, vigilantiam foveat ;

In via mea retineat, contra tentationes roboret, pacem sanctam animo infundat, fervorem augeat, hominemque in dies puriorem et perfectiorem reddat.

Tu scis, tu doces hoc, scilicet quod qui confiteri negligit, paulatim decidat, delicta sua minus intelligat, peccato sensim assuescat.

De die in diem fiat in pugna contra animæ hostes debilior, facilius in laqueos diaboli incidat, difficilius resurgat, et quo plus differt confiteri, eo plus adhuc differre velit.

2. Quod doces, fili, tu prior ipse observa. Confitere frequenter, sciens quod tibi ma-

gis adhuc necessarius sit sanctæ confessionis usus : quoniam tu cæteris debes esse cautior et sanctior ;

Quoniam diabolus tibi plus inimicus est; quoniam ad sancta sancte peragenda debes esse omni hora paratus.

Et si sine probatione, sine requisita munditia accedis, brevi in somnum animæ, in formidandam mentis cæcitatem cades.

Propter hoc enim multi infirmi et imbecilles et dormiunt multi : qui, si frequenter semetipsos in sancta confessione dijudicassent, non utique a me judicante tali cæcitate fuissent percussi.

3. Utique, fili, tu sæpius vidisti tales qui olim ab initio suæ vitæ sacerdotalis sancti erant, et laudibus omnium celebrabantur : et qui deinde facti sunt iniqui, ne umbram quidem pristinæ suæ virtutis habentes.

Unde hoc ? dixisti forsan, fili. Unde ? hinc, ex neglectu confessionis.

Inimicus diabolus sciens fructum esse maximum in frequenti confessione, omnino nisus est illos ab hoc sancto exercitio retrahere.

Cui bono, dixit, cunctis hebdomadibus, aut saltem quindenis confiteri? Ananiam gravatis et crucialis : vosmetipsos inaniter torquetis.

videte : bene vivitis ; delicta vestra quotidiana nugæ sunt. Exspectate, donec quid grave contigerit : tunc ibitis, et sufficiet.

Sic illos primo decepit : et quid factum est ? jam in sua sanctitate nimis confisi sunt; jam gratiis ex sancta absolutione provenientibus destituti sunt; facile igitur ceciderunt.

Equidem post primum casum, sine mora dolentes surrexerunt, ad Ananiam festinarunt, et sanati sunt.

Post moram autem iterum tentati sunt, iterum ceciderunt. Quid fecit tunc Satan ? nauseam confessionis movit.

Exspectate, inquit, tempus habetis ; equidem sine prævia confessione celebrare vobis non licet ; at non est obligatio cras celebrandi.

Distulerunt igitur. Interea impedimenta supervenerunt ; tandem necessario celebrandum fuit.

Jam populus fuit congregatus, et præ temporis angustia non potuerunt ultra se sacerdoti ostendere.

Humiliaverunt quidem se, contriti sunt admodum, sed imperfecte ; imperfecta vero contritio sine confessione iniquitatem delere non potuit.

Mansit igitur iniquitas. Celebraverunt tamen ; sacrilega proinde fuit communio, et per hanc in malo confortati sunt.

Missa autem peracta, de Anania adeundo non amplius cogitaverunt.

Ante alteram celebrationem, quosdam adhuc angores conscientiæ experti sunt ; ante tertiam, nihil amplius senserunt.

Postea tandem sibi in malo complacuerunt, nec timuerunt ultra vitam infirmam cum ministerio summo sociare.

Forsan deinde, post longum temporis spatium, antiqua regula ad confessionem revocavit. Quid fecerunt ?

Ananiam primum reliquerunt : falsum prophetam quæsierunt, qui pacem dixit, dum pax non erat ; qui cervicalia sub capite posuit, et sic miseros istos sacerdotes in delictis suis sine emendatione vivere passus est.

Ecce quomodo ceciderunt, ecce quomodo collisi sunt, qui confessionem neglexerunt.

4. Vide, fili, ne idem tibi contingat. Cum igitur adest tempus, quod tibi piæ vitæ regula ad confitendum præscribit, non tardes, nec differas de die in diem.

Neque dicas : Mundus sum, nec indigeo. Quicunque enim dicit : Peccatum non habeo, ipse se seducit, et veritas in eo non est.

Quisquis deinde sis, non es sanctis meis sanctior, nec perfectissimis viris perfectior.

Perlege, fili, eorum Vitas : et videbis eos frequentissime sancta usos fuisse confessione.

Justorum enim proprium est semper pavere ; et quo plus amore digni sunt, eo plus, ne odium mereantur, timere.

Si justus vix se credit salvandum, quis tu, ut securum te sine frequenti confessione credas ?

5. Sane, fili, si bonus pastor es, curas ut oves tuæ hanc salutarem confessionis praxim non negligant : et, si pigritentur, stimulas, reprehendis, minaris.

Sed si tu ipse negligas, quis attendet ? quis observabit ? quis reprehendet ? nemo sane.

Si oves tuæ in aliquos defectus labantur, tu clamas, tu corripis ; sed si tu ipse, quis reformabit, nisi Ananias tuus?

Si te illi sacerdoti non ostenderis ; nullus te admonebit, te reprehendet.

Boni enim amici raro id facere audent : mali autem nolunt.

Vide qualia pericula tibi immineant, si negligas confiteri.

CAPUT XXXI.

De peccato veniali.

1. Fili, ne spernas modica, paulatim decideres. Graviora crimina times ; sed forsitan minuta vitia non reformidas.

Erras, fili, modicus ignis modicus quidem est ; sed contemptus, sylvas etiam magnas incendit. Levis infirmitas, levis quidem est; sed neglecta, paulatim crescit, et necem affert.

Nunquid ædificia subito corruunt ? Non, fili, fit primo stillicidium : negligitur, aqua intrat, cæmenta dissolvuntur, lapides ab invicem distrahuntur, successive muri corruunt : sic domus tandem destruitur

Vide quam periculosum sit modica spernere. Si pars parietis, quæ primo ceciderat, neglecta non fuisset, sed statim restaurata, domus adhuc staret. Sed quia levia detrimenta contempta sunt, jam non est.

Unde sapiens quidam dixit : Mirabile quidem et inauditum dicam audeo : solet mihi

nonnunquam videri, non tanto studio magna esse vitanda peccata, quanto parva et vilia.

Illa enim ut aversemur, natura ipsa peccati efficit; hæc autem, quia parva sunt, desides sumus; et dum contemnuntur, non potest ad expulsionem eorum animus generosus resurgere.

2. Vide, fili, qui venialia negligis; vide aquam per rimulas in navim tuam paulatim ingredientem. Facile est ab initio eam subrepentem impedire, et evacuare : sed si negligis, brevi sentinam implebit.

Quid interest ad naufragium, utrum uno grandi fluctu navis obruatur, an paulatim intrans impleat tandem, et submergat ?

Ergo leviora delicta fuge : sæpius ad examen recurre, ut explores an quædam commiseris : sæpius confessionem frequenta, ut illa abstergas, ne multiplicata ad mortale disponant.

Sed, inquis, venialia sunt ; me Dei inimicum non constituunt : non teneor illa vitare sub periculo mortis æternæ.

Utique, fili : nec ego teneor tibi multas gratias utilissimas, et auxilia efficacia præstare ; te specialiter custodire et protegere.

Si igitur amicitiæ meæ ita negligens sis, ut tantummodo odium meum reformides, time ne subtraham a te gratias sublimiores, auxilia efficacia.

Sic in lubrica hujus sæculi vita facile cades: sic inter pessimos hostes agens, protectionis meæ singulari clypeo orbatus, facile vulneraberis. Nunquid confidere potes, me tui fore sollicitum, quando tu de me ita parum curabis ?

3. O Domine ! quoties dixi : Pax, pax; et non fuit : forsan et adhuc dico, et non est. Quot venialia peccata, ex deliberata scientia et plena voluntate commisi et adhuc committo !

Ergone dicere possum, quia amo te ? Nunquid te ardenter amat, qui te sic frequenter contristat, aut saltem contristare non timet?

Da, Domine, ut te amem ardentius : quatenus ab omni specie mala me abstineam diligentius.

CAPUT XXXII.

De pœnitentia peccati venialis.

1. Fili, qui vult sanus fieri, doleat. Multi peccata venialia confitentur, et pauci mundantur : quia deest illis veræ contritionis dolor, et veræ emendationis propositum.

Ex arida consuetudine accedunt : vellent quidem se corrigere, sed vere non volunt; nullos enim conatus adhibent, ut illa ex corde exstirpent.

Si cupis veraciter mundari, veram displicentiam habe. Sume non stateram hominum, quæ mendax est, sed stateram sanctuarii mei; in ipsaque delicta hæc appende.

Videbis, etsi levia sint, quanta sint : videbis ea mihi displicere, me offendere, meam amicitiam minuere, Spiritum meum contristare, charitatis ardorem deprimere, devotionis alacritatem et facilitatem tollere, gressus in via salutis retardare, et torpentes reddere, recipiendæ gratiæ obices ponere.

O ! si hæc ad cor tuum transirent, quam amare levia peccata defleres ! O ! si vidisses sanctos meos, quales lacrymas pro similibus defectibus effuderunt ; profecto non posses a fletu et dolore abstinere.

2. Firmum statue propositum, non ex velleitate, sed ex sincerissima voluntate. Attende potissimum ad ea delicta quæ tibi familiariora sunt, quæque quasi aquam bibis, et dic : Non faciam amplius. Si venerit hostis, viriliter agam ; pugnabo, et vincam. Sic mundaberis, et mundatus emendaberis.

His enim duobus scutis, horroris scilicet peccati, et firmi propositi munitus, vigilabis. Quacunque hora veniet hostis, resistes ipsi ; et non sines, saltem scienter et ex plena voluntate, perfodi domum tuam.

3. Verumtamen, fili, ne speres te ab omni prorsus delicto posse præservari. Magna est enim fragilitas tua ; semper prona est ad vitia.

Hodie confiteberis peccata tua, et cras iterum forsan perpetrabis confessa. Nunc propones vitare, et post horam fortassis ages, quasi nihil proposuisses.

Cave, fili, ne propter hanc fragilitatem, confessionem et pœnitentiam venialium negligas

Num iuco lintea lavare negligis, quia usu novo sordidanda sunt ? Non certe.

Sic et tu, cum fragile corpus geras, quantumlibet mundatus sis, brevi sine peccato non eris. Sed patientiam habe ; noli turbari : tranquille et humiliter de infirmitate ad sanationem, de peccato etiam levi ad pœnitentiam transi.

Frequenter ad confessionem recurre. Si recte confitearis peccata tua, fidelis sum et justus, ut remittam ea tibi ; non dico, usque septies, sed usque septuagies septies. Misericordiæ enim meæ non est numerus ; bonitatis meæ infinitus est thesaurus.

CAPUT XXXIII.

De frequenti sacrificii oblatione.

1. Ecce ego tecum sum, fili, omnibus diebus, Patri immolandus, in gloriam ; et pro hominibus offerendus ad salutem.

Tu es sacerdos meus, sacrificator meus, ad illam immolationem et oblationem principaliter electus. Ergo cura te ita immunem a peccato servare, ut quotidie aptus sis missæ celebrandæ.

Patrem meum debes honorificare, gloriam ipsius promovere. Quid vero honorificentius, quid gloriosius ipsi potes offerre quam altaris mei sanctissimum munus? Est enim donum transcendens omnem plenitudinem.

Argentum, aurum, gemmæ, terra, cœlum, mundus totus, arena est exigua, in conspectu hujus divinæ oblationis.

Hostias veteres jam non vult Pater ; non vitulos, non agnos : sed corpus aptavit mihi,

hoc placet ipsi, hoc amat, hoc diligit : *libenter respicit in faciem Christi sui.*

Offer, fili, offer quotidie Filium Patri, Deum Deo, lumen lumini, O! quanto gaudio, qua gloria Patrem meum afficis, quando offers! quo gaudio, qua gloria privas, si celebrare negligis!

2. Sicut es homo Dei, sic etiam es hominum mediator, ut offeras sacrificia pro peccatis eorum. Ecce habes in manibus holocaustum omnium sanctissimum et efficacissimum.

Nullum est debitum, quod per illum non possit solvi; nulla gratia, quæ non possit obtineri; nulla infirmitas, quæ non possit sanari.

O! qualibus auxiliis oves tibi commissas, imo et totum gregem patris orbatum esse permittis, quando celebrare omittis?

Celebra, fili, celebra frequenter, et descendent super oves dona pretiosissima, conversiones, emendationes, remissiones, confortationes, et omnium virtutum charismata optima. Si diligis oves, tanta bona illis præstare ne negligas.

Imitare servum meum Job : et sicut ille quotidie, pro peccatis filiorum, hostias immolavit, tu, quotidie, pro populo meo tibi commisso, celebra in propitiationem et impetrationem.

3. *Sancta et salubris est cogitatio pro defunctis exorare, ut a peccatis solvantur.* (*II Mach.* XII, 46.) Si orationibus juventur, quanto magis missa quæ omnes orationes et sacrificia infinite superat. Si eleemosyna exstinguit ignem quo purgantur, quanto magis sanguis meus.

Vide, fili, quam facile sit tibi ipsorum supplicia temperare, quin et ipsos a tormentis liberare, ad cœlum desideratum evehere, angelos, per corum ingressum, lætificare, cœtum sanctorum ampliare, laudantium Deum numerum adaugere.

Vide ergo, quam duro animo esses, si, non celebrando, defunctos talibus auxiliis privares.

Miserere illorum, fili : multum patiuntur; juva illos per quotidianas oblationes. Certe illi non erunt ingrati, nec obliviscentur tui, cum venerint in regnum meum, et viderint bona in terra viventium.

4. Sed et tu, fili, quantis gratiis indiges, ut salutem tuam opereris! Quibus auxiliis, ut ministerium tuum rite et fructuose impleas!

Ergo quotidie ad altaris mei mensam accede : ibi invenies cœleste antidotum, quo a peccatis præservaberis, quo passiones tuæ mitigabuntur.

Ibi accipies collyrium efficacissimum, quo mentis tuæ oculi elucidabuntur : pharmacum forte, quo virtutes in te corroborabuntur; quo contra diabolum firmatus, tanquam leo rugiens, eris ipsi terribilis.

Accipe quotidie quod quotidie tibi prosit. Ne nauseet anima tua super isto sanctissimo cibo. Festinans descende : desiderio enim desideravi hoc pascha manducare tecum.

Excipe me gaudens in domo tua, ut ipsi salus fiat. Hoc fac quotidie in meam commemorationem.

5. Intuere, fili, sanctorum meorum exempla, in quibus vera refulsit religio, dilectio et pietas.

Ambrosius, Carolus, Salesius, Xaverius, Vincentius, et tot alii, quam assidui fuerunt in quotidiana oblatione!

Et quot, per ista sacrificia quotidiana, pereuntium obtinuerunt conversionem, labentium præservationem, lapsorum resurrectionem, stantium et justorum perseverantiam!

Et quot sibi ipsis gratias et auxilia sic quotidie lucrati sunt; quibus adjuti, iverunt de virtute in virtutem, usque ad montem sanctum meum!

6. Verum, fili, illorum usum sequendo, sequere etiam illorum pietatem. Quotidie celebra; sed sancte celebra.

Zelus domus Patris mei comedit me : altare meum altare Dei virtutum est. Cave ergo ne despicias illud : cave ne, ex lucri aviditate, potius quam ex vera pietate, ad mensam meam accedas.

Ego, ego ibi sum et video : cave ne imparatus accedas, ne celeriter, ne cursim, ne perfunctorie ministres. Maledictus qui ministrat negligenter mihi ultionum Deo.

Lava ergo inter innocentes manus tuas : esto liber ab omni inquinamento carnis et spiritus; et confusus præ indignitate, famelicus præ desiderio, ardens præ amore, fide et fiducia plenus, circumda altare meum. Accipe, et manduca; accipe et bibe : in te manebo, et tu in me.

7. Tandem, fili, si quandoque necessitate impeditus, aut reverentia motus, a celebrando abstines; ne omittas tunc, si facultas adsit, sanctissimo sacrificio, piorum more fidelium, interesse : et quidem cum bona voluntate et pia intentione communicandi. Sicque non carebis fructu sacramenti

Verumtamen unus sit tibi dolor, vel unico die sacra hac esca privari.

CAPUT XXXIV.

De indigna celebratione.

1. Veni ad me, fili, et reficiam te. Verum accedens ad me, præpara animam tuam.

Ego sum terribilis Dominus, et magnus vehementer, cui odio est impius, et impietas ejus; qui indigne accedentem judico et condemno, firmans super eum, per carnem et sanguinem meum, maledictionem iræ meæ omnipotentis.

Proba te igitur, fili, antequam de pane meo edas, et de calice haurias; ne tibi judicium manduces et bibas.

Proba te : interroga cor tuum; agnosce semitas tuas; et si via iniquitatis in te est, sacrum transire limen inquinatus ne audeas : sed confundere coram me, super indignitate tua; et quantumvis tibi contritus videaris, absque præmissa confessione ad altare non accedas.

2. Fili, ego sum Rex tuus mansuetus, qui

te tot beneficiis cumulavi : et tu me osculo proderes ! Ego sum Deus tuus : et tu me Satanæ, cor tuum possidenti, traderes !

Ego sum Salvator tuus : et tu me rursum tibi crucifigeres ! Ego sum sanctissimus ; et tu me in immundo sordidæ conscientiæ tumulo reponeres !

O amice ! ad quid venires ? melius esset tibi si natus non fuisses !

3. Absit, Domine, a me tanta iniquitas ! Adhæreat potius lingua mea faucibus meis ; oblivioni potius detur dextera mea ; tolle potius animam meam a me, quam tantum scelus a me patrari permittas.

Expedit sane magis me vilissimam creaturam mori, quam te Creatorem meum sic a me contemptibiliter conculcari.

O Domine, qui optimus es ! o Deus deorum, Domine dominantium ! quis est, qui sic tradet te ?

4. O fili ! quis est ? Utinam unus tantum ! utinam duo ! sed eheu ! quot me, non una vice, sed quotidie, sic tradunt et crucifigunt !

Quotidie ad altare meum accedunt superbi, voluptatum amatores, luxuriosi, avari, aliorum criminum rei.

Isti me, fili, impuris manibus contrectant, immundo ore capiunt, fetido corde suscipiunt, sanguinem testamenti mei pollutum ducunt : coinquinor in medio eorum.

Possem quidem, fili, me de manibus eorum liberare ; fulgura sagittasque meas emittere ; dissipare et interficere eos : verum perirent, et nolo mortem impii. O ! si converterentur, et viverent recte !...

O generatio pessima ! Quousque proximus ero vobis ? quousque errabitis corde ? quousque non parcetis mihi ? quod facitis, facite citius.

Verumtamen vertetur misericordia mea in judicium contra vos. Juravi in ira mea : Non introibitis in requiem meam.

CAPUT XXXV.

De præparatione ad missam.

1. Fili, para mihi cœnaculum, quia apud te facio pascha, et in domo tua oportet me manere.

Locus honorificus regi exspectato, locus optimus amico venienti præparatur.

Ego, fili, sum Rex tuus mansuetus : ego Deus tuus, quem cœli cœlorum possidere indigni sunt.

Quantum igitur me, præ amore tui, humilio, ad nihileitatem tuam descendendo, tantum excita te in affectu accendendo.

Munditia habitaculi cordis tui tibi non sufficiat : sed aurum charitatis, thus sanctæ pietatis, per devotissimam recollectionem, in mente tua congrega.

In hoc cognoscitur affectus suscipientis dilectum, cum dilecto suo optimum et pulcherrimum præparat locum.

2. O vos, qui, cum frigidi non sitis, calidi tamen non estis : o indifferentes et tepidi, qui de visitatione mea vix curatis ; qui e domo et domesticis negotiis, sine mora decenti, ad sacrificium continuo transitis ; quid dicam vobis ?

Ecce mensæ vestræ de mane ordinantur pro convivis vestris ; escæ per dies disponuntur : et mihi ad vos venienti, ne quidem per brevissimum quadrantem cœnaculum vestrum paratis.

Qui tamen ad convivia vestra conveniunt, forsan nec amant vos, nec honorant : ego autem vos diligo in veritate.

Illi veniunt ad vos ut de vestris epulentur, ego autem venio ad vos ut de me epulemini.

Illi venientes consumunt substantiam vestram, ego autem venio ut augeam vos, et superaddam divitiis vestris. Vos tamen honoratis eos, et me inhonoratis.

O filii hominum ! usquequo gravi corde ? Ut quid diligitis vanitatem et parvifacitis meam bonitatem ? nauseat anima vestra super me, quasi super cibo levissimo.

O insensati ! quis vos fascinavit ? O. tepidi, quos tolerare vix possum ! Modo incipiam vos emovere ex ore meo.

3. Surge, fili, surge velociter : ne tepescas cum illis, sed festinans, veni obviam mihi.

Veni, et considerans magnitudinem meam, et vilitatem tuam, te cum centurione indignum clama.

Veni, et cum Zachæo flagrans amore, excipe me gaudens in domo tua ; confidens quod tibi, per visitationem meam, salus fiet.

Veni ; et cum justo Abel, oblationem tuam optima intentione dispone.

Sic holocaustum tuum pingue fiet. Gloriam Patri, honorem sanctis, gaudium cœlo, utilitatem Ecclesiæ, tibi salutem, gratiam justis, conversionem peccatoribus, auxilia indigentibus, requiem defunctis dabit.

CAPUT XXXVI.

De gratiarum actione post missam.

1. Ego Verbum æternum, caro factum, habitavi in te, fili ; ego panis vivus, qui de cœlo descendi ; ego lux vera ; ego plenus gratiæ et veritatis, plenus potentiæ et fortitudinis ; ego cujus misericordiæ non est numerus ; ego tecum sum, et merces mea mecum est.

Ego tecum sum, ut salvem te, ut liberem te de manu pessimorum, ut redimam te de manu fortium.

O ! si scires donum Dei, et quis est qui in corde tuo quiescit ; certe cor tuum fieret tanquam cera liquescens in conspectu meo ; certe omnes animæ tuæ facultates in extasim absorberentur ; certe oculi tui in lacrymas amoris et gratitudinis effluerent.

Non dubium quin, præ satietate, nihil amplius de hoc mundo desiderans, omnibus valefaceres.

Non dubium quin, sine voce, et quasi sine sensu supra te raptus, in dilectione mea sileres.

Non dubium quin toto corde amplectereris dilectum tuum, et præ gaudio te totum illi sine ulla restrictione offerres.

Certe a tam benigno Patre, omnia virtutum charismata fiducialiter expeteres.

Certe a Rege adeo potente, omnia gratiarum auxilia contra inimicos tuos postulares.

Certe Jesum in te manentem, et tuum

factum, tanquam excellentissimum munus Patri cœlesti, cum summa devotione præsentares.

Non dubium quin omnia sanctorum spirituum agmina vocares, ut gloriam in excelsis dilecto tuo tecum dicerent.

Non dubium quin, præ sanctarum specierum consummatione, tibi fieret dolor vehemens, a corporali tui Salvatoris præsentia separari.

2. Non est, fili, alia natio tam grandis quæ habeat deos appropinquantes sibi, sicut ego sacerdotibus meis appropinquo.

Quomodo ergo fit, ut plures ex illis, prædilectionem meam quasi spernentes, aut saltem, non sicut decet æstimantes, ne per brevis quidem more spatium velint me in corde suo præsentem, sacris honorare laudibus?

Vix ab altari meo discesserunt, cum e templo statim exeunt, ad sæcularia pergunt. Adhuc escæ eorum sunt in ore ipsorum, et jam obliviscuntur Dei optimi qui pavit eos. O ingrati! o filii lucis, minus prudentes filiis tenebrarum!

Filii hujus sæculi, cum a rege aut potente visitantur, detinent eum, ne subito discedat ab eis; salutant, gratulantur, offerunt, rogant, petunt, gaudentes se posse ore ad os cum principe loqui, dilectionem ostendere, venerationem exhibere, necessitates aperire: et illi quidem, ut mortalem principem honorent, et corruptibilem mercedem accipiant.

O filii lucis, stulti et tardi corde ad credendum! Viri Ninivitæ surgent in novissimo die contra vos: quia, Jona inter eos ambulante et prædicante, compuncti sunt; et ecce plus quam Jonas hic.

Regina Austri surget, et condemnabit vos: quia venit a finibus terræ audire sapientiam Salomonis; et ecce plus quam Salomon hic.

Viri Jerusalem surgent contra vos: quia me cum eis conversantem voluerunt facere regem; et ecce ego Rex regum, Deus vester, intra vos sum, et disceditis, et me sine honore relinquitis solum.

3. Fili, nunquid et tu velles abire? Absit, fili, absit!

Cum reliqueris altare, redi ad me, ut audias me qui verba vitæ æternæ habeo; ut gustes et videas, quoniam suavis sum; ut cor tuum fiat in te ardens, dum loquar tibi.

Me Dominum Deum tuum, cum tota tua devotione, adora in te præsentem: cum angelis et archangelis hymnos gloriæ meæ canta; et non discedas a me, donec per benedictiones tuas benedictionem meam merueris obtinere.

CAPUT XXXVII.

De Dei amore.

1. Dilige, fili, Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, et in tota anima tua, et in tota mente tua.

Hoc est enim maximum et primum mandatum. Hoc fac, fili, et vives.

Si autem non feceris, amen dico tibi, non intrabis in gaudium Domini tui, non habitabis in tabernaculo ejus, non requiesces in monte sancto ejus, non videbis faciem ejus.

Hoc credis, hoc doces: sed quid agis, fili? Amas me? Pastor ovium mearum, diligis me plus his?

Tune ardes, qui cæteros accendere debes? Nonne similis es dicenti et non facienti?

2. Quid dicam, Domine? Et quid respondebo tibi? Rem grandem dixisti mihi. In hac universa lex pendet.

O Domine, ne intres in judicium cum servo tuo. Da mihi quod jubes, et jube quod vis.

Doce me te amare; ut si sero, saltem secure respondere possim: utique, Deus meus, utique amo te.

3. O fili, recte sentis, si amorem meum vehementer exoptes.

Etenim si charitatem non habueris, quidquid aliunde sis, nihil es: quidquid aliunde possideas, nihil tibi prodest.

Interrogavi te, fili. Dixi tibi: Amas me? Tu vero expavisti: respondere non ausus es.

Verumtamen, fili, iterum quæro: Amas me? Adhuc taces!

Vidisti Petrum affirmantem se pro amore meo paratum esse, et in carcerem, et in mortem ire; eumdem brevi postea vidisti me negantem: et ideo timuisti respondere cum illo.

Bene, fili: at si os tuum respondere non audeat, respondeant opera tua.

Per hæc cognoscam utrum Deum tuum diligas, non quidem verbo neque lingua, sed opere et veritate.

4. O fili! qui amicum vere diligit, illo frequenter de eo cogitat, cum illo libenter conversatur.

Tu vero amasne præsentiam meam tibi in mentem revocare? mecum in oratione conversari? me in templo meo visitare?

Si hoc libenter facis, confide, fili: diligis.

5. Qui amicum vere diligit, ei intima cordis sui secreta libenter pandit, consilium ejus ultro perquirit, mensæ ejus cum gaudio assidet, suæ assidentem cum jucunditate videt.

Et tu, fili, solesne mihi cordis tui miserias et dolores fidenter exponere? Delicta tua et culpas cum simplicitate et mœrore in tribunali libenter confiteri? Consilium a me frequenter petere, et acceptum fideliter exsequi?

Solesne cum exsultatione ad altare meum accedere, et per misericordiam erga pauperes, me ad mensam tuam libenter admittere?

Fili, si hæc reipsa facis, confide: certe diligis.

6. Qui amicum vere diligit, ipsius votis accurate et prompte obsequitur: ab iis quæ amico displicent, caute se abstinet.

Tu vero, fili, servasne fideliter mandata mea? Fugisne quasi a facie colubri peccatum quod ego odio summo prosequor?

O fili ! si hæc accurate facis; confide : vere diligis.

7. Denique qui ita amico addictus est, ut ei omnia sua præbere sit paratus, ut in omnibus studeat ipsi semper placere, ut animam suam pro ipso libenter daret : ille, fili, amicum summe diligit. Majorem charitatem habere non potest.

Tu vero num intentus es ad ea quæ mihi placita sunt, ut ea semper facias?

Num omnia ad majorem mei gloriam proponis et operaris?

Num pronus es ad omnia relinquenda propter me?

Num paratus es ad mortem etiam pro me et iis quæ mei sunt oppetendam;

Ita ut animam tuam dare potius eligas, quam me quolibet modo offendere :

Ita ut vitam tuam libenter impendas et superimpendas pro ovium mearum salute et sanctificatione?

Si hoc facis, gaude et exsulta : vere diligis, multum diligis.

8. At, fili, nemo potest duobus dominis servire.

At si tu libentius te terrenis cogitationibus, quam sanctæ recollectioni tradis;

Si plus amas de temporalibus negotiis audire et loqui, quam de me et iis quæ ad me spectant;

Si attentius et cautius negotia sæcularia, quam sancta officia tractas;

Si plus gaudes mundi sectatores visitare, quam templa frequentare;

Si plus anhelas ad hominum convivia, quam ad Dei tui altaria;

Si plus curas de abundantia et deliciis domus tuæ, quam de mea in pauperibus miseria et egestate, de fratrum tuorum consolatione et salute;

Si plus times morbos et angores, quam peccata;

Si plus doles de terrena jactura, quam de Dei tui offensa;

Si libentius laboras et sudas pro lucro temporali, quam pro vitiis superandis, animabus lucrandis, Deo tuo glorificando :

Si sic facis, quid dicam de te? O fili, tu quidem dicis quia amas me : utique labiis me honoras, sed cor tuum longe est a me. O miser ! o cæce ! o insipiens ! te solum amas : me autem non diligis.

9. Quid igitur? Nonne ego sum Dominus Deus tuus, Sanctus Israel, Salvator tuus?

Quid, fili ! Nonne cor tuum ad bonum amandum creatum est? An vero ignoras quod ego sim summum et omne bonum?

Nonne qui perfecti sunt, qui benigni, qui justi, qui sapientes, qui pulchri, qui docti, qui mansueti, apud homines ipsos amabiles et amandi dicuntur?

Num ignoras quod ego sim ipsa benignitas, justitia, clementia, mansuetudo, sapientia, pulchritudo, scientia, omnis denique perfectionis plenitudo?

Nonne bos ipse cognovit possessorem suum? Nescis tu quod ego sim Creator tuus, Rex tuus, Pater tuus, qui te feci, qui te enutrivi, qui te servavi, qui mundum universum tuis necessitatibus paravi?

Nonne diligit bonum suum pastorem ovis inventa? Nescis quod ego sim Pastor tuus optimus, qui te errabundam ovem, per abrupta currens, quæsivi, inveni, humeris portavi, et in ovile gaudens reduxi?

Nonne amat captivus redemptus suum redemptorem? Nescis, fili, quod ego te redemerim, non auro, non argento, sed ipso meo sanguine?

Imo, fili, nonne ego Deus tuus te in ministrum meum, in sacerdotem meum elegi, et sic supra ipsos reges terræ honorificavi et exaltavi?

10. Quid est quod debui tibi facere, et non feci? Cur igitur obliviscеris mei? Quare non diligis me?

O ingrate ! o miser ! o cæce ! o insipiens ! Quare? Audi. Quia temporalis es : quia conglutinatus est in terra venter tuus, nihil respicis nisi mundum, et ea quæ in mundo sunt.

Mundus te fallaciis suis decipit : illaqueatus es, captus, excæcatus. O animalis homo ! non percipis ea quæ Dei tui sunt.

Sursum cor, fili. Dixi tibi : Noli diligere mundum. Saltem nunc cessa mundum respicere : leva oculos tuos ad me.

Respice solem, et non placebit amplius modica lucerna quam amasti.

Contemplare summam Dei tui bonitatem; recogita innumera beneficia quæ tibi Dominus tuus largitus est.

Et clamabis : Væ tenebris in quibus jacueram ! Inveni verum lumen animæ meæ.

Inveni quem diligere debet anima mea : Deus meus ipse est requies mea.

Vere omnia vanitas præter amare Deum et illi soli servire.

CAPUT XXXVIII

De oratione mentali

1. Hoc est opus tuum, fili, orationi et ministerio verbi instans esse. Ego pernoctavi in oratione, ut tu disceres orare, et sine intermissione orare.

Homines qui aere vivunt, suspirant continuo in aerem, ut aeris spiritum attrahant. Tu sacerdos, qui de cœlis vivere debes, ad cœlum indesinenter suspira, ut cœlestem spiritum attrahas.

O fili ! quam necessarium est ut ego dirigam omnes gressus et actus tuos, in ministerio quod exercendum suscepisti ! Quam grande est ! quam sanctum ! quam periculosum !

Tene ergo oculos mentis tuæ semper elevatos ad Patrem qui habitat in cœlis; ad me qui ad dexteram ejus sedeo : ut inde continuum tibi veniat auxilium; ut mutes fortitudinem; ut assumas pennas sicut aquilæ; ut curras et non labores; ut ambules, et non deficias; ut perficiantur gressus tui in semitis meis, et non moveantur vestigia tua.

2. Sic per orationem attraxit sibi maximum sanctitatis spiritum Jacobus quem in apostolum elegeram; genua enim ejus, præ

orationis frequentia, instar cameli occaluerant.

Sic Martinus qui, nec in vita, nec in morte, invictum ab oratione spiritum relaxavit.

Sic Carolus qui, in summis negotiis, etiam tres aut quatuor horas, imo dies integros, quin et, ubi liberior erat, noctes ipsas orationi impendebat.

O fili! potes quod iste et isti. O si animum haberes! o si gustares! videres quam suavis sit Dominus orantibus.

Invenitur utique a quærentibus, aperit pulsantibus, annuit petentibus. Gusta et vide.

3. Fili, surgat tecum oratio; nocte in lectulo vigilet : dicat tecum psalmos in officio : præcedat et sequatur te in ecclesia; sedeat tecum dum manducas et bibis; gratias agat, cibo sobrie sumpto.

Transeat tecum in labore diurno; adsit in cubiculo; mundet te vespere a sordibus quas contraxisti in mundi luto; somno cedenti tibi claudat oculos, habitet semper tecum.

4. Vides, fili; non hic tibi commendo eam tantum orationis speciem quæ ore et animo simul juxta canonicam regulam perficitur; verum insuper illam quæ secreto in corde fit.

Ibi, ibi, clauso ostio, debes orare Patrem tuum. Ibi potes, fili, omni tempore et loco, mentem tuam ad me elevare, te et tua, et omnia mihi offerre, a me petere, me amplecti præ amore, te coram me humiliare, me adorare.

Hæc apud te sit oratio Deo vitæ tuæ; hæc in omni opere et functione sit tua socia et comes indivisa.

5. Hæc est, fili, hæc est aqua quæ fit fons saliens in vitam æternam.

Si vis illam habere, veni, ostendam tibi fontem hortorum, puteum aquarum viventium, unde hauritur.

Fons ille et puteus, meditatio mandatorum meorum est : huic debes quotidie aliquod tempus destinare.

Cura ergo quotidie aliquam salutaris doctrinæ veritatem specialiter eligere, ob oculos ponere, attente coram me considerare, ad te referre, et ex hac consideratione normam agendi tibi proponere.

Ibi invenies aquam : et si biberis illam, totum corpus tuum mire et suaviter rigabitur; id est omnia opera tua sanctificabuntur : quia dabit fructum in tempore suo.

6. O fili! orationem mentalem igitur ne negligas : brevi esses sal infatuatum, lucerna sine ardore et sine lumine.

Idcirco enim desolatione desolata est terra quia non est qui recogitet corde.

CAPUT XXXIX.

De variis orationis mentalis speciebus.

1. Unusquisque proprium donum habet ex Deo; alius quidem sic, alius vero sic.

Non omnes, fili, idem possunt in oratione mentali. Sunt aliqui quibus datum est ad altissimæ contemplationis verticem pertingere; sed hoc nemini præscriptum est; iis reservatur quos Pater meus ita traxerit.

Tu vero, fili, si te non sentias specialiter vocatum et tractum, noli hoc altum sapere; sta in via simplicium, et te indignum judica ad sublimiora efferri.

Si pauca tantum in meditatione potes, hæc pauca fac exacte, et multum proficies.

2. Ne dixeris, fili : Non possum, nescio orare. Si non vales cum Joanne sublimia et divina contemplari, saltem potes cum Magdalena ad pedes meos procidere, et corde contrito, spiritu humiliato, petere tuorum veniam peccatorum quibus me toties offendisti.

Si nequis cum Paulo ad tertium cœlum volare, saltem vales cum eo manere apud me crucifixum, carnem cum vitiis et concupiscentiis crucifigendo.

Si non habes alas aquilæ volantis ad sidera, saltem potes habere pennas simplicis columbæ nidificantis in maceria; saltem vales meditari passionis meæ vulnera et opprobria.

Confide, fili : plus sanctitatis invenies in passione mea meditata, quam omnes sapientes et philosophi, in altitudine cœli contemplata.

3. Si non potes nisi distractas orationes et meditationes peragere, perage tamen et offer mihi.

Esto homo bonæ voluntatis : præparationem cordis tui audiet auris mea. Acceptabilia mihi erunt etiam minuta illa quæ in gazophylacium meum, secundum posse tuum, mittes.

Scis, fili, quomodo benedixerim viduæ quæ duo minuta tantummodo miserat : non obstante ergo qualibet involuntaria distractione animum tuum in diversa rapiente, perge quod semel cœpisti; in præsentia mea persevera, et tempus orationi destinatum ne interrumpas.

Mihi placent exercitia tua, quando tu ita mihi tuis expensis servis.

4. Ne itaque animo concidas; sed cum humilitate prostratus, agnosce te majori esse consolatione indignum.

Dic cum fiducia et simplicitate : Domine, in quantum mea culpa intervenit quod his forte distractionibus occasionem dederim, summopere doleo :

In quantum vero procedit a tua voluntate, agnosco justam et peccatis meis debitam pœnam, castigantem culpas meas, et præteritas ac præsentes negligentias.

Unde libenti animo accipio de manu tua hanc crucem, hanc ariditatem, hanc distractionem, hoc exsilium miseri cordis mei.

5. En etiam, fili, modus mediocritati tuæ obvius et congruus. Tolle librum, lege : hoc nixus quasi baculo animus tuus facilius stabit, et divagans citius revocabitur.

Scilicet piæ huic lectioni intende; singulis sententiis legendo inhære : brevi intellectus tuus illuminabitur, affectus movebitur, volvendo et revolvendo quæ legeris non animo sciendi, aut studio doctrinæ, sed æmulatione virtutis et amore.

Sic lege, sic gusta, sic comede ; et enutrieris.

Quod autem comederis, per diem rumina : recole judicia, renova proposita, ut efficaciora sint ; et cor tuum per sacras aspirationes magis ac magis accende.

CAPUT XL.

De tempore orationis mentalis.

1. Fili, in matutinis meditare in me, et ego ero adjutor tuus.

O sacerdos ! ligna mane subjice per singulos dies ; ut ignis in altari meo enutriatur et semper ardeat.

Oratio mane facta tenebras pellit, et animam divino lumini aperit ; primitias cogitationum et actionum diei consecrat mihi supremo Domino, cui primum ante omnia, et super omnia, omnis creatura servire debet.

O fili ! si ego sum thesaurus tuus, in me sit primo diluculo cor tuum.

2. Audi, fili, et erubesce. Gentiles ipsi, adveniente aurora, cum diis versandum dicebant ; *Ab Jove principium*. Ergone tu filius lucis eris minus sapiens filiis tenebrarum ?

Vide solem : summo mane oritur, et enarrat gloriam meam. Nonne ergo inverecundum esset ut te otiosum in strato invenerit, et ipse sic in servitio meo te diligentia sua præcederet ?

O fili ! Præveni solem ad benedictionem tuam. Ante ipsius ortum debuit manna a populo meo colligi : orto enim sole, liquefiebat. Sic tardior oratio vix habet substantiam et efficaciam.

Hora igitur surgendi præcurre, et age conceptiones tuas.

3. Mane pennæ columbæ liberiores sunt : melius volabis ad me.

Oculus matutinus serenior est : quod oculus per mundanorum conspectum jam obscuratus non apprehendit, ipse videt.

Auris matutina subtilior est : quod auris terreno tumultu jam gravata non capit, ipsa audit.

Cor matutinum purius est, flexibilius est : quod cor lutoso jam mundi pulvere respersum non gustat, ipsum sentit.

Ergo cor tuum trade, ad vigilandum diluculo ad me, qui feci te, et in conspectu magnitudinis meæ mane deprecare : et ego spiritu intelligentiæ replebo te ; emittam eloquia sapientiæ meæ : in oratione confiteberis mihi ; et ego dirigam consilium tuum.

4. Ut autem mane ad me promptior sis, fili, præpara de nocte animam tuam. Quod mane meditaturus es, ante somnum prælege ; tibi evigilanti primo recurret ; et facilius mihi cor tuum trades, primitiasque mentis offeres.

Exsurge diligentius et quemadmodum cervus præ siti ad fontes aquarum desiderat ; ita ad me adorandum desiderabit anima tua. Tum spiritu fervens, procides coram me, et dicam tibi : Ecce adsum.

Demum in præsentia mea constitutus vivebis, affluës, mirabitur et dilatabitur cor tuum.

Modo confusus erubesces, præ mea sanctitate et tua iniquitate ; modo humiliaberis, præ mea pulchritudine et tua deformitate.

Modo annihilaberis, præ mea magnitudine et tua miseria, præ mea bonitate, et tua ingratitudine ; modo viriliter ages, præ tua fiducia in me.

Modo gladium alacriter sumes, contra hostes animæ tuæ ; modo silebis in dilectione mea ; et exsultabis super me in laude.

Ecce, fili, quomodo adsum iis qui in matutinis meditantur in me. Accede ergo mane diluculo ad me, et illuminaberis.

5. Si vero mane sanctæ recollectioni ob ingruentis et inopinati negotii necessitatem vacare nequiveris ; memento, fili, quoniam omni hora orantibus adsum, et escam timentibus me concedo.

Noli igitur jejunus tota die remanere : sed quamprimum potueris, festina, quasi præ dilatione languescens, ad meditationis convivium.

Nonne, dilectissime, anima plus est quam corpus ? Plus utique, multo plus.

Sapiens igitur esto, et dic : Si solita hora corpus reficere nequeo, cibum tamen necessarium postmodum sumere non omitto.

Si a congruo prandio præ negotiis absolute impedior, per repetitas refectiunculas resarciendis viribus provideo.

Sic faciam tibi, anima mea. Per singulos dies mane reficiam te : si autem mane nequeam, postmodum supplere satagam.

Et si tandem aliquando tempus pro convivio tuo omnino defuerit, saltem per crebras et ardentes cordis oratiunculas te refovere non omittam.

CAPUT XLI.

De visitatione sanctissimi sacramenti.

1. Fili, ego Deus tuus et omnia tua. Ego, qui habeo sedem in cœlis, apud te in templo meo maneo in terris ; ut, quando velueris, invenias in me vitam, et haurias salutem a Domino tuo. O fili ! non feci taliter omni nationi.

Si in remotioribus infidelium plagis degeres, et tibi nuntiaretur esse aliquem populum apud quem Deus verus sic dignatur habitare, ita ut quacunque hora unusquisque possit libere ad eum accedere, ore ad os cum illo conversari, sane clamares : O beatus populus cujus talis Dominus Deus ejus !

In excessu mentis diceres : Vadam et ego ad populum istum, et videbo visionem hanc magnam.

Quam dilecta tabernacula Dei hujus ! concupiscit et deficit anima mea in atria ejus : surgam et ibo ad illum.

Egredere, anima mea, de terra tua, de cognatione tua ; veni, et videamus hoc verbum quod factum est ; veni, et offeramus ei munera, aurum, thus et myrrham.

2. Fili, ecce sto ad ostium tuum. Non montes tibi transvolandi, non mare transmeandum, non terra tua relinquenda, non cognatio tua deserenda, ut tantæ felicitatis efficiaris particeps.

Aditus tibi patet, custodes non obstant ; semper et quacunque hora parata sunt om-

nia, oculi mei attenti, aures meæ erectæ, cor meum apertum.

Veni, per me licet, veni; cupio te videre; nam deliciæ meæ esse tecum.

Veni, exspectans exspecto te, ut intendam tibi, ut exaudiam preces tuas. Veni ad Dominum tuum, et redde ei vota tua.

Veni ad fontem aquæ salientis in vitam æternam; et dabitur tibi absque ulla commutatione vinum et lac.

Veni ad eum qui panes in deserto multiplicat; et sicut adipe et pinguedine replebitur anima tua.

Veni, et implebo te bonis, et mensuram gratiarum bonam et supereffluentem et confertam et coagitatam effundam in sinum tuum.

3. O fili! si homo tantum esses, dicerem tibi: Veni, et adora. Nam scriptum est: *Dominum Deum adorabis, et illi soli servies.* (*Luc.* IV, 8.)

Sed sacerdos es, homo templi, homo sanctuarii, homo altaris, homo Dei; tuum est inter vestibulum et altare plorare.

Tuum est in ira mea stare contra me, et placere; tuum est pro delictis omnium exorare.

Tuum est cœlo vim facere, ut roret desuper, et nubes pluant super populum pretiosa donorum meorum charismata: tuum est Deum laudare, Domino benedicere.

O fili! o sacerdos! o minister summi Regis! num relinques illum solum?

O amice tui Salvatoris! num habebit pro te amaritudinem conversatio illius, aut tædium convictus ejus?

O discipule! num optimum Magistrum tuum fugies?

4. O Domine! o Deum, si fas est dicere, sui prodigum! me miserum, si, tot congestis carbonibus, ad te frigescerem, et accedere renuerem!

O quis audivit unquam simile? Me qui non sum dignus ut intrem sub tectum tuum, in aulam tuam venire permittis; quin et hortaris, quin et compellis!

Faciam, Domine, voluntatem tuam. Ibo, visitabo locum ubi positus es, rex meus et Deus meus!

O Domine! quomodo possem a tali pietate me abstinere, quando recordor omnes ad te cucurrisse, dum visibiliter cum hominibus conversabaris;

Quando cogito omnes venisse ex omni castello Galilææ, Judææ et Jerusalem;

Quando lego, turbas apud te tantas fuisse, ut debuerint tegulas tecti tollere, et paralyticum per illud coram te submittere?

Utique, Domine, quolibet vespere veniam cum Maria Magdalene videre sepulcrum, in quo vivens tu ipse homo Deus humiliter et amanter quiescis.

Adorabo ibi pronus in terram: confitebor adversum me iniquitatem meam, laudabo nomen tuum cum cantico, magnificabo te in laude: petam, et accipiam; pulsabo, et aperietur mihi.

In loco pascuæ hujus reges me, Deus meus; et nihil mihi deerit.

Ibi discam semitas justitiæ tuæ; ibi edocebor non timere mala: ibi sub virga tua et baculo tuo consolabor.

Ibi fortis efficiar contra omnes qui tribulant me: ibi misericordia tua circumdabit me, ut subsequatur me omnibus diebus vitæ meæ, donec inhabitem in domo tua cœlesti, in longitudinem dierum.

CAPUT XLII

De examine vespertino.

1. Dijudica te, fili, ut non judiceris.

Vespere discute mores. Semper debes esse paratus: quia, qua hora non putas, ego Filius hominis veniam.

Forsan hac nocte animam tuam repetam a te: vide num parata sit ratio villicationis tuæ.

Si cras vixeris, debes altari meo astare: vide num sis mundus totus.

Sume ergo in manibus animam tuam. Considera diligenter, quomodo se habeat; quid cogitatione, quid desiderio, quid actu operata sit; quid contra me, quid contra proximum, quid contra teipsum.

Nonne de mundano pulvere sorduit? Excute pulverem illum, per dolorem, per novum propositum.

Heu! si etiam, quod absit! per aliquod peccatum mortale, in profundum descendisset.

O fili! tunc luge, detestare; confessionem promptiorem, et emendationem promitte, ut sol non occidat super delictum tuum, et ego non ulciscar in mediis tenebris.

O quot subita morte præveniuntur? Quot sani cubile ingressi sunt, et eadem nocte ad inferos descenderunt; quia in peccato mortali sine contritione obdormierant!

O! si non reformidares, sic quiescere in statu in quo mori non auderes! Quis scit an somnus, quem in hoc mortifero statu caperes, non esset etiam tibi æternæ mortis initium!

2. Ego proficiebam sapientia, ætate et gratia apud Patrem et homines.

Tu quoque, fili, debes de die in diem proficere: si non proficis, deficis; et quomodo proficies, si defectus tuos non observaveris, non consideraveris, non emendaveris.

Redi igitur vespere ad cor tuum, et accurate discute teipsum.

Considera unde venis, quo tendis, quomodo vivis, quid agis, quid admittis; quantum quotidie proficis, vel deficis; quibus cogitationibus magis occuparis, quibus affectibus tangeris; quibus tentationibus a maligno acrius impugnaris.

Hoc sancti mei, dum in terra vivebant, crebro faciebant: et idcirco tantum in virtute proficiebant.

Requirentes et observantes quotidie defectus suos, ipsos de die in diem corrigebant et minuebant.

Quo frequentius, præ fragilitate, ceciderant, eo alacrius resurgebant, eo virilius se ad pugnam parabant, eo instantius meum petebant auxilium.

Sic jam justi, justificabantur adhuc, et

jam sancti, plus sanctificabantur : sicque leves eorum lapsus potius erant ipsis incitamenta virtutis, quam impedimenta perfectionis.

Fac similiter, fili : dum silent omnia, et a negotiorum tumultu vacuus est animus, scope spiritum tuum.

3. Domine, delicta mea a te non sunt abscondita : posuisti in nervo pedem meum ; observasti omnes semitas meas, et vestigia pedum meorum considerasti.

Emitte lucem tuam, et veritatem tuam ; cognoscam me, sicut cognitus sum a te : et cognoscens me, quotidie reprehendam me, corrigam me :

Usquedum immaculatus in via, quantum fragilitas mea patitur, fiam perfectus, sicut Pater meus cœlestis perfectus est.

CAPUT XLIII.

De consuetis actionibus bene peragendis.

1. Ego, fili, bene omnia feci. Et si tu velis sanctimoniam, sine qua me nemo videbit sectari ; hoc potissimum curare debes, ut nempe omnia opera tua accurate et sancte perficias.

Vide : tota vita tua nihil aliud est, quam recurrentium quavis die actionum series.

Si igitur actiones illæ debita cum perfectione a te exerceantur, procul dubio tota etiam vita tua sancta erit, atque perfecta.

O fili ! quantum in te æmulationis fervorem deberet illa cogitatio accendere ! tot et tot actiones in die, tot in mense, tot in anno peragere debeo.

Si unamquamque rite compleam, totidem virtutum actus eliciam, totidem gloriæ gradus promerebor.

Si temere, si perfunctorie solum ; tempus, operam et innumeros gloriæ gradus perdam, et irreparabiliter quidem perdam.

Properas, o mors ! et cum veneris, quantum exsultabo, si omnia bene fecerim ! Quantum ingemiscam, si male !

2. Respice, fili, homines aut cautissime parcos, aut lucri ardenter avidos : attende quomodo isti curant ut nihil deperdatur, nihil pereat ; sed omnia vel minutissima, vel etiam vilissima utiliter impendantur.

Vide quomodo alii sedulo tempus occupent, ne ulla ejus particula sine lucro inaniter elabatur.

Imitare eos, fili ; et disce a sæculi prudentibus veram filiorum Dei sapientiam.

Disce omne levissimum, vel etiam vilissimum vitæ tuæ opus ita peragere, ut non pereat.

Disce omnem temporis quadrantem sic expendere, ut tibi fructum in vitam æternam afferat.

Attende, fili : non dicit homo parcus : hoc leve est, contemnendum est.

Sed econtra : quantumlibet leve et contemnendum hoc videatur, tali modo impendatur, et utile erit.

Sic fac et tu ; nec dixeris ; Opus istud nihil est ; quomodo fiat, parum curo.

Dic econtra ; Hoc quidem parvi momenti videtur. Verumtamen diligenter seminetur in agro nostro vile hoc sinapis granum ; et crescet, et fiet arbor : et ego aliquando de fructibus ejus comedam.

Attende adhuc, fili. Non dicit homo lucri avidus : Minuta temporis pauca nihil sunt : quiescamus paululum, exsultemus ad momentum.

Sed econtra ait : Ex minutis hora coalescit. Euge, euge, manus : labora celeriter, et post horam lucrum aderit.

Sic et tu, fili, satagere debes ut quodcunque vel minutissimum vitæ tuæ momentum tibi per actionem bene peractam fiat proficuum :

Euge, dilectissime : quæ in se levissima sunt, ea insignia amor reddit ; quæ minutissima videntur, ea pretiosissima efficit intentio.

Euge, bene fac : grandia sine dilectione facere, inane est et vacuum : parva autem perfecte peragere, apud me est acceptissimum.

3. Quid fiet in judicio, fili ? Hoc sane scis. Tunc reddam unicuique secundum opera ejus.

Cura igitur ut omnia opera tua bona sint et recta.

Sic te certissime facies a correptione et vindicta mea immunem, ac de laude et remuneratione mea securissimum.

Necesse est, dilectissime, ut actiones tuas consuetas exsequaris. Sive bene, sive male eas peragas ; peragis tamen.

Utique oras, studes, officium persolvis, missam celebras, sacramenta ministras.

Si autem omnia hæc male aut negligenter facis, nil lucraris ; quinimo damnationem incurris : et tamen pœnam nihilominus habes.

Noli, fili, sic perdere quod operaris. Cura ut labor tuus non sit inanis.

Modo recto et sancto omnia opera tua perfice ; laborem majorem non habebis ; quinimo actionum laborem necessarium facilius tolerabis, et per hunc tandem coronam lucraberis.

Si ergo te in actibus tuis ignavum et negligentem esse deprehenderis, excita te, et dic : Insanis, anima mea ! grave jugum portas, et nihil proficis ; quinimo perdis.

Euge, euge : age ferventer, age recte ; et levius feres, et fructuose laborabis.

4. At inquies, fili : Quomodo fiet istud ? Quomodo omnia bene faciam ?

Audi, fili : en docebo manus tuas ad hoc prælium.

Ante omnia ab omni specie mala te abstinere debes. Nihil ergo facias, nisi quod bonum, aut saltem licitum esse scias.

Ut autem bonum hoc vel licitum bene peragas, hæc tibi observanda sunt.

Habe in omni opere intentionem puram, et omnia ad majorem Dei tui gloriam ordina.

Excute teporem ; et cum omni fervore et alacritate rem perfice, quasi hoc unum faciendum haberes.

Cum incepœris, constanter perge : et si res duret, passim te excita et stimula.

Ordinem serva : ut tempore præscripto, nec ante, nec post, quantum fieri potest, res peragatur.

Tandem, dilectissime, in omnibus Jesum respice, in omnibus Jesum imitare.

Dic cum Vincentio : Quid nunc Christus ? Quomodo faceret ? quomodo loqueretur ? quomodo procederet ?

Quid a me exspectat ? quid vult ? O Magister bone ! sequar te quocunque ieris.

Sic, fili, sic faciendo, non ligna, fenum, stipulam flammis devovenda : sed aurum, argentum, lapides pretiosos super cœlorum altare sedenti in throno offerenda, per actiones tuas tibi congregabis.

CAPUT XLIV.

De tempore caute impendendo.

1. Charissime : Lucem habes nunc, nunc tempus acceptabile, nunc dies salutis ; sed modicum et veniet nox cum operari non amplius poteris ; modo tenebræ comprehendent te et judicaberis.

O ! si serio perpenderes quam pretiosum sit tempus, quam cito transeat, quantum dolebis si in morte perspicias illud fuisse a te inaniter consumptum ; non dubium quin cum omni diligentia talento hoc pretiosissimo uti satageres.

2. Vere thesaurus est tempus præsens, dilecte : qui eo bene utuntur participes fiunt amicitiæ Dei ; et tu quoque per quodlibet momentaneum et leve temporis tibi concessi minutum æternum in sublimitate gloriæ pondus, si volueris, poteris lucrari.

Non aliter apostoli, non aliter sancti sacerdotes quam per bonum temporis usum cœlestem consecuti sunt hæreditatem. Et quo melius illud impenderunt, eo fulgentiorem consecuti sunt coronam.

Nec aliter reprobi sacerdotes lugenda æternæ damnationis sorte digni effecti sunt quam per temporis jacturam aut abusum.

3. Tempus igitur cautissime impende, curans diligenter ut nulla tanti boni particula te prætereat, quoniam de illo rationem supremo Judici usque ad novissimum quadrantem reddes.

Festina impendere illud quoniam modicum est et celeriter fugit. Si moraris, jam perdis, et quod per moras perdideris non erit amplius. Impende diligenter, attendens quoniam labor transit, sed merces manet, et quidem in æternum manet.

Ecce labores apostolorum, ecce tormenta martyrum, ecce conatus et pœnæ sanctorum omnium, magna quidem fuere, sed momentanea prælia ; triumphus vero illorum sempiternus, corona perpetua, felicitas interminabilis, gaudium sine fine, requies in sæcula sæculorum.

Sic orare, studere, prædicare, confessiones audire, oves perditas et errantes quærere, corpus castigare, vigilare, laborare, aliisque modis tempus sancte impendere, carnis quidem tuæ afflictio erit, sed momentanea, sed brevis, quoniam cum tempore transibit ;

Et cum transierit tempus, jam nihil de pœna supererit tibi ; bonum autem quod operatus fueris te sequetur.

4. Cogita quale debeat esse gaudium sacerdotis qui tempore bene usus est, quando ad finem ejus devenit, et dicit : *Bonum certamen certavi, cursum consummavi ; in reliquo reposita est mihi corona justitiæ, quam mihi modo reddet justus Judex.* (*I Tim.* IV, 7, 8.)

At qualis desolatio servi nequam, presbyteri pigri qui tempus perdidit, ubi proximus se morti modo rationem talenti hujus supremo Judici, magistro austero redditurum sentit.

O quam libenter omnia quæ possidet daret ut unicum minutum obtineret ! o quam instanter inducias postulat ! sed frustra : transiit messis, finita est æstas.

Qualiter vero irascitur, quomodo dentibus fremit et tabescit ubi jam judicatus, jam in tenebras exteriores ejectus recogitat tot annos quibus animam suam, animasque sibi commissas salvas facere poterat.

Tot temporis perditi momenta quibus et per pœnitentiam Deum valebat placare, et per jugem orationem veniam obtinere, et per bona opera suam certam electionem facere.

5. Cave igitur et attende tibi, charissime, ne tibi similiter contingat. Forsan dies peregrinationis tuæ fuerunt usque huc mali, vel saltem non fuerunt pleni sicut dies patrum tuorum, apostolorum, sanctorumque meorum, qui omne tempus utiliter impendebant.

Forsan multos jam annos perdidisti ; isti quidem redire ultra nequeunt ut bene impendantur : verumtamen redimi possunt.

Et si sincere velis, si diligenter deinceps et sapienter tempore utaris, totam bonorum operariorum mercedem lucrari adhuc poteris.

Utique : usque ad horam sextam, vel nonam, vel etiam undecimam otiosus tota fere die stetisti. Verum vade celeriter, perge festinanter in vineam præsentis temporis, labora sicut bonus operarius, et in fine diei non minorem accipies denarium, quam illi qui totum diei et æstus portaverunt pondus.

Crede hoc ; sciens quia ego bonus sum, et licet mihi quod volo facere ?

Et si aliquis oculus nequam tibi voluerit invidere, ego, ego ipse corripiam eum.

6. Verumtamen, fili, justum est ut ex parte tua eo diligentius labores, quo diutius in damnabili otio permansisti.

Specta te inter laborantes laborantem, tanquam inter contendentes in agone contendentem, et velut si unicus tantum e contendentibus deberet accipere bravium, sic curre ut comprehendas.

Vide quomodo benignitas Dei ad pœnitentiam te adduxit : sed scito quod si patientia ejus abuteris, tempus in posterum in inanibus et vanis curis, conviviis, delectationibus, otiis, lusibus, colloquiis, lectionibus terendo consumes, thesaurizabis tibi iram ejus ; et ille tandem non amplius par-

cens clamabit : Succidite, succidite arborem infructuosam ; utquid terram occupat ?

CAPUT XLV.

De præsentia Dei.

1. Ego, fili, cœlum et terram impleo : oculi mei universam terram contemplantur.

Observo omnes semitas hominum, et vestigia pedum eorum indesinenter considero : quinimo corda et renes scrutor, et nulla me latet cogitatio.

Fuge, fili, quo volueris : non recedes a spiritu meo, non elongaberis a facie mea.

Si ascenderis in cœlum, illic sum : si descenderis in infernum, adsum.

Si ad extrema maris volaveris, illuc manus mea te deducet : illic dextera mea te tenebit.

Si in densissimis tenebris te absconderis, et obscurissima nocte te protegere volueris ; atra nox illa in conspectu meo sicut dies illuminabitur, et tenebræ tuæ lumen mihi erunt.

Fuge, fili, quo volueris : in me semper vives, in me moveberis, et eris semper.

2. Hac cogitatione constanter armare, fili ; et declinabis a malo, et facies bonum.

Præsente humano judice qui corpus occidere potest, latro non furatur.

Præsente patrẽ, filius nequam non malignatur.

Præsente Domino, servus piger non otiatur.

Tu ipse, fili, præsente prælato, non auderes quod malum est perpetrare.

O dilecte ! si superioris præsentia, quinimo cujusque testis aspectus iniquorum animos cohibere valet ; quale tibi frenum erit Dei judicis fortissimi ac potentissimi præsentiæ recordatio !

Ejus, inquam, judicis terribilis qui potest et animam et corpus perdere in gehennam.

Si vero ejusmodi cogitationem postposueris, et Dei cuncta aspicientis et judicantis immemor fueris, quid fiet ?

Dealbato forinsecus pariete, emundatis exterioribus calicis tui, securus manebis.

Id est, sufficiet tibi si in vita tua nihil distincte observari possit, quod famam tuam obscurare valeat, aut male agendi normæ notam tibi imprimere.

Sic ergo eris in publico quidem et apparenter sobrius, castus, modestus, misericors : ad munia ecclesiastica tempore statuto perges : debitis officiis vacabis.

Sed in occulto clericalis regulæ parum tenax, sensualitati, voluptati, avaritiæ te dabis.

Sed in ministerio labiis me honorans, corde me inhonorabis : audiens pœnitentes, de illorum salute non curabis : prædicabis, et de fructu non eris sollicitus.

Quia, cum homines nihil nisi faciem videant, satis esse putabis quod faciem piam ipsis semper exhibeas.

O exitialis, ô turpissima hypocrisis, quam Dei præsentis immemoratio fovet, recordatio fugat ac interimit !

3. In omnibus igitur actibus tuis, fili, memor esto Dei : et recto corde ipsi servies, et ab omni via mala pedes tuos prohibebis.

Memor esto mane : et oculos luci aperiens, animum tuum a perversis cogitationibus præservabis, et immoderatam corporis somnolentiam vinces.

Memor esto, cum ad orandum accesseris : et mentis atque cordis aberrationes continebis.

Memor esto, cum ad laborem perrexeris : et Domino laborans, apud Dominum mercedem habebis.

Memor esto in sacro ministerio : et non audebis quærere quæ tua sunt, sed Dei gloriam et animarum salutem promovebis.

Memor esto in refectione : et sobrietatis limites non excedes.

Memor esto in animi recreatione : et dissolutas delectationes vitabis.

Memor esto in conversatione : et ori tuo sanctam pones custodiam, et aures tuas spinis sepies.

Memor esto in itinere ac ambulatione : et fœdus quod cum oculis tuis in baptismo et ordinatione pepigisti, fideliter servabis.

Memor esto in tentatione : et a malo liberaberis.

Fili, rogo te, tene breve et consummatum verbum : Cogita de me, et ego de te cogitabo.

Desolatione iniquitatis desolatæ sunt animæ, quia non est qui præsentiam Domini recogitet corde.

Tene breve et utilissimum consilium : Memorare semper Dei tui præsentiam, et non peccabis. Amen dico tibi : Memorare.

4. Sed audi iterum, fili, hac salubri cogitatione te in viam adhuc excellentiorem dirigam.

Utique si Dei tui memor fueris, non tantum a malo caute declinabis ; sed bonum etiam ferventer facies.

Inclina aurem, fili, et excipe parabolam : Simile est regnum cœlorum homini regi optimo qui habuit servum sibi dilectissimum.

Jusserat autem rex attente observari omnes servi illius labores et actus, ut quidquid ille servus pro regis servitio fecisset, locupletissima remuneratione præmiaretur.

Servus vero ille, de hoc regis sui jussu prænonitus, et hac semper cogitatione stimulatus : Rex certe sciet, rex largissime remunerabitur : quanta putas alacritate et zelo omnia quæ potuit, pro munificentissimo rege præstitit !

Hic forte dicis, fili : O utinam fuissem ille servus ! Certe quodcunque manus mea potuisset, instantissime operatus essem.

Quid est, fili ? Nonne ego sum regum omnium potentissimus, ditissimus et liberalissimus ?

Nonne tu es servus meus, quinimo minister meus ?

Nonne ego cuncta quæ pro me facis per meipsum video ?

Nonne tibi promisi pro quolibet opere vel levissimo, copiosissimam mercedem; et talem qualem nullus rex mundi dare potest?

Gaude igitur et exsulta, ad omne opus bonum dicens: Euge, anima mea! fac bonum, fac ferventer, fac hilariter. Dominus videt, Dominus retribuet.

O potens stimulus, fili! O quam durus et lapideus ille esset, qui per hunc aculeum Dei respicientis ad omnem virtutem non moveretur!

5. O Deus optime! o Pater amantissime! qui nos filios tuos congregare vis, quemadmodum gallina pullos suos sub alas.

Quam ingratus essem, si nollem, si confugere sub alas præsentiæ tuæ renuerem! Absit, absit!

Ecce ego, Domine, quia vocasti me. O quam bonum mihi est sub umbra tua sedere!

Ibi erit deinceps, Pater amantissime, tabernaculum meum, ut semper tecum sim, sicut tu semper mecum es. Ibi vivam, ibi dormiam, ibi requiescam.

Sicque, Deus meus, tuæ præsentiæ jugis recordatio erit mea in tenebris illuminatio, in periculis salus, in tentatione auxilium, in formidine robur, in anxietate fiducia.

6. Optimam partem elegisti tibi, fili. Sed nisi vigilaveris, facile a te auferetur præsentiæ meæ memoria.

Inter creaturas et temporalia ambulas. Hæc vero hominem per sensus facile capiunt, illaqueant, et ab iis quæ sursum sunt avertunt.

Sunt tamen viri spirituales qui, nedum a me per rerum terrenarum aspectum et usum retrahantur, potenter econtra per creaturas ad me elevantur.

Illi per ea quæ facta sunt invisibilia mea intelligunt et meditantur.

Illi in cœlo, in terra, in omnibus vident gloriam meam, potentiam, sapientiam, providentiam, justitiam, misericordiam, bonitatem.

Tu quoque, fili, disce de vanitate creaturæ ad veritatem Creatoris ascendere.

Si quid pulchrum videris, clama: Si tanta quæ fecit, quantus qui fecit!

Si quid prosperi aut adversi tibi contigerit, dic: *A Domino factum est istud* (*Psal.* CXVII, 23), quoniam *sine illo factum est nihil.* (*Joan.* I, 3.) *Sit nomen Domini benedictum.* (*Job* I, 21.)

Sic faciendo, fili, tu, licet in terra a me peregrinans, me tamen per speculum et in ænigmate conspicies: et tandem aliquando moriens, felix ascendes, me facie ad faciem in æternum visurus.

CAPUT XLVI.

De fiducia in Deo habenda.

1. Fili, misericordiæ meæ non est numerus; bonitatis meæ infinitus est thesaurus.

Ego sum qui eruo sperantes in me; nullus speravit in me, et confusus est.

Spera itaque, confide, et in æternum non confunderis.

2. Domine, firmamentum meum! Deus meus, refugium meum, o quam dulcis vox tua!

Benedictus sis, optime Pater, quoniam vis adjutor meus esse in tribulationibus quæ invenerunt me nimis!

Etenim, Domine, anxiata erat in me anima mea: conturbatus erat spiritus meus.

Recogitaveram annos meos; eos multis videbam gravatos iniquitatibus, et dicebam: Quid faciam, et quo ibo, quoniam Deus judex est?

Vix justus salvabitur. Quid de me fiet, qui fui supra modum peccans peccator?

Attenderam ad debita mea erga te, Deus terribilis; et videns quam modicæ essent lacrymæ meæ, quam exigua pœnitentiæ meæ satisfactio, dicebam: Ecce appendar in statera, et inveniar minus habens.

Observaveram mundi hujus pericula, diaboli continuas tentationes, carnis perpetuas rebelliones, et dicebam: Me fragilem! me debilem! quomodo pertransibo illæsus? quomodo tot retia evadam?

Investigaveram sacerdotii munera et onera, et exclamabam: Me homuncionem! me peccatorem! me cæcum! me imbellem! quomodo reddam Deo meo quæ ipsi in statu hoc sanctissimo debeo?

Meditatus fueram gratuitatem gratiæ tuæ et auxiliorum tuorum, et ejulans vociferabar: Num potero exsequi quæ præcepit mihi Deus meus?

Forsan mihi aliquando relinquar, et cadam: forsan avertet Deus faciem suam a me, et peribo in infirmitate mea.

Hæc recolens in corde meo, confiteor, Domine, nisi tu me consolatus fuisses, pene desperavissem.

3. *Beatus vir qui timet Dominum.* (*Psal.* CXI, 1.) Beatus es, fili, quoniam ego ipse tibi castum timorem qui initium sapientiæ est, inspiravi. Time igitur, time; sed confide.

Time: quo amplius timebis, eo pronior ero ad festinandum in adjutorium tuum.

Confide: quanto plus confides, tanto specialius a me protegeris.

Omnia, fili, mihi possibilia sunt. Non est qui possit meæ resistere voluntati, si decrevero te salvare.

Et si tu alias faciens quod in te est, ut mihi placeas, fiducialiter exspectes a me salutem: scito et crede quia accipies illam, et fiet tibi.

4. Utique, fili, quantumlibet magnæ fuerint iniquitates tuæ; si doles, et ab iis te abstines, fiducialiter spera veniam: sciens quia juravi ego Dominus, dicens:

Si autem impius egerit pœnitentiam ab omnibus peccatis suis quæ operatus est, et custodierit omnia præcepta mea, et fecerit judicium et justitiam; vita vivet, et non morietur: omnium iniquitatum ejus quas operatus est, non recordabor. (*Ezech.* XVIII, 21)

Quantumlibet magna sint debita quæ ergo me per delicta tua contraxisti: si pro posse tuo solvere eniteris, et si condigne non

possis, spera fiducialiter integram remissionem :

Sciens quia peccatrici lugenti absque mora dixi : Remittuntur tibi ;

Sciens quia latroni petenti continuo respondi : Hodie mecum eris in paradiso.

O fili, recordare patris filii illius prodigi, de quo olim dicebam tibi.

Nonne, dilectissime, filio flenti et revertenti statim absolutam dedit veniam benignus pater? quinimo et effusissimi amoris indubia testimonia ?

Quid est, fili? nonne ego melior adhuc Pater sum? Utique melior ; imo infinite bonus.

O tu qui, præ cæcitate tua non vales misericordiæ meæ immensitatem capere ! quomodo auderes de mea bonitate diffidere?

O si desperares, dicerem tibi : Fili ingrate ! fili nequam ! injuriam Patri tuo facis.

Diffidis ! Times ergo ne non sim vel adeo potens, vel adeo bonus, ut tibi possim et velim dimittere?

Cessa parvifacere meam bonitatem et potentiam ; confide, et remittentur tibi debita tua.

5. Quantumlibet ingentia sint pericula quibus circumdaris ; quantumlibet multiplicata sint diaboli retia et jacula ; quantumlibet urgeat te carnis tuæ stimulus ;

Si occasiones fugis ; si iis quæ tibi commendata sunt remediis uteris, fiducialiter exspecta victoriam :

Sciens quoniam ego angelis meis mandavi, ut sperantem in me in omnibus viis suis custodiant, et in manibus suis portent ; ne unquam offendat ad lapidem pedem suum ;

Credens quia ego, quemadmodum promisi, confidentem in me liberabo, protegam, clamantem exaudiam, in tribulatione positum juvabo et eripiam.

Spera, confide, fili ; et scapulis meis obumbraberis, scuto fortitudinis meæ circumdaberis.

Videbis mille a latere tuo cadentes, et decem millia a dextris tuis ; dæmonium autem ad te non appropinquabit.

Spera, confide, et super aspidem et basiliscum ambulabis, et conculcabis leonem et draconem.

6. Quantumlibet formidabile sit sacerdotii onus, et ardua ejus munera ; et quantumlibet sit infirmus et debilis : noli, fili, animo concidere.

Dummodo cor tuum ad omnia paratum sit ; dummodo labores sicut bonus miles Christi Jesu : fiducialiter age, et ne timeas ;

Sciens quod qui sperant in Domino, mutabunt fortitudinem, assument pennas ut aquilæ ; current, et non laborabunt ; ambulabunt, et non deficient :

Credens quia, etiamsi ars artium sit regimen animarum, tamen sacerdoti bonæ voluntatis, pietati et studio fideliter addicto sufficit gratia mea, ut ministerium sacrum rite et adæquate impleat.

7. Quantumlibet gratuita sit gratia hæc ; dummodo illam pie et enixe petas, noli modice fidens dubitare utrum eam in tali ac tali circumstantia eris accepturus ; utrum in omni necessitate succurret tibi Deus tuus.

Memorare enim quia ego qui præcepi tibi ut malum fugias et bonum opereris, fidelis sum.

Impossibilia nunquam jubeo ; sed jubendo moneo et facere quod possis, et petere quod non possis, et adjuvo ut possis.

Crede quia, sicut promisi, petenti tibi dabitur, et pulsanti aperietur.

Cœlum et terra transibunt, fili ; verbum autem hoc non præteribit. Noli ergo timere.

8. O fili ! nonne ego pro ipsis impiis animam meam dilectam dedi?

Nonne, cum adhuc peccator eras, ego pro te mortuus sum?

Nonne, cum inimicus eras, reconciliatus fuisti Patri meo per mortem meam?

Nunquid potui tibi charitatem meam excellentius commendare?

Quomodo igitur, jam justificatus in sanguine meo, dubitare posses utrum per me ab ira salvus sis futurus ; utrum remissionem accepturus?

Quomodo, tu bonus et fidelis, formidare posses ne te in tribulatione, in pericuns, in anxietatibus, in necessitatibus gementem et invocantem audire nollem, exaudire recusarem, juvare renuerem?

Certe scis, fili, quia in tali circumstantia te mater tua non derelinqueret. Quanto minus ego !

Vere, vere : si etiam illa tui tunc obliviscerctur, ego tamen tui non obliviscar.

Confide, dilectissime, qui portaris a meo utero, qui gestaris a mea vulva, confide. usque ad senectam ego ipse, et usque ad canos ego te portabo.

Ego feci te, et ego feram : ego portabo et salvabo.

CAPUT XLVII.

De studio et lectione.

1. *Attende lectioni et doctrinæ* (*I Tim.* IV, 13), fili. Sicut avis ad volatum, sicut nomo ad laborem natus est ; sic tu sacerdos, ad scientiam et pietatem.

Ergone te securum crederes, si canonicis horis persolutis, oratione mentali peracta, missa celebrata, reliquum tempus otio, vagationi, rebus inanibus impenderes?

Non sic, fili, non sic : labia tua custodiant scientiam ; et si tu scientiam repuleris, repellam te.

Tempus dedi tibi, non ut perdas, sed ut illud in judicio mihi cum usuris restituas. Amen dico tibi : non exibis inde, donec reddas novissimum quadrantem.

2. Audi ergo, fili, et inclina aurem tuam, et obliviscere populum tuum et domum patris tui.

Excipe doctrinam, quasi is qui arat et seminat ; accede ad eam, et congrega tibi bonos fructus illius.

Legem requirent ex ore tuo : ergo legem meam, et omnem scripturam utilem ad docendum pervolve ; sermones meos comede.

Debes eos qui veritati contradicunt arguere; ergo disce catholicas veritates et vindicias.

Debes ministerio verbi instare, exhortationi intendere: ergo majores interroga; scrutare narrationes presbyterorum sapientium, ac in proverbiis eorum conversare.

Debes peccata solvere aut ligare; mentales ægritudines curare; ergo sapientiam inquire a sapientibus, et disciplinam ab intelligentibus, quibus profunda et abscondita revelavi.

Stude, ut ex me, et non ex te annunties ovibus meis.

Stude, ut, cum venerit lupus, et oves voluerit dispergere et rapere, tu non sis canis mutus, non valens latrare.

Stude, ut, cæco ducatum præbens, non sis ipse cæcus; et sic cum illo in foveam cadas.

Stude; ut sacrificii cæremonias, sacramentorumque ritus apprime calleas.

Stude: quid tibi cum fabulis? Ministerium altari Christi, non hominibus deferendum accepisti.

Vide ergo ut illa tempora quibus ab ecclesia vacas, lectioni impendas.

3. Scientia, per pias lectiones et sacra studia acquisita, infinitus thesaurus est, quo qui usi sunt, participes facti sunt amicitiæ Dei.

Vide Paulum, vide Ambrosium, vide Thomam, Bedam et tot alios, quomodo studio et lectioni indefessi incubuerint.

O sacerdos! si sine libris, sine studio et lectione manes, es utique sicut miles sine armis, sicut equus sine frenis, navis sine remis, scriptor sine calamo, avis sine pennis, cæcus sine ductore.

4. Quære etiam pro teipso, fili, scientiam sanctorum, scientiam salutis: quære perfectionem statui tuo adeo necessariam; hanc in pia et quotidiana lectione invenies.

Ibi pascetur animus tuus; ibi de die in diem novis stimulis excitabitur ad omne opus bonum.

Ne multa cursim legas, sed pauca collecto animo.

Cum legeris, lectionis medullam in corde tuo absconde; ut rursus revocata, ruminetur; ruminata, fœda tua corrigat, pulchra tua plus ornet.

5. Vis, fili, vis multum proficere? Vis ad virtutem accendi? Vis ad pietatem potenter stimulari? Patrum tuorum, sanctorum pontificum et sacerdotum vitas pervolve.

Illorum intuens exempla, et exitum conversationis, imitaberis fidem. O quantum valent exempla! plus utique quam præcepta.

Miraberis, et dices: Homines erant, sicut ego; fragiles, sicut ego; ad malum proni, sicut ego: *Ecce* tamen *quomodo computati sunt inter filios Dei, et inter sanctos sors illorum est.* (*Sap.* v, 5.) Nunquid, non potero quod isti et illi?

Veni, anima mea, et ambulemus cum eis in semitis Domini, ut ascendamus cum illis ad domum Dei Jacob.

Sic vita sanctorum considerata Ignatium gratiæ reddidit, Columbanum sanctitati sociavit, innumeros convertit, et ad cœlos perduxit.

6. Lege, fili: lectio te ignarum docebit, te otiosum arguet, te torpentem excitabit, te dormientem exstimulabit.

Te errantem corriget, te corruentem eriget, te vane ridentem terrebit, te lugentem consolabitur, te humilem laudabit, te superbientem vituperabit.

Te debilem confortabit, te præsumentem reprimet, te turbatum mitigabit, te tristem lætificabit, te perversum condemnabit, te pium justificabit.

7. Intra igitur cubiculum tuum, et exclude tumultus mundi: ama cellam, et in silentio et quiete lectioni et studio vaca.

Crede mihi: cella continuata tibi dulcescet: et si eam bene incolueris et custodieris, brevi fiet tibi dilecta amica, et gratissimum solatium.

O fili! equidem quandoque recreatione et ambulatione opus est. Sed cui? Certe non otioso, verum studioso viro.

Cave igitur a desideriis sensualitatis, quæ ad spatiandum inaniter trahunt.

Noli dare animo tuo recreationem, nisi illam prius meruerit per mentis applicationem.

Alioquin cum hora transierit, nihil nisi gravitatem conscientiæ, et cordis dispersionem reportabis.

Lætus enim exitus tristem sæpe reditum parit, et læta vigilia serotina triste mane facit.

CAPUT XLVIII.

De lectione sacræ Scripturæ.

1. Vis, fili, discere sapientiam et disciplinam? Vis suscipere eruditionem doctrinæ, justitiam, judicium et æquitatem? Vis astutiam et intellectum acquirere?

Vis sapiens, sapientior fieri? Vis jam intelligens, gubernacula possidere, et super senes intelligere?

Inclina cor tuum, ad cognoscendam Scripturam; super thesauros effode illam; quasi pecuniam quære illam.

Brevi affluues, et videbis meliorem esse Scripturæ scientiam negotiatione argenti et auri primi; pretiosiorem illam esse cunctis opibus, et omnia quæ desiderantur huic non posse comparari.

O fili! ausculta ergo sermones ejus, et ad eloquia illius inclina aurem tuam, ne recedant ab oculis tuis.

Dic Scripturæ sacræ: Soror mea es. Illam voca amicam tuam.

2. Ego Pater tuus, et tu filius meus. O fili! si tu bonus es filius, si ego tibi sum Pater dilectus, certe debes consortium meum quærere, confabulationem meam ambire.

Veni ergo in solitudinem Scripturarum: ibi loquor, fili; ibi cum hominibus conversor;

Non eo terribili modo quo in monte Sina Judæis mandata mea tradebam, sed ea mansuetissima ratione, qua parvulos per Filium meum complectebar.

Tu igitur, quasi unus ex parvulis istis,

propera ad me : si non faciem meam visurus, saltem monita mea auditurus.

3. Ego Dominus tuus, et tu servus meus, in Scripturis meis exaravi præcepta quæ dedi tibi.

Et imperavi tibi ut meditareris in eis, sedens in domo tua, ambulans in itinere, dormiens atque consurgens.

Serva mandatum, fili : lege quæ scripta sunt, quoniam ad doctrinam tuam scripta sunt.

4. Ego Rex universæ terræ, tu minister meus, ad hoc præcise constitutus ut verba, quæ ego in Scripturis dedi tibi, nota facias hominibus, ut mandata quæ tradidi, ipsos servare doceas, ut eos juxta leges meas judices.

Igitur portio tua est, fili, scire Scripturam meam. Ipsa bonum est oris tui; ipsa aurum et argentum status tui.

5. Lege eam, fili, et non peccabis; et ab omni via mala prohibebis pedes tuos; quia hæc memorari te novissima tua faciet.

Lege eam et curres viam mandatorum meorum : quia illa erit lucerna pedibus tuis, et lumen semitis tuis.

Lege eam, et anima tua erit in manibus tuis semper : quia legem meam non oblivisceris.

Lege eam, et bene tibi erit : quia testimonia mea exsultatio cordis sunt.

Lege eam, et inclinabit te ad implendum cum omni pietate ministerium tuum, propter retributionem æternam quam tibi promittet.

Lege eam, et in concionibus erunt eloquia tua dulcia super mel : vox tua verba mea emittens, in virtute, in magnificentia confringet cedros vitiorum; concutiet deserta, et commovebit animas iniquorum.

Animas vero fideles præparabit magis, et ad majorem ducet perfectionem.

Lege Scripturam, et in judiciis tuis a judiciis meis non declinabis : quia legem meam sub oculis positam semper habebis.

6. Si vero Scripturæ sacræ studio non incumbas, fili; quam miserabilis, et pauper et cæcus manebis?

Miserabilis quidem; quia, cum per sacrum ministerium debeas bellum habere adversus principes et potestates, adversus mundi rectores tenebrarum harum, contra spiritualia nequitiæ in cœlestibus, armaturam Dei non habebis ad resistendum;

Neque succinctos lumbos in veritate mea; neque loricam justitiæ; neque calceatos pedes; neque scutum fidei, ad tela nequissimi exstinguenda; neque galeam salutis; neque gladium spiritus.

Pauper autem eris; quia, cum deberes cæteris panem frangere, nequidem pro teipso necessarium panem habebis.

Cæcus tandem remanebis; quia Scriptura mea lux est hominum; et sine hac omnis sacerdos in tenebris manet.

Et cum prædicat, vel aerem solum verberat, vel fabulationes narrat, vel humanæ sapientiæ verba eructat, nihilque ad salutem proficit:

Et cum judicat in tribunali, sine judicio, sine æquitate judicat; cæcus cæco ducatum præstat, et cum eo in foveam cadit

7. Scio, Domine, quod, nisi lex tua meditatio mea sit, peribo in humilitate mea.

Scio quod sine ipsius assidua lectione, neque pius, neque sapiens, neque sufficienter eruditus esse possim.

Igitur scrutabor mirabilia testimonia tua; scrutabor ea quotidie, scrutabor assidue.

Quotidie accedam ad hanc mentis meæ refectionem, ut in ea sermones tuos comedam.

Ibi veritatem quæram, non eloquentiam : utilitatem, non subtilitatem.

Legam religiose, legam humiliter, legam simpliciter, legam fideliter.

Da, Domine, da mihi intellectum, ut capiam verbum tuum; faciem tuam illumina super me, et doce me tu ipse justificationes tuas.

Scio enim quod liber tuus pulchre dicit, sed te tacente, nec mentem illuminat, nec cor accendit.

CAPUT XLIX.

De libris perversis et prohibitis.

1. Noli, fili, jugum ducere cum infidelibus. Quæ enim participatio justitiæ ad quam teneris, cum iniquitate quam libri impiorum distillant?

Quæ societas lucis qua illuminatus es, et qua cæteros illuminare debes, ad tenebras pseudophilosophorum?

Quæ conventio ministri mei ad angelos Belial? Quæ pars sacerdotis fidelis cum scriptoribus infidelibus?

Quis consensus presbytero qui quotidie Dei sui templum fit, cum idolis turpissimis quæ in lascivis libris laudantur et coluntur?

Separare, separare igitur, fili : dico tibi ego Dominus tuus, separare a libris perversis, et immundum ne tetigeris.

2. Memento, fili, quoniam serpens callidior est cunctis animantibus : non veretur ille ad ipsos meos sacerdotes venire, sicut quondam ad Evam accessit.

Venit ut illos sicut eam decipiat, delinquere faciat; quinetiam, si possit, ut eos in impietatem et incredulitatem trahat.

Cur, inquit, præcepit vobis Deus ut non comederetis de omni ligno? Cur non legeretis de omni libro?

Et si forte responderint : Præcepit nobis Deus ut malos libros non tangeremus, ne forte moriamur;

Addit continuo inimicus : Non, nequaquam morte moriemini; sed aperientur oculi vestri, et eritis sicut dii scientes bonum et malum.

Dogmata nostis, fidem tenetis : ratione, judicio, prudentia repleti estis : scitis reprobare malum et eligere bonum.

Legite : utile est vobis noscere impietates et mala quæ confutare debetis.

Legite : quædam quidem perversa proferunt libri impiorum : sed eleganter, sed facunde dicunt : et multa quæ ignoratis, vos edocebunt.

Falsa dogmata respuetis ; eloquentiam utilem, et ea quæ sunt scitu digna retinebitis.

Sic fit ut quidam curiositate et superbia ducti, libros istos contra Dei et Ecclesiæ mandatum temere aperiant.

Et cum viderint illos esse pulchros oculis, aspectuque delectabiles, comedunt de fructibus illorum.

3. Quid autem postea ? Eheu ! sermo librorum istorum, qui ut cancer serpit, venenum suum brevi in corda legentium ingerit.

Modo plus placent ipsis fabulæ iniquorum, quam lex Domini immaculata.

Modo nefanda eorum dogmata non adeo ut prius detestantur.

Modo seducuntur, et in fide vacillare incipiunt.

Modo non redigunt, ut antea, omnem intellectum, in captivitatem, in obsequium Christi : sed rationem suam cæcam permittunt fidei dominari.

Modo tandem perit fides, et aufertur de corde eorum.

O quot, fili, quot sacerdotes, olim boni et firmi, sic ceciderunt ! quia in arcu et gladio suo vane confidentes, ad inimicorum Dei libros temere accesserunt.

4. Tibi igitur dico, dilectissime : odio summo habe libros malignantium et cum illis ne sedeas.

Apparent tibi in vestimentis ovium : sed intrinsecus sunt lupi rapaces.

Ne quæras in illis profanas vocum novitates, et oppositiones falsi nominis scientiæ: videns quia multi hæc in istis quærentes, circa fidem naufragaverunt.

Qualiscunque ergo esset, qui tibi librum impium offerret, et legere suaderet absque prælati tui licentia, responde : Non licet. Dic anathema libro.

Si autem incautus aliquot hujusmodi apud te habueris, projice eos a te sine mora, et combure.

Recogita quod portes thesaurum fidei in vase fictili.

Noli illum exponere periculo : sciens quod ejus conservatio, etiamsi sacerdos sis, non ex fortitudine tua, sed ex mea virtute pendeat.

5. Verum, fili, tu scis quia fides sine operibus mortua est.

Quid igitur tibi prodesset fidem servasse, si opus non consummares : id est si mores integerrimos non haberes ?

Non ergo minus a libris mores depravantibus, quam ab iis qui fidem subvertunt, te abstine.

Vide, fili ; per mille dolos conatur te decipere diabolus : et cum experimento sciat sacerdotes generatim ab impiis libris abhorrere, subdole tentat per libros lascivos ipsorum sanctitati insidiari.

Venit lactans ille nequissimus. Amice, inquit, non potest homo arduis studiis semper incumbere, seriis lectionibus semper intendere.

Recreatione et varietate opus est : arcus enim nimis tensus facile rumpitur.

Primum igitur proponit libros forsan quidem innocuos, sed vanos.

Tolle, inquit, lege : ne mali quidem umbram invenies : legunt hoc isti et isti ; et scis utique quia viri sancti sunt.

6. Verum est quidem, fili, inimicum hic tibi non proponere rem malam et illicitam : sed aliud habet in mente Satan.

Et quid ? hoc scilicet, ut inclinet oculos tuos ad videndas vanitates, et deinde affectum tuum ad illas moveat.

Si igitur ipsi obediveris, neque tantum modicæ recreationis gratia tales libros legeris, sed eos nimis amaveris : statim ac observaverit in te vanorum librorum famem, non innocuos tantum, sed periculosos, sed immundos, sed lascivos tibi libros offeret.

Rari sunt, inquit, libri ad recreationem absolute mundi : sed in his et istis pauca emendanda forent. Multi eos legunt, et quidem sine detrimento.

Tu a longo tempore castus es. Si quid occurrat, præteribis : aut si id legas, obiter et cursim leges.

Lege, lege, noli esse pusillanimis et meticulosus.

7. Si vero tu, fili, tentatori cedens, et in præterita castitate confidens, non verearis tales libros legere, brevi experieris quod sicut homo non potest ignem in sinu suo abscondere, quin ardeant vestimenta ejus ; aut ambulare super prunas, quin comburantur plantæ ejus :

Sic homo qui libros amatoriis passim respersos legit, a castitatis integritate brevi decidit.

Ne igitur tangas picem istam : certe inquinareris ab ea.

Ne ullam quidem paginam legas, in qua aut turpitudo, aut scurrilitas reperiatur.

Memento quod absolute pudici debeant esse oculi illius qui solet corpus Domini intueri.

8. Tale est, fili, in libris lascivis periculum, ut cum eruditis et sapientibus dari alias possit a prælatis licentia legendi libros hæreticos aut etiam impios ; nunquam nec ulli, nec ab ullo potest lectio librorum qui moribus adversantur, permitti.

Et certe, dilectissime, tu, cum sis bonus sacerdos et fidelis dispensator, sæpius ex cathedra intonas contra eos qui ejusmodi scripta retinent aut legunt.

Et quare ? Quia scis quod bonos mores corrumpunt eloquia prava.

Quia scis spiritum promptum esse ad malum, carnem vero debilem et infirmam.

Verum, fili, num, quia sacerdos es, humanum spiritum et humanam carnem exuisti ? Non sane.

Certe quidem cæteris debes esse castior, sanctior, perfectior : sed homo es, et ex teipso certe non es aliis fortior, firmior, potentior : non es minus illis ad malum pronus et infirmus.

Quid igitur dicam tibi ? Audi, fili. Quanto major es, quanto castior et sanctior esse debes ; tanto cautior esto, tanto ab omni li-

bro speciem malam habente absolute te abstine.

Oculi sæcularium levia quædam pro nugis habent : hæc autem, o sacerdos ! in oculis tuis sint blasphemiæ.

CAPUT L.

De officio divino.

1. Benedic, sacerdos Domini, Domino; benedic, serve Domini, Domino. Ora spiritu, ora et mente; psalle spiritu, psalle et mente.

Vide ne, dum labiis me honoras, cor tuum longe sit a me; vide ne, longas orationes orans, propter hoc majus accipias judicium.

Sanctus, sanctus, sanctus sum, ego Dominus Deus Sabaoth : pleni sunt cœli et terra gloria mea.

Hosanna in excelsis, mihi clamant angeli ; Hosanna in terris, tu mihi dices, fili. O quam magnum, quam sanctum, quam divinum officium tuum !

Redde quod debes; nulla unquam debiti hujus particula te prætereat ; redde quomodo debes, suo tempore, rite, attente ac devote debitum sacrum persolve ; cave, ne cursim, ne perfunctorie.

2. *Spiritus promptus est*, fili, *caro autem infirma.* (*Matth.* XXVI, 41.) Igitur *ante orationem præpara animam tuam, et noli esse quasi homo qui tentat Deum.* (*Eccli.* XVIII, 23.)

Imaginationis tuæ per varia vagari assuetæ, frenum, per aliquam considerationem, injice.

Cor tuum a terrenis ad cœlestia, ab exterioribus ad interiora, ad meipsum erige.

Aspice citharœdos, antequam citharizent, instrumenti chordas prævia dispositione componunt : alias nil nisi confusum et obstrepentem sonum daturas.

Sic mentem tuam compone. Dic cogitationibus inanibus et alienis : Manete hic, donec oravero ; ubi opus Dei implevero, si indigeam vobis, iterum vos assumam.

Dic affectibus tuis : *Venite, exsultemus Domino ;* venite, *jubilemus Deo salutari nostro ; venite, adoremus.* (*Psal.* XCIV, 1, 6.)

3. Intuere me præsentem ; et sub oculis meis, ima cordis penetrantibus, ministerium tuum imple ; sicut servus sub oculis domini sui, sicut ancilla sub oculis dominæ suæ.

Recordare, quia Dominus austerus sum, maledicens illi qui facit opus meum negligenter.

Respice qua reverentia ministri cum regibus suis tranctent.

Et ego, fili, sum Rex regum, Dominus dominantium : et tu, cum officium divinum persolvis, mecum, tanquam minister meus, et hominum mediator, de gravissimis omnium negotiis agis; de remissione peccatorum, de justificatione animarum, de gratia, de salute, de gloria æterna.

Et tu auderes, in tanta et tam sancta operatione, animum tuum ad alia divertere ; causam adeo grandem, celerioribus verbis, summis labiis, hac et hac oculos conjiciens, tractare : dum laudant angeli, adorant dominationes, tremunt potestates.

Time, fili, justitiam meam, expavesce vultum meum. Princeps impune non contemnitur, multo minus Deus.

4. Scio quidem, quod, sicut folium quod vento rapitur, sic animus hominis levi flatu ab attentione facile dimovetur, et distractus aberrat, nisi caute revocetur.

Idcirco, fili, vigilare debes in oratione, et passim te excitare.

Attende igitur, quantum potes, ad sensum verborum; ut affectum moveas ad saporem et gustum.

Gloriam Trinitati, in fine psalmorum, toto animi sensu pronuntia : sic revocabitur animus, sic renovabitur, accendeturque magis.

Memorare te opus angelorum peragere : crede te cum illis ante thronum meum stare, et cum illis adora, lauda, benedic, ama.

Finge te in horto Olivarum mecum orare ; et si ad soporem animus tuus trahatur, audi me : non potuisti, fili, una hora vigilare mecum : vigila, et ora.

5. Domine, ne possum quidem dicere Dominus Jesus, nisi in Spiritu sancto : quomodo possem orare sine gratia tua ?

Doce me igitur orare ; labia mea tu ipse aperi, et os meum annuntiabit laudem tuam.

Emitte Spiritum tuum, spiritum orationis et precum, ut non fiam in conspectu tuo sicut æs sonans, et cymbalum tinniens.

Domine, vis et jubes ut laudet te anima mea, et psallam tibi, quandiu fuero. Da mihi quod jubes, et jube quod vis.

CAPUT LI.

De officiis publicis

1. Pave ad sanctuarium meum, fili ; videat te populus meus paventem, et paveat ipse.

Sanctuarium meum est, fili, non tuum. Tu quidem in eo præsides visibiliter ; sed ego realiter.

Tu ibi es sacerdos, et pastor super populum : sed nihilominus sub oculis meis pulvis et lutum.

Tu jus habes ut intres, et ad altare accedas ; sed tamen indignus es tanto munere, et forsan ovibus tuis indignior.

Locus iste terribilis est, fili : domus Dei est, et porta cœli. Time ergo quando ingrederis, et tremore concutiantur ossa tua.

2. Vide qualem charitatem dedi tibi, ut sacerdos meus nomineris, et sis.

Grandis et præcelsa dignitas tua, fili : verumtamen ipsa te non sanctificabit : sed tu debes illam sanctificare.

Honorifica igitur ministerium tuum : custodi præcepta et cæremonias, quas ego mandavi tibi, ut facias. Iota unum, aut unus apex non prætereat, donec omnia fiant.

Dum celebras, dum divina officia peragis, dum sacramenta ministras ; videat et miretur populus reverentiam et decentiam tuam in cultu meo : et sic ad pietatem excitetur.

Nil in situ, in motu, in incessu, in voce

appareat, nisi modestia, gravitate, humilitate, dignitate et religione plenum.

Ex abundantia sanctissimæ mentis, omnia in exteriori corporis habitu dirigantur.

O si haberes Joannis Baptistæ sanctitatem! O si populus videret faciem tuam, tanquam faciem angeli, sicut olim in Stephano visa est! Qualiter mysteria mea veneraretur et coleret!

3. Vos autem, nefandi sacerdotes, qui despicitis mensam meam et sanctuarium meum; qui per audaciam frontis, levitatem oculorum, arrogantiam gressuum, incuriam rituum, celeritatem sacrificiorum, plebem meam scandalizatis, quousque tandem inhonorabitis me?

Quousque fidem et pietatem populi mei conculcabitis? Quousque clamabunt oves meæ in indignatione sua : Ubi est Deus eorum?

Ergone credibile est quod ipse super altare eorum descendat? Ergone credibile est quod illos qui templum suum violaverint, disperdat?

Deus ultionum Domine, Deus ultionum! O! si scelestis illis retributionem redderes, deponeres illos, protector meus Domine.

Venirent utique, super illos maledictiones quæ super Nadab et Abiu cecidérent : egrederetur ignis de tabernaculo tuo, et devoraret eos, et morerentur coram te.

Fidem auferunt viventes : fidem astruerent morientes.

Ne irascaris, quæso, Domine : ne in furore tuo sic corripias eos.

Sed intona misericors de cœlo. Audiant de ore tuo : *Saule, Saule, quid me persequeris?* (*Act.* IX, 4.) Et redeant tandem isti prævaricatores ad cor.

CAPUT LII.

De cura ecclesiarum et altarium.

1. Zelus domus Patris mei comedit me; quia diligo eum : si tu me diligis, fili, dilige decorem domus mæ.

Aspice quomodo homines seipsos amantes curent de domibus suis, de mensa, de cubiculis, de lectis, de vestibus.

Aspice qualis in domibus nitor et ornatus; qualis in mensis munditia et apparatus; qualis in cubiculis, in lectis, in vestibus sumptuositas.

Aspice quomodo matres filiis suis provideant, ut in omnibus mundi sint, et rutilantes.

Et tu, Fili, patereris ut dilecti tui domus, quasi spelunca latronum, immunda, ruinosa, neglecta remaneret? statuæ truncæ? imagines laceræ?

Et tu ferres ut altare meum, thalamus sponsi animæ tuæ, thronus Regis tui, ara in qua quotidie Agnus innocens pro te immolatur, sordida essent, et pannosa?

Et tu tolerares vasa sanctuarii esse squalida, pulvere et ærugine obscurata?

Erubescant et confundantur, qui talia per incuriam suam permittunt.

O generatio incredula! Quandiu apud vos ero? quandiu vos patiar?

2. Ego sum Deus, et non est alius præter me. In charitate mea ad homines descendi, ut conversarer et conviverem cum ipsis; ut illis mederer, auxiliarer, et omnia dona mea liberalissime dispensarem : ipsi autem spreverunt me; factus sum apud ipsos quasi mendicus et pauper.

Judica, fili, inter me et inter ipsos. Quid est quod debui facere ipsis, et non feci? Quid est quod debeam facere, et non faciam? Isti vero mei obliviscuntur, me non agnoscunt, me contemnunt.

Isti homines, unanimes; duces mei, noti mei, qui simul mecum dulces capiunt cibos! quinimo, *obstupescite, cœli, super hoc, et portæ ejus, desolamini vehementer!* (*Jer.* II, 12,) quandoque factus sum apud ipsos vermis et non homo, opprobrium hominum et abjectio plebis.

Panes meos non curaverunt sacerdotes mei, et corrupti sunt, vermibus scatuerunt, nauseam moverunt, et ego recessi coactus.

Vide, fili, si est opprobrium sicut opprobrium meum : talia passus sum in domo eorum quos diligebam.

3. O fili! Meliora de te confido : fidelior eris, reverentior et gratior erga me.

Perlustrabis domum meam; sordes ejus absterges, ruinas ejus restaurari curabis, ornatui ejus, pro posse tuo, providebis. Altaria mea considerabis, linteis munditiam, velis et vestimentis integritatem et honestatem, sacræ supellectili nitorem restitui providebis.

Vasa sanctuarii mei attente conspicies, expurgabis, decenter obteges, atque accurate recondes. Panes meos frequenter renovabis, et cum decore attentius servabis.

Confido, fili, zelo domus meæ ardebis : et si templo meo non possis gloriam et divitias conferre, saltem munditiam et nitorem præstabis.

CAPUT LIII.

De zelo animarum.

1. Ego Dominus zelator animarum sum. Opus manuum mearum animæ sunt, ad imaginem et similitudinem meam creatæ.

Charitate perpetua dilexi eas : et ut miserans ad me illas traherem, misi Filium meum in mundum.

Volui ut ille unigenitus meus Jesus vocaretur : quod est, Salvator mundi.

Volui ut ipse chirographum decreti quod animabus erat contrarium, e medio tolleret, affigens illud cruci.

Volui ut per proprium sanguinem animas mihi reconciliaret.

Perpende, fili, perpende quam pretiosæ sint in conspectu meo animæ hominum.

Ego pro illis proprio Filio non peperci, sed pro istis tradidi illum.

2. Talis ego, talis Filius meus, o dilectissime! Sicut ego diligo animas, sic ille diligit eas.

Sicut ego concupisco illas, sic ille eas concupiscit.

Audi, audi eum ex cordis æstu clamantem :

Ego veni ut vitam habeatis, et abundantius habeatis. Quomodo coarctor, usquedum hoc perficiatur!

Venite ad me omnes, et ego reficiam vos. Venite cæci, ut videatis; venite claudi, ut recte ambuletis.

Surgite, mortui: expergiscimini, qui in scelerum pulvere dormitis: surgite, exite foras tumulorum vestrorum, et venite.

O drachmæ perditæ! quando vos inveniam? O oves errabundæ! quando vos capiam!

Venite: *Ego sum Pastor bonus.* (*Joan.* x, 11.) Venite et infideles vos suscipiam, complectar, et super humeros portabo.

O animæ dilectæ quas quærens sedi lassus, quas redemi crucem passus! *Ego vado ad eum qui misit me* (*Joan.* xvi, 5): verum *vos orphanos non relinquam.* (*Joan.* xiv, 18.)

Ite ad eas, apostoli mei. *Sicut misit me Pater, ego mitto vos.* (*Joan.* xx, 21.) Ite, docete omnes, curate, sanate, sanctificate.

Petre, amas me? Pasce animas, pasce oves meas.

Ego vado parare eis locum: volo ut mecum possideant regnum cœlorum: volo ut ibi gaudeant mecum, et gaudium earum nemo tollat ab eis.

3. Talis Filius meus, talis Spiritus sanctus. Diligit animas Filius meus, et animam suam pro eis posuit: diligit eas Spiritus sanctus, et pro earum sanctificatione se et charismatum suorum dona apostolis communicavit.

Utique propter animas dedit eis linguas, virtutes sermonum, prodigiorum, opitulationum.

Propter eas non cessat, nec cessabit unquam Spiritus almus Ecclesiam regere et dirigere, ministrorum corda succendere, ora aperire, ad manuum impositionem descendere.

Propter eas Spiritus incessanter gemitibus inenarrabilibus postulat, mentes illuminat.

Propter eas conscientiam peccatorum angoribus conturbat, stimulis tardos urget, gratiis rectos juvat.

Sic se Spiritus in animarum usum totum impendit.

4. Ergo, fili, voluntas Dei est animarum sanctificatio.

Ergo, cum sis ejus minister et adjutor, hoc unum curare debes ut animarum salutem, quantum in te est promoveas.

Vere omnium divinorum divinissimum est, cooperari Deo in salutem animarum.

Da igitur illi animas: cætera tolle tibi.

Da animas: et cor Dei tui gaudio inebriabis, et angelos ejus lætificabis, et duplici honore dignus eris, et teipsum salvum facies, et fulgebis quasi stella in perpetuas æternitates

5. Amas me, fili? Ostende mihi dilectionem tuam ex operibus.

Qui miseretur pauperis, mei miseretur: qui dat pauperibus, mihi dat: qui uni ex minimis meis benefacit, mihi benefacit.

Quantum ergo mihi munus præstabis, si animabus a me redemptis salutem procures.

Animarum salus utique multo plus est, quam esca pauperi data.

6. Vide qualem tibi meritorum thesaurum thesaurizabis in cœlo, si animarum saluti incumbas

Qui dat calicem aquæ frigidæ tantum in nomine meo, non perdet mercedem suam. Qualis igitur erit merces tua, si mihi das animas!

Qui scandalizat fratrem, ipsius delicti fit reus. Et tu, si salvaveris homines, fies eorum conversionis, sanctitatis et omnium bonorum operum particeps.

7. *Prædica* ergo *verbum: insta opportune, importune: argue, obsecra, increpa in omni patientia et doctrina* (*II Tim.* iv, 2), ut animas salves. Et super omnia bona mea te constituam.

O! si vel unam animam salvare posses, nonne deberes te pro ipsa tradere, sicut ego meipsum tradidi pro te?

Quanto magis, cum plures salvare possis, debes ad eas salvandas vehementi zelo accendi!

O fili! num patieris perire in scientia tua fratrem pro quo mortuus sum?

Ecce diabolus non dormit: sed sicut leo rugiens semper circuit ut furetur, mactet, perdat, devoret. Et tu interea dormires, manus consereres, sileres!

8 O fili! o sacerdos! memorare novissima tua: attende ad tremendam judicii horam, in qua mihi reddes rationem villicationis tuæ.

Quale tibi gaudium erit, si turba animarum ministerio tuo sanctificata, ad me gloriosa properet, ut torrente voluptatis meæ potetur in æternum!

O te tunc beatum! sedebis ipse super sedem judicans.

Sed quis tibi dolor, si videas multitudinem animarum tua culpa reprobari, et mitti in stagnum ardens igne et sulphure, ubi erit fletus et stridor dentium.

O te tunc miserrimum! o te desperatissimum! sanguis ovium quas tibi commendavi, clamabit ad me: et sanguinem earum de manu tua requiram.

CAPUT LIV.

De vigilantia pastorali.

1. Fili, *Ego sum Pastor bonus, et cognosco oves meas.* (*Joan.* x, 14.) Si vis me sequi, diligenter agnosce vultum pecoris tui. Ita vigila, ut, quid de die, quid de nocte fiat, tu custos illius non ignores

Si non vigilaveris, eris in conspectu meo quasi mercenarius fugiens ad quem non pertinet de ovibus: et lupus veniet, rapiet et disperget oves.

Et, cum dispersæ fuerint, tu ignorabis, et non vades ad illas, donec invenias eas: et sic fient in devorationem omnium bestiarum agri.

Tandemque sanguis eorum clamabit ad me de terra dicens: Væ pastori nostro qui pavit semetipsum, nos autem non pavit:

fera pessima devoravit nos, et non respexit.

Vindica, Domine, sanguinem nostrum : fiant dies pastoris nostri pauci, et episcopatum ejus accipiat alter : rationem reddat pro animabus nostris.

Deleatur de terra nomen ejus : peccatum ejus non deleatur, pro eo quod non est recordatus vigilare super nos.

2. Tu ergo vigila, fili. Sed quomodo vigilare debes? exemplum habe de optima matre, de fideli gregum pastore.

Ista novit numerum filiorum suorum, ille pecorum.

Illa in medio filiorum suorum laborat et quiescit ut oculos super illos possit semper apertos tenere, vel ad levissimum signum super illos conjicere.

Ille intrantes in ovile oves numerat, accurate recludit, de mane visitat, egredientes sequitur.

Illa motus, verba, gesta, necessitates, sanitatem, infirmitatem, labores, pietatem, malitiam, dolos, modestiam, petulantiam, cuncta tandem filiorum sollicite observat : ut in omnibus provideat, foveat, emendet, corrigat, roboret, perficiat.

Ille pecora, quæ pascantur, quæ non comedant ; quæ sana, quæ ægrota ; quæ pinguia, quæ macilenta ; quæ stabilia, quæ ad fugam prona diligenter attendit : ut in omnibus valeat quæ congruunt præstare.

3. Sane, fili, plus diligere debes oves meas, quam mater filios, quam pastor pecora.

Eas enim propter me diligere debes et eo magis diligere, quo ego tibi eas non commisi, nisi quia de tua summa dilectione confidi.

Utique, fili, si non credidissem me amari a te, non dixissem tibi : *Pasce oves meas.* (*Joan.* XXI, 17.)

Ergo saltem sicut illa mater, sicut ille pastor, vigila. In medio populi tui constanter mane, vix unquam, nisi in necessitate, discedens.

Ita nosce ovium tuarum numerum, ut eas etiam possis nominatim vocare.

Ita erectos oculos, auresque super eas habe, ut quidquid contigerit statim possis observare, et indolem cujusque sic agnoscere.

Ita sedulo visita gregem, ut semper scias quomodo se habeat anima istius, illiusve ; quo indigeat consilio, vel remedio ; laude, vel vituperio ; incitamento, vel correptione.

4. Sic videbis qui pii sint, et eos perficies, plusque sanctificabis, qui peccatores et iniqui, ipsosque ad pœnitentiam vocabis ;

Qui luxuriosi, et occasiones conaberis e medio tollere, labilem juventutem a choreis et saltationibus retrahere, vanitatem reprimere, periculosas frequentationes resecare, lascivos cantus impedire et sacra cantica ipsis industriose substituere.

Videbis qui inimici sint invicem, et odia niteris exstinguere, reconciliationes promovere ;

Qui avari, et ad liberalitatem misericordiamque adhortaberis ; qui injusti et rapaces, usurasque et fraudes conaberis resecare ;

Qui conjuges invicem non concordent, et pacem charitatis meæ inter eos niteris stabilire :

Qui blasphemi, et increpabis eos ; qui in eloquio inverecundi ; aut detractores, et eos obmutescere facies ;

Qui parentes liberorum curam non habentes, et eos reprehendes ; qui filii parentibus non obedientes, et eos corripies ;

Qui ignari, et eos edoceri curabis ; qui ad sacramenta, divinaque officia tardi, et ipsos stimulabis, compelles ;

Qui ebriosi et voluptatum amatores, ipsosque iræ meæ comminatione terrebis ;

Quæ loca publica vitiis et iniquitati ansam præbeant, ipsaque per potestatis civilis invocationem reprimi facies et reformari ;

Qui libri contra fidem et bonos mores spargantur, habeantur, legantur ipsosque auferri, convelli, comburi satages.

Vide quomodo per vigilantiam malis omnibus poteris mederi, bona maxima procurare, omnibus omnia fieri, sicut Dei ministrum decet.

5. At vero sine vigilantia quantumlibet pius sis et doctus, quid proderis? quid proficies laborando, docendo?

Eris, fili, æs sonans, cymbalum tinniens : aures percuties, sed rem non attinges.

De dogmate tractabis, quando de moribus esset agendum ; et de moribus, quando de dogmate tractandum.

Remedia indicabis, et porriges contra mala quæ non sunt ; et mala quæ serpunt, crescere, diffundi permittes.

Eris medicus doctus quidem, sed insanus qui, ægrotum non observans, stomachum sanum curat, dum pectus infirmum debuisset curare.

Ergo caute vigila super agrum tuum : ut possis opportune plantare, ubi nihil est ; rigare, ubi siccitas ; stercora mittere, ubi sterilitas.

CAPUT LV.

De catechizandis parvulis.

1. Frange, fili, parvulis panem : isti præ cæteris sunt mihi chari et dilecti. Adduc eos ad me ; talium est regnum cœlorum.

Ex infantibus bene enutritis et educatis, fit populus fortis et honestus ; ex infantibus bene instructis et timoratis, prodit societas fidelium, et populus sanctorum.

Sicut messis pendet a semine ; ita sanctificatio hominum a primitiva institutione.

Semina, fili, ut metas : semen pietatis et sancti timoris mitte in corda puerorum, illud frequentis rore exhortationis riga : germinans germinabit, et dabit fructum in tempore suo.

Mollia sunt sicut cera infantium cor-

da : formam quam volueris facile suscipient. Imprime ergo illis sanctimoniæ formam, et manebit.

2. Non pudeat te, fili, esse sicut parvulus in medio eorum, et quasi nutrix quæ fovet filios suos : non enim me puduit esse hominem inter homines, ut te redimerem.

Non puduit Paulum fieri infirmis infirmum : omnibus omnia factus est, ut omnes faceret salvos.

Eliam et Eliseum imitare. Ut spiritum puero communicarent, non veriti sunt juxta parvitatem pueri membra sua contrahere : os super os, manus super manus, pedes super pedes coaptando apponere : ita se puero conformando, spiritum vitæ infuderunt.

Sic et tu, licet scientia eminens, non dedigneris ad puerorum et rudium captum te demittere ; ut illis gratiæ Spiritum inspires, et solidam escam nondum ferentibus lac apponas, ut crescant in salutem

3. O piissime Jesu ! quis ultra verecundabitur esse humilis ad parvulos, quando tu, qui Deus es, usque ad puerorum amplexus brachia tua mansuetus inclinas, atque circumligas ?

Da mihi aliquem, qui spiritualis sit ; qui quærat, non quæ sua sunt, sed quæ tui ; qui totus sit charitate, humilitate et pietate repletus : iste intelliget quam bonum et quam jucundum, quam necessarium et gloriosum sit se impendere sanctæ institutioni parvulorum.

4. Nauseat quidem, fili, anima superborum super isto munere : sanctis vero ministris onus dilectum est, opus præstans, difficile ; quinimo Dei virtus est.

Quid enim majus est, quam animas illuminare, sanctificare, perficere, salvare? Et quandonam magis illuminantur, sanctificantur, perficiuntur, salvantur, nisi cum parvuli edocentur ?

Sæpius forsan, fili, ex cathedra sancta intonuisti : et quot convertisti ? Magnificentius operatus es quam cum infantibus : sed quis fructus ? *Semen cecidit supra petram, et natum aruit ; quia non habebat humorem.* (*Luc.* VIII, 6.)

Semina, fili, super bonam terram, super corda adhuc innocentia. Simplicitas tua erit quidem lampas contempta apud cogitationes divitum : sed semen orietur, faciet fructum centuplum ; et quod seminaveris in humilitate, in exsultatione metes.

5. Doce ergo parvulos, et doce frequenter. Ne alta, ne plura dixeris ; sed pauca, sed obvia, sed ad captum accommodata, sed lucida, sed sæpius et varie repetita.

Ne dominanter nimis, sed suaviter, sed amanter, nisi duri sint et rebelles ; ne nimis familiariter, sed paterne ; ne joculariter, sed modeste et religiose.

Ne doctrinam et præcepta sola exponas ; sed exempla et motiva trade.

Venerentur te, timeant te, diligant te, te audire gaudeant : sic verba tua mollita super oleum, fient jacula, quæ cordi semel infixa manebunt.

6. Nec tibi tantum cura sit de instructione eorum : et quid scientia sine moribus? Accurate ergo vigila super vitam eorum.

Pluries in anno congrega pusillum tuum gregem, et vultum ejus diligenter agnosce.

Confessiones parvulorum audi : interroga eos ; videbis sæpius malitiam ætatem prævenisse, et vix natis quandoque frenis opus esse.

Tunc frena mittes, et impetus malus coercebitur : serpens adhuc parvus interficietur. Vitia eradicabis, pietatem plantabis ; oratione rigabis, et crescet.

Si vero assidue non attenderis, nec in confessione pueros audieris, orientur spinæ, ascendent, suffocabunt omne bonum semen : et sic in tempore messis non invenientur nisi zizania in fasciculos alliganda ad comburendum.

CAPUT LVI.

De pauperibus et rudibus erudiendis.

1. Non est personarum acceptio apud me, fili : omnes animæ meæ sunt ; omnes sanguine meo sunt redemptæ.

Non est dives et pauper in conspectu meo : utrumque eadem manet æternitas ; eadem gloria, si salventur ; eadem damnatio, si pereant.

Eumdem Patrem habent in cœlis, eamdem Ecclesiam matrem in terris, eamdem escam spiritualem in sacramentis.

Quinimo pauperibus evangelizare misit me Pater meus : tu, fili, ad idem opus missus es ; vide igitur ut ministerium tuum impleas.

2. Concionaris, catechizas : verum nonne sunt plurimi qui a calore tuo absconduntur ?

Nonne plures de ovibus tuis in paupertatis sordibus et vitiis affinibus hærent, sine instructione ?

Nonne multi sunt, qui nimio pudore affecti, præ inopia sua, præ vestium decentium defectu, in ecclesia comparere non audent, neque instructionibus interesse

Nonne plures, præ sua in silvis aut remotioribus agris a templo distantia, aut præ pecorum cura, ad officia divina convenire non valent : sicque rudes plane remanent et agrestes, in suis tenebris, et cæca ignorantiæ nocte ?

Pastor, quid de istis ovibus ? Prædico, inquis, catechizo ; accedant, et audient. O fili ! non invenio opera tua plena.

Apostolis meis non dixi tantum : Docete, sed ite, et docete. Et tibi dico, fili, exi in vias et sepes ; debiles, cæcos, claudos inquire, voca, compelle intrare ; ut impleatur domus mea cœlestis.

3. Sed moneo, inquis, ut accedant, et audiant. Fili, num sufficit pastori clamare ad oves errantes ? Non sane : sed currit, donec inveniat eas.

Ego Pastor bonus, dum fui in mundo, tales oves non exspectavi tantum, sed et ardenter quæsivi per deserta.

Temetipsum, fili, non exspectavi, sed

quæsivi : et si te prior non requisiissem et reduxissem, ubi esses?

Ego ad puteum Samaritanæ perrexi : ibi catechizavi, ibi evangelizavi eam.

Vide quomodo apostoli mei per vicos, casas, mapalia agrestia, deserta loca transierunt, doctrinæ veritatem, lucem gratiæ, pacis benedictionem omnibus impertiendo.

Vide quomodo Borromæus, Salesius per loca prærupta et invia, quasi reptantes iverunt, ut ad inaccessos populos pertingerent, et pauperibus evangelizarent.

4. Curre et tu, fili, curre ad oves longinquas, et audiant vocem tuam.

Visita eas, sicut ego visitavi oriens ex alto; illuminare his qui in tenebris, et in umbra mortis sedebant : congrega eas, ut des illis specialem escam in tempore opportuno.

Si nimius sit grex tuus, ita ut singulis ovibus ignaris non possis specialiter auxilia sanctæ doctrinæ ferre, cura ut, per sapientiores, prudentiores et doctiores oves ignaræ erudiantur.

Et tu ipse super omnia intende et vigila, rationem frequenter exposce; et non quiescas, donec cognoveris eas in lumine et sanctitate ambulare, instructas et pias esse.

Magnus labor, inquies forsan : quid est quod loqueris, fili? Cessa conqueri, consideratis meis et sanctorum meorum pro salute animarum laboribus.

Erubesce Sidon, ait mare; et si causam quæris, audi quare : pro modica præbenda longa via curritur, et pro pretiosissimis animabus, vix semel pes a terra levatur.

CAPUT LVII.

De prædicatione verbi divini.

1. Væ tibi, fili, si non evangelizaveris! *Clama, ne cesses : quasi tuba exalta vocem tuam, et annuntia populo meo scelera et peccata eorum.* (*Isa.* LVIII, 1.)

Voca eos ad pœnitentiam; doce eos servare omnia quæcunque mandavi eis.

Si non annuntiaveris, et pereant, sanguinem eorum de manu tua requiram; si annuntiaveris, et non faciant, tu animam tuam liberasti.

Loquere, loquere de testimoniis meis in conspectu regum ipsorum, et non confundaris; non enim tu es qui loqueris, sed Spiritus Patris mei qui loquitur in te.

2. Audisti præceptum, fili : væ tibi si non obediveris! pœnas dabis in interitu æternas cum venero judicare.

Audisti quale sit ministerium tibi commissum : vide quam sublime sit. Dei coadjutor constitutus es : pro ipso legatione fungeris, tanquam Deo exhortante per te.

Per te, quasi per aquæductum, verbum suum emittit; gratias suas et merita distribuit.

Et tu ad præceptum tam grave et tam honorificum implendum piger esses! Per sabbata et neomenias, per Dominicos et festos dies labia clausa teneras! Absit, fili, absit : prædica verbum, prædica assidue.

Non de solo pane vivit homo, sed de omni verbo quod procedit de ore meo : da panem hunc de cœlo descendentem ovibus tibi commissis, ut non moriantur; da frequenter, ut crescant et roborentur.

3. Prius feci, deinde docui : sic prædicavi, fili. Fac igitur prius, ut gregis mei forma factus, ipsum ex animo pascas.

Optima erit prædicatio in qua dices ad oves meas, plus exemplis quam verbis : *Imitatores mei estote, sicut et ego Christi* (*I Cor.* IV, 16); ambulate sicut habetis formam nostram.

Qualiter virtutes commendare poteris, si ipsis careas? Quomodo vitia resecabis, si in ipsis vivas? Sanctus, castus, sobrius, justus, misericors, pius esto, si vis cæteros tales reddere.

Non confundant sermonem tuum opera tua; ne, cum in ecclesia loqueris, tacitus quilibet respondeat : Cur ergo hæc quæ dicis, ipse non facis?

4. Non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis, sed in virtute Dei prædica, fili. Non misi te ut mirentur te, sed ut per te convertantur ad me.

Non sermones prurientes auribus, sed corda penetrantes edidi ego, dum inter homines versarer; abnega temetipsum, fili, et sequere me.

Quære gloriam meam, quære proximi salutem : nihil dicas quod ad hos fines non tendat, nihil proferas quod vulgi captum excedat.

Prædicas ut audiaris et intelligaris, non ut sonum inanem edas : devita ergo profanas vocum novitates, et oppositiones falsi nominis scientiæ.

5. Ego sum qui doceo manus ad prælium, et digitos ad bellum : ne igitur cum prædicationis gladio pugnare præsumas, nisi a me didiceris.

Disce per orationem : invoca me, et veniet in te Spiritus sapientiæ. Disce per studium : scrutare Scripturas, ibi invenies jacula.

Accipe de doctrina mea quod exponas in ecclesia : non enim ex te annuntiabis eis, sed ex me.

Imple ergo cor tuum eloquiis meis, ut ex abundantia cordis os loquatur.

Disce, priusquam doceas : alioquin eris nubes sine aqua, et ubera arentia porriges.

6. Cum cathedram ascensurus es, cogita me esse præsentem; me Verbum æternum voce tua uti, ad salvandas animas.

Sic, quasi unum mecum esses, cum Spiritu meo, cum charitate mea, cum potestate mea loquere quæ decent sanam doctrinam.

Ne vane tibi complaceas, si sermo currat; ne nimium confundaris, si non currat.

Nil vales sine gratia mea, omnem ergo successum mihi tribue, omnemque defectum cum humiliatione tibi imputa.

Quantumlibet bene prædicaveris, quid egisti? Plantasti, rigasti : ego solus incrementum do. Roga ergo me, ut fructum ex labore tuo educam.

7. Ne concidas animo, fili, si exiguus fru-

ctus ex concionibus tuis sequatur : curam a te exigo, non curationem.

Si pacem tuam homines non susceperint, ad te revertetur, et non perdet mercedem suam.

Ne itaque prædicare desinas, quia fructum non vides; sæpius absconditi sunt fructus, et non apparent.

Si deinde centum concionibus unam tantum mihi animam lucraveris, nonne multum esset? Scis quanti valeat una anima? Tanti, dilectissime, ut pro ea sanguinem meum effuderim.

Labora indefessus, fructum ampliorem de bonitate mea semper exspectans.

Cum per totam noctem laborans, nihil ceperis, una forsan vice trahes multitudinem piscium copiosam : tantum ergo in nomine meo laxa rete; prædica in omni patientia.

8. Demum, cum omnia impleveris, dic : Servus inutilis sum; quod debui facere, feci.

Time ne forte, cum aliis prædicaveris, ipse reprobus efficiaris.

Multi enim venient dicentes : Domine, Domine, nonne in nomine tuo prædicavimus, virtutes multas fecimus? Et confitebor illis quia nunquam novi vos.

O fili! quam multi concionatores apud inferos cruciantur, qui plus habuerunt copiæ et leporis in dicendo quam tu, et plures a scelerata vita ad piam honestamque vitam traxerunt quam tu!

Ipsi tamen miserrime periere; cur ita? Ob eam maxime causam, quia præ elatione et arrogantia insolentes, divina bona Deo non retulerunt accepta, sed vindicarunt sibi.

Quocirca humanæ avidos laudis, vanaque sui opinione inflatos, inanis gloriæ cupidos, in locum ad quem anhelabant, evehi Dominus permisit, unde in exitium ruerint sempiternum.

CAPUT LVIII.

De confessionum auditione.

1. Accepisti Spiritum sanctum, fili, et judex populi mei constitutus es : ligabis et solves; peccata remittes, peccata retinebis.

Ecce tibi jura mea concessi : qualis potestas, fili! qualis honos! Sed quale munus! certe angelicis humeris formidandum. Qualis ars! certe ars artium.

Non morbos qui corpus occidunt, sed qui animam et corpus perdunt in gehennam, curare debes. Qualem ergo tanti medici labia custodient scientiam!

Non carnem a morte, sed animas ab æterna damnatione eripere et salvare debes. Qualem ergo tanti salvatoris animum prudentiam et misericordiam habere necesse est!

Non super lites et jura hominum inter se, sed super ipsa jura mea, inter me et eos, debes ferre judicia. Qualem igitur tanti judicis mens æquitatem tenere debet!

Scientiam quære in libris, per studium; sapientiam vero prudentiæ, misericordiæ et æquitatis trahe de cœlis per orationem.

Ego sum Pater luminum, qui do omnibus affluenter : pete, fili, et accipies.

2. Ne reponas in sudario talentum quod dedi tibi; sciens quia homo austerus sum, ne ideo ministerium formidandum exercere omittas.

Habens salvandi potestatem, jam non licet tibi a salvationis opere abstinere.

Fac quod in te est : stude, ora, age, absolve, liga, prout melius coram me judicaveris; mihi deinde omnia committe.

Ego scio quos elegerim : homines sunt, non angeli, quos sacerdotes constitui.

3. Laboriosum quidem est ministerium hoc, fili : cave ne idcirco pigriteris et negligas.

Ego in laboribus fui a juventute mea : parum est igitur si dies, menses et annos in opere salutis animarum consumas, cum ego sanguinem profudi, vitam dedi.

Disciplina quidem hæc non est primum gaudii, sed mœroris : at postea fructum pacatissimum afferet per eam exercitatis.

Ibi utique labor est fructuosus; ibi oves inveniuntur, et reducuntur, gaudente cœlo, lætantibus angelis.

Ibi immundi casti fiunt, injusti redduntur probi, emendantur detractores, inimici reconciliantur.

Ibi blasphemi corriguntur, sacrilegi ex abysso retrahuntur, ibi indocti scientiam, et imprudentes sapientiam accipiunt.

Ibi sordes absterguntur, sanantur vulnera; peccata auferuntur, innocentia lapsis redditur, et deformata prius redit pulchritudo.

Ibi via cœli beata aperitur, infernus clauditur; ligatur diabolus, et pax mea datur.

Ibi lac debilioribus porrigitur, et valentioribus esca.

Ibi pusilli roborantur, fortes autem exercentur; justi justificantur adhuc, et sancti amplius sanctificantur.

Ibi fons hortorum, puteus aquarum viventium, quæ fluunt impetu de Libano.

Ecce, fili, quanta potes in tribunali ovibus meis præstare : scienti igitur bonum, et non facienti, quomodo tibi peccatum non esset?

4. Voca ergo peccatores ad pœnitentiam : si vocare et audire neglexeris, lupus veniet, et disperget oves; refrigescet charitas, abundabit iniquitas.

Nulla erit in juventute castitas; nulla inter conjuges pudicitia; nulla in negotiatoribus æquitas; nulla in servis fidelitas; nulla in heris justitia; nulla in parentibus cura; nulla in filiis obedientia.

Brevi tandem, nulla in toto grege pietas, nulla fides, nulla religio.

5. O sacerdos! o tu præsertim, qui curam habes animarum! vide, et perpende qualem delictorum sarcinam super caput tuum congeris, si oves tuas ad tribunal frequenter vocare, et accedentes audire negligis; vel si audiens, sine cura, sine zelo, sine æquitate rem facis.

Quid respondebis, quando ad tribunal meum vocatus, a me judicaberis, et accusa-

beris ab ovibus tuis, dicentibus : Periimus, quia non habuimus hominem qui nos in piscinam projiceret ?

CAPUT LIX.

De misericordia in sacro pœnitentiæ tribunali tenenda.

1. Fili, esto misericors, sicut Pater tuus cœlestis misericors est : disce a me quia mitis sum corde.

Calamum quassatum non confregi ; linum fumigans non exstinxi : sed ovem quæ erraverat, gaudens, in humeros mansuete imposui.

Peccatrici de criminibus lugenti laudans veniam dedi, Petrum misericors respexi, latroni converso paradisum benignus aperui.

Ecce quomodo mihi proprium fuit misereri semper et parcere.

2. Vide ergo, fili, quanta benignitate debeas tu, mysteriorum meorum dispensator, erga peccatores ad tribunal pœnitentiæ accedentes uti.

De regione longinqua venit aliquis, id est, per multos menses et annos forsan Dei Creatoris sui oblitus est, animæque suæ salutis immemor fuit ; sed tandem dixit intra se : Surgam, et ibo ad patrem. Surgit et venit.

O fili, suscipe eum gaudens, suscipe mansuete : certe errantem sollicite quærere debueras, quanto magis redeuntem non repellere.

Alter sceleribus gravatus, in altissima quasi vitiorum fœce demersus, ulceribus plenus, sordibus scatens accedit.

O fili ! ne ex zelo præpostero horrescas, ne objurges, ne increpes ab initio. Sed e contra dic amanter, sicut ego : Veni ad me, qui laboras et oneratus es : fiducialiter veni, et reficiam te in Domino.

Fac secundum exemplar patris prodigi illius, quod tibi monstravi.

Vide, fili, attende : venit filius quem pater summopere dilexerat, et qui pessime aufugerat ;

Qui prius in domo paterna bonis abundaverat, et qui vivendo luxuriose substantiam suam dissipaverat ;

Qui togis pretiosis olim vestiebatur, et laceris pannis modo tegebatur : ingratus fuerat, impius fuerat, scelestus fuerat.

Venit tandem : pater videt, accurrit, super collum ejus cadit, in amplexus ruit, lacrymis rigat, manu levat, benigne ducit, stola prima operit, annulo ditat, vitulo saginato reficit, symphonia reducem celebrat.

Vide, fili : non increpat offensus pater ; nullum iræ, nullum quidem mœroris dat signum.

Quid per parabolam hanc volui significare ? Audi, fili : per hoc dixi peccatoribus ut ad te, quasi ad patrem, redirent sine timore ; tibi autem, ut ipsos reciperes sine rigore.

3. Nosce, fili nosce cujus spiritus sis. Non misi te ad animas perdendas, sed ad lucrandas, ad salvandas.

Et idcirco te peccatorem constitui super illas, ut tu sciens qualiter tui misertus sim, scias quoque qualiter illarum debeas misereri.

Equidem præcepi tibi ut potenter et quasi tuba exaltares vocem tuam, et annuntiares eis scelera eorum : sed ubi, sed quando, fili ?

Ubi ? in cathedra, ubi doces, ubi vocas, ubi impavidos turbare conaris.

Quando ? quando duri sunt, ad cor non redeunt, de conversione non cogitant.

Tunc dic illis mecum : Progenies viperarum ! væ vobis, hypocritæ ! væ vobis, qui ridetis nunc ! væ vobis, qui per spatiosam et latam viam inceditis !

At in tribunali, quando veniunt, ut sanentur, dic, fili, cum bonitate : Ecce adsum, ut curem vos, ut exonerem vos, ut sub alas congregem vos.

O filioli, quos iterum parturio, donec formetur Christus in vobis ! venite : cor contritum et humiliatum Deus noster nunquam despicit.

Venite, compungimini : et si fuerint peccata vestra ut coccinum, quasi nix dealbabuntur ; et si fuerint rubra, quasi vermiculus, velut lana alba erunt. Filioli, si audieritis me, bona terræ comedetis.

Molliantur sic sermones tui super oleum, et fient jacula.

4. Si vero, fili, dure increpes ab initio, vel etiam in decursu sine necessitate, quid fiet ?

Ovis ad ovilis portam jam redux, vel territa fugiet, rata se invenisse lupum, non pastorem ;

Vel sine fiducia rem aget, putans esse dominatorem, non patrem ;

Vel etiam occultiora, periculosioraque vulnera celabit, tortorem sibi in ministro fingens, non medicum.

Sicque peribit per culpam tuam frater pro quo ego mortuus sum, quem ad te miseram, quem tibi fiducialiter commiseram.

5. Verba igitur tua sint bona, sint consolatoria : verum concordet verbis clemens directionis norma.

Memineris, fili, pœnitentem fratrem tuum hominem esse, non angelum ; memineris te esse, non justitiæ vindicantis, sed justitiæ miserantis ministrum.

Cave ne vinum novum in utres veteres ; mittas, ne commissuram panni rudis in vestimentum vetus ; ne onera gravia et importabilia in humeros ponas, quæ digito forsan tuo nolles movere.

6. At, fili, coge eos servare omnia quæ ego mandavi tibi : præcipe ut quiescant agere perverse, præcipe ut discant juxta mandata benefacere.

Neque existimes misericordiæ esse margaritas ante porcos mittere, aut dare panem angelorum his qui siliquis delectantur porcorum.

Neque clementiæ esse censeas, illorum remittere crimina in quibus est emendatio nulla ; illorum solvere delicta quorum pœnitentia et contritio non prudenter judicatur efficax et vera.

Intellige, fili, quæ dico. Nunquid istud vocabis misericordiam, si accedat aliquis, levissimasque culpas declaret, de cætero se innocuum dicens; dum tamen alii ejusdem status, gravibus dediti sunt criminibus : tu vero non interroges, sed pertranseas, et absolvas?

Quid, fili! hoc non est animas salvare, sed perdere.

Nonne plures sunt in agone ægroti, qui medico dicunt : Bene me habeo? Et si medicus declarationi credat, dicatque : Bene est, amice; surge, manduca, bibe : peribit utique ægrotus. Et cum perierit, num laudabis medicum?

Damnabis sane, et dices : Debuisset ulterius inquirere, debuisset interrogare.

Interroga ergo, fili : *fode parietem* (*Ezech.* VIII, 8); dic : *Quantum debes Domino meo?* (*Luc.* XVI, 5.) ut deinde possis adjicere : *Redde quod debes* (*Matth.* XVIII, 28) : declina ab hoc malo; fac hoc, quod tibi præceptum est, bonum : alioquin non vives, frater, sed morieris.

7. Nunquid istud vocabis misericordiam, si veniat alter confitens se ulceribus jam inveteratis esse plenum, criminibus assuetum, tu vero dicas : Doles, frater? et cum responderit, doleo, tu absque congrua probatione, et sufficienti emendatione illico pertranseas et absolvas?

Quid fili! hoc non est animas salvare, sed perdere.

Ostendisti chirurgo putridum vulnus membri tui. Amputandum fuisset membrum, ut servaretur corpus.

Ille vero hoc tibi proponere non ausus est, neque necessarium dicere : sed vulnus tantum fovit et ligavit.

Brevi serpit putredo, malum modo insanabile factum est : jam moriendum tibi est. Quid censes de chirurgo?

Utique dicis : Fiducialiter ipsi vulnus ostenderam, ut illud curaret. Si membrum necessario amputandum dixisset, consensissem. Non dixit, non præcepit : mortis meæ reus est.

Muta nomen, fili. Hic est ille sacerdos, qui vel mollius blandiens, vel laborem fugiens, non præcepit peccatori in consuetudine posito, dicens : Frater, manus tua scandalizat te : abscide eam, et projice abs te. Pes tuus, oculus tuus scandalizat te : abscide, erue, projice abs te; alioquin cum illis mitteris in gehennam ignis.

Id est : nisi projeceris prævaricationes illas, quibus assuetus es, non remittentur tibi, neque in hoc sæculo, neque in futuro.

8. Certe, fili, si bonum pœnitentis quæris, si animum ejus misericorditer, uti debes, salvare velis : curandum tibi est ut non apparenter peccatum tegatur; sed ut revera intus deleatur, auferatur, pereat.

Quod utique fieri nequit, nisi vere doleat pœnitens, nisi sincere crimini renuntiet, consuetudinem et occasionem proximam dimittat, injuste detenta restituat, cum inimicis reconcilietur, damna illata resarciat.

Deinde, fili, qualis est illa misericordia quæ cæce omnino, sine regula et sine prudentia, cuique indisposito beneficium absolutionis impertitur?

O falsa pax quæ bellum in corde relinquit! O deceptrix medicina quæ saporem dat, non curationem; interfectionem, non vivificationem!

O injustum judicium quo, pro hominis male desiderantis satisfactione, mea jura produntur.

Etenim, fili, qui peccatorem non contritum et ab iniquitate sua non conversum, vel sciens, vel etiam præ culpabili imperitia ignorans absolvit, pacem meam inimico meo, dum odit me, præstare affectat; meipsum tradit in manus illius, ad crucifigendum.

9. Vide, fili, quomodo spelunca latronum fiat quandoque domus mea : vide quomodo ibi incauti sacerdotes prævaricentur.

O novi Pilati qui me sic, per ignaviam et culpabilem indulgentiam, tradunt cuique petenti!

O prophetæ iniquitatis! qui consuunt pulvillos sub omni cubito manus, et faciunt cervicalia sub capite universæ ætatis, et sic confortant manus impiorum, ut non revertantur a via sua mala; et sic proselytos suos faciunt in tribunali filios gehennæ duplo quam antea.

Portabunt utique iniquitatem suam, juxta iniquitatem illorum : sic iniquitas falsorum illorum prophetarum erit.

Certe ira mea veniet super eos : non enim hominis exercent judicium, sed Domini; et quodcunque judicaverint, in eos redundabit.

Fili, fili, absit a te tam iniqua, tam crudelis, tam scelesta misericordia!

Memento tibi datum esse, non solvendi tantum, sed et ligandi potestatem et præceptum.

Ministerium quidem tibi commissum est, sed non sine documentis, non sine regulis, non sine mandatis.

Custodi igitur ea diligenter, et cura ut in ministerio tuo misericordia et veritas obvient sibi, justitia et pax osculentur se. Sic eris fidelis et prudens dispensator.

CAPUT LX

De zelo pro peccatorum conversione.

1. Peccata tua tuli super crucem, fili, ut peccatis mortuus, justitiæ viveres.

Ut peccati corpus destrueretur, veni, laboravi, prædicavi, passus sum, mortuus sum.

Vis ergo, fili, vis esse pastor secundum cor meum? fideliter labora, ut deleatur iniquitas.

Trahe, quantum in te est, peccatores ad baptismum pœnitentiæ, in remissionem peccatorum.

Perge ad eos; et sicut angeli Loth e Sodoma eduxerunt, apprehende tu manum eorum qui perditionis viam sectantur; et in viam salutis reducere stude.

2. O fili! amas me? Ecce isti rursum cru-

cifigunt me quotidie in semetipsis, opprobriis satiant, alapis cædunt, flagellis scindunt, spinis coronant : et tu frigidus et immotus hæc omnia cerneres !

Fleverunt sanctæ mulieres, ubi viderunt me ad locum Calvariæ pergentem, sub cruce et vulneribus fatiscentem ; infremuerunt intra se, me non valentes liberare : et tu, fili, qui potes me a nova passione præservare, non faceres !

Et tu, amice mi, non stares pro me adversus peccatores, qui manibus impiis me quotidie percutiunt et dilacerant !

Aufer, aufer, quantum in te est, abominationes impietatis : converte peccatores, ut crimina sua relinquentes, mihi parcant.

3. Amici mei, noti mei recesserunt a me : relicto me, fugerunt.

Impietates, furta, impudicitiæ, adulteria, blasphemiæ, ebrietates, doli, fraudes, detractiones, quotidie multiplicantur ; malorum infinitus est numerus : et tacent sacerdotes mei.

O amici mei ! quomodo mihi mutati estis in crudeles ? O sacerdotes ! apprehendite disciplinam ; nequando irascar, et pereatis de via justa.

4. Oves meæ erraverunt in viis inferni, ad abyssos tormentorum properaverunt : et illi quos custodes gregis mei constitui, non clamant, non currunt, non reducunt oves.

Dispersæ sunt sub oculis pastorum, et factæ sunt in devorationem bestiarum.

O pastores et idola, derelinquentes gregem meum ; in furore meo arguam vos ; in ira mea corripiam vos : dabo ignem et vermes in carnes vestras, ut uramini, et sentiatis usque in sempiternum.

5. Fili, fili, si quis erraverit a veritate, converte eum, salva animam ejus a morte.

Lacrymare super eum ; apprehende illum, admone, consule, exhortare, demonstra charitatem : comprehende pedes, osculari non erubescas.

Intona super eum judicia mea, ostende illi ignem devorantem, ardores sempiternos.

Coge eum ad pœnitentiam, sicut bonus medicus ægrum ad medicinam.

6. Vide Joannem discipulum quem diligebam : vide quomodo adolescentem episcopo prius commendatum, deinde prædonum ducem factum, inter arma sicariorum, per montes et silvas, jam senex ipse requisivit, reduxit, convertit. Vade ad peccatores, et fac similiter.

CAPUT LXI.

De oratione pro peccatoribus.

1. Postulavi Patrem meum, et dedit mihi gentes in hæreditatem : postula, fili, et dabit tibi peccatores in conversionem.

Dedit petenti Stephano Paulum ; dedit obsecranti Monicæ Augustinum : pete tu, et accipies.

Amen, dico tibi : si quid petieris Patrem in nomine meo, dabit tibi : crede quia accipies, et fiet tibi.

2. Audisti, fili, vim et efficaciam orationis ? Juravi ego Dominus, et non pœnitebit me.

Si igitur sint in grege tibi commisso oves errantes, vel jam pereuntes, quas voce monitionis, obsecrationis, increpationis reducere nequivisti, ora.

Exemplum dedisti, verbum prædicasti, manet oratio ; tria hæc : major autem oratio.

Ora igitur ut Pater meus mittat paracletum Spiritum suum, qui loquatur ad corda eorum, illos convertat, et vincula eorum disrumpat.

Quod aliis orantibus jam toties concessit, quare tibi enixe roganti recusaret ? Ora pro omnibus ; ora præsertim pro peccatoribus.

3. Advocatus sum apud Patrem, ego Christus ejus : libenter respicit in faciem meam.

Sanguis meus, in conspectu ejus, longe melius loquitur quam sanguis Abel.

Ecce, fili, in manibus tuis sum : offer sanguinem meum, offer corpus meum, offer me totum Patri in sacrificio, ex toto compassionis affectu, pro peccatoribus, ut convertantur.

Offer pro illis præsertim, quos scis majoribus criminibus prægravari, durioribus vinculis detineri.

Offer : ego sum propitiatio pro peccatis et peccatoribus. Offer : hoc sancti mei assidue fecerunt, et ideo tot peccatores converterunt.

4. Est et apud me in cœlo advocata potens, Maria mater mea : non est auditum a sæculo quemquam ipsam invocantem fuisse derelictum.

Si igitur desolaris super iniquitatibus populi tui, clama ad Mariam : est consolatrix afflictorum.

Si gratias speciales desideras, ut convertas iniquos, clama ad Mariam : auxilium est Christianorum, et mater divinæ gratiæ.

Si peccatores quasi desperati videntur, clama ad Mariam : est refugium peccatorum, mater misericordiæ ; sub præsidium ejus illos constitue.

Nullum est gratiarum et benedictionum genus quod ipsa non possit illis obtinere, et quod non debeas ab illa pro ipsis fiducialiter exspectare.

CAPUT LXII.

De cura infirmorum.

1. *Infirmus eram, et non visitastis me* (*Matth.* xxv, 43) : hoc exprobrabo, fili, in die judicii, hominibus : quanto magis sacerdotibus.

Crimen est corporalia auxilia infirmis debita non præstare : quanto magis spiritualia non ministrare.

Periclitatur in infirmitate corpus, sed multo magis periclitatur anima.

Illud quidem in pulverem revertitur : verum hæc ad judicium transibit ; ibit in domum æternitatis suæ.

Horrendum est autem, fili, incidere in manus Dei viventis : quanta igitur diligen-

tia debes animas ad transitum præparare!

O! si per culpam tuam una tantum anima gratia sanctificante, in ultimo periculo, privaretur; si, per negligentiam tuam, absolutione, sacro viatico, ultima unctione careret, et idcirco criminibus cooperta coram me sisteretur, et judicata damnaretur: quale crimen commisisses! qualis ultio te maneret!

In sæcula sæculorum malediceret tibi perdita anima; te in æternum dilaceraret et cruciaret.

2. Ubi ergo aliquam ovem notabiliter ægrotantem audiveris, curre ad illam.

Et postquam te doloribus ejus compatientem exhibueris, et per benignitatem in cor ipsius suaviter intraveris, ministerium tuum offer.

Si oblatum suscipiat, imple; si non suscipiat, et infirmitas ad periculum tendat, insta, obsecra, increpa, coge. Nulla satis magna securitas, ubi periclitatur æternitas.

Ne discedas igitur, donec ovem super humeros susceperis.

3. Gratiarum Spiritu invocato, excipe confessionem.

Juva infirmum: cave ne animum ejus per morbum jam debilitatum longiori discursu fatiges; verumtamen omnia necessaria perquire.

Interroga præsertim et vide, num sit aliqua culpa in confessione prius celata et occultata, quæ hodiedum conscientiam ejus gravet.

Dissipa falsum pudorem; fode parietem, et extrahe ossa mortuorum.

O quanta vulnera sæpius invenies! quales iniquitates, quas, nisi prudenter extorseris, retinebunt ægroti usque ad mortem, et quæ cum illis in pulvere dormient!

O quale servitium præstitisti, si abominabile hoc secretum fregisti! Qualem consolationem infirmo suppeditasti! Quale obstaculum ad salutem amovisti! Beatus eris, o fili! si id feceris.

Præcipua etiam vitæ crimina, quantum status et circumstantiæ patientur, adhuc exponi satage.

Occasiones proximas dimitti, scandala reparari, reconciliationes fieri, restitutiones solvi præcipe et perfici cura.

Pœnitentiam levem statui infirmi accommodam impone; monens et jubens, ut, cum sanus fuerit, de novo ad tribunal accedat, et congruam satisfactionem suscipiat.

4. Confessione excepta, loquere ex toto corde ad cor ejus: mitte jacula, excita dolorem, insinua contritionem, lacrymas pro posse provoca, accende amorem, ingere fiduciam.

Multi peccatores in morte confitentur, pauci salvantur, quia deest contritio quæ, si adesset in gradu congruo, ægrotum, etsi impiissimum, pœnitentem faceret atque sanctum.

Igitur, totis animi tui nisibus labora, ut ægrotum ad summum quem poteris contritionis gradum inducas.

5. Sacro ministerio impleto, ægrum sanctissimo viatico refectum et unctione levatum ne derelinquas.

Filium Deo parturivisti: filium hunc, quasi blanda mater, enutrire satage; jamque præparatum magis ac magis justifica et sanctifica.

In infirmitate plus laborat diabolus, sciens quia modicum tempus habet.

Igitur ægrotum frequenter visita, ut illum contra insidias inimici robores, in gratia Dei confirmes, in doloribus juves, in anxietatibus consoleris, et passim etiam adhuc absolvas.

Sanctæ fidei, spei, charitatis et contritionis actus suggere: desideria æternæ beatitudinis inspira.

Subjectionem divinæ voluntati commenda: ad patientiam hortare; Christi Domini crucem sæpius porrige.

Dei Matris sanctorumque suffragia pro ipso postula: sacras indulgentias, si facultas tibi sit, applica.

6. Si vero præ multitudine laborum tuorum ad ægrotum non potes frequenter accedere, cura, fili, ut prædicta auxilia præstet illi sancta quædam prudensque persona, quæ te etiam de statu ægroti sæpius moneat: ut saltem in majori periculo præsentia tua ægroto non desit.

Spiritualibus etiam temporalia, pro posse tuo, liberaliter adjice, si infirmus sit in egestate positus.

O fili! si hæc feceris, eris vir misericordiarum: exaltabo te in ecclesia plebis meæ; quia infirmus fui, et visitasti me.

CAPUT LXIII

De benigna charitate erga proximum.

1. Miserator et misericors sum, fili; longanimis et multum misericors: suavis universis, et miserationes meæ super omnia opera mea.

O fili! non veni animas perdere, sed salvare; et ad salvandum, non gladio, sed benignitate usus sum.

Vincula mea fuerunt funiculi Adam, vincula charitatis: onus meum leve, jugum meum suave.

Vis, fili, vis allicere animas? Vis illas mihi devincire? ostende benignitatem, expande charitatem.

Fortis est ut mors dilectio: omnia vincit, rudiores domat.

Videant oves te, ex puro salutis suæ desiderio, ex animo materno, omnia erga ipsas agere, et tibi ultro se tradent.

2. O! si, cum affectu Pauli, diceres ad illas: Testis est mihi Deus quomodo cupiam omnes vos in visceribus Jesu Christi.

O filii! os nostrum patet ad vos; cor nostrum dilatatum est. Non angustiamini in nobis; angustiamini autem in visceribus vestris: *tanquam filiis dico: dilatamini et vos.* (*II Cor.* VI, 13)

Filioli, quos iterum parturio, donec formetur Christus in vobis! (*Galat.* IV, 19.) *Quis infirmatur, et ego non infirmor? Quis scandalizatur, et ego non uror?* (*II Cor.* XI, 29.)

Si talia ex corde ovibus diceres, quomodo

inclinarent aurem! quomodo corda aperirent! quomodo monita reciperent! quomodo mandata servarent! quomodo post te currerent, in semitis meis!

Illi vere doctores sunt, qui, cum per rigorem disciplinæ sint patres, per pietatis viscera matres esse norunt.

3. Esto ergo, fili, ovium mearum benigna mater, non simulatione oris, sed cordis sinceritate, sed operum exhibitione.

Ego pertransivi benefaciendo et sanando omnes : sequere me, fili.

Si videris ovem sub paupertatis aut adversitatis onere gementem, onus ejus, pro posse tuo, humeris tuis, et eleemosynis cum mansuetudine leva.

Si infirmum inveneris sub ægritudinis pressura desolatum, erige eum auxilio, juva consilio, refove consolatione.

Si occurrat alius sub peccatorum jugo curvus, quasi prodigi pater, cade super collum ejus, assume benignus ovem perditam, et lenitatis lacrymis lava.

Si pusillanimis venerit, excita eum blandæ monitionis stimulis; si rebellem et durum inveneris, sustine cum patientia, et tu firmior imbecillitates hujus infirmi porta.

Contradictiones ovium tuarum æquanimiter tolera.

Ne animum despondeas, si, cum seminaveris triticum, spinas metas, Ego, fili, a præsepio usque ad crucem, pro animabus salvandis laborare non cessavi, et paucæ tamen salvantur.

4. Ne volueris omnia vitia statim exstirpare : zelus violentior in exscindendis vitiis animas potius exacerbaret, et in malo obfirmaret.

Quædam sunt potius lente dissuenda, quam impetu discindenda ; quædam toleranda ad tempus, et dissimulanda.

Quidam animi prius sunt artificio pietatis tentandi, quam acerbæ correptionis pudore inutiliter suffundendi.

Recte dixit unus de Petri successoribus : Sancta Ecclesia quædam per fervorem corrigit, quædam per mansuetudinem tolerat, quædam per considerationem dissimulat, atque portat ; ut sæpe malum quod aversatur, portando et dissimulando, compescat.

Cura ergo passim, ut prius corda teneas per benignitatem, quam illa corrigas per disciplinam.

CAPUT LXIV.

De robore animi.

1. Fili, accepisti Spiritum sanctum ad robur. Ne sis igitur pusillanimis.

Confortare, et noli timere, esto fortis in bello, et pugna viriliter.

Quantumcunque sis infirmus, memento quoniam elegi te, ut fortia quæque per te confundam.

Quantumlibet dura cervice sint quos debellare debes, memento quoniam dedi frontem tuam duriorem frontibus eorum.

Etiamsi totus mundus contra te armaretur, ne paveas repentino terrore : ego qui vici mundum tecum sum, tanquam bellator fortis : idcirco cadent et infirmi erunt.

2. Igitur, fili, si jam es ad regendas animas a me vocatus, si jam es ovibus meis legitime præpositus : noli oblivisci præceptum meum; noli de promissione mea diffidere.

Vide quæ vitia serpant, quæ mala debeas fugare, quæ bona procurare : et cum prudenter perspexeris media quibus hæc efficere poteris, surge et fac.

Dic audacter ipsis regibus : Non licet. Dic proceri iniquo : Tu es ille vir. Dic impio exaltato : Væ tibi in malum! morieris : transibo, et non eris.

Dic illicita de te exigentibus : obedire me oportet Deo magis quam hominibus.

Dic iis qui non recipiunt sermonem tuum : Væ tibi Chorozaïn! væ tibi Bethsaïda! Ecce excutio pulverem pedum meorum contra vos in testimonium.

Dic hypocritis : Væ vobis parietes dealbati! Dominus percutiet vos.

Dic iis qui non verentur indigne ad mensam meam accedere : Foris canes : non licet mihi dare sanctum canibus.

Emitte sagittas et fulgura, ut quascunque dissipes iniquitates.

Contere potentum superbiam, debella divitum avaritiam, expugna immundorum corruptionem.

Frange inimicorum odia, comminue iracundorum furores; intona contra carnalium voluptates.

Dissolve juvenum choreas et libidines, aufer libros impios aut turpes, reprime scurriles cantus, reseca blasphemias.

3. Equidem inimicus fies, verum dicens; movebit utique Satanas persecutiones contra te : at non es supra me, fili : si me persecuti sunt, et te persequentur.

Posses quidem, tacendo, tolerando, te a persecutione præservare : sic sane hominibus placeres; sed Christi servus non esses.

Recordare quod ille cujus minister es non venerit pacem mittere, sed gladium.

Ne torpeas igitur, ne manus conseras. Sume gladium spiritus, quod est verbum Dei, et noli parcere.

4. Et si absque synagogis faciant te, et si veniat hora in qua velint te interficere dicentes :

Homo iste non quærit pacem populo, sed malum : venite, comprehendite eum; deleamus de terra nomen ejus ; obsequium Deo præstabimus, si mortem ei intulerimus :

Tu, fili, interea impavidus mane : sta ante reges et præsides; et coram eis, et in carceribus, et in suppliciis, et in morte te constantem exhibe : ostendes quoniam verus sacerdos occidi potest, vinci autem non potest.

5. Fili, omnia poteris in me te confortante.

Petrus sibi derelictus, ad vocem ancillæ me negavit : Petrus a me adjutus, crucem viriliter passus est.

Noli ergo pavere, dicens : Homo sum; et quomodo talia sustinebo?

Scito, fili, quod in illa hora non tu ipse per te sustinebis, sed Spiritus meus sustinebit in te.

Dic ergo : Utique, Domine, si necesse sit, dabo animam meam pro ovibus meis.

Scio, Deus meus, quod impossibilia non jubeas ; sed jubendo adjuves, ut possimus quod jubes.

Promisisti, Domine, et facies, in adjutorium meum intendes ; ad adjuvandum me festinabis.

Scio cui credidi, et certus sum. Utique ministerium meum implebo : mala non timebo, quoniam tu mecum eris.

6. Tale militem meum decet animi robur, fili. Euge, euge : ignaviam socordis Heli longe fac a te.

Noli tantum observare mala, et timidus gemere ; noli moderatius reprehendere, dicens : Filii, non est bona res ista quam facitis.

Noli mitius corrigere, timens ne irascantur, et insurgant. Increpa, fili, increpa duros dure.

Euge, euge : noli vereri, ne ferventis zeli tui rumor ignavorum sacerdotum censuram et contumelias super te moveat. Non illis, sed mihi rationem reddes.

Euge, euge : ne respicias, neque a dextris, neque a sinistris.

Ne dicas : Quid cogitabunt, quid dicent, si huic malo obsistam, si hoc bonum exigam? Tantum vide quid debeas facere. Consilium a sapiente perquire, deinde fac.

erumtamen recordare te patrem esse debere, non tyrannum; pastorem, non lupum; medicum, non necatorem.

Memento ergo mansuetudinis et bonitatis, etiam in necessario zeli impetu : ne eradices, potius quam riges; ne dissipes, potius quam foveas ; ne occidas, potius quam sanes; ne tollens zizania, eradices etiam triticum.

Prudenter igitur age, fili : sed a prudentia carnis, quæ inimica est Deo, omnino cave.

CAPUT LXV.

De prudentia et simplicitate.

1. Esto prudens sicut serpens, et simplex sicut columba : ecce, fili, arma tua ; per hæc vinces.

Per sanctitatem temetipsum salvabis : per prudentiam et simplicitatem alios sanctificabis.

Per prudentiam, zelus fit ignis jugiter urens, et sine prudentia, fit turbo confringens.

Per prudentiam, mansuetudo fit unctio sanans; sine prudentia, fit venenum corrumpens.

Per prudentiam, eloquia prædicantis fiunt jacula penetrantia ; sine prudentia, sunt verba per aerem volantia.

Per prudentiam, cuncta perficies fructuose ; sine prudentia, cuncta fere facies inaniter.

Per prudentiam, potentes sapienter honorabis, et honorando ædificabis'; sine prudentia, aut ipsis servies, aut eos offendes; sicque inimicos tuos sancto ministerio multum nocivos efficies.

Per prudentiam, omnibus, quantum fieri potest, placebis; sine prudentia, vel pusillos per nimiam familiaritatem scandalizabis, vel peccatores per rudiorem austeritatem a te repelles.

Per prudentiam, ministerium tuum honorificabis ; sine prudentia, vel per prolixitatem tædium, vel per festinationem indevotionem generabis.

Per prudentiam, venenum e cordibus confidentium feliciter extrahes, et virtutis semen mentibus suaviter inseres; sine prudentia vero, corda pœnitentium claudes, mentibusque nauseam provocabis.

Per prudentiam, oves tuæ mire dirigentur et ordinabuntur ; sine prudentia, dispergentur, vel in confusione manebunt.

2. O fili! postula a me prudentiam ; melior est cunctis pretiosissimis, et omne desiderabile ei non potest comparari.

Pete assistricem hanc solio meo sapientiam, ut te in omnibus dirigat.

Quære illam apud sapientes, et eme eam tibi ; vade ad Ananiam; consilium sæpius a sapiente perquire : ipse dicet tibi quid te oporteat facere.

Non debes, fili, tibi ipsi facile credere : modicum lumen in te est ; passione interdum moveris, et zelum putas.

Quære potius a conscientioso viro instrui, quam tuas adinventiones sequi.

3. Esto simplex : in omnibus candidus et apertus appare; age sine fuco, loquere sine dolo.

Crede mihi : simplicitas est omnibus astutiis et industriis efficacior.

Voca oves ex corde, non ex ore solum, et venient ad vocem tuam.

Increpa peccatores, ex dolore et compassione, non ex impetu et violentia ; tunc flebunt, tunc convertentur.

Excita pusillanimes, non quasi dominus, sed sicut aquila provocans pullos suos ad volandum; et pergent, et current.

4. O beata simplicitas! quæ ex optimo corde procedis, et audientium, et videntium corda demulces, veni, et dominare in omnibus actibus meis.

Per hanc placebo tibi, Deus meus, qui amas rectos corde, et in bonitate animæ sinceræ tibi complaces.

Per hanc placebo hominibus, quibus per hanc cor paternum et ubera materna præbebo.

CAPUT LXVI.

De mansuetudine.

1. Fili, in mansuetudine ministerium tuum imple, et super gloriam hominum diligeris, Ego sum Agnus Dei : esto tu discipule, sicut Magister tuus.

Apostolos meos misi, sicut oves in medio luporum. Et quemadmodum, per mansuetudinem Agni morientis, mortem et infer-

num vici; sic, per mansuetudinem ovium, apostoli mei mundum vicerunt.

Pastorem mansuetum dirigam, ego Dominus. Pastorem mitem docebo vias meas. Sicut fui cum Moyse quem in lenitate sanctum feci, sic ero cum illo. Per illum oves meæ vocem meam audient; salvabuntur in unum, et oves et pastor.

2. Esto ergo, fili, pastor suavis et mitis. Ut non vituperetur ministerium tuum, esto mansuetus ad omnes.

Æquo corde et animo nobilem et ignobilem, divitem et pauperem amanter suscipe; consilium et auxilium præbe; importunos, non severius, sed benigne tracta.

Ego venientes ad me non repuli; sed clementer excepi, et beneficiis cumulavi. Parvulos admisi, turbas importune irruentes docui; afflictos et pauperes consolatus sum; ægros visitavi et sanavi, proditoris osculum non recusavi.

Disce a me habere viscera misericordiæ, benignitatem, humilitatem, modestiam, patientiam.

Ne quemquam tristius quam opus est, aspicias; ne ullum verbum durius emittas, ne tribulatum responso asperiori contristes, ne in injuriantem irascaris, ne adversario dimittere recuses : vince in bono malum.

Omnia suffer, omnia sustine, neminem læde; cave a litibus, cave a contentionibus.

Prælatis tuis in omnibus prompte et fideliter obtempera : nihil unquam rebellionis, aut inobedientiæ in corde retine. Servus enim Dei mansuetus reluctare nescit : quasi lutum in manu figuli, nunquam dicit : Quid me facis sic?

3. Mirare, fili, et imitare Martini mansuetudinem. Nemo unquam ipsum vidit iratum, nemo mœrentem, nemo vane ridentem : unus idemque fuit, semper cœlestem lætitiam vultu præferens.

Tantam adversus omnes injurias patientiam assumpserat, ut impune etiam ab infimis clericis læderetur; nec propter id eos, aut loco nunquam moverit, aut a charitate sua repulerit.

Nunquam in illius ore, nisi Christus : nunquam in illius corde, nisi pietas, nisi pax, nisi misericordia inerat. Plerumque etiam, pro eorum qui obtrectatores illius videbantur, solebat flere peccatis.

Vide, fili, et Salesium : omnibus omnia suavissime factus est, ut omnes lucrifaceret. Vide, et imitare.

4. Ne tamen obliviscaris, fili, te esse ducem et gubernatorem gregis mei. Non tantum oves fovere debes, sed et curare, et idcirco corrigere quandoque, et increpare.

Vide ergo, ut nec ita mansuetus sis, ut districti regiminis jura perdas : nec ita districtus, ut omnem mansuetudinem benignitatis amittas.

Tene et mansuetudinem et disciplinam; ita ut, nec a compassione pietatis obdurescas, cum contumacem corrigis; nec disciplinæ rigorem mollias, cum infirmos animos consolaris.

5. O Domine, qui ipsa bonitas es et mansuetudo! quam pulcher es, dilecte mi, et decorus!

Ostende mihi faciem tuam; videam clementiam frontis tuæ, dulcedinem oculorum tuorum, suavitatem labiorum tuorum, benignitatem manuum tuarum, pulchritudinem gressuum tuorum; et super hæc, eminentem charitatem cordis tui.

Videam te Deum deorum : habeam te præ oculis meis semper; ut infinita amabilitate tua captus, mansuetudinem tuam induere studeam et imitari.

CAPUT LXVII.

De patientia.

1. Oportuit me pati, fili, et ita intrare in gloriam meam.

Idcirco in flagella fui semper paratus : idcirco fui in laboribus a juventute mea; idcirco fui vir dolorum, et sciens infirmitatem.

Te quoque, fili, oportet per multas tribulationes introire in regnum meum.

Idcirco dixi tibi, fili : Vis venire post me? tolle crucem tuam.

Vere, fili, in cruce totum constat : et si aliquid melius quam pati fuisset, hoc utique tibi et factis et verbis ostendissem.

Ergo tibi necessaria est patientia, ut, voluntatem Patris mei faciens, reportes promissionem.

Ergo per patientiam currere debes ad propositum tibi certamen.

2. Si Christianus igitur tantum fores, dicerem tibi : Sume, fili, scutum patientiæ, et tecum semper habe.

Etenim vita Christiani, si secundum Evangelium vivat, crux est et martyrium.

Sed sacerdos es, dux illorum qui in hac cruce, in hoc martyrio vivere debent. Quanto plus ergo tibi necessaria est patientia!

Sine hac, quomodo oves meas ad mala toleranda et vim sibi faciendam stimulabis? sine hac, quomodo labores, angores, sudores, adversitates sacri ministerii tolerabis?

Sine hac, quomodo contra mundum et diabolum bellabis? Sine hac, quomodo contra irruentes potentias impiorum stabis?

Sine hac, certe non proficies, sed deficies; non vinces, sed vinceris.

Sine hac, tua brevi tepescet pietas, tuus frigescet zelus : non eris in bono, nisi sicut vapor ad modicum parens, per quodlibet obstaculum brevi exterminandus.

Sine hac, mittes quidem manum ad aratrum, sed respicies retro et proinde non eris aptus regno Dei.

3. Per patientiam autem mihi crucifixo fies conformis : per hanc voluntati meæ manebis semper subditus; quæ placita sunt mihi semper facies.

Per hanc peccata tua mire expiabis; per hanc contra tentationes potens efficieris.

Per hanc eris verus minister meus, melior viro forti, et urbium expugnatore; in tribunali et cathedra indefessus, in periculis impavidus, in persecutionibus immotus.

Irridebunt te iniqui, et non confunderis; bellabunt adversum te et prævalebis.

4. O fili! recordare nullam esse tribulationem quam ego non miserim.

Quæcunque ergo irruat super te tribulatio, patienter sustine, quasi videres Patrem tuum cœlestem propria te manu castigantem.

Gemet quidem forsan interdum infirma tua natura : hoc humanum est, sed murmurare illicitum.

Fili, sustine virilius adhuc, scilicet cum absoluta resignatione et plena indifferentia : ita ut non plus prosperitatem quam adversitatem, abundantiam quam penuriam, sanitatem quam infirmitatem, pacem quam persecutionem in corde sapias et cupias; dicens in omnibus : Domine, paratum cor meum; Domine quid me vis facere?

Euge, serve bone, sustine adhuc perfectius, sustine cum lætitia : omne gaudium existimans, cum in tentationes varias incideris.

Sciens quod probatio patientiam operatur, patientia autem opus perfectum habet.

Sciens quod quo plus passus fueris, eo securius ad regnum meum pervenies.

5. En fili, via vera quæ ad vitam ducit, porta per quam intratur in civitatem supernam.

Arcta via! inquies; angusta porta! durus sermo! sed multo durius erit audire illud extremum verbum : *Discedite a me, maledicti, in ignem æternum.* (*Matth.* xxv, 41.)

Durus sermo, o fili! Si labor terret, merces invitet. Momentaneum et leve tribulationis æternum gloriæ pondus operatur.

Durus sermo! At, fili, illum prior servavi. Vide quomodo in cruce pendens, os non aperuerim.

Durus sermo! At illum sancti mei servaverunt.

Vide apostolos, martyres, tot sanctos pontifices, tot sacerdotes : vide quanta passi sint, quam fortiter tentati, quam graviter tribulati, quam multipliciter probati et exercitati.

Sequere, fili, tantam tibi superimpositam nubem testium; sciens quia, si renuis cum illis pati, recusas cum illis coronari.

Durus sermo! At quid non patiuntur pro mundo, et pro lucris temporalibus tot aulici, tot negotiatores : pro inani gloria, tot bellatores; pro scelere ipso, tot iniqui?

Æmulare, fili, æmulare, et erubesce non pati pro cœlo, dum isti sic patiuntur pro vanitatum nihilo.

6. O Domine! fiat voluntas tua. Hic ure, hic seca : paratus sum.

Verum tu scis, Deus meus : spiritus meus promptus est, caro autem mea infirma.

Si supra modum crescat tribulatio, si diu perseveret, quomodo tolerabo?

7. O fili! nunquid non pater ego? nunquid non fidelis ego sum?

Certe non patiar te tentari supra id quod potes : sed faciam etiam cum tentatione proventum, ut possis sustinere.

Ora, fili, et patere : videbis procul dubio suo tempore auxilium meum in te venire.

Ego scio tempus et modum juvandi, et liberandi te. Ne igitur formides, mihi te ex integro resignare.

Si diu perseverat tribulatio, inquis? O fili! dummodo gratia mea tibi non desit, quid curas? quid times?

Nonne modicum est et breve quod transit cum tempore? Quid hoc ad æternitatem? Exspecta paulisper, et videbis celerem finem.

CAPUT LXVIII.

De voluntate Dei fideliter facienda.

1. Ego, fili, missus a Patre, de cœlo descendi, non ut facerem voluntatem meam, sed voluntatem Patris mei; quandiu in terris mansi, quæ placita sunt ei feci semper.

In hoc volui tibi exemplum dare ut similiter faceres.

Sicut misit me Pater, sic et ego misi te; ut nempe Patrem meum in spiritu et veritate adorares, ut servus ejus fidelis esses, ut minister meus, mihi addictissimus quasi frater, quasi soror fores.

Ecquis autem in spiritu et veritate adorator Patris mei est, nisi ille qui voluntatem ejus facit?

Ecquis fidelis ejus servus est, nisi ille qui ea quæ placita sunt ei sedulo exsequitur?

Ecquis verus minister meus, quis addictus mihi quasi frater, quasi soror, nisi is qui voluntatem meam in omnibus adimplere studet?

2. Num patres hujus sæculi pro bonis habent filiis eos qui ad nutum eorum non ambulant? num domini fideles servos æstimant illos qui jussis eorum non obtemperant? num principes ut veros subditos vel bonos ministros respiciunt eos qui illorum voluntatem contemnunt, aut ea quæ præscribunt exsequi non curant?

Non utique : sed pro malis filiis, pro servis nequam, pro rebellibus, pro inimicis eos habent, quantumlibet aliunde se subdictos, addictos devotosque protestentur.

Quantumcunque igitur alias sacerdos se Deo fidelem et addictum esse cogitaverit vel jactitaverit, quantumcunque per orationes, confessiones, missarum celebrationes, eleemosynas, austeritates, sacri ministerii exercitia voluerit se ut Dei servum exhibere;

Si præterea non studeat voluntatem ejus facere, mendax est, et in hoc veritas non est.

Idcirco dixi : *Non omnis qui dicit mihi : Domine, Domine, intrabit in regnum cœlorum; sed qui facit voluntatem Patris mei, qui in cœlis est, ipse intrabit in regnum cœlorum.* (*Matth.* vii, 21.)

Et iterum : Multi venient dicentes : *Domine, nonne in nomine tuo prophetavimus, et docuimus, et virtutes multas fecimus? et respondebitur illis : Non novi vos; discedite a me, operarii iniquitatis.* (*Ibid.*, 22.)

Et quare? quia juxta cor suum ambulaverunt; quia non meam, sed suam voluntatem fecerunt.

Absolute igitur necesse est ut Patris cœlestis voluntatem studeas diligenter exsequi.

3. Scito autem, fili mi, non in his tantum quæ tibi a Deo per mandata, aut ab Ecclesia

ejus per leges et canones, aut a Summo Pontifice, vel episcopo tuo per jussa præcipiuntur, præscribunturve, voluntatem Dei erga te terminari; sed ad ea quæ tibi contingunt, sive prospera sive adversa, extendi.

Non igitur tibi sufficiat mandata, præcepta, leges et regulas custodire; at satage ut etiam ad omnia quæ tibi a Deo immittuntur paratus sis, et de his quæ ipso suaviter disponente tibi accidunt contentus.

Ita ut in manibus suis te semper videat, sicut lutum in manu figuli, et sis æque subditus et pacatus si te vas in contumeliam, vel vas in honorem facere voluerit.

4. Nonne Deus optimus est ? fili mi. Nonne et sapientissimus ? Cur igitur hæsitares te illi perfecte resignare, absolute committere ?

Profecto cum sit optimus, non potest esse nisi bonum quidquid de te fecerit; et cum sit sapientissimus, sciet certe malum quod tibi continget in bonum convertere.

Dic ergo : Faciat mecum Dominus sicut scit et vult. Ecce in manibus ejus sum, et volo semper manere.

Si sic te resignares, dilecte, qualem mentis pacem haberes ! sine ulla sollicitudine viveres, nihil omnino nisi peccatum in hoc mundo timeres, et liber ab omni impedimento fores.

Neque vita amaritudinem, neque ipsa mors tristitiam tibi afferret; sed in omnibus sicut sanctus Job, pacatus diceres : *Sicut Domino placuit ita factum est, sit nomen Domini benedictum.* (*Job* I, 21.) Esses vere homo secundum cor Dei.

5. Ecce, Domine, cognovi quoniam non potero perfecte esse tuus, neque tu, Deus bone, esse meus, nisi fuero ab omni propria voluntate intus et foris spoliatus, tuæque voluntati integre subditus et resignatus.

Cognovi quoniam quanto celerius hoc egero, tanto melius habebo ; et quo plenius et sincerius, eo tibi amplius placebo et amplius lucrabor.

Ecce, Domine, me totum omnesque sortes meas in manibus tuis plene et fiducialiter repono : quod tibi placitum fuerit, hoc deinceps fiat.

Fac mecum sicut scis, et pone me ubi vis : libere age mecum in omnibus, gyra et reversa me per circuitum.

Si me volueris tribulari, sis benedictus; et si me volueris consolari, sis iterum benedictus ;

Si me volueris esse in tenebris, sis benedictus ; et si volueris me esse in luce, sis iterum æque benedictus.

Tu scis quid expedit mihi, majorque est sollicitudo tua pro me, quam omnis cura quam ego gerere possum pro me : unde non potest esse nisi bonum quidquid de me feceris.

Paratum, Domine, cor meum ad patiendum, sicut ad gaudendum ; paratum ad morbos, sicut ad sanitatem ; paratum ad inopiam et paupertatem, sicut ad plenitudinem et divitias.

Indifferenter volo de manu tua bonum et malum, dulce et amarum, lætum et triste suscipere, et pro omnibus contingentibus tibi gratias agere : quoniam non mihi, sed tibi vivere desidero.

6. Verum velle adjacet mihi, Deus meus, perficere autem non invenio, nisi tu gratiam tuam mihi concedas, quæ mecum sit, mecumque usque in finem perseveret.

Obsecro, Domine, panem hunc adeo necessarium servo tuo præsta.

Fac per gratiam tuam, ut, sicut mihi in voto est, ita in opere et veritate voluntas tua mea sit, et mea voluntas tuam semper sequatur, optimeque ei concordet

CAPUT LXIX.

De scandalo.

1. *Væ homini illi per quem scandalum venit ! Expedit illi ut suspendatur mola asinaria in collo ejus, et demergatur in profundum maris.* (*Matth.* XVIII, 7, 6.)

Qualis igitur, fili, ultio imminet sacerdoti scandalum danti !

Quomodo punietur ille qui, cum ex officio debeat enarrare justitias meas, emendare peccatores, et parare plebem perfectam, adversus filias matris Ecclesiæ, adversus oves meas scandalum ponit ?

Veniet, fili, dies iræ, dies magna et amara valde.

Tunc angeli mei colligent omnia scandala, mittent ea in caminum ignis, et scandala sacerdotum in profundum camini projicient.

O sacerdotes ! væ mundo a scandalis vestris ! sed amplius væ scandalis vestris ab ira mea !

2. Vere, fili, major est iniquitas sacerdotis scandalizantis peccato Sodomæ, quæ subversa est in momento.

Audi quomodo insidietur mihi, quomodo bellet adversum me scelestus ille.

Populo meo eum præfeci, dicens : Cura ut adorent me, et mihi soli serviant.

Ille vero exemplis suis servos meos a debito divellit obsequio : militiam meam deserere facit, diabolique militiæ ascribit.

Hinc inimici mei Satanæ exercitus augetur : illeque multitudine fretus, audacius contra me insurgit et pugnat.

Quinimo perfidus ille sacerdos cum illo in unum convenit adversus Christum Filium meum ; ejus trophæa diripit, victoriamque conculcat.

Mundi principem Jesus ejecit foras : mundi principem super illos quos in peccatum per scandala sua trahit, regnare facit pravus sacerdos.

Ecclesiam suam immaculatam reddidit Jesus, sanguine suo eam lavans : membra Ecclesiæ per scandala sua deturpat, et corrumpit presbyter nequam.

Nondum finis, fili, Spiritui etiam gratiæ contumeliam bellumque facit sacerdotis scandalum.

Effudi Paracletum hunc in filios adoptionis, ut maneret cum illis : isti vero sacerdotis crimina imitantes, per supervenientem iniquitatem, Spiritum illum sanctum repel-

lunt et ejiciunt : quoniam in corpore subdito peccatis habitare nequit.

Vide quomodo ille qui ignem Spiritus mei in cordibus enutrire debebat, hunc ignem per scandala ipse exstinguat.

O scelestissime sacerdos ! væ tibi, per cujus scandala talia mala veniunt !

3. Væ tibi, qui sine reverentia et pietate altari meo assistis ! Oves meas ad irreverentiam, ad incredulitatem, ad impietatem trahis.

Væ tibi, qui immundus es ! Væ tibi, qui cum mulieribus familiaris es, et ut talis nosceris ! Oves meas in inverecundiam, in illicita commercia ducis; et in voluptatum fœdissimarum cœno exemplo tuo foves.

Væ tibi, qui avarus es, et congerendis pecuniis studes ! Oves meas trahis in sacri ministerii contemptum, cupidosque in idolorum servitute, in avaritia confortas.

Væ tibi, qui lites sine necessitate habes ! Oves meas ad jurgia et dissensiones provocas.

Væ tibi, qui odia inimicitiasque in corde tuo, et in aperto opere nutris ! Sanctæ charitatis præceptum exemplo tuo evertis, inimicosque in odio detines.

Væ tibi, qui superbus es, vanitatique deditus ! Sacram humilitatem et modestiam tua agendi ratione convellis, ovesque ad periculosas vanitates stimulas.

Væ tibi, qui haberis ut vir commessationum amator ! Legem pœnitentiæ quantum in te est, factis tuis subvertis; potatores, cunctosque secundum carnem viventes, in excessibus suis justificas.

Væ tibi, qui in conviviis amatoria cantare non vereris, aut cantantibus plaudis ! Per hoc ovium ora omni scurrilitati aperis : per hoc es omnium lascivorum colloquiorum fautor.

Væ tibi, qui in offendentes te irasceris ; qui illos blasphemiis, maledictisque percutere non reformidas ! Patientiam et mansuetudinem ab ovibus meis fugas ; parentes et dominos ad furorem contra filios et servos allicis; impiosque homines in ira sua, in blasphemiarum usu confirmas.

Væ tibi, qui voluptatis imagines, probrosasque nuditates domus tuæ parietibus affigere non erubescis ; sicque omnium oculis exponis quod nec nominari deberet inter sanctos; immunditiæque tis ipse magister !

Væ tibi, qui de mane ad vesperam venationibus illicitis, inanibusve lusibus es deditus, docens per hoc posse tempus inaniter consumi, et licitum esse homini in hac vita indesinenter delectari !

Væ tibi, qui erga parentes tuos, erga eos qui te genuerunt durus es ! Pietatem et reverentiam filiorum evertis, audaciam et rebelliones eorum foves.

Væ tibi, qui domesticorum tuorum curam non habes : vitia eorum non reprehendis, non impedis ! Per hoc, incuriam dominorum, liberiores mores servorum nutris.

4. O fili ! absit a te ut quemquam de meis sic scandalizes : quinimo cave, ne vel uni de pusillis meis scandalum præstes; non dico, per aliquod peccatum, verum, ne per peccati quidem umbram.

Utique, fili, si talis vel talis licita esca fratrem tuum scandalizet, ne manduces talem in æternum.

Habes quidem potestatem manducandi et bibendi ; sed si in tali circumstantia, cum talibusve manducando et bibendo percutis conscientiam infirmorum, ne facias ; in Christum peccares.

Habes potestatem sororem vel cognatam tecum habendi, talem ancillam retinendi, talem feminam alloquendi : sed si in hoc percutis conscientiam infirmorum, ne facias ; in Christum peccares.

Habes potestatem ea quæ tibi debentur exigendi, consueta jura deposcendi : sed si in tali circumstantia, hoc faciendo, percutis conscientiam infirmorum, ne facias ; in Christum peccares.

Habes potestatem de regulis in sacro pœnitentiæ tribunali servandis cum sapientibus amicis tractandi : at si præsens sit aliquis cujus infirmam conscientiam discussio hæc offenderet, ne facias ; in Christum peccares.

Habes potestatem cum amicis tuis lætandi : at si talis, talisve recreatio conscientiam infirmi percutiat, ne facias ; in Christum peccares.

Habes potestatem hoc et hoc narrandi, sic et sic loquendi : at si in tali circumstantia narratio aut locutio posset, per umbram aut odii, aut detractionis, aut libidinis, aut cujuscunque vitii, conscientiam alicujus infirmi percutere, ne facias ; in Christum peccares.

Habes potestatem ignavum et dissolutum inopem sine eleemosyna repellendi : at si id faciens, immisericordiæ umbra alicujus infirmi conscientiam percutis, ne facias ; in Christum peccares.

Habes potestatem talem peccatorem durum et indocilem acriter reprehendendi : at si id faciens coram tali infirmo, iræ umbra conscientiam ejus percutis, ne facias ; aliam occasionem exspecta.

Quædam fiunt in ecclesia pietatis exercitia quibus interesse forsan non teneris : at si plebs conveniat, et absentia tua infirmorum conscientiam percutiat, adesto : si abesses, fratrem scandalizando in Christum peccares.

5. Esto igitur in omnibus prudens sicut serpens ; ne vel unum de pusillis scandalizes.

Satage econtra, ut in omnibus sis exemplum fidelium, in verbo, in conversatione, in charitate, in fide, in castitate.

Insta in illis : hoc enim faciens, et teipsum salvum facies, et eos qui te vident.

CAPUT LXX.

De lingua et locutione.

1. *Si quis in verbo non offendit, hic perfectus est vir.* (*Jac.* III, 2.)

Et si tu, fili, putas te religiosum esse, non refrenans linguam tuam ; seducis cor tuum, et vana est religio tua.

Os tuum templum Dei est, sanctuarium Christi ejus.

Fons benedictionis est guttur tuum, laudibus, invocationibus, gratiarum actionibus emittendis, verbo Dei prædicando destinatum.

Radix sancta est lingua tua, germinandæ per sacras voces gratiæ a Patre luminum aptata; Deo ipsi in altari producendo ordinata.

Absit, fili, absit ut per quæ Deum et Patrem benedicis, in ipsis homines maledicas.

Absit ut ex eodem fonte dulcis et amara aqua successive effluat, benedictio et maledictio.

2. Equis in ora frena mittunt homines, ad consentiendum sibi, et omne corpus illorum ducunt.

Nautæ modico gubernaculo naves magnas circumferunt, ubi impetus dirigentium voluerit.

Pastores animarum oves suas per sacras conciones a malo sciunt retrahere, ad bonum inducere.

Linguam autem, quæ inquietum malum est, quæ veneno mortifero adeo plena est, quis sacerdotum scit recte domare?

3. Ad cor, fili, ad cor. Intra cubiculum ejus, et clauso ostio, recogita sermones tuos: diligenter linguam tuam discute.

Vide utrum sapiens sit, pudica, pacifica, modesta, suadibilis, bonis consentiens, plena misericordia et fructibus bonis, non judicans, sine simulatione.

4. Tu, dilectissime, tu quidem linguæ exsecraris facinora: contumelias, injurias, detractiones, calumnias, blasphemias, maledictiones, turpem sermonem abominaris.

Verum nonne in multis aliis offendis? Nonne passim in lingua delinquis?

Certe lingua tua non est sagitta vulnerans, exacuta sicut serpentis.

Verumtamen forsan christos Dei, superiores tuos, aliquando lædit murmurando, vituperando, condemnando.

Forsan fratrum defectus, sicut deceret, non siles, non tegis; quinimo fortasse data occasione incaute pandis et narras, aut saltem de iis qui jam noti sunt maligne aut vane disseris.

Forsan ovium tuarum errores et vitia, quæ tanquam pastor noscis. et tanquam pater extra necessitatem secreta tenere deberes, sine causa aperis.

Forsan socios, sub hilaritatis et joci prætextu, ultra modum pungis et mordes; ipsisque nonnunquam ruboris, vel etiam iracundiæ ansam præbes: sicque per parvas scintillas magnos quandoque accendis ignes.

Forsan præ occulta cordis invidia aut zelotypia, aliorum conatus, labores, prosperos successus, famam dictis tuis interdum deprimis, minuis, et obscurare conaris.

Forsan adulando, malum in malo confirmas, vel deridendo, pium a perfectione avertis.

Forsan ad oves tuas, familiares, operarios, domesticos nimis dure loqueris, aut illos sine causa et ultra modum increpas: et ideo diceris iracundus, sævus, mansuetudininis sacerdotalis inscius.

5. Certe sigillum confessionis nolles unquam frangere: quinimo mori potius paratus esses.

Forsan tamen de sacro ministerio et pœnitentibus leviter nimis loqueris; obiterque multa in genere dicis, quæ de tali et tali possent interpretari, huic aut isti applicari:

Et idcirco haberis ut indiscretus: minusque fidenter et sincere rem in tribunali tuo agunt accedentes.

6. Certe castus es, et nolles ut sermo absolute immundus ex ore tuo procederet.

At forsan nugando, vane ridendo nonnulla verba profers, quæ decentiæ et modestiæ accuratioris limites prætergrediuntur.

Et ideo dicunt te esse levem, gravitatis sacerdotalis non sat tenacem: quinimo auspicantur te non esse in corde omnis immunditiæ vere et perfecte inimicum.

7. Certe malles ut lingua tua faucibus tuis adhæreret, quam ut reales blasphemias pronuntiaret, absoluta juramenta proferret.

Verumtamen forsan tibi familiaria sunt verba vulgaria quæ blasphemiis aut juramentis vicina sunt, quæque ab hominibus minus piis, minus de sua salute sollicitis usurpari solent.

Et propter hoc scandalizantur plurimi, dicuntque te militarem potius quam sacerdotalem loquelam habere.

8. Certe religionem et omnia sacra profunde veneraris.

Forsan tamen sacræ Scripturæ verba nugis, levitatibus, aut aliis profanis sermonibus admisces: quod sane verbo Dei injuriosum est.

9. Certe linguam fallacem odisti: insignia vel nociva mendacia abominaris.

At forsan levia leviter qualibet data occasione profers; nec times in parvis dolos concinnare.

Nonne multorum ex his defectibus te reum agnoscis? Procul dubio respondere non audebis: Nihil mihi conscius sum.

10. Pone igitur deinceps custodiam arctiorem ori tuo, et ostium circumstantiæ cautioris labiis tuis: ut non cadas, et lingua tua perdat te.

Ideoque serva te, rogo, in timore Dei: recogitans quoniam etiam de verbo otioso rationem ei reddes.

Et noli esse nimis liber: propter levitatem enim cordis in tales defectus crebro incidisti.

Forsan assuetus es: sed certa viriliter. Consuetudo consuetudine vincitur.

Cave, quantum potes, tumultum hominum: in hoc enim cito novis linguæ delictis ansa datur.

Vigila serio: nam negligentia multum facit ad incustodiam oris.

Noli multum loqui: etenim in multiloquio non deerit peccatum, et facilius est omnino tacere, quam verbo non excedere.

Credo mihi, fili: quantumlibet lucescas

ex bona fama, brevis displicebis per nimia verba.

Tene bonum et pacificum morem. Sile de aliis : noli indifferenter omnia credere ; nec te implices causis majorum.

Noli observare sine necessitate quid agant alii, aut quid agere debeant : sed attende ad quid tu teneris, et habe primo zelum super teipsum.

Quando loqui expedit, cura ut bona et ædificabilia loquaris.

Quando respondere debes, satage ut sermo tuus semper in gratia sale sapientiæ sit conditus. Serva hoc, fili, et linguam domabis.

CAPUT LXXI.

De castitate.

1. Fili, fili, *ecce Satanas expetivit te, ut cribraret sicut triticum.* (*Luc.* XXII, 31.)

Omnes quærit devorare, sed sacerdotes meos præ cæteris : isti sunt escæ ejus electæ.

Omnes tentat, sed sacerdotes meos præ cæteris : quia, si peccent, major mihi fit injuria, majus Ecclesiæ meæ damnum imminet, majus plebi meæ scandalum datur.

Sacerdotes ad omnia vitia conatur incitare ; sed ad vitia castitati contraria præsertim : quia graviora sunt, fœdiora ; infamiora, sacrilega.

Vigila itaque, fili, ne fur veniens, thesaurum, quem in vase fragili portas, a te auferat.

Teipsum castum custodi : omnis immunditia, aut turpitudo, aut scurrilitas nec nominetur a te, sicut decet sanctum.

2. Foris canes et impudici, de sanctuario meo

Sacerdos mihi consecratus est, sanctus meus est : non videbit corruptionem.

Corpus meum conficit, contrectat et sumit : erit igitur sine macula ; puritatem cordis et corporis tenebit.

Si impurus sit et impudicus, sanctuarium meum polluit, corpus meum contaminat ; reum se, præ cæteris, corporis et sanguinis mei reddit ; plus cæteris omnibus judicium sibi manducat et bibit.

Qui olim legem Moysis irritam ducebat, sine miseratione debebat mori : quanto putas eum deteriora mereri supplicia, qui me sic conculcaverit !

3. Superbos, ambitiosos, avaros, iracundos, mei abnegatorem, imo et proditorem inter apostolos meos patienter tuli : impudicitiæ vero notam in ipsis non toleravi. Odio mihi est præ cæteris hæc iniquitas.

Fili, fili ; non permanebit in te Spiritus meus, si caro sis : delebo te a facie mea, si corruperis viam tuam.

Sodoma et Gomorrha factæ sunt exemplum ignis tibi in æternum præparati, si flammis immundis cor tuum ardere permiseris.

4. Sed tu quis es, fili ? Sanctus diceris, fortis in virtute prædicaris, sapiens nominaris : verum quid es in corde, in secreta mente ? Quid fecisti in occulto ?

Facile perditur castitas, nisi in ejus conservationem accuratissime vigiletur.

Tu igitur quomodo agis cum tentationibus ? Nunquid cogitationes repellis, desideria comprimis ?

Nunquid pepigisti fœdus cum oculis tuis, ut ne quidem cogitares de virgine ? Nonne econtra liberius conspicis virgines, et scandalizaris in decore earum ?

Nunquid abhorres ab hominum impudicorum consortiis et colloquiis ? Nonne econtra cum ipsis risum incaute misces ?

Nunquid occasionis periculum fugis ? Nonne econtra cum sexu diverso nugari, quin et per amatoria blandiri amas ?

5. Quid de domestico tuo statu ? Nonne periculose tibi ministrat, cujus vultum frequenter attendis ?

Nonne junior est, et infra sanctam prudentissimamque regulam ? O periculum ! si non times illud, in illo peribis.

Quomodo castus manebis, nisi inter te et ancillam tuam semper maneat Dei præsentiæ, sancti timoris, cautissimæque vigilantiæ murus ; nisi sacra modestia omnes tuos aspectus, verba, gestusque dirigat ; nisi tua religiosa auctoritas ipsam ancillam in decenti semper gravitate contineat inutiliaque colloquia reprimat.

O fili ! attende tibi : ceciderunt Davides, Samsones, Salomones.

O periculum ! Experto crede, dixit Augustinus : coram Deo, non mentior ; cedros Libani, duces gregum, sub hac peste cecidisse reperi, de quorum casu non magis suspicabar quam Hieronymi, aut Ambrosii.

Quid adhuc, fili, de virginibus et junioribus viduis quas dirigis ? Nonne sub specie pietatis et instructionis latet venenum familiaritatis et amoris ?

Time, time : non es sanctior, fortior, sapientior illis qui jam cediderunt : time peccati aculeum, concupiscentiæ sibilum ; time pestilentiæ fomitem.

6. Si tibi nihil conscius sis, fili, gratias mihi ex corde redde : nullus enim continens esse valet, nisi ego dederim.

Si vero cor tuum te reprehendat, plorans plora, et lacrymæ copiosæ maxillas tuas rigent.

Dole, confundere : quam granditer deliquisti, tam granditer pœnitentiam age. Redi ad Patrem : te contritum misericorditer suscipiet.

Exsurge, et sine mora exsurge : projice a te idolum, expelle feminam.

Hic opus, hic labor est, inquies, fili : verum regnum cœlorum vim patitur, et violenti rapiunt illud. Amen dico tibi : non exstingues flammas, nisi ignem auferas.

7. Sed moneo te, fili : serpens antiquus qui vocatur Satanas, variis modis conabitur hoc impedire : dolose tecum contendet, ut te decipiat et in occasione detineat.

Utique, dicet : Cautus esto ; ne ultra detinquas. Verum ista tibi necessaria est : hac dimissa, magnum tibi deerit subsidium : quis supplebit ?

Deinde quid de te dicetur ? Tu qui nomen

habes quod vivas, brevi mortuus conclamaberis. Quale scandalum!

Ergone, fili, te a serpente decipi patieris? Ergone in laqueos ejus impinges?

Esto vir fortis : sume gladium spiritus, quod est verbum Dei.

Dic tentatori : Scriptum est : *Prudentia carnis mors est.* (*Rom.* VIII, 6.) *Si oculus tuus dexter scandalizat te, erue eum et projice abs te.* (*Matth.* V, 29.)

Iterum scriptum est : *Quid prodest homini, si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur?* (*Matth.* XVI, 26.) Famæ et necessitatibus Dominus providebit.

8. Deinde ut castitatem serves, carnem affligo : ne nutrias illam delicatius, aut abundantius; sentires enim illam contumacem, et contra aculeos illius castitatem tueri non posses.

Sensus omnes comprime ; otium, ut pestem, fuge ; gratiam postula, Mariam invoca.

Retro ultra ne respicias : vetus fermentum in animo ne amplius admittas : ut sis, sicut esse debes, azymus et castus.

CAPUT LXXII.

De ambitione.

1. Fili, ad quid de cœlo descendi? Certe non ad suscipiendum in terra regnum : regnum enim meum non est de hoc mundo. Ad quid ergo? Ut salvum facerem quod perierat.

Et tu, ad quid venisti? Ut post me piscator hominum fieres : non ut ad dexteram, vel sinistram meam in regno Ecclesiæ meæ sederes;

Ut omnium servus fieres, omnibus ministrares; non ut primas cathedras in synagogis occupares.

Quid dixisti ingrediendo sanctuarium? Nonne hoc, fili : *Dominus pars hæreditatis meæ, et calicis mei?* (*Psal.* XV, 5.)

Si Dominus, ergo non gloria, non celsitudo, non dominatio pars hæreditatis tuæ sunt?

2. At, fili, Satanas, serpens antiquus, nondum mortuus est. Venit adhuc inter filios meos, et, cum radicem omnium malorum cupiditatem et superbiam esse sciat, concupiscentiam gloriæ et honoris omni modo nititur in sacerdotibus accendere.

Super pinnaculum templi ducit eos : et inde ostendens illis omnia regna Ecclesiæ et gloriam eorum : Videte, inquit, quantum possitis exaltari. Anhelate ergo, et eritis sicut dii.

Certe quod tales et tales obtinuerunt, vos potestis obtinere.

Talis locus, talis cathedra vos non minus decet quam hos et istos : tali vel tali muneri non estis plus illis impares.

Eia, episcopatum desiderate : sane bonum opus est. Lucerna manere non debet sub modio : elevamini super candelabrum.

Per hanc tentationem multi trahuntur : jam humilia et communia munera despiciunt incauti illi sacerdotes.

Brevi ardent, anhelant ad summa. Modo patronos quærunt : sollicitant, currunt, omnia commovent, ut altum, quem sapiunt, locum attingant;

Obliviscentes quod verus discipulus locum non eligit, sed a Domino ad locum eligitur, nec sumere præsumit sibi honorem, nisi vocetur a Deo, tanquam Aaron.

Sicut ego, fili, non memetipsum clarificavi, ut Pontifex fierem; sed ille qui locutus est ad me : *Filius meus es tu.* (*Psal.* II, 7.)

3. O desideria nociva! o hebetudo et duritia cordis eorum! Volunt omnibus esse majores, nemine minores ; omnibus præesse, nulli subesse; omnibus imperare, nemini ministrare. Quæ sua sunt quærunt, non quæ Jesu Christi.

O quanta vanitas, sic honores ambire, et in altum statum se extollere! Nam quantumlibet exaltati fuerint, non satiabuntur.

O quanta insipientia, concupiscere gloriam quæ tam cito transit!

Ubi enim sunt, fili, ubi sunt illi domini et magistri quos bene novisti, dum infulis decorati fulgebant? Heu! jam eorum decus alii susceperunt.

O quanta miseria, illos æmulari qui potentes sunt et excelsi; parem sortem desiderare, et æternam celsitudinem oblivioni tradere!

O quam brevis gloria, quæ ab hominibus datur et accipitur!

O quam fallax gloria, quæ hominem vehementer agitat, ubi illam desiderat; et quæ semel obtenta minus placet, sed ad majorem adhuc appetendam excitat!

O formidanda gloria, quæ sacerdotem plus exaltatum majori casui et strictiori Dei judicio exponit!

Veniet, veniet hæc tremenda judicii hora. Et tunc, quot videbuntur cum rubore novissimum locum tenere, qui nunc cernuntur primos accubitus eligere, et in primo loco discumbere!

Quot tunc videbuntur humiliari, qui nunc se exaltare cernuntur!

4. O fili! quære honorem meum, quære gloriam meam, quære utilem laborem.

Ne aspicias terrena : transeunt enim, nec sunt locus requietionis tuæ.

Et si usque in hodiernum diem in honoribus vixisses, quid tibi prodesset, si jam mori in instanti contingeret?

Quære voluntatem meam, et beneplacitum dispositionis meæ.

Ita libenter esto minimus, sicut aliquis optaret esse maximus.

Ita esto pacificus et contentus in novissimo loco, sicut in primo.

Ita libenter mane despicabilis et abjectus, nullius quoque nominis et famæ, sicut cæteris honorabilior et major in mundo.

Voluntas mea, et amor honoris mei ita dominetur in te, ut plus te consoletur, magisque tibi placeat quam omnia beneficia tibi data vel danda.

Amen dico tibi, fili, relinque te, et invenies me; sta sine electione, et lucraberis semper; resigna te sine exceptione, non tibi providens, sed mihi confidens.

Resigna te perseveranter, non sequens illos qui primo totum offerunt, sed postea tentatione pressi, iterum fiunt proprietarii, cupidi, ambitiosi.

O fili! sine me agere tecum quod volo. Ego scio quid expedit tibi : ego, qui dispono omnia suaviter, unumquodque membrum ponens in corpore Ecclesiæ, sicut volo.

Certe major est sollicitudo mea pro te, quam omnis cura quam tu pro te gerere potes.

CAPUT LXXIII

De avaritia.

1. Ego, Filius hominis, non habui ubi caput reclinarem : ego, fili, egenus propter te factus sum, cum essem dives; ut mea inopia tu dives esses.

Et si tibi dicerem, fili : vade, vende omnia quæ habes, et da panperibus; certe facere deberes.

Verum tibi parco : austeriora pro me servavi, tibi autem mitiora præcepi.

Humanum dico, propter infirmitatem tuam; ne forte abeas tristis, sicut ille juvenis quem ad paupertatem vocaveram.

Audi igitur, fili : noli thesaurizare tibi thesauros super terram; non enim potes mihi servire et mammonæ.

Avaritiam, ut impiissimum scelus, fuge : est enim illa idolorum servitus; est omnium malorum radix.

Habe, charissime, oculos super temetipsum caute apertos, ne forte nascatur in corde tuo serpens ille pessimus, et non scias.

Etenim sæpius a minimis et quasi licitis incipit avaritia.

Primum prudens duntaxat videtur esse œconomia : sed eundo crescit, et nedum per senectutem debilitetur, roboratur magis ac firmatur.

Divitiæ igitur si affluant, noli cor apponere : sed econtra ex corde renuntia omnibus quæ possides; ita ut temporalia, si possideantur a te, te non possideant; sed habeantur a te, non ut congreges ea, verum ut distribuas in tempore opportuno.

Si vero divitiæ non affluant, noli tristari, sed gaude : beati pauperes. Habens alimenta, et quibus tegaris, his contentus esto; nihil intulisti in hunc mundum : haud dubium quin nec auferre quid possis.

Quo minus habes, eo liberior es, eo expeditior ad currendum post me; in morte mundum facilius relinques; in judicio minus timebis. Non enim dicam tibi : Væ tibi diviti; neque sic loquar; fili, recordare quia recepisti bona in vita tua.

2. Voco te, fili; responde mihi. Sæculo renuntiasti, me in partem hæreditatis tuæ sumpsisti : nonne tamen vis dives fieri, et volens jam incidisti in laqueum, et desideria multa nociva, quæ mergunt homines in perditionem? Nonne æstimasti quæstum esse pietatem?

Quid quæris in ministerio? Nonne lac et lanam, et non salutem ovium ambis?

Responde mihi, redde rationem. Nonne pauper eras in sæculo, et dives factus es in clero?

Oves errabant, nummi parabantur : nonne oves reliquisti et nummos traxisti?

Numera oves tuas, numera nummos : quid pro his, et quid non pro istis feci-ti?

Nonne parvuli petebant panem, et non fregisti? dum possessionibus tuis jam fertilissimis pinguedinem prodigo labore addebas, et census tuos cum omni diligentia multiplicabas.

Nonne animæ infirmabantur, et non aspexisti? dum pecora tua cum omni attentione foveri curabas.

Nonne lupus devorabat oves meas, et tu non latrasti? dum diu noctuque vigilabas ut non sineres a fure perfodi domum tuam.

Nonne templum meum in paupertate sorduit, dum domus tua auro redundabat?

Nonne mensa mea deserta fuit, dum tua negotiatoribus circumdabatur?

Nonne pauperes mei præ egestate defecerunt, dum arcæ tuæ nummis replebantur?

3. Quid cogitas? quid meditaris? Nonne astutias ad vendendum et acquirendum, et non industrias ad salvandum et sanctificandum?

Ubi est cor tuum? nonne ubi est thesaurus tuus?

Nonne loculos habes; et me, non pro gloria Patris, sed propter vilissimi pretii finem, tradis cuique petenti?

Nonne a populo tuo, non pietatem, nec sacras virtutes exposcis; sed debita cum imperio extorques?

Nonne diviti parcis in tribunali et cathedra, ne fontem hujus uberem tibi claudas?

Nonne tibi ipsi durus es, victum et vestitum decentem tibi recusans; non humilitatis et mortificationis amore, sed turpissimæ cupiditatis ardore?

Nonne diceris a populo tuo hydropicus, semper bibens aurum, et nunquam satiatus? Sinus semper plenus, et nunquam lactans?

Morieris, fili, et non vives : aurum avaritiæ tuæ æruginatum relinques, et clamabit contra te in novissimo die.

Pretium sacrilegiorum, sanguis viduarum et orphanorum, vita pauperum te in conspectu meo accusabit : audies et irasceris, dentibus tuis fremes et tabesces; desiderium tuum insanum peribit.

Clamabit etiam in hoc mundo aurum tuum contra te : scandalum plebis meæ ex arca tua prodibit, et maledicet tibi populus a vexationibus tuis liberatus dicens : O pastor vorax! pecunia tua tecum sit in perditionem!

4. O Lazare quatriduane, jam fetens in sepulcro divitiarum tuarum! Ecce fleo super te : vide lacrymas meas, audi vocem meam.

Ecce præcipio tibi : veni foras, tolle lapidem, frange arcam, solve vincula; nolo ut moriaris, sed ut convertaris et vivas.

Aurum tuum sparge, et da pauperibus ; fac tibi amicos de mammona iniquitatis : relinque turpe lucrum.

O ! qui Judam imitatus es in avaritia, ne sequaris illum usque ad laqueum.

O avare ! o incircumcise corde et auribus ! Quandiu Spiritui sancto resistes ? Usquequo dices : affer, affer?

Forsan castus es, sobrius es, doctus es, humilis es, pius es; et in illusione tua te credis sanctum; verum avarus es, et peribis : morieris cum divite, et cum illo in inferno sepelieris.

CAPUT LXXIV.

De bonorum ecclesiasticorum dispensatione.

1. Cui multum dedi, multum quæram ab eo; et cui multum commendavi, plus petam ab eo.

Veniet una hora quæ nota est mihi : tunc apparebis coram me, fili, et de talentis acceptis interrogabo te.

Ecce tibi concredidi census et possessiones mihi a fidelibus oblatas ; ut altari deserviens, de altario vivas.

Verum cave, fili, ne abutaris istis, ne de altario luxurieris : vota sunt fidelium, pretia peccatorum, patrimonia pauperum, usibus ecclesiasticis et fratribus juvandis tantum impendenda.

Sume igitur victui tuo decenti necessaria ; quod autem statui tuo, honestæ et decenti sustentationi superfluum est, ne vane consumas ; ne ad augendos consanguineos, familiaresve tuos adhibeas : damnationem enim cum Anania et Saphira perciperes.

2. Quo ibitis ergo, et quo a facie mea fugietis, vos qui Ecclesiæ facultates ad luxum et vanitates profunditis ?

Quo ibitis vos, qui de bonis meis honorati inceditis, et mihi honorem non defertis ?

Qui meretricio nitore in regio apparatu ambulatis ; qui in annulis et supellectilibus aureis, altari meo plus fulgentibus, gloriamini ;

Qui in comessationibus et exquisitis potibus gaudetis ; qui in cythara, lyra et tibia jucundamini ; qui in cubilibus pretiosis lascivitis ;

Qui in pigmentariis delectamini ; qui in omni deliciarum genere abundatis ; qui bona mea sic facitis servire in luxuriis vestris.

Quo ibitis a facie mea, quando nudi et famelici contra vos clamabunt : nostrum fuit quod effudistis ; nobis crudeliter subtraxistis quod inaniter expendistis : non pavistis nos; nos occidistis.

3. O filii Heli ! filii Belial ! tauri pingues obsederunt vos.

Dixerunt Judæi : Non licet nobis pecuniam mittere in corbonam, quia pretium sanguinis est : et emerunt ex illa agrum in sepulturam peregrinorum.

Vos autem inimicis meis pejores, de pretio sanguinis mei vanitatem et voluptatem emitis; et sic impenditis in scandalum Christianorum, in mortem animarum, quod datum est vobis in subsidium indigentium.

Propter hoc, requiram gregem meum de manu vestra; propter hoc, cessare faciam vos, ut ultra non pascatis gregem meum, nec amplius pascatis vosmetipsos : liberabo gregem meum de ore vestro et non erit ultra vobis in escam.

4. O fili ! si multa habes de altari ; si ultra decentem victum et vestitum, redde Ecclesiæ, redde pauperibus, quæ ipsis debes.

Recordare te esse constitutum super familiam meam, ut des illis in tempore tritici mensuram.

Memento tot sanctorum qui præceptum non tantum adimplentes, sed sanctissime et generosissime superantes, non solum superflua, sed et necessaria sua pauperibus disperserunt.

Hi habent nunc thesauros in cœlo, ubi neque ærugo, neque tinea demolitur ; ubi fures non effodiunt, nec furantur.

Hi habitant, non in splendoribus terrenis et regiis, sed in æternis sanctorum splendoribus.

Hi amicti sunt, non purpura et bysso, sed gloria et fulgore perpetuo.

Hi inebriantur, non de sanguine uvæ, sed ab ubertate domus meæ, et torrente voluptatis meæ potantur.

Quorum vides exitum conversationis, imitare fidem.

CAPUT LXXV.

De eleemosyna.

1. Veritatem dixi tibi, fili ; et scio quia tu credis mihi.

Utique ego sum in paupere pauper, in infirmo infirmus, in petente postulans, in dolente ejulans.

Quoties uni de minimis meis benefacis, mihi ipsi benefacis : et quoties illis non facis, nec mihi facis.

Certe confido quod, si egenum me videres a te auxilia petentem, statim et absque mora me juvare festinares.

Fidem habe, fili, sicut granum sinapis ; et quando fratrem tuum in aliqua necessitate sollicitantem videris, dic intra te : Ecce Jesus ipse stat ad meum ostium, et pulsat.

Beatum me cui datum est et super talem pauperem intelligere, ipsi Deo meo subvenire !

O anima mea, quomodo charitas Dei manebit in me, si viscera mea clausero ab eo?

O anima mea ! melius est certe nostra in sinu ejus abscondere, quam in terra thesauros auri recondere.

Veni igitur : demus, et fenerabimur Domino.

Veni : multum habemus, abundanter tribuamus ; exiguum nobis est, exiguum etiam libenter impertiri studeamus.

Veni, et frangamus Jesu esurienti panem.

Veni, et Jesum egenum vagumque inducamus in domum nostram. Veni, et Jesum nudum operiamus.

O anima mea! præceptum nobis est ut manum sic aperiamus.

2. Peccasti, fili. Vis mundari? Da quod superest eleemosynam : et creabo in te cor contritum et humiliatum, quod nunquam despicio, et ecce omnia munda erunt tibi.

Hoc est verbum meum, et non revertetur ad me vacuum.

O si hoc bene ponderares, quanta liberalitate dares pauperibus!

Te quasi a me derelictum sentis : me contra te iratum experiris.

Vis reconciliari? Vis Deum tuum flectere, placare? Da eleemosynam, et ipsa exorabit pro te ab omni malo, et propitius ero.

Dies mali sunt : tentatio te vexat, persecutio contra te movetur, grassatur calamitas.

Da, fili, da eleemosynam : et in hac die mala liberabit te Dominus, et conservabit, et vivificabit, et beatum te faciet in terra, et non traderis in manus inimicorum tuorum, et opem copiosissimam feret tibi Deus tuus.

Vis speciales gratias, pretiosiora dona e cœlo tibi et gregi tuo obtinere? Da, et dabitur tibi.

Da liberaliter : et mensuram bonam, et confertam, et coagitatam effundet Dominus in sinum tuum.

Vis salvus fieri? Da eleemosynam, et ipsa te faciet invenire misericordiam et vitam æternam ; nec patietur animam tuam ire in tenebras.

Utique, fili, in judicio certe audies hæc dulcissima Salvatoris tui verba : Veni, benedicte Patris mei, posside paratum tibi regnum a constitutione mundi, quia esurivi, sitivi ; et cibum, et potum mihi dedisti.

3. Novit, fili, novit inimicus tuus Satan, quod omnia hæc vera sint.

Scit quoque verissimum esse quod, si eleemosynam facere nolueris, magna tibi immineat in præsenti sæculo gratiarum defraudatio, et ultio maxima in futuro.

Scit me in ira mea ad duros et immisericordes fore dicturum : discedite a me, maledicti, in ignem æternum : quia indigui, et vos me non juvastis.

Et ideo omni quo potest modo viscera tua claudere conatur.

Pauca habes, inquit : si dederis, minus adhuc habebis. Tanto labore acquisiisti, et uno momento perdes.

Melius est tibi accipere quam dare. Hodie habes unde vivas ; sed in posterum quid habebis?

Et si grando agros tuos vastaverit? Et si ignis domum tuam consumpserit? Et si infirmitas supervenerit? Et si ad inanem senectutem pertingas?.... Provide tibi in futurum.

Et quis est ille qui a te petit? Mendicus. Utique : at estne vere pauper? Forsan egestatem simulat.

Piger est : laboret, et non indigebit. Quomodo faciunt alii tam multi qui nihil aliunde habentes, in sudore tamen vultus panem necessarium sciunt lucrari?

Laboriosis ejusmodi egenis subvenire melius est.

Horrea tua copiæ frugum tuarum non sufficiunt. Impende eos, ut ea augeant, domum tuam ornent, hortos tuos in voluptatis paradisos mutent. Sic illis et tibi simul providebis.

4. Vide, fili, vide inimici insidias. Vide quomodo nititur avertere faciem tuam a paupere et orphano quem commendavi tibi.

Vide quomodo conatur efficere ut in scandalum plebis meæ, tu levita, tu sacerdos durus pertranseas, dum forsan quidam Samaritanus benigne dabit.

Forsan verum est, fili, quod pauca habeas. Verumtamen moriendo non omnia sumes.

Et si deinde, aliquid de his paucis elargiendo, depauperaris ; memento quod ego, cum essem dives, propter te egenus factus sum.

Forsan quod habes multo labore acquisiisti. Sed, fili, si tanti tibi constitit, cura ut in æternum illud retineas.

Nescis quia, dando in terra, thesaurizas tibi in cœlo?

Melius est tibi, inquit Satan, accipere quam dare ; ego, fili, contrarium docui.

Et vere : qui accipit nunc, perdet in morte quod acceperit. Et qui dat nunc, inveniet in morte quod dederit.

5. Provide tibi, dicet inimicus, provide fami, provide necessitatibus, provide senectuti.

Et ego dico tibi : Provide animæ tuæ, provide saluti, provide æternitati.

Quantumlibet tibi in terra provideris, non poteris unum diem vitæ tuæ addere.

Sed potes, fili, beatam æternitatem lucrari, et multos in ea felicitatis gradus juxta tuarum eleemosynarum copiam promereri.

Hæc est, fili, utilissima, hæc est sapientissima providentia.

Noli, noli sollicitus esse, dicens : Quid manducabo et quo operiar?

Ego scio quod his omnibus indigeas. Mihi cura est de te.

Num vidisti virum misericordem derelictum, aut in senectute panem quærentem? Modicæ fidei, quare dubitas?

6. Sed forsan mendicus iste non eget. Quid tum? Nunquid, si non egeret, tu benefaciendo decipereris? Nequaquam.

Ille quidem tibi mentiri potest. At tu ipsi dando, opus bonum certissime operaris in me.

Sed forsan, fili, ille de quo dubitas, est verus Lazarus, verus pauper in gravi necessitate.

Et si tu, propter ingestam tibi ab inimico levissimam suspicionem, eleemosynam tunc neges ; temere et male agis. Tutiorem igitur partem elige ; manum aperi.

Laboret, inquit Satan, et non indigebit. Utique, fili ; sed ego dico : da tu, et salvaberis.

7. Dicit adhuc inimicus : Vide tot laboriosos pauperes, tot opifices in egestate po-

sitos : impende eos, et solve. Isti auxilia merentur.

Revera, fili, benefacis, si habens opus pauperiores opifices assumis : et hoc etiam est misericordiæ beneficium. Verum hæc oportuit facere, et illa non omittere.

Quando pauperes ad opera tua eligis et solvis ; juvas quidem illos, sed nihil das, nisi quod justum est ; nihil perdis. Pecuniam tradidisti, sed opus accepisti.

Æmulare, fili, charismata meliora. Frange, frange gratis esurienti panem.

8. Tandem, fili, ab ultima seductoris diaboli suggestione summopere cave.

Dicit tibi : Ampliora conde horrea, magnifica domum tuam, hortos tuos in voluptatis paradisos muta. Laborabunt pauperes, lucrabuntur et vivent.

Vide quomodo te vel etiam divitem velit per hoc ad angustias redigere, ut eleemosynam facere ultra nequeas.

Expensas maximas tibi proponit. Tu thesauros tuos dissipabis, et pauperem, et infirmum laboris incapacem juvare ultra non poteris.

Audi me, fili : esto tibi parcus, ut cæteris possis esse liberalis.

9. Sed attende adhuc et observa, quomodo, sub charitatis et pietatis specie, ad vanitatem et superbiam te inducat inimicus.

Quid tibi proderunt illa ingentia horrea, hæc ampla splendidaque ædificia, isti voluptatis paradisi, quæ tibi proponit ?

Talia, fili, ministrum meum non decent. Tu terrena contemnere debes : non augere, non multiplicare.

Tu non concupiscibilia hujus sæculi, sed me Deum tuum in partem hæreditatis tuæ assumpsisti.

Tu non divitis aut potentis nomen debes tibi conciliare : sed sancti, sed modesti, sed mortificati, sed abnegati, sed mortui et misericordis famam.

10. Semina igitur, ut metas. Da superflua tua pauperibus, da benigne, da hilariter. Hilarem enim datorem ego diligo.

Da præsertim fidei domesticis, et justioribus pauperibus.

Da, non ut videaris ab hominibus, et sic in tempore mercedem accipias ; sed coram me, sed propter me in abscondito : et Pater meus qui videt in abscondito, reddet tibi.

Et populus meus qui charitatem tuam non ignorabit, venerabitur te, diliget te, confidet in te, audiet te, obediet tibi.

Et tu tandem morte aliquando præoccupatus, in refrigerio eris : justitiaque tua manebit in sæculum sæculi.

CAPUT LXXVI.

De temperantia.

1. Fili, ad quid venisti ? Certe, ut quæras regnum meum, cæterosque in illud trahas, et tandem cum ipsis aliquando possideas.

Verum, fili, regnum meum non est esca et potus ; neque introibit in illud qui secundum carnem vixerit.

Itaque sobrius esto, et carnis curam ne feceris in desideriis tuis.

O fili regni ! si scires quale sit cœlum, ad quod vocaris, et ad quod tendis : certe ad terrestrium deliciarum contemptum moveri non indigeres.

Certe sorderet tibi quam maxime tellus, et omnia concupiscibilia ejus ; certe necessitates tuas vix ferens, ex corde clamares : O utinam non indigerem comedere nec bibere ! Utinam non essent mihi istæ necessitates, sed tantummodo spirituales ! Infelix ego homo ! Quis me liberabit de corpore mortis hujus ?

2. Verum, fili, ambulas per fidem, et non per speciem ; nondum capis bona quæ in cor hominis non ascendunt.

Et eheu ! in carne tua mortali portas, et usque ad extremum vitæ halitum portabis legem sensuum legi mentis tuæ repugnantem.

Cave, fili, ne tui dominetur, sed sub te sit appetitus tuus ; et tu dominare illius : idcirco bella, et continuo bella contra legem peccati.

Illa perdidit Adamum, et omne genus humanum in paradiso : illa detrusit divitem splendide epulantem in infernum.

Natura sustentanda est : necessaria sume, sed quærere quæ magis delectant, aut in usu excedere lex sancta prohibet ; nam alias caro adversus spiritum insolesceret.

Vigila, vigila : trahit enim sua fortiter quemque voluptas, et si refrenatione non uteris, brevi ultra sobrietatis et temperantiæ metam procedes : tuncque videbis servum tuum delicate nutritum fieri contumacem.

O fili ! unum est necessarium. Vis imperare tibi ? Vis dominari in medio inimicarum concupiscentiarum tuarum ; frena gulam, et omnem carnis inclinationem facilius frenabis.

3. Violentia utique ad hoc opus est ; et forte habet certamen qui nititur vincere seipsum.

Accinge te ergo, sicut vir, et præpara animam tuam ad tentationem : memorare novissima tua, et non peccabis.

Propone tibi facere per pœnitentiam, quod probabiliter non faceres per simplicem prudentiam.

Recogita annos tuos ; vide quot delicta commisisti, quot iniquitatibus Deum offendisti, et dic : O ! si in his comprehensus fuissem ! o ! si tunc mortuus et judicatus fuissem !

Verum pepercit mihi misericordia tua, Domine, et superest mihi ut pœnitentiam nunc agam, aut post mortem sæviorem sustineam.

Quanto amplius nunc pepercero, et carnem in epulis secutus fuero ; tanto dirius postea luam, et majorem materiam comburendi reservo.

Recogita ignem futurum, et dic : O ! si anima mea in purgatorii flammis detineretur, et posset se sicut nunc potest, per inordinati appetitus refrenationem, a tormentis liberare ; certe faceret, et cum omni fervore faceret.

O anima mea ! fac nunc quod tunc facere velles, et bene secura eris.

4. Aspice quoque, fili, in me virtutum consummatorem : inclina aurem tuam, et audi me dicentem : Ecce quadraginta diebus jejunavi in deserto, non manducans, neque bibens ; ecce sitivi in cruce, et fui aceto et felle potatus.

Et tu membrum esses sub capite adeo austero et mortificato delicatum ; et tu velles exquisite nutriri, sumptuose cibari, voluptuose potari, tu nocens, tu peccator.

Esurivi, ego magister ; et tu discipulus, velles abundare ! Sitivi, ego Salvator ; et tu redemptus, velles suaviter inebriari.

Regnum meum non fuit de hoc mundo ; et tu regalibus terrarum deliciis velles satiari ! Tu homo Dei, velles servire ventri !

Fili, fili ; si vis venire post me, abnega temetipsum, et mortificationem meam in corpore tuo circumfer.

5. Convivia fuge ; si amas illa, amas periculum, et in illo peribis ; quoniam ibi concupiscentia quasi ignis exardescit.

Si domi manseris, et mensam tuam juxta sobrietatis et temperantiæ regulas ordinari curaveris, parvus erit sensualitatis serpens, et facile interficietur.

Sed inter escas et pocula conviviorum crescet, et fiet brevi fera pessima, quæ te devorabit.

Ibi enim appetitus carnalis per visum excitatur, per saporem irritatur, præ evagatione mentis non observatur, præ jucunditate non frenatur ; quin et per convivarum incitamenta, quasi lentius adhuc urgeret, stimulatus.

Sicque ibi vix sobrius manebis, nisi mortis, judicii et inferni fueris memor.

6. Verum equidem est te non posse ab omnibus conviviis abstinere : quædam enim charitas præcipit, quædam necessaria honestas jubet, quædam vel ipse zelus commendat.

Ego ipse cum publicanis et peccatoribus manducavi, quia opus erat male habentibus medico.

Sed, fili, si hæc tantum adieris convivia, quæ vel charitate, vel necessaria honestate, vel zelo movente adire debueris ; quam raro adibis, et quot convivia vitabis !

Si vero sæpe vocatus ad prandium ire non recuses, quam facile contemneris, si præsertim societatem conviviorum ineas, et per vices accedas et reddas, brevi de te erit clamor in populo cui scandalum dabis.

Clamabunt pauperes, et dicent : Ecce quomodo de eleemosynis nostris luxuriatur presbyter, dum nos egestate consumimur.

Vociferabuntur aratores, vinitores, opifices, et dicent : Ecce quomodo in abundantia jucundatur sacerdos ; dum nos in sudore vultus nostri arcto vescimur pane.

Clamabunt oves meæ, extollent se contra pastorem, dicentes : Medice, cura teipsum ; doce teipsum pœnitentiam, sobrietatem, laborem.

7. Et vere, fili ! qualis est vita sacerdotis convivia sectantis ? Sero surgit, vix orat, festinanter horas persolvit, imparatus et sine spiritu interiore celebrat, modo ad mensam properat, carnis desideriis indulget, tempus cum convivis per ludos et inania colloquia terit, tarde recedit, et sine recollectione præ lassitudine recumbit.

Sicque sequens suam sensualitatem, paulatim de pietate necessaria decidit, gratiam Dei perdit, fitque demum animalis homo, iis quæ Dei sunt, studio et sacro ministerio impar.

Vide, fili : melius est utique ire ad domum luctus, quam ad domum convivii.

8. O Domine ! claude sensualitatis meæ ostia, verte mihi in amaritudinem omnem delectationem carnalem, a sancto servitio tuo me abstrahentem.

Libera me a concupiscentiis illecebrosis quæ militant adversus animam : animo infrunito ne tradas me.

Scio enim me non posse duo gaudia habere ; delectari in hoc sæculo, et postea regnare tecum in cœlo.

Mihi sane melius est in terris abstinere, quinimo et paululum esurire deindeque in æternum de te satiari, quam hic deliciis inebriari, et postea in fame, siti et opprobrio lugere.

CAPUT LXXVII.

De modestia in vestibus.

1. Modestia tua, fili, nota sit omnibus hominibus. Ambula sicut habes formam ab Ecclesia præscriptam.

Si Ecclesiam præcipientem non audieris, eris sicut ethnicus et publicanus ; et ego visitabo super te, si veste peregrina induaris.

Vide igitur ne legem matris tuæ spernas ; colorem et formam decrevit, colorem et formam serva ; vanitatem et luxum prohibuit, hæc devita.

Simplicitatem et decentiam præscripsit, hæc tene, in his esto ; sordidas et pannosas vestes respuit ; has rejice.

2. Quomodo, fili, obscuratum est aurum ? quomodo mutatus est color optimus ?

Quot vides inter sacerdotes meos, qui insignia mea erubescunt ! Regale sacerdotium sunt, et regalem coronam ferre contemnunt.

Sæculo renuntiaverunt, et de vilissimo mundi pulvere vestes refertas ferre amant : milites mei sunt, et vix impinguati et dilatati recalcitrant, et indumenta mea projiciunt.

Servi mei sunt, et student hominibus placere : clerici sunt, et sponsi apparent : de mundo sunt, et ideo mundum amant, et amat eos mundus.

O insensati ! alti sunt apud homines vanos, sed abominatio apud me. Erubescunt me coram hominibus ; erubescam et ego eos coram Patre meo, qui in cœlis est.

O fili ! declina a malignantibus istis ; vanitatem et excellentiam oculorum istorum longe fac a te.

Neque illorum, fili, exemplum sequaris, qui quidem mundanum decus non prose-

quuntur, sed tamen indisciplinati sunt, regulis non obtemperant, dicentes se de modicis istis non curare.

Neque etiam illorum qui, præ nimiæ incuriæ suæ singularitate, risum potius movent, quam venerationem excitant.

Verum illos intuere et imitare, qui, per decentiam habitus extrinseci, morum honestatem intrinsecam ostendunt. Illorum vestigia, fili, terat pes tuus.

3. Observabo eos, sequar eos, Domine : utique bonum est mihi facere secundum exemplar eorum.

Bonum est, me cum illis ne quidem unum iota, ne quidem unum apicem ecclesiasticæ regulæ omittere.

Bonum est, me cum illis esse in minimo fidelem, ut in majori quoque cum illis fidelis sim.

O quam pulchri sunt gressus eorum, Domine ! Quam potenter allicit ad virtutem ipsorum aspectus ! Quantam reverentiam promovet ipsorum gravitas, humilitas, simplicitas, modestia !

Sequar, Domine, sequar, si quomodo comprehendam sanctam illorum speciem.

O Domine ! pars hæreditatis meæ, portio mea in terra viventium ; nunquid rursum sæculi vanitatibus aperirentur oculi mei ?

Quid mihi cum terra et coloribus hominum terrenorum ? Quid mihi cum mundo et decore mundanorum ? Quid mihi cum venustate et ornatu effeminatorum ?

Unam petii a te, Domine Jesu, hanc requiram ; ut modestiam tuam in corpore meo semper circumferam, quatenus vita tua manifestetur in carne mea mortali.

CAPUT LXXVIII.

De domo sacerdotis.

1. Esto, fili, domui tuæ bene præpositus. Si domui tuæ præesse nescis, quomodo Ecclesiæ meæ diligentiam habebis ?

Vita tua debet in omnibus esse ovium mearum forma : ita ut non modo ex his quæ ex cathedra dicis, aut in tribunali doces, verum etiam ex omni tua agendi ratione dirigantur.

Cura igitur ut cum dictis tuis omnia quæ in domo tua videri possunt et observari concordent.

2. Doces non esse homini in terra manentem civitatem, eum esse hic peregrinum et hospitem.

Quod verbis asseris, factis etiam testificare. Domum tuam, quasi transitoriam mansionem, ordina.

Simplex sit, necessariis non careat, superfluis vacua sit. Clamet ingredientibus : satis morituro.

Doces regnum Christiani de hoc mundo non esse, omnem gloriam ejus esse ab intus, omnem mundi splendorem habendum esse ut stercus.

Hoc factis etiam comproba. Absit a domo tua vanum decus, quo domus filiorum hujus sæculi illustrantur ; per eam modestia tua nota fiat omnibus introeuntibus.

Doces eos qui secundum carnem vixerint, ituros in perditionem ; quæ sursum sunt sapienda, non quæ super terram.

Hoc factis exprime. Supellex mensaque tua talis sit, quæ hominem sanctum, vere spiritualem, vere sobrium, vere sibi mortuum deceat.

Doces omnem immunditiam, turpitudinem, aut scurrilitatem nec nominari debere inter Christianos, sicut decet sanctos.

Ne igitur in domo tua ulla sit figura, ullus liber, ullum signum quod talia possit vel adumbrare.

Doces non esse nisi in cruce mea gloriandum ; in hac esse salutem, vitam, protectionem ab hostibus.

Ergo crux mea sit domus tuæ speciale decus et gloria. Pone eam in signum, ut tibi ipsi sit amoris mei memoriale semper præsens virtutisque incitamentum, et ut, qui percussi a peccatis ad te ingressi fuerint, aspiciant, convertantur et vivant.

Doces in domo christiana omnia debere honeste et secundum ordinem fieri.

Ergo cura et præcipe ut omnia apud te munda sint et bene ordinata, ut horæ orandi, pie legendi, cubandi, surgendi, laborandi, sint fixæ et caute serventur.

Doces eos qui suorum et maxime domesticorum curam non habent, fidem negasse et esse infidelibus deteriores.

Ergo si pater, si mater, si frater, si soror apud te maneant, cura ut honestam piamque vitam ducant, exemplum sint fidelium.

Si quocunque modo scandalis ansam præberent, mater esset ? pater ipse ? roga obsecra, præcipe ut emendent se.

Sacerdos es : majorem illis potestatem habes. Hoc mihi et populo debes.

Si non reformentur, provide alibi necessitatibus illorum.

Vide etiam ut servi tui et ancillæ in omnibus tibi subditi sint, non contradicentes : sed in omnibus fidem bonam ostendentes, ut doctrinam Dei tui ornent in omnibus.

Sollicite vigila super eos ; et si ex parte illorum aliquid contingat quod unum ex minimis meis pusillis posset scandalizare, irrumpe virtute iniquitatem, aufer malum de domo tua.

Sanctum sacerdotem nonnisi sancti servi et ancillæ decent.

Doces Christianos debere esse misericordes, hospitalitatem sectantes.

Ostende factis fidem tuam. Sit domus tua, pro posse tuo, eleemosynarum auxiliorumque fons uberrimus : ita ut de te dici possit quod olim de sancto quodam sacerdote dicebatur : ipse omnium indigentium curator est.

3. Sit verbo domus tua domus sancta, quæ nullum corruptionis genus admittat ; domus pia, quæ cæteras ad pietatem informet.

Domus paterna, ad quam oves meæ cum veneratione et fiducia accedant, scientes quod ibi maneat verus homo Dei.

CAPUT LXXIX.

De residentia pastoris.

1. Ego meos non reliqui orphanos, sed

volui cum eis esse usque ad consummationem sæculi.

Tu quoque, fili, in medio populi ad quem ingressus es, constanter mane; sciens quia si multum peregrinari volueris, tibi et gregi multum nocebis.

2. Quid tibi videtur, fili? Si habuerit aliquis centum oves, et eas servo suo regendas commiserit, illeque servus abeat, per regiones vicinas ambulet, cum amicis suis lætetur, et interea oves sibi ipsis sine duce relinquat.

Utique dicis: servus ille, servus nequam est, et cum venerit dominus ejus, dividet eum, et partem ejus cum infidelibus ponet.

Quomodo igitur tibi parcerem, fili, si oves sanguine meo redemptas, quas tibi commisi, derelinqueres, ut inanibus itineribus vacares?

Fili, fili, mane et vigila: quia adversarius diabolus tanquam leo rugiens circuit, quærens quem devoret.

Mane et vigila, ut ei resistas, et oves tuæ non fiant in devorationem.

3. Quid tibi videtur adhuc, fili? Si habuerit aliquis negotiationem, eamque famulo suo commiserit, dicens: negotiare donec venio; exspecta emptores, et vende;

Et si ille famulus, assiduitatis domesticæ impatiens, modo ad hos, modo ad illos amicos divertat, intereaque emptores veniant, vacui recedant, alibi emant, et sic sopiatur negotiatio, cessetque mercatoris lucrum;

Certe dices: Infidelis est ille famulus: dignus est sane ut a domino suo vapulet et ejiciatur.

At, fili, simile est regnum cœlorum homini negotiatori.

Ego negotiationis animarum Dominus te super hanc negotiationem præfeci: ut omni petenti quolibet tempore mysteria mea dispensares.

Si vero tu assiduæ commorationis impatiens, huc illuc effugias, facile fiet ut modo iste petat pro filio suo recens nato et jam moriente aquam baptismi vivam:

Modo alius pro infirmis inopinato periclitantibus extrema salutis remedia efflagitet.

Modo alter speciali gratia motus, dolore peccatorum tactus intrinsecus, pœnitentiæ vinum et oleum postulet.

Tu autem aberis; et sic cessabit mihi lucrum, lucrum quidem animæ illius quæ in originali culpa præ baptismi defectu migrabit.

Lucrum infirmi illius qui cum peccatis non remissis ad aliam vitam transibit.

Lucrum peccatoris illius pœnitentia moti qui, cum te in gratiæ momento non invenerit, brevi oblitus timoris sancti, ad te ultra non redibit, iterumque menses et annos forsan in peccatis et impœnitentia transiget. O lucrum cessans! o damnum emergens!

4. Quid tibi videtur tandem, fili? Si quis dominus hominem quemdam constituerit, ut vigilet, ne fur veniat et domum suam perfodiat:

Ille vero custodiam relinquat, secedat, intereaque fur veniat, perfodiat, spoliet.

Sane dicis: Home ille furti et spoliationis reus est.

Fili, iterum mutato nomine de pastore non residente sententiam dixisti.

Dum abest ille, via ad domum gregis mei lata patet: venit malus, et per scandala intrat, et aufert verbum de corde fidelium, ne salvi fiant.

O fortis armate! custodi ergo constanter atrium tuum.

Te præsente, in pace erunt omnia quæ possides: te vero absente, fortis inimicus superveniet, qui universa arma in quibus confidis, auferet spoliaque tua distribuet.

5. Fili, quid doces patres? quid matres? Hoc certe, ut filios suos tenellos nunquam sibi ipsis permittant, verum semper custodiant, inscipiant, observent:

Ne forte in ignem decidant, vel in abyssum ruant; ne imbelles a feris trucidentur; ne incauti quid mali faciant.

O fili, tam pater, tam mater nemo debet esse quam tu.

Tene ergo filios tuos sub custodia tua, quemadmodum gallina pullos suos sub alas.

Noli esse sicut mercenarius fugiens, ad quem non pertinet de ovibus.

Cura ut vix nisi necessitate coactus discedas, et tunc quidem provide ut bonus et fidus amicus vices tuos rite suppleat.

CAPUT LXXX.

De summo romano Pontifice, capite visibili Ecclesiæ, Christi in terris vicario.

1. Ego Salvator mundi postulavi Patrem meum, et dedit mihi gentes in hæreditatem.

Ecce dominor a mari usque ad mare, et a flumine usque ad terminos orbis terrarum, benedicens universas cognationes terræ.

Multiplicavi semen meum super stellas cœli; repleta est terra ovibus meis, et ego Pastor bonus ovile meum, Ecclesiam meam dilectissimam, ipsis paravi.

Ovile istud nunquam subvertetur, fili. Ecclesia mea usque ad consummationem sæculi inconcussa remanebit.

2. Fundamentum est hujus ovilis Petrus. Super hanc enim petram ædificavi Ecclesiam meam.

Et quemadmodum qui fundamentum domus evertit, totam domum diruit, ita et qui Petrum vel successores ejus solvit, totam Ecclesiam subvertit.

Tene ergo, fili, tene Petri et successorum ejus fidem et unitatem indeclinabilem.

Qui non est cum illis contra me est, et qui non colligit cum illis, dispergit.

Oves meæ vocem illorum audiunt: et qui non audiunt, non sunt ex ovibus meis.

3. Vide, fili, vide turmas illas ovium miserandas, quæ relicto Petro super aliud fundamentum voluerunt sibi ovile exstruere.

Vide quomodo similes fuerint homini ædificanti domum suam super arenam.

Descendit pluvia, venerunt flumina, flaverunt venti, et irruerunt in domos illas; et ceciderunt, et fuit ruina illarum magna.

Vide Græciam, vide Angliam, vide tot alias regiones quæ se a Petro segregaverunt.

Vide : non unitatem tantum, sed etiam fidem ipsam sine qua impossibile est mihi placere, perdiderunt.

Vide econtra populos fideles, qui in ovili super Petrum fundato remanserunt.

Vide quomodo inter fracti labentis orbis ruinas impavidi et illæsi perstiterunt.

Descendit pluvia errorum, venerunt flumina persecutionum, flaverunt venti seductionum, et non ceciderunt Ecclesiæ illorum, quia fundatæ sunt super petram.

4. In Petri romana Sede nullus unquam sedit hæreticus : in hac fides nunquam defecit.

Idcirco, fili, serpens antiquus, inimicus ille pessimus, qui tanta malignatur in sancto, efficacius nunquam habuit medium, ut oves meas deprædaretur et mactaret, quam eas a Petro et successoribus ejus separare.

Diligenter adverte omnes quæ serpserunt et serpunt hodiedum hæreses, et videbis illas non alio modo fuisse stabilitas, quam per hanc a romano Pontifice discessionem.

Adhuc, fili, ob oculos tuos sunt, adhuc in annalibus tibi offeruntur horrendi illi hæreseon patronorum contra Petri successores rugitus ex imis inferni ipsius faucibus deprompti.

Nec mirum, fili. Qui vult domum subvertere, fundamentum aggrediatur necesse est.

Vis ergo, fili, oves in via veritatis et salutis tuto conservare? cura ut, quanto plus romanæ Sedi adversatur cum suis diabolus, tanto magis tu cum tuis ei maneas firmiter addictus, sciens quod unum sit ovile meum et unus Pastor.

Vigila caute, fili, et sta immobiliter in Petri sedis fide.

5. Neque tantum Petrus et successores ejus sunt Ecclesiæ meæ dilectæ fundamentum, sed et agnorum et ovium pastores cunctorumque pontificum principes, totius corporis Ecclesiæ meæ visibile caput.

Pondera verba hæc, fili, ausculta diligenter hos romanorum Pontificum titulos.

Si pastores omnium sunt ipsorumque pontificum principes, ergo et tu, quantum magnus alias in Ecclesia mea sis, illorum ovis ipsisque inferior es.

Si caput Ecclesiæ meæ visibile, ergo debes illos tanquam me, cujus vicarii sunt, venerari.

6. Declina, fili, diligenter, ab iis qui hos tangunt christos meos, et in istis prophetarum meorum ducibus non verentur malignari.

Libros qui contra eos impie debacchantur, velut diaboli ipsius opera odio et horrore summo prosequere, et e vulgi manibus quantum in te est, eripere satage :

Sciens quoniam incentiva sunt rebellionis, non contra terrenum principem, sed contra meipsum summum Ecclesiæ totiusque orbis dominatorem.

7. Profunda igitur erga romanam Sedem religione plenus mane.

Exhibe ipsi sincerissimum amorem, individualem fidelitatem et debitam obedientiam.

CAPUT LXXXI.

De obedientia episcopo præstanda.

1. Obedi, fili, præpositis tuis, et subjace eis : ecce præcepi tibi, et tu observare spopondisti.

Promisisti episcopo tuo, et successoribus ejus obedientiam : vota tua redde, et pretiosus eris in conspectu meo; melior est enim obedientia quam victimæ.

Vide, fili, ego hostias et oblationes Patri meo non dedi : sed cum corpus aptasset mihi, veni ut facerem voluntatem ejus.

Quæ placita erant ei feci semper : factus sum obediens usque ad mortem, mortem autem crucis.

2. Prælatus tuus pastor tuus est, episcopus tuus, quem posuit Spiritus meus cum cæteris regere Ecclesiam meam, cujus es membrum; ipse pervigilat super te, quasi rationem redditurus pro anima tua : cura ergo ut cum gaudio hoc faciat, et non gemens.

Subjice te ex toto corde, propter Deum, plus adhuc ex charitate, quam ex necessitate.

Multo sane tutius est, fili, stare in subjectione quam in prælatura.

In humili subjectione, sub prælati regimine, multam invenies quietem : si vero te subtrahas ab obedientia, te etiam subtrahes a gratia.

O fili! si non libenter te subdis, signum est certe quod multum carnalis sis; quod non in me, sed in te vivas, et inordinate te diligas.

3. Quid magnum, fili, si tu qui pulvis es et nihil, te homini subdis; quando ego omnipotens et altissimus, qui cuncta creavi ex nihilo, me propter te homini humiliter subjeci?

Factus sum omnium humillimus, ut superbiam tuam mea humilitate vinceres.

Disce obtemperare pulvis; disce te humiliare terra et limus; disce ad omnem subjectionem te dare.

4. Murmuras forsan intra te : quare sic, inquis, quare sic corripit? quare sic prohibet? quare sic præcipit? quare sic ordinat?

Quid est quod loqueris, fili? Qui tangit eum, tangit pupillam oculi mei.

Correptio tibi videtur asperior, mandatum durius. O homo inanis! quid habes conqueri? O sordide peccator, qui toties Deum offendisti, et infernum multoties meruisti! quid potes contradicere?

Exardesce potius contra temetipsum, et non patiaris tumorem in te vivere.

5. Sed ad quid hoc? At quid istud?

In necessariis obediam; in inanibus non interest.

Quid, fili? Vis igitur judicare judicem tuum, regere ducem tuum?

Inania dicis quæ tibi præcipit prælatus : jam ergo spernis illum. Nescis quod, qui spernit eum, me spernit?

Inania dicis quæ jubet : noli, fili, sapere plus quam oportet sapere : si tibi temere judicanti inania videntur mandata præcipientis, sane inanis non est observantia obedientis.

Cura teipsum, non de præcepto, sed de observantia præcepti rationem reddes.

Obtempera igitur prælato tuo, sine recalcitratione; obedi, sicut manus capiti : illa utique, sine hæsitatione et murmuratione, exsequitur quidquid sibi a capite præcipitur. En regula tua : fac similiter.

6. Rogo te, fili; nosce eum qui præest tibi in Domino, et monet te : illum in charitate abundantius habe; illum honore maximo prosequere. Unctus enim meus est.

Cave ergo ne inobedias, ne rebelles, ne detrahas, ne murmures, ne maledicas.

Mariam contra Moysen murmurantem lepra punivit; Core, Dathan et Abiron contemnentes Aaron terra dehiscens absorbuit; missum Ochoziæ, qui Eliam irridebat; ignis consumpsit; superbientem et nolentem obedire sacerdotis imperio, mors manere debuit.

Quanto putas deteriora mereri supplicia, qui legis novæ præsules spernens, meipsum spreverit, et ita Spiritui gratiæ contumeliam fecerit!

CAPUT LXXXII.

De amicis seligendis.

1. Fili, amico fideli nulla est comparatio. Si bonum et amicabilem virum ad societatem tuam inveneris, magis amicus tibi sit quam frater.

Causam tuam cum illo tracta, et bonis ejus consiliis anima tua dulcorabitur : si mala tibi evenerint, per illum sustinebis.

Erit tibi protectio fortis, medicamentum vitæ et immortalitatis, et videbis non esse dignam ponderationem auri et argenti, contra bonitatem fidei illius.

2. Fili, quis talem inveniet amicum? Qui timet Dominum, inveniet illum.

Filii quidem hujus sæculi amicos reperiunt : at quales amicos? Socios mensæ, qui non permanent in die necessitatis.

Amicos inconstantes, qui hodie diligunt, et cras ad inimicitias convertuntur.

Amicos lætantes, qui ducunt per viam non bonam.

Amicos stultos, qui verba prudentiæ non recipiunt, nec delectantur, nisi de insaniis quæ in corde eorum versantur:

Amicos, qui divites sectantur, pauperes fugiunt; qui colunt personam potentis; qui amant non tribuentem, sed dona tribuentis.

Amicos vitiosos, qui trahunt in semitas suas, animæ scandalum dantes.

Tales certe, fili, solo nomine sunt amici; at in rei veritate infensissimi inimici.

3. O! quot et quantorum malorum causa est talium amicorum societas nimiaque familiaritas!

Quot sacerdotes de summa pietate in profundum teporem, et de tepore in profundiorem criminum abyssum detrusit et detrudit quotidie!

Modo lactant, quem perdere volunt : modo insidiantur, tendiculas abscondentes : modo deglutiunt eum quasi infernus viventem, et omnem pretiosam ejus substantiam auferunt.

Intellige quæ dico, fili. Si sacerdos aliquis pius et bonus temere cum insipientibus familiarem ineat societatem, primo adulantur illi, blandiuntur, malitiam occultant, amœnitatem exhibent, dilectionem ostentant.

Se in illorum consortio tutum credit temerarius. Jam pro deliciis habet esse cum illis.

Jam aliquid de consuetis orationibus et studiis relaxat, ut longiore temporis spatio cum ipsis gaudeat. Jam est sacro ministerio minus assiduus.

At revocat ad cor pia regularum consuetudo. Remordet conscientia, et dicit : Fugit irreparabile tempus. Illud perdis, et rationem reddes.

Vult recedere incautus ille, detinetur : vult instare, deridetur.

Homo natus est ad societatem, inquiunt. Legendi plures libros nullus finis; frequens meditatio carnis afflictio est.

Væ soli. (*Eccle.* IV, 10.) *Non oportet sapere plus quam oportet sapere, sed sapere ad sobrietatem.* (*Rom.* XII, 3.)

Sic se in angelos lucis transformant impii. Credit miser : jam decipitur, jam erubescit segregare se, imo angores conscientiæ pro scrupulis habet.

Jam de mane ad vesperam de nugis fabulatur, et remanet tota die otiosus.

4. Quantum mutatus jam ab illo est! Sed hoc initium, fili. Multa mala deinde docuit otiositas.

Brevi insipientes et pravi amici liberius agunt. Jam non timent detrahere, mala loqui, deridere regulas, zelum.

Hoc displicet quidem primum proselyto : at captus est, jam non audet resistere, quin et non consentire, non plaudere.

Modo imo, ut amicis placeat, detrahit cum detrahentibus, mala loquitur cum mala loquentibus, deridet cum deridentibus.

Missa deinde celebranda est, et os malignitate et turpiloquio fœdatum sanctissimis mysteriis aperire non timet.

Populus ad officium divinum convocatur : habet aures audiendi, et pastor non habet vocem loquendi, quia tempus inaniter consumpsit, non studuit, non oravit, et imparatus est.

Pœnitentes accedunt, medelam confessionis poscentes; et sacerdos, vel recusat, quia promisit amicos adire; vel ægre, vel festinanter audit ut citius ad amicorum consortium convolare possit.

Hodie apud illos est; cras illi apud eum, et ubique nihil, nisi lusus, convivia, vana jucunditas.

Substantia patrimonii mei inaniter dissipatur. Interea gemunt pauperes, scandalizantur fideles.

Vult aliquis miserum sacerdotem monere, reprehendere? irascitur, comminatur.

Et si superior ipse id fecerit, extollit se, rebellat objurgans vel saltem contemnens.

Plaudunt amici iramque magis provocant, se in rebellione patronos præbentes.

Jam nullum veneratur ille aut audit superiorem; et se cum suis omnibus tradit ultro perversitatibus.

Cum mundanis mundanus est, cum blasphemis blasphemus, cum corruptis corruptus, cum ebriosis ebriosus;

Cum sacrilegis sacrilegus, cum impiis impius, cum filiis Belial filius Belial est, qui prius homo Dei erat. Ecce quomodo amicus stultorum similis efficitur.

5. O fili! charitatem habe ad omnes, sed secundum virtutem tuam cave ne sis cum talibus familiaris; cave ne temere cum quolibet amicitiam ineas.

Ne reveles omni homini cor tuum, sed illi soli quem coram me cognoveris esse sapientem, Deum timentem, morigeratum, pium, prudentem, sobrium, pudicum, studiosum, misericordem, humilem, simplicem, modestum, cordatum.

Cum tali assiduus esto: arctissimam habe cum illo amicitiam.

Ille enim per exempla sua te ad perfectionem stimulabit, per monita mansueta te a via recta declinantem reducet.

Ille te in adversis roborabit et solabitur; te in dubiis illuminabit, et prudenter diriget.

Cum ille gaudebis et lætaberis in hac Dei pace quæ omnem sensum exsuperat.

Gradere, fili, cum tali sapiente, et sapiens eris. Cum juvenibus autem et extraneis rarus esto; cum divitibus noli blandiri; coram magnatibus non libenter appareas.

Quoties enim inter tales sine necessitate aut vera utilitate fueris, minor homo redibis.

CAPUT LXXXIII.

De unione charitatis invicem tenenda.

1. *Diliges proximum tuum sicut teipsum.* (*Matth.* XXII, 39.) Hoc est, fili, mandatum secundum, simile primo et magno legis mandato.

Diliges proximum tuum, sicut ego dilexi te. Hoc est mandatum novum quod dedi tibi.

Si non servaveris illud, fili, manebis in morte. Quomodo enim Deum tuum quem non vides diliges, si fratrem tuum quem vides, non diligis?

O fili! hoc est eminenter præceptum meum. Et si solum fiat, sufficit.

Tu scis quoties Patrem meum rogaverim, ut mei essent unum, sicut ego et Pater unum sumus.

Tu scis quot repetitis vicibus e mundo migraturus hoc postulaverim.

Tu scis quot iteratis jussionibus eis commendaverim, ut essent consummati in unum.

Quomodo coarctor, fili, usquedum hoc perficiatur!

2. O sacerdotes! vos amici mei eritis, si feceritis quod præcipio vobis.

O duces gregis mei! diligite invicem, ut oves meæ se mutua dilectione prosequantur; sicut ego me sanctificavi, ut essent oves meæ sanctificatæ.

Unum corpus multi estis, omnes qui de uno pane participatis. Unum estote cor, una anima.

In hoc cognoscent omnes quia veri ministri mei estis, si dilectionem hanc habueritis ad invicem.

3. Diligite invicem; et clarificabor in vobis et credet mundus quia Pater me misit, et ego misi vos.

Diligite invicem, et manebo vobiscum, et ero semper in medio vestri: quia per amorem hunc manebis semper in nomine meo congregati et adunati.

Diligite invicem, et mirabitur vos mundus, et audiet, et obediet, et venerabitur, et imitabitur.

Diligite invicem; et per vos fulgebit Ecclesia, et dilatabitur a mari usque ad mare, usque ad terminos orbis terrarum

Diligite invicem; et ad conspectum vestrum, vel ipse infernus pavebit: sciens quoniam contra filios meos per charitatem junctos prævalere non potest.

Quoniam per hanc dilectionem manent in corde meo muniti, sub alis meis absconditi, in corpore meo vivi, ab aliis membris protecti, et fere quasi ipsum corpus meum inexpugnabiles.

4. Diligite invicem, filioli, sicut membra in unum corpus consummata se diligunt.

Si quis ex vobis patiatur, compatimini. Si quis exaltetur, congaudete.

Honore invicem prævenite: inferioribus non arroganter, sed paterne imperantes; superioribus humillime et ex corde obedientes.

Opere invicem juvate; oratione invicem auxiliamini, exemplo invicem excitate, monitis invicem dirigite.

Diligite, non verbo neque lingua, sed opere et veritate.

Diligite invicem, et ne per detractionem quemquam fratrum mordeatis, et ne per contemptum quemquam confundatis, et ne per superbiam quemquam offendatis.

Diligite invicem, et ne in secreto quidem corde aliquid contra quemquam fratrum teneatis, ne invidiam, ne aversionem, ne suspicionem ullam.

5. O Domine! quam bonum et quam jucundum esset videre sacerdotes, sic per dilectionem junctos in unum!

O mirabile sancti amoris præceptum! O quam bonum semen seminasti in agro tuo, Domine, cum illud mandatum nobis dedisti!

Verum, Domine, unde zizania in agro tuo? Unde tot lites, tot schismata, tot odia, tot inimicitiæ inter sacerdotes tuos, sæpius, eheu! ad mortem usque perseverantes?

6. Unde, fili, unde? hinc: ex concupiscentiis eorum.

Hinc: quia multi diligunt naturaliter, carnaliter; pauci sancte et spiritualiter.

Hinc: quia in multis vivit vetus homo, homo superbus, cupidus, invidus, impatiens. Narrabo tibi abscondita hæc, fili, et videbis.

Ille odit istum, quia obtinuit munus aut dignitatem, quæ ipse ambiebat; quia ille ad sublimia provectus est, dum ipse fuit ad obscura et humilia deputatus;

Quasi omnes deberent esse apostoli aut prophetæ; quasi non possem facere aliud vas in honorem, et aliud in contumeliam.

Hic in altiori gradu constitutus, de præeminentia sua tumidus, inferiores despicit, et quasi conculcat;

Quasi non essent fratres, quasi non esset ille, sicut isti, pulvis et cinis: quasi dedecus ipsi esset cum eis conversari.

Ille istum aversatur, quia doctrinæ fama præeminet:

Quasi omnes deberent esse doctores, et non liceret mihi scientiæ decus et famam cui voluero donare.

Iste huic invidet, quia efficacius animarum conversionem operatur:

Quasi omnes deberent gratiam habere curationum, et ego non possem incrementum dare per quem voluero.

Ille istum male æmulatur, quia est eloquio potentior:

Quasi omnes deberent linguis loqui, et ego non possem pro libitu meo dare huic vel isti sapientiam.

Ille istum odio habet, quia per piam ejus vitam mores sui liberiores condemnantur.

Ille de sua scientia vel pietate superbus, eos quos minus pios credit aut doctos, ut contemptibiles habet.

Ille, quia avarus est, nulli amicus est; sed omnes a se repellit, ne societas expensis ansam præbeat.

Iste, quia impatiens est, odientes se, maledicentes, calumniantes, lædentes, fraudantes, quin et jocose deridentes sustinere nequit; imo detestatur, in eos irascitur, nec veniam quidem petentibus dimittit.

7. Ecce, fili, quomodo pessima natura, amor proprius ipsos sacerdotes a sancta charitate retrahit. Sic faciet etiam tecum, nisi vigilaveris.

Si illum audieris, non alios, sed te solum amabis. Voles alios omnes sub te esse, tibi adulari, tibi servire. Sanctiorem te, doctiorem, digniorem, ditiorem noles pati.

Quinimo callidus ille amor, ut te in aversionem quasi legitime trahat, multos tibi in aliis finget defectus, ampliabit, dilatabit, aperiet, probabit.

Festucas mutabit in trabes: te multa de eis male credere, aut saltem suspicari faciet.

Et si jam in aversionem te traxerit, conabitur illam in odium convertere: te ad susurrationes, despectus, detractiones movebit.

Hinc lites, hinc contentiones, hinc inimicitiæ, quæ sæpe cum moriente sacerdote in pulverem sepulcri descendunt.

Vide, fili, vide quomodo zizania ab inimico homine in agro meo seminentur.

Vide quomodo nulla sint inter sacerdotes odia, quæ non ab aliqua concupiscentia aut passione originem ducant.

8. O fili! si vis necessariam charitatem cum fratribus servare, sub disciplina cohibe omnes passiones tuas, absline te ab omni inordinato tui amore.

Quandiu enim tibi eris singularis, non poteris esse fratribus communis.

9. O Domine! diligam fratres meos in hoc impendam me et superimpendar, sciens quia, si charitatem hanc non habuero, nihil mihi proderit, quidquid aliunde possedero.

Diligam fratres, et ero erga omnes patiens et benignus; non æmulabor, non agam perperam, non inflabor.

Non ero ambitiosus, non quæram quæ mea sunt; non irritabor, non cogitabo malum.

Non gaudebo super iniquitate, congaudebo autem veritati: omnia sufferam, omnia credam, omnia sustinebo.

Diligam, et diligam semper: charitas mea nunquam excidet.

Iniquos quidem odio habebo, quoniam odio tibi sunt, Domine: verum in odio meo, ipsorum amanter miserebor, cupiens vehementer, ut ad cor redeant.

Quæram, Domine, te juvante, miseros illos fratres, loquar ad eos, alliciam, obsecrabo, mansuete reprehendam: et tunc tantum habebo eos ut ethnicos et publicanos, quando Ecclesiam tuam non audierint.

Cæterum per meipsum non judicabo, ne judicer; non condemnabo, ne condemner.

Nec satis adhuc, Domine. Scio enim quod si eos tantum dilexero, qui me diligunt, nulla mihi erit gratia, nam et peccatores diligentes se diligunt.

Sed diligam ipsos inimicos meos; benefaciam his qui me oderint; benedicam maledicentibus mihi, orabo pro calumniantibus me.

Percutienti maxillam præbebo, vim mihi facienti cedam, offendenti dimittam; ut sim misericors, sicut tu misericors es, bone Domine, qui solem tuum oriri facis super bonos et malos.

CAPUT LXXXIV.

De prudentia erga feminas servanda.

1. Dixi tibi, fili, et rogo te, ne unquam obliviscaris: propter speciem mulieris multi perierunt.

Propter Evam primus homo, propter Dalilam fortissimus, propter uxorem Uriæ religiosissimus, propter mulieres alienigenas sapientissimus miserrime cecidit.

Tu quis es igitur ut audeas, sine prudentissima cautela, cum ipsis agere?

2. O fili! o discipule! nunquid eris super magistrum tuum? Et si ego, sanctitas immutabilis, erga feminas fui cautissimus,

nunquid tibi, arundini vento agitatæ, licebit esse incautum?

Nullum sane mihi potuit esse in earum conversatione periculum; verum exemplum tibi dare volui, ut ita et tu faceres.

Disce ergo a me rarum, brevem et austerum ad illas habere sermonem.

Disce vanas Samaritanas non alloqui, nisi ad conversionem pœnitentiamque suggerendam.

Disce ad peccatrices confusas et humiliatas verba non habere, nisi ad pacem dandam et viam novam edocendam.

Disce cum piis Chananæis non conversari, nisi cum gravi et austera bonitate.

Disce illas, præ sanctitatis tuæ odore, ad te venientes, a te etiam cum imperio repellere, si humanam nimis dilectionem demonstrent.

Disce sanctas mulieres Marthas et Marias non invisere, nisi propter amicum fratrem Lazarum, aut aliam religionis, necessitatis charitatisve causam.

Disce cum illis, non de temporalibus nugis confabulari, sed de uno necessario, de optima eorum quæ sursum sunt parte tractare.

Disce non superbas, non otiosas, non garrulas, non ornatas, non vanitatibus sæculi deditas feminas visitare; sed ægrotantes, sed de morte Lazari tristes, sed de morte unigeniti flentes adire et consolari.

Disce ita rarus esse cum illis, ut mirentur etiam fideles te in necessitate vel utilitate cum illis loqui.

Disce vel nimium erga cognatas affectum deponere, et per sanctitatis severitatem vel ipsam mansuetudinem tuam temperare.

Si frequentiores apud te sint, et alias secum liberius ducant, sicque te ab oratione vel studio distrahant, segrega te, et dic: Quid est quod me quæritis? quid est quod me turbatis? Nescitis quia in his quæ Patris mei sunt oportet me esse?

Disce proximarum, vel tibi ministrantium affectum, si nimius sit, coercere; sicut ego filiabus Jerusalem dixi, ut non super me, sed super seipsas flerent.

Disce non esse familiaris alicui mulieri, sed in communi omnes bonas mulieres Patri meo commendare.

Disce domos viduarum vel virginum non introire solus.

Disce solus cum sola absque arbitrio vel teste non sedere

Disce cavere omnes suspiciones; et quidquid probabiliter fingi potest, ne fingatur, ante devitare.

Disce virginum munuscula, delicias, lepores, nimias urbanitates contemnere, quin et erubescere.

3. Vide, fili, clericos, quorum olim sanctitatem mirabaris, exemplum imitabaris, odorem sequebaris, et quos nunc hodie cernis, viles, despectos et abominabiles esse factos.

Quandonam, fili, aurum eorum obscurari cœpit? quando mutatus est color eorum optimus? Nonne, ubi cœperunt esse erga feminas minus cauti?

Periculum consortii illarum non reformidarunt: modo amarunt, modo flammâ immunda in eis exarsit, modo cessavi tenere manum dexteram eorum; modo ceciderunt et collisi sunt.

Modo lapis de pariete clamavit; modo lignum, quod intra juncturas est, dedit vocem suam; modo quod fecerunt abscondite, in conspectu solis manifestatum fuit, modo toti plebi meæ scandalum factum est.

Væ illis! expedivisset utique magis, ut mola asinaria in collo eorum suspensa fuisset, et in profundum maris fuissent demersi.

O fili! sit tibi in cautelam ruina hæc temerariorum de se stulte præsumentium.

4. Verum respice etiam illos sacerdotes, qui primam charitatem non reliquerunt, sed in sanctitate et justitia mihi servierunt, omnibus diebus suis.

Isti utique, fili, surripuerunt se feminarum consortiis, ne malitia intellectum mutaret, ne fictio animam deciperet.

Isti pactum fecerunt cum oculis suis, ut ne cogitarent quidem de virgine.

Isti quidem anus venerantur, sed ut matres, juvenculas honorant, sed ut sorores; in omni castitate.

Viduas consolantur, sed quæ vere viduæ sunt; viduas vero quæ in deliciis sunt ut jam mortuas habent.

Adolescentiores quoque viduas, otiosas, circuire amantes, verbosas, curiosas, loquentes quæ non oportet, accurate devitant.

Imitare, fili, sanctos illos, et cum eis castitatem et charitatem servabis.

CAPUT LXXXV.

Quod consueta aliorum norma non debeat esse sacerdotis regula.

1. Fili, noli conformari huic sæculo: sed proba quæ sit voluntas mea bona, et beneplacens, et perfecta; ut ipsam in omnibus faciens, reportes promissionem.

Potens est ut torrens flumen usuum morisque humani, et nisi diligenter attenderis et fortiter obstiteris, trahet te, fili, per viam latam in perditionem.

Adeo naturale est omnibus multitudinem sequi, adeo durum est a multitudine segregari, ut vix fieri id possit, nisi per victoriam quæ vincit mundum, quæ est fides nostra.

O! si sanctitatis, si justitiæ praxis esset mos et usus humanus, quot, fili, salvarentur! Vix esset unus qui non declinaret a malo, et non faceret bonum.

Sed cum omnis fere caro corruperit viam suam, idcirco sequitur diluvium magnum perversi moris pravorumque usuum, quod omnes fere submergit.

2. O fili! memento. Non dixi tibi: Vide quid faciunt alii, et fac similiter; sed præcepi tibi: *Serva mandata.* (*Matth.* XIX, 17.) Sequere me: *Ego sum via, veritas et vita.* (*Joan.* XIV, 6.)

Observa itaque omnes tuæ regionis et temporis usus et mores; confer illos cum lege mea, et si contrarios eos esse videris, ab

illis cautissime abstine, tibique specialem regulam juxta præcepta mea præscribe.

Scito quod mores et usus, a quocunque alias teneantur, vel ab ipsis præpositis tuis, te non poterunt in judicio meo justificare.

Prædixi enim tibi; fac quodcunque dixerint tibi, sed secundum opera eorum, si mala essent, noli facere.

Noli transgredi mandata mea propter traditionem vitæ eorum, si perversa esset.

3. Si ergo in sacerdotali apice positus, vis secundum vocationem tuam ambulare, ne dixeris : Quid fit ab allis? quid faciunt cæteri?

Sed dic : Quid jussit mihi Dominus? quid requirit a me? quid præscribit mihi Ecclesia?

Ne dixeris : Quomodo celebrant cæteri? quomodo psallunt? quomodo ministrant?

Sed dic : Quomodo sacerdotem decet sanctissima tractare mysteria, laudes Omnipotentis canere, ministerium adeo tremendum implere?

Ne dixeris : Quomodo communiter pœnitentes in sacro tribunali tractantur? quomodo de more verbum Dei prædicatur?

Sed dic : Quomodo tractari debent pœnitentes, ut sanentur et solvantur? quomodo prædicandum, ut inde fructus prodeat?

Ne dixeris : Quos abusus tolerant cæteri? Sed dic : Qui abusus tolerari possunt ad tempus? qui abusus debent sine mora resecari?

Ne dixeris : Quomodo se gerunt alii? quomodo tempus impendunt? quomodo reditus ecclesiasticos expendunt?

Quomodo vestiuntur? qualem mensam habent? qualem societatem frequentant? quales lusus, quales recreationes sectantur?

Sed dic : Quomodo me gerere debeo, ut sanctificer aliosque sanctificem? quomodo debeo laborare? quomodo licet mihi vestiri, cibari, recreari?

Quomodo bona Ecclesiæ debeo impendere, ut possim securus esse, quando rationem reddam in novissimo die?

4. Revera, fili, multi sunt quorum exempla caute et attente observare debes, et æmulanter sequi.

Facti sunt in oculis tuis imitatores mei : ut tu per ipsorum virtutes allectus, mei quoque cultor et imitator fias.

O fili! respice illos : adjuvabunt multum infirmitatem tuam.

Verum illorum exempla non sunt mos et usus communis : etenim pauci sunt illi electi relative ad magnum perversorum numerum.

Morem autem et usum a quo cavere debes, non efficit nisi stultorum infinitus numerus.

5. Jesu amantissime, qui me ad cœlum tuum per arctam viam et angustam portam vocare dignatus es, dirige, quæso, gressus meos in semitis tuis.

Da, bone Domine, ut non moveantur vestigia mea : ne aliquando declinem in viam spatiosam quam dixisti ducere in perditionem.

CAPUT LXXXVI.

De secessu sacro.

1. Nonne dormis in terræ pulvere, fili? Evigila, surge, et illuminabo te. Veni in solitudinem, et loquar ad cor tuum.

Ignem misi in te : at si ligna certo tempore non subjeceris, exstinguetur.

In via quæ ad vitam ducit, te constitui : at nisi passim confortatus fueris et stimulatus, non curres, sed lassus gradum sistes; non proficies, sed deficies.

O fili! quam facile obliviscitur animalis homo eorum quæ Dei sunt! Quam facile infirma caro a primo fervore cedit!

Quam facile emoritur et frigescit spiritus! Quam facile corruptæ naturæ recedit!

Quære igitur aptum tempus vacandi tibi : ut gratiam quam per manuum impositionem recepisti, resuscites.

Certe sanctiores te, fortiores te fuerunt maximi sanctorum : ipsi tamen sine periodicæ recollectionis adminiculo se in prima sua charitate perseverare posse non crediderunt.

In sacro secessu sanctus jam sanctificabatur adhuc Borromæus; justus jam justificabatur adhuc Salesius; purus jam purificabatur adhuc Ignatius.

Quinimo, fili, ego ipse, ego Jesus Deus tuus in deserto per dies quadraginta solitarius volui manere, ut et tu pari modo disceres te sanctificare.

2. Fili, fili, redde tibi rationem tuæ villicationis.

Recogita, non annos pristinos quos in peccatis consumpsisti et in amaritudine animæ tuæ jam luxisti; verum annos novos quos in statu angelico, in sacerdotio et apostolatu percurristi.

Nunquid omnia bene fecisti? Nonne sæpius habuisti, nonne adhuc habes cœlestium rerum nauseam?

Nonne inveteratum orationis teporem? Nonne dissipatæ mentis effusionem? Nonne tibi inest vitiosus consueta opera obeundi modus?

Quæ tibi tentationum cura et pugna? Quis peccati timor?

O fili! forsan in te vetus homo integer adhuc vivit, et non attendis; forsan multa bona omisisti, et non vides.

Forsan multa mala fecisti, et non observas; forsan in statu gratiæ non es, et non formidas.

Forsan graves regu.as neglexisti, et parum curas : securus manes et confidis, quia nomen habes quod vivas.

Verum, fili, sæpe meliores in æstimatione hominum gravius periclitati sunt propter nimiam suam confidentiam.

Redi ad cor, veni in solitudinem, scopo spiritus; ut si odio dignus fueris, amore dignus efficiaris.

3. Dixi tibi, fili : esto perfectus sicut Pater tuus cœlestis perfectus est. Nunquid anhelas, fili? nunquid conaris?

Quid de officio? Quid de ministerio? Quid de humilitate? Quid de patientia?

Quid de obedientia? Quid de carnis mortificatione? Quid præsertim de Dei amore?

Num Deo et proximo vixisti? Num Dei honori promovendo, saluti proximi procurandæ debito modo fuisti intentus?

Num peccata impedivisti? Animas sanctificasti? Et si jam moriendum tibi esset, et coram justo judice apparendum, num posses dicere : quæ debui facere, feci?

O fili! veni in solitudinem, ut videas quæ defuerunt, et quæ videris defuisse suppleas.

Veni, et intelligere te faciam cur post tot missarum celebrationes, quarum unica potuisset te sanctum efficere, adhuc sis adeo tepidus;

Cur post tot confessiones sis tam parum emendatus;

Cur post tot gratiarum receptionem sis adhuc adeo pauper.

Videbis, erubesces, confunderis, lugebis, revivisces, sanctiorisque vitæ fundamenta statues.

4. Veni in solitudinem, fili, et tibi non tantum aquam mundam, ut ab omnibus iniquitatibus tuis emunderis, effundam super te; verum etiam gratiarum pretiosissimarum flumen, cujus impetus animam tuam lætificabit.

Ibi sublimem æternarum veritatum cognitionem tibi dabo; ibi meam voluntatem notam tibi faciam; ibi manu victrici tardam tuam naturam ad bonum movebo.

Utique, fili, hæc et alia dona in exercitiis spiritualibus invenies.

His vero defraudaberis, si sacrum secessum aut neglexeris, aut tepide colueris.

Sicque ingentium meritorum in hac vita, in altera autem graduum gloriæ jacturam irreparabilem facies.

5. Verum quidem est, fili : tibi non imposui periodicæ hujus recollectionis præceptum, et idcirco si eam omiseris, non prævaricatus es, non peccasti.

Sed nec peccasse videtur Joas rex Israel, tribus tantum vicibus jaculo terram percutiendo.

Iratus est tamen contra eum Eliseus vir Dei, dicens : Si percussisses quinquies, aut sexies, aut septies, percussisses Syriam usque ad consumptionem.

Sic et ego tibi dico, fili : Tu quidem per consuetas orationes, per sacras lectiones et alia devota exercitia, vitia tua percutis :

Attamen nisi in solitudine recollectus illa per speciale certamen percusseris, forsan usque ad consumptionem illa non percuties.

Quis cognovit sensum meum, fili? quis mei consiliarius fuit? Dona mea gratis confero.

Et si ego statuerim auxilia specialia, quibus ad tuam sanctificationem indiges, tibi non dare, nisi tu juxta consilium meum te in solitudine per dies recollexeris; certe omissa recollectione hac, donis istis privaberis.

Sicque omissio hæc, etsi sine culpa, tuo tamen erit perditionis principium.

Cautus igitur esto. Veni in solitudinem, ne ulla boni doni particula te prætereat.

6. Fili, si tibi dicerem : Veni in solitudinem, et ego terrenas divitias, mundanos honores super te cumulabo; venires utique, et festinanter venires.

Si tu cæcus, vel surdus, vel mutus, vel claudus, vel alias infirmus esses, diceremque : Veni in solitudinem, et tibi sensuum ac membrorum usum restituam; mundaberis a lepra, sanaberis ab omni infirmitate;

Certe venires, et festinanter venires; nec per paucos, sed et per multos dies piissime recollectus libenter maneres.

Tardus corde ad credendum! nonne dixi tibi quia in recollectione anima tua infirma sanabitur, immunda mundabitur, cæca illuminabitur, surda auditum, muta loquelam, clauda gressum accipiet!

Nonne dixi tibi quia non tantum sanaberis, sed et sanctificaberis?

Et quid est sanitas corporis, quid omnis mundanus honor, quid omnes orbis divitiæ in conspectu sanctitatis quæ æternam beatitudinem lucratur? Certe arena exigua. Veni ergo, et sequere me in desertum.

7. O fili! si multis fratribus tuis sacerdotibus nunc in purgantibus flammis cruciatis concederetur quod tibi propono.

Quanta putas cum alacritate currerent in solitudinem, ut se a delictorum suorum reliquiis in ea mundarent, suamque sanctitatem perficerent!

Quantum gauderent, quod modo adeo facili a purgantibus flammis possent liberari!

Eheu! illi ideo forsan ibi sunt, quia olim in solitudine recolligi noluerunt.

Et tu, fili, forsan aliquando ibi eris, quia exercitiis spiritualibus vacare omiseris.

Lugent, dolent quod ea neglexerint : at in vanum. Solvent usque ad novissimum quadrantem.

Fac igitur nunc quod penes te est : ne sicut isti, et tu aliquando in vanum lugeas et doleas, quod exercitia spiritualia omiseris.

CAPUT LXXXVII.

De tempore adeundi sacrum secessum et modo se in eo gerendi.

1. Utique, Domine, ego cognovi quoniam bonum est mihi ut elongem fugiens in solitudinem et requiescam ibi pusillum.

Verum, o Deus meus! qui omnia tam suaviter disponis et ordinas, indica mihi tempus opportunum.

Quando, Domine, quandonam debeo venire et apparere in deserto ante faciem tuam, ut induar virtute ex alto?

2. Tunc, fili, tunc, quando te senties interius a me ad id vocatum. Observa itaque, et audi vocem meam.

Ego enim omnibus loquor, et omnes ad ea quæ mihi placent divinitus instigo; modo speciales conscientiæ angores immit-

tendo; modo majoris perfectionis desiderium infundendo :

Modo acriori mortis metu terrendo ; modo sanctorum quorumdam sociorum exemplum proponendo, modo ad me potentius et dulcius trahendo :

Nunc recollectionis occasionem suppeditando, nunc ad secessum per superioris vocem invitando.

Si ergo me sic in te clamantem audieris, surge, fili, veni seorsum ad desertum locum.

Noli negligere gratiam : sed obedi, et sequere me.

3. Tunc etiam aptissime in desertum secedes, fili, quando novum vitæ genus auspicaberis, aut de statu eligendo deliberare debebis.

Quando graviori muneri te accinges, aut anxius hærebis quid in certis altioris momenti negotiis concludere expediat.

Non enim tunc consilium, æquitatem, prudentiam et fortitudinem necessariam certius invenies, quam apud me.

Meum est enim consilium et æquitas : mea prudentia et fortitudo : et ego loquor ad cor ejus qui me in solitudine interrogat.

4. Tunc quoque, fili, te utiliter in deserto recolliges, quando te specialis adversitas premet, vexatio urgebit, calamitas cruciabit, necessitas anget.

Apud me enim solitarius invenies consolationes, quæ secundum multitudinem dolorum tuorum lætificabunt animam tuam.

Apud me invenies pacem quam mundus tibi dare nequit, quam inter amicos tuos non reperies.

Sic contristatus, conturbatus, tribulatus secedebat olim David, clamans : *Ecce elongavi fugiens, et mansi in solitudine.* (*Psal.* LIV, 8.)

5. Tunc tandem præsertim in desertum secedere debes, fili, quando te tepore sopitum sentis ;

Quando te per temporalia et terrena dissipatum et extra te effusum experiris ;

Quando te in confessione languentem, in communione tepescentem, in oratione frigescentem, super spiritualia nauseantem esse observas ;

Quando te periculosioribus tentationibus infestatum vides.

Tunc, fili, tunc urget secessus necessitas : tunc in mora et dilatione periculum.

Tunc certissime crede me ad cordis tui aurem clamare : veni in solitudinem, fili.

Et tu audiens, ne obdures cor tuum, ne differas ; sed continuo surgens, responde fideliter : Ecce ego, Domine.

Vocasti me, respondebo tibi : Operi manuum tuarum porriges dexteram. Ecce ego : surgo et pergo.

6. Quid mihi est in cœlo, Deus meus ? Et a te quid volui super terram ? Absit, absit a me, bone Domine, ut, cum vocaveris me, renuam.

Utique statim ad vocem clamoris tui surgam festinanter : sumam pennas sicut columbæ, et volabo in desertum, et requiescam prope te.

Verum dirige me in veritate tua, et doce me, Deus meus.

Indica mihi quid in solitudine me oporteat facere. Ego enim sum cæcus et sine intellectu.

7. Inclina, fili, aurem tuam et audi. Ante omnia ex corde crede te exercitiis spiritualibus summopere indigere.

Accede ad ea cum animo liberali et omnimode parato ad illa quæ me de te velle intellexeris : nihil negando, nihil excipiendo ; sed totum offerendo.

Cum autem ingressus fueris recollectionis secessum, memorare primum quod locus in quo stas, terra sancta sit.

In eo igitur cum majori mentis fervore et sanctitate opera tua quotidiana perfice.

Caute solitudinem externam per silentium et sensuum custodiam retine ; internam vero per attentiorem animi collectionem, per ardentiores ad Deum tuum recursus serva.

Auge corporis tui afflictationes : conscientiam tuam accuratissime discute.

Confessionem vel generalem, vel ab ultima recollectione desumptam perage ; non ex consuetudine, sed in spiritu vere contrito et humiliato.

Sic, fili, sic facilius te despicies, quando delicta tua coacervatim respicies.

Sic melius videbis quantum defeceris, quam parum profeceris.

Sic profundiorem cordis dolorem, sic vehementiorem peccati horrorem concipies.

Sic affectum animo dominantem adnotabis, et vitium quod in te cæterorum defectuum fons est, observabis.

8. Posthæc statue firmiter ea facere in posterum quæ facienda, vitare quæ vitanda tibi per frequentiores instinctus indicavero ; ab illis declinare, quæ profectui tuo spirituali obstare cognoveris.

Verum attende ut proposita hæc vaga non sint ; sed singularia, sed determinata pro loco, tempore, circumstantiis. Ea deinde scribe.

Et si observaveris te talia jam elicuisse proposita, nec illa exsecutioni demandasse, vide quid te impediverit, et provide tibi ut obstacula vincas, et juxta proposita tua bene currere ultra non impediaris.

Sic, fili, sic secessus mentem tuam purificabit, reget affectus, diriget actus, corriget excessus, componet mores, vitam honestabit et ordinabit : ita ut nihil in mente tua resideat aut incorrectum, aut correctione egens.

CAPUT LXXXVIII.

De recte sancteque vivendi regula.

1. Vis, fili, aliquid proficere ? Noli esse nimis liber, sed sub disciplina cohibe omnes sensus tuos.

Si regulam tibi coram me præfigas, et secundum eam vivas, mihi vives.

Si vero sine regula maneas, hodie asperam duces vitam, et cras mollem ac delicatam.

Ergo ordinem tibi præscribe ; et omnia

opera tua secundum ordinem illum fac. Sic tota vita tua facilius sanctificabitur.

2. Determinata tibi sit hora recumbendi et surgendi.

Naturæ necessariam annue quietem; sed sensualitati excessum denega.

Septem, aut ad summum octo horæ tibi sufficiant : quod amplius est, plus officit sanitati quam proficit; animum reddit enervem, diurnis officiis non parum inhabilem.

Memento, fili, verbi hujus : Usquequo, piger, dormies? Paululum dormitabis, et veniet tibi quasi fur egestas; et qualis egestas? time, fili : non forte panis indigentia, sed certe pietatis egestas, multo plus formidanda.

3. Exsurgens a somno, mentis tuæ oculos ad me continuo leva : præbe cor tuum mihi, crucis signo te muni; sedulus surge sicut fidelis servus ad vocem domini sui.

Beatus ille servus, qui sic sine mora præsto est, dicens : *Ecce ego*, Domine, *quia vocasti me.* (*I Reg.* III, 9.)

Inducns te, age conceptiones sanctas, me præsentem intuere; ad quid in hunc mundum veneris, recordare.

4. Decenter indutus, ora voce, ora et spiritu : ad minus semihoram huic sancto exercitio impende.

Tibi enim impossibile est, sine orationis præsidio, cum vir ute degere; et vitæ mortalis cursum sancte peragere.

Brevi certe arescet cor tuum, si neglexeris comedere panem istum.

5. Oratione peracta, ad missam, si jam celebranda sit, te dispone : sin vero, studio et lectioni incumbe.

Memento enim quia perditum non redit tempus; memento quia rationem reddes in novissimo die.

Stude, fili, quotidie stude : si tu scientiam repuleris, repellam te.

Cum autem hora celebrandi institerit, ad sacrificium faciendum te cum omni pietate para : conscientiam diligenter discute : ad minus, per quadrantis horæ spatium, te devotissime recolligo.

In ipsa sacrificii actione, omnes ritus accurate serva, omnes errores cave, omnem fervorem impende.

Et post oblationem sanctam, moram decentem, sicut ante, in gratiarum actione transige.

6. Horas suo tempore, ante prandium religiose persolve.

Si diligis me, fili, gaudebis sane, quotiescunque tibi nova aderit mecum conversandi occasio.

Nonnihil etiam temporis examini particulari concede, ut videas quantum profeceris in hac virtute comparanda, in hocve vitio resecando.

Huic adeo utili exercitio lectionem unius Novi Testamenti capitis præmitte.

O fili! sit tibi indivisus comes, illud cœleste verborum meorum compendium; et diabolus ad te ingredi non audebit.

7. Ad mensam frugalem, præmissa benedictione, accede.

Inter bibendum et edendum, memineris te esse Dei servum; et, ut servos ejus decet, comede et bibe.

Honora me interdum de tua substantia, mihi aliquam mortificationis hostiam immolando; amen dico tibi, non perdes mercedem tuam.

Sumpta cum sobrietate refectione, non nisi gratiis actis recede.

Mentem animumque tuum postmodum honestis colloquiis, licitisque et decentibus oblectamentis relaxa.

Cave a nimia dissolutione, cave a lusibus vetitis, cave a scurrilibus nugis.

Hora statuta, ad cor paulisper redi, et sacras recita vesperas : tum studio, operibusque statui tui vaca.

Aliquid quotidie ex sacris Bibliis studiose legere ne omittas.

8. Visitationes quas a te, vel decentia, vel honestas, vel ægrotorum, afflictorum, pauperumque necessitas requirit, horis etiam pro meridianis opportunius ages.

Sanctissimam Virginem Mariam, quam præcipuo cordis affectu prosequi debes, coronæ recitatione quotidie cole.

Sub vesperam, me sanctificationem et redemptionem tuam, viatorum consolationem, et sanctorum æternam fruitionem, in sanctissimo sacramento visita.

O fili! ne laici in hoc pietatis genere te præveniant, te hominem meum, te amicum meum.

9. Ante cœnam, si fieri potest, matutinum et laudes pro crastina die recita, ne officium ad mane sequens dilatum, ab oratione mentali te retrahat, aut etiam, præ ministerio improviso, adhuc ulterius differri debeat.

Piam lectionem vespere facere nunquam negligas. Ad hanc vero selige libros (6), quos cognoveris magis spirituales, et animæ tuæ ad majorem perfectionem excitandæ magis idoneos.

Orationem serotinam, et quidem in communi, si penes te sit, cum examine generali, in intima animi recollectione persolve.

Ad lectum procedens, sanctas considerationes in animo versa, vel precatiunculas habe; te, cubileque tuum, aqua benedicta asperge; crucis signo te muni.

Beatæ Virgini et sanctis angelis spiritum tuum commenda; et sic in pia cogitatione et in pace mea requiesce.

(6) Eminent inter illos, *Imitatio Christi*, *Lucta spiritualis*, S. Franciscus Salesius, Rodriguez, Ludovicus Granatensis, *Vitæ Sanctorum*, præsertim pontificum et sacerdotum; *Regula Cleri*, *Officia pastorum* (gallice scripta).

Præclare ad status clericalis informationem scripserunt, inter sanctos Patres, S. Chrysost., *Lib. de sacerdotio*; S. Hieron., *Epist. ad Nepotianum*; S. Greg. Mag., *Lib. curæ pastoralis*; et inter recentiores, D. D. Massillon, Tronson, Chevassu, Sevoy, etc. etc.

Si per noctem tibi contigerit expergisci, memor esto mei; adora, et ora.

10. Quoniam, fili, necesse est, præ humana infirmitate, de mundano pulvere etiam religiosa corda sordescere, et aliunde mundari debent qui ferunt vasa Domini, multoque plus adhuc qui sacrificium offerunt, sæpius ad confessionem accedas. O utinam singulis hebdomadis, seu saltem quindenis!

11. Dixi tibi, fili, semper esto paratus: quia qua hora non putas Filius hominis veniet.

Igitur ne obdormias in morte, sed contra attentius vigiles: statue tibi in quolibet mense diem unum in quo, speciali modo, ad mortem te disponas.

Hac vero die, in secreto cubiculi tui arctius compositus mane.

Meditare de morte; conscientiam diligentius discute; vide quid te angeret, si jam moriendum tibi esset.

Fac quod tunc facere velles: confitere accuratius, dole vehementius, propone firmius.

Corpore meo, quasi ultimo Viatico, refice te; et, tanquam modo moriturus, animam tuam, per preces consuetas, actusque præcipuarum virtutum, in manus Patris æterni commenda.

Sic erunt lumbi tui præcincti, sic feres lucernam ardentem in manu tua; sic eris homo exspectans Dominum tuum, quando revertatur a nuptiis, ut confestim aperias ei.

12. O fili! disciplinæ istæ forsan tibi non videntur esse gaudii, sed mœroris: verum postea tibi per eas exercitato fructus justitiæ pacatissimos dabunt.

Stabilis igitur esto, et immobilis in regula, et abundabis in opere meo semper.

Demumque, cum judicandus coram me steteris, videbis laborem tuum non fuisse inanem.

Tunc enim centuplum accipies, et vitam æternam possidebis.

METHODUS BREVISSIMA

PRO ORATIONE MENTALI.

Præludium.

1. Actus fidei de Dei præsentia.
2. Brevis rei meditandæ recordatio.
3. (Si res sit localis) fictio loci ubi res hæc peracta est.
4. Petitio fructus inde eruendi.

Meditatio.

1. Quid sciendum vel credendum circa rem?
2. Quid relative ad hanc faciendum?
3. Quid feci hactenus?
4. Quid faciam?
5. Quomodo, ubi, quando, quibus mediis faciam?

Affectus.

1. Dolor de ignavia aut omissione.
2. Propositum de emendatione.
3. Roborandum propositum.
4. Diffidendum de nostra fragilitate.
5. Sperandum et petendum auxilium a Deo Patre, Filio et Spiritu sancto, et a beata Virgine Maria, sanctis angelis et omnibus sanctis.
6. Erumpendum in amorem Dei, et præ amore difficultates superandæ.

In omni oratione mentali.

1. Per memoriam veritas perpendenda.
2. Per intellectum, fructus eruendus.
3. Per voluntatem, affectus eliciendus.
4. Tessera sæpe per diem repetenda.
5. Examen de nævis et fructibus orationis.

PRECES ANTE ET POST MISSAM.

DIE DOMINICA

ANTE MISSAM.

1. *Dirige intentionem.* — O summe ac potentissime Deus! in laudem et gloriam supremæ majestatis tuæ; in memoriam sanctissimæ vitæ, passionis ac mortis Jesu Christi, Salvatoris mei; in gratiarum actionem, pro omnibus donis et beneficiis tuis, mihi, indigno peccatori, et toti Ecclesiæ tuæ concessis; in propitiationem, pro innumeris peccatis meis, pro salute mea, et proximorum N. N., pro solatio quoque defunctorum N. N., etc. Ego indignus peccator, SS. corporis et sanguinis Filii tui mysteria recolere et recipere cupio. Vere, Domine, in te solo totum est, quod satiare possit cordis mei desiderium. Quid enim mihi est in cœlo, et a te quid volui super terram? Nonne tu ipse eris merces nostra magna nimis?

2. *Actum elice contritionis.* — Sed et sacrificium spiritus contribulati tibi, mi Domine, una cum sacrificio et sacramento corporis et sanguinis Filii tui, Salvatoris mei, humiliter offero. Doleo enim ex intimo corde, quod te Deum meum, summe bonum, et in me tam beneficum, ac toties in sacramento me reficientem, unquam offenderim peccatis meis, præsertim talibus N. et N. quæ tu nosti, o scrutator cordium! sed et miser ego peccator, in amaritudine animæ meæ, dolens confiteor. Utinam nunquam offendissem te! Sed cor contritum et humiliatum, Deus, non despicies; tu qui, amore nostri, dedisti nobis Unigenitum tuum, ut nos lavaret a peccatis nostris in sanguine suo.

3. *Exerce actum fidei.* — Equidem credo firmiter, o bone Jesu! et viva fide confiteor quia tu ipse, Deo Patri æqualis in gloria et

potestate, verus Deus et homo, vere et realiter præsens es in hoc sacramento. Tu enim ipsa Veritas dixisti : *Hoc est corpus meum.* Credo quidquid dixit Dei Filius : nihil hoc verbo veritatis verius. Adjuva, Domine, incredulitatem meam, adauge mihi fidem.

4. *Exerce spem.* — O Christe Jesu ! sum quidem ego pulvis, cinis et peccator : sed tu, Pater es misericordiarum, et Deus totius consolationis. Quis unquam intellexit misericordias tuas? Nonne tu laborantes et oneratos vocas ad te, ut eos reficias? Nonne tu es refugium meum? Ad quem ergo irem? Tu solus verba vitæ æternæ habes tu solus consolaris me in omni tribulatione mea. Sum quidem æger et infirmus, sed tu es salus mea : non est opus bene valentibus medico, sed male habentibus. Si solummodo pertransiens curabas omnes, si umbra Petri curabat infirmos, nonne ego confidere debeo quia, te intrante sub tectum meum, et in me inhabitante cum plenitudine divinitatis, sanabor ab infirmitatibus meis?

Igitur, cum nihil, te propitio, mihi conscius sum, surgo et vado ad te Patrem, medicum et refugium meum : sperans quod hæc communio futura mihi sit fidei, spei et charitatis augmentum; contra insidias inimicorum meorum firmissima tuitio; turpium cogitationum effugatio; hujus defectus et vitii N. exterminatio ; operum tibi placentium, et præsertim hujus virtutis N. salubris efficacia, et tandem pignus futuræ gloriæ. Reposita est hæc spes mea in sinu meo ; quia miserator et misericors es et in promissis fidelissimus.

5. *Exerce charitatem.* — O dulcissime Salvator, Christe Jesu ! quanta fuit tui vis amoris, quæ te traxit e sinu Patris in hanc lacrymarum vallem, ut humanam carnem assumeres : infinitas miserias, injurias, imo crucem mortemque subires ; idque solum propter miseros nos homines, et propter nostram salutem !

O quantus amor ! Damnare nos poteras ; et salvare maluisti ! Nos rei eramus ; et tu innocens subis supplicium, ut reos liberes !

Ex amore itaque ad nos in carnem venisti, et domum abiturus ex hoc mundo ad Patrem, in pignus amoris hoc sacramentum nobis reliquisti ; ut modo prorsus novo et admirabili, semper maneres nobiscum, tu cujus deliciæ sunt esse cum filiis hominum.

O Domine ! quantum dignus es amari, qui tanta facis amore nostri ! Diligam itaque te, Domine, fortitudo mea, refugium meum, et liberator meus.

O Deus charitas ! Qui in charitate manet, in te manet. Cupio te suscipere in hoc sacramento, ut tibi firmius uniar amoris vinculo. Quis me separabit a charitate Christi, Salvatoris mei ! Utinam hoc, nec vita, nec mors, nec ulla fortunæ sors, aut ulla creatura valeat.

6. *Exerce humilitatem.* — Sed quomodo audeo accedere ad te? nonne tu, o Deus, Dominus, Creator ac redemptor meus, Rex cœli et terræ, etc. At quis ego? Vilis terræ vermiculus, pulvis et cinis, et, quod indignius est, toties erga te inobediens et ingratus peccator. Vere, Domine, non sum dignus ut intres sub tectum meum : sed memento, Domine, quia cum esses Dominus omnium, assumpta servi forma, venisti ad nos, et familiariter egisti cum publicanis et peccatoribus ; denique humiliasti temetipsum usque ad mortem. Illa, quæso, te moveat humilitas, ut me vilem et humilem non despicias. Sed clementer ad me venias, aut venientem ad te benigne suscipias.

7. *Postula gratiam.* — O Pater æterne ! per merita Filii tui, concede mihi gratiam digne celebrandi missam, et recipiendi, non solum sacramentum, sed etiam rem et virtutem sacramenti. Offero tibi humilitatem et sanctitatem gloriosæ semper Virginis Mariæ, fervorem et devotionem omnium sanctorum, ut illorum merita suppleant quidquid mea non valet infirmitas.

Domine Jesu, propitius esto mihi peccatori : et sacris mysteriis corporis et sanguinis tui fac me ita digne semper uti, ut copiosum inde fructum et robur contra omnes mundi, carnis ac dæmonis insidias consequar, vitia, et hæc N. N. maxime fugiam ; virtutes vero statui meo maxime necessarias, velut charitatem, humilitatem, puritatem, etc., diligentius exerceam, et fidelius tibi in dies servire studeam.

Spiritus sancte, Deus, adsit mihi virtus tua, quæ cor meum clementer expurgans, dignum Christo Domino præparet in me habitaculum, sicut fecit in beata Virgine Maria!

O sacratissima Virgo Maria ! quæ, Spiritu sancto cooperante, Deum et hominem purissimis visceribus concipere et portare meruisti : fac ut ego eum digne in hoc sacramento recipere et portare valeam, et ut consequar Spiritum hujus dilecti Filii tui.

O sancti Dei omnes, et vos præsertim dilecti patroni mei, succurrite mihi, quæso, precibus vestris apud Deum, ut sic illum nunc in sacramento possim recipere, ut aliquando eum in propria specie vobiscum merear videre. Fiat, fiat.

POST MISSAM.

8. *Adora et magnifica Dominum.* — O Jesu, dulcis hospes ! prospere processeris ad hunc pauperculum et humilem servum. Intraveris fauste sub hoc angustissimum et vile tectum. Benedictus et superexaltatus, qui venisti in cor meum oriens ex alto.

O Rex pacifice ! fuga ex animo et corde meo catervas vanarum cogitationum, ut te solum, pacis auctorem, contemplari et diligere queat anima mea. Ecquid, præter te, o pax, tranquillitas et dulcedo cordis mei, quærat et gustet anima mea?

O fons amoris perpetui ! quomodo potero tui oblivisci, qui mei dignatus es recordari, et teipsum mihi dare? Fecisti ultra omnem spem, misericordiam cum servo tuo, et ultra omne meritum, gratiam et amicitiam exhibuisti. Quid retribuam tibi pro gratia ista?

Utinam possem tibi servire cunctis diebus vitæ meæ! Utinam, vel uno die, dignum servitium exhibere sufficerem! Vere tu es dignus omni servitio, omni honore et laude æterna. Vere Dominus mens es, et ego pauper servus tuus qui totis viribus teneor tibi servire, nec unquam in laudibus tuis debeo fastidire. Sic volo, sic desidero, et quidquid mihi deest, tu digneris supplere.

Concede mihi, benignissime Jesu, gratiam tuam, ut mecum sit et mecum laboret, mecumque usque in finem perseveret. Da mihi semper desiderare et velle quod tibi magis acceptum est et charius placet. Tua voluntas mea sit, et mea voluntas tuam semper sequatur, et optime ei concordet. Sit mihi unum velle et nolle tecum, nec aliud posse velle aut nolle, nisi quod tu vis et non vis.

Da mihi omnibus mori quæ in mundo sunt, et propter te amare contemni, et nesciri in hoc sæculo. Da mihi, super omnia desiderata, in te quiescere, et cor meum in te pacificare. Tu vera pax cordis, tu sola requies : extra te omnia sunt dura et inquieta. In hac pace, in idipsum, hoc est in te uno, summo et æterno bono, dormiam et requiescam. Amen.

9. *Gratias age.* —Quid retribuam tibi, Domine Jesu, pro omnibus quæ retribuisti mihi, præsertim hodie? Sollicitus mei, dedisti mihi corpus tuum in cibum, et sanguinem tuum in potum, et utrumque in pignus futuræ gloriæ. Quis audivit unquam tale? Quis vidit huic simile? Utinam aperiantur labia mea, et repleatur os meum laude, ut cantem gloriam tuam, tota die magnitudinem tuam, et enarrem universa mirabilia tua!

Magnificet anima mea Dominum, tot tantisque affecta beneficiis; et exsultet spiritus meus in Deo salutari meo: quia respexit humilitatem servi sui, et fecit mihi magna qui potens est, et esurientem implevit bonis. Laudate Dominum, omnes gentes; laudate eum, omnes populi; quoniam confirmata est super me misericordia ejus. Laudate eum, omnes angeli ejus; laudate eum, omnes virtutes ejus; reges terræ et omnes populi; principes et omnes judices terræ; juvenes et virgines, senes cum junioribus.

Sed et lingua mea, o pie Jesu! meditabitur justitiam tuam, tota die laudem tuam. Omnia ossa mea dicent: *Domine, quis similis tibi?* (*Psal.* XXXIV, 10) Potens es, Domine; et veritas tua in circuitu tuo : magnificus in donis tuis, et sanctus in omnibus operibus tuis. Jucundum sit tibi eloquium meum : ego vero delectabor in te, et in mandatis tuis exercebor. Tene manum dexteram meam, et in voluntate tua deduc me, ut aliquando cum gloria suscipias me. Amen.

10. *Offer Deo Patri Filium suum.* — Clementissime Pater, qui sic dilexisti me ut Unigenitum tuum mihi dares in pretium et in cibum, et cum eo omnia : respice in faciem Christi tui in quo tibi bene complaces. Hunc ego dilectum Filium, et cum eo cor meum retribuo tibi, pro his quæ hodie retribuisti mihi. Complaceat tibi, Pater, hodie in illo; ac per eum indignationem tuam avertas a me.

Ecce mediator Dei et hominum Christus Jesus, advocatus et pontifex qui interpellat pro me. Hunc ego offero tibi; ipsum, inquam, qui peccatum non fecit, sed tulit peccata mundi, et languores nostros suo livore sanavit. Suscipe igitur, o sancte Pater! hanc immaculatam hostiam, in laudem et gloriam nominis tui; in gratiarum actionem pro omnibus beneficiis tuis in me collatis; in remissionem quoque peccatorum meorum, et in supplementum omnium defectuum meorum.

11. *Offer teipsum Christo.* — O Domine! quia ego servus tuus, et filius ancillæ tuæ, abrenuntio Satanæ, et omnibus operibus ejus, et omnibus pompis ejus : tu solus Deus cordis mei, et pars mea, Deus, in æternum; tu solus pars hæreditatis meæ et calicis mei, tu es qui restitues hæreditatem meam mihi. Suscipe ergo solus universam libertatem meam; accipe memoriam, intellectum atque voluntatem omnem; quidquid habeo, vel possideo, mihi largitus es, id totum tibi restituo, ac tuæ prorsus voluntati trado gubernandum; amorem tui solum cum gratia mihi dones, et dives sum satis, nec quidquam aliud ultra posco. (S. IGNAT.)

12. *Postula dona Dei.* — Omnipotens sempiterne Deus, conservator animarum, mundique Redemptor, me famulum tuum ante majestatem tuam prostratum benignissime respice; et sacrificium quod in honorem nominis tui, pro salute fidelium, tam vivorum quam etiam defunctorum, et pro peccatis et offensionibus meis obtuli, piissime respice; iram tuam a me remove, gratiam et misericordiam mihi concede, januam paradisi mihi pande, ab omnibus malis me potenter eripe; et quidquid proprio commisi reatu, clementer indulge. Sic in hoc sæculo in præceptis tuis fac me perseverare, ut dignus electorum gregi copulari efficiar, te præstante, Deus meus, cujus nomen benedictum, honor atque regnum permanet in sæcula sæculorum. Amen.

Domine, qui benedicis benedicentes te, et sanctificas eos qui in te confidunt : salva populum tuum, et benedic hæreditati tuæ, et custodi Ecclesiæ tuæ plenitudinem. Sanctifica diligentes decorem domus tuæ. Tu eis gloriam retribue, per divinam potentiam tuam; et ne derelinquas, Deus, sperantes in te. Ægrotis da auxilium, remedium et consolationem; peregrinantibus pacem tribue; aerem tempera; fructibus terræ benedic; conserva in pace mundum, Ecclesias, reges, sacerdotes et omnem populum tuum; defunctis requiem præsta, eorumque qui dona obtulerunt, et pro quibus obtulerunt memor esto. Eos qui in quacunque tribulatione et angustia sunt, salva, et nobis gratiam tribue.

13. *Ora beatam virginem Mariam.* —O serenissima et inclyta Mater Domini nostri Jesu Christi Virgo Maria! Regina mundi, quæ eumdem Creatorem omnium creatura-

rum tuo sanctissimo utero fuisti digna portare, cujus idem sacratissimum corpus et sanguinem sumpsi, ad ipsum pro me misero peccatore intercedere digneris; ut quidquid in hoc ineffabili sacramento ignoranter, negligenter, irreverenter et accidentaliter omisi tuis precibus sanctissimis mihi indulgere dignetur, qui vivit et regnat in sæcula sæculorum. Amen.

14. *Ora omnes sanctos.* — O sancti Dei omnes! qui in carne viventes, sic Domino serviistis, ut jam cum ipso sine fine regnetis: adeste mihi, quæso, precibus meritisque vestris; ut panis ille cœlestis et viaticum divinum quod modo sumpsi, mihi contra omnes infirmitates, pericula et insidias præstet robur et tutamen; ut in fortitudine cibi illius ambulem per hujus mundi desertum, usque ad montem Dei, et ibidem dulcissima illius fruitione vobiscum jugiter gaudeam, et eum una vobiscum laudem per omnia sæcula. Amen.

15. *Conclusio.* — Anima Christi, sanctifica me; corpus Christi, salva me; sanguis Christi, inebria me; aqua lateris Christi, lava me; passio Christi, conforta me. O bone Jesu, exaudi me, intra vulnera tua absconde me; ne permittas me separari a te; ab hoste maligno defende me; in hora mortis meæ voca me: et jube me venire ad te; ut cum sanctis tuis laudem te in sæcula sæculorum. Amen.

Obsecro te, mitissime ac bone Jesu, ut hæc immortalis hostia pro me tibi gratias referat, me tibi reconciliet, me tibi restituat, mihique peccatori veniam tribuat et ad vitam perducat æternam. Amen.

FERIA II.

ANTE MISSAM

16. *Invocatio S. Spiritus.* — Veni, sancte Spiritus, etc. ℣. Emitte Spiritum tuum, etc. *Oremus.* Deus, qui corda fidelium, etc.

17. *Actus contritionis.* — Domine Deus meus, propitius esto mihi peccatori. Pœnitet me peccasse; cupio emendare quod feci. Aufer a me, quæso, omnes iniquitates meas, ut purificatus mente et corpore valeam ad Sancta sanctorum introire.

18. *Actus fidei.* — Domine Jesu Christe! qui es sacerdos in æternum, quique dixisti: *Caro mea vere est cibus, et sanguis meus vere est potus;* ego credidi quia tu es Christus Filius Dei vivi, qui in hunc mundum venisti, et in hoc sacramento præsens redderis. Adauge mihi fidem.

19. *Actus spei.* — In te solo spem meam colloco, dulcissime Jesu, quia tu salus et virtus mea, tu refugium et firmamentum meum, tu fons omnium bonorum. Miserere mei et salva me, qui nunquam deseris sperantes in te.

20. *Actus charitatis.* — O quanta vis amoris cor tuum succendit, amantissime Jesu! cum transiturus de hoc mundo ad Patrem mensam parasti nobis habentem omne delectamentum, et omnem saporem suavitatis! Pro hac tua ineffabili benignitate, amo te, Deus meus: et ut nunquam cessem amare te, amorem meum te ipso inflamma, qui esca et pabulum amoris es.

21. *Actus desiderii.* — Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum, ita desiderat anima mea ad te, Salvator meus, Domine Jesu. Trade te mihi et sufficit; nam præter te nulla consolatio valet. Sine te esse nequeo, et sine visitatione tua vivere non valeo.

22. *Actus humilitatis.* — Immense, tremende, potentissime et incomprehensibilis Deus, quis es tu? et quis sum ego, ut digneris venire ad me, merum opulari, et mansionem apud me facere? Domine, non sum dignus ut intres sub tectum meum; sed tantum dic verbo, et sanabitur anima mea.

23. *Intentionum directio.* — Domine Jesu Christe, in unione illius divinæ intentionis, qua ipse in ultima cœna, et in ara crucis, sacrificium corporis et sanguinis tui Deo Patri obstulisti, hoc idem sacrificium ei offerre intendo. Complaceat sibi, o Jesu! in te, et per te propitius nobis sit in vitam æternam.

24. Te precor, Domine Jesu Christe, pro omnibus illis, pro quibus orare decrevi, et quibus sum conjunctus, et qui mihi conjuncti sunt spirituali participatione, consanguinitate, affinitate, familiaritate, commendatione, devotione, eleemosynarum largitione; qui pro me orant, pro quibus debitor sum, et qui se commendarunt orationibus meis; pro cuncto populo christiano, et pro diœcesi nostra; pro omnibus prælatis sanctæ Romanæ Ecclesiæ, et universo clero, ut eos in tuo sancto servitio humiliter, fideliter et devote perseverare facias; pro omnibus fidelibus christianis, vivis atque defunctis, in quacunque angustia et tribulatione positis: miserere, et tribulatis succurre. Amen.

25. *Deprecatio.* — Ad mensam dulcissimi convivii tui, pie Domine Jesu Christe, ego peccator de propriis meritis nihil præsumens, sed de tua confidens misericordia et bonitate, accedere vereor et contremisco. Nam cor et corpus habeo multis criminibus maculatum, mentem et linguam non caute custoditam. Ergo, o pia Deitas! o tremenda majestas! ego miser inter angustias deprehensus, ad te fontem misericordiæ recurro, ad te festino, sanandus; sub tuam protectionem fugio, et quem judicem sustinere nequeo, salvatorem habere suspiro. Tibi, Domine, plagas meas ostendo; tibi verecundiam meam detego. Scio peccata mea multa et magna pro quibus timeo. Spero in misericordias tuas, quarum non est numerus. Respice ergo in me oculis misericordiæ tuæ, Domine Jesu Christe, Rex æterne, Deus et homo, crucifixe propter hominem. Exaudi me sperantem in te; miserere mei pleni miseriis et peccatis, tu qui fons miserationis nunquam manare cessabis. Salve, salutaris victima, pro me et omni humano genere in patibulo crucis obla ta. Salve, nobilis et pretiose sanguis de vulneribus crucifixi Domini mei Jesu Christi profluens, et peccata totius mundi

fluens. Recordare, Domine, creaturæ tuæ quam tuo sanguine redemisti. Pœnitet me peccasse : cupio emendare quod feci. Aufer a me, quæso, clementissime Pater, omnes iniquitates et peccata mea, ut purificatus mente et corpore, digne degustare merear Sancta sanctorum : et concede ut sancta prælibatio corporis et sanguinis tui, quam ego indignus sumere intendo, sit peccatorum meorum remissio, sit delictorum perfecta purgatio, sit turpium cogitationum effugatio, ac bonorum sensuum regenera'io, operumque tibi placentium salubris efficacia, animæ quoque et corporis contra inimicorum meorum insidias firmissima tuitio. Amen. (S. Ambrosius.)

26. *Ad beatam virginem Mariam.* — Per te accessum habeamus ad Filium, o benedicta virgo Maria, inventrix gratiæ, genitrix vitæ, mater salutis; et per te nos suscipiat, qui per te datus est nobis. Excuset apud ipsum integritas tua culpam nostræ corruptionis, et humilitas tua, Deo tam grata, nostræ veniam impetret vanitati et superbiæ. Copiosa charitas tua nostrorum cooperiat multitudinem peccatorum : et fecunditas tua gloriosa fecunditatem nobis conferat meritorum. O Domina nostra, mediatrix nostra, advocata nostra! tuo Filio nos reconcilia, tuo Filio nos commenda, tuo Filio nos repræsenta. Fac, o benedicta! per gratiam quam invenisti, per prærogativam quam meruisti, per misericordiam quam peperisti, ut qui, te mediante, fieri dignatus est particeps infirmitatis et miseriæ nostræ, te quoque intercedente, participes faciat nos gloriæ et beatitudinis suæ Jesus Christus, Filius tuus, Dominus noster, qui est *super* omnia Deus benedictus in sæcula. Amen. (S. Bern.)

27. *Ad sanctos.* — Sancti Dei omnes, cives supernæ patriæ, succurrite infirmitati meæ, fidem meam et spem roborate, excitate in me igniculum amoris vestri, induite me veste nuptiali, ornate me donis quibus abundatis; ut sine rubore introire valeam in locum tabernaculi admirabilis, in aulam cœlestis convivii, in conspectu divinæ majestatis. Amen.

POST MISSAM.

28. *Pii affectus.* — Ecce, Domine, jam habeo te qui habes omnia. Possideo te qui potes et possides omnia : ergo, o Deus meus et omnia, abstrahe cor meum a cæteris omnibus extra te, in quibus nihil nisi vanitas et afflictio spiritus. In te uno fixum sit cor meum, in te sit requies mea, ubi est thesaurus meus, summa veritas, vera felicitas et felix æternitas.

Sentiat, o Jesu! mens mea dulcedinem præsentiæ tuæ : gustet quam suavis sis, Domine, ut inescata amore tui, nihil quærat extra te, unde gaudeat; quia tu es gaudium cordis mei, et pars mea, Deus, in æternum.

Tu es medicus animæ meæ, qui languores nostros tuo livore sanasti. Ego vero sum infirmus ille, ad quem sanandum de cœlo venisti. Itaque sana animam meam, quia peccavit tibi.

Tu es pastor meus, qui posuisti animam tuam pro ovibus tuis. Ecce ego ovis illa quæ perierat, et tamen dignaris me pascere corpore et sanguine tuo : suscipe me nunc in humeros tuos. Quid negabis mihi, qui te ipsum dedisti? Rege me et nihil mihi deerit, in loco pascuæ, ubi me collocasti; donec ad pascua vitæ æternæ perducar.

O lux vera! quæ illuminas omnem hominem venientem in hunc mundum, illumina oculos meos, ne unquam obdormiam in morte.

O ignis jugiter ardens, et nunquam deficiens! ecce me tepidum et frigidum : ure renes meos et cor meum, ut ardeant amore tui. Ignem enim venisti mittere in terram; et quid vis, nisi ut accendatur?

O Rex cœli et terræ, dives in misericordia! ecce ego egenus et pauper sum : tu nosti ubi magnis egeam, tu solus me ditare et juvare potes. Deus, adjuva me, et ex thesauris bonitatis tuæ succurre inopi animæ meæ.

O Dominus meus et Deus meus! ecce servus tuus sum ego : da mihi intellectum et excita affectum, ut sciam et faciam voluntatem tuam.

Tu es Agnus Dei, Agnus sine macula, qui tollis peccata mundi : tolle de me quod mihi nocet et tibi displicet, et da quod nosti tibi placere, et mihi prodesse.

Tu es amor meus et omne gaudium. Tu es Deus meus et omnia. Tu es pars hæreditatis meæ et calicis mei. Tu es qui restitues hæreditatem meam mihi.

O Deus meus et omnia! absorbeat, quæso, mentem meam vis ignita et melliflua amoris tui, ut amore amoris tui mundo moriar, qui amore mei dignatus es in cruce mori, o Deus meus et omnia. Amen.

29. *Gratiarum actio et oblatio.* — Quis sum ego, bonitas infinita, ut me sacris altaribus astare volueris, tibique offerre de donis tuis sanctum sacrificium, hostiam immaculatam? Unde inveni hanc gratiam in oculis tuis, ut ostenderes in me divitias misericordiæ tuæ? Venite et audite, omnes angeli et sancti Dei, et narrabo vobis quanta fecit Dominus animæ meæ. Nam cum essem abjectus in domo mea, de pulvere erexit me, et constituit me cum principibus populi sui, ut comederem panem et biberem vinum in mensa sua, omnibus diebus vitæ meæ. Quas ego tibi gratias agam, clementissime Jesu, Salvator mundi? aut quid retribuam tibi pro omnibus quæ retribuisti mihi? Vere enim de te, Sponso Ecclesiæ, illud Canticorum intelligitur : *Si dederit homo omnem substantiam domus suæ pro dilectione, quasi nihil despiciet eam.* Tu omnia quæ habes mihi largitus es : corpus, sanguinem, animam et divinitatem tuam : et si ego tribuam tibi omnem substantiam domus meæ, corpus, animam et libertatem, cum omnibus quæ nunc habeo vel habere possum, hoc quasi nihilum reputabitur, in comparatione immensi et inæstimabilis do-

ni tui. Tantum tibi debeo, quantum ipse vales, qui infinitus es : ideo debitum meum omnem facultatem meam excedit. Audeo tamen rogare te, ne despicias munusculum quod tibi offero in simplicitate cordis mei, dicens cum sponsa : *Dilectus meus mihi et ego illi.* (*Cant.* II, 16.) Nam sicut tu totum te mihi tradidisti in nutrimentum animæ meæ, ita ego me totum servituti tuæ consecro ; et quidquid habeo, quidquid sum, quidquid possum, tibi penitus trado, ut me totum tibi vindices, nec quidquam mei superesse mihi patiaris.

30. *Petitio pro se.* — Concede mihi, quæso, omnipotens et misericors Deus, quæ tibi placita sunt ardenter concupiscere, prudenter investigari, veraciter agnoscere, et perfecte adimplere.

Ad laudem et gloriam nominis tui ordina statum meum ; et quod a me requiris ut faciam, tribue ut sciam, possim et velim ; et da exsequi sicut oportet et expedit saluti animæ meæ.

Via mihi, quæso, ad te sit tuta, recta et consummata, non deficiens inter prospera et adversa : ut in illis non extollar, et in istis non deprimar, in prosperis gratias tibi referam, et in adversis servem patientiam ; de nullo gaudeam vel doleam, nisi quod promoveat ad te, vel quod abducat a te. Nulli placere appetam, vel displicere timeam, nisi tibi.

Omnia in charitate da facere ; et quod ad cultum tuum non pertinet, quasi mortuum repulare.

Vilescant mihi omnia transitoria propter te, et chara mihi sint omnia tua, et tu, Deus meus, plus quam omnia. Delectet me omnis labor qui est pro te : et tædiosa sit mihi omnis quies quæ non est in te.

Frequenter et ferventer da mihi, dulcissime Domine, cor meum ad te dirigere, et defectionem meam cum emendationis proposito dolendo pensare.

Fac me, Deus meus, humilem sine fictione, hilarem sine dissolutione, tristem sine dejectione, maturum sine gravitate, agilem sine levitate, veracem sine duplicitate, timentem sine desperatione, in te sperantem sine præsumptione, castum sine corruptione, proximum corripere sine indignatione, ipsumque ædificare verbo et exemplo sine elatione, obedientem sine contradictione, patientem sine murmuratione.

Da mihi, dulcissime Jesu, cor pervigil, quod nulla a te abducat curiosa cogitatio ; da immobile, quod nulla deorsum trahat indigna affectio ; da invictum, quod nulla fatiget tribulatio ; da liberum, quod nulla sibi vindicet violenta delectatio ; da rectum, quod nulla seorsum obliquet sinistra intentio.

Largire mihi, dulcissime Deus meus, intellectum te cognoscentem, diligentiam te quærentem, sapientiam te invenientem, conversationem tibi placentem, perseverantiam te dulciter et fiducialiter exspectantem, fiduciam te finaliter amplectentem. Da tuis pœnis configi per pœnitentiam, tuis beneficiis uti in via per gratiam, et tandem tuis gaudiis in patria frui per gloriam. Qui cum Patre et Spiritu sancto vivis et regnas in sæcula sæculorum. Amen. (S. Thom. Aquin.)

31. *Petitio pro aliis.* — Domine, qui benedicis benedicentes te, et sanctificas eos qui in te confidunt, salva populum tuum, et benedic hæreditati tuæ, et custodi Ecclesiæ tuæ plenitudinem. Sanctifica diligentes decorem domus tuæ. Tu eis gloriam retribue per divinam potentiam tuam, et ne derelinquas. Deus, sperantes in te. Ægrotis da auxilium, remedium et consolationem ; peregrinantibus pacem tribue ; aerem tempera ; fructibus terræ benedic ; conserva in pace mundum, Ecclesias, reges, sacerdotes et omnem populum tuum ; defunctis requiem præsta ; eorumque qui dona obtulerunt, et pro quibus obtulerunt, memor esto. Eos qui in quacunque tribulatione et angustia sunt, salva, et nobis gratiam tribue. Per preces et orationes quas faciet pro nobis Domina omnium nostrum, Mater Dei, diva et sancta Maria, et sancti Michael, Gabriel et Raphael, omnesque cœlestes ordines. Per orationes patriarcharum et prophetarum, dominorumque Patrum, apostolorum et omnium martyrum, omnis chori cruce signatorum, justorum piorum, sapientum virginum, et angeli diei istius benedicti. Veniat benedictio eorum, charitas eorum, patientia eorum, auxilium eorum ; et benedictio Salvatoris nostri boni sit cum omnibus nobis usque in æternum. Amen.

32. *Conclusio.* — Omnipotens sempiterne Deus, conservator animarum, mundique Redemptor, me famulum tuum ante majestatem tuam prostratum benignissime respice, et sacrificium quod in honorem nominis tui pro salute fidelium, tam vivorum quam etiam defunctorum, et pro peccatis et offensionibus meis obtuli, piissime recipe ; iram tuam a me remove, januam paradisi mihi pande, ab omnibus malis me potenter eripe, et quidquid proprio commisi reatu, clementer indulge. Sic in hoc sæculo in præceptis tuis fac me perseverare, ut dignus electorum gregi copulari efficiar, te præstante, Deus meus, cujus nomen benedictum, honor atque regnum permanet in sæcula sæculorum. Amen.

FERIA III.

ANTE MISSAM.

33. *Adora et gratias age.* — O dulcissime Salvator, Christe Jesu ! adoro te in toto corde meo gratias ago tibi ex intimis visceribus animæ meæ, quod tanta charitate nos misere perditos redemeris pretio sanguinis tui, et in hujus amoris tui memoriam, necnon in pignus futuræ gloriæ, tam admirabili potentia, sapientia et bonitate dederis nobis in cibum et potum ipsum corpus et sanguinem tuum ; denique ad hæc divina mysteria, me vilissimum peccatorem in numerum tuorum sacerdotum tua ineffabili clementia vocare dignatus sis.

34. *Confundere.* — Sed eheu ! infelix ego homo, qui hactenus tam indigne vocatione tua vixi, et toties, et tam graviter te Deum

meum offendi peccatis meis, præsertim his N. N. At nunc de iis doleo ex intimo corde meo, ob amorem tui super omnia; et deinceps tibi soli servire, placere et adhærere propono.

35. *Offer.* — Próindéque nunc accedens ad mensam convivii tui, ex omni affectu cordis mei dignissimum sacrificium corporis et sanguinis tui, quod tu ipse semel pro nobis in ara crucis obtulisti, pura et simplici intentione offero ad laudem et gloriam æternæ majestatis tuæ, in memoriam sacratissimæ incarnationis, vitæ, passionis et mortis tuæ; in gratiarum actionem pro omnibus donis et beneficiis toti cœtui electorum et mihi, licet indignissimo, huc usque præstitis, vel unquam præstandis: in propitiationem peccatorum, pro salute quoque vivorum N. N. et solatio defunctorum N. N. Et utinam ex omni affectu, fervore et desiderio amicorum tuorum, seu jam regnantium in cœlo, vel adhuc militantium in terris, hoc tam grande pietatis opus peragere possem!

36. *Crede.* — Corde siquidem credo, mi Jesu, et ore confiteor, quia Pater æternus, Deus seipso summe beatus, potens, perfectus et nullius egens, secundum suam infinitam misericordiam sic dilexit mundum, ut te Filium suum unigenitum nobis daret Salvatorem. Credo quoque quod tu ipse Patri æqualis per omnia, ex vi immensæ charitatis tuæ, de sinu Patris descendisti in uterum Virginis, et propter nos homines homo factus es. Credo quod ex amore nostri hoc sacramentum in ultima cœna instituens, verum corpus et sanguinem tuum, id est teipsum nobis ad manducandum dedisti; et denique Patri tuo factus obediens usque ad mortem, temetipsum pro nobis hostiam in ara crucis obtulisti.

37. *Spera.* — Ideoque spero in te, et magna fiducia venio ad te, o Domine! qui nostri causa tam mira facere, et tam dira pati voluisti. Quid enim negabis, qui sic amasti ut teipsum dares?

38. *Ama.* — Amo te quoque, o bone Jesu! ex tota virtute cordis mei et semper deinceps et in æternum amabo, si tu dederis.

39. *Offer teipsum.* — Sed quid retribuam tibi, Domine, pro tanto munere et pro omnibus quæ retribuisti mihi? Ecce abnego memetipsum, et totum me, id est corpus, animam, et omnia mea, in omne beneplacitum benignissimæ voluntatis tuæ plene resigno. Verum quid habeo quod non acceperim? Quid est homo, si comparetur Factori suo? Quid vilis creatura, vermis terræ, miser peccator, servus inutilis, poterit præstare Deo, Creatori ac Domino suo? Agnosco quia pauper et inops sum: ideoque humilio me sub potenti manu tua. Tu vero, o Domine Jesu! utpote advocatus et mediator meus, dives in meritis et miserationibus, suscipe causam meam et ex thesauro immensæ charitatis tuæ fer opem inopiæ meæ; et pretium sanguinis tui, omniumque meritorum tuorum repræsenta æterno Patri tuo; et hunc supple omnem defectum meum, præcipue hujus meæ, heu! nimis modicæ et imperfectæ præparationis qua ad hæc SS. mysteria venio, ut sic ei per te placeat obsequium indignissimæ servitutis meæ.

40. *Postula.* — Fac etiam, o bone Jesu! per omnes miserationes tuas ut hoc tremendum mysterium et admirabile donum charitatis tuæ debita semper fide, reverentia et gratitudine prosequar, idque puro et ardenti corde nunc et semper recipiam, statum hunc quoque sacerdotalem ad quem me ex singulari gratia vocare dignatus es, charitate, castitate, humilitate, mansuetudine, patientia, sobrietate, etc., moribusque tibi placitis, et sacerdote fideli dignis excolere studeam: idque, ut servitus mea magis tibi placeat ad majorem gloriam tuam, Ecclesiæ utilitatem, et propriam proximique salutem. Unde tandem supplex obsecro, ut per virtutem corporis et sanguinis tui abstrahas cor meum efficaciter ab omnibus noxiis affectibus N. N. qui gustum ac fructum hujus sacramenti impediunt, et intime tibi unias et incorpores: ut gustem quam suavis sis, Domine, et unus tecum efficiar spiritus: ut tu in me, et ego in te maneam; adeoque nihil sit quod me unquam valeat separare a te; nam tibi adhærere mihi bonum est, etc. Quid enim mihi est in cœlo, et a te quid volui super terram? O pars mea, Deus, in æternum!

41. *Invoca sanctos.* — Ad vos quoque, o sancti amici Dei, supplex confugio. Te in primis, o sanctissima Dei Mater, Virgo et patrona mea, quæ gratia plena, Deum et hominem purissimis visceribus tuis meruisti portare. Et vos, o sancti N. et N. patroni, mihi singulariter electi et dilecti, vos modo videtis illum facie ad faciem, et pleno ore manducatis panem illum, quem nonnisi per speculum in ænigmate aspicimus, et speciebus velatum accipimus. Utinam vestro interventu adjutus, hoc cœlesti pane et viatico digne sæpius reficiar in via, ut tandem vobiscum eo satiari merear in patria! Amen.

POST MISSAM.

42. *Exsulta Domino.* — Inveni quem dilexit anima mea, tenui eum nec dimittam. Te, mi Jesu, amplector. Te, amor et gaudium meum, obtineo. Te cordis mei thesaurum comprehendo, in quo omnia possideo. De omnibus necessitatibus meis erue me, Domine; et fac ut tam plene tibi sim, quam tu mihi. Tu es, o Jesu! creator et plasmator meus; cor mundum crea in me, et spiritum rectum innova in visceribus meis. Tu es rex et Dominus meus, possida me, et nemo præter te. Tu es doctor et magister meus; bonitatem, et disciplinam, et scientiam doce me. Tu es advocatus meus apud Deum Patrem; fac ut avertat iram suam a me. Tu es qui venturus es judicare vivos et mortuos; ne intres in judicium cum servo tuo. Tu es dilectus meus Sponsus; desponsa me tibi in misericordia et miserationibus. Tu dux et defensor meus; pone me juxta te et cujus-

vis manus pugnet contra me. Tu victima pro me factus es; in Domino sperans non infirmabor. Tu Salvator et Redemptor meus es, consumma opus tuum, et labor tuus non sit cassus. Tu es pars hæreditatis meæ, et portio mea in terra viventium; hæreditatem meam restitue mihi. Tu es gloria mea, corona et merces nostra magna nimis; admitte me in bona Domini quæ præparasti diligentibus te. O Jesu! o piissime Jesu! o Jesu, Fili Mariæ Virginis! infunde in me gratiam, sapientiam, charitatem, castitatem, humilitatem; ut possim te perfecte diligere, te laudare, te perfrui, tibi servire, et in te gloriari, nunc et in perpetuum. Amen.

43. *Jubila Deo salutari tuo.* — Quam pulcher es, dilecte mi, dilecte votorum meorum, Christe Jesu! quam pulcher es! quam bonus et amabilis! O unicæ deliciæ meæ! o vita mea! o gaudium meum! o suavitas summa! o Deus meus et omnia! ad te suspiro, clamo, anhelo. Complector et amo te totis præcordiorum affectibus; quia tu es Deus, ipsissima bonitas, amor æternus, sapientia inexhausta, potentia infinita, perfectio absoluta. Ecquid tandem me poterit separare a charitate tua? an voluptas brevis? opes caducæ, honores falsi, nugæ nugarum? Nec illæ, nec istæ facient, o bone Jesu! mihi enim adhærere Deo bonum est, ponere in Domino Deo spem meam. Adjuva me, pie Jesu, in sancto proposito meo; promissionum mearum ne me sinas unquam oblivisci. Sit mihi sacratissimum sacramentum tuum contra omnium peccatorum meorum vulnera efficacissimum medicamentum ac omnis gratiæ et virtutis complementum; sit contra omnia mala et pericula validissimum tutamentum æternæque beatitudinis solidissimum fulcimentum. Amen.

44. *Gratias age.* — O clementissime Salvator, Christe Jesu! quam suavis es et mitis et multæ misericordiæ omnibus invocantibus te! Cum enim non essemus, divina potentia creasti nos: cum inimici tui essemus, a cœlo veniens, mira sapientia redemisti nos; et quia sine te, tam corpore quam spiritu, vivere, moveri et esse non possumus, immensa bonitate tua, tot sacramentis et auxiliis gratiæ, nos usque conservas; imo corpus et sanguinem tuum, id est teipsum modo prorsus admirabili, in hoc sacramento largiris. O charitas! o pietas! o novum et grande mysterium!

Tune, Deus meus, ad me venire dignaris? Rex ac Dominus summæ majestatis, ad infimum servum? Deus ad hominem, Creator ad creaturam? Unde hoc mihi, ut tu, Domine, venias ad me? O Deus et Dominus noster! quam admirabile est nomen tuum in universa terra! Et quis narrabit potentias tuas, et auditas faciet omnes laudes tuas? Ego quidem, etsi omnia membra mea verterentur in linguas, et omnes vitæ meæ respirationes in tui laudes et gratiarum actiones, attamen longe minor essem cunctis miserationibus tuis. Unde agnoscens insufficientiam meam, id unum votis omnibus exopto, ut omnes creaturæ tuæ mecum, et pro me, laudent et benedicant nomen tuum in æternum.

45. *Offer.* — O Pater misericordiarum et Deus totius consolationis, qui ex abundantia infinitæ charitatis tuæ, dedisti mihi unigenitum Filium tuum! en ego, miser peccator, nunc particeps factus corporis et sanguinis ejus; illum in peccatore meo complectens, et tanquam rem meam intime mihi conjunctam possidens: illum ipsum, in unione charitatis, qua seipsum dedit in ara crucis, tibi offero. Ecce hic est thesaurus, Pater clementissime, in quo totam meam spem reposui; hæ sunt divitiæ, quas offero in satisfactionem debitorum meorum.

Aspice, pie Pater, in faciem Christi tui; et cum sit hic Filius tuus dilectus, in quo tibi bene semper complacuit, qui mihi nunc intime conjunctus est, supplex rogo ut me quoque aspicias oculis misericordiæ tuæ. Sub ejus protectione ac tutela, sub umbra meritorum ipsius, compareo coram te; ut illum præcipue intuens, me quoque clementer ac benigne respicias, tanquam mancipium ejus, ac servum perpetuum.

Ne permittas, obsecro, ut pereat illa anima, quæ toties in se recipit Filium tuum, qui, a te missus, venit in mundum quærere et salvum facere quod perierat. Hoc præsta mihi per infinitam misericordiam tuam. Amen.

46. *Invoca Dominum.* — Sit, quæso, Domine, hæc præcellentissima hostia, quam tibi modo obtuli, in plenam emendationem, expiationem atque satisfactionem pro omnibus peccatis et negligentiis meis et pro peccatis totius mundi. Per illam instaura omnes ruinas meas spirituales, et supple omnem inopiam meam. Per illam mortifica in me quidquid tibi displicet, et effice me hominem secundum cor tuum. Per illam conforma spiritum, animam et corpus meum spiritui, animæ et corpori sacræ humanitatis tuæ, meque totum luce divinitatis tuæ illustra. Per illam largire ut in te stabiliar te perfecte et perseveranter diligam, intime tibi uniar, ac totus in te transmuter, ad laudem nominis tui quod invocatum est super nos.

Converte, Domine, miseros peccatores, revoca hæreticos atque schismaticos: illumina infideles te ignorantes: adesto omnibus qui in necessitate et tribulatione aliqua constituti sunt: adesto his qui se meis precibus commendarunt aut commendari esse cupiunt: adesto parentibus, propinquis et benefactoribus meis, vivis et defunctis. Miserere omnium pro quibus orare debeo, et tu rogari vis: da vivis veniam et gratiam, da fidelibus defunctis requiem, lucemque sempiternam. Tibi laus, Christe Jesu, in sæcula sæculorum. Amen.

47. *Ora beatam virginem Mariam.* — O Maria Virgo, et Mater sanctissima! ecce suscepi dilectissimum Filium tuum quem immaculato utero tuo concepisti, genuisti, lactasti atque sanctissimis amplexibus strinxisti. Ecce cujus aspectu lætabaris, omnibus deliciis replebaris, illum ipsum tibi humiliter et amanter repræsento et offero tuis

purissimis brachiis amplexandum, toto corde amandum, sanctissimæ Trinitati, in supremum latriæ cultum, pro tui ipsius honore et gloria, et pro meis, totiusque mundi necessitatibus offerendum. Tu maternam vim apud Deum obtines, et fieri non potest ut non exaudiaris. Sit igitur pietatis tuæ, ipsam qua apud eum vales, gratiam notam facere mundo; sanctis tuis precibus obtinendo reis veniam, medelam ægris, pusillis corde robur, afflictis consolationem, periclitantibus adjutorium et liberationem. Amen.

48. *Ora omnes sanctos.* — Omnes sancti et sanctæ Dei, consolatio pauperculæ animæ meæ, vos præsertim patroni et protectores mei, aspicite magistrum, auctorem et præmium sanctitatis vestræ, ac universam vestram felicitatem, intra viscera mea manentem, mihique ab ipso, cui vos tantopere verbo et exemplo in hac vita conformastis, vestris intercessionibus impetrate, ut vestra semper vestigia sequar, et ut ad scopum mihi propositæ perfectionis, ac tandem plenus meritis, ad vestrum merear consortium pervenire.

49. *Conclusio.* — Recedo a te modicum, Domine Jesu, sed non sine te, consolatio, felicitas, et omne bonum animæ meæ; et me amantissimo cordi tuo, cum omnibus fratribus, amicis et inimicis meis, humillime commendo. Ama nos, Domine, et transforma quam simillime in te. Totus occuper in te et propter te; nihilque sit objectum verborum meorum, actionumque mearum internarum et externarum, nisi tu, amor meus, qui vivis et regnas per omnia sæcula sæculorum. Amen.

FERIA IV.

ANTE MISSAM.

50. *Directio intentionis.* — Domine Deus, ego indignus servus tuus intendo hoc mane, quam maximo possum amoris, reverentiæ et devotionis affectu, sanctissimum missæ sacrificium majestati tuæ, cui soli debetur, offerre, juxta ritum sanctæ Romanæ Ecclesiæ; et ex nunc offero illud, una cum omnibus sacrificiis tibi gratissimis, simulque pretium sanguinis Domini Jesu, merita beatæ Virginis, et omnium sanctorum totiusque Ecclesiæ preces et laudes; in unione illius sacrificii quod Christus in ultima cœna instituit, et in cruce consummavit, factus ipse sacerdos et victima; affectu et nomine ejusdem Domini nostri Jesu Christi, et ejus sponsæ Ecclesiæ; ex puro tui amore, ac desiderio tui beneplaciti semper et in omnibus perficiendi.

Offero tibi illud in protestationem supremæ et increatæ tuæ excellentiæ, dominii tui in omnes creaturas, et nostræ subjectionis ac dependentiæ a te: in gratiarum actionem omnium beneficiorum ulli unquam creaturæ collatorum et conferendorum; in plenam abolitionem omnis injuriæ ab ullo unquam tibi irrogatæ vel inferendæ; ac in cultum latriæ tibi soli debitum, cum omnibus adorationibus Christi, beatæ Virginis et omnium angelorum et sanctorum: item in augmentum gaudii humanitatis Domini nostri Jesu Christi, memoriam vitæ passionis ejusdem et in augmentum gloriæ ac beatitudinis immaculatæ Virginis, omniumque angelorum et sanctorum.

Offero etiam illud in gratiarum actionem pro omnibus beneficiis mihi collatis; in satisfactionem pro peccatis meis, de quibus summopere doleo, propter offensam et injuriam quam tibi irrogavi: et pro omnibus meis præsentibus et futuris animæ et corporis necessitatibus.

Offero demum pro omnibus vivis atque defunctis, pro quibus Dominus noster Jesus Christus et beata Virgo ejus Mater sciunt et volunt ut sacrificem; pro parentibus, amicis, consanguineis, ac benefactoribus meis; pro omni gradu sanctæ catholicæ Ecclesiæ; pro Christianorum principum unione, hæreseon et schismatum exstirpatione, omnium infidelium nationum conversione; pro totius cleri et omnium statuum religiosorum sanctificatione, conservatione et augmento; pro animarum in purgatorio exsistentium liberatione; maxime autem pro N. N. qui eleemosynam dederunt aut reliquerunt, ut secundum eorum voluntatem hanc missam celebrarem, quibus intendo hunc fructum applicare, quantum scis me posse vel debere.

Respice ergo in me indignissimum famulum tuum, quem pro vivis et defunctis legatione apud te fungi voluisti; ut defunctis requiem indulgeas, et vivis veniam, gratiamque concedas tibi recte fideliterque serviendi, et in amore tuo usque in finem perseverandi. Amen.

51. *Actus præcipuarum virtutum.* — Credo in te, Deus, prima veritas, propter infinitam auctoritatem tuam. Adoro te, propter increatam excellentiam tuam. Spero in te, propter immensam misericordiam tuam. Amo te propter summam bonitatem et amabilitatem tuam. Confundor et erubesco quod te, bono infinito, non contentus, exigua et apparentia bona quæsierim. Doleo de peccatis meis propter te, quem super omnia diligo; et paratus tibi in hac vita satisfacere, propono, te adjuvante, plenam et perfectam emendationem. Tibi gratias ago pro universis, quibus me cumulare non cessas, beneficiis. Quidquid habeo vel possideo, id tibi totum restituo, ac tuæ prorsus voluntati trado gubernandum. Omnibus, qui me offenderunt, toto corde ignosco propter amorem tuum. Rogo te per sanctissimam Filii tui passionem, miserere animæ meæ in ingressu suo; et perduc eam, omnibus sacramentis munitam, in vitam æternam. Amen.

52. *Invocatio.* — Omnipotens sempiterne Deus, ecce accedo ad sacramentum unigeniti Filii tui Domini nostri Jesu Christi: accedo tanquam infirmus ad medicum vitæ, immundus ad fontem misericordiæ, cæcus ad lumen claritatis æternæ, pauper et egenus ad Dominum cœli et terræ. Rogo ergo immensæ largitatis tuæ abundantiam, quatenus meam curare digneris infirmitatem,

lavare fœditatem, illuminare cæcitatem, ditare paupertatem, vestire nuditatem: ut panem angelorum, Regem regum, Dominum dominantium tanta suscipiam reverentia et humilitate, tanta contritione et devotione, tanta puritate et fide, tali proposito et intentione, sicut expedit saluti animæ meæ. Da mihi, quæso, Dominici corporis et sanguinis non solum suscipere sacramentum, sed etiam rem et virtutem sacramenti. O mitissime Deus, da mihi corpus unigeniti Filii tui Domini nostri Jesu Christi, quod traxit de virgine Maria, sic suscipere, ut corpori suo mystico merear incorporari, et inter ejus membra connumerari. O amantissime Pater! concede mihi dilectum Filium tuum, quem nunc velatum in via suscipere propono, revelata tandem facie perpetuo contemplari. Qui tecum vivit et regnat in unitate Spiritus sancti Deus, per omnia sæcula sæculorum. Amen. (S. Thom. Aquin.)

53. *Ad beatam virginem Mariam.* — O Mater pietatis et misericordiæ, beatissima virgo Maria, ego miser et indignus peccator, ad te confugio toto corde et affectu, et precor pietatem tuam, ut sicut dulcissimo Filio tuo in cruce pendenti astitisti, ita et mihi misero peccatori, et sacerdotibus omnibus, hic et in tota sancta Ecclesia ipsum hodie offerentibus, clementer assistere digneris; ut tua gratia adjuti, dignam et acceptabilem hostiam in conspectu summæ et individuæ Trinitatis offerre valeamus. Amen.

54. *Ad sanctos.* — O sancti et sanctæ Dei! quorum hodie memoriam in terris celebramus, ego miser et indignus peccator, de vestris meritis confidens intendo hoc mane offerre sanctissimum sacrificium corporis et sanguinis D. N. J. C. pro vestro honore et gloria. Precor vos humiliter et devote ut pro me hodie intercedere dignemini, quatenus tantum sacrificium digne et acceptabiliter offerre valeam et eum vobiscum et cum omnibus electis ejus in æternum laudare merear. Amen.

POST MISSAM.

55. *Adoratio.*

Adoro te, supplex latens Deitas,
Quæ sub his figuris vere latitas :
Tibi se cor meum totum subjicit,
Quia te contemplans totum deficit
Visus, tactus, gustus in te fallitur,
Sed auditu solo tuto creditur.
Credo quidquid dixit Dei Filius,
Nil hoc veritatis verbo verius.
In cruce latebat sola Deitas,
At hic latet simul et humanitas :
Ambo tamen credens atque confitens,
Peto quod petivit latro pœnitens.
Plagas sicut Thomas non intueor,
Deum tamen meum te confiteor,
Fac me tibi semper magis credere,
In te spem habere, te diligere.
O memoriale mortis Domini!
Panis vivus vitam præstans homini,
Præsta meæ menti de te vivere,
Et te illi semper dulce sapere
Pie pellicane, Jesu Domine,
Me immundum munda tuo sanguine,
Cujus una stilla salvum facere
Totum quit ab omni mundum scelere.
Jesu quem velatum nunc aspicio,
Oro, fiat illud quod tam sitio,
Ut te revelata cernens facie,
Visu sim beatus tuæ gloriæ
Amen. (S. Thom.)

56. *Gratiarum actio.* — Gratias ago tibi, benigne Domine, benefactor animæ meæ, quod me dignum fecisti cœlestium tuorum et immortalium mysteriorum. Sed quid retribuam tibi? Vere minor sum omnibus donis tuis. O clementissime Deus! accipe igitur laudes et gratiarum actiones quas Filius tuus Salvator noster in assumpta humanitate, ab instanti incarnationis, toto vitæ suæ decursu persolvit; et illas præcipue, cum instituens hoc sacramentum, et quasi jam tum agnoscens impares nos esse gratiis tanto beneficio referendis, elevatis oculis in cœlum, ad te Deum Patrem suum omnipotentem omnium nostrum nomine tibi gratias egit.

Suscipe etiam, o mitissime Pater, illas gratiarum actiones quas beata Virgo unigeniti Filii tui Mater tibi obtulit, quando eum quem ego ipse jam inclusum pectori meo complector, ipsa suis castissimis visceribus concepit, gestavit et peperit; necnon et illas quas toto vitæ tuæ tempore, et potissimum quoties jam sublatum in cœlos in sacramento recepit : ex ardenti cordis desiderio et intima devotione persolvit.

Benedicant quoque et laudent te omnes angelici spiritus qui throno majestatis tuæ jugiter et trementes assistunt, et cantant incessabili voce dicentes: Sanctus, sanctus, sanctus.

Desidero quoque ex toto corde, ut omnes sancti et amici tui, tecum modo regnantes in cœlis, quorum communionem credimus, meam, insufficientiam compensent suis dignissimis laudibus quas unquam hic in terris in usu et veneratione hujus sacramenti devotissime obtulerunt; et quas tibi modo decantant, cum revelata facie comedunt panem vitæ, et torrente voluptatis tuæ potantur. Participem me fac, Deus, omnium timentium te et custodientium mandata tua.

O! utinam pariter omnium piorum fidelium affectus, fervores, et omnia tibi in terris placentium vota, desideria et merita in me unum colligere possem; et sic tota animi intentione te amare et honorare pro tanto amore et honore quo me in hoc sacramento dignatus es.

57. *Postulatio.* — Credo, Domine, sed credam firmius. Spero, Domine, sed sperem securius. Amo, Domine, sed amem ardentius. Doleo, Domine; sed doleam vehementius.

Adoro te ut primum principium, desidero ut finem ultimum, laudo ut benefactorem perpetuum, invoco ut defensorem propitium.

Tua me sapientia dirige, justitia contine, clementia solare, potentia protege.

Offero tibi, Deus, cogitanda, ut sint ad te; dicenda, ut sint de te; facienda, ut sint secundum te; ferenda ut sint propter te.

Volo quidquid vis; volo, quia vis; volo, quomodo vis; volo, quandiu vis.

Oro, Domine, ut intellectum illumines; voluntatem inflammes; corpus emundes; animam sanctifices.

A superbia non inficiar; adulatione non efficiar; a mundo non decipiar; a Satana non circumveniar.

Gratiam præsta memoriam purgandi, linguam frenandi, oculos cohibendi, sensus coercendi.

Defleam præteritas iniquitates; repellam futuras tentationes; corrigam vitiosas propensiones; excolam idoneas virtutes.

Tribue mihi, bone Deus, amorem tui, odium mei, zelum proximi, contemptum mundi.

Studeam superioribus obedire, inferioribus subvenire, amicis consulere, nemini invidere.

Meminerim, o Jesu! mandati tui et exempli, inimicos diligendo, injurias sufferendo, persequentibus benefaciendo, pro calumniantibus orando.

Vincam voluptatem austeritate, avaritiam largitate, iracundiam lenitate, tepiditatem pietate.

Redde me prudentem in consiliis, constantem in periculis, patientem in adversis, humilem in prosperis.

Fac, Domine, ut sim in oratione attentus, in epulis sobrius, in munere sedulus, in proposito firmus.

Curem habere sanctitatem interiorem, modestiam exteriorem, conversationem exemplarem, vitam regularem.

Naturæ invigilem domandæ, gratiæ fovendæ, legi servandæ, saluti promerendæ.

Sanctimoniam assequar sincera peccatorum confessione, fervida corporis Christi communione, continua mentis recollectione, pura cordis intentione.

Discam a te, Deus, quam tenue, quod terrenum; quam grande, quod divinum; quam breve, quod temporaneum; quam durabile, quod æternum.

Da mortem præveniam, judicium pertimeam, infernum effugiam, paradisum obtineam. Per Christum Dominum nostrum. Amen. (Clemens Papa XI.)

58. *Deprecatio pro aliorum necessitatibus.* — O Domine! cujus viscera misericordiæ patent omnibus, qui neminem vis perire, sed omnes homines salvos fieri, ideoque pro omnibus mortem subiisti, et hoc sacramentum instituisti, da, quæso, sacerdotibus concordiam et innocentiam; regibus et principibus tranquillitatem et pacem; virginibus castitatem; Deo dicatis continentiam; conjugatis sanctimoniam; pœnitentibus indulgentiam; justis perseverantiam; peccatoribus, ut mihi misero, veniam; viduis et orphanis sustentationem; pauperibus protectionem; peregrinantibus reditum; lugentibus consolationem; omnibus denique fidelibus christianis, vivis atque defunctis, gratiam et vitam sempiternam. Amen. (S. Aug.)

59. *Ad beatam virginem Mariam.* — O Domina mea, sancta Maria, me in tuam benedictam fidem, ac singularem custodiam, et in sinum misericordiæ tuæ, hodie et quotidie, et in hora exitus mei, animam meam et corpus meum tibi commendo; omnem spem et consolationem meam, omnes angustias et miserias meas, vitam et finem vitæ meæ tibi committo: ut per tuam sanctam intercessionem, et per tua merita, omnia mea dirigantur et disponantur opera secundum tuam tuique Filii voluntatem. Amen.

60. *Ad sanctos.* — O sancti, sanctæque Dei omnes, et beati spiritus angelici, quos Deus vultu suo semper lætificat; orare pro me non dedigneminí. Saluto et veneror vos, sincerasque Domino gratias ago, qui vos elegit, et in suis benedictionibus prævenit. Eia, impetrate mihi veniam, impetrate gratiam, et perfectam cum Deo unionem. Amen.

61. *Conclusio.* — Deus, cujus misericordiæ non est numerus, et bonitatis infinitus est thesaurus, piissimæ majestati tuæ pro collatis donis gratias agimus, tuam semper clementiam exorantes; ut qui petentibus postulata concedis, eosdem non deserens ad præmia futura disponas. Per Christum Dominum nostrum. Amen.

FERIA V.

ANTE MISSAM.

Preces ex *Imitatione Christi* decerptæ.

62. *Admiratio.* — Audivi vocem tuam, Domine: venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos. O Sancte sanctorum! ecce tu inclinas te ad me; tu vis esse mecum; tu invitas ad convivium tuum; tu mihi dare vis cœlestem cibum et panem angelorum ad manducandum: non alium sane quam teipsum, panem vivum qui de cœlo descendisti, et das vitam mundo.

63. *Laudatio.* — O invisibilis conditor mundi, Deus! quam mirabiliter agis nobiscum! quam suaviter et gratiose cum electis tuis disponis, quibus temetipsum in sacramento sumendum proponis! Lætare, anima mea, et gratias age Deo, pro tam nobili munere et solatio singulari, in hac lacrymarum valle tibi relicto.

64. *Timor.* — Terrent me, Domine, delicta propria; et ad capienda tanta mysteria, me reverberat impura conscientia mea. Provocat me dulcedo verborum tuorum; sed onerat me multitudo vitiorum meorum. Quis ego sum, Domine, ut ad te præsumam accedere? Quomodo ausus ero venire ad te, qui nihil boni mei conscius sum, unde possim præsumere? Quomodo te introducam in domum meam, qui sæpius offendi benignissimam faciem tuam quam reverentur angeli et archangeli, quam metuunt sancti et justi?

65. *Contritio.* — Peccavi, Domine, peccavi: miserere mei, ignosce mihi. Quid pos-

cum agere pro peccatis meis, nisi humiliter ea confitendo, et lamentando, et tuam propitiationem ardenter deprecando? Deprecor te, exaudi me propitius, Deus meus. Omnia peccata mea mihi maxime displicent : nolo ea unquam amplius perpetrare ; sed pro eis doleo et dolebo, quandiu vixero. Dimitte mihi peccata mea propter nomen sanctum tuum. Ecce committo me misericordiæ tuæ, resigno me manibus tuis. Tu omnia delicta mea quæ, a die quo primum peccare potui, usque ad horam hanc commisi, pariter incende et combure igne charitatis tuæ; dele universas maculas eorum ; conscientiam meam ab omni delicto emunda, et restitue mihi gratiam tuam quam peccando amisi, omnia mihi plene indulgendo, et in osculum pacis me misericorditer assumendo.

66. *Fides.* — Credo et confiteor, quia tu præsens es in altaris sacramento, Deus meus Sanctus sanctorum, Creator omnium, et Dominus angelorum. Quidquid intelligere non valeo, tibi Deo omnipotenti secure commendo : non fallis me, Deus meus. Et si talia essent opera tua, ut facile ab humana ratione caperentur, non essent mirabilia nec ineffabilia dicenda. O quam admirabilis operatio tua, Domine! quam potens virtus tua! quam ineffabilis veritas tua! Dixisti enim, et facta sunt omnia ; et hoc factum est quod ipse jussisti.

67. *Spes.* — Super bonitate tua, et magna misericordia tua, Domine, confisus, accedo æger ad Salvatorem, esuriens et sitiens ad fontem vitæ, egenus ad regem cœli, servus ad Dominum, creatura ad Creatorem, desolatus ad meum pium consolatorem : sperans quod in hoc sacramento mihi conferatur spiritualis gratia, et reparabitur in anima mea virtus amissa, et per peccatum deformata redibit pulchritudo, et demum conversabitur cor meum et corpus immaculatum.

68. *Charitas.* — O dilecte mi! da me pro te omnes dilectos reliquere, et te solum super omnia amare et te mihi viventi et morienti amicum retinere. Esse sine te, gravis est infernus ; et esse tecum, dulcis paradisus. O thesaurus bonus! o bonum super omne bonum! o Deus meus, et omnia! Intelligenti satis dictum est ; et sæpe repetere jucundum est amanti. Purifica, lætifica, clarifica et vivifica spiritum meum cum suis potentiis ad inhærendum tibi jubilosis excessibus.

69. *Desiderium.* — Ecce, Domine, in te est totum, quod desiderare possum et debeo. Tu salus mea et redemptio, spes et fortitudo, decus et gloria. Desidero te nunc devote ac reverenter suscipere. Cupio te in domum meam inducere ; quatenus cum Zachæo merear a te benedici, ac inter filios Abrahæ computari. Anima mea corpus tuum concupiscit, cor meum tecum uniri desiderat. Noli avertere faciem tuam a me ; noli visitationem tuam prolongare ; noli consolationem tuam abstrahere. Veni, Domine, veni ad pauperculum tuum, et lætum fac eum ; veni, et satia me tua præsentia. Quamdiu hoc datum non fuerit, nec plenum gaudium erit.

70. *Invocatio.* — O beatissima gratia! quæ pauperem spiritu virtutibus divitem facis, veni, descende ad me, reple me nunc consolatione tua ; ne deficiat, præ aridilate mentis, anima mea. Obsecro, Domine Deus, prævени servum tuum in benedictionibus dulcedinis tuæ; ut ad tuum magnificum sacramentum digne ac devote merear accedere. Excita cor meum in te, et a gravi torpore exue me. Quidquid mihi deest, Jesu bone, Salvator sanctissime, tu pro me supple benigne ac gratiose. Da pauperi mendico tuo vel interdum modicum de cordiali affectu amoris tui in sacra communione sentire; ut fides mea magis convalescat, spes in bonitate tua proficiat, et charitas semel perfecte accensa, et cœleste manna experta, nunquam deficiat.

71. *Oratio ad beatam virginem Mariam.*— O intemerata et in æternum benedicta, singularis atque incomparabilis Virgo, Dei genitrix Maria, gratissimum Dei templum, Spiritus sancti sacrarium, janua regni cœlorum, per quam, post Deum, totus vivit orbis terrarum! Inclina, Mater misericordiæ, aures tuæ bonitatis indignis supplicationibus meis, et esto mihi miserrimo peccatori pia et propitia in omnibus auxiliatrix ; et in hac præsertim hora, qua dilectum Filium tuum, Dominum nostrum Jesum Christum, æterno Patri oblaturus sum ; ut nempe eum digne ut acceptabiliter offerre valeam. Amen.

72. *Ad omnes angelos et sanctos.* — Angeli, archangeli, throni, dominationes, principatus, potestates, virtutes cœlorum, cherubim atque seraphim, omnes sancti et sanctæ Dei, in primis dilecti patroni, intercedere dignemini pro humili servo vestro, ut hoc sacrificium Deo omnipotenti digne valeam offerre, ad laudem et gloriam nominis sui, ad utilitatem meam, totiusque Ecclesiæ suæ sanctæ. Amen.

73. *Directio intentionis.* — Ego volo missam celebrare, et conficere corpus et sanguinem Domini nostri Jesu Christi juxta ritum sanctæ romanæ Ecclesiæ : ad laudem omnipotentis Dei, totiusque curiæ triumphantis, ad utilitatem meam, totiusque Ecclesiæ militantis et patientis, pro omnibus qui se commendaverunt orationibus meis, in genere et in specie ; et pro felici statu sanctæ romanæ Ecclesiæ. Amen.

Gaudium cum pace, emendationem vitæ, spatium veræ pœnitentiæ, gratiam et consolationem sancti Spiritus, perseverantiam in bonis operibus, cor contritum et humiliatum, atque felicem vitæ meæ consummationem tribuat mihi omnipotens et misericors Dominus. Amen.

POST MISSAM.

Preces ex *Imitatione Christi* decerptæ.

74. *Admiratio.* — O dilecte mi, electe ex millibus, in quo complacuit animæ meæ habitare omnibus diebus vitæ suæ! O pacifice mi, in quo pax summa, requies vera! O

Deus abscondite, cujus sermo cum humilibus! O vere ineffabilis gratia tua! O vere admirabilis dignatio tua! O amor immensus, animæ meæ singulariter impensus! O Jesu! quanta est dulcedo in convivio tuo! O quam dulce mihi foret in præsentia tua, ex intimo affectu, lacrymas fundere, et cum pia Magdalena pedes tuos lacrymis irrigare! Certe in conspectu tuo, et sanctorum angelorum tuorum, totum cor meum arderedeberet, et ex gaudio flere. O quam magnum suscepi Dominum! Quam dilectum induxi hospitem! Quam jucundum recepi socium! Quam fidelem acceptavi amicum! Quam speciosum et nobilem amplector sponsum! O Jesu bone! sileant a facie tua cœlum et terra, et omnis ornatus eorum. Mane in secreto, anima mea, et fruere Deo tuo: ipsum enim habes, quem totus mundus tibi auferre non potest.

75. *Laudatio.* — O dulcissime Salvator! laudent te universi populi, tribus et linguæ, et sanctum ac mellifluum nomen tuum cum summa jubilatione et ardenti devotione magnificent. Ecce omnium devotorum cordium jubilationes, spirituales affectus, mentales excessus, ac super naturales illuminationes, et cœlicas visiones tibi offero et exhibeo, cum omnibus virtutibus et laudibus ab omni creatura in cœlo et in terra celebratis et celebrandis. Accipe vota mea, Domine Deus meus, et desideria infinitæ laudationis, ac immensæ benedictionis, quæ tibi, secundum multitudinem ineffabilis magnitudinis tuæ, jure debentur. Hæc tibi reddo et reddere desidero, per singulos dies et momenta temporum.

76. *Gratitudo.* — O benignissime Jesu! quanta tibi gratiarum actio pro susceptione sacri corporis tui debetur, cujus dignitatem nullus hominum explicare potens invenitur! Gratias tibi, o pastor æterne! qui me pauperem et exsulem dignatus es pretioso corpore et sanguine tuo reficere. O! quid retribuam tibi, Domine, pro gratia ista, pro charitate tam eximia? Non est aliud quod gratius dare queam, quam ut cor meum tibi Deo meo totaliter tribuam, et intime conjungam. Dignare, Domine, manere mecum: ego volo libenter esse tecum. Hoc est totum desiderium meum, ut cor meum sit tibi unitum.

77. *Oblatio.* — Sicut igitur tu, Domine, teipsum, expansis in cruce manibus et nudo corpore, pro peccatis meis Deo Patri sponte obtulisti, ita ut nihil in te remaneret, quin totum in sacrificium divinæ placationis transiret: ita et ego meipsum tibi voluntarie in oblationem puram et sanctam, cum omnibus viribus et affectibus meis, quanto intimius valeo, offero. O Domine! rogo te in simplicitate cordis mei, suscipe me tibi in servum sempiternum, in obsequium et sacrificium laudis perpetuæ; suscipe me cum hac sancta oblatione tui pretiosi corporis, quam tibi modo, in præsentia angelorum invisibili er assistentium, obtuli pro me, et pro cuncto populo tuo in salutem.

78. *Petitio pro se.*—Præsta, Domine Deus, salutaris meus, ut cum frequentatione mysterii crescat meæ devotionis affectus. Salva animam meam quam pretioso sanguine tuo redemisti. Age mecum secundum bonitatem tuam, non secundum meam malitiam et iniquitatem. Vide omnia bona mea, quam pauca sint et imperfecta; illa emenda et sanctifica: ea grata habe, et accepta tibi fac, et semper ad meliora trahe. Me quoque pigrum et inutilem homuncionem ad laudabilem perduc finem.

O dulcissime atque amantissime Jesu! ecce sto ante te, pauper et nudus, gratiam postulans, et misericordiam implorans. Accende frigiditatem meam igne amoris tui: verte mihi omnia terrena in amaritudinem; omnia infima et creata in contemptum et oblivionem. Tu solus mihi ex hoc jam dulcescas usque in sæculum. Utinam me totaliter ex tua præsentia accendas, comburas, et in te transmutes; ut unus tecum efficiar spiritus, per gratiam internæ unionis, et liquefactionem ardentis amoris! Operare, Domine, mecum misericorditer, sicut sæpius operatus es cum sanctis tuis mirabiliter. O ignis semper ardens et nunquam deficiens! O amor corda purificans, et intellectum illuminans.

79. *Petitio pro aliis.* — Intuere quoque, benignissime Jesu, pia desideria devotorum, necessitates parentum, amicorum, fratrum, sororum, omniumque charorum meorum, et eorum qui mihi vel aliis propter amorem tuum benefecerunt, et qui orationes et missas pro se, suisque omnibus dici a me desideraverunt et petierunt, sive in carne adhuc vivant, sive jam sæculo defuncti sint; ut omnes sibi auxilium gratiæ, opem consolationis, protectionem a periculis, liberationem a pœnis advenire sentiant; et ut ab omnibus malis erepti, gratias tibi magnificas læti persolvant.

Offero etiam tibi preces et hostias placationis, pro illis specialiter, qui me in aliquo læserunt, contristaverunt aut vituperaverunt, vel aliquod damnum vel gravamen intulerunt; pro his quoque omnibus quos aliquando contristavi, conturbavi, gravavi, scandalizavi, verbis, factis, scienter aut ignoranter; ut nobis omnibus pariter indulgeas peccata nostra, et mutuas offensiones.

Aufer, Domine, a cordibus nostris omnem suspicionem, indignationem, iram et disceptationem, et quidquid potest charitatem lædere, et fraternam dilectionem minuere. Miserere, miserere, Domine, misericordiam tuam poscentibus; da gratiam indigentibus et fac nos tales exsistere, ut simus digni gratia tua perfrui, et ad vitam proficiamus æternam. Amen.

80. *Oratio ad beatam virginem Mariam.*— Commendo me tibi, serenissima, vereque inclyta virgo Maria, cœli terræque Regina, quæ in tuis sacratissimis visceribus eumdem Dominum et omnium Creatorem quem ego modo suscepi, de Spiritu sancto conceptum, digne portasti; precor te Matrem Dei sanctissimam, ut pro me apud eumdem Filium

tuum intercedas; et quidquid, quacunque ratione, in summi hujus sacramenti celebratione deliqui, hujus negligentiæ et indignitatis meæ veniam mihi impetres. Tu semper casta, pura, innocens, post conceptum Filium etiam castior, purior, sanctior, Deoque gratior evasisti: utinam et ego tam divini sacramenti perceptione ita sanctificer, ut deinceps cor et corpus meum ab omni lethalis peccati macula tuear impollutum. Tu, concepto Filio tuo de Spiritu sancto, magnificas laudes decantasti, et in Deo salutari meo mirabiliter exsultasti; fac meritis et precibus tuis, Virgo Mater, ut cum hac sacra communione novum et ardentem spiritum conjungam, ac semper in gratiarum actione pie verser; tantoque redemptori et hospiti me nunquam ingratum exhibeam, sed fidelem in omnibus servum ac ministrum. Amen.

81. *Oratio ad omnes sanctos.* — Felices sancti qui jam nostræ mortalitatis pelagus pertransistis, securi de vestra immarcescibili gloria : solliciti estote de mea multiplici miseria : date munus infirmo, cœlestis patriæ cives, et erigite jacentem, ut convalescens de infirmitate, fortis efficiar in bello. Ad me respicite, gens illustrissima, et hæreditas summi Dei, adhuc peregrinantem in hoc exsilio, et mittite de cœlo opem et consolationem. Circumdate me gaudentem et exsultantem de vestra beatitudine; et gratiam impetrate virtutes vestras imitandi : ut vestris suffragiis adjutus, particeps fiam vestri gaudii et coronæ. Amen.

82. *Conclusio.* — Nunc dimittis, Domine Jesu, servum tuum in pace : tu vero ne elongeris a me, Deus meus; in auxilium meum respice, quoniam insurgent in me per diem variæ cogitationes, vim mihi facient variæ tentationes. Da ut pertranseam illæsus; da ut perfringam eas. Pugna fortiter pro me, et expugna malas bestias, concupiscentias dico illecebrosas. Impera ventis et tempestatibus : dic mari, quiesce; et aquiloni, ne flaveris : et erit tranquillitas magna. Benedic et sanctifica me benedictione cœlesti. Protege et conserva animam servuli tui, inter tot discrimina vitæ corruptibilis; ac, comitante gratia tua, dirige per viam pacis ad patriam perpetuæ claritatis. Amen.

FERIA VI.

ANTE MISSAM

83. *Postulatio gratiæ.* — Deus, qui pro redemptione mundi voluisti nasci, circumcidi, a Judæis reprobari, a Juda proditore osculo tradi, vinculis alligari, sicut agnus innocens ad cædem duci, atque conspectibus Annæ, Caiphæ, Pilati et Herodis indecenter offerri, a falsis testibus accusari, flagellis et opprobriis vexari, sputis conspui, spinis coronari, colaphis cædi, arundine percuti, facie velari, vestibus exui, cruci clavis affigi, in cruce levari, inter latrones deputari, felle et aceto potari, et lancea vulnerari : tu, Domine, per has sanctissimas pœnas tuas quas ego indignus recolo, et per sanctam crucem et mortem tuam in cujus memoriam et gratiarum actionem sacrificium offerre volo; libera me a peccatis meis, ut sancte et acceptabiliter altari tuo assistam. Qui cum Patre et Spiritu sancto vivis et regnas in sæcula sæculorum. Amen.

84. *Contritio.* — O dulcissime Deus, creator ac salvator meus, doleo ex intimo corde, quod unquam offenderim te Dominum ac Deum meum, te quem amare debeo super omnia, quia et super omnia bonus es, et plurima mihi bona tribuisti : et eheu! infelix et ingratus ego peccator, non retribui, nisi mala pro bonis.

Verum propitius esto peccatis meis, Domine : nunc enim firmiter statuo ac propono non amplius te offendere, omnesque peccandi occasiones fugere; ideoque nunc hoc sacramentum sumere cupio, ut in amore tui confirmer, et contra omnes peccandi occasiones muniar, ut tu in me, et ego in te maneam.

85. *Actus virtutum.* — O Sapientia infinita! o æterna Veritas! Bonitas immensa! quæ nec falli, nec fallere potes : credo in te, et credo tibi in omnibus quæ revelasti, et per Ecclesiam mihi credenda proponis. In primis vero, credo te in sanctissimo hoc sacramento esse præsentem; prout apertis verbis asseruisti, quibus plus tribuo quam ingenio meo omnibusque sensibus. Pro hac fide per tuam gratiam mori sum paratus.

Spero in te, o Bonitas infinita! teque per inexhaustam misericordiam tuam, veniam, gratiam et gloriam mihi promissam daturum confido.

Amo et amabo te, et omnia quæ tu amas, propter te, o fons infinite omnis boni; quia tu omni amore dignus es.

Gaudeo de infinita perfectione, beatitudine et amabilitate tua, et de omni obsequio, laude, honore et gloria tibi ab electis tuis et creaturis omnibus unquam reddita, et in æternum reddenda. Te tuumque in omnibus beneplacitum amplector; omniquo possibili reverentiæ, fiduciæ, amoris et pietatis affectu veneror et exosculor.

Quidquid in me est affectus erga creaturas, in te solum transfero. Quidquid egero in omnem æternitatem, aut passus fuero, cedat ad tuam gloriam. Totus tuus sum : fac de me quidquid vis, nunc et in æternum. Amen.

86. *Directio intentionis.* — Ad laudem et gloriam sanctissimæ Trinitatis; in memoriam Salvatoris nostri Jesu Christi, vitæ, passionis, mortis et resurrectionis, ac in operum et meritorum suorum omniumque sanctorum unionem : ad laudem quoque et exaltationem beatissimæ Virginis Mariæ, cœlestium angelorum, sanctorum atque sanctarum, et signanter N. N. et aliorum sanctorum, offero etiam cum ipsorum beatorum spirituum laudibus, sanctorumque omnium precibus et meritis, nunc et semper, hoc et omnia alia sacrificia, officia, orationes, et bona opera totius mundi, pro

meis, præsentibus et futuris animæ et corporis necessitatibus, in auxilium et consolationem meam, et in remissionem omnium peccatorum meorum quorum veram contritionem semper habere intendo, conor et cupio, pro salute quoque meorum parentum et consanguineorum, amicorum, inimicorum, benefactorum in spiritualibus et temporalibus, ac illorum quibus fui gravamen, scandalum et occasio peccandi; pro omni gradu sanctæ catholicæ Ecclesiæ, ac illius conservatione, augmento et exaltatione, Christianorum principum unione, hæresum exstirpatione, Summi Pontificis salute, et animarum in purgatorio exsistentium liberatione, pro conservatione et augmento omnium religionum; pro conversione omnium infidelium; pro mihi commissis et commendatis : denique pro illis omnibus vivis atque defunctis, pro quibus Dominus noster Jesus Christus scit et vult me debere orare et sacrificare : sic oro et obsecro, ac orare, obsecrare et sacrificare intendo atque propono, juxta intentionem sanctæ catholicæ Ecclesiæ, ego N. minister licet indignus. In nomine Patris, et Filii, et Spiritus sancti. Amen.

87. *Oratio ad Spiritum sanctum.* — Spiritus gratiæ et misericordiæ, Spiritus sancte Deus, ecce accedo ad sanctum altare, locum terribilem et metuendum : sed quia sine te non possum in ministrando gratus apparere, tu me, quæso, virtute et operatione tua ad digne sacrificandum præpara. Illabere igitur in cor meum, et me dignum effice. Veni, mundator scelerum, curator vulnerum, veni, sanctissime Spiritus, et aufer a me quidquid tibi, Patri et Filio in me displicet; et infunde charismatum tuorum pretiosissima dona, quibus adjutus, et sancte celebrare valeam, et postmodum secundum voluntatem Jesu vivere.

88. *Beatam virginem Mariam.* — Gloriosissima Mater Dei, virgo Maria, tota fiducia mea, et unicum solatium languentis animæ meæ, precor te, ut mihi miserrimo peccatori assistere hac hora digneris, qua pretiosissimum Filii tui corpus et sanguinem æterno Patri oblaturus sum; sicut amans ac dolens eidem Filio tuo in cruce pendenti, et se pro nostra salute offerenti astitisti. Ne me despicias, Mater misericordiæ, ob intolerabilem peccatorum meorum fœditatem, neque avertas faciem tuam a me, quem Filius tuus tanto amore dilexit, ut pro me mori dignatus sit.

89. *Ad omnes sanctos.* — Omnes sancti et sanctæ Dei, qui beatifica jam visione aspicitis, honoratis et adoratis, quem nos hic interim, non nisi sub speciebus et quasi in ænigmate videmus; orate pro me, ut per salutiferum hujus sacramenti usum, vestro semel dignus consortio inveniri merear.

POST MISSAM.

90. *Pii affectus.* — O Jesu bone! quid mihi est in cœlo, et a te quid volui super terram? Jam plenum est desiderium meum, plenum gaudium cordis mei : quia tu es plenitudo mea, omne bonum et desiderium meum. Refice, Domine, esurientem animam meam : accende frigiditatem meam igne amoris tui : illumina cæcitatem meam claritate præsentiæ tuæ. Verte mihi omnia terrena in amaritudinem; omnia infirma et creata, in contemptum et oblivionem. Erige cor meum ad te in cœlum, et ne permittas me vagari super terram. Penetret, quæso, hujus sacramenti virtus omnia intima mea : et quidquid in me pravum, quidquid vitiosum est, mortificet et eradicet. In te, Jesu suavissime, sit omnis delectatio mea; tædeat me gaudii quod est sine te, amara sit mihi omnis quies, quæ non est in te. Emitte ex te, benignissime Jesu, amoris tui radios, qui me succendant, et quidquid terrenum in me est comburant et consumant : ut igne inexstinguibili charitatis tuæ ardeam, et vetus in me homo totus deficiat. Utinam me rapiat ignita vis amoris tui, quæ me transformet in te, et in te absorbeat, ac me tecum unum efficiat.

91. *Actus amoris.* — O Deus, ego amo te : nec amo te, ut salves me, aut quia non amantes te æterno punis igne. Tu, tu, mi Jesu, totum me amplexus es in cruce : tulisti clavos, lanceam, multamque ignominiam, innumeros dolores, sudores et angores, ac mortem; et hæc propter me, ac pro me peccatore. Cur igitur non amem te, o Jesu amantissime? non ut in cœlo salves me, aut ne æternum damnes me, nec præmii illius spe; sed sicut tu amasti me, sic amo et amabo te, solum quia rex meus es, et solum quia Deus es. (S. Franc. Xavier.

92. *Gratiarum actio.* — Gratias tibi ago, Domine sancte Pater omnipotens, æterne Deus, qui me peccatorem indignum famulum tuum, nullis meis meritis, sed sola dignatione misericordiæ tuæ, satiare dignatus es pretioso corpore et sanguine Filii tui, Domini nostri Jesu Christi : et precor, ut hæc sancta communio non sit mihi reatus ad pœnam, sed intercessio salutaris ad veniam. Sit mihi armatura fidei, et scutum bonæ voluntatis. Sit vitiorum meorum evacuatio, concupiscentiæ ac libidinis exterminatio, charitatis et patientiæ, humilitatis et obedientiæ, omniumque virtutum augmentatio; contra insidias inimicorum omnium tam visibilium quam invisibilium, firma defensio; motuum meorum, tam carnalium quam spiritualium, perfecta quietatio; in te uno ac vero Deo firma adhæsio, atque finis mei felix consummatio. Et precor te ut ad illud ineffabile convivium me peccatorem perducere digneris, ubi tu cum Filio tuo et Spiritu sancto, sanctis tuis es lux vera, satietas plena, gaudium sempiternum, jucunditas consummata, et felicitas perfecta. Per eumdem Christum Dominum nostrum. Amen. (S. Thom. Aquin.)

93. *Oblatio.* — Protector meus, aspice, Deus, et respice in faciem Christi tui. En Filius tuus ita se mihi communicavit, ut ego in illo, et ille in me sit : en factus est unum mecum, et ego unum cum illo. Ipsum

igitur tibi offero, Pater amantissime, ut thymiama suavissimi odoris, ad maximam tui gloriam et honorem, in gratiarum actionem pro universis beneficiis tuis; in remissionem peccatorum meorum, et totius mundi; ad impetrandum mihi et omnibus pro quibus oravi et orare debeo, omnia subsidia vitæ temporalis et æternæ: et pro animabus omnium fidelium defunctorum. Suscipe, Domine, cum hac sacratissima oblatione, animam meam et corpus meum, omnes vires et affectus meos, ut sim perpetuum holocaustum jugiter ardens Majestati tuæ; præsta, ut deinceps nec membra, nec sensus, nec potentias, nec vitam habeam, nisi ut te amem et serviam tibi.

94. *Reparatio injuriarum.* — O Jesu patientissime! qui innumeris contumeliis in Sacramento tuo afficeris, detestor et abominor ex toto corde meo omnes illas tibi illatas a peccatoribus injurias. Obsecro te per ineffabilem sacratissimi tui cordis charitatem, ut pro illis sis apud omnipotentem Patrem tuum propitiatio. Accende in me, o Jesu! per corporis tui præsentiam, zelum urentem, ut et commissa sacrilegia plangere et committenda avertere satagam.

95. *Invocatio.* — Transfige, dulcissime Domine Jesu, medullas et viscera animæ meæ suavissimo ac salubberrimo amoris tui vulnere, vera serenaque et apostolica sanctissima charitate: ut langueat et liquefiat anima mea solo semper amore et desiderio tui; te concupiscat, et deficiat in atria tua, cupiat dissolvi, et esse tecum. Da, ut anima mea te esuriat, panem angelorum, refectionem animarum sanctarum, panem nostrum quotidianum, supersubstantialem, habentem omnem dulcedinem et saporem et omne delectamentum suavitatis; te, in quem desiderant angeli prospicere, semper esuriat et comedat cor meum, et dulcedine saporis tui repleantur viscera animæ meæ; te semper sitiat fontem vitæ, fontem sapientiæ et scientiæ, fontem æterni lumi is, torrentem voluptatis, ubertatem domus Dei, te semper ambiat, te quærat, te inveniat, ad te tendat, ad te perveniat, te meditetur, de te loquatur, et omnia operetur in laudem et gloriam nominis tui, cum humilitate et discretione, cum dilectione et delectatione, cum facilitate et affectu, cum perseverantia usque in finem; et tu sis solus semper spes mea, salus mea, tota fiducia mea, divitiæ mæ, delectatio mea, jucunditas mea, gaudium meum, quies et tranquillitas mea, pax mea, suavitas mea, odor meus, dulcedo mea, cibus meus, refectio mea, refugium meum, auxilium meum, sapientia mea, portio mea, et possessio mea, thesaurus meus, in quo fixa et firma et immobiliter sit radicata mens mea et cor meum. Amen. (S. Bonav.)

96. *Deprecatio pro aliorum necessitatibus.* — Domine Deus omnipotens, Pater Christi tui benedicti Filii, exauditor eorum qui recte invocant te, cognitor precum etiam eorum qui tacent; gratias agimus tibi, quod nos dignos censuisti qui participaremus sancta tua mysteria, quæ præbuisti nobis ad plenam eorum quæ bene cognovimus persuasionem, ad custodiam pietatis, ad remissionem delictorum; quoniam nomen Christi tui invocatum est super nos. Qui segregasti nos ab impiorum communione, aduna cum iis qui tibi sunt consecrati; confirma nos in veritate per sancti Spiritus adventum, quæ ignoramus revela, quæ deficiunt supple, quæ novimus corrobora. Sacerdotes inculpatos conserva in cultu tuo, reges tuere in pace, magistratus in justitia, aerem in temperie, fruges in ubertate, mundum in omnipotente providentia; gentes bellicosas seda, errantes converte, populum tuum sanctifica, virgines conserva, conjuges custodi in fide, castos robora, debiles firma, cæcos illumina, nosque omnes congrega in regnum cœlorum, in Christo Jesu Domino nostro, cum quo tibi gloria, honor ac veneratio et sancto Spiritui, in sæcula. Amen.

97. *Commendatio beatæ virgini Mariæ.* — Sancta Maria, Mater Dei et Virgo, ego licet indignus qui serviam tibi, attamen de materni cordis tui clementia confisus, eligo te hodie coram angelo meo custode, et tota cœlesti curia, in meam matrem et peculiarem dominam, patronam et advocatam; firmiterque propono me deinceps Filio tuo servire velle fideliter et devotus tibi manere perenniter.

Obsecro te, Mater sacratissima, per amorem quo Filius tuus, jam moriturus in cruce semetipsum Patri suo, te vero discipulo suo et hunc vicissim tibi commendavit; ut me suscipias in curam et tutelam tuam, et adsis mihi in omnibus periculis et angustiis totius vitæ meæ; sed præcipue in hora mortis. Amen.

98. *Conclusio.* — Mane in me, benignissime Jesu: esto tutamen et continua salus animæ et corporis mei. Repelle a me insidiantes mihi hostes: recedant procul a præsentia potentiæ tuæ, ut foris et intus per te munitus, recto tramite ad regnum tuum perveniam. Amen.

SABBATO

ANTE MISSAM

99. *Adoratio.*— O Deus, trine in personis, et unus in essentia, et tu Domine Jesu Christe, verus Deus et Homo, ex toto corde te adoro, et confiteor te meum esse verum et unicum creatorem, salvatorem et meum ultimum finem, et quia adoratio mea nimis exigua et debilis est, tibi offero excellentes illas adorationes quas continuo tibi persolvit tua sanctissima humanitas, et tua gloriosissima genitrix Virgo Maria, totaque curia cœlestis, ac sancta Ecclesia catholica, tua dilecta sponsa. (S. Franciscus Salesius.)

100. *Amor.* — Insuper, o Domine, ex toto corde, ex tota anima, ex omnibus viribus te amo, et super omnia amare desidero; et si possibile esset, te amare cuperem illo amore perfectissimo quo teipsum amas et quo tua sanctissima humanitas, et gloriosissima

Virgo Maria, cum tota cœlesti curia et sancta Ecclesia catholica te amant. (S. Franciscus Sales.)

101. *Contritio.* — Et cum, o Domine, sis infinite bonus, sapiens, potens, justus et misericors, ideo ex toto corde doleo, et super omnia detestor omnia mea peccata mortalia et venialia, quæ unquam cogitatione, verbo et opere, a primo instanti, quo usum rationis habui, usque ad præsentem horam commisi. Et loco mei imperfecti doloris, tibi offero amaram illam contritionem, quam sanctus propheta David, sanctus Petrus et sancta Maria Magdalena, imo omnes veri pœnitentes unquam habuerunt ab origine mundi usque ad præsens ; cum voluntate absoluta te nunquam amplius adjuvante tua divina gratia, offendendi. (*Ibid.*)

102. *Satisfactio.* — Et quia, o Domine, in mea non est potestate, ut satisfaciam tot debitis, quibus ob mea peccata et offensas me plusquam obligatum profiteor, ideo in satisfactionem eorum offero tibi totam vitam meam, omnia opera mea, omnes labores, pœnas et dolores quos sustinui et adhuc sustenturus sum, cum meritis vitæ, passionis et mortis tui unigeniti Filii, humillime petens veniam meorum delictorum, et efficacem gratiam, ut de iis ante mortem veram pœnitentiam agere possim. (*Ibid.*)

103. *Oblatio.* — Præterea, o Domine, cum hocce meo sacrificio me tibi totum ad tuum honorem et æternam gloriam offero et consecro in unione illius ardentissimi amoris et purissimæ intentionis, quibus teipsum in ultima cœna nobis in cibum tradidisti, et in ara crucis sacrificium cruentum pro nobis obtulisti, et loco meæ exiguæ præparationis, ac præsentis meæ parvæ devotionis, tibi offero profundam illam humilitatem, charitatem, puritatem, cum quibus tua sanctissima Mater et omnes tui fideles et famuli ad hoc SS. Sacramentum accesserunt, et quibus ornati tui apostoli, imo omnes sancti sacerdotes hocce tremendum sacrificium tibi obtulerunt a prima tua institutione usque ad præsens, et quibus nunc adornata tua sancta Ecclesia catholica ubique locorum offert. (*Ibid.*)

104. *Directio intentionis.* — Pater cœlestis, clementissime Pater misericordiarum, suscipe hodie per manus servi tui hoc sacrosanctum sacrificium, verum corpus et sanguinem Filii tui D. N. J. C. ; in satisfactionem et remissionem omnium peccatorum meorum ; in salutem et sanctificationem animæ meæ, et omnium illorum quibus aliqua obligatione teneor : omnium Ecclesiæ tuæ pastorum, ut eis gratiam Spiritus sancti impertiri digneris, ad salutem animarum suarum, et regimen totius populi christiani ; omnium peccatorum hujus mundi, ut eos convertas, et ducas in viam salutis ; in consolationem omnium tribulatorum, ut eis adjutorium et veram pœnitentiam tribuas ; in refrigerium et liberationem omnium animarum exsistentium in purgatorio, et maxime illarum quæ auxilium a me jure exspectant, et ad illuminationem et conversionem omnium gentium infidelium, et hæreticorum, et schismaticorum, ut cognoscant et ament te, summam Veritatem, Patrem omnipotentem, qui cum Filio et Spiritu sancto es laudabilis Deus, et benedictus in sæcula sæculorum. Amen.

105. *Ad D. N. Jesum Christum.* — Accende, o Jesu, igne amoris tui cor meum, quod tibi in holocaustum offero, omnesque terreni amoris flammas exstingue, ut nihil in mundo mihi placeat præter te. In amore tui vivere cupio, et mori exopto.

Vota tua, mi Jesu, hæc sunt : *Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos ;* et expansis in cruce brachiis, me exspectas. En venio, o Jesu, admitte me, obsecro, et concede ut in amoris tui complexu, tibi semper conjunctus permaneam.

Præcipitur mihi ne appaream in conspectu tuo vacuus : sed quid dabo tibi, mi Jesu ? Accipe tuæ bonitatis dona, animæ meæ facultates, quas tibi in obsequium offero, memoriam, intellectum, voluntatem. Tui solius meminerim : nihil sciam extra te ; nihil amem præter te ; nec in ulla re mea, sed tua voluntas fiat. Amen.

106. *Ad beatam Virginem Mariam.* — Castissima virgo Maria, rogo te per illam innocentissimam puritatem, qua Filio Dei in utero tuo virginali placitam mansionem præparasti ut tuis precibus ab omni macula merear emundari.

Humillima Virgo, rogo te per profundissimam illam humilitatem, qua super omnes choros angelorum et sanctorum meruisti exaltari, ut tuis precibus suppleantur omnes negligentiæ meæ.

Amabilissima Virgo Maria, rogo te per singularem ac tantum illum amorem, qui sanctam animam tuam inseparabiliter Deo conglutinavit, ut tuis precibus præstetur mihi copia requisitorum meritorum. Amen.

107. *Ad sanctos.* — Angeli, Archangeli, Throni, Dominationes, Principatus, Potestates, Virtutes cœlorum, Cherubim ac Seraphim, omnes sancti et sanctæ Dei, maxime vos N. N. quorum hodie memoriam agimus, succurrite mihi, quæso, precibus vestris : ut sanctissimum hoc sacrificium viva fide, ferventi charitate et plena devotione perficiam ; perque ejus continuum et salutiferum usum, vestro dignus consortio tandem inveniar. Amen.

POST MISSAM.

108. *Adoratio.* — Ave, verum Corpus, natum de Maria Virgine : vere passum, immolatum in cruce pro homine : cujus latus perforatum unda fluxit cum sanguine. Esto nobis prægustatum mortis in examine. O Jesu dulcis ! O Jesu pie ! O Jesu, Fili Mariæ.

109. *Pii affectus.* — Mirantur, bone Jesu, creaturæ omnes, te in purissimum Mariæ matris tuæ uterum descendisse ; cum tamen integerrima illa et omni virtute ac gratia refertissima fuerit. An non mirari magis debeo, quod volueris ad me divertere, a me recipi, a me teneri, paupere, nudo, misero, miserabili ?

Tu ne, Domine, Sanctus sanctorum, in me manere dignatus es, qui sum sordes peccatorum ? Itane voluisti honorare me qui tamdiu fui immundum vas, ut fierem templum tuum, tabernaculum tuum, et quasi theca sacrarum reliquiarum corporis et sanguinis tui, quæ longe omnes sanctorum reliquias excedunt? Benedicant te omnes angeli tui, pro tanta in me dignatione. Effice ergo, ut jam sciam, et sciam semper vas meum possidere, non in passione desiderii, sicut gentes quæ ignorant Deum, sed in sanctificatione et honore.

Da mihi, dulcissime Jesu, præsentiæ tuæ effectus persentire. Memini benedictionum quibus cumulasti eos qui te aliquando in domum suam exceperunt. Maria, Mater tua, ubi te in suum recepit uterum, omnibus gratiæ donis repleta est. Zachæo publicano cujus usus es hospitio, salus a Deo facta est. Simul atque, obita pro nobis morte, in limbum descendisti, illum in paradisum quemdam commutasti. Domum Obededom et omnia ejus, propter Arcam Testamenti, large benedixisti. Benedic quoque domum cordis mei, in quam ingressus es : eam, quæso, in paradisum converte, et tuo sancto imple Spiritu.

Memini, piissime Jesu, sacris de te litteris esse mandatum, quod omnis turba quærebat te tangere, quia virtus de te exibat et sanabat omnes. Ecce ego te jam non tetigi tantum, sed in me quoque recepi: exeat, quæso, a te virtus illa divina quæ sanet animam meam, curet omnem ejus languorem, et novas ei addat vires, ad serviendum tibi omnibus diebus in sanctitate et justitia.

110. *Gratiarum actio.*— O dulcedo cordis mei, et vita animæ meæ, et jucunda requies spiritus mei, dulcis Jesu ! immortales tibi ago gratias pro omnibus beneficiis mihi collatis ; signanter vero, quia hodie me dignum fecisti verum et immaculatum corpus et sanguinem tuum pretiosissimum consecrare, pertractare, illudque tibi offerre in memoriam tuorum mirabilium, ad tuam gloriam et in remissionem omnium peccatorum, tam meorum, quam illorum pro quibus orare et offerre proposui, illoque in salutem et consolationem animæ meæ cibari et nutriri. Quapropter vere dicere audeo : Cibus meus Christus, et ego ejus. Multiplico ergo, et quotiescunque respiro, multiplicare intendo meam voluntatem in infinitum in tuis laudibus precorque beatissimam Virginem, angelos, sanctos, sanctas, et universas creaturas, pro me immensas tibi referre gratias. Imo, quia ista minime sufficiunt, te supplico ut tibi ipsi gratias agere, te laudare et glorificare complaceas ; et quia dignatus es istam indignam, tuam tamen facere habitationem, dignare quoque apud ipsam perpetuam facere mansionem. Effice me hominem secundum cor tuum. Uni me tibi intime, et totum transforma ac transmuta in te. Salva me, Jesu Christe, et cunctam a me hostis antiqui depelle nequitiam, per tuam innocentissimam passionem. Oro itidem ut digneris gratias et indulgentias omnes quas hoc sacrificio vel communione mediante acquirere et lucrari possum, concedere, tam mihi, quam aliis vivis et defunctis quibus applicare proposui, quia te ipsum, et pro ipsis exoro, pro quibus et tu vis, et sanctissimus Pontifex intendit hac de causa me debere orare. Amen. *Pater noster. Ave, Maria.*

111. *Oblatio et petitio.* — Adoro te et gratias ago tibi, benignissime Domine Jesu Christe, qui me vilissimum peccatorem admittere dignatus es ad splendidum, vivificumque sacræ mensæ convivium. Heu mihi ! quia nimis indigne complevi hoc sanctum Sacrificium. Miserere mei, ignosce mihi. Ego quod egi commendo divino cordi tuo emendandum et corrigendum. Suscipe, quæso, hæc sacrosancta corporis tui mysteria quæ tibi obtuli, ad gloriam nominis tui sempiternam ; ad honorem dulcissimæ genitricis tuæ virginis Mariæ, ad honorem omnium sanctorum tuorum omniumque beatorum angelorum ; ad salutem meam et omnium fidelium, tam vivorum quam defunctorum. Suscipe hoc præcellentissimum sacramentum in plenam emendationem, expiationem atque sanctificationem pro omnibus peccatis ac negligentiis meis, et pro peccatis totius mundi.

Per illud sanctifica, ô piissime Pater ! Ecclesiam tuam ; aufer ab ea omnia scandala et schismata, ut fiat unum ovile et unus pastor. Per illud effunde misericordiam tuam in gentes quæ te non noverunt, et illumina corda illarum, ut te cognoscant et ament. Per illud dissipa consilia impiorum, ne regno tuo officiant et propagationi gloriæ tuæ. Da Summo pontifici, prælatis et ordinibus ecclesiasticis divinum tuum amorem, ut suo officio rite fungantur : regibus, principibus cunctisque magistratibus sapientiam qua justitiam fideliter administrent pacemque sequantur, ac populo tuo tuam benedictionem. Tribue agonizantibus veram contritionem tuumque amorem ; inimicis meis tuam charitatem ac dulcedinem ; amicis, benefactoribus et consanguineis tuam dilectionem : nosque et omnia nostra dirige, ut cultus tuus semper et ubique vigeat et perseveret. Animabus in purgatorio detentis, illis maxime quæ suffragiis nostris indigent, vel quibus sum obligatus, requiem sempiternam concede, ad beatam tui fruitionem.

112. *Obsecratio pro peccatoribus.* — Æterne rerum omnium effector Deus, memento abs te animas peccatorum esse procreatas, easque ad imaginem et similitudinem tuam conditas. Ecce, Domine, in opprobrium tuum, his ipsis infernus impletur. Memento Jesum Filium tuum pro illorum salute atrocissimam subiisse necem. Noli, quæso, Domine, ultra permittere ut isti in iniquitatibus suis perseverantes, Filium tuum omnium Salvatorem contemnant : sed precibus sanctorum tuorum, et sanctissimæ Ecclesiæ ejusdem Filii tui sponsæ placatus, recordare misericordiæ tuæ ; et oblitus inobe-

dientiæ et prævaricationis eorum, effice ut et ipsi tandem ex toto corde convertantur ad eum quem misisti, Dominum nostrum Jesum Christum, per quem salvati et liberati sumus, cui sit gloria per infinita sæcula sæculorum. Amen.

113. *Ad beatam virginem Mariam.* — O beata Maria, quis tibi digne valeat jura gratiarum ac laudum præconia rependere, quæ singulari tuo assensu mundo succurristi perdito? Quas tibi laudes fragilitas humani generis persolvat, quæ solo tuo commercio recuperandi aditum invenit? Accipe itaque quascunque exiles, quascunque meritis tuis impares gratiarum actiones; et cum susceperis vota, culpas nostras orando excusa. Admitte nostras preces intra sacrarium exauditionis, et reporta nobis antidotum reconciliationis. Sit per te excusabile, quod per te ingerimus: fiat impetrabile, quod fida mente poscimus: accipe quod offerimus; redona quod rogamus; excusa quod timemus; quia tu es spes unica peccatorum. Per te speramus veniam delictorum; et in te beatissima nostrorum est exspectatio præmiorum. Sancta Maria, succurre miseris, juva pusillanimes, refove flebiles, ora pro populo, interveni pro clero, intercede pro devoto femineo sexu: sentiant omnes tuum juvamen, quicunque celebrant tuam sanctam commemorationem. (S. Aug., *Ser.* 18, *De sanctis.*)

114. *Ad omnes sanctos.* — O vos omnes, sancti et electi Dei, respicite in me, quia dignum objectum oculorum vestrorum nunc factus sum. Loquimini pro me bona summo Regi, qui me corpore et sanguine suo suavissime refecit, et offerte ei merita vestra, in supplementum imperfectionis meæ. Gratias agite ei pro me, et postulate ut sacramentali sua præsentia non recedat a me, nisi relinquat post se animæ meæ largissimam benedictionem.

115. *Conclusio.* — Adjuvet nos gratia tua, omnipotens Deus, ut qui officium sacerdotale suscepimus, digne et devote tibi cum omni puritate et in conscientia bona famulari valeamus. Et si non possumus in tanta innocentia vitæ conversari, ut debemus, concede nobis tam digne flere mala quæ gessimus, ut in spiritu humilitatis ac bonæ voluntatis proposito tibi ferventius deservire valeamus. Amen.

SEPTEM ORATIONES

In quibus anima Christum tanquam Deum considerat, eique tanquam Deo suo uniri desiderat in septem hebdomadæ dies divisæ. (Ex Joan. Lanspergio.)

—

DIES I.

Deus meus, pulchritudo oculorum meorum, satietas cordis, nunquid non sufficis amanti! quid extra te evagamur? quid aliud quærimus? quid aliud desideramus? eia, quæso, vulnera animam meam amoris tui jaculo; imple omnia desideria mea, ut nihil me extra te delectet, nihil afficiat, te solum in omni creatura tua videam, te solum in omni creatura diligam, ad te æstuantissimis desideriis semper anhelem, et castissimo amore te solum omni momento cogitem. O Domine Jesu, incende cor meum tui amore sanctissimo ac fidelissimo. O utinam amore tui ardeam! O utinam amore tui langueam! O amantissime Jesu, da mihi continuum amoris tui incendium, trahe me post te, curram, et non deficiam. Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum, ita, quæso, sitiat anima mea ad te, Deus meus. Da mihi, benignissime Jesu, insatiabile et immensum desiderium tui, quod nulla creatura consolari possit. O amantissime Domine Jesu Christe, electissime sponse animæ meæ, obsecro per cor tuum et lancea transfixum, et amore vulneratum, transfige, vulnera, et inflamma cor meum amoris tui incendio tam valido, ut ex toto corde meo, hoc est pleno desiderio et perfecta voluntate te diligam, te quæram, te intendam, in omnibus et super omnia. Diligam te, Domine Deus meus, ex tota anima mea, ut omnes sensus meos in te convertam, et tibi soli intendam. Diligam te ex tota mente, ut intellectum et memoriam meam in te solo, et ad gloriam tuam occupem, tibique soli inhæream. Diligam te ex omnibus viribus meis, ut omnes illas, et animæ et corporis, in tui laudem, amorem et beneplacitum tuum expendam. Diligam te, Domine Deus meus, ut tu solus me totum possideas, ut me totum in te absorbeas atque transformes.

DIES II.

Domine Jesu Christe, Fili Dei vivi, da mihi toto corde, pleno desiderio, sitienti anima ad te aspirare, et in te dulcissimo atque suavissimo respirare, ac totum spiritum meum et omnia interiora ad te, qui es vera beatitudo, semper anhelare. Da mihi ut omnis creatura mihi vilescat, et nihil me afficiat, nihil mihi placeat, nisi tu. Dulcis Jesu, vulnera et accende cor meum tui amore castissimo. Trahe omnia desideria mea post te, ut te solum anima mea esuriat, sitiat, te solum concupiscat, ad te indesinenter suspiret et currat, tuique amore langueat, et mundana omnia fastidiat. Dulcis Jesu, imple cor meum castissimis desideriis, quibus anima tui amore semper ardeat, et te semper cogitans præter te aliud nesciat. O utinam tu solus cordi meo dulcescas, tu solus mihi placeas, suavissime Jesu! Heu! Domine

Deus, quando perfecte diligam te? Quando constringam te dulciter, o vita mea, inter brachia animæ meæ? Quando amplexabuntur te, o dulcissime amator, omnia desideria cordis mei? O Domine Deus meus, utinam meipsum et universum mundum præ tui amore perfecte contemnam, utinam anima mea tui amore liquefiat, utinam in te rapiatur et absorbeatur!

DIES III.

Dulcis Jesu, da mihi illas divitias, teipsum, et in cæteris omnibus sim pauper; fac me pauperem spiritu, ut non quæram aliud, nisi te, o adorande, colende, metuende, omnipotens, sempiterne Deus; o amator ardentissime, o zelator fidelissime, quando redamabo te? O quando redamabo te? O quando me totum exibo, et totus in te introibo; utinam meipsum totum relinquam, et in te me totum effundam! Excita cor meum, Domine, ut requiram te; illumina cor meum, ut inveniam te; possidecor meum, ut requiescam in te, et obliviscar omnium quæ sunt extra te.

DIES IV.

Nobilissime Jesu, quam pulcher, quam amabilis, quam speciosus, quam suavis es tu! beati omnes qui diligunt te. Benignissime et amabilissime Jesu, tu cordis mei thesaurus, et unicum gaudium, da mihi ut medullitus exeam, et relinquam meipsum et æstuantissimis desideriis ad te semper aspirem. O lumen verum! O vita indeficiens! O amor semper ardens! da mihi mundo et carni perfecte mori, et omnium rerum temporalium funditus oblivisci, ut pro illis neque gaudeam neque doleam, neque aliud præter te amatorem meum sentiam. Altissime, potentissime, pulcherrime, nobilissime, dulcissime, benignissime, amabilissime, desiderabilissime, suavissime Domine, fac tibi cor meum secundum cor tuum, ut maneas semper mecum. Suscipe me tibi, et da te mihi. Fac me tibi indissolubili vinculo amoris colligari, ut neque mors neque vita possint nos ad momentum separare. Domine Jesu, fac me cognoscere vilitatem meam, et majestatem ac bonitatem tuam, ut inde crescat in me profundissima humilitas, et hinc accendatur perfectissima charitas. Clementissime Jesu, cum tu aliud nil imperes, et illud unum ego desiderem, videlicet diligere te ex toto corde meo, tibique placere in omnibus et super omnia; heu cur hoc in me non impletur? Amantissime Jesu, ego nihil boni desiderare, quanto minus agere possum, nisi quod gratia tua mihi desiderandum, agendum inspiraverit. Quod ergo inspiras, quod præcipis, quod laudas, infunde mihi, ut velim, et perficiam, Eia, misericordissime Jesu! nunc eadem repeto: noli mihi negare quod tu mandas, quod tibi acceptum, et mihi est desideratissimum. Imple cor meum perfectissima, ardentissima, fidelissima atque perpetua charitate, ut quidquid sum et possum, et quæcunque intra et circa me sunt, colant, quærant, sitiant, diligant te, serviantque et placeant tibi perpetuo et perfectissime.

DIES V.

Domine Jesu Christe, ostende virtutem et potentiam tuam in me miserrimo peccatore; ostende quod major est bonitas tua quam malitia mea; fac, ut qui hactenus a te totus aversus et frigidus fui, nunc convertar ad te totus, et tui amoris flamma in te transformer accensus. Deus meus, creator meus, usquequo non cognosco te? Quandiu lates, et non requiro te? imo præsto es, et non invenio te? tu salus mea unica es, et non quæro te? Ergo amantissime, fidelissimeque zelator, qui cum non essem, diligebas me, et ut essem, tu fecisti me, da mihi ut desiderem te, sitiam te, quæram te, curram post te, et præ amore tui cætera omnia fastidiam extra te.

DIES VI.

O benignissime Domine Jesu Christe, da mihi, ut totus diligam te ferventissime. O fidelissime Domine Jesu Christe, da mihi ut sentiam quam immensa charitate nos dilexisti et diligis! O dulcissime Domine Jesu Christe, quam libenter te amarem, et quia ut hoc velim tu dedisti, da ergo ut diligam te ex toto corde meo, quia sine te nihil possum. Dulcis Jesu, ignosce vilitati ac temeritate meæ, dona quæ peto, et da quod rogo, fac me castissimo ardentissimoque tui amore igniri, in te rapi et absorberi, ac omnium, quæ extra te sunt, oblivisci. O amator cordis mei, da mihi ut moriar tui amore.

DIES VII.

O amantissime Jesu, da mihi amorem erga te fidelissimum, strenuissimum, castissimum atque purissimum, qui incessanter te sentiat, te laudet, tibi gratias agat, tibi obediat, tui honorem ardentissime sitiat et totum se tibi impendat. O Jesu pro me crucifixe, transforma, quæso, me in te, et fac, ut clavis amoris inseparabiliter sim crucifixus in te. Fac ut placeam tibi totus, semper, et perfectissime. O Jesu amabilissime! O amator fidelissime! O amator devotissime! utinam totus tui amore merear inebriari! O quando videbo te facie ad faciem! O utinam tui amore in te absorberi merear, utinam incendio amoris tui in te conflari, tibi uniri, et in te consumi merear! Desiderabilissime Jesu, da mihi desiderium tui, ut vivere sine te nequeam, et amore tui langueam. Esuriat et sitiat ad te anima mea, vivat et subsistat in te solo anima mea, requiescat in te uno anima mea. Pie Jesu, imple me charitate tua, ut perfectissima humilitate. Sic tui amore semper perfectissima charitate ardeam, ut vilitatem meam simul attendere non desinam. Ego peccator sum, tu Deus meus, tu mihi omnia es, in manus tuas commendo spiritum meum, ac totum meipsum.

MONITA A SACERDOTIBUS FREQUENTER PERLEGENDA

1. Examinate sæpius utrum exemplum sitis fidelium, in verbo, in conversatione, in charitate, in fide, in castitate.

2. Quotidie saltem dimidiam horam mentali orationi ferventer impendite.

3. Officium divinum recitate 1° lente, 2° attente, 3° reverenter, 4° devote, corpore religiose composito et anima prius pie præparata.

4. Sanctissimum Missæ sacrificium peragite, 1° sine festinatione, 2° cum reverentia externa quæ fideles ædificet, 3° cum attentione, 4° cum prævia præparatione per quadrantem circiter horæ.

5. Post missam gratias agite et cum Deo per quadrantem ad minus horæ conversamini.

6. Pro conservanda animi puritate confessionem ultra octo vel ad maius quindecim dies ne differatis.

7. Pro confessario probum et doctum virum eligite.

8. Quovis anno, tempus pro spiritualibus exercitiis eligite.

9. Examen particulare vel recollectionem cum lectione Novi Testamenti prandio præmittite.

10. Societatem dissolutorum tam laicorum quam clericorum, ubi nulla est probabilis spes eos ad meliora reducendi, fugite.

11. Consortia, familiaritates et conversationes parum utiles, non necessarias cum altero sexu vitate.

12. Venationibus et aliis recreationibus quæ scandalum vel vilipensionem clericorum ingenerant, sive murmur causant, renuntiate.

13. Altaria, paramenta et sacram supellectilem curate mundissima esse.

14. Visitate SS. Sacramentum tempore promeridiano ubi opportunitas sinet.

15. Vestes clericales gerite, capillos componite, tonsuram ferte ut probatiores sacerdotes.

16. Avaritiam ut pestem fugite, superflua vestra in causas pias impendentes.

17. Instructiones catecheticas tam publicas in ecclesiis, quam privatas in scholis facite, promovete et juvate.

18. Frequentes ad plebem exhortationes habete, utiles quidem, et quæ magis ad compunctionem et emendationem quam ad sterilem admirationem serviant.

19. Infirmis diligenter assistite, eos sacramentis, precibus, piis monitis et auxiliis temporalibus pro posse juvantes.

20. Negotiis sæcularibus et aliorum forensibus litibus ne immisceatis vos.

21. Studiis solum clericalibus, præsertim Scripturæ sacræ, impendite vos.

22. In mensa, recreatione et somno limites rationabiles ne excedatis.

23. Sub actionibus diurnis mentem ad Deum levate.

24. Mariam Dei genitricem ferventer colite.

25. Piam lectionem quotidie facere ne negligatis.

26. In gravioris momenti deliberationibus, non proprium judicium, sed, Deo invocato, confessarii vel alterius prudentis viri consilium sequimini.

II. DEVOIRS DES PÈRES ET MÈRES.

MAXIMES ET DEVOIRS DES PÈRES ET MÈRES.

PRÉFACE

O Dieu! pourquoi avez-vous été en colère? et vous, ciel, pourquoi avez-vous été d'airain? O siècle! pourquoi avez-vous été un siècle de fer? et vous, terre, pourquoi avez-vous été une terre de malédiction? O hommes! pourquoi avez-vous été si dépravés et si barbares? et vous, enfer, pourquoi regorgez-vous de tant d'affreuses victimes? Eglise du Dieu vivant, pourquoi avez-vous été déchirée par tant de cruelles vipères, nourries dans votre sein? et vous, société, pourquoi avez-vous été désolée par tant de forfaits et de scélératesses? Torrent de malheurs et de calamités qui êtes venu fondre sur nous, où avez-vous pris votre source, et pourquoi vous êtes-vous répandu avec tant de fureur sur l'univers?

Ecoutez, ô hommes! la cause des maux qui ont pesé sur vous :

Les enfants ont suivi la voie de l'iniquité dès l'âge le plus tendre ; leurs pères ne les en ont pas retiré, et ils n'ont cessé de la suivre. La malice a prévenu la raison des enfants, et

leurs pères ne leur ont point inspiré la sagesse, qui seule pouvait les réformer et les rendre bons. « Ainsi, toute chair avait corrompu sa voie (Gen. VI, 12), » et le Dieu terrible et trois fois saint, qui déteste la corruption et l'iniquité, s'est repenti d'avoir créé les hommes ; sa justice lui a dicté de les perdre, et il les a frappés de son bras tout-puissant.

Oui, c'est vous, pères méchants et indolents, qui avez attiré les fléaux sur vos enfants, et ce sont vos pères qui les ont attirés sur vous. Si vous eussiez fait votre principale occupation d'élever vos enfants dans la crainte et l'amour du Seigneur ; si vos pères eussent fait leurs efforts pour vous préserver de la corruption du siècle, vous auriez été sages, et vos enfants auraient été les enfants des saints, saints eux-mêmes : ils auraient été heureux, et vous l'auriez été vous-mêmes.

Hommes ! que votre funeste expérience vous rende donc enfin sages ; et concevez une fois que, si vous voulez parer aux grands maux dont vous avez été les témoins et les victimes, il faut vous efforcer de faire disparaître le vice de vos familles, et d'y faire régner la religion et la vertu, en donnant une éducation chrétienne à vos enfants.

Venez, Esprit-Saint, Esprit de lumière et de sagesse ; venez remplir les cœurs des pères et des mères ; faites-leur la grâce d'élever saintement leurs enfants, et vous renouvellerez la face de la terre.

MAXIMES ET DEVOIRS DES PÈRES ET MÈRES.

CHAPITRE PREMIER.

De l'état des pères et mères.

1. C'est moi qui ai créé l'univers ; c'est moi qui y ai placé l'homme et la femme au-dessus de tous les animaux qui peuplent le monde.

C'est moi qui ai formé Adam du limon de la terre, et qui lui ai donné Eve pour compagne.

Je suis l'Eternel, l'Immense et le Tout-Puissant ; j'ai toujours été, je suis et serai toujours : c'est pour moi, c'est pour ma gloire que j'ai créé tout ce qui existe ; c'est surtout pour ma gloire et pour moi que j'ai fait l'homme et la femme.

De tout ce qui vit sur la terre, il n'y a qu'eux que j'aie doués de la raison, et je l'ai fait afin qu'ils vécussent pour moi, et qu'ils me rendissent le culte et les hommages qui me sont dus.

Connaître Dieu, l'aimer et le servir sur la terre, pour le posséder enfin éternellement dans le ciel, voilà la destinée de l'homme et de la femme, et celle de tous ceux qui naîtront d'eux.

Oui, c'est pour multiplier mes serviteurs et mes adorateurs que j'ai dit à l'homme et à la femme : croissez et multipliez-vous sur la terre.

2. Pères et mères, qu'êtes-vous donc, et quel est votre état ? Sentez-le bien et ne l'oubliez jamais. Vous êtes des serviteurs de Dieu, destinés à lui donner et à lui former d'autres serviteurs.

Voilà le but que vous avez dû vous proposer en vous unissant, et celui auquel vous devez tendre tout le reste de vos jours.

L'animal vit et se multiplie pour le service de l'homme ; mais l'homme vit et se multiplie pour le service de son Dieu.

L'animal ne peut s'écarter du but du Créateur, en élevant ses petits, parce que l'instinct qu'il a reçu de Dieu est une loi qui l'entraîne et à laquelle il ne peut résister.

Mais l'homme, en élevant ses enfants, peut s'écarter des vues du Créateur, parce qu'il est doué d'une liberté qui lui laisse le pouvoir de faire le bien ou le mal.

L'animal, en élevant ses petits, demeure sans mérite, parce qu'il agit en aveugle ; mais l'homme, en élevant ses enfants pour Dieu, rend gloire à son Créateur et mérite ses récompenses.

, L'animal, dépourvu de raison, ne peut se rendre coupable en élevant ses petits ; mais l'homme et la femme, étant raisonnables et éclairés, encourent la colère du Dieu terrible, s'ils s'écartent des vues du Créateur dans l'état de pères et de mères.

3. Grand Dieu ! pour lequel nous sommes faits, et dans l'immensité duquel nous vivons et nous sommes, pénétrez-nous de l'esprit de religion dont nous devons être remplis dans l'état saint auquel vous nous avez appelés, et sans lequel nous nous y rabaissons au-dessous des animaux stupides qui sont sans jugement et sans intelligence.

Puisque nous sommes faits pour vous, Seigneur, faites-nous la grâce d'agir, en tout, en vue de vous, et de donner une éducation si chrétienne et si sainte aux enfants que vous nous avez confiés, qu'ils deviennent des adorateurs en esprit, et de vrais serviteurs de votre infinie Majesté ; qu'enfin ils vous bénissent et vous glorifient avec nous dans la bienheureuse éternité.

CHAPITRE II.

Du compte terrible que rendront à Dieu les pères et mères.

1. Il est écrit : *Malheur à celui qui scandalise un seul des plus petits enfants ! il vaudrait mieux pour lui qu'on lui eût attaché une meule de moulin au cou, et qu'on l'eut précipité au fond de la mer.* (*Matth.* XVIII, 6 ; *Luc.* XVII, 2.)

Il est encore écrit que le Roi suprême, le juste Juge, dira aux méchants : *Retirez-vous de moi, maudits, et allez au feu éternel,*

parce que j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire; j'étais nu, et vous ne m'avez pas vêtu; j'étais malade, et vous ne m'avez pas soulagé. (*Matth.* XXV, 41 seq.)

Oui, toutes les fois que vous avez refusé ces secours au plus petit de mes enfants, c'est à moi-même que vous les avez refusés.

2. Pères et mères, c'est d'après ces articles de votre foi, que vous devez juger du compte que vous me rendrez un jour.

Vous le voyez : c'est contre tout homme qui aura scandalisé un enfant que j'entrerai en colère et que je déploierai ma fureur.

C'est contre tout homme qui aura refusé de secourir les indigents, que je tonnerai et que je m'éleverai au grand jour de mon jugement.

Et si, alors, je n'épargnerai pas même celui qui pourra me répondre comme Caïn le fit autrefois : *Je n'étais pas le gardien de mon frère* (*Gen.* IV, 9), je n'étais pas chargé de lui,

Que vous dirai-je? à vous à qui j'ai donné des enfants, à vous que j'en ai chargés, à vous à qui je les ai confiés pour en faire, par vos soins, des serviteurs de Dieu et des saints, si vous avez négligé leur éducation?

Si vous n'avez pas nourri leur âme du pain de l'instruction, si vous n'avez pas abreuvé leur cœur de l'eau de la sagesse;

Si vous n'avez pas eu soin de leur faire conserver, sans tache, la robe d'innocence dont je les avais revêtus dans le baptême; si vous ne vous êtes pas efforcés d'éloigner d'eux les maladies les plus dangereuses de toutes, celles du vice et du crime;

Si, surtout, vous avez eu le malheur de scandaliser et de pervertir, par vos mauvais exemples, des enfants dont vous deviez procurer la sanctification et le salut!

3. Ah! vous le savez, je les renverrai dans les ténèbres extérieures, où il n'y aura que pleurs et grincements de dents, le serviteur inutile qui, sans avoir perdu le talent qui lui avait été confié, l'aura enfoui et ne l'aura pas fait profiter.

Dites donc prudemment : il est de toute certitude que je serai terriblement et éternellement puni, si je néglige l'éducation de mes enfants. Je rendrai compte pour eux, sang pour sang, âme pour âme, s'ils viennent à se pervertir et à se perdre par ma faute.

Ce sont de précieux talents que le Seigneur m'a confiés. Ce Seigneur est bon, mais il est sévère; et il ne suffirait pas, pour me mettre à l'abri de ses reproches et de ses vengeances, de les avoir conservés avec soin, de les avoir préservés du mal;

Il faudra que je les aie formés au bien, et que je les aie fait profiter autant qu'il aura été en mon pouvoir. Sans cela, je serai infailliblement placé avec le serviteur inutile qu'il condamnera.

4. O Dieu des justices! qui nous ordonnez d'élever nos enfants chrétiennement et de les former à la vertu; vous qui nous menacez de vos reproches et de votre colère, si nous ne remplissons pas cet important devoir;

Daignez nous pénétrer de la crainte de vos jugements formidables, et que cette crainte soit, en nous, le principe fécond de la sagesse et du zèle qui nous est nécessaire pour donner aux enfants que vous nous avez confiés, une éducation conforme à votre loi sainte.

Dieu de bonté qui ne commandez rien d'impossible, faites-nous la grâce de travailler avec tant d'ardeur et de succès à leur sanctification, que, lorsque nous paraîtrons devant vous avec eux, nous ne méritions et n'essuyions aucun reproche de votre part.

CHAPITRE III.

De la récompense immense des pères et mères.

1. Je suis la justice éternelle et la bonté infinie; je ne puis laisser sans récompense la fidélité de mes serviteurs, et je mets ma gloire à leur rendre, au centuple, ce qu'ils ont fait pour moi.

Voyez la conduite de cet homme riche dont je vous ai parlé dans l'Evangile et sous la figure duquel j'ai voulu vous peindre les dispositions de mon cœur.

Il avait confié des talents à ses serviteurs avant son départ; à son retour, il s'en fait rendre compte. Son premier soin, avant de punir le serviteur paresseux, est de récompenser les serviteurs fidèles et diligents.

Il leur témoigne, avec effusion de cœur, la joie qu'il éprouve de leur zèle et du soin qu'ils ont eu de faire profiter ses talents.

Bons serviteurs, leur dit-il, vous êtes dignes de ma tendresse et de mes bontés; puisque vous avez si bien su faire valoir le peu que je vous avais confié, je vous mettrai en possession de biens immenses; allez, jouissez du bonheur même et de toutes les richesses de votre maître.

2. Pères et mères, ce maître, c'est votre Dieu; ces talents, ce sont les enfants qu'il vous a confiés.

Sachez donc que si vous faites valoir ces talents, que si par une éducation vraiment chrétienne, vous vous efforcez de faire, des enfants des hommes, de vrais enfants de Dieu, qui le servent, qui l'adorent et qui l'aiment sur la terre;

Vous aurez, un jour, la joie de voir le Dieu de toute bonté vous combler de ses bénédictions et de ses récompenses; vous donner une place distinguée dans son royaume, et vous y rendre participants de la gloire et du bonheur même dont il y jouit.

Les enfants que vous aurez élevés et sanctifiés par l'assiduité de vos soins et de vos leçons, seront autour de vous dans son royaume; ils y feront éternellement votre consolation, et vous y ferez éternellement la leur.

Il est écrit que ceux que vous aurez enseignés, brilleront dans l'éternité comme l'éclat du firmament, et que vous, qui les aurez instruits, vous serez resplendissants

comme les étoiles même, pendant les siècles des siècles.

3. Une espérance aussi magnifique ne doit-elle pas vous inspirer le plus grand zèle pour l'éducation de vos enfants ?

Pourrez-vous vous refuser à ce qu'ont de pénible les soins que vous leur devez, à la vue du bonheur infini qui en sera la récompense?

Quelques moments de peine et d'assiduité pour les former et les sanctifier, ne doivent-ils pas être comptés pour rien, au prix d'une éternité de joie et de gloire que vous leur procurerez, et que vous gagnerez vous-même ?

Pensez, pensez au ciel qui doit être votre récompense et leur partage. Pensez-y sans cesse, et rien ne vous coûtera pour leur donner une éducation qui les en rende dignes.

4. Père céleste, le meilleur des pères, qui ne désirez rien tant que de nous voir un jour tous rassemblés dans votre royaume, remplissez nos cœurs du zèle dont vous êtes embrasé pour la sanctification et le bonheur de nos enfants.

Faites-nous la grâce d'avoir autant d'empressement pour procurer leur salut, que vous en avez pour procurer le nôtre.

Faites que, comme vous n'avez pas même épargné votre Fils unique, pour nous rendre dignes du ciel, nous n'épargnions rien de notre côté, pour le faire mériter à nos enfants.

CHAPITRE IV.

Des heureux effets de la bonne éducation.

1. C'est l'Esprit-Saint, la vérité même qui l'a dit : Heureux le peuple qui sert le Seigneur et qui montre, par sa fidélité à sa volonté, qu'il le reconnaît vraiment pour son Dieu. *Heureux tous ceux qui craignent le Seigneur, et qui marchent dans la voie de ses commandements.* (*Psal.* CXXVII, 1.)

Parlez, vous tous qui avez fourni une longue carrière, vous qui avez longtemps goûté de la terre et de tous ses faux biens ; parlez, vous qui connaissez les hommes, et qui avez observé ceux que le monde appelle heureux.

Dites-nous : les richesses, les honneurs et les délices de ce monde vous ont-elles procuré ce bonheur après lequel votre cœur soupire sans cesse, et avez-vous jamais pu, au milieu de votre abondance, dire avec vérité : je suis content, je suis pleinement satisfait ?

Avez-vous entendu un heureux du siècle tenir ce langage ? l'avez-vous vu se regarder comme arrivé au terme du bonheur?

Non : vous l'avouez et tous l'avouent ; le bonheur fuit devant l'homme à mesure qu'il s'approche des faux biens où il croit le trouver.

Et après l'avoir cherché inutilement dans tout ce qui passe, il faut nécessairement qu'il le cherche dans ce qui est éternel.

Oui, la parole de Dieu est très-vraie : C'est dans la sagesse, c'est dans la vertu, c'est dans la crainte du Seigneur, dans l'accomplissement de ses commandements que se trouve le bonheur.

Oui, heureux et véritablement heureux est celui, et celui seul qui craint le Seigneur et le sert de tout son cœur.

2. Sentez-vous bien cette vérité, pères et mères ? aimez-vous vos enfants ? voulez-vous qu'ils soient heureux? Sans doute, répondez-vous.

Si cela est, efforcez-vous donc de les rendre justes et saints. Et comment y réussirez-vous ? En leur donnant une éducation chrétienne.

Inspirez-leur, dès le berceau, la crainte du Seigneur, gravez ses commandements dans leur esprit et dans leur cœur, accoutumez-les à les accomplir avec une entière fidélité, ne souffrez pas qu'ils les trangressent en aucune manière.

L'habitude du bien et de la vertu, que vous leur ferez prendre dès l'enfance, leur demeurera jusqu'au tombeau.

Dieu l'a dit, et l'expérience vous le montre : celui qui, dès le bas âge, est entré dans la voie de la justice, et s'est accoutumé à y marcher dès sa jeunesse, ne s'en écartera pas dans la vieillesse même ; ou s'il vient à s'en détourner pour quelques instants, il y rentrera et y marchera de nouveau.

Ils seront donc vraiment heureux les enfants que vous élèverez selon Dieu ; puisque le vrai bonheur de cette vie même ne se trouve que dans la justice et la vertu, dans la fuite du mal et la pratique du bien.

3. Pères et mères, qui aima plus ses enfants que le sage Tobie aima son fils ? qui oulut plus sincèrement et plus efficacement rendre ses enfants heureux que ce vénérable père ; et que fit-il pour assurer le bonheur de ce fils, l'objet de toute sa tendr

Il lui apprit dès l'enfance à craindre Dieu et à s'abstenir de tout péché. Il lui répétait, avec effusion de cœur, qu'il serait le plus fortuné des hommes, s'il craignait Dieu, s'il s'abstenait du mal et s'il faisait le bien.

Mais voyez aussi quels furent les fruits d'une éducation aussi sage et aussi sainte.

Le jeune Tobie devint un homme de bénédiction, le modèle des bons fils et des bons époux, le modèle des bons pères et des bons citoyens.

Et après avoir été la consolation et le soutien de la vieillesse de son vertueux père, après avoir rendu à ses cendres tous les devoirs et les honneurs qu'inspire la plus tendre piété filiale, il vit les enfants de ses enfants jusqu'à la cinquième génération ; il mourut enfin plein de mérites, laissant à tous les siècles l'exemple des vertus les plus touchantes et les plus précieuses.

4. O Dieu, sagesse infinie, Dieu qui nous avez dit par la bouche de votre adorable Fils, que si nous cherchions avec empressement votre royaume et sa justice, tout le reste nous serait acccordé selon nos besoins.

Faites, qu'intimement convaincus de cette grande vérité, nous nous appliquions à en

pénétrer nos enfants, et que nous n'ayons rien tant à cœur que de les former à la vertu et à la sainteté, afin qu'ils soient vraiment heureux, et dans ce monde et dans l'autre.

CHAPITRE V.

Des suites funestes de la mauvaise éducation.

1. Les inclinations et les pensées de l'homme depuis la chute de son premier père se portent au mal dès l'enfance. Il lui est donc naturel de devenir méchant, et il le deviendra infailliblement, si on ne s'efforce de le retenir et de le rendre bon.

C'est un arbrisseau qui tend, de sa nature, à se courber et à devenir tortueux, et qui ne manquera pas de l'être, si on ne l'assujettit solidement.

Mais l'empêche-t-on de prendre une mauvaise direction, il s'élève droit, et, parvenu à sa force, on n'a plus à craindre de forme irrégulière.

De même, si à mesure que l'homme grandit, on l'observe soigneusement; si, dès qu'on aperçoit une disposition vicieuse, on s'empresse d'y remédier; on le préserve du mal, on le fixe dans la voie droite, on lui fait contracter une heureuse habitude, on substitue, pour ainsi dire, une bonne et vertueuse nature à celle qui était vicieuse et déréglée;

On empêche l'arbrisseau de prendre une mauvaise direction, il demeure droit et, devenant arbre, on n'a plus à craindre qu'il devienne tortueux.

2. Pères et mères, qu'avez-vous donc à attendre de vos enfants, si vous négligez leur éducation? Que deviendront-ils, si vous n'avez soin de les détourner du mal, auquel ils sont naturellement enclins, et de les former au bien, auquel les inclinations de leur nature corrompue sont si contraires?

Ecoutez, pères et mères, et préparez-vous aux regrets les plus amers et aux chagrins les plus cuisants :

Vous aurez la douleur de voir vos enfants affermis, consolidés et inflexibles dans le mal; vous verrez tous les vices se développer en eux avec l'âge, d'une manière qui vous fera horreur, et à laquelle vous ne trouverez plus de remède.

Vous verrez bientôt ces arbrisseaux vicieux, devenus des arbres tortueux et monstrueux, qu'il sera impossible de redresser.

Vous verrez vos enfants se plonger et vivre dans le vice, comme le poisson se plonge et vit dans l'eau, à laquelle il est accoutumé dès sa naissance.

Vous les verrez faire succéder le crime au crime; ils seront, par leurs déréglements, la désolation de votre maison; et par leurs excès, le malheur de la société entière.

Peut-être même en viendront-ils à un tel point de scélératesse, qu'on ne trouvera point d'autre moyen de préserver le monde de la contagion de leur exemple et de délivrer la terre du fléau de leurs forfaits, que de leur ôter la vie.

Oui, peut-être ne trouvera-t-on enfin d'autre expédient pour faire cesser leurs crimes, que de brûler jusqu'à leurs os qui en seront atteints.

3. Et quand vous serez témoins de toutes ces horreurs, quand on vous dira : voilà ce qu'a fait votre fils; quand vous entendrez qu'il a été condamné au supplice le plus infâme;

Quand vous vous rappellerez que vous avez vu naître en lui les dispositions malheureuses qui l'ont conduit à ce terme fatal; quand vous vous souviendrez que vous avez eu la lâcheté de tolérer en lui les commencements du crime sans le reprendre et le punir; qu'ainsi, par votre faute, ce crime s'est développé, a cru, s'est fortifié et s'est changé chez lui en une seconde nature;

Que penserez-vous? où vous cacherez-vous? qui sera capable de sécher vos larmes? qui pourra calmer votre désespoir?

4. Et quand l'enfant, dont vous aurez négligé l'éducation, ne deviendrait pas un scélérat aussi insigne; quand il ne donnerait que dans les excès que les lois civiles n'atteignent pas, et ne punissent point; pensez que vous paraîtrez au jugement du Dieu à la justice duquel rien n'échappe.

Et si vous avez été assez indolents et indifférents pour n'être pas profondément touchés et désolés des déréglements et du libertinage secret du fils dont vous aurez négligé l'éducation, que direz-vous, pères et mères, quand vous verrez cet enfant, trop épargné par votre criminelle tendresse, jeté, sans pitié, par le Tout-Puissant, dans l'abîme de feu avec tous les impudiques, tous les débauchés, tous les voleurs, tous les criminels, pour y être éternellement leur associé et y partager éternellement leurs supplices?

Hâtez-vous, empressez-vous de prévenir un tel malheur, si vous aimez vraiment vos enfants. Gravez, gravez profondément dans votre esprit et dans votre cœur cette vérité incontestable :

C'est la mauvaise éducation qui peuple la terre de scélérats, et l'enfer de réprouvés.

5. Dieu infiniment clément, qui voulez le salut de tous, et qui, pour empêcher les hommes de périr, employez tous les moyens que votre immense sagesse vous suggère;

Faites, qu'animés du même esprit, nous nous occupions tout entiers à donner à nos enfants une éducation vraiment chrétienne, afin de les préserver des égarements et des malheurs auxquels conduit infailliblement la nature corrompue abandonnée à elle-même.

CHAPITRE VI.

Que les pères et mères n'ont rien de plus important à faire, que de bien élever leurs enfants.

1. Si votre œil, disait le Sauveur du monde, si votre main, si votre pied vous est un objet de scandale, arrachez cet œil, coupez cette main, retranchez ce pied et jetez-le loin de vous.

Il vaut mieux que vous entriez dans le

ciel, privé de ces membres, que d'être précipité dans l'enfer avec eux.

En effet, ajoutait-il, que vous servira-t-il d'avoir joui de tout en ce monde, d'avoir possédé même le monde entier, si vous perdez votre âme?

2. Pères et mères, après votre âme, vous n'avez sans doute rien de plus précieux que vos enfants; on peut donc également vous dire : que vous servirait-il de jouir ici-bas de toutes les richesses, de tous les honneurs, de toutes les délices, si vous laissiez ces enfants se perdre par votre faute, par défaut d'éducation?

Vous mourrez, et si vos enfants vous survivent, si vous leur laissez de grandes richesses, de vastes possessions, des maisons magnifiques, une fortune brillante, à quoi tout cela leur servira-t-il s'ils manquent de l'essentiel, s'ils manquent de vertu et de religion?

Ils mourront à leur tour, et tout ce que vous leur aurez laissé les quittera. Alors que leur servira-t-il, d'avoir été riches et puissants, s'ils perdent leur âme?

Ne voudrait-il pas infiniment mieux pour eux qu'ils n'eussent pas hérité de tant de biens temporels de votre part, et qu'ils eussent reçu de vous la sagesse et la vertu?

3. Ah! pères et mères! si vous devez tout sacrifier pour le salut de votre âme, parce que vous n'avez rien de plus précieux, pouvez-vous douter que vous ne deviez aussi tout sacrifier pour l'éducation de vos enfants, puisqu'après votre âme, vous n'avez rien de plus précieux qu'eux, puisque même vous ne pouvez sauver votre âme, qu'en remplissant bien vos devoirs envers ces enfants, et en leur donnant une bonne éducation?

Que faites vous cependant, et que font la plupart des pères et mères? Hélas! on dirait que l'éducation de leurs enfants fût la dernière de toutes leurs affaires.

Un père est tout entier aux fonctions d'une charge, à son commerce, à son travail, ou même à son plaisir.

Une mère est toute occupée des soins temporels de son ménage; on passe son temps dans des visites et des conversations inutiles,

Tandis que les enfants sont livrés à eux-mêmes sans que personne les surveille, les reprenne, leur donne de bons principes, leur apprenne les choses qu'ils ne doivent point ignorer, leur fasse rendre leurs devoirs à Dieu par la prière.

Un père, chose déplorable! aura souvent plus d'attention à conserver et à dresser de jeunes animaux, dont la nature est vile et de peu de durée, qu'à bien élever des enfants créés pour servir Dieu et destinés à le posséder éternellement dans le ciel.

Une mère aura grand soin de ses vaines parures, donnera tout son temps au jeu, à de vains plaisirs, aux festins, aux spectacles, aux bals, tandis que des enfants, abandonnés à des domestiques, souvent sans principe, sans prudence et sans retenue, croîtront avec leurs défauts, seront livrés à leurs caprices et à tout ce que le feu de la jeunesse inspire de mal, sans que personne y fasse attention.

4. Pères et mères, laissez toute autre chose, et rendez-vous aux besoins de vos enfants. Laissez les plaisirs; tant que vous y serez adonnés, vous ne serez jamais de vrais pères et mères.

Modérez votre ardeur pour les richesses. Il est sans doute nécessaire que vous pourvoyiez à la vie de vos enfants; mais il est bien plus nécessaire encore de pourvoir à leur éducation et à leur salut.

Qui que vous soyez, quelque occupés que vous soyez, réglez votre temps et vos affaires de manière que l'éducation de vos enfants ait, toujours et chaque jour, ses moments et ses soins.

Quelles que soient vos occupations, vous n'en avez sans doute pas de plus importantes et de plus multipliées que saint Louis.

Il était chargé du gouvernement de tout un royaume; cependant il se faisait un devoir d'instruire lui-même, tous les jours, les princes ses enfants.

Tous les soirs il les faisait venir auprès de lui, et leur demandait compte de ce qu'ils avaient appris et de ce qu'ils avaient fait pendant la journée.

C'est ainsi, disait-il, que la reine ma mère m'a élevé dans mon enfance.

Efforcez-vous, pères et mères, d'imiter un si beau modèle, et n'ayez rien tant à cœur que l'éducation de vos enfants.

5. Adorable Sauveur, qui êtes descendu des cieux, qui vous êtes fait homme et vous êtes assujetti aux travaux les plus pénibles, à la pauvreté, aux souffrances et à la mort même, pour notre bonheur et notre salut,

Faites, qu'instruits par ce que vous avez fait pour nous, de ce que nous devons faire nous-mêmes pour le bonheur et le salut de nos enfants, nous n'ayons rien tant à cœur, que de leur procurer une éducation conforme aux principes de votre Evangile.

Faites que nous ayons le courage de nous soustraire à toutes les vaines sollicitudes et à tous les faux plaisirs de ce monde, pour lesquels nous ne sommes point faits, afin de donner à nos enfants tous les soins qu'ils ont droit d'attendre de nous.

CHAPITRE VII.

Des premiers soins que les pères et mères doivent à leurs enfants.

1. *Qu'est-ce que l'homme*, disait David, *qu'est-ce que l'homme, Seigneur, pour que vous vous souveniez de lui? Qu'est-ce que l'enfant de l'homme, pour que vous daigniez l'honorer de votre visite* (*Psal.* VIII, 5), et du soin de votre Providence?

Hélas! sans doute l'homme, comparé à Dieu, n'est qu'un pur néant, un grain de cendre et de poussière.

Mais autant il est vil et méprisable cet homme, aux yeux du Seigneur, autant il est faible et peu assuré de la vie dont il jouit.

C'est une fleur délicate, une herbe sans consistance que la moindre ardeur dessèche, que le moindre vent brise et détruit, une vapeur légère que l'air seul dissipe.

Telle est la fragilité de l'homme; telle, et plus grande encore, est celle de l'enfant de l'homme. La moindre chose, un rien, peut lui faire perdre la vie, surtout avant qu'il n'ait vu le jour.

2. Ayez donc, femme chrétienne, la plus grande circonspection pendant votre grossesse. Evitez avec soin les travaux trop pénibles, les charges trop pesantes, les nourritures pernicieuses, les trop grandes inquiétudes, les excès de colère et d'emportement, les divertissements violents. Vous sentez que tout cela pourrait avoir les suites les plus fâcheuses pour le fruit que vous portez.

Bornez-vous donc à des travaux proportionnés à votre état, supportez vos peines et vos infirmités avec soumission à la volonté de Dieu.

Et vous, époux chrétien, ménagez, surtout alors, votre épouse; ayez encore plus de patience et de charité pour elle en cette circonstance qu'en toute autre.

Supportez avec douceur ses faiblesses d'humeur et de caprice qui, dans l'état où elle se trouve, sont ordinairement involontaires.

Ah! combien ne vous rendriez-vous pas coupable, si, en la surchargeant d'ouvrages, vous lui en faisiez faire de trop pénibles et de trop fatigants; si, en ayant à son égard des manières dures, surtout si, en la maltraitant, vous nuisiez à l'enfant qu'elle porte, vous vous exposiez à le faire périr et à lui faire perdre ainsi, avec la vie, le bonheur éternel?

Ne seriez-vous pas alors pire qu'un meurtrier? ne seriez-vous pas un parricide aux yeux du Dieu qui voit tout, qui aime les enfants et qui venge leur mort?

3. Pères et mères, pensez-y sérieusement. Si tant d'enfants perdent la vie avant de voir le jour, et sont, par là même, privés de la grâce du baptême et de la gloire du ciel, ce malheur si grand, ce malheur sans remède, ne vient-il pas souvent de la négligence des parents à prendre les précautions nécessaires pour l'éviter?

N'est-ce pas souvent encore l'irrégularité de leur conduite, leurs péchés qui en sont l'occasion?

4. Epoux chrétien, craignez donc Dieu, vivez saintement : et vous surtout, épouse chrétienne, ayez soin de vous tenir pendant votre grossesse, plus qu'en tout autre temps, en état de grâce.

La mère de saint Bernard avait coutume de fréquenter davantage les sacrements, et de s'approcher bien plus souvent qu'à son ordinaire de la table sainte, pendant ses grossesses, afin que le corps adorable de Jésus-Christ répandît ses bénédictions sur le fruit qu'elle portait.

Dieu récompensa sa piété et sa foi. Tous ses enfants furent des saints.

Imitez, épouse chrétienne, cette pieuse mère, et approchez au moins des sacrements lorsque vous touchez au terme de votre grossesse.

5. Pères et mères, souvenez-vous de la parole du Sauveur du monde. Je vous le dis, et je vous le répète : demandez et vous recevrez.

Priez donc d'un commun accord et ne cessez de prier, afin que Dieu répande ses bénédictions sur le fruit de votre union, qu'il le préserve de tout malheur, qu'il lui fasse la grâce de recevoir le baptême, qu'enfin il fasse un vrai serviteur de sa majesté suprême, et le rende digne du ciel en le sanctifiant.

6. Dès que votre enfant aura vu le jour, hâtez-vous de le faire baptiser pour prévenir les dangers auxquels sa vie si délicate est exposée, et pour le tirer, le plus tôt possible, du funeste esclavage du péché originel.

Donnez-lui pour parrain et marraine des personnes plus distinguées par leur vertu et leur piété, que par leur naissance, leur rang et leurs richesses;

Afin que si Dieu dispose de votre vie, vous soyez assurés que l'enfant recevra, de la part de ceux qui l'auront présenté au baptême, une éducation chrétienne et sainte.

7. Que votre délicatesse ne se choque point ici d'un avis qui est d'une grande importance. Ne mettez jamais votre enfant coucher avec vous, avant qu'il soit en état de se garantir lui-même du danger d'être suffoqué; si vous l'y mettiez avant qu'il eût l'âge de deux ans, vous l'exposeriez à ce malheur, et vous vous rendriez, par là même, grandement coupable devant Dieu.

Souffrez aussi qu'on vous donne un autre avis qui est d'une plus grande conséquence encore, puisqu'il concerne le salut de l'âme :

Dès que votre enfant sera susceptible de l'idée du mal, dès qu'il aura atteint l'âge de cinq ans, ne vous permettez pas de le mettre dans le lit nuptial, et ne le laissez pas coucher avec des enfants de différent sexe, beaucoup moins encore avec des servantes.

Pères et mères, un simple retour sur les années de votre enfance et sur la malheureuse expérience que vous avez peut-être faite vous-même de l'imprudence de ceux à qui vous étiez confiés, doit vous suffire pour vous faire respecter cet avis et vous y rendre fidèles.

Enfin, quand vous couchez votre enfant, bénissez-le, donnez-lui de l'eau bénite et imprimez sur son front le signe de la croix de votre Sauveur.

8. Père céleste, principe de la vie et de la grâce, donnez-nous la santé du corps et de l'âme. Ne permettez pas que nos fautes ou nos imprudences, causent aucun malheur aux enfants que vous avez créés.

Accordez-nous tous les secours nécessaires pour que nous préservions soigneu-

sement de tous les dangers de l'âme et du corps ceux que vous nous avez confiés.

CHAPITRE VIII.

De l'amour que les pères et mères doivent avoir pour leurs enfants.

1. Vous ne doutez pas, pères et mères, de l'obligation que vous avez d'aimer vos enfants. La loi que la nature vous en fait est gravée dans le cœur des animaux même les plus stupides,

Et l'exemple de la tendresse qu'ils ont pour leurs petits serait, seul, bien capable de couvrir de confusion ceux qui seraient sans affection pour leurs enfants.

Ah! sans doute, des pères et mères sans amour pour ceux qui sont nés d'eux, seraient des monstres si exécrables qu'ils seraient indignes de vivre.

2. La nature vous dit d'aimer vos enfants. Vous le faites, pères et mères; mais la religion vous dit de les aimer chrétiennement et également. Le faites-vous?

Prenez-y garde : l'amour chrétien n'est point un amour charnel qui n'a pour objet que les qualités du corps ou de l'esprit; mais un amour pur, un amour saint, qui a pour objet principal les rapports sacrés qu'ont les enfants avec le Dieu qui les a créés et qui les a rachetés.

Aimez donc vos enfants, non pas précisément parce que leur figure vous plaît, parce qu'ils sont spirituels, parce qu'ils ont certaines vertus de tempérament,

Mais parce qu'ils sont créés à l'image de Dieu et qu'ils portent son empreinte; parce qu'ils sont enfants de Dieu et membres du corps de Jésus-Christ, leur chef et le vôtre; enfin parce que l'Esprit-Saint habite en eux.

3. L'amour chrétien n'est pas non plus un amour aveugle qui ferme les yeux sur les défauts des enfants et empêche de punir leurs fautes; mais un amour vigilant et zélé qui fait qu'on observe attentivement leurs vices, qu'on n'hésite pas de les corriger lorsqu'ils le méritent, et qu'enfin, on prend tous les moyens convenables pour les détourner du mal et les porter au bien.

C'est ainsi que vous devez aimer vos enfants.

4. Enfin l'amour chrétien n'est pas un amour de goût qui accorde des prédilections d'après le caprice ou l'inclination naturelle; c'est un amour égal qui ne sait faire de distinction qu'en faveur du mérite réel.

Pères et mères, faites une attention particulière à cette règle de votre amour, elle est de la plus grande conséquence.

L'Ecriture sainte vous dit que le patriarche Jacob eut autrefois la faiblesse de donner des marques de prédilection à son cher Joseph, et elle ajoute que cette préférence fut un sujet d'envie pour les frères de ce fils bien-aimé; ils le haïssaient et ne pouvaient lui parler paisiblement.

Ils portèrent leur haine contre lui jusqu'à vouloir le faire périr, le massacrer; enfin ils le vendirent à des Ismaélites qui le transportèrent en Egypte.

Craignez, pères et mères, de semblables suites pour celui de vos enfants auquel vous donneriez des marques de prédilection. Craignez de rendre le plus malheureux de tous celui que vous aimez davantage.

Votre préférence le rendrait fier, arrogant, insolent, peut-être même libertin; elle inspirerait l'envie et la jalousie à ses frères; peut-être même les remplirait-elle de mépris et d'indignation à votre égard.

5. Prenez bien garde surtout de vous laisser jamais dominer par une aversion particulière.

Peut-être arrivera-t-il qu'un de vos enfants, qui ne sera pas plus mauvais que les autres, qui sera même quelquefois meilleur et plus vertueux qu'eux, vous déplaira, ou parce que la nature lui aura refusé ses dons, qu'il sera infirme, difforme, incommodé, ou parce que votre caprice seul vous l'aura rendu odieux.

Surmontez, pères et mères, surmontez avec fermeté cette aversion déréglée, et ne traitez pas cet enfant moins bien que les autres; ne le punissez pas plus qu'eux.

Pensez que si cet enfant a moins d'esprit, moins de talent; s'il est moins favorisé que les autres des avantages de la nature; s'il est infirme, difforme, ce n'est pas sa faute; c'est une disgrâce, c'est un malheur pour lui.

N'est-il pas déjà assez infortuné? loin d'aggraver son sort par vos rebuts, ne devriez-vous pas au contraire tâcher de l'adoucir par des marques particulières de tendresse?

Si vous étiez en sa place, comment voudriez-vous que votre père et votre mère vous traitassent? Quel qu'il soit, en quelque état qu'il soit, il est votre enfant. Dès lors il a droit à votre amour, et vous le lui devez comme à tous les autres. Aimez-le donc comme les autres.

Et prenez pour règle invariable de ne donner jamais de marques de prédilection, qu'à ceux qui les mériteront par plus de vertu et de sagesse, afin d'engager les autres à les imiter.

6. Gardez l'égalité dans la distribution de vos biens. C'est en ce point surtout que des préférences marquées allument des haines, entretiennent des divisions éternelles dans les familles.

Si donc il arrivait qu'un de vos enfants eût, par de longs et importants services, mérité d'être avantagé; ou qu'un autre, par son libertinage et son inconduite, se fût rendu indigne de vos libéralités,

N'agissez qu'avec la plus grande prudence, et ne faites rien sans avoir consulté ceux que vous saurez être remplis de crainte de Dieu, de sagesse, de justice et de lumières.

7. Grand Dieu! qui aimez tous les hommes, et qui voulez le salut de tous, vous qui ne faites acception de personne,

Apprenez-nous à aimer également les enfants que vous avez également fait naître de

nous, appelés à la foi, à la grâce et à la gloire.

Donnez-nous les forces nécessaires pour vaincre toutes les inclinations déréglées de notre nature corrompue, afin que nous ne nous laissions jamais conduire par aucune aveugle prédilection, ni par aucune injuste aversion, dans l'éducation de nos enfants.

CHAPITRE IX.

De la nourriture et de l'entretien des enfants.

1. Le prophète Jérémie gémissait autrefois en s'écriant, de la part de Dieu : *Les bêtes farouches ont donné du lait à leurs petits; mais la fille de mon peuple est cruelle comme une autruche dans le désert.* (*Thren.* IV, 3.)

La langue de l'enfant s'est attachée à son palais dans son extrême soif : les petits ont demandé du pain, et il n'y avait personne pour leur en donner. (*Ibid.*, 4.)

L'iniquité de mon peuple est devenue plus grande que celle de la ville de Sodome, qui fut renversée en un moment. (*Ibid.*, 5.)

2. Sans doute, pères et mères, vous devez la nourriture à vos enfants. Sans doute ce serait un crime contre la nature même, un des plus grands crimes de laisser vos enfants dépourvus d'aliments et de vêtements par votre faute.

Sans doute, si vous les laissiez languir dans la misère, l'indigence, la nudité, la faim et la soif, les animaux les plus farouches, qui pourvoient aux besoins de leurs petits, feraient votre condamnation.

Que vous êtes donc coupables, pères et mères fainéants, qui, par votre paresse, laissez manquer de tout ceux qui sont nés de vous.

Et malheur à vous! pères déréglés, qui dissipez le patrimoine de vos enfants dans la débauche, dans les jeux, dans les repas ou dans d'autres excès ;

Vous êtes vraiment indignes du nom de père ; les animaux ont plus de sentiment que vous, et méritent à coup sûr ce nom mieux que vous.

Travaillez, pères et mères, travaillez selon votre état et employez le fruit de vos travaux, à la subsistance et à l'entretien de vos enfants.

3. Et vous, mère chrétienne, souvenez-vous qu'il est de votre devoir de donner vous-même, autant que vous le pouvez, le lait à vos enfants.

Vous ne seriez mère qu'à demi, dit avec raison saint Ambroise, si vous ne le faisiez pas. Il n'y a qu'une extrême nécessité qui doive vous déterminer à partager votre qualité de mère avec d'autres.

Voyez les mères des patriarches, les Sara, les Rébecca qui, sans doute, étaient des femmes de la première distinction : elles nourrissaient elles-mêmes leurs enfants.

La reine Blanche, mère de saint Louis, se fit aussi un point de religion de remplir ce devoir.

Imitez-les; donnez vous-même le lait à vos enfants, et soyez persuadée que ces enfants, nourris de votre substance, auront aussi plus d'affection et de piété filiale pour vous.

Mais s'il vous est impossible de remplir ce devoir; si vous êtes obligée de confier vos enfants à des étrangères, choisissez avec beaucoup de discernement et de précaution celles entre les mains desquelles vous remettrez des dépôts aussi précieux.

Qu'elles soient remplies de religion, vertueuses et saines, qu'elles soient chastes et sobres. Si elles étaient vicieuses, il serait bien à craindre que vos enfants ne suçassent leurs vices avec le lait.

4. Lorsque vos enfants seront en âge de prendre une nourriture plus solide, donnez-la-leur avec ordre et mesure. Ne les laissez pas s'accoutumer à manger tout ce qu'ils désirent, par fantaisie et à toute heure.

Vous savez que l'homme, créé pour servir Dieu, ne doit pas vivre pour manger, mais manger pour vivre. Elevez donc vos enfants dans ces principes, et réglez prudemment leur nourriture en la proportionnant à leur âge.

Ne leur donnez que très-peu de vin, et ne leur en donnez jamais qu'il ne soit bien mêlé d'eau Craignez de leur faire contracter, dès le berceau, une passion des plus grossières et dont les excès sont des plus honteux.

Qu'ils seraient heureux, vos enfants, si, dès l'âge le plus tendre, vous pouviez au contraire leur faire aimer la sobriété et la tempérance, vertus précieuses qui sont la santé de l'âme et du corps!

Gardez-vous donc soigneusement de les accoutumer à la gourmandise.

5. Pères et mères, vous devez aussi le vêtement à vos enfants, selon la bienséance de leur condition. Tenez, en ce point, un juste milieu : habillez-les proprement, mais sans affectation.

Si, le pouvant, vous ne vouliez pas faire les dépenses nécessaires pour les habiller selon la décence que votre état exige, ce serait une avarice sordide.

Si, au contraire, vous leur donniez des vêtements, ou trop précieux, ou trop recherchés, ce serait leur inspirer la vanité. Et vous savez que l'orgueil est le premier des péchés capitaux, le chef et la source de tous les autres.

Pères et mères, faites tous vos efforts pour détourner vos enfants, et surtout vos filles, d'un vice aussi dangereux.

Et malheur à vous! si vous souffriez que, s'écartant des règles de la modestie chrétienne, elles scandalisassent par l'indécence de leurs parures.

6. Enfin si vous voyez votre famille s'augmenter, ne vous laissez pas aller à une crainte démésurée de ne pouvoir fournir à sa subsistance et à son entretien.

C'est Dieu qui crée vos enfants, c'est Dieu qui en augmente le nombre. Sa providence est immense, et, s'il ne laisse pas les animaux des forêts et des mers, non plus que

les oiseaux de l'air, manquer des choses qui leur sont nécessaires, ayez la plus vive confiance qu'il pourvoira aux besoins de vos enfants qui sont plus encore les siens que les vôtres, pourvu que, de votre côté, vous fassiez votre possible et ne négligiez rien.

7. O Dieu! dont la providence adorable nourrit tout ce qui vit et revêt tout ce qui existe, bénissez, nous vous en prions, les travaux auxquels nous nous livrons pour fournir à la subsistance, à l'entretien et à l'éducation de nos enfants; et ne permettez pas que nous abusions jamais des biens que vous nous accordez, en faisant de ces biens, pour nous et les nôtres, une matière de luxe, de vanité, de sensualité et d'intempérance.

CHAPITRE X.

De l'instruction des enfants.

1. Ecoutez, pères et mères, ce que vous dit l'Esprit-Saint qui est la sagesse même, écoutez l'ordre de votre Seigneur et de votre Dieu: Si vous avez des enfants, instruisez-les et formez-les dès l'âge le plus tendre.

Vous l'entendez; Dieu ne vous dit pas: amassez des trésors à vos enfants, et ménagez-leur des protecteurs. Et pourquoi?

C'est que les trésors que vous leur laisseriez, les faveurs que vous leur ménageriez, ne sont point de vrais et de solides avantages, mais des biens passagers qui souvent sont la source d'une infinité de maux, et qui, tout au moins, ne peuvent demeurer en la possession de vos enfants, que jusqu'au tombeau.

L'instruction et l'éducation; voilà les solides avantages qu'il faut leur procurer, si vous voulez qu'ils deviennent vraiment heureux.

Les fruits de l'instruction et de l'éducation vont au delà du sépulcre; ils pénètrent jusques dans l'éternité et y assurent la félicité de l'homme.

Vous l'entendez, ce n'est pas seulement un conseil que Dieu vous donne; c'est un commandement qu'il vous fait, c'est un ordre, et vous êtes coupables si vous ne l'exécutez pas.

2. Instruisez donc, formez vos enfants, et prenez-vous-y dès la plus tendre jeunesse.

C'est alors que leurs cœurs sont comme une cire molle, susceptibles de toutes sortes d'impressions, comme une toile préparée sur laquelle on peut imprimer quelle image on veut; comme une terre neuve, propre à porter toutes sortes de fruits.

Hâtez-vous, hâtez-vous de donner une bonne forme à cette cire, avant qu'elle soit affermie; hâtez-vous d'imprimer sur cette toile l'image de Jésus-Christ et de la vertu, avant que le démon et le vice y aient imprimé la leur. Hâtez-vous de répandre le bon grain dans cette terre neuve, avant que l'ennemi du salut y ait semé l'ivraie.

Hâtez-vous d'apprendre à vos enfants ce qu'ils doivent à Dieu, ce qu'ils doivent au prochain, ce qu'ils se doivent à eux-mêmes.

3. Vous savez que les enfants ont été créés pour connaître et aimer Dieu. Faites-le-leur donc connaître, et instruisez-les des vérités de la religion.

Apprenez-leur à aimer Dieu. Ce n'est que pour cela qu'il leur a donné un cœur, et, dès qu'ils ont l'usage de raison, ils doivent, sous peine de péché mortel, le lui consacrer par un acte d'amour.

Accoutumez-les donc, aussitôt que leur langue se délie, à dire: « Mon Dieu je vous aime de tout mon cœur, » et faites en sorte qu'ils le disent plus de cœur que de bouche.

Que vous dirai-je ici, enfants infortunés, qui, au lieu de recevoir de semblables leçons de ceux qui vous ont donné le jour, apprenez d'eux à jurer et à proférer des paroles grossières, avant même de pouvoir les articuler?

Que vous dirai-je à vous, pères et mères, si indignes du nom de chrétien, qui êtes la cause que vos enfants consacrent ainsi au démon les premières paroles d'une bouche qu'ils ont reçue de Dieu et qui ne devrait prononcer que ses louanges?

Que vous avez donc peu de religion, si vous n'avez pas horreur de ce désordre! Et que vous avez peu de raison si, loin d'en être choqués, vous y applaudissez par des ris, des caresses et des applaudissements!

Ah! pères et mères, devenez sages; faites vivre et agir pour Dieu des enfants qui ne sont faits que pour Dieu.

Répétez-leur, sans cesse, que Dieu est leur Créateur, leur Père, leur Sauveur.

Que c'est lui qui les a formés, qui les conserve, qui pourvoit à tous leurs besoins, qui les a délivrés de l'enfer et rachetés au prix de son sang, qu'ils tiennent tout de lui et qu'ils lui doivent tout.

Apprenez-leur à prier ce Dieu de bonté. Gravez peu à peu les prières nécessaires dans leur tendre mémoire, et faites-les-leur répéter fréquemment et avec piété.

Quand ils vous demandent quelque aliment ou quelque petite faveur, faites-la-leur mériter par la prière. Il est rare que cet expédient ne réussisse pas à faire prier les enfants même qui ont le moins de goût pour ce saint exercice.

4. Apprenez-leur à craindre Dieu et à le servir en gardant ses commandements.

Pères et mères, ceci est un ordre exprès donné par le Seigneur lui-même dans l'ancienne loi: Vous garderez, dit-il aux Israélites, vous garderez au fond de votre cœur les commandements que je vous ai donnés; vous les méditerez jour et nuit, et vous aurez soin d'en instruire vos enfants et de les leur faire observer.

Remplissez-donc avec zèle cet important devoir. Dites et répétez à vos enfants que Dieu est partout, que Dieu les voit, qu'il observe attentivement tous leurs pas et toutes leurs démarches; que s'ils l'offensent en violant ses commandements, il les punira.

Faites tous vos efforts pour leur inspirer la plus vive horreur du péché. Dites-leur, comme la reine Blanche le disait à saint Louis, mais dites-le-leur avec la même ten-

dresse et la même religion que cette admirable mère le disait :

O mes enfants ! je vous aime autant que moi-même, je vous aime plus que moi-même ; cependant j'aimerais mieux vous voir mourir, que d'apprendre que vous fussiez souillés d'un seul péché mortel.

5. Ayez soin aussi, pères et mères, d'instruire vos enfants de leurs devoirs envers le prochain. Faites-leur comprendre le respect, l'estime, l'amour chrétien qu'ils doivent avoir pour lui.

Apprenez-leur à être honnêtes et prévenants ; à être compatissants envers les pauvres, à pardonner, à cacher les fautes et les défauts des autres, à ne point faire de rapports, à ne dire du mal de qui que ce soit, à ne faire tort ni insulte à personne.

6. Enfin inculquez-leur bien leurs devoirs envers eux-mêmes. Faites-leur bien sentir qu'ils ne sont que pour peu de temps sur la terre ; qu'il n'y sont que pour s'y sanctifier et se sauver ; que, s'ils viennent à perdre leur âme, tout est perdu pour eux.

Inspirez-leur l'amour de la vertu, et pour les engager à la pratiquer lorsqu'elle leur paraît pénible, dites-leur, comme le disait aux Machabées, leur illustre mère :

O mes enfants ! pensez que le ciel sera votre récompense. Il en coûte, il est vrai, pour être vertueux ; il en coûte pour supporter un mépris, une injure, une douleur ; il en coûte pour réprimer la colère, la curiosité, la gourmandise, la paresse ; il en coûte pour être obéissant, humble, diligent, tempérant, patient.

Mais regardez ce beau ciel : vous y serez éternellement heureux. O mes enfants ! un si grand bonheur mérite bien d'être acheté au prix de quelques peines passagères.

7. O Dieu ! qui êtes le maître des esprits et des cœurs, ouvrez ceux de nos enfants aux vérités et aux lois de votre sainte religion.

Remplissez-nous de vos lumières et de vos grâces, afin que, donnant à ceux que vous nous avez confiés toutes les leçons de foi et de vertu que nous leur devons, nous en fassions des hommes selon votre cœur.

CHAPITRE XI.

Du catéchisme et de l'école.

1. Allez, disait le Sauveur du monde à ses apôtres, *allez, enseignez, instruisez les nations* (*Matth.* XXVII, 19). *Celui qui croira et sera baptisé, sera sauvé.* (*Marc.* XVI, 16.)

La foi est donc aussi nécessaire aux hommes que le baptême. Mais cette foi suppose essentiellement la connaissance des vérités que l'on doit croire ; il faut donc être instruit.

Comment, écrivait saint Paul (*Rom.* X, 14), *les hommes croiront-ils ce qu'ils n'ont point entendu, et comment l'entendront-ils, si personne ne leur en donne connaissance ?*

Vous le voyez, pères et mères : vos enfants ne pourront être sauvés s'ils n'ont la foi ; ils ne l'auront pas, s'ils ne sont pas instruits ; et ils ne le seront pas, si on ne les enseigne.

Il faut donc, de toute nécessité, que vous leur procuriez l'instruction, si vous voulez qu'ils soient sauvés.

2. Sans doute, vous devez avoir une connaissance assez grande des vérités de la religion pour leur en inculquer les premiers principes ; et c'est votre devoir, puisque vous êtes les premiers pasteurs de vos enfants, et les seuls qui, étant toujours avec eux, pouvez profiter de toutes les circonstances favorables pour leur donner les premières instructions.

Mais, à mesure que la raison de vos enfants se développe, ils ont besoin de leçons plus solides, plus sérieuses et plus détaillées.

Et souvent il arrive qu'un père, qu'une mère ne sont point assez éclairés, n'ont point un degré de science suffisant pour bien instruire eux-mêmes leurs enfants.

Souvent encore l'application qu'ils sont obligés de donner à leurs affaires temporelles, ne leur laisse pas le temps que demanderaient des leçons de religion bien suivies.

Cependant ces leçons sont nécessaires ; elles sont de la dernière importance. Suppléez donc, pères et mères, à votre impuissance.

3. C'est aux apôtres que Dieu a ordonné d'enseigner ; c'est aux prêtres, qui leur succèdent dans leur saint ministère, qu'il a confié le dépôt de la science du salut.

Il faut donc que vous envoyiez vos enfants à leurs instructions et à leurs catéchismes. Veillez soigneusement à ce qu'ils y assistent, à ce qu'ils y soient assidus, modestes et attentifs.

Quand ils sont de retour à la maison, interrogez-les ; voyez s'ils ont écouté, ce qu'ils ont retenu, tâchez de le leur inculquer ; et pour cela, allez vous-même, autant qu'il vous sera possible, avec eux au catéchisme. Enfin, ayez soin qu'ils étudient ce qu'on leur aura donné à apprendre.

4. Mais comment apprendront ils eux-mêmes, s'ils ne savent pas lire ? Il faut donc encore, pères et mères, que vous envoyez vos enfants à l'école, et vous devez tout sacrifier pour leur procurer ce secours.

Vous le savez, la plus stupide ignorance est le partage ordinaire de ceux qui ne savent pas lire, on a mille peines à leur inculquer les premières vérités de la religion, bientôt ils les oublient ; s'ils viennent à s'égarer, on ne sait comment s'y prendre pour les faire rentrer en eux-mêmes.

Tandis que la lecture des bons livres offre à ceux qui savent lire mille moyens d'entretenir leur religion et leur piété, mille moyens de les faire revenir à Dieu quand ils s'en sont éloignés.

5. Et ne dites point, pères et mères, que vous ne pouvez vous passer de vos enfants, que vous en avez besoin pour travailler.

Pensez qu'ils ont un besoin plus pressant de l'instruction pour se sanctifier. Le salut est, sans contredit bien plus impor-

tant que la vie, et l'instruction plus nécessaire que le travail.

L'école, d'ailleurs, n'occupe pas la journée tout entière : et vos enfants travailleront bien assez, s'ils s'occupent chez vous dans l'intervalle des classes, au lieu de perdre le temps avec les enfants mal élevés et mal disciplinés.

5. Ne dites point encore que vous n'êtes pas assez aisés pour payer un maître. Hélas ! ceux qui font cette observation ne savent ordinairement que trop bien trouver le moyen de faire mille dépenses inutiles, peut-être même criminelles, dans les lieux de débauche.

Voyez tous les gens de bien, tous les pères et mères vraiment Chrétiens : quelque pauvres qu'ils soient, il n'en est presque aucun qui ne trouve, ou dans son travail et son économie, ou dans la charité des autres, les moyens de payer un maître.

Imitez-les, envoyez vos enfants à l'école. Recommandez-les à Dieu, priez-le de leur donner les lumières et les grâces nécessaires pour profiter des leçons qu'ils y recevront.

Recommandez-les à leur maître ; dites-lui de ne pas leur épargner la correction lorsqu'ils la mériteront ; et quand ils l'auront reçue, n'ayez pas la faiblesse d'invectiver et de vous emporter contre le maître.

Appuyez au contraire sa conduite ; dites à vos enfants que le maître a eu raison, et que s'ils ne se corrigent pas, vous ajouterez vous-mêmes une autre correction à la sienne.

6. Lorsque vos enfants sauront lire, procurez-leur de bons livres, des livres propres à les instruire et à les édifier, qui ne respirent que la religion et la vertu.

Un des meilleurs que l'on puisse vous conseiller de mettre entre leurs mains, est la *Vie des saints*. Rien n'est plus capable de les porter au bien que leurs exemples.

Mais, ô pères et mères ! écoutez bien ceci, et ne le perdez jamais de vue. Pères et mères, ne souffrez jamais que vos enfants lisent aucun livre mauvais ou dangereux ; jamais de romans, jamais de livres obscènes, jamais de livres impies ou qui tendent à l'impiété.

Malheur à vous ! et malheur à vos enfants, si vous souffriez qu'ils lussent de semblables ouvrages !

Malheur à vous ! qui leur laisseriez ainsi le poison le plus mortel entre les mains. Malheur à eux qui le prendraient, à coup sûr, avec empressement et ne manqueraient pas d'être bientôt pervertis et corrompus !

Prenez pour règle invariable de ne jamais laisser lire aucun livre à vos enfants, que vous ne l'ayez vu ou que vous ne l'ayez fait voir à des personnes remplies de la crainte du Seigneur, et capables de juger de l'ouvrage, et qu'ainsi vous ne soyez assurés que, loin de nuire à vos enfants, il ne peut que leur être utile.

Enfin, prenez toutes les précautions nécessaires pour que vos enfants ne reçoivent aucun mauvais livre de la part des jeunes gens corrompus, et qu'ils n'en lisent point en secret.

7. Sauveur des hommes ! vous aimiez les enfants, vous les embrassiez, vous ordonniez de les laisser venir à vous.

Vous n'êtes plus visiblement au milieu de nous, adorable Jésus ! mais vous nous avez laissé vos ministres ; ils vous représentent, ils tiennent votre place, c'est en votre nom qu'ils instruisent, qu'ils exhortent et qu'ils bénissent.

Convaincus de cette vérité, nous aurons le plus grand soin d'envoyer nos enfants recevoir, avec assiduité, respect et docilité, leurs leçons et leurs avis.

Nous nous efforcerons de les leur répéter nous-mêmes, de les graver dans leur esprit et dans leur cœur.

Répandez, Seigneur, vos grâces et vos bénédictions sur vos ministres, sur nous, sur nos enfants et sur leurs maîtres. Vos ministres planteront, nous arroserons : donnez, ô Dieu de bonté ! donnez l'accroissement, car, sans vous, tous nos efforts seront vains et inutiles.

CHAPITRE XII.

De la vigilance.

1. *Veillez*, disait Jésus-Christ à ses disciples, *veillez, car vous ne savez pas à quelle heure le Fils de l'homme viendra.* (*Luc.* XII, 40.)

Sans doute, si un père de famille savait à quelle heure le voleur doit venir, il veillerait attentivement et ne laisserait pas percer le mur de sa maison.

Veillez donc, je vous le répète, soyez sur vos gardes, soyez prêts parce que vous ne savez pas l'heure.

Heureux le serviteur que le maître trouvera vigilant à son arrivée, il lui donnera, à coup sûr, des récompenses immenses.

Si, au contraire, le serviteur est négligent et paresseux, s'il dit : Mon maître tarde à venir ; et que, sous ce prétexte, il entre en dispute avec les autres domestiques ; s'il se met en colère contre eux et les frappe ; s'il s'amuse à boire et à manger avec les débauchés ;

Le maître de ce serviteur arrivera au jour et à l'heure à laquelle il ne s'attendra pas, et ce maître sévère prononcera contre lui des arrêts foudroyants.

2. Que cette parabole est frappante, pères et mères ! et si vous la concevez bien, ne voyez-vous pas combien il est important et combien vous êtes obligés de veiller sur vos enfants ? Reprenons-la et faites-vous-en l'application.

Veillez, pères et mères, sur vos enfants, parce que vous ne savez pas à quelle heure le Fils de l'homme, Jésus-Christ votre Dieu, vous retirant de ce monde, viendra vous en demander compte.

Vous ne savez pas à quelle heure il appellera ces enfants eux-mêmes, à lui.

Vous avez grand soin des biens temporels

que vous possédez, et si vous saviez qu'un voleur dût venir à une heure déterminée, pour enfoncer votre porte et s'introduire chez vous, vous veilleriez, à coup sûr, bien attentivement, et vous ne le laisseriez pas entrer.

Ah ! veillez donc, veillez soigneusement, veillez sans cesse sur vos enfants.

Leur innocence, leur âme est, sans doute, bien plus précieuse que tous les biens de ce monde. Le démon, l'ennemi des hommes, plus dangereux et plus perfide que tous les voleurs, est toujours disposé, toujours prêt à faire tous ses efforts pour leur enlever cette innocence, pour leur faire perdre, par le péché, cette âme si précieuse, qu'un Dieu l'a jugée digne d'être rachetée au prix de son sang.

Veillez sans cesse : vous ne savez à quelle heure, à quel moment le démon les attaquera.

Que vous serez heureux, pères et mères, si le Seigneur, lorsqu'il vous appellera à lui, trouve que vous avez été des pères et mères vigilants, et qu'aucun de vos enfants ne s'est perdu par votre faute.

Ce Père de tous les pères, ce Père infiniment bon, vous récompensera d'une manière digne de sa tendresse, d'une manière digne d'un Dieu la bonté même.

Mais si vous faites comme le serviteur négligent ; si vous perdez de vue vos enfants, si vous les abandonnez à eux-mêmes, vous persuadant faussement qu'ils ne courent aucun risque, qu'ils ne sont point susceptibles de tentations, qu'ils sont à l'abri des piéges et des attaques du démon ;

Si vous vous éloignez d'eux, pour lier des sociétés vaines et passer votre temps dans les jeux, les repas, les plaisirs, les conversations inutiles ;

Ou, si vous vous livrez tellement à vos affaires temporelles, que vous ne surveilliez pas vos enfants qu'arrivera-t-il ?

Le démon viendra, il les attaquera au moment où vous n'y penserez pas, et ces faibles enfants, livrés à eux-mêmes, ne sauront pas que c'est l'ennemi qui se présente à eux, ils ne penseront pas à lui résister, pas même à s'en défier, ils seront la proie de Satan, il entrera dans leurs cœurs, il s'en rendra le maître, il y fixera sa demeure, il leur fera connaître le mal, et parviendra à le leur faire commettre.

Ainsi périront, par votre faute, ces pauvres enfants que le Seigneur vous avait confiés, ces âmes pour le salut desquelles, Jésus-Christ est mort.

Et quand il viendra vous juger, ce Dieu terrible, croyez-vous qu'il vous épargnera davantage que le serviteur négligent ? Non, sans doute : il prononcera contre vous l'arrêt d'une réprobation éternelle.

3. O Dieu ! qui observez toutes les démarches des hommes, Dieu qui êtes attentif à tous leurs besoins, Dieu qui les retenez sans cesse sous l'ombre bienfaisante de vos ailes, comme la poule retient ses petits sous les siennes ;

Dieu qui avez toujours les yeux ouverts et les oreilles attentives sur nous, faites-nous la grâce d'imiter les soins paternels et continuels de votre infinie providence, et de veiller si attentivement sur les enfants que vous nous avez confiés, qu'avec votre secours, nous les préservions de tous les dangers de l'âme et du corps.

CHAPITRE XIII.

A quoi doit s'étendre la vigilance des pères et mères.

1. Puisque votre vigilance doit avoir pour but de conserver l'innocence de vos enfants et de les préserver du mal, il faut donc, pères et mères, qu'elle s'étende à tout ce qui pourrait être un écueil à leur innocence, à tout ce qui serait capable de leur donner l'idée du mal, et de les y porter, à tout ce qui pourrait souiller leur esprit et corrompre leur cœur.

Bannissez donc d'abord absolument de votre maison tout tableau, toute peinture qui pourrait présenter à leur imagination, la cause de quelque idée impure.

Bannissez-en les romans, les comédies obscènes et tous les livres de cette espèce. Ne dites pas que vous les tiendrez à l'abri de leurs regards, que vous les mettrez sous clef.

Pères et mères, vous êtes Chrétiens ; vous devez être purs, vous devez être chastes ; il ne vous est point permis d'avoir et de conserver chez vous ce qui vous serait à vous-mêmes une occasion de péché.

Mais quelque précaution que vous preniez, en quelque lieu secret que vous déposiez ces objets que la religion et la vertu doivent vous faire détester, soyez persuadés que vos enfants trouveront le moyen de les atteindre et de s'en emparer.

Oui, ils les considéreront ces peintures indécentes, ils les liront ces livres obscènes, et ils s'enivreront du poison qu'ils y découvriront.

N'est-ce pas là ce que vous avez fait, peut-être, dans votre jeunesse ? hélas ! vous n'avez que trop fait alors, la malheureuse expérience de la pente violente de votre cœur au mal. Que cette expérience vous rende au moins sages par rapport à vos enfants.

2. Veillez, pères et mères, et observez attentivement vos domestiques ; c'est avec eux que vos enfants se trouvent habituellement.

Ne sont-ils pas peu réservés dans leurs paroles et dans leurs manières ? ne sont-ils pas des gens sans pudeur, sans crainte de Dieu ?

S'ils sont tels, ne les souffrez pas chez vous. Si vous les y conservez, vos enfants parleront et agiront bientôt comme eux, ils perdront avec eux la pudeur et la crainte de Dieu.

3. Veillez, pères et mères, sur ceux qui fréquentent votre maison et conversent avec vous. Ne parlent-ils point sans retenue ? ne chantent-ils pas des chansons peu modestes ? ne racontent-ils point des histoires

licencieuses? ne déchirent-ils pas la réputation du prochain? ne jurent-ils pas? ne blasphèments-il pas? ne tiennent-ils pas des discours impies, en présence de vos enfants?

Ah! pères et mères, éloignez, éloignez de votre maison des sociétés aussi dangereuses. Et si vous ne le pouvez, au moins ne souffrez jamais que vos enfants demeurent auprès de vous, quand ces maîtres d'iniquité s'y trouvent.

Et ne dites point que vos enfants n'ont pas encore l'usage de la raison, que de semblables discours ne peuvent leur faire aucune mauvaise impression.

Ne vous faites point illusion. Les enfants n'ont que trop souvent l'esprit prématuré pour apprendre le mal et le commettre.

S'ils n'ont pas encore la raison, ils ont des yeux, ils ont des oreilles, ils ne voient et n'entendent que trop ce qu'on fait et ce qu'on dit; ils n'ont que trop de disposition à répéter ce qu'ils ont entendu et à imiter ce qu'ils ont vu faire.

Et si vous n'êtes pas, vous-mêmes, pères et mères, de la plus grande réserve et de la plus vigilante circonspection en leur présence, soyez persuadés que, dès qu'ils ne seront plus sous vos yeux, ils diront ce que vous aurez dit, ils chanteront ce que vous aurez chanté, ils feront ce que vous aurez fait.

4. Veillez sur vos enfants, veillez sur ceux qui viennent auprès d'eux. Lorsqu'ils sont ensemble, quelque petits qu'ils soient, voyez s'ils ne font point quelques immodesties, et s'ils en faisaient, corrigez-les sévèrement pour leur en inspirer de l'horreur.

5. Veillez continuellement, et si vous ne pouvez toujours avoir vos enfants auprès de vous; sachez au moins où ils vont, prenez garde à qui ils parlent;

Et ne souffrez jamais qu'ils aillent dans des maisons, dans des lieux où ils se trouveraient avec une jeunesse mal élevée, déréglée et libertine.

Plus ils avanceront en âge, plus vous devez être exacts en ce point, plus vous devez avoir soin de les éloigner des sociétés dangereuses.

Elles sont, vous le savez, l'écueil de l'innocence, elles pervertisent ceux même qui ont reçu les meilleurs principes et la plus sage éducation.

6. Veillez sur vos filles : si vous les laissez avec des personnes de différent sexe, qui ne soient pas absolument au-dessus de tout soupçon, si quelque vertueuses que vous paraissent ces personnes à qui elles parlent, vous leur souffrez des assiduités avec elles;

Si vous leur permettez de se promener le soir dans les ténèbres, ou de jour, mais dans des lieux écartés et seules avec elles,

Vous verrez que vos filles cesseront bientôt d'être modestes et chastes; vous verrez qu'elles se déshonoreront; et vous reconnaîtrez enfin votre imprudence, quand vous ne pourrez plus remédier au mal.

Ah! pères et mères, l'Esprit-Saint vous le dit : Donnez tous vos soins à la conservation de l'honneur de vos filles.

N'exposez donc pas leur honneur en les produisant témérairement dans les assemblées mondaines, en les laissant aller à ces bals, à ces spectacles dont l'expérience a fait tant de fois reconnaître les dangers.

7. Veillez sur vos garçons : ne leur souffrez ni assiduité au jeu, ni compagnie suspecte, ni fréquentation des lieux de débauche, ni intrigues de galanterie, ni veilles hors de la maison, surtout quand elles se font avec différent sexe, ni courses nocturnes. S'ils sortent quelquefois le soir, sachez où ils vont et qu'ils rentrent à la maison à l'heure convenable.

S'ils sortent quand il leur plaira, s'ils vont impunément dans toutes sortes de lieux, auprès de toutes sortes de personnes, que deviendront-ils? Des enfants prodigues qui donneront dans tous les excès du libertinage.

Hélas! il n'est que trop vrai, que celui qui fréquente les méchants devient lui-même méchant comme eux.

L'exemple des autres est un torrent qui entraîne; et comment pourriez-vous être assez peu sensés pour croire que votre fils aura la force d'y résister?

8. Veillez, et ayez soin qu'aucun de vos enfants ne manque de satisfaire, chaque jour, avec piété, à ses devoirs de religion; que la prière du matin, que celle du soir, celle d'avant et d'après le repas ne soient jamais omises;

Que tous assistent, s'il est possible, chaque jour, avec respect, décence et piété, au saint sacrifice de la messe;

Qu'ils fréquentent assidûment les offices de la paroisse, qu'ils s'approchent souvent, et avec de saintes dispositions, du sacrement de pénitence;

Enfin, exhortez-les aussi à communier; mais ne les gênez pas sur ce point, de peur de leur faire commettre des sacriléges en les exposant, soit à déguiser leurs péchés, soit à approcher, sans changement de vie, de l'adorable et redoutable sacrement de l'autel.

9. Vous avez maudit le monde, ô mon Dieu! à cause des dangers et des scandales dont il est rempli. Nous n'avons que trop éprouvé, nous-mêmes, combien la vertu y est exposée.

Nos enfants y sont, Seigneur, au milieu de ce monde pervers. Qui pourra les mettre à l'abri de la corruption qui les y environne, et des scandales dont ils y son entourés? Vous seul, Dieu tout-puissant, vous seul le pouvez.

Ah! nous ne vous prions pas d'enlever nos enfants de ce monde, mais de les préserver du mal de ce monde.

Rendez-nous, Seigneur, participants de votre sagesse et de votre zèle, afin que nous veillions si attentivement sur nos enfants,

qu'avec le secours de votre grâce, nous les détournions de tous les dangers et de tous les vices du monde.

CHAPITRE XIV.

De la correction.

1. Ecoutez, pères et mères, la parole de votre Dieu, et qu'elle vous serve de règle. Ne pas corriger son fils lorsqu'il le mérite, c'est le haïr. *Pour moi*, dit le Seigneur, *je reprends et je corrige ceux que j'aime.* (*Apoc.* III, 19.)

La folie, c'est-à-dire l'inclination au mal, est dans le cœur de l'enfant, et la verge de la correction l'en chassera.

N'épargnez donc *point la correction à votre enfant : car si vous le frappez avec la verge, vous le préserverez de la mort* à laquelle l'iniquité conduit, *et vous délivrerez son âme de l'enfer.* (*Prov.* XXIII, 13, 14.)

2. Pesez bien toutes ces paroles du Seigneur votre Dieu. Vous le savez, l'homme est porté au mal dès sa naissance; et s'il suit les penchants déréglés de son cœur, il se perd infailliblement.

Il faut donc nécessairement mettre un frein à ses inclinations vicieuses, il faut le corriger, ou se déterminer à le laisser périr.

Laisser périr un fils! peut-on le haïr davantage? Ne pas corriger son fils, c'est donc le haïr.

Quel père plus tendre que Dieu? quel maître plus sage que Dieu? il vous dit ce Dieu, la sagesse et la bonté même, qu'il reprend, et qu'il corrige ceux qu'il aime.

Pouvez-vous, pères et mères, suivre un modèle plus parfait que Dieu lui-même? Faites donc ce qu'il fait; reprenez et corrigez vos enfants, si vous les aimez.

3. Vous n'en avez pas la force, dites-vous; votre cœur et vos mains s'y refusent; votre tendresse vous empêche de sévir.

Quoi! pourriez-vous donc appeler tendresse, une telle mollesse, une telle lâcheté? n'est-ce pas bien plutôt une dureté, une cruauté? Sans doute, c'en est une.

Et c'est avec juste raison que saint Bernard appelle les pères et mères dont cette fausse tendresse est le partage, des meurtriers et des parricides qui donnent la mort à l'âme de leurs enfants.

4. Voyez aussi comment Dieu punit autrefois la molle indolence du grand prêtre Héli, par rapport à ses fils.

Il était un homme saint dans sa conduite, il menait une vie irréprochable aux yeux du peuple; mais il avait deux fils qui ne marchaient pas sur ses traces; ils se livraient aux plus grands excès.

Héli en gémissait, il leur faisait des représentations et des reproches, il les reprenait même assez sévèrement, il leur défendait de continuer leurs désordres; mais il ne les corrigeait pas, il ne les punissait pas :

Et qu'arriva-t-il? un prophète vint lui dire de la part de Dieu, qu'il lui en coûterait la vie, et qu'il n'y aurait jamais de vieillards dans sa famille.

Bientôt aussi Ophni et Phinées, ses deux fils impies et libertins, ayant porté l'Arche d'alliance dans une bataille, y furent massacrés, et Héli, apprenant cette triste nouvelle, tomba de son siége, se fendit la tête et mourut sur-le-champ.

Pères et mères, qui ne pouvez vous déterminer à corriger vos enfants, craignez un tel sort, craignez un tel châtiment de Dieu sur vos enfants et sur vous-mêmes.

5. Et que deviendront-ils, s'ils vivent, ces enfants dont vous souffrez les défauts et les vices?

O quels germes d'iniquité! ô quels monstres d'horreur et d'impiété vous avez enfantés et vous nourrissez!

Malheur aux enfants et aux jeunes gens qui vivront avec eux! malheur à leurs contemporains et à leurs condisciples auxquels ils ne donneront que des exemples d'impiété et de libertinage!

Malheur à la société tout entière, lorsque dans un âge plus avancé, ils embrasseront un état!

Malheur à l'épouse qui s'unira à l'un d'eux! Il sera un mari brutal, jureur, débauché, sans piété et sans religion. Malheur à ses enfants qu'il pervertira par ses détestables exemples!

Malheur à la paroisse dont un de ces fils indomptés, deviendrait le pasteur! Il profanera les sacrements, il souillera les autels, il perdra les âmes au lieu de les sauver.

Malheur au peuple dont un de ces enfants, sans joug, deviendrait le magistrat. Ce peuple infortuné ne trouvera en lui qu'un juge lâche, ignorant, livré à ses plaisirs, vendu à l'iniquité, l'oppresseur de la veuve et de l'orphelin, l'appui du crime.

Voilà, pères et mères, les funestes suites du défaut de correction, les horribles effets de cette mollesse, de cette lâcheté qui empêche de sévir contre les enfants lorsqu'ils le méritent. Voilà les fléaux qu'on prépare au monde en les épargnant.

C'est donc avec juste raison que l'apôtre saint Paul dit (*I Tim.*, V, 8) : que de tels pères et mères, sont pires que les païens, les infidèles et les idolâtres.

6. Mais écoutez encore ce que vous dit l'Esprit-Saint : Ces enfants, dont vous souffrez les déréglements, seront un jour, pour vous, le sujet de la plus profonde tristesse et de la plus amère désolation;

Ils vous feront sécher de chagrin, ils vous mépriseront, ils vous traiteront avec dureté, avec insolence, et leurs crimes vous couvriront d'opprobre et de confusion.

Vous aurez craint de leur faire verser quelques larmes tandis qu'ils étaient jeunes, et ils vous en feront répandre des torrents dans votre vieillesse.

Peut-être même les verrez-vous conjurer votre perte, s'élever et s'armer contre vous, comme Absalon se souleva contre David son père?

Enfin, vous mourrez, et ils mourront à leur tour : leurs crimes les précipiteront

dans l'enfer que vous aurez vous-mêmes mérité par votre mollesse et votre lâcheté. Vous y serez avec eux, et ils y seront avec vous.

Ce sera dans ce lieu d'horreur, qu'ils vous reprocheront éternellement leur damnation dont votre criminelle indulgence à leur égard aura été la cause. Ce sera là qu'ils vous maudiront et qu'ils vous tourmenteront éternellement.

7. O Jésus! qui étant la douceur et la bonté même, êtes entré dans une sainte fureur à la vue de ceux qui violaient la sainteté de la maison de Dieu votre Père, et les avez frappés dans votre juste indignation;

Remplissez-nous du zèle dont vous brûlez pour la gloire de ce divin Père et pour le salut des âmes; faites, que nous n'ayons rien tant à cœur que de préserver nos enfants des vices qui les rendraient odieux à Dieu et aux hommes.

Faites, que nous n'écoutions jamais cette tendresse charnelle qui, en faisant tout pardonner aux enfants, les affermit dans le mal et les perd.

Faites en un mot, que nous ayons la prudence et la fermeté nécessaires pour réprimer en eux, par la correction, les écarts que votre loi condamne, afin qu'ils vous servent dans la justice et dans la sainteté, tous les jours de leur vie.

CHAPITRE XV.

Qu'il faut corriger de bonne heure les enfants.

1. *Courbez*, dit le Seigneur, *courbez vos enfants dès l'âge le plus tendre.* (*Eccli.* VII, 25.) N'attendez donc pas, pères et mères, que ces jeunes plantes aient crû et se soient fortifiées dans leurs mauvais plis.

Vous le savez: il est facile de redresser un tendre arbrisseau; mais est-il parvenu à une certaine grosseur, on le romprait plutôt que de le faire fléchir.

La plus légère réprimande, la plus faible correction, suffit très-souvent pour remédier à un défaut qui commence à naître et à se montrer. Mais a-t-il crû ce défaut, est-il devenu vice, en a-t-on contracté l'habitude; c'est une seconde nature presque aussi inflexible que le fer.

2. Parlez, pères et mères avancés en âge, parlez, vous qui avez de l'expérience, vous qui gémissez sous le poids des peines que vous causent des enfants dont vous avez négligé l'éducation.

Vous vous plaignez amèrement. Vos enfants, dites-vous, sont des vipères cruelles qui déchirent les entrailles qui les ont portés.

Que votre sort est déplorable! mais à qui vous en prendre? N'est-ce pas votre faute?

N'est-il pas vrai que si vous eussiez dompté ce libertin tandis qu'il était jeune, si vous eussiez dès lors abattu son orgueil, réprimé ses vivacités et ses colères, il serait devenu docile et souple?

N'est-il pas vrai que, si dès les premiers jurements qu'il proféra, si aussitôt qu'il commença à vous parler d'une manière peu respectueuse, à insulter ses frères, à maltraiter les autres enfants, vous l'eussiez sévèrement repris et corrigé, au lieu d'en rire et de vous en amuser?

Si, au lieu d'éclater contre son maître lorsqu'il le corrigeait, vous l'eussiez vous-mêmes puni; si, dès les premiers petits vols qu'il fit, vous eussiez sévi contre lui comme il le méritait;

Si, dès la première fois que vous le vîtes s'associer à des libertins, entrer avec eux dans des lieux de débauche, recevoir de leur part des mauvais livres et les lire;

Si, dès le premier jour que vous vous aperçûtes qu'il commençait à nouer des intrigues, à former des liaisons dangereuses avec des personnes de différent sexe, vous lui eussiez fait de rigoureuses défenses, de sévères réprimandes; si, à la première rechute, vous eussiez passé des menaces à la correction.

Votre fils ne serait ni libertin, ni débauché, ni impie.

Il serait, au contraire, un Isaac plein d'estime et de vénération pour vous, toujours prêt à vous obéir et à vous suivre.

Il serait un Jacob qui ferait son bonheur d'être avec vous, qui, par sa douceur et ses attentions, serait votre joie et votre consolation.

Il serait un Joseph rempli d'affection, qui pourvoirait, avec empressement, à tous les besoins de votre vieillesse.

Il serait enfin un Tobie qui, par sa piété et sa religion, attirerait sur lui et sur toute votre maison, les plus abondantes bénédictions du ciel.

En faut-il davantage, pères et mères, pour vous engager à corriger de bonne heure vos enfants? et s'il était possible que vous ne les aimassiez pas et que vous ne cherchassiez pas leur bien, votre intérêt seul ne devrait-il pas vous engager à les courber dès l'âge le plus tendre, comme le Seigneur vous l'ordonne?

3. Nous savons, ô mon Dieu! que les plus légers commencements, quand on les néglige, conduisent souvent au comble de l'iniquité; et que si on ne remédie pas au mal dans son principe, il devient bientôt incurable.

Pénétrés de cette vérité, nous nous appliquerons à observer attentivement, dès l'âge le plus tendre, les écarts des enfants que vous nous avez confiés.

Nous reprendrons d'abord, nous menacerons ensuite, enfin nous punirons; et par là nous empêcherons que de légères étincelles, n'allument un feu que nous ne serions plus en état d'éteindre.

CHAPITRE XVI.

Que la correction doit être juste.

1. *N'irritez point vos enfants*, disait saint Paul aux premiers Chrétiens, *de peur qu'ils ne tombent dans l'abattement.* (*Col.* III, 21.)

Ce n'est point par passion, c'est par zèle

gion que vous devez corriger, pères et mères ; c'est en vue de Dieu, c'est pour obéir à Dieu, c'est pour remplir un devoir qu'il vous impose.

Ce Dieu est le Dieu des justices, et votre correction ne pourra lui plaire, qu'elle ne soit juste. Corrigez donc, d'abord, sans acception de personnes.

Si vous sentez de l'aversion pour un de vos enfants, que des défauts naturels, ou peut-être même votre seul caprice vous rend odieux, défiez-vous de vous-mêmes et examinez sérieusement si cet enfant est vraiment coupable, avant de le punir.

Si vous suivez votre passion, vous serez des tyrans et non pas des pères et mères à l'égard de cet enfant infortuné. Une petite erreur de sa part sera un crime à vos yeux, et vous punirez souvent, d'une grêle de coups, ce qui ne mériterait qu'un léger reproche.

Si vous vous sentez de la prédilection pour un autre enfant, défiez-vous encore de vous-même et pesez, avec attention, si cet enfant est vraiment excusable, avant de lui pardonner.

Si vous suivez aveuglément votre inclination déréglée, vous détournerez vos regards pour ne pas voir les défauts de ce bien-aimé ; quand vous les apercevrez, vous les dissimulerez ; quand on l'accusera, ce sera toujours à tort ; et quand vous punirez, ce ne sera jamais celui-ci, qui, cependant, gâté par votre prédilection et votre indulgence, mettra peut-être sans cesse, le trouble dans la maison, la division entre les frères et fera mille fautes dignes, non-seulement des plus sévères réprimandes, mais des plus rigoureuses corrections.

2. Si vous êtes intéressés, si vous avez trop d'attachement aux choses de la terre, défiez-vous de vous-mêmes, et avant de corriger, considérez bien si la faute de votre enfant, est vraiment digne d'une correction.

Si vous suivez votre penchant, vous ne reprendrez et vous ne frapperez que l'enfant que vous ne trouverez pas assez appliqué à son travail, qui ne sera pas assez soigneux dans le ménage, qui causera, par légèreté ou par inadvertance, quelque léger dommage.

Tandis que vous ne direz rien à celui qui offensera Dieu, qui manquera à ses devoirs de religion, qui sera sans respect, sans modestie, dans le lieu saint ; sans attention et sans piété dans ses prières, qui jurera, qui volera, qui mentira, qui frappera les autres enfants.

3. Si vous êtes enclins à la colère, défiez-vous de vous-mêmes, et ne frappez jamais sans avoir examiné s'il y a une vraie et juste raison de le faire ; ne corrigez jamais dans les accès de votre indignation.

Si vous suivez votre naturel bouillant et emporté, vous frapperez sans discernement et sans cause, vous le ferez sans modération et sans retenue.

Vous ajouterez à vos coups des injures des imprécations, des malédictions qui scandaliseront vos enfants et les rendront plus rebelles et plus méchants encore.

Ah ! pères et mères, ne vous imaginez pas qu'il vous soit permis de faire de vos enfants le jouet de votre caprice, et de les maltraiter au gré de votre humeur. Vous ne devez châtier vos enfants que lorsqu'ils l'ont mérité, et qu'autant qu'ils l'ont mérité.

4. Corrigez-les donc lorsqu'ils manquent à leurs devoirs envers Dieu, lorsqu'ils manquent à leurs prières, à la messe, aux exercices de religion, lorsqu'ils y assistent sans dévotion.

Corrigez-les, lorsqu'ils manquent à leurs devoirs envers vous, au respect et à la soumission qu'ils vous doivent.

Pères et mères, Dieu ordonne à vos enfants de vous honorer ; c'est à vous à leur faire observer ce précepte du Seigneur. Faites-vous donc respecter.

Ne permettez pas qu'ils se servent du *tu* et du *toi* à votre égard. Ces expressions ne furent jamais des expressions de respect et d'honneur, et il n'est pas en votre pouvoir de dispenser vos enfants de ce qu'ils vous doivent en ce point.

Corrigez-les lorsqu'ils manquent au prochain, lorsqu'ils insultent ou maltraitent leurs frères, leurs sœurs, les autres enfants ou toute autre personne.

Corrigez-les lorsqu'ils font quelque tort, n'eussent-ils dérobé que très-peu de chose, qu'un fruit, punissez-les sévèrement.

Punissez-les lorsqu'ils mentent, lorsqu'ils jurent, lorsqu'ils tiennent des propos ou font quelque action contre la modestie, lorsqu'ils sont paresseux, en un mot lorsqu'ils offensent Dieu.

5. Père céleste ! qui ne nous corrigez que pour nous rendre meilleurs et nous sauver, faites-nous la grâce de n'avoir nous-mêmes d'autre vue dans la correction de nos enfants, que votre gloire et leur salut.

Afin que nos corrections soient toujours justes et sans passion, et qu'ainsi elles ne soient pas indignes de vos bénédictions qui peuvent seules les rendre utiles et profitables.

CHAPITRE XVII.

Que la correction doit être sage.

1. Le Seigneur aime la sagesse, dit l'Ecriture, parce que c'est elle qui dirige ses corrections, et que c'est par elle qu'il dispose toutes choses avec un ordre admirable.

Que cette précieuse sagesse préside donc, pères et mères, à toutes vos corrections ; qu'elle vous les fasse proportionner à l'âge, aux fautes, au caractère et à l'humeur de vos enfants.

Ayez d'abord égard à leur âge : quand les enfants sont encore petits, les paroles ne font pas beaucoup d'impression sur eux, mais aussi des châtiments trop réitérés les abrutiraient.

Dans un âge plus avancé, un avertissement, un reproche, un regard de mépris et

d'indignation suffit quelquefois pour les réprimer; d'autres fois il faut de la sévérité. Examinez donc et voyez ce qui convient à vos enfants.

2. Ayez égard aux fautes : si elles sont légères, si elles ne peuvent avoir de mauvaises suites, il est quelquefois prudent de dissimuler; il faut bien pardonner quelque chose à la légèreté de la jeunesse.

Menacer, frapper à chaque faute, se serait décourager et rebuter vos enfants, ce serait les exposer à vous haïr, à ne faire aucun état de vos remontrances et de vos corrections, à n'en tirer aucun profit.

Mais si les fautes sont grièves, si elles peuvent conduire au désordre, ne les passez pas; éclatez et arrêtez-les par une prompte et sévère punition.

Distinguez néanmoins les fautes de malice de celles de faiblesse, et soyez moins rigoureux par rapport à celles-ci que par rapport aux premières.

Usez même de quelque indulgence si votre enfant avoue sa faute, s'il en paraît consterné, repentant, surtout si c'est la première fois.

Mais si cet enfant s'obstine à nier, s'il ne veut pas se reconnaître coupable, augmentez la sévérité de la correction, punissez son indocilité et son obstination.

3. Enfin, ayez égard au caractère et à l'humeur de vos enfants. S'ils sont d'un caractère dur, fier, rebelle, ou d'un caractère paresseux, lâche, indolent, il faut les reprendre avec un air de dureté.

Si, au contraire, ils sont doux, bons, pusillanimes, reprenez-les avec bonté, avec douceur.

Mais, en quelque occasion et pour quelque sujet que vous corrigiez, faites-le chrétiennement.

Offrez à Dieu cette action que vous faites pour lui et en vue de lui, priez-le de la bénir et de la faire fructifier.

Montrez de la fermeté, mais n'agissez point par colère; et qu'il ne sorte jamais de votre bouche ni paroles injurieuses, ni jurements, ni malédictions, de manière que vos enfants ne puissent jamais avoir sujet de croire que c'est l'humeur et la passion qui vous font agir.

4. Dieu infiniment sage ! qui proportionnez vos grâces à nos besoins, vos secours à nos faiblesses, vos châtiments à nos fautes; Dieu qui savez attirer à vous chacun de vos enfants par les voies qui lui conviennent; Envoyez-nous, du haut de votre trône, la prudence qui nous est nécessaire pour reprendre et corriger les enfants que vous nous avez confiés selon leurs vrais besoins, de manière qu'évitant également une dureté barbare et une molle condescendance, nous tenions le juste milieu que votre sagesse nous prescrit.

CHAPITRE XVIII.

De la prière des pères et mères.

1. Vous le savez, pères et mères, si le Seigneur ne construit lui même, vous bâtirez en vain, s'il ne veille lui-même sur vos enfants, vous veillerez inutilement.

Vous planterez, vous arroserez; mais si Dieu ne donne l'accroissement, vos efforts seront sans succès.

Le Sauveur du monde vous dit que, si vous demandez quelque chose au Père céleste en son nom, il vous l'accordera; que si vous priez, vous serez exaucés; que si vous frappez, on vous ouvrira; que si vous cherchez, vous trouverez.

Vous êtes Chrétiens, pères et mères, vous croyez en Jésus Christ; vous croyez à sa parole, vous savez qu'il est la vérité même, qu'il ne peut ni se tromper, ni vous tromper.

Vous êtes donc assurés que la prière est un moyen sûr et efficace d'obtenir les grâces dont vous avez besoin.

Vous savez d'ailleurs que Dieu ne vous doit rien, qu'il est maître de ses dons, et que si vous ne les lui demandez pas, ce serait une témérité de les attendre de sa part.

De ces vérités que devez-vous conclure? Qu'il faut recourir à Dieu dans vos besoins, et que si vous avez recours à lui, il viendra certainement à votre aide et vous accordera ce que vous lui demanderez selon sa volonté.

Mais, pères et mères, de combien de grâces n'avez-vous pas besoin dans votre état, combien le secours du Tout-Puissant ne vous est-il pas nécessaire pour élever saintement vos enfants?

Et combien ces enfants eux-mêmes n'ont-ils pas besoin de l'aide du Père céleste pour répondre à vos soins et devenir des enfants de bénédiction, de vrais Chrétiens, des hommes saints et justes, des citoyens bons, droits et honnêtes?

Il vous faut à vous, le zèle, la sagesse, la prudence, la patience, la fermeté, la santé et les moyens de pourvoir à la subsistance de vos enfants.

Il faut à vos enfants de puissants préservatifs contre mille dangers, la docilité, les lumières, la grâce et la vertu.

Que de besoins ! et comment ne pourriez-vous donc pas sentir l'obligation que vous avez de prier, d'élever sans cesse votre esprit et votre cœur vers le Seigneur pour implorer son secours?

2. Ah ! priez : dites souvent d'un commun accord, comme la vertueuse épouse du jeune Tobie : Seigneur, faites que votre saint nom soit béni dans notre postérité; ayez pitié de nous, Seigneur, et donnez-nous la vertu et la santé jusqu'au dernier de nos jours.

Imitez le saint homme Job, offrez comme lui tous les matins, au Seigneur, le sacrifice de vos prières pour vos enfants.

Suppliez-le, et au saint sacrifice de la messe et dans vos autres exercices de religion, d'allumer son amour dans leurs cœurs, de veiller lui-même sur eux, de diriger tous leurs pas.

3. Pères et mères, souvent vous vous plaignez des défauts et des vices de vos en-

fants. Voulez-vous y remédier? priez avec ferveur pour eux.

Dieu peut tout : il change l'eau en vin, il fait que des cœurs de pierre deviennent des cœurs de chair, comme le dit l'Ecriture.

Priez-le donc avec confiance, avec persévérance, espérant fermement qu'il exaucera vos prières et qu'il bénira tellement les peines que vous prendrez pour la réforme et la correction de vos enfants, qu'ils deviendront bons et sages.

4. Rappelez-vous l'exemple de cette Cananéenne qui vint trouver Jésus-Christ pour le supplier de guérir sa fille qui était possédée du démon.

Vous savez que le Sauveur du monde la repoussa d'abord pour éprouver sa foi, mais quand il vit que cette femme persistait à lui faire les plus vives instances : *Femme*, lui dit-il, *votre foi est grande, qu'il vous soit fait selon votre demande ; et sa fille fut délivrée du démon au même moment.* (*Matth.* xv, 28.)

Priez, pères et mères, priez comme cette femme; avec la même foi et la même constance qu'elle, vous serez exaucés comme elle.

Jésus-Christ est toujours le même Dieu, aussi puissant, aussi bon qu'il l'était alors.

Et quel enfant fut plus mauvais et plus indocile qu'Augustin, avant sa conversion?

Ne savez-vous pas que sainte Monique sa mère obtint, par ses larmes et par ses prières, le changement de ce fils si déréglé?

Il devint un autre homme, un modèle de vertus, un des plus grands saints et des plus respectables Pères de l'Eglise.

Voilà le fruit de la prière d'une mère sainte et pleine de foi. Priez donc, pères et mères; priez comme elle, et vous serez exaucés.

5 Dieu qui ne nous ordonnez rien d'impossible, mais qui, en nous imposant l'obligation de former nos enfants à la vertu et à la sainteté, nous avertissez de vous demander les grâces dont nous avons besoin pour y réussir, et les secours dont ils ont eux-mêmes besoin pour profiter de nos leçons; jetez, sur nous et sur nos enfants, les regards de votre miséricorde, afin que nous nous sauvions en les élevant, et qu'ils se sauvent eux-mêmes en nous obéissant.

CHAPITRE XIX.

Du bon exemple que les pères et mères doivent donner à leurs enfants.

1. *Soyez mes imitateurs, comme je le suis moi-même de Jésus-Christ*, disait saint Paul aux premiers Chrétiens (*I Cor.* iv, 16); réglez votre conduite sur la mienne.

Voilà, pères et mères, ce que vous devez pouvoir dire; voilà ce que vous devez même dire effectivement à vos enfants.

O Timothée! écrivait encore le même Apôtre à son cher disciple, *soyez l'exemple des fidèles dans vos paroles, dans vos conversations, par votre foi, par votre charité, par votre chasteté.* (*I Tim.* iv, 12.)

Et pourquoi lui donnait-il cet avis? parce qu'il lui avait confié ceux qu'il avait convertis à la foi, et qu'il le leur avait préposé pour procurer leur salut et leur sanctification;

Parce que l'exemple est un des plus puissants moyens pour porter les hommes à la vertu; parce qu'enfin, rien n'est plus capable de pervertir et de corrompre les hommes, que le mauvais exemple de ceux qui sont à leur tête.

2. Pensez, pères et mères, que ce n'est pas seulement l'Apôtre de Dieu, mais Dieu lui-même qui a confié ses enfants à vos soins. Pensez qu'il vous a mis au-dessus d'eux, afin que vous vous efforciez de les sanctifier et de les sauver.

Et ne doutez pas que le Seigneur ne vous adresse les paroles de saint Paul à Timothée, qu'il ne vous dise de même : Soyez, en tout, l'exemple de vos enfants, et prenez bien garde de leur en donner de mauvais

Les paroles instruisent, mais les exemples entraînent : et si, après avoir fait à vos enfants les leçons de religion et de vertu que vous leur devez, ils vous voient ensuite pratiquer le contraire;

Si, tandis que vous les exhortez à éviter le péché, à s'acquitter de leurs devoirs, à se corriger de leurs défauts, ils vous voient tenir une conduite déréglée, commettre des crimes, faire ce que vous leur défendez; comment voulez-vous qu'ils regardent vos leçons comme sincères, et qu'ils s'appliquent à en profiter?

Ne diront-ils pas au contraire : Si cela est mal, pourquoi mes père et mère le font-ils? et pourquoi ne le ferai-je pas aussi bien qu'eux! Qu'ils se corrigent d'abord; et je me corrigerai à mon tour.

3. C'est surtout par l'imitation, que les hommes se forment; c'est en voyant faire, qu'ils apprennent à faire, c'est en entendant parler qu'ils apprennent à parler.

La nature les rend curieux, pour les instruire par les événements. Leurs yeux avides, cherchent partout des instructions et des connaissances.

Et sur qui jettent-ils leurs yeux? qui considèrent-ils principalement? c'est vous, sans doute, pères et mères, vous qui êtes toujours au milieu d'eux, vous qui les nourrissez, qui les élevez.

Ils vous regardent comme des modèles qu'ils doivent copier en tout; ils attendent que vous agissiez, pour agir, que vous parliez, pour parler.

Soyez persuadés, que si vous agissez bien, si vous parlez sagement, ils vous imiteront; et que si vous faites mal, si vous parlez sans réserve, ils feront de même.

C'est une vérité si reconnue qu'elle est passée en proverbe : Tel père, tel fils; telle mère, telle fille.

4. Que vos enfants vous voient donc remplis de la crainte et de l'amour du Seigneur. Qu'ils vous voient exacts à faire avec ferveur vos prières le matin, le soir, avant et après le repas.

Qu'ils vous voient sanctifier religieuse-

ment les dimanches et les fêtes, fréquenter avec assiduité les offices de l'Eglise et les sacrements, observer régulièrement l'abstinence des vendredis, des samedis, et des autres jours consacrés à la pénitence.

Qu'ils voient, entre vous, une intelligence parfaite; qu'ils vous voient doux et bons par rapport à ceux qui vous servent, affables et prévenants à l'égard de tout le monde, compatissants, charitables et aumôniers envers les malheureux;

Discrets et réservés dans vos propos, modestes dans toutes vos démarches, justes dans tous vos procédés.

Qu'ils vous voient tendre à la perfection par de ferventes prières, de saintes lectures et d'autres bonnes œuvres.

Soyez persuadés que si vous donnez de tels exemples à vos enfants, ils les suivront et deviendront eux-mêmes religieux, sages, bons, honnêtes, vertueux, parfaits comme vous.

5. O Jésus! qui étant la voie, la vérité et la vie, êtes descendu des cieux pour nous éclairer par la lumière de votre doctrine et nous former par la sainteté de vos exemples;

Faites-nous la grâce d'appuyer, par une conduite vraiment chrétienne, les leçons de religion et de vertu que vous nous obligez de donner à nos enfants;

Afin que, dociles à nos instructions, et fidèles à imiter nos exemples, ils marchent avec nous d'un pas assuré, dans la voie qui conduit au bonheur suprême que vous nous préparez.

CHAPITRE XX.

Du mauvais exemple des pères et mères.

1. *Malheur au monde!* disait le Sauveur; *malheur au monde à cause des scandales dont il est rempli!* (*Matth.* XVIII, 7.)

Malheur donc aux maisons où ces scandales règnent! Malheur aux pères et mères qui les donnent à leurs enfants!

Il vaudrait mieux pour eux, qu'ils n'eussent jamais existé; il leur serait plus avantageux qu'on leur attachât une meule de moulin au cou, et qu'on les précipitât au fond de la mer.

En effet ces parents malheureux perdent leurs enfants par leurs mauvais exemples; ils les précipitent eux-mêmes dans l'enfer. Quel crime plus grand que celui-là! Qu'il est commun cependant!

2. Enfants du peuple, que voyez-vous dans vos familles? ah! il n'en est que trop parmi vous qui n'y voient autre chose, qu'un père brutal, qui, du matin au soir, jure, maudit, blasphème;

Un père sans religion, qui sait à peine fléchir le genou le matin et le soir, pour adorer son Créateur, ou qui, par la manière indécente et précipitée dont il le fait, semble plutôt insulter son Dieu que l'honorer;

Un père débauché pour qui les jours de dimanche et de fête, sont des jours de dissolution et de crime;

Une mère furieuse qui, pour la cause la plus légère, s'emporte, maudit, insulte, frappe;

Un père, une mère qui s'injurient, se déchirent, se font les reproches les plus honteux.

3. Et vous, enfants des riches, que voyez-vous chez vous? Souvent des scandales plus dangereux encore. Souvent, hélas! trop souvent, vous entendez décrier la religion, vous voyez Dieu oublié et méconnu, les sacrements négligés, le culte du Seigneur abandonné, les lois du jeûne et de l'abstinence impudemment violées.

Le vice vous est proposé de toutes parts par les peintures, les statues, les discours, les chansons, les livres, les modes indécentes.

A chaque instant les maximes du monde frappent vos oreilles, vous n'entendez parler que d'ambition, que de vengeance, que de luxe, que de faste, que de plaisirs, que de mollesse.

Enfants infortunés! que vous êtes à plaindre! quelle école pour vous! quel moyen de ne pas vous perdre au milieu de tant de dangers?

Enfants d'Adam, nés avec l'inclination au mal! comment vous sauverez-vous avec des pères et mères qui ne savent vous donner d'autres leçons que celles du crime?

Peut-être hélas! le danger de votre situation est-il au point que le meilleur avis qu'on pourrait vous donner serait de vous dire, comme autrefois Dieu lui-même le dit à Abraham:

Sortez, sortez de votre terre, sortez de votre famille, quittez la maison de votre père, où vous respirez un air si contagieux; allez dans quelque autre lieu que le Seigneur vous montrera, chercher un asile à votre innocence.

4. O pères et mères! qui perdez vos enfants par la perversité de vos exemples; écoutez et sentez enfin toute l'horreur que mérite votre conduite.

Des Juifs barbares eurent autrefois l'impie cruauté de sacrifier leurs enfants au démon. Ils jetaient eux-mêmes ces enfants tout vivants dans les flammes, pour lui en faire des holocaustes.

Si vous voyiez aujourd'hui un père assez dénaturé pour renouveler cette affreuse superstition, vous seriez, sans doute saisis d'effroi.

Cependant un procédé aussi barbare aurait des suites moins funestes que le vôtre.

Les Juifs n'immolèrent au démon que les corps de leurs enfants; et vous, vous lui livrez les âmes mêmes des vôtres.

Cette vérité vous révolte, et vous la croyez outrée. Mais viendra le jour où, placés vous-mêmes dans l'enfer, au milieu des enfants que vous y aurez précipités, vous les entendrez vous la répéter sans cesse, et vous dire, avec des cris de rage et de désespoir:

C'est par votre faute que nous sommes et que nous serons éternellement ici la proie des démons.

5. O Dieu qui avez pitié de tous ceux que

vous avez créés, et qui ne voulez pas qu'aucun d'eux périsse, pénétrez nos cœurs de la crainte de vos jugements et de la terreur de vos vengeances ;

Afin que, renonçant à tout péché et nous convertissant sincèrement, nous ne donnions aucun scandale aux enfants que vous nous avez confiés et dont nous vous rendrons un compte rigoureux.

CHAPITRE XXI.

Des principales vertus qu'il faut inspirer aux enfants.

1. *Heureux*, dit l'Esprit-Saint, *celui qui vit dans l'innocence, heureux celui qui règle toutes ses démarches sur la loi du Seigneur.* (*Psal.* CXVIII, 1.)

Inclinez, ô mon Dieu ! disait David (*Psal.* CXVIII, 36), inclinez mon cœur à l'amour et à l'observance de vos commandements, et ne permettez pas qu'il se porte et s'attache aux faux biens de ce monde.

Heureux, dit le Sauveur, *ceux qui ont le cœur pur.* (*Matth.* V, 8.) Heureux donc ceux qui s'abstiennent de toute espèce de crime, qui détestent le mal et s'appliquent avec ardeur à la pratique du bien.

Efforcez-vous, pères et mères, de procurer ce bonheur à vos enfants. Efforcez-vous de leur inspirer l'horreur du vice et l'amour de la vertu. Mais inspirez-leur surtout l'amour de l'humilité, de la patience et de la pureté.

2. Pour les rendre humbles, répétez-leur souvent et faites-leur bien comprendre qu'il n'y a rien de vraiment grand, que ce qui nous rend tels aux yeux de Dieu, et que rien ne nous rend plus grands devant lui que l'humilité.

Dites-leur que ce Dieu tout-puissant qui voit tout, abat et confond les orgueilleux, tandis qu'il élève et glorifie les humbles.

Dites-leur que Jésus-Christ le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, le Dieu des vertus, s'est plu à s'anéantir et à s'humilier, et qu'il n'y a rien de plus glorieux pour nous, que de lui devenir semblables par l'humilité.

Faites-leur faire des actes d'humilité et exercer les pratiques de cette vertu, toutes les fois que l'occasion s'en présentera.

Et si vous apercevez en eux des sentiments d'orgueil, d'ambition ou de vanité, réprimez-les promptement, en leur faisant sentir ce qu'ils sont, en leur rappelant qu'ils sont poussière et qu'ils retourneront en poussière.

3. Pour les rendre patients, rappelez-leur souvent les grands exemples de patience que Jésus-Christ nous a donnés. Dites-leur ce qu'il a souffert pour nous, et avec quelle constance nous devons aussi souffrir pour l'amour de lui.

S'il leur survient quelque peine, faites-leur observer que rien n'arrive que par l'ordre ou la permission de Dieu, et qu'ainsi c'est par sa volonté que cette affliction leur est survenue.

Mais aussi, que s'ils la supportent avec patience en vue de lui, il les aimera et les bénira.

Dites-leur que ce Dieu de bonté ouvre le ciel à ceux qui sont patients, qu'il se plaît à les y couronner de gloire.

Quand vous vous apercevrez de quelque vivacité de leur part, quand vous verrez qu'ils agissent par dépit, par humeur, par vengeance, ne le souffrez pas, mais réprimez-les promptement.

4. Pour leur faire aimer et pratiquer la pureté, dites-leur que, tant qu'ils conserveront leurs corps et leurs âmes pures, ils seront les amis de Dieu, et que son Esprit-Saint habitera dans leurs cœurs.

Mais qu'aussi, dès le moment où ils viendraient à perdre la pureté, ils seraient odieux aux yeux du Seigneur ; le Saint-Esprit se retirerait de leur cœur, le démon s'y établirait et s'en rendrait le maître.

Un puissant moyen pour leur conserver cette belle vertu est de les mettre sous la protection de la Vierge des vierges, et de leur inspirer une tendre dévotion à cette sainte Mère de Dieu.

Faites-le donc, pères et mères, et accoutumez vos enfants à lui adresser, chaque jour, quelque prière, afin qu'ils obtiennent, par son intercession, les grâces dont ils ont un si grand besoin pour persévérer dans l'innocence.

Veillez, d'ailleurs, bien attentivement sur eux pour qu'ils ne se permettent rien de contraire à la modestie.

5. Dieu des vertus ! de qui nous vient toute espèce de bien, versez dans les cœurs de nos enfants l'abondance de vos grâces.

Remplissez-les d'horreur pour le péché et d'amour pour la vertu, afin que, conservant la sainte innocence de leur baptême, ils demeurent l'objet de vos complaisances sur la terre, et deviennent participants de vos éternelles récompenses dans le ciel.

CHAPITRE XXII.

De la vocation des enfants.

1. Lorsqu'Adam eut péché, Dieu le condamna au travail et à manger son pain à la sueur de son front.

Vos enfants, pères et mères, sont les descendants de ce père coupable ; ils sont condamnés à la même peine ; ils sont donc destinés, comme vous, au travail, et il faut que vous les y formiez de bonne heure.

Il le faut, parce que, si vous ne leur inspirez pas le goût et l'amour du travail, ils demeureront dans l'oisiveté, la mère de tous les vices ; ils contracteront les plus mauvaises habitudes, se plongeront dans toutes sortes de crimes et se perdront

Il le faut, parce que Dieu ne leur promet les secours temporels qu'au prix de leur travail.

Accoutumez-les donc au travail dès l'enfance ; faites-leur apprendre, selon leur état et leur condition, une profession ou un métier dont ils puissent s'occuper, et avec lequel ils puissent subsister.

Enfin, quand ils seront en âge de prendre

un état de vie, pourvoyez à leur établissement.

2. Mais prenez bien garde que ce n'est point à vous à disposer de leur vocation. C'est ici le droit de Dieu : lui seul appelle, destine, choisit et place ses créatures et ses enfants où il lui plaît. Lui seul en est le souverain maître.

Pensez donc, pères et mères, que si vous avez la témérité de gêner la vocation de vos enfants, en les engageant, par crainte, par menaces, par de trop pressantes sollicitations, à embrasser un état auquel ils ne sont point appelés, ce sont les droits de Dieu même que vous usurpez, et que Dieu s'en vengera un jour d'une manière bien terrible.

Ah ! que répondrez-vous à ce Juge suprême, lorsqu'il vous demandera compte de tous les crimes dont votre enfant se sera rendu coupable dans l'état que vous l'aurez forcé d'embrasser ; lorsqu'il vous demandera compte de tous les maux, de tout le désespoir peut-être dont la vie de cet enfant malheureux aura été remplie.

Quand il vous dira : Voilà votre enfant ! il se fût sauvé dans l'état auquel je l'appelais et dont vous l'avez détourné ; il s'est perdu dans l'état auquel je ne l'appelais pas et dans lequel vous l'avez engagé. Rendez maintenant sang pour sang, âme pour âme ; périssez avec lui.

3. Ne pensez cependant pas, pères et mères, qu'il ne vous soit pas permis de diriger vos enfants dans le choix d'un état. Vous pouvez sans doute, vous devez même leur donner des avis, les conseiller, les exhorter.

Vous pouvez et vous devez user de tous les moyens que Dieu vous a mis en main pour les préserver des écueils où une jeunesse imprudente, passionnée et sans réflexion se laisse entraîner.

Pour les empêcher d'embrasser un état contraire à leur salut, un état dangereux pour leur salut ; même un état saint, pour lequel vous voyez qu'ils n'ont ni les qualités, ni les talents requis, et dont vous prévoyez qu'ils ne rempliront point les devoirs.

Votre fille veut s'allier à un parti qui la rendra misérable, qui ne convient ni à son caractère, ni à sa famille ; vous êtes bien en droit de vous y opposer, et d'user de l'autorité que vous donnent les lois.

Mais quelque avantageux que vous paraisse un état, gardez-vous bien d'engager jamais un enfant par d'importunes et de trop pressantes sollicitations, et surtout de le contraindre par menaces à embrasser cet état.

Contentez-vous de lui en exposer les avantages sans les exagérer et sans lui en déguiser les écueils et les peines. Laissez ensuite le choix à sa disposition, l'exhortant à consulter Dieu par la prière, à prendre l'avis de celui auquel il a confié le soin de son âme, et à faire ce que Dieu lui inspirera.

4. Enfin, lorsque votre enfant est en âge de s'établir, s'il veut embrasser un parti qui lui convient, il ne faut pas vous y opposer ; vous devez au contraire lui fournir, selon votre pouvoir, tous les moyens nécessaires pour l'embrasser.

Dieu vous préserve d'être jamais du nombre de ces pères et mères sordidement avares qui, ne voulant se dessaisir de rien, laissent languir des jeunes gens sans établissement, et leur font manquer les occasions favorables qui se présentent.

Ils répondront à Dieu du libertinage qui ne manque jamais d'être la suite fatale de leur dureté et de leur injustice.

5. Grand Dieu ! qui êtes le seul maître souverain des cœurs, dirigez selon les vues de votre sagesse ceux des enfants que vous nous avez confiés.

Ne permettez pas que nous les détournions jamais de la voie par laquelle vous les appelez à vous ; mais faites-nous, au contraire, la grâce de les aider à la suivre, afin que par elle ils parviennent à l'éternité bienheureuse que vous leur destinez.

TRAITS INSTRUCTIFS ET EDIFIANTS.

I. CHUTE D'ADAM.

(*Gen.* III.)

Lorsqu'Adam eut péché, Dieu lui dit : *Parce que vous avez mangé du fruit de l'arbre dont je vous avais défendu de manger, la terre sera maudite à cause de vous, et vous n'en tirerez de quoi vous nourrir, pendant toute votre vie, qu'avec beaucoup de travail. Elle vous produira des épines et des ronces, et vous vous nourrirez de l'herbe de la terre. Vous mangerez votre pain à la sueur de votre visage, jusqu'à ce que vous retourniez en la terre d'où vous avez été tiré ; car vous êtes poussière et vous retournerez en poussière.* Le Seigneur Dieu le fit sortir ensuite du jardin délicieux afin qu'il allât travailler à la culture de la terre, dont il avait été tiré ; et l'en ayant chassé, il mit un chérubin devant le jardin de délices qui faisait étinceler une épée de feu pour garder le chemin qui conduisait à l'arbre de vie.

Dieu est le plus tendre des pères ; jamais il n'y eut d'enfant plus cher à ses père et mère qu'Adam le fut à Dieu, et jamais père ne donna d'aussi grandes marques de tendresse à son fils que celles que le Seigneur avait données à Adam. Il l'avait établi le roi des animaux, il avait soumis à son empire tout ce qui existe sur la terre, il l'avait placé dans le paradis de délices pour couler ses jours dans la paix, le repos et l'abondance ; il le destinait à passer ensuite,

sans mourir et sans aucune douleur, au comble de la gloire et du bonheur du ciel, pour en jouir éternellement. Vous voyez cependant, pères et mères, que la tendresse paternelle de Dieu pour Adam ne lui fit pas fermer les yeux sur sa faute, et ne l'empêcha pas de punir sa désobéissance aux ordres qu'il lui avait donnés et aux défenses qu'il lui avait faites. Dès qu'il eut péché, il le reprit et le punit. Apprenez de là à ne jamais passer à vos enfants les fautes grièves par lesquelles ils violent la loi du Seigneur; apprenez à régler tellement votre tendresse à leur égard qu'elle ne vous empêche jamais de les punir lorsqu'ils ont offensé le Dieu qui les a créés, et dont la conduite, par rapport à Adam, doit vous servir de modèle.

II. LOT.

(*Gen.* XIX.)

Lorsque le Seigneur fut sur le point de perdre Sodome à cause de ses crimes, il envoya deux de ses anges à Lot, homme juste, et ils lui dirent : Avez-vous ici quelqu'un de vos proches, un gendre, ou des fils, ou des filles? Faites sortir de cette ville tous ceux qui vous appartiennent. Car nous allons détruire ce lieu, parce que le cri des abominations de ces peuples s'est élevé de plus en plus devant le Seigneur, et il nous a envoyés pour les perdre. Lot étant donc sorti, parla à ses gendres qui devaient épouser ses filles, et il leur dit : Sortez promptement de ce lieu, car le Seigneur va détruire cette ville. Mais ils s'imaginèrent qu'il disait cela en se moquant. A la pointe du jour, les anges pressaient fort Lot de sortir, en lui disant : Levez-vous, emmenez votre femme et vos deux filles, de peur que vous ne périssiez aussi vous-même dans la ruine de cette ville. Lorsque Lot fut sorti avec les siens, et fut entré dans Ségor, le Seigneur fit descendre du ciel, sur Sodome et sur Gomorrhe, une pluie de soufre et de feu, et il perdit ces villes avec tous leurs habitants; tout le pays d'alentour avec ceux qui l'habitaient, et tout ce qui avait quelque verdeur sur la terre.

Pensez, pères et mères, que l'iniquité du monde corrompu au milieu duquel vous vivez n'est pas moindre que celle de Sodome; que Dieu ne déteste pas moins le monde qu'il ne détesta cette ville infâme; et que comme il avertit, par ses anges, Lot et toute sa famille de sortir de ce lieu de désordre pour ne point être la proie des fléaux qu'il allait faire descendre du ciel, il vous dit aussi de prendre toutes les précautions possibles pour préserver vos enfants de l'iniquité du siècle, pour les sauver des scandales du monde et les mettre ainsi à l'abri des vengeances que ce même Dieu exercera contre ce monde pervers qu'il a déjà maudit.

III. ABRAHAM.

(*Gen.* XXII.)

Dieu dit à Abraham : « Prenez Isaac, votre fils unique, qui vous est si cher, allez en la terre de Vision, et là, vous me l'offrirez en holocauste sur une des montagnes que je vous montrerai. » Abraham se leva donc avant le jour, prépara son âne, et prit avec lui deux jeunes serviteurs, et Isaac son fils; et ayant coupé le bois qui devait servir à l'holocauste, il se rendit au lieu où Dieu lui avait commandé d'aller. Lorsqu'Abraham et Isaac y furent arrivés, Abraham y dressa un autel, disposa dessus le bois pour l'holocauste, lia ensuite son fils Isaac, et le mit sur le bois qu'il avait arrangé sur l'autel. En même temps il étendit la main et prit le couteau pour immoler son fils. Mais dans l'instant l'ange du Seigneur lui cria du ciel : Abraham, Abraham. Il lui répondit : Me voici. L'ange ajouta : Ne mettez point la main sur l'enfant, et ne lui faites aucun mal. Je connais maintenant que vous craignez Dieu, puisque pour m'obéir vous n'avez point épargné votre fils unique. Je jure par moi-même, dit le Seigneur, que puisque vous avez fait cette action je vous bénirai, et je multiplierai votre race comme les étoiles du ciel et comme le sable qui est sur le rivage de la mer. Votre postérité possédera les villes de ses ennemis, et toutes les nations de la terre seront bénies dans celui qui sortira de vous, parce que vous avez obéi à ma voix.

Fut-il jamais, pères et mères, fut-il jamais exemple plus capable de confondre ceux qu'une fausse tendresse empêche de reprendre et de corriger leurs enfants? Apprenez, apprenez à faire céder la nature à la foi et à la religion, apprenez à faire mourir, par la correction, dans ceux qui sont nés de vous, les mauvaises inclinations qui les entraîneraient dans des vices que Dieu déteste et dont il vous ordonne de les détourner. Apprenez, vous surtout qui n'avez qu'un fils, à ne pas épargner ce fils unique lorsqu'il mérite d'être puni. Plus les justes et sages corrections que vous donnerez à vos enfants coûteront à votre cœur et à votre tendresse, plus elles vous seront méritoires, et plus vous en serez récompensés.

IV. JACOB ET JOSEPH.

(*Gen.* XXXVII.)

Jacob demeurait dans le pays de Chanaan; il aimait Joseph plus que tous ses autres enfants, parce qu'il l'avait eu étant déjà vieux; et il lui avait fait faire une robe de plusieurs couleurs. Ses frères voyant donc que leur père l'aimait plus que tous ses autres enfants, le haïssaient, et ne pouvaient lui parler avec douceur. Ils étaient transportés d'envie contre lui. Il arriva alors que les frères de Joseph s'arrêtèrent à Sichem, où ils faisaient paître les troupeaux de leur père. Et Jacob dit à Joseph : « Vos frères sont dans le pays de Sichem où ils conduisent nos brebis, venez donc, et je vous enverrai vers eux. » Joseph alla après ses frères; et il les trouva dans la plaine de Dothaïn. Lorsqu'ils l'eurent aperçu de loin, avant qu'il se fût approché

d'eux, ils résolurent de le tuer; et ils se disaient l'un à l'autre : « Allons, tuons-le, et le jetons dans cette vieille citerne : nous dirons qu'une bête sauvage l'a dévoré. » Ruben les ayant entendus parler ainsi, tâchait de le retirer de leurs mains, et il leur disait : Ne le tuez point, et ne répandez point son sang; mais jetez-le dans cette citerne, et conservez vos mains pures. Il disait ceci dans le dessein de le tirer de leurs mains, et de le rendre à son père. Aussitôt donc que Joseph fut arrivé près de ses frères, ils lui ôtèrent sa robe de plusieurs couleurs, qui le couvrait jusqu'en bas; et ils le descendirent dans cette vieille citerne qui était sans eau. Ils s'assirent ensuite pour manger; et ayant vu des Ismaélites qui passaient, et s'en allaient en Egypte; Juda dit à ses frères : Que nous servira d'avoir tué notre frère, et d'avoir caché sa mort? il vaut mieux le vendre à ces Ismaélites, et ne point souiller nos mains : car il est notre frère et notre chair. Ses frères consentirent à ce qu'il disait. L'ayant donc tiré de la citerne, ils le vendirent aux marchands ismaélites, qui le menèrent en Egypte. Après cela, ils prirent la robe de Joseph, et l'ayant trempée dans le sang d'un chevreau qu'ils avaient tué, ils l'envoyèrent à son père, lui faisant dire par ceux qui la portaient : Voici une robe que nous avons trouvée : voyez si c'est celle de votre fils, ou non. Le père l'ayant reconnue, dit : « C'est la robe de mon fils; une bête cruelle l'a dévoré, une bête a dévoré Joseph. » Et ayant déchiré ses vêtements, il se couvrit d'un cilice, et dit : « Je pleurerai toujours, jusqu'à ce que je descende avec mon fils au tombeau, » et il ne cessa en effet de le pleurer.

Voilà, pères et mères, les suites funestes de la prédilection du patriarche Jacob pour son fils Joseph. Cette histoire tragique est sans doute bien capable de vous convaincre qu'il faut aimer et traiter également tous vos enfants, qu'il faut les récompenser et les punir indistinctement selon leur mérite; qu'enfin vous devez si bien prendre vos précautions, que si vous avez plus d'affection pour l'un que pour l'autre, vous ne le fassiez point paraître, et ne donniez aucun sujet d'envie et de jalousie à vos autres enfants.

V. DINA FILLE DE JACOB ET DE LIA.

(*Gen.* XXXIV.)

Dina, fille de Jacob et de Lia, alla voir les femmes de la ville de Sichem; elle pouvait avoir alors quatorze ans, et c'était un jour de fête où il devait y avoir une assemblée; elle s'y rendit, mais elle y fut enlevée et bientôt déshonorée. Les enfants de Jacob, frères de la jeune Dina, ayant appris cette nouvelle, résolurent de venger l'injure faite à leur sœur. Ils surprirent, par fraude, les habitants de Sichem, les passèrent au fil de l'épée, sans épargner leur roi, saccagèrent et pillèrent leur ville. Jacob, père de Dina, pour éviter les suites de ce triste événement, se crut obligé de changer de demeure et d'habiter un autre pays.

Vous voyez, pères et mères, que vous ne pouvez trop veiller sur vos enfants, et que si vous leur permettez de sortir quand il leur plaît, d'aller où ils veulent, de fréquenter indistinctement toutes sortes de sociétés, si, surtout, vous les laissez aller aux fêtes mondaines, il est très à craindre qu'ils ne perdent bientôt, comme Dina, leur innocence et leur vertu, qu'ils ne se déshonorent, ne vous couvrent d'opprobres et ne vous fassent enfin sécher de chagrin.

VI. ANNE, MÈRE DU PROPHÈTE SAMUEL.

(*I Reg.* I.)

Anne, femme d'Elcana, désolée de ne point avoir d'enfant, alla au temple de Dieu; elle y pria le Seigneur dans une profonde affliction, et répandant une grande abondance de larmes, elle fit un vœu et dit : Seigneur Dieu des armées! si vous daigniez jeter un regard de compassion sur ma douleur, si vous vous souvenez de moi et me donnez un enfant mâle, je vous le consacrerai pour tous les jours de sa vie. Sa prière fut exaucée, elle conçut et mit au monde un fils qui fut nommé Samuel. Dès qu'elle eût sevré cet enfant, elle alla le présenter au temple et le consacrer au Seigneur. Samuel fut donc employé au service de Dieu et de son temple. Le Seigneur le combla de ses bénédictions et il devint un grand prophète.

Cet exemple vous montre, pères et mères, combien la prière, faite avec de saintes dispositions, est puissante auprès de Dieu, et combien de bénédictions vous pouvez attirer, par son moyen, sur vous et sur vos enfants. Vous devez donc être persuadés que si vous priez beaucoup, et avec bien de la ferveur, Dieu donnera à ceux qui naîtront de vous, une âme qui, selon l'expression de Salomon, sera bonne, c'est-à-dire, disposée et portée au bien et à la vertu; et à ceux qui sont déjà nés de vous, les grâces nécessaires pour conserver l'innocence de leur baptême, ou la recouvrer s'ils avaient eu le malheur de la perdre; pour se sanctifier et se sauver.

Que la fidélité d'Anne, à remplir son vœu et à consacrer au Seigneur le jeune Samuel, dont il l'avait favorisée, vous apprenne aussi à offrir vos enfants à votre Créateur, pour qu'il en dispose selon sa volonté, et à ne pas vous opposer, mais à consentir au contraire avec joie, à ce qu'ils se séparent de vous, quelque chers qu'ils vous soient, pour se consacrer entièrement à Dieu dans un état saint, si le souverain maître des cœurs les y appelle.

VII. LE GRAND PRÊTRE HÉLI.

(*I Reg.* II.)

Héli, grand prêtre de l'ancienne loi, menait une vie irréprochable aux yeux du peuple. Il avait deux enfants qui étaient prêtres, et que la sainte Ecriture nomme enfants de Bélial, c'est-à-dire, sans joug

sans loi, sans conscience. Ils vexaient le peuple, le détournaient par là du sacrifice du Seigneur, et ajoutaient à cette conduite, indigne du sacerdoce, des déréglements honteux. Leur père les reprit de ces vices et de ces vexations. « Pourquoi, » leur dit-il, vous « comportez-vous ainsi? pourquoi commettez-vous ces crimes détestables que j'apprends de tout le peuple? O mes enfants! changez de conduite, qu'il est fâcheux que l'on publie de vous, que vous portez le peuple de Dieu à transgresser ses commandements! » Il s'en tint à ces représentations et ne les punit pas comme il le devait.

Les enfants d'Héli n'écoutèrent point la voix de leur père. Un homme de Dieu vint trouver ce grand prêtre, il lui reprocha, de la part du Seigneur, le peu de soin qu'il avait de réprimer la conduite déréglée de ses enfants; il l'avertit des malheurs qui devaient arriver à sa postérité, lui ajoutant que ses deux fils, Ophni et Phinées, mourraient en un même jour, ce qui arriva en effet; car ils furent tués dans une bataille des Israélites contre les Philistins; et Héli, leur père, ayant appris que l'arche de Dieu avait été prise par les ennemis, tomba de son siége, se cassa la tête et mourut.

Faites bien attention, pères et mères, qu'Héli faisait des représentations fort touchantes à ses enfants, qu'il les instruisait soigneusement de leurs devoirs, et qu'on ne pouvait lui reprocher que sa trop grande indulgence pour ces mêmes fils qui étaient méchants, et contre le déréglement desquels il ne se servait pas de toute l'autorité que lui donnait la qualité de père. Faites bien attention qu'Héli ne perdit malheureusement la vie que pour n'avoir pas châtié ses enfants comme il le devait. Sachez donc que quand les paroles ne produisent pas de changement, il faut que vous en veniez aux menaces, ensuite à la correction, et que vous vous serviez enfin des autres moyens les plus sévères et les plus efficaces.

Sachez que si, ayant des enfants vicieux, vous n'employez pas toute l'autorité que Dieu vous a donnée sur eux, pour les retirer de leurs désordres ou pour punir leur opiniâtreté dans le vice, avec toute la sévérité qui est en votre pouvoir, vous vous exposez certainement, comme Héli, aux châtiments du souverain Juge, du Juge terrible et inexorable.

VIII. LE VIEUX TOBIE.

(*Tob.* IV.)

Tobie, affaibli et se croyant sur le point de mourir, fit venir son fils et lui donna ces avis :

Mon fils, écoutez mes paroles et mettez-les dans votre cœur, comme un fondement solide.

Lorsque Dieu aura reçu mon âme, ensevelissez mon corps; et ayez soin d'honorer votre mère tous les jours de sa vie; car vous devez vous souvenir combien elle a souffert, et à quels dangers elle a été exposée pour vous, lorsqu'elle vous a porté dans son sein. Et lorsqu'elle aura aussi achevé sa carrière, ensevelissez-la auprès de moi.

Ayez Dieu dans votre esprit tous les jours de votre vie, et prenez garde de ne consentir jamais à aucun péché et de n'omettre aucun des commandements du Seigneur notre Dieu.

Faites l'aumône en donnant de ce que vous avez, et ne détournez jamais votre visage d'aucun pauvre : vous mériterez par là que le Seigneur ne détourne point son visage de dessus vous. Soyez miséricordieux en la manière que vous le pourrez. Si vous avez beaucoup, donnez largement; si vous n'avez que peu, donnez peu, et efforcez-vous de le donner volontiers. Ce sera un trésor que vous amasserez, et une grande récompense que vous vous préparerez pour le jour de la nécessité. Car l'aumône délivre de tout péché et de la mort; et elle ne permettra pas que l'âme tombe dans les ténèbres. L'aumône deviendra, à tous ceux qui la font, le sujet d'une grande confiance devant le Dieu souverain.

Gardez-vous, mon fils, de vous laisser aller à aucune impureté, et soyez fidèle à votre femme. Ignorez le crime.

Ne permettez pas que l'orgueil domine dans votre pensée ou dans vos paroles : car c'est de l'orgueil que tous les maux ont pris leur commencement.

Lorsqu'un homme aura travaillé pour vous, payez-lui aussitôt ce qui lui est dû, et que le prix du travail du mercenaire ne demeure point chez vous.

Prenez garde de ne jamais faire à un autre ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît.

Faites part de votre nourriture à ceux qui ont faim et sont dans l'indigence; et couvrez de vos habits ceux qui en manquent.

Mettez votre pain et votre vin sur le tombeau du juste (en faisant l'aumône et d'autres bonnes œuvres, pour obtenir de Dieu le soulagement des morts), *et gardez-vous d'en manger et d'en boire avec les pécheurs.*

Demandez toujours conseil à un homme sage.

Bénissez Dieu en tout temps, et priez-le de conduire vos voies et que tous vos desseins se rapportent à lui.

Ne craignez point, mon fils, nous vivons dans la pauvreté; mais nous aurons beaucoup de bien, si nous craignons Dieu, si nous nous éloignons de tout péché, et si nous faisons de bonnes œuvres.

Pères et mères, ayez la foi, la religion et la vertu de ce respectable Tobie, donnez souvent comme lui des leçons de sagesse à vos enfants, et croyez que vos avis, soutenus par vos exemples, feront les plus salutaires impressions sur leurs cœurs.

IX. LE JEUNE TOBIE.

(*Tob.* VIII.)

Lorsque le jeune Tobie épousa Sara, il lui adressa ces paroles pleines de religion et de vertu. *Sara*, lui dit-il, *levez-vous et prions le Seigneur aujourd'hui, demain et*

après demain. Ces trois premières nuits seront consacrées à notre Dieu, et ce ne sera que lorsqu'elles seront passées que nous vivrons dans notre mariage. O Sara! nous sommes les enfants des saints, et il ne nous convient pas de nous unir comme les enfants des gentils, qui ne connaissent point le Seigneur. Ils se levèrent donc l'un et l'autre, et se mirent à prier avec les plus vives instances pour obtenir la santé. *Dieu de nos pères,* dit Tobie, *que le ciel et la terre, que les mers, les fontaines et les fleuves, que tout ce qui existe sur la terre et dans l'eau vous bénisse. C'est vous, Seigneur, qui avez formé Adam du limon de la terre et qui lui avez donné Eve pour compagne. Vous savez, ô Dieu, notre Père, que ce n'est point par esprit de volupté que je prends Sara pour épouse, mais uniquement par désir d'avoir une postérité qui vous serve, vous aime, vous glorifie sur la terre et vous bénisse éternellement dans le ciel.* Sara dit aussi : *Seigneur, ayez pitié de nous et faites-nous la grâce de vivre ensemble jusqu'à la vieillesse, dans une parfaite santé.*

Imitez, pères et mères, la religion et la vertu de ces admirables époux. N'ayez, comme eux, que des vues saintes dans votre union, bien persuadés que Dieu n'a établi votre état que pour multiplier ses adorateurs et ses serviteurs.

X. LE SAINT HOMME JOB.

(*Job*, I.)

Les enfants de Job se donnaient mutuellement des festins, chacun à leur tour. Lorsque les jours des festins étaient passés, et que chacun avait donné le sien, Job se levait le matin et offrait des sacrifices pour chacun de ses enfants. Hélas! disait-il, peut-être, mes enfants, ont-ils offensé le Seigneur, peut-être l'ont-ils outragé ; il faut l'apaiser, il faut expier les péchés de mes enfants. Tel était le saint usage de Job tous les jours de sa vie.

Que cet exemple est capable de vous confondre, pères et mères, qui, loin de craindre que vos enfants n'offensent Dieu à votre insu, n'êtes pas même sensibles aux péchés par lesquels ils outragent le Seigneur en votre présence. Ah! si Job demandait pardon à Dieu des fautes qu'il craignait que ses enfants n'eussent faites, combien ne devez-vous pas vous efforcer d'apaiser la colère de ce grand Dieu que trop souvent vous voyez offensé par le libertinage et les déréglements d'un fils voluptueux et d'une fille mondaine et volage. Que le zèle de la gloire de Dieu et du salut de vos enfants vous anime donc comme il animait le saint homme Job, et faites votre possible par vos prières, vos réprimandes et vos corrections, pour empêcher vos enfants d'offenser le Seigneur votre Dieu.

XI. LE PROPHÈTE BARUCH.

(*Baruch.* III.)

« D'où vient,» disait au peuple d'Israël le prophète Baruch, « d'où vient que vous gémissez sous le poids de la colère du Seigneur? et pourquoi languissez-vous au milieu de la misère à laquelle il vous a livrés? c'est parce que vous avez quitté la source de la sagesse. Car si vous eussiez marché dans la voie de Dieu, vous fussiez, assurément, demeurés dans une éternelle paix. Apprenez où est la prudence, où est la force, où est l'intelligence; afin que vous sachiez aussi où est la longue vie, où est la vraie nourriture, où est la lumière des yeux et la paix. »

Vous voyez, pères et mères, que la religion et la vertu sont les seules vraies sources du bonheur, de la paix et de la longue vie, et que le défaut de religion et de vertu précipite infailliblement les hommes dans l'abîme du malheur. Vous voyez, que la vraie prudence est de chercher Dieu, de s'appliquer à le connaître à le servir et à observer ses commandements. Efforcez-vous donc d'inspirer cette céleste sagesse à vos enfants, dès l'âge le plus tendre, et croyez que c'est le moyen le plus assuré de les rendre vraiment heureux.

XII. ÉLÉAZAR.

(*II Mach.* VI.)

Lorsqu'Antiochus persécutait le peuple de Dieu et commandait aux Juifs, sous peine de mort, de manger des chairs défendues, les amis du saint vieillard Eléazar, l'engageaient à faire au moins semblant d'en manger, pour apaiser le tyran par cette dissimulation. «Non, non,» leur répondit-il, « il ne sera pas dit que je devienne le scandale de ma postérité. Je veux, au contraire, en mourant, laisser aux jeunes gens un exemple de courage et de force, et leur apprendre qu'ils doivent craindre Dieu et ne jamais abandonner son service.»

La belle leçon pour vous, pères et mères! qu'elle vous inspire l'horreur la plus vive pour toute parole, toute action qui pourraient être un sujet de scandale à vos enfants; qu'elle vous anime d'un saint zèle pour leur donner, en toute occasion, les exemples de religion et de vertu que vous leur devez.

XIII. LA MÈRE DES MACHABÉES.

(*II Mach.* VII.)

La mère admirable des Machabées, dont l'héroïsme est digne d'une éternelle mémoire, eut le courage de voir, avec une constance inébranlable, ses sept enfants souffrir un cruel martyre pour la loi de Dieu. Elle les exhorta même, avec une ardeur vraiment mâle, à souffrir la mort, plutôt que de manger des chairs défendues.

«Je ne sais,» leur dit-elle, «comment vous avez été placés dans mon sein. O mes enfants! ce n'est point moi qui vous ai donné l'esprit qui vous anime, ce n'est point moi qui ai formé vos membres; c'est le Créateur du monde qui a fait tout cela, et ce sera lui aussi qui, dans sa miséricorde, vous rendra l'esprit et vivifiera ces

corps que vous méprisez par amour pour sa loi. O mes enfants! ayez pitié de celle qui vous a donné le lait et qui a pris tant de soin de votre vie jusqu'à ce jour. Mes enfants! je vous en conjure, regardez ce ciel et cette terre, considérez tout ce qui existe, pensez que Dieu a fait de rien toutes ces choses, ainsi que le genre humain. Que cette considération vous empêche de craindre le bourreau qui se prépare à vous donner la mort, recevez-la avec courage cette mort, afin que j'aie la consolation de savoir que vous êtes dignes enfants de Dieu et que vous vivrez, tous ensemble, éternellement dans le royaume de sa gloire.»

Qu'eussiez-vous fait dans une semblable circonstance, pères et mères, idolâtres de vos enfants? Vous eût-on vus les exhorter à supporter avec courage un martyre inévitable n'eussiez-vous pas, au contraire, eu la faiblesse de les engager à manger des chairs défendues, pour se soustraire aux tourments. Hélas! ne vous voient-ils pas souvent, vos enfants, transgresser sans aucune raison solide, sans permission, même avec une audacieuse impudence, la loi qui défend aux Chrétiens de manger de la chair à certains jours? Ne leur donnez-vous pas ainsi l'exemple de la révolte contre les lois saintes, ne leur dites-vous pas même, pour les enhardir à vous imiter, que ce n'est pas ce qui entre dans la bouche qui souille l'âme? O pères et mères impies! que répondrez-vous au Seigneur quand au jour de son jugement il mettra votre irréligion en opposition avec la vive foi et la fidélité inviolable de la mère des Machabées?

XIV. LÉONIDE, PÈRE D'ORIGÈNE.

Léonide forma Origène à la piété dès sa plus tendre enfance. Ce père, vraiment Chrétien, travaillait à prévenir les moindres défauts dans lesquels pouvait tomber son fils. Quand il croyait remarquer en lui un peu de curiosité, il la réprimait avec sévérité. Souvent, lorsqu'il dormait, ce vertueux père lui découvrait la poitrine et la baisait avec respect comme étant le temple du Saint-Esprit.

Imitez Léonide, pères et mères, veillez, comme lui, avec la plus grande attention sur vos enfants dès l'âge le plus tendre, afin de pouvoir prévenir leurs plus légers défauts et les rendre, comme lui, aussi parfaits qu'il est possible. Sachez que si vos enfants doivent être l'objet de votre tendresse, ils doivent être aussi celui de votre respect, puisque l'Esprit-Saint, qui est descendu en eux par le baptême, habite dans leurs cœurs innocents et qu'ils sont ses temples.

XV. LA MÈRE DE SAINT SYMPHORIEN, MARTYR.

Lorsqu'on conduisait saint Symphorien hors de la ville d'Autun pour être exécuté, sa mère, qui était sur les remparts, l'exhortait en s'écriant : « O mon fils! pensez au Dieu vivant et armez-vous de courage; ne craignez pas une mort qui mène certainement à la vie. Elevez votre cœur, mon fils, et considérez celui qui règne dans le ciel; on ne vous ôte point aujourd'hui la vie, mais on la change en une meilleure. » Symphorien, animé par les discours de sa mère, consomma son sacrifice avec joie.

Pères et mères! si vous aviez autant de foi et de religion que la mère de saint Symphorien, si vous saviez, comme elle, apprendre à vos enfants, par vos leçons et par vos exemples, à mépriser tout ce qui est périssable pour ne s'occuper que de ce qui est éternel, vous auriez la consolation de les voir embrasser avec ardeur le parti de la vertu, et y faire chaque jour de nouveaux progrès. Accoutumez vos enfants à se rappeler la pensée et l'espérance du ciel; animez-les par là à résister à toutes les tentations et à supporter toutes les peines de la vie. Dites-leur donc souvent qu'on ne souffre qu'un moment sur la terre, tandis qu'on jouira éternellement du bonheur de l'autre vie; dites-leur qu'il est bien juste et bien raisonnable d'acheter le poids éternel de la joie et de la gloire du ciel au prix de quelques afflictions et de quelques violences.

XVI. EDUCATION DE SAINTE MONIQUE.

Saint Augustin rapporte, au livre neuvième de ses *Confessions*, que sa mère, sainte Monique, fut élevée dans la crainte de Dieu par sa mère, et surtout par une ancienne servante attachée depuis très-longtemps à la maison paternelle. Cette vieille fille ne se bornait pas, dit-il, à instruire avec beaucoup de soin ma mère et ses sœurs, mais elle réglait encore leur conduite avec une sainte sévérité; et cela allait au point, que quelque soif qu'elles eussent hors des heures des repas, qu'elles prenaient avec le père et la mère d'une manière très-frugale, elle ne leur permettait pas de boire, leur disant avec beaucoup de raison et de sagesse : « Vous ne buvez que de l'eau présentement, parce que le vin n'est pas à votre disposition; mais lorsque vous serez mariées, et que vous vous verrez maîtresses de la cave, l'eau vous paraîtra insipide, et vous conserverez l'habitude de boire hors des repas. » C'est ainsi qu'employant tout à la fois la raison et l'autorité, elle réprimait les mouvements et les fantaisies de cet âge où l'on est si peu capable de se conduire; et qu'apprenant à ces jeunes filles à faire céder leur soif aux règles de la tempérance, elle leur faisait mettre un frein à leurs désirs.

Apprenez, pères et mères, par cet exemple, à former vos enfants à la sobriété et à la tempérance; apprenez à ne pas les rendre gourmands et délicats, en contentant en toute occasion leurs goûts et leurs appétits. Pensez enfin que la gourmandise et la délicatesse des enfants dégénèrent souvent, dans un âge plus avancé, en une affreuse intempérance, capable d'absorber la for-

tune la plus ample et d'abrutir ceux qui ont reçu les meilleurs principes.

XVII. PATRICE, PÈRE DE SAINT AUGUSTIN.

Pourquoi saint Augustin fut-il si corrompu dans sa jeunesse? pourquoi se livra-t-il avant sa conversion à tant de déréglements qui l'eussent infailliblement perdu sans un miracle de la grâce? Pourquoi? Parce que Patrice, son père, ne le reprenait pas et ne le corrigeait pas. Ce père insensé s'amusait et riait de ses vivacités, de sa dissipation, de ses écarts. Sainte Monique le reprenait, il est vrai; mais ses réprimandes et ses corrections, faute d'être soutenues par la vigilance et l'autorité du père, ne faisaient aucune impression sur lui. Enfin Patrice mourut, et les vices qu'il avait laissé contracter à Augustin étant fortifiés par l'habitude, l'entraînèrent dans les plus grands désordres. Ecoutez comme ce saint déplorait ces malheurs après sa conversion. « Ah mon Dieu! s'écriait-il, que j'étais à plaindre dans les jours de mon aveugle jeunesse! Je m'éloignais de vous, Seigneur, en suivant le penchant de mes folles passions; et mon père, loin de me corriger et de me reprendre, riait de tout. Je me perdais, et il avait la cruauté de me voir courir à ma perte sans s'y opposer. Tous les vices croissaient dans mon cœur comme les mauvaises herbes dans une terre inculte, et il n'y avait point de main charitable pour les arracher. »

Pères et mères qui ne reprenez pas et qui ne corrigez pas vos enfants, attendez-vous à voir les défauts que vous leur passez dégénérer en des crimes horribles qui feront leur malheur et le vôtre. Ne vous faites point illusion en comptant que vos enfants se convertiront comme Augustin, quand le feu de la jeunesse sera éteint. Sachez que sa conversion fut un des plus grands miracles de la grâce, qui, faisant une exception très-particulière au cours ordinaire de la Providence, n'empêche pas qu'il ne soit très-vrai, comme le dit l'Ecriture, que l'homme suit dans l'âge le plus avancé la route qu'il a tenue dans sa jeunesse. Corrigez donc vos enfants dès l'âge le plus tendre, si vous voulez qu'ils ne soient pas toujours vicieux. Ne les épargnez pas dans l'enfance, de peur qu'ils ne soient toute leur vie impies et libertins.

XVIII. SOINS DE SAINTE MONIQUE, MÈRE DE SAINT AUGUSTIN.

Sainte Monique ne cessait point de pleurer et de prier pour son fils Augustin qui était dans l'abîme du crime et dans les ténèbres de l'erreur. Elle s'adressait à tous ceux qu'elle croyait capables de le faire passer du mensonge à la vérité. Elle eut recours pour cela à un saint évêque nourri dans le sein de l'Eglise catholique, et versé dans les saintes Ecritures; et elle le pressait de vouloir bien avoir une conférence avec lui; mais ce bon prélat n'en voulut rien faire. « Ne voyez-vous pas, lui dit-il, que votre fils n'est point assez docile, et qu'il est trop enflé de ses vaines connaissances, qui ont encore pour lui la grâce de la nouveauté? Laissez-le donc et contentez-vous de prier pour lui, il se détrompera tout seul par la lecture des livres, même des manichéens, et il ne lui faut rien autre chose pour voir combien leurs erreurs sont impies et détestables. » Cette sainte mère, qui désirait si ardemment la conversion de son fils, ne se rendait pas à tout cela, et elle ne cessait de conjurer ce saint évêque, avec beaucoup de larmes, qu'il voulût bien le voir, et entrer en matière avec lui. Mais ce bon prélat, comme lassé par ses instances, lui répondit: « Allez, vous n'avez qu'à continuer, il n'est pas possible qu'une mère qui demande avec tant de larmes le salut de son fils, ait jamais la douleur de le voir périr. » Elle reçut ces paroles comme venant du ciel, ainsi qu'elle le témoigna plusieurs fois depuis à son fils Augustin, qui rapporte ce fait au livre IIIe de ses *Confessions*.

Quelques mauvaises dispositions qu'aient donc vos enfants, espérez fermement, pères et mères, que si vous priez avec ferveur et avec persévérance pour eux, comme sainte Monique le fit pour Augustin son fils, et si vous joignez, comme elle, à vos prières vos larmes, vos soins et vos efforts; Dieu touchera leurs cœurs et les rendra tels que vous désirez qu'ils soient.

XIX. PULCHÉRIE, SOEUR DE L'EMPEREUR THÉODOSE LE JEUNE.

Pulchérie, sœur de l'empereur Théodose, fut chargée de son éducation, quoiqu'elle n'eût que deux ans de plus que lui. Elle s'appliqua encore davantage à former son cœur qu'à cultiver son esprit. Comme elle avait une véritable piété, elle désirait ardemment que son frère possédât aussi ce trésor, infiniment plus précieux que la couronne. Elle l'accoutumait à prier souvent, à fréquenter les églises, à honorer les ministres du Seigneur et toutes les personnes vraiment vertueuses. Théodose profita d'une aussi bonne éducation; il se levait de grand matin pour chanter, avec ses sœurs, les louanges de Dieu; il était très-instruit de sa religion, il jeûnait souvent, il souffrait patiemment le froid et le chaud, et montrait dans toute sa conduite un grand éloignement de la mollesse. Il se rendit recommandable aussi par sa libéralité, sa douceur et sa patience.

Que Pulchérie vous serve de modèle, pères et mères, dans l'éducation de ceux qui sont nés de vous; et que les heureux effets des soins qu'elle prit de l'empereur Théodose son frère, raniment votre zèle, en vous faisant espérer du succès de ceux que vous donnez à vos enfants.

XX. DIX ENFANTS MAUDITS PAR LEUR MÈRE.

Saint Augustin, évêque d'Hippone, rapporte un miracle qui y arriva et qu'il assure avoir été si évident, qu'aucun des habitants de cette ville ne pouvait l'avoir oublié;

« Puisque je crois, » dit-il, « qu'il n'y a personne d'entre eux qui ne l'ait vu ou appris. » Voici le fait : Une femme veuve, de Césarée en Cappadoce, avait dix enfants, dont sept étaient garçons et trois filles ; outrée des injures que lui faisaient ses enfants, elle alla, dès le grand matin, aux fonts baptismaux, où prosternée contre terre, elle pria Dieu que ses enfants fussent un exemple de terreur à toute la terre, et qu'ils la parcourussent errants et vagabonds, éloignés de leur patrie. Aussitôt cette mère fut exaucée, et tous ses enfants furent punis de Dieu par un tremblement horrible de tous leurs membres; en sorte qu'ayant honte de paraître dans cet état effroyable en présence de leurs compatriotes, ils parcoururent chacun différents pays dans presque tout l'empire romain. « Deux de ces enfants, » dit saint Augustin, « sont venus à Hippone où nous étions; l'un s'appelait Paul, et l'autre Pallade, sa sœur ; ils allaient tous les jours à l'église, et y priaient devant la chapelle de Saint-Etienne, afin qu'il plût à Dieu de leur faire miséricorde et de les rétablir en leur premier état. Ils obtinrent cette grâce, et tout le monde fut témoin de leur guérison, comme on l'avait été de leur affliction, l'église retentit de cris de joie et d'admiration, à la vue de ce miracle. » Le jeune homme dîna avec saint Augustin et lui raconta exactement toute l'histoire de sa disgrâce et de celle de ses frères et sœurs. Le saint évêque fit, à l'occasion de ce fait mémorable, une instruction pastorale à son peuple, où il dit : « Que les enfants apprennent par cet exemple à obéir et que les pères et mères appréhendent de se mettre en colère; parce qu'il est écrit que la bénédiction du père affermit la maison des enfants et que la malédiction de la mère la détruit jusqu'aux fondements. »

Reprenez, pères et mères, reprenez et corrigez vos enfants, lorsqu'ils le méritent ; mais ayez soin que ce soit toujours sans violence, sans imprécations, sans malédictions.

XXI. AVIS DE SAINT JÉRÔME A LA VEUVE LOETA, POUR L'ÉDUCATION DE SA FILLE.

« Voici, » écrivait saint Jérôme à la veuve Lœta au sujet de l'éducation de sa fille, « voici comme il faut élever cette âme qui doit devenir le temple de Dieu. Elle ne doit rien entendre ni rien dire qui ne soit conforme à la crainte du Seigneur. Ainsi elle doit ignorer toutes paroles déshonnêtes, toutes chansons mondaines; sa langue, encore tendre, doit plutôt s'accoutumer aux cantiques spirituels des psaumes; il faut éloigner d'elle les jeunes personnes même de son sexe, et les domestiques qui, par des entretiens profanes, pourraient lui faire connaître le mal. Gardez-vous bien de lui laisser farder le visage, ni de lui charger la tête et le cou d'or : mais plutôt, qu'elle imite celle dont il est dit : *Toute la gloire de la fille du roi est dans l'intérieur* (*Psal.* XLIV, 14), dans la beauté et la sainteté de son âme. Qu'elle ne voie rien en vous qui la porte au péché, et souvenez-vous que vous devez l'instruire par vos exemples, plutôt que par vos paroles. Qu'elle n'aille jamais en public sans vous, pas même à l'église, et prenez bien garde qu'aucun jeune étourdi ne lui sourie en face. Réglez tous ses exercices spirituels et corporels ; tellement que la lecture succède à la prière, et la prière à la lecture. Qu'elle apprenne aussi à filer, et que les saintes lectures lui tiennent lieu de bijoux et de pierres précieuses. »

C'est en suivant, pères et mères, des règles si sages, que vous formerez vos filles à la vertu et que vous les préserverez du vice.

Mères chrétiennes, ne permettez donc jamais à vos filles des parures indécentes ou trop mondaines; ne souffrez point qu'elles paraissent, ni à la maison, ni, à plus forte raison, en public, sans être bien modestement couvertes. Ne les laissez point aller à la promenade seules avec des personnes de différent sexe, le soir surtout. Si elles sont recherchées pour un établissement sortable, ne leur permettez d'entretien avec ceux qui les recherchent qu'en votre présence, de jour, rarement de nuit, et jamais seules.

XXII. SAINTE JULITE, MÈRE DE SAINT QUIRICE.

Sainte Julite était d'une famille illustre; elle voulut néanmoins nourrir de son propre lait son fils Quirice, et étant devenue veuve, elle ne passa point à de secondes noces, afin de donner tous ses soins à bien élever son enfant dans la crainte de Dieu et l'observance de ses saints commandements. Elle l'entretenait souvent de la grande félicité dont les bienheureux jouissent dans le ciel pour avoir bien servi Dieu, et des horribles tourments que les réprouvés souffrent dans l'enfer pour avoir désobéi aux commandements du Seigneur et de son Eglise. Dans le temps que l'empereur Domitien persécutait les Chrétiens, cette sainte veuve se retira en Syrie, et ensuite en Thrace, craignant que son fils ne pût supporter les tourments que les tyrans faisaient souffrir à ceux qui ne voulaient pas renoncer à la foi de Jésus-Christ. Mais la persécution ayant gagné la Thrace, Alexandre, qui en était gouverneur, fit arrêter sainte Julite et son fils. Il fit d'abord traiter cruellement la mère, en présence de son jeune enfant qui fondait en larmes. Le tyran, charmé de la beauté de cet enfant, voulut le gagner par des caresses; il le prit entre ses bras, et lui dit : que s'il voulait renoncer à la foi de Jésus-Christ, il lui servirait de père et le comblerait de richesses. Mais le saint enfant résistait courageusement et se débattait en criant : « Je suis Chrétien, et j'aime mieux mourir que de renoncer à la foi. » Le tyran, irrité de sa fermeté, lui donna lui-même la mort, en le jetant avec fureur sur les degrés de son tribunal. Julite, témoin de cette barbarie, fut comblée de joie, voyant que son fils était

mort martyr. Elle fut enfin elle-même bientôt livrée au supplice et eut la tête tranchée, après avoir enduré les plus cruelles tortures.

Pères et mères, que votre foi soit aussi vive que celle de sainte Julite et vous serez convaincus, comme elle, que vous n'avez rien de plus important à faire que de procurer la sanctification de vos enfants, en leur donnant une éducation vraiment chrétienne. Croyez que si, comme elle, vous vous appliquez entièrement à instruire vos enfants et à les former à la vertu, vous aurez aussi la consolation de les voir croître en sagesse, pratiquer le bien avec ardeur, fuir le mal avec horreur, vivre enfin en vrais serviteurs de Dieu.

XXIII. ALÈTHE, MÈRE DE SAINT BERNARD.

Alèthe, mère de saint Bernard, eut sept enfants, six fils et une fille. Elle les offrit tous à Dieu de ses propres mains, aussitôt après leur naissance, les nourrit de son lait, et tant qu'ils furent sous sa conduite, elle ne souffrit pas qu'ils s'accoutumassent aux aliments trop délicats. Ses soins furent suivis d'un si grand succès, que tous ses enfants se sont consacrés au Seigneur ; la fille dans le monastère de Jully, et les garçons dans celui de Clairvaux où ils ont vécu et sont morts en odeur de sainteté.

Pères et mères, que votre premier soin, dès que vos enfants sont nés, soit aussi de les offrir au Seigneur ; et appliquez-vous, comme Alèthe, à réprimer en eux la gourmandise, et à les former à la sobriété et à la tempérance.

XXIV. LE PÈRE DE SAINT GUILLAUME, DUC D'AQUITAINE.

Le père de saint Guillaume n'ayant que cet enfant, l'aimait si éperdument, qu'il n'osait le châtier quand il faisait quelque faute, et qu'il ne put même se décider à le faire étudier, crainte de nuire à sa santé. Traité si mollement par son père, Guillaume s'adonna dès sa jeunesse à toutes sortes de vices ; il ne respirait que la cruauté, il maltraitait, il assassinait même. Il entretint pendant trois ans la femme de son parent, il prit le parti de l'antipape Pierre de Léon, contre Innocent, qui avait été canoniquement élu, il fit même un édit par lequel il ordonnait à tous ses sujets de reconnaître Pierre de Léon pour Pape, il chassa tous les évêques qui ne voulurent pas le reconnaître, et s'empara de leurs biens. Dieu le convertit par le ministère de saint Bernard, abbé de Clairvaux ; il fut trouver le Pape légitime, lui demanda pardon, et fit pendant le reste de sa vie une pénitence des plus éclatantes. Enfin il mourut plein de mérite, et l'Eglise l'a placé au nombre des saints.

Saint Guillaume ne donna dans de si grands excès, avant sa conversion, que parce que son père n'avait pas eu le courage de le reprendre et de le corriger. Si, aimant aussi éperdument que lui vos enfants, vous les laissez vivre selon leur gré, sans réprimer leurs défauts et sans punir leurs fautes, soyez persuadés, pères et mères, que vous les verrez bientôt se livrer à toutes sortes de crimes, et qu'il ne sera plus en votre pouvoir de les réformer ; il n'y aurait qu'un coup extraordinaire de la grâce, semblable à celui qui convertit saint Guillaume, qui pourrait les changer, et ce serait une grande présomption de votre part de compter sur une telle faveur du ciel, en négligeant leur éducation.

XXV. JEUNE HOMME CONFIÉ A UN ÉVÊQUE PAR SAINT JEAN L'ÉVANGÉLISTE.

L'apôtre saint Jean, étant dans une ville qui n'était pas loin d'Ephèse, jeta les yeux sur un jeune homme bien fait de corps, d'une figure agréable, d'un naturel vif et ardent. Il se tourna vers l'évêque du lieu et lui dit : « Je vous recommande ce jeune homme, et je vous le donne comme un dépôt en présence de l'Eglise et de Jésus-Christ. » L'évêque promit d'en avoir soin : il prit effectivement le jeune homme, le nourrit, le tint sous sa conduite, l'instruisit, le baptisa et lui donna la confirmation ; mais ensuite il commença à n'en avoir plus tant de soin et à ne plus le surveiller de si près. L'ayant donc laissé, plus tôt qu'il ne fallait, dans une trop grande liberté, il fut perverti par des jeunes gens de son âge qui ne pensaient qu'à se divertir, et qui, livrés à leurs plaisirs, s'étaient fait une habitude de toutes sortes de vices. Ils l'attirèrent d'abord par des festins, ils l'emmenèrent ensuite pour prendre ensemble quelque manteau pendant la nuit, puis ils le portèrent à se rendre complice avec eux de plus grands crimes ; et, suivant l'ardeur de son naturel, il se précipita bientôt avec impétuosité dans l'abîme de tous les excès. Enfin, ayant désespéré de son salut, et se considérant comme entièrement perdu, il ne méditait que les plus grands forfaits, et résolu de surpasser encore la scélératesse de tous les autres, il prit ses compagnons, en forma une troupe de voleurs, se rendit leur chef, et devint le plus violent, le plus cruel, le plus barbare de tous.

Voilà jusqu'à quel point les mauvaises compagnies sont capables de pervertir les jeunes gens les mieux instruits, les mieux élevés et les mieux disciplinés. Voyez donc, pères et mères, de quelle importance il est d'empêcher vos enfants de fréquenter indistinctement toutes sortes de sociétés. Ah ! veillez exactement sur eux, et ne les laissez jamais s'associer à des jeunes gens dont les mœurs et la conduite ne seraient pas à l'abri de tout soupçon.

XXVI. SAINTE THÉRÈSE.

Sainte Thérèse, étant encore jeune, se joignait avec son frère qui était à peu près de son âge, pour lire ensemble les Vies des saints ; mais cette jeune fille s'étant fait depuis une occupation de la lecture des romans, à l'exemple de sa mère qui donnait cette dangereuse liberté à ses enfants, ce fut,

comme sainte Thérèse le dit elle-même, la première cause de son relâchement dans la piété. Elle y apprit la vanité, le luxe, le goût du siècle profane, l'amour des compagnies, la passion de l'honneur et le désir de se faire aimer; aussi tâchait-elle d'être toujours si bien mise qu'elle pût plaire par ses ajustements. Ce fut de la lecture des *Epîtres* de saint Jérôme, et ensuite de celle des *Confessions* de saint Augustin, que Dieu se servit pour la convertir à lui.

Cet exemple vous montre, pères et mères, combien la lecture des romans et des autres mauvais livres est nuisible aux jeunes personnes les mieux élevées et les plus vertueuses. Prenez donc le sage parti de ne jamais laisser lire à vos enfants aucun ouvrage de cette espèce, et de leur mettre au contraire entre les mains des livres capables de les porter à la piété et à la vertu.

XXVII. LA REINE BLANCHE, MÈRE DE SAINT LOUIS.

La reine Blanche de Castille, mère de saint Louis, roi de France, s'appliqua, d'une manière singulière, à lui inspirer, dès son enfance, une grande horreur du péché mortel; et ses discours sur ce point lui firent de fortes impressions. Il se souvint, toute sa vie, de ce qu'elle lui avait inculqué avec tant de soin : *qu'elle aimerait mieux mille fois lui voir perdre la vie que l'innocence.* Pénétré de ces sentiments, il demanda un jour au sire de Joinville, lequel il aimerait mieux : ou d'être lépreux, ou d'avoir commis un péché mortel. A quoi Joinville ayant répondu qu'il aimerait mieux avoir fait trente péchés mortels que d'être lépreux : « Vous ne savez guère, repartit ce saint roi, ce que c'est que d'avoir offensé Dieu. Apprenez qu'il n'est point de plus grand malheur que d'être en péché mortel. Car quelque repentir qu'on en puisse avoir, on n'est point assuré à la mort que Dieu veuille le pardonner. » La reine Blanche avait ces sentiments si bien gravés dans le cœur, qu'un religieux lui étant venu dire, sur de faux rapports, que le roi son fils vivait dans le libertinage, et qu'elle-même ne l'ignorait pas, elle se justifia modestement, elle et son fils, assurant que ce bruit était faux, et elle ajouta : « Le roi mon fils est la créature sur la terre que j'aime le plus : néanmoins, s'il était malade à la mort, et qu'on me promît qu'il guérirait en commettant un seul péché mortel, j'aimerais mieux le laisser mourir. »

Imitez cette illustre mère, et efforcez-vous, comme elle, d'inspirer la plus vive horreur du péché mortel à vos enfants.

XXVIII. AVIS DE SAINT LOUIS, ROI DE FRANCE, A SON FILS.

« Mon fils, la première chose que je vous recommande, est d'aimer Dieu de tout votre cœur, et par-dessus toute chose. Car nul homme ne peut être sauvé sans cela.

« Et donnez-vous bien de garde de rien faire qui lui déplaise, c'est-à-dire, de pécher. Car vous devez désirer de souffrir plutôt toute sorte de tourments, que de pécher mortellement.

« Si Dieu vous envoie quelque adversité, recevez-la de bon cœur, rendez-lui-en grâces, et pensez que vous l'avez bien méritée en désobéissant à Dieu, et qu'elle tournera à votre avantage.

« S'il vous donne des prospérités, rendez-lui de très-humbles actions de grâces, et prenez garde à n'en point devenir pire, par orgueil, ni autrement. Car il ne faut point se servir des dons que Dieu nous a faits, pour lui faire la guerre.

« Confessez-vous souvent, et choisissez un confesseur habile, d'une vertu et d'une sagesse reconnues, et qui puisse vous donner des maximes assurées, et vous apprendre les choses que vous devez faire ou éviter pour le salut de votre âme.

« Soyez tel, que vos confesseurs, vos parents et vos amis aient la liberté de vous reprendre du mal que vous aurez fait, et de vous avertir de ce que vous devez faire.

« Assistez avec dévotion au service de Dieu et de la sainte Eglise, notre mère; priez-y de cœur et de bouche, principalement à la messe après la consécration du corps de Notre-Seigneur, sans y causer ni parler à qui que ce soit.

« Ayez le cœur doux et compatissant; consolez les pauvres et les aidez selon votre pouvoir.

« Si vous avez des peines ou quelque trouble en votre cœur, découvrez-le aussitôt à votre confesseur, ou autre personne sage et pieuse, dont les paroles puissent vous édifier et vous instruire. Il vous soutiendra, et la consolation qu'il vous donnera vous aidera à porter plus aisément le mal qui vous sera arrivé.

« Ayez soin d'avoir en votre compagnie des gens sages, vertueux, de probité et d'honneur, et qui soient exempts de convoitise. Fuyez la compagnie des méchants.

« Efforcez-vous d'écouter la parole de Dieu, et retenez-la dans votre cœur.

« Ne perdez point d'occasion d'aller aux prières et aux dévotions publiques, et de gagner les pardons.

« Aimez votre honneur.

« Ne permettez pas que personne ait la hardiesse de prononcer devant vous aucune parole qui puisse porter qui que ce soit au péché; ne souffrez pas que personne attaque, par médisance ou par distraction, la réputation de ceux qui sont présents ou absents.

« Ne permettez pas qu'on dise rien contre le respect dû à Dieu, à la digne Mère de Dieu, aux saints et aux saintes.

« Remerciez Dieu des biens et des heureux succès qu'il vous donnera.

« Faites droit et rendez justice à tout le monde, au pauvre aussi bien qu'au riche.

« Soyez doux, équitable et libéral envers vos serviteurs; parlez peu, et ne vous rendez point trop familier avec eux, afin qu'ils

vous craignent et qu'ils vous aiment comme leur maître.

« S'il s'élève quelque procès ou quelque dispute, informez-vous de la vérité, tant contre vous que pour vous.

« Si, étant averti, vous reconnaissez que vous avez quelque chose qui appartienne à autrui, ou par la faute de vos prédécesseurs, ou par la vôtre, faites-la rendre incontinent.

« Portez honneur et respect à votre père et à votre mère, et prenez garde de les courroucer en désobéissant à leurs bons commandements.

« Faites une dépense raisonnable et modérée en votre maison, et retranchez-en tout excès.

« Mon fils, je vous supplie de vous souvenir de moi et de ma pauvre âme, et de me secourir par messes, oraisons, prières, aumônes et bonnes œuvres, et de m'accorder part à toutes les bonnes actions que vous ferez.

« Je vous donne toutes les bénédictions qu'un père peut donner à son fils, et je prie la très-sainte Trinité, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, de vous garder et de vous préserver de tout mal, et principalement de mourir en péché mortel; afin que nous puissions, après cette vie, être ensemble devant Dieu, et lui rendre grâces et louanges sans fin, en son royaume de paradis. *Amen.* »

Voilà, pères et mères, un excellent modèle des avis que vous devez donner à vos enfants. Mais ayez soin d'appuyer, comme saint Louis, vos leçons par vos vertus et vos bons exemples, si vous voulez qu'elles fassent impression et qu'elles aient d'heureux succès.

XXIX. TESTAMENT SPIRITUEL DE MADAME DE M***.

« Mes très-chères filles,

« C'est pour la dernière fois que je vous instruis, recueillez avec soin et conservez fidèlement les derniers avis que ma religion et mon amour pour vous m'inspirent de vous donner. C'est une mère qui vous aime, c'est une mère mourante, c'est au lit de la mort, que je vais vous tracer l'instruction que je dois vous laisser comme l'héritage le plus précieux dont une mère chrétienne puisse enrichir ses enfants.

« La première chose, que je regarde avec raison comme votre affaire capitale, c'est la religion. Vous serez heureuses, mes chères filles, tant qu'elle sera la règle de votre conduite et que vous suivrez fidèlement ses principes, ses maximes et ses lois; ne raisonnez jamais sur ses mystères, mais croyez-les sans hésiter, parce que c'est Dieu qui les a révélés et que l'on doit croire à sa parole. Depuis près de deux mille ans, on les croit, et on ne les a pas crus sans preuve. D'ailleurs la Providence nous a donné, dans l'infaillibilité de l'Eglise, un moyen sûr pour ne pas nous égarer; croyez aveuglément à ses décisions; croyez-la, ne croyez qu'elle. Ne vous permettez et n'écoutez jamais aucun discours contraire à sa doctrine, ne lisez pas même une ligne des ouvrages pernicieux qui la combattent, et s'il s'élevait jamais quelques doutes dans votre esprit contre votre foi, si l'on vous faisait des objections auxquelles vous ne puissiez point répondre, alors dites avec fermeté : *Je crois tout ce que l'Eglise croit, tout ce qu'elle enseigne.* Tenez-vous-en là; vous confondrez par cette unique parole tous vos ennemis.

« Mais la foi sans les œuvres ne pourrait que vous rendre plus coupables devant Dieu; ainsi, en croyant les vérités qu'elle vous enseigne, il faut encore accomplir les préceptes qu'elle vous prescrit. Le premier pas à faire pour parvenir à cette fidélité, c'est d'établir en vous la crainte du Seigneur. Elle est le commencement de la sagesse; c'est par là que vous éviterez le péché. A ce mot de péché, l'horreur s'empare de mon âme. Ah! mes chères filles, que jamais ce mal ne pénètre vos cœurs, quand il s'agirait de tout au monde pour vous, de la perte de vos biens, de votre liberté, de votre vie, sacrifiez tout plutôt que de déplaire à Dieu. Si vous aviez le malheur de perdre la grâce par un péché mortel et que Dieu me le fît connaître, je crois que cette vue serait capable de troubler jusqu'aux cendres de mon tombeau. Mais j'espère que ce malheur ne vous arrivera jamais. L'innocence dans laquelle j'ai la consolation de vous voir et de vous laisser en mourant, m'est un heureux présage de l'avenir; conservez-la précieusement avec la crainte de Dieu, c'est, comme je vous l'ai dit, la première disposition pour maintenir la pureté du cœur; mais n'en demeurez pas là. Je veux que votre vertu dominante soit l'amour de Dieu. Ah! mes très-chères filles, aimez, aimez le Seigneur, aimez-le de tout votre cœur. Tous vos devoirs sont renfermés et seront accomplis dans celui-là. Faites tout ce que vous voudrez; pourvu que vous aimiez Dieu, tout sera bien. Mais quoi que vous fassiez, si vous ne l'aimez pas, tout sera perdu pour vous. Entretenez donc sans cesse dans vos cœurs un si beau sentiment. Renouvelez-le en vous chaque jour, au moment de votre réveil, et plusieurs fois par jour demandez à Dieu la conservation et l'accroissement de son amour; qu'il devienne le principe et le motif de toutes vos actions. Ah! que d'œuvres perdues pour l'éternité, parce qu'elles n'auront pas été accompagnées, dirigées et animées par cet amour!

Vous m'aimez, mes très-chères filles, et vous m'aimez tendrement, je le sais. Si ce n'est pas Dieu que vous aimez en moi, si votre amour pour moi ne dérive pas de celui que vous devez à Dieu, comme de sa source, non, vous ne m'aimerez pas comme il faut, vous ne m'aimerez plus. Je vous le répète, comme la chose la plus essentielle, aimez Dieu, de tout votre cœur, aimez-le sans partage, et qu'aucun autre amour que

le sien, en vue de lui, ne prenne racine dans vos cœurs. Aimez-le sans cesse, interrogez tous les jours votre cœur pour vous assurer de ses dispositions sur ce grand devoir. S'il s'y glisse quelqu'attache particulière, ayez grand soin de l'en purifier, car Dieu le veut tout entier; il lui faut tout, ou rien.

« Mes chères filles, si vous demeurez fidèles à ces avis que vous donne une mère qui ne soupire qu'après votre vrai bonheur, je n'ai plus rien à craindre pour vous des dangers du monde : car si vous aimez Dieu, vous ne pouvez aimer le monde, puisque le monde est ennemi de Dieu. Comment ne pas haïr l'ennemi de Dieu? Si vous aimez Dieu, vous devez donc détester les maximes du monde, résister à ses exemples, fuir ses plaisirs; car c'est sous tous ces rapports qu'il déplaît à Dieu et qu'il est son ennemi. Ah! que d'actions de grâces je rends maintenant au Dieu des miséricordes, de m'avoir inspiré toute ma vie de l'éloignement et du dégoût pour le monde! Où en serais-je à ce moment extrême, prête à paraître devant mon juge, si j'avais aimé le monde? Quel arrêt aurais-je à attendre de la bouche de Jésus-Christ qui a prononcé dans l'Evangile cette sentence terrible et éternelle : *Malheur au monde et à ses scandales?* (*Matth.* XVIII, 7.)

« Je remercie de nouveau le Seigneur de ce qu'il n'a pas permis que la contagion du siècle souille mon âme. Ce souvenir donne la paix à mon cœur et répand la sérénité sur mon front. Vous avez été témoins et vous m'avez vue pendant tout le cours d'une longue maladie, vous savez que je dis la vérité. J'ai la satisfaction, en quittant cette vie, d'être assurée que vous n'avez ni goûté, ni connu le monde; mais la grande jeunesse dans laquelle je vous laisse m'effraye. Vous approchez de cet âge où tout va devenir pour vous un piége et une tentation. Quoique je me confie en la divine Providence, et que j'espère qu'elle vous dirigera bien, je vais vous prêcher comme je l'ai été moi-même.

« Il est de mon devoir de vous prémunir contre les tentations qui vont vous assaillir et de vous tracer la conduite que vous devez suivre pour les éviter. Je connais en cela votre respect pour mes volontés, votre amour pour moi, votre piété filiale; c'est par tous ces motifs que je vous conjure d'écouter, et de mettre en pratique toute votre vie les avis importants par lesquels je vais finir cet écrit. Les divertissements et les plaisirs du monde que la religion condamne parce qu'ils causent la perte de ceux qui s'y livrent, sont : les comédies, les bals, les mauvaises compagnies, les mauvais livres, le jeu et les parures. Je désirerais pouvoir m'étendre sur chacun de ces articles, car tout y est important; mais l'extrême faiblesse où je me trouve me permettant à peine de tenir ma plume, je suis obligée d'abréger. Je ne vous dirai qu'un mot sur chaque objet, mais j'en dirai tout assez pour vous. Vos bonnes dispositions suppléeront au reste; il suffit que ce soit votre bonne mère qui vous parle. Je reprends chaque article.

« Les comédies sont l'école du vice, l'Eglise les condamne; un vrai Chrétien doit en conscience se les interdire; je vous les défends. Les bals, soit publics, soit particuliers, sont des divertissements dangereux et des occasions ordinaires de péché; l'Eglise en détourne les fidèles, les personnes qui craignent Dieu les fuient; je vous recommande de les éviter, de vous en abstenir. Les mauvaises compagnies, j'entends par là, toute personne, de quelque sexe que ce soit, dont les exemples ou les discours pourraient être dangereux pour vous, ou devenir une occasion de péché pour vous. Afin de vous mieux développer ma pensée, je dis que toute personne, de l'un ou de l'autre sexe, qui vous tiendrait un propos capable de blesser la modestie, ne fût-ce qu'à mots couverts, je veux que vous la fuyiez, et que vous n'ayez ni entretien ni bonjour avec elle. Une telle personne vous serait funeste, fuyez-la comme la rencontre d'une bête venimeuse. Ah! mes chères filles, si vous pouviez rencontrer une amie sage et vertueuse, quel trésor! demandez-la à Dieu, c'est lui qui les donne. Les lectures dangereuses, c'est-à-dire les romans et autres livres qui ne traitent, qui ne parlent, qui n'inspirent que l'amour profane, qui, sous un style séduisant, cachent un poison mortel, d'autant plus dangereux qu'on l'avale sans y faire attention, et qu'on ne connaît son danger que quand la plaie est faite au cœur; ces livres, la religion vous les défend, et vous me désobéiriez grièvement si vous vous en permettiez la lecture. Vous avez des livres d'histoire que vous pouvez lire pour votre délassement; bien mieux, je vous en laisse d'autres plus intéressants encore, ce sont des livres de religion propres à vous instruire et à vous édifier; je vous recommande d'en nourrir chaque jour votre âme.

« C'est ici le lieu de vous parler des mauvais tableaux : n'en ayez jamais dans votre maison, du moins de votre gré. N'ayez jamais la fatale curiosité d'y porter vos regards; le crime passerait de vos yeux jusque dans votre cœur. J'ai placé le jeu au rang des divertissements que je vous défends. Vous comprendrez bien, mes chères filles, que je ne parle pas ici d'un jeu honnête et modéré; dans ce sens, le jeu est récréation permise, ce que je ne veux ni ne peux vous interdire. Il n'est donc question dans ma défense que d'un jeu dont le seul motif du gain serait la règle; où l'on s'exposerait à perdre beaucoup d'argent, ou beaucoup de temps. Un jeu de cette manière, vous devez vous le défendre, parce qu'il n'est pas légitime. Enfin la parure : comme la vanité est un vice assez ordinaire aux jeunes personnes de votre sexe, et comme cette vanité se manifeste et s'entretient par la parure, et que cette parure dégénère souvent dans des excès que la modestie et la

religion condamnent, je dois vous prévenir de ces dangers, et vous donner quelques avis pour vous en garantir.

« D'abord, quant à la manière de vous habiller, je vous recommande de vous conformer à cet égard aux règles de la bienséance et de la modestie chrétiennes; de bien vous garder de prendre pour modèles des jeunes personnes légères, dissipées et dont l'immodestie se peint dans leur maintien. Je veux que vous soyez vêtues selon votre condition, et de manière que vous ne blessiez en rien les regards des honnêtes gens, des personnes sages et raisonnables, et que chacun, en vous voyant, puisse dire : Voilà de jeunes personnes vêtues avec une grande décence. Soyez persuadées que vous vous concilierez par là, bien mieux l'estime du monde que par le faste et la somptuosité des habits ; ajoutez à cela que le faste et la somptuosité des habits entraînent nécessairement en de grandes dépenses, et c'est ce que je veux que vous évitiez; indépendamment de la faute qu'il y aurait en ces dépenses vaines et superflues, vous vous mettriez par là dans l'impuissance de satisfaire au précepte de l'aumône. Ah! ne serait-ce pas un contraste bien affligeant, même pour l'humanité, de vous voir chargées de superfluités, de mondanités, à côté de tant de malheureux qui manqueraient de vêtements et peut-être de pain ? Ah! mes chères filles, je vous le demande, ce n'est pas cette fois comme votre mère; je veux que, pour le moment, vous oubliiez mes titres et mes droits; c'est au nom de Dieu que je vous le demande: faites l'aumône de tout votre pouvoir, faites-la volontiers, faites-la judicieusement, mais abondamment, surtout faites-la chrétiennement. L'accomplissement de ce devoir de miséricorde sera pour vous une source de bénédictions, et pour cette vie et pour l'autre. Je crois devoir prévenir ici une objection que le monde ne vous fera que trop souvent, pour effacer les impressions salutaires que mes avis feront sûrement dans vos cœurs.

« Le monde, pour vous séduire et vous entraîner dans ses plaisirs, contre lesquels j'ai tâché de vous prémunir, vous dira que, quand on est dans la société, il ne faut pas se rendre ridicule par une conduite singulière; que, de ne pas faire comme les autres, c'est les condamner; qu'il y aurait de la présomption à croire que l'on en sait plus que les autres, et à prétendre les réformer. Peut-être que le monde vous raillera de votre décence et de la régularité de vos mœurs. Que sais-je ce qu'on ne mettra pas en œuvre pour vous séduire, en vous reprochant de vivre comme des religieuses? Malheur à vous si le respect humain l'emportait en vous sur votre devoir. Non, mes très-chères filles, je crois que vous avez le cœur trop généreux et trop chrétien pour vous faire l'injustice de croire que vous puissiez un jour avoir la faiblesse de rougir de l'Evangile en présence de ses ennemis.

« Mais je laisse toutes ces réflexions pour me borner à une seule réponse, qui doit être décisive pour vous; la voici : vous connaissez, mes chères filles, la conduite que j'ai tenue dans le monde ; vous avez vu si je me suis conformée à ses maximes et si j'ai fait comme les autres. On a pu, à cet égard, me faire des observations; j'ai laissé dire le monde, et j'ai continué de vivre comme je le dois. Quand on a vu que j'étais ferme et décidée, on ne m'en a plus parlé; on ne m'a pas plus méprisée pour cela; et ce qui est au-dessus de tout cela, c'est que, dans le compte que j'ai à rendre à Dieu de ma vie, je n'aurai pas celui d'avoir aimé le monde ni suivi ses maximes. Suivez mon exemple, et qu'il vous serve de réponse au monde, toutes les fois qu'il vous proposera de suivre ses principes.

« Je finis, mes chères filles, ce testament, en vous rappelant vos devoirs envers votre père; honorez-le, respectez-le, obéissez-lui, ne le contristez point, rendez-lui tous les services qui seront en votre pouvoir; en un mot, aimez-le, c'est Dieu qui vous le commande. Je ne vous proposerai aucun motif pour vous engager à remplir ce devoir important; vous les trouverez dans votre cœur et dans votre religion. Enfin, aimez-vous toujours, entr'aidez-vous les unes les autres, donnez-vous mutuellement de bons exemples, assistez-vous de vos conseils, et, si quelqu'une d'entre vous s'écartait des avis que je viens de vous donner, reprenez-la avec bonté, douceur et charité. J'aurais encore, mes très-chères filles, bien d'autres instructions à vous donner; je me suis bornée aux plus essentielles, et je laisse aux guides de vos consciences à suppléer à ce que je ne peux dire. Celui auquel je vous ai confiées vous convient, ne le quittez pas sans de grandes raisons. Consultez-le dans toutes les démarches, les difficultés, les entreprises où votre salut sera intéressé; respectez ses avis et ses conseils, comme tenant la place de Dieu. Fréquentez souvent les sacrements, ils sont la source des grâces. Votre conduite ne sera régulière qu'à proportion de votre exactitude à vous y présenter.

« Enfin, mes très-chers enfants, je vais vous devancer et vous attendre dans le sein de la terre, où mon corps va être porté, pour y dormir avec vous jusqu'au moment de la résurrection générale, où nous ressusciterons tous, où nous nous rejoindrons et où nous nous reverrons, pour aller jouir dans le sein de Dieu du bonheur éternel, qui ne sera accordé qu'à ceux qui auront vécu selon les lois de Dieu et qui seront morts dans sa grâce. Adieu, mes chères filles, adieu, vous ne me reverrez plus qu'en Dieu. Je vous donne, mes très-chères filles, ma bénédiction maternelle, au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. Que la paix, que la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit avec vous pendant cette vie, afin que vous régniez avec lui dans l'éternité. Ainsi soit-il.

« Je désire que L*** transcrive cette ins-

truction sur son livre, et qu'elle garde précieusement l'original, comme un monument de ma tendresse et de mon zèle pour votre salut. Chacune de ses sœurs en tirera aussi une copie.

« Je désire encore que ce testament soit lu par chacune de vous, tous les ans au jour de mon décès. Quand vous lirez cet écrit, je ne serai plus de ce monde, mais je compte que je vivrai toujours dans vos cœurs. Vous vous souviendrez souvent de moi devant Dieu pour m'obtenir une prompte jouissance du bonheur de le posséder. Fait à D***, ce 18 janvier.

« Vous pouvez regarder cet écrit comme l'expression de mes sentiments pour vous, mon état de faiblesse ne m'ayant pas permis de l'écrire de ma propre main, je l'ai signé, et je le signerais même de mon sang, tant j'ai à cœur son exécution. Adieu, encore une fois, et, pour la dernière fois, adieu, mes chers enfants, et songez, quand vous lirez ceci, que votre mère est devant Dieu.(6).

« *Signé*, B. C. R. DE M***. »

III. DEVOIRS DES VIERGES.

MÉMORIAL DES VIERGES CHRÉTIENNES,

OU

TRADUCTION LIBRE DU *MEMORIALE VITÆ SACERDOTALIS*,

AUX VIERGES SACRÉES ET FIDÈLES ET AUX FEMMES FORTES DANS LA PERSÉCUTION.

O vous, qui malgré la faiblesse de votre sexe, avez signalé votre courage et la force de votre foi dans la guerre des impies, où vous avez combattu contre l'ancien serpent, généreux témoins de notre Dieu et de son Christ, vous à qui il a été donné non-seulement de croire en lui, mais de souffrir encore pour sa gloire, qui avez supporté avec joie l'enlèvement de vos biens; qui avez dévoré tant d'opprobres et couru tant de dangers; qui êtes depuis si longtemps gémissantes et désolées sur cette terre que les rosées célestes inondèrent si souvent autrefois, sans la rendre néanmoins plus fertile, et qui est maintenant réprouvée et couverte de malédictions; vous qui saviez être autrefois dans l'abondance, et qui maintenant savez aussi souffrir la pauvreté et la misère; vous que l'impie, élevé pour un temps comme le cèdre du Liban, a si indignement chassées de vos asiles dans l'ivresse de sa puissance, mais que des femmes généreuses et fidèles à la foi antique de nos pères, ont recueillies avec bonté; vous aussi, vierges chrétiennes, femmes généreusement hospitalières, qui avez soustrait à la mort, assisté, consolé tant de prêtres fidèles, vous estimant heureuses de partager leurs persécutions pour la justice; vous toutes qui fixez aujourd'hui les applaudissements du ciel et l'admiration de la terre, en marchant avec courage dans la voie royale et étroite de la croix, agréez ici mes saluts en Jésus-Christ, et les hommages de ma reconnaissance. Oh! qu'elles sont brillantes ces filles de Sion dont la beauté tout intérieure s'est merveilleusement accrue par la confession de la foi, par la patience dans les épreuves, et par l'héroïsme de la charité!

Vous n'êtes pas encore parvenues à la cité du Dieu vivant, à la céleste Jérusalem, peuplée de tant de millions d'anges, où le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ a glorifié celles qu'il a appelées dans la persécution, et qu'il a justifiées par l'effusion de leur sang pour la foi. Permettez moi, filles de Sion, chastes épouses du Seigneur, de jeter ici quelques fleurs sur les cendres et les tombeaux de nos martyres. Heureuses et mille fois heureuses les vierges fidèles, que le Dieu des miséricordes a sauvées, pour ainsi dire, en un moment, dans un clin d'œil et à si peu de frais! Heureuse la tempête de la persécution qui les a si sûrement jetées dans le port du salut! Heureux les outrages qui ont été pour elles une source de gloire! Heureuses les prisons qui leur ont ouvert les tabernacles éternels! Heureuse la mort qui leur a procuré une vie qui ne doit plus finir! O vous! vierges martyres, qui entourez maintenant le trône de l'Agneau, et qui le suivez partout où il va, abaissez vos regards du haut du ciel, et daignez secourir celles de vos compagnes que vous avez laissées sur cette terre de malédiction, et qui n'ont pas encore confessé jusqu'à l'effusion de leur sang. Hélas! elles sont encore au milieu des périls et des combats, tandis que vous jouissez d'une joie et d'un repos inaltérables; soutenez-les par vos prières.

Oh! qu'elles ont besoin de la protection et des suffrages de nos saintes martyres! Votre course en effet n'est pas encore finie, vierges fidèles; et vous savez ce qu'a dit Jésus-Christ votre Dieu, et notre roi immortel: Celui-là seul sera sauvé, qui aura persévéré jusqu'à la fin. De quoi vous servirait-il en effet d'avoir fait quelques pas dans la carrière, si vous n'arriviez pas au terme de votre course? Vous avez mis la main à la charrue, gardez vous

(6) Cette dame est morte le 11 février 1797.

bien de regarder en arrière; mais, pleines de reconnaissance pour le Dieu de bonté qui vous a arrachées à la puissance des ténèbres, et vous a transférées dans le royaume de son Fils bien-aimé, conjurez-le d'achever et de consommer, jusqu'au jour de Jésus-Christ, le bien qu'il a commencé dans vous; et correspondant fidèlement à la grâce de celui qui a signalé envers vous les trésors de sa miséricorde, achevez avec crainte et tremblement le grand ouvrage de votre salut. Aspirez de jour en jour à une justice plus abondante et à une sainteté plus parfaite, afin que vous soyez trouvées dignes du royaume des cieux.

Et c'est pour vous en aplanir et faciliter la voie, vierges sages et fidèles, femmes fortes et généreuses, que je vous offre ce petit livre. Vous y trouverez de puissants motifs de vous animer à la perfection, et les moyens les plus sûrs pour y parvenir. C'est l'extrait d'un ouvrage latin qui a pour titre : Mémorial de la vie sacerdotale. *J'ai cru devoir faire cet extrait en votre faveur, et vous l'adapter, en le traduisant d'une manière simple et aisée, dans l'intention de vous rendre commun tout le bien qu'il m'a fait; et, pour continuer à me servir des expressions mêmes de l'auteur, je sens bien et je confesse avec candeur qu'il ne répond pas à beaucoup près à la fin que je me suis proposée, et qu'il est bien inférieur au mérite de ces vierges ferventes et de ces femmes admirables, dont la gloire brille avec tant d'éclat à la face du ciel et de la terre; parce qu'il ne renferme pas assez d'érudition, et qu'il ne respire pas une piété digne de la leur. Mais j'ai confiance que votre bonté aura égard à la droiture et à la pureté de mes intentions, et qu'elle vous rendra indulgentes sur la faiblesse et les défauts du style. Oh ! si je savais parler, si mes paroles, comme autant de traits de flamme, pouvaient embraser tous les cœurs de l'amour de la sainteté et de la vertu!..... Mais plaise au Dieu tout-puissant, au Père des lumières, qui fait servir à l'exécution de ses ordres le feu même le plus brûlant, d'opérer ce qu'un homme faible et pécheur ne peut dans sa misère et son insuffisance.*

MÉMORIAL DES VIERGES CHRÉTIENNES.

CHAPITRE PREMIER.

De la possibilité de la perfection au milieu du monde.

1. Seigneur, j'ai entendu votre voix, et j'ai été saisi de crainte; j'ai médité vos oracles, et j'ai pâli de frayeur. Vous avez dit, par la bouche de votre divin Fils : Soyez parfaite comme votre Père céleste est parfait. Quelle élévation ! quelle grandeur ! comment pouvoir y atteindre? Donnez-moi, Seigneur, des ailes comme à la colombe, et je prendrai mon essor; mais, si vous m'abandonnez à moi-même, mon âme demeurera humiliée sous le poids de sa faiblesse et de sa misère, et mon ventre rampera dans la poussière. Comment dompter, Seigneur, tant de passions conjurées contre mon âme? Comment surmonter tant de vices que j'aperçois partout au dedans de moi-même? Comment pratiquer toutes les vertus que me commande votre sainte loi, et qui sont si opposées à la funeste loi de mes membres? Vous voulez que je me conserve pure au milieu de la corruption même, humble parmi les distinctions humaines, pauvre dans le sein de l'abondance, et que je demeure invincible au milieu des ennemis puissants qui m'entourent de toutes parts. Vous voulez que, vivant au milieu du monde, et que, confondue parmi les vierges de Cédar, j'habite néanmoins dans le ciel par mes affections et mes désirs. Seigneur, j'ai entendu votre voix, j'ai médité vos oracles, et la frayeur s'est emparée de mon âme.

2. Rassurez-vous, ma fille, le royaume des cieux, il est vrai, souffre violence, et il n'y a que ceux qui se la font qui puissent se flatter de le ravir. Elle est grande, je l'avoue, la dignité à laquelle je vous ai élevée; mais ma grâce est encore au-dessus. Assurément rien n'est plus saint que l'état de perfection où je vous ai appelée; mais aussi comptez sur ma toute-puissance: je me suis engagé à vous soutenir. Y a-t-il donc rien de difficile pour moi? ou bien ressemblerai-je à un homme qui promet, et qui n'exécute pas? Vous craignez le monde, ma fille; mais je l'ai vaincu. Vous craignez l'ancien serpent, l'ennemi du salut; mais je l'ai écrasé sous mes pieds, moi le Dieu des armées. Vous redoutez les dangers qui vous environnent; mais je délivre ceux qui mettent en moi toute leur confiance. C'est moi qui ai protégé Abraham dans la Chaldée, Joseph en Egypte, Loth au milieu de Sodome, Daniel à Babylone, et la chaste Suzanne parmi les enfants de Bélial. C'est moi qui ai sanctifié, au milieu des pécheurs, les Borromée, les François de Sales, les Vincent, et tant d'autres qui jouissent maintenant de ma gloire. Comprenez-le bien, ma fille, j'ai voulu que tous ces saints devinssent parfaits au milieu d'une nation corrompue, pour vous apprendre qu'on ne doit jamais perdre courage, en quelque situation que l'on puisse être. Courage donc, ma fille, faites selon votre pouvoir; en suppléant ce qui vous manque, je saurai bien moi-même vous conduire à la perfection.

3. Me voici, Seigneur, pour faire votre volonté ; tout mon désir est de devenir parfaite; mais j'ai besoin pour cela d'une grâce puissante, et je sais que vous la promettez à vos véritables amis. Mais moi, indigne que je suis, moi qui ai tant de fois

provoqué votre colère, comment oserai-je compter sur une faveur qui n'est réservée qu'à vos amis? Comment pourrai-je me soutenir au milieu des plus grands dangers, moi qui ai fait si souvent un triste naufrage jusque dans les moindres? Ah! Seigneur, ne serait-il pas plus sûr et plus avantageux pour moi, s'il vous plaisait de me soustraire aux scandales et à la corruption d'un monde que vous avez maudit, en relevant le mur de séparation qui garantissait ma faiblesse, en me rouvrant les portes du saint asile que l'impiété semble m'avoir fermées pour toujours? Vous le pouvez, Seigneur, si vous le voulez; ramenez-moi dans la solitude après laquelle je soupire depuis si longtemps. Rassemblez les dispersions d'Israël; réunissez toutes les vierges de Sion, qui gémissent confondues parmi les filles de Babylone. Là, sous l'ombre de vos ailes, nous détacherons nos instruments de musique, trop longtemps suspendus, et nous chanterons les cantiques du Seigneur dans une terre qui ne nous sera plus étrangère. Là, rendue tout entière à la méditation de votre loi, soutenue et encouragée par les exemples les plus touchants, et ne respirant que la piété et l'innocence, je pourrai vous servir dans le recueillement et la ferveur, et travailler à ma perfection plus sûrement et avec plus de succès. Levez-vous, Seigneur mon Dieu, commandez aux vents et à la mer, et je verrai renaître pour moi ce calme si désirable.

CHAPITRE II.

Des moyens de parvenir à la perfection.

1. Ma fille, voulez-vous être parfaite? dilatez votre cœur, et je le remplirai. Ayez faim et soif de la justice, et vous serez rassasiée. Désirez, demandez, et vous recevrez l'intelligence. Soyez une fille de désirs, et l'esprit de sagesse reposera sur vous. Si vous désirez la perfection avec ardeur, ce désir même sera pour vous comme un puissant aiguillon qui vous fera avancer de vertu en vertu, jusqu'à ce que vous arriviez sur le sommet de la montagne de Sion, où vous jouirez d'une intime union avec le Dieu de votre cœur. Désirez donc avec ardeur, soyez ferme dans vos résolutions; renouvelez ces désirs et ces résolutions tous les jours et à toutes les heures; de cette sorte, vous serez bientôt embrasée.

2. Ma fille, voulez-vous être parfaite? étudiez-vous à me plaire dans toutes vos actions. Que la pure intention de mon bon plaisir et de mon amour les précède et les accompagne toujours. Si vous avez soin d'agir en tout et toujours avec le même désir de me plaire, je saurai que vous m'aimez de tout votre cœur, de toute votre âme et de toutes vos forces. Alors votre vie sera parfaite, car celui qui aime accomplit la loi. Gardez-vous bien, ma fille, de faire paraître votre justice devant les hommes par le motif d'une vaine gloire; vous réussiriez peut-être à vous l'attirer, mais vous renonceriez à la perfection. Ayez soin, ma fille, d'éviter les moindres négligences à mon service: car faire l'œuvre de Dieu négligemment, ce n'est pas être parfaite, mais maudite.

3. Ma fille, voulez-vous être parfaite? ayez soin de vous occuper de ma présence, et de marcher devant moi. Rappelez-vous sans cesse que je suis le Dieu qui voit tout, et qui sonde les reins et les cœurs. Ne pensez, ne désirez, ne parlez, ne proposez, n'agissez que sous mes yeux: de cette sorte, vous marcherez devant moi dans la vérité et avec un cœur parfait comme Abraham, Enoch, Noé, Ezéchias.

4. Ma fille, voulez-vous être parfaite? ayez soin de vous conduire dans toutes vos œuvres comme si chacune d'elles était la dernière de votre vie, comme si vous deviez mourir après l'avoir faite. Oh! si vous agissiez ainsi, ma fille, avec quelle ferveur vous feriez vos communions! avec quelle amertume vous pleureriez vos péchés! avec quelle attention vous prieriez! Pour que vous deveniez parfaite, ma fille, je n'exige pas de vous des choses relevées et impossibles. Vous êtes Chrétienne, votre devoir est de prier, de méditer ma loi, d'examiner votre conscience, de fréquenter mes sacrements, de pratiquer la charité, d'exercer la miséricorde: faites bien tout cela et vous serez parfaite.

5. Si vous voulez être parfaite, rappelez-vous souvent, ma fille, pourquoi vous êtes au monde, pourquoi vous avez été élevée à la sublime dignité du Chrétien; n'est-ce pas pour la fin de me plaire et d'opérer votre salut avec plus d'assurance? Sans cesse aiguillonnée par ce souvenir, faites tout avec ardeur, surmontez votre indolence, mortifiez vos humeurs, réprimez les sensibilités de l'amour-propre, domptez vos penchants, crucifiez la concupiscence avec ses désirs déréglés. Ainsi, ma fille, les efforts que vous ferez continuellement pour arriver à la perfection, vous seront imputés pour la perfection même. S'il arrive cependant que vous tombiez en quelque faute, ou que vos progrès ne répondent pas à vos désirs, ne perdez pas courage: humiliez-vous seulement, et gémissez. Il vous sera plus avantageux de ne vous être pas trouvée parfaite.

6. Si vous voulez être parfaite, descendez, ma fille, jusqu'au fond de votre âme, et là, examinez avec sincérité, sous mes yeux, les pensées et les affections les plus secrètes de votre cœur. Voyez et considérez avec soin les obstacles qui entravent votre course et arrêtent vos progrès; surmontez-les avec courage. Voyez quel est le principe de vos vices et de vos imperfections; car il y a toujours une cause radicale qui les produit; c'est un Goliath, faites-le mourir, et la victoire est à vous; je veux dire, apportez tous vos soins à déraciner ce vice capital.

7. Considérez, ma fille, comment les marchands augmentent chaque jour leurs fonds de quelques nouveaux gains; ajoutez

ainsi vous-même tous les jours aux trésors que vous amassez pour le ciel. Voyez comment les peintres perfectionnent chaque jour leurs tableaux, appliquez-vous de même à corriger vos défauts et à perfectionner vos vertus. Faites, ma fille, pour une couronne incorruptible, ce qu'ils font eux-mêmes pour une fortune périssable.

8. Seigneur, donnez-moi la perfection que vous me commandez; faites que je m'examine, et que je me juge sans flatterie et sans déguisement; faites que ce que je suis me déplaise toujours, afin que je devienne ce que je ne suis pas encore; faites enfin, que je ne recule jamais, que je ne sorte point de la voie, et que je ne m'y arrête point: car je sais que c'en est fait de mon salut, si je dis jamais c'est assez.

CHAPITRE III.

Du petit nombre des élus.

1. O ma fille qu'il est petit le nombre des vierges chrétiennes qui entrent par la porte et qui marchent dans la voie étroite! qu'il est grand, au contraire, le nombre de celles qui se sont écartées de mes voies! Venez et voyez: assurément elles sont hors de la voie ces vierges folles et aveugles qui, oubliant la sainteté de leurs engagements, sacrifient tous les jours à la vanité des modes et des parures, et à l'idole des plaisirs; ces vierges orgueilleuses et vaines qui, enflées de leur mérite et des frivoles avantages dont elles jouissent aux yeux des hommes, sont remplies d'amour pour elles-mêmes et de mépris pour les autres. Elles paraissent maintenant élevées comme les cèdres du Liban, mais bientôt elles se verront précipitées au fond de l'abîme avec Satan, leur père et leur modèle. Assurément elles sont hors de la voie, ces vierges insensées, qui ne sont plus mes servantes, depuis qu'elles cherchent à plaire aux hommes, qu'elles soupirent après les distinctions et la gloire humaine, et qu'elles nourrissent dans leur cœur l'amour adultère d'un monde proscrit Comme elles ont dissipé l'huile de la grâce, et que leurs lampes sont éteintes, elles seront exclues de la salle des noces et je leur dirai: Je ne vous connais pas.

2. Assurément elles sont hors de la voie, ces vierges imprudentes qui se livrent à toutes les sollicitudes du siècle, qui n'ont de goût que pour les choses de la terre, et qui mettent toute leur affection dans des biens périssables et frivoles; elles perdront à la mort cette terre qu'elles ont aimée de tout leur cœur, et ne trouveront pas le ciel qu'elles n'ont pas daigné chercher. Assurément elles sont hors de la voie, ces vierges frivoles et désœuvrées qui, se livrant sans cesse à la vanité des conversations, à la frivolité des visites et à de misérables divertissements, passent leurs jours à ne rien faire, ou à faire des riens. Quand le maître de la vigne viendra, il n'aura point de récompense à leur donner. Assurément elles sont hors de la voie, ces vierges mêmes qui, liées à la chasteté, à la pauvreté et à l'obéissance par les vœux les plus solennels, ne craignent cependant pas de mettre leur affection dans la jouissance des biens dont elles ne doivent connaître que l'usage; de suivre tous les mouvements, tous les caprices d'une volonté qui ne leur appartient plus, de se souiller par des pensées, des paroles et des actions contraires à la plus belle des vertus. Malheureuses! elles se verront exclues de mon royaume, où rien d'impur n'entrera jamais.

3. Assurément elles sont hors de la voie, ces vierges inconsidérées qui, n'étant pas du monde, n'aiment pourtant que le monde, ne parlent que du monde, ne mettent leur gloire que dans les vanités du monde, et n'ont de goût que pour les vains plaisirs et les folles joies du monde. Mais parce qu'elles se seront réjouies avec le monde, elles n'auront jamais de part au royaume du Christ. Assurément elles sont hors de la voie, ces vierges tièdes et lâches, qui ne rentrent jamais au fond de leur cœur pour se convaincre de leur pauvreté et de leur misère, et qui mettent toute leur justice à éviter seulement les plus grands crimes. Elles ne seront point admises au banquet éternel, parce qu'elles provoquent les dégoûts et les soulèvements de mon cœur. Assurément elles sont hors de la voie, ces vierges inhumaines qui, dépourvues de charité et de compassion pour mes membres pauvres et souffrants, dissipent en luxe, en vanité et en plaisirs les biens que j'avais mis à leur disposition. Je leur dirai un jour dans ma fureur: Retirez-vous de moi, maudites, allez au feu éternel. Assurément elles sont hors de la voie, ces vierges insensées qui, dédaignant les saintes règles et les exercices les plus sanctifiants de la piété, se conforment aux usages et aux coutumes de ce siècle corrompu, et qui, sans désir de la perfection, ne font aucun effort pour devenir meilleures que les âmes tièdes et relâchées. La couronne n'est réservée qu'à ceux qui auront légitimement combattu.

4. O ma fille! qu'il est petit le nombre de ces vierges sages et prudentes, qui sont attentives à garnir leurs lampes de l'huile des vertus, et qui se tiennent toujours prêtes à recevoir l'Epoux! Qu'elles sont rares aujourd'hui, la parfaite innocence, la pénitence véritable, la charité non feinte, l'humilité sincère, la justice et la sainteté véritables! Efforcez-vous, ma fille, d'entrer par la porte étroite: travaillez sans relâche à assurer votre vocation par toutes sortes de bonnes œuvres. Ah! ma fille, que cette terrible vérité, il y a peu d'élus, pénètre vos chairs d'une crainte salutaire et profonde. Tremblez, ma fille, parce qu'il y en aura, parmi les derniers, beaucoup qui seront les premiers; et, parmi les premiers, beaucoup qui deviendront les derniers. Tremblez, ma fille, parce qu'*il y en aura beaucoup qui viendront de loin, de l'Orient et de l'Occident, et qui reposeront avec Abraham, Isaac et Jacob dans le royaume des cieux, tandis que les enfants du royaume seront jetés dans*

les ténèbres extérieures. (*Matth.* VIII, 11, 12.) Oh! si votre cœur, ma fille, était bien pénétré de cette terrible vérité, assurément vous ne pécheriez plus, et vous opéreriez votre salut avec crainte et tremblement. Méditez-la donc sans cesse, et vos reins seront toujours ceints; et toujours vous porterez une lampe ardente dans vos mains, pour aller au-devant de l'Epoux, dont l'arrivée ne saurait alors vous surprendre.

CHAPITRE IV.

De la mort.

1. *Quel est l'homme qui vit toujours et ne voit jamais la mort?* (*Eccle.* IX, 4.) Il n'en est point, ma fille, et l'expérience vous apprend que tous, sans exception, payent également tribut à la mort. Vous aussi, ma fille, quoique vous fassiez partie de la nation sainte, du peuple choisi, des restes d'Israël, vous mourrez comme tous les autres hommes, et vous mourrez sans savoir le jour, ni l'heure, ni la manière dont vous mourrez. Celui qui a le nom de la mort, et qui est assis sur un cheval pâle, s'approche de vous, ma fille, à grands pas, et bientôt vous serez du nombre de ses victimes. Peut-être n'y faites-vous pas attention, et ne le voyez-vous pas; peut-être le croyez-vous encore fort loin de vous; cependant il n'y a qu'un seul degré qui vous en sépare. Bientôt il vous foulera à ses pieds, et alors que vous servira-t-il d'avoir réuni la considération et l'estime du monde entier, si vous avez négligé le salut de votre âme?

2. Oh! comme vos yeux s'ouvriront, lorsque vous entendrez ce terrible cavalier vous crier d'une voix effrayante : Il n'y a plus de temps pour vous, plus de temps. Alors vous trouverez que les jours de la vie la plus longue ont passé comme une ombre légère. Alors les richesses et les honneurs, les délices et les voluptés, vous paraîtront tout à fait vides et frivoles. Alors vous conviendrez que c'est le comble de la folie de mettre son affection dans ces mêmes biens que la mort vient vous enlever en un instant malgré vous. Alors vous reconnaîtrez que la sagesse consiste à ne se faire des trésors que dans le ciel. Alors vous gémirez de la perte de tant de grâces, de la résistance à tant de bonnes inspirations, du mépris de tant de salutaires conseils. Alors vous serez désolée de n'avoir pas assuré votre vocation par toutes sortes de bonnes œuvres, ou de n'avoir pas aspiré au terme de la plus grande perfection. Alors vos péchés s'élèveront contre vous et paraîtront à vos yeux comme une armée formidable: votre âme sera saisie d'épouvante et d'effroi. Alors vous tremblerez sur vos justices mêmes, et votre frayeur sera grande, ne sachant si vous êtes digne d'amour ou de haine. Alors vous verrez le vice de la plupart de vos actions, que l'inconsidération vous faisait regarder auparavant comme justes et bonnes. Dans la plupart, vous n'apercevrez que la concupiscence de la chair, que la concupiscence des yeux, que l'orgueil de la vie; vous en trouverez peu de bonnes et parfaites.

3. Alors vous verrez les recherches excessives de la sensualité, la vanité des parures, le vide et l'oisiveté de vos jours, les défauts de vos prières, la parcimonie de vos aumônes, le scandale de vos conversations, l'injustice des désirs, les jalousies et les malignités des aversions, la tiédeur des exercices de piété, le vice des confessions, la stérilité ou le crime des communions. Que direz-vous alors dans le sein de votre misère? Ce que vous direz alors, ma fille, il faut vous le dire aujourd'hui, et vous serez en sûreté.

4. Dites : *O mort! ton jugement est salutaire* (*Eccli.* XLI, 3); je veux penser aujourd'hui comme je penserais alors; je veux agir maintenant comme j'agirais alors; je mettrai ordre à ma maison pendant ma vie, dans la crainte que je ne puisse le faire à la mort. Désormais j'éviterai jusqu'à l'apparence même du mal, et je ne me permettrai rien que la conscience puisse me reprocher à ce moment terrible. Pendant que j'ai le temps, je ferai le bien, je sèmerai, je moissonnerai, j'amasserai, afin que, quand le Seigneur viendra me demander compte de mon administration, je paraisse devant lui avec la joie et la confiance d'une vierge sage et fidèle, portant dans mes mains le trésor de mes œuvres.

5. Mais, ma fille, n'imitez pas cet homme qui, après avoir considéré dans un miroir les traits naissants de son visage, s'en va, et oublie à l'instant même ce qu'ils sont; c'est-à-dire, ne vous contentez pas de rappeler une fois ou deux en passant, cette salutaire pensée de la mort, et d'en tirer le vœu de votre sanctification, pour l'oublier un moment après; mais rappelez-vous-la sans cesse, et tirez-en sans cesse la ferme volonté de prévenir la mort, non pas à l'avenir, mais maintenant, mais aujourd'hui. Heureux et mille fois heureux celui qui a toujours l'heure de sa mort devant ses yeux! Telle était la science de mes saints: aussi avaient-ils soin de se rappeler sans cesse et de toutes les manières la pensée de la mort: les uns, en considérant les tombeaux et les ossements des morts; les autres, en se couchant dans leur cercueil.

6. Mais vous n'avez pas besoin, ma fille, de recourir à ce moyen, pour vous rappeler aujourd'hui la pensée de la mort. Hélas! est-il un jour seulement où vous ne receviez quelque leçon de mort? Ici, vous rencontrerez un prêtre qui va administrer un moribond; là, vous entendez le son des cloches qui annonce la mort d'un autre; plus loin, vous voyez passer un cortége qui accompagne un défunt et va lui rendre les derniers devoirs. Ici, on raconte les dernières dispositions d'un riche et le partage qu'il a fait de ses biens en les quittant; là, on s'entretient d'une guerre, où des armées entières ont été immolées. D'ailleurs, vous ne sauriez faire un pas sans fouler sous vos pieds les cendres de vos pères; vous ne res-

pirez qu'au milieu des malades, des mourants qui expirent, et des morts qu'on ensevelit. Il n'est pas jusqu'au sommeil, au repos, aux aliments que vous prenez tous les jours, qui ne vous parlent de mort; puisque vous n'y avez recours que pour parer les coups de la mort. En un mot, la mort s'offre partout à vos yeux sous mille formes différentes.

7. Ne les fermez, ne les détournez donc pas, lorsque cette triste mais nécessaire image de la mort se présente à vous. N'endurcissez point les oreilles de votre cœur à sa voix; mais écoutez attentivement, et recueillez dans votre sein ses paroles funèbres, afin que vos chairs soient percées de la crainte de mes jugements, et que ses aiguillons vous pressent et vous fassent courir dans la voie de mes commandements et dans les sentiers de ma justice; afin que de sa poussière même, que vous mêlerez tous les jours avec votre pain et votre breuvage, elle pulvérise votre orgueil, votre amour-propre, votre servile attachement à vous-même; mourez tous les jours en pensée comme Paul, et, comme lui, vous serez comblée de joie, lorsque vous vous verrez délivrée de ce corps de mort.

CHAPITRE V.

Du jugement dernier.

1. Après la mort vous dormirez, ma fille, dans la poussière de la terre; mais vous vous réveillerez, vous vous lèverez, et vous viendrez dans la vallée de Josaphat, lorsque je m'y assiérai sur un trône, pour juger toutes les nations. Là, vous me verrez dans votre propre chair, et je scruterai votre cœur et vos reins; j'éclairerai les secrets de vos ténèbres; je manifesterai les conseils de votre cœur; vous serez posée dans la balance, et je vous rendrai selon vos œuvres.

2. Ce sera alors la fin de toutes choses, la récompense de toute justice, et la punition de toute iniquité; comprenez bien ce que je dis, et prenez de sages mesures, afin que vous soyez pleine de sécurité et de bonheur dans ce jour de colère.

3. Je vous l'ai dit souvent, ma fille, méprisez les choses de la terre, car le monde passe avec tous ses désirs; n'aimez pas le monde ni tout ce qu'il renferme, car la figure de ce monde s'évanouit. Voulez-vous, ma fille, garder ce commandement que je vous ai répété tant de fois? voulez-vous surmonter la corruption de la nature qui vous entraîne avec tant de violence vers les choses sensibles? rappelez souvent à votre esprit cette dernière heure où le feu dévorera les éléments et l'univers entier.

4. Figurez-vous souvent au dedans de vous-même que vous voyez déjà des signes affreux dans le soleil, dans la lune et dans les étoiles; de grands tremblements dans la terre que vous habitez; que vous entendez le bruissement des flots de la mer qui se confondent, et les sons effrayants de la dernière trompette: alors, sans doute, votre vieil homme séchant de frayeur dans l'attente du jugement que vous subirez, n'osera plus former des désirs si violents contre l'esprit. Assurément vous ne direz pas: Il fait bon en ce monde, établissons-y notre demeure, et rendons-la délicieuse, quand vous ferez attention que ce monde n'est pas une cité permanente. Assurément vous n'estimerez pas comme biens véritables les royaumes du monde et leur gloire, quand vous penserez qu'ils doivent périr. Assurément vous ne désirerez pas d'être honorée et estimée des hommes, quand vous considérerez ce jour où toute chair sera humiliée. Assurément vous ne chercherez pas à thésauriser sur la terre, quand vous penserez que les richesses s'évanouiront en un clin d'œil. Assurément vous ne sacrifierez pas à la chair et au sang, quand vous songerez qu'une chair nourrie avec trop de soin et de mollesse, sera au jour du jugement la plus mortelle ennemie. Considérez la fin, ma fille, et vous regarderez comme de l'ordure toutes les choses de la terre, et vous ne serez occupée que du soin de gagner le ciel. Considérez la fin, et vous direz: Oui, Seigneur, je suis convaincue que tout est vanité, hors le bien de vous servir et de vous aimer. Heureux celui que vous trouverez à la dernière heure ainsi occupé.

5. Figurez-vous souvent en esprit, ma fille, que vous voyez sortir à vos côtés, du fond de leur tombeaux, une foule de vierges chrétiennes; les unes toutes rayonnantes de gloire, de joie, de clarté et d'immortalité, parce qu'elles furent toujours sages et fidèles; les autres, défigurées, hideuses, en proie aux gémissements, à la fureur, aux grincements de dents, parce qu'elles ont été criminelles et impures. Que celles-ci vous épouvantent, et que celles-là vous animent à la vertu; et, frappée de ce grand spectacle, dites-vous sagement à vous-même: O mon âme, voyez combien on est heureux d'avoir constamment porté le joug du Seigneur! voyez quel bonheur c'est pour une vierge chrétienne d'avoir vécu conformément à sa foi! voyez quelle gloire est assurée à celles dont la vie était regardée comme une folie aux yeux des mondains! Voyez comme elles sont comptées parmi les enfants de Dieu, et comme leur partage est avec les saints! Oh! qu'elles sont heureuses, ces filles de Sion! Courons après elles, mon âme, comme un cerf altéré court après les eaux des fontaines. Courons après elles dans la patience, dans les tribulations, dans les mépris, dans les travaux, dans les veilles, dans les jeûnes, dans la chasteté, dans la miséricorde, dans la douceur, dans le Saint-Esprit, dans la charité sincère et non feinte. Courons après elles par la gloire et l'ignominie, par la bonne et la mauvaise réputation. O mon âme! nous possédons la parole de vérité comme elles. Nous avons les mêmes armes de la justice, avec lesquelles elles ont combattu à droite et à gauche; combattons, courons, mon âme, courons; et si votre âme, ma fille, se refuse à ce travail sanctifiant, dites-lui encore: Voyez, mon âme,

où conduisent la lâcheté et la corruption d'une vierge infidèle ! Voyez combien il est affreux de ressusciter après une vie toute de crimes, et de tomber ensuite entre les mains du Dieu vivant. Voyez comme ces vierges folles et infidèles portent avec elles leurs propres iniquités et celles des autres, dont elles ont été l'occasion ou la cause ! Pendant leur vie, elles étaient les vierges privilégiées du troupeau; au jour de la résurrection, elles seront rangées parmi les boucs réprouvés. O mon âme, n'ayons point de commerce avec elles, méditons les ordonnances de notre Dieu, et faisons sa volonté avec un cœur grand et parfait. Tenons-nous en garde contre les piéges du démon, contre les désirs criminels qui nous perdraient avec elles.

6. Figurez-vous souvent en esprit, ma fille, que vous voyez déjà l'étendard de ma croix briller dans les airs, et dites : Voici la balance où je serai pesée, et la règle à laquelle je serai mesurée. Oh ! que je serais heureuse, si je m'y trouvais clouée avec mon Sauveur ! Que je serais heureuse, si j'avais porté la croix avec Jésus ! c'est alors qu'elle me serait favorable et propice. Oh ! que je serais heureuse, si la croix m'avait rendue conforme à l'image du Fils de Dieu ! c'est alors sans doute que je m'approcherais du souverain Juge avec une confiance pleine de sécurité. Mais malheur à moi si j'avais crucifié de nouveau Jésus-Christ par mes péchés ! malheur à moi, si j'avais profané le sang qu'il a versé pour moi sur la croix ! Malheur à moi si, par une vie toute charnelle, j'avais été ennemie de la croix ! O mon âme, il faut nous renoncer nous-mêmes, porter notre croix et suivre Jésus ; souffrons maintenant avec lui, et au jour de la résurrection nous serons glorifiées avec lui.

7. Figurez-vous souvent en esprit, ma fille, que vous voyez le Fils de l'homme venant sur les nuées du ciel, plein de majesté et de puissance, et considérez les vierges sages et fidèles rangées à ma droite et les vierges folles à ma gauche avec le diable et ses anges. Voyez les livres ouverts, et les morts prêts à être jugés selon ce qui est écrit; pensez qu'il n'y a rien de caché qui ne soit révélé, rien de secret qui ne soit manifesté; écoutez les paroles consolantes du souverain Juge aux vierges pures, aux brebis fidèles : O vous, les bénies de mon Père, mes véritables amies, qui avez fait tout ce que je vous ai commandé ; servantes fidèles, qui par vos paroles, vos exemples, vos prières et vos aumônes m'avez nourri, secouru, habillé, délivré, lorsque je souffrais la faim, la soif, la nudité et la captivité dans mes membres, dans les derniers des miens; venez, les bénies de mon Père, posséder le royaume que je vous ai préparé dès le commencement du monde : alors ne vous écrierez vous pas, ma fille: Adieu terre, adieu biens, honneurs, plaisirs du monde, vous ne serez plus rien pour moi ! Je renonce à toutes les choses du siècle; je ne veux plus m'occuper que de la véritable piété, que du service de Dieu seul. Courage, mon âme; si le travail vous rebute, que la récompense vous anime.

8. Mais écoutez encore, ma fille, les paroles adressées aux vierges infidèles : Malheureuses filles de perdition, qui aviez la réputation d'être vivantes, tandis que vous étiez mortes, rougissez maintenant et soyez confondues ! que tout Israël voie votre turpitude et vos crimes; que toute ma maison sache combien vous étiez pleines d'hypocrisie et de malice; qu'elle connaisse vos impiétés et vos sacriléges, qu'elle sache que je vais faire éclater sur vous la vengeance qui n'appartient qu'à moi ! Allez, filles de perdition, vierges maudites, retirez-vous de moi, et allez au feu éternel. O ma fille, cet arrêt foudroyant s'adresse certainement à plusieurs des filles de Sion; ne seriez-vous point de ce nombre vous-même ? Tremblez, ma fille, tremblez ; car le juste sera à peine sauvé dans ce jour de colère et d'épouvante ; tremblez, et si votre conscience vous fait quelques reproches fondés, à l'instant, sans délai, tandis que vous avez encore la lumière, rendez-vous mon visage favorable par une confession humble et sincère, par une véritable pénitence, et par toutes sortes de bonnes œuvres.

CHAPITRE VI.

De l'enfer.

1. Vous savez, ma fille, que les pécheurs iront au feu éternel, pour y brûler à jamais avec le diable et ses anges. Vous connaissez et vous croyez cette terrible vérité. Où sont, ma fille, ces vierges malheureuses qui ont sacrifié au monde, à la vanité, aux passions et aux plaisirs, et qui sont mortes dans leurs péchés? Hélas ! elles sont ensevelies dans les enfers ; et d'autant plus enfoncées, qu'ayant été plus favorisées sur la terre, elles auraient dû mériter une place plus élevée dans le ciel. Là, elles sont couvertes d'une confusion d'autant plus grande, qu'elles ont plus recherché les louanges et la considération des hommes. Là, elles sont d'autant plus enivrées du fiel des dragons, du venin des aspics, qu'elles ont profané plus souvent mon propre sang, en s'asseyant indignement à ma table. Là, elles sont d'autant plus cruellement déchirées, dévorées par l'ancien serpent, qu'elles auraient dû lui faire une guerre plus implacable sur la terre, par la pratique constante de toutes les vertus. Là, elles sont d'autant plus misérables et plus pauvres, qu'elles ont plus indignement prostitué à la vanité et à la parure ce qu'elles auraient dû employer à couvrir mes membres pauvres et nus. Là, elles sont tourmentées d'une faim et d'une soif d'autant plus dévorantes, qu'elles ont plus goûté les délices de la vie. Là, elles sont plongées dans des torrents de poix et de soufre d'autant plus insupportables, qu'elles ont été plus asservies aux sales voluptés de la chair. Là, leur corps est en proie à des déchirements d'autant plus cuisants, qu'elles ont fait périr plus d'âmes par la dépravation de leurs mœurs et par

les scandales de leur vie. Là, enfin, elles sont d'autant plus abîmées sous les flots de ma justice et de ma colère, qu'elles ont plus indignement abusé des grâces et des bienfaits dont ma miséricorde les avait comblées sur la terre.

2. C'est donc moi qu'il faut craindre, ma fille; moi qui puis perdre et jeter l'âme et le corps dans la gêne. Ouvrez les yeux, la vie et la mort, le ciel et l'enfer sont devant vous : choisissez. Pourrez-vous habiter, ma fille, avec un feu dévorant, vous qui ne pouvez soutenir la piqûre d'une aiguille, d'un moucheron, ni la moindre étincelle de feu? Vous y habiterez cependant, si vous passez votre vie dans les délices et les plaisirs du monde; car c'est là cette voie large qui mène à la perdition. Vous y habiterez, si vous refusez de faire violence à la nature, et de la crucifier; car il n'y a que ceux qui se font cette violence qui ravissent le ciel et évitent l'enfer. Vous y habiterez, si vous passez votre vie dans l'oisiveté, à ne rien faire ou à faire des riens; car la récompense n'est donnée qu'à l'activité et au travail : les ténèbres extérieures sont le partage des vierges folles, dont la lampe est dépourvue d'huile. Enfin, vous y habiterez, si vous ne devenez sainte et parfaite; car il n'y a que les saints qui entrent dans le ciel et qui soient préservés du feu de l'enfer.

3. Prenez donc garde à vous-même, ma fille, et faites-y une attention particulière. Qu'attendez-vous? je viendrai à vous, moi le Fils de l'homme, à l'heure que vous ne m'attendrez pas. Et si je venais demain, si demain il vous fallait mourir, où iriez-vous? C'est à votre cœur de répondre. Si aujourd'hui vous méritez l'enfer, comment demain seriez-vous digne du ciel? Rien de plus incertain, ma fille, que le jour de demain : eh! que savez-vous s'il existera jamais pour vous?

4. Ecoutez, ma fille, une vierge qui a eu le malheur de se perdre; mais je ne vous le dis pas pour exciter votre pitié envers elle : votre compassion ne saurait lui être utile, parce qu'il n'y a point de rédemption dans les enfers. Ecoutez-la s'expliquer elle-même : *Je souffre cruellement dans les flammes.* (*Luc.* XVI, 24.) Qu'est-ce donc, ma fille? pourquoi ne dit-elle pas : je souffre de ces flammes? C'est parce que, outre l'ardeur du feu qui la dévore, elle souffre encore d'autres tourments. En effet, prêtez l'oreille, et écoutez : Insensée que j'étais! je me suis lassée dans la voie de l'iniquité et de la perdition. Malheureuse que je suis! j'ai marché dans des voies pénibles et difficiles; j'ai abandonné les saintes voies du Seigneur que tant d'autres suivaient à mes yeux. Malheureuse que je suis! que m'ont servi les avantages de la nature, les parures de la vanité, et les jouissances du siècle? Quel bien m'a procuré la folle jactance des distinctions et de la gloire humaine? Insensée! hélas! ils ont passé comme l'ombre, ces faux biens que j'aimais. Malheureuse et la plus malheureuse des créatures! jamais je ne verrai la face de mon Père qui est dans les cieux. C'était là le lieu de mon repos et le centre de mon bonheur, et jamais je n'y entrerai; jamais je ne le verrai. J'ai soif et je ne boirai jamais; j'ai faim, et je ne mangerai jamais. Il ne me reste plus d'autre partage pour toute l'éternité, que la douleur, les gémissements et le désespoir. Malheur à moi, malheur! ma perte ne vient que de moi : c'est le fruit de mes iniquités. O mon âme, qui vous a donc ainsi fasciné les yeux, au point de transgresser les commandements de mon Dieu, que tant d'autres vierges chrétiennes observaient avec une si grande fidélité, et de résister à la grâce qui me poursuivait sans cesse? J'aurais pu expier mes péchés dans les travaux et les larmes de la pénitence, et voici qu'ils subsisteront éternellement. J'ai reçu tant de fois l'Agneau de Dieu qui venait à moi plein de douceur, et voilà que je l'ai changé éternellement en un lion cruel pour moi. Que n'ai-je été intelligente et sage? Que n'ai-je prévu mes dernières fins? Malheur à moi, et mille fois malheur! *Vous êtes juste, Seigneur, et vos jugements sont remplis d'équité.* (*Psal.* CXVIII, 137.) Est-il rien que vous ayez dû faire pour mon salut, et que vous n'ayez pas fait? Mon malheur et ma damnation sont l'ouvrage de mes mains.

5. Ecoutez encore, ma fille, écoutez : Père Abraham, ayez pitié de moi, et envoyez Lazare, afin qu'il trempe dans l'eau l'extrémité de son doigt, et qu'il rafraîchisse ma langue. Vierge sainte, qui m'aviez été donnée pour mère, saints apôtres, de qui j'avais reçu le précieux don de la foi, envoyez quelqu'une de ces vierges fidèles, qui partagent votre félicité, afin qu'elle me procure quelque soulagement. Que lui répond-on, ma fille? Ecoutez : *Souvenez-vous des biens que vous avez reçus pendant votre vie* (*Luc.* XVI, 25), des croix et des maux qu'ont endurés celles-ci; il est juste qu'elles soient maintenant consolées, et que vous soyez dans les tourments. Il est immense l'espace qui nous sépare, on ne le franchira jamais. O douleur! ô comble de la douleur! il n'y a donc plus pour moi de secours à espérer, plus de consolation à attendre, plus de lieu à la pénitence, plus d'espoir de rédemption; il ne me reste que le terrible poids de la plus affreuse éternité. Pensée désolante! ver cruel! Les voilà éternellement heureuses ces vierges sages avec lesquelles j'ai vécu, et dont je me suis moqué tant de fois; et moi je suis perdue par ma faute, et condamnée à des supplices éternels! Craignez, ma fille, je vous le répète, craignez de lui ressembler à jamais. Si vous entendez aujourd'hui la voix du Seigneur, n'endurcissez pas votre cœur; mais voyez s'il y a en vous quelque trace d'iniquité, et hâtez-vous de vous en purifier par la pénitence et les bonnes œuvres. Levez-vous, et entrez dans la voie étroite qui seule mène à la vie.

—

CHAPITRE VII.

De la gloire céleste.

1. Je suis monté au ciel, ma fille, et j'y suis assis pour l'éternité à la droite de mon Père. Montez-y aussi vous-même, ma fille; faites-vous des ailes comme celles de la colombe, et prenez votre essor. Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père, et il y en a une de marquée pour vous. Je vous ai précédée, afin de vous préparer cette place; c'est là le lieu de votre repos pour les siècles des siècles; aspirez-y sans cesse, jusqu'à ce que vous y habitiez enfin, et que vous y partagiez mon bonheur et ma gloire. Venez, ma bien-aimée, venez dans mon jardin de délices, je serai moi-même votre magnifique récompense.

2. O ma fille! si les yeux de votre cœur étaient éclairés, si vous saviez quelle est l'espérance de votre vocation, quelles sont les richesses de gloire de l'héritage de mes saints; si vous connaissiez le ciel où je vous appelle, où je vous presse d'entrer, sans doute que vous me préviendriez, et que, depuis ce jour jusqu'au dernier soupir de votre vie, vous vous écrieriez sans cesse, avec le désir le plus ardent : O mon bon Père! que votre règne m'arrive; donnez-moi, Seigneur, de votre eau vive, afin que je n'aie plus soif. Seigneur, ouvrez-moi les portes de votre royaume : *Mon âme tombe en défaillance, à force de soupirer après vos sacrés parvis!* (*Psal.* LXXXIII, 3.)

3. Vous savez, ma fille, combien il est doux à l'homme fatigué de se reposer des travaux du jour; vous savez combien il est agréable à un malade de respirer un peu au milieu des plus vives douleurs. Cependant, quelque doux et agréable que vous paraisse un tel repos, il n'est pas même l'ombre de celui que j'ai préparé à mes servantes fidèles. Le repos de ce monde est court; à peine suffit-il pour réparer des forces épuisées, et pour disposer à de nouveaux travaux. Le repos de ce monde est imparfait, et il n'affranchit point des misères humaines; mais mon repos est parfait et éternel, il délivre mes saints de toute douleur, de toute tristesse, de toute inquiétude et de tout gémissement. Le repos de ce monde est une faible consolation de l'homme voyageur; mais mon repos est un bonheur éternel pour l'âme enivrée de la joie que je lui fais goûter, moi qui suis la félicité suprême. O ma fille! quand luira cet heureux jour, où vous entrerez dans ce saint repos, c'est alors que vous serez parfaitement délivrée de toutes ces nécessités, de ces frayeurs et de ces peines qui vous désolent maintenant. Alors vous n'aurez plus à lutter contre la chair et le sang, contre les anges de ténèbres; vous n'aurez plus à marcher au milieu des tribulations; vous n'aurez plus à craindre ni le péché, ni les afflictions, ni les angoisses, ni la faim, ni le glaive, ni la persécution. Alors, vous n'aurez plus à gémir des maux de mon Eglise; vous ne craindrez plus de manquer de consolation et de ressource : car alors tout sera renouvelé. Dites-moi, ma fille, n'est-ce pas là une récompense digne de vos travaux? Portez donc mon joug dans l'espoir de ce repos, et vous le trouverez bien doux et bien léger.

4. Savez-vous, ma fille, ce que c'est que d'être rassasié selon l'ardeur de ses désirs? Assurément vous ne le savez pas, ma fille; parce que la terre n'offre rien de tel. Les premiers désirs satisfaits, le cœur de l'homme est tourmenté par de nouveaux désirs qui renaissent sans cesse. Mais vous savez au moins, ma fille, ce que c'est que d'être rassasié dans sa faim et dans sa soif, ce que c'est que les richesses pour un homme avare, les honneurs pour un ambitieux, les jouissances pour un voluptueux. Les hommes insensés regardent toutes ces choses comme un bonheur. Cependant, si quelqu'un d'eux nage ainsi dans l'abondance de ce qu'il désire, son bonheur pourra-t-il vous donner une idée de la félicité de mes saints? Non, non, ma fille : car l'œil n'a jamais vu, l'oreille n'a jamais entendu, ni le cœur de l'homme jamais compris ce que j'ai préparé à ceux qui m'aiment. C'est là que l'âme, toute brûlante de désirs, sera enivrée des délices de ma maison, et qu'elle se désaltérera dans le torrent de mes voluptés. C'est là qu'elle mange le fruit de vie le plus délicieux, et qu'elle entend avec ravissement les concerts de ceux qui chantent sur la harpe le cantique nouveau devant le trône de l'Agneau. C'est là que les justes sont brillants comme le soleil, et qu'ils sont transportés de joie comme des vainqueurs qui se partagent les dépouilles des vaincus. C'est là que je me montre à leurs yeux face à face, et non plus en énigme et à travers un miroir, moi qui suis le bien suprême. Ah! ma fille, si vous connaissiez toutes les choses qui sont maintenant cachées à vos yeux, mais qui se dévoileront devant vous, quand vous verrez la lumière dans ma propre lumière! si vous saviez... ! j'aurais encore bien des choses à vous dire; mais vous ne pourriez les porter maintenant, parce que vous êtes encore trop bornée dans l'intelligence des choses spirituelles et célestes. Contentez-vous donc, ma fille, de ce que vous savez par la foi. Qu'il vous suffise de savoir que la vie éternelle vous est réservée; que dans cette vie éternelle l'homme est souverainement heureux, et que la couronne des vierges humbles et pures sera plus brillante que celle des saintes femmes.

5. Réjouissez-vous donc, ma fille, réjouissez-vous, parce qu'il m'a plu de vous donner ce royaume. Réjouissez-vous, si vous êtes pauvre d'esprit; vous êtes heureuse, parce que mon royaume vous appartient. Réjouissez-vous, si vous êtes douce et humble; vous êtes heureuse, parce que vous posséderez la terre du ciel. Réjouissez-vous, si vous pleurez vos péchés et ceux de vos frères; vous êtes heureuse, parce que vous serez éternellement consolée. Réjouissez-

vous, si vous avez faim et soif de la justice; vous êtes heureuse, parce que vous serez rassasiée. Réjouissez-vous, si vous exercez la miséricorde envers vos frères, en les supportant, en leur pardonnant, en les assistant; vous êtes heureuse, parce que vous obtiendrez miséricorde pour vous-même. Réjouissez-vous, si vous me recevez dans la communion avec un cœur pur, si vous ne recherchez que ma gloire avec un cœur droit; vous êtes heureuse, parce que vous me verrez. Réjouissez-vous, si vous mettez vos soins à faire régner la paix parmi vos frères; vous êtes heureuse, parce que vous serez comblée de joie dans le ciel parmi mes enfants. Réjouissez-vous, si vous souffrez persécution pour la foi et pour la justice; vous êtes heureuse, parce que mon royaume est à vous. Réjouissez-vous, si les hommes vous calomnient et vous maudissent à cause de moi; vous êtes heureuse, ma fille, livrez-vous à la joie, parce que votre récompense est grande dans le ciel. Courage! ma chère fille; ramenez par vos sages conseils celles de mes brebis qui s'égarent, animez-les à la vertu par vos bons exemples. Travaillez avec fidélité à l'œuvre de votre salut; et moi, le Seigneur votre Dieu, j'irai au-devant de vous, et je mettrai sur votre tête la couronne d'une gloire immortelle.

6. O ma fille! pensez souvent à ce moment heureux, où la porte du ciel s'ouvrira devant vous; attendez-le, saluez-le, désirez-le avec ardeur; écriez-vous dans la chaleur de vos désirs : Hélas! qu'ils sont longs les jours de mon pèlerinage! Inclinez votre cœur vers l'accomplissement de mes justices, à cause de la plus précieuse des récompenses. Quand vous viendrez et que vous serez couronnée, votre joie sera infiniment plus grande que celle d'un homme qu'on tirerait du fond d'un cachot pour le placer sur le plus brillant trône du monde.

CHAPITRE VIII.

De la plus tendre dévotion envers le Seigneur Jésus-Christ.

1. Ma fille, qui êtes-vous? Ma fille adoptive, la sœur, l'épouse et la cohéritière de mon Christ. Oh! quel amour vous devez à celui qui vous a ainsi aimée! Oh! avec quel soin, quelle attention vous devez méditer les paroles et les commandements de votre Roi, afin de les observer avec une constante fidélité! Oh! combien vous devez être empressée de lui plaire en toutes choses! Epouse de mon Christ, renoncez à tout, et portez, conservez toujours le seul Jésus dans votre esprit, dans votre cœur et dans toutes vos œuvres. Je vous ai donné un esprit, ma fille, pour vous conduire dans toutes vos paroles et vos actions, et n'est-ce pas surtout vers le culte et l'amour de Jésus que votre esprit doit les diriger les unes et les autres? Et quel autre pourra éclairer votre esprit à cette fin, que celui qui est la sagesse même, la véritable lumière, mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances? Consultez-le, ma fille, écoutez-le, c'est-à-dire, lisez, étudiez sans cesse sa céleste doctrine, afin que sa parole soit la lumière qui éclaire vos voies, et le flambeau qui conduise vos pas. Oh! si vous pouviez, par la lecture et la méditation de ses paroles, connaître véritablement Jésus-Christ, et l'attirer dans votre cœur, que vous seriez savante! Assurément sa doctrine est bien au-dessus de la doctrine de tous les saints : c'est la sienne qui opère le salut.

2. Je vous ai donné, ma fille, un cœur pour aimer : et quel autre devez-vous aimer de tout ce cœur, que celui qui a fait pour vous de si grandes choses? A qui devez-vous vous attacher plus étroitement qu'à mon Fils bien-aimé, qui est la véritable vigne, dont vous êtes le rejeton? Comment produiriez-vous du fruit, si la foi et l'amour ne vous fixent immuablement dans cette vigne? Et comment pourriez-vous vivre, si vous n'aimiez pas celui avec qui vous formez un seul corps dont vous êtes membre? O membre heureux et privilégié! aimez votre chef, et ne soyez jamais animé que de son esprit. Aimez votre chef, et ne souffrez pas que jamais rien vous sépare de lui; ni la persécution, ni le glaive, ni la famine, ni les souffrances, ni quelque puissance que ce soit. Aimez votre chef, et comme un membre se prête fidèlement, par un instinct naturel, à tous les besoins du corps, portez-vous de même en tout au service de Jésus, dans toute l'affection de votre cœur, faisant toutes choses pour sa gloire. Aimez votre chef; et, comme un membre se sacrifie pour la santé de tout le corps, soyez de même toujours prête à vous immoler pour le service et la gloire de Jésus. Comme membre, vivez de la vie de votre chef, ne respirez que son esprit, n'ayez d'autres joies, d'autres douleurs que les siennes. Que l'amour vous fasse vivre en Jésus, et Jésus vivre en vous. Oh! quels prodiges vous allez faire avec Jésus! que vous me glorifierez aux yeux des hommes!

3. Voulez-vous me plaire, ma fille, et mériter toute mon affection? faites selon le modèle qui vous a été montré sur la montagne. Imitez dans toutes vos actions mon Fils bien-aimé, l'objet de mes complaisances. J'ai prédestiné ceux que j'ai prévu devoir être conformes à sa ressemblance. Ayez donc toujours sa vie devant les yeux, afin qu'il vous entraîne dans les liens de son amour, et que vous couriez après l'odeur de ses parfums. Voyez l'amour qu'il a eu pour moi; il savait combien me déplaisaient les offrandes et les sacrifices des hommes! eh bien, il est descendu sur la terre, afin de satisfaire par lui-même à ma justice, offensée par les iniquités des hommes. Voyez sa charité pour les hommes : il a expié leurs péchés sur la croix. Voyez son humilité : il s'est anéanti jusqu'à prendre la forme de l'esclave.

Voyez son obéissance : il s'est rendu obéissant jusqu'à la mort de la croix, et il n'a jamais fait que ce qui pouvait me plaire. Voyez sa miséricorde : il a passé en faisant du bien et en guérissant les malades. Voyez sa pénitence : il a jeûné pendant quarante jours et quarante nuits. Voyez sa pureté : elle était telle que ses apôtres furent surpris de le voir parler avec une femme de Samarie. Voyez sa compassion : il pleura sur le tombeau de Lazare, et il consola la veuve de Naïm. Voyez sa pauvreté : il n'avait pas même où reposer sa tête. Voyez son zèle : il était comme dans les douleurs de l'enfantement, jusqu'à ce qu'il eût consommé l'œuvre qu'il avait commencée pour ma gloire et pour le salut des hommes. Voyez sa piété : il passait les nuits dans la prière. Voyez sa providence paternelle : il multiplia les pains et les poissons dans le désert, pour ne pas renvoyer à jeun une foule de peuple. Voyez son amabilité : elle était si grande, que tout le monde désirait de le voir ; la foule, qui le suivait, se pressait à l'envi, et, pour le voir, Zachée fut contraint de monter sur un arbre à cause de la foule. Voyez sa douceur : il absout la femme adultère, baise le traître Judas, et prie pour ses ennemis. Voyez la droiture de son cœur : *Je ne cherche point ma gloire*, dit-il, *mais la gloire de mon Père qui m'a envoyé.* (*Joan.* VII, 16.) Voyez sa prodigieuse libéralité : Recevez, dit-il, et mangez mon propre corps, buvez mon propre sang. Voyez sa patience dans l'adversité : *Mon Père*, dit-il, *que votre volonté soit faite, et non pas la mienne* (*Luc.* XXII, 42) : il se tait comme un agneau sous la main de celui qui le tond. C'est là, oui, c'est là mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances ; c'est là le modèle et la règle vivante des Chrétiens. Suivez-la cette règle, ma fille ; imitez, copiez ce modèle, et ma paix sera avec vous. Soyez l'imitatrice fidèle de mon Christ, et je mettrai en vous toutes mes complaisances. Suivez toujours cette voie, contemplez sans cesse cette vérité, vivez de cette vie sans interruption.

4. O Jésus ! bon pasteur, qui avez paru sur la terre, et conversé avec les hommes, faites que, livrée sans cesse à la méditation de votre loi, je me remplisse de plus en plus de votre sanctifiante doctrine ; faites que le souvenir perpétuel de vos bienfaits m'embrase de plus en plus de votre amour ; faites que la contemplation continuelle de vos sublimes perfections et de vos admirables exemples me rende de jour en jour plus conforme à vous. O mon âme ! louez Jésus partout, partout aimez Jésus, partout adorez Jésus, partout offrez-vous à Jésus ; soupirez sans cesse après Jésus, jusqu'à ce que vous expiriez dans le sein de Jésus, et que vous régniez éternellement avec Jésus.

CHAPITRE IX.

De la méditation continuelle de la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

1. Auteur et consommateur de votre foi, ma fille, j'ai souffert sans rougir l'ignominie de la croix, afin que vous ayez toujours les yeux fixés sur moi, et que de cet arbre de vie où j'ai été attaché, vous attiriez sans cesse sur vous l'esprit vivifiant. En vérité, je vous le dis : Si vous avez soin de méditer ma passion avec attention et avec piété, vous y trouverez abondamment tout ce qui vous est utile et nécessaire. Ouvrez-moi donc votre cœur, afin que j'y entre avec ma croix, et bientôt vous serez merveilleusement instruite. Fixez les yeux de votre cœur sur ma croix, et bientôt vous serez puissamment attirée. Ma croix est l'arbre de vie planté dans le jardin de mon Eglise, et je suis moi-même un fruit de vie qui pend à cet arbre du salut. Prenez et mangez, et vous aurez la vie en vous.

2. Mon bon Maître, mon excellent Maître, parlez : voici votre servante qui vous écoute. Abaissez-vous jusqu'à votre humble servante, enflammez son cœur, éclairez ses yeux, et faites qu'elle voie.

3. Me voici, ma fille, puisque vous êtes de bonne volonté, prêtez l'oreille, et écoutez : Je vous ai aimée jusqu'à me livrer moi-même pour vous. Oh ! si vous compreniez tout le sens de cette parole, vous vous empresseriez de répondre avec certitude : *Seigneur, vous savez que je vous aime* (*Joan.* XXI, 17). Comprenez-le donc bien, ma fille ; je vous le redis : Oui, je vous ai aimée jusqu'à me livrer moi-même pour vous ; moi-même, votre Créateur, pour vous, ma créature ; moi, votre Père, pour vous, fille ingrate et prodigue ; moi, votre Dieu, pour vous, ver de terre ; moi, offensé, pour vous, criminelle ; moi, votre bienfaiteur, pour vous, ingrate ; moi, souverainement heureux, pour vous, souverainement misérable.

4. Seigneur, pourquoi en avez-vous ainsi agi envers moi ? je sais que votre Père vous exauce toujours. Si vous aviez dit une parole, il aurait assurément guéri mon âme aussitôt, et pardonné l'injustice de mon péché. Pourquoi donc me rechercher avec tant de peine et de fatigue, et me racheter par une mort si cruelle et si ignominieuse ?

5. C'est par ce moyen, ma fille, que j'ai voulu me signaler moi-même, et que mon Père a été signalé en moi. Voyez et connaissez toute la hauteur et toute la profondeur de ma suréminente charité pour vous. Je pouvais sans doute vous délivrer d'une seule parole ; mais j'ai voulu vous sauver par les œuvres et par une volonté bien manifeste. J'ai voulu donner ma vie pour vous, afin de vous apprendre qu'il n'y avait pas de charité plus grande que celle que j'ai eue pour vous. J'ai voulu vous arroser de mon sang sur la croix, afin que, pénétrée de mon excessive bonté, vous rougissiez de ne pas aimer un tel Rédempteur ou même de l'aimer peu. J'ai voulu paraître devant vous tout couvert de plaies, à cause de vos iniquités, afin de vous faire comprendre l'amertume de la douleur dont vos péchés inondent le fond de mon cœur. J'ai

voulu porter sur ma chair les blessures de vos crimes, afin que, touchée de compassion, vous n'entassiez plus péchés sur péchés, blessures sur blessures. Enfin, ma fille, j'ai voulu souffrir de la sorte pour vous, afin de vous donner l'exemple, et que vous suiviez mes traces.

6. Mon Père a prédestiné ceux qu'il a prévu devoir être conformes et ressemblants à son Fils. Regardez donc, ma fille, et regardez sans cesse mon image, afin de la retracer désormais en vous, et que vous soyez ainsi sauvée. Voyez-moi prier avec ardeur et avec persévérance dans mon agonie, et apprenez à prier sans cesse, sans jamais vous ennuyer, ni vous lasser. Voyez-moi prendre, de la main de mon Père, le calice le plus amer, et apprenez à supporter patiemment et avec résignation les peines et les contradictions de la vie. Voyez-moi abandonné de mes apôtres endormis dans une profonde tristesse, et apprenez à être constante et ferme dans les adversités, lors même que vous êtes privée de toutes consolations. Voyez-moi trahi par Judas, et apprenez à supporter les faux frères. Voyez-moi dans les bras de Judas, et apprenez à ne pas refuser le baiser de paix à vos ennemis. Voyez-moi chargé de chaînes, et traîné indignement à travers les rues de Jérusalem, et apprenez à souffrir les liens et les opprobres à cause de moi. Voyez-moi céder sans résistance, comme un agneau qui se tait devant celui qui le tond, à ceux qui m'enchaînaient et me traînaient injustement, et apprenez à fuir les procès, les disputes et les divisions.

7. Venez encore, ma fille, et suivez-moi dans Jérusalem; là je vous instruirai encore: ici les princes des prêtres, Anne et Caïphe, demandent ma mort. Craignez, ma fille, que, faisant partie d'un sacerdoce royal et d'une nation sainte, vous ne m'offensiez par vos péchés plus sensiblement que les autres, et que vous ne dérogiez bien plus à ma gloire. Ici, je parais avec fermeté devant mes persécuteurs; ne craignez donc pas ceux qui peuvent à la vérité perdre le corps, mais qui n'ont aucun pouvoir sur votre âme. Ici, je reçois un soufflet d'un des serviteurs du grand prêtre, et je conserve la patience: et vous aussi, prêtez la joue à la main qui vous frappe, et prenez garde que ceux qui vous servent ne soient des enfants d'iniquités qui me frappent encore par leurs scandales. Ici, je garde le silence devant les faux témoins qui m'accusent; et vous aussi, ma fille, souffrez sans impatience ni murmures les injures, les opprobres, les dérisions et les calomnies. Ici, en proie aux plus grandes souffrances, je ne me livre point au sommeil; mais les dérisions et les mauvais traitements de mes ennemis me tiennent éveillé toute la nuit. Vous au moins, ma fille, ne donnez à votre corps que le repos dont il ne saurait se passer. Ici, Pierre, d'ailleurs si généreux et si ferme, me renie jusqu'à trois fois dans la maison du prince des prêtres: et vous, ma fille, plus vous êtes élevée en grâce, plus vous vous croyez affermie dans la justice, plus vous devez craindre de tomber dans l'occasion. Ici, je jette promptement un regard de miséricorde sur Pierre touché de repentir; et vous, ma fille, soyez pleine de bonté et de compassion pour ceux qui se sont égarés et qui reviennent. Ici, le faible Pilate n'ose me délivrer, quoiqu'il connaisse mon innocence; mais il me condamne, entraîné par la crainte des hommes: et vous, ma fille, ne jugez, ne condamnez jamais personne par complaisance ou par crainte. Ici, Hérode me fait habiller de blanc, et me renvoie comme un insensé: et vous, ma fille, ne craignez pas d'être traitée d'insensée à cause de moi. Ici, on me préfère Barabbas: et vous, ma fille, aimez à être ignorée, à être regardée comme rien; souffrez qu'on vous foule aux pieds comme les balayures du monde. Ici, j'endure la plus cruelle flagellation à cause de vous: et vous, ma fille, mortifiez vos membres qui sont sur la terre, afin que l'esprit soit sauvé; pleurez et faites pénitence pour les pécheurs. Ici, on m'enfonce sur la tête une couronne d'épines d'une manière également cruelle et ignominieuse; je suis cet homme à qui il ne reste plus ni beauté ni figure; et vous, au moins, ma fille, ne cherchez point à plaire ni à relever votre beauté d'un vain éclat. Ici, respirant à peine à cause des blessures et des plaies dont je suis couvert, je ne refuse pas de porter ma croix pour vous: vous du moins, ma fille, portez amoureusement mon joug; il est doux et léger.

8. Venez encore, ma fille, montez avec moi sur le Calvaire, et là, renouvelez votre attention, et instruisez-vous. Que vous dit cette voie inondée de ma sueur et de mon sang? que vous devez sauver votre âme à quelque prix que ce soit. Que vous disent les pleurs des femmes qui me suivent? que vous devez sans cesse méditer ma passion, compatir à mes douleurs, et pleurer sur tous vos péchés qui en ont été la cause. Que vous dit mon dépouillement? que vous devez aimer la pauvreté et les pauvres. Que vous dit mon extension et mon attachement sur la croix? que vous devez crucifier votre chair avec sa concupiscence et ses vices. Que vous dit mon élévation sur la croix? qu'il faut que vous vous éleviez vous-même jusqu'au royaume des cieux, à force de tribulations et de souffrances. Que vous dit le fiel et le vinaigre dont on m'abreuve dans ma soif? que vous devez prendre vos repas avec sobriété et mortification. Que vous dit ce larron qui trouve à ma droite la vie et le salut? que jamais vous ne devez désespérer de ma miséricorde. Que vous dit cet autre larron infortuné qui périt jusque sous les ailes de ma bonté? que vous ne devez pas présumer de ma clémence. Que vous dit ma prière pour mes propres bourreaux? que vous devez prier pour les plus grands pécheurs, et pardonner de bon cœur à vos plus mortels ennemis. Que vous disent les derniers soins et les dernières marques de

tendresse que je donne à ma Mère? que vous devez l'honorer avec respect, et l'invoquer avec confiance. Que vous dit mon dernier soupir que je rends pour vous? que vous devez aussi donner votre vie pour vos frères. Que vous disent le soleil, la lune, la terre, les rochers qui pleurent ma mort avec attendrissement? qu'il faut que votre cœur soit plus dur que les rochers mêmes, s'il refuse à ma mort sa sensibilité et ses larmes. Que vous disent mes ennemis, qui se retirent en se frappant la poitrine? que ma croix est une source abondante de grâces et de componction. Que vous dit mon cœur entr'ouvert d'un coup de lance? que vous devez entrer dans mon cœur par l'amour, et y vivre toujours. Que vous dit le soin de Nicodème à me détacher de la croix, à embaumer mon corps, et à le déposer dans un sépulcre neuf? que vous devez recevoir mon corps eucharistique avec une extrême pureté de cœur, avec une âme respirant l'odeur de toutes les vertus, et brûler d'un saint zèle pour mon Eglise, qui est à la fois mon épouse et ma maison.

9. Méditez bien tous ces objets, ma fille ; livrez-vous-y tout entière, et ma croix sera pour vous le salut et la vie, un rempart contre vos ennemis, et la source des célestes douceurs.

CHAPITRE X.

De la véritable dévotion envers la bienheureuse Vierge Marie.

1. Je suis la sagesse éternelle qui habite au plus haut des cieux. Lorsque je suis descendu sur la terre, j'ai voulu entrer dans le monde par Marie ; c'est par elle que j'ai opéré le salut des hommes ; c'est aussi par elle, ma fille, que j'ai résolu de vous donner la sagesse et la sainteté. Vous êtes ma fille, je serai votre père, et Marie sera votre mère. Vous êtes faible ; je suis le Dieu qui fortifie : Marie est votre avocate, pour vous obtenir le secours de ma grâce. Vous êtes pécheresse ; je suis le Dieu des miséricordes, et Marie est le refuge des pécheurs : c'est par elle que vous pouvez obtenir miséricorde. Vous aspirez au ciel : je suis le Dieu qui habite les cieux, et Marie en est la reine, afin que par elle vous puissiez en obtenir l'entrée. Vous faites partie du sacerdoce royal de la nation sainte ; vous devez être sainte vous-même : je suis le maître suprême des vertus et de toute sainteté, Marie en est la dispensatrice. Voulez-vous donc, ma fille, obtenir la grâce et la gloire? adressez-vous à Marie ; par elle j'exaucerai vos prières, je lui montrerai que je suis son Fils, et elle vous montrera elle-même qu'elle est votre mère.

2. Ma mère est la porte du ciel ; c'est par elle que mes grâces descendent sur la terre, et que mes saints s'élèvent de la terre jusqu'à moi. Comptez, si vous le pouvez, ma fille, tous les pécheurs que j'ai convertis par elle et conduits à la perfection et à la sainteté ; à combien j'ai accordé par elle le don de la continence, la victoire sur leurs passions et la couronne de la gloire céleste. Voyez les Augustin, les Bernard, les Vincent Ferrier, les Xavier, les Régis, les Thérèse, les Chantal et tant d'autres serviteurs ou servantes de Marie, d'une si éminente sainteté. N'est ce pas par Marie que je les ai sanctifiés? Sont-ils entrés dans mon séjour par d'autre porte que par Marie? Comptez, si vous le pouvez, combien de morts sont redevables à sa protection de leur retour à la vie ; combien de malades, de leur guérison ; combien elle en a délivré de mille dangers, sur la terre, au milieu des flammes, dans les horreurs de la guerre, de la famine et de la peste. Comptez les royaumes qu'elle a affermis ou conservés ; à combien de combattants qui l'invoquaient elle a accordé la victoire! Combien d'hérésies elle a exterminées !.... Telle est la puissance que j'ai donnée à ma Mère, moi qui suis le Seigneur : c'est ainsi qu'il m'a plu de l'honorer.

3. Vous aussi, ma fille, vous devez honorer ma Mère avec un cœur sincère, moins encore par le désir de sa protection que par le sentiment d'un véritable amour. Elle est votre mère : sous ce rapport vos honneurs lui sont dus ; elle est ma mère, mon temple, mon sanctuaire ; vous lui devez donc l'hommage de votre vénération. Elle est pleine de grâces ; vous lui devez donc l'encens de votre bénédiction. Elle est une mère de miséricorde ; vous devez donc avoir en elle la plus grande confiance. Elle est votre souveraine et la reine des saints ; vous devez donc la servir de tout votre pouvoir. Tel est le bon plaisir du Père qui aime sa fille, du Fils qui chérit sa mère, du Saint-Esprit qui affectionne son épouse. Honorez donc, aimez, servez Marie, et vous êtes assurée de plaire au Père, au Fils et au Saint-Esprit.

4. O ma fille! Marie est ma mère, mon amie, ma bien-aimée. J'ai voulu, j'ai ordonné que toutes les générations l'appelassent bienheureuse, et se signalassent envers elle par la plus tendre dévotion ; parce que moi, qui suis Tout-Puissant, j'ai opéré de grandes choses en sa faveur : je l'ai voulu, je l'ai commandé, et il en a été ainsi. Ses louanges et son culte n'ont jamais cessé dans mon Eglise. Voyez combien de fêtes solennelles sont partout célébrées en son honneur! Combien d'hymnes et de cantiques dans ses fêtes! Partout mes ministres évangélisent sa gloire ; partout les peuples l'honorent ; tous ceux qui ont le cœur droit lui sont dévoués. Ainsi l'ai-je voulu et commandé moi-même. Heureuses, ma fille, les vierges qui sont ses servantes! Heureux le peuple qui l'honore et la sert! Ils recevront du Seigneur, en bénédiction, la rosée du ciel et la graisse de la terre ; la grâce en ce monde, et la gloire en l'autre. Une véritable servante de Marie ne saurait périr.

5. O Vierge trois fois heureuse! recevez-moi au nombre de vos servantes, vous qui m'avez déjà adoptée pour votre fille au pied de la croix. Montrez que vous êtes ma mère, en me pénétrant pour vous d'une

tendre dévotion. O Vierge puissante! qui avez écrasé la tête du serpent, brisez l'empire de mes passions et les liens de mes vices; ô Vierge puissante! qui dispensez à votre gré tous les trésors du ciel, obtenez-moi les grâces que vous savez m'être nécessaires, obtenez-moi une foi vive, une espérance ferme, une charité toute de feu, le don de la prière, de la pureté, de l'humilité, le mépris du siècle et le zèle de votre gloire. O Vierge auxiliatrice des Chrétiens! secourez-moi dans les détresses de la vie; délivrez-moi de tout danger pendant la vie et à la mort. Voilà ce que je vous demanderai tous les jours, en chantant vos louanges : à l'abri de votre protection et sous vos ailes, et me rirai des ennemis qui s'élèveront contre moi.

6. O Marie! qui avez conçu le Seigneur Jésus sur l'autel de votre chaste sein, qui avez porté tant de fois dans vos mains sacrées cette divine victime, et qui l'avez offerte à Dieu le Père dans son immolation sur la croix, Vierge prêtre, vous le premier modèle des Chrétiens après Jésus-Christ, veillez sans cesse sur nous, protégez-nous avec sollicitude, soyez le principal objet de notre confiance; donnez-moi d'être animée d'une sincère dévotion envers vous; faites qu'à votre exemple et par vos mérites, je sois attachée plus étroitement et plus constamment à votre divin Fils; que je m'entretienne plus familièrement avec lui, que je le serve avec plus d'amour, et que je désire sa gloire avec plus d'ardeur. Faites que je vive saintement pour lui avec vous, et pour vous en lui; que je compatisse à ses souffrances et à vos douleurs, et qu'enivrée de la joie des bienheureux dans le ciel, je chante éternellement ses louanges et les vôtres.

7. O Marie, divine Marie! que les peuples vous servent; que les tribus vous honorent; que toutes les nations se prosternent à vos pieds!

CHAPITRE XI.

De la pureté d'intention.

1. Mon œil fut toujours simple, ma fille, et c'est pourquoi tout le corps de mes actions fut lumineux. Je n'ai cherché que la gloire de mon Père, et jamais la mienne propre. C'est pour lui que j'ai fait toutes mes œuvres; aussi ai-je été l'objet de ses complaisances. Je vous ai donné l'exemple, ma fille, afin que vous fassiez de même : gardez-vous bien de faire aucune de vos actions pour être vue des hommes, ou pour quelqu'autre fin basse et terrestre. Vous ne serviriez que vous, et non mon Père, qui seul doit être servi; vous n'auriez point de récompense dans le ciel. En ne cherchant que vous, vous ne trouveriez que vous-même, mais pour votre malheur. Et ne serait-ce pas un vol que d'usurper comme Lucifer une gloire qui n'est due qu'à mon Père? Est-il dans l'ordre, ma fille, que le pinceau se glorifie des ouvrages de celui qui le manie; et la plume, des écrits de celui qui la conduit? Eh! qu'êtes vous, créature vaine et impuissante, qu'un instrument dont se sert mon Père, selon son bon plaisir?

2. Veillez donc sur vous-même, ma fille; proposez-vous en toutes choses une fin sainte et divine, et ne souffrez pas que votre esprit, tout léger qu'il est, se détourne jamais de l'intention d'une fin si sublime. Le démon ne dort point; il est le prince le plus astucieux de la vanité; il rôde sans cesse autour de vous, cherchant à se glisser furtivement, et à s'immiscer dans les actions même les plus saintes : faites-y attention; il est peu de feu sans fumée. Si donc vous vous proposez de faire quelque chose pour ma gloire ou pour le salut du prochain, veillez à ce que Satan ne gâte votre intention par quelque désir secret d'une vaine gloire. C'est là, ma fille, une rouille, un ver qui ronge et dévore. Hélas! que de bonnes œuvres la vaine gloire corrompt tous les jours!

3. Connaissez, ma fille, les embûches de l'ennemi, et voyez de combien de piéges cachés il sème la voie dans laquelle vous marchez. Il travaille à corrompre une bonne œuvre, dans son commencement, en dénaturant l'intention; dans sa continuation, en inspirant une vaine complaisance; et dans sa fin, en soufflant le dégoût et l'ennui; veillez donc, je vous le répète, veillez.

4. Hélas! combien se laissent misérablement tromper par cet ange de ténèbres! Combien de filles de mon peuple qu'il suit jusqu'au tribunal de la pénitence! tantôt pour leur lier la langue par une fausse honte; tantôt pour diriger leurs aveux de manière à capter les complaisances et l'affection des anges de la terre. Combien qu'il accompagne jusqu'à la table sainte, et auxquelles il inspire l'intention moins de m'honorer que de s'honorer elles-mêmes aux yeux des hommes! O ma fille, gardez-vous bien de suivre les traces de ces vierges ainsi égarées et séduites! N'ayez de goût que pour les choses d'en haut, et jamais pour les choses de la terre. Ne vous proposez dans toutes vos œuvres que le bon plaisir de Dieu et l'édification du prochain, et vous jouirez de la paix et de la liberté du cœur. O ma fille, soyez zélée pour la gloire du Père céleste comme une bonne fille; proposez-vous toujours l'établissement et l'avancement de son règne comme une servante fidèle. Dites et criez de tout votre cœur : Inclinez, ô mon Dieu, attachez mon cœur à votre service, et non aux faux biens de ce monde.

5. Soyez courageuse dans la guerre, ma fille, et combattez avec fermeté contre l'ancien serpent. Combattez le matin; que dès le point du jour vos yeux soient tournés vers Dieu; offrez-lui pour sa gloire toutes les pensées, toutes les paroles, toutes les actions du jour; rejetez, condamnez expressément toute intention perverse qui pourrait s'y glisser furtivement et comme à votre insu; ce sera là pour vous le plus

ferme bouclier contre les embûches de l'ennemi. S'il vient ensuite, et qu'il tente de s'arroger vos œuvres par le motif d'une vaine gloire, répondez-lui : Tu viens trop tard ; j'ai tout donné à la gloire de mon Dieu ; tout est déjà entre ses mains, il ne reste plus rien pour toi.

6. Combattez durant le jour, et, autant que vous le pourrez, renouvelez à chaque action principale votre intention et votre offrande du matin, et dites à Dieu : Seigneur, je veux faire cela pour vous plaire, à cause de la gloire de votre saint nom, et pour seconder votre bon plaisir ; c'est pourquoi je veux le faire le plus parfaitement que je pourrai. Veillez ensuite avec soin, et si vous voyez le serpent de la vanité se glisser sourdement près de vous, approchez-vous aussi pour lui écraser la tête ; hâtez-vous de le tuer pendant qu'il est encore petit ; criez-lui fortement : Ce n'est point pour toi, malin esprit, que j'ai commencé cette action ; ce n'est point aussi pour toi que je veux la finir ; je l'ai commencée et je la finirai pour la plus grande gloire de mon Dieu : ainsi retire-toi, Satan.

7. Veillez encore après l'action : examinez-vous scrupuleusement vous-même ; et si vous trouvez que le serpent vous ait mordue, hâtez-vous de guérir sa blessure, en y appliquant le remède de l'humiliation. Relevez-vous par la confiance, et prenez de nouvelles forces. Enfin, faites toutes vos actions devant moi comme si vous me voyiez présent à vos yeux ; et si vous vous sentez faible, appelez-moi promptement à votre secours ; je viendrai, et je vous rendrai forte et puissante. Combattez ainsi, ma fille, tous les jours et sans relâche, et bientôt votre œil deviendra simple, et tout le corps de vos actions lumineux.

CHAPITRE XII.

De l'application aux vertus fondamentales.

1. Ce ne sont pas des feuilles, mais du fruit que j'ai cherché dans le figuier, et n'y en trouvant point, je l'ai maudit, et il s'est desséché à l'instant. C'est pour votre instruction, ma fille, que cela a été fait et écrit ainsi, afin que vous sachiez que ce n'est pas l'apparence, mais la moelle et la réalité des vertus que j'attends de vous. Est-ce qu'un mur blanchi peut me plaire, si, venant à le percer, je ne trouve au delà que des ossements de mort, qu'une affreuse corruption ? O ma fille, ne vous contentez donc pas de purifier le dehors du vase, et de faire éclater les franges de votre robe ; apprenez que je suis esprit, et qu'il faut que ceux qui m'adorent le fassent en esprit et en vérité : les hommes ne voient que les dehors, mais moi je considère le cœur.

2. Ecoutez, ma fille, vous devez être humble ; mais ne vous contentez pas d'avoir les yeux baissés, des habits communs et un maintien simple et modeste : si, avec tout cela, vous ne savez pas souffrir la plus petite humiliation, le moindre mépris, la plus légère injure, votre humilité est vaine ; c'est un véritable orgueil. Vous devez être patiente ; mais il ne suffit pas de montrer la douceur d'un agneau au milieu des pâturages, il faut la conserver encore au milieu des mauvais traitements, et alors même qu'on vous égorge. Si vous refusez de souffrir les contradictions et les tribulations, votre patience est vaine ; c'est une véritable impatience. Vous devez être obéissante et docile ; mais ne vous contentez pas d'obéir à des maîtres pleins de douceur, refusant toute obéissance à ceux qui sont désagréables et fâcheux ; ou d'obéir dans de certaines choses, refusant de le faire dans d'autres : Si vous ne pouvez souffrir la contrainte et la gêne, votre obéissance est vaine, c'est une véritable révolte. Vous devez aimer la pauvreté ; mais il ne suffit pas de supporter la médiocrité, il faut encore savoir souffrir l'indigence : si vous refusez de la souffrir, votre pauvreté est vaine, c'est une véritable cupidité. Vous devez faire pénitence de vos péchés ; mais ne vous contentez pas de les confesser et de vous humilier à l'extérieur : vous devez avoir le cœur brisé de douleur et pénétré de componction, corriger vos vices et châtier votre corps ; sans amendement, votre pénitence est vaine ; et sans affliction, votre mortification chimérique. Vous devez être chaste et pure ; mais ne vous contentez pas de faire un pacte avec vos oreilles, votre bouche et vos yeux : si vous négligez celui que vous avez dû faire avec votre cœur, si vous n'avez pas soin de repousser promptement les tentations, d'étouffer les pensées et les désirs, de réprimer les soulèvements des sens, votre chasteté est vaine, c'est une véritable impureté. Enfin, vous devez vous appliquer à la pratique de toutes les vertus ; mais il ne suffit pas de travailler à en avoir les apparences, vous devez encore employer vos soins et vos efforts à les acquérir dans la réalité : comme il n'y a point de victoire sans combat, il n'y a point aussi de vertu sans violence.

3. Voyez Marie ma Mère : elle est, à la vérité, assise à ma droite, revêtue de splendeur et de gloire, comme d'un vêtement ; mais toute sa beauté fut toujours intérieure. Voyez Charles, mon serviteur ; il ne produisit pas seulement des feuilles, mais des fruits de sainteté et de justice : il jouissait d'une réputation de chasteté ; mais il signala aussi cette vertu, en repoussant avec force, aux jours d'une jeunesse fragile, une prostituée qui entreprit de le séduire. On vantait sa patience ; mais il signala cette vertu en traitant son assassin avec une extrême bonté. On louait sa fermeté ; mais aussi il se montra inébranlable en défendant les droits de son Eglise contre les menaces et les entreprises des puissances. On célébrait sa piété et son zèle ; mais il s'en montra constamment rempli, en exposant sa vie à toutes les horreurs de la peste, pour administrer aux malades les sacrements et les consolations de la piété.

4. Et vous, ma fille, qui êtes-vous ? Vous

avez peut-être la réputation d'être vivante, ne mourez-vous pas tous les jours? Votre frêle vertu n'est-elle pas peut-être le jouet du moindre souffle, de la plus légère tentation? Votre chasteté ne périclite-t-elle pas dans les moindres occasions? Votre humilité ne vient-elle pas échouer tous les jours contre un mot piquant, contre une légère plaisanterie? La moindre piqûre ne fait-elle pas évanouir votre patience, et les moindres louanges, votre modestie? Votre sobriété ne fait-elle pas naufrage dans les repas, et votre charité, au milieu des besoins de vos frères? Votre zèle ne disparaît-il pas devant les moindres considérations humaines? Vous m'honorez du bout des lèvres, et votre cœur n'est-il pas loin de moi? Veillez donc, et voyez si vos œuvres sont pleines à mes yeux.

5. Seigneur, renouvelez votre esprit en moi, et pénétrez-moi de ses dispositions principales, afin que j'affermisse mon cœur dans une solide vertu, et que j'élève l'édifice de mon salut dans une sainteté véritable; de peur que vous ne me disiez, lorsque je paraîtrai devant vous à votre tribunal: Ce ne sont pas ceux qui crient: Seigneur! Seigneur! qui entreront dans mon royaume: je ne vous connais pas, ni ne vous ai jamais connue; retirez-vous, allez partager le sort des hypocrites; c'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents.

CHAPITRE XIII.

De l'humilité.

1. L'orgueil est un vice également odieux aux yeux de Dieu, des anges et des hommes. En vérité, en vérité je vous dis que vous n'entrerez point dans le royaume des cieux, si vous ne devenez semblable à un petit enfant. Soyez humble, ma fille, l'humilité est la première, la seconde, la troisième vertu de ma religion, le capital de mon Evangile. L'essentiel de la sagesse chrétienne consiste en effet dans une humilité réelle et volontaire. L'humilité est le fondement de la foi; c'est elle qui captive tout esprit sous un joug salutaire et vivifiant. L'humilité est la racine des autres vertus. Comme l'orgueil est le principe de tout péché, l'humilité est la maîtresse, la nourrice, la colonne et l'ancre de la véritable piété, de la sincère dévotion. Ma fille, acquérir toutes les vertus sans l'humilité, c'est battre l'air, c'est jeter de la poussière au vent. Toutes vos bonnes œuvres ne sont absolument rien, si l'humilité ne leur donne du prix et de la réalité. Sans elle, l'austérité de votre vie ne sera qu'une pure hypocrisie, la contemplation la plus sublime, une illusion, la pauvreté elle-même, une déplorable vanité. Aussi un pécheur humilié me plairait-il plus que vous-même avec toutes les autres vertus, sans l'humilité. Ce pécheur, ma fille, s'en retournerait justifié dans sa maison.

2. Vous serez parfaite, ma fille, si vous êtes comme moi, qui suis votre maître. Voulez-vous donc m'imiter, comme ma fille bien-aimée? Considérez et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. Vous savez qu'étant le Fils de Dieu, je me suis anéanti moi-même, en me faisant homme et en prenant la forme de l'esclave, et même aux jours de ma passion, j'ai été au-dessous de l'homme, et comme un ver de terre, j'ai été l'opprobre des hommes et le rebut de la populace; voyez combien il vous est facile de m'imiter. Si j'eusse commandé à tous les hommes, comme je le pouvais; si j'eusse réuni tous les honneurs du monde, comme j'en avais le droit; si j'eusse voulu être le premier et le prince de tous, comme il était juste, alors vous auriez raison de dire: comment pourrais-je copier mon Sauveur? il n'est pas en mon pouvoir de dominer, de commander, de régner et de surpasser tous les autres en vertu et en puissance; toujours je rencontrerai des envieux qui s'opposeront à mes désirs. Il n'y en a qu'un qui remporte le prix: comment pourrai-je courir de telle sorte que je précède tous les autres, et que je le remporte?

3. Mais si vous voulez, ma fille, comme il est de votre devoir, me suivre dans les voies de l'humilité, où je vous ai précédée, il n'est rien de plus facile, ni qui soit mieux à votre portée. Descendez, personne ne s'y opposera; continuez à descendre, il ne se trouvera personne qui vous envie le prix que vous ambitionnez, ni qui veuille vous le ravir, lorsque vous l'aurez atteint: bien plus, tous vous aideront à descendre encore plus bas, et vous pousseront même au delà du but; car vous savez bien, ma fille, que tous aiment l'élévation et voient avec plaisir les autres sous leurs pieds. Si donc vous êtes assise à la première place, celle qui occupe la seconde vous la cédera volontiers pour monter à la vôtre; et successivement celle qui a la troisième aspirera à la seconde, et celle qui est à la dernière vous enviera l'avant-dernière. Mais lorsque vous serez descendue à cette dernière place, personne assurément ne s'en plaindra, personne ne vous l'enviera. Et voilà pourquoi la dernière place du monde est le premier siége de l'humilité. Il vous est donc d'autant plus facile d'atteindre au faîte de l'humilité qu'il est plus difficile aux autres de parvenir au comble de la grandeur et de la gloire. Courez donc, ma fille, à la dernière place; tenez-vous aux pieds de tous, choisissez pour vous tout ce qu'il y a de plus méprisable; occupez-vous de vos fautes et de vos défauts; personne ne s'y opposera, personne ne vous le disputera. Plus vous vous humilierez sincèrement, plus vous serez assurée de me plaire à moi-même et aux hommes. Prenez donc, ma fille, prenez le joug de l'humilité sur vous-même, et vous trouverez le plus parfait repos de votre âme, et vous recevrez ma paix qui surpasse tout sentiment. Ecoutez-moi, ma fille: si vous en êtes venue au point de mépriser et de fuir les considérations et l'estime des hommes au lieu de les

rechercher; au point d'ambitionner l'humiliation et le mépris, alors qui pourrait vous troubler? Que vous importeront l'indifférence et le mépris lorsque les injures feront vos délices; les soufflets, les mauvais traitements, lorsque vous vous réjouirez d'être trouvée digne de souffrir les outrages? Que vous importeront l'élévation et la jactance des autres lorsque vous n'aimerez que les humiliations? Vous serez heureuse, ma fille, et vraiment heureuse, quand vous aurez marché dans la voie de la sanctifiante humilité.

4. Mais, en ce point surtout, votre joie sera pleine et parfaite, parce que, par cela même que vous aurez atteint la perfection de l'humilité, vous posséderez encore mon amour. Car il ne peut y avoir de cœur vraiment humble qui ne soit plein d'amour, point d'âme qui, fuyant la vanité, ne me soit plus intimement unie. Goûtez, ma fille, goûtez l'humilité, et vous verrez combien je suis doux pour les humbles, que je m'abaisse vers eux, que je leur communique mes secrets, et que je les attire à moi par les douceurs de l'amour. Goûtez et voyez.

5. Mais, ma fille, gardez-vous bien de prendre l'ombre de l'humilité pour l'humilité même. Ne vous croyez pas humble par cela seul que vous avez appris que vous n'étiez qu'un néant devant moi, si vous n'aimez aussi à être réputée telle. C'est un grand bien, à la vérité, que de connaître votre néant; cette connaissance prépare les voies à l'humilité, mais elle n'est pas l'humilité même. Soyez donc humble, non-seulement en pensée, mais encore du fond du cœur; désirant en effet, comme je l'ai dit, d'être méprisée, et, s'il le faut, de souffrir avec moi les mauvais traitements. C'est là le point essentiel, ma fille; c'est là le difficile, et il n'y a que ceux qui se font violence qui y parviennent; car l'homme ne se dépouille pas aisément de lui-même. Mais mettez en moi votre confiance, ma fille, et souvenez-vous que vous pouvez tout en celui qui vous fortifie. Courage, ma bien-aimée, vous acquerrez l'humilité qui a fait mes saints, pourvu que vous employiez les mêmes moyens qu'eux. Pensez donc souvent comme eux aux motifs que vous avez de vous humilier, à vos péchés, à vos défauts, à vos faiblesses, à votre penchant pour le mal et à votre lenteur pour le bien. Comme eux, faites de fréquents actes d'humilité, aimez à leur exemple à être oubliée, à ne vous permettre jamais ni paroles ni pensées qui soient à votre avantage; à vous estimer la dernière de toutes, et à vous traiter tout de bon comme ceux que vous mépriseriez véritablement vous-même. Et lorsque les autres vous feront éprouver l'humiliation et le mépris, efforcez-vous de les souffrir patiemment et dans le silence. Faites plus encore, réjouissez-vous-en, et bénissez le Seigneur. Humiliez-vous donc, ma fille, volontairement et avec sincérité; humiliez-vous, et vous ferez des merveilles pendant votre vie; vous mourrez avec sécurité, et vous triompherez avec gloire sous la couronne de l'éternité.

CHAPITRE XIV.

Des motifs de s'humilier.

1. Je sais, Seigneur, et je confesse que si je veux être orgueilleuse et vaine, vous ne manquerez pas de vous élever contre moi. Je sais aussi que si je ne m'humilie en renonçant à toute considération humaine, en descendant dans mon néant et dans ma poussière, votre grâce alors me sera favorable, et votre lumière éclairera les yeux de mon cœur. Donnez-moi donc de connaître mon néant, et de rapporter toutes choses à la gloire de votre nom, sans rien réserver pour la mienne propre. Donnez-moi de connaître toute ma misère, et de m'écrier dans un esprit d'humilité : Mon Dieu! telle est ma confusion et ma honte que je n'ose lever les yeux vers vous. Faites que je voie toute ma pauvreté, et que, dans mon dénûment de toutes choses, je soupire vers vous et je vous dise : Regardez-moi, mon Dieu, parce que je suis pauvre et indigente.

2. O Seigneur! qu'est-ce que l'homme, pour que vous daigniez vous souvenir de lui? Je suis homme, et un homme misérable, né d'une femme pétrie de boue, vivant peu de temps, et rempli d'une infinité de misères. Je suis homme, j'ai pour père et mère la pourriture et la corruption, et pour sœurs les vers. Je suis homme, semblable à l'herbe des champs qui paraît aujourd'hui et qu'on jette au feu le lendemain, semblable à la fleur qui éclot le matin et se fane le soir; semblable à une vapeur légère qui ne paraît que pour s'évanouir au même instant. Je suis un homme environné d'infirmités, plein d'ignorance et de ténèbres, incliné au mal, lâche et impuissant pour le bien, sujet à l'inconstance comme une feuille qui est le jouet des vents; rempli d'imperfections et de défauts; si continuellement en proie à de mauvais désirs, que, tourmenté sans cesse, combattant sans relâche, et gémissant toujours sous le poids de ma misère, je suis forcé de m'écrier : Pourquoi, Seigneur mon Dieu, m'avez-vous fait contraire à vous et à charge à moi-même? Voilà quelle créature je suis, Seigneur; voilà quel est mon héritage! Comment, après cela, daignez-vous abaisser vos regards sur moi?

3. Mais voici, Seigneur, de quoi m'humilier et me confondre bien davantage devant vous : j'ai été conçue dans le péché, et ma mère m'a enfantée dans le sein de l'iniquité. Vous m'aviez créée dans l'innocence, et moi je l'ai perdue avant que de naître; cependant, plein de miséricorde pour moi, vous avez fait luire à mes yeux la lumière de votre visage, et vous m'avez tendu une main favorable. J'ai été jetée du sein de ma mère dans votre sein même, et vous avez bien voulu devenir mon Dieu dès le ventre de ma mère. Alors je suis devenue pour vous une fille agréable et bien-aimée. Ah! si j'avais persévéré dans cette précieuse innocence que j'avais recouvrée dans les eaux

purifiantes du baptême! Mais, ô souvenir de confusion pour moi! à peine ai-je été en état de penser, que je n'ai conçu que des pensées criminelles : les premiers désirs de mon cœur ont été pour le vice, et ma première action a été un crime; dès lors mes iniquités sont allées se multipliant pardessus les cheveux de ma tête. J'ai péché : que ferai-je donc pour vous, souverain conservateur des hommes? Où fuirai-je pour me soustraire aux regards de votre colère? Toutes vos autres créatures obéissent fidèlement à vos lois; le soleil a toujours donné sa lumière, les astres leur clarté, la terre sa verdure et ses fruits; les eaux ont toujours coulé, les plantes se sont multipliées constamment, et le bœuf a toujours connu l'étable de son maître, comme vous l'aviez ordonné dès le commencement. Et moi, je ne vous ai point connu, je me suis écartée de la voie de vos commandements, j'ai péché contre vous, et j'ai fait le mal sous vos yeux.

4. Je suis toute couverte de honte et de confusion, je me suis prosternée à vos pieds, ô Père des miséricordes! j'ai sollicité votre clémence et votre pardon : peut-être m'avez-vous purifiée et lavée de votre hysope; cependant je ne puis dire : je le sais, j'en suis assurée; car j'ignore si je suis digne d'amour ou de haine. Or comment, dans une si humiliante incertitude, pourrais-je m'enorgueillir et me glorifier? O Seigneur! lavez-moi de plus en plus de mon iniquité, et purifiez-moi de mon péché.

5. Toute ma confiance, il est vrai, repose en vous, mon Dieu, qui avez exaucé la Chananéenne, converti le publicain, absous la pécheresse, ramené Pierre par un regard de miséricorde, et pardonné au bon larron. J'ai espéré en vous, Seigneur, et, pleine de joie dans mon espérance, je me flatte que vous avez eu pitié de moi, et que vous avez effacé mes iniquités comme un nuage. Mais, quand même je ne me tromperais point dans mon espoir, quel sujet aurais-je encore de me glorifier? N'est-ce pas de vous, mon Dieu, et de vous seul que je tiens mon pardon? C'est vous qui m'avez purifiée, et non pas moi, et quelque purifiée que je puisse être, ne serait-il pas toujours vrai que j'ai été une pécheresse souillée et immonde? Ne serait-il pas toujours certain que je me précipiterais de nouveau à l'instant même dans mes anciens crimes et dans de plus grands encore, si votre main ne me soutenait? C'est donc dans mon propre fonds, Seigneur, que je trouve mille raisons de m'humilier à mes propres yeux. Faites, Seigneur, que je m'en convainque de plus en plus, et que, repassant les années de ma vie dans l'amertume de mon âme, que, tremblant sans cesse sur mon extrême fragilité, je demeure toujours humiliée devant vous.

6. Mais, Seigneur, voici que Satan demande à me cribler : il me remet devant les yeux et le bien que j'ai fait, et les dons que j'ai reçus de vous. Pourquoi vous humilier? dit-il; pourquoi vous troubler et vous confondre? Vous voyez, vous pensez bien, votre justice est abondante, vous méritez que les hommes vous estiment et vous honorent. Vous faites ce que le Seigneur vous ordonne, vous avez conservé la foi, vous avez presque consommé l'ouvrage de votre salut, il ne vous reste plus qu'à recevoir la couronne de justice qui vous est réservée. C'est ainsi, Seigneur, que l'ange de ténèbres se change pour moi en ange de lumière : qu'il soit anathème, je ne veux point l'écouter. Hélas! Seigneur, je sais que, si vous m'examinez sans miséricorde, le bien que je fais et que je crois digne de récompense, ne mériterait que vos châtiments. Je sais qu'en multipliant vos bienfaits, vous ajoutez aussi au compte que je dois vous en rendre; et c'est pourquoi vos dons doivent me rendre d'autant plus humble et plus empressée à vous servir, que je me crois obligée à une reddition de compte plus sévère. Oh! plût à Dieu, Seigneur, que je n'eusse pas abusé de tant et de si grands dons de votre part, ou que je ne les eusse pas reçus en vain! Plût à Dieu que je n'eusse pas négligé la plupart de vos inspirations! Ainsi vos bienfaits sont bien moins pour moi des motifs de gloire que d'humiliation. A Dieu ne plaise que je me glorifie désormais d'autre chose que de mes infirmités, afin que votre force et votre vertu demeurent en moi. Faites, Seigneur, que je me méprise toujours moi-même, que toujours je mette mon plaisir et mon bonheur à être oubliée et à être comptée pour rien.

CHAPITRE XV.

De la fréquente confession.

1. O ma fille! qui êtes invitée à mon festin, pour y manger le pain de la vie éternelle, purifiez-vous souvent de vos péchés, et lavez-vous de plus en plus de vos iniquités. Vos sens et la pente de votre cœur sont tournés vers le mal, et vous aurez bien de la peine à vous conserver pure et sans tache dans mes voies, si vous ne recourez souvent à la source de la grâce et de la miséricorde. On vous a appris et vous savez, ma fille, que la fréquente confession efface de plus en plus l'iniquité, détourne du péché, préserve du mal, affermit dans le bien et entretient la vigilance; vous savez qu'elle retient dans mes voies, fortifie contre les tentations, procure à l'âme une sainte paix, augmente la ferveur, et qu'elle rend de jour en jour l'homme plus pur et plus parfait. On vous a appris encore, et vous savez par votre propre expérience qu'une vierge chrétienne qui néglige la confession sous divers prétextes, tombe peu à peu, devient moins attentive à ses fautes, plus faible de jour en jour dans les combats qu'elle a à soutenir contre les ennemis du salut, s'accoutume insensiblement aux péchés, tombe plus facilement dans les piéges du démon, s'en relève avec plus de difficulté; et que, plus on diffère de se confesser, plus on veut différer encore.

2. Confessez vous donc souvent, sachant bien que le saint usage de la confession vous est d'autant plus nécessaire, que je vous ai mise au rang de mes vierges les plus privilégiées, et que vous devez être plus prudente et plus sainte que les autres, sachant que le démon votre ennemi se montre plus jaloux de votre vertu, et que vous devez vous tenir prête à toute heure à suivre l'Epoux dans la salle du festin; et si vous aviez la témérité d'y entrer sans vous être éprouvée par une confession fréquente, et vous être par là purifiée avec soin, votre lampe venant à s'éteindre vous tomberiez bientôt dans un sommeil profond, puis dans un funeste aveuglement. De là vient que tant de vierges folles et imprudentes se sont endormies d'un sommeil de mort, après avoir été d'abord faibles et languissantes : si elles avaient eu soin de se juger souvent elles-mêmes dans une confession salutaire, mon jugement ne les aurait pas frappées d'un si terrible aveuglement.

3. En effet, ma fille, vous avez vu souvent bien des vierges chrétiennes, dont la vie avait d'abord été sainte et édifiante, et qui en sont venues à un tel point de dépravation, qu'elles n'ont pas même conservé l'ombre de leur ancienne vertu. Pourquoi cela, ma fille? parce qu'elles ont négligé la confession. Le démon, leur ennemi, connaissant tous les avantages d'une confession fréquente, n'a rien oublié pour les détourner de cet exercice sanctifiant. A quoi bon, leur disait-il, se confesser tous les quinze jours, tous les mois? C'est vouloir fatiguer votre Ananie, et vous fatiguer inutilement vous-même. Après tout votre vie est régulière, vos fautes journalières ne sont que des misères : attendez d'avoir quelque chose de plus grave à vous reprocher, alors vous pourrez recourir à la confession. C'est ainsi qu'il les a d'abord trompées. Mais qu'est-il arrivé de là? C'est que, se confiant trop en leur propre justice, elles se sont privées des grâces que confère une sainte absolution; puis elles sont tombées avec une facilité malheureuse. Il est vrai qu'incontinent après une première chute, se relevant par la componction et la douleur, elles se sont hâtées de recourir à leur Ananie, et elles ont été guéries; mais bientôt après une tentation nouvelle les a fait retomber. Qu'a fait le démon alors? il leur a inspiré de l'éloignement et du dégoût pour la confession, tantôt en leur faisant entendre qu'elles n'avanceraient rien, que tout cela était inutile; tantôt en leur inspirant une fausse honte, qui les a détournées de leur véritable Ananie; si bien qu'elles ont eu recours à un faux prophète qui leur a annoncé la paix, lorsqu'il n'y avait point de paix; qui, en mettant des oreillers sous leurs têtes et des coussinets sous leurs coudes, les a misérablement laissées vivre dans leurs désordres, sans les amener jamais à aucun amendement; qui leur a appris le déplorable secret de concilier la lumière avec les ténèbres, la table du Seigneur avec la table du démon, Jésus-Christ avec Bélial, les sacrements avec les rechutes, l'usage des plaisirs et des fêtes du monde avec la sainte austérité de l'Evangile. C'est ainsi qu'elles sont tombées, et qu'elles se sont brisées dans leurs chutes, pour avoir d'abord négligé la confession.

4. Prenez garde, ma fille, qu'un pareil malheur ne vous arrive. Lors donc qu'est venu le temps de vous confesser, comme il vous est prescrit par votre règlement de vie, allez-y, et ne différez point. Ne dites pas : Cela n'est pas nécessaire, la conscience ne me reproche rien; car celle qui dit, je n'ai point de péché, se séduit elle-même, et la vérité n'est point en elle. Quelle que soit votre vertu, vous n'êtes après tout ni plus sainte, ni plus parfaite que tant de vierges pures qui suivent l'Agneau de Dieu partout où il va. Lisez, ma fille, l'histoire de leur vie, et vous verrez qu'elles faisaient un fréquent usage de la confession; car c'est le propre des justes de trembler toujours, et de craindre d'encourir ma haine, à mesure qu'ils sont plus dignes d'amour. Si le juste croit à peine être sauvé, qui êtes-vous, pour vous croire en sûreté sans les secours d'une confession fréquente? Si vous tombez dans quelque vice, dans quelque défaut, quel autre pourra bien vous réformer que votre Ananie? Et si vous ne vous montrez pas à lui, personne ne vous avertira, personne ne vous reprendra. Rarement les meilleurs amis osent-ils le faire, et les mauvais le veulent-ils jamais? Voyez donc quels affreux dangers vous menacent, si vous négligez le saint usage de la confession.

CHAPITRE XVI.

Du péché veniel.

1. Ne méprisez pas les petites fautes, ma fille, vous tomberiez peu à peu. Vous redoutez les fautes graves, mais peut-être êtes-vous sans crainte sur de moindres vices? Vous vous trompez, ma fille : il ne faut qu'une étincelle de feu négligée pour causer le plus terrible incendie. Une infirmité légère est peu de chose, il est vrai; mais, pour peu qu'on la néglige, elle s'accroît peu à peu, et à la fin elle conduit à la mort. Voit-on des édifices tomber tout à coup? non, ma fille : il se fait d'abord une gouttière; on la néglige, l'eau gagne, dissout le ciment, désunit les pierres, puis les murs s'écroulent : c'est ainsi que la maison finit elle même par tomber tout entière. Voyez combien il est dangereux de mépriser les petites choses. Si le pan de muraille dégradé par la gouttière eût été réparé dans le principe, la maison serait encore sur pied; mais, parce qu'on a négligé les petits dommages, elle n'existe plus que par ses ruines. De là vient cette parole d'un sage : J'ose avancer, dit-il, une parole surprennante et inouïe : c'est qu'il me paraît d'ordinaire plus important d'éviter avec soin les petites fautes que les grandes, car il est de la nature des grandes fautes d'inspirer de l'horreur, au lieu que les fautes légères provoquent la lâcheté et la négligence;

et, tandis qu'on les méprise, une âme, généreuse d ailleurs, ne fait aucun effort pour s'en corriger.

2. Vous donc, ma fille, qui négligez les fautes vénielles, voyez l'eau qui entre peu à peu dans votre vaisseau par de petites fentes; il est facile de l'arrêter dès le commencement, et de la vider; mais, pour peu que vous tardiez, elle aura bientôt rempli la sentine. Qu'importe au naufrage que le vaisseau soit englouti tout d'un coup par les flots, ou que l'eau, y pénétrant peu à peu, le remplisse à la fin et le submerge? Evitez donc les fautes légères, examinez-vous souvent, et voyez si vous en avez commis quelques-unes; confessez-vous souvent, afin de vous en purifier, de peur qu'en les multipliant, elles ne vous disposent à la mort. Mais, dites-vous, ce ne sont que des fautes vénielles, elle ne me rendent pas ennemie de Dieu; je ne suis pas tenue de les éviter sous peine de péché mortel. Fort bien, ma fille; mais je ne suis pas tenu, moi, de vous donner mille grâces essentielles, mille secours puissants, de veiller sur vous, ni de vous protéger d'une manière spéciale. Si donc vous êtes si peu soucieuse de mon amitié, que vous ne redoutiez que ma haine, prenez garde aussi que je ne devienne avare et indifférent pour vous. Ainsi vous tomberez facilement dans la voie périlleuse de ce siècle; ainsi, vivant au milieu des plus terribles ennemis, sans être couverte du bouclier de ma protection spéciale, vous serez blessée aisément. Pouvez-vous bien espérer que je veillerai sur vous avec sollicitude, tandis que vous vous occuperez si peu de moi?

3. O Seigneur! combien de fois j'ai dit : La paix, la paix; et il n'y avait point de paix : peut-être même le dis-je encore, et la paix est loin de moi. Combien de péchés véniels j'ai commis et je commets encore, avec connaissance réfléchie et une pleine volonté! Puis-je bien dire que je vous aime? est-ce donc vous aimer avec ardeur que de vous contrister aussi souvent, ou du moins que de n'être pas fâchée de vous contrister? Seigneur, mon Dieu, je vous en conjure, faites que je vous aime plus ardemment, et que j'évite avec le plus grand soin jusqu'à l'apparence même du mal.

CHAPITRE XVII.

De la pénitence du péché véniel.

1. Voulez-vous être guérie, ma fille? livrez-vous à la douleur. Beaucoup se confessent des péchés véniels, mais peu en sont purifiés, parce qu'ils n'ont ni la douleur d'une véritable contrition, ni le ferme propos d'un véritable amendement. Ils s'approchent du tribunal sacré avec une sécheresse habituelle; ils ont bien quelque désir de se corriger, mais ils ne le veulent pas réellement, puisqu'ils ne font aucun effort pour extirper les vices du cœur. Si vous désirez sincèrement d'être purifiée, ayez une véritable contrition. Prenez, non la balance des hommes qui est trompeuse, mais la balance de mon sanctuaire; mettez-y vos péchés, vous verrez s'ils sont aussi légers qu'ils vous paraissent; vous verrez qu'ils me déplaisent, qu'ils m'offensent, qu'ils diminuent mon amitié, qu'ils contristent mon esprit, qu'ils refroidissent la charité, qu'ils ôtent à la dévotion son goût et ses douceurs, qu'ils ralentissent la course dans la voie du salut, et qu'ils mettent obstacle aux grâces que je préparais. Oh! si vous étiez pénétrée de toutes ces vérités jusqu'au fond du cœur, avec quelle amertume vous pleureriez vos fautes les plus légères! Oh! si vous aviez vu avec quelle abondance de larmes mes saints pleuraient de pareilles fautes, vous seriez inconsolable sans doute, et votre douleur serait grande comme la mer!

2. Formez un bon propos qui soit ferme et fondé, non sur une demi-volonté, mais sur une volonté pleine et parfaite; donnez une attention plus particulière aux fautes qui vous sont les plus ordinaires, et que vous avalez comme l'eau. Dites : je ne les commettrai plus; si l'ennemi vient, je le combattrai avec courage, je le terrasserai. C'est ainsi que vous serez purifiée, et que vous vous corrigerez en vous purifiant; car, armée que vous serez du double bouclier de l'horreur du péché et du bon propos, vous veillerez sans cesse, vous résisterez à l'ennemi, à quelque heure qu'il se présente, et vous ne souffrirez pas qu'il perce votre maison, au moins sciemment et avec une pleine volonté.

3. Au reste, ma fille, ne vous flattez pas de pouvoir vous préserver entièrement de tout péché; car votre fragilité est grande et toujours inclinée vers le mal. Aujourd'hui vous confesserez vos péchés, et demain peut-être vous y retomberez encore; un moment vous ferez la résolution de les éviter, et le moment suivant vous y verra tomber peut-être, malgré vos bonnes résolutions. Prenez garde, ma fille, qu'une si déplorable fragilité ne vous fasse négliger la confession et la pénitence des fautes vénielles! Est-ce donc que vous négligez de laver un linge, sous prétexte qu'il sera encore sali par un nouvel usage? Non, sans doute : de même vous, ma fille, qui portez dans votre corps un vase si fragile, quelque purifiée que vous puissiez être, vous ne demeurez pas longtemps sans péché; ayez patience, ne vous troublez point, mais passez successivement avec une humble tranquillité de l'infirmité à la guérison, du péché, même léger, à la pénitence. Recourez souvent à la confession; et, si vous confessez dignement vos péchés, fiez-vous à la justice et à la fidélité de mes promesses; je vous les remettrai, je ne dis pas seulement jusqu'à sept fois, mais jusqu'à septante fois sept fois; car ma miséricorde ne connaît point de bornes, et les trésors de ma bonté sont inépuisables.

CHAPITRE XVIII.

De la préparation à la communion

1. Préparez-moi une salle, ma fille, parce

que je veux faire la pâque avec vous, et fixer ma demeure dans votre maison. Quand on attend un grand roi, on lui prépare l'appartement le plus honorable; et lorsqu'on reçoit un ami, on lui destine la plus belle pièce de la maison; et moi, ma fille, je suis votre roi qui vient à vous plein de douceur; je suis votre bien-aimé qui se plaît parmi les lis; je suis votre Dieu que les cieux des cieux ne sont pas dignes de posséder. Ainsi plus je m'humilie par amour pour vous, en m'abaissant jusqu'à votre néant, plus vous devez vous pénétrer de sentiments élevés et brûlants. Ne vous contentez pas de purifier, par le don de l'absolution, le tabernacle de votre cœur; mais ayez soin d'y réunir, par le plus profond recueillement, l'or de la charité la plus pure, et l'encens de la piété la plus sincère et la plus tendre. L'affection d'un hôte se manifeste par le soin qu'il prend de préparer à son ami le meilleur et le plus bel appartement de sa maison.

2. O vous qui, sans être froids, n'êtes cependant pas chauds! âmes tièdes et indifférentes, qui vous occupez à peine de ma visite, qui passez sans un intervalle au moins décent, de votre maison et de vos affaires domestiques à ma table, que vous dirai-je? Vous dressez vos tables dès le matin pour recevoir vos convives; vous mettez des jours entiers à préparer les mets; et moi, lorsque je viens à vous, vous n'employez pas même un léger quart d'heure à préparer la salle qui doit me recevoir? Ceux cependant que vous rassemblez à vos festins n'ont peut-être pour vous ni affection ni estime, et moi je vous aime avec sincérité. Vos convives viennent chez vous se régaler à vos dépens, et moi je viens à vous pour vous nourrir de ma propre substance. Vos convives viennent chez vous pour dévorer votre bien, et moi je viens à vous pour augmenter vos richesses et pour y en ajouter de plus grandes encore. Vous les comblez d'honneur cependant, et moi, vous me déshonorez. Enfants des hommes, jusques à quand aimerez-vous la vanité et le mensonge? Jusques à quand vos cœurs appesantis mépriseront-ils ma bonté? Votre cœur se soulève sur moi comme sur le mets le plus dégoûtant. Insensés! qui vous a donc ainsi fasciné les yeux? Ames tièdes, que je ne supporte qu'avec peine, incessamment je vous vomirai de ma bouche.

3. Levez-vous, ma fille, levez-vous promptement, et ne soyez point tiède comme ces âmes; mais hâtez-vous de venir au-devant de moi. Venez, et considérant ma grandeur et votre bassesse, reconnaissez-vous, avec le centurion, indigne de me recevoir. Venez, et brûlant d'amour comme Zachée, recevez-moi avec joie dans votre maison, pleine de confiance que ma visite vous apportera le salut et la paix. Venez, et, à l'exemple du juste Abel, préparez votre offrande, votre sacrifice avec l'intention la plus pure. Alors votre communion me sera agréable et deviendra infiniment salutaire pour vous. Par elle vous glorifierez mon Père, vous honorerez mes saints, et vous remplirez le ciel de joie. Par elle vous procurerez mille avantages à l'Eglise, le salut à votre âme, la persévérance aux justes, la conversion aux pécheurs, des secours aux faibles et le repos aux morts. Par elle vous recevrez vous-même un antidote céleste qui affaiblira vos passions et vous préservera du péché; un collyre souverain, qui éclaircira les yeux de votre âme; un baume parfait, qui consolidera vos vertus et vous fortifiera contre le démon même, à qui vous deviendrez terrible comme un lion rugissant. Ainsi, ma fille, que toute votre vie soit une préparation continuelle: vous multiplierez mes visites de paix et de salut, en multipliant vos communions, et vous renouvellerez sans cesse les prodiges de ma bonté et de mon amour.

CHAPITRE XIX.

Suite de la préparation à la communion.

1. Seigneur, qui avez été engendré dans le sein de votre Père avant l'aurore; vous que les cieux ne peuvent contenir, et qui êtes si saint, que l'Eglise s'étonne que vous n'ayez pas eu horreur du sein de la plus pure des vierges; vous dont Jean-Baptiste ne se crut pas digne de dénouer les cordons des souliers, vous daignez me convier souvent à votre table pour m'y nourrir de votre corps et de votre sang! Malheureuse et indigne que je suis! où fuirai-je pour me soustraire aux regards de votre visage? Eloignez-vous de moi, Seigneur, parce que je suis une pécheresse. Quel rapport peut-il y avoir entre vous et Bélial, entre votre temple et les idoles, entre votre lumière et ma corruption? Eh! comment ma bouche et mon cœur pourraient-ils être assez purs pour recevoir un hôte tel que vous?

2. Vous ne devez pas, ma fille, vous livrer ainsi au découragement ni au trouble à la vue de ma sainteté et de ma grandeur. Je suis, à la vérité, le Dieu trois fois saint, et vous n'êtes, vous, qu'un amas de poussière et de boue; mais je connais la boue dont vous êtes pétrie, je sais que j'ai dans vous une fille faible et mortelle, et non un ange. Je n'exige pas de vous une pureté consommée et parfaite; mais je demande que vous ayez soin de vous purifier de plus en plus. Faites donc ce qui est en votre pouvoir, et faites-le avec diligence: s'il vous manque ensuite quelque chose, je dirai une parole et je suppléerai à tout.

3. Malheur à vous, ma fille, si vous ne faisiez pas tout ce qui est en votre pouvoir! Si vous approchiez de ma table avec une âme souillée, vous la profaneriez et vous mangeriez votre propre jugement. En vérité, je vous le dis: apportez le plus grand soin à purifier votre conscience; soyez attentive à rendre votre cœur pur et vos mains innocentes, lorsque vous voudrez recueillir la bénédiction et la miséricorde de mon sanctuaire. Portez toujours votre âme dans vos mains, pour ne pas la souiller par

de mauvais désirs et de mauvaises pensées, ni par des paroles criminelles, ni par des actions vicieuses. Jugez-vous vous-même pour n'être pas jugée ; et si vous voyez l'or de votre âme obscurci, et son éclat diminué par la soustraction de ma grâce, ma fille, que le soleil ne se couche point sur votre péché ; recourez promptement au bain de Siloé, pour vous laver dans le sang de l'Agneau. Allez, montrez-vous au prêtre, et offrez le sacrifice des larmes et de la componction. Ainsi, lorsque vous tomberez, vous ne vous briserez pas, parce que je mettrai ma main sous vous pour parer le coup de votre chute.

4. Tenez-moi par la main, Seigneur mon Dieu, et conduisez-moi comme vous voulez, afin que je ne tombe pas. *J'ai dit*, à la vérité, *au milieu de mon abondance : Je ne serai jamais ébranlée* (*Psal.* XXIX, 7) ; *j'ai résolu, j'ai juré de garder les ordonnances de votre justice.* (*Psal.* CXVIII, 106.) Cependant, si vous détournez de dessus moi votre visage, je retombe à l'instant dans le trouble, dans le péché, et me voilà toute souillée de nouveau. Voyez donc, Seigneur, voyez ma faiblesse, et soyez attentif à me secourir. Tenez-vous donc toujours à ma droite, afin que je ne devienne point comme un vase perdu, mais que je porte toujours à votre table la pureté et l'innocence.

CHAPITRE XX.

De l'action de grâce après la communion.

1. J'ai fixé ma demeure au dedans de vous, ma fille, moi qui suis le Verbe éternel fait chair, le pain de vie ; moi qui suis plein de grâce et de vérité, de force et de puissance, moi dont la miséricorde ne connaît point de bornes : moi-même je suis avec vous et ma récompense est avec moi. Je suis avec vous, ma fille, pour vous sauver, pour vous délivrer de la main des méchants et des puissants. Oh ! si vous connaissiez le don de Dieu, et quel est celui qui repose dans votre cœur, assurément ce même cœur se fondrait en ma présence comme la cire devant le soleil ; assurément toutes les puissances de votre âme seraient ravies hors d'elles-mêmes dans une sainte extase, et vos yeux se fondraient en larmes de reconnaissance et d'amour. Sans doute qu'enivrée de mon sang, de ce vin mystique qui enfante les vierges, et nourrie de ce froment des élus, vous diriez un éternel adieu à toutes les choses de ce monde méprisable ; sans doute que, ravie hors de vous-même, sans voix et sans sentiment, vous demeureriez ensevelie dans un silence d'admiration et d'amour ; sans doute que vous embrasseriez votre bien-aimé de tout votre cœur, et que, dans de saints transports de joie, vous vous donneriez tout entière à lui, sans aucune réserve. Assurément vous demanderiez à un si bon Père l'onction et le baume de toutes les vertus ; assurément vous demanderiez à un Roi si puissant tous les secours de sa grâce contre vos ennemis ; assurément vous offririez au Père céleste, avec un souverain respect et une confiance parfaite, ce même Jésus qui réside en vous, et qui est devenu votre bien, votre héritage, et vous le lui offririez comme le don le plus excellent et le plus parfait ; assurément vous inviteriez tous les habitants de la céleste cité à redire sans cesse avec vous, en l'honneur de votre bien-aimé : *Gloire au plus haut des cieux !* (*Luc.* II.) Assurément ce serait avec la plus vive douleur que vous vous verriez séparée, par la consommation des saintes espèces, de la présence corporelle de votre Sauveur.

2. Est-il, ma fille, une autre nation qui ait des dieux aussi proches, aussi présents que je le suis pour vous et pour toutes les âmes fidèles ? Comment se fait-il donc que la plupart d'entre elles, méprisant, pour ainsi dire, mon amour, ou du moins ne l'appréciant pas comme elles le devraient, ne daignent pas, pendant un court espace de temps, m'honorer dans leur cœur des louanges sacrées de la reconnaissance ? Sorties à peine de ma table, elles courent précipitamment de mon temple aux affaires du siècle. Leurs lèvres sont encore teintes de mon sang, qu'elles oublient le Dieu de bonté qui les a nourries. O ingrats ! ô enfants de lumière, bien moins prudents que les enfants de ténèbres ! Car les enfants du siècle, lorsqu'ils reçoivent la visite d'un roi ou d'un homme puissant, le retiennent le plus de temps qu'ils peuvent ; compliments, félicitations, présents, prières, supplications, ils mettent tout en usage pour manifester la joie qu'ils ont de parler avec le prince lui-même, de lui témoigner leur respect et leur amour, et de lui découvrir leurs besoins ; et cependant le prince qu'ils honorent ainsi n'est qu'un homme mortel, et ils n'en reçoivent que des faveurs périssables. O enfants de lumière, que vous êtes insensés, et que vos cœurs sont tardifs à croire ! Les habitants de Ninive s'élèveront contre vous au dernier jour, parce qu'ils furent touchés de componction à la prédication de Jonas, et il y a ici plus que Jonas. La reine du Midi s'élèvera contre vous et vous condamnera, parce qu'elle vint des extrémités de la terre pour entendre la sagesse de Salomon, et il y a ici plus que Salomon. Les habitants de la Judée s'élèveront contre vous, parce qu'ils voulurent me faire roi lorsque je vivais parmi eux, et voici que vous m'abandonnez, et que vous me laissez sans honneur, moi qui suis le Roi des rois, votre Dieu, qui réside au milieu de vous.

3. Et vous, ma fille, voudriez-vous m'abandonner ? Ah ! loin de vous ce malheur ! Quand vous aurez quitté ma table sainte, revenez à moi pour m'écouter : c'est moi qui ai les paroles de la vie éternelle, afin que vous voyiez et que vous goûtiez combien je suis doux, et que votre cœur s'échauffe et devienne brûlant à mesure que je vous parle. Adorez-moi avec toute la dévotion dont vous êtes capable, moi qui suis le Seigneur votre Dieu, qui fais mes délices

d'être avec vous. Joignez-vous aux anges et aux archanges pour célébrer ma gloire dans vos cantiques, et ne me quittez jamais, qu'à force de me bénir vous n'ayez mérité de recevoir ma bénédiction.

CHAPITRE XXI.

De la fréquente communion.

1. Voici, ma fille, que je suis avec vous tous les jours, afin que vous puissiez m'offrir sans cesse vous-même à la gloire de mon Père, et pour le salut des hommes. Vous faites partie du sacerdoce royal et de la nation sainte, et vous êtes spécialement choisie pour perpétuer cette offrande que j'instituai dans le cénacle, et que je consommai sur le Calvaire. Ayez donc soin de vous conserver tellement pure de tout péché et de toute affection au péché, que vous puissiez la réitérer fréquemment, et même tous les jours, s'il est possible, dans la sainte communion. Vous devez honorer mon Père, et contribuer à l'avancement de sa gloire. Or que pouvez-vous lui offrir de plus honorable et de plus glorieux que le don que vous recevez à ma table? N'est-il donc pas le don le plus parfait, le don par excellence? L'or, l'argent, les pierres précieuses, le ciel, la terre, l'univers entier, ne sont qu'un grain de sable en comparaison de ce don tout divin. Mon Père a rejeté les anciennes victimes; il m'a donné un corps, et c'est l'offrande de ce corps qui lui plaît et qu'il aime; il regarde avec complaisance la face de son Christ. Communiez donc souvent, ma fille, afin que vous offriez souvent au Père céleste son Fils bien-aimé, l'Homme-Dieu à votre Dieu, la lumière à la lumière : de quelle gloire, de quelle joie vous comblerez alors mon Père!

2. Vous devez encore offrir des sacrifices pour les péchés des hommes : or, ma fille, la communion vous met entre les mains la plus puissante et la plus sainte des victimes. Il n'est point de dettes que vous ne puissiez acquitter par elle, point de grâces que vous ne puissiez obtenir, point d'infirmités que vous ne puissiez guérir. Communiez donc souvent, ma fille, et vous attirerez sur mon peuple les dons les plus précieux, la conversion des âmes, la rémission des péchés, l'affermissement des justes, le goût et l'onction de toutes les vertus.

3. *C'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés.* (*II Mach.* XII, 46.) Si les prières sont pour eux si efficaces et si salutaires, que ne doivent-ils pas attendre d'une communion fervente, de l'offrande de la sainte messe, qui surpasse infiniment toutes les prières et tous les sacrifices? L'aumône éteint le feu qui les purifie; combien plus le fera mon propre sang? Voyez, ma fille, combien il vous est facile d'adoucir leurs peines et même de les finir, de leur ouvrir le ciel après lequel ils soupirent, de combler les anges de joie par leur délivrance, et d'augmenter la société des saints qui chantent les louanges de Dieu. Voyez donc, ma fille, combien vous seriez dure et inhumaine, si, négligeant la fréquente communion, vous priviez les morts de pareils secours. Et quels morts, ma fille? un père chéri, une mère tendre, peut-être des parents et des amis qui vous aimaient si tendrement, et dont le souvenir doit vous être si cher encore. Ayez-en pitié, ma fille, ils souffrent de grandes peines; secourez-les par des offrandes et des communions fréquentes : assurément ils ne seront pas ingrats, et ne vous oublieront pas, lorsqu'ils seront entrés dans mon royaume, et qu'ils jouiront des vrais biens dans la terre des vivants.

4. Et vous, ma fille, de combien de grâces n'avez-vous pas besoin tous les jours pour vous acquitter dignement de tous les devoirs de votre état et pour opérer votre salut efficacement? Recourez donc fréquemment à ma table; vous y trouverez un antidote céleste qui vous préservera du péché et amortira le feu de vos passions. Vous y trouverez un collyre souverain qui éclaircira les yeux de votre âme, un baume merveilleux qui vous affermira dans la pratique des vertus, et vous fortifiera jusqu'à vous rendre terrible au démon même comme un lion rugissant. Recourez-y donc fréquemment, puisqu'il vous est si avantageux de le faire; que votre âme ne se dégoûte jamais de ce pain vivifiant. Hâtez-vous de descendre; car je désire ardemment de faire cette pâque avec vous. Recevez-moi avec empressement et avec joie dans votre maison, afin que j'y apporte le salut et la paix. Faites cela fréquemment, ma fille, et faites-le en mémoire de moi. Mais si parfois une humilité respectueuse et tremblante ou quelque nécessité interrompt le cours de vos communions, alors même, communiant toujours spirituellement, que votre unique douleur soit de vous voir ainsi privée de cette nourriture sacramentelle. Revenez au plus tôt avec plus d'ardeur et avec plus de saintes dispositions à la table du Seigneur, pour y recueillir la manne du ciel.

5. Rappelez-vous, ma fille, les exemples des premiers fidèles, vos pères dans la foi, qui furent tous des saints, et dont la religion était si solide, la pitié si tendre et l'amour si ardent; ils faisaient tous les jours la fraction du pain. Aussi que de grâces, que de puissants secours ils y puisaient sans cesse, qui les faisaient monter de vertus en vertus jusqu'à ma sainte montagne!

6. Mais, ma fille, pour suivre leurs usages, il faut aussi imiter leur piété. Communiez fréquemment, mais aussi faites-le saintement. Lavez sans cesse vos mains parmi les vierges pures et innocentes; que votre âme et votre corps soient exempts de toutes souillures, que votre cœur ne conserve aucune affection pour le moindre péché. Approchez-vous de ma table, toujours humiliée sous le poids de votre indignité, toujours affamée de la justice, toujours brûlante d'amour, toujours remplie de foi et de confiance; recevez

et mangez, je demeurerai en vous, et vous en moi.

CHAPITRE XXII.

De l'indigne communion.

1. Venez à moi, ma fille, et je vous comblerai de biens et de consolations; mais, en y venant, ayez soin de préparer votre âme, et de vous éprouver vous-même. Je suis un Dieu grand, saint et terrible : j'ai en horreur l'impie et son impiété. Je juge et je condamne celui qui s'approche indignement de ma table, et je grave sur lui, par la vertu même de ma chair et de mon sang qu'il profane, la malédiction de ma colère toute-puissante. Eprouvez-vous donc, ma fille, avant que de manger ce pain, de peur que vous ne mangiez votre jugement et votre condamnation. Eprouvez-vous avec soin, interrogez votre cœur, examinez vos voies, et si vous découvrez en vous quelques traces d'iniquité, gardez-vous bien, souillée que vous êtes, de franchir les barrières de mon sanctuaire. Mais abandonnez-vous sous mes yeux à tous les sentiments de l'indignité la plus pleine de confusion; et, quelque pénétrée de douleur que vous puissiez être, n'approchez point de ma table, qu'auparavant vous ne vous soyez lavée dans le bain de la pénitence.

2. Je suis votre roi plein de douceur, ma fille, et c'est moi qui vous ai comblée de tant de bienfaits, et vous oseriez me donner le baiser perfide! Je suis votre Dieu, ma fille, et vous pourriez me livrer à Satan qui possède votre cœur! Je suis votre Sauveur, et vous me crucifieriez de nouveau! Je suis le Saint des saints, et vous ne rougiriez pas de me placer dans le tombeau infect d'une conscience criminelle! O mon amie, ma bien-aimée! à quel dessein viendriez-vous ainsi à moi? ne vaudrait-il pas mieux que vous ne fussiez jamais née?

3. Loin de moi, Seigneur, un si monstrueux attentat! Ah! que ma langue s'attache à mon palais, que ma droite se sèche et soit mise en oubli, et que je meure mille fois, plutôt que de me rendre jamais coupable d'un si grand crime! Il vaut bien mieux mille fois qu'une créature aussi vile que moi périsse et soit anéantie, que de fouler ainsi avec mépris sous mes pieds mon créateur et mon Dieu. O Dieu! qui êtes la bonté même, suprême dominateur du ciel et de la terre, qui est-ce qui serait capable de vous trahir si indignement? Qui est-ce, ma fille? Oh! s'il ne s'en trouvait qu'un seul et même un petit nombre! mais, hélas! qu'il y en a qui me trahissent et me crucifient de la sorte, non pas une fois, mais tous les jours! Tous les jours je vois à ma table des âmes ennemies de ma croix, toutes pétries d'orgueil, d'amour-propre et de vanité; des âmes asservies à la mollesse, aux plaisirs, et souillées de mille autres crimes. Toutes ces personnes, ma fille, en me recevant sur une langue impure et dans un cœur souillé, me foulent aux pieds, et profanent le sang de mon alliance. Je pourrais, à la vérité, me délivrer de leurs mains; je pourrais lancer ma foudre sur leurs têtes coupables, et les anéantir; mais ils périraient, et je ne veux pas la mort de l'impie. Oh! s'ils se convertissaient à moi, faisaient pénitence, et vivaient saintement!... Génération perverse! jusques à quand serai-je près de vous? Jusques à quand vos cœurs appesantis seront-ils le jouet de l'erreur et du mensonge? Jusques à quand ajouterez-vous encore à mes humiliations et à mes souffrances? Malheureux! ce que vous faites, faites-le promptement; mais je vous déclare que ma miséricorde va se tourner en jugement contre vous : *Je l'ai juré dans ma colère : vous n'entrerez point dans le lieu de mon repos.* (*Psal.* XCIV, 11.)

CHAPITRE XXIII.

De la visite au très-saint Sacrement.

1. Je suis votre Dieu, ma fille, et toutes choses pour vous. Moi qui ai ma demeure dans le ciel, j'habite pourtant dans mon temple sur la terre, tout près de vous, afin que, quand vous le voudrez, vous trouviez la vie en moi, et que vous receviez le salut de votre Seigneur. O ma fille! ce n'est pas ainsi que j'en ai agi envers toutes les nations. Si vous habitiez les contrées les plus éloignées des infidèles, et qu'on vous annonçât qu'il y a un peuple auprès duquel le vrai Dieu daigne habiter, de manière que chacun pût librement et à toute heure s'approcher de lui et converser familièrement avec lui, vous vous écrieriez sans doute : O heureux et mille fois heureux le peuple qui a pour Dieu un tel Seigneur! Vous diriez, dans le ravissement de votre esprit : J'irai moi-même vers ce peuple, et je verrai cette grande merveille. Oh! *que les tabernacles de ce Dieu sont aimables! Mon âme tombe en défaillance à force de soupirer vers ses sacrés parvis* (*Psal.* LXXXIII, 2, 3); je me lèverai, et j'irai à lui. Sortez, mon âme, de votre famille et de votre patrie; venez, et que nous voyions ce Verbe qui s'est fait chair; venez, et portons-lui pour présents de l'or, de l'encens et de la myrrhe.

2. Voici, ma fille, que je suis à votre porte, tout près de vous; et pour vous procurer le bonheur de me voir, de me parler et de m'adorer, vous n'avez ni montagnes à franchir, ni mers à traverser : il n'est pas même nécessaire que vous quittiez ni votre famille, ni votre patrie. Je suis tout proche de vous, ma porte vous est ouverte à toute heure; mes yeux, mes oreilles et mon cœur vous sont ouverts. Venez, je vous le permets, venez, je désire de vous voir, car je fais mes délices d'être avec vous. Venez, je vous attends sans cesse pour vous donner mes soins, pour exaucer vos prières. Venez à votre Seigneur, et rendez-lui vos vœux et vos hommages. Venez à la fontaine dont les eaux rejaillissent jusqu'à la vie éternelle, et l'on vous donnera gratuitement et sans retour le vin et le lait. Venez à celui qui multiplie les pains dans le désert, et votre âme sera comblée de biens et engraissée.

Venez, je vous remplirai de mes dons, et je verserai dans votre sein une mesure pleine et surabondamment comble.

3. O ma fille! si vous n'étiez pour moi qu'une personne ordinaire, je vous dirais : Venez et adorez; car il est écrit : Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous ne servirez que lui. Mais vous êtes ma bien-aimée, mon épouse chérie, vous devez pleurer entre le vestibule et l'autel, vous devez vous tenir devant moi, et apaiser ma colère; vous devez me fléchir, par vos supplications pour vos péchés et pour ceux de mon peuple. Vous devez faire au ciel une sainte violence, et en faire descendre sur mon peuple des rosées fécondes et des pluies salutaires : vous devez enfin louer le Seigneur votre Dieu. Vous êtes l'épouse du souverain Roi des siècles ; me laisseriez-vous, ma fille? Vous êtes l'amie de votre Sauveur ; sa présence et ses entretiens seront-ils pour vous un sujet d'amertume et d'ennui? Disciple d'un si bon maître, le fuiriez-vous?

4. O Dieu! si prodigue de lui-même, si je puis parler ainsi, oh! que je serais malheureuse, si je refusais de m'approcher, et si je demeurais froide et glacée devant un feu qui brûle toujours et ne s'éteint jamais! Oh! qui a jamais ouï rien de semblable? Moi qui ne suis pas digne d'entrer dans votre maison, vous me permettez de pénétrer jusque dans votre sanctuaire; que dis-je? vous me commandez, vous me forcez d'y venir! Je vous obéirai, Seigneur, et je ferai selon votre volonté. J'irai, et je visiterai le lieu que vous habitez, vous, mon Roi et mon Dieu. Quand vous conversiez, Seigneur, visiblement avec les hommes, tous accouraient en foule auprès de vous de Jérusalem et des bourgades de la Judée et de la Galilée ; et la foule était si grande, qu'on fut obligé de découvrir le toit de la maison où vous étiez, pour vous présenter un paralytique. Oui, Seigneur, je viendrai tous les soirs, avec Marie-Madeleine, pour voir le sépulcre où repose si humblement et si amoureusement votre divine humanité. Là je vous adorerai, la face prosternée contre terre ; je m'accuserai, et je confesserai mon iniquité; je louerai votre saint nom, je vous glorifierai dans mes cantiques de louanges; je demanderai, et vous me donnerez ; je frapperai, et vous m'ouvrirez. Là, vous me conduirez, mon bon Pasteur, dans le lieu de vos pâturages, et rien ne me manquera. Là, j'étudierai les sentiers de votre justice ; là, j'apprendrai à ne pas craindre les maux ; là, votre bâton et votre houlette me rempliront de consolation ; là, je m'affermirai contre tous ceux qui me persécutent ; là, enfin, votre miséricorde formera comme un rempart autour de moi, et sera avec moi tous les jours de ma vie jusqu'à ce que vous me receviez dans vos tabernacles éternels, où vous vous montrerez à moi sans voile et sans nuage.

CHAPITRE XXIV

De l'amour de Dieu.

1. *Aimez*, ma fille, *le Seigneur votre Dieu de toute votre âme et de toutes vos forces ; car c'est là le premier et le plus grand commandement de la loi.* (*Matth.* XXII, 37.) *Faites cela, et vous vivrez* (*Luc.* X, 28) ; mais si vous ne le faites pas, en vérité, je vous le dis, vous n'entrerez jamais dans le royaume de votre Seigneur, vous n'habiterez pas son tabernacle, vous ne vous reposerez pas sur sa sainte montagne, vous ne verrez jamais sa face.

Vous le croyez ainsi ; cependant que faites-vous, ma fille? M'aimez-vous? Brebis privilégiée de mon troupeau, m'aimez-vous plus que les brebis ordinaires?

2. Hélas! Seigneur, que vous dirai-je? que vous répondrai-je? Vous m'avez dit une grande chose ; toute la loi y est renfermée. Seigneur mon Dieu, n'entrez point en jugement avec votre servante ; mais donnez-moi ce que vous commandez, et commandez tout ce que vous voudrez. Apprenez-moi à vous aimer, afin que, vous répondant si tard, je puisse le faire du moins avec assurance : oui, Seigneur, vous savez que je vous aime.

3. O ma fille! vous pensez bien, si vous désirez mon amour avec ardeur ; car, si vous n'avez pas la charité, quoi que vous puissiez être d'ailleurs, vous n'êtes rien ; et tout ce que vous avez d'ailleurs ne vous sert de rien. Je vous ai demandé, ma fille, m'aimez-vous? Vous avez pâli, n'osant me répondre. Cependant, ma fille, je vous demande de nouveau : M'aimez-vous? Vous gardez encore le silence. Vous avez vu Pierre m'assurer qu'il était prêt à souffrir la prison et la mort pour l'amour de moi ; le moment d'après, vous avez vu le même Pierre me renier jusqu'à trois fois, et vous avez craint de répondre avec lui. Je vous entends, ma fille. Mais, si vous n'osez me répondre de paroles, répondez-moi par vos œuvres, c'est par là que je connaîtrai si vous aimez votre Dieu, non de langue, mais en vérité et par les œuvres.

4. Celui qui aime véritablement un ami se plaît à lui communiquer les pensées les plus intimes de son cœur, à le consulter en tout, à s'asseoir à sa table, et à le recevoir à la sienne. Et vous, ma fille, avez-vous coutume de me communiquer avec confiance les misères et les peines de votre cœur, de me découvrir avec simplicité vos fautes et vos imperfections, de me consulter souvent, et de suivre avec fidélité les conseils que je vous donne? Avez-vous coutume de vous approcher de ma table avec des transports de joie, et de me recevoir à la vôtre, en exerçant la miséricorde envers les pauvres? S'il en est ainsi, ma fille, ayez confiance : assurément vous m'aimez

5. Celui qui aime véritablement un ami s'occupe souvent de lui, et se plaît à converser avec lui. Et vous, ma fille, aimez-vous à rappeler ma présence dans votre esprit, à vous entretenir avec moi dans l'oraison, à me visiter dans mon temple? Si vous

faites tout cela avec plaisir, rassurez-vous, ma fille : assurément vous m'aimez.

6. Celui qui aime véritablement un ami, se porte promptement et avec joie à tout ce qui peut lui faire plaisir, et s'interdit absolument tout ce qui peut lui déplaire. Et vous, ma fille, observez-vous mes commandements avec fidélité? fuyez-vous le péché que j'ai, comme vous savez, en horreur? Si vous agissez de la sorte, ma fille, bannissez toute inquiétude : assurément vous m'aimez.

7. Enfin, celui qui est tellement dévoué à un ami, qu'il est prêt à lui donner tout ce qu'il a, qu'il s'étudie sans cesse à lui plaire en toutes choses, et qu'il donnerait volontiers sa vie pour lui, celui-là aime souverainement son ami, et il ne peut pas y avoir de charité plus parfaite. Et vous, ma fille, vous appliquez-vous uniquement à faire toujours ce qui peut me plaire? Vous proposez-vous ma plus grande gloire dans tout ce que vous faites? êtes vous disposée à tout quitter pour moi? êtes-vous prête à souffrir les persécutions, la prison et la mort pour la gloire de mon nom, en sorte que vous aimez mieux mourir mille fois que de m'offenser le moins du monde, et que vous soyez disposée à donner votre vie pour le dernier de vos frères qui est du nombre de mes brebis? Si vos dispositions sont telles, réjouissez-vous, ma fille, vous aimez véritablement, et vous aimez beaucoup.

8. Mais, ma fille, on ne peut pas servir deux maîtres; or, si vous vous livrez plus volontiers à des pensées terrestres qu'à un saint recueillement; si vous aimez mieux vous entretenir d'affaires temporelles que de moi et des choses qui me regardent; si vous préférez la visite des tabernacles des pécheurs à la visite de mes oratoires et de mes temples; si vous vous occupez bien plus de l'abondance et des délices de votre maison que de la misère et des besoins de mes membres pauvres ou de la consolation de vos frères affligés; si vous redoutez bien plus les douleurs et les maladies que les péchés; si vous préférez les illusions et les délires de votre imagination aux inspirations que je vous envoie, aux sages conseils que vous donnent mes prophètes de ma part et en mon nom; si vous vous conduisez ainsi, que dirai-je de vous, ma fille? Vous dites, il est vrai, que vous m'aimez; vous m'honorez, je l'avoue, du bout des lèvres; mais votre cœur est loin de moi. Aveugle! insensée que vous êtes! ce n'est pas moi, c'est vous-même, c'est vous seule que vous aimez.

9. Mais quoi! ne suis-je pas le Seigneur votre Dieu, le Saint d'Israël, votre Sauveur? Quoi! ma fille, est-ce donc que votre cœur n'a pas été créé pour aimer le bien? Or, ne savez-vous pas que je suis le bien suprême, la source de tout bien? Est-ce donc que parmi les hommes on n'estime pas aimables et dignes d'être aimés ceux qui sont parfaits, bons, justes, sages, doux, beaux et savants? Or, ne savez-vous pas que je suis la bonté, la justice, la clémence, la douceur, la beauté, la science, la sagesse même et la plénitude de toutes les perfections? Le bœuf connaît son maître : ignorez-vous que je suis votre Créateur, votre Roi, votre Père, qui vous ai faite, qui vous ai nourrie, conservée, et qui ai formé le monde entier, pour servir à vos besoins? La brebis retrouvée n'aime-t-elle pas son pasteur? Or, ne suis-je pas votre bon Pasteur, moi qui vous ai cherchée lorsque vous étiez errante et que vous couriez à travers les précipices; qui, vous ayant retrouvée, vous ai chargée sur mes épaules et vous ai ramenée ainsi dans ma bergerie? Est-ce donc qu'un captif n'aime pas celui qui l'a racheté et mis en liberté? Or, ma fille, ne savez-vous pas que c'est moi qui vous ai délivrée de la captivité du démon et qui vous ai rachetée, non au prix de l'or et de l'argent, mais au prix de tout mon sang? Bien plus, ma fille, moi, votre Dieu, ne vous ai-je pas conservé la foi et la grâce, lorsque tous ou presque tous la perdaient si malheureusement autour de vous? Et, par un privilége de l'amour le plus insigne, ne vous ai-je pas comblée de mes plus rares faveurs, tandis que tout ce qui vous environnait pliait sous le poids de ma justice?

10. Qu'ai-je dû faire pour vous, ma fille, que je n'aie pas fait? Pourquoi donc m'oublier? Pourquoi donc ne pas m'aimer? Pourquoi? Ecoutez donc, cœur ingrat et appesanti : parce que, toute terrestre et animale, vous n'aimez que le monde et les choses du monde, et que vous n'avez point de goût pour les choses d'en haut. Je vous l'ai dit, ma fille, tenez votre cœur élevé en haut, cessez d'aimer le monde, dédaignez, au moins à présent, les choses viles et méprisables. Fixez vos yeux sur moi, contemplez la souveraine bonté de votre Dieu, rappelez ses innombrables bienfaits envers vous, et vous vous écrierez : Malheur aux ténèbres où j'étais demeurée ensevelie! J'ai trouvé la lumière de mon âme, j'ai trouvé celui que mon cœur doit aimer; mon Dieu est lui-même le centre de mon repos : véritablement tout est vanité, hors l'amour et le service de Dieu seul.

CHAPITRE XXV.

De la charité.

1. *Vous aimerez le prochain comme vous-même.* (*Matth.* XXII, 39.) Voilà, ma fille, le second commandement, qui est semblable au premier et au grand commandement de la loi. Vous aimerez le prochain comme je vous ai aimée moi-même : voilà le nouveau commandement que je vous ai donné. Ne pas l'observer, ma fille, c'est demeurer dans la mort. Comment, en effet, aimerez-vous votre Dieu, que vous ne voyez pas, si vous n'aimez pas votre frère que vous voyez? O ma fille! c'est là mon commandement par excellence; si vous l'observez, il suffit. Vous savez combien de fois j'ai demandé à mon Père que tous les miens ne fussent qu'un, comme nous ne sommes qu'un, mon Père et moi. Vous savez à combien de reprises je leur ai recommandé de n'être

qu'un, et combien je désire qu'il en soit ainsi.

2. Vierges de Sion, vous serez mes bien-aimées, si vous observez mon commandement. Vous ne formez qu'un seul corps, vous toutes qui participez à un même pain; n'ayez qu'un cœur et qu'une âme : c'est en cela que tous connaîtront que vous êtes de mes disciples, si vous vous aimez les unes les autres.

●3. Aimez-vous les unes les autres, et je serai glorifié en vous; aimez-vous mutuellement, et je demeurerai avec vous, et je serai toujours au milieu de vous, parce que cet amour vous rassemblera et vous unira toujours en mon nom. Aimez-vous mutuellement, et le monde vous honorera et vous imitera. Aimez-vous mutuellement, et l'enfer frémira en votre présence, parce qu'il sait que le triple lien de la charité, qui unit si délicieusement mes disciples, se rompt bien difficilement. Par cet amour, elles demeurent renfermées dans mon cœur, cachées sous mes ailes, vivantes dans mon corps, protégées par les autres membres, et, pour ainsi dire, invincibles comme mon propre corps.

4. Aimez-vous les unes les autres, mes filles, comme s'aiment les membres d'un même corps ; partagez les souffrances de celles qui souffrent, réjouissez-vous avec celles qui sont dans la joie, prévenez-vous les unes les autres par des témoignages d'honneur, commandez avec bonté et non avec arrogance à vos inférieurs, et obéissez à vos supérieurs humblement et de cœur. Entr'aidez-vous les unes les autres, priez les unes pour les autres, encouragez-vous mutuellement par vos bons exemples, conduisez-vous par des conseils réciproques, aimez-vous, non pas en paroles, mais de fait et en vérité ; aimez-vous mutuellement, et ne dites jamais de mal de personne, par orgueil ou par mépris. Aimez-vous mutuellement, et que votre cœur ne se permette jamais ni jalousie ni haine, pas même le moindre soupçon.

5. Qu'il serait heureux, qu'il serait agréable, Seigneur, de voir ainsi toutes vos servantes et tous vos serviteurs ne former qu'un cœur et qu'une âme pour votre amour! qu'il est admirable, le précepte du saint amour! quelle précieuse semence, Seigneur, vous avez semée dans votre champ, lorsque vous avez fait ce commandement! Mais, Seigneur, d'où vient néanmoins tant de zizanie dans ce même champ ? d'où viennent tant de contentions, tant de divisions, tant de haines, tant d'inimitiés parmi vos enfants, et qui, le plus souvent, ne s'éteignent qu'avec eux?

6. D'où vient tout cela, ma fille? De leur concupiscence : parce que le plus grand nombre n'a qu'un amour tout charnel, tout humain, et que très-peu ont un amour saint et spirituel; parce que, dans le plus grand nombre, vit le vieil homme orgueilleux, envieux, jaloux, impatient. Je vous raconterai, ma fille, ce qui est caché, et vous verrez vous-même. Celle-ci hait celle-là, parce qu'elle a plus d'avantages extérieurs et qu'elle est plus estimée et plus recherchée. Celle-ci porte envie à cette autre, parce qu'elle a plus de vertu, plus de ferveur, comme si je distribuais également à tous mes dons et mes faveurs.

7. C'est ainsi, ma fille, que la corruption de la nature et l'amour-propre détournent mes enfants du saint amour; c'est ainsi que vous en serez détournée vous-même, si vous n'y prenez garde. Si vous les écoutez, vous n'aimerez que vous-même, au mépris des autres; vous voudrez que tous les autres vous flattent, vous obéissent et vous soient soumis, et vous ne souffrirez pas aisément qu'une autre soit plus sainte et plus sage que vous. Et même cet amour-propre, si subtil et si ingénieux à justifier à vos yeux la haine secrète que vous portez aux autres, leur supposera des défauts ou les exagérera; des pailles les plus légères il en fera des poutres, et vous inspirera des soupçons injurieux et de faux jugements; et si déjà il est parvenu à vous inspirer de l'aversion, il ne tardera pas de la convertir en une haine bien caractérisée, et de vous provoquer à des médisances, à des mépris et à des contradictions.

8. Prenez donc garde, ma fille, et sondez votre cœur, et ne vous laissez pas séduire et pervertir par quelque mauvaise affection. L'envie, ou quelque autre passion, vous soulève-t-elle contre les autres, même sans le vouloir? rougissez du moins de la nourrir par des détractions ou de la manifester par des inimitiés; et, si vous voulez conserver avec vos frères cette charité si nécessaire, ne suivez point les voies de la concupiscence et de la volupté, car, tant que vous n'aimerez que vous, vous ne pourrez jamais avoir rien de commun avec vos frères.

9. Oui, Seigneur, j'aimerai mes frères; je m'y emploierai, je m'y consumerai tout entière, sachant bien que, si je n'ai pas cette divine charité, tout ce que j'aurais d'ailleurs ne me servirait de rien. J'aimerai mes frères, et je serai douce et patiente envers tous; je ne leur porterai point envie, je ne leur ferai point de mal, je ne m'enflerai point, je ne serai point ambitieuse, je ne chercherai point mes propres intérêts, je ne me fâcherai point, je ne penserai pas le mal, je ne me réjouirai point de l'iniquité, mais j'applaudirai à la vérité; je souffrirai tout, je croirai tout, je supporterai tout; j'aimerai mes frères, et je les aimerai toujours; et ma charité, par votre grâce, ne s'éteindra jamais. Je haïrai les injustes d'une haine parfaite; mais, en détestant leurs iniquités, j'aurai pitié de leurs personnes, et je souhaiterai avec ardeur qu'ils rentrent en eux-mêmes. Sous vos auspices, Seigneur, je chercherai celles de mes sœurs qui s'égarent, je leur parlerai, je les attirerai, je les reprendrai avec douceur, et je ne regarderai comme païens et publicains que ceux qui refuseront d'écouter votre Eglise. Je ne jugerai témérairement personne, de

peur d'être jugée moi-même; je ne commanderai personne, de peur d'être commandée. Je sais bien, Seigneur, que si je n'aime que ceux qui m'aiment, je ne dois pas attendre de récompense, car les pécheurs en font autant. Ce ne serait point assez pour moi de ne vouloir du bien qu'à ceux qui ne m'ont point fait de mal : les païens eux-mêmes en font autant; mais j'aimerai mes ennemis, je ferai du bien à ceux qui me haïssent, je bénirai ceux qui me maudiront, je prierai pour mes calomniateurs; je présenterai la joue droite à celui qui me frappera sur la gauche; je céderai à celui qui me fait violence, et je pardonnerai à celui qui m'offense, afin d'être miséricordieuse, comme vous êtes miséricordieux vous-même, Seigneur, Dieu de bonté, qui faites lever votre soleil sur les bons et sur les méchants.

CHAPITRE XXVI.

De l'aumône.

1. Je vous ai dit la vérité, ma fille, et je sais que vous croyez à ma parole ; oui, c'est moi-même qui me cache sous les haillons du pauvre, sous les infirmités du malade; c'est moi qui demande avec l'indigent, et qui gémis avec celui qui est dans l'affliction. *Toutes les fois que vous faites du bien au dernier des miens, c'est à moi-même que vous le faites* (*Matth.* XXV, 40), et *toutes les fois que vous lui refusez, c'est à moi-même que vous refusez.* (*Ibid.*, 45.) Si vous me voyiez dans la pauvreté solliciter votre assistance, vous vous hâteriez sans doute de me secourir : ayez donc de la foi comme un grain de sénevé, et lorsque vous verrez votre frère dans quelque besoin implorer votre secours, vous direz au-dedans de vous-même : Voici Jésus qui frappe à ma porte; que je suis heureuse d'avoir un tel pauvre à assister, de secourir mon Dieu lui-même! O mon âme, comment l'amour de Dieu serait-il en vous, si vous lui fermiez vos entrailles? Assurément, ô mon âme, il vaut bien mieux remplir sa main de vos dons, que d'enfouir vos trésors dans le sein de la terre. Courage, mon âme, donnons, c'est prêter à gros intérêts au Seigneur. Avons-nous beaucoup? donnons abondamment. Avons-nous peu? donnons de ce peu promptement et avec joie. Jésus a faim, partageons notre pain avec lui ; Jésus est sans asile, recueillons-le dans notre maison, Jésus est nu, habillons-le.

2. Vous avez fait bien des fautes, ma fille, voulez-vous en être purifiée? donnez votre superflu aux pauvres, mon oreille vous sera favorable, vous recevrez l'esprit de componction, et tout deviendra pur pour vous. Je l'ai dit, et ma parole ne reviendra pas à moi sans avoir produit son effet. Oh! si vous le compreniez bien, que vous seriez généreuse envers les pauvres! Vous sentez que je me suis en quelque sorte éloigné de vous, et que je suis même en colère contre vous. Voulez-vous donc vous réconcilier avec votre Dieu, et vous le rendre favorable? faites l'aumône, et elle vous délivrera de vos péchés, et vous conciliera ma miséricorde. Les jours sont-ils devenus mauvais? êtes-vous en proie aux tentations, aux persécutions, aux calamités? faites l'aumône et le Seigneur vous délivrera dans ces jours mauvais; il vous conservera et vous rendra heureuse sur la terre : vous ne tomberez point entre les mains de vos ennemis, et votre Dieu vous secourra puissamment. Voulez-vous obtenir des grâces particulières et des faveurs privilégiées? donnez, et vous recevrez : donnez libéralement, et le Seigneur versera dans votre sein une mesure pleine et suréminemment comble. Voulez-vous être sauvée? faites l'aumône, elle vous fera éprouver la miséricorde et trouver la vie éternelle. C'est ainsi que vous mériterez d'entendre ces paroles consolantes : Venez, la bien-aimée de mon Père, posséder le royaume que je vous ai préparé dès le commencement du monde, parce que vous m'avez donné à manger et à boire quand j'ai eu faim et soif.

3. Votre ennemi sait, ma fille, que tout cela est vrai, mais il sait aussi qu'il ne l'est pas moins que, si vous refusez de faire l'aumône, vous encourrez une grande privation de mes grâces en ce monde et une terrible vengeance en l'autre. Il sait que je dirai dans ma colère aux âmes dures et impitoyables : Retirez-vous de moi, maudites, allez au feu éternel. Aussi fait-il tous ses efforts pour détourner vos yeux de la personne du pauvre. Vous avez peu de moyens, dit-il, si vous donnez, que vous restera-t-il? il vaut bien mieux recevoir que donner. Quoi! s'il vous arrive quelque malheur, s'il vous survient quelque infirmité, si vous parvenez à une stérile vieillesse!... soyez prévoyante pour l'avenir, au surplus, ce mendiant qui vous importune, ne l'est peut-être qu'en apparence; c'est un paresseux, qu'il travaille comme tant d'autres pour fournir à ses besoins, tant d'autres qui, n'ont rien d'ailleurs, se procurent le nécessaire à la sueur de leur visage; enfin, il vaut bien mieux secourir des ouvriers indigents. Telles sont, ma fille, les suggestions de l'ennemi : si vous les écoutez, vous négligerez le précepte de l'aumône.

4. Mais écoutez-moi, ma fille, vous avez peu de moyens, il est vrai, mais vous laisserez tout en mourant, je veux que l'aumône vous appauvrisse, souvenez-vous du moins que tout riche que j'étais, je me suis fait pauvre pour vous. Ne savez-vous pas qu'en donnant sur la terre, vous amassez pour le ciel! Que votre main, dit Satan, soit toujours ouverte et prête à recevoir, et qu'elle se referme sitôt qu'il faut donner. Et moi, je vous dis : Que votre bonheur consiste bien plus à donner qu'à recevoir. Celui qui reçoit pendant la vie, perdra à la mort ce qu'il aura reçu : et celui qui donne pendant la vie, trouvera à la mort ce qu'il aura donné. Satan dit : Amassez pour le temps du besoin, de la nécessité, de la vieillesse. Et moi je vous dis : Amassez pour votre âme, pour votre salut, pour l'éternité. Vous au-

rez beau faire des provisions pour la terre, vous ne pourrez jamais ajouter un seul jour à votre vie, mais vous pouvez, ma fille, vous assurer une éternité de bonheur par l'abondance de vos aumônes. Ne vous inquiétez pas en disant : que mangerai-je? de quoi m'habillerai-je? Je sais que vous avez besoin de toutes ces choses. Avez-vous jamais vu une vierge aumônière et sensible, abandonnée ou mendier son pain sur ses vieux jours? Fille de peu de foi, pourquoi hésitez-vous? Ce pauvre vous trompe, ajoute Satan, il n'est pas dans le besoin. Mais quoi! s'il vous trompe, assurément vous n'êtes pas trompée en lui faisant du bien à cause de moi. Après tout, ma fille, ce pauvre que vous suspectez, est peut-être dans un pressant besoin; et ce doute fermerait votre cœur à ce bon Lazarre, et à moi-même qui suis caché en lui. Dans le doute, prenez toujours le parti le plus sûr : donnez autant que vous pouvez.

5. Mais encore, dites-vous, ne dois-je pas préférer les pauvres laborieux à ceux qui ne le sont pas? quand on ne travaille pas, mérite-t-on de vivre? Cela est vrai, ma fille; et si vous ne pouvez pas assister les uns et les autres, il vaut mieux secourir de préférence les ouvriers indigents, les malades étendus sur le lit de leurs douleurs, et les pauvres honteux qui n'osent pas faire connaître leur misère. Soyez économe pour vous-même, et vous aurez le secret de multiplier vos aumônes.

6. Quand vous faites l'aumône, que ce soit toujours avec bonté et avec joie, car j'aime celui qui la fait avec ces dispositions. Faites-la surtout aux disciples de la foi, et encore aux plus justes d'entre eux. Ceux qui font leurs aumônes et leurs bonnes œuvres pour être vus des hommes, ont reçu leur récompense, récompense aussi vaine que leur motif. Pour vous, ma fille, faites vos aumônes dans le secret et sous mes yeux; et mon Père, qui voit dans le secret, vous récompensera, et mon peuple, qui pénétrera votre charité, vous honorera, vous chérira, vous ouvrira son cœur avec confiance, et suivra vos conseils. A la fin, lorsque la mort vous aura fermé les yeux, vous entrerez dans le lieu de votre repos, et votre justice demeurera éternellement. Celui qui sème peu, recueillera peu, mais celui qui sème dans la bénédiction, moissonnera la bénédiction et la vie éternelle.

CHAPITRE XXVII.

De la chasteté.

1. Ma fille, ma fille, voici que Satan a demandé à vous cribler comme le froment, il cherche à dévorer tous les fidèles; mais principalement mes vierges sacrées; ce sont là ses mets les plus délicats. Il dirige ses tentations contre tous, mais surtout contre les vierges de Sion; parce que, s'il réussit à les faire tomber, leur chute m'est plus sensible et plus injurieuse, et cause un plus grand dommage à mon Eglise et un plus grand scandale parmi mon peuple. Il s'efforce de porter mes vierges à tous les vices, mais surtout à celui qui est contraire à la chasteté et à l'innocence; parce qu'il est plus grave, plus honteux, plus sacrilége, et bien plus difficile à réparer et à guérir. Veillez donc, ma fille, de peur que, venant comme un voleur, il ne vous enlève le précieux trésor que vous portez dans un vase fragile. Conservez-vous avec soin dans la pureté et l'innocence. Ayez en horreur le vice qui lui est contraire, et tout ce qui peut y avoir le moindre rapport, même jusqu'au nom, comme il convient à une vierge sacrée.

2. Loin de vos asiles et de ma table les animaux souillés et immondes! Vous m'avez été consacrée d'une manière spéciale, vous êtes devenue ma sainte; vous ne devez voir ni connaître la corruption. Vous habitez à l'ombre de mes ailes, vous vous asseyez souvent à ma table, pour y manger le pain des anges; vous devez donc être sans tache, et conserver votre cœur et votre corps dans la pureté la plus parfaite; autrement vous souilleriez mon sanctuaire, vous profaneriez mon corps et mon sang, vous vous en rendriez coupable d'une manière mille fois plus odieuse que le commun des fidèles, et vous boiriez et mangeriez aussi d'une manière bien plus terrible votre propre jugement. Celui qui violait autrefois la loi de Moïse, était impitoyablement condamné à la mort; quels supplices pensez-vous que mérite celui qui m'aura si indignement foulé aux pieds moi-même?

3. J'ai supporté avec patience, parmi mes apôtres, des hommes orgueilleux, ambitieux, avares, colères, celui même qui m'a trahi; mais je n'ai souffert dans aucun d'eux la moindre tache d'impureté; c'est, de tous les vices, celui qui m'est le plus en horreur. Mon esprit ne demeurera pas en vous, ma fille, si vous n'êtes que chair et corruption; je vous effacerai de devant mes yeux, si vous corrompez votre voie. Sodome et Gomorrhe sont devenus à jamais un exemple et un monument terrible du feu qui vous est réservé dans l'éternité, si vous livrez votre cœur en proie à des flammes impures.

4. Mais vous, ma fille, qu'êtes-vous? Vous avez la réputation d'être une vierge sage et parfaite; on vante votre courage et votre fermeté à soutenir les persécutions de l'impiété et les épreuves de la vertu; mais qu'êtes-vous intérieurement et dans le fond du cœur? qu'avez-vous fait dans le secret des ténèbres? On perd aisément la chasteté qui forme toute la gloire d'une vierge chrétienne, si on n'a soin de la conserver par une extrême vigilance. Or, ma fille, comment vous comportez-vous? Etes-vous prompte à repousser les tentations et les pensées, à réprimer les désirs du cœur et les soulèvements des sens? faites-vous prévaloir, en tout et toujours, la loi chaste de l'esprit sur la loi impure des membres? Vous avez fait un pacte avec vos yeux pour ne les arrêter jamais sur un

objet dangereux; l'observez-vous ? L'impiété, il est vrai, vous a arraché ce voile qui était le garant de ce pacte solennel, et vous a replongée au milieu d'un monde profondément corrompu ; mais n'en avez-vous pas eu peut-être une secrète joie? ne revoyez-vous pas avec plaisir les enfants des hommes? ne courez-vous pas à leurs promenades et à leurs fêtes? Libre dans vos regards, n'avez-vous pas trouvé, peut-être, dans les agréments de leurs personnes, la séduction et le scandale? n'avez-vous pas souri à leurs conversations impures, à leurs chants tout profanes? avez-vous soin de fuir le danger des occasions? Ma fille, ma fille, prenez garde à vous! Hélas! ce malheureux vice a fait tomber les David, les Salomon, les Samson. Croyez-m'en sur mon expérience, vous crie Augustin, je vous parle devant Dieu, et je n'ai garde de vous en imposer; j'ai vu succomber sous les funestes attraits de ce vice les cèdres même du Liban, des hommes dont je ne soupçonnais pas plus la vertu que celle des Jérôme et des Ambroise. Craignez pour vous-même, ma fille, vous n'êtes ni plus sainte, ni plus forte, ni plus sage qu'eux. Craignez les aiguillons du péché, le foyer de la concupiscence, et l'influence de ce poison. Tremblez, et prenez garde à vous ; Satan se transforme souvent en ange de lumière ; il sait tendre des piéges jusque sous le voile de la piété même, et des conversations les plus religieuses.

5. Si la conscience n'a rien à vous reprocher, remerciez-moi de tout votre cœur; car il n'est donné à personne de pratiquer la chasteté, si je ne la lui donne moi-même; et c'est déjà une grande grâce que de savoir que ce don vient de moi. Mais si elle vous fait de justes reproches, pleurez, ma fille, et que vos joues soient inondées de larmes amères; livrez-vous à la componction et à la douleur, et faites une pénitence proportionnée à la grandeur du mal que vous avez commis. Levez-vous, et retournez à votre Père, la contrition vous rouvrira le sein de sa miséricorde ; et si, pour la sûreté de votre retour, vous avez à faire des sacrifices pénibles et des séparations douloureuses, ne balancez pas, et gardez-vous bien de consulter la prudence de la chair, qui est une véritable mort; mais allez trouver quelque fidèle Ananie, et faites tout ce qu'il vous dira. Du reste, reposez-vous sur moi du soin de votre réputation et de votre honneur. Mortifiez votre chair, et ne la nourrissez plus dans la délicatesse et les délices, car vous la trouveriez rebelle, et votre chasteté lutterait en vain contre la violence de ses sollicitations. Comprimez tous vos sens; fuyez l'oisiveté et le désœuvrement comme la peste. Soyez fervente à implorer le secours de ma grâce. Invoquez Marie avec une confiance qui égale, s'il est possible, sa miséricorde et sa tendresse pour vous. Faites cela, ma fille, et vous vivrez dans la pureté et l'innocence.

CHAPITRE XXVIII.

De la modestie dans les habits.

1. *Que votre modestie*, ma fille, *soit connue de tous les hommes.* (*Philip.* IV, 5.) Montrez-vous à leurs yeux conforme en tout aux saintes règles de l'Eglise. Si vous méprisez ses sages ordonnances, vous serez traitée comme un païen et un publicain, et je vous jugerai moi-même sur l'inconvenance de vos habits. Gardez-vous donc bien de mépriser les lois de votre Mère ; elle a réglé la forme et la couleur de vos habillements. Ayez soin de vous y conformer, ou du moins de vous en approcher le plus qu'il vous sera possible, dans la déplorable situation où l'impiété vous a réduite. Evitez tout ce qui sent la vanité et le luxe ; vous savez qu'elle les proscrit. Tout ce qui n'est pas selon la simplicité et la décence qu'elle ordonne, rejetez-le sans ménagement.

2. O ma fille ! comment l'or s'est-il obscurci ? comment s'est terni son éclat et sa beauté? Hélas! depuis que mes vierges sacrées ont été arrachées de leurs asiles, et replongées au milieu du monde, qu'il en est parmi elles qui rougissent de porter mes livrées. Elles ont renoncé au monde, et cependant elles imitent dans leurs habillements les usages insensés et bizarres des filles du monde. Elles sont mes servantes, et néanmoins elles s'étudient à plaire aux hommes. Elles sont mes épouses chéries, et cependant elles ne craignent pas de provoquer ma jalousie, en se parant des livrées du monde, mon ennemi. Comme elles sont du monde, elles aiment le monde, et le monde les aime à son tour. Insensées! elles se croient heureuses d'être honorées des hommes vains et frivoles, tandis qu'elles sont en abomination à mes yeux. Elles rougissent de moi devant les hommes ; et moi, je rougirai d'elles à mon tour devant mon Père, qui est dans le ciel, et je leur dirai un jour : *Je ne vous connais pas.* (*Matth.* VII, 23.) O ma fille ! n'imitez pas ces vierges folles ; loin de vous la vanité de leurs démarches et la jactance de leurs regards. N'imitez pas non plus celles qui, à la vérité, ne recherchent pas avec passion les ornements du siècle, mais qui, vivant néanmoins sans discipline et sans règle, disent hautement qu'elles ne font pas état de toutes ces minuties. N'imitez pas davantage celles dont la négligence affectée et excessive leur attire plus de mépris que de vénération. Mais conformez-vous aux exemples de ces vierges sages et modestes, dont la décence extérieure annonce la beauté des mœurs et la pureté du cœur. Voilà vos modèles, ma fille.

3. Oui, Seigneur ; car c'est ainsi que Jésus, mon maître et mon modèle, conversant parmi les hommes, relevait par une modestie parfaite l'extérieur de sa personne adorable. Il m'est avantageux de devenir l'imitatrice de ces vierges simples et modestes, comme elles le sont elles-mêmes du Christ. Il m'est avantageux d'être fidèle

avec elles jusque dans les petites choses, afin de l'être aussi dans les grandes. Oh! que leur démarche, Seigneur, renferme de beauté! que leur présence et leurs regards attirent puissamment à la vertu! que leur maintien grave, humble et modeste leur concilie de respect et de vénération! Oui, Seigneur, je suivrai leurs pas, et je m'appliquerai à retracer en moi leur édifiante modestie. Seigneur, mon Dieu, c'est vous qui êtes mon bien, mon héritage dans la terre des vivants : pourrais-je encore ouvrir les yeux aux vanités du siècle? Qu'ai-je de commun avec la terre, avec la vanité, les ornements et les parures des filles de Babylone? Je vous ai demandé une chose, Seigneur, et je ne cesserai de vous la demander encore, jusqu'à ce que vous me l'ayez accordée : c'est que je sois toujours revêtue de votre modestie, afin que tous les sens de ma faible mortalité ne respirent que votre vie toute céleste, toute divine,

CHAPITRE XXIX.

De la patience.

1. Il fallait que je souffrisse, ma fille, et que j'entrasse ainsi dans ma gloire : aussi ai-je toujours été prêt à souffrir; aussi ai-je toujours été dans les travaux dès ma jeunesse, et un homme de douleurs et d'infirmités. Vous aussi, ma fille, il faut que vous entriez dans mon royaume par bien des tribulations. C'est pourquoi je vous ai dit : Voulez-vous venir après moi? portez votre croix. Vraiment, ma fille, tout l'essentiel est dans la croix; et s'il y avait eu quelque chose de meilleur et de plus utile que de souffrir, je vous l'aurais sans doute montré dans mes paroles et mes actions : la patience vous est donc nécessaire, afin que, faisant la volonté de mon Père, vous obteniez l'effet des promesses. Vous devez donc courir par la patience au combat qui vous est proposé.

2. Prenez donc le bouclier de la patience pour ne le plus quitter; car la vie d'une Chrétienne qui veut vivre selon l'Evangile, est une croix et un martyre perpétuel. Sans la patience, comment combattrez-vous le monde et l'enfer? Comment sans elle résisterez-vous à la puissance des impies qui ont conjuré votre ruine? Sans elle, vous reculerez au lieu d'avancer; au lieu de vaincre, vous serez vaincue. Sans elle, votre piété s'attiédira; vous serez dans le bien comme une vapeur qui s'évanouit; vous ressemblerez à un soldat efféminé qui succombe bientôt à la crainte, aux chaleurs et à la fatigue. Sans elle, vous pourrez bien mettre la main à la charrue; mais vous regarderez bientôt derrière vous, et vous ne serez plus propre au royaume de Dieu.

3. Mais par la patience vous me deviendrez conforme jusque sur la croix; vous demeurerez toujours soumise à ma volonté, et vous ne ferez jamais que ce qui me plaît. Par elle, vous expierez efficacement vos péchés, et vous serez forte au milieu des tentations. Les méchants se moqueront de vous, et vous ne serez point confondue : ils s'élèveront contre vous; mais vous prévaudrez toujours.

4. Souvenez-vous, ma fille, qu'il n'y a point de tribulation que je n'aie envoyée moi-même. Soutenez donc avec patience toute tribulation que vous verrez fondre sur vous, comme si vous voyiez votre Père céleste vous châtier lui-même de sa main. Si la faiblesse de la nature vous arrache parfois des gémissements, chose qui tient à l'humanité, ne vous permettez jamais le moindre murmure; et même ce serait peu de ne pas murmurer, il vous faut encore une ferme résignation et une parfaite indifférence; en sorte que vous aimiez et que vous désiriez également l'adversité et la prospérité, la disette et l'abondance, la persécution et la paix, disant toujours : *Seigneur, mon cœur est tout prêt* (*Psal.* LVI, 8); Seigneur, que vous plaît-il que je fasse? Courage, servante fidèle, aspirez encore à une plus grande perfection. Suivez-moi, et souffrez encore avec joie, vous réjouissant, lorsque vous serez mise à l'épreuve, sachant bien que l'épreuve produit la patience, et la patience une œuvre parfaite; sachant bien que plus vous aurez souffert, plus sûrement aussi vous parviendrez à mon royaume.

5. Voilà, ma fille, la véritable voie qui mène à la vie, la seule porte par laquelle on entre dans la céleste cité. Que cette voie, que cette porte est étroite, direz-vous peut-être! que cette parole est dure! mais il sera bien plus dur encore d'entendre cette dernière parole : Retirez-vous de moi, maudite, allez au feu éternel. Cette parole est dure, ma fille! mais si la peine vous épouvante, que la récompense vous encourage : une tribulation courte et légère sera suivie d'un poids immense de gloire. *Cette parole est dure!* (*Joan.* VI, 61) mais voyez comme je l'ai accomplie le premier, pendant ma vie, durant ma passion et sur la croix. Cette parole est dure! mais tous mes saints l'ont accomplie après moi. Voyez les apôtres, les martyrs, tant de saints Pontifes, tant de saints prêtres, tant de vierges généreuses, tant de femmes fortes et fidèles; voyez combien ils ont souffert; à quelles tentations ils ont été exposés; que de tribulations et d'épreuves en tout genre ils ont subies! Suivez, ma fille, une si grande multitude d'élus, tous marqués du sceau de la croix, et apprenez que refuser de souffrir avec eux, c'est renoncer à leur couronne. Cette parole est dure! mais que ne souffrent pas dans le monde tant de négociants pour une fortune de boue, tant de pécheurs, pour le crime même! Piquez-vous d'émulation, ma fille, et rougissez de ne pouvoir souffrir pour le Seigneur, pour votre salut, pour le ciel, ce que ceux-là souffrent avec tant de constance.

6. Seigneur, que votre volonté soit faite : coupez, brûlez, ne me ménagez pas ici-bas, pourvu que vous m'épargniez dans l'éternité. Je suis toute prête; mais vous savez, mon Dieu, combien l'esprit est prompt, et la chair faible. Si la tentation va toujours crois-

sant, et qu'elle dure trop longtemps, comment pouvoir la soutenir?

T. O ma fille! ne suis-je donc pas votre père? ne me piqué-je pas de fidélité? Certainement je ne souffrirai pas que vous soyez tentée au-dessus de vos forces; mais je ferai en sorte que vous sortiez de la tentation avec avantage. Priez, ma fille, et souffrez, et vous sentirez bientôt mon assistance. Je connais le moment et la manière de vous secourir et de vous délivrer, ne craignez donc rien, et fiez-vous aveuglément à moi. Mais si la tribulation, dites-vous, vient à durer longtemps, ô ma fille! pourvu que ma grâce ne vous manque pas, à quoi bon vous inquiéter et vous troubler? Tout ce qui passe avec le temps n'est-il pas court et léger? Et quel rapport peut-il avoir avec l'éternité? Attendez encore un petit moment, et vous verrez bientôt la fin.

CHAPITRE XXX.

De la tempérance.

1. Pourquoi êtes-vous venue au monde, ma fille? C'est assurément pour chercher mon royaume; mais il ne consiste pas dans les délices de la table; et ceux qui vivent selon la chair, n'y entreront point. Soyez donc sobre, et mortifiez les désirs de la chair. Fille du royaume, si vous saviez ce que c'est que le ciel où vous êtes appelée et où vous tendez, il ne serait pas nécessaire de vous prémunir contre les délices de la terre; vous auriez sans doute le plus grand mépris pour la terre et pour tout ce qu'elle renferme de désirable. Sans doute qu'affligée de vos besoins, vous vous écrieriez au dedans de vous-même: Que ne puis-je me passer de manger et de boire! que ne suis-je affranchie de tous ces besoins du corps, pour ne connaître que ceux de l'âme! Malheureuse que je suis! qui me délivrera de ce corps de mort?

2. Mais, ma fille, vous marchez encore dans les voies de la foi, et vous êtes loin de la réalité; vous n'êtes pas encore en état de goûter des biens qui sont au-dessus du cœur de l'homme. Hélas! vous portez dans votre corps mortel, et vous porterez jusqu'à votre dernier soupir la loi des membres qui combat sans cesse la loi de l'esprit. Veillez, ma fille, à dominer vos appetits, afin qu'ils ne vous dominent pas. Combattez sans relâche contre la loi du péché; c'est elle qui a perdu Adam dans le paradis terrestre, et avec lui tout le genre humain; c'est elle qui a précipité le riche voluptueux dans les enfers. La nature demande à être soutenue; donnez-lui le nécessaire. La sainteté de ma loi vous interdit toute recherche de ce qui flatte, et tout excès dans l'usage; sans cela vous sentiriez la chair s'élever insolemment contre l'esprit. Veillez donc, veillez; car chacun devient esclave du penchant qui l'entraîne; et, si vous ne le réprimez avec soin, vous dépasserez bientôt les bornes sacrées de la sobriété et de la tempérance. O ma fille! il n'y a qu'une chose de nécessaire: voulez-vous être maîtresse de vous-même? voulez-vous dominer au milieu des concupiscences ennemies? mettez un frein à votre bouche, et vous enchaînerez aisément une chair toujours impérieuse et rebelle.

3. Il faut se faire violence, sans doute, et c'est un rude combat que d'avoir à se vaincre soi-même. Prenez donc courage, et préparez-vous à la tentation; *rappelez vos dernières fins, et vous ne pécherez jamais.* (*Eccli.* VII,40.) Proposez-vous de faire par pénitence ce que la seule prudence n'obtiendrait peut-être pas; repassez les années de votre vie; considérez les péchés et les omissions dont vous vous êtes rendue coupable envers moi. Dites ensuite: Hélas! où en serais-je, si la mort et le jugement m'avait surprise en cet état! Mais, Seigneur, vous avez usé de votre miséricorde envers moi; il faut donc que je fasse pénitence maintenant, si je veux me soustraire à une pénitence bien plus terrible après ma mort. Plus je me flatterai maintenant, plus je traiterai mon corps avec délicatesse, plus aussi j'animerai contre moi le feu du purgatoire. Pensez à ce feu terrible, et dites alors: Si mon âme était en proie aux flammes du purgatoire, et qu'elle pût, comme elle le peut maintenant, s'en affranchir par la mortification de ses appetits déréglés, elle le ferait sans doute avec toute la ferveur possible. Faisons donc maintenant, ô mon âme! ce que nous voudrions faire inutilement alors, et notre assurance sera parfaite.

4. Fixez aussi, ma fille, vos regards sur moi, qui suis l'auteur et le consommateur des vertus, et écoutez-moi: J'ai passé quarante jours dans le désert, sans boire ni manger; j'ai eu soif sur la croix, et l'on m'a abreuvé de fiel et de vinaigre; et sous un chef si souffrant et si mortifié, vous ne rougiriez pas d'être un membre sensuel et délicat! et vous oseriez, pécheresse comme vous êtes, rechercher les délices de la table! Ma fille, ma fille, voulez vous marcher après moi? renoncez-vous vous-mêmes, et portez ma mortification sur tous vos sens.

5. Seigneur mon Dieu, fermez toutes les portes de ma sensualité, tout plaisir qui pourrait me détourner de votre service. Délivrez-moi de ces funestes désirs de la concupiscence qui combattent contre mon âme; car je sais que je ne puis concilier les délices de la terre avec les joies du ciel; que je ne puis être heureuse en ce monde, et régner ensuite avec vous dans l'autre. Il m'est bien plus avantageux sans doute de me mortifier sur la terre, et même d'avoir faim et soif avec vous, pour me nourrir de vous-même dans l'éternité, que de m'enivrer des délices de la terre, pour souffrir ensuite une faim, une soif et un opprobre éternels.

CHAPITRE XXXI.

De la prudence, de la simplicité et de la douceur.

1. Soyez prudente comme le serpent, simple comme la colombe: voilà vos armes

ma fille, et c'est par elles que vous vaincrez. Par la sainteté, vous vous sauverez vous-même; mais, par la prudence et la simplicité, vous contribuerez merveilleusement à l'édification et au salut des autres. Avec la prudence, les avertissements et les conseils deviennent des traits pénétrants et salutaires; sans la prudence, ils ne sont que de vaines paroles qui se perdent dans les airs. Avec la prudence, vous ferez toutes choses avec fruit et avec succès; sans la prudence, tous vos efforts deviendront inutiles. Avec la prudence, vous plairez à tout le monde, autant qu'il est en vous; sans la prudence, vous scandaliserez les petits et les faibles par trop de familiarité, et vous révolterez ceux qui sont au-dessus de vous. Avec la prudence, vous honorerez votre état, et sans elle vous le rendrez méprisable. Avec la prudence, vous arracherez adroitement des cœurs le funeste levain des défiances et de la haine et vous y insinuerez agréablement le précieux germe de la charité et de la confiance.

2. O ma fille! demandez-moi la prudence, elle est préférable à tous les trésors du monde, et il n'y a rien qui puisse lui être comparé. Demandez-moi cette sagesse qui est assise avec moi sur le trône, afin qu'elle dirige toutes vos voies; cherchez-la auprès des prudents et des sages, et achetez-la à tout prix. Allez à votre Ananie, consultez-le, il vous dira ce qu'il faut faire. Défiez-vous de vous-même, ma fille, vous n'avez que de faibles lumières, et souvent vous consultez plus la passion et les considérations humaines que le désir de ma gloire, que mon bon plaisir. Préférez à vos propres pensées les conseils d'un homme pieux et sage.

3. Soyez simple, ma fille; montrez-vous envers tous pleine de candeur et de franchise; parlez, agissez sans déguisement et sans feinte. Croyez-moi, la simplicité a bien plus de pouvoir que les finesses et les ruses. Reprenez ceux qui sont en faute avec bonté, avec compassion, et jamais brusquement ni avec humeur. Alors, touchés de vos paroles, ils deviendront meilleurs. Encouragez les faibles, non point sur le ton d'un maître, mais comme l'aigle qui provoque ses petits à voler; alors vous les verrez avancer et courir.

4. Heureuse simplicité, qui décelez une belle âme, vous gagnez les cœurs de tous ceux qui vous voient et vous entendent! Venez, et montrez-vous dans toutes mes actions. Par elle je suis assurée de vous plaire, mon Dieu, vous qui aimez les cœurs simples et droits, et qui faites d'une âme bonne et franche l'objet de vos divines complaisances. Par elle encore je ne puis manquer de plaire aux hommes, lorsqu'ils verront en moi un cœur affectueux et sensible, et une conduite pleine d'amabilité.

5. Ma fille, faites toutes choses avec douceur, et vous serez la gloire et les délices de la terre. Je suis l'Agneau de Dieu: si vous vous montrez vous-même un agneau par la douceur, vous serez véritablement une fille selon mon cœur. Traitez avec bonté, et avec la même égalité d'âme, le riche et le pauvre; ne refusez votre assistance ni vos conseils à personne. Ne rabattez rien de votre douceur et de votre bonté, même envers les importuns. Je ne rebutai jamais aucun de ceux qui venaient à moi, mais je les accueillis toujours avec une clémence et une bonté inaltérables. J'ai reçu les petits enfants dans mes bras, j'ai enseigné les peuples lorsqu'ils m'importunaient le plus par leur affluence. J'ai versé mes consolations dans le sein des affligés et des pauvres; j'ai visité et guéri les malades, je ne me suis pas même refusé au baiser du traître Judas. Apprenez de moi à vous revêtir des entrailles de miséricorde, de bonté, d'humilité, de modestie et de patience. Ne regardez jamais personne plus tristement qu'il ne convient; ne laissez jamais échapper la moindre parole mortifiante; ne contristez point celui qui est dans le trouble par une réponse fâcheuse; ne vous mettez jamais en vivacité ni en humeur contre celui qui vous fait injure; ne refusez jamais de pardonner à votre ennemie; surmontez en tout le mal par le bien, souffrez tout, supportez tout, ne blessez personne, évitez les contestations et les disputes, obéissez en tout à vos supérieurs promptement et avec joie; ne gardez jamais dans le cœur rien qui sente la désobéissance et la révolte: car une douce et humble servante du Seigneur ne sait pas résister. Comme l'argile entre les mains du potier, elle ne dit jamais: Pourquoi m'avez-vous faite ainsi?

6. Admirez, ma fille, et imitez la douceur de Martin. Jamais personne ne le vit en colère, ni triste, ni riant mal à propos. Constamment égal à lui-même, son visage respirait toujours une joie toute céleste. Telle était sa patience au milieu des injures, qu'impunément blessé par les moindres clercs, il ne les destitua jamais pour cela, ni ne les exclut de sa tendre amitié. Il n'avait jamais à la bouche que le nom du Christ, et dans le cœur que la piété, la paix et la miséricorde. Le plus souvent il pleurait les péchés de ses calomniateurs. Voyez encore, ma fille, François de Sales; il se fit tout à tous par son extrême douceur, afin de les gagner tous. Vous avez sans doute plus d'une fois senti toute la vérité de cette parole qui lui était si ordinaire: qu'on prend plus de mouches avec du miel qu'avec du vinaigre: souvenez-vous-en, et faites de même.

7. O Seigneur, qui êtes la douceur et la bonté même, que vous êtes beau, mon bien-aimé! que vous êtes aimable! Montrez-moi votre visage; donnez-moi de voir et de sentir la clémence de votre front, la douceur de vos yeux, le miel de vos lèvres, la bienfaisance de vos mains, la beauté de votre démarche, et par-dessus tout l'immense charité de votre cœur. Que je vous voie, mon Dieu! soyez toujours présent à mes yeux; afin qu'éprise et ravie de vos

amabilités infinies, j'emploie toute l'ardeur de mon âme à retracer en moi votre douceur, et à m'en revêtir.

CHAPITRE XXXII.

De la présence de Dieu.

1. Je remplis le ciel et la terre, ma fille, tout l'univers est devant mes yeux; j'observe toutes les voies des hommes, je suis continuellement les traces de leurs pas; bien plus, je sonde leurs reins et leurs cœurs, et aucune de leurs pensées n'est cachée pour moi. Fuyez où vous voudrez, ma fille, et nulle part vous ne pourrez vous soustraire à mon esprit ni à mes regards : Si vous montez au ciel, vous m'y trouverez; si vous pénétrez dans les enfers, vous m'y trouverez encore. Si vous volez au delà des mers, c'est ma main elle-même qui vous y conduira. Si vous voulez vous enfoncer dans la nuit la plus obscure, dans les ténèbres les plus profondes, cette nuit-là même sera pour moi plus claire que le jour, et vos ténèbres seront à mes yeux la plus éclatante lumière; allez donc partout où vous voudrez, c'est dans moi que vous aurez toujours l'être, le mouvement et la vie.

2. Armez-vous de cette pensée, ma fille, alors vous éviterez le mal, et vous ferez le bien. Souvenez-vous de Dieu dans toutes vos actions, et vous le servirez avec un cœur droit et parfait. Souvenez-vous-en le matin, ma fille, et ouvrant les yeux à la lumière, vous garantirez votre esprit des mauvaises pensées, et vous éviterez l'immodération du sommeil et du repos. Souvenez-vous-en lorsque vous vous mettez en devoir de prier, et vous comprimerez les écarts de l'esprit et du cœur. Souvenez-vous-en lorsque vous vous mettez à l'ouvrage; et travaillant pour le Seigneur, il deviendra lui-même votre récompense. Souvenez-vous-en dans toutes les œuvres de la piété et de la miséricorde, et vous n'oserez pas chercher votre intérêt personnel; mais vous vous proposerez uniquement la gloire de Dieu et le salut des âmes. Souvenez-vous-en au milieu de vos repas, et vous ne dépasserez jamais les bornes de la sobriété chrétienne. Souvenez-vous-en dans les délassements de votre esprit, et vous ne vous en permettrez jamais de criminels. Souvenez-vous-en dans les conversations, et vous mettrez une garde sévère sur vos lèvres, et vous entourerez vos oreilles d'une haie d'épines. Souvenez-vous-en à la promenade et dans les rues, et vous observerez le pacte que vous fîtes avec vos yeux le jour de votre baptême. Souvenez-vous-en dans les tentations, et vous serez préservée du mal. Souvenez-vous-en dans les peines et les contre-temps de la vie, et vous conserverez la résignation et la paix. Je vous en conjure, ma fille, retenez bien cette parole si courte, mais qui renferme tout : Pensez à moi, et je penserai à vous. Les âmes sont tombées dans les désolations de l'iniquité, parce qu'il n'en est point qui pense de cœur à la présence de Dieu : retenez bien cet avis si abrégé, et néanmoins si utile. Souvenez-vous toujours de la présence de votre Dieu, et vous ne pécherez point. En vérité, je vous le dis : Souvenez-vous-en.

3. Mais écoutez encore, ma fille, et, à l'aide de cette salutaire pensée, je vous découvrirai une voie plus parfaite encore. En effet, si vous vous souvenez de votre Dieu, non-seulement vous éviterez le mal avec soin, mais vous opérerez encore le bien avec ferveur. Prêtez l'oreille à cette parabole : Le royaume du ciel est semblable à un bon roi, qui avait un serviteur qu'il aimait beaucoup; or, ce roi avait ordonné qu'on observât avec soin les actions et le travail de ce serviteur, afin de récompenser magnifiquement tout ce qu'il ferait pour son service; mais ce serviteur, instruit de l'ordre du roi son maître, et aiguillonné sans cesse par cette pensée : le roi saura tout sans doute; le roi me récompensera certainement : avec quelle joie et quel zèle, croyez-vous qu'il ait fait tout ce qui était en son pouvoir pour un roi si généreux! Ici, vous écriez-vous peut-être, ô ma fille : Oh! que n'ai-je été à la place de cet heureux serviteur! assurément, j'aurais fait tout ce que j'aurais pu avec la plus grande activité. De quoi s'agit-il, ma fille? Ne suis-je pas, moi, le plus puissant, le plus riche et le plus libéral des rois? N'êtes-vous pas ma servante, et qui plus est ma fille bien-aimée? Ne vois-je pas par moi-même tout ce que vous faites pour moi? Ne vous ai-je pas promis pour toutes vos œuvres, et même pour les moindres, une récompense telle qu'aucun roi du monde ne saurait en donner? Réjouissez-vous donc, et tressaillez d'allégresse. Dites, dans toutes les occasions qui se présentent : Courage, mon âme, faites le bien, et faites-le avec ferveur et avec joie; le Seigneur voit tout, le Seigneur récompensera tout. O ma fille! se trouverait-il quelqu'un assez stupide, assez insensé, pour ne pas se sentir animé à la pratique de toutes les vertus, de toutes les bonnes œuvres par ce puissant aiguillon des regards d'un Dieu?

4. O Dieu, ô le meilleur des pères! qui voulez nous rassembler sous vos ailes, nous qui sommes vos enfants et vos filles, comme une poule fait de ses poussins; que je serais ingrate et ennemie de mon âme, si, me refusant à une bonté si excessive, je négligeais la facilité d'acquérir tant de mérite, et si je m'échappais de dessous les ailes de votre présence! Non, non, Seigneur, je ne le ferai pas. Me voici, Seigneur, parce que vous m'avez appelée. Oh! quel bonheur c'est pour moi, de me voir sous la protection de votre ombre! C'est vous-même, Seigneur, qui formez, qui faites mouvoir et qui vivifiez tous les organes de mon corps, toutes les facultés de mon âme. Toutes vos créatures, tous les événements, toutes choses me parlent de vous partout, toutes les fois que je les interroge et que je veux comprendre leur langage. Faites donc,

Seigneur mon Dieu, que, toujours attentive à ce qu'elles me disent de vous, mon esprit ne s'absente jamais de votre divine présence; mais plutôt que je sois toujours avec vous, comme vous êtes toujours avec moi. Donnez-moi d'avoir l'esprit et le cœur toujours occupés de vous; que votre présence soit ma lumière au milieu des ténèbres, mon salut dans les dangers, ma force dans les frayeurs et les combats, ma confiance et mon appui au milieu des perplexités et des doutes; afin que, lors même que je ne vous vois maintenant qu'à travers un miroir et en énigme, je vive cependant en vous de telle sorte, qu'au jour de la dissolution de ce corps de boue, je passe avec joie et avec délices dans l'éternité, pour vous voir face à face.

CHAPITRE XXXIII.

De la fuite du monde.

1. Gardez-vous bien, ma fille, de vous conformer au siècle présent; principalement à ceux qui sont animés de son esprit, quels que soient leur état et leur caractère; mais appliquez-vous à connaître quelle est ma volonté, mon bon plaisir; afin que vous y conformant en toutes choses, vous recueilliez l'effet des promesses. Le cours des usages et des coutumes humaines est un torrent violent et rapide; or, si vous ne lui opposez une vigilance continuelle et une résistance vigoureuse, il vous entraînera, ma fille, par la voie large, à la perdition. Il est si naturel à l'homme de suivre le torrent de la multitude, et il lui en coûte tant de s'isoler du grand nombre, qu'on ne peut s'y soustraire que par la victoire que la foi sait remporter sur le monde. Si les usages et les coutumes des hommes étaient des règles de sainteté et de justice, ô ma fille, qu'il y en aurait de sauvés! à peine s'en trouverait-il un seul qui n'évitât pas le mal et ne fît pas le bien! Mais comme presque toute chair a corrompu sa voie, on suit le funeste torrent des usages et des coutumes profanes, qui font périr incontestablement le plus grand nombre des hommes.

2. Faites-y bien attention, ma fille, je ne vous ai pas dit : Voyez ce que font les autres, et faites de même; mais gardez mes commandements, suivez-moi, je suis la voie, la vérité et la vie. Examinez donc tous les usages et toutes les coutumes du pays que vous habitez, et du siècle où vous vivez. Confrontez-les avec ma loi et mes exemples; et si vous les trouvez contraires et opposés, ayez soin de vous en abstenir, et réglez uniquement votre conduite sur ma loi. Apprenez que l'empire de la coutume, quelque universelle quelle soit, fût-elle autorisée même par l'exemple de ceux qui sont établis pour vous conduire, ne pourra jamais vous justifier à mes yeux. Je vous en ai prévenue : s'ils sont mauvais, faites tout ce qu'ils vous diront; mais n'imitez pas leurs œuvres, et gardez-vous bien de transgresser mes commandements à cause de la tradition de leurs mœurs et de leurs coutumes.

3. Voulez-vous donc, ma fille, élevée que vous êtes à la sublime dignité de chrétienne, de mon épouse chérie, de ma fille bien-aimée, voulez-vous correspondre à votre vocation? Ne dites pas : Que font les autres? que pensent, que disent les hommes? Mais dites : Que m'ordonne le Seigneur mon Dieu? qu'attend-il de moi? que me prescrit la sainte Eglise? à quoi m'exhorte-t-elle? que me défend elle? Ne dites pas : Comment assistent les autres aux redoutables mystères? comment y participent-ils? comment chantent-ils les louanges de Dieu? comment prononcent-ils les psaumes et les cantiques les plus brûlants? Mais dites : Avec quelle frayeur religieuse, avec quelle piété affectueuse et tendre convient-il à une vierge chrétienne d'assister aux plus redoutables et aux plus sanctifiants mystères? avec quel goût, quelle foi, quelle confiance et quel amour doit-elle y communier? avec quelle humilité doit-elle se prosterner et faire ses prières devant moi? de quel ton et avec quel cœur chanter mes louanges? Ne dites pas : Comment se confesse le commun des fidèles? comment lisent-ils la parole de Dieu? Mais dites : Avec quels sentiments de regrets, de pénitence, de confiance et d'amour convient-il à une vierge ingrate et souillée de paraître au tribunal de ma miséricorde? avec quelle avidité doit-elle recueillir et méditer les paroles sorties de ma bouche? Ne dites pas : Comment se conduisent les autres? quel usage font-ils de leur temps et de leurs revenus? comment s'habillent-ils? comment se traitent-ils à table? quelles sociétés fréquentent-ils? quels sont leurs divertissements et leurs plaisirs? Mais dites : De quelle manière, avec quelle simplicité, quelle douceur, quelle prudence dois-je me conduire pour édifier les autres? dans quel esprit dois-je travailler et employer mon temps? avec quelle décence et quelle modestie dois-je m'habiller? avec quelle modération prendre mes repas et mes récréations? avec quelle sagesse dois-je disposer de mes revenus, afin que je puisse au dernier jour rendre mes comptes avec une confiance pleine de sécurité.

4. Il s'en trouve néanmoins plusieurs, ma fille, dont vous devez soigneusement considérer les exemples et les œuvres, afin de les imiter avec zèle. Ils sont devenus mes imitateurs sous vos yeux, afin qu'attirée vous-même par l'odeur de leurs vertus, vous deveniez à votre tour mon imitatrice et ma servante fidèle, ne les perdez pas de vue, ma fille, et ils aideront merveilleusement votre faiblesse.

5. Mais leurs exemples sont bien différents des coutumes et des usages des hommes; car, parmi les fidèles comme parmi les vierges sacrées, il y en a beaucoup d'appelés et peu d'élus. Ce n'est que le nombre infini des insensés qui forme la coutume et l'usage. Bien loin donc qu'il soit expédient

de suivre la multitude, regardez au contraire le plus souvent une chose comme suspecte, par cela même qu'elle est faite par le plus grand nombre. Je vous le dis de nouveau, ma fille, efforcez-vous d'entrer par la porte étroite, parce que la porte et la voie large mènent à la perdition, et que le plus grand nombre y entrent et les suivent. La porte et la voie qui mènent à la vie sont étroites, et c'est le petit nombre qui les trouvent.

CHAPITRE XXXIV.

De la tiédeur.

1. Malheur à vous, ma fille, si vous vous attiédissez à mon service! malheur à vous! car je ne tarderai pas de vous vomir de ma bouche. Oh! si vous saviez ce que c'est que de déplaire à mon cœur, de provoquer ses dégoûts, et d'en être enfin rejetée comme une chose exécrable, assurément vous ne craindriez rien tant que de vous attiédir et de déchoir peu à peu par vos négligences de votre première ferveur. Oh! qu'elles sont insensées ces vierges chrétiennes qui déchoient ainsi par leur faute de la vigueur de la grâce, et qui, par des chutes insensibles et multipliées, finissent enfin par être une abomination à mes yeux! Malheureuses, elles se croient riches et à l'abri de tout besoin, et elles ne savent pas qu'elles sont pauvres, misérables, nues et aveugles!

2. Cependant, ma fille, qu'il en est ainsi parmi les vierges chrétiennes! qu'il en est qui, appelées à un état parfait, ne pensent à rien moins qu'à la perfection! Esclaves de leur sensualité et de leurs plaisirs, elles se conforment aux mœurs du siècle, et ne se plaisent que dans les festins, dans les folles joies et dans les assemblées des enfants des hommes. Elles perdent leur temps à des entretiens de frivolité ou de médisance; livrées à la vanité de l'esprit et des parures, elles connaissent à peine les pieuses lectures et les saints exercices de la méditation. Mondaines, terrestres et animales, enflées de leurs faibles lumières et de leur vain mérite, elles n'aspirent qu'à plaire aux hommes; cependant, pleines de sécurité en elles-mêmes, elles ne rentrent jamais au fond de leur cœur, pour se convaincre de leur misère et de leur indigence.

3. Contentes de faire leurs prières, de réciter leur office, de recevoir les sacrements de loin en loin, d'assister à la messe les jours d'obligation, de ne pas donner de scandale public, et de ne pas se sentir la conscience chargée de péchés mortels, elles disent qu'elles ne se croient pas obligées à une plus grande perfection; elles vont même jusqu'à traiter de scrupuleuses celles de leurs sœurs qui ont une conscience plus délicate et plus timorée. Toute leur vie se passe ainsi dans un cercle de fautes ordinaires et communes; elles ne s'appliquent nullement à la pureté du cœur, et elles remplissent les plus saints devoirs sans ferveur et sans goût, avec lâcheté et par manière d'acquit.

4. Si telle est votre vie, ma fille, tremblez. Vous avez été mise dans la balance, et vous n'avez pas été trouvée de poids. Craignez la colère du Tout-Puissant. Maudit est celui qui fait l'œuvre de Dieu avec négligence! Hâtez-vous de ressusciter sans délai la grâce que vous aviez reçue dans votre triple consécration. Recourez à la source de l'amour, à Jésus-Christ, dont le propre est de faire miséricorde. Criez, et dites avec un cœur profondément touché : Seigneur, qui êtes le souverain pasteur des âmes, je me suis égarée comme une brebis qui s'est perdue, cherchez votre servante, chargez-la sur vos épaules, et ramenez-la dans vos pâturages fertiles et vivifiants. Criez, et dites avec le sentiment d'une âme qui périt : Sauvez-moi, Seigneur mon Dieu, car les eaux ont inondé mon âme; retirez-moi du limon où je me suis enfoncée; ne permettez pas que je tombe au fond de l'abîme, ni qu'il se referme sur moi. Dieu, qui frappez et qui guérissez, qui donnez la mort et qui ramenez à la vie, ayez pitié de mon âme, et ressuscitez-moi. Faites gronder sur ma tête le tonnerre de vos jugements; pénétrez ma chair et mes os d'une crainte salutaire, afin qu'à la voix de votre trompette effrayante, je sorte enfin du profond sommeil dans lequel je suis ensevelie depuis si longtemps.

5. Je vous en conjure, Seigneur mon Dieu, prosternée à vos pieds, donnez-moi l'or brûlant d'une sainte ardeur, afin que je sois toute de feu à votre service. O Jésus! ô cœur adorable de Jésus! fournaise du saint amour, laissez tomber sur la glace du mien quelques étincelles de ce feu qui vous embrase. Vous n'êtes venu sur la terre que pour le répandre et en embraser tous les cœurs. Imprimez en moi votre divine charité; donnez-moi un esprit et un cœur brûlants, une volonté toute de feu, afin que j'accomplisse votre œuvre d'une manière digne de vous. O amour! qui brûlez toujours, et qui ne vous éteignez jamais; charité, qui êtes mon Dieu, consumez la glace de mon cœur, et embrasez-moi!

CHAPITRE XXXV.

De la manière de bien faire ses actions ordinaires.

1. J'ai bien fait toutes choses, ma fille; et si vous voulez parvenir à cette sainteté, sans laquelle on ne me verra jamais, vous devez principalement vous appliquer à faire toutes vos actions saintement et avec exactitude. Faites-y attention : toute votre vie n'est qu'une suite d'actions qui reviennent chaque jour : or, si vous faites ces actions avec toute la perfection qu'elles demandent, alors même toute votre vie sera sainte et parfaite. Oh! ma fille, de quelle brûlante émulation ne devrait pas vous remplir cette pensée : Je dois faire telles et telles actions dans le jour, telles dans le mois, telles dans l'année! si je fais chacune d'elles comme il convient à une fille de la foi, elles deviendront

pour moi autant d'actes de vertus, autant de sujets de nouvelles grâces, autant de degrés de gloire; si au contraire je les fais avec tiédeur et négligemment, je perdrai sans retour mon temps, ma peine et une gloire infinie. O mort! tu hâtes tes pas vers moi, et quand tu m'auras atteinte, quel sujet de joie pour moi d'avoir fait toutes choses en vierge sage, et comme la fille bien-aimée du père céleste! Mais aussi quel sujet de regret et de désespoir d'avoir agi en vierge folle, et comme une fille du siècle!

2. Voyez, ma fille, ces hommes sagement économes, ou avides de gain; voyez comme ils ont soin que rien ne périclite, rien ne se perde, et que tout, jusqu'aux moindres choses, soit utilement employé! Voyez combien ils sont attentifs à ne laisser échapper aucun jour, aucun moment, sans les faire valoir à leur profit! Imitez-les, ma fille, et apprenez auprès des prudents du siècle la véritable sagesse des enfants de Dieu. Apprenez encore à ne pas faire inutilement et sans fruit l'action la plus petite et la plus méprisable en apparence. Apprenez enfin à employer les moindres parties de votre temps, de telle sorte qu'elles fructifient toutes pour l'éternité. Faites attention, ma fille, que celui qui est esclave des richesses ne dit point : Ceci est peu de chose, et ne mérite que le mépris; mais quelque légère, quelque méprisable que paraisse telle chose, elle servira en l'employant de telle manière. Faites de même, ma fille, et ne dites pas : Cette action est peu de chose, peu importe de quelle manière elle se fasse; dites au contraire : ceci paraît, à la vérité, de peu de conséquence; cependant, en cultivant avec soin ce petit grain de sénevé, il croîtra et deviendra un arbre qui s'élevera jusqu'au ciel. Le mérite d'une action ne vient pas tant de l'importance de l'action même, que de l'intention droite et fervente de celui qui la fait, et la moindre bonne œuvre faite avec un grand amour me plaît bien plus qu'une action importante faite sans amour, et dont la vanité a coutume de se nourrir. Remarquez encore, ma fille, qu'un homme avide de gain, au lieu de dire : Quelques minutes ne sont rien, reposons-nous et jouissons un moment, dit au contraire : L'heure est composée de minutes; courage, hâtons-nous de travailler, et cette heure amènera son gain. C'est ainsi, ma fille, qu'en faisant bien chacune de vos actions, vous ferez profiter jusqu'aux moindres instants de votre vie.

3. Qu'arrivera-t-il au jour du jugement? vous le savez bien, ma fille; je rendrai alors à chacun selon ses œuvres : faites donc en sorte que toutes vos actions soient justes et bonnes. En agissant ainsi, vous vous garantirez certainement de mes reproches et de ma vengeance, et vous vous rendrez digne de mes louanges et d'une récompense éternelle. C'est une nécessité pour vous de remplir la tâche de chaque jour : bien ou mal, vous la remplissez toujours. Assurément vous priez, vous lisez, vous méditez mes paroles et ma loi; vous travaillez des mains, vous assistez les pauvres, vous visitez les malades, vous fréquentez mes sacrements, vous voyez, vous consultez votre Ananie; mais si vous faites tout cela mal ou avec négligence, vous n'en tirez aucun profit; bien plus, vous encourez la damnation, et cependant vous n'en avez pas moins la peine; au lieu qu'en faisant toutes vos œuvres d'une manière convenable, outre que la peine n'en sera pas plus grande, et que vous vous livrerez avec plus de satisfaction à ce travail nécessaire, vous mériterez encore une couronne éternelle. Lors donc que vous apercevrez quelque lâcheté, quelque négligence dans votre conduite, ranimez-vous, en disant : Quelle est votre folie, ô mon âme! vous portez un joug pénible, et vous n'avancez rien; vous dissipez au contraire ce que vous avez. Courage, mon âme, agissez avec exactitude et avec ferveur, votre joug vous paraîtra plus léger, et vous travaillerez avec succès.

4. Mais comment parvenir à ce point, direz-vous peut-être? Comment pouvoir bien faire toutes choses? Ecoutez, ma fille, et je formerai moi-même vos mains au combat : vous devez d'abord, avant tout, vous abstenir de toute apparence du mal, ne vous permettez rien que de bon, rien que de légitime, rien qui ne soit digne d'une vierge chrétienne. Mais, pour bien faire ce qui est bon et légitime, voici ce que vous devez observer : ayez dans toutes vos actions une intention droite et pure, et disposez toute chose sous le bon plaisir de Dieu et pour sa plus grande gloire. Bannissez la tiédeur, faites chaque chose avec la même joie et la même ferveur, que si vous n'aviez que celle-là à faire. Une fois que vous aurez commencé, continuez avec courage; et si le temps vous dure dans le courant de l'action, renouvelez parfois votre affection, et ranimez vos esprits. Aimez l'ordre, et faites chaque chose en son temps, en son lieu, et de la manière qu'il convient, ni plus tôt, ni plus tard, ni autrement, autant qu'il est possible. Enfin voyez, et faites selon le modèle que je vous ai préparé moi-même. Rappelez-vous souvent comment j'ai fait, comment je ferais, comment je parlerais, comment j'agirais, quel serait mon sentiment, ma volonté, mon bon plaisir. En un mot, ne cessez de vous dire à vous-même, dans toutes vos actions, comme Vincent : que penserait, que ferait maintenant Jésus-Christ? En agissant ainsi, ma fille, vous n'amasserez pas du bois, du foin, de la paille, qui seront la proie des flammes; mais vous entasserez par vos œuvres, sur l'autel du ciel, l'or, l'argent, les pierres précieuses, seule offrande digne de celui qui est assis sur le trône.

CHAPITRE XXXVI.

De l'oraison mentale.

1. Appliquez-vous, ma fille, à la prière et à l'oraison : c'est un devoir sacré pour vous. J'ai passé moi-même les nuits entières dans la prière, pour vous apprendre

à prier, et à prier sans interruption. Les hommes qui vivent sur la terre, soupirent continuellement vers l'atmosphère, pour aspirer l'air dont ils ont besoin. Pour vous, ma fille, qui devez vivre du ciel, soupirez sans cesse vers le ciel, pour en attirer l'esprit vivifiant. Qu'il est grand, ma fille! mais qu'il est périlleux aujourd'hui l'état de chrétienne où je vous ai appelée! Qu'il est nécessaire que je dirige moi-même toutes vos actions! Tenez donc sans cesse les yeux de votre âme élevés vers mon Père qui habite les cieux, et vers moi qui suis assis à sa droite, afin d'attirer une assistance continuelle, qui augmente vos forces, vous donne des ailes comme celles de la colombe, qui vous fasse marcher et courir sans découragement et sans lassitude, et qui fixe vos pas dans les sentiers de ma justice, de manière à ne pouvoir être ébranlée.

2. C'est ainsi que, par le moyen de l'oraison, le bienheureux Jacques, que j'avais appelé à l'apostolat, est parvenu au plus haut degré de sainteté; car ses genoux, à force de prier, s'étaient endurcis comme ceux d'un chameau; que Martin, qui ne se relâcha jamais en rien de l'oraison, ni pendant la vie, ni à la mort; que Charles qui, au milieu des grandes affaires, consacrait à l'oraison trois ou quatre heures de la journée, même les jours et les nuits entières, toutes les fois qu'il le pouvait; que les bienheureuses Thérèse et Chantal qui, malgré les embarras et les sollicitudes de leur gouvernement, firent tous les jours de leur vie leurs plus chastes délices de l'oraison; c'est ainsi, dis-je, qu'ils parvinrent tous à la plus sublime perfection. O ma fille! vous pouvez faire vous-même ce que les uns et les autres ont fait! Oh! si vous aviez le même esprit et le même goût! vous verriez combien le Seigneur est doux à ceux qui lui parlent dans l'oraison. Il se communique toujours à ceux qui le cherchent, il ouvre à ceux qui frappent, il accorde à ceux qui demandent : goûtez et voyez.

3. Que l'oraison, ma fille, se lève avec vous; qu'elle veille avec vous au milieu des ténèbres de la nuit, qu'elle psalmodie avec vous dans la récitation de vos offices, qu'elle vous précède et vous suive aux oratoires et dans les temples; qu'elle s'asseye avec vous à la table où vous prenez vos repas; et après une réfection frugale, qu'elle se lève avec vous pour l'action de grâces; qu'elle préside aux occupations du jour; qu'elle vous accompagne dans le secret de votre appartement; que sur le soir elle vous purifie des souillures que vous avez contractées dans la boue et la poussière du siècle; et, lorsque le sommeil s'empare de vos sens, qu'elle vous ferme les yeux elle-même : en un mot que toujours et partout l'oraison soit votre inséparable compagne.

4. Faites attention, ma fille, que je ne vous recommande pas tant ici la prière vocale, que le cœur néanmoins accompagne, que celle qui se fait dans le secret du cœur. C'est là, oui, c'est là que vous devez prier votre Père céleste, après avoir fermé la porte de vos sens. Là, ma fille, vous pouvez, en tout temps et en tout lieu, élever votre esprit jusqu'à moi, vous offrir à moi avec tout ce que vous êtes et tout ce que vous avez; me demander toutes choses, me témoigner votre amour par de chastes embrassements, vous humilier devant moi et m'adorer. Que l'oraison par laquelle vous devez vous unir au Dieu de votre vie, soit ainsi toujours avec vous; qu'elle ne vous quitte jamais dans aucune de vos démarches, dans aucune de vos actions.

5. Telle est, ma fille, cette source féconde, dont les eaux jaillissent jusqu'à la vie éternelle. Si vous soupirez après elle, venez, ma fille, et je vous montrerai cette fontaine des jardins de l'Epoux, ce puits des eaux vivifiantes où il faut puiser. Ce puits, cette fontaine, ces eaux, c'est la méditation de ma loi et de mes commandements; vous devez y consacrer tous les jours un temps fixe et assuré. En lisant tous les jours le *Verbe* de mon Père, l'Evangile éternel, ayez soin de choisir spécialement quelque vérité de la doctrine du salut, d'y fixer toutes les puissances de votre âme, de la considérer avec attention sous mes yeux, de vous l'appliquer à vous-même, et d'en exprimer, par cette considération, la règle de vos sentiments et de votre conduite. C'est là que vous trouverez l'eau vivifiante; et, si vous avez soin d'en boire et d'en arroser le champ de votre âme, elle le rendra merveilleusement fécond; c'est-à-dire qu'elle sanctifiera toutes vos affections, toutes vos œuvres, parce qu'elle donnera du fruit en son temps.

6. O ma fille! ne négligez donc point l'oraison mentale; ou bientôt vous ressemblerez à ces vierges folles qui, ayant négligé de garnir leurs lampes d'huile, furent exclues de la salle des noces. Si la terre est inondée aujourd'hui de maux et de désolations, c'est qu'il n'y a plus personne qui médite ma loi au fond de son cœur.

CHAPITRE XXXVII.

Suite de l'oraison mentale.

1. Chacun reçoit de Dieu, ma fille, le don qui lui est propre; celui-ci d'une façon, et celui-là de l'autre. Tous n'ont pas la même facilité pour l'oraison mentale. Il y en a à qui il est donné de s'élever à la plus haute contemplation; mais cela n'est commandé à personne : c'est le privilége de ceux que mon Père a ainsi attirés. Pour vous, ma fille, si vous ne vous sentez pas ainsi spécialement attirée, gardez-vous bien de voler si haut, renfermez-vous dans la voie des simples et des petits, vous estimant indigne de ces essors sublimes. Si vous n'êtes capable que de faibles efforts, faites-les avec exactitude, et vous avancerez beaucoup.

2. Ne dites pas, ma fille : Je ne puis ni ne sais méditer. Si vous ne pouvez pas vous élever avec Jean, mon disciple bien-aimé, jusqu'à la contemplation des choses sub-i-

mes et divines, vous pouvez du moins, le cœur contrit et humilié, vous prosterner à mes pieds avec Madeleine, et y solliciter le pardon de tant de fautes dont vous vous êtes rendue coupable envers moi. Si vous ne pouvez vous élever avec Paul jusqu'au troisième ciel, vous pouvez du moins demeurer avec lui au pied de ma croix, en y crucifiant votre chair avec ses vices et ses désirs déréglés.

3. Croyez-moi, ma fille, vous trouverez plus de sainteté et de perfection dans la méditation de ma passion, que tous les philosophes et les sages dans la contemplation des astres. Si vous ne pouvez faire que des prières et des oraisons pleines de distractions, faites les toujours, et offrez les-moi. Soyez une fille de bonne volonté ; mes oreilles seront ouvertes à la préparation de votre cœur. J'aurai pour agréables ces offrandes légères que vous mettrez, selon vos moyens, dans mes trésors avec la veuve de l'Évangile. Ainsi, malgré cette foule de distractions involontaires qui entraînent votre esprit, achevez ce que vous avez commencé, persévérez en ma présence, et n'interrompez pas le temps destiné à l'oraison. Vos exercices me plaisent, quand je vois que vous me servez ainsi sans intérêt et à vos dépens.

4. Ne vous découragez donc jamais; mais, prosternée dans votre humilité, reconnaissez-vous indigne d'une plus grande consolation. Dites avec confiance et simplicité : Je suis bien affligée, Seigneur, de ce que, par ma faute, mon esprit et mon cœur sont toujours en proie à des pensées étrangères ; vous le permettrez ainsi, pour me punir avec justice de mes fautes et de mes négligences passées et présentes; c'est pourquoi je reçois avec résignation ce calice de votre main, cette sécheresse, ces distractions, cet exil de mon malheureux cœur.

5. Voici encore, ma fille, une manière d'oraison qui est toujours à votre disposition et proportionnée à votre faiblesse. Prenez un livre, et lisez; votre esprit se fixera à l'aide de cet appui qui le rappellera promptement de ses écarts. Soyez attentive à cette pieuse lecture, arrêtez-vous à chaque maxime, à mesure que vous lisez; votre esprit ne tardera pas de s'éclairer, et votre cœur de s'échauffer, à force de méditer sur ce que vous aurez lu, moins par le désir de devenir savante, que pour vous animer à la vertu. Lisez, goûtez, méditez de la sorte, et votre âme sera merveilleusement nourrie et engraissée. Ruminez tout le long du jour ce que vous aurez ainsi dévoré par la méditation. Rappelez vos réflexions, renouvelez vos résolutions pour les rendre plus solides et plus efficaces, et enflammez de plus en plus votre cœur par de saintes et fréquentes aspirations.

CHAPITRE XXXVIII.

Du temps de l'oraison mentale.

1. Dès le matin, ma fille, occupez-vous de moi dans l'oraison, et je serai votre protecteur et votre appui. L'oraison du matin chasse les ténèbres, et ouvre l'âme aux célestes lumières; elle me consacre les prémices des pensées et des actions du jour, à moi qui suis le souverain Seigneur, que toute créature doit servir avant tout et pardessus tout. O ma fille! s'il est vrai que je sois votre trésor, il faut que votre cœur soit à moi dès le point du jour.

2. Ecoutez, ma fille, écoutez les païens eux-mêmes ; ils disaient qu'au lever de l'aurore il fallait converser avec les dieux, en commençant par Jupiter. Vous donc, qui êtes un enfant de lumière, seriez-vous moins sage que les enfants de ténèbres? Voyez le soleil, il se lève de grand matin pour annoncer ma gloire; ne serait-il pas honteux qu'il vous surprît plongée encore dans la mollesse de votre lit, et qu'il fût ainsi plus diligent et plus prompt à me servir que vous? O ma fille! ayez soin de prévenir le soleil, pour recueillir mes bénédictions. C'était avant son lever que mon peuple devait recueillir la manne, parce qu'elle se fondait à ses premiers rayons. Ainsi une oraison trop tardive court risque de manquer d'aliment et de vertu : soyez donc prompte à vous lever, pour vaquer à l'oraison.

3. Les ailes de la colombe sont bien plus légères le matin; vous volerez vers moi bien plus aisément : l'œil du matin est toujours plus clairvoyant ; il saisit avec précision ce que ne peut apercevoir un œil déjà obscurci par la vue des objets du monde. L'oreille du matin est bien plus fine et plus délicate ; elle saisit ce que ne saurait entendre une oreille déjà fatiguée et assourdie par le fracas de la terre. Le cœur du matin est bien plus pur et plus flexible; il goûte avec un sentiment bien vif ce que ne pourrait sentir un cœur déjà rouillé dans la boue et la poussière du siècle. Que dès le point du jour votre cœur se tienne donc éveillé vers moi qui vous ai faite, et qu'il prosterne ses prières aux pieds de ma grandeur; je vous remplirai de l'esprit d'intelligence; je répandrai sur vous les paroles de ma sagesse; vous vous ouvrirez à moi dans l'oraison, et je dirigerai vos pensées et vos voies.

4. Afin que votre âme soit plus prompte à se tourner vers moi le matin, ayez soin, ma fille, de la préparer dès le soir, et de lire, avant de vous coucher, le sujet de votre oraison du matin; il se présentera le premier à votre réveil : alors il vous sera bien plus facile de me donner votre cœur, et de m'offrir les prémices de votre esprit. Levez-vous promptement, et que votre âme désire de m'adorer avec la même ardeur que le cerf altéré désire les eaux des fontaines ; alors vous vous prosternerez devant moi, et je vous dirai : Me voici. Etablie enfin et fixée en ma présence, vous contemplerez, vous admirerez, et votre cœur se dilatera. Tantôt vous rougirez, vous vous confondrez à la vue de ma sainteté et de votre corruption ; tantôt vous vous humilierez par

la considération de votre misère et de ma grandeur, de votre ingratitude et de ma bonté ; tantôt vous agirez avec courage, par la confiance que vous aurez en moi ; tantôt vous prendrez avec joie les armes spirituelles, pour combattre les ennemis de votre âme ; tantôt vous vous reposerez en silence dans mon amour, et vous chanterez mes louanges avec de saints transports. Voilà, ma fille, comme je favorise de ma présence ceux qui se hâtent de recourir à moi dès le point du jour. Hâtez-vous donc ainsi vous-même, et je vous comblerai de lumières et de grâces sanctifiantes.

5. Mais si vous étiez obligée d'abandonner totalement ou en partie votre oraison du matin, rentrez dans votre oratoire sitôt que vous le pourrez, et réparez cette perte par de plus fréquents retours de votre cœur vers moi. Mais, je vous le répète, ma fille, prenez garde que votre âme, privée du pain de l'oraison durant tout le jour, ne tombe d'inanition dans la langueur et dans la mort.

CHAPITRE XXXIX.

De l'office divin.

1. Vierge de Sion, servante du Seigneur, bénissez le Seigneur ; priez, psalmodiez d'esprit et de cœur. Souvenez-vous, ma fille, que je ne vous ai séparée du monde, et placée parmi les vierges privilégiées du troupeau, qu'afin que vous attiriez sans cesse sur lui la lumière, la grâce, la paix et les bénédictions du Seigneur. C'est à vous d'élever continuellement vers moi des mains pures et innocentes, c'est à vous à me présenter tous les jours les besoins, les actions de grâces et les vœux des fidèles : voyez donc quelle injure vous feriez à mon culte, que de maux vous attireriez sur mon Eglise, et à quelle condamnation vous vous exposeriez vous-même, si vous négligiez jamais un devoir si sacré. Prenez garde qu'en m'honorant des lèvres, votre cœur ne soit loin de moi. Prenez garde qu'en faisant de longues prières, vous ne méritiez par cela même un plus terrible jugement. Je suis le Dieu trois fois saint, le Seigneur Dieu des armées ; le ciel et la terre sont remplis de ma gloire : mes anges ne cessent de dire : *Gloire au plus haut des cieux !* (*Luc.* II, 14.) Vous aussi, ma fille, vous devez dire sans cesse : Gloire au Seigneur sur la terre ! Qu'elle est sublime, ma fille, qu'elle est sainte, qu'elle est divine la fonction que vous avez à remplir ! payez donc exactement ce que vous devez, sans en omettre la plus petite partie ; acquittez-vous de ce devoir si honorable et si sacré, de la manière que vous le devez, en son temps, selon les règles, avec une attention religieuse et fervente, et jamais à la hâte, et par manière d'acquit.

2. L'esprit est prompt, ma fille, mais la chair est faible : préparez donc votre âme avant la prière, et ne soyez point comme une personne qui tente Dieu. Enchaînez par quelque considération puissante votre imagination accoutumée aux écarts. Placez-moi à votre droite, Marie ma mère à votre gauche, et tous les saints autour de nous. Dégagez votre cœur des créatures, des choses extérieures et terrestres, afin de l'appliquer uniquement aux choses spirituelles et célestes, et de l'élever jusqu'à moi. Voyez les musiciens : ne préludent-ils pas toujours à leurs concerts, en disposant d'abord et avec soin les cordes de leurs instruments, qui ne donneraient sans cela que des sons désagréables et discordants ? Ayez soin de disposer ainsi votre âme ; dites aux pensées vaines et étrangères : Demeurez là jusqu'à ce que j'aie fait ma prière ; sitôt que j'aurai accompli l'œuvre de Dieu, je vous reprendrai, si cela est nécessaire. Dites à vos affections : Venez, louons le Seigneur avec de saints transports ; chantons avec joie des hymnes et des cantiques au Dieu notre Sauveur ; venez, prosternons-nous en sa présence, et adorons-le en esprit et en vérité.

3. Quand vous dites l'office, ma fille, j'exerce sur vous une vigilance attentive, et je pénètre le fond même de votre cœur : acquittez-vous de votre tâche, comme fait un serviteur sous les yeux de son maître, comme une servante sous les yeux de sa maîtresse. Souvenez-vous que je suis un maître austère, et que je maudis celui qui fait mon œuvre avec négligence. Voyez avec quelle respectueuse attention les ministres de la terre traitent avec les rois ; et moi, ma fille, je suis le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs ; et vous, toutes les fois que vous récitez l'office divin, en qualité de vierge sacrée et médiatrice des hommes, vous traitez avec moi des affaires de la plus haute importance : de la rémission des péchés, de la justification des âmes, de la conversion des pécheurs, de la grâce, du salut et de la gloire éternelle. Et vous oseriez, au milieu d'une action si sublime et si sainte, détourner votre esprit à des choses étrangères et profanes ? et vous ne rougiriez pas de traiter une affaire si relevée et si sublime, en courant, du bout des lèvres, avec un esprit et des yeux égarés çà et là ; tandis que les anges louent, que les Dominations adorent, et que les Puissances tremblent et s'anéantissent ? Craignez, ma fille, craignez ma justice ; redoutez la terreur de mon visage. On ne méprise pas en vain les princes de la terre, bien moins encore le Dieu du ciel.

4. Je sais bien que, comme la feuille est le jouet des vents, l'esprit de l'homme aussi, entraîné par le moindre souffle et la moindre pensée, devient aisément la proie des égarements et des distractions, si l'on n'a soin de le ramener sans cesse et de le fixer. C'est pourquoi, ma fille, vous devez veiller durant la prière, et vous ranimer de temps en temps. Faites donc attention, autant que vous le pourrez, au sens des paroles, afin que votre cœur échauffé en goûte constamment la force et l'onction. Dites à la fin de chaque psaume, avec tout le sentiment de

votre âme : Gloire à la sainte Trinité ; par ce moyen, votre esprit se renouvellera, se soutiendra et s'enflammera de plus en plus. Souvenez-vous que vous faites la fonction des anges ; persuadez-vous que vous êtes debout, avec eux, devant mon trône : adorez, louez, bénissez, aimez comme eux et avec eux. Figurez-vous que vous priez avec moi dans le jardin des Oliviers ; et, lorsque vous sentirez votre esprit s'assoupir, écoutez-moi : Quoi ! ma fille, vous ne pourriez veiller une heure avec moi ? *Veillez et priez.* (*Matth.* XXVI, 41.)

5. Mon Dieu, si je ne puis dire : le Seigneur Jésus, que dans le Saint-Esprit, comment pourrais-je prier sans votre grâce ? Apprenez-moi donc à prier vous-même ; ouvrez mes lèvres, et ma bouche chantera dignement vos louanges ; envoyez-moi votre Esprit qui est un Esprit de grâce et de prières ; afin que je ne sois plus devant vous comme un airain sonnant et une cymbale retentissante. Seigneur, vous voulez que mon âme vous bénisse et vous loue, vous le lui commandez. Oui, mon Dieu, je chanterai vos louanges tant que je vivrai ; mais donnez-moi ce que vous commandez, et commandez tout ce que vous voudrez.

CHAPITRE XL.

De la prière pour les pécheurs.

1. J'ai prié mon Père, et il m'a donné les nations pour héritage. Priez aussi, ma fille, priez sans relâche, et il vous accordera la conversion des pécheurs. Il accorda, vous le savez, la conversion de Paul et d'Augustin aux prières d'Etienne et de Monique ; demandez aussi, et vous obtiendrez. En vérité, je vous le dis : si vous demandez quelque chose à mon Père en mon nom, il vous l'accordera ; croyez-le fermement, et vos vœux seront remplis.

2. Telle est, ma fille, l'efficace et la vertu de la prière : l'avez vous compris ? je l'ai juré, moi qui suis le Seigneur ; et, comme l'homme, je ne connais pas le repentir. S'il se trouve donc parmi vous, dans votre famille, ou au milieu de mon peuple, des âmes qui marchent dans les voies de l'erreur et de la perdition, et que vous n'ayiez pu ramener ni par la sagesse de vos avertissements, ni par la charité de vos supplications, ni par la force de vos exemples, priez, ma fille, priez : vous avez averti, vous avez donné l'exemple, la prière vous reste, et de ces trois moyens, c'est le plus efficace. Priez donc mon Père d'envoyer mon Esprit, afin qu'il parle à leur cœur, qu'il brise leurs chaînes et les convertisse. Pourquoi refuserait-il à la ferveur et à la persévérance de vos sollicitations ce qu'il a si souvent accordé aux prières de tant d'autres ? Priez pour tous, mais principalement pour les pécheurs.

3. Je fais l'office d'avocat auprès du Père ; je suis son Christ, il regarde ma face avec complaisance : mon sang, toujours répandu et fumant devant ses yeux, parle bien plus éloquemment que le sang d'Abel. Offrez mon corps et mon sang que je vous donne dans la sainte communion ; offrez-moi tout entier à mon Père pour la conversion des pécheurs avec toute l'affection d'un cœur compatissant, offrez-moi surtout pour ceux que vous savez être les plus coupables et les plus asservis à la tyrannie de leurs passions ; offrez-moi : je suis une victime de propitiation pour les péchés et pour les pécheurs ; offrez-moi : tous mes saints l'ont toujours fait : c'est pourquoi ils ont obtenu la conversion de tant de pécheurs.

4. Il est encore auprès de moi dans le ciel une avocate puissante, c'est Marie ma mère : il est inouï qu'on l'ait jamais invoquée en vain. Or, ma fille, êtes-vous profondément affligée des iniquités de mon peuple ? criez vers Marie : elle est la consolatrice des affligés. Avez-vous des grâces spéciales à demander pour la conversion de certains pécheurs ? criez vers Marie ; elle est l'auxiliatrice des Chrétiens et la mère de la grâce divine. Désespérez-vous en quelque sorte du salut des plus grands pécheurs ? criez vers Marie : elle est le refuge des pécheurs et une mère de miséricorde ; mettez-les sous sa puissante protection : il n'est point de grâces, point de bénédictions qu'elle ne puisse leur obtenir, et que vous ne deviez lui demander avec la plus ferme confiance.

CHAPITRE XLI.

De l'instruction des enfants.

1. Depuis longtemps l'impiété a frappé les pasteurs ; leurs troupeaux gémissent dispersés, ou deviennent la proie des loups ravisseurs ; les enfants ont demandé du pain, et personne ne leur en donne : vous le leur rompiez autrefois vous-même dans les jours d'abondance, et vous le leur refuseriez maintenant ! Ah ! ma fille, auriez-vous oublié l'amour de préférence que j'ai toujours eu pour les petits enfants ? amenez-les-moi, ma fille, leurs anges voient toujours la face de mon Père, et le royaume des cieux leur appartient. Vous savez qu'une jeunesse bien élevée et bien nourrie constitue une nation honnête et robuste ; de même, ma fille, des enfants nourris avec soin du lait de ma doctrine et élevés dans la crainte de Dieu, forment un peuple fidèle, un peuple de saints. Comme la moisson dépend de la semence, de même la sanctification des hommes est le fruit de la bonne éducation des enfants. Semez donc, ma fille, et vous moissonnerez. Jetez dans le cœur des enfants la précieuse semence de la véritable piété et d'une crainte chaste et filiale ; ayez soin de l'arroser par des exhortations pleines de bonté et de tendresse, et bientôt vous la verrez germer, croître et donner du fruit en son temps. Il en est du cœur des enfants comme de la cire, il reçoit facilement toutes les impressions qu'on lui donne ; ayez donc soin d'y imprimer de bonne heure les traits et la forme de la sainteté et de la vertu, et vous en ferez des Chrétiens et des saints.

2. Ne rougissez pas, ma fille, de vous ra-

petisser au milieu des enfants, comme fait une tendre nourrice avec ceux qu'elle allaite. Je n'ai pas rougi moi-même de me faire homme, et de prendre la forme d'esclave pour vous racheter. Paul n'a pas rougi de devenir faible avec les faibles, ni de se faire tout à tous, afin de les sauver tous. Imitez les prophètes Elie et Elisée; ils n'ont pas craint, pour ressusciter des enfants, de rapetisser leurs membres, de les conformer à la petitesse de leurs corps, ajustant leur bouche sur leur bouche, leurs mains sur leurs mains, leurs pieds sur leurs pieds. Faites de même, ma fille, et, quelles que soient vos lumières et votre vertu, ne dédaignez pas de vous conformer à la faible intelligence des enfants et des ignorants, pour leur inspirer l'esprit de la vie et la grâce de la justice; et comme ils ne sauraient encore supporter une nourriture solide, donnez-leur du lait, afin qu'ils croissent pour le salut.

3. O mon bon maître, mon doux Jésus! qui est-ce qui pourrait rougir de se faire petit avec les petits et les faibles, puisque vous avez daigné, tout Dieu que vous êtes, recevoir avec bonté et serrer avec tendresse les petits enfants dans vos bras?

4. Donnez-moi une vierge chrétienne qui soit animée de mon esprit, qui ait à cœur mes intérêts au mépris des siens, et qui soit remplie d'une charité, d'une humilité et d'une piété sincères; et elle comprendra combien il est avantageux, glorieux et nécessaire d'élever les enfants d'une manière sainte et chrétienne. Y a-t-il en effet rien de plus grand que de contribuer au salut des âmes, que de coopérer à mes desseins de miséricorde sur les enfants des hommes? Or, c'est ce que vous faites, ma fille, quand vous enseignez aux enfants la science du salut, et que vous les formez à l'école de mon Evangile. Jetez cette précieuse semence sur une bonne terre, dans des cœurs encore innocents: des vierges orgueilleuses et vaines accuseront peut-être votre zèle de simplicité; mais cette semence croîtra, portera du fruit au centuple, et vous moissonnerez dans la joie ce que vous aurez semé dans l'humiliation.

5. Instruisez donc les enfants avec assiduité; que vos instructions ne soient ni trop longues ni trop relevées: qu'elles soient, au contraire, claires, courtes, simples et à la portée des enfants; ne vous lassez pas de leur répéter les mêmes choses; mais, en les répétant, rendez-les piquantes par la variété. Parlez-leur toujours avec la douceur, la tendresse et la gravité d'un père religieux, et jamais avec un air de domination ou de familiarité badine. Ne vous contentez pas de leur expliquer les préceptes et la doctrine; développez-en les motifs et les preuves, et rendez-les sensibles par le moyen des exemples et des comparaisons familières et nobles. Si vous avez le talent de vous faire craindre et aimer des enfants, alors ils vous écouteront avec plaisir, et vos paroles pleines d'onction et de chaleur seront comme autant de traits qui resteront enfoncés dans leurs jeunes cœurs. Confirmez vos leçons par vos exemples, et pratiquez toujours à leurs yeux ce que vous voulez qu'ils fassent eux-mêmes. Souvenez-vous que j'ai commencé à faire avant que d'enseigner.

6. Mais ce n'est pas assez de les instruire des vérités du salut, il faut encore leur apprendre à vivre de la foi et à pratiquer la vertu. Toute science est vaine sans les mœurs; la science donne de l'enflure et de l'orgueil, la charité seule édifie. Etudiez donc avec soin leurs défauts, leurs vices et leurs inclinations naissantes. Appliquez-vous à les réprimer avec une fermeté pleine de douceur: on écrase avec facilité le serpent lorsqu'il est encore petit: plantez la piété à la place des vices; échauffez-la par la ferveur de vos prières, et je ne manquerai pas de lui donner de l'accroissement. Instruisez, formez, corrigez sans relâche, et ne vous rebutez point; votre récompense est attachée à vos travaux et à vos peines, mais non à leurs succès. Mais si, par paresse ou par dégoût, vous venez à vous refuser à l'instruction chrétienne des enfants, bientôt vous verrez mon champ se couvrir de ronces et d'épines, qui étoufferont la bonne semence; et, au temps de la moisson, il n'y aura que de la zizanie et de l'ivraie, qu'on coupera en faisceaux pour la jeter au feu.

CHAPITRE XLII.

Du choix des amies.

1. Ma fille, on devient sage avec les sages: l'ami de l'insensé ne tarde pas de lui ressembler. Il n'y a rien de comparable à un ami fidèle; si vous avez le bonheur de rencontrer une amie véritable, attachez-vous à elle bien plus étroitement qu'à une sœur. Confiez-lui vos intérêts et vos peines: la sagesse de ses conseils comblera votre âme de douceurs, et vous fera goûter les consolations les plus sensibles au milieu des disgrâces et des maux de la vie. Vous trouverez sous ses ailes un asile assuré, et dans son sein un baume de vie et d'immortalité.

2. Mais qui est-ce qui pourra trouver jamais une pareille amie? ce sera, ma fille, celle qui craint le Seigneur. Les filles du siècle trouvent des amies, il est vrai; mais quelles amies! des amies de table, de divertissements et de plaisirs, qui vous abandonnent et se retirent au jour de la nécessité; des amies inconstantes qui vous aiment aujourd'hui, et demain vous haïssent; des amies qui ne vous repaissent que de louanges, de flatteries, et qui vous égarent par la perversité de leurs conseils; des amies esclaves de leurs passions et de leurs vices, qui entraînent les âmes dans leurs voies et les font périr par leurs scandales. Assurément, ma fille, de telles amies ne le sont que de nom, et il n'y a dans le vrai, rien de plus funeste que leur amitié. O ma fille, que de maux entraînent la liaison et la fa-

miliarité avec de telles amies ! Hélas ! combien de vierges fidèles elles ont fait tomber depuis leur retour au milieu du monde, de la plus haute piété dans la tiédeur la plus déplorable, et de la tiédeur dans l'abîme des passions et des crimes ! comprenez bien, ma fille, ce que je vous dis.

3. Une vierge chrétienne a-t-elle l'imprudence de se lier avec ces filles de Babylone, avec ces folles amies du siècle, elles la flattent d'abord, en la comblant de caresses et de démonstrations d'amitié ; mais, sous les dehors les plus séduisants, elles cachent les piéges et les embûches qu'elles tendent à sa simplicité, et elles ne voilent ainsi leur malice que pour la perdre plus efficacement. Aussi cette vierge imprudente se croit-elle en sûreté au milieu de ses amies perfides, et ne connaît-elle plus d'autre plaisir que celui de leur société, et pour le prolonger, elle abrége bientôt le temps qu'elle avait coutume de donner aux saints exercices de la lecture, de la prière et de l'oraison. Bientôt elle néglige les devoirs de son état. Cependant l'habitude des saintes règles la rappelle à son propre cœur, la conscience lui crie par ses remords que le temps passe et ne revient plus, que sa perte est irréparable et qu'elle en rendra un compte rigoureux. Alors songe-t-elle à se retirer, on la retient. Fait-elle des instances, on la tourne en ridicule. N'êtes-vous pas faite pour la société, lui dit-on ? faut-il donc toujours lire, toujours prier, toujours méditer ? votre santé y tiendrait-elle ? malheur à qui vit seul ! c'est dans la modération et non dans les excès que se trouve la véritable sagesse. Malheureusement elle les croit, l'illusion gagne peu à peu, elle rougit de s'isoler, elle va même jusqu'à traiter de scrupules les justes reproches de sa conscience : déjà elle ne parle plus, du matin au soir, que plaisir, vanité, modes, parures, frivolité, et elle passe les journées entières dans le sein de l'oisiveté.

4. Hélas ! quel changement dans cette vierge chrétienne ! mais ce n'est encore là, ma fille, que le commencement de ses malheurs ; l'oisiveté va la former insensiblement à tous les vices. Déjà ses perfides amies ne gardent plus avec elle de retenue, plus de mesure. Elles tiennent hardiment devant elle les propos les plus contraires à la charité et à la prudence ; elles avilissent à ses yeux les supérieures les plus respectables et tournent en dérision les saintes règles, la simplicité, la modestie et les exercices de la piété. Tout cela lui déplaît d'abord ; mais l'horreur qu'elle en a se dissipe bientôt, et, devenue l'esclave d'une fausse honte, elle n'ose plus résister, et finit par sourire et par applaudir à tout. Bien plus, afin de plaire à ses coupables amies, elle partage la médisance et la liberté de leurs conversations, et mêle ses dérisions et ses censures aux leurs. Aujourd'hui elle se rend chez elles, et demain elle les reçoit dans sa maison ; mais partout ce ne sont plus que licence, divertissements, folles joies. En vain de saintes amies la reprennent d'un changement si déplorable, en vain les supérieurs font entendre leur voix, elle méprise tout et se moque de tout. Enfin, elle peut dire avec vérité qu'elle ne craint plus ni Dieu ni les hommes. La voilà changée en une fille de Bélial, elle qui peu auparavant était une des plus saintes filles de Sion.

5. O ma fille, ayez de la charité pour tous ; mais si vous voulez conserver votre vertu, gardez-vous bien de vous lier jamais avec de pareilles amies. N'ouvrez pas votre cœur à toutes sorte de personnes ; mais choisissez celles dont vous reconnaîtrez la pureté des mœurs, la sagesse, la crainte de Dieu, et qui sont bien sensées, pieuses, humbles, compatissantes, simples et modestes. Fréquentez de telles amies, liez-vous étroitement avec elles : leurs exemples vous animeront à la perfection, et, pour peu que vous vous écartiez de la voie droite, elles ne manqueront pas de vous y ramener par la sagesse et la douceur de leurs conseils. Elles seront votre consolation et votre appui dans les afflictions et les peines de la vie, elles dissiperont vos doutes, vos incertitudes, et vous conduiront avec prudence. L'amitié de ces vierges sages comblera votre âme d'une sainte joie, et lui fera goûter cette paix de Dieu, qui surpasse tout sentiment. Goûtez, ma fille, et voyez par vous-même.

CHAPITRE XLIII.

De la lecture de l'Ecriture sainte.

1. Voulez-vous apprendre la sagesse, ma fille, et devenir plus intelligente et plus juste ? appliquez votre cœur à la connaissance de mes divines Ecritures ; cette science est au-dessus de toutes les sciences humaines et de toutes les richesses de la terre. Ecoutez donc, ma fille ; mes instructions ; prêtez une oreille attentive à mes paroles, et que vos yeux ne se ferment jamais sur elles. Dites à l'Ecriture sainte : Vous êtes ma sœur bien-aimée.

2. Je suis votre père ; et si vous êtes ma fille, vous rechercherez avec délices ma conversation et mes entretiens. Venez donc dans la solitude des Ecritures ; c'est là que je parle au cœur, ma fille ; c'est là que je converse avec les hommes, non plus de cette manière terrible dont je donnais mes lois aux Hébreux sur le mont Sinaï, mais avec cette extrême douceur avec laquelle j'embrassais les petits enfants, par les bras de mon Fils. Venez donc à moi, vous-même, comme un de ces petits enfants, si ce n'est pas pour voir mon visage, du moins pour écouter mes leçons. C'est dans les Ecritures que j'ai gravé mes commandements et mes lois. Je vous ai recommandé de les méditer dans le repos de votre maison, au milieu des voyages, à votre coucher et à votre lever. Conformez-vous à cet ordre, ma fille, lisez ce qui est écrit, parce qu'il n'a été écrit que pour votre instruction.

3. Mon Ecriture est votre trésor, votre héritage. Lisez-la, ma fille, et vous ne pé-

cherez point, vous détournerez vos pas de toute voie oblique et injuste, parce qu'elle vous remettra devant les yeux vos fins dernières. Lisez-la, et vous courrez dans la la voie de mes commandements, parce qu'elle sera le flambeau et la lumière qui éclaireront vos pas. Lisez-la, et vous aurez toujours votre âme dans vos mains, parce que vous n'oublierez pas ma loi. Lisez-la, et vous vous en trouverez bien, parce que mes ordonnances sont la joie du cœur. Lisez-la, elle vous facilitera l'accomplissement de tous vos devoirs, à cause de la récompense éternelle qu'elle vous promet, et dont elle vous fera goûter les prémices ici-bas.

4. Mais, si vous négligez de vous appliquer à l'étude de mes divines Ecritures, hélas! ma fille, que vous deviendrez misérable, pauvre et aveugle! Misérable d'abord, parce qu'ayant à combattre contre les puissances de l'air et les princes des ténèbres, vous n'aurez pas les armes de Dieu pour résister; pauvre, parce que vous manquerez de pain pour nourrir votre âme; aveugle enfin, parce que ma parole est la lumière des hommes, et que sans elle vous resterez dans les ténèbres, vous multiplierez les faux pas, et vous tomberez dans les précipices.

5. Oui, Seigneur, je sais que je ne puis manquer de périr, si je ne médite sans cesse votre sainte loi; je sais que si je ne la lis pas assidûment, je ne saurais être ni pieuse, ni sage. Je méditerai donc, tous les jours de ma vie, vos admirables préceptes; tous les jours j'ouvrirai le livre de vos divines Ecritures, pour m'y nourrir de votre parole; j'adorerai votre Verbe fait chair, qui ouvre sa bouche pour m'y instruire; et, prosternée à ses pieds avec Marie, sœur de Lazare, je la lirai avec une attention religieuse, avec un souverain respect, une humble simplicité et une soumission parfaite à la voix de votre Eglise, à qui seule vous avez confié le dépôt et l'intelligence de vos divines Ecritures, et que vous avez établie la colonne et le fondement de la vérité. Donnez-moi l'intelligence, Seigneur, afin que je comprenne vos commandements; faites luire sur moi quelque rayon de votre visage, et enseignez-moi vous-même les ordonnances de votre justice. Je sais que le livre de vos Ecritures est admirable; mais, afin qu'il éclaire l'esprit et qu'il échauffe le cœur, il faut que vous parliez vous-même.

CHAPITRE XLIV.

Des livres mauvais et défendus.

1. Gardez-vous bien, ma fille, de vous allier avec les infidèles. Quelle société en effet peut-il y avoir entre la justice à laquelle vous devez aspirer, et l'iniquité que distillent les livres des impies? Quelle union peut-il y avoir entre l'admirable lumière de l'Evangile qui vous éclaire, et les ténèbres des faux sages? Quelle part entre une âme fidèle et des écrivains séducteurs? Quel rapport entre une vierge chrétienne, qui est devenue le temple même de son Dieu, et ces idoles infâmes qu'on loue et qu'on honore dans les livres criminels et impurs? Fuyez donc, ma fille, c'est moi-même, le Seigneur votre Dieu, qui vous le dis, fuyez ces livres pervers, et que vos mains ne touchent jamais à leur corruption.

2. Souvenez-vous, ma fille, que le serpent est le plus rusé de tous les animaux; il ne craint pas d'approcher de mes filles, comme il fit d'Eve autrefois, pour les séduire encore, et les faire tomber comme elle, s'il est possible, dans l'abîme de l'incrédulité et de la corruption. Pourquoi, dit-il, Dieu vous a-t-il défendu de toucher aux fruits de tous les arbres? Pourquoi ne liriez-vous pas toutes sortes de livres? Et si par hasard elles lui répondent: Dieu nous a défendu de toucher aux mauvais livres, de peur que nous ne mourions, l'ennemi réplique aussitôt: *Vous ne mourrez pas; mais vos yeux seront ouverts, et vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal.* (*Gen.* III, 4, 5.) Vous possédez le don de la foi, vous êtes instruites de ses dogmes; vous êtes pleines de raison, de jugement et de prudence; vous savez choisir le bien et réprouver le mal; lisez: il vous est avantageux de connaître les impiétés et les maximes corrompues, afin de pouvoir les combattre dans l'occasion. Lisez: il y a sans doute quelques mauvais endroits dans les livres des impies; mais ils sont si éloquents et écrits avec tant d'élégance, ils vous apprendront bien des choses que vous ignorez; vous laisserez de côté les fausses maximes, et vous ne vous arrêterez qu'aux beautés du style, qu'aux choses qu'il est bon de savoir. De là il arrive que la plupart d'entre elles, entraînées par la curiosité et l'orgueil, ont la témérité d'ouvrir ces sortes de livres, malgré la défense de Dieu et de son Eglise, et, les trouvant beaux à la vue et satisfaisants pour l'esprit, elles mangent de leurs fruits.

3. Mais qu'en résulte-t-il, ma fille? hélas! c'est que la doctrine de ces ouvrages impies, venant à gagner comme un cancer, a bientôt infecté de son funeste poison le cœur de celles qui ont le malheur de les lire. Bientôt elles trouvent plus de goût aux rêveries et aux fables des impies, qu'à la loi chaste et pure du Seigneur. Bientôt l'horreur que leur inspirait d'abord la doctrine empoisonnée de ces livres, s'affaiblit; la séduction gagne peu à peu; elles commencent à vaciller dans la foi; ensuite, ne captivant plus comme auparavant leur esprit sous son joug salutaire, elles ne craignent plus d'asservir la foi elle-même aux lumières de leur aveugle raison: le flambeau de la foi finit par s'éteindre, et il disparaît tout à fait de leurs cœurs. O ma fille! combien de vierges, auparavant fidèles et ferventes, ont fait ainsi un triste naufrage dans la foi, parce que, pleines de confiance en elles-mêmes, elles ont eu la témérité de lire les ouvrages des ennemis de Dieu!

4. Je vous le répète, ma fille, ayez en horreur les livres des méchants, et rompez tout commerce avec eux : ils vous paraissent revêtus de la peau de brebis ; mais au fond ce sont des loups ravisseurs. Ne cherchez point en eux les nouveautés profanes et les maximes contradictoires d'une fausse philosophie, sachant que la plupart ont fait un triste naufrage, pour les avoir recherchées. Si donc, ma fille, quelqu'un vous offrait un livre impie, et vous conseillait de le lire, sans la permission de votre supérieur, répondez-lui : Il n'est pas permis : anathème à ce livre ! Et si, par mégarde, vous aviez quelques livres dangereux, souvenez-vous de ces premiers fidèles qui, s'étant livrés à l'étude des choses curieuses, brûlèrent, sur les exhortations de Paul, tous leurs mauvais livres à la face de tout le monde. Pensez que vous portez le trésor de la foi dans un vase bien fragile, gardez-vous de l'exposer au moindre danger : bien convaincue que sa conservation n'est pas attachée à vos connaissances ni à vos lumières, mais à la vertu de ma grâce.

5. Il est vrai, ma fille, et vous savez que la foi est morte sans les œuvres. De quoi vous servirait-il en effet d'avoir conservé la foi, si vous n'en pratiquiez pas les œuvres ? je veux dire, si vous n'aviez pas des mœurs chastes et pures ? C'est pourquoi vous ne devez pas moins vous interdire les livres qui les corrompent, que ceux qui pervertissent la foi. Prenez garde, ma fille, le démon essaye toutes sortes de ruses pour vous séduire ; et comme il sait que les vierges chrétiennes, en général, ont en horreur les livres impies, il tend adroitement des piéges à leur innocence par le moyen des livres impurs. « Mon amie, » vous dit cet adroit séducteur, « vous ne pouvez pas toujours vous appliquer à des études sèches, à des lectures sérieuses ; vous avez besoin de varier pour délasser votre esprit : un arc toujours tendu se rompt à la fin. » D'abord, il vous montre des livres innocents peut-être, mais vains et frivoles. « Prenez, lisez, » vous dit-il, « vous n'y trouverez pas même l'ombre du mal : telles et telles personnes les lisent, et vous savez qu'elles sont très-pieuses. »

6. Faites-y attention, ma fille ; Satan, il est vrai, ne vous propose pas une chose mauvaise ; mais il a d'autres desseins. Hé quoi ! il veut d'abord tourner vos yeux à des choses vaines, puis disposer votre cœur à les aimer. Mais si, cédant à ses suggestions, vous venez à les lire d'abord par manière de délassement, puis avec trop d'application, dès qu'il s'apercevra que vous goûtez des livres frivoles, il ne manquera pas de vous parler des ouvrages dangereux, libres et criminels. « Ils sont rares, » vous dira-t-il, « les livres absolument innocents qui puissent délasser l'esprit ; mais il y a peu de choses à reprendre dans ceux-ci et dans ceux-là, dans tels et tels romans : bien des personnes les lisent sans inconvénient ; d'ailleurs vous pratiquez la chasteté depuis longtemps. Si vous rencontrez quelques mauvais endroits, vous les passerez, ou vous ne ferez que les effleurer légèrement. Lisez donc, lisez ; et ne soyez point si timide ni si minutieuse. »

7. Hélas ! ma fille, si, cédant au tentateur, et vous confiant en votre ancienne vertu, vous vous livrez à de semblables lectures, vous ne tarderez pas à vous convaincre, par une funeste expérience, que, comme on ne saurait cacher un charbon de feu dans son sein sans brûler ses habillements, ni marcher impunément nu-pieds sur un brasier ardent, de même vous ne pouvez lire les livres d'intrigues et d'amour, sans déchoir bien vite de la pureté de vos mœurs et de la plus belle des vertus. Ma fille, *si vous touchez de la poix, vous en aurez les mains souillées* (*Eccli.* XIII, 1) : gardez-vous donc bien de lire une seule page de ces livres qui respireraient de honteuses facéties et un profane amour. Rappelez-vous combien doivent être purs les yeux et le cœur qui ont le bonheur de voir et de recevoir souvent et le sang même qui fait germer les vierges, et le corps adorable du Seigneur.

8. Vous savez que les supérieurs donnent quelquefois à certaines personnes la permission de lire les ouvrages de certains auteurs hérétiques ou impies ; mais jamais aucun d'eux n'a permis ni pu permettre les livres contraires aux bonnes mœurs. Pourquoi cela ? parce qu'ils savent que les mauvais discours corrompent les bonnes mœurs ; que l'esprit est prompt au mal, et que la chair est faible. Mais, ma fille, parce que je vous ai favorisée par-dessus tant d'autres, en avez-vous moins un esprit et un corps fragiles et humains ? Sans doute que vous devez être plus fidèle, plus fervente et plus parfaite que les autres ; mais vous n'êtes pas pour cela moins faible et moins inclinée vers le mal. Que vous dirai-je donc ? Ecoutez, ma fille, plus vous êtes favorisée et élevée en grâces, plus vous devez être chaste et pure ; plus convient-il aussi que vous soyez vigilante, circonspecte et immuable dans la règle qui vous interdit toute lecture qui aurait la moindre apparence du mal. Certains bons mots, certaines plaisanteries équivoques paraissent des bagatelles aux yeux mondains ; une vierge chrétienne doit les regarder comme autant de blasphèmes

CHAPITRE XLV.

De l'examen du soir.

1. Jugez-vous, ma fille, afin que vous ne soyez point jugée. Examinez tous les soirs votre conduite ; tenez-vous toujours prête, parce que je viendrai à vous à l'heure que vous ne m'attendrez pas. Peut-être cette nuit vais-je vous redemander votre âme ; voyez donc si vos comptes sont en règle. Prenez votre âme dans vos mains, examinez avec soin en quel état elle se trouve, quelles ont été ses pensées, ses désirs et

ses œuvres; ce qu'elle s'est permis contre moi, contre le prochain et contre elle-même. Ne s'est-elle point souillée dans la poussière du siècle! secouez cette poussière par la douleur, et mieux encore par un propos nouveau et ferme. Si elle avait eu le malheur (ah! qu'elle en soit préservée!) de tomber dans l'abîme d'un péché mortel, ô ma fille! pleurez, livrez-vous à la douleur; disposez-vous à une prompte confession et à un véritable amendement, afin que le soleil ne se couche point sur votre péché, et que je ne me venge pas au milieu des ténèbres. Combien sont frappés tous les jours de mort subite! combien sont entrés dans le repos du lit pleins de santé, et qui, cette nuit-là même, sont descendus au fond des enfers, parce qu'ils se sont endormis sans contrition et sans douleur dans le péché mortel! Pouvez-vous bien vous livrer aux douceurs du sommeil, dans un état où vous ne voudriez pas mourir! Qui vous a promis que ce sommeil auquel vous vous livrez si tranquillement dans cet état de péché mortel, ne sera point aussi le commencement d'une mort éternelle?

2. Lorsque j'étais sur la terre, je croissais en âge, en sagesse et en grâce devant mon Père et devant les hommes : vous aussi, ma fille, vous devez croître et avancer de jour en jour; car ne pas avancer, c'est reculer. Et comment avancerez-vous si, faute d'examiner vos défauts et de vous juger, vous ne vous corrigez pas? Rentrez donc tous les soirs dans votre propre cœur; et, à l'éclat de ma lumière, sondez-en avec soin les plis et les replis. Examinez d'où vous venez, où vous allez, comment vous vivez, ce que vous faites, ce que vous omettez, combien vous avancez ou reculez chaque jour, quelles sont les pensées qui vous occupent, et les affections qui vous remuent; quelles sont les tentations que l'ennemi vous suscite avec plus de violence et plus fréquemment. C'est là ce que faisaient habituellement mes saints, pendant qu'ils vivaient sur la terre : aussi faisaient-ils de grands progrès dans la vertu. En s'observant et en s'examinant assidûment, ils diminuaient chaque jour le nombre de leurs fautes; plus ils tombaient fréquemment par fragilité, plus ils se relevaient avec joie, plus ils se préparaient à combattre avec courage, plus ils demandaient les secours de ma grâce avec instance. C'est ainsi qu'ils ajoutaient encore à leur justice et à leur sainteté; c'est ainsi que leurs fautes légères étaient bien plus pour eux un encouragement à la vertu, qu'un obstacle à leur perfection. Faites de même, ma fille, et examinez ainsi votre âme dans le silence de la nuit, et loin du tumulte des affaires.

3. Seigneur, vous connaissez mes péchés, vous avez observé toutes mes voies et les traces de mes pieds; envoyez votre lumière et votre vérité; alors je me connaîtrai comme vous me connaissez vous-même, et cette connaissance me conduira à un véritable amendement; en sorte que, me conservant sans tache dans mes voies, autant que ma faiblesse pourra le permettre, je devienne parfaite, comme mon Père céleste est parfait.

CHAPITRE XLVI.

Du Souverain Pontife.

1. Comme Sauveur du monde, j'ai prié mon Père, et il m'a donné les nations pour héritage; aussi ma domination s'étend-elle d'une mer à l'autre jusqu'aux extrémités de la terre, et je bénis toutes les familles de l'univers. Mes enfants se sont multipliés plus que les étoiles du ciel; la terre s'est remplie de mes brebis, et moi qui suis le bon pasteur, je leur ai préparé une bergerie sûre dans mon Eglise bien-aimée. Cette bergerie ne périra jamais, ma fille; mon Eglise demeurera jusqu'à la consommation des siècles.

2. Pierre est le fondement de cette bergerie; c'est sur cette pierre que j'ai bâti l'édifice de mon Eglise. Et comme on renverse toute la maison, par cela même qu'on en détruit le fondement, de même celui qui méconnaît et rejette Pierre ou ses légitimes successeurs, combat et rejette toute l'Eglise. Attachez-vous donc fortement, ma fille, à l'unité, à l'autorité et à la foi impérissable de Pierre et de ses successeurs. Celui qui n'est pas avec eux est contre moi; et celui-là disperse, qui ne ramasse pas avec eux. Mes brebis entendent leur voix, et ceux qui ne l'entendent pas ne sont pas de mes brebis.

3. Voyez, ma fille, ces malheureuses brebis qui, après s'être séparées de Pierre, ont voulu se bâtir une bergerie sur un autre fondement; elles sont devenues semblables à un homme qui bâtit sa maison sur le sable; la pluie, les fleuves et les orages sont venus fondre sur cette maison, et elle est tombée avec grand fracas. Voyez la Grèce, voyez l'Angleterre et tant d'autres nations qui se sont séparées de Pierre. Hélas! en rompant l'unité, elles ont encore perdu la foi, sans laquelle on ne saurait me plaire. Voyez au contraire les peuples et les brebis fidèles qui sont restés dans la bergerie dont Pierre est le fondement, elles ont vu tomber sur leurs têtes les ruines mêmes du ciel sans pâlir, sans rien perdre de leur constance ni de leur foi. En vain leurs Eglises ont-elles été assaillies de la pluie des erreurs, des fleuves des persécutions et des tempêtes des séductions, elles sont restées inébranlables, parce qu'elles étaient fondées sur la pierre.

4. Jamais aucun hérétique ne s'est assis à Rome sur le siége de Pierre. Jamais la foi n'a défailli dans cette chaire, comme je l'ai demandé. Aussi l'ancien serpent, cet ennemi pervers et acharné contre mes saints, n'a-t-il jamais employé de moyen plus efficace pour perdre et pour dévorer mes brebis, que de les séparer de Pierre et de ses successeurs. Faites bien attention, ma fille, que toutes les hérésies qui se sont élevées ou qui s'élèvent encore aujourd'hui, ne se

sont affermies que par la séparation du Pontife de Rome. Voyez dans l'histoire les injures et les calomnies que les partisans des hérésies et des schismes n'ont cessé de vomir de toutes les manières contre les successeurs de Pierre : cela ne doit pas vous surprendre; Satan vérifie dans mes vicaires ce qui avait été écrit de moi : *Je frapperai le Pasteur, et les brebis seront dispersées.* (*Zachar.*, XIII, 7; *Matth.* XXVI, 31.) Voulez-vous donc, ma fille, vous soutenir dans la voie de la vérité et du salut? ayez soin de montrer plus de respect, d'attachement, d'obéissance et d'amour pour le siége de Rome, à mesure que le diable et ses suppôts se déchaînent plus fortement contre lui, sachant bien que ma bergerie est une et qu'il n'y a qu'un pasteur. Tenez-vous sur vos gardes, ma fille, et regardez comme suspect tout ce qui tendrait tant soit peu à vous séparer de la foi et de la chaire de Pierre.

5. Car Pierre et ses successeurs ne sont pas seulement le fondement de mon Eglise, ils sont encore les pasteurs des agneaux et des brebis, les princes de tous les évêques, les chefs visibles de tout le corps de mon Eglise. Ecoutez ces paroles, ma fille, et méditez bien ces titres des Pontifes de Rome. S'ils sont les pasteurs de tous et les princes des évêques, vous êtes donc une de leurs brebis; s'ils sont les chefs visibles de mon Eglise, vous devez donc les honorer comme moi-même, puisqu'ils sont mes vicaires.

6. Fuyez avec soin, ma fille, ceux qui touchent à mes oints, et qui ne craignent pas d'exercer leur malice contre les chefs de mes prophètes; rejetez avec horreur les livres impies dirigés contre eux; vous savez bien qu'ils troublent la paix des simples, obscurcissent la foi, font perdre le salut, et excitent des révoltes contre moi-même, qui suis le dominateur suprême de l'Eglise et de tout l'univers.

CHAPITRE XLVII.

De l'obéissance due à l'évêque.

1. Obéissez à vos préposés, ma fille, et soyez-leur soumise : c'est moi qui vous en ai fait le commandement. En obéissant à votre évêque, vous êtes assurée de me plaire; car l'obéissance vaut mieux que les sacrifices. Faites-y attention, ma fille; je n'ai pas offert à mon Père des hosties et des sacrifices; mais, en ayant reçu un corps, je suis venu pour faire sa volonté. J'ai toujours fait ce qui lui était agréable, et je me suis rendu obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix.

2. Votre prélat est votre pasteur, votre évêque que mon Esprit a établi pour gouverner mon Eglise dont vous êtes membre. Il veille sur vous comme devant rendre compte de votre âme. Ayez donc soin qu'il le fasse avec joie, et non en gémissant. Soyez-lui soumise de tout votre cœur à cause de Dieu, bien plus par affection que par nécessité. Il y a bien plus de sûreté à obéir qu'à commander. Vous trouverez le repos et la paix dans une humble soumission au gouvernement de votre évêque; vous soustraire à son obéissance, c'est vous soustraire à la grâce.

3. Qu'y a-t-il de surprenant, ma fille, que vous vous soumettiez à un homme, vous qui n'êtes que poussière et que néant; tandis que moi, qui suis le Tout-Puissant et le Très-Haut, et qui ai créé toutes choses, je me suis soumis à mes créatures, à cause de vous? je suis devenu le plus humble de tous, afin que mon humilité vous apprît à pulvériser votre orgueil : apprenez à obéir et à obéir en toutes choses, vous, cendre et poussière.

4. Peut-être dites-vous, en murmurant au dedans de vous-même : Pourquoi fait-il telle ordonnance, telle défense, tel règlement? Prenez garde, ma fille : toucher à l'évêque, c'est me toucher moi-même à la prunelle de l'œil. Voulez-vous donc juger votre propre juge, et conduire votre guide même? Ne savez-vous pas que celui qui le méprise me méprise moi-même. Ce n'est pas de ses ordres que vous rendrez compte, mais de votre obéissance. Obéissez donc à votre prélat sans répliquer; obéissez comme la main fait à la tête : vous savez qu'elle exécute promptement et sans hésiter tous ses ordres; faites de même, ma fille.

5. Je vous en conjure, ma fille, discernez celui qui vous commande et qui vous reprend dans le Seigneur; ayez pour lui une affection plus abondante, et honorez-le plus particulièrement. C'est mon oint, mon christ. Gardez-vous bien de lui désobéir et de lui résister en rien, de vous plaindre ni de murmurer contre lui. Marie osa murmurer contre Moïse, et, à l'instant même, elle fut frappée de la lèpre. Coré, Dathan et Abiron osèrent s'élever contre le grand prêtre Aaron, et la terre s'entr'ouvrant sous leurs pas, les engloutit tout vivants dans ses abîmes. Le feu du ciel dévora les envoyés du roi d'Israël, pour avoir manqué de respect au prophète Elie. La loi condamnait à la mort celui qui, dans son orgueil, refusait l'obéissance au prêtre; quels châtiments pensez-vous que mérite celui qui, en méprisant les pontifes et les prêtres de la nouvelle loi, m'aura méprisé moi-même, et aura ainsi fait outrage à l'esprit de grâce?

CHAPITRE XLVIII.

Du respect et de la confiance dus aux prêtres.

1. Qu'est-ce que l'homme, ma fille, et pourquoi l'ai-je créé? c'est afin qu'il me craigne, moi qui suis le Seigneur son Dieu? qu'il observe mes commandements, qu'il m'adore et ne serve que moi. C'est là toute la grandeur, toute la gloire, tout le bonheur de l'homme; c'est là tout l'homme. Qu'est-ce qu'un prêtre, ma fille? et pourquoi l'ai-je tiré de la poussière pour l'élever au sacerdoce? C'est afin qu'il conduise les hom-

mes dans ce grand ouvrage, et qu'il leur apprenne à me craindre, à m'adorer et à ne servir que moi. Telle est la destinée d'un prêtre. Qu'elle est grande, ma fille, la dignité à laquelle je l'ai élevé ! Qu'il est sublime le ministère dont je l'ai chargé ! j'habite les cieux ; les hommes sont sur la terre : un prêtre est placé entre eux et moi, afin qu'il les conduise en mon nom, et qu'ils lui obéissent comme à moi-même. Je suis le Dieu créateur, et les hommes sont l'ouvrage de mes mains ; un prêtre est établi sur eux, pour leur apprendre à me rendre ce qu'ils me doivent. Je suis le père des lumières ; les hommes sont assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort : un prêtre est élevé au milieu d'eux comme un chandelier, afin qu'il les éclaire et les vivifie par l'éclat des lumières de mon Evangile. Je suis le principe et la source des dons célestes : les hommes sont dans la misère et l'indigence : un prêtre en est le dispensateur, afin qu'il donne à chacun d'eux selon ses besoins. Je suis le Dieu trois fois saint ; les hommes sont pécheurs : un prêtre en est le médiateur pour ménager leur réconciliation avec moi. Je suis le Père d'un Fils unique, que j'ai engendré avant l'aurore ; les hommes sont appelés à devenir mes enfants adoptifs dans le temps : un prêtre leur est donné pour père sur la terre, afin d'opérer leur adoption pour le ciel. Je veux être honoré par des sacrifices ; mais les hommes n'ont point de victimes qu'ils puissent m'offrir : un prêtre, devenu leur médiateur et leur ministre, a toujours entre les mains la plus sainte des victimes, seule capable de payer leurs dettes et d'acquitter mes droits. Je suis un feu brûlant, un Dieu de charité et d'amour, et c'est par le canal d'un prêtre que je veux en embraser les hommes sur la terre. Je suis le souverain médecin ; les hommes sont pleins d'infirmités et de maladies : un prêtre est pourvu de mes remèdes les plus efficaces, afin de les leur appliquer et de les guérir. Enfin, je suis le bon pasteur ; mon troupeau est sur la terre : un prêtre en a la garde et la conduite, afin qu'il prospère et se multiplie par ses soins et sa vigilance. O cieux ! soyez dans l'admiration d'une si grande merveille ! Et vous, ma fille, adorez, louez et bénissez celui qui l'a faite et qui la perpétue sur la terre pour le salut et le bonheur des hommes.

2. Non, ma fille, il n'est point de grandeur ni de puissance sous le ciel qui puisse être comparée à celle d'un prêtre. Il est un des enfants du Très-Haut, il tient de la nature de Dieu même. En effet, ma fille, la dignité d'un roi est purement humaine ; celle d'un prêtre est toute divine. Un roi perd en mourant son éclat et sa puissance ; mais un prêtre conserve dans l'éternité le sacerdoce dont il est revêtu. Un roi commande à des hommes ; un prêtre commande à Dieu même. Un roi courageux triomphe de ses ennemis, un véritable prêtre triomphe du monde et de l'enfer. Un roi ne punit que les corps, par la prison ou par d'autres supplices ; mais un prêtre peut lier les âmes mêmes. Un roi peut briser les liens qui captivent les corps ; mais un prêtre affranchit les âmes elles-mêmes de l'esclavage du démon et des liens du péché. Un roi n'a de puissance que sur la terre ; mais un prêtre étend la sienne jusque dans le ciel. Un roi ne possède que les richesses périssables de la terre ; mais un prêtre tient en sa puissance les trésors inestimables du ciel. Un roi n'envoie des présents qu'à des rois ; mais un prêtre offre des sacrifices au Dieu même qui fait régner les rois. L'offrande d'un roi n'est que de l'or ; celle d'un prêtre est un Dieu. Sa voix pénètre jusque dans le ciel, pour en faire descendre les faveurs les plus rares, pour y plaider la cause et les intérêts des hommes, et pour leur rendre un Dieu favorable et propice. Bien plus, son jugement et sa sentence précèdent le jugement et la sentence de Dieu même ; et les péchés qu'il remet ou qu'il retient sur la terre, sont remis ou retenus dans le ciel. Reconnaissez donc, ma fille, et admirez une si grande dignité, une si merveilleuse puissance ; c'est pour les hommes et spécialement pour vous-même qu'elle a été conférée ; et, tandis que l'impiété ne cesse de vomir tous les jours, contre mes oints et mes prophètes, tout le fiel de sa malignité et de sa haine, et qu'elle emploie sans pudeur la calomnie et l'imposture pour les avilir à vos yeux, que votre foi, devenant plus vive à la vue des épreuves qu'ils ont à subir en tous genres, les respecte et les honore d'une manière digne de moi. Gardez-vous bien de laisser jamais affaiblir dans votre cœur la juste confiance et l'humble docilité qui leur sont dues. Je vous l'ai dit, ma fille, celui qui les écoute, m'écoute ; celui qui les méprise, me méprise : toutes les fois qu'on les reçoit, c'est moi-même qu'on reçoit dans leurs personnes ; et un verre d'eau froide, qu'on leur aura donné en mon nom, ne restera pas sans récompense.

3. Un prêtre, ma fille, n'est établi que pour votre sanctification et votre bonheur. S'il élève ses mains vers le ciel, et fait monter ses vœux et ses prières jusqu'à mon trône, c'est pour faire descendre sur vous tous les biens nécessaires à vos besoins ; s'il monte à l'autel de Dieu, c'est pour vous le rendre favorable et propice ; c'est pour vous nourrir du froment des élus, du pain de vie. Ses lèvres sont les dépositaires de la science du salut, et il ne les ouvre que pour vous en instruire : il est mon coopérateur, et fait les fonctions de mon ambassadeur auprès de vous ; c'est moi-même qui vous parle et vous exhorte dans ses exhortations, et c'est de ma bouche que sortent les paroles de paix et de réconciliation qu'il ne cesse de vous faire entendre ; tous les jours il vous rompt le pain vivifiant de ma parole, afin que vous ne mouriez pas, mais que vous croissiez et que vous vous fortifiiez dans la justice. Si quelquefois il élève la voix comme une trompette, c'est pour ré-

procher à mon peuple ses crimes et ses scandales ; c'est pour faire rentrer en eux-mêmes des cœurs durs et insensibles, qui ne songent point à se convertir, qu'il s'écrie : Malheur à vous, race de vipères, pharisiens hypocrites ! *Malheur à vous qui riez maintenant !* (*Luc.* VI, 25.) Malheur à vous qui marchez dans la voie large et spacieuse qui mène à la perdition !

4. Paraît-il au tribunal de la pénitence ? ah ! ma fille, c'est là surtout qu'il exerce le consolant ministère de la réconciliation, la puissance de lier et de délier, de remettre et de retenir les péchés. C'est un juge éclairé et sage qui exerce tous mes droits ; c'est un père tendre que j'ai revêtu des entrailles de ma miséricorde envers les pécheurs ; c'est un guide expérimenté qui, par sa patience et sa douceur, ramène dans la voie des brebis égarées ; c'est un médecin charitable et compatissant qui, par un sage mélange de l'huile et du vinaigre, guérit avec le Samaritain les plaies des âmes blessées par l'ennemi du salut. Là, ma fille, il comble le ciel de joie, en retirant les pécheurs de leurs égarements. Là, les cœurs impurs deviennent chastes ; les injustices sont réparées, les détracteurs et les médisants sont ramenés à la charité, les ennemis à la réconciliation et à la paix ; les blasphémateurs et les sacriléges retirés du fond de l'abîme où ils étaient tombés ; la science est enseignée aux ignorants et aux petits, et la sagesse aux insensés. Là est guérie la lèpre hideuse du péché ; ceux qui étaient malheureusement tombés recouvrent l'innocence avec leur beauté primitive ; les petits et les faibles trouvent le lait qui leur convient, et les forts une nourriture plus solide ; les âmes saintes se sanctifient, et les justes se justifient de plus en plus. Là enfin, ma fille, un prêtre ouvre votre cœur à la confiance, éclaire vos doutes, fixe vos incertitudes, calme les orages de votre imagination, dissipe ses illusions et ses fantômes, console vos peines en les partageant, et verse dans votre âme la sérénité, la paix et le bonheur. Venez, crie-t-il aux pécheurs avec bonté, me voici pour vous guérir, pour vous soulager en vous déchargeant du poids de vos crimes, pour vous réunir et vous réchauffer sous mes ailes. *O mes petits enfants ! je souffre des douleurs de l'enfantement jusqu'à ce que le Christ soit formé de nouveau dans vos cœurs.* (*Galat.* IV, 19.) Venez avec confiance ; notre Dieu ne repoussa jamais un cœur contrit et humilié : venez, soyez remplis de componction, et j'ose vous promettre que vos péchés deviendront blancs comme la neige, fussent-ils rouges comme l'écarlate et le vermillon.

5. Les ombres de la mort commencent-elles à vous envelopper, ma fille ; alors, ne consultant que sa tendre sollicitude et l'ardeur de son zèle, et bravant tous les dangers, il se hâte de vous porter mes secours et mes consolations jusque sur le lit de votre douleur. Là, il impose sur votre tête mourante des mains pleines de bénédictions et de prières ; là, il fait couler sur tous vos sens l'huile sainte, pour les purifier en même temps, et les préparer au dernier combat ; là enfin, il vous rompt, pour la dernière fois, le pain eucharistique qui doit être votre viatique jusqu'à la montagne de Dieu.

6. Grâces immortelles vous soient à jamais rendues, ô mon Dieu, du don inestimable que vous avez fait, en instituant ce sacerdoce tout divin, qui perpétue parmi nous et pour nous les ministres de vos miséricordes et de vos bienfaits ! Père juste, Père saint, conservez ceux que vous nous avez donnés pour la gloire de votre saint nom, et que l'impiété a épargnés jusqu'ici. Ramenez sous vos ailes ceux qu'elle a inhumainement relégués dans un exil de mort, dans des régions lointaines et brûlantes qui les dévorent ; brisez les fers de ceux qu'elle fait gémir encore, entassés dans les sombres cachots. Jamais la moisson ne fut plus abondante, et vous êtes le maître de la moisson. Envoyez des ouvriers capables de porter le poids du jour et de la chaleur. Suscitez des ministres selon votre cœur, des hommes puissants en œuvres et en paroles, qui soient établis pour la résurrection, et non pour la ruine de plusieurs. Rouvrez devant eux les portes de votre Evangile et de vos temples, afin que nous puissions nous y nourrir encore du pain de votre parole, et y chanter tous ensemble, en votre honneur, l'hymne de la reconnaissance et les cantiques de Sion.

CHAPITRE XLIX.

De la retraite.

1. Vous savez, ma fille, que toutes choses sur la terre ont besoin d'être réparées et renouvelées de temps en temps : vous aussi, ma fille, vous avez besoin de vous renouveler dans l'intérieur de l'esprit. Séparez donc votre âme des sollicitudes du siècle et des affaires humaines ; alors je la conduirai dans la solitude, et là je lui parlerai au cœur. J'ai allumé en vous un feu saint ; mais il ne tardera pas de s'éteindre, si vous négligez de l'alimenter en son temps. Je vous ai mise dans la voie qui mène à la vie ; mais si, après avoir marché quelque temps, vous n'avez soin de vous reposer, de vous ranimer, et de vous fortifier spirituellement, au lieu de courir, vous vous arrêterez de lassitude ; au lieu d'avancer, vous reculerez. Hélas ! avec quelle malheureuse facilité la nature faible et languissante déchoit de sa première ferveur ! Qu'il est ordinaire de sentir l'âme s'appesantir insensiblement sous la corruption du corps, et de voir les cœurs les plus religieux se souiller dans la poussière du siècle.

2. Il vous est donc expédient, ma fille, de vous séparer de temps en temps du commerce des hommes, pour vous occuper uniquement de vos intérêts et des miens, de votre manière de vivre, de votre vocation et de votre éternité. Certes, ma fille, mes

saints les plus fervents n'ont pas cru pouvoir se soutenir dans leur première charité, sans le secours de la retraite; et moi-même, votre Sauveur et votre Dieu, je me suis retiré dans le désert, où j'ai voulu passer quarante jours, pour vous apprendre à vous sanctifier de la même manière. Venez donc dans la solitude, ma fille, et vous y découvrirez assurément les causes secrètes de vos faiblesses et de vos chutes, ainsi que leurs suites funestes; vous y pénétrerez les mystères cachés de votre esprit et de votre cœur; vous y approfondirez mes grâces, mes ordonnances et mes conseils, les passions, les traditions, les folies et les erreurs des hommes, sans acception de personne; vous y apprendrez à peser, à estimer toutes choses au poids du sanctuaire. Là, si vous venez à découvrir que l'ennemi du salut vous retient malheureusement dans ses piéges, vous rougirez, vous pleurerez et vous ferez de généreux efforts pour recouvrer la liberté et la vie, et vous vous prémunirez plus efficacement que jamais contre la servitude du péché. Là, si vous avez le malheur de vous trouver tiède et lâche, mon amour bien médité, bien senti, ravira votre ferveur; je ne vous vomirai plus de ma bouche, et vous deviendrez d'autant plus active, que vos infirmités s'étaient davantage multipliées. Mais, quand même la conscience ne vous reprocherait rien, si véritablement vous avez faim et soif de la justice, là encore, votre âme soupirera après moi comme un cerf altéré après les eaux des fontaines. Je vous instruirai moi-même; je ferai en sorte que vous avanciez de vertus en vertus, et que, comme une lumière brillante, vous croissiez jusqu'au jour parfait. Venez donc, ma fille, venez, quel que soit votre état, et vous verrez des jours de salut se lever pour vous; vous verrez ma lumière dans ma lumière même; vous puiserez la charité dans mon cœur. C'est ainsi que vous trouverez dans la solitude la source de tous les dons et de toutes les grâces.

3. Oui, Seigneur, vous venez de m'apprendre vous-même combien il m'est avantageux de me retirer quelquefois dans la solitude pour me reposer un peu. Mais vous, mon bon maître, mon Dieu, qui réglez toutes choses avec tant de sagesse et de douceur, indiquez-moi le temps le plus favorable.

4. Vous savez, ma fille, ce qu'ont toujours fait, et ce que font encore tous les jours mes vierges sacrées, que j'ai remplies de mon esprit : elles se font un devoir de consacrer à la retraite huit ou dix jours toutes les années; celles mêmes qui vivent au milieu de ce siècle, y consacrent un jour chaque mois, afin de raviver leur ferveur à mon service, et de ressusciter la grâce qu'elles avaient reçues. Je ne vous prescris pas d'autre règle, ma fille; suivez-la d'après l'exemple de mes apôtres, et, comme eux, vous serez revêtue de la vertu et de la force d'en haut.

5. Devenez-vous peu docile à mes inspirations, peu attentive à ma voix intérieure, plus dissipée, plus humaine? vous trouvez-vous languissante dans la confession, tiède dans la communion, froide dans l'oraison, et sans goût pour les choses de Dieu? êtes-vous assaillie de tentations plus fréquentes et plus dangereuses? c'est alors, ma fille, que la retraite vous devient nécessaire : il y aurait même du danger pour vous à la différer. Etes-vous persécutée, affligée, découragée et réduite à des extrémités fâcheuses? alors encore recourez à la retraite, et vous y trouverez des consolations et des douceurs proportionnées aux maux qui ont inondé votre âme. C'est dans mon sein que vous trouverez le calme et la paix que ni le monde, ni vos amies ne sauraient vous donner.

6. Mais continuez à m'instruire, Seigneur, et dites-moi ce que je dois faire dans la solitude, pour en recueillir les douceurs et les fruits. Prêtez l'oreille, ma fille, et écoutez : Il faut, avant toutes choses, vous bien convaincre du besoin que vous avez des exercices spirituels; une fois que vous les aurez arrêtés et réglés, livrez-vous-y avec ardeur, et soyez-y tout entière : qu'à l'exemple du Prophète (*Psal.* CVII, 2), votre cœur soit prêt à tout ce que vous reconnaîtrez m'être agréable : puis offrez-vous à moi sans réserve et sans partage. Observez avec soin l'ordre de vos exercices, comme étant sous mes yeux; conservez le recueillement de votre âme et de vos sens par de fréquents retours vers votre Dieu; augmentez les mortifications de votre corps; employez les considérations les plus propres à vous pénétrer pour moi de la plus tendre dévotion, et à vous concilier ma bienveillance et mes faveurs les plus spéciales.

7. Comme le but essentiel de vos exercices consiste à vous connaître à fond, à vous purifier et à vous amender, vous devez principalement, ma fille, mettre toute votre attention à coopérer d'esprit et de cœur à ma grâce. Sondez bien votre esprit; examinez sous mes yeux vos voies, vos pensées, vos affections, vos habitudes, vos forces et votre faiblesse, afin que vous puissiez bien connaître et découvrir à votre Ananie vos passions dominantes, leurs principales causes, les véritables moyens de les affaiblir et de les extirper totalement. Faites une confession générale avec un cœur vraiment contrit et humilié, ou du moins reprenez-la depuis l'époque de votre dernière retraite.

8. Rappelez dans cette confession les années anciennes passées dans le désordre, si vous ne les avez pas encore pleurées dans l'amertume de votre âme, et si la conscience vous en fait de justes reproches par ses inquiétudes et ses remords. Rappelez ensuite les années nouvelles que vous avez coulées dans un état plus régulier et plus chrétien; et surtout depuis que, rendue à vous-même, vous avez eu plus de liberté de me servir. Peut-être, ma fille, que le vieil homme vous domine encore, et vous croyez vivre

de mon esprit. Peut-être que vous avez négligé les saintes règles que je vous avais prescrites, et vous vous en mettez peu en peine. Peut-être que vous avez fait vos actions ordinaires sans pureté d'intention, et vous n'en rabattez rien de votre confiance. Peut-être que vous avez fait le bien avec de mauvaises dispositions, et vous osez vous en glorifier, tandis qu'il faudrait trembler et craindre. On vous croit vivante, et vous êtes morte. Comment résistez-vous aux tentations? Avez-vous horreur du péché? le détestez-vous? Etes-vous humble, douce, patiente? Mortifiez-vous votre esprit et votre corps? Quel amour avez-vous pour moi? quelle charité pour le prochain? Quel usage ou quel abus faites-vous de mes grâces? Comment faites-vous vos prières, vos oraisons, vos lectures, vos confessions et vos communions? S'il vous fallait mourir à présent, ma fille, et paraître devant mon tribunal, quels changements, quelles réformes voudriez-vous avoir faits? Etes-vous sage, ma fille? faites-les maintenant.

9. Mais, pour assurer le fruit de votre retraite, les pensées et les affections ne suffisent pas; il faut encore que le cœur forme des résolutions qui soient fermes et solides, d'éviter et de combattre certains défauts, de réprimer certaines humeurs, de remplir certains devoirs. Apprenez encore à faire vos actions et vos exercices ordinaires avec plus d'exactitude et de perfection. Si par hasard vous aviez été infidèle à vos résolutions antérieures, examinez-en la cause, et remédiez-y efficacement. Enfin, ma fille, ayez à cœur deux choses essentielles: la première, c'est de mettre par écrit tout ce qui vous a plus particulièrement éclairée, tout ce qui vous a plus sensiblement touchée, afin que vous puissiez en faire usage dans les temps de faiblesse et d'obscurcissement; la seconde, c'est que vous renouveliez et que vous ratifiiez de nouveau sous mes yeux votre règlement de vie. C'est ainsi, ma fille, qu'en marchant selon mon esprit et mon cœur, vous avancerez chaque jour dans la voie de la perfection, et que vous vous assurerez la couronne de justice qui vous est réservée.

CHAPITRE L.

De la manière de vivre saintement.

1. Voulez-vous, ma fille, faire quelques progrès dans la vertu? ne soyez point trop esclave de vos fantaisies. L'homme sage est réglé comme le soleil; l'insensé change comme la lune. Faites tout avec ordre, et vous vivrez dans la sécurité et la paix, et vos jours seront des jours pleins. Croyez à ma parole: si vous vous prescrivez un règlement, et que vous l'observiez sous mes yeux, vous vivrez pour moi, parce que vous vivrez en Chrétienne. Mais si vous vivez au hasard et sans règle, aujourd'hui vous sacrifierez à la mortification, et demain à la mollesse et aux plaisirs; aujourd'hui à la ferveur, et demain à la paresse et à l'indolence. Quelquefois le temps vous paraîtra long et onéreux, d'autres fois vous le perdrez à des choses vaines ou inutiles, et souvent il vous manquera pour les choses nécessaires.

2. Ayez une heure fixe pour vous lever et pour vous coucher. Donnez à la nature le repos dont elle a besoin, mais rien à la sensualité. Sept ou huit heures au plus doivent suffire; tout ce qu'on s'accorde au delà nuit plus à la santé qu'il ne lui est utile. Trop de repos énerve l'âme, et la rend peu propre aux devoirs du jour. Souvenez-vous, ma fille, de cette parole: *Jusqu'à quand la paresse vous retiendra-t-elle dans les bras du sommeil? Vous dormirez encore un peu, et l'indigence viendra fondre sur vous comme un voleur.* (*Prov.* VI, 10, 11.) Mais quelle indigence? Tremblez, ma fille! ce ne sera peut-être pas l'indigence du pain, mais une indigence bien plus à craindre, celle de la piété et de ses avantages.

3. En vous éveillant, soyez prompte à élever les yeux de votre âme vers moi; donnez-moi votre cœur, et fortifiez-vous du signe de la croix. Sortez promptement de votre lit, comme une servante fidèle à la voix de sa maîtresse. Heureuse la servante qui est toujours prête à répondre: Me voici, Seigneur, parce que vous m'avez appelée. Habillez-vous en ma présence, disant: Revêtez-moi, Seigneur, de l'homme nouveau, qui est créé dans une justice et une sainteté véritables; puis, demandez-vous pourquoi vous êtes au monde?

4. Après vous être décemment habillée, livrez-vous au moins pendant une demi-heure au saint exercice de la prière et de l'oraison; car il vous est impossible, sans le secours de la prière, de pratiquer la vertu, de remplir tous vos devoirs et de finir saintement votre vie mortelle. Bientôt votre âme tomberait dans la sécheresse et la langueur, puis enfin dans la mort, faute de lui rompre ce pain vivifiant.

5. Vous donnerez ensuite quelques moments à l'examen particulier; vous examinerez devant moi les efforts que vous avez faits pour acquérir telle vertu qui vous manque, ou pour déraciner ce vice, ce défaut qui vous est habituel. Vous aurez soin de prévoir les actions et les occupations du jour, pour les sanctifier par l'intention droite et pure de les rapporter à ma gloire, et de ne plaire qu'à moi. Vous terminerez ce saint exercice par la lecture d'un chapitre du Nouveau Testament. O ma fille! que ce divin trésor de mes paroles accompagne partout votre esprit et votre cœur! le démon n'osera jamais approcher de vous, ou du moins il ne tardera pas de prendre la fuite. Comme ce livre renferme les paroles de la vie éternelle, vous ne le lirez jamais qu'avec un souverain respect. Charles et François de Sales le lisaient à genoux pour adorer le Verbe fait chair.

6. Profitez de votre loisir et de la bonne disposition de votre esprit pour écrire, ou pour vaquer à l'étude de la science du salut, ou pour faire quelque ouvrage des mains. Sou-

venez-vous, ma fille, que le temps perdu ne revient plus, et que vous m'en rendrez compte au dernier jour. Donnez tous les jours, ou du moins les dimanches et fêtes, quelque temps à cette sainte étude du salut, afin que vous ne vous laissiez point aller aisément à tout vent de doctrine, et que vous vous prémunissiez ainsi contre les maximes du siècle et contre les erreurs du temps, par la lecture des ouvrages qui sont remplis de mon esprit, tels que le *Catéchisme de Montpellier*, le *Missionnaire catholique*, le *Trésor du Chrétien*, et autres.

7. Avant dîner vous aurez soin de lire la Vie de quelqu'un de mes saints, afin que leurs exemples vous animent à me devenir, comme eux, conforme en toutes choses. Que votre table soit frugale : avant de vous y asseoir, bénissez les mets que l'on vous sert, et prenant votre réfection, n'oubliez pas que vous êtes la servante du Seigneur, et conduisez-vous en conséquence. Honorez-moi de votre subsistance, en pratiquant en mon nom quelques mortifications légères : en vérité, je vous dis qu'elles ne resteront pas sans récompense. Après avoir pris votre réfection sous mes yeux avec une sobriété vraiment chrétienne, livrez-vous à la reconnaissance par l'action de grâces. Récréez ensuite votre esprit par des entretiens honnêtes, et par quelques délassements permis et innocents; évitez la trop grande dissipation, les plaisanteries maligues, les railleries piquantes et les jeux défendus. A l'heure fixée, recueillez-vous un moment, en rentrant dans votre propre cœur; saluez Marie avec l'ange, et reprenez vos occupations et vos travaux.

8. Réservez, pour les après-dînées, les visites que demandent l'honnêteté et les bienséances, ou les besoins des malades, des affligés et des pauvres. Honorez chaque jour Marie ma mère, en lui adressant quelque prière particulière, telle que l'*Ave maris stella*, le *Salve regina*, et autres consacrées par son Eglise; ou en récitant dévotement le chapelet, à l'exemple de tant de saints. Vous serez heureuse, ma fille, si vous honorez Marie d'une manière digne d'elle, et surtout par l'imitation de ses vertus; je vous bénirai moi-même; vous recevrez ma grâce en ce monde et ma gloire en l'autre; je n'abandonnerai jamais une véritable servante de Marie. Invoquez-la par de fréquentes aspirations : O Vierge trois fois heureuse ! recevez-moi au nombre de vos servantes, vous qui m'avez déjà adoptée pour votre fille aux pieds de la croix; montrez que vous êtes ma mère, en me pénétrant pour vous de la plus tendre dévotion. Lisez ensuite un chapitre de l'*Imitation*.

9. Avant souper, ne manquez pas de faire une lecture de piété : servez-vous à cet effet des livres les plus onctueux et les plus propres à vous animer à la perfection, tels que les *Confessions de saint Augustin*, l'*Esprit de saint François de Sales*, la *Perfection chrétienne de Rodriguez*, les *Pensées de Bourdaloue*, et autres. Faites en commun, s'il est possible, et avec le plus grand recueillement, la prière du soir et l'examen général, puis entrez dans le lieu de votre repos, roulant dans votre esprit quelques salutaires pensées, ou prononçant quelques prières courtes, mais ferventes. Jetez de l'eau bénite sur vous-même et sur votre lit en faisant le signe de la croix. En quittant vos habits sous mes yeux, dites, bien plus de cœur que de bouche : Dépouillez-moi, Seigneur, du vieil homme et de ses actions. Dites encore, avant que de vous endormir : Mon Sauveur Jésus-Christ, ne m'abandonnez point; soyez ma lumière dans les ténèbres; vivez dans mon cœur pendant le sommeil; conservez-moi pure contre les tentations de celui qui n'est mon ennemi que parce qu'il est le vôtre; soyez mon repos, vous qui êtes celui des bienheureux; ayez les yeux ouverts sur moi, lorsque les miens seront fermés; et faites, s'il vous plaît, par votre grâce, que je n'use du sommeil que pour satisfaire à une nécessité que vous avez sanctifiée, et non pas à la mollesse que vous condamnez. Recommandez votre âme à la bienheureuse Vierge et aux saints anges, et remettez-la entre les mains de mon Père, comme je vous en ai donné l'exemple sur la croix. Endormez-vous ainsi dans de saintes pensées et dans ma paix. Si vous vous réveillez pendant la nuit, souvenez-vous de moi : adorez et priez.

10. Ce n'est pas assez, ma fille, de régler ainsi les actions de chaque jour, réglez encore ce que vous devez faire chaque semaine, chaque mois, chaque année. A la fin de chaque semaine, outre les objets que vous aura prescrits votre Ananie, préparez-vous à la confession, comme si vous deviez la faire en effet; et tous les quinze jours effectuez-la, s'il est possible, avec humilité et componction, et non par habitude. Consacrez à la retraite le dernier jour de chaque mois; et là, renfermée dans le secret de votre cœur, confrontez toute votre conduite avec votre règlement et vos résolutions. Il vous sera très-avantageux encore d'employer quelque instant de ce même jour à vous préparer spécialement à la mort. Méditez alors sur la fin de votre vie, et sur le jugement qui doit la suivre; examinez plus rigoureusement votre conscience, et voyez tout ce qui vous ferait de la peine, s'il vous fallait mourir en effet : faites donc ce que vous seriez bien aise d'avoir fait alors. Confessez-vous avec plus d'exactitude; excitez-vous à une douleur plus vive; formez des résolutions et un propos plus fermes; fortifiez-vous par la réception de mon corps et de mon sang, et communiez comme en viatique; et après avoir fait les prières ordinaires de l'action de grâces et de la reconnaissance, et les actes des principales vertus, remettez votre âme entre les mains de mon Père céleste, comme si vous deviez mourir à l'instant même. Entrez dans les sentiments du vieillard Siméon, et écriez-vous dans les mêmes transports : Maintenant, Seigneur mon Dieu, que mes yeux

ont vu et que mon cœur possède le salut du monde, donnez à votre servante de mourir en paix, selon votre parole.

11. A la fin de chaque année, vous consacrerez quelques jours à la retraite, et vous y vaquerez à de saints exercices. Vous me remercierez des grâces dont je vous ai favorisée dans le cours de l'année; vous vous appliquerez à purifier votre âme des souillures que vous y aurez contractées; et vous proposerez de mener une vie plus sainte et plus digne de votre vocation. Vous relirez avec attention le Symbole de la foi, qui en renferme les principaux mystères, pour mieux vous y affermir; mes commandements et ceux de mon Eglise, afin que vous les observiez plus exactement, et que vous viviez : vous rappellerez les promesses et les vœux de votre baptême; vous les renouvellerez devant moi, avec la résolution d'y être plus fidèle.

12. Telle est, ma fille, le vrai moyen d'assurer votre perfection et le salut de votre âme. Ainsi vos reins seront toujours ceints, vous aurez toujours une lampe ardente et luisante dans vos mains, parce que l'huile sainte ne vous manquera pas. Ainsi vous serez toujours prête à recevoir votre Maître, et à lui ouvrir lorsqu'il revient des noces. Ce plan de vie vous paraîtra d'abord plus propre à vous attrister qu'à vous réjouir; mais dans la suite, parce que vous l'aurez observé avec exactitude, il vous fera recueillir en abondance des fruits de paix et de justice. Attachez-vous donc invariablement à son observance, et vous vivrez d'une manière digne de moi; et lorsque vous paraîtrez à mon tribunal pour y être jugée, vous reconnaîtrez que vous n'aurez pas travaillé en vain; car alors vous trouverez la couronne de justice qui vous était préparée; vous recevrez au centuple, et vous posséderez la vie éternelle.

LA VERTU ANGÉLIQUE.

PRÉFACE.

Heureux ceux qui marchent dans la voie de l'innocence et qui se conduisent selon la loi chaste du Seigneur! Malheur à ceux qui s'écartent des sentiers de la sainte pureté! Ils ne marchent certainement pas dans les voies de Dieu, mais dans la voie large qui conduit à la perdition. O jeunesse chérie! comment réglerez-vous sagement votre conduite, si ce n'est en observant le commandement que Dieu vous a fait de vivre pure et sans tache? Gravez donc cette sainte loi dans le fond de votre cœur, afin de ne pas l'offenser: vous éprouverez bientôt, si vous êtes fidèle, qu'elle est la source de tous les biens. Pauvres étrangers que vous êtes sur la terre, exposés à tant et de si grands dangers, ne refusez pas de prêter l'oreille aux sages avis que le Seigneur vous donne, et d'ouvrir vos yeux à la lumière dont il vous favorise; que votre âme brûle du désir de profiter de ses saints conseils, et de marcher à la clarté de son céleste flambeau. Des hommes pervers tiennent conseil et conspirent contre vous; les esprits des ténèbres s'unissent à eux pour vous détourner de la voie sainte de la pureté, mais suivez-la constamment, et ne les écoutez pas: et, s'il arrivait que votre courage s'abattît, et que votre âme, effrayée des assauts, tombât dans la langueur, l'ennui et la tristesse, recourez à Dieu, qui vous aidera de sa grâce et combattra lui-même avec vous. Oui, il dilatera votre cœur, et vous courrez avec une nouvelle ardeur dans la voie de ses commandements. Priez-le sans cesse de tourner vers lui toute l'affection de votre cœur, et de le dégoûter des faux plaisirs de la terre: conjurez-le de détourner vos yeux de la vanité, afin que vous suiviez constamment sa loi, et que vous l'observiez à jamais.

LA VERTU ANGELIQUE.

CHAPITRE PREMIER

La pureté est un riche trésor qui assure l'amitié de Jésus à celui qui la met en pratique.

Oh! que la sagesse est précieuse! s'écriait Salomon. Tous les trésors de la terre n'ont rien qui lui soit comparable. Elle est préférable aux sceptres mêmes et aux couronnes. (*Sap.* VII, 8.)

Et vous, mon fils, si vous vous appliquez à pratiquer l'aimable pureté, et si vous avez le bonheur de connaître par votre propre expérience ses grands avantages, vous vous écrierez aussi qu'elle est un trésor, et que tous les biens nous sont venus avec elle.

Et n'est-ce pas d'abord le plus grand de tous les avantages que de devenir le favori de Jésus-Christ? Vous le serez, mon bien-aimé, si vous pratiquez l'aimable pureté.

Voyez l'estime toute particulière qu'a faite de cette vertu l'adorable Sauveur. A-t-il

voulu se faire homme et prendre un corps qui servît un jour de victime pour nos péchés? C'est dans le sein et du sang de la plus pure des vierges, et par l'opération du Saint-Esprit, que ce corps fut formé.

Quel précurseur a-t-il choisi? Un homme sanctifié avant de naître, un homme qui mérita ensuite, par la pureté de sa vie, d'être nommé, par Jésus-Christ même, le plus grand des enfants des hommes; un homme enfin qui, par le genre de mort qu'il endura, doit être regardé comme martyr de la chasteté.

Et quel époux donna-t-il à l'admirable Vierge dont il voulait naître, sinon le chaste Joseph, l'homme le plus juste, le serviteur le plus fidèle? Ce fut cet homme si pur qu'il constitua le gouverneur de son enfance, le gardien de l'heureuse sainte famille, le confident des secrets du ciel et des plus grands mystères.

Est-il surprenant après cela que l'aimable et sainte vertu de pureté, qui, jusqu'à la naissance du Fils de Dieu fait homme, avait été si peu connue, se soit, depuis cette époque, répandue dans tant d'âmes chastes, et leur ait fait préférer aux couronnes les plus brillantes, aux trônes les mieux affermis, l'honneur de pouvoir, sur les traces de la Reine des vierges et de son chaste époux saint Joseph, marcher à la suite de l'Agneau sans tache, bien convaincues qu'elles ne pouvaient lui marquer plus vivement l'amour qu'elles lui portaient, que par l'estime et la pratique d'une vertu qui lui est si chère!

Imitez, mon fils, ces belles âmes si pures! et, pour vous exciter à les suivre, considérez maintenant à quel degré de gloire elles sont parvenues en marchant constamment dans le sentier de l'aimable vertu de pureté.

CHAPITRE II.

La pureté assure dans l'autre vie un degré de gloire particulier, et, dès cette vie même, des faveurs toutes spéciales.

Entrez en esprit dans le ciel; élevez-vous aux plus hauts lieux de cet heureux royaume; allez jusqu'au trône de Jésus glorifié, et voyez quelles sont les armes qu'il a choisies pour en former sa cour. Ce sont les âmes les plus pures, les âmes des vierges; voilà celles avec lesquelles il se plaît plus qu'avec celles des autres élus; voilà celles qui le suivent et qui l'accompagnent partout où il va, ainsi qu'il le fit connaître à son disciple bien-aimé. Il lui montra sur la montagne de Sion quarante mille vierges à la suite de l'Agneau. Elles ne le quittaient jamais, en quelque lieu qu'il se trouvât, et partout où il voulait aller. Elles le suivaient en effet comme leur roi, qui se fait un plaisir de les tenir auprès de lui, et d'en être toujours entouré, et qui ne cesse de leur marquer, par les grâces et les bienfaits qu'il leur prodigue, l'ardent amour qu'il a pour elles. Tant il est vrai que, comme il est écrit, celui qui aime la pureté aura le Roi des rois pour ami.

Tel sera, mon fils, votre bonheur si vous suivez les voies de l'aimable pureté; non-seulement vous serez du nombre des prédestinés, non-seulement vous irez au ciel, mais vous y serez distingué par l'élévation du rang que vous tiendrez auprès du trône de l'Agneau glorifié, de Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant: il vous l'assure, il vous le promet. *Bienheureux*, dit-il, *ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu!* (*Matth.* v, 8.)

Que dis-je? dès cette vie vous serez favorisé d'un avant-goût des joies célestes que le Sauveur se plaît à répandre dans les âmes qui l'ont charmé par la pureté de leur cœur, et à l'égard desquelles il ne dédaigne pas de prendre l'aimable qualité d'époux, ainsi qu'il est dit dans les divines Ecritures, leur donnant en conséquence les marques les plus vives et les plus tendres de son amour.

Il éclaire leur esprit par les plus pures lumières, il inonde leur âme de la paix la plus douce, il la remplit de consolation, il aime à lier avec elles dans l'oraison des conversations délicieuses, il se les unit intimement et les élève à de saints transports dans la communion; et c'est alors que ces âmes privilégiées peuvent dire avec vérité, et dans un heureux ravissement: Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui.

CHAPITRE III.

Exemple des saints qui ont éprouvé les faveurs particulières réservées aux âmes pures

Combien de saints et de saintes, qui se sont rendus célèbres par leur amour pour la pureté, ont, dans tous les temps, éprouvé les ineffables faveurs dont nous venons de parler! et combien de fois les Thomas d'Aquin, les Antoine de Padoue, les François de Sales, les François Xavier, les Gonzague, les Stanislas et tant d'autres dont la pureté, cultivée dès leur enfance et victorieuse de tous les dangers, fut la base de leur haute sainteté, ne les éprouvèrent-ils pas!

Si les Agnès, les Catherine, les Agathe, et tant d'autres illustres vierges ont affronté les tyrans, et soutenu, avec tant de force et de courage, dans un corps si faible et si tendre, les supplices les plus affreux, c'est, qu'embrasées de l'amour de l'Epoux céleste, elles combattaient autant pour conserver leur pureté que pour faire triompher leur foi.

Et si dans les temps même où l'Eglise jouissait de la paix, les Thérèse, les Catherine de Sienne, les Madeleine de Pazzi, les Scholastique et les Claire, ont reçu si abondamment les faveurs du divin Epoux; si tant de vierges dans le cloître, où elles se sont retirées pour mettre à couvert le trésor de leur pureté, y goûtent ces saintes délices que Dieu répand dans l'âme qui l'aime, c'est que par la suite de tous les plaisirs capables de partager leur cœur, et peut-être de le corrompre, elles ont préféré l'amour de la maison du Seigneur aux tabernacles

des pécheurs et à tous les avantages que le monde leur présentait.

Mais jugez encore mon fils, de l'amour que le Sauveur du monde porte aux âmes pures et chastes, par celui qu'il eut pour saint Jean, ce disciple connu entre les autres par le glorieux nom de disciple que Jésus aimait; amour de Jésus pour saint Jean, fondé, ainsi que le chante l'Eglise au jour de sa fête, sur le soin qu'il eut toute sa vie de conserver la pureté.

De là, la faveur qu'il lui accorda de le laisser dans la dernière cène reposer sur son sein, pour marquer que l'amour qu'il avait pour son cher disciple allait jusqu'à la tendresse, et, si l'on ose parler ainsi, jusqu'à la familiarité.

De là enfin cette preuve si vive et si forte de l'amour dont il l'honorait, qu'il lui donna, sur le point de rendre l'âme, en lui imposant l'aimable et tendre nom de fils, en l'adoptant pour être celui de Marie, sa sainte Mère, et en engageant sa mère à le recevoir pour son fils : faveur insigne dont saint Jean, selon saint Jérôme, fut redevable à sa pureté. C'est ainsi que Dieu se plaît à combler de ses bienfaits et des marques de son amour ceux qui s'efforcent de lui plaire par leur pureté.

CHAPITRE IV

La pureté assure à ceux qui la pratiquent la protection spéciale de Marie, la très-sainte Mère de Dieu.

Vous savez, mon bien-aimé, que Marie, Mère du Sauveur du monde, vous a été donnée pour mère par ce divin Fils. Oui, elle est votre mère et celle de tous les hommes; mais, comme parmi les enfants d'une même mère, il s'en trouve qui, par leur conduite, se rendent plus chers et plus aimables, aussi on peut bien assurer que les personnes qui se distinguent par l'amour de la pureté sont, d'une manière plus particulière, les enfants de la sainte Vierge, et peuvent compter sur sa tendresse et sur sa libéralité plus que les autres fidèles.

«Oui,» dit saint Jérôme, «Marie étant vierge, c'est pour elle une raison de montrer qu'elle est particulièrement la mère des vierges.» « La ressemblance qu'elles ont avec elle, par une vertu qui fait sa gloire, et à laquelle,» dit saint Bernard, « elle est redevable de la dignité de Mère de Dieu, lui inspire, pour les âmes chastes, plus de tendresse et d'affection. »

Et comme ceux qui sont plus attachés à la pratique de cette vertu ont d'ordinaire plus de dévotion, d'estime et d'amour pour la sainte Vierge, qu'ils regardent comme leur reine, leur protectrice, leur modèle, et enfin leur tendre mère, par un heureux retour n'ont-ils pas droit d'attendre, de sa part, toutes les marques de bonté et de protection dont elle favorise les personnes qui lui sont chères, et par les vertus qu'elles pratiquent, et par l'attachement qu'elles ont pour elle?

Recourez donc à cette tendre mère avec la plus entière confiance, ô mon bien-aimé! et si vous êtes chaste, croyez qu'elle portera, avec une bonté toute particulière, sur vous ses regards miséricordieux; croyez que si vous l'imitez par la pureté de votre cœur, elle aura pour vous un amour de mère, un amour et une bienveillance toute spéciale, vous regardant comme un enfant chéri que son Fils lui a très-expressément confié dans la personne du chaste saint Jean, et vous aimant d'un amour égal à celui qu'elle eut pour ce disciple bien-aimé.

Voilà, dira-t-elle, l'enfant que Dieu m'a donné, et qu'il a mis sous ma conduite; il se fait honneur d'être à moi, et de m'imiter par la pratique de la vertu qui m'est la plus chère; je veux me faire gloire aussi d'être en effet sa tendre mère, et de lui donner les marques les plus fortes et les plus singulières de cet amour maternel.

Oui, c'est là mon enfant, et je suis sa mère; je le protégerai, je l'aiderai à conserver, dans une chair fragile, une vertu si délicate, attaquée par tant d'ennemis, par le démon, le monde et la chair. Oui, je suis sa mère, et je lui montrerai que je suis la Vierge terrible à l'enfer, en rendant inutiles tous les efforts de ces puissances conjurées contre mes enfants. Oui, je suis sa mère, et j'amortirai, en cet enfant bien-aimé, le feu des passions; j'éloignerai de lui les occasions et les mauvaises compagnies si funestes à la pureté; j'apaiserai tous les mouvements capables de le rendre sensible aux plaisirs dangereux, et je lui inspirerai tant d'horreur du vice contraire à la pureté, tant de vigilance pour prévenir tout ce qui pourrait y donner atteinte, enfin tant de défiance de lui-même et tant de confiance en moi, qu'à quelque combats qu'il soit exposé, il en sorte toujours victorieux.

Telles sont les insignes faveurs dont la sainte Vierge prend plaisir à combler ses chastes enfants. Efforcez-vous donc, mon bien-aimé, de mériter ce glorieux titre par la pratique de la pureté qui doit faire le caractère de ceux qui le portent, et qui vous procurera infailliblement l'estime et l'amour de cette sainte Mère de Dieu, ainsi que sa protection pendant la vie et à la mort.

CHAPITRE V.

La pureté rend l'homme semblable aux anges.

Ecoutez, mon fils, les paroles d'un des plus habiles maîtres de la vie spirituelle, le célèbre Cassien. «Il n'y a pas,» dit-il, «de vertu qui rende l'homme plus parfaitement semblable aux anges que la vertu de chasteté, parce que les anges, étant de purs esprits, ne peuvent avoir aucun rapport avec la chair.»

Ecoutez encore ce que disait le grand Ambroise, ce célèbre docteur de l'Eglise. «C'est la chasteté qui transforme les hommes en anges; celui qui la pratique devient semblable à ces esprits célestes, devient un ange, et celui qui perd cette vertu de-

vient un démon. Oui, c'est dès cette vie même qu'on peut dire que les âmes chastes ressemblent aux esprits célestes.»

Que dis-je ? selon saint Bernard, la pureté des hommes l'emporte de beaucoup sur celle des anges, parce que ceux-ci sont purs par leur nature et par le bonheur de leur état, tandis que l'homme ne l'est que par son courage, sa vigilance, ses efforts, sa fidélité à la grâce, et la fuite de tout ce qui pourrait ternir l'éclat de sa pureté.

Longtemps avant ce Père de l'Eglise, saint Jean Chrysostome avait déjà dit qu'il n'y avait d'autre différence entre Elie, Elisée, Jean-Baptiste et les anges, qu'en ce que ceux-ci n'ayant point de corps, n'ont rien qui les porte au plaisir, et que ceux-là ont eu besoin d'une violence continuelle pour acquérir cette vertu qui est naturelle aux anges.

Bien plus, d'autres saints Pères n'hésitent même pas à soutenir que la pureté rend l'homme semblable à Dieu même ; et en cela, ils s'appuient sur cette parole de l'Ecriture : La pureté approche l'homme de Dieu qui est la pureté essentielle. «L'admirable chose, s'écrie saint Basile, que la chasteté qui nous rend semblables à Dieu, qui est infiniment pur!»—«La pureté, dit encore saint Jean Climaque, « n'est autre chose qu'une ressemblance avec Dieu, la plus parfaite, autant qu'il est possible à l'homme. » — « O chasteté, s'écrie saint Ephrem, qui rendez l'homme semblable à Dieu même; qui faites les délices de Jésus et de Marie; qui rendez l'homme invulnérable à tous les efforts de l'enfer; qui le remplissez de joie sur la terre et lui assurez dans le ciel la possession du vrai bonheur! »

Mon bien-aimé, vous le désirez ardemment ce vrai bonheur du ciel ; livrez-vous donc, avec tout le zèle dont vous êtes capable, à la pratique de la sainte et aimable pureté ; car, selon les Pères de l'Eglise, elle est la meilleure marque que nous puissions avoir ici-bas de notre prédestination. Et en effet, si elle nous rend les amis de Dieu, les plus chers enfants de sa sainte mère, si elle nous rend semblables aux anges et à Dieu même, peut-elle manquer de nous faire un jour participer au bonheur de ces esprits célestes, et approcher de plus près du trône du Dieu de pureté.

CHAPITRE VI.

De la noble ardeur que la considération des grands avantages de la pureté a inspirée aux saints pour la pratique de cette vertu.

O mon fils ! ne vous écriez-vous pas maintenant avec le Sage (*Sap.* IV, 1 seq.), cet homme inspiré de Dieu : Qu'il n'y a rien de plus avantageux à l'homme que la pureté ; que l'estime qu'elle mérite passe tout ce qu'on peut dire et penser. Ne direz-vous pas encore avec lui : Oh ! que la chasteté est une chose excellente ! Sa gloire est immortelle, puisqu'elle est fondée sur l'estime que Dieu en fait, et sur les louanges que lui donnent les hommes. (*Ibid.*)

Aussi a-t-on vu, dans tous les temps et surtout depuis l'établissement du christianisme, des personnes qui, charmées de la beauté de cette vertu, et frappées des grands avantages qu'elle apporte, s'y sont fortement et constamment attachées, et sont parvenues, par son moyen, à la plus éminente sainteté.

Et combien de têtes couronnées qui, au milieu de la licence des cours, ont gardé la chasteté la plus exacte, jusqu'à se priver des plaisirs les plus permis et les plus innocents, dès qu'ils craignaient qu'ils ne donnassent atteinte à la pureté de leur cœur ! Combien d'autres, malgré leur naissance et leur condition, ont tout quitté pour mettre à couvert, dans les ténèbres de la solitude, le trésor de la chasteté, si exposé dans le monde !

C'est le désir de garantir ce précieux trésor de ces mêmes dangers, qui conduit souvent aux autels tant de jeunes personnes de l'un et l'autre sexe, pour se consacrer au Seigneur, et s'unir à lui par un vœu qui les rend vraiment ses épouses ; vœu dont Marie, selon le témoignage des saints Pères, donna la première l'exemple le jour de sa présentation au temple. « Alors,» dit saint Ambroise, « elle commença à lever l'étendard de la virginité, » étendard sous lequel se sont depuis rassemblées tant de saintes vierges qui ont fait et font encore, selon l'expression de saint Cyprien, la plus noble portion de l'Eglise.

Rangez-vous donc, mon bien-aimé, sous cet étendard de la Reine des anges ; imitez la vie angélique de ceux qui, sous ses auspices, sont arrivés à l'heureux séjour où elle règne avec son Fils, et où elle fera régner avec elle, pendant tous les siècles, tous ceux qui auront suivi son exemple dans l'estime, l'amour et la pratique de la pureté.

CHAPITRE VII.

Le vice opposé à la pureté rend la vie misérable.

Fuyez, disait le Sauveur du monde (*Matth.* VII, 15), les faux prophètes, et prenez bien garde qu'ils ne vous séduisent. Ils viennent à vous avec tout l'extérieur des agneaux, et ils ne sont que des loups cruels et dévorants.

N'est-ce pas là, mon fils, ce que je puis vous dire avec raison, du vice opposé à la sainte pureté ? Il se présente à vous avec un extérieur riant et vous promet le bonheur, tandis qu'il ne vous prépare que la désolation, la mort et le comble du malheur.

Je voudrais, mon bien-aimé, que vous entendissiez l'aveu et les lamentations d'un de ces infortunés qui, après s'être imprudemment et témérairement livrés au vice dont je parle, s'étant laissé séduire par ses dehors enchanteurs, ont enfin reconnu leur erreur, et fait un divorce absolu avec ce monstre si infâme. Il vous dirait, avec saint Augustin, qui malheureusement s'était rendu esclave de cette détestable passion : « Je,

croyais y trouver la paix, et je n'y ai trouvé que la guerre; et, sans parler de l'enfer où ce vice conduit, que d'épines et d'inquiétudes j'y ai trouvées! »

Il vous dirait avec saint Ambroise : « Oh! que le plaisir de la volupté est amer; il est plus amer que le fiel et plus cruel que la pointe d'une épée! » Il vous dirait avec Sénèque, philosophe païen, qui s'y était laissé entraîner : « Que cette passion remplit le cœur de mille déplaisirs et de mille amertumes. Les joies des voluptueux, » ajoute ce savant païen, « sont troublées par la crainte qui leur fait perdre le contentement de l'âme. » Oui, la volupté est un tyran cruel et impitoyable; elle fait autant d'esclaves qu'elle trouve de partisans; elle les attire d'abord doucement; elle les entretient agréablement, elle les engage insensiblement; mais après, elle les garrotte violemment, et leur ôte la liberté en les assujettissant à ses détestables lois.

C'est ce que dit encore saint Ambroise : « Vous vous laissez aller, » dit-il, « au libertinage, et voilà que vous devenez esclave; vous vous laissez emporter au torrent de toutes sortes de vices, et voilà qu'on vous dit : Vous n'êtes plus à vous, vous êtes à moi. »

Les païens eux-mêmes ont reconnu cette vérité, mon bien-aimé; car Properce, l'un d'eux, parlant de cette passion, dit qu'elle est assise sur la tête de ses sujets, comme pour les presser de plus près à suivre ses ordres. Les autres anciens poëtes sont du même sentiment, et, par cette raison, ils appellent ce vice une passion barbare, cruelle, fière, sévère, rigide, impitoyable. Aussi le célèbre Boëce avertit-il les princes et les souverains que, s'ils veulent commander souverainement, ils doivent bien se garder de se livrer à la volupté qui, sous la fausse apparence de liberté, tient les hommes en captivité, et les charge de liens et de chaînes aussitôt qu'elle s'est emparée de leurs cœurs.

Et voici comme Cicéron répondait au reproche qu'on pouvait faire à la vieillesse d'être inhabile aux plaisirs : « O heureux privilége de notre âge, » s'écrie-t-il, « de nous affranchir de ce qu'il y a de plus vicieux dans la jeunesse! Écoutez donc, ô bons jeunes gens, un ancien discours d'Archytas de Tarente, l'un des premiers et des plus grands personnages de son temps. « Il n'y a pas dans « la nature, » disait-il, « de poison plus funeste « à l'homme que la volupté du corps; il n'est « aucun plaisir où il se porte avec plus d'im- « pétuosité et de frénésie. De là les trahisons « de la patrie, le renversement des Etats, les « intelligences criminelles avec l'ennemi; « point de forfait auquel ne pousse cette fu- « neste passion : ennemie de la raison, elle « corrompt le jugement, offusque les yeux de « l'esprit, et ne peut s'allier avec la vertu. »

CHAPITRE VIII.

Témoignage de saint Augustin sur les funestes effets du vice opposé à la pureté.

Écoutez encore, mon fils, comme saint Augustin s'explique sur cet article : « Dès qu'on est, » dit-il, « possédé du démon impur, on se laisse lier et garrotter comme il veut; on se laisse aller de péché en péché; on se laisse traîner partout où il veut, comme une bête monstrueuse que l'on mène de ville en ville pour servir de jouet et de divertissement aux spectateurs. » Oui, celui qui se laisse entraîner par cette passion, est vraiment comme un bœuf qui se laisse mener à la boucherie, ou comme un faible agneau qui ne sait pas qu'on va le garrotter étroitement, jusqu'à ce qu'enfin il vienne une flèche mortelle, c'est-à-dire le remords, qui lui perce le cœur.

Enfin, le voluptueux qui se laisse aller où sa passion brutale le pousse continuellement, voudrait bien s'y livrer sans inquiétude et sans aucune pensée de tristesse et d'amertume; mais sa conscience ne le laisse pas en repos; elle ne cesse de lui reprocher à tout moment son infamie, et de lui mettre devant les yeux la laideur de son péché. Elle lui dit intérieurement ce que Dieu dit à Caïn (*Gen.* IV, 9) : Ah! malheureux, qu'as-tu fait? Ah! perfide, quel péché viens-tu de commettre? Où est ton Dieu que tu as offensé? Où est le paradis que tu as perdu? Où est la grâce que tu as chassée de ton cœur?

Au milieu de ces reproches que lui fait sa conscience, son esprit est encore tourmenté par l'appréhension des jugements de Dieu. Il sait qu'il est juste, et qu'il punira ses excès par des peines éternelles : il se représente des débauchés semblables à lui, qui, étant morts dans leurs crimes, brûlent maintenant dans les enfers, sans espérance d'en sortir jamais. Il voit, d'un autre côté, la mort qui approche; il tremble au seul souvenir de ce moment fatal auquel son corps sera mis dans le tombeau, pour y être mangé des vers, et son âme dans l'enfer, pour y être tourmentée éternellement. Ah! que ces pensées lui donnent de chagrin, et en quelles amertumes ne changent-elles pas ses plaisirs!

Ne croyez donc pas, mon fils, au prétendu bonheur du voluptueux. Vous diriez, à le voir, qu'il est content; mais consultez sa conscience, voyez l'affliction et la tristesse de son cœur, regardez les ulcères et les blessures mortelles de son âme; quoiqu'il vous paraisse vivre heureusement et délicieusement, il mène une vie pleine d'amertumes et de chagrins intérieurs. Un tel homme ne dort jamais en repos; il est toujours dans la crainte et dans la frayeur; il ne mange jamais avec plaisir; les entretiens qu'il a même avec ses amis ne le sauraient consoler, ni le délivrer de ce tourment intérieur qui l'accable. Il porte toujours avec lui sa conscience qui est comme un bourreau qui le pique et le tourmente incessamment, et ainsi, il souffre toujours des peines sans nombre et un supplice sans relâche.

C'était sans doute ce supplice que David ressentait, lorsqu'il se plaignait (*Psal.* L, 5) que son péché s'élevait sans cesse contre

lui. C'était ce supplice qui lui faisait dire qu'il se croyait déjà aux prises avec la mort, et demi-plongé dans l'enfer, de manière qu'il ne pouvait dormir tranquille.

Non, mon fils, d'après l'oracle de l'Esprit-Saint, il ne peut y avoir de paix pour ceux qui se livrent aux excès de la volupté.

CHAPITRE IX.

Le vice contraire à la pureté est presque toujours suivi d'une mort malheureuse.

C'est une vérité reconnue, mon bien-aimé, que l'homme meurt comme il a vécu. Oui, si votre vie est sainte, vous mourrez saintement, et, si elle a été criminelle, vous mourrez misérablement. Voilà ce que les divines Ecritures déclarent expressément, en disant que la mort des saints est précieuse devant Dieu, et que celle des pécheurs est malheureuse et horrible.

La mort des saints est précieuse devant Dieu, et pourquoi? parce que Dieu étant infiniment miséricordieux, il accorde aisément la grâce de bien mourir à ceux qui ont bien vécu. Au contraire, la mort des pécheurs est malheureuse, parce que Dieu étant infiniment juste, il n'accorde que très-extraordinairement la grâce de bien mourir à ceux qui ont croupi dans l'iniquité.

Et n'est-ce pas là, en effet, ce que veut dire l'Ecriture, en annonçant que le Seigneur traitera rudement à la mort les cœurs endurcis? N'est-ce pas là ce que saint Paul déclare, en disant qu'on ne moissonnera que ce qu'on aura semé; et que si on n'a semé que des œuvres de chair et de corruption, on ne moissonnera qu'une mort de corruption et de malédiction?

Et comment, en effet, celui qui a vécu dans des habitudes criminelles, pourrait-il mourir autrement? Un homme de ce caractère peut-il aisément changer en un moment, et devenir un saint? Peut-il en peu de temps rompre des habitudes qu'il a contractées depuis longtemps, et qui se sont enracinées par la suite de plusieurs années?

L'habitude du vice opposé à la sainte pureté étant plus forte que celle des autres péchés, et s'enracinant, selon l'expression de saint Thomas, si profondément dans l'âme, qu'il est presqu'impossible de l'en arracher, ne faudrait-il pas un miracle pour l'en extirper et la détruire? L'expérience ne prouve-t-elle pas que c'est un mal presqu'incurable; que c'est un mal qui, ayant pénétré jusqu'aux os de ceux qui se sont livrés aux excès de cette passion, ne s'en détache pas même à la mort, mais les accompagne jusqu'au tombeau?

Ne vous attendez pas, dit le prophète Osée (v, 4), que les voluptueux se convertissent. Bien loin de retourner à Dieu par une véritable pénitence, ils n'y penseront même pas, parce qu'ils sont dominés par l'esprit impur.

Il est donc ordinaire que les voluptueux meurent dans leurs péchés. Ainsi, à l'exception de la famille du juste et sage Noé, périrent les hommes dans les eaux du déluge, parce que toute chair avait corrompu sa voie; ainsi périrent dans les flammes les habitants des cinq villes infâmes qu'une pluie de feu réduisit en cendres; ainsi périrent vingt-quatre mille Israélites, en un seul jour, par le glaive de Phinées; ainsi périrent tant d'autres dont l'Ecriture sainte et l'histoire font mention.

CHAPITRE X.

Trait aussi effrayant que certain, qui prouve combien la conversion des voluptueux est difficile à la mort.

Ecoutez, mon bien-aimé, le récit d'un fait aussi effrayant que certain: il est tiré du procès de canonisation de saint François de Borgia.

Un gentilhomme espagnol, après avoir été l'esclave du démon de la volupté, fut frappé d'une maladie mortelle. En vain essaya-t-on de le déterminer à laver ses crimes dans les eaux salutaires de la pénitence; le seul nom de confession lui était insupportable. Saint François de Borgia ayant appris son obstination, se prosterne devant un crucifix, et les larmes aux yeux, il prie le divin Sauveur de ne pas laisser périr une âme rachetée au prix de tout son sang. Chose étrange! il entend une voix qui lui dit: « Allez, François, allez trouver ce malade, et exhortez-le à la pénitence. »

Tentative inutile: le malade, déjà entre les bras de la mort, refuse de se confesser. François se retire, et, prosterné derechef devant le crucifix, conjure le Sauveur du monde, par son sang et par sa mort, d'amollir cette âme endurcie. La même voix se fait entendre une seconde fois, et lui dit: « Retournez vers le malade, et portez avec vous votre crucifix. » Le saint fait ce qui lui est prescrit. Le malade refuse de se rendre, et aussitôt, par miracle, le crucifix paraît déchiré de plaies et tout couvert de sang. Le saint emploie toute l'affection de son zèle et de sa charité; il le presse, il le conjure, par les plaies de Jésus crucifié et par le sang dont il le voit tout couvert, d'avoir pitié de son âme; mais, insensible à tous ces efforts, il meurt en blasphémant et en reniant son Créateur.

Et ne vous rassurez pas, mon fils, sur ce qu'il est rare que des pécheurs meurent dans une obstination aussi éclatante et aussi impie: si la mort de la plupart des voluptueux ne porte pas des caractères aussi horribles que celle de celui dont je viens de parler, elle n'en est pas moins mauvaise. Et voici ce que disait à ce sujet un célèbre docteur de l'Eglise, le grand saint Jérôme, au moment qu'il allait expirer au milieu de ses disciples: « Je ne crois pas, s'écriait-il, que de cent mille qui ont mal vécu, il y en ait un seul qui mérite le pardon de ses péchés à l'heure de la mort. » C'est surtout à ceux qui ont croupi dans de honteuses habitudes que ces terribles paroles doivent être appliquées, et pourquoi? parce que ce sont surtout les pécheurs de ce genre qui meurent sans une vraie contrition; ce ne sont pas eux qui quittent le péché, c'est le péché qui les quitte, et, s'ils ne mouraient pas, ils ne cesseraient pas de pécher.

CHAPITRE XI.

Le vice contraire à la pureté conduit la plupart des hommes à la perdition éternelle.

Mon bien-aimé, quelle vive horreur n'ont pas eue du vice impur les premiers Chrétiens ! à peine osait-on le nommer en leur présence. Quelque énorme que leur parût la faute de ceux qui succombaient dans les persécutions ; de ceux qui, à la vue des tyrans, du fer et du feu, avaient la lâcheté d'apostasier, les excès de la volupté leur paraissaient bien plus inexcusables.

Depuis, disaient-ils, qu'un Dieu a honoré notre chair jusqu'à s'en revêtir dans l'Incarnation, jusqu'à l'adopter dans le baptême, jusqu'à s'unir intimement à elle par la communion, cette chair est comme divinisée, elle est devenue la chair de Jésus-Christ ; et, par conséquent, la profaner, la déshonorer, c'est un des plus grands sacriléges : aussi ne croyait-on pas qu'il fût trop rigoureux d'imposer, pour le crime contraire à la pureté, dix, vingt, trente, quarante années même de la pénitence la plus austère.

On savait d'ailleurs que, selon le langage de saint Paul (*I Cor.* VI, 9), les voluptueux n'entreront pas dans le royaume des cieux, et que, selon celui de saint Pierre (*II Petr.*, II), c'est cette sorte de pécheurs que Dieu réserve plus particulièrement pour être les malheureuses victimes de sa colère. On savait enfin qu'il est de foi que ce péché ne mérite rien moins qu'une peine éternelle.

Combien cependant cet abominable vice n'est-il pas commun, et combien chaque jour ne conduit-il pas d'âmes à la perdition ! Et qui ne sera pas frappé de ce que disait déjà de son temps, où la foi était encore si vive et la piété si commune, saint Remi, archevêque de Reims? « Excepté, » disait ce grand pontife, « les enfants qui meurent avant l'usage de la raison, il en est peu qui ne soient damnés pour le vice impur. » Ceci vous paraît peut-être un peu exagéré, mon fils ; cependant, parcourez les autres Pères et docteurs de l'Église, et vous verrez qu'ils sont d'accord à assurer que, de cent mille réprouvés, il y en a quatre-vingt-dix mille qui doivent attribuer leur malheur à ce péché ; « Et il ne faut pas en être étonné, » dit saint Augustin : « car, entre tous les combats que nous sommes obligés de soutenir sur la terre, il n'y en a pas de plus dangereux que, ceux que la volupté nous livre, parce que outre qu'ils sont très-fréquents, ils sont si violents que peu de personnes remportent une victoire complète sur cette passion.

« C'est un ennemi qui attaque en tout temps, en tout lieu, en tout état et à tout âge ; à peine sommes-nous capables du bien et du mal, que le démon impur épie l'occasion de nous surprendre ; et, sachant que dans la jeunesse on est plus susceptible des impressions du plaisir sensuel, il profite de cet avantage pour nous porter au vice ; il nous attaque par notre faible, il se glisse dans notre esprit, il occupe toutes nos pensées, il gagne notre volonté, il s'empare de nos cœurs, il nous ôte la pudeur qui est la principale gardienne de la chasteté, afin de nous porter ensuite avec succès à des choses criminelles, dont il fait contracter l'habitude qui asservit l'âme à des déréglements dans lesquels elle croupit pendant tout le cours de la vie : car il est rare qu'on revienne entièrement d'un égarement si funeste. »

CHAPITRE XII.

Il est très-rare et très-difficile que ceux qui se sont adonnés au vice impur se convertissent et se corrigent.

Une triste expérience ne prouve-t-elle pas, mon bien-aimé, que la plupart de ceux qui se sont laissé entraîner par le démon impur n'ont pas le courage de le vaincre, et de faire les grands efforts qui sont nécessaires pour se corriger de ce vice qui, selon l'expression de l'Esprit-Saint (*Prov.* XXIII, 27), est une fosse profonde et un puits fort étroit d'où l'on ne peut se retirer que très-difficilement. « Aussi, » dit saint Grégoire Pape, « on voit des superbes s'humilier, des vindicatifs se réconcilier avec leurs ennemis, et d'autres pécheurs renoncer entièrement à leurs péchés ; mais des voluptueux convertis, on en voit peu d'exemples. » — « Le vice opposé à la pureté est, » dit saint Jérôme, « un vice insatiable. »

Bien plus, mon bien-aimé, ce vice étouffe tout ce qui pourrait procurer la conversion d'une âme ; il étouffe la crainte de Dieu, les bonnes inclinations à la vertu, les bonnes pensées de la mort, du jugement, de l'éternité, de la présence de Dieu, tout ce qui, en un mot, pourrait conduire à un vrai retour.

Combien n'en voit-on pas, en effet, qui, ayant beaucoup d'inclination pour la vertu, et une grande horreur du péché, ont vécu dans la crainte de Dieu, et ont mené une vie fort réglée aussi longtemps qu'ils ont eu le bonheur de vivre purs et chastes ; mais qui, ayant une fois cédé à la passion, ont perdu en un moment ces bonnes qualités, et se sont ensuite livrés à toutes sortes de déréglements, sans que les bons avertissements des confesseurs, les menaces des prédicateurs, les remontrances des personnes sages et prudentes les aient pu retenir !

On est au comble de la surprise de voir une si grande dépravation succéder à une vie si vertueuse et à une conduite autrefois si sage ; on ne conçoit pas comment s'est accompli ce mystère d'iniquité. Voulez-vous savoir comment il s'est opéré? écoutez-moi, mon bien-aimé ; je vais vous l'expliquer.

La volupté appesantit d'abord l'esprit et l'empêche de s'élever au-dessus des sens ; dès les premières chutes on commence à négliger Dieu, on fait moins de prières, moins de lectures édifiantes ; on est moins assidu aux exercices de religion ; après de nouvelles fautes, l'oubli de Dieu augmente, plus de sentiments de piété, plus de tendresse, plus ou presque plus de recours aux sacrements ; bientôt on se permet de

railler les choses saintes et les personnes qui se dévouent au service de Dieu, aussi bien que celles qui lui sont consacrées; on plaisante sur les peines de l'enfer et sur les récompenses du ciel; on devient aveugle et endurci : tant il est vrai, comme le dit saint Paul (*I Cor.* II, 14), que celui qui est esclave de ses sens est incapable de prendre goût aux choses de Dieu. Dans cet aveuglement, on ne voit ni la laideur, ni l'infamie de ses péchés; on ne s'aperçoit pas du danger évident où on est de se perdre.

Le dirai-je? il en est même, parmi les malheureux esclaves de la volupté, qui sont tellement endurcis et tellement asservis à leurs déréglements, qu'ils voudraient qu'il n'y eût pas de Dieu, afin de pécher plus librement; et, ne pouvant le détruire réellement, ils s'efforcent de l'anéantir au moins dans leur cœur, en disant eux-mêmes comme l'impie : Non, *il n'y a pas de Dieu.* (*Psal.* XIII, 1.) Aussi a-t-on remarqué dans tous les siècles que, comme il n'y a point eu d'athées déclarés qui ne fussent adonnés, au moins en secret, au vice contraire à la pureté, aussi n'y a-t-il pas d'impudiques qui ne deviennent athées, ou au moins bien chancelants dans la foi, s'ils persévèrent dans la mauvaise habitude.

CHAPITRE XIII.

Des précautions à prendre pour conserver la sainte vertu de pureté; la première de ces précautions est la crainte de Dieu.

Plus le trésor de la pureté est grand, mon bien-aimé, plus vous aurez d'ennemis à combattre pour le conserver. Ces ennemis sont si redoutables que vous ne sauriez trop prendre de précautions pour en triompher. Pensez en effet que, comme le dit saint Paul (*Ephes.* VI, 14), vous avez à combattre, non pas contre des hommes de chair et de sang, comme vous, mais contre des principautés et des puissances terribles, contre les esprits de malice répandus dans l'air; et comment vaincre des esprits invisibles et des princes si puissants?

Mais ayez confiance, mon fils : Dieu est fidèle, dit l'Apôtre (*I Cor.* X, 13); il ne permettra pas que vous soyez tenté au delà de vos forces, et afin que vous puissiez résister à la tentation, il vous donnera des secours proportionnés aux attaques que vous aurez à soutenir.

Il n'est point de médecin qui proportionne si bien aux forces et aux besoins d'un malade les remèdes qu'il lui prescrit, que le céleste médecin proportionne à nos forces les tentations dont il permet que nous soyons combattus.

« Dieu,» dit saint Augustin, « se comporte quelquefois à l'égard de ses serviteurs comme notre bon Sauveur se comporta à l'égard de Lazare, lorsqu'il apprit sa maladie; il les laisse quelque temps dans les tentations, il semble qu'il les ait oubliés; mais il n'agit ainsi que pour les tirer du danger avec plus d'avantage pour eux.»

Si donc *il est quelque temps à venir à votre secours, attendez-le,* vous dit le prophète Habacuc (II, 3), *car il viendra bientôt, et ne tardera pas.* Croyez que, s'il diffère, c'est pour éprouver votre fidélité et votre amour; invoquez-le avec instance, ferveur et persévérance, et vous verrez qu'il sera fidèle à la promesse qu'il vous a faite de ne pas vous abandonner; ayez horreur de la moindre défiance de sa bonté; prenez courage et saisissez avec empressement les armes qu'il vous présente pour combattre, dans l'intime persuasion qu'elles vous rendront victorieux.

La première de ces armes puissantes est la crainte du Seigneur. Craignez Dieu, s'écriait le saint et si célèbre roi David (*Psal.* XXXIII, 10.) Craignez Dieu, vous tous qui voulez être saints et qui désirez remporter la victoire sur les ennemis de votre salut.

Rien de plus puissant, ajoutait le sage Salomon (*Prov.* XVI, 6), son fils, que cette crainte pour préserver du péché; et n'est-ce pas en effet la crainte de Dieu qui a soutenu le chaste Joseph, lorsque la malheureuse femme de son seigneur et son maître tendit à sa vertu le piége le plus dangereux? N'est-ce pas elle qui empêcha l'admirable Suzanne d'être victime de la passion des infâmes vieillards? Elle aima mieux les avoir pour ennemis que d'offenser Dieu et de perdre son amitié. N'est-ce pas cette crainte qui fit dire à saint Louis qu'il aimerait mieux perdre sa couronne que de commettre un seul péché mortel? N'est-ce pas elle qui arma saint Thomas d'Aquin et saint François de Sales d'un tison pour défendre leur chasteté? N'est-ce pas elle qui porta saint Benoît à se rouler dans les épines et les ronces pour éteindre par son sang les ardeurs de la concupiscence? N'est-ce pas elle qui détermina le fameux Nicétas à se couper la langue pour la lancer comme un dard au visage de celle qui voulait attaquer sa pureté?

Il faut aussi, mon fils, que cette sainte crainte pénètre votre chair, et qu'elle vous remplisse d'horreur pour le péché, et surtout pour le péché contraire à la sainte pureté, péché que le Dieu trois fois saint paraît détester plus que tous les autres, puisqu'il le punit plus terriblement et plus universellement.

Rappelez-vous, mon fils, l'affreux déluge qui submergea toute la terre, dès les premiers temps du monde. Quelle en fut la cause? la voici : Dieu voyant les hommes livrés au péché contraire à la sainte pureté, et violant sans respect toutes les règles de la nature et de la bienséance, en fut si irrité, qu'il ne voulut plus demeurer au milieu d'eux, et retira son esprit de ces infâmes. Il se repentit de les avoir créés, et se détermina à les perdre. Tout fut submergé; les bêtes mêmes et les oiseaux, qui avaient été témoins de leurs crimes honteux, ne furent pas épargnés; la seule famille du juste Noé fut exceptée : elle seule fut exempte du naufrage universel.

Rappelez-vous encore l'horrible incendie de Sodome et de Gomorrhe; voilà comme

Dieu punit les honteux désordres de leurs détestables habitants. Loth seul, qui ne participait pas à leurs crimes, fut préservé. Rappelez-vous enfin tant d'autres traits que nous offre l'histoire des terribles vengeances que Dieu tire du vice opposé à la pureté. Non, il n'y a pas de péché qui attire plus de malheurs, plus de misère, plus de calamité sur tous les Etats du monde, que celui-là.

Et que de peines d'esprit, de remords de conscience, de maladies et d'autres châtiments particuliers en sont les suites dès cette vie ! Et si quelquefois le juste Juge s'abstient de punir ici-bas les voluptueux, ne croyez pas, mon fils, qu'il oublie leurs désordres; mais pensez qu'il les traite comme des victimes qu'il laisse engraisser, pour en faire ensuite un sacrifice plus terrible à sa justice.

Evitez soigneusement, mon bien-aimé, les moindres fautes qui peuvent conduire aux désordres contraires à la sainte pureté, persuadé que si vous les négligez, vous tomberez dans les crimes les plus énormes ; croyez que si vous donnez à vos sens la liberté de tout voir et de tout entendre, vous en viendrez bientôt aux derniers excès. « Le pas est si glissant en cette part, » dit Sénèque, philosophe païen, « que c'est déjà un crime de s'approcher du mal, c'est-à-dire de s'exposer au péril d'y tomber. »

Défiez-vous donc de tout ce qui a la moindre apparence d'être opposé à la pureté, fût-il même autorisé par une personne qui passe pour vertueuse ; quelque réputation de sagesse qu'elle se soit acquise, elle vous doit être suspecte dès qu'elle vous paraîtra peu scrupuleuse sur un point de cette importance ; et si elle avait la témérité de vous porter par quelque détour à commettre quelque chose qui ne fût pas tout à fait dans les bornes de la bienséance, rompez sur-le-champ avec elle, dans la juste crainte qu'elle ne soit un loup revêtu de la peau de brebis, ou qu'elle ne soit du nombre de ceux qui, selon saint Paul, séduisent et pervertissent les âmes innocentes par leurs discours pernicieux et un air de douceur affectée.

Craignez, mon bien-aimé, craignez, quelles que soient votre vertu et votre sagesse. Souvenez-vous de tant de personnages si saints et si purs qui, pour s'être confiés en eux-mêmes, et n'avoir pas eu de crainte, ont fait un triste naufrage ; et pensez que le démon aime mieux procurer la chute d'un serviteur de Dieu, que celle d'un millier de personnes qui vivent dans le désordre.

Aussi saint Jérôme, écrivant à la vierge Eustochium, l'avertit de ne pas se négliger par une trop grande confiance en la sainteté de son état. « Vous êtes chargée d'or, » lui dit-il, « donnez-vous de garde des voleurs. Cette vie est une carrière ; nous courons ici pour être couronnés ailleurs ; il ne faut compter sur rien dans cette vie : c'est une guerre continuelle, une mer orageuse, où tout est à craindre pour nous. »

C'est pourquoi *veillez, justes*, dit l'Apôtre, *et gardez-vous de pécher* (*I Cor.* xv, 34) ; *et que celui qui croit être debout prenne garde de tomber.* (*I Cor.* x, 12.) Les justes doivent craindre aussi bien que ceux qui ne le sont pas. Les chutes passées doivent faire trembler les uns, l'incertitude de l'avenir doit faire trembler les autres. *Heureux*, dit l'Esprit-Saint (*Eccli.* i, 13), *celui qui est toujours dans la crainte.*

CHAPITRE XIV.

Pour conserver la pureté, il faut fuir les occasions du vice qui lui est contraire.

Croyez fermement, mon fils, à la vérité de cet oracle : *Celui qui s'expose au péril, y périra.* (*Eccli.* iii, 27.) Fuyez donc avec soin toutes les occasions où la pureté de votre âme court quelque risque. L'expérience prouve tous les jours que l'occasion a la plus grande force sur l'esprit de l'homme, et que, s'il continue d'être honnête homme tant que l'occasion de mal faire ne se présente pas, aussi dès que l'occasion se présente, il est à craindre qu'il s'y laisse aller.

Que de personnes qui vivent dans l'innocence, et qui, hélas ! feraient de grandes chutes, si elles avaient le malheur de se trouver dans l'occasion de faire le mal !

Evitez donc, mon fils, avec le plus grand soin les occasions dangereuses, si vous voulez persévérer dans la sainte pureté. Veillez d'abord sur votre vue et vos regards ; je ne parle pas seulement ici de ces vues fixes, de ces regards arrêtés sur des objets criminels, regards qui tuent l'âme, comme on prétend que le regard du basilic tue le corps ; mais je parle aussi de ces regards curieux que plusieurs pensent être indifférents ; je parle de ces regards périlleux, parce que la vue est suivie de la pensée, la pensée du plaisir, et le plaisir du consentement.

Qui reçut une éducation plus excellente que saint Bernard ? Qui fut doué d'une pureté de corps et d'esprit plus inviolable que lui ? Le démon l'attaqua plus d'une fois avec violence ; mais, assisté du Tout-Puissant, il sortit toujours victorieux du combat, si ce n'est dans une rencontre où l'ennemi déclaré des hommes parut avoir remporté quelque avantage sur lui : ses yeux s'étaient arrêtés sur une femme, et, quoiqu'il ne lui semblât pas que son cœur y prît part, il la regarda avec trop de curiosité ; mais il n'eut pas plutôt fait réflexion sur sa faute que, pour la punir et en prévenir de semblables, il alla se jeter jusqu'au cou dans un étang dont l'eau était froide comme la glace, et il y demeura si longtemps, que le froid avait presque éteint toute la chaleur naturelle de son corps. Dès ce moment la grâce de Dieu refroidit en lui toute l'ardeur de la concupiscence, et lui donna pour la chasteté un amour semblable à celui du saint homme Job, qui dit que son corps avait fait un pacte avec ses yeux, pour n'avoir pas même la moindre pensée contre la pudeur. Si vous n'avez pas le courage d'imiter saint Bernard, suivez du moins, mon bien-aimé, l'exemple de Job, et écoutez le Saint-Esprit

qui vous dit (*Eccli.* IX,5) : Ne vous arrêtez pas à regarder une vierge de peur que sa beauté ne soit une pierre d'achoppement à votre pureté ; car il est certain que plusieurs ont péri pour avoir jeté des regards inconsidérés.

Mais si les regards arrêtés sur des personnes d'un sexe différent sont si dangereux, à quels dangers n'exposent pas les conversations familières avec elles? *Leur entretien*, dit l'Ecriture (*Ibid.*, 11), *est semblable à un feu dévorant*. Ne vous arrêtez donc pas avec elles, afin de ne pas vous perdre; ne vous trouvez pas dans ces assemblées où les paroles engageantes, les coups d'œil affectueux, les gestes indécents, le luxe des habits, et généralement tous les artifices du démon conspirent tellement à la ruine de la pureté, qu'on ne s'y trouve presque jamais sans ressentir l'impression du feu de la volupté.

O mon fils! gardez-vous soigneusement de toute conversation familière avec les personnes d'un sexe différent, quelque vertueuses qu'elles puissent être; n'oubliez jamais que l'amour le plus spirituel dégénère aisément en amour charnel.

Si on vit, selon le rapport de saint Chrysostome, un confesseur de la foi de Jésus-Christ qui avait souffert toutes les cruautés des tyrans, et n'attendait plus que la couronne du martyre, succomber honteusement aux attraits d'une personne officieuse qui, par une sainte compassion, était venue le servir, que n'auriez-vous pas à craindre, si vous vous exposiez imprudemment aux occasions dangereuses ? Si donc il est quelquefois nécessaire que vous conversiez avec des personnes de différent sexe, que ce soit toujours en la présence de Dieu, et même, s'il est possible, en présence de témoins, et toujours avec gravité et réserve : ainsi ont fait les saints; imitez-les, afin de conserver comme eux le précieux trésor de la pureté.

Il est encore pour vous, mon bien-aimé, de la plus grande importance de tenir vos oreilles fermées à toutes paroles peu honnêtes ou équivoques, à toutes chansons peu chastes. « Ce sont là, » dit saint Laurent Justinien, « des étincelles du feu de l'enfer; » et rien, dit l'Esprit-Saint, n'est plus capable d'infecter l'âme que le venin des propos dissolus. Et s'il ne vous est pas permis de les écouter, sentez quel mal vous feriez de les prononcer vous-même. Dieu vous préserve, mon fils, d'un tel malheur; il vaudrait mieux, dit Jésus Christ (*Matth.* XVIII, 6), il vaudrait beaucoup mieux qu'on attachât à votre cou une meule de moulin, et qu'on vous précipitât au fond de la mer, que de scandaliser ainsi les âmes innocentes; « il vaudrait mieux, » dit saint Chrysostome, « qu'on vît sortir de votre bouche la pourriture et les vers, que de l'entendre prononcer des paroles dissolues. »

O vous, mon bien-aimé, vous dont la bouche et la langue ont été consacrées par la communion du corps et du sang de Jésus-Christ, seriez-vous donc assez malheureux pour les profaner par des propos et des chansons qu'il abhorre? et si, selon Jésus-Christ, vous devez rendre un compte rigoureux des paroles inutiles, à quels châtiments ne devriez-vous pas vous attendre si vous en proféries de mauvaises et de criminelles?

CHAPITRE XV.

Celui qui veut conserver la pureté doit fuir les excès de bouche, les objets dangereux, l'oisiveté et les livres obscènes.

« Le mont Etna et le mont Vésuve, » dit saint Jérôme, « ne brûlent pas avec tant d'ardeur que le corps enflammé par le vin et les viandes. Je conjure, ajoute-t-il, l'âme qui veut être l'épouse de Jésus-Christ, en conservant la pureté, de fuir l'excès du vin comme le venin le plus pernicieux. Pourquoi donc, » dit-il encore, « jetons-nous de l'huile dans le feu? Pourquoi donnons-nous, à nos corps, déjà trop ardents, de quoi les faire brûler davantage ? »

Voilà, mon fils, les paroles d'un grand saint, d'un illustre docteur. Mais voici celles du Saint-Esprit même, par la bouche de saint Paul (*Ephes.* V, 18) : Ne vous laissez pas aller aux excès du vin, qui cause des dissolutions contraires à la sainte pureté. Il est donc très-certain que les excès de bouche augmentent l'ardeur du feu impur de cette concupiscence qui est le triste apanage des enfants d'Adam. Il est très-certain que ces excès éteignent les lumières de la grâce et portent à toutes sortes de crimes.

Notre corps, mon bien-aimé, est un esclave qui se révolte bientôt contre l'esprit, quand on le traite avec trop de délicatesse ; c'est encore l'Ecriture sainte qui l'assure. « Et c'est, » dit saint Jérôme, « par l'austérité des jeûnes et des veilles qu'il faut repousser les flèches ardentes du démon. » Aussi ce grand homme usait-il de ce moyen pour dompter sa chair, et cela à l'exemple de saint Hilarion, dont il rapporte que, quand il se sentait attaqué de pensées et de tentations impures, il se mettait en colère contre son corps et lui disait : « Malheureux que tu es, je t'empêcherai bien de te révolter ; je t'affligerai par la faim, par la soif ; je t'accablerai de travaux, je t'exposerai aux plus grandes ardeurs de l'été et aux plus grandes rigueurs de l'hiver, afin que tu t'occupes plutôt de tes besoins que de la sensualité. Je prierai, et tu jeûneras, parce que, comme Jésus-Christ l'a dit (*Matth.*, XVII, 20), le démon impur ne peut être chassé que par la prière et le jeûne. »

Il serait à propos, mon fils, de vous prémunir contre les comédies peu chastes qu'on représente sur les théâtres ; mais, devant en traiter dans un chapitre particulier, je vous dirai seulement ici que, selon les saints Pères, elles sont l'école publique du vice et le tombeau des bonnes mœurs. Tertullien rapporte qu'une femme ayant eu la témérité d'aller au spectacle, en sortit possédée du démon qui, interrogé comment il avait eu la hardiesse de s'emparer d'une femme chrétienne, répondit que, l'ayant rencontrée au

spectacle, il l'avait trouvée dans son domaine. Fuyez, fuyez le domaine du démon, fuyez les spectacles.

Je ne vous parlerai point ici des images déshonnêtes et des nudités scandaleuses : il n'est personne qui ne sache que c'est s'exposer au plus grand danger que de regarder, même légèrement et par curiosité, des objets si nuisibles. Que serait-ce donc de les considérer avec complaisance? Que serait-ce surtout de donner soi-même le scandale par des mises indécentes, et de servir ainsi d'instrument au démon, pour corrompre les mœurs, détruire la vertu et perdre les âmes les plus innocentes?

Il faut qu'ici je fasse mention de l'oisiveté, qui est encore un des plus grands ennemis de la pureté. Saint Bernard dit que l'oisiveté est la source de toutes les tentations, la mort de l'âme et le réceptacle de tous les vices. Le Saint-Esprit l'appelle la mère de toutes les iniquités. C'est surtout des excès contraires à la sainte pureté qu'elle est la mère, et c'est à elle qu'il faut attribuer tant de honteux désordres qu'on voit aujourd'hui, plus que jamais, régner parmi les jeunes gens. On peut certainement, mon fils, dire d'eux ce que le prophète Ezéchiel disait des habitants de Sodome (xvi, 49) : C'est l'oisiveté qui est la cause de toutes leurs iniquités. Quelle entrée favorable n'offre pas, en effet, au démon, un esprit sans occupation? Soyez donc, mon bien-aimé, toujours occupé, de manière que le démon vous trouve toujours appliqué.

Je dois encore vous parler, mon fils, des livres lascifs et obscènes que le démon a inventés pour détruire la pureté : rien de plus funeste et de plus dangereux aux bonnes mœurs que ces livres détestables. Si donc vous en aviez, gardez-vous bien de les lire et même de les conserver; mais hâtez-vous de les sacrifier et de les livrer au feu, c'est le seul moyen de vous tirer du péril évident de pécher par leur lecture; car, quelque bonne résolution que vous preniez à ce sujet, vous ne serez pas maître de votre curiosité. Détruisez donc sans hésiter ces serpents qui bientôt feraient passer un venin mortel dans vos veines, et ne seraient pas moins nuisibles à ceux à qui vous auriez la témérité de les confier. Ce que je dis des mauvais livres, je le dis aussi des chansons peu honnêtes : prenez à leur égard les mêmes précautions.

CHAPITRE XVI.

Pour conserver la pureté, il faut fuir les mauvaises compagnies.

De tous les dangers que court la pureté, il n'en est pas de plus grand que la compagnie de ceux qui vivent au gré de leurs passions. Satan se joint à eux, les anime et s'en sert comme de ses ministres, pour satisfaire sa rage contre ceux qui vivent dans l'innocence, et pour exécuter l'horrible dessein qu'il a formé de les pervertir, de les perdre et de les entraîner enfin avec lui dans la damnation éternelle.

Ah! mon fils, quel funeste empire n'ont pas sur les esprits les paroles et les exemples des hommes dissolus! Il est presque impossible de s'entretenir familièrement avec eux sans se pervertir. Serait-il possible, en effet, de manier le feu sans se brûler, et de converser avec les pestiférés sans gagner la peste? Or, d'après le témoignage des saints Pères, il est encore plus difficile de converser avec les personnes vicieuses sans en être perverti. Et d'où les saints Pères ont-ils pu tirer cette vérité? Ils l'ont tirée de l'Ecriture même, inspirée par l'Esprit-Saint : *Celui*, y est-il dit (*Eccli.* xiii, 1), *qui touche la poix en aura les mains souillées;* celui qui converse avec un orgueilleux, et à plus forte raison avec un impudique, deviendra un superbe, un impudique.

N'ayez donc, dit l'apôtre saint Paul (*I Cor.* v, 6), aucun commerce avec ces sortes de personnes, parce que, ajoute-t-il, *il ne faut qu'un peu de levain pour aigrir toute la pâte.* «Tandis que j'étais encore enfant, » dit saint Augustin, « je suçais la dévotion et la piété avec le lait; le nom de mon Sauveur s'imprimait tellement dans mon âme, que mon esprit ne pouvait être sans penser à lui, ni mon cœur sans l'aimer; mais à peine me fus-je engagé dans la compagnie de quelques libertins que j'en suivis bientôt les conseils et que j'en imitai les exemples. Je n'eusse jamais osé penser alors ce que j'ai bien osé faire après. J'avais honte de ne pas être méchant avec les méchants. »

Voilà, mon bien-aimé, le déplorable état où les mauvaises compagnies avaient réduit Augustin, et il ne s'en fût jamais retiré sans un effort extraordinaire de la grâce. Si donc les méchants vous disent : venez avec nous, ne les écoutez pas; retirez-vous de leur compagnie de peur que vous ne soyez enveloppé dans leur péché et leur malheur; pensez que l'ange du Seigneur vous dit, comme il le dit à Loth : Quittez sans délai les détestables habitants de Sodome, afin de ne pas être enveloppé dans la ruine dont Dieu les menace. Fuyez, mon fils, fuyez la race abominable des libertins; rompez sans hésiter avec eux, comme vous rompriez avec des personnes empestées, de peur de vous laisser entraîner dans leurs désordres, et d'être puni avec eux; fuyez-les, et ne craignez ni leurs mépris, ni leurs menaces; fermez votre cœur à la fausse honte que le démon voudrait vous inspirer; prononcez-vous, et montrez que vous êtes Chrétien; n'ayez pas la lâcheté de rougir de Jésus-Christ, votre maître; réjouissez-vous, au contraire, d'être méprisé pour sa cause et celle d'une vertu qui lui est si chère.

Si donc vous vous trouviez engagé dans une mauvaise société, dont il ne vous fût pas possible de vous séparer, gardez-vous bien d'approuver, par une indigne complaisance, les choses qui seraient contre l'honnêteté; tâchez de détourner adroitement le discours; témoignez au moins un juste déplaisir par un maintien sérieux; si on persiste, méprisez, reprenez, blâmez ces mau-

vais discours, mais toujours avec prudence et discrétion; et si quelqu'un avait l'audace de vous tenter et de vous solliciter au mal, non-seulement ne l'écoutez pas, mais repoussez-le avec autant de vigueur que vous repousseriez celui qui voudrait vous enfoncer un poignard dans le cœur, vous souvenant qu'il s'agit ici de votre âme, de votre salut et de votre éternité, et qu'il faut souffrir plutôt la mort que de commettre la moindre infidélité contre votre Créateur.

O mon fils! s'il vous était arrivé d'entendre de mauvais propos, de voir de mauvais exemples, et qu'ils eussent fait quelqu'impression sur votre esprit, tâchez par tout moyen d'en effacer la mémoire. Quelque part que vous soyez, Dieu y est auprès de vous; il vous voit, il observe tout ce qui se passe dans votre cœur. Craignez-le.

N'oubliez jamais, mon bien-aimé, ce que je viens de vous dire des mauvaises compagnies, et afin qu'il se grave plus profondément dans votre cœur, écoutez un trait frappant tiré de l'histoire ecclésiastique. L'apôtre saint Jean, avant son exil, aimait tendrement un jeune homme; voulant en faire un bon serviteur de Dieu, il le mit sous la conduite d'un évêque, à qui il recommanda de veiller sur lui, et de lui donner une sainte éducation. Le prélat ne manqua pas de s'attacher à ce jeune homme, et de jeter dans son âme les semences des vertus chrétiennes. De son côté, il devint un disciple digne de son maître; mais ensuite, ne se voyant plus observé de si près, il fréquenta de mauvaises compagnies; il devint libertin avec les libertins, et, pour avoir de quoi satisfaire ses passions, il se joignit à des voleurs, et s'en fit le capitaine ou le chef. Le souvenir des saintes instructions qu'il avait reçues, et les remords de sa conscience qui n'étaient pas tout à fait éteints, le retinrent d'abord et l'empêchèrent de commettre les plus grands crimes; mais enfin il étouffa ces restes de bons sentiments, et s'adonna à des désordres si étranges, qu'il était le plus scélérat des brigands. L'apôtre, étant allé voir l'évêque, lui redemanda le jeune homme comme un précieux dépôt qu'il lui avait confié. « Je ne l'ai plus, dit l'évêque, en jetant un grand soupir; je ne l'ai plus: il est mort. »—« Il est mort, répliqua saint Jean, et de quelle manière est-il donc mort? — C'est à Dieu qu'il est mort, dit l'évêque, puisqu'il a mieux aimé se joindre à des voleurs, dans les montagnes voisines, que de demeurer avec moi. — Je sais, »reprit le saint apôtre, «que vous avez grand soin de conserver les âmes dont Dieu vous a chargé pour en rendre compte à son jugement. Cependant ne nous décourageons pas, il faut aller chercher cette brebis égarée pour la ramener dans le bercail.»En même temps il monta à cheval, à cause de son grand âge, et prit un guide. A peine fut-il sur la montagne qu'il rencontra les sentinelles des voleurs qui se saisirent de lui, et le menèrent à leur capitaine qui le reconnut d'abord; mais ne pouvant souffrir la vue d'un si saint homme, qu'il révérait comme son maître, il prit la fuite. Le saint courut après lui, criant de toutes ses forces: « Pourquoi, mon enfant, fuyez-vous votre père? Arrêtez, mon fils, je vous en supplie, arrêtez.» A ces paroles, le jeune homme s'arrête, et après avoir demeuré quelque temps les yeux baissés, sans oser lever la tête, il met bas les armes, court au saint qui venait vers lui, et, fondant en larmes, jetant un grand cri, et détestant les mauvais compagnons qui l'avaient débauché, il prend la hardiesse de l'embrasser. Saint Jean, de son côté, lui fait mille caresses, prend la main qui vient d'être souillée d'un meurtre, la baise, lui promet le pardon de ses péchés, le tire de la compagnie des voleurs et le fait rentrer, par la pénitence, dans la voie du salut qu'il avait abandonnée.

Voyez, mon fils, à quels excès de crimes la mauvaise compagnie avait entraîné ce jeune homme, auparavant si vertueux; concluez de là qu'il n'y a vraiment rien de si dangereux que la société des méchants et des libertins.

CHAPITRE XVII.

Il faut fuir les spectacles.

Fuyez les spectacles, mon fils; ils sont une occasion prochaine de péché mortel. Les saints Pères les ont condamnés dans les termes les plus forts; ils assurent que c'est dans les spectacles que se trouve très-particulièrement cette concupiscence du siècle que l'Ecriture sainte proscrit; que les sentiments que les spectacles inspirent sont entièrement opposés aux maximes de l'Evangile; qu'ils allument les passions et éteignent l'esprit de Dieu. Les saints Pères disent aussi que les spectacles sont une école d'impureté et de libertinage, une peste que le démon a fait succéder à l'idolâtrie. Ils ajoutent que ceux qui assistent à la comédie sont en quelque manière plus coupables que les comédiens mêmes, parce qu'en les autorisant par leur présence, ils les animent à être plus insolents, et en sont la véritable cause. Ils disent encore que c'est être apostat d'aller à la comédie, parce qu'elle est une des pompes du démon, auxquelles les Chrétiens ont renoncé par leur baptême.

Les spectacles, mon bien-aimé, ont toujours été regardés par les hommes sages et raisonnables comme les ennemis des bonnes mœurs. Et en effet, vu la sensibilité de l'esprit humain, est-il possible de n'être point agité de quelque passion secrète dans l'usage même le plus modéré du théâtre? Que voit-on au spectacle, sinon des choses vaines ou malhonnêtes? Qu'y entend-on, sinon des choses qui souillent et infectent toutes les puissances de l'âme?

Aussi combien de fois l'Eglise n'a-t-elle pas défendu, dans ses conciles, la fréquentation des spectacles comme mauvais et dangereux par eux-mêmes, soit à raison des sujets qui y sont représentés, soit par rapport aux mauvais effets qu'ils produisent,

soit par rapport aux circonstances qui en sont inséparables?

Et vraiment les comédies ne sont-elles pas la plupart remplies d'impiétés et d'infamies? la vertu et la piété n'y sont-elles pas presque toujours tournées en ridicule, la corruption excusée, la pudeur offensée? Là de fausses tendresses, ici de trompeuses invitations au plaisir; là un chant qui ne respire que la mollesse, ici le danger d'une mélodie qui enchante, étourdissent l'âme, et lui inspirent, sans qu'elle y pense, les sentiments les plus dangereux.

O mon fils! vous savez avec quel soin vous devez éviter la vue des peintures immodestes, parce qu'elles ramènent naturellement à l'esprit ce qu'elles expriment. Combien ne devez vous donc pas fuir les théâtres, où ce ne sont point des traits morts et des couleurs sèches qui agissent, mais des personnages vivants, de vrais yeux passionnés, de vraies larmes, de vrais mouvements qui mettent en feu tous les spectateurs! C'est ainsi que les comédiens allument cette malheureuse concupiscence que le Chrétien et l'homme sage doivent s'efforcer de tout leur pouvoir d'éteindre et d'anéantir chaque jour. Croyez donc, mon bien-aimé, que rien n'est plus dangereux pour vous que la fréquentation des spectacles.

CHAPITRE XVIII.

Il faut fuir les bals et les danses.

Comme il est très-rare, mon fils, que les danses et les bals ne deviennent criminels par les différentes circonstances dont ils sont presque toujours accompagnés, il est nécessaire que vous vous en absteniez. Ecoutez, mon bien-aimé, ce qu'en dit saint Charles Borromée : « On ne reconnaît que trop, » dit ce saint cardinal, « par de tristes expériences, que, dans ce siècle si corrompu, les assemblées pour les danses et les bals, ainsi que pour les autres choses de cette nature, sont les sources malheureuses de plusieurs péchés, et même des plus grands et des plus énormes; parce que les pensées les plus obscènes, accompagnées de paroles et d'actions aussi malhonnêtes, en sont les suites presque inévitables : parce que les mœurs des Chrétiens s'y corrompent, et qu'on y trouve presque toujours un pernicieux et fatal enchaînement de ce qui peut porter aux plaisirs de la chair et à toutes sortes de sensualités. »

Mais ce qui doit encore faire plus d'impression sur vous, c'est que l'Esprit-Saint vous avertit de ne pas fréquenter les personnes qui s'adonnent à la danse, de peur qu'elles ne vous séduisent par leurs manières, et que vous ne périssiez.

Les saints Pères disent que les danses sont remplies des vanités du siècle, et saint Chrysostome ajoute que le démon s'y plaît particulièrement; saint Ambroise dit que la danse est la compagne de la volupté et de l'impudicité.

En général, les saints Pères ont parlé avec beaucoup de force contre ces sortes de divertissements que les circonstances du temps, les personnes de différent sexe, les chansons et les manières peu décentes, rendent presque toujours criminels.

Et pourquoi les assemblées des danses ou des bals sont-elles convoquées? pourquoi les tient-on? pourquoi y va-t-on, sinon pour le plaisir des sens? De qui ces assemblées sont-elles composées, sinon de personnes entièrement mondaines, remplies de l'esprit du monde, et dont la compagnie et la vue ne peuvent être que très-pernicieuses? Les hommes et les femmes, y paraissent avec tout l'appareil qui peut donner du plaisir et inspirer de la passion aux uns et aux autres; la familiarité qu'on s'y permet ne peut que faire impression sur le cœur; les gestes qu'on y fait, l'air qu'affectent ceux qui dansent, et qui ne cherchent qu'à plaire, ne peuvent qu'allumer le feu de la concupiscence; la musique, l'harmonie des instruments, les airs qu'on joue, affaiblissent le cœur et le rendent susceptible des impressions les plus vives et les plus tendres, et il n'est pas possible d'y garder ce précepte du Saint-Esprit (*Eccli.* IX, 5, 8) : « N'arrêtez pas vos yeux sur une vierge, de peur d'être séduit par ses attraits; détournez soigneusement vos yeux de celles qui cherchent à se faire remarquer par leurs parures; combien, hélas! se sont perdus pour avoir envisagé de tels objets qui ne peuvent qu'allumer et enflammer les passions? »

Ecoutez, mon fils, ce que disait à ce sujet le célèbre Origène, et pesez bien la force de ses expressions : « Quelquefois, dit-il, le démon attaque l'homme par le regard des femmes, quelquefois par leurs paroles, quelquefois par l'attouchement de leurs membres; mais dans la danse il les attaque à la fois par tous ces moyens; car c'est là qu'on les voit dans leurs parures; c'est là qu'on entend leurs chants, leurs plaisanteries et leurs propos; c'est là qu'on les prend par la main; c'est là enfin que le démon attaque, combat avec la plus grande force, et triomphe avec le plus de succès. » Vous ne pouvez donc, mon bien-aimé, regarder les bals et les danses comme un divertissement légitime; fuyez-les donc, fuyez-les soigneusement et courageusement, parceque si vous vous exposez à leur danger, vous y périrez.

CHAPITRE XIX.

Pour conserver la pureté il faut prier.

Vous ne pouvez douter, mon fils, de l'amour qu'a pour vous Jésus, le divin Sauveur du monde; il vous aime et vous a aimé jusqu'à se livrer pour vous, jusqu'à se sacrifier pour vous; il veut votre salut et votre sanctification; il sait qu'ici-bas vous êtes exposé à de terribles tentations, et que si vous n'y résistez pas, vous ne conserverez ni la pureté, ni les autres vertus sans lesquelles vous ne pourriez être sauvé. Craignant donc, mon bien-aimé, que

vous ne fassiez un triste naufrage, il vous avertit, il vous ordonne même d'avoir recours à la prière, et d'être assidu à ce saint exercice, afin que vous ne succombiez pas à la tentation.

Ce moyen qu'il vous indique est puissant; il est de la plus grande efficacité; car d'abord le Dieu Sauveur vous assure que le Père céleste ne refuse rien à la prière. *Demandez*, dit-il, *et vous recevrez*. (*Joan.* XVI, 24.) « La prière, » dit saint Augustin, « est la clef du ciel; » elle est entre vos mains, mon bien-aimé, et si vous en faites usage, elle vous ouvrira tous les trésors de la nature et de la grâce; elle vous procurera tous les secours nécessaires pour vous préserver du mal. Et quand vous voyez le soleil s'arrêter à la prière de Josué, le feu descendre du ciel à celle d'Elie, l'eau sortir des rochers à celle de Moïse, pouvez-vous douter que, quand il faudrait des prodiges pour le bien et le salut de votre âme, le Tout-Puissant ne vous les accordât, si vous les demandiez comme il faut? Oui, il ressusciterait les morts plutôt que de vous rien refuser. Ayez donc une entière confiance que, par la prière, vous obtiendrez la grâce de conserver dans sa beauté le lis de votre pureté. Vous savez du reste, mon fils, que ce serait une présomption coupable de penser que vous puissiez ou avoir ou conserver cette sainte vertu par vos propres forces; car il est écrit qu'on ne peut ni être, ni demeurer chaste, si Dieu n'accorde sa grâce à cet effet.

Ayez donc recours à Dieu; conjurez-le souvent de vous donner un cœur pur; priez par de sérieuses et fréquentes réflexions sur les grandes vérités de la religion, sur la grièveté du péché, sur les infinies perfections de Dieu, sur l'incertitude du moment de la mort, les peines éternelles de l'enfer, l'immense récompense du ciel que Dieu vous promet si vous lui êtes fidèle. Ah! mon fils, c'est parce qu'on oublie ces grandes vérités qu'on se livre au désordre, et que la terre entière est couverte d'iniquités! Priez en vous rappelant soigneusement la présence de Dieu qui vous voit sans cesse: cette pensée est extrêmement puissante pour prévenir les tentations.

Priez en vous approchant fréquemment des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. La communion, mon fils, rend l'homme terrible au démon même; ce n'est plus la grâce qui combat avec l'homme, c'est Jésus-Christ lui-même qui combat avec cet homme contre Satan; et comment ne remporterait-il pas la victoire?

Priez par une dévotion solide à la sainte Mère de Dieu et à votre ange gardien. C'est aux pieds de cette vierge très-pure que tant de vrais Chrétiens ont trouvé le précieux trésor de cette pureté angélique, qui les a rendus un objet d'admiration pour les habitants du ciel et de la terre. Vous savez que saint François de Sales ne crut être redevable de sa pureté, après Dieu, qu'à cette Vierge immaculée, à laquelle il consacrait, dans sa jeunesse, les heures que ses condisciples donnaient au divertissement. Et combien l'histoire ecclésiastique ne fournit-elle pas de preuves éclatantes de la protection que la sainte Vierge accorde à ceux qui ont recours à elle pour obtenir la vertu de pureté! Invoquez-la donc assidûment, et, sous sa protection, vous serez, dit saint Bernard, formidable aux puissances des ténèbres; invoquez aussi votre ange gardien, et il volera à votre secours pour vous défendre; invoquez les saints, et particulièrement saint Joseph, auquel Dieu confia la garde de la plus pure des vierges; invoquez votre saint patron.

CHAPITRE XX.

Ce qu'il faut faire dans la tentation. Il faut d'abord rejeter avec soin la pensée du mal.

Le démon, votre implacable ennemi, est sans cesse à votre poursuite, mon bien-aimé, comme un lion rugissant; il fait mille efforts pour vous atteindre et vous dévorer: pour parvenir à son but et vous engager à commettre le péché qui vous rendrait son esclave, il commencera par vous en faire la proposition; et, pour vous la faire agréer, il se servira de deux artifices. Il vous dira d'abord comme à Adam et à Eve, vos premiers parents: que le fruit défendu est beau, qu'il a de la douceur et des avantages; et il vous cachera, avec un grand soin et avec adresse, les maux qui suivraient votre désobéissance. Alors, mon fils, vous lui résisterez avec une vive foi, et vous lui direz: Ce que tu me proposes est un crime, et par conséquent le plus grand de tous les maux, l'unique mal que je doive appréhender en ce monde; les avantages que tu me promets passent comme l'éclair et se dissipent comme l'ombre, pour être remplacés par le chagrin, la tristesse et le désespoir. Retire-toi, Satan, je ne t'écoute pas.

Mais il insistera et usera d'un autre artifice, il s'efforcera de vous séduire en vous exagérant la facilité du pardon. Si vous péchez, vous dira-t-il, en faisant ce que je vous propose, vous en ferez pénitence, et Dieu vous pardonnera, car vous savez qu'il est infiniment bon et miséricordieux. Alors, mon fils, vous lui répondrez qu'il faut avoir le temps de faire pénitence, et que Dieu ne vous l'a pas promis; qu'il y a dans l'enfer des milliers de malheureux à qui Dieu n'a pas accordé le temps de faire pénitence, et qu'il en serait peut-être de même de vous. Et si le tentateur, au lieu de mettre bas les armes, emploie ensuite, comme il le fait souvent, la force et la violence pour vous entraîner, il faudra que vous résistiez avec force et courage aux combats que vous livrera cet ennemi mortel de votre salut. Si donc il commence l'attaque en faisant naître en votre esprit des pensées déshonnêtes, ayez soin de les repousser aussitôt. « Etouffez votre ennemi, » dit saint Jérôme, « pendant qu'il est encore petit; si vous le laissez croître et se fortifier, peut-être ne pourrez-vous plus le terrasser. » La mauvaise

pensée est comme une étincelle de feu qui peut causer un grand embrasement, si on ne l'éteint d'abord : le moindre consentement que vous lui donneriez pourrait avoir les suites les plus funestes.

Vous ne devez pas, mon fils, être moins prompt à vous défaire de ces représentations impures, que vous ne le seriez à secouer du feu qui serait tombé sur vous; parce que, pour peu qu'elles restent dans l'esprit, elles y laissent des impressions fort dangereuses. Gardez-vous soigneusement d'hésiter et de délibérer sur la moindre chose qui vous porte au mal; soyez bien persuadé que le démon impur n'est pas de ces ennemis qu'il faille combattre de pied ferme pour remporter la victoire : la fuite est le meilleur moyen dont vous puissiez vous servir pour le vaincre.

Ne vous arrêtez donc jamais à considérer les images obscènes qu'il vous aura représentées, pas même sous prétexte d'en concevoir de l'horreur; mais détournez aussitôt votre imagination en l'occupant à d'autres choses : c'est être victorieux que d'avoir porté sa pensée ailleurs.

Un bon moyen encore de repousser les mauvaises pensées, est de les mépriser. Il en est de ces pensées, disent les maîtres de la vie spirituelle, comme des petits chiens qui aboient après un homme qui passe : s'il continue son chemin sans s'inquiéter, ils cesseront bientôt; mais s'il s'amuse à les vouloir chasser, ils aboieront davantage et le poursuivront.

Enfin, un autre moyen de surmonter la tentation est de mépriser le démon, en lui disant, par exemple : Retire-toi, esprit immonde, il faut que tu sois bien hideux pour me présenter de si odieuses imaginations. Le démon est un esprit superbe il se retire dès qu'on le traite avec mépris.

CHAPITRE XXI.

Il faut combattre contre la tentation.

Il est écrit (*Matth.* xi, 12), mon fils, que *le royaume des cieux souffre violence*, et qu'il n'y aura que ceux qui auront combattu avec force et courage qui entreront en possession de ce magnifique héritage. Vous devez donc vous attendre que le tentateur ne cédera pas toujours à vos premiers efforts; il s'opiniâtrera, et alors que devez vous faire? ce que vous feriez si vous entendiez quelques voleurs qui voulussent forcer votre maison. Prenez en main vos armes spirituelles, munissez-vous du bouclier de la foi, faites sur votre cœur le signe de la croix; dites à Jésus, votre protecteur et votre force : Divin Sauveur, délivrez-moi de mes ennemis par les mérites de votre croix. Résistez au démon, vous dit saint Jacques, et il s'enfuira; s'il vous voit de la résolution et de la fermeté, il perdra courage; faites usage de l'eau bénite que l'Eglise destine spécialement à mettre en fuite les démons, et dites avec ferveur dans le fond de votre cœur : Non, Seigneur, non, jamais je ne consentirai au mal; j'aime mieux mourir que de vous offenser. Invoquez Jésus, invoquez Marie; ces saints noms, prononcés avec confiance, sont d'une grande efficacité dans ces sortes de dangers. Il est fort utile aussi de baiser le crucifix, de l'appliquer sur son cœur, de se lever et changer de posture.

Si, malgré ces précautions, la tentation continue, ne vous troublez point, le sentiment ne peut nuire quand le consentement n'y est pas; persistez dans le renoncement au mal et dans l'invocation du secours céleste; humiliez-vous devant Dieu, qui accorde volontiers ses grâces les plus distinguées à ceux qui sont humbles de cœur. Saint Jérôme nous assure qu'étant éprouvé par de violentes tentations, il avait passé une nuit entière en oraison, et qu'il n'avait cessé de s'humilier qu'il n'eût remporté la victoire.

CHAPITRE XXII.

Après la tentation, si on a eu le bonheur d'en sortir victorieux, il faut en rapporter à Dieu toute la gloire.

Ce n'est point par mon courage, ni par mes propres forces, que je suis victorieux, s'écriait David, après la déroute de ses ennemis, mais c'est, ô mon Dieu, par le secours de votre bras tout-puissant. Donnez de même, mon fils, toute la gloire de vos heureux succès au Seigneur, et rendez-lui-en de très-humbles actions de grâces; dites, avec le grand apôtre : Je vous rends grâces, ô mon Dieu, de m'avoir fait triompher de mes ennemis par la vertu de Jésus-Christ mon Sauveur.

Gardez-vous soigneusement de toute vaine complaisance en vous-même après votre victoire; gardez-vous de mépriser les autres, en disant avec le pharisien de l'Evangile, que vous n'êtes pas comme les autres hommes, de peur que Dieu, en punition de votre orgueil, ne permette que vous succombiez à la première occasion.

Souvenez-vous qu'après votre victoire, votre fragilité et votre faiblesse vous restent dans leur entier; voyez tant de saints personnages qui, après de longues années passées dans la pratique des plus hautes vertus, ont fait ensuite un triste naufrage, pour s'être livrés à une vaine complaisance en eux-mêmes. Si donc vous saviez qu'un autre fût tombé dans la faute que vous avez évitée par une grâce spéciale de Dieu, loin de le mépriser, ayez compassion de lui, et priez pour lui; souvenez-vous de ce que dit saint Augustin : « Que, quelque péché qu'un homme ait pu commettre, tout autre homme le commettrait, s'il n'était soutenu par celui qui a fait l'homme. »

Après avoir rendu grâces à Dieu de votre victoire, jouissez, mon bien-aimé, du bonheur de l'avoir remportée. Voyez quelle joie et quelle paix délicieuse ont maintenant succédé dans votre cœur aux peines que vous vous êtes données, et aux violences que vous vous êtes faites pour surmonter la tentation.

L'orage est passé, mon fils, mais il peut

revenir; soyez donc sur vos gardes comme auparavant. Ne déposez pas les armes, mais ayez-les toujours en main. Pensez que si le démon semble se reposer, ce n'est que pour vous attaquer de nouveau et vous surprendre; et souvenez-vous que ce ne sera que lorsque vous aurez reçu la couronne des élus, que vous n'aurez plus à combattre. Animé par les succès que vous avez déjà eus par la grâce toute-puissante de Dieu, prenez la résolution de vous comporter encore plus courageusement à l'avenir dans la tentation, bien persuadé qu'autant que vous aurez remporté de victoires, autant vous amasserez de pierres précieuses pour embellir votre couronne, autant vous monterez de degrés de l'échelle mystérieuse qui conduit au ciel.

Il faut aussi que lorsque la tentation est passée, vous examiniez si ce n'est point par votre faute qu'elle était survenue, en vous exposant témérairement à l'occasion, afin de vous observer davantage et de ne plus vous y exposer; mais si c'est de votre propre fonds que la tentation est venue, il sera bon de la prévenir par des austérités et des mortifications, suivant le conseil de votre confesseur. C'était le moyen dont se servait saint Paul : Je châtie mon corps, disait-il (*I Cor.* IX, 27), et je le traite en esclave, de peur que, par ses révoltes, il ne me fasse périr éternellement.

CHAPITRE XXIII.

Quand on a succombé à la tentation, il faut s'en relever promptement.

Gardez-vous bien, mon fils, de perdre courage si vous avez eu le malheur de succomber à la tentation; gardez-vous surtout d'y céder derechef si elle revient, sous prétexte qu'il ne vous en coûtera pas davantage pour vous accuser de plusieurs chutes que d'une seule : ainsi raisonnent les impies, les libertins et les lâches. Loin de poser comme eux les armes après une première défaite, redoublez au contraire vos efforts pour vaincre à votre tour l'ennemi qui vous a vaincu; allez promptement vous prosterner devant le Seigneur, et tâchez d'apaiser sa colère en lui demandant pardon avec toute l'humilité que doit vous inspirer votre faute; dites-lui, avec l'enfant prodigue, et pénétré comme lui d'une douleur profonde : Mon Père, mon tendre Père, soyez-moi propice. Pensez que vous pouvez être surpris par la mort dans l'état malheureux où vous êtes, et hâtez-vous d'en sortir. Pensez qu'ayant avalé le plus dangereux des poisons, il faut promptement recourir à l'antidote.

Confessez-vous donc au plus tôt, et ne différez pas de le faire; plus vous tarderiez, plus vous auriez de peine et de répugnance à vous confesser, et moins vous auriez de regret d'avoir succombé à la tentation; c'est d'ailleurs un souverain remède pour empêcher une seconde chute, que de confesser la première le plus tôt possible.

En général, prenez la bonne habitude de vous confesser souvent à un directeur éclairé, et de vous approcher de la sainte table quand il vous le permettra. C'est là assurément un préservatif des plus efficaces contre le vice opposé à la pureté.

Si, malgré toutes ces sages précautions, les funestes liens de cette malheureuse passion ne cédaient pas encore à vos efforts, gardez-vous bien de vous livrer à un triste désespoir, ainsi que le fit Judas. Oh! quelle injure ne feriez-vous pas à Jésus-Christ, de vous défier de ses grâces et de votre salut! Allez, enfant prodigue, courez vous jeter avec une vraie contrition dans son sein, il vous recevra et vous guérira; c'est là tout son désir.

Surtout, mon bien-aimé, n'abusez pas de l'extrême patience de votre Sauveur, et ne continuez pas de vivre dans le désordre, parce qu'il ne vous punit pas actuellement. Sachez que la présomption n'est pas moins criminelle que le désespoir, et qu'elle imprime comme lui le sceau de la réprobation. Continuez donc de combattre avec courage, en implorant avec confiance le secours de Dieu et la protection de la sainte Vierge, qui est le refuge des pécheurs, et en faisant usage des moyens qui vous ont été détaillés. Ne doutez pas que Dieu, qui est la bonté même, ne vous regarde tôt ou tard d'un œil de miséricorde.

Enfin, mon fils, n'omettez pas d'expier par la pénitence les péchés dont vous vous êtes rendu coupable. S'ils vous ont été remis par l'absolution, vous n'êtes toutefois pas assuré que la peine qu'ils ont méritée vous soit également remise. Demandez-en donc souvent pardon à Dieu. Souvenez-vous que saint Pierre, saint Augustin et tant d'autres saints pénitents ont pleuré leurs péchés toute leur vie; imitez-les, redoublez vos prières, vos mortifications et vos bonnes œuvres, afin de prévenir par là les rigueurs du purgatoire, qui sont au-dessus de toutes les douleurs de ce monde. Ah! si Jésus-Christ, votre Sauveur, qui est l'innocence même, n'a pas hésité de souffrir cruellement pour vos péchés, qui lui étaient étrangers, pourriez-vous, vous qui êtes coupable, refuser d'expier les outrages énormes que vous avez faits à Dieu en vous livrant aux déréglements de votre cœur? et si vous en étiez venu à ce point de perversité d'entraîner d'autres personnes dans le crime, par des leçons et des exemples d'iniquité, et qu'ainsi vous eussiez, comme un autre démon, travaillé et réussi à les perdre, quelles seraient les larmes et les austérités qui pourraient dignement expier un tel forfait? Forfait si grand, comme le dit Jésus-Christ, qu'il vaudrait mieux pour celui qui s'en est rendu coupable, qu'on lui eût attaché une meule de moulin au cou, et qu'on l'eût précipité au fond de la mer; forfait si grand, comme le dit l'Ecriture, que les anges de ceux qui en ont été les tristes victimes, attendent, l'épée nue à la main, la permission de venger leur perte en mettant en pièces ceux qui en ont été la cause.

CHAPITRE XXIV.

Pensées dont il faut se bien pénétrer pour ne pas succomber à la tentation. — L'injure que l'on fait à Dieu en succombant.

Quel est le lieu si retiré et si obscur qu'il soit qui puisse, mon fils, vous soustraire aux regards du Dieu créateur du ciel et de la terre? Allez où vous voudrez, vous serez toujours investi de la Divinité; ce sera toujours en Dieu même que vous vivrez, que vous agirez, que vous existerez. Allez où vous voudrez, et Dieu vous y regardera avec autant d'application que si vous étiez seul sur la terre. Et comment seriez-vous donc assez téméraire pour faire sous ses yeux ce que vous savez lui déplaire infiniment, ce que vous n'oseriez faire devant un honnête homme, une action que vous savez qu'il appelle détestable et qu'il a punie d'une mort soudaine dans un fils de Juda? Seriez-vous assez téméraire pour outrager ainsi la majesté redoutable du Très-Haut, de cet Etre tout-puissant et terrible qui, d'un seul de ses regards, fait trembler le ciel et la terre? Vous savez que la bonté de Dieu est infinie, que les anges du ciel ne sauraient assez l'admirer, ni tous les cœurs des hommes assez l'aimer, ni toutes les créatures assez le respecter et assez le louer; vous savez qu'il vous a comblé de toutes sortes de biens, et vous seriez assez ingrat, assez méchant pour vous obstiner à l'offenser par des actions qu'il a en horreur! Vous n'ignorez pas qu'il vaudrait mieux laisser périr toutes les créatures que de commettre un seul péché véniel, et vous seriez assez impie pour consentir à une tentation qui, vous rendant coupable d'un crime énorme, vous ferait perdre la grâce et l'amitié de votre Dieu, auquel votre iniquité ferait une injure infinie!

Et encore, mon bien-aimé, qui vous a donné l'être? qui vous a donné votre corps et tous ses sens, votre âme et toutes ses puissances? N'est-ce pas Dieu? Et vous seriez assez ingrat pour l'offenser avec les mêmes sens, les mêmes facultés qu'il vous a donnés! Dieu ne vous a-t-il pas aimé jusqu'au point de livrer son Fils unique à la mort pour vous sauver? et vous voudriez vous obstiner à vous perdre et à lui rendre, par vos iniquités, non pas amour, mais haine et outrage pour amour!

Dieu n'est il pas votre père, et le meilleur des pères, qui ne cesse chaque jour de vous combler de ses faveurs et des marques de sa tendresse? Et vous, nouvel enfant prodigue, vous préféreriez la nourriture des pourceaux aux mets délicieux de sa table et à tous les biens dont on jouit dans sa maison! Dieu n'est-il pas votre roi? n'avez-vous pas juré, lors de votre baptême, de lui demeurer fidèle? Et vous quitteriez ses étendards pour passer sous ceux du démon auquel vous avez renoncé! Vous quitteriez Jésus-Christ auquel vous avez coûté si cher, pour vous livrer à Satan qui ne respire que votre perte! et cela, pour une vile satisfaction; quelle déraison! Votre corps, comme le dit l'Apôtre (*I Cor.* VI, 15), n'est-il pas un membre de Jésus-Christ? et vous en feriez un membre du démon! Votre chair n'a-t-elle pas été consacrée par la chair et le sang de Jésus-Christ, qui lui a été uni par la communion? et vous la feriez servir à de honteuses passions! Votre corps, comme le dit encore l'Apôtre (*Ibid.*), n'est-il pas le temple du Saint-Esprit qui a bien voulu y fixer sa demeure? et vous l'en chasseriez pour y loger l'esprit immonde! loin de vous une telle iniquité. Enfin ne savez-vous pas que, selon le même Apôtre (*Hebr.* VI, 6), celui qui se livre au péché mortel renouvelle le crucifiement et les supplices de la passion du Sauveur du monde? Seriez-vous donc assez perfide, assez barbare pour en venir à ce comble d'impiété? Ne sentez-vous pas que votre crime serait plus grand que celui des Juifs, puisque vous avez reçu plus de grâces qu'ils n'en ont reçu, et que vous connaissez mieux qu'eux Jésus, votre Dieu et votre Sauveur?

Portez, mon fils, portez vos yeux sur la croix; figurez-vous que du haut de cet arbre sacré il vous adresse, par la bouche de l'Eglise votre mère, ces paroles touchantes: Mon bien-aimé, que vous ai-je fait? en quoi vous ai-je désobligé pour me traiter de la sorte, et renouveler les plaies que j'ai reçues autrefois pour votre amour? mon bien-aimé, répondez-moi. Ici, Mon fils, n'allez-vous pas lui dire, avec autant de confusion que de courage: Non, Seigneur, non, vous ne m'avez rien fait qui puisse mériter l'outrage que j'étais sur le point de vous faire; mourir plutôt mille fois que d'y consentir?

CHAPITRE XXV.

Des grands biens que l'on perd en succombant à la tentation.

Quoi de plus beau et de plus magnifique que cette robe d'innocence dont Dieu vous a revêtu au baptême, et qu'il vous avait achetée au prix de son sang? Vous la perdriez, mon fils, si vous vous livriez aux excès du vice opposé à la pureté. Quoi de plus précieux que cette ineffable paix de la conscience qui surpasse toute jouissance et toute satisfaction? Elle cesserait d'être votre partage aussitôt que vous vous seriez livré aux désirs déréglés de votre cœur; bien plus encore, vous perdriez la grâce et l'amitié de votre Dieu. Il ne vous accorderait plus sa protection particulière, et, dépouillé de toutes vos richesses spirituelles, richesses infiniment plus estimables que tous les trésors de la terre, vous seriez réduit à la plus extrême misère. Concevez-vous bien ceci, mon fils? Je suppose que jusqu'ici vous ayez été un saint, et que, par vos prières, vos aumônes, vos mortifications, vous ayez acquis une infinité de mérites, vous voilà bien riche aux yeux de Dieu; mais si vous cédez à la tentation, aussitôt vous perdez tous ces biens, et vous n'êtes plus qu'un pauvre, qu'un misérable, digne de tout mé-

pris et de toute confusion. Que dis-je? vous qui étiez si pur et si brillant aux yeux du Seigneur, vous devenez vil et abominable devant lui. Eussiez-vous été un ange, vous devenez un démon. Vous étiez un enfant de Dieu, tandis que vous viviez dans sa grâce, et vous voilà, comme le dit Jésus-Christ, un enfant de Satan, et dès lors même au-dessous des animaux les plus immondes: c'est la remarque de saint Chrysostome.

Enfin, mon bien-aimé, ce qui doit surtout faire la plus vive impression sur votre cœur, c'est qu'en vous livrant à votre passion, vous perdez le royaume éternel que Dieu vous a acquis au prix de son sang, ce royaume heureux où des biens immenses et au-dessus de toute expression auraient été votre partage pendant les siècles des siècles. O perte, la plus grande de toutes les pertes! Et ne direz-vous pas ici, mon bien-aimé, ce que disait le célèbre Thomas Morus, chancelier d'Angleterre, lorsque son épouse l'engageait à feindre un crime pour obéir au roi, et conserver ainsi sa vie et ses biens: « Quoi! pour les choses de la terre je renoncerais aux biens du ciel! » Non, il ne sera jamais dit que, pour céder à une tentation, j'aurai sacrifié l'héritage éternel que Dieu m'a promis et me réserve.

CHAPITRE XXVI.

Des grands maux que l'on s'attire en succombant à la tentation.

Votre âme est immortelle, mon bien-aimé; elle ne peut être détruite. Mais si elle ne peut perdre sa vie naturelle, elle peut être privée de la vie de la grâce, qui est sa vie spirituelle, et alors, quoiqu'elle subsiste réellement, on peut dire qu'elle est morte spirituellement, et pourquoi? C'est que tant qu'elle demeure privée de la grâce, elle ne peut rien faire de méritoire, rien qui puisse la rendre digne du ciel. Ainsi toutes les œuvres qu'elle peut faire en cet état, prières, jeûnes, aumônes, ne seront jamais récompensés. O situation déplorable! Et voilà d'abord un des grands maux qu'attire à sa suite le crime qu'on commet en succombant à la tentation. Il fait perdre la grâce, il donne à l'âme la mort spirituelle et la rend incapable de faire aucune espèce de bien qui soit digne de récompense dans l'autre vie.

La situation d'un paralytique que sa maladie met hors d'état de faire aucune espèce de mouvement, aucune sorte de travail, est sans doute bien affligeante; mais celle d'une âme qui est morte spirituellement l'est bien davantage.

Craignez donc souverainement, mon bien-aimé, de tomber dans un tel malheur, et gardez-vous bien de vous permettre des désordres qui vous y précipiteraient infailliblement. Quelque vivant que vous paraissiez aux yeux des hommes, vous ne seriez plus aux yeux de Dieu qu'un homme véritablement mort, ainsi que le dit saint Jean dans son *Apocalypse;* vous ne seriez plus qu'un hideux cadavre, un objet d'horreur et d'abomination, le captif de la mort et l'esclave du démon.

Mais pensez encore, mon fils, qu en vous livrant à l'iniquité vous encourriez la haine et l'indignation de votre Dieu; vous deviendriez l'objet de sa colère, et vous attireriez sur vous les redoutables effets de ses vengeances; pensez que par votre crime vous mériteriez les peines de l'enfer, et que vous ne les éviteriez pas si vous mourriez dans votre péché. Les peines de l'enfer! comprenez-vous cela, mon bien-aimé? concevez-vous ce que c'est qu'être damné et souffrir les peines de l'autre vie? Etre damné, c'est perdre le paradis, c'est être privé pour toujours de l'amitié et de la vue de Dieu, et par conséquent de tout bien et de toute félicité. Souffrir les peines de l'enfer, c'est être précipité dans un gouffre horrible où se rencontrent tous les maux et toutes les afflictions; c'est endurer tous les tourments que l'on peut imaginer, la faim, la soif, les ténèbres, l'infection, le chaud, le froid, la rage, le feu, le fer, la désolation, le désespoir.

Là, on est tourmenté dans toutes les parties du corps et dans toutes les puissances de l'âme; là, tous les sens ont leur supplice particulier; et outre que ces peines sont excessives dans leur espèce, ce qu'il y a de plus terrible, c'est qu'elles dureront autant que l'éternité, sans consolation, sans interruption et sans espérance. Examinez, mon bien-aimé, si vous pouvez supporter un tel sort.

S'exposer à des tourments inconcevables et éternels pour satisfaire les désirs déréglés de son cœur, ne se rait-ce pas le comble de l'imprudence, de la témérité et de la déraison? Méditez donc profondément l'enfer et son éternité, et bien certainement vous ne vous déterminerez point à pécher. Pénétrez-vous bien de ce toujours, de ce jamais, de ces mille et millions de siècles qui, autant de fois répétés qu'il y a d'étoiles dans le firmament, de gouttes d'eau dans la mer, de grains de sable dans l'univers, d'atomes dans l'air, de feuilles dans les forêts, ne rapprocheront point le réprouvé du terme de ses maux, puisque l'éternité n'a et n'aura jamais de terme. Pensez-y sérieusement, et vous ne pécherez pas.

IV. DEVOIRS DE LA JEUNESSE.

MANUDUCTIO JUVENUM AD SAPIENTIAM.

PROLOQUIUM

Venite, filii, audite me, et timorem Domini docebo vos. Venite, parvuli, et intelligite, erudimini et sapite. Nolite nugaces infantiæ diligere vanitates; nolite quasi stulti ea quæ noxia vobis sunt cupere; nolite sicut imprudentes odisse scientiam. Venite, convertimini ad correptionem meam, en proferam vobis spiritum sapientiæ, et ostendam vobis verba cordis ejus. Vocat vos ad se prudentia, nolite renuere; extendit manum suam, ne recusetis respicere.

Væ filiis hominum qui consilium sapientiæ despiciunt, ait Dominus: Ego in interitu eorum ridebo et subsannabo. Væ juvenibus qui increpationes ejus negligunt; invocabunt me, cum tribulatio super se venerit, et non exaudiam; quærent me, et non invenient. Væ parvulis qui exosam habent disciplinam meam; comedent profecto fructus insipientiæ suæ, et aversio eorum a me interficiet eos.

O filii! utinam daretur vobis ad portas infernorum descendere et audire gemitus juvenum qui, dum in terra degebant, nolebant audire sapientiæ vocem, sed gravi fuerunt corde, dilexerunt vanitatem et quæsierunt mendacium. O si sapuissemus! inquiunt; o si novissima prævidissemus! clamant; nos stulti vitam prudentium et sapientium æstimabamus insaniam et finem illorum sine honore; nunc autem computati sunt inter filios Dei, et inter sanctos sors illorum est. Quis dabit nobis dies pristinos quibus erravimus a veritate et seculi sumus iniquitatem videre? quis dabit redire ad terram in qua nati sumus et unde huc descendimus? quam sapientes essemus, quam ardenter disciplinam prudentiæ investigaremus, quam ferventer per semitas justitiæ graderemur! Sed, eheu! chaos magnum nos inter et terram firmatum est, neque ad eam ultra possumus transmeare. O si saltem unus ex nobis ad juvenes fratres nostros mitti posset, qui testaretur ipsis ne et ipsi quoque per imprudentiam veniant in hunc locum tormentorum. Vana desideria hæc, filii, vota inania; nihil superest perditis istis juvenibus, nisi perpetui gemitus et fletus et planctus sine ulla spe refrigerii et solatii.

Vos vero, amici mei, adhuc estis in terra probationis et meriti; cavete igitur ne viam latam sequamini quæ ad perditionem hanc ducit; satagite ut per viam arctam ad cœlum vobis propositum curratis. Venite igitur, inclinate aurem et audite me. Ego vos, charissimi, per semitas justitiæ ad superna quæ oculus non vidit, nec auris audivit bona, manuducam.

MANUDUCTIO JUVENUM AD SAPIENTIAM.

CAPUT PRIMUM.

De fine hominis.

1. Sine, charissime, muta animalia, insipientia jumenta hujus mundi, suam in terrenis quærere felicitatem; pro terra creata sunt.

Tu vero ad ea quæ sursum sunt destinatus es.

Homo es, ratione et intellectu præditus, ad imaginem Dei factus, mirabili corpore donatus, omnium visibilium creaturarum perfectior et nobilior.

Hæc autem omnia, non a te, sed a me omnium Conditore, recepisti.

Utique, charissime, tu opus Dei es, patrem habes Deum.

Ad quid autem creavit te supremus ille omnium Dominus? Nunquid ad hujus mundi delicias, honores, divitias?

Non profecto. Hæc infra te sunt, tuis desideriis indigna, tuæ nobilissimæ animæ minus congrua. Vanitas sunt vanitatum, nec te satiare valent.

2. Sursum, fili mi, sursum oculos leva, cœlum respice. Hinc origo tua, ibi requies tua; inde venis, huc reverteris.

De cœlis es, in cœlis beatitudo tua, in his finis tuus.

Nec quidem in cœlorum sole, in firmamenti astris, in cœli visibilis mirabili pulchritudine beatitudo hæc;

Sed in illo supremo Ente qui, cum in cœlis habitet, super omnia bonus, pulcher, potens et perfectus est.

Iste finis tuus, propter hunc creatus fuisti, ut nempe post præsentem vitam illo summo bono Deo fruereris et ipsum in æternum possideres.

En hæreditas tibi a Conditore tuo parata; o præclaram hæreditatem! o finem omnium nobilissimum! cujus cum gloria tibi apparuerit, vere satiaberis.

3. Ecquid autem hucusque fecisti, charissime, ut beatissimum hunc consequereris finem?

Forsan, heu! ne quidem attendisti, ne quidem serio cogitasti te ad tanta destinatum esse.

Forsan te per innumera peccata indignum cœlo cœlique Domino effecisti, nedum te per bona opera supernæ beatitudini parem exhibueris.

O cæcitatem! o dignam ingenti fletu insaniam!

Convertere, charissime; desine oblivisci finem tuum et felicitatem tuam. O homo! desine terram et terrena diligere.

Quid tibi commune cum terris, qui genus es de cœlis? Cœlestem vitam deinceps ostende in habitatione terrena.

Cogita indesinenter cœlum et Deum cœli pro quo creatus es.

Concupisce eum, conare indesinenter ut eo dignus inveniaris, et idcirco peccatum quod solum hominem a suo fine retrahit, quasi a facie colubri fuge.

Virtutem vero quæ ad hunc finem ducit sedulo cole.

Deus pater tuus est; vive, charissime, ut decet tanti Patris filium. Deus hæreditas tua; impende et superimpende te ut eo in æternum frui merearis.

CAPUT II.

De baptismo et christianæ religionis professione.

1. Gratia mea, charissime, es id quod es: utinam gratia hæc in te vacua non sit!

Baptizatus es: scis vero quanta tibi in baptismo præstiterim beneficia? Audi, charissime, et gratus esto.

Dilexi te et lavi te ab originali macula, a peccatis tuis in sanguine meo.

Eras natura filius iræ sicut et cæteri; ego autem qui dives sum in misericordia, propter nimiam charitatem qua dilexi te, cum esses mortuus peccatis, convivificavi te in me ipso.

Erutus es de potestate diaboli, translatus es in regnum et lumen Dei, filius Dei factus es per fidem.

Deus pater tuus effectus est, Christus magister tuus, exemplar tuum, et tu discipulus ejus.

Sancta Ecclesia mater tua facta est, angeli protectores tui, sancti cœlorum intercessores tui.

Ex quo baptizatus es, templum Dei es, et Spiritus Dei habitat in te, hæres es regni quod repromisit Deus diligentibus se.

Redux es ad viam cœli a qua declinaveras, membrum es Ecclesiæ extra quam nulla salus.

Jus habes ad sacramenta et gratias; esca tua corpus Christi, potus tuus sanguis Domini tui.

2. Vide, charissime, dignitatem tuam, et charitatem meam erga te serio perpende.

Ego tui non indigebam, sed tu mei indigebas, nec profecto ob opera justitiæ quæ feceras, unice vero secundum misericordiam meam sic te salvum feci per lavacrum regenerationis et renovationis Spiritus sancti quem effudi in te abunde.

Nisi ego te sic prævenissem, in cœlum nunquam introivisset anima tua. Scis enim quia scriptum est: Nisi quis renatus fuerit ex aqua et Spiritu sancto non potest introire in regnum Dei; et qui non crediderit condemnabitur.

3. Non autem feci taliter omni nationi sicut tibi, non manifestavi sic judicia mea tot hominum millibus, tot infidelibus, hæreticis aliisque in tenebris et umbra mortis sedentibus, extra catholicam Ecclesiam misere vagantibus.

O charissime! charitate singulari dilexi te, ideo præ cæteris sic attraxi te miserans.

Dilige ergo et redama eum qui te sic dilexit.

Te beatissimum existima quia Christianus es, et quæ Deo placent manifesta sunt tibi.

Tanti Christiani nomen fac, quanti istud olim piissimus faciebat Ludovicus; nomen illud vel ipsi imperatoriæ dignitati præponebat, ideoque Ludovici, non regis nomen epistolis suis subjiciebat.

4. Baptizatus es, Christianus es, charissime, noli oblivisci te per hoc ipsum jugum Domini suscepisse et ideo vinculo christianæ disciplinæ fuisse alligatum.

Memento, fidem professus es; teneris igitur credere quæcunque Deus per Filium suum revelavit, quæcunque Ecclesia tibi credenda proponit.

Crede ergo omnia hæc, crede firmiter, nihil hæsitans, crede fortiter, Deum et sermones ejus nunquam erubescens coram hominibus.

Crede efficaciter, fidem tuam ex operibus ostendens. Absit, absit ut confitearis te nosse Deum, factis autem neges.

5. Memento, abrenuntiasti Satanæ et omnibus operibus ejus, et omnibus pompis ejus.

Ergo falsa terræ bona, fallaces mundi delicias queis serpens ille antiquus decipere et perdere homines continuo satagit, contemne.

Ergo peccatum cujus est auctor, fuge.

Eu sponsionis tuæ receptor fuit Deus, testes angeli: tene votum quod Deo Jacob vovisti.

Imple operibus quod verbis promisisti.

Satanæ renuntiasti vocibus; renuntia moribus, nec unquam hujus infensissimi animæ tuæ hostis servitio te ultra mancipes.

6. Memento tandem, accepisti vestem candidam quam immaculatam perferres ante thronum Dei.

Quid hoc, charissime? per hoc spopondisti te cum omni sollicitudine gratiam et innocentiam sacri baptismatis esse servaturum.

O amice! quid tibi dicetur in judicio si

contrarium feceris, si vestem sanctæ innocentiæ vita peccaminosa contaminaveris?

Clamabit utique illa vestis contra te, testimonium dicent iniquitates tuæ quibus sordescet.

Demergent te in abyssum putei sulphurantis.

Sicque illa vestis quæ te immaculatum cinxerat de fonte surgentem, hæc te acrius persequetur, flammantem gehennam cum cœperis experiri.

CAPUT III.

Diligit juvenes Dominus, illorum servitium concupiscit et requirit.

1. Ubi me unigenitum suum Pater meus introduxit in mundum, eram sicut a prophetis prænuntiatum fuerat, Deus fortis, Pater futuri sæculi, princeps æternæ pacis; adorabant me omnes angeli.

Nihilominus volui parvulus esse sicut tu, et per omnes juventutis gradus transiens crescere in virum perfectum.

Quid ita, dilecte? certe poteram, cum sim omnipotens, non infans aut parvulus, sed perfectus homo nasci.

At complacuit mihi in forma parvuli, quæ simplicitatis et innocentiæ candorem melius exhibet; in hac crescebam sapientia et ætate apud Deum et homines.

2. Et cum crevissem jamque cœpissem illuminare hos qui in tenebris et in umbra mortis sedebant, ad dirigendos pedes eorum in viam pacis, advocabam parvulos, præcipiens turbis ut sinerent eos venire ad me.

Complexans eos et imponens manus super eos benedicebam: deliciæ meæ erant cum his filiis hominum.

Illorum præsertim amabam sanare infirmitates.

Sic sanavi reguli filium qui in Capharnaum infirmabatur et incipiebat mori.

Sic filium lunaticum qui male patiebatur, qui sæpe in ignem cadebat et crebro in aquam. Sic servum centurionis, sic filiam mulieris Chananææ.

Juvenes quoque præ cæteris a mortuis suscitabam. Ita Jairi filium, ita filium viduæ in Naim.

Juvenes majori cordis prosequebar affectu. Sic Joannem discipulum meum plus aliis ætate provectioribus diligebam apostolis.

Juvenes præ cæteris charitati hominum commendabam, dicens: Qui susceperit parvulum in nomine meo me suscipit.

Ad juvenum curam eorumque innocentiæ custodiam præsertim hortabar, addens: *Qui scandalizaverit unum de pusillis istis qui in me credunt, expedit ei ut suspendatur mola asinaria in collo ejus et demergatur in profundum maris.*

3. Vide, dilecte mi, charitatem meam magnam erga juvenes; vide quomodo concupiscam eorum servitium.

Certe nisi diligerem eos plus aliis, nisi eorum famulatum præ cæterorum famulatu ambirem, non profecto ita indignarer contra eos qui istis scandalum præbentes, eos ab obsequio meo retrahunt.

O charissime! esto mihi igitur fidelis a juventute; da mihi annos priores vitæ tuæ, et ne dederis illos crudeli Satanæ.

4. Pater meus in prisca lege primitias et primogenita exigebat; ideoque primi fructus ei offerebantur; primogenita animalium ei sacrificabantur; primogenita vero hominum in templo præsentabantur, in ejus ministerio impendenda donec pretio redimerentur.

Vide quomodo primitiæ Domino præplacent, et intellige quantum desideret ut tu ei primitias annorum vitæ tuæ consecres et dices, ei in juventute ferventer serviendo.

Offer igitur, charissime, Patri meo, offer mihi et dica cor tuum, dum adhuc innocuum et recens est.

Time ne si distuleris illud nobis præbere, adversarius diabolus qui semper circuit quærens, hoc devoret.

5. Benignus quidem est Dominus Deus tuus, longanimis et multum misericors; et si ille post lapsum tibi spatium ad pœnitentiam gratiamque veræ conversionis daret, tuque redires ad eum, profecto cor tuum contritum et humiliatum non despiceret.

Verumtamen illud non esset ita acceptum coram eo, sicut cor a baptismo prorsus immaculatum.

Beati illi qui sic mundo corde sunt; de istis solis scriptum est: *Qui non inquinaverunt vestimenta sua, ambulabunt mecum in albis, quia digni sunt.*

Virgines enim sunt, hi sequuntur Agnum quocunque ierit.

O charissime! dona te in juventute, socia te Deo in juventute, et sic offeres ipsi hostiam viventem, placentem et immaculatam, illeque dabit tibi victori sedere mecum in throno meo, sicut ego Jesus Salvator tuus vici et sedi cum Patre meo in throno ejus.

CAPUT IV.

Magnam Deo injuriam facit qui illi in juventute non servit.

1. Clamabam olim, charissime: *Jerusalem, Jerusalem! quoties volui congregare filios tuos quemadmodum gallina congregat pullos suos sub alas, et noluisti!*

Hoc quidem de omnibus urbis sanctæ incolis dicebam, in primis tamen de illis qui præ tenella ætate pullorum speciem magis præbebant, istos quippe amantissime amplexabar.

Vides igitur quomodo juvenes diligam, vides quomodo cupiam ut mihi uniti et coadunati permaneant;

Quomodo doleam et ingemiscam quando a me vagantes errant, quando voco eos et renuunt, quando extendo manus meas et non respiciunt.

Amori meo insignem profecto faciunt injuriam.

2. Apage, dilecte mi, a tali impietate. Dum tempus habes, dum vita recenti fruëris, mihi Deo tuo vive et servi.

Hodie vivis, crastina dies incerta est, da quod certo possides, nesciens utrum cras diem quem Deo offeras habiturus sis.

Scis, fili mi, quod mors nemini parcat, sed carnem quæ fenum est, non minus in juventute quam in senectute metere soleat.

Ne igitur dixeris Deo : Exspecta; postquam mihi in juventute vixero, tibi in ætatis maturitate certe serviam.

Sic enim faciendo, Deo spondes id quod ipsi forsan nunquam solves, nec solvere quidem poteris.

3. Sit vero, charissime, quod ultra juventutem vivas, illaque elapsa Deo tandem servire velis; quid fiet?

Tunc certe minus innocens, minus purus eris, Domino proinde minus gratus.

Tunc ad virtutem minus aptus exsistes, eris quippe majori infirmitate circumdatus; solet enim illa cum ætate crescere et augeri.

Eris pravis habitibus præpeditus cum secundum carnem in tenera ætate vixeris.

Eris curis temporalibus præoccupatus quæ animam valde gravant, forsanque nec de Deo, nec de anima, nec de æternitate quidem cogitabis.

Præveni hæc a juventute, fili mi, ne ab his præoccuperis.

4. Servi Domino dum parvulus es, dum unus es ex illis quorum est regnum cœlorum, neque exspectes donec fortis et dives eris, donec unus effectus fueris ex istis quos difficilius est intrare in regnum cœlorum quam camelum per foramen acus transire.

5. Et adhuc, charissime, quid fiet si tibi et carni vixeris in juventute, Deo autem et spiritui ejus in maturiori distuleris ætate vivere?

Quid? quod potius est vitæ tuæ tibi assumes, Deo autem quod reliquum et vilius erit offeres;

Diabolo primitias dabis et margaritas, Domino vero reliquias et porcorum siliquas.

Satanam in corde tuo, quod pro Deo creatum fuerat, manere et dominari prius permittes; ubi autem habitatio hæc multimodis polluta fuerit nequitiis, illam Domino tuo ter sancto aperies, huncque in illam advocabis;

Deo incipies vivere quando peccare amplius non placebit! Absit a te, fili mi, tanta impietas, tam grande facinus!

De ventre matris tuæ sum ego Deus tuus; de ventre matris tuæ esto tu servus meus.

CAPUT V.

Perversos juvenes aversatur Dominus, illosque non raro in ira sua percutit.

1. Diligo justos, fili mi, sed præ cæteris parvulos qui in lege mea ambulant amo.

Aversor autem impios, at præ aliis odio mihi sunt juvenes qui declinantes a mandatis meis, iniquitati se mancipant.

Quo plus amo, eo plus in amatum rebellem irascor.

Time ergo, dilecte mi, time ne præ infidelitate tua tibi muter in crudelem, et sic in furore meo arguam te, et in ira mea corripiam te.

2. Fuge, fuge quasi a facie colubri omne peccatum, et noli recedere a me in juventute, ne fiat tibi sicut Her primogenito Judæ, qui, cum esset nequam in conspectu meo, a me occisus est.

Noli peccare, ne fiat tibi sicut Onan quem percussi eo quod rem detestabilem faceret.

Noli prævaricari, ne contingat tibi sicut Ophni et Phinees filiis Heli, filiis Belial nescientibus me, propter quos totam domum Heli punivi.

Et non fuit senex in domo illa omnibus diebus, et pars magna ejus mortua est cum ad virilem ætatem venisset, nec potuit expiari iniquitas istius victimis et muneribus usque in sempiternum.

Ne delinquas, ut non contingat tibi sicut Amnon primogenito David, qui, expleto vix a scelere biennio, a fratre suo Absalom, me permittente, occisus est.

Ne pecces et fias nequam, ut non accidat tibi sicut illi Absalom qui superbiæ, mendacio ambitioniquo deditus, in maxima proruit crimina, patrisque sui infensus factus est hostis.

Scis quia super hunc quoque exarsit ira mea; fugiens quippe, quercui coma capitis adhærente detentus est;

Pertransiitque jumentum cui insidebat, et ipse pendens, lanceis, contra optimi patris velitum, a militibus David confixus est.

3. Vide, vide, quomodo oculi mei intuentur perversorum juvenum crimina.

Vide quomodo irascor et exsurgo contra eos ubi divitias longanimitatis et bonitatis meæ contemnentes, spatio ad pœnitentiam dato, abutuntur aut non utuntur.

Time ne sic fiat tibi, dilecte, sicut illi quorum mortem pessimam modo retuli, vel luxuriose vixeris, vel irreligiose te gesseris, vel parentes inhonoraveris.

CAPUT VI.

Salus a juventute pendet potissimum.

1. Utinam bene caperes, fili mi, quanti tua intersit sapientiæ a juventute esse addictum!

Ab hoc, dilecte, æternum tuum bene aut æternum tuum male, verbo, tota sors tua præcipue pendet, totum bonum, tota felicitas.

Ideo ego qui te diligo et perenniter beatum esse volo, te incessanter in Scripturis meis moneo, ut memineris Creatoris tui in diebus juventutis tuæ, antequam veniat tempus afflictionis;

Ut viam mandatorum meorum a tenerrima ætate sequaris;

Quoniam *adolescens juxta viam suam, etiam cum senuerit, non recedet ab ea.*

2. Fili mi, fili mi, ego scio quid expediat tibi : tolle, tolle, dum juvenis es, jugum meum super te, et invenies æternam animæ tuæ requiem.

Et cum mori tibi continget, videbis quia

bonum est viro cum portaverit jugum ab adolescentia sua.

Fili mi, fili mi, accipe doctrinam sanctitatis, et usque ad canos invenies sapientiam.

Euge, euge, quasi is qui arat et seminat; accede ad eam et sustine bonos fructus illius.

3. Verum est, dilecte, in opere illius paulum laborabis, sed cito edes de generationibus illius.

Juvenes qui illam asperam nimium dicunt, indocti sunt; qui non permanent in illa, excordes sunt: ne audias illos neque socieris cum illis.

Eis vero quibus cognita est ista sapientia, et qui usque ad conspectum Dei constanter in ea permanent, sociare.

Collige, collige, fili, cum istis, dum juvenis es; quæ enim in juventute tua non congregaveris, quomodo in senectute tua invenies?

4. Aperi, charissime, oculos, circumspice filios hominum. Quinam ex eis sanctificari et salvari tibi videntur?

Nonne ii qui in disciplina et timore Domini, in mandatorum ejus observatione fuerunt a pueritia educati?

Quinam vero in via lata quæ ad perditionem ducit ambulant?

Nonne ii qui a tenella ætate sapientiæ jugum projecerunt, ut cupiditatibus liberius indulgerent?

Vide quam malum et amarum sit dereliquisse ab infantia Dominum.

Assuesce ergo virtuti a pueritia, et in illa facile permanebis.

Declina a malo, ne perversus factus corrigi et emendari difficillime valeas, et in iniquitate tandem pereas.

CAPUT VII.

Qui in juventute viam sapientiæ sequuntur, etiam cum senuerint, in ea ambulabunt.

1. Jam dixi tibi, charissime, nec satis verbum hoc iterare possum.

Si in adolescentia tua viam sapientiæ tenueris, etiam cum senueris, non recedes ab ea.

O fili, absconde veritatem hanc in sinu tuo, sitque præ oculis cordis tui semper. Audi me, et convincere.

2. Difficulter eraditur quod rudis animus perbibit, lanarum conchylia nemo in pristinum candorem revocare valet, et recens testa diu et saporem retinet et odorem, quo primum imbuta est.

Sic anima tua, si a pueritia sapientiam perbiberit, sapientiam servabit.

Et colorem hujus optimum non secus ac lana semel tincta non perdet,

Exquisitumque illius saporem, velut recens testa odorem quo primum imbuta fuit, retinebit.

3. Imo si adolescentiam tuam sanctis actibus instruxeris, et legis Dei meditatione illustraveris, senectus tua ætate fiet in bono firmior, usu sanctior, processu temporis sapientior, in eaque veterum virtutum dulcissimos fructus metes.

Militia, charissime, est vita hominis super terram, sed tempus præsertim certaminis est juventus.

Si ergo in ea hostis nequissimi tentamenta et impetus viceris, ea facilius in maturiori superabis ætate.

Si Satanam ab initio pugnæ superaveris, debilior fiet et minus audax.

Et si Deus te a juventute strenuum militem viderit, in adjutorium tuum intendere non cessabit, eritque semper tecum ut liberet te.

Quo magis et frequentius vinces, eo te majori gratia juvabit, et eo fortior evades.

4. Utique fere invincibilis fies sicut Samson, si ab infantia cum leone infernali pugnare didiceris.

Et cum ipso Goliath velut David certare non vereberis, si adolescens ursos et leones viceris,

Id est, nil fere tibi ultra timendum erit, si cupiditates a pueritia domare sciveris.

Sapientia igitur mature investigata dabit postmodum tibi requiem et in oblectationem tibi convertetur.

Et erunt tibi compedes ejus in protectionem fortitudinis et bases virtutis.

5. Æmulare, æmulare, dilecte mi, Josephum Jacobi patriarchæ filium. Justus a juventute fuerat ille, et ideo a patre plus fratribus suis amabatur; illis idcirco exosus, horum invidiam æquanimiter toleravit.

Adolescens vero castitatem in tentatione servavit, deinde immeriti carceris longiturnitatem patientissime tulit.

In prosperitate et sublimitate postmodum positus, nec superbus, nec Dei oblivious factus est, nec vindictam de fratrum invidia et injuria sumpsit,

Sed in pristina sapientia et timore Dei ad centesimum usque decimum annum perseverans vixit.

Dilectusque Deo et hominibus mortuus est, et memoria ejus in benedictione manet.

6. Imitare, charissime, beatum Tobiam qui, cum esset junior, nihil tamen puerile gessit in opere.

Et cum irent omnes ad vitulos aureos, hic solus fugiebat consortia omnium et pergebat in Jerusalem ad templum Domini, ibique adorabat Dominum Deum Israel.

Legem Dei puerulus observabat fidelissime, in captivitate positus viam veritatis non deseruit.

Et cum ederent alii ex cibis gentilium, ipse custodivit animam suam, et nunquam contaminatus est in escis eorum.

Pergebatque ad omnes qui erant in captivitate et monita salutis dabat eis, famelicis alimenta, nudis vestimenta præbebat, mortuos assidue sepeliebat.

Oculorum lumine orbatus cæcitatem patientissime tulit; nam cum ab infantia sua semper Deum timuisset et mandata ejus

custodivisset, non est contristatus contra Deum quod plaga hæc evenisset ei.

Sed immobilis in Dei timore permansit, agens gratias Deo omnibus diebus.

Sexagenarius vero lumen recepit, reliquumque vitæ ejus in gaudio fuit et cum bono profectu timoris Dei perrexit in pace.

Vide, fili mi, quomodo beati sint illi qui a juventute immaculati sunt in via et ambulant in lege Domini; vide quo ducant optimæ a puero conversationis actus; vide et fac similiter.

CAPUT VIII.

Quam difficile sit eos, qui in juventute perversi fuere, converti et bonos fieri postea.

1. Si mutare potest Æthiops pellem suam, aut pardus varietates suas; et tu, charissime, poteris bene facere cum in juventute malum didiceris.

Vere perversi adolescentes difficillime corriguntur, vitia quibus ossa eorum primitus impleta fuere, manent cum eis usque ad sepulcrum, nec sopiuntur donec cum eis in pulvere dormiant.

Miraculum profecto insigne Dei gratiæ est si quis, cum a puero luxuriose vixerit, cupiditates de die in diem fovendo corroboraverit, convertitur ac delinquere cessat.

Hoc certe grande opus, hic grandis labor est, nec sine ingenti certamine tanta refertur victoria.

Quorsum ita? inquis, dilecte, audi et fateberis.

2. Quarenam quidam dicebat: Principiis obsta? nonne quia

sero medicina paratur,
Cum mala per longas invaluere moras?

Invalent autem per crebros actus de die in diem pravi habitus et crescunt.

Scintillam ab initio facile exstingueres; cum vero in magnum exarserit ignem, reprimere ultra vix poteris.

Servis libidini, fit consuetudo; non resistis consuetudini, invalescit illa nimis, tandemque mortem parit.

3. Sed, ais, quidquid sit, converti tamen potero, nil enim impossibile est apud Deum, et omnia possum in eo me confortante.

Verum est: sed putas Deum te tandiu perversum et rebellem gratiis suis specialibus esse confortaturum? quare non, inquis:

At ego dico tibi: Gratia datur servo fideli facienti fructus ejus; nedum autem detur, imo auferetur ab infideli et pigro servo; quanto magis a servo nequam.

O adolescens! qui in sceleribus vivis, scito quia deficies in siti, in die illa in qua converti et melior fieri proponis.

Sities gratiam magnam quæ cor mundum in te creet, et non accipies.

Time, time, ne tunc oraturus sis Dominum a quo non eris misericordiam consecuturus.

4. Si peccare pergis in juventute, crescet cupiditas, decrescet gratia diabolusque magis tui dominabitur.

Si vero hujus antiqui serpentis tyrannidi te subducere, rem nimium operosam dicis, dum adhuc juvenis es et robustus, Satanque minus potens;

Quomodo te subduces ubi eris infirmior, a Deo minus adjutus, imo forsan derelictus, et diabolus audacior fortiorque?

Cave, cave ne ille tunc te de vitio in vitium, de abysso in abyssum detrudat, in ipsum tandem inferni puteum præcipitem ruere faciat, mensura criminum tuorum impleta.

5. Si his bene perpensis adhuc tibi illudis, dilecte, et putas non ita difficilem esse post peccaminosam juventutem cordis conversionem, sustine paulisper adhuc et audi de experto Augustino.

Perversus a pueritia fuerat omnino, indocilis, inobediens, mendax, piger, lusui et delectationi deditus.

Nauseam sapientiæ habebat, pronus ad quæcunque mala et ad cuncta quæ libidini favebant, erat.

Sic ad sextum decimum usque annum vixit. Postea vero in majora adhuc prorui crimina, in ima vitiorum, ita quidem ut erubesceret non esse ex omnium perversorum antesignanis unum.

Sic de malo in malum otio deditus, et pravorum juvenum exemplo illectus, ad decimum usque nonum ivit annum

In se postea reversus et dolore cordis tactus, intrinsecus cœpit terrena contemnere, et cœlestia, æstu cordis incredibili, concupiscere.

Quis eum tunc non vere et sincere conversum credidisset, aut modo saltem integre convertendum?

Sed vide vim priscæ et malæ consuetudinis.

Illa motus internos optimos et vehementes cordis ejus præfocavit inanesque effecit.

Pristinis igitur, quibus assuetus erat criminibus cessit sicut antea, vixitque iterum duodecim annis in illis; imo pejor adhuc factus in hæresim impegit.

Tandem triginta agens annos serio magis de conversione sua cogitavit; at quot pugnæ? quanta certamina? usque dum trahenti Deo obediverit.

Duobus adhuc annis distulit, in prioribus permanens delictis.

Postea iterum necessitatem conversionis meditans, cœpit intellectus sui errores expellere, hæresim respuere.

Sanata vero mente, voluntas et cor necdum erant domita.

Cupiditatum suarum ita obstringebatur vinculis, ut liberari et emendari pro maximo duceret cruciatu; impossibile arbitrans turpi valedicere libidini.

Adeo tandem difficilis fuit ejus conversio, ut nec conscientiæ angoribus, quibus quindecim annorum spatio pressus fuit, nec orationibus et lacrymis piæ matris, nec sapientum adhortationibus, nec Ambrosii ipsius monitis cesserit,

Nec nisi insigni miraculo, cœlo nempe intonanti: *Tolle, lege*, absolute obediverit.

6. En quam difficilis est eorum qui a

puero perversi sunt, correctio; perrara et portentosa est.

Intellige igitur, dilecte, quam temerarius ille sit qui in corde suo dicit :

Dum juvenis sum, prava cordis mei desideria sequar; cum ad maturiorem ætatem devenero, cum senuero, convertar et ad Deum revertar. Apage, fili, a tali insania.

CAPUT IX.

Præmatura morte non raro puniuntur perversi juvenes.

1. Scis, fili mi, quid scriptum sit de vinea illa electa quam olim plantaverat Pater meus et sepiverat, magna quidem cura et sollicitudine.

Nil erat quod debuerat vineæ huic facere et non fecerat ei.

Exspectabat autem ut faceret uvas, et fecerat labruscas.

Ille autem merito iratus dixit : Et nunc ostendam vobis quid faciam vineæ meæ.

Auferam sepem ejus, et erit in direptionem ; diruam maceriem ejus, et erit in conculcationem, et ponam eam desertam :

Non putabitur et non fodietur, et ascendent vepres et spinæ; et nubibus mandabo ne pluant super eam imbrem.

Intelligis parabolam hanc, fili mi? tu es de vinea illa, tu es de germinibus ejus unum delectabilibus.

Exspectat Pater meus ut facias uvas, id est judicium et justitiam, et si feceris labruscas, iniquitatem nempe, procul dubio timendum tibi est ne ille te in direptionem mortis tradat;

Sicut iterum scriptum est, et ego proprio ore testificatus sum de ficulnea quam plantatam habebat Pater meus in vinea sua,

Et venit quærens fructum in illa et non invenit.

Dixit autem ad cultorem vineæ : *Succide illam, utquid etiam terram occupat?*

2. Sum quidem patiens, longanimis et multum misericors; et cum mihi proprium sit misereri semper et parcere, sæpe exspecto et reexspecto.

Rogo Patrem meum ut ficulneam dimittat adhuc ad annum, et ego fodio circa illam, et mitto stercora dicens : Si non fecerit fructus in futurum, succidi illam jubebis.

Et si illa aut nullos, aut malos fructus ferat, succiditur tandem post quatuor annorum spatium.

Illi quatuor anni juventutis tuæ figura sunt, charissime; vide ergo quale periculum ineas, si in hac ætate vel nullos, vel malos fructus feras, iniquitati te mancipans.

3. Pater meus, cum sit optimus, austerus tamen est Dominus, utpote judex justus

Time eum, fili mi, time eum. Hic quippe juvenes perversos antequam dies eorum impleantur, perire facit, et manus eorum arescere.

Lædit eos, quasi vineas, in primo flore, annosque illorum abbreviat.

Sic fecit Ochoziæ regi, qui cum in juventute regnare cœpisset et nequam fuisset, uno tantum anno regnavit, et in impietate sua mortuus est.

Sic fecit Amon, qui similiter in juventute regnans impie se gessit, nec pœnitentiam egit. Biennio expleto, mortuus est ille in peccatis, a servis suis occisus.

Sic fecit Joachim, qui cum undecim annis in juventute regnasset, inique se gerens, in sceleribus suis obiit, et insepultus putrefactusque, extra portas Jerusalem projectus est.

Sic fecit Sedeciæ regi, qui ob iniquitates juventutis suæ, post duodecim annorum regnum, in manus Nabuchodonosor traditus fuit.

Ille vero eum, erutis oculis, in Babylonem captivum misit, ubi iniquitatibus et miseriis gravatus, periit infelicissime.

Sic fecit et filiis patriarchæ Juda, et filiis Heli, et filiis David.

4. Sic facit et hodie adhuc multis perversis juvenibus, quorum non prolongantur dies, sed quasi umbra transeunt, quia non timent faciem Domini.

Quot, dilecte, quot vides quotidie juvenes præmatura morte cadere? alius morbo, alius ferro, alius fulgure, alter naufragio, alter rixis, alter latrocinio perit.

Ira Dei cui servire renuunt, quem contemnunt, contra quem rebellant, in eos aperte sæviente.

5. Noli tamen ideo putare omnes qui in juventute moriuntur, a Deo tanquam inimicos puniri.

Sunt quippe justi adolescentes, qui etiam morte præoccupantur, sicque rapiuntur, quia dilecti Deo sunt.

Et e medio transferuntur peccatorum, ne malitia mutet intellectum eorum, aut ne fictio decipiat animas illorum.

Beatus esses, fili mi, si justus et sanctus a juventute merereris sic maturo ex hac lacrymarum valle educi et a Domino cito remunerari.

Reformida autem summopere de illis unum esse qui morte præmatura ob iniquitates juventutis a Deo corripiuntur,

Et ante medium annorum suorum in inferno sepeliuntur.

CAPUT X.

De obcæcatione et induratione juvenum perversorum.

1. Si quidam, charissime, primogenitus optimæ matris filius, quem illa vehementissimo cordis ardore amaret, moreretur, quales fletus super eo effunderet bona mater!

Rugiret utique præ dolore, clamans cum David : Fili mi, quis mihi det ut moriar pro te et tu iterum vivas?

At, dilecte, multo plus adhuc lugendum est super indurationc et obcæcatione hominis alicujus, quam lugeri solet in morte dilectissimi primogeniti.

Mortuo quippe sola defecit lux; sed indurato et obcæcato defecit sensus, factus est animalis homo non percipiens amplius ea quæ Dei sunt.

Et nemo potest illum corrigere, quoniam Deus illum despexit.

Maximum igitur omnium malorum est induratio et obcæcatio, quia pœnitentiæ et conversionis viam claudit.

2. Ad hanc vero mali abyssum juventutis iniquitas solet ducere, in hancque tu ipse præceps rues, si nequam esse non verearis.

Considera, dilecte, adolescentes qui cupiditatibus serviunt, secundum carnem vivunt, pudendamque libidinem sequuntur et sic in profundum iniquitatis veniunt.

Nonne sapientiam contemnunt, salutis obliviscuntur, in fide vacillant, ad cor non redeunt, monita spernunt optima;

De pravitate sua gloriantur, socios verecundos, modestos et pios derident.

Purgantia et sanctificantia sacramenta, orationem, templum ipsum et verbum Dei fugiunt.

Nil aliud in mente, in corde, in ore quam pravitatem et iniquitatis cœnum volventes.

Toti sunt in obscenis delectationibus suis, quasi sus in volutabro luti.

Nec mortis jacula eos conturbant, nec inferni ignis aut vermis eos commovet, nec Christi crux et sanguis eos ad pœnitentiam provocat; cor habent lapideum.

Quis dinumerare poterit, dilecte, turbam magnam juvenum qui cum adolescentiæ annos in vitiis consumpserint, sic postea obcæcantur et indurantur?

3. Sic acciderat olim Augustino, sic lugens de seipso narrat.

Exaltabantur, inquit, nebulæ de limosa concupiscentia carnis, et obnubilabant atque obfuscabant cor meum.

Et rapiebant imbecillem ætatem per abrupta cupiditatum, atque mergebant gurgite flagitiorum.

Obsurdueram stridore catenæ mortalitatis meæ, et ibam longius a te, Domine, et sinebas et tacebas.

O fili mi! fili mi! det tibi Dominus quasi a facie colubri fugere in juventute peccatum, ne peccatum, cum consummatum fuerit, generet animæ tuæ mortem;

Maneatque anima hæc misera sine visu, sine auditu, sine sensu, obcæcata et indurata in hoc mundo;

Cruciandaque tandem tradatur dæmonibus per totam æternitatem in altero.

CAPUT XI.

Delicta juventutis etiam temporalium benedictionum impedimenta sunt.

1. Nisi Dominus fortunam tuam ædificaverit, in vanum laborabis, fili mi, ut ædifices eam.

Et nisi Dominus custodierit sortem tuam, in vanum vigilabis custodiens eam.

In manibus Dei est utique sors tua, charissime; quem vult ille ditat et elevat, quem autem vult deprimit et miserum efficit.

Non est certe volentis neque currentis honestam habere hujus mundi substantiam et prospere procedere:

Sed Domini, a quo bona et mala, vita et mors, paupertas et honestas dependent, miserentis.

2. Nunquid autem miserebitur tui et benedicet tibi si nequam in conspectu ejus fueris? neutiquam sane.

Dicebat olim Deus David servo suo: *Si custodierint filii tui testamentum meum et testimonia mea, sedebunt super regiam sedem tuam;*

Si autem dereliquerint legem meam, et in judiciis meis non ambulaverint; si justitias meas profanaverint et mandata mea non custodierint, visitabo in virga iniquitates eorum, et in verberibus peccata eorum.

Sic quoque dicebat ad Heli: *Loquens locutus sum ut domus tua ministraret in conspectu meo in sempiternum, nunc autem absit hoc a me!*

Sed *quicunque* honoraverit *me, glorificabo eum; qui autem contemnunt me, erunt ignobiles.*

Projecta igitur fuit familia Heli a facie Domini propter peccata filiorum ejus, repulsique sunt illi ab eo ne sacerdotio fungerentur ipsi.

Sic etiam quia Saul abjecerat sermonem Domini ne custodiret mandata ejus, abjecit eum Deus ne esset rex super Israel.

Dum, si fidelis fuisset, præparasset regnum ejus in sempiternum super populum suum.

3. Vides, charissime, quanti tua intersit iniquitatem odio habere et abominari, dum juvenis es; vides quanti tua intersit legem Domini diligere et servare.

Si justus fueris, dabit tibi de rore cœli et de pinguedine terræ, fidelis Deus cui facile est subito honorare pauperem, et qui non privat bonis eos qui ambulant in innocentia.

Sed, si nequam esses, humiliatio et confusio, defraudatio bonorum, paupertas et miseria tibi imminerent, quoniam Deus, cui servire renueres et quem offenderes, Deus ultionum Dominus est.

4. Ille quidem Dominus, cum sit patiens quia æternus est, flagella sua non semper immittit in tempore super delinquentes.

Et iterum, cum sit Deus probans renes et corda, aliquando permittit Satanæ ut manum mittat super electos auferatque omnem pretiosam substantiam eorum, et affligat eos sicut fecit sancto viro Job, ut patientiæ ejus exemplum orbi relinqueretur.

Nihilominus habet ille summus Dominus terrenas benedictiones quas rectis corde et justis opere concedit;

Habet etiam terrena flagella quæ super injustos solet præcipue effundere.

Priora merere per sapientiam, posteriora autem a te per fugam iniquitatis avertere satage.

Noli, charissime, oblivisci prodigi illius

filii qui, cum prius luxuriose vixisset, debuit postea pascere porcos et tandem clamare : *Fame pereo.*

CAPUT XII.

Inimicus diabolus semper circuit ut juvenes devoret.

1. Væ tibi, adolescens ; væ tibi, quia descendit ad te diabolus habens iram magnam.

Venit facere prælium tecum et cum reliquis de semine mulieris juvenibus.

Voluit olim totum Domini populum perdere, et ideo suggessit Pharaoni ut quidquid masculini sexus ex judæis nasceretur, in flumen projiceret.

Spirans hodie minarum et cædis in christianam gentem, quærit eam per juvenum perversionem exstinguere.

2. Dicit in corde suo serpens ille antiquus : gens ista hæreditas est quam cœlorum Dominus unigenito Filio suo dedit, ut illum adoret illique serviat;

Venite, et efficiamus ut gens hæc Jesum, quem glorificare deberet, inhonoret, et repelletur ab eo, et nostra erit hæreditas.

Si juvenes lucrati fuerimus, ipsi ab iniquitate adolescentiæ, etiam cum senuerint, non recedent.

Tota ergo gens eorum brevi corrupta erit, et terra quam inhabitant replebitur iniquitate;

Eritque abominabilis in conspectu Dei.

Et pœnitebit Dominum fecisse atque redemisse illos, et disperdet eos cum terra sua.

Et ibunt in ignem æternum qui paratus est nobis, et similes nostri efficientur.

Venite igitur, persequamur juvenes et comprehendamus eos, evaginemus gladium, interficiant eos manus nostræ, dividamus spolia, impleatur anima nostra.

Venite, expugnemus parvulos, et abeant in captivitatem ante faciem nostram.

3. Fili mi, fili mi ! si quis dinumerare posset stellas cœli, iste necdum valeret, juvenes qui præda Satanæ et angelorum ejus sic effecti sunt, ab eis seducti et corrupti, dinumerare.

Isti per hoc vitium, hi vero per illud in retia diaboli impegerunt.

Quot autem per libidinem sibi subjecit Satan ! en telum ejus igneum, en mortem quam juvenibus præsertim parat, et per quam cunctos fere interimit.

4. O Ecclesia ! o sancta mater ! plora sicut Rachel et oculus tuus deducat aquas, quoniam invaluit inimicus et filii tui perditi sunt.

Quos educasti et nutrivisti, inimicus consumpsit eos.

O adolescens ! sobrius esto et vigila ne tibi similiter accidat.

Diabolus semper circuit quærens te devorare ; esto fortis in fide et resiste ei, viriliter age et vince malignum.

CAPUT XIII.

De vera sapientia.

1. Beatus eris, fili mi, si inveneris sapientiam. Melior est acquisitio ejus negotiatione argenti et auri primi, et purissimi fructus ejus.

Pretiosior est cunctis opibus ; et omnia quæ desiderantur huic non valent comparari.

Longitudo dierum in dextera illius, et in sinistra ejus divitiæ et gloria.

Viæ ejus viæ pulchræ, et omnes semitæ illius pacificæ.

Lignum vitæ est his qui apprehenderint eam, et qui tenuerit eam beatus.

2. Scio, Domine, sapientiam præponendam esse regnis et sedibus, scio divitias nihil esse in comparatione illius.

Scio quod, si eam possedero, erit vita animæ meæ, et ambulabo firmiter in via tua, et pes meus non impinget.

O Deus meus, a quo omnis sapientia est, et cum quo fuit semper, da mihi intellectum ut cognoscam illam.

Notam mihi fac pretiosissimam hanc margaritam, dirige me in veritate tua et doce me ut eam inveniam.

Video enim quia multi juvenes falluntur et dicunt se sapientes esse cum stulti facti sint, evanescentes in cogitationibus suis.

Et ambulant in via quæ videtur ipsis recta, cujus vero novissima ducunt ad mortem.

Ne tradas me, Domine, cum his peccatoribus, et cum juvenibus operantibus iniquitatem ne perdas me.

Illumina oculos meos, ne obdormiam cum eis in morte ; indica mihi veram sapientiam, et dabo tibi gloriam.

3. Fili, a juventute excipe doctrinam meam, et usque ad canos invenies sapientiam. Audi, et nunquam recedat verbum hoc de corde tuo.

Timor Domini ipsa est sapientia, et recedere a malo vera prudentia.

Utique, dilecte, initium, plenitudo et corona sapientiæ timor Domini est.

Deum ergo time et mandata ejus observa, et eris verus sapiens, et affluës prudentia.

Quæ fuit, charissime, sapientia supra modum mirabilis Susannæ ? nonne timor Domini quo repleta pessimis et scelestissimis senibus respondit :

Melius est mihi absque opere incidere in manus vestras, quam peccare in conspectu Domini ; et non est inventa in ea res turpis.

Neque aliam sapientiam quam timorem Dei habuit venerabilis Eleazar, qui, cum cogeretur carnes lege vetitas manducare et renueret, plagis propter hoc peremptus, ingemuit et dixit :

Domine, qui habes sanctam scientiam, manifeste tu scis quia cum a morte possem liberari, duros corporis sustineo dolores ; secundum animam vero propter timorem tuum libenter hæc patior.

Et hoc modo vita decessit, non solum juvenibus, sed et universæ genti memoriam mortis suæ ad exemplum virtutis et fortitudinis derelinquens.

Nec aliud sapuit sanctus Job præter ti-

morem Domini, dum in summa rerum egestate clamabat : *Dominus dedit, Dominus abstulit, sit nomen Domini benedictum.*

Dum in acutissimis doloribus addebat : *Si bona de manu Domini suscepimus, mala quare non suscipiamus?*

Et sic propter timorem Domini non peccavit in labiis suis.

Neque aliam sapientiam piissimus Tobias habuit quam timorem Dei, quo ductus et mirabilem in adversis patientiam, et maximum peccati horrorem exhibere non cessavit.

Vide, charissime, quomodo qui timent Dominum custodiant mandata illius; vide quomodo sapientes sint.

4. Domine, pater optime, qui intellectum das parvulis, ecce cognovi, te docente, quia vera sapientia timor tuus est.

Sed ego filius sum tenellus, puer imbellis qui sine te nil possum facere. Scio quia timor tuus donum tuum est.

O Deus! O Pater cœlestis! a quo omne donum perfectum descendit, da mihi igitur timorem tuum ; confige timore tuo carnes meas.

Mitte pavorem hunc sanctum de sede magnitudinis tuæ in cor meum, ut mecum sit, mecum laboret, et deducat me in operibus meis sobrie, et ambulet pes meus iter rectum.

CAPUT XIV.

De amore Dei.

1. Diliges, fili mi, Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, et ex tota anima tua, et ex omnibus viribus tuis, et ex omni mente tua.

Hoc est primum et maximum mandatum ; quod si non servaveris, manebis in morte.

2. Audivi vocem tuam, Deus magne ; audivi legem tuam bonam et sanctam, Deus optime.

Verum fas mihi sit loqui ad te, cum sim pulvis et cinis.

Quis sum ego ut amari te jubeas a me, et infinitas mineris miserias, si non amavero te?

Ecce tu fecisti me ad te, et irrequietum est cor meum donec requiescat in te ; et tu dicis : *Diliges Dominum Deum tuum.*

Ecce quomodo amas nos, et beatos esse vis : beatitudo nostra in amore tuo est, et tu amorem hunc præcipis, ut nos ad veram beatitudinem cogas venire.

Præcipis ut diligam te ex toto corde meo, et ex tota anima mea, et ex omnibus viribus meis, et ex omni mente mea. O justum, o æquum præceptum!

Super omnia utique amandum est quod super omnia bonum est ; et tu, Deus meus, super omnia infinite bonus es, super omnem creaturam, super omnem pulchritudinem, super omnem gloriam et honorem, super omnem potentiam et dignitatem ;

Super omnem scientiam et subtilitatem, super omnes divitias et artes, super omnem lætitiam et exsultationem :

Super omnem famam et laudem, super omnem suavitatem et consolationem, super omnem spem et promissionem, super omne meritum et desiderium :

Super omnia dona et munera quæ potes infundere, super omne gaudium et jubilationem, quam potest mens capere et sentire :

Denique super angelos et archangelos, et super omnem exercitum cœli; super omnia visibilia et invisibilia, et super omne quod tu, Deus meus, non es.

3. Vere, vere tu solus super omnia diligendus es, Deus magne, Creator meus, Redemptor meus, Pater meus, Protector meus, continuus Benefactor meus, quia tu solus super omnia optimus es.

Tu solus altissimus; tu solus potentissimus ; tu solus sufficientissimus et plenissimus ; tu solus suavissimus et solatiosissimus.

Tu solus pulcherrimus et amantissimus ; tu solus nobilissimus et gloriosissimus super omnia.

Præcipis ut diligam te et cor meum tibi præbeam. O requies mea! o dulcedo mea! sume et absorbe illud.

Non enim potest cor meum veraciter requiescere, nec totaliter contentari, nisi in te requiescat.

Volet igitur cor meum et pauset in te ; gustet quam suave sit amare te et amari a te.

4. Fili mi, fili mi, affectus amoris mei, quem nunc sentis, affectus gratiæ præsentis est, super quo non nimium innitendum, quia vadit et venit.

Non est in hominis potestate in tali amoris affectu perseverare.

Laus dilecti est quidem signum dilectionis ; sed vera probatio amoris, exhibitio est operis.

Et idcirco mandatur tibi in Scripturis, ut non diligas verbo neque lingua, sed opere et virtute.

Iterumque dicitur : *Si quis diligit me, sermonem meum servabit ;* et adhuc : *Qui servat mandata ille est qui diligit me.*

Si igitur, charissime, amabis me Deum tuum sicut oportet diligere, necesse est ut legem meam fidelissime custodias.

Et quoniam summus Dominus sum, quem summe amare debes omnibusque præferre ;

Necesse est ut corde paratus sis ad omnia hujus mundi relinquenda et perdenda potius quam Deum offendere, ejusque obsequio et servitio deesse.

5. O Deus amor! o fons veri amoris! da mihi servo tuo sic te diligere, da ut amem te et taliter amem ut terrena quæque pro te contemnam.

Da ut amem te et præ amore peccatum, quod odio summo prosequeris, summo horrore fugiam.

Da ut amem te et præ amore levissima delicta quæ tibi disolicent devitem.

Da ut amem te et præ amore omnium virtutum cultu tibi placere satagam.

Deus meus, amor meus, da ut vere diligam te a juventute mea, quatenus in dilectione tua senescam, et in perpetuo tui amore tandem in cœlis gaudeam et exsultem.

CAPUT XV.

De imitatione Jesu Christi.

1. Propter te, charissime, factus sum puer, ut tu puer sanctificareris; propter te adolescens factus sum, ut te adolescentem lucrifacerem.

Descendi ad te et inclinavi me ad exiguitatem juventutis tuæ, ut ei sapientiæ documenta et exempla præberem.

Vixi ut parvulus, locutus sum ut parvulus, ut tu parvulus venires post me et ambulares sicut habuisti formam meam.

Sciebam enim quia quos præscivit Pater meus conformes futuros imaginis meæ, hos et prædestinavit et justificabit et glorificabit.

Ego magister tuus, filius Altissimi et ter sancti Dei sum sanctusque sicut ille; tu vero discipulus meus perfectus profecto eris, si fueris sicut magister tuus.

Memento igitur quomodo in terris visus sum et cum hominibus conversatus sum a juventute mea;

Ut crescas sicut ego sapientia simul cum ætate apud Deum et homines.

2. Eram eminenter mitis et humilis corde, solis primum Mariæ et Joseph notus, cæteris ignotus.

Disce hinc, fili mi, vanam fugere gloriam; disce hominum laudem non quærere; disce a mundi tumultu declinare ut in recollectionis silentio Deo placere quæras.

Templum adibam assidue; ibi Patri meo æterno mea ferventer exhibebam obsequia, ibi doctorum lectiones et commentaria, cum eorum magister essem, humiliter audiebam.

Disce hinc, charissime, primum omnium negotiorum esse Deo creatori tuo servire.

Disce scientiam salutis in pastorum instructionibus adhortationibusque diligenter quærere ac religiose accipere.

Subditus eram Mariæ matri meæ et Joseph sponso ipsius, cum illorum Deus essem.

Disce hinc, dilecte, cum omni timore et fidelitate parentibus tuis et magistris obtemperare; disce ab omni verbo aspero, extollentia, resistentia, vituperio erga eos abstinere.

Crescens ætate, crescebam et sapientia, non certe quod sapientia augeretur in me, cum sapientia mea infinita sit;

Sed quia de die in diem magis ac magis sapientiam hanc ostendebam et manisfestabam.

Disce hinc, fili mi, qua proportione animi tui facultates perficiuntur; ea etiam proportione illas sapientiæ studio et cultui impendere;

Ut de die in diem in virtute crescas, sicut ætate proficis.

Disce non in malitia et vitio, sicut, eheu! nimium frequenter accidit; sed in boni scientia et praxi progressus facere.

In laboribus fui a juventute mea, vir dolorum eram et sciens infirmitatem, in adversisque patientissimus sicut agnus coram tondente se obmutui.

Sequere me, fili mi, labora diligenter, et ego ero merces tua.

Veni post me, et tolle patienter crucem tuam; vim tibi fac, prospera mundi despiciendo et adversa omnia constanter tolerando; pugna viriliter contra mundum, carnem et diabolum.

Illecebrosis concupiscentiis firmiter et fortiter resiste.

3. Domine Jesu, qui amore mei Filius hominis factus, mihi exemplum dedisti, ut sicut tu in vita tua fecisti et ego similiter facerem;

Accende in corde meo vehementem tui amorem, quo plenus, satagam et coner per tui imitationem Patri tuo placere.

Volo, Magister bone, volo te semper præ oculis habere, quatenus in omnibus te sequar.

Memor ero tui mane, et oculos luci aperiens cogitabo:

Jesus evigilans, Patri suo cœlesti dicebat: Ecce adsum ut *faciam, Deus, voluntatem tuam.*

Sic ego, Deus meus, me totum tibi offero, omnesque diei labores tibi dico.

Memor ero ubi ad orationem genuflectam et cogitabo: Jesus erat pernoctans in oratione Dei, et factus in agone prolixius orabat.

O quam pie quam ferventer orabat! Euge, anima mea, oremus, et ad exemplum Jesu pie et ferventer oremus.

Memor ero in labore et cogitabo: Jesus laboravit et fatigatus supra fontem prope Samariam sedit.

Porta, anima mea, porta sicut ille pondus diei et æstus: dum tempus habemus operemur bonum, et reddet nobis Dominus secundum opera nostra.

Memor ero ubi aliquid mihi a parentibus vel magistris præcipietur, et cogitabo: Jesus Mariæ et Joseph fuit subditus, obediens factus est usque ad mortem.

Subdere, anima mea, obedi similiter.

Memor ero in tribulatione et adversitate, in opprobriis, in conviciis, et cogitabo: Jesus passus est, alapis cæsus est, convicia tulit, crucifixus est, nec aperuit os suum.

Euge, anima mea, sustine viriliter sicut Jesus sustinuit.

Ille innocens fuit, tu vero peccatrix; sustine et sile.

Memor ero in epulis, et cogitabo: jejunavit Jesus, felle et aceto potatus est.

O anima mea! sobrie et temperanter epulemur.

Memor ero in conversatione, et cogitabo: Nemo potuit arguere Jesum de peccato, sermo ejus semper sale sapientiæ conditus erat.

Simus, anima mea, simus in omni conversatione sancti.

Memor ero in confessione, et cogitabo : Jesus aliena peccata in monte Olivarum luxit, Jesus pro peccatis nostris crucifixus est.

Doleamus, anima mea, et effusis lacrymis propria peccata plangamus.

Memor ero ad quietem pergens, et cogitabo : Jesus dormivit, Jesus requievit ut somno vires suas humanas Patris cœlestis servitio impendendas renovaret.

Sic ego dormiam, ut Deo postmodum melius ministrem.

O Jesu ! dum tu non habes ubi caput reclines, dum in dura cruce confixus pendes, ego in molli recumbo cubili.

Tu moriens clamabas : *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum;* ego somno cedens per eadem verba animam meam tibi commendo.

Hæc meditare, fili mi, in his vive et gere te in omnibus sicut se magister tuus Jesus gessit.

CAPUT XVI.

Juvenes parentes suos et amare et honorare debent.

1. Audi, charissime, mandatum vitæ, audi unum de his decem, quæ inter turbas et fulgura Deus dedit populo suo, præceptis.

Quæ si servaveris, in æternum vives; quæ si violaveris, peribis in æternum.

Honora patrem tuum et matrem tuam, ut sis longævus super terram.

Si timueris Dominum, mandatum hoc profecto custodies, fili mi.

Honorabis parentes, et quasi dominis servies his qui te genuerunt.

Quod si afflixeris patrem et fugeris matrem tuam, ignominiosus eris et infelix.

Et si maledixeris patri tuo vel matri, exstinguetur lucerna tua in mediis tenebris, id est tenebris et umbræ mortis æternæ traderis.

Et si subsannaveris patrem, et si despexeris partum matris tuæ, dignus eris quem suffodiant corvi de torrentibus, quem comedant filii aquilæ, id est præda diaboli esse mereberis.

Et si dereliqueris patrem, famam pessimam in oculis Dei habebis; et si exasperaveris matrem, maledictus ab illo supremo Domino eris.

2. O dilecte ! si olim filius nequam, contumax et protervus, irritam legem Moysi faciens, non audiebat patris aut matris imperium, et coercitus obedire contemnebat;

Sed contra eorum monita comessationibus, luxuriæ et conviviis vacabat;

Debebat lapidibus obrui a populo civitatis, debebat mori ut auferretur malum de medio Israel.

Quanto putas deteriora mereri supplicia filium qui sub lege nova Spiritui gratiæ contumeliam faciens, parentes inhonorat et contemnit? meretur utique durioribus puniri flagellis.

3. Justum igitur est judicium Dei ultionum Domini, judicis justi, fortis et terribilis, qui solet tales filios in furore suo arguere et in ira sua corripere;

Hos egestati et miseriæ, illos infirmitatibus et infortuniis, istos vero præmaturæ morti tradendo.

Justus est Dominus qui contra filios nequam etiam in præsenti vita solet sævire, antequam in æternum sæviat.

4. Time Deum, charissime, time ultiones ejus a cujus ira nemo te poterit abscondere.

Time Deum et honora parentes; obedi eis in Domino, hoc enim justum est; obedi, hoc enim placitum est Domino.

Venerare eos et cave ne aut cogitatione, aut verbis, aut signis, aut gestibus eos unquam contemnas.

Venerare et audi humiliter disciplinam et legem eorum, et custodi fideliter increpationes eorum.

Ama eos, sciens quoniam nisi per illos natus non fuisses; ama eos et retribue illis quomodo et illi tibi.

Obtempera ipsis tanquam Deo per eos tibi præcipienti, sciens quoniam eis resistere non licet, nisi quid tibi manifeste contra legem Dei præceperint.

Adjuva eos suscipiens senectam illorum, providens eorum et spiritualibus et temporalibus necessitatibus; et cum defecerint sensu, veniam da eis et ne spernas eos.

5. Absconde, dilecte, absconde in corde tuo verba hæc : Honora parentes tuos, et benedictio mea erit super te, et justitia tua liberabit te.

Et apponentur dies vitæ tuæ, et, cum defeceris, memoria tua erit in laudibus.

Dicamque tibi : Veni, benedicte fili Patris mei; veni, fili bone et fidelis, intra in gaudium Domini tui in sempiternum.

CAPUT XVII.

De obedientia et submissione erga superiores.

1. Non est potestas nisi a me, charissime; qui ergo tibi præsunt, a meipso supremo Conditore, tibi præpositi sunt. Et si ipsis resisteres, ordinationi meæ resisteres.

Tibi præsunt Ecclesiæ pastores : honorifica eos, et docilis esto ipsis.

Tibi præsunt parentes : honora eos et obedi illis.

Tibi præsunt magistri : audi eos et subjace illis.

Tibi præsunt seniores : coram eis assurge et esto eis subditus.

Time Dominum, dilecte, et potestates quascunque sublimiores honorifica, præstans illis debitum obsequium.

2. Præpositi tui ideo tibi dati sunt ut pervigilent super te, bonumque tuum sive temporale, sive spirituale promoveant, rationem pro te reddituri.

Tu vero absque dubio rationem Domino cœli, justo judici similiter reddes de obedientia jussis eorum.

Utquid enim deberent tibi præesse, nisi tu subesse eis deberes?

Utquid præcipere, nisi tu obedire? utquid monere, nisi tu audire? utquid dirigere, nisi tu obsequi?

3. Obedi ergo, obedi humiliter; non ad oculum serviens, sed in simplicitate cordis, sicut Domino et non hominibus.

Obedi libenter; non ideo præcise quia submissio præpositis placet, sed quia obsequium placitum est Domino, quem summe diligere debes.

Obedi prompte et sine cunctatione, gaudens superiorum voluntatem exsequi; tuam vero propriam voluntatem, quæ multorum tibi malorum seminarium esset, sicut crebro contingit, abdicare.

O fili mi! si perfecte obedire didiceris, magnas profecto victorias loqueris.

4. Memento quoniam olim sapientissimus Salomon nil existimavit se melius a Deo Israel petere posse, quam cor docile.

Putans quod si hoc obtineret, non seipsum tantum prudenter gereret, sed et totum Dei populum sapienter gubernaret ac judicaret.

Sic et tu, fili mi, si docilis fueris, non tantum ipse in via justitiæ ambulabis, sed et cæteros exemplis tuis alliciens, in eamdem viam pertrahes et diriges.

Vide, dilecte, juvenes vere dociles et obedientes; isti utique eminent inter omnes et pietate, et sobrietate, et castitate, et diligentia, et mansuetudine, et omnium virtutum charismatibus.

Dic ergo frequenter Deo tuo, sicut dicebat ei Salomon : Da, Domine, da servo tuo cor docile.

CAPUT XVIII.

De usu temporis et labore.

1. Dum tempus habes, charissime, operare bonum : brevi veniet nox in qua non poteris operari.

Fideliter labora, et ego ero merces tua.

Natus es ad laborem sicut avis ad volatum : et si piger fueris, procul dubio cum servo inutili ligatis manibus et pedibus in tenebras exteriores mitteris. Ibi erit fletus et stridor dentium.

Arbor es quam ego in vinea mea plantavi ut bonos fructus faceres.

Si nullos fructus feceris, maledicam tibi, sicut olim feci ficulneæ infructuosæ.

Denique excideris et in ignem projicieris.

2. Tempus talentum est quod tibi commisi, talentum quidem pretiosum; quo si bene utaris, particeps fies amicitiæ meæ.

Quo si vero non utaris, vel abutaris, rationem de eo usque ad novissimum quadrantem in judicio reddes.

Ego quippe Dominus austerus sum, rationemque de uno vel verbo otioso requiro.

3. Quid respondebis quando ego interrogabo te ut reddam tibi secundum opera tua?

Quando dinumerabo tibi annos juventutis tuæ, et dicam : Quem fructum habuisti in illis?

Quando increpabo te et clamabo : Quid est quod debui facere tibi et non feci?

Creaveram te ut mihi servires, conservabam te addebamque dies diebus tuis, ut bona opera bonis adderes operibus.

Tu vero in otio, in nugis, in vanis conversationibus, in lusibus tempus perdebas.

Sudabant parentes tui, laboribus arduis vacabant, ut sumptibus vitæ informationisque tuæ providerent.

Tu vero manus conserebas, dormiebas, currebas, pigritabaris.

Sicque a patre et matre quasi fur expensas subtrahebas, teque sic participem, sicut scriptum est, homicidæ faciebas.

Vigilabant magistri tui ut eruditioni educationique tuæ intenderent, impendebant te et superimpendebant pro te :

Tu vero quasi stirps inutilis eras, quasi homo non audiens, quasi terra quæ venientem super se bibit imbrem et non refert fructum, neque in sapientia, neque in doctrina crescebas.

O serve nequam, o fili prodige! o discipule piger! erubesce et confundere.

Non laborasti, mercedem non habebis; non portasti pondus diei et æstus, non accipies denarium, sed partem cum servo inutili obtinebis : discede a me, maledicte.

Dignus es profecto uri bene destinato sontibus igne.

Tu quippe in otio degens, multam, quam otiositas docet, coluisti malitiam.

Multiplicata sunt in te scelera, gulæ et impudicitiæ te mancipasti.

Vade cum mollibus, cum ebriosis aliisque scelestis in ignem æternum, qui paratus est diabolo et angelis ejus.

4. O fili mi! quot juvenes in inferno sepulti jacent, quia annos juventutis vel inaniter vel male consumpserunt!

Descende vivens ad illos, audi planctus et gemitus eorum inutiles, ut erudiaris et non descendas moriens in locum tormentorum cum illis.

Nos insensati, inquiunt, ubi sunt illæ horæ, dies isti quos olim inaniter trivimus, et quorum abusus nos in flammis istis sepelivit?

O si sapuissemus! si novissima prævidissemus, si laboravissemus, si tempore bene usi fuissemus!

Quot peccata devitavissemus, quot bona opera fecissemus, quot gradus gloriæ promeruissemus! quam bene remunerati essemus! quam beati!

Quis dabit nobis unum de istis perditis annis? quam strenue ageremus, quam bene impenderemus dies et horas ut perditum tempus recuperaremus!

Væ nobis! væ nobis! in æternum horam rogabimus unam, in æternum hora illa denegabitur nobis.

5. O adolescens! tibi adhuc et horæ et dies et anni conceduntur.

Impende ergo, impende sedulo tempus, et satage ut per bona opera tua certam tuam vocationem et electionem facias.

Impende tempus, cogitans quia qui non laborat ne quidem manducare dignus est.

Impende tempus, et ubi te ad otium trahi sentis, cogita Deum summum patremfami-

lias te ad opus vocare dicendo quod olim ad homines quos in vineam suam vocabat, fabatur.

Quid stas otiosus? ito in vineam meam.

Impende tempus, et memento quoniam, si bene laboraveris, Deus diligentiæ tuæ testis tibi mercedem amplam ad centuplum retribuet.

Impende tempus, et præ oculis Jesum a juventute laborantem ac semper quæ æterno Patri placita sunt facientem, incessanter habe.

Impende tempus, et sicut prudens œconomus conare ut nedum ulla ejus particula vacua te prætereat, e contra per quælibet ejus momenta thesaurus tuus cœlestis augeatur et amplificetur.

CAPUT XIX.

De religiosorum librorum lectione.

1. Vanitas vanitatum et omnia vanitas præter amare Deum et illi soli servire.

Nihil prodest homini, si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur.

Et si linguis hominum loquatur et angelorum, et noverit mysteria omnia, et omnem scientiam, nihil est, si non sanctificetur.

Super omnia igitur et ante omnia Dei servitium et animæ salus sunt.

Utique, si Deo servieris et animæ tuæ salutem operatus fueris, vere dives eris, vere perfectus eris.

Et si hæc duo non feceris, vere nihil eris, vere pauperrimus manebis.

Hæc igitur duo præ cæteris omnibus concupiscenda tibi sunt, charissime.

Cum autem tu animalis homo non percipias ea quæ Dei sunt, necesse est ut ea in libris sanctis quæras.

Et cum omnia quæ in mundo sunt, concupiscentia carnis sint, et concupiscentia oculorum, et superbia vitæ fascinatioque nugacitatum istarum in mente tua bonum obscuret,

Oportet te frequenter oculos a mundanis vanitatibus, inter quas versaris, avertere, ut eos veritati quæ in religiosis libris animæ tuæ pascendæ et sanctificandæ tibi offertur, aperias.

Si sic non feceris, dicetur brevi de te sicut olim de universa terra sanctus dicebat Propheta : Desolatione desolatus est, quia non recogitavit corde; et fies similis jumentis insipientibus quibus non est intellectus.

Profecto nisi frequenter pie legeris, corde non recogitabis et Dei, et animæ tuæ oblivisceris.

2. Ideo mandaverat olim populo suo dilecto bonus Israel Deus : Erunt verba hæc, quæ præcipio tibi, hodie in corde tuo.

Et narrabis ea filiis tuis, et meditaberis in eis sedens in domo tua, et ambulans in itinere, dormiens atque consurgens.

Et ligabis ea quasi signum in manu tua, eruntque et movebuntur inter oculos tuos.

Scribesque ea in limine et ostiis domus tuæ.

En quomodo tibi familiaris esse debet lectio doctrinæ sanctæ quæ te ad Dei servitium et animæ salutem stimulet.

Neque negotiorum, nec recreationis, nec somni causa ipsi deesse debes.

Sicut enim nec negotia, nec recreatio, nec somnus impediunt quominus corpus per alimenta reficias,

Ita nec impedire debent quominus per piam lectionem animam pascas.

3. Fili mi, fili mi, si jam aruit cor tuum, quia panem religiosæ lectionis sumere neglexisti ;

Si jam errasti a veritate, quia requirere sapientiam in libris omisisti, tolle, tolle sine mora et lege libros spirituales, et illi te convertent.

Erraverat longe a me Augustinus, et per vias lectiones conversus est.

Hortensii liber De sapientia primum excitavit eum a gravi somno in quo sepultus jacebat.

Audiensque postea duos iniquos per lectionem vitæ sancti Antonii fuisse conversos, inde stimulatus est et commotus.

Tandemque Evangelii lectione victus est et tractus.

Sic quoque Serapion ejusdem Evangelii lectione conversus est, et ita mirabiliter mutatus, ut omnia reliquerit ipsasque non absolute necessarias vestes pauperibus distribuerit.

Clamabatque, Novum Testamentum portans et ostendens : Ille me spoliavit.

Tantæ gratiæ fons est religiosa lectio.

4. Lege igitur, charissime, lege, non ex curiositate aut discendi aviditate, sed sapientiæ desiderio ductus.

Et cum, tacente Deo, pulcherrimus omnium liber cor non accendat, commenda te primum Deo, dicens cum Davide : *Revela*, Domine, *oculos meos, et considerabo mirabilia de lege tua.*

Da mihi intellectum et scrutabor legem tuam, et custodiam illam in toto corde meo.

Lege reverenter, putans Deum te per librum ore ad os alloqui.

Lege non plures sed paucos selectissimos libros, memorans verba hæc sapientis cujusdam : Timeo virum unius libri.

Lege cum ordine librum ab initio ad finem.

Lege pauca, sed collecto animo, fructum quærens, bona proposita formans, eaque Dei gratiæ commendans, ut ipsis fidelis sis.

Lege frequenter, lege quotidie, quia quotidie novis indiges stimulis.

O charissime ! si sic legeris, disces et sapiens eris, et sanctus et perfectus fies.

CAPUT XX.

De perversorum librorum lectione.

1. Cave, dilecte mi, cave a fermento perversorum librorum.

Scis quia modicum fermentum totam mas-

sam corrumpit. Sic vel unius perversi operis lectio te potest omnino depravare.

Cave ab antiquo serpente qui Satanas vocatur.

Ille ab initio mundi non cessavit hominibus præsertimque juvenibus insidiari, quærens eorum animas furari, mactare, devorare, perdere.

Retia sua ubique parat ut adolescentes capiat; media cujusvis generis tentat.

E mediis autem illis unum præ cæteris efficacissimum est, librorum perversorum disseminatio.

En utique medium per quod fere semper secure vincit et triumphat, per quod juvenes cito corrumpit.

2. His in libris scit callidus insidiator venenum suum pestiferum mille astutiis et modis proponere.

In eis scit sermones suos mollire super oleum ut certius feriant jacula.

Modo eloquens videtur aut eruditus, ut discendi avidis fucum faciat.

Modo ludens et blandus apparet, ut otiosos alliciat.

Et cum hos et istos seduxerit, vel impia, vel turpia enarrare jam non veretur. Modo quasi honeste et decenter sub figuris ut pudori parcere videatur, modo crude et fetide pudenda revelans.

Sic facit in omni lingua, in omni populo et natione, per millia millium operum.

Sciens quia si mores bonos prava colloquia etsi transitoria corrumpant, multo magis eos libri perversi qui manent et leguntur, iterum iterumque leguntur, depravant.

3. Ex his infernalibus fontibus ebibunt hi dubia in fide, isti errores in doctrina, illi vero ignem immundissimarum concupiscentiarum.

Noli, fili mi, de torrente hoc bibere, quantumvis aquæ ejus tibi videantur super lac, mel et favum dulces.

Brevi certe, vel per impietatem vel per libidinem amaricaretur anima tua.

O charissime! si robustis et fortibus quibuslibet viris periculosum est libros istos legere, quanto magis juvenibus qui, cum debiliores sint et in malum flexibiles, eo facilius seducuntur et vincuntur.

Memento quoque triti illius adagii:

Quo semel est imbuta recens servabit odorem
Testa diu...

Mentem tuam adhuc recentem si talibus repleveris in juventute phantasmatibus, ab eis te expedire deinceps vix possibile erit.

4. Dilecte mi, dilecte mi, fuge ergo quasi a facie colubri libros istos in quibus animæ tuæ mors paratur.

Fuge libros impios aut hæreticos qui vel errores in fide, vel noxias curiositates circa religionem et dogmata, aut convicia et dicteria contra pietatem, Deive ministros et cultores continent.

Fuge libros lascivos aut amatorios, quantumvis tecte et quasi honeste dicant.

Scripta hæc et ista vera diaboli opera sunt; eaque vix legere posses, quin mortaliter peccares, vel pravæ cogitationi consensum præbendo, vel periculo consentiendi te exponendo.

* Fuge, fuge hæc et ista, et si quæ jam talia possides, ea meritis trade flammis.

Neque dixeris: Servabo, sed non legam. Tibi certe illuderes, curiositas enim tua te tandem seduceret ut legeres.

Noli enutrire serpentem, dicens: Non ero illi familiaris; sed extermina illum ne ille te incautum exterminet.

Neque etiam dixeris: Pulchre dicit liber, eloquentiam tantum quæram, ut erudiar, venenum contemnam rejiciamque.

Tibi adhuc illuderes, charissime; non enim, ut ait Augustinus, qui nimium, eheu! expertus fuerat, per has lascivias et impietates eloquentia commodius discitur, sed turpitudo confidentius perpetratur.

CAPUT XXI.

De sapientibus frequentandis.

1. Cum sapientibus et prudentibus tracta, fili mi, et justi sint tibi socii.

Si enim cum sapientibus gradiaris, sapiens eris.

Exemplis plus adhuc quam monitis et doctrina trahitur ac dirigitur homo, adolescensque præsertim.

2. Vide eos qui ad artem quamdam informari volunt.

Illos adeunt qui artem melius exercent, ut methodum eorum imitantes, similem acquirant industriam

Multum procul dubio proficies, charissime, si eamdem agendi sequaris normam in inquisitione sapientiæ.

3. Observa ergo quinam inter adolescentes præ cæteris Deum timeant et ament, quinam præ cæteris pii, modesti sint et pudorati.

Quinam dociliores et melius disciplinati, quinam Ecclesiæ sacramenta frequentius suscipiant, eisque conjungere.

Cum his bonis, brevi bonus eris, pius, pudoratus, fervens sicut illi.

4. Et si te errare contingeret, a viaque sapientiæ declinare, sancti illi adolescentes, quorum societati amicitiæque esses ascriptus, te profecto vel suavissimis reprehensionibus aut adhortationibus a malo retraherent;

Vel virtutum suarum illecebris tibi verecundiam ingerentes, et te allicientes, in viam justitiæ vinculis charitatis suæ reducerent.

Tuque demirans illorum constantem sapientiam, pudore suffusus, clamares: Quantum mutatus ab illis sum! indignus illorum societate jam sum.

Vide, anima mea, quomodo sancti sunt, quomodo mori sint parati potius quam virtutem violare!

Quare cessavi esse sicut isti? Vale scelus, vale cupiditas, vale libido.

Similis iterum fiam amicis meis qui pacem Dei quæ omnem exsuperat sensum gustant, quia diligunt et servant legem ejus.

O quam bonum et quam jucundum habitare cum sanctis fratribus in unum !

CAPUT XXII.

De beatissimæ Mariæ Virginis Dei matris cultu.

1. Vis salvari, dilecte, vis bonum certamen certare et prævalere adversus mundum, carnem et diabolum ?

Devotus esto Mariæ, cole assidue et pie sanctissimam Dei matrem.

Hæc est quæ Satanæ caput contrivit, et per hanc tu animæ tuæ hostes vinces infensissimos.

Hæc est advocata potens apud Deum, per quam supplex exaudieris.

Hæc cœli regina quæ optima quæque dona inde ad te obsecrantem mittet.

Hæc omnium virtutum speculum et exemplar : cui si a juventute conformis fieri conatus fueris, procul dubio Altissimo placebis, sicut illa, cum parvula adhuc esset, ei placuit.

Hæc benedicta in mulieribus, quæ ventris sui fructum etiam contra te jam iratum flectet, si tu contritus te ipsi commendaveris.

Hæc est cujus precibus Dei Filius, ei olim subditus, etiam nunc nil pro te negabit.

Hæc pia tua mater quæ te vehementer amat, et te clamantem nusquam derelinquet.

Hæc adolescentum præsertim refugium et auxilium, qua protegente tot et tot juvenes in tentatione fideles inventi sunt, et devictis cupiditatibus, de virtute in virtutem, in perfectionem, in sanctificationem iverunt.

Profecto si confugeris sub præsidium ejus, si Mariæ verus cultor et servus fueris, non peribis ipse.

2. Quo autem pacto verus eris ejus servus ? Audi me, fili mi, et indicabo tibi.

Ante omnia scias oportet Mariam peccatum odio habere et abominari, quoniam peccatum Deo Filio ejus summe exosum est, ejusque mortis causa fuit.

Ne igitur putes te sanctissimæ Dei Matri gratum fieri posse, quandiu iniquitati eris addictus, quandiu per iniquitatem et crimina bellum adversus Jesum Mariæ filium facere perseverabis.

Depone ergo arcum malitiæ et sagittas sceleris, summum peccati horrorem concipe priusquam sub Mariæ præsidium confugias.

3. Ubi autem peccato renuntiaveris, etsi a criminum priscorum pondere necdum liberatus sis, accede fiducialiter ad Mariam.

Quoniam refugium peccatorum est, quæ animam tuam in se confidentem non patietur ire in tenebras, sed orabit ut peccata remittantur tibi.

Accede ad eam, virtutesque ejus demirans, earum imitationem æmulare ; satagens præsertim fieri humilis sicut illa, castus sicut illa.

Accede ad eam, illique cunctas animæ tuæ commenda necessitates et miserias.

Utque illam tibi propitiam reddas, eam quotidie quarumdam orationum cultu prosequere.

Laudibus, salutationibus, benedictionibus, obsecrationibus eam invocans, bonis operibus eam honorans, solemnitates ejus religiose sanctificans.

Accede ad eam in tentatione potissimum et periculis.

Utique, si insurgant venti tentationum, si incurras scopulos tribulationum, si in angustiis, si in dubiis verseris,

Voca Mariam, Mariam cogita, Mariam invoca, non recedat ab ore tuo, non recedat a corde.

4. Fili mi, fili mi, Maria certe agnoscit et diligit diligentes se, et prope est in veritate invocantibus se ; præsertim his quos videt sibi conformes factos in humilitate et castitate.

CAPUT XXIII.

De juvenibus qui audire reprehendentes nolunt, nec reformantibus se obtemperare.

1. Sæpe quidem, charissime, culpa est parentum quando juvenes peccant, quia parentes multi nec instruunt, nec reprehendunt, nec corrigunt filios suos.

At nonnunquam etiam juvenum vitium est ut male erudiantur.

Sunt quippe adolescentes qui dirigentibus subdere se nolunt, qui docentes se non audiunt, nec consilia, nec monita suscipiunt.

Nec reprehendi patiuntur, nec corripi ubi se malo mancipant, nec ad bonum a quo se elongant reduci.

2. Hæc profecto cordis pertinacia pessima est, utpote a superbia oriunda, vel saltem a levitate mentis, solida non attendentis, procedens.

Ab hac cave malitia, dilecte mi ; tibi enim omnem informationis et reformationis viam præcluderet.

Quomodo enim poteris bonum et virtutem colere, si nequidem te reprehendi pro excessibus tuis tuleris ?

Desperatus profecto est ille ægrotus qui morbi sui periculum scire non vult et remedia quæque a se projicit.

3. Juste ergo scriptum est : *Sapientiam et disciplinam qui abjicit, infelix est.*

Et iterum : *Sapiens corde præcepta suscipiet.*

Tu itaque, charissime, qui cor rectum habes, inquire prudentiæ scientiam et audi consilia.

Cum puer parvulus sis, ignorans introitum tuum et egressum tuum, nesciens reprobare malum et eligere bonum, interroga majores.

Dilige disciplinam eorum et ne oderis illorum increpationes.

Inclina eis aurem tuam et ne recedas a verbis oris eorum, sine consilio illorum nil facias, ut post factum non pœniteat.

4. Noli ambulare cum insipientibus et pestilentibus juvenibus qui non amant eos qui se corripiunt ;

Sed abjicientes prudentum disciplinam,

juxta concupiscentias suas gradiuntur, putantes viam suam rectam esse.

Videntur sibi esse sapientes, magis autem illis spem habebit insipiens.

Procaciter obfirmant vultum suum, sed male habebunt in novissimo.

Repentinus enim eis superveniet interitus et eos sanitas non sequetur.

CAPUT XXIV.

De constantia in bono.

1. O adolescens ! firmus esto in via Domini, mane in sapientia sicut sol, et noli mutari ut luna, sicut stultus.

Cum placuerit tibi sapientia et elegeris eam ad convivendum, nisi attenderis et caute vigilaveris, immobilis in ea non permanebis.

Accedet enim serpens antiquus, tentator astutissimus, tibique vanis suis illudet illecebris ut a bono te retrahat et ad malum sollicitet.

Tuque filius tenellus, puer imbellis facile ab eo seduceris et seductus, relicta virtute, post eum curres.

2. Sic innumeris contingit juvenibus qui, cum primum Deo et sapientiæ se dederint, retrorsum postea convertuntur, a concupiscentia sua abstracti et illecti.

Nec mirum profecto ; juvenes enim natura leves sunt et inconstantes, agitabiles quasi arundo omni vento, et quasi folium flatu quolibet.

Modo hoc, modo illud amant : modo id, modo istud prosequuntur.

Sic quoque ipsis modo virtus, modo vitium arridet ; et cum judicio sano et solido nondum polleant, nec bene noscant quanti eis intersit salvari et sapientiæ se a juventute mancipare,

Indifferenter bono vel malo, prout placet, dedunt se, monita et consilia prudentum facile obliviscentes.

3. Tu quoque, fili mi, quemadmodum alii levitati et inconstantiæ subjectus es.

Et si inter varias mundi hujus illecebras firmus in bono esse velis,

Oportet te primum mentis tuæ mobilitatem reprimere et constantiæ habitum consequi ;

Ideoque in corde tuo statuere, a semel bene cœptis te nunquam destiturum, nisi ubi recta ratio aut saniorum consilium id requiret.

Oportet te quoque frequenter novissima tua meditari, ut spiritus tuus solidus fiat, et tu convictus maneas de necessitate quæ tibi incumbit virtutem a juventute colendi.

Oportet te prudentissimum seligere ducem cui cor tuum candide aperias, et cujus monita atque consilia in corde tuo caute abscondas fideliterque sequaris.

Oportet te tandem præsertim a Deo mentis constantiam suppliciter petere, rogans ut perficiat gressus tuos in semitis suis, quatenus non moveantur vestigia tua.

Fac hæc, fili mi, alioquin, cum manum ad aratrum miseris, respicies retro, et non eris aptus regno Dei.

Fac hæc et summopere time ne, cum semel coinquinationes mundi refugeris, his rursum implicatus supereris.

Fierent enim certe tibi posteriora deteriora prioribus, et melius esset tibi non cognoscere veritatem quam, lege agnita, sic retrorsum converti ab iis quæ tradita sunt tibi sanctis mandatis.

CAPUT XXV.

De iis qui erubescunt coram aliis benefacere.

1. Charissime, si erubueris me coram hominibus, erubescam et ego te coram Patre meo qui in cœlis est.

Si autem erubuero te, quomodo salvaberis ? quomodo coronaberis ?

Profecto te tanquam alienum a se repellet Pater meus, et dicet : Nescio te ; discede a me, maledicte, in ignem æternum.

2. Hoc scit inimicus diabolus, et ideo totis viribus conatur falsum hominibus pudorem ingerere, quo præoccupati erubescant bonum coram aliis facere, et se in eorum conspectu tanquam veros meos ostendere discipulos.

Dicit illis : Virtus est apud homines contempta ; qui vero colunt eam, deridentur.

Vos ergo, si sapientes et pii esse volueritis, subsannationibus eritis obnoxii.

Mittitque revera perversos socios qui bene facere incipientes derideant et sic a bono deterreant avertantque.

3. Forsan et tu, fili, unus ex illis es qui vano pudore suffusi erubescunt virtutem palam colere.

Sed audi, dilecte, stultitiam tuam. Non certe erubesceres potentissimo hujus mundi principi palam servire.

Et erubescis Dei Regis regum et dominantium Domini servum apparere ; quæ insipientia !

Non erubesceres de nobilitate, scientia et opibus ;

Et erubescis de virtute quæ super omnem nobilitatem, scientiam et divitias est ; quæ stultitia !

4. Et adhuc : Coram quibus erubescis ? coram perversis hujus sæculi filiis qui mendaces sunt in stateris suis,

Et apud quos, quod altum est apud Deum, abominatio est, dum abominatio est apud Deum, quod apud eos altum est.

Times igitur judicium illorum qui dicunt bonum malum et malum bonum ! Quid insanum magis ?

5. O fili mi ! cole Deum et ne formides esse ideo exsecratio peccatoris.

Fuge malum et ne verearis contemni propter hoc a stultis.

Ambula recto itinere et ne paveas idcirco despici ab eo qui infami graditur via.

Time, ne pusillanimitatem tuam, qua non audes bonum facere coram aliis, Deus aliquando puniat dando te in opprobrium sempiternum et in ignominiam quæ nunquam oblivione delebitur.

Roga Dominum ut spiritu suo principali

te confirmando expellat e corde tuo pessimam boni verecundiam.

6. Age libere, non attendens quid dicturi sint homines, sed quid Deus sentiet. Ille te judicabit; huic, non istis rationem reddes, charissime.

Cura de salute tua, non de hominum æstimatione. Memento Paulum olim merito dixisse: *Si hominibus placerem, Christi servus non essem.*

Et si vis placere, satage cœli sanctis et terræ electis sapientibus placere; illis autem per bonum et virtutem certe placebis.

Relinque, fili, et contemne stultos quorum infinitus est numerus; sperne clamores et subsannationes eorum.

Vani profecto sunt omnes homines in quibus non subest scientia Dei, et pro nihilo computari debent.

CAPUT XXVI.

De perversorum consortio.

1. Descendit ad te diabolus, dilecte mi, descendit habens iram magnam, et misit in cor perversorum asseclarum suorum ut capiant te et illaqueent.

Experientia novit quoniam amicus stultorum similis eis efficitur.

Ubi ergo timoratos et bene moratos juvenes non valet consuetis suis industriis depravare, ad eos scelestissimos suos mittit stultos, qui cum eis societatem ineant et amicitiam, posteaque eos pervertant.

2. Quis enarrabit, fili mi, quot et quanti adolescentes sic capti perditique fuerint?

Quis dinumerabit eos qui a perversis amicis malum quod feliciter ignorabant, didicerunt?

Qui cum eis sanctum amiserunt pudorem, qui cum scelestis illis et ipsi scelesti evaserunt in cuncta crimina audaciter et sine rubore deinde ruentes?

3. Quid dicam vobis, perditissimi et flagitiosissimi adolescentes, qui sicut Cain innocentes fratres vestros sic occidistis?

Ecce sanguis eorum clamat de terra ad Dominum et vindictam postulat.

Christus pro fratribus vestris mortuus est, effuso sanguine.

Ecce sanguis ipse Salvatoris omnium clamat contra vos, requiritque ultionem.

O miseri! sufficiat vobis errare; nolite cæteros in errorem mittere.

Sufficiat vobis ire in perditionem; nolite amicos vestros in locum tormentorum vobiscum trahere.

4. Et vos infelices, qui depravari vos per alios sinitis, quid dicam vobis?

Serpentes, et ursos, et fures fugitis: quare igitur perversis juvenibus, et serpentibus, et ursis, et furibus multo pejoribus sociamini?

Serpentes, ursi et fures solum corpus occidunt, pravi autem socii animam ipsam mittunt in gehennam.

O filii mei! recedite, exite de medio eorum et salvate animas vestras.

Quantumlibet lactaverint vos, ne requiescatis cum eis; quantumcunque rogaverint, venite nobiscum: ne ambuletis cum eis, ut non seducamini.

Corrumpunt enim bonos mores prava eorum colloquia, impietatem ipsam ingerunt.

Lingua eorum universitas iniquitatis est, et venenum aspidum sub labiis eorum.

Si autem verbis pepercerint, exemplis et gestis perdunt necantque.

Cæteros male agendo ad scelerum suorum imitationem provocant; malitiam ostentando et jactando ad æmulationem accendunt.

Ita ut jam non sit pudor male agere, sed unice pudeat non esse omnium audacium audaciorem et corruptorum corruptissimum.

5. Sic a perversis sociis olim depravatus fuit Augustinus, qui nonnisi insigniori motus gratia deinde conversus et reformatus est.

Exemplum luctarum suarum et lacrymarum suarum tibi reliquit ille, fili mi, ut disceres quantum sit in perversorum consortio periculum, et fugeres illud quasi a facie colubri.

Fuge ergo, fuge, charissime, juvenes qui se aperte et sine rubore impietati et vitio mancipant, libidini, blasphemiis et aliis vitiis dediti.

Qui lætantur cum malefecerint, et exsultant in rebus pessimis.

Fuge eos qui derident bonos et ad malum provocant.

Fuge eos qui, cum non absolute corrupti appareant, in verbis tamen suis inverecundi sunt et dissoluti.

Fuge eos quoque qui tectius agentes, non quidem aperte ad malum sollicitant, sed ab oratione, a sacramentis, a templo, a spiritualium librorum lectione avertunt.

Suadentes ut potius ludas, otieris, delecteris, et sic, relicta via angusta quæ ducit ad cœlum, ingrediaris latam quæ in perditionem ducit viam.

Fuge tandem etiam socios otiosos qui tempus inaniter terunt; ne traharis ipse cum illis in otiositatem quæ multam docet malitiam.

Recede, fili mi, recede ab his hominibus, ne involvaris in peccatis eorum.

Discede ab iniquis, et discedent mala abs te.

CAPUT XXVII.

De otiositate.

1. Multam malitiam docet otiositas, charissime, omnium et tentationum, et cogitationum malarum et inutilium fons est; mater nugarum, noverca virtutum, mors animæ, vivi hominis sepultura, sentina omnium malorum.

Utique ex hac tanquam ex impurissimo fonte pessima quæque procedunt.

Hinc vanarum, falsarum et periculosarum delectationum amor; hinc virtutis aversio, aut ad minus tædium.

Hinc ignorantia veritatis; hinc oblivio Dei; hinc salutis contemptus, aut saltem negligentia.

Hinc mala consortia et quorumcunque

excessuum occasiones, hinc vitia cuncta et quæcunque malignitates.

2. Noli ergo, fili mi, tot imitari juvenes qui tota die otiosi remanere amantes, laborem quasi a facie mortis fugiunt; nulli utili exercitio se mancipant, nulli operi aut labori sciunt constanter insistere.

Sed in nugis, ambulationibus, comessationibus, in somno, in lusu tempus terentes, delectari unicum existimant negotium.

O insensati juvenes illi! dormiunt nunc, conserunt manus, sed veniet eis quasi viator egestas, et pauperies quasi vir armatus.

Mens eorum non exercitata, in perpetua postmodum hebetudine sopita manebit et ad nihilum utilis invenietur.

Corpus autem ipsorum labori minime assuetum, nec quidem fodere valens mendicare cogetur.

3. Fili mi, ne pigriteris, ne otieris cum stultis hujusmodi.

Sed recogita Dei voluntatem esse ut labores, tibi quippe præcepit ut in sudore vultus tui vescaris pane, donec revertaris in terram de qua sumptus es.

Memento te ad laborem natum, et ideo, si laborem refugis, te non facere id ad quod natus es.

Scito quod si a juventute labori non incubueris, postea laborare nequibis.

Et si otio ab adolescentia fueris deditus, nec tempus tunc perditum reparare postea valebis, nec innocentiam quam procul dubio amittes, ultra perfecte recuperare.

Cogita quantum in matura ætate dolebis te ad sapientiam et artes informatum non fuisse.

Dolebis utique postmodum vehementer, sed sero nimis.

Cogita quia in judicii die rationem temporis tibi concessi reddes usque ad novissimum quadrantem; quanto magis autem innumerorum delictorum quorum tua fuerit otiositas causa.

Perpende etiam quot in inferno torqueantur damnati, gementes se tempus juventutis inaniter consumpsisse.

Quot, eheu! ex illis ardentissime cupiunt vel unum habere temporis, quod in juventute adeo misere perdunt, minutum, ut illud utiliter pro sua salute impenderent!

Sed in vanum; dies enim perditi sunt, transit messis, finita est æstas, et in inferno nulla redemptio.

4. Tu vero, charissime, tempus habes; eo igitur utere ut immortales tibi congreges divitias.

Labora, labora, et ut non otieris, utilibus ac honestis te a juventute mancipa exercitiis.

Labora et cave ne ulla temporis particula te inaniter prætereat.

Labora et facito semper aliquid operis, aut orans, aut legens, aut alicui negotio incumbens, ut te semper diabolus inveniat occupatum et dies pleni inveniantur in te.

CAPUT XXVIII.

De castitate.

1. Teipsum castum custodi, charissime, pascor ego inter lilia, et deliciæ meæ esse cum filiis hominum qui mundi sunt.

Detestor autem et abominor eos qui concupiscentias pravas sequuntur, nec permanet spiritus meus in homine quando ille caro est.

Id est quando secundum carnem vivit et prava cordis sui desideria sequitur.

2. Vis ergo ut mihi in te complaceat, vis ut ego Deus tuus super te gaudeam? purus esto et immaculatus a juventute.

Scis quomodo olim dicebam : *Sinite parvulos venire ad me*, audisti quomodo complectebar eos et benedicebam eis.

Quorsum ita? Quia parvuli isti innocui erant et quasi angeli in oculis meis.

Videns autem pericula mundi insidiasque diaboli eorum innocentiam undique impetere, miserebar eorum clamabamque :

Si quis scandalizaverit unum ex his pusillis, expedit ei ut suspendatur mola asinaria in collo ejus et demergatur in profundum maris.

3. Grande ergo malum est, fili mi, ubi parvulus aliquis aut juvenis aut adolescens scandalizatus contra castitatem delinquit.

Hoc enim potissimum vitio amittitur juvenum innocentia.

Grande profecto malum hoc, ille etenim qui usque ad scelus istud membrum Christi fuerat, fit per turpia membrum diaboli.

Ille qui Spiritum sanctum in corde suo inhabitantem prius gerebat, fit spelunca immundorum spirituum, qui in eo postmodum regnant et dominantur.

Ille qui prius amicus erat Dei, inimicus ejus constituitur.

Ille qui filius erat Dei, ejusque unigeniti Filii cohæres, servus Satanæ et præda inferni efficitur.

Exhorresce ergo, dilecte mi, ad solum nujus exsecrandi facinoris nomen, quod in tali apud Deum abominatione est, ut propter istud olim orbem universum diluvii aquis perdiderit;

Somodam et Gomorrham flammis consumpserit, patriarchæ Jacobi nepotem subita morte puniverit.

Exhorresce et contremisce quoniam iratus Dominus in furore suo immundos in hoc sæculo percutit,

Vel certe in æternum puniendos reservat igne devorante, cujus flammæ quæ Sodomam consumpserunt exemplum factæ sunt.

Exhorresce ad crimen hoc pudendum, nec nominetur a te sicut decet sanctum.

4. O fili mi! militia erit contra vitium hoc vita tua quandiu in terra versaberis, quoniam et mundus, et caro, et Satan te per mille modos indesinenter tentabunt.

Fortis igitur esto in bello et pugna viriliter a juventute contra inimicos istos.

Utique a juventute præsertim; quoniam in juventute præsertim tentaberis.

At si viceris, dilecte, certissime coronaberis, et quasi martyr gloriosus palmam referens in æternum, triumphabis.

Si viceris et mundo corde fueris, Deum videbis et in gaudium Domini tui intrabis.

5. Ut autem castus persistas, oportet te primum scire quoniam non poteris sic esse, nisi tibi dederit Altissimus.

Et ideo Dominum instanter roges necesse est, ut donum hoc tibi largiatur.

Clama ergo frequenter cum fiducia et fervore : *Cor mundum crea in me, Deus.*

Oratione autem adhibita, Dominoque in adjutorium tuum invocato, audi, charissime, quomodo pugnabis et vinces.

6. Pugnabis vigilando, et statim atque videbis Satanam accedere tibique immunda suggerere, illi fortiter resistes.

Memorans principiis obstandum, seroque medicinam parari cum per moras invaluit malum.

Quam primum ergo turpia tibi in mentem venient, excute illa, sicut carbones ardentes a te projiceres.

Excute, et ad alia mentem tuam verte, Deum præsentem esse, teque ab illo intueri recordans.

Quod si e contra moram faciens hæsitaveris, brevi vinceris; absit autem hoc a te, charissime!

Pugnabis quoque otium, cautissime fugiendo. Hoc enim multam malitiam, ut jam te monui, præsertimque contra castitatem docet.

Impossibile utique est juvenem otiosum castum permanere.

Pugnabis, cibum et potum sobrie sumendo; sanguis quippe ex intemperantia exæstuans certissime in libidines despumat.

Sicut scriptum de Sodoma est, quod iniquitatis ejus causa abundantia ipsius fuerit.

Pugnabis, prava consortia caute fugiendo tum amicorum qui scurrilia dicunt, aut cantant, aut faciunt, quantumlibet tecte istud agant; tum feminarum præsertim, propter quarum speciem tam multi perierunt et quotidie pereunt, familiaritatem devitando.

Pugnabis, pactum cum oculis tuis faciendo, ut nec in turpia unquam illos figas, nec quæcunque concupiscibilia et periculosa curiosius aspicias.

Nec libros ullos, aut amatorios, aut alias dissolutos legas.

Fugies etiam, charisssime, choreas comœdiasque; sunt enim potentissima libidinis incentiva, sunt mundi scandala quibus væ dixi.

7. Necesse præterea est ut crebro et candide prudenti confitearis sacerdoti;

Ut memoreris novissima tua, et sanctæ lectioni incumbendo in lege Domini mediteris, quatenus mens tua solidis et piis impleta cogitationibus, a vanis et malis purgetur.

Necesse est ut labori vaces assiduo qui tibi spatium malefaciendi præcludat.

Istud, charissime, est efficacissimum contra libidinem remedium.

8. O fili mi! fili mi, cave tibi a quacunque carnali vetita delectatione.

Dulcis quidem illecto apparet, sed veneno pessimo et amarissima amaritudine plena est.

Blanditur quidem ab initio, sed postmodum mordet, et supra modum cor cruciat.

Fuge, fuge voluptatem immundam quam sana ratio reprobat, quæ hominem deturpat, quæ Deo sanctissimo summe exosa est.

CAPUT XXIX.

De timore Dei.

1. Audisti, dilecte mi, sapientissimum olim Tobiam charissimum filium suum docuisse ab infantia timere Deum.

Juste quidem; initium quippe veræ sapientiæ timor Domini est.

Quapropter et ego dico tibi : Time Deum, fili mi, si salvari vis, si sanctus esse cupis.

Time Dominum qui, cum magnus vehementer, altissimus, immensus, sanctissimus, potentissimus sit, Deus terribilis est, justus judex, Deus ultionum Dominus, cujus iram et furorem peccatum provocat.

2. Ab illo supremo Domino descendit omne donum perfectum, charissime. Ad illum igitur te oportet suppliciter accedere, ut sancti timoris gratiam consequaris.

Roga, roga illum cum Davide, ut non despiciat te, sed illuminet oculos tuos, ne unquam obdormias in morte sicut gentes quæ ipsum non noverunt. Roga ut immittat in cor tuum pavorem suum et configat timore suo carnes tuas, quatenus a judiciis ejus timeas.

3. Sed hoc orare non sufficit, oportet te præterea Dei magnitudinem serio meditari.

Considera ergo frequenter et attente immensam illius summi rerum omnium dominatoris majestatem;

Cujus sapientiæ, bonitatis, sanctitatis, potentiæ et justitiæ non est numerus;

Quam omnia opera ejus adorantes benedicunt, quam trementes laudant angeli;

In cujus conspectu omnia creata pulvis sunt et arena exigua.

4. Omnes viæ tuæ sub oculis hujus summi Dei sunt, charissime.

Time, time illum, et peccatum quod ei summe exosum est, tremebundus ubique devita.

Time illum, et de tam grandi Domino noli absque profundissima veneratione unquam loqui.

Time illum, et eum humillime ac religiosissime adorans atque obsecrans, cole.

5. Memorare Abrahæ credentium patris, qui, cum esset gratus in conspectu Dei, clamabat tremens, pronus in terram : *Loquar ad Dominum, cum sim pulvis et cinis.*

Memorare et patriarchæ Jacob, qui stupens ad Dei magnitudinem, dicebat : *Quam terribilis est locus iste, hic domus Dei est!*

Memento et Moysis, qui cum ad montem

Sinai accederet, in quo Dominus apparebat, præ sanctitate terræ montis hujus calceamenta exuit.

Memento Davidis, qui immensitatem Dei expavescens, dicebat : *Quo ibo a spiritu tuo ; et quo a facie tua fugiam?*

6. Beati, fili mi, beati qui sic timent Dominum ; observant quippe fideliter mandata illius, ambulant in viis ejus, et justitia eorum manet in sæculum sæculi.

Istos igitur sanctos Dei imitare viros, et sicut Abraham, cum orare volueris, præ timore humilia te profundissime coram altissimo Domino;

Et sicut Jacob, cum in ecclesiam intraveris, præ reverentia pave ad Dei sanctuarium.

Et sicut Moyses, ubi ad sacram Domini mensam accedere desideraveris, præ tremore, calceamenta tua, id est animæ tuæ sordes, cautissime exue.

Et sicut David, præsentiam Dei semper præ oculis habens, crede nullum esse locum ubi secreto peccare possis, quoniam Deus cuncta videt.

Time, time Dominum, et non occurrent tibi mala, sed in tentatione te Deus conservabit et liberabit a malis.

CAPUT XXX.

De oratione.

1. Dominum Deum tuum adorabis, fili mi, et illi soli servies.

Quomodo autem adorabis eum, quomodo servies, nisi oraveris ?

Certe adorare eum nequis, nisi altitudinem ejus demirans tuam vilitatem confitearis, tuam nihilitatem fatearis.

Certe servire ei non potes, quin bonitatem ejus laudans, amorem tuum erga illum exprimas.

Quin sanctitatem ejus benedicens peccata tua defleas, quin paupertatem tuam infirmitatemque agnoscens, gratias auxiliaque ejus efflagites.

Hæc autem omnia nisi per orationem præstare non vales, charissime.

Et ideo ille qui te pro se fecit, orare tibi præcepit, et omni quidem tempore et sine intermissione, aut ore aut corde, orare, quia omni tempore et sine intermissione debes illi servire.

Debes igitur Deo tuo orationem.

2. Sed illam tibi quoque debes. Scis enim quia sine Deo nil potes facere.

Cum omnia tamen in eo te confortante valeas.

Sine eo nec peccatum devitare, nec a commissis emundari delictis, nec a tam multis liberari mentis et corporis periculis, nec spiritualibus aut temporalibus proficere incrementis potes.

Eo vero auxiliante, et acceptam in baptismo innocentiam servare et amissam recuperare ;

Et de virtute in virtutem ire, et prospere in omnibus procedere vales.

Quomodo autem efficies ut ille summus Dominus in adjutorium tuum intendat et ad adjuvandum te festinet ? oratione profecto.

Dixit enim ille Altissimus qui veritas et vita est :

Petite et accipietis, quærite et invenietis, pulsate et aperietur vobis.

Adjecitque : *Amen, amen dico vobis : Si quid petieritis Patrem in nomine meo*, secundum voluntatem ejus, *dabit vobis.*

Vide : *Juravit Dominus et non pœnitebit eum.* Confidens ergo in Dei veracitate et bonitate, ora.

3. Fili mi, si pauper esses, et ad extremas miseriæ angustias redactus, diceretque aliquis dives et beneficus princeps :

Veni, pulsa ad ostium meum, roga quidquid tibi necesse fuerit, et dabo.

Profecto curreres, pulsares peteresque, nec indigeres stimulari ad postulandum.

Iterum si ægerrimus fores mortique proximus, nuntiareturque tibi peritissimum quemdam in proximo adesse medicum et dixisse :

Certe possum hunc sanare ægrotum, dicat verbo et statim descendam ad illum, ac sanabo ;

Procul dubio, modo adhuc rationis compos fores, clamares : Veniat, veniat, ite, ite, rogate illum ut descendat sanetque me.

Et adhuc si in carcere et vinculis esses, libertasque tua a principe absolute penderet, sciresque principem hunc dixisse :

Misereor super captivum istum, petat gratiam, propitius ero ei et liberabo eum.

Certissime non otiose in tenebris carceris obdormires, sed festinanter ad principem duci postulares, ut supplicationes tuas ipsi præsentares.

4. Fili mi, ubi est fides tua? Deus est omni probo homine veracior, omni misericorde melior, omni perito medico sapientior, omni principe potentior, omni promittente fidelior.

Tu vero egenus es, infirmus, vinculisque concupiscentiarum vel etiam peccatorum præpeditus.

Ora igitur, et sine intermissione ora.

Mane quidem, et vespere solitum precationis pensum persolvendo, nec unquam prætermittendo, et post præcipua diei negotia te Deo commendando ;

Et templum ad sanctum missæ sacrificium consuetasque orationis horas assidue frequentando ;

Et in quovis angulo, aut diversorio, aut periculo, aut tentatione oculos mentis tuæ ad Deum levando.

5. Sic fiet ut veniat tibi a Domino et patientia, et castitas, et mansuetudo, et æquitas, et sapientia, et fortitudo, et prudentia, et pietas, et temperantia, et timor, et amor, et ros cœli, et pinguedo terræ;

Quoniam oratio ad omnia utilis est, promissionem habens vitæ quæ nunc est et futuræ.

O adolescens, ora, et senectutem mentis venerabilem quæ annorum numero non computatur, acquires.

Ora, si peccator es, converteris ; si justus es, perseverabis et sanctus fies.

CAPUT XXXI.

De defectibus orationis.

1. Orant, charissime, orant et petunt multi quin accipiant : tu forsan ipse sæpius petisti et non accepisti.

Miraris, fili mi, et ais : quorsum ita ? Sermo Domini veritas est. Ubi est autem promissio ejus : *Petite et accipietis* ?

Sed audi, dilecte : petis et non accipis eo quod male petas.

Primum quidem quandoque nubem opponis ne oratio tua ad me transeat.

Quid hoc, inquis ; quæ ista nubes ? peccata tua sunt queis addictus es, quæ derelinquere non vis, quæ emundare non proponis.

Fitque ideo de oratione tua quod olim de Antiochi prece factum est.

Orabat hic scelestus Dominum a quo non erat misericordiam consecuturus.

Peccatores enim in malo pertinaces Deus non audit.

Si igitur in peccatis es, humiliare prius, compungere, emendationem propone, depone arma.

Et cum hæc feceris, fiducialiter ora sicut ille publicanus qui a longe stans præ confusione, percutiebat pectus suum ; et descendit postea in domum suam justificatus.

2. Sed addis : sic feci, sæpius contritus et humiliatus oravi, nec tamen exauditus sum.

Exauditus non es, charissime, sed forsan ideo non dedit tibi Pater cœlestis quæ postulabas, quia nociva tibi fuissent.

Quid petebas ? divitias, honores, sanitatem. His autem te abusurum Dominus sciebat, et ideo non concessit.

Quæ sursum sunt negligebas, terrena sola concupiscebas : non sic, fili, non sic.

Quære primum regnum Dei et justitiam ejus, quære timorem et amorem Dei, quære sapientiam et virtutes ante omnia.

Postmodum autem temporalia necessaria secundum voluntatem Domini, et hæc omnia adjicientur tibi.

3. At, inquis iterum : spiritualia utique frequenter postulavi, nec tamen obtinui.

Verum, fili mi, quomodo petisti ? nonne leviter, præcipitanter, oscitanter, summis labris, non attendens ad ea quæ proferebas, incomposito corpore, non recollecta mente.

O charissime, multi sunt qui sic facientes, Deo insultant potius quam orent ; et ideo de ipsis scriptum est : Oratio eorum fiat in peccatum.

Non mirum ergo si non exaudiantur, nec mirum si tu ipse sic orans non exaudiaris.

4. Non sic oro, inquis, pie et religiose oro ; nec tamen Deus preces meas exaudit.

Sed, fili mi, forsan una aut altera tantum vice postulasti.

Incipis pulsare, et non perseveras pulsans, et dicis : non exaudior.

Exspecta, dilecte, exspecta Dominum si moram fecerit, præcepit enim : *Quærite, petite, pulsate, sine intermissione orate.*

Certe Deus per ista constantiam in oratione a te requirit, indicans se velle fidem et patientiam tuam probare.

Insta igitur obsecrans, nec deficias ; videbis : veniet tandem tibi de cœlo desideratum auxilium.

Tene breve et consummatum verbum : esto in omni oratione humilis et contritus, prudens et sapiens, pius et religiosus, constans et perseverans.

Sic fiet tibi sicut vis.

Amen dico tibi : Dominus qui fidelis est, dabit petenti sic tibi bona.

CAPUT XXXII.

De amore proximi.

1. Oportet te, fili mi, Dominum Deum tuum super omnia diligere ; hoc primum et maximum mandatum.

Secundum autem huic simile, nec minori religione servandum, tibi præcipit ut proximum tuum sicut teipsum ames.

Si igitur fratres tuos non dilexeris, in morte certissime manebis.

2. Diligis eos, fili mi ? utique, inquis, diligo : et quos diligis, charissime ?

Cognatos, ais, amo, et amicos, et eos omnes qui mihi benefaciunt aut benefacere volunt, sive quid boni præstare possunt.

Quid, fili mi ? si istos tantum diligis, non proximum, sed teipsum solum amas ; amore enim tui tantum illos diligis.

Non sic, charissime, non sic : nec proximum, nec præceptum noscis, nedum serves. Audi me, et erudire.

3. Præceptum est tibi ut omnes homines, nullo excepto, ames.

Præceptum est tibi ut non diligas sicut ethnici qui solos sibi bonos et benefacientes diligunt ;

Sed sicut Christus qui omnes amavit, pro omnibus moriens.

Præceptum est ut ipsos inimicos, odientes te et injuriantes tibi, diligas.

Præceptum est ut neminem omnino a charitate tua excludas.

Et quare ? quia nullus est homo qui frater tuus non sit, ab eodem Deo creatus, ex eodem terræ limo extractus, ad eamdem Dei imaginem formatus, eodem Jesu Christi sanguine redemptus, ad eamdem cœli gloriam vocatus sicut tu.

Præceptum est tibi ut omnes diligas, quia omnes tecum unum corpus sunt Christi et membra de membro ejus.

Et quemadmodum in humano corpore schisma non est, sed quælibet pro invicem, nullo excepto, sollicita sunt membra ;

Ita ut, si quid patitur unum membrum, compatiantur omnia membra ;

Et si gloriatur unum membrum, congaudeant omnia membra :

Sic quoque in humana societate nullum hominem et fratrem a tuo amore et sollicitudine excludere tibi licet.

4. Vide : non debes homines amare quia boni sunt, quia tibi placent, sed quia fratres tui sunt ; et cum omnes fratres sint, omnes te diligere oportet.

Sed ais : omnes homines non novi, et quomodo eos amicitia prosequerer?

Fili mi, non amicitia a te exigitur, sed charitatis amor quem ignotis non minus quam notis exhibere potes.

5. Quid autem, inquis, faciendum ut charitatis amore omnes diligam?

Quid agendum, charissime? hæc tria : omnibus benè velle, data occasione, pro posse cuilibet benefacere, tandemque omnium defectus sufferre sicut et culpas, quantum fas est, excusare.

6. Assuesce igitur homines omnes pro fratribus habere, omnibus affabilem te præbere, omnibus bona optare, omnibus miseris compati, nemini invidere;

Bonos et rectos ob virtutem quam sapiunt diligere, malos vero, ut boni fiant, amare et conversionem eorum desiderare.

Eorum quidem iniquitates odio habe ; sed illos tanquam Dei creaturas, ad imaginem ipsius factas, Jesu Filii ejus sanguine redemptas, amore dignos esse scito.

7. Crescat, fili mi, ab infantia tecum miseratio, nec avertas faciem tuam a paupere et egeno.

Crescat mansuetudinis indulgentia, et clementer dimitte offendentibus aut vituperantibus te.

Noli detrahere, noli calumniari, sed econtra detrahentes calumniantesque cohibe, si potes ; accusatos autem, quantum in te est, tuere.

8. Tene in corde tuo consummatum totius charitatis compendium : *Alteri ne feceris quod tibi fieri non vis.*

Fac econtra cæteris omnia quæcunque vis ut illi tibi faciant.

O fili mi ! quod uni e fratribus tuis facis, mihi ipsi Salvatori tuo facis. Quod uni non facis, mihi ipsi non facis.

Si igitur diligis me, dilige et fratrem tuum.

CAPUT XXXIII.

De lingua et locutione.

1. In lingua sapientia dignoscitur, charissime ; et quoniam arbor bona malos fructus facere nequit, signum profecto evidens erit te malum esse, si malos sermones proferre soleas.

Illi utique nisi ex malo corde non procedunt, aut dissoluto, aut impio, aut iracundo, aut maligno, aut invido, aut mendaci, aut quomodolibet irreligioso et improbo.

2. Linguam tibi omnium Creator dedit ut in ipsa Deum benediceres, non ut per ipsam Deum offenderes et proximo noceres.

Et si olim in judicio rationem vel de uno verbo otioso redditurus sis,

Quanto magis de gravibus quæ lingua fiunt peccatis ?

3. O lingua ! o modicum membrum ! quot et quantorum fuisti et quotidie adhuc es origo malorum !

Scintillas spargis, et silvas incendis ; jacula emittis, et venenum mortiferum diffundis.

Fili mi, nonne lingua serpentis seduxit et perdidit Evam ; lingua vero Evæ Adamum totumque genus humanum ex eo oriundum, in mortem peccati induxit?

Quot innocuos juvenes lingua sociorum dissolutorum corrupit?

Quot litigantes lingua ad iracundias, luctas, singularia certamina provocavit?

Quot honestos lingua a fama excidere fecit?

Quot religiosos et pios lingua ad impietatem tulit?

Tempus me procul dubio deficeret enarrantem omnis generis corruptelas et infortunia quæ per linguam contigerunt.

Verbo dicam : *Lingua est universitas iniquitatis.*

4. Doma igitur, fili, doma linguam tuam : pudica sit, nec ab ea ulla immunditia nominetur.

Religiosa sit, nec ab illa ullum impietatis, aut blasphemiæ, aut imprecationis, aut illiciti juramenti verbum proferatur.

Mansueta sit, nec aliquid iracundiæ aut detractionis, aut calumniæ, aut injuriæ, aut contumeliæ unquam dicat.

Verax sit, nec mendacio se mancipet.

Modesta sit et humilis, nec superbiæ aut jactantiæ serviat.

Pacifica sit, et nedum per susurrationes jurgia seminet, fratres econtra in charitate sociare nitatur.

Sapiens sit, sale sapientiæ semper condita, profana quæque et stulta devitet ;

Bonum qualibet data occasione suadeat, mali horrorem inspiret.

Sic faciendo in verbo et lingua neminem offendes, et perfectus eris vir.

CAPUT XXXIV.

De sobrietate.

1. Sobrie vive in hoc sæculo, charissime, exspectans beatam cœli spem, quam qui saturati fuerint non consequentur, sed esurient in æternum.

Scriptum est de divite illo qui epulabatur quotidie splendide, quod postea sepultus fuerit in inferno, ubi clamat : *Crucior in hac flamma*, ubi inaniter supplicat ut Lazarus intingat extremum digiti in aqua et refrigeret linguam suam.

Respondetur autem illi : *Recordare quia recepisti bona in vita tua, et Lazarus mala ; nunc autem hic consolatur, tu vero cruciaris.*

Non dubium igitur, fili mi, quin esca vel nimis exquisita, vel nimis copiosa epulonibus januam cœli præcludat, et inferni portas aperiat.

Non dubium quin via arcta sobrietatis via cœli sit ; via vero lata gulæ et comessationum atque crapularum, via spatiosa quæ ducit in perditionem.

Non dubium quin quantum in deliciis fuerint qui ventri quasi Deo deserviunt, tantum postea accepturi sint tormentum et luctum.

2. Sed ais : *Omnis creatura Dei bona est, et nihil rejiciendum quod cum gratiarum actione percipitur.*

Utique, fili mi, omnis creatura Dei bona

est; quod autem bonum est fit mors, si contra sobrietatis regulas excessive sumatur.

Mors quidem corporis, sicut scriptum est: *In multis escis erit infirmitas, et propter crapulam multi obierunt.*

Mors facultatum et origo miseriæ; quemadmodum iterum scriptum est: *Qui diligit epulas, in egestate erit; et qui amat vinum et pinguia, non ditabitur.*

Mors mentis; hebetudo quippe animi ex ventris pinguedine nasci solet.

Mors mansuetudinis et pacis; dixit enim Spiritus sanctus : *Vinum multum potatum irritationem, et iram, et ruinas multas facit.*

Mors castitatis; quoniam difficile inter epulas servatur pudicitia, et abundantia cibi incendium est voluptatis.

Mors sapientiæ; quia homo per cibi et potus excessum animalis fit, et non percipit ea quæ Dei sunt.

Quia homo alimentis gravatus novissimorum suorum obliviscitur.

3. Propterea hortor te, o adolescens! ut sobrius sis.

Memento, fili mi, te in hunc mundum venisse ut Deo servires, non gulæ, non ventri, non escis; queis si servieris, idololatra eris.

Memento manducandum ut vivas, non vivendum ut manduces et bibas.

Memento animam tuam esca pretiosiorem esse, et ideo tibi de anima multo plus quam de esca curandum.

Memento Deum refectionis tuæ testem esse, et ideo reverenter in conspectu ejus manduca.

4. His caute observatis, sequentes sobrietatis regulas tenebis, neque ab eis deficies.

Hora determinata comedes, non qualibet, juxta libitum et concupiscentiam.

Nusquam omittes rogare Deum ut escis mensæ tuæ benedicat.

Manducabis quæ tibi apponentur, exquisitiora non requirens.

Et si quidem quæ oblata fuerint non sapiant, recordaberis fellis de quo in cruce olim gustavit Magister tuus Christus, eique patienti compatieris, displicentia sumendo.

Non nimium comedes, sciens quia esca nimia potius ad interfectionem quam ad refectionem corporis confert.

Juxta vulgare adagium : Plures occidit gula quam gladius.

Non nimis ardenter et cum aviditate manducabis, ne bruti magis insipientis quam sani hominis personam exhibeas.

Comede, fili mi, et bibe sicut Dei servum decet, ut corpus reficias et ad servitium Deo melius præstandum corrobores.

O fili mi! si delicate servum tuum, corpus nempe nutrire volueris, eum postea certe senties contumacem.

Mortifica eum potius, et sicut exhibuisti membra corporis tui servire iniquitati, ita exhibe ea servire justitiæ per temperantiam et mortificationem.

CAPUT XXXV.

De contemptu omnis temporalis delectationis.

1. Quæ sursum sunt sape, fili mi, non quæ super terram.

Non habes hic manentem civitatem aut felicitatem, sed futuram inquiris.

Non ut bruta quæ pro terra creata sunt, capite inclinato incedis.

Sed ad cœlum vocatus, capite sursum elevato progrederis.

Non ut vermes aut serpentes super pectus graderis aut in luto volutaris.

Sed libero corpore, solis pedibus terram calcas.

2. Relinque boves et jumenta feni terræ delicias gustare et comedere.

Tu vero animalium rex nobiliores concupisce et inquire delicias, spirituales nempe, quæ, salvæ vere et solide jucundæ sunt et honestæ.

Nonne stultus esset, fili mi, vir ille qui, exquisitiora mensæ suæ fercula vilissimo cani oblectando, deterioribus sibi reservatis impenderet?

Utique stultus et insanus, et quare? quia homo certe cæco animali melior est et nobilior.

At, charissime, nonne anima corpore multo nobilior et melior est? profecto melior.

3. Quid ergo dicendum de adolescente qui negligens animæ suæ facultates per sapientiam, scientiam, virtutes et bona opera pascere, recreare et ditare, totus est in corporis sensibus oblectandis et satiandis?

Hic aurium delicias in vana sonorum modulatione quærens, hic oculorum in pulchritudinum aspectu, hic linguæ in sapidorum gustu, hic membrorum in molli et pretioso vestitu, hic totius corporis in dulci recubitu.

De lecto ad mensam, de mensa ad recreativam societatem, de lusu ad ambulationem, de libris amatoriis ad comessationes quasi indesinenter transiens.

O fili mi! stultissimus utique est qui se sic gerit.

Lutoso corpori immortalem servire facit animam, nobilissimam sui partem immolat ut ignobiliorem impinguet.

Momentaneam et levem delectationem æterno gloriæ et felicitatis supernæ ponderi præfert; proh insania!

4. Noli sic agere, charissime; ama animam tuam, contemne carnem tuam.

Anima tua non morietur, caro tua peribit et in pulverem revertetur.

Anima tua bonum concupiscit adversus carnem, caro autem inimica concupiscit malum adversus animam.

Anima tua quæ cœlo digna sunt æmulatur, caro tua quæ inferno digna sunt anhelat.

5. Sit ergo sub te carnis tuæ appetitus et dominare illius.

Sequere autem sana animæ tuæ desideria : quære spirituales delectationes quæ in Dei servitio, in mandatorum observan-

tia, in virtutis cultu, in sapientiæ inquisitione, in cœlestis beatitudinis prosecutione degunt,

Istas quære, istas ambi.

6. Audi, fili mi, quod scriptum est, quoniam ad doctrinam tuam scriptum est :

Beati qui timent Dominum et ambulant in viis ejus.

Beati immaculati in via, qui ambulant in lege Domini.

Beati mundo corde, beati pacifici, beati mites, beati misericordes.

Beati qui inveniunt sapientiam et affluunt prudentia.

7. Væ autem eis qui cum mundo ridere amant, væ eis qui nunc saturantur, væ eis qui terrenis volunt inebriari deliciis, væ eis qui secundum carnem vivunt!

Isti Deo placere non possunt, isti morientur morte peccatorum pessima ;

Isti projicientur in tenebras exteriores, ubi æternus erit fletus et stridor dentium, ubi vermis eorum non morietur, et ignis non exstinguetur.

En quo ducunt vanæ hujus mundi deliciæ : contemme igitur et fuge illas.

CAPUT XXXVI.

De novissimis.

1. Vis non peccare; vis in justitia et sanctitate Deo omnibus vitæ tuæ diebus servire? memorare novissima tua, fili mi.

Memorare mortem, memorare judicium, memorare cœlum, memorare infernum, memorare æternitatem.

Absconde hæc in corde tuo, habe ea sedulo ob oculos tuos, et sapiens eris semper.

Si vero hæc oblivioni mandaveris, et corde non recogitaveris, desolatione iniquitatis sine dubio desolaberis.

Curres sicut stultus, et abyssos in via tua apertos non attendens, in illas incautus incides.

2. Cogita igitur quia morieris tu et non semper vives. Hoc utique inter quæque certa manifestissimum.

Non est enim homo qui semper vivat et non videat mortem.

Nec minus certum est te qua hora non putas esse moriturum.

Nescis profecto an in tenella, an in matura, an in decrepita ætate hoc tibi continget.

Et vides quotidie juniores sicut senes, robustiores sicut debiliores, et valentiores sicut infirmos a pallida morte æquo pulsari pede.

Ideoque dictum tibi est a sapientissimo Domino : Semper esto paratus, quia qua nescis hora Filius hominis veniet.

Quam proinde insensati sunt illi juvenes qui putantes se diu victuros, de morte non cogitant!

Nec illi, nec tu, charissime, unum diem habetis securum.

Circumspice et videbis mortem tibi mille modis quolibet momento imminere.

Hinc in peste, hinc in naufragio, illinc in ictu, illinc in latrocinio; hinc in fulgure, hinc in casu ; illinc in morbo, illinc in veneno.

His et illis mortis jaculis mille et mille quotidie enecantur in orbe juvenes.

Et tu etiam uno ex illis modo interficieris, imo forsan primus ante alios omnes cades.

Hæc recolens in corde tuo vive, fili mi, vive semper quasi statim esses moriturus, nec patiaris solem occidere super peccatum tuum, si peccaveris.

Post mortem enim judicium tibi superveniet.

3. Istud autem judicium aliud terribile novissimum est quod meditari te indesinenter oportet.

Cogita igitur quia ubi spiritum emiseris, ille ad Conditorem suum revertetur.

Conditor autem hic Deus, judex est terribilis vehementer, cujus oculis omnia nuda et aperta sunt;

Cujus potentiæ nemo resistere potest, a cujus ira nullus se valet abscondere.

Ille revelabit abscondita tua in facie tua, ille manifestabit consilia cordis tui, omnia opera tua in statera sua appendet ;

Et tu coram illo vel de minimo vitæ tuæ momento, vel de uno verbo otioso rationem reddes

Ille secundum opera tua judicabit te, et juxta vias tuas, mittetque animam tuam in domum æternitatis suæ.

Donec ipsum corpus tuum redivivum, extremo solemni expleto judicio, in sæcula sæculorum eat cum ea beandum torquendumve.

O si in supremam tibi tunc datum fuerit felicitatem conscendere! quale tibi gaudium, charissime! si cœlum portio tua sit, qualis beatitudo!

4. En aliud novissimum quod te memorari oportet. O cœlum! quis de te digne loquatur? nec oculus vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit quæ in te Deus diligentibus se præparavit.

Nihil in conspectu felicitatis tuæ orbis deliciæ, aut honores, aut divitiæ, nihil natura, nihil artes dedere quod magnificentiam tuam valeat vel adumbrare.

Ibi Deus summum bonum, ibi possessio ejus, hunc videbunt sancti, hunc amabunt, hunc laudabunt,

Ibi neque luctus amplius, neque labor, neque dolor erit ultra; ibi neque fames, neque sitis, neque desiderium ullum erit;

Sed inebriabuntur omnes ab ubertate domus Domini, et torrente voluptatis Dei potabuntur.

O mercedem ingentem supra omnium mortalium captum et eloquium!

Fili mi, fili mi! momentaneum et leve tribulationis in hoc mundo æternum hoc in sublimitate gloriæ pondus operatur.

Quomodo recusabis ultra pugnare contra mundum, carnem et diabolum, contra quaslibet tentationes, si hanc ineffabilem recogitaveris retributionem, et palmam, et coronam?

Euge, euge, serva mandata propter sublimem illam mercedem.

Et eo quidem diligentius satage ut per bona opera certam tuam vocationem et electionem facias, quo si ad cœlum non ascendas, in infernum descendes.

5. En iterum novissimum cujus recogitatio carnes tuas timore configere debet.

Infernus enim ille locus tormentorum est; tormentorum autem talium qualia nec oculus etiam vidit, nec auris audivit, nec mens aut cor hominis sibi fingere valent.

Ibi sitis ardentissima, fames dirissima, vermis crudelissimus, ignis sævissimus.

Ibi nullus ordo, sempiternus horror, tenebræ densissimæ, omnis dolor, refrigerium nullum.

Ibi horribilium dæmoniorum et omnium sceleratorum ineluctabilis societas, quorum voces blasphemiæ, maledicta et furoris rugitus, quorum gestus et motus lacerationes et devorationes sunt.

O fili mi! si te vel una hora inter pessimos homicidas solum commorari oporteret;

Si inter furibundorum a dæmonio possessorum turmas medium vel una die stare jubereris;

Si te acutissimis doloribus vexatum vel una hebdomada in igneo cubili ligatum jacere contingeret sine levamine, quomodo tolerares?

Recogita hæc ubi te diabolus, aut mundus, aut caro ad malum sollicitabit.

Dic intra te : quomodo habitabo cum igne devorante? cum ardoribus sempiternis?

6. Sempiternis utique : en tandem æternitatis novissimum, præ omnibus procul dubio terrificum sicut et præ omnibus ad bonum fortius alliciens et stimulans.

Æternum male vel æternum bene. In æternum pati in inferno ubi nulla redemptio,

Aut in æternum gaudere in cœlo ubi nullus felicitatis et gloriæ terminus.

In hanc vel illam cadas æternitatem necesse est, charissime; et in hac, vel illa persistes semper; post millena sæcula semper; post millia millium sæculorum semper.

Semper! o semper! o æternitas! qui te cogitat nec pœnitet, aut fidem non habet, aut si fidem habet, cor non habet.

Confer, fili mi, momentaneam peccati delectationem cum hac tormentorum perpetuitate, et clamabis : vere, vere, quasi a facie colubri fugiendæ sunt fallaces peccati deliciæ quæ æternorum sunt causa malorum.

Confer sapientiæ et sanctitatis labores cum æternis gaudiis, et dices : vere, vere non sunt condignæ passiones hujus temporis ad superventuram gloriam quæ revelabitur in nobis.

Sic meditare novissima hæc, et non peccabis.

CAPUT XXXVII.

De humilitate.

1. Scis, fili mi, quia, quando cum hominibus conversabar, complexabar et benedicebam parvulos.

Increpabamque apostolos meos prohibentes illos ne ad me accederent, et dicebam : *Sinite parvulos venire ad me, talium est enim regnum cœlorum.*

Quare autem, dilecte mi, teneros infantes tali prosequebar affectu?

Quia humiles sunt, et ego humiles amo, benedico et exalto.

Unde et respiciens unum ex illis clamabam : Si quis humiliaverit se sicut parvulus ille, hic major est in regno cœlorum.

2. Væ, fili mi, væ juveni qui grandior factus humilem parvulorum evacuat spiritum.

Væ juveni qui ab infantili exiguitate discedens superbiam in suo sensu aut verbo dominari permittit, aut actu.

Erit enim hæc perditionis ejus initium, peccabit profecto, et implebitur maledictis tandemque subvertetur usque in finem.

3. Inspice, dilecte mi, inspice et fac secundum exemplar quod tibi monstravi.

Crescebam ego sicut ætate ita et sapientia apud Deum et homines.

Qua vero sapientia? humilitate potissimum; de tenella transiens infantia ad obedientiam et submissionem Mariæ et Joseph;

De obedientia vero hac ad spontaneam convolans paupertatem, tantam quidem, ut esurierim et sitierim, nec habuerim ubi caput reclinarem;

De paupertate vero ista ad afflictorum et miserorum et piscatorum consortium confugiens.

De consortio tandem isto ad opprobria suppliciaque passionis meæ currens, amans inter latrones crucifigi quasi fuissem et ego sceleratus.

Sic exinanivi memetipsum. Unde et dicebam : *Discite a me* : quid autem? non quia sum Deus, nec quia sum potentissimus et sapientissimus.

Nec quia cæcos illumino, claudis gressum, surdis auditum, mutis loquelam, mortuis vitam do.

Sed quia humilis corde sum.

4. Quod ego præ omnibus feci et docui, tu profecto, dilecte mi, præ omnibus etiam facere debes.

Et nisi feceris, non eris certe conformis imagini Filii Patris æterni, nec proinde dignus qui ab eodem optimo Patre in cœlis coroneris ac glorificeris.

Humilis igitur esto sicut ego Salvator tuus.

5. O Domine! o Jesu magister optime! si aliquid melius quam humiliari fuisset, tu utique et verbo et opere istud me docuisses.

Cum autem id præ omnibus docueris, præ omnibus certe faciendum mihi quoque est.

Justum est, bone Jesu, ut, cum tu, Dominus meus et Deus meus, humilis fueris, ego miser homuncio, pulvis et cinis, humilis sim.

Justum est ut, cum tu potentissimus et sapientissimus te exinaniveris, ego infirmus et imbellis me exinaniam.

Æquum est ut, cum tu sanctissimus in quo non est iniquitas te humiliaveris, ego supramodum peccans peccator me humiliem.

6. *Dixi, nunc cœpi*, Domine; dixi, et gratia tua juvante humiliabo me.

Humilis ero in oculis meis nec in cogitatione mea extollar de aliquo, nec de divitiis, nec de origine, nec de pulchritudine, nec de virtute aut sapientia.

Sciens quia non a me, sed a te procedit omne bonum, et credens quia quod dedisti auferre potes, et rationem de omnibus datis aliquando exiges.

Ideoque dicam: Non mihi, Domine, non mihi, sed nomini tuo da gloriam.

7. Humilis ero in oculis tuis, Deus meus, recogitans quia tu solus Dominus, tu solus altissimus, tu solus super omnia es, magnus et terribilis vehementer.

Substantia autem mea tanquam nihilum ante te.

Ecce stellæ non sunt mundæ in conspectu tuo, quanto autem minus ego homo, putredo et vermis?

In angelis tuis reperisti pravitatem, quanto magis in me qui domum luteam inhabito?

8. Ero humilis in conspectu hominum. Superiores quidem reverenter audiam, inclinans aurem, obediens præceptis, reprehensionibus subditus.

Æquales vero honore præveniam, et nedum æmuler supra extolli, locum cedere et infra sedere non recusabo.

Inferioribus tandem affabilem et mitem me exhibebo. Juvabo eos, eis benefaciam, nec servire data occasione erubescam.

Et si superbiam intra me titillantem adiverim, dicam: O terra! o cinis! quomodo posses superbire?

Hodie homo es, cras non comparebis, brevi corruptionem et vermes hæreditabis atque in pulverem reverteris.

CAPUT XXXVIII.

Quantum expediat a juventute austere vivere.

1. Fili mi, si vis venire post me, abnega temetipsum et tolle crucem.

Durus est, inquis, hic sermo, et quis potest eum audire?

Fili mi, ego prior sermonem hunc servavi, ego Deus, ego in quo non est iniquitas, ego in laboribus fui a juventute mea.

Ego qui exivi a Patre ut venirem in mundum, natus sum in stabulo, recubui in præsepio, non habui in mundo ubi caput reclinarem;

Dum vulpes foveas habent et volucres cœli nidos;

Ego per quem omnia facta sunt, et sine quo nihil est quod factum est, sitivi, et ad refocillandam sitim aquam a Samaritana muliere quasi mendicus postulare volui.

Ego omnium provisor esurivi in deserto, ego donorum omnium largitor ne quidem ad solvendum tributum Cæsari facultatem habui.

Sic pro te pauper, et miser, et egenus factus sum.

2. Fac igitur et tu, o Christiane, secundum Christi tui exemplar. Sine eos qui in domibus regum sunt arbitrari mollibus vestiri sibi fas esse.

Pudeat vero te sub capite spinis coronato membrum esse delicatum.

3. Veros meos imitare discipulos qui omnia arbitrati sunt ut stercora, quatenus me lucrifacerent.

Vide quomodo martyres mei, patres tui, omnia hujus mundi prospera despiciebant, omnia sæva et immania superabant.

Lapidabantur, secabantur, in occisione gladii moriebantur.

Vide quomodo circuibant in melotis, in pellibus caprinis, egentes, angustiati, afflicti, in solitudinibus errantes, in montibus et speluncis, in cavernis terræ.

4. Vide tot alios servos meos quomodo spontaneæ se mancipabant pœnitentiæ;

Quomodo Paulus, Antonius, Simeon aliique innumeri jejunabant, flebant, vigilabant, orabant, corpora sua fame, siti, flagellis, genuflexionibus, labore improbo aliisque piis torquebant industriis.

Vide tot hodiedum sanctos qui prædictorum insistentes vestigiis, mortificationem Christi in corpore suo circumferunt.

O fili mi! si vis esse meus, carnem tuam a juventute crucifige cum concupiscentiis suis.

Recolens quoniam arcta via est quæ ducit ad vitam,

Credens quia lata et spatiosa via delectationum et voluptatum ducit in perditionem ad quam pervenit olim dives ille qui induebatur purpura et bysso, et epulabatur quotidie splendide.

5. Certe, dilecte mi, si delicate nutriveris corpus tuum, senties illud contumax et rebelle.

Si carnem tuam intempestivis a juventute foveris blanditiis, insolescet et domare eam in posterum jugoque legis meæ subdere vix poteris.

6. Et adhuc, fili mi, si commode vivere in adolescentia assueveris, quomodo fies vir?

Quomodo varia munia status quem ætate provectior assumes obibis?

Si sacerdos eris, si judex, si miles, si mercator, et dira quæque reformides, blanda quæque et commoda ames quærasque, miserabilis profecto et contemptibilis in quolibet statu eris.

Sacerdos oret, studeat, laboret, fructum afferat necesse est.

Concionetur, audiat pœnitentes, visitet ægrotos, impendat se et superimpendat oportet.

Ecquid autem his contrarium magis quam vita otiosa et commoda?

Judex leges scrutari debet, causas difficiles sedulo investigare, morosis aurem præbere ratiociniis et argumentis, prompte judicare, nec duris gravare dilationibus.

Vita igitur veri judicis opus et labor est; hoc autem præstandi quomodo par erit vir a juventute deliciis et otio assuetus?

Et quid de milite dicam, qui pericula quælibet contemnere debet ad arduissimosque semper paratus esse labores?

Quid de negotiatore qui et parentibus, et amicis, et quieti, et patriæ ipsi non raro valedicere cogitur ut terram et mare circumeat, remotissimas regiones per tempestatum et fluctuum pericula adeat?

Quid his oppositum magis quam vitæ otiosæ et commodæ amor?

7. Sit igitur, fili mi, hæc conclusio finalis: si vis inter homines proficere et si ambis sanctificari atque in regnum cœlorum intrare, disce a juventute pati et abstinere.

Disce mature surgere, strenue laborare, sobrie, imo parce et austere vivere, dure cubare, vanas delectationes fugere.

O fili mi! omnes qui in agone contendunt ab omnibus se abstinent.

Et illi quidem ut corruptibilem coronam accipiant, tu autem, charissime, incorruptam.

CAPUT XXXIX.

De consuetis operibus bene perficiendis.

1. Opera tua te sequentur, fili mi, et ego secundum illa reddam tibi.

Beatus utique eris si, cum e mundo migraveris, bene omnia fecisse inveniaris.

Procul dubio enim coronaberis tanquam conformis imagini Salvatoris tui de quo scriptum est: *Bene omnia fecit.*

In cunctis ergo ad quæ quotidie procedis sapienter te gere.

2. Sape mane diluculo; et ubi primum somnus abscesserit, sursum cor tuum ad Dominum sine mora eleva.

Frontem tuam crucis signaculo muni, cunctas diei cogitationes actionesque Deo ad majorem ejus gloriam offer et dica.

His peractis surge velociter ut Dei te vocantis servitio incumbas, recogitans quia ille propter se te fecit, et tu te ipsi debes.

Surgens autem decenter te gere et ab omni immodestia diligenter te custodi, credens quia Deus omnia videt et intuetur.

3. Cum indutus fueris, procide ante Conditoris tui majestatem, et profunde adorans, ei vota tua per consuetas preces voce et corde redde?

Hoc, fili mi, præ omnibus et ante quæcunque diurna sedulo peragendum est officia.

Quoniam nullum orationi congruum magis tempus matutino est; tunc quippe animus recollectior corque promptius; quapropter cantabat David: *In matutinis meditabor in te.*

Præterea quoque nisi oratio omnes diei varietates antecesserit, multis defectibus imo culpis ansa dabitur, quas oratio impedivisset; tu enim, neglecta prece, debilior eris et Deus tibi minus pronus.

Cave igitur ne matutinam prætermittas orationem, sciens inter quæque necessaria nil adeo necessarium esse quam Deum laudare et salutem tuam operari.

4. Cum autem orare volueris, sic precare: genibus flexis illum coram quo cœli potestates tremunt, reverenter demissisque oculis supplica altissimum Dominum.

Unum e terræ regibus nisi cum veneratione alloqui nolles: quanto minus Deum?

Verba igitur orationis quæ ore profers, corde meditare; et si ab inimico Satana vel malis, vel inanibus impetaris cogitationum figmentis, ne admittas, ne complaceas tibi in his, sed repelle sine mora.

Si vero diligenter repulsæ redierint vanitates, ne turberis; scito enim quia, ubi involuntariæ sunt, culpæ esse nequeunt, fructumque orationis non impediunt.

5. De oratione ad studium convola.

Sicut avis ad volatum, sic homo ad laborem natus est; et cum peccator sis, in sudore vultus tui pane vesci debes.

Labora igitur, impende tempus quod tibi Conditor non frustra largitur, sed, ut eo utaris, rationem novissimi quidem quadrantis olim in judicio redditurus.

Stude ergo, stude sedulo, stude diligenter, offer Deo studium priusquam incipias, et omnium donorum ac luminum fontem Spiritum sanctum suppliciter roga ut adesse tibi dignetur.

Jam cœpto labore, innatam pigritiam aut tædium trahentem ne audias, sed constanter operi adhære, ideo præcipue quia Deus id vult, et stude quomodo ille vult.

Intra laborem vero passim sursum cor ad Dominum offer.

6. Ubi ad scholam signum dabitur, sine mora procede, puta te a Deo ipso vocari, et vade ut ejus voluntatem facias, credens obedientiam super cujuslibet pœnitentiæ sacrificium esse.

In schola autem modestus esto et decens, sociisque exemplum sapientiæ præbe.

In magistro tuo ipsius Christi Domini personam intuens mandatis ejus docilis obtempera, inclina aurem, audi, et sile.

Hiemis frigus, æstatis calorem, scholæ morositatem patienter sustine, passimque Deo hæc amans offer, recolens non esse condignas passiones hujus temporis ad superventuram æternam gloriam.

In exitu scholæ cautus et moderatus nec vanis sociorum confabulationibus nugisque te intempestive intermittens, ad domum et cubiculum tuum remea, vel ad missam, si tunc audienda sit, procede.

7. O fili mi! exsultet tunc præ sancta lætitia cor tuum: sicut olim virgo Maria in Deo salutari suo exsultavit.

Exsultet sicut olim infans Joannes ad adventum Mariæ Jesum portantis exsultavit.

Quoniam in missa invenies illum supremum Dominum quem anima tua diligit, aut sane super omnia diligere debet

Perge igitur lætans ad locum sacrificii, ut per illud Deo debitum reddas honorem, pro susceptis ab eo beneficiis gratias agas, spiritualia imo et temporalia queis indiges dona ab illo pro te et aliis postules.

Tandemque per sacratissimam oblationem et pro tuis et aliorum delictis satisfacias.

Incipiente autem missa, puta te in Calvarii monte situm et ad pedes crucis ipsius genuflexum ; sciens idem in missa ac in cruce sacrificium offerri.

Recogita sacrificium hoc esse omnium omnino sanctissimum et divinissimum.

Recole locum in quo stas esse terribilem nimis, domum nempe Dei et portam cœli.

Ideoque silens, compositus, plus, religiosus et ferventissimus mane orans et adorans.

8. Oportet quoque, fili mi, ut scias quomodo in ipsa tua refectione sanctificari possis.

Utique sanctificari, quoniam omnia quæcunque facit justus, si ea in gloriam Dei faciat, in his sanctificatur.

Et ideo hortatur Apostolus ut quæcunque facit homo, sive manducet etiam aut bibat, omnia in gloriam Dei faciat.

Audi me igitur : noli, dilecte, ideo tantum ad mensam accedere ut appetitui tuo indulgeas;

Sed ut Deo obedias, volenti ut enutriaris quatenus melius ei queas deservire.

Ne igitur accedas nisi benedictione exorata.

Ne nimis ardenter comedas, ne exquisitiora seligas, ne gulæ obtemperes, ne nimium manduces aut bibas.

Imo econtra a quibusdam gustu tuo placentioribus passim abstine, hostiam mortificationis per hoc Jesu aceto et felle potato pie offerens.

Tandem nisi gratiis peractis a mensa ne discedas.

O fili mi ! tibi per misericordiam Dei et providentiam nihil deest, dum multi famem et sitim patiuntur pauperes : gratus igitur esto.

9. Etiam in recreatione sanctificare, charissime. Bonus est Dominus, fili mi, longanimis, suavis et multum misericors.

Vult procul dubio ille optimus Pater ut tu, quamvis peccator, momenta relaxationis et diversionis habeas, quatenus facilius et diligentius deinde studio incumbas.

Utere igitur concesso recreationis tempore post mensam; utere, inquam, et cave ne abutaris.

Cave ne interea Deum tuum per ullum aut verbum, aut actum, aut etiam cogitationem offendas vel inhonores.

Cave ne ulli socio vel etiam pusillo scandalum præbeas ; cave : recreationis quippe tempore gravius solent delinquere juvenes.

Ne igitur quemquam ullo modo, aut injuria, aut increpatione, aut detractione, aut irrisione lædas.

Aliorum vero molestias mansuete sustine sicut agnus.

Neque patiaris Deum coram te offendi, aut decentiam verbis vel gestis lædi.

Si talia reprehendere non valeas, saltem ea tristi silentio improba, aut pia industria declina, confabulationem ad alia dirigens.

Noli, charissime, noli Jesum coram sociis erubescere.

Si exhilarationis gratia huseris, noli oblivisci multa in lusu esse pericula.

Ne igitur sequaris desideria cordis quæ plerumque juvenes ad lusum violenter inducunt, sed sobrie lude.

Lude ut Deo tibi relaxationem annuenti et moderatum gaudium indulgenti te placitum exhibeas, potius quam ut concupiscentiæ allicienti obtemperes.

Lude, sed cave ne vetitis aut minus honestis incubas lusibus qui vel rixas, vel dissensiones procreare queant aut modestiam lædere.

Lude, sed caute abstine te a lusibus lucrum vel damnum pecuniæ inducentibus, nisi saltem lucrum damnumve istud adeo leve esset ut nec tibi molestiam nec sociis mœstitiam causare posset.

10. Quotidie, dilecte mi, oportet te de pio quodam libello aliquid legere ut Apostoli dicentis : *Attende lectioni*, monitum sapienter sequaris.

Lectionem hanc per crucis signaculum et Spiritus sancti invocationem incipe ut quod oculis videris, corde capias, et sic fructum afferat.

Lege attente, et quod tibi magis congruum observaveris iterum lege, ut fortius te alliciat et moveat.

Ne multa cursim legas ; si pauca serio legeris, plus proficies quam librum integrum leviter percurrendo.

Lectionem hanc per quasdam ad beatissimam Virginem Mariam precationes utiliter concludes.

O quantum, fili mi, tibi necessarium est ejus præsidium contra varios a quibus continuo impeteris animæ tuæ hostes.

Invoca, invoca et frequenter et pie reginam hanc sanctam quæ refugium peccatorum, auxilium Christianorum et janua cœli est.

11. Nunc de vespertina oratione et cubitu dicam tibi, charissime.

Transacto inter hujus mundi varietates die, æquum est ut, antequam lectum petas, recolligas te paululum coram Domino.

Flecte ergo genua, et somno qui non infrequenter solet hominem vespere gravare fortiter resistens, nec commodiorem corporis situm usurpans ne sopiaris.

Solitas preces quam poteris attente recita, ut Deo debitum cultum exhibeas et tibi necessaria auxilia deposcas.

Intra preces autem moram salutarem in conscientia, actionibus et peccatis tuis impende examinandis.

Ecce, dilecte, filii hujus sæculi negotiationibus dediti cubitum non eunt nisi damnorum et lucrorum suorum rationem sibi reddiderint.

Quanto magis tu lucra damnaque animæ tuæ observare debes ?

O fili mi! illi quidem ut corruptibilem mercedem accipiant hoc faciunt, tu autem incorruptam negligeres et æternam.

Et adhuc : forsan vespera hodierna ultima vitæ tuæ vespera erit, et tu forsan peccato gravi in hac die fuisti contaminatus.

Observa igitur delicta, luge, propone meliora, veniam precare ne tibi in peccato tuo mori contingat.

Tandem te modeste ad recumbendum dispone, cogitans quia de lecto ad quod properas fortassis non descendes nisi ut sepulcro recondaris.

Signa te signo crucis, Domino animam commenda, et in sancta quadam cogitatione ob dormi.

CAPUT XL.

De tentatione.

1. Fili, accedens ad servitutem Dei præpara animam tuam ad tentationem;

Quoniam adversarius diabolus circuit indesinenter quærens quem devoret;

Quoniam pervigil ille tentator eo acrioribus pulsat insidiis quos maxime videt abstinere a peccatis;

Quoniam juvenes præsertim impetit ut primitivos vitæ eorum fructus et annos sibi vindicet, sicque eorum perditionem efficacius operetur.

Et quanto magis eos sibi resistere conspicit, eo magis expugnare contendit.

Negligens eos pulsare quos quieto jure possidet.

2. Euge igitur, fili mi, macte animo, apprehende arma et scutum ut belles, et non prævaleat inimicus.

Euge, ego in adjutorium tuum exsurgam, non relinquam te solum, veniam ad te, tecum ero ut liberem te.

Confortare tantum et esto vir, memento quoniam regnum cœlorum vim patitur et violenti rapiunt illud.

3. Paratum cor meum, Deus, paratum cor meum. Potens quidem est inimicus ; sed tu, Deus, adjutor meus potentissimus es.

In te confidit anima mea, et, si consistant adversum me castra, non timebit cor meum, quia tu mecum eris, Deus fortis et potens, Deus exercituum potens in prælio.

Domine, qui nosti figmentum meum, qui scis quia pulvis sum, et vocas infirmitatem meam ut fortia inferni confundat; doce, quæso, manus meas ad prælium, et digitos meos ad bellum.

4. Audi me, charissime, et tentationum remedium indicabo tibi.

Audi et docebo te quomodo insidiis diaboli resistes et contra eas prævalebis.

Unicum Satanæ desiderium est ut te in peccatum pertrahat.

Et istud quidem continget si tu vel rem malam tibi ab eo suggestam perpetres, vel non perpetrando, saltem facere desideres, vel nec faciendo, nec desiderando, tibi in malo proposito complaceas.

Quoniam autem absque consensu peccatum fieri nequit, omnes diaboli insidias et astutias elides, si nec actioni malæ, nec ejus desiderio, nec complacentiæ aut delectationi pravæ consentias.

Verbo dicam : quandiu voluntas tua resistet nec cedet, tu e tentatione quantumlibet perseverante et violenta salvus evades.

5. Ut vero constans maneas, et a voluntatis consensu in malum præserveris, oportet te in tentatione quædam sedulo recogitare.

Quæ autem hæc? inclina aurem tuam, fili mi, audi et cave ne unquam obliviscaris.

Dic primum intra te : si peccatum hoc commisero, gratiam Dei subito perdam, inimicus Dei statim constituar, odiosus et exsecrabilis in oculis ejus fiam.

Cœlum mihi claudetur, abyssusque inferni mihi aperietur, et præda diaboli efficiar.

Quæ stultitia! pro unico pudendæ delectationis momento tanta incurrere mala! quæ temeritas! absit a me!

6. Dic quoque: Si hoc malum egero, Deum immensæ majestatis offendam.

Contra supremum omnium Dominum rebellabo, quasi dicerem illi : tibi non serviam, tibi quem adorant angeli, coram quo tremunt cœli potestates, et in conspectu cujus universus orbis arena exigua est quam tu pro nutu ad nihil redigere vales.

Et quomodo ego vilissima creatura auderem in tantum sic insurgere Dominum?

Quæ impietas! absit, absit a me!

7. Dic etiam: Si hoc malum fecero, videbis illud, Deus meus ; non possum enim ire a conspectu tuo, nec a facie tua fugere, quia omnia nuda sunt et aperta oculis tuis.

O anima mea! malum hoc ego coram vel unico teste facere erubescerem, perpetrare non auderem, et illud coram justo judice, Deo vehementer terribili agerem?

Quæ audacia! absit, absit a me!

8. Dic iterum : optimus Deus est; tam pater nemo, creavit me, redemit me, conservat me, continuis ejus beneficiis onustus sum, cumulatus sum.

Omne quod possideo, ab eo accepi, et vitam, et sanitatem, et alimenta, et vestitum, et fidem, et gratiam.

Egò autem tantæ bonitatis patrem contemnerem, et peccando maxima afficerem injuria? quæ ingratitudo!

Cognovit bos possessorem suum, et ego Deum Patrem amantissimum spernerem! absit a me tantum scelus!

9. Dic tandem : Passus est pro me et crucifixus est Dei Filius. Sic me dilexit.

Si autem pecco, eum mihimet ipsi rursum crucifigo.

O Jesu! nunquid nondum sat pro me passus es, num iterum te cruciabo, num vulnera tua denuo aperiam?

Absit, absit! adhæreat potius lingua mea faucibus meis, oblivioni potius detur dextera mea, moriar potius millies, optime Domine!

10. His solidis, fili mi, armatus cogitationibus, firmiter viriliterque tentationi resiste.

Et statim suggestionem inimici ad-

vertes, eam sine mora a mente tua excute, signo crucis te muni.

Dominum ferventer invoca ut in adjutorium tuum intendat atque ad adjuvandum te festinet.

Et ut animum tuum ad alia divertas, labora, vel lege, vel loquere, vel etiam, si per tempus licet, recreare innocenter et lude.

Videbis, confusus discedet inimicus; tu vero victor eris.

11. Quod si iterum recurrat hostis, tu iterum eodem modo pugna.

Memorans semper novissima tua ut non pecces, oculos etiam vel manus, si solus es, ad cœlum levans, ut veniat iterum auxilium tibi.

Dic Deo: Toto corde amo te. Dic Satanæ: Abrenuntio tibi. Dic peccato: Summe te detestor.

Et quantumlibet violenta fuerit tentatio nunquam desperes.

Sed semper in Domino ex toto corde confide, sciens quia Deus te pugnantem observat ut victorem coronet.

Firmiter credens quia nemo speravit in Deo et confusus est.

Noli tandem oblivisci, fili mi, Dominum in conspectu tuo paravisse mensam adversus infernales qui te tribulant inimicos.

Accede igitur frequenter ad pœnitentiæ sanctæque communionis sacramenta per quæ robur et fortitudo omnibus rite dispositis confertur.

CAPUT XLI.

De quibusdam in tentatione diligenter præcavendis.

1. Serpens callidior est omnibus animantibus terræ, fili mi.

Sed et Satanas, qui serpens antiquus vocatur, omnibus inimicis tuis astutior et nequior est. Cave ergo, cave tibi a malitia ejus.

Audi, charissime, abscondita bestiæ hujus pessimæ sacramenta.

2. Ubi te in scelus pertrahere volet, exaggerabit tibi primum mali delectationem.

Et capta phantasmatum suorum illecebris mente tua, conabitur te ducere quo tu nolles, dicens: Fac et beatus eris; sicut olim protoparentibus quos seducere conabatur, suggerebat: Eritis sicut dii.

Si autem resistere volueris, adjiciet: abstinere impossibile est; naturam et cupiditates, si quidem ferreus esses, vincere non poteris.

3. Tu vero prudens tunc tentatori responde: Vade retro, Satana. Beatus ille solus qui timet Dominum et declinat a malo quod Deus summe aversatur.

Vade retro, Satana, momentaneum est quod delectat, æternum vero quod cruciat.

Recede a me, seductor pessime, omnia possum in Deo me confortante.

Labor quidem ejus qui tentationi resistit non est gaudii sed mœroris; at postea fructum pacatissimum, pacem Dei quæ omnem sensum exsuperat, vincenti confert.

Apage, hostis infense, spiritus nequam, peccatum summum malum est; delectatio ejus sicut umbra transit; sequitur autem illam longa tædii et mœroris amaritudo.

4. Urgebit vero tentator et addet: Equidem peccabis si consentias; sed confiteberis, et Deus optimus remittet tibi iniquitatem peccati tui.

Contemne, fili mi, spiritum nequam, et responde:

Si modo moriturus essem, malum non perpetrarem. Num ergo Deum offendam quia ipsum mihi spatium pœnitentiæ daturum et propitium fore spero?

Num rebellabo contra Deum quia bonus est? non faciam. Recede a me, serpens antique.

5. Non adhuc quiescet Satan, charissime, et si te fortem, firmum propositique tenacem primum superare nequiverit;

Instabit et perseverabit pulsans, ut constantiam patientiamque tuam tandem frangat.

Tu vero sapiens esto, et cogitans quia qui mittit manum ad aratrum et respicit retro, non est aptus regno Dei;

Et quia ille solus qui perseveraverit usque in finem salvus erit.

Pugna, resiste et persevera, quandiu diabolus bellabit, instabit et perseverabit.

6. Si autem in pugna cecideris et peccaveris, absit autem! animo ne concidas, charissime, neque arma deponas;

Sed velociter exsurgens defle peccatum tuum, ut sol super illud non occidat; et sacerdoti quamprimum poteris confitere.

Exsurge et sume vires prioribus fortiores; eruditusque et accensus casu tuo in bello contra Satanam, vigila attentius, ora ferventius, pugna virilius ut non cadas iterum et vincaris denuo.

7. Et si iterum te a Satana superari contingeret, cave ne conetur diabolus te in desperationem mittere.

Suggerens tibi quod olim Cain, eo movente dicebat: *Major est iniquitas mea quam ut veniam merear.*

Responde illi: Desperarem utique, si nescirem misericordias Domini. Ille autem cor contritum et humiliatum nunquam despicit.

Doleo, ex corde doleo: peccato et tibi, diabole, abrenuntio; juro et statuo custodire justificationes Domini in æternum.

Surgo et eo ad Patrem cœlestem; ille propter nomen suum adhuc propitiabitur peccato meo, multum est enim.

In illo speravi, non confundar in æternum.

Serva hæc, charissime, et in tentationis prælio prævalebis.

CAPUT XLII.

De confessione.

1. Sicut omnis homo mendax est, sic omnis homo peccator est.

Et si dixeris quoniam peccatum non habes, ipse te seducis, charissime, et veritas in te non est.

Cum autem peccatum Deo exosum sit, et per peccatum grave mors in animam intret, miserrimus fores si nullo medio a commissis delictis posses expediri.

Semel peccasse tibi satis esset ad desperationis fletus et ad cruciatus sempiternos.

2. O fili mi! Ego perpetua et immensa te charitate dilexi, et ne post lapsum ad quem tua adeo prona est fragilitas, aut desperares, aut ineluctabiliter perires, constitui prope te vicarios amoris mei ministros;

Quibus Spiritum sanctum contuli, ut tibi peccata tua remitterent, si rite dispositus veniam et indulgentiam ab eis postulares.

Surge igitur, charissime, surge et ito ad unum e patribus istis, sicut olim prodigus ad optimum festinavit patrem filius.

Surge et vade ad unum ex istis Ananiam, ut dicatur tibi quid te oporteat facere.

Confitere ut remittantur tibi peccata tua.

Confitere frequenter ut prudentibus illumineris monitis, ut sanctis exciteris stimulis, ut a retibus Satanæ tibi undique paratis præserveris, ut gratia sacramenti magis ac magis roboreris.

3. Nisi crebro confitearis, charissime, in peccatum facilius incides, brevi peccatum hoc te in aliud pondere suo trahet, brevi peccato assuesces.

Brevi relinquere istud vix poteris; ligatus sicut Augustinus tua ferrea voluntate in malo.

4. Scit, fili mi, scit diabolus hoc sanctæ remedium confessionis saluberrimum et efficacissimum esse, tum ut peccatum deleatur, tum ut mala consuetudo destruatur.

Et ideo, quantum potest, adolescentes a sacro retrahit pœnitentiæ tribunali, pudorem, terrorem vel ad minus nauseam ingerendo.

Tu vero prudenter ei responde: Vade retro, inimice pessime, quo magis tu me conaris a confessione retrahere, eo illam mihi salutariorem esse video, et eo illam anhelabo magis.

Quidquid suaseris et contradixeris, surgam et accedam frequenter ad thronum hunc gratiæ ut misericordiam consequar.

Grave est, inquis, confiteri; sed gravius erit judicari et in æternum puniri.

Requiruntur, addis, multæ mentis et cordis dispositiones ad pœnitentiam utique; sed faciam quod potero, et quod non potero a Deo petam.

Justus es, adjicis, pius es, nec est opus valentibus medico. Tace, illusor; vix justus salvabitur, et ego miser peccator ubi parebo?

Quod si etiam justus essem, vellem adhuc justificari, sicut scriptum est: *Qui justus est, justificetur adhuc.*

Sed derideberis, ais, et piis assimilaberis mulierculis.

O serpens antique! obmutesce. Qui tibi serviunt non timent pro malis et dissolutis haberi; et ego timerem pius et religiosus videri? absit!

Si Dominum et sacramenta ejus erubuero, ille me erubescet coram Patre suo qui in cœlis est.

Sile, sile, quidquid dixeris, surgam et ibo ad Ananiam.

Macte animo, fili mi, et fac sicut dixisti.

5. Ut autem rite et fructuose confitearis, hæc tibi observanda sunt.

Primum invocato Dei spiritu qui lumen infundit et veritatem docet, recollige sensus tuos et peccata tua cautissime investiga, sinus omnes et latebras cordis tui diligenter scrutans.

Observatis deinde et dinumeratis delictis tuis, fiducialiter et amanter dolere satage, ejulans quod Deum summe bonum offenderis;

Rogans ut secundum magnam misericordiam suam misereatur tui dimittatque omnes iniquitates tuas;

Spondens veram emendationem per propositum firmum non peccandi de cætero.

6. His præmissis, ad sacerdotem reverenter accede, sciens quia minister Christi est et dispensator mysteriorum ejus tanquam Deo per eum audiente et loquente.

Confitere humiliter, sincere et simpliciter.

Noli falso pudore captus delicta dissimulare aut occultare quantumlibet turpia sint.

O fili mi! si sic ageres, melius tibi esset natum non fuisse; sanguinem enim Christi qui super pœnitentes effunditur, pollutum duceres.

7. Peracta confessione, audi tacens verba senioris, excipe correptiones et monita sacerdotis, salutarem quam imponet pœnitentiam accepta.

Et si tibi sanctæ absolutionis beneficium impertiatur, actum quantum perfectioris poteris elice contritionis;

Memorans semper sine contritione absolutionem omnino nullam esse et inanem.

Recedens tandem a tribunali compungere iterum, iterumque præcipua tua peccata detestare, monita confessarii recole ut ea sedulo custodias.

Si sic feceris, fili mi, sacra confessio te ab iniquitate tua mundabit, lavaberis et super nivem dealbaberis, justificaberis et sanctificaberis.

CAPUT XLIII.

De sacra communione.

1. Reliqui mundum, fili mi, ut ad Patrem meum reverterer.

Verum te orphanum non dereliqui, charissime, sed venio ad te quoties volueris.

Imo omnibus diebus maneo tecum usque ad consummationem vitæ tuæ,

Ut accipias et manduces corpus meum, ut accipias et bibas sanguinem meum;

Ut de substantia mea saginetur anima tua, ut illa in me maneat et ego in ea.

O dilecte! nisi manducaveris carnem

hanc, nisi sanguinem istum biberis, non habebis vitam in te.

Et si sumpseris, resuscitabo te in novissimo die.

2. Capis, fili, amorem meum erga te? vere majorem charitatem nemo habet, ut se totum sic donet amicis suis.

Manduca, fili mi, inebriare, charissime; desiderio desideravi a te sumi, a te manducari.

Et si id feceris, repleberis ab ubertate abundantiæ meæ, et torrente donorum meorum rigaberis.

3. Ego sum sapientia quæ ex ore Altissimi prodii; suscipe me et dabo tibi sapientiam.

Ego sum purissimus et omnis puritatis fons; suscipe me, et cor vere mundum in te creabo.

Ego sum puteus aquarum gratiæ viventium; suscipe me et gratiarum mearum charismatibus juvabitur infirmitas tua, ditabitur paupertas tua.

Ego sum Deus fortis apud quem omnia possibilia sunt, et cujus voluntati nihil resistit; suscipe me et ero adjutor tuus in tribulationibus.

Et in tentationibus non prævalebit contra te inimicus pessimus, serpens antiquus; dabo enim frontem tuam duriorem fronte ejus.

O fili mi! suscipe me secundum eloquium meum et vives, et non confunderis ab exspectatione tua.

4. Suscipe frequenter quod frequenter tibi prosit; sed suscipe sancte.

Si quippe indignus sumeres, judicium tibi manducares, reus corporis et sanguinis mei esses, meliusque tibi esset si natus non fuisses.

Memento Judæ Iscariotis in cujus cor post sacram buccellam introivit Satanas, et qui demum desperatus laqueo se suspendit.

Vide quomodo sacrilega communio ad infelicissimum perducat interitum.

5. Cave ergo summopere ne fiat in corde tuo conventio Dei lucis cum angelo tenebrarum, Christi cum Belial, peccati lethalis cum omnium sanctissimo sacramento.

Et ideo ne sacrum mensæ limen transire inquinatus audeas.

Sincere autem confessus, contritus, emendatus et absolutus, fiducialiter age, quantumlibet aliunde miser sis et miserabilis et pauper.

6. Scis, charissime, quia olim dicebam: *Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos.*

Quod tunc dicebam, hodie adhuc dico: Veni, fili, volo te sublevare, juvare, confortare, justificare, sanctificare; veni, suscipe me.

Si gravissimo laborares morbo, et ego summus medicus clamarem ad te: Veni et sanabo te.

Si pauperrimus esses, et ego omnium divitiarum summus Dominus et dispensator dicerem: Veni, et mensuram auri confertam et coagitatam effundam in sinum tuum, quanta alacritate curreres!

Modicæ fidei! nescis quia ego sum qui omnes communicantis sano spirituales infirmitates?

Nescis quia ego sum qui esurientes animas in mensa mea repleo bonis?

Quis ut Deus, charissime? in conspectu illius arenæ exiguæ sunt omnes hujus mundi divitiæ, honores et deliciæ.

Veni igitur et satiare Deo tuo, ex quo omnia, per quem omnia et in quo omnia bona sunt.

CAPUT XLIV.

De modo recte communicandi.

1. Positus sum, fili mi, in ruinam et resurrectionem multorum:

In resurrectionem quidem eorum qui de pane meo sancte edunt, judicantes se prius ut non deinde judicentur.

In ruinam vero illorum qui indigne manducant, non verentes sacratissimum corpus meum in immundæ conscientiæ suæ abysso sepelire.

O fili mi! quot ideo inter adolescentes, quot inter senes, inter cujusvis ætatis homines; ideo infirmi sunt et imbecilles.

Quot dormiunt somno illo mortis pessimo qui animam reprobam facit!

2. Vide igitur quomodo ad mensam meam caute accedas, non quasi insipientes illi, sed ut sapientes qui sciunt donum Dei et quis est qui in communione ad eos venit.

Præpara, charissime, præpara optimum dilecto tuo locum, nec satis tibi sit sacra te emundasse confessione.

Sed toto mentis tuæ captu in grande percipiendi sacramenti negotium intentus, de nocte et mane ad Deum tuum vigila;

Rogans et clamans ut cor tuum gratia sua ipse disponat;

Recogitans quod non homini sed cœlorum Domino præparanda sit in te habitatio.

3. Cum autem fortunata nimis communicandi appropinquaverit hora, tu per moras decenter intime recollectus eam præoccupa.

Procide, fili, procide tunc humillime coram Domino, summam ejus magnitudinem et sanctitatem recolens, tuam vero indignitatem et vilitatem, nihilitatem multimodaque peccata deplorans.

Procide, et pete ut optimus Dominus iniquitates tuas tibi dimittat, ut tibi parcat et animam tuam sanet, si, dum tu hanc insontem arbitraris, ille delictis eam adhuc scatentem videat.

Procide, et pete ut det tibi pie et sancte communicare quatenus cum eo vere uniaris, et exinde illum ardenter diligas, in æternumque illi fideliter deservias.

Ora, fili mi, ora; toto cordis affectu ora.

4. Et cum ostensus fuerit tibi panis angelorum, super omnia desideria desiderabilis, perge silens, perge tremens, perge amans, perge confidens, perge demissis oculis, perge manibus junctis.

Flecte genua, accipe reverenter donum omnem plenitudinem transcendens.

Et cum acceperis, adora Deum, amplectere patrem optimum, osculare salvatorem benignissimum, esto totus in eo, sicut ille totus in te.

5. Discedens vero a sacra mensa, quasi mortuus et consepultus in Domino mane.

Modo admirans ejus charitatem, modo stupens ad illius majestatem, modo contemplans ejus in te humiliationem.

His præmissis sanctis considerationibus, confitere Deo tibi intime unito universas cordis tui miserias.

Defle peccata quibus tam bonum offendere toties ausus es Dominum.

Dic ei quod nemo, quod nihil poterit de cætero a charitate ejus te separare.

Supplica eum ut cunctis animæ tuæ necessitatibus subveniat,

Ut illam contra diabolicos incursus variasque tentationes fortem efficiat ;

Pravos ejus habitus affectusque reprimat, eam de virtute in virtutem ire faciat.

6. Gratias age pro ingenti tibi ab eo concesso munere.

Offer ei vicissim quidquid habes, cor, animam, corpus, vitam in servitium ejus constanter et indesinenter impendenda.

Renuntia omni malo, propone firmiter omne bonum.

7. His peractis, modeste e templo discede et tota sancta die ista recollectior vigilantiorque permane, tumultuosas vel negotiorum, vel societatum commotiones devitans ;

Frequenter recogita dilectissimum hospitem qui te visitare dignatus est ;

Piis modo laudum precibus, modo sanctæ lectionis commercio cum eo conversare.

Si sic feceris, fili mi, sacra communio mentem tuam gratia implebit, et futuræ gloriæ pignus tibi erit.

CAPUT XLV.

De sancto angelo custode et divo patrono.

1. Deus qui dives est in misericordia propter nimiam charitatem qua te dilexit, angelorum uni specialiter de te mandavit ut custodiat te in omnibus viis tuis.

Et sicut olim bonus ille Samaritanus, de quo Evangelium narrat, hominem qui inciderat in latrones hospiti cuidam commendaverat, dicens : *Curam illius habe.*

Sic optimus omnium Pater spiritui quem tibi angelum præposuit, jussit ut te comitaretur ubique, tui curam gerens.

2. O fili mi ! inter latrones versaris, Satanam, mundum et carnem ; latrones pessimos utique.

Et hi adversarii nequissimi circumeunt semper quærentes te devorare.

Cadunt quoque quotidie a latere tuo mille et mille in retia eorum impingentes, jaculisve eorum confixi.

Tu autem stare debes inter pericula hæc, tu imbellis, tu debilis, tu cæcus.

Sed profecto non stabis nisi pædagogus tuus cœlestis spiritus te tueatur ;

Tibi bona suadens, cogitationes sanctas immittens, consilia sana præbens, auxilia in tentatione conferens, animæ corporisque mala a te avertens.

Ad hæc datus est tibi sanctus angelus, hæcque tibi ab initio hucusque indesinenter præstitit, sed et præstare non cessabit si fiducialiter ad eum recurras.

3. O fili mi ! si monita ejus sedulo secutus fuisses, quid mali non omisisses ? quid boni non fecisses ?

Ast, eheu ! in multis te infidelem imo indocilem et rebellem invenit.

Quoties enim tibi suasit dicens : fac, et non fecisti ; ne feceris, et perpetrasti.

Non sic, dilecte, non sic : Convertere, convertere ad pædagogum angelum tuum, atque in posterum in quovis diversorio, in quovis angulo ei reverentiam habe, et devotionem, et fiduciam, et obedientiam.

Reverentiam quidem pro præsentia, devotionem pro benevolentia, fiduciam et obedientiam pro custodia.

4. Ille semper tecum est, tu quoque cum eo. Memorare hoc, et ubi te ad malum a nequissimo serpente Satana illectum senties, erubesce coram angelo tuo facere quod, præsente homine, peragere non auderes.

Ille te diligit summopere, commenda te ei quotidie, orans ut vigilet super te, teque ab omni malo, a peccatoque imprimis, quod summum malum est, custodiat.

Invoca eum in omni necessitate ut tibi subveniat ; in omni dubio, ut te illuminet dirigatque, et in omni tentatione ut tibi manum præbeat adjutricem.

O fili mi ! si serpens antiquus te ad carnales immundas voluptates sollicitaverit, tunc præsertim ad angelum tuum custodem recurre.

Quanto pretiosior in oculis puri hujus spiritus castitas est, quanto horribilior in conspectu ejus immunditia, tanto tibi ardentius succurret ut ab invadente monstro te eripiat.

5. Sed præter angelum custodem alium quoque accepisti specialem apud Deum advocatum.

Quis autem ille ? unus est ex sanctis electis qui ex hominibus assumpti sunt quorumque Deus merita in cœlo coronavit.

Sanctus, inquam, ille est cujus præsidio fuisti constitutus.

Oportet te hunc quoque Dei amicum patronum tuum singulari colere devotione.

Nusquam obliviscaris, fili mi, hunc tibi in protectorem specialem fuisse designatum, ideoque ad eum et quotidie et in omni necessitate fiducia plenus confuge, ut Dominum pro te oret gratiasque ejus super te effundi obtineat.

O fili mi ! Sanctus iste fuit homo similis tibi, humanam fragilitatem ipse expertus est, per pericula inter quæ tu versaris ipse ambulavit, ipse tentatus est ; confide igitur illum eo proniorem esse ut tibi auxilietur.

Sed etiam recordare sanctum hunc tibi in formam et exemplum fuisse præscriptum, quatenus in odorem unguentorum ejus cur

reres, id est per semitas virtutum quas coluit incederes, et sic ipse ad gloriam quam consecutus est pertingeres.

Honora igitur et ama illum cujus nomen tibi impositum fuit sanctum; roga illum ut pro te intercedat; investiga sapientiam illius, imitare exempla ejus, ut ei in terris conformis fias, tandemque cum illo beatus sis in cœlis.

LE GUIDE DE LA JEUNESSE

DANS LES VOIES DU SALUT.

PRÉFACE.

Venez, mes enfants, ecoutez-moi, et je vous inspirerai la crainte du Seigneur. Venez, mes bien-aimés, et que vos tendres cœurs s'ouvrent aux leçons de sagesse que je vais vous donner. Ne mettez point vos affections dans les vanités puériles qui ont coutume de charmer et de séduire l'enfance. Ne soyez pas assez insensés pour fixer vos désirs dans les choses qui vous seraient nuisibles. N'ayez pas l'imprudence de regarder comme ennuyeuses et insipides les leçons de la vertu. Venez, et que ses instructions vous rendent bons et heureux ; je vais m'efforcer de faire pénétrer l'esprit de la sagesse dans vos âmes; je vais vous inculquer ses maximes et ses principes. O mes enfants! la prudence vous appelle à son école : empressez-vous de l'entourer pour entendre ses avis ; elle vous tend la main, tendre jeunesse, courez et volez entre ses bras.

Malheur aux enfants des hommes qui méprisent le conseil de la sagesse, dit le Seigneur! je me rirai d'eux, et je les mépriserai à l'heure de la mort. Malheur aux jeunes gens qui sont insensibles à ses remontrances! la tribulation fondra sur eux : alors ils m'invoqueront, et je ne les écouterai pas; ils me chercheront, et ils ne me trouveront pas. Malheur à la jeunesse qui a en aversion la doctrine et les règles de la sagesse! un jour elle goûtera les fruits amers de sa folie, et sa témérité sera la cause de sa perte.

O mes enfants! plût au ciel que vous pussiez passer quelques moments sur les bords de l'enfer, près de ces portes de feu qui en ferment l'entrée, et que de là vous entendissiez les plaintes et les gémissements de tant de jeunes téméraires qui, lorsqu'ils vivaient sur la terre, s'obstinaient à ne pas écouter les leçons de la sagesse, pour suivre aveuglément les désirs dépravés de leur cœur, pour s'attacher à la vanité et au mensonge du crime! Vous les entendriez s'écrier dans un profond désespoir : Oh! si nous eussions été sages, si nous eussions eu la prudence de prévoir le malheur vers lequel nous courions! Nous avons porté la folie jusqu'à regarder comme des insensés ceux qui suivaient les voies de la sagesse, jusqu'à penser que le terme où ils aboutiraient serait pour eux le comble de l'opprobre et de la confusion. Les voilà maintenant ces sages que nous avons méprisés; les voilà au rang des enfants de Dieu, et leur héritage est celui des saints, celui des amis de Dieu même. Qui nous donnera de rentrer dans la carrière que nous avons parcourue sur la terre? Qui nous donnera de recouvrer ces jeunes années que nous avons si malheureusement prostituées à l'iniquité, en nous écartant du chemin de la vérité et de la vertu? Qui nous donnera d'habiter de nouveau la terre qui nous a vus naître, et d'où nous sommes descendus dans ce gouffre? Ah! que nous serions sages! avec quel empressement nous rechercherions les leçons de la prudence! avec quelle ardeur nous marcherions dans les voies de la justice! Mais, hélas! un chaos immense nous sépare de cette terre que nous avons souillée de nos crimes, et il ne nous est plus possible d'y passer.

Oh! si du moins un de nous pouvait remonter vers nos jeunes frères; s'il pouvait leur raconter notre malheur, et les empêcher, par la peinture affreuse qu'il leur en ferait, de se précipiter par l'imprudence et le crime dans cet abîme de tourments! Vains désirs, mes bien aimés, vœux inutiles! ces jeunes réprouvés n'auront désormais pour partage que les gémissements, les plaintes et les pleurs, sans aucune espérance de repos et de consolation.

Pour vous, ô mes amis, vous habitez encore la terre de l'épreuve et du mérite. Gardez-vous donc de suivre la voie large qui conduit au malheur éternel. Le ciel vous est offert, efforcez-vous d'y parvenir par la voie étroite; courez-y, mes enfants. Venez donc, prêtez l'oreille à ma voix, écoutez-moi ; et je vous conduirai par les sentiers qui aboutissent à ce bonheur suprême que l'œil de l'homme n'a jamais vu, et dont son oreille n'a jamais entendu faire le récit, dont son esprit même n'a jamais pu se former une juste idée.

LE GUIDE DE LA JEUNESSE

DANS LES VOIES DU SALUT.

CHAPITRE PREMIER.

De la fin de l'homme.

1. Laissez, mon bien-aimé, les animaux sans raison chercher leur bonheur dans les choses terrestres. Ces êtres sont créés pour la terre.

Pour vous, vous êtes fait pour les choses d'en haut.

Vous êtes homme, l'intelligence et la raison vous ont été données en partage; vous avez été formé à l'image de Dieu; vous êtes pourvu d'un corps admirable; vous êtes la plus parfaite et la plus noble des créatures visibles.

Sans doute ce n'est pas de vous-même que vous tenez tous ces avantages, c'est de moi, votre Créateur, que vous les avez reçus.

Oui, mon bien-aimé, vous êtes l'ouvrage de Dieu, et Dieu est votre père.

Or, pourquoi ce souverain Seigneur de toutes choses vous a-t-il créé? Est-ce pour jouir des délices de ce monde, de ses honneurs, de ses richesses?

Non certainement : toutes ces choses sont au-dessous de vous, elles sont indignes de fixer vos désirs, elles ne sont point proportionnées à la noblesse de votre âme, elles ne sont que la vanité même, la vanité des vanités, incapables de vous satisfaire et de rassasier votre cœur.

2. Levez, mon fils, levez les yeux, regardez le ciel; c'est de là que vous tirez votre origine; c'est là que vous trouverez le vrai repos de votre cœur; c'est de là que vous venez : c'est là que vous retournerez.

Oui, vous êtes du ciel, c'est dans le ciel qu'est votre bonheur, c'est dans le ciel qu'est votre fin dernière.

Et ne confondez pas le ciel dont je vous parle avec ce firmament visible qui vous présente la lumière du soleil, l'éclat des astres, et mille autres beautés ravissantes.

Pénétrez plus haut encore, élevez-vous par la pensée jusqu'à ce grand, ce souverain Etre, qui, habitant le plus haut des cieux, surpasse infiniment par sa beauté, sa bonté, sa puissance, ses perfections, toute beauté, toute bonté, toute puissance, toutes perfections créées.

Voilà votre fin dernière, celle pour laquelle vous avez été créé : vous êtes, mon fils, destiné à jouir, après la vie présente, de ce grand Dieu, et à le posséder éternellement.

Voilà l'héritage que vous a préparé celui qui vous a fait. O héritage magnifique! ô fin la plus noble de toutes! ce sera quand vous verrez la gloire de ce grand, Dieu que vous serez vraiment heureux, vraiment rassasié.

3. Et qu'avez-vous fait jusqu'ici, mon bien-aimé, pour parvenir à ce terme si précieux, à cette fin si digne de vos désirs et de vos empressements? Qu'avez-vous fait pour vous assurer la possession éternelle de votre Dieu?

Peut-être, hélas! n'avez-vous pas même encore pensé sérieusement que vous êtes destiné à une fin si noble?

Peut-être, loin de travailler à mériter par de bonnes œuvres un bonheur si grand et si immense, vous êtes-vous au contraire déjà rendu, par une multitude de péchés, indigne du ciel et du Dieu qui l'habite?

O aveuglement! ô folie! qui pourra la déplorer autant qu'elle mérite de l'être?

Revenez donc de votre égarement, mon bien-aimé; cessez d'oublier votre fin dernière, votre suprême bonheur. O homme! cessez d'aimer éperdument la terre et les choses de la terre.

Vous qui êtes d'une origine céleste, que devez-vous avoir de commun avec les choses de ce monde? Ah! menez désormais une vie céleste dans la demeure terrestre que vous habitez.

Pensez sans cesse au ciel et au Dieu du ciel pour lequel vous êtes créé.

Soupirez après lui avec la plus vive ardeur; efforcez-vous de vous rendre digne de ce souverain bien; fuyez, comme vous fuiriez le plus horrible des monstres, le péché, qui est le seul obstacle qui puisse empêcher l'homme d'atteindre sa fin dernière.

Appliquez-vous de tout votre cœur à la pratique de la vertu qui conduit à cette fin.

Dieu est votre père; vivez, mon bien-aimé, comme il convient que vive un fils d'un père aussi grand et aussi saint. Dieu est votre héritage; faites tous vos efforts, et n'épargnez rien pour vous rendre digne de le posséder éternellement.

CHAPITRE II.

Du baptême et de la profession de la religion chrétienne.

1. C'est par ma grâce que vous êtes tout ce que vous êtes, mon bien-aimé. Ah! si vous saviez avec quelle ardeur je désire que la faveur singulière que je vous ai faite produise d'heureux fruits!

Vous êtes baptisé. Sentez-vous bien le prix des dons dont je vous ai favorisé par le baptême? Ecoutez, mon fils, et soyez reconnaissant.

Je vous ai aimé et je vous ai lavé dans mon sang; il vous a purifié, ce sang précieux, du

péché originel et de tous ceux dont vous pouviez être coupable depuis votre naissance.

Vous étiez, par nature, un enfant de colère, comme les autres hommes ; et moi qui suis riche en miséricorde, j'ai jeté sur vous des regards d'amour et de tendresse ; je vous ai tendu la main pour vous tirer de l'état de mort où vous retenait l'iniquité, vous rendre la vie de ma grâce, et vous faire vivre en moi.

Je vous ai affranchi de la tyrannie du démon pour vous rendre la liberté des enfants de Dieu ; je vous ai tiré des ténèbres et vous ai fait voir sa lumière ; je vous ai introduit dans son royaume, et vous êtes devenu son fils par la foi.

Dieu est devenu votre père ; son Christ est devenu votre chef, votre maître et votre modèle ; vous êtes enfin son disciple.

La sainte Eglise est devenue votre mère ; les anges sont vos gardiens et vos protecteurs ; les saints du ciel sont vos intercesseurs auprès du Roi éternel dont ils environnent le trône.

Dès le moment où vous avez été baptisé, vous êtes devenu le temple de Dieu, et son esprit habite en vous ; vous êtes héritier du royaume qu'il a promis à ceux qui l'aiment.

Vous êtes entré dans la voie du ciel, hors de laquelle vous étiez ; vous êtes un membre de cette Eglise unique, hors de laquelle il n'y point de salut.

Vous avez droit aux sacrements et aux grâces ; le corps de Jésus-Christ doit vous servir de nourriture, et son sang doit être votre breuvage.

2. Voyez, mon bien-aimé, quelle est votre dignité et votre grandeur. Voyez et tâchez d'apprécier par de sérieuses réflexions ma charité à votre égard.

Je n'avais pas besoin de vous ; mais mon secours vous était nécessaire, et ce n'est pas sans doute à cause des bonnes œuvres que vous aviez faites que j'ai voulu vous sauver par le baptême et l'effusion de l'Esprit-Saint ; c'est gratuitement, c'est par ma pure miséricorde que je vous ai accordé ces insignes faveurs.

Hélas ! si je n'eusse pas eu la bonté de vous prévenir ainsi, jamais votre âme ne fût entrée dans le ciel ; car vous savez qu'il est écrit : *Celui qui n'aura pas reçu une nouvelle naissance par l'eau et le Saint-Esprit, ne pourra point entrer dans le royaume de Dieu.* Et encore : *Celui qui n'aura pas cru sera condamné.*

3. Ah ! mon fils, je n'ai pas fait à toutes les nations la même grâce qu'à vous, je n'ai pas fait connaître comme à vous les secrets de ma religion à des multitudes d'infidèles, plongés jusqu'à ce jour dans les ténèbres, ensevelis dans les ombres de la mort, à tant de peuples qui errent misérablement hors du sein de mon Eglise.

O mon bien-aimé ! c'est parce que je brûlais pour vous d'un amour particulier, d'une charité singulière, que je vous ai attiré à moi préférablement à tant d'autres.

Ah ! aimez donc à votre tour celui qui vous a tant aimé.

Regardez-vous comme le plus heureux des hommes, parce que vous avez l'avantage d'être Chrétien et de connaître la volonté de votre Dieu.

Faites du nom et du titre de Chrétien le même cas qu'en faisait le roi saint Louis.

Il préférait ce titre à celui d'empereur ; et, estimant moins le nom de roi qui lui assurait la couronne de France, que le nom de Louis qu'il avait reçu au baptême, il ne se servait que de ce dernier dans ses lettres.

4. Vous êtes baptisé, vous êtes Chrétien, mon bien-aimé. N'oubliez jamais que par là vous vous êtes soumis au joug de Jésus-Christ, et engagé à observer les règles de la religion chrétienne.

Souvenez-vous-en : vous avez fait profession de la foi de cette religion, vous vous êtes donc obligé à croire tout ce que Dieu a révélé par son Fils, tout ce que l'Eglise vous propose à croire.

Croyez donc toutes ces choses, croyez-les fermement, et ne vous permettez aucun doute en matière de foi ; croyez-les courageusement, et n'ayez jamais la lâcheté de rougir de Dieu et de ses dogmes devant les hommes.

Croyez efficacement et montrez votre foi par vos œuvres. Que Dieu vous préserve de jamais démentir par vos actions les vérités que vous faites profession de croire.

Souvenez-vous-en : vous avez renoncé à Satan, à toutes ses œuvres, à toutes ses pompes. Méprisez donc les faux biens de la terre, les délices mensongères de ce monde, par lesquelles l'ancien serpent s'efforce de séduire et de perdre les hommes.

Fuyez donc le péché dont ce monstre infernal est l'auteur.

Le Dieu du ciel a reçu lui-même votre promesse, les anges en ont été témoins ; remplissez avec une religieuse fidélité le vœu que vous avez fait à votre Père céleste.

Effectuez par vos œuvres ce que vos paroles ont promis.

Vous avez renoncé à Satan ; que vos mœurs lui soient opposées, et gardez-vous de vous laisser jamais engager au service de ce mortel ennemi de votre âme.

Enfin souvenez-vous que vous reçûtes à votre baptême la robe d'innocence, pour la conserver sans tache et la représenter dans son premier éclat devant le trône du Dieu qui vous jugera.

En acceptant cette robe, vous vous êtes, mon fils, engagé à conserver avec le plus grand soin la grâce et l'innocence de votre baptême.

O mon ami ! que vous dira le souverain juge, si vous avez, au contraire, souillé par le crime, par l'iniquité d'une mauvaise vie, la blancheur de cette robe sainte ?

Il s'animera, ce vêtement, il parlera, et les péchés dont il sera taché, vous accuseront et rendront témoignage contre vous.

Ils vous précipiteront, ces péchés, dans l'abîme de soufre embrasé, dont la fumée,

selon l'expression de l'Ecriture, s'élèvera éternellement vers le ciel.

Et ainsi cette robe sainte qui vous avait enveloppé, lorsqu'on vous retira des fonts sacrés, pur et sans souillure, deviendra votre plus cruelle ennemie, lorsque vous serez entré dans l'abîme de perdition.

CHAPITRE III.

Le Seigneur aime la jeunesse, il désire très-ardemment son culte et son amour.

1. Lorsque le Père céleste m'envoya, moi son Fils unique, dans le monde, j'étais, ainsi que les prophètes l'avaient annoncé, le Dieu fort, le Père du siècle à venir, le prince de la paix éternelle, et tous les anges me rendaient les adorations qui me sont dues.

J'ai voulu néanmoins être enfant comme vous, passer par tous les degrés de la jeunesse, et croître tous les jours en perfections.

Pourquoi cela, mon bien-aimé? Sans doute, étant tout-puissant, je pouvais entrer dans ce monde sans y paraître faible et petit comme les enfants, mais avec la grandeur et la force des hommes parfaits.

J'ai préféré d'y entrer avec la forme et la figure d'un enfant, parce qu'elle présente plus que tout autre la candeur et la simplicité de l'innocence : c'est dans cet état que je me suis plu à croître en sagesse et en âge devant Dieu et devant les hommes.

2. Lorsqu'ayant atteint l'âge viril, je commençai à porter la lumière à ceux qui étaient ensevelis dans les ténèbres et les ombres de la mort, pour diriger leurs pas dans les voies de la paix, j'aimais à appeler les enfants et à les rassembler autour de moi; j'ordonnais aux foules nombreuses qui me suivaient de leur laisser un libre accès auprès de ma personne.

Je les serrais entre mes bras, je les embrassais avec tendresse, je leur imposais les mains, je les bénissais, je faisais ainsi mes délices d'être avec les enfants des hommes.

J'aimais surtout à guérir les infirmités des jeunes gens. C'est ainsi que j'ai guéri ce fils d'un officier, qui était malade à Capharnaüm, et déjà sur le point d'expirer.

C'est ainsi que j'ai délivré ce jeune homme lunatique qui, souffrant de cruelles douleurs, tombait fréquemment dans le feu et dans l'eau : c'est ainsi que j'ai guéri le serviteur du centenier, la fille de la Cananéenne.

J'aimais aussi particulièrement à rendre la vie aux jeunes gens, comme vous le voyez dans le fils de Jaïre et dans celui de la veuve de Naïm, que j'ai ressuscités.

J'avais une affection spéciale pour la jeunesse; vous lisez en effet que j'aimais plus tendrement Jean, mon disciple, que les autres apôtres plus avancés en âge que lui.

C'étaient les jeunes gens que je recommandais plus particulièrement à la charité des hommes, en leur disant : *Celui qui recevra l'un d'entre eux en mon nom, me recevra moi-même.*

C'était au soin et à la conservation de l'innocence de la jeunesse que j'exhortais spécialement, en protestant que je tirerais une vengeance terrible de celui qui aurait scandalisé un seul des petits enfants qui croyaient en moi, et qu'il vaudrait mieux, pour celui qui aurait commis un crime si énorme, qu'on lui eût suspendu une meule de moulin au cou, et qu'on l'eût précipité au fond de la mer.

3. Voyez, mon bien-aimé, combien est grande ma tendresse et ma charité pour les jeunes gens; voyez avec quelle ardeur je désire qu'ils me servent.

Certainement, si je ne les aimais pas plus que les hommes avancés en âge, si je ne désirais pas plus ardemment leur culte que celui des personnes faites et formées, je ne me serais pas élevé avec tant de zèle contre ceux qui, en les scandalisant, les détournent de la fidélité qu'ils me doivent.

O mon bien-aimé! servez donc votre Dieu dès votre plus tendre jeunesse, donnez-lui, consacrez-lui les premières années de votre vie, et n'ayez pas la témérité de les sacrifier à Satan, ce cruel ennemi de votre âme.

4. Mon Père, dans l'ancienne loi, exigeait les prémices et les premiers-nés; aussi lui offrait-on les premiers fruits de la terre et les premiers-nés des animaux, mais les premiers-nés des hommes étaient présentés dans le temple, et devaient être rachetés par le prix fixé dans la loi sainte.

Voyez l'affection que le Seigneur a pour les prémices; voyez combien elles lui plaisent, et concluez de là combien il désire que vous lui fassiez l'hommage des prémices de votre vie et de vos premiers sentiments, en le servant avec ferveur dans votre jeunesse.

Offrez donc à mon Père, mon bien-aimé, offrez-moi, à moi qui suis votre Sauveur et le Fils unique de ce Père céleste, votre cœur; offrez, consacrez-nous-le tandis qu'il est encore pur et innocent.

Craignez que, si vous différez de nous le donner, le démon, votre ennemi, qui met tout en œuvre pour s'en emparer, n'en fasse sa proie.

5. Et ne dites point, mon fils, que, si vous aviez ce malheur, il ne serait point sans ressource. Ne dites point que, Dieu étant très-bon, infiniment bon, il ne manquerait pas d'agréer votre cœur dans un âge plus avancé, pourvu que, sincèrement converti, vous le lui présentassiez avec les regrets et la douleur d'une véritable contrition.

Il est vrai, si vous reveniez enfin au Seigneur, ce Père si tendre ne rejetterait pas votre cœur.

Mais l'offrande que vous lui en feriez alors serait sans doute bien moins agréable à ses yeux que celle d'un cœur qui aurait conservé toute l'innocence de son baptême.

Heureux, mille fois heureux ceux qui conservent leur pureté primitive! C'est de ceux-là seuls qu'il est écrit : Ceux qui n'ont

point souillé leurs vêtements environneront ma majesté, et l'accompagneront avec l'éclat d'une gloire toute particulière, car ils en sont dignes; *ils sont vierges, et ils suivront l'Agneau partout où il ira.*

O mon bien-aimé ! appliquez-vous donc à dompter, dès votre jeunesse, les mauvaises inclinations de votre cœur; efforcez-vous de vous unir à Dieu dès l'enfance, et conservez-lui ainsi la fleur de vos années.

Cette offrande lui sera à coup sûr plus agréable que toute autre, et, en récompense de votre don, il vous traitera comme un vainqueur distingué ; il vous fera participer à ma gloire dans le ciel, ainsi que moi, Jésus, votre Sauveur, qui ai vaincu et me suis assis avec mon Père sur son trône éternel.

CHAPITRE IV.

C'est faire une grande injure à Dieu que de ne pas le servir dans la jeunesse.

1. Je m'écriais autrefois : *O Jérusalem ! ô Jérusalem ! combien de fois n'ai-je pas voulu rassembler tes enfants dans mon sein comme la poule réunit ses petits sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu !*

Sous la dénomination d'enfants, je comprenais, il est vrai, tous les habitants de la ville sainte; cependant ma tendresse se portait plus particulièrement sur ces jeunes enfants que leur innocence et leur candeur rapprochent davantage du caractère des petits de la poule : aussi les embrassais-je avec la plus grande affection.

Voyez donc combien j'aime la jeunesse, voyez avec quelle ardeur je désire qu'elle me soit et me demeure unie.

Quelle douleur c'est pour mon cœur de la voir s'éloigner de moi, de la voir refuser de venir quand je l'appelle, de la voir détourner ses regards quand je lui tends les bras !

Ah ! quelle injure elle fait à mon amour !

2. Loin de vous, mon bien-aimé, une telle impiété. Vivez pour le Dieu qui vous aime, servez-le pendant que vous en avez le temps et que vous êtes encore dans un âge tendre.

Vous vivez aujourd'hui, mais vous ne savez pas si vous verrez le jour de demain. Donnez, donnez à Dieu le jour, le temps que vous possédez certainement, puisque vous ignorez si vous aurez un autre jour et un autre temps à lui offrir.

Hélas ! vous savez, mon fils, que la mort n'épargne personne, et qu'elle a coutume de moissonner indifféremment les hommes dont la chair est, dit l'Ecriture, comme l'herbe de la terre, aussi bien dans la jeunesse que dans l'âge mûr ou dans la vieillesse.

Gardez-vous donc de dire au Seigneur : Attendez, prenez patience, je veux vivre pour moi tandis que je suis jeune; ensuite, je vous le promets, je vous servirai, ô mon Dieu, dans un âge plus avancé.

En agissant de la sorte, vous promettez au Seigneur ce que peut-être vous n'aurez pas le temps d'exécuter.

3. Mais je veux, mon bien-aimé, que vous parveniez à l'âge mûr, et qu'ayant atteint cet âge, vous vous déterminiez enfin à servir votre Dieu. Qu'arrivera-t-il alors ? Alors certainement, vous serez moins innocent, moins pur, et par conséquent moins agréable à Dieu.

Alors vous serez moins propre à la vertu, car vous serez sujet à plus d'infirmités, puisque ordinairement elles croissent et se multiplient avec l'âge.

Alors les mauvaises habitudes que vous aurez contractées dans la jeunesse s'étant fortifiées avec le temps, elles exerceront sur vous un empire auquel il vous sera bien difficile de vous soustraire.

Alors encore les soucis des affaires temporelles, qui ont coutume de dessécher l'âme, vous absorberont tellement que peut-être ne penserez-vous aucunement ni à votre ame, ni à l'éternité, ni à votre Dieu même.

Précautionnez-vous, mon fils, dès votre jeunesse, contre tous ces empêchements du salut, contre ces obstacles si difficiles à surmonter, de peur qu'un jour vous n'ayez pas le courage de vous faire les violences nécessaires pour les vaincre.

4. Servez le Seigneur pendant que vous avez encore la candeur et l'innocence de ces enfants de bénédiction auxquels le royaume des cieux appartient. N'attendez pas, pour vous donner à Dieu, que vous ayez pris un état, que vous ayez fait une fortune temporelle, et qu'ainsi vous soyez un de ceux dont le Seigneur a dit : qu'il leur est plus difficile d'entrer dans le royaume des cieux, qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille.

5. Et encore : qu'arrivera-t-il, mon bien-aimé, si vous suivez dans la jeunesse les désirs déréglés de votre cœur, si vous remettez à un âge plus avancé de vivre pour Dieu et de vous conduire selon les inspirations et les mouvements de son Esprit ?

Il arrivera qu'après avoir pris pour vous la plus belle partie de votre vie, vous n'offrirez à Dieu que des restes vils, méprisables et dignes d'être rejetés.

Il arrivera qu'après avoir offert au démon les prémices de votre cœur, vous ne présenterez à Dieu que sa corruption et ses iniquités, les restes odieux du crime.

Il arrivera qu'après avoir laissé le démon régner et dominer dans votre âme qui avait été créée pour Dieu, après avoir laissé souiller votre âme et votre cœur par mille crimes, vous ouvrirez à la Majesté suprême, au Dieu de toute sainteté, cette retraite devenue si infâme, pour qu'il y vienne faire sa demeure.

Il arrivera enfin que vous ne vous déterminerez à vivre pour Dieu que quand vous serez las de pécher. O mon fils ! loin de vous une impiété aussi grande, un crime aussi énorme.

J'étais votre Dieu dès l'instant de votre

naissance, soyez donc, mon bien-aimé, soyez mon serviteur dès la plus tendre enfance.

CHAPITRE V.

Dieu déteste les jeunes gens vicieux, et il n'est pas rare qu'il les frappe dans sa colère.

1. J'aime tous les justes, mon fils, mais j'ai une tendresse toute particulière pour les jeunes gens qui marchent dans la voie de mes commandements.

Je déteste les impies, mais surtout les jeunes gens qui, abandonnant ma loi sainte, ne craignent pas de se livrer au crime.

Plus j'ai d'affection pour mes créatures, plus aussi je ressens l'outrage qu'elles me font lorsqu'elles se révoltent contre moi, et plus je sévis contre elles.

Craignez donc, mon bien-aimé, craignez de m'être infidèle ; craignez de changer en colère ma tendresse pour vous; craignez de me rendre terrible à votre égard et de me forcer à vous reprendre avec fureur, à vous frapper sans ménagement.

2. Fuyez, fuyez le péché comme vous fuiriez un serpent monstrueux, et ne vous retirez pas de moi dans votre jeunesse, en vous livrant au crime, de peur d'encourir le même malheur que Her, fils aîné du patriarche Juda : vous le savez, il fut méchant devant moi, et je le frappai de mort sans miséricorde.

Ne péchez point, de peur que je ne vous traite comme Onan que j'exterminai dans ma fureur, parce qu'il commettait un péché détestable.

Ne faites point le mal, de crainte d'avoir le même sort qu'Ophni et Phinées, fils d'Héli. Ces enfants de Bélial m'offensèrent, et je tirai une vengeance éclatante de leurs crimes en appesantissant mon bras terrible sur eux et sur toute la maison de leur père.

Il n'y eut pas de vieillard dans cette famille infortunée ; la plupart moururent avant d'avoir atteint l'âge viril ; l'iniquité d'Ophni et de Phinées ne put être expiée par les victimes et les holocaustes les plus sacrés.

Ne vous livrez point aux désirs déréglés de votre cœur, de crainte que vous ne soyez traité comme Amnon, fils aîné de David. A peine y avait-il deux ans qu'il avait péché, que ma punition éclata sur lui par la mort violente que lui donna son frère Absalon.

Ne péchez pas et ne devenez pas méchant devant moi, de peur qu'il ne vous arrive le même malheur qu'à cet Absalon. Il se livra à l'orgueil, au mensonge, à l'ambition ; il osa s'abandonner aux plus grands crimes et se révolter contre son père même.

Le malheureux! mon courroux s'alluma contre lui, et je lui en fis sentir la rigueur; je permis qu'en fuyant, sa chevelure s'embarrassât dans les branches d'un chêne.

Le cheval sur lequel il était assis passa outre; Absalon demeura suspendu, et les soldats de David le percèrent de leurs lances dans cette situation, contre la défense du roi lui-même.

Voyez, voyez avec quelle attention mes yeux observent les crimes des jeunes gens.

Voyez comme je m'irrite, comme je m'enflamme, comme je m'élève contre eux, lorsque, méprisant les richesses de ma bonté et de ma patience, ils abusent ou ne profitent pas du temps que je leur accorde pour faire pénitence et se sanctifier.

Craignez, mon bien-aimé, d'avoir le même sort que ces infortunés dont je viens de vous rappeler la fin tragique. Craignez de l'encourir par une vie voluptueuse ou impie, par des procédés contraires à l'amour, au respect et à l'obéissance que vous devez à ceux qui vous ont donné le jour.

CHAPITRE VI.

Le salut dépend particulièrement de la jeunesse.

1. Puissiez-vous bien comprendre, mon fils, combien il est important de s'adonner dès l'enfance à la sagesse !

Oui, de là, mon bien-aimé, dépend ordinairement l'éternité ou infiniment heureuse ou infiniment malheureuse. Tout, en un mot, tout, absolument tout, en dépend.

C'est pour cette raison que moi votre Dieu, moi qui vous aime infiniment moi qui veux que vous soyez éternellement heureux, je ne cesse de vous avertir, dans mes Ecritures, de vous souvenir de votre Créateur dans les jours de votre jeunesse, et de ne pas vous exposer au regret d'avoir mal employé des jours si précieux.

C'est pour cette raison que je vous recommande si souvent de marcher dès l'enfance dans la voie de mes commandements, ne cessant de vous répéter qu'un jeune homme suivra toute sa vie la route qu'il aura prise d'abord, et qu'il ne s'en retirera pas même dans la vieillesse.

2. O mon fils ! je sais ce qui vous est avantageux : courbez-vous sous mon joug et portez-le tandis que vous êtes encore jeune, et vous procurerez le repos et le bonheur éternel à votre âme.

Ah ! vous goûterez, lorsque vous serez arrivé aux portes de la mort, combien il est doux à l'homme d'avoir porté mon joug dès l'enfance.

Mon bien-aimé, ouvrez votre jeune cœur aux leçons de la vertu, et elle vous inspirera une sagesse qui ne vous quittera pas, même lorsque les glaces de la vieillesse engourdiront vos membres.

Animez-vous à la recherche de ce précieux trésor, poursuivez-le avec l'ardeur de celui qui cultive et qui sème, dans l'attente des fruits heureux qu'il procure.

3. Il est vrai, mon fils, on ne parvient pas sans peine à la possession d'un si grand bien ; mais quand on jouit de ses douceurs, les efforts que l'on a faits pour l'acquérir semblent avoir passé comme l'éclair.

La jeunesse, qui se persuade et qui dit que le chemin qui conduit à la sagesse est trop pénible, est vraiment aussi ignorante

qu'imprudente ; la jeunesse qui, après être entrée dans les sentiers de la sagesse, s'arrête, est sans âme et sans courage.

N'écoutez point les jeunes gens de ce caractère, ne vous associez pas à eux.

Recherchez au contraire ceux qui connaissent la sagesse, ceux qui persévèrent constamment dans ses voies, jusqu'à ce qu'ils parviennent enfin à la vue et à la jouissance du grand Dieu auquel elles conduisent.

Amassez, mon fils, des trésors avec cette vertueuse jeunesse, tandis que vous êtes vous-même à la fleur de l'âge. Et comment trouverez-vous dans un âge plus avancé ce que vous n'aurez point amassé dans un âge tendre ?

4. Ouvrez les yeux, mon bien-aimé, considérez les enfants des hommes. Qui sont parmi eux ceux que vous croyez devoir être sauvés, devoir un jour être des saints ?

Ne sont-ce pas ceux qui, dès l'enfance, ont été élevés dans la crainte de Dieu, formés à la vertu, contenus dans l'observation de la loi du Seigneur ?

Qui sont au contraire ceux qui vous paraissent marcher dans la voie large qui conduit à la perdition ?

Ne sont-ce pas ceux qui, dès la tendre jeunesse, ont rejeté le joug de la vertu pour se livrer aux désirs déréglés de leur cœur ?

Voyez combien il est malheureux, combien il est amer d'avoir abandonné le Seigneur dès l'enfance.

Ah ! mon bien-aimé, accoutumez-vous donc à la vertu dès le plus bas âge, et vous persévérerez ensuite avec une merveilleuse facilité dans sa pratique.

Eloignez, éloignez-vous du mal, de peur qu'une fois devenu méchant, il ne vous soit très-difficile de vous convertir dans la suite, et qu'ainsi vous n'ayez le malheur de périr dans l'iniquité.

CHAPITRE VII.

Ceux qui dès l'enfance suivent les voies de la sagesse, ne s'en écarteront pas dans l'âge le plus avancé.

1. Je vous l'ai déjà dit, mon bien-aimé, et je ne puis assez vous le répéter :

Si vous marchez de bonne heure dans les voies de la sagesse, vous les suivrez toute votre vie et dans la veillesse même la plus reculée.

O mon fils ! gravez bien cette vérité dans votre cœur, et qu'elle soit toujours sous vos yeux. Ecoutez-moi, et vous en serez convaincu.

2. Les premières impressions faites sur une âme encore neuve s'effacent difficilement ; on ne peut rendre la première blancheur aux laines qui ont été une fois imprégnées de teinture, et un vase neuf conserve longtemps l'odeur des premières liqueurs qu'on y a renfermées.

Si donc votre âme a été depuis les premiers temps de votre vie imbue des principes de la sagesse, elle en conservera l'esprit.

Elle en retiendra les salutaires impressions, comme la laine une fois teinte retient la couleur qu'on lui a donnée.

Le goût de la sagesse ne lui sera pas moins inhérent que l'est à un vase l'odeur de la première liqueur qu'on y a déposée.

3. Et si dès votre jeunesse vous vous êtes accoutumé au bien, à la pratique de la vertu, à une vie sainte et dirigée par la méditation de la loi du Seigneur, vous ne ferez que croître chaque jour en sagesse, vous vous affermirez avec l'âge dans le bien et dans la sainteté, et vous goûterez enfin dans la vieillesse les fruits précieux de vos premières vertus.

Vous le savez, mon bien-aimé, la vie de l'homme sur la terre est une guerre continuelle ; mais la jeunesse surtout est le temps des combats.

Si donc vous êtes assez heureux pour surmonter dès cet âge les assauts du démon, vous pouvez être assuré de vaincre bien plus facilement dans un âge plus avancé cet ennemi de votre salut.

Si vous triomphez de Satan dès les premières attaques, soyez persuadé qu'il deviendra plus faible et moins audacieux.

Et si, tout jeune que vous êtes, Dieu voit en vous un soldat plein de courage, il ne cessera jamais de vous prêter les plus puissants secours, il sera toujours avec vous pour vous délivrer.

Plus vos victoires seront grandes et fréquentes, plus aussi il vous favorisera de ses grâces, plus vous vous sentirez fort dans le combat.

4. Oui, vous deviendrez presque invincible, comme Samson, si dès l'enfance vous vous êtes accoutumé à lutter contre le lion infernal, si surtout, comme lui, vous avez réussi à le vaincre

Comme David, vous ne craindrez pas d'attaquer Goliath lui-même, si, comme David, vous avez eu l'avantage de dompter dès l'enfance les lions et les ours.

C'est-à-dire qu'il ne vous restera presque plus rien à craindre, si dès l'enfance vous avez su vaincre vos passions.

Si à cet âge vous vous livrez à l'étude et à la pratique de la sagesse, elles vous procureront dans la suite le repos le plus délicieux ; la joie et le bonheur le plus complet.

Oui, votre première sagesse sera pour vous un bouclier qui résistera à tout et vous mettra à couvert de tout.

Elle sera pour vous un fondement solide qui vous rendra ferme et inébranlable dans la vertu.

5. Imitez, mon bien-aimé, l'admirable Joseph, fils du patriarche Jacob.

Il fut juste dès le bas âge, et il eut, à cause de ses vertus, plus de part que ses autres frères à la tendresse et à l'amitié de son père.

La prédilection de Jacob pour ce Joseph le rendit odieux à ses frères ; mais ce ver-

tueux enfant sut supporter avec patience et égalité d'âme leur envie.

Parvenu à un âge plus avancé, il demeura chaste au milieu des plus grands dangers ; enfermé injustement dans une obscure prison, il en soutint l'ennui et les rigueurs avec la tranquillité et le courage des saints.

Passant ensuite d'un état aussi dur et humiliant au faîte de la grandeur et de la prospérité, il ne s'en enorgueillit point, il n'oublia pas le Seigneur, et ne tira aucune vengeance de l'envie et du crime de ses frères.

Il persévéra dans sa première sagesse et dans la crainte du Seigneur jusqu'à l'âge de cent dix ans.

Il mourut enfin chéri de Dieu et des hommes, et sa mémoire n'a cessé et ne cessera d'être en bénédiction parmi eux.

6. Imitez, mon bien-aimé, l'heureux et digne Tobie. Tout jeune qu'il était, on ne le voyait rien faire qui ressentît l'enfance.

Et tandis que tous ses compatriotes allaient adorer le veau d'or, lui, fuyant leur dangereuse société, allait à Jérusalem dans le temple du Seigneur pour y adorer le Dieu d'Israël.

Tout jeune qu'il était, on le voyait observer la loi du Seigneur avec une fidélité sans égale ; dans la captivité qu'il partagea avec ses frères, on ne le vit jamais s'écarter de la religion et du chemin de la vertu.

Les autres se permirent de manger des viandes défendues dont les gentils faisaient usage ; pour lui, il conserva son âme pure et ne se souilla jamais en mangeant de ces mets proscrits.

Il visitait tout ceux qui étaient comme lui en captivité, il leur donnait des avis salutaires.

On le voyait s'occuper sans cesse à procurer des aliments à ceux qui souffraient la faim, des vêtements à ceux qui en manquaient, enfin la sépulture aux morts.

Privé de l'usage de ses yeux, il sut supporter l'aveuglement avec une admirable patience. Car ayant toujours craint le Seigneur dès la plus tendre enfance, et s'étant appliqué constamment à l'observation exacte de ses commandements, il ne se plaignit pas, même au Seigneur, de ce qu'il lui avait envoyé cette affliction.

Mais il persévéra dans la crainte de Dieu, rendant grâces à ce père infiniment bon, tous les jours de sa vie.

Parvenu à l'âge de soixante ans, il recouvra la vue, et passa le reste de sa vie dans une joie sainte que lui procuraient la crainte et l'amour de Dieu qui augmentaient en lui chaque jour. Il mourut enfin dans les douceurs de la paix de Dieu.

Voyez, mon fils, combien sont heureux ceux qui, dès leur jeunesse, s'appliquent à mener une vie pure et sainte, ceux qui, dès l'enfance, marchent dans la voie des commandements du Seigneur. Voyez où conduisent les saintes habitudes quand on les a prises dès l'âge le plus tendre.

Voyez et imitez avec empressement les beaux modèles que vous venez d'admirer.

CHAPITRE VIII.

Combien il est difficile à ceux qui ont passé leur jeunesse dans le crime de se convertir et de devenir bons.

1. Ecoutez, mon fils, ce que disait un de mes prophètes : Voyez les Ethiopiens, ils ne peuvent changer la couleur de leur peau ; voyez les oiseaux, ils ne peuvent changer les variétés de leur plumage.

O vous qui êtes abandonné au crime, comment pourrez-vous donc désormais embrasser le parti de la vertu ?

Comment pourrez-vous donc devenir bon, mon bien-aimé, si vous avez été méchant pendant le cours de votre jeunesse ?

Vraiment il n'est rien de si difficile que la conversion des jeunes gens vicieux et corrompus ; leurs iniquités dont le poison a pénétré jusque dans la moelle de leurs os, demeurent avec eux, les suivent jusque dans e tombeau, et le feu de leurs vices ne s'éteint que par le souffle de la mort.

C'est sans contredit un des plus grands miracles de la divine miséricorde, qu'un jeune homme qui s'est, dès son enfance, livré à ses passions déréglées, qui les a nourries et fortifiées par l'habitude, se convertisse et quitte le crime.

C'est là, certainement, une victoire qui demande les plus violents combats et les plus généreux efforts ; c'est un triomphe auquel on ne parvient qu'avec un courage vraiment héroïque, qu'on ne remporte qu'en faisant les plus grands sacrifices.

Et comment cela, me direz-vous ? Mon fils, écoutez-moi, et vous en conviendrez.

2. Pourquoi dit-on qu'il faut remédier au mal dès son principe ; c'est parce que, quand le mal est invétéré, et qu'on lui a laissé prendre chaque jour de nouveaux accroissements en le négligeant, il est trop tard pour en entreprendre la guérison.

Or, vous savez que le vice s'enracine chaque jour de plus en plus, vous savez que les mauvaises habitudes se fortifient et prennent à chaque instant de nouveaux accroissements.

Il est facile d'éteindre d'abord une étincelle ; mais lorsque cette étincelle a allumé un grand feu, il est presque impossible de l'étouffer.

Vous vous livrez à vos passions, vous contractez bientôt l'habitude du crime, vous n'avez pas le courage de vaincre cette habitude, bientôt elle consomme la perte de votre âme en la plongeant dans l'endurcissement et l'aveuglement.

3. Mais, dites-vous, quoi qu'il en soit, je pourrai toujours me convertir, car rien n'est impossible avec la grâce du Seigneur, et avec son secours il n'est difficulté si grande qu'on ne puisse vaincre.

Cela est vrai ; mais croyez-vous que Dieu sera disposé à venir à votre secours, à vous favoriser de ses grâces de choix, de ses grâces spéciales, lorsqu'il aura longtemps

été outragé par vos crimes et par vos révoltes? Pourquoi non, dites-vous?

Et moi je vous dis: Dieu donne sa grâce au serviteur fidèle qui sait en tirer du fruit; mais loin de l'accorder au serviteur infidèle et paresseux, il la lui retire.

Le méchant serviteur, le serviteur impie aurait-il donc droit d'attendre des secours particuliers de sa part? s'il y comptait, ce serait sans doute la plus grossière des illusions, la plus dangereuse des présomptions.

O jeune homme, qui vivez dans le crime! sachez que le Seigneur ne satisfera pas vos vains désirs, quand le jour auquel vous remettez votre conversion sera venu.

Vous désirerez cette grande grâce qui change les cœurs et les purifie, et vous ne la recevrez pas.

Oui, craignez qu'alors vous ne vous adressiez sans succès, comme Antiochus, au Dieu des justices; craignez que vous ne lui demandiez alors miséricorde sans l'obtenir de sa bonté.

4. Si vous continuez de pécher dans votre jeunesse, vos passions se fortifieront, la grâce diminuera, le démon se rendra de plus en plus maître de votre cœur.

Et si vous trouvez qu'aujourd'hui que vous jouissez de l'ardeur et de la vigueur de l'âge, et que le démon est moins puissant à votre égard, il vous serait très-difficile de secouer le joug du serpent infernal, comment vous affranchirez-vous de sa tyrannie quand vous serez plus faible, moins secouru et peut-être abandonné de Dieu, quand le démon sera devenu plus audacieux et plus fort par l'empire que vous lui aurez laissé prendre sur vous?

Craignez, craignez qu'alors il ne vous entraîne de crime en crime, d'abîme en abîme, et qu'il ne vous précipite enfin dans le gouffre de l'enfer, la mesure de vos iniquités étant à son comble.

5. Si après avoir bien considéré ces vérités vous vous faites encore illusion, mon bien-aimé, si vous pensez encore que la conversion de celui qui a passé sa jeunesse dans le crime n'est pas aussi difficile que je vous l'ai dit, prêtez encore un moment l'oreille, et écoutez l'expérience que fit Augustin de la difficulté de se convertir quand on a mal vécu dans la jeunesse.

Augustin fut méchant dès la plus tendre enfance, indocile, désobéissant, menteur, paresseux, éperdument adonné au jeu et au plaisir.

Tout ce qui ressentait la vertu et la sagesse l'ennuyait et le dégoûtait, il était porté à tous les vices, il recherchait avec empressement tout ce qui pouvait flatter ses passions.

Il vécut ainsi jusqu'à l'âge de seize ans, ensuite il se porta à des excès plus monstrueux encore. Il se livra au crime avec tant de fureur, qu'il rougissait de n'être pas le plus méchant, le plus pervers, le plus scélérat de tous les jeunes gens, le chef même de tous les impies et de tous les libertins.

Ce fut ainsi que l'oisiveté de sa vie, et les mauvais exemples des jeunes gens vicieux, l'entraînèrent de crime en crime jusqu'à l'âge de dix-neuf ans.

Puis rentrant en lui-même et profondément touché des désordres de sa vie, il commença à mépriser les choses de la terre et à soupirer avec une ardeur incroyable après les biens de la grâce et du ciel.

Qui alors ne se fût persuadé qu'Augustin n'était pas sincèrement converti, ou qu'au moins il allait décidément et absolument se convertir?

Mais voyez, mon fils, quel est l'empire de la mauvaise et ancienne habitude.

Elle étouffa, dans Augustin, toutes ces bonnes et excellentes dispositions, et les rendit absolument inutiles et sans effet.

Il se livra donc de nouveau à tous ses premiers crimes, et vécut encore douze ans dans les mêmes excès qu'auparavant; et plus méchant même qu'alors, il devint hérétique.

Ayant atteint l'âge de trente ans, il s'occupa derechef de sa conversion, il y pensa sérieusement. Mais que de combats, que de violences n'eut-il pas à faire pour l'effectuer!

Il la différa encore pendant deux ans, continuant toujours de vivre dans les mêmes désordres.

Après ces deux ans révolus, méditant de nouveau la nécessité de se convertir, il renonce d'abord à ses erreurs, il quitte l'hérésie.

Ayant ainsi guéri son esprit, il sentait qu'il lui restait encore à vaincre et à dompter sa volonté et son cœur.

Mais les liens de ses passions et de ses mauvaises habitudes étaient devenus si forts, que les briser et les rompre était à ses yeux le plus cruel des tourments; il lui semblait impossible de renoncer à l'infâme volupté.

Enfin sa conversion fut si difficile, qu'il ne put se déterminer à céder ni aux remords puissants de sa conscience, remords qui l'avaient inutilement tourmenté pendant l'espace de quinze ans, ni aux prières et aux larmes de sa sainte mère, ni aux avis et aux représentations des gens honnêtes et sages, ni aux tendres instances de saint Ambroise en qui il avait une entière confiance.

Il ne fut converti que par un miracle extraordinaire, par une voix du ciel même, qui lui cria: *Prenez et lisez;* ce ne fut qu'à ce coup frappant de la grâce qu'il se rendit.

6. Oh! que la conversion de ceux qui ont passé leur jeunesse dans le crime est donc difficile! De semblables conversions sont très-rares, mon bien-aimé elles tiennent vraiment du prodige.

Voyez donc combien est téméraire le jeune homme qui dit dans son cœur:

Tandis que je suis à la fleur de l'âge, je

veux jouir de la vie et me livrer à mes passions; quand je serai parvenu à un âge plus mûr, quand la vieillesse me rendra plus sage, je me convertirai et je retournerai au Seigneur.

Loin de vous, mon fils, un tel excès d'imprudence, de folie et d'impiété.

CHAPITRE IX.

Il n'est pas extraordinaire que Dieu punisse de mort les jeunes gens qui vivent dans le désordre.

1. Vous savez, mon fils, ce qui est écrit de cette vigne choisie que mon Père avait plantée avec tant de soin, et qu'il avait entourée de haies avec tant de précaution.

Il avait donné à cette vigne chérie tous les soins qu'elle pouvait attendre du meilleur des maîtres.

Mon Père s'attendait à être payé de ses soins par les meilleurs fruits; mais, hélas! la vigne ne lui donna que des fruits amers.

Justement irrité de l'ingratitude de cette vigne, voici, dit-il, comme je vais la traiter :

Je détruirai la haie qui la garantit, et on y entrera de toutes parts pour la ravager; je renverserai sa muraille, et elle sera foulée aux pieds : elle sera désormais une terre inculte et déserte.

Non, on ne la travaillera plus, cette vigne maudite, on ne la taillera plus, les ronces et les épines y croîtront, et je défendrai au ciel même de l'arroser de ses pluies.

Comprenez-vous, mon fils, cette parabole? Vous appartenez à cette vigne, vous êtes un de ses ceps choisis.

Mon Père attend de vous de bons fruits, c'est-à-dire des fruits de vertu et de sagesse : et si, au contraire, vous portez de mauvais fruits, des fruits d'iniquités, il est certainement à craindre pour vous qu'il ne vous abandonne, qu'il ne vous maudisse, qu'il ne vous frappe dans sa colère.

Vous savez ce qui est encore écrit du figuier qui était planté dans la vigne de mon Père; il vint chercher du fruit sur cet arbre, et n'en trouvant point, il dit à celui qui cultivait la vigne : *Coupez ce figuier, et ne le laissez plus occuper inutilement la terre.*

2. Plein de patience, de bonté et de miséricorde, je sollicite des trêves, j'obtiens des délais de mon Père.

Je le prie de permettre qu'on épargne le figuier, qu'on attende encore, espérant qu'enfin il portera du fruit.

Pendant cet intervalle, je cultive moi-même la terre autour de cet arbre, j'y porte de l'engrais, et je dis à mon Père : Si, après ces soins particuliers que je lui donne, il continue de ne pas produire, vous ordonnerez enfin qu'il soit coupé.

Quatre années s'écoulent le figuier demeure toujours infructueux, et il est enfin coupé.

Ces quatre années sont, mon fils, la figure de votre jeunesse. Voyez donc à quel danger vous vous exposez si, pendant ce temps si précieux, ne faisant point de progrès dans la vertu, vous ne portez point de fruits, ou si, vous livrant au crime, vous ne portez que des fruits morts.

3. Mon Père est, à la vérité, un Dieu infiniment bon, mais il est en même temps un maître sévère; il est le juste et souverain Juge.

Craignez-le, mon fils, craignez-le; il n'est pas rare qu'il abrége les années des jeunes gens qui s'abandonnent au crime. Oui, souvent il fait sécher leurs mains criminelles, et tranche le fil de leurs jours avant qu'ils soient parvenus à la maturité de l'âge.

C'est ainsi qu'il a traité les fils du patriarche Juda, ceux d'Héli et ceux de David.

C'est ainsi qu'il a traité le roi Ochozias qui, ayant commencé de régner dans sa jeunesse qu'il souillait par le crime, ne demeura qu'un an sur le trône, et fut frappé de mort dans son iniquité.

C'est ainsi qu'il a traité Amon qui, ayant de même régné dès l'âge le plus tendre, tint une conduite impie, et ne fit point pénitence. Au bout de deux ans il fut tué par ses serviteurs, et mourut dans son péché.

C'est ainsi qu'il a traité Joachim qui, après avoir régné onze ans dans sa jeunesse et les avoir passés dans le crime, mourut dans son iniquité.

Son cadavre infect, portant les marques de la vengeance divine, fut laissé sans sépulture, et jeté avec horreur hors des portes de Jérusalem.

C'est ainsi qu'il a traité le roi Sédécias qui, ensuite d'un règne de douze ans, fut, en punition des crimes de sa jeunesse, livré à Nabuchodonosor.

Ce prince lui fit crever les yeux, et il fut entraîné par son ordre en captivité à Babylone, où il mourut de la manière la plus malheureuse, accablé de misère, et chargé d'iniquités.

4. Dieu, toujours terrible dans ses vengeances, traiterait-il avec moins de rigueur aujourd'hui le libertinage et les vices de certains jeunes gens?

Ah! mon bien-aimé, combien n'en voyez-vous pas tous les jours être enlevés par une mort subite et prématurée!

Celui-ci par un coup de sang, celui-là par le fer d'un assassin ou d'un rival; l'un par la foudre, l'autre par le naufrage, par mille autres accidents.

C'est ainsi que se venge un Dieu irrité de leurs révoltes et de leurs mépris; c'est ainsi qu'il fait éclater sa fureur contre eux.

5. Ne pensez cependant pas que Dieu punisse comme ses ennemis tous ceux qu'il fait mourir dans la jeunesse.

Il est, mon fils, des jeunes gens vertueux dont le Seigneur abrége aussi les jours, pour les attirer à lui, parce qu'il les aime.

Il en est parmi ceux-ci qu'il veut récompenser de bonne heure, d'autres qu'il veut

retirer du milieu des dangers de ce monde, de peur que sa corruption ne les gagne et ne les pervertisse.

Que vous seriez heureux, mon bien-aimé, si vous méritiez d'être ainsi retiré de bonne heure de cette vallée de larmes, si vous étiez appelé si promptement à jouir des récompenses immenses que Dieu vous prépare!

Mais craignez souverainement d'être du nombre de ceux que Dieu punit d'une mort prématurée, à cause des iniquités de leur jeunesse, de ceux qui, avant le milieu de leurs jours, sont ensevelis dans l'abîme de l'enfer.

CHAPITRE X.

De l'aveuglement et de l'endurcissement des jeunes gens qui vivent dans le crime.

1. Si la plus tendre des mères voyait mourir un fils unique, un fils qu'elle aimerait plus que jamais mère n'a aimé, quelle serait sa désolation! quelles larmes amères elle répandrait!

On l'entendrait sans doute, dans sa profonde affliction, s'écrier, comme autrefois David: Que ne suis-je morte en votre place, ô mon fils! et que ne puis-je en mourant vous ramener à la vie!

Mais, mon bien-aimé, l'aveuglement et l'endurcissement d'un homme quelconque est un malheur bien autrement déplorable que la mort d'un fils unique.

Un mort n'est privé que de la lumière temporelle; mais un aveugle spirituel, un endurci est privé de toute disposition au bien; il est devenu semblable aux animaux les plus stupides, il ne conçoit plus; il ne sent plus rien dans l'ordre de la grâce, il ne goûte plus ce qui a rapport à Dieu.

Et personne ne peut le réformer et le rendre meilleur, parce que le Seigneur le méprise et le rejette.

L'endurcissement et l'aveuglement sont donc les plus grands de tous les maux, parce qu'ils ne laissent presque aucun espoir de pénitence et de conversion, parce qu'ils sont un obstacle presque insurmontable à la guérison du pécheur.

Or, c'est là l'abîme affreux auquel conduit ordinairement l'iniquité de la jeunesse, et vous tomberez vous-même dans cet abîme, si vous ne craignez pas de mener à cet âge une vie licencieuse.

2. Considérez, mon bien-aimé, les jeunes gens qui se livrent à leurs passions déréglées, qui vivent selon la chair, qui s'abandonnent à l'infâme volupté.

Ne sont-ce pas ceux-là qui méprisent la sagesse, oublient leur salut, chancellent dans la foi, ne rentrent point en eux-mêmes, méprisent tous les bons avis qu'on peut leur donner?

Ne sont-ce pas ceux-là qui se font gloire de leur dépravation, qui méprisent la décence, la pudeur, la modestie, la piété de leurs vertueux condisciples?

Ne sont-ce pas ceux-là qui s'éloignent des sacrements qui les purifieraient et les sanctifieraient, qui ont la prière en aversion, qui fuient le temple et la parole de Dieu qu'on y annonce?

Ils n'ont dans l'esprit, dans le cœur et dans la bouche que l'iniquité et la licence.

Ils sont entièrement plongés dans les plaisirs obscènes, comme les animaux les plus immondes le sont dans la fange la plus dégoûtante.

Les traits de la mort ne les troublent point, le ver rongeur et le feu de l'enfer ne les effrayent point; la croix de Jésus-Christ ne les touche point; rien ne les attire à la pénitence: ils ont un cœur de pierre.

Qui pourrait, mon bien-aimé, compter le nombre prodigieux de ces jeunes corrompus qui, ayant passé leurs années dans le crime, en sont venus à ce point d'aveuglement et d'endurcissement?

3. Augustin eut ce malheur, et voici comme il dépeint lui-même, en gémissant, ce déplorable état:

« Des brouillards épais s'élevaient de la boue de mes passions; ils obscurcissaient mon cœur;

« Et ce cœur, aussi faible qu'il était jeune, se livrait à tous ses désirs déréglés, se plongeait dans les plus honteux excès.

« Le bruit que faisaient les chaînes de mes mauvaises habitudes étourdissait mon âme; je m'éloignais de plus en plus de vous, Seigneur, et vous le souffriez, et gardiez le silence. »

O mon fils! que le Dieu tout-puissant vous fasse la grâce de fuir dès la plus tendre jeunesse le péché, comme vous fuiriez le plus affreux des monstres, de peur que ce péché, lorsque vous y serez livré, ne donne la mort à votre âme.

Et qu'ensuite cette âme malheureuse ne demeure sans vue, sans entendement, sans sentiment; ne demeure aveuglée et endurcie dans ce monde.

Et que, dans l'autre, elle n'ait enfin le malheur d'être livrée aux démons, pour être éternellement la proie de leur fureur.

CHAPITRE XI.

Les crimes de la jeunesse sont souvent un obstacle aux bénédictions temporelles et à la prospérité de la vie présente.

1. En vain travaillerez-vous, mon fils, à vous procurer les biens de la terre, si le Seigneur ne vous les donne lui-même; en vain vous efforcerez-vous d'acquérir ce que vous n'avez pas, et de conserver ce que vous possédez, si le Seigneur n'y met la main.

Votre sort est entre les mains de Dieu, mon bien-aimé; il enrichit, il élève ceux qu'il lui plaît d'élever et d'enrichir; il abaisse aussi et il réduit à la misère quand il le juge à propos.

Non, certes, il ne dépend pas de l'homme de se procurer l'abondance des biens de ce monde, ni de jouir selon sa volonté des prospérités de la vie présente.

Mais la pauvreté et l'aisance, l'abaissement et la gloire, dépendent absolument du

Dieu qui envoie, selon son gré, le bien et le mal, la vie et la mort.

2. Croyez-vous donc que ce grand Dieu vous sera favorable et vous comblera de ses bénédictions, si vous êtes méchant à ses yeux ? Sans contredit, il ne le fera pas.

Le Seigneur disait autrefois à David son serviteur : *Si vos enfants observent mes commandements et s'appliquent à garder mes lois, ils ne cesseront pas d'être assis sur votre trône;* mais s'ils abandonnent mes préceptes, s'ils ne s'y conforment pas, s'ils les violent, je vous préviens que je punirai leurs iniquités par des châtiments terribles, et que je les accablerai du courroux de ma colère.

Dieu faisait les mêmes menaces au grand prêtre Héli : Je vous avais promis que votre famille ne cesserait point d'être employée dans mon ministère; mais aujourd'hui je vous déclare qu'il n'en sera pas ainsi.

J'élèverai ceux qui m'honorent, et j'abaisserai ceux qui me méprisent.

La famille d'Héli fut donc exclue du saint ministère, à cause des péchés dont les enfants de ce grand prêtre s'étaient rendus coupables : le Seigneur les rejeta et ne voulut plus qu'ils exerçassent les fonctions du sacerdoce.

Saül, pour avoir négligé les ordres du Seigneur et avoir violé ses lois, fut également rejeté de Dieu, et cessa d'être roi d'Israël ;

Tandis que, s'il eût été fidèle, son règne eût été perpétué, et ses enfants se fussent assis sur son trône.

Vous voyez, mon bien-aimé, combien vous êtes intéressé à fuir le mal dès votre jeunesse ; vous voyez combien il vous importe d'aimer et d'observer la loi de Dieu dès vos plus tendres années.

Si vous êtes fidèle, sage et vertueux, le Seigneur qui peut, quand il lui plaît, élever et enrichir le pauvre ; le Seigneur, qui ne refuse jamais ses faveurs à ceux qui persévèrent dans l'innocence, ne manquera pas de vous combler de toute espèce de bénédictions.

Mais si vous étiez méchant, l'humiliation, la confusion, la perte de vos biens, la pauvreté, la misère, seraient des fléaux auxquels vous devriez vous attendre, parce que Dieu que vous offenseriez et que vous outrageriez est le Dieu des vengeances.

Il est bien vrai que ce grand Dieu, étant éternel et ayant le temps de se venger pendant les siècles des siècles, supporte souvent avec patience les iniquités, et ne punit pas toujours en ce monde ceux qui se livrent au crime.

Il est vrai qu'étant le Dieu qui sonde les reins et éprouve les cœurs, il permet aussi quelquefois que Satan afflige ses élus et les réduise à la misère, comme il le fit au saint homme Job, pour laisser à la postérité l'exemple de sa patience.

Cependant ce souverain Seigneur a des bénédictions temporelles toutes particulières pour les hommes justes et droits ;

Il a des fléaux temporels qu'il répand assez ordinairement sur les méchants.

Efforcez-vous de mériter ces bénédictions en vous adonnant à la vertu et à la sagesse, et craignez d'attirer sur vous ces fléaux par le crime.

N'oubliez jamais, mon bien-aimé, l'exemple de cet enfant prodigue qui, après avoir vécu dans le désordre, fut réduit à garder les animaux les plus vils, et à s'écrier qu'il mourrait de faim.

CHAPITRE XII.

L'ennemi du salut, qui est le démon, ne cesse de travailler à la perte des jeunes gens.

1. Malheur à vous, vous qui êtes encore jeune ! malheur à vous, parce que le démon est descendu auprès de vous plein de rage et de fureur !

Voulant autrefois perdre tout le peuple du Seigneur, il suggéra à Pharaon de faire jeter dans un fleuve tous les enfants mâles des Hébreux.

Ne respirant aujourd'hui que la perte du peuple chrétien, il s'efforce de la procurer par la corruption de la jeunesse.

2. Il se dit à lui-même, cet ancien serpent : Cette nation est l'héritage que le Seigneur a donné à son Fils unique, pour qu'il en soit adoré et servi :

Allons et faisons en sorte que ce peuple qui devrait glorifier Jésus-Christ, le déshonore et l'outrage ; ce Dieu sauveur rejettera son héritage, et nous nous en emparerons.

Si je réussis à pervertir les jeunes gens, ils demeureront corrompus pendant toute leur vie et jusque dans la vieillesse la plus reculée ; car on s'écarte rarement à cet âge de la voie qu'on a tenue dans la jeunesse.

Toute la nation des Chrétiens sera donc bientôt corrompue, et la terre qu'ils occupent sera couverte de leurs iniquités.

Cette terre sera abominable aux yeux de Dieu ;

Et le Seigneur se repentira de les avoir créés et de les avoir rachetés ; il les perdra, ce Dieu des vengeances, et il couvrira de ses fléaux la terre qu'ils habitent.

Ils iront enfin, ces coupables, au feu éternel qui a été fait pour nous, ils partageront notre sort et deviendront semblables à nous.

Venez donc, dit le démon à ses anges, venez, poursuivons les jeunes gens, saisissons-les, tirons nos glaives, et que nos mains soient teintes de leur sang.

Partageons-nous leurs dépouilles, et que notre cœur se réjouisse de leur défaite.

Venez, n'épargnons pas les plus petits enfants, et qu'ils soient eux-mêmes conduits captifs devant nous.

3. Mon fils, fût-il en votre pouvoir de nombrer les étoiles du ciel, vous ne pourriez compter la multitude incroyable de jeunes gens qui sont ainsi devenus la proie de Satan et de ses anges, qui ont été séduits par leurs enchantements, pervertis par leurs

suggestions, vaincus par leurs violences.

Ceux-ci sont tombés dans tel piége, ceux-là dans tel autre ; un crime a perdu celui-ci, un autre crime a perdu celui-là.

Mais combien d'entre eux le démon n'a-t-il pas fait succomber par l'attrait de l'infâme volupté ! C'est là son arme la plus puissante, son trait de feu par lequel il donne plus sûrement le coup de la mort à la jeunesse, par lequel il fait périr presque tous les jeunes gens.

4. O Eglise sainte ! ô tendre mère ! pleurez comme une Rachel, et que vos larmes ne tarissent point, parce que l'ennemi s'est présenté avec toute sa force ; il a livré l'assaut, et vos enfants ont été victimes de sa fureur : ils sont perdus !

Ceux que vous aviez élevés et nourris, ce détestable ennemi les a percés de son glaive.

Jeunesse, veillez donc, et soyez sur vos gardes, de peur que le même malheur ne vous arrive.

Le démon cherche sans cesse à vous dévorer et à vous perdre ; soyez fermes, jeunes gens, résistez avec force, combattez avec courage, et vous remporterez certainement la victoire sur ce prince des ténèbres, ce maître de tous les vices.

CHAPITRE XIII.

De la vraie sagesse.

1. Que vous serez heureux, mon fils, si vous trouvez la sagesse ! elle est infiniment plus précieuse que l'or et l'argent, que tous les trésors : et les fruits qu'elle produit sont d'un goût et d'une beauté ravissante

Oui, elle est préférable à toutes les richesses, et tout ce qui peut ici-bas exciter les désirs de l'homme, n'est rien au prix de ses délices.

D'une main elle répand sur ceux qui ont le bonheur de la posséder, la santé et la longueur de la vie, de l'autre elle verse les richesses et la gloire.

Toutes les voies par lesquelles elle conduit sont charmantes, et ses sentiers sont les sentiers de la paix.

Elle est l'arbre de vie pour ceux qui la possèdent ; elle comble de joie ceux qui portent son joug.

2. Je sais, Seigneur, que la sagesse est préférable aux royaumes et aux empires ; je sais que les richesses ne sont rien au prix des biens ineffables qu'elle procure.

Je sais que si j'ai le bonheur de la posséder, elle sera la vie de mon âme, je marcherai d'un pas assuré, ferme et constant dans vos voies, et mon pied ne trébuchera point dans ma route.

O mon Dieu ! de qui vient toute sagesse, vous avec qui elle habite de toute éternité, ouvrez les yeux de mon âme, afin que je la voie et que je la connaisse.

Enseignez-moi le lieu où se trouve cette pierre d'un prix infini, ce trésor au-dessus de tous les trésors, que votre vérité me conduise à ce lieu caché, et me le fasse enfin découvrir.

Car je vois, Seigneur, qu'un grand nombre de jeunes gens se trompent, se flattant d'avoir la sagesse en partage, tandis qu'ils sont les jouets des vanités et des folies d'ici-bas.

Ils se persuadent que la voie qu'ils suivent est la voie droite, tandis qu'elle n'aboutit qu'à la mort et à la perdition.

Ne me livrez pas, ô mon Dieu, comme ces pécheurs, comme ces jeunes gens adonnés au crime ; ne me livrez pas à l'égarement de mes pensées et de mes désirs, et ne permettez pas que je me trompe et que je périsse avec eux.

Ouvrez mes paupières et faites briller votre lumière à mes yeux, afin que je ne m'endorme pas comme eux du sommeil de la mort : apprenez-moi quelle est la vraie sagesse, et je chanterai vos louanges.

3. Ecoutez-moi, mon fils, et suivez mon avis dès la plus tendre jeunesse, et vous la trouverez, la sagesse, et elle sera votre partage jusque dans la vieillesse la plus reculée. Ecoutez, gravez mes paroles dans votre cœur, et ne les oubliez jamais.

La crainte de Dieu est la vraie sagesse, et la fuite du péché la vraie prudence.

Oui, mon bien-aimé, craignez le souverain Maître, observez ses commandements ; et vous serez vraiment sage, vraiment prudent.

En quoi, mon fils, consistait la sagesse de l'admirable Susanne ? n'était-ce pas dans la crainte du Seigneur ? ne fut-ce pas cette crainte qui lui inspira de répondre aux infâmes vieillards qui voulaient la séduire :

Il vaut bien mieux périr de votre main, en conservant mon innocence, que de pécher sous les yeux du Seigneur ? et elle ne se prêta point à leurs honteuses sollicitations.

La crainte du Seigneur fut également toute la sagesse de ce vénérable Eléazar qui, sollicité de manger des viandes défendues, refusa de le faire, et se voyant condamné au supplice, s'écria en gémissant :

Seigneur, aux yeux duquel rien n'est caché, vous voyez que, pouvant me soustraire à la mort, je souffre néanmoins les peines les plus cruelles ! mon cœur, ô mon Dieu ! est rempli de votre crainte, et c'est par votre crainte que j'endure volontiers ces tortures.

Ce fut dans ces sentiments qu'expira le saint vieillard, laissant non seulement à la jeunesse, mais à toute la nation, avec la mémoire de sa mort, l'exemple d'une vertu et d'une constance à toute épreuve.

Le saint homme Job n'eut de même d'autre sagesse que la crainte du Seigneur, lorsque, réduit à l'état le plus déplorable, il s'écriait : *Le Seigneur me l'avait donné, le Seigneur me l'a enlevé, que son saint nom soit béni !*

Lorsque, dans ses plus grandes douleurs, il ajoutait : *Si nous avons reçu les biens de la main du Seigneur, pourquoi n'en recevrions-nous pas également les maux ?*

Ainsi, parce qu'il craignait le Seigneur,

ses lèvres ne pèchèrent pas dans le cours de son affliction.

La crainte de Dieu fut aussi la sagesse du vertueux Tobie; ce fut elle qui le rendit si patient dans l'adversité, et lui inspira cette vive horreur du péché qu'il ne cessa de manifester.

Voyez, mon bien-aimé, avec quelle fidélité ceux qui craignent le Seigneur observent ses commandements; voyez comme cette crainte les remplit de la vraie sagesse.

4. Seigeur, Père infiniment bon, qui donnez l'intelligence aux enfants, je reconnais, d'après vos leçons, que votre crainte est la vraie sagesse.

Mais je sais, ô mon Dieu! que cette crainte est un de vos dons; et si personne ne peut l'obtenir sans que vous l'en gratifiez, comment pourrai-je la concevoir de moi-même, moi dont toute la faiblesse vous est connue, moi qui, à raison de ma jeunesse, ai encore si peu de lumière et de capacité?

O Père céleste! tendre Père de qui vient tout don parfait, accordez-moi ce don si précieux, donnez-moi votre crainte, qu'elle pénètre mon cœur et ma chair.

Envoyez-la cette sainte frayeur, du haut du trône de votre majesté suprême dans l'âme de votre enfant, qu'elle soit avec moi, qu'elle travaille avec moi, qu'elle me règle dans mes actions, qu'elle dirige mes pas dans la voie droite qui conduit à vous.

CHAPITRE XIV.

De l'amour de Dieu.

1. *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu*, mon fils, vous l'aimerez *de tout votre cœur, de toute votre âme et de toutes vos forces.*

Voilà le premier et le plus grand des commandements, et si vous ne l'observez pas, vous demeurerez dans la mort.

2. J'ai entendu votre voix, ô grand Dieu! je sais que vous me faites une loi aussi sainte qu'avantageuse de vous aimer.

Mais permettez-moi, Seigneur, de vous adresser la parole, quoique je ne sois que cendre et poussière.

Que suis-je, ô mon Dieu! pour que vous vouliez être aimé de moi, pour que vous m'ordonniez de vous aimer?

Nous m'avez fait pour vous, Seigneur, mon cœur ne peut trouver de vrai repos qu'en vous; et vous me dites : *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu.*

Ah! je vois, grand Dieu, combien vous nous aimez vous-même; je vois avec quelle ardeur vous voulez que nous soyons heureux : notre bonheur est dans votre amour, et vous me commandez cet amour pour me forcer de parvenir au vrai bonheur.

Vous m'ordonnez de vous aimer de tout mon cœur, de toute mon âme, de toutes mes forces. Oh! qu'il est juste, qu'il est raisonnable de vous aimer ainsi!

Sans doute il est juste d'aimer par-dessus toutes choses ce qui est infiniment meilleur que toutes choses : et vous, ô mon Dieu! vous êtes la souveraine bonté, la bonté qui surpasse infiniment toute bonté créée, toute beauté, toute gloire, tout honneur, toute puissance, toute dignité;

Toute science, toute intelligence, toutes les richesses, tous les arts, toute joie, toute allégresse;

Toute réputation, toute louange, toute douceur, toute consolation, toute espérance, toute promesse, tout mérite, tout désir;

Tout don, tout présent, descendit-il de vous-même, toutes les délices enfin que le cœur humain peut ressentir et goûter.

Non, les anges eux-mêmes, les archanges, toutes les choses du ciel et de la terre, toutes les choses visibles et invisibles, tout ce qui n'est pas vous, n'a rien qui soit comparable à votre bonté.

3. Vous seul, ô grand Dieu! mon créateur, mon rédempteur, mon père, mon protecteur, mon bienfaiteur, vous seul méritez d'être souverainement aimé, parce que vous êtes le seul infiniment bon, le seul dont la bonté surpasse infiniment toute bonté qui n'est pas la vôtre.

Vous êtes le seul très-haut, le seul tout-puissant, le seul qui vous suffisiez à vous-même, le seul qui comblez vraiment de délices et de consolations, le seul dont la beauté et les amabilités n'ont point de bornes, le seul dont la noblesse et la gloire soient au-dessus de tout.

Vous m'ordonnez de vous aimer et de vous donner mon cœur, ô vous qui êtes mon repos et mes délices, prenez-le, et qu'il soit tout à vous!

Car mon cœur ne peut trouver de véritable tranquillité, ni jouir d'une entière satisfaction, qu'il ne soit à vous et qu'il ne se repose totalement dans votre sein.

Qu'il vole donc vers vous, mon cœur, qu'il se fixe en vous et qu'il goûte combien il est doux, Seigneur, de vous aimer et d'être aimé de vous.

O mon fils! le mouvement d'amour que vous éprouvez est un effet de ma grâce qui vous presse en ce moment; mais ces sortes d'affections sensibles sont passagères.

Il n'est pas en votre pouvoir de vous les procurer et d'y persévérer selon votre désir.

Les sentiments que vous venez de m'exprimer sont, il est vrai, une marque de votre amour; mais si vous voulez m'en donner des preuves non équivoques, il ne faut pas vous borner à des paroles, il faut me le témoigner par vos œuvres.

Aussi il est écrit : Ne vous contentez pas d'aimer en paroles, aimez en vérité, montrez par vos œuvres que vous aimez réellement.

Et il est encore écrit : *Si vous m'aimez, vous observerez ma loi : celui qui garde mes commandements est celui qui m'aime véritablement.*

Si vous voulez donc, mon fils, aimer votre Dieu comme vous le devez, il faut que vous accomplissiez ses préceptes avec toute la fidélité dont vous êtes capable.

Et comme Dieu est votre souverain Seigneur, il faut que vous l'aimiez souveraine-

ment, il faut que vous le préfériez à toutes choses, que vous l'aimiez par dessus tout.

Il faut donc que votre cœur soit disposé à sacrifier et à perdre toutes les choses de ce monde plutôt que d'offenser ce grand Dieu, plutôt que de manquer au service et à l'obéissance que vous lui devez.

O Dieu ! ô amour sacré ! ô source du véritable amour ! faites-moi, je vous conjure, la grâce de vous aimer comme vous venez de me le dire ; faites-moi la grâce de vous aimer, et de vous aimer de telle manière, que pour vous je méprise toutes les choses de la terre.

Faites-moi la grâce de vous aimer et de fuir, par amour pour vous, avec la plus vive horreur, le péché que vous détestez souverainement.

Faites-moi la grâce de vous aimer, et de m'appliquer, par amour pour vous, à la pratique de toutes les vertus qui peuvent me rendre agréable à vos yeux.

O mon Dieu ! ô mon amour ! faites-moi la grâce de vous aimer en vérité dès ma plus tendre jeunesse, afin que je vieillisse dans votre amour, et qu'enfin j'aie le bonheur de vous aimer éternellement dans le séjour de votre gloire.

CHAPITRE XV.

De l'imitation de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

1. C'est pour vous, mon bien-aimé, que j'ai voulu être enfant ; c'est pour vous apprendre à vous sanctifier dans l'enfance ;

C'est pour vous que j'ai passé de cet âge à l'adolescence ; c'est pour vous gagner par mes exemples, quand vous y seriez parvenu.

Je suis descendu près de vous, et me suis abaissé à devenir enfant, et passer, comme vous de l'enfance à la jeunesse, pour vous inculquer la sagesse comme maître, et vous y exciter comme modèle.

J'ai vécu comme les enfants, j'ai parlé comme les enfants, afin que dès l'âge le plus tendre vous apprissiez à me suivre, à marcher sur mes traces, et à retracer dans votre conduite les vertus de la mienne.

Car je savais que mon Père prédestine ceux qu'il prévoit devoir devenir semblables à moi, je savais qu'il les justifiera et les glorifiera.

Moi qui suis votre maître, je suis le Fils du Très-Haut, le Fils du Dieu trois fois saint, saint comme lui, et vous qui êtes mon disciple, vous serez à coup sûr parfait, si vous imitez votre maître.

Souvenez-vous donc de la manière dont j'ai vécu au milieu des hommes dès mon enfance.

Souvenez-vous-en, afin qu'à mesure que vous croîtrez en âge, vous croissiez aussi en sagesse aux yeux de Dieu et des hommes.

2. J'étais par excellence doux et humble de cœur, connu d'abord de Marie et de Joseph seulement, inconnu et ignoré des autres hommes ; apprenez donc à éviter les sociétés nombreuses et les tumultes du monde, pour vous appliquer à plaire à Dieu dans le silence et le recueillement.

Je fréquentais assidûment le temple, j'y rendais avec ferveur mes hommages à mon Père éternel, j'y écoutais avec attention et humilité les leçons et les explications des docteurs, quoique je fusse leur maître.

Apprenez à rechercher avec empressement et avec une religieuse avidité les instructions et les exhortations par lesquelles vos pasteurs s'efforcent de vous apprendre et de vous inculquer la science du salut.

J'étais soumis à Marie, ma mère, et à Joseph, son époux, quoique je fusse leur Dieu.

Apprenez, mon fils, à obéir avec crainte et fidélité à vos parents et à vos maîtres ; apprenez à vous abstenir avec le plus grand soin de toute espèce d'indocilité, de résistance, de murmure et de mépris à leur égard.

A mesure que je croissais en âge, je croissais aussi en sagesse, non pas que ma sagesse prît de véritables accroissements puisqu'elle a toujours été infinie ;

Mais je me plaisais à faire éclater de jour en jour différents degrés de cette sagesse, afin de vous servir de modèle.

Apprenez donc à appliquer, à mesure qu'elles se développent, les facultés de votre âme à l'étude de la sagesse et à la pratique des vertus par lesquelles on honore le Seigneur

Afin que vous croissiez aussi en perfection à mesure que vous croissez en âge.

Apprenez à faire chaque jour des progrès, non pas dans le mal et dans le vice, comme cela n'est, hélas ! que trop ordinaire, mais dans la connaissance et la pratique du bien.

Dès ma tendre jeunesse, je me suis appliqué au travail ; dès la fleur de l'âge je me suis dévoué à une vie dure et pénible, je m'exerçais à la patience dans l'adversité, je me plaisais à souffrir avec le silence et la soumission de l'agneau que l'on tond.

Imitez-moi, mon fils, aimez le travail, livrez-vous-y avec ardeur, et je serai moi-même votre récompense.

Marchez à ma suite, et portez avec patience votre croix ; faites-vous violence ; méprisez les fausses délices de ce monde ; supportez avec patience toutes les peines qui vous surviendront ; combattez avec courage contre le monde, la chair et le démon.

Résistez avec force et avec constance aux charmes trompeurs de la concupiscence.

3. Seigneur Jésus, qui avez bien voulu être homme, et vous appeler fils de l'homme, pour me donner l'exemple, et m'apprendre par tous les détails de votre conduite quelle doit être la mienne.

Allumez, je vous en conjure, dans mon cœur le feu de votre charité, afin qu'en étant rempli, je m'efforce avec une sainte ardeur de vous imiter, et de plaire ainsi à votre Père éternel.

Je veux, ô mon bon Maître, je veux désormais avoir toujours vos divins exemples devant les yeux, afin de les suivre en tout.

Je me les rappellerai dès le matin, et en ouvrant les yeux à la lumière, je me dirai à moi-même :

Jésus, à son réveil, disait à son Père céleste : *Me voici, ô mon Dieu! prêt à faire votre volonté.*

Je vous offre, Dieu de mon cœur, je vous consacre de même tous les travaux de cette journée.

Je me les rappellerai vos divins exemples, quand je commencerai ma prière. Je me dirai à moi-même : Mon Sauveur passait les nuits en oraison, et n'abandonnait pas même ce saint exercice lorsqu'il était en proie aux douleurs de l'agonie.

Oh ! qu'il était pieux et recueilli dans la prière ! Courage, mon âme : prions, à l'imitation de Jésus, prions avec toute la piété et toute la ferveur dont nous sommes capables.

Je me les rappellerai pendant mon travail. Je penserai, divin Sauveur, que vous avez travaillé vous-même ; qu'épuisé de fatigue, vous avez cherché du repos en vous asseyant sur le puits qui était proche de Samarie.

Animé par votre exemple, je dirai à mon âme : Portons, comme Jésus, le poids du jour et de la chaleur, faisant le bien pendant que nous en avons le temps, et le Seigneur nous récompensera selon la valeur et le nombre de nos bonnes œuvres.

Je me rappellerai vos exemples quand je recevrai quelque ordre de mes parents ou de mes maîtres.

Mon Sauveur, me dirai-je alors, était soumis à Marie et à Joseph ; il a été obéissant jusqu'à la mort ; soumets-toi, mon âme, et obéis comme lui.

Je me les rappellerai dans les peines et les adversités, dans les opprobres et les humiliations, me disant à moi-même : Le Fils de Dieu a souffert, il a été souffleté, flagellé, crucifié, et n'a pas ouvert la bouche.

Courage, ô mon âme ! supporte comme Jésus a supporté, résigne-toi comme Jésus s'est résigné.

Il était l'innocence même, et tu n'es qu'une pécheresse ; souffre et garde le silence.

Je me les rappellerai dans mes repas, pensant que vous avez jeûné, que vous avez été abreuvé de fiel et de vinaigre.

Mon âme, m'écrierai-je, vivons sobrement, gardons les règles de la tempérance.

Je me les rappellerai dans la conversation, et me souvenant que personne n'a pu vous reprocher un seul péché, que vos discours étaient toujours assaisonnés du sel de la sagesse, soyons, dirai-je à mon âme, soyons saints dans toutes nos conversations.

Je me les rappellerai dans mes confessions, et, pensant que vous avez pleuré, sur le mont des Olives, les péchés des hommes, péchés qui vous étaient absolument étrangers, pensant que, pour les expier, vous avez été crucifié sur le Calvaire, j'exciterai mon âme à la pénitence.

Je lui dirai : Soyons pénétrés de douleur, ô mon âme, et pleurons avec des larmes amères nos péchés personnels, péchés dont nous nous sommes nous-mêmes rendus coupables.

Je me rappellerai vos exemples, ô Jésus ! lorsque j'irai prendre mon repos ; je penserai que vous avez dormi vous-même, que vous avez pris du repos pour renouveler vos forces humaines, afin de les employer au service de votre Père céleste.

C'est dans la même intention que je me livrerai au sommeil ; je dormirai pour servir ensuite mon Dieu avec plus d'ardeur.

O Jésus ! tandis que vous n'avez pas eu où reposer votre tête sacrée, tandis que vous êtes demeuré attaché à une croix, n'ayant d'autre appui que les clous dont vos pieds et vos mains étaient percés, vous me permettez de profiter d'un lit commode : que vous êtes bon ! que vous êtes indulgent à mon égard !

Sur le point d'expirer, vous vous écriez : *Mon Père, je remets mon esprit entre vos mains ;* ce sera en prononçant les mêmes paroles que, cédant au sommeil, je vous recommanderai mon âme.

Que ces différents traits de la vie de Jésus votre Sauveur, soient, mon fils, le sujet de vos réflexions ; imitez-les, et comportez-vous en toutes circonstances comme votre Maître s'est comporté

CHAPITRE XVI.

Les jeunes gens doivent aimer et honorer leurs parents.

1. Ecoutez, mon bien-aimé, un commandement qui conduit à la vie éternelle, un de ces dix préceptes que le Seigneur a donnés à son peuple au son des trompettes et au bruit des tonnerres ;

Une de ces saintes lois dont l'observation ouvre le ciel, et dont la transgression précipite dans les enfers :

Honorez votre père et votre mère, afin que vous viviez longtemps sur la terre.

Si vous craignez le Seigneur, vous observerez sans doute ce commandement, mon fils, vous honorerez ceux qui vous ont donné le jour, et vous les respecterez et leur obéirez.

Si vous avez la témérité d'affliger votre père, et de vous soustraire à la vigilance de votre mère, vous serez couvert d'opprobres et accablé de misère.

Et si vous portez l'audace jusqu'à leur donner des malédictions, votre lumière, ainsi qu'il est écrit, s'éteindra au milieu des ténèbres, c'est-à-dire que vous serez livré à l'horreur des ténèbres de l'enfer et aux désolations de la mort éternelle.

Et si vous vous permettiez de vous moquer de votre père, de mépriser la mère qui vous porta dans son sein, vous mériteriez, comme le dit l'Ecriture, que les corbeaux crevassent vos yeux, et que les aiglons dévorassent vos chairs ; vous mériteriez de devenir la proie du démon même.

Et si vous aviez la dureté d'abandonner votre père, Dieu vous regarderait avec in-

dignation, et s'il vous arrivait de donner à à votre mère des sujets de colère, ce souverain Maître vous couvrirait de malédictions.

2. O mon bien-aimé ! si autrefois un méchant fils, un fils obstiné et rebelle, qui, osant enfreindre la loi de Moïse, n'écoutait pas les ordres de son père et de sa mère, ne profitait pas de leurs remontrances et de leurs corrections, persévérait, malgré leurs défenses, dans la débauche et le libertinage; si, dis-je, un tel fils devait être lapidé par tout le peuple de la ville, et mourir sous les coups, afin qu'Israël fût délivré de son pernicieux exemple.

Quels supplices ne mérite pas un fils qui, sous la loi de grâce, bravant l'Esprit-Saint même, qui en est l'auteur, ose manquer de respect et d'obéissance à son père et à sa mère? il mérite à coup sûr des châtiments bien plus rigoureux encore.

3. C'est donc avec justice que le Dieu des vengeances, le Dieu qui est par excellence le juste Juge, le Dieu fort et terrible, a coutume de faire éclater sa colère contre les enfants de cette espèce, en les livrant tantôt à la misère, tantôt à la maladie ou à d'autres malheurs, tantôt enfin à une mort subite et prématurée.

Oui c'est avec justice que le Seigneur les frappe souvent, dès cette vie même, avant de les condamner aux châtiments éternels de l'autre.

4. Craignez ce souverain vengeur, mon bien-aimé, craignez les coups de sa colère, à laquelle personne ne pourrait vous soustraire.

Craignez Dieu, et honorez vos parents; obéissez-leur, c'est une justice que vous devez au Seigneur lui-même, et c'est le moyen de vous rendre agréable à ses yeux.

Respectez-les, et qu'il ne vous arrive jamais de leur manquer, soit par vos paroles, soit par vos manières.

Respectez-les, et écoutez avec humilité et docilité leurs ordres et leurs avis. Empressez-vous d'exécuter ponctuellement ce qu'ils vous prescriven:.

Aimez-les, et n'oubliez pas que, sans eux, vous n'eussiez jamais vu le jour.

Aimez-les, et payez leurs bienfaits par une reconnaissance aussi tendre que l'amour dont ils vous ont donné tant de marques.

Obéissez-leur comme à Dieu lui-même, qui vous donne ses ordres par leur bouche, et sachez qu'il ne vous serait permis de leur résister, que lorsque ce qu'ils vous commanderaient, serait manifestement contre la loi du Seigneur.

Soulagez-les, chargez-vous de leur vieillesse, pourvoyez à leurs nécessités temporelles; et, s'il arrive que leur grand âge affaiblisse leur raison, soyez indulgent à leur égard, et ne les méprisez pas.

5. Gravez, mon fils, ces principes dans le fond de votre cœur. Honorez vos parents, et vous aurez part à mes bénédictions les plus précieuses; et la fidélité avec laquelle vous aurez observé mon commandement vous sauvera.

Votre piété à l'égard de votre père et de votre mère vous fera vivre de longs jours, et lorsque vous serez mort, votre mémoire sera en bénédiction.

Et moi, mon bien-aimé, et moi, au jour de mon jugement, je vous adresserai ces consolantes paroles : Venez, enfant heureux et chéri de mon Père céleste, venez, bon et fidèle fils, participer au bonheur éternel de votre Dieu.

CHAPITRE XVII.

De l'obéissance et de la soumission à l'égard des supérieurs.

1. Toute puissance vient de moi, mon bien-aimé. Il est donc vrai que ceux qui vous sont préposés tiennent du Créateur même l'autorité qu'ils ont sur vous.

Il est donc vrai que si vous leur résistez, ce serait à l'ordre même que j'ai établi que vous résisteriez.

J'ai placé au-dessus de vous des pasteurs de l'Eglise; honorez-les et soyez-leur soumis.

J'ai placé au-dessus de vous votre père et votre mère; honorez-les, et obéissez à leurs ordres.

J'ai donné autorité à vos maîtres sur vous; écoutez-les, et faites ce qu'ils vous commandent.

Craignez le Seigneur, mon bien-aimé, et respectez toutes les puissances que j'ai établies sur vous, et ayez soin de leur rendre la soumission que vous leur devez.

2. Si j'ai donné à ceux qui sont au-dessus de vous l'autorité sur vous, ç'a été pour qu'ils veillassent sur vous, pour qu'ils procurassent votre bien temporel et spirituel, et il faudra qu'ils me rendent compte de vous.

De votre côté, vous rendrez certainement aussi compte au Seigneur, qui est le juste juge, de votre obéissance à leurs ordres.

Et pourquoi faudrait-il qu'ils fussent vos maîtres, si vous ne deviez pas leur être soumis ?

Pourquoi faudrait-il qu'ils vous commandassent, si vous n'étiez pas obligé de leur obéir? Pourquoi devraient-ils vous donner des avis, si vous ne deviez pas les suivre? Pourquoi enfin devraient-ils vous diriger, si vous ne deviez pas leur être docile?

3. Obéissez-leur donc, et faites-le avec humilité, non pas seulement lorsqu'ils ont les yeux sur vous, et comme de vils esclaves, mais dans la simplicité de votre cœur; obéissez-leur, non pas comme à des hommes, mais comme à Dieu même.

Obéissez avec plaisir, non pas précisément parce que votre docilité plaira à vos supérieurs, mais parce qu'elle plaît au Seigneur que vous devez aimer de tout votre cœur.

Obéissez promptement et sans délai, vous réjouissant de faire la volonté de vos maîtres, et de ne pas suivre votre volonté pro-

pre, qui vous entraînerait dans beaucoup de fautes, comme il n'arrive que trop ordinairement.

O mon fils! si vous vous appliquez à obéir parfaitement, vous remporterez à coup sûr de grandes victoires.

4. Souvenez-vous qu'autrefois le sage Salomon ne crut pas pouvoir demander au Dieu d'Israël quelque chose de meilleur qu'un cœur docile,

Pensant que s'il obtenait cette grâce, il aurait non-seulement l'avantage de se bien conduire, mais celui de gouverner et de juger avec sagesse tout le peuple de Dieu.

Ainsi, mon fils, si vous êtes docile, vous n aurez pas seulement le bonheur de marcher vous-même dans la voie de la justice; mais vous y entraînerez les autres par votre exemple, et vous les y dirigerez.

Considérez, mon bien-aimé, les jeunes gens qui sont vraiment dociles et obéissants; ce sont ceux-là que vous voyez se distinguer de tous les autres par leur piété, leur sobriété, leur modestie, leur pureté, leur ardeur pour le travail, leur douceur, enfin par toutes leurs actions.

Dites donc fréquemment au Seigneur, comme le lui disait Salomon : Donnez-moi, mon Dieu, donnez-moi un cœur docile.

CHAPITRE XVIII.

De l'emploi du temps et du travail.

1. Faites le bien, mon bien-aimé, tandis que vous en avez le temps; la nuit arrivera bientôt, et vous ne pourrez plus rien faire.

Travaillez fidèlement pour l'amour de moi, et je serai moi-même votre récompense.

Vous êtes né pour le travail, comme l'oiseau est né pour voler; et si vous vous abandonnez à la paresse, vous méritez, par là même, le sort de ce serviteur inutile qui fut jeté pieds et mains liés dans les ténèbres où il n'y aura que pleurs et grincements de dents.

Vous êtes un arbre que j'ai planté dans ma vigne pour porter de bons fruits.

Et si vous n'en portez pas, je vous maudirai comme ce figuier infructueux dont le desséchement vous est rapporté dans l'Evangile.

Enfin, vous serez coupé et jeté au feu.

2. Le temps est un talent que je vous ai confié, talent précieux dont le bon usage vous rendra digne de mon amitié;

Talent précieux, dont vous me rendrez le compte le plus rigoureux au jour du jugement; si vous en avez abusé, ou si vous n'avez pas su le faire valoir, vous serez condamné.

Car je suis, vous le savez, un maître sévère qui demande compte même d'une parole oiseuse.

3. Qu'aurez-vous à me répondre, lorsque je vous interrogerai pour entrer en jugement avec vous, et vous rendre selon vos œuvres?

Lorsque, vous rappelant et comptant toutes les années de votre jeunesse, je vous dirai : Quel fruit en avez-vous retiré?

Lorsque je vous ferai ce reproche : Quelle faveur ai-je dû vous faire que je ne vous aie pas faite?

Je vous avais créé pour me servir, je vous ai conservé, et j'avais multiplié vos jours pour que vous multipliassiez vos bonnes œuvres;

Et vous, vous les avez perdus, ces précieux jours, vous les avez consumés dans l'oisiveté, dans de puérils amusements, dans de vaines conversations, dans des jeux inutiles.

Vos parents s'épuisaient de sueurs et de fatigues pour pourvoir aux frais de votre éducation;

Et vous demeuriez les bras croisés, vous prolongiez mollement votre sommeil au delà des justes bornes, vous faisiez des courses qui n'étaient propres qu'à vous dissiper, ou vous restiez dans l'inaction;

Et consumant ainsi inutilement le prix des sueurs de vos parents, vous vous rendiez aussi coupable à leur égard, que ceux qui les eussent dépouillés par le vol, ou qui leur eussent causé la mort par des violences.

Vos maîtres veillaient sur vous, ils vous donnaient leurs soins, ils se consumaient d'efforts pour procurer votre avancement dans la sagesse et dans la science;

Et vous, vous étiez semblable à un tronc inutile, à un homme qui n'entend rien, à une terre qui, absorbant en vain la pluie dont elle est arrosée, ne porte pas de fruit : vous ne croissiez ni en science, ni en sagesse.

O mauvais serviteur! ô enfant prodigue! ô disciple paresseux! rougissez et soyez couvert de confusion.

Vous n'avez pas travaillé; vous n'aurez pas de récompense; vous n'avez point porté le poids du jour et de la chaleur, vous ne recevrez pas le salaire; votre partage sera avec le serviteur inutile : retirez-vous de moi, maudit!

Vous êtes certainement digne d'être jeté dans le feu qui a été justement préparé pour les pécheurs.

Car l'oisiveté à laquelle vous vous êtes abandonné, vous a fait commettre une multitude de crimes.

Vos iniquités se sont multipliées, vous avez suivi les voies de l'intempérance et de la volupté.

Allez avec ceux qui se sont adonnés à ces vices, allez avec tous les partisans du crime au feu éternel qui a été préparé pour le démon et pour ses anges.

4. O mon fils! combien ne se trouve-t-il pas de jeunes gens ensevelis dans les enfers, parce qu'ils n'ont pas employé comme ils le devaient les années de leur jeunesse!

Descendez en esprit auprès d'eux, écoutez leurs plaintes, leurs gémissements inutiles; qu'ils vous instruisent et vous rendent sage, afin que vous ne descendiez pas

après votre mort avec eux dans ce lieu de tourments.

Insensés que nous avons été ! s'écrient-ils, que sont devenues ces heures, ces jours que nous avons perdus dans l'inaction, ces moments précieux, dont le mauvais usage nous a précipités dans ces flammes?

Ah ! si nous eussions été sages ; ah ! si nous eussions su prévoir l'avenir de l'éternité, si nous eussions bien employé le temps qui nous était accordé,

Combien de péchés nous eussions évités, que de bonnes œuvres nous eussions faites, que de degrés de gloire nous eussions mérités, de quelles récompenses ne jouirions-nous pas maintenant, quel serait notre bonheur !

Qui pourrait nous faire recouvrer une de ces années perdues? avec quelle ardeur nous l'emploierions à la pratique du bien, quel soin nous aurions de profiter de toutes les heures du jour, de tous les instants de chaque heure pour réparer le temps perdu !

Ah ! malheur à nous ! ce serait en vain que nous solliciterions maintenant une seule heure, éternellement elle nous serait refusée.

3. O jeune homme ! ô mon bien-aimé ! Dieu vous les accorde encore aujourd'hui, les années, les jours, les heures.

Employez-donc, employez avec le plus grand soin le temps qui vous est donné, et efforcez-vous, en faisant tout le bien dont vous êtes capable, d'assurer votre salut.

Employez le temps, et pensez que celui qui ne s'occupe pas ne mérite pas même de manger.

Employez le temps ; et quand vous vous sentirez porté à la paresse et à l'oisiveté, imaginez-vous entendre votre Dieu, le souverain Père de famille qui vous appelle à l'ouvrage, en vous disant ce qu'il disait autrefois aux ouvriers qu'il appelait à sa vigne :

Pourquoi demeurez-vous oisifs? hâtez-vous d'aller à ma vigne.

Employez le temps, et souvenez-vous que si vous travaillez avec zèle, Dieu, témoin de votre ardeur, vous récompensera au centuple.

Employez le temps, et ayez continuellement devant les yeux Jésus-Christ, votre Sauveur, qui, dès sa tendre jeunesse, s'appliquait au travail, et s'occupait sans cesse à faire ce qu'il savait être agréable aux yeux de son Père.

Employez le temps, et imitez ces hommes que l'avidité du gain rend actifs et laborieux ; loin de perdre les jours et les heures, et de les laisser passer inutilement et sans fruit, ils ont grand soin de faire tourner à leur profit les plus légers instants mêmes de la journée.

Imitez, mon fils, la prudence de ces enfants du siècle, afin d'augmenter par vos occupations votre trésor céleste, comme ils augmentent leur fortune temporelle par leurs travaux assidus.

CHAPITRE XIX.

De la lecture des livres de piété.

1. Aimer Dieu et le servir, voilà la seule chose importante et essentielle. Tout le reste n'est que vanité.

Il ne sert de rien à l'homme de faire la conquête de l'univers entier, s'il vient à perdre son âme.

Et cet homme, parlât-il le langage des anges mêmes, eût-il la connaissance de tous les mystères de la nature et de la grâce, possédât-il toute espèce de science, il n'est rien s'il ne se sanctifie.

Il faut donc, avant toutes choses, s'appliquer au service de Dieu et à l'affaire du salut.

Si vous servez Dieu, mon fils, et si vous faites votre salut, vous serez vraiment riche et parfait.

Et si vous négligez ces deux points importants, vous ne serez rien, vous serez le plus pauvre, le plus misérable des hommes.

Oui, il faut, il est de toute nécessité pour vous que vous recherchiez avant tout le service de Dieu et le salut de votre âme.

Or, étant terrestre et charnel, vous ne trouverez pas dans votre propre fonds ce qui vous serait nécessaire pour vous animer, vous conduire et vous diriger dans les choses célestes ; il faut donc que vous le cherchiez dans les livres qui en traitent.

Et comme tout ce qui est dans le monde n'est propre qu'à irriter la concupiscence de la chair et des yeux, qu'à inspirer l'orgueil de la vie ; comme les charmes des faux biens d'ici-bas captivent naturellement les facultés de l'homme et le distraient de la recherche des biens solides ;

Il faut que souvent vous détourniez les yeux des vanités mondaines au milieu desquelles vous vivez, pour ne rechercher que la vérité et la sagesse qui vous sont offertes dans les bons livres, pour nourrir et sanctifier votre âme.

Si vous ne faites pas usage de ce puissant moyen de salut, on dira bientôt de vous ce que le Prophète disait du monde entier : Il s'est perverti parce qu'il n'a pas réfléchi sur les vérités éternelles ; et vous deviendrez semblable aux animaux dépourvus de raison, qui ne suivent que les inclinations de la nature.

A coup sûr, si vous négligez de faire de bonnes lectures, vous perdrez Dieu de vue.

2. C'est pour cette raison que le Dieu d'Israël avait autrefois donné cet ordre à son peuple chéri : Vous graverez dans le fond de votre cœur les paroles que je vous ai adressées, vous les raconterez à vos enfants, vous vous en occuperez sérieusement dans l'intérieur de vos maisons, vous vous les rappellerez dans vos voyages, vous ne les perdrez pas même de vue dans votre sommeil, et elles feront à votre réveil le sujet de vos réflexions.

Vous les appliquerez et les tiendrez attachées comme un signe à vos mains, vous les fixerez entre vos yeux pour en régler les regards.

Vous les transcrirez sur le haut de vos portes et à l'entrée de vos maisons.

La lecture des livres saints, qui est si propre à ranimer en vous le zèle du service de votre Dieu et du salut de votre âme, doit donc vous être familière, mon bien-aimé.

Il faut que ni vos occupations, ni vos amusements, ni votre sommeil même ne vous la fassent jamais négliger.

Ces différentes choses ne vous empêchent certainement pas de prendre le temps nécessaire pour donner à votre corps la nourriture dont il a besoin.

Elles ne doivent pas non plus être un obstacle à ce que vous donniez par une bonne lecture la nourriture nécessaire à votre âme.

3. Mon fils, si déjà votre cœur s'est desséché, parce que vous avez négligé de l'alimenter par de saintes lectures;

Si vous vous êtes déjà égaré pour avoir omis de rechercher la sagesse dans les bons livres, saisissez-les, lisez-les avec empressement, et ils procureront votre conversion.

Augustin s'était grandement éloigné de moi, et les bonnes lectures le firent revenir de ses égarements.

Le livre d'Hortensius, sur la sagesse, commença à le tirer du profond sommeil où il était enseveli.

Apprenant ensuite que deux jeunes gens d'une très-mauvaise conduite avaient été convertis par la lecture de la Vie de saint Antoine, il en fut vivement frappé, et en conçut un ardent désir de les imiter.

Enfin la lecture de l'Evangile triompha de son cœur et l'entraîna.

Sérapion fut également converti par la lecture de l'Evangile, et son changement fut tel, qu'il renonça à tout, et distribua même aux pauvres les vêtements qui ne lui étaient pas absolument nécessaires.

On l'entendait s'écrier, en montrant le Nouveau Testament : C'est lui qui m'a dépouillé.

Tels sont les fruits précieux que produit la lecture des bons livres.

Lisez-les donc, mon bien-aimé; lisez-les, non par curiosité, non pas simplement dans la vue d'acquérir des connaissances, mais dans la vue surtout d'y trouver la sagesse.

Et comme le plus beau et le meilleur des livres ne peut toucher le cœur, si Dieu ne le prépare par l'onction de sa grâce, priez le Seigneur avant de lire, dites-lui avec David : Ouvrez, ô mon Dieu, les yeux de mon âme, afin qu'ils considèrent utilement les admirables beautés de votre loi sainte, les touchantes vérités de votre religion.

Donnez-moi l'intelligence, et j'approfondirai ces vérités, et je m'empresserai de tout mon cœur de les pratiquer.

Lisez avec respect, pensant que Dieu lui-même vous adresse les paroles du livre.

Lisez, et ne vous précipitez pas avec légèreté dans la lecture d'un grand nombre de livres, bornez-vous à un petit nombre, et qu'ils soient bien choisis. Souvenez-vous de ce que disait un sage : « Je crains celui qui ne s'applique qu'à la lecture d'un seul livre. »

Lisez avec ordre, suivez le volume du commencement à la fin, lisez-le en entier.

Lisez peu, mais avec beaucoup de réflexion; tâchez d'en tirer du fruit, formez de bonnes résolutions, et recommandez-les à Dieu, afin qu'il vous fasse la grâce de les exécuter.

Lisez souvent; lisez chaque jour, parce que chaque jour vous avez besoin d'être excité au bien.

O mon bien-aimé! si vous lisez de cette manière, vous serez bientôt éclairé, sage, saint et parfait.

CHAPITRE XX.

De la lecture des mauvais livres.

1. Ayez, mon bien-aimé, ayez en horreur les mauvais livres.

Vous savez qu'il ne faut qu'un peu de levain pour faire fermenter toute la pâte. Il ne faut de même qu'une seule mauvaise lecture pour vous corrompre entièrement.

Soyez en garde contre l'ancien serpent qui s'appelle Satan.

Depuis le commencement du monde, il n'a cessé de tendre des piéges aux hommes, et surtout aux jeunes gens, cherchant à s'emparer de leurs âmes, à les dévorer et à les perdre.

Partout il a des filets qui attendent la jeunesse; il n'est sorte de moyens qu'il ne prenne pour la pervertir.

Un des moyens qui lui réussissent davantage est la multitude des mauvais livres, dont l'univers est rempli par ses soins.

C'est par ce stratagème qu'il triomphe presque toujours et qu'il remporte ordinairement une victoire complète; c'est par lui qu'il parvient promptement à corrompre les jeunes gens.

2. Il sait, cet esprit malin et astucieux, il sait préparer et proposer de mille manières différentes son dangereux poison dans ces livres.

Il sait donner à ses discours toute la douceur de l'huile, afin que les traits mortels dont ils sont parsemés percent plus sûrement les cœurs.

Ici, il fait un pompeux éloge d'éloquence et d'érudition pour ceux qui sont avides de la vaine science qui enfle, et les charme par ses illusions.

Là, il affecte la plaisanterie et la gaieté pour plaire aux oisifs.

Et après les avoir séduits les uns et les autres, il ne craint pas de leur parler le langage de l'impiété et de la dissolution. D'abord, paraissant respecter la religion et la pudeur, il affecte une certaine décence et ne parle qu'à mots couverts; mais bientôt il met de côté toute réserve, et présente l'erreur et le mal sans aucun voile.

Il sait que si des propos licencieux, quelque passagers qu'ils soient, suffisent pour pervertir ceux qui ont les mœurs les plus sévères, les discours dissolus que contiennent les mauvais livres étant perma-

nents, pouvant se lire et se relire, sont bien plus efficaces encore pour corrompre et dépraver.

3. C'est de ces mauvais livres, de ces sources infernales que les uns retirent l'incrédulité ou les doutes dans la foi; les autres, l'hérésie ou l'erreur dans la doctrine; d'autres enfin le feu des plus honteuses passions.

Gardez-vous, mon fils, de goûter de l'eau de ce torrent impur des mauvais livres; vous parût-elle plus douce que le lait et le miel, n'en approchez pas vos lèvres.

Bientôt l'impiété ou la licence de ces livres serait funeste à votre âme.

O mon bien-aimé! si la lecture de ces livres est dangereuse pour les esprits les plus solides, les plus mûrs, les plus amis de la vertu, combien ne l'est-elle pas davantage encore pour les jeunes gens qui, étant naturellement plus faibles et plus légers, sont d'autant plus faciles à séduire et à vaincre!

Souvenez-vous de cet axiome si vulgaire: Un vase conserve longtemps l'odeur dont il a été imprégné lorsqu'il était encore neuf.

Si vous ne craignez pas de remplir votre esprit, tandis qu'il est encore nouveau, des horreurs dont les mauvais livres sont remplis, croyez qu'il vous sera presque impossible de l'en délivrer dans la suite.

4. Fuyez donc, mon bien-aimé, fuyez donc les mauvais livres, comme vous fuiriez le plus dangereux des serpents; car la mort que vous préparent ces livres est bien plus funeste que celle que causent par leurs morsures les monstres les plus venimeux.

Fuyez les livres impies ou hérétiques qui attaquent la foi, inspirent des doutes sur ses vérités, excitent à de vaines curiosités sur les dogmes, déprisent les pratiques de la religion et la piété de ceux qui en observent les règles, décrient les ministres qui en exercent le culte.

Fuyez les livres passionnés qui respirent l'infâme volupté, qui traitent de l'amour profane; n'en lisez aucun de ceux mêmes qui vous paraîtraient écrits avec le plus de décence et de réserve.

Ces sortes d'ouvrages sont vraiment les œuvres du démon, et vous ne pourriez les lire sans vous exposer à pécher mortellement,

Soit en prêtant votre consentement aux pensées qu'ils suggèrent contre la pudeur, soit en formant dans votre cœur les désirs et les affections déréglées que ces dangereuses lectures ne manquent pas d'inspirer.

Fuyez ces livres détestables, et si vous en possédez quelques-uns de ce genre, n'hésitez pas de les livrer aux flammes qu'ils méritent.

Ne dites pas: Je les conserverai, mais je ne les lirai pas. Ce serait vous faire illusion, la curiosité vous entraînerait sûrement à les lire un jour.

N'ayez pas la témérité de nourrir un serpent, sous prétexte que vous ne l'approcherez pas et que vous vous garantirez de sa morsure; donnez-lui la mort, de peur qu'il ne vous la procure par son poison.

Ne dites pas non plus: Ce livre est parfaitement écrit; je ne m'attacherai qu'au style, pour me former; j'en aurai le poison en horreur, et je rejetterai avec soin tout ce qui pourrait m'être pernicieux.

Ce serait encore là une illusion, mon bien-aimé; car, comme l'a dit Augustin, qui, hélas! n'en avait que trop fait la funeste expérience, les discours impies, les récits lascifs de ces écrits apprennent mieux que les autres livres, non pas à parler et à écrire plus éloquemment, mais à se livrer avec plus d'audace au libertinage

CHAPITRE XXI.

Il faut fréquenter ceux qui ont la sagesse en partage.

1. Liez-vous avec ceux qui sont sages et prudents, mon fils, et que ceux que vous choisirez pour amis soient justes et vertueux.

Car, si vous fréquentez les sages, vous serez sage vous-même.

L'exemple fait ordinairement sur l'homme, particulièrement sur le jeune homme, des impressions bien plus vives que les leçons et les avis. C'est l'exemple surtout qui le forme et le dirige.

2. Voyez ceux qui veulent apprendre un art; ils recherchent les artistes qui excellent davantage, afin que, imitant leurs procédés, ils parviennent à imiter leur habileté.

Vous profiterez beaucoup, mon bien-aimé, si vous suivez la même méthode pour vous former à la sagesse.

3. Examinez donc quels sont, parmi les jeunes gens qui, plus que tous les autres, craignent et aiment le Seigneur, ceux qui sont les plus modestes, les plus décents;

Les plus dociles et les mieux disciplinés, qui fréquentent davantage les sacrements. C'est à ceux-là qu'il faut particulièrement vous unir.

Vous deviendrez bientôt sage avec ces sages; pieux, modeste, décent, fervent comme eux.

Et s'il arrivait que vous vous écartassiez de la voie de la vertu, ces saints amis, dans la société desquels vous auriez le bonheur de vivre, ne manqueraient pas de vous détourner du mal et de vous ramener au bien, par leurs salutaires avis et leurs tendres remontrances.

Au moins les charmes de leurs vertus vous inspireraient une juste honte de vos écarts, vous ramèneraient, par les liens de l'amitié et la manière la plus douce, dans les sentiers de la justice.

Leur fermeté et leur constance dans le bien vous frapperaient, et vous ne pourriez vous empêcher de vous écrier au dedans de vous-même, avec confusion: Hélas! combien ma conduite est opposée à celle de mes

vertueux amis! Je ne suis plus digne de leur société et de leur tendresse.

O mon âme! considère et admire leur sagesse, vois l'heureuse disposition où ils sont de mourir plutôt que de violer les règles de la vertu.

Et pourquoi donc ai-je cessé de vivre comme eux? Loin de moi le crime, loin de moi la passion, loin de moi toute espèce de déréglement!

Je veux désormais me conformer en tout à mes chers amis; ils sont heureux, ils goûtent la paix de Dieu, qui surpasse tout sentiment, parce qu'ils aiment ce bon et souverain Maître, et qu'ils observent ses lois.

Oh! qu'il est doux! qu'il est délicieux de vivre dans l'union la plus intime avec de saints amis!

CHAPITRE XXII.

De la dévotion à la très-sainte Vierge, Mère de Dieu.

1. Voulez-vous être sauvé, mon bien-aimé, voulez-vous sortir victorieux des combats continuels que vous avez à soutenir contre le monde, la chair et le démon?

Ayez la plus tendre dévotion à Marie; honorez avec autant d'assiduité que de piété cette sainte Mère de Dieu.

C'est elle qui a écrasé la tête du serpent infernal, et c'est par elle que vous triompherez des plus dangereux ennemis de votre âme.

Elle est votre plus puissante avocate auprès de Dieu, et c'est par son entremise que vos prières sont exaucées.

Elle est la reine du ciel, et lorsque vous lui adresserez vos supplications, elle en fera descendre sur vous les dons et les grâces les plus précieuses.

Elle est un modèle achevé de toutes les vertus; et si, dès la jeunesse, vous vous appliquez à l'imiter et à lui devenir semblable, il n'est pas douteux que vous ne deveniez très-agréable aux yeux du Très-Haut, comme elle fut elle-même, dès sa plus tendre enfance, l'objet de ses complaisances.

Elle est cette Vierge bénie entre toutes les femmes, qui saura fléchir son divin Fils, lors même qu'il sera irrité contre vous,

Pourvu que vous vous recommandiez à elle dans les sentiments d'une véritable contrition.

Elle est cette mère très-sainte, aux prières de laquelle ne saurait rien refuser celui qui, étant le Fils de Dieu et le sien, lui a été si parfaitement soumis.

Elle est votre tendre mère qui, vous aimant au delà de ce qu'on peut dire, ne vous abandonnera jamais lorsque vous aurez recours à elle.

C'est elle qui est particulièrement le refuge et le secours de la jeunesse, et c'est par elle que tant de jeunes gens, triomphant des tentations les plus dangereuses, domptant les passions les plus violentes, ont eu le bonheur de pratiquer les plus belles vertus, de marcher dans la voie de la perfection, et de devenir des saints.

Il n'est pas douteux que, si vous vous mettez comme eux sous sa protection, si vous êtes un vrai serviteur de Marie, vous n'assuriez aussi comme eux votre salut, et ne vous mettiez à l'abri de la damnation éternelle.

2. Mais que ferez-vous pour être un vrai serviteur de Marie? écoutez-moi, mon fils, et je vous l'apprendrai.

Vous devez savoir avant toutes choses que Marie déteste le péché, parce que Jésus-Christ son Fils l'a en horreur, et qu'il a été la cause de sa mort.

Ne croyez donc pas pouvoir plaire à cette sainte Mère de Dieu, tant que vous vivrez dans le péché, et que vous continuerez à faire par des crimes une guerre ouverte à Jésus, l'adorable Fils de Marie.

Quittez les armes de l'iniquité et du crime, concevez une souveraine horreur du péché, avant de vous présenter à Marie, pour vous mettre sous sa protection.

Après avoir renoncé de tout votre cœur au péché, ne craignez pas de vous approcher de cette Vierge sainte, quand même vous ne seriez pas encore déchargé par l'absolution du poids de vos crimes. Allez, allez à elle avec confiance.

Elle est, mon fils, le refuge des pécheurs, et elle ne souffrira pas que votre âme, si elle lui est dévouée, soit livrée aux ténèbres éternelles; mais elle priera pour vous, afin que le Seigneur vous pardonne.

Approchez-vous d'elle, et, considérant avec admiration ses grandes vertus, appliquez-vous de toutes vos forces à les imiter; efforcez-vous surtout de devenir humble et chaste comme elle.

Recourez à elle, et recommandez-lui avec amour les misères et les nécessités de votre âme.

Et, afin de vous la rendre propice, soyez exact à l'honorer chaque jour par quelques prières.

Témoignez-lui votre respect par des louanges, votre confiance par des supplications, votre dévouement par des bonnes œuvres; montrez votre zèle pour sa gloire en célébrant ses fêtes avec un saint empressement et une religieuse ferveur.

Recourez surtout à elle dans la tentation et les dangers.

Oui, mon fils, si vous ressentez les attaques de l'ennemi du salut, si vous vous trouvez dans quelque circonstance malheureuse ou périlleuse, si vous êtes dans quelque perplexité;

Appelez Marie à votre secours, pensez à Marie, invoquez Marie; que votre esprit ne perde pas son souvenir, que votre cœur, d'accord avec votre bouche, ne cesse de réclamer sa puissante intercession.

Mon fils, Marie connaît et aime tendrement ceux qui sont remplis d'amour pour elle; elle est toujours disposée à voler au

secours de ceux qui l'invoquent, elle protége surtout ceux qui s'appliquent à imiter son admirable humilité et son incomparable pureté.

CHAPITRE XXIII.

Des jeunes gens qui ne veulent pas écouter ceux qui les reprennent, et sont indociles aux avis qu'on leur donne.

1. C'est souvent, à la vérité, par la faute des parents que les jeunes gens se dérangent, parce qu'il est un grand nombre de pères et de mères qui n'instruisent, ne reprennent et ne corrigent pas leurs enfants.

Mais il n'est pas rare que ce soit aussi la faute des jeunes gens, s'ils prennent un mauvais pli et deviennent vicieux.

Car il est des jeunes gens qui ne veulent pas être dociles à ceux qui les dirigent, qui n'écoutent pas ceux qui les enseignent, qui enfin ne veulent recevoir ni avis ni conseils.

Ils ne souffrent pas qu'on les reprenne, ils se soulèvent lorsqu'on les punit pour les fautes qu'ils ont faites, ils ne cèdent pas quand on s'efforce de les ramener au bien.

Cette obstination est assurément très-mauvaise, puisqu'elle ne vient que de l'orgueil, ou tout au moins d'une légèreté d'esprit qui ne fait aucun cas des choses solides et importantes.

Précautionnez-vous contre un vice si dangereux, mon bien-aimé, car il serait un grand obstacle à votre bonne éducation et à la réforme de vos défauts.

Et comment pourriez-vous vous adonner à la pratique du bien et de la vertu, si vous ne voulez pas même souffrir qu'on vous reprenne de vos fautes?

On regarde avec raison comme désespéré le malade qui ne veut pas connaître le danger de son état, et qui repousse tous les remèdes qu'on lui présente.

2. C'est donc avec raison qu'il est écrit : Malheur à celui qui rejette la sagesse, et qui se soulève contre la juste correction.

Vous donc, mon bien-aimé, vous qui avez le cœur droit, recherchez avec empressement les avis de la prudence, et écoutez avec attention ses conseils.

Votre tendre jeunesse vous empêche de connaître par vous-même les fins sublimes auxquelles vous devez tendre comme Chrétien, le mal que vous devez fuir et le bien que vous devez pratiquer. Interrogez donc les anciens, consultez les sages.

Aimez à vous conformer à leurs avis, et ne fermez pas l'oreille à leurs prudentes remontrances.

Recevez avec respect les leçons qu'ils vous font, et ne vous écartez pas des principes qu'ils vous donnent; ne faites rien sans leur conseil, afin de ne pas avoir sujet de vous repentir de vos actions.

3. Ne vous associez pas à ces jeunes gens insensés et méchants qui haïssent ceux qui les reprennent;

Qui, secouant le joug de la prudence, et méprisant les règles de la sagesse, ne suivent que les désirs corrompus de leur cœur, s'imaginant faussement que cette voie conduit au bonheur.

Ils croient être sages; mais soyez assuré que celui qui a perdu l'esprit a plus à espérer qu'eux.

Vous les voyez marcher avec audace comme s'ils n'avaient rien à craindre; mais, à l'heure de la mort, la désolation et le désespoir seront leur partage.

Elle viendra, cette mort, elle viendra subitement fondre sur eux comme une tempête, et leur santé, sur laquelle ils s'appuient, ne lui résistera pas.

CHAPITRE XXIV.

De la persévérance et de la constance dans le bien.

1. O mon fils! soyez ferme et stable dans la voie du Seigneur, soyez constant dans la sagesse, comme le soleil l'est dans sa course.

C'est le fait des insensés, dit l'Ecriture, d'être aussi changeants dans leur conduite que la lune l'est dans ses phases.

Charmé de la beauté de la sagesse, vous vous êtes soumis à son empire, vous l'avez prise pour votre compagne; mais, si vous n'y prenez garde, vous ne demeurerez pas constamment sous ses lois.

L'ancien serpent viendra lui disputer le domaine de votre cœur, le tentateur astucieux viendra vous tendre ses piéges, pour vous faire abandonner la pratique du bien et vous solliciter au mal.

Et vous qui êtes jeune encore, vous dont la faiblesse n'est pas moins le partage que la candeur, vous vous laisserez aisément séduire par cet esprit de malice, vous vous laisserez entraîner à sa suite, et vous abandonnerez, par là même la vertu.

2. Hélas! combien de jeunes gens ont eu ce malheur!

Combien qui d'abord s'étaient livrés avec la plus grande ferveur au service de Dieu et à l'étude de la sagesse, se sont ensuite pervertis et livrés aux désirs déréglés de leur cœur!

Et cela n'est sans doute pas surprenant; car l'inconstance et la légèreté sont naturelles à la jeunesse; elle est aussi flexible que le roseau qui cède à toutes les impressions des vents, aussi mobile que la feuille qu'agite l'air le plus léger.

Elle s'attache d'abord à un objet, mais bientôt elle le quitte pour s'attacher à un autre.

Maintenant la vertu lui plaît, un moment après, le vice a des charmes pour elle; elle est inconsidérée, elle ne sent pas combien il lui importe de travailler dès l'âge le plus tendre à son salut et de s'adonner dès l'enfance à l'étude ainsi qu'à la pratique de la sagesse.

Elle se livre indifféremment au bien ou au mal, selon que l'un ou l'autre lui plaît davantage; elle oublie aisément les avis et les conseils des gens sensés.

Vous n'êtes, mon fils, vous n'êtes pas

moins que les autres jeunes gens sujet à l'inconstance et à la légèreté.

Et si, au milieu de toutes les trompeuses vanités de ce monde, vous voulez demeurer ferme dans le bien, il faut d'abord que vous réprimiez la légèreté naturelle de votre esprit, et que vous vous efforciez de contracter l'habitude de la vertu et la constance dans le bien.

Et pour cela il est nécessaire que vous preniez la ferme résolution de ne jamais abandonner ce que vous aurez sagement entrepris, à moins qu'une raison éclairée, ou le conseil des personnes vraiment sensées, ne vous y engage.

Il est nécessaire que vous méditiez, et fréquemment et sérieusement, vos fins dernières, pour que votre esprit devienne solide et sage, et que vous soyez bien convaincu de l'importance qu'il y a pour vous de vous adonner dès la jeunesse à la pratique de la vertu.

Il est nécessaire que vous choisissiez un guide rempli de prudence, que vous lui ouvriez avec une entière franchise votre cœur, que vous écoutiez attentivement ses avis, et que vous suiviez fidèlement ses conseils.

Il est enfin surtout nécessaire que vous demandiez instamment à Dieu la grâce de la constance, le conjurant d'affermir votre marche dans ses sentiers, afin que vous ne vous en écartiez jamais.

Observez, mon fils, observez soigneusement ces saintes règles; soyez assuré que, si vous les négligez, après avoir mis la main à la charrue, vous regarderez en arrière, et vous ne serez point propre au royaume de Dieu.

Observez-les, et craignez souverainement le malheur de vous replonger dans la fange impure du siècle, après avoir eu l'inestimable avantage d'en sortir.

Votre état alors serait assurément le plus dangereux. Il vaudrait mieux pour vous que vous n'eussiez jamais connu la vérité et la vertu, que d'abandonner leurs principes, et de vous écarter de leurs règles après en avoir fait l'essai.

CHAPITRE XXV.

De ceux qui rougissent de faire le bien devant les autres.

1. Mon bien-aimé, si vous rougissez de moi devant les hommes, je rougirai moi-même de vous devant mon Père qui est dans les Cieux.

Et si je rougis de vous, comment pourrez-vous être sauvé? comment pourrez-vous être couronné?

Certainement mon Père vous rejettera comme un étranger, il vous dira : Je ne vous connais point, retirez-vous de moi, enfant de malédiction; allez au feu éternel.

2. Le démon, ce cruel ennemi des hommes, sait bien que ce malheureux sort est celui de tous ceux qui auront rougi de moi; aussi prend-il tous les moyens qui sont en son pouvoir pour inspirer aux hommes cette criminelle honte qui les empêche de pratiquer le bien devant les autres, et de se montrer à leurs yeux comme de vrais disciples de leur Sauveur.

Les hommes, leur dit-il, méprisent la vertu, ils se moquent de ceux qui la pratiquent.

Si vous êtes sage et pieux, vous n'échapperez pas à leurs railleries et à leurs décisions.

Il envoie, ce serpent infernal, auprès de ceux qui mettent la main à l'œuvre, qui commencent à pratiquer la vertu, des censeurs perfides qui les critiquent, les raillent, et par là les détournent du bien, et le leur font abandonner.

3. Peut-être, mon fils, êtes-vous vous-même une des malheureuses victimes de sa rage, peut-être les dérisions des méchants, qu'il arme contre vous, vous empêchent-elles de pratiquer la vertu.

Si cela est, écoutez, mon bien-aimé, quelle est votre folie : sans doute vous ne rougiriez pas de servir ouvertement le plus puissant des princes de la terre;

Et vous rougissez de paraître le serviteur d'un Dieu qui est le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs! Peut-on être plus insensé?

Vous ne rougiriez point d'une haute noblesse, d'une science profonde, de la fortune la plus brillante; et vous rougissez de la vertu qui est au-dessus de toute noblesse, de toute science, de toute fortune! Quel aveuglement!

4. Devant qui, d'ailleurs, rougissez-vous, et qui vous inspire cette criminelle pudeur? ne sont-ce pas ces pervers enfants du siècle dont les balances sont trompeuses,

Ces vils mortels aux yeux desquels tout ce qui est précieux devant Dieu est méprisable et détestable, tandis que ce qu'ils prisent et estiment est précisément ce que Dieu réprouve et a en horreur?

Quoi! vous craignez l'improbation de ces juges iniques qui disent bon ce qui est mauvais, qui disent mauvais ce qui est bon! Y a-t-il quelque chose de plus insensé?

5. O mon fils! servez le Seigneur votre Dieu, et ne craignez pas d'être pour ce sujet en horreur aux méchants.

Fuyez le mal, et n'appréhendez pas d'être pour cette raison l'objet des railleries et des censures des hommes corrompus.

Suivez les voies droites de la vertu, et ne craignez pas le mépris de ceux qui suivent les sentiers de l'iniquité.

Craignez que le Seigneur ne punisse un jour cette coupable pusillanimité qui vous empêche de faire le bien devant les autres, en vous livrant à un opprobre éternel, à une honte, une infamie qui ne s'effacera jamais.

Suppliez votre Dieu qu'il vous affermisse par l'effusion de son Esprit tout-puissant, et que cet Esprit de force bannisse à jamais de votre cœur la détestable honte du bien.

6. Agissez avec une noble liberté, sans

faire attention aux discours des hommes : ne dites pas : Que penseront-ils de cela? mais dites : Que pensera le Seigneur? C'est lui qui vous jugera, mon bien-aimé ; c'est à lui, et non pas aux hommes qu'il vous faudra rendre compte de votre conduite et de vos actions.

Appliquez-vous à faire votre salut, et non pas à vous concilier l'estime des insensés.

Souvenez-vous que Paul, ce grand apôtre, disait avec juste raison : Si je plaisais aux hommes, je ne serais pas un vrai serviteur de Jésus-Christ.

Ah ! si vous voulez plaire, efforcez-vous de plaire aux saints du ciel, et aux élus qui vivent encore sur la terre. Vous serez sûr de leur plaire en faisant le bien et en pratiquant la vertu.

Regardez, mon fils, avec indifférence, regardez avec mépris les téméraires et les insensés dont le nombre est incalculable ; que leurs clameurs et leurs railleries ne vous touchent pas.

Ils ne sont que vanité, les hommes dont la sagesse n'est pas le partage, et vous ne devez pas en faire plus de cas que s'ils n'existaient pas.

CHAPITRE XXVI.

Des mauvaises compagnies.

1. Le démon, plein de fureur de vous voir au nombre des enfants de Dieu, de ceux qui doivent partager éternellement sa gloire et son royaume, ne respire que votre perte, mon bien-aimé.

Il a envoyé à votre poursuite les méchants, ses détestables ministres, pour s'emparer de vous.

Il sait par expérience que l'ami des insensés leur devient semblable.

S'il voit des jeunes gens timorés et de bonnes mœurs, qui ne tombent pas dans ses piéges ordinaires, qui ne cèdent point à ses suggestions, qui résistent à ses tentations, il députe auprès d'eux ceux qu'il a déjà pervertis, afin que, se liant de société avec eux, ils réussissent enfin à les corrompre et à les perdre.

2. Qui pourrait compter, mon fils, le nombre incroyable de jeunes gens dont il s'est rendu maître de cette manière?

Qui pourrait compter ceux auxquels il a fait, par ce moyen, connaître le mal qu'ils ignoraient si heureusement?

Ceux auxquels il a fait perdre par là toute pudeur, ceux qui, devenus méchants avec les méchants, auxquels ils étaient associés, se sont comme eux plongés sans rougir dans les plus affreux désordres?

3. Que vous dirai-je, ô cruels, ô barbares, ô exécrables jeunes gens qui avez, comme Caïn, donné la mort à tant de frères innocents?

Leur sang crie, bien plus fort que le sang du juste Abel, vengeance contre vous.

Jésus-Christ est mort pour vos frères, il a répandu son sang pour eux.

Ce n'est plus le sang d'Abel même, c'est le sang du Sauveur du monde qui s'élève contre vous et sollicite les foudres du ciel sur vous.

O malheureux ! ne cesserez-vous donc point vos affreux ravages? n'est-ce pas assez que vous soyez méchants vous-mêmes, sans rendre les autres semblables à vous?

N'est-ce pas assez que vous vous perdiez vous-mêmes, sans entraîner avec vous vos amis infortunés dans l'abîme des tourments?

Et vous, dignes de toutes mes larmes, vous qui vous laissez pervertir par ces maîtres d'iniquité, que vous dirai-je?

Vous fuyez, hélas ! les serpents et les ours, et vous ne craignez pas de vous associer à des jeunes gens que leurs mauvais exemples et leurs mauvais conseils vous rendent mille fois plus dangereux que les serpents, les ours et les voleurs.

Les animaux les plus féroces et les hommes les plus cruels ne peuvent en effet nuire qu'à votre corps ; mais ces amis pervers entraînent votre âme dans les feux éternels.

4. O mes enfants ! retirez-vous sans délai d'une si détestable société, fuyez-la avec la plus vive horreur, et sauvez vos âmes.

Quelque tendres et flatteuses que soient les manières de ces exécrables amis, ne vous arrêtez point avec eux ; quelque pressantes que soient les invitations qu'ils vous font de demeurer avec eux, ne continuez pas de les suivre, de peur d'être séduits et pervertis.

Leurs mauvais discours corrompent les meilleures mœurs, ils inspirent le libertinage et l'impiété; leur langue est un monde d'iniquité, et le poison le plus subtil est caché sous leurs lèvres.

S'ils sont réservés dans leurs paroles, leurs exemples et leurs actions portent la mort dans le cœur de ceux qui en sont témoins.

En faisant le mal, ils excitent à l'imitation de leurs crimes. En faisant parade de leur perversité, ils provoquent la détestable émulation de leur devenir semblable.

Bientôt on n'a plus honte de faire le mal qu'ils font, et si l'on sait encore rougir, c'est de ne pas être plus corrompu qu'eux.

5. Ce fut ainsi que le commerce de ces amis dépravés pervertit autrefois Augustin ;

Et l'iniquité le domina tellement, qu'il fallut une grâce tout à fait extraordinaire pour le convertir et le réformer.

Il vous a laissé, mon fils, l'exemple de ses combats et de ses larmes, pour vous convaincre du danger des mauvaises compagnies, et vous apprendre à les fuir comme vous fuiriez le plus cruel des monstres.

Fuyez donc, fuyez, mon bien-aimé, la société des jeunes gens qui se livrent sans pudeur à l'impiété et au vice, fuyez ceux qui vivent dans le désordre et l'habitude des crimes.

Fuyez ceux qui se réjouissent et se vantent de leurs excès, ceux qui se font gloire de ce qui devrait les couvrir de confusion.

Fuyez ceux qui se raillent de la piété et

de la modestie, ceux qui suggèrent le mal et excitent à le faire.

Fuyez ceux qui, agissant en apparence avec plus de réserve, ne sollicitent pas ouvertement au mal, mais détournent des devoirs, inspirent le dégoût et la négligence de la prière, des sacrements, des lectures utiles,

Cherchant à persuader que le meilleur est de se récréer, de jouer, de se divertir, et s'efforçant ainsi de retirer de la voie étroite qui conduit au ciel, pour faire entrer dans la voie large qui conduit à la perdition.

Fuyez enfin ces condisciples oisifs qui passent leur temps dans l'inaction, de peur qu'à leur exemple vous ne vous adonniez vous-même à l'oisiveté qui est la mère de tous les vices.

Séparez-vous de tous ces jeunes insensés, de peur d'être entraîné dans leurs écarts.

Séparez-vous des méchants, et le mal s'éloignera de vous.

CHAPITRE XXVII.

De l'oisiveté.

1. Vous le savez, mon bien-aimé, l'oisiveté est la mère de tous les vices, elle est la source empoisonnée d'une multitude de tentations et de mauvaises pensées;

Elle entraîne dans des divertissements dangereux; elle est l'ennemie des vertus, la mort de l'âme; elle rend l'homme inutile à la société; elle est la source de tous les maux.

Qui pourra compter tous les crimes qui procèdent de cette détestable racine?

N'est-ce pas elle qui inspire l'amour des plaisirs défendus, le dégoût de la vertu?

N'est-ce pas elle qui produit l'ignorance de la vérité, l'oubli de Dieu, la négligence du salut?

N'est-ce pas elle qui forme les sociétés et les liaisons dangereuses, qui fournit l'occasion de tous les excès, qui ouvre la porte à toutes les iniquités?

2. Gardez-vous donc bien, mon fils, d'imiter tant de jeunes gens désœuvrés qui se plaisent à passer les journées entières dans l'oisiveté, qui ont presque autant d'horreur du travail que de la mort même, et ne savent se livrer à aucun genre d'application utile.

Les vains amusements, les promenades inutiles, les parties de plaisir, le repos immodéré, les jeux et les divertissements sont leur unique occupation, ils n'en connaissent pas d'autres.

O jeunesse insensée! qui croupissez ainsi dans l'inaction et la fainéantise, attendez-vous à voir un jour la pauvreté et la misère fondre sur vous, et vous accabler de leur poids.

Votre esprit, que vous n'aurez point formé et cultivé par l'étude des sciences utiles, conservera toute sa grossièreté et son ignorance naturelles; on vous repoussera de toutes parts comme incapable de rendre aucun service à la société dans les états qui exigent des connaissances et des talents.

Et votre corps, que vous n'aurez pas accoutumé au travail, sera incapable de soutenir la moindre fatigue.

3. Loin de vous, mon fils, la paresse et l'oisiveté de ces insensés!

Souvenez-vous que Dieu veut que vous vous livriez au travail, qu'il vous ordonne de manger votre pain à la sueur de votre front, jusqu'à ce que vous retourniez dans la poussière d'où vous avez été tiré.

Pensez que vous êtes né pour le travail, et qu'ainsi, si vous ne travaillez pas, vous ne faites pas ce à quoi vous êtes destiné.

Croyez que si vous ne vous exercez pas au travail dès la jeunesse, vous ne pourrez vous y adonner dans un âge plus avancé.

Soyez convaincu que si vous passez vos premières années dans l'oisiveté, vous ne pourrez dans la suite réparer le temps que vous aurez perdu dès le bas âge, ni recouvrer parfaitement votre innocence, que votre fainéantise aura entraînée dans un triste naufrage.

Quels regrets n'aurez-vous pas dans l'âge mûr, de voir que vous ne vous êtes point formé à la sagesse et aux sciences!

Regrets cruels, mais regrets inutiles, parce que vous les concevrez trop tard.

Et quelle ne sera pas votre désolation au jour terrible du jugement, lorsqu'il faudra rendre le compte le plus rigoureux, et de tous les moments du temps qui vous aura été accordé, et de tous les crimes dans lesquels votre oisiveté vous aura plongé!

Ah! pensez aux cruels gémissements que fait pousser à tant d'infortunées victimes des enfers le souvenir d'avoir perdu dans la fainéantise les belles années de leur jeunesse.

En vain demanderaient-elles, par les cris les plus perçants, et avec les plus vives instances, un seul moment de ce temps qu'elles ont perdu dans leur jeunesse pour l'employer utilement à leur salut: C'en est fait, s'il est perdu, la moisson est finie, l'été est passé, l'enfer est sans retour.

4. Pour vous, mon bien-aimé, le temps est encore entre vos mains; profitez-en donc, et employez-le à vous amasser des richesses éternelles.

Travaillez, travaillez, et pour vous mettre à l'abri des dangers de l'oisiveté, adonnez-vous dès l'enfance à des exercices utiles et honnêtes.

Travaillez, et ayez grand soin de ne pas perdre un seul instant d'un temps si précieux.

Travaillez, et que les différents exercices de votre vie, la prière, la lecture, l'étude ou les autres occupations de votre état se succèdent tellement que vous ne soyez jamais sans occupation; ainsi, vous vous préserverez des piéges du démon, et vos jours, remplis de bonnes œuvres, vous mériteront d'être jugé digne de récompense.

—

CHAPITRE XXVIII.

De la chasteté.

1. Soyez chaste, mon bien-aimé; je me plais au milieu des lis, et je fais mes délices de demeurer parmi les enfants des hommes qui sont purs et sans taches.

Je déteste et j'abhorre ceux qui se livrent aux désirs déréglés de leur cœur, et mon esprit ne peut demeurer dans l'homme charnel, c'est-à-dire dans celui qui, vivant selon la chair, cède aux attraits de l'infâme volupté.

2. Voulez-vous donc, mon fils, être l'objet de mes complaisances et de ma tendresse, ayez horreur de toute espèce d'impureté, et préservez-vous dès l'enfance des plus légères atteintes de cette honteuse passion.

Vous savez avec quelle effusion de cœur je m'écriais autrefois : Laissez venir à moi les petits enfants; avec quelle bonté je les embrassais, avec quel amour je les comblais de mes bénédictions.

D'où me venait cette prédilection pour ces tendres enfants? c'est qu'ils étaient innocents, et que mes yeux voyaient en eux la pureté des anges.

Et quand je réfléchissais aux dangers du monde auxquels ils étaient exposés, aux piéges que Satan préparait de toutes parts à leur innocence, j'étais saisi de la compassion la plus vive, et je m'écriais dans ma douleur :

Malheur, malheur à celui qui scandalisera un seul de ces petits enfants! Il vaudrait mieux pour lui qu'on lui attachât une meule de moulin au cou, et qu'on le précipitât au fond de la mer.

3. C'est donc un grand malheur qu'un enfant, entraîné par les scandales, se livre à quelque désordre contraire à la pudeur; car c'est surtout par le vice opposé à cette vertu que la jeunesse perd la précieuse innocence.

Ecoutez, mon fils, les ravages affreux que produit dans celui qui s'y livre ce vice infâme.

Il en fait un membre du démon, tandis qu'avant le crime il était membre de Jésus-Christ.

L'Esprit-Saint, descendu dans son cœur par la grâce du baptême, y habitait avec complaisance, et le vice honteux le chasse de cette retraite pour en faire l'habitation de l'esprit immonde, de l'esprit infernal qui s'y introduit et y domine en maître.

Ce jeune homme était l'ami de Dieu, et la honteuse volupté le rend son ennemi.

Il était enfant de Dieu, cohéritier de Jésus-Christ, son Fils unique, il devient l'esclave de Satan, la proie de l'enfer.

Soyez donc, mon bien-aimé, saisi d'horreur au seul nom de ce crime odieux; et si vous voulez savoir combien il est détestable aux yeux de Dieu, rappelez-vous que ce fut pour punir ce crime qu'il ouvrit autrefois les cataractes du ciel, et qu'il fit périr tous les coupables par un déluge universel.

Rappelez-vous que ce fut pour punir cette abominable iniquité, qu'il fit pleuvoir sur les villes de Sodome et de Gomorrhe un feu vengeur qui les réduisit en cendre; que ce fut encore pour la punir qu'il frappa d'une mort subite le petit-fils du patriarche Jacob.

Ayez donc, je vous le répète, ayez la plus vive horreur de cette infâme passion. Tremblez en pensant que la colère de Dieu éclate infailliblement sur les voluptueux, ou dès cette vie par les coups les plus terribles, ou dans l'autre vie en les livrant à des flammes horribles et éternelles, dont les feux qui dévorèrent Sodome n'ont été qu'une faible figure.

Que l'idée seule de ce crime monstrueux vous fasse donc frémir, et que son nom même ne souille jamais vos lèvres.

4. O mon fils, tant que vous serez sur la terre, vous aurez à combattre contre ce vice affreux, parce que le monde, la chair et Satan s'efforceront de vous y entraîner par mille moyens divers.

Armez-vous donc de courage, et appliquez-vous de bonne heure à repousser les traits de ces puissants ennemis.

Oui, je vous le dis derechef, appliquez-vous dès la jeunesse à leur résister; car c'est principalement à la jeunesse qu'ils font les plus fortes attaques.

Mais si vous réussissez à les vaincre, mon bien-aimé, vous serez certainement couronné, et, sortant comme un martyr comblé de gloire, la palme à la main, de ce monde, vous triompherez éternellement.

Oui, si vous avez le bonheur de vaincre et de vous conserver pur, vous verrez votre Dieu dans sa splendeur, et vous serez admis à la participation de son immense félicité.

5. Mais, pour que vous réussissiez à conserver le trésor inestimable de la chasteté, il faut d'abord que vous soyez bien convaincu qu'elle est un don de Dieu, que vous ne pouvez être chaste ni demeurer chaste sans sa grâce.

Il est donc nécessaire que vous la lui demandiez avec les plus vives instances.

Dites-lui donc avec ardeur : *Créez, Seigneur, créez en moi un cœur pur.*

Après avoir ainsi invoqué le secours du Tout-Puissant, apprenez comme il vous faudra combattre pour remporter la victoire.

6. Combattez en veillant avec la plus grande attention sur vous-même, et aussitôt que vous vous apercevrez que Satan s'approche de vous et vous suggère des choses indécentes, vous lui résisterez avec fermeté;

Vous rappelant qu'il faut remédier au mal dès le principe, et que, quand on l'a laissé empirer, il est souvent trop tard d'entreprendre de le guérir.

Aussitôt donc que les idées impures se présenteront à votre imagination, rejetez-les avec la même promptitude que vous rejetteriez des charbons brûlants qui tomberaient sur vous.

N'hésitez donc pas; fixez sans délai votre

esprit à d'autres objets, pensez que Dieu est présent et qu'il vous observe.

Si au contraire vous étiez lâche et négligent à rejeter les pensées dangereuses, croyez que vous ne tarderez pas d'être vaincu et de succomber; mais loin de vous ce malheur, mon bien-aimé.

Combattez aussi par la sobriété, gardez de justes mesures dans le boire et le manger; car le sang, allumé par l'excès du vin et des viandes, devient le foyer des plus honteuses voluptés.

Il est écrit des habitants de Sodome, que les excès de leurs repas furent la cause de leurs iniquités.

Combattez encore en fuyant soigneusement la société de ces amis dissolus qui ne rougissent pas de dire, de chanter ou de faire des obscénités, et en évitant surtout la familiarité avec les personnes d'un sexe différent; n'oubliez jamais que leur fréquentation, comme le remarque l'Ecriture, a été la cause fatale de la perte d'un grand nombre.

Combattez enfin en faisant un pacte avec vos yeux, afin qu'ils ne fixent jamais d'objets indécents, et qu'ils ne se permettent pas même de considérer avec trop de curiosité des objets dangereux et séduisants; qu'ils ne lisent non plus aucun de ces livres empoisonnés qui traitent de galanterie, d'amour profane, ou d'autres choses contre les bonnes mœurs.

Fuyez aussi, mon bien-aimé, les danses et les spectacles; ils sont les écoles de l'incontinence, ils inspirent la passion, ils l'excitent et doivent être comptés parmi ces scandales du monde contre lesquels j'ai prononcé l'anathème.

7. Si vous voulez demeurer chaste, il faut en outre que vous choisissiez un directeur sage, éclairé, zélé, auquel vous puissiez ouvrir votre cœur par de sincères et fréquentes confessions.

Il faut que vous méditiez souvent vos fins dernières, et que vous vous appliquiez à la lecture des bons livres, afin de remplir votre esprit de pensées pieuses, saintes et solides, et d'en congédier les pensées vaines ou mauvaises.

Il faut que vous vous adonniez à un travail assidu et continuel, afin de ne pas avoir le temps de vous occuper du mal.

Le travail, mon bien-aimé, est un des meilleurs et des plus sûrs préservatifs de ce vice honteux.

8. O mon fils! fermez étroitement votre cœur à toute espèce de volupté criminelle.

Ses dehors sont riants, ses apparences séduisantes; mais sous cet extérieur spécieux elle cache le poison le plus subtil et une amertume mortelle.

Elle flatte d'abord, mais elle mord aussitôt; elle déchire, elle tourmente cruellement.

Fuyez, fuyez l'infâme volupté, la saine raison en a horreur: elle dégrade, elle abrutit, elle avilit l'homme, et elle est détestable aux yeux du Seigneur.

CHAPITRE XXIX

De la crainte de Dieu.

1. Vous savez sans doute, mon bien-aimé, que le sage Tobie s'appliqua à inspirer dès l'enfance la crainte du Seigneur à son tendre fils.

Et pourquoi? c'est que la crainte de Dieu est le commencement de la vraie sagesse.

C'est donc avec juste raison que je vous dis: Craignez, si vous voulez vous sauver, si vous désirez vous sanctifier.

Craignez le Seigneur, il est le Très-Haut, l'Etre immense, très-saint et tout-puissant, il est le Dieu terrible, le Dieu des justices, le Dieu des vengeances, dont le péché allume la colère et l'indignation.

2. C'est de ce souverain Maître de toutes choses que descend tout don parfait, mon bien-aimé.

Il faut donc que vous vous adressiez à lui, et que vous le suppliiez avec les plus vives instances de vous accorder le don de sa crainte.

Priez-le et conjurez-le, dites-lui avec David: Ne me méprisez pas, Seigneur, mais éclairez mes yeux, afin que je ne m'endorme pas dans les ténèbres de la mort, comme ces nations infortunées qui n'ont pas le bonheur de vous connaître.

Priez-le de percer votre cœur et votre chair des flèches de sa crainte sacrée, en vous inspirant la frayeur de ses jugements.

3. Mais il ne suffit pas de solliciter par de ferventes prières une grâce si précieuse, il faut que vous vous efforciez de l'exciter en vous par la méditation profonde des grandeurs infinies de votre Dieu.

Considérez donc souvent et attentivement la majesté redoutable de ce souverain Dominateur dont la sagesse, la bonté, la sainteté, la puissance et la justice ne peuvent se mesurer; cette auguste majesté que toutes ses créatures bénissent, et que les anges adorent avec un effroi respectueux.

Et devant qui toutes les choses de ce monde ne sont qu'un grain de sable et une vile poussière.

4. Toutes vos voies, toutes vos démarches sont sous les yeux de ce grand Dieu.

Craignez-le, mon fils, et évitez avec le plus grand soin l'iniquité, appréhendez l'ombre même du péché qui lui est souverainement odieux.

Craignez-le, et ne parlez jamais de ce Maître grand par excellence, qu'avec une profonde vénération.

Craignez-le, et rendez-lui fidèlement, en toute religion et humilité, le tribut de vos adorations et de vos prières.

5. Souvenez-vous d'Abraham, le père des croyants. Vous savez combien il était agréable aux yeux de Dieu; il était cependant tellement effrayé de la grandeur de sa majesté, que lorsque ce Dieu trois fois saint lui adressait la parole, il se prosternait tremblant et jusqu'à terre devant lui; et n'osant lui répondre, il s'écriait: *Comment*

parlerai-je à mon Dieu, moi qui ne suis que cendre et poussière?

Souvenez-vous du patriarche Jacob qui, saisi d'étonnement à la vue de la gloire du Seigneur, s'écriait : *Oh! que ce lieu est terrible! c'est ici la maison de Dieu!*

Souvenez-vous de Moïse, qui, approchant du buisson ardent d'où le Seigneur l'appelait, quitta ses souliers par respect pour la sainteté de sa présence.

Souvenez-vous de David, qui saisi de frayeur à la seule pensée de l'immensité divine, s'écriait : *Où irai-je, grand Dieu, pour me mettre à l'abri de votre vue? où fuirai-je pour me mettre à couvert de vos regards?*

6. Heureux, mon fils, heureux ceux qui craignent ainsi le Seigneur, ils observent fidèlement ses commandements, ils marchent dans ses voies et ils persévèrent dans la justice jusqu'à la fin de leurs jours.

Imitez donc ces saints personnages qui furent les amis de Dieu, imitez Abraham; et lorsque vous voudrez prier le Tout-Puissant, humiliez-vous profondément devant ce souverain Seigneur de toutes choses.

Imitez Jacob, et lorsque vous entrerez dans le temple de votre Dieu, soyez saisi d'une sainte frayeur à l'abord de son sanctuaire.

Imitez Moïse, et lorsque vous voudrez vous approcher de la table sacrée, quittez comme lui vos souliers, c'est-à-dire purifiez soigneusement les souillures dont votre âme pourrait être entachée.

Imitez David, ayez comme lui le souvenir continuel de la présence de votre Dieu, croyez comme lui qu'il n'est aucun lieu assez secret pour y pécher sans être aperçu par le souverain Seigneur qui voit tout, et aux yeux duquel rien ne peut être caché.

Craignez, craignez Dieu, et les maux passeront près de vous sans vous atteindre, Dieu vous préservera de succomber à la tentation, et vous délivrera de tout danger.

CHAPITRE XXX.

De la prière.

1. *Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous ne servirez que lui seul.*

Et comment l'adorerez-vous, comment le servirez vous, si vous ne le priez pas?

L'adorer, c'est contempler sa majesté suprême, en confessant votre néant et votre bassesse.

Le servir, c'est louer sa bonté infinie, en lui témoignant l'amour dont vous brûlez pour sa divine essence;

C'est bénir sa sainteté, en pleurant vos péchés devant elle; c'est reconnaître votre extrême indigence, et lui demander avec instance ses secours et les grâces dont vous avez un si pressant besoin.

Vous sentez, mon bien aimé, que ce n'est que par la prière que vous pouvez satisfaire à tous ces devoirs.

Aussi le Dieu qui vous a fait pour lui vous a-t-il imposé l'obligation de prier, et même de prier en tout temps et sans discontinuer, parce qu'en tout temps et sans cesse vous devez le servir.

La prière est donc un de vos devoirs indispensables envers Dieu.

2. Mais elle est aussi un de vos principaux devoirs envers vous-même; car vous savez que vous ne pouvez rien sans le secours du Tout-Puissant.

Sans sa grâce, en effet, vous ne pouvez ni éviter le péché, ni vous purifier de ceux que vous avez commis; il n'y a que lui qui puisse préserver votre corps et votre âme des dangers qui les menacent de toutes parts; lui seul peut vous faire prospérer dans l'ordre spirituel aussi bien que dans l'ordre temporel.

Quelque difficile qu'il soit pour vous de conserver l'innocence baptismale, ou de la recouvrer après l'avoir perdue, vous le pouvez avec sa grâce.

Et comment vous assurerez-vous la grâce et la protection de ce souverain Seigneur, comment l'engagerez-vous à vous soutenir et à vous aider, si ce n'est par la prière?

Il l'a dit, le Dieu qui est la vérité et la vie : *Demandez et vous recevrez, cherchez et vous trouverez, frappez et on vous ouvrira.*

En vérité, a-t-il ajouté, en vérité je vous le dis : *Si vous demandez quelque chose à mon Père en mon nom* et selon sa volonté, *il vous l'accordera.*

Voyez, mon bien-aimé, le Seigneur l'a juré, et il ne se repentira pas de l'avoir juré. Ayez confiance à sa véracité et à sa bonté suprême; priez.

3. O mon fils, si vous étiez plongé dans l'indigence la plus profonde, réduit aux extrémités de la dernière misère, et qu'un prince aussi riche que bienfaisant vînt vous dire :

Venez, frappez à ma porte, demandez, et je vous donnerai tout ce qui vous est nécessaire;

Vous courriez sans doute aussitôt, vous frapperiez, vous demanderiez, et il ne faudrait pas vous presser de le faire.

Et encore : si vous étiez dangereusement malade, déjà presque désespéré, et qu'on vous annonçât que le plus habile des médecins fût arrivé dans votre voisinage, et qu'ayant appris l'état où vous êtes, il eût dit : Je puis guérir ce malade; que seulement il demande mes services, j'irai aussitôt, et je réponds de sa guérison.

Sans doute, vous vous écrieriez avec transport : Qu'il vienne; allez, suppliez-le de venir, et qu'il me guérisse.

Enfin si, croupissant dans la prison et dans les fers, on vous avertissait que le prince dont votre délivrance dépendrait absolument eût dit :

Je suis touché du sort de ce captif; j'en ai pitié, qu'il demande sa liberté et je lui ferai grâce, je le délivrerai.

Dans une telle circonstance, mon bien-aimé, vous ne vous endormiriez pas lâchement dans votre cachot, mais vous demanderiez bien vite qu'on vous conduisît au prince pour lui demander votre grâce, ou

qu'on lui présentât sans délai votre supplique.

4. Mon fils, où est votre foi? Dieu n'est-il pas plus véridique que l'homme le plus vrai? ne surpasse-t-il pas en bonté les hommes les plus miséricordieux? sa science n'est-elle pas infiniment au-dessus de celle de tous les médecins de ce monde? n'est-il pas plus fidèle dans ses promesses que l'homme le plus exact à tenir sa parole?

Et vous, n'êtes-vous pas pauvre, infirme? n'êtes-vous pas serré dans les liens de la concupiscence, et peut-être chargé des chaînes du péché?

Priez donc et priez sans cesse : priez le matin, priez le soir, et qu'il ne vous arrive jamais de manquer à cet important exercice du Chrétien. Priez et n'omettez pas de vous recommander à votre Dieu avant et après vos principales actions.

Priez en assistant assidûment à la messe et aux offices de l'Eglise.

Priez, en quelque lieu que vous soyez : en quelque danger, quelque tentation que vous vous trouviez, élevez vers le Seigneur les yeux de votre cœur.

5. Par ce moyen, vous attirerez sur vous la précieuse rosée du ciel, et vous sentirez descendre sur vous la patience, la pureté, la douceur, la droiture, la sagesse, la force, la prudence, la piété, la tempérance, la crainte et l'amour; la graisse même de la terre ne vous sera pas refusée, si elle vous est avantageuse,

Parce que la prière est utile à tout, et qu'elle ouvre aussi bien les trésors de la terre que les trésors du ciel.

O jeune homme! priez et vous acquerrez la maturité de l'esprit, cette vieillesse vénérable qui ne consiste pas dans le nombre des années.

Priez : si vous êtes pécheur, vous obtiendrez votre conversion ; et, si vous êtes juste, vous recevrez cette précieuse persévérance qui fait les saints.

CHAPITRE XXXI.

Des défauts de la prière.

1. Il est un grand nombre de Chrétiens qui prient sans être exaucés; vous-même, mon fils, peut-être avez-vous souvent demandé sans obtenir.

Vous êtes dans l'étonnement : Eh quoi! dites-vous, Dieu est la vérité même, et comment se fait-il donc que la promesse qu'il nous a faite d'exaucer nos prières ne s'exécute pas?

Mais écoutez, mon bien-aimé : vous demandez et vous ne recevrez pas, parce que vous demandez mal.

Car d'abord il arrive que vous établissez entre Dieu et vous un nuage épais qui empêche vos prières de monter vers son trône.

Et comment cela, direz-vous, quel est donc ce nuage? Ce sont vos péchés, ces péchés que vous affectionnez, auxquels vous ne voulez pas renoncer, et dont vous ne voulez pas vous corriger.

Dans cet état, votre prière ne peut être agréable à Dieu, elle est à ses yeux ce que fut autrefois la prière d'Antiochus, dont il est dit :

Ce malheureux élevait sa voix vers un Dieu qui ne devait pas lui faire miséricorde.

Car il est certain que Dieu n'écoute pas les pécheurs obstinés dans leurs dérèglements.

Si donc vous sentez que vous êtes en état de péché mortel, il faut qu'avant de prier vous vous humiliiez profondément, et que, vous excitant de toutes vos forces à la contrition, vous preniez une ferme résolution de ne plus retomber;

Il faut que vous mettiez bas les armes avec lesquelles vous combattez contre le Seigneur.

Vous étant mis dans ces dispositions, priez avec confiance comme le publicain qui, couvert de confusion, se tenait loin du sanctuaire, et frappait avec douleur sur sa poitrine; vous savez qu'il s'en retourna justifié dans sa maison.

2. Mais, ajoutez-vous, j'ai fait mes efforts pour me mettre dans ces dispositions : il me semble que j'étais bien contrit, profondément humilié; je n'ai cependant pas été exaucé.

Vous n'avez pas été exaucé, mon bien-aimé; c'est peut-être parce que le Père céleste voyait que ce que vous lui demandiez vous serait nuisible.

Que lui demandiez-vous? les richesses, les honneurs, la santé? Et Dieu prévoyait que vous en abuseriez; c'est pour cela qu'il ne vous a pas accordé ce que vous sollicitiez.

Vous négligiez, vous oubliiez même les choses d'en haut, vous ne désiriez que des faveurs terrestres : il faut, mon fils, régler sagement vos désirs et vos demandes.

Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, cherchez sa crainte, son amour, cherchez la sagesse et les vertus avant tout;

Demandez ensuite les avantages temporels qui vous sont nécessaires, et ne les sollicitez que conformément à la volonté du Seigneur; alors vos prières seront exaucées, et toutes choses vous seront accordées.

3. Mais encore, dites-vous, souvent je n'ai demandé que des faveurs spirituelles, et je ne les ai pas obtenues. Et comment les avez-vous demandées? N'a-ce point été avec légèreté, avec précipitation, avec ennui, avec dégoût, du bout des lèvres, sans faire attention aux paroles que vous prononciez? N'avez vous pas prié avec dissipation, dans une posture peu décente et sans recueillement?

O mon bien-aimé! combien il y a de Chrétiens qui, priant de cette manière, n'honorent pas le Seigneur, mais lui font plutôt injure! Aussi il est écrit : que leur prière soit pour eux un nouveau crime.

Il n'est pas étonnant que de telles prières ne soient pas exaucées, et vous ne devez pas être surpris de n'avoir pas été écouté, si vous avez prié de cette manière.

4. Je ne me reconnais point à ces traits, di-

tes-vous : je prie avec piété, avec recueillement, et cependant le Seigneur ne se rend point favorable à mes prières.

Mais peut-être, mon fils, n'avez-vous prié que très-rarement avec ces saintes dispositions ; peut-être n'avez-vous demandé qu'une fois ou deux, et voyant que vous n'étiez pas exaucé, vous avez cessé de prier.

Vous avez commencé de frapper ; vous n'avez pas continué de le faire, et vous vous plaignez de ne pas avoir été exaucé !

Persévérez, mon bien-aimé, si le Seigneur diffère, fatiguez-le par de nouvelles instances, il le veut, il vous l'a prescrit : Cherchez, a-t-il dit, demandez, frappez, priez sans cesse.

Il est manifeste que, par ces paroles, Dieu vous recommande la constance dans la prière, vous donnant à entendre qu'il veut éprouver votre foi et votre patience.

Persévérez donc, ne vous lassez pas de demander, vous verrez enfin le ciel faire descendre sur vous ses précieuses rosées, et combler vos vœux.

Retenez bien cet avis, et gravez-le profondément dans votre cœur : priez toujours avec humilité, avec contrition, avec prudence, avec sagesse, avec piété, confiance et religion ; priez avec constance et persévérance.

Le Seigneur écoutera favorablement votre prière.

Oui, je vous le dis, en vérité, Dieu, qui est fidèle dans ses promesses, vous accordera les faveurs que vous aurez demandées de cette manière.

CHAPITRE XXXII

De l'amour du prochain.

1. Il faut, mon fils, que vous aimiez le Seigneur votre Dieu par-dessus toutes choses ; c'est là le premier et le plus grand de tous les commandements.

Le second précepte, qui est semblable à ce premier, et que vous devez observer avec le même soin, vous ordonne d'aimer votre prochain comme vous-même.

Si donc vous n'aimez pas vos frères, vous demeurerez certainement en état de mort.

2. Aimez-vous vos frères, mon fils ? Oui, dites-vous, je les aime ? Et qui sont ceux que vous aimez ?

J'aime, répondez-vous, mes parents, mes amis, j'aime tous ceux qui me font du bien ou qui seraient disposés à m'en faire s'il était en leur pouvoir.

Si vous n'aimez que ceux-là, mon fils, loin d'observer le précepte, vous ne le connaissez même pas. Ecoutez, et instruisez-vous.

3. Il vous est ordonné d'aimer tous les hommes, sans en excepter un seul.

Il vous est prescrit de ne pas aimer comme les païens, qui n'aiment que ceux qui leur font du bien ou qui sont bien disposés à leur égard.

Il vous est commandé d'aimer comme Jésus-Christ, qui a aimé tous les hommes, et qui est mort pour tous.

Il vous est ordonné d'aimer vos ennemis mêmes, ceux qui vous haïssent, ceux qui vous outragent.

Il vous est enjoint de ne faire aucune réserve et de n'excepter personne.

Et pourquoi ? C'est qu'il n'est aucun homme qui ne soit votre frère, qui n'ait comme vous Dieu pour père, qui ne soit comme vous créé à son image, qui ne soit formé du même limon que vous, qui n'ait été comme vous racheté par le sang de Jésus-Christ, et qui ne soit comme vous appelé à régner un jour dans le ciel.

Il vous est prescrit d'aimer tous les hommes, parce qu'ils sont comme vous membres d'un même corps dont Jésus-Christ est le chef, parce qu'ils sont comme vous des membres de Jésus-Christ.

Et comme il n'y a pas de division dans le corps humain, comme au contraire il y a la plus étroite liaison entre les membres d'un même corps, de manière que les membres s'intéressent mutuellement les uns pour les autres ;

Tellement que si un seul membre souffre, tous les autres membres partagent sa douleur,

Et que s'il survient quelque avantage à un membre, tous les autres y prennent part ;

Ainsi il faut que, de cette multitude d'hommes qui peuplent la terre, il n'y en ait aucun que vous n'aimiez sincèrement, et auquel vous ne soyez disposé à faire le bien que vous feriez à tout autre.

4. Vous le voyez : ce n'est pas parce que les hommes vous plaisent, parce qu'ils sont bons à votre égard, que vous devez les aimer ; c'est parce qu'ils sont vos frères : et puisqu'ils sont tous vos frères, il faut donc que vous les aimiez tous.

Mais, dites-vous, je ne connais pas tous les hommes, comment pourrais-je leur accorder à tous mon affection ?

Mon fils, ce n'est pas l'affection de l'amitié, c'est l'amour de la charité que la religion vous ordonne d'avoir pour tous les hommes, et il ne vous est pas moins possible de l'avoir pour ceux qui vous sont inconnus que pour ceux que vous connaissez.

Mais que faut-il donc faire pour aimer ainsi tous mes frères ?

Que faut-il faire ? Trois choses : vouloir du bien à tous, en faire à tous selon votre pouvoir dans l'occasion, enfin supporter et excuser tous les défauts, toutes les faiblesses, toutes les fautes mêmes du prochain autant que la conscience le permet.

Accoutumez-vous donc à regarder tous les hommes comme vos frères, à vous rendre affable à tous, à leur désirer du bien, à compatir à toutes leurs misères, à ne porter envie à qui ce soit.

Aimez les gens de bien à cause de leurs vertus, aimez les méchants afin qu'ils deviennent bons, et désirez leur conversion.

Détestez leurs vices ; mais pensez que, malgré ces vices, ils sont des créatures de Dieu, faites à son image, rachetées au prix du sang de son Fils, et que sous ces rap-

ports les méchants mêmes sont dignes de votre amour.

5. O mon fils ! que la bonté croisse avec vous dès l'enfance, et ne détournez jamais vos yeux du pauvre et de l'indigent.

Que la douceur et la clémence soient vos inséparables compagnes, et qu'elles vous fassent toujours pardonner avec facilité les outrages que vous recevrez.

Ne blessez personne par vos paroles, et que la calomnie et la médisance ne souillent jamais vos lèvres. Ayez soin, au contraire, de réprimer, autant qu'il sera en votre pouvoir, ceux qui déchirent leurs frères; soyez le protecteur et le défenseur de ceux contre lesquels les langues envenimées lancent leurs traits perfides.

N'oubliez jamais ce grand principe qui est l'abrégé sublime de toute la charité : Ne faites jamais aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît à vous-même.

Faites, au contraire, à vos frères ce que vous voudriez qu'ils vous fissent.

O mon fils ! ce que vous ferez à un de vos frères, vous me le ferez à moi-même, votre Sauveur; et ce que vous refuserez à un de vos frères, ce sera à moi-même que vous le refuserez.

Si donc vous m'aimez, aimez aussi vos frères.

CHAPITRE XXXIII.

De la langue et de la conversation.

1. C'est aux discours qu'on reconnaît le sage, mon bien-aimé : vous savez qu'un bon arbre ne peut porter de mauvais fruits; si donc vos discours sont mauvais, ce sera un signe évident que vous l'êtes vous-même.

En effet, les mauvais discours ne peuvent procéder que d'un cœur méchant, d'un cœur libertin ou impie, ou colère, ou envieux, ou faux, d'un cœur irréligieux ou charnel.

2. Pourquoi le Créateur de toutes choses vous a-t-il doué d'une langue ? c'a été sans doute afin que vous vous en servissiez pour le bénir, et non pas pour que vous en fissiez un instrument de péché, en l'employant à offenser Dieu et à nuire au prochain.

Ah ! si au dernier des jours il faudra rendre compte d'une seule parole oiseuse, quel compte terrible n'aura-t-on pas à rendre des crimes énormes qui se commettent par la langue ?

3. O langue ! ô membre qui parais si petit et si faible, de quels grands forfaits n'as-tu pas été et n'es-tu pas encore tous les jours la source empoisonnée !

Tu jettes de légères étincelles, et tu embrases les plus vastes forêts ; tu lances des traits presque imperceptibles, et tu répands par eux le poison le plus mortel.

N'est-ce, mon fils, n'est-ce pas la langue du serpent qui a séduit et perdu Eve? N'est-ce pas la langue de cette Eve qui a précipité Adam et toute sa postérité dans la mort du péché ?

Et à combien de jeunes gens pleins de mœurs, les discours corrompus de leurs condisciples dépravés n'ont-ils pas fait perdre leur précieuse innocence ! Combien de fois la langue n'a-t-elle pas armé le frère contre le frère! que de rixes n'a-t-elle pas excitées, que de coups mortels n'a-t-elle pas fait porter, que de sang n'a-t-elle pas fait couler!

Que de gens honnêtes n'a-t-elle pas plongés dans l'infamie et dans l'opprobre par la calomnie !

Que de vrais croyants n'a-t-elle pas entraînés dans l'incrédulité et l'impiété !

Je ne finirais pas si je voulais détailler tous les désordres et tous les maux dont la langue a été le principe fatal et la funeste cause.

Pour tout dire en un mot, la langue est vraiment un monde d'iniquité.

4. Mettez donc, mon fils, mettez un frein à votre langue; qu'elle soit remplie de pudeur, et que jamais elle ne prononce même le nom de quelque indécence que ce soit.

Qu'elle soit chrétienne ou religieuse, ne se prêtant à aucune espèce d'impiété, de blasphème, d'imprécation ou de jurement défendu.

Qu'elle soit pleine de douceur, et que les paroles d'emportement, de détraction, de calomnie, d'injure, de censure, ne la souillent jamais.

Qu'elle soit véridique et qu'elle ne se prête pas au mensonge.

Qu'elle soit humble, modeste, et rejette loin d'elle les expressions hautaines et orgueilleuses.

Qu'elle soit amie de la paix, et que, loin de semer la discorde par d'imprudents rapports, elle s'efforce d'établir l'union de la charité parmi les frères.

Qu'elle soit sage, et qu'assaisonnée du sel de la discrétion, elle évite les discours vains et insensés.

Qu'en toute occasion elle inspire l'amour du bien et l'horreur du mal.

Si vous êtes fidèle, mon bien-aimé, à suivre ces règles dans vos discours, votre langue n'offensera personne, et vous serez, comme dit l'Ecriture, un homme parfait.

CHAPITRE XXXIV.

De la sobriété.

1. Vivez sobrement dans ce monde que vous habitez, et que tous vos vœux et vos désirs se portent vers les biens solides du ciel, que ceux qui auront été rassasiés ici-bas n'obtiendront pas; car ils seront condamnés à une faim éternelle.

Rappelez-vous qu'il est écrit de ce riche qui se plaisait à se donner chaque jour des festins splendides : *Il mourut et il fut enseveli dans l'enfer.*

De ce lieu d'horreur où il est détenu, il s'écrie : *Je suis cruellement tourmenté dans cette flamme;* il conjure en vain Lazare de tremper l'extrémité de son doigt dans l'eau pour en rafraîchir sa langue.

On lui répond : *Souvenez-vous que les biens de la terre ont été votre partage pen-*

dant votre vie, tandis que la misère fut celui de Lazare; il est juste qu'il soit consolé pendant que vous êtes tourmenté.

Il n'est donc pas douteux, mon fils, qu'une nourriture ou trop abondante ou trop recherchée ne ferme la porte du ciel aux hommes sensuels, et ne leur ouvre la porte de l'abîme des tourments.

Il n'est pas douteux que la voie étroite de la sobriété ne soit le chemin qui conduit au bonheur éternel, et que la voie large des délices et des excès de la table ne soit le chemin qui mène à la perdition.

Il n'est pas douteux que les tortures et les peines de l'autre vie ne soient infligées à ces hommes de volupté qui auront fait de leur ventre leur divinité, en proportion des plaisirs terrestres auxquels ils se seront livrés.

2. Mais, dites-vous, toute créature est l'ouvrage du Tout-Puissant, toute créature de Dieu est bonne; nous devons tout accepter avec actions de grâces, et ne rien rejeter de ce qu'il a plu au Seigneur de nous donner.

Sans doute, mon fils, toute créature est bonne; mais ce qui est bon devient nuisible et mortel quand on en use avec excès et contre les règles de la sobriété.

Ecoutez les ravages que fait l'intempérance qui, comme un vase de mort, détruit tout ce qu'elle atteint.

D'abord elle détruit le corps : car, comme il est écrit, l'excès de nourriture engendre l'infirmité et les maladies, et la débauche a donné la mort à un grand nombre de voluptueux.

Elle anéantit les fortunes les plus brillantes, et précipite dans la misère; car il est encore écrit : *Celui qui aime la table sera dans l'indigence; celui qui aime le vin et les mets exquis ne s'enrichira pas.*

Elle obscurcit l'intelligence et le jugement de l'esprit; car l'excès de nourriture abrutit l'âme.

Elle est l'ennemie de la douceur et de la paix; et en effet, l'Esprit-Saint l'a dit : *L'intempérance provoque, enflamme la colère, et cause les plus grands désastres.*

Elle fait perdre la chasteté, car il est presque impossible de conserver cette vertu si délicate au milieu des plaisirs de la table, dont les excès sont l'amorce la plus dangereuse de la volupté.

Elle détruit la sagesse; car la débauche rend l'homme charnel et insensible aux choses de Dieu; elle lui fait oublier ses fins dernières.

3. Je vous conjure donc, ô jeune homme, de mettre la sobriété au rang des obligations les plus importantes.

Souvenez-vous, mon fils, que vous êtes venu en ce monde pour y servir le Seigneur, et non pas pour y satisfaire vos sens; pensez que faire de votre ventre votre Dieu, ce serait une idolâtrie.

Souvenez-vous qu'il faut manger et boire pour vivre et non pas vivre, pour boire et manger.

Souvenez-vous que votre âme est bien plus précieuse que votre corps, et que vous devez par conséquent être bien plus occupé de pourvoir aux besoins de votre âme qu'à ceux de votre chair qui doit bientôt mourir.

Souvenez-vous que Dieu étant témoin de toutes vos actions, l'est aussi de vos repas, et qu'il faut que vous les preniez en sa présence, avec la réserve qu'imposent les regards formidables de ce souverain Seigneur.

4. Pénétré de ces grandes vérités, proposez-vous de suivre à l'avenir les règles de la sobriété que je vais vous tracer, et de ne jamais vous en écarter.

Mangez d'abord, autant qu'il vous sera possible, à des heures fixes, et ne vous permettez pas de les prévenir pour suivre les caprices de votre appétit et de votre goût.

N'omettez jamais la prière usitée par les Chrétiens, pour attirer la bénédiction de Dieu sur le repas.

Mangez ce qui vous sera présenté, sans rechercher ce qu'il y aurait de plus appétissant.

Et si ce qui vous est offert ne vous plaît pas, souvenez-vous de ce fiel qu'on présenta à Jésus-Christ, votre Maître, sur la croix; faites-vous un plaisir de participer à ses douleurs et à ses répugnances, en usant sans murmure de ce qui vous déplaît.

N'excédez pas dans la quantité du boire et du manger, et n'oubliez pas que le trop, loin de restaurer et de fortifier le corps, l'affaiblit et le mine.

Ce n'est pas en effet sans raison que l'on dit communément : La débauche fait périr plus de personnes que le glaive.

Ne mangez pas avec trop d'ardeur et d'avidité, et ne soyez pas semblable à un animal sans raison qui dévore; mais soyez un homme sensé qui ne prend que la nourriture nécessaire.

Mangez et buvez, mon fils, avec toute la modération d'un vrai serviteur de Dieu, qui n'a d'autre intention que d'entretenir ou d'augmenter les forces dont il a besoin, pour remplir ses devoirs envers Dieu et les hommes.

O mon bien-aimé! si vous flattez votre chair par une nourriture trop abondante ou trop recherchée, vous sentirez bientôt ses révoltes.

Appliquez-vous plutôt à mortifier cette chair de péché, et si vous avez eu le malheur de faire servir les membres de votre corps à l'iniquité, faites-les maintenant servir à la justice, par la tempérance et l'austérité.

CHAPITRE XXXV.

Du mépris de tous les plaisirs terrestres.

1. Cherchez, mon fils, cherchez les biens d'en haut, et ne vous attachez pas aux choses de la terre.

Vous n'avez point ici-bas de cité permanente, et vous n'y trouverez pas de félicité

durable; vous êtes appelé à la possession des biens à venir, qui sont immenses, comme ils sont éternels.

Vous n'avez pas été créé pour marcher la tête courbée vers la terre, comme des animaux sans raison.

Destiné au ciel, vous marchez la tête élevée vers cet heureux séjour.

Vous ne rampez pas comme les vers et les serpents, et votre sort n'est pas de vous rouler dans la fange, comme les animaux immondes.

Etant par votre nature le plus noble et le plus libre des êtres qui habitent l'univers, vous ne touchez que des pieds la terre qui vous porte.

2. Laissez les brutes stupides se rassasier de l'herbe de cette terre, et mettre leur bonheur dans la jouissance de ses productions.

Pour vous qui êtes le roi des animaux, recherchez des délices plus dignes de vous, des délices spirituelles, qui sont les seules vraiment dignes de ce nom, puisqu'elles sont les seules solides, les seules réelles, les seules honnêtes.

Dites-moi, mon bien-aimé, ne regarderiez-vous pas comme un insensé celui qui, tout occupé d'un vil animal qu'il aimerait éperdument, lui donnerait les meilleurs morceaux de sa table, et ne prendrait pour lui-même que ce qu'il aurait de plus médiocre et de plus insipide?

Sans doute ce serait là un insensé: et pourquoi? c'est que l'homme étant certainement beaucoup au-dessus de l'animal, il serait contre le bon sens de donner à celui-ci la préférence.

Mais, mon fils, l'âme de l'homme n'est-elle pas bien plus précieuse et bien plus noble que son corps? elle vaut sans doute incomparablement mieux que celui-ci.

3. Que penser donc d'un jeune homme qui, peu soucieux de nourrir, d'embellir, d'enrichir son âme par la sagesse et la science, de procurer son bonheur par les vertus et les bonnes œuvres, ne s'occupe que de satisfaire et de flatter les sens de tout son corps?

Que penser d'un jeune homme qu'on voit continuellement courir de plaisirs en plaisirs, et de fêtes en fêtes; qu'on voit faire son unique occupation de charmer tantôt ses oreilles par l'harmonie de la musique et les vains sons des instruments; tantôt sa vue par la recherche trop curieuse des beautés de la nature et de l'art; tantôt sa langue par la délicatesse des mets; tantôt ses membres par des vêtements précieux et sensuels; tantôt son corps entier par la mollesse du duvet?

Que penser d'un jeune homme qu'on voit passer sans discontinuer du lit à la table, de la table au jeu, du jeu à des parties de plaisir, à des lectures, à des spectacles profanes et obscènes?

Il faut en convenir, mon bien-aimé, se comporter de cette manière, c'est le comble de la folie;

C'est rendre l'âme immortelle esclave d'un corps de boue, c'est sacrifier la plus noble substance, pour nourrir et engraisser la plus vile;

C'est préférer un plaisir vain et de peu de durée, à une éternité de gloire et de félicité. Quel désordre!

4. Tenez, mon bien-aimé, une conduite tout opposée; aimez votre âme, et méprisez votre chair.

Votre âme ne mourra pas; pour votre chair, elle périra et retournera en poussière.

Votre âme veut le bien auquel votre chair répugne, et votre chair veut le mal que votre âme réprouve et rejette.

Les inclinations de votre âme la portent vers les choses d'en-haut, et la concupiscence de votre chair ne la porte qu'à des choses qui conduisent à la perdition.

5. Foulez, foulez aux pieds cette malheureuse concupiscence de votre corps, et appliquez-vous à la dompter.

Livrez-vous tout entier aux sages désirs de votre âme, n'ayez d'ardeur que pour les délices spirituelles, que vous trouverez en abondance dans le service de Dieu, dans l'observation de ses commandements, dans la pratique de la vertu, dans la recherche de la sagesse, dans la poursuite de la béatitude éternelle.

N'ambitionnez que ces sortes de délices, ne recherchez que celles-là.

6. Ecoutez, mon fils, ce qui est écrit; car c'est pour votre instruction qu'il est écrit:

Heureux ceux qui craignent le Seigneur, et qui marchent dans ses voies!

Heureux ceux qui s'appliquent à se conserver sans tache, en observant fidèlement les commandements du Seigneur!

Heureux ceux qui ont le cœur pur, ceux qui procurent l'établissement de la paix parmi leurs frères, ceux qui sont doux, ceux qui sont miséricordieux!

Heureux ceux qui trouvent la sagesse, ceux qui sont riches en prudence!

7. Mais malheur à ceux qui aiment à rire avec les enfants du siècle! malheur à ceux qui sont rassasiés, à ceux qui se plaisent à s'enivrer des délices de ce monde, à ceux qui vivent selon la chair!

Ceux-là ne peuvent plaire à Dieu, et on les verra mourir de l'affreuse mort des pécheurs.

Ils seront enfin jetés dans ces horribles ténèbres, où il n'y aura que pleurs et grincements de dents, où un ver cruel qui ne mourra pas, et un feu dévorant qui ne s'éteindra jamais, les tourmenteront sans cesse.

Voilà le terme fatal auquel conduisent les fausses délices d'ici-bas. Méprisez-les donc et fuyez-les.

CHAPITRE XXXVI.

Des fins dernières.

1. Voulez-vous ne pas pécher? voulez-vous servir votre Dieu dans la justice et dans la sainteté tous les jours de votre vie?

ayez soin, mon fils, de penser souvent à vos fins dernières.

Pensez à la mort, au jugement, au ciel, à l'enfer, à l'éternité.

Que ces grandes vérités soient profondément gravées dans votre cœur, retenez-les-y soigneusement, afin qu'elles soient toujours devant vos yeux, et vous serez sage.

Mais si vous les oubliez, si vous n'y réfléchissez pas, soyez assuré que vous serez bientôt plongé dans la désolation de l'iniquité;

Vous courrez comme un insensé au milieu des dangers de ce monde, vous ne ferez pas même attention aux abîmes qui se trouveront dans votre route, et vous vous y précipiterez presque sans vous en apercevoir.

2. Pensez donc d'abord que vous mourrez et que vous ne vivrez pas toujours. Cette vérité est sans contredit la plus manifeste et la plus évidente de toutes les vérités.

Car il n'est point d'homme qui vive toujours, et qui ne succombe pas sous les coups de la mort.

Il n'est pas moins certain que vous mourrez au moment que vous ne vous y attendrez pas.

Vous ne savez si ce sera dans la jeunesse, dans l'âge mûr ou dans la vieillesse, que vous subirez le sort de tous les mortels.

Vous voyez chaque jour les enfants mourir aussi bien que les vieillards, les plus forts comme les plus faibles, ceux qui jouissent de la meilleure santé aussi bien que ceux qui sont accablés d'infirmités; vous voyez, en un mot, que l'impitoyable mort moissonne et foule aux pieds tous les âges aussi bien que toutes les conditions.

C'est pour cela que votre Dieu, qui est la Sagesse même, vous dit : *Soyez toujours prêts, car vous ne savez à quelle heure le Fils de l'homme viendra.*

Quelle est donc la folie des jeunes gens qui, pensant qu'ils vivront longtemps, ne s'occupent point de la mort!

Les téméraires! ils ne peuvent compter sur un seul jour! vous ne le pouvez vous-même pas plus qu'eux, mon bien-aimé.

Regardez autour de vous, et vous verrez que la mort vous tend à chaque instant et de tous côtés les piéges les plus dangereux: vous verrez qu'elle vous menace de toutes parts.

Ici, c'est par la contagion d'une maladie qu'elle se propose de vous abattre; là, elle veut vous suffoquer par un naufrage: ici, elle veut vous percer d'un fer meurtrier; là, elle vous prépare un coup violent pour vous écraser: ici, elle court sur vous avec les foudres du ciel; là, avec celles de la guerre : ici, elle ouvre un abîme pour vous y précipiter, là, elle vous offre du poison pour glacer le sang dans vos veines.

C'est ainsi qu'elle poursuit sans cesse les hommes et combien ne voit-on pas tous les jours de jeunes gens dont la cruelle mort abrége la vie par ces différents moyens, et par mille autres qu'il serait trop long de détailler!

Si vous échappez à quelques-uns de ces dangers, certainement, mon fils, vous n'échapperez pas à tous; vous tomberez aussi sous quelques-uns des coups de la mort, peut-être même tomberez-vous avant tout autre, peut-être serez-vous sa première victime.

Pénétré de ces pensées, vivez, mon bien-aimé, comme si vous deviez mourir sur-le-champ; et si vous avez péché, n'ayez pas la témérité de laisser coucher le soleil sur votre péché; car après la mort vous subirez le jugement du Dieu terrible, du Dieu des justices.

3. Ce jugement est aussi une de vos fins dernières, très-effrayante, sans doute, et il faut que vous ayez soin de vous en bien pénétrer.

Pensez donc que quand vous aurez rendu l'esprit, cet esprit retournera à son Créateur.

Ce Créateur est votre Dieu, et quel juge plus terrible que lui? rien n'échappe à ses regards, personne ne peut résister à sa puissance, personne ne peut se soustraire à sa colère.

Il mettra sous vos yeux tout ce qu'il y aura eu de plus caché dans votre conduite; les désirs mêmes et les vues les plus secrètes de votre cœur vous seront rappelés, toutes vos œuvres seront mises dans la balance, et il les pèsera;

Et il faudra que vous lui rendiez compte du plus léger instant de votre vie, d'une parole même que vous aurez prononcée.

Il vous jugera selon vos actions, selon les voies que vous aurez suivies; il enverra alors, par un ordre tout-puissant, votre âme dans la maison de son éternité,

Jusqu'à ce que votre corps rendu à la vie se réunisse à elle pour subir avec elle le dernier et le plus solennel des jugements, et aller ensuite partager pendant les siècles des siècles son heureux ou malheureux sort.

Oh! alors si vous étiez jugé digne du bonheur éternel, si Dieu vous envoyait dans le royaume de sa gloire et de sa félicité, quelle serait votre joie! quel serait votre ravissement!

4. C'est encore ici une de vos fins dernières, dont la pensée et le souvenir ne devraient pas vous quitter.

O ciel! qui pourra exprimer le bonheur dont on jouit dans ton enceinte! L'œil de l'homme n'a rien vu, son oreille n'a rien entendu, son cœur n'a rien goûté qui approche des biens immenses que tu réserves à ceux qui auront aimé le Seigneur.

Les richesses, les honneurs, les délices de la terre, les beautés de la nature, les charmes de l'art n'offrent rien qui puisse donner même une légère idée de ta magnificence.

C'est dans ton enceinte sacrée qu'est le trône du grand Dieu qui est le souverain bien : c'est là qu'on le possède, c'est là que

les saints le voient, l'aiment et le louent.

La douleur, le travail, la tristesse, sont à jamais bannis de ton empire; la faim, la soif, n'y ont aucun accès.

Tes heureux habitants, pleinement rassasiés de l'abondance de la maison de Dieu, saintement enivrés du torrent de ses délices, sont au comble de leurs vœux.

Ils n'ont plus rien à demander, parce qu'ils ne peuvent plus rien désirer.

O récompense ineffable, au-dessus de tous les efforts de l'imagination des mortels!

Mon fils, un moment de peines légères dans ce monde peut vous procurer ce poids immense de gloire et de bonheur dans l'autre.

Ah! pensez-y sérieusement: pensez à la gloire, pensez à la palme, pensez à la couronne qui vous est destinée dans le ciel, et vous n'aurez pas de peine à vous faire toutes les violences nécessaires pour combattre avec succès contre le monde, la chair et le démon, pour résister aux tentations, quelque grandes qu'elles soient.

Que l'espoir de mériter cette récompense sublime par votre fidélité aux commandements du Seigneur, vous remplisse d'une noble ardeur pour les observer.

Que cette ardeur et ce saint zèle s'allument surtout par l'idée que la perte d'un si grand bonheur serait irréparable, et qu'elle vous exposerait au comble du malheur; car vous savez que si vous ne vous assurez pas le ciel, et si vous ne le méritez pas, vous descendrez infailliblement, nécessairement même, dans l'enfer.

5. Voici encore une autre de vos fins dernières qui doit faire pénétrer la crainte jusque dans les plus secrets replis de votre cœur, jusque dans la moelle de vos os.

L'enfer, mon fils, est le lieu des tourments, de tourments si grands et si horribles, que l'œil n'a rien vu, l'oreille n'a rien entendu, le cœur, la chair, l'âme de l'homme n'ont rien éprouvé de si cruel qui puisse en donner une véritable idée.

Là, la soif la plus brûlante, la faim la plus dévorante, le ver le plus cruel, le feu le plus violent;

Là, toutes les douleurs à l'excès, sans aucun rafraîchissement, sans aucun soulagement, sans aucune consolation; là, les ténèbres les plus épaisses, le désordre le plus complet, l'horreur éternelle;

Là, la société des démons les plus horribles; là, la réunion de tous les scélérats qui ont existé sur la terre; là, on n'ouvre la bouche que pour blasphémer, maudire, rugir; là, on ne s'agite que pour se déchirer et se dévorer.

O mon fils! s'il vous fallait passer une seule heure au milieu d'une multitude d'assassins les plus barbares, sans que personne pût venir à votre secours;

S'il vous fallait passer un seul jour renfermé dans la plus obscure prison avec une troupe d'hommes furieux, possédés du démon;

Si, accablé de toutes sortes de douleurs, on vous tenait lié pendant une semaine entière sur un lit de feu, sans aucun secours, comment pourriez-vous le supporter?

Rappelez-vous cette idée, quand le monde, la chair ou le démon, vous solliciteront au mal.

Dites alors en vous-même: Comment pourrai-je habiter au milieu du feu dévorant, au milieu de ses flammes et de ses ardeurs éternelles?

6. Oui, mon fils, le feu de l'enfer est éternel; et c'est ici la plus terrible de vos fins dernières, l'éternité; comme elle est aussi la plus consolante et la plus capable de vous inspirer une sainte ardeur pour la vertu.

Etre éternellement malheureux, ou éternellement heureux: souffrir éternellement dans l'enfer, sans espérance d'en sortir jamais;

Ou se réjouir éternellement dans le ciel, sans crainte de jamais voir arriver le terme de la gloire et du bonheur.

Il faut nécessairement, mon bien-aimé, que vous aboutissiez à une de ces deux éternités, et quand vous y serez parvenu, vous y demeurerez toujours: les siècles, les millions de siècles passeront, et vous y serez toujours.

Toujours! ô toujours! ô éternité! celui qui, pensant à toi, pèche et ne fait pas pénitence, ou est vraiment un homme sans foi, ou, s'il a de la foi, il est certainement sans âme et sans cœur.

Comparez maintenant, mon fils, le plaisir passager du crime avec cette éternité de tortures, et vous vous écrierez sans doute: Rien de plus juste, rien de plus raisonnable que de fuir, comme on fuirait le monstre le plus cruel, les délices trompeuses du péché, qui sont la cause des maux éternels.

Comparez les travaux de la sagesse, les violences qui sanctifient, avec les joies éternelles, et vous direz: Vraiment les peines de la vertu, les plus grandes afflictions même d'ici-bas, ne sont rien au prix de la gloire suprême qui nous est réservée dans le ciel.

Méditez ainsi, mon bien-aimé, méditez fréquemment vos fins dernières, et vous ne pécherez pas.

CHAPITRE XXXVII.

De l'humilité.

1. Vous savez, mon fils, que tandis que je demeurais visiblement parmi les hommes, je me plaisais à embrasser et à bénir les enfants.

Je m'élevais contre mes apôtres lorsqu'ils les empêchaient de m'approcher; je leur disais: *Laissez venir à moi ces petits enfants, c'est à eux et à ceux qui leur ressemblent qu'appartient le royaume des cieux.*

Et pourquoi, mon bien-aimé, ai-je montré tant d'amour et tant de prédilection pour ces tendres enfants? c'est que les petits en-

fants sont humbles, et que j'aime, je bénis, et je me plais à élever les humbles.

2. C'est pour cela que, portant des regards de complaisance sur un de ces enfants, je m'écriais : *Celui qui se sera humilié comme un de ces petits enfants sera le plus grand dans le royaume des cieux.*

Malheur, mon fils, malheur au jeune homme qui, en sortant de l'enfance, perd l'humilité et la modestie de cet âge! malheur au jeune homme qui, en s'élevant corporellement au-dessus de la petitesse des enfants, laisse croître et dominer l'orgueil dans son esprit, dans ses paroles ou dans ses manières!

L'orgueil sera pour lui l'écueil le plus funeste, il sera le principe de sa perte; il péchera et fera un triste naufrage.

3. Considérez, mon bien-aimé, les exemples que je vous ai donnés, et appliquez-vous à les imiter.

Je croissais chaque jour en âge et en sagesse devant Dieu et devant les hommes;

Et en quelle espèce de sagesse faisais-je particulièrement des progrès? en humilité surtout. J'ai passé de la tendresse de l'enfance à l'obéissance à Marie et à Joseph;

De cette obéissance à une pauvreté volontaire, pauvreté si grande qu'elle me fit souffrir la faim et la soif, et que je n'avais pas où reposer ma tête;

De cette pauvreté à la société des affligés, des misérables et des pécheurs;

De cette société enfin, si vile et si méprisable aux yeux des hommes, aux opprobres et au supplice de ma passion, me déterminant volontairement à être crucifié au milieu de deux voleurs, comme si j'eusse été moi-même un scélérat.

C'est ainsi que je me suis anéanti moi-même. Aussi ai-je dit : Apprenez de moi, et quoi? apprenez de moi, non-seulement que je suis Dieu, tout-puissant, infiniment sage, non-seulement que je rends la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, que je redresse les boiteux, que je rends la vie aux morts;

Mais encore principalement, *apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.*

4. Ce que j'ai fait et enseigné avant toutes choses, c'est là sans doute ce que vous devez vous même faire préférablement à tout.

Et si vous ne vous appliquez pas à le faire, votre Père céleste ne trouvant pas en vous un imitateur de son Fils bien-aimé, ne vous regardera pas comme un disciple digne de ses couronnes et de sa gloire.

Soyez donc humble comme je l'ai été, moi qui suis votre Sauveur.

5. O Seigneur Jésus! ô le meilleur des maîtres! si vous eussiez connu quelque chose de meilleur et de plus utile que l'humilité, vous me l'eussiez sans doute appris et par vos paroles et par vos exemples.

J'ai donc tout lieu de croire que m'ayant donné avant tout des leçons d'humilité, je dois principalement m'appliquer à la pratique de cette vertu.

Oui, il est juste, ô Jésus! que puisque vous, tout souverain Seigneur, tout Dieu que vous êtes, avez bien voulu être humble, moi qui ne suis qu'un misérable mortel, cendre et poussière, je ne refuse pas de pratiquer l'humilité.

Il est juste que, puisque vous, tout-puissant et infiniment sage, vous êtes anéanti, moi qui suis la faiblesse et l'impuissance même, je ne refuse pas de m'anéantir.

Il est juste que, puisque vous, infiniment saint et à l'abri de toute iniquité, vous êtes abaissé, moi qui suis un pécheur, un si grand pécheur, je ne refuse pas de m'abaisser moi-même.

6. C'en est fait, Seigneur, ma résolution est prise, et avec votre grâce j'y serai fidèle; c'en est fait, je vais m'appliquer de tout mon cœur à la pratique de l'humilité.

Je serai humble dans le fond de mon âme, et je ne me permettrai jamais de m'enorgueillir de quelque chose que ce soit, ni des richesses, ni de la naissance, ni de la beauté, ni de la vertu, ni de la sagesse.

Car je sais que tout bien vient de vous, Seigneur, et non pas de moi; je sais que vous pouvez enlever ce que vous avez donné, et qu'il me faudra rendre compte un jour des dons que j'aurai reçus de vous.

Je ne cesserai donc de dire : Gloire, ô mon Dieu, gloire à vous et à votre saint nom; à vous seul la gloire; pour moi, je ne mérite que la confusion.

7. Je serai humble devant vous, Seigneur, pénétré de la pensée que vous êtes le seul Très-Haut, le seul souverain Seigneur, le seul vraiment grand et vraiment terrible.

Je n'oublierai jamais que mon être n'est devant vous qu'une substance presque aussi vile et aussi méprisable que le néant;

Que si les étoiles ne sont pas pures à vos yeux, je le suis bien moins encore, moi homme misérable, moi pourriture et ver de terre; qu'enfin si vous avez trouvé de l'iniquité dans les anges mêmes, vous en observez sans doute bien davantage en moi, dans cet être obscur et dégradé qui habite une maison de boue.

8. Je serai humble aux yeux des hommes; je porterai à mes supérieurs le respect et la vénération que je leur dois, j'écouterai attentivement leurs avis et leurs leçons, j'exécuterai leurs ordres avec une entière obéissance, je me soumettrai avec docilité à leurs réprimandes.

Je préviendrai mes égaux par des déférences d'honneur, et loin de chercher à dominer sur eux, je ne refuserai pas de me mettre au-dessous du dernier d'entre eux, leur cédant volontiers mes droits.

Pour mes inférieurs, j'aurai toujours à leur égard un air affable et plein de douceur : je m'empresserai de les aider et de leur faire du bien, je ne rougirai pas de leur rendre les services même les plus bas en apparence;

Et quand je sentirai l'orgueil, cette passion qui ne mourra qu'avec moi, se réveil-

ler dans mon cœur, je la réprimerai, en m'écriant en moi-même : O terre ! ô poussière ! comment oserais-tu t'élever et t'enorgueillir ?

Aujourd'hui tu es homme, tu vis : demain, peut être, tu ne seras plus ; bientôt la pourriture et les vers seront ton partage ; bientôt tu retourneras dans la poussière dont tu as été tiré.

CHAPITRE XXXVIII.

Combien il est important de mener une vie dure dans la jeunesse.

1. Mon fils, si vous voulez marcher à ma suite, renoncez-vous vous-même, et portez la croix.

Ce langage est bien dur, Seigneur, et qui peut l'entendre sans en être effrayé ?

Ah ! mon bien-aimé, je me suis conformé le premier à ce principe : moi qui suis votre Dieu, moi qui suis l'innocence même, j'ai été dans les travaux dès ma jeunesse.

J'ai quitté le royaume de mon Père pour descendre dans cette vallée de larmes : j'y suis né dans une étable, j'y ai couché dans une crèche, je n'y ai pas trouvé où reposer ma tête ;

Tandis que les bêtes sauvages ont des retraites, et les oiseaux du ciel des nids.

C'est moi qui ai fait toutes choses, et rien de ce qui existe n'a été fait sans moi ; cependant j'ai éprouvé les rigueurs de la soif, et j'ai été réduit à demander de l'eau à une Samaritaine pour en apaiser l'ardeur.

C'est moi qui pourvois aux besoins de tous, et cependant j'ai eu faim dans le désert ; c'est moi qui distribue tous les dons, et cependant j'ai été réduit à une telle pauvreté, que je n'avais pas de quoi payer le tribut à César.

Voilà la misère où je me suis réduit pour l'amour de vous.

2. O Chrétien ! appliquez-vous à imiter le Christ votre modèle.

Membre et disciple d'un chef couronné d'épines, ayez honte de vous permettre les délicatesses des enfants du siècle.

3. Imitez mes vrais disciples, ces Chrétiens si dignes de ce nom, qui regardaient comme de la boue toutes les choses de ce monde, et dont l'unique désir était de me plaire, de vivre pour moi, et de mériter par là de vivre éternellement avec moi.

Voyez le peu de cas que faisaient de tous les biens et de toutes les délices de ce monde mes martyrs, vos pères dans la foi ; voyez avec quel courage ils supportaient tout ce que la fureur des tyrans pouvait inventer de plus cruel.

On les lapidait, on déchirait leurs chairs, on les faisait mourir par le glaive.

4. Rappelez-vous les austérités des anciens solitaires, leurs cilices, leurs jeûnes, leurs veilles, les grottes étroites qu'ils habitaient et qu'ils faisaient retentir de leurs saints gémissements.

Rappelez-vous les pénitences volontaires, les travaux pénibles et accablants que s'imposaient les Paul, les Antoine, les Siméon et tant d'autres ; rappelez-vous les pieuses industries qu'ils mettaient en usage pour mater leur chair.

Voyez encore aujourd'hui tant de vertueux personnages qui, marchant sur les traces de ces saints, font porter à leur corps la mortification de Jésus-Christ.

O mon fils ! si vous voulez être vraiment à moi, et vivre pour moi, ayez soin de crucifier dès la jeunesse votre chair avec ses convoitises.

Pensez que la voie qui conduit au ciel est étroite.

N'oubliez jamais que la voie large des plaisirs et des voluptés conduit à la perdition, à cet abîme de malheurs où le luxe des vêtements et la délicatesse de la table précipitèrent le mauvais riche.

5. Certainement, mon bien-aimé, si vous flattez votre corps par les délices, vous éprouverez bientôt des révoltes fâcheuses de sa part, bientôt vous le trouverez indocile et indomptable.

Si vous accordez, dans la jeunesse, à votre chair tout ce qu'elle désire, elle vous fera une guerre ouverte, et vous ne pourrez plus lui faire porter le joug de la loi du Seigneur.

6. Ecoutez encore, mon fils : si dès l'âge le plus tendre vous vous accoutumez à vivre sans gêne et à avoir toutes vos aises, comment aurez-vous un jour ce caractère mâle qui convient à un vrai Chrétien, et comment remplirez-vous les devoirs pénibles de l'état que vous prendrez dans un âge plus avancé ?

Si vous devenez pasteur, magistrat, militaire, négociant, et que vous ayez de la répugnance pour tout ce qui est dur et fatigant, que vous n'aimiez au contraire que ce qui est agréable et commode, que vous serez à plaindre et misérable !

Il faut qu'un pasteur prie, étudie, travaille, fasse du fruit ; il faut qu'il prêche, qu'il entende les confessions, qu'il visite les malades, qu'il s'épuise, qu'il se sacrifie pour ses ouailles.

Et quoi de plus contraire à tout cela qu'une vie commode et aisée ?

Il faut qu'un juge étudie et médite les lois, qu'il approfondisse les causes les plus épineuses, qu'il prête l'oreille à des récits fastidieux, qu'il écoute des parties importunes, qu'il les juge promptement, qu'il ne les fatigue pas par des délais inutiles.

La vie d'un bon juge est donc un travail dur et pénible ; et comment un homme accoutumé dès l'enfance à l'oisiveté et aux délices se dévouera-t-il à une vie aussi laborieuse ?

Que dirai-je du militaire qui, par état, doit affronter les plus grands dangers, braver la faim, le fer, le feu, la mort même ?

Que dirai-je du négociant qui souvent se trouve exposé à quitter ses parents, ses amis et sa patrie, pour parcourir la terre et les mers, pour pénétrer, à travers les

tempêtes et les flots, à travers les dangers de toute espèce, jusque dans les régions les plus éloignées?

Quoi de plus opposé à de pareilles entreprises que l'amour d'une vie molle et oisive?

Concluez donc, mon fils, que, soit que vous vouliez parvenir et jouer un rôle dans la société, soit que vous prétendiez, comme vous le devez, vous sanctifier et mériter un jour le royaume des cieux, il faut que dès la jeunesse vous vous accoutumiez à la souffrance et aux privations.

Habituez-vous donc dès lors à vous lever de bonne heure, à travailler avec ardeur et assiduité; contentez-vous d'une vie sobre et sans recherche, d'un lit dur, d'un repos mesuré; fuyez enfin, fuyez le plaisir et tout ce qui n'est propre qu'à flatter la sensualité.

O mon fils! pour guérir d'une maladie on se soumet souvent à une diète bien rigoureuse; pour mériter une récompense, un salaire, on se dévoue aux travaux et aux fatigues les plus pénibles.

Eh quoi! pour vous rendre digne d'une couronne incorruptible, du souverain bonheur qui vous est préparé dans le ciel, n'auriez-vous pas le courage d'en faire autant?

CHAPITRE XXXIX.

De la manière de bien faire toutes ses actions.

1. Vos œuvres vous accompagneront, mon fils, lorsque vous paraîtrez devant moi pour être jugé, et vous serez traité de ma part selon la conduite que vous aurez tenue.

Que vous serez heureux si, lorsque vous sortirez de ce monde, je reconnais que vous avez bien fait toutes vos actions!

Assurément, vous serez couronné comme un digne imitateur de votre Sauveur, dont il est écrit qu'il a bien fait tout ce qu'il a fait.

Appliquez-vous donc à faire avec sagesse, à faire avec toute la perfection dont vous êtes capable, vos œuvres journalières.

2. Commencez dès le matin à vous bien conduire; ayez soin à votre réveil d'élever sans délai votre cœur vers le Seigneur.

Offrez-lui par le signe de la croix toutes les actions de la journée qui s'ouvre devant vous, consacrez-les à sa gloire.

Levez-vous ensuite promptement pour voler au service du Dieu qui vous appelle, pensez qu'il vous a fait pour lui, et que vous lui êtes redevable de tout votre être.

Observez en vous habillant les règles de la décence et de la modestie la plus exacte, vous souvenant que le Seigneur voit tout et observe tout.

3. Dès que vous serez habillé, prosternez-vous devant la majesté de votre Créateur, adorez-le avec le plus profond respect, rendez-lui vos hommages, en récitant plus encore de cœur que de bouche les prières usitées.

Il faut, mon fils, que vous soyez très-ponctuel à faire cela avant de vous occuper de toute autre chose.

Et pourquoi? c'est qu'il n'est pas de temps plus propre à la prière que le premier moment de la journée. Alors, en effet, l'esprit est plus recueilli, le cœur est mieux disposé; et c'est par cette raison que David s'écriait dans ses psaumes: *Je ferai mes délices, Seigneur, de converser avec vous dès l'aurore.*

D'ailleurs, mon bien-aimé, si vous n'avez pas soin de prévenir par la prière les occupations et les dissipations de la journée, vous verrez que vous y commettrez beaucoup de fautes que cette prière eût empêchées.

Certainement, quand vous aurez négligé de prier, vous serez plus faible et Dieu sera moins disposé à vous aider de son secours.

Ayez donc grand soin de ne pas omettre la prière du matin, dans la persuasion intime qu'il n'est rien pour vous de plus important et de plus nécessaire que de louer Dieu et de faire votre salut.

4. Or voici, mon fils, comment vous devez vous comporter dans l'exercice de la prière.

La grandeur et la majesté du souverain Maître auquel vous rendez vos hommages exige que vous le priiez les yeux baissés; l'indécence des postures et la légèreté des regards sont également contraires au respect dû à votre Dieu.

Vous n'oseriez sans doute parler sans circonspection à un souverain de la terre, comment oseriez-vous en manquer à l'égard du Roi des rois et du Seigneur des seigneurs?

Ayez donc soin d'unir les sentiments et les affections de votre cœur aux paroles que votre bouche lui adresse; et si le démon voulait troubler l'attention et la ferveur de vos prières, en vous suggérant des pensées vaines ou mauvaises, ne vous y arrêtez pas, mais rejetez-les incontinent.

S'il arrivait que, malgré vos résistances, ces pensées continuassent de vous fatiguer, il ne faudrait pas vous en troubler; car alors elles sont involontaires, et ne peuvent, par conséquent, être des fautes, ni empêcher le fruit et le mérite de la prière.

5. A la prière doit succéder le travail. L'homme y est destiné comme l'oiseau l'est à voler dans les airs; et vous, mon bien-aimé, en qualité de pécheur et d'enfant d'Adam, le premier pécheur, vous êtes comme ce père des hommes, condamné à manger votre pain à la sueur de votre front.

Travaillez donc, employez le temps que votre Créateur ne vous accorde qu'afin que vous en fassiez bon usage; n'oubliez pas qu'un jour il faudra que vous lui rendiez compte de tout celui qu'il vous aura donné.

Travaillez avec ardeur, étudiez avec application, offrez à Dieu votre ouvrage avant de le commencer, demandez-lui ses grâces, implorez les lumières de son Esprit-Saint, conjurez-le de vous aider de son secours.

Quand vous aurez commencé votre travail, prenez garde de céder à la paresse na-

turelle qui en inspire bientôt le dégoût; poursuivez avec constance votre ouvrage, dans la pensée que Dieu le veut et l'ordonne. Travaillez et étudiez comme il le veut.

Voulez-vous, mon bien-aimé, donner à votre ouvrage un degré de perfection qui vous sera bien méritoire? ayez soin de l'entrecouper par de fréquentes élévations de votre cœur à Dieu.

6. Quand le moment d'aller en classe sera venu, allez-y sans délai; pensez que le Seigneur lui-même vous appelle, empressez-vous de lui obéir et de faire sa volonté, bien persuadé que l'obéissance est préférable aux bonnes œuvres et aux austérités mêmes de la pénitence la plus rigoureuse.

En classe, soyez modeste et décent, donnez à vos condisciples l'exemple de la sagesse, de la retenue et de l'application.

Croyez voir dans la personne de votre maître celle de Jésus Christ même; et, plein de cette pensée, soyez respectueux, docile et attentif à ses leçons.

Observez exactement le silence, supportez avec patience les froids de l'hiver, les chaleurs de l'été, la longueur de la classe;

Et considérant avec une vive foi qu'il n'y a pas de proportion entre les peines de ce monde et la gloire éternelle qui, dans l'autre, en sera la récompense, offrez avec amour au Seigneur tout ce que vous aurez à souffrir.

Au sortir de la classe, évitez la trop grande dissipation; sachez vous soustraire prudemment aux yeux et aux conversations inutiles de vos condisciples, retournez promptement à votre maison et à votre chambre, ou, si c'est l'heure d'entendre la messe, allez-y avec empressement.

7. C'est à ce moment de votre journée, mon fils, que, dans la pensée des communications intimes que vous aurez pendant le saint sacrifice avec le Sauveur du monde, votre cœur, comme celui de Marie, doit être pénétré d'une sainte joie.

Qu'il se livre donc alors à l'allégresse, comme celui de cette Vierge incomparable, qu'il s'y livre comme celui de saint Jean-Baptiste, lorsque ce saint précurseur, encore dans le sein de sa mère, sentit l'arrivée de Marie qui portait dans son sein Jésus, son Sauveur et son Dieu.

Vous savez qu'à la messe vous trouverez ce grand Maître que votre âme aime, et qu'elle doit aimer par-dessus toutes choses.

8. Allez donc avec une pieuse ardeur au lieu saint pour y rendre à Dieu, par le plus auguste des sacrifices, les adorations et les hommages que vous lui devez, pour le remercier de tant de bienfaits de tous les genres dont il vous a comblé, pour lui demander toutes les grâces et tous les secours dont vous avez besoin;

Enfin, pour satisfaire à sa justice, tant pour les péchés des autres que pour vos péchés personnels, par l'offrande de la plus sainte de toutes les victimes.

Quand vous verrez commencer la messe, pensez que vous êtes sur le Calvaire, au pied même de la croix de Jésus, car vous savez que le sacrifice de la messe est le même que celui qui fut offert sur cette croix.

Considérez que ce sacrifice est le plus saint et le plus divin de tous; que le lieu où vous êtes est vraiment terrible; qu'il est la maison de Dieu et la porte du ciel.

Pénétré de ces pensées, tenez-vous dans un silence plein de respect, dans une posture aussi modeste que religieuse, livrez-vous à toute la ferveur qu'inspire une vraie piété. Priez et adorez.

9. Il faut aussi, mon fils, que je vous apprenne comment vous pouvez vous sanctifier dans vos repas mêmes.

Oui, dans vos repas; car les actions les plus indifférentes sont des moyens de sanctification pour le juste, quand il les fait pour la gloire de Dieu.

C'est pour cela que l'Apôtre exhorte avec une onction si touchante, de faire tout pour la gloire de ce souverain Seigneur, de lui offrir tout, le boire même et le manger.

Ne vous mettez donc point à table dans la seule vue de satisfaire votre appétit.

Mais proposez-vous de suivre dans votre repas le bon plaisir de Dieu qui veut que vous vous nourrissiez, afin de pouvoir mieux le servir.

Ne commencez point cette action sans l'avoir consacrée par la prière qui attire les bénédictions du Seigneur.

Ne mangez pas avec trop d'avidité; ne recherchez pas les morceaux les plus exquis; ne vous laissez point dominer par la sensualité; ne vous permettez pas d'excès dans la quantité.

Ayez soin, au contraire, de vous abstenir de temps en temps de ce qui plaira davantage à votre goût, vous estimant heureux de pouvoir offrir quelque mortification à Jésus abreuvé de fiel et de vinaigre pour l'amour de vous.

Enfin, ne quittez pas la table avant d'avoir remercié le Dieu qui vous y a accordé la nourriture.

O mon fils, tandis que tant de pauvres manquent du nécessaire, souffrent la faim et la soif, la miséricordieuse providence du Seigneur ne vous laisse manquer de rien: soyez donc reconnaissant.

10. Apprenez maintenant, mon bien-aimé, à vous sanctifier dans votre récréation: Dieu est bon, mon fils, il est plein de douceur et de tendresse.

Il veut, ce bon Père, que, tout pécheur que vous êtes, vous ayez des moments de relâche, que vous preniez même quelques plaisirs innocents, afin de pouvoir vous livrer ensuite avec plus de facilité et d'application à l'étude.

Prenez donc après votre repas une récréation modérée, mais n'en abusez pas.

Gardez-vous pendant ce temps d'offenser votre Dieu par quelque parole, quelque action, quelque pensée même contraire à sa loi.

Gardez-vous de donner aucune espèce de

scandale à vos condisciples. Veillez attentivement sur vous pendant la récréation; car c'est dans ces moments surtout que le démon a coutume d'entraîner les jeunes gens dans les fautes les plus considérables.

Ne vous permettez donc aucune espèce d'injure, de médisance, aucune sorte de mauvais traitements à l'égard de vos condisciples.

Mais supportez avec la patience de l'agneau tout ce que vous pourrez avoir à souffrir de leur part.

Empêchez, autant que vous le pourrez, que Dieu soit offensé, qu'on fasse ou dise quelque chose de contraire à la modestie et à la décence.

Si, étant plus jeune ou inférieur à ceux qui se permettraient de semblables écarts, vous n'osez les reprendre, désapprouvez-les par un morne silence et par la tristesse de votre visage; ou bien au moins ayez l'adresse de détourner la conversation sur d'autres sujets.

O mon bien-aimé, ne rougissez jamais de Jésus-Christ, ni de sa religion, ni de la vertu devant vos condisciples.

Si pendant la récréation vous vous trouvez engagé dans quelque partie de jeu, souvenez-vous que le jeu n'est pas sans danger.

Ne suivez donc pas l'impétuosité naturelle de la jeunesse qui la porte à se livrer éperdument au jeu; mais jouez avec modération et sobriété.

Jouez dans la vue de plaire au Dieu qui vous accorde une honnête récréation, et vous permet même d'y prendre des plaisirs innocents; et ne jouez jamais pour satisfaire la passion qui vous porterait à cet exercice.

Jouez, mais ayez grand soin d'éviter les jeux qui occasionnent des gains et des pertes d'argent, à moins que ces gains ou ces pertes ne fussent de si peu de conséquence, que ni vous ni vos condisciples ne pussiez en être gênés.

11. Il faut, mon bien-aimé, que vous ayez soin de faire chaque jour une lecture de piété dans quelque bon livre; et cela pour suivre l'avis de l'Apôtre qui vous dit : Appliquez-vous à la lecture.

Commencez cet exercice par le signe de la croix et l'invocation du Saint-Esprit, afin que ce que vous lirez des yeux pénètre dans votre cœur, et produise du fruit.

Lisez ensuite avec attention, principalement ce qui vous paraîtra convenir davantage à l'état, aux besoins et au bien de votre âme, afin qu'il vous fasse impression.

Ne lisez ni beaucoup ni avec précipitation : le peu que vous lirez avec application et réflexion, vous sera plus utile qu'un livre entier que vous parcourriez rapidement.

Vous conclurez très-utilement votre lecture par quelque prière à la très-sainte Vierge, Mère de Dieu.

Oh! combien sa protection vous est nécessaire contre les assauts multipliés que ne cessent de vous livrer les perfides ennemis de votre âme!

Invoquez, mon fils, invoquez fréquemment et avec une vraie piété cette sainte et puissante reine qui est le refuge des pécheurs, la ressource des Chrétiens et la porte du ciel.

12. Je vais maintenant, mon bien-aimé, vous parler de la prière du soir et du coucher.

Après avoir passé la journée au milieu de différentes occupations, du tumulte et de la dissipation qu'on ne manque pas de trouver dans le monde, il est juste qu'avant d'aller prendre votre repos, vous vous recueilliez quelques moments devant le Seigneur.

Mettez-vous donc à genoux, prenez les précautions nécessaires pour ne point vous laisser aller au sommeil, auquel on a ordinairement le soir plus de disposition qu'en tout autre temps; pour cela, ayez soin de ne point prendre une posture trop commode.

Récitez avec toute l'attention possible les prières usitées, afin de rendre par là au Seigneur le culte que vous lui devez, et lui demander les grâces dont vous avez besoin.

Entrecoupez vos prières par une pause convenable, pendant laquelle vous ferez l'examen de votre conscience, des actions et des fautes de la journée.

Vous voyez, mon fils, avec quelle exactitude les enfants du siècle, adonnés à différentes espèces de commerce, se rendent compte chaque jour de leurs gains et de leurs pertes avant d'aller prendre le repos.

N'est-il pas infiniment plus important pour vous de calculer les gains et les pertes que votre âme a faits pendant le jour?

O mon fils! les enfants du siècle n'aspirent qu'à une fortune temporelle et corruptible; mais vous, vous prétendez à une fortune éternelle, à une fortune impérissable.

D'ailleurs, la nuit que vous allez commencer sera peut-être la dernière nuit de votre vie, et peut-être vous êtes-vous, dans le jour que vous finissez, rendu coupable de péché mortel.

Examinez-vous donc, pleurez vos fautes, prenez une résolution sincère et ferme de vous en corriger; demandez-en pardon à Dieu, de crainte qu'il ne vous arrive de mourir dans vos péchés.

Disposez-vous enfin avec décence à vous coucher; pensez que vous ne descendez peut-être du lit sur lequel vous allez vous reposer, que pour être porté au tombeau.

Consacrez à Dieu votre sommeil par le signe de la croix; recommandez-vous à Dieu, et endormez-vous dans quelque bonne et sainte pensée.

CHAPITRE XL.

De la tentation.

1. Si vous voulez, mon fils, vous adonner au service de votre Dieu, il faut que vous prépariez votre âme à la tentation;

Parce que le démon, votre ennemi, cherche sans cesse le moment et la facilité de s'emparer de l'homme et de le dévorer;

Parce que ce tentateur vigilant attaque d'autant plus violemment, qu'il voit qu'on

a plus d'horreur du péché, et qu'on prend plus de précautions pour l'éviter;

Parce qu'il en veut surtout aux jeunes gens, et qu'il s'efforce de s'emparer de leurs premières années ainsi que de leurs premières œuvres, afin d'opérer ensuite avec plus de succès leur perte absolue.

Et plus cet ancien serpent éprouve de résistance de leur part, plus aussi il redouble ses attaques et ses coups à leur égard;

Ne mettant d'ailleurs aucune importance à tourmenter par la tentation ceux qui lui appartiennent déjà, et qu'il possède paisiblement.

2. Courage donc, mon fils! armez-vous de force, prenez le glaive et le bouclier, combattez afin que l'ennemi ne devienne pas maître de vous.

Courage! je me lèverai et je viendrai à votre secours : non, je ne vous laisserai pas seul, j'irai et je serai avec vous pour vous délivrer.

Armez-vous : rassemblez toutes vos forces, montrez que vous êtes plein de valeur; souvenez-vous que le royaume des cieux ne s'emporte que par la violence.

3. *Mon cœur est prêt, Seigneur, mon cœur est prêt :* l'ennemi est puissant, il est vrai, mais vous, ô mon Dieu, vous m'aiderez, et vous êtes tout-puissant.

Plein de confiance en vous, je ne craindrai pas, quand je me verrais même entouré des armées les plus formidables, parce que vous serez avec moi, vous Dieu fort, vous Dieu des armées, vous Dieu toujours vainqueur dans les combats.

Toute ma faiblesse vous est connue, Seigneur, vous savez que je ne suis que boue, cendre et poussière : vous m'appelez cependant, malgré toute mon impuissance, à résister aux forces de l'enfer, et à les terrasser.

Grand Dieu! formez donc mes mains au combat; grand Dieu! préparez mon bras à la guerre.

4. Ecoutez-moi, mon bien-aimé, je vais vous y disposer, je vais vous apprendre à surmonter les tentations.

Ecoutez, je vais vous montrer ce que vous devez faire pour résister aux attaques du démon, et remporter la victoire.

Satan n'a d'autres vues que de vous faire tomber dans le péché;

Et il réussira, si vous avez le malheur de commettre le mal qu'il vous suggérera; ou si, ne le commettant pas, vous désirez le commettre; ou enfin si, sans le faire ni désirer de le faire, vous vous livrez avec complaisance à la pensée du mal qu'il vous proposera.

Et comme le péché ne peut avoir lieu qu'autant qu'il y aura un vrai consentement de votre part, tous les piéges et toutes les embûches du démon seront sans effet, si vous avez soin de ne consentir ni à l'action, ni au désir, ni à la pensée même du mal.

En un mot, tant que votre volonté résistera et ne cédera point, vous sortirez triomphant de la tentation, quelque violente et quelque durable qu'elle soit.

5. Mais, pour que vous demeuriez ferme, pour que vous n'ayez pas la lâcheté de consentir au mal proposé, il faut que, pendant la tentation, vous ne perdiez pas de vue des vérités bien importantes.

Les voici, ces vérités; pénétrez-vous-en bien, et ne les oubliez jamais.

Dites-vous d'abord à vous-même : Si je commets ce péché, je perds aussitôt la grâce de Dieu, je deviens son ennemi, et je serai désormais odieux et exécrable à ses yeux.

Le ciel me sera fermé, l'abîme de l'enfer me sera ouvert, je deviendrai l'esclave et la proie du démon.

Quelle folie de s'exposer à de si grands malheurs pour un vil intérêt, pour un plaisir honteux! loin de moi une témérité aussi coupable!

6. Dites-vous à vous-même : Si je fais ce mal, j'offense le Dieu de toute majesté.

Je me révolte contre mon souverain Seigneur; je m'insurge contre lui aussi horriblement que si je lui disais : Je ne veux pas vous servir, vous que les anges adorent, vous devant qui les puissances du ciel tremblent, vous aux yeux duquel l'univers entier n'est qu'un grain de sable que vous pouvez anéantir quand il vous plaira.

Vile créature que je suis, comment oserai-je me soulever avec tant d'impudence contre un si grand maître? loin de moi une impiété aussi monstrueuse!

7. Dites-vous à vous-même : Si je commets ce péché, vous le verrez, ô mon Dieu; car je ne puis me soustraire à vos regards qui sondent les reins et pénètrent les plus secrets replis des cœurs.

O mon âme! tu rougirais de faire ce mal en présence d'une seule personne, et tu ne craindrais pas de le faire sous les yeux de celui qui s'appelle le juste Juge, sous les yeux d'un Dieu terrible par excellence!

Loin de moi une audace aussi révoltante!

8. Dites encore : Dieu est infiniment bon, il est le meilleur et le plus tendre des pères; il m'a créé, il m'a racheté, et il me conserve, je suis comblé de ses bienfaits.

Je tiens de lui tout ce que je possède, et la vie et la santé; la nourriture, le vêtement, la foi et la grâce, tout me vient de lui.

Et je mépriserais un aussi bon père, je l'outragerais en péchant! non, jamais je ne me rendrai coupable d'une ingratitude aussi monstrueuse.

L'animal connaît son maître, et moi je manquerais au plus aimable des pères! loin de moi, loin de moi un crime aussi énorme!

9. Dites enfin : Le Fils unique de Dieu m'a aimé jusqu'à souffrir le supplice de la croix, jusqu'à mourir pour moi.

Si j'avais le malheur de pécher, je renouvellerais sa douloureuse passion, je le crucifierais de nouveau dans mon cœur.

O Jésus, n'avez-vous donc pas encore assez souffert, et sera-t-il dit que j'aurai

la barbarie de rouvrir vos plaies et de faire couler de nouveau votre sang.

Ah! que ma langue se dessèche plutôt et s'attache à mon palais, que ma main droite demeure plutôt sans mouvement et sans vie, que je meure mille fois plutôt que d'avoir ce malheur, Dieu de bonté!

10. Armé de ces solides pensées, résistez, mon fils, avec autant de force que de courage, au tentateur.

Et dès que vous vous apercevrez des mauvaises suggestions qu'il vous inspirera, rejetez-les promptement, opposez le signe de la croix à la méchanceté de Satan.

Conjurez avec ferveur et avec confiance le Seigneur de venir à votre secours et de vous aider dans le combat.

Détournez votre esprit du mal, en l'appliquant au travail, à la lecture ; ayez même recours, pour vous distraire, à d'honnêtes conversations, à des amusements innocents.

Bientôt vous verrez l'ennemi se retirer avec confusion, et vous remporterez la victoire.

11. Si le démon revient à la charge, vous renouvellerez vos résistances, vous combattrez de la même manière, ne manquant jamais de vous rappeler vos fins dernières, afin de ne pas pécher ; ne négligeant jamais de vous rendre Dieu propice par la prière, élevant même dans cette vue les yeux et les mains au ciel, si vous vous trouvez seul.

Dites au Seigneur : Je vous aime de tout mon cœur, Dieu infiniment bon ; dites à Satan : Je renonce à toi ; dites au péché : Je te déteste souverainement.

Quelque violente que soit la tentation, ne perdez jamais courage.

Mais ayez une entière confiance dans le Seigneur, croyant avec une foi vive qu'il observe vos combats, pour placer ensuite sur votre tête la couronne de la victoire.

Ah! vous savez qu'aucun de ceux qui ont espéré dans le Seigneur n'a été confondu.

Enfin n'oubliez pas, mon fils, que Dieu a préparé pour ses enfants une table qui leur offre les plus puissants préservatifs contre la méchanceté de leurs ennemis.

Approchez-vous donc souvent des sacrements qui communiquent une force et un courage divin à ceux qui les reçoivent dans de bonnes dispositions.

Une communion bien faite vous rendra terrible au démon même.

CHAPITRE XLI.

Avis pour différentes circonstances de la tentation.

1. Le serpent est le plus astucieux de tous les animaux de la terre.

Et Satan, l'ancien serpent est, mon fils, le plus rusé et le plus méchant de tous vos ennemis.

Soyez donc en garde contre sa malice et contre les embûches qu'il vous dressera.

Ecoutez, mon bien-aimé, les ruses de cet esprit de ténèbres.

2. Lorsqu'il voudra vous entraîner dans le crime, il commencera d'abord par exagérer à vos yeux le plaisir du mal qu'il vous proposera.

Et, s'emparant de votre imagination par ses charmes, il s'efforcera de vous faire faire ce que vous ne voudriez pas, en vous disant : Faites-le, et vous serez heureux.

Ce fut ainsi que voulant séduire nos premiers parents, il leur disait : Croyez-moi, vous serez comme des dieux.

S'il voit que vous vouliez lui résister, il insistera ; il ajoutera : S'abstenir de ce que je vous propose est chose impossible ; eussiez-vous la fermeté de la pierre et du fer, vous ne pourrez résister à la nature, vous ne pourrez vaincre la passion.

3. Mais ayez alors la prudence de répondre au tentateur : Retire-toi, Satan ; il n'y a d'heureux que celui qui craint le Seigneur, et qui évite le mal que Dieu déteste.

Retire-toi, Satan : le plaisir du crime ne dure qu'un moment, et le supplice qui en sera le châtiment durera pendant l'éternité entière.

Retire-toi de moi, ô le plus perfide des séducteurs, je puis tout avec le secours du Seigneur.

La violence qu'il faut se faire pour surmonter la tentation est vraiment dure et pénible ; mais les fruits de cette violence sont bien doux et bien précieux. La paix de Dieu, cette paix qui surpasse tout sentiment et toute expression, est le partage de ceux qui savent se vaincre et s'abstenir du péché.

Loin de moi, ennemi cruel, esprit détestable ! Le péché est le souverain mal ; son plaisir passe comme l'ombre, et les remords qu'il cause remplissent pour longtemps l'âme d'amertume et de chagrins dévorants.

4. Le tentateur ne s'en tiendra pas là ; il insistera encore, il ajoutera : Il est vrai, si vous succombez, vous pécherez ; mais vous vous confesserez, et Dieu qui est la bonté même, vous pardonnera volontiers votre faute.

Méprisez, mon fils, l'esprit infernal, et répondez-lui :

Si je devais mourir à l'instant, je ne ferais pas ce que tu me proposes. Offenserais-je donc mon Dieu, parce qu'il me laissera le temps de faire pénitence, parce que j'espère qu'il me remettra mon péché ?

Me révolterai-je donc contre le Seigneur, précisément parce qu'il est bon ? Non, je ne le ferai pas. Retire-toi de moi, ô le plus horrible des monstres !

5. Satan ne se taira pas encore, mon bien-aimé ; et s'il voit que vous soyez ferme dans la résolution que vous avez prise de ne pas offenser le Seigneur, s'il voit qu'il ne puisse vaincre votre constance, il fera de nouveaux efforts, il redoublera ses assauts pour réussir enfin à vous ébranler.

Mais que votre sagesse ne se déconcerte pas ; pensez que celui qui, ayant mis la

main à la charrue, regarde derrière soi, n'est pas propre au royaume de Dieu ; pensez que celui-là seul qui aura persévéré jusqu'à la fin sera sauvé

Redoublez donc d'ardeur et de courage ; combattez, résistez, persévérez autant de temps que le démon s'obstine à vous attaquer et à vous faire la guerre.

6. Et si, Dieu vous en préserve, si vous aviez, mon fils, le malheur de succomber et de pécher, gardez-vous bien de perdre courage, de vous désespérer et de mettre bas les armes.

Mais relevez-vous, au contraire, avec force ; pleurez votre péché, de peur que Dieu ne vous en punisse dans les ténèbres de la nuit, et allez au plus tôt vous en accuser au prêtre.

Relevez-vous, prenez un nouveau courage ; et que l'expérience que vous avez faite des forces de Satan et de votre faiblesse, vous inspire plus d'ardeur que jamais contre votre redoutable ennemi. Veillez désormais avec plus d'attention sur vous-même, priez avec plus de ferveur ; combattez avec plus de feu, afin de ne pas succomber, et de ne pas être vaincu une seconde fois.

7. Et si Satan réussissait encore à remporter la victoire, prenez bien garde qu'il ne vous précipite enfin dans le désespoir.

En vous disant comme autrefois à Caïn : Votre iniquité est maintenant trop grande pour que vous puissiez en espérer le pardon.

Répondez-lui : Je désespérerais, il est vrai, si je ne connaissais pas les infinies miséricordes du Seigneur ; mais, je le sais, il ne rejette jamais un cœur contrit et humilié.

Je me repens, je me repens de tout mon cœur. Je renonce à toi, Satan, et au péché qui est ton œuvre : je le promets, je le jure, j'observerai toute ma vie les commandements de mon Dieu.

Je me lève de ce pas, et je vais me jeter aux pieds du Dieu de bonté qui est mon père, le plus tendre des pères ; il fera d'autant plus éclater la grandeur de sa clémence, que les péchés qu'il me remettra sont plus énormes et plus multipliés.

Oui, j'espère en lui, et mon espérance ne sera point confondue.

Suivez ces avis, mon bien-aimé, et vous sortirez vainqueur et triomphant des combats de la tentation.

CHAPITRE XLII.

De la confession.

1. Tout homme est sujet au mensonge, et tout homme est sujet au péché.

Si vous prétendiez, mon bien-aimé, être exempt de toute espèce d'iniquité, vous vous feriez illusion à vous-même, vous en imposeriez aux autres, et la vérité ne serait point en vous.

Or, le péché étant odieux au Seigneur, et la mort entrant par un seul péché grief dans l'âme de celui qui le commet, vous seriez certainement très-malheureux si vous ne pouviez, par aucun moyen, vous délivrer de vos péchés.

N'en eussiez-vous commis qu'un seul mortel, c'en serait assez pour vous jeter dans le plus affreux désespoir, assez pour vous précipiter sans ressource dans l'abîme des supplices éternels.

2. O mon fils ! mon cœur a toujours été rempli d'une tendresse immense pour vous : j'ai vu votre excessive fragilité, j'ai prévu que vous feriez des chutes, et de peur qu'elles ne fussent sans remède et qu'elles ne vous jetassent dans le désespoir, qu'elles ne vous conduisissent nécessairement à la perdition, j'ai placé auprès de vous des ministres que j'ai chargés d'effectuer les desseins de mon amour pour vous.

Je leur ai donné mon Esprit-Saint, afin qu'ils pussent vous remettre vos péchés, lorsque, vous présentant à eux avec les dispositions nécessaires, vous leur en demanderiez le pardon.

Levez-vous donc, mon bien-aimé, et allez vous jeter entre les bras d'un de ces hommes de Dieu, comme l'enfant prodigue se jeta autrefois entre les bras de son père.

Allez, confiez-vous à un de ces Ananies, et demandez-lui ce qu'il faut que vous fassiez.

Confessez-vous à lui, pour que vos péchés vous soient remis.

Confessez-vous fréquemment à lui, afin qu'il vous éclaire par la prudence de ses avis, afin qu'il vous excite par l'onction de ses exhortations, afin qu'il vous fasse éviter, par ses sages conseils, les piéges que Satan vous prépare de tous côtés ; enfin, pour que la grâce du sacrement qu'il vous accordera vous fortifie de plus en plus.

3. Si vous n'êtes pas exact à vous confesser fréquemment, mon bien-aimé, vous tomberez plus facilement dans le péché ; ce péché vous entraînera dans un autre, et bientôt vous en contracterez l'habitude.

Bientôt même elle sera si forte, que vous ne pourrez presque plus quitter le péché, parce que, comme Augustin, vous vous sentirez attaché au mal par les liens de votre volonté, qui seront devenus aussi inflexibles que le fer.

4. Le démon, votre ennemi, sait, mon fils, combien le remède de la sainte confession est utile et efficace ; il sait qu'il efface le péché, qu'il détruit les mauvaises habitudes.

C'est pourquoi il s'efforce de détourner les jeunes gens du tribunal de la pénitence, en leur inspirant de vaines frayeurs, une fausse honte, ou au moins le dégoût de cette pratique si excellente.

Si Satan essayait de vous inspirer les mêmes répugnances, résistez-lui avec force, et répondez-lui : Ennemi perfide, retire-toi ; plus tu fais d'efforts pour m'éloigner de la confession, plus je sens son prix et sa nécessité, et plus aussi j'aurai d'ardeur et d'empressement pour m'en approcher.

Oui, malgré toutes les suggestions, toutes

les oppositions, je me lèverai, j'irai, je recourrai fréquemment à ce tribunal de grâces, pour y obtenir miséricorde.

Tu me dis qu'il est dur de se confesser, mais il serait bien plus dur encore de subir après la mort un jugement rigoureux, d'être ensuite dévoué aux flammes éternelles.

Tu ajoutes que le sacrement de pénitence exige de grandes dispositions de la part de l'esprit et du cœur, cela est vrai; mais aussi je ferai mon possible pour m'y bien préparer.

Et si je me sens manquer de quelques dispositions, je supplierai le Seigneur, dont la bonté est sans bornes, de me les accorder.

Tu voudrais me persuader que je suis pieux et juste, et que n'étant pas malade je n'ai pas besoin de médecin : que me dis-tu, esprit trompeur? Je sais que le juste sera à peine sauvé; et moi, pécheur, que deviendrai-je, si je n'ai recours aux moyens de salut que la miséricorde divine me présente?

Ah! quand je serais assuré d'être juste, je voudrais encore le devenir davantage: puisqu'il est écrit : Que celui qui est saint se sanctifie de plus en plus.

Ajouteras-tu que si je me confesse, on se moquera de moi, que je passerai pour un esprit faible?

Serpent infernal, garde le silence : ceux qui te servent et t'obéissent, ne craignent point de passer pour méchants et libertins; et moi, je craindrais de passer pour sage et vertueux; je craindrais qu'on reconnût en moi de la piété et de la religion!

Je sais, je sais que si je rougis de Jésus-Christ et de ses sacrements, il rougira de moi devant son Père qui est dans les cieux.

N'insiste pas, cesse tes suggestions maudites; quelque chose que tu puisses m'opposer, je me lèverai et j'aurai recours à mon Ananie, je m'approcherai du tribunal.

Courage, mon fils, soyez ferme dans votre résolution, et exécutez-la fidèlement.

5. Mais voici ce que vous devez faire pour vous confesser comme il faut, et pour retirer du fruit de ce saint exercice.

Vous devez d'abord invoquer l'Esprit de Dieu qui, étant l'Esprit de lumière, éclaire l'homme, et lui fait connaître toute vérité. Recueillez-vous ensuite profondément, et recherchez soigneusement vos péchés; examinez votre cœur, et pénétrez jusque dans ses plus secrets replis.

Après vous être rappelé, autant qu'il vous sera possible, vos fautes, leur nombre et les circonstances qui les ont accompagnées, excitez-vous à la douleur, gémissez de ce que vous avez eu le malheur d'offenser un Dieu infiniment bon.

Priez-le d'avoir pitié de vous selon la grandeur de sa miséricorde et l'énormité de vos péchés, conjurez-le de vous les pardonner.

Faites une ferme résolution de vous corriger et de ne plus pécher à l'avenir.

6. Après ces religieux préparatifs, approchez-vous avec respect du prêtre, pensez qu'il est le ministre de Jésus-Christ et le distributeur de ses grâces; pensez qu'il tient sa place à votre égard, et que c'est Dieu lui-même qui vous parle par son organe.

Confessez-vous avec humilité, avec sincérité, avec simplicité.

Loin de vous cette fausse et dangereuse pudeur qui fait dissimuler ou cacher même les péchés; ne rougissez pas de les accuser, quelque honteux qu'ils puissent être.

O mon fils! il vaudrait assurément mieux n'avoir jamais vu le jour, que de cacher ou de dissimuler dans la confession les péchés dont on est coupable.

Celui en effet qui a ce malheur fait une horrible profanation du sang de Jésus-Christ, de ce sang précieux qu'il a versé sur la croix, et qu'il répand sur les fidèles par le sacrement de pénitence.

7. Après avoir fait l'accusation de vos péchés, écoutez en silence les avis du prêtre; recevez avec docilité ses réprimandes, acceptez avec soumission les pénitences salutaires qu'il vous imposera.

Et s'il vous accorde l'absolution, faites avec le plus de perfection que vous pourrez un acte de contrition;

Vous souvenant que sans cette contrition l'absolution serait absolument vaine et de nulle valeur.

Sorti du tribunal sacré, recueillez-vous de nouveau, livrez-vous encore à la componction et au regret de vos péchés; rappelez-vous les avis de votre confesseur, et proposez-vous de les suivre avec fidélité.

Si vous vous approchez avec d'aussi saintes dispositions du sacrement de pénitence, croyez, mon fils, qu'il effacera vos iniquités, vous rendra blanc comme la neige aux yeux du Seigneur, et qu'ainsi il vous justifiera et vous sanctifiera.

CHAPITRE XLIII.

De la sainte communion.

1. J'ai quitté le monde, mon fils, pour retourner à mon Père céleste.

Mais je n'ai pas voulu vous laisser orphelin, mon bien-aimé. Je me suis engagé à venir à vous quand vous le voudriez.

Je me suis même assujetti à demeurer, par un prodige continuel, auprès de vous jusqu'à la fin de votre vie.

Je vous ai conservé mon corps et mon sang dans un sacrement qui est le plus auguste de tous, afin que vous en fissiez votre nourriture;

Afin que votre âme s'engraissât de ma substance, afin que cette âme demeurât en moi, et moi en elle.

O mon bien-aimé! si vous ne mangez cette chair, si vous ne buvez ce sang, vous n'aurez point la vie en vous.

Mais si vous vous en nourrissez saintement, je vous proteste que je vous ressusciterai au dernier jour avec mes élus, et

qu'avec eux vous aurez part à mes éternelles récompenses.

2. Concevez-vous, mon fils, l'amour que j'ai pour vous? certainement on ne peut pousser plus loin la tendresse pour ses amis, que de se donner ainsi tout entier à eux.

Approchez-vous donc de ma table, mon fils, buvez et mangez; mon bien-aimé, j'ai le plus ardent désir d'être votre nourriture et votre breuvage.

Si vous vous rendez à mes vœux, si vous communiez, vous serez comblé de mes dons les plus excellents, vous serez enrichi de mes faveurs les plus précieuses.

3. Je suis la Sagesse incréée, sortie de la bouche du Tout-Puissant; recevez-moi, et je vous donnerai la sagesse.

Je suis la pureté même et la source de toute pureté; recevez-moi, et je créerai en vous un cœur vraiment pur.

Je suis le puits inépuisable des eaux vivifiantes de la grâce; recevez-moi, et votre faiblesse sera aidée de mes plus puissants secours, et votre pauvreté sera enrichie de mes trésors célestes.

Je suis le Dieu fort à qui tout est possible, et à la volonté duquel rien ne résiste; approchez-vous de moi, et la tribulation ne vous accablera pas, parce que je vous soutiendrai;

Et la tentation ne vous fera point succomber, et tous les efforts du serpent infernal ne vous ébranleront pas, parce que je vous défendrai; oui, par la communion vous deviendrez terrible au démon même.

O mon fils! recevez-moi donc comme je vous l'ai ordonné, et vous vivrez, et vous verrez s'effectuer en vous les promesses que je vous ai faites.

4. Recevez-moi fréquemment, afin d'être fréquemment comblé de mes grâces; mais recevez-moi saintement.

Car si vous me receviez indignement, vous mangeriez votre jugement, vous vous rendriez coupable de ma mort; il vaudrait mille fois mieux pour vous que vous n'eussiez jamais vu la lumière de ce monde.

Souvenez-vous de ce Judas Iscariote dans lequel le démon entra après qu'il eut participé à la cène sacrée dans laquelle je distribuai à mes apôtres mon corps et mon sang.

Ce malheureux se livra au désespoir, et mit le comble à ses iniquités en se donnant la mort de ses propres mains

Voyez le terme horrible où conduit une communion indigne.

5. Craignez donc, craignez par-dessus tout d'associer dans votre cœur le Dieu de lumière à l'ange de ténèbres, le Christ à Bélial, le plus grand des sacrements au péché mortel;

Et qu'il ne vous arrive jamais de franchir témérairement la barrière du sanctuaire, lorsque votre conscience vous dit que votre âme est souillée de quelque crime.

Mais, quelles que soient d'ailleurs votre misère et votre pauvreté, et quelque énormes même, quelque multipliées qu'aient été vos fautes, si vous avez eu le bonheur de les confesser avec sincérité, de les déplorer avec une vive douleur, de prouver par un véritable amendement que vous y renoncez; si vous en avez été absous dans de si saintes dispositions, approchez avec confiance de la table de votre Sauveur.

6. Vous savez, mon bien-aimé, avec quelle tendresse je m'écriais autrefois: Venez, ô vous qui êtes épuisés de fatigues, venez, vous qui êtes surchargés, et je vous soulagerai.

Ce que je disais alors, je le dis encore aujourd'hui: Venez, mon fils, je veux vous aider, vous fortifier, vous justifier, vous sanctifier; venez, recevez-moi.

Si vous étiez affligé de la plus dangereuse des maladies, et que vous m'entendissiez, moi qui suis le souverain médecin, vous dire: Venez, je vous guérirai;

Si vous étiez excédé de misère, réduit à la plus affreuse indigence, et que vous m'entendissiez, moi qui suis la source et le dispensateur de toutes les richesses, vous dire: Venez, et je verserai l'or et l'abondance dans votre sein; avec quel empressement ne voleriez-vous pas à moi!

Enfant de peu de foi! ignorez-vous donc que je rassasie et comble de toutes sortes de biens les âmes affamées qui s'approchent de ma table?

Qui, mon bien-aimé, qui est semblable au Seigneur votre Dieu? toutes les richesses de ce monde, toutes ses délices, tous ses hommes ne sont-ils pas infiniment moins qu'un grain de sable, au prix de ce souverain bien.

Venez donc, approchez-vous de la table de votre Dieu de qui tout bien procède, par qui tout bien se communique, et en qui toute espèce de bien se trouve réuni.

CHAPITRE XLIV.

De la manière de communier dignement et avec fruit.

1. Comme je suis une occasion de salut pour un grand nombre, je suis aussi une occasion de perdition pour plusieurs.

Ceux qui s'approchent avec de saintes dispositions de ma table, ceux qui ne reçoivent le sacrement de mon corps qu'après s'être jugés eux-mêmes, pour ne pas être jugés sans miséricorde au dernier jour, ceux-là trouvent la vie dans la communion, et je les ressusciterai au dernier jour.

Mais ceux qui mangent indignement ma chair, ceux qui ne craignent pas de faire descendre mon corps dans l'abîme affreux d'une conscience impure, ceux-là trouvent la mort dans mon banquet.

O mon fils! combien n'en est-il pas parmi les jeunes gens et parmi les vieillards, dans tous les états, dans toutes les conditions, qui, au lieu de remporter la santé et la force de ma table, n'en sortent que plus faibles et plus malades qu'auparavant?

Combien qui n'en retirent d'autre fruit

qu'un fatal endurcissement, un horrible aveuglement mille fois plus à craindre que le sommeil même de la mort!

2. Lors donc que vous voudrez communier, ayez soin de prendre toutes les précautions nécessaires, afin de ne pas recevoir l'auguste sacrement comme ces téméraires sacriléges qui changent l'aliment sacré en un poison dangereux; efforcez-vous d'entrer dans les dispositions de ces âmes saintes, de ces vrais Chrétiens qui, pénétrés de la majesté du Dieu qui se donne à eux, sentent tout le prix de la faveur qu'il leur fait dans la communion.

Préparez, mon fils, préparez une demeure magnifique à votre bien-aimé : ne vous contentez pas d'avoir purifié votre conscience par une confession bien faite;

Mais, tout occupé de la grande affaire de votre communion, livrez-vous, et la veille, et dès le matin, aux saints exercices qui peuvent vous disposer à la bien faire.

Priez, conjurez le Seigneur de préparer lui-même votre cœur par sa grâce.

Pensez que ce n'est point à un homme, mais au souverain Maître des cieux qu'il s'agit de préparer une habitation dans votre cœur.

3. Et lorsque l'heureux, le délicieux moment de la communion approchera, prévenez-le en passant un temps convenable dans le silence, le recueillement et la ferveur des plus ardentes prières.

Prosternez-vous alors en esprit, humiliez-vous profondément devant votre Dieu. Considérez sa grandeur infinie et votre extrême bassesse, son immensité et votre néant, sa sainteté et votre indignité; gémissez de plus en plus de ces péchés multipliés qui vous ont tant de fois rendu odieux à ses yeux.

Prosternez-vous, et suppliez ce Dieu si bon d'effacer jusqu'aux plus légères souillures de votre âme, de lui pardonner absolument, de la guérir complétement, si par malheur, tandis que vous la croyez pure et innocente, il la trouvait encore impure et criminelle.

Prosternez-vous, et conjurez le Seigneur de vous faire la grâce de communier saintement, afin que vous ayez le bonheur d'être vraiment uni à votre divin Maître, de l'aimer désormais avec plus d'ardeur, et de le servir avec une fidélité toute nouvelle.

Priez, mon fils, priez avec toute la ferveur dont vous serez capable.

4. Et lorsqu'on vous présentera le pain des anges, cette nourriture sacrée, infiniment préférable à tout ce qu'il y a de délicieux, avancez en silence, avancez avec un saint tremblement, mais plein d'amour et de confiance, exprimant par la composition de votre visage et de tout votre extérieur la modestie et la dévotion des esprits célestes.

Fléchissez les genoux, recevez avec respect le don par excellence, le don au-dessus de tous les dons.

Quand vous l'aurez reçu, adorez votre Dieu, embrassez amoureusement votre bon Père, collez les lèvres de votre cœur sur la chair sacrée de votre Sauveur, soyez tout en lui comme il sera tout en vous.

5. Vous retirant ensuite de la table sainte, demeurez comme mort et enseveli dans l'océan de la charité de Jésus-Christ.

Admirez sa tendresse excessive; entrez en confusion à la vue de sa majesté; soyez saisi d'étonnement en considérant sa profonde humiliation dans votre poitrine.

Passez de ces saintes réflexions à de pieux entretiens avec votre divin Maître; faites à ce Dieu, qui vous est si intimement uni, le récit et le détail de toutes vos misères.

Dites-lui combien vous êtes affligé de l'avoir tant de fois outragé par vos crimes, et que la douleur vous fasse, s'il est possible, arroser ses pieds de vos larmes.

Protestez-lui que rien ne pourra désormais vous séparer de lui, et vous faire perdre son amour.

Priez-le de vouloir bien pourvoir à toutes les nécessités de votre âme, qui lui sont parfaitement connues.

Suppliez-le de vous fortifier contre tous les assauts et les tentations du démon.

Conjurez-le de s'emparer de toutes les affections de votre cœur, de le détacher entièrement des créatures, et de vous faire marcher de vertus en vertus.

6. Rendez au Seigneur mille actions de grâces pour le bienfait ineffable dont il vient de vous favoriser.

Offrez-lui, en reconnaissance, tout ce que vous possédez, votre cœur, votre âme, votre corps, votre vie, vous dévouant tout entier et pour toujours à son service.

Renoncez à toute espèce de mal, proposez-vous fermement de vous appliquer à faire toute espèce de bien.

7. Après vous être ainsi livré pendant un temps convenable aux sentiments et aux expressions d'une sainte ferveur, retirez-vous avec modestie du lieu saint, et passez cette précieuse journée dans un recueillement et une vigilance toute particulière; évitez le tumulte, éloignez-vous, autant que vous pourrez, de l'embarras des affaires temporelles et des sociétés mondaines.

Rappelez-vous fréquemment le souvenir de l'hôte céleste, et digne de tout votre amour, qui vous a honoré de sa visite.

Entrecoupez l'intervalle du jour par des prières, des lectures et des élans de votre cœur vers votre bien-aimé.

Si vous êtes fidèle à ces saintes pratiques, soyez assuré, mon fils, que la communion remplira votre âme de grâce, et sera pour vous un gage de la vie éternelle.

CHAPITRE XLV.

De l'ange gardien et du saint patron.

1. Vous le savez, mon fils, Dieu est riche en miséricordes; vous le savez, il vous aime jusqu'à l'excès : c'est sa tendresse pour vous qui l'a engagé à charger ses anges de veiller sur vous, et de vous garder dans toutes les différentes circonstances de votre vie.

Oui, comme autrefois ce bon Samaritain, dont l'Evangile vous rapporte l'histoire, [rit

pitié d'un homme qui était tombé entre les mains des voleurs, le conduisit dans une hôtellerie, et le recommanda au maître, en lui disant : Ayez soin de lui;

Ainsi le Père céleste vous ayant donné un ange pour gardien, lui a ordonné de vous suivre partout, et de prendre soin de vous en toute occasion.

2. O mon fils ! vous êtes placé entre des ennemis mille fois plus dangereux que les voleurs. Ces ennemis sont le monde, la chair et le démon, ennemis sans doute les plus perfides et les plus à craindre :

Il n'est pas de moment dans la journée où ils ne vous obsèdent et ne cherchent à vous dévorer.

Or vous devez demeurer immobile et invincible au milieu de ces redoutables ennemis, vous qui d'ailleurs êtes si faible, si fragile, si dépourvu de lumière et de prudence.

Certainement vous ne pourrez résister aux assauts et triompher des efforts de vos adversaires, si l'esprit céleste, qui est votre gardien, ne vous protége et ne vous aide,

Soit en vous indiquant le bien que vous devez faire, en vous suggérant de saintes pensées, en vous donnant de sages conseils ; soit en vous prêtant secours dans la tentation, et en détournant de vous mille dangers qui menacent votre corps et votre âme.

C'est pour cela que ce saint ange vous a été accordé, et c'est aussi ce dont il s'est fidèlement et constamment acquitté à votre égard depuis le moment de votre entrée dans le monde; c'est ce qu'il ne cessera de faire à l'avenir, si vous recourez avec confiance à lui.

3. O mon fils ! si vous eussiez toujours été docile à ses avis, que de péchés n'auriez-vous pas évités, que de bonnes œuvres n'auriez-vous pas faites ?

Mais, hélas ! cet esprit céleste ne vous a vu que trop souvent infidèle, désobéissant et rebelle.

Combien de fois en effet ne vous a-t-il pas dit : Il faut faire ceci, et vous ne l'avez pas fait !

Cessez, mon bien-aimé, de résister ainsi à ces saintes inspirations. Soyez désormais plein de respect et de docilité à l'égard de l'ange qui est chargé de vous diriger ; et, dans quelque lieu que vous vous trouviez, ayez pour lui la vénération, la piété, la confiance et l'obéissance que vous lui devez.

4. Il est toujours avec vous, et vous êtes vous-même toujours avec lui : rappelez-vous souvent le souvenir de son inséparable société; et, lorsque vous vous apercevrez que Satan vous sollicite au mal, rougissez de faire en présence de votre ange ce que vous rougiriez de faire en présence d'un homme semblable à vous.

Il vous aime, cet ange, de l'amour le plus tendre : recommandez-vous à lui chaque jour, priez-le de veiller sur vous et de vous préserver de tout mal, de vous garantir surtout du péché, qui est le plus grand de tous les maux.

Invoquez-le dans toutes vos nécessités, afin qu'il vous prête son secours; invoquez-le dans vos doutes, afin qu'il vous éclaire et vous dirige; invoquez-le dans toutes les tentations que vous éprouverez, afin qu'il vous aide à en triompher.

O mon fils ! c'est surtout lorsque le serpent infernal vous sollicitera au vice honteux, qu'il vous sera avantageux d'avoir recours à votre ange tutélaire.

Plus la chasteté est précieuse aux yeux de cet esprit si pur, plus le mal opposé à cette vertu est odieux à ses regards, plus aussi cet ange saint aura d'ardeur à vous secourir et à vous retirer des mains du monstre qui voudra vous perdre en vous faisant succomber.

5. Outre votre ange gardien, Dieu vous a encore donné un autre protecteur spécial auprès de sa divine majesté.

Et qui est-il ? c'est un de ces élus que Dieu s'est formés parmi les hommes, un de ces saints dont il a couronné les mérites dans le ciel.

C'est le saint dont vous avez reçu le nom dans votre baptême, et sous les auspices duquel vous avez été consacré au Seigneur.

Il faut aussi que vous ayez une dévotion particulière à cet ami de Dieu, qui est votre saint patron.

N'oubliez jamais, mon fils, qu'il vous a été donné pour protecteur spécial : recourez donc à lui chaque jour, et dans toutes vos nécessités, afin qu'il prie le Seigneur pour vous, et qu'il attire sur vous la rosée de ses grâces.

O mon bien-aimé ! ce saint a été un homme semblable à vous : il a fait l'expérience de la fragilité humaine, il a marché au milieu des mêmes dangers que vous, il a été tenté comme vous; ayez donc confiance qu'il sera dès lors d'autant mieux disposé à vous aider et à vous secourir.

Mais souvenez-vous aussi que ce saint vous a été donné pour modèle, afin que vous suivissiez ses traces, que vous imitassiez ses exemples, et qu'en devenant saint comme lui, vous méritassiez vous-même la couronne de gloire dont Dieu l'a récompensé.

Honorez donc et aimez le saint dont vous portez le nom, priez-le de s'intéresser pour vous, étudiez-ses vertus, appliquez-vous à les imiter, afin qu'après lui avoir ressemblé sur la terre, vous ayez enfin le bonheur de régner avec lui dans le ciel.

LE BON ANGE DE L'ENFANCE.

PREMIERE PARTIE.

AVIS ET RÈGLE DE CONDUITE.

CHAPITRE PREMIER. *Introduction.*

C'est à vous, particulièrement, mon cher Théotime, que j'adresse mes avis. Vous savez que c'est Dieu qui nous a créés; vous savez qu'il vous a mis au monde pour que vous le serviez, et qu'en le servant vous vous sanctifiiez. Que je m'estimerais heureux, mon bien-aimé, si je pouvais contribuer à votre sanctification! Le véritable moyen, Théotime, de vous sanctifier, est de bien faire vos actions ordinaires; car la perfection ne consiste pas à faire de grandes choses, mais à bien faire les plus communes. C'est donc pour vous conduire à la sanctification que je vais tâcher de vous enseigner la manière de faire saintement toutes vos actions, depuis le lever jusqu'au coucher. Soyez fidèle à ces pratiques, et vous sanctifierez tous vos instants.

CHAP. II. *Le réveil.*

Soyez, Théotime, sur vos gardes à votre éveil! Eloignez de vous toute mauvaise pensée, et ne vous laissez point aller à des choses indignes du Chrétien. En vous éveillant, faites le signe de la croix, consacrez au Seigneur votre première pensée; dites en vous-même : Voilà encore un jour que Dieu me donne pour que je le lui consacre tout entier; prononcez ensuite cette courte prière : « Mon Dieu, je vous offre mon cœur et je vous consacre toutes les actions de cette journée; accordez-moi la grâce de la passer saintement. Je vous en supplie par les mérites de Jésus-Christ, mon Sauveur. »

CHAP. III. *Le lever.*

Sortez de votre lit promptement et sans balancer. Souvenez-vous que c'est Dieu qui vous appelle par la voix de vos parents, de vos maîtres et de vos devoirs. Obéissez sur-le-champ; ne vous laissez point entraîner par l'indolence qui retient le paresseux dans son lit, pensez que le démon rôde, ainsi qu'il est écrit, autour de vous, cherchant à vous dévorer en vous faisant tomber dans quelque péché. Levez-vous donc aussitôt qu'on vous appelle, ou que votre heure est venue.

CHAP. IV. *L'habillement.*

Habillez-vous, Théotime, promptement, modestement et chrétiennement. N'employez que le temps absolument nécessaire pour vous habiller, ne parez pas votre corps avec trop de soin et de complaisance : souvenez-vous que bientôt il sera revêtu d'un suaire, qu'il retournera dans la poussière dont il est sorti, et qu'il deviendra la pâture des vers. Habillez-vous décemment, ne faites rien alors qui puisse tant soit peu blesser la modestie et offenser les yeux de ceux qui vous voient. Ne paraissez jamais découvert devant qui que ce soit, pas même à vos yeux. Habillez-vous à l'écart; pensez que Dieu vous regarde, et que vous avez à vos côtés votre bon ange gardien, qui a horreur de la moindre immodestie. Habillez-vous chrétiennement, vous occupant de quelques bonnes réflexions : pensez que demain, peut-être, ce corps que vous revêtez sera changé en un corps de mort, que vos habillements sont la dépouille des animaux, et que vous êtes au-dessous d'eux par vos péchés. Remerciez Dieu des habits qu'il veut bien vous fournir, pour vous mettre à l'abri des injures de l'air.

CHAP. V. *Prière du matin.*

Aussitôt que vous serez habillé, faites, Théotime, votre prière du matin : ne la différez jamais à moins d'une grande nécessité, ou bien vous vous exposeriez à y manquer. Mettez-vous à genoux devant un crucifix : priez toujours avec respect, attention et dévotion. Pour y réussir, tenez-vous à l'écart; mettez-vous en la présence de Dieu par un moment de silence et de recueillement; renoncez à toute distraction, prenez une posture humble et modeste; ayez les mains jointes, les yeux baissés, sans tourner la tête, vous souvenant que vous êtes sous les yeux de Dieu.

Priez lentement et posément, faisant attention à ce que vous dites, entrant dans les sentiments qui sont exprimés dans vos prières. O Théotime! soyez bien persuadé que les prières mal faites sont plus propres à provoquer la colère de Dieu, qu'à obtenir ses grâces et sa miséricorde.

CHAP. VI. *Bonnes résolutions.*

Votre prière du matin étant faite, précautionnez-vous, mon bien-aimé, contre vos défauts ordinaires; voyez quelles sont les fautes auxquelles vous êtes sujet, et dites en vous-même : Je ferai tous mes efforts pour n'y pas tomber. Voyez quelles sont les occasions que vous pourriez avoir d'offenser Dieu, soit dans la société, soit dans le travail, la classe, la récréation, les repas, et dites : Je veillerai sur ma langue, sur mes oreilles, sur mes yeux, sur mes inclinations, sur mon cœur; s'il me survient quelques

tentations, je prierai le Seigneur de ne pas m'y laisser succomber, je me recommanderai à la sainte Vierge; si j'ai le malheur de tomber dans quelque péché, j'en demanderai sur-le-champ pardon à Dieu, et je prendrai de plus grandes précautions pour l'avenir.

Proposez-vous Jésus-Christ pour modèle, considérez les vertus dont il vous a donné l'exemple, et formez la résolution de les pratiquer.

Chap. VII. *Le travail et l'étude.*

L'homme est né pour le travail; c'est la punition de notre premier père. Ne demeurez donc jamais oisif, mon cher Théotime: l'oisiveté est la mère de tous les vices et la source de la misère. C'est la volonté de Dieu que vous employiez le temps au travail et à l'étude, et c'est aussi la volonté de vos parents. Vous désobéiriez donc à Dieu et à ceux auxquels vous devez, sous peine de péché, une entière obéissance, si vous négligiez le travail et l'étude pour vous occuper à autre chose.

Vos parents font des dépenses pour votre éducation et pour vous entretenir dans vos études; ne serait-ce pas, de votre part, une injustice criante de perdre le temps, qui est d'ailleurs si précieux, et de vous exposer à être toute votre vie un ignorant digne de mépris, et incapable d'exercer les fonctions de l'état auquel on vous destinait.

Chap. VIII. *Offrande du travail.*

Avant de vous mettre au travail ou à l'étude, offrez cette action à Dieu et invoquez le Saint-Esprit, qui est la source de toutes les bénédictions. Elevez donc votre cœur à Dieu et dites-lui: Je vous offre, ô mon Dieu, ce travail pour votre plus grande gloire; ô Esprit divin, donnez-moi toutes les grâces dont j'ai besoin pour le bien faire. Croyez fermement, cher Théotime, que, sans le secours de Dieu, vous travaillerez en vain et sans succès. Que vous feriez donc sagement, si, de temps en temps, pendant votre travail, vous pensiez à Dieu et réclamiez de nouveau son assistance!

Chap. IX. *La classe.*

Quand vous allez en classe, Théotime, ayez l'intention pure de faire ce que Dieu demande de vous; allez-y pour son amour et pour lui plaire; marchez avec modestie et sans affectation, vous rappelant la présence de Dieu qui observe toutes vos démarches.

Soyez modeste dans la classe, donnez-y bon exemple à vos condisciples; considérez Jésus-Christ même dans le maître qui vous enseigne; faites exactement tout ce qu'il vous ordonnera; gardez soigneusement le silence et soyez attentif: supportez patiemment le froid pendant l'hiver, la chaleur pendant l'été, ainsi que la contrainte où vous tient la durée de la classe. O Théotime! si vous offriez de temps en temps toutes ces choses à votre aimable Sauveur, que ce sacrifice lui serait agréable! Pensez que vous travaillez pour l'éternité!

Chap. X. *La sainte Messe.*

Si vous pouvez assister à la sainte Messe, n'y manquez jamais: c'est le plus saint, le plus auguste, le plus avantageux exercice de la religion, et par conséquent le plus digne de votre assiduité et de votre dévotion; c'est le renouvellement du sacrifice de la croix: il est institué pour nous appliquer les mérites du sang de Jésus-Christ, notre divin rédempteur; apportez-y les sentiments de foi, de confiance, d'amour, de reconnaissance, de respect, de componction, de pénitence, qui doivent pénétrer tout Chrétien dans une action si vénérable et si touchante; que votre modestie et votre piété édifient tous ceux qui vous voient pendant ce saint exercice.

Priez avec ferveur, cher Théotime; demandez avec une entière confiance en la bonté de Dieu toutes les grâces qui vous sont nécessaires, et n'oubliez pas de recommander au Seigneur les besoins de votre prochain, surtout ceux de vos parents, de vos maîtres et de vos condisciples.

Chap. XI. *L'Angelus.*

Récitez dévotement l'Angélus, quand la cloche vous y invite. Cette prière est anciennement établie dans l'Eglise pour rendre grâces à Dieu du bienfait de l'incarnation du Fils de Dieu, pour féliciter la sainte Vierge de la part qu'elle eut à ce grand mystère, et pour obtenir les grâces qui sont les fruits de l'union admirable de la personne du Fils de Dieu avec notre nature. L'Eglise accorde des indulgences à ceux qui récitent cette prière.

Chap. XII. *Le repas.*

Vous êtes Chrétien, Théotime, et pour les Chrétiens tout doit être saint, tout, jusqu'aux actions animales qui sont le soutien de notre faible humanité. Sanctifiez donc vos repas; prenez-les dans l'intention de réparer vos forces, pour mieux servir le Dieu qui vous nourrit et qui vous conserve. Ne vous mettez jamais à table sans avoir récité la petite prière d'usage, appelée Bénédicité. Gardez pendant le repas la sobriété et la bienséance; mangez modestement et sans excès, pensant aux repas sobres et saints que Jésus-Christ prenait avec ses disciples et ses vertueux amis. Après le repas, ne manquez pas de remercier Dieu de la nourriture qu'il vous a donnée, et récitez la prière d'usage, appelée les Grâces.

Chap. XIII. *La récréation.*

Dieu veut, cher Théotime, que vous ayez un temps pour vous divertir et pour vous relâcher un peu l'esprit, afin de vous appliquer après à l'étude ou au travail avec plus d'ardeur. Prenez donc votre récréation après le repas dans le dessein de Dieu, et gardez-vous bien de faire la moindre chose qui soit contre son honneur, ni qui puisse scandaliser vos compagnons. Ne dites et ne faites jamais rien qui puisse offenser votre prochain en la moindre chose: car il ne faut souvent qu'une parole dite mal à propos pour

blesser la charité. Abstenez-vous donc des paroles de raillerie; si quelqu'un de vos compagnons vous dit quelque chose qui puisse vous déplaire, dissimulez, et ne prenez pas en mauvaise part ce qui n'a été dit que par jeu et pour passer le temps. Surtout ne souffrez jamais que Dieu soit offensé en votre présence, et qu'on y tienne des discours contre la bienséance; témoignez par votre silence que cela vous déplaît; détournez, si vous pouvez, adroitement de semblables discours, et ne rougissez pas de paraître en ces occasions, fidèle serviteur de Dieu

Chap. XIV. *Le jeu.*

Le jeu est souvent l'écueil où échouent les jeunes gens. Ne suivez donc pas, Théotime, cette violente passion qui porte ordinairement au jeu ceux de votre âge; mais modérez-la, et jouez plutôt pour plaire à Dieu, qui veut bien que vous ayez quelque divertissement, que pour satisfaire l'inclination naturelle qui vous y porte. Gardez-vous de jouer à aucun jeu défendu, comme sont les jeux de hasard; gardez-vous surtout de jouer à certains jeux qui sont contre la bienséance.

Chap. XV. *La lecture spirituelle.*

Au milieu de vos occupations, tâchez, mon bien-aimé, de faire chaque jour une lecture pieuse, ou dans la matinée, ou dans l'après-midi. Pour peu que vous ayez à cœur votre salut, vous trouverez aisément quelques instants pour cet exercice si utile. La lecture spirituelle nous fait reconnaître nos fautes et nous découvre la beauté de la vertu : elle est la nourriture de l'âme. Saint Paul la recommandait très-expressément à son disciple Timothée, saint Ambroise y exhortait pressamment tous les fidèles; tous les saints l'ont pratiquée et très-particulièrement recommandée à tous ceux qui veulent vivre chrétiennement. Mais observez, cher Théotime, que ce n'est pas assez de lire, il faut en profiter; et pour lire avec fruit, voici ce que je vous conseille: d'abord, avant la lecture, demandez à Dieu la grâce d'en profiter; lisez ensuite posément et avec réflexion. Après votre lecture, remerciez Dieu des bonnes leçons qu'il vous a données, et demandez la grâce de les mettre en pratique.

N'ayez que de bons livres, consultez vos pasteurs sur ceux qui vous seront le plus convenables : gardez-vous bien d'en lire de mauvais, ou même d'en retenir chez vous. C'est un poison qui tue l'âme et répand la corruption et le désordre, surtout parmi les jeunes gens.

Chap. XVI. *La prière du soir.*

Finissez, Théotime, la journée par la prière, comme vous l'avez commencée. Vous devez à Dieu l'hommage du soir aussi bien que celui du matin : n'y manquez jamais, malgré la fatigue et le sommeil qui vous accableraient. Faites donc votre prière du soir avec le plus d'attention qu'il vous sera possible; car la prière qui n'est proférée que de bouche n'est d'aucun mérite devant Dieu.

Quand vous en serez à la pause qu'on a coutume de faire pour l'examen de conscience, recherchez soigneusement les fautes que vous avez commises pendant la journée contre Dieu, contre le prochain, contre vous-même, par pensées, désirs, paroles, actions et omissions. O mon bien-aimé! la nuit dans laquelle vous entrez sera peut-être la dernière de votre vie! Combien qui se sont couchés en parfaite santé, et qui le lendemain ont été portés du lit au tombeau! la même chose peut vous arriver. Et que deviendrait votre âme si vous veniez à mourir en péché mortel? Voyez donc combien il est important de ne pas vous coucher que vous n'ayez mis ordre aux affaires de votre conscience!

Chap. XVII. *Le coucher.*

Déshabillez-vous modestement, vous souvenant que vous êtes en la présence de Dieu; entrez, Théotime, dans votre lit comme dans un tombeau, vous rappelant la pensée de l'éternité. Enfin, que la dernière action de votre journée soit le signe de la croix, et le dernier mouvement de votre cœur un acte d'amour de Dieu. Dites donc avec ferveur : O mon Dieu! je n'aime que vous, conservez-moi cette nuit et toute ma vie dans votre amour. Endormez-vous dans quelque bonne pensée. Si vous vous éveillez quelquefois, élevez votre cœur à Dieu, recommandez-vous à la sainte Vierge et à votre ange gardien qui veille à vos côtés.

Chap. XVIII. *Le catéchisme.*

Dieu vous ayant créé pour lui, il est, cher Théotime, de la plus haute importance pour vous d'apprendre à le connaître, à l'aimer, à le servir, à fuir le péché et à pratiquer la vertu. Vous devez donc fréquenter avec assiduité et empressement le catéchisme où on donne ces précieuses leçons. Ecoutez-les avec le plus grand respect. Si au lieu d'écouter attentivement, vous passiez ce temps à causer, ou à badiner, vous vous rendriez assurément bien coupable; ce serait en effet abuser de la grâce de Dieu, et être cause que ceux qui seraient témoins de votre dissipation n'en profiteraient pas.

Chap. XIX. *La confession.*

La faiblesse de l'homme est bien grande, cher Théotime, les ennemis de son salut sont bien forts et bien puissants! Si vous n'avez pas encore éprouvé leurs attaques, vous devez vous y attendre et les redouter. Ah! s'il vous arrivait de succomber et de pécher mortellement, où en seriez-vous si Dieu ne vous eût pas laissé dans le sacrement de pénitence un moyen sûr d'obtenir votre pardon? vous seriez perdu! Mais Dieu qui est si bon et qui veut sincèrement votre salut, vous a laissé après vos chutes une grande ressource, bien assurée et bien efficace; il a donné aux prêtres le pouvoir de remettre et de retenir les péchés. Vous n'avez qu'à vous présenter à un confesseur

et lui accuser vos fautes avec les dispositions requises, vos péchés vous seront remis. Avec quel empressement ne devez-vous donc pas recourir au sacrement de pénitence !

Chap. XX. *L'examen.*

Avant de vous confesser, ayez soin d'examiner sérieusement votre conscience ; faites, cher Théotime, une rigoureuse recherche de toutes vos fautes, surtout des péchés mortels, si vous aviez eu le malheur d'en commettre. Car si, pour ne vous être pas bien examiné, vous veniez à en oublier quelqu'un, loin d'obtenir le pardon de la part de Dieu, vous l'outrageriez par un nouveau crime. O combien la négligence de l'examen a fait faire de mauvaises confessions ! priez donc Dieu avec ferveur de vous faire connaître vos péchés, et examinez-vous exactement.

Chap. XXI. *La contrition.*

Quand vous aurez connu dans votre examen tous les péchés dont vous êtes coupable, excitez-vous, Théotime, de tout votre cœur, à une véritable douleur de les avoir commis, bien persuadé que, sans cette douleur, votre confession serait nulle et sacrilége, parce que le péché ne peut être remis à celui qui n'a pas une sincère douleur de l'avoir commis. Demandez donc à Dieu avec instance cette vraie douleur ; et, pour vous aider à la concevoir, considérez que le péché offense la souveraine majesté et l'infinie bonté de Dieu, dont le péché est l'ennemi capital. Pensez que le Dieu que vous avez offensé est votre père, votre seigneur et votre juge, votre bienfaiteur, votre bon et fidèle ami. Jetez les yeux sur Jésus expirant sur la croix pour nos péchés, et considérez que ces péchés ont été la cause de sa mort.

Chap. XXII. *Le bon propos.*

Il faut que vous sachiez, cher Théotime, que la vraie contrition renferme deux parties essentielles, savoir : la douleur des péchés commis et la ferme résolution de ne les plus commettre à l'avenir. Il faut donc, pour être véritablement contrit, que vous soyez dans le propos et la ferme résolution de mourir plutôt que de retomber dans le péché, et remarquez bien que ce propos doit être : 1° universel, c'est-à-dire qu'il doit s'étendre à tous les péchés et à tous les temps ; 2° qu'il doit être efficace, c'est-à-dire qu'il doit vous faire éviter soigneusement toutes les choses qui pourraient vous faire retomber dans vos péchés.

Chap. XXIII. *L'accusation des péchés.*

La confession des jeunes gens est souvent défectueuse en ce qu'ils ne se confessent pas entièrement de leurs péchés ; non pas précisément, cher Théotime, qu'où ils les oublient par un défaut de mémoire, ce qui ne les rendrait pas coupables, pourvu qu'ils se fussent suffisamment examinés, mais parce qu'ils ont honte de les déclarer au confesseur. O mon bien-aimé ! c'est là un crime auquel les porte le démon pour les empêcher de rentrer en grâce avec Dieu. Ah ! gardez-vous bien de cacher ainsi vos péchés : si vous n'avez pas eu honte de les commettre en la présence de Dieu, qui voit tout, pourquoi auriez-vous honte de les accuser à votre confesseur ? Pensez que si vous avez honte de les lui découvrir en secret, vous aurez au jugement dernier la confusion de les entendre publier, avec toutes leurs circonstances, en présence de tout l'univers.

Chap. XXIV. *La satisfaction*

Acceptez de bon cœur, Théotime, la pénitence qui vous sera donnée par votre confesseur ; si elle vous semblait un peu rigoureuse, souvenez-vous que vous avez mérité l'enfer pour un seul péché mortel, et que la pénitence imposée est bien légère en comparaison d'une éternité de peines. Acceptez-la donc avec soumission, et ne tardez pas de l'accomplir avec toute la piété requise.

Chap. XXV. *La communion.*

La communion est l'action la plus sainte et la plus utile que vous puissiez faire en votre vie, cher Théotime, si vous le savez faire comme il faut, puisque vous y recevez le Saint des saints, un Dieu homme et la source de toutes les grâces. Il ne faut qu'une communion bien faite pour faire de vous un saint, mais aussi il n'en faut qu'une mal faite pour vous rendre semblable au démon, car ce pain céleste, qui donne la vie aux bons, donne la mort à ceux qui le reçoivent indignement.

Chap. XXVI. *Disposition à la communion.*

La meilleure disposition que vous puissiez apporter, Théotime, pour recevoir votre Créateur, est une grande pureté de cœur ; et pour l'acquérir vous ne devez pas seulement détester les fautes mortelles et vous en accuser dans le tribunal de la pénitence avant la communion, comme vous y êtes obligé, mais vous devez encore vous efforcer de vous défaire des fautes les plus légères qui sont autant de petites taches de l'âme, et ternissent sa beauté. Dans les jours qui précèdent la communion, élevez souvent et avec ferveur votre cœur à Dieu ; faites des actes fréquents de foi, d'espérance, d'amour et de contrition ; demandez avec instance les grâces dont vous avez besoin pour faire une bonne communion.

Chap XXVII. *La prière.*

N'oubliez jamais, cher Théotime, que la prière est tellement nécessaire à l'homme, qu'elle semble être le fondement de la vie chrétienne et du salut : car il y a des choses nécessaires pour notre perfection que Dieu a résolu de ne nous pas donner, à moins que nous ne les lui demandions, comme la persévérance dans le bien, la victoire dans les tentations, et autres choses semblables. Il faut donc les demander avec instance, si

nous ne voulons pas nous exposer à tout perdre : c'est pour cela que Jésus-Christ nous recommande si pressamment la prière. Elle est, mon bien-aimé, aussi nécessaire à l'âme que la nourriture l'est au corps. Elevez donc, Théotime, fréquemment votre cœur vers Dieu, et priez-le avec ferveur et persévérance, afin d'obtenir les grâces dont vous avez besoin.

Chap. XXVIII. *Présence de Dieu.*

Dieu est partout et nous sommes en lui, il voit tout, il est témoin de nos plus petites actions, il pénètre dans nos plus secrètes pensées. Quel motif plus puissant, cher Théotime, pour vous faire pratiquer la vertu qu'il aime et qu'il récompense si généreusement? Rappelez-vous donc souvent, ou plutôt n'oubliez jamais d'avoir la présence de Dieu devant vos yeux et vous ne pécherez pas.

Chap. XXIX. *Pureté d'intention.*

Dieu ne considère pas tant, cher Théotime, ce que nous faisons. Une action qui est sainte d'elle-même n'est d'aucun mérite quand elle est faite plutôt par coutume que par aucun dessein de plaire à Dieu; comme au contraire les actions, en apparence les plus petites et les plus méprisables, sont d'un très-grand mérite quand elles sont accompagnées d'une bonne intention. Quelque chose donc que vous fassiez, soit même que vous mangiez ou que vous buviez, faites-le à dessein de plaire à Dieu, et vos actions mériteront une récompense éternelle. Ne manquez pas d'offrir à Dieu dès le matin, dans cette intention, toutes les actions que vous devez faire pendant la journée.

Chap. XXX. *Amour de Dieu.*

Dieu vous ayant créé pour lui, Dieu étant l'unique fin pour laquelle vous êtes en ce monde, vous devez, Théotime, l'aimer de tout votre cœur. Il vous a aimé le premier, et avez-vous jamais bien réfléchi sur tous les bienfaits que vous avez reçus de lui? Il vous a créé à son image pour vous faire héritier et participant de sa gloire et de son bonheur; il vous a fait naître dans un pays chrétien, de parents catholiques; il vous a donné tout ce que vous possédez dans ce monde, les biens corporels et les biens spirituels; il vous a tant aimé qu'il vous a donné son Fils unique pour vous racheter et vous sauver. En reconnaissance de tous ses bienfaits, il ne vous demande que votre cœur; seriez-vous assez ingrat pour le lui refuser?

Non, Théotime, non, vous ne lui refuserez pas votre cœur. Vous aimerez Dieu par-dessus toutes choses, plus que vos biens, plus que vos parents, plus que votre vie; vous aimerez Dieu et vous préférerez perdre ce que vous avez de plus cher au monde, plutôt que de perdre la grâce et l'amitié de Dieu; vous aimerez Dieu et vous direz comme saint Paul : « que vous souffriez toutes sortes d'affronts, de tourments, la mort même, plutôt que de vous séparer de Dieu en l'offensant. »

Chap. XXXI. *Amour du prochain.*

Vous savez bien, Théotime, que Dieu nous a dit (*Matth.* XIX, 19) : « Vous aimerez votre prochain comme vous-même pour l'amour de Dieu. » Aussi saint Jean l'Evangéliste nous dit-il (*I Joan.* IV, 20) que « celui qui n'aime pas son prochain doit passer pour un menteur lorsqu'il dit qu'il aime Dieu. » C'est pour Dieu que nous devons aimer le prochain; de manière que si nous ne l'aimions que par quelque motif humain, nous ne l'aimerions pas comme Dieu veut que nous l'aimions. Nous devons aimer le prochain comme nous-mêmes, et par conséquent lui vouloir le même bien qu'à nous-mêmes. Tous les hommes sont notre prochain, nous devons donc les aimer tous sans en excepter un seul. Mais souvenez-vous bien, Théotime, que l'amour que nous leur devons ne doit pas nous empêcher de les fuir quand ils nous donnent de mauvais exemples, ou qu'ils sont pour nous une occasion de pécher : c'est là un de nos devoirs les plus importants.

Chap. XXXII. *Pardon des injures.*

Il faut bien vous garder, Théotime, d'avoir de la honte ni même de l'aversion contre ceux dont vous croyez avoir été offensé. O mon bien-aimé! Dieu ne vous pardonnera jamais, à moins que vous ne pardonniez vous-même de bon cœur les offenses qu'on vous a faites. Il l'a dit et il tiendra sa parole. Oui, il faut nécessairement que vous aimiez vos ennemis pour être un véritable enfant du Père céleste, un vrai Chrétien. Faites bien attention à la conduite qu'a tenue Jésus-Christ, votre Dieu et votre modèle, à l'égard de ses plus cruels ennemis. Voyez avec quelle patience il a supporté leurs blasphèmes, leurs outrages et leur cruauté, tandis qu'étant Dieu il aurait pu se venger d'eux et les exterminer.

Chap. XXXIII. *Fuite des mauvaises compagnies.*

Fuyez, Théotime, fuyez avec le plus grand soin les mauvaises compagnies : elles sont l'écueil ordinaire où la vertu des jeunes gens fait naufrage; car, comme il est difficile, dit l'Ecriture sainte, qu'on ne devienne bon avec les bons, il est bien difficile aussi qu'on ne tombe dans le désordre en conversant avec des personnes qui ont de mauvaises mœurs. Quelque liaison que vous ayez donc avec qui que ce soit, quelque avantageuse et agréable que vous soit sa société, s'il vous donne de mauvais exemples, s'il tient de mauvais discours en votre présence, séparez-vous de lui sans délai; fuyez-le comme le monstre le plus horrible.

Chap. XXXIV. *Vigilance.*

Veillez, mon cher Théotime, sur tous vos sens, pour ne pas laisser le vice s'insinuer dans votre cœur. C'est surtout par les

yeux et les oreilles qu'il porte son venin jusqu'au cœur; gardez donc soigneusement et vos yeux et vos oreilles, si vous voulez vous conserver dans la vie de la grâce. Ne fixez jamais les yeux sur des objets qui feraient une mauvaise impression sur votre cœur, mais détournez-les promptement; fermez soigneusement vos oreilles à tous mauvais propos, à tout discours peu honnête.

CHAP. XXXV. *Souvenir des fins dernières.*

N'oubliez jamais, mon bien aimé, que Dieu vous a créé pour lui, pour le servir sur la terre et le posséder éternellement dans le ciel. N'oubliez pas que vous mourrez, et qu'il vous faudra rendre compte de toute votre vie au souverain Juge des vivants et des morts. N'oubliez pas que ce Juge terrible viendra à la fin du monde pour juger solennellement tous les hommes, et qu'alors tous vos péchés, même les plus secrets, et que la honte vous empêchait peut-être d'accuser à un confesseur, seront manifestés à tout l'univers. N'oubliez pas que tous les méchants seront condamnés aux feux éternels de l'enfer; mais aussi ne manquez pas de penser souvent qu'un bonheur suprême et sans fin sera le partage de tous les justes, et que ce bonheur si grand, dont personne ne peut se former une idée véritable, les dédommagera amplement de toutes les peines qu'ils se seront données pour vaincre leurs passions et assurer la grande affaire de leur salut. O Théotime! si vous aviez sans cesse ces grandes vérités devant les yeux, vous ne pécheriez pas, c'est Dieu lui-même qui vous l'assure.

CHAP. XXXVI. *Par la prière on obtient de Dieu toutes les grâces dont on a besoin.*

Jésus-Christ, notre Seigneur et notre Dieu, Jésus-Christ qui est la vérité même, nous a dit: *Demandez et vous recevrez.* (*Joan.* XVI, 24.) Ayez, Théotime, une entière confiance en sa parole, et croyez que la prière est un moyen assuré d'obtenir toutes les grâces nécessaires pour vaincre les tentations et mériter le ciel. C'est par la prière que tous les saints ont obtenu tous les secours dont ils avaient besoin pour leur sanctification, et pourquoi ne les obtiendriez-vous pas vous-même comme eux? Priez donc, Théotime, lorsque vous êtes tenté; élevez votre cœur vers le Seigneur, portez les regards de votre âme vers le divin Rédempteur qui veut que vous ne périssiez pas, mais qu'au contraire vous soyez sauvé. Invoquez Marie, sa très-sainte Mère, cette Mère de miséricorde, cette puissante avocate: l'expérience vous montrera qu'on ne l'invoque jamais en vain.

CHAP. XXXVII. *Fréquentation des sacrements.*

Soyez en garde contre le démon; il est, cher Théotime, votre ennemi déclaré: il ne cherche qu'à vous perdre. Voulez-vous triompher de ce monstre si méchant et si dangereux? fréquentez les sacrements, confessez-vous souvent, vous accusant exactement de toutes vos fautes, et même des plus légères pensées et des moindres mouvements contraires à la loi de Dieu. C'est ainsi que vous éviterez non-seulement les chutes les plus dangereuses, mais même les fautes les plus légères. Ah! si par malheur vous tombiez en quelque désordre, n'y demeurez pas longtemps, parce qu'un péché en attire un autre; mais relevez-vous par le sacrement de pénitence et ne perdez pas courage. Et lorsque votre confesseur jugera à propos de vous absoudre et de vous permettre la sainte communion, ne manquez pas de vous en approcher, sachant que la divine Eucharistie est une nourriture céleste qui donne une incroyable vigueur pour résister aux tentations.

CHAP. XXXVIII. — *Oisiveté.*

L'oisiveté, cher Théotime, est, comme le dit l'Ecriture sainte, la source d'une infinité de péchés. Peut-être ne l'avez-vous que trop éprouvé. Non, on n'est jamais plus tenté que lorsqu'on est seul et sans rien faire. Détestez donc l'oisiveté, et ayez soin d'être toujours occupé. C'est surtout dans la tentation que vous devez éviter de demeurer oisif; alors appliquez votre esprit à la lecture de quelque bon livre, ou à l'étude, ou à quelqu'autre exercice, pour dissiper, par ce travail extérieur, la pensée qui vous tourmente intérieurement.

CHAP. XXXIX. — *Amour de Jésus-Christ.*

Votre première et principale dévotion, cher Théotime, doit être envers Jésus-Christ, Dieu et homme, qui est le Saint des saints et l'objet le plus aimable qui soit dans le ciel et sur la terre. Nous aimons ordinairement une personne ou à cause des biens qu'elle nous fait, ou à cause des belles qualités qu'elle possède. Et quels biens n'en recevez-vous pas tous les jours? Ah! quelle doit donc être la tendresse de votre cœur envers sa divine personne? Jésus est le plus accompli des enfants des hommes, il réunit toutes les qualités qui peuvent rendre aimable, il est infiniment beau, infiniment bon, infiniment doux, infiniment généreux. Il veut, Théotime, que votre cœur soit tout à lui, et il est bien juste que vous le lui donniez tout entier et sans partage, puisqu'il est votre créateur, votre conservateur, votre rédempteur, puisqu'il vous a aimé jusqu'à l'excès, en se sacrifiant pour vous. Jésus est votre ami, mais ami le plus constant et le plus fidèle que vous puissiez avoir en ce monde. Tous les autres amis vous abandonneront à la fin de votre vie: il n'y a que Jésus qui ne vous abandonnera jamais. Donnez-vous donc, cher Théotime, sans réserve à Jésus, bien persuadé qu'il vous aimera réciproquement, non-seulement pendant votre vie, mais même après votre mort, pendant toute l'éternité.

CHAP. XL. — *Imitation de Jésus-Christ.*

Si vous voulez, Théotime, aimer Jésus-Christ et être réciproquement aimé de lui,

il faut que vous fassiez tous vos efforts pour lui être semblable en toutes choses. Regardez-le comme votre modèle, imitez sa douceur admirable, sa profonde humilité, son incomparable modestie; alors cette ressemblance, et cette conformité de mœurs et d'inclinations, sera le fondement d'une mutuelle et éternelle union entre le cœur de Jésus et le vôtre. Jésus aime la vertu, aimez-la. Jésus déteste le péché, qui est son implacable ennemi; détestez aussi le péché de tout votre cœur. Jésus a voulu être enfant pour être votre modèle, adorez ce divin Enfant, imitez-le : offrez-lui fréquemment votre cœur, vos pensées, vos actions. Jésus a souffert pour vous; souffrez pour son amour toutes les peines qui vous surviendront. Jésus est mort pour vous; demandez-lui pardon d'avoir été, par vos péchés, cause de sa mort, et jetez-vous entre ses bras pour lui témoigner votre amour et votre reconnaissance.

Chap. XLI. — *Dévotion à la sainte Vierge.*

Ayez, Théotime, une sincère et tendre dévotion envers la sainte Vierge. C'est par le moyen de cette excellente et si utile dévotion que le Chrétien reçoit toutes les grâces et toutes les faveurs célestes dont il a besoin pour parvenir à la sainteté. Jésus-Christ aime tendrement sa sainte Mère et ne lui refuse point ce qu'elle demande avec instance pour nous. Marie sait aussi et n'oubliera jamais que son aimable Fils, sur le point d'expirer sur la croix, l'a établie notre Mère, et elle est effectivement pour nous la plus tendre des mères, toujours empressée de solliciter pour nous les grâces dont nous avons besoin. Et que de biens n'avons-nous pas reçus et ne recevons-nous pas tous les jours par son entremise! les saints nous assurent que jamais on n'a ouï dire qu'elle ait abandonné ceux qui ont eu recours à elle, et que jamais aussi un vrai serviteur de Marie ne périra. Mettez-vous donc, Théotime, avec une entière confiance sous la protection de cette reine des anges et de tous les saints. Ne laissez passer aucun jour sans l'honorer par quelques prières, et appliquez-vous à imiter ses vertus.

Chap. XLII. — *L'Ange gardien.*

Dieu a donné à un ange le soin de votre conduite. Cet ange est pour vous, Théotime, un ami fidèle et constant. Il est nuit et jour auprès de vous pour pourvoir à tous vos besoins; il vous accompagne partout; c'est un puissant protecteur contre tous vos ennemis; honorez-le donc par une sincère dévotion; rappelez-vous souvent sa présence, et que cette pensée vous empêche de faire devant lui ce que vous ne voudriez pas faire en présence d'une personne honnête; recourez à lui dans tous vos besoins bien persuadé qu'il portera vos vœux aux pieds du trône de Dieu, et vous obtiendra ses faveurs.

Chap. XLIII. — *Devoirs envers les parents.*

Vous devez, Théotime, quatre choses à vos parents : l'amour, l'obéissance et l'assistance. C'est ainsi que Dieu vous a ordonné de les honorer. C'est là son quatrième commandement et il donne sa malédiction aux enfants qui manquent de respect envers ceux de qui ils ont reçu la vie; comme au contraire il promet sa bénédiction, sa protection, sa faveur et une longue vie, en un mot, toutes sortes de biens à celui qui aura honoré ses parents, comme il doit, pendant toute sa vie. Quelque chose que vous disent vos père et mère, vous devez toujours les aimer; quelque chose qu'ils vous fassent, vous ne devez jamais leur manquer de respect; quelque chose qu'ils vous commandent, vous devez obéir aveuglément et promptement, sans murmure, sans dépit! sans chagrin, à moins qu'ils ne vous commandent quelque chose qui soit contre la loi de Dieu; car alors il faut préférer le commandement du Créateur à celui de la créature.

Chap. XLIV. — *Devoirs envers les maîtres.*

Les maîtres qui ont soin de votre éducation vous tiennent lieu de père et de mère. Vous leur devez donc, mon bien-aimé, comme à vos père et mère, l'amour, le respect et l'obéissance. C'est Dieu même qui a confié votre éducation à vos maîtres, et c'est à Dieu qu'ils doivent rendre compte de votre éducation. Si donc vous portiez peu de respect à vos maîtres, si vous leur désobéissiez, ce serait à Dieu même que vous manqueriez et que vous désobéiriez.

Chap. XLV. — *Il faut se donner à Dieu de tout son cœur et sans réserve.*

Deux maîtres bien différents sont jaloux de votre cœur, cher Théotime. Jésus-Christ, à qui il appartient, veut le garder, et le démon veut le lui ravir : il sera à celui à qui vous le donnerez : le choix dépend de vous. Et quel est donc celui qui est le plus digne de votre cœur? est-ce Jésus-Christ? est-ce le démon? Jésus Christ votre Dieu, le roi du ciel et de la terre, votre rédempteur, votre sauveur; et le démon, le prince des ténèbres, le serpent maudit, le dragon infernal, le plus méchant et le plus abominable de tous les êtres? Il me semble, cher Théotime, vous entendre répondre : A Dieu ne plaise que jamais je rejette Jésus-Christ de mon cœur, que j'y laisse entrer Satan pour y régner et en être le maître. Et voilà cependant ce que vous feriez si jamais vous vous livriez au péché mortel! Oui, en vous y livrant, vous chasseriez Jésus Christ de votre cœur, et vous y feriez entrer le démon.

Chap. XLVI. *Jésus-Christ comble de ses faveurs ceux qui lui consacrent leur cœur.*

Soyez assuré, Théotime, que si vous vous donnez à Jésus-Christ de tout votre cœur, il répandra sur vous, dès cette vie, toutes sortes de grâces et de bénédictions; il vous aimera comme son enfant chéri; il habitera dans votre cœur comme dans son sanctuaire;

il viendra à votre secours dans tous vos besoins, il vous consolera dans vos peines, il vous soutiendra contre les assauts du démon, et après vous avoir fait mener sur la terre une vie sainte et pleine de bonnes œuvres, il vous recevra avec tendresse dans ses bras à l'heure de votre mort. Venez, vous dira-t-il alors, venez prendre possession de l'héritage que je vous ai acquis au prix de mon sang; enfin il vous fera asseoir sur son trône où vous serez éternellement heureux. O Théotime! que ne m'est-il possible de vous donner une juste idée de ce bonheur suprême qui sera votre partage, si vous êtes fidèle à Dieu? vous aimez ce qui est beau, ce qui est brillant, eh bien! le pavé de ce paradis où Jésus-Christ vous introduira, est d'or le plus pur, et ses murs de pierres les plus éclatantes. Vous êtes ravi de joie quand vous entendez le son des instruments, eh bien! vous entendrez en paradis les concerts des anges et des bienheureux; vous courez après ce qui flatte votre goût, et dans le paradis vous serez assis à la table de Jésus-Christ; vous boirez dans la même coupe que les anges, et les mêmes délices qu'eux. Vous êtes enchanté quand vous jouez, quand vous vous divertissez avec vos semblables; et dans le paradis, vous vous réjouirez continuellement et éternellement avec vos amis, et rien n'y troublera votre joie. O l'heureux séjour que le paradis! Tâchez donc de vous en rendre digne par votre fidélité à Jésus-Christ.

CHAP. XLVII. *Efforts du démon pour pervertir les jeunes gens dès l'âge le plus tendre.*

Soyez saisi d'une sainte frayeur, cher Théotime, parce que le démon va mettre en œuvre toutes ses ruses et ses artifices pour vous séduire et vous détacher de Jésus-Christ. Oui, il vous attaquera tantôt par de mauvaises pensées qu'il vous suggérera, tantôt par les discours et les exemples de ceux de vos compagnons qu'il aura déjà pervertis. Vous les entendrez jurer, tenir des propos malhonnêtes; ils déroberont, feront de mauvaises actions et vous inviteront à les suivre et à faire comme eux: vous serez tenté de les imiter; et si vous étiez assez imprudent pour le faire, ce serait alors que vous arracheriez votre cœur à Jésus-Christ pour le donner au démon. Et si ce monstre horrible possédait votre cœur, comment traiterait-il votre âme, cette âme qui aujourd'hui est revêtue de la robe d'innocence, ornée de la grâce sanctifiante, cette âme plus blanche que la neige, plus brillante que le cristal? il la rendrait par le péché plus horrible que les monstres les plus hideux; il se l'asservirait, la rendrait son esclave, noire, infâme, horrible comme lui; elle deviendrait un démon, un Lucifer, un Satan, de sorte que ce ne serait plus le Saint-Esprit que vous avez reçu dans le baptême, mais le démon même que vous porteriez en vous. O Théotime! combien ne devez-vous donc pas craindre le péché qui vous entraînerait dans de si grands malheurs!

CHAP. XLVIII. *Terme où le démon conduit ceux qu'il a pervertis.*

Vous mourrez, cher Théotime, et si vous mouriez dans l'esclavage du démon, comment paraîtriez-vous au tribunal de Jésus-Christ, votre juge? et que vous dirait-il? « Va, enfant ingrat et dénaturé; je t'avais racheté au prix de mon sang, je possédais ton cœur, mais tu me l'as arraché pour le donner au démon! Eh bien! sois donc avec lui, âme maudite; retire-toi de moi, va au feu éternel, va dans l'enfer avec lui! » Et le démon vous y entraînerait, et qu'y trouveriez-vous, Théotime, dans cet horrible enfer? hélas! au lieu de ce beau et magnifique palais du paradis que Jésus-Christ vous eût donné si vous lui eussiez laissé votre cœur, vous trouveriez un affreux cachot dont le pavé, les murs et les voûtes sont des montagnes de feu. Maintenant, Théotime, si vous vous trouvez, en quelque lieu, seul au milieu de la nuit, vous frissonnez, vous tremblez; et dans l'enfer, ce serait une nuit éternelle au milieu de laquelle vous ne verriez que des démons et des damnés qui vous feraient horreur, qui vous déchireraient, qui vous feraient souffrir une soif dévorante, une faim cruelle, des douleurs affreuses pendant toute l'éternité. Voilà, Théotime, ce que le démon vous prépare si vous enlevez votre cœur à Jésus-Christ, pour le lui donner.

DEUXIEME PARTIE.

ANECDOTES ÉDIFIANTES.

CHAPITRE PREMIER. *Exactitude à offrir tous les matins son cœur à Dieu.*

C'était, dit un pieux auteur, la pratique d'un jeune enfant de qualité que j'ai particulièrement connu, de faire un sacrifice de son cœur à Dieu tous les matins avec beaucoup de ferveur; ce qui était comme l'âme de toutes les actions qu'il faisait pendant le jour. Si je manque à ce devoir, disait-il, comme il m'est arrivé quelquefois, je suis dissipé tout le reste de la journée. Ce saint enfant, n'ayant pas encore atteint l'âge de douze ans, mourut avec les sentiments d'une rare piété. « Mon Dieu, » s'écriait-il de temps en temps, étant près d'expirer, « je vous ai fait presque tous les jours un sa-

crifice de mon cœur, je vous en fais un maintenant de ma propre vie. » Imitez, cher Théotime, ce pieux enfant, et soyez exact comme lui à offrir tous les matins votre cœur à Dieu, afin de mériter de mourir comme lui dans les sentiments d'une vraie piété.

Chap. II. *Respect et recueillement dans la prière.*

Les Turcs, Théotime, sont si attentifs dans leurs prières, si modestes et si composés à l'extérieur, qu'ils semblent être plutôt des religieux que des barbares. Ils entrent nu-pieds dans leurs mosquées, les mains jointes, les yeux baissés. Ils se mettent à genoux avec un profond respect, et ils donnent plusieurs fois du front en terre pour s'humilier en la présence de Dieu. Ils ne toussent ni ne crachent jamais pendant tout le temps qu'ils sont en prière, et vous n'en verrez pas un seul qui ose alors tourner la tête. C'est un crime que de dire un mot à un autre : aussi est-ce une chose inouïe que de voir deux Turcs parler ensemble pendant le temps de l'oraison. Quelque chose qu'on dise à un Turc, lorsqu'il est en prière, il ne répond pas : on le maltraiterait qu'il ne regarderait pas qui l'a frappé. Ah ! que ces infidèles donneront un jour de confusion aux Chrétiens qui font leurs prières avec si peu d'attention et avec tant d'immodestie !

Chap. III. *Application à l'étude.*

Alexandre Bercius, jeune Florentin dont la vie est comme un modèle de toutes les vertus que les écoliers doivent imiter, conçut, dès son enfance, combien il était important de s'appliquer à l'étude, et de ne point perdre le temps, qui est si court et si précieux. Il n'avait pas plus de sept ans lorsqu'il commença d'étudier la langue latine dans le collége de Florence ; il ne cherchait qu'à plaire à Dieu dans son petit travail, et l'application qu'il y apportait, jointe à la vivacité de son esprit, le mit bientôt au-dessus de ses compagnons. Les motifs surnaturels qui animaient ce saint enfant à l'étude lui attiraient bien des grâces et des faveurs du ciel ; car si on veut ajouter foi à ceux qui ont écrit sa vie, la mère de Dieu l'a souvent honoré de ses visites lorsqu'il étudiait ; elle l'instruisait, comme un maître instruit son disciple. Quoi qu'il en soit, Théotime, si vous rapportez toute votre étude à Dieu, comme faisait Bercius, ne doutez pas que Jésus et Marie ne vous protégent et ne concourent avec vous, et qu'ainsi vous ne retiriez de votre travail le fruit que vous en devez espérer.

Chap. IV. *Modestie en classe.*

Saint Louis de Gonzague était d'une si grande modestie lorsqu'il allait en classe, que les écoliers s'arrêtaient dans la cour du collége pour le voir passer ; plusieurs en étaient touchés et se sentaient excités à la pratique de la vertu. Cette même modestie paraissait sur son visage pendant tout le temps de la classe, mais d'une façon si charmante que quelques personnes y venaient seulement pour avoir la satisfaction de l'y voir ; entre autres un ecclésiastique de qualité y venait assidûment et y passait tout le temps que Louis y demeurait. Il tenait toujours les yeux attachés sur ce saint jeune homme avec une sensible consolation de son âme.

Chap. V. *Piété et dévotion du saint sacrifice de la messe.*

Guillaume Ruffin, jeune écolier dont on a écrit la vie pour servir de modèle à la jeunesse chrétienne, faisait son plus grand plaisir de servir plusieurs messes, et il les servait avec une vertu angélique. Son dessein était de rendre souvent à Dieu un honneur infini en lui offrant à chaque messe le corps et le sang de Jésus-Christ, son Fils. Et on peut dire que c'est par ce saint exercice qu'il a obtenu de Dieu tant de grâces qui l'ont élevé à un si haut degré de perfection. Il mourut à la Flèche en odeur de sainteté, âgé de dix-huit ans, le 15 août l'an 1674.

Chap. VI. *Respect religieux dans les temples.*

Quelques auteurs profanes ont écrit qu'Alexandre le Grand était entré dans un temple pour y offrir un sacrifice, un de ses pages l'y suivit tenant à sa main un bout de flambeau, lequel s'étant entièrement consumé lui brûla tout les doigts de la main. Ce jeune homme témoigna en cette occasion une si grande constance, qu'il ne donna aucun signe extérieur de l'excessive douleur qu'il ressentait, tant était grand le respect qu'il avait pour son maître, pour le lieu où il était, et pour l'idole qu'on adorait dans le temple ; tant il avait peur de troubler le sacrifice et de donner quelque sujet de distraction à ceux qui y assistaient. Cet exemple ne devrait-il pas faire rougir de honte les chrétiens ? Les païens ont plus de respect pour leurs fausses divinités, que les Chrétiens n'en portent au vrai Dieu. N'ont-ils pas sujet de craindre que ce jeune idolâtre ne s'élève un jour contre eux au jugement, et ne les accuse hautement de leur indévotion ?

Chap. VII. *Sobriété et tempérance dans les repas.*

L'exemple du jeune Théodore, rapporté par saint Jérôme dans la vie de saint Pacôme, pourra vous servir, mon bien-aimé, d'un beau modèle de tempérance et de sobriété. Ce jeune homme, qui était d'une illustre maison et qui était alors âgé de quatorze ans, soupirait toutes les fois qu'il voyait la table de son père couverte de tant de mets, et si délicats. « A quoi bon, » disait-il, « cette abondance et cette superfluité, puisqu'il faut si peu de chose pour la nourriture de l'homme ? » Ces pensées l'occupant un jour dans son cabinet, sa mère y entra pour lui dire de venir dîner ; il s'en excusa sous prétexte d'une faiblesse d'estomac ; mais en effet pour contenter le désir qu'il

avait de se mortifier. Il mangeait avec tant de circonspection, que son plus grand scrupule était d'avoir trop donné à la nature pendant le repas. Il disait ordinairement que l'intempérance est la source d'une infinité de péchés ; au contraire, la tempérance est un moyen très-efficace pour se conserver dans la grâce de Dieu et pour s'exercer dans la pratique de toutes les vertus. En effet, il mourut comblé de mérites, après avoir mené une vie plus angélique qu'humaine dans le désert, sous la conduite de saint Pacôme.

Chap. VIII. *Retenue et modestie dans les récréations.*

Le jeune Edmond, qui fut ensuite archevêque de Cantorbéry, vous donne, Théotime, un bel exemple de la manière dont vous devez vous comporter dans vos récréations. Ce saint, étant seulement âgé de douze ans, se trouvant un jour en récréation avec quelques-uns de ses compagnons qui se mirent à parler de choses déshonnêtes, il les quitta ; et s'étant éloigné d'eux de peur de souiller sa conscience, l'Enfant Jésus lui apparut sous la figure d'un ange et le salua. Edmond, tout étonné, le regarda sans lui répondre : alors Jésus le voyant surpris, lui demanda s'il ne le connaisait pas. Edmond lui répondit que non. Regardez-moi en face, répartit Jésus, et lisez l'écriture qui est dessus mon front. Edmond lève les yeux et voit écrit : « Jesus de Nazareth, roi des Juifs. » Il se prosterna en terre pour adorer son Rédempteur ; mais Jésus disparut incontinent. Telle fut la récompense que reçut Edmond pour s'être séparé d'une mauvaise compagnie.

Chap. IX. *Danger de la passion du jeu.*

Il est arrivé de mon temps, dit un bon et pieux auteur, un exemple bien funeste qui devrait donner bien de l'aversion à tous les jeunes gens, de la passion du jeu. Un jeune homme de qualité, que je ne puis nommer sans faire tort à sa famille, était dès son bas âge si adonné au jeu, qu'il méprisait dès lors tous les avis qu'on pouvait lui donner pour le corriger de cette passion. Les parents étant morts et étant héritier de tous leurs biens, il se mit à jouer avec tant d'opiniâtreté, qu'il perdit en peu de temps tout son bien ; enfin, ayant joué ses chevaux, son carrosse et jusqu'à ses habits, n'ayant plus rien et ne sachant que faire, il se jeta de désespoir dans une compagnie de voleurs pour avoir de quoi subsister, et pour tâcher de s'enrichir du bien d'autrui par les vols et les brigandages. A peine eut-il mené une vie si infâme, un an au plus, qu'il fut pris par la justice et ensuite condamné à mort, exécuté publiquement dans une des plus considérables villes de France.

Chap. X. *Utilité de la lecture des bons livres.*

Saint Augustin écrit qu'un cavalier africain, nommé Potitien, l'étant venu trouver, lui raconta que l'empereur, à la suite duquel il était, étant allé à Trèves pour assister à des jeux publics, sortit de la ville avec trois courtisans de ses amis pour s'aller promener dans quelques maisons de plaisance qui étaient aux environs de la ville. Deux de notre compagnie, disait-il, s'étant un peu écartés, rencontrèrent un petit ermitage, dans lequel ils eurent la curiosité d'entrer. Ils y trouvèrent un solitaire, avec lequel ils eurent quelque entretien. Mais un des deux ayant aperçu un livre de la vie de saint Antoine, se mit à le lire. Il en fut si touché qu'il dit à son compagnon, en soupirant : « Hélas ! que nous sommes dignes de compassion dans l'état où nous sommes engagés ! à quoi serviront tous nos soins et tant de peines que nous prenons au service du prince auquel nous sommes attachés ? la plus grande récompense que nous puissions espérer, est d'être un jour du nombre de ses favoris ; et, après tout, cette faveur passera comme une ombre. Non, » dit-il, « je ne servirai plus d'homme mortel, je veux être entièrement à Dieu, et mon unique désir est de finir mes jours dans cette solitude. Pour vous, mon cher ami, » dit-il à son compagnon, « si vous ne voulez pas suivre mon exemple, au moins ne m'empêchez pas d'exécuter une si sainte entreprise. » L'autre, bien étonné, lui répondit qu'il ne pouvait se résoudre à le quitter, et qu'il demeurerait avec lui jusqu'à la mort ; et ainsi ils se mirent tous deux sous la conduite du solitaire, et vécurent saintement. Concevez, Théotime, par cet exemple, l'estime que vous devez faire de la lecture des bons livres.

Chap. XI. *Dévotion à la sainte Vierge.*

Un jeune homme, très-pieux envers la sainte Vierge, Mère de Dieu, avait dans sa chambre une de ses images. Il mettait tous les jours sur la tête de Marie une couronne de fleurs. Il prit la résolution d'entrer dans l'ordre de Saint-François, où il fut reçu avec une joie extraordinaire de son âme ; mais ayant demeuré quelque temps dans le noviciat, et voyant qu'il ne pouvait plus couronner à son ordinaire sa bonne Mère, il en conçut un si grand chagrin, qu'il prit la résolution de sortir du monastère. Comme il était sur le point de succomber à la tentation, la sainte Vierge lui apparut et lui dit : « Mon fils, ne vous mettez pas en peine de me couronner de fleurs ; la plus agréable couronne que vous puissiez me présenter est de réciter tous les jours quelques prières en mon honneur ; » ce qu'il fit avec tant de ferveur tous les jours de sa vie, qu'il parvint, par cette dévotion, à une très-sublime sainteté.

Chap. XII. *Même sujet. Piété envers la sainte Vierge.*

Jean Berchman eut, dès son enfance, une telle dévotion à la sainte Vierge, que tout son plaisir était de penser à Marie et de parler de ses grandeurs. Il cherchait tous

les moyens de lui témoigner son amour. Il voulut jeûner tous les samedis en son honneur. A peine fut-il entré au noviciat des Jésuites, qu'il fit éclater ce grand amour qu'il avait pour sa bonne Mère. Il embrasa de cette sainte ardeur tous les cœurs des novices ; ce qui fit dire que Berchman semblait être venu au monde pour faire connaître et aimer Marie. Il lui fit cette promesse devant le Saint-Sacrement la dernière année de sa vie : « Je vous promets, ô Vierge sainte, et à votre Fils, que je crois présent dans l'Eucharistie, que je défendrai votre Immaculée Conception toute ma vie. » Il est difficile d'exprimer toutes les grâces qu'il reçut jusqu'à sa mort par l'intercession de cette Mère de bonté. Quand je suis attaqué par le démon, disait-il, je me jette d'abord entre les bras de ma bonne Mère, où je trouve un asile assuré contre toutes les puissances de l'enfer. Il dit un jour à un de ses amis, que le plus puissant moyen dont il s'était servi pour parvenir à la perfection était la protection de Marie, sous laquelle il s'était mis dès sa plus tendre jeunesse, et dont il avait ressenti les effets. Il est mort en prononçant les noms de Jésus et de Marie, âgé de vingt-deux ans. On peut dire que c'est par cette grande tendresse qu'il avait pour Marie, qu'il est arrivé à un si haut point de perfection, comme on peut le voir dans sa vie, écrite par un auteur célèbre.

Chap. XIII. *Persévérance dans la prière.*

Saint Athanase a écrit dans la vie de saint Antoine, que ce grand solitaire passait les nuits entières en prière, sans prendre un moment de repos, encore ce temps lui semblait-il trop court. Il se mettait en oraison lorsque le soleil se couchait, et le matin, il se plaignait du soleil levant, dont la splendeur et l'éclat, éblouissant ses yeux, l'empêchaient de continuer plus longtemps ce saint exercice. Ne serait-ce pas, Théotime, une chose honteuse d'avoir de la peine à passer un quart d'heure en prière, en voyant ce que les saints ont fait pour gagner le ciel ?

Chap. XIV. *Il faut s'endormir dans quelques bonnes pensées.*

Baldezeny rapporte qu'il y avait dans une célèbre ville d'Italie un jeune homme qui ne cherchait qu'à passer agréablement le temps, sans se mettre beaucoup en peine de la grande et unique affaire de son salut. Son confesseur lui donnait souvent tous les avertissements nécessaires pour le retirer de l'état misérable où il le voyait plongé, mais ce cœur endurci en faisait peu de cas. Il lui proposa divers moyens capables de lui faire ouvrir les yeux, mais en vain, tant ce jeune homme était attaché à ses mauvaises habitudes. Enfin il lui dit un jour : « Mon fils, vous ne voulez rien faire de tout ce que je vous dis : tantôt vous alléguez votre âge, tantôt la faiblesse de votre complexion. Eh bien ! tout ce que je vous ordonne, c'est que, lorsque vous serez au lit, vous mettiez les mains en croix sur votre poitrine, et que vous vous imaginiez être au dernier moment de votre vie ; mettez-vous alors fortement dans l'esprit que vous allez comparaître devant Jésus-Christ, votre juge, pour rendre compte de toutes les actions de votre vie. » Le jeune homme y consentit, et mit, dès le soir même, en pratique ce qui lui avait été ordonné. Mais ce ne fut pas inutilement : s'étant mis au lit dans la posture que son confesseur lui avait ordonnée, et se représentant Jésus-Christ qui le citait devant son tribunal, il fut tellement effrayé de la pensée de la mort et du jugement, qu'il se mit à verser une grande abondance de larmes. « Quoi ! » dit-il, « mourir dans l'état où je suis, rempli de tant de péchés ! quoi ! comparaître devant un juge si redoutable ! Oh ! misérable que je suis, que deviendrai-je ? » Il passa la nuit dans de continuels soupirs, et le lendemain il alla se jeter aux pieds de son confesseur, auquel il fit une confession générale de toute sa vie, avec une si grande douleur de ses fautes, que le confesseur en fut touché. Il mena ensuite une vie très-pénitente, et mourut en odeur de sainteté.

Chap. XV. *Assiduité et application au catéchisme.*

L'an 1601, deux missionnaires, faisant la mission dans un bourg proche la ville d'Asperon, invitèrent au catéchisme, le jour de l'Ascension, plusieurs jeunes hommes qui se divertissaient au jeu de paume ; ils y allèrent tous, excepté un seul qui se moqua des autres, et qui fit des railleries de leur dévotion. Peu de temps après, il s'éleva un orage extraordinaire suivi de plusieurs éclairs et de coups de tonnerre épouvantables : la foudre tomba sur ce railleur impie et le tua ; elle passa de là dans une maison voisine, où elle consuma deux jeunes hommes qui jouaient aux cartes, et qui s'étaient mis fort peu en peine des invitations que les missionnaires avaient faites. Après ce triste événement, la foudre se dissipa sans faire d'autre mal.

Chap. XVI. *Rien de plus propre à inspirer l'horreur du péché que le souvenir de la passion de Jésus-Christ.*

Le souvenir de la passion de Jésus-Christ fut le moyen dont ce divin Sauveur se servit pour la sanctification de sainte Catherine de Gênes, et pour allumer dans son cœur le feu du divin amour qui la consuma toute sa vie. Jésus lui apparut portant sa croix sur ses épaules, tout couvert de sang qui coulait abondamment de toutes les parties de son corps. La sainte, à la vue d'un spectacle si surprenant, fut saisie d'horreur en faisant réflexion que ses péchés avaient mis son Sauveur dans cet état. Elle se mit à éclater en soupirs ; son cœur fut transpercé d'une si vive douleur et d'un amour si véhément, qu'elle semblait être hors d'elle-même. Elle s'écriait dans ce transport : O amour ! jamais plus, jamais plus de

péchés, puisqu'ils vous ont coûté si cher!

Chap. XVII. *Le péché est le plus grand de tous les maux.*

La reine Blanche de Castille, mère de saint Louis, roi de France, s'appliqua d'une manière singulière à lui inspirer dès son enfance une grande horreur du péché mortel, et ses discours sur ce point lui firent de fortes impressions. Il se souvint toute sa vie de ce qu'elle lui avait inculqué avec tant de soin : qu'elle aimerait mieux mille fois lui voir perdre la vie que l'innocence. Pénétré de ses sentiments, il demanda un jour au sieur de Joinville, lequel il aimerait mieux ou d'être lépreux, ou d'avoir commis un péché mortel : à quoi Joinville ayant répondu qu'il aimerait mieux avoir fait trente péchés mortels que d'être lépreux : Vous ne savez guère, repartit ce saint roi, ce que c'est que d'avoir offensé Dieu. Apprenez qu'il n'est point de plus grand malheur que d'être en péché mortel. Car quelque repentir qu'on en puisse avoir, si l'on mourait sans confession, on ne serait point assuré que Dieu voulût le pardonner. »

Chap. XVIII. *Effet extraordinaire d'une vive contrition.*

Thomas Cantipré rapporte qu'un homme s'en alla trouver Pierre de Carbord, archevêque de Sens, pour se confesser d'un crime horrible qu'il avait commis. Après avoir déclaré son péché avec beaucoup de marques d'une véritable pénitence, il demanda à son confesseur si Dieu lui pardonnerait. « Oui, » lui répondit le prélat, « pourvu que que vous vouliez en faire pénitence. » — « Je la ferai, » dit-il, « quand même il faudrait répandre jusqu'à la dernière goutte de mon sang. » L'archevêque versa des larmes de joie de voir un pénitent si contrit, et lui dit que la pénitence ne serait que de sept ans. « Quoi ! » si peu de chose, « répliqua-t-il, pour une éternité de peines que j'ai méritée. » Alors l'archevêque, surpris de cette réponse, accompagnée de sanglots et de soupirs, ne lui ordonna que trois jours de jeûne au pain et à l'eau. « Ah ! » lui dit cet homme, « je vous conjure de m'imposer une pénitence proportionnée à la grièveté de ma faute ! » Le prélat, éclairé de Dieu, lui commanda de ne dire qu'un Pater, et l'assura que son péché lui était remis. En même temps ce bienheureux pénitent, jetant un grand soupir, tomba mort aux pieds du saint évêque, qui dit ensuite, dans un sermon qu'il fit à son peuple, que ce pécheur était allé droit au ciel, et qu'il n'avait pas même passé par les flammes du purgatoire, parce que son âme avait été entièrement purifiée par son extrême douleur.

Chap. XIX. *Fausse contrition.*

Cæsarius raconte qu'un jeune homme qui se livrait à toutes sortes de débauches, tomba, par ses excès, dans une dangereuse maladie. Il fit une confession générale de toute sa vie avec tant de larmes, que tous ses amis en furent fort édifiés. Le jeune homme mourut, et comme il appartenait à une famille distinguée, il fut enterré avec beaucoup de pompe. On ne parlait que de la belle mort qu'il venait de faire, et tout le monde remerciait Dieu d'avoir inspiré à un si grand pécheur les sentiments d'un véritable pénitent. Il apparut quelques jours après à un de ses amis, qui le croyait dans le ciel. Il lui dit en soupirant qu'il était réprouvé. « Quoi ! » lui répondit l'ami, étonné de cette surprenante nouvelle, « comment cela se peut-il faire, après tant de marques d'une sincère pénitence, que vous nous avez données avant de mourir? » — « Plût à Dieu, » lui repartit-il, « que ma pénitence eût été telle que vous le dites ! Il est vrai que j'ai témoigné de la douleur, mais une maudite et détestable douleur, puisqu'elle n'était fondée que sur l'appréhension que j'avais de la mort, sans aucun propos de m'amender au cas que Dieu eût bien voulu me rendre la santé. Oui, je suis réprouvé pour une éternité. Ne priez plus Dieu pour mon âme. »

Chap. XX. *Mauvaise confession.*

Le P. Rasius, de l'ordre de Saint-Dominique, rapporte que, dans une ville d'Italie, une dame d'une naissance distinguée, ayant vécu plusieurs années dans la pratique de toutes sortes de bonnes œuvres et dans une grande réputation de sainteté, vint à mourir sans avoir voulu accuser un péché qu'elle avait commis dans sa jeunesse. Quelques jours après sa mort, elle apparut à sa fille sous la figure d'un animal immonde, toute étincelante de feux et de flammes. Elle lui dit en soupirant : « Cessez, ma fille, cessez de prier pour mon âme, je suis perdue pour une éternité, pour avoir célé un péché en confession. Adieu, ma fille ! adieu pour jamais ! » Elle disparut, laissant sa fille dans une douleur et une consternation qu'on ne peut exprimer.

Chap. XXI. *Modèle de patience.*

L'empereur Théodose ayant été excommunié par saint Ambroise, pour avoir fait massacrer sept mille hommes dans la ville de Thessalonique, se retira en son palais avec une extrême douleur de son crime. Il y pleura pendant l'espace de cinq mois ; mais enfin, ne pouvant plus supporter la peine qu'il ressentait de se voir si longtemps séparé du corps de l'Église, il alla prier saint Ambroise de le recevoir au nombre de ses fidèles, puisque David, qui avait péché comme lui, avait obtenu le pardon de sa faute. Le saint lui répondit que puisqu'il avait imité David dans son crime, il devait aussi l'imiter dans sa pénitence. L'empereur ayant promis de se soumettre à tout ce qu'on lui ordonnerait ; saint Ambroise l'introduisit dans l'église, où Théodose, se jetant la face contre terre, en présence de tout le peuple, s'arrachant les cheveux et arrosant le pavé de ses larmes, il dit, avec

une voix entrecoupée de soupirs, ces paroles de David : *Mon âme a été comme attachée à la terre; rendez-moi la vie selon votre parole.* (*Psal.* CXVIII, 25.)

CHAP. XXII. *Piété avec laquelle une illustre princesse se préparait à la communion.*

Surius, dans la vie de sainte Marguerite, fille du roi de Hongrie, nous dit que cette vertueuse princesse avait coutume, avant de communier, de passer quelques jours dans des exercices de piété tout particuliers. Elle soupirait continuellement après son divin époux; elle jeûnait la veille au pain et à l'eau, et passait presque toute la nuit en prières; mais quand l'heure de recevoir son sauveur était venue, on voyait couler de ses yeux une grande abondance de larmes, et sa ferveur était si grande, qu'elle paraissait pendant tout ce temps comme ravie en extase. Enfin, elle passait le reste du jour dans des entretiens continuels avec son bien-aimé, et, sur le soir, elle se contentait de prendre quelque peu de nourriture, pour satisfaire aux besoins de la nature.

CHAP. XXIII. *Punition d'une mauvaise communion.*

Saint Cyprien, célèbre évêque et martyr, rapporte un fait dont il fut témoin oculaire. Une femme, dit-il, ayant voulu participer à la table du Seigneur et à celle des démons, manger de la chair consacrée aux idoles et ensuite celle de Jésus-Christ, eut le même sort que Judas : le démon entra en elle et lui déchira les entrailles; elle devint, comme Judas, son propre bourreau; elle coupa et mit en pièces, avec ses dents, sa langue impie, sur laquelle elle avait si indignement reçu le corps adorable de Jésus-Christ, et expira dans des transports de rage et de désespoir.

La même chose, à peu de différence près, arriva à une jeune personne. S'étant présentée à la sainte table, après avoir commis et caché au tribunal de la pénitence le même péché que la précédente, il ne lui fut pas possible d'avaler la divine Eucharistie; elle demeura, dit saint Cyprien, entre son gosier et son estomac, de manière qu'elle en était étouffée, et, après plusieurs tremblements et d'horribles convulsions, elle tomba morte sur place.

CHAP. XXIV. *Les plus saints personnages ne sont pas à l'abri des tentations du démon.*

Saint Paul, ce grand apôtre, aimé tendrement de Dieu, qui l'avait choisi comme un vase d'élection pour la conversion des gentils, était néanmoins tourmenté d'un esprit impur. Il demanda à Dieu, par trois fois, d'être délivré de cet ange de Satan. Mais Dieu, qui voulait l'humilier, de peur que ses hautes révélations et les grâces extraordinaires qu'il lui faisait ne lui donnassent quelque sujet d'orgueil et de présomption, ne voulut point le lui accorder; il le laissa dans cet exercice d'humilité et de patience, se contentant de l'assister de sa divine grâce, par le moyen de laquelle il triompha de ce démon et de toutes les puissances de l'enfer.

CHAP. XXV. *Souvenir de la présence de Dieu.*

Saint Ephrem se servit avec succès du motif de la présence de Dieu pour convertir une femme débauchée. « Oseriez-vous, » lui dit-il, « vous livrer à vos déréglements en présence de tout le monde? » — « Non, » répondit-elle, « je rougirais de pécher dans un lieu si public; et que dirait-on de moi? » — « Vous auriez donc honte, » repartit saint Ephrem, « d'être vue des hommes? » — « Oui, » dit-elle. » — « Ah! si cela est, » reprit le saint homme, « comment osez-vous donc pécher devant Dieu, qui voit tout? » A ces mots, la pécheresse fut tellement frappée, qu'elle en demeura toute interdite; et, faisant réflexion sur cette grande vérité et sur tant de crimes qu'elle avait commis en la présence d'un Dieu qui voit tout, elle changea de vie et se retira dans la solitude, où elle mourut saintement.

CHAP. XXVI. *Pureté d'intention de toutes les actions.*

Saint Louis de Gonzague faisait, d'une manière très-sublime, ce que la règle lui prescrivait, et c'est ce qui l'a élevé si haut dans le ciel et l'a rendu un si grand saint. Sainte Magdeleine de Pazzi étant un jour ravie en extase, et son esprit ayant été transporté dans le séjour des bienheureux, elle aperçut Louis de Gonzague parmi les chérubins et les séraphins, et, ravie d'admiration, elle s'écriait de temps en temps, pendant son ravissement : « Je ne l'aurais jamais cru; non, je ne l'aurais jamais cru que Louis de Gonzague fût élevé à un si haut degré de gloire. » Il lui fut ensuite révélé que Louis y était arrivé par la grande pureté d'intention avec laquelle il avait fait, dans cette vie mortelle, toutes ses plus petites actions.

CHAP. XXVII. *Amour de Jésus-Christ.*

Saint Ignace, évêque d'Antioche, était tellement embrasé de l'amour de Jésus Christ, que, lorsqu'on le conduisait prisonnier à Rome, pour être exécuté, il ne put s'empêcher de témoigner aux Romains, dans une lettre qu'il leur écrivit, l'excès de la joie qu'il ressentait de se voir bientôt en état de mourir pour son divin Sauveur. « Je fais savoir, » dit-il, « à toutes les Eglises, que je donne avec plaisir ma vie pour Jésus; je ne puis exprimer la joie que j'en ai; mais ne la troublez pas, et que cette tendresse que vous avez pour moi ne mette aucun empêchement au comble de mes désirs. Que vos prières n'adoucissent pas la férocité des tigres et des lions; laissez-les; qu'ils me déchirent et me dévorent : je serai moulu par les dents des bêtes pour être, comme un pain, présenté à la table de Jésus. » Et

plus bas il dit, tout embrasé de l'amour divin : « Que les bêtes les plus féroces viennent fondre sur moi ; que mes membres soient coupés, brisés et mis en pièces. La mort de ce corps misérable et tous les tourments de l'enfer me seront délicieux, pourvu que je sois à Jésus et que je jouisse de sa vue. » Au milieu de ses tourments, il avait presque toujours le nom de Jésus à la bouche, et quand on lui en demandait la cause il répondait : « Parce que je le porte écrit dans mon cœur. » En effet, après sa mort, on lui tira et divisa le cœur, et on y trouva, en chaque partie, le nom de Jésus écrit en lettres d'or.

Chap. XXVIII. *Amour du prochain.*

Au IIIe siècle, les fidèles d'Alexandrie donnèrent le spectacle de la charité la plus intrépide et la plus généreuse. Emilius, préfet d'Egypte, ayant été, dans une sédition, forcé de prendre le titre d'empereur, le trouble fut si grand dans la ville qu'il n'y avait point de commerce d'un quartier à l'autre. On courait plus de péril dans les rues qu'au milieu des déserts et des animaux les plus féroces. Plusieurs fois, dans le port, les flots furent tout rouges de sang. Emilius, avant de succomber, s'étant rendu maître des greniers publics, ajouta la disette au meurtre, et à la famine succéda la peste. Ce fut bientôt un deuil universel. Il n'y avait pas une maison qui ne fût pleine de morts. Les idolâtres abandonnaient ceux qu'ils avaient le plus chéris, désertaient la ville ou jetaient les cadavres dans les rues, ceux même qui respiraient encore. Il n'y avait que les Chrétiens qui parussent accessibles aux sentiments de l'humanité. Ils assistaient indistinctement tous les malheureux, fidèles et infidèles ; ils les consolaient avec tendresse, leur rendaient les plus pénibles et les plus dégoûtants services, recueillaient les malades abandonnés et enterraient les morts. Bientôt plusieurs d'entre eux se trouvèrent même atteints de la contagion, et leur mort, si précieuse dans les principes de la foi, ne fut qu'un motif plus engageant de magnanimité pour une infinité d'autres. L'Eglise honore, comme d'illustres martyrs, ceux qui moururent dans ces exercices de charité.

Chap. XXIX. *Même sujet. Charité envers le prochain.*

Quel homme plus animé de l'amour du prochain que saint Vincent de Paul ? Toute sa vie n'a été qu'une suite d'œuvres de charité et de miséricorde. Que d'établissements n'a-t-il pas faits pour procurer toutes sortes de secours spirituels et temporels à toute espèce de personnes ! Société de missionnaires pour la conversion des peuples, la réforme des mœurs et l'instruction des ignorants ; réunions de saints prélats et de prêtres vertueux pour les conférences et retraites ecclésiastiques ; associations des dames de la charité pour le soulagement des pauvres malades des paroisses ; congrégations des Filles de la croix pour l'éducation de jeunes filles, fondations d'hôpitaux pour toute espèce de nécessiteux, enfants abandonnés, infirmes de tous genres, forçats, pèlerins, vieillards incurables : congrégations de Filles de la charité toutes dévouées au service des pauvres, et, après être venu à bout de si grandes et si précieuses entreprises, Vincent en fut, par son zèle et ses lumières, jusqu'à sa mort, comme l'âme et le premier ressort, et, au milieu de tant d'occupations, ce grand homme sut encore trouver le temps et les moyens de secourir des foules de malheureux, qui, dans les guerres cruelles de la Lorraine, étaient réduits dans l'état le plus déplorable : il leur fit passer de grandes aumônes qu'il avait recueillies à Paris. La disette qu'éprouva cette capitale elle-même et quelques provinces de France, occasionna aussi une misère extrême, et saint Vincent de Paul sollicita alors derechef, avec tant de succès, la charité des fidèles, qu'il distribua presque partout des secours abondants. Il nourrit, dans sa maison de Saint-Lazare, pendant longtemps, plusieurs centaines de pauvres tous les jours, et fut regardé comme l'ange tutélaire de tant de milliers d'hommes, qui, sans lui, auraient été sans ressource.

Chap. XXX. *Amour des pères et mères.*

Il serait à souhaiter que les enfants eussent souvent devant les yeux ce mémorable exemple qui est rapporté par Valère Maxime et par Pline. Ces deux illustres historiens disent qu'une jeune fille, mariée depuis peu, voyant son père condamné à mourir de faim dans une obscure prison, fit ce qu'elle put pour lui porter de quoi manger ; mais n'ayant pu gagner le geôlier, elle demanda la permission d'entrer pour rendre les derniers services à son père. Cette grâce lui fut accordée, à condition qu'elle ne porterait aucun aliment ; elle y entrait une fois le jour, et la première chose qu'elle faisait, était de le nourrir de son lait pour lui prolonger la vie. On s'étonna de voir le prisonnier vivre si longtemps, ce qui fit que les gardes entrèrent en quelques soupçons, et observèrent plus exactement ce qui se passait dans la prison. O spectacle surprenant et digne d'admiration ! on s'aperçut que la fille tenait son père entre ses bras, comme une nourrice son enfant, et le nourrissait de son lait. Le rapport en fut fait aux juges, qui furent si charmés de cette action, qu'ils donnèrent la vie au père en considération de la fille ; et les gentils, touchés d'un exemple si mémorable, firent de la prison un temple qu'ils dédièrent à la Piété.

Chap. XXXI. *Respect pour les maîtres.*

L'empereur Théodose ayant cherché partout son empire un homme à qui il pût confier l'éducation de ses enfants Arcadius et Honorius, il n'en trouva pas de plus digne de cet emploi que saint Arsène. Un jour que cet illustre personnage donnait une leçon aux petits princes, Théodose entra dans la chambre,

et ayant vu qu'Arsène était debout en présence de ses deux enfants qui étaient assis, il en demeura fort surpris : il fit asseoir Arsène, et il commanda aux deux princes de se lever et de se tenir toujours debout lorsqu'ils seraient devant leur maître. « Apprenez, » leur dit-il, « l'honneur et le respect que vous lui devez, quoique vous soyez princes et les héritiers de mon empire. »

Chap. XXXII. *Pardon des injures et réconciliation.*

Saint Jean l'Aumônier, ayant eu un jour une contestation avec le sénateur Nicétas, parce que celui-ci, au préjudice des pauvres, voulait disposer des places du marché au profit du trésor public, ils se séparèrent vers le déclin du jour en mauvaise intelligence. Le saint patriarche, contristé de ce différend, lui envoya sur le soir un archiprêtre et un clerc, pour lui dire de sa part : *Le soleil est près de se coucher.* Nicétas, frappé de cette parole, le va trouver fondant en larmes, ils se mettent à genoux l'un devant l'autre, et s'embrassent réciproquement. Le saint lui dit : « Je vous assure que, si je n'avais remarqué que vous étiez extrêmement en colère, je n'aurais pas manqué de vous aller trouver. » Le sénateur écouta ses paroles avec respect, dans le dessein d'en profiter, et se sépara ainsi en paix du patriarche. Tous ceux qui étaient présents furent édifiés et remplis d'admiration de l'humilité du saint.

Chap. XXXIII. *Heureux effet du bon exemple.*

Saint Pacôme ayant été enrôlé à l'âge de vingt ans pour porter les armes, on l'embarqua avec plusieurs autres soldats, et le soir ils arrivèrent en une ville où quelques particuliers, touchés de compassion pour cette jeunesse, engagée contre son gré, la traitèrent avec tant d'humanité et de bienveillance, que Pacôme voulut connaître le motif d'une charité si édifiante. On lui apprit que ces âmes compatissantes faisaient profession de croire que le Fils de Dieu était venu sur la terre pour le salut des hommes, et qu'à son imitation ils se rendaient bienfaisants envers tout le monde, dans l'espérance d'une autre vie, où ils seraient récompensés. « Dieu tout-puissant, » s'écria-t-il aussitôt, en levant les mains et les yeux au ciel, « si vous me retirez des embarras où je suis, et me faites connaître une manière si digne de vous servir, je vous le promets et j'en jure par vous-même, je m'y attacherai avec une fidélité inviolable. » Il continua son voyage, et sitôt qu'il put obtenir son congé, il revint dans la Thébaïde sa patrie, où il fut mis au nombre des catéchumènes, et peu après baptisé.

Chap. XXXIV. *Combien on doit craindre de scandaliser le prochain.*

L'exemple d'Eléazar, raconté dans le *IIe livre des Machabées* (c. VI), nous doit être un puissant motif pour nous obliger à tout perdre, même la vie, plutôt que de faire jamais rien qui puisse scandaliser le prochain : ce saint homme, qui était l'un des plus anciens et des plus illustres de sa nation, se voyant saisi par les officiers du roi Antiochus, et condamné à mort à moins qu'il ne mangeât de la chair défendue par la loi, aima mieux s'exposer à toutes sortes de supplices que de violer le commandement de Dieu. Ses amis, qui voulaient lui sauver la vie par une fausse compassion, l'exhortaient à dissimuler et à faire semblant d'exécuter les ordres du roi ; mais ce généreux vieillard, faisant réflexion sur son âge avancé et sur l'exemple dangereux que cette dissimulation pourrait donner aux jeunes gens de sa loi et de sa religion, répondit, animé d'un saint zèle de la gloire de Dieu et du salut des âmes : Comment un homme âgé de quatre-vingt-dix ans pourrait-il commettre une si grande lâcheté. « Quoi ! sera-t-il dit qu'Eléazar, après avoir donné tant d'exemples de vertu, paraisse impie dans un âge si avancé, et aux yeux d'une multitude de jeunes gens que j'autoriserais, par mon exemple, à mépriser la loi du Seigneur ! Non, je n'estime pas assez le peu de vie qui me reste pour le conserver par un si grand crime. Il est vrai que, suivant votre conseil, je puis éviter les tourments qu'on me prépare ; mais pourrai-je éviter les châtiments d'un Dieu vengeur des crimes ? Eléazar étant donc demeuré constant dans sa première résolution, fut cruellement tourmenté, et donna enfin glorieusement sa vie pour apprendre aux jeunes et aux vieux le soin particulier qu'ils doivent avoir d'édifier le prochain, et avec quel courage ils doivent perdre plutôt ce qu'ils ont de plus cher au monde que de devenir jamais un sujet de scandale au moindre de leurs frères.

Chap. XXXV. *Pureté angélique.*

Le prince Casimir avait été élevé dans les délices de la cour du roi de Pologne, son père, sans que la cour, qui en gâte tant d'autres, pût jamais donner aucune atteinte à sa vertu. Il fit éclater, dès sa plus tendre jeunesse, une pureté angélique, et témoigna dès lors tant d'amour pour cette vertu, qu'il ne pouvait souffrir la moindre chose qui lui fût contraire. Il ne regardait jamais aucune femme au visage, et de sa vie il ne parla à aucune sans y apporter de grandes précautions. Mais la pureté de ce jeune prince ne parut jamais plus éclatante qu'à la fin de ses jours ; car étant dangereusement malade, et les médecins lui ayant dit qu'il fallait qu'il se résolût de perdre sa chasteté ou la vie ; il leur répondit courageusement qu'il perdrait plutôt mille vies que le précieux trésor de la pureté. Il mourut en effet, et sa mort, innocente devant Dieu, a été suivie d'une si grande quantité de miracles, qu'il a été mis au nombre des saints.

Chap. XXXVI. *Fuite des mauvaises compagnies.*

Antoine-Marie Ubaldin, comte de Montée, qui mourut dans le collége romain, l'air

1629, âgé de dix-sept ans, apprend avec quel soin on doit fuir les mauvaises compagnies. Voici ce qu'en dit l'auteur de sa vie. «Comme Ubaldin savait qu'il n'y a rien de plus dangereux pour un jeune homme que les mauvaises compagnies, il en avait une horreur extrême. Si par hasard il trouvait quelqu'un qui ne fût pas retenu dans ses paroles, ni assez réglé dans sa conduite, surtout pour ce qui concerne la pureté, il n'avait aucune liaison avec lui, et il ne lui parlait jamais. « Plût à Dieu, » disait-il souvent, « que les jeunes gens comprissent le mal auquel ils s'exposent en s'engageant dans une « mauvaise compagnie, il n'y en aurait pas « tant de réprouvés. Voilà le malheureux artifice dont le démon se sert pour les perdre la plupart. Hélas ! combien y en a-t-il « qui se seraient sanctifiés, s'ils s'étaient « trouvés avec des gens de bien, et qui, par « un malheur qu'on ne saurait trop déplorer, deviennent des débauchés, et se perdent tous les jours pour être tombés entre les mains des libertins. »

Chap. XXXVII. *Combien il est utile de penser à la mort.*

Thomas Cantipré rapporte qu'un homme de bien, nommé Guido, ayant regardé avec un peu trop de curiosité une femme, fut assailli de plusieurs pensées impures qui lui donnèrent bien de l'exercice pendant trois ans : car il lui semblait la voir nuit et jour : et quoique cette femme fût morte quelque temps après l'avoir vue, cependant il lui semblait la voir continuellement. Guido se voyant donc si tourmenté par la malice du démon, prit une étrange résolution, il s'en alla secrètement au tombeau de la défunte, il l'ouvrit et y descendit pour considérer à son aise cet affreux objet dont la pensée lui causait tant de peine ; mais il ne se contenta pas de la regarder fixement pendant quelque temps, il s'approcha plus près d'elle, jusqu'à ce que ne pouvant plus supporter la puanteur de ce cadavre, il tomba comme mort. Mais enfin, étant un peu revenu à lui, il sortit victorieux du tombeau, car il fut délivré de toutes ses pensées impures, et il ne sentit depuis aucun mouvement contraire à la pureté.

Chap. XXXVIII. *Certitude de l'enfer.*

Voici, Théotime, des paroles bien dignes de votre foi et de votre respect, puisqu'elles sont sorties de la bouche de Jésus-Christ, notre Sauveur et notre Dieu. *Il y avait*, dit-il (*Luc.* xvi, 19 seq.), *un homme riche qui était vêtu de pourpre et de soie, et qui se traitait tous les jours splendidement : il y avait aussi un pauvre nommé Lazare, tout couvert d'ulcères, qui était couché à la porte de ce riche, et qui désirait se rassasier des miettes qui tombaient de sa table, mais personne ne lui en donnait, et les chiens venaient lécher ses ulcères. Il arriva que ce pauvre mourut et qu'il fut porté par les anges dans le sein d'Abraham. Le riche mourut aussi, et il fut enseveli dans l'enfer. Lorsqu'il était dans les tourments, il leva les yeux, et voyant de loin Abraham et Lazare dans son sein, il s'écria : Père Abraham, ayez pitié de moi, et envoyez Lazare, afin qu'il trempe le bout de son doigt dans l'eau pour me rafraîchir la langue, parce que je suis tourmenté dans cette flamme. Abraham lui dit : Mon fils souvenez-vous que vous avez reçu vos biens pendant votre vie, comme Lazare a reçu ses maux : maintenant il est consolé et vous êtes tourmenté ; au reste, il y a un si grand abîme entre vous et nous, que ceux qui voudraient aller d'ici vers vous, ne le pourraient, ni de là passer ici. Père Abraham, dit-il, je vous prie donc d'envoyer Lazare dans la maison de mon père pour avertir cinq frères que j'ai, afin qu'ils se gardent de venir aussi en ce lieu de tourments. Abraham lui dit : Ils ont Moïse et les prophètes ; qu'ils les écoutent. Non, dit-il, père Abraham ; mais si quelqu'un des morts allait vers eux, ils feraient pénitence. Il lui dit : S'ils n'écoutent point Moïse et les prophètes, ils ne croiraient pas non plus quand quelqu'un des morts ressusciterait.*

Chap. XXXIX. *Il faut prier quand on est tenté de pécher.*

Lorsque le combat se donna entre les Amalécites et le peuple de Dieu, Moïse ne cessa de tenir les mains élevées vers le ciel, pour supplier la divine Majesté de donner la victoire à son peuple ; mais comme la lassitude l'obligeait quelquefois à les abaisser, on remarquait que pour lors les Amalécites avaient l'avantage. C'est pourquoi Aaron, son frère et Hur, dans le désert, firent asseoir Moïse sur une pierre et lui soutinrent les mains, ce qui fut cause de l'entière défaite d'Amalec. Dieu a voulu nous apprendre par là que c'est par la prière que les hommes sont victorieux du démon ; et les saints Pères ont pensé que cette figure marquait l'affection que chacun doit avoir à ce saint exercice, lorsqu'il est aux prises avec l'ennemi du genre humain.

Chap. XL. *Les sacrements donnent des forces pour surmonter les tentations.*

Dieu ne voulant pas que son peuple mourût de faim dans le désert lui envoya la manne pour le nourrir et pour l'aider, par cet aliment, à surmonter toutes les difficultés qui se rencontraient dans un si long et si pénible voyage. C'était un pain miraculeux qui tombait du ciel, comme de petits grains de corail blanc, sur la contrée où les Israélites étaient campés. Ce pain était délicieux et renfermait tout ce qui pouvait être agréable au goût : sa douceur était si grande, que le Psalmiste (*Psal.* lxxvii, 25) l'appelle le pain des anges. Ce fut ce pain céleste qui fortifia le peuple dans le désert, et lui donna le moyen de triompher de tous ses ennemis dans ces vastes et affreuses solitudes. Mais il fallait être vigilant pour ramasser cette manne ; car dès que le soleil était un peu avancé, elle fondait, et il n'était plus temps de l'aller recueillir. La manne, selon le témoignage de Jésus-Christ, nous marque la sainte Eucharistie, qui est le vrai

pain des anges, qui nous est donnée pour notre nourriture dans le désert de cette vie. Ce pain céleste nous donne les forces pour combattre nos ennemis et pour triompher de toutes les puissances de l'enfer; mais si nous voulons qu'il nous conserve dans une pureté angélique, il faut nous en approcher avec beaucoup de précaution, et le manger avec une grande préparation.

CHAP. XLI. *Danger de l'oisiveté.*

Il est rapporté, dans la *Vie des Pères du désert*, qu'un jeune solitaire, qui éprouvait de grandes tentations, eut recours à un vénérable vieillard, qui était son ami, pour obtenir de Dieu, par ses prières, d'en être délivré. Le vieillard se mit en oraison pendant plusieurs jours; mais, voyant que tous ses soins étaient inutiles, il pria Dieu instamment de lui en faire connaître la cause; il fut exaucé: car il eut une vision dans laquelle Dieu lui fit voir ce jeune solitaire assis dans sa cellule, dans une grande oisiveté, environné de plusieurs démons qu'il considérait attentivement les uns après les autres, sans se mettre en devoir de les chasser. Le vieillard, fort surpris de ce spectacle, crut devoir aller au plutôt à la source du mal, ce qu'il fit par des avis salutaires qu'il donna fort à propos au jeune homme, auquel il conseilla et enjoignit même, pour le bien de son âme, de fuir surtout l'oisiveté, et de s'appliquer sérieusement au travail. Ce remède réussit avec tant de succès qu'il fut délivré depuis de toutes les violentes tentations qui l'avaient conduit jusque sur le bord du précipice.

CHAP. XLII. *Constance héroïque d'enfants catholiques.*

Dans la violente persécution qui eut lieu en Afrique, sous Hunéric, nul objet d'édification ne fut plus touchant que douze enfants de chœur distingués entre les autres par la beauté de leur voix, et qui suivaient les confesseurs de la foi dans leur bannissement. Leur talent les fit regretter par leurs persécuteurs qui coururent sur leurs pas afin de les ramener; mais ces généreux enfants ne voulaient pas quitter leurs saints maîtres; ils s'attachaient à leurs vêtements, et ils se laissaient frapper à grands coups de bâton; ils bravaient les épées nues dont les menaçaient les ariens; enfin on les détacha de force et on les ramena à Carthage, mais on ne put jamais séduire un seul d'entre eux par toutes les caresses et les mauvais traitements qu'on employa tour à tour. Longtemps après la persécution, ils faisaient encore la consolation et la gloire de l'Eglise de l'Afrique, demeurant ensemble à Carthage, mangeant ensemble, chantant ensemble les louanges de Dieu. Toute la province révérait ces douze confesseurs comme autant d'apôtres.

CHAP. XLIII. *Fermeté courageuse d'enfants chrétiens.*

Lorsqu'au XVIe siècle les Turcs attaquèrent l'île de Chio, qui, depuis cent vingt ans, était sous la domination des Génois, personne ne résista, mais on ôta toute autorité aux habitants de l'île, et on leur donna un mahométan pour juge. Le président et les douze sénateurs furent enlevés avec leurs familles, et transportés en différentes contrées barbares. Dans l'illustre et nombreuse maison des Justiniens, la principale de Chio, on choisit vingt et un enfants des mieux faits, âgés d'environ dix ans, pour les mettre au nombre des pages du Grand-Seigneur. Il fallait pour cela leur faire embrasser la religion de Mahomet; mais il ne fut jamais possible de les faire renoncer à la foi de Jésus Christ qu'ils confessaient courageusement, tandis qu'on les déchirait de verges et de courroies avec une barbarie qui en fit expirer plusieurs sous les coups.

CHAP. XLIV. *Etroite amitié de deux jeunes Chrétiens qui se soutenaient mutuellement dans la foi.*

Entre les esclaves que les dignes enfants de Vincent de Paul prémunissaient contre les dangers de l'apostasie, dans leurs missions de Barbarie, il y avait deux jeunes Chrétiens d'environ quinze ans, l'un français et l'autre anglais, tombés entre les mains de deux mahométans de Tunis, voisins l'un de l'autre. Le voisinage, l'égalité d'âge et d'infortune les lièrent insensiblement d'une étroite amitié. Le français, qui était pieux et zélé Catholique ébranla l'anglais qui fut ensuite instruit à fond par un missionnaire, entre les mains duquel il abjura les erreurs de sa nation. Sa conversion fut si solide que des marchands anglais étant venus pour racheter les esclaves de leur pays et de leur religion, il leur déclara nettement qu'il était Catholique, et qu'il aimait mieux rester toute sa vie dans les fers, que de recouvrer sa liberté au préjudice de la vraie foi. Il demeura donc esclave; et, continuant à voir son vertueux compagnon, ils ne cessaient point de s'encourager réciproquement à mépriser pour la foi toutes les violences qu'on pourrait employer pour l'arracher de leur cœur. Ce qui aurait dû faire l'admiration des Turcs, ne leur inspira que de la fureur; plusieurs fois leurs maîtres barbares portèrent la brutalité jusqu'à les assommer de coups, et les laisser pour morts sur la place

CHAP. XLV. *Résistance d'un enfant chrétien à son père idolâtre, qui voulait lui faire adorer ses faux dieux.*

A Osacka, dans le Japon, un enfant au dessous de douze ans, ayant été baptisé, se procura, quelques jours après son baptême, une image de dévotion, afin de faire ses prières devant elle, et l'exposa dans la chambre où il couchait. Son père, qui était un idolâtre forcené, ne l'eut pas plutôt aperçue, qu'il lui demanda, fort surpris et bouillant de colère, s'il était Chrétien: l'enfant confessa sans hésiter qu'il l'était. « Quo ! malheureux, » reprit le père, « tu abandonnes ainsi nos dieux ! si, tout à l'heure, tu ne les

adores, je vais te fendre la tête ! » — « Mon père, » reprit l'enfant, avec une assurance tranquille, » vous ferez de moi tout ce qu'il vous plaira ; mais je suis Chrétien, et je le serai jusqu'au dernier soupir. » Le père, ne se possédant plus, prend ce saint enfant, lui arrache ses habits par lambeaux, et, l'ayant suspendu tout nu par les bras, il le met tout en sang à coups de fouets, en lui disant de temps en temps : « Veux-tu encore adorer le Dieu des Chrétiens? » Le petit confesseur ne répondit autre chose que ces paroles : « Je suis Chrétien, je veux vivre et mourir en Chrétien. »

Belle leçon pour vous, Théotime, si vos père et mère voulaient exiger de votre part quelque chose de contraire à la religion ou à ses saintes lois.

CHAP. XLVI. *Suite funeste de la lecture des mauvais livres.*

Un Anglais, nommé Villiam Béalde, s'était marié, dans la ville de Sairfield, avec une femme aimable et d'une honnête famille. Il paraissait un excellent père et un bon mari. Ses affaires de commerce déclinant depuis quelques années, il se livra à la lecture, et, malheureusement, il préféra celle des livres qui ont été faits contre la religion ; il en adopta les principes, jusqu'à se croire en droit de disposer de sa vie, de celle de sa femme et de ses enfants. Un matin il envoya son domestique porter une lettre dans le voisinage à un ami qu'il priait de venir à sa maison avec deux personnes, pour voir le changement de son état et celui de sa famille. A la réception de sa lettre, l'ami vola ; mais il était trop tard ; ce malheureux avait employé le poignard, la hache et le pistolet. Il s'était servi des premières armes pour détruire sa famille ; il avait tourné la dernière contre lui. Le juge, après une enquête, condamna sa mémoire ; son corps fut exposé à l'opprobre public et jeté à la voirie : on enterra sa femme et ses enfants avec décence. Tous les cœurs humains et sensibles versèrent des larmes sur le sort de cette famille, et conçurent une nouvelle horreur pour des livres qui avaient fait un barbare d'un homme qui, avant d'avoir perdu la foi, avait mérité l'estime de toutes les personnes qui le connaissaient.

CHAP. XLVII. *Mort terrible des impies.*

Julien l'Apostat fit la guerre aux Perses, résolu d'exterminer ensuite le nom chrétien. Dans un combat il fut atteint d'une flèche qui lui perça le foie. Il crut alors voir Jésus-Christ dans une nuée céleste, et, remplissant sa main du sang qui coulait de sa blessure, il s'écria en le jetant contre le ciel : « Quoi ! Galiléen, tu me poursuis jusqu'au milieu de mon armée ! Tout blessé que je suis de ta main, j'aurai encore assez de force pour te renoncer en mourant ; rassasie-toi de mon sang, et glorifie-toi d'avoir vaincu Julien. » Il mourut peu après.

Qui pourra peindre la rage et la fureur de Voltaire, aux derniers moments de sa vie? « Retirez-vous, » disait-il, dans l'accès de sa fureur, aux impies qui l'environnaient, « retirez-vous, c'est vous qui êtes la cause de l'état où je suis... Quelle malheureuse gloire m'avez-vous donc value en me forçant, par la privation de tous secours religieux, à mourir en philosophe? » Tantôt on l'entendait appeler, invoquer, blasphémer alternativement ce Dieu, l'ancien objet de ses conjurations et de sa haine. « Jésus-Christ, » s'écria-t-il, « Jésus-Christ...! Dieu et les hommes m'abandonnent... » Tantôt, dans sa rage et son désespoir, il prenait ses excréments. Sa fureur, comme l'attesta M. Tronchin, son médecin, fut extrême, et il eût été à souhaiter, ajoutait-il, que les jeunes gens en eussent été les spectateurs. Un grand seigneur, témoin lui-même de ce spectacle, s'enfuyait en s'écriant : « En vérité cela est trop fort, et on ne peut y tenir. »

Et comment mourut le fameux Jean-Jacques Rousseau, auteur d'*Emile*? Transporté de la jalousie la plus grossière, il s'empoisonna, dit un auteur célèbre, avec du café qu'il prépara lui-même, après avoir dit qu'il allait voir le soleil pour la dernière fois.

CHAP. XLVIII. *Grâce du baptême, et soin de la conserver.*

On faisait des réjouissances à Rome, et l'empereur Dioclétien s'y était rendu. Le comédien Genès crut ne pouvoir mieux divertir la cour impie, qu'en contrefaisant par dérision les cérémonies du baptême. Il parut couché sur le théâtre, comme s'il eût été malade, et demanda à être baptisé pour mourir tranquille. On fit paraître deux autres comédiens travestis, l'un en prêtre et l'autre en exorciste. Ils s'approchèrent du lit et dirent à Genès : « Mon enfant, pourquoi me faites-vous venir? » A l'instant le cœur de Genès fut changé, et il répondit très-sérieusement : « Parce que je veux recevoir la grâce de Jésus-Christ, et, par la sainte régénération, obtenir la délivrance de mes péchés. » On crut qu'il n'en jouait que mieux son rôle. On accomplit les cérémonies du sacrement ; et, quand on lui eut mis les habits blancs, des soldats le prirent en continuant la farce, et le présentèrent à l'empereur pour être interrogé comme les martyrs. Genès, profitant de la facilité naturelle qu'il avait pour la parole, d'un air et d'un ton inspirés, fit ce discours du lieu élevé où il était : « Ecoutez, empereur et courtisans, sénateurs, plébéiens, tous les ordres de la superbe Rome, écoutez-moi. Ci-devant, lorsque j'entendais seulement proférer le nom de Jésus-Christ, j'en frissonnais d'horreur, et j'outrageais, autant qu'il était en moi, ceux qui professaient cette croyance ; j'ai pris en haine plusieurs même de mes proches et de mes alliés, à cause du nom de Chrétien, et j'ai détesté cette religion au point de m'instruire exactement de ses mystères, comme vous l'avez pu voir, afin d'en faire le jeu

public; mais, au moment que l'eau du baptême a touché ma chair, mon cœur s'est changé, et, à l'interrogation qu'on m'a faite, j'ai répondu sincèrement que je croyais. Je voyais une main s'étendre du haut des cieux, et des anges, étincelants de lumière, planer au-dessus de moi. Ils ont lu, dans un livre terrible, tous les péchés que j'ai commis dès mon enfance, les ont effacés aussitôt après, puis m'ont remontré le livre plus blanc que la neige. Vous donc maintenant, grand empereur, et vous, spectateurs de toute condition, que nos jeux sacriléges ont fait rire de ces divins mystères, croyez avec moi, qui suis plus coupable que vous, que Jésus-Christ est le Seigneur digne de nos adorations, et tâchez d'en obtenir aussi miséricorde. »

L'empereur Dioclétien, également irrité et surpris, fit d'abord frapper Genès à coups de bâtons, puis il le remit au préfet Plautien, afin de le contraindre à sacrifier aux idoles. Le préfet employa toutes les tortures à pure perte, Genès répondit constamment : « Il n'est point de maître comparable à celui qui vient de m'apparaître; je l'adore et le chéris de toute mon âme; quand j'aurais mille vies à perdre, rien ne me séparera de lui; jamais les tourments ne m'ôteront Jésus-Christ de la bouche et du cœur; je sens le plus vif regret de tous mes égarements passés, et de ce que j'ai commencé si tard à le servir. » On s'aperçut que son éloquence faisait impression, et on s'empressa de lui trancher la tête.

Chap. XLIX. *Avis de Tobie à son fils.*

Tobie, affaibli et se croyant sur le point de mourir, fit venir son fils, et lui donna ces avis : *Mon fils, écoutez mes paroles et mettez-les dans votre cœur comme un fondement solide. Lorsque Dieu aura reçu mon âme, ensevelissez mon corps, et ayez soin d'honorer votre mère tous les jours de sa vie : car vous devez vous souvenir combien elle a souffert et à quels dangers elle a été exposée pour vous, lorsqu'elle vous a porté dans son sein; et lorsqu'elle aura terminé sa carrière, ensevelissez-la auprès de moi. Ayez Dieu dans l'esprit tous les jours de votre vie, et prenez garde de ne consentir jamais à aucun péché, et de n'omettre aucun commandement du Seigneur notre Dieu. Faites l'aumône, en donnant de ce que vous avez, et ne détournez jamais votre visage d'aucun pauvre; vous mériterez par là que le Seigneur ne détourne point son visage de dessus vous. Soyez miséricordieux en la manière que vous le pourrez : si vous avez beaucoup, donnez largement; si vous n'avez que peu, donnez peu, et efforcez-vous de le donner volontiers, ce sera un trésor que vous amasserez, et une grande récompense que vous vous préparerez pour le jour de la nécessité; car l'aumône délivre de tout péché et de la mort, et elle ne permettra pas que l'âme tombe dans les ténèbres. L'aumône deviendra à tous ceux qui la font, le sujet d'une grande confiance devant le Dieu souverain.*

Gardez-vous, mon fils, de vous laisser aller à aucune impureté, et soyez fidèle à votre femme; ignorez le crime; ne permettez pas que l'orgueil domine dans votre pensée ou dans vos paroles; car c'est de l'orgueil que tous les maux ont pris leur commencement. Lorsqu'un homme aura travaillé pour vous, payez-lui aussitôt ce qui lui est dû, et que le prix du travail du mercenaire ne demeure point chez vous. Prenez garde de ne jamais faire à un autre ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît. Faites part de votre nourriture à ceux qui ont faim et sont dans l'indigence, et couvrez de vos habits ceux qui en manquent; mettez votre pain et votre vin sur le tombeau du juste (en faisant l'aumône et d'autres bonnes œuvres, pour obtenir de Dieu le soulagement des morts), *et gardez-vous d'en manger et d'en boire avec les pécheurs. Demandez toujours conseil à un homme sage; bénissez Dieu en tout temps, et priez-le de conduire vos voies, et que tous vos desseins se rapportent à lui. Ne craignez point, mon fils, nous vivons dans la pauvreté; mais nous aurons beaucoup, si nous craignons Dieu, si nous nous éloignons de tout péché, et si nous faisons de bonnes œuvres.* (*Tob.* IV, 1 seq.)

Chap. L. *Avis de saint Louis, roi de France, à son fils.*

« Mon fils, la première chose que je vous recommande, est d'aimer Dieu de tout votre cœur et par-dessus toutes choses; car nul homme ne peut être sauvé sans cela, et donnez-vous bien de garde de rien faire qui lui déplaise, c'est-à-dire de pécher; car vous devez désirer de souffrir plutôt toutes sortes de tourments que de pécher mortellement. Si Dieu vous envoie quelque adversité, recevez-la de bon cœur, rendez-lui-en grâces, et pensez que vous l'avez méritée en désobéissant à Dieu, et qu'elle tournera à votre avantage. S'il vous donne des prospérités, rendez-lui-en de très-grandes actions de grâces, et prenez garde à n'en point devenir pire par l'orgueil ni autrement; car il ne faut point se servir des dons que Dieu nous a faits pour lui faire la guerre. Confessez-vous souvent, et choisissez un confesseur habile, d'une vertu et d'une sagesse reconnues, et qui puisse vous donner des maximes assurées et vous apprendre les choses que vous devez faire ou éviter pour le salut de votre âme. Soyez tel, que vos confesseurs, vos parents et vos amis aient la liberté de vous reprendre du mal que vous aurez fait, et de vous avertir de ce que vous devez faire. Assistez avec dévotion au service de Dieu et de la sainte Eglise, notre mère; priez-y de cœur et de bouche, principalement à la messe, après la consécration du corps de Notre-Seigneur, sans y causer ni parler à qui que ce soit. Ayez le cœur doux et compatissant; consolez les pauvres et les aidez selon votre pouvoir; si vous avez des peines ou quelque trouble en votre cœur, découvrez-le aussitôt à votre confesseur ou autre personne sage et pieuse,

dont les paroles puissent vous édifier et vous instruire ; il vous soutiendra, et la consolation qu'il vous donnera vous aidera à porter plus aisément le mal qui vous sera arrivé. Ayez soin d'avoir en votre compagnie des gens sages et vertueux, de probité et d'honneur, et qui soient exempts de convoitise. Fuyez la compagnie des méchants ; efforcez-vous d'écouter la parole de Dieu, et retenez-la dans votre cœur. Ne perdez point d'occasion d'aller aux prières et aux dévotions publiques, et de gagner les pardons. Aimez votre honneur ; ne permettez pas que personne ait la hardiesse de prononcer devant vous aucune parole qui puisse porter qui que ce soit au péché ; ne souffrez pas que personne attaque, par médisance ou par détraction, la réputation de ceux qui sont présents ou absents ; ne permettez pas qu'on dise rien contre le respect dû à Dieu, à la digne Mère de Dieu, aux saints et aux saintes. Remerciez souvent Dieu des biens et heureux succès qu'il vous donnera ; faites droit et rendez justice à tout le monde, au pauvre aussi bien qu'au riche ; soyez doux, équitable et libéral envers vos serviteurs. Parlez peu, et ne vous rendez pas trop familier avec eux, afin qu'ils vous craignent et qu'ils vous aiment comme leur maître ; s'il s'élève quelque procès ou quelque dispute, informez-vous exactement de la vérité, tant contre vous que pour vous. Si, étant averti, vous reconnaissez que vous avez quelque chose qui appartienne à autrui, ou par la faute de vos prédécesseurs, ou par la vôtre, faites-le rendre incontinent. Portez honneur et respect à votre père et à votre mère, et prenez garde de les courroucer, en désobéissant à leurs bons commandements.

« Faites une dépense raisonnable et modérée en votre maison, et retranchez-en tout excès. Mon fils, je vous supplie de vous souvenir de moi et de ma pauvre âme, et de me secourir par messes, oraisons, prières, aumônes et bonnes œuvres, et de m'accorder part à toutes les bonnes actions que vous ferez. Je vous donne toutes les bénédictions qu'un père peut donner à son fils, et je prie la très-sainte Trinité, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, de vous garder et de vous préserver de tout mal, et principalement de mourir en péché mortel, afin que nous puissions, après cette vie, être ensemble devant Dieu, et lui rendre grâces et hommages sans fin, en son royaume du paradis. *Amen.* »

Chap. LI. *Testament spirituel de M***.*

« Mes très-chers enfants,

1. « C'est pour la dernière fois que je vous instruis ; recueillez avec soin et conservez fidèlement les derniers avis que ma religion et mon amour pour vous m'inspirent de vous donner. C'est une mère qui vous aime, c'est une mère mourante, c'est au lit de la mort que je vais vous tracer l'instruction que je dois vous laisser comme l'héritage le plus précieux dont une mère chrétienne puisse enrichir ses enfants.

« La première chose que je regarde avec raison comme votre affaire capitale, c'est la religion : vous serez heureux, mes chers enfants, tant qu'elle sera la règle de votre conduite, et que vous suivrez fidèlement ses principes, ses maximes et ses lois. Ne raisonnez jamais sur ses mystères, mais croyez-les sans hésiter, parce que c'est Dieu qui les a révélés, et qu'on doit croire à sa parole ; depuis près de deux mille ans, on les croit, et on ne les a pas crus sans preuves ; d'ailleurs, la Providence nous a donné, dans l'infaillibilité de l'Eglise, un moyen sûr pour ne pas nous égarer ; croyez aveuglément à ses décisions : croyez-la, ne croyez qu'elle. Ne vous permettez et n'écoutez jamais aucuns discours contraires à sa doctrine ; ne lisez pas même une ligne des ouvrages pernicieux qui la combattent, et, s'il s'élevait jamais quelques doutes dans votre esprit contre votre foi, si l'on vous faisait des objections auxquelles vous ne pussiez point répondre, alors dites avec fermeté : Je crois tout ce que l'Eglise croit, tout ce qu'elle enseigne : tenez-vous-en là ; vous confondrez, par cette unique parole, tous vos ennemis. Mais la foi sans les œuvres ne pourrait que vous rendre plus coupables devant Dieu ; ainsi, en croyant les vérités qu'elle vous enseigne, il faut encore accomplir les préceptes qu'elle vous prescrit. Le premier pas à faire pour parvenir à cette fidélité, c'est d'établir en vous la crainte du Seigneur, elle est le commencement de la sagesse ; c'est par là que vous éviterez le péché. A ce mot de péché, l'horreur s'empare de mon âme. Ah ! mes chers enfants, que jamais ce mal ne pénètre vos cœurs ! Quand il s'agirait de tout au monde pour vous, de la perte de vos biens, de votre liberté, de votre vie, sacrifiez tout, plutôt que de déplaire à Dieu. Si vous aviez le malheur de perdre la grâce par un péché mortel, et que Dieu me le fît connaître, je crois que cette vue serait capable de troubler jusqu'aux cendres de mon tombeau ; mais j'espère que ce malheur ne vous arrivera jamais. L'innocence dans laquelle j'ai la consolation de vous voir et de vous laisser en mourant, m'est un heureux présage de l'avenir ; conservez-la précieusement avec la crainte de Dieu ; c'est, comme je vous l'ai dit, la première disposition pour maintenir la pureté de votre cœur ; mais n'en demeurez pas là : je veux que votre vertu dominante soit l'amour de Dieu. Ah ! mes très-chers enfants, aimez, aimez le Seigneur, aimez-le de tout votre cœur ; tous vos devoirs sont renfermés et seront accomplis dans celui-là. Faites tout ce que vous voudrez, pourvu que vous aimiez Dieu, tout sera bien ; mais, quoi que vous fassiez, si vous ne l'aimez pas, tout sera perdu pour vous. Entretenez donc sans cesse dans vos cœurs un si beau sentiment ; renouvelez-le en vous chaque jour, au moment de votre réveil, et plusieurs fois par jour ; demandez à Dieu la conservation et l'accroissement de son amour, et qu'il devienne le principe et

le motif de toutes vos actions. Ah! que d'œuvres perdues pour l'éternité, parce qu'elles n'auront pas été accompagnées, dirigées et animées par cet amour! Vous m'aimez, mes très-chers enfants, et vous m'aimez tendrement, je le sais; si ce n'est pas Dieu que vous aimez en moi, si votre amour pour moi ne dérive pas de celui que vous devez à Dieu, comme de sa source, non, vous ne m'aimerez pas comme il faut, vous ne m'aimerez plus.

2. « Je vous le répète comme la chose la plus essentielle : aimez Dieu de tout votre cœur, aimez-le sans partage, et qu'aucun autre amour que le sien, ou en vue de lui, ne prenne racine dans votre cœur; aimez-le sans cesse; interrogez tous les jours votre cœur pour vous assurer de ses dispositions sur ce grand devoir; s'il s'y glisse quelque attache particulière, ayez grand soin de l'en purifier, car Dieu le veut tout entier : il lui faut tout ou rien.

« Mes chers enfants, vous demeurerez fidèles à ces avis que vous donne une mère qui ne soupire qu'après votre vrai bonheur. Je n'ai plus rien à craindre pour vous des dangers du monde : car, si vous aimez Dieu, vous ne pouvez aimer le monde, puisque le monde est ennemi de Dieu. Comment ne pas haïr l'ennemi de Dieu? Si vous aimez Dieu, vous devez donc détester les maximes du monde, résister à ses exemples, fuir ses plaisirs; car c'est sous tous ces rapports qu'il déplaît à Dieu et qu'il est son ennemi. Ah! que d'actions de grâces je rends maintenant au Dieu des miséricordes de m'avoir inspiré toute ma vie de l'éloignement et du dégoût pour le monde! Où en serais-je à ce moment extrême, près de paraître devant mon juge, si j'avais aimé le monde? Quel arrêt aurais-je à entendre de la bouche de Jésus-Christ, qui a prononcé dans l'Evangile cette sentence terrible et éternelle : Malheur au monde et à ses scandales? J'en remercie de nouveau le Seigneur, de ce qu'il n'a pas permis que la contagion du siècle souillât mon âme : ce souvenir donne la paix à mon cœur, et répand la sérénité sur mon front. Vous avez été témoins et vous m'avez vue pendant le cours d'une longue maladie, vous savez que je dis la vérité. J'ai la satisfaction, en quittant cette vie, d'être assurée que vous n'avez ni goûté ni connu le monde, mais la grande jeunesse dans laquelle je vous laisse m'effraye; vous approchez de cet âge où tout va devenir pour vous un piége et une tentation. Quoique je me confie en la divine Providence, et que j'espère qu'elle vous dirigera bien, je vais vous prêcher comme je l'ai été moi-même; il est de mon devoir de vous prémunir contre les tentations qui vont vous assaillir, et de vous tracer la conduite que vous devez suivre pour les éviter. Je connais en cela votre respect pour mes volontés, votre amour pour moi, votre piété filiale; c'est par tous ces motifs que je vous conjure d'écouter et de mettre en pratique, toute votre vie, les avis importants par lesquels je vais finir cet écrit. Les divertissements et les plaisirs du monde, que la religion condamne, parce qu'ils causent la perte de ceux qui s'y livrent, sont : les comédies, les bals, les mauvaises compagnies, les mauvais livres, le jeu et les parures. Je désirerais pouvoir m'étendre sur chacun de ces articles, car tout y est important; mais l'extrême faiblesse où je me trouve me permettant à peine de tenir ma plume, je suis obligée d'abréger. Je ne vous dirai donc qu'un mot sur chaque objet; mais j'en dirai tout assez pour vous, vos bonnes dispositions suppléeront au reste : il suffit que ce soit votre bonne mère qui vous parle. Je reprends chaque article.

3. « Les comédies sont l'école du vice, l'Eglise les condamne; un vrai Chrétien doit en conscience se les interdire, je vous les défends. Les bals, soit publics, soit particuliers, sont des divertissements dangereux et des occasions ordinaires de pécher; l'Eglise en détourne les fidèles, les personnes qui craignent Dieu les fuient; je vous recommande de les éviter, de vous en abstenir. Les mauvaises compagnies, j'entends par là toute personne de quelque sexe que ce soit, dont les exemples et les discours pourraient être dangereux pour vous, ou vous devenir une occasion de pécher. Afin de mieux vous développer ma pensée, je dis que toute personne, de l'un ou de l'autre sexe, qui vous tiendrait un propos capable de blesser la modestie, ne fût-ce qu'à mots couverts, je veux que vous la fuyiez, et que vous n'ayez ni entretien, ni bonjour avec elle : une telle personne vous serait funeste, fuyez-la comme la rencontre d'une bête venimeuse. Ah! mes chers enfants, si vous pouviez rencontrer un ami sage et vertueux, quel trésor! demandez-le à Dieu, c'est lui qui les donne. Les lectures dangereuses, c'est-à-dire les romans et autres livres qui ne traitent, qui ne parlent, qui n'inspirent que l'amour profane; qui, sous un style séduisant, cachent un poison mortel, d'autant plus dangereux qu'on l'avale sans y faire attention, et qu'on ne connaît son danger que quand la plaie est faite au cœur; ces livres, la religion vous les défend, et vous me désobéiriez grièvement si vous vous en permettiez la lecture. Vous avez des livres d'histoire que vous pouvez lire pour votre délassement; bien mieux, je vous en laisse d'autres plus intéressants encore, ce sont des livres de religion propres à vous instruire et à vous édifier; je vous recommande d'en nourrir chaque jour votre âme. C'est ici le lieu de vous parler des mauvais tableaux : n'en ayez jamais dans votre maison, du moins de votre gré, ou n'ayez jamais la fatale curiosité d'y porter vos regards : le crime passerait de vos yeux jusque dans votre cœur.

4. « J'ai placé le jeu au rang des divertissements que je vous défends. Vous comprendrez bien, mes chers enfants, que je ne parle pas ici d'un jeu honnête et modéré; dans ce sens, le jeu est récréation permise,

ce que je ne veux ni ne peux vous interdire; il n'est donc question, dans ma défense, que d'un jeu dont le seul motif du gain serait la règle, où l'on s'exposerait à perdre beaucoup d'argent ou beaucoup de temps; un jeu de cette manière, vous devez vous le défendre, parce qu'il n'est pas légitime. Enfin la parure, comme la vanité, est un vice assez ordinaire aux jeunes personnes, et, comme cette vanité se manifeste et s'entretient par la parure, et que cette parure dégénère souvent dans des excès que la modestie et la religion condamnent, je dois vous prévenir de ces dangers, et vous donner quelques avis pour vous en garantir. D'abord, quant à la manière de vous habiller, je vous recommande de vous conformer, à cet égard, aux règles de la bienséance et de la modestie chrétiennes; de bien vous garder de prendre pour modèles de jeunes personnes légères, dissipées, et dont l'immodestie se peint dans leur maintien; je veux que vous soyez vêtus selon votre condition, et de manière que vous ne blessiez en rien les regards des honnêtes gens, des personnes sages et raisonnables, et que chacun, en vous voyant, puisse dire : Voilà de jeunes personnes vêtues avec une grande décence. Soyez persuadés que vous vous concilieriez par là bien mieux l'estime du monde, que par le faste et la somptuosité des habits; ajoutez à cela que le faste et la somptuosité des habits entraînent nécessairement en de grandes dépenses, et c'est ce que je veux que vous évitiez; indépendamment de la faute qu'il y aurait en ces dépenses vaines et superflues, vous vous mettriez par là dans l'impuissance de satisfaire au précepte de l'aumône. Ah! ne serait-ce pas un contraste bien affligeant, même pour l'humanité, de vous voir chargés de superfluités, de mondanités, à côté de tant de malheureux qui manqueraient de vêtements et peut-être de pain? Ah! mes chers enfants, je vous le demande, ce n'est pas cette fois comme votre mère, je veux que pour le moment vous oubliiez mes titres et mes droits; c'est au nom de Dieu que je vous le demande : faites l'aumône de tout votre pouvoir, faites-la volontiers, faites-la judicieusement, mais abondamment; surtout faites-la chrétiennement. L'accomplissement de ce devoir de miséricorde sera pour vous une source de bénédictions et pour cette vie et pour l'autre. Je crois devoir prévenir une objection que le monde ne vous fera que trop souvent, pour effacer les impressions salutaires que mes avis feront sûrement dans vos cœurs.

5. « Le monde, pour vous séduire et vous entraîner dans les plaisirs, contre lesquels j'ai tâché de vous prémunir, vous dira que, quand on est dans la société, il ne faut pas se rendre ridicule par une conduite singulière; que de ne pas faire comme les autres, c'est les condamner; qu'il y aurait de la présomption à croire que l'on en sait plus que les autres, et à prétendre les réformer. Peut-être que le monde vous raillera de votre décence, de la régularité de vos mœurs; que sais-je ce qu'on ne mettra pas en œuvre pour vous séduire, en vous reprochant de vivre comme des religieuses? Malheur à vous, si le respect humain l'emportait en vous sur votre devoir! Non, mes très-chers enfants, je crois que vous avez le cœur trop généreux et trop chrétien pour vous faire l'injustice de croire que vous puissiez un jour avoir la faiblesse de rougir de l'Evangile en présence de ses ennemis.

« Mais je laisse toutes ces réflexions pour me borner à une seule réponse qui doit être décisive pour vous, la voici. Vous connaissez, mes chers enfants, la conduite que j'ai tenue dans le monde; vous avez vu si je me suis conformée à ses maximes, et si j'ai fait comme les autres. On a pu, à cet égard, me faire des observations, j'ai laissé dire le monde, et j'ai continué de vivre comme je le devais. Quand on a vu que j'étais ferme et décidée, on ne m'en a plus parlé, on ne m'a pas plus méprisée pour cela, et, ce qui est au-dessus de tout cela, c'est que, dans le compte que j'ai à rendre à Dieu de ma vie, je n'aurai pas celui d'avoir aimé le monde, ni suivi ses maximes : suivez mon exemple, et qu'il vous serve de réponse au monde, toutes les fois qu'il vous proposera de suivre ses principes. Je finis, mes très-chers enfants, ce testament, en vous rappelant vos devoirs envers votre père; honorez-le, respectez-le, obéissez-lui, ne le contristez point, rendez-lui tous les services qui seront en votre pouvoir; en un mot, aimez-le, c'est Dieu qui vous le commande. Je ne vous proposerai aucun motif pour vous engager à remplir ce devoir important, vous les trouverez dans votre cœur et dans votre religion. Enfin, aimez-vous toujours, entr'aidez-vous les uns les autres, donnez-vous mutuellement de bons exemples, assistez-vous de vos conseils, et, si quelqu'un d'entre vous s'écartait des avis que je viens de vous donner, reprenez-le avec bonté, douceur et charité. J'aurais encore, mes très-chers enfants, bien d'autres instructions à vous donner; je me suis bornée aux plus essentielles, et je laisse au guide de vos consciences à suppléer à ce que je ne peux dire : celui auquel je vous ai confiés vous convient; ne le quittez pas sans de grandes raisons; consultez-le dans toutes les démarches, les difficultés, les entreprises où votre salut sera intéressé; respectez ses avis et ses conseils, comme tenant la place de Dieu; fréquentez souvent les sacrements, ils sont la source des grâces : votre conduite ne sera régulière qu'à proportion de votre exactitude à vous y présenter.

6. « Enfin, mes très-chers enfants, je vais vous devancer et vous attendre dans le sein de la terre où mon corps va être porté pour y dormir avec vous jusqu'au moment de la résurrection générale, où nous ressusciterons tous, où nous nous rejoindrons et où nous nous reverrons pour aller jouir, dans le sein de Dieu, du bonheur éternel, qui ne sera accordé qu'à ceux qui auront

vécu selon les lois de Dieu, et qui seront morts dans sa grâce. Adieu, mes chers enfants, adieu, vous ne me reverrez plus qu'en Dieu. Je vous donne, mes très-chers enfants, ma bénédiction maternelle, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Que la paix, que la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ soient avec vous pendant cette vie, afin que vous régniez avec lui dans l'éternité. Ainsi soit-il.

« Je désire que L*** transcrive cette instruction sur son livre, et qu'elle garde précieusement l'original comme un monument de ma tendresse et de mon zèle pour votre salut; chacun de ses frères et sœurs en tirera aussi une copie.

« Je désire encore que ce testament soit lu, par chacun de vous, tous les ans au jour de mon décès. Quand vous lirez cet écrit, je ne serai plus de ce monde; mais je compte que je vivrai toujours dans vos cœurs. Vous vous souviendrez souvent de moi devant Dieu, pour m'obtenir une prompte jouissance du bonheur de le posséder.

« Fait à D., ce 18 janvier.

« Vous pouvez regarder cet écrit comme l'expression de mes sentiments pour vous; mon état de faiblesse ne m'ayant pas permis de l'écrire de ma propre main, je l'ai signé, et je le signerais même de mon sang, tant j'ai à cœur son exécution. Adieu encore une fois, adieu mes chers enfants; et songez, quand vous lirez ceci, que votre mère est devant Dieu.

« *Signé :* B. C. R. de M*** »

Cette dame est morte le 11 février 1797.

ABRÉGÉ DES PREUVES DE LA RELIGION,

PAR DEMANDES ET PAR RÉPONSES.

Demande. Qu'est-ce que la religion?

Réponse. La religion est un culte que l'on rend au vrai Dieu par le sacrifice de l'esprit et du cœur, et par la pratique des devoirs qu'il a enseignés et prescrits à l'homme.

D. Dans quels livres se trouve l'histoire de la religion?

R. Elle se trouve dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament.

D. Comment prouve-t-on que les auteurs de l'Ancien Testament ont dit vrai, indépendamment de l'inspiration divine?

R. Par cinq raison principales : 1° Parce qu'ils rapportent des choses arrivées de leurs temps, et dont ils savaient la vérité; 2° parce que, s'ils avaient dit faux, ils auraient pu être contredits par une infinité de personnes qui avaient été témoins des mêmes choses qu'ils rapportent, et leurs écrits n'auraient pas été reçus comme divins; 3° parce que c'étaient des gens très-dignes de foi, à qui on ne saurait imputer aucun crime, et qu'il n'y a rien dans leurs écrits qui les fasse soupçonner de mensonge; au contraire on y voit régner partout la bonne foi et la piété; 4° parce que ces histoires qu'ils racontent sont pour la plupart attestées par les auteurs profanes; telles sont l'histoire du déluge, celle de la destruction de Sodome et de Gomorrhe, le passage de la mer Rouge, etc., etc.; 5° parce que la doctrine qu'ils enseignent est très-conforme aux lumières de la raison. Telle est, par exemple, l'obligation de croire qu'il y a un Dieu, que ce Dieu punira les méchants et récompensera les bons; qu'il faut être équitable, vertueux, et traiter son prochain comme on voudrait être traité soi-même.

D. Quelles preuves a-t-on de la divinité de l'Ecriture?

R. On en a quatre : 1° Les miracles que les prophètes ont faits, qui prouvent que Dieu les avait envoyés; 2° les prophéties qui regardent la venue de Jésus-Christ et beaucoup d'autres événements, lesquelles ont été toujours accomplies; 3° la sublimité de la doctrine de l'Ecriture, qui est si sainte et si parfaite, qu'il n'y a que Dieu qui en puisse être l'auteur; 4° le pouvoir admirable qu'elle a sur ceux qui la lisent, car, en sanctifiant leur cœur, elle le remplit de paix et de consolation.

D. De quel poids peuvent être les prophéties de l'Ancien Testament pour prouver la vérité de la religion?

R. Elles sont d'un très-grand poids, et quiconque les examinera avec attention sera convaincu qu'elles ont été inspirées de Dieu, et que par conséquent ce sont des preuves démonstratives de la vérité de la religion. Comment des hommes auraient-ils pu prédire des événements qui devaient arriver cinq cents ans après? Or les prophéties de Daniel sur les quatre grandes monarchies, et sur la venue de Jésus-Christ, ont été faites cinq cents ans avant leur accomplissement; cependant elles sont si claires, que si l'on n'était sûr de leur ancienneté, on croirait qu'elles ont été faites après coup.

D. Les Juifs ajoutaient-ils foi aux prophéties du vivant des prophètes qui les avaient faites?

R. Oui. Et comment ne l'auraient-ils pas fait, tandis qu'ils voyaient de leurs propres yeux l'accomplissement des choses qu'on leur prédisait? Si on ne leur avait fait que des prédictions très-éloignées, et dont ils n'eussent pu voir l'accomplissement, ils auraient été en droit de les révoquer en doute; mais comme ils voyaient tous les jours l'événement de ce qui avait été prédit ou par des prophètes de leur temps, ou par ceux qui les avaient précédés, l'accomplissement de ces premières prophéties leur faisait espérer celui des suivantes. Ils

croyaient à l'avenir, parce qu'ils voyaient le présent; et ils étaient persuadés que ces prophéties étaient divines, parce qu'elles étaient infaillibles.

D. Peut-on prouver par les prophéties la venue du Messie?

R. Oui. Il y en a qui marquent précisément le temps de sa venue, le lieu de sa naissance, les qualités qu'il devait avoir, ses miracles, sa passion, le genre de sa mort, et d'autres particularités qui conviennent tellement à Jésus-Christ, qu'elles ne sauraient convenir qu'à lui.

D. Quelles sont les principales prophéties qui regardent le Messie?

R. Ce sont celles de Jacob, des prophètes Daniel, Isaïe, Aggée, Michée et plusieurs autres. Mais je ne rapporterai que la prophétie de Jacob et celle des soixante-dix semaines de Daniel.

D. Dites-moi la fameuse prophétie de Jacob

R. La voici; mais il est à propos de rapporter auparavant dans quelles circonstances elle a été faite. Jacob, étant au lit de la mort, donna sa bénédiction à tous ses enfants, et leur prédit ce qui devait leur arriver. Quand il vint à Juda, il l'éleva au-dessus de ses frères, et lui dit que de sa race sortirait le Sauveur du monde. Voici en quels termes il l'annonce (*Gen.* XLIX, 10): ***Le sceptre ne sortira point de Juda, et le gouvernement ne sortira point de ses descendants, jusqu'à ce que vienne celui qui doit être envoyé, et il sera l'attente des nations.***

D. Comment la prophétie de Jacob a-t-elle été accomplie?

R. Elle a été accomplie : 1° En ce qu'au temps où Jésus-Christ est venu, le sceptre n'était plus entre les mains des Juifs, puisque Hérode l'Ascalonite, alors roi de Judée, était Iduméen; 2° en ce que, dans le même temps, les Juifs perdirent l'autorité de se gouverner par eux-mêmes, avec pouvoir de vie et de mort : ils en firent un aveu public au temps de la passion de Jésus-Christ, lorsqu'ils s'écrièrent : ***Nous n'avons pas le pouvoir de faire mourir personne.*** (*Joan.* XVIII, 31.)

D. Dans quel temps fut faite la prophétie de Daniel?

R. Pendant la captivité de Babylone, où Daniel, affligé de la souffrance des Juifs, fit à Dieu une ardente prière pour obtenir de lui ses miséricordes sur son peuple, et l'effet de ses anciennes promesses. Dieu, touché des prières de son serviteur, lui envoya l'ange Gabriel pour le consoler et lui apprendre l'avenir, en sorte que le discours de l'ange à Daniel est ce qu'on appelle la prophétie des soixante-dix semaines.

D. Dites-nous la prophétie de Daniel.

R. « Il n'y a pas encore à attendre soixante-dix semaines,» dit l'ange à Daniel, « pour mettre le comble à vos vœux et à ceux du peuple; car avant la fin des soixante-dix semaines, viendra l'accomplissement des promesses et la fin de l'iniquité. Une justice éternelle paraîtra sur la terre pour accomplir cette révélation, au temps que le Saint des saints aura l'onction : comprenez-le donc, et faites-y attention. Depuis l'ordre qui sera donné pour rebâtir de nouveau la ville de Jérusalem, dont les maisons et les murs auront été construits à la hâte, depuis cet ordre jusqu'au Christ, chef du peuple, il n'y aura d'intervalle que sept semaines, avec soixante-deux, c'est en tout soixante-neuf semaines ou quatre cent quatre-vingt trois ans). Le Christ sera mis à mort, et son peuple qui l'aura renoncé ne sera plus son peuple. Un autre peuple, sous les ordres de son chef, viendra renverser la ville et son sanctuaire, qui seront entièrement ruinés, et après la fin de cette guerre, viendra la désolation prédite. Il confirmera son alliance avec plusieurs; vers le milieu de la semaine, l'hostie et les sacrifices seront abolis; l'abomination, jointe à la désolation, sera dans le temple, et la désolation durera jusqu'à la fin.» (*Dan.* IX, 24-27.)

D. Qu'y a-t-il à remarquer sur la prophétie de Daniel?

R. Il faut observer que les semaines dont il s'agit ici sont des semaines d'années et non de jours; que chaque semaine contient sept années, et que toutes ensemble font l'espace de quatre cent quatre-vingt-trois ans. Tout le monde convient de cette vérité; mais, s'il en fallait donner la preuve, il suffirait de remarquer qu'il est dit dans la prophétie que le temple serait rebâti au bout de sept semaines : or il est évident que cela aurait été impossible, si c'étaient des semaines de jours; d'ailleurs on sait qu'à cause des oppositions des Samaritains, le temple ne fut fini qu'au bout de quarante-neuf ans, ce qui fait en tout sept semaines d'années.

D. La prophétie de Daniel a-t-elle été accomplie?

R. Oui; et pour se convaincre de cette vérité, il faut faire attention à ces trois points : 1° Jésus-Christ devait paraître au bout du terme marqué par la prophétie; 2° il devait établir sa loi, être rejeté par les Juifs et mis à mort; 3° la destruction de la ville et du temple de Jérusalem, l'abolition des sacrifices et la dispersion des Juifs devaient suivre cette mort. Or tout cela est arrivé; car, au temps marqué par la prophétie, est arrivé un homme extraordinaire, qui avait tous les caractères marqués par les Ecritures. Après sa mort, Jérusalem a été détruite par l'empereur Tite, le 8 septembre de l'an de Jésus-Christ 70. Les sacrifices ont été abolis, le temple ruiné de fond en comble, et les Juifs dispersés sans retour. C'est par une providence particulière qu'ils subsistent encore; ils ne sont errants sur la terre que pour porter en tous lieux les oracles qui prouvent la vérité de cette prophétie, et celle de leur réprobation.

D. Quelles autres preuves a-t-on de la venue du Messie?

R. On prouve encore la venue de Jésus-Christ par les livres du Nouveau Testament, par le témoignage des auteurs chré-

tiens, et par celui de plusieurs historiens profanes.

D. Doit-on ajouter foi aux livres du Nouveau Testament?

R. Oui, par quatre raisons principales, indépendamment de l'inspiration divine : 1° parce qu'ils ont été écrits par des auteurs contemporains, qui n'ont pu être trompés, ayant écrit ce qu'ils avaient vu, entendu et touché; 2° parce qu'ils ont été écrits par des auteurs incapables de tromper, puisque c'étaient de pauvres pêcheurs sans éloquence et sans ambition, et qui ont scellé de leur propre sang les vérités qu'ils ont annoncées; 3° parce que, quand même ils auraient voulu tromper, ils ne l'auraient pas pu, eux qui prêchaient devant des gens qui avaient été les témoins des merveilles qu'ils annonçaient, et dont on aurait aisément découvert l'imposture, si elles n'avaient pas été aussi vraies qu'elles le sont; 4° parce que plusieurs faits rapportés dans l'Evangile sont attestés par les auteurs profanes. Enfin, on peut dire avec confiance qu'il n'y a point d'histoire dans le monde qui ait autant de certitude et qui mérite autant de croyance.

D. Quels sont les auteurs profanes qui ont parlé de Jésus-Christ et des Chrétiens?

R. Ce sont tous ceux qui ont vécu de son temps, ou dans les siècles qui l'ont suivi de près. Suétone, Tacite et Pline le Jeune, historiens romains, et Josèphe, historien juif, qui ont tous parlé de Jésus-Christ, écrivaient peu de temps après sa mort. Phlégon, Lampridius, Calcidius, Ammien Marcellin et plusieurs autres vivaient dans les siècles suivants.

D. Que rapportent Tacite et Pline le Jeune de Jésus-Christ et des Chrétiens?

R. Tacite dit que l'empereur Néron, voulant se représenter l'embrasement de la ville de Troie, fit mettre feu aux plus beaux quartiers de la ville de Rome; mais que, pour éviter la haine que lui attirait une action si barbare, il en accusa ceux qu'on appelait Chrétiens, et qu'il les condamna aux plus horribles supplices.

Pline le Jeune, gouverneur de Bithynie, écrivit à Trajan que, par son ordre, il avait fait mourir plusieurs Chrétiens; qu'il ne les avait trouvés coupables d'aucun crime; mais qu'au contraire, ils s'engageaient par serment à n'en point commettre, et que, tout ce qu'on pouvait leur reprocher, était de chanter des cantiques en l'honneur de Jésus-Christ. Ces deux témoignages prouvent l'antiquité du christianisme; ils sont si authentiques, que l'incrédulité la plus opiniâtre ne saurait les révoquer en doute.

D. Qu'est-ce que l'historien Josèphe dit de Jésus-Christ?

R. Il en parle en termes très-clairs, ainsi qu'on le peut voir dans le passage que je vais citer :

« En ce temps-là, » dit Josèphe, « parut Jésus, homme sage, si pourtant il ne faut l'appeler qu'un homme, car il faisait des choses miraculeuses, et était le maître de ceux qui aiment à recevoir la vérité. Il a eu beaucoup de sectateurs parmi les Juifs et parmi les gentils. Il était le Christ. Etant accusé par les princes de notre nation, Pilate le fit crucifier. Ceux qui avaient été attachés à lui ne cessèrent pas de l'être; car trois jours après il apparut vivant, comme l'avaient prédit les prophètes inspirés de Dieu, et il fit d'autres prodiges. Ses sectateurs, appelés *Chrétiens*, de son nom, ont subsisté depuis, et subsistent encore aujourd'hui. »

D. Quels traits de la vie de Jésus-Christ sont rapportés par Calcidius et Phlégon auteurs païens?

R. Calcidius, philosophe platonicien, rapporte que, l'année qui répond à celle de la naissance de Jésus-Christ, il parut une étoile brillante qui n'était point d'un mauvais présage, mais qui annonçait la venue d'un Dieu pour le bonheur de tous les hommes. Il ajoute que de sages Chaldéens l'ayant découverte, allèrent chercher ce Dieu nouvellement né, et que, l'ayant trouvé, ils lui présentèrent leurs vœux et leurs hommages; ce qui doit visiblement s'entendre de l'étoile qui conduisit les mages à Bethléem.

Phlégon, affranchi de l'empereur Adrien, décrit l'éclipse arrivée à la mort de Jésus-Christ de la même façon et avec les mêmes circonstances qu'elle est rapportée par les évangélistes.

D. Ammien Marcellin, auteur païen, ne rapporte-t-il rien qui puisse confirmer la venue de Jésus Christ?

R. Ammien Marcellin rapporte que Julien l'Apostat, ennemi juré du nom chrétien, voulut faire rebâtir le temple de Jérusalem, pour démentir, s'il était possible, la prédiction que Jésus-Christ avait faite sur la désolation générale et perpétuelle de ce temple, et que, pendant qu'on travaillait avec le plus d'ardeur à cet ouvrage, tout d'un coup d'horribles tourbillons de flammes sortirent des fondements, consumèrent la plupart des ouvriers, et rendirent l'entreprise inutile. Enfin Tertullien assure que Pilate ayant envoyé à Rome tous les Actes de la mort et des miracles de Jésus-Christ, Tibère proposa de le mettre au nombre des dieux. Toutes ces preuves réunies ensemble démontrent invinciblement la venue de Jésus-Christ.

D. Est-il sûr que Jésus-Christ ait été le Messie?

R. Oui, parce qu'il a réuni en sa personne tous les caractères qui sont marqués dans les prophéties pour le faire reconnaître. Ces prophéties, qui sont au nombre de plus de soixante, prouvent non-seulement que Jésus-Christ est le Messie, mais même qu'il est Dieu. D'ailleurs, les prodiges qui ont paru à sa naissance, pendant sa vie et à sa mort, sont des preuves incontestables de sa divinité, aussi bien que les miracles qu'il a faits, dont le plus grand est celui d'être ressuscité par sa propre puissance,

D. Quelles preuves a-t-on de la résurrection de Jésus-Christ?

R. On en a trois : 1° le témoignage des apôtres, des disciples, et de plus de cinq cents personnes qui l'ont vu et touché après sa résurrection ; 2° l'impossibilité où étaient les apôtres d'enlever le corps de Jésus-Christ, pour faire croire qu'il était ressuscité. D'ailleurs ils le regardaient, ou comme le Fils de Dieu, ou comme un imposteur ; s'ils le regardaient comme le vrai Fils de Dieu, ils croyaient qu'il pouvait ressusciter ; s'ils le regardaient comme un imposteur, comment se seraient-ils livrés pour lui à une mort certaine ; 3° s'il ne fût pas ressuscité, il aurait été un imposteur, et les apôtres n'auraient pas fait des miracles en son nom. Or il est sûr qu'ils en ont fait ; donc il est sûr que Jésus-Christ est ressuscité.

D. Si Jésus-Christ est ressuscité, et s'il est le Messie et Dieu en même temps, que s'ensuit-il de là?

R. Il s'ensuit que la religion qu'il est venu établir est divine, et par conséquent vraie dans tous ses points ; car une religion véritable ne peut rien enseigner de faux. Or, si elle est vraie, il s'ensuit, par une conséquence nécessaire, qu'il faut la croire et la pratiquer, et qu'on ne saurait se sauver si on en suit une autre.

D. En quoi consiste la sainteté de la religion chrétienne?

R. Elle consiste à rendre à Dieu un culte très-parfait, à régler ses passions, et à soumettre le corps à l'esprit. Avant Jésus-Christ, on ne savait guère ce que c'était que porter sa croix, aimer ses ennemis, estimer la pauvreté, être doux et humble de cœur, rendre le bien pour le mal, se réjouir dans les persécutions et dans les souffrances. La religion chrétienne a enseigné tous ces points, et a fait voir par là qu'elle est l'ouvrage d'un Dieu.

D. Les autres religions ne sont-elles pas aussi saintes que la religion chrétienne?

R. Non, elles ont des caractères bien différents, et font voir par là qu'elles sont l'ouvrage des hommes. La religion des païens, par exemple, est pleine de corruption et d'impiété, et les plus grands crimes y sont autorisés par l'exemple des fausses divinités. Celle de Mahomet est pleine d'absurdités ; car qui peut croire que la lune soit tombée un jour dans la poche de Mahomet, comme il le raconte lui-même, et que d'un coup de poing il l'ait renvoyée au ciel, pour ne pas priver le monde de sa clarté? Outre cela, elle flatte les passions des hommes pour les attirer, et permet la jouissance des plaisirs sensuels. Mais la religion chrétienne détruit tous ces vices, et tend à une parfaite sainteté ; et c'est la seule religion qui ait ce privilége véritablement divin.

D. Comment la religion chrétienne, ayant à combattre les inclinations des hommes, la doctrine des philosophes et toutes les passions, a-t-elle pu s'établir en si peu de temps?

R. C'est un prodige des plus merveilleux ; car les apôtres, avant leur mort, l'ont vue publiée et reçue presque par toute la terre. A peine eurent-ils reçu le Saint-Esprit, que saint Pierre, le premier d'entre eux, reproche aux Juifs la mort de Jésus-Christ : huit mille se convertissent à ses deux premières prédications ; les autres apôtres ont partout de pareils succès : la nature même obéit à leur voix. Ce ne sont que prodiges sur prodiges, que conversions éclatantes. En vain la terre et l'enfer se liguent ensemble pour empêcher l'établissement d'une religion si sainte, tous leurs efforts sont inutiles ; le sang des martyrs qu'on répand avec profusion, est une semence de nouveaux Chrétiens. Enfin, les empereurs païens, après tant d'efforts impuissants pour la détruire, en sont eux-mêmes devenus les protecteurs, et ont déposé leur sceptre et leur couronne aux pieds de la croix de Jésus-Christ.

On pourrait ajouter ici, pour dernière preuve, l'argument de saint Augustin, qui dit que la religion s'est établie par les miracles de Jésus-Christ et des apôtres ; et que s'il n'y en avait point eu, ce serait le plus grand de tous qu'elle se fût établie.

D. Comment la religion chrétienne s'est-elle conservée dans sa pureté jusqu'à présent?

R. C'est par l'Eglise dont le ministère est composé des pasteurs unis au Pape, leur chef ; c'est elle qui est la dépositaire de notre foi et la règle de notre croyance. Nous devons regarder comme païens et hérétiques ceux qui n'écoutent pas sa voix ; c'est Jésus-Christ qui nous l'ordonne : or quiconque n'aura pas l'Eglise pour mère, n'aura pas Dieu pour père.

D. La religion n'a-t-elle pas des obscurités?

R. Oui, Dieu le permet ainsi pour éprouver notre foi. Quoique les principaux points qu'elle propose à croire soient au-dessus de la raison humaine, qui est très-bornée, elle n'enseigne pourtant rien contre la raison, parce Dieu, qui en est l'auteur et qui est en même temps le principe de la raison, ne saurait rien enseigner que de raisonnable. Et, pour finir par la pensée d'un homme qui avait recueilli d'excellentes pensées sur la religion, on peut dire que la religion chrétienne renferme assez de lumières pour éclairer ceux qui désirent sincèrement d'être éclairés, et assez de ténèbres pour aveugler ceux qui se plaisent dans leur aveuglement.

TABLE DES MATIÈRES.

Notice biographique sur Claude Arvisenet, 9

OEUVRES COMPLETES DE CLAUDE ARVISENET, CHANOINE ET VICAIRE GENERAL DE TROYES.

PREMIERE PARTIE. — INSTRUCTIONS SUR LES DEVOIRS DU CHRETIEN. 13

MEMORIAL DES DISCIPLES DE JESUS-CHRIST. 13

Préface. 13

Livre premier. — De Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur du monde.

Chapitre premier. — Coup d'œil rapide sur l'histoire sacrée jusqu'à Jésus-Christ, pour montrer la perpétuité de l'Eglise depuis le commencement du monde. 15

Chap. II. — Précis de la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ. 18

Chap. III. — De la divinité de Jésus-Christ. 39

Chap. IV. — Exposition de la foi en Jésus-Christ, ou symbole composé par saint Athanase, évêque d'Alexandrie, docteur de l'Eglise, et confesseur de la foi. 42

Chap. V. — De l'union à Jésus-Christ. 43

Chap. VI. — De l'attachement tendre et inviolable à Jésus-Christ. 47

Chap. VII. — Pratiques pour aider le Chrétien à se rappeler dans la plupart de ses actions le souvenir de Jésus-Christ. 49

Livre second. — Vie et mœurs des premiers Chrétiens, et des Chrétiens convertis à la foi dans les siècles derniers.

Chapitre premier. — Court exposé de l'établissement de la religion chrétienne, bien propre à convaincre de sa vérité. 51

Chap. II. — Mœurs des premiers Chrétiens. 53

Chap. III. — Mœurs des nouveaux Chrétiens convertis à la foi dans les siècles derniers. 75

Chap. IV. — Maximes fondamentales de la religion chrétienne. 94

Livre troisième. — Règles de conduite et instructions.

Chapitre premier. — La bonne journée, ou manière de sanctifier la journée. 95

§ I. — Conduite pour le réveil. 95

§ II. — Conduite pour la prière du matin. 98

§ III. — Examen de prévoyance pour éviter les péchés de la journée. 100

Chap. II. — Conduite pour le travail et les occupations ordinaires de la campagne. 102

§ I. — Nécessité du travail. 102

§ II. — Conduite pour la messe. 108

§ III. — Conduite pour l'*Angelus*. 112

§ IV. — Conduite pour la lecture spirituelle. 112

§ V. — Conduite pour le repas. 112

§ VI. — Conduite pour la prière du soir. 114

§ VII. — Examen du soir. 115

§ VIII. — Conduite pour le coucher. 116

§ IX. — Conduite pour les dimanches et fêtes. 117

§ X. — Prières et aspirations vers Dieu pour différentes circonstances de la vie. 122

Chap. II *bis*. — Des principales vertus chrétiennes. 123

Chap. III. — Du sacrement de pénitence. 126

Chap. IV. — Des indulgences. 129

Chap. V. — De la sainte communion. 132

Chap. VI. — De la communion spirituelle. 133

Chap. VII. — De la visite au très-saint Sacrement 133

Chap. VIII. — De la dévotion à la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. 135

Chap. IX. — De la dévotion à la sainte Vierge. 135

Chap. X. — De la dévotion aux anges et aux saints. 136

Chap. XI. — Des confréries. 137

Chap. XII. — De la préparation à la mort. 138

Chap. XIII. — Instructions sur les principales fêtes de l'année. 139

Chap. XIV. — Instructions sur les différents états. 156

§ I. — Devoirs des personnes mariées. 156

— Devoirs des pères et mères envers leurs enfants 157

— Devoirs des enfants. 159

— Devoirs des maîtres. 159

V. — Devoirs des domestiques. 160

V. — Devoirs des vieillards. 161

§ VI. — Devoirs des garçons. 161

§ VII. — Devoirs des filles. 162

§ VIII. — Devoirs des chefs de famille. 163

§ IX. — Portrait du véritable Chrétien. 165

SAPIENTIA CHRISTIANA.

Proloquium ad Christi fideles. 165

Caput primum. — De fine hominis. 167

Cap. II. — De salute. 168

Cap. III. — Cum metu et tremore salus perficienda. 170

Cap. IV. — Quanti vocationem suam facere debeat Christianus. 172

Cap. V. — Quod pauci sint veri Christiani. 174

Cap. VI. — De fide. 176

Cap. VII. — De integritate fidei. 178

Cap. VIII. — De fidei jactura. 180

Cap. IX. — De Christianæ religionis institutione. 182

Cap. X. — De Deo optimo maximo. 184

Cap. XI. — De sanctissimæ Trinitatis mysterio. 187

Cap. XII. — De Filii Dei incarnatione et hominum redemptione. 188

Cap. XIII. — De divinitate Jesu Christi Domini et Salvatoris nostri. 190

Cap. XIV. — De passione Domini nostri Jesu Christi. 192

Cap. XV. — De sancto Spiritu. 193

Cap. XVI. — De Ecclesia Christi. 195

Cap. XVII. — De summo Romano Pontifice capite visibili Ecclesiæ, Christi Domini in terris vicario. 197

Cap. XVIII. — De sanctorum communione. 199

Cap. XIX. — De signo Christianorum. 201

Cap. XX. — De fidei Symbolo. 203

Cap. XXI — De episcopis Ecclesiæ Christi rectoribus et infallibilitate corporis episcopalis. 204

Cap. XXII. — De tempore. 206

Cap. XXIII. — De tempore redimendo. 208

Cap. XXIV. — De morte. 210

Cap. XXV. — De vano mortis metu. 212

Cap. XXVI. — De judicio extremo. 214

Cap. XXVII. — De inferno. 217

Cap. XXVIII. — De cœlo. 221

Cap. XXIX. — De purgatorio. 224

Cap. XXX. — De paucitate electorum. 227

Cap. XXXI. — De sancta spe. 229

Cap. XXXII. — De desperatione. 232

Cap. XXXIII. — De præsumptione. 235

Cap. XXXIV. — De Dei amore. 237

Cap. XXXV. — De dilectione proximi. 240

Cap. XXXVI. — De orationis necessitate. 242

Cap. XXXVII. — Quomodo orandum sit. 245

Cap. XXXVIII. — De Oratione dominica *Pater noster*. 248

Cap. XXXIX. — De sacrosancto missæ sacrificio. 249

Cap. XL. — De beatissima Dei Genitrice Virgine Maria. 251

Cap. XLI. — De peccato mortali. 255

Cap. XLII. — De summa peccatoris miseria. 257

Cap. XLIII. — De pœna peccati. 259

Cap. XLIV. — Quam periculosum sit peccatori conversionem suam differre. 261

Cap. XLV. — De pœnitentia. 264

Cap. XLVI. — De gemitu et dolore pœnitentis. 266

Cap. XLVII. — De bonis veri pœnitentis operibus. 268

Cap. XLVIII. — Quod Christianus vir facile possit in quolibet statu pœnitentiæ opera facere. 270

Cap. XLIX. — De tentationibus. 272

Cap. L. — Quod servus Dei homines timere non debeat. 276

Cap. LI. — De scandalo. 278

Cap. LII. — De libris perversis. 280

Cap. LIII. — Quod Christianus vir debeat lectioni intendere. 283

Cap. LIV. — De pœnitentiæ sacramento. 285

Cap. LV. — Quam periculosum sit et malum peccata in confessione celare. 287

Cap. LVI. — De vana confessionis formidine. 289

Cap. LVII. — De contritione. 291

Cap. LVIII. — Quam necessarium sit firmum emendationis propositum. 295

Cap. LIX.—De sanctissimo Eucharistiæ sacramento. 295

Cap. LX. — Quanta bona præstantur digne communicantibus. 297

Cap. LXI. — Quanta cura debeat se Christianus ad communicandum disponere. 299

Cap. LXII. — De festorum dierum sanctificatione. 302
Cap. LXIII. — Quomodo Christianus debeat Dominicos et festos dies sanctificare 304
Cap. LXIV. — Quod Christianus diebus Dominicis et festivis parochiæ suæ officiis interesse debeat. 307
Cap. LXV. — De religiosa reverentia in templo Dei tenenda. 311
Cap. LXVI. — De zelo pro decore domus Dei. 313
Cap. LXVII. — De abstinentia et jejunio. 314
Cap. LXVIII. — De peccato veniali. 317
Cap. LXIX. — De voluntate Dei fideliter facienda. 319
Cap. LXX. — De divitiis hujus mundi. 321
Cap. LXXI. — De furto et injustitia. 324
Cap. LXXII. — De eleemosyna. 326
Cap. LXXIII. — De castitate. 328
Cap. LXXIV. — De sobrietate. 331
Cap. LXXV. — Quod servus Dei mundum fugere debeat. 333
Cap. LXXVI. — De superbia. 335
Cap. LXXVII. — De humilitate. 336
Cap. LXXVIII. — Quod servus Christi debeat inimicis condonare, eosque diligere. 338
Cap. LXXIX. — De blasphemiis et juratione. 340
Cap. LXXX. — De luxus superbia. 343
Cap. LXXXI. — De comœdiis et choreis. 345
Cap. LXXXII. — De patientia in adversis. 347
Cap. LXXXIII. — Quod Christianus debeat Christi patientiam imitari. 349
Cap. LXXXIV. — Quantum cavere debeat Christi servus, ne proximum verbo aut cogitatione lædat. 350
Cap. LXXXV. — Monita ad conjuges Christianos. 353
Cap. LXXXVI. — De Christiana filiorum educatione. 357
Cap. LXXXVII. — De officiis filiorum erga parentes. 362
Cap. LXXXVIII. — De recte sanctoque vivendi regula. 366

LA SAGESSE CHRETIENNE OU TRADUCTION LIBRE ET ABREGEE DU *SAPIENTIA CHRISTIANA*.

Préface. 369
Chapitre premier. — De la fin de l'homme. 371
Chap. II. — Du salut. 373
Chap. III. — De la crainte et du tremblement avec lesquels il faut opérer son salut. 375
Chap. IV. — Combien le Chrétien doit estimer sa vocation. 377
Chap. V. — Qu'il y a bien peu de véritables Chrétiens. 379
Chap. VI. — De la foi. 381
Chap. VII. — De l'intégrité de la foi. 383
Chap. VIII. — De la perte de la foi. 385
Chap. IX. — De l'établissement de la religion chrétienne. 387
Chap. X. — De la grandeur et de la bonté de Dieu. 389
Chap. XI. — Du mystère de la sainte Trinité. 391
Chap. XII. — De l'incarnation du Fils de Dieu et de la rédemption des hommes. 393
Chap. XIII. — De la divinité de Jésus-Christ Notre-Seigneur et notre Sauveur. 394
Chap. XIV. — De la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. 396
Chap. XV. — Du Saint-Esprit. 397
Chap. XVI. — De l'Eglise de Jésus-Christ. 399
Chap. XVII. — Du Souverain Pontife de Rome, chef visible de l'Eglise, et vicaire de Jésus-Christ sur la terre. 402
Chap. XVIII. — De la communion des saints. 403
Chap. XIX. — Du signe du Chrétien. 405
Chap. XX. — Du Symbole de la foi. 407
Chap. XXI. — Des évêques, qui sont les pasteurs de l'Eglise de Jésus-Christ, et de l'infaillibilité du corps épiscopal. 408
Chap. XXII. — Du temps. 410
Chap. XXIII. — Du rachat du temps. 412
Chap. XXIV. — De la mort 413
Chap. XXV. — Des vaines frayeurs de la mort. 415
Chap. XXVI. — Du jugement dernier. 417
Chap. XXVII. — De l'enfer. 420
Chap. XXVIII. — Du ciel. 424
Chap. XXIX. — Du purgatoire. 426
Chap. XXX. — Du petit nombre des élus. 428
Chap. XXXI. — De l'espérance. 431
Chap. XXXII. — Du désespoir. 433
Chap. XXXIII. — De la présomption. 435
Chap. XXXIV. — De l'amour de Dieu. 437
Chap XXXV. — De l'amour du prochain. 440
Chap. XXXVI. — De la nécessité de la prière. 441
Chap. XXXVII. — De la manière de prier. 444
Chap. XXXVIII. — De l'Oraison dominicale. 447
Chap. XXXIX. — Du très-saint sacrifice de la messe. 448
Chap. XL. — De la bienheureuse Vierge Marie, Mère de Dieu. 450
Chap. XLI. — Du péché mortel. 453
Chap. XLII. — De l'affreuse misère du pécheur. 455
Chap. XLIII. — De la peine du péché. 456
Chap. XLIV. — Du danger que court le pécheur en différant sa conversion. 458
Chap. XLV. — De la pénitence. 460
Chap. XLVI. — Des gémissements et de la douleur du pénitent. 463
Chap. XLVII. — Des bonnes œuvres du vrai pénitent. 464
Chap. XLVIII. — De la facilité qu'ont les Chrétiens de pratiquer les œuvres de la pénitence dans tous les états. 466
Chap. XLIX. — Des tentations. 467
Chap. L. — Un vrai serviteur de Dieu ne doit point craindre les hommes. 471
Chap. LI. — Du scandale. 473
Chap. LII. — Des mauvais livres. 475
Chap. LIII. — Un bon Chrétien fait ses délices des saintes lectures. 478
Chap. LIV. — Du sacrement de pénitence. 480
Chap. LV. — Combien il est dangereux et funeste de cacher ses péchés en confession. 482
Chap. LVI. — Des vaines frayeurs de la confession. 484
Chap. LVII. — De la contrition. 486
Chap. LVIII. — De la nécessité et de la fermeté du bon propos. 488
Chap. LIX. — Du très-saint sacrement de l'Eucharistie. 489
Chap. LX. — Des avantages inestimables d'une bonne communion. 491
Chap. LXI. — Avec quels soins un Chrétien doit se préparer à la communion. 495
Chap. LXII. — De la sanctification des jours de fête. 496
Chap. LXIII. — Comment un Chrétien doit sanctifier les jours de dimanche et de fête. 497
Chap. LXIV. — Un Chrétien doit assister les saints jours de dimanche et de fête aux offices de la paroisse. 500
Chap. LXV. — Du respect dans le temple de Dieu, et du zèle pour sa décoration. 504
Chap. LXVI. — De l'abstinence et du jeûne. 506
Chap. LXVII. — Du péché véniel. 508
Chap. LXVIII. — De la soumission à la volonté de Dieu. 510
Chap. LXIX. — Des richesses de ce siècle. 511
Chap. LXX. — Du vol et de l'injustice. 514
Chap. LXXI. — De l'aumône. 516
Chap. LXXII. — De la chasteté. 518
Chap. LXXIII. — De la sobriété. 521
Chap. LXXIV. — De la fuite du monde. 523
Chap. LXXV. — De l'orgueil. 524
Chap. LXXVI. — De l'humilité. 526
Chap. LXXVII. — Du pardon et de l'amour des ennemis. 528
Chap. LXXVIII. — Du blasphème et du jurement. 530
Chap. LXXIX. — De l'orgueil, du luxe. 532
Chap. LXXX. — De la comédie et des danses. 533
Chap. LXXXI. — De la patience dans les maux. 535
Chap. LXXXII. — Un bon Chrétien ne doit blesser personne, ni dans ses jugements, ni dans ses paroles 537
Chap. LXXXIII. — Avis aux époux chrétiens. 539
Chap. LXXXIV. — De l'éducation chrétienne des enfants. 543
Chap. LXXXV. — Des devoirs des enfants envers leurs parents. 547
Chap. LXXXVI. — De la manière de vivre saintement. 550

QUOD VULT DEUS, SIVE LIBELLUS DE CONFORMITATI VOLUNTATI DIVINÆ.

Caput primum. — De necessitate conformitatis voluntati divinæ. 553
Cap. II. — De consideranda Dei voluntate etiam in malis quæ ex peccato procedunt. 555
Cap. III. — De bonis e conformitate voluntati Dei oriundis 556
Cap. IV. — De felicitate et beatitudine qua in præsenti vita fruitur ille qui Dei voluntati conformis est. 557
Cap. V. — Quod verum solatium in sola Dei voluntate inveniatur, et extra illam inaniter quæratur. 558
Cap. VI. — Quod propria voluntas non sit sequenda. 559
Cap. VII. — De pluribus emolumentis e conformitate voluntati divinæ provenientibus. 560
Cap. VIII. — Quantum Deo placeat, et perfectus sit qui ipsius voluntati conformis est. 561

Cap. IX. — De quibusdam ad conformitatem et resignationem suaviter conducentibus. 561
Cap. X. — De paterna et speciali Dei providentia erga homines, et filiali fiducia in Deo habenda. 563
Cap. XI. — De quibusdam incitamentis ad familiarem et filialem fiduciam in Deo. 564
Cap. XII. — De diversis gradibus conformitatis et resignationis. 565
Cap. XIII — De conformitate voluntati Dei in sacro ministerio, et obedientia præ.atis exhibenda. 567
Cap. XIV. — De indifferentia et resignatione relative ad humiliora ministeria. 568
Cap. XV. — De conformitate voluntati Dei in donorum et dotum distributione. 569
Cap. XVI. — De conformitate voluntati Dei in morbo et ægritudine. 570
Cap. XVII. — Quod in Deo, non in medico, neque medicinis sit fidendum; et tam morbi quam repugnantia quæcunque cum resignatione sint toleranda. 571
Cap. XVIII. — De conformitate voluntati Dei in morte sicut in vita. 572
Cap. XIX. — De sancto et pio mortis desiderio quo anima adjuvatur ad plenam resignationem in mo.te. 573
Cap. XX. — De conformitate voluntati Dei in publicis calamitatibus. 575
Cap. XXI. — Quod cognitio et recogitatio peccatorum cum compunctione multum juvet ad pertectam in quacunque tribulatione resignationem. 577
Cap. XXII. — Quod anima fidelis debeat se conformare voluntati divinæ, quando ariditatem et desolationem in oratione experitur. 578
Cap. XXIII. — De conformitate voluntati divinæ in distributione donorum et virtutum. 580
Cap. XXIV. — De conformitate voluntati divinæ in ordine ad beatitudinem et gloriam æternam. 581
Praxis brevissima orationis mentalis. 582
LA VOLONTE DE DIEU. 581
Chapitre premier. — De la nécessité de se conformer à la volonté de Dieu. 581
Chap. II. — Qu'il faut reconnaitre la volonté de Dieu dans les maux même qui proviennent du péché. 584
Chap. III. — Des avantages que produit la conformité à la volonté de Dieu. 585
Chap. IV. — Du bonheur et de la félicité dont jouit dans cette vie celui qui se conforme à la volonté de Dieu. 587
Chap. V. — Qu'on ne trouve de vraies consolations que dans la conformité à la volonté de Dieu, et que ce serait en vain qu'on la chercherait ailleurs. 588
Chap. VI. — Qu'il ne faut pas suivre sa propre volonté 589
Chap. VII. — De plusieurs avantages qui résultent de la conformité à la volonté de Dieu. 590
Chap. VIII. — Combien celui qui se conforme en tout à la volonté de Dieu, est parfait et plait à Dieu. 591
Chap. IX. — De quelques considérations qui aident puissamment l'âme fidèle à se résigner à la volonté de Dieu. 592
Chap X. — De la providence spéciale et paternelle de Dieu envers les hommes, et de la confiance filiale que nous devons avoir en lui. 594
Chap. XI. — Des divers motifs bien propres à exciter l'âme fidèle à avoir une confiance filiale et familière en Dieu. 595
Chap. XII. — Des divers degrés de conformité et de résignation. 597
Chap. XIII. — De la conformité à la volonté de Dieu dans les différents emplois, et de l'obéissance aux supérieurs. 599
Chap. XIV. — De l'indifférence et de la résignation qu'il faut avoir relativement aux emplois les moins honorables et même les plus vils. 601
Chap. XV. — De la conformité à la volonté de Dieu dans la distribution des grâces et des talents. 602
Chap. XVI. — De la conformité à la volonté de Dieu dans les maladies et les infirmités. 604
Chap. XVII. — Que c'est de Dieu seul qu'il faut attendre avec confiance la guérison, et non pas de l'habileté du médecin ou de la vertu des médicaments. Qu'il faut supporter avec résignation et les maladies, et ce qu'elles entraînent de répugnant à la nature. 605
Chap. XVIII. — De la conformité à la volonté de Dieu par rapport à la mort comme par rapport à la vie. 607
Chap. XIX. — Du pieux et saint désir de la mort qui aide l'âme fidèle à s'y résigner pleinement. 608
Chap. XX. — De la conformité à la volonté de Dieu dans les calamités publiques. 610
Chap. XXI. — Que la connaissance, le souvenir et la componction de nos fautes nous aident puissamment à nous conformer entièrement à la volonté de Dieu dans toute espèce d'adversité et de tribulation. 612
Chap. XXII. — Que l'âme fidèle doit se conformer à la volonté de Dieu dans les aridités et les désolations qu'elle éprouve dans l'oraison. 614
Chap. XXIII. — De la conformité à la volonté de Dieu dans la distribution des dons et des vertus. 616
Chap. XXIV. — De la conformité à la volonté de Dieu à l'égard de la béatitude et de la gloire éternelle. 617
APPENDICE AU LIVRE DE LA VOLONTE DE DIEU.
LECTURES TIRÉES DES OUVRAGES DE SAINT CYPRIEN, ÉVÊQUE ET MARTYR, POUR AIDER L'AME FIDÈLE A SE CONFORMER A LA VOLONTÉ DE DIEU DANS LES TEMPS DE TRIBULATION. 617
Première lecture. — Traité de la patience. 617
IIe lecture. — Suite du traité de la patience. 620
IIIe lecture. — Suite du traité de la patience. 622
IVe lecture. — Suite du traité de la patience. 624
Ve lecture. — Suite du traité de la patience. 626
VIe lecture. — Suite du traité de la patience. 628
VIIe lecture. — Lettre de saint Cyprien aux Thibaritains. 630
VIIIe lecture. — Suite de la lettre de saint Cyprien aux Thibaritains. 631
IXe lecture. — Suite de la lettre de saint Cyprien aux Thibaritains. 633
Xe lecture. — Suite de la lettre de saint Cyprien aux Thibaritains. 634
XIe lecture. — Lettre septième de saint Cyprien, adressée à son clergé et à son peup'e, pour les engager à prier Dieu pour leurs péchés, et à être bien unis. 636
XIIe lecture. — Suite de la lettre de saint Cyprien à son clergé et à son peuple. 638
XIIIe lecture. — Tirée de la vingt-cinquième lettre écrite à saint Cyprien par les prêtres Moïse et Maxime, et les diacres Nicostrate et Rufin, avec les autres confesseurs. 640
XIVe lecture. — Traité de la contagion par saint Cyprien. 642
XVe lecture. — Suite du traité de la contagion. 644
XVIe lecture. — Suite du traité de la contagion. 645
XVIIe lecture. — Suite du traité de la contagion. 647
XVIIIe lecture. — Suite du traité de la contagion. 649
XIXe lecture. — Traité de l'exhortation au martyre, adressé à Fortunat par saint Cyprien. 651
XXe lecture. — Suite du traité de l'exhortation au martyre. 653
XXIe lecture. — Suite du traité de l'exhortation au martyre. 655
XXIIe lecture. — Suite du traité de l'exhortation au martyre. 657
XXIIIe lecture. — Suite du traité de l'exhortation au martyre. 660
XXIVe lecture. — Suite du traité de l'exhortation au martyre. 662
XXVe lecture. — Suite du traité de l'exhortation au martyre. 663
XXVIe lecture. — Suite du même chapitre sur l'exhortation au martyre. 665
LE FROMENT DES ELUS, OU PREPARATIONS ET ACTIONS DE GRACES A L'USAGE DES AMES PIEUSES QUI FONT LEURS DÉLICES DE LA FRÉQUENTE COMMUNION, ET DONT ELLES PEUVENT AUSSI SE SERVIR DANS LES VISITES QU'ELLES FONT AU TRÈS-SAINT SACREMENT.
Préface. 665
Première partie. — Préparations préliminaires ou lectures sur la sainte Eucharistie pour se préparer à la recevoir dignement. 667
Première lecture. — Du très-saint sacrement de l'Eucharistie. 667
IIe lecture. — Du très-saint sacrifice de la messe. 670
IIIe lecture. — Des avantages inestimables d'une bonne communion. 671
IVe lecture. — Avec quels soins un Chrétien doit se préparer à la communion. 673
Ve lecture. — De la fréquente communion. 675
VIe lecture. — De l'indigne communion. 677
VIIe lecture. — De la préparation à la communion. 679
VIIIe lecture. — Suite de la préparation à la communion. 680
IXe lecture. — De l'action de grâces après la communion 681
Xe lecture. — De la visite au très-saint Sacrement. 683
Deuxième partie. — Préparations et actions de grâces pour tous les jours de la semaine.
Première préparation. — Le dimanche, avant la communion. 685

Première action de grâces. — Le dimanche, après la communion. 688
II° préparation. — Le lundi, avant la communion. 692
II° action de grâces. — Le lundi, après la communion. 695
III° préparation. — Le mardi, avant la communion 699
III° action de grâces. — Le mardi, après la communion. 701
IV° préparation. — Le mercredi, avant la communion. 705
IV° action de grâces. — Le mercredi, après la communion. 707
V° préparation. — Le jeudi, avant la communion. 711
V° action de grâces. — Le jeudi, après la communion. 715
VI° préparation. — Le vendredi, avant la communion. 716
VI° action de grâces. — Le vendredi, après la communion. 719
VII° préparation. — Le samedi, avant la communion. 722
VII° action de grâces. — Le samedi, après la communion. 724
TROISIÈME PARTIE. — Effusions du cœur tirées de l'Ecriture sainte et des saints Pères pour tous les jours de la semaine. 727
Le dimanche, avant la communion. 727
Le dimanche, après la communion. 730
Le lundi, avant la communion. 733
Le lundi, après la communion. 734
Le mardi, avant la communion. 736
Le mardi, après la communion. 737
Le mercredi, avant la communion. 739
Le mercredi, après la communion. 741
Le jeudi, avant la communion. 743
Le jeudi, après la communion. 744
Le vendredi, avant la communion. 746
Le vendredi, après la communion. 749
Le samedi, avant la communion. 751
Le samedi, après la communion. 753
QUATRIÈME PARTIE. — Pieuses affections avant et après la communion, tirées de l'Imitation de Jésus-Christ, pour tous les jours de la semaine. 755
Le dimanche, avant la communion. 755
Le dimanche, après la communion. 756
Le lundi, avant la communion. 757
Le lundi, après la communion. 758
Le mardi, avant la communion. 759
Le mardi, après la communion. 760
Le mercredi, avant la communion. 761
Le mercredi, après la communion. 762
Le jeudi, avant la communion. 763
Le jeudi, après la communion. 765
Le vendredi, avant la communion. 766
Le vendredi, après la communion. 767
Le samedi, avant la communion. 768
Le samedi, après la communion. 769

OEUVRES COMPLETES DE CLAUDE ARVISENET, CHANOINE ET VICAIRE GENERAL DE TROYES.

DEUXIEME PARTIE. — DEVOIRS PROPRES A CERTAINS ETATS. 771
I. DEVOIRS DE L'ETAT ECCLESIASTIQUE. 771
MEMORIALE VITÆ SACERDOTALIS. 771
Ad sacerdotes Gallicanos. 771
CAPUT PRIMUM. — De vocatione ad statum sacerdotalem, et sacrum ministerium. 775
CAP. II. — De statu sacerdotali. 777
CAP. III. — De necessitate perfectionis in sacerdotibus. 779
CAP. IV. — De possibilitate perfectionis in sæculo. 781
CAP. V. — De mediis ad perfectionem assequendam. 782
CAP. VI. — De paucitate electorum. 785
CAP. VII. — De gravitate peccatorum in sacerdotibus. 785
CAP. VIII. — De malis oriundis ex improba sacerdotum vita. 787
CAP. IX. — De bonis oriundis ex sancta sacerdotum vita. 789
CAP. X. — De differentia inter spiritualem et terrenum sacerdotem. 790
CAP. XI. — De morte. 793
CAP. XII. — De judicio extremo. 795
CAP. XIII. — De inferno. 798
CAP. XIV. — De gemitu sacerdotis in inferno. 800
CAP. XV. — De cœlesti gloria. 801
CAP. XVI. — De devota consideratione divinæ majestatis. 804
CAP. XVII. — De confessione divinitatis Jesu Christi Salvatoris nostri. 806
CAP. XVIII. — De religiosissima devotione erga Dominum Jesum Christum. 808
CAP. XIX. — De passione Domini nostri Jesu Christi jugiter memoranda. 810
CAP. XX. — De compunctione cordis ad pedes crucifixi Domini nostri Jesu Christi. 813
CAP. XXI. — De sincera devotione erga beatissimam Virginem Mariam. 815
CAP. XXII. — De ardore animi ad divina. 816
CAP. XXIII. — De tepore. 818
CAP. XXIV. — De pura intentione. 819
CAP. XXV. — De studio fundamentalium virtutum. 821
CAP. XXVI. — De humilitate. 823
CAP. XXVII. — De humiliatione sui ipsius. 826
CAP. XXVIII. — De odio sui ipsius. 828
CAP. XXIX. — De puritate conscientiæ. 831
CAP. XXX. — De frequenti confessione. 832
CAP. XXXI. — De peccato veniali. 834
CAP. XXXII. — De pœnitentiæ peccati venialis. 835
CAP. XXXIII. — De frequenti sacrificii oblatione. 836
CAP. XXXIV. — De indigna celebratione. 838
CAP. XXXV. — De præparatione ad missam. 839
CAP. XXXVI. — De gratiarum actione post missam. 840
CAP. XXXVII. — De Dei amore. 841
CAP. XXXVIII. — De oratione mentali. 844
CAP. XXXIX. — De variis mentalis speciebus. 845
CAP. XL. — De tempore orationis mentalis. 847
CAP. XLI. — De visitatione sanctissimi sacramenti. 848
CAP. XLII. — De examine vespertino. 850
CAP. XLIII. — De consuetis actionibus bene peragendis. 851
CAP. XLIV. — De tempore caute impendendo. 853
CAP. XLV. — De præsentia Dei. 855
CAP. XLVI. — De fiducia in Deo habenda. 857
CAP. XLVII. — De studio et lectione. 860
CAP. XLVIII. — De lectione sacræ Scripturæ. 862
CAP. XLIX. — De libris perversis et prohibitis. 864
CAP. L. — De officio divino. 867
CAP. LI. — De officiis publicis. 868
CAP. LII. — De cura ecclesiarum et altarium. 869
CAP. LIII. — De zelo animarum. 870
CAP. LIV. — De vigilantia pastorali. 872
CAP. LV. — De catechizandis parvulis. 874
CAP. LVI. — De pauperibus et rudibus erudiendis. 876
CAP. LVII. — De prædicatione verbi divini. 877
CAP. LVIII. — De confessionum auditione. 879
CAP. LIX. — De misericordia in sacro pœnitentiæ tribunali tenenda. 881
CAP. LX. — De zelo pro peccatorum conversione. 884
CAP. LXI. — De oratione pro peccatoribus. 885
CAP. LXII. — De cura infirmorum. 886
CAP. LXIII. — De benigna charitate erga proximum. 888
CAP. LXIV. — De robore animi 889
CAP. LXV. — De prudentia et simplicitate. 891
CAP. LXVI. — De mansuetudine. 892
CAP. LXVII. — De patientia. 894
CAP. LXVIII. — De voluntate Dei fideliter facienda. 896
CAP. LXIX. — De scandalo. 898
CAP. LXX. — De lingua et locutione. 900
CAP. LXXI. — De castitate. 903
CAP. LXXII. — De ambitione. 905
CAP. LXXIII. — De avaritia. 907
CAP. LXXIV. — De bonorum ecclesiasticorum dispensatione. 909
CAP. LXXV. — De eleemosyna. 910
CAP. LXXVI. — De temperantia. 913
CAP. LXXVII. — De modestia in vestibus. 916
CAP. LXXVIII. — De domo sacerdotis. 917
CAP. LXXIX. — De residentia pastoris. 918
CAP. LXXX. — De summo Romano Pontifice, capite visibili Ecclesiæ, Christi in terris vicario. 920
CAP. LXXXI. — De obedientia episcopo præstanda. 922
CAP. LXXXII. — De amicis seligendis 923
CAP. LXXXIII. — De unione charitatis invicem tenenda. 925
CAP. LXXXIV. — De prudentia erga feminas tenenda. 928
CAP. LXXXV. — Quod consueta aliorum norma non debeat esse sacerdotis regula. 930
CAP. LXXXVI. — De secessu sacro. 932
CAP. LXXXVII. — De tempore adeundi sacrum secessum et modo se in eo gerendi. 934
CAP. LXXXVIII. — De recte sancteque vivendi regula. 936

Methodus brevissima pro oratione mentali. 940
PRECES ANTE ET POST MISSAM.
Die Dominica. — Ante missam. 939
Post missam 942
Feria II. — Ante missam. 945
Post missam. 947
Feria III. — Ante missam. 950
Post missam. 952
Feria IV. — Ante missam. 955
Post missam. 957
Feria V. — Ante missam. 960
Post missam. 962
Feria VI. — Ante missam. 965
Post missam. 967
Sabbato. — Ante missam. 970
Post missam. 972
Septem orationes in quibus anima Christum tanquam sum considerat, eique tanquam Deo suo uniri desiderat in septem hebdomadæ dies divisæ. 975
Monita a sacerdotibus frequenter perlegenda. 979

II. — DEVOIRS DES PERES ET MERES. 979
MAXIMES ET DEVOIRS DES PERES ET MERES. 979
Préface. 979
Chapitre premier. — De l'état des pères et mères 981
Chap II. — Du compte terrible que rendront à Dieu les pères et mères. 982
Chap. III. — De la récompense immense des pères et mères. 984
Chap. IV. — Des heureux effets de la bonne éducation. 985
Chap. V. — Des suites funestes de la mauvaise éducation. 987
Chap. VI. — Que les pères et mères n'ont rien de plus important à faire que de bien élever leurs enfants. 988
Chap. VII. — Des premiers soins que les pères et mères doivent à leurs enfants. 990
Chap. VIII. — De l'amour que les pères et mères doivent avoir pour leurs enfants. 993
Chap. IX. — De la nourriture et de l'entretien des enfants. 995
Chap. X. — De l'instruction des enfants. 997
Chap. XI. — Du catéchisme et de l'école. 999
Chap. XII — De la vigilance. 1002
Chap. XIII. — A quoi doit s'étendre la vigilance des pères et mères. 1004
Chap. XIV. — De la correction. 1007
Chap. XV. — Qu'il faut corriger de bonne heure les enfants. 1009
Chap. XVI. — Que la correction doit être juste. 1010
Chap. XVII. — Que la correction doit être sage. 1012
Chap. XVIII. — De la prière des pères et mères. 1015
Chap. XIX. — Du bon exemple que les pères et mères doivent donner à leurs enfants. 1015
Chap. XX. — Du mauvais exemple des pères et mères. 1017
Chap. XXI. — Des principales vertus qu'il faut inspirer aux enfants. 1019
Chap. XXII. — De la vocation des enfants. 1020
TRAITS INSTRUCTIFS ET ÉDIFIANTS.
I. — Chute d'Adam. 1021
II. — Lot. 1023
III. — Abraham. 1024
IV. — Jacob et Joseph. 1024
V. — Dina, fille de Jacob et de Lia. 1025
VI. — Anne, mère du prophète Daniel. 1026
VII. — Le grand prêtre Héli. 1026
VIII. — Le vieux Tobie. 1027
IX. — Le jeune Tobie. 1028
X. — Le saint homme Job. 1029
XI. — Le prophète Baruch. 1029
XII. — Eléazar. 1030
XIII. — La mère des Machabées. 1030
XIV. — Léonide, père d'Origène. 1031
XV. — La mère de saint Symphorien, martyr. 1031
XVI. — Education de sainte Monique. 1032
XVII. — Patrice, père de saint Augustin. 1033
XVIII. — Soins de sainte Monique, mère de saint Augustin. 1033
XIX. — Pulchérie, sœur de l'empereur Théodose le Jeune. 1034
XX. — Dix enfants maudits par leur mère. 1034
XXI. — Avis de saint Jérôme à la veuve Læta, pour l'éducation de sa fille. 1035
XXII. — Sainte Julite, mère de saint Quirice. 1036
XXIII. — Alèthe, mère de saint Bernard. 1037
XXIV. — Le père de saint Guillaume, duc d'Aquitaine. 1037
XXV. — Jeune homme confié à un évêque par saint Jean l'Evangéliste. 1038
XXVI. — Sainte Thérèse. 1038
XXVII. — La reine Blanche, mère de saint Louis. 1039
XXVIII. — Avis de saint Louis, roi de France, à son fils 1039
XXIX. — Testament spirituel de madame de M***. 1041

III. — DEVOIRS DES VIERGES. 1047
MEMORIAL DES VIERGES CHRETIENNES OU TRADUCTION LIBRE DU *MEMORIALE VITÆ SACERDOTALIS.* 1047
Aux vierges sacrées et fidèles et aux femmes fortes dans la persécution. 1047
Chapitre premier. — De la possibilité de la perfection au milieu du monde. 1049
Chap. II. — Des moyens de parvenir à la perfection. 1051
Chap. III. — Du petit nombre des élus. 1053
Chap. IV. — De la mort. 1055
Chap. V. — Du jugement dernier. 1057
Chap. VI. — De l'enfer. 1060
Chap. VII. — De la gloire céleste. 1063
Chap. VIII. — De la plus tendre dévotion envers le Seigneur Jésus-Christ. 1065
Chap. IX. — De la méditation continuelle de la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. 1067
Chap. X. — De la véritable dévotion envers la bienheureuse vierge Marie. 1071
Chap. XI. — De la pureté d'intention. 1073
Chap. XII. — De l'application aux vertus fondamentales. 1075
Chap. XIII. — De l'humanité. 1077
Chap. XIV. — Des motifs de s'humilier. 1080
Chap. XV. — De la fréquente communion. 1082
Chap. XVI. — Du péché véniel. 1084
Chap. XVII. — De la pénitence du péché véniel. 1085
Chap. XVIII. — De la préparation à la communion. 1086
Chap. XIX. — Suite de la préparation à la communion. 1088
Chap. XX. — De l'action de grâce après la communion. 1089
Chap. XXI. — De la fréquente communion. 1091
Chap. XXII. — De l'indigne communion. 1093
Chap. XXIII. — De la visite au très-saint Sacrement. 1094
Chap. XXIV. — De l'amour de Dieu. 1095
Chap. XXV. — De la charité. 1098
Chap. XXVI. — De l'aumône. 1101
Chap. XXVII. — De la chasteté 1103
Chap. XXVIII. — De la modestie dans les habits. 1106
Chap. XXIX. — De la patience. 1107
Chap. XXX. — De la tempérance. 1109
Chap. XXXI. — De la prudence, de la simplicité et de la douceur. 1110
Chap. XXXII. — De la présence de Dieu. 1113
Chap. XXXIII. — De la fuite du monde. 1115
Chap. XXXIV. — De la tiédeur. 1117
Chap. XXXV. — De la manière de bien faire ses actions ordinaires. 1118
Chap. XXXVI. — De l'oraison mentale. 1120
Chap. XXXVII. — Suite de l'oraison mentale. 1122
Chap. XXXVIII. — Du temps de l'oraison mentale. 1123
Chap. XXXIX. — De l'office divin. 1125
Chap. XL. — De la prière pour les pécheurs. 1127
Chap. XLI. — De l'instruction des enfants. 1128
Chap. XLII. — Du choix des amis. 1130
Chap. XLIII. — De la lecture de l'Ecriture sainte. 1132
Chap. XLIV. — Des livres mauvais et défendus. 1133
Chap. XLV. — De l'examen du soir. 1136
Chap. XLVI. — Du Souverain Pontife. 1138
Chap. XLVII. — De l'obéissance due à l'évêque. 1139
Chap. XLVIII. — Du respect et de la confiance dus aux prêtres. 1140
Chap. XLIX. — De la retraite. 1144
Chap L. — De la manière de vivre saintement. 1146
LA VERTU ANGELIQUE.
Préface 1151
Chapitre premier. — La pureté est un riche trésor qui assure l'amitié de Jésus à celui qui la met en pratique. 1151
Chap. II. — La pureté assure dans l'autre vie un degré

de gloire particulier, et, dès cette vie même, des faveurs toutes spéciales. 1153
Chap. III. — Exemple des saints qui ont éprouvé les faveurs particulières réservées aux âmes pures. 1154
Chap. IV.— La pureté assure à ceux qui la pratiquent la protection spéciale de Marie, la très-sainte Mère de Dieu. 1155
Chap. V. — La pureté rend l'homme semblable aux anges. 1156
Chap. VI. — De la noble ardeur que la considération des grands avantages de la pureté a inspirée aux saints pour la pratique de cette vertu. 1157
Chap. VII. — Le vice opposé à la pureté rend la vie misérable. 1158
Chap. VIII. — Témoignage de saint Augustin sur les funestes effets du vice opposé à la pureté. 1159
Chap. IX. — Le vice contraire à la pureté est presque toujours suivi d'une mort malheureuse. 1161
Chap. X. — Trait aussi effrayant que certain, qui prouve combien la conversion des voluptueux est difficile à la mort. 1162
Chap. XI. — Le vice contraire à la pureté conduit la plupart des hommes à la perdition éternelle. 1163
Chap. XII. — Il est très-rare et très-difficile que ceux qui se sont adonnés au vice impur se convertissent et se corrigent. 1164
Chap. XIII. — Des précautions à prendre pour conserver la sainte vertu de pureté; la première de ces précautions est la crainte de Dieu. 1165
Chap. XIV. — Pour conserver la pureté, il faut fuir les occasions du vice qui lui est contraire. 1168
Chap. XV. — Celui qui veut conserver la pureté doit fuir les excès de bouche, les objets dangereux, l'oisiveté et les livres obscènes. 1170
Chap. XVI. — Pour conserver la pureté, il faut fuir les mauvaises compagnies. 1171
Chap. XVII. — Il faut fuir les spectacles. 1174
Chap. XVIII. — Il faut fuir les bals et les danses. 1175
Chap. XIX. — Pour conserver la pureté il faut prier. 1176
Chap. XX. — Ce qu'il faut faire dans la tentation. Il faut d'abord rejeter avec soin la pensée du mal. 1178
Chap. XXI. — Il faut combattre contre la tentation. 1179
Chap. XXII. — Après la tentation, si on a eu le bonheur d'en sortir victorieux, il faut en rapporter à Dieu toute la gloire. 1180
Chap. XXIII. — Quand on a succombé à la tentation, il faut s'en relever promptement. 1181
Chap. XXIV. — Pensées dont il faut bien se pénétrer pour ne pas succomber à la tentation. — L'injure que l'on fait à Dieu en succombant. 1183
Chap XXV. — Des grands biens que l'on perd en succombant à la tentation. 1184
Chap. XXVI. — Des grands maux que l'on s'attire en succombant à la tentation. 1185
IV. DEVOIRS DE LA JEUNESSE. 1187
MANUDUCTIO JUVENUM AD SAPIENTIAM. 1187
Præloquium. 1187
CAPUT PRIMUM. — De fine hominis. 1187
CAP. II. — De baptismo et christianæ religionis professione. 1189
CAP. III. — Diligit juvenes Dominus, illorum servitium concupiscit et requirit. 1191
CAP. IV. — Magnam Deo injuriam facit qui illi in juventute non servit. 1192
CAP. V. — Perversos juvenes aversatur Dominus, illosque non raro in ira sua percutit. 1193
CAP. VI. — Salus a juventute pendet potissimum. 1194
CAP. VII. — Qui in juventute viam sapientiæ sequuntur, etiam cum senuerint in ea ambulabunt. 1195
CAP. VIII. — Quam difficile sit eos qui in juventute perversi fuere converti et bonos fieri postea. 1197
CAP. IX. — Præmatura morte non raro puniuntur perversi juvenes. 1199
CAP. X. — De obcæcatione et induratione juvenum perversorum. 1200
CAP. XI. — Delicta juventutis etiam temporalium benedictionum impedimenta sunt. 1201
CAP. XII. — Inimicus diabolus semper circuit ut juvenes devoret. 1203
CAP. XIII. — De vera sapientia. 1203
CAP XIV. — De amore Dei. 1205
CAP. XV. — De imitatione Jesu Christi. 1207
CAP. XVI. — Juvenes parentes suos et amare et honorare debent. 1209
CAP. XVII. — De obedientia et submissione erga superiores. 1210
CAP. XVIII. — De usu temporis et labore. 1211
CAP. XIX. — De religiosorum librorum lectione. 1213
CAP. XX. — De perversorum librorum lectione. 1214
CAP. XXI. — De sapientibus frequentandis. 1216
CAP. XXII. — De beatissimæ Mariæ Virginis Dei Matris cultu. 1217
CAP. XXIII. — De juvenibus qui audire reprehendentes nolunt, nec reformantibus se obtemperare. 1218
CAP. XXIV. — De constantia in bono 1219
CAP. XXV. — De iis qui erubescunt coram aliis benefacere. 1220
CAP. XXVI. — De perversorum consortio. 1221
CAP. XXVII. — De otiositate. 1222
CAP. XXVIII. — De castitate. 1224
CAP. XXIX. — De timore Dei. 1226
CAP. XXX. — De oratione. 1227
CAP. XXXI. — De defectibus orationis. 1229
CAP. XXXII. — De amore proximi. 1230
CAP. XXXIII. — De lingua et locutione. 1231
CAP. XXXIV. — De sobrietate. 1232
CAP. XXXV. — De contemptu omnis temporalis delectationis. 1234
CAP. XXXVI. — De novissimis. 1235
CAP. XXXVII. — De humilitate. 1238
CAP. XXXVIII. — Quantum expediat a juventute austere vivere. 1239
CAP. XXXIX. — De consuetis operibus bene perficiendis. 1241
CAP. XL. — De tentatione. 1245
CAP. XLI. — De quibusdam in tentatione diligenter præcavendis. 1247
CAP. XLII. — De confessione. 1248
CAP. XLIII. — De sacra communione. 1250
CAP. XLIV. — De modo recte communicandi. 1252
CAP. XLV. — De sancto angelo et divo patrono. 1253
LE GUIDE DE LA JEUNESSE DANS LES VOIES DU SALUT. 1255
Préface. 1255
Chapitre premier. — De la fin de l'homme. 1257
Chap. II. — Du baptême et de la profession de la religion chrétienne. 1258
Chap. III. — Le Seigneur aime la jeunesse, il désire très-ardemment son culte et son amour. 1261
Chap. IV. — C'est faire une grande injure à Dieu que de ne pas le servir dans la jeunesse. 1263
Chap. V. — Dieu déteste les jeunes gens vicieux, et il n'est pas rare qu'il les frappe dans sa colère. 1265
Chap. VI. — Le salut dépend particulièrement de la jeunesse. 1266
Chap. VII. — Ceux qui dès l'enfance suivent les voies de la sagesse, ne s'en écarteront pas dans l'âge le plus avancé. 1267
Chap. VIII. — Combien il est difficile à ceux qui ont passé leur jeunesse dans le crime de se convertir et de devenir bons. 1270
Chap. IX. — Il n'est pas extraordinaire que Dieu punisse de mort les jeunes gens qui vivent dans le désordre. 1273
Chap. X. — De l'aveuglement et de l'endurcissement des jeunes gens qui vivent dans le crime. 1275
Chap. XI. — Les crimes de la jeunesse sont souvent un obstacle aux bénédictions temporelles et à la prospérité de la vie présente. 1276
Chap. XII. — L'ennemi du salut, qui est le démon, ne cesse de travailler à la perte des jeunes gens. 1278
Chap. XIII. — De la vraie sagesse. 1279
Chap. XIV. — De l'amour de Dieu. 1281
Chap. XV. — De l'imitation de Notre-Seigneur Jésus-Christ. 1283
Chap. XVI. — Les jeunes gens doivent aimer et honorer leurs parents. 1286
Chap. XVII. De l'obéissance et de la soumission à l'égard des supérieurs. 1288
Chap. XVIII. — De l'emploi du temps et du travail. 1289
Chap. XIX. — De la lecture des livres de piété. 1292
Chap. XX — De la lecture des mauvais livres. 1294
Chap. XXI. — Il faut fréquenter ceux qui ont la sagesse en partage. 1296
Chap. XXII. — De la dévotion de la très-sainte Vierge, mère de Dieu. 1297
Chap. XXIII. — Des jeunes gens qui ne veulent pas écouter ceux qui les reprennent, et sont indociles aux avis qu'on leur donne. 1299
Chap. XXIV. — De la persévérance et de la constance dans le bien. 1300
Chap. XXV. — De ceux qui rougissent de faire le bien devant les autres. 1301
Chap. XXVI. — Des mauvaises compagnies. 1303

Chap. XXVII. — De l'oisiveté 1305
Chap. XXVIII. — De la chasteté. 1307
Chap. XXIX. — De la crainte de Dieu. 1310
Chap. XXX. — De la prière. 1311
Chap. XXXI. — Des défauts de la prière. 1313
Chap. XXXII. — De l'amour du prochain. 1315
Chap. XXXIII. — De la langue et de la conversation. 1317
Chap. XXXIV. — De la sobriété. 1318
Chap. XXXV. — Du mépris de tous les plaisirs terrestres. 1320
Chap. XXXVI — Des fins dernières 1322
Chap. XXXVII. — De l'humilité. 1326
Chap. XXXVIII. — Combien il est important de mener une vie dure dans la jeunesse. 1329
Chap. XXXIX. — De la manière de bien faire toutes ses actions. 1331
Chap. XL. — De la tentation. 1336
Chap. XLI. — Avis pour différentes circonstances de la tentation. 1339
Chap. XLII. — De la confession. 1341
Chap. XLIII. — De la sainte communion. 1344
Chap. XLIV. — De la manière de communier dignement et avec fruit. 1346
Chap. XLV. — De l'ange gardien et du saint patron. 1348

LE BON ANGE DE L'ENFANCE. 1351

PREMIÈRE PARTIE. — Avis et règle de conduite. 1351
Chapitre premier. — Introduction. 1351
Chap. II. — Le réveil. 1351
Chap. III. — Le lever. 1351
Chap. IV. — L'habillement. 1351
Chap. V. — Prière du matin. 1352
Chap. VI. — Bonnes résolutions. 1352
Chap. VII. — Le travail et l'étude. 1353
Chap. VIII. — Offrande du travail. 1353
Chap. IX. — La classe. 1353
Chap. X — La sainte messe. 1354
Chap. XI. — L'Angelus. 1354
Chap. XII — Le repas. 1354
Chap. XIII. — La récréation. 1354
Chap. XIV. — Le jeu. 1355
Chap. XV. — La lecture spirituelle. 1355
Chap. XVI. — La prière du soir. 1355
Chap XVII. — Le coucher. 1356
Chap. XVIII. — Le catéchisme. 1356
Chap. XIX. — La confession. 1356
Chap. XX. — L'examen. 1357
Chap. XXI — La contrition. 1357
Chap. XXII. — Le bon propos. 1357
Chap. XXIII. — L'accusation des péchés. 1357
Chap. XXIV. — La satisfaction. 1358
Chap. XXV. — La communion. 1358
Chap. XXVI. — Disposition à la communion. 1358
Chap. XXVII. — La prière. 1358
Chap. XXVIII. — La présence de Dieu. 1359
Chap. XXIX. — La pureté d'intention. 1359
Chap. XXX. — L'amour de Dieu. 1359
Chap. XXXI. — L'amour du prochain. 1360
Chap. XXXII. — Le pardon des injures. 1360
Chap. XXXIII. — La fuite des mauvaises compagnies. 1360
Chap. XXXIV. — La vigilance. 1360
Chap. XXXV. — Le souvenir des fins dernières. 1361
Chap. XXXVI. — Par la prière, on obtient de Dieu toutes les grâces dont on a besoin. 1361
Chap. XXXVII. — La fréquentation des sacrements 1361
Chap. XXXVIII. — L'oisiveté. 1362
Chap. XXXIX. — L'amour de Jésus-Christ. 1362
Chap. XL. — L'imitation de Jésus-Christ. 1362
Chap. XLI. — La dévotion à la sainte Vierge. 1363
Chap. XLII. — L'ange gardien. 1363
Chap. XLIII. — Devoirs envers les parents. 1364
Chap. XLIV. — Devoirs envers les maîtres. 1364
Chap. XLV. — Il faut se donner à Dieu de tout son cœur et sans réserve. 1364
Chap. XLVI. — Jésus-Christ comble de ses faveurs ceux qui lui consacrent leur cœur. 1364
Chap. XLVII. — Efforts du démon pour pervertir les jeunes gens dès l'âge le plus tendre. 1365
Chap. XLVIII. — Terme où le démon conduit ceux qu'il a pervertis. 1366
DEUXIÈME PARTIE. — Anecdotes édifiantes. 1365
Chapitre premier. — Exactitude à offrir tous les matins son cœur à Dieu. 1365
Chap. II. — Respect et recueillement dans la prière. 1367
Chap. III. — Application à l'étude. 1367
Chap. IV. — Modestie en classe. 1367
Chap. V. — Piété et dévotion du saint sacrifice de la messe. 1368
Chap. VI. — Respect religieux dans les temples. 1368
Chap. VII. — Sobriété et tempérance dans les repas. 1368
Chap. VIII. — Retenue et modestie dans les récréations. 1369
Chap. IX. — Danger de la passion du jeu. 1369
Chap. X. — Utilité de la lecture des bons livres. 1369
Chap. XI. — Dévotion à la sainte Vierge. 1370
Chap. XII. — Même sujet. Piété envers la sainte Vierge. 1370
Chap. XIII. — Persévérance dans la prière. 1371
Chap. XIV. — Il faut s'endormir dans quelques bonnes pensées. 1371
Chap. XV. — Assiduité et application au catéchisme. 1372
Chap. XVI. — Rien de plus propre à inspirer l'horreur du péché que le souvenir de la passion de Jésus-Christ. 1372
Chap. XVII. — Le péché est le plus grand de tous les maux. 1373
Chap. XVIII. — Effet extraordinaire d'une vive contrition. 1373
Chap. XIX. — Fausse contrition. 1373
Chap. XX. — Mauvaise confession. 1374
Chap. XXI. — Modèle de patience. 1374
Chap. XXII. — Piété avec laquelle une illustre princesse se préparait à la communion. 1375
Chap. XXIII. — Punition d'une mauvaise communion. 1375
Chap. XXIV. — Les plus saints personnages ne sont pas à l'abri des tentations du démon. 1375
Chap. XXV. — Souvenir de la présence de Dieu. 1376
Chap. XXVI. — Pureté d'intention de toutes les actions. 1376
Chap. XXVII. — Amour de Jésus-Christ. 1376
Chap. XXVIII. — Amour du prochain. 1377
Chap. XXIX. — Même sujet. Charité envers le prochain. 1377
Chap. XXX. — Amour des pères et mères. 1378
Chap. XXXI. — Respect pour les maîtres. 1378
Chap. XXXII. — Pardon des injures et réconciliation. 1379
Chap. XXXIII. — Heureux effet du bon exemple. 1379
Chap. XXXIV. — Combien on doit craindre de scandaliser le prochain. 1379
Chap. XXXV. — Pureté angélique. 1380
Chap. XXXVI. — Fuite des mauvaises compagnies. 1380
Chap. XXXVII. — Combien il est utile de penser à la mort. 1381
Chap. XXXVIII. — Certitude de l'enfer. 1381
Chap. XXXIX. — Il faut prier quand on est tenté de pécher. 1382
Chap. XL. — Les sacrements donnent des forces pour surmonter les tentations. 1382
Chap. XLI. — Dangers de l'oisiveté. 1383
Chap. XLII. — Constance héroïque d'enfants catholiques. 1383
Chap. XLIII. — Fermeté courageuse d'enfants chrétiens. 1383
Chap. XLIV. — Etroite amitié de deux jeunes chrétiens qui se soutenaient mutuellement dans la foi. 1384
Chap. XLV. — Résistance d'un enfant chrétien à son père idolâtre, qui voulait lui faire adorer ses faux dieux. 1384
Chap. XLVI. — Suite funeste de la lecture des mauvais livres. 1385
Chap. XLVII. — Mort terrible des impies. 1385
Chap. XLVIII. — Grâce du baptême, et soin de la conserver. 1386
Chap. XLIX. — Avis de Tobie à son fils. 1387
Chap. L. — Avis de saint Louis, roi de France, à son fils. 1388
Chap. LI. — Testament spirituel de M***. 1389
ABRÉGÉ DES PREUVES DE LA RELIGION, PAR DEMANDES ET PAR RÉPONSES. 1395

FIN.

Imprimerie MIGNE, au Petit-Montrouge.

ÉTAT DE QUELQUES PUBLICATIONS DES *ATELIERS CATHOLIQUES* AU 1er JUILLET

COURS COMPLET DE PATROLOGIE, ou Bibliothèque universelle, complète, uniforme, commode et économique de tous les saints Pères, docteurs et écrivains ecclésiastiques, tant grecs que latins, tant d'Orient que d'Occident; reproduction chronologique et intégrale de la tradition catholique pendant les douze premiers siècles de l'Eglise, d'après les éditions les plus estimées: environ 260 t. in-4°, à 5 fr. l'un. Le grec et le latin formeront environ 50 vol.; mais chaque vol. grec-latin est du prix de 8 fr. Tous les Pères de l'Eglise d'Occident ont paru; ils forment 217 vol. prix: 1085 fr. Pour la série gréco-latine 9 vol. ont aussi paru; et pour l'édition purement latine de l'Eglise d'Orient 15 vol. sont en vente.

COURS COMPLETS D'ECRITURE SAINTE ET DE THEOLOGIE, 1° formés uniquement de Commentaires et de Traités partout reconnus comme des chefs-d'œuvre, et désignés par une grande partie des évêques et des théologiens de l'Europe, universellement consultés à cet effet; 2° publiés et annotés par une société d'ecclésiastiques, tous curés ou directeurs de séminaires dans Paris. Chaque *Cours*, terminé par une table universelle analytique et par un grand nombre d'autres tables, *forme* 28 *vol. in-4°*. Prix: 138 fr. l'un.

TRIPLE GRAMMAIRE ET TRIPLE DICTIONNAIRE HEBRAIQUE et CHALDAIQUE, 1 énorme vol. in-4°. Prix: 15 fr.

COLLECTION INTEGRALE ET UNIVERSELLE DES ORATEURS SACRES DU PREMIER ET DU SECOND ORDRE, ET COLLECTION INTEGRALE OU CHOISIE DE LA PLUPART DES ORATEURS SACRES DU TROISIEME ORDRE, selon l'ordre chronologique, afin de présenter, comme sous un coup d'œil, l'histoire de la prédication en France pendant trois siècles, avec ses commencements, ses progrès, son apogée, sa décadence et sa renaissance, 67 vol. in-4°. Prix: 335 fr., 6 fr. le vol. de tel ou tel Orateur en particulier. Tout a paru.

COLLECTION INTEGRALE ET UNIVERSELLE DES ORATEURS SACRES de 1789 et au-dessus jusqu'à nos jours. 33 vol. in-4°. Prix: 165 fr. Cette seconde série, outre les orateurs morts, contient la plupart des vivants; elle est, de plus, accompagnée des mandements épiscopaux d'un intérêt public et permanent, des *Œuvres complètes* des meilleurs prônistes anciens et modernes, des principaux ouvrages connus sur l'art de bien prêcher; enfin, de vingt tables différentes présentant les matières sous toutes les faces. 18 vol. ont paru.

ENCYCLOPEDIE THEOLOGIQUE ou série de Dictionnaires sur chaque branche de la science religieuse, offrant en français et par ordre alphabétique, la plus claire, la plus variée, la plus facile et la plus complète des Théologies. Ces DICTIONNAIRES sont: ceux d'Ecriture sainte, — de Philologie sacrée, — de Liturgie, — de Droit canon, — des Hérésies, des schismes, des livres jansénistes, des Propositions et des livres condamnés, — des Conciles, — des Cérémonies et des rites, — des Cas de conscience, — des Ordres religieux (*hommes et femmes*), — des diverses religions, — de Géographie sacrée et ecclésiastique, — de Théologie morale, ascétique et mystique, — de Théologie dogmatique, canonique, liturgique, disciplinaire et polémique, — de Jurisprudence civile-ecclésiastique, — des Passions, des vertus et des vices, — d'Hagiographie, — des Pèlerinages, — d'Astronomie, de Physique et de Météorologie religieuses, — d'Iconographie chrétienne, — de Chimie et de minéralogie religieuses, — de Diplomatique chrétienne, — des Sciences occultes, — de Géologie et de chronologie chrétiennes, 52 vol. in-4°. Prix: 312 fr. 51 vol. ont vu le jour.

NOUVELLE ENCYCLOPEDIE THEOLOGIQUE, contenant les DICTIONNAIRES de Biographie chrétienne et antichrétienne, — des Persécutions, — d'Eloquence chrétienne, — de Littérature *id.*, — de Botanique *id.*, — de Statistique *id.*, — Anecdotes *id.*, — d'Archéologie *id*, d'Héraldique *id.*, — de Mythologie, — de Médecine pratique, — des Croisades, — des Œuvres sociales, — de Patrologie, — des Prophéties et des Miracles, — des Décrets des Congrégations romaines, — des Indulgences, — d'Agri-silvi-viti-Horticulture, — de Musique chrétienne, — d'Epigraphie *id.* — de Numismatique *id.*, — des Conversions au catholicisme, — d'Education, — des Inventions et découvertes, — d'Ethnographie, — des Apologistes involontaires, — des Manuscrits, — d'Anthropologie, — des Mystères, — des Merveilles, — d'Ascétisme, — de Paléographie, de Cryptographie, de Dactylologie, d'Hiéroglyphie, de Sténographie et de Télégraphie, — de Paléontologie, — de l'Art de vérifier les dates, — des Objections scientifiques. 52 vol. in-4°. Prix: 312 fr. Tous ont paru.

TROISIEME ET DERNIERE ENCYCLOPEDIE THEOLOGIQUE, contenant les DICTIONNAIRES de Philosophie, — d'Antiphilosophisme, — du Parallèle des doctrines religieuses et philosophiques avec la foi catholique, — du Protestantisme, — des Objections populaires, — de Critique, — de Scolastique, — de Philologie du moyen âge, — de Physiologie, — de Tradition patristique et conciliaire, — de la Chaire, — d'Histoire ecclésiastique, — des Missions, — des Antiquités chrétiennes et découvertes modernes, — des Bienfaits du christianisme, — d'Esthétique, — de Discipline, — d'Erudition, — des Papes, — des Cardinaux, — de Bibliographie, — des Musées, — des Abbayes, — de Ciselure, gravure et ornementation chrétienne, — de Légendes du christianisme, — de Cantiques, — charitable, — des Sciences politiques, — de L... parée, — de la Sagesse populaire, — des Su... des Livres apocryphes, — de Leçons de littéra... et en vers, — de Mythologie, — de Technol... gie troverses historiques, — des Origines du ... — des Sciences physiques et naturelles dans ... des Harmonies de la raison, de la science, de la ... de l'art avec la foi catholique. 60 vol. in-4°. ... 18 vol. sont terminés; les autres suivent vite.

DEMONSTRATIONS EVANGELIQUES: de T... gène, Eusèbe, S. Augustin, Montaigne, Bacon, G... tes, Richelieu, Arnauld, de Choiseul du Plessis-P... Pélisson, Nicole, Boyle, Bossuet, Bourdaloue, Lo... net, Malebranche, Lesley, Leibnitz, La Bruyère, F... Clarke, Duguet, Stanhope, Bayle, Leclerc, Du P... Tillotson, De Haller, Sherlock, Le Moine, Pope, L... Massillon, Ditton, Derham, d'Aguesseau, de Poli... Buffier, Warburton, Tournemine, Bentley, Littlet... Seed, Addison, De Bernis, J.-J. Rousseau, Para... Stanislas Ier, Turgot, Statler, West, Bouzée, Ber... Thomas, Bonnet, de Crillon, Euler, De... arre, Ca... nings, Duhamel, S. Liguori, Butler, Bullet, Vauve... nard, Blair, de Pompignan, de Luc, Porteus, Gérar... Jacques, Lamourette, Laharpe, Le Cos, Duvoisin, ... Schmitt, Poynter, Moore, Silvio Pellico, Lingard, ... zoni, Perrone, Palay, Dorléans, Campien, F. Perenn... Buckland, Marcel de Serres, Keith, Chalmers, Du... Sainteté Grégoire XVI, Cattet, Milner, Sabatier, M... ni, Chassay, Lombroso et Consoni; contenant les ... 117 auteurs répandues dans 180 vol.; traduites, po... des diverses langues dans lesquelles elles avaient été ... produites INTEGRALEMENT, non par extraits; c... lement nécessaire à ceux qui ne croient pas, à ce... tent et à ceux qui croient. 20 vol. in-4°. Prix: 120...

HISTOIRE DU CONCILE DE TRENTE, par le car... vicini, précédée ou suivie du Catéchisme et d... même concile, de diverses dissertations sur son auto... monde catholique, sur sa réception en France et sur l... jections protestantes, jansénistes, parlementaires et... ques auxquelles il a été en butte; enfin d'une notic... cun des membres qui y prirent part. 3 vol. in-4°.

PERPETUITE DE LA FOI DE L'EGLISE CAT... par Nicole, Arnaud, Renaudot, etc., suivie de la P... la Foi sur la confession auriculaire par Denis de Sa... et des 13 Lettres de Scheffmacher sur presque tou... tières controversées avec les Protestants. 4 vol. in-4°.

ŒUVRES TRES-COMPLETES DE SAINTE TH... S. Pierre d'Alcantara, de S. Jean de la Croix et du bi... Jean d'Avila; formant ainsi un tout bien complet de... lèbre Ecole ascétique d'Espagne, 4 vol. in-4°. Prix: 2...

CATECHISMES philosophiques, polémiques, histor... matiques, moraux, disciplinaires, canoniques, pratiq... ques et mystiques, de Feller, Aimé, Scheffmacher, R... Pey, Lefrançois, Alletz, Almeyda, Fleury, Pomey, ... Meusy, Challoner, Gother, Surin et Olier, 2 v. in-4°.

PRÆLECTIONES THEOLOGICÆ, de PERRONE. ... in-4°. Prix. 12 fr.

ŒUVRES TRES-COMPLETES DE DE PRESSY, ... Boulogne. 2 vol. in-4°. Prix: 12 fr.

MONUMENTS INEDITS SUR L'APOSTOLAT DE... MARIE-MADELEINE EN PROVENCE, et sur les autr... de cette contrée, par M. Faillon, de Saint-Sulpice, 2... in-4°, enrichis de 300 gravures. Prix: 16 fr.

COURS COMPLET D'HISTOIRE ECCLESIASTIQU... in-4°. Prix: 150 fr. Les 11 premiers vol. ont paru.

LUCII FERRARIS PROMPTA BIBLIOTHECA, cano... dica, moralis, theologica, etc., 8 v. in-4°. Prix: 60 fr. 6 v...

ŒUVRES COMPLETES de THIBAUT, 8 vol. in-4°. Pr... 2 vol. ont paru.

ŒUVRES COMPLETES de BOUDON, 5 énormes ... Prix: 24 fr.

ŒUVRES COMPLETES de FRAYSSINOUS, 1 v. in-4°.

ŒUVRES COMPLETES du cardinal de LA LUZERN... de Langres, 6 vol. in-4°. Prix: 40 fr.

ŒUVRES COMPLETES de BERGIER, 8 vol in-4°. Pr...

ŒUVRES COMPLETES de LEFRANC DE POMPIGNA... vêque de Vienne, et ŒUVRES RELIGIEUSES de son frère... micien, 2 vol. in-4°. Prix: 14 fr.

ŒUVRES COMPLETES de DE LA TOUR, chanoine d... han, 7 vol. in-4°. Prix: 45 fr. — Les *Mémoires liturgiques* valent seuls au delà de ce prix, ils sont au nombre...

ŒUVRES COMPLETES de RAUSSAND, 2 v. in-4°. Pr...

Les souscripteurs à 20 volumes à la fois, parmi les ci-dessus, jouissent, EN FRANCE, de trois avantages: mier est de ne payer les volumes qu'après leur ar... chef-lieu d'arrondissement ou d'évêché; le second est ... voir les ouvrages *franco* chez notre correspondant o... ou d'être remboursés du port; le troisième est de ne ... fonds qu'à leur propre domicile et sans frais.